LA MAISON ÉTERNELLE

UNE SAGA DE LA RÉVOLUTION RUSSE

YURI SLEZKINE

LA DÉCOUVERTE

YURI SLEZKINE

LA MAISON ÉTERNELLE

UNE SAGA DE LA RÉVOLUTION RUSSE

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Bruno Gendre, Pascale Haas, Christophe Jaquet et Charlotte Nordmann

2017

La Découverte
9 *bis*, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Présentation

Après la révolution de 1917, le nouveau pouvoir soviétique s'engagea résolument dans la destruction de l'ancien monde et dans la construction du socialisme. Dans le même temps, il construisit à Moscou sa propre maison, sur le site d'un ancien marécage, près de la Moskova. Cet ensemble de 505 appartements équipés, modèle d'« organisation communiste de la vie quotidienne », offrait aux hauts représentants du pouvoir bolchevique ainsi qu'à leur famille tous les services : une banque, une bibliothèque, un réfectoire, un théâtre, un bureau de poste, un court de tennis, etc.

Ce livre est l'histoire de cette « maison éternelle », et de tous ceux, hommes, femmes et enfants, qui y ont vécu. Cette grande saga familiale raconte la conversion au bolchevisme des socialistes de la première génération, elle relate l'exécution ou l'emprisonnement de 800 d'entre eux pour trahison pendant les Grandes Purges des années 1937-1938, et s'achève par la foi perdue de leurs enfants, et la fin de l'Union soviétique.

Élaboré à partir de sources largement inédites, de lettres, journaux intimes, mémoires et de centaines de photographies, *La Maison éternelle* est une épopée qui raconte l'histoire de la révolution russe comme personne ne l'avait fait auparavant. Un texte-fleuve dans la grande tradition de L. Tolstoï, A. Soljenitsyne ou V. Grossman, mais aussi un immense livre d'histoire qui éclaire d'un jour nouveau les rapports complexes entre bolchevisme et millénarisme.

L’auteur

Professeur d’histoire, **Yuri Slezkine** est directeur de l’Institut d’études slaves, est-européennes et eurasiennes à l’université de Californie à Berkeley et membre de l’Académie américaine des arts et des sciences. Il est l’auteur du très remarqué Siècle juif (La Découverte, 2009, Seuil, 2012), aussitôt salué comme un chef-d’œuvre d’histoire interprétative.

Copyright

Ouvrage initialement publié sous le titre *The House of Government. A saga of the Russian Revolution* par Princeton University Press en 2017.

© 2017 by Yuri Slezkine
© Éditions La Découverte, Paris, 2017, pour la traduction française.

ISBN numérique : 978-2-7071-9791-7
ISBN papier : 978-2-7071-9431-2

Illustration de couverture : Francesco Bongiorni / Marlena Agency
Création graphique : Chris Ferrante

Composition Facompo, Lisieux, septembre 2017.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénale.

S’informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d’information par courriel, à partir de notre site **www.editionsladecouverte.fr** où vous retrouverez l’ensemble de notre catalogue.

Nous suivre sur

Ce livre est un travail d’historien. Toute ressemblance avec des personnages de fiction, morts ou vivants, est une pure coïncidence.

Table

INTRODUCTION

REMERCIEMENTS

LIVRE I - EN ROUTE

PARTIE 1 - ANTICIPATION

1. LE MARÉCAGE

2. LES PRÉDICATEURS

3. LA FOI

PARTIE 2 - ACCOMPLISSEMENT

4. LE GRAND JOUR

5. LE DERNIER COMBAT

6. LA CITÉ NOUVELLE

7. LA GRANDE DÉCEPTION

8. LA LIGNE DU PARTI

LIVRE II - À LA MAISON

PARTIE 3 - LA SECONDE VENUE

9. LA MAISON ÉTERNELLE

10. LES NOUVEAUX LOCATAIRES

11. LES FONDATIONS ÉCONOMIQUES

12. LES TERRES VIERGES

13. LA SUBSTANCE IDÉOLOGIQUE

PARTIE 4 - LE RÈGNE DES SAINTS

14. LA VIE NOUVELLE

15. LES JOURS DE REPOS
16. LES MAISONS DE REPOS
17. LES PROCHES
18. LE CENTRE DU MONDE
19. LA PETITESSE DE L'EXISTENCE
20. LA PENSÉE DE LA MORT
21. L'ENFANCE HEUREUSE
22. LES HOMMES NOUVEAUX

LIVRE III - AU TRIBUNAL

PARTIE 5 - LE JUGEMENT DERNIER

23. LE COUP DE TÉLÉPHONE
24. L'AVEU DE CULPABILITÉ
25. LA VALLÉE DES MORTS
26. ON FRAPPE À LA PORTE
27. LES GENS BIEN
28. LA PEINE SUPRÊME

PARTIE 6 - LA VIE APRÈS

29. LA FIN DE L'ENFANCE
30. LA PERSISTANCE DU BONHEUR
31. VERS LA GUERRE
32. LE RETOUR
33. LA FIN
ÉPILOGUE
LA MAISON DU QUAI
APPENDICE - LISTE PARTIELLE DES LOCATAIRES
NOTES

Valène, parfois, avait l'impression que le temps s'était arrêté, suspendu, figé autour d'il ne savait quelle attente. L'idée même de ce tableau qu'il projetait de faire et dont les images étalées, éclatées, s'étaient mises à hanter le moindre de ses instants, meublant ses rêves, forçant ses souvenirs, l'idée même de cet immeuble éventré montrant à nu les fissures de son passé, l'écroulement de son présent, cet entassement sans suite d'histoires grandioses ou dérisoires, frivoles ou pitoyables, lui faisait l'effet d'un mausolée grotesque dressé à la mémoire de comparses pétrifiés dans des postures ultimes tout aussi insignifiantes dans leur solennité que dans leur banalité, comme s'il avait voulu à la fois prévenir et retarder ces morts lentes ou vives qui, d'étage en étage, semblaient vouloir envahir la maison tout entière : Monsieur Marcia, Madame Moreau, Madame de Beaumont, Bartlebooth, Rorschash, Mademoiselle Crespi, Madame Albin, Smautf. Et lui, bien sûr, lui, Valène, le plus ancien locataire de l'immeuble.

Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*

Méphistophélès :

Le corps est gisant et l'esprit veut s'échapper : je vais lui montrer bien vite le titre écrit de son sang…. Mais, hélas ! on a tant de moyens aujourd'hui de soustraire les âmes au diable !

Johann Wolfgang von Goethe, *Faust* (trad. Jacques Porchat)

INTRODUCTION

Pendant la durée du premier plan quinquennal (1928-1932), le gouvernement soviétique entreprit d'édifier un nouvel État socialiste et une économie entièrement nationalisée. Dans le même temps, il construisit une maison pour ses hauts fonctionnaires. La Maison du Gouvernement était située dans une zone connue comme le « Marécage », en face du Kremlin, sur l'autre rive de la Moskova. Il s'agissait alors du plus grand immeuble résidentiel d'Europe, et il comprenait onze unités de hauteurs différentes organisées autour de trois cours interconnectées, chacune avec sa propre fontaine.

La Maison du Gouvernement était conçue comme une espèce de compromis historique, un édifice « de type transitionnel ». À mi-chemin entre le style de l'avant-garde révolutionnaire et celui du réalisme socialiste, sa silhouette massive combinait lignes droites et structure transparente et arborait une solennelle façade néoclassique. À mi-chemin entre l'individualisme bourgeois et le collectivisme communiste, elle incluait 550 appartements familiaux entièrement meublés et une série d'espaces publics, dont entre autres un réfectoire, une épicerie, un centre de soins, une garderie, un salon de coiffure, un bureau de poste, un central télégraphique, une banque, un gymnase, une bibliothèque, un court de tennis et des dizaines de salles communes accueillant diverses activités (du billard au tir à la cible en passant par la peinture et les salles de musique). Le tout était couronné, du côté de la rivière, par le Nouveau Théâtre d'État, qui pouvait accueillir 1 300 spectateurs, et, du côté du canal de Drainage, par le cinéma Oudarnyk (« Ouvrier de choc »), avec ses 1 500 places.

Commissaires et vice-commissaires du peuple, commandants de l'Armée rouge, chercheurs marxistes, administrateurs du Goulag, dirigeants industriels, communistes étrangers, auteurs socialistes-réalistes, stakhanovistes émérites (dont Alexeï Stakhanov lui-même) et autres dignitaires, dont le secrétaire de Lénine et les membres de la famille de Staline (Staline, pour sa part, résidait au Kremlin, de l'autre côté de la Moskova), partageaient ces installations. Ils y élevaient leur famille,

avaient recours aux services d'une pléthore de femmes de ménage et de gouvernantes et déménageaient d'appartement en appartement en fonction des promotions.

En 1935, la Maison du Gouvernement abritait 2 655 locataires enregistrés. Environ 700 d'entre eux étaient des fonctionnaires de l'État et du Parti bénéficiant d'un appartement individuel. Les autres étaient pour la plupart des personnes à leur charge, dont 588 enfants. Les services aux résidents et l'entretien de l'édifice étaient assurés par 600 à 800 serveurs, peintres, jardiniers, plombiers, concierges, blanchisseuses, polisseurs de plancher et autres employés (dont 57 administrateurs). La Maison du Gouvernement était le domaine privé de l'avant-garde, une forteresse protégée par des portes de métal et des gardes armés, un dortoir où les grands commis de l'État assumaient leurs rôles de maris, d'épouses, de parents et de voisins. Foyer des révolutionnaires, elle était aussi la chambre mortuaire de la révolution.

Dans les années 1930 et 1940, près de 800 résidents de la Maison et un nombre indéterminé d'employés furent expulsés de leurs appartements et accusés de duplicité, de dégénérescence, d'activités contre-révolutionnaires ou d'une quelconque défaillance suspecte. Tous furent reconnus coupables, d'une façon ou d'une autre. On sait que 344 d'entre eux furent exécutés ; les autres furent condamnés à diverses formes d'emprisonnement. En octobre 1941, alors que les nazis approchaient de Moscou, les résidents encore présents sur place furent évacués. Au moment de leur retour, nombre de leurs voisins avaient changé, et la plupart n'étaient pas hauts fonctionnaires. La Maison était encore là, mais ce n'était plus la Maison du Gouvernement.

Elle est toujours là aujourd'hui, repeinte et repeuplée. Le théâtre, le cinéma et l'épicerie sont restés à leur emplacement d'origine. L'un des appartements est maintenant un musée ; les autres sont des résidences privées. La plupart des résidences privées contiennent des archives familiales. L'esplanade qui lui fait face s'appelle de nouveau « place du Marécage ».

*

* *

Cet ouvrage comporte trois grandes trames narratives. La première est une saga familiale qui implique nombre de résidents connus ou anonymes de la Maison du Gouvernement. J'invite les lecteurs à les considérer soit

comme les héros d'une épopée, soit comme des personnes de leur propre entourage : d'aucuns seront oubliés après une brève rencontre ; d'autres nous seront plus ou moins familiers (ou indifférents) ; il en est certains que nous serons capables d'identifier tout en ne sachant pas grand-chose à leur propos ; d'autres, enfin, seront bien connus de nous et nous serons plus ou moins contents ou irrités de les croiser à nouveau. Mais, contrairement à la plupart des héros d'épopée et aux personnes de notre entourage, aucune de ces familles ou de ces individus ne joue un rôle irremplaçable dans cette histoire. Seule la Maison du Gouvernement est indispensable au récit.

La deuxième trame est analytique. Au début du livre, je décris les bolcheviks comme membres d'une secte millénariste se préparant à l'apocalypse. Dans les chapitres suivants, les épisodes successifs de la saga familiale du bolchevisme sont liés aux étapes de l'histoire d'une prophétie vouée à l'échec, laquelle semble d'abord s'accomplir avant de déboucher sur une grande déception, sur une série d'ajournements, puis sur l'offre désespérée d'un ultime sacrifice. Comparés à d'autres sectes à la vocation similaire, les bolcheviks se distinguent à la fois par leur réussite et par leur échec. Ils ont réussi à conquérir Rome bien avant que leur foi ne se transforme en héritage routinier, mais ils ne sont jamais parvenus à transformer leurs certitudes en routine que leurs enfants ou leurs subordonnés soient susceptibles d'hériter.

La troisième trame est littéraire. Pour les Vieux Bolcheviks, la lecture des « trésors de la littérature mondiale » était un élément clé de leurs expériences de conversion, de leurs rituels de séduction, de leurs « universités » carcérales et de leur vie familiale dans la Maison du Gouvernement. Pour leurs enfants, elle était à la fois la forme de loisir par excellence et l'exigence éducative la plus importante. Dans les chapitres qui suivent, chaque épisode de la saga familiale des bolcheviks et chaque étape de l'histoire de la prophétie seront illustrés par une analyse des œuvres littéraires censées les interpréter et les mythologiser. Certains thèmes de ces œuvres – la révolution comme déluge, la sortie de l'esclavage (l'Exode), la terreur de la vie domestique, la reconstruction de la Tour de Babel – seront réincorporés à l'histoire de la Maison du Gouvernement. Certains personnages littéraires ont contribué à la bâtir, d'autres y ont eu des appartements, et l'un d'entre eux – le Faust de Goethe – fut alors fréquemment invoqué comme figure du locataire idéal.

L'histoire de la Maison du Gouvernement est divisée en trois parties. Le livre I, « En route », décrit les Vieux Bolcheviks à l'époque de leur

jeunesse et les suit dans leurs refuges précaires, leur conversion au socialisme radical, leur survie en prison et en exil, leur prédication de la révolution à venir, leur construction de la dictature du prolétariat, leurs débats sur les délais dans l'édification du socialisme et leurs interrogations sur le cours à suivre dans l'intervalle (qui incluait la question de savoir si la dictature en vigueur était bien celle du prolétariat).

Le livre II, « À la maison », décrit la réincarnation de la révolution en tant que plan quinquennal, la construction de la Maison du Gouvernement et du reste de l'Union soviétique, la division du travail, de l'espace et des affects à l'intérieur des appartements familiaux, les plaisirs et les périls de la domesticité non surveillée, le problème du rapport de l'individu à sa condition mortelle avant l'avènement du communisme et le monde magique de l'« enfance heureuse ».

Le livre III, « Au tribunal », narre la purge de la Maison du Gouvernement, le dernier sacrifice des Vieux Bolcheviks, les « opérations de masse » contre les hérétiques cachés, les principales différences entre loyauté et trahison, la vie domestique des bourreaux professionnels, la longue survie des veuves des ennemis, la rédemption et l'apostasie des enfants de la Révolution et la fin du bolchevisme en tant que foi millénariste.

L'épilogue fusionne ces trois trames en analysant l'œuvre de l'écrivain Iouri Trifonov, qui grandit dans la Maison du Gouvernement et dont l'œuvre de fiction en fit le siège de la saga familiale du bolchevisme, un monument à la foi naufragée et un trésor de la littérature mondiale.

*

* *

Certains habitants de la Maison du Gouvernement étaient plus importants que d'autres en raison de leur position au sein du Parti et de la bureaucratie d'État, de la durée de leur militance en tant que Vieux Bolcheviks ou de leurs exploits spécifiques sur le champ de bataille et sur le « front du travail ». De même, certains personnages de ce livre sont plus importants que d'autres parce qu'ils ont pris la peine de documenter leur trajectoire biographique ou parce que d'autres l'ont fait à leur place.

Alexandre Arossev (appartements 103 et 104), qui fut l'un des leaders de la prise de pouvoir des bolcheviks à Moscou avant d'être président de la Société soviétique pour les Relations culturelles avec les pays étrangers, tenait un journal que sa sœur a conservé et qu'une de ses filles a publié.

Valerian Ossinski (appartements 18 et 389), idéologue du communisme de gauche et premier directeur du Conseil suprême de l'Économie nationale, maintint pendant vingt ans une correspondance avec Anna Chaternikova, qui a gardé ses lettres et les a remises à sa fille ; cette dernière les a déposées dans les archives officielles avant de rédiger des mémoires mis en ligne sur Internet que sa propre fille publia ultérieurement. Alexandre Voronski (appartement 357), le plus influent des critiques littéraires bolcheviks, grand superviseur de la littérature soviétique dans les années 1920, rédigea plusieurs ouvrages autobiographiques et est l'objet de nombreux essais biographiques (dont plusieurs de la plume de sa fille). Boris Zbarski (appartement 28), directeur du Laboratoire du Mausolée de Lénine, conquit lui-même l'immortalité en embaumant le corps de Vladimir Ilitch. Son fils et collègue Ilya Zbarski continua à veiller sur l'illustre dépouille et rédigea des mémoires narrant sa vie et celle de son père. Aron Solts (appartement 393), « conscience du Parti » et procureur général adjoint, écrivit de nombreux articles sur l'éthique communiste et cohabita avec sa nièce récemment divorcée, qui lui a consacré un livre (et en a conservé le manuscrit en archive). Ivar Smilga (appartement 230), procureur du procès en trahison de Filipp Mironov en 1919, fit l'objet de plusieurs entretiens menés par sa fille Tatiana, qui avait hérité de son don d'éloquence et consacra beaucoup d'efforts à préserver sa mémoire. Boris Ivanov, le « Boulanger » (appartement 372), président de la direction de l'Industrie meunière, resta dans le souvenir de ses voisins de la Maison du Gouvernement en vertu de son extraordinaire générosité.

Liova Fedotov, fils du dernier instructeur du Comité central, Fiodor Fedotov (appartement 262), tenait un journal et estimait que « tout est important pour l'histoire ». Inna Gaister, fille du vice-commissaire du peuple à l'Agriculture, Aron Gaister (appartement 162), publia une « chronique familiale » détaillée. Anatoli Granovski, fils du directeur de l'usine chimique Berezniki, Mikhaïl Granovski (appartement 418), s'enfuit aux États-Unis et écrivit un livre sur sa carrière d'agent secret sous le commandement d'Andreï Sverdlov, fils du premier chef de l'État soviétique et organisateur de la Terreur Rouge, Iakov Sverdlov. Du temps de sa jeunesse révolutionnaire, Iakov Sverdlov écrivit plusieurs lettres révélatrices à la mère d'Andreï, Klavdia Novgorodtseva (appartement 319), et à sa jeune amie et disciple, Kira Egon-Besser. Les deux femmes ont conservé cette correspondance et rédigé leurs souvenirs sur Sverdlov. Boris Ivanov, le « Boulanger », nous a laissé des écrits sur la vie de Iakov

et Klavdia dans l'exil sibérien. Andreï Sverdlov (appartement 319) a contribué à l'édition des mémoires de sa mère et est le coauteur de trois romans policiers basés sur son expérience de fonctionnaire de la police secrète ; il est aussi décrit en tant qu'interrogateur dans les mémoires d'Anna Larina-Boukharina (appartement 470). Après l'arrestation de l'ancien chef du service d'enquête de la police secrète, Grigori Moroz (appartement 39), son épouse Fanny Kreindel et son fils aîné Samouïl furent envoyés dans des camps de travail, et ses deux fils cadets Vladimir et Alexandre, dans un orphelinat. Vladimir tint un journal et rédigea plusieurs lettres au ton rebelle qui furent utilisées comme preuve contre lui (et publiées ultérieurement par des historiens) ; Samouïl rédigea ses mémoires et les confia à un musée. Eva Levina-Rozengolts, artiste de profession et sœur du commissaire du peuple au Commerce extérieur Arkadi Rozengolts (appartement 237), passa sept ans en exil et produisit plusieurs cycles d'œuvres graphiques dédiées aux survivants des camps et à ceux qui y succombèrent. La plus vieille des Vieux Bolcheviks, Elena Stassova (appartements 245 et 291), consacra les dix dernières années de sa vie à la « réhabilitation » des survivants et des morts.

Ioulia Piatnitski, épouse d'Ossip Piatnitski, secrétaire du Comité exécutif du Komintern (appartement 400), commença à tenir un journal intime peu de temps avant l'arrestation de son mari et continua d'écrire jusqu'à ce qu'elle soit elle-même arrêtée. Ce document fut publié par son fils, Vladimir, qui rédigea lui-même un livre sur son père. Tatiana (« Tania »), épouse du président du Comité de Planification de l'Ukraine, Mikhaïl Poloz (appartement 199), écrivait régulièrement à sa famille depuis la prison, l'exil et les camps de travail. Ses lettres ont été conservées et dactylographiées par sa fille, Rada Poloz. Natalia Sats, épouse du commissaire du peuple au Commerce intérieur Izraïl Veitser (appartement 159), fonda le premier théâtre pour enfants du monde et rédigea deux autobiographies, dont l'une sur sa vie en prison, en exil et dans les camps de travail. Agnessa Arguiropoulo, épouse de Sergueï Mironov, le fonctionnaire de la police secrète qui proposa le recours aux troïkas extrajudiciaires pendant la Grande Terreur, a raconté l'histoire de leur vie commune à un chercheur de l'association Memorial, qui l'a fait publier. Maria Denissova, épouse de Iéfim Chtchadenko (appartements 10 et 505), commissaire de la Cavalerie rouge, est la Maria du *Nuage en pantalon* de Vladimir Maïakovski. Ivan Koutchmine (appartement 226), directeur de la ligne ferroviaire Moscou-Kazan, a inspiré le personnage

d’Alexeï Kourilov dans le roman de Leonid Leonov *La Route vers l’Océan*. Mikhaïl Koltsov (appartement 143), correspondant de la *Pravda*, apparaît sous le nom de Karkov dans *Pour qui sonne le glas* d’Ernest Hemingway. Le « Makar pris de doute » de la nouvelle éponyme d’Andreï Platonov participa à la construction de la Maison du Gouvernement. La rue de Tous les Saints, dans laquelle fut bâtie la Maison du Gouvernement, a été rebaptisée en l’honneur d’Alexandre Serafimovitch (appartement 82), l’auteur du *Torrent de fer*. Iouri Trifonov, fils de Valentin Trifonov (appartement 137), commissaire de l’Armée rouge et président de la Commission centrale des Concessions étrangères, est l’auteur d’un récit qui a immortalisé la Maison du Gouvernement, *La Maison du quai*. Sa veuve, Olga Trifonova, deviendra directrice du Musée de la Maison du quai, qui continue à recueillir livres, correspondances, journaux intimes, récits, tableaux, photographies, enregistrements et autres témoignages matériels de la Maison du Gouvernement.

REMERCIEMENTS

L’écriture de ce livre m’a pris plusieurs années. Je suis reconnaissant à la Hoover Institution pour l’une des années les plus tranquilles de ma vie et au Wissenschaftskolleg de Berlin pour l’une des plus heureuses. Je remercie l’American Council of Learned Societies, le National Endowment for the Humanities, le National Council for Eurasian and East European Research et l’Université de Californie à Berkeley pour leur soutien financier.

Christiane Büchner m’a généreusement laissé observer la réalisation de son film et m’a enseigné comment enregistrer des interviews. Olga Bandrimer a transcrit ces interviews et m’a fait bénéficier de ses propres histoires. Artem Zadikian est le photographe le plus observateur et le plus généreux du monde. Michael Coates, Nicole Eaton, Eleonor Gilburd, Clarissa Ibarra, Jason R. Morton, Brandon Schechter, Charles Shaw, T. T. Sidorova, Victoria Smolkin, A. Tepliakov et Katherine Zubovich m’ont tous aidé dans mes recherches.

Je suis particulièrement reconnaissant aux amis et collègues qui ont lu tout le manuscrit et m’ont offert des suggestions qui m’ont inspiré ou m’ont fait douter : Victoria E. Bonnell, George Breslauer, John Connelly, Brian DeLay, Victoria Frede-Montemayor, Gregory Freidin, David Hollinger, Sergei Ivanov, Joseph Kellner, Joachim Klein, Thomas Laqueur, Olga Matich, Elizabeth McGuire, Eric Naiman, Benjamin Nathans, Anne Nesbet, Joy Neumeyer, Daniel Orlovsky, Irina Paperno, Ethan Pollock, Hank Reichman, Irwin Scheiner, James Vernon, Mirjam Voerkelius, Edward W. Walker, Amir Weiner, Katherine Zubovich et tous les membres du Berkeley Russian History Reading Group (mon *kroujok* à moi).

Jon Gjerde n’a cessé de me demander comment j’allais m’y prendre pour écrire ce livre jusqu’au moment où j’ai décidé de me lancer et de l’écrire. Je pouvais compter sur Reggie Zelnik pour remarquer la présence d’un personnage qui n’a jamais vécu à Maison du Gouvernement. L’enthousiasme de Brigitta van Rheinberg n’a jamais fléchi et elle m’a aidé à réorganiser et repenser mon manuscrit. Chris Ferrante, Beth

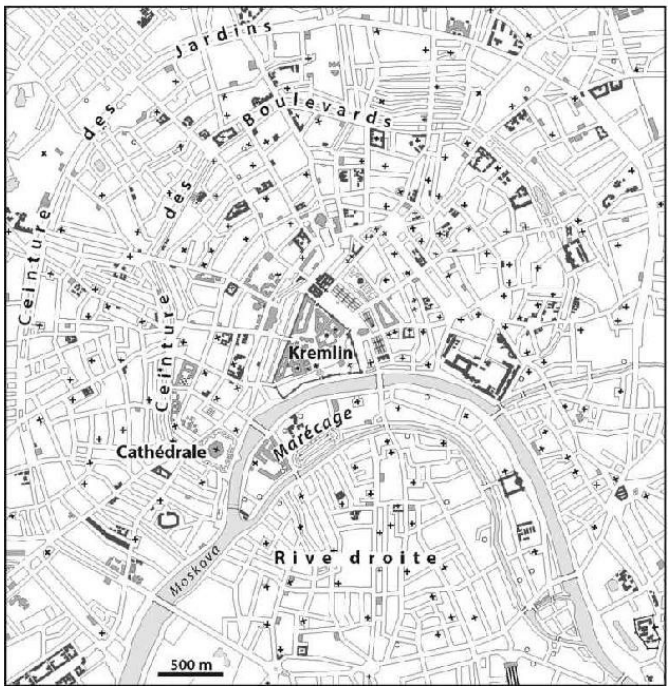
Gianfagna, Dimitri Karetnikov et Terri O’Prey ont transformé ledit manuscrit en *La Maison éternelle*. Et Zoë Pagnamenta m’a montré ce qu’un bon agent peut faire.

Ma plus grande dette va aux femmes qui ont créé le Musée de la « Maison sur le Quai » et m’y ont accueilli : feue Elena Ivanovna Perepetchko, Tamara Andreïevna Ter-Egiazarian et Viktoria Borissovna Volina, ainsi qu’à mes très chers professeurs et amis Inna Nikolaïevna Lobanova, Tatiana Ivanovna Shmidt et Olga Romanovna Trifonova. Ce livre leur appartient.

Notons enfin qu’il existe une relation inverse entre réciprocité et intimité. Les faveurs d’un étranger doivent lui être retournées dès que possible. Un ami proche peut attendre la publication d’un livre pendant vingt ans. Toutes les familles heureuses le sont de la même manière parce qu’elles vivent en dehors du cycle de l’échange équitable. C’est pourquoi je n’ai pas besoin de remercier Peter Slezkine et Lisa Little pour leur contribution à l’écriture de ce livre.

PARTIE 1

ANTICIPATION



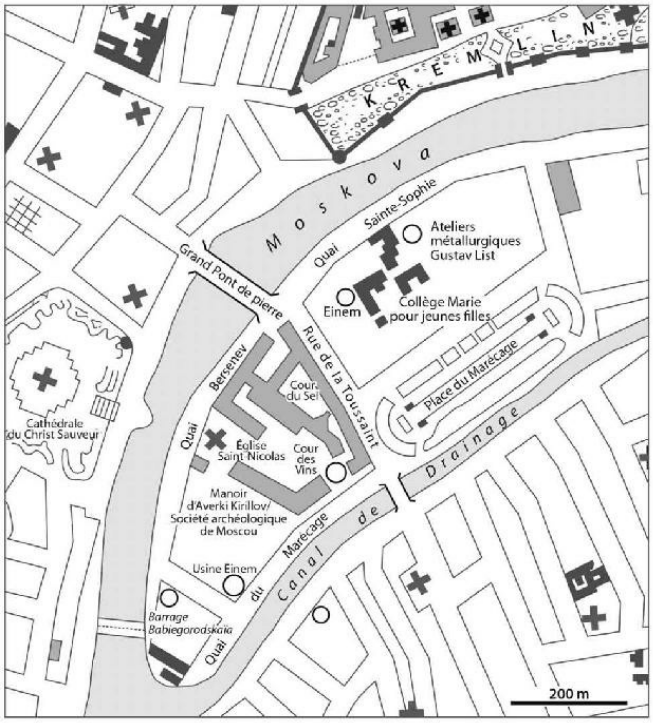
Moscou

1. LE MARÉCAGE

Moscou a été fondée sur la rive gauche – la plus élevée – de la rivière Moskova, à laquelle elle doit son nom. Les vastes champs qui occupaient la rive droite, fréquemment victimes d'invasions, se sont progressivement peuplés de nouveaux quartiers habités par toutes sortes de petites gens : tonneliers, tisserands, tondeurs de moutons, charretiers, soldats, forgerons, interprètes et collecteurs d'impôts. En revanche, la plaine inondable qui faisait face au Kremlin était occupée par une série de prairies marécageuses. En 1495, Ivan III décréta que tous les bâtiments édifiés le long de la rive droite devaient être démolis et remplacés par des jardins royaux. Lesdits jardins furent donc plantés et, sous le tsar Alexis I^{er} (1629-1676), aménagés par des paysagistes, mais la vase continuait à s'infiltrer depuis les terrains voisins. Le Jardin du Milieu était délimité à l'ouest par un espace connu sous le nom de *Boloto* (« marécage » en russe), à l'est par le *Baltchoug* (« marécage » en turc) et au sud par une série de mares et d'étangs dépourvus de nom. La construction du pont de pierre de la Toussaint, en 1693, substitua à l'ancien pont de barges une chaussée bordée de boutiques, de tavernes et d'entrepôts (dont le Magasin royal de la laine et le Magasin royal des vins et du sel). Après l'incendie de 1701, les jardins furent abandonnés et une partie des terrains marécageux commença à servir de marché et d'esplanade réservée aux spectacles de pugilat, aux feux d'artifice et aux exécutions publiques[1].

Suite à la crue du printemps 1783, on construisit le canal Vodootvodnyï (« canal de Drainage ») le long de la limite sud de la zone inondable. Les berges artificielles furent renforcées, les fossés perpendiculaires devinrent des allées et les anciens jardins royaux furent transformés en un îlot densément peuplé en forme de croissant. L'incendie de 1812, qui empêcha la prise de Moscou par Napoléon, détruisit la plupart des bâtiments et en chassa les habitants. Les nouveaux édifices qui les remplacèrent – tavernes, écoles, usines et vastes demeures de marchands – étaient pour la plupart en pierre. À la pointe ouest de cette île, le barrage Babiégorodskaïa transformait le canal en voie navigable et réduisait la fréquence des inondations. Près du barrage, du côté du Kremlin, se dressait la cathédrale du Christ Sauveur, consacrée en 1883 et dédiée « à la mémoire éternelle du

zèle incomparable, de la loyauté et de l'amour de la Foi et de la Patrie manifestés par le peuple russe en ces temps difficiles, et en commémoration de notre gratitude à la Providence divine qui a sauvé la Russie de la catastrophe qui la menaçait[2] ».



Le Marécage

À la veille de la Première Guerre mondiale, l'ouest de l'île (appelé le « Marécage ») était dominé et en partie possédé par l'usine de chocolat, bonbons et biscuits F. T. Einem, bien connue pour son cacao hollandais, ses paniers de mariage, ses figurines de massepain colorées et ses gâteaux au chocolat prisés par les amoureux. Fondée en 1867 par deux entrepreneurs allemands qui avaient fait fortune en vendant des sirops et des confitures à l'armée russe, cet établissement arborait le titre de fournisseur officiel de la cour impériale et disposait de plusieurs machines à vapeur et de presses hydrauliques flambant neuves. Son directeur, Oskar Heuss (fils de l'un des cofondateurs), vivait à proximité dans une grande maison avec une salle de bains aux deux étages, une serre et une vaste écurie. À l'autre bout du jardin, une série d'appartements accueillaient les ingénieurs de l'usine (eux aussi allemands pour la plupart), le personnel médical, les employés mariés et célibataires, les domestiques et les cochers, ainsi qu'une bibliothèque, une buanderie et plusieurs dortoirs et

cafétérias destinés aux travailleurs. L'usine payait bien ses travailleurs et les conditions de travail y étaient bonnes. Elle disposait même d'un théâtre amateur et d'une mutuelle parrainée par la police. Les déjeuners du dimanche incluaient un verre de vodka ou une demi-bouteille de bière ; les pensionnaires de moins de seize ans étaient vêtus gratuitement, chantaient dans une chorale, travaillaient dans les magasins (environ onze heures par jour), et étaient soumis à un couvre-feu à partir de 8 heures du soir. Près de la moitié des ouvriers travaillaient chez Einem depuis plus de quinze ans ; les tâches les plus pénibles étaient accomplies par les journaliers, des femmes dans la plupart des cas[3].

Vue du Marécage depuis le Kremlin. La cathédrale du Christ Sauveur est tout à droite de l'image

Vue de l'usine Einem depuis la cathédrale du Christ Sauveur

Le Club de voile

La résidence d'Averki Kirillov

À l'ouest de l'usine de chocolat on trouvait des baraquements militaires, une série de boutiques et, à la pointe de l'île, le Club de voile de Moscou. À l'est se dressaient l'ancien manoir où résidait au XVII^e^ siècle le greffier de la Douma des Boyards, Averki Kirillov, et qui accueillait désormais la Société archéologique de Moscou, ainsi que l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge, qui contenait les restes dudit Kirillov. Les diacres, les

sacristains, les lecteurs de psaume, les fabricants d'hostie et les prêtres (les Pères Orlov et Dmitriev) vivaient tous dans la cour de l'église, aux côtés des dizaines de locataires et des pupilles de l'aumônerie Saint-Nicolas[4].

D'après Nikolaï Boukharine, qui vécut tout près dans la rue Bolchaïa Ordynka, les églises de la rive droite de la Moskova étaient généralement très fréquentées :

> Au premier rang, les épouses des marchands, avec leurs jupes et leurs chemisiers de soie froufroutants, se signaient de leurs petits doigts roses et dodus, tandis qu'à leurs côtés leurs maris priaient avec ferveur et gravité. Plus loin derrière se tenaient leurs domestiques et leurs parents pauvres : vieilles femmes vêtues de noir, commères bigotes, entremetteuses, gardiennes du foyer, tantes dotées de nièces pas encore mariées qui se pâmaient sous l'excès de graisse et de désirs inassouvis, confidentes et servantes. Venaient ensuite les fonctionnaires et leurs épouses, impeccablement attifés. Enfin au fond, en rangs serrés, debout ou agenouillés, les ouvriers morts de fatigue attendaient consolation et salut du Seigneur miséricordieux, notre Sauveur. Mais le Sauveur restait muet tandis qu'il contemplait tristement les corps voûtés et les dos courbés. […] Entre rires et plaisanteries, un peu nerveux, jeunes gens et jeunes filles s'humectaient de salive le bout des doigts et essayaient d'éteindre les bougies de leurs camarades. Lorsqu'ils y parvenaient, ils avaient du mal à contenir leurs rires sous le regard sévère des adultes. Ici et là, des amoureux échangeaient des regards transis. Le porche était plein de mendiants aux yeux vitreux vêtus de haillons pathétiques, les paupières retroussées, des moignons en guise de membres – un peloton d'aveugles, d'infirmes et de fols-en-Christ[5].

L'église Saint-Nicolas le Thaumaturge

La plupart d'entre eux vivaient à proximité. À côté de l'église, le long du canal de Drainage (également connu sous le nom de Fossé), et tout autour de l'usine de chocolat, s'étendaient des terrains couverts d'édifices de bois ou de pierre avec leurs annexes, leurs mezzanines, leurs ailes, leurs porches, leurs sous-sols et leurs greniers. Ils abritaient des appartements, des chambres, des « chambrettes » et des « coins de pièce avec lit » habités par un mélange hétéroclite d'occupants. Certains assistaient aux messes célébrées par le Père Orlov et le Père Dmitriev, d'autres pas. Un apprenti âgé de seize ans, Semion Kanattchikov, qui habitait le quartier vers la fin des années 1890 et y fréquenta régulièrement la messe avant de se convertir au socialisme, décrivait son immeuble comme un « grand bâtiment de pierre dont la cour ressemblait à un grand puits. Des draps humides pendaient de fils à linge tendus le long des étages supérieurs. La cour dégageait une odeur âcre d'acide phénique. Elle était parsemée de flaques d'eau sale et de légumes avariés. Les appartements et les communs étaient bondés de locataires bruyants et grossiers ». Kanattchikov occupait l'un de ces appartements et en partageait le loyer avec une quinzaine d'autres hommes originaires de sa région natale. « Certains étaient célibataires, d'autres étaient mariés, et leurs femmes s'occupaient de leur maison au village[6]. »

À côté de l'église Saint-Nicolas se dressait la distillerie de vodka Ivan Smirnov et Fils (productrice de la fameuse vodka Smirnoff, selon

l’ancienne transcription occidentale de ce label), dont le propriétaire était le petit-fils dudit Ivan, Sergueï Sergueïevitch Smirnov. Elle était connue pour ses bouteilles d’alcool bon marché aux étiquettes criardes – une mauvaise gnole distillée par les paysans de la province de Toula, si l’on en croit le rapport accusateur d’une commission officielle. Un peu plus loin, entre l’usine Smirnov et la rue de la Toussaint, se succédaient l’ancien Magasin des Vins et du Sel, qui abritait l’Assemblée des juges de paix de Moscou, le bureau et la résidence de l’administrateur des égouts de la ville, un bureau du Service des eaux, plusieurs entrepôts en pierre (dont trois pour les pommes et un pour les œufs), et la centrale électrique du tramway, couronnée par deux cheminées et une petite tour surmontée d’une flèche[7].

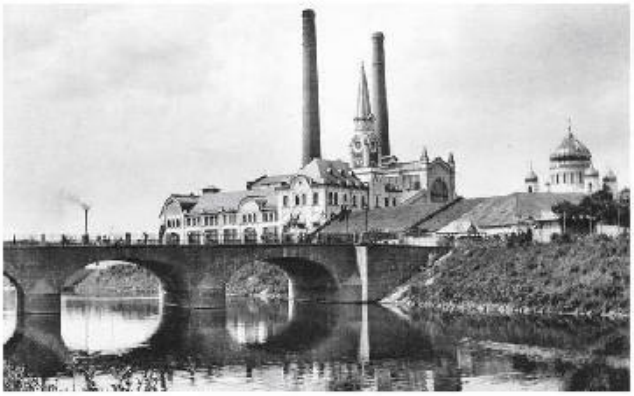
Vue du quai Bersenev depuis le barrage

Vue de la rive droite depuis le Fossé

Le pont de la Toussaint, plus connu sous le nom de Grand Pont de pierre (même s’il était presque entièrement en métal depuis 1858), était un point de ralliement pour les pèlerins, les vagabonds et les mendiants – sauf

pendant la première semaine de Carême, lorsque tout le secteur se transformait en plus grand « marché de champignons » de la ville. D'après les journaux de l'époque, les champignons – séchés et marinés – y prédominaient, mais on y trouvait aussi des « montagnes de bagels et de radis blancs », « beaucoup de miel, de confitures, de friandises bon marché et de sacs de fruits secs », ainsi que de « longues rangées d'étals couverts de vaisselle, de meubles à bas prix et de toutes sortes d'ustensiles domestiques d'usage courant ». On y entendait « les cris, les sifflements et les éclats de rire de milliers de personnes, nombre d'entre elles encore en train de cuver l'alcool des jours gras précédents, ainsi que des plaisanteries peu conformes à l'esprit du Carême ». « Les gens pataugent dans un mélange visqueux de neige et de boue, mais ça n'a l'air de déranger personne. Des farceurs sautent dans les flaques d'eau afin d'éclabousser les passantes. Les pickpockets sont nombreux et ils essaient de déclencher des mouvements de foule qui leur soient propices[8]. »

Entrée de la Cour des Vins et du Sel



La centrale électrique

Maison jouxtant la centrale électrique

Le Grand Pont de pierre

Marché aux champignons près du Grand Pont de pierre

En face du Magasin des Vins et du Sel, jouxtant l'ermitage de Birioukovskaïa, se dressait l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge, flanquée de deux petites ailes abritant les cellules des moines, une draperie et un étal de légumes. Un peu plus loin, quelques tavernes, un établissement de bains bon marché servant aussi de maison de passe, et plusieurs anciens bâtiments du Magasin des laines accueillant désormais des appartements surpeuplés et des boutiques tenues entre autres par un teinturier, un coiffeur, un ferblantier, un cordonnier, une couturière, un brodeur, une modiste et un « phonographiste »[9].

Encore un peu plus loin sur la berge, face au Kremlin, on entr'apercevait entre les grands arbres de sa cour frontale les trois étages du Collège Marie pour jeunes filles, qui aspirait à « mettre les talents des étudiantes au service de l'instruction non seulement de l'esprit, mais aussi du cœur et du caractère ». Pour l'essentiel, cette éducation du cœur se déroulait dans les salles de musique du rez-de-chaussée, entre les bureaux de l'administration

et la salle à manger. De 1894 à 1906, l'un des enseignants du Collège fut Sergueï Rachmaninov, qui ne se plaisait guère dans cette fonction mais en avait besoin pour être exempté du service militaire. Selon l'une de ses élèves, lorsqu'il entrait dans la salle de classe, Rachmaninov, qui avait vingt-trois ans à l'époque, « s'asseyait derrière son bureau, tirait un mouchoir de sa poche, s'en essuyait longuement le visage, posait sa tête entre ses mains et, généralement sans même lever les yeux, désignait une étudiante et lui demandait de réciter sa leçon ». Un jour, il quitta brusquement la classe parce que ses élèves n'avaient pas fait leurs devoirs. Il écrivit au directeur pour lui présenter ses excuses. « Dans l'ensemble, je ne suis pas un bon professeur, mais aujourd'hui, j'ai en outre fait preuve d'une mauvaise humeur impardonnable. Si j'avais su que mes élèves devraient payer pour mon comportement, je ne me serais pas permis d'agir de la sorte. » C'est peut-être en guise de pénitence que Rachmaninov composa ses *Six chœurs pour femmes ou voix d'enfants, op. 15*, et donna également plusieurs récitals dans l'enceinte du Collège[10].

Derrière le Collège, les Ateliers métallurgiques Gustav List occupaient un vaste terrain. Ils employaient plus d'un millier d'ouvriers qui fabriquaient entre autres choses des moteurs à vapeur, des bouches d'incendie et des canalisations. Gustav List lui-même habitait au-dessus des bureaux de l'usine dans un grand appartement possédant un jardin d'hiver. Il était arrivé d'Allemagne en 1856 et, après avoir occupé un emploi de mécanicien à la raffinerie de sucre de Voronej, il avait fondé son propre établissement à Moscou en 1863 et l'avait transformé en société anonyme en 1897[11].

Les ateliers, les magasins et les dortoirs de l'usine occupaient le reste du bloc. Semion Kanattchikov travaillait dans l'atelier des modeleurs, considérés comme l'« aristocratie » de l'usine :

> La plupart des modeleurs étaient des citadins – ils étaient bien habillés, portaient le bas de leur pantalon par-dessus leurs bottes et les pans de leur chemise dans leur pantalon, dans le style « fantaisie », avaient autour du cou un lacet coloré en guise de cravate et, les jours fériés certains d'entre eux arboraient même un chapeau melon. […] Ils ne devenaient grossiers que lorsqu'ils perdaient leur sang-froid et dans les situations extrêmes, ou bien les jours de paye, lorsqu'ils s'enivraient, et encore, pas tous[12].

Le Collège Marie pour jeunes filles

Sergueï Rachmaninov
en 1904

Dans la fonderie, où les modèles achevés étaient acheminés, « des individus sales au teint sombre, dont les visages noircis et couverts de suie ne laissaient voir que le blanc des yeux, furetaient comme des taupes à même la poussière du sol en terre battue ». « D'énormes monte-charges et des engrenages massifs » rugissaient, tandis que « la coulée écarlate de fonte liquide vomissait de grosses étincelles flamboyantes et illuminait les visages sombres des métallos. […] À proximité des cuves et des fours, la chaleur était insupportable, au point que les vêtements des ouvriers prenaient souvent feu et qu'il fallait les arroser au jet d'eau »[13].

Lorsque Kanattchikov fut embauché chez List, la journée de travail était de onze heures et demie, sans compter les heures supplémentaires des équipes de nuit pendant les pics de production de l'automne et de l'hiver. Mais, après la grève des tisserands de Saint-Pétersbourg en 1896, la direction de l'usine instaura la journée de dix heures. La plupart des ouvriers, qu'ils soient « citadins » ou « paysans » (ces derniers « portaient de longues bottes, des blouses de coton imprimé traditionnelles avec une ceinture de tissu autour de la taille, arboraient une coupe "au bol" et une barbe n'ayant généralement jamais vu le ciseau »), habitaient le Marécage ou à proximité. Quand ils ne travaillaient pas, ils buvaient de la vodka Smirnov, provoquaient des échauffourées dans les mariages, racontaient des histoires drôles sur les popes, allaient pêcher dans la Moskova et le Fossé, fréquentaient les prostituées locales, et courtisaient les tricoteuses de bas, les modistes et les cuisinières du Jardin Alexandre le long du mur ouest du Kremlin. Leurs principales lectures, c'était la chronique des faits divers, des romans-feuilletons et des pamphlets religieux ou socialistes. On les croisait aussi bien à la messe que dans diverses réunions conspiratives.

Ils se livraient à des rixes sanglantes (les opposant la plupart du temps aux ouvriers de l'usine textile Boutikov, sur la rive gauche) sur la glace de la rivière gelée, du côté du barrage, et visitaient les musées des environs : la Galerie Tretiakov, consacrée à l'art russe, le Musée impérial d'histoire russe et le Musée Roumiantsev, qui accueillait un peu de tout. Le dimanche, l'entrée de ces établissements était libre, mais si l'on en croit Kanattchikov, en matière de « spectacles gratuits », les plus populaires étaient les incendies de Moscou : « quel que soit leur degré de fatigue », les ouvriers « se précipitaient pour y assister »[14].

Deux fois par mois, le samedi, dès qu'ils recevaient leur paye, la plupart des colocataires de Kanattchikov « se livraient à des agapes frénétiques. Certains d'entre eux, à peine leur salaire empoché, se rendaient directement dans une brasserie, une taverne ou même sur un coin d'herbe, tandis que d'autres, plus soucieux de leur apparence, passaient d'abord chez eux pour se changer ». Le lundi suivant, « les victimes de ces beuveries […] le visage rougeaud et enflé, les yeux vitreux, soignaient leurs gueules de bois avec du vernis à base d'alcool conservé dans un récipient de métal prévu à cet effet ». « Après le déjeuner, la moitié de l'atelier était ivre. Certains s'affalaient sur les établis de leurs camarades, d'autres se réfugiaient dans les toilettes. Ceux dont l'ivrognerie du lundi avait dépassé les bornes allaient dormir dans la salle de séchage ou dans l'appentis de l'atelier[15]. »

Les Ateliers métallurgiques Gustav List

À l’est des établissements List se dressait le manoir « Renaissance » du millionnaire Kharitonenko, propriétaire de raffineries de sucre, dont les intérieurs en style gothique conçus par Fiodor Schechtel abritaient une importante collection d’art russe. Entre l’usine List et le Fossé s’étendait le Marécage proprement dit, une vaste esplanade couverte de longs hangars, de petites échoppes et de toutes sortes de produits, principalement des denrées comestibles. À la fin de l’été et au début de l’automne, l’espace entre les hangars accueillait le plus grand marché agricole de Moscou. Chaque soir, les commerçants se réunissaient à la maison de thé d’Afanassiev pour se mettre d’accord sur les prix. Vers 2 heures du matin, ils en ressortaient pour accueillir les paysans débarquant de leur campagne et, d’après un article de journal de l’époque, chacun d’entre eux « déambulait sans se presser le long de la rangée de charrettes, contemplant d’un œil indifférent les montagnes de baies. Une fois leur choix fait, ils lançaient un prix et, si le paysan n’était pas d’accord, ils haussaient les épaules et s’éloignaient la cigarette au bec ». À quoi succédait une phase de marchandage pendant laquelle on assistait « tout autour de la place à une véritable mêlée de chiffres, de promesses, de serments et de plaisanteries ». Au lever du soleil, les paysans quittaient le marché, la vente des baies commençait, et, « comme par magie, une exubérance fiévreuse et colorée s’emparait des lieux. […] Il y avait tellement de denrées de toute sorte que l’on ne pouvait s’empêcher de s’étonner de l’appétit et de la taille de l’estomac de Moscou, qui, jour après jour, dévorait ces produits du Marécage sans même y penser, comme une simple friandise, histoire de se distraire[16] ».

Plus tard dans la journée, les fruits des bois étaient remplacés par des champignons, des légumes et, les jours fériés, par des hordes de promeneurs et d’habitués des tavernes. D’après le récit de Nikolaï Boukharine :

> [Les habitants des] taudis dont émanait une odeur de cuir non traité, de choucroute, de latrines et de moisissure et où des enfants nus traînaient au milieu des chiffons sales se répandaient dans les rues ou allaient s’asphyxier dans la fumée des tavernes et des débits de boissons aux enseignes rouge et bleu qui annonçaient « Brasserie avec jardin » ou bien, dans une typographie fantaisiste, « Le Rendez-Vous des Amis ». Des serveurs aux vestes censément blanches s’affairaient à travers un nuage de fumée tandis qu’en arrière-fond on

entendait la mélodie d’un orgue de barbarie, le tintement des verres, la plainte d’un accordéon et le timbre mélancolique d’une voix qui entonnait des chansons tragiques. Et tout cet univers bariolé n’était qu’un vaste kaléidoscope de gémissements, d’empoignades, de cris, d’ivrognerie, d’étreintes, de querelles, de baisers et de pleurs[17].

Place du Marécage vue depuis le Kremlin

Marché du Marécage

*

* *

Avec l’assistance d’une armée de bureaux et de fonctionnaires, l’État faisait de son mieux pour réglementer et assainir la vie du Marécage. Il inspectait les denrées vendues sur les marchés et les produits fabriqués par les usines Einem, Smirnov et List ; il veillait au bon état des chaussées, des rues, des trottoirs et des berges (les quais Bersenev et Sainte-Sophie étaient parmi les mieux entretenus de la ville) ; il repêchait les cadavres des ivrognes et des suicidés dans les eaux du Fossé ; il dénombrait portes, fenêtres et locataires à des fins d’imposition et de surveillance ; il

approvisionnait les immeubles en eau, en gaz et en électricité et réglementait en détail les conditions de raccordement et d'utilisation ; il installait des bouches d'incendie fabriquées par Gustav List tous les 100 mètres et éteignait les incendies (en ayant de plus en plus recours à la téléphonie plutôt qu'aux tours de guet pour lancer l'alarme) ; il créait un système d'évacuation des eaux usées et, à partir de 1914, rendait le raccordement au réseau d'égouts obligatoire pour les propriétaires d'immeubles (qui devaient signaler toute « odeur nauséabonde émanant de toilettes ou d'urinoirs ») ; il drainait les zones inondées et transportait les déchets solides dans des décharges spéciales ; il équarrissait, stockait et triait la viande dans des abattoirs municipaux ; il délivrait des badges numérotés aux chauffeurs de taxi et faisait appliquer les règles de stationnement et de circulation ; il administrait un réseau de tramways en pleine croissance, alimenté par l'électricité produite sur le site de l'ancien Magasin des Vins et du Sel (grâce au pétrole de Bakou transporté par voie fluviale et par chemin de fer, emmagasiné dans un réservoir spécial voisin du monastère Simonov et acheminé jusqu'au Marécage par un pipeline souterrain) ; il distribuait lettres, colis et télégrammes ; il remplaçait les lampadaires de kérosène par des réverbères à gaz et, devant la cathédrale du Christ Sauveur et le long des lignes de tramway, par de l'éclairage électrique ; il obligeait les propriétaires d'immeubles à transporter leurs monceaux de neige sale au-delà des limites de la ville et à embaucher des concierges et des gardiens de nuit (qui servaient aussi d'agents de police) ; il plantait des arbres et entretenait les parcs de la ville et leurs divers pavillons, gloriettes et kiosques à musique ; il construisait et finançait la plupart des écoles et en nommait le personnel ; il finançait de même environ la moitié des lits d'hôpitaux de la ville ; il supervisait et censurait spectacles et publications ; il administrait des orphelinats, des centres d'accueil, des hospices et des organismes d'aide aux indigents ; enfin, il exigeait que tous les sujets de l'Empire soient dûment classifiés et enregistrés sur leur lieu de résidence et que toutes les naissances, décès et mariages soient validés par les autorités religieuses compétentes. (Pour pouvoir épouser sa cousine, Rachmaninov avait dû se procurer une attestation écrite confirmant qu'il s'était confessé, trouver un prêtre disposé à affronter les réticences du Saint-Synode et obtenir une autorisation spéciale du tsar[18].)

L'État moderne, plus ou moins par définition, en fait toujours trop ou pas assez ; les nombreux services qu'il fournit sont perçus tout à la fois

comme des droits et comme des ingérences. Au début du XX^e siècle, la Russie n'était pas un État moderne, d'une part parce que la gamme des services qu'elle offrait n'était pas à la hauteur de ses efforts d'industrialisation (Moscou était l'une des villes du monde connaissant la plus forte croissance et où les nouveaux arrivants, pour la plupart des paysans mâles comme Kanattchikov, constituaient près de 70 % de la population), et de l'autre parce que la plupart des règles bureaucratiques étaient considérées comme optionnelles ou négociables tant par les citoyens que par les fonctionnaires (pour régler son problème d'inceste potentiel, Sergueï Rachmaninov obtint son certificat de confession sans jamais s'être confessé et célébra son mariage dans la chapelle de la caserne du 6^e régiment de grenadiers en présentant une note du tsar qui disait : « Les liens que Dieu a noués, l'homme ne peut les dénouer »). Mais, surtout, la Russie impériale de l'époque n'était pas un État moderne parce qu'elle refusait d'admettre que les sujets qui avaient accès à ses services possédaient des droits inaliénables et qu'ils étaient des citoyens responsables, véritables acteurs de leur nationalisation. Elle n'eut jamais la prétention de croire ou d'admettre que les Russes avaient un rôle à jouer dans la construction de leur État, un intérêt dans sa croissance continue et une aspiration propre, aussi ambivalente soit-elle, à exiger un nombre croissant d'ingérences institutionnelles[19].

Au lieu de quoi l'État impérial continuait à créer dans les faits des droits non reconnus tout en soumettant à la rigueur de sa discipline le plus grand nombre possible d'usurpateurs potentiels de ces droits. À la veille de la Première Guerre mondiale, Moscou était la ville la plus policée d'Europe, avec à peu près un policier pour 278 habitants contre un pour 325 à Berlin, un pour 336 à Paris et un pour 442 à Vienne. Le poste de police de Yakimanka, qui avait juridiction sur le Marécage, avait des dossiers sur, entre autres, tous les étrangers, les Juifs, les étudiants, les cochers, les ouvriers et les chômeurs, ainsi que sur « les établissements commerciaux, artisanaux et industriels et les débits de boissons ». Outre les fiches et les rapports de routine, les policiers devaient décrire l'« humeur » de tel ou tel groupe spécifique d'individus (en particulier ceux qui étaient susceptibles d'« avoir une influence néfaste sur leurs collègues »), encourager les habitants à hisser le drapeau national les jours fériés et « avoir l'œil » sur « toutes les personnes placées sous surveillance policière ouverte ou secrète ». Parmi les « traits caractéristiques » mentionnés dans les fiches de police, certaines de ces personnes étaient décrites comme « irascibles »,

d’autres comme « volubiles » et d’autres encore – la majorité – comme « contemplatives ». Et plus la police multipliait ses efforts, plus les sujets de sa vigilance devenaient irascibles, volubiles ou contemplatifs[20].

En septembre 1905, les ouvriers de l’usine Gustav List furent parmi les premiers de Moscou à faire grève et à exiger les libertés civiles et l’« inviolabilité de la personne humaine », ainsi que de meilleures conditions de travail. Après s’être réunis sur le quai Sainte-Sophie, environ 300 d’entre eux se dirigèrent vers la chocolaterie Einem et l’obligèrent à fermer ses portes. En novembre 1905, les ateliers de mécanique d’Einem furent transformés en véritable arsenal où les ouvriers fabriquaient des couteaux et des poignards dans l’attente d’une « Nuit de la Saint-Barthélemy » (soit, dans leur esprit, d’après les témoignages oraux recueillis par un historien des débuts de l’ère soviétique, « un massacre généralisé »). On signale des barricades et des tirs sporadiques en décembre 1905, et des grèves en 1906 et 1913. En avril 1908, une inondation catastrophique rendit inhabitables la plupart des sous-sols. En 1915, des émeutes antiallemandes massives entraînèrent un pogrom à l’usine Einem et la destruction de six de ses magasins dans la capitale. C’était non seulement le Marécage, mais la Russie tout entière qui devenait de plus en plus irascible, volubile et contemplative, à l’exclusion de tous les autres états d’humeur. Les attentes de l’État et les catégories qu’il utilisait (le « paysan » Kanattchikov, le « noble » Rachmaninov) n’avaient pas grand-chose à voir avec les gestes et les pensées réels de la majorité des Russes. Les vérités de l’Église (qu’il s’agisse du caractère divin de l’autocratie ou de l’efficacité de la confession) étaient fréquemment remises en cause et tournées en ridicule. Les nouvelles institutions qui organisaient la vie économique (y compris les grosses entreprises industrielles à capitaux étrangers telles que List et Einem) ne semblaient pas avoir le moindre rapport avec l’idée qu’on pouvait se faire d’une existence vertueuse, quelle qu’en soit la nature. Le nouveau système ferroviaire, centré sur le nord de Moscou (de même que les nouveaux quartiers industriels et commerciaux qui gravitaient autour de lui), entrait en conflit avec l’ancienne topographie urbaine, qui faisait rayonner les rues à partir du Kremlin. Et la littérature (de plus en plus éloignée des œuvres destinées au grand public) avait pour l’essentiel abandonné sa mission de fournir du sens en offrant un lien narratif entre le « il était une fois » et le « ils vécurent heureux pour toujours » chers aux récits populaires. La Russie n’était pas la seule victime de cette collision entre

l’industrialisation et la fin-de-siècle, mais la rigidité de l’ancien régime semblait imprimer à sa triste condition un caractère universel et révélateur. L’Empire fourmillait de prophètes, de devins et de prédicateurs itinérants. Tout le monde semblait croire que le monde était malade et n’en avait plus pour longtemps[21].

Outre les orthodoxes, qui tendaient à consommer une plus grande quantité de littérature dévotionnelle, à fréquenter plus souvent les pèlerinages et à enregistrer un plus grand nombre d’apparitions et de guérisons miraculeuses qu’un demi-siècle auparavant, il fallait aussi compter avec : les écrivains prolétariens récemment alphabétisés, qui décrivaient les « chaînes de la souffrance » et la délivrance à venir ; les johannites, qui vénéraient le Père Jean de Cronstadt en tant que héraut de l’apocalypse prochaine ; les Frères mennonites, qui prêchaient la rédemption personnelle à force de tempérance, de sobriété et de spiritualité charismatique ;

Crue de printemps dans le Marécage (1908)

les tolstoïens, qui prônaient une transformation morale universelle par le biais du végétarisme et de la non-violence ; les doukhobors, qui résistaient aux exigences croissantes de l'État en matière de conscription et de fichage administratif en émigrant au Canada avec l'aide des tolstoïens (et de leurs frères, les Quakers) ; les baptistes, dont le prosélytisme vigoureux au nom du sacerdoce de tous les croyants avait un certain succès ; les

socialistes-révolutionnaires, qui voyaient dans le paysan russe tout à la fois l'instrument et le principal bénéficiaire de l'émancipation universelle ; les sociaux-démocrates (divisés en bolcheviks, mencheviks et toute une variété de sectes mineures à faible durée de vie, dont les « constructeurs de Dieu »), qui croyaient en la mission rédemptrice de la classe ouvrière urbaine ; les anarchistes, qui espéraient que des individus libres créeraient un monde exempt de toute forme de coercition ; les décadents, qui avaient le « sentiment à la fois oppressant et exaltant d'être les derniers d'une longue série » ; et les symbolistes, qui abordaient « chaque objet et chaque phénomène », y compris leur propre existence, « du point de vue de son état ultime, ou bien à la lumière du monde futur » (selon la formule de Vladimir Soloviev[22]).

Dans et autour du Marécage, tout le monde était symboliste. L'ouvrage préféré de Nikolaï Boukharine, lorsqu'il avait dix ans, était le Livre de l'Apocalypse – « son atmosphère solennelle et obscure, ses cataclysmes cosmiques, ses trompettes d'archanges, et puis la résurrection des morts, la Bête, les derniers jours, la Prostituée de Babylone, les coupes magiques ». Après avoir lu *L'Antéchrist* de Soloviev, il sentit son « échine parcourue de frissons » et se précipita auprès de sa mère pour lui demander si elle était une prostituée. Alexandre Voronski, fils d'un prêtre de Tambov qui vivait dans un grenier au-dessus d'une fabrique d'hosties de la rive droite et enseignait le marxisme aux ouvriers du cuir dans un sous-sol voisin du portique de l'église, « ne cessait de répéter » les versets qu'il avait mémorisés pendant son adolescence sur le don divin que constituait un « cœur simple » et le genre de « haine inspiratrice » qui engendre les « hymnes de vengeance et de représailles les plus puissants, féroces et monstrueux » :

> On prendra tes richesses comme butin, on pillera tes marchandises, on abattra tes remparts, on démolira tes maisons luxueuses, on jettera à l'eau tes pierres, ton bois et ta poussière. Je ferai cesser la rumeur de tes chants, on n'entendra plus le son de tes cithares[23].

Nikolaï Fiodorov, qui travaillait comme bibliothécaire au Musée Roumiantsev, proposait un plan concret pour ressusciter les morts et instaurer le règne de la « fraternité complète et parfaite ». Semion Kanattchikov, qui fréquentait le Musée « pour y contempler les images », découvrit que sous peu « tout deviendrait propriété commune des travailleurs » ; Alexandre Scriabine (camarade de classe de Rachmaninov

au conservatoire de Moscou) entreprit de composer une œuvre d'art censée mettre fin à toute vie et à tout art. Et Rachmaninov lui-même tira l'inspiration de sa *Symphonie n^o^ 1* (composée et interprétée alors qu'il était professeur au Collège Marie) du *Dies irae*, un hymne latin du XIII^e^ siècle sur le Jugement dernier. César Cui ne savait probablement pas à quel point il avait raison lorsqu'il initia son compte rendu de la première représentation par ses mots : « S'il y avait un conservatoire aux enfers, et si l'on avait demandé à l'un de ses meilleurs élèves d'écrire une symphonie à programme sur "Les Sept Plaies d'Égypte"[24]… »

Le conservatoire (à quelques pas du quai Sainte-Sophie, de l'autre côté du Grand Pont de pierre, une fois passé le Musée Roumiantsev) n'était pas la seule institution maudite de Moscou, et la symphonie sur les fléaux à venir n'était pas le seul effort de Rachmaninov dans cet esprit. Alors qu'il travaillait sur sa *Symphonie n^o^ 1* (*opus 13*) et sur ses *Six chœurs* destinés à ses étudiantes du Collège Marie (*opus 15*), il composa également un chant (*opus 14, n^o^ 11*) qui devint vite « un symbole de l'éveil des masses » et un hymne populaire d'espoir et de rédemption. Les paroles étaient celles d'un poème de 1829 de Fiodor Tiouttchev, l'un des poètes préférés des symbolistes[25].

La neige est encor dans les champs,
Et déjà on entend les eaux.
Elles courent en fins ruisseaux
Courant, scintillant et clamant.

Elles clament à pleine voix :
« C'est le printemps, c'est le printemps !
Écoutez tous son mandement :
Le jeune printemps nous envoie ! »

C'est le printemps ! Il vient à nous.
Autour de lui se sont groupés
Tièdes et doux, les jours de mai
En cortège joyeux et fou.

Le 12 mai 1904, la police intercepta une lettre d'un certain « Y », de Nijni Novgorod, adressée à S. P. Mironytcheva, de la « résidence pour

étudiantes » du quai Sainte-Sophie. Citant à la fois la chanson de Rachmaninov et l'essai daté de 1860 de Nikolaï Dobrolioubov, *Quand le Grand Jour adviendra-t-il enfin ?*, l'auteur y exhortait sa correspondante à ne pas céder au désespoir :

> Ne voyons là qu'une concession provisoire à une période d'incertitude, d'oppression et de doute. À coup sûr, même aujourd'hui, le renouveau qui s'annonce est capable d'insuffler aux meilleurs de nos contemporains un regain sublime d'énergie et de foi. Car le Grand Jour s'annonce enfin. Il s'annonce – bruyant et tumultueux, balayant tout ce qui est frêle, faible et vétuste… L'aube est proche, qui projette sa lumière fantastique, enchanteresse et transparente sur toutes choses et tout un chacun[26]…

On n'est pas certain que l'agent de police qui lut cette lettre savait que « Y » était Iakov Sverdlov, un lycéen de dix-neuf ans ayant abandonné ses études, préparateur en pharmacie et « révolutionnaire professionnel ».

Crue de printemps dans le Marécage

2. LES PRÉDICATEURS

La plupart des prophètes du Grand Jour étaient chrétiens ou socialistes. La majorité des chrétiens continuaient à concevoir la « Seconde Venue du Christ » comme la métaphore d'un événement sans cesse reporté, mais une minorité croissante, y compris quelques intellectuels décadents et les protestants évangéliques, de plus en plus nombreux en Russie, espéraient assister au Jugement dernier au cours de leur existence. Cette croyance était partagée par ceux qui associaient Babylone au capitalisme et attendaient avec impatience une révolution violente suivie de l'instauration du règne de la justice sociale.

Ces deux groupes avaient beaucoup de choses en commun. Certains croyaient que le socialisme révolutionnaire était une forme de christianisme ; d'autres pensaient que le christianisme était une forme de socialisme révolutionnaire. Sergueï Boulgakov et Nicolas Berdiaïev proposaient d'incorporer le millénarisme politique au christianisme ; Anatoli Lounatcharski et Maxime Gorki considéraient le marxisme comme une religion de salut terrestre ; Vladimir Bontch-Brouïevitch voyait dans les baptistes et les flagellants des « vecteurs de transmission » naturels de la propagande bolchevique ; et le propagandiste bolchevik (et fils de prêtre) Alexandre Voronski affirmait avoir rencontré un terroriste révolutionnaire qui utilisait les Évangiles comme un guide pour le « renversement violent du régime tsariste[1] ».

Mais, en général, les tenants de ces diverses sensibilités se percevaient comme des adversaires. Les chrétiens tendaient à considérer les socialistes comme des athées ou des antéchrists et les socialistes tendaient à approuver ce diagnostic (tout en considérant les chrétiens comme arriérés ou hypocrites). Dans la plupart des autobiographies socialistes, la perte de la foi « religieuse » était une condition préalable à l'éveil spirituel.

Une différence cruciale, c'est que la plupart des prédicateurs d'une apocalypse chrétienne étaient des ouvriers et des paysans, tandis que la plupart des théoriciens des révolutions ouvrières et paysannes étaient des étudiants ou d'« éternels étudiants ». Ces étudiants étaient généralement enfants de clercs, de religieux, d'enseignants, de médecins, de Juifs et d'autres « prolétaires du travail intellectuel » : les intellectuels

professionnels en tant que Juifs métaphoriques (élus, cultivés et aliénés) et les Juifs en tant qu'intellectuels honoraires indépendamment de leurs sources de revenu. Tous avaient grandi comme d'éternels enfants prodiges, héritiers d'une cause perdue mais sacrée, étrangers parmi les êtres qu'ils appelaient « le peuple ». Pour la plupart, ils étaient membres héréditaires de l'intelligentsia.

Aron Solts

Nikolaï Boukharine

Valerian Obolenski (Ossinski) (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Le bolchevik de Vilnius Aron Solts était convaincu que la source de son « opposition au pouvoir établi » était sa judéité, qu'il associait à la discrimination juridique, à un « relatif intellectualisme » et à une sympathie pour les terroristes révolutionnaires. Nikolaï Boukharine affirmait que son père, enseignant et à l'occasion inspecteur des impôts, ne croyait pas en Dieu, « aimait bien tenir des propos radicaux de temps à autre », et demandait souvent à Nikolaï, qui avait appris à lire à l'âge de quatre ans, de réciter de la poésie pour les amis de la famille. L'ami de Boukharine et « agitateur » du Marécage Valerian Obolenski (dont le travail pendant l'hiver 1907-1908 consista à rédiger des tracts pour les ouvriers de l'usine Gustav List) avait grandi dans la famille d'un vétérinaire « très cultivé et aux convictions radicales » qui enseignait à ses enfants le français et l'allemand et les encourageait à lire Bielinski et Dobrolioubov (« sans parler des grands écrivains de fiction »). Un autre converti au bolchevisme, Alexeï Stankevitch, attribuait son éveil au sentiment « que ma mère et mon père étaient beaucoup plus instruits, plus intelligents et plus honnêtes que les gens de leur milieu ». (Son père,

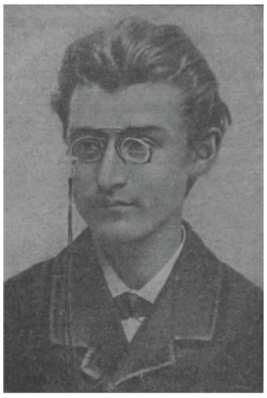
enseignant à Kostroma et Kologriv, avait « sombré dans l'alcoolisme » à cause de l'idiotie de la vie provinciale.) « Tout ceci ne fit qu'approfondir le doute et la confusion dans nos jeunes esprits[2]. »

Pour être un membre de plein droit de l'intelligentsia, il fallait professer une foi religieuse en la laïcité, poser les « questions maudites » à tous les repas, s'enfoncer par principe toujours plus profondément dans le doute et la confusion et se sentir à la fois élu et damné du fait d'être plus instruit, plus intelligent et plus honnête que les gens de son milieu. Un membre de l'intelligentsia restait-il membre de l'intelligentsia s'il trouvait des réponses aux questions maudites ? Lénine pensait que non (et ne se considérait pas comme un membre de l'intelligentsia). Les auteurs du manifeste antiradical *Jalons* (*Vekhi*) estimaient que tous les membres de l'intelligentsia étaient devenus doctrinaires (et se considéraient comme l'exception à la règle). On incluait en général dans le terme d'intelligentsia aussi bien les hérauts de la confusion que les chantres de la certitude, pour autant qu'ils aient conservé la conscience d'être plus instruits, plus intelligents et plus honnêtes que les gens de leur milieu. La proportion de ceux qui avaient surmonté le doute ne cessait de croître. La plupart croyaient à la révolution prochaine ; et ils étaient de plus en plus nombreux à être convaincus qu'elle serait suivie par le socialisme.

Il y avait deux sortes de socialistes : les marxistes et les nationalistes. Ou, plutôt, il y avait un large éventail de définitions possibles du martyre collectif. Les mencheviks comptaient sur la maturation en temps voulu de la conscience des prolétaires sociologiquement corrects. Les bolcheviks pensaient que les ouvriers et les paysans russes étaient l'incarnation d'une exception historique et pouvaient initier une révolution totalement intempestive. Les populistes croyaient au rôle rédempteur universel du paysan russe en vertu de son esprit communautaire sans pareil. Les bundistes prônaient la nécessité d'une spécificité juive au sein du cosmopolitisme marxiste. Les membres du parti Dachnak arménien, les sionistes socialistes et les nationalistes polonais professaient un millénarisme tribal intransigeant. Mais, même chez les plus extrémistes, la distinction n'était pas toujours très claire : les marxistes décrivaient les « prolétaires héréditaires » comme une caste ayant sa propre culture et sa propre généalogie ; les nationalistes russes les plus radicaux arboraient l'étiquette de socialistes-révolutionnaires (SR), pas celle de nationalistes russes ; et les nationalistes non russes les plus radicaux représentaient leurs

peuples respectifs comme les vrais prolétaires du monde. Tout le monde parlait le langage biblique du peuple élu et des souffrances endurées au nom de l'humanité.

L'un des plus anciens vétérans bolcheviks, Feliks Kon, avait grandi à Varsovie dans une famille juive de nationalistes polonais. « Le patriotisme était un substitut de la religion, écrit-il dans ses mémoires. Il ne restait de celle-ci que le côté formel et le ritualisme. » Un jour, lors de la Pâque juive, tandis que le grand-père « présidait le repas et dirigeait la prière », survint un oncle rentré d'exil à l'étranger, où il s'était réfugié pour échapper aux « Moscovites ».



Feliks Kon

> Plus question de prier. Tout le monde, des plus petits jusqu'à mon vénérable grand-père, écoutait ses récits avec une attention fascinée.
> « Plutôt que de parler de la sortie des Juifs d'Égypte, dit l'oncle à grand-père, nous allons parler du martyre de la Pologne. » Grand-père était tout à fait d'accord.

À dix-sept ans, Kon prit connaissance de l'héroïsme des terroristes révolutionnaires moscovites et cessa de parler du martyre de la Pologne. L'Exode était désormais une métaphore de la libération universelle.

> Ce fut un changement de foi, de culte… Une croyance morte, ossifiée était remplacée par une foi vivante, vibrante… Me voilà prêt à en découdre avec tout ce monde de mensonges, d'hypocrisie, d'humiliation et de fausseté, le monde de la douleur et de la servitude. […] Pour moi, il était désormais clair comme le jour que je devais aller à la rencontre des jeunes gens ardents de mon âge et partager avec eux ma foi et ma vérité, nous unir, nous rassembler, « nous

> instruire toujours plus » – je comprenais confusément la nécessité de tout cela – et puis, tous ensemble, abandonner « les fanfarons et leurs bavardages oiseux, les bourreaux aux mains tachées de sang » au « camp des agonisants », leur révéler les raisons de leur servitude écrasante, leur ouvrir les yeux à la force qui vit en eux, réveiller cette force, et puis…, et puis…, et puis… l'acte suprême serait accompli : le monde de l'esclavage et du mensonge sombrerait dans l'abîme et le soleil de la liberté brillerait sur la Terre[3]…

Les conversions en série à toute une gamme d'options nationales et cosmopolites étaient fréquentes dans la périphérie occidentale de l'Empire. Un autre ardent jeune homme, Karl Sobelson, passa successivement du culte de Heine et de *Nathan le Sage* (qu'il décrit comme typique des Juifs galiciens) au patriotisme polonais « avec sa carapace catholique » (adoptant alors le nom de « Radek »), puis à un socialisme « interprété comme une quête de l'indépendance polonaise », et enfin au marxisme radical avec ses diverses incarnations nationales. Plus près Karl Radek du centre impérial, l'éveil spirituel avait tendance à prendre la forme d'une révélation générique de la misère du monde environnant, les distinguos quant à la nature du Jugement dernier n'intervenant que plus tard, à la lumière d'une réflexion plus sobre[4].

Certains socialistes issus des classes possédantes se souvenaient d'avoir été des enfants impressionnables ou rebelles, sensibles à l'injustice et sujets à des « sentiments de malaise et de honte » dus à leurs privilèges non mérités. Elena Stassova – petite-fille d'un éminent architecte, fille d'un avocat encore plus éminent et nièce d'un célèbre critique d'art – éprouvait toujours davantage le sentiment douloureux qu'elle était « en dette » envers les êtres « qui nous permettaient à nous, les membres de l'intelligentsia, de vivre la vie que nous menions »[5].

Karl Radek

Mais pour la plupart, comme pour Feliks Kon, c'étaient des lectures qui avaient cet effet transformateur, et même les sentiments de culpabilité de Stassova « étaient en partie engendrés par des livres ». Sergueï Mitskievitch, fils d'officier et lui-même élève officier, raconte avoir vécu dans l'obscurité jusqu'à l'âge de quatorze ans :

> Je lus *Terres vierges* de Tourgueniev, et mes yeux se dessillèrent : je compris que les révolutionnaires n'étaient pas les hommes maléfiques dénoncés par les autorités mais des individus qui luttaient pour la liberté, pour le peuple. Cette prise de conscience entraîna une révolution complète dans ma pensée. Je commençai à lire avec avidité.

Ces nouvelles lectures le conduisirent à de nouvelles prises de conscience et, finalement, à la « découverte de la clé de la compréhension de la réalité ». Mais c'était cette première épiphanie juvénile qui l'avait détaché d'une existence « absurde et insensée » et mis sur la voie d'une quête délibérée du vrai savoir[6].

Kon (né en 1864), Stassova (1873) et Mitskievitch (1869) font partie de la toute première génération de bolcheviks. C'est sur les bancs de l'école, aux côtés de leurs camarades de classe, que la grande majorité d'entre eux – à savoir les individus nés dans les années 1880 et 1890 – ouvrirent les yeux. Au Lycée n^{o} 1 de Moscou (rue Volkhonka, en face de la cathédrale du Christ Sauveur), fréquenté par Nikolaï Boukharine, il y avait certes des élèves « qui se laissaient vivre sans véritable but – ne lisant que ce qu'on leur prescrivait en classe et chahutant dans les couloirs », mais l'« élite de la classe » se divisait en deux groupes d'adeptes conscients de l'apocalypse : les décadents et les révolutionnaires. Selon le récit partisan de Boukharine :

Le groupe aristocratique – les solitaires, les fils de la noblesse et de la grande bourgeoisie (riches marchands, banquiers, spéculateurs boursiers et Juifs nantis, qui essayaient désespérément de se faire une place dans les sphères les plus raffinées) – singeaient leurs frères aînés et s'employaient très sérieusement à jouer les snobs et les dandys. Ils portaient des jodhpurs, des souliers pointus anglais, de coûteuses jaquettes à taille étroite de couleur claire, fabriquées sur mesure par des tailleurs réputés de la capitale, et de larges ceintures de cuir de fantaisie. Leurs cols étaient empesés et leur coiffure impeccablement lisse et bien peignée, sans qu'un seul cheveu ne dépasse. Ils se comportaient comme s'ils faisaient une grande faveur au lycée en fréquentant ses cours. Ils possédaient des livres français qu'ils apportaient souvent en classe, Baudelaire, Maeterlinck ou Rodenbach, et en faisaient lecture avec un air mélancolique, laissant clairement entendre qu'ils vivaient dans une tout autre dimension que le monde normal. Dégingandés, d'une politesse ostentatoire, enclins à échanger des remarques en français ou en anglais et à converser sur l'art, ils semblaient considérer la vie ordinaire comme quelque chose d'un peu dégoûtant, à tenir à distance entre le pouce et l'index, le petit doigt levé. Ils citaient Nietzsche et Soloviev sans les avoir lus, exhibaient des reproductions d'œuvres graphiques élégantes et délicieusement dépravées dues au pinceau d'Aubrey Beardsley et de Félicien Rops, et susurraient avec une révérence religieuse le nom d'Oscar Wilde. Parmi les nouveaux poètes russes, ils ne reconnaissaient que les symbolistes et prétendaient être au fait des dernières anecdotes de leur activité littéraire et de leur vie personnelle, le tout à la limite du commérage raffiné.

Le groupe rival incluait principalement les enfants de familles de l'intelligentsia. Ils portaient sous leur veste des blouses paysannes à la Tolstoï et arboraient à dessein une chevelure désordonnée qui ignorait le plus souvent le peigne ; parmi les plus âgés, certains commençaient à se laisser pousser la barbe. En classe, ils lisaient secrètement Pissarev, Dobrolioubov et Saltykov-Chtchedrine… Ils vouaient un culte à Gorki, méprisaient toutes les autorités reconnues, se gaussaient des solennités pompeuses et ridiculisaient les « porteurs de satin blanc », leurs idéaux et leur démarche, en leur attribuant des sobriquets cinglants et plutôt bien vus, tels que « divin passereau ». À l'occasion, ils polémiquaient férocement avec eux, souvent sur des

> sujets littéraires. Ils partageaient vaguement l'intuition que le courant impétueux de la vie allait bientôt répondre à la question « Quand le Grand Jour adviendra-t-il enfin ? ». Ils admiraient toute manifestation de protestation ouverte, tout discours de dénonciation, tout acte de résistance héroïque à l'ordre établi. Même les farces les plus routinières avaient une certaine valeur à leurs yeux : ils éprouvaient un attrait instinctif pour tout ce qui était susceptible de « saper les fondations », même au niveau des réalités les plus ordinaires. Impertinents, dotés d'une langue acérée, ils étaient prompts à moquer leurs camarades plus conformistes[7].

Selon son camarade de classe Ilya Ehrenbourg, Boukharine était moins mortellement sérieux que la plupart de ses camarades de subversion (surtout son meilleur ami, le très impassible Grigori Brilliant), mais il était tout aussi acerbe. Il riait beaucoup et « interrompait constamment la conversation en lâchant des plaisanteries ou en proférant des mots inventés ou absurdes », mais « il était dangereux de discuter avec lui : il ridiculisait gentiment ses adversaires »[8].

Les biographes de Iakov Sverdlov (« Y ») le décrivent comme un discutailleur impétueux. L'un des six enfants d'un graveur juif de Nijni Novgorod, très bon élève à l'école primaire, il fut envoyé dans un lycée où il se battait avec les fils des nobles et « stupéfiait » ses professeurs par ses questions inattendues. « Il s'ennuyait tellement en classe qu'il trouva le moyen de se consacrer à ses propres lectures, en cachette derrière son bureau, au lieu de lire les manuels scolaires. Une fois qu'il avait été surpris en flagrant délit et que le professeur lui demandait sur un ton menaçant "Que faites-vous ?", il répondit tranquillement : "Je lis un livre intéressant." "Quel genre de livre ?" rugit le professeur encore plus menaçant. "Un livre de papier, tout à fait ordinaire", lui répondit-il sur un ton encore plus calme. » Vraie ou pas, cette anecdote illustre de façon assez précise le caractère idéal de ces jeunes rebelles (à la fois « irascible », « volubile » et « contemplatif »). Au bout de quatre ans, Sverdlov avait quitté le lycée pour un poste d'apprenti préparateur en pharmacie et une carrière de « révolutionnaire professionnel ». Le père de Sverdlov approuvait vivement : d'une manière ou d'une autre, les cinq frères et sœurs de Iakov vivaient tous dans l'attente du Grand Jour[9].

Iakov Sverdlov

Le chemin de la foi passait par l'amitié. Pour Sverdlov, c'était Vladimir Loubotski (qui adopterait plus tard le sobriquet de « Zagorski », lequel donnera son nom soviétique à la ville de Serguiev-Possad) ; le grand ami de Kon était Ludowik Sawicki (qui se suicidera à Paris en 1893) ; Boukharine, enfin, avait Grigori Brilliant (Grigori Sokolnikov, futur commissaire du peuple aux Finances). Fils d'un marchand de Kazan, Alexandre Arossev évoque ainsi sa rencontre précoce avec un compagnon fidèle lors de ses études à la *Realschule* :

> Un jour, on me parla d'un garçon de 3e année, section B, renommé pour sa force ; il s'appelait Skriabine. Je voulus faire sa connaissance. Je le vis une fois en train de laver l'éponge du tableau noir au robinet du hall. Il avait l'air plutôt morose (c'était son expression de tous les jours, comme je m'en rendis compte par la suite). Je m'approchai de lui et lui proposai de nous battre. Il était d'accord. Après quelques coups de poing préliminaires, nous nous retrouvâmes férocement agrippés l'un à l'autre, à la grande joie de tous les présents. Je ne sais plus qui l'emporta alors, mais c'est ainsi que nous nous sommes connus[10].

De cette première prise de contact on passa aux conversations, puis des conversations aux confessions, et des confessions à l'intimité. Comme l'observe Arossev dans l'un de ses nombreux écrits autobiographiques,

> l'amitié commence lorsque vous révélez à l'autre un mystère qui n'a jamais été révélé auparavant. Et quand vous êtes jeune, tout peut être mystère : la contemplation d'un nuage qui passe, l'excitation d'un orage, une fille qui vous plaît ou un pays lointain qui vous fait rêver.

Pour Viatcheslav Skriabine, ce mystère était la musique (il était violoniste et interprétait des quatuors avec ses trois frères) ; pour Arossev, c'était les romans. Et pour tous les deux, c'était la recherche de la vraie voie de la révolution.

> Une nuit, [écrit Arossev] […] nous marchions dans les rues désertes parsemées de flaques de neige. Le silence de la ville renforçait notre sentiment d'intimité et le froid nous obligeait à nous serrer l'un contre l'autre. Nous avancions bras dessus bras dessous. Minuit avait sonné depuis longtemps. Aux coins des rues, aux abords des poteaux indicateurs et sous les portiques des immeubles, des ombres informes glissaient sur la neige obscure et scintillante qui ressemblait à des écailles de poisson. Il nous semblait parfois que ces ombres étaient des espions qui nous suivaient partout où nous allions, mais il n'y avait aucun espion aux alentours. Ces ombres – ces vagues formes aux reflets argentés au milieu de la nuit – écoutaient au passage nos discours hésitants aimantés par une seule certitude lumineuse : une aspiration désespérée à découvrir une vérité à laquelle nous pourrions tout sacrifier au nom de la lutte[11].

La vérité, ils le savaient bien, c'était auprès des grands collectifs de croyants partageant leurs convictions qu'elle se trouvait. Au terme de nombre de conversations et confessions, plusieurs petits groupes d'amis se réunissaient pour former des cercles clandestins de lecture.

> Sept ou huit élèves de cinquième année de la *Realschule* étaient assis sur les chaises, le lit et le canapé d'un grenier au plafond éclairé par une lampe à pétrole couverte par un abat-jour en verre blanc, sous le regard sévère et protecteur des portraits de Kautsky, Engels, Marx, Mikhaïlovski, Ouspenski, Korolenko et Tolstoï. Dans un coin, sur une étagère, on pouvait lire les noms de ces mêmes héros de l'époque…
> L'atmosphère était saturée d'une énergie que seuls les nerfs des présents pouvaient percevoir, telle une toile d'araignée les connectant tous entre eux et leur donnant la sensation d'être unis à jamais par des liens indissolubles, pour les siècles à venir. Tous ces jeunes gens se connaissaient à peine, mais chacun contemplait les autres avec un sentiment d'affection presque extatique, rempli de l'orgueil d'être aux côtés de ses camarades, tous pleins de mystère et d'ardeur

> incandescente, tout comme lui. Sur chacun de leurs visages, on semblait pouvoir lire : « À partir d'aujourd'hui, de cet instant même, moi, soussigné Untel, ai rejoint les rangs des combattants »[12].

Ils élisaient alors un président (Skriabine en l'occurrence), établissaient des listes de livres et choisissaient des mots de passe et des sobriquets. Skriabine serait désormais « L'oncle » et plus tard « Molotov », tandis qu'Arossev optait pour la lettre « Z ». Dans d'autres pièces et dans d'autres villes, Sverdlov deviendra le « camarade Andreï », Brilliant sera « Sokolnikov », Obolenski « Ossinski » et Voronski – un jeune homme filiforme au teint pâle, aux cheveux bouclés, aux yeux bleus et aux lèvres rouge vif – « Valentin ».

Le cercle de séminaristes de Tambov auquel appartenait Voronski était né « dans l'odeur humide de renfermé des parois imprégnées du baume et de l'encens de la chrétienté orthodoxe », mais ses membres – « adolescents malingres aux clavicules proéminentes qui agitaient gauchement leurs bras » – lisaient les mêmes livres que leurs contemporains de Kazan et de Moscou – et tenaient des réunions similaires :

> Imaginez une petite pièce quelque part dans la rue Dolevaïa, au domicile de la veuve d'un petit fonctionnaire : du papier peint défraîchi, des rideaux de calicot aux fenêtres, trois ou quatre chaises trouées, une table, un lit de fer, une étagère avec des livres, une lampe d'étain avec un abat-jour en papier (où l'ampoule a laissé une trace de brûlure), des visages juvéniles aux lèvres supérieures couvertes d'un fin duvet, vêtus de vestes croisées grises à double rangée de boutons blancs usés. Deux lycéennes en robes sombres se cachent dans un coin obscur ; elles ont les cheveux tirés en arrière et pris dans des tresses bien serrées ; l'une d'elles est si timide qu'elle n'ose presque jamais lever les yeux. Pleins d'une confiance excessive et d'une ferveur péremptoire, nous débattons de l'instauration de la commune, des parcelles agricoles et du rapport entre le héros et la foule. L'un d'entre nous pince les cordes d'une vieille guitare ou d'une mandoline[13].

Ce qui les unissait, c'étaient les livres qu'ils lisaient et ces abat-jour omniprésents – blancs, bruns ou verts – qui symbolisaient la lecture en

commun et l'espace partagé. Parfois, les amis d'Arossev se contentaient de rester assis tranquillement en lisant à la lueur d'une lampe, avec « leurs tasses de thé fumant posées sur une petite table ronde ».

> Les pages de [Plekhanov, Pissarev et Bielinski] nous absorbaient si intensément qu'elles nous rendaient aveugles à notre environnement, si bien que, parfois, lorsque nous relevions nos têtes fatiguées, nous étions surpris de nous retrouver dans une pièce où l'ampoule protégée par un abat-jour vert projetait des ombres sur le mur. La lampe nous dissimulait le monde chaotique et peccamineux de la vie extérieure, tout en répandant sa vive lumière sur ces pages blanches et ces lignes noires de raisonnements complexes. Je ne sais pas si mes camarades ressentaient la même chose, mais j'éprouvais une profonde révérence envers la ténacité, la résilience et la terrible audace de la pensée humaine. Surtout ce type de pensée au sein de laquelle – ou, plutôt, derrière laquelle – se profilait quelque chose de plus grand que la pensée, une réalité primordiale et incompréhensible, quelque chose qui rendait impossible à l'homme de ne pas se jeter de quelque manière dans l'action, de ne pas éprouver une envie d'agir si puissante que même la mort, eût-elle voulu y faire obstacle, en serait restée impuissante[14].

Alexandre Arossev

Viatcheslav Skriabine (Molotov) (avec l'aimable autorisation de V. A. Nikonov)

Le spectre du « camp des agonisants » était un ingrédient essentiel de ce désir d'action nourri par les lectures collectives. Comme l'expliquait Kon, depuis une position d'immortalité nostalgique, « bien entendu, nous allions

tous mourir, c'était tout à fait clair. En fait, mon point de vue à l'époque, c'est que c'était même nécessaire », d'autant plus que la mort n'était « qu'une sorte de détail merveilleux et séduisant », une possibilité lointaine et sans doute assez vague.

> Mon état d'esprit de l'époque ressemblait à celui d'un jeune chevalier déterminé à réveiller une princesse endormie même au prix des épreuves les plus pénibles… Réveillés par le toucher miraculeux du socialisme, les travailleurs sortiraient de leur sommeil, se soulèveraient et se déferaient des terribles chaînes de l'esclavage, libérant tout le monde en se libérant eux-mêmes…

Cette capacité de vivre l'amitié et d'aspirer à la mort était ce qui différenciait les « êtres au cœur sensible et juvénile » de ceux que Feliks Kon et ses amis désignaient du nom de « Zoulous » – à savoir, « dans la terminologie de l'époque, les sauvages qui ne s'intéressaient qu'à leurs carrières à venir et à leur petit confort présent et n'éprouvaient aucun intérêt pour le reste de l'humanité ». Les Zoulous se divisaient en deux sous-catégories : les « hommes nus » et les « hypocrites ». Les êtres au cœur sensible, eux, se distribuaient en cercles de lecture[15].

Au fur et à mesure que les étudiants passaient dans les classes supérieures, lesdits cercles devenaient plus hiérarchisés et spécialisés. Les « cercles inférieurs » étudiaient les classiques de la littérature socialiste ; au niveau « moyen », on organisait des exposés sur des thèmes ou des auteurs spécifiques ; au niveau « supérieur », enfin, on encourageait la rédaction de textes sur des sujets librement choisis et des débats formels avec des invités extérieurs. Ces différents cercles, y compris ceux appartenant à divers établissements scolaires, constituaient des réseaux interconnectés de lecture, de conversation et de croyance collectives. Dans la *Realschule* d'Arossev, tous les groupes de lecture étaient fédérés au sein d'une unique « Organisation révolutionnaire non partisane » dotée de ses propres statuts (il s'agissait d'« une espèce de cursus accéléré visant à produire des révolutionnaires des deux types : SR et marxistes »)[16].

Pour la plupart de ces jeunes gens, le choix entre les SR et les marxistes intervenait quelque temps après leur séparation d'avec les Zoulous. Contrairement à leur conversion initiale, ce choix était généralement évoqué *a posteriori* comme un acte rationnel effectué au terme d'une série de mises à l'épreuve, d'examens de conscience et de débats publics. À l'âge de seize ans, les vétérans du cercle d'Ossinski (Obolenski) au Lycée

nº 7 de Moscou décidèrent qu'il était temps de trancher et de s'« auto-identifier politiquement ». À cette fin, ils invitèrent un étudiant de l'Université de Moscou, Platon Lebedev (le futur « Kerjentsev »), et organisèrent une série d'exposés sur l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. Ossinski passa trois mois à étudier les décembristes à la bibliothèque Roumiantsev.

> J'ai toujours fait de mon mieux pour résister à tout ce qui est « à la mode », à tout ce qui est accepté par l'intelligentsia à la manière d'une contagion psychologique. À cette époque [1904], je considérais le marxisme, qui se propageait rapidement parmi les intellectuels, comme juste une mode de plus (ce qu'il se révélera être pour une partie de l'intelligentsia, y compris certains de mes amis). Je m'efforçai donc vigoureusement de trouver une explication non marxiste au mouvement décembriste. Cette explication contredisait pourtant les preuves empiriques que j'avais sous les yeux, et mon exposé sombra dans les ornières typiques du libéralisme irréfléchi. Il ne fut pas difficile à Lebedev-Kerjentsev, clairement appuyé en cela par mes propres camarades, de me battre à plate couture. Après avoir très sérieusement réfléchi sur ma « défaite », j'en suis arrivé à la conclusion que j'avais emprunté le mauvais chemin et que le vieux Marx avait raison, après tout. La révolution de 1905 en offrait une abondance de preuves encore plus tangibles[17].

À Kazan, Arossev (Z) et Skriabine (Molotov) décidèrent de leur affiliation politique sans y réfléchir aussi sérieusement. Au printemps de 1907, à l'âge de dix-sept ans, ils entreprirent de tester leurs convictions en lisant les textes pertinents et en organisant un débat public à l'occasion de l'assemblée d'automne de l'« Organisation révolutionnaire non partisane ». Le thème exposé par Arossev était « Les fondements philosophiques du Parti socialiste-révolutionnaire » ; celui de Skriabine, « Les fondements philosophiques du Parti social-démocrate ». D'après Arossev,

> Skriabine et moi nous sommes approvisionnés en livres et nous sommes éloignés du bruit et de la confusion de la ville – lui pour la province de Vlatka, et moi pour le village de Malyïé Derbychki –, et nous nous sommes plongés dans Marx, Mikhaïlovski, Engels,

> Lavrov, Plekhanov, Delevsky… Nous avions convenu de lire les mêmes livres, de sorte que, pendant les débats, il serait familier avec mes sources et moi avec les siennes.

Pendant trois mois, donc, ils lurent, prirent des notes et s'envoyèrent mutuellement de longues lettres. « Ce n'étaient pas des lettres, mais de petits traités et contre-traités théoriques, une sorte d'examen écrit sur le matériel étudié. » À la fin de l'été, ils se retrouvèrent dans la chambre de Skriabine.

> Les vastes fenêtres laissaient passer la douce lumière d'une soirée d'août. Dans la cour, des poulets déambulaient et un chat s'étirait près de la conduite d'eau. La pièce s'obscurcit peu à peu. Une reproduction de *Parmi les vagues*, d'Aïvazovski, peinte par Nikolaï Skriabine [le frère de Viatcheslav], était accrochée sur la paroi au-dessus de nous. Sur la table, le samovar sifflait doucement à côté des tasses de thé à moitié pleines et d'un gros volume ouvert que personne n'avait encore lu.

Soudain, Arossev annonça que ses lectures de l'été l'avaient convaincu de la supériorité du marxisme sur le populisme et qu'il ne pouvait pas, en son âme et conscience, défendre la position des SR (qui voyaient dans les paysans russes, plutôt que dans les ouvriers sans racines, les acteurs du changement révolutionnaire). Après une courte pause, Skriabine affirma que, dans ce cas, il n'interviendrait pas lui non plus. Lors de l'assemblée générale, les déclarations des deux amis « furent accueillies par des applaudissements d'un côté et un murmure de désapprobation de l'autre. […] Mais personne ne désigna Z comme un traître. Tous savaient qu'il s'agissait pour Z d'un tournant idéologique décisif, qu'il avait franchi le seuil séparant une perception spontanée du monde de sa compréhension consciente[18] ».

Les débats entre socialistes-révolutionnaires et marxistes n'avaient pas tous un résultat aussi unilatéral, même dans les récits ultérieurs qu'en firent les vainqueurs. La « bataille décisive » que Boukharine décrit dans ses mémoires impliquait deux équipes de jeunes collégiens appliqués (avec l'aide d'un étudiant à l'université dans le cas des SR) et couvrait tous les points habituels de désaccord : la « classe ouvrière » contre le « peuple » ; le « calcul froid » contre « les grands gestes et le sacrifice de soi » ; l'« objectivisme » contre le « subjectivisme » ; et les « lois universelles du

développement » contre le « caractère unique de la Russie ». Tandis que les marxistes accusaient les socialistes-révolutionnaires de placer le héros au-dessus des masses, les SR faisaient exactement le même reproche au *Que faire ?* de Lénine. À quoi les bolcheviks répondaient que leurs dirigeants incarnaient les intérêts objectifs des travailleurs ; et les SR de rétorquer que les bolcheviks avaient « transformé leur parti en caserne, imposé une unanimité totale, éliminé toute liberté de critique dans leurs rangs, et s'efforçaient maintenant de propager partout ces mêmes méthodes ». Les bolcheviks se défendaient alors en citant le *Que faire ?* de Lénine :

> Petit groupe compact, nous suivons une voie escarpée et difficile, nous tenant fortement par la main. De toutes parts nous sommes entourés d'ennemis, et il nous faut marcher presque constamment sous leur feu. Nous nous sommes unis en vertu d'une décision librement consentie, précisément afin de combattre l'ennemi et de ne pas tomber dans le marais d'à côté, dont les hôtes, dès le début, nous ont blâmés d'avoir constitué un groupe à part, et préféré la voie de la lutte à la voie de la conciliation. Et certains d'entre nous de crier : *Allons dans ce marais !* Et lorsqu'on leur fait honte, ils répliquent : *Quels gens arriérés vous êtes !* N'avez-vous pas honte de nous dénier la liberté de vous inviter à suivre une voie meilleure ! Oh ! oui, Messieurs, vous êtes libres non seulement d'inviter, mais d'aller où bon vous semble, fût-ce dans le marais ; nous trouvons même que votre véritable place est précisément dans le marais, et nous sommes prêts, dans la mesure de nos forces, à vous aider à y transporter vos pénates. Mais alors lâchez-nous la main, ne vous accrochez pas à nous et ne souillez pas le grand mot de liberté, parce que, nous aussi, nous sommes « libres » d'aller où bon nous semble, libres de combattre aussi bien le marais que ceux qui s'y dirigent[19] !

À ce stade, les bolcheviks se proclamaient eux-mêmes vainqueurs et le débat était clos. Tous les participants se levaient et, un par un (« sauf les jeunes filles ! »), sortaient de la pièce enfumée aux « épais rideaux cramoisis » et se retrouvaient dans une ruelle de l'Arbat, à quelques centaines de mètres au nord du lycée de Boukharine et du Grand Pont de pierre. « La rue était tranquille… Le bruit des pas retentissait sur la chaussée… De gros flocons de neige tombaient en silence, flottant dans l'obscurité, tourbillonnant autour des réverbères et couvrant comme un

édredon moelleux les trottoirs, les poteaux d'attache, les traîneaux et le dos d'un cocher à moitié endormi au coin de la rue, en train de cuver son alcool[20]… »

Au fur et à mesure que les cercles étudiants et les diverses « organisations révolutionnaire non partisanes » établissaient des liens entre eux et rejoignaient les partis révolutionnaires, ils passaient des simples lectures aux lectures accompagnées de rédactions d'essais (le premier essai d'Ossinski concernait la théorie utilitariste de l'éthique) et de tracts (le premier tract rédigé par Voronski commençait par ces mots : « Pour l'instant, nous n'entendons que le cliquetis des chaînes et le grincement des serrures des cachots, mais c'est un jour nouveau qui pointe, et le soleil de l'indépendance sociale et de l'égalité, le soleil du travail et de la liberté, va bientôt se lever »), au transport de littérature interdite, à l'impression de proclamations, l'organisation de meetings, la fabrication de bombes et, dans le cas des SR maximalistes, l'assassinat de fonctionnaires. Dans tout l'Empire, écoliers, séminaristes, étudiants et « éternels étudiants » étaient adeptes d'une « foi vive et ardente » et désireux de combattre « aussi bien le marécage que ceux qui s'y dirigent »[21].

En 1909, Valerian Kouïbychev, un jeune homme de vingt et un ans diplômé du Corps des cadets de Sibérie, inscrit à l'Université de Tomsk et membre du Parti bolchevik depuis l'âge de seize ans, fut arrêté pour avoir reçu un colis de livres interdits. Son père, officier en charge de la place de Kaïnsk, dans la steppe de Sibérie, fut aussitôt appelé à comparaître devant son supérieur direct, le général Masliennikov.

Valerian Kouïbychev

Valerian décrivait son géniteur comme un homme simple, un soldat honnête et un père aimant, à la manière du commandant du fort dans *La*

Fille du capitaine de Pouchkine. C'était un « homme dévoué qui n'avait jamais possédé le moindre bien, et nous avions donc été élevés dans des conditions très modestes ; nous nous transmettions successivement entre frères et sœurs le même assortiment de vêtements élimés et reprisés ». Tout comme le père de Sverdlov, il éprouvait une certaine compréhension envers la rébellion de son fils, voire une certaine fierté. Les enfants de la famille Kouïbychev étaient au nombre de huit, et chacun d'entre eux était fiché par la police en tant qu'élément politiquement suspect. D'après le récit que fit Valerian à plusieurs de ses amis, en août 1931,

> mon père arriva à Omsk avec le moral au plus bas et se présenta au général Masliennikov.
> Dès qu'il fit son entrée dans son bureau, le général se mit à le semoncer violemment :
> « Si vous n'êtes même pas capable d'élever correctement vos propres enfants, comment comptez-vous former vos soldats ? Ils se font envoyer de la littérature subversive à votre propre adresse. Vous méritez d'être fusillé. »
> Le général Masliennikov ne cessa de hurler pendant une demi-heure. Mon père restait au garde-à-vous, les bras tendus le long du corps, sans avoir le droit de répondre quoi que ce soit à son supérieur.
> Au bout d'un moment, le général Masliennikov, épuisé, fit une pause, puis rompit à nouveau le silence : « Je vous fais transférer à Tioumen. »
> Or Tioumen était une ville bien plus grande que Kaïnsk. Il s'agissait en fait d'une promotion…
> Interloqué, mon père demanda : « Excusez-moi, Votre Excellence ? »
> « Vous êtes transféré à Tioumen. » Puis, après une courte pause : « J'ai moi-même deux fils en prison à Kiev »[22].

*
* *

La principale tâche des jeunes révolutionnaires consistait à s'adonner « à la propagande et à l'agitation ». La « propagande » consistait à diffuser les cercles de lecture scolaires au sein des « masses ». Le cercle d'Alexandre Voronski se réunissait clandestinement.

> Le sous-sol était faiblement éclairé par une lampe. Il sentait le kérosène et le tabac bon marché. Les rideaux étaient soigneusement tirés. Projetant des ombres obscures et monstrueuses sur les murs, les ouvriers s'asseyaient en silence autour d'une table recouverte d'une toile cirée obscure, déchirée et maculée d'encre. Il faisait toujours froid dans la pièce. Si quelqu'un essayait de rapprocher le poêle, la fumée vous piquait la gorge et vous brûlait les yeux. Malgré leurs airs de mystérieux conspirateurs, les visages des présents étaient tout à fait ordinaires. D'un regard sévère et scrutateur, Nikita examinait tous les membres du cercle comme s'il les testait, tapotait du doigt ou du crayon sur la table et annonçait solennellement : « La parole au camarade Président »[23].

Nikita était un ouvrier déjà âgé qui « adorait s'instruire », chaussait des lunettes démodées pour lire livres et journaux, ne tolérait pas les plaisanteries et ne s'en permettait lui-même jamais, à supposer qu'il eût su plaisanter. Le savoir du « camarade Président » était en partie contrebalancé par son embarras face aux travailleurs, dont l'infériorité sociale et intellectuelle était elle-même compensée par leur maturité et leur mission rédemptrice[24].

L'« agitation » (à la différence de la « propagande ») consistait à faire des discours dans les usines ou les meetings en plein air. Ces discours devaient être brefs et pertinents. D'après les instructions transmises aux agitateurs, ladite pertinence consistait à faire en sorte que « la flamme de la haine […] brûle dans le cœur de leurs auditeurs ». Voronski prononçait les siens « violemment, d'un seul jet, sans reprendre son souffle, en gesticulant profusément[25] ».

> Un jour, j'étais en train de vitupérer depuis la plateforme du fourgon d'un train de marchandises lors d'un meeting improvisé en plein air. J'avais devant moi une foule de cheminots. Je prophétisai avec ardeur la venue prochaine de l'« heure de la vengeance et du châtiment » et les encourageai passionnément à « ne pas céder à la provocation » et à « lutter jusqu'au bout », tout en accumulant les exhortations et les slogans. Transporté par ma ferveur révolutionnaire, je ne sentis même pas le train s'ébranler avec un bruit de ferraille et, sous les yeux des

> travailleurs stupéfaits, je commençai à dériver lentement, puis de plus en plus rapidement, m'éloignant peu à peu tout en continuant à agiter les bras et à donner libre cours à mon verbe enflammé[26].

Le verbe – oral ou écrit – est au centre de tout travail missionnaire. Voronski et ses camarades agitateurs passaient le plus clair de leur temps à parler, que le train démarre ou pas. La lecture (souvent à haute voix) était intégrée à la discussion ; écrire (chez Lénine, en particulier) était une façon de transmettre des discours enflammés ; et certains des moments de silence les plus significatifs relatés dans les autobiographies socialistes sont ceux de protagonistes fascinés par l'éloquence d'un de leurs pairs : Lénine, Trotski ou Tchernov. Tout le monde semblait être à la fois irascible, volubile et contemplatif.

Le prosélytisme des socialistes différait de celui des chrétiens de deux manières fondamentales. En premier lieu, il n'était pas universaliste. Le message chrétien est censé être adressé à tout le monde ; celui des socialistes était destiné exclusivement aux élus (les paysans russes pour les socialistes-révolutionnaires, les ouvriers d'industrie pour les marxistes). Même les calvinistes, qui prêchaient un salut exclusivement réservé à quelques-uns, ne prétendaient pas savoir à l'avance qui étaient les élus. Les socialistes, en revanche, partaient de l'hypothèse qu'une fraction spécifique et définie objectivement de l'humanité était tout à la fois le seul vecteur de la rédemption universelle et les résidents naturels du royaume de la liberté. Peu importait l'origine sociale des prédicateurs – en réalité presque tous des intellectuels (sans aucun complexe dans le cas des bolcheviks) –, mais la véritable signification de leur activité « d'agitation et de propagande » et la seule chance d'assister à l'avènement du Grand Jour étaient de convertir tous ceux qui étaient par essence voués à être convertis. Le prince charmant devait réveiller uniquement la belle princesse endormie, pas ses affreuses demi-sœurs.

Les bolcheviks insistaient particulièrement sur cet aspect des choses. Du fait qu'ils étaient les plus sceptiques envers la « spontanéité » (« La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur », affirmait Lénine), ils étaient les plus enclins au prosélytisme. Et le prosélytisme exigeait une grande discipline organisationnelle. Comme le précisait le manuel de l'agitateur, « en expliquant le rôle de notre parti en tant que détachement le plus avancé de la classe ouvrière, vous ne devez pas oublier que notre parti est une organisation de combat,

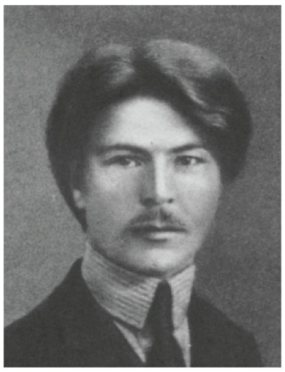
pas un club de discussion ». Et, comme le signalait un membre du club de discussion de Boukharine ayant bien assimilé le manuel, « mon contradicteur a essayé de nous faire peur en parlant d'esprit de caserne. Je n'ai pas peur des mots. Il y a caserne et caserne, tout comme il y a soldats et soldats. Désolé, mais la construction du Parti ne consiste pas à rassembler une collection hétéroclite de cygnes, d'écrevisses et de brochets, mais à former une véritable communauté d'opinion reposant en outre sur un appareil militaire. Oui, militaire ». Et si les bolcheviks étaient capables de construire une telle organisation, c'était parce qu'ils étaient le seul parti dirigé par un leader charismatique incontesté. Lénine était tout à la fois le produit et la garantie de cette communauté d'opinion[27].

Une autre caractéristique distinguait l'évangélisation socialiste de son homologue chrétienne : son intellectualisme, à savoir le fait qu'elle émergeait justement d'un vaste club de discussion. La plupart des Russes orthodoxes qui se convertissaient au protestantisme semblaient être motivés par le salut personnel et l'idée d'un travail individuel sur leur propre conscience, en grande partie à travers la lecture et la conversation. Il en était de même pour les socialistes, mais le processus allait chez eux beaucoup plus loin. Se convertir au socialisme, c'était se convertir à l'intelligentsia, soit à un mélange indissoluble de foi millénariste et d'apprentissage continu. Il y avait là une forme immédiate d'ascension sociale et de progrès intellectuel et spirituel. Les prédicateurs étudiants du bolchevisme demandaient aux travailleurs de devenir étudiants tout en restant travailleurs. Les candidats à la conversion avaient un rôle spécifique à jouer du fait même de leur origine sociale, mais ils ne pouvaient pas jouer ce rôle sans altération de leur « conscience ».

Cette combinaison d'élection prolétarienne et d'intellectualisme affirmé – une forme d'autoréalisation de l'individu qui passait par le changement et la mobilité ascendante sans trahir ses origines – semblait séduire un certain nombre de travailleurs. Comme l'expliquait l'un des étudiants de Voronski, « mon Dieu, comme il est étrange de voir tous ces binoclards venir se mettre à notre service ! Et pourquoi veulent-ils nous servir ? Ils veulent nous servir parce qu'ils commencent à comprendre notre force encore méconnue, parce que – et notre homme se mettait à se frapper la poitrine –, parce que "prolétaires de tous les pays, unissez-vous !", ce n'est pas plus compliqué que ça… ». Kon utilisait pour sa part une métaphore

tirée d'un conte de fées populaire (qui inspira également le titre des mémoires de Voronski) : « Tout se déroulait à merveille. Irrigué par l'eau magique de la vie, le royaume endormi se réveillait et revenait à la vie[28]. »

Karl Lander (Kārlis Landers), fils d'un couple de journaliers lettons, avait quinze ans lorsqu'il assista pour la première fois à une manifestation du 1er Mai et se sentit tout d'un coup « attiré par une force nouvelle et puissante ». C'est ce qu'il explique dans son autobiographie : « Je connaissais bien la vie quotidienne des travailleurs à cause de mes parents et amis proches, mais elle m'apparut soudain sous un jour complètement nouveau, comme si elle portait et recélait en son sein un grand mystère. » Son premier mentor était un « socialiste chrétien au meilleur sens du terme », un homme « qui aurait été parfaitement chez lui pendant les guerres paysannes du temps de la Réforme ». Impressionné par son message, Lander « laissa tout tomber » et partit à la recherche d'une secte « qui ne reconnaissait pas les autorités laïques ou religieuses et dont les membres possédaient tous leurs biens en commun ». Mais sa première expérience lui déplut, parce que les membres de la secte des doukhobors qui l'accueillirent interdisaient la lecture de livres profanes, alors que lui était convaincu que, « pour comprendre toutes ces choses, il fallait absolument s'adonner aux études, à des études longues et difficiles ». La police lui fit la faveur de l'envoyer en prison, où il « passa des nuits entières à participer à des débats animés ». Ayant « éclairci beaucoup de questions non résolues », il adhéra à un cercle de lecture social-démocrate « uni par des intérêts intellectuels communs et des liens étroits d'amitié »[29].



Pavel Postychev

Pavel Postychev, un ouvrier du textile d'Ivanovo-Voznessensk, fut incarcéré à la prison centrale de Vladimir en 1908, à l'âge de vingt et un

ans. L'instrument de sa rédemption fut l'épouse d'un médecin local, Lioubov Matveïevna Bielokonskaïa, qui procurait aux prisonniers de la nourriture, des livres, de l'argent, des vêtements et des fiancées fictives à l'extérieur. Quatre ans plus tard, il envoya à Bielokonskaïa une lettre depuis son « lieu d'exil éternel » sur le lac Baïkal :

> Chère L. M., je suis un travailleur et je suis fier d'appartenir à cette classe, car elle est destinée à accomplir de grandes choses. Chérissant mon titre ou mon rang de prolétaire, et déterminé à en préserver la pureté immaculée, spécialement en tant que prolétaire conscient, je ne saurais vous mentir. Vous avez consacré votre vie à la grande cause des travailleurs, et comment ne pourrions-nous pas vous aimer comme les enfants aiment une bonne mère[30].

Le mineur du Donbass Roman Terekhov raconte avoir commencé à s'interroger dès l'âge de quinze ans sur la « raison pour laquelle certaines personnes vivaient dans le luxe sans rien faire alors que d'autres vivaient dans la misère en travaillant jour et nuit ».

> Cela provoqua en moi un sentiment de forte haine pour ceux qui vivaient bien sans travailler, en particulier les patrons. J'aspirais à faire tout ce qui était en mon pouvoir pour trouver quelqu'un qui fût capable de dénouer pour moi le nœud étroitement noué de l'existence. Je le trouvai dans la personne de Danil Ogouliaïev, un ouvrier qui fabriquait des outils dans notre atelier de mécanique. Il m'expliqua les raisons de notre existence. Je commençai alors à l'aimer et ne manquai pas une occasion de l'aider dans ses tâches et ses missions, telles que la diffusion de manifestes ou leur affichage dans des endroits bien visibles, etc., et je montai la garde pendant les réunions clandestines.
>
> Un jour, Terekhov fut autorisé à participer à l'une de ces réunions.
>
> Dans la nuit obscure, nous marchâmes vers la forêt à travers la steppe parsemée d'épineux. Un camarade qui nous y attendait nous guida jusqu'au site de la réunion. Il y avait là une cinquantaine de personnes. Un jeune homme fit un exposé, suite à quoi un autre intervint pour le critiquer. Cette discussion me déplut et le fait qu'ils n'aient pu surmonter leur dispute me mit très mal à l'aise. En rentrant

> chez moi, j'avais un mauvais goût dans la bouche. Le seul profit que je tirai de cette réunion, c'étaient les mots d'un des camarades qui soulignait la nécessité de nous armer.

Terekhov initia sa lutte armée en essayant de tuer un mécanicien de son atelier, mais sa tentative échoua faute de pouvoir trouver une arme adéquate. Quelque temps plus tard, un étudiant propagandiste lui montra un numéro de la *Pravda*, et il organisa un cercle de lecture du journal[31].

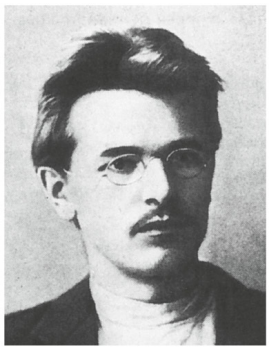
Orphelin à l'âge de quatre ans, le jeune Vassili Orekhov travaillait comme berger dans son village natal avant de s'enfuir à Moscou. À dix ans, il obtint un emploi à l'usine de bonbons Renomé (l'un des plus sérieux concurrents d'Einem), mais il en fut bientôt licencié « pour avoir refusé de se soumettre à l'administration sur sa personne d'une correction physique ». À dix-sept ans, alors qu'il travaillait comme cuisinier dans une clinique homéopathique, il reçut une série de réponses à ses interrogations de la bouche d'une infirmière nommée Alexandrova. Comme il l'écrit au milieu des années 1920 dans une autobiographie inédite tapée à la machine :

> [Elle] m'a préparé à la culture politique et au mouvement syndical en ayant préparé ma conscience et sa connaissance de ma compréhension et sa prise en compte de mon statut social et de tout ce que j'ai vécu à travers mon esprit et mes inclinations et ma soif de connaissance et de travail. Autrement dit, entre juillet 1901 et mars 1902, j'ai été son apprenti. En mars, je fus accepté dans un cercle de démocrates.

Après avoir occupé plusieurs autres postes de travail et subi sa ration de corrections, Orekhov adhéra à un nouveau cercle bolchevique et prononça un discours sur l'importance du 1er Mai lors d'un meeting. Il fut finalement embauché dans l'atelier de fabrication de boîtes artisanales de Koudelkine. Il n'y resta pas longtemps.

> En 1908, je fus exilé de Moscou pour avoir renversé un bol de soupe aux choux sur la tête de Koudelkine et lui avoir complètement ébouillanté le crâne, parce qu'à l'époque c'était les patrons qui servaient aux travailleurs leur propre nourriture, et, pendant le Carême, Koudelkine nous avait fait préparer une soupe aux choux délayée et pleine de vers, totalement dégoûtante, et quand il nous a

fait servir cette soupe et que je lui ai suggéré qu'il pouvait se la garder sa soupe aux choux véreuse, et qu'il nous serve quelque chose de mieux, Koudelkine a dit « vous allez manger ce qu'on vous sert », et alors je lui ai renversé le bol de soupe sur la tête, raison pour laquelle j'ai passé deux semaines en prison et ai été ensuite exilé de Moscou.



Semion Kanattchikov

S'étant rendu à Podolsk, Orekhov adhéra un cercle bolchevique local et devint propagandiste[32].

Les « convictions » de Semion Kanattchikov, sa « vision du monde qui [l]'entourait [et] les fondements moraux qui avaient accompagné [son] existence et [son] développement » commencèrent à s'effondrer lorsqu'il entra comme apprenti à l'usine Gustav List, dans le Marécage. Un camarade de travail lui expliqua que l'enfer n'existait pas, si ce n'était dans l'usine elle-même ; que les reliques des saints n'étaient pas différentes des momies égyptiennes du Musée historique voisin ; que les doukhobors étaient des « êtres humains formidables » parce qu'ils considéraient tous les peuples comme des frères ; et que la non-existence de Dieu pouvait être prouvée en observant comment les vers et les asticots surgissaient du néant (« et de nouvelles créatures vont se développer à partir des insectes, et ainsi de suite… Et, au bout de quatre, cinq, ou peut-être même dix mille ans, c'est l'homme lui-même qui émergera »). Mais la véritable révélation fut provoquée par un livre, *Ce que tout travailleur doit savoir et ne pas oublier.*

Pendant une semaine entière, je restai dans un état d'extase virtuelle, comme si j'étais monté sur d'immenses échasses d'où tous les autres hommes m'apparaissaient comme une espèce d'insectes, comme des coléoptères farfouillant dans le fumier, alors que moi seul avais

> compris le mécanisme et le sens de l'existence… Je me retirai de ma [coopérative] et m'installai dans une chambre séparée avec un de mes camarades. Je cessai de me rendre à la « confession » et de fréquenter l'église, et je commençai à consommer de la nourriture « interdite » pendant le jeûne du Carême[33].

Les conversions des travailleurs ressemblaient à celles des étudiants dans la mesure où elles paraissaient être le fruit d'une combinaison d'intuition morale innée et de conversations et lectures révélatrices. Mais, alors que les étudiants « franchissaient le seuil » en compagnie d'autres étudiants, les travailleurs, si l'on en croit leurs écrits autobiographiques, avaient besoin d'un guide venu « de l'extérieur ». Comme l'expliquait l'un d'entre eux en ayant recours à une image récurrente dans les cercles de lecture, « c'est triste à dire, mais il est clair que les travailleurs ne se réveilleront pas de sitôt de leur sommeil » – à moins qu'un « camarade étudiant » ne les asperge de l'eau magique de la vie[34].

D'après ses camarades, Iakov Sverdlov était l'un de ces étudiants. « De taille moyenne, avec sa tignasse brune ébouriffée, ses lunettes constamment perchées sur son nez et sa blouse à la Tolstoï sous sa veste d'étudiant, Sverdlov ressemblait à un étudiant, et pour nous, les jeunes et les ouvriers, "étudiant" signifiait "révolutionnaire". » En théorie, tout le monde pouvait devenir un révolutionnaire en acquérant le niveau de conscience nécessaire et en s'adonnant à la propagande et à l'agitation, et tout le monde pouvait ressembler à un étudiant en portant des lunettes et une blouse à la Tolstoï sous sa veste. Il se trouve que Sverdlov avait abandonné ses études secondaires au bout de quatre ans de lycée, n'était jamais allé à l'université et n'avait adopté l'uniforme d'« étudiant » (qui comprenait également des bottes et une casquette, soit une combinaison du style lycéen et du style prolétarien) qu'à une époque où il n'était plus étudiant[35].

Mais, en réalité, Orekhov, Terekhov, Postychev, Kanattchikov et la plupart des autres travailleurs allaient devenir révolutionnaires sans jamais devenir étudiants, quels que soient leurs efforts pour s'instruire, les progrès de leur carrière, et qu'ils portent ou non des lunettes et des blouses à la Tolstoï sous leur veste (tenue effectivement adoptée par Kanattchikov). Une des raisons de cette différence, c'était leur façon de parler, leur style, leurs goûts, leurs gestes et autres marques de naissance plus ou moins compatibles avec l'acquisition d'une nouvelle conscience. Et puis il y avait

aussi le besoin de chaque travailleur d'« être incessamment en quête d'un misérable morceau de pain ». Comme l'écrivait Postychev à sa mère adoptive, Lioubov Bielokonskaïa, « tandis que mon âme aspire à la lumière, gémissant dans sa lutte pour échapper à l'étreinte interminable des ténèbres, mon corps plaintif affamé de pain étouffe le cri de mon âme. Oh, comme tout cela est pénible ![36] ».

La troisième raison était liée à la conscience du reste de l'humanité. Les « étudiants » étaient presque toujours soutenus par leurs familles pendant leur scolarité et presque jamais bannis lorsqu'ils devenaient révolutionnaires. Comme l'explique Kanattchikov,

> il était peu fréquent qu'un membre de l'intelligentsia rompe complètement ses liens avec sa famille bourgeoise ou petite-bourgeoise. […] Ce qui se passait généralement, c'est que même après l'expulsion de l'enfant récalcitrant du foyer parental, les membres les plus sentimentaux de sa famille se laissaient attendrir, étaient pleins de pitié pour le martyr emprisonné et se préoccupaient de plus en plus de son sort. Ils lui rendaient visite en prison, subvenaient à ses besoins et multipliaient les requêtes auprès des autorités pour demander une amélioration de ses conditions, et ainsi de suite[37].

Aux dires des sœurs de Sverdlov, Sarra et Sofia, et de son frère Veniamine, leur père, propriétaire d'un atelier de gravure, était un homme irascible mais tolérant qui, après une résistance initiale, finit par accepter et même appuyer la transformation de son domicile en « un lieu de rencontre pour les sociaux-démocrates de Nijni Novgorod », et celle de son atelier en un centre de fabrication de manifestes révolutionnaires et d'estampilles pour faux passeports. Voronski n'avait guère connu son père prêtre, qui était mort alors qu'il était tout jeune, mais l'un de ses doubles fictifs visitera la commune de son fils et, en compagnie de tous ses camarades, portera un toast au marxisme, à la terreur, à la littérature russe et aux nouvelles machines. À la demande de son fils, il lèvera aussi son verre en hommage « à la lutte inégale, aux âmes courageuses, et à tous ceux qui se sacrifient sans rien demander en retour ». (Le toast proposé en l'honneur du clergé sera fermement rejeté par ces séminaristes, et le Père Christophore devra le boire tout seul.) En 1906, le père de Kouïbychev, qui était à l'époque lieutenant-colonel et commandant de la place de Kouznetsk, reçut un jour de sa fille un télégramme lui annonçant que

Valerian était sur le point d'être traduit en cour martiale (« Tout le monde sait comment fonctionne la cour martiale : ils vous arrêtent un beau jour et, dans les quarante-huit heures, vous obtenez votre sentence : l'acquittement ou la mort »). D'après le récit qu'en fit Valerian au début des années 1930 :

> Mon père faillit en perdre la raison : sans perdre un seul instant, il sauta dans une voiture à cheval et se précipita à la gare la plus proche (à l'époque, il n'y avait pas de ligne reliant Kouznetsk au Transsibérien). Il me raconta plus tard que ce voyage lui avait coûté très cher parce qu'il l'avait effectué à une telle allure que plusieurs chevaux étaient morts en chemin.

Arrivé à la prison, Kouïbychev père découvrit que son fils serait jugé par un tribunal militaire, et non pas par une cour martiale réunie *ad hoc*. Valerian n'était pas au courant du télégramme envoyé par sa sœur.

> Lorsqu'on m'annonça que mon père était venu me voir, je me sentis très mal. Je m'attendais à subir toutes sortes de reproches, de larmes et de remontrances (c'était ma première arrestation). Je n'aurais pas d'autre choix que de rompre avec mon père, et de rompre pour de bon. […]
> M'étant préparé à repousser toute tentative de me détourner de la voie que j'avais choisie, je pénétrai dans la salle des visiteurs. Mais, au lieu d'être en colère, mon père pleurait comme un petit enfant. Les larmes aux yeux, il se précipita vers moi pour me prendre dans ses bras. Il ne cessait de m'embrasser et de me couvrir de baisers, riant joyeusement et palpant toute la surface de mon corps, pour s'assurer que j'étais bien vivant. J'étais abasourdi.
> « Père, que se passe-t-il, pourquoi es-tu si heureux ? »
> Il me parla alors du télégramme.
> C'est ainsi que mon père fut mis au courant de ma première arrestation. L'erreur de ma sœur l'amena à accepter la voie que j'avais choisie[38].

« Pour un ouvrier, c'est très différent, écrit Kanattchikov. Il n'y a pour lui ni liens ni "foyer", et aucune relation dans le camp de ses oppresseurs. » Non seulement sa famille était généralement moins encline

à accepter la voie qu'il avait choisie, mais lui-même était moins susceptible de se réconcilier avec cette famille (qu'il appelait parfois le « marécage »)[39].

> En général, sitôt qu'un travailleur devenait conscient, il cessait d'être satisfait de son environnement social et commençait à le percevoir comme un fardeau, à n'avoir de relations qu'avec des personnes lui ressemblant et à employer son temps libre de manière plus rationnelle et cultivée. C'est à ce moment-là que sa tragédie personnelle débutait. S'il était déjà chef de famille, des conflits surgissaient au sein de son foyer, en particulier avec son épouse, qui était généralement arriérée et inculte. Elle s'avérait incapable de comprendre ses besoins spirituels, ne partageait pas ses idéaux, craignait et détestait ses amis, et ne cessait de pester contre lui en lui reprochant de gaspiller vainement son argent en achat de livres et autres activités culturelles et révolutionnaires ; et, par-dessus tout, elle craignait de perdre la source de son gagne-pain. Si le travailleur était jeune, il entrait inévitablement en conflit avec ses parents ou d'autres membres de sa famille exerçant divers degrés d'autorité sur lui. De ce fait, les travailleurs conscients développaient une attitude négative envers la famille, le mariage, et même les femmes en général[40].

Dans les milieux étudiants, les femmes étaient moins nombreuses et moins importantes que les hommes, mais leur rôle en tant que muses des écrivains, public des débats, messagères des prisonniers, martyres exemplaires et « assistantes techniques » était d'une importance cruciale dans la vie des communautés révolutionnaires. (Ce n'est que dans les rangs des révolutionnaires juifs que le nombre de femmes était comparable à celui des hommes, ce qui explique que les femmes juives étaient encore plus « surreprésentées » parmi les révolutionnaires que leurs coreligionnaires hommes.) Chez les militants ouvriers, en revanche, il n'y avait presque pas de femmes. Les travailleurs adhérant aux cercles socialistes dans l'espoir d'y trouver l'« éveil » étaient les seuls prolétaires dont on pouvait dire qu'ils n'avaient rien à perdre que leurs chaînes. Ils possédaient le privilège d'appartenir à la classe élue, mais ils n'avaient pas le niveau de conscience adéquat, pas de « culture », pas de famille, et, en matière de relations féminines, ils n'avaient que la fréquentation embarrassante et souvent humiliante des camarades juives et des représentantes de l'intelligentsia. Ils devaient se régénérer entièrement à

travers les études, ce non seulement pour sauver l'humanité, mais pour accéder à l'amour. En attendant, ils n'avaient que leur foi, leurs camarades et un type de liberté existentielle qui ressemblait à une image en miroir de celle qu'on leur promettait dans le royaume de la liberté. Lorsque Kanattchikov reçut une lettre de son frère l'« enformant » (*sic*) que l'âme de leur père, Ivan Iégorytch, avait rejoint son Créateur, il se jeta sur son lit et enfouit sa tête dans son oreiller, le visage baigné par un flot de larmes. « Mais dans le fond de mon âme, écrit-il dans son autobiographie, un autre sentiment grandissait peu à peu – un sentiment de liberté et d'orgueilleuse indépendance[41]. »

*
* *

Il existait un lieu où étudiants et ouvriers convergeaient pour se fondre dans un « parti » et s'arracher au « marécage » : la prison. L'étudiant y trempait son caractère ; l'ouvrier y acquérait une conscience ; et tous deux apprenaient à se côtoyer dans une étroite intimité et une relative égalité. Arossev fut arrêté pour la première fois en 1909, alors qu'il était encore au lycée à Kazan.

> J'ai tout de suite aimé la prison : tout y était efficace et sérieux, comme si nous habitions la capitale. Au moment d'être escorté à ma cellule, lorsque j'aperçus mon ombre légèrement voûtée sur le mur du couloir de la prison, je me sentis plein de respect pour moi-même. […] On nous mit dans une cellule avec huit autres étudiants. Deux d'entre eux étaient des SR de notre entourage. Tout cela ressemblait plus à une joyeuse agape estudiantine qu'à une prison. Il y avait des livres, beaucoup de livres, des cahiers remplis de notes, des tranches de saucisse sur la longue table en bois, des théières en étain, des tasses, des rires sonores, des plaisanteries, des discussions et des parties d'échecs[42].

Les prisonniers déambulaient dans les couloirs « comme dans des halls d'université », jouaient à saute-mouton dans la cour et observaient un silence rigoureux avant l'heure du coucher « afin de permettre à ceux qui voulaient lire et écrire de le faire ». Même chose dans la prison de Iékaterinbourg en 1907. Selon l'un des compagnons de cellule de Iakov Sverdlov :

> Les cellules de notre bloc restaient ouvertes toute la journée et les détenus pouvaient se déplacer librement d'une cellule à l'autre, participer à des jeux [« Sverdlov était l'un des champions en matière de saute-mouton »], chanter des chansons, écouter des exposés et organiser des débats. Le tout était réglementé par une « constitution » qui instaurait un ordre strict appliqué par des chefs de cellule élus par les prisonniers politiques. Certaines heures étaient réservées au silence et aux promenades collectives. […] Notre cellule était toujours bondée. À l'époque, la plupart des prisonniers étaient sociaux-démocrates, mais il y avait aussi des socialistes-révolutionnaires et des anarchistes. Les détenus d'autres cellules venaient souvent écouter I. M. Sverdlov[43].

Sverdlov savait – et Arossev ne tarda pas à le découvrir – qu'« une telle liberté en milieu carcéral était le reflet direct de la position relative des combattants à l'extérieur ». Bien des choses dépendaient du moment, de l'endroit, de la sentence, du directeur de la prison et de la classe sociale du prisonnier. Orekhov, l'ouvrier qui avait renversé la soupe aux choux bouillante sur le crâne de son employeur, décrit comme suit son traitement : « les bras violemment tordus, enfermé dans un sac et obligé d'avaler de force du verre pilé », et « gisant inconscient pendant huit heures suite au coup qui [lui] avait été porté à la tête ». Le Cosaque du Don Valentin Trifonov rapporte qu'il portait constamment un manteau d'hiver en prison pour amortir les coups des gardiens. Son fils Iouri raconte que « les détenus étaient tout le temps en train de protester contre quelque abus : contre le tutoiement utilisé par les autorités, contre l'exigence des gardiens que les prisonniers se découvrent la tête en leur présence et les saluent par un sonore "Bonjour, Monsieur !", contre les châtiments corporels, contre les coupes de cheveux obligatoires, et contre les pétitionnaires qui demandaient des grâces et des peines plus courtes[44] ».

Valentin Trifonov
(avec l'aimable autorisation
d'Olga Trifonova)

Il y avait des émeutes, des évasions, des suicides et des exécutions. Même Arossev, dans des conditions de relatif confort carcéral, pouvait voir s'interrompre sa partie de saute-mouton dans la cour lorsque, « soudainement, apparaissait un camarade qui avait été condamné à mort, et nous savions que, le lendemain ou le surlendemain, il serait amené dans cette même cour, non loin de l'endroit où nous étions en train de jouer, et qu'il y serait pendu, que ce camarade ne serait plus[45] ».

Mais la plupart des mémoires de prison des bolcheviks narrent avant tout l'éducation d'un vrai bolchevik et décrivent la prison comme une « université ». « Aussi étrange que cela puisse paraître, écrit Kon, les années passées en prison ont été les plus belles de ma vie. J'ai énormément étudié, j'ai mis ma force à l'épreuve d'une lutte longue et douloureuse et, en constante interaction avec les autres prisonniers, j'ai appris la différence entre les mots et les actes, les convictions solides et les fantaisies passagères. C'est en prison que j'ai appris à évaluer ma propre existence et celle des autres du point de vue du bien de la cause. » L'amitié entre Ossinski et Boukharine se cimenta alors qu'ils vivaient « en parfaite harmonie » dans la même cellule, et Platon Kerjentsev, qui avait battu Ossinski dans le débat de leur cercle lycéen sur les décembristes, « étudi[a] à fond […] la littérature marxiste et populiste et quitt[a] la prison – la meilleure université [qu'il ait connue] dans [sa] vie – en vrai bolchevik ». Iossif Tarchis (Piatnitski) décrit son incarcération comme « une université » où « j'étudiai systématiquement sous la direction d'un camarade qui connaissait la littérature marxiste révolutionnaire » ; même chose pour Grigori Petrovski parce que, dit-il, « non seulement j'y ai lu le meilleur de la littérature marxiste, mais j'y ai aussi étudié l'arithmétique, la géométrie et l'allemand »[46].

L’éducation d’un vrai bolchevik consistait à apprendre à évaluer sa propre existence et celle des autres du point de vue du bien de la cause, mais elle consistait aussi à apprendre le plus de choses possible sur tout le reste. Une fois consolidée la croyance en la venue du Grand Jour, et une fois en possession de la « clé de la compréhension de la réalité », on pouvait aussi étudier l’arithmétique, la géométrie et l’allemand et mettre tout ce savoir au service du bien de la cause. Plus on était savant, plus il était facile de percevoir les « forces motrices » qui se dissimulaient derrière les gens et les choses et la « lumière fantastique, enchanteresse et transparente » qui les éclairait.

Lors de sa première incarcération, et bien qu’il n’eût à sa disposition que le contenu de la bibliothèque de la prison, Kanattchikov lut « Tourgueniev, Ouspenski, Dostoïevski, Spielhagen (*Entre le marteau et l’enclume*), Saltykov-Chtchedrine et bien d’autres ». Chtchedrine était son auteur préféré. « Je riais si fort que le gardien ouvrit à plusieurs reprises la lucarne et me dévisagea en se demandant manifestement si j’avais perdu la raison. » Lors de sa deuxième arrestation, il avait acquis plus d’expérience, un niveau de conscience plus élevé et des camarades de bien meilleure qualité. Faïna Rykova (la sœur de l’étudiant révolutionnaire Alexeï Rykov) lui apporta de la lecture pour un an.

> La sélection n’était pas faite de façon très systématique, mais cela n’avait vraiment pas d’importance ; je voulais savoir tout ce qui pouvait aider la cause de la révolution, directement ou indirectement. […] Je me souviens que ma collection de livres incluait l’*Histoire de la culture primitive* de Lippert, les conférences de Klioutchevski sur l’histoire russe, l’*Exposé populaire de la théorie de Darwin* de Timiriazev, l’*Économie politique* de Jeleznov et *Le Développement du capitalisme en Russie* de V. Iline. À l’époque, je ne savais pas encore qu’Iline était le pseudonyme de Lénine[47].

Voronski commença par lire Marx, Kropotkine, Balzac, Flaubert et Dostoïevski, mais lorsqu’il fut enfermé dans une « espèce de donjon » aux « recoins humides grouillant de cloportes », il assouplit un peu son programme de lecture. « Matin et soir, un peu de gymnastique et une rapide toilette à coups de serviette ; trois heures d’allemand ; le reste du temps était réservé à Homère, Dickens, Ibsen, Tolstoï et Leskov, à rêvasser paresseusement et à me plonger avec indolence dans mes réflexions et mes souvenirs[48]. »

Il semble que Iakov Sverdlov, pour sa part, ait été incapable de s'adonner à la paresse et à l'indolence. Il marchait vite, parlait fort, pratiquait la gymnastique d'après la « méthode Mueller », ne dormait pas plus de cinq heures par nuit, et respectait des « statistiques de consommation » personnelles (10 cigarettes, un déjeuner de prison, une bouteille de lait, une livre de pain blanc et trois tasses de thé par jour, 4 à 6 livres de sucre par mois…). Dans la prison de Iékaterinbourg, quand il n'était pas en train de suivre ce régime ou de jouer à saute-mouton, il lisait Lénine, Marx, Kautsky, Plekhanov et Mehring, ainsi que les écrits de Werner Sombart sur le capitalisme, de Paul Louis sur le socialisme, de Sidney et Beatrice Webb sur le syndicalisme, de Charles Gide sur la coopération et de Victor S. Clark sur le mouvement ouvrier australien. Il dévorait les livres allemands dans le texte, travaillait assidûment son français et ses mathématiques et se servait aussi d'un manuel d'anglais pour autodidacte. Sa relecture constante du *Capital*, de *Que faire ?* et de la correspondance de Marx et Engels lui permettait de tirer un plus grand profit de la lecture d'articles de revues sur l'histoire des femmes (l'auteur « a raison de relier la montée de l'individualisme au mode de production capitaliste, qui a entraîné l'indépendance économique des femmes »), sur les sports (« à différentes époques historiques, les sports ont toujours servi les intérêts des classes dominantes ») et de toutes sortes d'ouvrages de poésie, depuis les poètes prolétariens autodidactes jusqu'à son auteur de prédilection, Heinrich Heine, en passant par Shelley, Verhaeren, Verlaine, Baudelaire, Poe et Kipling. « La littérature et les arts m'intéressent beaucoup, écrivait-il dans une lettre. Ils m'aident à comprendre le développement de l'humanité, qui a déjà été expliqué par la théorie. » D'après la compagne de Sverdlov, Klavdia Novgorodtseva, qui était aussi militante bolchevik, sa devise était : « Je mets les livres à l'épreuve de la vie et la vie à l'épreuve des livres[49]. »

En mars 1911, alors que Sverdlov était enfermé dans la Maison de détention provisoire de Saint-Pétersbourg et que Novgorodtseva était sur le point de donner naissance à leur premier enfant, il consacra son temps de lecture à examiner « diverses approches de la question sexuelle et, en particulier, de la question de la reproduction ». Klavdia avait alors trente-quatre ans, lui vingt-cinq, et il avait déjà une petite fille de sept ans avec une autre camarade (il ne semble pas être resté en contact étroit avec elles). Parmi les « questions » qu'il étudiait, citons entre autres :

La sélection spéciale des partenaires en vue de la production d'enfants dans l'État idéal de Platon ; l'*Utopie* de Thomas More, dans laquelle, avant le mariage, les deux partenaires se présentaient l'un à l'autre dans leur plus simple appareil ; les théories les plus récentes, principalement celles de ceux qu'on appelle les hommes de science, avec sans doute à leur tête Auguste Forel [auteur de *La Question sexuelle*, qui venait d'être publiée], qui recommandent un examen médical préliminaire de l'organisme tout entier afin de déterminer si la reproduction est souhaitable. Je me rappelle aussi diverses descriptions de l'acte de naissance à différentes époques culturelles, tirées soit d'histoires de la culture, soit d'œuvres littéraires. Tout me porte à croire que les « douleurs de l'enfantement » sont directement liées à l'état de l'organisme de la mère : plus cet organisme est normal, moins forte est la douleur, moins fréquents sont les accidents, etc. Je pense aussi à divers programmes politiques qui s'appuient sur des données scientifiques pour exiger la cessation du travail pendant une certaine période avant la naissance, etc. En réfléchissant à toutes ces choses et en les évaluant réciproquement, je suis enclin à parvenir à une conclusion favorable, même si, bien entendu, je ne suis pas un spécialiste et il y a tellement de choses que je ne sais pas encore.

Iakov Sverdlov

Klavdia Novgorodtseva

Il continua donc à mettre sa vie reproductive à l'épreuve des livres jusqu'à la naissance de leur fils le 4 avril. Novgorodtseva le baptisa « Andreï », pseudonyme de Sverdlov au sein du Parti. Lorsqu'elle écrivit à Iakov que son corps avait bien changé, il la rassura en lui disant que cela

ne durerait pas et ajouta que, lorsqu'il lui avait parlé des descriptions littéraires de l'accouchement, ce qu'il avait en tête – « bien entendu » –, c'était Natacha Rostova dans *Guerre et Paix*[50].

*
* *

Si la prison était une université, l'exil était une sorte d'examen suprême – le moment où une existence réduite à l'essentiel mettait à l'épreuve le caractère et les convictions de chacun. Il y avait deux sortes d'exil. Le premier était la fuite volontaire en Occident, connue sous le nom d'« émigration » et que les mémoires des révolutionnaires dépeignent comme un moment de nomadisme, de conférences clandestines, de déménagements fréquents, de querelles de factions, de travail dans les bibliothèques, de rencontre avec les dirigeants et de vie solitaire dans une série de villes et de pays étranges et globalement sans intérêt. Parfois, tout ce temps passé loin de la Belle et de la Bête n'évoquait même aucun souvenir marquant. L'autre type d'exil méritait pleinement son nom : il s'agissait d'un bannissement « administratif » dans l'extrême nord européen de la Russie ou bien en Sibérie, mélange de martyre et d'autoréalisation qui offrait tout à la fois un degré d'isolement et un degré de liberté beaucoup plus intenses que la prison – car on y était à la fois relégué dans une sorte d'enfer dantesque et membre d'une véritable communauté autogérée de vrais croyants s'adonnant entre autres choses aux rituels de la cour, du mariage et de l'accouchement. Dans la plupart des narrations rétrospectives et dans certains récits contemporains, l'exil était une expérience épique et mythique – la plus importante de toute l'existence des révolutionnaires, si l'on excepte la révolution elle-même[51].

Au terme de plusieurs mois de voyage en convoi, escorté par des soldats plus ou moins ivres et plus ou moins indulgents, l'exilé parvenait au bout du monde (soit généralement un village de la toundra), où il était accueilli par un « politique » résidant sur place qui lui demandait s'il était *« bek »* (bolchevik), *« mek »* (menchevik) ou autre chose. En fonction de sa réponse, le nouvel arrivant était dirigé vers telle ou telle isba, où on lui servait le thé et lui posait des questions sur la vie à l'extérieur. Il était alors intégré à la communauté locale, qui, selon sa taille, était divisée ou pas en diverses factions. La division la plus importante était celle qui séparait les « politiques » de tous les autres. Comme l'expliquait Kanattchikov, « nous

préservions jalousement la sublime vocation du révolutionnaire et quiconque la souillait et l'avilissait était sévèrement puni. […] Nous dépensions beaucoup d'énergie à marquer très nettement la frontière entre nous – les politiques qui luttaient pour une idée et souffraient au nom de leurs convictions – et les criminels ordinaires[52] ».

Les collectivités les plus peuplées étaient généralement gérées comme des communes – avec leurs mutuelles, leurs salles à manger communes, leurs comités de résolution des conflits, leurs bibliothèques, leurs chorales et leurs assemblées et débats convoqués avec régularité. Les subsides du gouvernement (plus élevés pour les « étudiants » que pour les travailleurs) étaient complétés par les sommes envoyées par les camarades et les parents, ainsi que par les bénéfices tirés de l'enseignement, de l'édition et de travaux occasionnels effectués localement. (Sverdlov rédigeait une chronique régionale pour un journal de Tomsk, Novgorodtseva travaillait comme météorologue, Voronski reliait des livres et Piatnitski abattait des arbres.) Nombre d'exilés jouaient le rôle d'enseignants ou de médecins auprès de la population locale, qu'il leur arrivait aussi parfois d'étudier, mais sans jamais lui trouver aucune place dans la révolution à venir. Piatnitski, tailleur pour dames originaire d'un *shtetl* lituanien (décrit dans un rapport de police comme « de taille inférieure à la moyenne, mince, la poitrine étroite »), s'étonnait de l'« effroyable ineptie » des paysans sibériens. Il se demandait pourquoi, après avoir écouté toutes sortes d'explications marxistes avec un intérêt apparent, ils filaient directement voir l'agent de police local « pour lui demander si ce que racontaient les exilés politiques était vrai ». Il y avait toutefois des exceptions. Sergueï Mitskievitch avait épousé une jeune fille de seize ans issue de la région et nommée Olympiada qui avait décidé d'« être utile au peuple » en devenant infirmière ; Boris Ivanov, un boulanger de Saint-Pétersbourg, en vint à éprouver un « attachement vraiment profond » envers la fille de son propriétaire Matriona ; et le double littéraire d'Alexandre Voronski, « Valentin », prêchait avec tant d'éloquence la bonne parole à sa propriétaire, une veuve d'environ trente-deux ans « corpulente et aux larges épaules » qui appartenait à la secte des vieux-croyants, qu'un jour, après qu'elle eut patiemment écouté l'un de ses monologues, elle « se leva, se dirigea vers le grand lit double avec sa montagne d'oreillers en duvet et son magnifique édredon, souleva lentement la courtepointe et se tourna vers Valentin et lui disant sur un ton calme et docile : "Je comprends

maintenant. Venez et laissez-moi vous réconforter.” Ayant prononcé ces mots, elle commença à déboutonner son corsage avec tout autant de lenteur et de docilité, accompagné de profonds soupirs[53] ».

Ossip Piatnitski

Mais c’est surtout entre eux que les exilés des deux sexes se courtisaient, se mariaient (sans reconnaissance officielle) et s’instruisaient mutuellement. En revanche, même si étudiants et travailleurs s’échangeaient eux aussi parfois des leçons, c’était généralement les étudiants qui faisaient office d’enseignants et les travailleurs d’étudiants. Valentin Trifonov, fils orphelin d’un Cosaque du Don, travaillait dans un dépôt de gare avant de devenir bolchevik ; tout ce qu’il avait appris, y compris « toute sa culture en général », il le devait à son camarade d’exil Aron Solts. Boris Ivanov, un boulanger « quasi analphabète et politiquement sous-développé » (ainsi qu’il se décrit lui-même), avait pris auprès de Sverdlov des leçons de russe, d’algèbre, de géométrie et d’économie politique, ainsi que des cours « d’alphabétisation élémentaire et de développement politique ». Les exilés faisaient des excursions et des discours, célébraient les grandes dates du calendrier révolutionnaire, accueillaient les nouveaux arrivants et s’adonnaient à la lecture (de nombreux éditeurs leur fournissaient des livres gratuitement). « Malgré les contraintes administratives, nous vivions assez librement, écrit Voronski au sujet de son séjour sur le littoral de la mer Blanche. Tout autour de nous il y avait la neige, la glace, la mer, la rivière, les falaises et la vie assez primitive, mais robuste et saine, des autochtones pomors. Nous recevions gratuitement journaux, revues et livres. Nos journées étaient monotones, mais pas insupportables, au moins pendant la première année d’exil. Nous

nous réunissions souvent pour discuter et recevions régulièrement de la littérature interdite. La police nous inquiétait parfois, mais sans faire trop de zèle. […] Le directeur et les gardiens avaient un peu peur de nous[54]. »

Les pires ennemis des exilés étaient la mélancolie et la dépression. « Comment ne pas être triste et déprimé, écrivait Piatnitski, si vous êtes encerclés par la neige pendant huit mois de l'année, au point d'en avoir mal aux yeux et de ne se risquer à marcher que sur la route, faute de quoi vous êtes en danger de vous enfoncer dans près d'un mètre cinquante de neige ? » Et comment ne pas être triste et déprimé, écrit Boris Ivanov, « lorsque pendant plusieurs mois d'affilée le soleil se cache derrière l'horizon et qu'un jour maussade, livide et couvert de nuages ne daigne pas se manifester plus d'une heure ou une demi-heure avant de céder de nouveau la place à une nuit qui dure des mois[55] » ?

Certains refusaient de sortir de leur lit ; d'autres se mettaient à boire ; d'autres encore étaient envahis par le doute et cessaient complètement de lire et d'écrire. Les paysans du coin faisaient parfois des visites impromptues et, raconte Sverdlov, « restaient assis en silence pendant une demi-heure avant de se lever en disant : "Bon, ben faut que j'y aille, au revoir" ». Les nomades de passage « s'émerveillaient de voir la vitesse à laquelle la plume se déplaçait sur la page et le volume d'écriture qu'elle produisait, et ils restaient plantés à vous épier par-dessus votre épaule jusqu'à ce que vous n'arriviez plus à écrire ».

Postychev ne tenait pas toujours sa promesse d'écrire à Bielokonskaïa. « Combien de fois, saisi d'une tristesse accablante, je me suis assis à ma table afin de partager ma solitude avec vous, mais sans être jamais capable de venir à bout d'une seule lettre. Ma chère très respectée Lioubov Matveïevna, si seulement vous saviez combien j'ai souffert, vous me pardonneriez mon silence[56]. »

Même la compagnie des autres exilés pouvait devenir insupportable. Au printemps 1914, Sverdlov fut transféré dans un petit village situé au-delà du cercle polaire, avec pour compagnon un autre politique, « un Géorgien du nom de Djougachvili ». « C'est un bon gars, écrivit-il à un ami, mais il est trop individualiste dans la vie quotidienne. Alors que moi, de mon côté, j'exige un minimum d'ordre, et ça me dérange parfois. » « Le plus triste, écrit-il un mois plus tard, c'est que, dans les conditions de l'exil ou de la prison, on sait tout d'une personne jusque dans les moindres détails. Le pire, c'est que c'est là tout ce que vous voyez, les "petits détails de la vie". Il n'y a plus de place pour les caractéristiques les moins mesquines. Mon

camarade et moi habitons séparément désormais, et nous ne nous voyons plus beaucoup. » Ayant reçu l'autorisation de déménager dans un autre village, il écrit à Novgorodtseva : « Tu sais bien, ma chère, à quel point les conditions étaient horribles à Koureïka. Le camarade avec qui j'étais s'est révélé avoir une personnalité tellement négative sur le plan social que nous ne parlions plus et que nous évitions mutuellement de nous voir. C'était terrible. Et c'était d'autant plus terrible que, pour toute une série de raisons, je n'arrivais pas à étudier, j'en étais devenu incapable. J'avais atteint un point de complète léthargie intellectuelle, une sorte d'anabiose du cerveau. »

(Trois jours plus tard, Djougachvili écrivait à Tatiana Slovatinskaïa, dans l'appartement de laquelle il avait vécu à Petrograd avant son arrestation : « Ma très chère, ma misère croît d'heure en heure, je suis dans une situation désespérée. Et par-dessus le marché, j'ai attrapé quelque chose et j'ai une toux suspecte. J'ai besoin de lait, mais […] je n'ai pas d'argent. Ma chère, si vous pouvez récupérer un peu d'argent, envoyez-le-moi immédiatement par télégraphe. Je n'en peux plus[57]. »)

Emménager avec un ami proche pouvait être utile à Sverdlov, mais ne soulageait pas pour autant tous les maux. C'est son ami Filipp Golochtchekine, né Chaïa Itskov mais connu sous le nom de « Georges », qui « contribua notablement » à ranimer Sverdlov. « Il est très animé et ne cesse de formuler des interrogations qu'il tente de résoudre par le dialogue. […] Mais il ne faut pas croire que tout va si bien entre nous, que nous baignons dans une exaltante atmosphère de camaraderie. Après tout, nous ne sommes que deux. » Il y avait pire : « Georges est de plus en plus littéralement névrosé et il est en passe de sombrer dans la misanthropie. Il a une opinion positive des êtres humains en général, à un niveau abstrait, mais il est terriblement agressif avec les individus concrets qu'il est amené à fréquenter. Le résultat c'est qu'il se fâche avec tout le monde – sauf avec moi, bien sûr, parce que je sais à quel point il est bon et il a une âme charitable. » Finalement, ils se séparèrent – « pas à cause d'une querelle, non, rien de tel », mais parce qu'« un logement séparé, c'est quand même mieux ». Ils se couchaient et étudiaient à des heures différentes « et, en outre, je ne peux pas écrire des lettres à caractère intime en présence d'un tiers qui ne dort pas[58] ».

Sverdlov rédigea de nombreuses lettres intimes, surtout lorsqu'il était seul. « Tu sais, ma petite, écrivait-il de Koureïka à Novgorodtseva après que lui et Djougachvili eurent cessé de s'adresser la parole, je t'aime

vraiment si fort – tellement, tellement fort. Mais peut-être que tu dors et que tu ne m'entends pas ? Eh bien dors ma chérie, dors, je ne veux pas te déranger. Oh mon Dieu, oh mon Dieu ! » Un an après la naissance d'Andreï, il n'avait toujours pas vu son épouse et son fils (il parlait d'« épouse » dans ses lettres, même si certains bolcheviks n'aimaient pas trop le terme).

> Je ressens avec une telle force que mon existence est inséparable de la tienne, et je te parle si souvent dans mon for intérieur qu'il semble un peu étrange que nous ne nous soyons pas vus depuis si longtemps. Oh, comme j'ai envie d'être près de toi, de vous voir toi et notre enfant. Mais je t'avouerai que mon plus grand désir est d'être à tes côtés ; c'est toi avant tout qui est dans mes pensées, toi d'abord, toi surtout, et ensuite notre enfant. Comprends-moi bien. Oui, je désire tes caresses, parfois je les désire tellement que ça me fait mal, et je ne crois pas qu'il y ait rien de répréhensible à cela. J'ai envie de poser ma tête sur tes genoux et de contempler indéfiniment ton cher, ton beau visage que j'aime tant, de plonger mon regard dans le tien, de redevenir un petit enfant et de sentir le contact de ta main dans ma chevelure. Oui, il y a là une joie inexprimable, mais ce qui est plus fort et plus grand encore, c'est mon désir de partager avec toi tous mes sentiments, toutes mes pensées, et ce faisant de gagner de nouvelles forces, d'être certain que tu es transportée par les mêmes émotions, que ces émotions ne font plus de nous qu'une seule et même personne… Je veux te caresser, prendre soin de toi, remplir ton existence d'une énergie et d'une joie nouvelles… Il y a tellement, tellement de choses que je veux te donner. Mais que puis-je y faire[59] ?

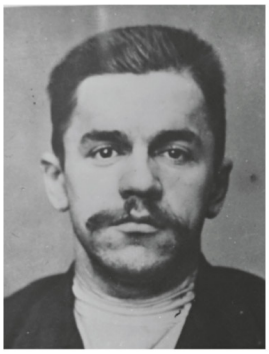
Pendant ce temps, l'élève de Sverdlov, Boris Ivanov, écrivait à une « chère et lointaine amie », Bliouma Faktorovitch : « Je vous écris au crépuscule. Je vous vois debout devant moi dans ma cabane de la même façon que je vous voyais pendant le réveillon dans notre club de travailleurs. Vos épais cheveux bruns forment comme une couronne et vos yeux sombres et ardents brillent sous la lueur des lampes. » La lettre se termine par un poème qui transforme sa solitude et sa nostalgie en commun – et tragique – dévouement pour la cause.

Nous accueillerons la nouvelle année avec un baiser

Cette nuit de joie n’est ni pour toi ni pour moi.
Nous nous embrasserons comme frère et sœur, en luttant pour les hommes
Qui souffrent de l’oppression et de la misère.
S’il te plaît, ne jalouse pas ceux qui participent à la fête,
Buvons notre coupe de larmes jusqu’à la lie[60].

À des milliers de kilomètres de là, Voronski buvait à la même coupe.

> Pendant ces longues nuits fastidieuses, je lisais jusqu’à ce que la tête me tourne, puis j’alimentais le poêle et éteignais la lampe. La combustion des bûches de bouleau produisait des sifflements, des craquements secs et de petites déflagrations, comme des noix qu’on met à griller, tandis que d’horribles ombres hirsutes dansaient sur les parois. Les charbons couverts de cendres grises évoquaient les choses du passé, à jamais évanouies. La vie dans les capitales et les grandes villes semblait bien lointaine, elle aussi disparue à jamais. […] Des images enchanteresses de formes féminines émergeaient et disparaissaient, passions révolues devenues ombres insaisissables et fantomatiques. Je finissais précipitamment de remplir le poêle, le refermais, m’habillais, jetais un dernier regard mélancolique et inquiet tout autour de la pièce obscure et empruntais le chemin de la cabane de Vadim, de Jan ou de Valentin. La sombre profondeur de la voûte céleste m’oppressait par son effrayante immensité[61].



Boris Ivanov

Même Sverdlov, dont « la gaieté et l’optimisme » étaient, selon Ivanov, le principal « soutien des âmes faibles » de la colonie, cédait parfois au désespoir. Un jour, alors qu’il n’avait pas reçu de lettres pendant plusieurs

semaines et qu'il avait les lèvres enflées et « grelottait de froid » (ou bien d'une mauvaise grippe, il n'était pas sûr), il écrivit à Novgorodtseva : « Hier, je me suis senti tellement mal que j'avais envie de gémir et de fondre en larmes, et je ne pouvais pas dormir. Je devais rassembler toutes mes forces pour ne pas me laisser complètement aller. Je suis parvenu à me ressaisir quelque peu, mais j'en suis arrivé au point de regretter de ne pas avoir sur moi quelques pastilles de bromure de potassium – et je ne suis pas sûr non plus que j'aurais pu résister à la tentation de les avaler[62]. »

Ces moments étaient toutefois assez rares, et ils étaient toujours suivis par les manifestations d'une espérance ancrée dans un mélange de camaraderie, d'amour et de foi en la vérité de la prophétie. « Les jours de lumière viendront, soyez-en fermement convaincus, que cette foi vous comble », tel était le thème principal des lettres de Sverdlov à sa femme, ses sœurs et ses amis. La plupart d'entre eux, y compris Sverdlov lui-même, suivaient cette injonction. Les visions et les doutes de Voronski étaient dissipés par les « conversations avec les camarades » ; le passage où Piatnitski parle de sa tristesse et de sa dépression est suivi par une description de la solidarité entre les exilés ; et, après avoir dépeint les nuits interminables du cercle arctique, Ivanov conclut par une image des « profondeurs célestes » qui est plus sublime qu'oppressive : « Le ciel est parsemé d'innombrables étoiles dont l'éclat est bien plus vif ici que chez nous ou dans les régions du Sud. Les lueurs fantastiques des aurores boréales dansent comme les faisceaux d'un phare, et, régulièrement, une colonne de feu blanc unit la terre et le ciel, ou bien un bouquet de lumières bleues, rouges et violettes se projette à l'horizon[63]. »

Postychev trouvait lui aussi son réconfort dans le spectacle de la nature (et dans la littérature) :

> Il m'est difficile de décrire ces montagnes dans toute leur splendeur – lorsqu'elles sont teintées d'or par le soleil levant, avec au-dessus d'elles l'éclat du ciel turquoise et l'aube ardente qui embrasse la terre dans une étreinte si intense qu'on dirait qu'elle pourrait l'incendier. Au coucher du soleil, je préfère marcher entre les montagnes, dans les « brèches », comme on les appelle ici. Leurs sommets sont alors enveloppés dans une brume bleuâtre, ils semblent toucher les nuages et les rayons du soleil couchant brillent à travers les sapins. Dans ces moments-là, votre regard perçoit quelque chose de magique, votre

> âme devient transcendante, et vous n'aspirez plus qu'à vivre et embrasser tous ceux qui vous entourent, à pardonner et être pardonné[64].

Mais un vrai bolchevik ne pouvait pas se laisser aller à de tels sentiments pendant trop longtemps, pas plus que la nature sauvage elle-même. En 1913, Postychev et deux de ses amis célébrèrent « la grande fête prolétarienne, le 1er Mai », en pleine taïga.

> Le bruissement des arbres géants ressemblait à l'hymne triomphant des millions de soldats de l'armée du prolétariat. Cette musique sauvage mais majestueuse pénétrait jusqu'au fond de notre cœur. Immobiles, nous écoutions ce puissant chant de victoire dont les accords ne cessaient de changer : d'abord un cri perçant plein de haine et de soif de vengeance, puis la lourde plainte d'une gigantesque armée[65].

Pour Sverdlov, la « victoire » faisait référence à deux choses : ses retrouvailles avec Novgorodtseva et l'avènement du Grand Jour. Il connut d'abord les premières, une brève rencontre en 1912 au bord de l'Ob, en Sibérie occidentale, puis une reconstitution définitive de leur couple en mai 1915, deux ans après la naissance de leur fille Vera, lorsque Novgorodtseva le rejoignit au village de Monastyrskoïé, au bord du fleuve Ienisseï. Dans ses souvenirs, Boris Ivanov évoque d'abord leur maison :

> Jouxtant la forêt, la maison était bordée de buissons et de petits sapins. Elle avait trois pièces et quatre fenêtres. Le mobilier était des plus modestes : quelques bancs en bois, une table avec une nappe blanche, une pile de livres sur un petit tabouret. Parmi eux, un livre en allemand, le premier volume du *Capital*, et un exemplaire grand ouvert de *La Richesse russe*. Sur le rebord de la fenêtre, il y avait un énorme tas de journaux.
> Un jeune garçon aux yeux noirs âgé d'environ six ans et vêtu d'un costume de lin blanc me regardait avec curiosité.
> « Adia, voyons, arrête de fixer ce camarade comme ça ! Il vient d'arriver de Pétersbourg, dis-lui bonjour ! » lança Sverdlov en poussant doucement l'enfant vers moi.
> « Je te présente mon petit animal », dit-il en souriant[66].

Andreï (Adia) Sverdlov avait quatre ans et non pas six, mais il avait déjà beaucoup voyagé : il avait rendu visite à son père à la prison de Tomsk, passé un certain temps dans la cellule de sa mère à Saint-Pétersbourg et vécu dans deux lieux d'exil différents. Grâce à leurs revenus additionnels, les Sverdlov avaient pu se procurer une vache afin de disposer de lait frais pour leurs enfants.

Sverdlov se levait généralement vers 6 heures du matin et descendait en ski jusqu'au fleuve pour relever les données météorologiques (ce qui était officiellement le travail de Novgorodtseva).

> Une fois rentré des bords de l'Ienisseï, [écrit Novgorodtseva], Iakov Mikhaïlovitch coupait du bois, nourrissait la vache, nettoyait le fumier, allumait le poêle, faisait bouillir de l'eau et préparait le petit déjeuner. Les enfants se réveillaient autour de huit heures. C'était toujours Iakov Mikhaïlovitch qui les lavait et les habillait. Les enfants étaient sous sa responsabilité : malgré mes protestations, il ne me laissait jamais intervenir.
>
> En général, nous prenions le petit déjeuner à huit heures et demie, après quoi je sortais pour aller donner mes cours. Iakov Mikhaïlovitch, lui, recevait ses élèves… à la maison. Vers midi, ses classes étaient finies et il commençait à préparer le déjeuner.

(À Monastyrskoïé, on mangeait essentiellement du poisson et des beignets sibériens farcis à la viande de renne. Novgorodtseva et Ivanov affirmaient tous deux que Sverdlov était le roi de la farce, tandis qu'Ivanov, boulanger de métier, était un véritable artiste de la pâte à pain.)

> Nous déjeunions généralement vers deux heures de l'après-midi, après quoi je faisais la vaisselle (j'avais conquis ce droit de haute lutte), puis nous faisions tous deux un peu de couture, de raccommodage et, le cas échéant, une lessive. Entre cinq et six heures, Iakov Mikhaïlovitch s'était libéré des tâches ménagères et, aux environs de sept heures, les visiteurs commençaient à affluer.

Sur une vingtaine d'exilés de Monastyrskoïé, une dizaine environ fréquentaient régulièrement la demeure de Sverdlov. Ce dernier « officiait » à la poêle, tandis que les autres tentaient d'imiter les talents de pâtissier d'Ivanov. « Rires et plaisanteries ne cessaient de fuser, mais il n'y

avait jamais d'alcool. Iakov Mikhaïlovitch ne buvait ni vin ni vodka. » C'était aussi le cas de la plupart des membres des cercles bolcheviques, qu'ils soient « étudiants » ou travailleurs[67].

Parfois, les exilés organisaient des conférences, des débats ou des réunions partisanes en bonne et due forme. Ce type d'activité était illégal mais, en hiver, rapporte Ivanov,

> les fenêtres [de la maison de Sverdlov] étaient recouvertes d'une épaisse couche de glace, de sorte que personne ne pouvait voir quoi que ce soit de l'extérieur… Seule la lueur de la lampe à pétrole brillait à travers la vitre gelée et jetait un pâle reflet sur les monceaux de neige aux abords de la maison. […] Les exilés bolcheviks se réunissaient généralement dans une petite pièce qui ne semblait guère se prêter à des exposés ou des conférences. Une théière bien chaude trônait sur la table. Valentina Sergouchova en versait le contenu dans les tasses. Les hôtes étaient confortablement installés autour de la table, même si certains devaient s'asseoir sur des peaux de renne étalées sur le sol à côté du poêle, où se consumait une bûche de pin de Sibérie. Leurs visages étaient à peine visibles dans la pénombre de la pièce[68].

Après ces séances, ils partaient souvent en promenade. Ce qui leur plaisait le plus, c'était de chanter, et leurs chansons préférées étaient les « hymnes de bataille tonitruants du prolétariat révolutionnaire de l'époque ».

Parfois, au cours de ces randonnées, ils s'amusaient à se bousculer les uns les autres. Il arrivait que ces chahuts se transforment en véritables batailles dont les protagonistes se lançaient des boules de neige et faisaient tomber leurs camarades dans la neige. Malheur à ceux qui ne réagissaient pas assez vite aux mouvements brusques de leurs adversaires !

Sverdlov, qui était « l'initiateur et le principal animateur » de la plupart de ces échauffourées, compensait par son agressivité ce qui lui faisait défaut en stature. Selon Novgorodtseva, il aimait tout particulièrement s'asseoir à califourchon sur ses camarades vaincus et leur fourrer des poignées de neige dans le col.

> Finalement, Iakov Mikhaïlovitch proclamait haut et fort « C'est l'heure du thé ! », et tous reprenaient leur place dans la maison, épuisés, les joues écarlates, pleins d'une joie bruyante. Une fois à

l'intérieur, tout le monde se mettait au travail : un camarade s'occupait du samovar, d'autres allaient chercher les tasses, mettaient la table, etc. Après quoi, on servait le thé et la conversation allègre et libre recommençait. Andreï et Verouchka, depuis longtemps habitués à tout ce tumulte, étaient profondément endormis dans la pièce voisine.

Vers neuf ou dix heures, tout le monde prenait congé et Iakov Mikhaïlovitch se mettait au travail. La nuit était un moment de concentration intense. Pendant au moins quatre ou cinq heures, il restait penché sur ses livres et ses manuscrits, lisant, prenant des notes, recopiant des passages et rédigeant lui-même. Il ne se couchait pas avant une ou deux heures du matin, et à six ou sept heures, il se levait de nouveau[69].

L'exil était synonyme de souffrance, d'intimité et de sublime immensité des profondeurs célestes. Il offrait une métaphore parfaite de tout ce qui n'allait pas dans le « monde du mensonge » et de ce qui était au cœur de la promesse du socialisme. « Ce sont les distorsions de la vie sociale qui engendrent le fossé entre la raison et ce qui est au-delà de la raison », pensait Voronski tandis qu'il « parcourait les clairières et gravissait les collines ».

Exilés à Monastyrskoïé. Sverdlov est assis en chemise blanche. Novgorodtseva et Andreï Sverdlov sont assis au premier rang. Entre Andreï et Iakov, coiffé d'un chapeau, est assis Grigori Petrovski. Staline (Djougachvili) est au dernier rang, coiffé d'un chapeau noir ; à sa gauche se tient Lev Kamenev. Tout à droite, en veste de cuir, Filipp Golochtchekine

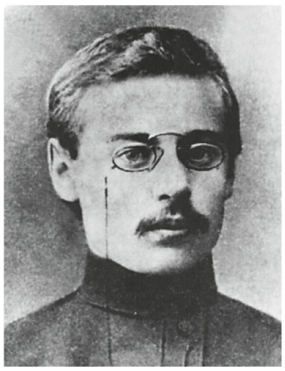
> Ce n'est que dans le socialisme que sera abolie la contradiction fondamentale entre le conscient et l'inconscient. Le saut du règne de la nécessité à celui de la liberté sera accompli : il n'y aura pas de gouffre tragique entre le conscient et l'inconscient ; la raison domestiquera les éléments tout en restant connectée à leur immense puissance.

En attendant, la mémoire de l'exil servirait de promesse de libération et de lien sacré entre « compagnons d'armes communiant dans la liberté et l'amitié ».

> Ils sont ma famille, mon pays, mon passé chéri et mon avenir glorieux. Ils s'épanouissent dans mon âme comme des fleurs rares sur le versant de la montagne, à la limite des premières neiges. Loués soient notre fraternité libre et loyale, nos poignées de main fermes, nos conversations sincères par les nuits de tempête, nos rires, nos plaisanteries, notre bravoure, notre audace, nos interminables randonnées, notre capacité d'entraide au prix de notre vie même, nos convictions et notre foi inébranlables au cœur des années les plus noires, notre merveilleuse équipe, vaillante et sans pareille[70] !

*
* *

Cette libre fraternité qui préparait les exilés au grand saut vers le royaume de la liberté (par le biais de l'agitation et de la propagande et à travers les épreuves de la prison et de l'exil) se manifestait sous forme de « partis », chacun avec ses statuts et son propre programme, mais qui tous partageaient un rejet fondamental de l'ordre existant et l'adhésion à une communauté secrète d'élus. Ce qui était le plus important chez un révolutionnaire, expliquait Voronski, c'était l'« habitude de diviser les gens en deux camps : eux et nous ».



Alexandre Voronski

> « Nous », c'était le monde de la clandestinité : un cercle secret, exclusif d'individus réunis par un lien de responsabilité mutuelle volontaire et solide comme l'acier, avec notre propre sens de l'honneur, du droit et de la justice. Il s'agissait d'un cercle invisible, mais omniprésent, inflexible et militant, comme une île volcanique s'élevant au milieu de l'océan. Tout le reste – ce vaste univers grouillant et terre à terre –, c'était le monde de l'ennemi. Tout le reste devait être refait et refondu ; un monde abject qui méritait de périr, qui continuait à résister, à persécuter, à expulser, à désirer et à vivre sa propre vie. J'appris donc à mépriser tout ce qui était extérieur à notre fraternité secrète et libre[71].

La première partie de l'autobiographie de Voronski fut publiée dans les pages de la revue *Novyï Mir* en 1927 ; la version complète sortit sous forme de livre en 1929. Certains critiques n'apprécièrent guère son excès de « réflexivité » mais, comme l'écrivit à l'époque l'épouse de Voronski, « son contenu ne pouvait soulever aucune objection ». Gorki le décrivit comme la « voix d'un vrai révolutionnaire, qui sait parler de lui-même comme d'un être humain authentique et vivant ». La publication en fut approuvée par le bureau de la censure avec le blanc-seing formel de Viatcheslav Molotov (le nouveau nom de Skriabine), sur la recommandation de Platon Kerjentsev (anciennement Lebedev) et sous la « responsabilité éditoriale » de Semion Kanattchikov (l'ancien ouvrier de l'usine Gustav List). Le moi clandestin de Voronski ne semblait pas différer de celui de n'importe quel autre révolutionnaire[72].

> Souvent, je descendais la perspective Nevski. La vue des vitrines illuminées, des voitures à cheval caracolant, des hauts-de-forme et des chapeaux melon, me remplissait d'un sentiment de supériorité. Je

> me disais : voilà un gentleman à belle moustache et vêtu d'un costume anglais resplendissant, et voici une grosse dame au visage rose qui fait froufrouter ses jupons de soie… Ils peuvent entrer dans un magasin, choisir l'air de rien un article de luxe, se le faire délivrer à leur domicile par un commis, entrer dans tel ou tel restaurant, aller à l'opéra dans la soirée, et puis se mettre à table à l'heure du dîner en dépliant une serviette immaculée et impeccablement repassée. Et me voilà moi, avec une pièce de cinquante kopecks dans la poche, vêtu d'un pardessus de demi-saison élimé et de chaussures usées couleur de rouille, mais je m'en moque : je suis le porteur de la volonté de tous les anonymes qui marchent implacablement vers leur objectif de destruction. Moi aussi, je suis un membre de leur fraternité secrète. Dans la vitrine, des pierres précieuses brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : elles sont pour vous, les repus, les manucurés, les satisfaits. Sous mon pardessus, je transporte des liasses de tracts glissées dans ma ceinture. Ils sont pour vous, aussi. Ils valent tout autant que la dynamite ou un pistolet Browning. Vous passez sans me voir en me bousculant, mais vous ne savez pas ce que je sais ; vous ne soupçonnez rien ; vous ne réalisez pas le danger qui vous guette. Je suis plus fort et plus puissant que vous, et j'aime marcher parmi vous inaperçu[73].

Les hommes de la clandestinité avaient toute une série de mots pour désigner tout ce « reste » méprisable qui « continuait à vivre sa vie » en dehors de leur fraternité libre et secrète. Le plus souvent, ils les traitaient de « philistins » (*obyvateli*), à savoir d'individus sans principes et sans intérêts supérieurs, absorbés par les plaisirs et les déboires de la vie quotidienne, des gens dont « les opinions, les pensées, les bavardages et les désirs étaient mesquins et pitoyables », des êtres qui n'étaient pas pleinement humains parce que dénués de la moindre étincelle de « conscience ». En Russie, affirmait Voronski, ils étaient doublement haïssables, voire dénués de toute humanité, parce qu'ils combinaient un esprit de lucre protocapitaliste avec la « complète saloperie primitive » de l'arriération provinciale : « cette gloutonnerie baveuse et gloussante qui se pourlèche les babines, ce mélange d'onctuosité et de bestialité »[74].

> Avez-vous déjà visité les étals de viande du marché ? Des carcasses de porc et de bœuf y sont suspendues au plafond, les comptoirs et les carrioles y sont couverts d'épais morceaux de graisse jaunâtre et de

> sang coagulé. Des fragments d'os et de cervelle sont projetés partout, attirant des meutes de chiens. Les tabliers sont raides de sang, et vous y êtes assailli par une odeur douceâtre et nauséabonde de chair en décomposition. C'est exactement comme ça que je m'imagine les sentiments, les espoirs et les pensées de l'habitant moyen d'Okourov, de la rue Rasteriaev ou de Mirgorod. C'est sa vie, c'est son monde. Observez son excitation lorsqu'il se penche sur les morceaux de graisse et de lard ! Ses yeux ont une teinte huileuse ; sa lèvre inférieure pend ; sa bouche sale et malodorante se remplit de salive ; de peur que quelqu'un d'autre s'empare avant lui de la pièce de viande qu'il convoite, il gronde avidement et écarte les coudes. Essayez seulement de le bousculer à ce moment-là, de le frôler par mégarde, et il sera prêt à vous assassiner sur-le-champ. J'ai vu des gens se tenir devant les étals de viande les yeux vitreux, les doigts tremblants, contemplant les tas de viande à la façon dont certains hommes contemplent les femmes nues. Vous croyez que j'exagère ? Allez voir par vous-même, mais assurez-vous de regarder attentivement[75].

Le « philistin » était depuis longtemps l'antithèse classique du membre de l'intelligentsia, et son habitat naturel était la province. « Okourov », c'était la bourgade dont Gorki avait fait la chronique, les mœurs de la « rue Rasteriaev » avaient été décrites par Gleb Ouspenski, et la petite ville ukrainienne de Mirgorod était l'archétype pastoral dont Gogol avait fait le portrait. Les socialistes s'étaient contentés de transformer le philistin en « bourgeois » et de le condamner à mort en vertu des lois inexorables du marxisme et de leur bon plaisir. Ce qu'ils craignaient, c'était la multiplication des têtes de l'hydre bourgeoise et philistine et sa capacité de séduire de nouvelles victimes. La métaphore la plus courante pour décrire le « philistinisme » était le « marécage », une apparence trompeuse de terre ferme dont les miasmes étaient capables de s'infiltrer dans les demeures, dans les âmes, et jusque dans les cercles de lecture bolcheviques. La ville natale de Voronski, Tambov, lui rappelait le marécage qu'il avait l'habitude de visiter dans son enfance.

> Sous sa surface trouble et inerte, le marécage bouillonnait, grondait, gargouillait et pourrissait, exhalant des odeurs nauséabondes et fourmillant de myriades de moucherons, de têtards mous et dodus, d'araignées d'eau, de coléoptères rouges et de grenouilles ; il était

> couvert de roseaux et de joncs qui bruissaient avidement. Plus loin, plus profond, une fois franchies les mottes d'herbe tremblantes, le bourbier se transformait en abîme. Si un veau, une vache ou un cheval s'y égaraient, ils étaient perdus à jamais[76].

Tandis que les socialistes-révolutionnaires estimaient que la révolution empêcherait le marécage de submerger toute la campagne russe, les marxistes voyaient dans le déluge un fait accompli, l'acceptaient comme un interlude nécessaire et approuvaient l'avertissement lancé par Engels aux gloutons baveux : « [V]ous devez régner une brève période. Vous devez dicter vos lois ; vous pouvez donc parader dans la majesté que vous avez conquise, vous pouvez banqueter dans la salle royale et flirter avec la belle fille du roi, mais ne l'oubliez pas : le bourreau se tient déjà devant la porte ! » Le désaccord entre bolcheviks et mencheviks concernait la question de savoir qui serait le bourreau : pour les mencheviks, c'était le prolétariat, tandis que les bolcheviks (dont certains reconnaissaient la citation de Heine évoquée par le texte du prophète) accordaient le premier rôle à leur propre faction[77].

Valentin, l'alter ego de Voronski, était un vrai bolchevik :

> Un jour, bientôt, la trompette du troisième ange retentira. C'est alors que nous ferons comprendre à tous ceux qui aiment bien profiter de la vie avec leur petite tranche de graisse, leur petite ration de fumier, leur petite portion de saleté et leur dose de viol institutionnalisé, ce que signifie vraiment la fin du monde. Nous allons leur faire payer le prix de leurs impératifs catégoriques et de leurs accoutrements civiques. Nous rappellerons à leur mémoire leurs petits catalogues de victimes de la potence et les petites bibliothèques qu'ils ont bâties en amateurs raffinés. Nous n'oublierons rien : les larmes innocentes des enfants, la jeunesse gâchée dans les sous-sols et les ruelles des taudis, les talents détruits, la douleur des mères, Sonetchka Marmeladova et le petit Ilya, et tous ceux qu'on a menés à l'échafaud aux premiers rayons candides du soleil[78].

Valentin adoptait délibérément, insolemment, un ton dostoïevskien. Peu de socialistes russes auraient compris toutes ses allusions littéraires ou approuvé son mélange d'ardeur prophétique et d'introspection mêlée de doute, mais la plupart d'entre eux partageaient sa vision. Les révolutionnaires allaient l'emporter par la seule force de leur haine. Elle

purifiait leur âme et enflait comme le déluge du Grand Jour. « Elle se rue vers les portes d'un nouveau royaume, semant la mort, les plaintes et les malédictions sur son chemin baigné de sang humain. Elle laisse derrière elle les lâches et les médiocres tout en emportant les braves, les téméraires et les forts. » La haine était la principale arme des faibles et la garantie de la rédemption future. « L'homme doit retourner à son paradis perdu, et il y retournera – non plus en tant qu'esclave ou simple spectateur de la nature, mais en tant que son maître et créateur libre et souverain[79]. »

La plupart des militants qui partageaient la vision de Valentin étaient organisés en groupes qui se distribuaient le long d'un axe définissant divers degrés de libre arbitre et de prédestination. Aucun d'entre eux n'était totalement « objectiviste » (les mencheviks se préparaient à l'inévitable en organisant des syndicats), mais aucun n'était insensible à la logique de l'« inéluctabilité historique ». Ils savaient bien qu'ils appartenaient à la même grande famille (en tant qu'anciens membres des mêmes cercles de lecture et camarades de prison et d'exil) et s'accusaient mutuellement de caricaturer leurs positions respectives. Ils déclaraient leur appartenance à un « parti », mais rejetaient toute comparaison significative avec d'autres organisations politiques. Lénine décrivait les bolcheviks comme « un parti de type nouveau ». Valentin avait pour sa part complètement abandonné le terme : « Quel genre de parti sommes-nous ? Les partis, c'est ce qui existe en Occident et en Amérique. Aucun d'entre eux, y compris les socialistes, ne va au-delà de la lutte pour les réformes dans un cadre légal. Mais nous, nous sommes une armée, des hommes du glaive et du feu, des guerriers et des destructeurs[80]. »

On définit généralement les partis comme des formes d'association aspirant au pouvoir au sein d'une société donnée (ou bien, selon la définition de Max Weber, « des groupements libres d'individus ayant pour objet de procurer la puissance politique à leurs dirigeants et aux militants des avantages matériels, en même temps que la réalisation de leurs objectifs politiques et idéaux »). Aucun des trois principaux groupes socialistes du début du XX^{e} siècle en Russie n'était intéressé à obtenir le pouvoir dans le cadre de l'État ou de la société russes, quelle que soit l'interprétation qu'on en fasse. Leur objectif était de se préparer au remplacement de ladite société par un « royaume de la liberté » entendu comme une existence sans politique et, dans une plus ou moins grande mesure, de provoquer ce remplacement. Il s'agissait de groupes de croyants radicalement hostiles à un monde corrompu et voués « aux

abandonnés et aux persécutés », composés d'adhérents volontaires qui avaient subi une conversion personnelle et partageaient un fort sentiment de faire partie d'une collectivité d'élus fondée sur l'exclusivisme, l'austérité morale et l'égalitarisme social. Soit en gros la définition d'une secte[81].

On parle généralement de « sectes » en opposition aux « Églises » (décrites comme des organisations bureaucratiques spécialisées, acceptant les réalités du monde, inclusives, proches des élites, et dont la plupart des membres le sont par leur naissance) ou aux sociétés qu'elles essaient de fuir ou de subvertir. La liste de leurs attributs (volontariat, exclusivisme, égalitarisme, etc.) est parfois remplacée par un continuum représentant divers degrés de tension avec le monde environnant : à une extrémité, on aura une poignée de fugitifs traqués, à l'autre, des institutions bien intégrées. Toutes les définitions savantes caractérisent les sectes comme des groupes « religieux », mais étant donné que la question de savoir si un groupe est de nature religieuse ou non dépend de la nature de sa foi, et non pas de son degré de tension avec le monde, elle n'a aucune pertinence pour la distinction entre secte et parti. Si on peut se permettre d'appeler sectes les trois principaux groupes socialistes de la Russie du début du XX^{e} siècle, c'est parce qu'aucune définition fonctionnelle de ce terme ne repose sur des critères doctrinaux (à moins de prendre en compte les membres d'un groupe qu'on peut catégoriser comme hérétiques par rapport à une certaine orthodoxie) et parce que tous les trois rejetaient résolument le monde et possédaient les principales caractéristiques structurelles associées à un tel rejet du monde (caractéristiques qu'on décrit conventionnellement comme de type « sectaire »)[82].

Être membre d'un groupe de ce type, c'était avoir une mission qui vous donnait un sentiment inégalé de pouvoir et d'appartenance (surtout pour les bolcheviks, qui, parmi les socialistes, se détachaient comme la seule secte rigidement organisée autour d'un leader charismatique). Mais l'abandon radical de la plupart des attachements mondains, le sacrifice continuel du présent au profit de l'avenir et le rejet violent des marchands du Temple ne se faisaient – comme dans tous les engagements héroïques – qu'au prix d'un doute récurrent. Et si jamais les attachements qu'on avait sacrifiés étaient les seuls dignes d'intérêt ? Et si l'avenir arrivait trop tard pour devenir jamais un présent ? Et si les « philistins » étaient tout

simplement des êtres humains ? Et si toutes ces années de prison et d'exil avaient été vaines ? « Ai-je donc assez de force pour attendre ? Voué à une telle fin, à quoi bon patienter ? »

Le dilemme de Job est inhérent à toutes les formes de soumission à une force qu'on présume être à la fois toute-puissante et bienveillante. (« Recourir à la force ? Il l'emporte en vigueur. Au tribunal ? Mais qui donc l'assignera ? Si je me justifie, sa bouche peut me condamner ; si je m'estime parfait, me déclarer pervers. ») Il est particulièrement aigu, cependant, chez tous ceux qui mettent l'accent sur le perfectionnement de l'individu à travers l'apprentissage autodidacte et le dévouement militant. Une subjectivité ainsi forgée à dure peine n'est pas facile à sacrifier – surtout si ce travail sur soi-même repose sur des lectures aussi éclectiques que celles de Boukharine ou Voronski[83].

L'alter ego autobiographique de Boukharine, Kolia, vit sa première « profonde crise spirituelle » à l'occasion de la mort de son jeune frère. « Est-il quelque chose qui vaille une seule des larmes d'Andrioucha ? À quoi bon toutes les actions, toutes les vertus, tous les exploits et toutes les expiations, si le passé ne peut pas être ressuscité ? » La réponse vient de la même source que la question. « Un jour, Kolia était assis tranquillement en train de lire Dostoïevski lorsque, soudain, il tomba sur un passage qui l'ébranla au plus profond de son être. C'était le passage de *L'Adolescent* qui décrit comment les hommes du futur […] vivraient sans la consolation d'une foi millénaire. »

> L'idée sublime de l'immortalité disparaîtrait et devrait être remplacée par quelque chose d'autre, et tout ce grand excès d'amour pour Celui qui avait incarné cette immortalité serait désormais orienté vers la nature, vers le monde, vers les hommes qui l'habitent, vers le moindre brin d'herbe. Ils aimeraient la vie et la terre d'un amour irrépressible, au fur et à mesure qu'ils prendraient conscience de leur fugacité et de leur finitude, et ce serait un genre d'amour tout à fait différent[84].

Le narrateur autobiographique de Voronski vit sa première crise spirituelle à l'occasion de la mort de sa sœur :

> Je n'arrêtais pas de me demander comment une telle chose pouvait arriver, comment était-ce possible ? J'aspirais au bonheur universel, je m'inquiétais du bien-être et de la prospérité de mes semblables, et je me retrouvais incapable de percevoir ou de savoir quoi que ce soit

> de la vie et des espoirs de ma propre sœur. […] De cette manière, est-ce que je ne risquais pas de finir par instaurer la fraternité universelle en écrasant et piétinant impitoyablement et froidement tout sur mon passage, en étant indifférent non seulement aux ennemis déclarés, mais à la vie humaine en général : aux enfants, aux frères, aux sœurs ? Ou bien s'agit-il d'une étape nécessaire, parce qu'on ne peut obtenir la victoire qu'en ayant les dents serrées, le cœur endurci et la tête claire et froide ? En est-il vraiment ainsi[85] ?

Ce monologue nous introduit à l'épisode central du livre. Le narrateur rend visite à son oncle, le père Nikolaï :

> Dans la cour poussiéreuse, encombrée d'une charrette, d'une voiture d'attelage et d'un *drojki*, le chien de garde Milka et un porcelet rose tout crasseux étaient allongés face à face devant la niche. Tous deux dormaient. Le porcelet remuait rêveusement l'extrémité raide de sa petite queue.
> « Le bonheur porcin », dis-je.
> Le père Nikolaï était un prêtre corpulent, tranquille et consciencieux et un agriculteur compétent. Il contempla Milka et le porcelet, sourit, ajusta sa croix d'argent sur sa poitrine et poursuivit son chemin.

Le narrateur le rattrape et ils gravissent tous deux une colline derrière le village :

> Un soleil timide et blafard glissa vers la frange couleur d'ambre de l'horizon. À droite de la colline s'étendait une prairie verdoyante. Des troupeaux de vaches et de moutons cheminaient lentement et distraitement vers le village, projetant de longues ombres derrière eux. On entendait le bêlement stupide des moutons et le claquement sec des fouets des bergers. Deux poulains galopaient, ruant et secouant leurs crinières ondulantes. La rivière aux eaux claires coulait paisiblement, ses aimables méandres miroitant d'éclats cuivrés. Sur l'autre rive, les champs se déployaient vers l'horizon. De petits hameaux parsemaient les collines. Au-delà se dressait la forêt de pins, muette et solennelle. Les échos cadencés de cloches lointaines flottaient paresseusement dans l'atmosphère.
> « Quelle bénédiction, déclara le père Nikolaï, faisant une pause et s'appuyant sur son long bâton. Dans la cour, tu as dit quelque chose

> sur le bonheur porcin. Peut-être est-il porcin, mais il n'en est pas moins réel. […] L'état végétatif est à l'origine de toute création : l'herbe, les arbres, les bêtes de toutes sortes, les cabanes, les paysans, les oiseaux, toi et moi… Tout ce que tu vois autour de toi, dit-il en faisant un geste ample et serein de la main, a été créé par la végétation, par le bonheur porcin, comme tu l'appelles. »
> « Mais la végétation est aveugle et élémentaire », lui rétorqué-je.
> Le père Nikolaï ôta son chapeau à large bord, passa sa main dans ses cheveux et dit :
> « Oui, elle l'est. […] "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. Croissez et multipliez, et remplissez la Terre." »[86].

Ils continuent à débattre pour savoir si la vie est un miracle ou un jeu de « forces aveugles et malveillantes », et si le « véritable miracle » est la vie telle que nous la connaissons ou le désir et la capacité qu'ont les hommes de la maîtriser et de la transformer.

> Le père Nikolaï réfléchit un moment, retroussa la manche de sa soutane et dit :
> « […] L'homme a besoin de labourer, de semer, de garder le bétail, de cultiver son jardin et d'élever ses enfants. C'est cela qui est le plus important. Tout le reste est secondaire. Toi qui es "en quête de la cité future", tu ne connais pas et tu ne peux pas comprendre la joie d'un agriculteur qui voit une couvée de poulets, ou le soin avec lequel il émonde et greffe un pommier. Tu crois qu'il ne pense qu'à son profit, mais il ne pense pas toujours au profit, et parfois il n'y pense pas du tout : ce qu'il ressent en fait, c'est la joie de la "végétation", il contemple le fruit de son travail et prend plaisir à la vie. […] La vie est quelque chose de gigantesque. Elle est comme une montagne qui ne peut être déplacée. »
> « Nous creuserons des tunnels à travers cette montagne, mon oncle. »
> « Et tu crois que la vie est différente de l'autre côté de la montagne ? C'est la même chose, la même chose… »[87].

Ce dialogue – intérieur, extérieur, ou les deux à la fois – traverse non seulement tout le livre de Voronski mais, d'une certaine manière, la plupart des autobiographies de bolcheviks, qu'il s'agisse de Kon racontant comment son grand-père présidait aux prières modifiées de la Pâque juive

ou de Kouïbychev décrivant son père pleurant comme un enfant dans la cellule de prison de son fils. S'agirait-il donc d'un dilemme inhérent à la vie humaine ?

> « Avez-vous déjà lu *Peer Gynt* et *Brand*, d'Ibsen ? » demandai-je à Valentin.
> « Oui, pourquoi ? »
> « Ils incarnent deux types, deux modèles psychologiques. Peer Gynt manque d'intégrité ; il est dispersé et désorganisé. Il ne peut guère être qu'un matériau brut pour autre chose, mais rien d'humain ne lui est étranger. Il cajole, réconforte et trompe sa mère mourante. […] Il n'a aucun principe, mais son cœur est ouvert. Brand, de son côté, est un lutteur, il est tout d'une pièce. Il désire de tout son être. Sa devise est "tout ou rien", mais son cœur est fermé aux joies et aux peines de l'humanité ; il est impitoyable. Il confisque à sa femme Agnès la petite casquette, dernier souvenir de son enfant mort, et refuse de visiter le lit de mort de sa mère pour lui offrir quelques mots de consolation. »[88].

Un authentique bolchevik aura toujours un double plus pur, aux convictions sectaires plus cohérentes – un Brand voué au tout ou rien qui ne connaît pas les doutes de l'Homme du Sous-Sol décrit par Dostoïevski. Oulianov a son Lénine, Djougachvili son Staline, Skriabine son Molotov, Arossev son Z et Voronski son Valentin[89].

> « Il existe des millions de Peer Gynt. Ils sont nécessaires en tant que fumier, en tant qu'engrais. Mais ne croyez-vous pas, Valentin, que le modèle Brand est devenu trop dominant parmi nous ? Nous sommes de plus en plus durs, de plus en plus inflexibles ; nous ne sommes plus que des promoteurs et des apprentis de la révolution ; nous sommes en train de nous isoler de tout ce qui est "humain trop humain". »
> Remuant sous sa couverture, Valentin alluma une allumette, tira une bouffée de sa cigarette, et déclara :
> « C'est ce qui est requis à notre époque. Nous devons devenir plus efficaces et plus résolus, nous devons nous donner totalement à notre idéal. Pas question de faire preuve de faiblesse et de nous laisser ballotter par des flots d'émotions divergentes et contradictoires. Nous sommes des guerriers. »[90].

Dans le monde de Voronski, qu'il s'agisse de celui de la vie réelle ou de la fiction, on n'échappe jamais à ce dualisme – même dans son refuge préféré, une datcha dans la forêt de sapins près de Tambov appartenant à Feoktista Iakovlevna Miagkova, vieille amie et mentor en matière de socialisme. (C'est elle – également fille de prêtre – la « mystérieuse révolutionnaire » qui lui a donné sa première pile de tracts illégaux lorsqu'il était séminariste.) Miagkova a trois petites filles.

> L'univers de ces fillettes m'attirait. Leurs yeux purs et innocents, leurs tresses nouées par des rubans de couleur vive, leurs cahiers couverts de taches d'encre, leurs vignettes, leurs poupées, leurs fleurs, leurs robes courtes et colorées, leur rire inimitable, insouciant, contagieux, leurs bavardages sonores, leurs jeux et leur constante agitation m'aidaient à oublier mes problèmes et mes infortunes.

Deux des sœurs aiment écouter les histoires idiotes qu'il invente pour elles, mais la troisième, Tania, une petite fille au teint olivâtre, est douée d'« un esprit critique » et refuse de se prêter à ce jeu. « Ce n'est pas vrai que vous avez acheté un perroquet, et vous n'avez pas vu un horrible bonhomme, et il ne vous a pas couru après – vous venez juste de tout inventer. » En réalité, il se peut que Voronski ait vraiment été poursuivi par un policier en civil, mais Tania ne voulait rien en savoir – elle exigeait des preuves. « Valentin » est le double fictif de Voronski, son Brand. À douze ans, Tania croyait déjà au tout ou rien. Elle devait adhérer au Parti bolchevik à l'âge de vingt ans[91].

*
* *

Il est possible que Voronski et Arossev aient fait preuve d'une sensibilité littéraire et d'une réflexivité délibérée plus aiguës que la plupart des bolcheviks, et que leurs écrits soient en partie imprégnés par les doutes et les découvertes des années 1920 et du début des années 1930, mais il apparaît clairement qu'ils étaient des chroniqueurs fidèles – et universellement perçus comme tels à l'époque –, pas des exceptions insolites. Iakov Sverdlov, qui n'a jamais publié autre chose que des articles concernant la politique du Parti et des rapports sur les conditions sociales en Sibérie, était confronté aux mêmes dilemmes et en débattait sans cesse dans ses lettres. Quel rapport entre le bonheur universel à venir et

l'existence présente des croyants ? À quelle partie du monde « végétal » louée par le père Nikolaï fallait-il renoncer du fait de son caractère irrémédiablement philistin ? Que penser du fait que – comme il l'écrit à propos du grand mystère que constituait pour lui la vie future de son fils –, « à nous autres mortels, il n'a pas été concédé de pouvoir lever le voile des destins individuels, tout ce que nous pouvons faire, c'est prévoir l'avenir de l'humanité dans son ensemble[92] » ?

Plus les épreuves étaient terribles, plus l'incertitude et les tentations étaient grandes.

> Tu ne peux pas imaginer, [écrit Sverdlov à Novgorodtseva en janvier 1914], à quel point je meurs d'envie de voir les enfants. C'est une douleur aiguë, perçante. J'ai la photo d'Adka sur la table devant moi. La tienne aussi. Je n'arrête pas de les regarder, pendant des heures, et puis je ferme mes yeux et j'essaye d'imaginer la petite Vera, mais je n'y arrive pas vraiment. Je ne cesse d'y penser jusqu'à en avoir mal au crâne. Mes yeux sont baignés de larmes, et je suis prêt à éclater en sanglots. Mes chers, mes très chers, mes adorables petits enfants… Oh Kadia, Kadia ! Ma chérie, mon amour… Que nous réserve l'avenir[93] ?

Parfois, il semblait que l'avenir ne leur réservait que des épreuves : « Nous avons bien des souffrances devant nous », écrit-il en août 1914. Voronski, l'ancien séminariste, cite dans le texte un passage de la confession du martyr des Vieux-Croyants, l'archiprêtre Avvakoum, qui se rend au Calvaire accompagné de son épouse, laquelle le tourmente avec ses questions : « "Combien de temps, archiprêtre, va durer cette souffrance ?" Et je dis : "Markovna, jusqu'à notre mort." Et elle, avec un soupir, répondit : "Qu'il en soit ainsi, Petrovitch, continuons notre route." » (D'après sa fille, « continuons notre route » était l'expression favorite de Voronski.) Mais, bien sûr, ni Sverdlov ni Voronski ne sont l'archiprêtre Avvakoum. Ou, s'ils le sont, c'est au sens où ils sont prêts à endurer bien des souffrances pour leur foi, mais ils ne font pas du martyre ou de l'ascétisme des vertus estimables en soi. Comme l'écrit Sverdlov dans une lettre à un jeune ami, « moi aussi, j'aime Ibsen, mais la devise de Brand, "tout ou rien", n'est pas à mon goût, car je trouve qu'elle a quelque chose d'abstrait et d'anarchiste[94] ».

Contrairement à celle d'Avvakoum, la foi de Sverdlov et de Voronski est renforcée par une gamme de lectures aussi ample que possible. Selon

Sverdlov, une fois qu'on a acquis une « conscience » marxiste, tout, sans exception, contribue à en prouver la vérité. « Plus grand est le savoir, et plus ample son étendue, plus vastes sont les horizons de créativité et, ce qui est plus important encore, plus cette créativité est consciente. » En 1916, alors que « la lueur de la lampe à pétrole brille à travers la vitre gelée et jette un pâle reflet sur les monceaux de neige » devant sa maison à Monastyrskoïé, Sverdlov écrit à un jeune ami :

> Pour mieux comprendre Ibsen, je vous recommanderais de tout lire de lui, dans le bon ordre. La meilleure édition est la traduction de Hansen publiée par Skirmunt, rééditée par Znanie en huit volumes. C'est la meilleure édition. Il doit être lu dans l'ordre dans lequel il a été publié, même si vous n'êtes pas obligé de lire le dernier volume, qui contient sa correspondance et qui, dans mon souvenir, ne présente guère d'intérêt. Mais avant de commencer, ce ne serait pas une mauvaise idée de lire quelque chose de pertinent sur l'histoire de la Suède et de la Norvège au cours des trente ou quarante dernières années afin de vous familiariser avec l'évolution des rapports sociaux dans ces pays pendant cette période. Cela vous aidera à comprendre Ibsen. Dans le même ordre d'idées, il vaut la peine de lire l'article de Lounatcharski [« Ibsen et philistinisme »] dans le numéro de 1907 d'*Obrazovanie*, la brochure de Roland-Holst sur cet auteur et l'article de Plekhanov publié si je ne m'abuse dans *Sovremennyï Mir*, également en 1907[95].

Il n'est pas facile de « mettre les livres à l'épreuve de la vie et mettre la vie à l'épreuve des livres », cela exige une vigilance et une introspection constantes. En ce sens, la foi de Sverdlov est semblable à celle de l'archiprêtre Avvakoum. « Parfois, je m'observe de très près. Tu connais mon penchant pour l'auto-analyse. Je perçois clairement chaque mouvement éphémère de mon âme. Et pour l'instant, je ne détecte aucun symptôme dangereux. Il n'y a plus rien de la paresse intellectuelle et de la torpeur mentale qui m'ont hanté un temps. Il n'y a que le désir d'étudier, d'apprendre[96]. »

Mais que se passe-t-il lorsque l'auto-analyse révèle des signes dangereux de torpeur morale ? Quand la souffrance incessante nourrit le doute, et que le doute est approfondi par la lecture et l'auto-analyse ? Les bolcheviks ne risquent-ils pas alors de sombrer, un par un, dans l'abîme qui sépare leur capacité à « prévoir l'avenir de l'humanité dans son

ensemble » et leur trop humaine incapacité à « lever le voile des destins individuels » ? La réponse de Sverdlov est un non réfléchi mais résolu. En 1913, il entame une correspondance avec Kira Egon-Besser, une adolescente de quatorze ans, fille de ses amis proches de Iékaterinbourg, A. A. et L. I. Besser. Comme beaucoup d'adolescents issus de l'intelligentsia à l'époque, Kira souffre de « pessimisme » chronique et se voit régulièrement traversée par l'idée du suicide. Les conseils que lui prodigue Sverdlov font preuve d'une remarquable cohérence : « Nous sommes nés au bon moment, lui écrit-il en janvier 1914, à un moment de l'histoire humaine où le dernier acte de la tragédie humaine est imminent. […] Aujourd'hui, seuls les aveugles et ceux qui ne veulent pas voir sont incapables de percevoir la force émergente qui est vouée à jouer le rôle principal dans ce dernier acte. Et il y a tant de beauté dans l'essor de cette force, elle vous remplit d'une telle énergie que, vraiment, il est bon d'être en vie. » La rédemption universelle est la clé de l'épanouissement personnel. « Permettez-moi de vous embrasser sur les deux joues lorsque nous nous verrons, écrit-il en mai 1914, car je ne doute pas que je vous verrai, et que je verrai L. I.. Et je vous embrasserai dans tous les cas, que cela vous plaise ou non[97]. »

Ils continuèrent à correspondre, et Sverdlov continua à l'exhorter à l'espoir et à la foi (à l'espoir comme fonction de la foi). La première des lettres qu'on a conservées de lui est adressée à la résidence pour étudiantes du quai Sainte-Sophie en mai 1904, alors qu'il avait dix-neuf ans (« Car le Grand Jour s'annonce enfin. […] L'aube est proche, qui projette sa lumière fantastique, enchanteresse et transparente sur toutes choses et tout un chacun… »). La dernière est rédigée à Monastyrskoïé le 20 janvier 1917 et adressée à Kira Egon-Besser à Petrograd, alors qu'il avait trente-deux ans et elle dix-huit :

> Grâce à ma vision du monde, j'ai une foi inébranlable dans le triomphe d'une vie d'harmonie, totalement libre d'impuretés. Et non moins inébranlable est ma certitude que la vie future engendrera des êtres humains purs, d'une grande beauté à tous points de vue. Oui, il y a une grande quantité de mal dans le monde d'aujourd'hui. Mais comprendre et découvrir les causes de ce mal, c'est comprendre sa nature transitoire. C'est pourquoi mes sentiments de découragement ponctuel, mais parfois difficiles à vivre, finissent par être noyés par l'optimisme général de mon approche de la vie. Tel est mon secret.

> Cela n’a rien à voir avec un rejet de la vie privée. Au contraire, c’est précisément cette approche de la vie qui rend possible une vie privée pleinement épanouie, une vie dans laquelle les individus se fondent en une unique totalité, non seulement sur le plan physique, mais aussi sur le plan spirituel[98].

À peu près au moment où cette lettre a dû arriver à Petrograd, les ouvriers de l’usine Poutilov initiaient la grève qui allait se transformer en première étape de la révolution de Février – et peut-être bien en dernier acte de la tragédie humaine. Sverdlov apprit la nouvelle début mars, et, accompagné par Filipp (« Georges ») Golochtchekine, sauta dans un traîneau et remonta le cours de l’Ienisseï dans une course folle pour arriver à Krasnoïarsk avant le début du dégel. Ils atteignirent leur but au bout de plus de deux semaines de voyage incessant et, le 29 mars, ils avaient couvert la distance qui les séparait de Petrograd.

D’après Novgorodtseva, ils se rendirent directement à l’appartement de la sœur de Sverdlov, Sarra.

> Elle raconta par la suite la façon dont Iakov Mikhaïlovitch avait surgi de nulle part et commencé à l’assaillir de questions sur ce qui se passait à Petrograd et sur ce que faisaient leurs camarades et les membres du Comité central (à l’époque, Sarra travaillait avec Elena Stassova au Secrétariat du Comité central).
> Après avoir répondu à un dixième de ces questions à peine, il vint soudain à l’esprit de Sarra que son frère devait avoir faim après un si long voyage et alors qu’elle commençait à réchauffer le samovar, Iakov Mikhaïlovitch se prit soudain la tête entre les mains et gémit :
> « Oh, non ! Georges ! »
> « Georges ? Georges qui ? »
> « Golochtchekine ! Je l’ai laissé en bas à l’entrée, je lui ai dit que je montais voir si tu étais là et que je revenais tout de suite. Ça fait déjà une demi-heure. Ça ne te dérangerait pas d’aller le chercher ? Si j’y vais moi-même, c’est sûr qu’il va me tuer. Il est facile à repérer : grand, maigre, barbichu, avec un chapeau noir. Autrement dit, le parfait Don Quichotte. »
> Sarra descendit et repéra aussitôt Golochtchekine, qui trépignait d’impatience, l’air complètement découragé. Elle le fit entrer, leur servit le thé à tous les deux, puis les emmena au palais de Tauride, où,

dans un couloir, à l'entrée d'une des pièces, Elena Dmitrievna Stassova avait installé un bureau surmonté d'une pancarte rédigée à la main qui annonçait : « POSDR (b), Secrétariat du Comité central »[99].

Kira Egon-Besser dut attendre un ou deux jours de plus. « Un soir, à la fin du mois de mars, [écrit-elle dans ses mémoires], la sonnette retentit. Lorsque j'entendis la puissante voix de basse qui provenait de l'entrée, je me précipitai à la rencontre de Iakov Mikhaïlovitch. Il m'embrassa sur les deux joues[100]. »

*
* *

La Révolution était inséparable de l'amour. Elle exigeait des sacrifices en vue de la future harmonie, et elle exigeait l'harmonie – en amour, entre camarades, et dans les lectures – comme condition de l'épanouissement. La plupart des dirigeants révolutionnaires étaient des jeunes gens qui identifiaient la Révolution à une figure féminine ; nombre d'entre eux étaient des hommes amoureux qui identifiaient telle ou telle femme avec la Révolution. Devenir bolchevik signifiait adhérer à une société de frères (et, éventuellement, de sœurs) ; vivre comme un bolchevik signifiait donner la priorité à certains de ces frères par rapport à d'autres et aimer certaines de ces sœurs aussi intensément qu'ils aimaient la Révolution. « À qui dois-je avouer ma faiblesse, sinon à toi, ma chérie, mon amour ? écrit Sverdlov à Novgorodtseva. Plus radicale sera l'analyse à laquelle nous soumettons notre relation, et plus elle deviendra profonde, je dirais même d'une profondeur bouleversante. » L'introspection révolutionnaire reposait sur l'« union de deux âmes sœurs débordant de la même émotion et de la même foi ». À partir de 1914, pour Sverdlov, l'espérance du Grand Jour semble s'être totalement confondue avec son désir d'embrasser Kira Egon-Besser[101].

Valerian Ossinski
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

Il fallut environ un mois pour que la dernière lettre de Sverdlov sur le Grand Jour voie ses espoirs se concrétiser. Valerian Ossinski écrivit la sienne fin février, au moment même de cet avènement. Né Valerian Obolenski dans la famille d'un vétérinaire d'origine noble, il avait débattu avec Kerjentsev dans leur lycée moscovite, partagé une cellule de prison avec Boukharine et milité comme « agitateur » dans le Marécage après la Révolution de 1905. Il se distinguait par sa haute taille et par son caractère studieux, radical et distant. En février 1917, il était âgé de trente ans et marié à une autre révolutionnaire, Alexandrova Smirnova. Ils avaient un enfant de cinq ans, Vadim, qu'ils appelaient « Dima ».

Sa correspondante, Anna Mikhaïlovna Chaternikova, âgée d'environ vingt-cinq ans, était une fervente marxiste et une infirmière bénévole. Ils s'étaient rencontrés quelques mois plus tôt dans un hôpital de Yalta où il était traité pour une tuberculose. Ils étaient amoureux, mais ne pouvaient pas, pour le moment, être ensemble. Ils savaient que leur destin individuel dépendait de l'avenir de l'humanité tout entière. Ils étaient certains que cet avenir était proche, mais ne savaient pas qu'il frappait déjà aux portes de Petrograd. La lettre d'Ossinski contient sa propre traduction en prose des trois dernières strophes du « Forgeron », d'Émile Verhaeren, avec des commentaires détaillés ligne par ligne.

La foule et sa fureur qui toujours la dépasse
– Étant la force immensément hallucinée
Que darde au loin le front géant des destinées –
Fera surgir, avec ses bras impitoyables,
L'univers neuf de l'utopie insatiable,

[…]

Le forgeron dont l’espoir ne dévie
Vers les doutes ni les affres, jamais,
Voit, devant lui, comme s’ils étaient,
Ces temps, où fixement les plus simples éthiques
Diront l’humanité paisible et harmonique […]

Avec l’éclat de cette lucide croyance
Dont il fixe la flamboyance,
Depuis des ans, devant ses yeux,
Sur la route, près des labours,
Le forgeron énorme et gourd,
Comme s’il travaillait l’acier des âmes,
Martèle, à grands coups pleins, les lames
Immenses de la patience et du silence.

Ce poème, explique Ossinski, est une représentation prophétique de la « psychologie de la révolution ». Le passage sur la puissance de la foule confirme que l’« un des plus grands plaisirs de la vie » est de se joindre au mouvement collectif de l’humanité dans sa fureur sacrée. L’« insatiabilité » de l’utopie renvoie tout à la fois au caractère illimité des aspirations humaines et aux « bras impitoyables » de cette foule. Et qu’est-ce que la libération sinon l’adhésion aux « plus simples éthiques » ? « Pendant des milliers d’années, divers prédicateurs de la morale (Socrate, le Christ, Bouddha, etc.) ont prêché ce qui passait pour le bien », mais leurs prescriptions étaient incomplètes et contradictoires entre elles parce qu’elles se fondaient sur l’existence dans des sociétés percluses d’« antagonismes ». Il s’agissait « d’une morale sauvage, d’une morale d’esclaves, ou bien de la morale des mendiants – et non pas de la morale d’une société rationnelle, libre et développée, qui n’a rien de la simplicité primordiale ». La vraie vertu est subordonnée à la révolution. « Ce n’est que dans le monde de l’utopie insatiable que les règles éthiques les plus simples se feront réalité et seront exemptes d’exceptions et de contradictions. »

Même chose pour l’amour, « force motrice » de l’éthique dans une société libérée des contradictions sociales. À l’heure actuelle, il est

circonscrit par des intérêts personnels, limité dans ses formes d'expression et « mélangé avec la haine (même s'il s'agit d'une haine "sacrée") ». « À l'avenir », il « révélera sans honte toute sa profonde tendresse et sa charité sans fioriture, sans que retentissent les cloches de la magnanimité et de la philanthropie ». Cette idée pouvait sembler utopique du fait de son caractère apparemment « éthéré, "illuminé" et un peu trivial », mais en réalité elle n'avait rien d'une utopie parce que tout ce qu'elle signifiait, c'est que les gens seraient capables de « vivre et travailler intensément et dans la joie ». Ce serait le « genre d'"époque bénie où toute douleur est facile à supporter", […] une ère de véritable santé sociale, rien à voir avec le fait d'avoir la tête dans les nuages ». (La référence à la « douleur facile à supporter » est une citation de *Victoria*, de Knut Hamsun, un classique universellement apprécié par les « étudiants » sur le pouvoir vivifiant de l'amour éthéré.)

Cette « foi lumineuse » (selon la traduction qu'Ossinski donne de « lucide croyance ») est non seulement la seule foi qui vaille, elle est aussi « certitude et clairvoyance ». C'est avec dans les yeux l'éclat de cette certitude ardente, rayonnante, lumineuse, que le « forgeron énorme et gourd » lève son marteau.

À la fin de sa lettre, Ossinski affirme que sa traduction « parfois concise, approximative et pas toujours rythmée » est beaucoup plus fidèle à l'original que la version polie et rimée de Valeri Brioussov. « On ne peut pas singer le forgeron, il faut totalement s'identifier à lui – lui […] *dont l'espoir ne dévie vers les doutes ni les affres – jamais* [NdT : en français dans le texte]. »

Comme pour mieux souligner son argument, Ossinski change brusquement de ton et ajoute : « Dites-moi, A. M., est-ce que ce forgeron – *énorme et gourd* [NdT : *Ibid*.] – vous rappellerait quelqu'un par hasard[102] ? »

*

* *

Mais le plus grand, le plus formidable, le plus sauvage et le plus bruyant des forgerons de Russie était le poète Vladimir Maïakovski. En janvier 1914, « beau garçon de vingt-deux ans », il se rendit à Odessa dans le cadre d'une exposition futuriste itinérante où l'accompagnaient aussi David Bourliouk et Vassili Kamenski. « Tous trois, rapporte un journal de l'époque, portaient des chapeaux hauts de forme, des blouses jaunes et des

paletots ornés de radis au revers. » Alors qu'ils se promenaient sur le quai le premier soir de leur visite, Kamenski remarqua « une fille absolument extraordinaire : grande, bien faite, avec de magnifiques yeux brillants – bref, une vraie beauté ». Il la signala à Maïakovski, qui « se retourna, l'observa lentement de haut en bas, et sembla soudain pris d'une intense agitation. "Écoutez, vous deux vous restez ici, ou bien vous faites ce que vous voulez, dit-il. Je vous retrouverai à l'hôtel dans… disons, dans un certain temps"[103] ».

La jeune fille s'appelait Maria Denissova, mais Maïakovski la baptisa « La Joconde ». Elle avait vingt ans. Originaire de Kharkov, elle avait déménagé à Odessa pour ses études secondaires, qu'elle avait finalement abandonnées pour s'inscrire à un cours de sculpture dans un studio artistique[104].

Le lendemain, les trois futuristes étaient invités à dîner au domicile de sa sœur aînée. Selon Kamenski,

> le dîner chez La Joconde se transforma en véritable triomphe de la poésie. Nous avons passé la plupart du temps à réciter des poèmes et tenir des propos très festifs, très singuliers. Volodia était inspiré. […] Il a beaucoup parlé, de façon très fine et spirituelle. […] Je n'oublierai jamais la façon dont il a lu ses poèmes ce soir-là.
> Lorsque nous sommes rentrés à l'hôtel, il nous a fallu un bon moment pour digérer l'énorme impression que Maria nous avait faite.
> Bourliouk se taisait, mais observait d'un air entendu Volodia, qui ne cessait d'arpenter nerveusement la pièce, ne sachant que faire ni comment affronter cette soudaine éruption amoureuse. […] Sans élever la voix, il ne cessait de s'interroger :
>
> « Que dois-je faire ? Que puis-je faire ? Dois-je lui écrire une lettre ? Mais est-ce que ça n'aurait pas l'air idiot ? "Je vous aime. Que puis-je dire de plus ?" »[105].

Vladimir Maïakovski

Maria Denissova

Il finit par écrire une lettre – qui ne ressemblait guère à celle de Tatiana à Onéguine dans le roman de Pouchkine (« Je vous écris, quoi d'autre à dire ? »), mais qui n'en était pas moins une lettre d'amour. Il l'intitula d'abord « Le treizième apôtre », puis, face à l'objection des censeurs, « Le nuage en pantalon ». Son destinataire était Dieu, parmi beaucoup d'autres, et son thème était la fin de l'amour – et de tout le reste.

Le dernier jour de la visite du petit groupe futuriste à Odessa, Maria dit à Maïakovski de l'attendre dans sa chambre d'hôtel à 4 heures de l'après-midi. Deux jours plus tard, dans le train entre Nikolaïev et Kichinev, Maïakovski commença à réciter[106] :

Vous pensez : c'est du délire, la malaria ?
Ça se passa
à Odessa.
« Je viendrai à quatre heures », avait dit Maria.
Huit,
neuf,
dix heures.

Minuit passé, et au terme d'une quantité de strophes angoissées, elle est finalement venue :

Tu es entrée
sèche comme un « tenez ! »,
tourmentant tes gants de chamois.
Tu as dit :
« Vous savez…

Je me marie. »

Eh bien quoi, mariez-vous !
C’est tout.
Je me contiens.
Voyez – quel calme !
Comme le pouls
d’un défunt.
Vous souvenez-vous ?
Vous disiez :
« Jack London,
argent,
amour,
passion »
Mais moi je voyais
que vous étiez la Joconde
que je devais voler !

Et on l’a volée.

Sa vengeance serait terrible. « Souvenez-vous ! Pompéi a péri quand le Vésuve fut las des railleries. » Or, bien entendu, Pompéi était condamnée de toute façon. Tout comme Sverdlov et Ossinski, Maïakovski savait depuis toujours qu’il y aurait des tremblements de terre et des famines, que le frère livrerait son frère à la mort, que les enfants se dresseraient contre leurs parents et les feraient mourir, que le soleil s’obscurcirait, que la lune ne donnerait plus sa lumière, que les étoiles se mettraient à tomber du ciel et que les puissances qui sont dans les cieux seraient ébranlées. Tout comme Sverdlov et Ossinski, Maïakovski faisait le lien entre un amour condamné et un monde condamné. Les amours impossibles évoquaient avant tout les vies impossibles. Les jours de détresse étaient le signe de l’élection du prophète et de la fin violente du monde :

Moi, dont les tribus d’aujourd’hui se gaussent,
ainsi que d’une longue
anecdote un peu grosse,
je vois le temps que personne ne voit,

à travers monts frayant sa voie.
Là où la courte vue des hommes cesse,
ceignant le front des hordes affamées
de couronnes d’épines révolutionnaires,
s’avance l’année seize.

Mais je suis parmi vous son Précurseur,
je suis là où se trouve la douleur :
à chaque larme qui s’enfuit
sur ma croix je me crucifie.
On ne peut plus déjà rien pardonner.
J’ai fait brûler les cœurs où poussait le gracile.
C’est plus difficile que de donner
l’assaut à mille milliers de Bastilles.

Et lorsque
annonçant par la révolte
son arrivée,
vous sortirez vers le sauveur –
j’arracherai
mon cœur,
le foulerai
pour bien l’étendre –
et vous le donnerai en sanglant étendard.

Mais non, c’est lui, le « porte-croix outragé », qui est le Sauveur. Sa Maria est Marie, la Mère de Dieu, et il est « peut-être […] le plus beau de tous [s]es fils ».

Dans le ciel, il demande à Dieu son Père de construire un manège sur l’arbre de la connaissance du bien et du mal et lui propose d’y inviter les plus charmantes Ève des bas-fonds de la ville :

Tu ne veux pas ?
Tu secoues ta tignasse ficelle ?
Tu fronces un sourcil poivre et sel ?
Tu te dis

celui-ci
derrière toi, avec des ailes,
sait-il ce que c'est que l'amour ?
[…]

Tout-Puissant, tu nous as donné deux bras
et tu nous fis
à chacun un visage.
Pourquoi n'imaginas-tu pas
que l'on pût sans tourments
embrasser, embrasser, embrasser ?

Moi je pensais que tu étais un dieu omnipotent,
mais tu n'es, ignorant, qu'un dieu de rien du tout.
Vois je me penche,
de ma tige de botte
je tire mon couteau.
Coquins d'anges !
Serrez-vous au paradis !
Rentrez vos têtes dans vos épaules !
Toi, imbibé d'encens, je te pourfends
d'ici jusqu'aux pôles[107].

Le Ciel, vaste plaisanterie, sera démasqué, mais, comme dans l'Apocalypse de Jean, le dernier et décisif carnage aura lieu sur la Terre. Les affamés émergeront du marécage et les repus – « cette gloutonnerie baveuse et gloussante qui se pourlèche les babines », comme Voronski décrivait les bouchers des étals de viande du marché – seront suspendus aux crochets en lieu et place des carcasses sanglantes. Le vol de la Joconde sera vengé :

Venez, crève-la-faim,
bêtes de somme,
qu'on assomme,
aigris dans votre fosse à puces !

En avant !

Les lundis et les mardis, de sang
nous les colorerons en jours de liesse !
Que sous nos coups la terre ait garde d’oublier
ceux qu’elle voulait banaliser !
La terre
est rondouillette comme une maîtresse
pour qui Rothschild eut des tendresses !

Que claquent les drapeaux, dans la fièvre du feu
ainsi qu’en toute honnête fête. – Hissez,
réverbères-gibets, aussi haut qu’il se peut,
les bedaines ensanglantées des épiciers.
Ça crachait des injures,
Ça suppliait à genoux,
Ça égorgeait,
Ça vous cherchait pour à l’aise
vous sucer le sang sous l’aile

Dans le ciel rouge comme la *Marseillaise*
tressaillait et crevait le coucher du soleil[108].

3. LA FOI

La question la plus évidente qui se pose à propos de la foi lumineuse de Sverdlov, d'Ossinski et de Maïakovski, c'est de savoir s'il s'agit d'une religion. La réponse la plus sensée à cette question, c'est que cela n'a aucune d'importance.

Il existe deux manières principales de définir la religion : par sa substance (ce qu'elle est) ou par sa fonction (ce qu'elle fait). Dans le premier cas, selon la version volontairement conventionnelle qu'en donne Steve Bruce, la religion « consiste en un ensemble de croyances, d'actions et d'institutions qui présupposent l'existence d'entités surnaturelles ayant le pouvoir d'agir, ou bien de puissances impersonnelles, ou encore de processus investis d'une visée morale. Une telle formulation semble pouvoir englober ce que les gens ordinaires veulent dire lorsqu'ils parlent de religion ». Reste alors à savoir si le grand récit dramatique marxiste sur la déchéance et la rédemption universelle (prédestinée, indépendante de la volonté humaine et épistémologiquement non falsifiable) est un processus impersonnel investi d'une visée morale et si le communisme en tant que fin de l'existence humaine sous sa forme reconnaissable (où tous les conflits sont résolus, tous les besoins satisfaits et toutes les missions historiques accomplies) a un caractère « surnaturel ». La réponse habituelle est « non » : parce que la prophétie marxiste est censée être rationnelle et intramondaine ; parce que le « surnaturel » est généralement défini en opposition à la raison ; parce que les « gens ordinaires » ne perçoivent pas le marxisme comme une religion ; et parce que la fonction même de la définition conventionnelle de la religion est d'en exclure le marxisme, ainsi que toute autre croyance présupposant la non-existence d'entités surnaturelles (qui défieraient la science)[1].

Le problème, c'est que cette définition exclut aussi beaucoup de croyances que les gens ordinaires et les chercheurs professionnels décrivent communément comme des « religions ». Comme Durkheim l'affirme dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, tout au long de l'histoire humaine la plupart des êtres humains n'ont eu aucun moyen de distinguer entre le « naturel » et le « surnaturel », pas plus que de remettre en question la légitimité des mœurs de leurs ancêtres ; et ils

n’avaient aucune objection à partager leur univers avec toute une série de dieux, d’esprits et d’ancêtres plus ou moins défunts et pas tous humains. Ces croyances peuvent sembler absurdes dans un monde ayant une tout autre conception de ce qui vaut comme « ordinaire », mais en réalité elles n’ont que faire de la différence entre le surnaturel et ce qui ne l’est pas. Dans les sociétés chrétiennes et postchrétiennes, on met sous cette rubrique de « croyances » les « religions païennes », les « religions primitives », les « religions traditionnelles », les « religions primordiales » ou simplement toutes sortes d’aberrations. Si l’on adopte les définitions centrées sur le surnaturel, de telles croyances seront perçues soit comme uniformément religieuses, soit au contraire comme n’ayant rien à voir avec la religion[2].

Une solution serait de suivre Auguste Comte et Karl Marx en associant la religion aux croyances et aux pratiques qui paraissent absurdes du point de vue de la science moderne. Ce qui importe alors n’est plus ce que les « gens » croient, mais ce que nous croyons qu’ils croient. S’ils croient en des réalités que nous (en tant qu’observateurs rationnels) savons être absurdes, alors ils croient au surnaturel, qu’ils le sachent ou non. Le problème avec cette solution, c’est qu’elle offense notre sentiment de civilité – et peut-être même le droit des gens – tout en étant incapable de répondre à la question de savoir si le communisme appartient à la même catégorie. Si l’« animisme » est une religion que les animistes en soient conscients ou non, alors la conception marxiste de l’avènement du communisme en tant que prédiction scientifique (et non en tant que prophétie surnaturelle) ne changera rien au fait que des observateurs rationnels pourront juger ou non qu’il en est effectivement ainsi. Le problème, avec les observateurs rationnels, c’est qu’ils semblent incapables de se mettre d’accord entre eux et, si l’on en croit nombre de leurs détracteurs, qu’ils ne sont peut-être même pas si rationnels que ça (sans quoi ils n’utiliseraient pas des paralogismes comme l’idée de « religion laïque » et n’oublieraient pas que la « religion », au sens où ils l’entendent, est l’enfant bâtard de la Réforme protestante et des Lumières européennes). Certaines « religions mondiales » récemment découvertes doivent leur nom à leur fondateur prophétique (bouddhisme, christianisme) ; d’autres aux peuples dont elles incarnent les croyances (l’hindouisme, la religion tchouktche) ; d’autres encore reprennent des termes vernaculaires comme l’islam (qui veut dire « soumission »), le sikhisme (qui vient du mot « disciple »), le jaïnisme (dérivé d’un terme

signifiant « conquérant ») ou le taoïsme (adeptes de la « Voie »). La plupart des autres sont généralement regroupées par région. Certaines régions (y compris la Chine pour une grande partie de son histoire et une bonne partie de l'Europe à l'ère « laïque ») sont décrites alternativement comme religieuses ou irréligieuses en fonction de ce que leurs classificateurs entendent par le terme « surnaturel »[3].

Si l'on essaie d'élargir la définition (et d'accueillir le bouddhisme Theravada, par exemple) en remplaçant « surnaturel » par « transcendantal », « supra-empirique » ou « extra-mondain », on se heurte aux mêmes apories, même si l'inclusion du marxisme – soit précisément ce que les défenseurs de la définition « substantive » voulaient éviter – devient alors plus plausible. Car qu'y a-t-il de plus ou moins empirique ou de plus ou moins transcendantal dans des idées comme l'humanisme, le nationalisme hindou, la « destinée manifeste » des États-Unis d'Amérique et le royaume de la liberté des marxistes ?

Durkheim propose une autre approche. D'après sa définition, la « religion » est « un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées ». Les choses sacrées sont celles que « le profane ne doit pas, ne peut pas impunément toucher ». La fonction du sacré est d'unir les humains au sein de communautés morales. La religion est un miroir dans lequel les sociétés humaines se reflètent et s'admirent.

Dans une série de versions ultérieures de ce fonctionnalisme, la religion est décrite comme un processus par lequel les êtres humains créent un sentiment de leur identité et un « univers de significations "objectives" et morales » ; un « ensemble de formes et d'actions symboliques qui renvoient l'homme aux conditions ultimes de son existence » ; ou encore, dans la définition souvent citée de Clifford Geertz, « un système de symboles qui agit de manière à susciter chez les hommes des motivations et des dispositions puissantes, profondes et durables, en formulant des conceptions d'ordre général sur l'existence et en donnant à ces conceptions une telle apparence de réalité que ces motivations et ces dispositions semblent ne s'appuyer que sur du réel ». Quelle que soit l'interprétation qu'on fait de termes comme « sacré », « ultime » ou « général » (Mircea Eliade décrit le sacré comme un « point fixe » ou une « réalité absolue » par rapport à la « relativité sans fin des expériences purement subjectives »), il semble impossible d'éviter de conclure que toute société est par définition religieuse, que toute idéologie globale (y compris celle des partisans de la laïcité) crée et reflète une communauté morale, et que la

foi lumineuse d'Ossinski lui fournit un point fixe au milieu du marécage des expériences subjectives et le renvoie aux conditions ultimes de son existence[4].

En somme, la plupart des gens qui parlent de religion ne savent pas de quoi ils parlent, tandis que les gens qui prétendent le savoir se partagent entre ceux qui y incluent le marxisme parce qu'ils estiment qu'ils n'ont pas le choix de faire autrement et ceux qui l'en excluent selon des critères qu'ils ont du mal à définir. Des termes de compromis tels que « quasi-religion » n'ont strictement aucun sens (une communauté morale reste une communauté morale, que son point de référence sacré soit le Coran ou la Constitution des États-Unis) dans le cadre du paradigme fonctionnaliste, et soulèvent en revanche des questions gênantes pour ceux qui défendent le critère du « surnaturel » (pourquoi le taoïsme et pas le maoïsme ?). Par extension, les États qui se sont « séparés de l'Église » n'ont aucune idée de ce dont ils se sont séparés. Le premier amendement de la Constitution des États-Unis ne parvient pas à définir son sujet et se contredit lui-même en créant un statut constitutionnel spécial pour la « religion » alors qu'il prohibe par ailleurs le fait de légiférer sur la religion. En 1984, Phillip E. Johnson, professeur de droit de l'université de Californie à Berkeley, examina la question sous toutes les coutures et en conclut qu'« il n'existe aucune définition de la religion à des fins constitutionnelles, et aucune définition satisfaisante n'est susceptible d'être conçue ». Trois ans plus tard, il lut *L'Horloger aveugle* de Richard Dawkins, eut une révélation et fonda le mouvement néocréationniste qui défend l'idée d'un « dessein intelligent » (« *Intelligent Design* »)[5].

*

* *

L'une des raisons pour lesquelles il est si difficile de s'entendre sur une définition, c'est la volonté d'appliquer le même nom à deux systèmes de croyances très différents : le premier n'est pas conscient qu'il est un système de croyances, le second en est conscient et tient particulièrement à cette conscience. Au cours du premier millénaire avant l'ère chrétienne, une bonne partie des milieux urbains d'Eurasie se sont retrouvés en proie à une épidémie de doute et de réflexivité. Zoroastre en Iran, Bouddha, le jaïnisme et les Upanishads en Inde, Confucius, le taoïsme et les « Cent Écoles » en Chine, la tragédie et la philosophie classiques en Grèce, l'ère

des Prophètes en Israël antique, autant d'incarnations de ce que Karl Jaspers a baptisé l'« âge axial » – l'âge « de la prise de recul et du regard qui se porte vers l'au-delà ». Tous ces mouvements n'étaient pas nécessairement portés sur le « surnaturel » au sens strict du terme, mais tous postulaient une « réalité absolue » radicalement distincte du monde habité par les humains, leurs dieux et leurs ancêtres. Une bonne partie du sacré y était transférée sur un autre plan et dans une autre temporalité, ne se laissant plus approcher que de façon intermittente ; il y avait désormais un abîme entre les humains et leur vraie nature (telle qu'elle s'exprimait à travers des concepts ou des commandements), faisant ainsi de l'« aliénation » la loi universelle de l'existence (ce qui amena nombre de gens à croire qu'il en avait toujours été ainsi). Autrement dit, pour ces nouvelles croyances, de façon explicite ou implicite, les humains vivaient de manière inadéquate et, dans un sens, la vie humaine était au fond une erreur, voire un crime[6].

Depuis lors, ces « civilisations axiales » et leurs nombreuses descendantes (y compris la chrétienté, émanation du judaïsme prophétique, et son proche parent, l'islam) ont été essentiellement préoccupées par une mission de restauration, de réforme et de « rédemption » qui permettrait aux êtres humains d'échapper à une existence dont il venait d'être révélé qu'elle était erronée ou dénuée de sens. D'où l'émergence d'une « raison » indépendante de toute assignation sociale, la perception du caractère contingent – et, par conséquent, réformable – de l'ordre politique, l'émergence de communautés morales sans fondement ethnique ou politique, l'unification et la codification du sacré à travers des compilations écrites de solutions originales, l'essor d'élites spécialisées dans l'interprétation de l'Écriture et ayant le monopole de l'accès au salut et, pour finir, la possibilité de l'essor de contre-élites proposant des interprétations alternatives ou des solutions entièrement nouvelles. Différentes traditions proposent des répertoires conceptuels distincts et diverses façons de « s'échapper », mais toutes offrent des recettes plus ou moins cohérentes et autosuffisantes pour « prendre du recul et regarder vers l'au-delà »[7].

Si l'on estime avoir perdu la « voie », alors il doit être possible de la retrouver. Il existe un récit des origines pour toutes les sociétés et les mondes qu'elles habitent, mais c'est seulement à partir du moment où la vie humaine passe pour un problème que la fin du monde devient une forme de solution, et donc un sujet d'extrême préoccupation. Dans la

Grèce antique, ces solutions avaient tendance à être de nature politique, métaphysique, provisoire et non intégrée. En Asie du Sud, l'accent sur la réincarnation et l'« échappée » individuelles laissait dans le flou la question d'une solution collective (ou peut-être était-ce l'inaccessibilité d'une solution collective qui contribuait à concentrer les esprits sur une solution individuelle). En Asie de l'Est et du Sud-Est, le réformisme confucéen et le rejet du monde bouddhiste et taoïste ont fusionné pour engendrer une tradition ouverte aux deux tendances à la fois (parfois sous la forme d'une réforme immédiate du monde passant par un rejet violent de ce monde). Mais, même lorsqu'ils imaginaient un retour final à la plénitude et s'interrogeaient quant aux conséquences des choix humains sur le déroulement du drame cosmique, la plupart des héritiers du paradigme axial continuaient de croire en un cycle éternel de corruption et de renaissance. Toutes les solutions finales étaient temporaires. Pour que le soleil se lève, que le printemps revienne, que la proie se soumette au chasseur et que la terre porte ses fruits, le héros devait constamment tuer de nouveau le serpent et les humains devaient continuer à accumuler erreurs et sacrifices. Combattre le chaos et ses nombreux agents exigeait un effort quotidien, et la vie la plus humble pouvait elle aussi avoir un sens. Tout était censé durer pour toujours[8].

Jusqu'au jour où cela cessa d'être le cas. Au tournant du premier millénaire avant notre ère, Zoroastre fit l'histoire – au sens propre comme au figuré – en prophétisant une fin absolue du monde, une bataille finale entre les forces de la lumière et celles de l'obscurité et un jugement dernier de tous les êtres humains ayant vécu sur Terre. Ce qui s'ensuivrait alors serait une perfection pérenne et intégrale : plus de faim, plus de soif, plus de conflits, plus de naissances et plus de morts. Le héros affronterait une dernière fois le serpent, le chaos serait définitivement mis en déroute et seul demeurerait le bien – pour l'éternité. Cela signifiait entre autres choses que le temps était devenu linéaire et irréversible (et donc, en un sens, proprement historique). Cela signifiait aussi que le coût des choix moraux individuels devenait presque incalculable : tout le monde n'était pas voué à avoir accès à l'éternité, et personne ne bénéficiait d'une seconde chance[9].

*

* *

Peut-être influencés par Zoroastre, les Israélites de l'Antiquité en vinrent eux aussi à penser le temps comme une intrigue cosmique linéaire. On peut considérer l'Exode comme un récit de migration classique justifiant la légitimité des revendications territoriales d'un groupe spécifique. Ce qui est généralement décrit dans ce type de récit (qui ne fait que reprendre le thème de la quête du héros primordial de retour de l'enfer), c'est une pérégrination périlleuse dans laquelle le groupe quitte une patrie provisoire et mauvaise pour rejoindre la vraie patrie définitive signalée par les dieux et découverte par le chef-fondateur consacré. Mais l'Exode fait beaucoup plus que cela en offrant le récit d'une libération finale à l'égard de la politique et une réponse définitive à l'exigence de « prendre du recul et regarder au-delà ». Ayant échappé à Pharaon, les Israélites n'ont pas instauré un nouvel État : ils ont créé un État virtuel. Au lieu d'un roi de ce monde, ils ont créé un monarque extra-mondain aussi puissant que leur imagination le leur permettait. Ils ont comblé l'abîme « axial » entre le réel et l'idéal en se soumettant à un unique souverain au pouvoir illimité. Ils ne se sont pas contentés de l'hériter de leurs ancêtres : ils se sont soumis à son autorité sur la base d'un contrat volontaire. Ils ne lui vouaient pas un culte par le biais d'un système social qui incarnait sa volonté : ils le vénéraient directement, en tant qu'individus (les Dix Commandements sont formulés à la deuxième personne du singulier) et en tant que communauté d'élus. Après Moïse, la représentation politique et spirituelle – et, en réalité, toute médiation entre les Hébreux et leur véritable souverain – devenait une réalité problématique ou optionnelle. Israël était désormais « un royaume de prêtres et une nation sainte ». L'obéissance à la loi devenait une question de dévotion personnelle et de discipline intérieure. Le Père céleste devait être aimé, et pas seulement servi, et il pouvait tout voir et tout entendre.

> Car cette Loi que je te prescris aujourd'hui n'est pas au-delà de tes moyens ni hors de ton atteinte. Elle n'est pas dans les cieux, qu'il te faille dire : « Qui montera pour nous aux cieux nous la chercher, que nous l'entendions pour la mettre en pratique ? » Elle n'est pas au-delà des mers, qu'il te faille dire : « Qui ira pour nous au-delà des mers nous la chercher, que nous l'entendions pour la mettre en pratique ? » Car la Parole est tout près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique[10].

La clé de cette relation de face-à-face individuel avec l'absolu, c'est que ce dernier devait être le seul et unique absolu (donc le seul vrai). « Tu ne te prosterneras pas devant un autre dieu, car Yahvé a pour nom Jaloux : c'est un Dieu jaloux. » Échappant à une forme de souveraineté transitoire, fortuite et largement tolérante à l'égard des veaux d'or et des cultes locaux, les Israélites se soumirent à une souveraineté éternelle, autosuffisante et totalement incontournable. Fuyant une tyrannie dont l'arbitraire était contingent, ils acceptèrent une tyrannie arbitraire par principe – et donc, pouvait-on espérer, juste. Lorsque Job insistait sur son innocence, il mettait en doute la bonté de Dieu. Lorsque les trois amis de Job défendaient la bonté de Dieu, ils mettaient en doute l'innocence de Job (le châtiment étant forcément, selon leur raisonnement, la preuve du péché). Mais Job aussi bien que ses amis avaient tort, comme Dieu l'expliqua lui-même. Le Tout-Puissant était tout simplement trop puissant, beaucoup trop puissant et trop occupé par des questions de vie et de mort pour devoir se justifier envers quiconque. Il agissait à sa guise pour des raisons que lui seul était capable de comprendre. Job devait se repentir « sur la poussière et sur la cendre » et faire ce qu'on lui ordonnait de faire. Il n'avait aucune autonomie morale. Le prix de la liberté politique, c'était l'esclavage moral absolu[11].

Être l'esclave moral absolu de la source de toute morale, c'est peut-être la même chose qu'être libre (même si le fait que Job possède un sens moral autonome semble suggérer le contraire) ; mais, quand bien même ce ne serait pas le cas, le dieu des Hébreux était suffisamment distant et inconséquent pour permettre une certaine marge d'incertitude. Contrairement à ce qui se passe avec les monarques terrestres et les divinités spécialisées, on ne peut pas tricher avec un despote transcendant et tout-puissant (« Pas de ténèbres ou d'ombre épaisse où puissent se cacher les malfaiteurs ») ; en revanche, il peut à l'occasion être d'humeur magnanime, ou avoir autre chose à faire ailleurs (son emploi du temps est après tout beaucoup plus chargé). Et, bien entendu, le dieu d'Israël donnait à Job et à ses amis nombre de raisons d'estimer que le pacte qui les unissait à lui entrait bien dans les limites de l'entendement humain et qu'il leur suffisait de suivre quelques règles simples. « Car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants pour ceux qui me haïssent, mais qui fais grâce à des milliers, pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements[12]. »

Quoi qu'il en soit du sort du sujet individuel, le destin collectif du Peuple élu était clair. La logique du Livre de Job ne s'appliquait pas aux Israélites en tant que groupe – ou, plutôt, la logique du Livre de Job semblait suggérer que l'esclavage moral individuel était un juste prix à payer pour la garantie de la rédemption collective. Certains membres de la tribu seraient passés au fil de l'épée, dévorés par des animaux sauvages ou achevés par la maladie (pour avoir enfreint la loi, ou bien tout simplement sans raison), mais la tribu en tant que telle triompherait dans tous les cas. Ses multiples « rébellions » et ses nombreux « crimes » pourraient certes retarder la délivrance finale, mais ils ne pouvaient rien faire pour l'empêcher. L'élection initiale et le destin final étaient au-delà de toute morale et de toute compréhension : « C'est toi que Yahvé ton Dieu a choisi pour son peuple à Lui, parmi toutes les nations qui sont sur la Terre », un point c'est tout. Ou, plutôt, c'est le début de tout. Et la fin, c'est le retour du Peuple élu vers la Terre promise, où « ils n'auront plus faim ni soif, ils ne souffriront pas du vent brûlant ni du soleil ». Tout le reste, c'était les péripéties de l'histoire[13].

De toute évidence, la caractéristique la plus remarquable du dieu des Hébreux, c'est qu'il était le premier souverain transcendant à abolir avec succès toutes les allégeances coutumières et à se proclamer monarque absolu. Mais cela ne lui suffisait pas. Après avoir interdit tous les cultes rivaux et exterminé leurs adhérents au sein de la maison d'Israël, il nia aussi l'existence de tous les dieux étrangers. Il n'était plus seulement le dieu unique des Israélites, il était le dieu unique tout court. Quelques vestiges du relativisme tribal traditionnel persistèrent pendant un certain temps (prends « tout ce que Kemosh, ton dieu, a mis en ta possession », nous prendrons pour nous « tout ce que Yahvé, notre Dieu, a enlevé à ses possesseurs » à notre intention), mais la tendance générale était assez claire : « Je suis Yahvé, il n'y en a pas d'autre, moi excepté, il n'y a pas de Dieu. Je te ceins sans que tu me connaisses, afin que l'on sache du levant au couchant qu'il n'y a personne sauf moi : je suis Yahvé, il n'y en a pas d'autre[14]. »

Certains dieux tribaux sont des créateurs universels ; le dieu des Hébreux fut le premier autocrate universel. Une petite tribu conquise à plusieurs reprises par ses puissants voisins se vengea ainsi en conquérant le monde sur le plan conceptuel. Plutôt que de reconnaître la supériorité manifeste des autorités spirituelles de leurs maîtres, de changer d'obédience et de rejoindre la multitude des autres ethnies opportunistes,

les Israélites ont étendu *ad infinitum* les pouvoirs et la juridiction de leur propre patron divin. Les moindres péripéties de l'histoire de l'humanité faisaient désormais partie d'une conception universelle centrée sur le drame de leur errance et de leur délivrance finale. Tous les êtres humains, y compris les souverains des grands empires, n'étaient que des pions dans la main du pharaon céleste d'Israël. L'histoire en tant que processus temporel signifiant était le résultat des choix moraux collectifs des Israélites. C'était l'existence humaine, passée et présente, qui expliquait le report indéfini du Jour du Seigneur[15].

Il n'y avait plus rien de très mystérieux ou d'impénétrable dans toute cette affaire. La fin était prédéterminée, les Israélites continuaient à faire de mauvais choix, et le Seigneur continuait à leur faire porter la responsabilité de son propre refus constant – ou de son incapacité – de tenir sa promesse. Le premier autocrate céleste de l'histoire était aussi, en vertu d'un problème chronique de théodicée, un personnage dostoïevskien : le premier Homme du Sous-Sol (ou le premier Adolescent). Constamment abusé par ses subordonnés spirituels, il ne cessait de se vanter de ses exploits, en promettait de plus étonnants encore, nourrissait ses nombreuses rancunes, professait une feinte humilité, savourait sa capacité à prodiguer la souffrance et à contrecarrer toutes les attentes et fantasmait de façon obsessionnelle sur une humiliation publique spectaculaire des puissants, des arrogants et des gens du beau monde. D'après Isaïe, entre autres, il n'allait pas se contenter de guider son peuple jusqu'à la terre qui lui revenait et de l'aider à vaincre tous les Hittites, les Guirgasiens, les Amorites, les Cananéens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens qui y vivaient. « Car c'est une colère de Yahvé contre toutes les nations, une fureur contre toute leur armée. Il les a vouées à l'anathème, livrées au carnage. Leurs victimes sont jetées dehors, la puanteur de leurs cadavres se répand, les montagnes ruissellent de sang[16]. »

> Quant à ceux qui survivront au massacre (explique le Souverain Seigneur à son peuple),
> Face contre terre, ils se prosterneront devant toi, ils lécheront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que je suis Yahvé, ceux qui espèrent en moi ne seront pas déçus. […]
> À tes oppresseurs je ferai manger leur propre chair, comme de vin nouveau ils s'enivreront de leur sang. Et toute chair saura que moi,

> Yahvé, je suis ton sauveur, que ton rédempteur, c'est le Puissant de Jacob.

Tous ceux qui avaient eu un jour le malheur d'offenser les Israélites et leur puissant rédempteur seraient punis comme ils le méritaient et devraient ravaler leurs paroles. « Et les Sébaïtes, ces gens de haute taille, passeront chez toi et t'appartiendront. Ils marcheront derrière toi, ils iront chargés de chaînes, ils se prosterneront devant toi, ils te prieront : "Il n'y a de Dieu que chez toi ! Il n'y en a pas d'autre, pas d'autre dieu." » Et, au cas où cela ne suffirait pas à les convaincre, Gog, de la terre de Magog, tomberait dans le piège tendu par le Seigneur en attaquant le Peuple élu une dernière fois.

> J'appellerai contre lui toute sorte d'épée, oracle du Seigneur Yahvé, et ils tourneront l'épée l'un contre l'autre. Je le châtierai par la peste et par le sang, je ferai tomber la pluie torrentielle, des grêlons, du feu et du soufre sur lui, sur ses troupes et sur les peuples nombreux qui sont avec lui. Je manifesterai ma grandeur et ma sainteté, je me ferai connaître aux yeux des nations nombreuses, et ils sauront que je suis Yahvé[17].

Quant à l'heureux dénouement, il était soumis à la même inflation rhétorique que la rétribution violente. La promesse d'un retour sans avanies à la patrie et d'une existence paisible sur la terre où coulaient le lait et de miel se transforma en prophétie prédiquant « des cieux nouveaux et une terre nouvelle ».

> Alors se dessilleront les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds s'ouvriront. Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la langue du muet criera sa joie. Parce que auront jailli les eaux dans le désert et les torrents dans la steppe.
> La terre brûlée deviendra un marécage, et le pays de la soif, des eaux jaillissantes ; dans les repaires où gîtaient les chacals on verra des enclos de roseaux et de papyrus.
> Il y aura là une chaussée et un chemin, on l'appellera la voie sacrée ; l'impur n'y passera pas ; c'est Lui qui pour eux ira par ce chemin, et les insensés ne s'y égareront pas.
> Il n'y aura pas de lion et la plus féroce des bêtes n'y montera pas, on ne l'y rencontrera pas, mais les rachetés y marcheront.

> Ceux qu'a libérés Yahvé reviendront, ils arriveront à Sion criant de joie, portant avec eux une joie éternelle. La joie et l'allégresse les accompagneront, la douleur et les plaintes cesseront.

C'est peu dire que la douleur et les plaintes cesseront – elles cesseront à jamais. Quant aux bêtes féroces, elles ne se contenteront pas de s'éclipser discrètement – elles aussi seront envahies par la joie et l'allégresse et commenceront à se nourrir de lait et de miel : « Le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau. Le veau, le lionceau et la bête grasse iront ensemble, conduits par un petit garçon[18]. »

Mais, en attendant, le sort terrestre des Israélites ne s'améliorait guère. La fin de l'exil à Babylone et le retour des rachetés furent suivis d'une série d'agressions par divers avatars plus ou moins redoutables de Gog. Plus les crimes commis contre Sion étaient terribles, plus s'éloignait la perspective qu'Israël « ne [serait] plus un butin pour les nations », plus la vision d'une rétribution finale se faisait urgente et prenait une tonalité cosmique. Les trois siècles marqués par la naissance d'une « ère nouvelle » et délimités par les guerres des Maccabées des années 160 av. J.-C. et la révolte de Bar Kokhba des années 130 apr. J.-C. se caractérisent par une floraison spectaculaire de l'eschatologie apocalyptique juive (des « révélations » sur la Fin des Temps). Toutes ces révélations, en commençant par le Livre de Daniel, racontent la même histoire : le sort des justes est pire que jamais ; l'histoire de leur oppression en arrive à son étape suprême et finale ; la chute de l'empire régnant et de sa corruption est proche ; la période de troubles qui s'ensuivra se caractérisera par une anarchie générale, des guerres fratricides et des catastrophes naturelles ; Dieu finira par intervenir, directement ou par le biais d'un émissaire spécifique ; son armée vaincra les forces unies du mal ; et les justes auront droit au bonheur éternel. « Et le royaume et l'empire et les grandeurs des royaumes sous tous les cieux seront donnés au peuple des saints du Très-Haut. Son empire est un empire éternel et tous les empires le serviront et lui obéiront[19]. »

Il y avait différentes façons de se préparer à l'inéluctable. Les membres de la secte de Qumran se retirèrent sur les rives de la mer Morte, renoncèrent à la propriété privée et au mariage, condamnèrent aussi bien les Juifs trop conciliants que les envahisseurs romains et s'efforcèrent de pratiquer une pureté rituelle absolue en prévision de l'imminence du grand carnage. D'autres, souvent baptisés collectivement du nom de « zélotes »,

prirent les armes en partant de l'hypothèse que, comme l'expliquait Flavius Josèphe, « la divinité collaborerait de préférence à la réussite de leurs projets si, épris de grandes choses, ils n'épargnaient aucune peine pour les réaliser ».

La Palestine juive du premier siècle grouillait d'enseignants, de prédicateurs, de prophètes, de guérisseurs, d'exorcistes, de messies et de thaumaturges inspirés par l'attente de la Fin imminente. « Un magicien nommé Theudas, écrit Flavius Josèphe, persuada une grande foule de gens de le suivre en emportant leurs biens jusqu'au Jourdain ; il prétendait être prophète et pouvoir, à son commandement, diviser les eaux du fleuve pour assurer à tous un passage facile. Ce disant, il séduisit beaucoup de gens. » Apparut un « charlatan » venu d'Égypte « qui s'attribuait l'autorité d'un prophète et qui sut rassembler autour de lui trente mille dupes. Il les amena au désert, par un circuit, jusqu'à la montagne dite des Oliviers ». Enfin, « il se forma encore une autre troupe de scélérats […] qui ne cherchaient que changements et révolutions sous le masque de l'inspiration divine, poussaient la multitude à un délire furieux et l'entraînaient au désert, où Dieu, disaient-ils, devait leur montrer les signes de la liberté prochaine[20] ».

D'après l'évangéliste Marc, un prédicateur nommé Jean, qui « était vêtu d'une peau de chameau et mangeait des sauterelles et du miel sauvage », prêchait « un baptême de repentir pour la rémission des péchés ». Et aux dires de Celse, auteur grec du IIe siècle,

> beaucoup, sans aucune mission, avec une impudence inouïe, dans les temples ou hors des temples, au sein des villes comme au milieu des armées, attroupent la multitude, et se livrent à des gestes et à des mouvements qui semblent être l'effet de l'inspiration. Ils ont tous à leur bouche : « Je suis Dieu, je suis le fils de Dieu, ou le Saint-Esprit, venu pour préserver le monde de la ruine prochaine. Et vous, ô hommes ! vous périrez pour vos crimes. Je veux vous sauver. Vous me verrez revenir avec une grande puissance. Heureux qui croit en moi ! Je précipiterai tous les autres dans un feu éternel, avec leurs villes et leurs campagnes. Ceux qui ignorent les châtiments dont ils sont menacés, gémiront et se repentiront en vain. Ceux qui m'auront été fidèles, je les conserverai pour l'éternité. » Puis ils ajoutent à ces fastueuses promesses des paroles extravagantes, inintelligibles, qui donnent lieu aux ignorants et aux imposteurs d'en faire l'application qui leur plaît[21].

*

* *

Jésus de Nazareth était un thaumaturge juif assez classique porteur d'un message eschatologique non moins classique : « On se dressera, en effet, nation contre nation et royaume contre royaume. Il y aura par endroits des tremblements de terre, il y aura des famines. […] Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant ; les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront mourir. […] Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles se mettront à tomber du ciel, et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées[22]. »

Les « jours de détresse » seront suivis par le Royaume de Dieu, qui est décrit comme un festin offert à ceux qui n'ont pas encore festoyé. La seule chose qu'on sait avec certitude sur ce nouvel ordre, c'est que les rôles sociaux y seront inversés : « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous. Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. […] Mais malheur à vous, les riches ! car vous avez votre consolation. Malheur à vous, qui êtes repus maintenant ! car vous aurez faim[23]. »

Rien de tout cela n'est prédit pour un autre monde, un autre temps, ou une autre génération. Dans le récit de Marc, les premiers mots de Jésus sont : « Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est tout proche : repentez-vous et croyez à l'Évangile. » Et l'Évangile, c'est littéralement la « bonne nouvelle » qui imprègne le message du prophète et la vie de ses disciples, à savoir que « cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé ». « Il en est de présents ici même qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu[24]. »

Comme la plupart des prophéties, celle de Jésus offre un équilibre subtil entre libre arbitre et prédestination. La fin est inéluctable, mais sa nature et, éventuellement, la date de son avènement dépendent des actions humaines. Jésus, qu'on le considère comme humain ou non, est tout à la fois le messager et l'agent de la Fin des Temps, et, parmi ceux qui l'écoutent, certains sont peut-être encore en mesure d'influer sur le cours de la catastrophe divine. « Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nul n'aurait eu la vie sauve ; mais à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours. » « Luttez pour entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne pourront pas. » Les plus proches disciples de Jésus, en particulier, seront récompensés pour leur loyauté et leurs

sacrifices. La Providence est en partie le résultat de leurs efforts. « [D]ans la régénération, quand le Fils de l'Homme siégera sur son trône de gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura laissé maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra bien davantage et aura en héritage la vie éternelle[25]. »

Que faut-il faire pour hériter de la vie éternelle ? Comment se préparer aux jours de détresse et au royaume du Seigneur, voire en accélérer la venue ?

En premier lieu, il faut abandonner sa maison et ses frères et ses sœurs et son père et sa mère et ses enfants et ses champs – tout comme l'a fait Jésus lui-même.

> Sa mère et ses frères arrivèrent et, se tenant dehors, ils le firent appeler. Il y avait une foule assise autour de lui et on lui dit : « Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs sont là dehors qui te cherchent. »
> Il leur répondit : « Qui est ma mère ? Et mes frères ? »
> Et, promenant son regard sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère[26]. »

Pour obtenir le salut, il fallait renoncer à sa famille et s'unir à une nouvelle famille : « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » En adhérant à la secte, on était sûr d'obtenir une récompense suprême en échange du sacrifice suprême. Il fallait pour cela accepter un monde dans lequel tous les étrangers étaient des « prochains », tous les prochains des frères, et tous les frères les éternels enfants d'un Seigneur tout-puissant. Selon Jésus, les deux commandements principaux étaient : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. » Les seules personnes qui méritaient d'être haïes (au moins initialement, pendant la période d'essai réservée aux nouveaux membres), c'était ton ancienne famille : père, mère, épouse, enfants, frères et sœurs – et, oui, jusqu'à ta propre vie[27].

Ce message universel recouvrait de multiples distinctions. D'aucuns – les faibles, les doux et les humbles – étaient plus susceptibles d'adhérer et plus dignes de le faire (« Je te bénis, Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux

tout-petits »). Ceux qui adhéraient étaient plus méritants que ceux qui ne le faisaient pas. En principe, c'étaient tous les prochains membres du Peuple élu qui étaient censés devenir des frères (Jésus ne s'adressait pas aux Gentils). En attendant, les riches essayaient de se faufiler par le trou de l'aiguille tandis que ceux qui avaient abandonné leurs familles se voyaient déjà en juges des douze tribus d'Israël[28].

« Se repentir » voulait dire « retourne[r] à l'état des enfants ». Redevenir un petit enfant signifiait se soumettre pleinement et sans réserve à Dieu le Père. Dieu le Père allait devenir de plus en plus cohérent dans ses exigences drastiques à l'égard de son peuple[29].

> Vous avez entendu qu'il a été dit aux ancêtres : Tu ne tueras point ; et si quelqu'un tue, il en répondra au tribunal. Eh bien ! moi je vous dis : Quiconque se fâche contre son frère en répondra au tribunal […].
> Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras pas l'adultère. Eh bien ! moi je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle.
> Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux ancêtres : Tu ne te parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas jurer du tout […]. Que votre langage soit : Oui ? Oui, Non ? Non […][30].

Le dieu des Hébreux avait tendance à diluer ses exigences totalitaires – une domination absolue, indivise, immédiate et capricieusement aléatoire des individus en échange de la garantie d'un triomphe collectif – en multipliant les règles juridiques et en insistant à l'occasion sur le caractère contractuel de sa relation avec ses sujets (ce qui explique que certains d'entre eux aient pu en conclure qu'ils vivaient dans un *Rechtsstaat*, un État de droit éthique). Mais Jésus ne l'entendait pas de cette oreille. En tant que fondamentaliste radical, il était systématiquement hostile aux « Pharisiens et docteurs de la loi ».

> « Hypocrites ! [Il raillait leur insistance sur le respect des règles de la cashrout.] Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent : les doctrines qu'ils enseignent ne sont que préceptes humains. » Et, ayant appelé la foule près de lui, il leur dit :

> « Écoutez et comprenez ! Ce n’est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l’homme ; mais ce qui sort de sa bouche, voilà ce qui souille l’homme. »[31].

Ce n’est pas ce que tu manges – c’est ce que tu dis. Ce n’est pas ce que tu dis – c’est ce que tu penses (parce que ton « non » est un « non » et parce que « votre Père sait bien ce qu’il vous faut, avant que vous le Lui demandiez »). Cela n’a rien à voir avec tes lèvres – et tout avec ton cœur. Il ne s’agit pas d’aimer « ceux qui vous aiment » (« Les publicains [collecteurs d’impôts] eux-mêmes n’en font-ils pas autant ? ») – il s’agit d’aimer les publicains. Il ne s’agit pas de pardonner à quelqu’un contre qui tu es fâché – il s’agit de s’interdire d’être fâché. Le problème n’est pas que tu couches avec la femme de ton prochain – le problème est de ne même pas en avoir le désir. Ce qui importe n’est pas ce qui se passe entre toi et la Loi (telle qu’elle est interprétée par les pharisiens et les autres prétendus médiateurs) – mais ce qui se passe entre le Seigneur et tes moindres pensées, partout et toujours. « Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l’âme ; craignez plutôt Celui qui peut perdre dans la géhenne à la fois l’âme et le corps. » *Big Father* te surveille, et la seule façon d’échapper au châtiment est d’être tout aussi vigilant et, oui, de te surveiller toi-même. « [V]ous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait[32]. »

Le fait que Jésus soit mort avant d’avoir pu « [boire] le vin nouveau dans le royaume de Dieu » fut interprété par ses disciples non pas comme un échec de la prophétie, mais comme un épisode du grand récit de la renaissance divine, dans la tradition d’Osiris-Dionysos – si ce n’est que Jésus, conformément aux attentes eschatologiques de la religion juive, n’était censé revenir qu’une seule fois – lorsque « l’heure serait proche » –, et ce serait alors vraiment pour la dernière fois. Sa résurrection anticipait la résurrection à venir de toute l’humanité[33].

Les membres orphelins de la secte attendaient le retour de Jésus avec le même degré d’urgence et d’intensité que Jésus lui-même lorsqu’il proclamait la venue prochaine du Royaume du Seigneur. La Seconde Venue devait être une répétition réussie et immédiate de la première. Comme l’écrit Paul dans sa première Épître aux Corinthiens :

> Je vous le dis, frères : le temps se fait court. Que désormais ceux qui ont femme vivent comme s’ils n’en avaient pas ; ceux qui pleurent, comme s’ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont dans la joie, comme

> s’ils n’étaient pas dans la joie ; ceux qui achètent, comme s’ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde, comme s’ils n’en usaient pas vraiment. Car elle passe, la figure de ce monde.

Et elle passait si rapidement, cette figure présente du monde, que Paul devait rassurer ses disciples en leur disant que leur rédemption imminente n’allait pas les séparer à jamais de leurs frères et sœurs morts.

> Puisque nous croyons que Jésus est mort et qu’il est ressuscité, de même ceux qui se sont endormis en Jésus, Dieu les emmènera avec lui. Voici en effet ce que nous avons à vous dire, sur la parole du Seigneur. Nous, les vivants, nous qui serons encore là pour l’Avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui seront endormis. Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l’archange et la trompette de Dieu, descendra du Ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu ; après quoi nous, les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs. Ainsi nous serons avec le Seigneur toujours[34].

En attendant, ils devaient prendre des bains rituels, prendre leurs repas en commun (chaque souper pouvait être le dernier) et être « éveillés et sobres », de peur que le Jour du Seigneur les surprenne « comme un voleur en pleine nuit ». Ils devaient également se hâter d’accueillir les convertis non juifs – parce que la foi est au-dessus de la loi et parce que le refus de la plupart des Juifs de reconnaître Jésus comme le Messie ne pouvait signifier qu’une chose : que Dieu voulait que ses enfants adoptifs se joignent à son royaume avant que ses enfants « naturels » (ceux de la « race selon la chair » de Paul) puissent connaître l’accomplissement de la prophétie au Jour du Jugement[35].

La description de la Fin des Temps présentée dans des œuvres du corpus chrétien telles que le Livre de l’Apocalypse recourt à des images issues de la tradition apocalyptique juive mais limite les rangs des élus aux disciples de Jésus. 144 000 d’entre eux (néanmoins toujours identifiés par leur appartenance à l’une des douze tribus d’Israël) ont une marque sur le front, de sorte que les vengeurs divins ne les massacrent pas par erreur. (Le concept d’étiquetage et de classification est au cœur de l’Apocalypse : les adeptes de la Bête sont marqués comme tels, et tout le monde est enregistré dans un livre spécial comme appartenant à l’une des deux

catégories. Il n'y a aucune abstention, hésitation ou juste milieu. « Je connais ta conduite : tu n'es ni froid ni chaud – que n'es-tu l'un ou l'autre ! Ainsi, puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche[36]. »)

De retour sur Terre, Jésus « foule dans la cuve le vin de l'ardente colère de Dieu, le Maître-de-tout », en détruisant Babylone (l'Empire romain) et en soumettant ses sbires à des tortures raffinées. Leurs corps sont recouverts d'un « ulcère mauvais et pernicieux » ; leurs fleuves et leurs sources sont changés en sang ; et leur royaume est plongé dans les ténèbres tandis qu'ils subissent le « supplice du feu et du soufre » et « se mord[ent] la langue de douleur ». (Conformément à la vision de deux camps irréconciliables et à l'idée d'une rétribution violente, aucune des victimes ne se repent, ne reconsidère sa position ou ne demande grâce.) Après la bataille d'Armageddon, le Christ et ceux qui ont été martyrisés en son nom règnent sur les nations « avec un sceptre de fer » pendant mille ans. À la fin de ce règne millénaire, la dictature de la vertu est attaquée par les armées du diable, qui sont alors dévorées par le feu du Ciel. Puis survient le Jugement dernier, où les morts sont ressuscités et « jugés d'après le contenu des livres, chacun selon ses œuvres ».

Ceux dont le nom n'est pas dans le livre de la vie sont jetés dans un lac de feu où ils souffriront à jamais ; les autres sont réunis auprès de Dieu, qui essuiera toute larme de leurs yeux. « [D]e mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. » Et la bonne nouvelle est la même que celle proclamée par Jésus au début de son ministère : « Le temps est proche. […] Oui, mon retour est proche[37] ! »

Mais le temps passait, et le retour se faisait attendre. Comme Pierre l'écrivait à son troupeau : « Sachez tout d'abord qu'aux derniers jours il viendra des railleurs pleins de raillerie, guidés par leurs passions. Ils diront : "Où est la promesse de son avènement ? Depuis que les Pères sont morts, tout demeure comme au début de la création." » Et tout demeurait de fait ainsi. Les générations mouraient et se succédaient, mais le soleil ne s'obscurcissait pas, les étoiles ne tombaient pas du ciel, les enfants ne se rebellaient pas contre leurs parents et, chose sans doute plus étonnante encore, les railleurs pleins de raillerie et guidés par leurs passions manquaient à l'appel. Une secte millénariste exclusive formée dans l'attente d'une destruction violente du monde et d'une humiliation brutale des orgueilleux et des arrogants se transforma en Église universelle

réconciliée avec l'État, la famille, la propriété, la médiation sacerdotale et la séparation permanente entre Dieu et les hommes. Le salut terrestre immédiat d'une communauté sanctifiée céda la place à la libération céleste finale d'une âme individuelle. Et, grâce à Augustin, le règne christique de mille ans sur les nations devint une métaphore pour une institution réellement existante, l'Église chrétienne[38].

La solution de Jésus au schisme « axial » entre le réel et l'idéal (la terre et le ciel, l'observable et le désirable) était une transformation révolutionnaire du monde à travers la venue imminente du Seigneur. La solution de ses disciples était une transformation révolutionnaire du monde à travers le retour imminent de Jésus. Le christianisme en tant qu'ensemble de doctrines et d'institutions était une réponse élaborée à l'échec de ses deux prophéties fondatrices. La plupart des railleurs semblent avoir été convaincus par l'explication de Pierre : « Mais voici un point, très chers, que vous ne devez pas ignorer : c'est que devant le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne retarde pas l'accomplissement de ce qu'il a promis, comme certains l'accusent de retard, mais il use de patience envers vous, voulant que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir[39]. »

*

* *

Mahomet, tout comme Jésus, était un rénovateur radical de la tradition scripturaire hébraïque. Il insistait surtout sur le caractère illimité et indivisible de l'autocratie divine (« Sache donc qu'il n'est de dieu que Dieu », qui connaît « tout ensemble les lieux de votre agitation et de votre séjour »), acceptait la légitimité de la succession abrahamique, reconnaissait Moïse et Jésus en tant que messagers de Dieu, exhortait ses partisans à se séparer des infidèles (« ne prenez pas d'intimes hors des vôtres, sans quoi ils ne vous épargneraient aucun gâchis, par propension à vous mettre en peine », et mettait en garde son auditoire à propos de la catastrophe imminente, du retour de Jésus, de la résurrection des morts et du Jour du Jugement, où tous les hommes seraient divisés en deux catégories clairement définies et distribués en conséquence. « Attendent-ils seulement l'Heure, qu'elle survienne à l'improviste ? – Les signes avant-coureurs en sont déjà venus. – Quand elle leur adviendra, que vaudra leur

Rappel ? » La réponse était bien connue : il fallait déployer la combinaison habituelle de foi et d'œuvres, d'action et d'intention, de ce qui entre dans la bouche d'un homme et de ce qui en sort[40].

Jésus et Mahomet étaient des prophètes millénaristes de l'apocalypse (au sens large où ils prédisaient une fin imminente et violente du monde suivie d'une solution définitive du problème du réel et de l'idéal qui passait par la réunification des cieux et de la terre). La différence la plus importante entre eux – outre les différences évidentes d'époque, de lieu et de destinataire – est le fait que Mahomet, dont le ministère dura beaucoup plus longtemps (environ vingt-deux ans) et réussit à attirer beaucoup plus d'adeptes, se retrouva à la tête d'un État en pleine croissance et d'une armée conquérante. La prédication de Jésus ne dépassa jamais les confins d'une petite secte égalitaire n'ayant pas à se préoccuper de ses femmes, de ses enfants et de ses biens, et Jésus ne devint jamais roi des Juifs, ni par acclamation populaire ni en vertu d'une reconnaissance formelle. Lors de son premier séjour sur terre, il n'a jamais été amené à gouverner les nations et n'a pas vécu assez longtemps pour connaître une autre atmosphère que l'intensité vertigineuse de la Fin des Temps, ni pour voir ses disciples former une société autosuffisante ou devoir leur expliquer à quoi un système politique complexe devrait ressembler. Pour sa part, Mahomet, quelles que soient ses intentions initiales, n'a pas eu le choix : il lui a fallu vivre et faire tout cela. Dieu n'était plus un *Big Father* virtuel jouissant d'un monopole cognitif sur les « lieux de votre agitation et de votre séjour » ; grâce à Mahomet et ses successeurs immédiats, il est devenu le législateur incontesté d'un grand empire ayant le pouvoir de faire respecter ses commandements qui régissent l'agitation et le séjour des humains, leur amour et leur haine, leur vie et leur mort[41].

L'islam hérita donc d'une origine sacrée déjà fortement développée sur le plan juridique, politique et militaire – et qui ressemblait beaucoup plus à l'âge d'or hébraïque du règne du roi David qu'au récit du Nouveau Testament sur le ministère et le martyre d'un prédicateur mendiant. Il est également beaucoup mieux documenté que ses deux prédécesseurs, ce qui permet à tout futur candidat réformateur fondamentaliste de disposer d'un modèle (certes, toujours contestable) d'État islamiquement correct. Périodiquement, toutes les sociétés humaines ont besoin de récupérer et de revivre leurs origines sacrées : pour les sociétés « traditionnelles », cela passe par les rites ; les sociétés « axiales », elles, imaginent – chacune à sa manière – une resacralisation totale ou partielle de l'existence humaine.

Dans le judaïsme, le christianisme et l'islam, qui sont l'incarnation institutionnalisée de prophéties millénaristes inaccomplies, ces tentatives de resacralisation sont associées à de nouvelles attentes d'une fin imminente. Dans le judaïsme postérieur au Second Temple, les épisodes d'espérance messianique intense étaient fréquents mais, en l'absence d'une entité politique juive susceptible d'être réformée ou libérée, ils ne trouvaient pas d'exutoire. En effet, la viabilité de la spécialisation mercurienne (en tant que « minorité intermédiaire ») des Juifs de la diaspora dépendait de leur statut permanent d'étrangers en Égypte, à Babylone ou à Rome. Après l'effondrement de cette spécialisation, le fondamentalisme juif radical a resurgi avec force (ou bien s'est réorienté vers le communisme ou d'autres nouvelles doctrines). Dans l'islam, les mouvements de rénovation sont à la fois fréquents et variés, mais l'idéal politique enraciné dans les conceptions d'un royaume prophétique n'a pas changé et est resté relativement accessible. La plupart des États musulmans de la Fin des Temps ne sont pas pleinement légitimes parce qu'ils ne sont pas à la hauteur du modèle édicté par le Prophète ; la plupart des mouvements de restauration sont des révolutions politiques dotées de programmes explicites ; et l'« utopisme » islamique a presque toujours un caractère scrupuleusement historiciste. À leurs débuts, les Empires abbasside et safavide étaient des mouvements millénaristes militants en quête de justice divine. La possibilité d'une politique non politique, à savoir d'un État terrestre composé d'hommes et de femmes mortels mais où régnerait la justice parfaite, est l'une des prémisses les plus fondamentales de l'islam[42].

L'acte fondateur du judaïsme politique est la sortie de l'esclavage, et l'essentiel de la tradition prophétique et apocalyptique hébraïque concerne la destruction imminente et violente d'une « Babylone », que celle-ci soit réelle ou symbolique. Dans l'islam, la domination étrangère est pire qu'une abomination : elle ne fait tout simplement pas partie de l'expérience formatrice ou du répertoire conceptuel traditionnel (sauf lorsqu'on considère qu'un mauvais dirigeant musulman est l'équivalent fonctionnel d'un infidèle, ce que soutiennent entre autres les wahhabites). La Babylone originelle de l'islam était « Rum » (Byzance), un empire du mal devant être conquis, pas un conquérant devant être détruit. Lorsqu'aux XX^{e} et XXI^{e} siècles la plupart des musulmans se sont retrouvés dans un monde gouverné et défini par les non-musulmans, l'intensité millénariste de la réponse a été renforcée par le caractère inédit de l'expérience.

Comme l'explique Oussama Ben Laden, « l'*oumma* est appelée à s'unir face à l'offensive croisée, la plus forte, la plus intense et la plus féroce à s'abattre sur l'*oumma* islamique depuis l'aube de l'histoire islamique[43] ».

Les origines sacrées du christianisme se limitent à Jésus, à sa secte, à ses enseignements (la tradition de l'Ancien Testament faisant office de prophétie à réaliser ou de prologue à transcender). On n'y trouve aucune indication sur la façon de gérer un État, une armée ou un système judiciaire, et rien ne nous dit à quoi devrait ressembler l'existence en dehors de la secte. En arrière-plan, il y a bien entendu l'idée que ni l'État, ni l'armée, ni le système judiciaire ne devraient exister, pas plus qu'il ne devrait y avoir d'existence en dehors de la secte. Ou, plutôt, l'idée, c'est qu'il ne devrait pas exister d'autre État que le royaume millénaire du Christ, d'autre armée que l'armée céleste d'Armageddon et d'autre justice que celle du Jugement dernier (que son verdict soit le salut ou la damnation) – et point d'autre vie que la vie éternelle. Toutes les sociétés chrétiennes ont un caractère improvisé (plein de concessions, d'inventions et de perversions), ce à un degré beaucoup plus élevé que leurs homologues judaïques ou musulmanes – sans parler des sociétés confucéennes. La plupart des tentatives sérieuses de retourner aux sources du christianisme ont débouché sur un refus radical des formes non sectaires (non totalitaires) de l'existence humaine. Dans son noyau le plus intime, le christianisme est incompatible avec la politique mais, contrairement à l'hindouisme ou au bouddhisme, il anticipe – et, en un sens, remémore – une rédemption ayant un caractère à la fois violent, collectif et intramondain. L'imitation de Jésus-Christ suggère une existence sectaire ou monastique (dans le monde, mais pas du monde) ; la foi dans la prophétie du Christ suggère l'attente de la venue imminente du Royaume de Dieu.

Cette condition congénitale a trois conséquences principales. La première est une tension intrinsèque – et unique parmi les civilisations axiales – entre la Cité de Dieu et la Cité de l'Homme (l'« Église » en tant qu'elle est autonome vis-à-vis de l'État et l'État en tant qu'il est autonome vis-à-vis de l'Église). La deuxième est la variété et la flexibilité des institutions politiques pouvant prétendre à la légitimité divine. La troisième est l'illégitimité essentielle de toutes ces institutions. Le fait que Jésus n'ait pas envisagé de fonder une société juste avant la Fin des Temps signifie qu'en attendant, n'importe quelle société peut prétendre être juste. Ou bien qu'aucune ne le peut. Tous les États officiellement chrétiens

doivent élaborer une défense plus ou moins convaincante de leur légitimité du point de vue chrétien ; et tous sont confrontés à des défis millénaristes plus ou moins convaincants.

*
* *

Tout au long du Moyen Âge, on a vu surgir à plusieurs reprises de tels défis, souvent accompagnés de violences, mais l'Église a réussi à les isoler et à les éliminer en tant qu'hérésies, à les incorporer et à les discipliner sous la forme d'ordres monastiques (à savoir de sectes légalisées et institutionnalisées), ou bien à les contenir et les orienter vers des activités plus acceptables, telles que l'extermination des Juifs et des musulmans (ce fut particulièrement le cas lors des deux premières Croisades)[44].

La Réforme fut une révolte massive contre les rites, les symboles et les institutions qui prétendaient jouer le rôle d'intermédiaires entre la prophétie de Jésus et la vie dans le monde. Presque toutes ces médiations étaient inutiles et, dans l'idéal, aucune ne devait perdurer. Comme l'écrivit Luther au duc de Saxe, « si le monde ne comptait que des vrais chrétiens, c'est-à-dire des croyants sincères, il ne serait plus nécessaire ni utile d'avoir des princes, des rois, des seigneurs, non plus que le glaive et le droit ». Mais le monde ne compte pas que des vrais chrétiens – en effet, « sur mille personnes, il se trouve à peine un chrétien ». Par conséquent, et à titre strictement provisoire, « Dieu a institué deux sortes de gouvernements : le gouvernement spirituel qui crée, par le Saint-Esprit et dans la soumission au Christ, des chrétiens et des hommes pieux ; et l'autre qui est temporel et qui réprouve ceux qui ne sont pas chrétiens, les méchants, afin qu'ils soient forcés, malgré eux, de vivre en paix ». Chacun est doté de ses propres sujets, de ses propres lois et de ses propres procédures. « Le pouvoir temporel possède des lois qui ne concernent que les corps et les biens et tout ce qu'il y a, sur terre, de choses extérieures. Quant aux âmes, Dieu ne peut ni ne veut laisser à personne d'autre qu'à lui-même le droit de les gouverner[45]. »

Cette doctrine affirmant l'existence d'une frontière nette séparant l'extérieur de l'intérieur orienta nombre des disciples de Luther vers le piétisme et fournit au libéralisme politique l'une de ses fictions les plus productives et les plus durables. La séparation de l'Église et de l'État n'est possible que si l'on part de l'hypothèse que l'État est capable de s'occuper

des « corps », des « biens » et de « tout ce qu'il y a, sur terre, de choses extérieures », sans donner des lois aux âmes – ou, plutôt, que les impôts, les devoirs envers l'autorité, l'honneur et la crainte (parmi bien d'autres choses mentionnées explicitement par Luther) n'ont rien à voir avec la vertu[46].

Calvin et les puritains acceptaient la nécessité de cette distinction, mais estimaient que « iceluy Regne spirituel commence desjà sur la terre, en nous, quelque goust du Royaume celeste ». Le gouvernement civil ne pouvait pas encore s'identifier complètement à la vie spirituelle d'une communauté chrétienne, mais il pouvait – et devait – être aussi pieux que la recherche de la justice par les saints le permettait. On n'exigeait pas de ses membres qu'ils abandonnent « maisons, frères, sœurs, père, mère [et] enfants », mais on pouvait les exhorter à rendre leurs familles aussi ouvertes, transparentes, disciplinées, semblables à une Église et soumises à elle que possible (faisant d'elle l'unité primaire d'une communauté pieuse). On ne pouvait attendre d'eux qu'ils ne se fâchent jamais contre leurs frères ou qu'ils ne commettent pas l'adultère dans leurs cœurs, mais ils pouvaient être tenus de manifester un comportement de réserve constante reflétant leur discipline intérieure. On pouvait supposer que, de temps à autre, ils relâcheraient leurs efforts d'auto-observation, mais on pouvait les inviter à se surveiller entre eux par un mélange de contrôle formel et d'exhortation mutuelle. La politique était une question de piété publique, la piété publique était une question de tension douloureuse vers la perfection, et la tension vers la perfection était une question de participation active à l'autogouvernement politique et moral de la communauté (en assistant à une série interminable d'assemblées, de sermons, de scrutins et de débats et en « observant diligemment, de jour comme de nuit, chacun depuis sa place, tout ce qui pouvait se passer ». Les règlements officiels renforçaient l'activisme spontané : sur les instances de Calvin, non seulement le magistrat genevois prohibait le jeu, la danse, la mendicité, les jurons, les chansons obscènes, les diversions dominicales et la possession de livres non autorisés et d'objets papistes en tout genre, mais il prescrivait l'assistance obligatoire aux sermons du dimanche, l'instruction religieuse des enfants et des domestiques, le nombre de plats servis dans les banquets publics, la tenue idoine des artisans et de leurs familles, le nombre de bagues et d'anneaux devant être portés en diverses occasions, et les types d'ornements et de coiffures compatibles avec les

bonnes mœurs chrétiennes (ceintures et boucles d'argent étaient autorisées, mais pas les chaînes, les bracelets, les cols, les broderies, les colliers et les diadèmes en argent)[47].

Ceux que ni la participation ni même l'excommunication ne parvenaient à réformer devaient être confiés aux autorités séculières pour subir le châtiment qu'ils méritaient. On pouvait se demander si les magistrats pouvaient, « sans offense de piété, espandre le sang humain ». Calvin estimait que oui : « Si nous entendons que le Magistrat, en punissant, ne faict rien de soy, ains que seulement il execute les Jugemens mesmes de Dieu : ce scrupule ne nous agitera pas fort. » Les chrétiens qui résistaient obstinément à la sanctification n'avaient pas leur place dans une communauté chrétienne. Comme l'écrivait l'ami de Calvin Guillaume de Trie à propos du théologien antitrinitaire Michel Servet, la chrétienté devrait être « purgée de telles ordures » (Servet finit sur le bûcher). Et, comme le puritain d'Oxford Francis Cheynell l'expliquait devant la Chambre des Communes en mai 1643, « voici le temps de purger ; que toutes les humeurs malignes soient purgées hors du corps ecclésiastique et politique[48] ».

Pour la plupart des calvinistes, la purge était un dernier recours et un signe de défaite. Leur devoir dans un monde imparfait était de combattre pour gagner les âmes des pécheurs, de toucher leurs cœurs par des discours convaincants et d'enseigner l'autodiscipline à force de piété ordonnée. Mais il était d'autres réformateurs – au sens originel où la « réforme » est un « retour aux sources » – qui prônaient de leur côté une purge universelle et attendaient la Seconde Venue du Christ ; ils avaient aussi d'excellentes raisons de croire que Jésus avait prêché une vie d'égalité sectaire et prophétisait une apocalypse violente débouchant sur un grand festin offert aux affamés.

D'après le prédicateur allemand Thomas Müntzer, l'apocalypse violente et le grand festin offert aux affamés ne faisaient qu'un. Les guerriers du Christ étaient les paysans pauvres, les serviteurs de l'Antéchrist étaient les seigneurs et la Fin des Temps était aujourd'hui même. La seule façon de recevoir le Saint-Esprit était de suivre Jésus sur le chemin de la pauvreté et de la souffrance, et les seuls êtres à comprendre le sens de la pauvreté et de la souffrance étaient ceux qui souffraient du fait de leur pauvreté. « La pierre qui a été arrachée à la montagne sans user des mains est devenue formidable. Les pauvres paysans et laïcs le perçoivent bien plus clairement

que vous », déclara-t-il au duc de Saxe (le même à qui Luther avait adressé sa lettre sur l'autorité temporelle). Le royaume des cieux était destiné à ceux qui n'avaient rien à perdre que leurs chaînes[49].

Il n'y avait qu'un moyen d'y accéder. Pour Jésus, le royaume des cieux était préfiguré par la parabole de l'homme qui a semé du bon grain et dit à ses serviteurs de commencer la récolte en brûlant l'ivraie qui parsème les champs.

> Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les sujets du Royaume ; l'ivraie, ce sont les sujets du Mauvais ; l'ennemi qui la sème, c'est le Diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; et les moissonneurs, ce sont les anges.
> De même donc qu'on enlève l'ivraie et qu'on la consume au feu, de même en sera-t-il à la fin du monde : le Fils de l'Homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père. Entende, qui a des oreilles[50] !

Müntzer avait des oreilles, et il entendit. « Au moment de la récolte, il faut arracher les mauvaises herbes de la vigne de Dieu, écrivait-il, mais les anges qui aiguisent leurs faucilles à cette fin ne sont autres que les vrais serviteurs de Dieu. » Le problème, comme l'anticipait la parabole de Jésus, c'était que la plupart des serviteurs de Dieu avaient des oreilles mais n'entendaient pas. Ils étaient certes les premiers du fait d'être les derniers, mais, comme tous les prolétaires bibliques depuis les Israélites de Moïse jusqu'à l'armée céleste de Jésus, il fallait les réveiller, les instruire et les discipliner. « En vérité, beaucoup d'entre eux devront être éveillés, afin qu'avec le plus grand zèle possible et avec une application passionnée ils débarrassent la chrétienté de ses dirigeants impies. » Le rôle de Müntzer était de montrer la voie. « Le Dieu vivant aiguise sa faux en moi, de sorte que je puisse couper les coquelicots rouges et les bleuets. »

En mai 1525, une grande armée de laïcs et de paysans pauvres le suivit jusqu'à Frankenhausen, où sa promesse d'intercepter les boulets de l'ennemi avec les manches de son manteau sembla être confirmée par l'apparition soudaine d'un arc-en-ciel. Le massacre qui s'ensuivit vit périr environ 5 000 rebelles. On retrouva Müntzer caché dans une cave, après

quoi il fut forcé d'avouer sous la torture et décapité dans le camp des princes. Luther estima que sa confession était « un témoignage d'entêtement rigide et diabolique ».

Müntzer fut l'avocat le plus éloquent du millénarisme populaire depuis Jésus et le premier millénariste plébéien à transformer les fantaisies de vengeance brutale en un programme explicite et bien argumenté de guerre de classe. Mais, tout comme Jésus, il n'était qu'un piètre prosélyte et n'eut jamais l'opportunité de vivre dans un champ libre de coquelicots rouges et de bleuets[51].

Les premiers millénaristes chrétiens à transformer la Cité de l'Homme en Cité de Dieu étaient les anabaptistes de Münster. Les anabaptistes (littéralement, les « re-baptiseurs ») étaient programmatiquement radicaux en raison de leur rejet du baptême des enfants. Pour les premiers chrétiens, le baptême était un rite d'adhésion à la secte – un acte de purification symbolisant la repentance des péchés, l'acceptation du Christ et l'entrée dans la communauté des croyants. Dans la mesure où les protestants voulaient revenir à l'époque des premiers chrétiens (et c'est ce que tous affirmaient vouloir faire), et où ils croyaient, avec Pierre, pouvoir revendiquer « un sacerdoce royal » (et que donc, d'après Luther, ils étaient « tous également prêtres »), ils ne pouvaient plus accepter le baptême des créatures incapables de comprendre la Parole. Cette position pouvait semblait raisonnable jusqu'au moment où l'on commençait à réfléchir à tout ce qu'elle impliquait, comme le firent la plupart des protestants. Interdire le baptême des enfants signifiait que personne ne pouvait naître au sein d'une communauté de croyants et que, par conséquent, l'existence d'une Église coïncidant avec la société était impossible. Trois siècles plus tard, c'est précisément sur cet aspect qu'Ernst Troeltsch devait fonder sa distinction entre Église et secte : une Église est une institution au sein de laquelle on naît. Les anabaptistes étaient déterminés par-dessus tout à demeurer une secte – soit un groupe de croyants radicalement opposés au monde corrompu, voué aux dépossédés et composé de membres volontaires passés par une conversion personnelle et partageant un puissant sentiment d'élection, d'exclusivité, d'austérité éthique et d'égalitarisme social[52].

En 1534-1535, les anabaptistes expulsèrent de Münster tous les luthériens et les catholiques et brûlèrent tous les livres sauf la Bible. Ils détruisirent autels et sculptures, rebaptisèrent les rues et les jours de la semaine (et désignèrent leur ville du nom de « Nouvelle Jérusalem »),

abolirent l'argent et les jours de fête, interdirent la monogamie et la propriété privée, rationnèrent la nourriture et les vêtements, rendirent les repas communautaires obligatoires, décrétèrent que toutes les portes devaient rester ouvertes et démolirent toutes les clochers des églises (« tout ce qui est élevé sera abaissé »). « Parmi nous, écrirent-ils aux congrégations anabaptistes des autres villes, Dieu a restauré la communauté telle qu'elle était à l'origine et telle qu'elle sied aux Saints de Dieu. » Ceux qui étaient incapables d'accéder à la sainteté devaient être « balayés de la face de la Terre ». Parmi les infractions punissables de mort, on comptait l'envie, la colère, l'avarice, le mensonge, le blasphème, l'impureté, les conversations oiseuses et les tentatives de fuite[53].

Le monothéisme avait engendré la culpabilité collective du Peuple élu en attribuant l'ajournement perpétuel du salut à son refus d'obéir à l'autocrate céleste. Le christianisme avait rendu tous les êtres humains coupables en mettant l'accent sur les pensées plus que sur les actions, sur la soumission intérieure plus que sur l'obéissance extérieure. Le protestantisme avait institué la culpabilité universelle, permanente et inévitable en instaurant un dieu austère qui ne pouvait être ni influencé ni soudoyé. Les saints de la Nouvelle Jérusalem déclaraient tous les hommes coupables devant la loi en décrétant que les vrais chrétiens devaient être « parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Au moment où les troupes gouvernementales finirent par entrer à Münster en juin 1535, les tribunaux siégeaient deux fois par jour pour des audiences de deux heures qui se concluaient par des exécutions.

Dans l'Angleterre des lendemains de la Guerre civile, les saints ne furent pas loin de devenir le gouvernement. Inaugurant le Parlement de Barebone (dit « Parlement des Saints ») le 4 juillet 1653, Oliver Cromwell déclara :

> Pourquoi avoir peur de le dire ou de le penser : n'est-ce pas *là* la porte par où introduire les Choses que Dieu a promises ; celles dont parle la prophétie ; celles vers lesquelles sont tournés les cœurs de tout son peuple qui attendent leur avènement ? […] Nous nous trouvons sur le seuil ; – et, par conséquent, il nous échoit de redresser la tête et de prendre courage dans le Seigneur. Et d'aucuns parmi nous pensent qu'il est de notre devoir de faire un *effort actif* dans ce sens, et pas seulement d'écouter cette prophétie de Daniel, « et ce royaume ne passera pas à un autre peuple », et d'attendre passivement[54].

Cromwell allait finalement décider d'attendre, mais une partie des partisans de la « Cinquième Monarchie » (du nom du dernier royaume prophétisé par Daniel, le Royaume éternel) ne l'entendaient pas de cette oreille. Comme l'expliquait le puritain John Rogers, dit « Le prédicateur rugissant », « il ne suffit pas de changer certaines de ces *Loys*, et de les *Réformer* » : ce qui était important, c'était « de pourvoir à la Cinquième [Monarchie] en instaurant les *Loys de Dieu* ». Une telle mission ne pouvait être confiée à une majorité parlementaire, car « comment le royaume peut-il être [celui] des Saints si les impies sont à la fois électeurs et élus pour le gouverner ? ». Les Saints devaient porter eux-mêmes témoignage – « en prêchant, en priant et en combattant » (*praedicando*, *praecando*, *praeliando*), et, s'il le fallait, en délivrant la « terreur à ceux qui font le mal ». Le mal était tout aussi entêté à la veille de la Seconde Venue qu'il l'avait été lors de la Première. « L'Épée est tout autant au service du Christ que toute autre Prescription de l'Église, […] et il sert tout autant à un homme d'aller à la moisson sans sa faux, que d'accomplir cette œuvre sans […] son Épée. » Ayant perdu la partie dans le Parlement des Saints, les adeptes de la Cinquième Monarchie organisèrent une rébellion armée, mais ils furent vaincus par la Bête, peut-être parce qu'ils ne voulurent pas attendre l'année 1666[55].

*
* *

Dans la chrétienté orthodoxe, les explosions millénaristes ont tendance à être moins fréquentes, soit parce que les Églises y ont été nationalisées par des monarques chrétiens locaux, soit parce que, suite aux conquêtes islamiques, elles se sont maintenues en tant qu'institutions crypto-nationales dans une opposition plus ou moins discrète à des gouvernants infidèles relativement laxistes. Le « schisme » le plus important eut lieu en Russie au milieu du XVII^{e} siècle, lorsque l'Église et l'État absolutiste en pleine expansion promurent la refonte de fond en comble des pratiques rituelles. Ce qui avait commencé comme une réforme d'en haut dans le sens de l'uniformité se termina comme un véritable mouvement de « réforme » – au sens d'une révolte généralisée contre l'ordre politique et idéologique établi. Les deux camps se réclamaient de la pureté des origines, mais lui attribuaient des généalogies différentes : la source grecque dans le cas de l'Église officielle, et la source moscovite (et donc

également grecque) dans le cas des « vieux-croyants ». Tous deux étaient à la fois traditionalistes et innovateurs : initialement, les vieux-croyants, tout comme les protestants occidentaux, ne cherchaient qu'à corriger les abus et les impuretés de l'Église existante, mais ils se radicalisèrent sous l'effet de la dynamique de confrontation. Le rejet du grand prêtre entraîna le rejet de l'ensemble de la hiérarchie sacerdotale, et le rejet de toute la hiérarchie sacerdotale engendra un nouveau dilemme : fallait-il consacrer un nouveau clergé ou se passer complètement de clergé ? Les schismatiques russes couvraient tout le spectre protestant, depuis les vieux-croyants de type « épiscopalien », qui instituèrent une nouvelle Église orthodoxe, mais sans patriarche, jusqu'à l'infinité des sectes et sous-sectes, qui abandonnèrent toute médiation sacerdotale et ne cessaient de débattre du sort des sacrements, en particulier du mariage. La spécificité de la Réforme russe était l'absence de potentats alternatifs auxquels faire appel ou de frères étrangers auxquels s'allier ; il ne restait comme options que la fuite « dans le désert », la résistance armée ou le suicide collectif. Les schismatiques qui croyaient que la Fin des Temps était toute proche considéraient tous les fonctionnaires du gouvernement comme des serviteurs de l'Antéchrist et les combattaient en conséquence. Le salut par le martyre dans le feu de l'Armageddon avait deux variantes : sous les coups de la Bête ou par auto-immolation. À la fin du XVII^e^ et au début du XVIII^e^ siècle, plus de 8 000 personnes s'immolèrent ainsi par le feu[56].

Les Vieux-Croyants qui survécurent (et qui représentaient environ 10 % de la population au début du XX^e^ siècle) continuaient d'attendre l'apocalypse dans des colonies isolées aux marges de l'Empire ou bien parvenaient à un compromis avec l'État et s'employaient à faire de l'argent. Les capitalistes les plus prospères de Russie qui n'étaient pas allemands ou juifs étaient vieux-croyants[57].

L'« esprit du capitalisme » tend à se développer dans les communautés d'élus qui se séparent d'un monde impur. Ces communautés sont de deux types : les mercuriens, à savoir les membres de *« middlemen minorities »* tels que les Juifs et les Chinois d'outre-mer, qui cultivent la cohésion interne et une relative hostilité envers le monde extérieur au service de leur fonction de médiation ; et les sectaires, qui font de même dans le but de parvenir à un salut exclusif. Les premiers se fondent sur l'unité de la tribu, renforcée par la nécessité de se protéger d'un environnement social polluant ; les seconds, sur le rejet de la parenté biologique au profit de la communauté des croyants. Chez les premiers, la confiance interne repose

sur des liens de sang renouvelés à travers le rituel et l'endogamie ; chez les seconds, sur une autodiscipline constante, la surveillance mutuelle et une méfiance envers la procréation en tant que Némésis de la pureté sectaire. Mercuriens et sectaires valorisent également le labeur incessant : les premiers parce que les professions mercuriennes ne dépendent pas des cycles naturels, mais de la quête perpétuelle du gain par le biais de la manipulation symbolique dans un environnement humain hostile ; les seconds parce que l'engagement sectaire exige une lutte constante contre les tentations mondaines. Les tribus mercuriennes sont protocapitalistes par définition ; les « Saints » croient tout autant aux valeurs boursières qu'aux valeurs morales et gagnent le salut à travers l'accumulation. Ce qui les unit, c'est l'interdiction de l'oisiveté et le culte du travail en tant que devoir et vertu. Tous les actes d'un sectaire (et ceux de son cousin domestiqué, le moine) – à savoir manger, boire, s'accoupler, parler, lire, écrire, écouter, faire du jardinage, cultiver les champs – constituent un travail pieux rémunéré par un salaire céleste. Lorsque l'intensité de l'attente diminue et que le sectaire se réintègre prudemment au monde, le travail comme prière remplace souvent la prière comme travail, mais l'aversion envers l'oisiveté et l'habitude de la vigilance et de l'autodiscipline demeurent – et deviennent lucratives. Parallèlement, la persistance de la procréation et des liens de parenté qu'elle engendre ne cesse de porter atteinte au principe sectaire du cercle volontaire des justes, transformant les parents métaphoriques en frères de sang, l'amour du prochain en népotisme, et les saints en cambistes. Dès lors, les élus du second type ressemblent de plus en plus aux élus du premier type. Les vieux-croyants qui continuent à vivre « dans le désert » et à s'isoler du monde sont souvent les premiers paysans à se transformer en agriculteurs ; les vieux-croyants qui viennent vivre à Moscou pour s'adonner à l'industrie et à la philanthropie sont souvent les premiers marchands à se transformer en capitalistes. Ceux qui abandonnent l'exclusivisme tribal et confessionnel mais conservent leur culte du travail incessant et de l'autodiscipline vigilante deviennent des « modernes ».

*

* *

Après avoir été vaincu, domestiqué ou marginalisé en Europe, le millénarisme chrétien a émigré en Amérique, où il est devenu un élément permanent de la vie nationale – en tant que raison d'être des colonies

puritaines, source d'un messianisme d'État, réponse toute prête à la détresse économique et politique, et aussi l'une des manières de structurer une existence nationale dépourvue d'unité ethnique ou de tradition ecclésiastique. En l'absence d'ancien régime, d'Église établie ou de prétention à la cohésion tribale, une bonne partie de l'existence collective des États-Unis s'est construite autour de « confessions » chrétiennes ; la plupart des explosions de créativité sociale et politique y ont été accompagnées par des mouvements de régénérescence chrétienne, et la plupart de ces mouvements revivalistes (les « Grands Réveils » religieux) étaient liés à l'attente de la Fin des Temps[58].

Le Premier Grand Réveil des années 1740 fut marqué par le « post-millénarisme », à savoir un millénarisme sans Armageddon (surgi initialement en Angleterre plus d'un demi-siècle auparavant). Babylone était si loin, l'armée de l'Antéchrist si faible, et les « averses de grâce » si abondantes que l'avènement du Nouveau Royaume « devait forcément être proche » (comme l'expliquait Jonathan Edwards). Nul besoin que Jésus apporte au monde la perfection à grand renfort de sonneries de trompette et de fleuves de sang : elle serait « instaurée progressivement » suite à la propagation naturelle de l'Esprit Saint.

Le Deuxième Grand Réveil, de 1800 à 1840, influencé par les méthodistes, détruisit sans appel la doctrine calviniste de la prédestination en rendant la grâce rédemptrice accessible à quiconque était déterminé à l'obtenir. Comme l'expliquait Charles Finney, prophète de ce nouveau revivalisme, « péché et sainteté sont des actes volontaires de l'esprit ». Et comme le péché, c'était avant tout l'égoïsme, et que l'égoïsme pouvait être surmonté par un acte de conversion, il serait une « triste, terrible erreur » de croire que Dieu pourrait octroyer la rédemption « essentiellement sans intervention humaine »[59].

L'une des conséquences de cet optimisme en matière de salut était le millénarisme politique et l'activisme réformiste qui l'accompagnaient. « Je crois, déclarait Andrew Jackson en 1828, que l'homme est capable d'élévation ; l'homme peut progressivement acquérir l'empreinte de la divinité ; et ce faisant, il devient plus semblable à Dieu dans son caractère et dans sa capacité de s'autogouverner. Employons-nous à l'élévation de notre peuple et au perfectionnement de nos institutions, jusqu'à ce que la démocratie parvienne à un tel degré de perfection que nous puissions proclamer sans mentir que la voix du peuple est la voix de Dieu[60]. »

Mais on assistait aussi à une série de tentatives pour hâter le retour de Jésus en imitant le mode de vie de sa secte. La clé de la sainteté était l'abnégation, et la clé de l'abnégation était l'isolement du monde, la routinisation disciplinaire du comportement, la surveillance mutuelle et un contrôle strict sur la reproduction. En fin de compte, tout tournait autour du contrôle de la reproduction parce que rien ne menaçait davantage l'abnégation que l'amour romantique, l'exclusivisme sexuel, les attachements parentaux et filiaux et la transmission par héritage de la propriété (privée). Chez les Harmonistes et les Shakers, le célibat était obligatoire ; les « communistes bibliques » d'Oneida (État de New York) avaient institué le « mariage complexe » : tous les hommes de la communauté étaient mariés à toutes les femmes, toutes les naissances étaient planifiées et tous les enfants étaient élevés en commun[61].

La tentative la plus importante, la plus originale et, en un sens, la plus réussie d'instaurer un royaume de Dieu d'inspiration christique en terre américaine fut celle de Joseph Smith dans les années 1820. Le message initial de ce fils de fermier de l'État de New York avait la forme classique d'une révélation apocalyptique chrétienne, avec apparition d'un ange, dont « toute [la] personne était glorieuse au-delà de toute description », venu l'informer « que de grands jugements venaient sur la terre, avec de grandes désolations par la famine, l'épée et la peste ; et que ces jugements pénibles s'abattraient sur la terre dans cette génération[62] ».

Mais Smith allait beaucoup plus loin que les autres prophètes chrétiens. Il fit au christianisme ce que Jésus avait fait au judaïsme, mais de façon beaucoup plus complète et délibérée. En fait, il fit au judaïsme et au christianisme ce que Mahomet leur avait fait à tous deux, mais de façon encore plus complète et délibérée. Le prophète de l'islam avait accepté le dieu des Hébreux et la sacralité des deux Testaments (y compris la prophétie du retour imminent de Jésus et du massacre qui s'ensuivrait) en les complétant par ses propres actions, instructions et révélations. Smith accepta le dieu des Hébreux et la sacralité des deux Testaments, les compléta par ses propres actions, instructions et révélations et découvrit un nouvel Ancien Testament qui contenait l'histoire sacrée intégrale de sa propre Terre promise. Son Écriture sainte (le *Livre de Mormon*, publié en 1830) inclut l'Exode original, deux nouveaux Exodes et la promesse d'un troisième, que lui et ses successeurs étaient censés accomplir. Il inclut également la Seconde Venue préliminaire de Jésus en Amérique (la « marque des clous dans ses mains et dans ses pieds ») anticipant l'ultime

Seconde Venue en Amérique, et un holocauste continental limité, préfiguration de l'holocauste final universel, dont Smith allait être le témoin et peut-être même l'un des agents[63].

Les Américains avaient des oreilles, et ils entendirent Smith. En quelques années, une petite secte millénariste se transforma en société complexe impliquant des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Pour la première fois depuis Münster, un prophète chrétien de l'apocalypse était confronté à la tâche de faire vivre sa communauté apostolique au-delà d'un petit groupe fraternel. En l'absence de toute instruction de la part de Jésus, le seul modèle adapté était celui de Moïse. Après avoir émigré dans le Middle-West, Smith fonda deux temples, fit quelques tentatives de redistribution de la propriété, introduisit le « mariage pluriel » et le baptême des morts et créa une hiérarchie complexe de prêtres laïcs. Son successeur, Brigham Young, guida les « Saints des Derniers Jours » à travers le désert vers leur Nouvelle Jérusalem, où ils instaurèrent un État « sous la supervision immédiate, constante et directe du Tout-Puissant ». Au bout de quelques décennies, l'attente d'une rédemption collective imminente céda la place à la croyance au perfectionnement progressif de l'individu, et le territoire de l'Utah devint un État sous la supervision indirecte mais assurée de Washington[64].

Dans le Massachusetts, un autre fermier, William Miller, incarnait une version beaucoup plus conventionnelle du rôle de prophète de la Fin des Temps. Professant une critique cohérente de « cette doctrine qui donne tout le pouvoir à l'homme », il se voulait aussi un rationaliste qui s'appuyait sur des preuves mathématiques démontrables plutôt que sur la révélation divine. Selon ses calculs, la fin du monde aurait lieu dans le courant de l'année 1843. L'apocalypse ne se présentant pas au rendez-vous, il admit son erreur, révisa son calendrier, et reprogramma le Jugement dernier pour le 22 octobre 1844. Des milliers de sermons, de conférences et d'articles de journaux furent consacrés à l'événement ; des milliers d'adeptes de Miller vendirent leur propriété, pardonnèrent à leurs débiteurs, abandonnèrent leurs champs, et, à la date fixée, se préparèrent à la rédemption. Ce qui s'est passé par la suite est connu sous le nom de « Grande Déception ». D'après Hiram Edson :

> Nous étions convaincus que nous allions voir apparaître Jésus-Christ et tous ses anges, et que sa voix allait convoquer à ses côtés Abraham, Isaac, Jacob, et tous les anciens dignitaires, et tous les chers amis

> proches qui nous avaient été arrachés par la mort, et que les épreuves et souffrances de notre pèlerinage terrestre allaient prendre fin, et que nous allions être emportés dans les cieux à la rencontre de notre Seigneur pour vivre à jamais à ses côtés et habiter les belles demeures dorées de la cité d'or destinées à accueillir les rachetés. Notre expectative était intense, et nous attendîmes avec impatience la venue de notre Seigneur jusqu'à ce que sonnent les douze coups de minuit. La journée avait pris fin et notre déception devint une certitude. Nos espoirs et nos attentes les plus chères s'effondrèrent, et nous fûmes saisis d'une consternation telle que je n'en ai jamais connue auparavant. Même la perte de tous nos amis terrestres ne nous aurait pas rendus aussi tristes. Nous n'avons cessé de pleurer et de pleurer jusqu'à l'aube du jour suivant[65].

La « Grande Déception » engendra une série de réactions variées. Certains adeptes retournèrent à une vie d'attente permanente, d'autres acceptèrent l'« intervention active de l'homme » et rejoignirent les Mormons ou les Shakers. Mais d'autres encore suivirent l'exemple des premiers chrétiens en prétendant que la prophétie s'était bien faite réalité, mais pas exactement selon le scénario anticipé. Les Adventistes du Septième Jour, fondés par l'un des déçus, Hiram Edson, estimaient que les calculs de Miller étaient exacts, mais que le Christ n'avait pas pu revenir à cause de la pratique du culte du dimanche. En lieu de quoi, Jésus avait pris place dans un recoin privilégié du sanctuaire céleste pour y examiner les livres et décider qui méritait d'être sauvé. Les Témoins de Jéhovah déplacèrent la date de la Fin des Temps à 1874, puis à 1914, soutenant que Jésus était bien revenu comme l'avait prédit la prophétie, mais qu'il resterait invisible tout le temps qu'il serait occupé – lui et quelques autres membres de la « classe des oints du Seigneur » – à purifier le temple en prévision du bain de sang à venir. Les premiers pentecôtistes récupérèrent l'idée de l'imminence de la Seconde Venue, mais associèrent cet événement à l'expérience personnelle directe de la présence de Dieu. En avril 1906, sur Azusa Street, à Los Angeles, des centaines de personnes se mirent à danser, à crier, à gémir, à prophétiser et à se rouler sur le sol, tout en chantant dans des langues inconnues. Il y avait parmi eux plusieurs membres de la secte moloque débarqués de Russie quelques mois plus tôt.

D’après le *Los Angeles Herald*, « on y comptait des gens de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les couleurs et nationalités et ayant souffert toutes sortes de servitudes[66] ».

Ils savaient que la Fin des Temps était proche parce que tout cela était déjà arrivé auparavant. Après que Jésus eut été enlevé au Ciel, ses disciples s’étaient trouvés tous ensemble dans un même lieu. « Tout à coup, vint du ciel un bruit tel que celui d’un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se tenaient. Ils virent apparaître des langues qu’on eût dites de feu ; elles se partageaient, et il s’en posa une sur chacun d’eux. Tous furent alors remplis de l’Esprit Saint et commencèrent à parler en d’autres langues, selon que l’Esprit leur donnait de s’exprimer. » Une multitude s’assembla, parmi laquelle il y avait des hommes dévots de toutes les nations sous le ciel, et, chacun les entendant parler dans son propre idiome, certains d’entre eux se demandèrent si les apôtres avaient bu. Alors Pierre se leva et leur dit que, non, ils n’étaient pas ivres, et se mit à citer le prophète Joël : « Il se fera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Alors vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes[67]. »

Chaque déception était suivie d’une explosion revivaliste. Et plus grande était la déception, plus puissant était le réveil.

*
* *

Le millénarisme est le fantasme de vengeance des dépossédés, l’espoir d’un grand réveil surgissant au cœur d’une grande déception. Le christianisme d’inspiration millénariste apocalyptique n’était nulle part plus commun ou plus désespéré que dans les sociétés non chrétiennes que les chrétiens avaient agressées ou détruites. Pour expliquer les existences ruinées, les dieux et les ancêtres humiliés, les mondes symboliques renversés ou brisés, et pour y remédier, ces sociétés s’adressèrent à certains de ceux qui, en apportant la catastrophe avec eux, avaient ainsi prouvé la puissance de leurs divinités. Combinée aux croyances locales concernant le retour d’un héros prométhéen ou le pèlerinage vers une terre sans mal, l’idée biblique de rétribution cosmique engendra de puissants mouvements sociaux, nombre d’entre eux marqués par la violence et les comportements sacrificiels[68].

L’effondrement de l’Empire inca fut suivi par une épidémie de « maladie de la danse » (*Taki Unquy*), au cours de laquelle les esprits autochtones provisoirement vaincus sortaient des rochers et des arbres pour entrer dans les corps des humains en proie à la danse en prévision d’un déluge censé balayer les Espagnols et oblitérer jusqu’au souvenir de leur existence. En Amérique du Nord, plusieurs groupes d’Indiens des Plaines (dont certains étaient familiers des doctrines des Mormons et des Shakers) exécutaient une « danse des esprits » (*Ghost Dance*) dans l’espoir que le monde de l’injustice s’effondrerait, que la mort et les Blancs disparaîtraient, et que les ancêtres éternellement jeunes reviendraient, précédés par de grands troupeaux de bisons. Les Sioux Lakota, dernier grand groupe à avoir été vaincu et confiné dans une réserve, exécutèrent leur ultime danse avant d’être massacrés par l’armée américaine à Wounded Knee, le 29 décembre 1890. Dans le Nordeste brésilien, dans un contexte de migrations massives et de troubles déclenchés par l’abolition de l’esclavage, la chute de la monarchie et une série de fortes sécheresses, un groupe d’adeptes d’un prédicateur itinérant connu sous le nom de « Conseiller » se retrancha dans le village de Canudos, rebaptisé « Belo Monte » (« Belle Colline »), dénonça l’ordre républicain, refusa de payer les impôts, rejeta le mariage civil, collectivisa le bétail, mit en partage l’essentiel de ses biens et commença à attendre la Fin des Temps. Quatre ans plus tard, juste avant d’être incendié et rasé par l’armée brésilienne en octobre 1897, Belo Monte comptait 30 000 habitants et 5 200 foyers[69].

En Amérique latine, la plupart des colons européens et leurs descendants se mirent au service de diverses entreprises de construction nationale. En Afrique, où ce ne fut presque jamais le cas, le millénarisme devint une caractéristique permanente de la vie politique. En Afrique australe, les Xhosa furent vaincus au terme de huit « guerres cafres », expulsés de la presque totalité de leurs terres, et pâtirent en outre des sécheresses persistantes et des épidémies affectant leur bétail. En 1856, une adolescente dont l’oncle avait été le premier Xhosa converti à l’anglicanisme eut une vision dans laquelle les ancêtres ordonnaient à leur peuple de détruire tout leur cheptel, leur maïs, leurs outils et autres possessions impures. En échange, ils allaient leur apporter une abondance et une prospérité matérielles illimitées, restaurant y compris la santé et la jeunesse des membres de leur peuple et chassant les Britanniques au-delà des mers. Un « peuple nouveau », appelé les « Russes », leur viendrait en aide. Les Xhosa avaient tout juste entendu dire que l’ancien gouverneur du

Cap, George Cathcart, honni par eux, avait été tué dans la guerre de Crimée ; ils en avaient conclu que ceux qui l'avaient tué étaient des hommes forts, noirs et – du fait même qu'ils luttaient contre les Britanniques – sans doute eux aussi des ancêtres des Xhosa. Après que les deux dates fixées pour la résurrection se furent succédé sans que rien ne se passe, les croyants s'en prirent à tous ceux qui avaient refusé d'abattre leur bétail et lancèrent une campagne massive de massacre et de destruction. Près de 400 000 bovins furent abattus et environ 40 000 Xhosa moururent de faim. Les autorités britanniques fournirent aux survivants une aide alimentaire en échange d'une mise au travail en territoire colonial et sans aucun droit de retour au pays. Le Xhosaland avait cessé d'exister[70].

Un peu plus d'un demi-siècle plus tard, après des décennies de spoliation des terres africaines et une recrudescence d'activité missionnaire dans ce qui était devenu la province du Cap oriental, un ancien prédicateur méthodiste du nom de Enoch Mgijima commença à prophétiser l'imminence d'un Armageddon qui entraînerait l'anéantissement des Blancs. Ses disciples, qui s'autodésignaient comme « Israélites », respectaient le Shabbat, célébraient la Pâque juive, considéraient le Nouveau Testament comme un faux rédigé par les Blancs et voyaient en l'Exode une prédiction allégorique de leur propre délivrance. En 1920, la célébration annuelle de la Pâque par Mgijima attira plus d'un millier de convertis qui vendirent leurs biens, établirent une colonie communautaire et décidèrent de se soustraire à l'impôt et à l'état civil. Ils fondèrent leur propre école biblique et leur propre dispensaire médical, organisèrent leur propre service de sécurité, disciplinèrent les mauvais croyants et s'adonnèrent à des séances répétées d'oraison et d'entraînement militaire dans l'attente de l'Apocalypse. « Le monde entier va baigner dans le sang, écrivait Mgijima à un fonctionnaire local, le temps de Jéhovah est désormais arrivé. » Le 24 mai 1921, lorsqu'une forte troupe de policiers encercla leur camp, les Israélites, armés de gourdins et de lances et censément protégés par des tuniques blanches magiques, se ruèrent sur leurs mitrailleuses. Il y eut 183 morts et une centaine de blessés parmi les adeptes de la secte. La pierre tombale érigée par les survivants porte l'inscription suivante : « Parce qu'ils ont choisi de suivre les desseins de Dieu, le monde n'a pas eu de place pour eux[71]. »

Une autre secte millénariste eut beaucoup plus d'audience et de succès dans sa volonté d'identifier les Africains aux Hébreux de la Bible : les rastas jamaïcains étaient convaincus qu'ils étaient les vrais Israélites, qu'ils

avaient été exilés à cause de leurs péchés (depuis longtemps pardonnés), et que le couronnement de Ras Tafari sous le nom d'Haïlé Sélassié I^er^, empereur d'Éthiopie, avait inauguré l'ère de la libération finale et de la réunification d'Israël. La Bible, qui, à l'origine, narrait l'histoire des Africains, avait été falsifiée par les Blancs afin d'abuser et d'asservir le Peuple élu. Haïlé Sélassié I^er^ était l'« Ancien des Jours » de Daniel et le « Lion de la tribu de Juda » du Livre de l'Apocalypse. Sa mission était de refaire le monde, de châtier les Blancs et de délivrer son Peuple de Babylone pour le ramener à la Terre promise de Sion en Éthiopie. « Un beau matin, quand j'aurai fini mon travail, je retournerai chez moi. » En attendant, « Rasta Man » devait se retirer de la société, organiser son rapatriement immédiat, ou bien *« get up, stand up, don't give up the fight* », comme le chantait Bob Marley. Au fur et à mesure que les attentes messianiques baissaient en intensité, la « libération avant le rapatriement » devint l'option la plus fréquente[72].

L'une des expressions les plus frappantes de la nostalgie millénariste était ce que les anthropologues désignent comme les « cultes du cargo », qui émergèrent en Mélanésie au lendemain de l'arrivée des missionnaires européens et se propagèrent suite aux invasions massives et aux perturbations entraînées par la Seconde Guerre mondiale. Dans une société apparemment déchirée par le doute sur ses valeurs et par le sentiment de l'injustice de ce monde, on vit surgir nombre d'hommes qui, selon la formule de Celse, « sans aucune mission, avec une impudence inouïe, […] se livr[ai]ent à des gestes et à des mouvements qui sembl[ai]ent être l'effet de l'inspiration ». Malgré quelques divergences de détail, tous s'accordaient sur le fait que la richesse des Européens, connue sous le nom de « cargaison » (*cargo* en anglais, d'après le terme utilisé par les nouveaux arrivants pour décrire les produits manufacturés qui ne cessaient d'être débarqués dans les îles par voie maritime ou aérienne), était initialement destinée aux autochtones mais qu'elle avait été détournée en chemin ; cependant, très bientôt, et en tout cas pendant la durée de vie de la génération présente, les ancêtres allaient revenir sur terre dans un grand fracas d'éclairs et de tonnerre et restitueraient la fameuse cargaison – chocolats, radios, montres, miroirs, lampes de poche, bicyclettes et d'innombrables autres biens, y compris l'oisiveté et la jeunesse éternelles – à ses légitimes propriétaires. Il suffisait de lire le Livre de l'Apocalypse, apporté en Mélanésie par les nouveaux arrivants, pour connaître la source de leur luxe effréné : « Cargaisons d'or et d'argent, de

pierres précieuses et de perles, de lin et de pourpre, de soie et d'écarlate ; et les bois de thuya, et les objets d'ivoire, et les objets de bois précieux, de bronze, de fer ou de marbre ; le cinnamome, l'amome et les parfums, la myrrhe et l'encens, le vin et l'huile, la farine et le blé, les bestiaux et les moutons, les chevaux et les chars, les esclaves et la marchandise humaine[73]… »

Tous les millénarismes sont au fond des variantes du culte du cargo. Celui des Mélanésiens manquait peut-être de complexité métaphorique, mais du moins brillait-il par sa clarté : « Nous n'avons rien, expliquait un groupe de croyants à leur prophète, – pas d'avion, pas de bateau, pas de jeeps, rien du tout. Les Européens volent notre cargaison. Tu prendras pitié de nous et veilleras à ce que nous obtenions quelque chose[74]. »

Il y avait toutes sortes de façons d'obtenir quelque chose. Différentes sectes – et parfois la même secte à des moments différents – essayaient différentes approches : revenir aux mœurs anciennes ou en adopter de nouvelles ; promiscuité sexuelle obligatoire ou abstinence sexuelle complète ; destruction des biens terrestres (pour faire de la métaphore du « nous n'avons rien » une réalité) ou stockage de provisions (pour accueillir les ancêtres revenus sur terre) ; danses rituelles compliquées ou réclamations directes (par le biais de la prière) ; glossolalie extatique ou défilés au pas de l'oie avec des fusils en bois et de fausses médailles ; efforts pour percer les secrets des riches ou tentatives de prendre la cargaison de force (*« get up, stand up, don't give up the fight* »). Certains prophètes affirmaient que les marchandises étaient déjà là ; d'autres attribuaient l'échec de la prophétie aux péchés de tels ou tels coupables et mettaient en scène des confessions publiques et des châtiments exemplaires. En Nouvelle-Guinée, l'une des prophéties apocalyptiques qui circulait à l'époque finit par se vérifier lorsque les Japonais bombardèrent la région à la date prévue pour la Seconde Venue (en 1942)[75].

C'est là où l'eschatologie biblique en vint à fusionner avec la seule tradition millénariste vraiment importante existant hors du cadre du monothéisme méditerranéen que les mouvements apocalyptiques d'inspiration chrétienne connurent le succès le plus spectaculaire. Jusqu'au XIX^e^ siècle, les millénarismes chinois avaient été la plupart du temps d'inspiration taoïste et bouddhiste. Mais face aux nouveaux défis surgirent de nouveaux prophètes.

Un prophète efficace est un individu dont la folie personnelle entre en résonance avec le tumulte de la société qui l'entoure et dont la renaissance

spirituelle réussit à convaincre non seulement sa propre conscience, mais tous ceux qui croient qu'ils sont injustement dépossédés (« nous n'avons rien »). En 1837, un homme du nom de Hong Xiuquan échoua pour la deuxième fois à l'examen impérial de second niveau, s'effondra, fut pris de délire et eut une vision de l'instauration du royaume des cieux sur la terre. En relisant la brochure des missionnaires chrétiens qui a peut-être inspiré sa vision dès l'origine, Hong se convainquit qu'il était le fils de Dieu et le frère puîné de Jésus. Après avoir échoué à deux nouveaux examens, il suivit l'exemple de son frère aîné en annonçant à son père et à sa mère qu'ils n'étaient pas ses vrais parents et en adoptant la vocation de prédicateur itinérant prêchant la repentance et la délivrance. Mais, contrairement à son frère, il réussit à attirer des centaines, puis des milliers, puis des centaines de milliers d'adeptes, et entreprit de combattre Babylone à sa façon. Ses partisans étaient des Hakkas de Chine méridionale, une minorité marginalisée, et ses idéologues étaient d'autres candidats malchanceux aux examens impériaux, ou bien des candidats aux examens détournés de leur vocation, des préparateurs en pharmacie et toutes sortes d'intellectuels marginaux. En mars 1853, Hong captura Nankin à la tête d'une armée de plus d'un million de guerriers célestes et la désigna comme capitale céleste du Royaume céleste (Taiping). Comme l'écrivit Hong, le Roi céleste, dans un commentaire du Livre de l'Apocalypse, « le paradis céleste est désormais descendu parmi les hommes. Les temps sont accomplis. Respectez cette réalité[76] ».

La solution de Hong au problème fondamental des sectaires – à savoir comment une société complexe peut imiter le comportement d'un petit groupe de plus ou moins treize hommes sans attaches – consistait à accepter les femmes, mais en édictant une stricte séparation et l'interdiction de tout « échange d'affection personnelle », y compris « les regards énamourés et les pensées concupiscentes dirigées vers autrui ». Une autre façon de préserver l'égalité entre « frères et sœurs » était l'abolition du commerce et de la propriété privée. À différents échelons de la hiérarchie administrative Taiping, les fonctionnaires déterminaient les niveaux de subsistance optimaux et réquisitionnaient tout le surplus pour les besoins collectifs. Ils organisaient aussi régulièrement des récitations publiques des commandements de Hong, faisaient respecter les interdictions concernant l'égoïsme et les pensées concupiscentes, dirigeaient un réseau de surveillance mutuelle, conduisaient les troupes à la bataille, brûlaient les faux livres (en particulier ceux de Confucius) et

promouvaient la lecture des vrais livres. « L'homme stupide, en lisant ces livres, devient intelligent ; le réfractaire, en lisant ces livres, devient bon[77]. »

Étant donné que ceux qui se refusaient à devenir bons et intelligents étaient « comme des hommes contaminés par la maladie », la mission des Taiping était de les guérir par tous les moyens nécessaires. « Partout où nous passons, nous nous emploierons avant tout à tuer tous les fonctionnaires civils et militaires, ainsi que les soldats et les miliciens. Nous ne ferons pas de mal aux gens du peuple […], mais si vous venez en aide aux démons dans la défense d'une ville ou bien vous engagez dans les combats, n'en doutez pas, vous serez totalement anéantis. » C'était la même logique qui était appliquée à l'intérieur du Royaume céleste : « Si notre volonté est que vous périssiez, vous périrez, car aucun châtiment individuel ne sera reporté plus de trois jours. Chacun d'entre vous doit sincèrement emprunter la voie de la vérité et s'exercer à la bonté, ce qui vous mènera au bonheur[78]. »

En 1864, au terme d'un conflit qui fit autour de 20 millions de victimes, la capitale céleste fut assiégée par les forces gouvernementales. Lorsque ses habitants commencèrent à mourir de faim, Hong leur ordonna de « manger la manne », arracha quelques mauvaises herbes dans la cour du palais, les mâcha pour montrer l'exemple et mourut peu de temps après. Après la chute de la ville, son fils, alors âgé de seize ans, déclara à ses interrogateurs qu'il avait réussi à lire « plus de trente volumes » parmi les livres anciens interdits par son père et que son seul désir était de passer les examens impériaux auxquels son père avait échoué. Les fonctionnaires du gouvernement ne parurent pas apprécier l'ironie de la chose et le « Jeune Monarque » fut exécuté[79].

*

* *

Il n'y eut pas de Seconde Venue pour le frère chinois de Jésus. Mais pour Jésus lui-même ? Du côté de la chrétienté, le christianisme perdait de plus en plus son emprise sur la vie humaine. Il s'agissait d'une retraite lente et relativement majestueuse, avec de solides combats d'arrière-garde sur le front américain, mais la tendance générale, surtout parmi les élites, semblait irréversible. Il y avait de moins en moins de gens pour invoquer des précédents bibliques, pour interpréter les événements de la vie dans les

termes de la doctrine chrétienne ou pour croire en la véracité littérale des récits scripturaires de la création, de la résurrection et du péché originel, entre bien d'autres choses. La solution chrétienne à la condition axiale montrait des signes de vieillissement[80].

Mais cette condition elle-même – l'idée « de prendre du recul et de regarder au-delà » – ne disparaissait pas pour autant. Dieu n'était pas mort. La plupart des chrétiens, même tièdes, libéraux ou iconoclastes, semblaient présupposer que l'espoir du salut survivrait à l'échec de la prophétie.

Les Juifs du Second Temple avaient rejeté leurs faux messies (Theudas, Jean le Baptiste et Jésus, parmi beaucoup d'autres) et continué à attendre – et attendre, et attendre. Ceux, peu nombreux, qui avaient accepté l'idée que Jésus était le fils de Dieu n'avaient pas perdu l'espoir, même après qu'il fut mort sans qu'aucune de ses prédictions se fût accomplie. Leurs millions de successeurs, tout aussi insensibles au report répété de la prophétie, avaient continué à attendre son retour et son Règne millénaire. Au XVII^e^ et surtout au XVIII^e^ siècle, certains d'entre eux finirent par en conclure que l'avènement du Règne millénaire aurait lieu spontanément sans nécessité que Jésus revienne, sauf au tout dernier moment, en guise d'épilogue. À la fin du XVIII^e^ et surtout au XIX^e^ siècle, une nouvelle race de prophètes et de législateurs abandonna complètement la figure de Jésus sans pour autant se sentir obligée de changer d'intrigue. Le rôle de la providence était désormais tenu par l'histoire, par le progrès, par l'évolution, par la révolution, par la transcendance, par les lois de la nature, par le changement positif, mais le résultat restait le même. Comme l'écrivait en 1681 Thomas Burnet, géologue spéculatif et aumônier de Guillaume III, « si nous voulons avoir une vision correcte et une appréhension exacte de la Providence naturelle, nous ne devons pas lui tailler une tunique trop courte en ayant recours sans nécessité à la Cause Première pour expliquer l'origine des choses, ou bien à des Miracles pour expliquer des effets particuliers ». Grâce à leurs propres efforts, les humains découvriraient la « configuration de toutes les affaires humaines déployées sous leur regard, depuis l'ère du Chaos jusqu'à la période récente. […] Et s'agissant du dernier acte et de l'ultime conclusion de toutes les affaires humaines, il est forcément le plus raffiné et le plus sophistiqué : de sorte qu'il couronne l'œuvre, qu'il satisfasse les spectateurs et qu'il se termine sur des applaudissements unanimes[81] ».

Les Lumières (qui, à l'instar de Burnet lui-même, étaient le fruit des épousailles de la Réforme protestante et de la révolution scientifique)

donnèrent le jour à plusieurs projets raffinés et sophistiqués de dernier acte. Turgot prouva le caractère inéluctable du progrès humain sur la voie de la perfection totale en démontrant la constance historique du perfectionnement technologique et moral, sa claire accélération au cours des dernières années, sa propagation régulière au-delà de l'Europe et sa codification dans le langage irrécusable des mathématiques. Le problème de la théodicée chrétienne était résolu non pas tant par le fait que la divinité se retirait du service actif que par la découverte de la main invisible de l'histoire.

> Et les ambitieux eux-mêmes, en formant les grandes nations, ont contribué aux vues de la Providence, au progrès des lumières, et par suite à l'accroissement de bonheur du genre humain qui ne les occupait pas du tout. Leurs passions, leurs fureurs mêmes, les ont conduits sans qu'ils sussent où ils allaient[82].

La providence, tout comme la richesse des nations, était la somme merveilleuse d'innombrables égoïsmes aveugles. De même que l'Apocalypse exigeait la présence de l'Antéchrist et de son armée démoniaque, le « progrès des lumières » requérait les passions et les fureurs des ambitieux. Mais, une fois assuré le triomphe de la raison, passions et fureurs deviendraient non seulement inutiles, mais, par définition, impossibles. La raison régnerait en tant que réalité suprême dans un mouvement perpétuel d'autocompréhension et d'autoperfectionnement. Condorcet, disciple et biographe de Turgot, poussa ce schéma encore plus loin en assimilant la providence à l'histoire, en désignant cette histoire comme une science, en transformant ce qui était une théodicée athée en dialectique historique (selon laquelle chaque pas en arrière produisait objectivement son contraire) et en soutenant que l'inéluctabilité scientifique de la perfection n'enlevait rien au plaisir et à l'obligation d'en accélérer la venue[83].

Les Jacobins, qui arrêtèrent Condorcet alors qu'il tentait de fuir Paris en 1794, estimaient être les mieux placés pour accélérer cette venue par eux-mêmes et que cette génération ne passerait pas que tout cela ne soit arrivé. Le chemin le plus court vers la perfection passait par la vertu, qui, d'après Robespierre, équivalait à l'« amour de la patrie […] sentiment sublime [qui] suppose la préférence de l'intérêt public à tous les intérêts particuliers ». On parviendrait à la vertu en « foulant aux pieds la vanité, l'envie, l'ambition et toutes les faiblesses des petites âmes », de sorte que

les seules passions subsistantes seraient « l'horreur de la tyrannie et l'amour de l'humanité » (patrie et humanité étant en dernière analyse une seule et même chose) : « Nous voulons, en un mot, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, tenir les promesses de la philosophie, absoudre la Providence du long règne du crime et de la tyrannie[84]. »

Il apparut, cependant, que la plupart des hommes étaient d'« infâmes égoïstes » aux petites âmes, et que la seule façon pour la morale de triompher de l'égoïsme était que les forces de la morale mènent une guerre contre les forces de l'égoïsme. Le « ressort du gouvernement populaire » était donc « à la fois la vertu et la terreur : la vertu, sans laquelle la terreur est funeste ; la terreur, sans laquelle la vertu est impuissante ». Dans la loi du 22 Prairial (10 juin 1794), les crimes punissables de mort incluaient la plupart des faiblesses des petites âmes. Pendant les quarante-sept jours qui s'écoulèrent entre la publication de ladite loi et l'exécution de son principal promoteur, 1 376 personnes furent guillotinées à Paris. Condorcet fut retrouvé mort dans sa cellule en mars. « Nous saurons mourir, nous mourrons tous », déclarait Robespierre lors de la séance du club des Jacobins du 13 mars 1793. Et c'est ainsi qu'il en fut[85].

L'auto-immolation des Jacobins désillusionna certains croyants et inspira d'innombrables visions alternatives, mais elle ne contribua guère à discréditer la foi elle-même. La « fleur bleue » des romantiques était à la rédemption par le progrès de Condorcet ce que la mystique chrétienne avait été à la *Somme Théologique* de Thomas d'Aquin ; c'est entre ces deux pôles que se déploie l'essentiel de la pensée du XIX^e^ siècle. Pour Wordsworth, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, le paradis terrestre fut d'abord incarné par le « gouvernement des Nations » d'inspiration jacobine, puis par l'« intellect discriminant de l'Homme ». Cette seconde version promettait un accomplissement tout aussi noble que la première ; toutes deux dissipaient le « sommeil de la Mort » ; et aucune des deux n'était d'après lui moins paradisiaque que leur prédécesseur chrétien. Elles étaient toutes deux transcendantes mais pas surnaturelles[86].

Même chose pour la victoire de Faust sur Méphistophélès (qui, en tant que « partie de cette puissance, qui veut toujours le mal et fait toujours le bien », incarne l'antiprogrès autodestructeur de Condorcet), pour l'Esprit universel de Hegel (qui a besoin de la dialectique méphistophélique pour atteindre sa pleine autoréalisation), pour les diverses sectes « utopiques » qui fusionnaient le paradis social et le paradis contemplatif au sein de

communautés parfaites d'êtres humains imparfaits (en combinant besoins, désirs et capacités dans un équilibre harmonieux). Robert Owen hérita de la colonie harmoniste de New Harmony, Charles Fourier fut la principale inspiration des communistes bibliques d'Oneida et Claude de Saint-Simon s'investit lui-même comme nouveau Messie et déclara à ses disciples sur son lit de mort :

> La poire est mûre et vous devez la cueillir. […] En attaquant le système religieux du Moyen Âge, on n'a réellement prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'était plus en harmonie avec le progrès des sciences positives, mais on a eu tort de conclure que le système religieux tendait à s'annuler : il doit seulement se mettre d'accord avec les progrès des sciences. Je vous le répète, la poire est mûre, vous devez la cueillir[87].

Tous étaient des prêtres et des prophètes aspirant à une forme d'« au-delà ». Dans les sociétés chrétiennes, l'unité sans faille du royaume du sacré était définie par un clergé professionnel qui veillait sur les chemins du salut et par des prophètes autoproclamés qui poliçaient les actes du clergé ou proposaient des chemins entièrement nouveaux. Dans le monde postchrétien, l'intégrité de l'Église universelle était de plus en plus ébréchée et le sacré fuyait par toutes les failles, imprégnant les âmes, les corps, les produits et les institutions des humains. L'accès au sacré devenait plus démocratique tout en restant inégal et la fonction de tutelle spirituelle était désormais assumée par de nouveaux entrepreneurs religieux, les « intellectuels ». Certains d'entre eux devenaient l'équivalent des prêtres d'antan, produisant des mythes et des rituels au service de communautés et d'imaginaires reconstitués ; d'autres adoptaient plutôt le rôle de prophètes, ridiculisant « les pharisiens et les docteurs de la Loi » et faisant signe vers des cieux nouveaux et une terre nouvelle. L'existence humaine continuait à être jugée déficiente ; on continuait à aspirer à diverses formes de « salut » et les prophètes, en tant que guides amateurs du royaume du sacré, étaient toujours très demandés alors même que les professionnels semblaient complètement perdus[88].

En fonction de la nature du message et de l'idiome dans lequel il était professé, on pouvait diviser les prophètes du XIX^e^ siècle en plusieurs catégories : les artistes (de types variés, mais surtout des bardes), les savants (se réclamant d'une science falsifiable ou non falsifiable, ces derniers prévalant généralement), et les artistes qui adoptaient la science

comme l'un des éléments de leur répertoire créatif. Selon la façon dont ils envisageaient le degré de maturité de la poire, ils occupaient un spectre qui allait du millénarisme fébrile de type christique à divers compromis mystiques et allégoriques. On ne pouvait pas davantage distinguer une tradition politique libérale d'une tradition totalitaire qu'on ne pouvait vraiment distinguer le libéralisme augustinien du totalitarisme anabaptiste. Dès lors que l'intensité de l'attente avait faibli, les féroces anabaptistes s'étaient peu à peu transformés en dociles mennonites. Tout le monde attendait la rédemption ; restait à savoir à quelle vitesse elle arriverait et par quels moyens. Il y avait à cette interrogation un large éventail de réponses[89].

Autrement dit, on peut estimer que le christianisme est intrinsèquement « totalitaire » au sens où il exige une soumission morale inconditionnelle (la coïncidence de la volonté de Dieu et des désirs humains) et met l'accent sur les crimes d'intention au détriment de la légalité formelle. Le reste se définit en fonction de la nature et de l'intensité de la discipline morale ainsi que du degré d'impatience eschatologique. Presque tout au long de l'histoire de la chrétienté, cette discipline a été plutôt lâche et la Fin des Temps a fonctionné comme une métaphore. L'État moderne, avec ses citoyens plus ou moins égaux, interchangeables et autonomes, ne pouvait s'appuyer sur aucune injonction fondatrice, mais ses deux principales sources avaient un caractère inflexiblement totalitaire tant au niveau de la pratique que des aspirations. La révolution puritaine était un revivalisme chrétien qui cherchait à éradiquer les pensées impures par le biais de la surveillance mutuelle (l'« admonition fraternelle ») et d'une maîtrise de soi ostentatoire (la « piété »). La Révolution française était une renaissance rationaliste qui cherchait à éradiquer les pensées impures par le biais de la surveillance mutuelle (la « vigilance ») et d'une maîtrise de soi ostentatoire (la « vertu »). Toutes deux requéraient une participation universelle et un activisme incessant tout en divisant le monde en saints et réprouvés (et les premiers en vrais saints et faux saints). Toutes deux furent mises en échec par l'absence au rendez-vous de la Nouvelle Jérusalem (la « liberté ») et le retour des anciens régimes (la « tyrannie »), tout en étant victorieuses à long terme en engendrant le libéralisme, à savoir la version routinisée de la piété et de la vertu. Le zèle inquisitorial et l'exaltation millénariste se sont dissipés, mais la surveillance mutuelle, la maîtrise de soi ostentatoire, la participation universelle et l'activisme incessant sont restés des vertus de plein droit et des conditions essentielles

de la gouvernance démocratique (à savoir la réduction des volontés individuelles à une uniformité d'opinion gérable). Le mot d'ordre *Novus ordo seclorum* (« nouvel ordre des siècles ») fut éclipsé par *E pluribus unum* (« de plusieurs, un »), et l'attente d'un bonheur imminent par sa poursuite sans fin.

L'histoire du nouvel ordre, tout comme celle de l'ancien, est celle de la routinisation et du compromis ponctuée par des tentatives sectaires de rétablir la promesse originelle. On peut – avec Augustin – se réjouir de la permanence de la sphère temporelle et prétendre qu'il n'existe rien d'autre que des situations de compromis (et que la nation réellement existante est effectivement indivisible, prodiguant la liberté et la justice pour tous), mais la foi dans le progrès est une caractéristique tout aussi fondamentale de la modernité que l'était la Seconde Venue pour le christianisme (« progressiste » devient l'équivalent de « vertueux » et « changement », d'« espoir »). Le « totalitarisme » n'est pas une mutation mystérieuse : il est mémoire et promesse, tentative de préserver l'espoir.

On peut toujours discuter de la maturité relative de la poire. Il y a généralement deux types de millénaristes : les quiétistes, qui attendent la Fin des Temps dans les catacombes, réelles ou symboliques, et les militants, qui estiment que « la divinité collaborerait de préférence à la réussite de leurs projets si, épris de grandes choses, ils n'épargnaient aucune peine pour les réaliser ». En réalité, personne – pas même les calvinistes – ne croit que les décisions de l'homme sont sans conséquences, et aucun millénariste ne reste les bras croisés face à l'imminence de la fin. Les actes et les paroles de Jésus étaient nécessaires pour que les temps s'accomplissent ; la repentance de ses disciples et leur retour à l'état d'enfants étaient nécessaires s'ils voulaient vraiment régner sur les nations et abandonner maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs. La plus muette des prières est une arme puissante dans les mains des vrais croyants, et toutes les formes de salut sont à la fois inéluctables et dépendantes des décisions des hommes. Tous les millénaristes – et, de fait, la plupart des êtres humains – croient en une combinaison de foi et d'œuvres, de destinée et d'espérance, de prédestination et de libre arbitre ; ils vénèrent à la fois la dynamique inexorable de la providence et le rôle de l'action humaine intentionnelle, la locomotive de l'histoire et le « parti de type nouveau ». Lorsque la fin approche, certains prient, d'autres chantent, certains jeûnent, d'autres fabriquent des meubles, certains étudient la généalogie, d'autres dansent la danse des esprits ; d'autres encore ne

dansent pas du tout, ou immolent leur bétail, ou bien s'immolent eux-mêmes, ou encore massacrent les divers représentants des ténèbres : soit, au choix, prêtres, docteurs de la Loi, prêteurs d'argent, « seigneurs et princes », et toutes sortes de Hittites, de Girgashites, d'Amorites, de Cananéens, de Perizzites, de Hivvites et de Jébuséens.

La perfection postchrétienne, tout comme la perfection chrétienne, est susceptible de se manifester soit chez des êtres humains spécifiques soit chez des communautés élues. Le salut individuel passe parfois par la thérapie ; quant aux communautés, leur caractère indivisible peut être atteint grâce à une combinaison d'émancipation « sociale » et « nationale ». Le Peuple élu de l'Ancien Testament était le prolétariat des nations ; la victoire tribale qui lui était promise était aussi une transformation révolutionnaire faisant des anciens esclaves des maîtres. Le Nouveau Testament établit une équivalence entre révolution sociale et révolution nationale. Babylone (ou bien l'Égypte, ou Rome, ou n'importe quelle « prostituée » impériale opprimant le Peuple élu) allait périr et recevoir « tourments et malheurs » « à la mesure de son faste et de son luxe », mais le même sort était réservé aux Israélites qui étaient trop gras pour passer par le trou de l'aiguille. « Malheur à vous, qui êtes repus maintenant ! car vous aurez faim. Malheur, vous qui riez maintenant ! car vous connaîtrez le deuil et les larmes. » Jésus ne prodiguait pas ses perles de sagesse aux Gentils, mais il ne s'adressait pas non plus à tous les Juifs[90].

En fonction de la nature de leur « détresse », les millénaristes postchrétiens aussi bien que chrétiens pouvaient se percevoir tantôt comme une tribu face à d'autres tribus (comme les « Israélites » d'Enoch Mgijima), tantôt comme des affamés face aux repus (comme la « Ligue des Élus » de Thomas Müntzer), mais ils étaient toujours un peu des deux et se concevaient généralement comme tels. La Cité sainte des puritains anglais était l'Angleterre (et plus tard l'Amérique), et le bonheur universel promis par Robespierre aux hommes libres reposait sur l'espérance « que la France, jadis illustre parmi les pays esclaves, éclipsant la gloire de tous les peuples libres qui ont existé, devienne le modèle des nations, l'effroi des oppresseurs, la consolation des opprimés, l'ornement de l'univers ». Les descendants libéraux des deux révolutions conservèrent le double héritage du sacerdoce de tous les croyants (les droits de l'homme) et de la Cité sainte (la république de la vertu). Les droits étaient garantis et légitimés par le nationalisme, et plus était forte l'insistance sur

l'immédiateté sacrée de ces droits (comme dans la version augustinienne et exceptionnaliste qui prévalait aux États-Unis), plus ce nationalisme avait un caractère messianique[91].

Les sociétés dans lesquelles le succès de la Réforme avait coïncidé avec la défaite des anciens régimes (Grande-Bretagne, Pays-Bas, États-Unis et, sous une forme plus discrète, la Scandinavie luthérienne) pouvaient continuer à jouir des fruits de la routinisation en intégrant et neutralisant la plupart des formes de créativité radicale par le biais du sectarisme protestant, du nationalisme d'État et de l'extension du suffrage. Les sociétés dans lesquelles une Église non réformée était subordonnée à un État étranger infidèle (Pologne, Irlande, Serbie, Bulgarie et Grèce) pouvaient continuer à faire une place au radicalisme moderne sous la forme du nationalisme biblique et de sa récente version romantique (aussi longtemps que perdurerait l'oppression babylonienne). Ailleurs, les ruines de la chrétienté grouillaient de prophètes postchrétiens qui, « sans aucune mission, avec une impudence inouïe, dans les temples ou hors des temples, au sein des villes comme au milieu des armées, attroupent la multitude, et se livrent à des gestes et à des mouvements qui semblent être l'effet de l'inspiration ». L'Allemagne, où un État ambitieux de formation récente n'arrivait pas à discipliner entièrement une société divisée par la Réforme ou une Europe divisée par d'anciennes frontières, engendra un nombre particulièrement élevé de prophètes de ce type. Même chose en France, en Italie, en Espagne, en Russie, et dans d'autres sociétés où des Églises guère réformées liées aux anciens régimes, morts ou vivants, se voyaient confrontées à de nouvelles coalitions urbaines de plus en plus ouvertes au millénarisme postchrétien. La Russie, dont l'Église non réformée était le plus étroitement liée à un ancien régime politiquement toujours vivace et économiquement ambitieux, donna naissance à une tradition particulièrement dynamique de sectarisme millénariste incarné par l'« intelligentsia ». Nombre de ces nouveaux prophètes, en particulier en Allemagne et en Russie, étaient juifs ; la foi traditionnelle qui légitimait leur existence s'était effondrée de même que leur rôle économique traditionnel, et leurs efforts d'intégration aux communautés non millénaristes étaient souvent fort mal reçus[92].

Tandis la Révolution française s'éloignait dans le temps et acquérait le statut de ressource historique, les prophéties apocalyptiques se déployaient entre les deux pôles du continuum allant du national au socialiste. Au paroxysme des espérances et des désespérances millénaristes, la distance

entre délivrance tribale et émancipation sociale pouvait se faire aussi ample que la différence entre Moïse et Jésus. Si le Peuple élu se percevait comme une tribu, il parlait le langage de l'Ancien Testament : il fallait sortir d'Égypte et parvenir à la Terre promise en exterminant les ennemis internes qui menaçaient l'indivisibilité de la nation et les Perizzites qui menaçaient la pureté du Lait et du Miel. Si le Peuple élu était celui des affamés et des affligés, il parlait le langage du Nouveau Testament : il s'agissait alors de s'en prendre aux repus et aux satisfaits. Dans les deux cas, une lutte particulière était censée mener au bonheur universel, mais l'ampleur de cet universel dépendait de la nature de ce particulier. La prophétie de Giuseppe Mazzini selon laquelle l'Italie devait assumer la « mission sublime de proclamer solennellement l'émancipation européenne » concernait principalement les Italiens, et la prophétie d'Adam Mickiewicz selon laquelle « une Pologne ressuscitée serait la fonderie où se forgerait la liberté des nations » concernait principalement les Polonais. La prophétie marxienne de la révolution socialiste s'adressait pour sa part à tous ceux qui n'avaient rien à perdre[93].

*
* *

Marx partait à peu près des mêmes prémisses que Mazzini et Mickiewicz. « L'*émancipation de l'Allemand*, écrivait-il à l'âge de vingt-cinq ans, c'est l'*émancipation de l'homme*. » Ou plutôt, comme il l'avait écrit un ou deux mois plus tôt, « l'*émancipation* de l'usure et de l'argent, c'*est*-à-dire du *judaïsme* pratique, réel, serait l'*auto-émancipation* de *notre temps* ». Et cette émancipation de l'homme devait procéder par étapes.

La racine de tout mal était la propriété privée et l'argent.

> L'idée que, sous l'empire de la propriété privée et de l'argent, on se fait de la nature, est le mépris réel, l'abaissement effectif [de la nature] […]. C'est dans ce sens que Thomas Müntzer déclare insupportable « que toute créature soit transformée en propriété, les poissons dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les plantes sur le sol : la créature doit elle aussi devenir libre ».

Devenir libre, c'était d'abolir la propriété privée et l'argent : « L'argent abaisse tous les dieux de l'homme et les change en marchandise. »

Personne ne vénère davantage l'argent que les Juifs, qui sont l'incarnation vivante de l'égoïsme. « Le dieu des Juifs s'est sécularisé et est devenu le dieu mondial. »

> Quel est le fond profane du judaïsme ? Le besoin *pratique*, l'*utilité personnelle*. Quel est le culte profane du Juif ? Le *trafic*. Quel est son Dieu profane ? L'argent.
> Eh bien, en s'émancipant du *trafic* et de *l'argent*, par conséquent du judaïsme réel et pratique, l'époque actuelle s'émanciperait elle-même[94].

Qu'il s'agisse d'abolir l'argent en abolissant les Juifs ou d'abolir les Juifs en abolissant l'argent, la vraie question pour Marx était de savoir comment s'y prendre. Ou plutôt, semble-t-il, par *où* il fallait commencer. La réponse, c'est que l'émancipation de l'homme était l'émancipation de l'Allemagne, parce que l'Allemagne était « un anachronisme, une contradiction flagrante à des axiomes universellement reconnus, la nullité, dévoilée au monde entier, de l'*ancien régime* ». Et qu'est-ce qu'un ancien régime à l'ère moderne ? « [L]e *comédien* d'un ordre social, dont les *héros réels* sont morts » ; « rien d'autre que la misère au gouvernement ».

Heureusement pour l'Allemagne, cela ne résumait pas tout. « Si *tout* le développement allemand ne dépassait donc pas le développement *politique* allemand, un Allemand pourrait intervenir dans les problèmes du temps présent tout au plus comme un *Russe* y interviendrait. » Mais les Allemands n'étaient pas des Russes : leur niveau de développement philosophique dépassait celui de leur développement politique, ainsi que le développement philosophique des nations plus avancées. « En politique, les Allemands ont *pensé* ce que les autres peuples ont *fait*. L'Allemagne a été leur *conscience théorique*. L'abstraction et la présomption de sa pensée ont toujours marché de pair avec le caractère exclusif et trop compact de leur réalité. »

Plus profonde était la « misère », meilleur serait le résultat final. L'Histoire, chez Marx, c'est le Méphistophélès de Faust – « partie de cette puissance, qui veut toujours le mal et fait toujours le bien ». Le caractère trop compact de la réalité allemande avait aiguisé la pensée allemande, et l'acuité de la pensée allemande contribuerait à susciter la révolution, qui déboucherait sur l'émancipation de l'homme. La prolifération d'individus qui, avec une impudence inouïe, se livraient à des gestes et à des

mouvements qui semblaient être l'effet de l'inspiration et prophétisaient l'imminence de la Fin des Temps signifiait que la Fin des Temps était effectivement imminente.

Le plus grand accomplissement de la philosophie allemande serait de détrôner la religion (à savoir, pour Marx, le christianisme).

> Le *véritable* bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur *illusoire* du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est exiger *qu'il soit renoncé* à *une situation qui a besoin d'illusions.* La critique de la religion est donc, en germe, la *critique de cette vallée de larmes* dont la religion est l'*auréole.*

L'exécution de cette tâche historique avait débuté – comme la plupart des choses dans l'histoire – par une tentative d'accomplir exactement le contraire. Elle avait été initiée dans le « passé révolutionnaire de l'Allemagne », à savoir la Réforme.

> *Luther* a, sans contredit, vaincu la servitude par *dévotion,* mais en lui substituant la servitude par *conviction.* Il a brisé la foi en l'autorité, parce qu'il a restauré l'autorité de la foi. Il a transformé les prêtres en laïques parce qu'il a métamorphosé les laïques en prêtres. […] Mais, si le protestantisme ne fut pas la vraie solution, ce fut du moins la vraie position du problème. […] Et si la métamorphose protestante des laïques allemands en prêtres a émancipé les papes laïques, les *princes* avec leur clergé, les privilégiés et les philistins, la métamorphose philosophique des Allemands-prêtres en hommes émancipera le *peuple.*

Tout comme « la révolution débuta dans la tête d'un *moine* ; aujourd'hui, elle débute dans la tête du *philosophe* ». Une grande partie du travail avait été faite par Hegel ; il revenait au jeune Marx, alors âgé de vingt-cinq ans, de compléter la tâche en connectant l'histoire et la politique. L'un des deux essais datant de 1843 qui lancèrent la carrière du philosophe suprême de l'Allemagne – et du monde – était une « Introduction » à la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*.

Les questions fondamentales y étaient claires :

> […] l'Allemagne peut-elle arriver à une pratique à la hauteur des *principes*, c'est-à-dire à une *révolution* qui l'élèvera, non seulement au *niveau officiel* des peuples modernes, mais à la *hauteur humaine*, qui sera le proche avenir de ces peuples ? […] Le désaccord énorme entre les revendications de la pensée allemande et les réponses de la réalité allemande aura-t-il comme correspondant le même désaccord de la société bourgeoise avec l'État et avec elle-même ? Les besoins théoriques seront-ils des besoins directement pratiques ? […] Et comment [l'Allemagne] pourrait-elle, en un saut périlleux, franchir ses propres barrières, mais aussi les barrières des peuples modernes […] ?

La réponse était désormais familière : c'était précisément l'énormité du désaccord qui permettrait à l'Allemagne de s'élever à la hauteur de l'humanité. « L'Allemagne, en tant que *personnification du vice absolu du présent politique*, ne pourra démolir les barrières spécifiquement allemandes, sans démolir la barrière générale du présent politique » – la sienne propre et celle de tout le monde.

Mais comment cela pouvait-il se faire d'un point de vue *politique* ? « Où donc est la possibilité *positive* de l'émancipation allemande ? »

> Voici notre réponse. Il faut former une classe avec des *chaînes radicales*, une classe de la société bourgeoise qui ne soit pas une classe de la société bourgeoise, une classe qui soit la dissolution de toutes les classes, une sphère qui ait un caractère universel par ses souffrances universelles et ne revendique pas de *droit particulier*, parce qu'on ne lui a pas fait de *tort particulier*, mais un *tort en soi*, une sphère qui ne puisse plus s'en rapporter à un titre *historique*, mais simplement au titre *humain*, une sphère qui ne soit pas en une opposition particulière avec les conséquences, mais en une opposition générale avec toutes les suppositions du système politique allemand, une sphère enfin qui ne puisse s'émanciper, sans s'émanciper de toutes les autres sphères de la société et sans, par conséquent, les émanciper toutes, qui soit, en un mot, la *perte complète* de l'homme, et ne puisse donc se reconquérir elle-même que par le *regain complet de l'homme*. La décomposition de la société en tant que classe particulière, c'est le *prolétariat.*

Tout comme l'esprit juif s'était incarné dans le capitalisme, l'esprit de l'Allemagne avait pris corps dans le prolétariat. Tout comme les Juifs représentaient le déchaînement de l'appât du gain et de l'intérêt égoïste, les Allemands incarnaient la créativité de l'absence et de l'innocence. « De même que la philosophie trouve dans le prolétariat ses armes *matérielles*, le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes *intellectuelles.* Et dès que l'éclair de la pensée aura pénétré au fond de ce naïf terrain populaire, les *Allemands* s'émanciperont et deviendront des *hommes*. » Et, une fois les Allemands émancipés pour devenir des hommes, l'émancipation de l'homme serait assurée.

> Résumons le résultat. L'émancipation de l'Allemagne n'est pratiquement possible que si l'on se place au point de vue de la théorie qui déclare que l'homme est l'essence suprême de l'homme. L'Allemagne ne pourra s'émanciper du Moyen Âge qu'en s'émancipant en même temps des victoires *partielles* remportées sur le Moyen Âge. En Allemagne, *aucune* espèce d'esclavage ne peut être détruite, sans la destruction de *tout* esclavage. L'Allemagne *qui aime aller au fond des choses* ne peut faire de révolution sans tout bouleverser *de fond en comble.* L'*émancipation de l'Allemand,* c'est l'*émancipation de l'homme.* La *philosophie* est la *tête* de cette émancipation, le *prolétariat* en est le *cœur.* La philosophie ne peut être réalisée sans la suppression du prolétariat, et le prolétariat ne peut être supprimé sans la réalisation de la philosophie.
> Quand toutes les conditions intérieures auront été remplies, le *jour de la résurrection allemande* sera annoncé par le *chant éclatant du coq gaulois*[95].

La solution à la question allemande découlait de la solution à la question juive :

> Dès que la société parvient à supprimer l'essence *empirique* du judaïsme, le trafic et ses conditions, le Juif est devenu *impossible*, parce que sa conscience n'a plus d'objet, parce que la base subjective du judaïsme, le besoin pratique, s'est humanisée, parce que le conflit a été supprimé entre l'existence individuelle et sensible de l'homme et son essence générique.

D’une part, « l’émancipation *sociale* du Juif, c’est l’*émancipation de la société du judaïsme* », et l’émancipation de la société du judaïsme est l’émancipation de l’humanité de l’oppression. De l’autre, l’émancipation de l’Allemand de toutes les formes de servitude est l’alliance de la philosophie allemande avec le prolétariat universel au nom de l’émancipation de l’homme. L’émancipation de l’homme dépend en dernière instance de la réformation des Juifs et de la résurrection de l’Allemagne[96].

L’ensemble de l’édifice de la théorie marxiste – avec son cadre méphistophélique et sa riche ornementation rhétorique – s’est construit sur ces bases. La préface de Hegel à sa *Philosophie du droit* se conclut sur l’image de la chouette de Minerve qui déploie ses ailes à l’approche du crépuscule. L’introduction de Marx à sa critique de la *Philosophie du droit* de Hegel se conclut sur le chant du coq gaulois (le *gallus* de *Gallia*) accueillant l’aube d’un jour nouveau – le même, sans doute, qui réveilla le dieu du jour et chassa le spectre du père de Hamlet. Comme Marx allait lui-même l’expliquer, les philosophes n’avaient fait qu’interpréter le monde de diverses manières ; il s’agissait désormais de le transformer – par la révolution et la résurrection. C’est la tâche que Marx avait accomplie en découvrant le prolétariat.

La question de savoir pourquoi ce fut Marx qui, de tous les coqs annonçant la résurrection allemande, finit par conquérir une grande partie du monde est tout aussi impossible et irrésistible que la question de savoir pourquoi Jésus, de tous les prophètes juifs qui se livraient à des gestes et à des mouvements qui semblaient être l’effet de l’inspiration, finit par fonder l’une des civilisations les plus rétives au vol de la chouette. Une réponse possible, c’est que, de fait, tous deux se ressemblaient beaucoup. Marx, comme Jésus et contrairement à Mazzini ou Mickiewicz, réussit à traduire une prophétie tribale dans le langage de l’universalisme. Il fut son propre Paul (au cas où Engels n’aurait pas été à la hauteur de la tâche) : l’émancipation par rapport au judaïsme et la résurrection de l’Allemagne furent ensevelies sous le poids de l’émancipation par rapport au capitalisme et de la résurrection de l’humanité.

Ce qui est peut-être plus remarquable encore, c’est qu’il réussit à traduire une prophétie de salut dans le langage de la science. Comme Celse l’écrivait à propos de Jésus et d’autres soi-disant messies et de leurs visions : « Ils ajoutent à ces fastueuses promesses des paroles extravagantes, inintelligibles, qui donnent lieu aux ignorants et aux

imposteurs d'en faire l'application qui leur plaît. » Marx, lui aussi, combinait une promesse de délivrance tout à fait élémentaire avec des formules oraculaires obscures qui défieront l'entendement de ses futurs disciples – à leur grande satisfaction, apparemment. Mais Marx n'alternait pas seulement simplicité et complexité, clarté et obscurité, métaphores brillantes et équations marchandise-argent-marchandise ; il exprimait son eschatologie sous la forme d'une prédiction scientifique fondée sur des thèses falsifiables et, ce qui est plus important encore, impliquant des acteurs sociologiquement définis.

Les millénaristes chrétiens qui s'efforçaient de mettre en scène le scénario apocalyptique du Nouveau Testament étaient confrontés à un défi majeur : comment distinguer les saints des réprouvés et comment percer le secret de la puissance et de la perversion de Babylone. Marx résolut ce problème en ayant recours à des catégories – en particulier la « bourgeoisie » et le « prolétariat » – qui reliaient solidement la morale et la science, le subjectif et l'objectif, l'individu et le collectif. Si la société était composée de « classes » de personnes ; si l'appartenance de classe pouvait être déterminée par un croyant doté d'une formation minimale ; si la condamnation (le sens intime de la justice) était directement lié à l'adhésion à la secte ; et si le nouvel Armageddon était une guerre de classes tout à fait réaliste, alors le problème des anabaptistes, à savoir comment affronter la « perfide armée » toujours renaissante de l'Antéchrist (sans parler du problème jacobin consistant à se défendre de l'hydre de la contre-Révolution), serait résolu une fois pour toutes – par des moyens scientifiques. Les « riches » et les « pauvres » mentionnés par Jésus seraient désormais rigoureusement catégorisés, et les descendants de Müntzer pourraient « couper les coquelicots rouges et les bleuets » en ayant la certitude absolue que, comme il avait été prédit dès l'origine, tous les protagonistes seraient dûment estampillés et enregistrés dans des livres *ad hoc* : « Attendez, pour malmener la terre et la mer et les arbres, que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu. »

En tant que prophète, Marx, tout comme Jésus, n'eut guère de succès de son vivant, ne convainquant qu'une poignée de disciples, sans guère de signes d'une résurrection allemande imminente. Et, tout comme Jésus, il fut redécouvert à titre posthume par des barbares qui trouvèrent sa prophétie tout à fait adaptée à leur situation (en partie à cause des « problèmes du temps présent » tels qu'ils se présentaient aux Russes)[97].

La prophétie elle-même était tout à fait familière. Il y avait la fraternité des innocents d'avant la chute, le péché originel d'avoir conçu des distinctions sociales, la division du monde entre repus et affamés, le martyre et la résurrection d'un rédempteur universel, l'ultime bataille entre les forces du bien et du mal, le triomphe violent du premier sur le dernier, et le dépassement final de la futilité, de l'imprévisibilité et de la contingence de l'existence humaine. Le foyer émotionnel de ce grand récit était le contraste entre la souffrance de ceux qui n'avaient rien à perdre que leurs chaînes et les « merveilles » de la civilisation bourgeoise, plus sublimes encore que « les pyramides d'Égypte, les aqueducs romains, les cathédrales gothiques ». La nouvelle Babylone, tout comme l'ancienne, réduit tout à la quête sans vergogne des cargaisons d'or et d'argent et, « [s]ous peine de mort, elle force toutes les nations à adopter le mode bourgeois de production ». Ce faisant, entre autres choses, elle soumet toutes les femmes à la « prostitution officielle et non officielle » et « a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect ». Une fois de plus, « les rois de la terre ont forniqué avec elle, et les trafiquants de la terre se sont enrichis de son luxe effréné »[98].

Mais la fin était proche : « en un seul jour, des plaies vont fondre sur elle » et, « d'un coup, on jettera Babylone, la grande cité, on ne la verra jamais plus… ». La grande conflagration allait se produire tout à la fois parce qu'elle était inéluctable et parce que les disciples de Marx – les communistes – « ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien ». Comme tous les millénaristes, ils travaillaient dur pour faire advenir l'inéluctable. Libre arbitre et prédestination n'étaient qu'une seule et même chose. « Les conceptions théoriques des communistes ne reposent nullement sur des idées, des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde. Elles ne sont que l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classes existante […]. » Jésus était à la fois le messager et le contenu du message ; ses disciples avaient dû tout à la fois croire au message et contribuer à sa réalisation en rejoignant le messager. Les communistes se limitent à incarner l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classes existante, mais, « à aucun moment, il[s] ne néglige[nt] d'éveiller chez les

ouvriers une conscience claire et nette de l'antagonisme violent qui existe entre la bourgeoisie et le prolétariat » et n'oublient jamais que leur mission pratique consiste dans la « constitution du prolétariat en classe »[99].

La mission originale était une affaire intérieure allemande. Comme le préconisait leur *Manifeste* (rédigé alors que Marx avait trente ans et Engels vingt-huit), les communistes devaient diffuser la bonne nouvelle

> afin que, l'heure venue, les ouvriers allemands sachent convertir les conditions politiques et sociales, créées par le régime bourgeois, en autant d'armes contre la bourgeoisie, afin que, sitôt détruites les classes réactionnaires de l'Allemagne, la lutte puisse s'engager contre la bourgeoisie elle-même.

Mais la victoire allemande était la victoire de tout le monde, et le *Manifeste* communiste était en fin de compte tout autant adressé aux Gentils qu'aux Allemands.

> C'est vers l'Allemagne que se tourne surtout l'attention des communistes, parce que l'Allemagne se trouve à la veille d'une révolution bourgeoise, parce qu'elle accomplira cette révolution dans des conditions plus avancées de la civilisation européenne et avec un prolétariat infiniment plus développé que l'Angleterre et la France au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, et que, par conséquent, la révolution bourgeoise allemande ne saurait être que le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne[100].

Il s'agissait d'un schéma strictement trinitaire : à la « simplicité enfantine » du communisme primitif devait succéder l'âge de la lutte des classes, lui-même suivi par le royaume de la liberté. De même, la Révolution anglaise du XVII^e^ siècle avait été suivie par la Révolution française du XVIII^e^ siècle, qui devait être suivie par la révolution allemande du dernier siècle du monde tel que nous le connaissons. Le marxisme lui-même, d'après Lénine, avait trois sources et trois composantes principales : l'économie politique anglaise, le socialisme français et la philosophie allemande[101].

Comme la plupart des prophètes millénaristes, Marx et Engels considéraient leurs prédécesseurs comme des précurseurs inspirés mais non dépourvus d'œillères. Tous – de Thomas Müntzer à Robert Owen – incarnaient des « explosions » ponctuelles de lucidité prolétarienne et

étaient conscients de la nécessité d'abolir la propriété privée. En effet, d'après le *Manifeste*, « les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée ». Quant à la famille bourgeoise, « elle s'évanouit naturellement avec l'évanouissement de son corollaire [la prostitution], et l'une et l'autre disparaissent avec la disparition du capital ». En attendant, « tous les enfants à partir du moment où ils peuvent se passer des soins maternels » doivent être éduqués « dans des institutions nationales et aux frais de la nation » et dans un cadre combinant l'enseignement et la production matérielle. Comme la plupart des prophètes millénaristes (ainsi que des membres des sectes millénaristes et de leurs héritiers institutionnalisés, moines et religieuses), Marx et Engels mettaient l'accent sur l'élimination de la propriété privée et de la famille en tant que sources principales de l'inégalité, les deux se renforçant mutuellement. Comme la plupart des prophètes millénaristes, ils voulaient aussi transformer le monde transitoire d'avant le millénaire en l'équivalent d'une secte – à savoir transformer une société complexe et inégale organisée autour de la propriété et de la procréation en une société simple et fraternelle organisée autour de la communauté des croyances, des possessions, et des partenaires sexuels (ou de l'abstinence sexuelle)[102].

Comme la plupart des prophètes millénaristes, mais contrairement à leurs prédécesseurs « utopistes » avoués (et à nombre de leurs précurseurs inavoués, dont le marquis de Sade et Restif de La Bretonne), Marx et Engels étaient extrêmement vagues au moment de définir à quoi ressemblerait le royaume de la liberté en matière de possessions ou de sexualité. Comme l'écrivait Engels dans l'*Anti-Dühring* :

> À l'immaturité de la production capitaliste, à l'immaturité de la situation des classes, répondit l'immaturité des théories. La solution des problèmes sociaux, qui restait encore cachée dans les rapports économiques embryonnaires, devait jaillir du cerveau. La société ne présentait que des anomalies ; leur élimination était la mission de la raison pensante. Il s'agissait d'inventer un nouveau système plus parfait de régime social et de l'octroyer de l'extérieur à la société, par la propagande et, si possible, par l'exemple d'expériences modèles. Ces nouveaux systèmes sociaux étaient d'avance condamnés à l'utopie. Plus ils étaient élaborés dans le détail, plus ils devaient se perdre dans la fantaisie pure[103].

Tout à fait exact. Il est parfaitement logique d'appliquer le terme d'« utopistes » à ceux qui découvrent une forme systématique d'ordre social inédite et plus proche de la perfection et s'efforcent de l'imposer à la société de l'extérieur par la propagande et, chaque fois que c'est possible, à travers l'exemple d'expériences modèles. Marx et Engels n'étaient pas des utopistes – ils étaient des prophètes. Ils n'avaient pas grand-chose à dire sur le contenu d'un ordre social parfait, ni sur la question de savoir comment et pourquoi il devrait être adopté ou expérimenté ; ils avaient la certitude absolue qu'un tel ordre social était sur le point d'advenir – de façon imminente, spontanément et grâce à leurs paroles et leurs actes. Contrairement à Saint-Simon, Fourier et Owen, et à l'instar de Jésus et de ses nombreux descendants, ils n'étaient pas tant intéressés par la perfection future que par la façon dont elle adviendrait – et dans quel délai. Et, bien entendu, cet avènement serait rapide et très violent, et il serait suivi par le règne des saints sur les nations, gouvernées avec un sceptre de fer, et les vainqueurs auraient toute leur part, et l'ancien monde disparaîtrait, et il y aurait une terre nouvelle, et l'on viendrait lui porter les trésors et le faste des nations, et rien de souillé n'y pourrait pénétrer, ni ceux qui commettent l'abomination et le mal[104].

> Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel ; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital ; quand, avec le développement multiple des individus, les forces productives se seront accrues elles aussi et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être définitivement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! »[105].

Contrairement à Fourier et Saint-Simon, Marx n'a jamais expliqué comment il fallait mesurer les capacités et quels étaient les besoins légitimes de l'homme, en dehors d'une activité non asservie et non subordonnée à la division du travail. Il parle tout au plus de la liberté « de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir, de faire de la critique après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur ou critique ». En fin de compte, semble-t-il, les

besoins devaient coïncider avec les désirs et les désirs devaient refléter la « nécessité naturelle ». La transition vers le communisme était le « bond de l'humanité du règne de la nécessité dans le règne de la liberté », et la liberté, comme l'avait découvert Hegel, était la « conscience de la nécessité ». Dans la formulation d'Engels :

> La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là même de les mettre en œuvre méthodiquement pour des fins déterminées.
> […] La liberté consiste par conséquent dans l'empire sur nous-mêmes et sur la nature extérieure, fondé sur la connaissance des nécessités naturelles[106].

Si l'on admet que « Dieu » est ici simplement remplacé par les « lois naturelles », il s'agit là de la conception chrétienne traditionnelle de la liberté en tant que coïncidence de la volonté humaine avec celle de Dieu. Lorsque Dante pénétra dans la sphère la plus basse du Paradis pour y rencontrer les esprits des nonnes inconstantes, il demanda à l'une d'entre elles si elle aspirait à une place plus élevée.

Elle sourit d'abord, avec les autres ombres,
un peu, puis répondit avec tant d'allégresse
qu'elle semblait brûler du premier feu d'amour :

« Frère, la charité apaise pour toujours
tous nos autres désirs, et nous ne souhaitons
que ce que nous avons, sans connaître autre soif.

Si jamais nous rêvions d'être placés plus haut,
notre désir serait différent du vouloir
de Celui qui nous mit à la place où nous sommes ;

tu verras que cela ne serait pas possible ;
dans cet orbe, obéir à l'amour est *necesse* :
et tu sais bien quelle est de l'amour la nature ;

car pour cet *esse* heureux il est essentiel

de borner nos désirs aux volontés divines,
puisque nos volontés ne font qu'un avec elles.
Le fait d'être placés, à travers tout ce règne,
sur plus d'un échelon, est agréable au règne
ainsi qu'au Roi qui veut qu'on veuille comme Lui »[107].

Pour citer une autre « divine comédie » : « Mais il allait bien, tout allait bien, la lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother[108]. »

PARTIE 2

ACCOMPLISSEMENT

4. LE GRAND JOUR

Il est rare que les millénaristes et les prophètes de l'apocalypse vivent suffisamment longtemps pour voir de leurs propres yeux le règne millénaire ou l'apocalypse promise. Isaïe, Jésus, Mahomet, Karl Marx et, avec eux, la plupart de leurs adeptes n'ont pas eu ce privilège.

Mais certains l'ont eu. De fait, la plupart des définitions du mot « révolution », du moins des « vraies » ou des « grandes » révolutions, comme celles des Puritains en Angleterre, ou comme les Révolutions française, russe, chinoise et iranienne – renvoient à des changements de régime au cours desquels des acteurs millénaristes ou apocalyptiques prennent le pouvoir ou contribuent de façon substantielle à la destruction de l'ordre ancien. Dans la plupart des cas, les « révolutions » sont des transformations politiques et sociales qui affectent la nature du sacré et tentent de combler le fossé axial qui sépare le réel de l'idéal. Comme Edmund Burke l'écrivait en 1791 :

> Il y a eu beaucoup de révolutions internes dans le gouvernement des différents pays. […] La révolution actuelle en France me semble être d'un tout autre caractère et d'une autre nature ; et elle n'a guère de ressemblance ou d'analogie avec celles qui ont eu lieu en Europe et qui obéissaient à des principes purement politiques. Il s'agit d'une révolution de la doctrine et du dogme théorique. Elle ressemble beaucoup plus aux changements qui ont eu lieu sur des bases religieuses et dans lesquels l'esprit de prosélytisme joue un rôle essentiel.
>
> La dernière révolution de nature doctrinale et théorique qui s'est produite en Europe est la Réforme. […] Le principe de la Réforme était tel que, par essence, il ne pouvait être ni local ni confiné au pays d'où il tirait son origine[1].

D'après Crane Brinton, la révolution est la prise du pouvoir par des idéalistes « délirants » qui espèrent la réalisation de la « perfection céleste ». Si l'on en croit Martin Malia, c'est une transformation politique qui est « perçue comme le passage d'un vieux monde corrompu à un

nouveau monde vertueux ». Et, selon S. N. Eisenstadt, c'est la « combinaison d'un changement de régime et de la cristallisation de nouvelles cosmologies ». Les grandes révolutions (par opposition aux révolutions « internes » de Burke) sont « très semblables à l'institutionnalisation des Grandes Religions et des Grandes Civilisations axiales ». Elles sont la pire et la meilleure des choses : tout le monde va droit au ciel, tout le monde va droit en enfer[2].

En d'autres termes, la Révolution est une image en miroir de la Réforme protestante – ou peut-être que Révolution et Réforme ne sont toutes deux que des reflets du même phénomène dans différents miroirs. La première est une réforme politique qui affecte aussi la cosmologie ; la seconde, une réforme cosmologique qui affecte aussi la politique. L'idée que les révolutions aspirent à la création d'un monde entièrement nouveau alors que les réformes souhaiteraient seulement revenir à la pureté de la source originale est difficile à défendre : Thomas Müntzer et les anabaptistes de Münster essayaient d'accomplir une prophétie qui n'avait pas encore vu le jour. Ils croyaient que le chemin de la perfection passait par la restauration de la secte de Jésus, mais ils n'avaient aucun doute sur le fait que ce qu'ils bâtissaient était « des cieux nouveaux et une nouvelle terre », et non pas l'antique Jardin d'Éden. La Nouvelle Jérusalem était à l'innocence d'avant la Chute ce que le royaume de la liberté était au « communisme primitif ». Toutes les réformes (par opposition aux simples innovations théologiques ou rituelles) sont des révolutions dans la mesure où elles reposent sur l'idée qu'« il ne suffit pas de changer certaines de ces *Loys*, et de les *Réformer* ». Toutes les révolutions sont des « révolutions des saints » dans la mesure où elles prennent aux sérieux les « utopies insatiables ». Comme l'expliquait Thomas Case à la Chambre des Communes en 1641 :

> La réforme doit être universelle. *Toutes les épouses, et tous ceux qui sont nés d'elles*, pas une seule femme, pas un seul enfant ne doit échapper à cette réforme publique. […] Réformez toutes les charges officielles, toutes les personnes, toutes les professions ; réformez les tribunaux et les magistrats inférieurs […]. Réformez l'Église, entrez dans le Temple […], renversez les tables des changeurs d'argent, chassez à coups de fouet ceux qui achètent et qui vendent. […] Réformez les universités, réformez les villes, réformez les provinces, réformez les petites écoles, réformez le sabbat, réformez les lois, réformez le culte divin, etc.[3].

Il y avait toujours plus de choses à réformer ; il n'était rien qui n'ait besoin d'être réformé. Tout était à faire, l'avenir était vierge. Tout le monde allait droit au ciel, tout le monde allait droit en enfer. La clé du salut, c'était la fermeté.

> Vous avez plus de travail à accomplir que je ne saurais le dire. […] Laissez-moi seulement vous présenter l'*Épitome* et le *compendium* de votre grand œuvre, résumé par notre Sauveur, *Matthieu* 15 : 13. *Tout plant que n'a point planté mon Père céleste sera arraché*. Nous avons là une double *Universalité* de *nombre* et d'*étendue*.
> *Tout plant*, quel qu'il soit, ne dût-il jamais fleurir, ou bien fût-il aussi beau que le Lis des champs, que *Salomon*, dans toute sa *gloire*, ne saurait éclipser. *Tout plant*, qu'il soit *chose*, *personne*, *ordre* ou *ornement*, qu'il appartienne à l'*Église* ou au *Commonwealth*, où que ce soit, quoi que ce soit, s'il n'a point été planté par Dieu, vous devez vous charger, non pas seulement de le *tailler*, de le *détacher* ou de le *couper* […], mais de l'*arracher*. […] *Pas de le rompre*, car il pourrait alors se développer et pousser de nouveau ; mais de l'*arracher à même ses racines*. Si ce n'est pas un plant que Dieu a planté, que fait-il dans le Jardin : il faut l'éliminer, *des racines aux branches, tout plant, et jusqu'à la moindre brindille*[4].

Et, tout comme Jésus avait expliqué le sens de sa Parabole du bon grain et de l'ivraie (« l'ivraie, ce sont les sujets du Mauvais », qui seront jetés « dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents »), Thomas Case abondait dans le même sens. La Réforme puritaine, comme celle que Jésus avait promue, n'avait guère à voir avec le pardon.

> Je sais que les hommes crieront, *Miséricorde*, *Miséricorde*, mais il n'y aura point de *miséricorde* pour ces âmes en peine ; une telle *miséricorde* ne serait qu'un *vil crime*. […] Ne montrez donc point de miséricorde, que vous n'attiriez la faute et le sang sur vos têtes ; la faute leur appartient, et si vous les épargnez, vous transporterez leur faute dans vos âmes à vous. Souvenez-vous de ce que le prophète a dit à *Achab*, I Rois 20 : 42. *Parce que tu as laissé échapper l'homme qui m'était voué par anathème, ta vie répondra pour sa vie, et ton peuple pour son peuple*[5].

*

* *

Deux jours après l'effondrement du régime tsariste, alors que le Comité provisoire de la Douma d'État se retrouvait à la tête de ce qui avait été l'Empire russe, un certain Mikhaïl Fridliand, âgé de dix-neuf ans, se rendit au siège de ladite Douma au palais de Tauride pour porter témoignage de son adhésion à la révolution. Fils d'un cordonnier juif ayant vécu successivement à Kiev et à Bialystok, Fridliand étudiait à l'Institut de psychiatrie et de neurologie et contribuait régulièrement au journal *La Voie étudiante*[6]. Trois ans plus tard, il coucha par écrit ses impressions dans un essai intitulé « Mars en Février », l'un des premiers à être signé sous le nom de plume de « Mikhaïl Koltsov ».

> Sur la route du palais, je traçai mon chemin à travers une obscurité menaçante, parsemée çà et là de coups de feu, tantôt tout près, tantôt à distance, et soudain encore à quelques mètres à peine. La lueur de la lune remplaçait celle des lampadaires, depuis longtemps éteints ; une neige douillette tombait mollement et teintait les rues d'une nuance de bleu clair. Des camions chargés de passagers ne cessaient de passer à toute allure, produisant un vacarme inquiétant avant de disparaître au coin de la rue. Sur l'esplanade du palais, qui faisait face à la rue Chpalernaïa, le tapage et l'éclat des lumières étaient presque insupportables. Le vénérable édifice du palais de Tauride, jadis connu pour sa tranquillité et son confort, avec ses portes silencieuses et ses planchers cirés, ses députés déambulant bras dessus bras dessous sous la protection des discrètes allées et venues des agents du service de sécurité, était désormais complètement méconnaissable. Une nuée fiévreuse de flambeaux s'agitait dans le noir et des centaines de lampes étincelantes illuminaient l'obscurité, excitant le sang rebelle de la ville, comme si le palais le suçait avec ses tentacules pâles. Juste en face de l'entrée principale, au milieu du jardin d'un blanc cotonneux, une superbe automobile était couchée sur le côté comme un grand animal blessé, avec l'avant de sa carrosserie cabossée et les phares enfouis dans la neige. L'une de ses portes était ouverte et on pouvait voir des empreintes de pas sur son élégant tapis de sol et sur le cuir précieux des sièges. Tout autour d'elle, la cour était couverte

de motos, de charrettes, de sacs et de gens, une mer humaine tourmentée dont les vagues venaient se briser contre l'entrée du palais.

Mikhaïl Fridliand
(Koltsov) étudiant
(avec l'aimable autorisation
de M. B. Iefimov)

Image familière d'une antique demeure soudain envahie par le monde extérieur. Mais ce qui était nouveau, c'était l'idée que cette antique demeure (ce dernier siège, ou presque, du pouvoir féodal, dirait un marxiste orthodoxe) était l'ultime bastion à tomber. Le « Nid d'aristocrates » était devenu la Maison de la Révolution.

Le chaos soudain de la nouvelle création avait soulevé l'antique demeure, l'avait élargie, agrandie, et avait rendu ses proportions énormes, capables d'embrasser la révolution et la Russie tout entière. La Salle des Colonnes était devenue une caserne, un terrain de parade, une salle de conférences, un hôpital, un dortoir, un théâtre, le berceau de la nouvelle Russie. J'étais entouré par des flots innombrables de soldats, d'officiers, d'étudiants, d'écolières et d'huissiers, mais la salle ne paraissait jamais trop pleine ; comme par magie, elle ne cessait d'accueillir le flux incessant des nouveaux venus. Le sol était jonché de morceaux d'albâtre tombés des murs qui crissaient sous nos pas, de bandes de munitions de mitrailleuses, de morceaux de papier et de chiffons sales. Des milliers de pieds foulaient tous ces déchets dans un état d'agitation confuse, joyeuse et énigmatique.

Le marécage s’était transformé en océan. Certains chroniqueurs et témoins, dont Koltsov lui-même, invoquaient parfois d’autres éléments naturels (le feu, le blizzard, la lave des volcans), mais l’image dominante était celle de la mer et des fleuves qui l’alimentaient – parce qu’on pouvait facilement les associer au chaos de la nouvelle création, parce qu’ils étaient à la fois vivants et mortellement dangereux, parce qu’ils pouvaient tout aussi bien être paisibles que tourmentés et parce qu’ils pouvaient retourner à l’état de marécage avant de redevenir flots marins.

> Au cœur de cette explosion élémentaire, volcanique, il n’y avait pas de chefs. Ces derniers flottaient au milieu du courant, comme des éclats de bois, tentant vainement de le gouverner, de l’orienter, ou du moins de comprendre et de participer. Mais la cascade continuait à tomber en les emportant avec elle, en les faisant tourbillonner, en les soulevant et en les submergeant alternativement, avant de les précipiter dans le vide.

Le premier à faire surface fut Mikhaïl Rodzianko, le président de la Douma, qui se leva pour accueillir les « braves soldats du régiment Preobrajenski » avant de quitter les lieux « avec un air de majesté un peu lasse, le nez dans un grand mouchoir ». Après quoi, c’est le chef du parti libéral des Cadets, Milioukov, « qui émergea des vagues ». Lui aussi voulait s’adresser à l’océan, le gouverner :

> « Citoyens, bienvenue dans cette salle ! »
> L’océan tendit l’oreille et sembla se calmer, tout en continuant à bouillir et gronder sous la surface avec un rugissement profond, inextinguible. Les mots bien peignés du diplomate tombèrent dans l’eau comme autant de cailloux, provoquant quelques ondulations sur sa surface turbulente avant de s’enfoncer sans laisser de traces. Dans le fracas des flots, un nouveau fragment d’épave apparut à la crête d’une vague. Le député de la Douma Kerenski, soutenu par des bras puissants, déploya son maigre torse et, forçant ses cordes vocales fatiguées, son visage d’insomniaque déformé par l’effort, hurla face aux éléments :
> « Camarades ! »
> Une interpellation plus chaleureuse et plus appropriée que « braves gens » ou « citoyens ». Les éléments sourirent à cet orateur qui les

comprenait et, sous un tonnerre d'applaudissements, le noyèrent dans le fracas métallique de *La Marseillaise*.

Certains orateurs étaient plus réactifs que d'autres. Le palais de Tauride était devenu la Maison de la Révolution. La Maison de la Révolution était capable de contenir le monde entier, mais pas de préserver son intégrité – comme Koltsov s'en rendit compte par la suite.

Non loin de là, dans une salle longue et étroite séparée par un rideau, le Soviet des députés ouvriers était en réunion. Eux aussi avaient été balayés et transportés sur place par la crue printanière qui s'épanchait depuis les usines, les unités de l'armée et les équipages de la marine. Cela faisait deux jours que se prolongeait cette réunion incroyable, marquée par des interruptions constantes. Sous l'effet de l'excitation et de la densité de la foule, on avait du mal à respirer. Que disaient-ils au juste, tous ces mencheviks, ces SR, ces populistes ? Certainement pas ce qu'ils voulaient dire, ni ce qu'il fallait dire, parce que personne ne savait ce qu'il fallait dire ou faire en cette heure de déluge et de feu.

Et puis il y avait les prophètes à plein-temps – ceux qui avaient prédit la venue du Grand Jour et n'arrivaient pas croire qu'il était enfin advenu.

Agglutinés dans une minuscule pièce arborant le nom de « Bureau de Presse », les membres de l'intelligentsia russe […] étaient non moins perplexes et désorientés que tous les autres. Enfin libres de dire tout ce qu'ils voulaient, émancipés de la censure et des prohibitions, ivres d'un enthousiasme sans bornes, ils n'arrivaient pas encore à trouver leur voix, prisonnière au plus profond de leurs poitrines.
Guerman Lopatine pressait chaque nouveau venu contre sa barbe grise, en bredouillant au milieu de ses larmes les paroles du Cantique de Siméon : « Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix… »
« Oui, c'est la fin ! Nous avons eu la chance de vivre jusque-là… »
Leonid Andreïev fronça les sourcils, jouant avec sa ceinture :
« La fin ? Vous croyez ? Moi, je pense que c'est juste le début. »
Et, tandis qu'il taquinait une mèche de ses cheveux en l'enroulant autour d'un doigt de sa main gauche, il pointa de la droite la fenêtre :
« Ou, plutôt, le commencement de la fin. »

À travers la vitre, on apercevait la neige pâle réveillée par les premières lueurs de l'aube[7].

Guerman Lopatine était un ancien membre du Conseil général de la Première Internationale, un cerveau légendaire de la terreur populiste, et le premier traducteur du *Capital* en russe. Il avait survécu à plusieurs peines de prison et à une condamnation à mort, finalement commuée. Leonid Andreïev était l'auteur d'un récit célèbre sur les derniers jours de sept terroristes condamnés et la malédiction de connaître l'heure de sa fin. Les deux courants de la tradition apocalyptique postchrétienne de Russie et les deux moitiés de la classe de Boukharine au Lycée n° 1 étaient représentés à la Maison de la Révolution. « Maintenant, […] tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix… » (*Nunc dimittis*) n'était pas seulement la formule la plus reconnaissable de la prophétie accomplie dans la liturgie chrétienne (celle que prononça Siméon une fois qu'il eut contemplé l'Enfant Jésus) ; c'était aussi le titre de la partie la plus célèbre des *Vêpres*, l'*opus 37* de Rachmaninov, composé un an et demi auparavant. Rachmaninov lui-même était à Petrograd pendant ces journées pour y diriger sa plus récente composition, les *Études-Tableaux, opus 39*. Citant abondamment le thème du *Dies irae*, cette pièce s'ouvre sur l'image d'un déluge qui étouffe tous les appels de détresse, se poursuit avec une scène douloureuse d'espérance frustrée (« Les mouettes et la mer »), et culmine dans une atmosphère glaçante de Jugement dernier (n° 6) : la crue de la Neva telle qu'elle est contée dans *Le Cavalier de Bronze* de Pouchkine et perçue par les yeux de sa victime, le « pauvre Eugène »[8].

*
* *

Pendant ce temps, les bolcheviks revenaient de prison et d'exil. Sverdlov passa plusieurs jours chez Kira Egon-Besser et ses parents avant de partir pour Iékaterinbourg afin d'y diriger l'organisation du Parti dans l'Oural. Son problématique compagnon d'exil à Koureïka, qui s'appelait désormais « Staline », était maintenant l'un des chefs bolcheviks de Petrograd (de même que l'ami d'Arossev Skriabine, désormais connu sous le nom de « Molotov »). Piatnitski arriva à Moscou directement de Sibérie et fut nommé responsable des cellules du Parti du district ferroviaire. Boukharine avait quitté son exil new-yorkais et voyagé jusqu'à San Francisco, où il avait pris un navire pour le Japon. En proie à un fort mal

de mer, il rejoignit finalement Moscou, où il retrouva Ossinski (qui avait récemment déserté du front du Sud-Ouest) au bureau régional du Parti. Passant par l'Atlantique, la traversée de Trotski, lui aussi exilé à New York, fut moins hasardeuse ; à son arrivée à la gare de Finlande à Petrograd, il fut accueilli par des discours solennels. « Aussitôt après la gare, écrit-il dans ses mémoires, ce fut pour moi un tourbillon dans lequel gens et épisodes passèrent comme des copeaux dans un torrent. » Arossev interrompit son voyage forcé à destination d'un bataillon pénitentiaire, se réinscrivit à l'École de sous-officiers n° 4 de Moscou, d'où il avait été expulsé, et participa à la création du Bureau militaire du Comité de ville du Parti à Moscou. Comme il l'écrivit cinq ans plus tard, « dès que le joyeux soleil printanier de 1917 eut fait fondre la neige d'hiver de ses rayons dorés, la vaste Russie tout entière fut touchée par l'aile écarlate d'un ange rebelle […]. Sur toutes les places de Moscou, les soldats, en proie à l'heureuse ivresse d'une révolution qui n'avait presque pas fait couler de sang, lancèrent un millier de "hourrahs" en direction du ciel ».

L'une de ces places, baptisée du nom du général Skobelev, dont l'immense statue équestre trônait en son centre, était d'après Arossev le cœur de la ville. « Depuis cette place, les rayons rouges se propageaient au long des rues et des allées jusqu'aux coins les plus reculés de Moscou. Des foules énormes se rassemblaient au pied de la statue de Skobelev[9]. »

De l'autre côté de la rue Tverskaïa, Moscou avait sa propre Maison de la Révolution : l'ancienne résidence du Gouverneur général, qui accueillait désormais le Commissariat provincial du Gouvernement provisoire et les Soviets des députés des ouvriers et des soldats. C'était devant son entrée principale que « les meetings duraient du matin jusqu'à tard dans la nuit, un orateur après l'autre », et c'étaient les soviets (conseils), dont les réunions débordaient parfois de l'intérieur du bâtiment, qui, d'après Arossev, étaient « comme un phare au milieu de l'océan tempétueux du peuple[10] ».

La place Skobelev

Le palais du Gouverneur général

Dans le récit d'Arossev, le « bâtiment du Gouverneur général » n'était pas seulement une métaphore de la politique révolutionnaire – c'était la scène principale, voire l'objectif principal de la révolution. L'« océan tempétueux du peuple » qui avait inondé la ville avait besoin d'un maître ; le général Skobelev, sur son cheval, n'était qu'une fausse idole ; le nouveau pouvoir légitime (le véritable « Cavalier de Bronze ») s'était installé dans la résidence du Gouverneur général, qu'il le sache ou non.

> Le bâtiment de la rue Tverskaïa n'était pas seulement l'adresse des forces sociales soutenues par les masses ouvrières et les soldats, il était aussi l'adresse de l'institution qui s'apprêtait à prendre le pouvoir. Lorsque, dans les meetings, les travailleurs proclamaient « tout le pouvoir aux Soviets », ils savaient parfaitement ce que cela signifiait : tout le pouvoir à l'organisation dont les bureaux exécutifs se trouvaient rue Tverskaïa[11].

Voronski était un bolchevik qui ne connaissait pas encore la bonne adresse de la révolution. Pourtant, en tant qu'inspecteur de l'Union panrusse des Zemstvos et propagandiste bolchevik sur le front occidental, il se trouvait à la source même du déluge. Ses souvenirs de l'époque sont rassemblés dans un texte intitulé « L'œil de la tempête ».

> Partout – dans les gares, devant les casernes et les hôpitaux, dans les champs et sur les pelouses, dans les cours et dans les ruelles –, les soldats se rassemblaient en groupes compacts, et leurs discours irrépressibles et tonitruants, pittoresques et polyphoniques, retentissaient dans l'atmosphère. C'était comme une crue printanière, lorsque la glace du fleuve commence à craquer dans l'épaisse brume nocturne et le calme d'avant l'aube. Le fleuve se réveille avec des rumeurs et des borborygmes mystérieux, les blocs de glace s'entrechoquent, leurs arêtes se rompent, l'un d'entre eux, énorme, grimpe sur le dos d'un autre, tandis que quelque part au loin la glace s'effrite et se dissout dans un déluge qui ne cesse de s'épancher, irriguant les plaines inondables et balayant les débris de l'hiver[12].

La principale question que se posaient les révolutionnaires était la suivante : « Serons-nous capables de nager avec le gros du courant et de diriger son cours, ou bien allons-nous être emportés par cette nouvelle crue ? » L'alter ego littéraire de Voronski, Valentin, est rongé par le doute : « Je ne cessais de voir défiler alternativement sous mes yeux les forêts nordiques ensorcelées par des rêves millénaires, les longues salles sinistres du séminaire, les nuits d'été au bord de la rivière Tsna, les mansardes de la rive droite de la Moskova et les avenues rectilignes de Petrograd. »

> Quel étrange sentiment. […] J'ai passé les dix dernières années de ma vie dans l'errance, les prisons et l'exil, travaillant dans la clandestinité, sous la menace des perquisitions et des arrestations, avec la crainte de voir mes amis disparaître. J'étais constamment suivi par des traîtres et des espions. Rien de tout cela n'est plus. […] Qu'allons-nous tous devenir ?

La réponse était simple : il fallait plonger dans l'eau, nager avec le courant et s'efforcer d'en diriger le cours en prononçant les « mots les plus

chaleureux » – des mots qui ne sombreraient pas sans laisser de trace, des mots qui relieraient la vérité bolchevique à l'heureuse ivresse de la foule. La récompense, c'était l'omnipotence, voire l'immortalité[13].

Arossev ne dormait jamais :

> Je n'arrivais pas à me lasser des discours quotidiens dans les rues et les casernes face aux ouvriers et aux soldats, des polémiques enflammées avec ceux qui essayaient de trahir notre révolution, de la lecture fiévreuse des tracts et des journaux, de tout ce qui criait « révolution » ou sentait la révolution. Bien au contraire, paradoxalement, tout cela m'incitait à travailler encore plus dur.

Le Valentin de Voronski, lui non plus, ne dormait jamais.

> Il se réchauffait à l'ardeur de la foule, de son corps, de son souffle, de son mouvement et de sa rumeur. Tous ces gens […] l'écoutaient désormais avec avidité, les yeux brillant de la lumière de l'espoir. Tout le monde voulait lui serrer la main, le protéger, réprimander ceux qui le bousculaient par inadvertance, se précipiter pour lui offrir des allumettes, lui demander s'il faisait trop froid ou s'il y avait trop de vent. Cette chaleur humaine partagée, pleine de sollicitude, l'absorbait, le subjuguait, l'englobait en son sein, et, comme jamais auparavant, il en arrivait à penser les pensées de la foule et à ressentir ses sentiments. […] C'était le plus grand bonheur que l'on puisse obtenir sur terre[14].

Le plus infatigable et, de l'avis presque général, le plus inspiré des orateurs bolcheviks était Trotski, qui semblait ne jamais s'arrêter de parler au milieu du tourbillon des gens et des événements.

> Pour parvenir à la tribune, je devais passer par une étroite tranchée de corps, et parfois j'étais porté sur les bras […]. Autour de moi, au-dessus de moi, des coudes étroitement serrés, des poitrines, des têtes… Je parlais comme du fond d'une chaude caverne de corps humains. Lorsque je faisais un geste un peu ample, j'atteignais toujours quelqu'un et, d'un mouvement de reconnaissance, l'auditeur touché me donnait à comprendre que je n'avais rien à regretter, que je ne devais pas m'interrompre, qu'il fallait continuer. Aucune lassitude ne pouvait subsister dans la tension électrique de cette agglomération

> humaine. La foule voulait savoir, comprendre, trouver sa voie. Par moments, on croyait sentir jusqu'aux lèvres la prenante question de cette multitude fondue en un seul être. Alors, les arguments conçus d'avance, les mots préparés, cédaient, se retiraient, sous l'autoritaire pression des sympathies, et d'autres mots sortaient de l'ombre, d'autres arguments tout armés, imprévus pour l'orateur, mais nécessaires à la masse. Et alors, l'orateur lui-même avait l'impression d'entendre quelqu'un qui eût parlé tout près de lui, de ne pouvoir suivre assez sa pensée, et sa seule inquiétude était que son double, comme un somnambule, ne tombât de l'amphithéâtre au son de sa voix de raisonneur[15].

La conscience de Trotski était une version du « penchant pour l'auto-analyse » de Sverdlov et des tentatives d'Arossev et de Voronski de réconcilier leur moi privé avec leur double baptisé par le Parti. Cela pouvait être une bonne chose – une façon de « mettre les livres à l'épreuve de la vie et la vie à l'épreuve des livres » – mais cela pouvait aussi témoigner de cette « faiblesse de l'intelligentsia » qui menait à l'inaction. Au printemps 1917, il était une autre forme de dialectique sectaire qui se révélait plus pressante : libre arbitre contre prédestination et conscience de la nécessité historique contre spontanéité populaire. Les bolcheviks étaient les plus exclusivistes et les plus immédiatistes des millénaristes russes, les plus méfiants envers le marécage de la routine quotidienne et de la « conciliation » et les plus désireux de « combattre aussi bien le marais que ceux qui s'y dirigent ». Désormais, pour tous les socialistes, mais surtout pour les bolcheviks, la question était de savoir quel volume d'eau du marais avait rejoint la mer. Jusqu'à quel point la vie correspondait-elle aux livres ? Le courant était-il assez clair, et coulait-il dans la bonne direction ? Qui avait raison – Trotski l'orateur, qui avait jeté le script de son discours sous la pression irrésistible de la sympathie populaire, ou Trotski le docte pédagogue, qui s'en tenait strictement aux arguments préétablis tirés de livres qui mettaient la vie à l'épreuve ?

Le jour où le Valentin de Voronski éprouva le suprême bonheur humain d'être absorbé par la chaleur partagée de la foule, on lui demanda de s'adresser à une foule de soldats qui avaient encerclé le poste de police local dans l'intention de lyncher tous ses occupants. En chemin, Valentin leva les yeux vers les étoiles et pensa : « Nous marchons vers la patrie de nos enfants, vers la lointaine terre promise. Nous marchons dans

l’obscurité, sans signes miraculeux ni buissons ardents, n’ayant foi qu’en nous-mêmes. Arriverons-nous à bon port ? » Il sauva la vie des policiers (en les mettant en arrestation « au nom de la révolution »), mais resta insatisfait du discours qu’il prononça à cette occasion[16].

> Ce n’est pas ainsi qu’il avait imaginé sa première adresse au peuple après qu’il fut libéré de l’autocratie. Il n’avait cessé de rêver à ce moment incomparable au milieu des prisons, de l’exil et dans les chambres mansardées. Cette heure bénie lui apparaissait constamment sous la forme d’une merveilleuse révélation. Il allait trouver des mots qui brûleraient de la flamme de l’aurore véritable. Il dirait enfin tout ce qu’il avait été forcé de dissimuler. Le puissant « hosanna » qui s’échappait de sa poitrine se mêlerait aux cris de victoire. Et maintenant, l’heure était venue, et voilà qu’il faisait face à tous ces hommes épuisés, ravagés par la maladie, qui hier encore étaient dans les tranchées, épiés par la mort. Quel auditoire plus noble et plus approprié pouvait espérer un révolutionnaire pendant ces premières journées victorieuses ? Et pourtant, il manquait quelque chose. Mais quoi[17] ?

La réponse arriva le lundi de Pâques, lorsque Lénine rentra en train à Petrograd et déclara que le moment était venu, que la prophétie s’était accomplie et que cette génération ne passerait pas que tout cela ne soit arrivé. La vie avait passé l’épreuve des livres, et les livres avaient passé l’épreuve de la vie. Quant aux « conciliateurs » (*soglachateli*) qui avaient des oreilles mais n’entendaient pas, Lénine savait qu’ils n’étaient ni froids ni chauds et, parce qu’ils étaient tièdes, il les vomirait de sa bouche. Tous les non-bolcheviks, tous ceux qui pactisaient avec Babylone, étaient des conciliateurs.

Le défi d’organiser une cérémonie d’accueil au milieu des célébrations de Pâques tomba sur les épaules du chef de l’Organisation militaire bolchevique, Nikolaï Podvoïski, fils d’un prêtre et lui-même ancien séminariste. Podvoïski, qui percevait l’événement comme la « fin de la recherche angoissante du véritable cours de la révolution », réussit à rassembler une foule nombreuse et à se procurer une voiture blindée. Une fois arrivé en de bonnes mains au palais de la Kchessinska, siège du Parti bolchevik, Lénine annonça la bonne nouvelle à ses partisans déconcertés. « C’était tellement nouveau pour nous, écrivit l’une des plus loyales parmi ses disciples, Elena Stassova, secrétaire du Comité central, qu’au début

nous ne pouvions tout simplement pas l'assimiler. » Si l'on en croit Podvoïski, certains bolcheviks « étaient effrayés par l'intolérance de Lénine envers les conciliateurs et par la perspective d'une rupture immédiate et complète avec eux ». Ce qui était particulièrement nouveau et incompréhensible, c'était son exigence d'un transfert du pouvoir aux soviets. « Certains étaient complètement sous le choc en écoutant Lénine[18]. »

Le lendemain matin, lorsque Lénine dévoila son message à l'assemblée générale réunissant l'ensemble des sociaux-démocrates au palais de Tauride, la plupart des bolcheviks, rapporte Stassova, « perçurent la chose comme une vérité sacro-sainte qui n'appartenait qu'à eux, […] désormais fermement convaincus qu'ils avançaient sur un chemin infaillible ». D'après le compte rendu de Podvoïski,

> Vladimir Ilitch commença son discours en démasquant les conciliateurs comme des laquais de la bourgeoisie, ses agents secrets dissimulés dans les rangs de la classe ouvrière. […] Les paroles de Lénine mirent les mencheviks en furie, provoquant une pluie de quolibets, d'insultes forcenées et de menaces. À chaque nouvelle remarque de Lénine, l'hostilité grandissait. Son affirmation qu'il ne saurait y avoir d'union entre les bolcheviks et les conciliateurs mencheviks fut accueillie par une vague de protestations et de hurlements de rage.

Enfin, Lénine en arriva à sa thèse principale, la prise de pouvoir immédiate.

> Les conciliateurs bondirent de leurs sièges. Ils se mirent à siffler, à hurler, à frapper frénétiquement leurs pupitres et à battre des pieds. Le vacarme se fit bientôt assourdissant. Les chefs mencheviks – Tchkheidzé, Tsereteli et d'autres membres du présidium – furent saisis de terreur. Ils essayèrent en vain de rétablir l'ordre en adressant leurs supplications désespérées à droite, où siégeaient leurs partisans, et à gauche, où se trouvaient assis les bolcheviks. Cela dura environ dix minutes. Puis la tempête se calma. Avant de reprendre de plus belle…

Le même scénario se reproduisit en réponse à chacune des « Thèses d'avril » de Lénine, et jusqu'à la fin de son discours.

> Au milieu de tous ces éléments en furie, Lénine restait imperturbable. Il fallait voir la force incroyable et la sérénité de son visage, de son apparence tout entière, afin de comprendre le vrai rôle et la signification de Lénine à ce moment crucial. […]
> Il se dressait là comme le timonier d'un navire au milieu d'une terrible tempête – plein de paix intérieure, de clarté, de simplicité et de majesté parce qu'il savait vers où diriger son vaisseau[19].

Les mémoires de Podvoïski et de Stassova suivent la tradition hagiographique soviétique, mais il ne fait aucun doute que Lénine était le seul socialiste vraiment capable de diriger la barque. C'était un véritable prophète qui pouvait tout à la fois conduire son peuple à travers les flots déchaînés et répondre, d'une manière ou d'une autre, à ses demandes les plus capricieuses. La « recherche angoissante du véritable cours de la révolution » arrivait enfin à son terme.

*
* *

« Ce qu'il y a d'original dans la situation actuelle en Russie, écrivait Lénine dans ses "Thèses d'avril", c'est la *transition* de la *première étape* de la révolution, qui a donné le pouvoir à la bourgeoisie par suite du degré insuffisant de conscience et d'organisation du prolétariat, à sa *deuxième étape*, qui doit donner le pouvoir au prolétariat et aux couches pauvres de la paysannerie. » Autrement dit, le pouvoir devait être remis à ceux qui possédaient un degré de conscience ou d'organisation insuffisant pour pouvoir reconnaître leur héritage. « J'ai vu ce peuple, dit le Seigneur à Moïse, c'est un peuple à la nuque raide. » « S'ils étaient sages, certes ils aboutiraient, ils sauraient discerner leur avenir[20] ! »

La solution, c'était de trouver les mots qui feraient converger les désirs du peuple vers l'accomplissement de la prophétie. D'après Podvoïski :

> Vladimir Ilitch nous expliqua la manière la plus sûre et la plus rapide de convaincre les soldats qui n'avaient pas beaucoup de conscience, se trouvaient sous l'influence des agents de la bourgeoisie ou avaient une compréhension déficiente de leur environnement complexe.
> « Ils n'ont pas besoin de long discours, nous dit Lénine. Un long discours aborde trop de sujets à la fois et l'attention du soldat se disperse. Il ne peut pas tout absorber. Vous n'arriverez pas à le

satisfaire et il sera mécontent de vous. Il faut lui parler de la paix et de la terre, et il est inutile de se livrer à de grands développements à ce sujet : le soldat comprendra tout de suite ce dont vous parlez. »
Et qui Vladimir Ilitch recommandait-il comme les meilleurs agitateurs dans les rangs des soldats ? Il expliqua que, pendant la révolution de Février, c'étaient les marins (aux côtés des ouvriers) qui avaient joué l'un des rôles les plus importants. Par conséquent, ce sont eux qui devaient être envoyés auprès des soldats[21] !

La stratégie semblait fonctionner. Tout le monde interprétait la « Révolution » comme la fin du vieux monde et le début d'un monde nouveau et plus juste. Plus l'avènement de ce nouveau monde se faisait attendre, plus on avait le sentiment que le gouvernement « provisoire » se transformait en réalité en gouvernement permanent, et plus le message bolchevique était attirant. Et ce message était de fait très simple : le désirable et l'inéluctable sont une seule et même chose ; les hommes épuisés et ravagés par la maladie n'avaient qu'à exercer une dernière pression.

Plus tard, pendant ce même printemps, le Valentin de Voronski se rendit à un meeting sur le front occidental. Le premier orateur était le camarade Veretiev, du Parti socialiste-révolutionnaire, un homme pâle au menton orné d'un bouc, avec des cheveux blond-châtain, un « front haut et dégagé » et « un regard intelligent » qui venait de passer dix ans dans les prisons sibériennes. Veretiev s'étendit sur le caractère sacré des libertés démocratiques, la mission toute particulière des soldats sur le front et les promesses irréalistes faites par des gens irresponsables. « Il faisait parfois une pause et avait un geste nerveux de la main droite : ses doigts papillonnaient dans l'air, conférant une singulière mobilité expressive non seulement à ses paroles, mais à son apparence tout entière. Le vent qui soufflait dans le pré ébouriffait sa chevelure. Une boucle ne cessait de tomber sur son œil droit, et Veretiev la rejetait en arrière d'un mouvement rapide et impatient. »

L'orateur suivant était un marin de la flotte de la Baltique, qui affirmait que les soldats couverts « de pisse, de merde, de terre et de poux » ne se souciaient guère des droits et des libertés et que tout ce qui les intéressait, c'était la paix, le pain et la terre, tout de suite, comme les bolcheviks ne cessaient de le dire. En réalité, il n'avait pas complètement assimilé le message bolchevique, mais la « ferveur zélée du nouveau converti » et la

« force sauvage, passionnée », de ses paroles le sauvèrent. Debout aux côtés du marin, Veretiev fixait ses pieds et manipulait nerveusement son chapeau. « Il ressemblait à un condamné à mort. »

> Ce qui se passait était pour lui une tragédie. Populiste de longue date, il avait adoré le peuple et souffert pour lui. Et maintenant qu'il se dressait face au peuple libéré, celui-ci le repoussait et ne le comprenait pas. […] Et l'homme qui lui damait le pion auprès des soldats n'était pas un prisonnier politique chevronné, mais un marin à demi illettré qui maîtrisait à peine l'ABC de la lutte révolutionnaire. En vérité, « [tu as] caché cela aux sages et aux intelligents et [tu l'as] révélé aux tout-petits ».
>
> D'après la légende biblique, Dieu montra à Moïse la Terre promise depuis le sommet d'une lointaine montagne du pays de Moab. Moïse eut plus de chance que Veretiev. L'histoire le conduisit à Canaan, le pays d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais Veretiev ne sut pas le reconnaître[22].

Moïse eut plus de chance, mais pas beaucoup plus : il contempla la Terre promise de loin, mais ne fut pas autorisé à traverser le Jourdain parce qu'il n'avait pas respecté la parole de Dieu, en présence des Israélites, au bord des eaux de Meriba dans le désert de Zin. Ce n'est qu'après sa mort que le peuple qu'il avait délivré de sa captivité put entrer dans le pays qu'ils avaient en legs, mais le lait et le miel n'y coulaient point et ils en vinrent à « se prostituer en suivant les dieux du pays étranger[23] ».

Le pouvoir de conviction de Lénine persuada la plupart des bolcheviks et, à la conférence d'avril du Parti, ses vues l'emportèrent. Quelques sceptiques continuèrent à hésiter, mais, comme l'expliquait Podvoïski, « le vaisseau du Parti, guidé avec fermeté et assurance par son timonier, emprunta un nouveau cours ». L'homme qui contribua le plus à permettre à Lénine de traduire ses convictions en votes était Sverdlov. Rentré à Petrograd en tant que chef de la délégation de l'Oural, il y était resté comme plénipotentiaire exécutif de Lénine. Si l'on en croit Stassova, lors de la conférence « il convoquait des réunions chaque fois qu'un accord sur une question controversée était nécessaire, organisait et constituait des commissions sur diverses questions, et établissait des listes de membres potentiels du Comité central à soumettre à la discussion, entre autres choses. Quelle que soit la tâche à accomplir, Iakov Mikhaïlovitch consacrait toute son énergie à s'assurer qu'elle serait prise en charge. On

s'étonnait grandement de le voir réussir à être partout à la fois tout en présidant d'innombrables réunions et conférences ». L'une des nombreuses choses qu'il fit fut de retirer le nom de Stassova de la liste du Comité central et de la remplacer en tant que chef du Secrétariat du Comité central, qu'elle gérait jusque-là avec l'aide de Tatiana Slovatinskaïa, ancienne amie et correspondante de Staline et compagne de Valentin Trifonov[24].

Alors que le Parti se préparait à l'imminence de la révolution, deux tâches centrales se présentaient à lui. La première était d'ordre administratif et organisationnel : il fallait définir des objectifs, affecter des hommes, stocker des armes, former des militants, cultiver des contacts, tenir des comptes, distribuer des fonds, organiser des conférences, présider (et manipuler) des assemblées. C'est Sverdlov qui se chargeait de la plupart de ces tâches, avec l'aide de plusieurs femmes, dont Polina Vinogradskaïa, qui évoqua plus tard son carnet « rempli de hiéroglyphes que lui seul pouvait déchiffrer ».

> C'était un carnet magique ! D'un coup d'œil rapide, Sverdlov pouvait vous dire tout ce que vous aviez besoin de savoir sur un camarade : où il travaillait, quel genre de personne il était, ce en quoi il excellait, et à quel emploi il fallait l'affecter dans son propre intérêt et dans l'intérêt de la cause. En outre, Sverdlov avait une image très précise de tous les camarades : ils étaient si fermement inscrits dans sa mémoire qu'il était capable de vous décrire en détail toutes leurs fréquentations. C'est difficile à croire, mais c'est vrai[25].

Sverdlov continuait de vivre chez la famille Egon-Besser. Il obtint pour Kira un emploi à la rédaction du journal *Soldatskaïa Pravda*, voisine de son secrétariat au palais Smolny (qui était la nouvelle Maison de la Révolution pour les bolcheviks de Petrograd). Mais, au bout de quelques semaines, les parents de Kira insistèrent pour l'envoyer à la campagne pour des raisons de santé (« malgré ses protestations »), et, début juillet, la femme et les enfants de Sverdlov arrivèrent de Sibérie. Novgorodtseva rejoignit le Secrétariat du Comité central, et les enfants furent envoyés chez leur grand-père à Nijni Novgorod. Plusieurs sections du Secrétariat, ainsi que la maison d'édition du Parti, *Priboï* (à savoir « Le Ressac »), furent déménagés dans la résidence d'une confrérie orthodoxe, dont le linteau de l'entrée était orné de plusieurs croix et qui possédait sa propre chapelle. Elle reçut le sobriquet de « Maison sous les croix »[26].

Les bolcheviks avaient toujours été doués pour le travail « technique » et administratif. La raison d'être du Parti était « de combattre l'ennemi et de ne pas tomber dans le marécage d'à côté » ; il se définissait comme « une organisation de combat, pas un club de discussion », et son principe organisationnel était le « centralisme démocratique », pas la démocratie centralisée. À la veille du Grand Jour et sous la supervision de Sverdlov, les bolcheviks redoublèrent d'efforts. « À mesure que la fréquence et l'intensité des meetings déclinaient, écrit Arossev, le centre de gravité du travail des soviets se déplaça vers leurs comités exécutifs et, avec eux, naturellement, vers la rédaction de registres et de dossiers. » Et en matière de dossiers, naturellement, c'étaient les bolcheviks qui, « même pendant les journées les plus romantiques de la révolution, excellaient dans la fonction d'"apparatchiks" ». Le Soviet des députés ouvriers de Moscou était dirigé par son secrétaire bolchevik, Arkadi Rozengolts, et la seule pièce affectée au Soviet des soldats, dominé par les SR, était occupée par sa faction bolchevique. « En ces temps-là, les gens conquéraient des positions de pouvoir en étant actifs et en mettant le reste du monde devant le fait accompli. Les bolcheviks, en tant qu'élément le plus actif, finirent par occuper presque tous les emplois administratifs[27]. »

La deuxième tâche du Parti était l'« agitation », qui consistait à faire des discours lors des grands meetings et à écrire des articles dans les journaux du Parti. Les discours en question reposaient sur quelques brefs mots d'ordre ; les articles faisaient le lien entre la spécificité de mots d'ordre toujours changeants et la généralité de la prophétie. L'un des « dialecticiens » bolcheviks les plus habiles et les plus prolifiques était Boukharine, qui était capable d'offrir une analyse sociologique instantanée embrassant à la fois les principes définis par les textes fondamentaux et les objectifs tactiques immédiats. « Étant donné que les masses prolétariennes se sont révélées insuffisamment conscientes et organisées, écrivait-il en mai 1917, faisant écho aux "Thèses" de Lénine, elles ne sont pas passées aussitôt à l'instauration d'un pouvoir d'État contrôlé par les classes subalternes révolutionnaires. » Mais, à mesure qu'elles devenaient plus conscientes et mieux organisées et que les véritables intérêts du prolétariat l'emportaient sur ceux de ses alliés paysans, les soviets s'empareraient du pouvoir et entreraient en conflit ouvert avec la bourgeoisie impérialiste. Les efforts de l'ennemi étaient tout à la fois voués à l'échec et dangereux : « Par conséquent, il fallait travailler fiévreusement, partout et sans exception[28]. »

Comme disait Cromwell : « Nous nous trouvons sur le seuil ; – et, par conséquent, il nous échoit de redresser la tête et […] de faire un *effort actif* dans ce sens, et pas seulement d'écouter cette prophétie […] et d'attendre passivement. » L'important, c'était de déchiffrer les signes des temps et de travailler fiévreusement, partout et sans exception. « Dans les profondeurs des masses populaires, écrivait Boukharine le 6 juin, il y a un processus permanent de fermentation qui se manifestera tôt ou tard. » Le signe le plus sûr de la fin prochaine était l'émergence de deux armées nettement différenciées. « La bourgeoisie apparaît comme une force de mort et de putréfaction ; la marche du prolétariat, porteur d'énergie créatrice de vie, est irrésistible. » Le 30 juillet, lors du VI^e^ Congrès du Parti, Boukharine suggéra que le paysan, en tant que petit propriétaire, avait conclu une alliance provisoire avec la bourgeoisie. Son ami Ossinski (qui, pendant la durée du congrès, dormait à ses côtés à même le parquet de l'appartement d'un ami) répondit en disant que le *Manifeste communiste* avait prédit autre chose. Mais Staline expliqua qu'il y avait différents types de paysans et que les paysans pauvres « suivaient la bourgeoisie à cause de leur déficit de conscience ». Le 17 octobre, une semaine après que le Comité central bolchevique, présidé par Sverdlov, eut pris la décision d'organiser un soulèvement armé, Boukharine écrivit : « La société se divise inexorablement en deux camps hostiles : tous les groupes intermédiaires sont en train de se dissoudre rapidement. » Il ne manquait plus qu'une dernière poussée d'activité fiévreuse[29].

« À l'époque de la dernière coalition, écrit le menchevik Nikolaï N. Soukhanov, les bolcheviks firent preuve d'une énergie colossale et se livrèrent à un activisme fiévreux à travers le pays tout entier » (y compris dans son propre appartement où, secrètement, son épouse bolchevik accueillit la réunion du Comité central qui décida de l'insurrection). Le 21 octobre, Soukhanov écouta Trotski parler de la paix, de la terre et du pain[30].

> Tout autour de moi, l'atmosphère frôlait l'extase. Il semblait que, sans aucun signal ou accord préalable, la foule eût été capable d'entonner soudainement une sorte d'hymne religieux… À un moment donné, Trotski formula une brève résolution générale ou une déclaration d'ensemble qui proclamait que « nous défendrons la cause des ouvriers et des paysans jusqu'à la dernière goutte de sang ». « Qui est pour ? »

> La foule réagit comme un seul homme et des milliers de mains se levèrent. Contemplant les mains tendues et le regard fiévreux de tous ces hommes, ces femmes, ces adolescents, ces ouvriers, ces soldats, ces paysans et ces petits-bourgeois, je me demandai s'ils étaient dans un état de ferveur spirituelle. Est-ce qu'ils apercevaient, derrière le rideau légèrement soulevé, un coin de la « terre sainte » qu'ils avaient tant désirée[31] ?

Deux jours plus tôt, après un autre discours de Trotski, Soukhanov et sa femme avaient raté leur tramway. Il était tard dans la nuit, et la pluie tombait à verse, ce qui mit Soukhanov de très mauvaise humeur – à cause du tramway et de la pluie, mais aussi parce que Trotski avait dit que les rumeurs d'un soulèvement imminent étaient inexactes puisqu'elles n'étaient pas exactes. Ils finirent par trouver un tram qui leur permettrait de faire une partie du chemin du retour.

> Debout à l'arrière du tramway, j'étais d'une humeur massacrante. À côté de nous, il y avait un petit homme d'allure insignifiante, avec des lunettes et un bouc, et des yeux brillants typiquement juifs. Constatant ma mauvaise humeur, il eut l'air de vouloir me remonter le moral, me tranquilliser, ou bien me distraire en me prodiguant des conseils sur la meilleure route à prendre, mais je lui répondis avec brusquerie, à coups de monosyllabes.
> « Qui était-ce ? me demanda ma femme au moment de descendre du tram.
> – Sverdlov, vétéran du Parti et membre de la Douma. »
> Je suis sûr que j'aurais surmonté ma méchante humeur et que j'aurais bien ri si on m'avait dit que dans à peine deux semaines, cet homme deviendrait le chef d'État officiel de la République russe[32].

*
* *

La plupart des récits de la prise du pouvoir à Petrograd en octobre 1917 tournent autour du palais Smolny, ancienne résidence de l'Institut des jeunes filles nobles, qui accueillait depuis le mois d'août le Soviet de Petrograd et le quartier général militaire des bolcheviks. « Toute la révolution avait lieu à Smolny » (et peut-être aussi dans les faubourgs ouvriers), écrit Soukhanov : « L'endroit fourmillait de groupes armés de

marins, de soldats et d'ouvriers. L'escalier était constamment occupé par une queue d'émissaires paysans et de délégués de l'armée désireux de se rendre au deuxième étage, où siégeait le Comité militaire révolutionnaire[33]. »

« Toutes les pièces du palais Smolny étaient brillamment éclairées », écrit Lounatcharski, vieil ami de Soukhanov.

> Des foules excitées parcouraient frénétiquement les étages. Toutes les pièces bouillonnaient de vie, mais la marée humaine la plus puissante, un orage vraiment passionné, bouillonnait dans le coin du deuxième étage où le Comité militaire révolutionnaire se réunissait dans une arrière-salle… Plusieurs jeunes femmes au bord de l'épuisement s'efforçaient héroïquement de canaliser le flux indescriptible des requêtes, des plaintes et des revendications.
> Quiconque s'immergeait dans ce tourbillon pouvait contempler une foule de visages excités et de mains tendues en quête d'une directive ou d'un ordre écrit[34].

Le récit de Mikhaïl Koltsov intitulé « Octobre » est une reformulation assez fidèle de son « Mars en Février ».

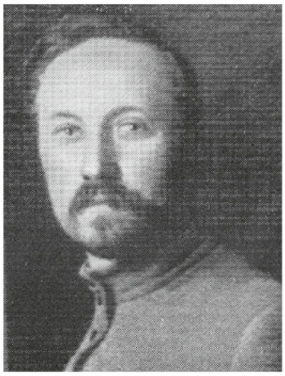
> Dans le crépuscule du soir, on pouvait distinguer de loin la silhouette massive du palais Smolny, avec ses trois rangées de fenêtres éclairées.
> Tout au long de la large chaussée couverte d'une solide couche de givre et parsemée de nids-de-poule, un constant défilé de soldats et de marins, de civils emmitouflés dans leurs cols relevés et chaussés de galoches qui craquaient sous leurs pieds, d'automobiles et de motocyclettes faisant un bruit de ferraille, se déversait vers la caverne de pierre de l'entrée principale.
> […] Les murs du palais étaient incapables de contenir la vaste bousculade engendrée par cette foule nerveuse ; la marée humaine continuait à se répandre, à bouillonner avec une force insolite, avant de finir par déborder.
> Hier encore, le palais était un lieu tranquille et solennel fréquenté par des préceptrices en chaussons, des petites filles enjouées dévalant les escaliers, rejetons innocents d'une dynastie maudite, et, de temps à autre, des vieillards aux yeux vides dans leurs tuniques brodées d'or, flottant sur des nuages de chuchotements respectueux.

> Mais aujourd'hui, le plus grand vacarme y régnait. Des ordres ne cessaient de retentir et le changement de la garde faisait trépigner des centaines de pieds sous les arches obscures. Patrouilles, équipages et détachements débordaient de l'édifice en autant de vagues grises.
> […] Camarades ! Au palais d'Hiver[35] !

L'image mémorielle canonique de la révolution d'Octobre, à l'instar de celle de Février et de son modèle français, c'est ce déplacement constant d'un bâtiment à l'autre – jusqu'à ce que puisse enfin être bâtie la « ville […] [d'] or pur, comme du cristal bien pur ». En octobre, la crue inonda Smolny, monta jusqu'au deuxième étage, tourbillonnant à l'entrée du bureau du Comité militaire révolutionnaire, puis se répandit en ondes bien ordonnées vers le palais d'Hiver, où l'attendaient des vieillards aux yeux vides. Un membre du bureau du Comité militaire révolutionnaire, Nikolaï Podvoïski, se souvient d'avoir guidé « ce flot impétueux » vers le palais jusqu'au moment où il en a « inondé le porche, les entrées et les escaliers ». Après avoir mis les ministres en état d'arrestation et les avoir envoyés à la forteresse Pierre-et-Paul, il retourna au quartier général où il trouva Lénine en train de rédiger un décret sur la terre. « À peine le règne de la bourgeoisie fut-il renversé par les armes au palais d'Hiver que Lénine, à Smolny, commença à tourner la première page du nouveau monde en train de naître[36]. »

Dans ses mémoires, Trotski raconte que c'est à ce moment-là, ou peut-être un peu plus tard, que Lénine se tourna vers lui :

> Il me regarde amicalement, d'un bon regard, exprimant avec un certain embarras, d'un air anguleux, ce qui le fait intérieurement proche de moi.
> — Vous savez, me dit-il, d'un ton hésitant, après les poursuites et cette vie du sous-sol… arriver au pouvoir…
> Là, il chercha son expression et, passant tout à coup à l'allemand, avec un geste de la main autour de sa tête :
> — *Es schwindelt !*… [J'ai le vertige. – NdT][37].



Nikolaï Podvoïski

D’après Lounatcharski, qui était aussi présent à Smolny à ce moment-là, certains craignaient que « l’océan de la paysannerie aille s’ouvrir et [les] engloutir », mais « Lénine faisait face à tous ces énormes défis avec une équanimité étonnante et les affrontait comme un pilote expérimenté manœuvrant la barre d’un paquebot géant ». Lounatcharski écrivit cela en 1918, lors du premier anniversaire de ce qui était désormais la « Révolution d’Octobre », convaincu que Smolny serait transformé en « temple de notre esprit ». Pourtant, au beau milieu de la révolution, le 25 octobre 1917, alors qu’il n’avait encore aucune idée de ce qui se passait du côté du palais d’Hiver, il affirmait préférer une « coalition démocratique » à une prise de pouvoir par les seuls bolcheviks et écrivait dans une lettre à son épouse que les perspectives de victoire étaient bien faibles et l’horizon « sombre et blafard » :

> Quelles terribles, terribles journées, nous vivons sur le fil du rasoir. Elles sont pleines de souffrances et d’angoisse et lourdes de la menace d’une mort prématurée. Et pourtant il est merveilleux de vivre une époque de grands événements, lorsque l’histoire cesse d’avancer d’un pas nonchalant et presque somnolent, mais vole comme un oiseau vers un territoire inconnu. J’aimerais t’avoir ici à mes côtés, mais Dieu merci, tu es loin[38].

En réalité, il ne se passa rien de vraiment terrible. (« Je fus très surpris par la facilité avec laquelle le coup fut exécuté », écrivit Lounatcharski deux jours plus tard.) C’est à Moscou, où les forces gouvernementales opposèrent une certaine résistance, que le sort de la révolution fut décidé. D’après Arossev, qui, en tant que l’un des rares bolcheviks à avoir bénéficié d’une formation militaire, avait été nommé responsable du

quartier général militaire, « ce grand soulèvement de la masse humaine au nom de l'humanité débuta en toute simplicité et sans hésitation – exactement à la manière dont les ouvrages anciens décrivent la création du monde ». Il commença dans une petite salle du deuxième étage du palais du Gouverneur général (désormais occupé par le Soviet). « Plus qu'à une véritable salle de réunion, elle ressemblait à la représentation scénique d'une telle salle, où une féroce bataille de mégots avait eu lieu la nuit précédente. » Le secrétaire du Comité militaire révolutionnaire, Arkadi Rozengolts, qui « était capable de faire la révolution avec la même aisance et la même inspiration qu'un poète écrit des vers », ordonna à Arossev d'occuper la poste et les centraux télégraphique et téléphonique puis s'éclipsa discrètement. « C'était comme s'il habitait cet édifice depuis des siècles, en éternel fantôme, car il connaissait les lieux comme sa poche et semblait passer d'une pièce à l'autre à travers les murs[39]. »

Arkadi Rozengolts

Arossev alla trouver le commandant de la Garde rouge de Moscou, A. S. Vedernikov, et tous deux s'apprêtèrent à exécuter les ordres.

> Le camarade Vedernikov et moi-même émergeâmes du siège du Soviet sur la place Skobelev. L'atmosphère était étrange : comme à l'accoutumée, l'esplanade fourmillait de gens qui se précipitaient vers leur destination l'esprit soucieux, tout juste comme la veille ou l'avant-veille. Deux vendeurs de journaux flânaient près de la statue de Skobelev et une jeune femme négociait âprement avec un chauffeur de taxi. Rien ne semblait avoir changé.
> « Avez-vous un revolver ? me demanda Vedernikov.
> — Non.

— Moi non plus. Il faut en trouver un. Allons à l'hôtel Dresden pour voir si l'un de nos camarades peut nous en fournir. »
Tout était très calme, et personne ne risquait de nous attaquer. Le soulèvement de Petrograd avait déjà eu lieu et la moitié des ministres étaient en prison, alors pourquoi avions-nous besoin d'un revolver ? À mes yeux, le spectacle du camarade Vedernikov en quête d'une arme avait quelque chose de ces comédies idiotes où les personnages se croient plus importants qu'ils ne le sont en réalité[40].

Vedernikov trouva une arme et tous deux se rendirent à la caserne Pokrovski, où Arossev fit un bref discours et une compagnie accepta de se joindre à eux. Dans les deux heures qui suivirent, la poste et les centraux télégraphique et téléphonique avaient tous été occupés. Le grand soulèvement de la masse humaine au nom de l'humanité avait commencé.

À Moscou, l'ennemi, c'était les élèves des écoles militaires de la capitale. Encadrés par des officiers chevronnés et motivés par un puissant sens du devoir, ils ne bénéficiaient toutefois d'aucun soutien organisé, ni d'un commandement unique ; et surtout, remarquait Arossev, ils n'avaient aucune adresse centrale à laquelle se référer. « Alors que les bolcheviks possédaient une organisation prête à prendre le pouvoir – le Soviet des députés ouvriers et des soldats, dont les bureaux exécutifs occupaient l'aile droite de l'ancien palais du Gouverneur général –, le gouvernement, qui luttait pour son existence, était divisé entre plusieurs centres de commandement […] qui se disputaient la suprématie. » Après que les bolcheviks eurent formé le Comité militaire révolutionnaire et exigé les pleins pouvoirs, les membres non bolcheviks du Soviet quittèrent le bâtiment et « se trouvèrent dépourvus de base territoriale ». Le grand soulèvement de la masse humaine avait trouvé une demeure. « Il faut diffuser son adresse auprès des habitants des districts, des commandants régionaux, des éclaireurs, etc.[41]. »

Le quartier général militaire, dirigé par Arossev, déménagea dans une petite pièce du rez-de-chaussée qui donnait sur une rue latérale (l'allée Tchernychev/Voznessenski). Le Comité militaire révolutionnaire s'installa juste à côté, et la pièce voisine accueillit le secrétariat, où des jeunes femmes délivraient des permis et contrôlaient les visiteurs et où, d'après l'une d'entre elles, régnait une cohue permanente de gens « qui poussaient et se bousculaient ». Le reste du bâtiment était « une vaste caserne ». Ou,

plutôt, « une fourmilière de soldats », caractérisée par les allées et venues constantes des détachements « entre le Soviet et leur position sur les théâtres d'affrontement, puis de retour au Soviet pour se reposer[42] ».

Le siège du Soviet était le palais Smolny de Moscou, mais il n'y avait pas de palais d'Hiver de Moscou. Le Kremlin changea de mains par deux fois, mais il n'y avait personne à y renverser. Il n'y avait pas non plus de « troupes blanches » : il arrivait juste que des groupes de cadets attaquent ou défendent divers édifices en quête d'un avantage tactique, mais sans plan d'ensemble. Parfois, écrivait Arossev, « il semblait que la terre tremblait sous nos pieds, nos bras et nos sens s'engourdissaient, et nous et nos soldats, nous nous sentions sur le fil du rasoir, livrés à un destin terrifiant, avec la victoire d'un côté et la mort de l'autre ». En réalité, la plupart des combats eurent lieu loin du siège du Soviet, plus près du fleuve et surtout autour des ponts reliant le centre-ville et la rive droite[43].

Le Marécage était fermement probolchevik. Les soldats qui gardaient la principale centrale d'alimentation du tramway avaient remis leurs armes aux gardes rouges locaux, qui postèrent leurs détachements sur les tours de ce bâtiment, dans la cour de l'ancien Magasin du Vin et du Sel et à l'entrée du Grand Pont de pierre. Les soldats cantonnés dans l'usine de confiserie Einem et dans la distillerie Ivan Smirnov leur avaient donné une mitrailleuse, qu'ils installèrent sur le beffroi de Saint-Nicolas. Un téléphone de campagne reliait la centrale à l'usine Gustav List, dont le personnel fournissait le plus fort détachement de la Garde rouge du secteur (entre 40 et 100 hommes). Certains des ouvriers armés de chez Gustav List furent chargés de garder les ponts ; d'autres transformèrent l'établissement de bains du bord du fleuve en bunker fortifié. « Nous tirions sur le Kremlin à travers des orifices que nous avions creusés dans le mur de pierre, en position debout ou couché, et les tireurs devaient parfois alterner parce qu'il n'y avait pas assez d'armes pour tout le monde, se souvient l'un d'entre eux. C'était encore plus facile la nuit parce que nous pouvions viser les lanternes de différentes couleurs qui étaient sans doute des signaux que s'envoyaient entre eux les cadets se déplaçant le long du mur pour rejoindre leurs lignes de défense au niveau du sol[44]. »

Au bout d'une semaine de combats, le dernier bastion loyaliste, le Collège militaire Alexandre, situé dans la rue qui partait du Grand Pont de pierre, déposa les armes. Dans la petite pièce occupée par le Comité

militaire révolutionnaire, Rozengolts demanda à Arossev, assis sur le canapé à côté de lui, de rédiger un ordre désignant Nikolaï Mouralov comme commissaire du District militaire de Moscou.

> « Commissaire ou commandant ? lui demandai-je.
> — Commissaire du District, mais c'est la même chose que commandant. »
> « Commissaire », « Commissaire », pensai-je, sans vraiment comprendre comment un acte aussi important pouvait être exécuté aussi simplement. Tout ce que j'avais à faire, c'était de griffonner « transmettre » et « désigner », de mettre la chose aux voix et, miracle, un nouveau gouvernement surgissait du néant. C'était difficile à croire. […]
> Mais c'est exactement ce que je fis. Je griffonnai quelques mots, une jeune femme les tapa à la machine, ils furent soumis au vote, et le camarade Mouralov cessa d'être simplement Mouralov et devint commandant du District. […]
> C'est ainsi que le nouveau gouvernement militaire fut créé – tout simplement et naturellement. Ou, plutôt, il ne fut pas créé, il vit le jour, et, comme pour toute naissance naturelle, son accouchement eut lieu dans le sang[45].

Arossev passa une bonne partie du reste de son existence à se remémorer ce jour-là. Dans la version de ses mémoires publiée en 1932, il écrit :

> Pendant ces nuits où personne ne dormait et où chacun pensait que nous étions voués à la victoire ou à la mort, j'en vins à la conclusion qu'aucune création de la littérature, aucune œuvre d'imagination n'était susceptible d'atteindre la puissance de cette simple et austère réalité. Les gens se battaient pour le socialisme. Ce socialisme qui n'existait jusqu'ici que dans nos rêves et nos discussions prenait enfin corps – à travers l'éclat des baïonnettes des soldats et les cols relevés des foules d'ouvriers qui arpentaient les rues Tverskaïa, Arbat et Loubianka, armés de leurs Mausers et de leurs Parabellums, ne cessant d'avancer et de piétiner le torse de la bourgeoisie décadente en pleine décomposition, dont l'odeur fétide chatouillait les narines des petites natures. J'ai lu toutes les œuvres les plus sublimes et solennelles de notre littérature antique et moderne, et c'est en vain

> que j'y ai cherché quoi que ce soit qui ressemble au sentiment qui s'empara de nous en cette matinée brumeuse où, dans nos gabardines imprégnées d'une odeur de pluie et de poudre à canon, nous avons sauté dans un vieux tacot militaire pour nous rendre au quartier général du nouveau pouvoir[46].

Pendant ce temps, Rachmaninov était assis dans son appartement du boulevard de la Passion, à quelques pas de la place Skobelev. D'après son épouse, « il était en train de réviser son premier *Concerto pour piano*, totalement concentré sur son travail. Comme il était dangereux d'allumer la lumière, les rideaux de son bureau, qui donnait sur la cour, étaient tirés et il travaillait à la lumière d'une unique bougie ». Comme il le raconta lui-même à son biographe en 1933 : « Je restais toute la journée assis derrière mon bureau ou à mon piano, sans m'inquiéter du fracas des mitrailleuses et des coups de fusil. Si un intrus s'était présenté chez moi, je l'aurais accueilli avec les mots qu'Archimède adressa aux conquérants de Syracuse. » Nombreux étaient ceux autour de lui qui « espéraient que chaque jour nouveau leur apporterait enfin le paradis sur terre qu'on leur avait promis », mais lui ne se comptait pas parmi eux. « J'ai perçu avec une clarté effrayante que c'était le commencement de la fin – une fin peuplée d'horreurs dont l'avènement n'était qu'une question de temps. » Trois semaines plus tard, il partit pour Petrograd avec sa famille. Le 20 décembre, il se rendit à Smolny pour y demander des visas de sortie. Le 23 décembre, avec sa femme et ses deux filles, il arriva à la gare de Finlande et monta à bord du train à destination de Stockholm (probablement celui-là même qui avait ramené Lénine en Russie). Il mourut à Beverly Hills, en Californie, le 28 mars 1943, sans que soit satisfait son désir que le *Nunc dimittis* (« Maintenant, […] tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix… », *op. 37*, n° 5) soit chanté lors ses funérailles. D'après son biographe, qui cite une lettre de la belle-sœur du compositeur, « de l'avis général, le chœur n'était pas à la hauteur, et de toute façon la partition n'en était pas disponible à l'époque[47] ».

*
* *

Quelques jours après le départ de Rachmaninov, les délégués fraîchement élus de l'Assemblée constituante panrusse se réunirent au palais de Tauride à Petrograd. D'après Trotski, Lénine avait plaidé pour un

report indéfini des élections, mais « Sverdlov se prononçait contre l'ajournement avec une particulière énergie, car il avait plus de liens avec la province que nous ». Trop d'espoirs avaient été investis dans l'idée d'un organe législatif national, et trop de promesses avaient été faites en son nom (entre autres par les bolcheviks). Les élections avaient eu lieu ; les SR avaient emporté la majorité des sièges, et Lénine avait réagi en disant que le parlementarisme formel était une trahison de la révolution. Les dirigeants du plus grand parti non socialiste furent arrêtés ; on introduisit la loi martiale (que Podvoïski était chargé de faire respecter) et une manifestation de soutien à l'Assemblée constituante fut dispersée par les armes. Tard dans l'après-midi, les délégués furent autorisés à ouvrir les débats[48].

Lordkipanidzé (SR), membre de l'Assemblée constituante, déclare depuis son siège : « Camarades, il est 16 heures, et nous proposons que le membre le plus âgé de l'Assemblée constituante ouvre la session. Le plus vieux membre de la faction SR est Sergueï Petrovitch Chvetsov… (*Brouhaha retentissant à gauche, applaudissements au centre et à droite, huées à gauche… on n'entend plus rien ; brouhaha et huées à gauche ; applaudissements au centre.*) Le doyen de l'Assemblée constituante, S. P. Chvetsov, monte à la tribune.

Chvetsov (*faisant sonner la cloche*) : Je déclare la session de l'Assemblée constituante ouverte. *(Brouhaha à gauche. Des cris : « À bas l'usurpateur ! » Brouhaha prolongé et huées à gauche ; applaudissements à droite.*) Je déclare une suspension de séance. (*Sverdlov, représentant de la faction bolchevique et président du Comité exécutif central, monte à la tribune.*)

Sverdlov : Le Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers et paysans m'a chargé d'ouvrir la session de l'Assemblée constituante. (*Clameurs à droite et au centre : « Vos mains sont couvertes de sang ! Assez de sang, nous n'en voulons plus ! » Tonnerre d'applaudissements à gauche.*) Le Comité exécutif central du Soviet des députés ouvriers et paysans… (*Clameur à droite : « Non à la fraude ! »*)… espère que l'Assemblée constituante reconnaîtra pleinement tous les décrets et résolutions du Conseil des commissaires du peuple. La révolution d'Octobre a allumé l'incendie de la révolution socialiste non seulement en

> Russie, mais dans tous les pays… (*rires et brouhaha à droite*)… Nous ne doutons pas que les étincelles de cet incendie se propageront dans le monde entier (*brouhaha*)… et que le jour est proche où les classes ouvrières de tous les pays se soulèveront contre leurs exploiteurs tout comme la classe ouvrière russe s'est soulevée en octobre, suivie par la paysannerie russe… (*Tonnerre d'applaudissements à gauche.*)[49].

Cet épisode allait entrer dans la légende soviétique comme le moment où les bolcheviks finirent de rompre avec les pharisiens et les docteurs de la Loi. D'après Lounatcharski, tous les grands révolutionnaires se caractérisaient par « [leur] calme et leur sérénité absolue au moment même où ils devraient être à bout de nerfs et où il para[issai]t impossible de ne pas perdre son sang-froid ». Mais personne n'était à la hauteur de l'« assurance infinie » manifestée par Sverdlov : son calme et sa sérénité étaient « tout à la fois monumentaux et extraordinairement naturels ». En l'occurrence, « la tension avait atteint son point culminant [lorsque] Sverdlov apparut soudainement, surgi de nulle part. Tranquillement et sans hâte, comme il en était coutumier, il s'approcha de la tribune et en écarta négligemment le vénérable doyen SR, comme s'il ne l'avait même pas remarqué. Il agita la cloche et, avec un calme presque glacial, sans montrer aucun signe de tension, déclara ouverte la première session de l'Assemblée constituante ». D'après l'assistante de Sverdlov, Elizaveta Drabkina, une jeune bolchevik de seize ans qui huait les conciliateurs depuis son siège au balcon, « il gravit les marches du podium d'un pas ferme et serein, comme s'il ne sentait pas s'agiter derrière lui une foule enragée prête à le tailler en pièces ». Et d'après le témoignage de Sverdlov lui-même, rapporté par une autre jeune assistante :

> J'abordai le vieillard et arrachai la cloche de ses mains tremblantes. Je l'agitai vigoureusement, exigeant de ma voix la plus grave que cesse le désordre et que la salle fasse silence. Chvetsov était abasourdi. Il resta figé, bouche bée et la main suspendue en l'air. Sa frêle silhouette paraissait un point d'interrogation. Finalement, il descendit du podium. L'ordre et le silence s'imposèrent aussitôt dans la salle. Une bonne partie des présents étaient tellement stupéfaits qu'ils en restaient muets. Et je pus lire la Déclaration des droits des Travailleurs et des Exploités proposée par notre faction bolchevique[50].

La Déclaration en question proclamait l'illégitimité de l'Assemblée constituante. Dans l'échange qui s'ensuivit, c'est Boukharine qui prononça le principal discours au nom des bolcheviks, affirmant qu'aucun changement révolutionnaire n'était possible tant que le gouvernement inclurait des conciliateurs couards qui étaient « les fidèles laquais et les chiens de garde de nos oppresseurs et des exploiteurs des masses travailleuses ». Le moment était venu, le Grand Jour était arrivé et cette génération ne passerait pas que tout cela ne soit arrivé.

> Nous vivons un moment vraiment grandiose. La ligne de partage qui divise cette assemblée en deux camps irréconciliables, je dis bien irréconciliables – ne nous mentons pas à nous-mêmes, et n'essayons pas de masquer l'évidence sous une avalanche de rhétorique –, cette ligne de partage sépare ceux qui sont pour le socialisme de ceux qui sont contre le socialisme. Le citoyen Tchernov [chef des SR] dit que nous devons manifester notre aspiration au socialisme. Mais quel type de socialisme le citoyen Tchernov a-t-il en tête ? Le genre de socialisme qui n'arrivera que dans deux cents ans, celui que seuls nos petits-enfants pourront construire – c'est de ça qu'il parle ? Nous, nous parlons d'un socialisme vivant, actif, créatif, soit un genre de socialisme qui n'existe pas seulement dans les discours, mais aussi dans les actes… (*Applaudissements à gauche.*)
> […]
> Voilà ce que nous affirmons, camarades, aujourd'hui, en cette heure où l'incendie révolutionnaire est sur le point d'embraser le monde entier – nous déclarons depuis cette tribune une guerre à mort contre la république parlementaire bourgeoise… (*Forts applaudissements à gauche, qui se transforment en ovation.*) […] Ce que nous nous efforçons de créer, nous, communistes, nous, le Parti des Travailleurs, en commençant par la Russie, c'est une grande république ouvrière soviétique. Nous proclamons le mot d'ordre avancé par Marx il y a un demi-siècle : que les classes dirigeantes et leurs valets tremblent devant la révolution communiste. Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! (*Ovation à gauche. Vivats : « Vive le pouvoir soviétique ! »*)[51].

Nikolaï Boukharine

Après avoir ainsi déclaré la Guerre civile, les bolcheviks quittèrent la salle. À 16h40, les autres députés furent chassés de l'édifice. Lorsqu'ils revinrent le lendemain, les portes en étaient verrouillées[52].

Trotski raconte qu'après la prise de pouvoir Lénine lui demanda un jour à l'improviste : « Dites donc, si les gardes blancs nous tuent, vous et moi, pensez-vous que Sverdlov et Boukharine pourront se tirer d'affaire ? » En tout cas, face à l'Assemblée constituante, alors que Lénine faisait partie des spectateurs et que Trotski était à Brest-Litovsk, ils semblent s'être fort bien débrouillés. Boukharine était l'un des prophètes les plus éloquents de la conflagration imminente ; Sverdlov était décrit par Lounatcharski comme un parfait « bolchevik de la clandestinité » : « On ne peut douter de la flamme intérieure qui brûlait en lui, mais, extérieurement, cet homme était entièrement de glace. » Depuis novembre 1917, il était simultanément secrétaire du Comité central du Parti et président du Comité exécutif central des Soviets[53].

Deux jours après l'éviction de l'Assemblée constituante, Sverdlov et Novgorodtseva s'installèrent au palais de Tauride. Ils y partageaient une suite avec Varlam Avanessov (Souren Martirossian), un ancien membre du parti arménien Dachnak devenu lieutenant de Sverdlov au Comité exécutif central, et Vladimir Volodarski (Moïsseï Goldstein), ancien membre du Bund et désormais commissaire à la Presse, à la Propagande et à l'Agitation. Tout comme du temps de l'exil, ils vivaient en communauté. « Tous les habitants de l'appartement, écrit Novgorodtseva, se levaient à huit heures du matin, s'asseyaient à la même table pour prendre le petit déjeuner et quittaient les lieux vers neuf heures. Les règles étaient très strictes : personne n'avait le droit d'être en retard pour le petit déjeuner et personne n'était autorisé à manger séparément. Le petit déjeuner ne durait pas longtemps : nous nous contentions d'échanger quelques plaisanteries

avant de prendre congé, laissant les longues conversations pour plus tard. » Volodarski rentrait vers minuit, Sverdlov et Avanessov, vers 1 ou 2 heures du matin, souvent accompagnés par d'autres camarades. En tant que seule femme du groupe, Novgorodtseva servait le thé. « Assis autour de la table, nous discutions des événements de la journée, rapportions quelque anecdote amusante et faisions des plans pour le lendemain. » Les invités resteraient généralement pour la nuit[54].

Tandis que la maison du parlementarisme en faillite était déchue et en partie domestiquée, le « temple de l'esprit bolchevik » était transformé en véritable Maison de la Révolution. Comme l'explique le commandant en chef du palais Smolny, « bien que ce ne fût pas immédiat et sans difficulté, nous avons finalement réussi à débarrasser Smolny des étrangers : toutes ces préceptrices, ces gouvernantes, ces pensionnaires, ces domestiques et autres ». Le Comité exécutif central de Sverdlov, le Conseil des commissaires du peuple de Lénine et le quartier général du Parti bolchevik disposaient tous de leurs propres locaux, de leurs secrétaires, de leurs gardes et de leurs laissez-passer. Il y avait une cafétéria (avec au menu essentiellement de la bouillie de millet), une prison en sous-sol, un commandant directement responsable devant Podvoïski (désormais commissaire aux Affaires militaires) et environ 500 fusiliers lettons, censés combiner discipline militaire et « esprit prolétarien ». (La Lettonie, avec le Caucase et la Zone de Résidence de la population juive, était l'une des régions les plus radicalisées de l'Empire russe ; les unités militaires lettones étaient un pilier du pouvoir bolchevique[55].)

Mais cette transformation resta toutefois incomplète. En mars 1918, alors que les troupes allemandes approchaient de Petrograd, le siège du nouveau gouvernement fut déménagé à Moscou (abandonnant sur place Volodarski, un célibataire de vingt-sept ans qui, si l'on en croit Novgorodtseva, en fut fort affligé). La plupart des bureaux et des fonctionnaires de premier rang furent logés au Kremlin ; les autres furent installés dans plusieurs hôtels du centre-ville, rebaptisés « Maisons des Soviets » (l'hôtel National devint la Première Maison des Soviets ; le Metropol, la Deuxième Maison des Soviets, etc.). Encore une fois, les « personnes dont la présence était jugée inutile » devaient être expulsées (il s'agissait principalement de moines et de religieuses dans le cas du Kremlin), tandis qu'on mettait en place une cafétéria, qu'on attribuait des locaux, qu'on faisait disparaître les icônes et les statues des monarques et que des fusiliers lettons s'installaient dans leurs quartiers. Et, encore une

fois, c'était Sverdlov qui assumait cette mission en nommant des fonctionnaires capables de nommer d'autres fonctionnaires. « Il semblait absolument tout savoir sur les dizaines de milliers de personnes qui composaient notre parti, écrit Lounatcharski. Il conservait dans sa mémoire une espèce de dictionnaire biographique des communistes. » D'après Elizaveta Drabkina, qui travaillait pour lui au Kremlin, « pour chaque fonctionnaire plus ou moins important du Parti, il était capable de dire quelque chose du genre : "Ce camarade est un bon organisateur : en 1905, il travaillait à Toula, et après ça, il est allé à Moscou ; il a séjourné dans la prison centrale d'Orel et a été en exil en Yakoutie. Cet autre n'est pas un grand organisateur, mais un excellent orateur" ». Presque tous les fonctionnaires plus ou moins importants du Parti devaient leur emploi à Sverdlov ou à ses subordonnés – depuis Trotski, commissaire aux Affaires étrangères, jusqu'à Boukharine, rédacteur en chef de la *Pravda*, en passant par l'adolescente Elizaveta Drabkina, qui dactylographiait les questionnaires rédigés par son chef. Boris Ivanov, le boulanger « quasi analphabète et politiquement sous-développé » que Sverdlov avait formé dans l'exil sibérien, fut nommé chef de la direction principale de l'Industrie meunière. Il essaya de s'y soustraire en expliquant qu'il était boulanger et pas meunier, et encore moins gestionnaire, mais Sverdlov lui aurait répondu : « Vous êtes boulanger, et moi pharmacien, et un pharmacien inexpérimenté, en plus. Et pourtant me voilà ici, nommé par le Parti pour faire un travail que je n'aurais jamais imaginé. » D'après un autre mémorialiste, Sverdlov « percevait toute chose, quel que soit son degré d'importance, à travers le prisme d'individus particuliers », et considérait les individus en question comme tout à la fois faillibles et perfectibles.

> « Le soleil lui aussi a ses taches, expliquait Sverdlov [en mars 1919]. Les individus – même les meilleurs d'entre eux, les bolcheviks – sont forgés dans un matériau vétuste, ayant grandi dans les conditions répugnantes du passé. Seules les générations futures seront libres des marques de naissance du capitalisme. Ce qui est important, c'est d'être capable de tirer le meilleur d'un individu en jouant sur ses points forts[56]. »

Trois ans plus tôt, dans une lettre envoyée de Sibérie à Kira Egon-Besser, il avait écrit que, sous le capitalisme, il ne pouvait pas y avoir d'individus idéaux. « Mais dès aujourd'hui, on peut percevoir chez

certaines personnes des traits qui survivront à cette existence conflictuelle : la future personnalité harmonieuse, en tant que type, peut être discernée dans ces traits. L'étude de l'histoire du développement humain mène à la certitude de l'avènement du règne de ce type de personnalité. » Maintenant qu'il était chargé de bâtir ce règne, il suivait ses propres conseils. Tous les bolcheviks partaient de l'hypothèse que les individus non harmonieux d'aujourd'hui pouvaient contribuer à la destruction de l'ancienne « base » économique et que la nouvelle base économique garantissait la création des individus harmonieux de demain. Ils estimaient aussi, contrairement aux sceptiques et aux conciliateurs, que cela pouvait être accompli pendant la durée de leur existence. Leur socialisme, comme l'expliquait Boukharine, n'était pas destiné à être construit par leurs petits-enfants. D'après Drabkina, les vers préférés du poète préféré de Sverdlov, Heinrich Heine, étaient les suivants :

Je veux vous composer, mes amis,
Un chant nouveau, ce qu'il y a de mieux !
Nous voulons déjà, ici-bas sur terre,
Fonder le royaume des cieux[57].

Entre-temps, ils s'installaient dans leurs nouveaux appartements et inauguraient une routine familière : les couloirs, les cuisines et les salles de bains étaient partagés ; les portes n'étaient pas fermées à clé et les enfants étaient laissés sans surveillance ; les conversations duraient tard dans la nuit autour d'une tasse de thé versé par les femmes. Ossinski avait quitté son épouse et son fils et emménagé avec Anna Chaternikova, la destinataire de la lettre sur le « Forgeron » de Verhaeren. Les Sverdlov avaient rapatrié leurs enfants Andreï et Vera de Nijni Novgorod et s'étaient installés dans un plus grand appartement au Kremlin. Leur hôte le plus assidu était l'ami intime et compagnon d'exil sibérien de Sverdlov, Filipp (Georges) Golochtchekine, le « parfait Don Quichotte ». La plupart des autres visiteurs étaient aussi d'anciens camarades de conspiration et de captivité. Lorsqu'ils se réunissaient, ils renouaient avec l'innocence de leur jeunesse en entonnant des chants révolutionnaires et en s'adonnant au pugilat sur le tapis[58].

La seule exception, c'était les visites familiales. Le père de Sverdlov passait régulièrement, accompagné par ses deux fils d'un deuxième mariage et, une fois, par la fille aînée de Iakov, qui vivait avec sa mère à

Iékaterinbourg. Les sœurs de Sverdlov étaient devenues médecins. Sofia était mariée à un ancien entrepreneur, Leonid Averbakh, et avait deux enfants, Leopold et Ida. Sarra avait brièvement travaillé avec Novgorodtseva au Secrétariat du Comité central. Le frère de Sverdlov, Veniamine, avait émigré en Amérique et était devenu banquier, mais il était récemment rentré en Russie à l'invitation de son frère pour devenir commissaire aux Transports et épouser l'ancienne maîtresse de Iakov, Vera Dilevskaïa. La famille Sverdlov, pour reprendre les mots de Novgorodtseva, était « vaste, allègre et unie ». Seul son frère aîné, Zinovy, s'en était vraiment éloigné. En tant que filleul de Maxime Gorki, il s'était converti au christianisme, avait adopté le nom de famille de Gorki (Pechkov), avait étudié à l'école de Théâtre d'art de Moscou, travaillé comme manœuvre aux États-Unis, au Canada et en Nouvelle-Zélande, servi d'interprète à Gorki lors de sa tournée des États-Unis en 1906 (traduisant y compris ses conversations avec Mark Twain et John Dewey), vécu avec son parrain à Capri (où il vit passer entre autres Lénine, Bounine et Lounatcharski), rejoint la Légion étrangère et perdu son bras droit pendant les combats en France – ce avant de rentrer en Russie en 1917 en tant que membre de la mission militaire française et de repartir après la révolution bolchevique, ayant échoué dans ses efforts pour maintenir la Russie dans la guerre. Zinovy et le reste de la famille Sverdlov s'ignoraient réciproquement[59].

Les membres les plus importants de la famille étaient les enfants. Aux parents, il incomberait sans doute de se sacrifier pour le socialisme ; leurs petits-enfants, en revanche, naîtraient trop tard pour connaître les douleurs de l'enfantement de la nouvelle société. Ce sont les enfants, soit « une génération grandie dans des conditions sociales nouvelles et libres », qui entreraient dans le royaume de la liberté et seraient « en état de se défaire de tout ce bric-à-brac de l'État » (comme l'écrivait Lénine en citant Engels). D'après Novgorodtseva, lorsque Andreï, âgé de huit ans, entendit parler de l'assassinat de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, il posa la question suivante :

> « Papa, Liebknecht était bien un révolutionnaire et un bolchevik, non ?
> — Oui, répondit Iakov Mikhaïlovitch, un vrai révolutionnaire.
> — C'est la bourgeoisie qui l'a tué ?
> — Oui, bien sûr, c'est la bourgeoisie.

— Mais papa, toi aussi tu es un révolutionnaire. Est-ce que ça veut dire qu'ils pourraient te tuer toi aussi ? »
Iakov Mikhaïlovitch regarda son fils droit dans les yeux, passa gentiment la main dans ses cheveux, et lui dit très calmement et avec le plus grand sérieux :
« Bien sûr, mon fils, ils pourraient me tuer, mais cela ne doit pas te faire peur. Quand je mourrai, je te laisserai un héritage qui vaut mieux que toutes les richesses de ce monde. Je te laisserai mon nom et mon honneur sans tache de révolutionnaire »[60].

*
* *

Être révolutionnaire, c'était être tout à la fois un messager et un agent de la transfiguration à venir. Voronski, qui avait été transféré du front occidental au front roumain avant de devenir l'un des principaux propagandistes bolcheviks d'Odessa, prophétisa l'accomplissement imminent de la promesse deux semaines avant les événements. « La nouvelle et ultime vague de la révolution arrive. Nous sommes à la veille d'une nouvelle ère révolutionnaire où, pour la première fois, l'élément social confluera dans la révolution comme une vague énorme. » L'imagerie aquatique, tempérée par des références répétées à la « révolution », conciliait la rhétorique chrétienne et le discours marxiste (d'ailleurs souvent identiques). « La Révolution prolétarienne russe, écrivait-il à l'heure décisive, triomphera en tant que révolution mondiale, quelles que soient les épreuves qu'elle aura à affronter car, pour la société capitaliste, "le moment [est] venu [et] la prophétie s'[est] accomplie" ». En tant que métaphore, le récit de l'Apocalypse servait à tous les usages.

Avec le gouvernement ouvrier et paysan de Russie, nous voyons éclore les premiers bourgeons du printemps socialiste prolétarien imminent. La Révolution russe a beaucoup d'ennemis. Ses sentiers sont dangereux et épineux. […] Les gelées peuvent flétrir les premiers bourgeons, mais elles n'arrêteront jamais la marche triomphale du printemps. […]
La nouvelle année accueille la société bourgeoise en pleine décadence avec, dans l'un des plus grands pays du monde, un gouvernement

> ouvrier socialiste allié à la paysannerie la plus pauvre, un gouvernement dont chaque mot résonne comme un puissant tocsin annonçant la nouvelle d'un incendie révolutionnaire mondial[61].

Les ennemis se préparaient à la dernière bataille et tissaient leur « toile d'araignée internationale » mais, « face à une armée brûlant d'enthousiasme pour la libération mondiale, les canons seraient obligés de se taire ». Le III^e^ Congrès des Soviets, qui avait légitimé la prise de pouvoir par les bolcheviks et la dissolution de l'Assemblée constituante, était au centre de « ce bouillonnement existentiel fébrile, authentiquement révolutionnaire, capable d'enflammer des mondes et de faire des miracles[62] ».

Une fois au pouvoir, les bolcheviks firent ce que font tous les millénaristes : se préparer à l'inéluctable tout en contribuant à le faire advenir. Le programme marxiste était à peu près aussi vague que tous les autres, mais l'objectif fondamental de transformer la société en secte était accepté par tous les vrais bolcheviks (tels que Sverdlov les concevait). Comme d'habitude, cela impliquait une offensive contre la propriété privée, le commerce, l'argent, la famille (en particulier l'héritage, mais en définitive toutes les formes de solidarité basées sur la parenté) et les « riches » (définis en fonction d'une table des éléments sociaux fréquemment révisée). Les principes fondamentaux étaient inhérents à la version bolchevique du marxisme ; les divergences en matière d'échelle, de calendrier et de succession des événements pouvaient être ramenées au dilemme central de toute prophétie apocalyptique : ceux qui ont des oreilles seront-ils capables d'entendre ?

Comme l'écrivit Voronski le jour où la nouvelle du soulèvement de Petrograd parvint à Odessa, « la réalisation des objectifs sacrés de la révolution […] n'est possible qu'avec la coopération, l'assistance et la créativité autonome des masses elles-mêmes ». La révolution n'était pas en elle-même la créativité incarnée des masses – elle était un événement transcendant qui exigeait leur coopération et leur assistance. « En cette heure terrible du jugement, alors que se décide le sort du pays, prononçons comme un seul homme notre serment solennel de loyauté envers le nouveau gouvernement révolutionnaire. »

Le gouvernement incarnait la Révolution de la même manière que Moïse incarnait l'Exode. La loyauté envers le prophète était la clé de l'accomplissement de la prophétie. L'eschatologie bolchevique reposait

sur l'hypothèse que le flot tumultueux des masses confluerait à la bonne adresse, dans le bon édifice et la bonne salle. En octobre 1917, les masses s'étaient acquittées glorieusement de leur tâche. Restait à savoir si elles continueraient à le faire[63].

La réponse était : pas toujours, voire pas du tout. Lorsque, pendant l'offensive allemande du printemps 1918, le moment vint de créer une armée brûlant d'enthousiasme pour la libération mondiale, les canons refusèrent de se taire. Et lorsque le gouvernement voulut que « toute l'économie nationale [soit] organisée comme la poste » (comme Lénine l'avait souligné dans *L'État et la Révolution*), l'océan retourna à l'état de marécage. Un historien soviétique de l'usine Einem raconte :

> L'attitude des travailleurs sous-développés – qui constituaient la majorité – à l'égard du comité d'usine était marquée par une telle méfiance que certains d'entre eux visitaient le bureau du comité pendant les heures de travail pour discutailler, se plaindre de trivialités et insulter le comité d'usine et ses membres. […] Pendant les heures de travail les plus importantes et les plus intenses, les membres du comité d'usine devaient perdre leur temps en explications, disputes et discussions – ce d'autant plus que tout le monde pensait avoir le droit de s'en prendre à eux sous prétexte de « liberté d'expression », etc.[64].

Tout au long de l'année 1918, le nouveau comité d'usine parrainé par l'État se trouva en conflit permanent avec le propriétaire, les actionnaires et les ouvriers eux-mêmes tandis que les matières premières ne cessaient de disparaître, la production de chuter, et que nombre d'usines et de commerces du secteur du Marécage fermaient leurs portes.

> Dans le contexte de cette situation économique difficile, le mécontentement des travailleurs sous-développés dotés d'une faible conscience ne cessait d'augmenter tandis que la discipline de travail ne cessait de se détériorer ; certains travailleurs ne passaient à l'usine que quelques minutes le matin, puis de nouveau en fin d'après-midi, à l'heure du pointage. Parallèlement, l'ivrognerie et le vol de matières premières et de produits finis étaient de plus en plus fréquents[65].

Avec l'introduction du rationnement, le peu de sucre qui restait en circulation finit entre les mains de négociants et de confiseurs privés, et la

plupart des usines de confiserie mécanisées durent fermer leurs portes. La guerre de l'État contre les entrepreneurs poussa ces derniers (et leurs stocks de sucre avec eux) à la faillite ou dans la clandestinité ; une bonne partie de l'outillage d'Einem tomba en panne et la plupart des travailleurs sobres rentrèrent dans leur village natal. Le 4 décembre 1918, l'industrie de la confiserie fut nationalisée. Einem devint l'« Usine d'État de Confiserie n° 1 », gérée par le Consortium principal de la Confiserie. Son ancien propriétaire, Vladimir Heuss, devint un « spécialiste bourgeois » salarié, et le président du conseil d'administration, Adolf Otto, partit pour la Finlande. Boris Ivanov, à qui Sverdlov avait assigné la responsabilité de la nationalisation de l'industrie meunière, fut envoyé comme « agitateur » aux pêcheries d'Astrakhan[66].

Tous les débats et les manifestations d'« opposition » dans les rangs des bolcheviks visaient en définitive à savoir si le bouillonnement fébrile qu'on percevait de toutes parts était celui d'un océan ou celui d'un marécage. Les plus optimistes et les plus immédiatistes d'entre eux étaient les dirigeants de l'organisation du Parti du district de Moscou (généralement diplômés de l'Université de Moscou) : Boukharine, Ossinski, le beau-frère d'Ossinski, Vladimir Smirnov, et quelques-uns de leurs amis et partisans. S'étant définis comme « communistes de gauche », ils perdirent la partie contre les conciliateurs adeptes de Lénine sur la question du traité de Brest-Litovsk, mais emportèrent une victoire de courte durée sur le front des comités d'usine. (Ossinski fut le premier président du Conseil suprême de l'Économie nationale, aux côtés de Boukharine et de Smirnov.) En 1919, étant donné que la « créativité autonome des masses » et la poursuite des « objectifs de la révolution » par les bolcheviks continuaient à diverger, Ossinski et Smirnov prirent la tête d'une opposition « démocratique-centraliste » au « principe du pouvoir d'un seul homme ». Dans la mesure où le communisme consistait à désirer spontanément l'inéluctable, la confiance dans la créativité autonome des masses équivalait à la confiance dans l'imminence de la Fin des Temps. Comme l'écrivait Ossinski à Chaternikova le premier jour de la révolution de Février, le plus court chemin vers l'« utopie insatiable » de la moralité naturelle passait par l'immersion dans la « fureur » sacrée des masses. Au moment de la révolution, tous les bolcheviks (officiellement rebaptisés « communistes » en mars 1918) étaient convaincus que le communisme était pour demain. Les « communistes de gauche » estimaient qu'il était pratiquement pour tout de suite.

Le 7 janvier 1918, Lénine écrivit que le triomphe de la révolution socialiste – qui passerait par « une période de profond marasme […] et de chaos » et aboutirait à une victoire décisive sur toutes les formes de résistance bourgeoise – était l'affaire de « quelques mois ». Au début du printemps 1919, il affirmait que la « première génération de communistes entièrement formés, sans défaut ni reproche », prendrait le relais dans une vingtaine d'années (et qu'en attendant, on devrait continuer à employer des spécialistes bourgeois, que cela plaise ou non à Ossinski). Et, à l'automne 1919, Boukharine soutint qu'il faudrait sans doute « deux à trois générations formées dans des conditions totalement nouvelles » pour que le communisme soit pleinement développé, que l'État dépérisse et que « toute forme de loi et de châtiment disparaisse complètement ». Bien entendu, on pouvait toujours discuter de ce qui constituait une victoire totale de la révolution socialiste, un communiste sans défaut ni reproche ou une société communiste pleinement développée mais, en attendant, la notion de « très bientôt » continuait à reculer à l'horizon et la « gauche » communiste à perdre des batailles. C'était avec le temps qu'il fallait désormais se montrer conciliant[67].

Il était un secteur particulièrement important des « masses » – la paysannerie – qui rendait doctrinalement suspecte toute identification de principe trop étroite avec la créativité populaire, sans parler de son impossibilité pratique au fur et à mesure des développements de la Révolution. Le communisme de gauche d'Ossinski échoua complètement face à la réticence des paysans à livrer leurs produits (comme la solidarité de classe l'aurait dicté). Dans l'agriculture, écrivait-il en 1920, « l'aspect le plus important de la construction socialiste est la coercition massive de l'État ». Il fallait dicter aux paysans quand semer, quoi semer et où semer. Il fallait les forcer à travailler là où leur travail était nécessaire. « La militarisation de l'économie et la mise en œuvre d'une conscription universelle des travailleurs doivent commencer dans l'agriculture. » Toute tentative de se soustraire au travail forcé devait faire l'objet de « mesures répressives » allant des détachements pénitentiaires aux tribunaux révolutionnaires. Comme l'expliquait Boukharine, la violence contre les paysans faisait tout à fait sens au niveau théorique dans la mesure où elle exprimait la « lutte entre la planification étatique prolétarienne, qui incarne le travail socialisé, et l'anarchie marchande et l'esprit de lucre débridé de la paysannerie, qui représentent la fragmentation de la propriété et l'irrationalité du marché[68] ».

En général, la violence faisait sens au niveau théorique. Pour tous les bolcheviks, elle faisait naturellement partie de la révolution, et personne ne trouvait à y objecter par principe. Le marxisme était un mouvement apocalyptique qui escomptait une période de marasme et de chaos à la veille du Jugement dernier, et les bolcheviks se distinguaient des autres marxistes par leur refus de la conciliation. Comme Marx l'avait écrit dans un passage rendu célèbre par Boukharine, « nous disons aux ouvriers : il vous faut traverser quinze, vingt, cinquante ans de guerres civiles et de guerres entre peuples, non seulement pour changer les rapports existants, mais pour vous changer vous-mêmes ». Et, comme Boukharine l'écrivit au terme de deux ans et demi de guerres civiles et de luttes nationales, « seule une classe telle que le prolétariat, la véritable classe prométhéenne, pourra supporter les tourments terribles de la période de transition pour pouvoir, à son terme, allumer le flambeau de la société communiste ». Lénine avait invoqué la guerre civile bien avant octobre, et averti après octobre du « marasme » et du « chaos » inévitablement associés à « toute guerre civile ». En juin 1918, il avait exhorté les ouvriers à lancer « cette forme de guerre qui a toujours accompagné non seulement les grandes révolutions, mais toute révolution plus ou moins significative de l'histoire, une guerre vraiment légitime et juste, une guerre sainte du point de vue des intérêts des masses laborieuses, opprimées et exploitées ». Dans un article de juillet 1918 intitulé « Paroles prophétiques », il citait la prédiction faite par Engels d'une « guerre mondiale d'une ampleur et d'une violence jamais imaginées jusqu'ici. Huit à dix millions de soldats s'entr'égorgeront ; ce faisant, ils dévoreront et tondront toute l'Europe comme jamais ne le fit encore une nuée de sauterelles[69] ».

La version marxiste du règne des saints « avec un sceptre de fer », c'est la « dictature du prolétariat ». Pour Lénine, la formule de Marx résumait l'« expérience historique de toutes les révolutions » lorsqu'il s'agissait d'« écraser définitivement tous les exploiteurs et tous les éléments de décomposition ». Tous les bolcheviks savaient que la voie du communisme devait passer par la dictature, « mais, écrivait Lénine en avril 1918, la dictature est un mot significatif. Et ces mots-là, on ne doit pas les jeter au vent. La dictature est un pouvoir d'airain, d'une hardiesse révolutionnaire et expéditif, impitoyable quand il s'agit de mater les exploiteurs, aussi bien que les fauteurs de désordres. Alors que notre pouvoir est beaucoup trop doux : bien souvent il rappelle de la mélasse plutôt que de l'airain[70] ».

Opposer la dureté de l'airain à quelque chose qui ressemblait à de la mélasse, voilà bien un trope fondamental du bolchevisme. Le marécage pouvait adopter toutes sortes de formes et s'infiltrer dans toutes sortes d'espaces. Les nouveaux dirigeants devaient vaincre « toute trace de faiblesse, d'hésitation et de sentimentalité » en eux-mêmes pour gagner une guerre d'une ampleur et d'une violence jusque-là inconnues. Skriabine, l'ami d'Arossev, était désormais « Molotov » (de *molot*, le « marteau ») ; Djougachvili, le compagnon de Sverdlov, était désormais « Staline » (de *stal*, l'« acier ») ; et Sverdlov lui-même, si l'on croit le témoignage de Lounatcharski, « avait fini par adopter – sans doute instinctivement – une tenue conforme à son apparence et à son caractère : il allait désormais vêtu de cuir de la tête aux pieds ». D'après Trotski, « suivant son exemple, en tant que force organisatrice centrale, cette tenue si conforme à l'esprit de l'époque finit par se diffuser largement. Les camarades qui l'avaient connu à l'époque de la clandestinité ont conservé de lui une autre image, mais dans mon souvenir, la figure de Sverdlov restera toujours vêtue d'une armure noire[71] ».

Une camarade qui conservait une autre image de Sverdlov était Kira Egon-Besser, lorsqu'elle parlait de son « humeur pacifique », de sa « foi dans l'humanité » et de leurs embrassades au retour de l'exil. Une année s'était écoulée depuis.

Sverdlov en 1918

> Un jour, en plein hiver, par l'une de ces journées sombres et brumeuses de Saint-Pétersbourg, Iakov Mikhaïlovitch vint me faire ses adieux avant de déménager pour Moscou. Ma mère et moi étions seules à la maison. Iakov Mikhaïlovitch avait l'air fatigué et amaigri. Je me rendis compte que quelque chose avait changé dans

> l’expression de son visage. Plus tard, en observant les dernières photos qu’on avait prises de lui (toutes les photos déformaient son visage inimitable, souvent éclairé par un beau sourire), je compris : c’étaient ses lèvres qui avaient changé. Elles étaient devenues beaucoup plus rigides, et son expression avait pris un tour sévère et soucieux. La veste de cuir qu’il portait donnait une dureté insolite à son apparence. Ce fut la dernière fois que je le vis[72].

Varlam Avanessov, l’un des camarades qui cohabitait avec Sverdlov à Smolny, accompagna ce dernier à Moscou et devint haut fonctionnaire de la police secrète (entre autres choses). Un autre, le jeune Vladimir Volodarski, était devenu d’après Lounatcharski le bolchevik le plus détesté de Petrograd – pas tant parce qu’il était le principal responsable de la censure du nouveau régime, que parce qu’

> il était impitoyable. Il incarnait non seulement le tonnerre d’Octobre, mais les foudres de la terreur rouge qui s’ensuivit. Ne cherchons pas à le dissimuler : Volodarski était un terroriste. Il était absolument convaincu que si nous hésitions à abattre une poigne de fer sur la tête de l’hydre contre-révolutionnaire, celle-ci nous dévorerait, et avec nous les espoirs suscités par Octobre dans le monde entier. La lutte le faisait jubiler et il était prêt à affronter tous les dangers, mais il était aussi impitoyable. Il y avait quelque chose de Marat en lui[73].

Volodarski fut assassiné le 20 juin 1918. Sverdlov était arrivé à Moscou trois mois auparavant, en mars, après avoir pris congé de Kira. Lors de l’une de ses premières soirées dans la nouvelle capitale, il se présenta au siège du Soviet de Moscou, qui se considérait encore comme la Maison de la Révolution.

> La réunion du présidium avait pris fin, nombre des participants avaient quitté les lieux, et le Soviet s’était installé dans sa routine nocturne habituelle ponctuée par les sonneries de téléphone et le cliquetis des machines à écrire et marquée par l’affairement studieux des membres du comité exécutif de service derrière leurs bureaux et les allées et venues des soldats de la garde.
> Soudain, un homme vêtu de la tête aux pieds d’une espèce de carapace de cuir noir fit son apparition. Il se dégageait de la mince silhouette de Sverdlov une impression de dynamisme et d’efficacité.

> Mince et de petite taille, il avait l'air très jeune. Ses gestes et ses mouvements étaient pleins d'énergie et de vitalité, et il avait une voix de basse impressionnante.
> Il ne s'agissait certes pas d'une visite amicale. Saluant à peine les personnes présentes dans la salle, Iakov Mikhaïlovitch commença à réprimander les membres du Soviet en leur reprochant d'avoir mal reçu les nouveaux arrivants, d'avoir mal choisi leurs locaux et de ne pas être suffisamment préparés. Les camarades que Sverdlov chapitrait de la sorte étaient des gens qu'il avait connus dans l'exil et qui étaient restés ses amis au lendemain d'Octobre, mais Sverdlov était comme ça : le travail avant toute chose[74].

« Cet homme, écrivait Lounatcharski, ressemblait à un diamant d'une dureté exceptionnelle parce qu'il devait fonctionner comme un pivot autour duquel un mécanisme sophistiqué était en rotation constante. » Ce mécanisme était la dictature du prolétariat, et la dictature signifiait « un pouvoir d'airain, d'une hardiesse révolutionnaire et expéditif, impitoyable quand il s'agit de mater les exploiteurs, aussi bien que les fauteurs de désordres ». Les exploiteurs et les fauteurs de désordres, en revanche, se caractérisaient par leur mollesse : gros bourgeois fortunés, vieillards souffreteux, conciliateurs hésitants et intellectuels déboussolés. Comme l'expliquait Lénine deux mois après la prise du pouvoir, « cette incurie, cette négligence, ce laisser-aller, ce manque de soin, cette nervosité, cette tendance à remplacer l'action par la discussion, le travail par des bavardages, ce penchant à tout entreprendre sans rien mener à son terme, est l'un des traits propres aux "gens instruits" », qui, pour la plupart, étaient les « laquais » intellectuels des « esclavagistes d'hier ».

Tous ces gens – le non-peuple, l'anti-peuple, les ennemis du peuple – étaient des créatures issues de dessous la « surface trouble et inerte » du marécage de Voronski. La rhétorique de Lénine atteignait un sommet de ferveur biblique et puritaine lorsqu'il dénonçait « ces déchets de l'humanité, ces membres irrémédiablement pourris et gangrenés, cette infection, cette peste, cette plaie que le capitalisme a légués au socialisme ». Le « but unique » de la révolution était de « débarrasser la terre russe de tous les insectes nuisibles, des puces (les filous), des punaises (les riches) et ainsi de suite »[75].

Dans une première étape, il s'agissait d'identifier les deux armées d'Armageddon. S'exprimant lors d'une réunion du Comité exécutif central

le 20 mai 1918, Sverdlov déclara :

> En ce qui concerne les villes, on peut dire que le régime révolutionnaire soviétique est suffisamment fort pour résister aux diverses attaques de la bourgeoisie. Pour ce qui est des villages, nous ne pouvons absolument pas dire la même chose. C'est pourquoi nous devrions sérieusement considérer la question de la différenciation sociale au sein des villages – la question de la création de deux forces hostiles et antagonistes ; l'objectif consistant à mobiliser les couches les plus pauvres de la paysannerie contre les éléments koulaks. Ce n'est que si nous réussissons à diviser le village en deux camps hostiles, irréconciliables, si nous réussissons à fomenter le même type de guerre civile que nous avons récemment connu dans les villes… – c'est alors seulement que nous pourrons dire que nous aurons fait pour les villages ce que nous avons pu faire pour les villes[76].

L'étape suivante consistait à marquer au front les ennemis de la révolution. Dans *L'Économie de la période de transition*, Boukharine distinguait neuf groupes principaux devant être soumis à la « violence ciblée » :

1) les couches parasites (anciens propriétaires terriens, rentiers de toutes sortes, entrepreneurs bourgeois qui ne participent pas directement à la production) ; les capitalistes commerçants, les négociants, les courtiers, les banquiers ;
2) l'aristocratie administrative improductive recrutée à partir des mêmes couches (les hauts fonctionnaires de l'État capitaliste, les généraux, les archevêques, etc.) ;
3) les entrepreneurs bourgeois en tant qu'organisateurs et directeurs (gestionnaires de trusts et de consortiums, « opérateurs » du monde industriel, ingénieurs de haut niveau, inventeurs directement liés au monde capitaliste) ;
4) les fonctionnaires qualifiés – civils, militaires et religieux ;
5) l'intelligentsia technique et l'intelligentsia en général (ingénieurs, techniciens, agronomes, vétérinaires, médecins, professeurs, avocats, journalistes, enseignants, etc.) ;
6) les officiers ;
7) les paysans aisés ;

8) la moyenne bourgeoisie et, pour partie, la petite bourgeoisie des villes ;
9) le clergé, y compris ses couches les plus modestes[77].

Le concept de « violence ciblée » recouvrait les arrestations, les perquisitions, les exécutions, la censure, le travail forcé, la répression des grèves, les expropriations, la confiscation de produits et l'internement dans des camps de concentration. Les cibles étaient identifiables par leurs marques de statut social et définies d'après une taxonomie de classe changeante mais qui découlait en fin de compte du grand récit des rois qui avaient forniqué avec la Prostituée – Babylone – et des trafiquants qui s'étaient enrichis de son luxe effréné[78].

L'une des premières exécutions massives effectuées par les bolcheviks eut lieu le 17 juillet 1918 dans une cave à Iékaterinbourg ; ses victimes furent le tsar, son épouse, son fils, ses quatre filles, son médecin, son cuisinier, une femme de chambre et un valet de pied. La tuerie fut ordonnée par Sverdlov, vraisemblablement en consultation avec Lénine, et supervisée sur place par Golochtchekine, qui avait visité Moscou peu de temps auparavant (logeant chez les Sverdlov, comme d'habitude). D'après le commandant du peloton d'exécution, Mikhaïl Iourovski :

> La fusillade dura longtemps, et bien que j'eusse espéré que le mur de bois empêcherait les ricochets, les balles ne cessaient de rebondir contre lui. Pendant un bon moment, je fus incapable de faire arrêter les tirs, qui partaient dans tous les sens. Mais lorsque j'y parvins finalement, je me rendis compte que nombre d'entre eux étaient encore en vie. Le docteur Botkine, par exemple, était couché sur le flanc, appuyé sur son coude droit, comme s'il était en train de se reposer. Je l'achevai d'un coup de revolver. Alexeï, Tatiana, Anastasia et Olga étaient toujours en vie. Demidova était également vivante. Le camarade Iermakov essaya de les achever à la baïonnette, sans succès. Ce n'est que plus tard que nous comprîmes pourquoi (les filles portaient des espèces de brassières en plaques de diamant). J'ai dû les achever une par une[79].

D'après un autre membre du peloton d'exécution :

> La dernière à tomber fut [Demidova], qui essaya de se protéger avec un petit oreiller qu'elle avait entre les mains. L'ex-héritier du trône

> continua à montrer des signes de vie pendant très longtemps, malgré les nombreux coups de feu qu'il avait essuyés. La plus jeune fille du tsar déchu tomba sur le dos et feignit d'être morte. Lorsque le camarade Iermakov s'en rendit compte, il l'acheva d'un tir dans la poitrine. Il se tint debout sur chacun de ses bras et lui tira dans la poitrine[80].

Un troisième membre du peloton d'exécution avait couru jusqu'au grenier pour regarder par la fenêtre. « Une fois redescendu sur le site de l'exécution, je leur dis que toute la ville pouvait entendre les coups de feu et les hurlements des chiens, que les lumières de l'Institut minier et de la maison voisine étaient toujours allumées et qu'il fallait arrêter de tirer et abattre les chiens. Sur quoi la fusillade prit fin, et trois chiens furent pendus, mais le quatrième, Jack, qui était resté silencieux, fut épargné. »

Golochtchekine attendait à l'extérieur. D'après un autre membre du peloton d'exécution, lorsque le corps du tsar fut transporté sur une couverture, il se pencha pour le contempler. Puis, un soldat de l'Armée rouge apporta le caniche d'Anastasia embroché sur sa baïonnette… et jeta son cadavre à côté de celui du tsar. « "Les chiens méritent une mort de chien", déclara Golochtchekine d'un ton méprisant[81]. »

Les enquêteurs de l'Armée blanche arrivés sur les lieux quelques jours plus tard inspectèrent le papier peint taché de sang du sous-sol et y trouvèrent l'inscription suivante :

Belsatzar ward in selbiger nacht
Von seinen Knechten umgebracht.
[Balthazar, cependant, cette même nuit,
De la main de ses valets, perdit sa vie.]

Il s'agissait de vers extraits du poème de Heinrich Heine « Belsazar » : *Belsazar ward aber in selbiger nacht/Von seinen Knechten umgebracht.* L'auteur de l'inscription avait laissé tomber le « mais » (*aber*), sans doute faute d'espace, et ajouté un « t » à « Belsazar », peut-être pour faire un calembour, ou bien parce que l'allemand n'était pas sa langue maternelle. Il est également possible que Golochtchekine, qui était probablement plus cultivé que les autres membres du peloton, ait partagé le goût de son ami pour Heine. Le poème est basé sur le récit biblique ayant pour thème la mort du roi babylonien Belshazzar (Balthazar), qui avait offensé Dieu en

buvant du vin dans des coupes d'or et d'argent dérobées au Temple de Jérusalem. Une main humaine fantomatique mit un terme à la fête en traçant une inscription prophétisant la fin du roi et de son royaume. Belshazzar fut assassiné cette même nuit[82].

Dans son journal, Trotski dit n'avoir été mis au courant de l'exécution qu'après la chute de Iékaterinbourg.

> Lors d'une conversation avec Sverdlov, je lui demandai en passant :
> « Qu'en est-il du tsar ?
> — C'est fini, dit-il. Il a été abattu.
> — Et sa famille ?
> — La famille aussi.
> — Tous ? l'interrogeai-je, sans doute avec un soupçon d'étonnement.
> — Tous ! répondit Sverdlov. Et alors ? »[83].

L'essai de Mikhaïl Koltsov sur le sort du tsar commence par une référence à son autre essai sur la chute du tsarisme.

> La crue de printemps est gigantesque. Elle menace d'inonder un faubourg tout entier de Moscou. Les fleuves déborderont de leur lit et transporteront le limon fatigué de l'hiver vers les eaux marines. Bien reposée après de nombreux hivers, ayant enfin dormi tout son soûl, la Russie étire ses membres languissants. […]
> C'est au cours d'un tel printemps puissant et tumultueux que la neige fondit un jour à Petrograd et emporta avec elle sans laisser de trace les « très autocratiques tsars de toutes les Russies ».

Et pourtant, poursuit Koltsov, il n'y avait plus rien à emporter. Le mal désormais vaincu avait résidé partout et nulle part.

> Il y avait un régime. Et derrière ce régime ? Rien. Rien du tout. Zéro. Comme dans *Le Nez* de Gogol, rien qu'une surface vide et plate. Ce n'est pas pour rien que le défunt historien M. N. Pokrovski avait coutume d'écrire le nom « Romanov » entre guillemets… Des guillemets. Et entre les guillemets, rien du tout. Une citation vide. Comme un manteau d'hiver sans personne à l'intérieur.

Et de poursuivre sa description du tsar défunt, tout à la fois limon hivernal et simple néant, tyran cruel et surface vide et plate. Sa conclusion,

elle aussi, combine la jubilation du vainqueur et le haussement d'épaules de l'ironiste.

> Le ministre de la Justice du gouvernement de Koltchak, S. Starynkevitch, envoya au Conseil des Alliés à Paris un télégramme résumant les conclusions de l'enquête sur la mort de Nicolas et l'emplacement de ses restes :
> « À dix-huit verstes de Iékaterinbourg, des paysans ont découvert un tas de cendres contenant : une boucle de bretelle, quatre corsets et un doigt, dont les médecins ont signalé que l'ongle était fort bien manucuré et qu'il appartenait à la main d'une personne bien éduquée. »
> C'est tout. Tout ce qui reste. De Nicolas. Des Romanov. Du symbole ayant couronné un ordre de trois siècles d'oppression insupportable dans un grand pays.
> En ce printemps précoce et plein de vigueur, qui en Russie se souviendra du tas de cendres de Iékaterinbourg ? Qui aura la moindre pensée pour Nicolas ?
> Personne. De qui se souviendrait-on ? De quelqu'un qui n'était même pas là[84] ?

En réalité, Iourovski, le commandant du peloton d'exécution, remit au Kremlin 42 objets en or, 107 objets en argent, 34 pièces de fourrure et 65 autres articles classés comme objets de valeur. D'autres possessions de la famille Romanov furent transportées depuis Iékaterinbourg en chemin de fer dans deux wagons spéciaux. À leur arrivée, les Blancs retrouvèrent encore 88 articles, dont le journal et la croix d'Alexeï, dans l'appartement d'un des gardes. Ce dernier fut découvert lorsque quelqu'un reconnut chez lui l'épagneul d'Alexeï, Joy (et non pas Jack), le chien qui n'avait pas aboyé.

On retrouva environ 140 autres objets dans d'autres appartements privés. Parmi les biens de la famille que personne n'avait récupérés, on comptait 60 icônes et une cinquantaine de livres, pour la plupart des ouvrages religieux. Le doigt retrouvé par les enquêteurs appartenait semble-t-il à une femme d'âge moyen et avait été coupé avec une lame tranchante[85].

5. LE DERNIER COMBAT

Le 30 août 1918, Moïsseï Ouritski, le chef de la Tcheka de Petrograd, fut assassiné. Plus tard dans la journée, Lénine fut blessé par balles lors d'un meeting ouvrier sur la rive droite de la Moskova. Dans la soirée, Sverdlov rédigea un appel « à tous les Soviets des Députés ouvriers, paysans et de l'Armée rouge, à toutes les armées, à tous, à tous, à tous ». Cet appel, publié dans la *Pravda* le lendemain, accusait les SR de droite et autres « mercenaires des Anglais et des Français », et promit que la classe ouvrière répondrait aux attentats contre la vie de ses dirigeants « par une terreur massive et impitoyable contre tous les ennemis de la révolution ». Le 2 septembre, le Comité exécutif central adopta la résolution de Sverdlov « Sur la tentative d'assassinat de V. Lénine », qui annonçait formellement « une terreur rouge de masse contre la bourgeoisie et ses agents[1] ».

Pendant toute cette période, l'apparence de Sverdlov resta particulièrement « sévère ». D'après Novgorodtseva, « il semblait encore plus ferme, plus déterminé et plus concentré que d'habitude ». Il s'installa dans le bureau de Lénine au Kremlin et assuma la présidence du Conseil des commissaires du peuple (tout en restant en charge du Comité exécutif central et du Secrétariat du Parti). Il assista aux premiers interrogatoires (dirigés entre autres par Iourovski) de l'accusée, Fanny Kaplan. Le jour suivant, Kaplan fut transportée du quartier général de la Tcheka à une pièce en sous-sol située sous l'appartement des Sverdlov au Kremlin. Leurs enfants séjournaient alors dans la datcha de Kountsevo. Le 3 septembre, le commandant militaire du Kremlin, Pavel Malkov, fut convoqué par Varlam Avanessov, l'adjoint de Sverdlov, qui lui ordonna d'exécuter Kaplan[2].

> « Quand ? » demandai-je d'un ton brusque.
> Pas un seul muscle ne trembla sur le visage de Varlam Alexandrovitch, d'habitude si aimable et si sympathique.
> « Aujourd'hui, sans délai. »
> Puis, après une minute de silence :
> « Et où comptez-vous le faire ? »

Je réfléchis un instant et lui dis :
« Peut-être dans la cour du Détachement mécanisé, dans l'impasse.
— Fort bien.
— Où l'enterrerons-nous ? »
Avanessov parut s'interroger.
« Nous n'y avions pas pensé. Il faut poser la question à Iakov Mikhaïlovitch. »

Les deux hommes rendirent visite à Sverdlov dans son bureau, où Avanessov répéta la question de Malkov.

Iakov Mikhaïlovitch posa son regard sur Avanessov, puis sur moi. Il se leva lentement et, les mains vigoureusement appuyées sur son bureau comme s'il était en train d'y écraser quelque chose, il se pencha légèrement et nous dit d'une voix ferme et claire :
« Pas question d'enterrer Kaplan. Ses restes doivent être détruits sans laisser de trace. »
Malkov retourna à son bureau pour aller chercher plusieurs « communistes lettons ».
J'ordonnai au commandant du Détachement mécanisé de déployer plusieurs camions, de démarrer les moteurs et de garer une voiture dans l'allée face à l'entrée de la cour. Après y avoir placé deux Lettons en leur ordonnant de ne laisser entrer personne, j'allai chercher Kaplan. Quelques minutes plus tard, je la conduisis dans la cour du Détachement mécanisé.
… « [Marchez jusqu'] à la voiture ! » lui ordonnai-je sèchement, en montrant le véhicule garé dans l'allée.
Avec un mouvement spasmodique des épaules, Fanny Kaplan fit un premier pas, puis un autre… Je pointai mon revolver[3]…

*
* *

C'est le meurtre de Fanny Kaplan, annoncé dans la presse comme une exécution ordonnée « par décret de la Tchéka », qui lança officiellement la terreur rouge contre la « bourgeoisie et ses agents ». Malkov rapporte qu'à la sortie du bureau d'Avanessov il eut la pensée suivante : « La terreur rouge n'est pas un mot vide de sens, pas seulement une menace. Pas de pitié pour les ennemis de la Révolution ! » Les principales formes de

« défense sociale » étaient les exécutions massives, visant la plupart du temps des otages pris au hasard. Le principal critère de sélection était leur appartenance de classe, qu'elle se soit exprimée ou non par des actions et des opinions hostiles au gouvernement. Les principaux marqueurs de l'appartenance de classe étaient laissés au jugement des exécuteurs : Boukharine avait énuméré neuf catégories d'ennemis extérieurs, y compris les « intellectuels en général », et une catégorie plus ou moins indéfinie de prolétaires qui avaient besoin d'une « discipline coercitive », précisément dans la mesure où ils manquaient d'« autodiscipline coercitive » (« moins il y a d'autodiscipline volontaire, plus la coercition est nécessaire »)[4].

Personne en Russie ne s'identifiait vraiment à la « bourgeoisie et ses agents », et aucune armée ni aucun groupe d'individus ne considéraient qu'une telle cause mérite qu'on se batte pour elle, mais il existait un groupe qui combinait un sentiment de supériorité sociale avec une série de mythes, d'uniformes et d'institutions spécifiques, permettant ainsi une certaine coïncidence de l'identification et de l'auto-identification : les cosaques. Il s'agissait d'une couche traditionnelle de guerriers paysans jouissant d'une certaine autonomie politique et travaillant la terre aux marches de l'Empire. Ils servaient dans les unités de cavalerie recrutées localement et employées à la défense des frontières ; ils étaient mobilisés lors des conflits extérieurs mais, pendant les dernières années du tsarisme, ils participèrent aussi à la répression des troubles internes. Au moment de la révolution, les cosaques étaient divisés en *« voïska »* (pluriel de *voïsko*), des armées territoriales qui accueillaient aussi bien des nobles, des prêtres et des marchands que des hommes du rang. Parmi ces derniers, certains ne possédaient pas ou presque pas de terre, avaient beaucoup combattu sur le front et étaient ouverts au message de l'égalitarisme millénariste. Mais la plupart des bolcheviks associaient les cosaques aux pogroms et à la répression violente des manifestations antitsaristes et les comptaient parmi les plants que le Père céleste n'avait pas plantés. Un commentaire de Staline en 1919 semble bien refléter tant les craintes et les attentes des bolcheviks que leur expérience : « Qui d'autre pourrait devenir le bastion de la contre-révolution de Denikine et Koltchak, sinon les cosaques – ces instruments séculaires de l'impérialisme russe, qui jouissent de privilèges spéciaux, sont organisés en société militaire et ont longtemps exploité les peuples non russes des zones frontières[5] ? »

La campagne des bolcheviks contre les Cosaques du Don s'avéra être le test décisif de l'adhésion du Parti à la violence apocalyptique et

l'application la plus radicale de l'analyse de classe marxiste à un groupe social défini. Elle était aussi le défi le plus sérieux à la distinction catégorielle entre classe et nation. C'est le destin même de la révolution, tant au niveau rhétorique que sur le plan militaire, qui semblait être en jeu dans cette affaire.

La position des cosaques eux-mêmes n'était pas tranchée. L'un des premiers soulèvements antibolcheviques, organisé par le gouvernement des Cosaques du Don sous la direction du général Kaledine, échoua faute de soutien populaire. Comme l'écrivait le 27 janvier 1918 l'un des fondateurs de l'Armée blanche, le général Mikhaïl Alexeïev, « les régiments cosaques de retour du front sont dans un état d'effondrement moral absolu. Les idées du bolchevisme jouissent d'une grande popularité parmi les cosaques. Ils ne veulent même pas se battre pour défendre leur propre territoire et leurs biens. Ils sont absolument convaincus que le bolchevisme est dirigé exclusivement contre les classes riches, la bourgeoisie et l'intelligentsia, et non pas contre leur région[6]. » Deux jours plus tôt, le chef des cosaques du front partisans des soviets, le lieutenant-colonel Filipp Mironov, avait écrit un appel intitulé « À bas la guerre civile sur les rives du Don ».

> Le *socialisme* est convaincu que c'est uniquement à cause de la propriété privée que des individus possèdent de grandes fortunes. C'est pourquoi le *socialisme*, pour mettre fin à un tel état des choses, exige l'abolition de la propriété privée. […]
> Citoyen cosaques ! Nous sommes tous socialistes, sauf que nous ne le comprenons pas et que nous ne voulons pas le comprendre par pure obstination. Le Christ, dont nous professons l'enseignement, ne souhaitait-il pas le bonheur des hommes ? N'est-ce pas au nom de ce bonheur qu'il est mort sur la croix ? […]
> Les socialistes, tout comme les chrétiens, sont divisés en de nombreuses écoles et partis. […] Mais n'oubliez pas une chose : *le but ultime de tous ces partis est de refaire la société conformément aux principes du socialisme*.
> C'est en direction de ce but que divers partis empruntent différentes routes.
> *Par exemple*. Le Parti des socialistes populaires nous dit : d'ici cinquante ans, nous aurons donné au peuple ses droits, la terre et la liberté.

> Le Parti des socialistes-révolutionnaires de droite nous dit : d'ici trente-cinq ans, nous aurons donné au peuple ses droits, la terre et la liberté.
> Le Parti des socialistes-révolutionnaires de gauche nous dit : d'ici vingt ans, nous aurons donné au peuple ses droits, la terre et la liberté.
> Le Parti des sociaux-démocrates mencheviks nous dit : d'ici dix ans, nous aurons donné au peuple ses droits, la terre et la liberté.
> Mais le Parti des sociaux-démocrates bolcheviks nous dit : au Diable vos promesses ! C'est *aujourd'hui même* que le peuple veut ses droits, la terre, la liberté et le pouvoir, pas dans dix, vingt, trente-cinq ou cinquante ans !
> *Tout pour le peuple travailleur, tout tout de suite*[7] *!*

Après plusieurs mois de socialisme, les cosaques se rebellèrent de nouveau. Cette fois-ci (au printemps et à l'été 1918), l'élite cosaque était plus unifiée, l'aide extérieure (avec l'avancée des troupes allemandes) plus efficace, et la mobilisation de masse obligatoire plus réussie. Le cri de bataille de la « Grande Armée du Don » antibolchevique du général Krasnov était « Le Don aux Cosaques du Don ». Les paysans du Don qui n'étaient pas des cosaques étaient assimilés aux « bolcheviks », et les Cosaques du Don qui étaient probolcheviks (environ un cinquième de tous les cosaques en armes) étaient considérés comme non cosaques. Perquisitions, exécutions et expulsions en masse furent menées en conséquence. La « Terreur » avait plus d'une couleur[8].

La plupart des participants à la Guerre civile russe considéraient les choix politiques comme l'expression d'intérêts sociaux, identifiaient ces intérêts sociaux à l'appartenance de « classe », vouaient les ennemis de classe aux poubelles de l'histoire et percevaient les conflits locaux comme autant de fronts singuliers d'une même guerre. Si les bolcheviks en sont sortis victorieux, c'est parce que leur sociologie était plus exhaustive, leur apocalypse inéluctable, leur leader infaillible, leur « adresse » indubitable, leur « gestion des dossiers » inégalée et leur adhésion à la violence de masse absolue. Celui qui était l'homme à la fois des dossiers et de la violence n'était autre que l'individu-pivot autour duquel le mécanisme sophistiqué de la dictature du prolétariat était en rotation constante.

Le 26 novembre 1918, Sverdlov envoya une circulaire du Comité central à tous les membres du Parti : « Aujourd'hui, la Terreur rouge sur le front méridional est plus nécessaire que jamais et que partout ailleurs –

non seulement contre les traîtres et les saboteurs déclarés, mais aussi contre tous les lâches, les profiteurs, leurs assistants et leurs complices. » L'amélioration de la discipline de l'Armée rouge coïncida avec la retraite des troupes allemandes et l'effondrement de la Grande Armée du Don. Tandis que des unités cosaques entières se rendaient, Sverdlov écrivit au chef du département politique du front méridional, Iossif Khodorovski, qu'il était « absolument prohibé » de relâcher des prisonniers. « Organisez immédiatement des camps de concentration. S'il y a des mines ou des puits, faites-y travailler les prisonniers en tant que prisonniers. » Restait à savoir ce qu'il fallait faire du reste de la population cosaque. Le 24 janvier 1919, l'Orgburo (bureau organisationnel) de Sverdlov émit une circulaire secrète sur la façon de procéder[9].

> Considérant l'expérience de la Guerre civile contre les cosaques, il nous faut bien admettre que la seule stratégie correcte est une lutte sans merci contre toute l'élite cosaque qui passe par son extermination totale. Aucun compromis, aucune demi-mesure n'est possible. Par conséquent, il est nécessaire :
> 1. D'exercer une terreur de masse contre les cosaques riches, en les exterminant totalement ; d'exercer une terreur de masse impitoyable contre tous les cosaques qui ont participé, directement ou indirectement, à la lutte contre le pouvoir soviétique. En ce qui concerne les cosaques appartenant aux couches moyennes, il faut prendre des mesures qui feront obstacle à toute autre tentative de leur part de se soulever contre le pouvoir soviétique[10].

Les autres mesures prescrites étaient en particulier la confiscation des céréales et de « tous les autres produits agricoles », l'installation massive de populations non cosaques dans les régions cosaques, et l'exécution de tous les cosaques trouvés en possession d'armes après la date limite du « désarmement total ».

L'interprétation de ces consignes était variable. Étant donné la politique de mobilisation et de réquisition universelles de la Grande Armée du Don, c'est toute la population cosaque qui avait participé, directement ou indirectement, à la lutte contre l'ordre soviétique. Il incombait aux fonctionnaires locaux de décider concrètement qui exactement devait être exterminé.

Le Conseil révolutionnaire du front méridional, dirigé par Khodorovski, ordonna l'exécution immédiate de

a) tous les cosaques ayant occupé un poste de responsabilité public, que ce soit par élection ou par nomination […] ;
b) tous les officiers de l'armée de Krasnov ;
c) tous les participants actifs à la contre-révolution de Krasnov ;
d) tous les agents de l'autocratie ayant trouvé refuge dans la région du Don, des ministres aux policiers ;
e) tous les participants actifs à la contre-révolution russe s'étant regroupés dans la région du Don ;
f) tous les cosaques riches[11].

Parallèlement, le Conseil recommandait « un travail politique intense » dans les rangs des cosaques « moyens », « dans le but de diviser ce groupe social et d'en attirer une partie dans le camp du pouvoir soviétique ». Moins conciliant, le Bureau du Don du Comité central du Parti prônait une violence indiscriminée passant par la prise massive d'otages et l'exécution d'une partie d'entre eux, ainsi que des personnes dissimulant des armes. Un membre du Conseil révolutionnaire de la Huitième Armée, Iona Yakir, ordonna l'« extermination d'un pourcentage à définir de la totalité de la population masculine[12] ».

Les responsables locaux avaient tendance à pécher par excès plus que par modération. D'après un bolchevik moscovite (et originaire de la rive droite) affecté au district de Khoper, les membres du tribunal révolutionnaire local « faisaient exécuter des vieillards analphabètes, hommes et femmes, qui tenaient à peine sur leurs pieds, des caporaux cosaques et, bien entendu, tous les officiers, en prétendant qu'ils obéissaient aux ordres du centre. Certains jours, ils massacraient des groupes de 50 à 60 personnes ». Le président du district de Morozov raconte qu'après avoir reçu un télégramme exigeant de lui une « mise en œuvre plus énergique de la dictature du prolétariat », il « s'enivr[a] pour apaiser la douleur, se rend[it] à la prison, pr[it] une liste de prisonniers, les appel[a] un par un par ordre numérique, et f[it] exécuter les premiers soixante-quatre d'entre eux »[13]. D'après un autre bolchevik de Moscou envoyé dans le district de Khoper :

Les exécutions étaient effectuées pendant la journée à la vue de tout le village. Les condamnés étaient escortés par groupes de 30 à 40 personnes – sous les cris, les quolibets et les insultes des spectateurs. Une fois arrivés sur le site de l'exécution, on les déshabillait complètement, toujours sous le regard des villageois.

> Lorsque les femmes tentaient de couvrir leur nudité, on se moquait d'elles et ont les en empêchait. Les cadavres étaient enterrés dans des fosses peu profondes du côté du moulin, non loin du village. Une meute de chiens se mit alors à hanter les lieux, attaquant méchamment les passants et arrachant bras et jambes des cadavres, qu'ils transportaient ensuite en divers points du village[14].

À la mi-mars, les Cosaques du cours supérieur du Don se rebellèrent de nouveau. D'après un rapport envoyé au Comité exécutif central, « le soulèvement commença aux alentours d'un des villages que le tribunal révolutionnaire – à savoir son président Martchevski, une mitrailleuse et vingt-cinq hommes armés – avait visité quelque temps auparavant "pour le traiter comme Carthage", si l'on en croit la formule imagée de Martchevski ». Le 16 mars, confronté à une menace sérieuse à l'arrière du front méridional, le Comité central adopta une résolution qui suspendait la politique d'extermination. « Considérant la division manifeste entre les Cosaques du Nord et les Cosaques du Sud et le fait que les Cosaques du Nord peuvent nous être utiles, nous suspendons par la présente l'application des mesures anticosaques et retirons nos objections à la politique de stratification[15]. »

*

* *

La décision de suspendre le décret de « décosaquisation » fut prise en l'absence de son auteur et principal défenseur. Pendant la première semaine de mars, Sverdlov était allé à Kharkov pour superviser l'élection du Comité central du Parti communiste ukrainien. Comme l'expliquait l'un de ses assistants, « en réorganisant constamment les positions de la "gauche" et de la "droite", telles des pièces sur un échiquier, Sverdlov essayait de préserver l'unité du Parti ». Sur le chemin du retour à Moscou, il commença à se sentir mal. Sa femme, ses enfants et son frère Veniamine vinrent le chercher à la gare et le transportèrent en toute hâte à son domicile du Kremlin, où les médecins diagnostiquèrent une grippe espagnole. Il continua à travailler à la préparation du VIII^{e} Congrès du Parti, mais sa fièvre ne cessait d'empirer et, le 14 mars, il perdit connaissance. « Dans son délire, écrit Novgorodtseva, il ne cessait de parler du VIII^{e} Congrès du Parti et essayait de sortir de son lit en quête d'une liasse de résolutions. Il pensait qu'elles avaient été volées par des

“communistes de gauche” et ne cessait de nous supplier de ne pas les laisser entrer, de leur cacher les résolutions, de les chasser. Il appelait constamment notre fils, il voulait lui dire quelque chose… » Il mourut le 16 mars, le jour même de l’abrogation du décret de décosaquisation. Il avait trente-quatre ans[16].

Le 18 mars, à l’occasion d’une session spéciale du Comité exécutif central, Lénine prononça un discours : « Tout au long de notre Révolution et de ses victoires, le camarade Sverdlov a réussi à exprimer de façon plus complète et plus cohérente que quiconque les caractéristiques les plus importantes et fondamentales de la révolution prolétarienne. » La plus manifeste de ces caractéristiques était l’« anéantissement résolu et impitoyable des exploiteurs et des ennemis des travailleurs », mais la plus profonde et la plus durable était l’« organisation des masses prolétariennes ».

> Le camarade Sverdlov était pour nous l’incarnation la plus parfaite et la plus complète du révolutionnaire professionnel, un homme qui a entièrement renoncé à sa vie familiale et à tout le confort et les habitudes de la vieille société bourgeoise, un homme dévoué cœur et âme à la cause de la révolution. […] Les cercles illégaux, le travail révolutionnaire souterrain, le Parti clandestin, que personne n’incarnait ou n’exprimait plus pleinement que Iakov Sverdlov – telle fut l’école pratique qu’il a fréquentée, la seule voie qui aurait pu lui permettre d’atteindre la position de premier personnage de la première République socialiste soviétique[17].

Dans l’ardeur de la lutte révolutionnaire, il n’y avait guère de réalité plus importante qu’« une autorité morale absolument incontestable, celle qui tire sa force non pas d’une morale abstraite, bien sûr, mais de la moralité du combattant révolutionnaire ». Sverdlov possédait ce type d’autorité. « Un mot de lui suffisait à garantir, sur la base de sa seule parole, sans aucun débat ou vote formel, que la solution définitive à tel ou tel problème spécifique était à portée de main. » Ou encore, comme le signalait Ossinski deux jours plus tard dans un discours sur le « bureaucratisme », « le Comité central n’existait pas en tant qu’organe collégial. […] Les camarades Lénine et Sverdlov prenaient toutes les décisions en se concertant entre eux et avec quelques autres camarades

représentant telle ou telle branche de l'appareil soviétique ». Les grandes révolutions, estimait Lénine, « font surgir des talents qui auraient été impensables auparavant ».

> Nul n'aurait imaginé que de l'école des cercles illégaux et du travail clandestin, de l'école d'un petit parti persécuté et de la prison de Touroukhansk, émerge un organisateur d'une autorité aussi radicalement incontestée, l'organisateur de l'ordre soviétique dans toute la Russie, l'homme aux connaissances exceptionnelles qui a organisé le travail du Parti qui a créé les Soviets et instauré le gouvernement soviétique, aujourd'hui engagé sur le chemin ardu, douloureux, sanglant mais triomphant qui le verra se propager à toutes les nations, à tous les pays du monde[18].

Un an plus tard, Kira Egon-Besser et ses parents rendirent visite à Novgorodtseva au Kremlin. « Lorsqu'elle nous vit, Klavdia Timofeïevna, qui était habituellement une personne très calme et réservée, éclata en sanglots. Pendant plusieurs minutes, nous gardâmes le silence dans cette pièce où Iakov Mikhaïlovitch était mort, même si, dans nos souvenirs, il resterait toujours vivant[19]. »

Entre-temps, le legs de Sverdlov dans la « Vendée russe » était encore en suspens. Le jour même où le décret de décosaquisation était abrogé, le Conseil révolutionnaire du Front méridional ordonna (entre autres) : « a) d'incendier tous les villages insurgés ; b) d'exécuter sans pitié tous les individus ayant participé directement ou indirectement à l'insurrection ; c) d'exécuter le cinquième ou le dixième des adultes mâles dans tous les villages rebelles ; et d) d'opérer des prises massives d'otages dans les localités voisines des villages rebelles ». Le lendemain, au nom du Conseil révolutionnaire de la Huitième Armée, Iona Yakir et Iakov Vesnik ordonnèrent l'anéantissement total de toutes les personnes liées au soulèvement, « y compris l'extermination d'un pourcentage à définir de la population villageoise ». Trotski était d'accord. « Ces nids de traîtres malhonnêtes doivent être détruits, écrivit-il dans un message du 25 mai ordonnant une contre-offensive générale. Ces Caïn doivent être exterminés[20]. »

Mais la vraie question était de savoir quoi faire ensuite. Pour le Bureau du Don, dirigé par Sergueï Syrtsov, aux « représailles radicales » (selon la formule de Syrtsov dans une conversation avec Yakir) devait succéder une solution finale :

> L’annihilation complète, immédiate et décisive des cosaques en tant que groupe culturel et économique spécifique et la destruction de ses fondements économiques ; l’élimination physique de tous les bureaucrates et officiers cosaques, et en général de toute l’élite cosaque et de tous les cosaques activement contre-révolutionnaires, ainsi que la dispersion et la neutralisation des cosaques du rang et la liquidation formelle de la société cosaque[21].

Un autre membre éminent du Bureau du Don, Aron Frenkel, souscrivait à cet objectif général, mais faisait valoir (dans un rapport au VIII^{e} Congrès du Parti en mars 1919) que le calendrier et les priorités devaient changer.

> La méthode terroriste d’extermination physique du plus grand nombre possible de Cosaques ne peut pas être efficace à elle seule tant que le pouvoir soviétique n’exerce pas un contrôle d’airain dans la région du Don parce qu’il sera impossible d’anéantir tous les Cosaques et, dans de telles conditions, on verra naître de nouveaux soulèvements. La solution consiste à accompagner cette méthode par des méthodes terroristes plus radicales, qui sont mentionnées dans la résolution initiale du Comité central mais n’ont pas encore été mises en œuvre, telles que : l’expropriation des Cosaques, leur réinstallation massive dans l’arrière-pays russe et l’installation à leur place de travailleurs immigrants[22].

En août 1919, lorsque la région du Don, de même que les autres régions du sud de la Russie et l’Ukraine, finit d’être conquise par les Blancs, Frenkel rompit avec Syrtsov et abandonna l’objectif de l’extermination physique. « Je considère le changement de politique du Comité central du Don comme correct. […] La lutte sociale entre les Cosaques et les paysans (venus de l’extérieur) dans la région du Don devrait, à mon avis, s’inscrire dans le cadre de la lutte des classes et non pas se donner libre cours en tant que conflit zoologique amorphe[23]. »

Valentin Trifonov
(avec l'aimable autorisation
d'Olga Trifonova)

Filipp Mironov
(avec l'aimable autorisation
d'Olga Trifonova)

Personne n'objectait à la terreur en tant que telle ; personne ne pouvait objecter à la terreur et rester bolchevik. Le débat portait sur les cibles appropriées de la terreur – ou bien, dans ce cas spécifique, sur la nature sociale des cosaques en tant que caste. Les deux options avaient été clairement formulées par Sverdlov : « fomenter la guerre civile » ou bien « exterminer totalement les riches ». Tout dépendait de si l'on considérait qu'une partie des Cosaques du Don étaient suffisamment pauvres pour ne pas être catégorisés comme riches.

C'était l'avis de Valentin Trifonov, le commissaire du Corps expéditionnaire spécial chargé de la répression du soulèvement du Don supérieur. Dans un rapport envoyé au Bureau organisationnel du Comité central le 10 juin (et transmis à Trotski le 5 juillet), il qualifiait la politique de terreur indiscriminée comme étant « d'une imprudence scandaleuse et d'une légèreté criminelle ». Tout marxiste savait que la conscience était déterminée par l'être social, expliquait-il ; l'être social des gens du Nord était radicalement différent de celui des populations méridionales ; par conséquent, « la politique qui consistait à diviser les Cosaques et à attiser la vieille hostilité du Nord envers le Sud dominant était amplement justifiée ». Ce qu'il fallait faire dans les circonstances présentes pour récupérer le maximum de Cosaques susceptibles de l'être, c'était mettre en œuvre « une agitation et une propagande habiles » qui « révéleraient tous les aspects négatifs de la vie cosaque (il y en a beaucoup) et, en mettant en exergue la pratique de la construction soviétique, tous les aspects positifs

de la nouvelle vie ». Et, pour finir, il était « absolument impératif que la région du Don soit gouvernée par des camarades portant des noms russes[24] ».

Trifonov, âgé de trente et un ans à l'époque, était né dans une famille cosaque d'un village méridional. Devenu orphelin à l'âge de sept ans, il avait travaillé dans un dépôt ferroviaire à Maïkop avant de déménager à Rostov et d'y rallier les bolcheviks à seize ans. Il avait passé la majeure partie de sa vie avant Octobre dans les prisons et l'exil, dont trois ans dans la région de Touroukhansk. Son ami le plus proche, qui était aussi son mentor, était Aron Solts, rencontré lorsqu'il avait dix-neuf ans et Solts trente-cinq. Après sa libération, Trifonov s'était installé dans l'appartement de Tatiana Slovatinskaïa à Petrograd, où Staline avait logé une fois avant son exil à Touroukhansk. C'était Solts qui avait recruté Slovatinskaïa, alors jeune étudiante du conservatoire. Elle avait été mariée (à Abram Lourié, un cousin de Solts) et avait eu deux enfants, mais il semble que les personnes dont elle se soit sentie le plus proche étaient Solts, son vieil ami, et Trifonov, son concubin. Trifonov avait neuf ans de moins que Slovatinskaïa. Son fils rapporte qu'en février 1917 il vivait « au milieu du tourbillon du palais de Tauride ». Pendant la révolution d'Octobre, il était l'un des commandants de la Garde rouge à Petrograd[25].

La remarque de Trifonov sur la nécessité de nommer des camarades porteurs de noms russes faisait référence aux tentatives des rebelles cosaques de distinguer entre « pouvoir soviétique » et « communistes juifs ». Il s'agissait en partie de la version tribale des « deux camps hostiles », mais c'était aussi une réaction à ce que le socialiste cosaque Filipp Mironov décrivait comme un régime « dirigé pour l'essentiel par des jeunes de dix-huit à vingt ans qui ne savent même pas parler russe correctement ». Mironov exagérait (le principal dirigeant bolchevik local, qui était aussi le partisan le plus acharné de la terreur indiscriminée contre les Cosaques, n'était autre que Sergueï Syrtsov, qui était originaire de Slavgorod), mais il est vrai que nombre de commandants bolcheviks opérant dans la « Vendée russe » étaient des jeunes gens originaires de l'ancienne Zone de Résidence juive. Aron Frenkel et Iakov Vesnik avaient tous deux vingt-cinq ans, Iona Yakir en avait vingt-trois. Iossif Khodorovski, âgé de trente-cinq ans, était de la même génération que Sverdlov (à l'instar de Grigori Sokolnikov, l'opposant le plus persistant à la terreur indiscriminée contre les Cosaques[26]).

Les responsables gouvernementaux de Moscou ne savaient pas trop quel parti prendre. Le Conseil des commissaires du peuple ordonna un transfert massif de paysans vers la région du Don, mais les Blancs continuaient à progresser, et la plupart de ces colons potentiels étaient bloqués dans des gares surpeuplées tout au long du chemin. Au début du mois de juin 1919, lorsque la situation sur le front devint désespérée, Trotski rappela Filipp Mironov de son exil honoraire à Serpoukhov (où il avait été envoyé à la demande du Bureau du Don pendant la campagne d'extermination) et le nomma à la tête du Corps expéditionnaire du Don, avec Valentin Trifonov comme commissaire. Mironov fit diffuser plusieurs déclarations (« Peut-on autoriser l'agitation antisémite et propogrom dans la première République socialiste du monde ? », « Un soldat de l'Armée rouge, un soldat de l'armée du peuple, peut-il refuser un ordre ? ») mais, bientôt, toute la région du Don fut perdue, le corps expéditionnaire dissous, et Mironov envoyé à Saransk pour y former un corps régulier de cosaques. Trifonov refusa de « participer à la création d'unités qui ne conquerront la région du Don que pour la défendre demain contre la Russie soviétique ». Dans une lettre à Solts, il décrivait Trotski comme un « organisateur complètement inepte » et Mironov comme un « aventurier »[27].

*

* *

On pouvait effectivement décrire Filipp Mironov comme un aventurier dans la mesure où son rôle de prophète était au service d'une autre révélation. Des eaux du marécage et de la grande crue avaient surgi beaucoup d'individus qui « dans les temples ou hors des temples se livr[aient] à des gestes et à des mouvements qui sembl[ai]ent être l'effet de l'inspiration ». Lorsque l'un d'eux prouva l'authenticité de son inspiration en s'installant dans la maison du gouvernement, tous les autres devinrent des aventuriers et n'eurent plus que trois options possibles : chasser Lénine du Kremlin, bâtir leur propre maison du gouvernement, ou bien accepter la vérité du bolchevisme et renoncer à toute prétention à une vision prophétique distincte.

Mironov expérimenta les trois options. Âgé de quarante-sept ans, originaire du district de Oust-Medveditskaïa et vétéran abondamment décoré de la guerre russo-japonaise et de la guerre « impérialiste », il se considérait comme la voix et la conscience des « travailleurs cosaques ». Les bolcheviks étaient du même avis à son sujet – et le traitaient en

conséquence en fonction de ce qu'ils pensaient des travailleurs cosaques. Certains estimaient qu'une armée cosaque soviétique était une condition nécessaire pour reconquérir la région du Don ; d'autres y voyaient une forme de naïveté, voire un acte de trahison. Pendant ce temps, Mironov était à Saransk, en attente d'hommes et de fournitures, en conflit permanent avec les commissaires locaux (qui dénonçaient à Moscou son manque de fiabilité), et s'efforçait de savoir ce qui s'était passé dans la région du Don pendant son absence. Apprenant que sa mission avait été décrite comme l'« œuvre de Caïn faite au nom du gouvernement », il écrivit une lettre à Lénine :

> Je ne puis plus me taire, car je ne peux pas voir le peuple souffrir pour un objectif abstrait et lointain. […] Toute l'œuvre du Parti communiste à laquelle vous présidez vise l'extermination des Cosaques, l'extermination de l'humanité dans son ensemble.

Mironov était toujours favorable à la « révolution sociale », comprise comme le « transfert du pouvoir d'une classe à une autre ». Il était encore dans l'attente des vrais « apôtres du communisme » qui offriraient au peuple le contrôle des « moyens de production ». Mais les communistes faisaient le contraire de ce qu'il fallait faire :

> Nous n'avons même pas encore construit les fondations, […] mais nous voilà déjà en train de construire la maison (le communisme) en toute hâte. Notre maison est comme celle dont parlait Jésus lorsqu'il disait : « Les vents ont soufflé et se sont rués sur cette maison, et elle s'est écroulée. » Elle s'est écroulée parce qu'elle n'avait que des piliers et pas de fondations.

L'idée de « construction » était devenue la métaphore centrale de l'avancée vers le communisme. Le communisme, comme le gouvernement et la révolution, était une maison. D'après Mironov, pour construire la maison du communisme, il faudrait « plusieurs décennies » de « patiente et douloureuse démonstration par l'exemple ».

> Je ne céderai pas à la folie dont je viens à peine de prendre connaissance, et je lutterai contre l'anéantissement des cosaques et des paysans moyens avec toute la force qui me reste. C'est seulement

> maintenant que je commence à comprendre le plan diabolique des communistes, et je maudis le jour où, par naïveté, j'ai défendu leur position[28].

Le lendemain, le 1er août 1919, Mironov écrivit que ses mots d'ordre étaient désormais : « À bas l'autocratie des commissaires et le bureaucratisme des communistes ! » ; « Vivent les Soviets des députés ouvriers, paysans et cosaques, élus sur la base de la libre agitation socialiste ! » ; Et « À bas l'extermination impitoyable des cosaques proclamée par le Juif Trotski-Bronstein ! ». Mais une semaine plus tard, le 8 août, il demanda formellement à adhérer au Parti communiste, arguant de sa foi dans le pouvoir soviétique et dans l'abolition de la propriété privée, ainsi que de son désir de dissiper « une atmosphère de calomnie presque irrespirable ». Quelques jours plus tard, après que sa demande d'adhésion eut été rejetée par ses propres commissaires, Mironov rédigea le programme d'un nouveau parti qu'il baptisa « Parti des Ouvriers, des Paysans et des Cosaques[29] ».

> Prêtez l'oreille, vous tous, travailleurs de Russie, laissez parler votre conscience et demandez-vous si vous devez continuer à soutenir les communistes assoiffés de sang qui, après en avoir fini avec les cosaques, passeront aux paysans moyens, parce qu'ils considèrent les êtres humains en chair et en os comme un simple moyen de réaliser leur programme. Pour eux, il n'y a pas d'individus, juste des classes, et pas d'êtres humains, juste l'humanité, alors allez-y, construisez votre commune et sacrifiez votre prochain au nom de l'amour de l'étranger. Autrement dit, exterminez les êtres humains d'aujourd'hui au nom du bonheur de l'humanité future. […]
>
> Si c'est cela le socialisme, alors quiconque a encore une conscience devrait se détourner de cette horreur.
>
> Résolu à inciter les cosaques à rallier la contre-révolution par des violences arbitraires, empreint de pure malveillance plutôt que de compassion pour leur ignorance, le Parti communiste, ou plutôt certains de ses dirigeants, se sont fixé pour but d'exterminer les cosaques.
>
> Après avoir monté deux catégories de personnes l'une contre l'autre, ils se moquent du Russe, le pauvre « goy » qui s'étouffe dans son propre sang.

> N’est-ce pas là la raison pour laquelle le village russe a fini par haïr les communistes ?
> N’est-ce pas là la raison pour laquelle il y a tant de déserteurs ?
> *La liberté d’expression est morte dans toute la Russie*[30].

Le 15 août, l’un des commissaires de Mironov écrivit au Comité central et aux responsables du front méridional que « l’arriération politique et l’obscurantisme » des cosaques, ainsi que leur position privilégiée avant la Révolution, les « empêch[aient] de comprendre et d’aspirer à la marche vers un monde meilleur, vers le communisme ». En conséquence, « l’agitation démesurée de Mironov fai[sai]t une grande impression sur les esprits des cosaques ». La seule solution était de suspendre la formation du Corps des cosaques du Don et de « disperser les cosaques dans les rangs des autres divisions[31] ».

Le même jour, Mironov écrivit une lettre personnelle à deux amis combattant dans l’Armée rouge :

> Je ne sais pas quoi faire. Mon âme ne peut se réconcilier avec l’idée que, si nous reconquérons la région du Don, nous les verrons commencer à exterminer nos pauvres cosaques ignorants, qui seront contraints par la cruauté et la férocité des nouveaux Vandales et des nouveaux *opritchniki* à brûler leurs fermes et leurs villages. N’aurons-nous pas le cœur brisé au spectacle de cette vision infernale ? Ignorerons-nous les malédictions des opprimés ?
> Mais en face, nous avons Denikine et la contre-révolution, qui incarnent l’esclavage des travailleurs, contre lesquels nous nous battons depuis un an et contre lesquels nous devons continuer à nous battre jusqu’à leur destruction finale.
> Et donc me voilà, comme le vieux guerrier des légendes russes, à la croisée des chemins ; si je tourne à gauche, je perds mon cheval ; si je tourne à droite, je perds ma tête ; si je vais tout droit, je perds à la fois mon cheval et ma tête[32]…

Ce vieux guerrier russe était attendu par une jeune femme de vingt et un ans, institutrice de village et infirmière de l’Armée rouge, qui lui consacrait ses prières et portait son enfant. Elle s’appelait Nadejda Souetenkova. Ses poèmes d’amour dédiés à Mironov étaient inspirés par la poésie populaire.

Je t’aime comme le soleil
Qui nous contemple rayonnant
Par une fenêtre ouverte.
Je t’aime comme le vent
Qui caresse l’herbe de la steppe
Et souffle doucement sur nos visages.
Je t’aime comme les vagues
Qui glougloutent et folâtrent
En nous mouillant les pieds.
Je t’aime comme nous aimons
Nos espoirs les plus lumineux :
Plus que le bonheur, plus que la vie,
Plus éclatants que les fleurs de la forêt[33].

Dans ses lettres, elle lui parlait de leur amour, de son autre grand et terrible dilemme – choisir entre elle et l’épouse à laquelle il était marié depuis de nombreuses années ; et de sa mission sacrée en tant que prophète et guerrier de légende. « Crois fermement en ta destinée et attend patiemment ton heure. Elle viendra[34]. »

Ton chemin est sans doute pénible,
Mais pour toi, il est plein d’allégresse :
Tu es fatigué, et tu as le cœur lourd,
Mais le bonheur humain n’est-il pas la plus haute récompense[35] ?

Le 19 août, un envoyé spécial du département cosaque du Comité exécutif central envoya un rapport à Moscou.

> Dans la mesure où Mironov a complètement assimilé les pensées, les humeurs et les aspirations des masses populaires et paysannes en cette phase du développement de la révolution, on ne peut s’empêcher de considérer qu’à travers ses revendications et ses aspirations il est l’incarnation de l’âme inquiète et agitée de l’énorme masse des cosaques et des paysans moyens, et qu’en tant qu’individu dévoué à la révolution sociale, il est capable, au moins dans le moment

> dangereux que nous traversons, d'inspirer la masse hésitante des paysans et des cosaques à mener une lutte impitoyable contre la contre-révolution. […]
> Mais d'un autre côté, […] le camarade Mironov donne l'impression d'être un homme persécuté et désespéré, craignant à tout moment l'arrestation ou l'assassinat. Il se fait maintenant protéger par des gardes du corps. Les commissaires ont peur de Mironov. Les hommes de l'Armée rouge sont en ébullition, prêts à défendre Mironov par les armes contre toute tentative d'attenter à sa vie de la part des commissaires[36].

Deux jours plus tard, le 21 août, l'un des officiers de Mironov, Konstantin Boulatkine, écrivit ce qui suit à son ancien commandant, Semion Boudienny :

> Le camarade Mironov […] n'est pas seulement un grand stratège et un grand chef militaire, mais aussi un grand prophète. Il est considéré comme politiquement suspect parce qu'il aime la vérité. […] S'il était autorisé à former son propre corps d'armée, je jure sur ma vie que dès son apparition sur le front, le moral des troupes s'améliorerait et que nous aurions l'avantage sur l'ennemi[37].

Le lendemain, Mironov ordonna à ses hommes de se préparer. « Souvenez-vous, vous n'êtes pas seuls. L'âme authentique du peuple tourmenté est avec vous. Si vous mourez sur le champ de bataille, vous mourrez pour la vérité. Jésus-Christ nous a enseigné à aimer la vérité et à être prêt à mourir pour elle[38]. »

Le lendemain dans l'après-midi, Mironov reçut un appel d'un membre du Comité central du Parti et du Conseil militaire révolutionnaire de la République, Ivar Smilga. Smilga avait vingt-six ans et était le commissaire de rang le plus élevé de l'Armée rouge. Né en Lettonie, où il avait vécu son enfance et son adolescence, il avait adhéré au Parti à l'âge de quatorze ans, après que son père eut été exécuté par un tribunal tsariste. Il avait passé cinq ans à étudier la philosophie et l'économie politique dans l'exil sibérien, avant de diriger l'insurrection militaire d'Octobre en Finlande. Nous possédons une transcription de sa conversation téléphonique avec Mironov[39].

Smilga : J’insiste catégoriquement, ne compliquez pas la situation de nos armées avec vos actions non autorisées. […]

Mironov : Si vous, camarade Smilga, réfléchissez en véritable homme d’État, je vous demande aussi catégoriquement de ne pas m’empêcher d’aller au front. C’est seulement là-bas que je me sentirai comblé. Je vous demande de ne pas attiser les tensions. J’ai pris ma décision au vu du sort tragique qui menace la révolution, et seule la mort pourra m’arrêter. Je veux sacrifier ma vie pour sauver la révolution, elle a besoin de ma vie aujourd’hui. Je répète, si on me refuse cette faveur, je perdrai toute foi dans les gens qui sont au pouvoir.

Smilga : Camarade Mironov, personne ne cherche à vous refuser cette faveur… [Mironov l’interrompt.]

Mironov : Mais je ne perdrai pas ma foi en l’idéal des masses populaires. Je n’ai jamais désiré ce qui est en train d’arriver autour de moi, et les atrocités commises contre les Cosaques de l’Oural par le communiste Iermolenko et contre les Cosaques du Don par le Bureau du Don m’ont profondément perturbé. […]

Smilga : Moscou est préoccupé par vos initiatives. Au nom du Conseil militaire révolutionnaire de la République, je vous ordonne de ne pas envoyer d’unités au front sans autorisation.

Mironov : Je pars tout seul. Je ne peux pas rester ici parce qu’on ne cesse de m’offenser gravement.

Smilga : Venez à Penza. Chorine, le commandant du groupe spécial, est ici, de même que Trifonov. Nous nous mettrons d’accord sur un plan. Ne créez pas de confusion.

Mironov : Je ne peux pas aller à Penza parce que je n’ai pas de garanties concernant ma sécurité. Je pourrais voyager avec ma division.

Smilga : Votre sécurité n’est nullement menacée. Je le déclare officiellement.

Mironov : Je demande l’autorisation d’amener avec moi une escorte de 150 hommes.

Smilga : Parfait. Prenez 150 hommes avec vous et venez tout de suite.

Mironov : Je vous demande d’informer la 23^{e} Division que je suis convoqué à Penza, pour qu’ils soient au courant de ce qui m’arrive. C’est à vous que je confie mon sort, camarade Smilga, vous êtes un homme en qui j’ai une profonde confiance.

Smilga : Partez sur-le-champ. Je suis certain que tous les malentendus vont être dissipés. Je dois répondre à un autre appel. Au revoir[40].

Mironov semblait prêt à partir sans délai, mais il changea bientôt d'avis parce que quelqu'un, expliquera-t-il plus tard, l'avait averti qu'il allait être arrêté. Le 24 août, il partit pour le front à la tête de plusieurs milliers d'hommes, la moitié sans armes. « Tous les soi-disant déserteurs s'unissent à moi, écrivit-il, et tous ensemble, nous constituons une terrible force face à laquelle Denikine tremblera et les communistes baisseront la tête. » Smilga le dénonça comme un traître et le baptisa « laquais de Denikine ». Trotski appela tous les « citoyens honnêtes » à « l'abattre comme un chien enragé » et l'accusa de répandre la « vile rumeur selon laquelle le gouvernement soviétique voulait soi-disant exterminer les cosaques ». Au bout de trois semaines de manœuvres ambiguës, d'escarmouches mineures et de défections massives, Mironov et environ 500 de ses hommes se retrouvèrent encerclés par les troupes de l'Armée rouge. Le 13 septembre, Konstantin Boulatkine écrivit au commandant de la cavalerie rouge, Boudienny, que Mironov était « un vrai leader révolutionnaire » et que « l'âme tourmentée et endolorie du peuple était avec lui ». Le lendemain, Mironov, Boulatkine et leurs hommes se rendirent à Boudienny sans combattre. Boudienny ordonna l'exécution de Mironov, mais Trotski décida de monter un procès à grand spectacle à des fins « éducatives ». Dans un article de la *Pravda*, il se montra d'accord avec la caractérisation de Boulatkine, tout en prétendant en révéler la véritable signification sociologique. Il y distinguait les élites cosaques hostiles au prolétariat, les prolétaires cosaques fidèles au gouvernement soviétique et la « vaste couche intermédiaire des cosaques "moyens", politiquement encore très arriérés » ; Mironov incarnait « la confusion et les hésitations typiques du cosaque moyen arriéré »[41].

L'une des premières initiatives de Mironov après son arrestation fut de demander à la Commission d'enquête extraordinaire de légaliser son mariage de fait avec Nadejda Souetenkova, « afin de donner un nom à l'enfant qu'elle attend[ait] ». Dans son journal de prison, il écrivit : « Mon esprit flotte librement dans l'espace ; l'esprit libre de Nadejda est à ses côtés[42]. »

L'une des premières initiatives de Konstantin Boulatkine après son arrestation fut de renier son prophète. Dans une lettre à Lénine et Trotski, il écrivit :

> Grands Dirigeants du prolétariat et Apôtres de la Commune mondiale, je ne suis pas un partisan de Mironov, je suis le genou sur lequel Mironov a trébuché avant de tomber, comme lui-même le confirmera. Lisez la confession que j'ai soumise au chef du département politique de la Neuvième Armée, le camarade Polouïan. Depuis deux ans déjà, je suis un serviteur en armes de Votre Autorité et de la Commune. Mon dévouement est sans bornes et, en son nom, je vous supplie de ne pas laisser commettre une erreur fatale qui condamnerait mon existence.

Un article de presse rapporte que pendant le procès Boulatkine « essaya de tout mettre sur le dos du traître Mironov, qu'il n'aurait suivi que dans le seul but de l'assassiner ». D'après ce même reportage, Mironov « se comportait avec calme et dignité[43] ».

À la demande de Trotski, Smilga se vit attribuer le rôle de procureur et son beau-frère Dmitri Polouïan, lui-même Cosaque du Kouban, celui de président du tribunal. Mironov plaida coupable et expliqua ses paroles et ses actions par son état d'esprit.

> Mironov : Lorsque, après le coup d'État d'octobre, je pris le parti du gouvernement soviétique, Krasnov me dénonça comme un traître, tandis que pour ma part, dans la région du Don, j'expliquais inlassablement aux Cosaques la nature de l'ordre nouveau comme un ordre auquel participeraient tous les travailleurs. Les Cosaques m'entendirent et se rallièrent avec empressement au camp soviétique. Par conséquent, quand j'ai connu tous les crimes et les atrocités commis par les communistes dans la région du Don, j'ai eu l'impression d'avoir trahi tous les hommes que j'avais convaincus de se mettre au service du gouvernement soviétique. Je pensais que l'initiateur de cette politique envers la région du Don était Trotski, et je souffrais de voir le centre considérer la question cosaque sous cet angle, mais lorsque j'ai appelé Trotski « Bronstein », je n'entendais pas attiser la haine ethnique.
> Président du tribunal : Cette politique, vous l'attribuiez à Trotski en tant que leader politique ou en tant que juif ?
> Mironov : En tant que juif, et je reconnais mon erreur.

Pour leur défense, la plupart des accusés déclarèrent avoir obéi à Mironov. Ce dernier se défendit en disant qu'il avait été aveuglé par

l'émotion. « Bien sûr, j'ai agi de façon irrationnelle, mais comprenez mon état d'esprit et l'atmosphère dont j'ai été entouré pendant sept mois. Je regrette de ne pas avoir obéi à vos ordres et d'être parti pour le front, mais croyez-moi, mes intentions étaient bonnes, et tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour renforcer l'ordre soviétique[44]. »

Dans son discours, Smilga déclara que Mironov n'était rien qu'un coq, et nullement un aigle ou un héros de légende. Les dirigeants ayant une maturité politique comprennent les « objectifs de leur classe » ; Mironov, en revanche, était un « avorton politique » qui avait engendré l'« idéologie la plus confuse et la plus nébuleuse » de l'histoire de la révolution. La vision qu'avait Mironov de l'État du futur était un « mélodrame semi-tolstoïen, semi-sentimental », parce qu'il ne comprenait pas que « le chemin vers le socialisme passait obligatoirement par une dictature des opprimés sur les oppresseurs ». Le sens et l'essence mêmes de la révolution étaient la « lutte entre deux extrêmes opposés : d'un côté la classe ouvrière, le Parti communiste et le gouvernement soviétique, de l'autre la contre-révolution bourgeoise ». Du fait de la « logique d'airain inexorable qui régissait les événements », toutes les tentatives de conciliation et de compromis menaient à Denikine et à la contre-révolution. Il n'y avait qu'une seule vérité, un seul vrai mal et une seule force « capable de sortir victorieuse de cette lutte terrible et colossale ». Quant aux atrocités commises par les communistes, elles avaient effectivement eu lieu, mais la plupart des responsables avaient déjà été exécutés et, du point de vue de la doctrine communiste, elles ne signifiaient rien.

> Souvenons-nous de la Révolution française et de la lutte entre la Vendée et la Convention nationale. Certes, les troupes de la Convention ont commis des actes terribles – terribles du point de vue de tel ou tel être humain individuel. Mais les actes commis par les troupes de la Convention ne peuvent être compris qu'à la lumière de l'analyse de classe. Ils sont justifiés par l'histoire parce qu'ils ont été commis par une classe progressiste qui devait éliminer sur son chemin les survivances de la féodalité et de l'ignorance populaire. C'est la même chose qui se passe aujourd'hui. Vous aussi, vous auriez dû le comprendre. Vous parlez de Marx, mais je suis convaincu que vous n'avez pas lu une seule ligne de sa plume. Les

> citations que vous utilisez ne vous font pas honneur. Vous devriez faire preuve de davantage d'humilité au moment de citer des auteurs dont vous ne connaissez pas les œuvres.

Smilga conclut en disant que « les détritus de l'idéologie petite-bourgeoise d[e]v[ai]ent être balayés de la route de la Révolution » et que Mironov et ses disciples devaient être punis « sans pitié ». Il demanda la peine capitale pour Mironov et ses officiers et l'exécution d'un dixième des membres de son escorte personnelle et d'un vingtième des soldats de l'armée rebelle[45].

Dans sa déclaration finale, Mironov accepta l'admonestation « pédagogique » de Smilga et admit qu'il était « un combattant expérimenté, mais un individu politiquement arriéré incapable de comprendre toutes les subtilités de la politique et des affaires du Parti ». Il est vrai qu'il connaissait mal l'œuvre de Marx mais, dans sa cellule de prison, il avait lu un livre sur le « mouvement social en France » et avait trouvé un nom savant pour décrire les gens comme lui.

> On appelle « socialistes empiriques » ceux qui manquent de connaissances scientifiques, mais cherchent la justice de tout leur cœur, mus par leurs émotions. C'est exactement ce que je suis, c'est ce qui m'a valu ma perte, et je demande au tribunal révolutionnaire d'en tenir compte. […] Je ne parle même pas de la façon dont j'ai été élevé et de mes années d'enfance. Parce que j'étais obligé de porter un uniforme qui m'était étranger et de prendre des repas préparés dans une cuisine qui n'était pas la mienne, je comprends bien ce que sont la misère et le fardeau de la pauvreté. Vous pouvez constater par vous-mêmes que j'ai passé ma vie entière à essayer d'aider le peuple, de soulager sa souffrance. Je viens moi-même du peuple, je comprends très bien ses besoins et je ne l'ai jamais abandonné, depuis les premiers jours de la révolution jusqu'à maintenant.

Les derniers mots prononcés par Mironov furent : « Ma vie est une croix, et si je dois la porter jusqu'au Calvaire, je le ferai, et, croyez-le ou non, je crierai : "Vive la révolution sociale, vivent la Commune et le Communisme[46] !" »

Ivar Smilga

Le tribunal, en la personne de Polouïan et de ses deux assistants, condamna Mironov et dix de ses officiers à être fusillés dans les vingt-quatre heures. Mironov demanda à la cour de laisser les condamnés passer leur dernière nuit ensemble. Il demanda aussi de l'encre et du papier. Ses deux souhaits furent exaucés[47].

De retour dans sa cellule, Mironov écrivit une lettre à son ancienne épouse, lui demandant de lui pardonner et de bénir ses enfants « pour la dure vie qui les attend », et une longue missive à Nadejda, où il affirmait qu'il n'avait jamais trahi la révolution, qu'il croyait en la Commune et en les communistes (« je ne parle pas de ceux qui diffusent leur bile dans le corps du peuple, mais de ceux qui sont comme une source dans le désert, vers laquelle l'âme fatiguée du peuple tend la main »), qu'elle avait fait de lui le « plus heureux des mortels – même au moment du trépas », et que son seul regret était de ne pas pouvoir connaître son enfant[48].

Dans son journal, il écrivit :

> À notre demande, ils nous ont mis dans une cellule commune, celle même où nous avons été interrogés. Les condamnés à mort sont réunis. La psychologie du condamné a été décrite dans la nouvelle d'Andreïev sur les sept hommes destinés à la potence. Mais il y a parmi nous des hommes plus forts que ceux-là. […]
> Chacun d'entre nous s'efforce de se concentrer sur autre chose, de bannir la pensée de notre fin imminente et, du point de vue de la foule, sans gloire. Nous avons entonné des chants, l'un d'entre nous s'est mis à danser, etc., mais ce sont les murs qui ont souffert le plus de nos tentatives de nous justifier aux yeux de l'inéluctable.
> « Je viens juste de converser avec Dieu… » – « Homme, prépare-toi à la mort : dans quelques heures, tu mourras. Purifie ton âme et ta

> conscience, et viens à Moi, que je puisse te demander : as-tu accompli la mission que je t'ai confiée quand je t'ai envoyé sur terre ? » 7/X-1919 (huit heures avant l'exécution), F. Mironov.

Un peu plus tard, il écrivit :

> Ce n'est pas le genre de peur de la mort qui nous saisit quand, dans le feu de la bataille, au milieu du fracas des mitrailleuses, du bourdonnement des balles et du sifflement atroce des obus, un homme joue avec le danger parce qu'il sait que sa mort est une question de hasard. Il accepte alors la mort comme une possibilité. La mort au combat n'est pas effrayante : un instant et tout est fini. Ce qui est terrible pour l'âme humaine, c'est la conscience d'une mort imminente, inéluctable, quand il n'y a plus aucun d'espoir d'en réchapper, quand vous savez que rien au monde ne peut faire obstacle à votre fin prochaine, quand il reste de moins en moins de temps avant le terrible moment, et quand, finalement, on vous dit : « Votre tombe est prête »[49].

Le verdict fut rendu le 7 octobre à 3 heures du matin. Quelques heures plus tard, Trotski écrivit à Smilga que, compte tenu du comportement de Mironov au cours du procès, il pourrait être utile de l'épargner. « La lenteur de notre avancée dans la région du Don exige une action politique concentrée dans le but de diviser les Cosaques. Pour pouvoir accomplir cette mission, nous pourrions peut-être utiliser Mironov, le convoquer à Moscou après le verdict et le gracier par décision du Comité exécutif à la condition qu'il se rende derrière les lignes [ennemies] et y fomente une rébellion. » Trotski avait commencé à reconsidérer la politique cosaque du Parti à la mi-septembre, à l'époque de la capture de Mironov. Il est impossible de savoir s'il avait organisé tout le procès dans le but de finalement pardonner à Mironov, « à des fins éducatives[50] ».

Ivar Smilga et Valentin Trifonov
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Smilga semblait tout disposé à le satisfaire. Lors d'une conversation avec Trifonov ce même jour, il avait dit qu'il « ne considér[ait] pas que l'exécution de Mironov et de ses camarades soit utile ». Comme il l'expliqua ultérieurement, « le sens politique de ce procès, c'est que nous pardonnons à un paysan moyen ». Le Politburo vota aussitôt en faveur de la suspension de l'exécution. Dans la nuit du 8 octobre, Smilga entra dans la cellule des condamnés et leur annonça la décision. D'après ses souvenirs, Mironov, dont les cheveux étaient devenus complètement gris pendant la nuit, « sanglotait comme un enfant et jura solennellement de consacrer ce qui lui restait de force à lutter pour l'ordre soviétique[51] ». Le 11 octobre, alors qu'il était toujours en prison, Mironov rédigea un appel à destination des Cosaques du Don.

> Notre vieux Don, notre fleuve antique à la chevelure argentée, a traversé des horreurs indicibles.
> À cause de l'arriération et de l'ignorance de ses fils, il est en train de se transformer en désert.
> Frère cosaques ! Nous ne pouvons pas ressusciter les hommes qui, des deux côtés, ont été abattus, exécutés et torturés. Cela dépasse le

pouvoir des êtres humains. Mais nous pouvons décider d'arrêter de tuer et d'exécuter. Et nous devons le faire, quoi qu'il arrive. Cette décision est entre nos mains, elle dépend de nous.
Je fais appel à vous, Cosaques du Don, comme si j'étais un revenant de l'autre monde.
Je vous parle depuis ma tombe, qui, restée vide, vient d'être remplie de terre derrière moi :
« C'en est assez, *assez* ! Ressaisissez-vous, réfléchissez bien avant qu'il ne soit trop tard, avant que tout ne soit perdu, alors qu'il est encore possible de trouver la voie de la paix avec les travailleurs de Russie. […]
Je vous parle en tant que prophète. […]
L'idée du Communisme est sacrée[52].

Deux jours plus tard, l'Orgburo du Comité central ordonna au Comité provincial du Parti de Nijni Novgorod de libérer Nadejda Souetenkova de la prison où elle était retenue comme otage. Deux semaines plus tard, le 26 octobre 1919, le Politburo décida de nommer Mironov membre du Comité exécutif du Don, de publier une version révisée de son appel aux Cosaques du Don et de l'autoriser à se rendre à Nijni Novgorod « pour se réunir avec sa famille ». En janvier 1920, son adhésion au Parti communiste fut acceptée[53].

À la fin du mois d'août 1920, Trotski nomma Mironov commandant de la Deuxième Armée de Cavalerie. Son ancien juge, Dmitri Polouïan, fut désigné comme membre de son Conseil militaire révolutionnaire (« Tournons la page du passé », écrivit Trotski dans son télégramme). Le « Deuxième de Cavalerie » se distingua dans les combats contre Wrangel et joua un rôle important dans l'occupation de la Crimée. Mironov fut décoré de l'Ordre du Drapeau rouge et rappelé à Moscou en janvier 1921. La Guerre civile était terminée, les armées d'invasion vaincues, les faux prophètes avaient disparu, et l'ère de la « discipline autocoercitive » (selon la formule de Boukharine) était sur le point de commencer[54].

Mironov et Nadejda voyagèrent en train spécial. Leur petite fille était morte à l'automne et Nadejda était de nouveau enceinte. Dans les gares le long du chemin, Mironov fut accueilli par des foules nombreuses, de véritables « pèlerinages de masse », selon ses propres termes. À Rostov, il reçut la visite de Smilga, qui était alors commandant du front du Caucase septentrional. Avant de partir pour Moscou, Mironov s'était rendu dans sa

ville natale de Oust-Medveditskaïa. C'est là que des témoins lui contèrent les perquisitions, les arrestations, la famine, les réquisitions de vivres et le mécontentement des soldats démobilisés de l'Armée rouge, et qu'il eut connaissance d'un soulèvement armé dirigé par l'un de ses anciens officiers. Comme il l'écrivit plus tard, « ce que j'ai entendu de la bouche des villageois m'a profondément troublé. Lorsque j'étais au front, au milieu de combats incessants, je n'avais aucune idée de la gravité de la situation dans laquelle se trouvait notre pays, mais maintenant que j'étais loin de l'armée, au milieu des paysans, j'éprouvais dans mon âme un fort sentiment de pitié pour leur condition, parce que chacun d'entre eux avait ses griefs ». Mironov prononça plusieurs discours contre les « faux communistes », la réquisition de vivres et la perpétuation de l'interdiction du commerce privé et des marchés paysans. Lors d'une réunion à son domicile, plusieurs de ses anciens amis, ainsi qu'une nouvelle connaissance, acceptèrent de le tenir informé de la situation en lui envoyant des rapports codés à Moscou. Le nouveau venu était un agent de la police secrète. Le 12 février 1921, Mironov et Nadejda furent arrêtés et dépêchés à la prison de Boutyrki à Moscou[55].

D'après le récit de Nadejda, les hommes et les femmes détenus à Boutyrki effectuaient leurs promenades dans la même cour, mais dans des cercles séparés.

> Pendant l'une des promenades, je l'ai soudain aperçu. Nous courûmes l'un vers l'autre et nous embrassâmes. Je lui fis part de ma situation et lui demandai ce que je devais faire. Il était pâle et agité, mais il me dit de ne pas m'inquiéter et de prendre soin de moi et du bébé, quoi qu'il lui arrivât. Les gardes se mirent à hurler et à nous enjoindre de nous séparer. Je fus très traumatisée par cette rencontre, et je commençai à nourrir toutes sortes de pensées effrayantes.

Ils se revirent encore plusieurs fois. Le 31 mars, Mironov remit à Nadejda une copie d'une lettre de sa main adressée à Kalinine, Lénine, Trotski et Kamenev. Il exprimait son sentiment que le Parti lui avait donné raison *a posteriori* en décidant, deux semaines auparavant, de remplacer la réquisition forcée par la « Nouvelle Politique économique » (NEP) qui légalisait les échanges marchands.

> Je me souviens qu'il me demanda de faire en sorte de ne pas rater la promenade du 2 avril parce qu'il espérait obtenir une réponse à sa

lettre d’ici là. Mais autant que je me souvienne, le 2 avril, la promenade fut annulée[56].

Le 2 avril, le présidium de la Tchéka ordonna l’exécution de Mironov. Il fut abattu plus tard dans la journée dans la cour de la prison lors de la promenade prévue, à laquelle il fut le seul à participer. Il n’y eut aucun procès et, apparemment, aucun avertissement. On lui épargna ainsi la « conscience d’une mort imminente, inéluctable, quand il n’y a plus aucun d’espoir d’en réchapper, quand vous savez que rien au monde ne peut faire obstacle à votre fin prochaine ».

Nadejda resta encore en prison pendant quatre mois. Comme l’expliqua l’un des enquêteurs, « Mironova est coupable dans la mesure même où elle nie la culpabilité de son mari et considère ses actions uniquement de son propre point de vue ». Elle ne fut jamais informée du sort de Mironov. À deux reprises, elle menaça de faire une grève de la faim. Fin août ou début septembre, elle donna naissance à un petit garçon qui mourut « quelques années plus tard[57] ».

6. LA CITÉ NOUVELLE

La plupart des sectes millénaristes sont restées des sectes jusqu'à leur disparition. Certaines ont survécu en tant que sectes, mais ont cessé d'être millénaristes. Certaines sont restées millénaristes jusqu'à la fin parce que la fin est survenue avant qu'elles aient eu le temps de créer un État stable. Le christianisme a survécu en tant que secte, a cessé d'être millénariste, et a fini par être adopté par Babylone en tant que religion officielle. Les Hébreux et les Mormons ont survécu à leur exode à travers le désert et, au lieu d'une terre où coulent le lait et le miel, ils ont fondé un État stable, qui a lui-même fini par être absorbé par un empire plus vaste. Les musulmans ont créé leurs propres grands empires, professant un millénarisme routinisé et constamment menacé par des réformes « fondamentalistes ». Les anabaptistes de Münster et les Jacobins ont conquis les systèmes politiques existants et les ont réformés à l'image de la perfection future avant de céder le terrain à des réformateurs plus modérés. Seuls les bolcheviks ont réussi à détruire la « prison des peuples », à vaincre les « conciliateurs », à proscrire le mariage traditionnel, à bannir la propriété privée et à prendre le contrôle de Babylone tout en comptant assister de leur vivant à la Fin des Temps. Jamais auparavant une secte apocalyptique n'avait réussi à conquérir un empire païen (à l'exception peut-être des Safavides, dont le programme millénariste semble toutefois avoir été beaucoup moins radical). C'était comme si les partisans de la Cinquième Monarchie avaient remporté la Guerre civile anglaise et « réformé toutes les charges officielles et toutes les professions », contemplé une île couverte de plants que le Père céleste n'avait pas plantés, et s'étaient employés à les arracher un par un, « des racines aux branches, tout plant, et jusqu'à la moindre brindille ». Et la Russie n'était pas une île, ce qui rendait le défi d'autant plus redoutable.

Pour les États, il y a essentiellement deux manières de traiter les professionnels du salut organisés. La première consiste à assumer une position de neutralité et à traiter les diverses prétentions au monopole du sacré avec une égale condescendance, ou presque. C'est ce que font souvent les empires traditionnels (y compris ceux gouvernés par les élites guerrières nomades) et les États libéraux postchrétiens « séparés de

l'Église ». Comme le disait Gibbon à propos des Antonins, « les différents cultes admis dans l'Empire étaient considérés par le peuple comme également vrais, par le philosophe, comme également faux, et par le magistrat, comme également utiles ». Cela n'en faisait pas des États « laïcs » au sens où ils auraient été indifférents aux dimensions sacrées de la légitimité ; cela signifiait simplement qu'ils avaient suffisamment confiance en leur propre prétention à la légitimité sacrée pour ne pas avoir besoin du renfort de prophètes étrangers à la divinité du lignage régnant. Les États libéraux occidentaux ne font pas exception à cet égard : en désignant comme des « religions » les diverses prétentions au monopole du sacré et en faisant silence sur le caractère de leur propre prétention, ils démontrent la force inconsciente de la foi officielle[1].

Il n'existe pas de monde « désenchanté » ni de politique profane. Aucun État, aussi routinisé soit-il, n'est complètement détaché de ses origines sacrées, et aucune prétention à la légitimité n'est purement « rationnelle-instrumentale ». Tel ou tel gouvernement pourra éventuellement justifier son pouvoir en termes purement procéduraux, mais la légitimité de l'État qu'il incarne n'est jamais purement procédurale. On peut toujours déclarer que certaines lois sont plus « fondamentales » que d'autres et qu'elles sont protégées par des interprètes sacrés ou des juges constitutionnels dont la mission est de sanctifier les pratiques changeantes à la lumière de ces lois, mais ce type de tradition constitutionnelle est beaucoup plus faible que ses antécédents rabbiniques en raison de sa circularité manifeste (toute législation positive obéit à des contraintes constitutionnelles, mais la Constitution est elle-même une forme de législation positive). Une solution consiste à fonder les régimes constitutionnels en « droit naturel » et à faire dériver les droits des citoyens des « droits de l'homme » et de leurs héritiers (les « droits humains »). Une autre solution, beaucoup plus efficace, est d'étayer les formes légales-rationnelles d'autorité avec les attributs sacrés de nations immortelles. Les États libéraux mono-ethniques qui peuvent s'appuyer sur des mythes tribaux préexistants consacrent beaucoup d'efforts à leur élaboration et à leur nationalisation ; ceux qui ne disposent pas de cette ressource tendent à assimiler la nation à l'État et à célébrer ce dernier en conséquence. Aux États-Unis, le culte des sanctuaires nationaux, l'omniprésence du drapeau et de l'hymne national et la fréquence des éloges publics rituels de la caste guerrière sont remarquables par leur caractère naïvement ostentatoire. Un État profondément convaincu de sa propre sacralité n'a aucune raison de

s’inquiéter de la fragilité de son échafaudage légal-rationnel ou des prétentions au sacré de quelques entreprises confessionnelles aux convictions incertaines (des monopolistes du salut qui ne croient plus à leur monopole, en quelque sorte). Lorsque le noyau sacré de sa légitimité s’est vu sérieusement menacé, en particulier par le danger d’une conversion massive d’une partie de ses élites, l’État américain du XX^e^ siècle a désigné ses sujets d’obédience communiste comme *« un-Americans »* (« non américains », voire antiaméricains) et s’est défendu énergiquement aussi longtemps que ladite menace paraissait sérieuse. La « doctrine de la tolérance » est réservée aux vaincus et aux marginaux[2].

Il existe pour un État une autre manière de faire face à la concurrence des institutions pourvoyeuses de biens de salut, c’est de s’identifier exclusivement à l’une d’entre elles. Ce type d’État monogame est généralement classifié en fonction de la nature des relations entre sa branche politique et sa banche ecclésiastique. À un extrême, nous avons les régimes dans lesquels la bureaucratie sacerdotale est clairement subordonnée à la bureaucratie politique, comme c’était le cas dans l’Empire russe. À l’autre extrême, nous avons ce que Weber appelait des « hiérocraties » (le pouvoir y est assumé directement par les saints ; on parle aussi à leur sujet de « théocraties » ou d’« idéocraties »), où les spécialistes du salut contrôlent les institutions politiques : c’est le cas entre autres de certains États tibétains, judaïques ou égyptiens tardifs, de la Genève de Calvin, du Massachusetts des Puritains et de la République islamique d’Iran.

Les États associés à une institution eschatologique donnée peuvent être classés en fonction de la façon dont ils traitent les autres pourvoyeurs de salut (non officiels) sur leur territoire. À un extrême, nous avons les États unitaires (pour la plupart des hiérocraties à l’apogée de leur ferveur eschatologique et des États strictement monogames tels que l’Espagne catholique sous Ferdinand et Isabelle) qui tentent d’imposer une uniformité absolue de pratique et de conviction par le biais de l’expulsion, de la conversion ou de l’extermination des hérétiques et des infidèles. Si l’on s’éloigne de cet extrême, on trouve diverses formes de compromis[3].

L’État dirigé par les bolcheviks à la fin de la Guerre civile était une quasi-hiérocratie ayant de sérieuses aspirations unitaires. Toutes les branches du pouvoir – administrative, judiciaire, militaire et économique – étaient contrôlées par le Parti communiste, qui était encore une communauté de croyants reposant sur l’adhésion volontaire, elle-même

dépendante de la conversion individuelle. Autrement dit, le Parti demeurait une secte : les seules exigences pour en devenir membre et le rester étaient la compétence scripturaire et les vertus personnelles, soumises à l'évaluation des adhérents plus anciens. Il ne s'agissait toutefois pas d'un pouvoir sacerdotal régnant sur une société totalement hiérocratique, dans la mesure où la plupart des sujets de l'État étaient des païens non convertis. Le chef du Parti était aussi le chef de l'État, quel que soit son titre officiel. L'État lui-même était un ersatz d'Empire russe avec à sa tête une secte millénariste.

À l'égard des révélations concurrentes, les bolcheviks de l'époque de la NEP étaient moins systématiquement totalitaires que certains de leurs prédécesseurs : ils attaquaient violemment le christianisme, l'islam et autres gardiens et adeptes d'une sacralité fallacieuse, mais ils ne les bannissaient pas complètement – en partie en raison du nombre extraordinairement grand de non-convertis auxquels ils avaient affaire, mais surtout parce qu'ils considéraient les croyances n'adoptant pas le langage de la science sociale comme des adversaires indignes. Leur perception de la « religion » était la même que celle des Églises chrétiennes dominantes à l'égard des croyances et des pratiques « païennes » : ils la méprisaient mais ne la craignaient guère, pas plus qu'ils n'y voyaient un danger immédiat. Ils n'étaient pas aussi magnanimes envers les serviteurs de la bourgeoisie ou les « conciliateurs » dans leurs propres rangs.

À grands traits, les ennemis des bolcheviks pouvaient être divisés en deux catégories : les défenseurs du vieux monde et les faux prophètes du nouveau. Parmi ces derniers, on comptait tout une gamme de pseudo-marxistes, classés selon le degré et la nature de leurs velléités conciliatrices, les socialistes non marxistes, classés en fonction de leur distance par rapport au marxisme, et les nationalistes radicaux, considérés comme des représentants inconscients de la bourgeoisie (tous les non-bolcheviks étaient considérés comme des représentants inconscients de la bourgeoisie, mais les fascistes et assimilés se voyaient attribuer un rôle central dans la phase de fausse conscience bourgeoise précédant Armaggedon).

En réalité, tous les révolutionnaires du début du XX^{e} siècle, quelle que soit leur position sur le continuum idéologique qui va de la classe-comme-nation à la nation-comme-classe, partageaient le même dégoût pour ce qu'ils percevaient comme les traits du monde ancien : décrépitude,

décadence, mollesse féminine, corruption, égoïsme, ironie, artifice et lâche compromis (traits qui caractérisaient aussi le libéralisme, le parlementarisme et la démocratie). Ils y opposaient des idéaux de vengeance, de violence, de masculinité, de simplicité, de sincérité, de certitude, de sacrifice de soi, de fraternité et de foi dans le renouveau imminent et dans la nécessité-comme-liberté. Communistes et nationalistes radicaux étaient aux Révolutions française et anglaise ce que les réformateurs protestants avaient été au christianisme primitif : des rebelles en révolte contre la routinisation et aspirant à restaurer la promesse originelle. Certains d'entre eux étaient millénaristes. Mais, parmi eux, seuls les bolcheviks étaient au pouvoir.

*
* *

L'État soviétique reposait sur deux piliers : les ministères spécialisés hérités de l'ancien régime (sous le nom de « commissariats du peuple ») et une hiérarchie pyramidale des Comités régionaux du Parti avec à son sommet le Comité central et ses différents bureaux. Les Comités régionaux supervisaient tous les aspects de la vie sur leur territoire ; le Comité central supervisait tout le monde sans exception. Tous les fonctionnaires du Parti, y compris les commissaires du peuple et leurs principaux adjoints, dépendaient d'un système universel de nominations émanant du Secrétariat du Comité central et rayonnant vers le bas à travers les divers Comités régionaux : plus on était proche du sommet, plus était forte la proportion d'anciens étudiants et plus le domaine d'expertise des cadres était censé être étendu. Quant au leader suprême, il devait être omniscient et irremplaçable. Sverdlov, qui « conservait dans sa mémoire une espèce de dictionnaire biographique des communistes », avait été remplacé par une pléthore de personnel administratif et par des chaînes de commandement formelles, mais les nominations les plus importantes continuaient à se faire sur la base d'une interconnaissance personnelle qui remontait à l'époque de la clandestinité prérévolutionnaire et des comités militaires-révolutionnaires de la Guerre civile. Après un interrègne de trois ans à la tête du Secrétariat du Comité central (sous la direction plus ou moins inepte de Krestinski et Molotov), Staline fut nommé secrétaire général en mai 1922. Lénine avait eu Sverdlov, et Sverdlov avait eu son « carnet magique ». Après la mort de Lénine, Staline allait devenir un parfait hybride de Lénine et de Sverdlov[4].

Le Parti était entouré de millions de non-membres, soit autant de païens non convertis désormais assujettis à son pouvoir. Comme l'explique un personnage douteux d'un récit de Platonov, *La Ville de Villegrad* (1926) :

> Alors, voilà ce que je veux dire : qu'est-ce que c'est que le Comité provincial ? Je vais vous le dire : le premier secrétaire est un évêque, et le Comité provincial son diocèse. C'est-il pas vrai ? Un diocèse avisé et sérieux, parce que ce qui nous arrive, c'est une religion nouvelle, un peu plus sérieuse que la religion orthodoxe. Essaye voir de ne pas aller à l'office du soir, à présent – aux réunions, je veux dire ! Donnez-nous votre carte, qu'on l'estampille, vous diront-ils. Et avec quatre estampilles, te voilà relégué au rang de païen. Et un païen, chez nous, ça ne trouve pas un morceau de pain. Eh, oui !

La principale différence, c'est que le secrétaire du Parti n'avait personne au-dessus de lui dans sa province, que le secrétaire général était *de facto* le chef de l'État, que le plus humble prêtre pouvait aussi être juge et exécuteur, et qu'aucun prêtre n'était assigné à une paroisse de façon permanente[5].

Car personne, sauf le chef, n'avait un emploi permanent (ou une adresse permanente). Les fonctionnaires bolcheviks continuaient à être transférés d'un poste à l'autre en vertu du présupposé que, comme le disait Sverdlov, un pharmacien, même « inexpérimenté », était capable de gouverner un État. Vassili Orekhov, l'ancien berger exilé de Moscou en 1908 pour « avoir renversé un bol de soupe aux choux sur la tête de Koudelkine et lui avoir complètement ébouillanté le crâne », avait servi comme commandant d'une brigade dans la région du Don, où il « reçut sept blessures, dont trois sévères », puis comme membre du tribunal révolutionnaire de Moscou avant de devenir procureur provincial adjoint. Roman Terekhov, le mineur du Donbass qui était entré dans la lutte armée en commençant par essayer d'assassiner un mécanicien de son atelier, avait organisé des cellules bolcheviques clandestines en territoire blanc, servi comme « agitateur » dans l'Armée rouge et occupé diverses positions au sein du Parti à Iouzovka (la future Donetsk) avant de devenir directeur de la Commission centrale de contrôle d'Ukraine. L'ouvrier du textile Pavel Postychev resta en Sibérie après la révolution de Février et devint l'un des principaux commandants bolcheviks en Extrême-Orient, avant d'être fonctionnaire du Parti à Kiev, puis secrétaire du Comité central ukrainien. Boris Ivanov, le boulanger « politiquement sous-développé », fut chargé par son mentor

Sverdlov de nationaliser l'industrie meunière, puis envoyé comme agitateur aux pêcheries d'Astrakhan, avant de rentrer à Moscou pour passer le reste des années 1920 comme fonctionnaire du syndicat des travailleurs de l'alimentation. Filipp Golochtchekine, l'ami de Sverdlov et régicide en chef, fut successivement directeur du Consortium du minerai de fer, président des exécutifs provinciaux de Kostroma et Samara et, après 1924, secrétaire du Comité du Parti au Kazakhstan. Semion Kanattchikov, le compagnon de travail d'Ivanov (ils avaient travaillé ensemble comme propagandistes du Club féminin d'entraide de Pétersbourg en 1908, plusieurs années après l'apprentissage de Kanattchikov chez Gustav List, dans le Marécage), occupa plusieurs fonctions au sein du Parti en Sibérie, dans l'Oural et à Kazan pendant la Guerre civile avant d'être affecté au « front de la culture ». Il contribua à fonder l'Université communiste Sverdlov à Moscou et fut recteur de l'Université communiste Zinoviev à Petrograd, chef du département de presse du Comité central du Parti, correspondant de l'agence TASS à Prague et, à partir de 1928, membre du comité de rédaction de plusieurs revues et maisons d'édition[6].

Le principal concurrent de Kanattchikov sur le front de la littérature était l'ancien séminariste Alexandre Voronski, qui fut transféré d'Odessa à Ivanovo, où il travailla comme secrétaire du Comité du Parti et rédacteur en chef du journal *La Voie des travailleurs*, puis à Kharkov, où il dirigea le département politique des chemins de fer du Donetsk, et, en février 1921, à Moscou, où l'épouse de Lénine, Nadejda Kroupskaïa, le chargea du département des publications de la Commission principale pour l'Éducation politique. Au bout de quelques semaines, il allait devenir chef du département de littérature moderne de la Maison d'édition de l'État, rédacteur en chef de la revue littéraire officielle *Krasnaïa Nov* (« Terres vierges rouges ») et principal juge, champion et idéologue de la nouvelle littérature soviétique[7].

L'un des protégés littéraires de Voronski était Arossev, conquérant de Moscou et « mémorialiste des états émotionnels internes du Parti », qui continuait à se considérer comme un écrivain alors même qu'il occupait successivement les fonctions de commandant adjoint du District militaire de Moscou, de commissaire de la Dixième Armée, de président du Tribunal révolutionnaire suprême d'Ukraine, de directeur adjoint de l'Institut Lénine à Moscou, de secrétaire d'ambassade en Lettonie, en France puis en Suède, et enfin d'ambassadeur en Lituanie et en

Tchécoslovaquie. Arkadi Rozengolts, l'ancien supérieur d'Arossev, qui semblait jadis « passer d'une pièce à l'autre à travers les murs », se déplaçait désormais – avec une égale facilité – entre divers postes officiels : commissaire politique aux Transports (c'est à cette époque qu'il envoya Voronski à Kharkov), membre de la direction collégiale du commissariat du peuple aux Finances, chef de la direction générale de l'Armée de l'Air, ambassadeur en Grande-Bretagne et commissaire du peuple au Commerce extérieur. Ossip Piatnitski, un autre participant à l'insurrection de Moscou, fut un temps dirigeant du syndicat des cheminots avant de devenir membre du Comité exécutif du Komintern et l'un des principaux cadres du mouvement communiste international. L'ancien séminariste Nikolaï Podvoïski, qui avait mené l'assaut contre le palais d'Hiver, avait été nommé chef du Bureau de l'Inspection militaire suprême et était destiné à devenir la « poigne de fer de la révolution à travers le monde », mais Lénine désapprouva le bilan de son action à la tête du commissariat du peuple aux Affaires militaires de l'Ukraine et le fit transférer au Conseil suprême international de la Culture physique et des Sports[8].

Ivar Smilga, l'accusateur de Filipp Mironov, fut successivement chef de la direction générale des Carburants, directeur adjoint du Conseil suprême de l'Économie nationale (VSNKh), directeur adjoint du Comité d'État pour la Planification (Gosplan) et recteur de l'Institut d'Économie nationale Plekhanov. Son assistant, Valentin Trifonov, le seconda à la direction des Carburants, puis y fut nommé chef du département du Pétrole avant de devenir président du Collège militaire de la Cour suprême de l'URSS. En 1925, il fut remplacé à ce poste par Vassili Oulrikh et envoyé à l'étranger : d'abord en Chine comme attaché militaire adjoint, puis en Finlande comme chef de la mission commerciale. L'un des successeurs de Trifonov dans la région du Don était Karl Lander, fils de journaliers lettons qui avait adhéré à plusieurs sectes évangéliques avant de se convertir au bolchevisme. En tant que plénipotentiaire spécial de la Tchéka (police secrète) pour la région du Don et le Caucase septentrional, c'est Lander qui supervisa l'exécution de milliers de cosaques à l'automne 1920. Après la guerre, il occupa les postes de chef du département d'Agitprop du Comité du Parti de Moscou, de représentant auprès des missions humanitaires étrangères luttant contre la famine en 1922-1923 et de membre de la direction collégiale du commissariat du peuple au Commerce extérieur[9].

Ossinski, principal idéologue du « communisme de guerre » et premier président de la Banque d'État et du VSNKh, fut successivement président du Comité exécutif de Toula, vice-commissaire du peuple à l'Agriculture, directeur adjoint du VSNKh, membre du présidium du Gosplan et de l'Académie communiste, ambassadeur en Suède et chef de la direction centrale des Statistiques. L'adjoint d'Ossinski à la Direction centrale des Statistiques était Platon Kerjentsev, qui avait converti son futur chef au bolchevisme vingt-cinq ans plus tôt en le mettant en déroute dans un débat sur les décembristes au Lycée n° 7 de Moscou. Kerjentsev avait aussi dirigé l'Agence télégraphique russe (ROSTA), la section de l'Organisation scientifique du travail à l'Inspection paysanne-ouvrière et l'ambassade soviétique en Italie. Après deux ans à la direction des Statistiques, il était devenu chef adjoint de l'Agitprop du Comité central et directeur de l'Institut de Littérature, d'Arts et de la Langue. Enfin, la personnalité la plus proche du sommet de la pyramide – du moins en apparence – n'était autre que le jeune camarade d'Ossinski et Kerjentsev aux premiers temps du bolchevisme moscovite, Nikolaï Boukharine. Comme ce dernier l'écrivait dans son autobiographie officielle en 1925, « je travaille actuellement comme membre du Comité central et du Politburo, membre du Présidium du Comité exécutif du Komintern, et aussi comme écrivain, conférencier, agitateur au service du Parti, propagandiste, etc.[10] ».

*

* *

La plupart des cadres bolcheviks travaillant à Moscou furent installés au Kremlin ou dans l'un des nombreux hôtels et résidences baptisés « Maisons des Soviets » et administrés par le département du Logement du Comité exécutif central. Les anciens habitants de ces édifices avaient été expulsés et leurs biens confisqués ; « on s'était débarrassé de toute la vieille ordure », comme disait Arossev. Lénine ordonna l'élimination de toutes les icônes et de toutes les statues impériales du Kremlin. D'après Malkov, le commandant militaire de la place, « Vladimir Ilitch ne pouvait pas supporter les monuments à la gloire des tsars, des grands-ducs et de tous ces fameux généraux tsaristes. Il expliqua plus d'une fois que le peuple, une fois victorieux, devait en finir avec toute cette saleté qui évoquait l'autocratie et ne conserver, à titre exceptionnel, que les véritables œuvres d'art comme le monument à Pierre le Grand à

Petrograd ». Le « souverain de la moitié du monde » resta donc campé sur sa monture (mais pas toujours sur son piédestal) même lorsque Petrograd fut rebaptisée Leningrad ; le cavalier le plus en vue de Moscou, le général Skobelev, fut remplacé par l'Obélisque de la Liberté. L'édifice d'où le fantomatique Rozengolts avait ordonné à Arossev de partir à la conquête de la ville ne se remit jamais complètement de la visite de l'« homme à la carapace de cuir noir ». Le quartier général de la révolution s'était déplacé au domicile de Lénine, qui était aussi son bureau. Ou encore, comme l'expliquait Arossev, « "maintenant et toujours, pour les siècles des siècles", le Kremlin n'est plus la couronne posée sur le chef de "toutes les Russies", mais une bague de fiançailles scellant l'union de "toutes les nations du monde au nom de la paix, du travail et de la vérité"[11] ».

Parmi les quelques anciens résidents autorisés à rester au Kremlin, on comptait plusieurs portiers qui continuaient à exercer leur fonction, mais à qui on interdisait désormais de porter la livrée. D'après Malkov et Novgorodtseva (qui s'appelait maintenant Sverdlova), ces vétérans du service impérial commencèrent par désapprouver leurs nouveaux maîtres, mais ils comprirent bientôt que leur informalité dissimulait un pouvoir réel et « leur devinrent chaleureusement et sincèrement attachés ». En 1918, Arossev écrivit une nouvelle sur « un vieux serviteur des anciens maîtres disparus » abandonné dans un vieux palais vide. Un jour, peu de temps après la révolution, le vieillard se révolte contre les statues en bronze des tsars et des généraux placées dans des niches le long de l'escalier blanc du palais. La plus remarquable est un Pierre le Grand grandeur nature « chaussé de bottes et arborant une épée », que le vieil homme accuse de « nous avoir tous relégués au milieu d'un marécage de Pétersbourg ». Mais soudain, effrayé par sa propre audace, le vieillard recule en tremblant, s'accrochant à la rampe et crachant par-dessus son épaule gauche, avant de courir aussi vite qu'il le peut jusqu'à la loge du portier, secoué tout au long du chemin par un frisson glacial, comme s'il était poursuivi par un mort[12].

Malkov n'avait pas peur des statues. Moins d'un an après le début de la NEP, son fief s'était transformé en vaste empire immobilier comprenant le Kremlin lui-même et 18 Maisons des Soviets habitées par environ 5 600 résidents permanents, ainsi qu'une série de dortoirs dotés de 1 200 lits. Rien qu'en 1922, le département du Logement du Comité exécutif central octroya un espace d'habitation à 28 843 individus, dont 2 441 en tant que résidents permanents. La hiérarchie des bâtiments correspondait à celle des fonctionnaires. Le Kremlin était réservé aux

principaux dirigeants du Parti et à leurs familles. La Première Maison des Soviets (l'ancien Hôtel National) accueillait les membres du Comité central du Parti, du Comité exécutif central, de la Commission centrale de Contrôle et des directions collégiales des commissariats du peuple. La Deuxième Maison des Soviets (l'Hôtel Metropol) recevait ceux qui n'avaient pas eu accès à la Première Maison, ainsi que les chefs de département du Comité central et du Comité exécutif central et les autres fonctionnaires importants affiliés à ce dernier organisme. La Troisième Maison des Soviets (l'ancien séminaire orthodoxe situé au coin de la rue Sadovaïa-Karetnaïa et de l'allée Bojedomski) servait de dortoir aux délégués des divers congrès et aux hauts fonctionnaires en visite dans la capitale. La Quatrième Maison (l'Hôtel Peterhof, au coin des rues Vozdvijenka et Mokhovaïa) abritait le personnel du Comité exécutif central et la Cinquième Maison (l'ancienne résidence du comte Cheremetev, rue Granovski), qui vint s'ajouter à la liste un peu plus tard, servait d'alternative respectable aux deux premières. Les autres Maisons des Soviets, moins confortables et plus éloignées du Kremlin, accueillaient les fonctionnaires subalternes et le petit personnel du Comité exécutif central avec leurs familles. Les différents Commissariats et les autres institutions soviétiques avaient leur propre parc immobilier, y compris des immeubles résidentiels[13].

Pendant les années 1920, le nombre des Maisons des Soviets continua à fluctuer (il y en avait 29 début 1924, puis 18 l'année suivante), car le besoin de logements se heurtait à des problèmes budgétaires. Le plus grand défi du département du Logement était de suivre le rythme des divers transferts, promotions et rétrogradations ; il fallait déloger certains résidents, en installer d'autres et dispatcher le reste entre les diverses résidences, leurs étages et leurs pièces. Les règles reliant l'espace disponible au rang dans la hiérarchie de l'État étaient fréquemment contournées en vertu de toutes sortes de demandes et réclamations alléguant des besoins spécifiques ou de l'influence de puissants protecteurs. Comme l'écrivait le chef du département pendant l'été 1921 : « Je suis contraint de faire des exceptions suite aux requêtes et aux instructions d'autorités supérieures auxquelles je dois obéissance. » La plupart des requérants pouvaient se targuer d'être des autorités supérieures et contestaient généralement la hiérarchie bureaucratique formelle pour des raisons personnelles ou doctrinales. Le chef du département d'investigation de la Tchéka, Grigori Moroz, voulait déménager à un étage

inférieur de la Première Maison des Soviets parce qu'il avait la tuberculose, un nourrisson, une nounou récalcitrante et des journées de travail de vingt-quatre heures. Sa requête incluait une liste de voisins qui n'avaient pas de qualifications comparables (elle fut approuvée). Le chef du département des Archives, David Riazanov, écrivit que tel camarade était « d'origine prolétarienne, et par conséquent avait droit à une pièce » (demande refusée). Les résidents des Neuvième, Dixième et Onzième Maisons des Soviets signèrent une pétition affirmant qu'ils ne pouvaient pas être éliminés du budget simplement parce qu'ils faisaient partie du personnel de service, et donc du prolétariat (demande approuvée mais ignorée par la suite)[14].

La Première Maison des Soviets (Hôtel National)

La Deuxième Maison des Soviets (Hôtel Metropol)

Les résidents de ces édifices n'étaient pas seulement des fonctionnaires ayant des secrétaires et autres employés, ils étaient aussi des êtres humains, à savoir des mammifères qui mangeaient, buvaient, dormaient,

procréaient, et avaient des chevelures à couper, des déchets à éliminer, des maladies à soigner et des besoins en chauffage et en éclairage, entre autres choses. Tout cela exigeait une infrastructure vaste et complexe et un personnel de service de plus en plus important (environ 2 000 personnes en 1922-1923). Les priorités du département du Logement étaient la centralisation, la symétrie, la transparence, la propreté, la responsabilisation et la surveillance. Tous les biens et tous les individus devaient être catalogués et, si possible, corrélés entre eux. Les loges de concierge devaient être libres « de détritus, de mégots et de crachats » ; les concierges devaient accompagner les hôtes dûment identifiés à leurs appartements ; les résidents devaient avoir des laissez-passer correspondant à leur statut et à leur domicile ; afin de gagner du temps, le personnel administratif était invité à prendre le thé dans ses bureaux. Il était interdit de dormir avec ses bottes et de manger sur le rebord des fenêtres ; tout le monde avait l'obligation de signaler les infractions au règlement[15].

Avant 1921, tous les services et les articles ménagers étaient gratuits. Après l'introduction du commerce privé dans le cadre de la NEP, il incomba à l'administration de fixer les prix. En janvier 1923, le chef du département du Logement décréta qu'une coupe de cheveux masculine classique coûterait 3 roubles ; une coupe en brosse, 3,75 roubles ; la boule à zéro, 3,75 roubles ; se faire tailler la barbe, 2,25 roubles ; le rasage intégral, 3,75 roubles ; une coupe de cheveux féminine, 3,75 roubles ; une permanente, 6 roubles. Au mois d'août, suite à une réforme monétaire, tous ces tarifs augmentèrent fortement, mais pas tous au même rythme (le rasage de tête devenant de loin le traitement le plus coûteux). Même chose pour les prix du bois de chauffage, de la blanchisserie et des repas de la cafétéria. L'aspiration à la cohérence (les loyers étaient censés varier en fonction du lieu, de l'étage, de la taille du logement, de la vue, des équipements, etc.) était en partie contrariée par le jeu des influences et des privilèges (ceux qui avaient les plus grandes responsabilités – et leurs associés – bénéficiaient de conditions spéciales). Dans la liste des fonctionnaires habilités à utiliser librement les véhicules du Comité exécutif central, on comptait ceux qui pouvaient transférer ce droit à d'autres personnes, ceux qui ne pouvaient pas le transférer et ceux qui n'étaient pas fonctionnaires mais disposaient de certains droits non spécifiés. L'épouse de Staline, Nadejda Allilouïeva, figurait sur ladite liste « sur ordre du camarade Staline » ; la veuve de Sverdlov, K. T. Sverdlova,

était aussi sur la liste « sur ordre du camarade Enoukidzé ». Staline et les autres dirigeants du Parti avaient rarement besoin d'intervenir directement car, de plus en plus souvent, nombre de ces services leur étaient offerts en vertu d'« initiatives de la base ». En tant que secrétaire du Comité exécutif central et qu'un des successeurs officiels de Sverdlov, Enoukidzé distribuait les faveurs depuis le sommet aussi bien que depuis la base. En fonction de divers critères, toute une série de groupes de fonctionnaires bénéficiaient de tarifs spéciaux, et avec eux les personnes à leur charge[16].

Dans les années 1920, les conditions de vie des hauts fonctionnaires soviétiques avaient cela d'extraordinaire que, précisément, elles sortaient de l'ordinaire des normes soviétiques. Comme l'écrivait en 1920 le chef du service d'approvisionnement alimentaire du département du Logement, le travail d'une organisation « qui sert les besoins du Kremlin, centre politique du pays, ainsi que ceux des Maisons des Soviets, qui accueillent les hauts fonctionnaires – fine fleur non seulement de la Révolution russe, mais de la Révolution mondiale –, doit être considéré comme d'une importance primordiale, avec toutes les conséquences qui en découlent ». Nul besoin d'un décret spécial : les besoins de la fine fleur de la révolution mondiale étaient considérés comme primordiaux par tous les organismes chargés de les satisfaire[17].

Théoriquement et par définition, toutes les sectes reposent sur l'égalité et la fraternité de leurs membres. Dans les faits, elles ont toutes un caractère hiérarchique. Certaines sectes ne comprennent qu'un maître et ses disciples mâles ; d'autres se composent d'un maître et d'une communauté incluant femmes et enfants (qui peuvent être ou non propriété du maître) ; d'autres, enfin, connaissent une telle croissance qu'elles incluent les fonctionnaires de haut rang. Le Kremlin et les plus importantes Maisons des Soviets disposaient de leur propre cafétéria ainsi que d'une boulangerie et d'une fabrique de kvas. Pendant la famine de 1921-1923, onze agents spéciaux furent envoyés en quête de viande dans le Caucase septentrional, à Penza et Saratov, de céréales et de farine en Ukraine, de légumes dans les provinces de Moscou et de Vladimir et de riz au Turkestan. « Afin d'améliorer la qualité de la nourriture dans les cafétérias, nous avons créé un bureau spécial à la tête duquel a été nommé un nutritionniste professionnel ayant une expérience de travail à l'étranger. Quant au personnel des cafétérias elles-mêmes, il est presque entièrement composé de personnes dotées d'une formation spéciale en matière de nutrition populaire et d'art culinaire. » Les personnes à charge des

membres du Comité exécutif central avaient droit à un tarif spécial pour leurs consommations, quel que soit leur lieu de résidence. Les personnes à charge des membres du personnel du Comité exécutif central n'avaient droit à un tarif spécial que s'ils résidaient dans une Maison des Soviets ; le nombre de ceux qui résidaient dans les cinq premières Maisons des Soviets était le plus réduit possible[18].

Les habitants des cinq premières Maisons des Soviets disposaient de leurs propres services de blanchisserie et d'un central téléphonique. Chacune de ces Maisons avait son propre club qui offrait activités sportives, musique, danse et cours de théâtre. Ils avaient accès à l'hôpital du Kremlin et les premières, Troisième et Cinquième Maisons disposaient d'un centre de soins et de médecins effectuant des visites à domicile. Chaque résidence avait sa propre école, sa maternelle, sa garderie, et organisait des camps de vacances pour environ 850 enfants (sous la direction de K.T. Sverdlova). Les résidents avaient des laissez-passer spéciaux qui leur permettaient de « voyager gratuitement sur toutes les lignes ferroviaires et les voies navigables de la République socialiste fédérative soviétique de Russie » – puis de l'Union des Républiques socialistes soviétiques à partir de 1922. (Ceux qui ne bénéficiaient pas de ces laissez-passer avaient droit à des billets gratuits pour certaines destinations ; ce fut le cas de Sverdlova en septembre 1924, à l'occasion d'un voyage en Crimée avec Andreï, Vera et une quatrième personne non spécifiée, probablement une nounou[19].)

Des sièges spéciaux étaient réservés pour tout ce beau monde dans tous les théâtres de Moscou, au cirque et au Cinéma d'État n° 1. En 1924, les demandes *ad hoc* d'entrée gratuite furent remplacées par l'obligation formelle de réserver des loges confortables à un certain nombre de fonctionnaires de rang élevé (en gros, ceux qui résidaient au Kremlin et dans les Première, Deuxième et Cinquième Maisons des Soviets). Les fonctionnaires éligibles pouvaient être accompagnés d'un adulte ou de deux enfants. L'accès aux loges du Comité exécutif central était « réglementé de telle sorte que seuls les camarades ayant des tickets fournis par cet organisme pouvaient y accéder, contrairement aux possesseurs de tickets normaux ». Enoukidzé, qui avait rédigé le décret *ad hoc*, était connu pour son amour de l'opéra et son appréciation de la beauté féminine. En 1926, les femmes du secrétariat du Comité exécutif central changèrent leurs blouses foncées pour des tailleurs anglais portés avec des chemisiers et des chaussures « élégantes ». D'après une employée du

département des Statistiques, elles décidèrent de se faire faire deux jupes pour chaque tailleur : une pour les journées ordinaires et une pour les occasions spéciales. Elles travaillaient tard le soir et allaient souvent au théâtre directement depuis le bureau[20].

Après que la première vague de demandes de logement eut décru, les prérogatives les plus recherchées par les hauts fonctionnaires étaient les maisons de campagne (datchas) et les séjours dans les « maisons de repos » et les sanatoriums du Comité exécutif central. En 1920, les agents du département du Logement commencèrent à sillonner le pays à la recherche de résidences campagnardes appropriées. En 1922, Enoukidzé créa un département spécial à cet effet. Un peu plus tard cette même année, le domaine du prince Bariatinski à Marino, dans la province de Koursk, devint la Maison de Repos Lénine n° 1. Cette résidence comprenait un palais « de style italien » datant de 1816 qui pouvait accueillir 150 hôtes, un parc de 11 hectares, un grand étang alimenté par une rivière avec un bateau à moteur et plusieurs bateaux à rames, des courts de tennis, des terrains destinés au croquet et au jeu de quilles, du matériel de gymnastique et une petite bibliothèque[21].

En 1924, le département des Propriétés rurales contrôlait tout un réseau de datchas proches de Moscou et dix « maisons de repos » dans le Caucase septentrional, la Riviera caucasienne, la Riviera de Crimée et la Russie centrale (dont plusieurs dans la région de Moscou, qui pouvaient servir pour le week-end). En 1925, à la suggestion de Rykov (successeur de Lénine à la présidence du Conseil des commissaires du peuple), une commission spéciale dirigée par Enoukidzé divisa ce parc immobilier résidentiel en pleine croissance en un Groupe 1, réservé à une centaine d'individus et leurs familles, et un Groupe 2, destiné aux autres fonctionnaires éligibles. Les résidences des deux groupes furent par ailleurs subdivisées en trois catégories : spas fonctionnant comme centres de santé, spas « balnéaires » (principalement autour de Kislovodsk et de Sotchi), et maisons de repos « où le traitement médical est octroyé sur une base individuelle ». À Marino, qui appartenait à la première catégorie, les invités étaient censés se lever à 7h45, pratiquer des exercices de gymnastique jusqu'à 9 heures, heure du petit déjeuner, recevoir divers traitements électriques et hydrothérapiques jusqu'au déjeuner à 13 heures, faire une sieste de 14 heures à 15h30, prendre le thé à 16h30, se soumettre à de nouveaux traitements ou bien s'adonner à des jeux de société jusqu'au dîner, à 20 heures, avant de conclure la soirée par une petite promenade

digestive obligatoire, l'extinction des feux ayant lieu à 23 heures. En 1927-1928 la plupart des infractions à ce règlement « étaient d'une nature innocente et bénigne : certains pensionnaires sautaient la sieste de l'après-midi, fumaient dans les chambres ou se couchaient après l'heure[22] ».

Vladimir Adoratski

Vladimir Adoratski, l'un des proches associés de Lénine – qui devint après sa mort l'un des directeurs adjoints de l'Institut Lénine –, passa l'été 1927 dans un spa balnéaire à Essentouki. Comme il l'écrivit à sa fille, qui fréquentait un autre sanatorium, il était ravi des traitements dont il bénéficiait : les « bains salins et alcalins avec toutes ces petites bulles qui parsèment votre corps » ; l'eau minérale de la Source n° 4 et de la Source n° 20 ; la « galvanisation de la colonne vertébrale » (« avec des ondes qui vous caressent l'échine et vous chatouillent délicieusement ») ; la douche électrique (« une aspersion invisible également très agréable ») ; les bains de gaz carbonique (« encore des bulles sur tout le corps » et l'« odeur du gaz sous le nez ») ; la « douche circulaire » (« de minuscules torrents qui vous pleuvent dessus ») ; et la douche Charcot (« un plaisir féroce – la peau devient aussi rouge que notre drapeau »). Il appréciait aussi énormément le billard, les échecs, les dominos, les performances musicales improvisées, l'agréable compagnie, les attentions de son médecin et les concerts quotidiens de 17 heures à 19 heures, surtout après que le chef d'orchestre Brauer, du Studio Stanislavski, « eut tout simplement transfiguré l'orchestre ». Mais, surtout, il aimait la nourriture.

> Petit déjeuner à 8h30 : un morceau de beurre d'environ cinq centimètres de long et épais comme le pouce, une cuillerée de caviar tout aussi substantielle, deux œufs, du café, et concombres et tomates à volonté. Second petit déjeuner à 11 heures : quatre œufs au plat et

un verre de lait ou de thé. Déjeuner à 14 heures, avec entrée, plat et dessert. Thé avec un petit pain à 17 heures (les petits pains sont frais !!). (Je ne bois pas le thé.) Dîner à 19h30 : une belle escalope panée (ou bien du poulet) avec des concombres et des tomates, et un dessert (compote, mousse de pomme à la crème fouettée, ou bien simplement des fruits – abricots, poires, etc.). Tous ces repas sont accompagnés d'une tasse de babeurre[23].

*

* *

Après avoir gagné la guerre, conquis l'appareil d'État, instauré des hiérarchies administratives stables et s'être offert tout un système d'avantages exclusifs et de belles escalopes panées (ou de bons morceaux de poulet), les bolcheviks commencèrent à réfléchir à leur passé. La plupart des autobiographies décrivant leur marche vers la victoire furent rédigées dans les années 1920. Tout le monde mettait la main à la plume – pour préserver le passé, légitimer le présent et mettre son expérience personnelle au diapason de l'histoire sacrée. D'aucuns écrivaient spontanément, et leurs récits étaient un témoignage de foi ; pour certains, il s'agissait d'une tâche professionnelle exécutée sous l'égide de telle ou telle organisation ; d'autres le faisaient au même titre qu'ils dirigeaient les masses et faisaient les événements ; d'autres encore écrivaient en tant que disciples de leurs chefs et témoins des événements ; pour certains, enfin – tels que les membres de la Société des Vieux Bolcheviks –, il s'agissait d'une exigence institutionnelle. Par ailleurs, la plupart des citoyens soviétiques étaient tenus de rédiger une « autobiographie » officielle dans le cadre de leurs interactions régulières avec l'État – qu'il s'agisse de candidatures d'entrée à l'université, de recherche d'emploi, ou de demande de logement, de services et de traitements balnéaires. Tout devait corroborer et renforcer le récit de la prophétie accomplie. Et certains aspects de ce récit étaient plus importants que d'autres.

Les rituels qui célèbrent notre relation aux origines sacrées sont des actes de mémoire et de recréation. Dans les premiers temps, les eucharisties bolcheviques les plus élaborées mettaient en scène à grand renfort de figurants la prise du palais d'Hiver. L'un des principaux théoriciens de ces célébrations – et du « théâtre populaire » en général – était Platon Kerjentsev. Comme il l'écrivait en 1918, il ne s'agissait pas de « produire à destination du public populaire » mais d'« aider ce même

public à se mettre lui-même en scène ». Les gens devaient produire le spectacle par eux-mêmes, sans médiation professionnelle ou sacerdotale, et ce qu'ils devaient représenter et célébrer, c'était leur propre existence, en tant que forme et en tant que sujet. Kerjentsev prenait pour modèle les grandes fêtes de la Révolution française, en particulier la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790, centrée sur le serment d'allégeance à la Constitution et l'exécution de pièces musicales et chorales. « Le peuple y exprimait sa joie en criant et en chantant », expliquait Kerjentsev. Mais, étant donné que la Révolution française était une révolution bourgeoise, la célébration de ces grandes fêtes révolutionnaires ne pouvait pas perdurer.

> Dans la France d'aujourd'hui, il ne reste rien de ces majestueux festivals révolutionnaires. Le fameux « 14-Juillet » est un champ de foire pathétique et de mauvais goût qui ne profite qu'aux marchands de vin et aux opérateurs de manèges. […] On constate les mêmes signes de décadence et de dégradation dans la célébration d'une autre révolution bourgeoise, l'anniversaire du jour où les États-Unis se sont émancipés du joug de l'Angleterre absolutiste. Dans l'Amérique d'aujourd'hui, le « 4-Juillet » est devenu une cérémonie officielle fastidieuse, avec comme principale attraction des feux d'artifice qui, chaque année, font des centaines de victimes mortelles parmi les enfants et les adultes. Lorsqu'il y a deux ans, ce périlleux divertissement a été interdit, la fête a rapidement décliné et perdu tout son charme – aussi superficiel et artificiel qu'il fût devenu[24].

Sous le socialisme, la frontière entre les événements sacrés et leur recréation rituelle s'effacerait. Les commémorations prendraient la forme « de ces libres expressions d'allégresse qui ne sont possibles qu'à une époque complètement libérée des lourdes chaînes de l'oppression économique[25] ».

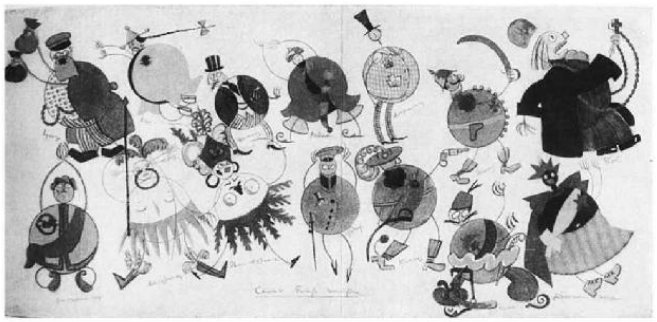
L'un des premiers exemples de théâtre populaire, qui est aussi la mise en scène la plus cohérente de la métaphore de la crue associée au Grand Jour, est le *Mystère-Bouffe* de Maïakovski, représenté pour la première fois à l'occasion du premier anniversaire de la révolution d'Octobre (« décors de Malevitch, mise en scène de Maïakovski et Meyerhold avec une troupe d'acteurs amateurs »). Suite au Déluge qui détruit le vieux monde, sept « paires de Purs » (« le Négus abyssinien, le Radjah indien, le Pacha turc, le gros Marchand russe, le Chinois, le Persan bien enrobé, le gros Français, l'Australien et sa femme, le Pope, l'Officier allemand, l'Officier italien,

l’Américain, l’étudiant ») et sept « paires d’Impurs » (un ramoneur, un allumeur de réverbères, un chauffeur, une couturière, un mineur, un menuisier, un journalier, un domestique, un cordonnier, un forgeron, un boulanger, une lavandière et deux Esquimaux – un pêcheur et un chasseur) réussissent à survivre à bord d’une arche. Les Purs forment une autocratie, puis un gouvernement provisoire bourgeois, avant d’être renversés par une révolution prolétarienne. Une fois que les Impurs sont laissés à eux-mêmes, l’intrigue passe du Déluge à l’Exode. Ils subissent de terribles privations, mais font le serment de résister aux tempêtes, à la chaleur et à la faim sur le chemin de la Terre promise. Soudain, ils voient apparaître Jésus, joué par Maïakovski lui-même. Il marche sur l’eau et prononce « un nouveau Sermon sur la Montagne ».

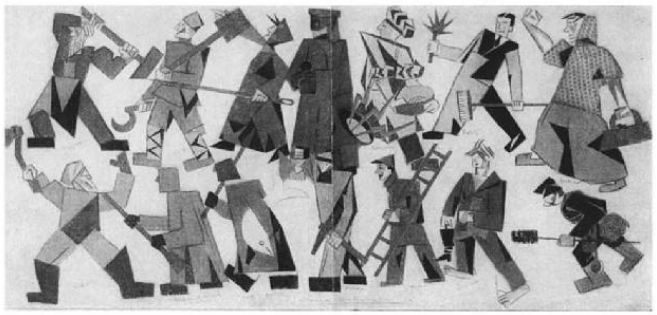
À moi
Celui qui plante son couteau jusqu’à la garde
Et s’en va en chantant.
Celui qui n’a pas pardonné
Entrera le premier dans mon royaume terrestre.

Les Impurs visitent successivement l’Enfer, qui ressemble à un champ de foire de mauvais goût comparé à l’oppression qu’ils ont subie sur Terre, le Paradis, peuplé de scribouillards pédants (dont Rousseau et Tolstoï), et enfin la Terre, qui, en l’absence des Purs, déborde de lait, de miel et d’objets qui se comportent en véritables camarades, prêts à être possédés dans une orgie incessante de travail non aliéné.

LE JOURNALIER
Je prendrais bien la scie.
Jeune comme je suis,
Je me rouille.
LA SCIE
Prends !
LA COUTURIÈRE
Et moi – l’aiguille.
LE FORGERON
Ma main me démange – un marteau !
LE MARTEAU
Prends !
Ménage-moi[26].



Mystère-Bouffe, les Purs. Dessin de Maïakovski



Mystère-Bouffe, les Impurs. Dessin de Maïakovski

Karl Lander, en sa qualité de chef de l'Agitprop de Moscou, ne trouva pas l'œuvre à son goût. *Mystère-Bouffe*, écrivit-il, « incarne une forme de communisme primitif, inconscient, irréel ». Voronski, depuis sa position de superviseur de la littérature soviétique, ne l'apprécia pas non plus. « Le socialisme de Maïakovski, qui ne perçoit de valeur que dans les choses et rejette tout ce qui est "spirituel", n'est pas notre socialisme. » Bien que puissant et belliqueux, le héros de Maïakovski reste encore trop pâle et abstrait, « peut-être parce que Babylone lui a soutiré trop de sang et l'a vidé de la sève de la vie ».

Outre le manque de sève et de spiritualité, *Mystère-Bouffe* posait deux problèmes. En premier lieu, la métaphore du Déluge n'était plus appropriée parce que le Grand Jour avait été suivi par la Guerre civile, et que la Guerre civile exigeait une mise en scène plus spectaculaire (plus mythique) de Babylone. Et, en second lieu, une simple représentation théâtrale avait un caractère trop éphémère pour servir l'écriture de l'histoire, sans parler de celle du mythe[27].

Plus on s'éloigne des origines sacrées, plus les récits tendent à remplacer les rituels participatifs (et leurs incarnations sous forme de « théâtre populaire »). De même que la Cène est reproduite par des eucharisties régulières, les témoignages écrits des événements fondateurs se cristallisent en évangiles (en sutras, en hadiths) qui définissent les

fondements moraux et esthétiques de l'héritage du fondateur. L'échec de la prophétie engendre un monde d'expectative façonné par les narrations canoniques de ce qui fut et sera peut-être un jour de nouveau. Les bolcheviks avaient conquis l'État avant que le passé ne conquière le présent, et ils firent de la rédaction des saintes écritures une question de politique d'État. L'Histoire en tant que Littérature du Fait était trop prosaïque pour servir cette fin ; la Littérature en tant que Mythe devint un élément crucial de la « construction du socialisme ». La légitimité de la Cité nouvelle dépendait d'une armée d'auteurs de fiction, sous l'égide de Voronski. Les vainqueurs auraient l'immortalité en guise de récompense.

*
* *

La tâche principale des évangélistes bolcheviks était de mythologiser la Guerre civile. La plupart des tentatives dans ce sens reposaient sur un contraste entre Babylone et la furie des éléments – les vents, les tempêtes, les blizzards et le chaos des masses humaines.

Babylone se présentait sous deux visages. D'un côté, on avait la version biblique classique : la cité perverse ivre de l'alcool de ses adultères et regorgeant d'épices et de cannelle, de myrrhe et d'encens. Dans la ville corrompue de Daïr décrite par Alexandre Malychkine dans *La Chute de Daïr* (1921), « les bouches chaudes et grandes ouvertes pressaient la chair tendre et juteuse des fruits, les gorges sèches sirotaient le vin délicat et ardent, reflétant la lumière comme un joyau liquide, les mâchoires frémissantes de convoitise engloutissaient toutes sortes de mets suaves, gras ou épicés ». Dans *Le Train blindé n° 1469* de Vsevolod Ivanov (1921), les corps damnés de Babylone « transpiraient profusément, et leurs mains restaient collées aux murs et aux bancs[28] ».

La seconde Bête de l'Apocalypse, plus « réaliste », était la petite ville provinciale, traditionnellement détestée par l'intelligentsia – un marécage où le temps se fige et où les rêves viennent mourir. *La Semaine*, de Youri Libedinski (1922), commence par une « lourde sieste d'après-midi ».

> À chaque fenêtre de chaque maison, il y a un géranium en fleur, avec ses pétales comme autant de mouches roses et bleues. Oh, des rues et des rues entières bordées de boîtes grises en bois, chacune renfermant les mêmes intérieurs étroits et étouffants ! Une icône faiblement illuminée dans un coin de l'entrée, des albums recouverts de velours

> sur de petites tables recouvertes de nappes en dentelle. Dans les cuisines sales, des cafards parcourent les murs et des mouches bourdonnent désespérément contre les vitres.
> L'existence des habitants de ces demeures étouffantes ressemble à une journée grise de septembre, lorsqu'une averse monotone bat contre la fenêtre et qu'à travers la vitre couverte de gouttes de pluie, on peut tout juste distinguer la clôture grise et le veau roux qui patauge dans la boue. Tous les jours, dès l'aube, la femme de la maison trait la vache avant de partir avec son panier au marché, puis, après le déjeuner, elle lave les plats graisseux dans la cuisine[29].

Dans *La Ville de Villegrad* d'Andreï Platonov (1926), on trouve à la fois de modestes cahutes et des « habitations un peu plus convenables, couvertes en tôle, nanties de cabinets au fond de la cour et de jardinets côté rue. Certaines ont même de petits vergers où poussent cerisiers et pommiers. Les cerises vont à l'eau-de-vie et les pommes à la saumure. […] Par les soirs d'été, la ville s'emplit d'un flot de carillons et s'engorge de fumée de samovar. Donc, les gens de la ville menaient leur existence sans hâte et sans se soucier d'une vie prétendument meilleure[30] ».

La différence entre idylle pastorale et dystopie était surtout une question de genre littéraire et de vigilance policière. La ville d'Ordynine décrite par Boris Pilniak dans *L'Année nue* (1922) sent le moisi et la viande de porc faisandée ; le *shtetl* d'Isaac Babel pue le hareng pourri et la « merde aigre » ; et le marécage de Voronski fourmille « de myriades de moucherons, de têtards mous et dodus, d'araignées d'eau, de coléoptères rouges et de grenouilles ». La plupart de ses habitants sont des mauvaises herbes plantées par le diable, comme le bourgeois avide décrit par le Valentin de Voronski : « Observez son excitation lorsqu'il se penche sur les morceaux de graisse et de lard ! Ses yeux ont une teinte huileuse ; sa lèvre inférieure pend ; sa bouche sale et malodorante se remplit de salive. » Babylone II a fusionné avec Babylone I. « Vues d'une colline, raconte le narrateur de Libedinski, toutes ces petites maisons semblent si tranquilles et paisibles. » Mais le tchékiste local (responsable de la police secrète) sait bien que « nos ennemis se cachent quelque part parmi elles[31] ».

Il est trois manières principales de représenter la Guerre civile entre l'ancien monde et le nouveau : l'Apocalypse, la Crucifixion et l'Exode.

La première version est une histoire d'extermination massive : la conquête violente de Babylone, la bataille d'Armageddon, ou bien un

mélange des deux. Le thème central – tout comme dans le modèle biblique original – est celui d'une vengeance impitoyable qui passe par un déchaînement de violence exercé contre un mal féminisé : « À la mesure de son faste et de son luxe, donnez-lui tourments et malheurs[32] ! » Tel est le sort de Daïr dans le roman de Malychkine :

> Le feu jaillissait de ces terrifiants chariots qui roulaient dans tous les sens, et la lame invisible de leurs mitrailleuses fendait l'espace. Ils déversaient une pluie de balles et laminaient la nuée de cavaliers – tranchant, taillant, coupant leur élan en plein galop et fauchant des colonnes entières ; les chevaux ayant perdu leurs cavaliers, hurlant, la tête révulsée, s'enfuirent paniqués et disparurent dans l'obscurité. Les os brisés étaient réduits en poussière ; on voyait partout les trous obscurs et béants de bouches qui portaient encore l'empreinte du baiser d'une maîtresse ; les rues, les fontaines colorées, les ouvrages d'art élégants et les hymnes solennels du pouvoir s'effondrèrent et, foulés aux pieds, furent réduits à l'état de masse sanglante[33].

Rien ne doit rester de Babylone, tout doit y être réduit à l'état de masse sanglante. Dans *Les Vents colorés*, de Vsevolod Ivanov (1921), les partisans rouges attaquent un village sibérien défendu par les serviteurs de la Bête.

> L'officier est au premier rang ; l'officier est toujours au premier rang. […] Il reçoit un coup de hache en travers du visage. Il y a des dents sur la lame de la hache. L'officier est étendu par terre.
> Si vous devez tuer, alors tuez. Si vous devez incendier, alors incendiez. Tuez tout le monde, brûlez tout.
> Il y a un cadavre de femme dans chaque cour. Un cadavre de femme devant chaque porte. Il ne reste plus aucun homme ? Tuez les femmes. Qu'on voie la chair rouge de leurs entrailles[34].

À pied ou à cheval, au premier rang de la sainte armée avance Jésus le Vengeur. Il est toujours au premier rang, conduisant ses disciples : « les Onze » (Boris Lavreniov), « les Douze » (Alexandre Blok), « les Dix-Neuf » (Alexandre Fadeïev), ou la troupe innombrable de ceux qui ont la terre en héritage. « [I]l juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux ? une flamme ardente ; sur sa tête, plusieurs diadèmes ; inscrit sur lui, un nom qu'il est seul à connaître ; le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang ;

et son nom ? Le Verbe de Dieu. » Faisant écho sur un mode comique au Livre de l'Apocalypse, le commissaire Iévsioukov de Lavreniov porte une veste de cuir rouge vif.

> Si l'on ajoute à cela que Ievsioukov est petit, trapu, et que sa silhouette forme un ovale parfait, alors il faut bien dire que, dans sa veste et son pantalon rouge, il ressemble à un œuf de Pâques peint de couleurs vives.
> Et, sur le dos de Ievsioukov, les sangles de son équipement de combat se croisent pour former la lettre cyrillique « X » [NdT : *kh*], ce qui fait que lorsqu'il se tourne vers vous, vous vous attendez à voir apparaître la lettre « B » [NdT : *v*].
> Христос Воскресе ! [NdT : *Khristos Voskressié*] Le Christ est ressuscité !
> Mais non, Ievsioukov ne croit ni au Christ ni à Pâques.
> Il croit aux Soviets, à l'Internationale, à la Tchéka, et au lourd revolver bleu acier qu'il tient serré dans son poing dur et noueux[35].

Tous les commissaires sont à la fois des sauveurs et des vengeurs. Les « hommes en vestes de cuir » de Pilniak tiennent les réunions de leur comité exécutif dans un monastère. « C'est bien à eux de porter des vestes de cuir : ici, aucune sensiblerie à l'eau de rose… » La fermeté a un prix, surtout pour le « peuple russe malléable et cagneux ». Le commissaire par excellence de Pilniak, Arkhip Arkhipov, passe de longues nuits à réfléchir.

> Le jour l'avait trouvé penché sur une feuille de papier, le visage pâli, le sourcil froncé, la barbe quelque peu embroussaillée ; et cependant, autour de lui, l'air de la chambre restait pur, car il ne fumait pas. À l'arrivée de ses camarades, Arkhipov leur remit sa feuille prête et portant ces mots intrépides : *« À fusiller »*[36].

Comme le dit Jésus dans le nouveau Sermon sur la Montagne de Maïakovski : « À moi / Celui qui plante son couteau jusqu'à la garde / et s'en va en chantant. » Pour pouvoir rejoindre l'armée de la lumière, il faut apprendre ce que le narrateur de *Cavalerie rouge*, de Babel (1924), appelle le « plus simple des savoirs, celui de tuer l'homme ».

Dans *Les Notes de Terenti l'oublié* (1922) d'Arossev, le tchékiste Kleiner porte la « même veste de cuir hiver comme été, de jour comme de nuit ». Il est plein d'un « enthousiasme intérieur dissimulé » et il tue à la

fois par vocation personnelle et sous l'effet de la fatalité historique. Il lui vient l'idée de projeter les exécutions sur un grand écran devant le bâtiment de la Tchéka. « Ce qui est nécessaire ne peut pas corrompre, explique-t-il. Essayez de comprendre. Ce qui est nécessaire ne peut pas corrompre. » Le parrain littéraire d'Arossev, Alexandre Voronski, en est d'accord : « Le Kleiner d'Arossev a absolument raison quand il affirme que "ce qui est nécessaire ne peut pas corrompre". » Fouler aux pieds les bras et les jambes, massacrer les femmes, fait partie des plans de la Providence et n'a donc rien à voir avec la moralité. « Il ne peut pas y avoir de justice, nul impératif catégorique : tout est subordonné à la nécessité, qui ne connaît pour l'instant qu'un seul commandement : "Tue !"[37]. »

Certaines des saintes écritures produites par les évangélistes bolcheviks rivalisent avec l'Apocalypse de Jean par leur sentiment exubérant de clarté morale et leur rhétorique sublime ; d'autres sont affectées à des degrés divers par des éléments de réflexivité et d'ambivalence. Andreï Platonov et Isaac Babel, en particulier, malgré leurs efforts pour engendrer du mythe, semblent incapables d'échapper à l'ironie. Comme l'écrit Bakhtine à propos des *Âmes mortes*, « Gogol voulait donner à son épopée la forme de la Divine Comédie, y voyant son but sublime, mais il n'élabora qu'une Satire Ménippée. Incapable d'échapper à la sphère du contact familier une fois qu'il y était entré, il ne put y transposer des images distanciées concrètes. » Platonov et Babel, eux aussi, s'obstinaient à imaginer le Paradis, mais ils restaient bloqués dans le Purgatoire, avec vue sur l'Enfer. Leurs personnages ont tendance à être des benêts sacrés : enfants séniles (tous plus ou moins orphelins) dans le cas de Platonov, guerriers infantiles (« monstrueusement énormes, obtus ») dans le cas de Babel. Dans *Tchevengour* de Platonov (1928), le principal chasseur de dragon est un Don Quichotte soviétique du nom de Stepan Kopionkine. Sa monture s'appelle Force Prolétarienne, il voue un culte à l'image de sa Dulcinée, Rosa Luxemburg, et il combat les ennemis fantomatiques de la révolution en chevauchant vers le communisme. « Il ne comprenait ni n'avait aucune sorte de doutes, y voyant une trahison contre la révolution ; Rosa Luxemburg avait tout pensé, à l'avance et pour tous, il ne restait plus que les exploits à main armée pour écraser l'ennemi visible et invisible[38]. »

C'est en parodiant les romans de chevalerie médiévaux que Cervantès a inventé le roman moderne ; en parodiant Cervantès, Platonov essaie de retrouver l'innocence du roman médiéval.

> Ce fut la première fois que Kopionkine découpa du koulak avec rage. Ordinairement il ne tuait pas comme il vivait, il tuait avec indifférence, mais à fond, comme si une force calculatrice et scrupuleuse agissait en lui. Kopionkine voyait dans les gardes blancs et les bandits des ennemis de peu d'importance, indignes de sa fureur personnelle, et il les tuait avec le même zèle appliqué et quotidien qu'une paysanne sarclant son mil. Il faisait la guerre avec précision, mais hâtivement, en marche et à cheval, ménageant inconsciemment ses sentiments pour un espoir et un mouvement ultérieurs[39].

Le problème de Platonov en tant qu'évangéliste orthodoxe, c'est qu'il ne savait pas écrire à la façon dont Kopionkine tuait. Dans la ville communiste de Tchevengour, le camarade bolchevik de Kopionkine ordonne l'extermination de la bourgeoisie locale dans le cadre du plan général pour l'avènement de la Fin des Temps. Le Jugement dernier est prévu pour jeudi, car mercredi est un jour de jeûne et la bourgeoisie aura ainsi l'occasion de se préparer « en douceur ». Lorsque les anciens exploiteurs (ceux qui, d'après Luc 6 : 24, sont désormais voués au malheur parce qu'ils ont déjà reçu leur « consolation ») se rassemblent sur la place de la Cathédrale, le camarade Pioussia, chef des tchékistes, tire une balle de son revolver dans le crâne d'un bourgeois, Zavyn-Douvaïlo. « Une buée paisible sortit de la tête du bourgeois puis sur la surface des cheveux apparut une matière humide, maternelle, semblable à la cire des cierges, mais Douvaïlo ne tomba pas, il s'assit sur son baluchon. » Après avoir abattu un autre membre de la bourgeoisie, le tchékiste s'en prend de nouveau à Zavyn-Douvaïlo.

> Pioussia prit dans sa main gauche la gorge de Zavyn, assura confortablement sa prise et appuya sous la nuque le canon de son revolver. Mais le coude de Zavyn le démangeait tout le temps et il le frottait contre le col de drap de sa veste.
> — Cesse donc de te frotter, salaud : attends un peu que je te file un coup de griffe !
> Douvaïlo vivait encore et n'avait pas peur.
> — Prends donc ma tête entre tes jambes et serre-la bien que je crie, mais vraiment, parce que ma femme qui est là-bas ne m'entend pas !
> Pioussia lui donna un coup de poing dans la joue, pour pouvoir sentir une dernière fois le corps de ce bourgeois, et Douvaïlo s'écria d'une voix plaintive :

> — Machenka, on me frappe !
> Pioussia attendit que Douvaïlo eût jusqu'au bout débité et prononcé ses paroles, puis il lui traversa le cou par deux fois et ouvrit la bouche, pour desserrer ses gencives sèches et brûlantes.

Le secrétaire du Comité exécutif de district, qui est aussi l'intellectuel de la ville (et un ennemi caché), Prokofi Dvanov, exprime l'objection soviétique officielle à une telle représentation de l'Apocalypse. « Prokofi suivit de loin ce meurtre solitaire et en fit le reproche à Pioussia. – Les communistes ne tuent pas par-derrière, camarade Pioussia. » La réponse du tchékiste à Prokofi est aussi en substance celle de Platonov à ses critiques :

> Ce qu'il faut aux communistes, camarade Dvanov, c'est le communisme et pas un héroïsme d'officiers… Aussi, ferme-la, sans quoi je t'envoie toi aussi au ciel ! La moindre putain veut se camoufler dans le drapeau rouge – elle s'imagine que comme ça son trou va redevenir honorable… Moi, je saurai te retrouver, même sous ton drapeau, et avec une balle !

Mais Prokofi a raison. En se passant du drapeau rouge et en décrivant Armageddon comme un meurtre solitaire, Platonov mine son identification avec les « grands faits d'armes », condamne sa propre tentative d'écrire une grande épopée révolutionnaire et consigne son narrateur au trou plus ou moins honorable du détachement ironique. Une fois entré dans la « sphère du contact familier », il ne peut plus la quitter – ce qui est tout au bénéfice de sa réputation (postcommuniste) posthume[40].

Babel, lui aussi, conquiert sa part d'immortalité en échouant à assurer sa prise sur le sacré. Le narrateur de *Cavalerie rouge*, Abraham, n'arrive pas à se résoudre à sacrifier un être humain et on lui donne un animal à la place.

> Une oie grave flânait dans la cour et nettoyait paisiblement ses plumes. Je la rattrapai et la plaquai contre terre, la tête de l'oie craqua sous ma botte, craqua et s'épancha. Le col blanc était étalé dans le fumier et les ailes battaient au-dessus de l'oiseau tué.
> — Vierge de bon Dieu ! dis-je en fouissant avec le sabre dans l'oie, fais-la-moi rôtir, patronne[41].

Les cosaques de Babel, contrairement aux évangélistes de ce même Babel, n'acceptent pas de substituts. Tout comme le camarade Pioussia, ils massacrent les humains avec le même zèle appliqué qu'une paysanne sarclant son mil. Ils font à Abraham ce qu'Abraham ne voulait pas faire à Isaac.

> Juste sous mes fenêtres quelques cosaques s'efforçaient de fusiller pour espionnage un vieux Juif à la barbe argentée. Mais le vieillard glapissait et se débattait. Alors Koudria de la section des mitrailleurs lui prit la tête, l'enferma sous son aisselle. Le Juif s'apaisa et écarta les jambes. Koudria de sa main droite sortit son poignard et précautionneusement, sans éclaboussures, égorgea le vieillard, sans répandre de sang sur lui-même. Puis il frappa un coup à un contrevent rabattu.
> — S'il y a quelqu'un que ça intéresse, dit-il, libre à lui de se le ramasser[42]…

Voronski, principal soutien et éditeur de Babel, reconnaissait que « *Cavalerie rouge*, de Babel, n'est pas un livre de combat » et que, dans ses récits, « on ne voyait pas la cavalerie rouge comme une masse – comme des milliers d'hommes armés avançant comme une coulée de lave ». On n'y rencontrait que des individus solitaires et « ce que certains cercles décrivent comme de la bestialité, de la brutalité, de la bêtise animale et de la sauvagerie ». Mais la vérité, c'est que ces individus étaient « presque tous des chercheurs de vérité », et que Babel était doué pour percevoir la sainteté dans la sauvagerie. Le camarade Pioussia avait raison : les communistes pouvaient tuer par-derrière pour autant que le meurtre serve « les intérêts et la victoire du communisme ».

Mais Babel ne s'en laissait pas conter (il en était incapable). Comme il le déclara lors du I^er^ Congrès des Écrivains soviétiques, « le mauvais goût n'est plus un défaut personnel, c'est un crime. Pire encore, le mauvais goût est contre-révolutionnaire ». Pour un vrai croyant, représenter le grand carnage innocent de l'apocalypse comme une série d'actes solitaires de sacrifice rituel était de fort mauvais goût[43].

L'apocalypse est une version du mythe de la lutte avec le dragon. Du point de vue d'un dragon individuel, le meurtre du dragon équivaut à un sacrifice de soi (comme la crucifixion). Dans la deuxième version de la Guerre civile, l'intrigue tourne autour de la mort et de la résurrection d'un martyr. *Les Partisans*, d'Ivanov, *La Semaine*, de Libedinski, *Le Quarante*

et unième, de Lavreniov, *La Défaite*, de Fadeïev (1926), *Tchapaïev*, de Dmitri Fourmanov (1923), et, à leur façon, le *Tchevengour* de Platonov et *Cavalerie rouge* de Babel, sont en tout ou partie des récits sur la mort et la résurrection des saints bolcheviks. Le commandant révolutionnaire Tchapaïev, comme Moïse, aperçoit la Terre promise mais n'est pas autorisé à traverser le fleuve Oural. Il est tué au milieu du gué ; la plupart de ses hommes – soldats et lévites – sont capturés alors qu'ils sont encore sur la rive.

> Juifs, Commissaires et Communistes – au premier rang !
> Et c'est ce qu'ils firent, espérant empêcher le massacre des soldats de l'Armée rouge, même s'ils n'ont pas toujours pu les sauver ainsi. Ils avançaient au premier rang de leurs camarades, si fiers et si beaux dans leur bravoure muette, les lèvres tremblantes et les yeux étincelants de colère, maudissant le fouet du cosaque alors qu'ils tombaient sous les coups de sabre et la grêle de balles[44].

Dans le récit de Libedinski, le soulèvement contre-révolutionnaire a lieu pendant la semaine sainte du calendrier chrétien et le massacre des communistes de la ville est suivi par une volée de cloches annonçant le début de la veillée nocturne de Pâques. Un événement symbolique qui parachève la conversion d'un des personnages principaux : « En entendant le son des cloches, Liza réalisa pleinement où elle était – pas à l'église, pas aux Vêpres, mais à une réunion du Parti[45]. »

Les deux intrigues – l'Apocalypse et la Crucifixion – peuvent être interprétées soit comme deux manières de percevoir le même événement, soit comme une même manière de percevoir la cause et l'effet. Dans le Nouveau Testament, l'Apocalypse est une revanche sur la Crucifixion, et le marquage permanent des combattants est un moyen de bien distinguer les deux armées (et de conserver leur anonymat, sur le mode apocalyptique). La raison de la destruction de la Babylone de Malychkine est au cœur même de son récit. « La nuit du monde tombait. Dans l'obscurité sinistre des places publiques, trois hommes étaient pendus aux lampadaires, la tête humblement baissée, les orbites noires et vides scrutant leur poitrine. » Le Calvaire justifie l'Apocalypse. Au spectacle de la Crucifixion succèdent les terrifiants chariots qui roulent dans tous les sens, la pluie de balles qui lamine la nuée de cavaliers et les hymnes solennels du pouvoir réduits à l'état de masse sanglante. Mais, en décrivant un passé récent qui hante encore son présent et se distingue en

cela de la déflagration soudaine de la parousie chrétienne, le récit bolchevique ne peut pas se conclure sur la vision d'innombrables armées d'ennemis anonymes et sans visage jetés tous vifs dans un lac de feu. Même Malychkine, qui essaie d'éviter tout « contact familier », ne peut s'empêcher de regarder les choses de plus près. L'épilogue de son roman repasse de l'Apocalypse à la Passion du Christ et les derniers défenseurs de Babylone sont abattus par un peloton d'exécution de l'Armée rouge. « Pâles, les yeux pareils à la flamme d'un cierge, ils furent alignés à la hâte et sans un mot contre le mur de pierre. Au-delà du silence de l'allée déserte, le fracas annonciateur de l'aube nouvelle ne cessait de s'amplifier. Soudain, le bruit insolite d'un camion passant devant la grille déchira l'atmosphère sinistre. Avec un cri brusque et étouffé, inconnu des hommes, la mort lui emboîta le pas. » La Crucifixion précède l'Apocalypse, qui est suivie par la Crucifixion, et ainsi de suite[46].

Le principal défi de tous les mythes du salut est d'éviter de tomber dans le piège de l'éternel retour. Le communisme – tout comme le judaïsme, le christianisme, l'islam et leur innombrable descendance – est une comédie dans laquelle le monde de la jeunesse se rebelle contre la tyrannie de la vieillesse corrompue et, après une série d'épreuves et de rendez-vous manqués, expulse ou extermine les incurables, convertit les hésitants et célèbre sa victoire par des épousailles ou par un quelconque dénouement heureux, comme dans les fables. Ce que promet la prophétie, c'est une éternelle lune de miel ; les jeunes amants ne deviendront jamais de vieux tyrans et « de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus ».

Pour les évangélistes soviétiques des années 1920, un moyen d'éviter la circularité ironique était de se concentrer sur le long voyage qui séparait la Passion de l'Apocalypse. La troisième et plus importante version de la Guerre civile tourne autour de l'Exode, du récit de la sortie d'Égypte et de la marche vers la Terre promise, parcours de la souffrance à la rédemption qui voit une bande de mécréants à la nuque raide devenir « un royaume de prêtres et une nation sainte ». La plupart des récits de la Guerre civile entrelacent les trois intrigues ; mais, au lieu de mettre l'accent sur le martyre initial ou le châtiment final, l'intrigue de l'Exode se concentre plutôt sur les difficultés du voyage et la joie du retour au pays.

Dans *Le Quarante et unième*, de Lavreniov, une unité de l'Armée rouge erre dans le désert avant de finir par trouver le salut au bord des eaux de la mer d'Aral (du moins c'est ce qu'elle croit avant l'inondation). Dans le

Tchapaïev de Fourmanov, les « régiments rouges condamnés » s'embarquent pour un « ultime exode » qui les emmène sur les rives de la mer Caspienne. Dans *La Chute de Daïr*, de Malychkine, des « hordes » assoiffées traversent la steppe et les marécages jusqu'au pays « du lait, de la viande et du miel », où « l'été ne finit jamais » et où « les soirées sont comme des champs de seigle doré ». Dans *Les Vents colorés*, d'Ivanov, les partisans émergent des montagnes et des forêts pour fouler l'herbe bleu-vert des champs printaniers. « Baptisez-la avec la charrue ! Le vent d'or pâle fouette la terre – que vos semailles la fassent saigner ! C'est ta naissance que nous célébrons, Terre, ta naissance ! » Et dans *La Défaite*, de Fadeïev, les partisans émergent du marécage pour trouver « le vaste ciel et la terre, qui promettaient le pain et le repos ».

> Les bois s'étaient ouverts devant eux d'une façon tout à fait inattendue, avec tout l'espace d'un haut ciel bleu et d'un champ d'un roux éclatant, plein de soleil, déjà moissonné, qui s'étalait des deux côtés, à perte de vue. En face, près d'une oseraie à travers laquelle transparaissait, bleue, une petite rivière pleine, dans toute la beauté des gerbes et des meules grasses, on apercevait le terrain plat que battent les fléaux. […]
> Au-delà de la rivière, soutenant le ciel, entrant par tous leurs contreforts dans des plans aux boucles jaunes, se levaient des crêtes bleues et, à travers leurs pointes, tombait dans la vallée l'écume transparente de nuages blancs et roses, salés à la mer, globuleux et mousseux comme du lait fraîchement trait[47].

Ce n'est pas avant 1935 que Platonov écrira son propre Exode soviétique – *Djann*. Dans les années 1920, il était encore incapable de se libérer des limites de la version profane de l'Exode – l'épopée du chevalier errant. Son Stepan Kopionkine était un Don Quichotte, pas un Moïse.

> Bien qu'il fît chaud à Tchevengour, et que l'esprit de camaraderie y répandît son parfum, Kopionkine, peut-être sous l'effet de la fatigue, se sentait triste et son cœur le poussait à poursuivre sa route. Pour l'instant, il n'avait pas remarqué à Tchevengour de socialisme manifeste et évident – rien de cette beauté touchante, mais ferme et moralisante, en pleine nature, où aurait pu naître une deuxième Rosa Luxemburg ; ou renaître scientifiquement la première, tragiquement morte sur la terre bourgeoise d'Allemagne[48].

Le récit original de l'Exode ne s'attarde pas sur l'échec de la quête du lait et du miel, et les personnages principaux de cette quête sont deux héros plus grands que nature : Moïse et les Israélites. Le Peuple élu marche de l'esclavage (une soumission forcée à une autorité fausse et transitoire) à la liberté (une soumission volontaire à une autorité vraie et absolue) ; Moïse doit rester lui-même alors même qu'il est censé représenter Dieu face au Peuple élu et le Peuple élu face à Dieu. Il appartient à ces deux sphères et ne peut jouer son rôle que s'il occupe une position médiane : suffisamment proche du savoir suprême pour savoir où mener son peuple, et suffisamment proche de son peuple pour être certain d'être suivi. Soit un chemin bien étroit pour un être ne participant pas de la nature divine. Du Moïse de la Bible, on peut dire qu'à la fois il réussit et il échoue : il parle à Dieu, mais il n'est « pas doué pour la parole », « [sa] bouche et [sa] langue sont pesantes » et il a des difficultés à s'adresser à son peuple. Il le conduit aux abords de la Terre promise, mais il ne peut y pénétrer lui-même parce qu'il n'a pas respecté la parole de Dieu, en présence des Israélites, au bord des eaux de Meriba dans le désert de Zin.

Ce dont la version soviétique de l'Exode avait besoin, explique Voronski, c'était l'« esprit vivifiant de la dialectique ». Tous les littérateurs bolcheviks devaient simultanément et conjointement prêcher « l'universalisme et l'internationalisme » et nourrir une « relation intime avec nos usines, nos villages et le mouvement révolutionnaire des époques et des décennies passées ». En attendant, l'énigme mosaïque restait sans solution. Le commandant rouge d'Ivanov, Verchinine, est solide comme « un roc ou une falaise » (et son nom de famille est dérivé du mot « sommet »), mais il reste un paysan russe, relativement étranger à l'universalisme. Les hommes en vestes de cuir de Pilniak sont la « sélection du peuple russe malléable et cagneux » mais, « pour sûr, aucun n'a lu Karl Marx ». Le commandant rouge de Fadeïev, Levinson, a lu Karl Marx, mais il n'appartient pas au peuple russe, et Voronski estime que les bolcheviks ne doivent pas passer pour des « conquérants étrangers ». Même chose pour le « commandant » de Malychkine, dont le « profil de pierre » le rend « étranger à l'obscurité paisible de la cabane paysanne », et pour le camarade Arsen de Leonid Leonov, caractérisé par le « bleu acier » de ses yeux, de ses mots, de ses veines et de ses cicatrices. Autant d'« étrangers qui vivent à part », souligne Voronski. Même les communistes de Libedinski, dirigés par le camarade Robeïko (un individu

à taille humaine, à la langue et à la bouche pesantes, et qui dit « exode » au lieu de « fuite »), sont d'après lui « une caste héroïque autarcique qui n'a presque aucun lien avec le monde qui l'environne[49] ».

Une solution consisterait à diviser Moïse en deux : un commissaire qui parle à l'Histoire et un héros populaire qui mène la marche à travers le désert (et devient ainsi un croisé). Dans *Les Vents colorés*, d'Ivanov, Kalistrat, le farouche paysan chercheur de vérité, est associé à un bolchevik impitoyable, Nikitine, qui explique leur division du travail comme suit :

> « Certains ont besoin de pain, et d'autres ont besoin de sang. Je m'occupe du sang.
> — Et moi ? De quoi est-ce que je m'occupe ?
> — Tu es chargé du pain.
> — Non, pas question !
> — Si, c'est là ta mission[50]. »

Et, bien entendu, il accomplit sa mission : baptiser la prairie avec sa charrue.

Dans *Tchapaïev*, le commissaire prolétarien Klytchkov initie le guerrier paysan Tchapaïev aux arcanes de la prophétie communiste. Il le façonne « comme de la cire » jusqu'à ce que Tchapaïev soit prêt à embrasser l'« esprit vivifiant de la dialectique ». Le sacrifice de Tchapaïev par noyade signifie que Klytchkov a appris à façonner le peuple et que le peuple a appris à obéir à Klytchkov[51].

Le danger est de dévier du bon chemin dans un sens ou un autre et, naturellement, ces deux déviations sont symbolisées par Platonov et Babel. Les communistes de Platonov sont impossibles à distinguer des autres idiots du village (son œuvre relève du folklore plus que du mythe, quelles que fussent ses intentions initiales). Le narrateur de Babel, avec ses lunettes perchées sur le nez et l'automne tapi dans son âme, n'arrivera jamais à maîtriser le « plus simple des savoirs » et souffre en silence tout à la fois d'une affection sans retour et d'une révulsion secrète pour ses auditeurs cosaques[52].

Platonov, Babel et leurs personnages s'efforcent sans succès de « ramener le ciel sur la Terre » – d'où leur souffrance. Entre les mains d'un incroyant, l'Exode peut se transformer en périple éternel à travers l'enfer. La nouvelle de Lev Lunts « Dans le désert » (1921) n'a ni début ni

fin. « C'était effrayant et abrutissant. Il n'y avait rien à faire – seulement marcher, et marcher encore. Pour échapper à l'ennui brûlant, à la faim et à la monotonie du désert, et pour donner quelque chose à faire à leurs mains velues et leurs doigts malhabiles, ils se volaient entre eux, dérobant ustensiles, peaux, bétail et femmes, et puis ils tuaient les voleurs, après quoi d'autres vengeaient ces meurtres et tuaient les assassins. Il n'y avait pas d'eau, mais beaucoup de sang. Et devant eux, la terre où coulaient le lait et le miel[53]. »

*
* *

L'enfer, au fond, c'est l'Exode sans la Terre promise. L'enfer justifié par un éventuel retour au pays natal, c'est le moment du « trempage de l'acier », à savoir le vrai sens de l'Exode. La représentation la plus canonique de la Guerre civile dans la littérature bolchevique est aussi la version soviétique la plus complète du mythe de l'Exode.

Le Torrent de fer, d'Alexandre Serafimovitch, publié en 1924, fut aussitôt salué comme un chef-d'œuvre de la nouvelle littérature soviétique. Sa lecture est restée obligatoire à l'école jusqu'à la chute de l'Union soviétique. Ce roman narre l'histoire de la traversée du Caucase par environ 60 000 soldats de l'Armée rouge et réfugiés civils entre août et octobre 1918. Serafimovitch, âgé de soixante et un ans au moment de sa publication, était un vétéran parmi les auteurs radicaux et le patriarche officiel de la littérature « prolétarienne ». Il était né dans la famille d'un officier cosaque du Don et avait grandi dans la colonie d'Oust-Medveditskaïa, sur le cours supérieur du fleuve (également patrie de Filipp Mironov, qui était de neuf ans plus jeune et d'origine sociale bien plus modeste). Happé par la vie des « cercles » étudiants de l'Université de Saint-Pétersbourg dans les années 1880, il avait commencé à écrire une fois envoyé en exil (au bord de la mer Blanche, comme Voronski et Arossev) avant de travailler comme journaliste, éditeur et auteur de fiction dans la région du Don, puis à Moscou (à la rédaction du *Courrier de Moscou* de Leonid Andreïev). Pendant l'insurrection bolchevique à Moscou, il était éditeur de la section littéraire des *Izvestia*, organe du Soviet de cette ville. Au début de l'été 1919, il se rendit sur le front méridional en tant que correspondant de la *Pravda* et écrivit un article contre la décosaquisation. « Les victoires ont rendu [l'Armée rouge] aveugle à la population locale, à ses espoirs pour l'avenir, à ses besoins, à

ses préjugés, à ses aspirations à une vie nouvelle, à son immense désir de savoir ce qu'apportent avec elles les colonnes rouges, et à ses traditions culturelles et économiques spécifiques. » L'un des deux fils de Serafimovitch était commissaire du Corps expéditionnaire spécial pour la répression du soulèvement du Don supérieur (avec Valentin Trifonov) et périt sur le front en 1920, à l'âge de vingt ans[54].

Le Torrent de fer débute sur une scène de confusion totale.

> De toute part monte une rumeur aux mille voix, tohu-bohu, aboiements, hennissements, cliquetis de fer, cris pleurards d'enfants, engueulades sonores, appels entre commères, chansons rauques, déchirantes, aux accents saouls de l'accordéon. On dirait un formidable, prodigieux essaim d'abeilles qui aurait perdu sa reine et qui bourdonne sur tous les tons son affolement, – brouhaha discordant et maladif.

La seule force qui puisse donner forme à ce chaos est le commandant de l'armée, qui fait son apparition en tant que porteur anonyme et impassible de la volonté révolutionnaire.

> Au pied du moulin se tient un homme petit, lourdement ramassé sur lui-même, comme de plomb, qui serre ses mâchoires carrées. Sous des sourcils aux courbes basses, luisent, pareils à des alênes, de petits yeux gris qui voient tout et ne laissent rien passer. L'ombre qu'il projette sur le sol est courte, et elle a une tête que l'entourage piétine et déchiquète[55].

Son nom est Kojoukh, et il n'est pas doué pour la parole. « Camarades ! Je veux dire… nos camarades sont morts… Oui… nous devons leur rendre les honneurs… Ils sont morts pour nous… Oui, je veux dire… et pourquoi qu'ils sont morts ?… Camarades, je veux dire encore, la Russie soviétique n'est pas morte, elle sera debout jusqu'à la fin des siècles. » Pour que la prophétie se réalise, le peuple devra traverser le désert.

> La dernière gare avant les montagnes, c'est une véritable tour de Babel. […] Une demi-heure plus tard, la colonne de Kojoukh se mettait en marche et nul n'osa la retenir. Et dès qu'elle fut en chemin, des dizaines de milliers de soldats, de réfugiés, de chariots,

> d’animaux s’élancèrent en panique à sa suite, se pressant, encombrant la chaussée, s’efforçant de se dépasser l’un l’autre ; ceux qui gênaient étaient repoussés dans le fossé de la route.
> Et, à l’infini, le serpent de cette multitude rampa vers la montagne[56].

Le premier miracle auquel ils sont confrontés une fois atteint le sommet, c’est l’apparition de la mer, qui « se levait, muraille énorme et épaisse, dont l’immensité d’un bleu-noir mit de l’azur dans tous les yeux ».

> « Oh ! zyeute-moi ça, la mer !
> — Et quoi qu’y a, là-bas, qu’ça fait un mur ?
> — C’est-y qu’y faudra grimper d’sus ?
> — Mais comment ? Quand on s’trouve su’l’bord, c’est pourtant bien tout à plat jusqu’à l’aut’bout ?
> — Eh ben, tu t’rappelles pas comment qu’c’est qu’Moïse, il a fait sortir les Juifs d’l’esclavage d’Égypte ? Et la mer avait fait un mur, tout d’même que pour nous, ils ont passé à pied sec[57]… »

Ils continuent à pied sec et poursuivent leur route, sans jamais s’arrêter – « les visages sont jaunes comme du cuir fraîchement tanné. Les hommes sont poudreux, loqueteux. Ils ont les yeux cernés de noir ». Les armées ennemies et des « myriades de mouches » aux aguets ne cessent de les assaillir, mais la colonne trace son chemin « en direction des crêtes, pour redescendre ensuite vers les steppes riches en nourriture et en fourrage abondants où les attendent leurs camarades[58] ».

Les deux autres intrigues de la Guerre civile – la Crucifixion et l’Apocalypse – jouent leur rôle habituel. Lorsque la chaleur, la poussière, les mouches, le bruit et la fatigue deviennent insupportables, Kojoukh ordonne un détour, pour que la caravane puisse contempler les victimes du sacrifice héroïque accompli au nom du peuple et comprendre les motifs du massacre qu’elle s’apprête à commettre.

> Un silence sépulcral se fit tout à coup, où l’on n’entendait plus que le roulement sourd des pas ; et les têtes se tournèrent toutes sur le même côté, les yeux se braquèrent tous sur le même endroit, sur la ligne que formaient les poteaux télégraphiques, allant s’amenuisant jusqu’à se dessiner en minces crayons avant de se perdre dans l’ardeur vibrante du jour. À chacun des quatre premiers poteaux, un homme était pendu, nu, recouvert d’un fourmillement noir de mouches qui

> tournoyaient en nuées épaisses. Ils avaient la tête baissée, comme s'ils cherchaient à retenir sous leurs jeunes mentons les nœuds coulants ; leurs rictus découvraient les dents ; à la place des yeux dévorés par les oiseaux béaient des trous noirs. D'un ventre lacéré à coups de pied s'échappaient les intestins verts, visqueux. Le tout brûlé de soleil. La peau, marbrée de taches noires laissées par les baguettes de fusils, avait éclaté par endroits.
> À l'approche des hommes, les corbeaux s'envolèrent, se perchèrent au sommet des poteaux et regardèrent, la tête penchée, la foule en bas.
> Les quatre premiers poteaux… et au cinquième était pendue une jeune fille nue, toute noire, les seins coupés.
> — Régiment, Halte !…[59].

La violence subie par les pauvres et les affamés – hier en Égypte, aujourd'hui dans le désert, partout et n'importe où depuis le commencement des temps – est vengée au centuple. Édomites, Moabites, Bachanites et Amorites sont broyés dans le sable, leurs forteresses sont rasées et tous sont massacrés jusqu'au dernier homme. « Les soldats géorgiens, dans l'eau jusqu'au cou, tendaient les bras vers les bateaux en fuite, hurlaient, maudissaient, suppliaient au nom de leurs enfants tandis que les sabres s'abattaient sur leurs cous, leurs têtes, leurs épaules, et que des cercles de sang s'élargissaient sur l'eau. » Les cosaques, eux, n'ont pas demandé grâce. « Lorsque le soleil se leva sur les collines et la steppe infinie, on vit tous les cosaques avec leurs longues moustaches noires : pas un seul blessé, pas un prisonnier, ils étaient tous morts[60]. »

Avant de pénétrer dans l'une des villes qu'ils traversent, Kojoukh donne des ordres à deux de ses commandants. Au premier il dit : « Annihilez-les tous ! » ; au second : « Exterminez-les tous ! ». Et ils s'exécutent.

> Les rues, les places, le quai, le môle, les cours, la chaussée sont encombrés de cadavres. Des amas de corps sont là, immobiles, gisant en différentes attitudes. Les uns ont la tête effroyablement de travers ; d'autres n'ont plus qu'un cou sans tête. Sur le pavé, des cervelles tremblent comme de la gelée. Du sang caillé, comme dans les abattoirs, fait de sombres traînées le long des maisons, des clôtures, et s'infiltre sous les portes cochères[61].

L’essentiel de la violence décrite par Serafimovitch est narré sur le mode biblique du génocide indiscriminé, mais l’auteur a suffisamment de foi et de cohérence mythopoïétique pour y regarder de plus près sans céder à la culpabilité. Les scènes de sacrifice individuel qu’il prend le temps de décrire ne sont pas une métonymie de l’Apocalypse, comme c’est le cas chez Platonov et Babel : elles l’expliquent et l’illustrent avec le même zèle appliqué que Kopionkine mettait à tuer ses victimes.

> De la maison du pope on faisait sortir des gens aux visages couleur de cendre et qui portaient des épaulettes d’or. C’était une partie de l’état-major cosaque. Ici même, devant l’écurie, on leur tranchait la tête, et le fumier s’imbibait de sang.
> Le vacarme, les cris, les coups de feu, les jurons, les gémissements couvraient le grondement de la rivière.
> On trouva la maison de l’ataman. On perquisitionna de la cave au grenier. Pas d’ataman. Il avait fui.
> Alors on se mit à crier :
> — Si tu ne sors pas, on tue tes gosses !
> Et comme il ne sortait pas, les sabres s’abattirent sur les enfants. Sa femme se traînait à genoux, les nattes défaites, s’agrippant aux jambes des soldats. L’un d’eux lui dit d’un ton de reproche :
> — T’as fini d’crier comme une écorchée ? Moi, j’avais une fillette, tout juste comme la tienne, de trois ans. On m’l’a enterrée vivante sous des pierres, là-haut, dans la montagne… J’ai pas crié, moi.
> Et il sabra la fillette, puis fendit le crâne de la mère qui riait aux éclats[62].

Si *Le Torrent de fer* est devenu le livre canonique de la Guerre civile, c’est parce qu’il était l’incarnation la plus complète de la métaphore du Déluge, la version soviétique la plus élaborée de l’Exode et la solution la plus convaincante de l’énigme mosaïque. Il exprimait au mieux la « dialectique vivifiante » du transcendantal et du local, du conscient et du spontané, de la prédestination et du libre arbitre. Tandis que la masse humaine se transforme en torrent de fer, son chef acquiert pour sa part une certaine humanité. C’est aux abords de la Terre promise que la foule et son leader fusionnent enfin.

> — Notre pè-ère à nous tous ! Tu sais où nous mener… Nous aussi, on te suivra jusqu’à la mort !

Des milliers de bras se tendaient vers lui, des mains le saisirent, le soulevèrent, au-dessus des épaules, au-dessus des têtes, et le portèrent. Et la steppe trembla sur des dizaines de verstes, secouée par d'innombrables voix humaines.

— Hourra ! hourra !… a-a-a-a.. pour le *batko* Kojoukh !…

Kojoukh fut porté au milieu des rangs bien alignés, au milieu de l'artillerie ; il fut porté au milieu des chevaux d'escadrons, et les cavaliers se retournaient sur leurs selles pour le voir, et, transfigurés d'enthousiasme, ouvrant de grandes bouches noires, criaient sans arrêt.

On le porta au milieu des réfugiés, entre les chariots, et les mères tendaient vers lui leurs enfants.

On le déposa avec précaution sur son chariot. Kojoukh ouvrit la bouche pour parler, et tous s'étonnèrent comme s'ils le voyaient pour la première fois : « Mais il a les yeux bleus !… »

Non, ils ne crièrent pas, parce que ces gens ne savaient mettre des mots sur leurs sentiments ; mais il avait effectivement les yeux d'un bleu clair, des yeux plein de tendresse et éclairés d'un bon sourire d'enfant […].

Jusqu'au bleu profond du soir, les orateurs se succédèrent et, à mesure qu'ils racontaient, grandissait en tous un sentiment de bonheur immense, sentiment d'être unis par un lien invincible à cette immensité, à la fois connue et mal connue de tous, la Russie des Soviets[63].

*

* *

Vers le milieu des années 1920, au nombre des fondements sacrés de l'État soviétique, le régime inclut la « révolution d'Octobre », centrée sur la prise du palais d'Hiver, et – de façon plus marquée encore – la Guerre civile, à savoir à la fois le conflit armé entre Rouges et Blancs et le « communisme de guerre » – guerre contre la propriété, le marché, l'argent et la division du travail. Le communisme de guerre était la part la plus obscure du « passé glorieux » : tout en étant le cœur même du bolchevisme (la transformation d'une société en secte), il fut finalement jugé inapplicable et abandonné en 1921, avant d'obtenir son nom posthume, qui suggérait son caractère contingent et peut-être regrettable. Le texte soviétique définitif sur la signification du communisme de guerre fut

rédigé par l'un de ses promoteurs, l'économiste Lev Kritsman. Publié en 1924, il s'intitulait : *La Période héroïque de la Grande Révolution russe (un essai analytique sur le soi-disant « communisme de guerre »)*.

Fils d'un dentiste militant de la Narodnaïa Volia (« La Volonté du peuple »), Kritsman avait étudié à l'Institut commercial Chaïm Gokhman d'Odessa et rejoint un cercle de lecture à l'âge de quatorze ans avant d'entrer à l'Université Russie Nouvelle d'Odessa et d'en être expulsé pour activités révolutionnaires. Ayant obtenu un diplôme de chimiste de l'Université de Zurich, il rentra en Russie dans un train blindé après la révolution d'Octobre, élabora (à l'âge de vingt-sept ans) le plan de nationalisation de l'industrie sucrière, contribua à la rédaction du décret sur la nationalisation de l'ensemble de la grande industrie et, en 1924, fut nommé membre de l'Académie communiste tout en étant reconnu comme expert bolchevik de premier plan en matière d'économie rurale et de « question paysanne »[64].

Pour Kritsman, la « Grande Révolution russe » (formule modelée sur l'appellation bolchevique officielle de la Révolution française) avait « transformé l'impensable en *réalité* ». Elle avait prouvé la « vérité du marxisme qui, plusieurs décennies auparavant, avait prédit l'inévitabilité de tout ce qui s'est passé en Russie après 1917 : l'effondrement du capitalisme, la révolution prolétarienne, la destruction de l'État capitaliste, l'expropriation des biens des capitalistes et le début de l'ère de la dictature du prolétariat ». La dimension socio-économique de la Révolution, à savoir le « soi-disant communisme de guerre », était l'« organisation prolétarienne de la production et de la reproduction pendant la phase décisive de la révolution prolétarienne ; par conséquent, d'une façon générale, il ne s'agissait pas de quelque chose qui eût été imposé à la Révolution de l'extérieur ». Il s'agissait en réalité de

> [l]a première et grandiose tentative expérimentale de construction d'une économie prolétarienne autarcique – une tentative de franchir les *premières étapes de la transition vers le socialisme*. Dans son essence, il ne s'agissait pas d'une erreur attribuable à tel ou tel individu ou à une classe spécifique ; il s'agissait d'*une anticipation du futur* – sous une forme certes impure et non dénuée de certaines perversions –, d'une irruption du futur dans le présent (désormais déjà passé)[65].

Cette phase « héroïque » de la Révolution reposait, selon Kritsman, sur cinq principes fondamentaux, tous sacrés, toujours pertinents, et indispensables à la transition au socialisme. Le premier était le « principe économique », qui signifiait que les contributions de la force de travail n'étaient pas faussées par des considérations « commerciales, juridiques et autres sans rapport avec la production ». L'émancipation du travail avait enfin résolu la contradiction bourgeoise « entre un système politique abstrait et donc hypocrite, dans lequel les citoyens sont considérés comme des atomes idéaux et interchangeables, et un système économique dans lequel les individus réels coexistent avec d'autres individus dans la vie réelle (et surtout, dans lequel ils sont soumis à des rapports de domination et de sujétion de classe) ». L'État du prolétariat révolutionnaire se caractérisait par sa transparence et sa cohérence sans précédent. C'était un État sans « politique », au sens babylonien du terme.

Le deuxième principe était le « principe de classe », à savoir « un esprit impitoyable d'exclusivisme de classe ». Les membres des anciennes classes dominantes « n'étaient pas simplement privés de leur statut privilégié, ils étaient expulsés de la société soviétique et contraints de se réfugier dans des coins sombres, tels des déchets tout juste tolérés. Un bourgeois était un exclu méprisable, un paria dépouillé non seulement de sa propriété, mais de son honneur ». La possibilité d'ascension sociale ne dépendait plus des titres et de l'argent, mais reposait sur la preuve d'« une origine ouvrière ou paysanne irréfutable ».

> La stigmatisation de l'appartenance à la classe des exploiteurs garantissait une place dans un camp de concentration, une prison ou, au mieux, dans un taudis abandonné par des prolétaires ayant déménagé dans des logements plus confortables.
> Cet exclusivisme de classe impitoyable, cette extermination sociale de la classe exploitante, était une formidable source d'inspiration morale, il alimentait l'*enthousiasme passionné* du prolétariat et de toutes les classes exploitées. C'était un puissant appel aux victimes de la domination, une affirmation de leur supériorité intime sur le monde répugnant des exploiteurs.

Le troisième « principe organisateur de l'époque » était le « principe du travail », à savoir l'adoption intransigeante de la devise de saint Paul : « Qui ne travaille pas ne mange pas. » Dans la formulation marxiste de Kritsman, « le chemin vers le royaume de la liberté passe par le travail

nécessaire ». Concrètement, cela signifiait : travail forcé pour les anciens exploiteurs et stakhanovisme pour les anciens exploités. Contrairement à la conception petite-bourgeoise de la production (enracinée dans le travail artisanal non spécialisé), « le travail productif moderne n'est pas l'expression du libre potentiel créatif de l'homme ; il n'est pas agréable en tant que tel. De ce point de vue, la révolution prolétarienne n'apporte aucun changement fondamental. Bien au contraire, parce qu'elle présuppose un développement continu de la production à grande échelle, elle entraîne une intensification du caractère contraignant du travail productif ». La différence, c'est que, sous la dictature du prolétariat, le dur labeur finirait par engendrer le loisir, et que, sous le socialisme, le loisir deviendrait une expression de la libre créativité humaine. « La révolution prolétarienne ramène le travail contraint à son objectif initial, à savoir *conquérir le loisir* en rétablissant le lien, détruit par le capitalisme, entre travail productif et loisir, créant ainsi une puissante incitation à l'intensification du travail. » Pour conclure (dans le style des Écritures fondatrices), « l'émancipation du travail contraint des éléments de libre créativité signifie l'émancipation de la libre créativité des chaînes du travail contraint ».

Le quatrième principe était le collectivisme, qui se manifestait avec le plus de force dans la nationalisation de l'industrie, mais aussi dans la gestion collective (collégialité), le troc, l'éducation et le logement, entre bien d'autres domaines. « Rien n'était sans doute plus typique de cette époque que le désir d'éradiquer l'individualisme et d'implanter le collectivisme. »

Le cinquième et dernier principe était la « rationalisation », à savoir le rejet de la tradition. « Dans les époques révolutionnaires, le fait de l'existence d'une institution sociale donnée n'est pas un argument en faveur de sa perpétuation. […] La devise des époques organiques, "si cela existe, c'est que c'est nécessaire", est remplacée par un mot d'ordre très différent : "Si c'est nécessaire, cela existe ; si ce n'est pas nécessaire, ce sera détruit." » Dans les révolutions bourgeoises, ce principe avait été appliqué « à la religion, à la morale, au droit, à la vie familiale et à l'ordre politique », mais pas à l'économie. Pendant la révolution prolétarienne, c'est toute la société qui devait être réformée, et la réforme la plus importante était « la destruction des relations fétichistes et l'instauration de relations directes, ouvertes et immédiates entre les diverses parties de

l'économie soviétique ». Ce qui signifiait, en premier lieu, « la destruction du marché, la destruction de la marchandise, de l'argent et des relations de crédit[66] ».

L'essentiel du livre de Kritsman portait sur la destruction du marché en tant que caractéristique centrale de la révolution prolétarienne (« un principe qui embrassait toutes les sphères de la vie sociale » et qui aboutissait à diverses tentatives d'abolir le droit et la religion, entre autres choses). La résistance prévisible des ennemis de la Révolution déboucha inévitablement sur la Guerre civile, et la Guerre civile entraîna inévitablement l'« *étranglement du marché par la force* », la « suppression des rapports argent-marchandise », l'« interdiction totale du commerce » et l'« expropriation des propriétaires ». Tel « un déluge irrésistible et dévastateur », ce processus ne manqua pas de transgresser la rationalité économique, car seul un déluge dévastateur pouvait priver le capital contre-révolutionnaire de l'« oxygène du marché dont il avait besoin pour survivre ». « Cette transgression de la rationalité économique immédiate fut à la fois la cause de la victoire de la Révolution et la racine des perversions qui marquèrent l'autarcie de l'ordre économique prolétarien. » Une telle dialectique était le résultat du pacte entre deux géants mythiques : le prolétariat et la paysannerie. Le prolétariat acceptait de laisser la paysannerie conserver ses lopins en échange du soutien militaire de la « grande majorité de la population » ; la paysannerie acceptait de laisser le prolétariat « étrangler le marché » en échange du leadership prolétarien dans la guerre contre l'ordre féodal. Une fois acquise la victoire sur l'ordre féodal, la paysannerie retira son soutien à l'étranglement du marché. « C'est ainsi que la victoire militaire et, surtout, *politique* du prolétariat entraîna inévitablement, dans ces conditions, sa *retraite économique*[67]. »

Dans ces conditions, c'est la paysannerie qui semblait incarner la « rationalité économique », mais Kritsman ne poursuivait pas la logique de son argumentation dans cette direction. « Ce qui était une retraite pour la révolution prolétarienne était aussi l'*achèvement* de la révolution paysanne antiféodale. » La NEP devait durer aussi longtemps que nécessaire pour que ce processus parvienne à son terme. L'année 1924 marqua clairement le début d'une nouvelle offensive – « prudente et méthodique ». Ladite offensive avait pour but de se préparer à la « bataille mondiale et historique entre le prolétariat et le capital[68] ».

*

* *

Les bolcheviks avaient gagné la guerre. Ils avaient conquis l'appareil d'État. Ils avaient instauré des hiérarchies administratives stables. Ils s'étaient octroyé une série de privilèges exclusifs. Ils avaient élaboré un canon de mythes fondateurs et effectué un mouvement de retraite provisoire en attendant la prochaine bataille historico-mondiale entre le capital et le prolétariat. Ils durent bientôt affronter le moment le plus difficile dans la vie de toute secte : la mort du leader-fondateur.

En mars 1923, après que Lénine eut subi son second accident vasculaire cérébral et perdu la parole, Karl Radek écrivit que le plus grand désir du prolétariat mondial était « que ce Moïse, qui avait conduit les esclaves hors du pays de leur captivité, puisse entrer dans la Terre promise avec nous ».

Lénine mourut le 21 janvier 1924. Le lendemain, le Comité central du Parti publia une déclaration officielle (« Au Parti, à tous les Travailleurs ») qui résumait les principales caractéristiques de la nouvelle iconographie du leader bolchevik[69].

En premier lieu, il était l'« homme qui a fondé notre Parti d'airain, n'a cessé de le construire à travers les ans, l'a dirigé sous les coups du tsarisme, et dont l'enseignement a trempé notre volonté dans la lutte acharnée contre les traîtres à la classe ouvrière – contre les tièdes, les indécis et les déserteurs ». Il était l'homme « sous la direction duquel notre Parti, enveloppé dans un nuage de poudre à canon, a planté la bannière d'Octobre dans tout le pays ». Comme Boukharine l'écrivait le même jour, « tel un géant, il marchait au-devant de ce déluge d'humanité, orientait le mouvement d'innombrables cohortes humaines, bâtissait une armée du travail disciplinée, l'envoyait au combat, détruisait l'ennemi, domptait les éléments, et le projecteur de son puissant esprit éclairait tout à la fois les grandes avenues rectilignes et les ruelles sombres dans lesquelles les détachements ouvriers progressaient sous les drapeaux rouges de la révolte[70] ».

Si Lénine était à la fois leader et fondateur, c'est parce qu'il était aussi prophète. Toujours d'après la déclaration officielle du Comité central, « comme nul autre, Lénine avait le don de percevoir aussi bien les grandes choses que les réalités les plus infimes : il était capable d'anticiper d'énormes changements historiques et, simultanément, de remarquer et d'utiliser les moindres petits détails. […] Il n'acceptait pas les formules

figées ; son regard sage et pénétrant n'avait pas d'œillères ». Comme l'expliquait Boukharine, il était capable d'« entendre le bruit souterrain de l'herbe qui pousse, la rumeur des ruisseaux invisibles, les pensées et les idées qui traversent l'esprit des innombrables travailleurs de la terre ». Et, comme Koltsov l'écrivait près d'un an avant sa mort : « C'est un homme du futur, un pionnier qui nous vient de là-bas – du monde du communisme accompli. […] Foulant aux pieds les ruines du passé et bâtissant l'avenir de ses propres mains, il est parvenu bien plus haut, dans le royaume allègre du monde à venir[71]. »

Comme tous les vrais prophètes, Lénine était aussi proche de la terre que des sphères célestes, aussi proche de son peuple que de l'avenir lumineux. Il était à la fois un maître et un ami, un camarade et « un dictateur dans le meilleur sens du terme » (selon la formule de Boukharine). D'après Ossinski :

> D'un côté, il a tellement l'air d'un homme « normal » et « ordinaire » qu'on ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas se réunir avec Lloyd George et débattre pacifiquement avec lui des affaires européennes. Mais, de l'autre, sa seule présence est capable de faire voler en éclats tout à la fois Lloyd George et la conférence de Gênes tout entière ! Car il est certes Oulianov, mais il est aussi Lénine.

Ou encore, comme le décrit Koltsov :

> Il y avait Oulianov, qui prenait soin des membres de son entourage, nourricier comme un père, tendre comme un frère, simple et allègre comme un ami. […] Et puis il y avait Lénine, fauteur de troubles sans précédent pour la planète Terre et leader de la lutte la plus terrible, la plus dévastatrice et la plus sanglante contre l'oppression, l'ignorance, l'arriération et la superstition. Deux visages – un seul homme ; non pas une dualité, mais une synthèse[72].

La synthèse léniniste transcendait l'unité du Fils de Dieu et du Fils de l'Homme. Dans ses deux incarnations, Lénine était l'égal de ses disciples, et ses disciples – dans leurs « innombrables cohortes » – étaient les égaux de Lénine. D'une part, selon la nécrologie du Comité central, « tout ce que le prolétariat possède de vraiment grand et héroïque […] s'incarne admirablement en Lénine, dont le nom est devenu le symbole du monde

nouveau du nord au sud et de l'orient à l'occident ». De l'autre, « chaque membre de notre Parti est un fragment de Lénine. Toute notre famille communiste est une incarnation collective de Lénine ».

Ce qui voulait dire que Lénine, par définition, était immortel :

> Lénine vit dans l'âme de tous les membres de notre Parti. […]
> Lénine vit dans le cœur de tous les ouvriers honnêtes.
> Lénine vit dans le cœur de tous les paysans pauvres.
> Lénine vit parmi les millions d'esclaves coloniaux.
> Lénine vit dans la haine que nos ennemis nourrissent pour le léninisme,
> le communisme et le bolchevisme[73].

Mais l'immortalité de Lénine avait aussi une autre signification. Il était immortel parce qu'il avait souffert et qu'il était mort pour l'humanité afin de ressusciter avec l'avènement du communisme. « Le camarade Lénine a sacrifié sa vie entière à la classe ouvrière, depuis les débuts de sa vie consciente jusqu'à son dernier souffle de martyr. » Ou encore, comme l'affirmait l'éloge rédigé par Arossev, « il a accepté cet énorme et terrible fardeau : penser pour 150 millions de personnes », il a soulevé la Russie tout entière et, « après l'avoir soulevée, il a perdu sa force et défailli »[74].

L'annonce de la mort de Lénine coïncidait avec le dix-neuvième anniversaire du Dimanche sanglant, à savoir le massacre d'une manifestation pacifique par les troupes impériales en janvier 1905. Pour Koltsov,

> Lénine, le chef de tous les travailleurs du monde, s'est sacrifié en leur nom dix-neuf ans après que ces premières victimes furent tombées sur la place du Palais à Pétersbourg. […] La date du 21 janvier, imprimée en lettres noires pour marquer la mort de Lénine, nous dit simplement et fermement : « N'ayez pas peur de la date sanglante de demain, le 22. Cette journée où la neige s'est couverte de sang à Pétersbourg est une journée d'éveil. Et cet éveil, le reste du monde le connaîtra à son tour – même si lui aussi dans le sang. »

Lénine était le printemps « d'énergie et de foi » que Sverdlov avait prophétisé vingt ans auparavant – le Grand Jour « bruyant et tumultueux, balayant tout ce qui est frêle, faible et vétuste ». Pour Koltsov, Lénine, c'était le « réveil allègre et tumultueux d'un long sommeil plein de

cauchemars sanglants, une nouvelle énergie dans la lutte et le travail ». Le commissaire aux Œufs de Pâques du *Quarante et unième* de Lavreniov (publié en 1924) était un Lénine en miniature – tout comme les autres commissaires, les membres du Parti, les ouvriers honnêtes, les paysans pauvres et les esclaves coloniaux. Lénine était le grand commissaire aux Œufs de Pâques et le sauveur par excellence. Sa nature sacrée (son immortalité) était liée à sa « cause » et à ses disciples – mais elle s'incarnait aussi dans les icônes, les rituels et les mythes qui préservaient son souvenir. Oulianov était tout aussi immortel que Lénine – et leur corps l'était apparemment au même titre[75].

« Être cher, grandiose, inoubliable ! » écrivait Boukharine en s'adressant à « notre chef à tous, notre maître plein de sagesse, notre cher et précieux camarade ». L'essentiel de ce qui faisait Lénine continuerait à vivre grâce à « son enfant et héritier bien-aimé – notre Parti », mais le caractère immédiat de l'affection charnelle qu'il inspirait risquait de disparaître à jamais.

> Jamais plus nous ne contemplerons ce front immense, cette tête merveilleuse qui rayonnait d'énergie révolutionnaire, ces yeux vibrants, perçants, impressionnants, ces mains fermes et impérieuses, cette figure solide et vigoureuse qui veillait à la frontière de deux époques de l'histoire de l'humanité.

En passant de l'apparence physique à la figure métaphorique dans la même phrase, Boukharine suggère une solution. Les images et les objets personnels des défunts contribuent à préserver le caractère immédiat de l'affection charnelle aussi longtemps que durent les souvenirs vivants ; les icônes et les reliques des fondateurs et des héros sacrés peuvent la préserver aussi longtemps que l'univers sacré qu'ils ont fondé demeure sacré. La plupart des objets sacrés associés à tel ou tel héros – temples, icônes, textes, nourritures, prêtres – acquièrent leur sacralité indirectement, par transfert symbolique ; certains sont des objets personnels censés avoir appartenu au héros (et plus ils sont liés à son corps – tuniques, manteaux, chaînes –, mieux c'est) ; d'autres sont littéralement des corps ou des restes corporels (les momies des saints chrétiens et bouddhistes, la dent du Bouddha, les poils du prophète Mahomet, la tête d'Orphée, le pouce de sainte Catherine). Il était incontestable que les restes de Lénine étaient sacrés et devaient être vénérés sous une forme ou une autre ; la question

était de savoir comment. La réponse fut apportée par la Commission funéraire du gouvernement qui, fin mars, fut rebaptisée Commission pour l'Immortalisation de la Mémoire de V. I. Oulianov (Lénine)[76].

Le lendemain de la mort de Lénine, une délégation officielle prit le train pour rejoindre la résidence campagnarde de Gorki, près de Moscou, où Lénine avait passé la fin de sa vie. Elle était accompagnée par Mikhaïl Koltsov, en sa qualité de correspondant de la *Pravda*.

> Au milieu de la nuit, dans la brume glaciale, les anciens de la grande tribu bolchevique se dirigèrent vers le lieu où ils devaient recueillir la dépouille inerte de leur leader défunt : la recueillir, la ramener [à Moscou] et la montrer à des millions d'orphelins.

Depuis la gare, les délégués furent transportés au manoir de Gorki par un convoi de traîneaux tirés par des chevaux. C'est en septembre 1918, peu de temps après la tentative d'assassinat de Lénine, que Sverdlov et Malkov avaient choisi d'en faire sa résidence de campagne. Son dernier propriétaire avant la Révolution était Zinaïda Morozova, veuve du riche industriel Savva Morozov, qui avait financé le Parti bolchevik jusqu'à sa mort en 1905.

> Cette antique demeure aux murs blancs et aux colonnes élancées se détache sur un fond majestueux de forêt argentée et de neige bleuâtre. La porte vitrée s'ouvre sans effort pour nous laisser passer. Ce petit palais forestier, dernier lieu de repos du chef, où une vie inimitable et une volonté de lutte inextinguible ont pris fin, restera à jamais présent dans le regard las, interrogateur et fidèle de millions d'opprimés.
> La maison est calme, spacieuse et confortable. Les tapis en préservent le silence. Chaque centimètre en est saturé d'histoire, chaque pas mène à un objet de vénération dévote pour les générations futures. À travers les fenêtres où le gel dessine des motifs, ce géant qui a embrassé le monde entier avant d'être abattu au summum de sa force et de souffrir le tourment inexprimable d'une impuissance imposée, a scruté l'avenir et a perçu, au-delà du bref chemin forestier et du jardin rural luxuriant, les mains tendues de centaines de millions de nos frères crucifiés sur le Golgotha de l'industrialisme et brûlant dans l'enfer capitaliste à plusieurs étages qui consume le monde entier.

Les délégués traversèrent la maison et gravirent les escaliers qui les menaient vers la « chambre mortuaire ».

> Le voilà ! Il n'a pas changé du tout. Il est resté tel qu'en lui-même ! Son visage est calme, et il est presque – presque – souriant, de ce sourire espiègle et enfantin, inimitable, indescriptible, qui n'est évident que pour ceux qui le connaissaient. Sous sa moustache, il a la lèvre supérieure malicieusement relevée, comme si elle vivait encore. Comme s'il était lui-même intrigué par ce qui vient de se passer. […]
> En descendant l'escalier, un soldat – un bolchevik – murmure en aparté :
> « Ilitch est superbe – juste comme la dernière fois que nous l'avons vu »[77].

Le Parti confia le cœur et le cerveau de Lénine à Arossev, « gardien en chef » de l'Institut Lénine, créé l'année précédente. Le reste du corps fut transporté à Moscou et installé dans la Salle des Colonnes de la Maison des Syndicats, où il demeura en l'état trois jours ; après des funérailles solennelles, il fut déménagé dans une crypte provisoire sur la place Rouge. L'un des membres de la Commission funéraire, le commissaire au Commerce extérieur Leonid Krassine, proposa que la dépouille de Lénine soit préservée indéfiniment en l'immergeant dans un liquide conservateur et en l'installant dans un caisson de métal doté d'un couvercle en verre. Krassine était un ingénieur responsable du système de câbles électriques de Saint-Pétersbourg et de la centrale électrique de Savva Morozov à Orekhovo-Zouïevo, mais qui avait aussi géré pour le Parti les « expropriations » de banques, la fabrication de bombes et les collectes de fonds. (La plupart de ces fonds provenaient de Morozov, dont la mort mystérieuse en mai 1905 avait suscité nombre de spéculations jamais confirmées sur le rôle de Krassine.) Parmi les bolcheviks, il était le défenseur le plus conséquent de la voie technocratique vers la rédemption de l'humanité (et, éventuellement, vers sa résurrection). En 1921, il avait prononcé le discours qui suit à l'occasion des funérailles du Vieux Bolchevik Lev Iakovlevitch Karpov, directeur de l'Institut de Chimie :

> Je suis certain que le temps viendra où la science deviendra si puissante qu'elle sera capable de recréer un organisme décédé. Je suis certain que le temps viendra où l'on pourra utiliser les éléments de la vie d'une personne pour recréer la personne physique. Et je suis

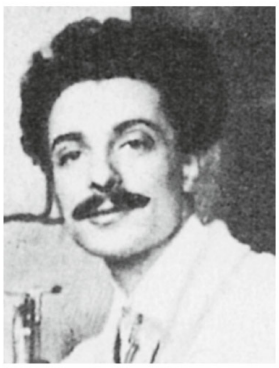
> certain que, lorsque ce temps viendra, lorsque l'humanité libérée, utilisant tout le pouvoir de la science et de la technologie, dont la puissance et l'échelle nous sont aujourd'hui inimaginables, sera capable de ressusciter les grandes figures historiques, les combattants pour la libération de l'humanité – je suis certain que, ce jour-là, notre camarade Lev Iakovlevitch sera au nombre de ces grandes figures[78].

Ce n'est pourtant pas à Krassine, mais à un ami et protégé de Lev Iakovlevitch, Boris Zbarski, que le Parti confia la tâche de préserver les restes de Lénine. Né en 1885 dans une famille juive de Kamenets-Podolski, Zbarski était diplômé de l'université de Genève et, en 1915-1916, il avait travaillé comme régisseur d'un domaine et directeur de deux usines chimiques à Vsevolodo-Vilva, dans le nord de l'Oural. Le domaine et les usines appartenaient à Zinaïda Morozova (également propriétaire de l'« antique demeure aux murs blancs et aux colonnes élancées »). En 1916, Zbarski avait inventé une nouvelle formule de purification du chloroforme médical pour les hôpitaux du front et, avec l'aide de Karpov, avait initié sa production industrielle. Après la Révolution, il s'était installé à Moscou où il était devenu directeur adjoint de l'« Institut Karpov ». Lorsqu'il fut consulté sur la conservation du corps de Lénine, Zbarski rejeta le plan de Krassine (ainsi que divers projets alternatifs de réfrigération) et proposa une méthode d'« embaumement liquide » pratiquée dans le musée anatomique du professeur Vladimir Vorobiov, à Kharkov. En mars 1924, Zbarski réussit à convaincre Félix Dzerjinski (le chef de la Commission d'Immortalisation) d'adopter la méthode Vorobiov et de persuader ce dernier (un ancien émigré blanc) de participer à l'opération[79].

Le 25 mars 1924, la Commission funéraire annonça qu'elle avait décidé « de recourir aux mesures dont dispose la science moderne pour préserver le corps aussi longtemps que possible ». Le 26 mars, Vorobiov, Zbarski et leurs assistants commencèrent leur longue et industrieuse veillée dans la crypte glaciale. Il ne s'agissait pas simplement de préserver le cadavre, mais de préserver son apparence humaine, créant ainsi une véritable icône de chair. Cela excluait de recourir aux processus traditionnels de momification car, comme l'expliquait Zbarski, « si on vous montrait la momie d'un être cher, vous seriez horrifié ». En outre, cette apparence ne devait trahir aucun signe de corruption ou de manipulation, au contraire de ces parties du corps qu'on conserve « dans des bocaux de verre remplis de fluides antiseptiques ». Les savants soviétiques, écrivit Zbarski

ultérieurement, « s'étaient vu confier une tâche totalement inédite. Il s'agissait de s'assurer que le corps de Vladimir Ilitch puisse rester à l'air libre, à des températures normales, afin d'être contemplé quotidiennement par des milliers de personnes – ce tout en préservant l'apparence de Lénine. Soit une mission scientifique sans précédent dans le monde[80] ».

Ce qu'on demandait à Zbarski et Vorobiov, c'était d'opérer un miracle, et ils s'exécutèrent. Le 16 juin 1924, Dzerjinski demanda si le corps pouvait être montré aux délégués du V^e^ Congrès du Komintern. Zbarski rendit visite à N. K. Kroupskaïa pour lui demander des vêtements. La veuve de Lénine lui dit qu'elle n'approuvait pas cette idée et qu'elle ne croyait pas qu'elle pourrait fonctionner ; lorsqu'elle lui apporta « des chemises, des sous-vêtements longs et des chaussettes, ses mains tremblaient ». Le 18 juin, la délégation du Komintern et quelques membres de la famille de Lénine se rendirent au mausolée en bois flambant neuf. D'après Zbarski, Kroupskaïa éclata en larmes. Le frère de Lénine, Dmitri, déclara : « Je ne sais pas quoi dire, je suis très émotif. Son apparence est exactement la même que le jour de sa mort, peut-être même meilleure. » Le 26 juillet, soit juste quatre mois après le début de l'opération, une délégation gouvernementale vit le corps et approuva ce qu'elle vit. Enoukidzé déclara que « des centaines de milliers, voire des millions de personnes, seraient extrêmement heureuses de contempler l'image de cet homme ». Le 1^er^ août 1924, le mausolée fut ouvert aux visiteurs. Vorobiov retourna à Kharkov et Zbarski devint le principal gardien du corps de Lénine[81].



Boris Zbarski
(avec l'aimable autorisation
de I. B. Zbarski)

Quant au legs textuel du leader bolchevik, son « gardien en chef » était Arossev (qui avait fait transférer le cœur de Lénine au mausolée et son

cerveau au Laboratoire pour l'Étude du Cerveau de V. I. Lénine). La tâche principale d'Arossev à l'Institut Lénine consistait à cataloguer les écrits de Lénine et à compiler le « calendrier » de sa vie, mais sa contribution la plus créative aux études léninistes fut un bref ouvrage intitulé *Sur Vladimir Ilitch* et publié en 1926[82].

Le livre rassemble plusieurs épisodes apparemment sans lien entre eux. Dans le premier épisode, deux jeunes garçons rivalisent à la course à pied. Le plus petit, celui « aux cheveux blonds », gagne la course et achète trois oiseaux en cage. Les deux garçons se rendent dans un endroit appelé La Couronne d'Or pour les libérer, mais l'un des oiseaux est malade et ne peut pas voler. Le plus grand des garçons s'impatiente, mais l'enfant aux cheveux blonds protège l'oiseau entre ses mains, lui donne de l'eau à boire et insiste pour le porter dans les buissons sur la berge de la Volga, où il sera en sécurité. « Le grand partit à la hâte parce qu'il voulait se débarrasser de l'oiseau dès que possible, mais le petit blond prenait son temps, soufflant doucement sur le corps de l'oiseau et le couvrant de caresses. Il ne voulait pas s'en séparer. »

Dans la scène suivante, le petit garçon blond est devenu un étudiant aux cheveux roux, « avec ce genre de visage lumineux qui caractérise les enfants plus mûrs que leur âge mais n'ayant rien perdu de leur fraîcheur physique ». Après que lui et ses camarades ont été arrêtés pour avoir organisé une manifestation étudiante, l'un d'entre eux lui demande ce qu'il entend faire désormais.

> « Ce que je vais faire ? dit-il en se tournant les yeux mi-clos vers le coin de la cellule. Que puis-je faire ? Ma voie a été tracée pour moi par mon frère aîné. » [Le frère aîné de Lénine avait été pendu pour tentative de régicide lorsque Lénine avait dix-sept ans.]
> Il avait prononcé ces mots sur un ton serein, mais ses camarades furent pris d'un frisson. Ils se regardèrent en silence.
> « C'était donc ton frère ? » l'interrogea doucement l'un d'entre eux, tel saint Thomas retirant tout juste ses doigts des plaies du Christ.
> L'étudiant aux cheveux roux resta assis sans répondre, les bras entourant ses genoux[83].

Dans l'un des épisodes suivants, un jeune homme à la calvitie naissante lit un livre (*Les Tisserands*, de Gerhart Hauptmann) à un cercle de

disciples. À la fin de sa lecture, il est approché par un ouvrier du nom de Grigoriev qui lui pose toute une série de questions sur les horaires et les lieux de réunion du cercle.

> Pendant un moment, il observa fixement Grigoriev, comme s'il essayait de raviver un souvenir profondément enfoui. Mais Grigoriev n'arrivait pas à soutenir son regard.
> Judas non plus n'avait pas été capable de soutenir le regard de son maître lors du dernier souper à Jérusalem, quand Jésus avait déclaré : « L'un de vous me trahira »[84].

Dans la scène suivante, un exilé chauve et souriant persuade un marchand de village de prendre pitié d'un paysan qui n'a pas assez d'argent pour acheter un cadeau à sa fille pour la fête de Pâques. Mais, lorsque le paysan le remercie « du fond du cœur », l'exilé cesse brusquement de sourire. « Plus nous faisons preuve de "bonté" envers les petits producteurs (les paysans, par exemple) dans la partie pratique de notre programme, écrit-il quelques mois plus tard, plus nous devons traiter avec "sévérité" ces éléments sociaux hypocrites et peu fiables dans la partie *théorique* de notre programme, sans sacrifier un iota de *notre* position : "Si vous adoptez notre position, leur dirons-nous, vous pouvez compter sur toute sorte d'"indulgences" de notre part, mais si vous ne le faites pas, eh bien vous aurez été prévenus ! En vertu de la "dictature", nous dirons à votre sujet : "Rien ne sert de faire de vains discours là où c'est le recours au pouvoir qui est nécessaire"[85]. »

Dans les derniers épisodes, un seul homme est prêt à recourir aux armes du pouvoir lorsque c'est nécessaire. Le sens caché de la Couronne d'Or du jeune garçon aux cheveux blonds est désormais manifeste. Boukharine, Voronski et les autres bolcheviks familiers du Livre de l'Apocalypse n'auraient eu aucun mal à reconnaître ces versets :

> Et voici qu'apparut à mes yeux une nuée blanche et sur la nuée était assis comme un Fils d'homme, ayant sur la tête une couronne d'or et dans la main une faucille aiguisée. Puis un autre Ange sortit du temple et cria d'une voix puissante à celui qui était assis sur la nuée : « Jette ta faucille et moissonne, car c'est l'heure de moissonner, la moisson de la terre est mûre. » Alors celui qui était assis sur la nuée jeta sa faucille sur la terre, et la terre fut moissonnée[86].

Arossev travailla à l'Institut Lénine pendant un peu plus d'un an avant de passer à autre chose. (Il fut ensuite nommé au service de presse de l'ambassade soviétique à Paris ; l'ambassadeur était Krassine.) Un auteur beaucoup plus prolifique sur Lénine et le léninisme fut Platon Kerjentsev, qui contribua à l'édification du mythe tout au long de sa vie. Mais les mots qui devaient résonner avec le plus de force étaient ceux de Maïakovski. Quelques jours après que la Commission d'Immortalisation eut annoncé sa décision de préserver le corps de Lénine, il conçut la formule qui allait devenir la devise de l'Union Soviétique : « Lénine a vécu, Lénine vit, Lénine vivra. » En octobre, il avait terminé son poème sur la vie, la mort et la résurrection de Lénine. « Lénine est maintenant plus vivant que personne » parce qu'il est à la fois « un lutteur, un justicier, un vengeur » et le « plus humain d'entre tous les hommes » (le « plus terrestre de tous les hommes passés sur la Terre »). Au-dessus de son mausolée, « la place Rouge, drapeau rouge, en un terrible à-coup vers le haut bouge »,

De ce drapeau,
de chacun de ses plis mêlés,
part
de nouveau vivant
cet appel de Lénine :
— Formez les rangs,
prolétaires,
pour l'ultime mêlée !
Esclaves,
redressez
les genoux et l'échine[87] !

Lui-même à la fois vengeur et sauveur, Maïakovski avait déjà prophétisé une ultime bataille (« Je déchirerai mon âme et te l'offrirai – toute sanglante, pour en faire un drapeau ») lorsque que sa Joconde lui avait été arrachée. Mais, bien entendu, personne ne la lui avait arrachée. Elle avait choisi ses propres batailles. Après que Maïakovski eut quitté Odessa en 1914, Maria Denissova épousa un ingénieur, le suivit en Suisse, donna naissance à une petite fille, étudia la sculpture à Lausanne et à Genève, se sépara de son mari et partit pour le front pendant la Guerre civile. Elle y servit comme chef du département d'Agitation artistique des Première et Deuxième Armées de la Cavalerie rouge, et devint la compagne d'un commissaire renommé, Iéfim Chtchadenko (membre du

Conseil militaire révolutionnaire militaire sous Semion Boudienny et sous Filipp Mironov). En 1924, à l'âge de trente ans, elle s'inscrivit aux Ateliers supérieurs d'art et de technique de Moscou (Vkhoutemas). Pour son projet de fin d'études, elle présenta une sculpture en marbre de la tête de Lénine reposant dans son cercueil[88].

V. I. Lénine,
par Maria Denissova

7. LA GRANDE DÉCEPTION

La mort de Lénine fut d'abord l'occasion d'interroger l'immortalité. Mais elle fut aussi la cause de beaucoup de tristesse et de désespoir. Comme l'écrivit Vassili Orekhov, l'ancien berger devenu procureur et désormais à la retraite : « En 1924, la mort de notre bien-aimé leader du Parti, le camarade Lénine, m'a laissé inconsolable et j'ai pleuré pendant environ trois mois, ce qui s'est soldé par une névrose traumatique[1]. »

Moïse était mort, on avait atteint la Terre promise, mais celle-ci n'offrait ni lait ni miel – sans doute parce que le peuple « s'était prostitué à des dieux étrangers ». Ou, pour user d'une métaphore tout aussi parlante, le Grand Jour était advenu, mais la mort, le deuil, les larmes et la douleur n'avaient pas disparu pour autant. Comme l'avait écrit le fondateur des Adventistes du Septième Jour, Hiram Edson, après la « Grande Déception » du 22 octobre 1844 : « Nos espoirs et nos attentes les plus chères s'effondrèrent, et nous fûmes saisis d'une consternation telle que je n'en ai jamais connue auparavant. » Et, comme le raconta un paysan xhosa après que, le 18 février 1857, la fin du monde ne se fut pas présentée au rendez-vous : « Je suis resté assis devant ma hutte, comme nous tous, à regarder le soleil se lever. Nous l'avons fixé jusqu'à midi, mais le soleil a poursuivi sa trajectoire. Nous avons continué jusqu'à l'après-midi et, pourtant, il a fini par disparaître à l'horizon. Alors, la population a sombré dans un profond désespoir, car elle a compris que toute cette histoire n'était pas vraie[2]. »

Le roman d'Andreï Platonov *Tchevengour* constitue l'une des plus belles lamentations bolcheviques sur l'apparente non-réalisation du communisme. Le camarade Tchepourny et son homme de main, le tchékiste Pioussia, ont exterminé la bourgeoisie et expulsé la « semi-bourgeoisie » du village de Tchevengour, en même temps qu'ils le vidaient de la plupart de ses animaux. Il ne reste plus que douze personnes, onze bolcheviks et une femme qui, « matière première de la joie commune, était entreposée dans une maison particulière, à l'écart de la vie périlleuse des masses ».

> Tchepourny s'assit sur le sol près d'une haie et tâta de deux doigts une bardane qui poussait : elle était vivante, elle aussi, et désormais vivrait sous le communisme. L'aube semblait tarder à venir, l'heure de la nouvelle journée avait pourtant sonné. Tchepourny s'immobilisa et prit peur – est-ce que le soleil se lèverait ce matin-là, verrait-on jamais venir ce matin – car enfin le vieux monde n'était plus[3] !

Les spas et les sanatoriums bolcheviques des années 1920 furent d'abord des lieux de croquet, de caviar, d'échecs, de concerts, de billard, de barques et de bulles qui vous caressent tout le corps. Mais ils furent aussi des lieux de maladie et de chagrin. À l'époque de la mort de Lénine, Voronski séjournait dans une maison de repos (tout comme son ami et mentor Trotski, atteint d'un mystérieux accès de mélancolie) ; Smilga et Arossev venaient de rentrer de différents séjours dans des sanatoriums en Allemagne ; Podvoïski était en route vers l'un d'entre eux ; Orekhov ne retournerait jamais à la vie active (il avait quarante ans lorsqu'il commença à avoir des crises de larmes) ; Lander allait se retirer pour raisons de santé trois ans plus tard, à quarante-quatre ans, et, en 1929, c'est Kritsman qu'on allait juger trop malade pour pouvoir continuer d'enseigner. Il avait trente-neuf ans. Boukharine, lui, allait demeurer actif et plein d'énergie mais, selon les mots d'Anna Larina, sa dernière épouse, « sa constitution émotionnelle était extraordinairement délicate, et je dirais même d'une fragilité morbide ». Le jour de la mort de Lénine, la plupart des disciples du leader étaient en larmes, « mais aucun autant que Boukharine ». Et, en effet, « ce trait de sa personnalité – fragilité émotionnelle et hypersensibilité – le rendait sujet à de fréquentes crises d'hystérie. Il pleurait pour un rien[4] ».

Orekhov et Boukharine n'étaient pas les seuls. Sur les 144 individus ayant reçu un traitement médical à la maison de repos du Comité central de Tetkovo au cours de l'été 1928, 98 (soit 68 %) furent diagnostiqués comme souffrant de désordres émotionnels : « Neurasthénie, 18 ; psycho-neurasthénie, 6 ; psychose, 1 ; épuisement, 73. » Un an plus tôt, en 1927, 1 266 personnes avaient séjourné à la Maison Lénine de Marino (la principale maison de repos du Comité central). Parmi celles-ci, « six personnes étaient en bonne santé (0,47 %), tandis que les 1 260 autres se plaignaient d'affections diverses ». 598 d'entre elles (environ la moitié, donc) souffraient de « maladies fonctionnelles du système nerveux » ; 59 furent jugées « névrosées » et 130 comme « souffrant d'épuisement ». Au

total, 65 % des pensionnaires se plaignaient d'une forme de détresse émotionnelle. Aucun des deux établissements n'était à proprement parler une institution médicale spécialisée ; c'étaient des résidences de vacances conçues pour la sociabilité et la détente, avec un ou deux médecins dépêchés du Kremlin par le ministère de la Santé[5].

Repos et soins ne faisaient qu'alimenter la demande de repos et de soins. Comme l'écrivit en juin 1930 le beau-père de Staline, P. Ia. Allilouïev, à la direction de l'Autorité du Logement du Comité central :

> Je vous serais très reconnaissant de pouvoir me faire passer une quinzaine de jours dans une des maisons de repos du CC. Quelque part au fin fond d'une forêt profonde, au calme absolu. Je viens de rentrer de Matsesta [un spa balnéaire à côté de Sotchi] où j'étais allé soigner mon cœur et mes affections de vieil homme. Les bains de soufre m'ont plutôt affaibli, et je dois me remettre d'aplomb[6].

À l'apogée de la campagne de collectivisation (et trois mois avant que l'article de son gendre, « Le Vertige du succès », n'ordonne un arrêt temporaire des violences de masse), Allilouïev avait sans doute bien d'autres raisons de vouloir se retrouver au fin fond d'une forêt profonde. Deux ans auparavant, les motivations d'Olympiada Mitskevitch semblent avoir été parfaitement claires. Fille de paysans sibériens, Olympiada avait rejoint les révolutionnaires à l'âge de seize ans en épousant l'une des figures de proue du bolchevisme, Sergueï Mitskevitch (qui les avait lui-même rejoints à quatorze ans, après sa lecture des *Terres vierges* de Tourgueniev). En 1928, ils s'étaient séparés. Il dirigeait le Musée de la Révolution, elle était employée à l'Institut d'histoire du Parti (et bientôt à l'Institut Lénine, fondé par Adoratski). Sa principale occupation consistait à se remettre de ses précédentes convalescences, celles des temps de privations qu'elle s'était infligées depuis qu'elle avait décidé de vouer sa vie à la future révolution et qui avaient pris fin lorsqu'elle était devenue gardienne professionnelle du passé. En juillet 1928, elle écrivit de Tchécoslovaquie à la Société des Vieux Bolcheviks pour obtenir un changement d'établissement : « Depuis mon traitement à Carlsbad, qui m'affaiblit à chaque fois, il faut absolument que je puisse me reposer. Je ne sollicite pas d'aide financière pour le moment. Je souhaiterais juste un billet pour Samara, *via* Nijni Novgorod, aller et retour[7]. »

La Société des Vieux Bolcheviks avait été créée au lendemain de la Guerre civile dans le but de conserver la mémoire commune, de la transmettre aux générations futures et de subvenir aux besoins de ses membres actifs (c'est-à-dire tous les bolcheviks membres du Parti depuis au moins dix-huit ans). La Société leur fournissait une aide financière, des logements d'élite et un accès privilégié aux meilleurs lycées pour leurs enfants et petits-enfants. Les demandes les plus fréquentes émanaient de membres retraités, disposant de tout leur temps pour des convalescences et pour évoquer le bon vieux temps, et d'anciens ouvriers qui ne bénéficiaient pas d'avantages comparables sur leur lieu de travail. Du fait que les salaires des membres du Parti ne pouvaient dépasser une certaine limite (le « maximum du Parti ») et que, même du temps de la NEP, l'accès aux biens de consommation et aux services était très inégal, la majeure partie de la consommation des élites dépendait d'un système fortement stratifié de faveurs discrétionnaires. La Société des Vieux Bolcheviks atténuait les effets de cette stratification dans les rangs des convertis de la première heure. Les demandes les plus fréquentes, y compris parmi les plus nécessiteux de ses membres, avaient trait au repos et aux soins.

Le 4 juillet 1928, Boris Ivanov, l'ancien boulanger devenu cadre syndical, se rappela au bon souvenir de la Société au sujet d'un précédent courrier.

> J'ai fait appel à la Société des Vieux Bolcheviks par un secrétaire avec demande de m'envoyer au spa de Kislovodsk pour traitement gratuit et la demande a été rejetée parce que je ne suis même pas membre depuis six mois mais je ne me sens pas bien quand même et je suis malade couché au lit depuis tout un mois. J'ai bien eu le traitement payé par le Comité central alors de ce côté c'est bon mais ça ne comprenait pas les billets de train ça veut dire que c'est moi qui vais devoir payer.
>
> Même si je suis au « maximum du Parti », je suis vraiment dans la dèche. En plus d'une famille de quatre qui dépendent tous de moi avec ma femme malade par là-dessus on nous a dévalisés il y a dix mois c'est-à-dire qu'en mon absence l'appartement a été vidé on nous a volé nos manteaux d'hiver et les vêtements d'automne et les sous-vêtements de toute la famille et évidemment on n'a jamais retrouvé les voleurs ni les affaires. Du coup j'ai dû m'endetter pour payer des vêtements à mes enfants et moi je vais faire mon deuxième hiver de

> suite avec un manteau d'automne parce que j'ai pas ce qu'il faut pour les achats. Dans une situation comme ça c'est pas simple d'ajouter encore aux dettes d'avant[8].

Dans sa lettre du 4 juillet, Ivanov ne demande pas d'argent pour un nouveau manteau : il demande un billet gratuit pour le spa. Sa demande est acceptée.

À la fin de l'année 1927, l'ancien berger Vassili Orekhov s'adresse à la Société pour lui demander de l'argent. Les membres de la direction reçoivent une version tapuscrite de la lettre originale.

> En 1924, on m'a diagnostiqué une névrose traumatique pour laquelle j'ai été soigné trois mois au sanatorium de Korsikov. Au cours de ce séjour, je me suis relativement bien reposé et j'ai pu reprendre le travail. Jusqu'au 19 janvier 1925, date à laquelle ma maladie est réapparue, mais sous une forme plus maligne. J'ai perdu la parole et l'usage de mes jambes. Le froid a beaucoup détérioré ma condition physique. À la fin février, le Comité de Moscou m'a envoyé suivre des soins à l'Institut de Physiothérapie de Sébastopol, qui m'a gardé quatre mois. À la fin du traitement, les médecins m'ont conseillé de m'installer dans le sud du pays. À Simferopol, mon appartement a été fracturé par des bandits qui ont tué mon fils de seize ans, dont les obsèques m'ont coûté 186 roubles. Ma famille a été tellement traumatisée par cette agression qu'ils en ont eu des séquelles psychologiques, dont ma femme et ma fille souffrent encore. Ma femme est tombée très sérieusement malade, et la commission médicale lui a recommandé de se rendre à Eupatoria pour des bains d'eau salée et des bains de boue, et pour que les enfants y prennent des bains de mer et reçoivent des traitements électriques. J'ai dû envoyer toute la famille à Eupatoria pour deux mois. Les traitements m'ont coûté 476 roubles. En faisant appel à vous par la présente, je vous supplie de me tirer de ce maelström dans lequel le destin m'a précipité[9].

La Société fit en sorte qu'il reçoive une pension spéciale de 175 roubles par mois. En juin 1930, elle fut réévaluée à 200 roubles, mais sa situation financière et son état de santé demeuraient précaires ; il renouvela ses requêtes et obtint des soins gratuits dans les spas de Crimée et des services inaccessibles à l'hôpital du Kremlin. En décembre 1930, il demanda à la

Société de prendre en charge « le remplacement de deux rangées de dents, vingt-six au total, et la pose de couronnes sur les deux dents restantes ». La Société émit un avis favorable[10].

Quels qu'aient pu être la nature, les symptômes et l'étiologie de cette affliction particulière, les années 1920 furent une période de profond malaise pour tous ceux qui avaient cru que le Grand Jour allait « balay[er] tout ce qui est frêle, faible et vétuste ». L'officialisation de la NEP – un recul par rapport à l'idéal communiste – fut suivie par l'apparition des premiers symptômes de la maladie de Lénine et par la résurgence apparente de tout ce qui était frêle, faible et vétuste. « À ce qu'on put voir, Tchepourny, après l'enterrement de la bourgeoisie, n'avait pas trouvé la manière de vivre pour être heureux et il allait se concentrer dans des prairies lointaines, pour y pressentir le communisme. » Ou, comme l'avait exprimé Aron Solts dans un discours prononcé à l'Université communiste Sverdlov, en 1925 :

> Nous traversons une période où les nerfs de nombreuses personnes ont été mis à rude épreuve du fait de tout ce qu'elles ont souffert et enduré, à un point tel qu'elles n'ont plus la force de faire ce que le Parti attend d'elles. Certains jeunes du Parti ont traversé la Guerre civile, ils se sont battus sur tous les fronts, ils ont travaillé avec les organes de répression de la Guépéou [l'ancienne Tchéka], etc., et, à cause de la discipline qu'on a exigée d'eux, ils se retrouvent désormais dans un état d'épuisement émotionnel complet. Ceux qui manquaient d'autodiscipline se sont imaginé que, après un dernier effort, ils allaient atteindre le paradis communiste ; mais, lorsqu'ils ont réalisé que les choses allaient être un peu plus compliquées et nécessiter un travail de bien plus longue haleine, ils ont vécu une réelle déception[11].

Le point qui faisait le plus débat, c'était la trop grande fermeture du Parti. Les rats de bibliothèque, les nouveaux croyants et les chasseurs de dragon s'étaient convertis en une rigide hiérarchie de fonctionnaires. On avait fait quelques concessions en faveur de la spécialisation, de la professionnalisation et de l'uniformité des règlements ; certains camarades du Parti avaient emménagé dans des immeubles résidentiels exclusifs, des datchas et des maisons de repos ; et certains s'étaient prostitués aux dieux des bulles qui vous caressent tout le corps. L'« avant-garde prolétarienne » s'était éloignée du prolétariat et succombait au « bureaucratisme » et à la

« dégénérescence ». Comme l'écrivait Serafimovitch, l'auteur du *Torrent de fer*, à un ami séjournant au sanatorium Trotski de Kislovodsk en 1926 : « Le sanatorium est tellement bien fréquenté que j'ai peur de virer bourgeois (quoi ? tu crois que j'en suis déjà un ?). Pour lutter contre cette métamorphose, j'ai craché par terre et dans tous les coins, j'ai reniflé bruyamment et je me suis mis au lit tout chaussé et les cheveux en bataille. On dirait que ça aide[12]. »

L'autre point qui faisait débat était la trop grande ouverture du Parti. La Nouvelle Politique économique engendrait du capitalisme « constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions ». Ou, comme l'avait vite remarqué Tchepourny après avoir ordonné l'extermination des « salopards résiduels » de la semi-bourgeoise, « du moment qu'il n'y avait pas de bourgeois et que le vent soufflait comme par le passé […], c'est qu'en fin de compte la bourgeoisie n'était pas une force naturelle ». Les paysans se comportaient toujours comme des paysans, les commerçants comme des commerçants, et certains ouvriers, voire certains bolcheviks, agissaient eux aussi en paysans et en commerçants – d'une manière spontanée et dans de vastes proportions[13].

Les Maisons des Soviets étaient assiégées par des hordes de chiffonniers, de rémouleurs, « de femmes fardées et de demoiselles à bouclettes », de gamins des rues « dont la mendicité frisait l'extorsion et la conduite faisait scandale (ils allaient jusqu'à exhiber certaines parties honteuses de leur corps) » et il arrivait que « leurs fenêtres soient fracturées »[14].

Cette atmosphère de décadence contaminait parfois jusqu'au personnel de service, dont certains membres étaient régulièrement dénoncés pour faits d'ivrognerie, de prostitution et de spéculation, pour diverses activités contre-révolutionnaires et pour leur passé d'anciens exploiteurs. Selon un rapport de 1920, la Deuxième Maison des Soviets, jadis expropriée « dans le fracas du combat révolutionnaire », s'était muée en « un repaire d'iniquité et de cupidité ». Un employé fut licencié pour avoir déclaré qu'« on devrait décerner une médaille d'or aux Juifs pour leur activité révolutionnaire et puis les exiler en Palestine ». Un autre avait « révélé l'ivrognerie » de trois des administrateurs de la Maison.

> Ce que je vous dis, c'est la vérité, et je dirai toujours les choses telles qu'elles sont. Pendant que les nôtres versent leur sang sur le front, ici, à la Maison des Soviets, on entend tinter les bouteilles et il y a des

> gens qui se saoulent. J'ai trouvé des vins du Caucase, de la vodka aux fruits rouges, 3 bouteilles de champagne, une bouteille de cognac et une autre bouteille d'une liqueur très épicée qui ressemble à de la vodka au poivre et qui vous arrache le palais[15].

La contagion n'était pas seulement métaphorique. D'après l'un des nombreux rapports sur ces établissements, « il règne une saleté invraisemblable dans les escaliers et à la cafétéria, à la cuisine et dans divers endroits ; des mégots de cigarettes et des papiers jonchent le sol un peu partout. Les employés voient toute cette saleté et ces ordures, mais avec une totale indifférence[16] ».

Les pires coupables – une source de contagion en soi – étaient les résidents eux-mêmes. Ils coupaient du bois de chauffage et utilisaient des réchauds à pétrole dans leur chambre, bouchaient l'évier et les toilettes avec des détritus, se mettaient au lit avec leurs bottes, ne cessaient de monter et descendre les escaliers avec de l'eau chaude et de la nourriture, faisaient sécher leur linge dans les couloirs, laissaient entrer des visiteurs non autorisés, mentaient sur leur identité et se comportaient fréquemment « de manière grossière et franchement scandaleuse ». Le 20 janvier 1925, le directeur de la Troisième Maison des Soviets (celle qui hébergeait les délégués des congrès ou les fonctionnaires de passage) rédigea un rapport sur l'« un de ces événements intolérables devenus quotidiens depuis maintenant assez longtemps ». Un citoyen « mentalement perturbé » venait de tenter de se jeter par une fenêtre du deuxième étage.

> Bien qu'un employé de la résidence soit parvenu à l'intercepter dans sa chute, cela ne l'a pas empêché de briser le carreau de la baie vitrée. Pendant un bon moment, le citoyen Volkov a continué à déambuler dans les couloirs en jurant, sifflant et hurlant, suite à quoi le citoyen Tsibis, un invalide de guerre qui a perdu la vue, a perdu patience et, en descendant l'escalier, il a chuté et s'est fracturé le crâne. Tout cela a provoqué une rixe tonitruante entre les camarades qui logent à cet étage et trois d'entre eux ont été victimes d'une grave crise d'épilepsie. Perturbé par ce spectacle et par leurs cris, Tsibis a lui aussi été pris de convulsions. On a fait appeler le médecin de la Maison, qui a constaté le caractère intolérable de la situation. Par les temps qui courent, nous nous retrouvons avec un dortoir peuplé d'épileptiques, de querelleurs agressifs et de déséquilibrés mentaux, et on a peine à croire que la Troisième Maison des Soviets puisse

> servir de refuge à ce genre de camarades, vu qu'elle était prévue au départ pour des camarades normaux. Dans son état actuel, c'est un véritable asile d'aliénés et, s'il y subsiste encore quelques personnes saines d'esprit, leur destin le plus probable sera celui de Tsibis l'aveugle et de finir dingues, elles aussi[17].

Toute cette ambiance de détresse contagieuse avait pour cause principale de complexes histoires de famille. Amants, conjoints et parents ne cessaient d'emménager et de déménager, et les enfants se multipliaient et grandissaient. Les problèmes de place, de services et d'approvisionnement étaient aggravés par les « problèmes de la vie quotidienne communiste ». D'après un rapport certains « camarades "hauts placés" et dénués de scrupules qui n'habitent pas la Deuxième Maison des Soviets, y disposent néanmoins d'une chambre particulière pour leur "deuxième femme" ou pour leur soi-disant "épouse retraitée" ». Un autre, signé du directeur de la Deuxième Maison des Soviets, le camarade Rosfeldt, affirmait que, le 7 novembre 1921, une femme non membre du Parti et circulant sans pièce d'identité avait tenté de pénétrer dans l'immeuble pour y rendre visite au camarade Lander (qui venait de quitter son poste de plénipotentiaire spécial de la Tchéka dans le Nord-Caucase et la région du Don pour diriger l'Agitprop de Moscou, trois avant son départ en retraite pour raisons de santé).

> Lorsque je lui ai signifié que le camarade Lander, qui réside dans la chambre 408, devait me fournir une note pour se porter garant de sa présence, elle a appelé la chambre 408, et le camarade Lander m'a demandé de la laisser entrer sans plus attendre. J'ai alors signalé au camarade Lander qu'il devait s'assurer que ses connaissances veuillent bien se munir de leur pièce d'identité, ce à quoi il m'a répondu qu'il s'agissait de son épouse. Or, du fait que le camarade Lander est enregistré chez nous comme célibataire et que j'avais vu plus d'une fois diverses jeunes femmes quitter sa chambre de bon matin, dans la journée, ou tard le soir, un fait qui pourra vous être confirmé par plusieurs membres du personnel, et que le 6 novembre, vers 11 heures du matin, après la fermeture de la loge, il avait essayé de faire entrer deux jeunes femmes mais en avait été empêché par le camarade Klaar – sur la base de ces considérations et d'autres, donc, j'ai demandé au camarade Lander : mais quelle épouse ?, apparemment vous en avez au moins une douzaine, et je lui ai promis

> des explications pour plus tard. Lorsque, vers 2 heures de l'après-midi, il a débarqué dans mon bureau en exigeant lesdites explications, je lui ai promis de lui en fournir à la fin de ma journée de travail, ce qui l'a contrarié au plus haut point, sur quoi il s'est lancé dans une litanie comme quoi je n'étais ni son père, ni un prêtre, ni son protecteur, et qu'il ne comprenait pas ce que je lui voulais, ce à quoi j'ai rétorqué que je ne voulais pas que la Deuxième Maison des Soviets se transforme en bordel, et comme il m'a répondu que j'étais insolent, je lui ai dit que s'il me trouvait insolent, alors lui l'était dix fois plus selon moi, et je l'ai prié de quitter mon bureau, ce qu'il a fini par faire.

Rosfeldt concluait sa lettre sur ces mots : « Peut-être suis-je trop exigeant en matière de moralité, mais j'ai grandi dans un pays où la classe ouvrière avait une conception assez différente de la vie familiale, nettement plus morale[18]. »

*
* *

Existait-il un point de vue moral spécifique au communisme ? Non, d'après Boukharine, pour qui la morale traditionnelle n'était que du « fétichisme » ou la « soumission de l'action humaine à une autorité venue de nulle part, qui exige de vous l'obéissance pour des motifs tout aussi inconnus ». La construction du socialisme, pour sa part, exigeait une soumission consciente du comportement humain aux besoins de ladite construction. Ou, pour le dire avec les mots de Lénine, la morale communiste était un système de valeurs qui rejetait les « concepts extérieurs à l'humanité, extérieurs aux classes » et qui devait être « entièrement subordonné aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat »[19].

Aron Solts, alias la « conscience du Parti », était son principal expert sur les questions « morales ». Son principe cardinal, comme il l'écrivait, était parfaitement simple :

> Ce qui fonde notre morale, c'est tout ce que peut exiger notre objectif. Sera tenu pour juste, moral et bénéfique tout ce qui nous aide à atteindre cet objectif, à balayer nos ennemis de classe et à apprendre à organiser notre vie économique selon les principes du socialisme.

> Injuste, immoral et inadmissible sera tout ce qui met en péril la réalisation de cet objectif. Tel doit être le point de vue à adopter lorsque nous nous interrogeons sur le fait qu'une action entreprise par un membre du Parti est morale ou non[20].

Quant à savoir si telle ou telle action d'un de ses membres contribuait ou nuisait à l'objectif poursuivi par le Parti, le Parti seul était en mesure de le déterminer.

> Nous, gouvernement de la majorité, pouvons le dire sans crainte et en toute franchise : oui, nous jetons en prison tous ceux qui font obstacle à l'ordre que nous voulons instaurer, et nous n'hésitons pas à agir de la sorte, car nous ne définissons pas l'immoralité d'une action en termes abstraits. Notre but est d'instituer une vie meilleure ; cet objectif sera poursuivi, et toute forme de résistance sera écrasée. Voilà ce qui est moral de notre point de vue[21].

Le Parti avait le droit de poursuivre ses objectifs par tous les moyens possibles ; ses membres individuels devaient caler leur comportement sur les exigences de ces objectifs et sur les stratégies déployées par le Parti pour y parvenir. Le principe premier de la morale communiste était celui de l'« utilité pour le Parti » ou de la « discipline de Parti », autrement dit la soumission de l'action humaine à une autorité bien identifiée qui exigeait l'obéissance pour des motifs clairement définis (une obéissance librement et volontairement acceptée, du moins dans le cas des membres du Parti[22]).

Aron Solts

L'obéissance au Parti primait sur tout, « le foyer, la famille, etc. », mais l'obéissance seule ne suffisait pas. « Peut-il exister une discipline

librement consentie en l'absence de bonnes relations de camaraderie ? Non, ce serait là une discipline de caserne. » D'un côté, « c'est uniquement en nous considérant tous comme des camarades poursuivant en commun un objectif pratique concret que nous parviendrons au niveau de discipline capable de nous faire surmonter toutes les difficultés » ; de l'autre, « les relations de camaraderie indispensables – l'amour et l'amitié envers nos camarades – se renforcent lorsque je prends conscience que ces camarades sont là pour m'épauler et que c'est seulement grâce à eux que j'ai pu préserver ce qui m'est cher, ce qui fait de moi un membre du Parti avant toute chose »[23].

Unité de croyance, d'obéissance et d'amour pour les coreligionnaires – les trois se renforçant mutuellement : tel est le principe cardinal de toutes les communautés sectaires. Selon Jésus de Nazareth, les deux commandements essentiels étaient les suivants : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur » et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Aimer Dieu, c'est se soumettre à l'inéluctable ; aimer Dieu de tout son cœur, c'est se soumettre absolument et sans réserve. Certaines formes particulières de soumission avaient été exposées dans les Écritures et mises à jour par les envoyés spéciaux de Dieu (« On vous a dit que…, mais moi, je vous dis… »). Quant à l'« amour du prochain », Jésus ne parlait pas des riches, de ceux qui avaient déjà leur consolation, ni de tous ceux qui méritaient d'être jetés dans la fournaise ardente. Il parlait de ceux qui l'avaient suivi en abandonnant frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, et de ceux qui étaient prêts à suivre ses adeptes sur au moins une partie du chemin. Il ne pouvait pas y avoir de relations de camaraderie satisfaisantes hors d'une discipline librement consentie, pas davantage que de discipline librement consentie en l'absence de relations de camaraderie satisfaisantes.

Une fois que les chrétiens avaient accédé au pouvoir, ils avaient renoncé au millénarisme et abouti à une série de compromis entre la secte qu'ils auraient souhaité rester et la société qu'ils avaient fini par devenir. Les bolcheviks avaient conquis un vaste empire païen tout en continuant de croire que « cette génération ne passera[it] pas que tout cela ne soit arrivé ». Mais, avant de trancher le sort des millions de non-prochains devenus soudain des prochains potentiels, il leur fallait déterminer comment agir avec ces milliers de prochains certifiés qu'ils entendaient aimer comme eux-mêmes. Comme l'exprimait Solts :

> Bien entendu, il est très difficile de maintenir les liens de proximité et d'intimité d'hier, lorsque nous n'étions qu'une poignée. Notre destin commun et les persécutions que nous avons endurées dans la résistance clandestine au tsarisme étaient plus faits pour nous unir et nous rapprocher que la situation actuelle. Nous sommes bien plus nombreux, désormais, et il est bien difficile d'éprouver ce même sentiment de proximité vis-à-vis de chaque communiste[24].

Mais la plus grande difficulté, comme toujours, ce n'était pas le manque d'amour pour les innombrables prochains dispersés de par le monde, mais l'excès d'amour pour quelques élus intimes. Les sectes, par définition, transcendent les liens de parenté, d'amitié et d'amour charnel en les dissolvant dans une dévotion commune envers une même voie de salut (et, lorsqu'ils sont contemporains, envers les prophètes qui l'incarnent). Le grand ennemi des sectes, outre Babylone, c'est le mariage, à cause de son rôle central dans la vie des non-sectaires et de son exigence traditionnelle de loyauté prioritaire. Mais le mariage n'est pas qu'une puissante source alternative de dévotion ; la raison pour laquelle il joue un rôle aussi central dans l'existence en dehors de la secte, c'est qu'il permet de réglementer la reproduction – et la reproduction, par définition, s'oppose à la vie sectaire, fondée sur une union volontaire entre convertis adultes et conscients. Les sectes, c'est l'univers de la fraternité (et éventuellement de la sororité), pas celui de la paternité. C'est la raison pour laquelle la plupart des scénarios de fin du monde promettent que « tout arrivera » dans l'espace d'une seule génération ; c'est aussi pourquoi les protestants les plus extrémistes refusent le baptême des enfants et pourquoi les sectes millénaristes, dans leur phase radicale, cherchent à réformer l'institution du mariage ou à l'abolir purement et simplement (en imposant soit le célibat soit la promiscuité sexuelle). Jésus affirmait que sa famille n'était pas sa véritable famille, et l'exigence adressée à ses disciples de haïr et d'abandonner père et mère, épouse, enfants, frères et sœurs était aussi essentielle à sa prédication qu'elle était impossible à respecter par ses adeptes à venir (la vie monastique constituant l'exception à cette règle).

À l'époque des déluges, des massacres et des errances dans le désert, les bolcheviks considéraient que mariage et famille allaient disparaître en même temps que la propriété privée, les inégalités et l'État. Après le report temporaire du communisme pendant la NEP, il devint évident que la controverse entre Lander et Rosfeldt devait être résolue, y compris à titre

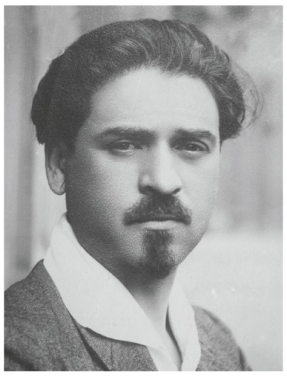
provisoire, et que la procréation et l'éducation des enfants allaient devoir être supervisées et régulées jusqu'au moment où l'État serait enfin en mesure de les prendre intégralement en charge. Ceci signifiait que le mariage en tant qu'institution devait être clairement défini et, jusqu'à nouvel ordre, consolidé. Le définir se révéla impossible ; le consolider, très difficile.

Iakov Brandenbourgski, un Vieux Bolchevik de la Zone de Résidence, était le principal expert du mariage parmi les bolcheviks : il avait rompu avec sa famille du temps de son activisme lycéen et avait étudié à l'Université impériale Nouvelle Russie d'Odessa avant d'en être renvoyé pour activités révolutionnaires ; entré au Parti en 1903, il obtint son diplôme de droit en Sorbonne en 1911 et fut nommé plénipotentiaire itinérant chargé des réquisitions alimentaires pendant la Guerre civile. En 1925, il était devenu membre de la direction collégiale du commissariat du peuple à la Justice, doyen de la faculté de droit soviétique de l'Université de Moscou et président de la nouvelle Commission législative des Affaires familiales[25].

Dans la jurisprudence bourgeoise, écrivait Brandenbourgski, ce qui distingue le mariage de la cohabitation (concubinage), c'est son caractère permanent. En Union soviétique, du fait du droit au divorce, une telle distinction ne saurait s'appliquer. À ses yeux, le fait d'envisager le mariage comme une cohabitation entre deux individus se considérant mutuellement comme mari et femme était un raisonnement à la fois tautologique et inepte du point de vue juridique. Les tentatives de définir le mariage par tel ou tel de ses objectifs (à savoir le plus souvent élever des enfants) n'étaient pas satisfaisantes non plus, vu le nombre d'exceptions possibles. L'argument selon lequel le mariage est un contrat strictement juridique n'était pas recevable, dans la mesure où « certains éléments, certaines conditions et surtout certaines conséquences du mariage dépendent de la nature, et non de la volonté des parties ». Tout bien considéré, les définitions n'avaient guère d'importance. « Une définition légale s'imposera d'elle-même spontanément lorsque les nouvelles formes de la vie quotidienne auront été instaurées. » Ou, plutôt, les nouvelles formes de la vie quotidienne rendront inutile toute définition, puisque le mariage aura disparu. D'ici là, cohabitation et reproduction allaient devoir être réglementées, quelle que soit la terminologie employée[26].

> La famille, qui, dans les pays bourgeois, repose sur le mariage et engendre certains droits et obligations pour les conjoints, va bien entendu disparaître pour être remplacée par un système d'État dans lequel l'éducation des enfants sera socialisée et une protection sociale instaurée. Mais, d'ici là, et tant que la famille existera comme unité spécifique, nous imposerons à ses membres certaines obligations mutuelles, comme la pension alimentaire[27].

L'aspiration soviétique initiale à la destruction de la famille était justifiée en principe, mais, « d'un autre côté, la population a raison de souhaiter qu'on ne la détruise pas aussi vite, car cela ne correspond pas aux conditions d'existence actuelles ». Dans les conditions de l'époque, on n'avait pas d'autre option que de reconnaître les « mariages *de facto* » et de « protéger les plus faibles ». La législation soviétique s'appuyait sur les réalités concrètes, non sur le « fétichisme » moral. Dans le cas des lois sur la famille, cela voulait dire – paradoxalement, sans doute – qu'elle se fondait sur la parenté biologique[28].



Iakov Brandenbourgski

> À l'étranger, dans les pays bourgeois, la parenté est une relation fondée sur la légitimité du mariage, de sorte que, si j'ai des enfants hors des liens du mariage, il n'existe aucune relation familiale – de parenté – entre eux et moi. Pour notre part, nous fondons nos lois sur d'autres principes, selon lesquels les relations entre parents et enfants reposent sur les liens du sang, sur leur origine biologique réelle[29].

La famille était une réalité et, pour le moment, elle était à la fois utile et inévitable. Mais comment concevoir la nouvelle famille bolchevique ? Pour un ou une communiste, que signifait être un bon mari, une bonne

épouse, un bon parent ou un bon enfant ? D'après Solts, « la famille communiste doit être le prototype d'une petite cellule communiste » ou, pour être plus précis, « une collectivité de camarades au sein de laquelle chacun vit de la même manière qu'à l'extérieur, et dont tous les membres, au travail comme dans leur vie, doivent constituer une unité au service du Parti ». Il s'agissait du modèle calviniste (puritain) de la famille en tant que mini-congrégation ou, du moins, pour autant que la société laïque était séparée de l'Église tout en restant sanctifiée, en tant que mini-État. Mais quelle était la spécificité de la famille si l'on devait vivre en son sein de la même manière qu'à l'extérieur ? Selon les termes de Brandenbourgski, il fallait « que les relations entre époux soient totalement libérées de tous les préjugés, vestiges et conventions absurdes de la "vertu" bourgeoise, que la femme soit pleinement émancipée du pouvoir de l'homme, et que l'épouse acquière l'indépendance économique vis-à-vis de son mari[30] ».

Que pouvait bien signifier « libérées de tous les préjugés » ? Lander l'avait-il bien compris ? Si l'on en croit le présidium de la Commission de contrôle du Parti, tel n'était pas le cas – et Rosfeldt n'était pas plus avisé. « Dans cette affaire, le Parti ne saurait adopter la position du refus du plaisir personnel ni celle de l'hypocrisie religieuse, pas plus qu'il ne saurait être indifférent vis-à-vis des phénomènes malsains qui peuvent surgir dans ce domaine et qui sont susceptibles de provoquer une violente réaction de rejet parmi les masses laborieuses, avec des conséquences sociales désastreuses. » Il s'agissait encore une fois d'un raisonnement strictement pragmatique. D'après Solts :

> Le fait de prôner une liberté totale des sentiments ne signifie pas que l'on puisse changer de partenaire au gré des caprices et des humeurs passagères – ce ne serait pas correct. Il ne fait aucun doute que la promiscuité sexuelle nuit à l'organisme, qu'elle sape l'énergie des individus et qu'elle les affaiblit en tant que combattants et que communistes. Les capacités humaines sont limitées : plus on consacre de temps et d'attention – sur le plan émotionnel ou autre – à cet aspect de l'existence, aussi légitime et justifié soit-il, moins il reste de forces au communiste pour l'ensemble des tâches qu'il doit accomplir. Si un communiste cherche trop de variété dans la sphère sexuelle, il va assurément dissiper son énergie et cesser d'être un bon communiste[31].

Il en allait de même pour la masturbation, la promiscuité, l'ivrognerie et autres expressions possibles de la liberté des sentiments susceptibles de détourner les communistes de leur tâche d'édification du communisme. À la grande surprise de nombreux jeunes du Parti, et pour leur grand embarras, le message était bien celui de la « modération », terme qu'ils associaient à la tiédeur des partisans de la conciliation et au « philistinisme bourgeois »[32].

À en croire la litanie de statistiques alarmantes sur le laxisme moral de nombre de communistes, ledit message n'était guère entendu. Comme l'affirmait Boukharine, « la jeunesse se trouve actuellement dans un creux, où les normes anciennes ont disparu, et où les normes nouvelles ne sont pas encore nées. D'où une certaine anarchie provisoire ». Ou, pour le dire comme Trotski : « Des coups, à notre époque, la famille en reçoit plus qu'elle n'en a jamais reçu. Voilà pourquoi elle vacille, voilà pourquoi elle se disloque et tombe en ruine, voilà pourquoi elle se recompose et se désagrège à nouveau. Le mode de vie est soumis à rude épreuve par cette critique sévère et douloureuse de la famille. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Voit-on apparaître des éléments de la famille d'un type nouveau ? » La réponse paraissait tiède, pour ne pas dire philistine[33].

> L'essentiel de la symbolique révolutionnaire est nouveau, clair et puissant : le drapeau rouge, la faucille et le marteau, l'étoile rouge, l'ouvrier et le paysan, le camarade, l'*Internationale*. Or, dans la cellule familiale repliée sur elle-même, cette nouveauté est pratiquement inexistante, en tout cas elle est insuffisante. Cependant, la vie de l'individu est étroitement liée à sa vie familiale. C'est ce qui explique que dans la famille les éléments les plus conservateurs prennent souvent le dessus dans les rapports quotidiens ; on conserve les icônes, on maintient le baptême, les funérailles religieuses, car les éléments révolutionnaires de la famille n'ont rien à leur opposer. Les arguments théoriques n'agissent que sur l'esprit, tandis que le rituel théâtral agit sur les sentiments et sur l'imagination ; son influence est par conséquent beaucoup plus grande. C'est pourquoi, dans le milieu communiste lui-même, il est nécessaire d'opposer à cet ancien rituel des formes nouvelles, une symbolique nouvelle, non seulement au niveau officiel où elles sont déjà largement implantées, mais aussi au niveau de la famille.

Trotski approuvait les nouveaux prénoms révolutionnaires tels que Ilitch ou Oktiabrina (c'est-à-dire « Octobrine »), les baptêmes bolcheviques et leurs « rites facétieux » d'introduction à la citoyenneté soviétique, les nouveaux rituels entourant l'enregistrement des mariages et la solennité des « processions », « discours », « marches funèbres » et « salves » lors des cérémonies de crémation de communistes. Mais, en parlant de leur caractère « facétieux », il montrait qu'il n'avait pas de suggestions particulières à faire, ni de politique officielle à proposer en la matière. Boukharine et lui jugeaient la littérature incomparablement plus importante pour l'« éducation sentimentale » (c'était l'expression de Boukharine). Le « creux » entre les normes d'hier et celles de demain persistait[34].

Dans un article de 1926 intitulé « Ma faute », Mikhaïl Koltsov fait le récit de sa rencontre avec un groupe de paysans venus lui réclamer « une liturgie soviétique athée pour honorer le décès d'honnêtes paysans non membres du Parti, ainsi qu'un calendrier complet des "baptêmes rouges" (*oktiabrienie*) et des noms de saints révolutionnaires dont ils puissent baptiser leurs enfants ». La réaction du narrateur est prévisible :

> Je tentai de les convaincre que tout cela était absurde et n'avait aucune importance ; que l'important, ce n'était pas les rituels mais les bibliothèques, l'éradication de l'analphabétisme, les coopératives agricoles, les comités d'entraide, le labour collectif, la lutte contre l'alcool de contrebande, les tracteurs, les agronomes, les journaux, le cinéma et la distribution du courrier en zone rurale.

Néanmoins, devant l'insistance de ses visiteurs, le narrateur « commet un acte de philistinisme bourgeois et d'arriération intellectuelle au niveau d'un village tout entier » en les accompagnant dans une papeterie où il les aide à faire l'acquisition « de portraits de leaders, d'abat-jour de couleur rouge, de rubans, de slogans et d'affiches ».

> Un écriteau proclamant « Ne perds pas ton temps : quand ton travail est fini, rentre chez toi ! » va peut-être bientôt surplomber un cercueil, une image colorée d'aéroplanes et de masques à gaz servir d'arrière-fond aux têtes respectueusement inclinées de deux jeunes mariés, une affiche « Interdiction de fumer » s'offrir au regard d'un nourrisson aux yeux bleus… Mais peu importe ! Je me suis rendu coupable d'une faute, et il me reste encore à l'expier.

La conclusion de Koltsov est plus sérieuse : « Si des travailleurs agricoles perdus au fin fond des forêts veulent sortir du puits d'ignorance et de superstition où ils végètent, nous devons leur fournir une échelle ou leur tendre la main au lieu de leur ordonner de sauter. » Mais une fois sortis du puits ? Qu'étaient censés faire tous ces honnêtes paysans non membres du Parti et ces milliers de « jeunes communistes » désorientés une fois débarrassés de leurs affiches et de leurs « facétieux » baptêmes rouges ? Car l'article en question impliquait que Koltsov lui-même, en tant qu'« individu progressiste libre de tout préjugé », n'avait nul besoin de tout ce bric-à-brac. De quoi avait-il besoin, alors ? Si des gens comme Koltsov, Solts et Boukharine faisaient partie de l'« avant-garde », et si leur éducation sentimentale était plus ou moins achevée, alors le futur de la Révolution dépendait peut-être de la configuration de leur propre « cellule familiale »[35].

*

* *

En 1918, alors qu'il avait vingt-quatre ans, Koltsov épousa une actrice de quinze ans son aînée. Au début des années 1920, il prit une autre épouse, tout en demeurant libre de tout préjugé. Comme il l'écrit dans l'un de ses articles : « Un homme et une femme peuvent très bien vivre ensemble sans passer par de longs et fastidieux préliminaires sociaux, sans intervention de l'Église ou de l'État, sans faux témoignages, sans procédures de divorce et sans l'hypocrisie de la cohabitation forcée qu'impose le mariage. » C'est ainsi qu'il se mit en ménage avec une nouvelle femme sans divorcer de sa seconde épouse[36].

La prestance de Koltsov était légendaire. Selon une autre journaliste de la *Pravda*, Sofia Vinogradskaïa, « il était gracieux, élégant et raffiné », il préférait les costumes aux vestes en cuir et aux blouses militaires, et il possédait « un visage fin d'une pâleur d'albâtre, aux joues ombrées de bleu après le passage du rasoir, un front blanc et doux, des lèvres admirablement ciselées et une dentition tout aussi parfaite, étincelante ». Ou, pour reprendre les mots de la directrice du Théâtre pour enfants de Moscou, Natalia Sats, « ses cheveux ondulés châtain foncé couronnaient un front magnifique, un nez aquilin et des lèvres rieuses, un brin capricieuses ». Il était connu pour sa petite taille (« un vrai petit canif »), sa vanité (telle une abeille, « il faisait son miel de l'effet qu'il avait sur ses

semblables et des louanges, des marques de reconnaissance et d'approbation et des sourires qu'on lui adressait ») et ses traits d'esprit. « Le petit Koltsov aux beaux yeux tristes était un réservoir intarissable de plaisanteries, d'histoires drôles et de bons mots… Il adorait se faire passer pour quelqu'un d'autre, se déguiser et composer des acrostiches. » Un jour, alors qu'il était dans la chambre de Natalia Sats, il lui proposa soudain de danser. « Mais, lui répondit-elle, si je me mets au piano, comment vais-je pouvoir danser ? Et si je ne me mets pas au piano, qui va nous faire danser ? » Koltsov décrocha le téléphone, « il appela son frère Boris et lui demanda de placer le combiné près du gramophone et de passer la chanson "Valencia" ; nous avons dansé trois minutes en tenant le cordon du téléphone[37] ».

Koltsov était également connu pour posséder sa propre automobile, pour être familier de tous les cafés de Moscou et pour son don d'ubiquité. Il était connu pour avoir créé les journaux *Ogoniok* (*La Petite Flamme*), *Za Roulem* (*Au volant*), *Krokodil*, *Za Roubejom* (*À l'étranger*) et *Jenskiï Journal* (*Le Magazine des femmes*), entre autres entreprises. Bref, il était très connu, et très puissant. En 1927, lorsque le théâtre de Natalia Sats se trouva menacé d'expulsion, il publia un texte qui défendait la nécessité d'un théâtre pour enfants, au même titre que l'existence des orphelinats. Un article de la *Pravda* avait la force d'un décret gouvernemental : le théâtre se vit attribuer son propre immeuble. (Natalia Sats avait été nommée directrice de la section enfantine du Théâtre soviétique et du département de Musique de Moscou par Platon Kerjentsev, en 1918 ; elle avait alors quinze ans. Peu de temps après, elle avait fondé son propre théâtre et, à la fin des années 1920, elle faisait déjà figure de célébrité. Après un premier mariage précoce qui lui avait donné un fils, elle avait divorcé et épousé le directeur de la Banque municipale de Moscou, futur chargé d'affaires du gouvernement soviétique à Varsovie puis à Berlin. Elle donna naissance à une fille, mit en scène des spectacles sur diverses scènes d'Europe et d'Amérique latine, collabora avec Max Reinhardt et avec Otto Klemperer et, en 1935, quitta son second mari pour le commissaire du peuple au Commerce intérieur, Izraïl Veitser. L'année suivante, un décret spécial du Parti et du gouvernement annonça la création du Théâtre central pour enfants, une institution nettement plus importante que la précédente, sur la place Sverdlov[38].)

Mikhaïl Koltsov

Natalia Sats
(avec l'aimable autorisation
de Roxana Sats)

Koltsov possédait une datcha sur les bords de la Kliazma, au nord de Moscou, où il passait de nombreux week-ends entouré d'amis. Selon l'un d'eux, N. Beliaïev (Naoum Beïline), le rédacteur en chef d'*Au volant*, « le maître de maison, toujours accueillant, passait des journées entières sur le terrain de volley-ball ou à jouer aux gages ou à d'autres jeux d'enfants, à plaisanter, à raconter des histoires et à distraire ses invités. Le lundi matin, tout le monde rentrait à Moscou, et la datcha retrouvait son calme ». Au début des années 1930, quatre de ses hôtes réguliers – les écrivains Boris Levine, Ilia Ilf et Evgueni Petrov et l'artiste Konstantin Rotov – rachetèrent la datcha de Koltsov et commencèrent à l'utiliser comme résidence d'été partagée. (La première femme de Levine, Eva Rozengolts, était la sœur du leader fantomatique du soulèvement de Moscou, Arkadi Rozengolts, désormais commissaire du peuple au Commerce extérieur. Eva avait étudié la peinture auprès de Robert Falk au Vkhoutemas, dont elle sortit diplômée en 1925, la même année que la Joconde de Maïakovski, Maria Denissova. Son tableau de fin d'études, *Les Vieux*, représentait trois vieillards juifs, probablement dans sa ville natale de Vitebsk. Après la naissance de leur fille Elena, en 1928, Eva et Boris se séparèrent. Arkadi se remaria à peu près à la même époque, une fois installé dans ses nouvelles fonctions[39].)

Le frère de Koltsov, Boris Iéfimov, était dessinateur politique. Il avait épousé sa première femme en 1919, à l'âge de dix-neuf ans, et la seconde en 1930, sans pour autant quitter la première. Ayant eu des fils de chacune d'entre elles, il passa le reste de son existence entre les deux familles. La plus jeune de ses deux épouses, Raïssa Iéfimova Fradkina, avait trois frères et deux sœurs. L'un des frères conduisait des interrogatoires pour la

police secrète, l'autre était un agent du Renseignement militaire, et le troisième, Boris Voline (Iossif Fradkine), mena une carrière remarquée au sein du Parti avant de prendre la direction du bureau de presse du commissariat aux Affaires étrangères, puis, en 1931, du Glavlit (la Direction centrale de la Censure). La sœur aînée de Raïssa était morte pendant la Guerre civile ; la plus jeune, Sofia, avait épousé un interrogateur de la police secrète, Leonid Tchertok, et elle-même intégré cette institution. D'après Iéfimov, pour pouvoir tout à la fois se marier et travailler dans les services de renseignement, elle avait dû obtenir une autorisation spéciale et passer un entretien avec le chef de la Guépéou, Genrikh Iagoda, et son épouse Ida. Ida Iagoda était la nièce de Iakov Sverdlov (la fille de sa sœur Sofia). Son frère, Léopold Averbakh, éminent critique de littérature prolétarienne, avait épousé la fille de l'ami intime et biographe de Lénine, Vladimir Bontch-Brouïevitch[40].

Le fils de Iakov Sverdlov, Andreï, épousa l'une des filles du responsable de la prise du palais d'Hiver, Nikolaï Podvoïski. Ils s'étaient connus enfants et s'étaient de nouveau rencontrés, pour de bon cette fois, en 1932, dans la résidence du Comité central de Foros, en Crimée ; il avait vingt-deux ans, elle en avait seize. Podvoïski et son épouse Nina Didrikil (Diedrich-Kiel), elle aussi membre des Vieux Bolcheviks, avaient cinq filles et un garçon. Leur fils, Lev, épousa Milena Lozovskaïa, la fille de Solomon Lozovski (Dridzo), le directeur de l'Internationale syndicale rouge (Profintern) ; eux aussi s'étaient rencontrés à Foros. La demi-sœur de Milena, Vera, que Solomon Lozovski avait eue d'un précédent lit, était la secrétaire de Kroupskaïa, la femme de Lénine. Lorsque sa mère mourut en 1926, Milena fut adoptée par la famille de Gleb Krjijanovski, un Vieux Bolchevik responsable de l'« électrification de tout le pays » et premier directeur du Gosplan. Milena avait pour meilleure amie Elsa Brandenbourgskaïa (surnommée « Bryndia »), la fille de l'auteur du Code de la famille de 1926. L'une des filles de Nina Didrikil avait épousé l'organisateur de la Terreur rouge en Russie septentrionale, Mikhaïl Kedrov ; son neveu Artour Artouzov (Frautschi) était le protégé et collaborateur de Kedrov au sein des services spéciaux de la Tchéka, avant de prendre la tête du Renseignement extérieur soviétique. Les bolcheviks ne se contentaient pas de se reproduire : ils se reproduisaient en tant que groupe[41].

Il semble bien que les Podvoïski aient formé une famille heureuse. Comme l'écrit Nikolaï dans une lettre à sa femme Nina : « Je ne connais

pas d'épouse, de mère, d'amie ou de camarade meilleure, plus précieuse, plus pure, plus forte, plus sainte que toi. […] Devant toi, j'ai l'impression de contempler le soleil qui nous réchauffe, là-haut dans le ciel. » Ils prenaient très au sérieux la tâche de préparer leurs enfants à vivre sous le communisme, et ils en parlaient souvent – entre eux ou avec leurs enfants. Nikolaï croyait à l'éducation par le travail ouvrier (deux de ses filles, dont la femme d'Andreï, travaillèrent en usine avant de devenir ingénieures) ; Nina mettait davantage l'accent sur l'exemple parental. Comme elle l'écrit dans son journal, en date du 2 mai 1927 : « J'insiste sur le fait que les deux parents se doivent de contribuer au progrès de l'humanité en éduquant leurs enfants et en leur transmettant les leçons tirées de leur expérience personnelle. » Ce n'était pas, à ses yeux, faire acte de sacrifice. « Mon âme brûle d'énergie, écrit-elle en juillet 1920, et je me sens coupable de n'avoir rien donné à l'humanité. Cette énergie ardente est irrépressible, son éruption est inévitable, et je suis convaincue que si elle ne se libère pas en moi, elle le fera à travers mes enfants, grâce auxquels j'atteindrai l'immortalité. » Avec l'éradication du philistinisme bourgeois en matière de mœurs familiales, progrès de l'humanité et immortalité transgénérationnelle ne faisaient plus qu'un. Comme l'écrivait Nina dans son journal en 1922 :

> Depuis que la tornade révolutionnaire a balayé ce spectre que la société bourgeoise appelait la « famille » et dont il ne subsiste plus que l'atmosphère écœurante du « foyer », qui est parfois un véritable cauchemar pour nos enfants et nos jeunes gens, et du fait que la société naissante n'a pas encore développé de tronc capable de nourrir et de prendre soin de ses nouvelles feuilles, il nous faut être particulièrement sensibles, particulièrement attentionnés, envers les jeunes pousses qui grandissent à nos côtés[42].

Mais qu'était-ce qu'une famille qui n'était pas une famille et un chez-soi qui ne serait pas un « foyer » ? Les parents pouvaient-ils transmettre à leurs enfants les leçons de leur expérience sans reproduire le philistinisme bourgeois ? Et si ce nouveau tronc n'était autre que celui du bon vieil arbre de la connaissance du bien et du mal ? La réponse des Podvoïski était la même que celle de Solts : la nouvelle famille biologique devait devenir la cellule primaire de la famille du Parti ; la vie au sein de la famille devait être la même qu'à l'extérieur. Comme l'écrivait Nikolaï à ses enfants : « Si vous aspirez à aimer Vladimir Ilitch (Lénine) d'un amour profond, ardent

et zélé, vous devez être les amis de votre mère, et parler de Lénine avec elle. » Et, comme l'écrivait Nina à sa fille pour son dix-septième anniversaire, plusieurs mois après qu'elle eut dit « oui » à Andreï Sverdlov :

> Tu as dix-sept ans, félicitations ! La vie à dix-sept ans, c'est un peu comme la mer en avril : elle change de couleur au gré des vents printaniers, du soleil et de la densité de l'air ; c'est un jeune bouleau couvert de feuilles d'un vert tendre et orné de petites boucles d'oreilles ; c'est le plus puissant et le plus séduisant des printemps. Ce printemps, c'est toi, et tout ce qui t'entoure. Tu respires le bonheur, et tu seras d'autant plus heureuse que tu prends conscience de ce bonheur. Et c'est déjà le cas, n'est-il pas vrai ? Tu es la plus jeune et la plus forte, et toute la vie de ta société est jeune et forte. Le vœu que je veux former pour toi, en ce dix-septième printemps, c'est que tu t'approches toujours davantage, par tes centres d'intérêt, tes sentiments et tes réflexions, du camp des plus jeunes et des plus forts : celui de Marx, Engels, Lénine, de tous les bolcheviks authentiques[43].

Tel était l'ordre du jour : construire le socialisme dans une seule famille dans le cadre du socialisme dans un seul pays et de la révolution mondiale en cours. Objectif : le bonheur, en particulier celui des enfants de la génération présente. Le spectacle de référence sur l'enfance et la quête du bonheur en Union soviétique était la mise en scène par Konstantin Stanislavski de *L'Oiseau bleu*, de Maurice Maeterlinck, sur une musique d'Ilya Sats, le père de Natalia. Créée en 1908, cette œuvre devint vite un classique, survécut à la Révolution et se transforma en rite de passage incontournable pour les enfants de l'élite soviétique (elle finit par battre tous les records de durée à l'affiche : en 2008, on célébra son centième anniversaire). Lorsqu'elle l'évoque le 8 mai 1923, Nina Podvoïskaïa semble faire référence à la fois à l'État soviétique et à ses propres enfants. Dans la pièce, un petit garçon et une petite fille, Tyltyl et Mytyl, découvrent l'oiseau du bonheur et finissent par le libérer. Dans cette page de son journal, Podvoïskaïa rencontre un agent allemand du Komintern dans une station de la mer Noire et se sent fière d'avoir

> tenu entre [ses] mains le magique « oiseau bleu » qui franchit les océans pour apporter le bonheur à l'humanité. […] Je veux travailler

pour le Komintern – ce jardin magique du communisme, source de prodiges d'où s'envolent les oiseaux bleus qui portent aux quatre coins du monde la bonne nouvelle du bonheur communiste. Je veux caresser ces oiseaux, les nourrir, leur insuffler l'énergie nécessaire à leur périple. […] Oh, que la mer est belle, quel enchantement ! La mer, le « jardin magique » avec, en son centre, le grand magicien Lénine et les fabuleux « oiseaux bleus ». Ils sont innombrables, et il y en aura toujours davantage. Je les aime de tout mon cœur ; je vibre d'un amour infini pour ces « oiseaux bleus » qui vont bouleverser le monde[44].

La famille Podvoïski

Dans la pratique, le travail de Nina Podvoïskaïa consistait à préparer les manuscrits de Lénine pour leur publication par l'Institut Lénine et, côté famille, à parler de Lénine à ses enfants. Le travail de Nikolaï Podvoïski consistait à préparer les organismes soviétiques au bonheur futur. Après avoir perdu l'occasion d'être la « poigne de fer de la révolution à travers le monde », il était devenu directeur du Conseil suprême de la Culture physique, fondateur et dirigeant de l'Internationale rouge sportive et le principal héraut de ce qu'il appelait « une alliance avec le soleil ». En comparant sa femme au « soleil qui nous réchauffe », il n'était pas

seulement dans un registre métaphorique. « Comme tous les êtres vivants, affirme le porte-parole de Podvoïski dans un dialogue platonicien rédigé en 1925, l'homme est un fragment du soleil, et ce fragment doit rester en contact permanent avec sa source, sous peine de disparaître. » La solution consistait à éliminer « toutes les barrières artificielles qui nous séparent – qui séparent notre corps – de la source de toute vie, le soleil ».

> — Autrement dit, répliqua Iouri, ça consiste à se balader tout nu. Belle affaire.
> — Mais, tes mains, elles sont bien nues, bon sang ! Et ton nez ? Et le reste de ton visage ? Et ce n'est pas un problème, non ? Alors qu'est-ce qui te fait peur ? Presque toutes les parties de notre corps pourraient parfaitement rester nues la plus grande partie de l'année. Tu ne prends pas froid dès que tes mains sont mouillées, n'est-ce pas ? Mais, dès que tu te mouilles les pieds, tu finis directement au lit. Telle est la punition de celui qui les garde constamment emmitouflés et les protège du soleil. […]
> Nous pouvons et nous devons nous délester de tout ce qui fait obstacle entre notre corps et le soleil : manteaux, vestes, chemises, mode féminine, chaussettes et bottes. Neuf fois sur dix, on les porte non pas parce qu'ils sont utiles, mais pour plastronner et briller en société. Bien entendu, sous notre climat, il faut nous protéger des éléments une partie de l'année. Mais je parle d'une alliance avec le soleil, et si le soleil est d'accord pour la sceller avec nous, il ne faut pas laisser passer notre chance.

Iouri le sceptique rétorque qu'il n'arrive pas à s'imaginer le président du Conseil des commissaires du peuple, Alexeï Ivanovitch Rykov, débarquer à une réception officielle en sous-vêtements. Mais son interlocuteur s'attend à une telle objection. « On peut tout à fait imaginer un cadre parfaitement naturel dans lequel une personnalité de haut rang apparaîtrait publiquement en sous-vêtements… Son apparition même en cette tenue inciterait les masses à débattre de la question du développement et de l'amélioration de la force physique des travailleurs. » Et les masses finiraient par comprendre que « le soleil est le meilleur médecin du prolétariat ». Cet argument achève de convaincre Iouri[45].

Podvoïski mettait lui-même ses idées en pratique – tout à la fois en éliminant les obstacles et en faisant de sa famille la cellule primaire d'une plus ample transformation. En 1923, la famille Podvoïski obtint une datcha

voisine de celle des Trifonov à Serebrianyi Bor (« La Forêt d'argent ») sur les bords de la Moskova. Iouri Trifonov raconte cette expérience dans son roman *Starik* (*Le Vieil Homme*). Les Bourmine ressemblent fort aux Podvoïski, et Sania pourrait être l'auteur enfant.

> Bourmine, sa femme, les sœurs de sa femme et leurs maris étaient des adeptes de « Nudité » et de l'association « À bas la pudeur » ; ils se promenaient souvent sous un aspect impudique, c'est-à-dire dans le costume de notre mère Ève. Les estivants s'indignaient, le professeur voulait écrire au conseil municipal de Moscou et la mère de Sania riait, disant que c'était une illustration pour le conte du *Roi nu*. Un jour, elle s'était fâchée avec son père qui lui interdisait d'aller au potager lorsque ces « jocrisses » s'y trouvaient ! Le père de Sania en voulait beaucoup à Bourmine de son « À bas les pudeur ! ». Les autres riaient. Bourmine était grand, maigre, portait [des] lunettes, et rappelait plutôt don Quichotte qu'Apollon ; les dames de la famille ne brillaient guère par la beauté non plus. Il est vrai qu'elles étaient merveilleusement bronzées.

Le père de Sania avait rencontré Bourmine pendant la Guerre civile. « [Il] considérait Bourmine comme un imbécile (Sania l'avait entendu dire : « Cet idiot de Semion ») et évoquait ses exploits et même sa décoraton sur le mode ironique. » Pour ce qui est d'éliminer les obstacles, certains enfants essayaient de convaincre les autres d'imiter les adultes, le tout s'achevant par un beau scandale. « Mais était-ce une bêtise, comme le croyait son père ? Était-il bête, le fils de l'arpenteur, le barbichu qu'une lame d'une force colossale avait projeté à sa crête ? Aujourd'hui, plus de trente ans après, la vérité première de jadis (la sottise de Bourmine) suscite en lui quelque doute. » (Valentin Trifonov et Nikolaï Podvoïski avaient servi ensemble ; dans la réalité, le père de Podvoïski était prêtre, pas géomètre[46].)

Valentin Trifonov était libre de préjugés, mais à sa manière. Après la Guerre civile, il se réinstalla avec son épouse légitime Tatiana Slovatinskaïa et la fille qu'elle avait eue d'un précédent mariage, Evguenia Lourié. Quelques années plus tard, il quitta la mère pour la fille et, en 1925, naquit leur fils Iouri. À cette époque, Tatiana avait cinquante-six ans, Valentin trente-sept et Evguenia vingt et un. Ils continuèrent à vivre sous le même toit. Tatiana dirigeait le Bureau des visiteurs au Comité central du Parti et les archives du Politburo ; Valentin était président du

Collège militaire de la Cour suprême ; Evguenia avait reporté ses études à l'Académie agricole pour s'occuper de ses enfants (ils eurent une fille deux ans plus tard). D'après Iouri, Tatiana était une vraie croyante, rigide et froidement rationnelle : « Elle n'est pas humaine, dit l'un de ses personnages, on dirait une armoire blindée. » Valentin semblait moins orthodoxe, mais tout aussi impénétrable : « De tempérament, il était taiseux, réservé, un peu sombre, même ; il n'aimait guère "se faire remarquer", pour ainsi dire[47]. »

Le meilleur ami des Trifonov était Aron Solts, la « conscience du Parti », cousin du père d'Evguenia et mentor de Tatiana et de Valentin en matière de doctrine et d'éthique communistes. Iouri se le rappelait comme « un petit homme grisonnant, avec une grosse tête un peu difforme. Il avait les lèvres épaisses et de grands yeux globuleux qui vous dévisageaient d'un air perspicace et sévère. Il m'apparaissait comme quelqu'un d'intelligent, très irritable et très malade : sa respiration était lourde et chuintante. Par ailleurs, je le tenais pour un extraordinaire joueur d'échecs. Je perdais systématiquement contre lui ». Solts ne s'était jamais marié et vivait avec sa sœur Esfir. Au début des années 1930, sa nièce Anna vint habiter chez eux après avoir été abandonnée par son mari Isaak Zelenski, chef du Parti en Ouzbékistan. À peu près à la même époque, ils adoptèrent un orphelin qui, d'après la fille d'Anna et Iouri Trifonov, injuriait les adultes et leur parlait avec arrogance[48].

Valentin Trifonov, Evguenia Lourié, Tatiana Slovatinskaïa et le petit Iouri

Tatiana Slovatinskaïa, Anna Zelenskaïa, Isaak Zelenski,
Aron Solts et les enfants Zelenski, Elena et Andreï

On ignore ce que Solts pouvait penser de la nouvelle situation matrimoniale de Valentin Trifonov ou des aléas de son propre ménage. À l'apogée de son pouvoir, au mitan des années 1920 (lorsque les amis de Koltsov tentaient de limiter son imagination extravagante en le menaçant d'une « réprimande de la part de Solts »), Solts considérait que le principal danger pour les familles communistes était celui d'une mésalliance entre ennemis de classe. Un type d'unions qu'il jugeait de mauvais goût.

> Mauvais goût, dans le sens où ce genre de choses devrait être perçu comme était perçu dans l'ancien régime un mariage entre un comte et une domestique. Les gens en étaient scandalisés. Mais comment ose-t-il ? Il viole nos traditions, ça ne se fait pas, il devrait avoir honte ! C'est ce qui se disait, autrefois. Aujourd'hui, la classe dirigeante, c'est nous, et nous devrions réagir de la même manière. Une relation intime avec un membre du camp adverse, lorsqu'on appartient à la classe dirigeante – voilà de quoi susciter un tel opprobre que les personnes concernées devraient y réfléchir bien plus d'une fois avant de prendre leur décision. Bien entendu, les sentiments sont une affaire toute personnelle, et il n'est pas toujours justifié d'interférer dans la vie privée des individus ; mais nous pouvons condamner de tels

procédés à la façon dont le faisait l'ancien régime lorsque certains de ses membres refusaient de se soumettre à ses règles. On peut appeler cela un « préjugé », mais lorsqu'il s'agit de se préserver soi-même, il ne saurait être question de préjugé. Il faut vraiment examiner la chose sous toutes les coutures avant d'épouser une femme d'une autre classe sociale[49].

Alexandre Arossev

Olga Goppen

L'avertissement de Solts venait trop tard pour Arossev. En 1916, il s'était fiancé à une jeune femme de seize ans, fille d'un procureur de Kazan et d'une domestique. Le père était mort jeune et la fille avait été éduquée dans un institut réservé aux jeunes filles de la noblesse. Lorsque Arossev partit sous les drapeaux, elle épousa un autre homme, dont elle eut un fils. En 1918, Arossev rentra à Kazan en héros (il venait juste de faire fermer tous les journaux non bolcheviques de Moscou) et l'enleva à son mari, apparemment contre son gré. L'enfant de la jeune femme mourut peu de temps après, mais elle eut trois filles avec Arossev, nées entre 1919 et 1925. Elle s'appelait Olga Goppen, elle parlait français, écrivait de la poésie, aimait les vêtements à la mode, ne savait pas cuisiner et se complaisait à passer pour « frivole ». Sa mère, l'ancienne domestique, traitait son gendre avec une patience mêlée d'ironie et elle avait fait baptiser ses trois filles en secret. Après la naissance de la troisième – Arossev travaillait à l'époque à l'ambassade soviétique à Stockholm –, Olga le quitta pour l'un de ses collègues plus jeune et suivit son nouveau mari à Sakhaline, où il avait été nommé secrétaire régional du Parti (après avoir lui aussi abandonné son épouse et ses trois enfants). Arossev refusa de laisser la garde des filles à Olga et les mit sous l'aile d'une nourrice

suédoise qui les suivit à travers toute l'Europe. En 1932, alors qu'il était ambassadeur en Tchécoslovaquie, il épousa la professeure de danse de sa fille aînée, Gertrude Freund. Il avait quarante-deux ans, elle en avait vingt-deux. Du fait qu'elle était tchèque, il ne put conserver son poste d'ambassadeur et retourna à Moscou pour prendre la direction de la Société pour les Relations culturelles avec les Pays étrangers (VOKS). Les filles haïssaient « férocement » leur belle-mère, comme le dit l'une d'entre elles. « Elle était la version germanique d'une Européenne "bien organisée" – froide, raide et très avare. » Ses camarades le blâmèrent pour s'être de nouveau marié hors de sa classe sociale[50].

Ossip Piatniski

Ioulia Sokolova

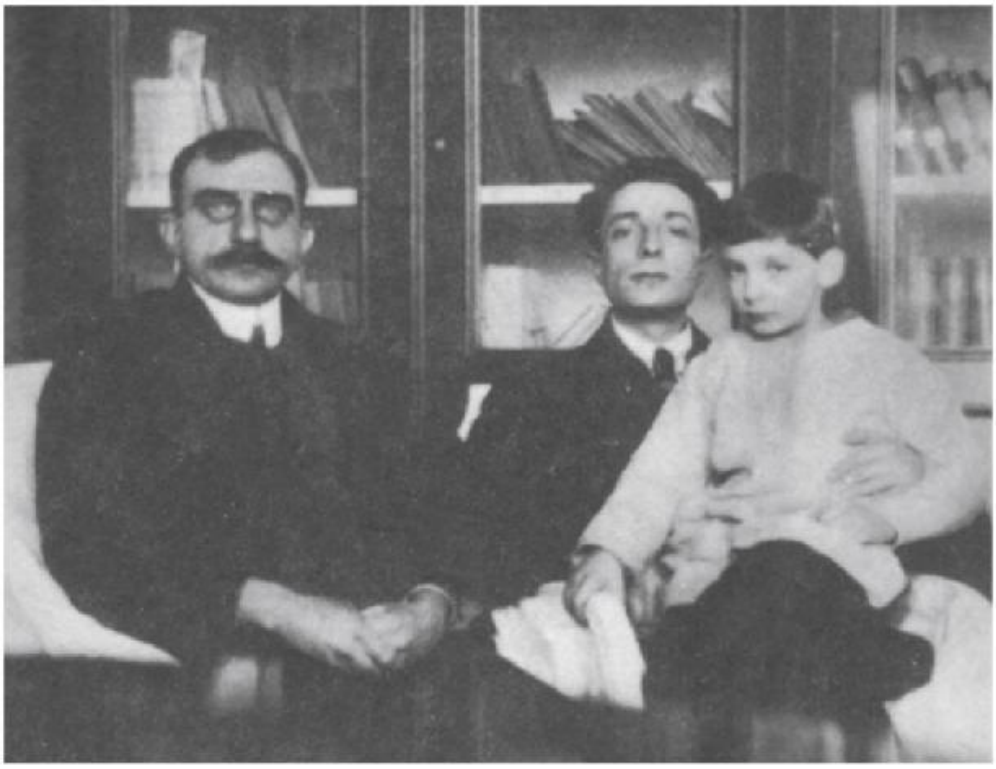
Ossip Piatnitski était l'un des camarades d'Arossev depuis l'époque du soulèvement de Moscou. Sa première femme et camarade de combat, Nina Marchak, l'avait quitté pour Alexeï Rykov, et, en 1920, à l'âge de trente-neuf ans, il épousa une jeune femme de vingt et un ans, Ioulia Sokolov, fille d'un prêtre et veuve d'un général. Celle-ci avait en partie expié ses origines en travaillant comme infiltrée au service du Parti dans une unité de contre-espionnage de l'Armée blanche, à Tcheliabinsk. Si l'on en croit une œuvre de fiction inspirée de la Guerre civile, une fois son identité découverte, elle serait restée cachée dans un baril de cornichons jusqu'à l'arrivée de l'Armée rouge le lendemain matin. Elle avait fait la connaissance d'Ossip lors de sa convalescence à l'hôpital de Moscou. Leur fils ainé, Igor, naquit en 1921 ; le second, Vladimir, en 1925. Vladimir décrit son père comme un homme taciturne et ascétique et sa mère comme une personne « hypersensible » et dotée d'une « conscience à vif ». Peu après sa naissance, elle quitta le Parti, car elle s'estimait indigne d'en être membre[51].

Boris Zbarski ne tint que partiellement compte des recommandations de Solts. Sa première épouse, Fani, était née, comme lui, à Kamianets-Podilski, en Ukraine. Ils s'étaient mariés à Genève pendant leurs années d'études avant de s'installer dans le nord de l'Oural en 1915, alors que leur fils Ilya avait deux ans. En juin 1916, ils y furent rejoints par Boris Pasternak et son ami Evgueni Lundberg. Zbarski connaissait le père de Pasternak et offrit à Boris un emploi administratif dans l'une de ses usines. Fani n'avait rien à faire, elle s'ennuyait et se sentait seule. D'après son fils, Ilya :

> Mon père rentrait toujours tard le soir. Je passais la journée entière avec ma nourrice, ou bien seul, tandis que ma mère cherchait quelque réconfort auprès de Lundberg et de Pasternak. Celui-ci jouait du piano, il improvisait et il écrivait et récitait des poèmes. Il est probable que ma mère et Pasternak aient eu une liaison, et cela a sans doute été l'un des motifs principaux de la séparation de mes parents.

Lorsque les Zbarski divorcèrent, en 1921, Ilya resta avec son père. Vers 1927, Boris Zbarski partit à Berlin pour affaires et y rencontra une camarade d'université de Lydia Pasternak (la sœur cadette de Boris), qu'il finit par ramener à Moscou, d'abord comme assistante, puis comme épouse. Elle s'appelait Evguenia Perelman. Fille d'avocat, petite-fille de rabbin, elle n'était pas communiste. D'après Ilya, elle s'avéra « être une femme méchante, hystérique et pingre, [qui] signifiait en permanence son aversion pour tout ce qui avait trait à la Russie et parlait sans cesse de son passé d'émigrée ». Elle affirmait aussi haut et fort sa judéité – ce à quoi Ilya n'avait pas été habitué et qu'il trouvait déplacé. Dans l'univers de son père comme dans les hautes sphères du Parti en général, il y avait beaucoup de rejetons de familles juives, mais ceux-ci avaient tendance à penser qu'être internationaliste signifiait renier toute patrie, voire leurs propres parents. Le nationalisme était l'ultime recours des ennemis de classe ; la « nationalité » était une survivance du passé, tolérée chez les « travailleurs agricoles perdus au fin fond des forêts » mais pas chez les « individus progressistes libres de tout préjugé ». Le caractère russe de l'internationalisme était une évidence implicite dont on ne prenait conscience que lorsqu'elle était remise en question. Lorsque la belle-mère d'Ilya Zbarski renvoya sa nourrice paysanne, « elle engagea comme domestique une femme juive désagréable qui ne me nourrissait pas à ma faim et introduisait chez nous une ambiance bizarre et déplaisante. […]

Les plats qu'elle cuisinait étaient étranges, je ne les aimais pas, et je devais endurer les commentaires hostiles de ma belle-mère. Finalement, je déménageai dans l'appartement communautaire de ma mère, rue Arbat, qu'elle partageait avec vingt personnes ». Ilya devint plus tard assistant de son père au mausolée de Lénine. Boris et Evguenia eurent deux fils ; l'aîné, Lev-Félix, avait été baptisé ainsi en hommage au chimiste Lev Karpov et au chef de la Tcheka, Félix Dzerjinski[52].



Vladimir Vorobiov et Boris Zbarski avec son fils Ilya
(avec l'aimable autorisation de I. B. Zbarski)

*
* *

Au sommet de la hiérarchie bolchevique, de telles infractions aux injonctions de Solts restaient rares. D'une manière ou d'une autre, la plupart des hauts dirigeants communistes fréquentaient d'autres membres de l'élite communiste – soit par fidélité à la cause commune, soit qu'il n'y eût guère d'autres personnes à fréquenter dans leurs bureaux, leurs maisons, leurs clubs, leurs datchas et leurs lieux de vacances. Dans les

années 1920, le couple bolchevique dont on parlait le plus était celui formé par deux des plus éminents propagandistes du Parti : Karl Radek et Larissa Reisner. Pour le biographe de Radek, Karl et Larissa, c'était pratiquement Quasimodo et Esmeralda. L'un des camarades de lycée du leader bolchevik le décrit comme « un homme de petite taille, maigre et physiquement sous-développé » :

> Depuis sa plus tendre enfance, il avait toujours une paire de lunettes vissée sur le nez. Et pourtant, malgré sa laideur, il était très arrogant et sûr de lui. […] Un nez disgracieux, la bouche béante et une rangée de dents proéminente qui saillait de derrière sa lèvre supérieure, tels étaient ses traits distinctifs. Il avait toujours un livre ou un journal à la main. Il passait son temps à lire – chez lui, dans la rue, entre les heures de classe –, constamment, de jour comme de nuit, y compris pendant les cours[53].

Ayant abandonné le culte des Lumières juives germanophiles, il passa au nationalisme polonais, puis au bolchevisme (bien qu'il ait continué de porter des favoris en hommage à Mickiewicz). Il fut successivement expulsé du Parti social-démocrate de Pologne et Lituanie, du Parti social-démocrate allemand et, après l'échec de la révolution allemande de 1923, du Comité exécutif du Komintern ainsi que du Comité central du Parti. Ses traits d'esprit étaient légendaires, de même que ses sarcasmes, son aspect bohème et négligé, son autodérision bouffonne, ses attaques *ad hominem* féroces contre ses adversaires idéologiques et l'éloquence avec laquelle il était capable de défendre diverses causes en trois langues. Rosa Luxemburg avait refusé de s'asseoir à sa table, et Angelica Balabanoff « avait pour lui le plus profond mépris et le considérait comme un vulgaire politicien ».

> Il formait – et forme encore – un curieux mélange d'amoralité, de cynisme et d'évaluation spontanée des idées, des livres, de la musique et des êtres humains. De même que certaines personnes n'ont aucune perception des couleurs, Radek, lui, n'avait aucune perception des valeurs morales. En politique, il pouvait changer de point de vue du jour au lendemain et soutenir les mots d'ordre les plus contradictoires. Cette faculté, jointe à un esprit vif, un tempérament moqueur, une grande souplesse et de vastes lectures, fut probablement la clé de ses succès journalistiques. […]

> En raison de son indifférence, quelle que fût la façon dont on le traitait, il n'en gardait aucune rancune. Je l'ai vu essayer de plaire à des gens qui refusaient de s'asseoir à la même table ou même de signer à côté de lui sur un document ou encore de lui serrer la main. Il était ravi s'il arrivait seulement à les divertir avec l'une de ses innombrables anecdotes. Bien que juif lui-même, presque toutes les histoires qu'il racontait présentaient les Juifs sous un jour ridicule ou humiliant[54].

Figure importante de la Gauche communiste aux côtés de Boukharine et d'Ossinski, léniniste loyal à partir de mai 1918, il devint après l'attaque cardiaque de Lénine en mars 1923 le principal thuriféraire de « Léon Trotski, l'Organisateur de la Victoire » (ainsi qu'il avait titré son article programmatique consacré à la succession de Lénine). Si l'on en croit une anecdote maintes fois répétée, lorsque Vorochilov accusa Radek d'être la queue du Léon – à savoir du lion –, Radek répliqua qu'il valait mieux être la queue du Léon que le cul de Staline. (Dix ans plus tard, son article « L'Architecte de la société socialiste », publié dans la *Pravda*, devint l'une des pierres angulaires du culte de Staline.) Beaucoup le considéraient comme l'auteur des pires blagues antisoviétiques. Selon les mots du journaliste Louis Fischer, « c'était un petit lutin facétieux, un vilain farfadet. Son épaisse tignasse brune et bouclée était toujours en bataille, à croire qu'il ne la peignait jamais, sinon avec une serviette ; il avait des yeux myopes et rieurs derrière des verres épais, des lèvres humides et proéminentes, et de longs favoris qui se rejoignaient sous le menton ; il ne portait pas la moustache et avait une peau blafarde, au teint maladif[55] ».

Karl Radek

Larissa Reisner

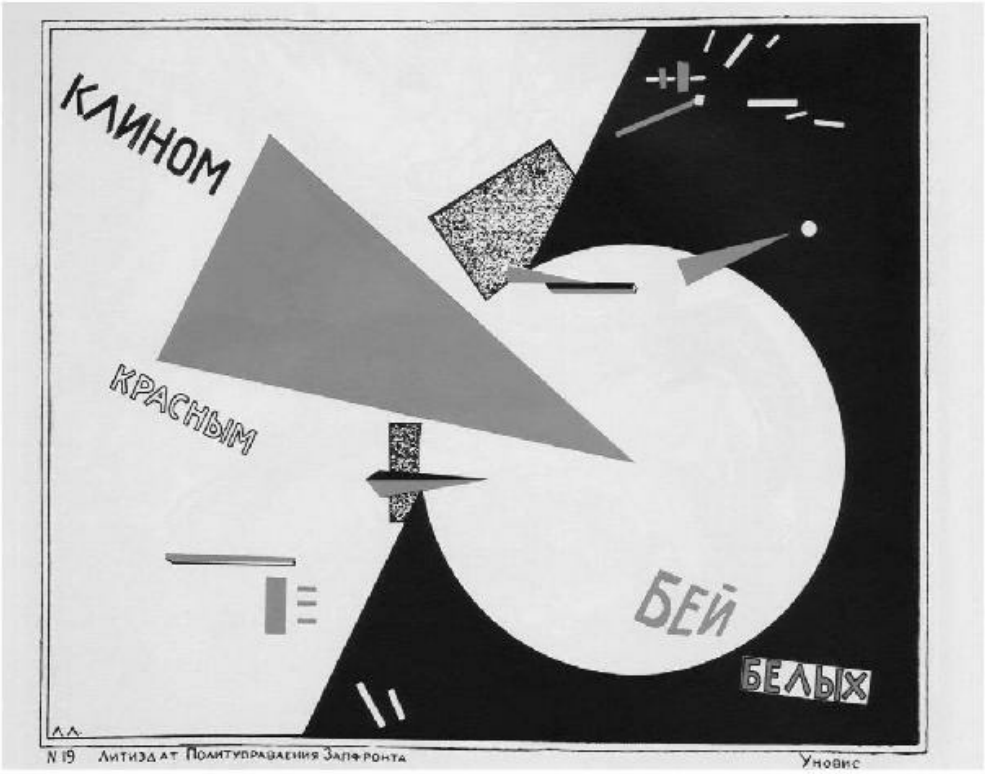
L'idée que Larissa Reisner était la plus belle femme de la Révolution russe était devenue un cliché universel (Nadjeda Mandesltama la désignait comme la « Femme de la Révolution russe »). Koltsov voyait en elle « un spécimen humain exceptionnel, magnifique, sans pareil » ; Mikhaïl Rochal, secrétaire du Comité bolchevik d'Helsingfors en 1917, la comparait à la Joconde ; l'auteur du roman *Une Semaine*, Iouri Libedinski, écrivait qu'elle lui faisait songer « à une déesse grecque ou à une Walkyrie » ; et Trotski la surnommait la « Pallas de la Révolution ». Vadim Andreïev, fils du mentor littéraire de Larissa, Leonid Andreïev, affirmait que, « lorsqu'elle marchait dans la rue, elle portait sa beauté comme une torche, de sorte que les objets les plus grossiers paraissaient s'adoucir et s'attendrir sur son passage… Nul homme ne manquait de la remarquer, et au moins un sur trois – une statistique dont je me porte garant – restait planté sur place à la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse dans la foule[56] ».

Fille d'un professeur de droit, poète, journaliste, puis, après 1919, commissaire de l'état-major de la Marine, Reisner était peut-être la seule personne en Russie qui fût simultanément crédible en tant qu'écrivain décadent et en tant que bolchevik en veste de cuir, à la fois « divin passereau » et « vengeresse » impitoyable. Mandelstam, Pasternak et Goumilev (avec qui elle eut une liaison alors qu'il était marié à Akhmatova) lui dédièrent des poèmes. Pasternak baptisa l'héroïne du *Docteur Jivago* en son honneur, et la « commissaire dépêchée par le Parti » de la célèbre pièce de Vsevolod Vichnievski *La Tragédie optimiste* est directement inspirée d'elle. En 1918, elle épousa l'adjoint de Trotski pour les Affaires navales, Fiodor Raskolnikov, qui la surnommait « Diane, ma déesse de la guerre ». Elle l'accompagna dans ses visites aux flottes de la Volga et de la Baltique, puis jusqu'en Afghanistan, où il fut nommé ambassadeur après l'épisode tragique de Cronstadt[57]. L'assistante de Sverdlov, Elizaveta Drabkina, l'aperçut sur la Volga en 1918 :

> Au premier rang, sur un étalon noir, chevauchait une femme vêtue d'une blouse de soldat et d'une ample jupe à carreaux bleu ciel et bleu marine. Assise avec grâce sur sa selle, elle galopait fièrement à travers le champ labouré. Des mottes de terre noire volaient sous les sabots du cheval. C'était Larissa Reisner, chef des éclaireurs de l'armée. Le visage enchanteur de la cavalière resplendissait au vent.

> Elle avait les yeux gris clair et ses cheveux châtains tirés en chignon derrière sa tête surplombaient un grand front pâle traversé par un mince pli austère[58].

Toutes les sectes millénaristes vouées à la pauvreté et à la fraternité sont des mouvements masculins. Le bolchevisme était d'une masculinité agressive et sans compromis. Son héros était le forgeron « énorme et gourd » et l'affiche la plus emblématique de la Guerre civile proclamait « Battez les Blancs avec le triangle rouge ». Son ennemi principal : le marécage, et tout ce qui pouvait ressembler à de la « mélasse ». Les femmes engendraient des enfants, femmes et enfants formaient des familles, et les familles engendraient le capitalisme et la bourgeoisie « constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions ». Les seules femmes à ne pas menacer le pouvoir du sceptre de fer étaient les mères des prophètes ou les amazones. Larissa Reisner était la Marianne bolchevique incarnée.



Lazar Lissitzky, « Battez les Blancs avec le triangle rouge »

« La légende a recouvert son souvenir d'une aura particulière, et il est difficile de penser à elle hors de tous ces récits semi-fictifs, écrivait Vadim

Andreïev. D'aucuns prétendent l'avoir vue ordonner le bombardement du palais d'Hiver depuis le croiseur *Aurore* le 25 octobre ; d'autres racontent qu'elle se déguisa en paysanne pour traverser les lignes ennemies et déclencher une mutinerie au sein des troupes blanches de Koltchak. » La plupart de ces histoires étaient inventées, mais Larissa semblait personnifier ce que Maïakovski tentait de réaliser avec des mots : la poésie de la Révolution. Magique oiseau bleu de la révolution éternelle, elle incarnait le refus de la Grande Déception[59]. À en croire Voronski :

> Pendant les journées décisives de la sanglante moisson révolutionnaire, on pouvait voir un peu partout sa silhouette agile et fière et son noble et ferme visage d'amazone mythique sous son halo de cheveux châtains : sur nos voitures blindées, à bord de nos navires de guerre et dans les rangs de nos soldats. […]
> Larissa Reisner détestait le philistinisme de la vie courante, où qu'il se niche. Elle était incapable d'accumuler, de s'installer ou de se couler dans la morne et plate routine du quotidien. Tout à la fois artiste et combattante de la Révolution, elle arrivait toujours à dégager de la prose de la vie quelque chose de sublime, de captivant, de substantiel et de grand[60].

Et, d'après Radek, grand amour de la seule et unique Femme de la Révolution russe :

> Elle avait compris que l'élément petit-bourgeois était un marécage capable d'engloutir les plus grandioses édifices, un marécage où elle voyait s'épanouir d'étranges fleurs. Mais, simultanément, elle discernait clairement le chemin de la lutte contre les dangers qui menacent la république des travailleurs, et les digues que le prolétariat et le Parti communiste devaient élever pour se protéger[61].

La liaison de Karl Radek et de Larissa Reisner datait de 1923, lorsqu'à son retour d'Afghanistan elle lui demanda de pouvoir l'accompagner en Allemagne pour y couvrir la révolution. Il consentit. Elle écrivit des reportages sur les « barricades de Hambourg », et ils devinrent amants. Larissa se sépara de son mari. Karl continua de vivre à temps partiel avec sa femme Rosa et leur fille de quatre ans, Sonia. La révolution allemande échoua, Karl tomba en disgrâce et, trois ans plus tard, à l'âge de trente ans,

Larissa succomba à la fièvre typhoïde à l'hôpital du Kremlin. « Cette belle jeune femme, qui avait ébloui bien des hommes, passa comme un brûlant météore sur le fond des événements », écrivit Trotski[62].

Son cercueil fut porté par Isaac Babel, Boris Pilniak, Vsevolod Ivanov et Boris Voline (le beau-frère de Boris Iéfimov), « entre autres ». Varlam Chalamov, qui se sentait « purifié et grandi » par son amour pour elle, était présent lui aussi : « Il nous fallait soutenir Karl Radek à bout de bras tandis qu'il suivait le cercueil. Son visage était sale, il avait le teint verdâtre, et un flot continu de larmes baignait ses joues ornées de favoris roux. » Boris Pasternak s'adressa directement à la défunte : « Pénètre, chère héroïne, dans les profondeurs de la légende », et l'un des plus anciens amis de Larissa écrivit à son père endeuillé : « Il y a bien des années, lorsque j'allais souvent vous voir, vous m'avez expliqué que votre vie et votre labeur étaient voués à une religion bien particulière, une religion sans dieu. Toutes les religions du monde, mon cher M. A., sont un refuge face au chagrin. Et tel est, après tout, leur but suprême[63]. »

La deuxième grande idylle bolchevique fut celle qui unit Boukharine et Anna Larina, fille adoptive du Vieux Bolchevik Iouri Larine (Mikhaïl Lourié), un économiste farouchement hostile à la NEP. Boukharine était aussi communément admiré que Radek était méprisé (ils furent amis pendant un temps). D'après Ilya Ehrenbourg, au lycée, tout le monde aimait « Boukhartchik » pour son « rire contagieux » et son « humeur joueuse » ; d'après la fille de Staline, Svetlana, qui n'était alors qu'une enfant, « tout le monde l'adorait » lorsqu'il leur rendait visite à la datcha de son père. « Il aimait peupler la maison de toutes sortes d'animaux. Des hérissons se pourchassaient sur le balcon, des couleuvres se doraient au soleil dans des bocaux, un renard apprivoisé courait dans le parc et un faucon blessé vous dévisageait depuis sa cage. […] Il jouait avec les enfants et taquinait ma nourrice, à qui il enseigna à faire de la bicyclette et à tirer avec une carabine à air comprimé. À chaque fois qu'il débarquait, tout le monde s'amusait follement. » Aux yeux d'Anna Larina, il tranchait sur tout le cercle d'amis de son père par « son amour irrésistible de la vie, son espièglerie, sa passion pour la nature et son enthousiasme pour la peinture ». Ils firent connaissance le jour où Anna vit *L'Oiseau bleu* pour la première fois[64].

> J'ai passé toute la journée comme envoûtée par le spectacle, et lorsque je me suis couchée, j'ai rêvé du Pain et du Lait, et du Pays du

> Souvenir, qui était calme, serein et pas effrayant du tout. Je croyais encore entendre la belle mélodie d'Ilya Sats : « Nous sommes très pressés, nous cherchons l'Oiseau bleu. » Et juste au moment de l'apparition de la Chatte, quelqu'un m'a pincé le nez. J'ai eu peur – car, sur scène, la Chatte était énorme, de la taille d'un homme –, et j'ai crié « Va-t'en, Chatte ! ». Dans mon sommeil, j'entendais ma mère dire : « Nikolaï Ivanovitch, pourquoi réveilles-tu l'enfant ? » Mais j'ai fini par me réveiller et les traits de la Chatte se sont confondus avec ceux de Boukharine. C'est comme ça que j'ai attrapé mon « oiseau bleu » – pas celui du conte, mais un véritable oiseau de chair et de sang –, qui allait finir par me coûter très cher[65].

Boukharine avait épousé sa cousine germaine et camarade de secte Nadejda Loukina, alors que tous deux étaient très jeunes. Elle souffrait de graves problèmes de dos et devait rester allongée pendant de longues périodes. « Dans ces moments, écrit Kroupskaïa, l'épouse de Lénine, Nikolaï Ivanovitch faisait tourner la maison, il sucrait la soupe au lieu de la saler et conversait passionnément avec Ilitch. » Au début des années 1920, il se mit en ménage avec Esfir Gourvitch, qui travaillait alors à la *Pravda* tout en poursuivant des études à l'Institut des Professeurs rouges ; elle habitait à Gorki avec la sœur de Lénine, Maria (sa supérieure à la *Pravda*). En 1924 naissait leur fille Svetlana. En 1927, Staline demanda à Boukharine et Nadejda de s'installer au Kremlin. En 1929, Esfir quittait Boukharine. Peu de temps après, dans le compartiment d'un train Moscou-Leningrad, celui-ci fit la connaissance d'une jeune femme du nom d'Alexandra (Sacha) Travina. Ils entamèrent une liaison et, un an plus tard, elle lui confessa qu'elle travaillait pour la police secrète. Sept ans plus tard, il écrivit à Staline « pour lui parler directement et ouvertement… de ce dont on ne parle pas d'habitude[66] ».

> Au cours de mon existence, je n'ai connu que quatre femmes. N. était malade. Nous nous sommes séparés *de facto* en 1920. Lorsque j'ai rencontré Esfir, elle (N.) en a presque perdu la raison. Ilitch l'a envoyée à l'étranger. Pour permettre à N. de se rétablir, je me suis séparé temporairement d'E. puis, craignant pour la santé de N., j'ai gardé secrète ma relation avec E. Ensuite, notre fille est née, et la situation devenait impossible. Parfois, je n'en dormais pas pendant plusieurs semaines. Objectivement, j'ai fait souffrir E. en la mettant dans une situation aussi difficile. À l'hiver 1929, elle m'a quitté

(peut-être en partie à cause de mes problèmes politiques de l'époque). J'étais alors dans un état misérable parce que je l'aimais toujours. Elle fonda une nouvelle famille. Puis j'ai rencontré (très vite, et de manière totalement impromptue) A. V. Travina, sachant qu'elle était proche de certains cercles de la Guépéou. Ça ne me gênait en rien, parce que je n'avais aucune raison de m'en inquiéter. Nous avons vécu de très beaux moments ensemble, mais, très vite, les vieilles histoires ont refait surface, encore plus violentes. C'est l'époque où N. a tenté de s'empoisonner et où Sacha a commencé à souffrir de paralysie nerveuse. Je courais d'une malade à l'autre comme un dément et, à un certain stade, j'ai même pensé à renoncer complètement à toute forme de vie privée. Je vivais ouvertement avec Sacha. J'allais partout en sa compagnie, y compris en vacances, et tout le monde la considérait comme ma femme. Mais, une fois de plus, mon âme était rongée par ces tourments croissants, et il y eut rupture. Ce qui rend tout ceci encore plus pénible, c'est que ces femmes étaient bonnes, intelligentes et extraordinairement attachées à moi. […] Pendant tout ce temps, Nioussia (Anna) Larina n'avait cessé d'être amoureuse de moi (tu te trompais en parlant de mes « dix femmes », je n'ai jamais vécu avec plus d'une femme en même temps). Et ce qui s'est passé, c'est qu'il y a eu une nouvelle scène terrible chez Sacha, et je ne suis plus retourné dormir « à la maison ». Je suis allé chez les Larine et y suis resté. Je ne vais pas rentrer davantage dans les détails, mais Aniouta et moi avons fini par vivre ensemble. N. a fait installer une cloison dans notre appartement et a fini par se raisonner. Pour la première fois, j'ai enfin pu commencer une nouvelle vie[67].

À l'été 1930, Anna, qui avait alors seize ans, séjournait avec son père au sanatorium de Moukhalatka, en Crimée. Boukharine, lui, était resté dans sa datcha de Hourzouf, plus à l'est sur le littoral. Son « opposition de droite » à la collectivisation forcée avait été vaincue, et il avait été obligé de présenter des excuses publiques. Le XVI^{e} Congrès du Parti se déroulait sans lui ; il avait quarante-deux ans. Un jour, Anna vint lui rendre visite. Elle portait une robe légère de calicot bleu avec un motif de pâquerettes blanches au niveau de l'ourlet ; ses tresses noires (rapporte-t-elle dans ses

mémoires) pendaient presque jusqu'au bas de sa robe. Ils descendirent à la plage et, après s'être trouvé un endroit à l'ombre d'une falaise, il lui fit la lecture de *Victoria*, de Knut Hamsun :

> Mais l'amour, qu'est-ce au juste ? Un vent qui caresse les rosiers ? Non, c'est une flamme qui coule dans nos veines, une musique infernale, qui fait danser jusqu'au cœur des vieillards. C'est la marguerite qui s'ouvre à l'approche de la nuit, et c'est l'anémone qui se referme au moindre souffle et meurt dès qu'on l'effleure. C'est cela, l'amour.

Suivent quatre paragraphes de comparaisons dans le même style, dont on ne sait pas si Boukharine les lut avant d'arriver à la dernière :

> L'amour fut la première parole de Dieu et la première pensée qui traversa son esprit. Lorsqu'il commanda « Que la lumière soit ! », l'amour fut. Toute sa création fut réussie et il ne voulut rien y changer. Et l'amour, qui avait été à l'origine du monde, en fut aussi le maître. Mais ses chemins sont parsemés de fleurs et de sang. De fleurs et de sang[68]…

Victoria était une lecture obligée des lycéens de la génération de Boukharine. Comme par hasard, il s'agissait d'une fable moderniste sur les amours malheureuses d'un Homme du Sous-Sol. Boukharine lui en lut encore deux passages : dans le premier, une femme se coupe les cheveux après que son mari malade a perdu les siens ; dans le deuxième, un homme s'asperge le visage d'acide après que sa femme, « défigurée », est devenue « hideuse ». Ces deux histoires symbolisent les fantasmes du personnage principal du roman qui imagine comment aurait pu finir son amour s'il n'avait pas été voué à l'échec dès le départ[69].

Une fois terminée sa lecture, Boukharine demanda à Anna si elle serait capable d'aimer un lépreux. Elle allait répondre (par l'affirmative, comme elle l'écrit dans ses mémoires) lorsqu'il l'interrompit et, tel le héros de *Victoria*, lui dit qu'il craignait trop sa réponse.

Quelques jours plus tard, elle retourna le voir. Boukharine venait de recevoir une lettre d'un de ses compagnons « droitiers », Alexeï Rykov, qui lui disait s'être comporté dignement lors du XVI^{e} Congrès du Parti et lui déclarait son affection passionnée, « telle qu'aucune femme n'en sera

jamais capable » (il avait lu *Victoria*, lui aussi). Cette fois, Anna ne rentra pas à Moukhalatka : elle passa la nuit en sa compagnie et vécut « une de ces typiques soirées follement romantiques de Crimée[70] ».

Nikolaï Boukharine

Anna Larina

Une longue cour s'ensuivit, faite de chassés-croisés. Boukharine continuait de « courir comme un dément d'une malade à l'autre » ; Anna eut une aventure avec Jenia Sokolnikov, le fils de l'ami d'enfance de Boukharine ; d'après Anna, ils étaient tous les deux rongés par la jalousie et l'incertitude. Le père d'Anna, Iouri Larine, s'inquiétait bien davantage pour Boukharine et en fit part à sa fille : « Tu devrais examiner soigneusement tes sentiments à son égard. Nikolaï Ivanovitch t'aime beaucoup ; c'est une personne délicate, sensible, et si tes sentiments pour lui ne sont pas sérieux, tu dois te désengager, ou tout cela finira mal pour lui. » Elle lui demanda s'il pensait à la possibilité d'un suicide : « Pas forcément un suicide, lui répondit-il. Mais, en ce moment, il n'a certainement pas besoin d'un motif de souffrance supplémentaire. » En janvier 1932, sur son lit de mort, Larine dit à Anna qu'il serait « plus intéressant de vivre dix ans avec Nikolaï Ivanovitch qu'une vie entière avec un autre ».

> Je reçus ces mots de mon père comme une sorte de bénédiction. Il me fit alors signe de me pencher plus près de lui, car sa voix se faisait de plus en plus faible et était à peine audible :
> « Il ne suffit pas d'aimer le pouvoir soviétique pour la seule raison que tu vis d'une manière plutôt confortable depuis qu'il a remporté la victoire ! Tu dois être prête à donner ta vie pour lui et, s'il le faut, à

> verser ton sang ! » Avec la plus grande difficulté, il parvint à lever légèrement son poing droit, qui retomba immédiatement sur son genou : « Promets-moi que tu es prête à le faire ! »
> Je le lui promis[71].

Deux ans plus tard, « après une nouvelle scène terrible chez Sacha », Boukharine croisa Anna, non loin de son domicile, à la Deuxième Maison des Soviets. Elle fêtait son vingtième anniversaire. Elle l'invita chez elle. Leur fils Iouri vit le jour deux ans plus tard. À l'époque, ils partageaient un appartement au Kremlin avec le père de Boukharine et Nadejda Loukina-Boukharina (ainsi qu'elle continuait à signer). D'après Anna, Nadejda « aimait leur famille de tout son cœur et son amour pour leur fils était profondément émouvant[72] ».

Il n'était pas facile de faire coexister l'amour pour une personne concrète et l'amour pour le pouvoir soviétique – ainsi que le prescrivait Solts et comme l'avait sous-entendu Larine dans son ultime bénédiction. Ce défi acquit une résonance immédiate pour l'ancien ami et compagnon de cellule de Boukharine, Valerian Ossinski, qui avait jadis partagé sa déviation « gauchiste ». Comme il l'écrivait à Anna Chaternikova, sa Victoria à lui, en février 1917, « de l'autre côté », l'amour « pourra afficher sans honte toute la profondeur de sa tendresse et de sa bienveillance, sans fioritures inutiles, sans besoin de faire retentir les cloches de la magnanimité et de la philanthropie ». Citant *Victoria*, il lui expliqua que la vie sous le communisme, « sera ce temps béni dans lequel la moindre douleur sera facile à surmonter ». Ossinski et Chaternikova avaient lu ensemble *Victoria* lors de leur rencontre, à Yalta, quelques mois plus tôt. Quelques années plus tard, il lui écrivit qu'il avait décidé d'en relire quelques passages – « juste par curiosité, rien de plus, parce que j'étais convaincu que ça ne me plairait plus ».

> J'ai lu cinq à dix pages vers le milieu, je suis revenu au début, j'en ai lu quelques-unes de plus, et puis quelques autres encore, et, à quatre heures du matin, j'avais tout relu. […] Ce qui me touche dans *Victoria* (la fin), ce n'est pas la compassion qu'inspire le récit, mais la force colossale des sentiments. À leur manière, ils sont comparables à l'enthousiasme révolutionnaire. Ils relèvent de la même catégorie, ils ont la même force, la même évidence, la même pureté. *Victoria* est sans l'ombre d'un doute une œuvre de pur génie[73].

Victoria est un roman sur le désir amoureux qui affiche sans honte toute la profondeur de sa tendresse et de sa bienveillance, mais aussi de sa cruauté. Le seul « autre côté » envisageable relève de l'imagination humaine.

Comme Boukharine, Ossinski avait épousé jeune une camarade de combat. En 1912, son épouse Iékaterina Smirnova donna naissance à un fils, Vadim. Vers la fin de l'année 1916, il fit la connaissance d'Anna Chaternikova dans un sanatorium de Yalta : vraie croyante, infirmière volontaire et aspirant au rôle de théoricienne du Parti, elle était aussi aux yeux d'Ossinski « jeune, grande, belle et intelligente ». Ils se promenèrent dans le parc et lurent *Victoria* au bord de la mer. Il partit au front et, la veille de la révolution de Février, il lui écrivit la fameuse lettre sur l'« utopie insatiable ». Elle adhéra au Parti, tandis que lui passait l'essentiel de l'année 1917 à Moscou en compagnie de Boukharine et du beau-frère de celui-ci, Vladimir Smirnov, à faire de l'agitation en faveur d'une insurrection armée. Quelques jours avant le début de la révolution d'Octobre, il partit pour Kharkov – officiellement parce qu'il était frustré par les atermoiements de la vieille garde, mais peut-être aussi parce qu'il voulait y retrouver Anna, qui y habitait à l'époque. Peu de temps après, il partit pour Petrograd où il fut nommé à la tête des affaires économiques de l'Empire (en tant que directeur de la Banque centrale et premier président du Conseil suprême de l'Économie). En mars 1918, du fait de son rôle d'idéologue en chef de la Gauche communiste désormais vaincue, il dut démissionner et, après avoir brièvement occupé divers postes en province, il fut nommé responsable du commissariat du peuple à l'Agriculture et devint le principal défenseur de la « coercition massive de l'État » à l'encontre des paysans (par le biais du travail forcé et de toute une batterie de « mesures répressives »). L'amour n'allait pas tarder à révéler sans honte toute la profondeur de sa tendresse et de sa bienveillance, et, en septembre 1920, il annonça à son épouse qu'il était tombé amoureux d'une autre femme. Il écrivit à Anna :

> Iékaterina Mikhaïlovna, à qui j'ai dit ce qu'il fallait dire, sait quelle est la conduite à adopter, mais elle a encore beaucoup de mal à assimiler cette situation douloureuse. C'est parfaitement compréhensible quand on connaît et qu'on aime une personne depuis très, très longtemps. Elle m'a demandé de la laisser en paix et de ne pas lui en dire plus avant que les choses ne se soient stabilisées. […] Ne t'inquiète pas, tout va finir par s'arranger, parce que Iékaterina

Mikhaïlovna est une personne pleine de bonté et d'intelligence, mais c'est une affaire délicate et compliquée. Ce ne sont pas des choses très agréables à écrire, mais il le faut, la nécessité l'impose[74].

Valerian Ossinski et sa femme, Iékaterina
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Très vite, Iékaterina et son fils Vadim (surnommé « Dima ») partirent pour la Finlande, où elle fut embauchée comme cryptographe à l'ambassade soviétique, tandis qu'Anna emménageait dans l'appartement d'Ossinski au Kremlin. Elle ne s'y trouva pas à son aise, car, dira-t-elle ensuite, « tout y respirait la présence d'une autre femme ». Lui non plus n'était pas à son aise. Un jour, en rentrant chez elle, Anna trouva un message lui annonçant que Valerian était parti en Finlande rejoindre sa famille. Il fut nommé ambassadeur en Suède. Iékaterina lui donna un autre fils, qui mourut en bas âge, puis un autre, en 1923, auquel ils donnèrent le nom de son père, mais qu'ils appelaient Valia. Deux ans plus tard, ce fut une fille, Svetlana (Boukharine et Esfir Gourvitch avaient lancé une mode : Staline et Molotov, eux aussi, appelèrent leur fille Svetlana[75]).

En 1925, les Ossinski rentrèrent à Moscou pour se réinstaller au Kremlin. Au début, ils furent voisins des Sverdlov (Svetlana évoque

Klavdia Novgoredtsva-Sverdlova comme une femme « taciturne, froide, sèche et incolore »), puis ils emménagèrent dans un appartement de neuf pièces sur deux étages (d'où ils pouvaient voir l'écureuil et le renard domestiques de Boukharine tourner en rond dans leur cage). Au début de l'année 1926, Ossinski fut nommé directeur du Bureau central des Statistiques, mais il se considérait néanmoins toujours avant tout comme un intellectuel. Comme l'écrit sa fille Svetlana : « Enfants, la chose la plus importante que nous savions de lui, c'était : "Papa travaille, défense de le déranger". »

> Du fait qu'il exigeait un silence absolu, les pièces qu'il occupait dans l'appartement du Kremlin étaient de l'autre côté de l'escalier. Son lit était recouvert d'une couverture blanche en poil de chameau. À la datcha, il s'installait à l'étage – là aussi pour ne pas être dérangé. Il était très irritable. Tout le monde avait un peu peur de lui.

Il était grand et mince, toujours impeccable et rasé de près, portait un pince-nez à monture dorée et avait une préférence pour les costumes de couleur claire. Leur bonne l'appelait respectueusement « le Maître » ou « le Monsieur ».

> Il y avait en lui quelque chose de froid et de calculateur. Je me rappelle avoir été choquée par une anecdote que m'a contée ma mère. Lorsqu'il était jeune, deux femmes étaient amoureuses de lui – toutes deux sœurs d'amis à lui (l'une d'entre elles était ma mère). De son propre aveu, il choisit d'épouser celle dont la santé plus solide et l'humeur allègre feraient une meilleure mère pour ses enfants.

Après que son ami et beau-frère Vladimir Smirnov eut été exclu du Parti par son autre ami Boukharine, Ossinski paraissait bien isolé. D'après Svetlana, « il ne voyait presque jamais son frère ni ses sœurs ; il resta longtemps brouillé avec sa mère et n'assista même pas à ses obsèques. Ce qui ne l'empêchait de leur rendre toutes sortes de services ». Il aimait jouer Beethoven et Chopin au piano et il faisait souvent la lecture à ses enfants. Après l'arrestation de Vladimir Smirnov, en 1927, Iékaterina et lui adoptèrent leur neveu de quatre ans, Rem (pour « Révolution, Engels, Marx »). Comme Ossinski l'avait jadis écrit à Anna Chaternikova à propos de *Victoria*, « j'ai hérité du défaut de mon père : je suis trop sensible. Je

suis incapable de pleurer, mais j'ai un nœud dans la gorge quand je lis un passage trop émouvant – même quand je le fais en silence, pour moi tout seul[76] ».

Entre-temps, Anna s'était mariée et avait donné naissance à un garçon, Vsemir (« Mondial », comme « Révolution mondiale »), qui souffrait d'un trouble congénital : sa croissance accélérée l'avait fait atteindre une taille disproportionnée pour son âge, et on craignait qu'il ne vive pas longtemps. À la fin des années 1920, Anna et Ossinski se croisèrent lors d'une réception. Elle perdit connaissance et fut transportée à l'hôpital, égarant sa carte du Parti en chemin. Pour la refaire, il fallait que les personnes qui l'avaient recommandée à l'origine confirment leur appui. Son premier garant était Ossinski. Ils se revirent et renouèrent leur liaison. Il lui écrivait souvent – pour lui parler de son travail, de ses enfants, de ses lectures, de ses sentiments, de leurs rendez-vous secrets et de leur foi commune. Il l'appelait « Chère Annouchka », « Ma camarade chérie », « Ma caryatide » et ne cessait de l'assurer que l'avènement du socialisme – et avec lui la profondeur de la tendresse et de la bienveillance d'un amour sans honte – serait « aussi rapide et aussi inattendu que lors de sa première apparition en Russie ». Chaque jour pouvait être le dernier, chaque lettre son ultime courrier[77].

*
* *

Mais que se passerait-il si la force de l'amour et celle de l'enthousiasme révolutionnaire entraînaient respectivement hommes et femmes dans des directions opposées ? Si le couple communiste était bien de fait une cellule du Parti, et que cette cellule et le Parti lui-même étaient déchirés par les doutes et les déviations ? Une divergence d'opinions pouvait-elle détruire l'amour ? Et, si c'était le cas, un amour détruit pouvait-il à son tour engendrer une divergence d'opinions ?

Ces questions, la Joconde de Maïakovski, Maria Denissova, et son mari, Iéfim Chtchadenko, ne cessaient de se les poser. C'était elle la « Maria » du célèbre poème et, depuis 1925, elle avait obtenu son diplôme de sculptrice et s'était spécialisée dans les portraits (elle en réalisa plusieurs de son mari et un de Maïakovski). Le père de Chtchadenko était un travailleur de la région des Cosaques du Don, et lui-même était un haut gradé de l'Armée rouge qui éprouvait la plus grande méfiance envers les

« spécialistes bourgeois ». Il avait douze ans de plus que Maria et lui aussi écrivait de la poésie, convaincu qu'il allait bientôt trouver sa voix. Elle en était moins convaincue. Il attribuait ses doutes à leurs différences de classe et à son impatience. « Je ne comprends pas pourquoi tu m'accuses d'arriération et d'avoir un style rétrograde et réactionnaire », lui écrivait-il.

> Oui je suis arriéré comme l'est la classe ouvrière dans son ensemble et dans la phase actuelle nous essayons de maîtriser le savoir mais qu'est-ce que ça a à voir avec la réaction ? Simplement en tant que nouvelle classe qui s'efforce de maîtriser la science et les arts qui étaient une arme puissante entre les mains de la classe ennemie en tant que moyen d'exploitation naturellement nous avons peur de nous ridiculiser de nous tromper et de devenir simplement une intellegentsia éduquée qui ne diffère en rien de l'ancienne intellegentsia.

Ce dont Maria avait besoin, ce n'était pas de poèmes « ayant une forme puissante mais vides de contenu », mais d'un nouveau monument, créé par un artiste vraiment nouveau, ancré dans une vision du monde vraiment nouvelle, « celle de Marx Engels Plekhanov et pour partie Trotski ».

> Il est faux de croire que le futurisme est le nouveau style d'art contemporain que le prolétariat doit adopter en bloc non et mille fois non parce que ce style n'est pas sorti des fabriques et des usines et des mines et des ateliers, mais de la rue de la rue en partie rebelle et séditieuse des cafés et des restaurants et des cabarets en conséquence de quoi il ne peut être prolétarien il ne peut être que rebelle il arrive à plaire parce qu'il titille les nerfs de névrosés dégénérés et plus généralement des amoureux des sensations fortes qui cherchent l'énergie et le sens non pas dans le contenu mais dans la forme parce que tout ce beau monde est vide de contenu idéologique et il ne peut pas en être autrement parce que c'est l'existence qui détermine la conscience des Brik & C^{ie}.

Pour Chtchadenko, le poème de Maïakovski sur Maria, « Le Nuage en pantalon », n'était comme l'annonçait son titre même qu'une pièce de tissu futuriste recouvrant un vide vaporeux. Les « Brik & C^{ie} », c'étaient Maïakovski, sa nouvelle muse Lili Brik et son mari, Ossip. Lili tenait le salon le plus célèbre de Moscou et elle était sculptrice amateur. Elle aussi

avait réalisé des portraits de Maïakovski et de son mari. Depuis plusieurs années, tous les trois partageaient le même appartement. « Le Nuage en pantalon » avait été dédié *ex post* à Lili et publié par Ossip Brik. Ils n'avaient pas volé la Joconde, ils avaient simplement dérobé son portrait. Mais en quoi cela la concernait-elle ? Et lui ?

> Maroussia chérie j'ai l'impression de grandir de jour en jour et rien ne peut faire obstacle à ma croissance. […] Je me suis rappelé ce que tu m'as écrit comme quoi nos divergences d'opinion avaient détruit notre amour. Il est nécessaire de créer des œuvres que nous pourrons apprécier tous les deux sans réserve non seulement apprécier mais aimer totalement. Je crois qu'au bout du compte je vais être capable de créer une œuvre (je suis tout près du but) qui satisfera les exigences esthétiques de tes exigences artistiques capricieuses (mais souvent justifiées)[78].

À la fin des années 1920, la crise s'envenima : il ne s'agissait plus de savoir s'il était capable de satisfaire ses exigences esthétiques, mais si elle était capable de satisfaire ses exigences à lui, que ce soit au niveau politique ou personnel.

Iéfim Chtchadenko

Maria Denissova

> Maroussia ! Notre rupture est manifeste et je crois qu'elle est due à nos divergences de vues politiques et d'intérêts économiques, physiques et moraux.
> Depuis que tu as senti pour la première fois s'exercer sur toi l'oppression économico-politique et physico-morale d'un combattant mâle préparé par toute sa longue expérience de lutte militaire et civile

> au service du Parti à être membre d'une force organisée tu t'es mise à protester de toute ta nature rebelle contre les cadres de notre vie commune qui limitaient et contraignaient ta volonté. […]
> Très souvent nous n'avons pas pu nous empêcher de nous considérer réciproquement comme des ennemis de classe jurés parce que dans une période d'intensification de la lutte des classes il ne peut pas y avoir d'autres types de contradictions entre la vie publique et la vie familiale.

Pour Chtchadenko, la NEP était finie, la lutte de classes désormais incontournable et la masculinité du bolchevisme incontestable : s'il devait y avoir une nouvelle révolution, elle devait commencer à la maison. En tant qu'homme et prolétaire, il ne tolérerait plus la dégénérescence. C'était à elle de choisir.

> C'est à prendre ou à laisser soit il y aura un tournant radical dans la direction d'une réconciliation avec le nouveau système existant et avec les nouvelles relations de soumission de l'élément anarchique bourgeois à l'élément communiste c'est-à-dire organisé qui permet que des relations de camaraderie fraternelle s'instaurent entre deux éléments jadis en désaccord du même parti, de la même société ou de la même famille soit ils devront une fois pour toutes emprunter des chemins divergents et professer dans leur vision deux philosophies différentes sur la construction de la vie sociale et familiale.
> Il est évident que c'est cette dernière option que nous avons choisie et que nous allons prendre des chemins divergents pour ne plus jamais nous croiser sur le chemin de la politique, de la société et de la famille, nous sommes en train de devenir des ennemis au niveau du contenu même si ce n'est pas si évident au niveau de la forme[79].

Maria était d'accord. Elle demanda de l'argent à Maïakovski pour payer le matériel de son atelier, se plaignit auprès de lui « du patriarcat, de l'égoïsme, de la tyrannie » et de l'« assassinat moral » qu'elle vivait au foyer et le remercia de « prendre la défense des femmes contre les "sautes d'humeur" domestiques de leurs maris membres du Parti »[80].

La conclusion était sans appel : si toutes les contradictions de la vie familiale étaient des contradictions de classe, et si « la vie au sein de la famille devait être la même qu'à l'extérieur », alors un ennemi domestique « au niveau du contenu » devait être traité comme n'importe quel autre

ennemi. C’est bien ce qui ressort des propos tenus par Sergueï Mironov, ancien compagnon d’armes de Chtchadenko dans les rangs de la Première Armée de cavalerie, lorsque, à peu près à la même époque, sa maîtresse Agnessa Arguiropoulo lui demanda ce qu’il ferait au cas où elle se révélerait une ennemie :

> Je m’attendais à ce qu’il dise qu’il était prêt à tout abandonner pour moi, à affronter le monde entier. Mais, sans un instant d’hésitation, le visage figé en un masque glacial, il me répondit : « Je te ferais fusiller. »
> Je n’en croyais pas mes oreilles
> « Moi ? Tu me ferais fusiller ? *Moi* – fusiller ?
> Il le répéta avec la même assurance :
> « Oui, fusiller. »
> J’éclatai en sanglots.
> Il reprit alors ses esprits, me prit dans ses bras et me glissa : « Je te ferais fusiller, et puis je me tuerais. » Et il couvrit mon visage de baisers[81].

*
* *

Sergueï Mironov était né dans une famille juive aisée de Kiev. Son véritable nom était Miron Iossifovitch Korol. Il avait commencé des études à l’Institut du commerce de Kiev mais avait dû les interrompre pour aller servir sous les drapeaux pendant la Première Guerre mondiale et rejoint ensuite l’Armée rouge. Un jour, dans un hôpital, il surprit un soldat blessé en train de livrer involontairement des informations compromettantes au milieu de son délire. Il en informa le responsable local des « services spéciaux » et fut recruté sur-le-champ (« en vertu des règles classiques du recrutement », rapportera-t-il bien des années plus tard). Après s’être distingué comme espion et spécialiste du sabotage au cours de la guerre russo-polonaise, il fut nommé responsable de l’« unité d’intervention » du Service spécial de la Première Armée de cavalerie. Dans la première moitié des années 1920, il travailla comme responsable de haut rang de la Tchéka-Guépéou pour le Nord-Caucase et pour la région des Cosaques du Kouban et fut décoré deux fois de l’Ordre du Drapeau rouge pour son activité de contre-insurrection en Tchétchénie. Il fit la connaissance d’Agnessa à Rostov, vers 1924, alors qu’il avait trente ans et elle vingt et

un. Elle était la fille d'un entrepreneur grec de Maïkop. Après la Révolution, son père était retourné en Grèce et sa sœur avait fait un premier mariage avec un officier Blanc, abattu par les Rouges, puis un deuxième avec un ingénieur arrêté pour « sabotage » et condamné à l'exil. Agnessa avait épousé le chef d'état-major des troupes frontalières du Nord-Caucase. Après avoir emménagé avec lui à Rostov, elle assista à un meeting à l'occasion de la fête de l'Armée rouge[82].

> Les orateurs, typiques fonctionnaires locaux du Parti, étaient des rustres incultes et inintéressants. Soudain, un inconnu monta sur l'estrade, un homme vêtu de cuir noir, avec une casquette de l'armée et un revolver au ceinturon. Il parla de la révolution mondiale et des interventionnistes, qui avaient été repoussés mais s'impatientaient de nous attaquer à nouveau, mais je ne l'écoutais pas – j'admirais son beau visage énergique. Il avait des yeux bruns magnifiques et des cils incroyables, longs et épais, comme des éventails. Toute son apparence avait quelque chose de plaisant, d'enjoué et d'attirant[83].

Quelque temps plus tard, les épouses des responsables militaires de la région furent sommées d'« arrêter de ne penser qu'à leurs toilettes et à leurs tâches ménagères, comportement typiquement philistin » et d'assister dorénavant chaque semaine à un cours d'instruction politique. Le mari d'Agnessa lui signifia qu'elle ne devait pas le « compromettre » en sautant les classes ; elle obtempéra. L'instructeur était l'homme qui avait pris la parole au meeting ; il se présenta comme Mironov, tout court.

> Cette fois, il ne portait pas de casquette, alors je pus l'observer un peu mieux. Son visage respirait la noblesse, il avait le front haut et les sourcils arqués. Ses yeux rieurs avaient une forme insolite – la paupière supérieure incurvée, l'inférieure en ligne droite. Et toujours ces cils incroyables et abondants. Il avait des fossettes, une grande bouche magnifiquement dessinée, des dents blanches bien alignées, le visage encadré par d'épais cheveux ondulés. Ses épaules étaient larges et fortes et sa démarche énergique et virile. Je voyais bien qu'aucune des dames présentes ne pouvait résister à son sourire charmeur[84].

Agnessa se lança dans l'étude du marxisme-léninisme, battit à plate couture toutes ses concurrentes (avec un petit coup de pouce de son mari

pour les devoirs à la maison) et devint vite la maîtresse de Mironov. Marié lui aussi, il travaillait à l'extérieur de la ville, ce qui les obligeait à se retrouver dans des chambres d'hôtel et à faire de longues promenades dans des parcs. « C'est pour cette raison que j'aime relire *Anna Karenine*, dira plus tard Agnessa. Je retrouve dans ce livre ma relation avec Mirocha. Et je ne parle pas des souffrances d'Anna à la fin du roman, mais des débuts de leur histoire d'amour : les rendez-vous secrets, les querelles, les réconciliations violentes… » Il l'appelait Aga, elle l'appelait Mirocha. Parodiant les questionnaires du Parti, il baptisa cette période leur « apprentissage clandestin ». Elle dura six ans.

À l'été 1931, Mironov fut envoyé au Kazakhstan en tant que directeur adjoint de la police secrète locale (Guépéou). Agnessa vint lui faire ses adieux à bord du train. Il lui demanda de l'accompagner.

> Je portais une veste et une jupe légère et j'avais un petit sac à main.
> « Mais, je ne peux pas partir comme ça, sans rien ! »
> C'était à mes yeux un argument irréfutable, mais il le balaya aussitôt : « Ne t'inquiète pas, nous pourrons acheter tout le nécessaire. Tu auras tout ce que tu voudras ! »
> Soudain, le contrôleur remonta le couloir en annonçant : « Départ du train dans deux minutes ! »
> Sur le quai, la sonnerie retentit.
> « Je ne te laisserai pas partir, Aga », dit Mironov en riant et en m'agrippant la main.
> « Hé, mais tu me fais mal ! » lui dis-je en riant.
> La sonnerie retentit une seconde fois, le train s'ébranla et les bâtiments de la gare commencèrent à défiler le long des fenêtres.

Agnessa pensa d'abord descendre à l'arrêt suivant, mais y renonça. Au troisième arrêt, elle envoya un télégramme à son mari et à sa mère. Mironov ne ferma pas l'œil de la nuit, de peur qu'elle ne s'éclipse en douce.

Serguei Mironov
(avec l'aimable autorisation
de Rose Glickman)

Agnessa Arguiropoulo
(avec l'aimable autorisation
de Rose Glickman)

> À Moscou, nous séjournions au Metropol [la Deuxième Maison des Soviets]. À l'époque, les couples n'avaient pas besoin de présenter leur certificat de mariage pour obtenir une chambre d'hôtel. (L'enregistrement des mariages était d'ailleurs facultatif.) Le premier jour, nous sommes allés tous les deux dans un grand magasin. Je pus choisir tout ce que je voulais et il régla la note. Tout me plaisait, j'étais insatiable. Parfois, ça me gênait un peu, mais il voyait bien ce qui me plaisait et il me payait tout, même si, à l'époque, le choix n'était pas très grand[85].

*
* *

En épousant Agnessa, Mironov violait ouvertement l'injonction de Solts sur les unions « de mauvais goût » mais, apparemment, il ne se souciait guère de la « morale du Parti » (ses loisirs favoris étaient les cartes et le billard). Pour ceux qui s'en souciaient, le mariage était plus important que les autres relations extérieures au Parti parce qu'il impliquait une certaine liberté de choix sans pour autant s'y réduire.

Ou, plutôt, il existait trois types fondamentaux de relations. Le premier, l'amitié, était considéré comme une alliance purement rationnelle fondée sur des convictions communes. Les communistes n'étaient pas censés avoir des amis non communistes, et la plupart n'en avaient pas. Solts n'avait pas grand-chose à dire à ce sujet, qui faisait largement consensus en principe et dans la pratique. Jésus non plus n'avait pas besoin de mentionner les amis au nombre des proches qu'il fallait rejeter. En général,

et en dehors des liens de couple et de parenté, on peut compter sur les membres d'une secte pour ne pas s'engager dans des relations durables avec des non-membres.

Le deuxième, l'amour, était bien entendu fort différent dans la mesure où il était très largement considéré comme fondé sur un sentiment « comparable à l'enthousiasme révolutionnaire » et possédant « la même force, la même évidence, la même pureté ». On était libre d'y résister et de le dépasser s'il interférait avec l'enthousiasme révolutionnaire, mais Solts lui-même, qui n'en avait sans doute jamais fait l'expérience, s'accordait à le considérer comme un sérieux défi. Si l'amour et le mariage posent problème aux sectes, c'est parce que la fonction reproductrice détruit les fondements du lien sectaire (certaines sectes essayent donc de limiter l'activité érotique aux relations sexuelles, réelles ou symboliques, avec le chef ; d'autres luttent contre toute forme de fidélité durable en prescrivant la promiscuité ; et toutes s'inquiètent au plus haut point de la contradiction entre lien conjugal et fraternité sectaire), mais aussi parce qu'ils encouragent une fusion tout aussi mystérieuse que séduisante entre la sphère de la nécessité et celle de la liberté. Solts semblait admettre que l'amour était la loi de la vie, mais avait du mal à accepter l'idée d'une rencontre aléatoire menant à un attachement particulier (surtout si l'on veut bien considérer le caractère imprévisible de la réciprocité). Comme l'écrivait en 1915 Lev Kritsman – le défenseur et théoricien du communisme de guerre – à sa femme Sarra : « J'ai toujours su que la vie privée n'est qu'un château de cartes – trop fragile pour être fiable. Je constate chaque jour les contradictions entre ce que je sais et ce que je ressens, et j'ai beaucoup de mal à l'admettre[86]. »

Le troisième type de relation, les liens du sang, relevait entièrement du domaine de la nécessité : on ne choisit ni son père, ni sa mère, ni ses enfants, ni ses frères et sœurs. Certes, on peut toujours les abandonner, comme le prescrivent toutes les sectes et comme le faisaient les bolcheviks dans la clandestinité – définitivement dans le cas de la plupart des prolétaires et au moins temporairement dans le cas de nombre d'« étudiants ». Mais le Parti n'en avait jamais fait une exigence formelle, et, après la Révolution, il ne savait trop quel cours adopter.

D'un côté, la « classe », cette catégorie centrale de la vie soviétique, était un trait héréditaire. Comme l'écrivait Kritsman à propos du communisme de guerre :

> De la même manière que, dans une société fondée sur l'exploitation, toute personne désireuse de gagner le respect « public » tente de retracer ses origines aux yeux des exploiteurs (la noblesse titrée du monde féodal ou les magnats capitalistes), quiconque dans ce contexte souhaitait devenir un membre à part entière de la société soviétique essayait par tous les moyens de prouver ses origines prolétariennes ou paysannes non diluées, en exhibant toutes sortes de documents et de témoignages.

Dans les années 1920, la violence baissa d'intensité, mais le caractère central et héréditaire de la « classe » demeura. Embauches et promotions, admissions au lycée et à l'université, carte du Parti ou du Komsomol (la Jeunesse communiste), accès au logement et aux services, niveaux d'imposition et décisions de justice dépendaient de l'appartenance de classe, qui dépendait elle-même des « origines » et de l'activité professionnelle. En cas de doute, les origines primaient sur l'activité : un cadre supérieur « d'origine prolétarienne » était considéré, pour des raisons pratiques, comme un « travailleur » ; un employé de bureau « d'origine bourgeoise » restait un ennemi potentiel tapi dans l'ombre[87].

De l'autre côté, cette hérédité de classe devait davantage à Lamarck qu'à Mendel, et l'on pouvait – en travaillant à l'usine, en servant sous les drapeaux ou en reniant ses parents – atténuer le poids des origines et espérer transmettre à ses enfants les vertus fraîchement acquises. Bien entendu, le principe d'hérédité ne s'appliquait pas aux leaders bolcheviks, qui étaient tous ou presque d'origine non prolétarienne, pas plus qu'à leurs proches parents, qui avaient accès aux privilèges de l'élite sans avoir à faire preuve de leur loyauté.

Le Kremlin et les Maisons des Soviets accueillaient une pléthore de pères, de mères, d'enfants, de frères et de sœurs de la « fine fleur de la révolution russe ». La conscience du Parti, Aron Solts, fils d'un riche commerçant, cohabitait avec sa sœur et, plus tard, avec sa nièce et les enfants de celle-ci. Lénine, lui aussi d'origine « bourgeoise », vivait avec sa femme et sa sœur, tout comme Arkadi Rozengolts, issu d'une famille de riches commerçants de Rostov. Les Krjijanovski, tous deux issus de la grande bourgeoisie, accueillaient sous leur toit leur nièce Milena Lozovski (le père de Milena, Solomon Lozovski, était le fils d'un *melamed* – un instructeur d'école primaire talmudique). Les Larine avaient adopté Anna pour les mêmes raisons. Le père de Larine était ingénieur des chemins de

fer et sa mère était la sœur des frères Granat, deux éditeurs renommés (qui avaient financé les activités révolutionnaires de Larine). Sergueï Mironov et Agnessa Arguiropoulo allaient eux aussi adopter une nièce et héberger pour de longues périodes la mère d'Agnessa, sa sœur et ses neveux. (Mironov gardait un souvenir ému de sa grand-mère Khaïa, propriétaire d'une crémerie sur l'artère principale de Kiev, la rue Krechtchatyk.) Ossinski, d'origine noble, et qui allait plus tard adopter son neveu, considérait son fils Valia comme « sa plus belle création ». Le père de Boukharine, professeur de mathématiques à la retraite, vivait dans l'appartement de son fils au Kremlin. Dans son *Économie de la période de transition*, Boukharine avait défini neuf groupes devant être soumis à une « violence ciblée » : les enseignants y figuraient en cinquième place (sous la rubrique « Intelligentsia technique et intelligentsia en général »). Le père de Voronski et celui de Podvoïski étaient tous deux prêtres (neuvième place), et Podvoïski vivait au milieu des nombreuses sœurs de sa femme, plus ou moins vêtues. (Leur père avait été régisseur d'un domaine.) Lev Kritsman, qui approuvait l'idée que « l'appartenance à la classe des exploiteurs garantissait une place dans un camp de concentration, une prison ou, au mieux, dans un taudis abandonné par des prolétaires ayant déménagé dans des logements plus confortables », était pour sa part fils d'un dentiste[88].

De telles relations et cohabitations étaient perçues comme allant de soi et ne posant aucun problème doctrinal. Il y avait pourtant, parfois, quelques exceptions. La femme de Kritsman, Sarra Soskina, était issue d'une des lignées commerçantes juives les plus riches de l'Empire russe (numéro 1 sur la liste de Boukharine : « 1) les couches parasites [(…) entrepreneurs bourgeois qui ne participent pas directement à la production] »). À la différence de nombre de leurs pairs, les Soskine n'avaient pas perdu tous leurs biens après la Révolution, car une part non négligeable de leur commerce d'exportation de céréales était installée en Mandchourie, le long de la ligne des Chemins de fer de Chine de l'Est. (L'un des frères, Semion, avait été le fournisseur de l'armée impériale pendant la guerre russo-japonaise.) Dans les années 1920, la société S. Soskine & C^{ie}, basée à Harbin, vendait des céréales dans tout l'Extrême-Orient, Sibérie orientale comprise. Le père de Sarra, Lazar, n'était pas le membre le plus éminent de la famille et sa fortune était modeste, mais suffisante pour aider le père de Kritsman à ouvrir un cabinet de dentiste près d'Elizavetgrad et, au début des années 1920, pour soutenir

financièrement sa fille. En 1924, sa femme fut atteinte d'une tuberculose vertébrale et il écrivit à Sarra pour lui demander si, « en tant que mère de communistes, elle pouvait bénéficier d'un tarif réduit dans un sanatorium soviétique ». Sarra s'indigna de cette requête et, le 8 avril 1926, Lazar lui répondit depuis Harbin dans un russe approximatif :

> Sarra, parlons à cœur ouvert. Je sais que nos relations ne sont pas ce qu'elles devraient être entre un père et une fille, et ce n'est pas ma faute… Le fait que j'aie pu penser que tu avais le droit à des réductions pour tes proches, ta mère en l'occurrence, est bien naturel, compte tenu de ma mentalité philistine. Et, à ta place, je ne me vanterais pas tant de n'accepter aucun privilège : si les privilèges sont le fruit de la miséricorde et non du mérite, il n'y a là aucun héroïsme.

Bien entendu, les Kritsman bénéficiaient de nombreux privilèges – qu'il s'agisse de logement, de nourriture, de soins médicaux et jusqu'aux séjours sur la mer Noire et aux places de théâtre –, et leurs proches avaient bien droit à des traitements spéciaux. Mais le fait que la mère de Sarra vive à l'étranger et soit mariée avec un « entrepreneur bourgeois qui ne participe pas directement à la production » rendait vraisemblablement impossible son séjour dans un sanatorium du Comité central. On ne sait pas si Sarra s'est renseignée à ce sujet. Il ne semble pas qu'elle ait fait beaucoup d'efforts pour expliquer les rouages du système à son père, qui prit assez mal la chose :

Lev Kritsman
(avec l'aimable autorisation
d'Irina Chtcherbakova)

Sarra Soskina
(avec l'aimable autorisation
d'Irina Chtcherbakova)

> Ce n’était pas la peine d’adopter un ton tellement ironique pour m’expliquer que ce n’est pas ta faute si la vie ne répond pas toujours aux désirs de ton père. La maladie de ta mère m’est tombée dessus comme un coup terrible, et j’ai trop peur de la perdre. Pour le meilleur et pour le pire, nous avons vécu toute notre vie ensemble et, désormais, à notre âge avancé, nous sommes trop dépendants l’un de l’autre. Nous n’avons personne de plus proche, parce que vous, les enfants, vous êtes partis vivre votre vie, vous avez vos propres priorités et n’avez guère de temps à nous consacrer.

Il n’y avait rien de spécifiquement soviétique dans la situation de Lazar Soskine mais, naturellement, les enfants Kritsman étaient convaincus que les « couches parasites » méritaient de finir dans « un camp de concentration, une prison ou, au mieux, dans un taudis » et que tout sentiment susceptible d’interférer avec l’enthousiasme révolutionnaire devait être éradiqué (« Si c’est nécessaire, cela existe ; si ce n’est pas nécessaire, ce sera détruit »). Lazar n’y alla pas par quatre chemins, et sa réponse s’inspira à la fois de Dostoïevski et d’un genre traditionnel dans la diaspora juive, la lamentation parentale.

> Apparemment, ça vous coûte à tous les deux de maintenir les liens familiaux en écrivant une petite lettre de temps en temps. Eh bien, sachez que je n’en demande pas tant. Pour toi, tout cela n’est que préjugé philistin indigne de ta considération, alors sens-toi libre d’agir à notre égard conformément à tes idées et tes convictions sur la vie en général et les relations familiales en particulier. Après tout, ça n’a pas l’air de gêner beaucoup Lev Natanovitch. Depuis que tu es rentrée en Russie, il n’a pas daigné une seule fois ajouter ne serait-ce que quelques mots à la fin de tes lettres. Mais qui sommes-nous pour oser vouloir entretenir une quelconque relation avec un pilier éminent de ce grand mouvement tel que notre Lev Natanovitch ? Il a des choses bien plus importantes à faire, et, bien entendu, nous n’irons pas nous plaindre… Loin de nous cette pensée… Bon, j’arrête là, ou Dieu sait où tout cela risque de m’emmener. Mais je me permets de signaler que je ne suis pas moins communiste que toi, au sens profond du terme, sauf que je ne nourris pas de vanité communiste. Alors ne t’inquiète pas, Sarra. Ta mère n’a pas besoin d’aller où que ce soit, et nous n’avons pas besoin de ton aide.

La « vanité communiste » était un terme forgé par Lénine pour qualifier ces membres du Parti « qui n'ont pas encore été débarrassés de leurs illusions et qui s'imaginent pouvoir résoudre tous les problèmes en promulguant des décrets communistes ». Mais le fond de l'affaire, ce n'était pas Lénine, c'était le roi Lear.

> Mais ne nous querellons pas, ma fille chérie. J'écris cette lettre depuis l'hôpital, en attendant de me faire opérer demain. Ils m'ont dit que c'était assez grave, quelque chose en rapport avec la vessie. Ça fait cinq jours qu'on m'y prépare, mais l'opération elle-même aura lieu demain. Ta mère ne peut pas venir me voir, car elle n'est pas encore autorisée à sortir. Merci d'avoir conclu ta lettre en disant que tu nous embrassais tous les deux. Ta mère n'arrive pas encore à écrire allongée, alors je me permets de t'écrire une lettre de plus. Bon, prends soin de toi, je t'envoie plein de baisers, ma petite fille chérie. Pardonne-moi si tu penses que j'ai été un peu dur dans cette lettre.
> Affectueusement,
> L. Soskine[89].

Quatre jours plus tard, Gricha, le frère de Sarra, officier dans l'Armée rouge, reçut le télégramme suivant : « Père mort hier suite opération prostate. Préviens Sarra. Mère. » Gricha, qui habitait à l'époque un petit appartement à Kiev, décida d'y faire venir sa mère. « La seule chose qui m'inquiète un peu, écrit-il à Sarra le 12 avril 1926, c'est la terrible humidité de notre appartement (les murs suintent). Je pense que l'humidité est nocive pour la santé de notre mère, mais j'espère pouvoir lui obtenir une place en sanatorium en tant que parente à charge. » Gricha réussit effectivement à faire venir sa mère chez lui à Kiev, mais en 1929, s'attendant à être transféré en vue d'une guerre imminente avec la Pologne, il écrivit à nouveau à Sarra pour lui demander si leur mère pouvait aller vivre chez elle. Sarra lui répondit que c'était impossible[90].

Illustration figurant en page de titre du livre
de Lev Kritsman *La Période héroïque de la Grande Révolution russe*

Iouri, le fils de Sarra, mourut de la scarlatine en 1920, à l'âge de neuf ans (Boukharine avait réussi à faire réquisitionner un véhicule spécial pour l'emmener à l'hôpital, mais il était trop tard). Le classique de Kritsman, *La Période héroïque de la Grande Révolution russe*, s'ouvre sur une photographie de Iouri en costume de marin, avec la dédicace suivante :

> À la mémoire du petit Iourotchka,
> mon fils unique,
> À la mémoire des innombrables enfants
> Victimes de l'intervention
> du capitalisme mondial,
> Et à tous ceux qui n'ont pas péri
> et sont désormais devenus
> les jeunes et allègres pionniers du merveilleux pays
> des bienheureux enfants du futur[91].

*

* *

Dans les débats du Parti et dans les conversations privées, le lien entre la persistance de la famille et l'ajournement de la prophétie revenait constamment sur le tapis, mais sans solution en vue, et non sans embarras. Dans la fiction bolchevique, il était au cœur de l'intrigue.

À la différence des débats du Parti et des conversations privées, la fiction bolchevique traitait des cas « typiques » et visait la généralité du mythe. Elle s'efforçait d'exprimer l'universel à travers le particulier et de comprendre le présent en invoquant l'éternel. Elle mettait la Révolution à l'épreuve de l'amour et du mariage.

La nouvelle d'Arossev *L'Escalier blanc*, l'histoire du vieux portier du palais impérial hanté par le Cavalier de Bronze, fut publiée en 1923 par Kroug (« Le Cercle »), la maison d'édition de Voronski. Dans le même recueil, le récit intitulé *La Maison en ruine* contait l'histoire de Macha, une jeune femme vivant dans une petite ville de province mais issue « d'une famille d'ouvriers des usines Oboukhov, à Saint-Pétersbourg ». Macha a dix-neuf ans, elle est « mince, pas très grande, avec des seins fermes et des lèvres rouge vif ». Elle est mariée à Karl, un Letton flegmatique, mais se sent très attirée par Piotr, un tchékiste vêtu de cuir qui s'exprime à coups de brèves phrases « impérieuses ».

Macha travaille pour les services de la police secrète au sein d'une unité locale de l'armée, mais elle se sent frustrée et aspire à partir pour Moscou ; Karl « n'a aucune ambition » et se trouve « parfaitement satisfait d'avoir servi pendant deux ans de façon ininterrompue comme commissaire dans différents régiments ». Ils habitent « un petit hôtel, dans une chambre minuscule et crasseuse qui sent la souris et la nourriture avariée ». Un jour, en l'absence de Karl, Piotr passe voir Macha et lui propose de faire une promenade. Ils marchent dans l'obscurité de la ville enneigée jusqu'à atteindre les ruines d'une vaste demeure.

> Elle avait jadis accueilli des êtres vivants – des êtres à la vie mesquine et idiote, dépourvue de gaieté, insignifiante et cruelle, comme un caillou. Même l'amour y était guindé et affecté, comme une rose de papier.
> Au premier plan, « elle », bonne élève d'une école de la région, enveloppée dans son châle, essayant de se réchauffer devant l'âtre ou pianotant sur les touches d'ivoire la mélodie pathétique d'une mièvre romance.
> Assis derrière elle, « lui », fumant une cigarette, lui caressant les mains ou déclamant de la poésie. Que désirait-il au juste ? La jeune

> femme ? Sa dot soigneusement enfermée dans des coffres blindés ? Ou peut-être les deux à la fois, voire ni l'une ni l'autre – se contentant de mimer par automatisme les gestes hérités de l'inertie des générations successives.
> Les murs de cette maison avaient été les témoins de bien des larmes inutiles – et ils les avaient absorbées. Tous ses recoins étaient imprégnés de la chaleur du sang des humains. Les portes avaient appris à imiter leurs soupirs. Les canapés, tels des chiens fidèles assoupis, savaient distinguer les étrangers des maîtres de maison et gémissaient différemment sous le poids de leurs flasques postérieurs. Les miroirs avaient eu leurs favoris, dont ils renvoyaient l'image avec la fidélité d'un portrait. En guise de dieux lares, il y avait des chats en porcelaine, des chats en terre cuite, des chats peints et des chats bien vivants dont les propriétaires se servaient, en bons chrétiens, pour affiner leur amour du prochain.

Macha et Piotr éprouvent la chaleur de cette vie disparue et s'abandonnent alors au « pur instinct aveugle, vieux comme le monde ». Sur le chemin du retour, Macha fait remarquer à Piotr qu'elle ne connaît même pas son nom. C'est mieux ainsi, lui dit-il. Mais qu'entend-il par là ? « On ne peut pas manger deux fois la même pomme », lui répond Piotr. Vont-ils continuer à se voir ? Oui, une fois qu'elle n'aura plus besoin de l'« ancien levain » et qu'on aura bâti une vie nouvelle, dans laquelle il n'y aura plus ni maris ni femmes. Mais cette vie nouvelle ne ressemblera-t-elle pas plutôt à la mort ? Piotr lui rétorque que ce sera « mieux que la vie », un perpétuel Mardi Gras[92].

Toute la littérature communiste des années 1920 n'est qu'une variation sur *La Maison en ruine*. Devenus membres de la police secrète, les Adam et Ève prolétariens avaient goûté la pomme. L'expérience des temps nouveaux coïncidait avec celle de la Chute ; ils avaient acquis la connaissance et, pour cette raison même, ils étaient expulsés du paradis. Avec la promesse d'un perpétuel Mardi Gras venait la malédiction d'avoir à gagner son pain à la sueur de son front, d'enfanter dans la douleur et de retourner à la terre dont ils étaient nés, car ils étaient poussière et retourneraient à la poussière. La littérature de la NEP conservait le souvenir de cet espoir millénariste, mais elle était avant tout une littérature

de la Grande Déception et des sanglots irrépressibles : le soleil ne s'était pas immobilisé à son zénith et le serpent (le pur instinct, vieux comme le monde) n'avait pas été condamné à ramper sur le ventre.

Au centre des lamentations de la NEP figurait la maison en ruine, au centre de la maison, le foyer, et auprès du foyer, « lui » et « elle », leur reflet dans les miroirs et l'inertie des générations successives. En 1921, le camarade Rosfeldt ne voulait plus être directeur de la Deuxième Maison des Soviets parce qu'elle menaçait de se transformer en bordel. Le mélange du lait et du miel n'avait engendré qu'un marécage qui « bouillonnait, grondait, gargouillait et pourrissait ». La Cité nouvelle n'était que la vieille Babylone. « Que faire ? » se demandait Lénine dès 1919. « Nous devons combattre sans répit cette saleté, et si elle continue à s'insinuer, nous devons de nouveau la nettoyer, sans jamais baisser les bras, la repousser et veiller à ce qu'elle disparaisse[93]. »

La profanation de la Maison des Soviets trouvait deux incarnations allégoriques : celle de la vieille demeure en ruine, avec ses portes qui imitent les soupirs des humains, ses canapés qui gémissent et ses miroirs scintillants ; celle de la chambre de Macha et de Karl, qui sentait la souris et la nourriture avariée. D'un côté, l'ancien palais impérial transformé en Maison des Soviets ; de l'autre, une boîte grise en bois avec des géraniums aux fenêtres. Le décor d'un roman gothique ou le marécage fatal de la vie domestique. Le mythe de la ville qui sacrifie ses jeunes vierges au dragon ou le récit de Samson dans les bras de Dalila et d'Ulysse sur l'île de Calypso. Une histoire de viol ou une histoire de castration[94].

Dans *Les Notes de Terenti l'oublié* (1922), toujours d'Arossev, le Vieux Bolchevik Derevtsov, menuisier de formation, rend visite à son camarade Terenti, qui travaille dans l'ancienne résidence du gouverneur.

> Derevtsov était assis dans un grand fauteuil en chêne, avec des pieds en pattes de lion, et dont le dossier encadrait son visage pâle comme le portrait d'un chevalier. Ses yeux entourés de cernes sombres et profondément enfoncés dans leur orbite brillaient d'un vif éclat. Il fixait le poêle rond en céramique vert bouteille qui se dressait dans un coin tel un témoin muet, un vieux domestique oublié sur place par ses anciens maîtres. […] Le coucher du soleil touchait à sa fin et on aurait dit que le ciel d'un bleu translucide était badigeonné de sang. La lueur violette du crépuscule se reflétait sur la surface blanche de la porte et du rebord des fenêtres. On était saisi d'une vague somnolence, avec

> l'envie d'écouter des récits du Moyen Âge, pleins de châteaux mystérieux, de parcs et d'antiques étangs. Chaque centimètre du papier peint de soie semblait hanté par les traces d'une vie antérieure.

Comme la plupart des bolcheviks, Derevtsov souffre de la mélancolie qui succède aux grands enthousiasmes. Mais, à la différence de la plupart de ses camarades, il écrit de la poésie. « On dirait un saint ou un petit enfant ; il a les yeux bleu clair, comme ceux d'un moine. » Un soir tard, Terenti est seul dans le palais, en train de rédiger un appel aux paysans sur la réquisition des céréales.

> Soudain, mes yeux se fixèrent sur le fauteuil dans lequel j'avais vu Derevtsov assis. Que le diable m'emporte ! N'était-ce pas complètement absurde ? Je crus entrevoir le visage pâle de Derevtsov, éclat blafard contre le dossier du fauteuil. Pris d'un frisson, je laissai tomber ma plume et me levai d'un bond. Quelle idée ridicule. Ce n'était que la grande porte blanche qui projetait son reflet sur le fauteuil.

Au milieu de la nuit, le téléphone sonne. C'est le tchékiste Kleiner (vêtu de cuir, il préside à des exécutions massives et est convaincu que ce qui est nécessaire ne peut pas corrompre), qui informe Terenti : Derevtsov s'est donné la mort par balle dans la soirée. Il a laissé un mot pour expliquer son suicide : « Je suis fatigué et, de toute façon, tout cela ne sert à rien[95]. »

Ce sont souvent des petits enfants, des saints, des moines ou des poètes qui jouent le rôle de victimes émissaires, mais l'agneau sacrificiel par excellence, surtout dans les romans gothiques, c'est la jeune fille. Le récit d'Arossev *Nikita Chornev* (1926) met en scène une jeune femme nommée Sonia, un paysan (Chornev) et un étudiant (Ozerovski) dans l'immeuble du Soviet de Moscou pendant le soulèvement d'Octobre. À un moment, Chornev étreint Sonia, mais l'explosion d'un obus interrompt leur baiser. Quelques années plus tard, elle rend visite aux deux hommes, qui habitent chacun une chambre dans la Maison des Soviets. L'étudiant Ozerovski est désormais un exécuteur de la Tcheka, d'une froide éloquence. Le paysan Chornev est devenu un haut dignitaire du Parti. Il tente à nouveau d'embrasser Sonia, mais elle le repousse.

> « Mais, Sonia, lui dit-il, à l'époque, ce sont les combats qui nous ont séparés.

— Tu ne comprends pas, lui répond-elle en faisant écho à son tutoiement, ce sont toujours les combats qui nous séparent.
— Mais comment ?
— Parce qu'ils n'offrent pas de réponse à la question de savoir comment nous sommes censés vivre, toi et moi. »

Incapable de choisir entre les mensonges du tchékiste, « qui contiennent une part de vérité », et les vérités du vrai croyant, « qui dissimulent des mensonges », Sonia quitte Moscou envoyée en mission par le Parti. Quelque temps plus tard, lors d'un meeting du 1er Mai sur la place Rouge, devant la chapelle de l'icône d'Iveron, Ozerovski raconte à Chornev que Sonia s'est suicidée en se jetant par une fenêtre. « Les mots d'Ozerovski lui semblaient irréels, et leur rencontre elle aussi en était frappée d'irréalité. Et tout le reste – la foule, la fête du 1er Mai – devenait par là même irréel. Tout n'était qu'un rêve[96]. »

La NEP était un cauchemar gothique, et c'était sans doute à raison que Macha soupçonnait Piotr d'être un messager de mort et non de vie. Dans *Le Ciment*, le roman de Gladkov, une jeune idéaliste qui souffre de « gauchisme infantile » et ne cesse de faire des rêves sur Babylone, est violée dans sa chambre de la Maison des Soviets par un responsable du Parti « énergique et impérieux ». « C'était par une de ces étouffantes nuits d'insomnie, l'inévitable qu'elle redoutait depuis longtemps s'était produit. » Elle est en proie à des crises de larmes incontrôlables, fait des séjours en sanatorium, et on la « purge » du Parti. La purge était une mort symbolique avec possibilité de résurrection. Dans la pièce de Vladimir Kirchon et Andreï Ouspenski *Korenkovchtchina*, l'héroïne, victime d'un viol, se donne la mort ; celle de *La Lune à main droite*, de Malachkine, fait une tentative de suicide, puis se rétablit et part vivre « en vierge solitaire » dans les bois, avant de rejoindre de nouveau la lutte[97].

La vierge qui redoute et anticipe l'« inévitable », c'est le symbole de la perte de l'innocence révolutionnaire. La femme pleine d'assurance qui a déjà vécu l'inévitable, c'est l'allégorie de la NEP. Si Derevtsov se sentait émasculé, c'était surtout la faute d'une certaine camarade Cheptounovskaïa (littéralement, la « chuchoteuse »). Caractérisée par son « avidité naturelle », cette jeune femme aux « petits yeux ternes » accumulait les biens matériels et ne communiquait qu'en « gazouillant » et en « jacassant ». Elle avait réussi à faire carrière au sein du Parti, militait dans les rangs de la section féminine et s'était mariée en secret avec

Derevtsov, « qui la suivait partout comme un caniche ». À croire que tous les prédateurs n'étaient pas égaux entre eux. Le plus grand danger, ce n'était pas que le tchékiste Piotr soit en fait un vampire, c'était que Macha, « avec [ses] seins fermes et [ses] lèvres rouge vif », soit une sorcière. Le plus grand danger, ce n'était pas les fantômes qui hantaient la Maison des Soviets, c'était le commissaire émasculé sans « aucune ambition » reclus dans sa petite chambre. Dans les années 1920, rien ne semblait plus effrayant, ni plus inévitable[98].

Dans *Ces Derniers Jours* (1926), autre récit d'Arossev, un tchékiste d'origine prolétarienne, Andronnikov, se remémore son exil sur les rives de la mer Blanche, où il prenait des leçons d'allemand et de mathématiques avec une jeune socialiste-révolutionnaire du nom de Palina (la « brûlée »). Lorsqu'ils étaient assis à côté du poêle bien chaud, elle l'observait d'un œil tandis que l'autre se perdait « quelque part dans un coin de la pièce ». Un soir, Andronnikov pose brusquement son livre et tente de l'embrasser, mais « elle reje[tte] la tête en arrière, avec un regard d'une espièglerie diabolique et, fixant son regard ardent et ses lèvres tremblantes de désir, elle lui tir[e] la langue ». Soudain, un autre exilé entre précipitamment dans la cabane en criant au loup. Tous sortent aussitôt mais, « bien entendu, le loup s'enfuit ». Et Palina aussi, bien sûr. Des années plus tard, pendant la guerre civile, ils se croisent au quartier général de l'Armée rouge sur la Volga. Palina est dans la cuisine, où elle mélange la pâte à blinis « comme une jeune sorcière remuant sa potion ». Andronnikov la reconnaît, comprend qu'elle travaille en fait pour l'ennemi et lui tire une balle dans le dos. « Elle tomba à la renverse dans la gueule noire et béante du fourneau russe. […] Elle s'effondra sur la pâte à blinis molle et chaude comme une flaque de sang qui giclait sous son poids. »

La diablesse était retournée dans les flammes de l'enfer, mais le charme était-il rompu pour autant ? Où étaient le lait et le miel promis parmi les éclaboussures de cette pâte à blinis molle et chaude ? De retour dans le Moscou de la NEP, « sous le dôme de verre » qui abrite sa chambre, Andronnikov est en proie au doute et aux maux de tête, assailli par les « eaux boueuses qui coulent dans l'étroit caniveau des commérages » et par des cauchemars horribles dans lesquels les yeux bigleux de Palina semblent vouloir l'attirer à elle. « Et quelques mètres plus loin à peine, tout autour de la Deuxième Maison des Soviets, Moscou s'étend,

gigantesque et bariolée, débordant de bruit et d'humanité. » Généraux tsaristes, spéculateurs, espions et prostituées vaquent à leurs occupations et, au milieu de la place du Théâtre, un vieux Juif joue du violon[99].

Andronnikov vit seul dans sa chambre mais, bien entendu, ce n'était pas le cas de la plupart des résidents de la Deuxième Maison des Soviets. Le livre sur l'époque de la NEP qui suscita le plus de débats à l'époque même de la NEP était *Naissance d'un héros*, de Iouri Libedinski. Un Vieux Bolchevik, le magistrat Stepan Chorokhov, habite l'une des Maisons des Soviets en compagnie de ses deux fils et de la fille cadette de sa défunte épouse, Liouba (diminutif de *lioubov*, l'« amour »). Un jour, il l'aperçoit nue, en perd sa sérénité et, après une brève et vaine période de conflit intérieur, l'épouse. Pour son fils aîné, un adolescent prénommé Boris, il devient un « partisan de la conciliation » et Liouba est une « salope ». Boris a raison : on découvre bientôt que Liouba est une petite-bourgeoise philistine écervelée et une prédatrice sexuelle, et Stepan, rongé par le manque de sommeil autant que par le remords, devient apathique et irritable. Il abandonne le lit conjugal mais elle le poursuit de ses reproches et de ses caresses jusqu'à ce qu'il finisse par s'enfuir au Turkestan, en mission pour le Parti. Là-bas, son collègue de travail est un bureaucrate sans âme du nom d'Eidkounen (Eydtkuhnen, aujourd'hui Tchernychevskoïé, était la ville de Prusse-Orientale la plus proche de la frontière de la Russie impériale) ; l'affaire sur laquelle il enquête concerne un communiste qui a tué sa femme, « une ennemie de classe ».

Entre-temps, Boris se rend compte que tout le malheur du monde vient du fait que les adultes sont constamment préoccupés de « ces choses honteuses, graves et énigmatiques qui ont pour conséquence la naissance des enfants ». Le père d'un de ses amis quitte sa femme pour une dactylo ; un autre bat sa femme car il a des doutes sur la paternité de son fils ; et le père de Berta, une adorable jeune fille, tue le beau-père de celle-ci et pousse sa mère à la folie. Comble de disgrâce, Boris se rend compte qu'il commence à avoir de la moustache et que certaines filles de sa classe aiment bien se laisser tripoter. Aspirant à briser ce cycle infernal, il propose la création de Cités des Enfants, ou de Maisons des Soviets conformes à leur conception d'origine, c'est-à-dire authentiquement fraternelles. Il imagine « des jeux magnifiques auxquels participeront des milliers d'enfants libres de toute supervision adulte à l'exception de quelques personnes intelligentes, sans nounous et sans cette engeance que sont les papas et les mamans ».

Pendant l'absence de Stepan, Liouba se met en ménage avec un autre petit-bourgeois philistin et accouche du fils de son ex-mari. Soudainement libéré, comme s'il se réveillait d'un cauchemar, ce dernier réalise que les deux dangers qui le guettent – la sécheresse bureaucratique d'Eidkounen et la douce moiteur du cocon domestique de Liouba – sont les deux faces d'un même mal. Il rentre à Moscou pour se confronter à Liouba.

> Liouba faisait les cent pas dans la chambre en berçant le bébé dans ses bras et en fredonnant une chanson douce, comme le font toutes les mamans. Il y avait quelque chose qui relevait d'un instinct tout à la fois protecteur et prédateur dans la souplesse de ses mouvements et dans la tonalité sourde et presque liquide de sa voix roucoulante. […] À ses côtés, Stepan eut soudain l'impression d'être un homme neuf, comme si lui aussi était un nouveau-né et avait toute la vie devant lui. Et, dans le vide et la désolation de cette pièce immense, il déchiffrait les signes presque imperceptibles du petit univers domestique de Liouba : le napperon brodé de couleur vive sur le rebord de fenêtre, l'éclat du hachoir flambant neuf dans un coin et la vieille paire de petits chaussons douillets sous le lit. Tout cela, qu'il avait tant chéri autrefois, incarnait désormais la figure résurgente du vieil ennemi, ces formes de vie répugnantes et indestructibles qui ne cessent de se régénérer spontanément.

Liouba explique à Chorokhov qu'elle n'abandonnera jamais l'enfant, mais Stepan insiste sur le fait qu'il aspire avant tout à soustraire son fils à l'influence corruptrice de sa mère. À la fin du roman, on les contemple tous deux « de chaque côté du berceau, débordants d'hostilité réciproque, prêts à de nouvelles querelles[100] ».

Telle est la naissance d'un héros annoncée par le titre du roman. Ou plutôt celle de deux héros, un père et un fils. Les révolutions ne dévorent pas leurs enfants ; les révolutions, comme toutes les expériences millénaristes, sont dévorées par les enfants des révolutionnaires. Stepan se sent libre pour la première fois lorsqu'il se rend compte qu'il a dépassé l'âge de la déraison ; pour reprendre la formule d'Ossinski, l'« enthousiasme révolutionnaire » peut enfin l'emporter sur la « force colossale des sentiments ». Et Boris, que devait-il faire ? À en croire sa moustache naissante, les révolutions naissent dans la tragédie et finissent dans le cocon domestique.

Pour Platonov, c'était là la tragédie suprême. Le communisme de Platonov est cette éternelle Cité des Enfants ouverte aux orphelins de tous âges ; mais les communistes de Platonov ne savent pas comment la bâtir, ni de quoi il faudrait la protéger.

> Prokofi voulut lui dire que les femmes étaient également des travailleuses et que rien ne leur interdisait de vivre à Tchevengour, que par conséquent le prolétariat devait ramener par la main des femmes venues d'autres lieux habités, mais se souvint que Tchepourny désirait des femmes maigres et épuisées qui ne puissent distraire les gens des réciprocités communistes et Prokofi répondit à Iakov Titytch :
> — Vous allez multiplier ici les familles et engendrer une petite bourgeoisie.
> — Pourquoi la craindre, si elle est petite ? dit Iakov Titytch légèrement surpris. Qui dit petit, dit faible[101].

Qui dit petit, dit faible, et la faiblesse, c'est la force. Rien n'était plus dangereux que les femmes, même épuisées, et rien n'était plus justifié que de se méfier des petits chaussons douillets sous le lit. Dans un article défendant Arossev contre les accusations de pusillanimité, Voronski écrit que « d'aucuns pourront critiquer les soliloques à la Hamlet de Terenti, mais ils ont l'avantage d'éviter l'autosatisfaction ; et, pour le Parti dans son ensemble, ils représentent l'"eau de la vie" et le "Dieu des vivants" ». Ils prouvent que la foi est encore ardente, car « ce n'est pas de l'esprit d'Hamlet qu'il s'agit, mais de l'esprit de Faust : cet élément actif irrépressible et indestructible de l'âme humaine, jamais satisfaite de ce qui a déjà été accompli, constamment en quête de nouveaux sentiers à explorer, garant d'un cœur toujours jeune et d'un esprit toujours sur la brèche[102] ».

Un tel argument n'était pas facile à faire valoir. Le Faust de Goethe est sauvé *in extremis* ; le Derevtsov d'Arossev perd la foi et se suicide, tandis que son camarade Terenti meurt du typhus (et sombre dans l'oubli, bien entendu). C'est encore le Prokofi de Platonov, avec son sérieux et son espérance indestructibles, qui caractérise le mieux la situation : « Ils sont tous morts, Sacha, maintenant l'avenir va commencer[103]. »

C'est à Maïakovski qu'on doit la meilleure description de cet avenir. Dans sa pièce de 1929, *La Punaise*, le jeune communiste Ivan Prissypkine quitte sa loyale compagne prolétarienne Zoïa Berezkine pour la fille d'un

riche coiffeur. Zoïa se suicide. Ivan célèbre son mariage dans un salon de coiffure, au milieu des flacons et des miroirs. (« Côté jardin, un piano la gueule ouverte. Côté cour, un fourneau dont les tuyaux serpentent à travers toute la pièce. ») La fête dégénère en pugilat, puis s'achève en incendie. Tout le monde meurt, mais un corps a disparu. Cinquante ans plus tard, le cadavre congelé d'Ivan réapparaît dans une cave inondée de la « Tambov d'antan ». Le directeur de l'Institut des Résurrections et son assistante, Zoïa Berezkine – qui, on l'apprend alors, a survécu à sa tentative de suicide –, ramènent Ivan à la vie. Celui-ci trahit son aliénation face aux communistes qui l'entourent en demandant de la bière et des romans-feuilletons (deux produits qui ont disparu depuis longtemps). Ivan finit en cage dans un zoo, aux côtés de la punaise qui a été décongelée en même temps que lui. Comme l'explique le directeur du zoo :

> Vous allez pouvoir observer l'animal dans cette cage. Ils sont deux – différents par la taille mais semblables quant à la nature : il s'agit de la célèbre *"punaesia normalia"* et du non moins célèbre *"Philistinius vulgaris"*. Tous les deux hantent les matelas moisis du temps. La *"punaesia normalia"*, engraissée et gorgée du sang d'un homme isolé, tombe sous le lit. Le *"Philistinius vulgaris"*, engraissé et gonflé du sang de l'humanité tout entière, tombe sur le lit. C'est la seule différence[104] !

La métaphore de Lénine n'allait pas tarder à se réaliser : la terre russe allait bientôt être débarrassée de ses punaises et de tous les insectes nuisibles. Dans un poème de la même époque, Maïakovski affirme entendre derrière les « meuglements domestiques » le « grondement de la bataille qui se prépare ». On était à la veille du dernier acte de la Révolution. La « fumée du foyer familial » allait bientôt s'éteindre. Maria Denissova, la Joconde qu'on avait volée au poète, lui avait envoyé un mot pour le remercier de protéger les femmes « des sautes d'humeur domestiques de leurs maris membres du Parti ».

On pouvait toutefois interpréter les choses autrement : et si Ivan, sa punaise et le petit monde nauséabond « de soupes et de langes » qu'ils incarnaient étaient en fait indestructibles ? Après tout, ils avaient survécu aux incendies, aux inondations et à leur congélation, prêts à coloniser le monde du futur. Le 14 avril 1930, quatre mois après avoir reçu la lettre de Maria, Maïakovski se tira une balle dans la tête en laissant une note qui se termine par ces quelques vers :

Comme on dit,
l’incident est clos.
Le canot de l’amour
s’est brisé sur la vie quotidienne[105].

8. LA LIGNE DU PARTI

De la prière au jeûne, de l'automutilation au meurtre de masse, chaque secte millénariste a sa manière de faire advenir l'inéluctable, mais toutes ont quelque chose en commun : l'inéluctable n'advient jamais. La fin du monde n'a pas lieu ; l'Oiseau bleu ne revient pas, l'amour se refuse à prodiguer toute la profondeur de sa tendresse et de sa bienveillance ; la mort, le deuil, la douleur et les larmes sont toujours là. Jusqu'à présent, toutes les prophéties millénaristes ont échoué.

Il y a plusieurs manières de faire face à la Grande Déception. On peut, par exemple, mettre en exergue des déficiences pratiques. Hiram Edson fonda l'Église adventiste du Septième Jour sur l'idée que la Fin des Temps avait dû être ajournée en raison de la persistance du culte dominical. Pour les bolcheviks, l'explication la plus répandue de l'échec apparent de la prophétie était l'incapacité des autres pays à apporter leur contribution à la révolution mondiale. Comme l'écrivait Arossev en 1924, « du fond de ses forêts sauvages, cette jeune nation nordique a lancé une fusée éclairante en direction de l'Europe et puis s'est tue, attendant une réponse de l'Occident ». La lenteur de la réponse n'était pas due à la fausseté de la prédiction originelle mais à de mauvais calculs tactiques. De fait, nombre de Vieux Bolcheviks avaient passé une grande partie des années 1920 hors de Russie pour y préparer la révolution mondiale. Leur succès le plus durable eut lieu en Mongolie, où Boris Choumiatski contribua à la création d'un État soviétique officiellement indépendant. (Fils d'un relieur juif exilé en Sibérie, révolutionnaire de la première heure, Choumiatski occupa des fonctions importantes en Sibérie et en Extrême-Orient. Après avoir supervisé la Révolution mongole de 1921-1922, il deviendra ambassadeur en Perse puis, en 1925, recteur de l'Université communiste des travailleurs d'Orient, avant d'être nommé, en 1930, à la tête de l'industrie cinématographique soviétique[1].)

Les autres raisons les plus communément citées de l'ajournement des temps derniers étaient la résilience du mal (phénomène à la fois prévisible et plus grave que prévu, selon Kritsman), les spécificités de la situation russe (en particulier l'existence d'une vaste paysannerie naturellement difficile à contrôler) et la tendance du prolétariat à se prostituer à des dieux

étrangers, en particulier les dieux de la soupe et des langes. En théorie, les bolcheviks adhéraient à la version dure de la mythique conception circulaire du destin : toute déviation librement choisie par rapport à la prophétie fait partie de cette prophétie. Dans la pratique, ils suivirent l'exemple du dieu des Hébreux en faisant porter la responsabilité de la non-réalisation de la promesse sur le faible niveau de conscience prolétarienne du Peuple élu. Cette immaturité faisait peut-être partie de l'intrigue originelle, mais cela ne l'excusait en rien.

Mais il y avait un autre moyen, plus radical, de faire face à la Grande Déception : adapter la prophétie elle-même. Augustin fit du Règne millénaire du Christ une métaphore, Miller repoussa la fin du monde de 1843 à 1844, Staline et Boukharine proclamèrent que le socialisme devait d'abord être construit dans un seul pays. Une version subsidiaire particulièrement productive de cette stratégie consistait à proclamer que la prophétie s'était bien accomplie et que le reste de l'histoire de l'humanité n'était qu'un post-scriptum comprenant quelques péripéties mineures. Parmi les adeptes déçus de Miller et leurs héritiers, les Adventistes du Septième Jour professaient l'idée que Jésus avait été retenu pour un certain temps dans une antichambre spéciale, tandis que les Témoins de Jéhovah croyaient qu'il était bien revenu sur Terre, conformément à la prophétie, mais qu'il restait invisible afin de permettre aux fidèles de faire leurs ultimes préparatifs. Dans l'ensemble, le christianisme repose sur une argutie similaire : l'échec de la prophétie du fondateur concernant l'avènement imminent de la Fin des Temps y devient la principale confirmation de la vérité de cette même prophétie. L'arrestation et l'exécution de Jésus avant que « tout cela » ne soit arrivé y sont considérées à la fois comme un accomplissement et comme le sacrifice nécessaire à l'accomplissement futur. Les bolcheviks de l'époque de la NEP adoptaient une attitude similaire : bien sûr, il y avait beaucoup de pleurs et de grincements de dents, mais le fait que la Révolution avait commencé était la garantie que tout cela prendrait fin.

Entre-temps, il fallait apprendre à attendre. Tout millénariste qui ne se consume pas dans l'incendie qu'il a lui-même allumé doit s'accommoder d'une vie d'attente permanente dans un monde qui n'est pas complètement rédimé. D'où une prolifération de textes, de rites et d'institutions destinés à surmonter la contradiction entre la prophétie originelle et sa non-réalisation, sans parler du fait que pratiquement personne ne se conforme à ses préceptes. Soit la Fin des Temps est ajournée indéfiniment, soit le

Règne millénaire est censé s'incarner dans l'unité présente des fidèles (comme dans la nouvelle orthodoxie augustinienne), transformé en expérience mystique individuelle ou complètement délocalisé dans un autre monde. Les promesses deviennent des allégories, et les disciples qui ont abandonné leurs anciennes familles en créent de nouvelles.

Le zoroastrisme, le christianisme, l'islam, le mormonisme ou la République puritaine du Massachusetts sont autant d'exemples de millénarismes routinisés et bureaucratisés avec succès. Il en est visiblement de même de la ligne du Parti élaborée dans les années 1920 par Staline et Boukharine. Une fois le nouveau régime installé dans l'attente, sa tâche la plus immédiate consista à éliminer ses adversaires, convertir les païens et discipliner les fidèles.

Il fallut autoriser les marchands à pénétrer dans le Temple et se servir de « spécialistes bourgeois » pour les faire creuser leur propre tombe, mais « un esprit impitoyable d'exclusivisme de classe » (la formule est de Kritsman) restait la principale garantie de la libération finale. Il était plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un ancien riche ou à ses enfants d'occuper une position de premier plan dans une institution soviétique (à l'exception de la « fine fleur » de la révolution mondiale). La prophétie avait un caractère consciemment autoréalisateur, et on ne cessait de démasquer l'ennemi dans les rangs des anciennes classes. Comme l'écrivait Koltsov dans un texte publié en 1927 :

> La Tchéka est devenue la Guépéou, mais la seule chose qui a changé, ce sont les conditions extérieures et les méthodes de travail.
> Jadis, le président d'une Tchéka de province était un ouvrier. Assis sur une chaise branlante, solidement armé de son sens de la justice de classe, il notait ses ordres au crayon sur un bout de papier : « Milnitchenko, vermine de la bourgeoisie internationale : à abattre. Et ses sept compagnons de cellule avec lui. » Aujourd'hui, la Guépéou travaille en collaboration avec les tribunaux, l'inspection ouvrière et paysanne et les commissions de contrôle, sous la supervision du Ministère public. Les méthodes et les règles de la lutte sont devenues plus complexes, mais les dangers et le nombre d'ennemis n'ont pas diminué.

Ce qui n'avait pas changé, d'après Koltsov, c'était la fierté que l'État révolutionnaire tirait de son attachement à la violence. La police secrète soviétique avait le même atout que son ancêtre, le Comité de salut public

jacobin : elle n'était pas secrète. Les agents de l'ancien régime agissaient dans l'ombre et cachaient leurs victimes dans des donjons. Les Jacobins n'avaient rien à cacher :

> En place de Grève, la lame étincelante de la guillotine travaillait jour et nuit, et tous pouvaient voir quel sort attendait les ennemis du peuple. La police jacobine ne dissimulait pas son travail. Elle menait ses activités en pleine lumière et à la vue de tous. Armée des fermes convictions d'une classe en pleine ascension, elle s'appuyait sur un grand nombre de partisans, d'auxiliaires volontaires et de collaborateurs.

La Guépéou (la police secrète soviétique) était encore plus avantagée. Contrairement à la police jacobine, elle représentait la dernière classe de l'Histoire et pouvait s'appuyer sur un soutien total et inconditionnel. Koltsov demandait à son lecteur d'imaginer ce qui se passerait si un espion russe blanc s'infiltrait en Union soviétique et osait séjourner dans l'appartement d'un co-conspirateur :

> Au moindre signe suspect, la cellule du Parti de l'immeuble, alertée, concentrera sa vigilance sur l'individu en question. Le jeune homme du Komsomol venu réparer la plomberie l'observera de près. La femme de ménage, de retour d'une réunion des employés de maison où elle aura assisté à une conférence sur les ennemis extérieurs et intérieurs de la dictature du prolétariat, examinera attentivement cet étrange nouveau locataire. Pour finir, la fille du voisin, membre des Pionniers, passera des nuits blanches à essayer de déchiffrer le sens d'une conversation qu'elle aura surprise dans le couloir. Et tous, individuellement ou collectivement, s'ils ont le moindre soupçon qu'il s'agit d'un contre-révolutionnaire, d'un espion ou d'un terroriste blanc, ne se contenteront nullement d'attendre qu'on vienne les interroger : ils iront d'eux-mêmes à la Guépéou et raconteront en détail ce qu'ils ont vu et entendu, avec une conviction bien sentie. Ils conduiront les tchékistes jusqu'au suspect, aideront à sa capture et se joindront à la mêlée s'il tente de résister[2].

Mais, pour être certain d'obtenir un tel résultat, l'État soviétique devait accomplir sa seconde mission fondamentale : convertir la majorité de la population au culte officiel. C'était une tâche gigantesque, à la mesure de

l'immense empire – le plus vaste du monde – que les bolcheviks avaient conquis. La NEP incarnait une position de « repli » momentané, mais la plupart des bolcheviks, y compris Arossev, espéraient toujours que la génération présente – ou, au plus tard, ses jeunes enfants – vivrait sous le communisme. Les chrétiens avaient dû attendre trois siècles après la mort du fondateur de leur secte pour devenir le parti dirigeant de l'Empire romain ; les bolcheviks de l'époque de la NEP mesuraient leur histoire sacrée en années et étaient convaincus, comme saint Paul, qu'« elle passe, la figure de ce monde ». La fonction de la NEP, écrivait Kritsman à la fin de *La Période héroïque de la Révolution russe*, était de préparer la « bataille mondiale et historique entre le prolétariat et le capital ». Cet espoir et cette attente se heurtaient au fait que la plupart des figures du Parti n'étaient pas des prolétaires, et que la plupart des prolétaires n'étaient pas pleinement « conscients ». On devait mettre à profit l'époque de la NEP pour fomenter la révolution mondiale à l'étranger et éduquer les bénéficiaires de la Révolution en Union soviétique même. Cette seconde tâche relevait beaucoup plus du libre arbitre que de la prédestination. Il y avait des masses immenses à former et très peu de temps pour le faire. Comme le disait le puritain Richard Baxter dans des circonstances analogues, il fallait obliger tous les hommes « à étudier la parole de Dieu et à marcher en ordre et en silence… jusqu'à ce qu'ils aient été amenés à professer le christianisme librement et en leur nom propre ». L'accomplissement de la prophétie avait été ajourné, d'où quelques « soliloques à la Hamlet », mais la foi demeurait ferme et la communauté des fidèles était toujours une secte[3].

La principale stratégie de conversion des bolcheviks consistait à transformer toutes les communautés stables reposant sur une interaction face à face – villages, ateliers d'usine, unités scolaires diverses, départements d'université, bureaux, associations de locataires – en potentielles assemblées de croyants contribuant collectivement à la construction du communisme. Pour ce faire, chacune de ces unités (appelées « collectifs » à partir du milieu des années 1930) devait accueillir une « cellule » du Parti. Il y avait les cellules du Komsomol pour les jeunes gens, les « étoiles » des Pionniers (des groupes de cinq membres, chacun représentant une branche de l'étoile de l'Armée rouge) pour les enfants de dix à quatorze ans, et les « détachements octobristes » pour les moins de dix ans. Sous le contrôle de ces cellules et de leurs militants, ces communautés d'élèves, de collègues et de voisins devaient

former des unités soudées ayant chacune ses responsables élus chargés de la discipline, de l'instruction, de l'hygiène, de la « culture physique », de l'éducation politique et de la publication d'un journal interne. Koltsov savait ce dont il parlait : en 1927, tout résident d'un immeuble semblable à celui qu'il décrivait était membre d'un « collectif » et, en tant que tel, participait régulièrement à des réunions, des meetings, des « samedis communistes » et autres activités parrainées par le Parti. Cette vaste structure combinait le modèle calviniste du réseau de congrégations autodisciplinées et le modèle catholique de supervision idéologique par des experts patentés, avec cette différence non négligeable que l'immense majorité des citoyens soviétiques étaient encore païens. Ils finiraient certes un jour par devenir tous communistes, mais, en attendant, il fallait bien faire comprendre à certains membres des « collectifs » ce que signifiait le communisme. Personne ne pouvait refuser de participer, mais tout le monde n'était pas réputé croyant. Le Parti était une hiérarchie d'experts idéologiques patentés, mais les « collectifs » n'étaient pas encore de véritables congrégations de croyants[4].

Le processus de conversion reposait sur trois éléments principaux. Le premier était la formation doctrinale, qui passait entre autres par l'instruction scolaire, les séminaires d'« éducation politique » (sur le modèle des « cercles de lecture » d'avant la Révolution), les conférences publiques, les discours pendant les meetings et la lecture des journaux. La participation à la plupart de ces activités était obligatoire pour les membres des « collectifs », qu'il s'agisse de la jeune Pionnière fille du voisin ou de la femme de ménage enregistrée auprès du Conseil des résidents de l'immeuble. L'étude des « classiques » était peu fréquente : ce que la plupart des Soviétiques connaissaient du marxisme-léninisme, ils l'avaient appris dans des manuels scolaires, des ouvrages de vulgarisation (*L'ABC du communisme* de Boukharine et Preobrajenski, ou *Le Léninisme*, *La Dictature du prolétariat* et le *Manuel du bolchevik*, de Kerjentsev) et grâce à des conférences comme celle que Sergueï Mironov avait prononcée devant les épouses des officiers de Rostov. L'essentiel de l'instruction ne portait pas sur la théorie communiste mais sur la politique du Parti.

Le deuxième élément important était la participation obligatoire aux activités collectives. Comme la plupart des croyances universalistes, le bolchevisme était un culte à dimension fortement communautaire qui exigeait l'assistance à des rituels publics et désapprouvait l'individualisme ; comme la plupart des missionnaires, les idéologues et

pédagogues bolcheviks tenaient à ce que les initiés passent le plus de temps possible ensemble ; comme dans le modèle des congrégations calvinistes, auxquelles les « collectifs » soviétiques s'apparentaient le plus, les bolcheviks exigeaient de leurs ouailles une surveillance mutuelle et une transparence publique constantes.

Le troisième élément de l'entreprise de conversion bolchevique, et sans doute le plus important, était le « processus de civilisation ». Le travail missionnaire ne s'arrête pas au transfert de croyance et à la création de nouvelles communautés. Le message de salut s'accompagne de mots, de gestes, d'histoires, de rites et de routines associés à la prophétie originelle et à sa trajectoire historique. Toute conversion implique un certain travail de « civilisation ». Du fait de l'équivalence établie par Marx entre salut universel et modernité urbaine européenne, la conversion de type bolchevique avait un caractère fortement et consciemment civilisateur. Devenir soviétique, c'était devenir moderne, et devenir moderne, c'était intérioriser un nouveau régime de propreté, de méticulosité, de bienséance, de sobriété, de ponctualité et de rationalité[5].

À l'époque de la NEP, l'« alliance avec le soleil » chère à Podvoïski n'était qu'un des éléments d'une campagne massive en faveur de l'hygiène, de la « culture physique », de la « culture de la vie quotidienne » et de l'« alimentation rationnelle », entre autres mesures visant à créer des organismes propres, sveltes et sains et donc esthétiquement plaisants. Les jeunes gens devaient se « tempérer » et se discipliner par l'exercice ; les femmes, en particulier, devaient s'émanciper des limites étouffantes de la sphère domestique (se libérer des « boîtes grises en bois »). D'après le responsable du Comité pour l'alimentation populaire, Artaches (« Artemi ») Khalatov, les cuisines familiales étaient des cavernes sales et obscures, « où l'ouvrière était contrainte de passer la majeure partie de son temps », compromettant sa santé et imposant à son « conjoint prolétaire fatigué et affamé » des repas peu ragoûtants et mal équilibrés. La solution était de créer des « cuisines industrielles » équipées de toutes sortes d'appareils mécaniques : « moulins à viande, peleurs de pommes de terre, découpeurs de racines, trancheuses à pain, nettoyeurs de couteaux et lave-vaisselle ». Comme Andreï Babitchev, le personnage de *L'Envie*, de Iouri Olecha, aurait aimé le dire aux femmes soviétiques (mais s'en abstient), « nous vous rendrons toutes les heures qui vous ont été volées par la cuisine, une moitié de votre vie vous sera rendue ». (Khalatov était lui-même issu d'une famille arménienne de Bakou appartenant à la

classe moyenne. Il avait rejoint le Parti en 1917, alors qu'il était étudiant à l'Institut de commerce de Moscou et membre du Comité militaire révolutionnaire de la rive droite[6].)

Mais qu'est-ce que les familles soviétiques allaient faire de tout ce temps libre ? Le défi, d'après Podvoïski, était d'instaurer « un régime quotidien organisé, sain, sobre et allègre ; des jeux dans un environnement sain mettant en œuvre des mouvements qui développent le torse, remplissent les poumons d'air frais, stimulent le cœur, accélèrent la circulation du sang et diffusent les forces vitales dans tout l'organisme, stimulent l'appétit pour des nourritures saines – pain, fruits et légumes –, améliorent l'humeur des citoyens et promeuvent leur bien-être à tous les niveaux ». Ces êtres humains revigorés seraient mieux disposés à recevoir instruction et orientation. Il suffirait de trois minutes d'une activité orientée par des organisateurs formés à cette fin pour transformer une foule allègre « de plusieurs milliers de personnes » en « formation disciplinée défilant en deux colonnes bien droites ; les personnes restées à l'écart accourraient pour voir ce qui se passe et finiraient par se joindre au mouvement général ». On pouvait ainsi faire « de la propagande politique sous une forme divertissante : plaisanteries, chants, danses, discours et réunions bien orchestrés aideraient les gens à s'imprégner des idéaux de la solidarité internationale prolétarienne[7] ».

Platon Kerjentsev, principal idéologue de la campagne d'autodiscipline soviétique, avait fait ses débuts en tant que théoricien des performances théâtrales de masse : il s'agissait d'« aider [le] public à se mettre lui-même en scène ». En 1923, il était arrivé à la conclusion que la spontanéité exigeait la conscience : l'ouvrier russe devait apprendre à travailler et à rêver « conformément à un plan et un système ». Les travailleurs devaient « s'organiser », intérioriser la discipline sociale et développer un « amour de la responsabilité ». L'éthique du travail bolchevique, comme celle des puritains hier, consistait à « considérer toute tâche, aussi modeste fût-elle à tel ou tel moment, comme un travail important et significatif dont le succès conditionnait celui de la grande cause commune[8] ».

Et, tout comme les puritains, les travailleurs bolcheviks devaient « développer leur sens du temps ». Les nobles et les paysans considéraient naguère le temps comme « une force élémentaire agissant selon des lois arbitraires et incompréhensibles ». L'intelligentsia, elle aussi, « péchait par ce même vice d'indolence somnolente et de mépris du temps ». Le capitalisme « habituait chaque individu à porter une montre qu'il ne

pouvait éviter de consulter des centaines de fois par jour ». Le communisme, c'était se soumettre au royaume de la nécessité pour mieux le conquérir ; c'était l'« harmonie incarnée, où tout est précision, justesse et correction, où le sens du temps est si profondément enraciné que plus personne n'a besoin de regarder sa montre parce que le flux même de la vie confère à toute chose une forme temporelle distincte ». En attendant, expliquait Kerjentsev, il fallait imiter et dépasser la modernité capitaliste en inversant les causes et les conséquences, comme dans le culte du cargo[9].

> Tous les Anglais, à l'exception d'une minorité infime, se couchent à 11 heures ou minuit. Ils se lèvent également tous à une certaine heure – entre 7 et 8 heures du matin. Dans la journée, les périodes de repos obéissent à un horaire tout aussi rigide : quel que soit leur statut social, les Anglais déjeunent entre midi et 1 heure, ils prennent le thé à 4h30, et ils dînent à 7 heures du soir. Les membres de toutes les classes sociales ont profondément incorporé ces normes horaires parce que le mode de vie industriel nécessite la création d'un ordre prévoyant une alternance adéquate de périodes de travail et de repos[10].

Un temps bien ordonné exigeait un espace bien ordonné. Les Soviétiques devaient pouvoir travailler et se délasser dans un environnement d'objets disposés de manière appropriée et dont l'attrait esthétique devait être directement proportionnel à leur utilité fonctionnelle. Dans un article de 1926 consacré au « foyer ouvrier » présenté par le magasin Goum (Magasin universel d'État), Koltsov dressait la liste des impeccables « placards, douches, glacières et penderies », des « casseroles, théières, cafetières et poêles étincelantes », et des « superbes lavabos, baignoires et même urinoirs en émail ».

Mais n'était-ce pas là du philistinisme ? Un Anglais qui mange chaque matin son porridge à 9 heures et qui se rase au-dessus d'un lavabo en émail n'était-il pas la quintessence de la vacuité petite-bourgeoise ? Kerjentsev, qui aimait lire les romans de Dickens à sa fille, avait-il oublié le pompeux Mister Podsnap, de *L'Ami commun*, et ses fameuses « notions […] sur l'art en général » ?

> Littérature : masse d'imprimés décrivant avec respect le lever à huit heures, la barbe à huit et quart, le déjeuner à neuf, la Cité à dix, le

> retour à cinq et demie, le dîner à sept heures. Peinture et sculpture : portraits et bustes des habiles praticiens du lever à huit heures, de la barbe à huit et quart, du déjeuner à neuf heures, etc. Musique : concert respectable d'instruments à vent et à cordes, chantant (sans variation aucune) sur un rythme tranquille, lever à huit, barbe à huit et quart, déjeuner à neuf, Cité à dix, retour à cinq et demie, et dîner à sept heures[11].

« Ce n'est pas le pire, écrivait Koltsov. Répondre à l'appel de la nature et prendre des bains quotidiens n'est pas nécessairement un signe de philistinisme. Mais que diriez-vous du trois-pièces prolétarien exposé au magasin Goum ? Des tapis ! Un dressoir !! Des rideaux aux fenêtres !!! Un abat-jour brodé de petites fleurs ! »

Eh bien ce qu'il fallait en dire, c'est que « la Révolution reconnaît l'existence des tapis et des rideaux, mais l'ordre soviétique n'est pas à l'agonie : il ne fait que se renforcer, de même que l'ouvrier et le paysan ne font que se renforcer à travers leur bien-être matériel et leur plaisir de vivre ». La révolution prolétarienne avait besoin de la civilisation bourgeoise, et la civilisation bourgeoise avait besoin de rideaux et de tapis. « Il serait idiot et criminel de saisir le prolétaire par la manche et d'essayer de le convaincre de mépriser les tapis, de ne pas porter de cravate ou de ne pas mettre d'eau de Cologne. Dans le contexte actuel, ce serait la pire espèce de philistinisme bourgeois. » Koltsov lui-même, après tout, ne portait-il pas des costumes et ne passait-il pas le week-end dans sa datcha ? « Si des travailleurs agricoles perdus au fin fond des forêts veulent sortir du puits d'ignorance et de superstition où ils végètent, nous devons leur fournir une échelle ou leur tendre la main[12]. »

*

* *

Il y avait plusieurs manières pour l'État soviétique de tendre la main. La NEP devait créer les conditions nécessaires à la révolution : un développement industriel moderne et une conscience prolétarienne. L'industrialisation prendrait du temps ; en attendant, la conversion – connue sous la désignation officielle de « diffusion du savoir », d'« agit-prop » ou, conformément au mot d'ordre de Lénine, de nécessité d'« apprendre, apprendre et encore apprendre » – était la première mission de la NEP. Outre l'école, les conférences, les groupes d'étude et les

campagnes d'alphabétisation, l'État pouvait influencer les masses par le biais des affiches, de la presse, du cinéma, de la radio et des livres. L'efficacité respective de ces différents outils éducatifs dépendait du contexte mais, pour la plupart des Vieux Bolcheviks qui présidaient aux destinées de l'État soviétique, aucun n'avait plus d'importance et d'intérêt que la littérature. Celle-ci avait joué un rôle central dans leur propre conversion et dans leurs premiers efforts pour convertir les incroyants ; la lecture d'œuvres d'imagination était particulièrement importante en raison de la « force colossale des sentiments » qu'elle était à même de susciter. Comme l'expliquait Ossinski à Chaternikova, ces sentiments étaient « comparable[s] à l'enthousiasme révolutionnaire », par leur « force », leur « évidence » et leur « pureté » et, convenablement orientés, ils étaient capables de le stimuler ou de le tempérer. Lui-même ne concevait pas de meilleure illustration de la « psychologie des temps futurs » que le poème de Verhaeren « Le forgeron » ; Boukharine attribuait sa découverte de l'amour sans Dieu à *L'Adolescent* de Dostoïevski ; Voronski avait trouvé le meilleur portrait de l'inflexibilité révolutionnaire chez le Brand d'Ibsen ; Sverdlov détectait dans l'essai de Heine *De l'Allemagne* la prophétie la plus satisfaisante sur la perfection future ; et Filipp Golochtchekine, l'ami de Sverdlov (et de Voronski) qui avait supervisé le massacre de la famille du tsar, l'avait paraphé par une épitaphe tirée du « Belsazar » de ce même Heine. L'expérience bolchevique était complètement structurée, retouchée et illustrée par des œuvres de fiction. La nouvelle fiction soviétique avait désormais pour tâche de l'immortaliser.

L'organisation et l'orientation de la littérature soviétique furent confiées à Alexandre Voronski. En février 1921, le Comité central le nomma rédacteur en chef de la volumineuse revue *Krasnaïa Nov* (« Terres vierges rouges »), et, après un bref interlude pendant lequel il se porta volontaire pour participer à l'écrasement de la révolte de Cronstadt, Voronski se mit au travail. « C'est une personne décente et honnête, commenta Gorki, mais il n'a pas l'air de très bien connaître les arts. À en juger toutefois par son tempérament, il apprendra. Il est extrêmement tenace[13]. »

Voronski reconnaissait qu'il devait tout dans la vie à son amour du travail acharné, et il fit de son mieux pour préserver « la discipline, la ponctualité et la rigidité de l'emploi du temps quotidien » qu'il s'était jadis imposés en prison. En 1921, la vie littéraire russe consistait encore pour l'essentiel en réunions privées où les écrivains se lisaient réciproquement leurs œuvres. D'après Vsevolod Ivanov :

> Voronski allait d'une réunion à l'autre, écoutait les discussions puis demandait aux participants lequel parmi les jeunes écrivains avait, selon eux, le plus de talent. L'auteur qui recevait le plus de suffrages était invité à publier dans *Krasnaïa Nov*.
> Au début, Voronski se méfiait des écrivains. Leur sensibilité extrême lui paraissait étrange et leur faible niveau de conscience politique l'exaspérait souvent. Parfois, après avoir lu un manuscrit et discuté avec son auteur, il levait les bras au ciel, indigné, clignait des yeux et s'écriait :
> « Je ne suis pas sûr qu'il ait jamais entendu parler de la révolution d'Octobre ! »[14].

Il persévéra malgré tout et constata que la plupart d'entre eux étaient disposés à se laisser orienter. Les jeunes auteurs les plus talentueux avaient tous entendu parler de la révolution d'Octobre, et beaucoup y avaient participé du bon côté, quand bien même leur conscience politique n'avait pas encore atteint le niveau adéquat.

> Ses manières étaient simples et il aimait mieux discuter de littérature chez lui ou au domicile des auteurs que dans les bureaux de la revue. « Il sera ainsi plus facile de se comprendre », disait-il. L'essentiel de la conversation portait sur les manuscrits qu'il envisageait de publier. À mes yeux, ces conversations faisaient office de comité de rédaction, organe dont *Krasnaïa Nov* fut d'ailleurs assez longtemps dépourvue. Il développa peu à peu ses propres goûts littéraires et finit par écrire lui-même des œuvres de fiction de qualité acceptable. Gorki avait eu bien raison de parler de sa « ténacité »[15].

Dans les années 1920, Voronski vivait dans un appartement de deux pièces dans la Première Maison des Soviets. Il y cohabitait avec sa mère, Feodossia Gavrilovna, veuve d'un prêtre, sa femme, Sima Solomonovna, qu'il avait rencontrée en exil et dont les yeux étaient pleins « de la douceur de l'antique chagrin juif » (selon sa propre description), et leur fille, Galina, née en 1916. Au bout de quelque temps, Feodossia Gavrilovna obtint sa propre pièce dans la Quatrième Maison des Soviets, tout en continuant à passer l'essentiel de son temps dans l'appartement de son fils, où elle cuisinait sur un réchaud Primus et s'occupait de sa petite-fille. Pendant la journée, Voronski écrivait à son bureau, s'interrompant souvent pour répondre au téléphone ou « bavarder avec un camarade qui habitait à

un autre étage et qui passait lui demander un livre ou une cigarette, ou bien échanger des impressions sur un voyage ou un article de journal ». Le soir, il discutait avec des écrivains ou d'autres visiteurs. « Nous nous retrouvions souvent chez Voronski », écrit Ivanov :

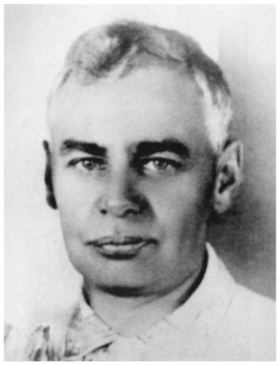
> Nous avions l'habitude d'apporter une bouteille de vin rouge et nous passions la nuit à boire et à nous répandre en discours solennels sur la littérature. Essenine lisait ses poèmes, Pilniak *L'Année nue*, Babel *Cavalerie rouge*, Leonov *Les Blaireaux*, Fedine *Le Jardin*, Zochtchenko et Nikitine leurs nouvelles. Les amis de Voronski, les Vieux Bolcheviks et les commandants de l'Armée rouge Frounzé, Ordjonikidzé, Eideman et Griaznov étaient souvent présents eux aussi[16].

Ivanov lui-même lisait ses *Partisans* et *Le Train blindé 1469*. Galina Voronskaïa se souvient que d'autres visiteurs fréquents étaient Arossev, Boris Pasternak, le « très laid et très intelligent Karl Radek, avec ses lunettes à grosses montures d'écaille », et l'ami intime de la famille, Filipp Golochtchekine, que Voronski appelait affectueusement « Philippe le Bel »[17].

Pendant deux ans environ, Voronski fut le découvreur, le promoteur, l'éditeur, le censeur et le dictateur suprême et incontesté de la nouvelle littérature soviétique. Son travail était de séparer le bon grain de l'ivraie et de défendre les meilleurs des meilleurs. « La censure politique en littérature, écrivait-il à ce propos, est une tâche importante, complexe et fort ardue qui exige beaucoup de fermeté mais aussi de souplesse, de prudence et de compréhension. » Comme il l'expliquait à Zamiatine, « nous avons payé ce droit avec notre sang, nos années d'exil, nos prisons et nos victoires. Il fut un temps […] où nous devions nous taire. Maintenant, c'est à *leur* tour[18] ».

Quant à dénicher les « plus talentueux », Voronski était peut-être parfois influencé par ceux-là mêmes qu'il était censé orienter (comme l'affirmait Vsevolod Ivanov), mais son idée générale de ce qu'était la bonne littérature venait de ses lectures de prison, qui, comme celles de tous les « étudiants » révolutionnaires, tournaient autour des « classiques ». Ses auteurs favoris se nommaient Pouchkine, Tolstoï, Gogol, Tchekhov, Homère, Goethe, Dickens, Flaubert et Ibsen. Ses protégés étaient Babel, Essenine, Ivanov, Leonov, Seïfoullina et Pilniak[19].

En 1923, le monopole de Voronski commença à être contesté par un petit groupe de critiques « prolétariens » qui affirmaient que toute littérature qui n'était pas militante et révolutionnaire était nécessairement contre-révolutionnaire, et que Voronski promouvait « objectivement » et, peut-être, délibérément la cause des ennemis de classe du prolétariat.



Alexandre Voronski

Aucun de ces idéologues prolétariens n'était lui-même un prolétaire. La plupart d'entre eux étaient de jeunes hommes d'origine juive (à l'époque de la formation du groupe d'écrivains prolétariens Octobre, en 1922, Semion Rodov avait vingt-neuf ans, Alexandre Bezymenski et Iouri Libedinski vingt-quatre, G. Lelevitch vingt et un, et le neveu de Sverdlov, Léopold Averbakh, dix-sept). Mais ils étaient tous membres du Parti et estimaient que l'orientation de la production artistique bolchevique ne devait plus être confiée à Voronski, accusé de tiédeur, mais à une authentique « cellule du Parti ». Ces rebelles « prolétariens » n'étaient pas tous d'accord pour savoir lequel d'entre eux devait se voir confier ladite mission, mais tous convenaient que Voronski et ses « compagnons de route » devaient céder la place[20].

Voronski réagit en dépeignant ses détracteurs comme des faux prophètes de l'Apocalypse (et des caricatures de Valentin, son alter ego de la clandestinité) :

> Ces hommes vertueux et déterminés se nourrissaient de sauterelles et de miel sauvage, ne buvaient pas d'alcool, ne suivaient pas le conseil des impies ni l'exemple des pécheurs, mais ils n'avaient de cesse d'admonester sur les places publiques les hommes de peu de foi et les

> hommes sans foi, et lorsque la trompette prophétique leur faisait défaut, ils exprimaient bruyamment leur humeur morose en cassant les vitres, en démolissant les fenêtres et en enfonçant les portes[21].

Mais, surtout, il répondit en formulant une théorie de la littérature qui complétait Bielinski et Plekhanov par Freud et Bergson en vue de produire une synthèse dont il était convaincu qu'elle était authentiquement marxiste. La littérature, pour Voronski, n'était pas une arme de la lutte des classes mais une méthode de découverte du monde. « L'art, comme la science, appréhende la vie. L'art et la science ont le même objet : la réalité. Mais la science analyse et l'art synthétise ; la science est abstraite et l'art est concret ; la science s'adresse à la raison de l'homme, et l'art à sa nature sensuelle[22]. »

Le processus artistique n'était pas une question de classe sociale ou de « technique », mais d'« intuition » (ce qu'on appelait autrefois l'« inspiration »). Cette intuition était un moyen d'arriver à la vérité « en allant au-delà de la conscience et de la pensée analytique ». Tout artiste authentique était le prophète « qui voit et qui perçoit » cher à Pouchkine[23] :

> Il s'écarte de la routine quotidienne, des joies et des déceptions médiocres, des idées et des opinions stéréotypées, et s'imprègne d'un sentiment singulier de compassion et d'une sensibilité pour la vie des autres, de tous ceux qui existent séparément et indépendamment de lui. La beauté se manifeste dans les objets, dans les événements et dans les êtres, quelle que soit la manière dont l'artiste souhaiterait les interpréter ; le monde s'émancipe de l'homme, se libère du moi et de ses impressions, et apparaît, resplendissant, dans sa beauté originelle[24].

La vie humaine s'organisait tout entière autour du souvenir de la beauté et de l'espoir de la voir renaître :

> Entouré d'un monde déformé par ses impressions, l'homme conserve dans sa mémoire, ne serait-ce que sous la forme d'un rêve vague et lointain, des images authentiques, immaculées, du monde, qui continuent à lui parvenir à travers tous les obstacles. Il les connaît depuis son enfance et sa jeunesse ; elles se révèlent à lui dans des moments uniques, exceptionnels, ou dans les périodes de

> bouleversement historique. L'homme a la nostalgie de ces images pures et lumineuses et les évoque à travers ses sagas, ses légendes, ses chants, ses romans et ses récits. Parfois consciemment, mais le plus souvent inconsciemment, l'art authentique s'est toujours efforcé de restaurer, d'identifier et de découvrir ces images du monde. Tel est le vrai sens de l'art et sa véritable fonction[25].

Autrement dit, l'art avait le « même objectif que la religion ». Mais la « religion » (à savoir, pour Voronski, le christianisme qu'on lui avait enseigné au séminaire) recherchait la pure beauté dans un autre monde, un monde factice, tandis que l'art « cherche, trouve et crée le "paradis" dans la réalité vivante ». La religion rivalisait avec l'art sur son propre territoire (Tolstoï et Gogol avaient perdu leur don de clairvoyance lorsqu'ils s'étaient tournés vers la religion), mais l'art, en tant que révélation authentique, n'avait rien à redouter : « Plus un artiste réussit à *s'abandonner* à la force de ses perceptions immédiates, moins il s'efforce de corriger ces impressions en leur imposant des catégories rationnelles génériques, et plus son monde sera concret et autonome[26]. »

La dictature du prolétariat, elle non plus, n'avait rien à redouter. Lénine était en quelque sorte « possédé » : il était doué de la « vision prophétique qu'octroient la nature et la vie aux génies ». « Ces "possédés" contemplent toute chose sous un même angle et ne voient que ce que leur pensée, leur sentiment et leur humeur dominants les obligent à voir. L'acuité de leur vision, de leur écoute, de leur pouvoir d'observation, est surhumaine. Mais être possédé par une grande idée n'empêche nullement de percevoir les détails. » La meilleure illustration en était la relation de Lénine avec ses premiers disciples, les Vieux Bolcheviks, « ces êtres uniques "qui cherchaient la cité à venir" ». D'un côté, Lénine « unit, organise, discipline et rassemble les individus en une seule collectivité, une cohorte d'acier » ; de l'autre, il les juge en se fondant sur la passion, l'intuition et la « perception immédiate du cœur même de leur être ». Il était à la fois un prophète de l'Ancien Testament et un artiste qui s'abandonnait à la force de son talent avec une « tendresse presque féminine envers l'être humain ». Le bolchevisme relevait à la fois de la science (l'étude de la Loi) et de l'art (la redécouverte intuitive de la beauté originelle du monde). Il était en cela identique à la religion, à ceci près qu'il était vrai[27].

L'art authentique, et en particulier la grande littérature, avait le « même objectif » que le bolchevisme. Les « critiques prolétariens » de Voronski

étaient pareils aux séminaristes maudits de Gogol, poursuivis par une sorcière qui vole dans les airs. « Ils tracent un cercle magique autour d'eux de peur que le bourgeois Viï ne livre la Révolution russe aux impurs et aux morts-vivants. Cela est sans doute louable, mais encore faut-il le faire avec un minimum de bon sens : leur cercle devrait avoir un rayon. » Les artistes authentiques du passé n'étaient pas seulement les messagers du monde intérieur : ils avaient contribué à révéler le royaume sacré qui, sous le communisme, engloberait le monde entier. « Pour découvrir le nouvel Adam, en quête d'un nouveau paradis à sa mesure, […] nous devons combattre sans relâche le vieil Adam, en nous et hors de nous. Dans ce combat, la littérature classique des époques passées est une de nos alliées les plus loyales[28]. »

Sans elle, on ne pouvait ni vaincre les morts-vivants, ni localiser le nouveau paradis – qui fut « découvert en dépit de tout, de toute logique et de toute intelligence, en dépit du mal et de l'injustice, par Homère, Pouchkine, Tolstoï, Dostoïevski, Gogol, Lermontov et Flaubert, entre autres. Ils aiment ces révélations heureuses et exceptionnelles et semblent vouloir s'exclamer, avec Faust : Instant qui passe, attarde-toi – tu es si beau ![29] ».

Les critiques de Voronski se firent un plaisir de lui rappeler que les paroles de Faust étaient liées à son pacte avec le diable, et qu'il s'était d'ailleurs abstenu de vraiment les prononcer. La quête des « moments exceptionnels » prônée par Voronski était une chimère ; son « Cercle » (*Kroug*) – tel était le nom de la maison d'édition qu'il avait fondée – était peuplé d'impurs et de morts-vivants[30].

Pour contrer le soutien politique dont Voronski bénéficiait de la part de Trotski, d'Ossinski, de Radek et de Frounzé, les écrivains prolétariens recrutèrent de leur côté plusieurs protecteurs, dont l'idéologue du « sens du temps » bolchevique, Platon Kerjentsev, et le seul Vieux Bolchevik d'origine prolétarienne prenant part au débat littéraire, Semion Kanattchikov. Comme l'écrivait Voronski dans une lettre du 11 novembre 1924 adressée à Staline, Kanattchikov, en sa qualité de chef du Département de presse du Comité central, « laissait entendre que le Parti communiste n'avait pas besoin de littérature, si ce n'est sous la forme d'une propagande *conçue de manière grossière et bornée*, et que le Comité central soutenait la position agressive et vulgaire de Rodov et consorts[31] ».

Parmi les écrivains reconnus, le principal défenseur des « prolétariens » était l'auteur du *Torrent de fer*, Alexandre Serafimovitch, dont

l’appartement de Moscou servait de quartier général aux forces opposées à Voronski. « Combien de soirées avons-nous passées dans la chaleur douillette de ce petit appartement ? écrivait l’un des protagonistes, Alexandre Isbakh. Nous étions tous assis autour d’une grande table vivement éclairée par une lampe, face au samovar qui sifflait bruyamment. » Les jeunes auteurs y lisaient leurs œuvres et passaient « des heures » à discuter de littérature. Les séances étaient toujours présidées par Serafimovitch, qui, de temps à autre, « frottait son crâne chauve et tirait sur le col de sa chemise blanche, dont les pointes couvraient le col de sa veste ».

> Il aimait plaisanter et rire de nos plaisanteries. Chaque fois qu’arrivait un nouvel invité, il plissait légèrement les yeux, le présentait à sa femme, Fekla Rodionovna, l’invitait à s’asseoir et commençait l’« interrogatoire ». « Eh bien, jeune homme, je lis dans vos yeux que vous avez écrit quelque chose d’extraordinaire. N’essayez pas de le cacher, mon cher ami, n’essayez pas de le cacher »[32].

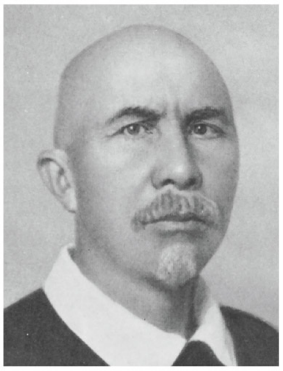
Fekla (Fekola) Rodionovna Belooussova était la seconde épouse de Serafimovitch. Paysanne de la province de Toula, elle avait travaillé plusieurs années chez lui avant de l’épouser, en 1922, alors qu’il avait cinquante-neuf ans et elle trente. Ils vivaient avec la mère de Fekla, que tout le monde appelait « Mamie », dans la Première Maison des Soviets, où ils occupaient l’appartement voisin de celui des Voronski. Ils allaient plus tard emménager dans une petite maison du quartier de la Presnia.

Le passe-temps favori de Serafimovitch était de chanter des chansons populaires. D’après l’un de ses protégés prolétariens :

> Sa voix était plutôt médiocre, mais il chantait avec beaucoup de sentiment, en agitant les bras à la manière d’un chef de chœur. Notre auditrice la plus fervente était la belle-mère de Serafimovitch, qui appréciait beaucoup ses performances. Lorsque nous chantions avec lui, elle posait son visage entre ses mains et le regardait avec admiration en ne cessant de répéter : « Quelle voix ! Quelle voix ! » Il était flatté, bien sûr, et lui répondait avec une fausse indifférence et une touche de forfanterie : « Attendez de voir ce dont je suis vraiment capable, ma chère belle-mère ! »[33].

Mais c’est la littérature qui avait la priorité. Selon Isbakh, la réunion la plus mémorable de leur groupe de lecture fut le soir où Serafimovitch leur lut le manuscrit du *Torrent de fer* :

> Ce fut une soirée particulièrement solennelle. Le samovar impeccablement briqué brillait joyeusement ; la table était couverte de toutes sortes de mets délicats. Fekla Rodionovna avait préparé des tartes exceptionnelles et absolument délicieuses.
> Autour de la table étaient assis les écrivains de la génération précédente : Fiodor Gladkov, Alexandre Neverov et Alexeï Silytch Novikov-Priboï. Les plus jeunes se tenaient modestement debout derrière eux.
> Serafimovitch portait un col de chemise d’une blancheur immaculée.
> Fekla Rodionovna servait du vin et des tranches de tarte.
> Serafimovitch cligna d’un d’œil et plissa l’autre, comme à son habitude.
> « Je suis un renard rusé… Mon plan, c’est de tous vous saouler, pour que vous soyez un peu plus indulgents. Et vous pourrez alors critiquer tout ce que vous voulez. »
> Il commença à lire, sans précipitation et avec sentiment.
> La séance de lecture dura jusqu’à minuit.
> Oh ! Comme nous étions fiers du vieil homme[34] !



Alexandre Serafimovitch

Le vieil homme, lui aussi, était fier d’eux. « Rentre-leur dedans ! avait-il coutume de dire si l’on en croit Gladkov. Tu es sûr de gagner. Pourquoi ménager ces types ? Si ça se trouve, ce sont des saboteurs. »

> Les débats publics les plus importants avaient généralement lieu à la Maison de la Presse. Serafimovitch était assis tel un patriarche à la tribune de la présidence, entouré de membres du Komsomol. Chaque fois que nous nous lancions dans l'un de nos discours belliqueux, nous l'observions du coin de l'œil et, à voir son sourire encourageant et l'expression narquoise de ses yeux plissés, nous replongions dans l'arène avec une confiance renouvelée[35].

En juin 1925, le Politburo ordonna un cessez-le-feu. Un décret spécial relatif à la politique du Parti en matière de littérature, rédigé par Boukharine, affirmait que, « dans une société de classes, il ne saurait y avoir d'art neutre », mais que « la nature de classe des arts en général et de la littérature en particulier s'exprime dans des formes qui sont infiniment plus diverses que, par exemple, dans la politique ». D'un côté, le Parti considérait les écrivains prolétariens comme les « futurs leaders idéologiques de la littérature soviétique », entendait promouvoir leur développement et souhaitait « les soutenir, eux et leurs organisations ». Mais, de l'autre, il était déterminé à lutter contre « toute attitude négligente ou dédaigneuse vis-à-vis de l'héritage culturel » ancien et contre « toute forme de suffisance communiste entachée d'inculture, autosatisfaite et prétentieuse ». En littérature, comme dans les autres sphères de l'existence où se manifestait le mystère des émotions humaines, le Parti ne pouvait aller ni trop loin ni trop vite. « Tout en orientant la littérature en général, le Parti ne peut pas soutenir *une* faction littéraire en particulier (en fonction de sa conception du style et de la forme), pas plus qu'il ne peut publier de décret sur la forme adéquate de la famille, même s'il a clairement pour tâche d'orienter la formation d'une nouvelle vie quotidienne[36]. »

Les deux camps l'interprétèrent comme une légitimation de leur point de vue et, après une courte trêve, les hostilités reprirent. Léopold Averbakh, chef incontesté de l'Association russe des écrivains prolétariens (RAPP), déclara que « la Carthage de Voronski devait être détruite ». Voronski répondit par des considérations générales suivies d'une mise en garde :

> Les Averbakh de ce monde n'apparaissent pas par accident. Ils sont jeunes mais passablement ambitieux. Nous avons notre lot de ces jeunes gens ingénieux et conquérants, qui s'infiltrent partout et que rien n'arrête. Sûrs d'eux-mêmes et autosatisfaits jusqu'à l'inconscience, ils ignorent le doute et ne se trompent jamais.

> Naturellement, ils ne jurent que par le léninisme et, tout aussi naturellement, ils ne s'écartent jamais des directives officielles. Mais, dans notre monde complexe et bariolé, leur ingéniosité prend parfois un tour franchement sinistre[37].

D'autant plus sinistre, justement, lorsqu'ils pouvaient s'appuyer sur des directives officielles. Le 31 octobre 1925, le commissaire du peuple aux Affaires navales et militaires, Mikhaïl Frounzé, ancien camarade de prison de Voronski et figure éminente du Comité central, mourait empoisonné au chloroforme pendant une procédure chirurgicale de routine (il souffrait d'un ulcère à l'estomac). Trois mois plus tard, Boris Pilniak écrivit une nouvelle intitulée « Le Conte de la lune non éteinte » et dédicacée à Voronski (« avec mon amitié »). Après avoir averti le lecteur que toute ressemblance avec les circonstances de la mort de Frounzé était purement fortuite, l'auteur racontait la mort d'un célèbre commandant de l'Armée rouge par intoxication au chloroforme au cours de l'opération d'un ulcère à l'estomac. Le héros, le commandant Gavrilov, ne veut pas se faire opérer, mais l'« homme au dos raide », qui est « ordinaire, un tout petit peu insensible peut-être – mais, en tout cas, très concentré et absolument pas fatigué » et dont « chacune [des] phrases est une formule », lui dit que l'opération et les risques qu'elle comporte sont dans l'intérêt de la Révolution. « Gavrilov, ce n'est pas à nous de discuter de la meule à broyer de la révolution. La roue de l'histoire – malheureusement, je suppose – est mue dans une grande mesure par la mort et le sang. » La nuit précédant l'opération, Gavrilov rend visite à son vieux camarade Popov, qui habite l'une des Maisons des Soviets. Popov lui explique que sa femme l'a quitté pour un ingénieur et « pour des bas de soie, pour des parfums et de la poudre », et qu'il vit désormais seul avec sa petite fille. Popov raconte sa séparation, et « tous les petits riens des désaccords qui sont toujours si torturants justement du fait de leur insignifiance ». Gavrilov lui parle à son tour de sa propre épouse, « qui [est] déjà vieille et qui pourtant [a] toujours été la seule pour lui ». Enfin, tard dans la nuit, il se lève et s'apprête à prendre congé :

> « Donne-moi quelque chose à lire – seulement, quelque chose de simple, tu sais, qui parle de gens bien, d'amour vrai, de relations simples, d'une vie simple, du soleil, des hommes et de leurs joies simples.
> Popov n'avait pas ce genre de livre.

> — Ah, toi et ta littérature révolutionnaire ! dit Gavrilov en plaisantant. Bon, eh bien, je vais lire encore une fois Tolstoï. »

Il relit *Jeunesse*, de Tolstoï, et meurt le lendemain matin au cours de l'opération. Les chirurgiens découvrent que l'ulcère était guéri. Popov reçoit une lettre où son ami lui communique ses dernières volontés :

> Aliocha, mon frère – je savais bien que j'allais mourir. Pardonne-moi, mais tu n'es plus tout jeune. En berçant ta fille, j'ai réfléchi. Ma femme est vieille, elle aussi, et tu la connais depuis vingt ans. Je lui ai écrit. Écris-lui, toi aussi. Mettez-vous ensemble, mariez-vous, quoi. Élevez les enfants. Pardonne-moi, Aliocha.

Il y a les petits riens qui sont torturants justement du fait de leur insignifiance, et puis il y a les exigences suprêmes de la révolution, qui se traduisent par une erreur fatale. Et quelque part entre les deux, sans doute, il y a des gens bien, des amours vrais, des relations simples, des vies simples, du soleil, des hommes et leurs joies simples – les plus importantes étant se marier et « élever des enfants ». Le commandant Gavrilov – « un homme qui avait le droit et le bon vouloir d'envoyer des êtres humains tuer leurs semblables – et mourir » – est le seul à le comprendre, et il ne le comprend que parce que c'est désormais son tour de mourir. La « littérature révolutionnaire » n'était capable de procurer ni consolation ni compréhension, au contraire de Tolstoï[38].

La position antiprolétarienne de Voronski s'avéra, en définitive, un pari faustien. Quelques jours après la publication de la nouvelle de Pilniak (dans le numéro de mai de *Novyï Mir*), le Politburo émit un décret qui la qualifiait d'« attaque malveillante, contre-révolutionnaire et calomnieuse contre le Comité central du Parti » et qui ordonnait la saisie immédiate de tous les numéros de la revue. « Il est clair que l'intrigue et certains éléments du "Conte de la lune non éteinte" de Pilniak n'auraient pas été possibles sans les conversations calomnieuses auxquelles certains communistes se sont laissés aller à propos de la mort du camarade Frounzé, et que le camarade Voronski en porte en partie la responsabilité. Le camarade Voronski doit être réprimandé pour ce fait. » On l'enjoignait aussi d'écrire au rédacteur en chef de *Novyï Mir* une lettre « dénonçant la dédicace avec une explication appropriée approuvée par le secrétariat du C.C.[39] ».

Dans une explication écrite adressée à Pavel Lebedev-Polianski, le censeur en chef (directeur du Glavlit), Pilniak affirmait que la nouvelle s'inspirait d'une conversation qu'il avait eue avec Voronski « sur le fait qu'un individu […] suit toujours la roue du collectif et est parfois écrasé par elle » et qu'au cours de cette conversation Voronski lui avait parlé « de la mort et des habitudes du camarade Frounzé ». Dans sa lettre approuvée par le Secrétariat du Comité central au rédacteur en chef de *Novyï Mir*, Voronski écrivait que la dédicace de Pilniak était « extrêmement insultante » pour lui en tant que communiste, et qu'il la rejetait « avec indignation »[40].

Les écrivains prolétariens jubilaient : la destruction de la « Carthage de Voronski » n'était plus qu'une question de temps (et de méthode). Dans le numéro de mai de *Krasnaïa Nov*, Voronski écrivit un éditorial adressé à son patron officiel, le commissaire du peuple à l'Instruction publique, Anatoli Lounatcharski :

> J'aime la vie et mon âme aura du mal à se séparer de mon corps. Mais si tel doit être mon destin, alors au moins que ce ne soit pas de la main d'Averbakh. Il ne serait pas digne de mourir ainsi. Il est dur mais honorable de succomber sur le champ de bataille face à une attaque frontale – « il y a de l'allégresse dans le combat » –, mais être suffoqué par les « gaz littéraires » d'un Averbakh – éloignez de moi cette coupe[41].

Le souhait de Voronski fut en partie exaucé. L'attaque ne fut pas frontale, mais elle vint de Boukharine, pas d'Averbakh. Le 12 janvier 1927, la *Pravda* publia des « Notes furibondes » où Boukharine attaquait Voronski en s'en prenant à certains de ses protégés. Les « poètes paysans » que défendait *Krasnaïa Nov*, et notamment le favori de Voronski, Sergueï Essenine, étaient coupables, selon Boukharine, de « nationalisme du blini » et de « cochonnerie chauviniste ». L'« esseninisme » n'était que la vieille « obscénité russe, maquillée et poudrée de façon dégoûtante et vulgaire », et la « vaste nature russe » dont se réclamait Essenine n'était que « paresse intérieure et inculture ». « Si, sous l'ancien régime, la fascination de l'intelligentsia traditionnelle pour sa propre sentimentalité, son impuissance et son indolence pathétique, était déjà révoltante, elle est devenue absolument *intolérable* aujourd'hui où nous avons besoin de caractères énergiques et résolus, pas de toute cette ordure qui aurait dû être balayée depuis longtemps[42]. »

L’attaque était, en un sens, justifiée. Voronski admirait les poètes paysans et les publiait régulièrement dans sa revue, et ses mémoires, dont il avait récemment commencé la rédaction, présentaient effectivement la « Russie du blini » comme une valeur esthétique, voire morale, à prendre en compte. (« La rivière aux eaux claires coulait paisiblement, ses aimables méandres miroitant d’éclats cuivrés. Sur l’autre rive, les champs se déployaient vers l’horizon. De petits hameaux parsemaient les collines. Au-delà se dressait la forêt de pins, muette et solennelle. Les échos cadencés de cloches lointaines flottaient paresseusement dans l’atmosphère. »)

Mais surtout, pour Voronski, la « vaste nature russe » illustrait le rôle de l’« intuition » qui, « en dépassant la pensée consciente et analytique », était un moyen d’accéder à la vérité. La clairvoyance de Lénine faisait de lui un « Russe de la tête aux pieds ». Il y avait en lui « quelque chose de la rondeur, de la vivacité et de la légèreté de Platon Karataïev [personnage de *Guerre et Paix*], de la spontanéité du moujik, de Vladimir et de Kostroma, de la région de la Volga et de nos prairies insatiables ». Certes, la « vaste nature russe » évoquait aussi « le hooliganisme, l’ivrognerie, la méchanceté gratuite, l’oisiveté, l’indifférence au travail et à la culture organisés », mais elle contenait « des réserves immenses de fraîcheur, de forces vierges et de puissants instincts vitaux, la santé florissante, la richesse et la variété des pensées et des émotions ». Lénine incarnait ces vertus au même titre que Tolstoï, et tous deux n’en étaient que plus grands[43].

Cette vision était inacceptable pour l’aile rationaliste (calviniste) du Parti. Pour l’un des opposants les plus systématiques de Voronski, Platon Kerjentsev, ce dont le Parti avait besoin, c’était une « littérature saine », et ce que les lecteurs prolétariens avaient besoin d’apprendre, c’était l’« amour de la responsabilité » à l’anglaise. Voici ce qu’en disait Boukharine dans le dernier paragraphe de ses « Notes furibondes » :

> Nous avons besoin d’une littérature pour les personnes saines qui progressent dans la vraie vie : pour les courageux bâtisseurs qui connaissent la vie et qui sont dégoûtés par la pourriture, la moisissure, la morbidité, l’ivrognerie larmoyante, l’indolence, la suffisance et la sainte bêtise. Les figures majeures de la bourgeoisie n’étaient pas des génies alcooliques à la Verlaine mais des géants tels que Goethe, Hegel et Beethoven, qui savaient *travailler*. Les plus grands génies du

> prolétariat – Marx, Engels et Lénine – étaient de grands *travailleurs*, dotés d'une *éthique* du travail exceptionnelle. Gardons-nous des « pauvres d'esprit », des fols en Christ et des « génies éphémères » de bistrot ! Restons au plus près de la vie merveilleuse qui s'épanouit tout autour de nous, au plus près des masses qui refont le monde[44] !

Le reste dépendait de l'Association russe des écrivains prolétariens d'Averbakh et du département de presse du Comité central, alors dirigé par Sergueï Goussev (de son vrai nom Iakov Drabkine, le père de la dernière secrétaire de Sverdlov, Elizaveta Drabkina). En avril 1927, Voronski perdit toute autorité sur la politique éditoriale de *Krasnaïa Nov* et, le 13 octobre, il fut exclu de son comité de rédaction par le Politburo. Son amitié avec Trotski n'y était pas pour rien[45].

*
* *

Des trois principales missions du Parti dans les années 1920 – éliminer les adversaires, convertir les païens et discipliner les fidèles –, la troisième était de loin la plus importante. Comme Boukharine le rappelait à ses camarades en 1922, peu après l'introduction de la NEP et l'interdiction des « factions » internes, l'« unité de la volonté » avait toujours été la clef du bolchevisme :

> Ce que les philistins opportunistes jugeaient « conspiratif » et « antidémocratique » et assimilaient à de la « dictature personnelle », de l'« intolérance stupide », etc., était en réalité le meilleur principe d'organisation possible. La sélection d'un groupe d'individus ayant la même vision des choses, brûlant d'une même ardeur révolutionnaire et totalement unis dans leurs conceptions était la condition première et indispensable du succès de la lutte. Pour remplir cette condition, il a fallu persécuter impitoyablement toutes les déviations par rapport au bolchevisme orthodoxe. Cette persécution impitoyable, cette épuration interne permanente, souda indéfectiblement le noyau du Parti, tel un poing fermé qu'aucune force au monde ne pouvait plus contraindre à s'ouvrir.

Le noyau formé par les dirigeants était entouré d'un large cercle de « cadres » disciplinés :

> La dure discipline du bolchevisme, l'unité spartiate de ses rangs, sa « cohésion factionnelle » même pendant les périodes de cohabitation temporaire avec les mencheviks, l'uniformité extrême de ses conceptions et la centralisation de toutes ses sections sont depuis toujours les caractéristiques principales de notre Parti. Tous les membres du Parti manifestaient une loyauté indéfectible envers l'organisation. Le « patriotisme de Parti », l'ardeur extraordinaire avec laquelle ses directives étaient exécutées, et la lutte féroce contre les groupes ennemis d'où qu'ils viennent – dans les usines, les meetings, les clubs et même les prisons – ont fait de notre Parti une sorte d'ordre monastique révolutionnaire. C'est pourquoi le bolchevik était si hostile à tous les groupes libéraux et réformistes, à toute forme d'organisation prétendant être « décentralisée », « modérée », « généreuse » et « tolérante ».

Et c'est pourquoi le Christ, dans le Livre de l'Apocalypse, vomissait de sa bouche les tièdes, ceux qui n'étaient ni chauds ni froids. Durant son enfance à Bolchaïa Ordynka, de l'autre côté du canal de Drainage du Marécage, Boukharine avait lu les prophéties de saint Jean, « avec attention, de la première à la dernière page ». Son article sur la discipline du Parti se termine par ces mots :

> Ayant survécu à une terrible guerre civile, à la famine et aux épidémies, cette grande nation rouge s'est remise sur ses pieds, et la trompette de la victoire sonne désormais l'appel au soulèvement de la classe ouvrière du monde entier, et des esclaves et des coolies des colonies, dans un combat mortel contre le capital. Et à la tête de cette armée innombrable, sous des bannières glorieuses lacérées par les balles et les baïonnettes, avance la courageuse phalange des guerriers éprouvés par les combats. Elle avance au premier rang, elle convoque et guide tous les autres. Son nom est la Cohorte d'acier de la Révolution prolétarienne, le Parti communiste russe[46].

À une époque où le Parti rassemblait ses forces pour l'ultime bataille, le défi n'était que plus grand. « Plus le Parti croît, écrivait en 1924 Aron Solts, la ‘‘conscience du Parti’’, plus il est à la fois difficile et d'autant plus nécessaire de préserver les relations de camaraderie qui se sont formées pendant la lutte commune, et les camarades doivent sentir et comprendre d'autant plus fortement ce que requiert le maintien d'une telle

discipline volontaire. Il est plus facile de préserver des relations de camaraderie saines dans un groupe de vingt personnes que dans un collectif de quatre-vingt mille membres, qui est le nombre d'adhérents de l'organisation du Parti à Moscou. » Une fois au pouvoir, les sectes tendent à se transformer en Églises, et les Églises tendent à devenir à la fois plus hiérarchisées et moins exclusives (ou, comme le disent les bolcheviks, elles se « bureaucratisent »), surtout à une époque où le marécage « engendre le capitalisme et la bourgeoisie constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions ». Pour rester une cohorte d'acier, le Parti devait obéir aux exhortations de Lénine : « Combattre sans répit cette saleté, et si elle continue à s'insinuer, nous devons de nouveau la nettoyer, sans jamais baisser les bras, la repousser et veiller à ce qu'elle disparaisse[47]. »

Le premier prérequis de l'unité interne du Parti était une politique d'admission suffisamment stricte. Les rites d'adhésion bolcheviques étaient semblables à ceux des Puritains. Le bureau de la cellule du Parti (les doyens de la congrégation) commençait par un examen rigoureux de votre candidature, qui était suivi par une confession publique devant l'assemblée générale des fidèles. Les candidats exposaient leur trajectoire spirituelle et répondaient aux questions de l'auditoire. Chacun devait montrer l'authenticité de sa conversion en faisant le récit détaillé de son parcours biographique, mais aussi en révélant toutes les péripéties intimes ayant accompagné le processus de régénération : doutes, convictions, tentations et bénédictions. Des témoins venaient se porter garants de la personnalité des candidats et corroboraient certaines parties de leur récit ; l'interrogatoire se focalisait sur les erreurs, les omissions et les incohérences. La principale innovation introduite par les bolcheviks était la répartition de tous les candidats en trois catégories correspondant à leur origine sociale : les « prolétaires » étaient par nature plus vertueux que les « paysans », qui étaient eux-mêmes par nature plus vertueux que les « autres ». Et la principale innovation apportée par les nouveaux cadres du Parti par rapport aux exigences des Vieux Bolcheviks était l'importance relativement marginale de la connaissance des textes sacrés. Avant la Révolution, les prolétaires membres du Parti avaient dû devenir des intellectuels ; sous la dictature du prolétariat, la plupart des intellectuels du Parti devaient devenir, d'une manière ou d'une autre, des prolétaires (ou des « Averbakh de ce monde », comme disait Voronski). Les seules

exceptions étaient justement les membres de la première génération des Vieux Bolcheviks, qui étaient censés diriger ladite dictature du prolétariat[48].

Au sein du Parti, la discipline était maintenue par le biais de « contrôles » ou de purges réguliers effectués par des comités spéciaux et à travers la constante surveillance mutuelle exercée par les adhérents de base. Comme l'écrit Walzer à propos des puritains qui devaient se soumettre à différents tests de piété :

> Les autres sont intégrés dans les étonnantes et interminables activités de la congrégation puritaine : ils s'appliquent à prendre des notes durant les sermons, participent à des réunions sans fin, vivent dans la fréquentation intime et continuelle d'hommes et de femmes qui après tout ne sont pas de leur famille, et surtout se soumettent à la discipline et à la jalouse vigilance des saints. Le puritanisme n'exige pas seulement la piété la plus intense, mais un activisme et un engagement des plus intenses[49].

Le bolchevisme exigeait la même chose. Ou encore, comme l'expliquait Goussev, principal adversaire de Voronski, lors du XIV^e^ Congrès du Parti en décembre 1925 : « Lénine avait coutume de dire que chaque membre du Parti doit être un agent de la Tchéka – qu'il doit surveiller et informer. » Mais le bolchevisme n'avait pas la tâche facile : « S'il est quelque chose dont nous pâtissons, continuait Goussev, c'est du manque d'information. » Le Parti régnait sur un vaste empire dont la plupart des habitants ne savaient pas grand-chose du bolchevisme. Les bolcheviks étaient convaincus que, pour pénétrer dans le premier cercle du Royaume de la Liberté (le « socialisme dans un seul pays »), la majorité de ces habitants devaient être convertis à leur foi, et que les convertis les plus prometteurs étaient les ouvriers et les paysans, qui alliaient la pureté du public visé par Jésus (« Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits ») et l'« arriération » qui les rendait vulnérables à « cette infection, cette peste, cette plaie que le capitalisme a légué[e]s au socialisme ». Les bolcheviks devaient continuer à renforcer leur travail missionnaire, continuer à produire de nouveaux missionnaires et continuer à recruter de nouveaux membres ignorants, incapables d'informer suffisamment et vulnérables à cette infection[50].

Outre un activisme et un engagement des plus intenses, le bolchevisme exigeait aussi un contrôle vertical rigoureux. Il ne pouvait pas s'en remettre uniquement aux confessions publiques quotidiennes et aux fréquentes séances de critique mutuelle entre membres de la secte (comme les Shakers, les Harmonistes ou les communistes d'Oneida), pas plus qu'au type « d'instruction et d'admonition » réciproque pratiqué par les congrégations puritaines de Nouvelle-Angleterre (dont le salut n'était pas lié à la conversion d'autres colons, et encore moins des Indiens). Le Parti était une vaste bureaucratie jouissant du monopole du pouvoir d'État et d'un accès privilégié aux biens rares et qui s'efforçait de rester soudée et exclusive tout en continuant à offrir des bénéfices matériels substantiels aux recrues prolétariennes potentielles. La production et le contrôle de la « discipline volontaire » prônée par Solts devaient de plus en plus être confiés à des organismes spéciaux, notamment à la Commission de contrôle du Parti que ce dernier présidait.

Les « purges » étaient des répétitions périodiques des rites d'admission visant à nettoyer la saleté qui continuait à s'insinuer ou que l'on n'avait pas repérée au moment de l'adhésion au Parti. La plupart des individus réprimandés ou excommuniés étaient des nouveaux adhérents, et la plupart des infractions étaient l'expression de défauts de caractère ou de manque d'autodiscipline : « esprit querelleur », « consommation excessive », dévergondage sexuel, ivrognerie, violations de la discipline du Parti (« sous la forme de non-participation aux réunions du Parti, de non-paiement des cotisations, etc. »), népotisme, carriérisme, malversations, endettement et « bureaucratisme ». À quoi s'ajoutait la « participation à des rites religieux », courante chez les membres d'origine paysanne et considérée comme un signe d'arriération davantage que comme une véritable apostasie. Les « relations avec des éléments étrangers » (en particulier par mariage) étaient plus graves et les infractions les moins fréquentes, mais de loin les plus dangereuses, étaient les actes délibérés d'hétérodoxie[51].

Dans une secte, les divergences d'interprétation de la vérité révélée peuvent provoquer des schismes et la formation de nouvelles sectes. Toute orthodoxie suppose la possibilité d'une hérésie (qui veut dire « choix », en grec ancien), et tout vrai prophète doit mettre en garde ses ouailles contre les faux prophètes (« Il surgira, en effet, des faux Christs et des faux prophètes, qui produiront de grands signes et des prodiges, au point d'abuser, s'il était possible, même les élus »). Lorsqu'une secte obtient le

monopole du pouvoir politique – en édifiant son propre État comme dans le cas de l'islam et des Taiping, ou en s'emparant d'un État déjà existant, comme dans le cas du christianisme, du bolchevisme ou des talibans –, les hérésies peuvent être complètement éliminées. L'intensité de la persécution dépend de la nature de l'orthodoxie régnante : plus l'espoir millénariste est fort, plus les élus se sentent assiégés, et plus se fait sentir le besoin de démasquer les imposteurs et de vomir les tièdes[52].

L'équivalent bolchevique du premier concile de Nicée (l'interdiction des factions au V^e^ Congrès du Parti) coïncida avec l'ajournement de la Fin des Temps. Avec la NEP, le Comité central prit la défense d'un *statu quo* fait de compromis, de routine et de bureaucratisme contre toutes les tendances qui réclamaient le retour au maximalisme millénariste et à l'égalitarisme sectaire des origines. La gauche (l'opposition incarnée par Trotski d'abord, puis celle liée à Kamenev et Zinoviev, et enfin l'Opposition unifiée de Trotski-Kamenev-Zinoviev, entre autres) ne cessait de rappeler les mises en garde de Lénine contre la production à petite échelle, qui « constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions ». Elle exigeait que soient immédiatement arrachés tout plant et jusqu'à la moindre brindille de mauvaise herbe et dénonçait la « division du Parti entre une hiérarchie de secrétaires et la masse des fidèles ». Ces diverses oppositions changeaient sans cesse de nom, de membres et d'arguments, mais leurs principales revendications restaient les mêmes : il fallait mettre fin à la NEP, qui tournait le dos au socialisme, et le Parti en tant que locomotive de l'Histoire devait cesser d'être « bureaucratique »[53].

En fin de compte, la « question des questions » (comme le disait le Grand Inquisiteur de la NEP, Boukharine) était le sort des paysans. Boukharine ne cessait de mettre en garde le Parti contre un retour au « communisme de guerre » et contre la volonté d'une poignée d'« excentriques » de « proclamer une nuit de la Saint-Barthélemy contre la bourgeoisie paysanne ». L'opposition ne cessait d'accuser le groupe « Staline-Boukharine » de « nier l'existence d'éléments capitalistes dans le développement actuel des campagnes et minimiser les différenciations de classe au sein de la paysannerie[54] ».

Les deux camps avaient recours à des statistiques produites par les économistes agraires soviétiques, eux-mêmes divisés en deux factions semblables à celles de Voronski et d'Averbakh en littérature. L'école de l'organisation-production, s'inspirant de l'agronomie prérévolutionnaire et

dirigée par le directeur de l'Institut d'économie agricole de l'Académie Timiriazev, Alexandre V. Chayanov (dont le père était né serf), estimait qu'un ménage paysan russe n'était pas capitaliste par nature, que son objectif n'était pas la maximisation du profit mais la satisfaction des besoins de subsistance de ses membres, que la principale cause de la différenciation rurale était la proportion de travailleurs par rapport aux consommateurs (laquelle variait en fonction de la composition de la famille), et que le développement du capitalisme dans les campagnes russes n'était ni probable ni souhaitable. L'école marxiste-agrarienne, composée de jeunes membres du Parti et dirigée par le directeur de la section agraire de l'Académie communiste, Lev Kritsman (qui n'avait jamais vécu dans un village), affirmait que la différenciation rurale était due à l'inégalité d'accès aux moyens de production, que la paysannerie soviétique était de plus en plus polarisée entre capitalistes ruraux et ouvriers agricoles salariés, que, compte tenu du monopole de pouvoir du Parti, cette polarisation était une bonne chose (mais sans doute pas autant que ne le disait l'opposition) et que la solution à la « question des questions » passait soit par la victoire du socialisme comme conséquence de l'essor du mouvement coopératif (comme Lénine l'avait prédit en 1923), soit par la victoire du socialisme comme conséquence de la victoire du capitalisme (comme Lénine l'avait prédit en 1899)[55].

Les réponses à toutes ces questions (comme l'enseignait Lénine) dépendaient de qui détenait le pouvoir d'État. Tous les bolcheviks – orthodoxes et oppositionnels – s'accordaient à dire qu'il n'y avait qu'une seule vérité, fondée sur une révélation unique, et que toute déviation par rapport à cette vérité était, par définition, « bourgeoise ». Tous les bolcheviks s'accordaient à dire – et le répétaient à la moindre occasion – que rien n'était plus important que l'unité du Parti, et que l'unité du Parti n'avait jamais été plus importante que dans cette conjoncture particulière. Comme l'écrivait Radek au nom de l'Opposition unifiée (« bolchevique-léniniste »), en août 1926, « l'opposition ne peut absolument pas défendre l'existence des factions : elle est même leur adversaire le plus acharné ».

Comment distinguer les idées justes des idées factionnelles ? L'un des critères était leur orthodoxie doctrinale. Selon Radek, « chaque pas qui s'éloigne de la position de classe du prolétariat et se rapproche de celle de la petite-bourgeoisie engendre et ne peut qu'engendrer la résistance des éléments prolétariens du Parti ». Le seul moyen fiable de déterminer la position de classe du prolétariat était de déterminer quelle aurait été la

position de Lénine. Boukharine, qui était revenu du « gauchisme infantile » auquel il avait cédé quelques années plus tôt, accusait l'opposition de vouloir restaurer le communisme de guerre, que Lénine avait désavoué en faveur de la NEP[56].

Que fallait-il faire ? En l'absence de Lénine, qui pouvait savoir ce qu'il aurait dit ? Qui combattait vraiment « aussi bien le marais que ceux qui s'y dirigent » ? Lors du XIVe Congrès du Parti, Filipp Golochtchekine offrit un résumé de ce que les responsables régionaux du Parti attendaient du Comité central. « Le camarade Lénine est mort et aucun d'entre vous ne peut prétendre le remplacer. Vous avez tous vos défauts, mais vous avez aussi nombre des qualités qui font les chefs. Ce n'est que tous ensemble que vous pourrez représenter Lénine : nous demandons que vous travailliez ensemble pour diriger le Parti[57]. »

Mais, faute de se mettre d'accord, les dirigeants ne pouvaient pas travailler ensemble : vers où devaient-ils diriger le Parti, et qui devait diriger les dirigeants ? On pouvait certes toujours renforcer une prétention de fidélité aux idées de Lénine par l'attestation d'avoir été physiquement proche de lui par le passé, mais, comme il n'avait pas désigné de successeur et qu'il avait eu à l'occasion des propos désobligeants pour tous ses proches collaborateurs, il ne servait à rien de revendiquer une primauté en tant que disciple originel, et tous en étaient réduits à s'affronter au niveau des idées. Trois mois après avoir signé la « Lettre des Quarante-Six » (qui s'opposait à la « division du Parti entre une hiérarchie de secrétaires et la masse des fidèles »), et une semaine avant la mort de Lénine, Ossinski avait défendu Trotski contre le Comité central Kamenev-Zinoviev-Staline :

> Le camarade Trotski avait tout à fait raison de dire à ces apôtres vertueux du léninisme, qui se sont eux-mêmes proclamés apôtres de Lénine et ont transformé les paroles de Lénine en Écriture sainte, qu'« aucun apostolat ne peut garantir la justesse d'une ligne politique. Si vous suivez vraiment la ligne du camarade Lénine, alors vous êtes léniniste. Mais le simple fait d'être ses disciples ne signifie rien en soi. Marx avait ses disciples, qui ont fini par disparaître. Vous aussi, vous pouvez fort bien disparaître un jour »[58].

Un autre moyen de garantir la légitimité de la succession et de déterminer la justesse de la ligne politique était d'organiser un vote.

« Bolchevik » signifiait « majoritaire » ; le principe du « centralisme démocratique » consistait à soumettre la minorité à la majorité, et l'argument le plus couramment utilisé contre les oppositions était qu'elles ne représentaient pas la majorité du Parti. Cela dit, la majorité ne devait être obéie que si elle empruntait le chemin de la lutte et non la voie de la conciliation. Lors du XIVe Congrès du Parti, fin 1926, la veuve de Lénine, Kroupskaïa (à qui l'on ne cessait de dire que le fait d'avoir été physiquement proche du fondateur ne signifiait rien en soi), rappela aux délégués qu'ils n'étaient pas des « juristes anglais » :

> Pour nous, marxistes, la vérité, c'est ce qui correspond à la réalité. Lénine disait : « La doctrine de Marx est invincible, parce qu'elle est juste. » Et notre Congrès doit chercher et trouver la ligne juste. On ne saurait se tranquilliser en se disant que la majorité a toujours raison. Dans l'histoire de notre Parti, il y a eu des Congrès où la majorité avait tort. Souvenons-nous, par exemple, du Congrès de Stockholm. La majorité ne doit pas, avec une suffisance satisfaite, se glorifier d'être la majorité ; elle doit chercher impartialement la solution juste. Si elle la trouve, elle dirigera notre Parti dans la bonne voie[59].

Il ne s'agissait pas seulement de voter : le Congrès du Parti devait faire émerger une vérité supérieure à partir d'une série de confessions publiques. Comme l'expliquait Kroupskaïa, « le Congrès est l'instance supérieure du Parti et chacun doit lui dire en toute franchise ce qu'il a sur le cœur ». Boukharine, par exemple, n'avait fait qu'aggraver les conséquences dommageables de sa politique de conciliation du fait qu'il l'avait « reniée par trois fois[60] ».

Deux ans plus tard, lors du XVe Congrès du Parti, Kroupskaïa rejoignit la majorité et attribua l'existence de l'opposition au fait que certains camarades avaient perdu leur « intuition » de classe. Le Parti incarnait le « sentiment des masses » ; il était représenté par son Comité central ; tout refus d'obéir au Comité central était donc une trahison du sentiment des masses. En dernière analyse, la seule façon de rester sur la bonne voie était de suivre les dirigeants. Comme l'expliquait Boukharine, un des principes les plus fondamentaux du Parti bolchevik était la « loyauté absolue envers ses institutions dirigeantes ». La même chose vaut bien entendu pour nombre de communautés sectaires institutionnalisées : les évêques ont le monopole de la juste interprétation de la révélation des origines parce

qu'ils sont évêques. Le charisme de la fonction ne dépend pas de la méthode d'investiture : le pape ne doit pas son rôle de successeur légitime de saint Pierre au fait d'avoir été élu, pas plus que saint Pierre n'est disqualifié en tant que légitime successeur de Jésus du fait de l'avoir renié par trois fois[61].

L'acceptation générale de la légitimité de la succession officielle se traduit nécessairement par « une loyauté absolue envers les institutions dirigeantes ». Comme l'expliquait Boukharine le 26 octobre 1927, au paroxysme de la lutte avec l'Opposition unifiée (qui rassemblait les leaders des oppositions précédentes, dont Trotski, Radek, Kamenev et Zinoviev), « il faut choisir. Que les camarades de l'opposition jouent franc jeu et déclarent ouvertement : nous ne croyons pas qu'existe dans ce pays une dictature prolétarienne ! Mais, dès lors, qu'ils ne nous reprochent pas de leur signaler que leur prétention de vouloir défendre ce pays contre un ennemi extérieur est une infâme hypocrisie[62] ».

Plus rien ne distinguait les membres du Parti qui s'opposaient à la direction du Parti des non-membres du Parti ; les non-membres du Parti pouvaient inclure d'anciens membres du Parti ; les anciens membres du Parti étaient des personnes exclues du Parti ; et « un membre exclu du Parti, soulignait Golochtchekine, c'est quelqu'un que le Parti a vomi, et donc un ennemi du Parti ». Tout désaccord avec le Comité central était, objectivement, une alliance avec l'ennemi. D'après Boukharine, « toutes sortes de canailles s'accrochent aux basques de l'opposition, s'efforçant de s'infiltrer par les brèches et de se proclamer ses alliés. […] C'est pourquoi le camarade Kamenev avait absolument raison, au regard de la situation actuelle, lorsqu'en janvier 1925 il affirmait que l'opposition de Trotski était devenue le "symbole de toutes les forces anticommunistes"[63] ».

Boukharine avait absolument raison au sujet de Kamenev et de tous les autres opposants : eux aussi étaient contre les « factions ». Le fait qu'ils estimaient que l'orthodoxie de Staline-Boukharine était une hérésie ne changeait rien au consensus selon lequel toute hérésie était une trahison. Comme le disait un proche de Boukharine, Alexeï Rykov, lors du XV^{e} Congrès du Parti en décembre 1927, « le camarade Kamenev a conclu son discours en disant qu'il ne se désolidarisait pas des opposants qui sont aujourd'hui en prison. Je commencerai mon discours en disant que je ne me désolidarise pas des révolutionnaires qui ont mis en prison certains partisans de l'opposition en raison de leurs activités antisoviétiques et anti-Parti. *(Applaudissements bruyants et prolongés. On entend des "hourra !"*.

Les délégués se lèvent) ». Le Parti avait pour tradition d'« interdire la défense de certaines idées » ; le seul moyen pour un opposant de rester dans le Parti était donc d'« abjurer » formellement les idées rejetées par le Parti. Quant à ceux qui s'y refusaient, leur sort était décrit par Grigori Moroz, secrétaire de la Commission de contrôle de Moscou et ancien chef du département d'investigation de la Tchéka : le Congrès « trancherait les têtes des aristocrates arrogants de l'opposition qui narguent le Parti[64] ».

Le 7 novembre 1927, à l'occasion du dixième anniversaire de la Révolution, Moroz supervisa la dispersion d'une manifestation de l'opposition organisée par Ivar Smilga (qui, depuis le procès du commandant cosaque Filipp Mironov, était resté proche de Trotski). Smilga, son épouse Nadejda Smilga-Polouïan et leurs deux filles, âgées de cinq et huit ans, vivaient dans un grand appartement de quatre pièces dans la Quatrième Maison des Soviets, quatre étages au-dessus du Bureau des visiteurs du Comité exécutif central, et de l'autre côté de la rue Mokhovaïa par rapport au Kremlin. Le matin du 7 novembre, Smilga, Kamenev et Mouralov (le supérieur hiérarchique d'Arossev pendant le soulèvement de Moscou en 1917) accrochèrent aux fenêtres de l'appartement une banderole où l'on pouvait lire « Exécutons le testament de Lénine », ainsi que des portraits de Lénine, de Trotski et de Zinoviev. Les trois hommes décrirent l'événement dans une lettre envoyée ce jour-là au Politburo :

> La femme du camarade Smilga, qui est membre du Parti, refusa de laisser entrer dans l'appartement un groupe d'étrangers qui voulaient enlever les banderoles « criminelles ». Plusieurs individus envoyés sur le toit à cette fin tentèrent d'arracher les banderoles avec de longs crochets. Les femmes de l'appartement s'opposèrent à leurs efforts héroïques avec des balais. […] Finalement, entre quinze et vingt élèves officiers de l'École du Comité central et de l'Académie militaire enfoncèrent la porte de l'appartement du camarade Smilga, la réduisirent en miettes et pénétrèrent de force dans les pièces[65].

Nadejda Polouïan prit alors ses deux filles avec elle et les emmena chez son frère Ivan, qui vivait dans le même immeuble (mais qui était brouillé avec Smilga pour des raisons doctrinales). Smilga et plusieurs autres chefs de l'opposition se rendirent deux pâtés de maisons plus loin, au coin des rues Tverskaïa et Okhotnyï Riad, et tentèrent de s'adresser à la foule depuis le balcon de la Vingt-Septième Maison des Soviets. On vit bientôt

arriver des voitures transportant, entre autres fonctionnaires, Moroz et Rioutine, le secrétaire du district de Presnia la Rouge. Smilga décrivit la scène trois jours plus tard :

> Sous la direction des autorités tout juste arrivées sur place, la foule assemblée sous le balcon se mit à siffler, à nous invectiver en criant « À bas l'opposition ! » et à jeter des pierres, des morceaux de bois, des concombres, des tomates, etc., sur Smilga, Preobrajenski et les autres camarades. Simultanément, des individus installés sur le balcon de l'appartement du camarade Podvoïski, situé juste en face, dans la Première Maison des Soviets, s'en prirent aux camarades Smilga et Preobrajenski en leur lançant de la glace, des pommes de terre et du bois de chauffage[66].

Rioutine, le secrétaire de district, donna l'ordre au milicien de service d'ouvrir la porte de l'immeuble et plusieurs dizaines de personnes entrèrent dans l'appartement et commencèrent à tabasser les opposants. À la tête de la foule, selon Trotski, se trouvait le « tristement célèbre Boris Voline, dont la moralité n'est plus à présenter ». Smilga raconte avoir demandé l'intercession de Moroz, qui lui aurait répondu : « Taisez-vous, ou ce sera encore pire. » Les opposants furent enfermés dans l'une des pièces de l'immeuble sous la surveillance de Boris Choumiatski, le « libérateur » de la Mongolie. Mais, un peu plus tard, ils réussirent à échapper à leur gardien, traversèrent la rue en courant et se réfugièrent dans la Deuxième Maison des Soviets[67].

Au XV^{e} Congrès du Parti, en décembre 1927, l'Opposition unifiée fut déclarée officiellement vaincue. Quatre-vingt-dix-huit opposants, dont Radek et Smilga, furent aussitôt exclus du Parti ; d'autres, comme Voronski, le furent un peu plus tard. Beaucoup, dont Radek, Smilga et, au bout d'un an, Voronski, furent envoyés en exil. L'agent de la police secrète chargé de cette opération était Iakov Agranov, qui fréquentait le salon Brik-Maïakovski. L'un des opposants exclus (qui était aussi l'un des plus proches amis de Voronski), Sergueï Zorine, écrivit à Boukharine : « Soyez prudent, camarade Boukharine ! Vous avez participé à bien des controverses au sein de notre Parti. Vous continuerez sans doute encore à le faire. Faites attention, car, grâce à vos camarades actuels, vous aussi, un jour, vous risquez d'avoir comme arbitre le camarade Agranov. Certains exemples sont contagieux[68]. »

*

* *

La pertinence de la mise en garde de Zorine allait se vérifier bien plus vite que lui-même (ou Boukharine) ne pouvait l'imaginer. Quelques mois après la défaite de l'Opposition unifiée, Staline allait sortir de l'ombre de Boukharine, adopter une version radicale du programme de l'opposition et inaugurer une seconde « période héroïque » de la Révolution russe. Lénine décrivait la NEP comme un « repli » tactique auquel devait succéder une « offensive encore plus déterminée ». Le temps de l'offensive était venu. Le leader bolchevik avait prédit : « un jour, ce mouvement s'accélérera pour atteindre un rythme dont nous ne pouvons aujourd'hui que rêver ». Ce jour-là – l'authentique Grand Jour – était enfin arrivé[69].

En 1927 apparurent les premiers signes du retour de l'Apocalypse : le massacre des communistes chinois à Shanghai, la descente de police sur la mission commerciale soviétique à Londres, l'assassinat de l'ambassadeur d'Union soviétique en Pologne, la crise de l'approvisionnement en céréales dans les campagnes et l'« unification » des anciens opposants en une armée secrète de faux prophètes. Au cours des deux années suivantes, la marche vers le dénouement final allait atteindre un rythme dont Lénine n'avait pu que rêver. Toutes les vraies prophéties sont autoréalisatrices : « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez » (ou, comme le dit un chant soviétique, « ceux qui désirent recevront leur dû, ceux qui cherchent trouveront toujours »). On ne tarderait pas à découvrir que les producteurs de céréales récalcitrants étaient des koulaks, les « spécialistes bourgeois » sceptiques des saboteurs, et les socialistes étrangers des sociaux-fascistes. L'année 1929 fut celle de la « Grande Percée », lorsqu'il apparut clairement que l'ultime bataille victorieuse aurait lieu d'ici dix ou vingt ans. Et, en 1931, Staline serait en mesure d'affirmer : « Il n'est pas de forteresse dont les bolcheviks ne puissent s'emparer. Nous avons atteint plusieurs objectifs difficiles. Nous avons vaincu le capitalisme. Nous avons pris le pouvoir. Nous avons bâti une grande industrie socialiste. Nous avons mis la paysannerie moyenne sur le chemin du socialisme. Nous avons conclu la partie la plus importante de notre plan de construction. Il ne nous reste plus guère qu'à étudier la technologie et maîtriser la science. Une fois cela fait, nous aurons atteint un rythme dont nous ne pouvons, encore aujourd'hui, que rêver[70]. »

La Grande Percée n'était pas le retour au communisme de guerre, car ce qui était nécessaire aujourd'hui avait été alors prématuré, mais c'était bien une guerre, et c'était le dernier arrêt avant le communisme (que Kerjentsev, dans son *Pamphlet du bolchevik*, publié en 1931, définissait comme le « seul moyen pour l'humanité d'échapper à la mort, à la dégénérescence et au déclin »). La Grande Percée était l'accomplissement violent et simultané de deux prophéties différentes : celle qui annonçait la création si longtemps attendue de la base économique du socialisme, et celle qui promettait à moyen terme l'abolition intégrale de la propriété privée et la destruction totale de tous les ennemis de classe. À la veille de l'ultime offensive contre le capitalisme, il fallait poser les fondations de béton et d'acier du socialisme, vaincre les saboteurs et les bureaucrates, « liquider » les koulaks, rallier les paysans non koulaks à la classe ouvrière, renforcer la « conscience » des ouvriers et s'assurer que tous les individus conscients deviennent socialistes. « Si nous n'y arrivons pas, nous serons écrasés[71]. »

Boukharine et Rykov, qui venaient de présider à l'humiliation et à l'expulsion des opposants de gauche, furent pris au dépourvu. L'orthodoxie qu'ils incarnaient était soudain devenue une hérésie, le réalisme radical du « conciliationnisme », et le centre la « Droite ». Former une opposition était hors de question, surtout à une époque où – tout le monde en convenait – la guerre était imminente et l'ennemi omniprésent. Comme le déclara Boukharine devant un Comité central hostile le 18 avril 1929 (alors que la question n'avait plus guère de sens) : « Les vieilles formes de résolution des désaccords internes au Parti par le biais de la lutte quasi factionnelle sont actuellement *inacceptables* et objectivement *impossibles*. » Les partisans de la « Droite » débattaient et conspiraient à huis clos et rédigeaient des articles savants sur les idées de Lénine concernant l'alliance des ouvriers et des paysans, mais ils maintenaient le silence en public étant donné qu'ils venaient de défaire l'Opposition unifiée en affirmant que tout désaccord avec la direction du Parti équivalait à une trahison. Comme Boukharine l'expliquerait après coup, « nous gardions le silence car si nous étions apparus publiquement lors d'une conférence, d'un meeting ou d'une réunion de cellule, cela aurait suscité un débat et on nous aurait accusés de l'avoir initié. Nous étions dans la position d'un groupe harcelé parce qu'il *s'abstenait* de s'expliquer et de se justifier, mais qui l'aurait été encore plus si jamais *il avait tenté* de s'expliquer et de se justifier[72] ».

En juillet 1928, l'ampleur de la percée imminente était désormais perceptible ; Boukharine rendit visite à un Kamenev désormais en disgrâce et lui dit, en confidence, que Staline voulait imposer un « tribut » à la paysannerie et s'apprêtait à déclencher une guerre civile et à « noyer les révoltes dans le sang ». Kamenev décrivit cette visite quelques heures plus tard : « [Boukharine] a l'air extrêmement agité et épuisé. […] Son ton à l'égard de Staline trahit une haine absolue et une rupture totale. Ce qui ne l'empêche pas d'être terriblement indécis, ne sachant s'il doit parler ouvertement ou pas. S'il intervient, il sera éliminé en tant que coupable d'un schisme. S'il n'intervient pas, il sera éliminé peu à peu, au terme d'une partie d'échecs implacable. […] Il est profondément ébranlé, tellement nerveux que ses lèvres ne cessent de trembler. Parfois, il a l'air d'un homme qui se sait condamné[73]. »

La partie d'échecs fur remportée par Staline. Tandis que Boukharine n'arrivait pas à se décider, ses alliés au Conseil des syndicats et dans l'organisation du Parti à Moscou (qui incluaient désormais Rioutine et Moroz, les organisateurs de l'agression contre l'opposition de l'année précédente) furent démis de leurs fonctions et réaffectés ailleurs. Dans les rangs des anciens opposants, ceux qui auraient pu être ses alliés n'étaient ni capables ni désireux de le soutenir. Les notes de Kamenev sur leur rencontre secrète parvinrent bientôt à Trotski, récemment exilé, qui les fit publier sous forme de brochure par Voronski, lequel venait de prendre sa retraite[74].

Staline remporta aussi le débat. Dans une secte définie par son opposition à toute « conciliation », son inclination fièrement assumée pour la violence et son attente fervente d'un massacre universel imminent, les « Notes d'un économiste » de Boukharine (c'est ainsi que s'intitulait son manifeste non millénariste de septembre 1928) ne pouvaient guère susciter de grand enthousiasme. Pendant les années de la NEP, nombreux étaient les membres du Parti – qu'il s'agisse de Vieux Bolcheviks ou de jeunes vétérans de la Guerre civile – qui avaient souffert de la « neurasthénie » et de la « dégénérescence » ambiantes, sans oublier les cauchemars gothiques, la saleté qui s'insinue, le lait et le miel gaspillés et les petits chaussons douillets sous le lit. La plupart étaient prêts pour la bataille ultime et décisive.

Les origines sacrées invoquées par les différents mouvements de réforme religieuse varient selon les contextes. Le point de référence des réformateurs chrétiens est une petite secte égalitariste : les plus radicaux

veulent à tout prix se conformer au modèle originel ; d'autres improvisent des solutions temporaires jusqu'au jour où « il ne ser[a] plus nécessaire ni utile d'avoir des princes, des rois, des seigneurs, non plus que le glaive et le droit » (comme le disait Martin Luther). Les réformateurs musulmans, eux, ont pour modèle un État en pleine expansion : toute la question est de savoir jusqu'à quel point cet État doit être fidèle au califat de Mahomet. Lénine laissait lui aussi derrière lui un État en pleine expansion, mais il le considérait comme un compromis profane dans l'attente d'une accélération dont lui-même ne pouvait que rêver. Les réformateurs bolcheviks de 1928-1929 (dont Boukharine, qui ne doutait pas de la nécessité de cette accélération) avaient pour seule référence l'État de Lénine : les radicaux cultivaient la nostalgie de la « période héroïque de la Grande Révolution russe » et aspiraient à une version améliorée et plus complète du communisme de guerre ; les modérés s'en tenaient au « Testament politique de Lénine » et appelaient à réaménager le compromis de la NEP. Le débat portait sur la véritable signification des préceptes de Lénine ; l'humeur des croyants et l'essentiel de l'héritage de Lénine favorisaient la version des radicaux. Le 26 novembre 1929, après que le Comité central se fut promis d'anéantir en quelques mois la petite production paysanne, Boukharine, Rykov et leur allié Tomski rendirent publique leur abjuration officielle : « Reconnaissant nos erreurs, écrivaient-ils, nous nous engageons à consacrer tous nos efforts à mener, avec le reste du Parti, une lutte résolue contre toutes les déviations par rapport à la ligne générale du Parti, et en particulier contre la déviation et le conciliationnisme droitiers, afin de surmonter toutes les difficultés et d'assurer le plus rapidement possible la victoire totale de la construction socialiste[75]. »

Lors du XVI^{e} Congrès du Parti, en juin-juillet 1930, on demanda aux représentants de la Droite de manifester leur repentir en bonne et due forme. Comme les y exhorta Postychev dans le tout premier discours de la séance des débats, « prouvez, par vos actions, que vous reconnaissez sincèrement vos erreurs, que votre déclaration est sincère. Prouvez que ce n'est pas une manœuvre similaire à celles des trotskistes. Le Parti vous a posé une question très difficile, et les camarades Rykov, Tomski et Boukharine doivent donner au Congrès une réponse sans ambiguïté *(Applaudissements)* ». « Trotskistes » était devenu la formule consacrée pour désigner les apostats obstinés. Boukharine se prétendit malade et resta dans sa datcha en Crimée. Rykov reconnut ses erreurs mais refusa de se désolidariser de Boukharine. « Je suis responsable de mes actes, des

erreurs que j'ai commises, et je ne me servirai pas de Boukharine comme d'un bouc émissaire. Vous ne pouvez pas me demander cela. C'est moi, et pas Boukharine, qui dois être puni pour les erreurs que j'ai commises. » Quelques heures avant que Boukharine et Anna Larina ne passent ensemble leur « soirée follement romantique de Crimée », Boukharine reçut une carte postale de Rykov dont Larina rapporte comme suit le dernier paragraphe : « Reviens-nous en bonne santé. Au Congrès, nous avons parlé de toi avec dignité. Sache que je t'aime comme aucune femme même passionnément amoureuse ne t'aimera jamais. Bien à toi, Alexeï[76]. »

Tomski, lui, fit des aveux complets. D'après lui, ses principales erreurs étaient, premièrement, d'avoir pensé que la reconstruction de la « vie du pays tout entière » n'était qu'une question de « reconstruction technique et industrielle », et, deuxièmement, d'avoir oublié que, « à plus ou moins long terme, toute opposition à la ligne du Parti et à sa Direction conduit et conduira inévitablement à une opposition au Parti en tant que tel ». L'auditoire ne sembla pas convaincu. Tomski persévéra :

> Le Parti a le droit de nous demander si nous sommes vraiment sincères au moment de reconnaître nos erreurs. N'est-ce pas là une manœuvre ? *(Artioukhina : « Oui ! »*) N'y a-t-il pas un danger de rechute ? Certains disent même : nous ne croyons pas aux paroles, les paroles n'ont pas de sens, elles sont éphémères, elles ne sont que du vent ; Lénine n'a-t-il pas dit un jour « ne les croyez pas sur parole », etc. ? Mais si nous interprétons Lénine aussi grossièrement que certains camarades le font dans ce Congrès, alors autant cesser complètement de discuter. À quoi cela servirait-il ? *(Rires.)* […]
> Il est arrivé un moment où Zinoviev et moi avons dit à Trotski : « Incline-toi devant le Parti. » Plus tard, j'ai dit la même chose à Zinoviev, qui était allié à Trotski : « Incline-toi devant le Parti, Grigori. » J'ai commis ma part d'erreurs, je n'ai pas honte de le dire, et je n'ai absolument pas honte de m'incliner devant le Parti. Je pense avoir reconnu mes erreurs dans ce discours avec toute la franchise et la sincérité requises. Mais il me semble, camarades, qu'il est assez difficile d'assumer de façon permanente le rôle d'un pénitent. Certains camarades ont l'air de dire : repens-toi, repens-toi sans fin, ne fais rien que te repentir *(Rires)*[77].

Le dilemme de Tomski fut résolu par le secrétaire du Parti de Leningrad (et nouveau membre du Politburo), Sergueï Kirov, qui déclara que le véritable repentir consistait à reconnaître que tout désaccord avec la direction du Parti était l'équivalent d'un sabotage. « Ce que nous voulons entendre de la bouche des camarades Rykov et Tomski, ce n'est pas seulement qu'ils reconnaissent leurs erreurs et qu'ils renoncent à leur programme, c'est qu'ils admettent qu'il s'agissait, comme je l'ai dit, d'un programme koulak qui aurait conduit, en dernière analyse, à la mort de la construction socialiste. » Mais pouvait-on confesser un tel péché et être pardonné ? Et que dire de la gauche, dont le péché avait consisté à lutter contre la droite à l'époque où la droite était encore le centre[78] ?

La plupart des membres initiaux de l'Opposition de gauche étaient déjà en exil lorsqu'ils apprirent la victoire des idées qu'ils avaient longtemps défendues. Trotski reconnut que la politique de Staline était « indiscutablement une tentative de se rapprocher de notre position », mais il ajoutait : « ce qui est décisif en politique, ce n'est pas seulement le quoi, mais aussi le comment et le qui ». Staline avait peut-être la même idée en tête lorsqu'il envoya Trotski à Alma-Ata (et plus tard en Turquie), Radek à Tobolsk, Smilga à Narym et Vladimir Smirnov – un vétéran de l'opposition, par ailleurs beau-frère d'Ossinski – dans le nord de l'Oural. Lors du IX^{e} Congrès du Parti, en 1920, Ossinski et Smirnov dirigeaient encore l'opposition « centraliste démocratique » qui militait contre la centralisation, la « bureaucratisation » et l'emploi de spécialistes bourgeois. Ossinski rejoignit plus tard la ligne majoritaire (non sans la réticence ombrageuse dont il était coutumier), mais Smirnov resta un puriste prolétarien intransigeant et fut puni en conséquence. Le 1er janvier 1928, Ossinski écrivait à Staline la lettre suivante :

> Cher camarade Staline,
>
> J'ai appris hier que V. M. Smirnov a été exilé pour trois ans dans l'Oural (apparemment dans le district de Tcherdyne), et j'ai croisé aujourd'hui Sapronov, qui m'a dit qu'on l'envoyait dans la province d'Arkhangelsk pour la même durée. Il semble qu'ils aient l'ordre de partir dès mardi, or Smirnov vient tout juste de se faire retirer la moitié de ses dents pour les faire remplacer par des fausses, et il va donc partir sans dents dans le nord de l'Oural.
> Quand Lénine a expulsé Martov du pays, il s'est assuré qu'il ait tout ce dont il avait besoin et s'est même soucié qu'il emporte avec lui son

manteau et ses bottes de feutre. Parce que Martov avait jadis été un révolutionnaire. Nos anciens camarades du Parti que l'on envoie aujourd'hui en exil, ont commis une erreur politique grave, mais ils n'ont jamais cessé d'être des révolutionnaires – c'est un fait qu'on ne peut pas nier. Non seulement ils pourront un jour réintégrer le Parti (malgré les absurdités qu'ils débitent sur la création d'un nouveau parti et sur l'idée que l'ancien parti aurait fait son temps), mais, si jamais la situation devenait difficile, ils pourront le servir aussi bien qu'ils l'ont fait pendant Octobre.

Une question, dès lors, se pose : est-il vraiment nécessaire de les envoyer dans le Nord et d'adopter de fait à leur égard une politique d'anéantissement physique et spirituel ? Je ne le crois pas. Je ne comprends pas pourquoi l'on ne pourrait pas 1) les envoyer à l'étranger, comme Lénine l'avait fait dans le cas de Martov, ou bien 2) les installer dans des régions du pays où le climat est plus chaud et où Smirnov, par exemple, serait à même d'écrire un bon livre sur la politique de crédit.

La politique de l'exil ne produit qu'un vain ressentiment chez des gens que l'on ne peut pas encore considérer comme perdus et pour qui le Parti s'est parfois comporté en marâtre plus qu'en véritable mère. Cela conforte les rumeurs selon lesquelles le régime actuel serait pareil au vieil État policier, et que « ceux qui ont fait la révolution sont aujourd'hui en prison et en exil, pendant que d'autres détiennent le pouvoir ». Ces rumeurs nous sont fort nuisibles, alors pourquoi leur donner des munitions supplémentaires ? D'autant que, jusqu'ici, notre attitude à l'égard des opposants politiques issus du camp que nous appelons « socialiste » s'est caractérisée par une volonté d'affaiblir l'influence de leur activité, mais pas de les punir pour cette activité.

J'ignore si vous êtes au courant de ces mesures et si elles ont été prises avec votre accord, et j'ai pensé qu'il était important de vous en informer et de vous faire part de mon opinion. J'écris de ma propre initiative et sans les avoir consultés.

Avec les salutations d'un camarade, Ossinski

La lettre fut retournée à l'envoyeur, accompagnée d'une note de Staline :

Camarade Ossinski,
Si vous prenez le temps d'y réfléchir, vous comprendrez probablement que vous n'avez aucun droit, moral ou autre, de critiquer le Parti ou bien d'assumer le rôle d'arbitre entre le Parti et l'opposition. Je vous renvoie votre lettre parce qu'elle est insultante pour le Parti. Quant à vos inquiétudes concernant Smirnov et d'autres opposants, vous n'avez aucune raison de douter que le Parti ne fasse tout ce qui est possible et nécessaire à cet égard. J. Staline, 3 janvier 1928.

Ossinski répondit le lendemain :

Camarade Staline, je n'ai nul besoin de prendre du temps pour réfléchir à la question de savoir si je peux être un arbitre entre le Parti et l'opposition, ou qui que ce soit d'autre. Votre interprétation de mon point de vue et de ma position générale est fondamentalement erronée.
Je n'avais pas réalisé que la décision de les exiler avait été prise par un organisme du Parti et je croyais même sincèrement qu'il en allait autrement. Je ne l'ai pas trouvée dans les protocoles du Politburo. Peut-être a-t-elle été classée secrète. La lettre que je vous ai envoyée était tout à fait personnelle. Je l'ai rédigée (tout comme celle-ci) sur ma machine à écrire portable, et l'ai remise personnellement au Comité central. Je l'aurais volontiers déposée à votre domicile personnel, mais, lorsque j'ai essayé de faire la même chose en 1924, on m'a dit de m'adresser à votre secrétariat, alors même que la question était top-secret. J'ai écrit « personnel » sur cette lettre, en supposant que votre courrier personnel n'était pas lu par vos secrétaires.
Ma position générale est de considérer qu'il est de mon droit d'avoir des opinions indépendantes sur certaines questions, et de les exprimer à l'occasion (parfois – dans les cas les plus sensibles – uniquement à titre personnel, à votre intention, ou à la vôtre et à celle de Rykov, comme je l'ai fait pendant le Congrès, vous vous en souvenez sans doute).
Ces derniers jours, j'ai appris deux leçons à cet égard. En ce qui concerne la réquisition de céréales, Rykov m'a dit qu'on aurait dû me

> verser du plomb dans la gorge, et aujourd'hui vous me renvoyez ma lettre. Si cela aussi est inacceptable, alors il faudra que j'en tienne compte.
> Ne serait-il pas beaucoup plus simple de me laisser partir à l'étranger pendant un an pour travailler sur mon livre et d'être ainsi entièrement soulagé de mon encombrante présence ?
> Avec les salutations d'un camarade, Ossinski[79].

Ossinski était peut-être en droit d'avoir des opinions indépendantes « sur certaines questions », mais certainement pas sur les questions touchant la politique du Parti. Comme lui-même l'avait écrit en 1917, il n'y avait pas de plaisir ou de devoir plus grand pour un bolchevik que de dissoudre sa personnalité dans la « fureur sacrée » de la volonté collective du prolétariat. Cette volonté était – hier comme aujourd'hui – incarnée par le Parti, et la volonté du Parti – malgré les absurdités débitées par l'opposition – s'incarnait dans les décisions prises par ses dirigeants. En dernière analyse, seuls les dirigeants du Parti étaient en mesure de dire où finissaient « certaines questions » et où commençait la politique du Parti. En dernière analyse, selon sa propre logique, Ossinski n'avait aucun droit à nourrir des opinions indépendantes sur quoi que ce soit – pas plus qu'il n'avait le droit, moral ou autre, de faire des distinctions entre Staline comme individu et Staline comme secrétaire général du Comité central du Parti. De telles distinctions, courantes chez les opposants acculés dans leurs derniers retranchements et chez leurs sympathisants, étaient à l'évidence insultantes pour le Parti (comme pour toute autre institution sectaire ou cléricale). Si Ossinski avait pris le temps d'y réfléchir, il aurait compris qu'une lettre portant sur le sort réservé aux opposants ne saurait en aucun cas avoir un caractère personnel. Il aurait compris qu'il en était *a fortiori* de même pour une lettre adressée à Staline. Comme le dirait plus tard Tomski, l'allié de Boukharine tombé en disgrâce, dans sa confession devant le XVI^{e} Congrès du Parti :

> Nous avons vu comment, dans un contexte de lutte des classes féroce, et dans un grand Parti intimement lié aux grandes masses, le *particulier* pouvait parfois devenir du *général*, et le *personnel* pouvait devenir du *politique*. Nous avons vu comment des conversations manifestement privées entre des politiciens pouvaient devenir des faits politiques, de sorte que si deux personnes, qui sont toutes deux membres haut placés de la Direction, se retrouvent ensemble et

> parlent de questions politiques, même dans le cadre d'une conversation privée, il ne s'agit *plus d'une conversation privée*. Lorsque des personnes placées à la tête de l'État dans le plus grand pays au monde, dans un moment difficile et politiquement tendu, ont des conversations privées, ces conversations privées – que vous pouvez déclarer privées autant de fois que vous voulez – ne sont plus privées et deviennent politiques. […] Lorsque nous combattons, nous ne combattons pas comme le font les libéraux. Eux, ils séparent le personnel du politique. Chez nous, cela ne marche pas ainsi : si votre politique ne vaut rien, alors vous non plus vous ne valez rien, vous êtes un bon à rien, et si votre politique est formidable, alors vous êtes quelqu'un de formidable[80].

Smirnov fut donc bien envoyé en exil. Ossinski et son épouse, Iékaterina Smirnova, adoptèrent leur neveu de quatre ans, Rem (Révolution-Engels-Marx). À l'époque, le fils aîné d'Ossinski, Vadim, surnommé « Dima », avait quinze ans et était le meilleur ami du fils de Sverdlov, Andreï. Tous deux s'entendaient aussi très bien avec Anna Larina. Deux ans et demi plus tard, lorsque Boukharine revint à Moscou après le XVI^{e} Congrès du Parti, il rendit visite à ses anciens alliés. Andreï Sverdlov et Dima Ossinski étaient présents à cette occasion, ainsi qu'un autre jeune homme qui rapporte que, « très impressionné par ce que Boukharine avait dit de Staline, Andreï Sverdlov déclara : "Il faut virer Koba [Staline]"[81] ».

Ivar Smilga à Minoussinsk

Nadejda Smilga-Polouïan avec ses enfants

Smilga fut exilé en même temps que Smirnov. Sa fille aînée Tatiana, alors âgée de huit ans, évoquera dans ses souvenirs la foule de la gare, son écharpe bien chaude et ses collants de laine, la grosse pelisse et le bonnet de fourrure de son père, les mots de Radek, « Adieu, l'Ours », et la moustache piquante de son père (il ne l'avait jamais embrassée auparavant). Smilga fut envoyé à Narym avant d'être assez vite transféré – grâce à Ordjonikidzé – dans une ville moins lointaine, Minoussinsk, pas très loin de l'endroit où Lénine avait lui-même été exilé. L'été suivant, Nadejda et leurs deux filles l'y rejoignirent. Tatiana se rappellerait la chaleur intense, les crises de dysenterie et les fréquentes tempêtes de poussière (« quand les tourbillons de poussière forment des tours et des colonnes »). Par deux fois, elle dut se précipiter au Bureau local de la Planification où travaillait son père : la première pour le ramener à la maison, parce que avec ses lunettes il ne pouvait rien voir à travers la poussière ; la seconde, lorsque sa mère se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter. « Il est venu voir ma mère et ils ont eu une longue discussion. Peut-être sont-ils arrivés à la conclusion qu'ils devaient faire quelque chose au lieu de se laisser mourir comme ça, à petit feu. » Quelque temps après, Nadejda ramena ses filles malades à Moscou. Son frère, Dmitri Polouïan, fonctionnaire au commissariat du peuple aux Transports (qui avait présidé la cour jugeant Filipp Mironov en 1919), leur octroya un compartiment de train séparé. L'été suivant, Smilga contracta une appendicite aiguë et fut rapatrié à l'hôpital du Kremlin pour y être opéré. Le 13 juillet 1929, la *Pravda* publia une déclaration de Smilga, Radek et Preobrajenski (défenseur initial de l'idée de faire payer un « tribut » à la paysannerie) dans laquelle ils annonçaient l'abandon de leur opposition et leur « pleine solidarité avec la ligne générale du Parti », et plus particulièrement avec la politique d'industrialisation, la création de fermes collectives et la lutte contre les koulaks, la bureaucratie, la social-démocratie et la droite (« qui, objectivement, exprime le mécontentement des éléments capitalistes et petits-bourgeois du pays face à la politique d'offensive socialiste conduite par le Parti »)[82].

Voronski fut arrêté le 10 janvier 1929. Au terme d'une enquête qui dura un mois (conduite par Agranov, que Voronski avait croisé lors de divers événements littéraires), il fut condamné à cinq ans de réclusion dans une « unité d'isolement politique » mais, sur l'intervention de Rykov et Ordjonikidzé, sa peine fut commuée en exil à Lipetsk. Il s'y installa avec sa mère, recevant de temps à autre les visites de sa femme, de sa fille et de

ses anciens protégés littéraires, dont Babel et Pilniak. Dans l'une de ses lettres à sa femme, il se plaignit de la solitude et demanda qu'on lui envoie un chien : un ami lui prêta un « husky aux yeux noirs et à l'épaisse fourrure jaune pâle ». Il aimait patiner mais fit une mauvaise chute et s'abîma un rein. Il continuait de travailler à ses mémoires : la première partie avait été publiée dans *Novyï Mir* ; la seconde fut interdite. Son épouse, Sima Solomonovna, découvrit que l'interdiction « concernait *Novyï Mir* en tant que publication majeure et d'ample diffusion » et écrivit à Molotov pour demander l'autorisation d'en publier un tiré à part de petit format. Molotov sollicita l'opinion du chef de l'Agitprop (l'un des plus influents opposants « prolétariens » à Voronski), Platon Kerjentsev. Kerjentsev répondit qu'une bonne partie du livre avait déjà été publiée auparavant « sans soulever d'objection » et que « le département de l'Agitation, de la Propagande et de la Presse jugeait possible d'autoriser une édition du livre de Voronski ne dépassant pas les cinq mille exemplaires, sous le contrôle du président du Comité éditorial des Presses de la Fédération, le camarade Kanattchikov ». Kanattchikov, l'ancien ouvrier de chez Gustav List, seul véritable prolétaire dans les rangs des critiques « prolétariens » de Voronski, avait depuis fait partie des cercles d'opposition liés à Zinoviev, passé un an et demi en exil comme correspondant de l'Agence TASS à Prague et proclamé sa loyauté envers Staline au lendemain du XV^{e} Congrès du Parti. Une fois rétabli dans ses fonctions d'administrateur en chef de la littérature soviétique, il avait publié la première partie de son autobiographie, qui avait connu un grand succès. Non seulement il répondit positivement à la demande de Kerjentsev, mais il devint le principal promoteur de la nouvelle œuvre de Voronski en parrainant la deuxième édition de *À la recherche de l'eau de la vie* et en publiant les nouvelles et les mémoires romancés sur sa vie de séminariste qu'il avait rédigés en exil. Un autre ancien critique « prolétarien » de Voronski, G. Lelevitch (Labori Guilelevitch Kalmanson), qui avait lui aussi été arrêté en raison de ses activités oppositionnelles, écrivit à Voronski – d'un exil à l'autre – pour lui proposer de rédiger ensemble une histoire marxiste de la littérature russe. Voronski accepta d'écrire les chapitres sur Pouchkine, Gogol, Lermontov, Tiouttchev, Tolstoï, Ouspenski, Tchekhov, Andreïev et « quelques-uns de nos contemporains ». À l'automne 1929, il rentra à Moscou pour des consultations médicales, signa une lettre dans laquelle il renonçait à ses idées oppositionnelles, et fut pardonné sur-le-champ[83].

Il y avait toutes sortes de raisons pour renoncer à l'opposition – la solitude, l'ennui, les tempêtes de poussière, des enfants en bas âge, une mauvaise santé –, mais l'une des plus importantes était le désir de rejoindre le Parti. Pour des bolcheviks vétérans, il n'y avait en dehors du Parti ni sens ni vérité, et pour la plupart des exclus, malgré les absurdités qu'une poignée d'apostats impénitents continuaient de débiter, il ne pouvait y avoir d'autre parti. Le Parti était le fondement ontologique de l'univers des vrais croyants, le réceptacle du sacré en attendant le Jugement dernier, le seul point d'appui dans un monde où tout, en dehors de la construction du socialisme, était un « fétiche » (comme l'affirmait Boukharine en 1925 à la suite de Lénine). En 1929 et en 1930, la plupart des bolcheviks, orthodoxes et non orthodoxes, étaient convaincus que la construction du socialisme était en cours et qu'elle touchait à sa fin. Trotski, qui partageait cette croyance sans pouvoir rejoindre les rangs du Parti, affirmait : « en politique, ce qui compte, ce n'est pas seulement ce que l'on fait, mais aussi qui le fait et comment ». Il arrive toutefois que ce qui compte en politique ne soit pas seulement le « qui » et le « comment », mais aussi le « quoi ». Et, parfois même, la politique ne compte pas du tout. Comme le confesserait Tomski devant le XVI^{e} Congrès du Parti, la politique bolchevique se distinguait de la politique libérale en cela que la dimension personnelle n'y avait aucune place[84].

Le 7 mars 1930, trois mois après son abjuration, Boukharine rédigea une réponse à la protestation du pape Pie XI contre la persécution des chrétiens en Union soviétique. Boukharine n'y prétendait pas que l'Union soviétique accordait de la valeur « à la tolérance, à la liberté de conscience et autres excellentes choses » : il affirmait que le pape ne leur en accordait lui-même aucune, ou plutôt que son libéralisme de fraîche date était un symptôme de sénilité. Citant le propos de Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique* selon lequel les hérétiques, c'est-à-dire ceux qui sont en désaccord avec les autorités ecclésiastiques, « ont mérité non seulement d'être séparés de l'Église par l'excommunication, mais aussi d'être retranchés du monde par la mort », il écrivait :

> Certes, l'audience des papes n'est plus ce qu'elle était : leur antique grandeur est bien flétrie, et la vénérable Dame Histoire a plumé d'abondance la roue de ces paons. Mais quand ce vampire racorni tente de sortir ses griffes, quand il s'appuie sur la force encore vigoureuse des assassins impérialistes et qu'il revêt le masque de la

> tolérance, n'oublions surtout pas le mot d'ordre de ce bourreau : l'hérétique (à savoir quiconque n'est pas un esclave du pape) doit être « *retranché du monde par la mort* »[85] !

Le problème de Pie XI n'était pas le « qui » et le « comment », mais le « quoi », et le problème du christianisme en général n'était pas le fait d'être une prophétie mais celui d'être une fausse prophétie, c'est-à-dire une forme de « prostitution spirituelle, une idéologie de castrats et de pédérastes perfides, *pure immondice* ». La Bête racornie, enveloppée dans sa « robe papale », se préparait pour l'ultime bataille et lançait des appels « censés retentir comme la trompette de l'archange de l'apocalypse ». Mais l'« héroïque armée prolétarienne » ne se laisserait pas berner. « Cette bacchanale contre-révolutionnaire, ce hurlement cannibale des hyènes laïques et cléricales, accompagnés d'un cliquetis de sabres et d'éperons et de la fumée des encensoirs, sont les préliminaires "moraux" d'une *agression* contre l'URSS. » Mais, dans le même temps, l'URSS faisait « des efforts surhumains pour poser, pour l'éternité, les indestructibles fondations de béton et d'acier de l'immense et harmonieuse maison du communisme[86] ».

Manifestement, Boukharine ne croyait pas dans l'existence d'une troisième force – le parti des « tièdes » –, et il savait dans quel camp il était. La première chose que fit Voronski lorsqu'il revint d'exil fut d'aller voir Staline et de lui proposer la création d'une nouvelle revue littéraire intitulée *La Guerre*. (Staline accepta : la revue parut d'abord sous le titre de *La Section littéraire de l'Armée et de la Marine rouges*, puis sous celui de *La Bannière*.) En janvier 1928, alors que la NEP semblait encore bien vivante, Ossinski broyait du noir derrière la haute palissade de sa datcha ; en juin 1931, il s'efforçait de savoir si, au terme du deuxième plan quinquennal, « le prolétariat en tant que classe aura parachevé son développement, sera parvenu à réaliser ses objectifs et à satisfaire à ses intérêts […], maîtrisera sa propre puissance et, devenu une classe *an und für sich*, se transformera en sa propre négation ». (Sa conclusion était qu'il s'agissait d'une question compliquée et qu'il devait se consacrer « à la propagation universelle de la méthode dialectique, tâche non moins importante que la construction de 528 usines ».) Dans une lettre à sa maîtresse, Anna Chaternikova, une vraie croyante tout comme lui, il

écrivait que le développement de l'industrie soviétique lui procurait autant de plaisir sur le plan personnel que l'idée que son fils Dima serait bientôt ingénieur[87] :

> Si je dis que cela me procure un plaisir personnel, ce n'est pas par individualisme, mais parce que je pense que la création de ces usines est un plaisir personnel pour tout un chacun, tout comme le plaisir de voir nos enfants grandir. Parce que, diantre, nous avons grandi en même temps que ces usines, qui existent réellement – l'Usine de tracteurs de Stalingrad (100 tracteurs par jour), l'usine Poutilov (80 tracteurs), celle de Kharkov (qui produira très bientôt 100 tracteurs par jour), l'Usine automobile de Moscou (qui produira très bientôt 100 automobiles par jour, parce que ce rusé renard de Likhatchev a demandé un délai justement pour pouvoir présenter des statistiques spectaculaires, et que, bien sûr, tout le monde dans cette usine connaît son travail), l'Usine automobile de Nijni Novgorod (100 voitures d'ici l'été), l'usine de Kouznetsk (un millier de tonnes de rails par jour dès janvier), celle de Magnitogorsk (la même chose pour ce printemps), celle de Berezniki (qui produira des milliers de tonnes d'azote), etc. – et (tout) cela a surgi pratiquement du jour au lendemain ! Nous vivions constamment dans l'attente, et, tout d'un coup, nous nous sommes réveillés dans un pays totalement transformé, un pays impensable sans automobiles, sans tracteurs, sans engrais, sans voies ferrées bien équipées, sans centrales électriques, sans des milliers de nouveaux logements, etc., etc. Toutes choses qui ne cessent de se multiplier car la roue s'est mise à tourner. C'est fantastique[88] !

Quelques semaines auparavant, il avait participé à une discussion sur le deuxième plan quinquennal à l'Académie communiste. « Les débats portaient sur la question de savoir si les classes existeront toujours, écrivait-il à Chaternikova, car les koulaks ont déjà été liquidés ; 100 % des fermes seront collectivisées ; la majorité de la population travaillera dans des usines et la population rurale sera employée dans des combinats agro-industriels. » Ils le sauraient bien assez tôt. « Chère Annouchka, le socialisme est partout bien plus proche que nous ne pouvions l'imaginer, et il surgira de manière aussi rapide et inattendue que lors de sa première apparition en Russie[89]. »

Ces propos sur le socialisme « partout » datent d'août 1931, et Ossinski les rédigea à Amsterdam, où il dirigeait la délégation soviétique au Congrès international de l'Économie planifiée. Le thème de son intervention était « Les prémisses, la nature et les formes de la planification économique socialiste », et sa thèse centrale (dans la traduction anglaise officielle) était la même que dans ses lettres à Chaternikova : « Le plan est l'arme et l'expression de la dernière bataille de l'histoire de l'humanité, menée par la classe ouvrière en vue de la destruction des classes et de la construction du socialisme. […] Il est conçu et mis en œuvre par des millions [de gens] qui surveillent attentivement son déroulement. Telle est la base du succès de l'économie planifiée, l'avantage fondamental du système économique soviétique. Telle est l'origine du taux de développement sans précédent de l'URSS[90]. »

Les autres membres de la délégation étaient les collègues d'Ossinski au sein des conseils d'administration du Comité d'État pour la Planification (Gosplan) et du Conseil de l'Économie nationale : Aron Gaister (trente-deux ans), Ivan Kraval (de son vrai nom Janis Kravals, trente-quatre ans) et Solomon Ronine (trente-six ans). Gaister, plus proche collaborateur de Kritsman dans les rangs des « marxistes agrariens » et futur vice-directeur du Gosplan à partir de 1932, avait été critiqué en 1929 pour son manque d'optimisme. À Amsterdam, il affirma que le plan quinquennal avait réalisé la prédiction d'Engels sur l'efficacité de l'agriculture collectivisée et posé les fondations de la « liquidation de la contradiction entre la ville et la campagne ». D'après sa fille, il vouait un culte à son chef, le directeur du Gosplan, Valerian Kouïbychev, et baptisa pour cette raison sa benjamine du nom de Valeria. Kraval, vice-commissaire du peuple au Travail et futur adjoint d'Ossinski (avant d'en être le successeur) à la direction centrale des Statistiques économiques à partir de 1933, avait fait partie de l'opposition de droite et, à peu près à la même époque, violé le principe du « mauvais goût » de Solts en épousant la fille d'un riche maquignon juif de Lettonie. Le thème de son intervention était « Le travail dans l'économie planifiée de l'URSS » et sa thèse centrale était que le travail, conformément à la déclaration de Staline au XVI^{e} Congrès du Parti, avait cessé d'être « un fardeau honteux et pesant » pour se transformer en « un motif de gloire, de courage et d'héroïsme ». Lui aussi vénérait Kouïbychev. Ronine, haut fonctionnaire du Gosplan et ancien membre du Parti marxiste-sioniste Poale Zion, avait eu des ennuis en 1921

lorsque son père, un ancien rabbin, avait fait circoncire son fils Anatoli (la femme de Ronine fut exclue du Parti pour cette raison). À Amsterdam, il déclara que le premier plan quinquennal « permettrait d'avancer encore plus vite et d'écrire une nouvelle et glorieuse page socialiste de l'histoire de la société humaine ». Après la conférence, il demanda de pouvoir participer à la construction de l'aciérie de Magnitogorsk. On lui proposa de choisir entre travailler au nouveau consulat soviétique à San Francisco ou superviser la collectivisation dans le territoire d'Azov-mer Noire. Il choisit la collectivisation[91].

*

* *

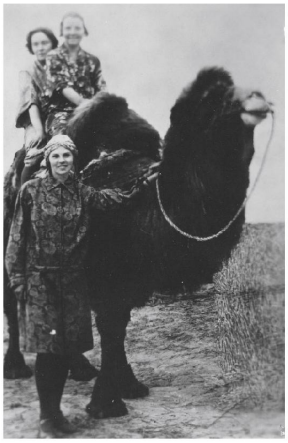
Durant son exil à Lipetsk, Voronski comptait parmi ses correspondants Tania Miagkova, de Tambov, fille de son amie intime et mentor révolutionnaire Feoktista Iakovlevna Miagkova – cette même Tania « au teint olivâtre », la petite fille de douze ans d'un sérieux et d'une intégrité sans concession, pareille au Brand d'Ibsen, qui critiquait sévèrement la frivolité des histoires à dormir debout qu'il aimait lui raconter.

Tania Miagkova

Depuis lors, Tania avait adhéré au Parti, était sortie diplômée de l'Institut d'économie de Kharkov et de l'Université communiste Sverdlov de Moscou, avait épousé le chef du Gosplan d'Ukraine, Mikhaïl Poloz, avait eu une fille, Rada (en 1924), avait rejoint l'opposition et, en 1927, avait été exclue du Parti et exilée à Astrakhan. Elle s'y employa à recueillir de l'argent pour les exilés sans travail, à organiser des réunions de l'opposition et à distribuer des brochures accusant la direction du Parti de trahir la classe ouvrière et de faire trop de concessions aux NEPmen et aux

koulaks. En février 1929, elle fut déportée à Chalkar, au Kazakhstan. Avec deux autres exilées, Sonia Smirnova et Mirra Varchavskaïa, elle y loua une chambre dans la maison d'un ingénieur ferroviaire. Âgée de trente et un ans, Tania était l'aînée de ses deux compagnes. Ayant perdu presque toutes ses dents, elle portait un dentier qu'elle conservait la nuit dans un verre. C'était une jeune femme réservée et dotée, d'après Mirra, « d'une forte mesure de délicatesse, de tact et d'intégrité personnelle ». C'est elle qui était chargée de préchauffer le poêle et de distribuer les tâches collectives entre les trois colocataires. Le 15 mars 1929, elle décrivait ainsi ses travaux à son époux Mikhaïl :

> Je ne me sers pas de bûches mais de buisson épineux ou « tchagor ». J'en recueille en général deux gros tas et je m'assois pendant deux heures devant le poêle en y introduisant les branches une par une. Elles craquent et se consument, j'ai les mains pleines d'entailles et d'échardes et je peux me perdre dans mes pensées… Après quoi, nous y préparons de la bouillie de millet ou des pommes de terre sautées. Je cuisine aussi (ou plutôt c'est aussi moi qui cuisine), et hier, j'ai fait une délicieuse soupe de pommes de terre. Tu vois bien, mon ami, que tu n'aurais pas dû te plaindre de mon absence de sens pratique : il t'aurait suffi de m'envoyer en exil au début de notre vie commune. Jusqu'ici, à vrai dire, ces tâches ménagères ne me pèsent pas. J'ai décidé de bien maîtriser toutes ces corvées, et ce n'est pas plus mal de penser à autre chose qu'à mes livres et de m'intéresser, pour changer, au pique-feu et au puits.
>
> J'aime bien marcher jusqu'au puits. Il est à la limite de la zone habitée (nous-mêmes en sommes toutes proches). La steppe est magnifique – même ici, à Chalkar. Et au loin, sur la route, on voit souvent passer des files de chameaux… Parfois, le soir, nous nous asseyons sur un banc, dans la cour, et nous écoutons les aboiements des chiens et le fracas métallique des roues des trains qui passent[92].



Tania Miagkova (debout) au Kazakhstan

Elle n’avait pas de travail et il n’y avait pas grand-chose à faire à Chalkar. La Guépéou (l’ancienne Tchéka) octroyait aux exilés 30 roubles par mois (qui seront plus tard réduits à 15), mais Mikhaïl, qui avait été nommé commissaire du peuple aux Finances de l’Ukraine, avait les moyens de lui venir en aide. Elle passait l’essentiel de son temps à écrire des lettres – principalement à Voronski et à sa famille. (Sa mère, Feoktista Iakovlevna, avait déménagé à Kharkov pour y vivre avec Mikhaïl et Rada). Sa « grande obsession » était la peur que Rada, âgée de cinq ans, ne l’oublie, ou qu’elle-même ne « manque » quelque chose du développement de sa fille. Elle lui envoyait des histoires (d’abord des contes de fées puis des anecdotes amusantes sur sa propre vie), des livres illustrés, lui cousait des blouses et lui fabriqua même une fois une couverture brodée pour décorer le mur au-dessus de son lit. Elle ne cessait de demander à Mikhaïl de lui envoyer Rada en visite, mais il s’y refusait, peut-être parce que « les conditions de vie, mais aussi le climat et l’accès aux soins médicaux » étaient « trop précaires » à Chalkar. Elle lui promit de ne pas endoctriner sa fille : « Quant à mon “dogmatisme”, je suis tout à fait sûre, premièrement, que je ne le transmettrai pas à Rada, et, deuxièmement, que ce n’est pas possible (conformément à mes idées en matière d’éducation, ce n’est pas le moment de parler de ces choses à un enfant et, bien entendu, elle-même ne percevra rien de ce prétendu “dogmatisme”)[93]. »

Son autre obsession était le plan quinquennal. Elle demanda à recevoir les revues *Le Commerce soviétique* et *Problèmes commerciaux*, s’abonna à *L’Économie kazakhe*, « maîtrisa » deux volumes sur la « régionalisation » publiés par la Commission de planification d’État du Kazakhstan et commença l’apprentissage de la langue et de l’histoire kazakhes (en raison « du fort potentiel et de la taille » de cette République autonome). Elle

était préoccupée par la récolte en Ukraine et réclama avec insistance un livre sur le plan quinquennal. « J'ai absolument, mais alors absolument besoin du plan quinquennal, écrivait-elle le 20 mai 1929. D'une façon générale, tout ce dont j'ai besoin, c'est du plan quinquennal et d'une paire de sandales pointure 37. » Début juin, les pluies arrivèrent enfin. « Je suis si heureuse de voir la pluie, écrivit-elle, pas seulement pour la raison habituelle, à savoir qu'il s'agit d'une bonne chose pour l'État soviétique, mais aussi parce qu'elle m'a tellement manqué[94]. »

Mikhaïl lui manquait aussi. « Cela fait maintenant cinq jours qu'il pleut, tantôt c'est une bruine automnale, tantôt de fortes averses qui alternent avec une humidité suffocante. Il y a eu une nuit vraiment superbe, avec la lueur des éclairs à l'horizon et l'odeur amère et grisante de l'armoise. C'était bien sûr mon tour d'aller chercher de l'eau (je ne sais pas pourquoi, ça tombe toujours sur moi la nuit) et j'avais très envie de continuer à marcher très loin dans la steppe, mais… avec toi… » Elle lui disait qu'elle l'aimait, se demandait si ses baisers lui manquaient et lui proposait de l'aider dans son travail. Elle lui racontait quelle joie elle éprouvait à mettre ses lettres dans le fourgon postal du train de Moscou et à « les regarder partir pour leur long voyage ». Deux mois plus tard, elle lui parla de la « terrible tragédie » qui s'était abattue sur les exilés de Chalkar : « Le train express dont nous nous servions pour envoyer notre courrier passe désormais à deux heures du matin. » Elle ne cessait de lui demander de lui écrire plus souvent et de lui envoyer des cartes postales et des photographies. « Mon chéri, mon cher Mikhaïlik. Je te serre très, très fort dans mes bras. Où es-tu en ce moment ? Oh comme j'aimerais pouvoir me blottir sur ton divan, quand il fait noir dehors et que ça sent l'acacia. Tout ce que nous avons ici, c'est l'odeur amère de l'armoise[95]… »

Tania Miagkova et son mari, Mikhaïl Poloz

Mikhaïl vint enfin la voir. D'après Mirra Varchavskaïa, « lui et Tania allaient marcher dans la steppe pendant des heures et revenaient très tard, Tania avait l'air épuisé et déprimé. J'étais certaine qu'il était venu pour la convaincre de désavouer l'opposition, et, malheureusement, il semblait y parvenir. Et, à mon avis, il se servait pour ce faire d'informations et d'arguments confidentiels que Tania ne partageait pas avec nous. Après son départ, Tania se montra plus calme et encore plus réservée ». Lorsqu'une nouvelle lettre collective d'abjuration circula parmi les exilés, Tania la signa. Mirra se sentit trahie. « Les qualités morales exceptionnelles de Tania excluaient qu'elle ait pu dévier de la ligne correcte pour des motifs mercenaires » ; elle devait donc l'avoir fait pour sa fille (une raison que Mirra, « n'ayant pas l'expérience de la maternité et des sentiments qui l'accompagnent », ne jugeait pas « suffisante pour trahir une cause commune »). L'autre possibilité, c'était que la direction du Parti avait abandonné sa politique de concession aux NEPmen et aux koulaks et ne trahissait donc plus la classe ouvrière. Tania ne tarda pas à partir, « sans demander à personne de suivre son exemple, sans faire de prosélytisme, sans rien dire ». Comme le disait leur propriétaire, « elle n'a pas changé depuis son arrivée ». Quelque temps plus tard, Mirra reçut une lettre dans laquelle Tania écrivait : « Ne passe pas à côté de ta vie. » Elle ne précisait pas si elle parlait de la maternité ou du plan quinquennal[96].

PARTIE 3

LA SECONDE VENUE

9. LA MAISON ÉTERNELLE

En septembre 1929, la revue littéraire « prolétarienne » *Octobre* publia la nouvelle d'Andreï Platonov, « Makar pris de doute ». Makar est un paysan qui, comme tous les paysans, « n'était pas en mesure de penser, ayant une tête vide sur des mains intelligentes ». En revanche, le chef de son village, le camarade Lev Tchoumovoï, ne pense pas beaucoup car « il en a dans la tête, mais seulement ses mains sont vides ». Un jour, Makar fabrique du minerai de fer avec de la terre, mais il oublie aussitôt comment il s'y est pris. Le camarade Tchoumovoï le punit en lui infligeant une grosse amende, puis Makar part à Moscou « vers la ville des miracles de la science et de la technique, pour y gagner sa vie ».

> « Où se trouve le centre ? » demanda Makar à un milicien.
> Celui-ci lui montra le bas de la montagne et l'informa :
> « Près du théâtre Bolchoï, dans le ravin. »
> Makar descendit la pente et se retrouva entre deux pelouses fleuries. D'un côté de la place se dressait un mur, et de l'autre, une maison à colonnes. Ces colonnes soutenaient à leur sommet un attelage de quatre chevaux en fonte : on aurait fort bien pu les faire plus minces, car l'attelage n'était pas si lourd.
> Makar se mit à chercher sur la place une perche avec un drapeau rouge, qui devait indiquer le milieu du centre-ville et le centre de tout l'État, mais il n'y avait pas trace de perche de ce genre. Par contre, il trouva une pierre avec une inscription. Il s'y appuya, afin de passer un petit moment en plein centre et de se pénétrer de respect envers lui-même et son État. Il poussa un soupir heureux et sentit qu'il avait faim. Aussi s'en alla-t-il vers la rivière, et il aperçut un chantier autour d'une maison prodigieuse.
> « Qu'est-ce qu'on construit ici ? demanda-t-il à un passant.
> — Une maison éternelle de fer, de béton, d'acier et de vitres claires ! » répondit le passant.
> Makar décida d'aller y jeter un œil et d'en profiter pour donner un coup de main à la construction et pour manger. On montait la garde à l'entrée :

« Qu’est-ce que tu veux, bouseux ?
— J’aurais voulu faire un petit boulot, car me voilà plutôt maigrichon ! déclara Makar.
— Qu’est-ce que tu crois que tu vas faire comme boulot, quand tu t’amènes sans le moindre bon de travail ? » proféra tristement le gardien.
Là-dessus, un maçon s’approcha. Il suivit attentivement les paroles de Makar, puis lui vint en aide :
« Va dans notre baraque, à la marmite commune, les gars vont t’y donner à manger. Mais pour ce qui est de te mettre au travail chez nous, tu ne peux pas le faire comme ça, tu vis en liberté, autant dire que tu n’es rien. Il faut d’abord que tu t’inscrives au syndicat, que tu passes au contrôle de classe. »
Et Makar alla ainsi à la marmite dans la baraque, car il voulait entretenir en lui la vie pour un meilleur sort à venir[1].

La maison éternelle en construction s’appelait officiellement la Maison du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple, plus communément connue sous le nom de Maison du Gouvernement. Elle était destinée aux dirigeants et conçue par un homme appelé Boris Iofane.

Pendant une bonne partie des années 1920, les responsables soviétiques de haut rang avaient campé dans des hôtels et des palaces reconvertis en dortoirs (les Maisons des Soviets). Tout le monde savait que cet arrangement était provisoire : la gauche attendait la mort imminente de la famille traditionnelle ; la droite aspirait à transformer les Maisons des Soviets en véritables foyers ; et le contingent croissant des visiteurs étrangers avait besoin « de grands hôtels bien équipés avec des suites spacieuses et confortables de deux à trois pièces, une salle de bains, etc.[2] ». (Les plus enviables étaient la Première et la Seconde Maisons des Soviets, les anciens hôtels National et Metropol.)

En janvier 1927, lorsque la droite avait encore le vent en poupe, Rykov, en sa qualité de chef du gouvernement, forma une Commission pour la construction de la Maison du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple, et nomma Boris Iofane architecte en chef du projet. Né dans une famille juive d’Odessa en 1891, Iofane, diplômé de l’École d’art de cette ville en 1911, avait travaillé comme architecte assistant à Saint-Pétersbourg. En 1914, il avait émigré en Italie, où il obtint un diplôme à l’Institut supérieur des Beaux-Arts de Rome et commença à

pratiquer son métier en indépendant. En 1912, il adhéra au Parti communiste et, en 1924, il servit de cicérone à la famille de Rykov en visite dans la capitale italienne. Plus tard cette année-là, il accepta de rentrer en Russie sur l'invitation de Rykov. Ses deux premiers projets seront une cité-jardin pour les ouvriers du barrage hydroélectrique de Chterovskaïa, en Ukraine (1924), et des logements collectifs ouvriers rue Roussakov à Moscou (1925). Il était le candidat idéal pour le projet de la Maison du Gouvernement, et les autorités n'en considérèrent aucun autre[3].

Boris Iofane

Lors de sa première réunion, le 20 janvier 1927, la commission en charge du projet, présidée par le secrétaire du Comité central, Avel Enoukidzé, décida de construire la Maison du Gouvernement entre la porte Nikitski et la place Koudrinskaïa. Le bâtiment devait compter sept étages. Le rez-de-chaussée serait occupé par des boutiques, le reste divisé en deux ailes : dans l'une, des appartements de trois pièces, dans l'autre, de cinq pièces (200 appartements en tout). La maison, « ouverte des quatre côtés », disposerait d'équipements « de qualité supérieure », notamment le chauffage central, des sols en parquet, l'eau chaude et des cuisinières à gaz. Construite en béton armé, elle aurait des murs en brique et un toit en métal ; les travaux devaient être achevés à l'automne 1928, et son coût total s'élèverait à 3 millions de roubles[4].

Un mois plus tard, la commission décida de doubler le nombre total des appartements, d'ajouter des quatre pièces, d'adjoindre aux cinq pièces des chambres pour les domestiques, de doubler le coût total et de déplacer l'édifice dans l'allée Starovagankovski, près des Archives centrales (site de la future bibliothèque Lénine). Trois semaines plus tard, la commission

fit le choix de raser les Archives centrales. Et deux mois et demi plus tard, le 24 juin 1927, elle prit la « décision finale » de construire la Maison du Gouvernement dans le secteur du Marécage[5].

Le nouveau site présentait quelques sérieux inconvénients. Pour construire une structure aussi imposante dans le Marécage, il fallait rehausser le niveau du sol (d'au moins cinquante centimètres au-dessus du niveau atteint par la crue de 1908, soit environ 10,57 mètres au total), renforcer la berge et étayer le bâtiment lui-même (avec environ 3 000 pilots en béton armé ancrés entre cinq et quinze mètres de profondeur dans la roche mère). Le coût et l'effort additionnels étaient toutefois jugés légitimes compte tenu de la proximité du siège du gouvernement et de la densité immobilière relativement faible du quartier. Pour dégager le terrain, il fallait fermer la Cour des Vins et du Sel, déménager le Tribunal régional (l'ancienne Assemblée des juges de paix), démolir trois immeubles résidentiels et plus de vingt entrepôts, expulser une centaine de résidents permanents et transférer la scierie appartenant à la centrale électrique du tramway dans l'enceinte de l'ancienne usine de vodka Smirnov. Quelques mois plus tard, la commission décida en outre de modifier le tracé de la rue de la Toussaint et de détruire le marché du Marécage (à commencer par les entrepôts en pierre et en métal et les toilettes publiques). Parallèlement, Iofane demanda à Enoukidzé l'autorisation de démolir l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge en vue de construire une école maternelle servant aussi de garderie. L'Atelier de conservation historique d'État, qui était logé dans cette église, opposa une forte résistance, arguant que Saint-Nicolas faisait partie de la résidence d'Averki Kirillov, et que cet ensemble monumental datant du XVII^e^ siècle témoignait opportunément de la « proximité mutuellement avantageuse de la religion et de la classe dirigeante » sous l'ancien régime. Mais surtout, firent valoir les conservateurs du patrimoine, le terrain occupé par l'église n'était pas assez grand pour accueillir un établissement pour enfants de taille adéquate, avec des jardins et des terrains de jeux suffisamment ensoleillés. Le Comité exécutif central ordonna à l'Atelier de conservation historique de libérer les lieux, mais se rangea ensuite à l'argument de la taille et décida d'intégrer l'établissement pour enfants dans une Maison du Gouvernement n^o^ 2, à construire sur le site de l'ancien marché du Marécage. L'église Saint-Nicolas fut finalement épargnée (et la seconde Maison ne vit jamais le jour)[6].

Le 29 avril 1928, le Bureau régional d'ingénierie de Moscou délivra le permis de construire. Le bâtiment devait être en béton armé avec des parois extérieures de brique. Le Bureau « jugea possible d'autoriser, à titre exceptionnel, la construction d'immeubles résidentiels de dix étages, au lieu des six prescrits par les normes émanant du présidium du Soviet de la Ville de Moscou, chaque escalier desservant vingt appartements au lieu des douze prescrits par les normes en question ». Le complexe proposé comprenait sept immeubles résidentiels interconnectés de huit à onze étages, une salle de cinéma de 1 500 places, un magasin d'alimentation et un club pouvant accueillir 1 000 personnes, avec une salle de théâtre, un réfectoire et diverses installations sportives. Il occupait la longueur de la rue de la Toussaint entre le canal de Drainage et le quai Bersenev et était centré autour de trois cours aménagées reliées par de hautes arcades[7].

Les ailes résidentielles devaient inclure 440 appartements de trois, quatre et cinq pièces, sans compter les pièces réservées aux concierges et aux gardiens. Chaque appartement aurait une cuisine équipée d'une gazinière et d'une glacière, des toilettes, une salle de bains avec eau chaude et douche, un système de ventilation, un vide-ordures, des radiateurs à eau chaude placés dans des niches spéciales sous les fenêtres et une entrée suffisamment vaste pour être éventuellement divisée en deux, avec un espace réservé au « repos des domestiques ». Les ordures seraient brûlées dans des incinérateurs en sous-sol, « les liquides et les excréments » évacués dans le système d'égout municipal, et la neige fondue serait récupérée dans des fosses en ciment d'où elle serait déversée dans la rivière. La blanchisserie occuperait un bâtiment à part[8].

L'installation des pilots en béton débuta le 24 mars 1928. Il y en avait 3 520 en tout et ils furent acheminés sur le chantier par trois grues mobiles et posés sur huit mâts de battage par des treuils électriques ; ces mêmes treuils servaient à hisser les marteaux-pilons à vapeur, qui pesaient entre deux et douze tonnes chacun. Les bétonneuses, chargées sur des charrettes spéciales, étaient transportées en fonction des besoins. Le sable et le gravier, triés et lavés de l'autre côté du Fossé, étaient livrés par benne-conteneur de téléphérique. Une grande partie des équipements de construction provenaient du barrage hydroélectrique de Volkhov. Les ouvriers étaient sélectionnés par le Bureau de la main-d'œuvre de Moscou ou se présentaient de façon spontanée[9].

Le quai Bersenev. Le bâtiment sur la droite est démoli
en prévision du chantier de construction

Le chantier de construction de la Maison du Gouvernement (face au Kremlin)

Makar s’adapta fort vite à ce chantier, où on construisait la maison de Moscou que le passant de la veille avait appelée « éternelle ». Il commença par engloutir de la bouillie de sarrasin bien nourrissante dans la cabane des ouvriers et, ensuite, il s’en alla examiner le travail du chantier. Effectivement, la terre était criblée de fosses de tous les côtés, les gens s’affairaient, des machines au nom inconnu enfonçaient des pilots dans le sol. La bouillie de béton coulait d’elle-même dans les rigoles et le reste des événements du travail se produisait également aux yeux de tous. On se rendait bien compte que c’était une maison qu’on construisait, mais on ne savait pas pour qui. D’ailleurs, Makar ne cherchait guère à savoir comment se ferait le partage, il s’intéressait à la technique comme à une bénédiction future destinée à tous les hommes. Mais à coup sûr son chef, le camarade Lev Tchoumovoï du village natal, se serait intéressé, lui, à la

> répartition de la surface habitable dans la future maison, et pas à une poupée de pilots en fonte. Mais Makar n'avait que des « mains intelligentes ». C'est pourquoi il pensait seulement au moyen de pouvoir faire quelque chose[10].

La plupart des ouvriers étaient, comme Makar, des travailleurs saisonniers venus à Moscou pour échapper au camarade Lev Tchoumovoï et « entretenir en eux la vie pour un meilleur sort à venir ». D'où la vigilance renforcée des autorités : le maçon qui expliquait à Makar qu'il lui fallait d'abord s'inscrire au syndicat puis passer au contrôle de classe savait de quoi il parlait. Le Syndicat des ouvriers du bâtiment rappelait régulièrement que « la présence, parmi les chômeurs, d'un nombre important d'individus étrangers à l'ordre soviétique qui n'ont pas vraiment besoin d'un emploi, tirent un revenu permanent d'activités temporaires notamment dans le petit commerce et l'artisanat, gardent des liens étroits avec le mode de vie paysan et possèdent des compétences qui n'ont pas encore été classifiées, [...] oblige le Bureau de la main-d'œuvre de Moscou à exercer un contrôle minutieux sur tous les chômeurs ». Soixante pour cent des membres du syndicat étaient des travailleurs saisonniers qui devaient être « contrôlés de près au moment de l'embauche et aussi sur leur poste de travail ». En mars 1928, alors que le chantier venait à peine de commencer, le Comité du Parti du district de la Rive droite déclara que les « maladies les plus répandues » parmi les ouvriers du district étaient : « a) un égalitarisme vulgaire négligeant les différences entre ville et campagne, entre différents types de travailleurs, entre ouvriers et experts qualifiés, etc. ; b) une mentalité paysanne (en particulier en ce qui concerne la réquisition des céréales) ; c) un esprit corporatiste ; d) le scepticisme envers la rationalité ou la faisabilité de diverses campagnes (rationalisation du travail, journée de sept heures, etc.) ; e) l'antisémitisme ; f) les croyances religieuses, etc.[11] ».

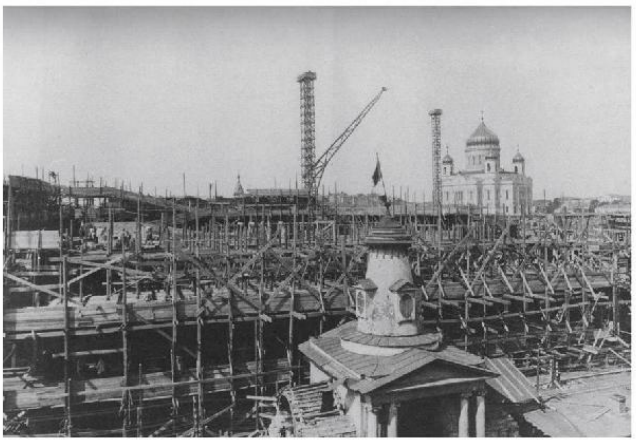
Le chantier de construction (face à la centrale électrique)

Pour changer la conscience des ouvriers, il fallait commencer par transformer leur « être social » : la commission ne cessait de réclamer des gants, des vestes, des pantalons, des uniformes de gardien, « des autorisations pour des articles en très forte demande » et, surtout, de l'espace vital. (Fin 1927, l'« espace vital moyen de 5,57 mètres carrés par personne » dans le district de la Rive droite « avait continué à se réduire en raison de la croissance de la population et de la détérioration de l'espace vital préexistant ».) Mais ce qui était plus important encore, c'était d'agir directement sur les consciences à travers des meetings, des conférences, des séances de questions-réponses, des « congrès d'ouvriers du bâtiment », des « conférences de production », des campagnes d'alphabétisation, des abonnements aux journaux, l'installation d'autels dédiés à Lénine (les « petits coins rouges » des baraquements d'ouvriers, analogues aux « coins rouges », ou niches à icônes, des demeures de croyants orthodoxes) et, en particulier, des cérémonies régulières de dénonciation et de confession publiques connues sous le nom de « critique et autocritique » (« un outil puissant visant à mobiliser les masses afin de mettre en œuvre les décisions du Parti »). Les ouvriers devaient se transformer en « militants », et les militants devaient mettre à nu le mal en démasquant ses agents. Comme le déclarait un membre du Syndicat des ouvriers du bâtiment lors d'une réunion de la Commission d'assistance à l'Inspection ouvrière et paysanne : « Tous les militants, dès qu'ils repèrent un parasite, doivent le rapporter immédiatement à la commission. C'est seulement ainsi que nous pourrons appliquer les consignes de Lénine. » Le Makar de Platonov était bien décidé à appliquer les consignes de Lénine. Lorsque des parasites à l'esprit vif et aux mains vides ignorent le tuyau qu'il a inventé pour

pomper le ciment, il se rend auprès de l'Inspection ouvrière et paysanne (« car là-bas on aimait bien tous ceux qui avaient des malheurs ou des réclamations à présenter »). Ses principales sources d'inspiration sont les articles rédigés par Lénine sur son lit de mort, et que commente fidèlement son ami Piotr à son intention.

Le chantier de construction (face à la rivière)

Piotr commença à lire à Makar des brochures de Lénine à voix haute : — Notre administration, c'est de la merde ! citait-il et Makar écoutait et s'étonnait de la justesse des vues de Lénine – nos lois, c'est de la merde ! Nous savons décréter, mais pas exécuter. Dans les administrations, il y a des gens qui nous sont hostiles et certains camarades sont devenus des pontifes et ils travaillent comme des idiots[12]…

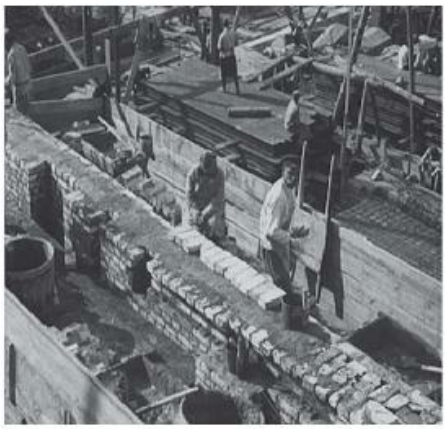


Le chantier de construction (face à la cathédrale du Christ Sauveur)

En novembre 1927, alors que le site de la nouvelle Maison du Gouvernement était en train d'être déblayé, le dirigeant du Conseil des syndicats de Moscou, Vassili Mikhaïlov, déclara à la conférence du Parti de la Rive droite qu'améliorer la qualité des cantines des ouvriers était l'une des premières priorités du Comité du Parti de Moscou – « car les ouvriers nous ont dit qu'une ou deux mouches flottent dans chaque bol, sans doute pour en rehausser la saveur ». Trois ans plus tard, le bureau du Comité estimait que la qualité de la nourriture des cantines des chantiers du district ne s'était guère améliorée. « Dans certains cas, la mauvaise qualité de la nourriture dépasse les bornes : à la Cantine n° 43, on a servi aux travailleurs saisonniers des aliments avariés dans lesquels grouillaient des asticots. » En septembre 1932, le chantier de la Maison du Gouvernement abritait 600 personnes logées dans six baraquements dont le toit fuyait. D'après la Commission de contrôle du district, « les baraquements sont dans un état insalubre. Il n'y a pas assez de lumière. On compte 8 à 10 ouvriers pour 6 ou 7 mètres d'espace. Il n'y a pas de combustible pour l'hiver. Les représentants du Parti, de l'État et du Syndicat ne visitent jamais les dortoirs ; le travail culturel est piètrement organisé ». Selon l'antenne de Moscou du Syndicat des ouvriers du bâtiment, telle était la réalité dans l'ensemble de la ville. « Nombre de chantiers de construction ne disposent pas de boîtes destinées à recueillir les réclamations ; les articles de presse n'y sont pas découpés et triés ; les éléments responsables de perversions bureaucratiques de la ligne de classe dans le travail concret ne sont pas démasqués[13]. »

Une des conséquences les plus manifestes de ce manque de supervision était l'ivrognerie ainsi que d'autres formes de « dégénérescence ». C'est ce qu'expliquait Oleander, militant et contremaître en formation, lors du Congrès extraordinaire des ouvriers du bâtiment en février 1929 : « Sur mon chantier, les ouvriers me disent : camarade Oleander, comment peux-tu assumer tes fonctions de dirigeant si tes propres communistes dépensent nos derniers kopecks à faire la bringue avec des jeunes dames ? » Makar, lui aussi, note que, parmi les gens à l'esprit vif et aux mains vides, il y avait « une grande diversité de femmes, habillées de vêtements serrés qui montraient qu'elles auraient aimé être nues » ; quant au parasite responsable du bureau du syndicat, il « lut le papier de Makar par l'entremise de son adjointe – une fille avec une grande tresse, assez avenante et énergique ». Mais le véritable danger, qu'avait souligné Lénine dans son testament, était que les responsables des parasites du syndicat

étaient eux-mêmes des parasites. Le Congrès extraordinaire du Syndicat des ouvriers du bâtiment de 1929 fut extraordinaire en ceci que « la dégénérescence au sommet de la hiérarchie provinciale avait provoqué la démission de la totalité du comité directeur ». Lorsque Makar et Piotr arrivent enfin au siège de l'Inspection ouvrière et paysanne, ils y trouvent deux pièces.



> Ayant entrouvert la première porte du couloir en haut du RKI, Piotr et Makar constatèrent une absence générale. Mais, au-dessus de la deuxième porte, on avait affiché un avis succinct : « Qui veut qui ? » C'est là qu'ils entrèrent. Il n'y avait personne dans la pièce, excepté le camarade Tchoumovoï qu'ils trouvèrent là, assis à réglementer quelque chose, ayant abandonné son village au libre arbitre des nécessiteux[14].

En juin 1929, le Comité du Parti de la Rive droite et la Commission de contrôle menèrent une enquête sur la construction de la Maison du Gouvernement et relevèrent « une série de scandales », parmi lesquels « une grave défaillance de gestion » et des violations de la discipline du travail. « Les ouvriers traînaient sur le chantier, et les relations avec le personnel technique étaient tellement mauvaises que la maison semblait abandonnée à son sort. » Boris Iofane fit l'objet d'une réprimande pour être parti à l'étranger « en plein milieu de la construction » en laissant le projet entre les mains de son frère qui n'était pas membre du Parti, ainsi que pour ne pas avoir expliqué correctement aux ouvriers la politique (approuvée par le Syndicat des ouvriers du bâtiment) qui consistait à exiger deux heures de travail supplémentaires chaque jour. Le directeur du chantier et son assistant furent renvoyés pour incompétence, le chef adjoint

de la construction pour « ne pas avoir informé promptement le Comité du Parti du district des problèmes existant sur le chantier », et le secrétaire de la cellule du Parti en raison d'un « manque de fermeté » et pour avoir laissé se développer « des ferments de zizanie et de dégénérescence ». Bien entendu, le Comité de direction du Syndicat des ouvriers du bâtiment avait déjà été limogé pour cause de dégénérescence, et le chef du Conseil des syndicats de Moscou, Vassili Mikhaïlov, avait été congédié pour « indécision » et « tendances à la conciliation », puis transféré au barrage hydroélectrique du Dniepr en tant que directeur adjoint du chantier. La nouvelle cellule du Parti se vit prier d'« exercer la plus grande prudence dans l'embauche de nouveaux ouvriers » et de « procéder à des purges systématiques des ouvriers du bâtiment de manière à éliminer les éléments égoïstes et hostiles qui entraînent la dégénérescence parmi les ouvriers ». Le nouveau secrétaire de la cellule du Parti, Mikhaïl Toutchine, était un vétéran de la Cavalerie rouge âgé de trente-trois ans qui avait étudié la construction dans une école technique et avait été membre du Comité du Parti à Taroussa ; sa femme, qui n'était pas membre du Parti et qu'il avait rencontrée dans son village natal de la province de Smolensk, était diplômée de l'école des bibliothécaires (et, d'après leur fille, elle préparait un *koulitch* et une *pachka* délicieux à Pâques). La nouvelle directrice du chantier, la camarade Nikitine, fut licenciée lorsqu'on apprit que son père avait été prêtre dans la province de Tambov. Le 8 février 1930, l'enceinte chauffée du bâtiment n° 1 (le plus proche du pont) prit feu. La paroi de brique fut sérieusement endommagée en plusieurs endroits, d'où une nouvelle enquête et de nouveaux scandales[15].

Ouvriers sur le chantier

Pour Makar, la quête donquichottesque qui l'emmène d'un scandale à un autre se termine conformément aux enseignements de *L'État et la Révolution* de Lénine.

> Makar ne se laissa pas impressionner pour autant et proposa à Piotr :
> « Puisque c'est écrit : "Qui veut qui ?", viens, on va se charger de lui… »
> Mais Piotr, qui avait de l'expérience, refusa :
> « Non, notre affaire, c'est l'État et pas ce brouillamini ! Allons voir plus haut. »
> En haut, on les accueillit car on s'y ennuyait après les gens et l'esprit réel de la base.
> « On est des membres de la classe, dit Piotr au chef supérieur – on a de l'esprit qui s'est accumulé, donne-nous du pouvoir sur ces charognards de gratte-papier qui nous oppriment…
> — Tenez, c'est à vous ! » dit le supérieur, et il leur remit le pouvoir en main.
> À partir de ce moment, Piotr et Makar s'assirent à un bureau, en face de Tchoumovoï, et se mirent à parler avec le pauvre peuple qui venait là, décidant par eux-mêmes de toutes les questions, sur la base de la sympathie envers les indigents. Bientôt, d'ailleurs, le peuple cessa de venir dans l'administration de Piotr et Makar, car ils pensaient avec tant de simplicité que même les plus déshérités pouvaient en faire autant et prendre les mêmes décisions. Et les travailleurs se mirent à réfléchir à domicile, pour leur propre compte.
> Lev Tchoumovoï resta seul dans l'édifice pour autant que personne ne l'en avait rappelé par écrit. Il y fit acte de présence jusqu'au jour où fut nommée une commission préposée à la liquidation de l'État. Il travailla quarante-quatre ans dans cette dernière, puis mourut dans l'indifférence et les dossiers où était logé son précieux esprit d'État[16].

Pendant ce temps-là, dans le Marécage, on continuait à construire la maison éternelle. La réaction initiale du Comité du Parti du district de la Rive droite avait été favorable à un chantier considéré comme la « première étape de la création d'un centre culturel important dans le quartier ». Néanmoins, l'ampleur de l'entreprise et l'incertitude quant à sa nature et sa fonction suscitaient quelques interrogations. Le journal *Postroïka* (« Construction ») se demandait si la Maison était construite

sans aucun plan, tandis que la revue *Stroitelstvo Moskvy* (« La Construction de Moscou ») se plaignait que, en violation de la législation soviétique, le plan fût tenu secret.

> Le projet a été conçu sans faire l'objet d'un concours ouvert, d'une façon non transparente et inacceptable. Le projet une fois terminé a-t-il été discuté par un public plus large ? Malheureusement, *il ne l'a pas été*. Le projet a-t-il été publié quelque part ? Non, *il ne l'a pas été*. Les éditeurs ont essayé d'en obtenir une copie dans l'intention de le publier, mais leurs efforts se sont révélés vains. Quelqu'un, quelque part, on ne sait comment, a conçu et approuvé un projet de 14 millions de roubles dont le public soviétique ne sait *rien*.

Iofane répondit en rappelant que le projet avait été soumis à quatorze experts professionnels, approuvé par une commission gouvernementale spéciale et discuté par le Bureau régional d'ingénierie de Moscou, avec la participation de « tous les services concernés ». Il éluda la question sur la nécessité d'un concours ouvert et de la transparence du processus, mais il accepta de publier un descriptif détaillé du projet. Les doutes sur le bien-fondé qu'il y avait à bâtir une maison éternelle au milieu du Marécage persistèrent un certain temps avant de se dissiper face à l'inéluctable. Lorsque, en janvier 1929, un des délégués de la Conférence du Parti du district de la Rive droite observa que le projet aurait très bien pu « attendre encore cinq ans, ce qui économiserait dix millions de roubles qui pourraient servir, par exemple, à produire de l'acier », le secrétaire du Comité rétorqua : « Qu'y pouvons-nous ? La construction de la Maison a commencé, les fondations ont été posées, et le chantier avance. À l'avenir, nous devrons probablement tirer les leçons de cette expérience et nous assurer qu'il n'y ait plus de grands projets tape-à-l'œil comme celui-ci. » En septembre 1929, à la suite des « scandales », le chef de la Commission de contrôle du district reformula l'évidence : « Nous ne pouvons pas interférer étant donné que le gouvernement a pris sa décision et que les plus hautes autorités ont donné leur accord. Autrement dit, où construire et comment construire, ces choses ne dépendent pas de nous[17]. »

Iofane (troisième en partant de la gauche) sur le chantier

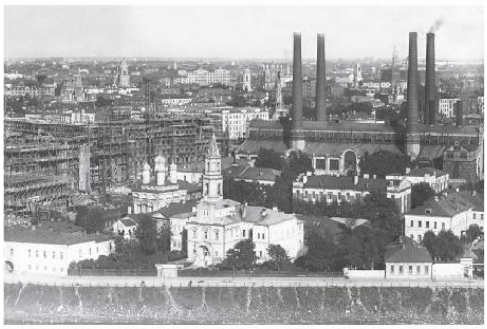
En novembre 1928, le Bureau d'État du contrôle financier écrivit à Rykov que, puisqu'on « ne pouvait plus revenir » sur la décision de construire la Maison du Gouvernement sur un site « inadéquat », il fallait revoir certaines parties du projet de manière à en diminuer les coûts. Rykov s'y opposa et, en sa qualité de président du Conseil des commissaires du peuple, obligea le commissariat du peuple aux Finances et la Banque d'État à financer le surcoût. Il fit bien comprendre à tous les services concernés que le gouvernement avait parfaitement le droit de construire sa Maison en puisant dans les caisses de l'État. Le président de la Banque d'État, Gueorgui Piatakov, observa qu'« il [était] fort embarrassant de voir l'emprunteur, à savoir le Conseil des commissaires du peuple [...], voter un décret repoussant le délai de paiement », mais obtempéra sans émettre d'autre objection. Entre février et novembre 1928, le coût estimé de la construction passa de 6,5 à 18,5 millions de roubles. En deux ans, il atteindrait les 24 millions. Le coût final allait dépasser les 30 millions (dix fois plus que l'estimation de départ). En mai 1931, une commission de contrôle nommée par le Conseil des commissaires du peuple conclut qu'à court et moyen terme l'Union soviétique ne pourrait pas se permettre de bâtir un autre immeuble résidentiel d'une taille et d'un coût similaires[18].

La principale raison de ces coûts de construction élevés, expliqua Iofane, tenait aux « exigences de qualité accrues » formulées par les autorités pour un projet d'une « importance gouvernementale ».

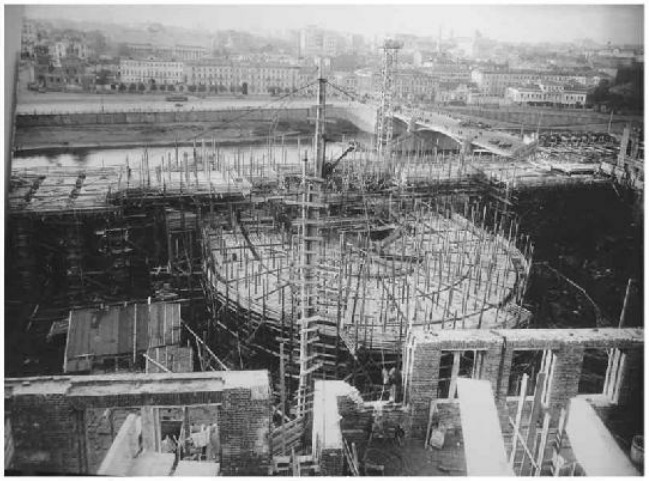
> Pour ce qui est de l'emploi des matériaux, la construction de la Maison du Gouvernement ne peut pas se comparer à une construction résidentielle ordinaire à structure en bois du fait de la présence, dans ce cas, de bâtiments publics à structure en béton armé (une salle de cinéma, un théâtre, un club, une épicerie, etc.), qui représentent environ 50 % de la capacité cubique des ailes résidentielles, et des exigences accrues concernant la structure des ailes résidentielles et les conditions de vie à l'intérieur de celles-ci (ascenseurs et monte-charge, conduits de vide-ordures, etc.)[19].

L'emploi de structures en béton armé dans l'ensemble du complexe, et pas seulement dans les parties publiques, était dicté par des considérations d'hygiène et de sécurité incendie. Les très hauts plafonds (3,4 mètres) étaient une question de confort pour les résidents ; les châssis des fenêtres en terrazzo et les panneaux en granit correspondaient à des choix esthétiques. Les escaliers en marbre étaient préférés à ceux en ciment du fait de leur durabilité, la même chose valant pour les carreaux en céramique, et non en ciment, dans les cuisines et les salles de bains. Les toits plats, plus coûteux, étaient dus à la « nécessité » d'avoir des solariums. Les étages supplémentaires étaient indispensables afin de caser davantage d'appartements (505 au lieu des 440 prévus), dont on avait besoin pour loger plus de résidents et de personnel de service. D'autres dépenses qui ne figuraient pas dans le projet initial incluaient : un bâtiment abritant un bureau de poste, une banque et un stand de tir ; la pose de câbles de radio et de téléphone, notamment une ligne directe avec le Kremlin ; l'ameublement de tous les appartements (d'un coût d'environ 1,5 million de roubles) ; l'emploi « de gardes militaires et de brigades de pompiers *ad hoc* » ; et la lutte contre l'incendie survenu en 1930 et contre une série d'inondations. Afin de pouvoir achever les travaux à temps pour le treizième anniversaire de la révolution d'Octobre en novembre 1930, il fallut payer davantage d'ouvriers à travailler plus longtemps. En avril 1930, le comité de construction décida de passer à deux, voire trois équipes, et d'embaucher entre 200 et 300 plâtriers supplémentaires. En septembre, il introduisit la journée de travail de dix heures et demanda qu'on renforce le personnel technique et qu'on recrute 500 nouveaux plâtriers, 300 charpentiers et 50 couvreurs. En novembre 1930, la maison n'était toujours pas terminée. Les premiers résidents commencèrent à emménager dans les ailes jouxtant le Fossé au printemps 1931. Les ailes

donnant sur la rivière, y compris le théâtre, ne furent pas achevées avant l'automne 1932. Les travaux dans les cours et sur le quai se poursuivront jusqu'en 1933[20].



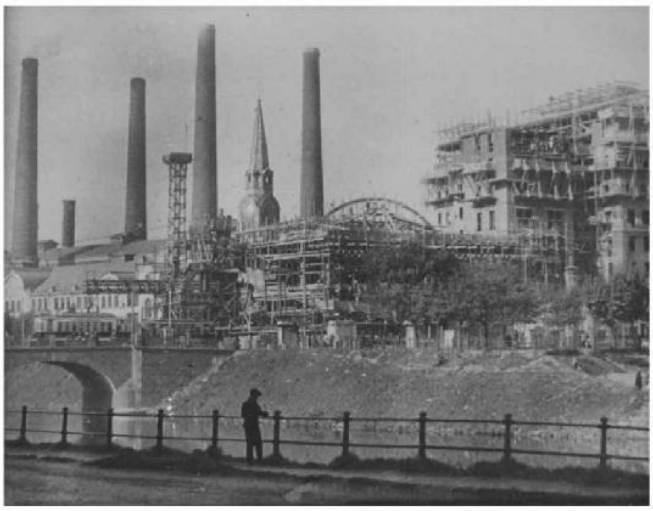
Vue de la rive droite depuis la cathédrale. Au premier plan, l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge. Derrière, la centrale thermique. Le chantier est sur la gauche



Construction du théâtre et du club.
Au fond à droite, le Grand Pont de pierre

Vue du chantier depuis le Kremlin

Vue du chantier depuis la cathédrale



Construction de la salle de cinéma. Vue depuis le district de la Rive droite

Vue de la maison et de la salle de cinéma pratiquement terminées
depuis le canal de Drainage

Reconstruction du quai Bersenev, avec le Kremlin et le Grand Pont de pierre
en arrière-plan et la façade du théâtre sur la droite

La construction presque achevée. Illumination festive marquant
le quatorzième anniversaire de la Révolution en novembre 1931

*

* *

Si le socialisme était inéluctable, il fallait donc le construire. L'URSS n'avait d'autre choix que de devenir « un gigantesque chantier de construction ». La nouvelle structure était éternelle, mais mystérieuse. « C'était bien une maison qu'on construisait, mais on ne savait pas pour qui. » Ou plutôt, on se rendait bien compte que c'était la Maison du socialisme, mais on ne savait pas à quoi elle ressemblerait. Dans le cadre de la mise en œuvre du plan quinquennal, les bolcheviks, selon Kroupskaïa, « s'étaient heurtés au défi, imprévu pour la plupart d'entre eux, de construire le réceptacle résidentiel de la future société socialiste ». Ou, comme l'expliquait un architecte, « nous sommes en train de donner forme à une nouvelle vie quotidienne, mais où est cette vie ? Elle n'existe pas. Elle n'a pas encore été créée. Nous savons qu'elle doit exister, nous pouvons dire à quoi elle devrait ressembler, mais elle n'existe pas encore, et nous ignorons encore les exigences qui y correspondent ». La tâche était de « tracer des plans pour l'avenir, même si ces plans ne sont pas réalisables ni même appropriés aujourd'hui[21] ».

« La tâche de l'architecte de demain, écrivait l'économiste du Gosplan M. Okhitovitch, n'est pas de construire une maison, mais de "construire" ou d'aménager les rapports sociaux et les fonctions productives sous la forme de bâtiments. » Ce qui signifie que « le seul architecte préparé pour les conditions actuelles est Karl Marx, dont le "client" est l'intérêt général et dont l'"employeur" est le prolétariat d'aujourd'hui et la société sans classes de demain. Jusqu'à présent, il a été impossible de construire sans capital. Dorénavant, il sera impossible de construire sans *Le Capital* ». Le fait que *Le Capital* offrait peu d'informations sur la façon dont on pouvait « aménager les rapports sociaux sous la forme de bâtiments » n'était pas un problème puisque le représentant de Karl Marx dans la société socialiste était le camarade Staline, et que le camarade Staline, par définition (celle de Radek), était l'« architecte de la société socialiste ». Et le fait que le camarade Staline fournissait peu d'informations sur la façon dont on pouvait aménager les rapports sociaux sous la forme de bâtiments signifiait que c'était aux architectes soviétiques – au sens propre – de s'en charger[22].

Le projet le plus populaire imaginait des « cités agro-industrielles » bâties autour de « centres de production » et consistant en plusieurs « maisons communales » ou « conglomérats résidentiels » accueillant chacun de 20 000 à 30 000 résidents adultes. Une de ses incarnations les plus débattues, la « ville du proche avenir » (soit d'ici cinq à quinze ans,

selon les différentes projections) serait une vaste cité-jardin avec des avenues bordées d'arbres et des pistes cyclables et entourée d'une allée piétonnière.

De grands immeubles résidentiels, à la façade ponctuée de larges fenêtres en verre et de balcons, seront séparés du trottoir par des pelouses. Les toits plats des bâtiments seront aménagés en terrasses agrémentées de fleurs et de kiosques pour procurer de l'ombre. Les immeubles seront peints dans des couleurs claires et joyeuses : blanc, rose, bleu et rouge – pas de gris ou de noir monotones, mais des combinaisons de teintes harmonieuses sélectionnées avec soin.

La première chose que l'on verra en entrant dans un bâtiment sera un grand vestibule. À sa gauche et à sa droite, les résidents auront accès à des bains publics et des gymnases où, au terme d'une dure journée de labeur, ils pourront se doucher, se changer et ranger leurs vêtements de travail dans des vestiaires prévus à cet effet si, pour une raison ou une autre, ils ne peuvent pas le faire sur leur lieu de travail ou s'ils travaillent dans les champs. Naturellement, chaque lieu de travail devra garantir une propreté irréprochable.

Au-delà du vestibule, une zone de réception comportera un bureau d'information, un kiosque de vente d'articles de consommation courante, un salon de coiffure et une pièce où l'on pourra faire cirer ses chaussures et faire laver ou raccommoder ses vêtements. On y trouvera aussi de grandes alcôves confortablement meublées où les résidents pourront passer du temps ensemble et où le « comité d'accueil » pourra recevoir des visiteurs de provenance diverse. Il y aura ensuite plusieurs pièces vouées aux activités culturelles, billard, jeu d'échecs, photographie, musique et autres, ainsi que des salles plus vastes qui serviront aux discussions collectives et aux répétitions des musiciens, et des ateliers et des laboratoires où les techniciens radio, les électriciens et les couturières amateurs pourront parfaire leurs talents tout en répondant aux besoins des résidents.

Un passage dégagé sous une arche magnifique débouchant sur le parc mènera à une grande cafétéria de style américain. Tout au long du comptoir, de grands récipients posés sur des réchauds électriques donneront accès à une grande variété de plats susceptibles d'être servis en portions de tailles diverses. Les visiteurs pourront ainsi composer à leur guise leur propre repas. Après la salle à manger, ou peut-être au deuxième étage, il y aura une grande salle de lecture avec

> une véranda adjacente sur le toit. Le choix de livres n'y sera pas immense, mais il sera possible de commander n'importe quel ouvrage à la bibliothèque centrale par téléphone. Jouxtant la salle de lecture, il y aura de petits espaces de bureau pour les personnes chargées de rédiger des rapports pour des conférences de production ou des discours pour des meetings, ou bien ayant simplement besoin d'un endroit pour se concentrer.
>
> Dans la partie supérieure du bâtiment, chaque résident disposera d'une petite pièce. Dans cet espace compact mais confortable, on trouvera tout ce dont un individu a besoin : un lit ou un canapé, un placard à vêtements et autres effets personnels, un bureau pratique, deux fauteuils confortables, quelques étagères, un coin pour mettre des tableaux et des fleurs, et, si possible, une porte ouvrant sur un balcon. La pièce aura une superficie d'environ 7 ou 9 mètres carrés[23].

Comme l'expliquait Lounatcharski, les maisons communales devaient « exprimer clairement leur essence intérieure, mais de diverses façons, avec des logements individuels regroupés autour d'un noyau commun de clubs culturels et d'autres espaces collectifs[24] ».

L'idée n'était pas nouvelle. La plupart des Russes, d'après Kroupskaïa, étaient habitués à des arrangements similaires. « Dans les conditions de l'exil et de l'émigration, l'exigence de repas moins coûteux et plus rationnels a[vait] entraîné la création de communes de consommateurs. Parmi les ouvriers, les travailleurs saisonniers s'organisaient pour manger en commun, de même que les équipes de travailleurs agricoles. » Mais il ne s'agissait pas vraiment de communes au sens fort du terme. « Un dortoir ne devient une commune que lorsque les résidents sont unis par une idée commune, un objectif commun. » Cela n'était toutefois pas encore suffisant. « Les monastères étaient, par essence, des communes », si ce n'est que l'idée et l'objectif qui unissaient moines et religieuses n'étaient pas les bons. Et surtout, l'« intensité de leur effort nourri par la religion » et leur « organisation du travail bien pensée » reposaient sur la pratique du célibat. Ce qu'il fallait créer, c'était un monastère de vrais croyants durs à la tâche qui serait mixte et où l'on pourrait procréer et disposer d'une garderie pour les enfants. La solution courante dans nombre de sectes, dans lesquelles c'est le chef qui monopolise ou régule l'accès à toutes les femmes de la communauté, n'était pas acceptable. Si les phalanstères de Fourier étaient souvent cités comme de bons exemples d'arrangement

résidentiel, les idées qu'il prônait sur l'appariement des résidents en fonction de leur caractère étaient rejetées parce que jugées absurdes (la psychologie individuelle n'ayant, pour les marxistes orthodoxes, aucune place dans la future société harmonieuse)[25].

La réponse était contenue dans le *Manifeste du Parti communiste* :

> Sur quelle base repose la famille bourgeoise d'à présent ? Sur le capital, le profit individuel. La famille, dans sa plénitude, n'existe que pour la bourgeoisie ; mais elle a pour corollaire la suppression forcée de toute famille pour le prolétaire et la prostitution publique.
>
> La famille bourgeoise s'évanouit naturellement avec l'évanouissement de son corollaire, et l'une et l'autre disparaissent avec la disparition du capital. [...]
>
> Le mariage bourgeois est, en réalité, la communauté des femmes mariées. Tout au plus pourrait-on accuser les communistes de vouloir mettre à la place d'une communauté des femmes hypocritement dissimulée une communauté franche et officielle. Il est évident, du reste, qu'avec l'abolition du régime de production actuel, disparaîtra la communauté des femmes qui en découle, c'est-à-dire la prostitution officielle et non officielle[26].

Ce passage donna lieu à l'époque à un commentaire très populaire de N. A. Milioutine, lequel expliquait qu'« il est difficile d'imaginer une meilleure réponse à tous ceux qui partent en croisade contre les nouvelles formes de vie quotidienne et contre la création des préconditions matérielles de la destruction de la famille. Étonnamment, l'idéologie bourgeoise est encore si forte chez certains membres du Parti qu'ils continuent à inventer, avec un zèle qui mériterait une meilleure cause, de nouveaux arguments pour conserver le lit double en tant que meuble permanent et obligatoire d'un logement prolétarien ». Ainsi que le *Manifeste* le disait clairement, avec l'abolition de la propriété privée, les liens sexuels et parentaux permanents ne seraient plus nécessaires. « En créant un réseau public de réfectoires, de crèches, d'écoles maternelles, de pensionnats, de blanchisseries et d'ateliers de couture, nous pourrons rompre de façon vraiment radicale avec les relations de propriété qui existent au sein de la famille, créant ainsi les préconditions économiques de l'abolition de la famille en tant qu'institution économique[27]. »

Mais la famille n'était-elle pas quelque chose de plus complexe ? Selon un autre théoricien de la maison commune, L. M. Sabsovitch, « la question

du lien biologique “naturel” entre parents et enfants, la question de l’“affection maternelle”, la possible perte de motivation des femmes lorsqu’il s’agit d’enfanter, etc., toutes ces questions sont en général posées non pas par les ouvriers ou les paysans, mais par certains cercles de notre intelligentsia fortement contaminés par des préjugés intellectuels petits-bourgeois. L’amour exclusif pour ses propres enfants ne repose évidemment pas tant sur des facteurs biologiques “naturels” que sur des facteurs socio-économiques ». Par conséquent, « le principe qui consiste à fournir une chambre séparée à chaque travailleur doit être appliqué sans dérogation ». Toute tentative de faire la distinction entre résidents célibataires et résidents mariés était « une forme d’opportunisme totalement injustifié[28] ».

> Il va de soi que, dans le mode de vie socialiste, chaque travailleur peut être considéré à la fois comme « célibataire » et comme « marié », puisque tout « célibataire » aujourd’hui peut être « marié » demain, et que tous les couples d’aujourd’hui peuvent devenir deux individus célibataires, et parce que les éléments de contrainte, tout particulièrement la pénurie de logements et l’éducation en commun des enfants, qui obligent actuellement les hommes et les femmes à poursuivre leur relation et à cohabiter même lorsque le lien intime entre eux est rompu et que rien d’autre ne les unit plus, perdront de plus en plus de leur importance avec la satisfaction collective des besoins privés et l’éducation publique des enfants[29].

Cela ne signifiait pas pour autant que les couples ne pouvaient pas choisir de vivre ensemble tant que durait leur affection mutuelle.

> Toutes les chambres d’un conglomérat résidentiel devraient être reliées par des portes intérieures ou des cloisons mobiles (qui coûtent beaucoup plus cher mais sont aussi bien plus pratiques). Si un mari et une femme désirent vivre ensemble, ils peuvent se voir attribuer deux chambres contiguës communiquant par une porte, soit quelque chose qui ressemble à un petit appartement, ou encore ôter la cloison de manière à transformer leurs deux chambres en une seule. Mais si l’un des conjoints décide d’avoir une chambre séparée ou de mettre un terme définitif à la relation, la porte ou la cloison peuvent être fermées. Si une famille de travailleurs souhaite initialement garder ses enfants (bien que ce soit complètement irrationnel et ne puisse durer

> que pour très peu de temps), ceux-ci peuvent se voir attribuer une troisième chambre, ce qui veut dire que la famille obtiendra l'équivalent d'un appartement de trois pièces[30].

Cela ne pouvait effectivement durer que très peu de temps. Les enfants d'aujourd'hui étaient « les hommes nouveaux et les nouvelles femmes » de demain. « Les enfants qui ont maintenant cinq ou six ans entreront au collège (à l'âge de douze ans) dans des conditions totalement nouvelles – les conditions d'un socialisme entièrement ou presque entièrement achevé. » Dans ces conditions, « les enfants ne seront plus la "propriété" de leurs parents : ils seront la "propriété" de l'État, qui prendra en charge la solution de tous les problèmes liés à leur éducation ». Tout le monde n'acceptait pas le calendrier de Sabsovitch ni son idée de « cités des enfants » séparées (qui évoque le rêve du jeune Boris dans *Naissance d'un héros*, de Libedinski), mais tous les bolcheviks supposaient que, dans un proche avenir, l'État prendrait en charge la solution de tous les problèmes liés à l'éducation des enfants[31].

Les principaux opposants à Sabsovitch étaient les « désurbanistes », qui trouvaient que les maisons communales ressemblaient trop aux baraquements ouvriers d'avant la Révolution. Selon l'architecte Alexandre Pasternak (frère de Boris, ami de Zbarski et, grâce à ce dernier, l'un des concepteurs du premier mausolée de Lénine et de l'Institut de biochimie de Karpov) :

> Une vaste cohorte d'individus rassemblés par hasard dans un même immeuble forme-t-elle pour autant une véritable commune ? Et même si c'était le cas, sera-t-elle capable de vivre normalement dans une maison communale, qui se caractérise avant tout (nous disposons désormais de plusieurs représentations graphiques du concept théorique) par de très longs couloirs bordés de cellules minuscules, de longues queues devant les installations les plus élémentaires (éviers, toilettes, porte manteaux), et des queues tout aussi longues au réfectoire, où les gens doivent avaler leur repas aussi vite qu'un passager en retard au buffet d'une gare (pas question de faire perdre du temps à un camarade qui attend son tour pour une assiette, une fourchette et un couteau[32]) ?

Sabsovitch avait comparé l'urbanisme capitaliste à une « vie dans des cages en pierre ». Ces maisons communales « gigantesques, lourdes,

monumentales et permanentes » n'aboutiraient-elles pas au même résultat ? Selon le principal idéologue du désurbanisme, Mikhaïl Okhitovitch, toutes les villes modernes et leur progéniture « communale » illégitime étaient des Babylone et des Carthage qui « devaient être détruites ». Sous le communisme primitif, le travail en commun exigeait la vie en commun. Le communisme moderne était différent. « Le communisme moderne doit unir, à travers un processus de production commun, des centaines de millions de gens, au minimum. Si le travail collectif était toujours accompagné par des arrangements résidentiels collectifs, cela signifierait construire une seule maison pour plusieurs centaines de millions de personnes. » Ce qui, naturellement, serait absurde – comme le serait l'idée que « la totalité de notre planète devrait être équipée d'une seule blanchisserie et d'un seul réfectoire[33] ».

Les êtres humains, précisait Okhitovitch, avaient toujours vécu là où ils travaillaient. Les troupeaux des nomades se déplaçaient, les nomades également. Les champs des paysans étaient sédentaires, les paysans aussi. Les villes étaient une aberration, la « conséquence de la séparation entre artisanat et agriculture, entre transformation et extraction ». Le socialisme avait pour tâche de surmonter l'inégalité et l'irrationalité de la vie urbaine, lesquelles résultaient immanquablement de l'inégalité et de l'irrationalité du capitalisme. Selon la formulation de Pasternak, « la mise en œuvre des idées de Marx, d'Engels et de Lénine – combler le fossé entre la ville (avec sa concentration excessive) et la campagne (l'idiotie et l'isolement de la vie rurale), et créer, à leur place, de nouvelles manières d'habiter qui seraient les mêmes pour tout le monde (à savoir une répartition socialiste uniforme des populations de travailleurs) – est le rôle historique sans précédent qui incombe à notre pays, à notre Union[34] ».

Le principal obstacle, comme toujours, était la cohabitation familiale. D'après Okhitovitch, la demeure patriarcale rurale abritait quatre générations, celle du bourgeois d'ancien régime, deux générations, et la résidence capitaliste moderne (maison ou appartement), une génération. Sous le socialisme, tous les logements seraient individuels.

Pourquoi n'est-ce pas le cas sous le capitalisme ?

> Parce que mari et femme ne peuvent pas éliminer la division du travail au sein du couple, tout comme le capitaliste dépend des salariés du fait de la division du travail. Mari et femme sont liés par

> des intérêts économiques communs, des investissements communs et l'héritage des biens. De la même façon, la famille prolétaire est soudée par l'intérêt commun de reproduire sa force de travail et par l'espoir que ses enfants soutiendront leurs parents lorsqu'ils seront vieux.
> Seul le socialisme permettra à la société d'être confrontée directement au producteur, tout en permettant au producteur d'être confronté directement, sans médiation, aux rapports sociaux.
> Car il mettra fin à la division du travail entre l'homme et la femme[35].

Le communisme, c'était l'abolition de la division du travail, et donc l'abolition de la famille et, au bout du compte, la liberté pour l'individu « de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de [s]'occuper d'élevage le soir et de [s]'adonner à la critique après le repas, selon qu'[il] en [a] envie, sans jamais devenir chasseur, pêcheur, berger ou critique » (comme l'avait dit Marx). Le collectivisme n'équivalait pas à la monotonie ou à l'anonymat. « Célébrer le collectif en ignorant l'individuel revient à faire l'éloge de la langue russe tout en interdisant tels ou tels mots russes. » En réalité, écrivait Okhitovitch, « plus les liens collectifs sont forts, plus sont vigoureux les individus qui composent ce collectif ». La propriété privée disparaîtrait,

> mais les êtres humains continueront à naître séparément, pas collectivement. Ils mangeront, boiront, et dormiront – c'est-à-dire *consommeront* – toujours séparément. […] La disparition de la propriété privée sera suivie par la disparition de la propriété capitaliste bourgeoise et de l'individu capitaliste bourgeois, mais non seulement la propriété personnelle, la consommation personnelle, l'initiative personnelle, le niveau de développement personnel, les mains personnelles, les jambes personnelles, les têtes personnelles et les cerveaux personnels ne disparaîtront pas, mais, pour la première fois, ils deviendront accessibles à tout le monde, et pas seulement à quelques privilégiés, comme c'était le cas avant le socialisme[36].

Sabsovitch avait raison de dire que les travailleurs avaient droit à une chambre séparée, admettaient les désurbanistes, néanmoins, était-il bien nécessaire de confiner ces chambres dans des immeubles ingrats, rigides et inamovibles ? Le seul logement adapté au communisme était celui qui « pouvait être amélioré, comme un vêtement, en en augmentant la largeur

et la hauteur, en changeant la taille des fenêtres, etc. Mais était-ce envisageable en recourant aux technologies traditionnelles ? Non, seules les maisons préfabriquées, faciles à assembler, à démonter et à agrandir, seront en mesure de correspondre aux besoins du développement de chaque individu. » Ces maisons seraient légères, mobiles, et reliées au monde par la radio, le téléphone et des moyens de transport en constante amélioration, terrestres ou autres. Et elles seraient certainement beaucoup mieux adaptées aux besoins sociaux du développement des individus que les portes et les cloisons mobiles de Sabsovitch.

Du reste, comme l'expliquait Pasternak :

> Personne n'émettra d'objection si un mari et une femme, ou deux proches compagnons, ou même plusieurs bons amis, installent leurs maisons les unes à côté des autres et les relient entre elles ; chaque unité restera autonome, avec son entrée séparée et son accès propre au jardin. Mais si le couple se sépare, ou si les amis se disputent, ou si l'un d'entre eux se marie, il n'y aura pas de problème d'« espace de vie » étant donné que les unités peuvent, à tout instant, être découplées, agrandies ou réduites, voire démontées entièrement pour être déplacées ailleurs[37].

Tant les urbanistes que les désurbanistes étaient en fait des désurbanistes. Le principal point de discorde tenait au fait de savoir s'il fallait diviser les villes modernes en nœuds économiques et résidentiels consistant en quelques maisons communales entourées de « zones vertes », ou bien s'il fallait les « décentrer » et les « déstationniser » complètement. Pas question de conserver des rues et des pâtés de maisons ; restait à savoir si les « cellules » individuelles devaient être reliées par de longs couloirs dans des maisons communales à plusieurs étages ou par des routes interminables traversant le paysage ainsi décentré (ou bien si elles ne devaient être reliées à rien du tout : le beau-père de Boukharine, Iouri Larine, envisageait des habitations individuelles volantes, flottantes et roulantes, où chaque être humain serait « comme un escargot avec sa coquille »)[38].

Tant les urbanistes que les désurbanistes étaient des collectivistes. La majorité des activités humaines, hormis uriner, déféquer et procréer, devaient s'effectuer en public. Le sommeil donnait lieu à débat. Konstantin Melnikov imaginait de gigantesques « laboratoires du sommeil » avec diffusion automatique d'odeurs agréables et de sonorités apaisantes.

N. Kouzmine proposait deux types de chambres : des « chambrées collectives » pour six personnes et des chambres doubles « pour les anciens “maris” et “femmes” ». La plupart des planificateurs préféraient la cellule individuelle. La principale question était de savoir combien il fallait prévoir de personnes par salle de bains-douches publique, par blanchisserie ou par réfectoire, ou bien encore où placer le curseur entre, d’un côté, une infinité de cantines mobiles et, de l’autre, une seule vaste cuisine industrielle de dimension planétaire[39].

Tant les urbanistes que les désurbanistes étaient des individualistes. « Au lieu de l’ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classe, proclamait l’un des passages le plus souvent cités du *Manifeste du Parti communiste*, nous aurons une association, dans laquelle le libre développement de chacun sera la condition du développement de tous. » « Plus l’individu est fort, écrivait Okhitovitch sans risque d’être contredit, plus le collectif que sert cet individu est fort. » L’individualisme bourgeois était détestable ; l’individu socialiste était la mesure de toutes choses. En l’absence de classes, toute association de citoyens soviétiques rassemblés au hasard pouvait devenir un collectif. Certains Soviétiques étaient mieux préparés que d’autres, mais, en dehors des ennemis démasqués qu’il fallait « reforger » avant de les réintégrer, tous les Soviétiques étaient en fin de compte interchangeables. Un individu était membre d’un collectif d’immeuble résidentiel en vertu du fait qu’il résidait dans un immeuble, membre d’un collectif d’école maternelle en vertu du fait qu’il fréquentait une école maternelle, et membre d’un collectif de bureau en vertu du fait qu’il était employé de bureau. À partir de la révolution de Staline (le « Grand Tournant »), la plupart des Soviétiques étaient censés être des citoyens loyaux jusqu’à preuve du contraire. Si une commune était une communauté résidentielle de personnes « unies par un objectif commun », et si tous les Soviétiques, à l’exception d’une poignée d’ennemis de plus en plus désespérés, étaient unis par l’objectif commun de construire le socialisme, alors l’Union soviétique était une vaste commune. Puisqu’il n’y avait pas de différences « antagonistes » au sein de la société soviétique, et qu’aucune forme de loyauté n’était plus forte que la loyauté envers le socialisme, peu importait à quel collectif appartenait tel ou tel individu soviétique. Le « collectivisme », c’était le lien direct entre l’individu et l’État (l’universalisme soviétique), n’importe quel groupe de Soviétiques étant dès lors volontiers perçu comme une communauté unie par l’objectif

commun de construire le socialisme. L'« individualisme bourgeois », c'était vouloir entourer l'individu d'une couche protectrice supplémentaire, le désir d'appartenir à une communauté opaque. À chaque Soviétique sa propre cellule, ou sa propre coquille. « Cette pièce, notait Lounatcharski, n'est pas seulement un endroit pour dormir. […] Ici commence le droit absolu de l'individu, que nul n'a le droit de violer. » En revanche, le Soviétique n'avait pas sa place dans un appartement de « famille bourgeoise », ou dans « une unité autonome isolée qui normalement comprend une entrée séparée, une à trois pièces, une cuisine et d'autres espaces auxiliaires ». « Le nombre et la qualité de ces appartements ne changent rien, écrivait Kouzmine au nom de tous les architectes du futur, pas plus que le fait qu'ils soient construits sous forme de pavillons séparés ou d'unités appartenant à des immeubles résidentiels à plusieurs étages, ou encore de soi-disant "maisons communales" (ainsi désignées de façon à discréditer une idée révolutionnaire), car de quel genre de "maison communale" s'agit-il si elle se compose d'appartements[40] ? »

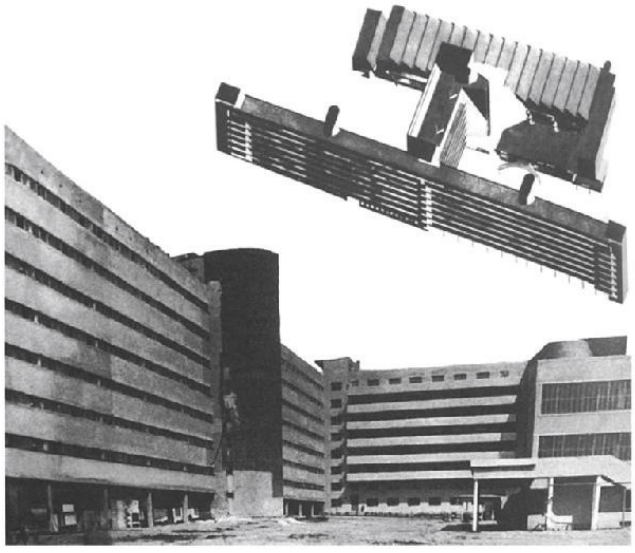
Autrement dit, l'individualisme bourgeois était un « individualisme familial ». Le collectivisme soviétique reposait sur l'individu, l'individualisme bourgeois sur la famille. L'émancipation – d'abord des femmes, mais également des enfants et par la suite de tous – revenait à se libérer de la famille. Les « cellules résidentielles » des hommes, des femmes et des enfants émancipés seraient des demeures libérées de la famille bourgeoise (*mechtchanstvo*). Ainsi que le stipulait un manuel d'instruction, « les habitations dans lesquelles les gens passent la majeure partie de leur vie de la naissance à la mort doivent être hygiéniques, c'est-à-dire spacieuses, lumineuses, propres, bien chauffées, bien aérées, et bien isolées de l'humidité ». Autrement dit, elles doivent s'émanciper du marécage et de tout ce qui lui est associé : d'un côté les plats graisseux, les réchauds à gaz et les coins sombres, de l'autre « les rideaux en tulle, les géraniums en pots et les canaris en cage ». Dans l'ultime et décisive bataille de la Révolution, l'ennemi, c'était « des albums recouverts de velours sur de petites tables recouvertes de nappes en dentelle ». L'excès de mollesse était asphyxiant : rien de plus dangereux que l'oreiller en plume et le lit à deux places. Le mobilier fonctionnel devait être fourni par l'État (afin de libérer les travailleurs de l'asservissement aux choses) ; dans la mesure du possible, les bureaux, les lits, les plateaux, les tabourets, les armoires, les étagères, les planches à repasser et autres équipements

devaient pouvoir être escamotés et repliés dans des niches prévues à cet effet. Les pièces devaient ressemblent à des cabines de bateau ou des compartiments de train. Tout le monde citait la formule de Le Corbusier selon laquelle « tout ce qui n'est pas indispensable doit être écarté » (ou encore, dans la version de Maïakovski, « débarrassez-vous de tous les objets inutiles : votre pièce sera plus propre et suffisamment grande »). Comme Kritsman l'écrivait dans *La Période héroïque de la Grande Révolution russe*, « la devise des époques organiques, "si cela existe, c'est que c'est nécessaire", est remplacée par un mot d'ordre très différent : "Si c'est nécessaire, cela existe ; si ce n'est pas nécessaire, cela sera détruit" ». Ce que Kritsman avait en tête, c'était « la destruction des relations fétichistes et l'instauration de relations directes, ouvertes et immédiates entre les diverses parties de l'économie soviétique ». Ce que les architectes du futur tentaient d'accomplir, c'était d'instaurer des relations directes, ouvertes et immédiates entre les individus soviétiques – des relations qui ne soient pas perturbées par des « objets inutiles » ou des affections durables[41].

Pour la plupart, les architectes du futur n'étaient pas architectes. Ceux qui l'étaient n'eurent pas l'occasion de construire grand-chose. Les désurbanistes, en particulier, durent attendre la décentralisation de la production, la « déstationnisation » de la population et l'« électrification de l'ensemble du pays ». M. Ia. Guinzbourg et M. O. Barchtch conçurent une « Ville verte » sur pilotis dans la région de Moscou, et deux grandes équipes proposèrent de longs « rubans » de modules résidentiels empilables pour Magnitogorsk, mais aucun de ces projets ne se concrétisa faute d'infrastructures. Il était plus facile de créer des maisons communales : il suffisait de convertir des dortoirs existants ou de construire des immeubles individuels. Une structure de ce type était la maison communale des étudiants de Moscou, construite en 1929-1930 par Ivan Nikolaïev. Elle reposait sur cinq principes fondamentaux : « Première étape : éviction du réchaud à gaz. Deuxième étape : collectivisation de la sphère domestique et organisation du processus d'apprentissage. Troisième étape : hygiénisation et assainissement de la vie quotidienne. Quatrième étape : passage au self-service intégral et mécanisation des opérations de nettoyage. Cinquième étape : collectivisation du secteur des enfants. » Le bâtiment se composait de deux unités parallèles reliées par un « bloc sanitaire ». La section fréquentée dans la journée s'étendait sur trois étages et comprenait un réfectoire, une salle de gym, un centre de soins, un

solarium, un secteur réservé aux enfants, une bibliothèque avec un vaste espace consacré à l'étude et plusieurs salles destinées aux activités des clubs. À la fin de la journée, les résidents passaient par le bloc sanitaire, où ils prenaient une douche et changeaient de vêtements. La section nocturne faisait huit étages et abritait 1 000 « cabines de sommeil » de 6 mètres sur 6 le long de couloirs de 200 mètres de long. Chaque cabine contenait deux couchettes, deux tabourets et un rebord de fenêtre en ciment qui servait de bureau. Le matin, les étudiants faisaient de l'exercice sur les balcons du bloc sanitaire avant de se rendre dans leurs salles d'étude. Pendant la journée, la section nocturne était fermée aux résidents afin de pouvoir procéder aux opérations de ventilation et d'« assainissement »[42].

Voilà pour les étudiants ; il en allait toutefois autrement pour les familles d'ouvriers (« bien que ce soit complètement irrationnel et ne puisse durer que pour très peu de temps »). La plupart des logements expérimentaux construits pendant le premier plan quinquennal étaient « de type transitionnel » : les résidents se voyaient proposer des services collectifs mais étaient autorisés – pendant un temps – à vivre dans des appartements familiaux. Le bâtiment le plus admiré en son genre était la Maison du commissariat aux Finances (Narkomfin) de M. Ia. Guinzbourg et I. F. Milinis à Moscou, sur le boulevard Novinski (1928-1930). D'après un rapport sur l'achèvement du projet :



La maison communale d'Ivan Nikolaïev

Le gigantesque bâtiment mesure 82 mètres de long ; le rez-de-chaussée est remplacé par des colonnes – des colonnes élancées et gracieuses qui soutiennent cette énorme masse de pierre grise. S'il n'y avait pas ces colonnes, qui confèrent au bâtiment une certaine légèreté, on pourrait le prendre pour un paquebot. Même toit plat, mêmes balcons style terrasse, mêmes pylônes radio et mêmes fenêtres horizontales en enfilade. La haute cheminée de ventilation accentue la ressemblance… [...]

Le bâtiment est traversé par des couloirs bien éclairés, d'où partent des petits escaliers qui mènent à des cellules résidentielles. Chaque appartement se compose d'une pièce bien éclairée à plafond haut destinée aux activités diurnes et de mezzanines plus basses destinées au sommeil et qui font partie intégrante de l'espace intérieur.

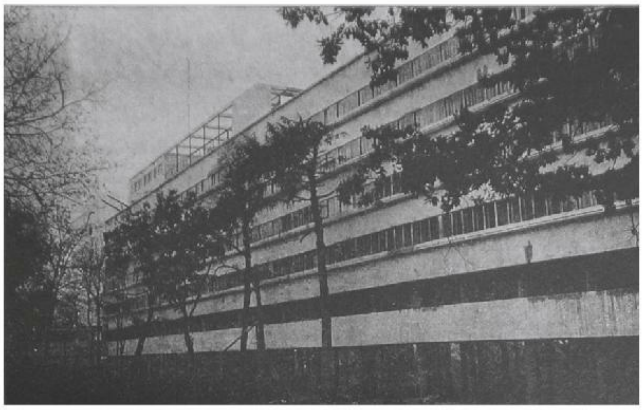
Le seul « problème » des appartements de ce nouveau bâtiment, c'est qu'il n'y est pas prévu de place pour la bonne vieille commode à tiroirs et encore moins pour un réchaud à gaz.

Chaque appartement dispose de placards à vêtements, d'une toute petite antichambre où se changer et d'épaisses fenêtres coulissantes. L'« élément cuisine » est dans un coin à part. Cet « élément malsain » comporte un petit placard avec un ventilateur d'extraction, une plaque avec plusieurs feux à gaz, un petit réfrigérateur, un placard à vaisselle et un évier.

Pour être juste, il faut noter que cette concession aux arrangements domestiques traditionnels est tempérée par le fait que, si on le souhaite, l'élément cuisine peut être entièrement rejeté au profit d'une nutrition publique.

La « péniche » communale est reliée à l'unité résidentielle par une passerelle chauffée. Elle comporte une salle des machines (cuisine) au rez-de-chaussée, un réfectoire pour deux cents personnes avec des fenêtres des deux côtés au premier étage, et une bibliothèque, une salle de lecture et une salle de billard au deuxième étage. À côté du réfectoire, il y a une salle de gym bien équipée et des salles de douche. [...]

« Elle est bien, cette maison, dit un vieux travailleur saisonnier tout en rabotant une planche. Sauf qu'on peut pas y vivre à l'ancienne… »



La maison du Narkomfin

> En effet, il faut apprendre à y vivre. L'astuce, c'est d'être capable d'abandonner tout le fatras domestique qui encombre la maison traditionnelle afin de ne pas introduire subrepticement l'esprit de ces vieilles boîtes en pierre dans le nouvel appartement[43].

La maison du Narkomfin était régulièrement présentée comme le prototype de logement produit en série – et, avec quelques ajustements, le prototype de résidence communale – du futur. La métaphore répandue du « paquebot » mêlait les deux attributs de l'époque : la mobilité et la monumentalité. Mais l'avion fournissait aussi une image utile (une nouvelle interprétation de la forme de la croix), avec ses ailes résidentielles longues et étroites reliées à des unités de services ovales ou carrées par des ponts ou des passerelles perpendiculaires. Le projet de Guinzbourg, et de l'esthétique constructiviste en général, combattait l'humidité et la mollesse du cocon familial à grand renfort de lumière, d'air, de transparence et grâce aux lignes pures des formes géométriques élémentaires (« industrielles »). À chaque fonction sociale majeure correspondait son propre « volume » aux articulations inflexibles sans être pour autant autarcique. La vie à l'intérieur de ces volumes reposait sur des « processus » qui impliquaient de vastes mouvements synchronisés analogues à ceux des spectacles de masse de Podvoïski. Le thème dominant était celui de la chaîne de montage (le « principe de flux-fonctionnel » de Milioutine) : l'outillage, c'était le mobilier, les flux humains obéissaient à des « séquences motrices » spécifiques et, selon un architecte, les « réceptacles résidentiels » avaient deux caractérisques essentielles : « puritanisme plastique et nudité austère »[44].

L’existence humaine reposait sur le travail, ne pouvait en être dissociée et devait être organisée en fonction du travail. Il fallait appliquer l’« amour de la responsabilité » de Kerjentsev au « processus de la vie quotidienne » afin de produire le communisme en tant qu’« harmonie incarnée, où tout est précision, justesse et correction ». Le « sens du temps » de Kerjentsev devait se combiner au sens de l’espace de l’architecte en vue de produire des hommes et des femmes harmonieux réconciliés avec la nécessité. Comme l’expliquait Kouzmine : « Le repos absolu, ça n’existe pas. Les êtres humains travaillent tout le temps (même quand ils dorment). L’architecture influence le travail humain par tous ses éléments matériels. L’organisation scientifique des éléments matériels de l’architecture (lumière, couleur, forme, ventilation, etc.), ou plutôt l’organisation scientifique du travail, est simultanément une organisation des émotions humaines, elles-mêmes conséquences directes de la productivité du travail. » Restait à savoir si on pouvait faire confiance aux travailleurs pour « ne pas introduire subrepticement l’esprit de ces vieilles boîtes en pierre dans le nouvel appartement ». Défendant l’approche « transitionnelle » chère à Guinzbourg, le directeur du département artistique du commissariat du peuple à l’Instruction publique, Alfred Kourella, affirmait que c’était impossible. « Si nous construisons des maisons avec une unique cuisine communale, l’ouvrier installera un réchaud dans sa chambre. » Citant le succès de la collectivisation forcée, Kouzmine prétendait au contraire qu’on pouvait faire confiance aux travailleurs et que les maisons à moitié communales de Guinzbourg étaient « une insulte » tant aux idées de Lénine qu’à la « reconstruction socialiste » en cours[45].

Très vite, il apparut que la question n’était pas de savoir si on pouvait leur faire confiance, mais si on devait leur faire confiance. D’après un aperçu de la position officielle rédigé par Koltsov, la confiance n’était pas de mise. Dans un article de la *Pravda* paru le 1er mai 1930, deux mois après la publication du texte de Staline « Le Vertige du succès », il laissait entendre que le réchaud à gaz n’était pas totalement condamnable, qu’il fallait de nouveau se méfier du gauchisme infantile, et que la fin de l’offensive socialiste était peut-être en vue. Les architectes soviétiques, écrivait-il, étaient « enivrés par leur enthousiasme ». Les urbanistes prônaient la création de « gigantesques casernes, où les enfants sont totalement isolés de leurs parents, où tous les aspects de la vie de l’ouvrier sont strictement réglementés, où tout est fait sur ordre, et où la plus grande

vertu est la visibilité et le plus grand péché la solitude, même quand l'objectif est la réflexion et le travail intellectuel ». Parallèlement, les désurbanistes proposaient d'installer l'ouvrier et sa femme dans deux cabines sur pilotis séparées, avec une automobile en dessous. « Lorsque le soudeur Kouzma veut voir sa Praskovia, il doit emprunter son échelle, monter dans son automobile et rouler sur une autoroute construite expressément à cette fin. » Ces projets absurdes discréditaient les idées socialistes, provoquaient la légitime indignation des travailleurs et équivalaient à du sabotage. « Nul n'a le droit, quelle qu'en soit la justification, de combattre les besoins élémentaires de la nature humaine, y compris le désir de passer du temps tout seul ou celui d'être près de son enfant[46]. »

Trois semaines plus tard, la position officielle élaborée par Koltsov allait être reformulée dans un décret du Comité central « sur le travail en vue de transformer la vie quotidienne » :

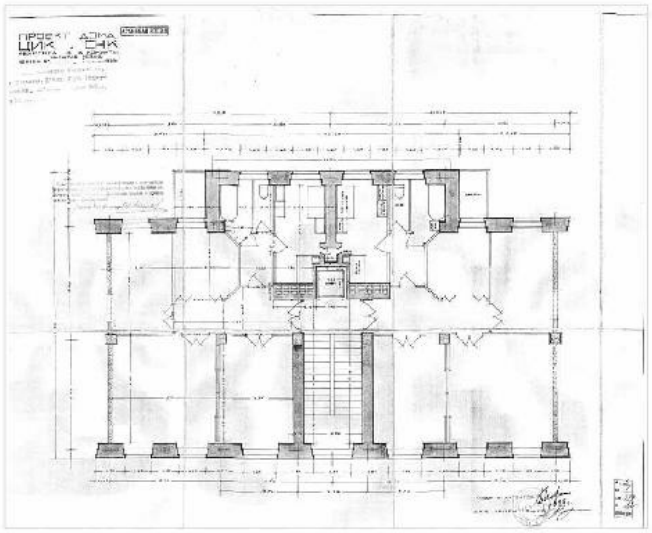
> Le Comité central observe que, parallèlement à l'essor du mouvement pour un mode de vie socialiste, certains camarades (Sabsovitch et, dans une certaine mesure, Iouri Larine et d'autres) s'engagent dans des tentatives totalement injustifiées, largement fantaisistes et par conséquent extrêmement nuisibles de surmonter « d'un bond » les obstacles existant sur la voie de la transformation socialiste de la vie quotidienne, lesquels ont pour origine, d'une part, l'arriération économique et culturelle du pays et, d'autre part, la nécessité présente de mobiliser toutes les ressources disponibles pour industrialiser le pays le plus rapidement possible, seule manière de créer les véritables conditions matérielles d'une transformation radicale de la vie quotidienne[47].

Ce raisonnement était en phase avec la pause du printemps 1930 dans le rythme « vertigineux » de la collectivisation. Les projets utopiques de certains camarades étaient nuisibles parce qu'ils coûtaient trop cher, mettaient la charrue de l'utopie avant les bœufs du développement industriel, prônaient des idées bien trop avancées pour le niveau culturel de la population, contredisaient les désirs humains naturels et discréditaient le projet d'une transformation authentique et radicale de ces désirs.

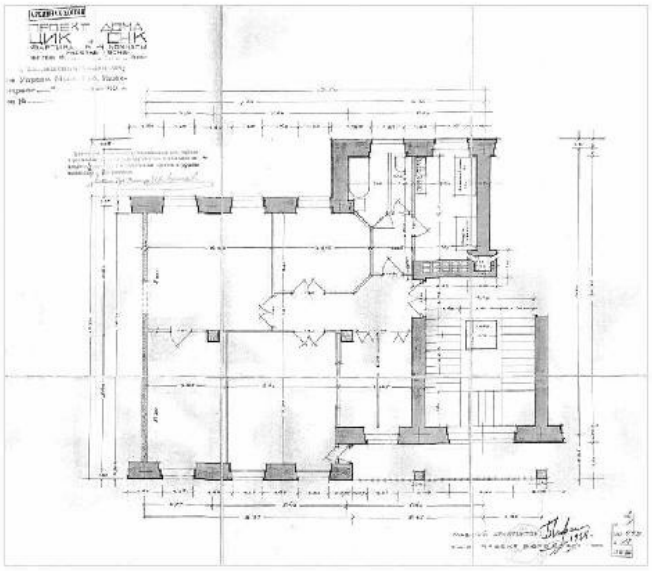
Mais le sort sourit à la Maison du Gouvernement. En mai 1930, sa forme et sa structure étaient déjà établies depuis longtemps, son budget

dépassé et ses murs achevés. Elle s'était souvent vu reprocher son caractère élitiste et le gaspillage de ressources qu'elle entraînait, comme en témoignaient les propos de l'architecte A. L. Pasternak :

> Un vaste complexe résidentiel destiné aux fonctionnaires du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple est actuellement en construction à Moscou. Il comprend un club, un théâtre, un réfectoire, une blanchisserie, une épicerie, une garderie et même un dispensaire médical. On aurait pu croire qu'il s'agissait là d'un modèle exemplaire de nouveau logement socialiste. Or, le secteur résidentiel de ce complexe se compose exclusivement d'*appartements* faits pour répondre à l'économie familiale et à la satisfaction individuelle des besoins familiaux, c'est-à-dire à *une vie familiale autonome et circonscrite* (les appartements ont *leurs propres* cuisines, *leurs propres* baignoires, etc.).
> On relève ici deux aspects *négatifs* de notre politique du logement : d'une part, la diffusion d'un modèle d'appartement individuel qui prédétermine la nature de nos logements et, par conséquent, de notre vie urbaine, à moyen et long terme (pas moins de 60 à 70 ans dans le cas des bâtiments en pierre) et, d'autre part, une interprétation erronée de l'idée de maison communale, qui aboutit à ajourner, voire à discréditer, l'introduction de nouveaux rapports sociaux parmi les masses[48].



Plan d'un appartement de trois pièces



Plan d'un appartement de quatre pièces

Néanmoins, en mai 1930, il apparut que c'étaient Pasternak et ses amis utopistes qui étaient coupables de discréditer les nouveaux rapports sociaux, et que la Maison du Gouvernement était un bâtiment modèle « de type transitionnel ». Iofane ne devait sans doute pas seulement à la chance la légitimation de son projet : certaines des personnes impliquées dans la rédaction du décret étaient aussi des promoteurs de la Maison du Gouvernement, et la plupart en étaient de futurs résidents (notamment Koltsov, qui avait lancé l'offensive). Il est possible qu'ils n'aient pas été tout à fait prêts à se séparer de leurs enfants ou à vivre dans des cellules individuelles ; et il est certain que la majorité d'entre eux pensaient, en

bons marxistes, que « seule l'industrialisation était capable de créer les véritables conditions matérielles d'une transformation radicale de la vie quotidienne[49] ».

La Maison du Gouvernement était effectivement « transitionnelle » au sens où l'entendait Guinzbourg : les espaces collectifs étaient conçus pour couvrir une ample variété de besoins, tandis que le bloc résidentiel permettait une « vie familiale autonome et circonscrite ». Le club (qui en 1930 s'appelait encore « club Rykov » mais serait bientôt rebaptisé « club Kalinine ») comprenait un réfectoire pouvant desservir la totalité des résidents, un théâtre pour 1 300 spectateurs, une bibliothèque et plusieurs dizaines de salles réservées à diverses activités (du billard aux répétitions d'un orchestre symphonique). Au-dessus du théâtre, il y avait des courts de tennis et des terrains de basket, deux salles de gym et plusieurs salles de douche. À quoi il fallait ajouter une banque, une blanchisserie, un central télégraphique, un bureau de poste, une garderie, un dispensaire médical, un salon de coiffure, un magasin d'alimentation, un grand bazar et une salle de cinéma (« Oudarnyk », « ouvrier de choc ») pour 1 500 spectateurs avec café, salle de lecture et scène de concert. La partie résidentielle comprenait sept unités de dix à onze étages, avec un total de vingt-quatre entrées (numérotées, de façon inexplicable, de 1 à 10 et de 12 à 25) et deux appartements par étage, soit 505 en tout. Chaque appartement avait au minimum trois pièces meublées avec de grandes fenêtres ; une cuisine équipée d'une gazinière, d'un vide-ordures, d'un ventilateur d'extraction et d'un lit pliant pour la bonne ; une salle de bains avec baignoire et lavabo ; des toilettes séparées, un téléphone et l'eau courante chaude et froide. Tous les appartements disposaient d'un système de ventilation croisée et de fenêtres donnant sur les deux côtés (y compris dans la cuisine, la salle de bains et les toilettes). Certains appartements, notamment ceux qui donnaient sur la Moskova (entrées 1 et 12), étaient beaucoup plus grands que les autres. Plusieurs entrées disposaient d'ascenseurs et de monte-charge.

Vue intérieure d'une entrée avec escalier

Porte d'un appartement à l'un des étages. Sur la gauche, la porte de l'ascenseur

Le réfectoire

Le foyer du cinéma

L'escalier de la salle de cinéma

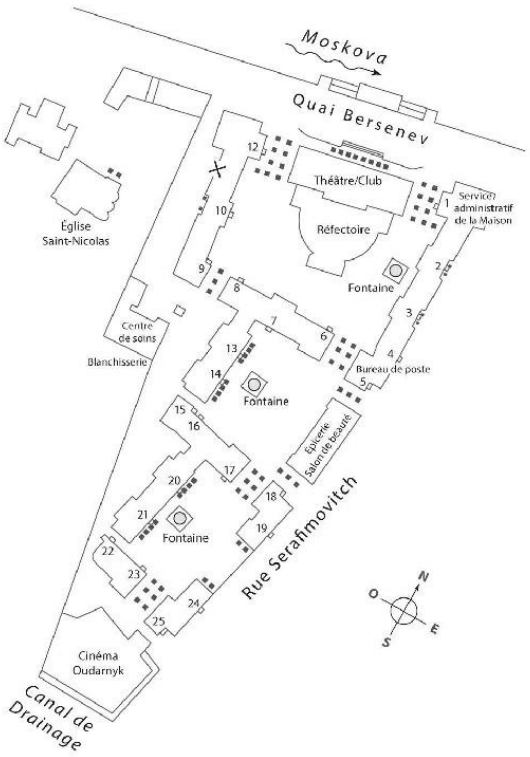
La salle de lecture du cinéma

L'escalier du club

Les « utopistes » (qu'ils soient urbanistes ou désurbanistes) semblaient avoir raison quand ils disaient que, sur le plan fonctionnel, la Maison du Gouvernement ressemblait à un immeuble résidentiel bourgeois. Dès 1878, un tribunal de New York avait établi une distinction formelle entre les immeubles locatifs (*tenements*), qui abritaient plusieurs familles vivant indépendamment sous un même toit, et les immeubles résidentiels (*apartments buildings*), qui fournissaient des services collectifs aux résidents. Les immeubles résidentiels new-yorkais les plus luxueux étaient dotés de cuisines, de restaurants et de buanderies communs ; certains disposaient d'aires de jeux et de salles à manger pour les enfants. L'immeuble Dakota, sur Central Park West, entre la 72e et la 73e rue, possédait toutes ces commodités, avec en outre des pelouses de croquet et

des courts de tennis. Les onéreux hôtels-appartements se rapprochaient davantage des maisons communales dans la mesure où ils étaient conçus pour des célibataires et n'avaient pas de cuisines privées[50].

La Maison du Gouvernement était transitionnelle dans un autre sens : son style était à la fois constructiviste et néoclassique. L'ensemble du complexe avait la forme d'un triangle dont la base (le club) faisait face à la rivière et la pointe tronquée (la salle de cinéma) jouxtait le canal de Drainage, avec les bâtiments du magasin et de la blanchisserie respectivement du côté est et ouest. Des blocs résidentiels sans apprêt, de forme rectangulaire et de hauteur inégale, reliaient ces unités collectives qui servaient de pivots à cette composition et affichaient leur fonction à travers leur conception architecturale. La rangée de fenêtres horizontales au-dessus de l'entrée du club reflétait la longueur du gymnase ; l'arrière-façade en demi-cercle du club reprenait la forme de l'auditorium du théâtre et de la salle à manger ; l'unité commerciale (qui comprenait les deux magasins, le salon de coiffure et le bureau de poste) se distinguait par sa petite taille et ses grandes fenêtres, tandis que la salle de cinéma, avec son immense demi-cône posé sur une base carrée, ressemblait à une torche géante pointée vers l'extrémité de l'île.



Plan du rez-de-chaussée. Sur la gauche, la salle de cinéma ; sur la droite, le club, englobant le théâtre ; dans le bâtiment rectangulaire en bas, l'épicerie et le salon de coiffure ; dans le bâtiment en L en haut, la blanchisserie et le dispensaire médical

Les éléments constructivistes ne suffisaient pas à créer un tout constructiviste intégré. La lourde masse trapue de ces blocs rectangulaires concentrés sur un espace réduit et entouré d'eau conférait à l'ensemble une apparence de solidité figée digne d'une forteresse. Les 3 000 pilots qui ancraient le bâtiment au fond du Marécage étaient invisibles, et un revêtement de granit couvrait le quai récemment surélevé et renforcé. Bâtie sur une île, la Maison du Gouvernement ne manquait pas d'évoquer de façon récurrente la métaphore du paquebot, mais on l'imaginait mal capable de se maintenir à flot. La façade longeant le quai avait la solennité théâtrale d'un véritable palais. D'une symétrie plane et grandiose, avec ses trois colonnades flanquées par les énormes tours des entrées 1 et 12, elle se déployait en vis-à-vis du Musée des Beaux-Arts de l'autre côté de la rivière et semblait vouloir refléter grossièrement son portique de style ionique[51].

Comme l'écrivait Lounatcharski à rebours de la mode et alors que la Maison du Gouvernement était encore en construction, le classicisme n'était pas un style parmi d'autres – c'était un « langage architectural » universel qui « transcendait les diverses époques ».

> Tout comme certaines formes géométriques – le carré, le cube, le cercle et la sphère – incarnent un degré supérieur de rationalité et se prêtent à des modifications qui accroissent leur vitalité et leur flexibilité sans leur ôter leur caractère d'éléments éternels de notre langage formel, la plupart des formes architecturales classiques sont qualitativement différentes de toutes les autres parce qu'elles sont appropriées quelle que soit l'époque[52].

L'époque du premier plan quinquennal et du Grand Tournant, alors connue sous le nom de Période de reconstruction ou de Période de transition, était incarnée par deux bâtiments emblématiques achevés à peu près en même temps : le mausolée de Lénine et la Maison du Gouvernement. Le premier abritait le leader-fondateur, le second ses successeurs. D'un côté, on avait une structure relativement modeste conçue pour dominer une place historique, de l'autre une énorme forteresse destinée à combler le vide d'un marécage. Le Mausolée occupait le centre de la Nouvelle Jérusalem, la Maison du Gouvernement inaugurait une série d'immeubles résidentiels reproductibles à l'infini pour ses habitants. Tous deux s'efforçaient de combiner, voire d'incarner, la quête avant-gardiste des « éléments éternels de notre langage formel » et les

« formes architecturales classiques ». Le Mausolée se composait d'un cube massif surmonté par une pyramide à degrés elle-même couronnée par un portique. La Maison du Gouvernement ressemblait à un mausolée timouride, avec une haute façade plane protégeant et exhibant simultanément le contenu sacré du tombeau[53].

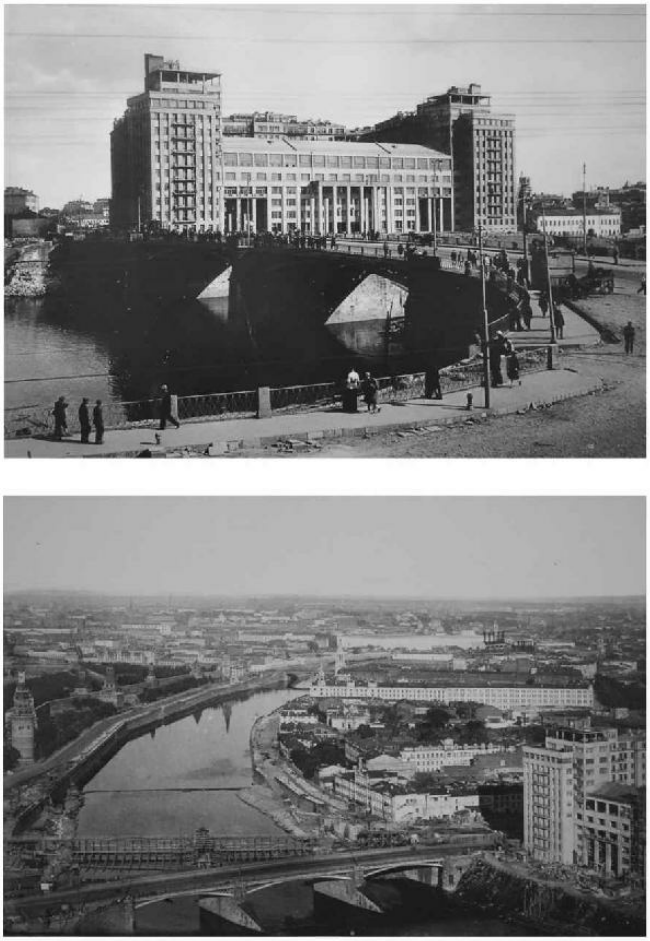
Vue du pont

Vue du Kremlin

Vue de la cathédrale

Vue de la rue de la Toussaint

Vue du canal de Drainage (Fossé)



Le déplacement du Grand Pont de pierre (en vue d'améliorer la circulation)

Le Mausolée occupait une place stratégique dans l'espace vide de la place Rouge. La Maison du Gouvernement ressemblait à une île à l'intérieur d'une île. Les immenses arcades qui menaient aux cours intérieures étaient barricadées par de lourdes grilles ; les deux quais encadrant le bâtiment au nord et au sud formaient des impasses siamoises qui se rejoignaient à la pointe de l'île ; le Grand Pont de pierre allait bientôt être surélevé, transformant la rue de la Toussaint elle aussi en impasse ; et le côté ouest, pratiquement invisible aux piétons, surplombait la chocolaterie Einem (désormais usine Octobre rouge), tandis que l'église Saint-Nicolas et quelques autres vestiges du Marécage restaient désormais tapis dans une ombre perpétuelle.

*

* *

La Maison du Gouvernement ne resterait pas une île très longtemps : une deuxième Maison du Gouvernement allait être construite sur la place

Bolotnaïa (place du Marécage), ainsi qu'une troisième de l'autre côté de la rivière, à Zariadié (un dense quartier d'artisans à l'est du Kremlin). En réalité, il ne s'agissait pas de combattre le Marécage à coups de chantiers de construction, mais de reconstruire la capitale en même temps que le reste du pays. Comme Koltsov l'avait écrit après l'instauration de la NEP en 1921, l'antique cité de Moscou, « tête nue et négligée », s'était « extirpée de sous les ruines et commençait à se redresser, arborant son sourire de vieille sorcière ». Maléfique et apparemment immortelle, elle « contemplait le nouveau monde droit dans les yeux et montrait les dents, assoiffée de vie et aspirant à se refaire une santé[54] ».

Seul le Grand Tournant permettrait d'en finir avec elle, comme le soulignait un article paru en 1930 :

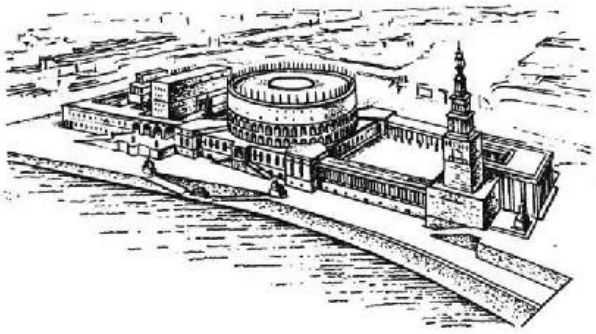
> La rue désorganisée de Moscou n'a aucune physionomie propre, aucune perspective, aucune trace de croissance cohérente : du haut d'un « gratte-ciel » de huit étages, les yeux plongent, avec un sentiment d'écœurement, dans un abîme de maisons d'un seul étage ; la rue ressemble à une mâchoire aux dents pourries, irrégulières et ébréchées.
> Le vieux Moscou – tel qu'il existe aujourd'hui – ne tardera pas à représenter un obstacle très sérieux sur la voie de notre progrès, c'est inévitable. On ne peut pas faire rentrer de force le socialisme à l'intérieur d'une vieille carapace usée et malcommode.

Le socialisme exigeait une nouvelle capitale, et la nouvelle capitale exigeait une vraie planification.

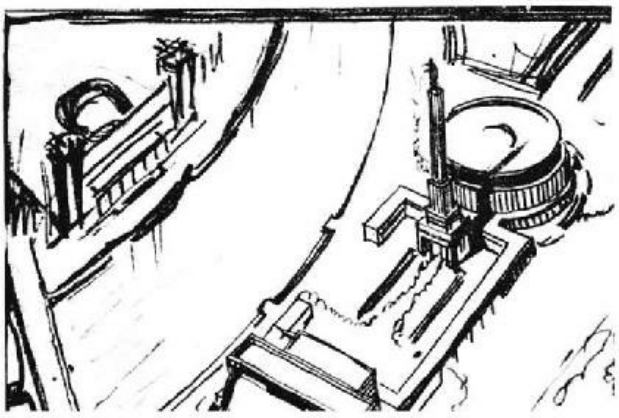
> À cet égard, nous sommes à la traîne des capitales de l'Europe bourgeoise. Depuis maintenant plusieurs décennies, Paris n'a cessé d'être reconstruit conformément aux vues de Haussmann. L'Australie a soumis la conception de sa capitale à un concours international. Mais ici, dans le pays de la planification, dans le pays qui a créé le plan quinquennal, notre capitale, Moscou, continue à croître et à se développer spontanément, en fonction des caprices des promoteurs individuels et sans la moindre régulation[55].

La construction du mausolée de Lénine et de la Maison du Gouvernement était un bon début, mais le véritable centre autour duquel devait être édifié le nouveau monde était le futur Palais des Soviets – site

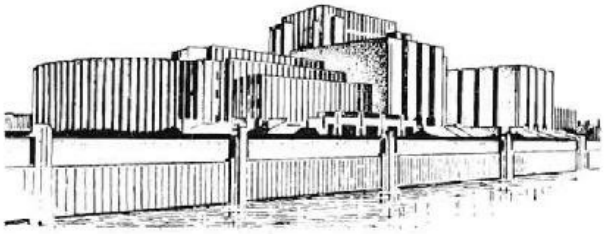
des congrès nationaux et des grands défilés, scène officielle des résidents de la Maison et apogée historique de l'architecture publique. Le 6 février 1931, alors qu'il travaillait encore sur la Maison du Gouvernement, Boris Iofane soumit une proposition et un calendrier en vue d'un concours d'architecture. Un concours préliminaire fut organisé au printemps 1931 (Iofane était à la fois l'un des compétiteurs et le principal architecte de l'administration des travaux publics) et, le 13 juillet 1931, le présidium du Comité exécutif central émit un décret « concernant la construction du Palais des Soviets sur la place de la cathédrale du Christ Sauveur et la démolition de cette dernière ». Ledit palais comprenait un auditorium principal de 15 000 places, un second de 5 900 places, deux salles additionnelles de 200 places chacune et une aire administrative. À la date butoir du 1er décembre, le Comité de construction présidé par Molotov avait reçu 272 projets, dont 160 conçus par des professionnels. Le 5 décembre, la cathédrale du Christ Sauveur fut dynamitée. Le 28 février 1932, le comité annonça que les trois premiers prix seraient attribués à Ivan Joltovski, Boris Iofane et un architecte américain, Hector Hamilton. Le projet de Joltovski comportait une tour qui rappelait celle du Kremlin et un auditorium qui évoquait le Colisée de Rome. Celui de Iofane lui ressemblait beaucoup, à ceci près que la tour et le colisée y étaient dépourvus de références classiques manifestes. La forteresse rectangulaire massive conçue par Hamilton ressemblait à la Maison du Gouvernement de Iofane (censée lui faire écho de l'autre côté de la rivière)[56].



Projet de Joltovski (1931)



Projet de Iofane (1931)



Projet de Hamilton (1931)

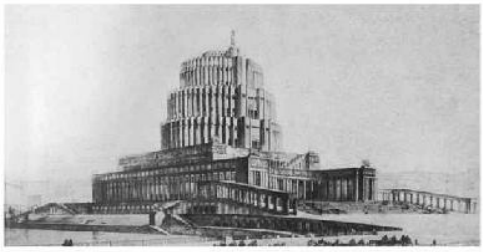
Cependant, aucun des trois projets sélectionnés n'était parfait (celui de Iofane avait été jugé « pas suffisamment organique »). Le Comité de construction estimait que « la monumentalité, la simplicité, l'intégrité et la grâce de l'interprétation architecturale du Palais des Soviets, associées à la grandeur de notre construction socialiste, ne s'expriment pleinement dans aucun des projets qui nous ont été soumis ». L'annonce d'un nouveau concours fermé appelait à concevoir un édifice monumental « d'une

hauteur audacieuse », « n'évoquant pas un temple » et situé sur une vaste esplanade dépourvue « de colonnades ou d'autres structures pouvant faire obstacle à l'impression d'ouverture »[57].

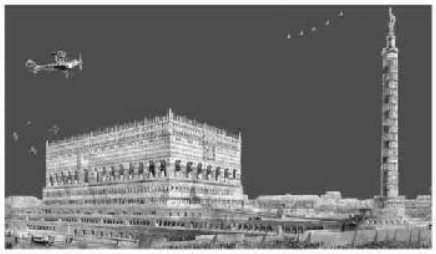
Au printemps 1933, deux concours fermés (réservés à vingt candidats invités, puis, dans un second temps, à cinq finalistes) aboutirent à la victoire de Iofane. Son projet consistait en une gigantesque plateforme rectangulaire, avec une façade élaborée qui évoquait le Grand autel de Pergame, le tout soutenant une tour cylindrique de trois étages et une statue de dix-huit mètres en position décentrée au-dessus du portique. D'après Lounatcharski, « cet élan vertical audacieux, énergique et harmonieux n'est pas un regard implorant tourné vers le ciel, mais plutôt une offensive du monde d'en bas à la conquête des hauteurs ». Le 10 mai 1933, le Comité de construction adopta le plan de Iofane comme projet de « référence » tout en exigeant que l'édifice soit « couronné par une gigantesque statue de Lénine de 50 à 75 mètres de haut, de sorte que le Palais des Soviets tout entier serve de piédestal à la figure de Lénine ». Le 4 juin 1933, le Comité désigna comme « coauteurs » de Iofane les architectes V. A. Chtchouko et V. G. Gelfreikh, récents vainqueurs du concours de la bibliothèque Lénine et dont le projet pour le Palais des Soviets était une variation sur le thème du Palais des Doges à Venise. En 1934, les autorités acceptèrent une version de compromis : la statue de Lénine serait désormais centrée au sommet de la construction et le cylindre supérieur serait allongé pour s'adapter à la taille de celle-ci. Iofane fut nommé chef du projet[58].

D'après un ouvrage consacré à la version finale du projet, le Palais des Soviets devait atteindre une hauteur de 416 mètres. « Ce sera la structure la plus élevée de la Terre : plus haute que les pyramides d'Égypte, plus haute que la tour Eiffel, plus haute que les gratte-ciel américains. » Ce serait également la plus vaste : « L'espace intérieur du futur Palais à Moscou sera capable de contenir le volume cumulé des six plus grands gratte-ciel américains. » La statue de Lénine pèserait 6 000 tonnes et atteindrait une hauteur de 100 mètres. « Elle sera trois fois plus haute et deux fois et demie plus lourde que la célèbre statue de la Liberté. » Elle s'élancerait au-dessus des nuages et, par temps clair, on pourrait l'apercevoir depuis une distance de soixante-dix kilomètres. « La nuit, la silhouette brillamment éclairée de la statue d'Ilitch se verra d'encore plus loin, phare majestueux indiquant le site de la capitale socialiste du monde[59]. »

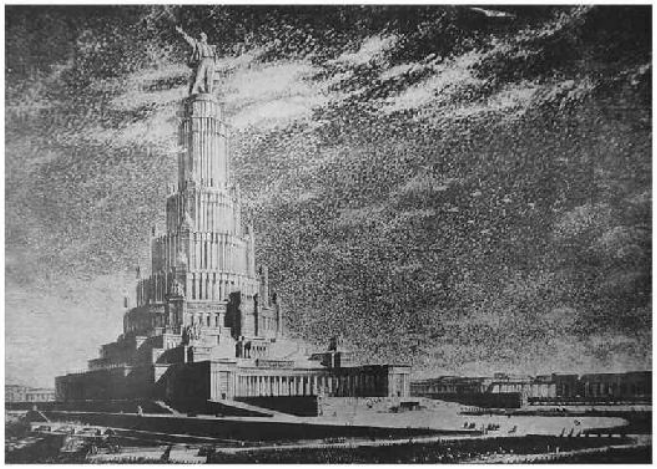
L’édifice était censé accueillir le premier véritable parlement du monde – le Soviet suprême, son présidium et son appareil administratif –, ainsi que les Archives centrales de l’État et toute une série de musées, de jardins d’hiver, de restaurants et de salles de réception[60].



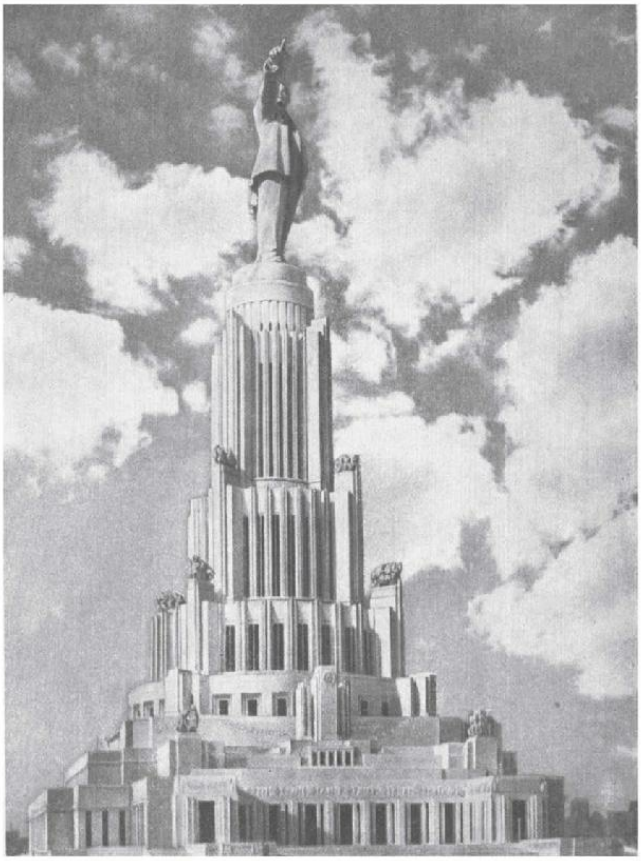
Projet de 1933 de Iofane



Projet de 1933 de Gelfreikh et Chtchouko



Projet de 1933 de Iofane, Gelfreikh et Chtchouko



Le Palais des Soviets

> Sur les six colonnes de l'entrée principale du Palais des Soviets seront gravés les six commandements du serment prononcé par le camarade Staline après la mort de Lénine. Ces commandements seront également représentés sous la forme de sculptures.
> Au-delà des colonnades et des loggias, la Salle de la Constitution de Staline sera capable d'accueillir 1 500 personnes. Enfin, le Grand Hall ne peut tout simplement pas être décrit par de simples chiffres, et une comparaison sera sans doute plus utile : l'espace occupé par le Grand Hall sera presque le double de celui de la Maison du Gouvernement dans son intégralité, bâtiments résidentiels et salles de spectacle compris[61].

Le Palais des Soviets, c'était l'ultime merveille du monde : une tour conquérant les cieux non pas en signe d'orgueil, mais de triomphe, et qui, au lieu de présider à la dispersion des langues de la Terre, les unirait toutes ; une échelle de Jacob faite de pierre et de béton.

> On a connu jadis le phare d'Alexandrie, qui se dressait à l'embouchure du Nil et permettait aux navires de trouver leur chemin jusqu'à ce port de commerce du monde antique.
> On a connu les jardins suspendus de Babylone et les grands monuments de l'art religieux : le temple d'Artémis à Éphèse, et la statue de Zeus à Olympie, œuvre de Phidias, toute d'or et d'ivoire.
> Plus tard, l'humanité a bâti des structures encore plus grandioses : les canaux de Panama et de Suez ont relié les océans ; les tunnels du Saint-Gothard et du Simplon ont transpercé la masse rocheuse des Alpes ; la tour Eiffel s'est dressée au-dessus de Paris[62].

Toutes ces constructions étaient d'immenses chefs-d'œuvre, mais elles avaient été bâties par des esclaves au service de faux dieux. En Union soviétique, le peuple serait libre d'élever un monument indestructible à son propre avenir.

> Les frontières nationales disparaîtront de la carte du monde. Le paysage même de la Terre se transformera. Des agglomérations communistes, entièrement différentes des anciennes villes, surgiront partout. L'homme vaincra l'espace. Des machines électriques laboureront les champs de l'Australie, de la Chine et de l'Afrique. Mais le Palais des Soviets, couronné par la statue d'Ilitch, continuera à se dresser sur les berges de la Moskova. On verra les générations se succéder, les hommes naître, vivre une existence heureuse et vieillir lentement, mais le Palais des Soviets, qu'ils auront connu dans les pages les plus chéries de leurs livres d'enfant, demeurera tel que nous pourrons le contempler d'ici quelques années. Il ne connaîtra pas l'usure des siècles, car nous le construirons de telle manière qu'il se dressera pour l'éternité. C'est un monument à Lénine[63] !

Le nouveau centre de Moscou devait être formé par trois places reliées entre elles. Le mausolée contenant la dépouille de Lénine et le Palais des Soviets avec sa statue du leader bolchevik communiqueraient avec une troisième place rectangulaire répondant au patronyme de Lénine (Ilitch, soit le « fils d'Élie »). De ce noyau central irradieraient de larges avenues rectilignes, notamment l'« artère cérémonielle du Grand Moscou, l'avenue Lénine ». La Maison du Gouvernement était le premier d'une série de nouveaux bâtiments destinés à encadrer le cœur de la ville, mais qui devaient éviter de lui ressembler. Comme le soulignait Kaganovitch en

septembre 1934, certains édifices « écrasent l'individu sous leurs blocs de pierre, leur masse pesante… La Maison du Gouvernement, conçue par Iofane, n'est pas une réussite de ce point de vue car son sommet est plus massif que sa base. Nous en sommes fiers dans la mesure où elle est la plus grande, la plus importante et la plus avancée culturellement que nous ayons bâties, mais son architecture est un peu trop massive et ne saurait servir de modèle aux constructions futures[64] ».

*

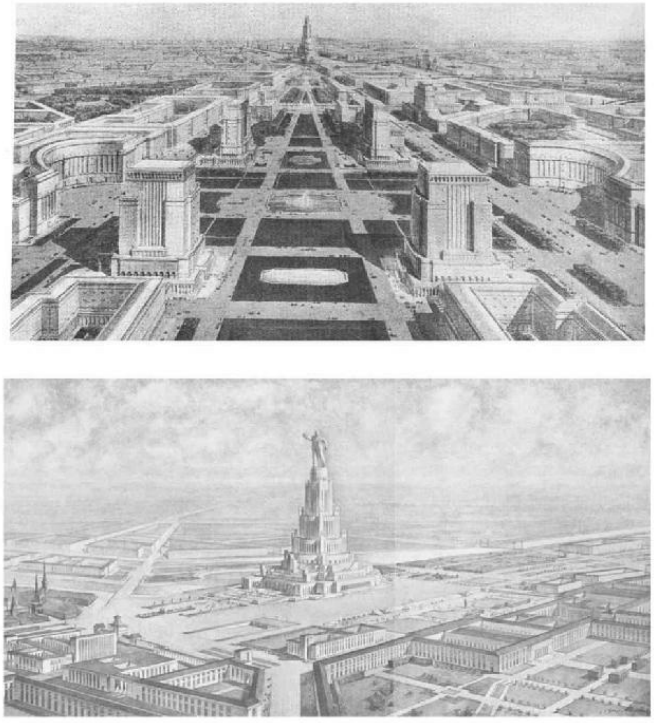
* *

La littérature de l'époque des grands chantiers de construction parlait surtout de grands chantiers de construction. Pour ne prendre que les ouvrages les plus connus, *L'Envie* de Iouri Olecha (1927, qui fait partie du détachement avancé du mouvement) porte sur la construction d'une cuisine collective aux dimensions colossales ; *Le Veau d'Or* (1931), d'Ilya Ilf et Evgueni Petrov, est en partie sur la construction de la voie de chemin de fer reliant le Turkestan à la Sibérie ; *Temps, en avant !* (1932) de Valentin Kataïev décrit la construction d'une aciérie à Magnitogorsk et *Le Deuxième Jour de la création* (1933), d'Ilya Ehrenbourg, celle d'une autre aciérie à Kouznetsk ; dans *La Volga se jette dans la mer Caspienne* (1930) de Boris Pilniak, *Hydrocentrale* (1931) de Marietta Chaguinian, *L'Homme change de peau* (1932) de Bruno Jasienski et *Énergie* (1933) de Fiodor Gladkov, il est bien entendu question de barrages ; *La Rivière* (1929) de Leonid Leonov a pour sujet la construction d'une usine de papier (sur la rivière Sot') ; *Le Canal de la mer Blanche* (1934), rédigé par plusieurs auteurs, exalte la construction du canal de la mer Blanche ; et *Makar pris de doute* (1929) et *Le Chantier* (1930) d'Andreï Platonov évoquent tous deux la construction d'une maison éternelle[65].

La plupart de ces ouvrages seront par la suite qualifiés de « romans de production », caractérisation inexacte dans la mesure où on n'y assiste à aucune production réelle, que ce soit d'acier, de papier, d'électricité ou de saucisses. Il s'agit plutôt de récits de construction, ou encore – puisqu'on y voit construire aussi des âmes humaines – de récits de construction *et* de conversion. Ce qui compte, c'est l'acte de construire – un monde nouveau, une nouvelle Jérusalem, une nouvelle tour à la conquête des cieux. « C'est une véritable Internationale socialiste que vous avez là », observe un

correspondant étranger en visite dans *L'Homme change de peau* de Jasienski. « Oui, une vraie tour de Babel », répond le chef de chantier, qui se met à compter.

> Attendez voir : on a des Tadjiks, ça fait un, des Ouzbeks, ça fait deux, des Kazakhs, trois, des Kirghizes, quatre, des Russes, cinq, des Ukrainiens, six, des Lezghiens, sept, des Ossètes, huit, des Persans, neuf, des Indiens, dix… oui, nous avons aussi des émigrés indiens. Et avec les Afghans, ça fait onze – il y a plusieurs équipes d'Afghans, ici même et dans le secteur trois. Vingt pour cent des chauffeurs sont des Tatars – ça fait douze. Dans l'atelier de réparation, il y a quelques Allemands et Polonais – ça fait quatorze. Parmi les ingénieurs, il y a des Géorgiens, des Arméniens et des Juifs – ça nous fait déjà dix-sept. Il y a également deux ingénieurs américains, dont le chef de ce secteur – ça fait dix-huit. J'ai oublié quelqu'un ?
> — Il y a aussi des Turcs, camarade Commandant.
> — C'est vrai, il y a des Turcs, et aussi quelques Turkmènes[66].



Le Palais des Soviets et la nouvelle Moscou

Dans le Magnitogorsk de Kataïev, il y a « les natifs de Kostroma aux narines finement écartées, les Tatars de Kazan, les Caucasiens (Géorgiens et Tchétchènes), les Bachkirs, les Allemands, les Moscovites, les

Leningradois en blouse et manteau à la Tolstoï, les Ukrainiens, les Juifs et les Biélorusses ». Dans le Kouznetsk d'Ehrenbourg, il y a « des Ukrainiens et des Tatars, des Bouriates, des Maris, des Kalmouks, des paysans de Perm et de Kalouga, des mineurs de charbon de Iouzovka, des tourneurs de Kolomna, des paveurs de route barbus de Riazan, des membres du Komsomol, des koulaks exilés, des mineurs au chômage de Westphalie et de Silésie, des vendeurs du marché aux puces de Soukharevka, des fraudeurs condamnés aux travaux forcés, des enthousiastes, des escrocs et même des prédicateurs de diverses sectes ». Et dans *La Rivière* de Leonov, on trouve des coupeurs de bois et des vitriers de Riazan, des maçons et des poêliers de Viatka et de Tver, des plâtriers de Vologda, des peintres de Kostroma, des foreurs de Smolensk et des charpentiers de Vladimir. « Ils arrivaient de Perm, de Viatka et de toutes les provinces où les anciennes coutumes paysannes que leur avaient transmises leurs ancêtres n'avaient plus cours, sans que de nouvelles se soient instaurées. » Un des charpentiers propose de faire venir aussi des jeunes femmes, mais le directeur du chantier secoue la tête : « On construit une usine de papier, pas Babylone[67] ! »

Et pourtant, c'est bien de Babylone qu'il s'agit (ainsi que le réalise le chef du chantier vers la fin du roman), mais à l'envers : de la dispersion à l'unité. Comme le dit Tchikline dans *Le Chantier*, de Platonov : « Tu as entendu parler du mont Ararat ? J'en aurais monté tout autant, à coup sûr, si j'avais pelleté la terre au même endroit ! » Et, dans le même roman, l'ingénieur Prouchevski se fait la réflexion que « c'était bien lui qui avait inventé l'unique maison commune prolétarienne à la place de l'ancienne ville, où les gens jusqu'à ce jour vivaient sur le mode individuel et cloisonné ; dans un an toute la classe prolétarienne locale sortirait de cette ville de menus propriétaires et occuperait pour y vivre une maison neuve, monumentale. Dans une dizaine ou une vingtaine d'années un autre ingénieur construirait au centre du monde une tour où éliraient domicile pour une éternité de bonheur les travailleurs de tout le globe terrestre[68] ».

Tous les récits de construction sont des récits de création, ce dont témoigne l'épigraphe du roman d'Ehrenbourg, *Le Deuxième Jour de la création* : « Dieu dit : Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux […] et il en fut ainsi. Il y eut un soir et il y eut un matin, [puis vint le] deuxième jour. » Les mythes cosmogoniques les plus répandus parlent de création *ex nihilo* et de création à partir du chaos. La « maison commune prolétarienne » doit être construite sur un « terrain vacant » (*poustyr'*, de

poustoï, « vide »), le barrage de Jasienski et le chemin de fer d'Ilf et Petrov dans le désert (*poustynia*, de *poustoï*, « vide »), le Magnitogorsk de Kataïev au milieu de nulle part. « Il était impossible de dire ce que c'était – ni la steppe ni la ville. » Dans *Énergie* de Gladkov, « les collines d'argile brun-gris, les blocs de granit émergeant violemment de la terre et la rivière encaissée entre les hautes berges rocheuses dormaient d'un lourd et triste sommeil ». Ce n'est que la nuit, lorsque s'allument les projecteurs, que « le chaos de rochers, de falaises, de carrières et de blocs de béton prend vie dans un clair-obscur brillamment contrasté, tel un paysage lunaire[69] ».

Le chaos a un autre nom, « étendue sauvage », et le synonyme d'« étendue sauvage », c'est le mot « Asie ». Dans les récits de Kataïev, de Jasienski, d'Ehrenbourg ou d'Ilf et Petrov, quitter l'Europe, c'est entrer dans l'antichambre de la genèse. Dans *L'Homme change de peau*, l'ingénieur américain James Clark observe que « la plaine infinie, qui commence bien avant Orenbourg, devenait de plus en plus jaune et monotone ». Aux portes de l'Asie, il interrompt son voyage à Chalkar, le lieu d'exil de Tania Miagkova – qui n'y résidait sans doute plus, s'étant réconciliée avec son mari, sa mère et la ligne du Parti[70].

Mais l'incarnation préférée du chaos, c'est de loin le marécage, en partie parce qu'il s'agit d'une interprétation familière des « eaux » bibliques, mais surtout parce que tous les romans de création soviétiques descendent du *Cavalier de bronze* de Pouchkine (« des forêts obscures, des profondeurs du marécage »). Le « précipice » de Gladkov sent la « pourriture des marais » ; les constructeurs d'Ehrenbourg travaillent « à moitié enfoncés dans la boue jaune » ; l'usine de Leonov se noie dans le sol bourbeux d'une « dense forêt primaire » ; et le canal de la mer Blanche se fraye un chemin entre les « langues de boue » laissées par les glaciers. Quand l'un des jeunes ingénieurs de Leonov affirme que c'est « presque de la même façon » que Pierre le Grand « a asséché l'immense marécage russe », le chef de chantier lui rétorque qu'il l'a fait sans le bénéfice de l'« approche marxiste »[71].

Fidèles aux deux Testaments – celui du Christ et celui de Pouchkine –, la plupart des récits de création soviétiques mentionnent un déluge qui emporte les innocents au même titre que les coupables et, comme dans la Bible, les hommes et les bêtes, les « bestioles qui rampent sur la terre », et les « oiseaux du ciel ». Quand les chantiers ne sont pas victimes de la furie

des eaux, ils doivent endurer des incendies et des tempêtes, comme le Magnitogorsk de Kataïev. La tempête y détruit le vieux cirque, qui représente Babylone.

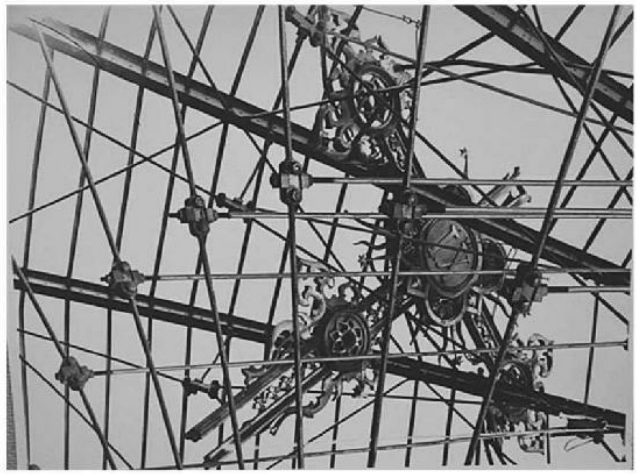
> Arrachés par le vent, les piquets du cirque s'effondrent et jonchent le sol. On entend les cris des perroquets écrasés par les poutres qui s'écroulent.
> La toile du chapiteau se gonfle, prête à s'envoler, et finit prisonnière des filins.
> Des plumes de toutes les couleurs – rouges, jaunes, bleues – volètent çà et là.
> L'éléphant affronte la tempête bien planté sur ses quatre pattes, avec son énorme tête, ses larges oreilles en éventail telles des voiles dans le vent, sa trompe dressée défiant la poussière, ses yeux fous, presque diaboliques.
> Le vent l'oblige à battre en retraite. Il recule. Un tourbillon de poussière noir enveloppe complètement son corps baigné de vapeur. Il veut fuir, mais la chaîne le retient fermement. Il pousse un cri terrifiant, primitif, qui vous glace l'échine.
> C'est l'appel de la trompette du Jugement dernier[72].

Ce monde de vase, de boue, de pourriture et de poussière est plein de vestiges qu'il faut balayer, depuis les « maintes broutilles misérables » de Platonov jusqu'à la cathédrale du Christ Sauveur. Tous les chantiers du premier plan quinquennal sont de futurs Palais des Soviets. Lorsque l'ingénieur Margoulies de Magnitogorsk appelle sa sœur à Moscou, c'est le scénario de cette destruction créative qu'elle lui transmet à travers les nouvelles locales :

> « Et le dôme du Christ Sauveur… Tu m'entends ? Je disais que le dôme du Christ Sauveur… il est déjà à moitié démantelé. Qu'est-ce qu'il était immense, je ne m'en étais jamais rendu compte…
> — Bien, marmonna Margoulies.
> — Chaque section de la coupole mesurait plus de deux mètres de large. Et de loin, on aurait dit une écorce de melon vide… Tu m'écoutes ?
> — Formidable ! rugit Margoulies. Vas-y, continue[73] ! »

Ce qu'il y a de plus pourri dans l'ancien monde, c'est le contenu des appartements bourgeois. Les infâmes frères Bezdetov (dont le patronyme signifie « sans enfant ») décrits par Pilniak dans *La Volga se jette dans la Caspienne* gagnent leur vie en achetant des antiquités. La jeune prolétaire enceinte de *Temps, en avant !* aperçoit par la vitre du train « une vieille table de cuisine, un lit en bois désassemblé aux montants ficelés dos à dos, une chaise et un tabouret à moitié calciné ». « Ils transportent leurs punaises avec eux ! » s'exclame le contrôleur[74].

Au centre de la vieille maison trône le lit de l'*Odyssée* – le « lit somptueux » de *L'Envie* d'Olecha, « en bois précieux laqué merisier, avec des incrustations de glace sur les faces internes de ses montants ». Il appartient à une fausse Pénélope, Anetchka Prokopovitch.



Le démantèlement du dôme
de la cathédrale du Christ Sauveur

Elle dormait la bouche ouverte, en glougloutant comme le font les petites vieilles.

> Les punaises vivaient leur vie et menaient grand tapage. On aurait pu croire que quelqu'un était en train de déchirer le papier peint. Des cachettes de punaises que le jour ignore entraient en activité. Le bois de lit grossissait, enflait.
> L'appui de la croisée commença à rosir.
> Une douce pénombre flottait dans la pièce. Les secrets de la nuit sortaient des coins de la pièce, se glissaient le long des murs, enveloppaient nos héros endormis et allaient se couler sous le lit.

L'un des principaux accessoires de ce lit est une couverture (« Je bouillonnais là-dessous, je gigotais, sous l'effet de la chaleur je n'arrêtais pas de remuer, comme si j'avais été en gélatine. ») Et puis il y a un oreiller, qu'on peut supposer plus compact à la fois en tant qu'objet et que métaphore. Dans les romans de création soviétiques, le plus éloquent défenseur de tout ce qui ressemble à de la mélasse est Ivan Babitchev, « modeste magicien soviétique » et serpent rusé qui guide le héros curieux jusqu'à l'Éden d'Anetchka. Ivan est un petit homme « replet » affublé d'« un oreiller, un gros oreiller de toile jaune qu'il tenait par un coin et qui se balançait. À chaque pas qu'il faisait, l'oreiller venait se cogner contre sa jambe, et son genou y laissait un creux qui tout de suite se défaisait »[75].

Ivan Babitchev ressemble lui-même à un oreiller, et les « philistins » de Chaguinian ressemblent à des monstres de Babylone : « J'aperçus une espèce d'escalier tout droit sorti de l'Apocalypse, peuplé de béliers et de chèvres en frac. Hommes et femmes émettaient des bêlements, et ces dernières arboraient d'épaisses queues de moutons qu'elles agitaient en exhibant leurs boucles d'oreilles en diamant, les yeux exorbités de façon obscène[76]. »

Mais les créatures des marais ressemblent en général à des créatures des marais. Dans *La Rivière* de Leonov, une jeune Soviétique marche dans les bois et tombe sur une grotte peuplée de moines difformes. Derrière une rangée de « narines béantes », de « lobes d'oreilles pendants » et d'« immenses bouches scorbutiques déformées par des cris muets », elle découvre une fosse qui contient le « trésor du monastère », l'ermite Eusèbe. « Elle mit un moment à s'habituer à la chaleur putrescente qui émanait du trou et faisait tourbillonner la flamme. Finalement, au milieu d'un tas de guenilles crasseuses, elle aperçut un frêle visage humain couvert d'une toison qui lui faisait penser à de la mousse. À travers la peau translucide de son front, c'était la terre elle-même qui semblait briller. Sa

lèvre inférieure protubérante frémissait, mais ses yeux étaient clos. Le saint homme était aveuglé par la lumière, et la broussaille de ses sourcils farouches tremblait sous la tension[77]. »

Le patriarche de Pilniak, Iakov Karpovitch Skoudrine, bave sur le sol du salon et soutient sa hernie d'une main passée dans la braguette de son pantalon. « Ses yeux larmoyaient de ses quatre-vingt-cinq ans, bouffis, enflés, verts comme du sérum sanguin décomposé, effrayants et répugnants. » C'est un Smerdiakov vieilli mais pugnace qui propose ses services à un Ivan Karamazov découragé (l'ingénieur Poltorak). « Dans le marais, il y a, pour sûr, des souches pourries, la vase les aspire, les sangsues s'y fixent, les écrevisses s'y agrippent, les poissons nagent autour, les vaches pissent dessus, de la puanteur, de la fange – eh bien, moi, je vis, je divague, je bousille – et je comprends et je vois tout. Nous pouvons tuer. À vos ordres, qui[78] ? »

Les vrais « saboteurs » accomplissent l'œuvre du diable avec abnégation et sans compromis. « Je peux tout, dit Skoudrine, je ne veux que le mal, le mal me fait du bien. » Leur objectif est de saboter le travail de la création. Ils adoptent des apparences diverses, mais leur véritable nature n'échappe pas au narrateur et finit par être découverte – même si pas toujours simultanément – par le lecteur et par l'enquêteur de la police secrète. Skoudrine doit soutenir sa hernie ; les dents de Poltorak sont « défigurées par l'or » ; le Khablo de Gladkov a des « yeux aveugles » et un « bras atrocement couturé » ; quant aux trois principaux méchants de *L'Homme change de peau*, l'un est gaucher, l'autre a un doigt difforme, et au troisième il manque un œil. Tous conspirent en vue de déclencher une inondation. À l'ère des chantiers, une inondation, c'est l'œuvre du diable, et l'œuvre du diable, au bout du compte, c'est la volonté de Dieu. Skoudrine fait lui aussi partie de « cette puissance, qui veut toujours le mal et fait toujours le bien[79] ».

Mener l'offensive contre le marécage et fouler dans la cuve le vin de l'ardente colère de la nécessité historique, telle est la tâche des commandants bolcheviks de l'armée des constructeurs. Certains directeurs de chantier, ingénieurs en chef et secrétaires du Parti sont assez jeunes ou sans âge pour être les Adam du nouveau monde. Le David Margoulies de Kataïev, l'Ivan Morozov de Jasienski et l'Arno Arevian de Chaguinian trouvent chacun une jeune fiancée socialiste et semblent tout disposés à être féconds et à se multiplier. D'autres s'avèrent incapables de « sauter hors du temps » (comme le dit Kataïev). Dans *Énergie*, de Gladkov, le

chef de l'organisation du Parti sur le chantier, le Vieux Bolchevik et héros de la Guerre civile Miron Vataguine, va se baigner. Il est pris dans un tourbillon, mais une jeune fille nommée Fenia le ramène sur le rivage. Tous les deux sont nus.

> « Pourquoi est-il si timide ? » s'étonna Fenia. C'était amusant, pensa-t-elle, amusant et plaisant. Jusque-là, jamais il ne lui serait venu à l'esprit que Miron aurait pu se montrer timide en sa présence – timide et troublé pour une telle broutille, simplement parce qu'il était nu devant elle. Après tout, elle aussi était nue – et elle n'en éprouvait aucune honte.

Mais Miron en a trop vu en matière de bien et de mal pour être admis au paradis. Il accepte sa condition de mortel, adopte un rôle paternel et voit Fenia tomber amoureuse d'un jeune homme de son âge[80].

Dans *La Rivière*, le directeur de projet, Ouvadiev, et son ingénieur en chef, Bourago, sont tous les deux amoureux de leur protégée, Suzanna. Lorsqu'elle choisit un homme plus jeune, ils se consolent en écoutant la « Marche des trolls » du *Peer Gynt* de Grieg. « D'après moi, dit Bourago – qui incarne la réflexivité de l'intelligentsia en regard de l'activisme bolchevique d'Ouvadiev –, nous verrons venir un nouvel Adam qui baptisera toutes les créatures qui l'ont précédé. Et il se réjouira. » Suzanna héritera de la terre parce qu'elle est innocente comme un enfant. « Mais moi, je suis un vieil homme. Je me souviens encore de la Révolution française, de la tour de Babel, de l'équipée fatale d'Icare et de la vertèbre d'un homme de Néandertal dans je ne sais quel musée français[81]… »

Mais quel est dès lors le rôle de ces vétérans dans le mythe de la création ? L'ingénieur Laszlo de Pilniak, qui sait qu'il n'est pas Dieu, revient à la source d'inspiration originelle de tous les « pères » : l'Exode.

> Considère le camarade Moïse, dans la Bible, qui conduisait les Hébreux hors d'Égypte. C'était un garçon pas bête. Il déambulait sur le fond de la mer, faisait avec rien du tout la manne céleste, se débrouillait dans les déserts comme nous dans le trotskisme, organisait des congrès de soviets et des réceptions au Sinaï. Pendant quarante ans il rechercha son lieu d'habitation et lutta pour l'avoir. Et la Terre promise, il n'y parvint pas, laissant à Josué fils de Nun le

> soin d’arrêter le soleil. À sa place ses enfants y parvinrent. Les gens qui ont connu Sodome ne peuvent pas être en Israël, ils ne conviennent pas pour la Terre promise[82].

Le Vieux Bolchevik de *La Rivière* meurt d’une leucémie, le Vieux Bolchevik du *Deuxième Jour* meurt d’une maladie cardiaque et le Vieux Bolchevik dans *Énergie* meurt de tuberculose. Dans *Le Chantier* de Platonov, les constructeurs de la maison éternelle creusent eux-mêmes leurs tombes. Seul Kozlov « croyait encore à l’avènement de la vie après la construction des grandes maisons », mais il se masturbe sous sa couverture, est faible de la poitrine et finira par être tué par les koulaks. Les autres savent que les grandes maisons sont « pour les gens de demain », adoptent une petite orpheline et observent le « sommeil de ce petit être qui régnerait sur leurs tombes et vivrait sur la terre apaisée, bourrée de leurs ossements ». Ceux qui ne sont pas morts de mort naturelle ou de maladie devront être massacrés. L’invalide de guerre Jatchev, qui incarne la colère inextinguible du prolétariat, « avait décidé qu’aussitôt que la petite fille et ses pareils auraient tant soit peu grandi, il abattrait tous les “grands” qui habitaient la localité ; lui seul savait que l’URSS était peuplée exclusivement d’ennemis du socialisme, d’égoïstes, de perfides du monde à venir, et il se consolait en secret en se disant qu’il tuerait bientôt, un de ces jours, toute leur masse, ne faisant grâce de la vie qu’aux enfants prolétariens et aux purs orphelins[83] ».

Le Vieux Bolchevik d’Ehrenbourg, Grigori Markovitch Chor, n’a que quarante-huit ans, mais son jeune disciple, Kolka, le traite de vieillard. La vie de Chor ressemble à « un questionnaire bien rempli des archives du Parti ». Fils d’un commerçant, il a adhéré au Parti lorsque celui-ci semblait n’être encore « qu’un tout petit cercle de lecture ». Il passe son temps en prison, en exil et à Paris. Après la Révolution, il fait des discours « sous des chapiteaux de cirque, dans des casernes, sur des camions et sur les marches des monuments impériaux ». Pendant la collectivisation, il est tabassé par les koulaks. À Kouznetsk, il étudie les secrets de la brique et du béton de la même manière qu’il a étudié l’économie politique, l’agriculture et l’« ABC de la prison ». Mais le protagoniste de cette existence dure et austère est un homme voûté, myope et chaleureux, au nœud de cravate mal fait, capable de respirer avec délice le parfum d’une fleur dans le jardin d’une gare et de demander à une petite fille : « Qu’est-ce que c’est, comme fleur, ou plutôt, quel est son nom ? »

Chor habite non loin du haut-fourneau. Un jour, il entend retentir l'alarme incendie et se précipite sur place, mais il s'agit d'une fausse alerte. Il se sent mal, rentre chez lui et meurt dans les bras du jeune Kolka[84].

Dans *La Volga se jette dans la Caspienne* de Pilniak, les Vieux Bolcheviks vivent eux aussi à côté du haut-fourneau, mais leur univers est le marécage tout autant que la fournaise. Ce sont des hommes usés « pour qui le temps s'est arrêté à la fin du communisme de guerre » et leur chef est Ivan Ojogov (« le brûlé »), premier dirigeant du comité exécutif local, frère du saboteur baveux Iakov Skoudrine et descendant des moines cavernicoles de Leonov.

> Près du four de l'usine, Ivan Ojogov entra en rampant sous terre, dans la gueule du four, dans une chaleur étouffante et sombre. [...] L'air pesant sentait la fumée, le goudron, l'homme mal lavé et le poisson, comme cela sent dans les entreponts des navires. À même la terre, dans ce souterrain, autour de la gueule du four et dans l'obscurité, étaient étendus des loqueteux, envahis par le feutre de leurs cheveux.

Ce sont des déviationnistes de gauche. Puritains radicaux et prophètes de malheur de la Révolution bolchevique, ils ont passé les années de la Grande Déception à gémir devant la gueule du four. Ils savent que le déluge à venir sera le deuxième acte de la création. « Voilà que revient l'année 19 ! » s'exclame Ojogov. Ou, comme le dit le bolchevik Sadykov en écoutant le récit de la disparition de Moïse à deux pas de la Terre promise : « C'est vrai. Il n'y est pas parvenu, mais il a tout de même écrit les Tables de la Loi[85]. »

Le Vieux Bolchevik de Gladkov, Baïkalov, est un cadre orthodoxe du Parti. Sa vie est la version prolétarienne de la biographie « étudiante » (juive) de Chor, mais lui aussi « brûle d'un feu intérieur ». Et lui aussi était présent à la bataille de Dair, « lorsque l'obscurité de la nuit était peuplée par un ouragan de feu, comme si le monde entier explosait au milieu du grondement, des flammes et de la fumée d'un tremblement de terre ». Il sait lui aussi que le déluge à venir est le début de l'éternité. « Il est vrai que bientôt il ne sera plus, et que le monde pour lui aura disparu. Et pourtant, il est immortel. » Comme il l'explique à un autre Moïse bolchevik : « Je l'affirme, je suis totalement convaincu que la mort, au sens désormais obsolète de ce mot, ne saurait avoir d'existence pour nous[86]. »

Lorsque le déluge a finalement lieu, le souterrain d'Ivan Ojogov « s'emplit d'une transparence verte, dure, comme les eaux des marais ». Ivan – « homme magnifique de l'époque magnifique des années 1917-1921 » – meurt à côté de son four. Un petit garçon, Michka, contemple l'inondation. « L'apparition d'un fleuve nouveau était pour Michka un phénomène originel tout naturel (de même que pour Ojogov et Sadykov étaient originelles les sirènes des usines)[87]. »

Ce sont les enfants d'aujourd'hui qui peupleront la terre fraîchement nettoyée : Petka, Kolka, Michka et les deux Fenia, entre autres. Certains ont atteint l'âge de la fécondité (tous les récits de construction incluent au moins une femme enceinte et, dans *L'Envie* d'Olecha, Valia et Volodia prévoient de se marier le jour même de la fin du chantier), mais la plupart sont des membres innocents de la cohorte des enfants prolétariens et des purs orphelins. Les terrassiers de Platonov continuent à creuser au nom de la petite Nastia, qui régnera sur leurs tombes et vivra sur la terre apaisée, bourrée de leurs ossements. L'Ouvadiev de Leonov imagine une petite fille « quelque part là-bas, à la frontière radieuse, sous les arcs-en-ciel d'un avenir enfin conquis ». « Elle s'appelait Kata et n'avait pas plus de dix ans. C'était pour elle et pour son bonheur qu'il luttait, souffrait et imposait des souffrances à tout son entourage. Elle n'était pas encore née, mais elle ne manquerait pas de voir le jour puisque d'indicibles sacrifices avaient déjà été consentis en son nom. » Et dans *Hydrocentrale* de Chaguinian, alors que l'artiste Archak s'emporte contre les béliers et les chèvres en frac, il a soudain une révélation. « Ce sont deux yeux qui l'ont interpellé, les yeux brun foncé et grands ouverts d'une petite fille de huit ans, la Cendrillon de la maison. Le menton appuyé sur le bord de la table, sa petite tête renversée en arrière, elle l'écoutait bouche bée, avec tout le sérieux énigmatique de son être d'enfant[88]… »

Entre les bolcheviks mourants et les purs orphelins, des milliers de constructeurs sont mis à l'épreuve sur des dizaines de chantiers. Certains sont condamnés d'avance et marqués du sceau de la bête du fait d'une naissance illégitime ; d'autres, les *intelligenty*, avec leurs discours délirants, encouragent la névrose spirituelle et le sabotage plébéien. Le Volodia Safonov d'Ehrenbourg ne peut pas s'arracher aux pages de Dostoïevski. « Pétri de culpabilité, mais incapable de s'arrêter », il ne cesse de plonger « dans ce maquis touffu de scènes absurdes, de crises de larmes hystériques et de douleur moite et brûlante ». Un jour, ayant fait la connaissance d'un garçon nommé Tolia qui fait écho à sa déloyauté, il lui

parle de liberté et l'oblige à répéter une version de la maxime de Smerdiakov (« Il est toujours intéressant de parler à une personne intelligente »). Le lendemain matin, Tolia détruit une pièce d'outillage importante[89].

Mais la plupart des constructeurs réussissent le test : ils se « reforgent », connaissent une conversion intégrale, se soumettent au baptême (souvent dans une rivière) et rejoignent les bolcheviks en vue de construire la maison éternelle. Dans l'une des scènes centrales de l'histoire quasi documentaire du *Canal de la mer Blanche*, « une Ford arrive en vrombissant » dans un camp de travail.

> La voiture prit un virage serré. En freinant, les roues firent voler la poussière. Une tête hirsute apparut à la fenêtre et jeta un regard alentour.
> La rive opposée offrait le spectacle d'une véritable fourmilière humaine. Le chantier s'étendait jusqu'à l'horizon. Des brouettes poussiéreuses remontaient la pente. À droite se dressait l'échafaudage d'une construction inachevée. C'était l'écluse.
> Un contremaître se précipita vers la voiture pour saluer le visiteur. L'homme au crâne hirsute lui tendit la main : « Je m'appelle Solts. »

Solts fend la foule « comme s'il était chez lui, dans son appartement de Moscou ». Il sait que ces hommes sont nés une deuxième fois et les baptise du nom de « camarades ». Ils se déclarent prêts à se défaire de leur passé « socialement malsain » et promettent de travailler avec plus d'acharnement. « Ce même jour, ils se baptisèrent l'Équipe du plan quinquennal et pelletèrent huit cents mètres cubes de terre au lieu des deux cents habituels[90]. »

Le nouveau monde est né dans un camp de travail. À moins que ce soit le contraire : le camp de travail comme créature du nouveau monde. Il y a presque toujours quelque chose d'ironique dans les récits de création du plan quinquennal. Ils descendent tous du *Cavalier de bronze* et s'inscrivent tous quelque part entre l'ode à la Cité nouvelle et l'élégie en hommage aux victimes du déluge qui la frappe.

> Des jeunes communistes travaillaient sur le chantier. Ils savaient ce qu'ils faisaient – ils construisaient le Léviathan. Quelques koulaks expropriés travaillaient à leurs côtés. On avait fait venir ces paysans de très loin : de Riazan et de Toula. Ils avaient été transportés avec

leurs familles, mais ils ne savaient pas dans quel but. Au bout de dix jours de voyage, le train s'était arrêté. Il y avait une colline surplombant une rivière. C'est ici qu'ils allaient vivre, leur avait-on dit. Les bébés pleuraient, tétant aux poitrines maigres et bleuies des femmes.

On aurait dit les survivants d'un incendie. C'était ce qu'on appelait des « colons spéciaux ». Ils commencèrent à creuser la terre pour construire des baraquements. Les baraques étaient sombres et surpeuplées. Le matin, les gens partaient au travail. Le soir, ils rentraient. Les enfants pleuraient et les femmes épuisées leur murmuraient : « Chut ! »

Des prisonniers travaillaient aux mines Ossinov, où ils extrayaient du charbon. En mêlant le charbon et le minerai de fer, on produisait du fer. Un des prisonniers était Nikolaï Izvekov [« depuis des temps immémoriaux »], le prêtre qui avait administré les derniers sacrements à la mère de Kolka Rjanov. Après avoir été exclu du département de l'Hygiène publique, il s'était mis à prêcher la Fin des Temps. Il recopiait les épîtres de saint Paul et en vendait des exemplaires à cinq roubles pièce. Il célébrait aussi des services funèbres clandestins à la mémoire du tsar défunt. Il avait été condamné à trois ans dans un camp de concentration. Et à présent, il charriait du charbon dans une mine. À ses côtés travaillait Chourka le Turc, condamné pour trafic de cocaïne. Izvekov disait à Chourka : « Les impies seront jetés dans le lac de feu de l'enfer. »[91].

Les chantiers socialistes étaient aussi des camps de travail, et les camps de travail ressemblaient parfois aux portes de l'enfer. Au bord du Dniepr, « une énorme masse d'ouvriers équipés de pelles et de pieds-de-biche s'affairaient seuls ou en groupe au milieu des rochers, entre les câbles, les chariots et les containers en fer ». Sur la rivière Sot', « le nombre des excavateurs ne cessait de diminuer, et les trente derniers n'avaient qu'environ sept mètres carrés pour manœuvrer ». Et sur le chantier de la Mizinka, « les godets-racleurs déversaient le gravier avec un bruit sec dans la gueule ouverte de la bétonnière et, à intervalles réguliers, un mince filet d'eau arrosait le gravier tel un jet de salive. [...] Se soulevant de nouveau, le godet-racleur retournait la masse dégoulinante dans la bétonnière et ses mâchoires malaxaient le mélange de gravier et de sable[92] ».

« On dirait la création du monde, écrit l'une des jeunes mariées communistes d'Ehrenbourg à Volodia Safonov en proie au doute. Tout est mélangé : l'héroïsme, la cupidité, la cruauté, la générosité. » La création du monde exige d'immenses sacrifices, lesquels impliquent d'immenses souffrances, et ce sont ces souffrances qui engendrent le doute : ce même doute qui torturait Sverdlov et Voronski dans leurs catacombes prérévolutionnaires. Volodia Safonov n'est pas le seul à être tourmenté : « Aux réunions, tout le monde sait déjà ce que chacun va dire. Il suffit de retenir quelques formules et quelques chiffres. Mais parler comme un véritable être humain, c'est-à-dire en hésitant, en bredouillant, en affirmant avec passion quelque chose de personnel, ils en sont incapables. [...] Et pourtant, ce sont eux, les constructeurs de la vie nouvelle, les apôtres dont on attend des prophéties, les dialecticiens qui ne se trompent jamais. » Lorsque l'ingénieur Bourago explique qu'il n'entrera pas dans le nouveau monde parce qu'il se souvient encore d'Icare et de la tour de Babel, que dit-il vraiment ? Qu'il est lui-même trop vieux, ou que le « nouvel Adam » devra se méfier de l'hybris[93] ?

Bourago est un honnête bâtisseur de tour, mais même les bâtisseurs malhonnêtes et malintentionnés sont capables de parler avec une force et une conviction considérables. L'Américain onctueux de *Temps, en avant !*, de Kataïev, contemple le panorama de Magnitogorsk, puis ses yeux se posent sur une vieille savate d'écorce qui gît dans l'herbe.

« D'un côté, Babylone, de l'autre, cette vieille savate de paysan. Quel paradoxe. »

> Nalbandov insistait de façon butée : « S'élèvera bientôt ici une cité socialiste accueillant cent cinquante mille ouvriers et employés de service.
> — Oui, mais l'humanité en sera-t-elle plus heureuse ? Et ce bonheur présumé vaut-il tant d'efforts ? »
> « Il a raison », pensa Nalbandov.
> « Vous avez tort, dit-il en fixant l'Américain avec froideur. Vous manquez d'imagination. Nous conquerrons la nature et nous rendrons à l'humanité son paradis perdu. »[94].

À bord du train décrit dans *Le Veau d'Or* d'Ilf et Petrov, un Allemand non moins onctueux enfonce le même clou en narrant l'histoire d'un Adam

et d’une Ève communistes qui vont au parc Gorki, s’assoient sous un arbre, en arrachent un rameau et réalisent soudain qu’ils sont faits l’un pour l’autre. Trois ans plus tard, ils ont déjà deux fils.

> « Et alors ? demanda Lavoisian.
> — Alors, dit fièrement Heinrich, alors un fils s’appelle Caïn et l’autre Abel et, d’ici un certain temps, Caïn tuera Abel, Abraham engendrera Isaac et Isaac Jacob, et toute l’histoire biblique recommencera depuis le début et aucun marxisme n’y pourra rien faire. Tout se répétera. Il y aura le déluge, il y aura Noé avec ses trois fils, et Cham qui offensera Noé, et la tour de Babel que personne n’achèvera jamais, Messieurs. Et ainsi de suite. Rien de neuf n’arrivera sur Terre, en sorte que vous avez bien tort de vous échauffer au sujet de la construction d’une nouvelle vie. [...] Tout, tout se répétera. Et le Juif errant errera à nouveau de par le monde… »[95].

Le seul à raconter sa propre histoire est le « Grand Combinateur » Ostap Bender, l’un des personnages les plus populaires de la littérature soviétique. Le Juif errant n’errera plus jamais, dit-il, car, en 1919, il a décidé de quitter Rio de Janeiro, où il se promenait sous les palmiers en culotte blanche, pour aller voir le fleuve Dniepr. « Il avait été partout : sur le Rhin, le Gange, le Mississippi, le Yangzi, le Niger, la Volga. Le seul fleuve qu’il ne connût pas était le Dniepr. » Ayant franchi la frontière roumaine avec des produits de contrebande, il est fait prisonnier par les hommes de Petlioura, qui le condamne à mort.

> « Comment cela, puisque je suis éternel ! » s’écria le vieil homme.
> Il y avait deux mille ans qu’il attendait patiemment la mort, et voilà que soudain il n’avait plus envie que de vivre.
> « Silence, sale Juif ! s’écria joyeusement l’*ataman* aux cheveux bouclés. Et fusillez-moi ça vivement, mes braves ! »
> C’est ainsi que périt l’éternel pèlerin[96].

Le récit d’Ostap Bender est le plus convaincant. L’errance du Juif errant est censée prendre fin à la veille du règne millénaire ; le règne millénaire est censé débuter sur un grand chantier dans le désert ; et les passagers du train laissent derrière eux le monde de l’éternel retour. Mais est-ce vraiment le cas ? Un peu plus tard, Ostap franchit la frontière roumaine avec des produits de contrebande. Il veut aller à Rio de Janeiro et se

promener en culotte blanche sous les palmiers. Les gardes-frontières l'arrêtent et le tabassent, mais le laissent en vie. Le Juif errant est de nouveau en cavale. « Pas d'ovations ! Puisque je n'ai rien donné dans le rôle de Monte-Cristo, il va falloir que je me reconvertisse comme gérant d'immeuble[97] ! »

Ostap a beau être difficile à liquider (il est déjà mort et ressuscité plusieurs fois), il n'en reste pas moins un étranger sans domicile fixe en quête d'un mirage. Ivan Babitchev, l'homme-oreiller, frère du grand bâtisseur de tour Andreï Babitchev, est bien plus dangereux parce que sa divine couche est la source même de l'éternel retour. « Ne touche pas à nos oreillers ! implore-t-il son frère au nom de l'humanité. Alors que nos crânes étaient encore lisses, et que seul un duvet roux les protégeait, nos têtes reposaient déjà sur ces oreillers ; durant les nuits d'amour, c'est là que s'égaraient nos baisers ; c'est là que nous rendions l'âme, et c'est là que rendaient l'âme tous ceux que nous faisions mourir. Ne touche pas à nos oreillers ! Ne nous appelle pas ! Ne cherche pas à nous attirer et à nous séduire ! Que peux-tu nous proposer qui puisse remplacer notre pouvoir d'amour, de haine, d'espoir, de pitié et de pardon ? »

Cependant, Ivan est « un magicien » – et peut-être un imposteur. Son oreiller est sans domicile fixe, et le lit qui finit par l'accueillir est le royaume infesté de punaises d'Anetchka la ronfleuse. Il existe toutefois une épreuve suprême qui légitime incontestablement le doute aux yeux de tout lecteur russe. Que se passe-t-il si l'enfant censé habiter la Cité nouvelle et pour qui ont été consentis d'« indicibles sacrifices » meurt avant la fin des travaux[98] ?

Ainsi, la Nastia de Platonov, le « fait du socialisme », attrape un mauvais rhume pendant le « supplice des koulaks » et en meurt. Elle est enterrée dans les fondations du chantier de la maison éternelle. Mais *Le Chantier* – qui ressemble au *Cavalier de bronze* par son ambivalence – ne fut pas publié à l'époque. Nettement plus saisissante est la mort de la petite fille dans *La Rivière* de Leonov, roman salué au XVI^{e} Congrès du Parti comme un compte rendu imparfait mais opportun de la construction socialiste. « Les ingénieurs éprouvaient un étrange chagrin coupable parce que le cadavre était celui d'une petite fille, et, à en juger par sa taille, elle ne devait pas avoir plus de onze ans. Ses genoux nus étaient couverts de boue. Dans son absurdité, l'accident ressemblait à un meurtre. » Ouvadiev,

le directeur du chantier, croit « reconnaître dans cet enfant mort la fillette qui avait été liée de si près à son propre destin. Poussé par un besoin étrange, il demanda son nom : elle s'appelait Polia[99] ».

Mais, au bout du compte, il apparaît toujours que les sacrifices n'ont pas été vains, et que les scènes absurdes et les crises de larmes hystériques à la Dostoïevski ne sont qu'une maladie passagère. Le doute est naturel, et la souffrance épouvantable, mais l'œuvre de la création ne peut pas être entachée par la perte de l'innocence. (Même dans *Le Cavalier de bronze*, la mort d'Eugène ne semble pas condamner la « création de Pierre ». Et le plus populaire de tous les romans de construction soviétiques est *Pierre I^er^* d'Alexeï Tolstoï, qui décrit l'œuvre du tsar bâtisseur comme une cruelle et joyeuse aventure anticipant le premier plan quinquennal.) Dans *La Rivière*, Ouvadiev en vient à la conclusion que « personne d'autre n'en comprendrait le sens, et cela ne pouvait arriver que par une nuit aussi terrible : elle était la sœur de la personne pour qui il avait tant souffert et fait tant souffrir ses semblables ». Dans le dernier paragraphe du roman, il s'assoit sur un banc au bord de la rivière.

> Après avoir raclé un peu la croûte de glace, Ouvadiev s'assit juste au bord de la planche en bois et y demeura, les mains sur les genoux, jusqu'à ce que les lumières du chantier s'allument. Une demi-heure plus tard, la neige humide avait en partie recouvert l'homme assis sur le banc. Ses épaules et ses genoux étaient blancs, la neige sur ses mains fondait, mais il restait immobile malgré l'obscurité croissante. Contemplant le morne spectacle de cette nuit de mars d'un regard perçant et désabusé, sans doute pouvait-il distinguer les villes futures qui surgiraient de ces étendues inconcevables et sentir la brise parfumée qui les traverserait en ébouriffant les boucles d'une fillette au visage si familier[100].

Même dans *Le Chantier*, le travail se poursuit. Vochtchev, victime du « désir troublé d'un esprit vain » et collectionneur de « broutilles misérables », trouve grâce à Nastia l'espoir, le vrai savoir et une place à la tête des paysans déportés. « Nastia », bien entendu, c'est le diminutif d'« Anastasia », qui signifie « résurrection ». Le regard de l'ingénieur Prouchevski porte au-delà de sa mort prochaine, et sans doute aussi de celle de Nastia.

Prouchevski regardait en silence toute la vieillesse embrumée de la nature et, à son terme, il voyait de tranquilles bâtisses blanches qui brillaient plus qu'il n'y avait de lumière dans l'air. Il ne connaissait ni le nom de ces édifices achevés ni leur destination, bien qu'il fût facile de comprendre que ces bâtisses lointaines avaient été élevées pour la joie autant que pour le profit. Avec l'émerveillement d'un homme accoutumé à la tristesse, Prouchevski observait la tendresse nette et la puissance fermée et refroidie des monuments lointains[101].

10. LES NOUVEAUX LOCATAIRES

Au printemps 1931, les grands bâtisseurs du nouveau monde commencèrent à emménager dans leur maison éternelle encore inachevée. On distribua les appartements aux membres du Comité central du Parti, des Comités exécutifs centraux de l'Union soviétique et de la Fédération russe, du Comité exécutif du Komintern, des commissariats du peuple de l'Union soviétique et de la Fédération russe, de la Commission centrale de contrôle et de l'Inspection ouvrière et paysanne, du Conseil suprême de l'économie, de l'Agence d'État pour la planification, du Conseil des syndicats, de l'Internationale des syndicats, de la direction politique d'État unifiée (la Guépéou, futur NKVD), du Soviet et du Comité du Parti de la capitale, de l'Institut Lénine, de la Société des Vieux Bolcheviks, du comité éditorial des *Izvestia*, ainsi qu'à des familles de héros et de dirigeants défunts, à des écrivains et au « personnel administratif et d'entretien de la Maison du Gouvernement ». Les appartements variaient par leur taille et leur statut : les plus spacieux et les plus prestigieux donnaient sur la rivière et avaient vue sur le Kremlin et la cathédrale du Christ Sauveur (entrées 1 et 12). La plupart des détenteurs d'un contrat de location (à savoir les individus éligibles au nom desquels étaient enregistrés les appartements) occupaient des postes qui leur donnaient droit à un « espace de vie » plus ample. À partir de 1930, chaque administration possédait une liste de ces postes. Les individus qualifiés n'avaient pas pour autant tous accès à un appartement dans la Maison du Gouvernement. Ces positions éminentes au sein de la hiérarchie du Parti et de l'État permettaient à leurs détenteurs et à un nombre indéterminé de leurs proches de bénéficier d'un large assortiment de produits et de services. Tout déplacement au sein de la hiérarchie s'accompagnait d'une série d'autres déplacements, y compris à l'intérieur de la Maison du Gouvernement[1].

Arkadi Rozengolts, leader de l'insurrection bolchevique à Moscou et désormais commissaire du peuple au Commerce extérieur, l'homme qui semblait traverser les murs tel un fantôme (et que sa nièce Elena décrivait comme « sombre et morose »), s'installa dans un grand appartement au dixième étage avec un long balcon donnant sur la rivière

(appartement 237, entrée 12). Sa première femme et leurs deux enfants continuèrent à vivre dans la Cinquième Maison des Soviets de la rue Granovski. La Maison du Gouvernement accueillait sa nouvelle famille, à savoir sa seconde épouse, leurs deux filles, nées en 1932 et 1934, sa belle-mère et son beau-frère, un de ses frères, sa sœur Eva (l'artiste peintre récemment séparée de son mari, le journaliste de la *Pravda* Boris Levine), la fille d'Eva, Elena, née en 1928, et la bonne, « Douniacha »[2].

Rozengolts, sa seconde femme et l'une de leurs filles

Eva Levine-Rozengolts et sa fille Elena

Maria Denissova, la camarade de classe d'Eva au Vkhoutemas (les Ateliers supérieurs d'art et de technique de Moscou), et Iéfim Chtchadenko, son mari « prolétarien » devenu membre de la Commission centrale de contrôle, se virent attribuer deux appartements séparés : un très grand au cinquième étage de l'entrée 1 (appartement 10), avec vue sur la rivière, et un plus petit à l'autre bout du complexe, à l'entrée 25 (l'appartement 505, probablement destiné à servir d'atelier à Maria). Cependant, à en croire les voisins, Maria avait tendance à occuper le premier et Iéfim le second. Dans une lettre de décembre 1928 adressée à Maïakovski, elle écrit qu'elle est retournée auprès de son mari parce qu'il menaçait de se tuer. En mai 1930, moins d'un mois après le suicide de Maïakovski et environ un an avant que le couple emménage dans la Maison du Gouvernement, les médecins la diagnostiquèrent comme « psychopathe à tendances schizophréniques et cyclothymiques[3] ».

Maria Denissova sculptant
un buste de Iéfim Chtchadenko

Alexandre Arossev, adjoint de Rozengolts pendant l'insurrection de Moscou, désormais directeur de la Société pour les Relations culturelles avec les pays étrangers et toujours écrivain, eut droit lui aussi à deux appartements : un de quatre pièces au neuvième étage pour ses trois filles, une nourrice et une gouvernante (appartement 104, entrée 5) et un d'une pièce au même étage (appartement 103) pour sa nouvelle épouse et leur nouveau-né Dmitri. Au moment d'emménager, il travaillait sur « une grande œuvre, basée en partie sur des souvenirs personnels et en partie sur des sources écrites, qui évoquera la façon dont, au cours de l'activité révolutionnaire, d'abord illégale, puis légale et dirigée par l'État, se nouent et se dénouent les fils des relations, des sympathies, de l'amitié et de l'amour entre les êtres ; elle décrira comment les individus adhèrent au mouvement révolutionnaire et s'en éloignent parfois, et comment tout cela, en fin de compte, n'est qu'un remous à la surface de l'épopée de la lutte des classes, cause de la "Grande Révolte" qu'a connue notre pays ». Le roman en question se composerait d'« images de cette révolte, pareilles aux images d'un fleuve tantôt souterrain, tantôt remontant à la surface, tout comme aujourd'hui[4] ».

Alexandre Arossev

Vieux camarade d'Arossev, désormais haut responsable du Komintern en charge des finances et des agents étrangers, le notoirement « taciturne » Ossip Piatnitski s'installa dans un cinq pièces (appartement 400) avec sa femme Ioulia, leurs deux fils (âgés de dix et six ans en 1931) et le père de Ioulia, un ancien prêtre, ainsi que la nouvelle épouse de celui-ci et leur fille.

Autre vétéran notoirement taciturne de l'insurrection de Moscou, Valentin Trifonov, président de la Commission centrale des concessions étrangères auprès du Conseil des commissaires du peuple, emménagea dans un quatre pièces (appartement 137, entrée 7) avec sa femme Evguenia (économiste au commissariat du peuple à l'Agriculture), leurs deux enfants, Iouri (1925) et Tatiana (1927), la mère d'Evguenia (ancienne camarade révolutionnaire et épouse de Valentin), Tatiana Slovatinskaïa, un petit garçon tchouvache surnommé Oundik – adopté par Slovatinskaïa à l'âge de quatre ans, en 1921, pendant la famine de la Volga –, et une domestique[5].

Aron Solts, l'ami de Trifonov, qui concevait la famille comme « une petite cellule communiste », prit ses quartiers dans l'appartement 393 avec sa sœur, Esfir, un jeune garçon qu'ils avaient depuis peu pris sous leur aile, Evgueni, et leur nièce Anna, séparée de son mari Isaak Zelenski. (Leur mariage avait été arrangé par Aron et Esfir, qui avaient rencontré Isaak en 1912 pendant son exil en Sibérie). En 1931, Zelenski avait été transféré d'Ouzbékistan, où il dirigeait le Bureau de l'Asie centrale, à Moscou, pour y présider l'Union centrale des coopératives de consommateurs. Il s'installa dans l'appartement 54 avec sa nouvelle épouse, leur fille et les deux enfants qu'il avait eus avec Anna, Elena et Andreï (nommé d'après un des pseudonymes de Solts au sein du Parti)[6].

Iakov et Anna Brandenbourgski

Un autre expert des questions familiales, Iakov Brandenbourgski, collaborateur de Solts et son collègue à la Cour suprême, emménagea dans l'appartement 25 avec sa femme, Anna, qu'il avait rencontrée dans leur ville natale de Balta, au nord d'Odessa, et leur fille Elsa, née en 1913. En juillet 1929, Brandenbourgski avait été déchargé de ses fonctions de théoricien du droit et envoyé à Saratov afin d'y superviser la collectivisation (en tant que vice-président du Comité exécutif de la province de la Volga inférieure et membre du Bureau provincial du Parti). Renvoyé en mars 1931 au motif que « le succès lui était monté à la tête », il fut transféré au commissariat du peuple au Travail en tant qu'expert de la législation du travail. En 1934, après avoir passé plusieurs mois à l'hôpital du Kremlin, il sera nommé à la Cour suprême de l'URSS[7].

Serafimovitch
et sa petite-fille, Iskra

Le vertige du succès et la vie de famille étaient au centre de l'œuvre littéraire d'Alexandre Serafimovitch, qui vint habiter dans l'appartement 82 avec son épouse (et ancienne domestique) Fekla Rodionovna, son fils issu d'un premier mariage, la femme de ce dernier et leur fille (baptisée Iskra, « Étincelle », comme le journal de Lénine). Après avoir terminé *Le Torrent de fer*, Serafimovitch s'embarqua dans un roman qui aurait pour cadre un grand immeuble résidentiel (« La Maison n° 93 »). D'après le plan du brouillon d'un chapitre, « la famille se désintègre : 1) Sergueï et Olga Iakovlevna ; 2) Pania et Sakharov ; 3) Piotr Ivanovitch Pouchkov – qui se ressaisit et se met à pleurer ; 4) routine domestique faite de conversations sur leurs connaissances : surtout des hommes qui changent de femme, parfois des femmes qui changent de mari ». En 1930, l'ex-épouse de Serafimovitch décéda dans une institution psychiatrique.

En 1931, il abandonna l'idée de la « Maison » en faveur d'un roman sur la collectivisation. En janvier 1933, à la veille de son soixante-dixième anniversaire, le commissaire du peuple à l'Armée et à la Marine, Kliment Vorochilov, lui annonça par téléphone que des membres du gouvernement avaient décidé de donner son nom à la ville de Novotcherkassk. Serafimovitch proposa qu'on confère plutôt cet honneur à sa ville natale d'Oust-Medveditskaïa. Vorochilov objecta que cette modeste agglomération n'avait pas le rang officiel de ville, mais rappela peu de temps après pour annoncer que le problème avait été résolu : Oust-Medveditskaïa obtiendrait d'abord le statut de ville, puis serait rebaptisée. La rue de la Toussaint (qui longeait la façade est de la Maison du Gouvernement et reliait le Grand Pont de pierre au Petit Pont de pierre) fut également rebaptisée, et l'adresse officielle de la Maison du Gouvernement devint « 2, rue Serafimovitch »[8].

Le principal allié de Serafimovitch dans le combat pour la littérature prolétarienne et contre le « voronskisme », Platon Kerjentsev, emménagea dans un cinq pièces au neuvième étage (appartement 206, entrée 10) avec sa seconde épouse, Maria, leur fille Natalia (née en 1925) et leur bonne Agafia. Kerjentsev était ambassadeur de l'Union soviétique en Suède lorsqu'il rencontra Maria, alors secrétaire d'Alexandra Kollontaï. Principal théoricien du « sens du temps » bolchevik, il fut ensuite nommé ambassadeur en Italie (où était née Natalia), président du comité éditorial de la maison d'édition d'État, directeur adjoint de la Direction centrale des statistiques économiques (sous Ossinski), directeur de l'Institut de la littérature, des arts et de la langue auprès de l'Académie communiste et directeur adjoint de l'Agitprop (ce qui lui permit d'abord de contribuer à vaincre Voronski puis de publier ses mémoires). Peu après son installation à la Maison du Gouvernement, il sera nommé administrateur en chef du Conseil des commissaires du peuple[9].

Kerjentsev et sa fille, Natalia

Kerjentsev souffrait d'une maladie cardiaque et, vers 1935 (après qu'il eut été nommé directeur du Comité de la radio), la famille déménagea au deuxième étage dans l'appartement 197. Leurs voisins du 198 (un cinq pièces) étaient le Vieux Bolchevik Feliks Kon (son prédécesseur au Comité de la radio), alors âgé de soixante-dix ans, et sa femme Khristina (Kristina, ou Khassia) Grinberg, qui en avait soixante-dix-sept. (Elle avait pris le nom de « Khristiana » lorsqu'elle s'était convertie au christianisme orthodoxe pour pouvoir se marier officiellement lors de leur exil en Sibérie). La nouvelle fonction de Kon consistait à diriger le département des Musées au commissariat du peuple à l'Instruction publique[10].

Elena Oussievitch

Kon et la fille de Grinberg, Elena Oussievitch (née en Sibérie en 1893), habitaient à la même entrée, mais dans l'appartement 194, au rez-de-chaussée. Elena et sa fille, Iskra-Marina (1926), partageaient leur logement avec le Vieux Bolchevik Mark Abramovitch Braguinski et sa femme (trois pièces pour Elena, Iskra-Marina, leur nounou et leur bonne, et deux pièces pour les Braguinski et leur bonne). Comme Iskra-Marina l'avouerait bien des années plus tard : « Il n'est jamais venu à l'esprit de ma mère ou de

mes grands-parents qu'il aurait été préférable pour nous de vivre avec eux plutôt qu'avec des personnes âgées avec lesquelles nous n'avions aucun lien. » (Les enfants des Braguinski avaient un appartement situé à une autre entrée.) Elena et son premier mari, Grigori Oussievitch, étaient rentrés de leur exil suisse dans le « wagon plombé » de Lénine en avril 1917. Après la mort de Gregori pendant la Guerre civile à l'âge de vingt-sept ans, Elena travailla à la Tchéka, au Conseil économique (sous Iouri Larine) et au Comité de censure du répertoire théâtral de Crimée, avant d'obtenir un diplôme de l'Institut des Professeurs rouges en 1932. Son second mari, un bolchevik d'Extrême-Orient devenu deuxième secrétaire du Comité du Parti de Crimée, Alexandre Takser (le père d'Iskra-Marina), décéda en 1931, peu après leur installation. Le premier enfant d'Elena (le fils de Grigori) mourut chez ses grands-parents en 1934, à l'âge de dix-sept ans. À ce moment-là, Elena était déjà une critique littéraire reconnue et une adversaire éminente de l'Association des écrivains prolétariens ; elle était aussi directrice adjointe de l'Institut de la littérature et des arts auprès de l'Académie communiste (sous le successeur de Kerjentsev, Lounatcharski)[11].

Artemi Khalatov

L'épouse de Khalatov, Tatiana

Le plus proche ami d'Elena Oussievitch, en même temps que son collègue à l'Institut, était le secrétaire et beau-frère de Lounatcharski, Igor Sats. La nièce d'Igor, Natalia Sats, directrice du Théâtre central pour enfants, emménagea dans la Maison du Gouvernement (appartement 159) en 1935, lorsqu'elle épousa le commissaire au Commerce intérieur, Izraïl Veitser. Mentor et admirateur de Natalia (qu'il avait un jour invitée à danser), Mikhaïl Koltsov habitait tout près, dans un grand appartement de quatre pièces au septième étage (appartement 143). Encore officiellement

marié à sa seconde femme, Elizaveta Ratmanova, il vivait depuis 1932 avec l'écrivaine et journaliste allemande Maria Gresshöner (qui avait pris le nom de « Osten » et rompu avec sa famille « bourgeoise » peu après son arrivée à Moscou à l'âge de vingt-quatre ans)[12].

Un des plus proches collaborateurs de Koltsov, le directeur de l'Association des éditeurs d'État de livres et de magazines (OGIZ), Artemi Khalatov, emménagea dans un grand six pièces au sixième étage de l'entrée 12 (quatre étages en dessous des Rozengolts). Il y cohabitait avec sa mère (directrice des collections à la bibliothèque Lénine), son épouse (artiste graphique), sa cousine (actrice au Théâtre d'art de Moscou), sa fille Svetlana (née en 1926, après Svetlana Staline et Svetlana Boukharine, mais avant Svetlana Molotova) et leur bonne Choura. Khalatov (âgé de trente-cinq ans à l'époque) se distinguait parmi les bolcheviks par ses longs cheveux bouclés, son épaisse barbe et une toque d'astrakan qu'il n'ôtait que rarement. Avant d'être nommé responsable de la nationalisation et de la centralisation de l'industrie éditoriale, il avait supervisé le rationnement à Moscou pendant le communisme de guerre, présidé la Commission pour l'amélioration des conditions de vie des savants, fondé le Théâtre d'État de marionnettes et, en tant que responsable du Comité pour l'alimentation populaire (« À bas l'esclavage de la cuisine ! Longue vie à la consommation alimentaire collective ! »), inspiré *L'Envie*, de Iouri Olecha. La fille de Khalatov, Svetlana, raconte que Koltsov la faisait rire quand il parcourait le couloir sur son tricycle en hurlant : « C'est l'heure du thé ! »[13].

La famille Podvoïski

Une des employées de Khalatov à l'OGIZ, K. T. Sverdlova (Novgorodtseva), y dirigeait le département de la Littérature pour enfants

et des manuels scolaires. Elle et sa famille ne quittèrent le Kremlin pour la Maison du Gouvernement qu'en 1937, mais, en 1932, son fils Andreï épousa Nina Podvoïskaïa et rejoignit le clan Podvoïski-Didrikil dans l'appartement 280, à l'entrée 14. Outre les patriarches du clan, l'appartement accueillait trois de leurs filles (il n'en resta plus qu'une par la suite) et, de façon intermittente, leur fils Lev et son épouse Milena (dont le père, Solomon Lozovski, chef de l'Internationale des syndicats, vivait dans l'appartement 16 avec sa nouvelle épouse, sa fille et ses beaux-parents). L'une des sœurs Didrikil, celle qui avait épousé le tchékiste Mikhaïl Kedrov, habitait dans l'appartement 409. Les Sverdlov, et avec eux Nina Podvoïskaïa, emménageraient plus tard au 319. Andreï Sverdlov avait rejoint les trotskistes au lycée en 1927, étudié les langues étrangères en Argentine en 1928-1929, conspiré avec Boukharine et autres droitiers en 1930 (c'est lui qui avait déclaré qu'il fallait « liquider Koba »), étudié brièvement à l'université de Moscou et à l'Institut agro-mécanique et obtenu un diplôme de l'Académie militaire des Forces mécanisées en 1935 à l'âge de vingt-quatre ans[14].

Filipp Golochtchekine, ami intime de Iakov Sverdlov (et de Voronski), emménagea de façon permanente en 1935, après avoir quitté son poste de chef du Parti du Kazakhstan pour être nommé directeur du Tribunal d'arbitrage d'État. Il occupait l'appartement 228 avec sa deuxième épouse, sa mère et son fils issu d'un premier mariage.

Le « boulanger » Boris Ivanov, protégé prolétarien de Sverdlov et de Golochtchekine, s'installa dans l'appartement 372 au quatrième étage (entrée 19). Avant cela, il avait présidé le Syndicat des ouvriers de l'industrie alimentaire de Crimée et dépendait encore de l'assistance de la Société des Vieux Bolcheviks un an après le vol des vêtements de sa famille.

Boris Ivanov

E. Ia. Ivanovna (Zlatkine)

> J’ai une famille de quatre personnes dépendantes qui comprend une femme au foyer et trois enfants de trois à onze ans dont deux écoliers et l’absence de vêtements chauds les empêche d’aller à l’école pendant l’hiver et en plus ma femme et moi n’avons pas de vêtements non plus faute de manteaux d’hiver mais je demande de l’argent seulement pour les enfants[15].

En mai 1930, Ivanov fut nommé vice-président de l’Administration centrale de l’industrie de l’alimentation en conserve et dut quitter la Crimée pour Moscou. Comme le processus d’approbation du Comité central du Parti prenait plusieurs mois, « en raison du sabotage dans l’organisme susmentionné et de la purge de personnel en cours », il réclama un subside de 200 roubles en invoquant le fait que sa femme souffrait de « crises de nerfs ». L’épouse d’Ivanov, Elena Zlatkine, venait d’une famille nombreuse de tailleurs yiddishophones qui avaient rallié les rangs des révolutionnaires. L’un de ses frères, Ilya Zlatkine, s’était distingué en tant que commandant de l’Armée rouge pendant la Guerre civile et dirigea ensuite les services politiques de diverses unités. Au printemps 1931, lorsqu’il partit occuper son nouveau poste auprès de la légation soviétique à Urumqi, en Chine, la famille Ivanov emménagea dans leur appartement de trois pièces à la Maison du Gouvernement.

> Étant donné que le déménagement a occasionné des dépenses supplémentaires (charrettes de déménageurs, etc.) ainsi que la nécessité d’acheter plusieurs articles domestiques notamment une

> table et des chaises je demande une aide financière d'un montant de 150 roubles et si ce n'est pas possible un subside payable en trois mois.

La demande d'Ivanov obtiendra satisfaction, tout comme la plupart de celles qu'il déposera au cours des années suivantes (plusieurs fois par an, essentiellement pour bénéficier de séjours gratuits dans des stations balnéaires de la mer Noire et des spas du Caucase septentrional). En mai 1931, après un diagnostic officiel déclarant qu'elle était atteinte de « neurasthénie », Elena Zlatkine arrêta de travailler. Les Ivanov (Boris, quarante-quatre ans, Elena, trente-quatre ans, deux fils de onze et dix ans, et une fille de huit ans) décidèrent de louer l'une de leurs trois pièces[16].

Malgré leurs difficultés économiques, les Ivanov, comme la plupart des résidents de la Maison du Gouvernement, avaient une bonne (une « employée domestique »). Elle s'appelait Nioura et avait seize ou dix-sept ans au moment de leur installation. Un jour qu'elle se promenait avec les enfants dans la cour, elle fit la connaissance de Vladimir Orekhov, de l'appartement 384, un jeune homme d'une vingtaine d'années. Ils se marièrent peu de temps après et Nioura emménagea chez lui. Vladimir était le fils de Vassili Orekhov, l'ancien berger devenu procureur qui avait succombé à une « névrose traumatique » suite à la mort de Lénine en 1924. En 1931, à quarante-sept ans, il avait pris sa retraite et s'était fait poser « deux rangées de dents, soit 26 au total », mais il continuait à avoir des problèmes de santé et passait une bonne partie de son temps dans des stations balnéaires de la mer Noire[17].

Orekhov et les Ivanov n'étaient pas les seuls Vieux Bolcheviks à avoir du mal à se remettre de la Guerre civile et de la Grande Déception. Le directeur de l'Institut Marx-Engels-Lénine, Vladimir Adoratski, poursuivait son programme de balnéothérapie. Plusieurs mois avant d'emménager dans la Maison du Gouvernement (appartement 93) à l'âge de cinquante-trois ans, il écrivait à sa femme depuis Hourzouf, au bord de la mer Noire : « La nourriture ici est toujours du meilleur acabit. Les soupes végétariennes (bortsch) sont d'excellente qualité, et les rôtis aux pommes de terre frites sont toujours délicieux, et si abondants que Varia n'arrive pas à tout manger. » (Varia, la fille d'Adoratski, traductrice à l'Institut Marx-Engels-Lénine, avait alors vingt-six ans. Elle aussi avait une santé fragile et accompagnait souvent son père dans ses voyages.) Plusieurs mois après leur installation dans la Maison du Gouvernement,

Adoratski et Varia se rendirent dans un spa à Kislovodsk. On n'y traitait pas les patients à l'oxygène, mais l'air de la montagne était tellement vivifiant qu'« on pouvait en profiter même sans tous ces gadgets ». À Moscou, il avait accès à un « restaurant diététique » spécial où il consommait « des légumes, des fruits et de la viande, mais pas de pain », ainsi qu'à une clinique où il suivait régulièrement des traitements « aux ultraviolets »[18].

Olympiada Mitskevitch, collègue d'Adoratski à l'Institut Marx-Engels-Lénine et première directrice du département de Santé de l'administration du tourisme balnéaire en Crimée, prit sa retraite un an après avoir emménagé dans la Maison du Gouvernement (appartement 140), à l'âge de cinquante ans. Son lieu de résidence préféré, écrira-t-elle à la Société des Vieux Bolcheviks, était un sanatorium ; son premier voyage après son installation la conduira dans la station thermale de Bordjomi, en Géorgie. Karl Lander, ancien « socialiste chrétien », organisateur des exécutions de masse dans la région du Don et trublion nocturne de la Deuxième Maison des Soviets, prit sa retraite quatre ans avant d'emménager dans l'appartement 307, « suite à une grave maladie nerveuse et à une série de graves chocs émotionnels ». « Retraité à titre exceptionnel » depuis l'âge de quarante-cinq ans, il se consacra à un travail de recherche sur « l'histoire du Parti, le léninisme (théorie et pratique), l'histoire du mouvement révolutionnaire et les questions historiques en général ». Autre invalide à long terme, Lev Kritsman, théoricien du communisme de guerre et principale figure des économistes agrariens, cessa d'enseigner pour des raisons de santé en 1929, alors qu'il avait trente-neuf ans. En 1931, lorsqu'il s'installa avec sa femme Sarra dans l'appartement 186, entrée 9, il fut nommé directeur adjoint du Gosplan ; mais, en 1933, il abandonna tout « travail opérationnel » pour se consacrer entièrement à la recherche. Il travaillait sur un livre intitulé *La Première Guerre mondiale impérialiste et la désintégration du capitalisme en Russie* et on lui doit aussi l'édition des traductions en russe de Marx pour l'Institut Marx-Engels-Lénine et une contribution au premier volume de l'*Histoire de la Guerre civile*[19].

Aron Gaister, plus proche allié de Kritsman sur le front agraire et son successeur au Gosplan, emménagea dans l'appartement 167 avec son épouse Rakhil (économiste au commissariat du peuple à l'Industrie lourde), leurs deux filles et leur bonne, Natalia Ovtchinnikova (une troisième fille, dont le prénom rendait hommage à Kouïbychev, vit le jour en 1936). Ivan Kraval et Solomon Ronine, deux autres protégés de

Kritsman qui avaient accompagné Gaister à la Conférence de l'économie planifiée à Amsterdam, arrivèrent en même temps à la Maison du Gouvernement (respectivement dans les appartements 190 et 55)[20].

Kritsman, ainsi qu'il le rappela dans une de ses lettres à Staline, « s'était opposé à toutes les oppositions et toutes les déviations au sein de notre Parti depuis le milieu de l'année 1918 ». Les déviationnistes récemment repentis étaient eux aussi les bienvenus. Karl Radek reprit son rôle de propagandiste et de négociateur diplomatique (en profitant pour visiter sa mère lors d'un voyage en Pologne en 1933) et emménagea dans l'appartement 20 avec son épouse, sa fille, un caniche nommé Diable et le portrait de Larissa Reisner. Le premier livre qu'il publia après s'être installé portait sur des ingénieurs accusés de sabotage (« ils ne pouvaient pas lutter contre nous face à face, ils ne pouvaient le faire que sous le couvert de nos institutions, en nous attaquant par-derrière comme des vipères[21] »).

Aron Gaister

Rakhil Gaister et sa fille Inna

Ivar Smilga, camarade d'opposition de Radek (et procureur au procès de Filipp Mironov), une fois réadmis au Parti et nommé vice-président du Gosplan (chargé de la coordination de la planification), obtint un six pièces (appartement 230), où il habitait avec son épouse, ses deux filles, leur nounou, la femme de son ami exilé Alexandre Iosselevitch, Nina Delibach, et une Estonienne qui, d'après la fille de Smilga, Tatiana, n'avait pas d'autre endroit où habiter[22].

Un autre exilé repentant, Alexandre Voronski, fut nommé responsable de la Section des classiques russes et étrangers des Éditions littéraires d'État (qui venaient d'être créées sous l'égide de l'OGIZ de Khalatov). Il habitait l'appartement 357 avec son épouse, Sima Solomonovna, et leur

fille Galina. Selon cette dernière, « après son retour de Lipetsk, Père s'isola et refusa non seulement d'intervenir en public sur des questions littéraires, mais même d'assister à des conférences et des séminaires ». Une fois réintégré dans le Parti, il choisit d'adhérer à une « cellule de base » de l'atelier d'imprimerie plutôt que de militer au sein de la maison d'édition. Son ami Golochtchekine lui suggéra d'essayer d'améliorer sa position en publiant (ou en écrivant sous un faux nom) une attaque contre la biographie de Trotski, mais il refusa. Il continuait à travailler sur diverses versions de ses mémoires, sur une biographie du terroriste révolutionnaire Jeliabov et sur un livre sur Gogol[23].

Voronski avec sa mère et sa fille

Sima Solomonovna Voronskaïa

Feoktista Iakovlevna Miagkova et sa fille Tania, les amies de Voronski du temps de sa jeunesse révolutionnaire à Tambov, emménagèrent dans l'un des premiers appartements terminés (qui jouxtait le cinéma « Oudarnyk ») en 1930. Tania avait obtenu le droit de quitter le Kazakhstan et son mari Mikhaïl Poloz avait été transféré de Kharkov à Moscou en tant que vice-président de la Commission budgétaire du Comité exécutif central. Une fois la Maison du Gouvernement achevée, ils s'installèrent dans un appartement plus grand et plus calme (appartement 199, entrée 10). La famille comprenait également leur fille Rada, alors âgée de six ans, leur bonne, la sœur de Tania, Lelia, et son fils Volia (Vladimir). Tania trouva un poste d'économiste dans une usine de roulements à billes[24].

Certains des militants les plus acharnés contre le « factionnalisme » habitaient la porte à côté. Boris Voline, qui avait mené le raid anti-

opposition de novembre 1927, emménagea dans l'appartement 276 avec son épouse, Dina Davydovna (ex-gynécologue et éditrice à la Maison des éditions musicales), leur fille Victoria, née en 1920, et leur bonne, Katia, employée par la famille depuis la naissance de Victoria. Voline s'était montré aussi ferme avec l'opposition de droite qu'avec celle de gauche. En tant que directeur du service de presse du commissariat aux Affaires étrangères, il avait écrit plusieurs lettres confidentielles dénonçant son collègue, le commissaire adjoint Maxime Litvinov, comme « un des pires opportunistes de droite au sein de notre Parti » (« Litvinov déteste la Guépéou. Il ne peut pas en parler sans trahir une haine féroce et radicale »). Deux ans plus tard, Litvinov (appartement 14) deviendra commissaire aux Affaires étrangères, et Voline, président du Bureau central de la censure (Glavlit)[25].

Un autre meneur du raid contre les opposants de gauche, l'ancien tchékiste Grigori Moroz (qui avait prévenu Smilga que les choses allaient empirer et qui, lors du XV^{e} Congrès du Parti, avait promis de « trancher les têtes des aristocrates arrogants de l'opposition »), avait depuis cédé au déviationnisme de droite, puis s'était repenti et était devenu fonctionnaire syndical responsable du commerce. Il avait emménagé dans l'appartement 39 (entrée 2) avec son épouse, Fanni Lvovna Kreindel, qui était pharmacienne, et leurs trois fils, Samouïl, onze ans, Vladimir, neuf ans, et Alexandre, trois ans. Samouïl décrit son père comme un homme « petit, chétif et voûté », portant une moustache qui, « initialement, recouvrait tout l'espace entre son nez et sa lèvre supérieure, mais qui se réduisait désormais au petit sillon entre sa bouche et son nez ». Il avait les yeux « tout le temps à moitié fermés – d'épuisement, de colère ou, très rarement, parce qu'il souriait ». Il était capable de maintenir « un remarquable équilibre entre la raison et la volonté, et par conséquent une totale cohérence entre la parole et l'action… Il ne se caractérisait pas par son obéissance aveugle, mais lorsqu'un certain nom était associé à une idée, il exprimait sa foi dans l'infaillibilité de Lénine et de Dzerjinski, et dans la justesse de la ligne du Parti telle que la définissait Staline[26] ».

Grigori Moroz avec sa mère et ses fils

*

* *

Une fois qu'ils avaient emménagé, les résidents devaient signer un état des lieux détaillé. Celui de Podvoïski mentionnait cinquante-quatre éléments, incluant plafonds, murs, papier peint, carrelages (dans la cuisine, la salle de bains et les toilettes), parquets (dans le reste de l'appartement), placards, fenêtres, gonds, abat-jour, portes et portes-fenêtres, serrures (deux modèles différents), poignées de porte (trois modèles différents), butoirs de porte plaqués nickel, sonnette électrique, baignoire en émail avec évacuation de trop-plein et bonde plaquée nickel, douche plaquée nickel, lavabo en porcelaine encastré dans le mur, chauffe-eau, robinets d'eau chaude et d'eau froide, toilettes en porcelaine, siège de toilettes relevable en chêne, réservoir d'eau des toilettes intégré avec chaîne de chasse en porcelaine, cuisinière à gaz avec quatre brûleurs et deux ventilations, ventilation pour samovar, évier de cuisine en fonte et émail intégré dans le mur avec robinets d'eau chaude et d'eau froide et bouchon avec chaîne, glacière, vide-ordures équipé de portes à battant, et monte-charge avec porte en métal et bouton d'appel (et un seau à ordures qu'un employé spécialement affecté à cette tâche vidait deux fois par jour). Le règlement de l'immeuble exhortait les résidents à ne pas suspendre d'objets aux prises électriques et aux interrupteurs, à ne pas poser du papier ou des chiffons sur les radiateurs, à ne pas heurter les canalisations avec des objets lourds, à ne pas boucher les éviers avec des allumettes, des mégots ou d'autres objets, et à ne pas jeter d'os, de chiffons ou de boîtes dans les toilettes. On pouvait louer des meubles – de lourdes pièces géométriques dessinées par Iofane – à l'atelier de menuiserie situé au sous-

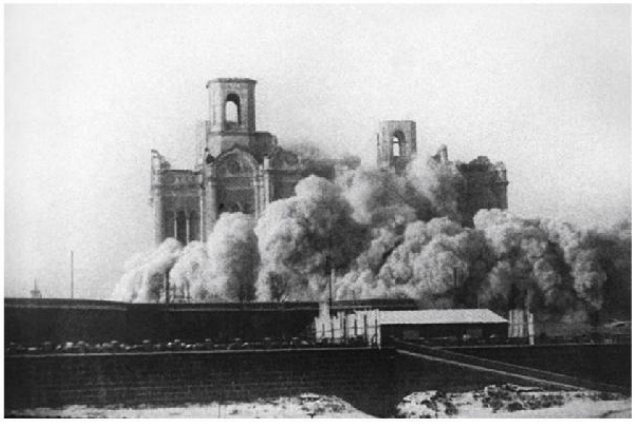
sol. Tous les résidents le faisaient mais apportaient aussi dans les appartements des articles personnels dont ils ne voulaient pas se séparer. Arossev apporta un fauteuil vénitien incrusté de nacre ; Voline, un bureau ; Khalatov, un bureau, un canapé, des fauteuils et une collection d'armes ; Podvoïski, une grande bibliothèque ; Kerjentsev, la plupart de ses meubles et un imposant poste de radio allemand ; et les Ivanov, un lustre et une armoire[27].

Les premiers locataires emménagèrent dans des appartements situés près de la salle de cinéma et donnant sur le Fossé (mais certains, comme Tania Miagkova et sa famille, déménageront ultérieurement dans des parties plus prestigieuses de la Maison). Au printemps et à l'été 1931, on voyait déjà des enfants jouer dans l'entrepôt de meubles, sur les passerelles de bois posées sur la boue, entre les monceaux de terre et de briques amassés dans les cours, sur le terrain de volley-ball jouxtant la blanchisserie et autour de l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge (*tserkovka* ou *tserkvoushka* : la « petite église », comme l'appelaient les résidents)[28].

Les derniers occupants de cet édifice religieux – l'Atelier de conservation historique et l'Institut des peuples d'Orient – mirent du temps à déménager. Les seules alternatives étaient d'autres églises, pour lesquelles la compétition était rude en dépit des nombreux problèmes que posait leur conversion à un usage séculier. Après bien des récriminations (et une série de requêtes incompatibles revendiquant l'église Saint-Nicolas dans l'Allée d'Arménie, l'église de la Trinité à Nikitniki et la toute proche église de la Résurrection à Kadachi), l'Atelier de conservation historique se vit assigner l'église de l'Assomption, rue Herzen, et l'Institut des peuples d'Orient l'église Saint-Martin le Confesseur, dans la Grande rue du Communisme (dans le quartier de la Taganka). En avril 1932, le permis de démolir la « petite église » fut officiellement annulé ; en juillet 1932, le plus important locataire de la Maison du Gouvernement, le Nouveau Théâtre, occupa les lieux sans consulter personne ; en mars 1934, l'église et la résidence d'Averki Kirillov furent placées officiellement, quoique sans effet, sous la juridiction de la Maison du Gouvernement[29].

Entre-temps, le quartier avait considérablement changé. Les boutiques et les échoppes du Marécage avaient disparu, ainsi que la plupart des immeubles locatifs. Le Collège féminin Sainte-Marie était désormais l'École nº 19 ; l'usine Einem, la Fabrique de Confiserie d'État nº 1, puis, en 1922, l'usine Octobre rouge ; les Ateliers métallurgiques Gustav List, l'Usine nº 5, puis Hydrofiltre et enfin la Torche rouge ; et la résidence de

Kharitonenko, d'abord convertie en maison d'hôtes du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, fut occupée à partir de 1929 par l'ambassade britannique. Le changement le plus spectaculaire était la disparition de la cathédrale du Christ Sauveur, dynamitée le 5 décembre 1931 pour faire place au Palais des Soviets. Selon Mikhaïl Korchounov, de l'appartement 445, alors âgé de sept ans, « de puissants jets de pierre, de marbre et de briques retombèrent sur des centaines de mètres alentour. La couche de glace qui recouvrait la Moskova se fendit probablement, à en juger par la forte détonation qui se réverbéra longuement sur les eaux de la rivière et jusque dans les puits des cours d'immeuble. Les balises lumineuses le long de la palissade se mirent à clignoter et, après une longue hésitation muette, on entendit la sirène hurler ». Sa voisine de l'appartement 424, Elina Kisis, qui avait six ans, se souvenait que la rivière « était couverte de poussière et de fumée », et que sa grand-mère « s'était réfugiée dans un coin de la cuisine, à grand renfort de prières et de signes de croix ». Surpris par l'explosion, quatre contremaîtres qui vivaient avec leurs familles dans l'appartement 4 (qui leur avait été octroyé comme récompense pour leur travail exceptionnel par le Comité de construction) s'étaient précipités sur le balcon qui donnait sur la rivière. D'après la fille de l'un d'entre eux, Zinaïda Toutchina, « les adultes étaient complètement bouleversés, certains étaient même en larmes[30] ».



Destruction finale de la cathédrale du Christ Sauveur

Après l'explosion. Sur la palissade, il est écrit :
« La source de l'opium du peuple est désormais un palais ».
On aperçoit la Maison du Gouvernement en arrière-plan

Il fallut plusieurs mois pour déblayer les décombres (décrits comme « la pile » dans les documents officiels). Selon Korchounov, « les ouvriers chargés de déblayer la pile travaillaient en trois équipes, sans aucun jour de congé. La nuit, le chantier était éclairé, et les ombres projetées par les ruines semblaient se mouvoir – comme si la cathédrale était encore en vie ». Le 14 avril 1932, Adoratski écrivit à sa fille, qui séjournait dans une station balnéaire de Crimée, que la cathédrale du Christ Sauveur « avait disparu pour de bon : ce pain de Pâques [*koulitch*] de brique et de mortier a été totalement liquidé ».

La seule partie du quartier restée intacte était le secteur ouest du Marécage, entre la fabrique de confiserie et la pointe de l'île. D'après Inna Gaister, de l'appartement 167, « les conditions y étaient épouvantables : des immeubles de deux étages où s'entassaient des familles nombreuses et où grouillaient les punaises[31] ».

La Maison du Gouvernement était bien protégée de toute intrusion. Le 1er novembre 1932, le nombre officiel de résidents s'élevait à 2 745 (838 hommes, 1 311 femmes, 276 enfants de moins de six ans et 320 enfants de six ans et plus). Pour veiller sur eux, on comptait 128 gardiens, 34 pompiers, 15 concierges (73 en hiver), 7 spécialistes de la lutte contre les parasites, une haie de 300 conifères (dont bon nombre moururent dès la première année) et un nombre non spécifié de chiens (nourris de viande commandée spécialement à cet effet) sous la charge d'un maître-chien à plein-temps. Il y avait un gardien devant chaque porte extérieure et un

bureau d'accueil dans chaque entrée. Ils portaient des uniformes noirs de style militaire ornés d'écussons verts et vivaient dans des appartements communautaires situés au rez-de-chaussée[32].

Un des gardiens les plus haut placés dans la hiérarchie, Emelian Ivtchenko, était un ancien mineur du Donbass et le fils d'un paysan de la province de Briansk. D'après la légende familiale, un jour, en 1932, alors qu'il avait dix-sept ans et étudiait à l'École centrale de la Guépéou, on l'avait envoyé patrouiller sur le quai de la gare Leningrad à Moscou, où il avait remarqué une jeune fille qui pleurait. Elle s'appelait Anna, avait dix-sept ans et était originaire de Borissoglebsk, près de Voronej. Elle travaillait sur le port de Leningrad et ses employeurs l'avaient récompensée pour son excellent travail en lui offrant un voyage à Moscou, mais elle s'était fait voler son portefeuille dans le train, et avec lui son argent et tous ses papiers. Ivtchenko lui dit en plaisantant qu'il ne lui restait plus qu'à l'épouser et à se faire enregistrer comme conjointe d'un agent de la Guépéou, mais elle préféra suivre un jeune homme en civil qui l'invita à une fête dans sa résidence et lui promit de lui trouver un logement. (D'après la description de sa fille, Anna était « une sacrée bonne femme – ce n'est pas pour rien qu'elle était docker ! Alors évidemment, elle buvait, elle fumait et elle jurait comme un homme ».) Lors de la fête, Anna découvrit que la résidence du jeune homme en civil était le dortoir de l'École centrale de la Guépéou, que son hôte était en réalité un agent en civil et que le cadet qui lui avait proposé de l'épouser était lui aussi présent. Après deux semaines de vaines tentatives pour trouver du travail et un logement, Anna accepta de se marier avec Emelian : être l'épouse d'un officier de la Guépéou lui permettrait de voyager gratuitement pour visiter sa ville natale et, même s'il ne pouvait pas l'aider autrement parce qu'il n'avait pas d'argent, il lui avait fait l'effet d'être « quelqu'un de très bien… de très convenable ». Elle n'était pas vraiment amoureuse (« elle était trop effrayée et trop désorientée pour cela »), mais elle avait décidé de le rejoindre après sa visite à Borissoglebsk. Moins d'un an plus tard, Emelian obtint un poste à la Maison du Gouvernement et un appartement de trois pièces (appartement 107). Anna trouva un emploi de caissière au bureau de poste. Ils eurent cinq enfants : Vladimir (1935), Elsa (1937), Boris (1939), Viatcheslav (1941) et Alexandre (1943). Elsa devait son nom à une Allemande qui venait de perdre son bébé à la maternité du Kremlin, où Anna l'avait rencontrée. C'est en son honneur qu'Anna lui avait promis de baptiser sa propre fille du nom de l'enfant mort, Elsa[33].

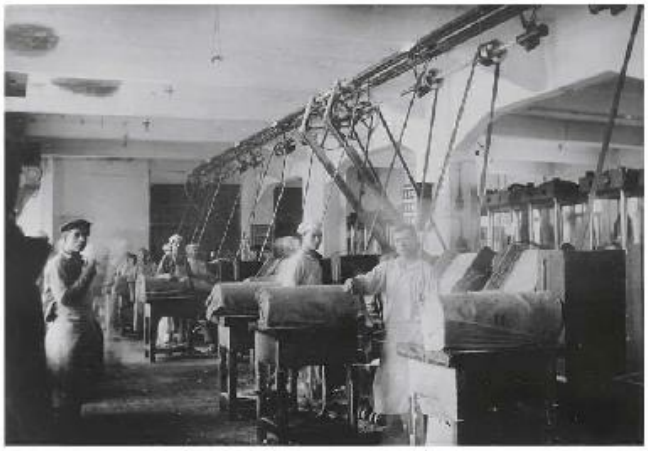
Anna et Emelian Ivtchenko (sur la droite)

Le personnel administratif occupait les deux premiers étages de l'entrée 1 et se composait de vingt et un employés dont le gérant, le commandant, le chef du personnel et le chef du bureau d'enregistrement, ainsi que divers comptables, secrétaires, caissiers et coursiers. Juste au-dessus, faisant office de tampon entre la Maison et le gouvernement, habitaient dans le même appartement les quatre contremaîtres modèles du chantier (décorés pour leurs services), dont l'ancien secrétaire du Parti du Comité de construction de la Maison du Gouvernement, Mikhaïl Toutchine. Huit adultes et neuf enfants se partageaient neuf pièces, deux salles de bains et deux cuisines ; après avoir vécu pendant des années dans des dortoirs surpeuplés, comme la plupart des ouvriers du bâtiment, ils se considéraient comme chanceux et s'entendaient bien entre eux. Mikhaïl Toutchine décrocha un poste d'inspecteur au parc Gorki, qui était tout proche ; sa femme Tatiana (née Chijikova) travaillait comme vendeuse au rayon des accessoires du magasin de la Maison du Gouvernement[34].

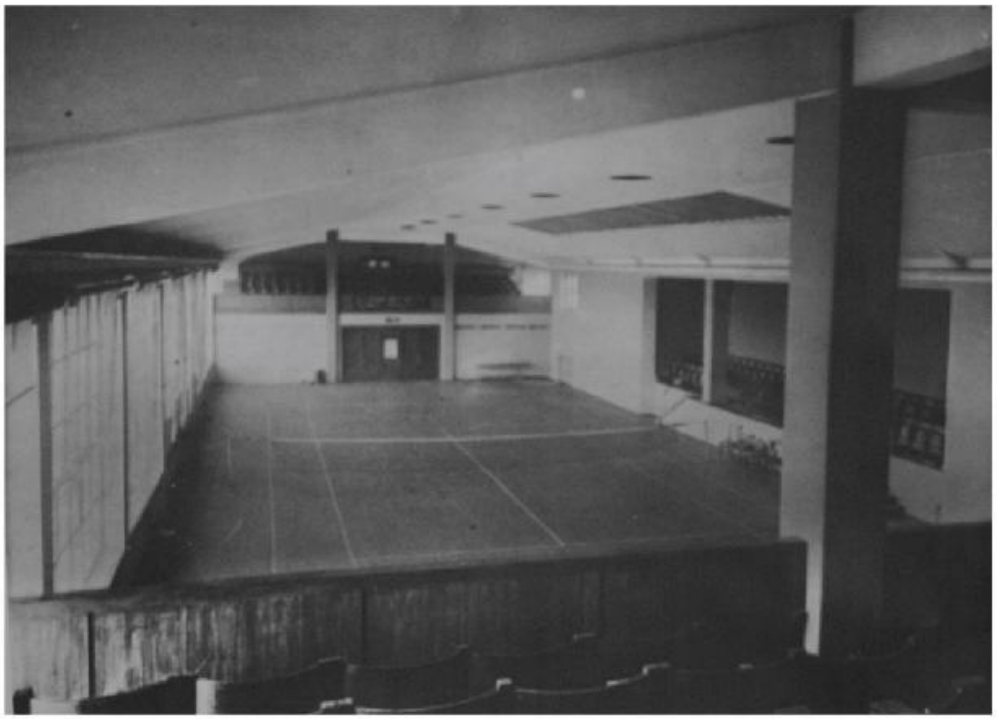
Les autres membres du personnel se divisaient comme suit : le personnel de service (33 employés, dont les concierges, le maître-chien et divers magasiniers), l'équipe de nettoyage (15 femmes de ménage et 7 responsables des ordures), le personnel chargé de la maintenance (58 menuisiers, électriciens, forgerons, ferronniers, peintres en bâtiment, techniciens d'ascenseur et cireurs de sol) auxquels s'ajoutaient 24 techniciens chauffagistes, 3 techniciens de ventilation et 69 réparateurs. La salle à manger de la Maison comptait 154 employés, la blanchisserie, 107, et le café de la salle de cinéma, 34[35].

Mikhaïl Toutchine

Tatiana Toutchine
avec Zinaïda et Vova



La blanchisserie



Court de tennis

Outre les salaires du personnel, les dépenses de fonctionnement les plus importantes de la Maison du Gouvernement dans sa période initiale étaient le chauffage (qui se révéla beaucoup plus onéreux que prévu), l'entretien des ascenseurs (49 ascenseurs et 5 employés permanents), les canalisations, le réapprovisionnement, les fournitures, les réparations courantes, la ventilation et l'évacuation de la neige. La Maison était censée s'autofinancer, ce qui fut le cas pendant les deux premières années. Une part substantielle des revenus provenait des loyers et des charges versés par les résidents, mais les principaux contributeurs étaient les locataires institutionnels, notamment le théâtre, le cinéma, le grand magasin et le club[36].

Le club de la Maison du Gouvernement, ou « club des employés du Comité exécutif central de l'URSS, du Comité exécutif central de la Fédération russe et des Conseils des commissaires du peuple de l'URSS et de la RSFSR », était une version plus complète du club Rykov de la Deuxième Maison des Soviets (l'hôtel Metropol). Son nouveau parrain était Kalinine et il occupait l'espace situé au-dessus du théâtre, ou, comme Adoratski le décrivait à sa fille en mars 1932, le « bloc avec une rangée ininterrompue de fenêtres face à la rivière. Tikhomirnov dit que c'est merveilleux : il y a un court de tennis et plusieurs salles où on peut faire ce

qu’on veut : jouer aux échecs, faire de la musique, etc. ». Outre le tennis et les échecs, le club proposait des cours d’escrime, de peinture, de patin, de ski, de chant, de couture, de boxe, de théâtre, de volley-ball, de basket-ball, de photo, de sténo, de tir, de fabrication de postes de radio et de diverses langues étrangères. Il y avait aussi une bibliothèque, et il était prévu de former trois orchestres – un orchestre symphonique, un ensemble d’instruments à vent et un ensemble de domras (ancêtre de la balalaïka) – et d’acquérir des terrains pour y jouer au football et au bandy (hockey russe)[37].

*
* *

L’occupant le plus notable de la Maison du Gouvernement était le Nouveau Théâtre, dont la massive colonnade classique ornait la façade du bâtiment. La troupe du Nouveau Théâtre avait été formée en 1925, soit avant son installation, par des comédiens diplômés de l’École du Théâtre Maly sous le nom de Studio dramatique du Théâtre Maly. Elle bénéficiait du patronage d’Avel Enoukidzé et un critique de l’époque la décrivait comme un ensemble plein « d’espièglerie, de gaieté et de bonne humeur », prônant « un style très particulier d’ironie légère et de vitalité optimiste »[38].

Le directeur artistique du théâtre, Fiodor Nikolaïevitch Kaverine, avait rejoint l’école du Théâtre Maly en 1918, à l’âge de vingt et un ans. Il écrira dans ses mémoires que, désormais, étaient « derrière lui »

> le lycée avec son enseignement classique et ses associations informelles d’élèves se consacrant à des lectures autodidactes ou amateurs de Shakespeare ; les trois années passées au département de philologie de l’Université de Moscou ; le dur labeur dans les hôpitaux militaires pendant la guerre impérialiste ; la vie errante de précepteur privé ; les flammes du premier amour – qui, pendant des années, reste sans espoir ; le cursus accéléré d’élève officier à l’École militaire Alexandre pendant la révolution de Février ; la fièvre des comités de soldats de la compagnie, du régiment et de la garnison durant la période Kerenski ; l’expérience de la vie et du travail aux côtés des hommes du rang ; l’amitié avec les bolcheviks sur le front et, finalement, le retour à Moscou[39].

Ce n'était plus l'heure de « naviguer sur les flots bouillonnants de la mère Patrie ». Kaverine découvrit que sa vraie patrie était le théâtre, et son grand héros était Guennadi Nestchastlivtsev, l'acteur tragique de *La Forêt* d'A. N. Ostrovski.

> Mon cœur et mon esprit étaient submergés par le merveilleux chaos qui, tel un déluge, débordait de la scène et m'enveloppait complètement : Nestchastlivstev est un acteur ; la personne qui joue Nestchastlivstev est aussi un acteur ; et cette Axioucha, qu'il initie au métier d'acteur, est elle aussi une actrice connue. Ils parlent de la scène, d'une existence vouée à la gloire et à l'art. La scène est là, juste devant moi. Et voilà que soudain, ce n'est plus une scène : le plateau du théâtre se transforme en jardin à l'ancienne et la lumière du projecteur derrière le ciel de toile passe à mes yeux pour une véritable lune. Mais pour Nestchastlivtsev, en ce grand soir d'initiation, le jardin et la lune font tous les deux partie du décor. Tout s'entremêle : le tourbillon de mes sentiments, de mes impressions et de mes pensées m'entraîne vers des hauteurs vertigineuses. J'ai envie de me précipiter sur la scène, de bousculer Axioucha et ses atermoiements, de me jeter aux pieds de ce grand fou, de lui baiser la main, de lui prêter serment et, sans la moindre arrière-pensée, la moindre hésitation, d'accepter d'être initié à l'ordre pur et chevaleresque des acteurs de théâtre[40].

D'après son ami, le dramaturge Alexandre Kron, Kaverine se montra fidèle à son serment.

> C'était un ascète jovial, un saint enjoué, une personne normale totalement possédée. [...] Il n'y avait pas chez lui d'affectation, si ce n'est le désir innocent de surprendre et de déconcerter. Il adorait mystifier les gens. [...] Il était toujours emballé par quelque chose, et pas seulement emballé, mais ravi jusqu'à l'extase, l'engouement délirant.
> Il souriait tout le temps, « allégrement lorsqu'il se sentait compris, avec tristesse et compassion lorsqu'il ne l'était pas ». Il marchait les « mains contre les flancs, avançant délicatement sur la pointe des pieds et s'inclinant au rythme de ses pas, comme dans une révérence permanente ». Rouben Simonov, du théâtre Vakhtangov, affirmait

> que pour jouer Don Quichotte, il lui suffisait de penser à Kaverine : « Malgré sa petite taille, son regard se portait toujours au-dessus de la tête des gens qui l'entouraient. »

Il n'était pas très pédagogue. « Lorsqu'il était excité, il donnait souvent à ses acteurs des instructions impossibles telles que : "Passe rapidement devant lui à pas lents." Mais ça ne dérangeait pas les acteurs. Ils le comprenaient. »

Et il était connu pour ses faibles compétences administratives. « En dehors du travail, il était doux et confiant, comme un enfant. Il n'avait aucun sens pratique et manquait de perspicacité et de fermeté. [...] Mais pendant les répétitions, il devenait vraiment intrépide. »

Kaverine était tout le temps sur scène – ou dans les coulisses. D'après Kron, sa façon de marcher s'expliquait parce qu'« il se déplaçait toujours comme s'il était dans les coulisses pendant un spectacle, s'efforçant de ne pas faire de bruit, de ne pas trébucher sur un câble ou de ne pas renverser un élément du décor – comme s'il disait : "Chut ! Le spectacle a commencé !" ». « Il adorait la magie du théâtre, sa façon de transformer de minables oripeaux et des babioles bon marché en atours fabuleux et ornements rutilants ; il s'enivrait du choc des épées en bois et du tintement des gobelets enveloppés dans du papier doré. Ce qu'il aimait dans le théâtre, c'était sa théâtralité[41]. »

Kaverine était hostile au théâtre révolutionnaire (dans le style *Mystère-Bouffe*) et, avec ses amis de l'école du Théâtre Maly, il chahutait pendant les discours de Meyerhold, parce qu'il estimait que l'avant-garde détruisait la magie du théâtre. « On ne peut pas prétendre explorer rien qu'avec l'esprit, ou avec un seul de nos sens, écrit-il dans son journal en 1924, car ce qui est nouveau pour l'œil (le constructivisme) ou pour l'oreille (le jazz) ne fera qu'offenser l'œil et l'oreille sans jamais trouver le ton juste. » Le théâtre « doit être le nerf de son époque et de son milieu ». Il doit « parler au public[42] ».

Mais le principal ennemi de Kaverine était le Théâtre d'art de Moscou de Stanislavski, qui incarnait « la victoire de la prose, le triomphe de l'insignifiant sur le sublime ».

> « Oubliez que vous êtes au théâtre ! » semblent dire ses murs, ses chaises et son éclairage.
> « Silence ! Dans quelques secondes, je m'éclipserai discrètement, et vous, depuis votre cachette, vous pourrez épier les vies de gens

simples et ordinaires comme vous », semble murmurer le noble rideau – si modeste mais, oh, si ennuyeux.

Toute la mise en scène semble véhiculer un seul message : « Regardez, nous avons banni le théâtre de la scène. Vous avez vu comme nous connaissons bien votre vie, comme elle nous est familière ? Chez vous, ce sont les mêmes murs, les mêmes chaises, la même vapeur qui s'élève du samovar et du bol de soupe. »

« Vous nous entendez parler ? semblent demander les acteurs. Est-ce que nous ressemblons à des acteurs ? Et les silences, vous les avez remarqués ? Vous aussi, vous gardez le silence plus souvent que vous ne parlez. Il est vrai que cette pièce, on ne sait trop pourquoi, a été écrite en vers, mais ces vers, nous les détruisons, nous les cassons avec nos accès de toux, nos râles et nos grognements prosaïques[43]. »

Fiodor Kaverine, 1928

Et quel était le résultat ? « Nos scènes sont hantées par des fantômes distingués et bien élevés qui se taisent davantage qu'ils ne parlent, [...] mais auxquels il manque le plus important : la créativité, le *Sturm und Drang*. Dans les meilleurs des cas, ce genre de jeu est l'expression d'un solide professionnalisme. Mais il s'agit en fait du pire exemple de formalisme sous le masque de la vraisemblance réaliste, comme un loup déguisé en brebis[44]. »

Le « vrai théâtre » était celui du Maly, ou celui auquel le Maly aspirait. « Vive le rideau de Geltser avec ses draperies aux motifs colorés et ses glands dorés, vive les éclairages festifs et le ruban de lumière éclatante qui jaillit de sous le rideau, vive les aubes soudaines et les crépuscules instantanés, vive les discours éloquents et les gestes expressifs ! » N'ayons

pas peur du poncif : le théâtre était un temple, « un temple de l'humanité, qui révèle aux humains tout ce qu'il y a en eux de grandiose et qu'ils ne peuvent percevoir dans la platitude de leur routine quotidienne[45] ».

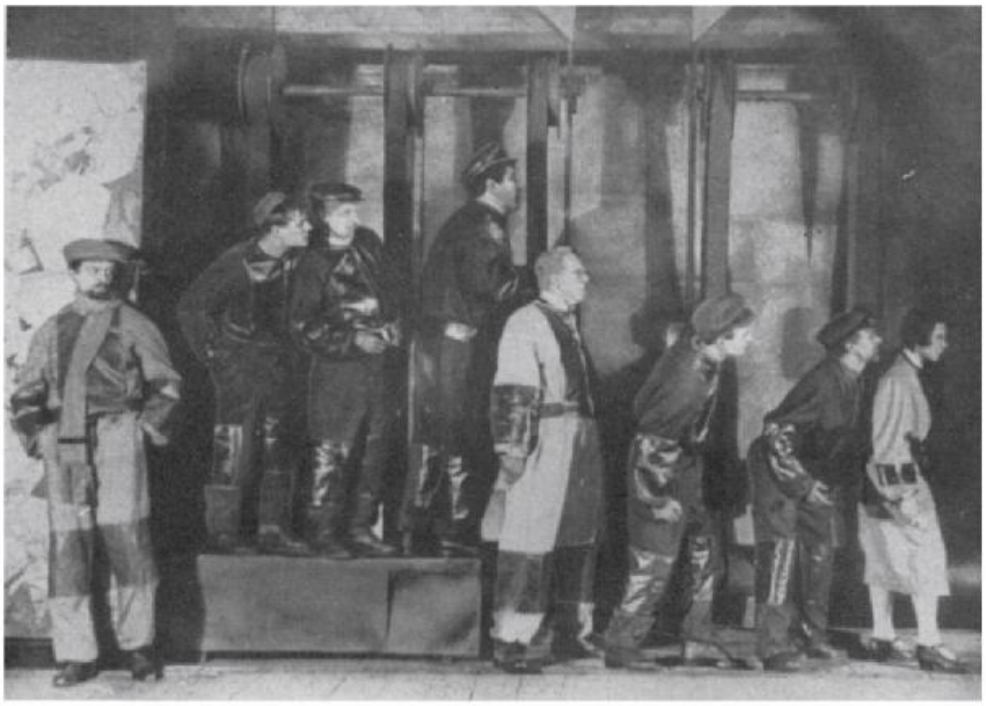
Kinoroman (1925)

La première production indépendante de Kaverine, en 1925, sera *Kinoroman*, basé sur *Kolportage* (1924) de Georg Kaiser, une comédie des erreurs où il est question d'un gros héritage, d'un bébé volé et d'une belle brochette de mendiants, d'industriels et d'aristocrates intrigants. L'idée, selon Kaverine, était de créer « une parodie des mélodrames cinématographiques qui continuaient à attirer un large public ». Chaque scène reposait sur un montage de plans éclairés par des projecteurs, comme dans un film. « Les acteurs se déplaçaient d'un bout à l'autre de la scène sur des plateformes à roulettes, avec une fluidité cinématographique. Des rideaux de velours noir révélaient et masquaient opportunément les divers plans. » Pendant les pauses, on entendait ronronner un projecteur de cinéma. Une immense fenêtre et des portraits d'ancêtres aristocratiques dont le public ne voyait que les jambes semblaient transformer la scène minuscule (le théâtre Sretenka, doté de 320 places, dont 20 réservées aux hauts fonctionnaires) en salle d'un grand château. L'orchestre de cinq musiciens « comprenait l'esprit humoristique de la chose » et savait le restituer « en interprétant de vieilles ritournelles »[46].

Kinoroman rencontra un immense succès et devint le spectacle emblématique du Studio dramatique Maly. Une autre pièce très populaire du milieu des années 1920, était *Éléments nocifs*, de V. V. Chkvarkine, une histoire de NEPmen et de jeux de hasard que Kaverine mit en scène sous forme de vaudeville avec des duels de guitares, des réveils qui sonnent, des rideaux dansants, des porte-documents sauteurs, des colonnes

branlantes et une scène de prison légendaire dans laquelle un groupe de joueurs, installés autour d'une table tels les Cosaques dans un tableau de Répine, rédigent une lettre adressée au procureur. Autre grand succès, *Tout est bien qui finit bien*, de Shakespeare, débutait comme « une ennuyeuse comédie en vers » (avec mouchoirs tombant du plafond pour permettre aux courtisans en deuil de sécher leurs larmes), se transformait en pantomime (avec Helena rajeunissant le roi en recourant à une opération de chirurgie magique conforme à l'esprit de la NEP) et se terminait par un heureux mariage. Une des enseignantes de Kaverine au Théâtre Maly, N. A. Smirnova, encensa « la théâtralité ostentatoire et l'outrance caricaturale des personnages et des situations comiques, ainsi que la légèreté, la simplicité et la sincérité formidables de la représentation des moments poétiques de la pièce[47] ».

Éléments nocifs (1927)



La Refonte (1929)

Avec le lancement du premier plan quinquennal et l'essor des récits de création, la légèreté formidable n'était plus à l'ordre du jour. Kaverine réagit en mettant en scène *La Refonte* de D. Chtcheglov, l'histoire d'un ouvrier métallurgiste inventeur d'une machine qui rend son travail inutile. D'après un critique de l'époque, la pièce décrit le « dépassement des intérêts personnels et corporatifs mesquins et leur refonte dans les intérêts collectifs de l'usine et l'État ». La nouvelle invention est adoptée, le saboteur est liquidé, et les ouvriers en proie au doute voient leur foi renaître. « En refaisant le monde, le prolétariat se refait lui-même. » En montant cette pièce, écrit Kaverine, le théâtre avait accompli « une véritable refonte ». Les principes du « réalisme non littéral » avaient trouvé un contenu prolétarien. Les ouvriers de l'usine La Faucille et le Marteau, qui eurent droit à une avant-première, se montrèrent très impressionnés, tout comme les critiques. « Le théâtre a-t-il passé le test de la modernité ? s'interrogeait le magazine *Smena*. Sans aucun doute. » Le Studio dramatique du Théâtre Maly, affirmait *La Commune de Voronej* du 18 juin 1930, « a démontré sa capacité à enfin aborder un sujet soviétique[48] ».

Ce travail de refonte n'était pas évident pour Kaverine. C'est ce qu'il observait dans son journal à l'automne 1928 : « Je rejette l'art pour l'art,

mais j'ai parfois du mal à résister à son attrait et dois lutter de toutes mes forces pour le surmonter. Je veux travailler sur du matériau moderne, mais tous mes rêves sont faits de poésie et de peinture classiques. Je veux travailler pour le nouveau public, mais je trouve le théâtre du Conseil des syndicats de Moscou [MGSPS] répugnant, et je mentirais publiquement si je prétendais accepter ses productions comme de l'art[49]. »

Il était hostile à l'accessibilité prolétarienne du MGSPS, « prescrite par la loi et les autorités en tant qu'idéal rigide » ; il critiquait les réalistes littéraux de l'Association des artistes de la Russie révolutionnaire (AKhRR), qui « spéculent sur l'"arriération des masses" pour dissimuler leur propre arriération » ; il méprisait les gestionnaires des arts tels que Kerjentsev, « qui introduisent dans la politique artistique des méthodes tchékistes dignes du communisme de guerre » ; enfin, il était opposé à toute tentative d'« évacuer du monde de l'art tous les débats sur l'art ». Il n'était certes pas « réactionnaire » : il voulait « travailler d'une manière cultivée » et il admirait beaucoup son censeur, Nikolaï Ravitch, qui lui-même admirait certaines des pièces qu'il censurait. « C'est une personne cultivée, à l'esprit ouvert, et il est sans doute mieux placé que quiconque pour infliger la souffrance épouvantable qu'il me faut endurer quand je procède à tous ces changements[50]. »

Selon Ravitch, les ouvriers de *La Refonte* souffraient d'un excès de doute et, selon le critique du magazine *Vetcherniaïa Moskva* (« Moscou Soir »), le saboteur de la pièce tenait « trop de Hamlet ». Tous deux semblaient en fait parler de Kaverine lui-même, qui écrivait dans son journal le 3 septembre 1928 : « J'aime tellement le théâtre que la vie sans lui me paraît un désert. Pourtant, je suis parfois torturé par l'idée que le théâtre n'est qu'une friandise stupide et totalement inutile, et que seules des personnes totalement inutiles peuvent le prendre au sérieux, de sorte que je me mets à faire des projets parfaitement extravagants pour ma vie future en dehors du théâtre. J'adore le théâtre et je le déteste. J'adore les acteurs et je les méprise… » L'essentiel, note-t-il le 7 décembre, était de « continuer à travailler comme me le dicte ma conscience[51] ».

Au bout de deux ans, le Studio dramatique de Kaverine avait passé le test de la modernité et fut invité à s'installer dans la future Maison du Gouvernement. Et deux ans plus tard, encore, le 23 avril 1932, un décret spécial du Comité central ordonna la dissolution de l'Association russe des écrivains prolétariens (RAPP) et « un changement similaire dans les autres formes d'art ». Le 13 novembre 1932, la troupe de Kaverine, rebaptisée

Nouveau Théâtre d'État (117 employés, dont 60 acteurs), inaugura sa nouvelle salle de 1 300 places. La mise en scène du *Prologue*, qui rassemblait des personnages de plusieurs de ses productions les plus populaires, fut suivie par la 700e représentation de *Kinoroman* et par une cérémonie officielle de bienvenue accompagnée d'une pléthore de discours officiels. On vit ainsi intervenir le camarade Epstein, commissaire adjoint à l'Instruction publique, le camarade Melbart, vice-président du Soviet de Moscou, le camarade Ierchov, directeur de l'usine Insurrection de Janvier d'Odessa, le camarade Lass, porte-parole de l'Académie Joukovski des forces aériennes, et A. A. Iablochkine, directrice de la Société du théâtre panrusse et actrice vedette du Théâtre Maly[52].

Kaverine, qui venait d'avoir trente-cinq ans, se vit récompenser du titre d'« Artiste éminent de la République ». Mais il était encore en proie au doute : un mois après le spectacle d'inauguration de la Maison du Gouvernement, il « tomba par hasard » sur *Ma vie* de Trotski. « Ce livre est si plein de passion et de conviction qu'on ne peut s'empêcher d'avoir par moments des doutes : et si tout cela était vrai ? Mais non, ce n'est pas possible. » Ce n'était pas possible. Suite au rejet par le Parti des « méthodes tchékistes » en matière d'art, et du fait de son travail acharné pour s'améliorer, Kaverine avait largement réussi sa « refonte ». Au cours de l'été et de l'automne 1932, alors que le théâtre s'installait dans la Maison du Gouvernement, il avait lu *Sur la signification de la théorie marxiste-léniniste* d'Adoratski, *Notes critiques sur la question nationale* de Lénine (« en recopiant des citations chapitre par chapitre ») et, avec une diligence toute particulière, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* d'Engels (« particulièrement utile pour le théâtre ; il faut que je l'assimile à fond ; j'ai pris des notes tout au long du livre, et je procéderai de la même manière avec mes classiques »). Les vieux classiques paraissaient différents à la lumière des nouveaux : *Anna Karenine* « laissait une impression complètement différente après avoir étudié le marxisme. Le point de vue extrêmement tendancieux de la noblesse exprimé par Levine se manifeste crûment à plusieurs endroits ». *Les Misérables* ne se prêtaient pas non plus à l'adaptation théâtrale : « Je n'en vois pas trop l'intérêt car je me méfie du romantisme et de l'humanisme abstraits. » Rien, en fin de compte, ne pouvait se comparer à Lénine tel que le décrit N. K. Kroupskaïa dans ses mémoires. « Le livre m'a profondément touché. Il vous force à réfléchir à cette abnégation sans

limites et inébranlable au service d'une idée. En tant qu'être humain, Lénine semble incarner en ce sens un idéal… une unité exceptionnelle entre pensée philosophique et activité quotidienne[53]. »

La première saison du Nouveau Théâtre d'État ne se passa pas bien. D'après Smirnova (qui, en tant que fondatrice du Studio dramatique, reçut elle aussi le titre d'« Artiste éminente » le 13 novembre), « dans [l'ancien] petit théâtre, le public pouvait tout voir et tout entendre. Les acteurs pouvaient parler normalement, se contenter d'un léger maquillage, jouer dans une ambiance intime et faire passer des nuances subtiles à travers des gestes et des expressions du visage. Mais les metteurs en scène et les acteurs n'en ont pas tenu compte au moment de passer d'un espace réduit à une grande scène ». Dans le nouveau bâtiment, expliquait G. Goloubovski, ami et élève de Kaverine, *Kinoroman* « se perdait dans l'immense étendue d'une scène sans limites. Les dialogues à peine audibles échappaient au public ; ne riaient que ceux qui avaient déjà vu la pièce plusieurs fois ». Kaverine qualifia la soirée d'ouverture de mauvais présage. « Nos spectacles traditionnels n'ont pas décollé sur cette immense nouvelle scène ; hors de l'espace intime de l'allée Gnezdnikovski, ils ont perdu leur charme[54]. »

Le nouveau spectacle, *L'Autre Côté du cœur*, ne décollait pas non plus. Inspiré d'un roman ukrainien de Iouri Smolitch, il racontait une histoire de doubles : deux hommes portent le même nom, Klim Chestipalyï. L'un « ressemble à un loup, mais un loup rusé. Il se distingue par son front bas de dégénéré, avec une chevelure qui commence presque au niveau des sourcils ». Les indications scéniques se réfèrent au personnage par son nom de famille, « Chestipalyï », à savoir « Six-Doigts », ce qui est la marque de la bête dans nombre de récits de construction. L'autre Klim – appelé simplement « Klim » – est « un grand échalas maladroit et distrait. Ce qui le distingue, ce sont ses yeux immenses, aux longs cils, rayonnants, naïfs, et toujours prêts à s'illuminer de joie, d'excitation et d'enthousiasme ».

L'action commence peu avant la Révolution et se termine au moment du plan quinquennal. Six-Doigts suit Klim partout, comme un nom suit un prénom. Sa mission consiste à le tenter, et si possible à le révéler à lui-même. Klim est un paysan qui « se sépare de ses cochons, rompt avec sa famille et part étudier à la ville pour devenir médecin ». Il y poursuit ses études tandis que ses amis rejoignent la Révolution. Pendant la Guerre civile, toujours suivi par Six-Doigts, il combat – brièvement et

distraitement – aux côtés des Rouges. Arrêté par les Blancs pour activité spéculative, il sauve sa fiancée bolchevique en affirmant qu'elle aussi n'est qu'une simple commerçante. Après la guerre, il vit un temps à l'étranger parmi des émigrés cosaques qui le passent à tabac. De retour en Union soviétique, il retrouve ses amis et sa fiancée et reprend ses études.

Le dernier acte commence à Kharkov : « À l'arrière-plan, on aperçoit l'échafaudage de la construction du socialisme. Puis, devant les yeux de l'assistance, l'échafaudage disparaît et la cité socialiste prend forme derrière lui. » Alors que Klim n'a plus qu'un examen à passer pour obtenir son diplôme, lui, ses amis, sa fiancée et Six-Doigts (qui s'est fait passer pour un militant communiste) décident d'engager une bonne. La vieille paysanne qui répond à l'annonce se trouve être la mère de Klim. « Furieuse, menaçante, les poings sur les hanches », elle lui raconte que leurs cochons ont été collectivisés et que son père a été envoyé au camp de concentration des Solovki pour avoir tenté de mettre le feu à la maison de la « pute » qui a présidé à leur ruine. Une fois dans l'appartement, ils s'aperçoivent que la « pute » est la fiancée de Klim, et que ses acolytes sont ses amis et ses colocataires. Stupéfait, Klim laisse tomber le masque et révèle l'« autre côté de son cœur ». « La Révolution a étouffé ma personnalité ! hurle-t-il. Elle m'a tout pris ! Elle a détruit ma vie[55] ! »

Le temps qu'il se ressaisisse, il est trop tard : il a trahi sa véritable nature d'ennemi de classe. Sa fiancée confesse son désarroi à leur ami commun Makar Tverdokhleb (« Paindur »), un bolchevik qui ne connaît pas le doute : « Hier encore je conseillais à nos camarades d'être vigilants, et voilà où j'en suis aujourd'hui… » Six-Doigts appelle la police secrète et dénonce les « rodomontades contre-révolutionnaires » de Klim. Makar Tverdokhleb ordonne à Six-Doigts de rester tranquille et d'attendre la police secrète. Rideau[56].

Le censeur ordonna à Kaverine de « mettre la pédale douce sur l'hystérie koulak » dans le dernier acte. Mais, même après révision du texte, la plupart des critiques ne semblaient pas convaincus. Le 17 décembre 1933, à l'occasion d'un débat au département du Théâtre du commissariat à l'Instruction publique, l'un d'eux, le camarade Vinogradov, estima que toute la logique de l'intrigue était erronée. « L'idée, c'est que Klim est un ennemi de classe qui se dissimule sous un masque de romantisme et de réalisme. Sauf que le public apprécie Klim, il croit en lui et sympathise avec lui quand il commet des erreurs. Il est désolé pour Klim et pense que ses erreurs sont la conséquence de sa

faiblesse. Et puis, tout d'un coup, dans le dernier acte, de la façon la plus brutale – je dirais même RAPPiste –, vous proclamez que c'est un ennemi de classe. Qui voudra le croire ? Personne ne le croira car le matériau dramatique n'a pas semé la moindre graine qui puisse engendrer une telle transformation. » En fait, remarqua un autre participant, « ce qui marque l'esprit des spectateurs qui ont vu les trois actes précédents, ce n'est pas le lien biologique avec la mère, comme vous essayez de le démontrer, mais l'évolution du personnage qu'ils viennent d'observer pendant trois heures. Pour les spectateurs, Klim est un homme qui n'a cessé de tergiverser pendant trois heures, mais qui est toujours du côté des Rouges, et brusquement, quand sa mère arrive, il change complètement. Les spectateurs n'y croient pas ». La confiance entre le théâtre et le public était brisée. « Ce n'est pas un tour de passe-passe théâtral, soutint un autre critique, c'est une escroquerie. L'illusion dramatique recourt à des moyens plus complexes, mais si vous essayez d'escroquer votre public, tout ce qui reste à la fin du spectacle, c'est un sentiment de déception. » D'après un certain camarade Ouspenski, « on raconte une anecdote comme quoi, au début du quatrième acte, un vieux Juif qui était justement assis à côté d'un membre du Parti s'est exclamé : "C'est vraiment louche, ce qui se passe ici" [*Rires*] ». « Alors pourquoi le quatrième acte sonne-t-il faux ? Parce que, chaque matin, notre spectateur lit dans le journal des articles sur le canal de la mer Blanche et sur la construction du canal Volga-Don, et il lit des lettres d'anciens saboteurs [...] et par conséquent il sait bien qu'à notre époque, la régénération de l'être humain est un phénomène quotidien. Mais dans ce spectacle, il voit tout le contraire : il voit que, malgré tout, l'être humain ne peut pas renaître, qu'il est incapable de devenir un membre utile de la société. Pas étonnant que le spectateur ait le sentiment que la fin sonne faux[57] ! »

Dans presque chaque récit de création, il y avait un récit de conversion, et un récit de conversion – réussie ou pas – doit être motivé sur le plan psychologique. La plupart des critiques estimaient que le personnage de Klim « ne [pouvait] pas être considéré en termes de catégories sociales. C'est un personnage pathologique, pas une catégorie sociale ». Il y avait des ennemis évidents, tels que Six-Doigts, il y avait des modèles évidents, « qui n'opposent pas l'individuel au collectif », et puis, « quelque part entre ces deux types de personnages, il y a un garçon aux yeux bleus nommé Klim ». Il était le seul personnage non transparent, le seul candidat à la conversion, le seul protagoniste dont les motivations n'étaient pas

claires. Il pouvait sans doute être sauvé (comme les « Combattants de l'armée du Canal » d'après Aron Solts) ou bien condamné (comme Volodia Safonov dans *Le Deuxième Jour* d'Ehrenbourg), mais il ne pouvait pas se contenter de changer de masque. Être vigilant, c'était une question de flair psychologique, pas de paranoïa permanente[58].

Kaverine défendit sa création en vertu de deux lignes d'argumentation interdépendantes. En premier lieu, il y avait son credo théâtral, son désir de « travailler avec un texte un peu provocateur, qui s'élève au-dessus du réalisme et du naturalisme prosaïques en vigueur dans la plupart des autres théâtres et que nous considérons comme inacceptable et refusons d'adopter ». Si le public était choqué, cela voulait dire que la troupe avait fait son travail. « Quand le vieux Juif mentionné par Ouspenski trouve qu'il y a quelque chose de louche dans cette affaire, c'est exactement l'effet recherché. Nous savons qu'au début du quatrième acte, le spectateur doit penser : "c'est absurde". Il y a des moments sur scène où on annonce une pause, une pause qui peut amener le spectateur à croire que les acteurs ont oublié leur texte. » Il s'agit donc bien de « tromper le spectateur », mais seulement « à un certain moment du spectacle, comme pour casser les conventions théâtrales »[59]. L'autre argument de Kaverine concernait la conception idéologique de l'ennemi et ses propres efforts de « refonte ». La plupart des participants au débat étaient d'origine non prolétarienne. Aucun ne mentionnait – et sans doute personne ne le jugeait pertinent – que Fiodor Kaverine, ce compagnon de route membre de l'intelligentsia, était « doux et confiant, comme un enfant », qu'« il n'avait aucun sens pratique et manquait de perspicacité et de fermeté », et qu'« il était toujours emballé par quelque chose, et pas seulement emballé, mais ravi jusqu'à l'extase, l'engouement délirant ». Il avait une raison toute particulière de vouloir mettre en scène *L'Autre Côté du cœur*.

> Ce Klim – ce Klim doux et confiant si prompt à tomber sous l'influence d'autrui et si prompt à y échapper –, ce Klim nous a tous fait grande impression, y compris aux acteurs, comme étant un ennemi particulièrement familier, car ce Klim, illuminé par les soleils de ses yeux, continue bien souvent à vivre en nous. Ce Klim est peut-être un plus grand ennemi que Six-Doigts, car Six-Doigts est un ennemi évident, tandis que Klim est quelqu'un que nous sentons encore en nous, quelqu'un que nous essayons encore vigoureusement d'étrangler en nous, mais nous n'y sommes pas encore tout à fait

> parvenus. Nous nous rendons bien compte que Klim continue à exister dans la façon dont nous concevons nos rôles, notre rapport aux autres et à notre travail. C'est ce Klim qui mérite davantage notre haine et notre colère[60].

Quelques intervenants apportèrent leur soutien à Kaverine. L'actrice Maria Boïchevskaïa (elle-même fille d'un haut fonctionnaire tsariste) affirma qu'elle avait compris tout de suite que Klim était un ennemi. Un certain camarade Garbouzov fit remarquer que Klim n'avait pas encore été exécuté et qu'il pouvait encore renaître (« J'anticipe un véritable combat intérieur, toute une histoire de régénération », un « cinquième acte »). Mais c'est un collègue de Kaverine, S. I. Amaglobeli, récemment nommé – à la veille de sa retraite – directeur administratif du Nouveau Théâtre d'État, qui mit en lumière les implications de la position du metteur en scène.

> Politiquement, cette pièce vise juste dans la mesure où aucun d'entre nous n'a une âme entièrement transparente. Une coupe transversale de nos âmes, y compris celle du camarade Vinogradov, nous permettrait d'y déceler à la fois des traits positifs et des traits négatifs – non pas le bien et le mal dans un sens générique, mais en tant qu'éléments de la création complexe qui caractérise l'ère socialiste, avec ses résidus d'individualisme…
>
> Nous voyons bien que, dans chacune de ses parties, la mise en scène joue avec le spectateur comme un chat avec une souris. Le chat laisse filer la souris, puis il bondit de nouveau sur elle. Notre théâtre fait la même chose. Dans ce spectacle, il propose une intrigue, captive le spectateur, puis défait cette intrigue et proclame que tout cela n'est que de l'individualisme bourgeois. C'est un bon procédé, mais si vous êtes la souris, vous risquez de ne pas apprécier.
>
> Oui, on peut citer la construction du canal de la mer Blanche, et en conclure que les saboteurs connaissent une renaissance car notre réalité soviétique est si généreuse que même nos ennemis peuvent se régénérer. [...] Mais cela nous empêchera-t-il de continuer à surveiller chacun de leurs gestes ? Bien sûr que non. Nous aurions bien tort de ne pas redoubler de vigilance à l'égard non pas de ceux qui cherchent à nous tromper, comme Klim Six-Doigts, mais de ceux qui cherchent à se tromper eux-mêmes, comme l'autre Klim[61].

La conception bolchevique du péché était en gros la même que celle de saint Augustin (contrevenir « en pensée, en parole ou en acte à la Loi éternelle »). La principale innovation marxiste, c'était la découverte qu'il y avait divers degrés de péché originel (dérivés de la division du travail originaire et perpétués par l'exploitation de classe) en fonction des différents groupes sociaux. Il fallait exercer une « violence ciblée » sur une série de catégories non prolétariennes, les surveiller de près, et soumettre le « combat intérieur » du cinquième acte à des exigences spécifiques. Cela ne voulait pas dire pour autant que les prolétaires étaient exempts de « résidus d'individualisme ». Il n'y avait là qu'une différence de degré : nul n'avait une âme totalement transparente et nul n'était à l'abri de pécher en pensée contre la Loi éternelle. Comme le disait Boukharine, « même les larges cercles de la classe ouvrière portent sur eux la marque du monde capitaliste-marchand. Par suite, une *discipline contraignante* devient absolument indispensable [...]. Même l'avant-garde du prolétariat unie au Parti de la Révolution, au Parti communiste, établit une telle *autodiscipline contraignante* dans ses propres rangs ; celle-ci est peu ressentie par la plupart des éléments de cette avant-garde, car elle correspond à ses motivations internes, mais elle n'en est pas moins réelle[62] ».

Personne, pas même Boukharine, ne pouvait se targuer d'être animé par des motivations internes coïncidant avec la Loi éternelle ; tout le monde, à la possible exception du légitime représentant la Loi éternelle, était une souris. Pour la sotériologie bolchevique, tout comme pour sa rivale chrétienne avant elle, la perfection totale n'était pas de ce monde. Ce n'est qu'avec l'avènement du communisme que la marque du monde capitaliste-marchand serait effacée, les résidus d'invidualisme éliminés et le cycle de l'éternel retour à tout jamais brisé. La vraie question – la même pour toutes les théories du salut –, c'était : que se passe-t-il en attendant ? Comment se préparer et aider autrui à se préparer ? La réponse (parfaitement chrétienne) d'Amaglobeli était que tout le monde – à des degrés divers – devait se soumettre, et soumettre ses semblables, à une surveillance permanente et à une repentance incessante. Ce qui était clairement juste dans l'abstrait, mais qu'en était-il dans les intrigues littéraires, les spectacles dramatiques et les existences individuelles ? Comme l'avait signalé le camarade droitier de Boukharine, Mikhaïl Tomski, au XVI^{e} Congrès du Parti, « il me semble, camarades, qu'il est assez difficile d'assumer de façon permanente le rôle d'un pénitent ». On ne pouvait pas faire confiance à Six-Doigts, on ne pouvait pas faire confiance à l'autre

Klim, on ne pouvait pas faire confiance à Tomski et, puisque personne n'avait une âme transparente, on ne pouvait pas non plus faire confiance au bolchevik Makar Paindur, qui ne connaissait pourtant pas le doute. Si « les paroles n'ont pas de sens, concluait alors Tomski, […] alors autant cesser complètement de discuter. À quoi cela servirait-il ? ».

La plupart des participants au débat de décembre 1933 sur *L'Autre Côté du cœur* ne cessèrent pas de discuter. Pavel Ivanovitch Novitski, le directeur adjoint du département du Théâtre du commissariat à l'Instruction publique, qui présidait la conférence, offrit une solution de fortune. « La question de l'ennemi de classe, du fourbe, du traître, de l'opportuniste… doit être posée, observa-t-il dans ses remarques finales, mais j'insiste sur le fait que la question de l'ennemi de classe n'est pas la même que celle des résidus de mentalité bourgeoise et petite-bourgeoise qui existent en chacun de nous. » Vaincre l'ennemi de classe et triompher des résidus d'individualisme, ce n'était pas la même chose, et la différence ne dépendait pas directement des origines de classe. « Si ce que voulait le théâtre, c'était montrer l'ennemi de classe en chacun de nous, dans nos mœurs et notre comportement quotidien, s'il voulait ainsi démasquer le maximum de coupables, il ne s'y est pas pris correctement[63]. »

Novitski proposait ainsi une nouvelle version de la distinction établie par Thomas d'Aquin entre les péchés mortels, qui impliquent le rejet délibéré de la Loi éternelle, et les péchés véniels, qui sont juste une question de négligence et de désordre. L'histoire de Klim relevait de la seconde catégorie. « J'insiste sur le fait que notre Klim aux yeux bleus, en tant que personnage dramatique, évolue dans le sens de la réalité soviétique. Pour moi, c'est un fait… Et s'il évolue dans le sens de la réalité soviétique, alors le thème de l'ennemi de classe doit céder la place à un autre thème, celui de la possibilité d'une renaissance de classe. » Le dénouement de la pièce trahissait le spectateur en trahissant sa propre « texture esthétique ».

> Le problème n'est pas de savoir si cela sonne faux ou pas ; le problème, c'est que le spectateur n'est pas d'accord avec vous. Pourquoi ? Parce que c'est la question la plus importante pour nous, la question centrale de la construction du socialisme, d'une nouvelle attitude envers les masses laborieuses, envers le travail, envers l'État et envers vos camarades : comment surmonter, en chacun de nous, les survivances de la mentalité petite-bourgeoise, de la mentalité égoïste

centrée sur la propriété, de la mentalité intéressée. Notre tâche consiste à impulser une nouvelle naissance socialiste de toute l'immense masse des travailleurs petits-bourgeois, prolétaires et semi-prolétaires de notre pays, et même de tous les résidus des classes capitalistes, et de les transformer en membres utiles d'une société socialiste sans classes. Voilà qui devrait être une idée fixe non seulement pour chaque employé, chaque membre de l'intelligentsia et chaque acteur, mais aussi pour chaque communiste, car nous sommes tous engagés dans le combat intérieur qui vise à la rééducation des êtres humains[64].

Si *L'Autre Côté du cœur* ne convenait nullement aux exigences de la période de reconstruction, c'est que désormais même les résidus des classes capitalistes étaient capables de renaître. La pièce fut abandonnée jusqu'à nouvel ordre.

L'entrée du théâtre

11. LES FONDATIONS ÉCONOMIQUES

La révolution de Staline, lancée en 1927, est connue également comme le Grand Tournant, la Révolution d'en haut, la Période de transition, la Période de reconstruction et, plus communément, l'époque du premier plan quinquennal. Inauguré en 1928, ce plan sera achevé en 1932, un an plus tôt que prévu. Son but était d'accomplir les promesses de la prophétie originelle en instaurant les conditions économiques préalables de la Révolution. Celle-ci était censée avoir eu lieu dans une société industrialisée. Le premier plan quinquennal, à supposer qu'on puisse parler d'un véritable « plan », visait à industrialiser l'Union soviétique dix ans après la Révolution et, selon Staline, cinquante à cent ans après que les « pays avancés » eurent atteint ce stade. L'industrialisation devait entraîner logiquement l'abolition de la propriété privée et la destruction des ennemis de classe. Les différentes promesses de la prophétie originelle étaient censées se vérifier simultanément, inéluctablement et en vertu d'un effort délibéré. L'effort en question devait être accompli par « des Ukrainiens et des Tatars, des Bouriates, des Maris, des Kalmouks, des paysans de Perm et de Kalouga, des mineurs de charbon de Iouzovka, des tourneurs de Kolomna, des paveurs de route barbus de Riazan, des membres du Komsomol, des koulaks exilés » et par tous les individus impliqués dans la construction de la Maison du socialisme. La révolution de Staline consistait à ajouter une infrastructure industrielle à une superstructure politique déjà solide. L'industrialisation devait être mise en œuvre sur des « grands chantiers de construction » capables de rivaliser avec le deuxième jour de la création : les aciéries de Magnitogorsk et de Kouznetsk, les usines de tracteurs de Kharkov et de Stalingrad, les usines automobiles de Nijni Novgorod et de Moscou, le barrage hydroélectrique sur le Dniepr, le canal de la mer Blanche, la ligne de chemin de fer Turkestan-Sibérie, l'usine chimique de Berezniki, etc.[1].

Un des premiers chantiers à être achevé était justement la Maison du Gouvernement, qui servait de résidence moscovite à la plupart des hauts responsables de l'industrie. Son principal architecte, Boris Iofane, vivait à l'entrée 21, dans un grand appartement au dernier étage, avec son épouse Olga et les deux enfants qu'elle avait eues d'un premier mariage. Olga et

Boris s'étaient rencontrés en Italie alors qu'ils étaient tous deux membres du Parti communiste. Olga était la fille du duc Fabrizio Sasso-Ruffo et de la princesse Natalia Mechtcherskaïa. Son premier mari était Boris Ogarev, un officier de cavalerie. L'appartement de Iofane donnait sur le prochain projet de Iofane : le Palais des Soviets, ultime chantier public de la planète.

Le chef du chantier du Palais des Soviets était Vassili Mikhaïlov : ancien ouvrier de l'imprimerie Sytine, il avait été successivement l'un des meneurs de l'insurrection d'Octobre à Moscou, dirigeant du Conseil des syndicats de Moscou au début du chantier de la Maison du Gouvernement, chasseur de mouches dans les bols de soupe des ouvriers, déviationniste de droite « hésitant » et, en guise de punition pour son déviationnisme, chef adjoint du chantier du barrage hydroélectrique sur le Dniepr (et modèle de Moïse bolchevik dont Fiodor Gladkov s'inspirera dans son roman *Énergie*). Rapatrié à Moscou pour occuper un poste dont, d'après sa fille, il ne voulait pas, il partageait son appartement (n° 52, entrée 3) avec son épouse Nadejda Ouchakova, elle aussi de la génération des Vieux Bolcheviks et fille d'un professeur de sylviculture à l'académie Timiriazev, leur fille Margarita, les deux filles de Vassili issues d'un précédent mariage et la fille que Nadejda avait eue avec son premier mari Johann Kuhlmann, agent secret soviétique en Allemagne[2].

Le grand responsable de tous les chantiers de Moscou était Nikita Khrouchtchev, qui avait interrompu sa carrière de fonctionnaire du Parti en Ukraine pour étudier à l'Académie industrielle, où il avait eu la double bonne fortune de l'emporter sur l'opposition de droite et de rencontrer la femme de Staline, Nadejda Allilouïeva. Trois ans après son arrivée dans la capitale, il était devenu dirigeant du Comité du Parti de Moscou (sous la direction *de facto* de Kaganovitch en janvier 1932, puis sous sa direction officielle à partir de janvier 1934). Sa tâche principale consistait à reconstruire Moscou, et sa mission prioritaire à en créer le reflet idéalisé en sous-sol. Le métro de Moscou était une version inversée de la capitale impériale du *Cavalier de bronze* : tout à la fois fonctionnel et grandiose, il s'enfonçait dans les entrailles du Marécage. Comme Khrouchtchev l'écrirait dans ses mémoires, le travail de construction « devait s'effectuer dans les conditions du sous-sol de Moscou – aréneux et saturé d'eau ». Il raconte avoir passé 80 % de son temps sous terre. « Je passais par les tunnels du métro pour aller travailler au Comité du Parti et pour rentrer chez moi. » Lorsqu'il remontait à la surface, il habitait un cinq pièces dans la Maison du Gouvernement (appartement 206) où il vivait avec ses

parents, ses deux enfants issus d'un premier mariage, son épouse Nina Petrovna Koukhartchouk et leurs trois jeunes enfants (Rada, née à Kiev en 1929, Sergueï et Elena, nés à Moscou en 1935 et 1937)[3].

Vassili Mikhaïlov

Le principal modèle sacré du métro était le mausolée de Lénine ; les stations de la « première phase » avaient tendance à imiter ce mélange de sobre temple symétrique en surface et de labyrinthe de granit et de marbre en sous-sol. Le 31 décembre 1925, les embaumeurs de Lénine, Boris Zbarski et Vladimir Vorobiov, avaient écrit à la Commission pour l'Immortalisation de la Mémoire de Lénine en invitant le gouvernement à remplacer le mausolée temporaire par un édifice permanent. « Conserver plus longtemps la dépouille dans un mausolée temporaire est inacceptable. On a détecté des champignons sur le capitonnage des murs, sur le drapeau de la Commune de Paris et même sur les vêtements, sur une main, derrière l'oreille droite et sur le front du défunt. Il est impossible de faire désinfecter la totalité du bâtiment. » La version en pierre du mausolée fut construite en même temps que les autres fondations du socialisme – et tout aussi vite. Les travaux débutèrent au printemps 1929 et se terminèrent en octobre 1930, à temps pour le treizième anniversaire de la Révolution. L'année suivante, le principal responsable de la dépouille, Boris Zbarski, emménagea dans l'appartement 26 avec son fils issu d'un premier mariage, Ilia, sa nouvelle épouse Evguenia, et leur bébé Lev-Félix (né en 1931). En 1934, dix ans après les premières opérations d'embaumement, une commission gouvernementale *ad hoc* arriva à la conclusion que « le travail de conservation à long terme de la dépouille de Vladimir Ilitch Lénine doit être considéré comme une brillante réussite. [...] La commission estime nécessaire d'insister sur le fait que la conservation de la dépouille de V. I. Lénine représente un exploit scientifique sans

précédent historique ». Au même moment, Ilia Zbarski, qui avait vingt et un ans et venait d'être diplômé de l'université de Moscou, fut nommé assistant de son père. Il reviendra sur cette époque dans ses mémoires : « J'étais saisi par la dimension mystique de la performance solennelle des prêtres. Le mot "paraschiste", en particulier, me fascinait : il y avait là quelque chose de mystique et d'ensorcelant. » (Les « paraschistes », explique-t-il ailleurs, étaient les membres de la caste égyptienne des embaumeurs qui « vivaient dans des quartiers réservés de la ville, loin du reste de la société », et qui avaient pour spécialité de « pratiquer des entailles dans les cavités pectorale et abdominale, sur le flanc gauche du cadavre ».) « Au début, je m'imaginais être un paraschiste et comparais notre petit groupe à des prêtres égyptiens se livrant à un rituel sacré. J'ai même pensé écrire un roman intitulé *Les Paraschistes* dont Vorobiov et mon père, sous des noms d'emprunt, seraient les personnages principaux. » Mais, très vite, le travail sur la dépouille de Lénine « se transforma en banale routine » :

> [Nous] venions au mausolée deux ou trois fois par semaine, examinions attentivement les parties exposées de la dépouille – le visage et les mains – et les humidifiions avec la solution d'embaumement de manière à empêcher la dessiccation et le parcheminement de la peau. En même temps, nous éliminions divers petits défauts : l'assombrissement de certaines parties de la peau, des petites taches, l'apparition de nouveaux pigments ou des changements de couleur. Il se révélait parfois nécessaire de corriger des déformations corporelles du cadavre. Dans ces cas-là, nous procédions à des injections d'un mélange de paraffine et de vaseline. Cependant, l'évolution la plus inquiétante s'avéra l'apparition de taches de moisissure : nous devions nettoyer soigneusement ces zones et les désinfecter. [...] Il était particulièrement important de préserver la couleur naturelle du corps et de prévenir l'apparition d'une pigmentation brun grisâtre provoquée par le formol[4].

*
* *

Les produits chimiques qui servaient à conserver la dépouille de Lénine (mais aussi, entre autres, à guérir les malades, fertiliser les sols, raffiner le pétrole et exterminer les animaux nuisibles) devaient être fabriqués en

Union soviétique. Un des chantiers prioritaires du premier plan quinquennal – mentionné par Ossinski dans une lettre à Chaternikova comme l'un de ses « enfants préférés » – était le combinat de produits chimiques de Berezniki, dans le nord de l'Oural, près de la propriété de Zinaïda Morozova où Boris Zbarski avait inventé une nouvelle méthode pour purifier le chloroforme (pendant qu'Ilia regardait Boris Pasternak faire la cour à sa mère). Lancé en 1929 et connu sous le nom de « Ville-Lumière », il s'agissait d'une incarnation miraculeuse du roman *La Rivière* de Leonid Leonov, écrit au même moment. Construit sur la rive gauche de la Kama, non loin de plusieurs salines datant du XVII^e^ siècle, d'une usine de soude et de gisements de potasse récemment découverts, le combinat chimique de Berezniki devait produire de l'ammoniaque et des engrais azotés à base d'ammoniaque destinés à la nouvelle industrie soviétique. D'après un rapport de la commission d'étude du site, « la rive basse et marécageuse de la rivière était sujette à des crues de printemps annuelles. Ce problème pouvait être résolu… en construisant un barrage de protection et en consolidant le terrain avec de la terre importée sur une hauteur de deux à quatre mètres, ainsi qu'en installant des fondations spéciales capables de garantir la stabilité des structures en terrain marécageux ou mal consolidé[5] ».

Le chantier du combinat chimique de Berezniki, 1929

L'homme de la situation – d'abord comme chef du chantier et ensuite comme directeur du combinat chimique – était Mikhaïl Alexandrovitch Granovski. Selon l'un de ses adjoints, Z. Kh. Tsoukerman,

> Granovski était le typique responsable économique de l'époque du premier plan quinquennal, une période tumultueuse et particulièrement tendue. Une énorme capacité de travail, un tempérament inflexible n'épargnant ni lui-même ni ses semblables, une intelligence innée, une force de volonté exceptionnelle, une grande détermination, une aptitude à saisir le moindre détail du

problème le plus complexe, du courage, une énergie implacable, aucune tolérance envers le formalisme et l'hypocrisie, une capacité à définir des tâches spécifiques – tels étaient les traits que j'ai perçus en lui durant notre collaboration. C'était un dirigeant solide, un chef qui assume ses responsabilités. Malheureusement, ses qualités positives avaient parfois leurs revers négatifs, tels que la grossièreté et la brusquerie. Le temps lui importait peu : il travaillait nuit et jour et exigeait la même chose de ses ouvriers. [...] Naturellement, dans le difficile combat pour la réalisation du plan, il y a eu des cas d'excès dictatoriaux. Mais, comme dit le proverbe russe, « un brochet dans le lac empêche les poissons de s'endormir »[6].

Granovski était né en 1893 à Zvenigorodka, en Ukraine, dans la famille d'un marchand juif. Dès l'âge de quinze ans, il était devenu révolutionnaire. De 1913 à 1917, il étudia l'ingénierie chimique à l'Institut commercial de Moscou. Après avoir participé à l'insurrection de Moscou, il occupa successivement les postes de dirigeant du Conseil économique de Tchernigov, de la Commission ukrainienne des vins et spiritueux et du Syndicat fédéral de l'industrie du verre et de la céramique. À l'automne 1929, il fut nommé à la tête du chantier de Berezniki. Sa famille – son épouse Zinaïda et leurs deux fils, Anatoli et Valentin – attendit un climat plus clément et l'achèvement de sa maison sur le site pour le rejoindre au printemps suivant. Leur logement de cinq pièces (l'appartement 418 de la Maison du Gouvernement) resta inoccupé jusqu'à leur retour. Anatoli avait alors huit ans. Il écrira (en anglais) dans ses mémoires :

Mikhaïl Granovski

Nous avons voyagé en train jusqu'à Perm dans de confortables wagons Pullman, puis de là en bateau sur la rivière jusqu'à Berezniki.

C’était un véritable enchantement. Par les fenêtres du train, Valentin et moi contemplions, captivés, le paysage qui se transformait sous nos yeux – la gelée scintillante du petit matin dans les champs, les petites fermes et leurs cours en désordre, presque vides d’animaux, tout au plus une vache, une chèvre ou deux oies ici et là. Et puis les petits villages avec leurs maisons en bois aux toits de chaume ou de planches, blotties les unes contre les autres. Notre voyage dura quatre jours en tout.

Mon père nous attendait sur le quai, accompagné d’une forte délégation de notables locaux qui nous accueillirent chaleureusement, comme il se doit pour l’épouse et les enfants de l’homme le plus important à des kilomètres à la ronde.

Une Ford nous transporta jusqu’à notre nouveau foyer, au dernier étage d’une grande maison en bois, accompagnés par les membres du comité d’accueil qui fêtèrent notre arrivée avec un verre de vodka. Les rires et les conversations fusaient, et plusieurs solides gaillards nous tapotèrent la tête avec bienveillance. On avait dû allumer les feux depuis plusieurs heures, car une agréable chaleur régnait dans la maison, empreinte d’une odeur de peinture fraîche et du parfum des forêts de pins toutes proches.

J’étais en proie à une trouble excitation, c’était pour moi le commencement d’une nouvelle ère. Mais je ne savais pas que c’était aussi, d’une certaine façon, la fin de l’innocence[7].

Après les inondations, les sables mouvants, le froid et deux gros incendies, le principal problème de Mikhaïl Granovski était la pénurie de main-d’œuvre. D’après Tsoukerman, « son caractère était assurément difficile et souvent désagréable, mais, pour le juger équitablement, il faut bien comprendre l’énormité de la tâche et les conditions extraordinairement difficiles dans lesquelles s’effectuaient les travaux de construction. Pour ne prendre qu’un seul exemple, en ce qui concerne le personnel, outre un certain nombre de gens prêts à mettre toutes leurs compétences au service de cette grande cause, outre les vrais enthousiastes, il y avait des tas de gens qui étaient là pour toutes sortes d’autres raisons ». On comptait entre autres 200 étrangers attirés par les salaires élevés, ou bien portés par un véritable enthousiasme, ou désireux d’échapper au chômage dans leur pays, ou encore – c’était la majorité – envoyés par leur entreprise pour installer et faire fonctionner divers

équipements (les plus importantes étaient les firmes américaines Nitrogen, Babcock & Wilcox et Ceminco, la britannique Power Gas, la suisse Brown-Bovary, et les allemandes Sulzer, Borzig, Hannomag, Zimmerman, Kerstner, Siemens-Schuckert, Ergart Semer, Leine Werke et Krupp). Ils habitaient à part et avaient leur propre cantine. Granovski les appelait l'« Internationale capitaliste »[8].

Au début, les travaux préliminaires de remblayage du marécage étaient effectués par les villageois du coin, qui transportaient le sable sur des carrioles tirées par des chevaux. Ils étaient épaulés par une équipe de « vrais enthousiastes » envoyés par le Comité central du Komsomol depuis Moscou et Leningrad (ces derniers étaient environ 200 en avril 1930, au moment de l'arrivée de la famille de Granovski) et par un nombre nettement plus important de travailleurs sous contrat, essentiellement des personnes déplacées par la collectivisation. Quelques ouvriers qualifiés provenaient d'autres chantiers moins stratégiques, d'où ils avaient été transférés par le commissariat du peuple au Travail. D'après un chef d'équipe de Kazan, « il y avait des ouvriers venus des quatre coins de l'Union soviétique : de Moscou, de Leningrad, de Sibérie, plein de gars de chez nous, de Kazan, et près de mille excavateurs venus d'Asie centrale, au-delà de Kourgan, avec leurs charrettes à cheval. Ils avaient construit une véritable ville de tranchées sur les rives de la Zyrianka et de la Talytcha. Ils buvaient l'eau de la rivière et dormaient sous leurs charrettes et leurs carrioles ». La plupart ne restaient pas longtemps. Comme Granovski l'écrivait le 1er janvier 1931 : « Les ouvriers qui arrivent sur le chantier comme travailleurs sous contrat ou qui viennent d'autres entreprises ont tendance à être dépourvus de vêtements chauds. Dès les premiers froids, ils demandent qu'on leur en procure, mais nous n'arrivons pas à bien répondre à la demande. Nous n'avons reçu que 350 paires de bottes fourrées sur les 3 960 que nous avions commandées, et seulement 300 vestes d'hiver au lieu de 2 500. » Au moment où Granovski rédigeait cette lettre, le nombre des partants était supérieur à celui des nouveaux arrivants[9].

Travail sur le chantier de Berezniki

Une des solutions était de mobiliser des villages entiers – ou, plutôt, les fermes collectives nouvellement créées. La direction du chantier signait un contrat avec un district rural en promettant de livrer du matériel agricole et des lignes téléphoniques en échange de la main-d'œuvre paysanne. C'était plus facile à dire qu'à faire : selon un rapport officiel, « durant une période de neuf mois en 1933-1934, 1 263 paysans des fermes collectives du district [d'Elovo] ont été recrutés pour participer à la construction du combinat de Berezniki. Quatre cent quatre-vingt-treize d'entre eux ont quitté le chantier sans avoir travaillé un seul jour ». Une stratégie plus efficace consistait à utiliser la main-d'œuvre des paysans déportés (les fameux « colons spéciaux »). En 1930-1931, 571 355 paysans « dékoulakisés » furent exilés dans l'Oural, dont 4 437 dans le district de Berezniki. Les déportés assignés aux travaux de construction étaient logés dans des baraquements proches du chantier. Chaque jour, entre 500 et 600 « colons spéciaux » étaient employés aux travaux de remblayage du marécage. Restait à savoir qui était censé fournir les rations de nourriture aux membres oisifs de leurs familles : on en débattit pendant plusieurs années, se contentant de solutions improvisées[10].

En dépit de ces mesures, la pénurie de main-d'œuvre demeura un grave problème. À l'automne 1929, le commissariat du peuple au Travail qualifia la situation de « catastrophique » ; à la fin de l'année 1930, Granovski reconnut que « les objectifs du plan en matière de main-d'œuvre sont loin d'être atteints » (il manquait au moins 3 500 ouvriers). La solution s'avéra aussi évidente qu'innovante : Berezniki et, non loin de là, l'usine de papier à Vijaïkha, sur les rives de la Vichera, allaient devenir pionnières dans l'emploi massif de prisonniers. Avant 1929, le seul camp de travail existant en Union soviétique était le « camp spécial » des îles Solovki, qui desservait entre autres le chantier du canal de la mer Blanche

et avait une succursale sur la Vichera, au nord de Berezniki. En 1926-1927, un détenu des Solovki, N. A. Frenkel, proposa de faire travailler les prisonniers sur des chantiers situés en dehors du camp, entreprise qu'il fut lui-même chargé de gérer par la suite. Le 27 juin 1929, le chef adjoint de la Guépéou, G. Iagoda (cousin issu de germains de Iakov Sverdlov et marié à sa nièce, Ida), et le chef du département spécial de la Guépéou, G. I. Bokiï, ordonnèrent de faire passer le camp de Vichera de 5 000 à 8 000 détenus – lesquels « devaient s'autofinancer entièrement par leur travail, sans que cela ne coûte rien à l'État ». Deux semaines plus tard, le 11 juillet, le Conseil des commissaires du peuple promulgua un décret « sur l'emploi de la main-d'œuvre des détenus criminels », qui prescrivait la création d'un nouveau système de camps de travail visant à développer les territoires quasi vierges du Grand Nord et à « exploiter les ressources minérales à l'aide d'une main-d'œuvre captive ». L'antenne locale du camp des Solovki fut transformée en un « Camp spécial de Vichera » autonome et aménagée de façon à recevoir davantage de détenus. *L'industrialisation devait reposer tout autant sur le travail forcé que sur les « vrais enthousiastes »*[11].

G. G. Iagoda

*

* *

La nouvelle politique et la nouvelle vague de prisonniers apportèrent la solution au problème de main-d'œuvre de Granovski. Quelques semaines après la publication du décret, un groupe de détenus de Vichera arriva à Berezniki. L'un d'entre eux était Varlam Chalamov. « À l'automne 1929, en compagnie d'Anguelski, un ancien officier qui s'évada de Perm justement par le même bateau, je fis avec cinquante détenus le voyage de

Vijaïkha à Oussol, jusqu'au village de Lenva, afin d'ouvrir, de fonder, une nouvelle "mission", la première du camp de Vichera, et de poser les bases de ce géant du premier quinquennat que fut Berezniki[12]. » Cette « mission » deviendra un centre de transit, et par la suite un camp.

> Pendant tout l'hiver 1929-1930 les détenus ont rendu habitables des cubes en pierre construits par des libres dans la Ville-Lumière, à Tchourtane. Entassés sur des châlits de planches humides, ou simplement couchés par terre, des milliers, des dizaines de milliers d'hommes bâtissaient la Ville-Lumière, travaillaient à l'usine chimique et se construisaient un camp non loin de là, sur le mont Adam. [...] Dès que le nouveau camp sur le mont Adam a été achevé, les travailleurs du chantier ont déménagé là-bas, où les attendaient quarante baraques avec deux niveaux de châlits, sur le modèle des baraques des Solovki, ainsi que tous les services du camp[13].

Seuls les meilleurs ouvriers de chaque convoi étaient sélectionnés pour travailler sur le chantier. Le commandant du camp, M. V. Stoukov, et le chef du personnel (lui-même un détenu condamné pour « sabotage »), P. P. Miller, se targuaient d'être capables de déchiffrer l'« autre côté du cœur ».

> De gigantesques convois à destination de la direction s'alignaient près de la gare de Berezniki, et Stoukov, le chef du secteur, passait dans les rangs. Les hommes étaient disposés sur deux lignes. Il se contentait de pointer le doigt, sans leur poser de question et presque sans les regarder : celui-là, celui-là, celui-là… Et il sélectionnait sans erreur les travailleurs-paysans condamnés selon l'article 58.
> « Ce sont tous des koulaks, citoyen-chef !
> — Tu es encore un jeunot, tout feu tout flamme… Les koulaks, c'est les plus travailleurs ! »
> Et il éclatait de rire[14].

En un an (entre l'été 1929 et l'été 1930), le nombre total de détenus dans les camps de la Guépéou passa de 22 848 à environ 155 000 (en plus des 250 000 ou 300 000 détenus des camps du NKVD, dont la juridiction était alors limitée à la République socialiste fédérative soviétique de Russie). La population carcérale du camp de Vichera, qui englobait à la fois Berezniki et l'usine de papier de Vijaïkha, passa de 7 363 personnes en 1929 à environ 39 000 en avril 1931. Le 25 avril 1930, une nouvelle

administration du système concentrationnaire fut mise en place au sein de la Guépéou. À partir du mois de novembre, elle prit le nom d'Administration principale des camps, ou Goulag[15].

À Berezniki, d'après Chalamov, la situation était devenue très critique à l'automne 1929, à peu près au moment de son arrivée – et de celle de Granovski.

> Granovski, le directeur du chantier, ou bien une commission venue de Moscou, peu importe, avait découvert que les premiers éléments du combinat de Berezniki, auquel étaient déjà accordés des crédits de plusieurs millions, n'existaient tout simplement pas. [...] Une corde se balançait au-dessus de la tête de Granovski, de son assistant Omelianovitch et de Tchistiakov. Poussés par la peur, l'ingénieur et l'administrateur s'étaient enfuis de Berezniki, mais Granovski, nommé par le Comité central, ne pouvait se dérober de cette façon. C'est alors qu'on lui avait suggéré une idée de génie : faire participer le camp au chantier[16].

Au bout de trois mois de travail effectué par les détenus de Berezniki soigneusement sélectionnés et par un nombre encore plus important de prisonniers en transit non comptabilisés, « l'honneur était sauf » et « le territoire avait été comblé de vrai sable, extrait d'une vraie carrière forestière à laquelle il était relié par un vrai chemin de fer, avec un vrai wagon »[17].

À l'été 1930, une commission spéciale de la Guépéou vint inspecter le nouveau camp. Son chef était un homme de trente-deux ans, directeur adjoint du Goulag, Matveï Berman. Fils d'un propriétaire de briqueterie et diplômé de l'École de commerce de Tchita, Berman travaillait pour la police politique depuis la Guerre civile. Il avait récemment obtenu un appartement dans la Maison du Gouvernement, mais, comme Granovski, il n'était pratiquement jamais à Moscou. D'après le livre collectif sur l'histoire du canal de la mer Blanche (rédigé après que Berman eut été nommé directeur du Goulag) :

> Il lui fallut très peu de temps pour répondre à la question du formulaire biographique sur sa profession depuis 1917.
> En revanche, la question sur son adresse permanente était plus problématique. Pour gagner du temps, il aurait préféré ne rien écrire et simplement adjoindre la carte de l'Union soviétique au formulaire.

Mais cela s’avéra impossible. Que faire ? Au bureau du personnel, on ne cessait de lui répéter que ce lieu d’enregistrement n’existait pas. Et voilà quelqu’un qui, en douze ans, avait changé seulement de lieu de résidence – jamais de profession. [...]

Il était capable de repérer un ingénieur, un officier de l’armée tsariste, un dentiste, un industriel, un employé des chemins de fer ou un gérant d’immeuble aussi facilement que si chacun portait un badge indiquant sa profession. En réalité, nombreux étaient ceux qui préféraient la dissimuler pour pouvoir survivre en se faisant passer pour quelqu’un d’autre.

Il connaissait aussi bien l’argot des dockers que les dialectes de l’Oural, de Sibérie, d’Ivanovo-Voznessensk. Tout le monde n’est pas aussi doué pour reconnaître les gens, mais Berman trouvait cela tout à fait normal. C’était une caractéristique commune de la race d’individus à laquelle il appartenait.

Berman était un tchékiste. Chaque jour de son existence, il se montrait parfaitement conscient de ses responsabilités à l’égard du Parti.

Son intellect était engagé de façon permanente dans un processus créatif de généralisation. Un mot banal, une intonation inattendue, un geste inconscient, une démarche trop rigide, un incident éphémère ou une erreur bizarre se gravaient aussitôt dans sa mémoire.

Il était capable de faire le lien entre la casquette d’un fonctionnaire des chemins de fer entrevue à travers la fenêtre d’un wagon de train international à la gare de Tachkent et une automobile garée devant le domicile d’un célèbre professeur de Leningrad.

Ce que tous ces détails arbitraires et dispersés avaient en commun, c’était leur appartenance à un univers d’hostilité et de mensonge absolus.

La contre-révolution ne s’exprimait plus ouvertement, elle ne regardait plus les gens dans les yeux. Elle avait appris à détecter et à distinguer les voix au seul mouvement des lèvres, à interpréter un regard à la tension des paupières ou à un simple tremblement des cils.

Matveï Berman

La perspicacité de Berman, l'hostilité de la contre-révolution et les besoins de l'industrialisation convergèrent dans l'« expérience de Vichera ». D'après le même récit :

> Un condamné coûte à l'État plus de 500 roubles par an. Pourquoi diable les ouvriers et les paysans devraient-ils nourrir cette armée de parasites, d'escrocs, de saboteurs et de contre-révolutionnaires ? Qu'on les envoie dans les camps et qu'on leur dise : « Voici vos moyens de production. Si vous voulez manger, travaillez. Tel est le principe de l'existence dans notre pays. Nous ne ferons pas d'exception pour vous. »
> Les camps doivent être gérés par un organisme capable de mener à bien les tâches et les initiatives économiques primordiales de l'État soviétique et de coloniser une série de nouveaux territoires.
> « Tel était l'ordre exprès du Parti et du gouvernement », pensa Berman[18].

À l'été 1930, il venait tout juste d'initier l'œuvre de construction du Goulag. C'est ce dont témoigne Chalamov :

> [...] le camp reçut donc la visite des plus hautes autorités : Berman, le directeur du Goulag, en personne. Il était flanqué d'une suite importante, tous revêtus de capotes militaires dont les cols s'ornaient de deux ou trois losanges. Au milieu de cette commission, Berzine, le directeur du camp de Vichera, très grand dans son long manteau de cavalier décoré de trois losanges, attirait d'emblée le regard avec sa barbe sombre, et lorsque l'aide-médecin militaire Chtof, le détenu responsable du service sanitaire, vint présenter selon l'usage son

rapport à la commission, il descendit le perron du bâtiment d'un pas martial et se planta devant Berzine pour déverser sur lui toute la poésie de la bureaucratie pénitentiaire.
Mais Berzine s'effaça en disant « Voici le directeur », laissant la place à un petit homme trapu au teint blafard des prisons, vêtu d'un blouson noir crasseux, l'incontournable uniforme de la Tchéka durant les premières années de la Révolution.
Pour venir à la rescousse de l'aide-médecin désarçonné, le directeur du Goulag déboutonna sa veste en cuir et lui montra ses quatre losanges. Mais Chtof avait perdu la voix. Berman fit un geste agacé, et la commission poursuivit sa route.
La zone toute neuve resplendissait, « tirée à quatre épingles ». Le moindre fil de fer barbelé étincelait au soleil, rayonnait, aveuglait. Quarante baraques construites sur le modèle « solovkien » des années vingt, avec deux cent cinquante places et deux niveaux de châlits d'un seul tenant. Des bains avec un sol asphalté et six cents baquets pour l'eau chaude et pour l'eau froide. Un club avec une cabine de projection et une vaste scène. Une superbe salle de désinfection flambant neuve. Une écurie pour trois cents chevaux[19].

L'inspection se passa bien. Le chef du personnel du camp, P. P. Miller (un ancien saboteur), profita de la bonne ambiance pour demander une audience à Berman. Sa version de cette entrevue a été consignée par Chalamov :

« Quand je suis entré en me mettant au garde-à-vous, comme il se doit, Berman était assis au bureau. "Eh bien, Miller, racontez-moi en quoi consistait votre sabotage !" m'a-t-il dit en articulant chaque mot. "Je ne suis coupable d'aucun sabotage, citoyen directeur", ai-je répondu la gorge sèche. "Alors pourquoi avez-vous demandé à me voir ? Je croyais que vous vouliez me faire une révélation importante… Berzine !" a-t-il crié d'une voix forte. Berzine est entré dans le bureau. "À vos ordres, camarade directeur." "Emmenez Miller !" "À vos ordres !" »[20].

*

* *

La briqueterie fut achevée en août 1930, la plupart des ateliers auxiliaires (fonderie, forge, atelier de soudure) au début de 1931, l'usine d'oxygène en mai 1931, l'usine d'acide sulfurique en décembre 1931. Le 25 avril 1932, la *Pravda* écrivait : « L'usine d'ammoniaque du combinat de Berezniki a commencé à produire. C'est un grand jour non seulement pour l'industrie chimique soviétique mais pour tout le pays[21]. »

Derrière les grues, les cheminées et les pylônes, la figure de Granovski dominait le panorama. Ses collaborateurs le décrivaient comme la réincarnation de Pierre le Grand pendant la construction de Saint-Pétersbourg. « Tous les jours, sur le chantier, on voyait le directeur de la construction, M. A. Granovski, faire le tour des ateliers ou passer dans une carriole à toute allure. L'étalon bai, la carriole et le cocher – tout ça, c'était du solide, tout comme le passager de la carriole lui-même. » (D'après son fils Anatoli, Granovski disposait également d'une voiture et d'un bateau à moteur ; à en croire la dénonciation d'un communiste allemand, la carriole servait aussi à emmener ses fils à l'école ; selon Chalamov, ses bottes et son manteau avaient été fabriqués par des prisonniers.) « De sombres légendes circulaient au sujet de cet homme. Les gens le détestaient et le craignaient, mais personne n'osait désobéir ou ignorer ses ordres… Mikhaïl Alexandrovitch veillait lui-même au moindre détail technologique et donnait des ordres que, comme je l'ai dit, personne n'aurait eu l'idée de contredire de peur de susciter sa colère. En effet, il jouait le rôle de l'ingénieur en chef – à juste titre, de mon point de vue, car il ne voulait pas confier son enfant préféré à une poignée d'opportunistes. » Comme le résume Tsoukerman, « Granovski se comportait comme s'il était sur la ligne de front d'une bataille : il n'épargnait pas ses propres forces et se montrait d'une exigence impitoyable envers ceux qui travaillaient sous ses ordres[22] ».

L'usine chimique de Berezniki, 1932

Granovski (à gauche) accompagnant le commissaire du peuple à l'Industrie, G. K. Ordjonikidzé, lors de sa visite à Berezniki, 1934
(avec l'aimable autorisation de T. I. Sidonova)

En 1933, il fut décoré de l'ordre de Lénine (tout comme Berman). En janvier-février 1934, il assista au XVII^{e} Congrès du Parti. En novembre 1934, alors qu'on célébrait le dix-septième anniversaire de la Révolution, la famille Granovski emménagea dans une nouvelle maison à deux étages. Selon les mémoires d'Anatoli, rédigés en anglais :

> La cour se remplit bientôt d'une quantité de voitures et de carrioles appartenant aux principaux fonctionnaires et autorités des environs, qui firent allégrement la fête jusque tard dans la nuit.
> Notre nouveau domicile était entièrement meublé et splendidement décoré. Les murs intérieurs étaient lambrissés sur une hauteur d'un mètre cinquante, et couverts de motifs peints jusqu'au plafond. Vaisselle de porcelaine, argenterie et linge de la meilleure qualité étaient à notre disposition, de même que toutes les commodités d'une demeure princière, sans qu'il en coûte un kopeck à mon père[23].

D'après une femme qui avait vécu enfant dans une petite pièce jouxtant la cuisine des Granovski, « vu de l'extérieur, ça n'avait l'air de rien, mais les décorations intérieures étaient impressionnantes. Au rez-de-chaussée, il y avait la bibliothèque technique et une grande cuisine carrelée. Au

premier étage, le bureau et d'autres pièces. Les meubles étaient robustes, et il y avait aussi un lustre et plusieurs grands palmiers en pots ». Les plus chers souvenirs d'Anatoli étaient ceux des moments qu'il passait à la maison avec son père. « Je me souviens de la douillette chaleur des chambres obscures, des flocons tourbillonnants qui venaient s'accumuler doucement sur les rebords des fenêtres, juste avant de m'endormir, les yeux encore ouverts, allongé sur un matelas moelleux et accueillant, sous d'épaisses et confortables couvertures. Je me souviens du respect mêlé de peur que j'éprouvais pour mon père, de l'amour craintif que je lui portais et de l'impression de sécurité et d'assurance qu'il m'inspirait – lorsque j'étais sage[24]. »

Cinq mois plus tard, en avril 1935, Granovski fut nommé directeur de l'Administration centrale de la construction des chemins de fer et la famille emménagea de façon permanente dans la Maison du Gouvernement. Toujours d'après Anatoli :

Granovski et son plus jeune fils, Vladimir, 1936 (avec l'aimable autorisation de I. T. Sidorova)

> Le Berezniki que nous avons quitté était très différent de celui que nous avions connu à notre arrivée cinq ans auparavant. C'était alors une petite ville entourée de forêts et de marécages, avec seulement trois maisons en pierre, toutes les autres étant en bois. À présent, c'était une prospère ruche industrielle où vivaient 75 000 ouvriers et leurs familles.
>
> De nombreuses personnes vinrent nous saluer à la gare tandis que nous nous apprêtions à monter dans nos wagons spéciaux ; les gens

> nous souriaient et nous souhaitaient bon voyage. Quelques ouvriers vinrent aussi par curiosité ; ils nous contemplèrent de loin, sans trahir la moindre émotion[25].

D’après le directeur du département de la Planification, Fiodorovitch, « il y eut des réactions variées parmi les salariés des usines chimiques. Certains poussèrent un soupir de soulagement – ils étaient enfin délivrés du pouvoir despotique de Granovski ; d’autres regrettaient son départ ; d’autres encore éprouvaient des sentiments mitigés et s’inquiétaient pour l’avenir[26] ».

12. LES TERRES VIERGES

Le premier plan quinquennal était une affaire de chantiers : il s'agissait d'« install[er] des fondations spéciales capables de garantir la stabilité des structures en terrain marécageux » et de construire des maisons éternelles qui « brillaient plus qu'il n'y avait de lumière dans l'air ». Mais c'était aussi une affaire de destruction : il fallait drainer l'eau bouillonnante et gargouillante des marécages et liquider les insectes nuisibles qui les peuplaient. La vraie révolution – la plus radicale des « révolutions d'en haut » – devait avoir lieu dans les campagnes, dans l'arrière-plan sombre et humide des grues, des cheminées et des pylônes. Ce que Pierre le Grand, avec sa « mentalité de petit artisan », n'avait pas osé, et ce qu'aucun État n'avait jamais tenté en des siècles d'histoire, Staline allait le faire : transformer la totalité de la population rurale – paysans, bergers, trappeurs, éleveurs de rennes – en salariés à plein-temps au service de l'État.

On ne pouvait pas industrialiser sans importer de l'équipement de l'extérieur ; cet équipement, il fallait le payer en espèces ; pour se procurer des devises, il fallait vendre des céréales ; et, pour obtenir des céréales, il fallait les extorquer aux paysans sous forme de « tribut » (le terme est de Staline). On ne pouvait pas compter sur les familles paysannes traditionnelles pour prélever ce tribut de façon régulière (la crise céréalière de 1927 l'avait clairement démontré) ; il fallait donc liquider une fois pour toutes les familles paysannes traditionnelles.

Dans l'univers du millénarisme, tout ce qui est nécessaire est inéluctable, et tout ce qui est inéluctable est désirable. La « collectivisation » avait été prédite (et donc prescrite) par Marx, Engels et Lénine. Sa mise en œuvre était une nécessité urgente, par conséquent, elle était imminente. Et, si elle était imminente, ceux qui avaient des oreilles étaient prêts à entendre. La politique de collectivisation totale fut lancée le 7 novembre 1929 par une intervention de Staline, « L'année du Grand Tournant ». Ce discours reprenait une série de prédictions de Lénine et proclamait que, contrairement aux apparences, la majorité des paysans avaient décidé de renoncer à leurs anciennes coutumes et, « en dépit de la

résistance désespérée des forces occultes de toute sorte, depuis les koulaks et les popes jusqu'aux philistins et aux opportunistes de droite », de suivre le Parti sur la voie d'un « tournant radical »[1].

Le plénum du Comité central de novembre 1929 officialisa la nouvelle politique. Le 27 décembre 1929, à la Conférence des marxistes agrariens de Kritsman, Staline déclara que, puisque la campagne ne voulait pas suivre l'exemple de la ville de son plein gré, « la ville socialiste doit entraîner derrière elle la campagne petite-paysanne, en établissant kolkhozes et sovkhozes ». Et, puisque les paysans qui n'étaient pas des koulaks étaient désormais prêts à ce qu'on leur impose les fermes collectives et les fermes d'État, le Parti pouvait passer à la politique de « liquidation des koulaks comme classe ». Le 6 janvier 1930, le Comité central entérina la nouvelle politique et, le 30 janvier, le Politburo vota un décret « strictement confidentiel » « sur les mesures à prendre pour la liquidation des exploitations koulaks dans les régions de collectivisation systématique »[2].

Les habitants des campagnes soviétiques étaient divisés en trois catégories : paysans pauvres, moyens et riches (« koulaks »). Les critères de classification variaient considérablement et avaient tendance à être improvisés par les responsables locaux qui, pour la plupart, étaient des citadins envoyés en mission. Les paysans pauvres étaient censés accueillir avec enthousiasme l'imposition des fermes d'État et des fermes collectives (ces dernières, les « kolkhozes », étaient en fait elles aussi gérées par l'État). Les paysans moyens étaient censés être convaincus par le succès des paysans pauvres et par le sort réservé aux koulaks. Quant aux koulaks, il fallait « leur briser l'échine une fois pour toutes » avant même qu'ils aient le temps de révéler leurs intentions. Selon le décret du 6 janvier, il fallait les dépouiller de leurs biens et les subdiviser en trois catégories. Le premier groupe devait être « liquidé immédiatement en étant emprisonné dans des camps de concentration, sans hésiter à recourir à la peine de mort pour les organisateurs d'actes terroristes ou d'actions contre-révolutionnaires et les organisations insurrectionnelles ». Le deuxième groupe devait être exilé dans des « zones inhabitées ou peu peuplées » dans des « régions éloignées de l'URSS » pour y effectuer des travaux forcés. Et les membres du troisième groupe devaient être réinstallés sur des sites prévus à cet effet dans leurs districts d'origine. En fonction de quotas approximatifs, la Guépéou de la Moyenne-Volga avait pour consigne d'arrêter et d'exécuter entre 3 000 et 4 000 personnes et d'en déporter

entre 8 000 et 10 000 ; la Guépéou du Caucase septentrional et du Daguestan devait arrêter et exécuter entre 6 000 et 8 000 individus et en déporter 20 000 ; la Guépéou de l'Ukraine devait arrêter et exécuter 15 000 koulaks et en déporter 30 000 à 35 000. Et ainsi de suite, ce qui faisait un total de 49 000 à 60 000 personnes à emprisonner ou exécuter et de 129 000 déportés. L'ordre de la Guépéou du 2 février 1930 stipulait clairement qu'il fallait traiter les membres des familles des individus de la première catégorie comme appartenant à la deuxième, et que les quotas correspondant aux deuxième et troisième catégories concernaient des familles et non pas des individus. Par conséquent, l'ensemble de ces « mesures » visait en fait environ un million de personnes (si l'on comptait une moyenne de cinq personnes par famille). Ces chiffres faisaient toutefois l'objet de négociations entre divers acteurs : les fonctionnaires chargés d'organiser la déportation souhaitaient fréquemment dépasser les objectifs du plan, les responsables des « zones inhabitées ou peu peuplées » aspiraient à limiter l'afflux de personnes affamées et sans logis dans leur région, et les dirigeants d'industrie tels que Granovski voulaient surtout obtenir de la main-d'œuvre gratuite. Le chef de la Guépéou de la Moyenne-Volga, Boris Bak, proposa de déporter 6 250 familles en ajoutant que, si nécessaire, « ce chiffre p[ouvai]t toujours, cela va de soi, être augmenté ». Une semaine plus tard, le 20 janvier 1930, il informa les autorités qu'il était sur le point de lancer « une opération massive visant à débarrasser les zones rurales des activistes contre-révolutionnaires et blanc-gardistes-koulaks », soit 10 000 familles (Bak était parent du directeur du Goulag, Matveï Berman, ainsi que son voisin dans la Maison du Gouvernement). À l'apogée de la collectivisation, entre 1930 et 1933, environ 2 millions de membres de la deuxième catégorie furent déportés dans des zones inhabitées ou peu peuplées. Ceux qui ne périrent pas en chemin construisirent leurs propres « colonies spéciales »[3].

Les koulaks, « sous-koulaks » et koulaks potentiels qui n'avaient pas été déportés quittèrent leurs villages pour aller peupler les tours de Babel de Berezniki, de Kouznetsk et de Magnitogorsk. « Ils arrivaient de Perm, de Viatka et de toutes les provinces où les anciennes coutumes paysannes que leur avaient transmises leurs ancêtres n'avaient plus cours, sans que de nouvelles se soient instaurées. »

Ceux qui restaient étaient perquisitionnés, tabassés, volés et affamés jusqu'à ce qu'ils rejoignent les fermes collectives. D'après un rapport de

mars 1930 sur les « excès » constatés dans un district rural du territoire de la Moyenne-Volga, juridiction de Boris Bak :

Boris Bak
(avec l'aimable autorisation
de Nikita Petrov)

> Dans le village de Galtsovka, district de Lounine, le paysan moyen Michine a été dékoulakisé parce qu'il s'est opposé aux fermes collectives lors d'une assemblée de village. Tous ses biens, y compris ses cuillers à soupe, les skis de ses enfants et leurs jouets, ont été confisqués. Michine est un ancien militant qui a travaillé pendant quarante ans comme journalier et comme surveillant des voies ferrées ; il a payé dix roubles de taxe agricole. Ses enfants avaient reçu de N. K. Kroupskaïa un petit lot de livres.
> Dans le village d'Oust-Inza, district de Lounine, pendant la dékoulakisation du koulak Imagoulov, toute la famille a été expulsée de force dans le froid hivernal à 1 heure du matin. Le bébé est mort de froid et la belle-fille d'Imagoulov, qui était souffrante, a eu de graves engelures. (Elle avait accouché deux jours auparavant)[4].

Une fois dans les fermes collectives, les paysans, éleveurs, chasseurs, cueilleurs et pêcheurs se voyaient assigner un plan de production calculé sur la base des prévisions de rendement, des besoins alimentaires des centres urbains et des exigences de l'exportation. Si les objectifs du plan n'étaient pas remplis, les fautifs étaient de nouveau perquisitionnés et battus. D'après un rapport de Bak du 28 juin 1932, la réaction la plus fréquente des paysans était de chercher à quitter les fermes collectives. « En général, après avoir remis leur démission, les fermiers collectifs essaient de récupérer leurs chevaux, qu'il faut alors leur reprendre par la force – et cessent de se présenter au travail, sabotant ainsi des activités

importantes telles que le désherbage, le fauchage et l'ensilage, ainsi que la préparation des jachères et le labour automnal. » D'autres réactions courantes étaient la fuite, le massacre d'animaux et l'assassinat de militants locaux du Parti. À quoi Bak répondait en sanctionnant les militants locaux coupables d'« excès », mais aussi « en arrêtant les éléments antisoviétiques, en améliorant la diffusion de l'information politique et en prenant des mesures préventives par l'intermédiaire de notre réseau d'agents ». Quant au gouvernement central, il réagit en émettant le décret du 7 août 1932, qui assimilait les possessions des familles récemment collectivisées à des biens de l'État et punissait le vol (à savoir les tentatives de les récupérer) en appliquant la « méthode suprême de défense sociale, l'exécution, accompagnée de la confiscation de tous les biens ». La mise en œuvre inflexible de plans de production excessivement ambitieux provoqua une famine qui fit entre 4,6 et 8 millions de victimes[5].

Les responsables de la collectivisation, à tous les niveaux, devaient faire preuve de fermeté bolchevique sans commettre d'excès ni céder au « vertige du succès » (dénoncé par Staline en mars 1930). La limite entre la fermeté et l'excès était aussi mouvante qu'invisible. Roman Terekhov, qui avait adhéré au mouvement révolutionnaire en raison d'« un sentiment de forte haine pour ceux qui vivaient bien sans travailler, en particulier les patrons » (et qui avait initié sa lutte armée en essayant de tuer un mécanicien de son atelier), était devenu secrétaire du Parti de la province de Kharkov et membre du Comité central ukrainien. En décembre 1932, il partit inspecter le district de Kobeliaki où il découvrit « une orgie de fraude impudente au détriment de l'État ». Les fonctionnaires locaux, écrivit-il dans un rapport adressé au secrétaire du Parti ukrainien, avaient encouragé « le pillage et le gaspillage des céréales » en violant les directives du Parti sur la « suspension de la fourniture de céréales pour la consommation collective », en autorisant les paysans à « couper des épis pour leur propre compte », en distribuant du pain « aux paresseux et aux gloutons », et en accumulant des fonds d'urgence destinés aux enseignants et aux invalides. Sur la recommandation de Terekhov, tous les responsables furent arrêtés et jugés. Les fonctionnaires locaux furent condamnés à dix ans de travaux forcés « dans des régions éloignées de l'Union ». Un grand nombre d'employés des kolkhozes (comptables, meuniers, gardiens d'entrepôts et apiculteurs) furent démasqués comme

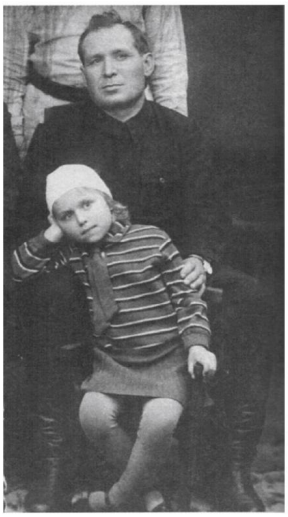
étant des koulaks. « En outre, concluait le rapport, nous avons pris des mesures pour remettre sur pied l'organisation locale du Parti et la purger des éléments dégénérés et des agents koulaks[6]. »

Quelques jours après avoir rédigé ce rapport, Terekhov se rendit à Moscou et informa Staline que le plan était irréaliste et que les kolkhoziens mouraient de faim. Staline lui aurait fait la réponse suivante : « Il paraît, camarade Terekhov, que vous êtes un bon orateur, mais je vois surtout que vous êtes un bon conteur. Vous avez inventé cette fable de la famine en croyant nous faire peur. Mais ça ne marchera pas ! Ne vaudrait-il pas mieux démissionner de vos postes de secrétaire provincial du Parti et de membre du Comité central ukrainien pour rejoindre l'Union des écrivains ? Vous auriez alors tout le loisir d'écrire des fables à destination des imbéciles. » Le 24 janvier 1933, Terekhov fut relevé de ses fonctions et transféré à la Commission de contrôle soviétique à Moscou. Il emménagea dans un appartement de la Maison du Gouvernement avec son épouse Efrossinia Artemovna (nommée directrice adjointe de la Clinique n° 2 du Service de santé du Kremlin) et leurs deux enfants, Victoria, neuf ans, et Guennadi, deux ans[7].

À Kharkov, Terekhov fut remplacé par le premier secrétaire du Comité provincial du Parti de Kiev, Nikolaï Demtchenko, qui fit preuve de plus de fermeté dans sa lutte contre le sabotage et de plus de sagesse en s'abstenant d'approcher Staline directement. D'après Khrouchtchev, qui travaillait sous les ordres de Demtchenko à Kiev et admirait grandement sa loyauté envers le Parti, il préféra s'adresser à Anastase Mikoyan, commissaire du peuple au Commerce extérieur et intérieur. Tel est le récit qu'aurait fait Mikoyan de cette rencontre selon Khrouchtchev :

> Un jour, le camarade Demtchenko vint à Moscou et passa chez moi. « Anastase Ivanovitch, me dit-il, Staline et le Politburo sont-ils au courant de la situation en Ukraine ? » (Demtchenko était alors secrétaire du Comité provincial de Kiev, et le territoire des provinces était très vaste.) Des wagons étaient arrivés en gare de Kiev, et au moment de les ouvrir, on avait découvert qu'ils étaient remplis de cadavres. Le train allait de Kharkov à Kiev *via* Poltava, et quelque part entre Poltava et Kiev, quelqu'un y avait chargé tous ces cadavres. « La situation est très difficile, observa Demtchenko, mais Staline n'en sait probablement rien. Pourriez-vous, maintenant que vous êtes au courant, en informer le camarade Staline[8] ? »

Demtchenko resta en Ukraine jusqu'en septembre 1936, date à laquelle il fut nommé vice-commissaire du peuple à l'Agriculture et s'installa dans la Maison du Gouvernement avec son épouse, Mirra Abramovna (nommée directrice du département des Collèges au commissariat du peuple aux Transports) et leurs deux fils – Nikolaï (dix-sept ans) et Félix (huit ans, né l'année de la mort de Félix Dzerjinski).



Roman Terekhov
et sa fille, Victoria

Un autre dirigeant ukrainien qui combinait fermeté en public et appels à la clémence en privé était le président du Comité exécutif central ukrainien, Grigori Petrovski. « Une autre raison de fournir de l'aide, écrivit-il à Molotov le 10 juin 1932, est que les paysans affamés récolteront les céréales avant maturité, si bien qu'une grande partie périra pour rien. » En tant que coprésident du Comité exécutif central fédéral et aspirant au Politburo, Petrovski avait obtenu un appartement permanent dans la Maison du Gouvernement – tout comme son fils Leonid, commandant de division et lui aussi Vieux Bolchevik. Son autre fils, Piotr, était en prison en tant que membre non repenti de l'opposition de droite[9] .

Terekhov, Demtchenko et Petrovski étaient tous les trois ukrainiens, ce qui les exposait aux accusations de manque de fermeté par excès de patriotisme local, mais même les vice-rois des diverses républiques et territoires (tous étrangers aux régions qu'ils collectivisaient) étaient eux aussi souvent accusés de fabuler. Ils étaient censés avant tout remplir les objectifs du plan, mais les famines et l'irréalisme de ces objectifs rendaient cette tâche improbable. Lors du plénum du Comité central d'octobre 1931,

Molotov dut réprimander Filipp Golochtchekine, pourtant connu pour sa fermeté, parce qu'il avait qualifié les quotas pour le Kazakhstan d'« impossibles »[10].

Le remède le plus patent au manque de fermeté lié au népotisme, aux intérêts particuliers et à la connivence avec les acteurs locaux était d'envoyer de Moscou des fonctionnaires chargés de missions à court terme. Iakov Brandenbourgski, le spécialiste du droit de la famille, fut ainsi expédié dans la Volga inférieure ; l'économiste planificateur Solomon Ronine fut dépêché dans le Territoire d'Azov-mer Noire ; et Ossinski, toujours à la tête du direction centrale des Statistiques économiques, fut envoyé au Tatarstan. Boris Choumiatski, fondateur de la République populaire de Mongolie et président de l'Université communiste des travailleurs d'Orient, fut nommé à la Commission de dékoulakisation de la province de Moscou. Mais eux aussi finirent par trahir la confiance des autorités. La fille de Brandenbourgski raconte que ce dernier pleurait « tellement que, si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, je ne l'aurais jamais cru ». (Il tomba en disgrâce et fut rapatrié en mars 1931, avant que la famine ait commencé à s'étendre). La fille de Ronine rapporte que son père était traumatisé par la violence de la collectivisation et rentra à Moscou à temps pour le Congrès des Vainqueurs (le XVII^{e} Congrès du Parti) en janvier 1934. D'après Anna Larina, Ossinski faisait partie des amis de son père « qui n'étaient pas opposés à la politique de collectivisation de Staline, mais qui avaient été horrifiés en apprenant ce qui se passait dans les campagnes ». En mai 1933, plus de trois ans après sa participation à la campagne de réquisition des céréales, il écrivit à Chaternikova depuis le territoire de Ronine : « Pendant mon voyage, j'ai pu voir toutes ces choses que m'avaient racontées les plénipotentiaires locaux, et dont je vous ai parlé. On peut les voir dans toute leur splendeur sur toute l'étendue de la région ouest du Caucase septentrional, de la mer d'Azov aux montagnes. » Au bout de sept mois, pour des raisons que l'on ignore, Choumiatski fut transféré de la Commission de dékoulakisation à la présidence de l'Industrie cinématographique soviétique. Même Sergueï Syrtsov, ardent défenseur de l'extermination des Cosaques du Don en 1919 et l'un des organisateurs de la répression des paysans en Sibérie en 1928, vit sa carrière prendre fin lorsqu'il s'opposa aux « plans irréalistes » et à la « solution des grands problèmes économiques par des méthodes relevant de la Guépéou »[11].

Grigori Petrovski
et son fils, Leonid

En dernier recours, il ne restait plus qu'à former des commissions d'urgence dirigées par des membres de la direction suprême connus pour leur fermeté, tout particulièrement Andreïev, Kaganovitch, Molotov et Postychev. Pavel Postychev, ancien ouvrier du textile d'Ivanovo-Voznessensk et membre de la commission chargée « de la supervision et de la direction générale de la déportation et de la relocalisation des koulaks », fut envoyé dans deux des régions céréalières les plus importantes – et les plus difficiles : la Volga inférieure et l'Ukraine. Peu après son arrivée dans la Volga inférieure, il reçut un télégramme de Staline et Molotov à propos de l'arrestation de deux fonctionnaires locaux accusés de faire obstacle aux réquisitions. « Nous proposons, premièrement, d'arrêter tous les criminels de ce genre dans tous les districts et, deuxièmement, de les juger sur-le-champ et de les condamner à cinq ans de prison, voire à dix ans. Les sentences devront être publiées et expliquées dans la presse. Envoyez un rapport une fois ces mesures exécutées. » Cette campagne avait pour objectif, comme l'expliqua Postychev lors d'une réunion à Balachov en décembre 1932, « de remplir les objectifs du plan de réquisition par tous les moyens possibles ». Selon un fonctionnaire local présent lors de cette réunion, l'un des secrétaires du Parti du district aurait déclaré : « "Camarade Postychev, nous ne serons pas capables de remplir les objectifs du plan car nous avons vanné le grain et battu une grande quantité de paille, mais nous sommes encore très loin du compte. Il ne nous reste plus rien à vanner ou à battre." "Est-ce

vraiment là un secrétaire du Parti du district ? demanda Postychev aux participants. Je propose qu'on le relève de son poste." Et c'est ce qu'ils firent[12]. »

Postychev mit son veto à plusieurs initiatives locales lancées par des militants pris de « vertige », mais il était quand même censé remplir les objectifs du plan par tous les moyens possibles. Les procureurs et les tribunaux du peuple du district reçurent la consigne de « procéder à la récolte immédiate de toutes les céréales venues à maturation » et d'« infliger le niveau de répression maximum [...] à tous les hypocrites qui sabotent le plan de réquisition ». Le 12 juin 1933, le secrétaire territorial du Parti rapporta que « sans l'aide du secrétaire du Comité central, le camarade Postychev, le Territoire de la Volga inférieure n'aurait pas réussi à remplir les objectifs du plan de réquisition des céréales ». Un an et demi plus tard, la population de la région (répartie entre les territoires de Saratov et de Stalingrad) avait diminué d'environ un million de personnes. À ce moment-là, Postychev avait déjà reçu sa prochaine affectation. Fin décembre 1932, lui et Kaganovitch avaient reçu l'ordre de « partir immédiatement pour l'Ukraine afin d'aider le Comité central ukrainien et le Conseil des commissaires du peuple » et de « prendre toutes les mesures organisationnelles et administratives nécessaires à l'accomplissement des objectifs du plan de réquisition des céréales ». Par décret du Comité central daté du 24 janvier 1933 (qui annonçait également le renvoi de Roman Terekhov), il fut nommé deuxième secrétaire du Comité central ukrainien. Accompagné de son épouse, T. S. Postolovskaïa (elle aussi de la génération des Vieux Bolcheviks), de leurs trois fils (Valentin, dix-huit ans, Leonid, douze ans, et Vladimir, dix ans), de sa belle-sœur et de sa belle-mère, il quitta la Maison du Gouvernement pour aller s'installer à Kharkov puis, peu de temps après, à Kiev. (Un autre appartement de la Maison du Gouvernement – plus petit – leur était réservé lorsqu'ils venaient à Moscou.) D'après Leonid, Valentin accompagna son père lors de sa première visite des zones rurales, et ce qu'il vit le bouleversa tellement que Postychev dut réunir toute la famille pour leur demander de ne pas tenir de propos hostiles au Parti à la maison[13].

Pavel Postychev

*

* *

C’est dans la Volga inférieure et en Ukraine, ainsi que dans le Caucase septentrional, qu’il y eut le plus grand nombre de victimes de la famine. En pourcentage, la région la plus affectée fut cependant le Kazakhstan où, d’après des estimations fondées sur les statistiques officielles, 2 330 000 habitants des campagnes (soit 39 % de la population rurale) périrent ou émigrèrent entre 1929 et 1933. La population kazakhe se trouva réduite d’environ 50 % : entre 1,2 et 1,5 million de personnes moururent de faim, et environ 615 000 émigrèrent à l’étranger ou dans d’autres républiques soviétiques[14].

Pendant ces années-là, l’homme en charge du Kazakhstan était un ami de Sverdlov, Filipp Golochtchekine, « parfait Don Quichotte », régicide en chef et ancien dentiste. D’après le directeur du bureau d’information du Comité central de l’époque, « F. I. Golochtchekine était un homme d’une cinquantaine d’années aux cheveux gris, plutôt robuste, plein de vivacité, totalement incapable de rester en place. Ses yeux bleus fort expressifs semblaient suivre tout le monde et tout remarquer. Lorsqu’il réfléchissait, il caressait son bouc de la main gauche. Lors des cérémonies officielles, il parlait avec une éloquence vive, fluide et énergique, ses gestes ne faisant que renforcer sa voix déjà si expressive ». Sans doute pour imiter Staline, il aimait bien déambuler la pipe à la bouche[15].

Filipp Golochtchekine

La « révolution d'en haut » se voulait l'achèvement de la révolution d'Octobre et l'accomplissement de la prophétie de Lénine (à un rythme inimaginable pour ce dernier). Au Kazakhstan, elle fut aussi une véritable récapitulation de la révolution bolchevique et d'une bonne partie de l'histoire de l'humanité. « Actuellement, camarades, déclara Golochtchekine au XVI^{e} Congrès du Parti, nous vivons une époque où les républiques nationales arriérées connaissent une transition des rapports sociaux semi-féodaux à des rapports socialistes, sans passer par le capitalisme[16]. »

La transition commença en 1928 par la confiscation des biens de tous les nomades « semi-féodaux ». Dans le district d'Aktioubinsk, par exemple, l'expropriation de soixante familles rapporta à l'État 14 839 têtes de bétail, ainsi que « 16 yourtes, 11 abris en terre, 6 faucheuses, 4 andaineuses à traction chevaline, 7 moissonneuses, 3 bunkers, 26 tapis, 26 matelas en feutre, etc. ». « Un des aspects intéressants de cette expérience, écrivait Golochtchekine en décembre 1928, c'est que, pour la première fois dans l'histoire, nous procédons à la confiscation du bétail, ce qui est considérablement plus difficile et complexe que de confisquer la terre. »

En dépit de ces difficultés supplémentaires, le Kazakhstan devait être à la pointe de la collectivisation. « J'ai entendu dire, déclara Golochtchekine en décembre 1929, que le mouvement kolkhozien progressera plus lentement dans notre république que dans d'autres régions de l'URSS. Je considère que ce point de vue est inexact. » La collectivisation, la « sédentarisation » et l'abolition définitive des « relations féodales, patriarcales et claniques » devaient s'effectuer simultanément et sans délai. Cet exploit serait, « littéralement, d'une importance mondiale[17] ».

Le 2 mars 1930, Staline accusa les agents de la collectivisation trop zélés à travers l'Union soviétique de succomber au « vertige du succès ». À l'occasion d'une conférence du Parti à Alma-Ata en juin, Golochtchekine reprocha à ses subordonnés de « mal interpréter la ligne du Parti ». « Dans la province d'Alma-Ata », rappela-t-il aux délégués, le taux de collectivisation avait atteint « 17 % en janvier et 63,7 % en avril [*rires*] ; à Petropavlovsk, 38 % en janvier et 73,6 % en avril ; et à Semipalatinsk, respectivement 18 % et 40 % (l'approche y a été un peu moins téméraire) [*rires*] ». Les taux les plus élevés avaient été enregistrés dans les zones de pastoralisme nomade. À Chelkar (où Tania Miagkova avait passé un certain temps en exil), 85 % de l'ensemble des familles avaient été collectivisées. « Nous autres bolcheviks, nous sommes vraiment préoccupés, observa Golochtchekine dans son discours de conclusion (repris dans les minutes de la conférence). Préoccupés, mais nullement paniqués. » La conférence prit la résolution « de publier les œuvres complètes de Golochtchekine en russe et en kazakh [*applaudissements*] » et « de nommer la nouvelle université communiste en construction à Alma-Ata "Université communiste kazakhe Camarade Golochtchekine" [*applaudissements*] ». Celui-ci plaisanta en rétorquant qu'il risquait d'être pris de vertige, mais « des voix dans l'assistance » lui assurèrent qu'il n'en serait rien[18].

La campagne reprit à la fin de l'été et ne faiblit pas avant que presque tous les paysans et éleveurs nomades survivants aient été collectivisés. En février 1931, Golochtchekine annonça une nouvelle phase dans la transition des rapports semi-féodaux aux rapports socialistes.

> Dans nos discussions sur le Kazakhstan, nous avons souvent écrit : « Compte tenu des conditions spécifiques du Kazakhstan. » Autrement dit, nous ne nous sentions pas entièrement concernés par l'accomplissement des objectifs fixés par le Parti. Mais à présent ? À présent, la situation est différente. À présent, les décisions du Parti concernent le Kazakhstan de manière absolue, pleine et entière, et pas seulement pour partie. Y a-t-il encore des particularités et des facteurs d'arriération ? Oui, il y en a, mais ce ne sont plus les éléments principaux et dominants[19].

Certains responsables locaux tardèrent à réagir. « En cette nouvelle saison de réquisition, écrit Golochtchekine en automne, nous sommes confrontés à un nouveau phénomène : la peur des excès. » Un télégramme

spécial du Comité du Parti du Kazakhstan ordonna aux responsables régionaux du Parti de réhabiliter toux ceux qui avaient été sanctionnés précédemment pour cause de « vertige ». « Les Comités régionaux du Parti doivent être capables de garantir la réalisation intégrale des objectifs du plan sans avoir peur des conséquences. » La conséquence la plus évidente était la famine. Selon un rapport du département politique-secret de la Guépéou, « basé sur des données manifestement incomplètes, entre décembre 1931 et le 10 mars 1932, il a été enregistré officiellement 1 219 cas de décès et 4 304 cas de gonflement abdominal dus à la famine[20] ».

L'organisme chargé de collecter ces informations – ainsi que d'arrêter et de déporter les « koulaks », de réprimer les rébellions et d'assister les agents de la collectivisation par la force des armes – était le Bureau plénipotentiaire de la Guépéou au Kazakhstan. Le directeur en titre du Bureau s'appelait V. V. Karoutski, mais l'homme qui effectuait le gros du travail était son premier adjoint, Sergueï Mironov (Korol), arrivé en août 1931 accompagné de sa maîtresse Agnessa Arguiropoulo (après leur fuite de Rostov et leurs emplettes à Moscou). D'après Agnessa,

V. A. Karoutski
(avec l'aimable autorisation
de A. G. Tepliakov)

> Karoutski – bedonnant, enflé – était un gros buveur. Sa femme avait été mariée à un officier blanc dont elle avait eu un fils. Quand les gens ont commencé à lui en faire grief, il dit à sa femme : « Je pense que ce serait mieux si le petit vivait avec ta mère. » L'enfant quitta donc la maison, mais la femme de Karoutski souffrait tellement de son absence que, quelque temps après notre arrivée, elle se suicida.

Karoutski avait une datcha près d'Alma-Ata où il organisait des fêtes entre hommes. Peu de temps après notre arrivée, il nous y invita. Il possédait des images pornographiques réalisées par un excellent artiste français dont je ne me rappelle plus le nom. Je me souviens encore d'une de ces images, ça se passait dans une église en Bulgarie que des Turcs avaient envahie et où ils violaient les religieuses.
Karoutski était un grand amateur de femmes. Il avait un adjoint, Abrachka, qui lui en procurait. Il se chargeait de les choisir, de les amadouer, et puis il les livrait à son chef. Ledit Abrachka s'est mis à me rendre visite tous les matins dès que Mironov quittait la maison pour aller travailler. À chaque fois, il m'apportait un nouveau présent : du raisin, des melons, des faisans – toutes sortes de choses[21].

Ne voulant pas laisser Agnessa toute seule à Alma-Ata, Mironov l'emmena avec lui dans sa tournée d'inspection à travers le Kazakhstan :

Nous voyagions dans un wagon Pullman qui datait de l'époque de Nicolas II. Le salon était tapissé de velours vert, la chambre de rouge. Il y avait deux grands canapés. Les contrôleurs, qui faisaient également office de cuisiniers, nous servaient des repas princiers. À part moi, il y avait seulement une autre femme – une dactylo.
On était à la fin de l'automne, mais, dans le nord du Kazakhstan, c'était déjà l'hiver, avec des vents violents, des températures glaciales et des tempêtes de neige. Le wagon était bien chauffé, mais il n'était pas question de mettre un pied dehors. Comme je suis du Sud, j'avais tout le temps froid, alors on m'a trouvé un manteau doublé d'une fourrure épaisse comme la main. Une fois bien emmitouflée, je pouvais sortir à ma guise – y compris en pleine tempête de neige ou par un froid glacial – et j'avais quand même chaud.
Tout se passait à merveille, sauf que, jour après jour, Mirocha avait l'air de plus en plus sombre et renfermé, et même moi, je n'arrivais pas toujours à le dérider.
Un jour, nous sommes arrivés dans une petite gare entièrement ensevelie sous la neige.
« C'est le village de Karaganda, nous a-t-on dit. Il est encore en construction. »
Notre wagon fut détaché du train, et plusieurs membres de notre équipe partirent voir à quoi ressemblait Karaganda. Je voulais les accompagner, mais Mirocha m'en empêcha. Comme ils mettaient du

> temps à revenir, Mirocha et moi nous retirâmes dans la chambre. Il s'allongea sur le lit sans un mot, puis s'endormit. Comme je m'ennuyais, je décidai de rejoindre les autres. Ils étaient tous entassés dans un seul compartiment. Ceux qui avaient visité le village étaient revenus et racontaient ce qu'ils avaient vu.
> « Karaganda, disaient-ils, ce n'est rien, juste un nom, rien qu'une poignée de baraques provisoires construites par des koulaks exilés. Les rayons du magasin sont tous vides. Voilà ce que la vendeuse nous a dit : "Je n'ai rien à faire parce qu'il n'y a rien à vendre. Nous ne savons même plus à quoi ressemble un morceau de pain. Ah, mais vous n'avez pas besoin de pain ? Qu'est-ce que je peux vous proposer ? Je crois qu'il reste une petite bouteille de liqueur quelque part. Ça vous intéresse ?" » Ils lui achetèrent sa bouteille et engagèrent la conversation. Elle leur fit le récit suivant :
> « Des koulaks exilés sont arrivés ici dans des trains spéciaux, mais ils sont tous en train de mourir car il n'y a rien à manger. Vous voyez cette cabane, là-bas ? La mère et le père sont morts, en laissant trois petits enfants. Le plus jeune, âgé de deux ans, est mort peu de temps après. L'aîné a pris un couteau et a commencé à découper des morceaux de chair pour les manger et en donner à sa sœur, jusqu'à ce qu'ils aient tout fini. »

Quand Mironov se réveilla, Agnessa lui rapporta tout cela en « croyant qu'elle allait le choquer ». Il était déjà au courant, il avait vu de ses propres yeux une cabane remplie de cadavres. « Je voyais bien qu'il était profondément bouleversé, mais il s'efforçait déjà de ne plus y penser et de chasser ces visions de son esprit. Il avait toujours cru que tout ce que faisait le Parti était juste – il était d'une telle loyauté[22]. »

Quelques semaines voire quelques jours plus tôt, le 7 octobre 1931, Mironov avait rédigé la note suivante :

> Selon les informations à notre disposition, faute de logement, de soins et d'alimentation adéquats, un grand nombre de colons spéciaux répartis dans les hameaux de la Ferme d'État n° 1 de Novloubtrest, district de Tchilikski, souffrent de maladies contagieuses : typhus, dysenterie, etc. Ceux qui sont atteints du typhus n'ont pas été isolés et continuent à vivre dans les baraquements communs. D'où des tentatives de fuite et une forte mortalité parmi les colons spéciaux[23].

La limite septentrionale de la tournée d'inspection de Mironov et Agnessa était Petropavlovsk. Il s'agissait d'une vraie ville, et Agnessa se félicita d'avoir l'occasion de rencontrer du monde.

Dès notre arrivée, le chef de la Guépéou de Petropavlovsk vint rendre visite à Mirocha. Mirocha était censé contrôler le travail de ces fonctionnaires, mais loin de jouer le rôle du terrible inspecteur général, il se montra très amical.

« Nous commencerons à travailler demain, lui dit-il, venez plutôt dîner chez nous ce soir avec votre épouse. Il y aura du cochon de lait rôti. »

C'est ce qu'ils firent. Sa femme, Ania, était jolie, mais très grosse. Et sa robe ! Pourquoi s'habiller comme ça quand on a des kilos en trop ? Une jupe plissée, ça vous grossit forcément ! Elle essayait de se justifier : « Si j'ai pris autant de poids, c'est parce qu'en Asie centrale, il fait très chaud en été, alors je n'ai pas arrêté de boire de l'eau. »

Dans le salon, la table était dressée sans beaucoup d'imagination, mais de façon somptueuse. Notre cuisinier apporta un grand plat contenant le cochon de lait, découpé en morceaux et nappé de sauce. En passant derrière la table, sans doute pour éviter la coiffure extravagante d'Ania, il inclina légèrement le plat, et un peu de sauce coula sur sa robe. Elle se dressa d'un bond en hurlant : « C'est tout simplement scandaleux ! », et commença à l'insulter.

Le cuisinier resta figé sur place, le visage blanc comme un linge. Il s'attendait au pire.

Je tentai de la calmer et lui conseillai de saupoudrer du sel sur la tache, mais la soirée était gâchée. Mirocha se tourna vers elle et lui dit :

« Ne me dites pas qu'une robe tachée va vous empêcher de goûter ce cochon de lait ? »

Son mari la regarda d'un air courroucé, comme pour lui signifier qu'elle exagérait, mais sa mauvaise humeur persista pendant tout le dîner.

Le lendemain, ils nous invitèrent chez eux. Quel festin ! Il y avait une pléthore de larbins et de serviteurs, et toutes sortes de flagorneurs et

> de lèche-bottes, et on nous servit une variété incroyable de fruits frais – même des oranges. Et je ne mentionne même pas les différents types de glace et de raisin[24] !

Le 11 janvier, sans doute au retour de ce même voyage, Mironov rédigea un rapport sur la situation dans le district de Pavlodar.

> Récemment, d'après les données collectées par nos agents du district de Pavlodar, on a découvert 30 silos de céréales clandestins. Les vols et les massacres de bétail ont augmenté.
> La campagne de réquisition s'effectue dans une atmosphère de pure répression. Les plénipotentiaires chargés de la superviser ont donné les instructions suivantes aux cellules du Parti et aux soviets locaux : « Pendant les réquisitions, confisquez toutes les céréales et employez toutes les mesures possibles, sauf les brimades physiques », suite à quoi on nous a signalé que des membres du kolkhoze s'étaient enfuis.
> Le plénipotentiaire du Comité de district du Parti de la Colonie n° 1, Matveïenko, a procédé à des perquisitions massives chez les familles de koulaks déportées de leur district d'origine et a confisqué toutes les céréales destinées à leur consommation personnelle, suite à quoi on nous a signalé 40 décès, principalement parmi les enfants. Il y a des gens qui s'alimentent en consommant des chats, des chiens et autres charognes[25].

Ces colonies portant des numéros avaient été construites pour accueillir les nomades récemment « sédentarisés ». Dans une longue note de synthèse rédigée quatre jours après celle de Pavlodar, Mironov décrivit le « chaos » et la « lenteur » de la campagne de sédentarisation, ainsi que le « gaspillage criminel » qu'elle occasionnait. La plupart des colonies n'avaient pas d'eau ; certaines étaient trop éloignées des pâturages ; d'autres étaient organisées « selon une logique clanique » ; d'aucunes étaient bâties en terrain sablonneux et s'enlisaient ; dans d'autres encore, les bâtiments « avaient commencé à s'effondrer après les pluies ». Les responsables de cette situation étaient coupables d'une forme de « chauvinisme de grande puissance » : ils estimaient que les Kazakhs n'étaient pas prêts pour la vie sédentaire, en quoi ils étaient d'ailleurs complices des nationalistes kazakhs, qui étaient du même avis. Les uns comme les autres trahissaient leurs visées hostiles lorsqu'ils accusaient le Parti d'être responsable « de la faim et [de] la misère ».

Au printemps, expliquait un rapport de Mironov daté du 4 août, les « difficultés d'approvisionnement » avaient atteint un « degré extrême de gravité ». Dans le district d'Atbassar, « en raison de la famine, on signale de nombreux cas de gonflement abdominal et de décès. Entre le 1er avril et le 25 juillet, on a enregistré 111 décès, dont 43 en juillet. Au cours de cette période, cinq cas de cannibalisme ont été rapportés. Dans ce contexte, on signale aussi la propagation de rumeurs provocatrices[26] ».

En octobre 1932, un éminent journaliste et romancier kazakh, Gabit Mousrepov, se rendit dans le district de Tourgaï. Il était accompagné par un fonctionnaire local du Comité du Parti, un cocher et un garde du corps armé (« pour éviter de vous faire dévorer », lui avait dit le président du Comité exécutif local, lui-même déporté). Dans la steppe, ils se perdirent à cause du blizzard, mais finirent par tomber sur des rangées de cadavres empilés comme des bûches. « C'est grâce à eux que nous avons retrouvé notre chemin : les cadavres étaient alignés de chaque côté de la route. » Selon une version plus tardive du récit de Mousrepov :

> Ils s'extirpèrent des congères et empruntèrent cette route des morts. Ils ne cessaient de traverser des villages complètement déserts. Le cocher, qui était de la région, leur citait les noms de ces colonies – désignées seulement par des numéros. Il n'y avait pas âme qui vive. Finalement, ils arrivèrent dans une agglomération de yourtes d'apparence fort étrange aux yeux des Kazakhs. Depuis le début de la collectivisation, ces villages de yourtes s'étaient multipliés dans la steppe. Bizarrement, les yourtes étaient alignées en enfilade et numérotées comme des maisons le long d'une rue en milieu urbain. Elles étaient en feutre blanc, toutes neuves et fort spacieuses. Le cocher leur expliqua qu'elles venaient d'être confisquées aux koulaks locaux. Deux ou trois mois auparavant, ajouta-t-il, ce village était très peuplé. Mais il y régnait désormais un silence de mort. Ce calme absolu n'était rompu que par le bruit de la neige dans le vent : une ville morte de yourtes blanches dans la neige blanche.
>
> Ils visitèrent une yourte, puis une autre. Les objets domestiques étaient encore là, mais elles étaient désertes.
>
> Dans l'une d'entre elles, les nattes et les tapis étaient gelés, et la neige tombait par une ouverture au sommet. Au milieu de la yourte, il y avait un gros tas de neige percé d'un orifice à la base.

> Soudain, ils entendirent un son aigu et perçant qui leur donna la chair de poule – comme le gémissement plaintif d'un chien ou d'un chat, suivi d'un grognement sourd.
> D'un petit trou percé dans le tas de neige surgit une menue créature qui se précipita vers eux. Elle était couverte de sang. Ses longs cheveux avaient gelé, formant des stalactites sanguinolentes qui se dressaient dans tous les sens. Elle avait des jambes maigres et noires, comme celles d'un corbeau, et des yeux fous dans un visage maculé de caillots durcis et de taches de sang frais. La créature montrait les dents et une écume rougeâtre dégoulinait de sa bouche.
> Terrorisés, les quatre hommes reculèrent et s'enfuirent. Lorsqu'ils se retournèrent pour regarder derrière eux, la créature avait disparu[27].

Golochtchekine était bombardé de missives. Staline et Molotov voulaient savoir ce que faisaient les autorités locales pour endiguer le flot de Kazakhs partis se réfugier en Chine. Le chef du Parti en Sibérie occidentale, Robert Eikhe, se plaignait de l'invasion de Kazakhs affamés et demandait, non sans ironie, si c'étaient les koulaks qui avaient déraciné « des milliers de familles de paysans pauvres et moyens ». Gabit Mousperov accusait le Comité du Parti d'« avoir peur d'exercer l'autocritique bolchevique pour rendre raison de la famine et du déclin catastrophique du cheptel ». Mironov et ses collègues rapportaient régulièrement les nombreux « cas de décès », et la façon dont ils alimentaient une propagande hostile. Et un nombre indéterminé d'individus écrivaient pour mendier de l'aide et de la nourriture[28].

En août 1932, Ouraz Issaïev, président du Conseil des commissaires du peuple du Kazakhstan (soit le deuxième poste le plus important de la hiérarchie régionale), envoya une lettre à Staline dans laquelle il accusait Golochtchekine de blâmer les koulaks et les fonctionnaires locaux pour des « péchés » dont il était en fait lui-même coupable. D'après Issaïev, l'homme était un mythomane, convaincu que « tous les Kazakhs [avaie]nt décidé de rejoindre un kolkhoze » ; il multipliait « les malédictions et les incantations rituelles » contre les koulaks au lieu de corriger ses propres erreurs, et il essayait de résoudre tous les problèmes en transférant les mêmes cadres du Parti – parfois « totalement corrompus » – d'un endroit à l'autre[29].

Golochtchekine se défendit en affirmant que, malgré les « allégations diffamatoires » et les excès réels, il était indéniable que, conformément

aux prédictions du camarade Staline, les nomades kazakhs pauvres et moyens s'étaient « volontairement, par vagues entières, tournés vers le socialisme ». La nouvelle campagne de répression initiée par Moscou à l'automne 1932 sembla légitimer son approche. Le 11 novembre 1932, Golochtchekine et Issaïev ordonnèrent des arrestations et des déportations massives, ainsi que le blocus de l'approvisionnement des kolkhozes accusés de « ralentir artificiellement les livraisons de céréales ». (« Notre tâche, écrivit Staline dans un télégramme de soutien aux directives de Golochtchekine et Issaïev, consiste d'abord et avant tout à frapper les communistes au niveau du district et des localités, qui sont totalement contaminés par la mentalité petite-bourgeoise et ont défendu la cause des koulaks consistant à saboter la campagne de réquisition des céréales. Il va de soi que, dans de telles conditions, le Conseil des commissaires du peuple et le Comité du Parti du Kazakhstan n'ont pas d'autre option que d'enclencher la répression. ») En octobre et novembre 1932, alors que des commissions d'urgence du plus haut niveau étaient dépêchées dans toutes les grandes régions céréalières, Golochtchekine continuait à jouir d'une pleine autonomie. Début janvier, s'adressant à un plénum conjoint du Comité central et de la Commission centrale de contrôle, il déclara : « Les gigantesques succès de la réalisation des objectifs du plan quinquennal au Kazakhstan… sont le meilleur argument contre les opportunistes, les nationalistes et leur campagne de diffamation contre-révolutionnaire qui exagère certains phénomènes négatifs inévitables compte tenu des processus très complexes existant au Kazakhstan[30]. »

Quelques jours après le plénum, Golochtchekine fut démis de son poste et envoyé à Moscou pour y prendre la direction du Tribunal d'arbitrage d'État. Avec sa seconde épouse Elizaveta Arsenievna Vinogradova, sa mère et un fils né d'un précédent mariage, il emménagea dans la Maison du Gouvernement, appartement 28. D'après la fille de Voronski, Galina, qui les voyait souvent, Elizaveta, « avec son visage tout en largeur, était très vive et tout à fait charmante malgré son apparence assez quelconque ». Elle était aussi relativement jeune (vingt ans de moins que Golochtchekine) et très stricte en matière de discipline : lorsque son fils commença à avoir des mauvaises notes à l'école, elle l'obligea à aller travailler dans une usine et à vivre dans un foyer d'ouvriers pendant un an avant de l'autoriser à revenir à la maison. Selon Galina :

Elle était aussi sévère que son mari. À une époque, F. I. Golochtchekine était premier secrétaire du Parti d'un district. Il s'y était rendu coupable d'on ne sait quels péchés réels ou imaginaires et Staline l'avait déchu de son poste. Filipp Issaïevitch était très déprimé et se morfondait en parlant sans cesse de suicide.

« J'en avais vraiment assez de l'entendre dire qu'il allait se "tirer une balle dans la tête", nous confia un jour Elizaveta Arsenievna, alors quand il a recommencé de plus belle, je me suis dirigée vers son bureau, j'ai ouvert le tiroir où il range son revolver et je lui ai dit : "Vas-y, tire-toi une balle dans la tête !"

"Arrête, arrête !" s'écria Filipp Issaïevitch en levant les bras au ciel.

"Parfait, tu n'as pas envie de te tirer une balle dans la tête. Alors que je ne t'entende plus parler de suicide. J'en ai assez."

Et le sujet n'a plus jamais été évoqué[31]. »

*

* *

Mironov et Agnessa restèrent au Kazakhstan jusqu'en septembre. Un jour, elle écrivit à sa sœur Lena à Rostov pour lui demander si elle pouvait lui envoyer des bas, des robes et de la soie. Lena répondit en lui réclamant de la nourriture.

Par la suite, Lena m'expliqua la situation : « Je donnais tout à Boria (son fils), tout ce que j'arrivais à obtenir avec mes coupons de rationnement, et moi je dépérissais. En voyant les rues et les pas-de-porte jonchés de cadavres, je me disais : bientôt, tel sera mon sort… Et puis un jour, à l'improviste, une voiture s'est arrêtée devant la maison, et un soldat a déchargé des sacs. Il a sonné à notre porte et m'a dit avec un sourire timide : "C'est pour vous… de la part de votre sœur, je crois."

Je n'en croyais pas mes yeux. J'ai ouvert un des sacs… c'était du millet ! Bien sûr, je lui en ai donné un peu, et puis je suis rentrée en vitesse pour préparer de la semoule. J'ai versé le millet dans une casserole, ajouté de l'eau et commencé à le faire cuire, mais je n'ai pas pu attendre et j'ai commencé à l'avaler tout cru[32]. »

Peu de temps après, Agnessa se rendit elle-même à Rostov avec un gros colis de nourriture. Elle fut particulièrement frappée par le comportement

du fils de Lena, Boria, « qui était encore très jeune. Il était sombre, maussade, taciturne, et n'arrêtait pas de manger. Il a littéralement dévoré tout ce que j'avais apporté ». De retour à Alma-Ata, elle apprit qu'une des employées de Mironov – « jolie, avec un visage de porcelaine, des cheveux bruns jusqu'aux épaules et une frange » – avait flirté avec Mironov lors d'un pique-nique entre fonctionnaires.

> Je me méfiai aussitôt !
> « Est-ce qu'ils sont partis s'isoler dans un coin ? Qu'est-ce qu'ils ont fait, au juste ?
> — Elle lui a offert un gâteau qu'elle avait dans son panier. »
> Voilà qui n'était pas pour me plaire. C'était juste avant les vacances, et nous avions prévu d'organiser une réception.
> J'ai toujours fait attention à ma ligne. Si je me laissais aller à manger tout ce que je voulais, j'aurais vite fait de prendre du poids ! Mais je m'en abstenais et je faisais tellement attention à mon régime que j'avais tout le temps un peu faim. Tout le monde s'étonnait de ma minceur. Je décidai de me faire confectionner une robe pour la réception, et je la dessinai moi-même. Imaginez un peu, une robe en soie noire (le noir est très amincissant) avec des paillettes multicolores, très ajustée à la taille et sur les hanches, et des plis en diagonale… Attendez, je vais vous la dessiner. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Elle avait des plis de haut en bas, et puis à la fin, juste au-dessous des genoux, elle s'élargissait comme une jupe à volants – quelque chose de léger et d'aérien comme une brume de printemps au crépuscule. Et sur le côté, il y avait une grosse boucle de couleur vive qui scintillait tout autant que les paillettes.
> Nous avions plusieurs domestiques : Maria Nikolaïevna, qui faisait la cuisine et nous accompagnait partout comme si elle faisait partie de la famille (je n'aurais jamais pu me débrouiller sans elle) ; Irina, qui nous apportait nos repas et tous les produits des magasins et des restaurants spéciaux auxquels nous avions accès ; une bonne, qui s'occupait du ménage et servait à table ; et une blanchisseuse, qui faisait la lessive et le repassage et aidait les autres quand il n'y avait pas de linge à laver. Et plus tard, ma mère est également venue vivre avec nous.
> Toutes ces femmes adoraient m'habiller. Elles m'ajustaient et me sanglaient de pied en cap, après quoi elles contemplaient le résultat

d’un air émerveillé. Le soir de la réception, même ma mère, qui était plus réservée que les domestiques, eut un véritable cri du cœur :
« Ce soir, tu vas toutes les surpasser ! »
Et c’était bien mon intention : surpasser toutes mes rivales ! Surpasser et écarter comme de vulgaires balayures toutes celles qui oseraient vouloir me faire de l’ombre.

C’est donc vêtue de cette robe que je fis mon apparition au milieu des invités, et tous les yeux se tournèrent vers moi. Et elle, cette petite employée avec sa frange noire et son visage de porcelaine, avec sa jupe et son chemisier blanc insignifiants, elle était plantée là, avec une amie, bras dessus bras dessous… Comment pouvait-elle imaginer rivaliser avec moi ? Elle cessa d’exister au moment précis où j’entrai dans la pièce. Mirocha put constater de ses propres yeux à qui il avait affaire, il n’y avait pas de comparaison possible[33].

Agnessa Arguiropoulo, 1932
(avec l’aimable autorisation de Rose Glickman)

En septembre 1933, Mironov fut muté en Ukraine en tant que plénipotentiaire de la Guépéou pour la province de Dniepropetrovsk. (Iékaterinoslav avait été rebaptisée en 1926 en hommage à Grigori Petrovski). Il s'agissait d'une promotion importante. Le couple s'installa dans une grande maison, où ils firent venir les deux garçons de Lena, Boria et Liova. (La fille du frère d'Agnessa, Aga, vivait déjà avec eux). « C'était un vieux manoir de deux étages, se souviendra Liova. Au premier, il y avait des dizaines de chambres pour la famille et les invités, une salle de projection, une salle de billard, et des toilettes et une salle de bains dans chacune des deux ailes. Le chauffeur de mon oncle vivait avec sa famille au rez-de-chaussée, où il y avait également un immense bureau qui donnait sur une terrasse vitrée. On m'avait fait venir à Dniepropetrovsk et inscrit à la maternelle. Dès que j'ai commencé à clamer à la ronde que Mironov était mon oncle, tout le monde – les enseignants, les parents de mes camarades et même mes camarades – s'est mis à m'encenser et à vouloir s'attirer mes bonnes grâces. Je n'étais pas n'importe qui, tous en étaient bien conscients, j'étais le neveu d'un homme très puissant, Mironov en personne[34] ! »

Les tâches de Mironov n'avaient pas changé : il fallait mettre en œuvre la collectivisation, « réprimer » ses adversaires et gérer les conséquences. En mars, avant leur arrivée, le bureau de la Guépéou de Dniepropetrovsk signalait que 1 700 personnes étaient mortes de faim et que 16 000 autres souffraient de gonflement abdominal. Au cours des deux années suivantes, la province perdit environ 16 % de sa population rurale[35].

Lorsqu'il ne travaillait pas, Mironov jouait aux cartes et au billard avec ses amis ou passait du temps avec Agnessa.

> Mirocha avait deux vies, dont une qu'il passait avec moi. C'est celle-là que je connaissais et que je vous raconte, car je ne savais rien de son autre vie, de sa vie professionnelle. Il m'avait expliqué très clairement qu'il tenait à les garder séparées.
> Quand il rentrait à la maison, il se délestait de ses devoirs officiels comme d'un costume ou d'une armure et ne voulait plus penser qu'à se divertir avec moi. Il avait huit ans de plus que moi, mais je n'ai jamais ressenti la différence. Nous nous entendions à merveille et nous nous amusions comme des fous, tout à nos jeux d'amour, sans jamais nous lasser.

> Parfois, nous partions ensemble faire de longues balades. Nous aimions beaucoup ces promenades. Ou bien nous allions au théâtre, ou encore nous partions en voyage et menions la « grande vie » à Tbilissi, à Leningrad ou à Odessa[36].

Chaque automne, Sergueï et Agnessa fréquentaient les stations balnéaires de la mer Noire (Sotchi, Gagra ou Khosta), et en été ils allaient à Berdiansk, sur la mer d'Azov, où la Guépéou (rebaptisée NKVD en 1934) disposait d'un sanatorium.

> Trois fois par jour, un policier nous apportait un repas préparé dans un sanatorium spécial. Au déjeuner, nous avions parfois un seau entier de crème glacée pour le dessert !
> Un jour, la femme qui travaillait pour nous demanda : « Est-ce que je peux emporter les restes chez moi ? J'ai trois enfants…
> — Bien sûr ! » dit ma mère.
> Deux jours plus tard, elle nous fit une nouvelle demande : « Est-ce que je peux amener mes enfants pour qu'ils jouent avec les vôtres ? »
>
> Elle vint donc chez nous avec son petit garçon et ses deux petites filles. Ils étaient tellement maigres, c'en était choquant. Les côtes du petit garçon, Vassia, saillaient comme celles d'un squelette. Il avait l'air d'un mort-vivant à côté de notre Boria, qui avait pris de l'embonpoint. Un jour, quelqu'un les prit en photo côte à côte. « Vous vous rappelez cette vieille publicité pour la farine de riz ? commentai-je. Il y avait un maigrichon qui devenait très gros après avoir mangé de la farine de riz. Votre photo, elle est exactement comme cette publicité – avec Vassia avant de manger la farine et Boria après. »
>
> Et puis cette femme, notre domestique, se rendait bien compte qu'elle nous faisait pitié, alors elle fit venir de Kharkov sa nièce de quatorze ans, qui est restée vivre avec nous, elle aussi. À son arrivée, elle était si faible que le moindre coup de vent aurait pu l'emporter.
> Nous étions désormais neuf (en comptant Boria et Liova). Le sanatorium commença à livrer des déjeuners pour tout le monde. Ils n'osaient pas nous le refuser. Nous étions une île minuscule au milieu d'un océan de faim[37].

Sergueï Mironov et Agnessa Arguiropoulo
(avec l'aimable autorisation de Rose Glickman)

*

* *

La Maison du Gouvernement était aussi une île, tout en ne l'étant pas vraiment. Certains de ses locataires étaient coresponsables de la conception et de la mise en œuvre de la collectivisation. Mentionnons entre autres : Grigori Kaminski (appartement 225), chef de la direction des Kolkhozes et l'un des partisans les plus radicaux de la répression de la paysannerie ; Mark Belenki (appartement 338), directeur du Fonds céréalier, ami intime et proche collaborateur de Kaminski ; Isaak Zelenski (appartement 54), directeur du Centre des coopératives de consommateurs (et ex-mari de la nièce de Solts) ; et Izraïl Veitser (appartement 159), directeur du département des Céréales et du Fourrage du commissariat du peuple au Commerce intérieur (et mari de Natalia Sats)[38].

Certains résidents – dont Postychev, Terekhov, Demtchenko, Golochtchekine et Zelenski (en sa double qualité de directeur du Bureau de l'Asie centrale et de chef du Parti en Ouzbékistan) – étaient responsables de la collectivisation en tant que fonctionnaires régionaux de haut rang. D'autres – notamment Ronine, Choumiatski et Brandenbourgski – assistaient ces derniers en tant qu'émissaires spéciaux. Et d'autres encore – comme Gaister, Kritsman, Kraval (et Ossinski, qui vivait encore au Kremlin) – traçaient des plans et collectaient des statistiques (tout en jouant eux aussi à l'occasion le rôle d'émissaires spéciaux). Certains fonctionnaires de la Guépéou/NKVD, dont Matveï Berman et son beau-frère Boris Bak, géraient les arrestations, les

déportations, les exécutions, la surveillance et les travaux forcés. (Sergueï Mironov n'aura droit à un appartement dans la Maison du Gouvernement qu'en 1936, lorsque son vieux camarade M. P. Frinovski sera nommé directeur adjoint du NKVD.) Plusieurs directeurs d'industrie importants, comme Granovski, employaient la main-d'œuvre captive que leur fournissait le NKVD.

Le département du Logement du Comité exécutif central, dont dépendait la Maison du Gouvernement, gérait plusieurs fermes qui approvisionnaient son réfectoire ainsi que divers lieux de villégiature des environs. Le 13 novembre 1932, le directeur de la ferme d'État et de la résidence de Marino écrivit au directeur du département du Logement, N. I. Pakhomov :

> Cher Nikolaï Ivanytch !
>
> Pendant mon absence, plusieurs personnes ont encore été appréhendées, ce qui nous fait dix-huit arrestations en tout. Douze personnes ont été relâchées. On vient tout juste de me délivrer un mandat pour l'arrestation de notre agronome-zootechnicien, Zelenine, et de notre vétérinaire, Jiltsov. Mais finalement, les autorités ont changé d'avis et les ont autorisés à rester à la condition qu'ils s'engagent à comparaître devant le tribunal. Nos meilleurs travailleurs continuent de nous quitter de peur d'être eux-mêmes arrêtés. Même chose chez les techniciens. Les organes locaux de la Guépéou traquent hystériquement de soi-disant cas de vol ou de sabotage – mais à quel sabotage pourraient bien se livrer une blanchisseuse ou un gardien de vaches muet ? Par conséquent, Nikolaï Ivanytch, je vous demande d'informer Mikhaïl Ivanovitch et Avel Sofronovitch que des mesures doivent être prises pour enquêter sur la pertinence de ces arrestations et d'autres menaces. Nous devons créer un environnement de travail normal. Du fait de ces arrestations anormales et injustes, nous risquons de nous retrouver dans le genre de situation et de conditions où nous n'aurons plus personne pour effectuer le travail nécessaire[39].

La plupart des institutions soviétiques adoptaient un ou plusieurs kolkhozes, lesquels bénéficiaient ainsi de l'assistance morale, intellectuelle, matérielle et, si possible, financière de leurs sponsors. La cellule du Parti de la Maison du Gouvernement parrainait officiellement la ferme collective « La Voie de Lénine », au nord de Moscou. Le

7 décembre 1933, pendant une période de répit sur le front de la collectivisation, elle reçut une réprimande du Comité du Parti du district de Lénine à Moscou (siège de la Maison du Gouvernement) en raison du « formalisme inacceptable » avec lequel elle traitait ses responsabilités. « Les émissaires de la cellule, les communistes Ivantchouk et Tarassov, ont grossièrement falsifié la politique du Parti et violé la légalité révolutionnaire dans le kolkhoze parrainé par la cellule en se livrant à des actes de coercition et en initiant et commettant des actes de violence criminels à l'encontre d'un groupe d'adolescents (intimidation, coups, etc.). » La plupart des membres de la cellule du Parti de la Maison du Gouvernement faisaient partie du personnel de service ; les locataires et les membres de leur famille militaient généralement sur leur lieu de travail et intervenaient dans des kolkhozes parrainés par leurs propres cellules[40].

Certains résidents furent confrontés à la collectivisation de manière plus indirecte. Nikolaï Maltsev (appartement 116), ami d'enfance de Molotov et d'Arossev et membre de la Commission centrale de contrôle, dut répondre à une lettre envoyée à Staline par un paysan dénommé Nikouline. « Les crânes des kolkhoziens et des prolétaires arriérés et sous-développés, écrivait Nikouline, faisant écho au Makar de Platonov, sont empilés comme des briques pour construire les fondations du socialisme, mais ce sont les carriéristes, les intellectuels aux cheveux bouclés et l'aristocratie ouvrière qui vivront sous le socialisme. » À quoi Maltsev répondit : « Votre lettre adressée au camarade Staline n'est pas correcte du tout. Votre façon de penser est étrangère à la pensée du Parti. » Quant à Zbarski, son expérience des effets de la collectivisation fut plus brutale. « Dans les années 1930, écrivit-il, un kolkhozien du nom de Nikitine a tenté de tirer sur la dépouille de Lénine. On a pu l'appréhender, mais il a réussi à se suicider. On a retrouvé dans sa poche une lettre où il expliquait qu'il s'agissait d'un acte de vengeance en réponse aux conditions de vie épouvantables de la campagne russe. La garde du mausolée a été renforcée, le sarcophage pourvu d'une vitre à l'épreuve des balles et un détecteur de métaux a été installé[41]. »

D'autres locataires avaient des amis et des proches qui vivaient à la campagne. Olga Avgoustovna Kedrova-Didrikil (appartement 409), tante par alliance d'Andreï Sverdlov, épouse, mère et tante de trois éminents responsables de la police secrète (Mikhaïl Kedrov, Igor Kedrov et Artour Artouzov), intervint, à la demande d'un ami, en faveur de deux paysans dékoulakisés. Il s'ensuivit une enquête qui établit que les deux hommes en

question, Iéfim et Konstantin Prokhorov, avaient été dékoulakisés conformément aux règles ; ils possédaient en effet quatre maisons, deux chevaux, deux vaches, six moutons, une batteuse et treize ruches. Tous deux avaient été condamnés à un an de prison, mais Iéfim « avait été relâché pour des raisons de santé, et, une fois libre, il s'était livré à une forme sournoise d'agitation antisoviétique : après la dékoulakisation, il s'était mis à faire du porte-à-porte en haillons non seulement dans son village, mais aussi dans les villages voisins, en demandant aux gens de témoigner en vue d'appuyer la restitution de ses biens et de se porter garants qu'il n'avait jamais embauché de main-d'œuvre ». L'enquête conclut que, « dans cette affaire, la camarade Kedrova n'a pas une conception suffisamment claire de la lutte des classes à la campagne et de la ligne du Parti, une réalité que nous estimons absolument nécessaire de communiquer au bureau du Parti de la Société des Vieux Bolcheviks[42] ».

Le beau-frère de Kedrova, Nikolaï Podvoïski, entretenait une abondante correspondance avec d'anciens compagnons d'armes, qui lui écrivaient pour réclamer des certificats de bonne conduite et diverses autres faveurs, voire pour qu'il les aide à sortir de prison. Son ancienne « ordonnance, le cavalier Stefan Matveïevitch Kolbassov », avait été renvoyé de son poste de président du soviet de son village et de secrétaire de la cellule du Parti à la suite d'un détournement de fonds dont il accusait ses subordonnés d'être responsables. D'après une lettre du frère de Kolbassov, « alors qu'il a appliqué, de 1929 à ce jour, la politique de fermeté du Parti concernant la liquidation des koulaks en tant que classe, tous les koulaks et sous-koulaks, devenus ouvertement hostiles à son égard, ont profité de son arrestation pour multiplier les fausses accusations ». Un autre vieux camarade lui écrivit du camp de Vichera (depuis le Berezniki de Granovski ou bien depuis Vijaïkha) : « J'ai été tellement bouleversé par la campagne de collectivisation systématique de février-mars 1930, avant la publication des directives du Parti, que je n'ai cessé de rouspéter et de me plaindre – sans doute pas de la meilleure façon, même si pour les meilleures raisons. » L'auteur d'une troisième lettre, le vétéran de la guerre civile Tit Alexandrovitch Kolpakov, comprenait que les bonnes intentions n'étaient en rien une excuse à la faiblesse mais avouait se sentir « comme un crayon sans mine ». Il demandait à Podvoïski de l'aider à sortir de prison et de sauver sa famille de la famine.

> Du 3 septembre au 26 octobre 1932, j'ai travaillé au Conseil des céréales de Kouban en tant que directeur d'un département en charge de 10 000 hectares, mais je me suis avéré incapable de surmonter les difficultés qui se dressaient sur notre chemin, j'ai cédé à la faiblesse et abandonné mon poste de superviseur. [...]
> Je réalise pleinement mon erreur et me repens sincèrement d'avoir cédé à la faiblesse sur le front du travail – ce que je n'avais jamais fait sur les plus sanglants fronts militaires. Cher Nikolaï Ilitch ! Au nom de mes enfants et de leur mère souffrante, au nom de mon âme de partisan rouge, ce n'est pas une demande que je vous fais, c'est une supplication. [...]
> Comment va votre famille ? Votre garçon doit être bien grand, maintenant. Comment se porte votre moitié préférée, votre épouse Nina Avgoustovna[43] ?

Iéfim Chtchadenko était lui aussi au centre d'un vaste réseau de patronage. Un de ses correspondants, A. Travianov, héros de la Guerre civile et désormais responsable de la collectivisation à Kalatch-sur-le-Don, lui écrivit pour lui parler des joies et des peines de l'activisme en milieu rural.

> Vous seriez mort de rire si vous saviez comment nous vivons parmi eux et eux parmi nous nous leur avons enseigné de nombreux termes politiques et économiques par exemple ils connaissent désormais les mots bourgeoisie exploitation spéculation contrat collectivisation systématique et ainsi de suite etc. Je m'excuse de ne pas avoir écrit depuis longtemps parce que j'étais mobilisé par le comité du district pour toutes les campagnes de réquisition de céréales, j'ai mal à la gorge à force de faire des discours et d'ordonner ce qu'il faut et ce qui est nécessaire, tel que remplissons les objectifs du plan quinquennal en quatre ans si nous réalisons tous les plans établis par notre gouvernement soviétique tout ira bien pour vous les paysans et les ouvriers dans tous les domaines et nous ne manquerons plus de rien nous devons juste faire preuve de patience et rassembler nos forces en vue d'améliorer les semis et d'améliorer l'élevage et ainsi de suite plus de confiance dans la construction du socialisme – être dévoués fermes bien organisés unis amicaux affectueux unis tous ensemble ouvriers paysans journaliers pauvres et moyens sur le front économique. Et maintenant cher camarade le plus important les

> campagnes ne se passent ni trop mal ni trop bien pour l'instant il n'y a pas de quoi se vanter et pas de quoi se plaindre on est près de réaliser les objectifs à 100 % avec dépassement pour les kolkhozes et encore des difficultés pour les paysans individuels.

Travianov rapportait également que, d'après d'autres informations, la récolte avait été mauvaise dans quatorze soviets ruraux sur la rive gauche du Don, et que vingt personnes avaient été arrêtées pour avoir conspiré contre l'État soviétique. « Ils ont tous avoué et témoigné les uns contre les autres et pour ça ils ont pris dix ans chacun du tribunal de la Guépéou mais si ça ne tenait qu'à moi je leur arracherais le nez et les oreilles avec mes dents[44]. »

L'écrivain A. S. Serafimovitch rentrait chez lui à Oust-Medveditskaïa tous les étés afin de voir ses amis et ses proches, de piloter son bateau à moteur et de faire des recherches pour son roman sur la collectivisation. Le reste de l'année, il restait en contact en envoyant des lettres. Une de ses correspondantes régulières était une amie de sa femme, Sonia Gavrilova, qui passa une partie des années 1931, 1932 et 1933 à effectuer des missions de réquisition. Dans l'ensemble, écrivait-elle le 3 décembre 1931, la situation était « cauchemardesque ».

> Toute cette collecte forcée de céréales, de foin, de lin et d'autres produits se déroule dans des conditions difficiles. [Les paysans] gémissent et pleurnichent, ils disent qu'il ne leur reste plus rien, mais quand on les prend à la gorge, ils vous livrent leurs cérérales et leur foin, et tout ce qu'on leur demande par ailleurs. Mes nerfs sont à vif en permanence. Il faut être sur ses gardes, sans quoi ils pourraient vous frapper à la tête, mais j'y suis habituée, maintenant, et je peux me déplacer d'un village à l'autre même la nuit. Je suis encore en vie, mais qui sait ce qu'il adviendra par la suite. Et pourtant, malgré tous les obstacles et difficultés, nous avons vaincu, nous avons atteint 100 % nos objectifs en matière de céréales et de foin et nous avons réussi à kolkhozifier toute cette masse de petits propriétaires privés[45].

Quelques années plus tard, elle obtint sa récompense : « S'il vous plaît, félicitez-moi pour ma nouvelle carte du Parti. Je l'ai reçue à 13 heures aujourd'hui. J'étais folle de joie, je n'avais jamais ressenti une chose pareille. Au moment où le secrétaire du comité de district m'a tendu ma

nouvelle carte en me disant “Vous pouvez la prendre, camarade Gavrilova, vous avez travaillé dur pour la mériter” et m’a serré la main, j’ai failli pleurer de joie, mais j’ai réussi à garder mon calme[46]. »

Une autre des correspondantes régulières de Serafimovitch était une parente plus âgée, Anna Mikhaïlovna Popova (le vrai nom de Serafimovitch était « Popov »). Le 18 juin 1932, elle lui écrivit que son petit-fils, Serafim, avait déménagé et l’avait laissée sans nouvelles depuis. « Je vis dans des conditions très difficiles. Je n’ai ni pain ni argent. J’aimerais bien qu’il m’envoie quelque chose, n’importe quoi. D’autres personnes me donnent de quoi manger de temps à autre, je n’ai plus rien à vendre. » Tout ce qu’elle voulait, c’était des croûtons de pain sec et un peu d’argent. « Je ne sais pas quoi faire. Il ne me reste plus que des dettes. J’attends que la mort m’apporte le salut. Veuillez pardonner à une misérable invalide de vous importuner. Je prie pour vous tous les jours, et je vous remercie pour votre aide et votre gentillesse, mes chéris ! Jamais je n’aurais pensé en arriver là… Mon amie m’a demandé de m’en aller, que peut-elle faire d’autre ? Elle aussi est dans le besoin, nous en sommes à manger des gâteaux faits avec de l’herbe. »

Le 3 mars 1933, elle prit connaissance du nouveau nom d’Oust-Medveditskaïa et lui envoya ses meilleurs vœux – de la nouvelle ville de Serafimovitch – à l’adresse suivante : Alexandre Serafimovitch Serafimovitch, n^{o} 2 rue Serafimovitch, appartement n^{o} 82. « Cher Alexandre Serafimovitch, félicitations pour votre 70^{e} anniversaire, pour la médaille que vous avez reçue et pour le changement de nom de votre ville en votre honneur au titre de combattant pour la liberté des peuples – votre réputation survivra pendant de nombreuses générations. » Elle n’avait toujours pas reçu de nouvelles de son petit-fils, Serafim. « Je suis désormais livrée à moi-même. Veuillez avoir pitié de moi et envoyez-moi des croûtons de pain sec. Cela fait longtemps que je les attends et je vous adresse mes salutations les plus cordiales et mes souhaits de bonne santé… Je n’ai à manger que de l’écorce de chêne mélangée à de la paille. Depuis plus d’un mois, je n’ai eu ni un morceau de pain ni la mort pour me consoler. Vous êtes la seule personne qui, je l’espère, ne m’abandonnera pas. »

Elle expédia sa dernière lettre douze jours plus tard. « Cher Alexandre Serafimovitch, je suis mourante, je vous supplie de m’envoyer 70 roubles pour mon enterrement, je dois 11 roubles à Agafia Alexandrovna, il faut les lui rendre. Elle m’a nourrie du mieux qu’elle a pu, j’ai été pour elle un

fardeau mais elle ne m'a jamais abandonnée. Si vous ne pouvez pas envoyer cet argent, dites à Serafim de l'envoyer immédiatement à Agafia Alexandrovna Kozmine. C'est là ma dernière supplique. Vous et toute votre famille, vous m'avez traitée comme une vraie parente. Anna Mikhaïlovna Popova, 15 mars 1933, ville de Serafimovitch[47]. »

Quelques mois plus tard, Serafimovitch arriva dans la ville qui portait son nom, où il assista à la scène finale que décrit son roman *Le Torrent de fer*. C'est ce qu'il rapporta dans une lettre adressée à l'un de ses protégés, l'écrivain prolétarien V. P. Ilienkov.

> Ce fut une entrée triomphale, j'étais comme un héros sur un cheval blanc : le pont de l'autre côté du Don (la prairie, la forêt, le soleil impitoyable), les drapeaux, les cuivres étincelants et le bruit de tonnerre des acclamations, un rugissement incroyable. Tout le monde rugissait littéralement : l'orchestre, les petits trompettistes avec leurs yeux exorbités et leurs joues rouges enflées au maximum – de la folie pure –, les tambours des 900 jeunes pionniers, locaux ou venus de Stalingrad (où ils ont un camp d'été), les membres du Comité du Parti du district, du comité exécutif du district, des syndicats, les fonctionnaires de la coopérative, les pêcheurs, les viticulteurs, les cordonniers, les orfèvres, les préposés au nettoyage des toilettes, les vieillards, les femmes et les bébés (qui rugissaient encore plus fort que tous les autres). Plastronnant comme un coq, moi aussi je me suis mis à rugir. J'ai fait des discours, ils ont fait des discours, et puis ils m'ont fait ployer la tête, m'ont mis un foulard de jeune pionnier autour du cou et m'ont offert des épis, symbole de la moisson[48].

Parfois, la collectivisation prenait littéralement chair, et sa présence physique ne pouvait pas échapper aux résidents de la Maison du Gouvernement. Tatiana Belenkaïa, fille de l'un des architectes de la collectivisation, Mark Belenki, avait cinq ans pendant l'hiver 1933. Chaque jour vers midi, sa nourrice, Aniouta, l'installait sur un traîneau, et toutes deux traversaient la rivière pour aller chercher à manger dans une cantine d'État de la rue Granovski. « Un jour, écrit Tatiana, j'ai entendu mon père dire à Aniouta (et j'en ai moi-même pris note) : "Ne jetez pas une seule miette. Ce qui reste de nourriture, laissez-le sous le pont." Les arches du Grand Pont de pierre abritaient en effet des mendiants, des adultes mais aussi des enfants, qui ressemblaient à de petits squelettes avec leurs mains tendues. » Elina Kisis, de l'appartement 424, avait trois ans de

plus qu'elle et fréquentait une école de Iakimanka, au sud du Fossé. « Grand-mère me faisait des sandwiches, mais je ne pouvais jamais les manger, car tous les matins, sur le Petit Pont de pierre, il y avait une bande de garçons qui ouvraient mon sac, me volaient mon petit déjeuner et le dévoraient sur place. Souvent, ils se battaient pour un morceau de pain[49]. »

Les ponts, grands ou petits, étaient les refuges traditionnels des marginaux, où pullulaient les créatures du Marécage. Parfois, cependant, les « bricoles infortunées qui prouvaient l'absence de plan dans la création du monde » arrivaient jusqu'à la grille. D'après Kisis, « pendant les premières années d'existence de la Maison du Gouvernement, la sécurité était très stricte, mais des enfants tout maigres des maisons voisines se faufilaient entre les barreaux des grilles et des clôtures métalliques, se cachaient sous les arcades et mendiaient de la nourriture. Cela a continué jusqu'à l'abolition des cartes de rationnement » (en janvier 1935)[50].

Il y avait aussi ceux qui n'avaient pas besoin de se cacher, n'étant pas des créatures du marécage : toute l'armée des gardiens, peintres, jardiniers, menuisiers, concierges, blanchisseuses, cireurs de parquets et membres du personnel de restauration, qui étaient le plus souvent d'anciens paysans. Et puis, il y avait les domestiques. Chaque appartement avait sa bonne, et la plupart des bonnes étaient des réfugiées de la campagne. C'était le cas de la nourrice de Belenkaïa, Aniouta, tout comme de celle de Kisis, Dounia. Dounia finit par épouser un des gardiens, mais la plupart des nourrices ne se mariaient jamais. Certains résidents connaissaient les familles de leurs « employées de maison » (Nadejda Smilga-Polouïan expédiait des colis de nourriture aux parents affamés de la nourrice de ses enfants). D'autres pas. La Maison du Gouvernement était une île et n'en était pas une. L'une des conséquences de la collectivisation, c'est que presque tous les enfants de la Maison du Gouvernement étaient élevés par des victimes de la collectivisation[51].

*

* *

Une autre victime de la collectivisation, c'était sa représentation littéraire. Serafimovitch ne put jamais terminer son roman, *Les Champs des kolkhozes*, et sa description de la transformation d'Oust-Medveditskaïa ne sortait pas du cadre de référence industriel du mythe de la création/construction. « Tu n'imagines pas à quel point le paysage

d'OustMedveditskaïa va être méconnaissable, écrivait-il à son frère en août 1933. À Kalatch-sur-le-Don, on va construire un barrage d'une hauteur de 35 mètres. À Oust-Medveditskaïa, le niveau de l'eau montera de 25 à 28 mètres et inondera la partie inférieure de la ville de Serafimovitch, ainsi que Berezki, la prairie, les forêts, les bancs de sable, Novo-Alexandrovka et peut-être aussi Podolkhovskié. La terre s'éloignera à l'horizon, occupée par une vaste baie. Je ne peux m'empêcher de regretter les forêts, les prairies et les lacs que je connais si bien, mais c'est mieux ainsi, ce sera magnifique. » Quant à l'agglomération qui subsisterait, « ce sera une cité-jardin, une ville d'écoles, d'étude et de repos[52] ».

Mais qu'en était-il des « champs des kolkhozes » ? Et qui y demeurerait après le déluge ? C'est ce que se demandait Mikhaïl Koltsov dans un article publié dans la *Pravda* en 1931 : « Qui racontera la marche vers le nord de cent mille réfugiés de la Région centrale des Terres noires pendant l'hiver glacial de 1930-1931 ? »

> C'est avec effarement que les gens – les familles d'exploitants individuels – sont entrés dans le monde inconnu du travail et de l'économie collectifs. Tout les terrifiait. Tout leur paraissait à juste titre incroyable, stupéfiant, renversant, contraire à tout ce qu'ils savaient sur l'ordre naturel du monde. Mais cet ordre ancien, préservé pendant des milliers d'années par leurs oppresseurs – cet ordre puissant et grisonnant, couvert par la mousse des siècles –, a montré sa stupidité et sa faiblesse d'esprit face à l'ordre bolchevik, débordant de jeunesse et d'intelligence vigoureuse.
>
> Chaque propriétaire individuel entraîné dans le collectif par les masses ou l'ayant rejoint de sa propre initiative fait sans doute l'expérience d'un moment où les nouvelles vérités, imposées de l'extérieur, pénètrent son cerveau par les oreilles, s'y heurtent aux anciennes vérités et finissent par l'emporter. La propagande du kolkhoze se transforme en conviction personnelle de l'individu. C'est cette bataille décisive dans la tête du paysan qui signale l'adhésion authentique, réelle – et pas seulement sur le papier – d'un nouveau membre du kolkhoze[53].

Une des premières tentatives de donner forme à cette histoire est le récit *À l'avance. Chronique du paysan pauvre*, d'Andreï Platonov (1931). Alors qu'il voyage dans la Région centrale des Terres noires en mars 1930, un

« petit paysan prudent » – qui, comme Makar, n'a « ni égoïsme, ni respect de lui-même » – croise un vaste assortiment d'ennemis mélancoliques : des déviationnistes de gauche, qui « avaient confondu leur humeur individuelle et l'enthousiasme général » ; des opportunistes de droite, qui veulent repousser la construction du socialisme « jusqu'aux temps lointains d'un ambitieux consensus universel » ; et des saboteurs démasqués, « emmenés à pied au chef-lieu du district, et laissés là pour l'éternité ». Face à eux, les kolkhoziens conscients, « pour lesquels il n'y avait pas de nécessité de faire appel à une quelconque mesure de contrainte », et les « militants » honnêtes, qui ont le « courage de dire avec rudesse aux kolkhoziens que les attendait au début la misère des échecs, de l'inexpérience, du désordre et de la pauvreté ». Un collectiviste particulièrement « irrépressible » laisse « peu à peu mourir sa famille de faim » et dit « dans une langue d'Évangile, car il ne connaissait pas encore la langue marxiste » : « Voici mes épouses, pères, enfants et mères. Je n'ai personne, hormis ces masses déshéritées. » À l'issue de multiples procès, il réalise finalement que l'esprit seul ne suffit pas à ceux qui cherchent la cité à venir : « Il nous en faut un vivant, et qui soit comme Lénine… Quand j'aurai fini les semailles, j'irai contempler Staline : je sens en lui ma source[54]. »

Il ne fallait pas se fier à l'apparence idéologiquement correcte de ce récit. Une fois de plus, Platonov avait visé le mythe mais n'avait réussi qu'à créer une fable picaresque. Il avait imaginé une Divine Comédie mais produit une Satire Ménippée et célébré les masses indigentes en dépeignant des excentriques solitaires. Igor Sats (beau-frère de Lounatcharski, oncle de Natalia Sats, ami et collègue d'Elena Oussievitch) expliqua dans le rapport de lecture qu'il fit pour la revue littéraire *Krasnaïa Nov'* que la nouvelle était très bien écrite et pleine de « haine pour tout ce qui fait obstacle à la construction du socialisme », mais qu'elle ne pouvait pas être publiée sous sa forme actuelle étant donné que l'auteur « ne comprenait pas le véritable sens de la reconstruction en tant que mouvement de masse ». Fadeïev, le nouvel éditeur de *Krasnaïa Nov'*, la publia néanmoins – peut-être parce qu'il n'avait pas d'autres manuscrits sur la collectivisation. Staline lut la nouvelle, dans laquelle il vit « un récit concocté par un agent de l'ennemi », et ordonna à Fadeïev de publier des excuses. Ce dernier s'excusa, parla d'« une agression par un agent de l'ennemi de classe » et écrivit que, « dans le but de falsifier la véritable image de la construction et de la lutte kolhoziennes », Platonov « fait de

tous les constructeurs du kolkhoze des idiots et des fous sacrés. Sur les instructions de Platonov, ces idiots et ces fous sacrés font tout ce qu'ils peuvent pour se ridiculiser aux yeux de la paysannerie, tout cela au profit des koulaks, tandis que Platonov, se faisant lui-même passer pour un idiot et un fou sacré, se moque du lecteur en s'extasiant sur leurs actions. C'est bien là de la sainte idiotie ! »[55].

Platonov écrivit à la *Pravda* et à la *Literatournaïa Gazeta* qu'il reniait toute son « œuvre de création antérieure » comme étrangère au Parti et « donc de mauvais goût ». Il écrivit aussi à Maxime Gorki pour l'assurer qu'il n'était en rien un ennemi de classe. « Quel que soit le châtiment que je mérite pour des erreurs telles que la rédaction de *À l'avance,* je ne peux pas devenir un ennemi de classe, et on ne peut pas me réduire à cette condition étant donné que la classe ouvrière est ma patrie et que mon avenir est lié au prolétariat. » Une autre réponse était peut-être dissimulée dans le texte de sa nouvelle : « Les paysans aisés, devenus les cadres bureaucratiques du village, avaient habitué le peuple à penser et à parler d'une manière si officielle et contrainte que toute phrase d'un paysan pauvre, exprimant un sentiment sincère, prenait un coloris presque ironique. En les écoutant, on pouvait penser que le village était peuplé de suppôts de koulak railleurs, alors que ce n'étaient que des paysans pauvres, des futurs bâtisseurs de la nouvelle et prestigieuse histoire, qui exprimaient leurs pensées dans une langue koulak étrangère, ambiguë et bureaucratique[56]. »

Il fallait donc démontrer le véritable sens de la reconstruction en tant que mouvement de masse tout en faisant parler aux masses leur propre langue, et montrer comment les nouvelles vérités, imposées de l'extérieur, pénètrent le cerveau par les oreilles, s'y heurtent aux anciennes vérités et finissent par l'emporter. Presque un an après le fiasco de Platonov, ce sera chose faite avec *Terres défrichées* de Mikhaïl Cholokhov. L'un des personnages principaux de ce roman, Makar Nagoulnov, a un caractère franchement platonovien qui ne se résume pas à son prénom. Pendant la Guerre civile, il « taille dans la vermine » jusqu'à succomber à des crises d'épilepsie ; pendant la collectivisation, il « reste inflexible et embrigade tout le monde dans le kolkhoze, au plus près de la révolution mondiale » ; et, dans un rare moment de calme réflexion, il avoue qu'il n'a pas besoin d'une femme, parce qu'il est « tout excité par la révolution mondiale : c'est elle la bien-aimée que j'attends ». Mais Makar Nagoulnov – à la différence du Makar de Platonov – finit par comprendre le véritable sens

de la reconstruction en tant que mouvement de masse. L'intrigue est propulsée par la confrontation entre collectivisateurs bolcheviks (engagés dans leur propre processus de maturation) et saboteurs koulaks et blanc-gardistes (dont l'opposition a des motivations psychologiques autant que politiques), mais le véritable centre du roman est la « bataille décisive dans la tête du paysan ». *Terres défrichées* décrit l'épisode de conversion typique du récit de construction canonique – mais sans construction. Dans les champs des kolkhozes, l'œuvre de la création était pour l'essentiel invisible[57].

Le canon soviétique ne devait accueillir aucun autre roman sur la collectivisation. (*Brouski*, de F. Panferov, sera chaleureusement acclamé à sa parution, mais subira un dommage irrémédiable lorsque Gorki attaquera sa qualité littéraire en 1934 – ce malgré que Serafimovitch eût pris sa défense.) L'ombre immense projetée par Cholokhov y est peut-être pour quelque chose. (Si l'on juge par les brouillons des *Champs des kolkhozes*, Serafimovitch – éditeur et promoteur enthousiaste du *Don paisible* –, fut incapable d'échapper à l'influence des *Terres défrichées*.) Mais l'ombre encore plus immense projetée par les grues, les cheminées et les pylônes des grands chantiers en est sans doute la raison principale. Le véritable sens de la reconstruction en tant que mouvement de masse était la construction de la maison éternelle, pas la bataille décisive dans la tête du paysan. La véritable raison de la stérilité de Serafimovitch n'était pas le succès de *Terres défrichées*, mais l'image irrésistible du déluge purificateur déferlant sur la nouvelle ville de Serafimovitch[58].

*
* *

Les plus grandes exceptions au règne de l'urbanisme étaient les « républiques nationales arriérées [qui] connaissent une transition des rapports sociaux semi-féodaux à des rapports socialistes, sans passer par le capitalisme ». En Asie centrale et au Kazakhstan, il fallait avant tout lutter contre les « relations féodales, patriarcales et claniques », ce qui validait d'autant plus l'opposition faite par Koltsov entre la stupidité du vieil ordre grisonnant et l'intelligence vigoureuse du nouvel ordre bolchevique. L'arriération du milieu exigeait certaines modifications de l'intrigue dans le sens d'un contraste plus frappant entre l'ordre ancien et l'ordre nouveau (séparés par la quasi-totalité de l'histoire de l'humanité) et du rôle central

des jeunes femmes et des enfants en tant que personnages positifs (étant donné l'association entre arriération et immaturité). Un des pionniers de ce qui deviendrait la littérature du « Voyage lointain » était l'écrivain prolétarien Fiodor Kallistratovitch Fedotov, membre du cercle de Serafimovitch[59].

Fedotov était né en 1887 dans une famille de paysans. Dans sa jeunesse, il avait adhéré à un cercle socialiste, passé quelque temps en prison pour avoir distribué des brochures subversives et, vers 1914, émigré aux États-Unis. C'est à New York qu'il rencontra sa future épouse, Roza Lazarevna Markus (arrivée de Nikolaïev après une étape dans une boutique de modiste parisienne). D'après un entretien recueilli des années plus tard, il ne l'aurait embrassée qu'une seule fois, en 1917, lorsqu'il apprit la nouvelle de la Révolution russe. Une fiche de renseignements qu'il remplit en 1931 indique qu'il resta aux États-Unis pendant environ cinq ans. « Ouvrier (mineur), mais employé comme tourneur et docker. En 1914, rejoint la section bolchevique de New York. En 1915-1916, président du syndicat des dockers. Un des organisateurs du Parti communiste des États-Unis. Arrêté et condamné à dix ans de prison. A passé un an dans la prison de Trenton avant de fuir pour rejoindre l'Union soviétique. » Dans les années 1920 et au début des années 1930, il fut successivement secrétaire du Comité provincial du Parti de Semiretchie (basé à Alma-Ata), membre du Comité central du Parti communiste du Turkestan (basé à Tachkent), et chef du département organisationnel du Comité du Parti du district d'Och dans la République autonome kirghize[60].

Fiodor Fedotov et Roza Markus

Pendant la collectivisation, Fedotov se trouvait dans le district de Bazar-Korgon, dans la vallée de Fergana. Il y tenait un journal, dont on ignore s'il a été partiellement censuré par son biographe.

> La situation est la suivante. Ici dans le district de Bazar-Korgon, où nous avons mené une collectivisation systématique, nous sommes en état d'urgence.
> Le 7 mars, à 10 heures du matin, nous avons reçu cette information : à Bazar-Korgon, des koulaks armés avaient provoqué une rébellion paysanne.
> J'ai sauté sur mon cheval et me suis rendu à Kokand-Kichlak, d'où j'ai appelé la Guépéou d'Andijan pour réclamer de l'aide. Puis j'ai mobilisé la milice locale, qui a envoyé quinze hommes à Bazar-Korgon.
> Notre station agromécanique était en danger. Quand je suis revenu avec les miliciens, j'ai appris que, à Bazar-Korgon, les koulaks qui exigeaient la libération de tous les koulaks arrêtés avaient organisé le

soulèvement de la population locale. Dans la mêlée, trois personnes ont été tuées – un milicien et deux militants locaux –, et une blessée – le secrétaire du comité du district. Au même moment, une foule de paysans entraînée par les koulaks et les chefs religieux réclamait la dissolution des kolkhozes[61].

L'aide arriva, le siège fut levé, et la collectivisation systématique se poursuivit conformément à la politique du Parti. Mais la véritable ambition de Fedotov était la littérature. Il avait fait une première tentative avec une pièce écrite en 1916 pour le syndicat des dockers à Erie, en Pennsylvanie. « Je dois encore écrire mon grand livre, observait-il quinze ans plus tard dans son journal, un livre sur la vie qui sera lui-même un fragment de vie : plein de passion, de danger et d'aventures[62]. »

Fiodor, Roza et leur fils, Liova

En 1930, l'année du soulèvement de Bazar-Korgon, il publia une fiction autobiographique sur les aventures de cinq ouvriers au chômage aux États-Unis. Frank est un anarchiste italien basané au tempérament fougueux ;

Red est un syndicaliste irlandais à la tignasse rousse ; « Negro Willie » rêve de devenir riche et de partir en Afrique ; « Punch, l'Américain » a de gros poings, mais ni principes ni convictions ; et Fred, le narrateur, est un révolutionnaire russe. Ils errent à travers le pays en vivant de petits boulots, sans toujours manger à leur faim. Quand le directeur d'une mine veut les embaucher comme briseurs de grève, ils refusent. Le responsable d'une compagnie d'assurances leur propose de l'argent pour aller incendier des maisons non assurées, mais seuls Frank, Punch et Willie acceptent. Fred et Red sont engagés dans l'équipage d'un navire dont ils découvrent qu'il transporte des armes destinées aux forces antibolcheviques de Mourmansk ; ils organisent une mutinerie et sont condamnés à dix ans de prison à Trenton. D'après la recension qu'en fit Alexandre Isbakh, le livre était « intéressant, mais faible sur le plan artistique ». En 1931, Fedotov fut admis au séminaire littéraire de l'Institut des Professeurs rouges de Moscou. Le 12 mars, il quitta la Première Maison des Soviets avec Roza et leur fils de huit ans, Liova, pour emménager dans l'appartement 262 de la Maison du Gouvernement[63].

D'après Isbakh, qui suivait le même séminaire, « il avait du mal à apprendre. Au début, il attaquait trop durement les classiques, dénonçant les idées réactionnaires de Gogol, rabaissant Tourgueniev et faisant des remarques sarcastiques sur Hugo. [...] Aux réunions du Parti et pendant les séminaires sur la situation internationale, Fiodor aimait parler de l'Amérique. Sur ce sujet, assurément, il en savait beaucoup plus que le reste d'entre nous – et pas seulement sur l'Amérique : il avait traversé deux océans et connaissait bien la Mongolie[64] ».

Il finit par publier deux ouvrages. Le premier était un livre illustré pour enfants contant l'histoire de deux orphelins mongols, un garçon et une fille, qui cessaient d'avoir peur « des lamas, des riches et des généraux chinois et japonais », rejoignaient les pionniers et reprenaient la chanson du jeune tambour soviétique avec de nouvelles paroles :

Pountsouk le chasseur mongol,
Pountsouk le chasseur mongol,
Pountsouk le chasseur mongol
A pris un fusil.
Il a bondi,
Il a poussé des cris,
Et les lamas cupides

En courant se sont enfuis.

Tous deux veulent faire des études à Moscou. Le garçon apprendra à construire « non pas des yourtes, mais des maisons, des usines et des voies ferrées » ; la fille deviendra institutrice[65].

Le second livre était destiné à un public plus adulte. L'histoire se déroulait dans le district de Bazar-Korgon pendant la collectivisation systématique. Le personnage principal est un plénipotentiaire kirghize chargé de la réquisition du coton, Galim Issakeïev, et la scène clé (bientôt un cliché des récits de « Voyage lointain ») est une assemblée de paysans pauvres qui commencent par nier qu'il y ait des koulaks dans leur village, mais qui par la suite, à mesure que les nouvelles vérités habilement transmises par Issakeïev pénètrent leur cerveau par les oreilles et finissent par l'emporter, dressent une liste de quarante-deux familles à liquider en tant que classe. La bataille décisive prend la forme d'un récit traditionnel de quête héroïque : Issakeïev, avec l'aide d'un groupe d'enfants et de jeunes femmes, part à la recherche du coton caché, gardé par un bandit géant, un riche commerçant et un aubergiste fourbe[66].

En janvier 1933, à l'apogée de la famine, le Comité central du Parti créa des départements politiques dans les stations agromécaniques. Ils étaient chargés de la réalisation des objectifs du plan, de la supervision politique et des opérations de police secrète. Ils devaient être indépendants du contrôle des organes locaux du Parti et de l'État. Leurs présidents devaient être des fonctionnaires chevronnés du Parti sélectionnés par le Comité central (17 000 en tout), et leurs vice-présidents, des officiers de la Guépéou désignés par les plénipotentiaires provinciaux et confirmés par le directeur de cet organisme, G. Iagoda. En mars 1933, Fedotov fut convoqué à cet effet par le Comité central, mais, d'après Isbakh, il ne fut pas choisi parce qu'il n'avait pas encore terminé son grand livre. Il protesta et fut nommé chef du département politique du sovkhoze Altaï, où il arriva à la mi-avril[67].

La première courte lettre que Fedotov envoya à Isbakh serait suivie d'un long silence. « Je n'ai pas pu écrire plus tôt, expliquait-il dans la suivante, parce que je n'avais pas le temps de rédiger des lettres. Imagine une situation dans laquelle tous les fonctionnaires d'un sovkhoze (à quelques exceptions près) sont en fait des saboteurs. Ils avaient mis en place une organisation qui comptait jusqu'à cinquante membres et qu'il fallait démanteler. » Il évoquait la difficulté du travail et la « tension

incroyable », mais ne se plaignait pas (« il n'y a pas de difficulté qu'un bolchevik ne puisse surmonter »). Il décrivait la steppe et la moisson, promettait d'écrire un article sur ses expériences, et demandait une presse d'imprimerie et quelqu'un pour organiser les femmes du sovkhoze. Le département politique s'était installé dans les maisons des paysans déportés[68].

> Tu me demandes à quoi ressemble ma vie. C'est une vie merveilleuse : je suis absorbé par mon travail, que j'apprécie immensément et n'ai aucun mal à exécuter (malgré les grandes difficultés), et avec une appétence que, pour être franc, je ne ressentais pas à Moscou. La seule chose qui assombrit parfois mon humeur est que je n'ai pas le temps de lire ou de me consacrer à des tâches littéraires. Je tiens mon journal, mais le livre… le livre, mon cher Sacha, en est exactement au point où il en était au moment où je suis parti. Et cela me désole. Je ressens quelquefois l'absence d'un environnement littéraire, tout comme la tienne, Sacha, notre poète-chansonnier (« au département politique, et que ça saute ! »), et puis mon fils me manque[69].

Le 4 septembre 1933, l'adjoint de Fedotov (l'homme de la Guépéou) fit parvenir le télégramme suivant à Moscou :

Fiodor Fedotov avec son fils Liova

Le 29 août, vers 17 heures ou 18 heures, Fedotov, le directeur du garage (l'agent politique Kliouchkine) et le commandant de la compagnie, Kirillov, sont partis chasser dans la zone de prairies située à 10 ou 12 kilomètres au nord-ouest du quartier général de la ferme. Ces prairies sont parsemées de lacs, de marécages, de broussailles, d'herbes, etc.

Une fois sur place, Fedotov s'est détaché des autres pour aller de l'avant. Dans la prairie, au bord d'un des lacs, Fedotov a eu une crise d'épilepsie, est tombé dans l'eau peu profonde et s'y est apparemment noyé. À l'heure et à l'endroit mentionnés, il était seul et sain d'esprit.

Le lendemain (le 30 août), vers 18 heures ou 19 heures, j'ai moi-même découvert le corps de Fedotov et l'ai sorti de l'eau, mais je n'ai remarqué aucune trace de violence. Les experts médicaux qui ont pratiqué l'autopsie n'ont pas constaté eux non plus de trace de violence physique[70].

13. LA SUBSTANCE IDÉOLOGIQUE

Tout comme le marxisme selon la définition de Lénine, les récits soviétiques canoniques sur le premier plan quinquennal avaient trois composantes : l'« industrialisation », à savoir la construction des fondations économiques du socialisme ; la « collectivisation », à savoir la destruction des forces qui « engendre[nt] le capitalisme et la bourgeoisie constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions » ; et la « révolution culturelle », à savoir la conversion de tous les Soviétiques non pratiquants au véritable marxisme-léninisme. Comme l'explique un juge prolétarien dans *À l'avance* de Platonov à propos d'un ancien « petit imbécile » nommé Pachka (« Petit Paul »), « le capitalisme engendrait des pauvres à l'égal des imbéciles. Nous viendrons à bout de la pauvreté, mais que faire des imbéciles ? Et là, camarades, nous abordons la révolution culturelle. D'où je présume qu'il faut jeter ce camarade prénommé Pachka dans la marmite de la révolution culturelle, lui brûler la peau de l'ignorance, parvenir jusqu'aux os mêmes de la servilité, lui pénétrer sous le crâne de la psychologie, et lui verser dans tous les orifices notre substance idéologique[1] ».

La révolution culturelle avait pour objectif de remplir tous les orifices de la substance idéologique du bolchevisme. Et la partie la plus visible de cette campagne était la refonte des arts et des sciences. Lorsque, à l'été 1931, Ilya Zbarski fut admis à l'université de Moscou (l'ordre du Drapeau rouge décerné à son père pour son travail sur la dépouille de Lénine équivalait officiellement à une origine prolétarienne), il voulut s'inscrire dans le département de chimie organique, mais on lui répondit que cette discipline n'existait pas.

> « Alors, en chimie-physique, peut-être ?
> — Cette discipline n'existe pas non plus chez nous.
> — Mais qu'est-ce que vous avez, alors ?
> — "Ingénieur spécialisé dans la production d'acide sulfurique", "ingénieur spécialisé dans la production de colorants à l'aniline", "ingénieur spécialisé dans la production de matières plastiques", "ingénieur"…

— Désolé, mais moi, ce qui m'intéresse, c'est la chimie.
— Nous avons besoin de spécialistes, qui sont indispensables à l'industrie socialiste, pas de savants derrière leur bureau. »

Zbarski voulait suivre les traces de son père, mais il ne savait pas trop quelle spécialisation d'ingénieur serait appropriée.

> J'ai cherché le département de biologie, mais il n'existait rien de tel. À la place, il y avait des départements de botanique et de zoologie. Lorsque j'ai dit que je voulais étudier la biochimie, on m'a répondu que cette discipline n'existait pas, mais qu'il y avait la science de la chasse (anciennement « zoologie des vertébrés »), la science de la pêche (anciennement « ichtyologie »), la physiologie du travail (anciennement « physiologie des animaux »), etc., y compris un département de « biologie physico-chimique ». Sans doute n'avaient-ils pas su comment le rebaptiser. C'était apparemment le seul département dans lequel la science avait survécu, si bien que je m'y suis inscrit, et j'ai été accepté[2].

Une fois diplômé, Ilya Zbarski pourra travailler sans avoir à recourir à l'exégèse marxiste. (Il aimait se qualifier de « paraschiste », mais son titre officiel était « employé du mausolée de Lénine ».) Dans les autres domaines des arts et des sciences, de jeunes vrais croyants prolétariens, pour la plupart d'origine non prolétarienne, essayaient d'évincer leurs anciens professeurs tout en se disputant les faveurs du Parti et les définitions de l'orthodoxie. Urbanistes, désurbanistes, constructivistes, RAPPistes, AKhRRistes et ingénieurs spécialistes de l'acide sulfurique planifiaient un nouveau monde sur les ruines de l'ancien. Le seul critère de réussite était l'approbation du Parti. Les révolutions les plus décisives eurent lieu dans le domaine de l'économie agraire (parce que Staline y intervenait directement) et de la littérature (parce qu'elle avait une grande importance pour les bolcheviks et que Staline y intervenait directement)[3].

Ilya Zbarski étudiant
(avec l'aimable autorisation
de I. B. Zbarski)

Le tournant en faveur de la politique de collectivisation forcée avait officialisé la victoire des marxistes agrariens de Kritsman (qui étudiaient la propagation des rapports de classe capitalistes dans les campagnes) sur les « néopopulistes » de Chayanov (qui mettaient l'accent sur la dimension non marchande de l'agriculture paysanne traditionnelle). Chayanov avait perdu son institut, renoncé à ses idées et abandonné l'étude des familles paysannes pour celle des grandes fermes d'État. Le dernier jour de la première Conférence fédérale des marxistes agrariens en décembre 1929, Staline était censé venir féliciter les délégués et fixer les objectifs du travail futur. (« Compte tenu de la complète contamination de la quasi-totalité des experts agricoles par le chayanovisme, écrivait Aron Gaister dans un courrier privé adressé à Kritsman, il est de la plus haute importance de s'y opposer par le biais de l'agitation quotidienne et de la propagande marxiste. ») En lieu de quoi, Staline profita de l'occasion pour annoncer la politique de liquidation des koulaks en tant que classe, ce qui invalidait le travail de Kritsman et de Gaister sur la différenciation sociale et le rendait même suspect[4].

Le 21 juin 1930, Chayanov fut arrêté pour appartenance à un soi-disant Parti ouvrier paysan censément dirigé par son collègue, le professeur N. D. Kondratiev. Ce parti était un pur produit de l'imagination de la Guépéou, mais, comme souvent dans les cas d'inquisition contre les crimes idéologiques, l'imagination des inquisiteurs s'appuyait sur l'œuvre de Chayanov lui-même. Dans une nouvelle qu'il avait écrite en 1920, « Le Voyage de mon frère Alexeï au pays de l'utopie paysanne », les représentants des paysans entraient au gouvernement vers 1930, leur parti devenait majoritaire en 1932 et ils initiaient la destruction systématique des villes en 1934. Mais, dans le monde bien réel de l'année 1930, ce qui

avait été imaginé dix ans plus tôt était devenu une réaction plausible à la destruction systématique de la paysannerie. Le 2 septembre 1930, Staline envoya une note à Molotov : « Les accusés sont-ils prêts à reconnaître leurs erreurs et à se traîner dans la boue, eux et leur politique, tout en reconnaissant simultanément la force de l'État soviétique et la justesse de notre stratégie de collectivisation ? Ce serait plutôt satisfaisant. » Pour finir, les prétendus membres du Parti ouvrier paysan n'eurent pas à faire une confession aussi drastique (contrairement aux prétendus membres du Parti industriel, qui y furent contraints). « Attendez avant de transmettre le "cas" Kondratiev aux tribunaux, écrivit Staline à Molotov le 30 septembre. Ce n'est pas entièrement sans risque. » Le 26 janvier 1932, le tribunal de la Guépéou condamna Chayanov à cinq ans de travaux forcés[5].

Au moment de l'arrestation de Chayanov, Kritsman était la cible de critiques publiques du fait d'avoir été (apparemment) critiqué par Staline. Le 12 juillet 1930, il envoya une lettre à ce dernier pour lui demander s'il fallait interpréter son discours (celui de Staline) à la Conférence des marxistes agrariens comme une critique de son travail (celui de Kritsman). En janvier 1931, Staline lui fit savoir qu'il désapprouvait la campagne de presse menée à son encontre. En avril 1931, il signala certaines erreurs dans le discours de Kritsman à la Conférence agraire internationale à Rome. Dans sa réponse, Kritsman expliqua qu'on avait mal interprété ses propos et qu'il avait suivi les instructions de Staline à la lettre, non seulement parce qu'il les considérait comme « globalement impératives », mais parce qu'elles correspondaient à sa propre « compréhension de ces choses ». La révolution culturelle sur le front agraire se termina par la victoire de la « compréhension » de Kritsman dans la mesure où elle correspondait aux instructions du camarade Staline[6].

Dans le domaine de la littérature, le monopole de l'Association russe des écrivains prolétariens (RAPP) de Leopold Averbakh survécut jusqu'en avril 1932. L'équivalent de Chayanov, ce fut d'abord Voronski, puis, après la destitution de ce dernier, l'ombre de Voronski : le « voronskisme » – soit un mélange de néopopulisme, de « nationalisme du blini » et d'humanisme abstrait. L'un des ultimes représentants du voronskisme était Andreï Platonov, qui semblait opposer ses fous sacrés à ceux qui « pensent seulement à l'échelle globale et pas au cas particulier de Makar ». Dans sa recension de *Makar pris de doute,* Averbakh écrivait :

> On sait que Marx et Lénine ont souvent comparé la construction du socialisme à un accouchement, c'est-à-dire à un processus pénible, difficile et extrêmement douloureux. Nous « donnons naissance » à une société nouvelle. Il nous faut rassembler toutes nos forces, tendre tous nos muscles, nous concentrer entièrement sur notre objectif. Et voilà qu'il y a des gens pour venir nous prêcher la détente ! Ils veulent susciter la compassion, ils nous abreuvent de propagande humaniste ! Comme s'il existait en ce monde quelque chose de plus authentiquement humain que la haine de classe du prolétariat, comme s'il était possible de démontrer son amour pour les « Makar » autrement qu'en construisant de nouvelles maisons, dans lesquelles battra le cœur de l'être humain socialiste[7] !

Le récit de Platonov était ambigu, concluait Averbakh, or « notre époque ne tolère pas l'ambiguïté » ; pour le Parti « il était impossible d'opposer les Makar comme "cas particulier" et l'"échelle globale" »[8].

Parmi les nombreux groupes prolétariens qui contestaient le monopole de la RAPP sur le marxisme en littérature, le plus sérieux était le cercle des protégés de Serafimovitch, auquel appartenaient Isbakh, Parfenov et Ilienkov. Le jour de la publication du décret du Politburo du 22 avril 1932, qui mettait fin à la recherche de l'orthodoxie (et aux règles édictées par Averbakh) en abolissant tous les groupes d'écrivains prolétariens et en créant une Union des écrivains à vocation monopolistique, ils se réunirent dans l'appartement de Serafimovitch à la Maison du Gouvernement. « Ce qui est arrivé est arrivé, aurait déclaré Serafimovitch selon Isbakh. C'est comme si nous nous étions enfin remis d'une terrible fièvre. Mais pensons à l'avenir, désormais, réfléchissons à la façon dont nous allons travailler. Alors, jeunes gens, quels sont vos projets ? Qu'avez-vous à dire pour votre défense[9] ? »

La révolution culturelle en littérature se termina par la victoire du « cas particulier » Makar, mais à condition qu'il n'oublie pas l'« échelle globale ». L'organisme qui était chargé d'aider les écrivains dans leurs projets et de leur demander de temps à autre ce qu'ils avaient à dire pour leur défense, c'était le Bureau central de la censure – dont le nom officiel était direction centrale de la Littérature et de l'Édition, ou Gravlit, et qui s'était considérablement développé. Son nouveau directeur était Boris Voline (lui-même ancien militant du RAPP), lequel, au moment d'assumer ses responsabilités, annonça « un tournant décisif dans le sens d'une

extrême vigilance de classe » et, deux ans plus tard, le 9 avril 1933, promit la mise en place d'une « censure intégrale » et le recours à la « répression » contre les censeurs égarés[10].

Une autre institution destinée à discipliner la production littéraire était l'Association des éditeurs de livres et de magazines (OGIZ). Le 5 août 1931, le directeur de l'OGIZ, Artemi Khalatov, devait faire son rapport au Politburo. Le rédacteur en chef des *Izvestia*, Ivan Gronski (qui habitait à l'entrée 1 de la Maison du Gouvernement, de l'autre côté du Nouveau Théâtre d'État par rapport à l'entrée 12 où résidait Khalatov), en fait le récit dans ses mémoires.

> Le travail de l'OGIZ était inscrit à l'ordre du jour. Le rapporteur était Khalatov. Il entra dans la salle et au lieu de s'installer à sa place habituelle, il se mit à l'autre bout de la table, plus près de Staline. Avant qu'il ait le temps de commencer, Staline lui demanda brusquement :
> « Pourquoi portez-vous un chapeau ? »
> Khalatov était interloqué.
> « Mais vous savez bien que je le porte tout le temps, ce chapeau.
> — C'est un signe de manque de respect pour le Politburo ! Enlevez-le !
> — Mais, Iossif Vissarionovitch, pourquoi ? »
> Je n'avais jamais vu Staline dans un état pareil. D'ordinaire, il était poli et parlait calmement, mais là, il était absolument furieux. Khalatov continuait à garder son malheureux chapeau. Staline se leva d'un bond et sortit en trombe de la salle. Tout le monde essaya de raisonner Khalatov sur un ton à moitié badin : « Artem, ne fais pas l'idiot… »
> Khalatov céda et commença à lire son rapport. Staline revint, reprit sa place et leva la main. Molotov, comme à son habitude, dit : « Le camarade Staline a la parole. »
> La brève intervention du secrétaire général peut se résumer comme suit : « La situation politique du pays a changé, mais nous n'en avons pas tiré les conclusions appropriées. Je crois que l'OGIZ devrait être scindée, et je propose que cinq maisons d'édition soient soustraites à sa juridiction. »
>
> La proposition fut acceptée. Au moment de quitter la réunion, Khalatov avait été réduit à néant[11].

En réalité, seules deux maisons d'édition quittèrent l'OGIZ (les Éditions scientifiques et technologiques d'État et les Presses du Parti), et Khalatov ne sera licencié officiellement qu'en avril 1932. Les intrigues bureaucratiques semblent avoir eu au moins autant de poids que le chapeau de Khalatov. Un des promoteurs du départ des Presses du Parti était le chef du département de la Propagande et de la Culture du Comité central, Alexeï Stetski, grand ami de Gronski. (Peu de temps après avoir emménagé dans la Maison du Gouvernement, Stetski et Gronski avaient échangé leurs appartements : Stetski s'installa dans l'appartement 144, initialement attribué à Gronski, et ce dernier, dont la famille était plus nombreuse, passa au 18, entrée 1, en dessous de Radek, lequel écrivait souvent pour les *Izvestia* et rentrait parfois de la rédaction à pied avec lui.) Khalatov fut nommé chef du personnel au commissariat du peuple aux Transports et, trois ans plus tard, président de l'Association panrusse des inventeurs. Il continua à habiter la Maison du Gouvernement et à porter son chapeau[12].

Artemi Khalatov avec Gorki. Khalatov avait mené l'initiative visant à persuader Gorki de revenir en Union soviétique

*
* *

La transformation des arts et des sciences et la mise en place d'un système de censure intégrale fournirent les conditions nécessaires au

principal objectif de la révolution culturelle : pénétrer sous le crâne du camarade Pachka et lui verser dans tous les orifices la substance idéologique du bolchevisme.

La meilleure chirurgie était la purge, à savoir une confession publique devant une assemblée générale de la congrégation. Et le meilleur sujet de purge possible était le prototype du bolchevik clandestin, Alexandre Voronski. La purge de Voronski eut lieu au siège des Éditions littéraires d'État le 21 octobre 1933, quatre ans après sa réintégration dans le Parti et un an et demi après le bannissement de tous les Averbakh. À la question « Qu'a fait Voronski pour éliminer le "voronskisme" ? », il répondit : « Très peu. J'estime que le "voronskisme" est, globalement, correct. » Tout le monde ne fut pas enchanté de sa réponse mais, d'après lui, il fallait faire une distinction entre ses erreurs politiques et ses opinions littéraires. « Je ne pense pas que ces questions soient liées à l'opposition. Qu'est-ce que la théorie des impressions immédiates a à voir avec le trotskisme ? [...]. Et, comme je l'ai déjà dit, mon point de vue sur la psychologie de la créativité littéraire est le même aujourd'hui qu'hier. Je considère que c'est la seule théorie correcte pour l'art soviétique[13]. »

Voronski ne disait pas qu'il avait le droit d'avoir des opinions contraires à celles du Parti : il disait que le Parti – contrairement à Averbakh – n'avait pas d'opinion officielle sur la psychologie de la créativité littéraire. En fin de compte, il n'y avait qu'une seule théorie correcte dans chaque domaine, la justesse d'une théorie dépendait de ce qui était bon pour la construction du socialisme, et il revenait à la direction du Parti de déterminer ce qui était bon pour la construction du socialisme. Mais lorsque la direction du Parti gardait le silence et que les Averbakh étaient au pouvoir, mieux valait baisser les bras. « Alors j'ai fini par me convaincre qu'il ne restait plus qu'à briser ma plume de critique. Et c'est ce que j'ai fait[14]. »

Pour les membres de la commission chargée de la purge, il n'en avait pas le droit. « Vous dites que vous avez brisé votre plume, observa l'un d'eux, mais ce n'est pas à vous d'en décider. Le Parti doit vous dire : "Non, ne brisez pas votre plume, vous devez désavouer votre position sur la politique et la littérature, parce que avec votre plume, vous avez nui gravement à la révolution prolétarienne, au Parti et à la littérature soviétique. » Mais ce n'était qu'un début. Étant donné que le Parti ne faisait pas de distinction entre les « cas particuliers » et l'« échelle globale », pour se réconcilier avec le Parti, il fallait se recréer à son image.

« Personnellement, je ne doute pas de la sincérité d'Alexandre Konstantinovitch, déclara le directeur des Éditions littéraires d'État, Nikolaï Nakoriakov. Mais reconnaître ses erreurs lui a tellement coûté qu'il est devenu inactif. [...] Après avoir brisé sa plume, qui était une arme politique que lui avait donnée le Parti, il brisera sûrement d'autres armes et finira par se briser lui-même. » Voronski devait rentrer dans les rangs en tant que soldat du Parti, et le faire sincèrement[15].

Voronski était d'accord, mais continuait à répéter qu'il ne pouvait défendre ce en quoi il ne croyait pas tout en affirmant par ailleurs (de façon peu convaincante, selon plusieurs inquisiteurs) que ses convictions changeraient d'elles-mêmes si le Parti promulguait un décret officiel à cet effet. Tout en confessant intégralement sa dérive hérétique et son retour dans le droit chemin, il proposa une théorie générale de la révolution culturelle : « J'ai longuement et sérieusement réfléchi à ce qui m'est arrivé. Voilà donc ma réponse : l'objectif central de notre opposition était de lutter contre le Comité central et l'appareil soviétique [...]. Et je me demande à présent : comment ai-je pu me fixer un tel objectif ? Ma réponse à cette question est la suivante : j'ai fait une analyse erronée du problème des relations entre le mouvement de masse [...] et l'appareil, entre la démocratie et le centralisme, entre la démocratie et le Parti, entre le Parti et ses dirigeants. » Ce n'était pas un problème nouveau, expliqua-t-il. Bakounine avait proposé la lutte de masse ; la Narodnaïa Volia prônait l'activité conspirative d'une poignée de dirigeants, et Lénine avait apporté la solution en démontrant que les dirigeants étaient l'incarnation des masses. Les premiers disciples de Lénine formaient un corps organique de croyants.

> Cette unité reposait sur un certain degré de confiance mutuelle. Personne n'avait besoin de vous dire de faire les choses de telle ou telle façon. Vous le faisiez de vous-même, sans avoir besoin de règles officielles. Et puis la Révolution est arrivée, et pendant les premiers jours, comme vous le savez, la spontanéité a prévalu. [...] Et puis la Guerre civile s'est terminée, et la question de la construction s'est posée. J'ai assisté à la construction d'un grand appareil d'État et d'un Parti de masse, bien organisé et inclusif. Et on a vu resurgir ces mêmes questions sur les relations entre la lutte de masse et les dirigeants, la classe et le Parti, le Parti et les dirigeants – et j'ai été incapable de les résoudre. J'ai eu l'impression que nous étions freinés

> par la routine de la vie quotidienne, et que notre appareil, qu'il s'agisse du Parti ou des organes de l'État, pâtissait d'un excès de lourdeur à son sommet. J'ai eu l'impression que les dirigeants et le centralisme l'emportaient sur la démocratie – et tout le reste en a découlé.

Dans « tout le reste », il incluait son adhésion à l'opposition et le fait qu'il avait signé divers appels et pris une part active aux événements de 1927.

> Vous voyez la logique de cet enchaînement. Si l'appareil se comporte de cette façon, s'il est trop lourd, s'il s'éloigne [des masses], s'il devient trop bureaucratique, alors on ne peut plus construire le socialisme, on ne peut plus industrialiser sérieusement, on ne peut plus compter sur une victoire authentique de la dictature du prolétariat. C'est comme ça que je voyais les choses à ce moment-là, et j'ai pris ma décision. […]
>
> Et que s'est-il passé ensuite ? Eh bien j'ai réalisé que j'avais commis une erreur. Et quelle était mon erreur ? Qu'est-ce qui m'a fait réaliser mon erreur ? Ce qui m'a fait réaliser mon erreur, c'est la collectivisation et l'industrialisation. Lorsque le projet de collectivisation et d'industrialisation a commencé à être mis en œuvre, je me suis demandé : bon, si notre appareil est si mauvais et si bureaucratique, si la direction du Parti l'emporte sur le travail avec les masses et l'initiative de masse, alors comment ce même appareil est-il capable de faire décoller une entreprise aussi énorme ? C'est soit l'un, soit l'autre : soit toute cette affaire échoue, soit ma critique est erronée[16]…

Alexandre Voronski

D’après Voronski, la « révolution d’en haut » de Staline méritait bien cette épithète dans la mesure où elle avait été lancée par l’appareil. Et elle était bien une révolution, dans la mesure où l’appareil avait réussi à faire décoller une entreprise aussi énorme. Certes, la seconde venue du Grand Jour ne ressemblait guère à la première, mais elle accomplissait les mêmes objectifs : la construction du socialisme et la victoire authentique de la dictature du prolétariat. Même chose pour la conversion individuelle : la « confiance mutuelle » spontanée avait été remplacée par l’obéissance institutionnelle formelle, mais l’adhésion à un tout organique (qui ne tolérait pas l’ambivalence) demeurait intacte. L’objectif de la révolution culturelle était de restaurer et d’universaliser par décret la spontanéité originelle : il fallait transformer la secte en Église sans perdre l’innocence des commencements. Voronski, qui s’était jadis porté volontaire pour participer à la répression de l’insurrection de Kronstadt, était à nouveau délivré du doute et prêt à servir.

Le succès global de l’entreprise était assuré – conformément à l’intrigue des récits de construction/conversion. Mais pouvait-on sauver le soldat Voronski ? Était-il vraiment prêt à servir de nouveau ? La plupart des membres de la commission semblèrent impressionnés par sa sincérité (et peut-être par sa proximité avec Staline), mais aucun n’acceptait la distinction qu’il établissait entre le politique et le littéraire. « Pour ce qui est de mes conceptions littéraires, déclarait-il à la fin de sa confession, je l’ai déjà dit et je le redis aujourd’hui, je considère toujours que mes conceptions théoriques sont correctes, et je ne peux pas, pour l’instant, y renoncer. Si quelqu’un venait me dire : “Peu importe comment, mais tu dois y renoncer”, pour être totalement franc avec vous, je ne serais pas capable de le faire. »

Cela signifiait-il que sa confession était incomplète ? Et si c’était le cas, fallait-il l’attribuer au fait qu’il n’avait pas complètement « désarmé » ou bien au fait que, « pour l’instant », le Parti n’avait pas de position claire sur le voronskisme ? Et si c’était Staline qui venait lui exiger de renoncer ? Le président de la commission (Boris Maguidov, un Vieux Bolchevik, dirigeant du syndicat des imprimeurs et membre du Comité central) réserva sa meilleure question pour la fin.

> Le président : Quel est le rôle du camarade Staline dans notre Parti ?
> Voronski : Vous n’avez pas besoin de me poser cette question, car, personnellement, le camarade Staline et moi avons toujours été dans les meilleurs termes. Nos divergences d’opinion portaient

exclusivement sur des questions de principe. Comme tous les autres membres du Parti, j'estime qu'il est le meilleur dirigeant et idéologue de notre Parti.

Le président : Nous conclurons la session d'aujourd'hui sur ces propos[17].

Voronski avait passé le test de la purge. Il ne serait pas chassé du Parti.

*

* *

Fiodor Kaverine avait « passé le test de la modernité » et gagné sa place à la Maison du Gouvernement en mettant en scène *La Refonte* (une pièce sur la conversion de ceux qui pouvaient se racheter). Mais sa tentative d'explorer l'« autre côté du cœur » s'était révélée prématurée et avait entraîné une grave crise financière et créative. Pour survivre, son théâtre devait adopter une nouvelle approche du récit de conversion. Son dernier espoir était *Le Champion du monde,* de Mikhaïl Romm. C'est ce qu'il observa dans son journal en mai 1932 : « Je dois absolument tout faire pour que cette pièce décolle dans le nouveau bâtiment. » Et comme il l'écrivait au directeur administratif du théâtre, Iakov Leontiev, « dans cette atmosphère d'incertitude, parfois d'hostilité générale, de solitude non désirée, et vu ma propre susceptibilité, la seule bouffée d'air frais est mon exemplaire du *Champion*[18] ».

Mikhaïl Davidovitch Romm (sans lien de parenté avec le réalisateur) était l'un des premiers footballeurs russes, membre de l'équipe nationale en 1911-1912 et champion de Toscane en tant que défenseur dans l'équipe de Florence en 1913. En 1928, il avait été l'entraîneur de l'équipe moscovite à la première « Spartakiade des peuples » et collaborait étroitement avec N. I. Podvoïski à la direction de l'Internationale rouge sportive. *Le Champion du monde* était sa première tentative littéraire. L'intrigue se déroule aux États-Unis. Un magnat du nom de Ferguson parraine un boxeur amateur, Bob, qui s'entraîne pour un match du championnat. Bob est mineur ; son adversaire, Crawford, est noir. Ferguson entend se servir de ce combat pour se faire élire gouverneur. Crawford est meilleur boxeur que Bob mais, suite à des menaces anonymes, il fait exprès de perdre pour éviter des « pogroms » contre les Noirs. Bob découvre la machination et démasque Ferguson. Ferguson perd l'élection, les Noirs et les mineurs trouvent un langage commun, et le Parti

communiste gagne des voix. La note du censeur explique que « la pièce montre l'horrible chauvinisme des Américains, le triste sort des Noirs opprimés et les machinations politiques éhontées des capitalistes américains[19] ».

Plus important encore, elle mettait en scène une conversion doctrinalement irréprochable dans un décor exotique parfaitement adapté au « réalisme non littéral ». Kaverine était une fois de plus emballé, ravi jusqu'à l'extase, l'engouement délirant. Pour se préparer, il avait lu Theodor Dreiser, Jack London, John Dos Passos, plusieurs brochures sur le sport et le racisme, ainsi que les articles de Lénine sur la question nationale. Il conçut une scène importante qui se déroulait dans un club afro-américain où les prolétaires noirs en habits chatoyants se réunissent pour chanter *Deep River*, boire du Coca-Cola et manger du maïs et de la pastèque. Dans ses notes pour la production, il expliquait que, « culturellement, la population noire est très en retard sur le niveau moyen du pays. Seul le matelot, Strang, est capable d'entrer en contact avec eux en leur expliquant dans un langage simple comment sortir de l'esclavage. Il leur montre des magazines illustrés soviétiques et, lorsque tout le monde se rassemble autour de lui, les politiciens qui n'ont cessé de se quereller – le sioniste Almers, le chauviniste Hollis et le conciliateur Forrest – se retrouvent tous ensemble dans un même groupe hostile ». Le clou du spectacle devait être une scène de combat vue depuis les vestiaires sur un fond sonore de tambours, de sifflets, de haut-parleurs, de mégaphones et de portes qui claquent. Pendant l'entracte, le « sensationnalisme bruyant » de la campagne électorale et du match de boxe devait suivre les spectateurs jusque dans le hall du théâtre et le café et les accompagner de retour à leurs places. En revanche, *L'Internationale* devait être entonnée sur scène avec une « simplicité convaincante ». « Y contribueront l'ambiance conspirative dans laquelle les ouvriers noirs découvrent ce nouveau chant, et la performance hésitante de Strang, qui ne le maîtrise pas spontanément mais improvise de son mieux. » Il s'agissait de dépeindre cet éveil spirituel au moyen d'une « théâtralité de bon aloi » et d'une « puissante expressivité »[20].

Romm était inquiet. « Je crains que mettre l'accent sur la danse ne soit, dans l'ensemble, une erreur, écrivit-il à Kaverine le 2 juillet 1932, tout comme mettre l'accent sur le primitivisme, étant donné que les Noirs américains ne sont plus des primitifs, même s'ils ne sont pas encore arrivés au stade de l'urbanité. » Ce qu'il fallait, c'était moins de théâtralité et plus

de simplicité. « Le sport, c'est la vaste étendue et les lignes épurées d'un stade. Le sport, c'est un monde de mouvements simples, beaux dans leur rationalité, sans rien de superflu, d'encombrant ou d'inefficace. Le sport, c'est une tenue simple et confortable, un psychisme simple et sain, des relations simples et saines entre les hommes et les femmes. »

Le directeur administratif du théâtre, Iakov Leontiev, était inquiet lui aussi. Après des mois de désaccord au sujet de l'installation dans la Maison du Gouvernement, de la nécessité d'une nouvelle esthétique et de cette nouvelle pièce, il avait décidé de démissionner. Dans sa dernière lettre à Kaverine, il lui signala que son engouement pour la pièce de Romm n'était justifié « ni par le contexte général ni par la qualité de la pièce ». Il le mettait en garde contre le danger des enthousiasmes mal placés, mais l'assurait de son affection et de sa sympathie. « Votre état m'attriste beaucoup[21]. »

Kaverine persévéra. Au printemps 1933, la production était achevée, et l'approbation de la censure obtenue. Il ne restait plus qu'un dernier obstacle : l'avis du commissariat du peuple aux Affaires étrangères. Le 4 mars 1933, Kaverine écrivit dans son journal :

> Très bientôt, dans trois heures environ, des gens très sérieux et très importants vont venir nous rendre visite dans notre théâtre : Stetski, Boubnov, Litvinov, Krestinski, Karakhan, Chvernik, Kamenev, Kisselev et de nombreux autres. Ils viendront assister à la répétition générale du *Champion du monde* et décider si nous sommes autorisés à poursuivre la production. Le spectacle ne souffre pas de péchés majeurs sur le plan politique ou artistique. Le problème, c'est l'Amérique, dont il fait un portrait assez négatif. En ce moment de tension sur la scène internationale, les relations diplomatiques pourraient exiger la suppression de cette dimension négative – autrement dit, l'interdiction de la pièce pour une période indéterminée.
>
> J'ai la conscience tranquille. Et pourtant, je suis très nerveux. Je suis nerveux parce que notre projet de cette année, déjà mis en difficulté par la construction de la scène, qui n'est pas encore tout à fait terminée, s'effiloche et me glisse entre les mains. Je me sens très mal à l'aise par rapport aux sept mois de travail (un an dans mon cas) de la troupe. J'ai peur que, face à un tel public, les acteurs ne se sentent pas sûrs d'eux, et que le spectacle perde sa vitalité pour des raisons

étrangères à sa substance. Cela ne sera pas perçu par ces personnalités fort importantes, mais qui n'appartiennent pas au monde du théâtre, si bien que la victime accidentelle en sera le sort de ce spectacle qui était censé marquer le début de notre nouvelle vie[22].

D'après Alexandre Kron, dans les dîners en ville, Fiodor Kaverine aimait raconter le dénouement de l'histoire comme suit : ces importantes personnalités se présentèrent, « restèrent impassibles pendant toute la représentation et, une fois le rideau tombé, chuchotèrent entre elles pendant un bon moment avant de quitter les lieux en disant à peine au revoir ». Le spectacle fut suspendu, mais Kaverine ne perdit pas espoir, et réussit finalement à contacter le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Litvinov, qui habitait au-dessus du théâtre dans l'appartement 14. Celui-ci lui promit qu'il viendrait.

Quelques jours plus tard, un homme d'âge mûr au visage large et au regard extraordinairement intelligent et malicieux s'assit au cinquième ou sixième rang du théâtre vide et glacial, un manteau d'hiver jeté sur les épaules. C'était à lui, et à lui seul, qu'était destinée cette représentation. Il n'y avait pas plus de dix personnes dans la salle, tous employés du théâtre ou amis de la troupe. Elles n'avaient reçu aucune instruction de Kaverine, mais il allait de soi qu'elles ne regarderaient pas seulement la scène.

Le célèbre diplomate se montra fort bon public. Il rit, s'esclaffa, se tapa sur les genoux et s'essuya même plusieurs fois les yeux avec son mouchoir. C'était une joie de l'observer. À chaque nouvel acte, l'espoir grandissait…

Après la représentation, Fiodor Nikolaïevitch s'approcha du commissaire du peuple en sautillant, comme à son habitude, et, avec un sourire timide, lui demanda ce qu'il pensait de la pièce. Maxime Maximovitch lui serra la main chaleureusement et avec insistance :

« Merci de m'avoir fait sortir. Avec mon emploi du temps infernal, j'ai rarement le temps d'aller au théâtre. Pour le coup, ça a été à la fois un travail et un plaisir – j'ai rempli mes fonctions et je me suis amusé…

— Ça vous a plu ?

— Beaucoup. Voyez-vous, je ne savais quasiment rien de votre théâtre. Il y a longtemps que je n'ai pas été aussi captivé par un spectacle.

— Alors vous pensez que nous avons réussi à faire passer, dans une certaine mesure…
— Plus que dans une certaine mesure… C'est très juste. C'est exactement comme ça que ça se passe. »
Fiodor Nikolaïevitch, rayonnant, lui demanda :
« Alors on peut programmer la pièce ? »
L'expression de Litvinov changea brusquement.
« Absolument pas. Vous ne comprenez pas, cher ami ? Ah, je suppose que non… Non, c'est le pire moment possible.
— Mais, Maxime Maximovitch, c'est une catastrophe ! Tout ce travail, tout cet argent ! Nous avons utilisé un wagon entier de contreplaqué… »
Litvinov éclata de rire, sans pouvoir s'arrêter pendant un bon moment. La mention du wagon de contreplaqué l'avait fort diverti, et aussi ému.
« Mon cher… Un wagon de contreplaqué… »
Tout à coup, il reprit son sérieux, attrapa Kaverine par le bras et se dirigea avec lui vers la sortie.
Lorsque Fiodor Nikolaïevitch revint, il avait l'air si ravi que tout le monde pensa qu'il restait encore un espoir.
« Quel homme ! Si seulement tout le monde savait me parler comme lui… »
Le spectacle fut interdit[23].

Le 16 novembre, l'Union soviétique et les États-Unis établirent des relations diplomatiques. Le 19 décembre, le Politburo émit une ordonnance secrète concernant l'opportunité de rejoindre la Société des Nations[24].

Toutes les éruptions millénaristes – de Jésus à Jim Jones – ont lieu dans un environnement hostile, qu'il soit réel ou imaginaire. La révolution de Staline avait eu pour cadre la « psychose de guerre » en 1927, le changement de ligne du Komintern contre le « conciliationnisme » en 1928, le krach de Wall Street en 1929 et le lancement de la politique de « sécurité collective » de Litvinov en 1933-1934. La menace immédiate que représentait l'Allemagne avait eu pour conséquence d'ajourner la menace potentielle que représentait le reste du monde capitaliste. Le siège

avait été levé, et la révolution de Staline parvenait à son terme. Fiodor Kaverine avait raté son test à la Maison du Gouvernement. *Le Champion du monde* arrivait trop tard.

*
* *

Le rythme de la révolution de Staline commença à ralentir au début de l'année 1933 (avec la révision à la baisse des objectifs du plan, la réduction du nombre de travailleurs forcés, l'arrêt des déportations massives et la promesse d'aider chaque famille paysanne à acheter une vache). Cependant, l'inauguration solennelle d'une nouvelle ère et l'ultime redéfinition de la substance idéologique eurent lieu en 1934, au XVII^{e} Congrès du Parti, dit « Congrès des Vainqueurs ». Il y fut annoncé officiellement que la prophétie s'était réalisée, que le vieux monde avait été détruit et que le nouveau avait été fondé et consolidé. Pour reprendre les termes du directeur de la Commission centrale de contrôle, Ian Roudzoutak (Jānis Rudzutaks) :

> Si Marx a fourni les orientations théoriques générales du développement historique de la société, montré le caractère inéluctable de la disparition du capitalisme et de la mise en place de la dictature du prolétariat, qui représente une transition vers une société sans classes, et si Lénine a développé les enseignements de Marx relatifs à l'époque de l'impérialisme et à la dictature du prolétariat, Staline, lui, a fourni à la fois le cadre théorique et les méthodes pratiques pour appliquer la théorie de Marx-Lénine à certaines conditions historiques et économiques afin de guider l'ensemble de la société vers le socialisme au moyen de la dictature du prolétariat. Guidé par le camarade Staline, notre Parti, en exécutant son vaste plan de construction, a créé des fondations solides pour le socialisme[25].

Ces fondations d'acier et de béton reposaient sur un solide soubassement rocheux, rendu définitivement imperméable à l'idiotie de la vie rurale. D'après Sergueï Kirov, chef du Parti de Leningrad et membre du Politburo, « la transformation socialiste de l'économie paysanne petite-bourgeoise était le problème le plus ardu, le plus difficile et le plus compliqué pour la dictature du prolétariat dans sa lutte en vue d'une

nouvelle société socialiste. C'est ce problème, la soi-disant question paysanne, qui a engendré le doute dans l'esprit des opposants quant à la possibilité d'une construction victorieuse du socialisme dans notre pays. Cette question centrale de la révolution prolétarienne a été complètement et irréversiblement résolue en faveur du socialisme[26] ».

Cela n'avait pas été facile (« il faut avouer franchement et sans équivoque, observa Postychev en parlant de l'Ukraine, qu'au cours de ces années difficiles la répression a été la principale forme de "gouvernance" »), mais la victoire avait été remportée, seule l'histoire pourrait juger les vainqueurs, et le sens de l'histoire était précisément le caractère inéluctable de cette victoire. La tâche des cinq années suivantes comprenait « la liquidation finale des éléments capitalistes et des classes en général, la complète élimination des causes de la différenciation et de l'exploitation de classe, le dépassement des survivances du capitalisme dans la vie économique et dans la conscience des gens, et la transformation de tous les travailleurs du pays en bâtisseurs conscients et actifs d'une société socialiste sans classes[27] ».

Certains des oppositionnels repentis furent autorisés à participer à la célébration à condition qu'ils se livrent à des confessions publiques. Tous affirmèrent avoir vécu une renaissance. « Si j'ai le courage de vous présenter, du haut de cette tribune, la chronique de mes défaites, la chronique de mes erreurs et de mes crimes, déclara Kamenev, c'est parce que je commence à réaliser en mon for intérieur que cette page de ma vie a été tournée, qu'elle a disparu, qu'elle est un cadavre que je peux autopsier avec autant de calme et de détachement personnel que j'ai disséqué, et espère pouvoir encore disséquer, les cadavres politiques des ennemis de la classe ouvrière, les mencheviks et les trotskistes[28]. »

Postychev (à droite) et Ordjonikidzé au XVII[e] Congrès du Parti

Tous firent écho aux propos de Voronski en affirmant que leur propre renaissance était inspirée par le spectacle du miracle de la renaissance universelle. Evgueni Preobrajenski, qui avait été aux côtés de Smilga pendant la manifestation de l'opposition le 7 novembre 1927, était dorénavant rempli de la bonne substance idéologique. « Je me souviens de cette triste date de ma biographie. Pendant longtemps, je suis resté sur le balcon de l'hôtel de France à m'égosiller face aux colonnes de manifestants : "Longue vie au leader international de la révolution mondiale, Trotski !" (*Rires*). C'est un moment, camarades, dont le souvenir me remplit de honte, non pas une honte ordinaire, mais une honte politique, ce qui est bien pire. » Si sa honte n'était pas ordinaire, c'est que la part de son être qui était étrangère au Parti était morte, et si elle était morte, c'était à cause du « miracle de la transformation révolutionnaire accélérée de millions de familles de petits paysans dans le sens du collectif. C'est quelque chose, camarades, qu'aucun de nous n'avait prévu, quelque chose que le Parti a mis en œuvre sous la direction du camarade Staline[29] ».

Tels étaient le nœud de la question et le thème principal du congrès. Le miracle accompli par le Parti avait été accompli par le camarade Staline. Il n'y avait pas d'autre façon de définir la substance idéologique du bolchevisme. Tout le monde le comprenait, mais c'étaient les anciens

oppositionnels qui, à travers leurs confessions, tentaient d'en appréhender le sens profond. « En ce qui concerne le camarade Staline, j'éprouve le plus profond sentiment de honte – non pas au sens personnel, mais au sens politique, parce que c'est là que je me suis sans doute plus trompé que dans n'importe quel autre domaine », confessa Preobrajenski.

> Vous savez que ni Marx ni Engels, qui ont beaucoup écrit sur la question du socialisme dans les campagnes, ne pouvaient connaître les spécificités de la future transformation rurale. Vous savez qu'Engels avait tendance à penser que ce serait un long processus évolutif. C'est l'immense perspicacité du camarade Staline, son immense courage pour fixer de nouveaux objectifs, son immense fermeté pour les mettre en œuvre, sa très profonde compréhension de l'époque et de la corrélation des forces de classe qui ont rendu possible que cette grande tâche soit accomplie comme l'a accomplie le Parti sous la direction du camarade Staline. On a là la transformation la plus grandiose de l'histoire du monde[30].

Rykov – qui avait combattu Preobrajenski lorsque ce dernier était à gauche tandis que lui-même était à droite mais pensait être au centre – était du même avis. Son opposition au camarade Staline le remplissait d'un « énorme sentiment de culpabilité face au Parti », une culpabilité qu'il « essaierait d'expier, quoi qu'il advienne ».

> Je voudrais souligner que la principale garantie que la cause de la classe ouvrière prévaudra est la direction de notre Parti. Je déclare avec une absolue sincérité et avec la plus profonde conviction basée sur ce que j'ai vécu durant ces années que cette garantie réside dans la direction actuelle et dans la défense inébranlable du marxisme-léninisme assurée par cette direction. Je déclare que cette garantie est la contribution du camarade Staline à l'application pratique et au développement théorique des enseignements de Marx, Engels et Lénine[31].

D'après Boukharine, Staline était devenu l'« incarnation individuelle de l'esprit et de la volonté du Parti ». L'esprit et la volonté du Parti bolchevik s'étaient formés autour de Lénine. La mort de Lénine et la NEP avaient engendré beaucoup de déceptions, de dissensions et de doute. La « révolution d'en haut » avait restauré la confiance et l'unité en

accomplissant le miracle de la renaissance. L'homme qui avait présidé à cette révolution était un nouveau Lénine – une réincarnation de ce que Koltsov avait appelé « non pas une dualité, mais une synthèse », un être humain qui incarnait l'accomplissement de la prophétie. Et d'après Zinoviev : « Nous voyons bien que les meilleurs représentants de la paysannerie collectivisée avancée aspirent à venir à Moscou, au Kremlin, aspirent à voir le camarade Staline, à le toucher avec leurs yeux et peut-être avec leurs mains, aspirent à recevoir directement de sa bouche les instructions qu'ils pourront transmettre aux masses. Cela ne vous rappelle-t-il pas les images de Smolny en 1917 et au début de 1918, lorsque les meilleurs parmi les paysans [...] se présentaient au palais Smolny pour toucher Vladimir Ilitch avec leurs yeux, et peut-être avec leurs mains, et entendre de sa bouche quel serait le cours futur de la Révolution dans les campagnes, comment elle devait se dérouler[32] ? »

Staline était encore plus grand que Lénine – pas seulement parce que Lénine était « plus vivant que les vivants », alors que Staline était à la fois plus vivant que les vivants et bel et bien vivant, mais parce que Staline était au centre d'une société où les paysans avaient été collectivisés et les âmes refondues : une société qui était devenue une secte. Le résultat le plus important de la révolution de Staline était l'idée d'une unité et d'une cohésion absolues au-delà du Parti : tous les citoyens soviétiques – à l'exception des divers ennemis à racheter ou à rejeter – étaient par définition des bolcheviks (qu'ils soient membres du Parti ou pas). Staline incarnait cette unité, en garantissait la permanence, et en était à la fois la cause et l'effet. Pour Preobrajenski, c'était la direction de Staline qui avait permis d'obtenir cette grande victoire à la façon dont l'avait obtenue le Parti sous la direction de Staline ; et, pour Rykov, c'était la direction de Staline qui garantirait la défense inébranlable du marxisme-léninisme assurée par cette direction. Staline avait été totalement sacralisé[33].

Voilà qui renforçait la croyance, traditionnelle dans les milieux sectaires, selon laquelle tout sectarisme interne est une sorte de blasphème. Ainsi que Tomski l'expliqua dans son discours, non seulement toute attaque contre Staline constituait une attaque contre le Parti, mais – pire encore – toute attaque contre le Parti constituait une attaque contre Staline, « qui personnifiait l'unité du Parti, donnait sa force à la majorité du Parti, et conduisait le reste du Comité central et l'ensemble du Parti ». Rykov qualifia son ancien moi d'« agent secret » de l'ennemi, et Boukharine reconnut que le succès de leur opposition aurait entraîné une intervention

étrangère et la restauration du capitalisme. Ce qui était désormais nécessaire, c'était « de la cohésion, de la cohésion et encore plus de cohésion [...] sous la direction du glorieux maréchal des forces prolétariennes, le meilleur d'entre les meilleurs, le camarade Staline[34] ».

Mais comment parvenir à davantage de cohésion ? Comment résister au doute, à l'hétérodoxie et à la perdition qui s'ensuit ? La solution de Preobrajenski était une version plus sobre de celle de Voronski. (Faut-il voir une coïncidence dans le fait que tous deux étaient fils de prêtre ?)

> Qu'aurais-je dû faire si j'étais revenu au sein du Parti ? J'aurais dû faire ce que faisaient les ouvriers lorsque Lénine était encore en vie. Ils ne comprenaient pas tous les arguments théoriques complexes que nous, les « intelligents », opposions à Lénine. Parfois, un de nos amis votait pour Lénine sur un de ces points de théorie, et lorsqu'on lui demandait : « Pourquoi votes-tu pour Lénine ? », il répondait : « Si tu votes toujours avec Ilitch, tu ne peux pas te tromper. » (*Rires.)* C'est cette sagesse prolétarienne, qui dissimule une grande modestie et une aptitude au combat discipliné – car on ne peut pas vaincre autrement –, c'est cela que je ne comprenais pas au début, après mon adhésion au Parti. [...]
>
> Je dois dire qu'aujourd'hui je ressens et comprends mieux que jamais la sagesse de cet ouvrier qui me disait : « Même si tu ne comprends pas tout, fais comme le Parti, vote avec Ilitch. » Et aujourd'hui, camarades, maintenant que je comprends tout, que je vois tout avec clarté et que je me suis rendu compte de mes erreurs, je me répète souvent les paroles de cet ouvrier, mais à une étape différente de la Révolution, et je me dis : « Vote avec le camarade Staline, tu ne peux pas te tromper. »[35].

Tout le monde n'était pas d'accord. Un délégué coupa la parole à Preobrajenski en s'exclamant : « Nous n'avons que faire de ceux qui pensent une chose et en disent une autre ! » Un autre, Ivan Kabakov, directeur du Comité du Parti de l'Oural et fils de paysan n'ayant pas poursuivi ses études au-delà de l'école communale, objecta : « Il n'est pas vrai que le programme défendu par Lénine et Staline ait toujours été accepté aveuglément par les ouvriers qui ont voté pour eux. Hier comme aujourd'hui, les ouvriers ont voté pour les thèses de Lénine et de Staline avec beaucoup d'enthousiasme et de conviction ; ils acceptent le programme défini par le camarade Staline au XVII^{e} Congrès parce que

c’est un programme prolétarien, qui exprime les espoirs et les aspirations de la classe ouvrière du monde entier. » Vers la fin des débats, Radek félicita l’auditoire en rejetant les observations de son « ami » Preobrajenski. « Car si, après de longues années d’apprentissage, nous ne sommes toujours pas capables de nous présenter devant le congrès et de dire au Parti “merci de nous avoir enseigné une leçon, nous l’avons fort bien assimilée et nous ne pécherons plus jamais” (*rires*), c’est que les choses vont vraiment mal. J’ose espérer que ce n’était qu’un lapsus de la part de Preobrajenski[36]. »

Mais qu’en était-il vraiment ? Et quelles étaient les perspectives de Radek, de son ami Preobrajenski, des autres anciens oppositionnels et de tous ceux qui risquaient de pécher à l’avenir ? Les délégués savaient que la leçon qu’avait apprise Radek était une dure leçon. « J’ai été envoyé par le Parti, pas vraiment de mon propre gré (*rires*), pour réapprendre le léninisme dans des régions point trop éloignées [...] et, malheureusement, je dois admettre que ce qui n’a pas pénétré mon cerveau par la tête a dû y entrer par l’autre côté (*éclats de rire*). » Pour s’assurer que ses membres égarés pensaient ce qu’ils disaient et disaient bien ce qu’il convenait de dire, le Parti devait peut-être commencer par exiger d’eux un acte d’obéissance aveugle[37].

Restait la question de savoir si cette cohésion durement acquise était authentique, et si Radek et ceux qu’il appelait ses « compagnons dans le péché » pensaient vraiment ce qu’ils disaient. « Le camarade Zinoviev a parlé avec suffisamment d’enthousiasme, déclara l’ex-gendre de Solts, Isaak Zelenski, mais quant à savoir s’il a parlé avec sincérité, je pense que vous serez tous d’accord avec moi que c’est une chose que seul le temps nous dira. » Kirov consacra toute une partie de son discours à développer une métaphore interminable concernant une armée disciplinée qui mène une bataille mortelle pendant qu’une poignée de lâches et de sceptiques, parmi lesquels d’anciens commandants, restent à l’arrière, se cachent dans le train de ravitaillement, sèment l’indiscipline et la confusion, et font de plus en plus le jeu de l’ennemi.

> Et maintenant, imaginez la scène suivante. L’armée a remporté plusieurs batailles décisives contre l’ennemi et a conquis des positions clés ; la guerre n’est pas terminée, loin de là, mais il y a une espèce de moment de répit, si l’on veut, et la troupe triomphante

entonne un puissant chant de victoire. À ce moment-là, que peuvent bien faire tous ceux qui sont restés planqués dans le train pendant tout ce temps ? (*Applaudissements, rires.)*

Eh bien ils en sortent, camarades, et ils essaient de prendre part à la célébration générale, ils essaient de marcher au pas, au rythme de la même musique, et ils participent à nos festivités.

Prenez Boukharine, par exemple. Il a bien suivi la partition, à ce qu'il me semble, mais il chante un peu faux. (*Rires, applaudissements.)* Et je n'ai même pas mentionné le camarade Rykov et le camarade Tomski.

Roïzenman : Oui ! Oui !

Kirov : Dans leur cas, même la mélodie était fausse. (*Rires, applaudissements.)* Ils chantent faux et ils n'arrivent pas non plus à marcher au pas.

Je dois reconnaître, camarades, que d'un point de vue humain, ce n'est pas facile ; quel triste sort que celui de ces gens qui ont passé de longues années, les années décisives des plus dures batailles menées par le Parti et la classe ouvrière, planqués dans le train de ravitaillement.

Roïzenman **:** Planqués ! Planqués !

Kirov : Il est difficile pour eux de s'identifier à la plateforme du Parti. Et il me semble… je ne voudrais pas jouer les prophètes, mais il me semble qu'il faudra du temps avant que cette armée de planqués s'intègre complètement aux rangs de notre victorieuse armée communiste. (*Applaudissements.*)

Roïzenman : Bravo, bravo[38] !

Les paroles de repentance étaient « vides de sens, éphémères, du vent ». On ne pouvait pas faire confiance à Six-Doigts, on ne pouvait pas faire confiance à l'autre Klim, on ne pouvait pas faire confiance à Tomski, et, comme personne n'avait une âme totalement transparente, on ne pouvait pas faire confiance non plus à Makar Paindur, le bolchevik qui ne connaissait pas le doute. Quatre ans après que Tomski eut demandé si lui et ses camarades devaient assumer de façon permanente le rôle de pénitents (« repens-toi, repens-toi sans fin, ne fais rien que te repentir »), la réponse semblait toujours être « oui ». Il fallait certes continuer à parler, car les mots étaient malgré tout les seules fenêtres de l'âme. Mais, pour faire sens, ils devaient s'appuyer sur des actes vertueux. La vertu –

bolchevique ou autre –, c'est l'obéissance à la Loi éternelle. Pour être certain que cette obéissance soit spontanée, il fallait la cultiver et, au besoin, l'imposer. L'homme qui faisait écho à Kirov, Boris Roïzenman, fut l'un des premiers à être décoré de l'ordre de Lénine pour ses bons et loyaux services au cours de « missions sensibles d'une importance politique exceptionnelle concernant la purge de l'appareil étatique dans les légations étrangères de l'URSS[39] ».

Mais « ça suffit, on a assez parlé de ces gens-là ! », comme le cria un délégué pendant le discours de Zelenski. L'armée des planqués était une affaire marginale et, d'après Kirov, « le Congrès avait écouté les discours de ces camarades sans leur prêter une attention particulière ». Ce qui importait, c'était la célébration de la grande victoire, la cohésion durable de l'armée victorieuse et la « mise en œuvre du programme conçu pour nous par le camarade Staline ». Plutôt que de promulguer une résolution officielle, le Congrès des Vainqueurs s'engagea, sur la proposition de Kirov, à « appliquer, en tant que loi du Parti, toutes les thèses et les conclusions contenues dans le rapport du camarade Staline. (*Des voix s'élèvent :* "Oui !" *Applaudissements tumultueux prolongés. Tout le monde se lève, tout en continuant à applaudir.*)[40] ».

Ivan Gronski

*

* *

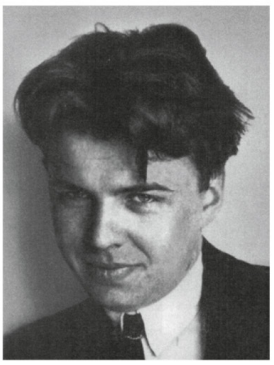
La tâche de réfléchir aux implications des thèses et des conclusions du Congrès des Vainqueurs incomberait au I^er^ Congrès de l'Union des écrivains soviétiques, qui s'ouvrit le 17 août 1934, plus d'un an après la date prévue. Le Congrès des Vainqueurs avait annoncé la victoire de la

révolution de Staline et statué officiellement que la personne de Staline incarnait la substance idéologique du bolchevisme. La mission du Congrès des écrivains était d'expliquer ce que cela impliquait sur le front culturel.

Le premier chef de son comité organisateur, qui était aussi secrétaire de la cellule du Parti de cette institution, était le rédacteur en chef des *Izvestia* et de *Novyï Mir*, Ivan Gronski (Fedoulov). Fils d'un paysan émigré à Saint-Pétersbourg, il était passé par les étapes habituelles de l'éveil prolétarien, de la lecture d'*Oliver Twist* au travail de propagandiste itinérant, en passant par l'apprentissage dans les prisons et les cercles clandestins. Après la Révolution, il avait été fonctionnaire du Parti à Iaroslav, Koursk et Moscou, et, de 1921 à 1925, il avait étudié à l'Institut des Professeurs rouges (tout en travaillant à l'Institut pédagogique Karl Liebknecht et, dans le cadre de la « mobilisation léniniste » de 1924, comme secrétaire du Comité du Parti du district de Kolomna). Une fois diplômé, il était devenu chef du service économique des *Izvestia* et avait épousé la fille d'un pharmacien et papetier exproprié par la Révolution, Lydia Vialova, actrice et peintre à ses heures. Avant de la demander en mariage, il voulut savoir si elle désirait avoir d'autres enfants (elle avait déjà un fils de deux ans d'un premier mariage) et ce qu'elle pensait des mérites relatifs du travail et de la famille. Ses réponses s'étant révélées satisfaisantes, ils se mirent en ménage. Elle eut deux autres enfants (Vadim, né en 1927, et Irina, née en 1934) et choisit d'être femme au foyer tout en prenant des cours de peinture. En 1931, ils emménagèrent dans la Maison du Gouvernement, d'abord dans l'appartement 144, puis dans l'appartement 18, celui de Stetski, qui avait une grande salle à manger et une vue sur la rivière[41].

En 1932, lorsque Gronski, alors âgé de trente-huit ans, fut nommé à la tête du comité organisateur du I^er^ Congrès des écrivains soviétiques, il était devenu (avec Postychev et Stetski) l'intermédiaire personnel de Staline avec les « travailleurs de la création ». Sa mission officielle au nom du Comité central était d'« orienter le travail de l'intelligentsia soviétique et étrangère ». Il disposait d'une ligne directe avec Staline, mais ce dernier n'était pas toujours disponible. « Il n'était pas rare, écrira-t-il plus tard, que je doive courir le risque de prendre d'importantes décisions à caractère politique sans savoir à l'avance ce qu'en dirait Staline. » Les réunions régulières organisées dans la grande salle à manger de Gronski rassemblaient de trente à cinquante personnes ; on y buvait, on y chantait et on y lisait des poèmes. L'enjeu était de surmonter le « factionnalisme »,

de créer des conditions favorables au travail créatif et de s'entendre sur les principes généraux de la Leonid Leonov (N. A. de Makarov)représentation d'un monde libre de koulaks et d'individus du type Averbakh. La plupart des écrivains appréciaient ce soutien. Comme l'écrivait Gueorgui Nikiforov, « si le Parti prend soin de nous, aucun Averbakh ne pourra nous dévorer vivant[42] ».



Leonid Leonov
(N. A. de Makarov)

La solution n'était pas évidente. Gronski soupçonnait le « président honoraire » du comité organisateur, Maxime Gorki, de factionnalisme et d'autopromotion, et il jugea les discours que Radek et Boukharine firent au Congrès (soumis à l'avance et approuvés par Gorki) « plus que répréhensibles aussi bien sur le plan politique qu'esthétique ». Staline écouta tout le monde mais soutint Gorki. Gronski démissionna. Gorki était désormais l'unique organisateur, et Radek et Boukharine purent prononcer leurs discours. Pour ce qui était des principes généraux de la représentation du nouveau monde, les lignes directrices de Staline étaient suffisamment générales pour obliger les délégués à courir le risque de prendre d'importantes décisions à caractère politique sans savoir à l'avance ce qu'en dirait Staline. « L'artiste doit montrer la vie telle qu'elle est, avait déclaré Staline. Et s'il montre notre vie telle qu'elle est, il ne peut pas ne pas remarquer, et ne pas montrer, les forces qui l'orientent vers le socialisme. C'est ce que nous appelons le "réalisme socialiste"[43]. »

Le point de départ, c'était la réalité de la grande victoire, comme l'expliquait bien Andreï Jdanov en ouvrant les débats : « Votre congrès se réunit à un moment où, sous la direction du Parti communiste et sous la conduite de notre grand dirigeant et maître, le camarade Staline (*applaudissements tumultueux*), le mode de production socialiste a

triomphé dans notre pays de façon complète et irréversible. » On avait eu tort de craindre que le miracle de la transformation totale puisse prendre trop de temps, déclara Alexandre Serafimovitch. « Les premiers piliers de l'échafaudage, observa Isaac Babel, sont en train d'être retirés de la Maison du socialisme. Sa forme et sa beauté sont à la vue de tous, même des plus myopes. Nous sommes tous témoins du fait que notre pays est en proie à un puissant sentiment de pure joie physique. » Les Soviétiques, renchérit Leonid Leonov, « montent la garde au seuil d'un nouveau monde peuplé d'édifices dont l'architecture sociale est d'une perfection incomparable ». Le présent soviétique était l'« aube d'une ère nouvelle », la « période la plus héroïque de l'histoire du monde », l'« époque historique la plus prometteuse de toutes celles qu'a connues l'humanité »[44].

La Rivière de Leonov était de loin le plus populaire des romans de construction soviétique. Comme tous les récits de ce genre, il se terminait juste au seuil de l'apothéose, n'offrant qu'un vague aperçu de la cité future. Une fois achevée la construction, il fallait désormais montrer sa forme, sa beauté – et le nouvel Adam qui l'habitait. Il s'agissait là d'une entreprise extrêmement difficile – « aussi difficile que de suivre l'ombre d'un nuage noir sur une immense prairie ». Mais c'était une entreprise nécessaire, confiée à des écrivains qui avaient été façonnés par l'ancien monde. (Leonov était le petit-fils d'un épicier de Zariadié, le fils d'un poète prolétarien, le gendre d'un éditeur célèbre et un vétéran de l'Armée rouge mais aussi – et cela, les délégués l'ignoraient – de l'Armée blanche.) « Notre miroir est trop petit pour le héros fondamental de notre époque. Et pourtant, nous savons tous très bien qu'il est venu au monde – qu'il est son nouveau maître, le grand planificateur, le futur géomètre de notre planète[45]. »

Il y avait deux façons de représenter un héros d'une telle stature. La première était de « reculer d'un siècle, de manière à réduire un peu l'angle de vision à partir duquel nous autres, ses contemporains, le contemplons ». La seconde, et la seule acceptable pour un écrivain soviétique, était de « devenir l'égal de son personnage par la taille, et, surtout, par la ferveur créatrice ». L'écrivain devait devenir son propre héros.

> Cela signifie que nous devons nous élever à une hauteur d'où nous puissions contempler clairement la barbarie de l'âge de pierre d'hier et comprendre plus profondément la force historique des nouvelles

> vérités, dont la profondeur philosophique et la grandeur sociale tiennent à leur simplicité même ; il nous faut enfin devenir un élément inaliénable de l'ordre soviétique, qui, tel un nouvel Atlas, a assumé la tâche de construire une société sur la base du plus haut spécimen d'humanité, l'humanité socialiste. Si nous empruntons cette voie, camarades, nous n'aurons pas à perdre notre temps en astuces techniques telles que nos livres en sont remplis, ni en discussions scolastiques, qui souvent ne font que corrompre la matière vivante de la littérature ; nous n'aurons pas à nous soucier de la longévité de nos livres, car l'hormone de l'immortalité sera présente dans leur matière même. Si nous empruntons cette voie, nous aurons toutes les raisons d'affirmer que nous sommes dignes d'être les contemporains de Staline[46].

Babel poussa l'argument plus loin. L'écrivain soviétique, en tant qu'« ingénieur des âmes », était un acteur central du travail de construction ; les outils de l'écrivain étaient les mots ; la construction du socialisme n'avait pas besoin de beaucoup de mots, « mais il [fallait] que ce soient les bons mots, car les mots artificiels, usés ou affectés feront forcément le jeu de nos ennemis ». Les mauvais écrivains, mais aussi les bons écrivains qui employaient les mauvais mots, étaient des saboteurs, parce que, « de nos jours, le mauvais goût n'est plus un défaut personnel, c'est un crime. Pire encore, le mauvais goût est contre-révolutionnaire ». Les bons écrivains qui employaient les bons mots apporteraient la victoire du bon goût. « Ce ne sera pas une victoire politique insignifiante, car, heureusement pour nous, il n'existe rien de tel qu'une victoire non politique. » Les mots des écrivains doivent être aussi grands que les écrivains eux-mêmes, et les écrivains aussi grands que leurs héros. « Sur qui devrions-nous prendre modèle ? Puisqu'on parle de mots, je voudrais mentionner quelqu'un qui ne s'occupe pas des mots à titre professionnel : voyez comment Staline forge son discours, comme il est économe de ses mots et comme ceux-ci sont finement ciselés, comme ils débordent d'énergie musclée. » Babel l'avait écrit à une autre occasion : « Benia en dit peu, mais il le dit avec brio. Il en dit peu, mais on voudrait qu'il en dise plus[47]. »

Arossev renchérit sur la formule de Babel en évoquant un passage humoristique du rapport de Staline au Congrès des Vainqueurs six mois plus tôt :

> Vous savez tous que, lors du XVII[e] Congrès, le camarade Staline nous a décrit deux types de personnages : le hiérarque vaniteux et le bavard oiseux mais de bonne foi. La forme sous laquelle le camarade Staline s'est exprimé était très aboutie sur le plan esthétique, notamment la partie sur le bavard oiseux. Le dialogue qu'il a cité était d'une grande qualité artistique. Le précédent orateur, le camarade Babel, nous a invités à apprendre du camarade Staline comment manier les mots. Je voudrais amender sa déclaration : nous devons apprendre du camarade Staline comment identifier les nouveaux types littéraires[48].

Tout cela faisait sens étant donné la place incontestée qu'occupait Staline au centre du nouveau monde victorieux. Mais à quoi des textes dignes de l'époque – dignes d'être les contemporains de Staline – devaient-ils ressembler ? Dans le discours central du congrès, Boukharine définit le réalisme socialiste par opposition à l'« ancien réalisme » ou au « réalisme tout court ». La littérature d'un monde émergent ne pouvait pas se réduire à un « objectivisme […] censé représenter la réalité "telle qu'elle est" ». Cela signifiait qu'elle ne pouvait pas être étrangère au romantisme, lequel impliquait une transformation révolutionnaire. « Si le réalisme socialiste se caractérise par son activisme et son efficacité, s'il offre plus qu'une simple photographie du processus historique, s'il projette le monde des luttes et des émotions dans le futur et s'il installe le genre héroïque sur le trône de l'histoire, alors le romantisme révolutionnaire en est une part inaliénable. » Cependant, contrairement au romantisme révolutionnaire traditionnel, le réalisme socialiste « n'était pas antilyrique ». Le fait que le socialisme s'opposait à l'individualisme ne signifiait pas qu'il s'opposait à l'individu. Au contraire, le socialisme, et par conséquent le réalisme socialiste, représentait « l'épanouissement de l'individu, l'enrichissement de son monde intérieur, le développement de la conscience de soi ». Le réalisme socialiste, tout comme la lutte pour le socialisme qu'il représentait, combinait réalisme et romantisme héroïque, collectivisme et lyrisme, et associait au monumentalisme « tout l'univers émotionnel de l'homme nouveau, y compris le "nouvel érotisme"[49] ».

Selon Boukharine, il y avait deux raisons pour lesquelles un tel art était possible, même pour des écrivains façonnés par l'ancien monde. La première était implicite dans le mandat du congrès : si la victoire du

socialisme était à la fois une réalité et une promesse, il en allait de même de son reflet artistique. La seconde raison, plus spécifique, c'est que cela s'était déjà fait.

> Ce qui s'oppose à l'ancien réalisme au sens conventionnel, c'est le genre d'œuvre poétique qui dépeint les caractéristiques les plus générales et universelles d'une époque particulière en les représentant à travers des personnages qui sont à la fois spécifiques et abstraits, des personnages qui associent le niveau le plus élevé de généralité potentielle à une immense richesse intérieure. C'est le cas, par exemple, du *Faust* de Goethe[50].

Il existait également d'autres modèles. Samouïl Marchak commença son exposé sur la littérature pour enfants par *La Chanson de Roland* ; Boukharine termina son discours en faisant référence à Pouchkine ; Fadeïev invita F. Panferov à écrire un *Don Quichotte* soviétique (sur un paysan qui voyage à travers le pays en quête d'un village non collectivisé) ; et Leonov compara le héros fondamental de l'époque à la « constellation internationale de types humains au nombre desquels on comptait Robinson Crusoé, Don Quichotte, Figaro, Hamlet, Pierre Bezoukhov, Œdipe, Thomas Gordeïev et Raphaël de Valentin ». La littérature soviétique avait pour tâche principale de capturer le « nouveau Gulliver » en se mettant à l'école de Jonathan Swift. Aboulkassim Lakhouti (Abolqasem Lahouti), un poète persan qui représentait la littérature tadjike, exhorta ses collègues à maîtriser les œuvres de Daqiqi, Roudaki, Avicenne, Ferdowsi, Saadi, Hafez, Omar Khayyam « et de dizaines d'autres brillants artisans du verbe[51] ».

Ehrenbourg était d'accord (les exemples qu'il citait étaient *Guerre et Paix* et les romans de Balzac), mais mettait en garde contre l'imitation éclectique en évoquant les déboires de l'architecture soviétique.

> Les bâtiments que nous avons construits sont fréquemment de style américain, ce qui peut convenir pour des usines et des bureaux, mais pas pour des logements. D'un immeuble résidentiel, les yeux des travailleurs attendent beaucoup plus de joie, d'intimité et d'individualité. Ils ont raison de protester contre des logements qui ressemblent à des casernes. Tout cela est vrai. Mais cela veut-il dire pour autant qu'il faut prendre un portail quasi classique, y ajouter un

> peu d'Empire, un peu de baroque, un peu de style Rive droite ancien (*rires, applaudissements*) et de faire passer le tout pour le style architectural de la nouvelle classe au pouvoir ? [...]
> Le personnage principal de notre roman n'est pas encore complètement formé. Notre vie change si vite que lorsqu'un écrivain s'assoit à son bureau pour écrire, son héros risque d'avoir changé avant même qu'il ait fini son roman. C'est pourquoi la forme du roman classique, transposée à notre époque, engendre de faux présupposés et, ce qui est plus grave, de faux dénouements[52].

Ehrenbourg défendait le style documentaire de son roman *Le Deuxième Jour*, mais, à l'instar de celui-ci, il vivait encore dans l'univers du récit de création/construction. Comme le suggéra Boukharine, faisant écho à toute une série d'autres intervenants et démontrant sa maîtrise de la dialectique hégélienne, l'histoire de la poésie soviétique comprenait trois périodes. La première était « cosmique » et « abstraite-héroïque » ; la deuxième, associée à la « fébrilité du labeur pratique de construction », était analytique et discontinue ; et la troisième, celle que le congrès devait inaugurer, était « synthétique ». N'en déplaise à Ehrenbourg, le personnage principal de la nouvelle littérature soviétique était en grande partie formé. On pouvait suivre l'ombre d'un nuage noir sur une immense prairie : Goethe, parmi d'autres, l'avait déjà fait. Son *Faust* « ne décrivait pas un processus historique spécifique », il parlait tout à la fois du « combat de l'esprit humain » et de l'« auto-affirmation poético-philosophique de l'époque bourgeoise ». Le socialisme n'était que le dernier chapitre de l'histoire du matérialisme historique. « Une poésie du type de celle de *Faust*, avec un contenu différent et, par conséquent, une forme différente, mais avec le même degré extrême de généralisation, fait partie intégrante du réalisme socialiste. » Ou, comme le résumera Gronski à une autre occasion, « le réalisme socialiste, c'est Rembrandt, Rubens et Répine au service de la classe ouvrière et du socialisme[53] ».

Tous ces noms avaient en commun d'incarner divers « âges d'or », ou ce que Boukharine (citant Valeri Brioussov) appelait les « sommets du Pamir » (du nom d'une chaîne montagneuse à l'est du Tadjikistan) : ce n'était plus le miracle de la naissance et de l'enfance, et certainement pas le scepticisme et la rigidité du grand âge, mais la force, la dignité et l'assurance des jeunes adultes. Le réalisme socialiste était au socialisme ce que *Faust* avait été à l'époque bourgeoise. Staline l'avait souligné deux

ans auparavant : « Ce n'est pas un hasard si, très tôt dans son histoire, la classe bourgeoise a engendré les plus grands génies de l'art dramatique : Shakespeare et Molière. À cette époque, la bourgeoisie était plus proche de l'esprit national que ne l'étaient les seigneurs féodaux et la petite noblesse. » Et, comme l'expliquait Radek dans son discours au I^er^ Congrès des écrivains :

> À l'apogée de l'ère de l'esclavage, qui a produit la culture antique, Eschyle, Sophocle et Aristote ne percevaient aucune fissure dans les fondations de la société esclavagiste. Pour eux, c'était la seule société possible et la seule rationnelle, de sorte qu'ils ont pu effectuer leur travail créatif sans aucun sentiment de doute. [...]
> À l'apogée du capitalisme, lorsqu'il était porteur de progrès, la société pouvait engendrer des bardes qui étaient profondément convaincus que leurs œuvres trouveraient une audience auprès de centaines de milliers de personnes qui considéraient le capitalisme comme une bonne chose.
> Nous devons nous poser la question : pourquoi Shakespeare est-il apparu au XVI^e^ siècle, et pourquoi la bourgeoisie est-elle incapable de produire un Shakespeare aujourd'hui ? Pourquoi y a-t-il eu de grands écrivains au XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ siècle ? Pourquoi n'a-t-on pas aujourd'hui des écrivains de la stature de Goethe, de Schiller, de Byron, de Heine ou même de Victor Hugo ? [...]
> Il suffit de lire *Coriolan* ou *Richard III* pour percevoir la passion et la tension gigantesques décrites par l'auteur. Il suffit de lire *Hamlet* pour comprendre que l'auteur était confronté à la grande question de savoir où va le monde. C'est aux prises avec cette question qu'il se plaignait de devoir « réparer un monde détraqué », mais ces grandes questions étaient sa vie.
> Lorsqu'au XVIII^e^ siècle, l'Allemagne se remettait d'une période de total épuisement, lorsqu'elle ne cessait de se demander quelle était la solution – et la solution était l'unification –, elle a donné naissance à Goethe et à Schiller.
> Quand un écrivain peut affirmer la réalité, il peut produire une représentation exacte de la réalité.
> Dickens a produit un tableau sans fard de la naissance du capitalisme industriel anglais, mais il était convaincu que l'industrie était une bonne chose, et que le capital industriel propulserait l'Angleterre à un

> niveau supérieur, de sorte que Dickens a été capable d'approcher la vérité de cette réalité. Il l'a adoucie par sa sentimentalité, mais dans *David Copperfield* et d'autres œuvres, il a peint un tableau encore utile au lecteur d'aujourd'hui pour comprendre la naissance de l'Angleterre moderne[54].

L'art du socialisme tout juste construit était un art qui affirmait la réalité du socialisme. C'était un art produit par des artistes qui ne percevaient aucune fissure dans les fondations du socialisme et qui croyaient que le socialisme était la seule société possible et la seule rationnelle. Contrairement aux assertions fallacieuses de l'avant-garde, le fait qu'ils aient eu raison ne nous indiquait pas pour autant comment le socialisme devait être représenté. L'art socialiste authentique devait avant tout affirmer la réalité, et un art qui affirme la réalité est par définition un art réaliste – dans le sens où les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristote étaient réalistes. Comme Lounatcharski l'avait souligné à propos de l'architecture classique, il était « fondamentalement rationnel » et « transcendait les diverses époques ». « Ayant péri pendant la période romane, suivie par la période gothique, [le classicisme] ressuscite comme une évidence en tant que style de la raison et de la joie pendant la Renaissance, en s'adaptant aux nouvelles conditions. Préservé au cœur des styles baroque et rococo, qui n'étaient que des versions singulières du classicisme, il a connu une nouvelle naissance avec le style Louis XVI, s'est renforcé pendant la période révolutionnaire et s'est répandu dans toute l'Europe à travers le style Empire. » D'après Alexeï Tolstoï, qui prenait lui aussi l'exemple de l'architecture, l'art du socialisme victorieux était une « réinterprétation de la culture de l'Antiquité » sous l'égide d'une « renaissance prolétarienne ». Il était plus mature que l'art abstrait-héroïque du Grand Jour et incomparablement plus vigoureux que l'art corrompu de la bourgeoisie, dominé par une ironie impuissante (au sens où il ne cessait d'engendrer des Hommes du Sous-Sol et où il estimait que les fissures étaient inévitables, que la jeunesse était condamnée et que le temps était cyclique). Toutes les définitions du réalisme socialiste s'appliquaient aussi bien à *Faust*. Maintenant que les premiers piliers de l'échafaudage avaient été retirés de la Maison du socialisme, les artistes soviétiques, en proie à un puissant sentiment de pure joie physique,

devaient en décrire la forme et la beauté d'une manière qui transcende les diverses époques. *Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis*. Tout ce qui doit périr n'est que parabole[55].

PARTIE 4

LE RÈGNE DES SAINTS

14. LA VIE NOUVELLE

Dans le récit de la genèse du premier plan quinquennal, la plupart des Vieux Bolcheviks qui supervisaient le travail de construction étaient voués au martyre. Leur rôle était de construire la maison éternelle pour la livrer « aux enfants prolétariens et aux purs orphelins ». Comme l'explique, en reprenant délibérément une image de la Guerre civile, l'ingénieur d'un roman de Pilniak retraçant la construction d'un barrage sur la Volga, « le camarade Moïse […] rechercha son lieu d'habitation et lutta pour l'avoir. Et la Terre promise, il n'y parvint pas, laissant à Josué fils de Nun le soin d'arrêter le soleil. À sa place ses enfants y parvinrent. Les gens qui ont connu Sodome ne peuvent pas être en Israël, ils ne conviennent pas pour la Terre promise ».

Les deux grands congrès de 1934 avaient revu le scénario – ou plutôt ils avaient fait avancer l'action, la menant d'un coup jusqu'à son terme. La maison éternelle devait devenir un refuge, où Moïse pourrait installer son foyer et fonder une famille jusqu'au moment où le loup habiterait enfin avec l'agneau et où le léopard se coucherait auprès du chevreau. Au cours de la révolution stalinienne, l'eschatologie bolchevique originelle avait été étendue : elle incluait désormais une seconde grande tribulation, précédée d'un retrait organisé. Reprenant l'interprétation de saint Augustin et l'essentiel de la chrétienté institutionnelle, le nouveau credo adopté en 1934 affirmait que le Règne millénaire était une allégorie spirituelle et politique. Parmi les trois solutions fondamentales à la non-réalisation de la prophétie millénariste – l'extension de la violence de la Fin des Temps, le report indéfini de la rédemption finale ou l'affirmation que la prophétie millénariste était en fait déjà réalisée –, les révolutionnaires staliniens choisirent, à l'instar de la plupart de leurs prédécesseurs, une combinaison des deux dernières. L'avènement du communisme était imminent, mais personne ne pouvait prévoir quand il arriverait exactement : le « socialisme » en tant que prélude à l'éternité était, « par essence », déjà là. Selon les termes de Sergueï Kirov, « la question centrale de la révolution prolétarienne a été complètement et irréversiblement résolue en faveur du socialisme[1] ».

Il n’y avait aucune raison d’être déçu, aucun besoin d’être résigné. Les fondations du socialisme étaient saines, sans failles, aucun obstacle n’était assez important pour entraver l’avenir. Il était impossible de ne pas voir la forme et la beauté de la Maison du socialisme. C’était une ère d’accomplissement et d’espoir, de dignité et d’enthousiasme, de discipline et de réjouissance, d’enfance prolétarienne et de vieille sagesse bolchevique. C’était une époque de synthèse : comme le Faust de Goethe, elle combinait le *Sturm und Drang* et le caractère « hautement rationnel » de l’Antiquité classique, de la Renaissance et de l’Empire. C’était un âge où la vie de famille était héroïque dans la Maison du Gouvernement. C’était une ère d’où la vieillesse avait disparu – et peut-être même la mort.

*
* *

Pour certains résidents de la Maison, l’annonce de l’avènement de l’éternité arrivait néanmoins trop tard. Karl Lander et Lev Kritsman étaient trop malades pour travailler à l’extérieur de chez eux, et de nombreux autres, comme Vladimir Adoratski et Olympiada Mitskevitch, avaient besoin de traitements réguliers dans diverses stations de la mer Noire et du Caucase du Nord. Vassili Orekhov ne se remit jamais de ses blessures et d’une mélancolie persistante. En avril 1934, il se rendit pour la dernière fois à Foros, en Crimée. Le 10 décembre 1934, à l’âge de cinquante ans, il mourut à l’hôpital du Kremlin, et fut incinéré deux jours plus tard. La Société des Vieux Bolcheviks lui acheta une niche au columbarium, une urne et une plaque, où le défunt était décrit comme « membre depuis 1913 du VKP(b) », c’est-à-dire du Parti communiste pansoviétique (bolchevik), et « membre de la Société des Vieux Bolcheviks »[2].

Mais la grande majorité des révolutionnaires de la première heure étaient prêts pour un nouveau départ. Rajeunis par un puissant sentiment de pure joie physique, ils entrèrent dans les murs, s’installèrent confortablement et se préparèrent à un séjour prolongé.

En 1935, la Maison du Gouvernement comptait 2 655 habitants, répartis dans 507 appartements. Sept cents résidents étaient des locataires, à qui des appartements avaient été attribués en propre ; le reste était composé de domestiques et de personnes à charge, au nombre desquelles 588 enfants. S’il y avait plus de locataires que d’appartements, c’est que certains des appartements abritaient plus d’une famille, comme ceux des Ivanov, des Toutchine, ou encore des Oussievitch. Au total, il y avait 24 appartements

d’une pièce, 27 appartements de deux pièces, 127 appartements de trois pièces, 120 appartements de cinq pièces, 25 appartements de six pièces et un appartement de sept pièces. (Les quatre derniers appartements étaient occupés par la crèche qui, malgré des demandes répétées, ne fut jamais installée dans des bâtiments spécifiques.) Au sein de la Maison, 42 205 mètres carrés étaient à usage résidentiel, tandis que le cinéma, le magasin, le club et le théâtre occupaient 11 608 mètres carrés. L’espace restant était réservé au secrétariat du Comité exécutif central (2 665 mètres carrés), à l’administration de la Maison (500 mètres carrés) et au Comité pour les colonies agricoles des travailleurs juifs (365 mètres carrés)[3].

Les locataires étaient divisés en trois groupes : les « membres de la nomenklatura » (hauts fonctionnaires ayant accès à certains biens et services conformément à leur position dans la hiérarchie du Parti ou de l’État), les « retraités à titre exceptionnel » (membres retraités de la nomenklatura ayant conservé la jouissance de certains biens et services) et les « non-membres de la nomenklatura » (regroupant le personnel de la Maison, les architectes lauréats de prix, les administrateurs du Comité exécutif central, les anciens membres de la nomenklatura ayant été rétrogradés et les parents de membres de la nomenklatura disposant de leurs propres appartements, comme la deuxième femme d’Arossev et les beaux-parents de Staline). Ceux qui, à la suite d’une rétrogradation ou d’un licenciement, perdaient le droit de résider dans la Maison du Gouvernement devaient être expulsés ; et inversement ceux qui étaient promus à des positions supérieures gagnaient le droit d’être transférés dans des appartements plus spacieux. Mais ces deux tâches n’étaient pas simples à réaliser en raison de la résistance de ceux qui avaient à y perdre – une résistance qui pouvait s’appuyer sur le fait que la classification des fonctionnaires n’était pas directement corrélée à la classification des appartements, et que l’une et l’autre classifications pouvaient faire l’objet d’exceptions sur la base d’exemptions officielles ou de protections personnelles[4].

Pour tenter de surmonter ces résistances, il fallait faire valoir un patronage plus puissant. Le poète révolutionnaire persan Aboulkassim Lakhouti, qui avait émigré vers l’Union soviétique en 1921 et était haut représentant de l’Union soviétique au Tadjikistan, avait reçu un appartement d’une pièce doté d’un grand balcon. En 1931, il épousa Tsetsilia Bentsionovna Bakaleïchtchik, une étudiante de vingt ans venue de Kiev apprendre les langues orientales. En 1934, ils avaient eu deux

enfants, et Aboulkassim avait été nommé secrétaire de l'Union des écrivains. En août 1934, il représentait la littérature tadjike au Ier Congrès des écrivains soviétiques. Peu après le congrès, le secrétaire du Comité central, Lazare Kaganovitch, demanda à l'intendance de la Maison de transférer la famille dans un appartement plus grand. Mais l'exécution de l'ordre fut reportée au profit de considérations plus urgentes (on préparait à ce moment-là un grand appartement pour le héros du procès de l'incendie du Reichstag, Gueorgui Dimitrov, qui venait d'arriver d'Allemagne) et en raison de la « grande résistance de ceux qui devaient être expulsés ». Le 22 octobre 1934, Lakhouti écrivit à Molotov que « le bruit intolérable des tramways à l'extérieur de l'appartement, et l'agitation et les cris d'un nourrisson à l'intérieur » rendaient tout travail littéraire productif impossible. « Depuis de longs mois maintenant, je suis privé du plus élémentaire repos et du sommeil dont j'ai besoin après avoir accompli mon travail bénévole à l'extérieur de la maison. En conséquence, ma santé et mon système nerveux connaissent une détérioration continue. Mes enfants sont affaiblis et tombent régulièrement malades. Mon travail, que le Parti semble estimer utile, en est affecté. Je suis dans l'incapacité de recevoir les paysans de fermes collectives, les étudiants et les jeunes écrivains d'Asie centrale qui souhaitent me rencontrer lors de leurs visites à Moscou. » Tout nouveau délai menaçait de « transformer un ouvrier dévoué au Parti et à la littérature en invalide dénué de toute utilité ». Ce serait là, concluait-il, une tragédie pour toutes les parties concernées. « On peut attendre patiemment les secours lorsqu'un bateau prend l'eau et commence à sombrer. On peut encore attendre lorsqu'il est à demi sous l'eau. Mais quand les vagues submergent le pont, chaque seconde de retard peut être fatale. » Il fallut encore un an, et l'intervention de Staline en personne, pour que la famille finisse par déménager dans un appartement plus vaste (l'appartement 110). Quelques mois plus tard, Lakhouti envoya à Staline un rubbaïyat, quatrain traditionnel persan :

Staline, tu es plus grand que la grandeur,
Tu connais le cœur des hommes et l'âme de la beauté.
Mon âme chante, et mon cœur proclame
Que le chemin et le signe de Lénine par toi m'ont été donnés[5].

Le poème avait été traduit par la femme de Lakhouti, devenue traductrice professionnelle de poésie persane sous le nom de plume de

Banou (la « Dame », en farsi) pour son mari et les « brillants artisans du verbe » qu'il avait évoqués dans son discours au Congrès des écrivains. Trois ans plus tard, et avec un enfant de plus, la famille s'installa dans un appartement encore plus grand.

La part des représentants du gouvernement dans la Maison était de 60 % des appartements ou, si l'on inclut les « retraités à titre exceptionnel », de 70 %. La plupart des locataires appartenant à la nomenklatura avaient fait partie de la secte depuis bien avant le Grand Jour (les nouveaux venus, comme Lakhouti et Dimitrov, et les jeunes fonctionnaires nouvellement promus, comme Khrouchtchev, ne formaient qu'une petite minorité). C'étaient presque tous des hommes : dans la continuité des pratiques sectaires originelles, les femmes étaient rarement promues à des positions de pouvoir en dehors de la Section des femmes (la plupart des femmes locataires – environ 10 % du total des locataires en 1935 – étaient des retraitées à titre exceptionnel, et non des fonctionnaires de l'État ou du Parti en activité). La distinction originelle entre « travailleurs » (catégorie qui incluait les paysans et les artisans) et « étudiants » (membres de l'intelligentsia et Juifs de toute origine) conservait une importance cruciale et restait parfaitement évidente à travers notamment la façon de parler, de se comporter, l'aisance dans l'écriture, la façon d'aménager le logement ou de célébrer les fêtes familiales. Les anciens travailleurs étaient minoritaires parmi les locataires. Sans doute se sentaient-ils plus à l'aise avec les gardiens ou les jardiniers de la Maison qu'auprès des anciens étudiants (le fils d'Orekhov épousa ainsi la bonne d'Ivanov). Ils s'élevaient rarement dans la hiérarchie de la nomenklatura et étaient surreprésentés parmi les malades, les nécessiteux et les retraités avant l'heure. Leur privilège, chèrement acquis, devait être constamment protégé et consolidé[6].

Aboulkassim Lakhouti et sa femme, Tsetsilia Banou

Pavel Guerassimovitch Mourzine était l'un de ces anciens travailleurs (il avait été, entre autres, paysan, mécanicien et ingénieur ferroviaire) : il avait été nommé inspecteur du commissariat du peuple aux Transports, mais passait l'essentiel de son temps à soigner ses angines, sa goutte, ses rhumatismes, l'inflammation de sa vésicule biliaire et, comme il le formulait dans une lettre de réclamation officielle, une « gastrite maligne de l'estomac », une « colite des intestins » et une « miasthénie du coeur ». En 1930, à l'âge de quarante-trois ans, il obtint un « certificat d'un professeur de la consultation du Kremlin, à l'hôpital du Kremlin du Conseil des commissaires du peuple » demandant à ce que ne lui soient confiés que des « travaux n'occasionnant ni fatigue ni tension nerveuse ». Sa femme, Maria Stepanovna, qui avait à l'époque quarante-cinq ans, était selon Mourzine « tout à fait incapable de travailler, à la suite des privations subies pendant la période prérévolutionnaire comme pendant la Révolution ». L'un et l'autre avaient besoin d'effectuer régulièrement des séjours dans des stations thermales et des sanatoriums, et dépendaient de diverses formes d'aide matérielle de la Société des Vieux Bolcheviks. La Société se montrait très compréhensive, mais les symptômes persistaient – « uniquement à cause de l'appartement », qui était petit, plein d'enfants et n'offrait « ni calme ni tranquillité ». Les demandes répétées de Mourzine à

ce sujet se heurtaient à un mur « de bêtises et de calomnies » de la part des divers fonctionnaires concernés, qui semblaient tous penser qu'ils pouvaient n'en faire qu'à leur tête « tandis que les Vieux Bolcheviks languiss[ai]ent dans des sous-sols ». À cela s'ajoutaient les mauvaises nouvelles qui lui parvenaient de son village natal, Stari Bouïan, dans la province de Samara, où sa sœur Polia et son mari Markel s'étaient vus contraints de s'atteler à la charrue sans être payés le « moindre sou » par le kolkhoze. Après l'assassinat d'un autre des beaux-parents de Mourzine « par les koulaks », la fille de Polia et Markel, Nina, vint s'installer avec les Mourzine, ce qui compliquait encore la situation[7].

En 1931, Mourzine reçut un petit appartement (n° 130) dans la Maison du Gouvernement. Plus tard dans le courant de cette même année, il adressa une lettre à la Société des Vieux Bolcheviks :

> J'ai été insulté en conséquence d'un acte de hooliganisme ostensible le 27 octobre à 16 heures sur la plate-forme avant du tramway n° 10 entre la place du Théâtre où je suis monté et la maison du gouvernement. Tout d'abord, lorsque je suis monté dans le tramway, un citoyen a été grossier avec une femme enceinte « où est-ce que tu crois aller tu vois pas que c'est bondé » et ils se sont tous les deux assis à l'avant. Dès que le tramway a commencé à bouger ce citoyen a croisé les jambes et s'est appuyé contre moi donc je lui ai dit citoyen je ne suis pas un mur et j'ai du mal à vous soutenir, sur quoi il s'est retourné et m'a répondu avec mépris c'est bon, tu vas y arriver le gros. Je me suis dit qu'il était saoul donc je n'ai rien répondu et je lui ai dit de me laisser passer et je suis entré dans le tramway. Je venais d'entrer dans le tramway et je l'entends qui, en présence du conducteur, de deux soldats et d'un autre homme de la même espèce, se montre encore une fois grossier et lance « t'as vu comme je l'ai liquidé en tant que classe de la plate-forme » et les deux se mettent à rigoler très fort. J'ai alors demandé aux soldats de vérifier l'identité de ce citoyen et j'ai montré aux soldats et au citoyen qui m'avait insulté par deux fois mon certificat d'appartenance à la société des vieux bolcheviks.

L'homme et son compagnon refusèrent d'obtempérer. Mourzine et les deux soldats les accompagnèrent donc jusqu'au bout de la ligne de tramway, où, avec l'aide d'un troisième soldat, ils découvrirent que les hooligans étaient en fait des plénipotentiaires de l'Unité d'enquête

criminelle de Moscou, les citoyens Pachkine et Kotchkine. Mourzine remonta alors « dans le tramway avec peine du fait de douleurs dans la poitrine et rentra [chez lui] glacé jusqu'aux os[8] ».

Même ceux des anciens travailleurs qui s'étaient élevés très haut dans la hiérarchie du Parti avaient tendance à conserver un sentiment d'isolement, associé peut-être à la conscience d'un apprentissage incomplet. La lutte de Iéfim Chtchadenko contre les goûts et les amis de sa femme, la sculptrice Maria Denissova, reflétait la lutte du Parti contre l'opposition. Comme il l'écrivait dans une lettre à un vieil ami, avec sans doute à l'esprit le cercle de Maïakovski, il n'était pas juste de supposer « que le problème est que les ouvriers […] ne peuvent pas supporter l'intelligentsia en général, et plus particulièrement l'intelligentsia juive ». C'était plutôt (comme il l'expliquait dans une autre lettre) que « l'intelligentsia, qui a eu jusqu'ici le monopole du savoir théorique, ne peut pas ne pas remarquer que les ouvriers sont en train de commencer à maîtriser ce savoir, et qu'ils l'associent à une immense expérience pratique, que tous les membres de l'intelligentsia n'ont pas nécessairement ». On avait gagné la guerre, mais l'unité et l'égalité restaient précaires. L'ancien relieur d'imprimerie Vassili Mikhaïlov n'était que commandant en second, les anciens « étudiants » occupant les postes supérieurs tant sur le chantier du barrage hydroélectrique du Dniepr que sur celui du Palais des Soviets. L'ancien ouvrier métallurgiste Ivan Gronski était placé immédiatement sous Staline, mais il continuait – à l'instar de son prédécesseur Semion Kanattchikov – à jouer le rôle de chien de garde prolétarien affecté à la surveillance d'intellectuels dont il convenait de se défier. Même Pavel Postychev, ancien ouvrier du textile ayant rejoint le cercle des intimes de Staline, qui apprenait vite et écrivait bien, faisait profil bas en compagnie de ceux qui lui étaient auparavant supérieurs socialement (y compris ceux qu'officiellement il supervisait). À en croire le chroniqueur d'une rencontre informelle de membres du Politburo avec une cinquantaine d'écrivains soviétiques chez Gorki le 26 octobre 1932, « Postychev est incroyablement modeste. Je ne pense pas qu'il ait dit un seul mot de toute la soirée, il s'efforçait seulement de rester à l'arrière-plan ». En 1913, âgé de vingt-six ans, Postychev écrivait à son protecteur de l'intelligentsia : « Le terrible et inévitable destin du prolétaire ne me laissera jamais en paix. » La plupart des prolétaires qui firent de brillantes carrières (comme Chtchadenko, Mikhaïlov, Gronski et Postychev) étaient mariés à des femmes qui, elles, avaient fait des études[9].

La majorité des cadres gouvernementaux qui résidaient dans la Maison du Gouvernement étaient d'anciens « étudiants » (c'est-à-dire des intellectuels « de rangs divers » ayant rejoint des sectes socialistes à l'époque où ils étaient encore étudiants). Le groupe le plus important était de loin les Juifs : ils constituaient 23 % de l'ensemble des locataires et environ 33 % des locataires membres de la nomenklatura (en y intégrant les « retraités à titre exceptionnel »). Si l'on compte également les parents, la proportion était encore plus élevée : parmi les anciens membres de sectes socialistes, les femmes juives étaient nettement surreprésentées (compensant ainsi en partie l'absence de « travailleuses » parmi les femmes membres de sectes socialistes), et de nombreux fonctionnaires non juifs, comme Arossev, Boukharine, Ivanov, Rykov et Voronski, étaient mariés à des Juives. Au cours de la seconde vague de mariages informels, dans les années 1920, les femmes d'origine prolétarienne membres du Parti furent rendues disponibles, mais elles continuèrent à n'être pas représentées au sommet : la plupart des deuxièmes et troisièmes unions de hauts fonctionnaires soviétiques concernaient des femmes de classe supérieure ou des Juives. Les Juifs qui résidaient dans la Maison étaient issus de milieux divers, mais presque aucun – y compris ceux qui venaient de familles de petits artisans – ne rentrait dans la catégorie de « travailleur ». De toutes les rébellions millénaristes qui composèrent ce qui allait devenir la « révolution d'Octobre », la révolte juive avait été la plus massive et la plus radicale. De tous les résidents de la Maison du Gouvernement, les Juifs étaient les plus millénaristes et les plus cosmopolites. Le processus de modernisation à l'œuvre dans les derniers temps de l'Empire russe avait mis fin au monopole traditionnel des Juifs sur un large éventail de métiers de service dans les terres frontalières de l'ouest de l'Empire. Le soulèvement des Juifs contre le régime tsariste avait été inséparable de leur soulèvement contre leur mode de vie traditionnel. Une minorité de rebelles juifs opta pour le sionisme, tandis que la plupart de ceux qui choisirent le cosmopolitisme le firent avec une intensité et une cohérence sans égales parmi les socialistes issus de patries nationales traditionnelles. Aux yeux des résidents polonais, lettons ou géorgiens de la Maison du Gouvernement, l'internationalisme prolétarien n'exigeait aucunement d'abandonner leur langue maternelle, leur musique ou leur nourriture. Mais, pour les résidents juifs, le socialisme équivalait à une rupture avec toute attache familiale et à devenir de « purs orphelins » : ils se faisaient un point d'honneur de ne pas parler yiddish à la maison et

de ne rien transmettre de « juif » à leurs enfants, destinés à vivre sous un régime socialiste. En même temps, ils continuaient à se définir comme « de nationalité juive » et semblaient se considérer comme appartenant à une même tribu et à une même révolution[10].

D'autres groupes de résidents avaient conscience de partager des origines prébolcheviques communes, comme les Lettons, les Polonais, les fils de prêtre ou encore les personnes originaires d'une même région de l'Empire russe, mais de telles distinctions étaient mineures comparées à celles fondées sur la position au sein de la nomenklatura, l'ancienneté de l'appartenance au Parti, ou encore le fait d'avoir vécu ensemble la prison, l'exil ou la Guerre civile. Le plus important, pour les résidents de la Maison du Gouvernement, était ce qui les distinguait de tous ceux qui n'étaient pas résidents de la Maison du Gouvernement.

*

* *

À l'intérieur de la Maison du Gouvernement, le plus important, pour les résidents, était la taille et l'organisation des appartements. La géographie des appartements reflétait la hiérarchie familiale. Le centre symbolique – et la pièce la plus vaste – de la plupart des appartements était le « bureau du père ». Dans cette pièce, les murs étaient généralement recouverts depuis le sol jusqu'au plafond de bibliothèques « *barrister* » en chêne sombre dont on pouvait actionner les vitres avec une petite poignée. La plupart de ces bibliothèques avaient été construites sur mesure par les menuisiers de la Maison, avec des niches prévues pour placer un bureau et un divan. Les livres qu'on y trouvait le plus fréquemment étaient l'encyclopédie Brockhaus et Efron, avec ses volumes ornés de lettres d'or, *La Vie des animaux* d'Alfred Brehm et l'anthologie *Trésors de la littérature mondiale*, de la maison d'édition Academia. (Les résidents de la nomenklatura recevaient régulièrement les catalogues d'Academia, et pouvaient signaler les livres qu'ils souhaitaient recevoir gratuitement.) Arossev collectionnait également divers types de livres rares ; Voline recherchait quant à lui les premières éditions des ouvrages de Pouchkine et Lermontov ; tandis que le secrétaire du Conseil des nationalités du Comité exécutif central (qui était également le représentant permanent de la Biélorussie à Moscou), A. I. Khatskevitch, collectionnait les œuvres complètes de divers auteurs[11].

Le bureau d'Aboulkassim Lakhouti. Les photographies qu'on voit sont celles de Taras Chevtchenko et Maxime Gorki

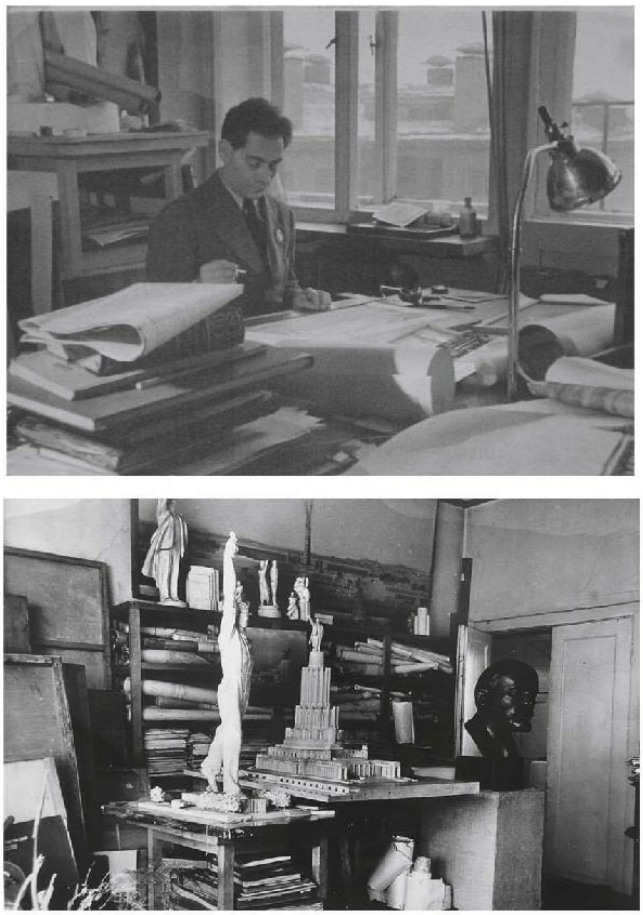
Le reste du mobilier de bureau pouvait être commandé à la menuiserie de la Maison (dans ce cas, les meubles restaient la propriété du gouvernement, comme l'indiquaient les plaques métalliques numérotées fixées dessus), ou il pouvait être apporté par les résidents eux-mêmes. Arossev était attaché à son fauteuil vénitien, avec ses incrustations de nacre ; Voline, à son énorme table de bureau ; et Ossinski à son vaste canapé. Mikhaïlov avait apporté le fauteuil vert sombre du père de sa femme, et Khalatov les fauteuils, le canapé et le gigantesque bureau de son beau-père. L'ancien représentant du commerce soviétique en Grande-Bretagne, A. V. Ozerski, avait commandé tous ses meubles à Londres. À en croire son fils, V. A. Ozerski, « un M. Trivers est venu à Moscou avec mon père. Père lui a montré l'appartement. Il a pris toutes les mesures nécessaires et lui a fait une proposition d'aménagement. Père a reçu la somme demandée et les meubles ont été envoyés par bateau[12] ».

La plupart des bureaux étaient pourvus de lampes avec un abat-jour de verre couleur olive. Sur celui de Mikhaïlov, on trouvait également une gravure de Lénine assis à son bureau. Celui de Smilga était orné d'un buste en marbre de Dante et surplombé d'une tapisserie représentant Lénine. Sur les murs de son bureau, le beau-père de Staline, S. Ya. Allilouïev, avait quatre portraits : une peinture sur soie de Lénine, une peinture à l'huile de sa fille décédée, Nadejda (par S. V. Guerassimov), et deux aquarelles de P.

E. Bendel : l'une représentant Staline et l'autre Dzerjinski. Au-dessus du bureau d'Arossev, on pouvait voir un portrait de sa fille, Olga, par V. S. Svarog. Khalatov, en plus du portrait de sa fille Svetlana, peint également par V. S. Svarog, avait plusieurs peintures de S. V. Guerassimov (au nombre desquelles un portrait de Khalatov lui-même) et, sur l'un de ses murs, était accrochée une collection de sabres et de dagues fixée sur une tenture. Gronski, qui avait défini le réalisme socialiste comme « Rembrandt, Rubens et Répine au service de la classe ouvrière et du socialisme », avait des peintures de I. I. Brodski, E. A. Katsman et P. A. Radimov. Le chef de la direction de la Construction navale, Romuald Mouklevitch, avait des portraits de marins par F. S. Bogorodski et, au sol, une peau d'ours polaire tué (à en croire la fille de Mouklevitch, Irina) par des membres de la célèbre expédition arctique du *Tcheliouskine*, en 1934. Le bureau de Rudolf Peterson, qui fut commandant du Kremlin après Malkov, contenait un sabre avec son nom gravé dessus, une paire de jumelles de campagne, un porte-carte, une bandoulière et plusieurs fusils de chasse. Dans la description fictionnelle que fait Youri Trifonov du bureau de son père, les murs sont ornés « [d']une carabine anglaise, [d']une petite Winchester à crosse verte, [d']un fusil de chasse belge à deux coups, [d']un sabre dans un fourreau antique, [d']un fouet cosaque tressé, doux et souple, avec une petite queue au bout et [d']une large épée chinoise ornée de deux rubans de soie, l'un pourpre et l'autre d'un vert profond[13] ».

Le bureau de Boris Iofane

Boris Iofane avait un grand atelier au onzième étage avec de grandes fenêtres et un toit ouvert sur le ciel. Sa voisine du dessous, Elina Kisis (la fille d'un fonctionnaire de la Commission de contrôle soviétique), qui avait dix ans en 1935, aimait lui rendre visite. « Pendant la journée, Boris Mikhaïlovitch aimait travailler dans son atelier, et j'allais souvent lui rendre visite. Il s'était attaché à moi, il me montrait de beaux livres illustrés et des cartes postales, il me donnait des pommes et me caressait la tête. C'est là que, pour la première fois, j'ai vu des choses que nous et les autres ne possédions pas. Il y avait des silhouettes et des figurines sombres et luisantes (sans doute en bronze, et quelques-unes aussi en marbre) sur des socles élevés. Il y avait beaucoup de peintures et d'autres choses mystérieuses. Au milieu de l'atelier, sur des trépieds, se trouvaient d'immenses planches à dessin où l'on pouvait voir représenté un bâtiment imposant qui ressemblait à une tour du Kremlin avec un homme au-dessus ("C'est Lénine", m'avait-il précisé) et un grand ciel bleu[14]. »



L'atelier de Iofane

Dans les appartements plus petits, le bureau du père pouvait également servir de salle à manger et de chambre pour les parents, mais la plupart des appartements de la nomenklatura avaient une « salle à manger » séparée (qu'on appelait aussi le « salon » ou simplement la « grande pièce »), dans laquelle on se rassemblait pour les repas de fête et les grandes réunions. Au centre de cette pièce se trouvait une grande table entourée de chaises, avec au-dessus une lampe à abat-jour de soie orange foncé à franges. L'autre meuble de rigueur était le piano. (La plupart des filles et quelques-uns des garçons prenaient des cours avec un professeur de musique privé.) Le reste relevait des convictions personnelles et de l'improvisation. La femme de Vassili Mikhaïlov, Nadejda, qui était fille de professeur, diplômée de l'Université des femmes de Bestoujev et membre retraitée de la Société des Vieux Bolcheviks depuis ses quarante ans, en 1929, avait des idées arrêtées sur la façon dont il convenait de meubler un salon. Outre la table et le piano, la famille avait une armoire d'acajou vitrée, « pleine de babioles antiques et charmantes », avec, au-dessus, des vases ; un canapé agrémenté de coussins de velours brodés par Nadejda et sa mère ; deux

petits fauteuils ; une table spéciale pour le téléphone ; un long sofa ; un autre fauteuil, recouvert d'une ottomane ; des fleurs fraîches sur les appuis de fenêtre ; et, à côté des portes-fenêtres menant à l'entrée, une petite table ornée d'un napperon brodé sur lequel trônait un samovar rutilant[15].

Salle à manger. Dessin de Youri Trifonov
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Les enfants vivaient en règle générale dans une petite « pièce des enfants », meublée habituellement d'un bureau pour les devoirs, d'un ou plusieurs lits et d'une armoire. La fille de Kerjentsev, Natalia, épinglait sur ses murs des reproductions de peintures classiques découpées dans des magazines (selon ses enthousiasmes du moment). Beaucoup d'adolescents, dont Natalia, affichaient des cartes. La bonne, qui faisait généralement aussi office de nourrice, dormait parfois auprès des petits enfants ou dans sa propre chambre, mais l'usage était plutôt qu'elle dorme dans un renfoncement à l'entrée de la cuisine, généralement masqué par un rideau. Les autres pièces étaient occupées par les grands enfants et les autres parents ou personnes à charge[16].

La place de la mère (qui était normalement la femme du locataire) n'était pas prédéterminée. Les Podvoïski, qui entretenaient une relation exemplaire de dévouement mutuel et de respect pour le travail de chacun dans le Parti, avaient ainsi deux bureaux : le « bureau de Père » (qui servait

aussi de salle à manger) et le « bureau de Mère » (Nina Avgoustovna travaillait au département Lénine de l'Institut Marx-Engels-Lénine). Quelques-uns des appartements avaient une « chambre des parents », et celle-ci pouvait jouer le rôle d'espace privé pour la mère pendant la journée. (Dans la chambre des Peterson, une peau d'ours était étendue sur le sol, mais la plupart étaient très sobrement meublées et décorées.) Dans les familles où le père dormait dans son bureau, la mère pouvait disposer d'une pièce à elle, appelée la « chambre de Mère » (il pouvait s'agir simplement d'une petite pièce de passage, comme dans le cas de Iékaterina Smirnova-Ossinskaïa et de Tania Miagkova-Poloz). Nadejda Smilga-Polouïan avait un bureau, une bibliothèque et une coiffeuse sur laquelle étaient posés ses parfums, un miroir à trois faces et une photographie de ses petites filles en sous-vêtements. Nadejda Mikhaïlova partageait sa chambre avec sa fille Margarita. On y trouvait le grand lit ancien de Nadejda (« avec des sortes de dessins dessus », d'après les souvenirs de Margarita), une très ancienne armoire où était rangé du linge (et des fleurs séchées pour parfumer), une table de nuit avec une lampe et une pile de romans français, et le coin de Margarita, avec son lit, son tout petit bureau et son coffre à jouets. (Les deux filles du premier mariage de Mikhaïlov étaient dans une « chambre d'enfants » séparée, et la fille aînée de Nadejda, bien plus âgée, disposait de sa propre chambre[17].)

Les anciens ouvriers qui ne cherchaient pas à suivre la mode des élites et qui ne s'étaient pas élevés jusqu'au sommet de la hiérarchie gouvernementale n'avaient généralement pas de bureau. Les Ivanov avaient trois pièces, dont une qu'ils louaient. Des deux pièces restantes, l'une était pour les adultes, l'autre pour leurs trois enfants, et la domestique dormait dans le renfoncement de la cuisine (jusqu'à son mariage avec le fils d'Orekhov, qui la fit intégrer le cercle des amis de la famille). À l'exception d'une armoire et d'un chandelier, tous leurs meubles étaient propriété de l'État. Vassili Chouniakov, un autre ancien ouvrier de Petrograd lié à l'industrie alimentaire (en tant que membre de la Commission centrale de contrôle spécialisé dans les purges), utilisait ses trois pièces : la première était la « chambre des parents » (comme Ivanov, Chouniakov était marié à une couturière juive), la deuxième la « chambre des enfants » (il y en avait trois, dont deux moururent jeunes) et la troisième la salle à manger (qui servait en même temps de chambre pour la belle-mère de Chouniakov). La domestique dormait dans le renfoncement de la cuisine. Les meubles avaient pour l'essentiel été construits par

Chouniakov lui-même qui, comme la plupart des anciens ouvriers, souffrait d'« épuisement nerveux » et passait de longues périodes à la maison ou dans divers sanatoriums.

La famille du contremaître primé Mikhaïl Toutchine disposait de deux pièces communicantes (au sein d'un appartement de neuf pièces qui abritait également la famille de trois autres contremaîtres primés). La chambre des parents contenait un lit, une coiffeuse avec un miroir à trois faces et un bureau, également utilisé par les enfants pour faire leurs devoirs (même si, à en croire la fille de Toutchine, Zinaïda, qui avait douze ans en 1935, son frère cadet, Vova, ne faisait jamais les siens). Dans la chambre « des enfants », on trouvait le canapé où dormait Zinaïda, le minuscule berceau de Vova, une petite armoire, un grand vaisselier, la table à manger et un tableau représentant un renard dans un paysage enneigé[18].

À l'automne 1937, le premier secrétaire du comité du Komsomol de la ville de Kolomna, Serafim Bogatchev, fut affecté au Comité central du Komsomol à Moscou et transféré dans un appartement récemment libéré de la Maison du Gouvernement (appartement 65). Serafim venait de se marier. Sa femme Lydia et lui avaient tous les deux vingt-huit ans et étaient issus de familles paysannes. Selon Lydia,

> [la mère de Serafim] était une vieille femme très pieuse, elle ne savait ni lire ni écrire. Serafim était son fils unique. Comme elle l'aimait ! Elle était en adoration devant lui. C'était un homme gentil, un homme bon. Il était si attentif – et si drôle aussi, parfois. Il aimait la vie. Son rêve était d'aller vivre dans la forêt et de travailler à l'extérieur, comme garde-forestier. Un jour, à l'époque où nous nous faisions encore la cour, il m'a demandé : « Est-ce que tu serais prête à venir vivre avec moi dans la forêt, dans une petite cabane ? » Je lui ai répondu : « Oui, je voudrais bien. Moi aussi, j'aime la nature. » « C'est mon rêve, m'a-t-il dit. Et peut-être quand tout cela sera fini… Pour l'instant, je ne peux pas. Tu connais la situation du pays. Le Komsomol a encore besoin de nous. Mais plus tard, j'irai vivre dans la forêt. »

Ils emménagèrent avec leur petite fille de trois mois, Natacha. Serafim était souvent absent. (« La lutte contre les ennemis du peuple commençait juste, ou plutôt elle atteignait son point culminant, et nous étions tous terriblement surchargés de travail. Il n'y avait que trois secrétaires à

l’époque : Kossarev, Bogatchev et Pikina. ») Lydia préparait les examens d’entrée à l’université et devait se rendre à un cours préparatoire tous les matins (il se tenait dans une pièce spéciale de la bibliothèque Lénine, juste de l’autre côté du Grand Pont de pierre). Elle avait suivi des études dans l’école de l’usine où elle travaillait à Kolomna, mais n’était jamais allée au lycée. On leur attribua une nourrice, que Lydia n’appréciait pas. L’appartement était composé de deux pièces meublées.

> Tout avait été organisé. Dans la chambre, il y avait deux lits et un petit berceau dans une niche que nous avions acheté nous-mêmes je crois. Ou non, nous l’avions apporté de Kolomna… Mais je n’ai vu tout ça que plus tard. Lorsque je suis entrée dans l’appartement pour la première fois, il m’a apporté une chaise, je me suis assise, mon bébé dans les bras, et je suis juste restée là, à pleurer et pleurer… Lorsqu’il est rentré, il m’a trouvée au même endroit. Je ne m’étais pas levée, je n’avais rien fait, à part allaiter le bébé (elle était toute petite). Je n’avais même pas changé ses langes. C’était si rare pour moi de pleurer comme ça…
> Il est entré et a eu l’air troublé. « Qu’est-ce qui se passe ? », m’a-t-il demandé. « Je n’y arrive pas, lui ai-je dit, je ne veux pas vivre ici, tout me déprime ici. » Après notre ancien appartement, et maintenant avec le bébé, j’étais comme glacée… Tout avait un air lugubre…
> Je ne connaissais aucun des voisins. Un jour, je suis allée voir les gens du dessous, ou peut-être en face, sur le même palier, pour leur demander quelque chose, et j’ai vu (je m’en souviens encore) un énorme vase de fleurs, mais ce n’étaient pas de vraies fleurs, ce devait être un genre de fleurs artificielles.

Au bout de quelque temps, ils trouvèrent leurs marques. Ils apportèrent les objets de sa dot et une très grande table (en utilisant le monte-charge de la cuisine). La mère de Lydia fit le voyage depuis Kolomna, licencia la nourrice et en engagea une autre, bien meilleure. Entre eux et les gardes de la Maison, il y eut tout de suite un sentiment de familiarité et d’égalité. « J’ai toujours ressenti leur sympathie pour moi. Ils prenaient le bébé dans leurs bras, ou ils m’aidaient à préparer le landau. Ils étaient gentils et attentifs. On sentait bien que c’étaient des gens simples. Et eux voyaient que nous ne prenions pas des airs supérieurs. » Ils achetèrent deux tapis, un vert et l’autre représentant une chasse au faucon. Ils en couvrirent le parquet, pour que le bébé puisse y ramper. Mais ils n’accrochèrent pas de

tableaux, et les murs restèrent « nus et secs ». Lydia ne faisait pas non plus les courses ni la cuisine. Elle était trop occupée à étudier. C'était aussi une athlète : elle faisait du volley-ball et devait s'entraîner[19].

Serafim Bogatchev

De nombreux résidents de la Maison trouvaient les lignes droites et les grandes fenêtres de Iofane trop « nues et sèches ». La plupart essayaient d'y remédier : ils apportaient de vieux lits et de vieilles armoires, accrochaient des épées et des photographies, ou encore recouvraient les sols de tapis et de peaux de bête. Certains prenaient soin de masquer autant que possible la structure constructiviste du bâtiment, en peignant des motifs fleuris sur les murs ou en les tendant de papier peint « imitation soie », ou encore en accrochant d'épais rideaux aux grandes fenêtres (qui laissaient passer de désagréables courants d'air en hiver). Nadejda Mikhaïlova s'efforçait de récréer l'intérieur victorien de ses parents. La belle-soeur de Staline, Evguenia Allilouïeva (la femme du frère de Nadejda, Pavel, qui était fille et petite-fille de prêtres de Novgorod), avait, selon sa fille, Kira, « un talent remarquable pour rendre n'importe quel endroit chaleureux avec quelques petites choses toutes simples, comme une nappe aux couleurs gaies, quelques tableaux… Dans notre maison, tout le monde aimait les fleurs. Il y en avait toujours sur la table de la grande pièce. Papa préférait les lys, et Maman les myosotis. À mon anniversaire, les gens apportaient des roses et des pivoines ou, au printemps, une branche de mimosa. Et les murs de la grande pièce étaient ornés de délicieuses aquarelles – des paysages et des ballerines aux pieds nus[20] ».

En 1935, personne n'aurait vraiment su dire si c'était là une marque de bon goût ou, dans ces temps nouveaux, une résurgence des « formes de vie

répugnantes et indestructibles qui ne cessent de se régénérer spontanément ». Quelques-uns des résidents de la Maison du Gouvernement se faisaient un point d'honneur de laisser les murs nus et secs. Pour certains, la limite à ne pas franchir était incarnée par les rideaux, symbole de la Grande Déception et de la persistance du philistinisme familial. Le chef de la direction de l'Industrie des boissons alcoolisées, Abram Guilinski, ne voyait rien à objecter à une tapisserie au mur, à un grand buffet où l'on pouvait trouver une collection de jeux de cartes (c'était un joueur infatigable de « préférence ») ou à une exposition de bouteilles de liqueur miniatures sur le piano de sa fille, mais lorsque sa belle-mère accrocha des rideaux aux fenêtres, il exigea qu'ils soient retirés. Ivan Kraval (qui remplaça Ossinski à la tête de la Direction centrale des statistiques économiques en 1935) trouva un compromis en acceptant dans son bureau d'étroits rideaux verts qui encadraient sa fenêtre mais ne permettaient pas de la masquer[21].

Au printemps 1936, Adoratski, Arossev et Boukharine parcouraient l'Europe pour acheter des documents et des objets de collection destinés à l'Institut Marx-Engels-Lénine (dont Adoratski était le directeur). Comme à son habitude, Adoratski était accompagné de sa fille, Varvara. Le 5 avril, il écrivit à sa femme depuis Paris : « J'ai acheté un médaillon avec le portrait de Marx et une mèche de ses cheveux, qui appartenait à sa fille, Jenny Longuet. […] Je vais également acheter le fauteuil dans lequel Marx est mort et un fauteuil en bois qui était dans son bureau, et sur lequel il était assis lorsqu'il écrivait *Le Capital*. » Cinq jours plus tard, il visita l'atelier du sculpteur Naoum Aronson, où il admira un buste de Lénine (« son énergie, sa volonté et sa profonde intelligence sont très bien rendues ») et se procura un costume fait pour lui sur mesure par un tailleur parisien (« il est gris, bien coupé et en laine Cheviot »). Mais rien ne fit plus grande impression sur lui que l'intérieur des maisons qu'il eut l'occasion de visiter. Dans l'une d'entre elles en particulier, en Hollande, tout était « exceptionnellement robuste et confortable. Toutes les pièces [étaient] lambrissées : la salle à manger, en chêne sombre ; le bureau, en noyer ; et la salle de séjour, en érable et en bouleau ; les murs de la chambre [étaient] peints en blanc, avec une peinture à base d'huile ; et il y [avait] de nombreuses penderies spacieuses. La cuisine [était] au milieu de la maison, entre la salle à manger et la chambre. Toutes les pièces [étaient] grandes et vastes, avec beaucoup d'espace de rangement ». L'essentiel des archives Marx-Engels se trouvait à Copenhague, où elles avaient été

transférées depuis l'Allemagne nazie. La délégation y arriva le 16 mars. « Nous sommes hébergés dans un hôtel sensationnel. Je n'ai jamais séjourné dans un hôtel comme ça. Tout y est robuste et plein de trouvailles pratiques. Par exemple, dans le placard, il y a un sac bleu dans lequel on peut mettre ses habits sales, et on vous les lave. La baignoire, et tout en général, est très propre, et il y a un miroir grossissant incroyable dans lequel on peut se voir presque deux fois plus grand – pour quand on se rase[22]. »

La Maison du Gouvernement n'avait pas de sacs bleus pour le linge sale ni de miroirs grossissants pour se raser mais elle proposait des services de blanchisserie (dans un immeuble séparé, situé entre la Maison et l'église Saint-Nicolas) et mettait à disposition toutes sortes d'accessoires comme des abat-jour, des sonnettes de porte ou encore des sièges de toilettes avec abattant en chêne. Pour les appartements équipés de monte-charge, un personnel spécial venait deux fois par jour récupérer les déchets (les autres appartements avaient des vide-ordures, et certains avaient à la fois un monte-charge et un vide-ordures). Le courrier et les journaux étaient déposés deux fois par jour dans les appartements par des fentes prévues pour cela dans les portes. Des services de nettoyage et de réparation étaient également disponibles : il suffisait de les demander par téléphone auprès des services de gestion de la Maison. On pouvait ainsi faire nettoyer ses vitres ou cirer ses parquets. Le salon de coiffure (situé au-dessus de l'épicerie) proposait des rendez-vous à domicile. On pouvait faire garder son chien dans un enclos spécial au sous-sol. Il y avait un stand de tir sous le hall d'entrée 1, un jardin d'enfants au dernier étage du hall n° 7, un club pour les enfants au premier étage du hall n° 3 et un dispensaire avec des infirmières et des médecins de garde à côté de la blanchisserie. Et, bien sûr, il y avait le grand club situé au-dessus du théâtre qui, comme Adoratski l'expliquait dans une autre lettre, « a un court de tennis et différentes pièces dans lesquelles on peut faire tout ce qu'on veut : jouer aux échecs, faire de la musique, etc. ». Quasiment aucun des résidents n'allait manger à la cafétéria de la Maison (qui était fréquentée par les employés de la Maison et, de temps à autre, les délégués venus pour des conférences). Mais ils ne faisaient cependant pas beaucoup la cuisine : de la cafétéria, on pouvait se faire monter par la domestique des repas tout prêts dans des récipients spéciaux, ou se faire livrer depuis des centres de distribution alimentaire réservés (le plus souvent, il s'agissait de celui situé dans la Cinquième Maison des Soviets, rue Granovski, à peu de distance)

par des chauffeurs personnels, parfois accompagnés de la bonne. Il y avait trois sortes de « cartes d'alimentation » : « employé » (pour les membres de la nomenklatura), « personne à charge » et « enfant ». Le choix et la qualité des produits étaient considérés comme tout à fait satisfaisants. Sur une liste d'ingrédients achetés par la cafétéria, on note une grande variété de viandes (bœuf, porc, agneau, poulet, langue, foie et diverses sortes de saucisses), du poisson (notamment du poisson fumé et du hareng), des produits laitiers, des légumes, des œufs, des céréales, de la farine, des pâtes, du riz, des pommes de terre, du pain, de la bière, des fruits, des fruits secs, des noix, du thé, du café, des confitures et des épices (poivre, gingembre, vanille, cannelle et clous de girofle)[23].

Le contenu matériel de la Maison était protégé par plusieurs strates de sécurité. Selon la fille aînée de Nadejda Mikhaïlova, M. N. Koulman,

> chacun des halls de la Maison du Gouvernement avait son propre garde, avec un bureau, une chaise et un téléphone fixé au mur. Tout ça se trouvait à proximité de l'entrée, à côté de l'escalier. Lorsqu'une personne entrait, le garde lui demandait son nom de famille et qui elle allait voir, et ensuite il appelait le résident que la personne avait mentionné pour lui demander s'il était d'accord pour la laisser entrer. Les gardes étaient là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il y en avait toujours trois dans chaque hall. Ils se relayaient, ils faisaient les trois huit et assuraient les week-ends à tour de rôle. Les gardes étaient très stricts et ne laissaient pas les non-résidents faire sortir quoi que ce soit de l'immeuble. Si quelqu'un voulait quitter un appartement avec une valise ou un paquet, il fallait que le résident officiel l'escorte jusqu'à la sortie, ou appelle le garde pour que celui-ci l'escorte lui-même. Les gardes connaissaient tous les résidents de vue et étaient même capables de reconnaître leur voix. Un jour, une dame a essayé de quitter notre appartement avec un paquet […] mais le garde n'a pas voulu la laisser passer, il disait : « Il n'y a pas d'adultes à la maison, et un enfant ne peut pas savoir ce qui peut ou ne peut pas être emporté de la maison. » Elle a dû retourner à l'appartement et attendre notre mère. Lorsque ma mère est enfin arrivée, il lui a dit : « Il y a une femme ici, qui essayait de quitter votre appartement avec un paquet[24]. »

*

* *

Les hommes, pour la plupart, passaient peu de temps à la maison. Pour reprendre les formules de Khrouchtchev, « à cette époque, nous étions tous complètement absorbés par notre travail ; nous travaillions avec une passion et un enthousiasme fantastiques, et nous nous privions pour ainsi dire de tout ». Natalia Sats décrivait ainsi son troisième mari, le commissaire du peuple au Commerce intérieur, Izraïl Veitser : « Il n'aimait pas apparaître en public et ne prêtait aucune attention à son apparence personnelle. Son fanatisme envers son travail était légendaire. Il jugeait parfaitement normal de partir travailler à neuf heures du matin et de ne revenir qu'à quatre heures le lendemain matin. » Après leur mariage, en 1935, l'adjoint de Veitser, qui était aussi son voisin à la Maison du Gouvernement, Lev (Lazar) Khintchouk, évoqua une image tirée d'*Eugène Oneguine* pour décrire leur union : « Ils se rejoignirent : vague et rocher, poème et prose, flamme et glace. » Sats n'était pas convaincue par l'image : « S'il est la prose, ai-je pensé, alors la prose vaut toute la poésie du monde. […] On avait l'habitude de dire : "Le commerce soviétique est notre cause bolchevique personnelle." Pour Veitser, c'était vrai, c'était sa cause. Il était le poète du commerce soviétique[25]. »

Veitser rapportait son caractère « fantasque et fanatique » à deux choses. L'une était son amour pour le Parti (selon Sats, c'était le « bolchevik-léniniste idéal »). L'autre, son enfance passée dans la Zone de Résidence.

Izraïl Veitser

> Ce dont j'avais peur par-dessus tout, c'était du shabbat. Ce jour-là, ma mère, Hannah, nous mettait tous les trois – mon frère Iossif, mon frère Naoum et moi – dans la même cuvette, et nous décrassait tous avec la même éponge. Mère était toujours pressée ; nous, on gigotait ; rapidement, on avait du savon plein les yeux ; et c'étaient à chaque fois des cris et des claques. Nous étions des petits garçons, et nous

étions toujours sales – nous courions pieds nus dans les flaques – et il n'y avait qu'une seule cuvette. Je me souviens de m'être dit un jour : « Dieu, si tu existes, fais disparaître le shabbat ! »[26].

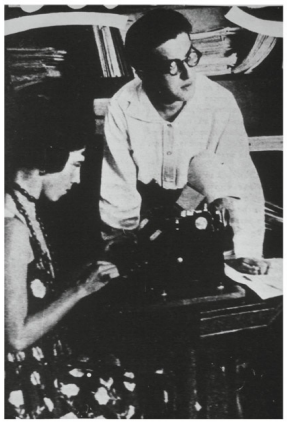
« On ne s'arrêtait pas un instant, écrivait Khrouchtchev. Pendant nos jours de repos (à l'époque où il y avait encore des jours de repos : plus tard, ils disparurent), on organisait des réunions, des conférences, des rassemblements. » Interrogé à propos de Staline, Artem Sergueïev, qui avait grandi dans son foyer, répondait : « Son trait le plus caractéristique ? On aurait dit qu'il travaillait tout le temps […]. Il était constamment en train de travailler, partout et tout le temps. »

La plupart des membres les plus éminents de la nomenklatura avaient des emplois du temps similaires à celui de Veitser. Mikhaïl Poloz et Mark Belenki travaillaient jusqu'à deux heures du matin ; Aron Gaister, jusqu'à cinq ou six heures. Ivan Gronski décrit ainsi l'organisation de sa journée :

> Généralement, je me levais à huit heures, je faisais mes exercices, je prenais une douche froide puis je mangeais mon petit déjeuner. Il fallait que je sois au Kremlin à neuf heures. La plupart du temps, les diverses commissions de l'État ou du Parti commençaient à ce moment-là. Tous les dix jours, à onze heures, se tenait une réunion du Politburo, à laquelle je devais assister. Ces réunions duraient en général jusqu'à sept heures du soir, avec une pause de 15-20 minutes. Les autres jours, le Conseil des commissaires du peuple et le Conseil du travail et de la défense avaient leurs réunions, auxquelles je participais aussi. J'arrivais généralement aux *Izvestia* à sept heures passées. Le journal paraissait le matin… En temps normal, je ne rentrais pas à la maison avant trois heures du matin[27].

Ceux qui travaillaient chez eux avaient un rythme de travail équivalent. Ossinski et la critique littéraire Elena Oussievitch travaillaient l'essentiel de la nuit et ne mangeaient jamais avec leurs enfants. Personne n'était autorisé à les déranger quand ils étaient en train d'écrire dans leurs bureaux. Selon la fille d'Ossinski, Svetlana, « "Père travaille et ne doit pas être dérangé" était la chose la plus importante que nous, les enfants, savions sur lui ». Comme le rapporte son collègue et ami N. Beliaïev (Naoum Beiline), Koltsov « n'écrivait pas lui-même, mais dictait ses ouvrages. Sa secrétaire, Nina Pavlovna Prokofieva – ou plus simplement Ninotchka –, arrivait chez lui à onze heures ». Elle trouvait alors Koltsov

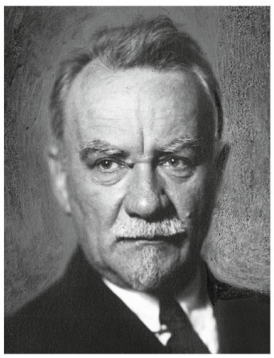
encore groggy après trois ou quatre heures de sommeil, malgré la tasse de café fort et l'aspirine qu'il venait d'avaler pour son mal de tête. Il commençait alors à lui dicter un nouveau chapitre. Elle raconte ainsi[28] :



Koltsov en train de dicter

> Le matin, je venais chez lui, d'abord rue Bolchaïa Dmitrovka puis plus tard à la Maison du Gouvernement, sur le quai Bersenev, où il avait un appartement de quatre pièces au huitième étage, avec déjà un grand bureau avec balcon. Lorsqu'il dictait, il faisait toujours les cent pas ; il ne pouvait pas rester assis. […]
> J'arrivais, j'enlevais mon manteau dans l'entrée et j'entrais dans le bureau. Il m'accueillait chaleureusement, mais on voyait bien à son visage – concentré, sérieux, lointain – qu'il était déjà prêt à dicter. J'allais chercher du papier normal et du papier carbone, j'insérais deux feuilles dans la machine et je m'asseyais en silence au bureau, dos à la fenêtre, la lumière tombant sur la machine et me laissant dans l'ombre. Mikhaïl Iéfimovitch, en chaussons et vêtu d'une vieille veste ou d'un lainage bleu sombre sur une chemise bleu pâle, marchait de long en large dans la pièce, s'arrêtant de temps à autre devant le balcon, et appuyant alors le bras sur le cadre supérieur, le regard perdu au loin – ou, comme je le pensais à l'époque, regardant l'horloge accrochée sous l'arche de l'entrée du bâtiment. Puis il s'asseyait à côté du bureau, le menton dans la main, et entreprenait d'examiner un paquet de cigarettes Kazbek. Ou alors il posait sa joue sur sa main et restait figé comme ça, jusqu'à ce que je finisse par penser qu'il nous avait tout à fait oubliés, moi, ma machine et l'essai à écrire.

Mais à ce moment-là, il se relevait d'un bond et se mettait à dicter lentement la première phrase, comme s'il voulait la tester. Parfois, il avait déjà un titre, mais généralement celui-ci ne venait qu'une fois le dernier mot dicté[29].



Vladimir Adoratski

À l'extérieur, Koltsov portait des costumes. Il en avait toujours porté. Un journaliste de la *Pravda* se rappelait sa première apparition à la rédaction du journal, peu après la fin de la Guerre civile. « Il y avait des tuniques, des blouses, des uniformes, des chemises paysannes, des chemises traditionnelles, des vestes militaires, des vestes en cuir et des imperméables – et puis, tout à coup, au milieu de cette diversité uniforme, j'ai repéré un véritable costume. » En 1935, presque tout le monde s'était mis au costume. Même Veitser, célèbre pour son éternel pardessus (qui faisait également office de couverture lorsqu'il dormait au bureau), fit l'acquisition d'un costume noir. Ossinski portait des costumes clairs ; Rozengolts portait des chapeaux (assortis à ses costumes) ; son ami Arossev portait des nœuds papillons et des smokings (et appréciait les eaux de Cologne et les savons anglais coûteux, qu'il rapportait en quantité de ses voyages à l'étranger). Le chef de l'Internationale syndicale rouge (ou Profintern), Solomon Abramovitch Lozovski, portait des costumes faits par son beau-père, le célèbre tailleur Abram Solomonovitch Chamberg (qui vivait avec lui dans son appartement, le n° 16). Selon Milena, la fille que Lozovski avait eue d'un précédent mariage (et qui devait son prénom à Marx et Lénine, et qui épousa le fils de Podvoïski, Lev), son père « n'aurait pas déparé sur un boulevard parisien », mais c'était son ami, le vice-président de la Cour suprême, Piotr Krassikov, qui était le « parfait *boulevardier* ». La fille adoptive de Krassikov, Lydia

Chatounovskaïa, trouvait qu'il ressemblait à « un aristocrate russe ». Adoratski avait quant à lui acheté son costume dans une boutique parisienne, le jour où il était allé voir le buste de Lénine par Aronson[30].

Les principales responsables de l'élégance des costumes aussi bien que de la décoration intérieure étaient les épouses. Certaines d'entre elles ne travaillaient pas parce qu'elles étaient invalides (comme dans le cas des femmes des « prolétaires » Boris Ivanov et Vassili Orekhov), d'autres parce qu'elles préféraient se consacrer entièrement à leur ménage (comme la femme de Mark Belenki et celle d'Ivan Gronski), d'autres encore parce qu'elles étaient invalides *et* souhaitaient se dévouer à leur ménage (comme Nadejda Mikhaïlova et Maria Peterson). Mais, dans leur grande majorité, elles avaient des emplois salariés (en tant que rédactrices, comptables, statisticiennes, économistes, pharmaciennes, médecins ou ingénieurs), travaillaient la journée et voyaient rarement leur mari ou leurs enfants pendant la semaine. Certaines continuaient à adhérer à l'austérité et à l'ascétisme traditionnels des sectes socialistes (costume gris ou noir, chemise blanche et cheveux tirés en arrière et serrés dans un petit chignon à l'arrière de la tête), mais la plupart avaient découvert l'« élégance ». Selon le récit d'Inna Gaister, c'est aux environs de 1934-1935 que sa mère, Rakhil Izraïlevna Kaplan, « se souvint tout à coup qu'elle était une belle femme ». Diplômée de l'Institut Plekhanov en 1932, elle travaillait au commissariat du peuple à l'Industrie lourde. « À un certain moment, elle commença à se faire faire des robes, et je me souviens de mon indignation : "Regarde-la, elle se fait faire deux robes, non, trois !" » (à l'époque, Rakhil avait trente-deux ans, et Inna dix). Selon Irina Mouklevitch (née en 1923), « c'est vers 1935 que les choses ont commencé à changer. Ça se voyait déjà : toutes ces belles femmes ». La mère d'Irina, qui avait alors trente-cinq ans, était membre du Parti et chef de division à la direction de la Planification, se mit soudain à porter des robes de soirée. Nadejda Smilga-Polouïan, quarante ans, qui était également membre du Parti et avait contribué à diriger la *Petite Encyclopédie soviétique*, passait du costume à la robe de soie noire, mise en valeur par une broche camée que son mari lui avait rapportée d'Italie. Elena Oussievitch, critique littéraire et ancienne tchékiste, développa une véritable passion pour les chapeaux. La plupart des femmes se coupaient les cheveux court et se parfumaient. (Le parfum préféré de Nadejda Smilga-Polouïan était *Quelques fleurs.*) L'équivalent cosmétique des

rideaux – soit le symbole de la vulgarité philistine – était le rouge à lèvres. On pouvait se faire faire une manucure, mais pas se mettre du rouge à lèvres[31].

Les femmes qui ne travaillaient pas n'étaient pas en reste, mais elles tendaient à cultiver une féminité plus familiale. Le soir où la sœur de Lydia Gronskaïa, Elena, rencontra son mari, le poète Pavel Vassiliev, les deux sœurs étaient « juchées sur le canapé » de la salle à manger des Gronski, « absorbées par les tâches habituelles des femmes : coudre et broder ». Nadejda Mikhaïlova brodait des coussins et, selon sa fille, « c'était une excellente pianiste, avec une belle voix, et elle adorait danser. Vers la fin, elle avait vraiment pris du poids, mais elle dansait toujours avec beaucoup de grâce, et aimait toujours autant cela ». Sa garde-robe n'était pas très fournie, mais elle était « de bon goût », avec notamment « une très belle broche camée ». Lydia Khatskevitch aimait recevoir ses amies pour le thé. Quant à Maria (Mirra) Ozerskaïa, elle préférait faire les magasins – un goût acquis à Londres, à l'époque où son mari était représentant du commerce soviétique. Maria Peterson passait une bonne partie de son temps à présider sa grande famille. Selon l'une de ses filles, « Mère avait un vrai talent pour gérer la maison, pour la rendre à la fois chaleureuse et efficace. Elle avait bon goût, elle avait un sens du beau qu'elle conférait à notre maison. On sentait cette beauté aussi bien dans les choses qu'elle faisait elle-même que dans la façon dont elle meublait et décorait l'appartement. Elle nous a transmis son talent pour les travaux d'aiguille et le dessin. Elle était responsable de plusieurs domestiques, de plusieurs nourrices, et même à un certain moment de gouvernantes allemandes. Elle savait donner des ordres et s'imposer. […] Mère était très jolie dans sa jeunesse : petite et fragile, avec une longue chevelure noire et épaisse qui lui descendait jusqu'aux genoux. Mais ses cheveux demandaient tellement de travail et ils étaient un tel poids pour elle que, au milieu des années 1920, elle a coupé sa longue tresse et s'est fait faire une de ces coupes courtes permanentées qui étaient à la mode à l'époque. […] À l'époque où je suis née, Mère avait pris du poids, mais elle a toujours gardé beaucoup d'allant, et n'a jamais cessé de porter des talons[32] ».

Selon sa fille Kira (qui était aussi la nièce de Staline), Evguenia Allilouïeva (Zemlianitsyna) « n'était pas particulièrement politique et n'adorait pas toutes ces mondanités. C'étaient toutes des bolcheviks, et maman ne faisait pas partie du club. Elle était plus féminine, plus dans la séduction ». Elle adorait la musique, la danse, l'opéra et le ballet. « À ce

moment-là, la mode était d'avoir les cheveux courts et permanentés. Maman s'est aussi fait couper les cheveux, mais elle a gardé sa tresse dans une boîte spéciale, et elle la "portait" pour les grandes occasions. » D'après Kira, la plupart des femmes de la Maison du Gouvernement se faisaient faire leurs vêtements sur mesure, « pas seulement les robes et les costumes, mais même les manteaux et les fourrures. Il n'y avait pas de magazines de mode soviétiques. Il fallait que quelqu'un en ait rapporté un de l'étranger. Maman les empruntait, elle les consultait, et puis elle trouvait toujours une solution avec l'aide de sa couturière, Evdokia Semionovna. Elle lui apportait un magazine de mode français, elle lui montrait telle ou telle robe ou costume, et elle lui demandait : "Vous pourriez me faire ça ?" Et Evdokia Semionovna répondait toujours : "Evguenia Alexandrovna, ça ne va pas être facile, mais je vais essayer." Et puis elle le faisait[33] ».

En 1936, on organisa une réception spéciale au Kremlin à l'occasion de l'adoption de la nouvelle Constitution, et Evguenia décida de porter une nouvelle robe. Kira raconte ainsi :

> Presque du jour au lendemain, Evdokia Semionovna dut créer quelque chose d'extraordinaire : une robe sombre avec, insérée dans le corsage, une pièce de dentelle blanche. Cette dentelle était un véritable chef-d'œuvre : elle faisait comme de minuscules vagues, extrêmement délicates, magnifiques ! Il n'y avait qu'un seul problème : Evdokia Semionovna ne put pas la finir à temps. Elle était encore en train de faire les derniers points quand maman l'enfila.
>
> Ce jour-là, la radio était au maximum dans l'appartement. C'était un moment historique, on ne pouvait pas manquer ça. Tout était retransmis en direct. Staline avait déjà commencé à parler et maman était encore à la maison, en train de s'habiller. Une voiture avec chauffeur l'attendait en bas. Et papa, bien sûr, était déjà au Kremlin, à l'attendre en rongeant son frein.
>
> Maman entra dans le hall en plein milieu du discours de Staline et, se faisant aussi petite qu'elle pouvait, courbée en deux, elle se glissa jusqu'à son siège. Lorsque la cérémonie officielle s'acheva, de nombreux invités se rendirent à la salle Saint-Georges, où un banquet splendide avait été dressé.
>
> Les gens faisaient la queue pour parler à Staline et le féliciter. Lorsque le tour de maman vint, il lui dit : « Eh bien, Jenia, pourquoi

étiez-vous si en retard ?! » Maman était stupéfaite : « Mais comment m'avez-vous remarquée ? – J'ai une bonne vue, répondit-il en riant. Je vois à des kilomètres. Vous vous faufiliez, courbée en deux. Qui d'autre pourrait faire quelque chose comme ça ? Il n'y a que Jenia[34] ! »

Evguenia Allilouïeva
(avec l'aimable autorisation
de Kira Allilouïeva)

Quelques mois plus tard, une grande délégation soviétique se rendit à Paris pour participer à l'Exposition universelle, ou « Exposition internationale des arts et des techniques appliqués à la Vie moderne ». Le mari d'Evguenia, Pavel Allilouïev, fut nommé commissaire de la délégation (superviseur du Parti).

Lorsque maman l'apprit, elle courut parler à Staline. « Iossif, je ne vous ai jamais rien demandé. Je rêve d'aller à Paris ! J'en ai tellement entendu parler, et j'ai fait du français à l'école… » Il la regarda, puis il regarda Iéjov, qui se trouvait justement à ce moment-là dans son bureau et il lui demanda, avec un sourire en coin : « Qu'est-ce que tu en penses, faut-il la laisser y aller ? » […] Elle passa douze jours à Paris. D'après ce qu'elle racontait, elle n'avait pas dormi plus de quatre heures par nuit. Elle voulait tout voir. Elle adorait la ville. Elle était fascinée de voir les voitures céder le passage aux piétons, comme c'était l'usage en France.

Apparemment, elle se sentit chez elle à Paris. Elle alla à l'Opéra, à un spectacle de Joséphine Baker (elle l'avait déjà vue une fois à Berlin) et au Louvre. Elle était absolument fascinée par la *Vénus de Milo*. « J'ai fait le tour de la *Vénus* pour la regarder de derrière : elle respirait ! » […] Avec papa, ils allèrent au restaurant et essayèrent la

célèbre soupe à l'oignon, et les huîtres. Elle nous a expliqué plus tard qu'il fallait les manger avec du jus de citron, et qu'on les entendait même faire un petit bruit[35].

À l'Exposition universelle, le pavillon soviétique, conçu par Iofane, et le pavillon allemand, conçu par Albert Speer, reçurent l'un et l'autre une médaille d'or. Les deux structures se faisaient face de chaque côté d'un boulevard, au Trocadéro. La façade du pavillon allemand était constituée d'une tour coiffée d'un aigle, celle du pavillon soviétique d'une tour surmontée de *L'Ouvrier et la Kolkhozienne* de Vera Moukhina. Selon Elina Kisis, qui résidait dans l'appartement 424, une première version de la *Kholkozienne* était apparue dans la cour de la Maison du Gouvernement aux alentours de 1934 ou 1935. « La statue était un peu plus grande que nature, et elle était faite de plâtre ou d'argile. En tout cas, elle était grise, et Moukhina l'avait fait installer dans la fontaine devant le hall 21, où j'habitais. Lorsque les ouvriers l'ont déballée, un morceau s'est cassé. » La version parisienne fut rapportée en Union soviétique et installée, avec l'*Ouvrier*, à l'entrée principale de l'Exposition agricole de l'Union. Evguenia Allilouïeva revint de Paris avec « des cadeaux pour tout le monde », et en particulier « une petite pipe très élégante » pour Staline[36].

Mais, de l'avis général, personne n'était plus expert en belles choses que les femmes des fonctionnaires du Parti et des dirigeants industriels de province. Avant leur installation à la Maison du Gouvernement, les Granovski vivaient dans une maison « splendidement décorée » à Berezniki, avec « la porcelaine, l'argenterie et le linge les plus fins, et tout ce qu'il fallait pour en faire une maison princière ». Sofia Boutenko, la femme du directeur de l'aciérie de Kouznetsk, Konstantin Boutenko, participait à la direction d'un mouvement national bénévole de femmes de hauts dirigeants de l'industrie dont le but était de promouvoir chez les ouvriers la propreté, la beauté, et toutes les valeurs propres à « une vie de famille cultivée ». Lors de ses voyages réguliers à Moscou, elle se rendait dans un atelier de couture renommé, y examinait des échantillons et commandait généralement plusieurs costumes et robes (qu'elle payait 140 roubles pour 3,5 mètres du meilleur tissu, et environ 350 roubles pour la main-d'œuvre, soit, pour chaque robe, deux fois le salaire mensuel moyen en Union soviétique à l'époque)[37].

Pavel Allilouïev et Evguenia Allilouïeva à l'Exposition de Paris
(avec l'aimable autorisation de Kira Allilouïeva)

Une autre source de beauté était le théâtre – qui pouvait prendre les formes les plus diverses. Lorsque la fille de Natalia Sats, Roxana, était en deuxième année d'école élémentaire, elle frappa un jour une fille du nom de Dachenka (il faut dire que celle-ci l'avait fait tomber de son tabouret en cours de gymnastique et s'était ensuite vantée de ce geste : personne n'osait toucher Roxana parce que tout le monde avait peur de son grand-père, qui ne circulait que dans une limousine avec chauffeur). Roxana fut publiquement réprimandée par le directeur, et renvoyée chez elle. Le matin suivant, avant de partir pour l'école, elle se plaignit à sa mère de l'injustice qu'elle avait subie.

> Ça ne devait pas être évident de comprendre mes bredouillements confus et inarticulés, mais maman y parvint parfaitement. Elle se releva, appela le théâtre pour les prévenir qu'elle serait en retard à la répétition et entreprit de s'habiller. L'affaire n'était jamais simple, mais cette fois-là, elle s'habilla comme si elle se rendait à une réception diplomatique, et non dans une école primaire. Et lorsque, drapée dans son manteau de fourrure de léopard, elle bouscula la dame de ménage sortie de nulle part et s'élança à travers les couloirs de l'école dans ses escarpins argentés et vêtue d'une robe écarlate aux larges manches doublées de soie blanche, l'effet était proprement spectaculaire. La pause de midi venait juste de sonner, et un flux d'enfants s'écoulait de toutes les classes. Mais lorsqu'ils virent

maman, même les plus déchaînés des garçons, même ceux qui faisaient toujours la course jusqu'à la cafétéria, s'arrêtèrent net et se mirent à courir derrière elle, l'air complètement halluciné.
Le directeur était dans le gymnase, en train de présider à une cérémonie d'incorporation des jeunes pionniers. L'entrée intempestive de maman et de la foule qui l'escortait mit brutalement fin à la chose. Le chef des pionniers oublia pourquoi il portait un foulard rouge, et s'écarta pour laisser passer maman. Celui qui venait d'être incorporé, que du coup tout le monde avait oublié, se démettait le cou pour essayer de comprendre ce qui se passait, et finit par faire demi-tour et par retourner se ranger avec ceux qui n'avaient pas encore été investis. Maman marcha avec détermination jusqu'au directeur. « Où est cette autre fille ? » demanda-t-elle d'un ton impérieux. Dachenka était elle aussi dans le gymnase. « Je veux que tu me dises exactement ce qui s'est passé hier », ordonna maman. Dachenka bredouilla : « Je, j'étais assise… je suis venue… j'ai dit… » N'osant pas répéter ce qu'elle avait dit la veille, Dachenka, la tête basse, renonça finalement à parler. Maman acheva le récit à sa place. « Alors ? C'est bien ça qui s'est passé ? Ou il y a quelque chose qui m'a échappé ? » demanda-t-elle à la fin. « Non », murmura Dachenka, au comble de l'embarras. « Roxana, viens ici », ordonna maman. Je m'avançai jusqu'au milieu du gymnase et je me retrouvai entre la colonne des jeunes pionniers et la foule des curieux, qui ne cessaient pas d'affluer. Les mots de maman résonnèrent dans un silence absolu : « Quelles que soient les choses remarquables que nos proches aient pu accomplir, elles ne justifieront jamais l'arrogance. Tu as fait ce que tu devais faire hier. Ne laisse jamais personne t'humilier. » De la tête, elle me fit un signe approbateur, prit congé du directeur et sortit. Presque toute l'école la suivit. Ils restaient là, à la regarder remettre son manteau de fourrure, monter dans sa voiture et claquer la portière. Puis, quand elle descendit la vitre pour saluer malicieusement les enfants, ils lui répondirent tous de la main en criant : « Au revoir ! »[38].

Les pavillons soviétique et allemand à l'Exposition universelle à Paris, en 1937

Le pavillon soviétique à l'Exposition universelle à Paris, en 1937

Un autre groupe social était célèbre pour ses femmes élégantes et ses appartements luxueux : celui des officiers haut gradés (particulièrement les aviateurs) et des membres de la police secrète, le NKVD. Lorsqu'ils habitaient à Dniepropetrovsk, Sergueï Mironov et Agnessa Arguiropoulo organisaient des soirées fastueuses pour les collègues de Mironov et leurs compagnes. Un jour, l'une d'entre elles, Nadia Reznik, se mit à flirter avec Mironov. Agnessa raconte ainsi ce qui s'ensuivit :

> Nadia, il faut le reconnaître, savait aussi être à la hauteur de la situation quand celle-ci l'exigeait. Elle était blonde, et la robe bleu électrique qu'elle portait lui allait vraiment très bien. C'en était trop pour moi. Le bleu, c'était *ma* couleur. Elle mettait parfaitement en valeur mes cheveux noisette. Un employé du magasin en devises

fortes m’aida à échanger mon tissu café, ou crêpe dentelle pour – non, non, pas du bleu électrique, mais une teinte de bleu très pâle qui m’allait encore mieux.
Ma couturière à Dniepropetrovsk était une magicienne. La coupe qu’elle avait imaginée était un véritable chef-d’œuvre. Le tissu faisait deux plis ondulant depuis la taille, on aurait dit un torrent : j’étais Niké, la déesse grecque de la victoire.
La table était élégamment dressée, avec des fleurs devant chaque convive. À table, je régnais sans partage, mais, après le repas, je remarquai soudain que Mirocha et Nadia étaient passés dans l’autre pièce, qu’ils s’étaient installés dans un canapé et semblaient absorbés par une conversation animée. Je passai devant eux une fois, deux fois, les vagues bleues de ma robe flottant comme le vent ou comme un alizé bleu pâle, presque comme si j’avais emprunté les ailes de Niké. Mais Mirocha ne paraissait pas s’en apercevoir[39].

Natalia Sats avec le chef d’orchestre et compositeur du Théâtre pour enfants, Leonid Polovinkine

Agnessa demanda à sa femme de chambre d’appeler Nadia au téléphone et de lui dire qu’il fallait qu’elle rentre immédiatement, pour une affaire urgente. Nadia partit précipitamment. Lorsqu’elle appela quelques minutes plus tard pour demander ce que c’était que cette plaisanterie, Agnessa lui

répondit, avant de raccrocher, qu'elle aurait dû savoir « qu'il y a[vait] des choses qui ne se [faisaient] pas quand on est invité ». Lorsqu'elle raconta à Mironov ce qu'elle avait fait, celui-ci, « ravi, éclata de rire[40] ».

Gérer ce qui pouvait se passer à la maison était encore relativement simple. Il était bien plus délicat de se prémunir contre les risques des vacances dans les grandes stations balnéaires du Caucase.

> Avant de partir pour le sanatorium, je me rendais à Kiev pour acheter du tissu au magasin en devises étrangères et le faire tailler à Kiev ou par ma couturière à Dniepropetrovsk, une magicienne. Mironov me disait toujours de m'habiller plus modestement, il disait qu'il était gêné par mes tenues extravagantes, mais je continuais à me faire faire des robes séduisantes aussi bien que des plus modestes – et j'avais bien raison.
>
> Lorsque nous sommes arrivés au sanatorium du Comité central ukrainien, à Khosta, cet automne-là, toutes les jeunes femmes rivalisaient à qui serait la mieux habillée. J'ai dit à Mirocha : « Tu vois ? Heureusement que je ne t'ai pas écouté ! »[41].

L'un des plus anciens collègues de Mironov (ils avaient servi dans le Caucase ensemble) était le commandant des Forces de sécurité aux frontières, l'ancien séminariste Mikhaïl Frinovski.

> On les croisait régulièrement dans les sanatoriums du Caucase. Frinovski avait un visage bouffi et arrogant. Sa femme, Nina, était terriblement vulgaire : laide, le nez camus, toujours tartinée d'une couche épaisse de maquillage tapageur. On riait souvent d'eux, avec Mirocha. Une fois, il m'a raconté en hurlant de rire :
> « J'étais assis en face d'elle au restaurant. Il faisait chaud, et elle transpirait. Je lève les yeux, et je vois deux traînées noires couler de ses yeux, venir se mélanger sur ses joues avec son rouge puis couler jusqu'à son menton et s'écraser en grosses gouttes sur son assiette. »
> Mais lorsque nous sommes arrivés à Sotchi à l'automne 1936, Mirocha me dit : « Regarde un peu Nina ! Elle s'habillait comme une prostituée, mais elle ressemble vraiment à quelque chose, maintenant ! » Et effectivement, quand je l'ai vue, je n'en croyais pas mes yeux : on aurait dit une autre personne ! On a appris ensuite qu'elle revenait juste de Paris, où on l'avait complètement

transformée : on l'avait aidée à trouver son style, on lui avait appris à se coiffer et à choisir les habits et le maquillage qui lui convenaient. Je me souviens qu'elle portait une robe Vichy bleue et, dans les cheveux, un ruban bleu, si flatteurs qu'on avait peine à croire qu'il s'agissait de la même personne. Elle en était parfaitement consciente, et on sentait qu'elle était très fière.

Cet automne-là, Iagoda fut destitué (c'était le début de sa chute), et Iéjov fut nommé commissaire du peuple aux Affaires intérieures. Lorsque la nouvelle nous parvint, Nina exulta. Elle ne chercha pas à me dissimuler ses espoirs : « C'est excellent, dit-elle, Iéjov est un grand ami à nous. »

Ils avaient passé des vacances ensemble quelque part, et les deux familles s'étaient liées d'amitié.

Et effectivement, quelque temps plus tard, j'ai lu dans les journaux que Frinovski avait été nommé vice-commissaire du peuple.

Vous auriez dû voir la réaction au sanatorium ! Tous les lèche-bottes accouraient devant Nina pour essayer de se faire bien voir.

Elle partit le jour suivant. Je me souviens de l'avoir accompagnée jusqu'à sa voiture. Elle portait un chapeau noir, un costume noir ajusté et des gants blancs : elle était très élégante. Pendant qu'elle saluait tout le monde, elle nous a regardés, Mirocha et moi, avec une intensité particulière et m'a serrée dans ses bras, d'un air signifiant…

Nos espoirs ne furent pas déçus. Mirocha reçut l'ordre de clore ses affaires à Dniepropetrovsk et de se rendre à Novossibirsk pour prendre la tête de la direction du NKVD pour toute la Sibérie occidentale[42].

Mikhaïl Frinovski
(avec l'aimable autorisation
de A. G. Tepliakov)

15. LES JOURS DE REPOS

Lorsque la Maison du Gouvernement fut construite, la plupart des institutions soviétiques obéissaient à ce qu'on appelait le « programme de production ininterrompue ». La semaine de sept jours avait été abolie. L'année était désormais composée de 360 jours ouvrés organisés en soixante-douze semaines de cinq jours et de cinq jours fériés. Les ouvriers comme les employés de bureau étaient divisés en cinq groupes, chacun avec son propre emploi du temps. Le premier plan quinquennal reposait sur l'idée qu'il fallait organiser le travail continu d'individus autonomes organisés en « collectifs » de production aléatoires mais d'une cohésion parfaite. En vertu de ce principe, les usines et les chantiers ne s'arrêtaient jamais, de sorte que les membres d'une même famille pouvaient ne pas avoir les mêmes jours de repos. La revendication d'espaces individualisés coïncidait avec le mouvement d'individualisation des emplois du temps. Le premier promoteur de ces deux principes était Youri Larine, le futur beau-père de Boukharine, qui se plaisait à imaginer le producteur du futur comme « un escargot transportant sa coquille ». Le collectivisme rationnel était un individualisme extrême[1].

La Maison du Gouvernement avait été conçue comme une structure « de type transitionnel », combinant d'importants services communautaires avec des concessions faites à la persistance de la famille. Le 1er décembre 1931, peu après que la plupart des résidents de la Maison se furent installés dans leurs appartements et une année entière avant que le premier plan quinquennal n'eût été déclaré réalisé « un an en avance sur le programme », la semaine ininterrompue de cinq jours fut remplacée par une semaine universelle de six jours, avec des jours de repos communs tombant les 6, 12, 18, 24 et 30 de chaque mois. Tous les Soviétiques, y compris ceux constituant des unités affectives et reproductives au sein d'espaces plus ou moins séparés, devaient se synchroniser[2].

Mais, pour les membres éminents de la nomenklatura et leurs familles, l'organisation temporelle de la semaine restait désynchronisée. À une époque où proliféraient les « parcs de loisirs culturels et de détente », l'attachement à l'éthique du travail continu signifiait que ceux qui ne

dormaient jamais devaient dormir lorsque les autres travaillaient. Dans la Maison du Gouvernement, les bonnes, les nourrices, les grands-mères et les parentes pauvres se levaient tôt, préparaient le petit déjeuner des enfants (de la bouillie ou des sandwiches, ou les deux), mettaient les plus jeunes sur le chemin de l'école (en les aidant à traverser les voies du tramway sur la rue Serafimovitch ou en les confiant au chauffeur de leur père), puis elles s'affairaient dans la maison. Certaines cuisinaient ; la plupart profitaient des repas préparés par la cafétéria de la Maison et d'autres points de distribution alimentaire réservés, à quoi s'ajoutaient (au dîner généralement) des plats faits maison avec des ingrédients issus de divers points de distribution ou achetés à l'épicerie de la Maison. Les femmes qui travaillaient prenaient parfois leur petit déjeuner avec leurs enfants, ou un peu plus tard. Celles qui ne travaillaient pas – une minorité à la Maison du Gouvernement – pouvaient se lever avant leur mari pour se livrer à diverses activités (travail bénévole, couture, courses, ravaudage, conversation avec des amis de passage ou des parents à demeure), ou se lever en même temps pour prendre leur petit déjeuner avec lui, soit dans la cuisine soit dans la salle à manger. La plupart des hommes ne s'attardaient pas à ce repas et n'avaient pas forcément le temps de lire la *Pravda* (même si tous la lisaient au cours de la journée, au travail sinon à la maison). Leurs chauffeurs venaient les chercher ou les attendaient dehors. Peu après le départ des hommes, les enfants rentraient de l'école pour déjeuner – le plus souvent seuls, le repas étant servi par les nourrices. Des précepteurs venaient généralement en fin d'après-midi. Certaines des mères qui travaillaient dînaient avec leurs enfants et les autres parents vivant dans l'appartement ; d'autres rentraient tard et mangeaient seules, rapidement et sans cérémonie. Les hommes ne dînaient pas toujours à la maison. La plupart ne rentraient que lorsque tous les autres habitants de l'appartement étaient déjà endormis. La seule présence permanente à la maison – le pilier de l'emploi du temps de la semaine et la seule personne entretenant un lien vital avec tous les autres membres du foyer – était la nourrice ou la bonne – assistée, et remplacée à l'occasion, par la grand-mère ou une autre femme de la famille habitant l'appartement[3].

Le sixième jour de la semaine de six jours était le « jour de repos ». On ne l'appelait pas « dimanche », mais c'était officiellement un jour de congé commun consacré au repos et, plus officieusement, le pivot temporel de la vie familiale. À peine démontés les échafaudages de la Maison du socialisme, le sabbat se rétablissait peu à peu (même pour

Veitser, qui était maintenant marié et heureux en ménage). Une fois tous les six jours, les bonnes et les nourrices s'effaçaient pour céder la place et l'organisation du temps à leurs « maîtres ».

La plupart des familles s'éveillaient au son de la radio. Dans chaque appartement, un câble radio était installé, relié à un haut-parleur noir en forme de disque (un « plat ») installé sur le mur, généralement dans la cuisine ou dans la salle à manger. La radio était constamment allumée, mais le matin des jours de congé on la mettait plus fort et on l'écoutait activement. Les programmes incluaient ces jours-là des émissions pour enfants, des émissions musicales (aussi bien des chants soviétiques que de la musique classique) et, plus tard dans la journée, des retransmissions en direct de concerts, d'opéras ou de pièces de théâtre. Le responsable à la fois de la programmation et du réseau national de câbles et de relais était l'expert en organisation rationnelle du temps et de l'éthique du travail, Platon Kerjentsev, qui dirigea le Comité de la radio entre 1933 et 1936. Comme beaucoup d'autres hommes de la Maison, Kerjentsev possédait également un poste de radio à tubes allemand, installé dans son bureau[4].

Tous les hommes lisaient les journaux (et donc notamment beaucoup d'articles écrits par Koltsov). Certains récupéraient de leur labeur de la semaine en travaillant pour eux. Ossinski étudiait Hegel et les mathématiques ; Arossev écrivait de la fiction et tenait un journal. Presque tous lisaient pour le plaisir. Les livres les plus lus restaient les mêmes que dans les années de prison et d'exil, à l'exception tant de la tradition radicale russe (Tchernitchevski, Kravtchinski ou Gorki) que du modernisme belge et scandinave *fin-de-siècle*, qui paraissaient trop en décalage avec une époque augustinienne d'achèvement et de réalisation et tombèrent peu à peu en dehors du canon de la haute culture. Les « sommets du Pamir » de la littérature européenne étaient toujours incontournables : Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe ; les classiques russes, Pouchkine et Tolstoï au premier chef ; et les classiques du XIX^e^ siècle européen, particulièrement les romantiques et les premiers réalistes, surtout Dickens et Balzac. Une autre catégorie importante était celle des histoires d'aventure que les hommes de la Maison du Gouvernement avaient aimées enfants. Il s'agissait en fait de deux ensembles de textes se recouvrant partiellement : les romans historiques du début du XIX^e^ siècle réinventés en littérature pour adolescents (Walter Scott, James Fenimore Cooper, Alexandre Dumas) et les livres retraçant l'exploration coloniale, au sommet de leur popularité pendant la jeunesse

des Vieux Bolcheviks (Thomas Mayne Reid, R. L. Stevenson, Jules Verne, Louis Henri Boussenard, Jack London et O. Henry). Parmi les écrivains contemporains, le plus apprécié était Romain Rolland, considéré comme une réincarnation du réalisme héroïque (et peut-être de ses grands héros – qui étaient aussi ceux de ses lecteurs : Beethoven et Tolstoï). La littérature soviétique était peu lue, hors du cercle de ceux qui étaient directement impliqués dans sa production ou sa conception. Il y avait cependant des exceptions, à savoir les livres pour enfants (comme *Et l'acier fut trempé*, de Nikolaï Ostrovski, très lu par les adolescents) et, parmi les romans pour adultes produits dans les années 1930, le *Pierre le Grand* d'Alexeï Tolstoï (une histoire de construction/création sous forme d'épopée historique réaliste).

À la maison, deux autres divertissements très appréciés des hommes étaient la photographie et les échecs. Les appareils photo étaient, avec les gramophones et les vêtements, parmi les objets les plus importants rapportés de l'étranger, et beaucoup d'hommes passaient des heures à développer leurs photographies. (Ivan Kraval avait ainsi construit un véritable labo photo dans sa salle à manger.) Comme la lecture, les échecs permettaient de combiner plaisir et haute culture. Kerjentsev découpait dans les journaux les articles traitant des parties disputées, pour les analyser et les rejouer ensuite lui-même. Les échecs avaient en outre un intérêt social. Certains avaient des partenaires permanents (Iakov Brandenbourgski jouait avec N. V. Krylenko, le commissaire du peuple à la Justice, qui dirigeait également la Fédération soviétique d'échecs ; Romuald Mouklevitch jouait avec Iossif Ounchlikht [Józef Unszlicht], le président de la direction de l'Aviation civile, qui était lui aussi polonais). La plupart des pères jouaient régulièrement avec leurs fils. Son fils d'un précédent mariage étant mort jeune, Kerjentsev jouait avec sa fille, Natalia, qui y trouvait un intérêt modéré. Le secrétaire du Comité central du Komsomol, Serafim Bogatchev, jouait avec sa jeune femme, Lydia. « Sima adorait vraiment les échecs, se souvenait-elle, et le soir, lorsqu'on avait du temps, on s'asseyait souvent pour jouer. Il me disait : "Laisse tes maths, et viens plutôt jouer aux échecs !"[5]. »

Beaucoup de parents, et particulièrement les pères, consacraient l'essentiel de leurs jours de repos à leurs enfants : ils jouaient avec eux, leur lisaient des histoires, les emmenaient au théâtre, au cinéma (généralement à l'« Oudarnyk » puis, à partir de la fin des années 1930, au Premier cinéma pour enfants, situé dans l'auditorium du Nouveau

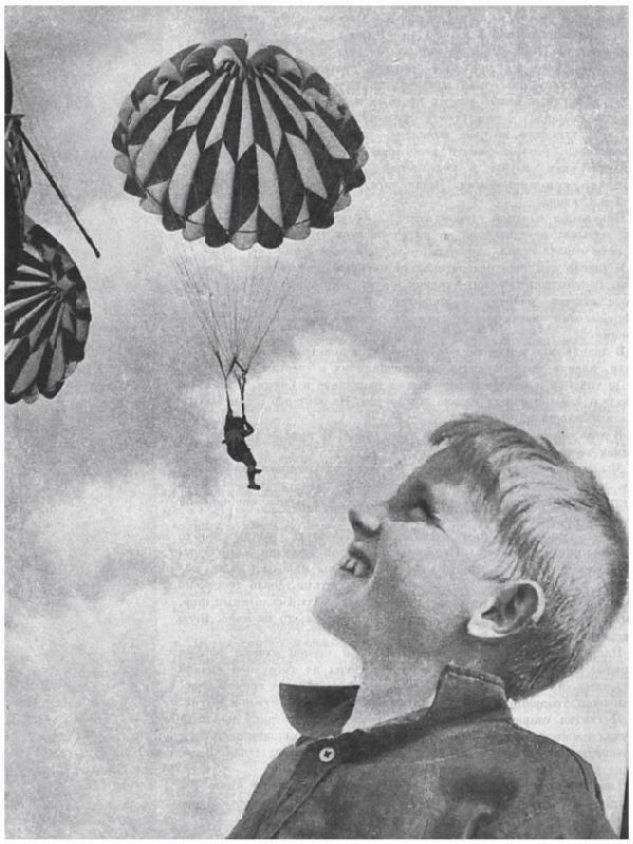
Théâtre), à la galerie Tretiakov (pas loin de l'autre côté du Fossé, de sorte qu'on pouvait s'y rendre facilement à pied), au musée des Beaux-Arts (proche lui aussi, mais de l'autre côté de la Moskova) et enfin au parc Gorki (un peu plus loin : il fallait longer d'abord le Fossé, puis le fleuve). Le parc était une destination particulièrement populaire. En 1935, la nouvelle femme de Koltsov, Maria Osten, publia un livre écrit sous la dictée d'un garçon de dix ans que le couple avait adopté dans la Sarre et avait ramené dans leur appartement de la Maison du Gouvernement. Il s'intitulait *Hubert au Pays des merveilles*, et l'une des plus grandes merveilles qu'Hubert avait vues en URSS était le parc Gorki, où il était allé à l'hiver 1934, peu après son arrivée.

> Je suis allé au parc de culture et de repos. Même en hiver, il y avait plein de choses amusantes à faire. Les squares, les avenues et les chemins étaient transformés en patinoires lisses comme des miroirs. Il y avait des pistes pour les débutants et des pistes pour les patineurs confirmés et les patineurs artistiques ; il y avait aussi des zones pour les jeux et les courses. Le soir, tout était illuminé, et des orchestres de l'Armée rouge jouaient. Tout au bout du parc, il y avait des pistes de ski qui s'étendaient jusqu'aux collines de Lénine. J'ai passé de nombreuses heures merveilleuses dans le parc de culture et de repos à patiner, à skier et à faire de la luge.

Il s'y était ensuite rendu au printemps :

> Où qu'on jette les yeux, il y a quelqu'un en train de peindre ou de construire quelque chose, ou encore d'accrocher une banderole. Le cirque est ouvert et les manèges de balançoires sont prêts. Sur la façade du théâtre et du cinéma, des affiches annoncent les programmes de la nouvelle saison. Il y a une grande roue, une tour d'où on peut sauter en parachute, une piste de patinage à roulettes… Je ne sais plus où aller ni par quoi commencer.
> Je cours partout, comme dans un brouillard : je passe successivement de la maison des miroirs à la salle de lecture, au restaurant, au village des enfants, à la location de bateaux… […] Dans un des pavillons, un orchestre est en train de jouer. Un peu plus loin, quelqu'un joue de l'accordéon. Là, des couples dansent le fox-trot ; ici, ils apprennent

des danses folkloriques. Je regarde les gens autour de moi, et chacun paraît savoir exactement où il va. Il n'y a que moi qui cours en tous sens, perdu. C'est que tout est nouveau pour moi.
J'ai passé beaucoup de belles journées dans le parc de culture et de repos. J'y étais rarement seul. J'y ai rencontré de nouveaux amis, et j'y suis souvent allé avec mes camarades de classe. On y nageait, on y faisait de la barque, du sport, de la roue, du patin à roulettes, ou on allait au théâtre, au cinéma ou au cirque. Malheureusement, on n'avait pas le droit de sauter en parachute, parce qu'on était encore trop petits, mais on passait des heures à regarder les autres le faire[6].



Hubert L'Hoste au parc Gorki

Hubert au Pays des merveilles était un livre politique. Koltsov l'avait publié sous la forme d'un numéro spécial de son hebdomadaire illustré, *Ogoniok*. Dans son introduction au livre, Gueorgui Dimitrov s'adressait aux enfants soviétiques : s'ils voulaient lui ressembler, lui, le héros du procès du Reichstag, il fallait qu'ils lisent les voyages d'Hubert. « Être comme Dimitrov, écrivait Dimitrov, c'est être un combattant prolétarien

conséquent », ce qui impliquait de connaître la différence « entre le monde heureux et honnête du communisme et le monde méchant, menteur et sanguinaire du fascisme ». La plupart des voisins d'Hubert (et de Dimitrov) à la Maison du Gouvernement avaient conscience de la différence et désiraient sincèrement ressembler à Dimitrov – et, qu'ils soient ou non préoccupés par ces questions, ils aimaient se rendre au parc Gorki. La fille de Boris Voline, Viktoria, qui avait quatorze ans en 1935, se rappelait qu'elle y allait pour voir des films, se déguiser lors de « carnavals », manger des glaces, patiner et marcher. « On marchait, marchait, marchait. On s'embrassait et on marchait. On faisait toutes sortes de choses. » En 1935, parmi les choses qu'on pouvait officiellement y faire, il y avait vingt attractions ouvertes de midi à onze heures du soir. En plus de ceux évoqués par Hubert, il y avait différentes sortes de manèges, des autos tamponneuses, une « chambre à l'envers » et une « pièce magique ». Il y avait des concerts symphoniques chaque jour, pas moins de dix orchestres et groupes en plus de cela, d'immenses chœurs sur deux scènes différentes et un centre de musique qui comprenait « une pièce pour les jeux musicaux », une pièce où l'on pouvait écouter des disques et un « cabinet pour les musiciens individuels », où l'on pouvait prendre des leçons gratuitement. Pour ce qui est du théâtre, on avait le choix entre un théâtre de verdure, en extérieur, pouvant accueillir 20 000 spectateurs, un théâtre en dur d'une capacité de 1 270 spectateurs, une salle de 1 500 spectateurs dédiée aux spectacles musicaux, un petit théâtre, un cirque (qui donnait deux représentations par jour) et un théâtre pour enfants[7].

Le théâtre était partout : dans les jardins d'enfants, les écoles, les parcs et les appartements, autant que dans les théâtres proprement dits. Les acteurs et les metteurs en scène des principaux théâtres moscovites faisaient l'objet d'un véritable culte : ils étaient au cœur de tous les commérages et étaient constamment invités à dîner par ceux qui, suffisamment haut placés, pouvaient espérer une réponse. « Sortir » le soir, c'était généralement aller au Bolchoï, au Maly, au Théâtre d'art, au Théâtre Vakhtangov ou, plus rarement, au Nouveau Théâtre ou au Théâtre de Chambre. La plupart des gens préféraient le répertoire du XIX^{e} siècle, il y avait peu d'amateurs de Meyerhold ; et presque tous considéraient comme un devoir – en même temps que comme un plaisir – de se rendre au ballet (au Bolchoï, les membres les plus élevés de la nomenklatura et leur famille avaient leurs places attitrées dans la loge royale).

Le 24 septembre 1934 était un jour de congé pour Arossev, et il se rendit notamment au parc Gorki et à une représentation de ballet :

> Envoyé les enfants au parc Gorki. Une fois lavé et habillé, joué avec mon fils.
> Récupéré les enfants pour les emmener au théâtre (« Carmen »). Les ai laissés là – suis allé dans plusieurs librairies. Acheté beaucoup de livres intéressants. Particulièrement content de Pétrarque.
> Suis allé à la cafétéria du CCP [Conseil des commissaires du peuple]. Téléphoné à Kaganovitch, mais il était déjà parti travailler. Appelé le Kremlin, mais il n'était pas encore arrivé.
> Été chercher les filles. Les ai amenées à la cafétéria du CCP. Lu le *Pierre le Grand* d'Al. Tolstoï dans la bibliothèque de la cafétéria.
> Rentré à la maison.
> Lu du Pétrarque. Il n'y a vraiment personne qui ne rencontre la question de la mort !
> Suis allé au ballet au Conservatoire. Maria Borissova, du Studio Duncan, est particulièrement bonne. Très impressionnante.
> Lu encore un peu de Pétrarque[8].

Chez lui, Arossev se plaisait à mettre en scène ses plus jeunes filles, Olga et Elena, dans des pièces de théâtre qu'ils inventaient ensemble. (Sa fille aînée, Natalia, vivait avec sa mère et sa nouvelle famille dans un appartement communautaire situé dans un autre bâtiment ; Olga et Elena vivaient avec lui, leur gouvernante et leur bonne ; son fils, Dima, vivait avec sa mère dans l'appartement d'à côté ; Arossev partageait son temps entre ses deux plus jeunes filles et sa nouvelle femme et leur fils.) Feliks Kon aimait jouer aux charades avec sa femme et ses grands enfants ; la femme d'Ossinski, Iékaterina Smirnova, jouait à des « jeux littéraires » avec ses enfants[9].

La littérature formait la matière de toutes sortes de jeux. Les filles d'Arossev avaient ainsi une étagère spéciale.

> Il mettait des livres sur l'étagère, toute une série, et il fallait que nous les ayons lus pour la fin de la semaine. Et ce n'était pas tout : nous devions lui en faire un compte rendu – oral ou écrit. C'était pour être sûr que nous n'avions pas triché et que nous ne faisions pas semblant d'avoir lu quelque chose alors que ce n'était pas vrai. Mais ce n'était pas la peine de nous forcer. On adorait lire, et on lisait souvent

> jusqu'à une heure avancée de la nuit. On se couchait tard parce qu'on attendait toujours que papa soit revenu – et il avait souvent des réceptions le soir à la VOKS. On écoutait l'ascenseur, en essayant de deviner à quel étage il allait s'arrêter et puis, quand on entendait sa clé dans la serrure, on courait se mettre sous nos couvertures et on faisait semblant de dormir. Papa venait nous voir, pensant que nous étions endormies, il nous embrassait puis allait à l'appartement 103, ou directement se coucher[10].

La plupart des pères surveillaient de près les lectures de leurs enfants, qui incluaient les livres qu'ils avaient eux-mêmes lus en prison ou en exil (et qu'ils continuaient à relire), selon un ordre précis. À en croire sa fille, Svetlana, Ossinski « était très strict là-dessus, il ne nous autorisait pas à prendre les livres dans les rayonnages sans sa permission. Il y a juste une fois, je me souviens, je… il n'y avait personne dans son bureau, et il n'était pas censé revenir, alors je suis allée prendre Dante et je parcourais la *Divine Comédie*, avec les illustrations effrayantes de Doré. Et juste à ce moment-là, il est entré. Mais au lieu de se mettre à crier, il m'a dit, eh bien… lorsque le temps sera venu, nous lirons Dante[11] ».

« Nous lirons Dante » pouvait vouloir dire : « je te dirai quand ce sera le moment de lire Dante » ou « je te lirai Dante lorsque ce sera le moment ». La lecture à haute voix était une forme ancienne de sociabilité aristocratique, qui s'était transmise à l'intelligentsia. Elle jouait un rôle essentiel pour l'établissement et le maintien d'une intimité spirituelle entre amis et amants comme au sein des familles. Cela faisait également partie de l'expérience de l'exil et de la prison qu'avaient traversés les Vieux Bolcheviks. Ossinski avait d'abord écouté son père lui lire des livres, puis il avait lui-même fait la lecture aux camarades de son cercle de lecture et plus tard à son amante, Anna Chaternikova (leur relation avait duré jusque dans les années 1930). À présent, c'était au tour de ses enfants.

> De temps en temps – ce n'était pas fréquent, mais ce n'était pas rare non plus –, il nous faisait la lecture. On avait notre petit rituel. On s'installait sur le canapé, et les trois enfants s'asseyaient à tour de rôle à côté de lui. Il préparait une boisson spéciale, qu'on appelait du « vin » (c'était sans doute un sirop de fruit), et il nous en donnait à chacun un petit verre. Il ouvrait alors le livre, et c'était le bonheur absolu. À la fin, on le suppliait toujours : « Encore, papa, continue à lire ! », et il était toujours sensible à nos supplications. […] Je me

souviens d'avoir lu Jules Verne. On ouvrait devant nous d'énormes et pesants atlas reliés cuir pour qu'on puisse suivre la trajectoire des navires et chercher où pouvait se trouver l'Île mystérieuse, ou à quel endroit les enfants du capitaine Grant avaient accosté. Papa nous lisait Dickens. On aimait particulièrement *De Grandes Espérances*, avec son début si drôle, et la phrase célèbre de Joe Gargery au petit Pip : « WOT LARX » était devenue une formule familière à la maison[12].

Les Ossinski lisaient également, entre autres, Pouchkine, Gogol, Nekrassov, Tourgueniev, Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, Korolenko, Longfellow, Victor Hugo, Alphonse Daudet, E.T.A. Hoffmann, Heine, Oscar Wilde et Kipling. Kerjentsev, qui avait polémiqué avec Ossinski au Lycée nº 7 de Moscou en 1905, lisait Dickens, Pouchkine et Gogol à sa fille, Natalia. Arossev avait lu *Les Âmes mortes* de Gogol à ses filles la veille du jour où il les avait emmenées voir l'adaptation du roman par le Théâtre d'art le 30 mai 1935, un jour de repos. Le directeur des archives du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, ancien représentant commercial de l'Union soviétique en Turquie, Akim Youriev (appartement 467), lisait Gibbon à sa fille – une idée qui lui était peut-être venue de l'auteur que tout le monde aimait par-dessus tout[13].

« Acheté à une vente, dit Boffin ; huit volumes, couverture rouge et or, ruban bleu dans chacun pour marquer où l'on s'arrête. Vous connaissez ce livre-là ?
— Quel est son nom ? demanda Wegg.
— Je croyais, répondit l'autre un peu désappointé, que vous l'auriez reconnu tout de suite. Il s'appelle *Décadence et chute de l'Empire prussien.* »
C'était avec précaution et lenteur que Boffin avait marché sur ce titre épineux.
« Parfait ! dit Silas d'un air capable.
— Vous le connaissez ?
— Il y a longtemps que je ne l'ai parcouru ; j'avais autre chose à faire, répondit Wegg, mais *Décadence et chute de l'Empire prussien* ! Je n'étais pas plus haut que votre canne, monsieur, que c'était pour moi une vieille connaissance ! »[14].

*
* *

Il n'était pas d'usage de recevoir des invités à dîner. Les partenaires d'échecs venaient parfois le soir, mais ils restaient en général dans le bureau. Il en allait de même pour les joueurs de cartes, qui étaient plus nombreux et s'attardaient davantage (on jouait surtout à la « Préférence »). Le chef de la direction de l'Industrie des boissons alcoolisées, Abram Guilinski, jouait avec ses adjoints, le chef de la direction de la Librairie, David Chvarts, jouait avec son frère, qui était également son meilleur ami, et son beau-frère, Alexandre Kon (le fils de Feliks). Pendant que les hommes jouaient, les femmes allaient au théâtre ou restaient discuter dans la salle à manger. Les jeux de cartes étaient particulièrement appréciés des membres du NKVD. Lors de ses visites à Kiev, Sergueï Mironov jouait souvent avec l'adjoint du chef du NKVD ukrainien, Z. B. Katsnelson. Agnessa, qui aimait se rendre à Kiev pour faire les magasins, l'accompagnait généralement[15].

> On allait tous les jours chez l'adjoint de Balitski. Mirocha adorait ces visites, il pouvait rester la moitié de la nuit à jouer aux cartes pour de l'argent. Tous les trois – l'adjoint de Balitski, Mirocha et un autre personnage important – misaient des sommes élevées. Balitski ne jouait pas lui-même, et n'était même pas au courant de ces parties. Ils étaient installés dans le bureau, pendant que les femmes étaient dans le salon, à cancaner sur tout le monde faute d'avoir mieux à faire.
>
> Parfois, tard dans la soirée, Mirocha se précipitait dans la pièce : « Aga, donne-moi de l'argent ! » Ça voulait dire qu'il était en train de perdre. Je lui en donnais – qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Mais j'étais furieuse. Tous mes grands projets de courses étaient à l'eau ! En une nuit, il pouvait perdre tout notre argent. On partait, et là je lui tombais dessus : « Mais comment est-ce que tu as pu perdre une somme pareille ?! » Mais il se contentait de rigoler : « Pas de panique, tu le reverras, ton argent. » Et, aussi incroyable que ce soit, c'était vrai. Le jour suivant Mirocha m'apportait de l'argent – beaucoup d'argent.

C'est qu'en réalité Mironov perdait délibérément et, peu après chaque partie, il était récompensé par Katsnelson pour services rendus[16].

Mais, un peu plus tard, Iéjov devint commissaire du peuple à l'Intérieur et il prit pour adjoint son ami Frinovski. Or Mironov était l'ami de ce

dernier, et il fut nommé à la tête du NKVD pour la Sibérie occidentale, où le dirigeant local du Parti, Robert Eikhe (Roberts Eihe), le craignait. Ni Mironov ni Agnessa n'eurent plus à s'incliner devant personne au jeu.

> À Novossibirsk, on nous attribua la résidence de l'ancien gouverneur général. Un garde était posté devant le portail pour assurer notre protection.
> Nous avions un immense jardin avec une scène de théâtre, où les acteurs locaux venaient jouer pour nous. Il y avait également un petit pavillon séparé pour jouer au billard et, à l'intérieur de la résidence elle-même, une salle de projection construite spécialement pour nous. En tant que première dame de la ville, on me donnait une liste de films, et c'était à moi de choisir celui que j'avais envie de voir ce jour-là.
> J'avais ma « cour », et j'étais entourée de « dames de compagnie » : les épouses du gratin local. C'est moi qui décidais qui inviter et qui ne pas inviter, et tous rivalisaient pour mes faveurs. Et même s'il m'arrivait de leur demander leur avis, c'est moi qui choisissais les films.
> Parfois, lorsqu'on était en train de regarder un film dans la salle de projection, les « lèche-bottes » venaient nous offrir des gâteaux et des fruits. Oui, vous avez raison, ce n'est pas comme ça qu'on dit : les « domestiques » serait plus exact, mais je les appelais les « lèche-bottes », parce qu'ils faisaient toujours tellement d'efforts pour nous faire plaisir et devancer le moindre de nos désirs. Ils étaient constamment à nous rôder autour. Aujourd'hui, on dit « le personnel », plutôt que « les domestiques », comme autrefois.
> Ils apportaient ces gâteaux, vous savez… avec de la crème glacée à l'intérieur et flambés à l'extérieur, mais on pouvait les manger sans se brûler. Imaginez toutes ces petites lumières bleues luisant dans la pièce sombre. Bien sûr, je n'en mangeais pas très souvent. J'étais tout le temps en train de faire attention à ma ligne, et je ne mangeais quasiment que des oranges[17].

Dans la Maison du Gouvernement, de telles démonstrations d'opulence étaient matériellement impossibles, et elles auraient par ailleurs été très mal perçues. Même les simples dîners étaient rares. Il y avait cependant des exceptions. Les Chvarts et les Gaister étaient amis et s'invitaient souvent à dîner mutuellement. Les deux familles, d'origine populaire mais

en pleine ascension sociale, étaient issues de la Zone de Résidence, où les Juifs étaient cantonnés sous l'Empire. Toutes deux étaient nombreuses, bruyantes et sociables. Fatiguée d'avoir à gérer constamment des invitations impromptues à dîner, la domestique des Gaister les quitta un jour pour se mettre au service du commandant de l'Armée de l'air soviétique, Iakov (Jekabs) Alksnis, qui vivait dans l'appartement 100, un étage au-dessus du frère d'Aron Gaister, Semion (Siounia). Elle revint cependant un mois plus tard, sans doute parce que les enfants des Gaister, qu'elle avait élevés, lui manquaient. Karl Radek recevait lui aussi régulièrement. Il était célèbre pour son excentricité et, selon Elina Kisis, pour son caniche, Diable, qui accueillait rituellement les visiteurs. « Si les invités n'enlevaient pas immédiatement leur chapeau, [Diable] bondissait par-derrière et atterrissait le chapeau entre les dents. Il avait toujours son siège à la table du dîner et une assiette pleine, qu'il avalait consciencieusement. » Toujours selon Elina Kisis, la fille de Radek, Sonia, « était une jeune fille séduisante. Elle avait toutes sortes d'admirateurs, surtout des pilotes. Parfois, ils buvaient trop et allaient vomir dans la salle de bains[18] ».

Les écrivains aimaient organiser de grandes réunions et y faire des lectures publiques. Comme les acteurs et les artistes célèbres, ils étaient constamment des invités de marque aux réceptions du gouvernement et aux fêtes d'anniversaire des membres de la nomenklatura. Koltsov les fréquentait assidûment, et pouvait se rendre à plusieurs fêtes dans une même soirée. C'était aussi le cas d'Arossev – qui ne supportait pas Koltsov –, à la fois en tant qu'écrivain et en tant que dirigeant de la Société soviétique pour les échanges culturels avec l'étranger (VOKS). Le 24 octobre 1934, un mois exactement après qu'il eut acheté son volume de Pétrarque, Arossev était de nouveau en congé.

> Suis allé voir Dimitrov. Raskolnikov était aussi là. Dimitrov sérieux, charmant et vêtu d'un uniforme militaire qui ne lui va pas. Il a des mains magnifiques, vraiment. Discuté de la situation en Bulgarie. Rentré à la maison. Barbusse et Gosset y étaient déjà.
> Les Raskolnikov sont arrivés. Conversation chaleureuse et animée à propos des atrocités fascistes. Barbusse citait de nombreux faits. À propos des derniers jours de notre Révolution russe, c'est moi qui

> menai la conversation. Mentionné tellement de faits intéressants que nos visiteurs français m'ont conjuré de les écrire et de les faire traduire.
> Je n'aurais rien contre – s'il n'y avait pas ces éditeurs illettrés, dénués de toute notion du Beau.
> À 21 heures, après le départ de Barbusse et Gosset, ma femme et moi sommes allés chez les Tarassov-Rodionov. Le petit monde habituel y était. Il y avait aussi Kamenev, un merveilleux pianiste nommé Lougovskoï et le camarade Tchinenov (un type merveilleux, ancien soldat et révolutionnaire sensible, très modeste), qui part pour l'Extrême-Orient et était venu me dire au revoir. Excellent jeu du pianiste. Particulièrement le morceau de Liszt dédié à la « révolte des Canuts ». J'ai fait la lecture de plusieurs textes de Tchekhov et Zochtchenko et fait une telle impression que Kamenev s'est mis à réciter des vers de Volochine (avec le ton monocorde habituel, mais aussi quelques enjolivures)[19].

Dimitrov, la star du procès de l'incendie du Reichstag, était récemment rentré en héros et s'était lancé dans une campagne contre la politique de « troisième période » menée par Piatnitski pour restaurer la pureté sectaire au sein du Komintern. Sa femme s'était suicidée à Moscou l'année précédente, alors qu'il était encore en prison à Berlin. Deux semaines après qu'Arossev fut venu le voir, il fut rejoint par Rosa Fleischmann, une journaliste viennoise née en Moravie qu'il avait rencontrée en 1927. Elle resta avec lui et devint sa seconde femme, Roza Ioulievna Dimitrova (dans l'appartement 249, puis 235). Fiodor Raskolnikov (le premier mari de Larissa Reisner) venait d'être nommé ambassadeur en Bulgarie. Le romancier Henri Barbusse était en train d'écrire une biographie de Staline ; la journaliste Hélène Gosset tentait de décrocher un entretien avec Staline ; l'écrivain Tarassov-Rodionov avait été un allié littéraire d'Arossev dans les années 1920 (il avait ainsi publié, en 1922, une nouvelle qui avait suscité d'intenses débats, « Chocolat », qui décrivait l'émasculation de tchékistes sous l'effet de la douceur féminine de la NEP)[20].

Arossev avait longtemps voulu être acteur en même temps qu'écrivain, et il jouait souvent devant ses amis et ses collègues. Le 10 mars 1937, après une longue journée de travail, il rentra chez lui, souscrivit une assurance-vie, discuta du rhume de sa fille Olga avec son médecin, puis se

rendit à pied chez Serafimovitch. Y étaient également invités l'ambassadeur et poète espagnol Rafael Alberti, le peintre Piotr Kontchalovski et l'écrivain Stepan Skitalets.

> Nous avons chanté, dansé et lu du théâtre. De retour à la maison à 2 heures du matin. Le seul point positif est, je dirais, que j'ai récité du Maïakovski et du Tchekhov. Quand je le fais, je me sens toujours courageux et honnête. Skitalets m'a dit que je lisais avec plus d'expression qu'un acteur professionnel. Particulièrement *Le Penseur*. Mon « penseur » n'est pas drôle, mais inquiétant. « Tchekhov lui-même n'avait pas conscience d'avoir créé un tel diable, m'a dit Skitalets, c'est le diable qui tente son "interlocuteur"[21]. »

Serafimovitch continua de réunir son cercle d'anciens écrivains prolétariens et de chanteurs amateurs. « J'ai connu peu de personnes, écrivait Fiodor Gladkov, avec une telle passion des réunions amicales et un tel besoin constant de compagnie. Lorsque des amis étaient chez lui, il était toujours le premier à se mettre à chanter. Il chantait avec plaisir et abandon – et il s'énervait beaucoup si quelqu'un restait silencieux dans son coin. Il beuglait : "Chante, bon Dieu, chante ! Allez, tous ensemble !", et il se mettait à agiter les bras à la manière d'un chef d'orchestre. » Elena Oussievitch, qui avait à une époque fait cause commune avec Serafimovitch contre Leopold Averbakh, organisait régulièrement, tard le soir, des lectures de poésie. L'une de ses découvertes était Pavel Vassiliev, qui était marié à la belle-sœur de Gronski et séjournait souvent dans l'appartement de ce dernier, où certains des plus grands rassemblements avaient lieu. Gronski avait pour mission d'« orienter le travail de l'intelligentsia soviétique et étrangère » au nom de Staline. Ses invités les plus réguliers étaient les peintres réalistes (membres de l'AKhRR, l'Association des artistes de la Russie révolutionnaire) Isaak Brodski, Boris Iogansson, Evgueni Katsman, Viktor Perelman, Vassili Svarog et Pavel Radimov (qui était également poète), ainsi que les poètes Sergueï Gorodetski, Alexandre Jarov et Pavel Vassiliev. Valerian Kouïbychev, l'un des plus hauts responsables d'Union soviétique, était aussi là très fréquemment. La femme de Gronski, Lydia, raconte :

Alexandre Arossev récitant Tchekhov

> Il venait pour discuter avec des artistes et des poètes, mais aussi simplement pour se détendre. Il aimait particulièrement écouter chanter les Svarog.
> Le peintre Vassili Semionovitch Svarog et sa femme Larissa venaient très souvent chez nous. Il apportait sa guitare ou son banjo, et ils chantaient des chansons napolitaines. Plus tard, il apporta à Valerian Vladimirovitch un portrait de Larissa, magnifiquement peint, dans un style très expressif – Larissa y portait une robe sombre rehaussée d'un châle aux couleurs vives. Quand les Svarog venaient chez nous, c'était pour moi comme des vacances : on chantait, on discutait de réalisme soviétique et on médisait sur tout ce qui était étranger : le formalisme, le naturalisme, etc.[22].

Lydia aimait aussi particulièrement Pavel Radimov. Elle lui rendit un jour visite dans son atelier derrière l'autel d'une église sur la rue Nikolskaïa, à côté de la place Rouge. Il faillit tout gâcher en lui proposant d'aller chercher une bouteille de vin, mais elle eut la charité de ne pas retenir contre lui cette faute de goût. Elle se rappelait la première fois qu'il avait rencontré Kouïbychev dans leur appartement :

Les trois peintres Radimov, Katsman et Perelman, qui étaient aussi des amis, étaient assis comme d'habitude autour de la table. Kouïbychev demanda à Radimov :
— C'est quoi ton métier ? Qu'est-ce que tu fais ?
— Je suis poète, répondit Radimov.
— Quel genre de poète ?
— Le genre paysan. »
Kouïbychev remplit un verre de vodka et le tendit à Radimov, qui l'avala d'un trait sans hésiter, avec un grognement satisfait.

Valerian Kouïbychev

Ivan Gronski, 1931

« Ah oui, c'est vrai, je vois bien que tu es du genre paysan », dit Kouïbychev en riant[23].

Radimov était fils de prêtre ; le père de Kouïbychev était officier. En mai 1933, Staline écrivit à Gronski pour lui reprocher d'encourager Kouïbychev à boire. Gronski lui répondit que le but des fêtes organisées chez lui était d'« utiliser les conversations entre communistes et personnes n'appartenant pas au Parti pour recruter ces dernières et les attirer à l'intérieur du Parti ». Et les résultats étaient là : « Un grand nombre de personnes indécises n'appartenant pas au Parti ont rejoint notre camp, ce dont on peut trouver la preuve, dans le cas des écrivains, dans leurs publications. » Et quant à Kouïbychev, poursuivait Gronski, il ne venait plus aussi souvent qu'autrefois.

Je voyais le camarade Kouïbychev plus souvent, mais lorsque j'ai remarqué qu'il buvait beaucoup, j'ai décidé de moins le voir et, quand je le voyais, de le dissuader de boire tant. Si par exemple j'allais dans

> sa datcha, j'essayais de le détourner de boire en le faisant participer aux parties de volley-ball. Chez moi, surtout s'il était déjà un peu ivre en arrivant, je demandais à des camarades – ses amis proches – de l'empêcher de boire, et nous parvenions souvent à le faire passer à du « Napereuli » [du vin géorgien] ou à du thé[24].

Le problème était que nombre des amis de Kouïbychev, particulièrement Svarog, le peintre, étaient aussi de grands buveurs, de sorte que Gronski n'était pas sûr de parvenir à long terme à l'éloigner de la boisson. Plus fondamentalement, il n'était pas sûr d'être l'homme qu'il fallait pour « orienter le travail de l'intelligentsia soviétique et étrangère ». Sa lettre à Staline se concluait par une confession et une prière.

> J'ai établi des contacts avec des centaines de personnes de l'intelligentsia. Beaucoup d'entre elles me rendent visite, je leur rends moi-même visite, et ils ne cessent tous de me faire parvenir diverses demandes, de me demander des conseils, de m'appeler au téléphone, de m'écrire, etc., etc. C'est un aspect unique et essentiel du travail du Parti, que personne ne remarque mais qui m'épuise littéralement. J'ai un jour fait le décompte de tous les appels téléphoniques que je recevais, et il s'avère que je réponds à cent ou deux cents coups de téléphone par jour. Je pourrais ne pas y répondre, mais ces gens se vexent très facilement. Si vous manquez un appel, si vous ne venez pas chez eux ou si vous ne les invitez pas de temps en temps, vous risquez de les blesser, et malheureusement cela peut déteindre sur le Parti et l'État soviétique, sans parler des organisations littéraires. Qui plus est, ils sont tout le temps en train de se quereller, d'intriguer, de médire, de se flatter les uns les autres, et ils cherchent constamment à monter toutes sortes de groupes et factions opportunistes. Je suis obligé de scruter tout cela, de suivre chaque petit complot, tout en continuant de défendre ma ligne, sans me mettre à dos aucun écrivain ou aucun peintre, mais sans accepter non plus aucune concession. Je n'ai jamais eu de travail plus difficile ni plus diaboliquement compliqué.

Même Voronski et les membres de l'Association russe des écrivains prolétaires (RAPP), « qui s'étaient spécialisés dans la littérature et les arts depuis de nombreuses années », avaient échoué dans cette mission. Ancien ouvrier, il devait quant à lui à la fois chercher à maîtriser la haute culture et

s’efforcer de contenir l’esprit de rébellion de ses praticiens. « Peut-être que je ne suis pas à la hauteur de cette mission, concluait-il. Si c’était le cas, il faudrait que je sois remplacé par un autre camarade, mais le travail lui-même doit continuer, car c’est dans les faits le cœur de la lutte pour l’intelligentsia. Si nous ne guidons pas l’intelligentsia, nos ennemis le feront. Je le vois chaque jour[25]. »

Gronski continua d’assurer sa mission pendant environ un an, avant d’être remplacé par plusieurs autres camarades, notamment Stetski et Kerjentsev sur le front intérieur, et Arossev à l’étranger. Le meilleur souvenir que Lydia Gronskaïa conservait de ce temps passé à orienter le travail de l’intelligentsia soviétique et étrangère était le spectacle de marionnettes monté par Sergueï Obraztsov dans leur appartement (« Je me souviens d’une poupée à la voix de basse, dont le cou s’étirait à n’en plus finir mais le vrai clou du spectacle était une chanson, *On est juste amis*, chantée et jouée par deux petits chiens ») ; une fête qui avait rassemblé une trentaine d’invités et où la petite-fille de Tolstoï, Anna Ilinitchna, avait joué de la guitare et chanté des romances (« un flot débordant de désir mélancolique et d’émotion débridée se déversait sur le public, enchanté et reconnaissant ») ; ou encore une soirée en petit comité dans l’atelier de Piotr Kontchalovski.

Vassili Svarog, *I. V. Staline et les membres du Politburo au parc Gorki, entourés d’enfants*

> Nous buvions du cognac. La conversation à table était très intéressante. Il était question d'art. C'était facile à suivre et intéressant. Pas comme toutes ces discussions politiques, qui m'ennuyaient. La femme de Gorodetski, Nympha Alexeïevna – une femme magnifique, sculpturale –, ne participait pas à la conversation, je m'en souviens. Je regardais tout le monde avec des yeux béats d'admiration. Je crois que c'est Piotr Petrovitch qui a commencé à chanter *Ne me tente pas en vain*, et j'ai eu le courage de me mettre à chanter avec lui. Il a eu l'air surpris, m'a fait un grand sourire et est allé s'asseoir au piano. Tous les deux – j'étais timide au départ, mais peu à peu j'ai pris confiance –, nous avons chanté toute la romance en entier[26].

D'autres habitants de la Maison étaient liés au milieu artistique et avaient des tendances bohèmes. Khalatov, l'ancien chef de la direction de l'Édition, et Iakov Doletski (Jakób Dolecki/Fenigstein), le chef de l'Agence télégraphique de l'Union soviétique (TASS), étaient, à en croire Gronski, de vieux camarades de beuverie de Kouïbychev et Svarog. (Svarog avait fait le portrait des filles de Khalatov et Arossev, ainsi que de Kouïbychev et d'autres dirigeants du Parti. Son tableau le plus célèbre s'intitulait *I. V. Staline et les membres du Politburo au parc Gorki, entourés d'enfants*). La cousine de Khalatov, qui disposait d'une pièce dans son appartement à la Maison du Gouvernement, était actrice au Théâtre d'art et devint plus tard présentatrice radio. L'ami de Doletski, Romuald Mouklevitch, aimait recevoir des artistes et accrochait leurs tableaux chez lui. Tous – et beaucoup d'autres – avaient des amis comédiens de théâtre[27].

*
* *

La plupart des adultes résidant dans la Maison y menaient une vie paisible au sein de leur famille, et ne recevaient d'invités que quelques fois par an, pour des événements particuliers. Les événements les plus courants étaient les anniversaires, que la plupart des adultes et tous les enfants fêtaient. Les autres rites de passage – les mariages et les enterrements, ainsi que les cérémonies d'entrée aux Pionniers, au Komsomol ou au Parti – se déroulaient en règle générale à l'extérieur du foyer, même si les Gaister avaient organisé une fête de mariage pour le beau-frère d'Aron,

Veniamine Kaplan (le frère de Rakhil). Les seuls peut-être à avoir eu un « vrai » mariage avec des éléments empruntés à la cérémonie des paysans slaves de l'Est étaient Sergueï Mironov et Agnessa Arguiropoulo (alors que ni l'un ni l'autre n'avaient de racines rurales, ni ne venaient de l'Est). La seule raison pour laquelle ils avaient pu le faire était qu'à l'époque ils ne vivaient pas encore dans la Maison du Gouvernement.

> Mon mari m'a attendue plusieurs années après que Mirocha et moi avons quitté Rostov : il était persuadé que je reviendrais. Mais au bout de cinq ans, il a fini par demander le divorce, parce qu'il voulait se remarier.
> Tous les bureaux d'enregistrement des mariages de la province de Dniepropetrovsk étaient sous le contrôle de Mirocha. Un jour, il a donc convoqué chez nous un employé du bureau d'enregistrement, qui a rompu mon mariage avec Zarnitski et celui de Mirocha avec sa femme Gousta (à cette époque, il n'était pas nécessaire que les deux époux soient présents), puis qui nous a mariés, Mirocha et moi. Le tout – deux divorces et un mariage – n'a pas pris une demi-heure.
> Peu après, Mirocha a dû se rendre à Kiev, et j'essayais toujours de l'accompagner. Nous sommes arrivés à Kiev, mais la nouvelle de notre mariage nous avait précédés, et tous les gens que nous croisions nous félicitaient. V. A. Balitski, le commissaire du peuple à l'Intérieur pour l'Ukraine, n'arrêtait pas de rire et exigeait une fête de mariage.
>
> Tout s'est passé si vite que je n'ai même pas eu le temps de commander une robe blanche. Balitski nous a donné de l'argent pour le mariage – de l'argent du gouvernement, bien sûr, qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre ? À cette époque, on vous le remettait dans des enveloppes. Le mariage devait se tenir dans une datcha du NKVD, sur la rive du Dniepr. Ils avaient pensé à tout ! Ils avaient vraiment organisé ça de main de maître – tout le monde voulait s'amuser.
> Restait le problème de la robe… Une femme m'a proposé de me prêter sa propre robe de mariage, mais elle avait déjà été portée ! J'ai refusé poliment.
> Finalement, j'ai mis une robe vert pâle ornée de boutons dorés, mais ça n'avait l'air de gêner personne. Tout le monde était ravi. Ils voulaient tous qu'on s'embrasse, et lorsque Mirocha leur a dit que ça faisait douze ans qu'on était mariés : six ans de vie commune sans

licence et six ans d'« apprentissage clandestin », ils se sont tous mis à crier en même temps : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'apprentissage clandestin ! On ne veut pas en entendre parler ! Aujourd'hui, c'est le premier jour du reste de votre vie, on veut que vous soyez de jeunes mariés ! »
Tout le monde voulait absolument que ça ressemble à un vrai mariage.
J'ai dû porter un plateau avec dessus un verre de vodka pendant que tout le monde chantait : « À qui le tour de vider le verre ? » J'allais voir tous les hommes, chacun son tour, et chacun buvait la vodka, m'embrassait et mettait de l'argent sur le plateau.
Lorsque je suis arrivée devant Balitski – il était grand, costaud, bel homme, un vrai Siegfried –, ils ont chanté leur chanson et ils ont attendu. Qu'est-ce qui allait se passer ? Je savais que Balitski m'appréciait, mais sa femme était assise juste à côté de lui. C'était une vilaine petite chose, vraiment pathétique, et elle ne l'a pas quitté des yeux un instant. Il a bu le verre d'un trait, mais elle le regardait avec tellement de hargne qu'il n'a pas osé m'embrasser – il a tout de même mis un rouble d'argent sur le plateau. À l'époque, ils étaient très rares.
À la fin du banquet, tout le monde s'est mis à crier : « Enfermez-les dans la chambre ! », et c'est ce qu'ils ont fait. Mais je les ai suppliés de me laisser sortir, en leur expliquant que Mironov allait s'endormir à peine allongé (il était souvent très fatigué), et que je voulais continuer à m'amuser avec tout le monde. Alors ils m'ont laissée sortir.
Et c'est comme ça que, à l'été 1936, je suis officiellement devenue la femme de Mironov[28].

V. A. Balitski
(avec l'aimable autorisation
de Nikita Petrov)

L'autre fête la plus célébrée – et le jour férié de loin le plus populaire – était le jour de l'An. Au cours des années 1840 en Russie, on s'était progressivement mis à célébrer Noël à l'allemande, et la fête était devenue le pivot de l'année pour les familles urbaines, et une expérience fondatrice pour les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie. Malgré les protestations répétées de l'Église orthodoxe, et bien que les fêtes paysannes traditionnelles fussent restées pour l'essentiel inchangées, la plupart des citadins du tournant du siècle avaient grandi avec ce rite de la magie de minuit, point de rencontre annuel entre le monde humain et le monde céleste, version locale de l'*axis mundi*. (*Casse-noisette*, le ballet de Tchaïkovski dont la première représentation avait eu lieu en 1892 à Saint-Pétersbourg, obéissait à un schéma mythologique bien établi.) Comme toutes les nouvelles religions, le bolchevisme considérait les calendriers sacrés comme des superstitions païennes contre lesquelles il importait de lutter activement. Pendant la période de la Reconstruction, à la fin des années 1920, l'arbre de Noël fut de fait interdit, bien que certaines familles de croyants sincères, comme les Kerjentsev et les Mikhaïlov, aient continué de décorer des sapins pour leurs enfants – avec l'idée sans doute pertinente que les interprétations qu'en avaient faites E.T.A. Hoffmann et Hans Christian Andersen, et avec lesquelles ils avaient grandi, avaient peu de chose à voir avec le culte de l'Enfant Jésus. La position officielle fut clarifiée à la fin de l'année 1935. Selon Khrouchtchev, qui vivait dans l'appartement 206 :

> Un jour, Staline m'appela et me dit : « Venez au Kremlin. Les Ukrainiens sont là. Je veux que vous leur fassiez visiter Moscou. » J'y suis allé immédiatement. Kossior, Postychev et Lioubtchenko étaient

là avec Staline… « Ils veulent voir Moscou, a dit Staline. Allons-y. » On est sortis et on est montés dans la voiture de Staline. On était serrés, mais on est tous rentrés. On s'est alors mis à parler en roulant… À un certain moment, Postychev a demandé : « Camarade Staline, est-ce qu'un arbre de Noël ne serait pas une bonne tradition, qui pourrait plaire au peuple et lui apporter de la joie, surtout aux enfants ? On l'a condamné jusqu'à présent, mais pourquoi ne pas rendre l'arbre de Noël aux enfants ? » Staline a acquiescé : « Allez-y, prenez l'initiative. Publiez dans la presse votre suggestion de rendre l'arbre de Noël aux enfants, et nous vous soutiendrons. »[29].

Le 28 décembre 1935, la *Pravda* publia la lettre de Postychev, qui reprenait une image familière de Hans Christian Andersen, en substituant simplement à Noël le « Nouvel An ».

À l'époque prérévolutionnaire, au Nouvel An, la bourgeoisie et ses représentants organisaient toujours des fêtes autour d'un arbre pour leurs enfants. Les enfants des travailleurs regardaient avec envie à travers la fenêtre l'arbre illuminé de joyeuses lumières colorées, jalousant la joie des enfants des riches.

Pourquoi nos écoles, nos orphelinats, nos jardins d'enfants, nos clubs pour enfants et les palais de nos jeunes pionniers privent-ils les enfants de la classe ouvrière soviétique de cette joie merveilleuse ? Des déviationnistes, sans doute du type « gauchiste », ont accusé cette distraction enfantine de n'être qu'une invention bourgeoise.

Il est temps de mettre un terme à cette condamnation injustifiée de l'arbre du Nouvel An, qui est pour les enfants un spectacle merveilleux. Les membres du Komsomol et les instructeurs des Jeunes Pionniers devraient organiser de grandes fêtes populaires autour d'un arbre du Nouvel An. Partout, il faut organiser des fêtes de l'arbre du Nouvel An pour les enfants : dans les écoles, les orphelinats, les palais de jeunes pionniers, les clubs pour enfants, les théâtres et les cinémas pour enfants. Il ne doit pas y avoir un seul kolkhoze dont le conseil d'administration n'organise pas une fête du Nouvel An pour ses enfants. Les conseils municipaux, les chefs des comités exécutifs de district, les soviets ruraux et l'administration locale des établissements d'éducation doivent s'impliquer dans l'organisation de fêtes du Nouvel An pour les enfants de notre grande Mère Patrie socialiste[30].

Les célébrations prescrites eurent lieu dans toutes les villes et les kolkhozes. Maïa Peterson écrivait ainsi à son père, récemment démis de son poste de commandant du Kremlin et transféré à Kiev : « Le camarade Postychev a ordonné à tous les enfants de décorer un arbre du Nouvel An[31]. » (Le frère de Maïa, Igor, avait fabriqué une étoile rouge avec à l'intérieur une petite ampoule, pour mettre en haut de l'arbre.)

Les fêtes du Nouvel An devinrent rapidement les fêtes officielles les plus populaires en Union soviétique : chacun imitait à petite échelle dans son foyer la magnificence des célébrations organisées par l'État. Pour la plupart des membres de l'intelligentsia et pour leurs pairs issus de familles aisées, c'était effectivement un retour à des pratiques anciennes. Pour la plupart des Juifs bolcheviks, c'était un substitut bienvenu des traditions familiales rejetées. Pour la plupart des citoyens ordinaires, c'était un miracle de « Noël ». (La Petite Fille aux allumettes craqua une allumette et « la voilà assise sous le plus magnifique des arbres de Noël, encore plus grand et plus richement décoré que celui qu'elle avait vu à travers la porte vitrée de la maison du marchand. Des milliers de lumières brûlaient sur ses branches vertes, et de joyeuses images colorées, comme celles qu'elle avait vues dans les vitrines, la regardaient ».) Dans la Maison du Gouvernement, les seuls qui ne fêtaient pas le Nouvel An étaient les anciens ouvriers restés fidèles à leur milieu d'origine par leurs goûts et leurs habitudes. C'était le cas de la famille du contremaître primé Mikhaïl Toutchine (qui travaillait à présent au parc Gorki et revenait souvent chez lui ivre, ou ne rentrait pas du tout) et du « boulanger quasi analphabète et politiquement sous-développé », Boris Ivanov. De tous les Juifs habitant la Maison du Gouvernement, la femme d'Ivanov, Elena Zlatkina, était peut-être la seule qui ne semblait pas prête à réformer ses mœurs pour s'élever socialement. L'un de ses frères, Ilya Zlatkine, était devenu diplomate, puis fut reconnu comme un historien de premier plan de la Mongolie, mais elle choisit de rester couturière et continua de travailler même après la retraite, tandis que son mari restait quant à lui boulanger. Les filles des Toutchine et des Ivanov étaient des amies proches ; Zinaïda Toutchina, dont les parents n'étaient jamais là pendant la journée, mangeait souvent avec les Ivanov[32].

Un an après la publication du décret de Postychev, le commissaire du peuple à l'Intérieur, Izraïl Veitser, organisa une kermesse du Nouvel An dans le centre de Moscou. Il demanda à sa femme, Natalia Sats, de diriger les festivités.

> C’étaient les vacances d’hiver, fin décembre 1936. Il y avait des arbres du Nouvel An partout : dans les vitrines des magasins, dans les bras des passants, les joues rougies par le froid, et tous se préparaient aux réjouissances des fêtes du Nouvel An. Mais nulle part la joie n’était plus éclatante que sur la place du Manège, à côté du Kremlin. Là, une ville de conte de fées avait surgi devant nos yeux : des huttes perchées sur des pattes de poulet, une maison de pain d’épice, la maison de la poupée Malvina, une forêt de pins, un zoo en plein air, un « aéroport » pour enfants avec des dirigeables s’élevant dans les airs avec à bord leurs petits passagers, et enfin un gigantesque arbre du Nouvel An, de vingt-cinq mètres de haut, décoré des plus délicieux ornements. On pouvait y voir Bouratino, avec son bonnet rayé, la princesse du *Lac des cygnes*, le poisson d’or et d’autres personnages de spectacles pour enfants. On n’avait pas de mal à les repérer : chacun d’eux faisait la taille d’un petit enfant, et ils ressortaient gaiement des décorations étincelantes et des vives lumières de l’arbre du Nouvel An, si resplendissant dans les plis de son ample robe de velours vert[33].

Les personnages de Bouratino et Malvina étaient tous deux tirés de l’adaptation délibérément infidèle des *Aventures de Pinocchio* publiée par Alexeï Tolstoï en 1935. Conformément à la nouvelle conception de l’enfance soviétique, où loisirs et divertissements tenaient une place centrale, *La Clé d’or, ou les Aventures de Bouratino*, s’efforçait de divertir plutôt que de faire la morale. Bouratino était à Pinocchio ce que Huckleberry Finn avait été à Tom Sawyer (deux autres personnages très populaires en Union soviétique). À la fin de l’histoire, Bouratino ne devient pas un vrai petit garçon : il se redéfinit comme une marionnette dans son propre théâtre. La première production de Natalia Sats dans le nouveau bâtiment de son théâtre sur la place Sverdlov était un spectacle inspiré de *La Clé d’or*. Il lui avait fallu plusieurs mois pour persuader Tolstoï d’adapter sa nouvelle pour le théâtre, et elle n’y était finalement parvenue qu’en fournissant à sa nouvelle femme (qui était aussi son ancienne secrétaire) des magazines de mode étrangers. Le Théâtre pour enfants de Natalia Sats (sauvé par Koltsov, rebaptisé le « Central » et refondé à côté du Bolchoï à l’endroit où, dans « Makar pris de doute », la nouvelle publiée en 1929 par Platonov, le héros commence son voyage à travers Moscou) représentait l’aboutissement de la quête de Bouratino : un

théâtre de marionnettes libres se dirigeant elles-mêmes. Le texte parut en feuilleton dans *Pionerskaïa Pravda*, et des critiques comparèrent les aventures de Bouratino aux voyages d'Hubert au Pays des merveilles. La première du spectacle eut lieu le 10 décembre 1936, deux semaines environ avant l'ouverture de la première kermesse du Nouvel An, et à seulement deux minutes à pied[34].

Le 31 décembre, Veitser passa, comme d'habitude, la journée à travailler. Natalia l'attendait dans leur appartement de la Maison du Gouvernement. « Il rentra tard – et il se figea, émerveillé. J'avais acheté un petit arbre du Nouvel An et je l'avais décoré : toutes les bougies étaient allumées. Quel bonheur de faire quelque chose pour un homme capable d'apprécier même les plus petits signes d'attention[35] ! »

*
* *

Les jours fériés les plus importants en Union soviétique étaient le 1er Mai, la fête internationale du travail, et le 7 Novembre, jour de la Grande Révolution socialiste d'Octobre. Le 2 mai 1932, Adoratski écrivit à sa fille, Varia :

> Sur l'un des côtés de la Maison du Gouvernement, tout en haut, nous avons le portrait de Lénine et, de l'autre, Staline regarde au loin par-delà la Moskova… Le Pont de pierre a été décoré de façon à ressembler aux vapeurs qui arriveront à Moscou lorsque le canal Moscou-Volga sera achevé, un canal de 140 kilomètres de long, avec neuf écluses et quatre stations électriques (comme on peut le lire sur le pont).
> Dans les rues, les décorations et les panneaux que portent les participants à la parade suggèrent que toute la production a été soigneusement organisée, et ils font une excellente impression, avec leur symétrie parfaite[36].

Toute la production avait en effet été méticuleusement planifiée. Les préparatifs commençaient généralement environ deux mois à l'avance. Les plans étaient suivis à la lettre, les travailleurs récompensés, les défilés organisés, les rues nettoyées, les discours écrits, les panneaux peints et les participants aux défilés sélectionnés et formés. Selon les instructions spéciales pour le 1er Mai publiées en 1933 par le Comité du Parti du

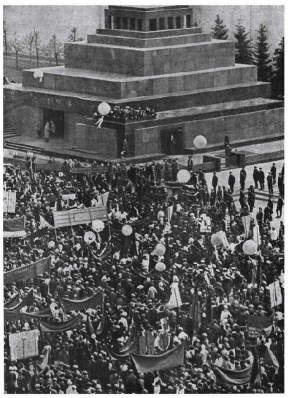
district Lénine, à Moscou, qui incluait la Maison du Gouvernement, « toutes les esquisses de toutes les décorations de toutes les entreprises, bureaux et institutions d'éducation, rues, vitrines de magasins, installations artistiques, affiches, expositions de photos, etc., ainsi que tout ce qui sera porté par les participants du défilé, leurs numéros, leurs chars, etc. [devaient] être validés par le sous-comité artistique du district ». La Maison du Gouvernement était chargée de concevoir et d'installer elle-même ses décorations, ainsi que celles du Grand Pont de pierre ; les décorations de ce dernier devaient avoir pour thème l'« économie municipale de Moscou ». En préparation des fêtes du 7 novembre 1934, l'administration de la Maison du Gouvernement dépensa 351,76 roubles pour la réparation, le revêtement et l'installation des lettres de bois de trois mètres de haut du « Longue vie » et 403,49 roubles pour la réalisation, le revêtement et la mise en place des lettres lumineuses de « à l'Octobre mondial ». La réfection du slogan dans son entier avait coûté 755,25 roubles. Au total, le travail de décoration – matériaux non compris, mais en comptant la construction des échafaudages, la restauration des portraits des camarades Staline et Kalinine, l'exécution de nouveaux portraits des camarades Lénine et Kaganovitch, de 150 panneaux de slogans peints et leur installation sur les balcons, l'installation d'une étoile de dix mètres de haut sur le balcon du club, de deux drapeaux au sommet du bâtiment et de 150 drapeaux au-dessus du club – avait coûté 10 287,25 roubles (un tarif spécial ayant été appliqué du fait de la pénibilité du travail « étant donné la hauteur de l'immeuble et la difficulté particulière d'avoir à [l']exécuter en position suspendue »). Le budget global de décoration s'élevait donc à 20 000 roubles, avec un bonus de 12 000 roubles pour le paiement des travailleurs de choc[37].

Les travailleurs de choc étaient des travailleurs qui dépassaient régulièrement les objectifs fixés par le plan. Dans la Maison du Gouvernement, il était payant d'être un travailleur de choc : le bonus de vacances moyen équivalait à environ un mois de salaire. En novembre 1935, la nettoyeuse d'escaliers Smortchkova et le cireur de parquets Barbossov reçurent chacun 80 roubles, le peintre Apollonov et la lingère Kartochkina, 100, tandis que l'employé « administratif et technique » Mokeïev touchait 300 roubles. Le collègue de Mokeïev, Mossienko, dut se contenter d'un diplôme, mais c'était parce qu'il revenait juste d'un voyage gratuit dans une station balnéaire de Crimée. Le gardien en chef Emelian Ivtchenko, qui avait persuadé Anna, employée

désorientée du port de Leningrad, de conclure avec lui un mariage arrangé, reçut quant à lui 200 roubles (ils venaient d'avoir leur premier enfant, et la mère d'Anna s'était installée avec eux pour les aider). En tout, sur 95 personnes proposées par les divers départements de l'immeuble, 89 avaient été approuvés par le « Comité de compétition socialiste ». Les six candidats malheureux furent remplacés par des gens dont « le dévouement à la cause a[vait] puissamment bénéficié à la Maison ». (Entre octobre 1934 et septembre 1935, la proportion de travailleurs de choc au sein du personnel de la Maison était passée de 34,1 % à 43,88 %. Environ un tiers recevait des bonus de vacances.) Le secrétaire du Comité du Parti de la Maison du Gouvernement, M. A. Znot, le président du comité syndical K. I. Jiltsov ainsi que le commandant de la Maison V. A. Irbe et ses deux adjoints ne pouvaient être récompensés que par le département du Logement du Comité exécutif central, sur la recommandation du Comité de compétition socialiste de la Maison. Naturellement, ce dernier recommanda que, « compte tenu de leur gestion extraordinaire d'une entreprise complexe et d'un large personnel », ils soient récompensés au titre de « meilleurs travailleurs de choc, qui ne se sont attirés que des félicitations dans leur gestion de la Maison[38] ».

Les festivités commençaient généralement la veille au soir. Selon les mémoires d'*Hubert au Pays des merveilles* :

> La veille du 1er mai [1934], le bruit des marteaux résonna jusque tard dans la nuit à travers les rues de Moscou. Les derniers clous étaient plantés, les câbles suspendus et les projecteurs branchés. La nuit, le rougeoiement des bannières était particulièrement beau, sous la lumière blanche. Une forêt de drapeaux avait envahi plusieurs places.
> Lorsque la nuit tomba, les longs faisceaux lumineux multicolores des projecteurs apparurent dans le ciel et illuminèrent la ville pendant une bonne partie de la nuit. Les usines, les centrales électriques, les clubs de travailleurs et les bureaux avaient été décorés de lumières électriques aux couleurs éclatantes. Partout, des portraits de Lénine et de Staline étaient accrochés.
> Une foule en liesse emplissait les rues, portée par une puissante musique retransmise par radio à tous les coins de rue et à tous les carrefours. La ville entière prenait part à la joie de la fête[39].



Manifestations du 1er Mai
devant le mausolée de la place Rouge

Le 1er mai au matin, à la première heure, la plupart des habitants de la Maison allaient regarder le défilé. Les membres les plus éminents de la nomenklatura avaient des laissez-passer pour la place Rouge (plus votre rang était élevé, plus vous étiez proche de Staline) ; les autres prenaient place le long du parcours ou se promenaient en écoutant la musique et en profitant des décorations et de l'ambiance de fête. Ceux qui ne sortaient pas (les divers gardiens, les domestiques, les personnes âgées et certaines des épouses) écoutaient la retransmission de la cérémonie à la radio. Adoratski, qui, lui, avait un laissez-passer, décrivit le défilé à sa fille dans sa lettre du 2 mai 1932 :

> Le défilé de cette année a été merveilleux. Il a commencé, comme d'habitude, avec l'inspection des troupes par Vorochilov, monté sur un magnifique étalon, non seulement sur la place Rouge mais aussi sur la place de la Résurrection et je crois aussi sur le côté droit de la place du Théâtre. Ensuite, Vorochilov a prononcé un discours de quinze minutes et lu le texte du serment, dont chaque phrase était répétée par tous les gens présents sur la place, dans un écho vibrant de mille voix. Puis les canons de la tour Taïnitskaïa lui ont répondu – il y en avait beaucoup, au moins trente salves – et leurs saluts faisaient un bruit de tonnerre. Après cela, les colonnes du défilé sont apparues. D'abord les cadets de l'Académie militaire de l'Armée rouge et de l'école du Comité exécutif central, les pilotes de la Marine, diverses unités d'infanterie, les cavaliers, à pied, et même les miliciens, avec leurs casques gris et leurs gants blancs. Sont venus ensuite les bataillons étudiants, en civil, avec des fusils en bandoulière et des unités de partisans, certains grisonnants. Puis sont arrivés les bataillons du Komsomol, en tuniques grises, et les filles du

> Komsomol, avec le foulard rouge des services de communication. Ensuite les unités munies de bergers allemands (eux aussi font partie de l'armée). Puis l'artillerie tirée par des chevaux, puis sur des camions, puis les véhicules blindés de combat d'infanterie, des tanks de différents modèles et des stations radio ressemblant à des chars sur lesquels on aurait monté des émetteurs radio. Au-dessus des tanks, plus d'une centaine d'avions volaient en formation avec, au milieu, des engins géants à cinq moteurs[40].

Les fêtes bolcheviques marquaient des moments clés de la vie privée des bolcheviks. Sur le papier comme dans les souvenirs personnels, l'histoire du Parti et la biographie de ses membres fidèles se confondaient. Parmi les bolcheviks, les amis proches étaient ceux qui avaient vécu des moments cruciaux de l'histoire du Parti au même moment et de la même façon. Avant le Grand Jour, les célébrations en catimini du 1er Mai étaient les célébrations d'une foi commune dans le cadre d'une jeunesse commune (« Nous sommes les messagers du jeune printemps, il nous a envoyés en émissaires ! » ou « Écoutez tous mon mandement : le jeune printemps nous envoie ! »). La révolution d'Octobre devait marquer l'avènement d'un monde nouveau et la renaissance de ses messagers.

Nikolaï Podvoïski et sa femme, Nina Didrikil, s'étaient rencontrés à l'occasion d'une fête du 1er Mai en 1905, alors qu'il avait vingt-cinq ans et elle vingt-trois. En octobre 1917, lorsqu'il guida le « torrent tumultueux » vers le palais d'Hiver en tant que président du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd, ils avaient déjà trois enfants ensemble. Le 28 avril 1933, Nikolaï écrivit à sa femme depuis la Maison du Gouvernement :

> Ma chère, très chère Ninotchka, fierté de mon cœur et notre puissante forteresse ! Je t'envoie de la maison la plus chaleureuse des étreintes, mille baisers et, encore une fois, mes plus vives félicitations pour notre parade militaire du 1er Mai… Ce jour-là, debout sur la place Rouge, je serai rempli d'une immense fierté, sentant ta présence à mes côtés, ton épaule contre la mienne, et nos deux cœurs bolcheviques battant à l'unisson. Je me réjouirai de savoir que, depuis le 1er mai 1905, nous sommes toujours restés tous les deux debout,

> fendant les éléments et les vagues déchaînés contre le prolétariat : par les armes, lorsque ce fut nécessaire, et toujours par les mots, par l'exemple et par l'étude[41].

Les nouvelles religions qui parviennent à entrer dans les mœurs greffent toutes leur chronologie sacrée sur le cycle naturel de l'éternel retour et sur le cycle personnel de la vie des croyants. Les bolcheviks avaient réussi la première fusion : les deux grands jours fériés révolutionnaires – le 7 Novembre et le 1er Mai – rappelaient les fêtes traditionnelles des moissons (comme Thanksgiving, Pokrov ou Souccot) et de la renaissance du printemps (comme Pâques, Pessah et Norouz), et la veille du Nouvel An, ce miracle de l'équinoxe d'hiver, s'était adjoint plus tard grâce à l'intercession de Postychev. Mais le second point – l'extension au foyer de la chronologie universelle et la transformation des rites familiaux en sacrements réglés par l'État – n'avait pas encore été réalisé. Comme Trotski l'avait écrit en 1926, « l'essentiel de la symbolique révolutionnaire est nouveau, clair et puissant […] or, dans la cellule familiale repliée sur elle-même, cette nouveauté est pratiquement inexistante, en tout cas elle est insuffisante ». Dix ans plus tard, le diagnostic était le même, mais une chose avait changé : c'était que plus personne ne s'en inquiétait. En 1926 toujours, Koltsov avait écrit que si « un progressiste libre de tout préjugé » n'avait pas besoin d'une consolidation familiale de sa foi révolutionnaire, il n'en allait pas de même des « travailleurs perdus au fin fond des forêts », pour lesquels il pourrait être opportun de mettre à la mode soviétique les baptêmes, mariages et enterrements. Mais, après le triomphe du premier plan quinquennal et le début de l'augustinisme bolchevique, plus personne n'était perdu au fin fond des bois, et plus personne ne s'efforçait d'intégrer les rites de passage familiaux au canon officiel (comme le font les chrétiens ou les juifs). La « base » socialiste était posée, la « superstructure » adaptée finirait bien par s'élever d'elle-même. Le marxisme n'avait laissé aucune instruction au Parti concernant la façon de gérer les « cellules familiales repliées sur elles-mêmes », et le Parti ne donnait donc aucune instruction aux cellules en question. Tous étaient perdus dans les bois mais, au seuil d'une ère nouvelle, cela n'avait aucune importance.

Dans la Maison du Gouvernement comme ailleurs, le modèle de comportement à adopter dans le cadre du foyer restait à inventer. Personne ne savait ce qu'il convenait de faire une fois rentré du défilé militaire du

1er Mai. Ossinski, pour sa part, ne faisait rien de spécial : il ramenait ses enfants de la place Rouge, puis se réinstallait comme d'habitude à son bureau pour travailler (ou s'éclipsait pour rendre visite à Chaternikova). À l'autre extrémité du spectre social, il en allait de même avec le contremaître primé Mikhaïl Toutchine et sa femme Tatiana. Pour eux, le jour le plus important de l'année était le jour de la Sainte-Tatiana. Ce jour-là, ils accueillaient chez eux des parents – mais pas des amis ni des voisins – pour boire beaucoup de vodka, manger les tartes préparées par Tatiana, ses *vatrouchki* (gâteaux au fromage blanc), ses viandes et poissons en gelée et ses cornichons en bocaux. Une autre fête – bien moins importante – était Pâques, où ils servaient du pain (*koulitchi*) et des gâteaux (*pachka*) traditionnels. Pendant les jours de congé ordinaires, Toutchine lisait les journaux, des livres sur les cosaques et des histoires d'aventure, pendant que Tatiana confectionnait des tartes ou lisait les magazines *Santé* ou *La Femme ouvrière*. On ignore si la nettoyeuse d'escaliers Smortchkova, le cireur de parquets Barbossov, le peintre Apollonov ou la lingère Kartotchkina célébraient ou non les trois grandes fêtes soviétiques[42].

Reprenant le modèle de la transformation de Noël en « fête du Nouvel An », les Rykov déplacèrent la fête de Pâques au 1er Mai. Leur bonne, Anna Matveïevna (une domestique expérimentée qui, pour reprendre sa propre formule, avait « travaillé dans de bonnes maisons », notamment chez Zinaïda Morozova), utilisait quatre-vingts jaunes d'œufs pour préparer une imposante fournée de *koulitchi* : un énorme pour toute la famille, un grand pour le père, un moyen pour la mère et un petit pour chacun des enfants. « C'était, comme on dit, un rituel sacré chez nous, selon Natalia Rykova. Nous n'avions pas le droit de courir, ni de claquer les portes sous aucun prétexte, sans quoi la pâte risquait de retomber. » Les Ivanov fêtaient le 1er Mai en combinant les repas de Pâques, de Soroki (les célébrations rituelles du printemps dans les campagnes) et de Pessah : Boris s'occupait du pain et des gâteaux, tandis qu'Elena préparait des poissons farcis. Les mêmes plats – à l'exception des biscuits de printemps appelés « Alouettes » – étaient servis lors de la fête de la révolution d'Octobre[43].

Mais la plupart des habitants de la Maison jugeaient ces oripeaux « religieux » inconvenants et potentiellement nocifs. Soit ils ne faisaient rien de spécial, soit les fêtes qu'ils organisaient étaient toutes sur le même

modèle, sans référence rituelle à la nature de l'occasion, si ce n'est les quelques mots prononcés lors d'un toast. Kira Allilouïeva décrit ainsi les festins que sa mère (la belle-sœur de Staline), Evguenia, préparait.

> Chez nous, la nourriture n'était pas une religion, mais on aimait manger. Mère faisait des tourtes de Novgorod, à la viande et au chou, pour aller avec la soupe de poulet. Elles étaient énormes : elles remplissaient presque la moitié de la table. Elle mettait la pâte et la levure dans une bassine en émail et recouvrait le tout d'un torchon. Nous, les enfants, on restait là à regarder et, lorsque la pâte commençait à soulever doucement le linge comme pour s'échapper, on partait dans de grands cris : « Maman, maman, la pâte lève ! Elle va déborder ! »
>
> En entrée, il y avait toujours du hareng à l'oignon. Et ma mère préparait une délicieuse salade de tomates et d'oignons : elle pressait un citron dessus ou ajoutait un peu d'huile de tournesol, du vinaigre et du poivre. Et on avait toujours des champignons : on les ramassait nous-mêmes dans notre datcha de Zoubalovo.
>
> Pour ce qui est des boissons, je me souviens qu'il y avait des vins légers, du brandy arménien, des liqueurs et une infusion sucrée à la vodka appelée « Zapekanka ». Il y avait aussi un punch que ma mère faisait en mélangeant du vin blanc avec du jus d'ananas et de griotte.
>
> Ensuite, ils s'attardaient à boire du thé dans des tasses ou des soucoupes. Il y avait un samovar chauffé aux pommes de pin sur un plateau, avec tout en haut une petite théière. Pour le dessert, ma mère faisait de délicieux bretzels sucrés au safran. La pâte prenait une couleur incroyable, jaune-vert, à cause de la muscade et de la vanille qu'elle mettait dedans. Il y avait de bons gâteaux dans les magasins aussi, mais je n'en mangeais pas, à cause du glaçage. Et puis, pourquoi m'auraient-ils fait envie quand je pouvais avoir les bretzels sucrés de ma mère ?
>
> Après le repas, généralement, on dansait. Les pièces de notre appartement étaient si grandes qu'on n'avait même pas besoin de pousser la table. On dansait au son du phonographe. On avait rapporté plein de disques d'Allemagne : des tangos, des fox-trot, la valse de Boston et le charleston. À cette époque, tout le monde savait danser. C'était la mode.
>
> Mais mon père ne dansait jamais, lui, et Staline non plus. Ces jours-là, Iossif Vissarionovitch lançait toujours à Redens : « Allez, Stakh,

danse avec Jenia. Vous êtes tellement beaux, quand vous dansez ! »[44].

Stanislav Redens
(avec l'aimable autorisation
de Nikita Petrov)

Stanislav (Stanislaw) Redens, qui était le fils d'un cordonnier polonais et le mari d'Anna Allilouïeva (la sœur de la femme de Staline, Nadejda, et du mari d'Evguenia, Pavel), était un haut gradé de la police secrète : il avait été chef de la Guépéou ukrainienne de 1931 à 1933 (pendant la période de la collectivisation et de la famine) et il était chef du NKVD pour la province de Moscou depuis 1934. Selon le témoignage de son fils, Vladimir, c'était « quelqu'un d'extraverti, d'amical ; tout le monde s'entendait bien avec lui. Il avait un physique agréable : des traits doux, des cheveux bouclés et un physique d'athlète, mince et musclé. Il était charmant et très populaire, particulièrement auprès des femmes[45] ».

Les festins des Allilouïev étaient typiques de ceux des résidents de la nomenklatura lors des occasions particulières. La nourriture était abondante mais simple, presque toujours préparée par les domestiques d'origine paysanne selon des recettes traditionnelles : la betterave, le chou et la soupe au poulet en constituaient la base avec, comme plats de fête, des tourtes à la viande, aux champignons et au chou. Ossinski aimait la kacha ; Arossev et Kraval appréciaient les raviolis sibériens, tandis que Romuald Mouklevitch (qui était polonais, de Suprasl, au nord-est de Bialystok) se régalait de crêpes de pommes de terre, de porc grillé et de patates bouillies saupoudrées de lard et d'oignons frits. La salade la plus appréciée était la traditionnelle « vinaigrette » russe (un mélange de betteraves, de carottes et de pommes de terre à l'eau avec des œufs durs, des cornichons, des oignons et de la choucroute), même si certaines cuisinières expérimentaient des recettes plus récentes. (Le mentor culinaire

de Nadejda Smilga-Polouïan était son admirateur de longue date, le célèbre acteur du Théâtre d'art, Nikolaï Khmelev.) Il y avait toujours de la vodka (Rykov y faisait infuser des écorces d'orange et prenait chaque jour avant le déjeuner un petit verre de son infusion spéciale, baptisée « Rykovka »), mais la plupart des gens préféraient les vins de Crimée ou, plus rarement, de Géorgie (les vins étaient généralement doux, et les connaisseurs étaient de plus en plus nombreux). En dessert, on prenait du thé avec des gâteaux et du chocolat, accompagnés, à l'occasion, de liqueurs. (Mouklevitch et ses amis polonais buvaient du café.) La plupart des hommes, ainsi que quelques femmes, fumaient beaucoup : dans le travail, fumer était une manifestation d'oubli de soi, tandis qu'à table le geste devenait hédoniste. La marque de cigarettes la plus populaire était « Herzegovina Flor », la marque de Staline. Ivan Kraval allait jusqu'à défaire comme lui le tabac de ses cigarettes pour en bourrer sa pipe[46].

Danser le tango et le fox-trot au son de disques rapportés de l'étranger était sans conteste à la mode. (Et quant aux interprètes, tout le monde avait un faible pour les émigrés russes Vertinski et Lechtchenko.) Il était également courant d'organiser des récitals plus ou moins formels, avec des musiciens aussi bien amateurs que professionnels. Mais, pour conclure un dîner de fête, on aimait surtout chanter tous ensemble des chants révolutionnaires ainsi que des chansons populaires russes et ukrainiennes. Comme Serafimovitch, Ossinski aimait diriger les opérations – son « chœur » était généralement constitué de Dima, son fils aîné, et de ses amis. Ses chansons préférées étaient : « Dans les chaînes » et « Souffrant un dur servage ». Ivanov aimait « Camarades, marchons bravement ensemble » ; Arossev préférait « Les Douze Bandits » et Podvoïski (qui avait été chef de chœur au séminaire de théologie de Tchernigov) les chansons traditionnelles ukrainiennes. Le chef de la direction de la Librairie, David Chvarts, les appréciait aussi. Un jour, à l'époque où Chvarts vivait encore dans la Première Maison des Soviets, il sortit marcher après dîner sur la place du Manège en compagnie d'une dizaine d'amis et de parents. Il était minuit, et ils chantaient des chansons ukrainiennes. Selon le récit qu'en fait son fils, Vladimir :

> Ils venaient tous d'Ukraine, après tout. C'étaient tous des Juifs, et tous d'Ukraine. Ils chantaient peut-être même en ukrainien. Alors un milicien est venu vers eux et leur a dit : « Citoyens, vous troublez la paix publique. Vous faites trop de bruit. » Juste à côté, il y avait une

file de cochers qui attendaient des passagers (il n’y avait pas de taxis à l’époque). Et les cochers sont intervenus : « Allez, laissez-les chanter. Ils chantent tellement bien ! Laissez-les ! »[47].

16. LES MAISONS DE REPOS

Une possibilité dont les Toutchine ne bénéficiaient pas, à la différence des résidents membres de la nomenklatura, était de passer régulièrement un jour de repos dans les « maisons de repos à la journée » à l'extérieur de Moscou. En 1935, le département du Logement du Comité exécutif central en possédait une dizaine, toutes d'anciennes propriétés ayant appartenu à des aristocrates ou à de riches marchands avant la Révolution. L'habitude était d'arriver dans l'après-midi précédant le jour de repos, d'y passer la nuit et de repartir l'après-midi suivant. Cette organisation soulevait des problèmes évidents pour le personnel. Selon le directeur de l'une des plus populaires maisons de repos à la journée, « Morozovka », « ce n'était pas une maison de repos normale, certaines chambres étaient réservées à certaines personnes, mais on ne savait jamais qui allait arriver et quand. Un camarade pouvait arriver à deux heures du matin. Si sa chambre était occupée, vous n'alliez pas le faire repartir pour Moscou, mais en même temps il vous faisait une scène parce que sa chambre était occupée[1] ».

Arossev avait été du nombre de ces visiteurs mécontents, et c'est ce qui motiva sa plainte à l'intendance de la Maison du Gouvernement en mars 1935. Le chef du département des Propriétés extérieures à la ville, A. Chevardin, lui avait répondu : « conformément à la procédure établie, tous les camarades doivent pour s'y rendre solliciter en amont la permission du département du Logement, laquelle dépend de la disponibilité des chambres ». Arossev répliqua en transférant au chef du département du Logement la « réponse inepte de Chevardin, qui [contenait] des éléments de grossièreté et d'inexactitude », et en rappelant que la procédure différait selon le rang des personnes concernées. « Les camarades de ma catégorie, à savoir les Vieux Bolcheviks et les hauts fonctionnaires, font partie de la liste de ceux qui bénéficient d'un accès permanent aux maisons de repos du Comité exécutif central, et n'ont pas besoin d'autorisation supplémentaire au cas par cas. J'apprécierais de ne pas avoir à subir de discrimination dans cette affaire et d'être placé sur la liste appropriée. » Plusieurs semaines après, le 17 mai 1935, Arossev se rendit à Morozovka en compagnie de ses quatre enfants pour leur lire *Les Âmes mortes* et travailler à son journal. Il se vit attribuer une chambre mais

« dorm[it] mal parce que les gens qui [étaient] arrivés à deux heures du matin [avaient] claqué leurs portes sans se gêner et [avaient] parlé fort entre la salle de bains et leur chambre comme s'ils étaient chez eux » – ce qui suscita encore une fois son indignation : « Mais d'où vient cet impudent parasitisme russe[2] ? »

Morozovka

Cependant, de façon générale, le personnel était serviable, les chambres prêtes, la maison calme et la nourriture de qualité (même si Adoratski trouvait le café exécrable). Située sur le fleuve Kliazma, juste à côté de l'autoroute menant à Leningrad, Morozovka avait appartenu au clan Morozov, une grande famille de négociants – comme le dernier refuge de Lénine et la première maison de Zbarski. Le bâtiment principal était une version Art nouveau d'un château de contes de fées. Comme la plupart des habitants de la Maison du Gouvernement, Lydia Gronskaïa aimait beaucoup s'y rendre : « La vieille maison de Morozov était confortable et décorée avec goût. J'aimais particulièrement la bibliothèque, avec ses boiseries de chêne veiné, ses sombres plafonds de bois, ses rayonnages et ses meubles de daim. C'était tellement agréable de se pelotonner dans le creux d'un canapé avec un livre ! La salle de billard était merveilleuse, elle aussi. Je m'exerçais beaucoup, et j'arrivais même parfois à battre Ivan. » Le billard était le passe-temps le plus prisé des pensionnaires de tous âges.

Les garçons de la Maison du Gouvernement apprenaient à y jouer, sous la houlette des domestiques, qui n'avaient pas grand-chose d'autre à faire les jours de semaine, et allaient ensuite faire étalage de leur adresse dans les salles de jeux des meilleurs hôtels de Moscou, et parfois même gagner ainsi un peu d'argent. On se divertissait également en jouant aux échecs, à la Préférence (la table de jeu, recouverte de velours vert, était placée sur un balcon arrondi, de sorte que personne ne pouvait se tenir derrière les joueurs), et à diverses activités d'extérieur. Selon sa soeur, Elena, Valerian Kouïbychev aimait réaliser lui-même certains travaux lorsqu'il était là-bas. Il « plantait des arbres, prenait soin du potager, des lapins, et nettoyait le court de volley-ball ». L'hiver était la haute saison, et les activités les plus populaires étaient le ski et le patin à glace. Le fils du vice-président – puis, à partir de 1938, du président – d'Intourist, Mikhaïl Korchounov, se remémorait ainsi une soirée d'hiver à Morozovka :

Nikolaï Podvoïski

La nuit était en train de tomber. La cloche du dîner venait de sonner. Mon père, ma mère et moi étions assis à l'une des extrémités de la

> longue table à manger, entourés de chaises aux hauts dossiers sculptés. Personne n'était encore arrivé. À travers les immenses fenêtres descendant presque jusqu'au sol, on pouvait voir les ombres qui s'épaississaient dans le parc tandis qu'un bruit sourd émanait du grand réservoir d'eau chaude. Il était situé à la lisière du parc, et le bruit qui en provenait soulignait encore le silence environnant. La « Maison goélette » paraissait flotter sur cette nappe de silence. On l'appelait comme ça parce que, lorsqu'il y avait du vent, elle craquait doucement : avec toutes ses boiseries, ses tentures, avec ses tours étroites, ses balcons aux courbures compliquées et toutes ses terrasses comme des pontons de bois, on aurait dit un navire fendant les vagues. La nuit, au fond de son lit, on écoutait les bruits et on s'imaginait être en mer[3]…

Si l'hiver était la haute saison à Morozovka (et dans les maisons de repos à proximité), c'est parce que, aux périodes plus clémentes de l'année, les habitants de la Maison du Gouvernement pouvaient partir plus loin et plus longtemps. Les destinations les plus courues étaient les stations balnéaires de la mer Noire et les stations thermales du Nord-Caucase. Le principal problème – comme à Morozovka, à la Maison du Gouvernement et sur tout le territoire de l'État-Parti soviétique – était de faire coïncider vacanciers de haut rang et destinations distinguées en dépit d'emplois du temps variables, de hiérarchies incohérentes et de l'invocation concurrente de patronages divers. Seuls quelques rares hauts responsables proches de Staline disposaient de maisons qui leur étaient réservées en propre. Tous les autres en étaient réduits à faire jouer leur rang, leurs relations et leur persévérance pour trouver la meilleure place libre. Le 30 juillet 1932, le directeur des maisons de repos du Comité exécutif central à Sotchi, Ivan Stepanovitch Korjikov (un gestionnaire expérimenté, ancien directeur de la Deuxième Maison des Soviets), écrivit un rapport de routine au directeur du département du Logement du Comité exécutif central, Nikolaï Ivanovitch Pakhomov.

> L'autre jour, le camarade Vlassik m'a dit que Valeri Ivanovitch Mejlaouk avait quitté Sotchi très vexé, et que la nouvelle était parvenue au vacancier du pavillon 9. Je vous ai déjà écrit une fois à ce propos. Voilà en substance ce qui s'est passé : le 13 juillet, la femme du camarade Mejlaouk, Iékaterina Mikhaïlovna, est arrivée à Sotchi. Je me suis rendu personnellement à la gare pour l'accueillir, et

je lui ai dit qu'une chambre les attendait dans le pavillon 8, mais elle a catégoriquement refusé d'y aller. Elle a également refusé de se rendre à la « Riviera », de sorte que je l'ai finalement amenée au pavillon 4, qui se trouvait avoir une petite chambre disponible. Deux jours plus tard, je l'ai transférée dans une chambre plus grande au sein du même pavillon. Pendant les trois ou quatre jours qui ont suivi, elle et des soldats que je ne pourrais pas identifier n'ont pas cessé de venir me voir pour me demander une chambre dans le pavillon 2, mais je ne pouvais absolument rien pour eux parce qu'il ne s'y trouvait aucune chambre de libre. Le 19 juillet, Valeri Ivanovitch Mejlaouk lui-même est arrivé de Moukhalatka [une autre station balnéaire du Comité exécutif central en Crimée]. Je l'ai vu à son arrivée et il m'a informé qu'il était venu chercher Iékaterina Mikhaïlovna et qu'ils allaient partir tous les deux pour Moukhalatka deux jours plus tard. C'est exactement ce qu'ils ont fait : le 21 juillet, ils sont tous les deux partis pour Moukhalatka. […] Iékaterina Mikhaïlovna était très mécontente : elle s'était sentie insultée et s'en était plainte vivement auprès de Valeri Ivanovitch. À son retour de Moscou, elle viendra sans doute se plaindre à vous.

Ici, elle a formulé diverses menaces à mon encontre, mais je ne lui ai rien répondu de particulièrement grossier, comme je pense que vous le comprendrez[4].

Valeri Ivanovitch Mejlaouk (ou Mezlauks, en letton) était le premier vice-président du Comité d'État pour la planification (Gosplan). (Iékaterina Mikhaïlovna et lui se séparèrent peu après, mais ils restèrent tous deux dans la Maison du Gouvernement : avec sa nouvelle femme, Tcharna Markovna, ils occupaient l'appartement 276, tandis que Iékaterina Mikhaïlovna résidait dans l'appartement 382.) Nikolaï Sidorovitch Vlassik était le garde du corps personnel du vacancier du pavillon 9. Ce dernier était, pour reprendre la formule de Boukharine, l'« incarnation personnelle de l'esprit et de la volonté du Parti ».

Deux jours plus tard, Korjikov envoya la lettre suivante à Pakhomov.

Hier soir, le vacancier du pavillon 9 m'a convoqué avec la liste de tous les hôtes de tous nos pavillons. De notre conversation, il est ressorti que :

1) Il reçoit des appels téléphoniques concernant toutes sortes de réclamations. Personnellement, je pense que la plupart de ces plaintes

lui sont parvenues par Iékaterina Davydovna Vorochilova.
2) Le Patron m'a demandé comment les choses se passaient. Je lui ai répondu que tout allait très bien. Ses questions portaient principalement sur l'accueil qui avait été réservé aux camarades Kabakov, Roukhimovitch et Mejlaouk. Pourquoi le camarade Kabakov n'avait-il pas obtenu de chambre immédiatement lorsqu'il en avait fait la demande ? Pourquoi le camarade Mejlaouk n'avait-il pas eu de chambre à « Blinovka » ? Pourquoi le camarade Roukhimovitch avait-il été installé à l'hôtel Riviera, et non dans un pavillon séparé ?
À ces questions, j'ai répondu : que le camarade Roukhimovitch s'était installé à la Riviera sans m'avoir contacté à ce propos. Que le camarade Mejlaouk (sa femme) n'avait pas eu de chambre à « Blinovka » parce qu'au moment où elle était arrivée, il ne s'y trouvait pas une chambre de libre, et que lorsqu'une chambre s'était libérée, ils l'avaient refusée. Que le camarade Kabakov n'avait pas pu obtenir de chambre parce que, encore une fois, il n'y en avait aucune de disponible à ce moment-là, mais que lorsque la chambre du camarade Ter-Gabrielian, à Zenzinovka, s'était libérée, le camarade Kabakov s'y était installé sans attendre d'y être autorisé.
3) Le Patron m'a demandé sur quels critères j'attribuais les chambres dans les pavillons. Il m'a demandé sur quelle base j'avais donné des chambres à Zenzinovka aux femmes des camarades Ioussis et Vlassik, et pourquoi les femmes des camarades Kork, Moguilny et Semouchkine résidaient dans des pavillons séparés.
Il m'a également demandé pourquoi j'avais fermé le pavillon 3 pour en faire un dispensaire. Et puis il m'a dit, en manière de plaisanterie : « Comme vous le voyez, je sais tout de vos affaires. »
Pour finir, le Patron m'a suggéré de toujours garder une ou deux chambres en réserve, au cas où – pour les camarades comme Kabakov et consorts.
Il m'a aussi dit qu'il parlerait au camarade Enoukidzé, pour s'assurer que des pavillons de vacances séparés ne soient pas attribués à des gens qui n'y ont pas leur place[5].

Ivan Kabakov était le dirigeant du Parti dans l'Oural ; Saak Ter-Gabrielian présidait le Conseil des commissaires du peuple d'Arménie ; Moïsseï Roukhimovitch dirigeait l'exploitation du charbon dans le

Kouzbass. Ivan Yousis était garde du corps, comme son ami Vlassik. Les camarades A. D. Semouchkine (le commissaire du peuple à l'Industrie lourde) et A. M. Moguilni (le secrétaire de Molotov) étaient des fonctionnaires de rang intermédiaire. Le commandant du district militaire de Moscou (qui habitait l'appartement 389 à la Maison du Gouvernement), Auguste Kork, était un cas intermédiaire. Sa femme ne l'était pas, quand elle voyageait seule.

Le directeur de l'usine chimique Berezniki, Mikhaïl Granovski, était l'égal de Roukhimovitch, voire de Kabakov et de Ter-Gabrielian. Lorsqu'il arriva à Sotchi avec sa famille un mois plus tard (alors que le premier stade de construction à Berezniki était presque achevé), ils trouvèrent tout parfaitement à leur goût.

Le fils de Mikhaïl, Anatoli, raconte :

> Le portail principal donne sur la Riviera du Caucase et, là, une sentinelle vérifie vos papiers et salue lorsque vous entrez. Juste après se trouve la zone réservée aux sports, avec des courts de tennis, du gazon pour jouer au croquet, des terrains de basket, etc., tout cela bien arrangé et joliment séparé par de larges parterres de fleurs et des sentiers entretenus avec soin. S'étend ensuite la zone consacrée aux activités nocturnes et aux divertissements à l'intérieur. Il y a une grande salle de danse, un cinéma en plein air et un couvert, des salles de billard et toute une série de pièces dédiées aux jeux de cartes, d'échecs et de dames. Il y a aussi un vaste restaurant, au-delà duquel se trouve la cuisine collective. La zone résidentielle qui suit compte quelque trente-deux maisons de quatre à cinq pièces, chacune installée sur un terrain d'environ quatre cents mètres carrés protégés du regard par des rangées d'arbres, les pelouses et les jardins étant soigneusement entretenus par un petit régiment de jardiniers. Le plus remarquable à propos de ces maisons est qu'aucune d'entre elles n'a de cuisine. On n'y cuisine absolument pas, étant donné que les repas sont commandés aux cuisines collectives. À n'importe quel moment du jour ou de la nuit, on peut envoyer un domestique chercher à manger, et les plats sont livrés tout chauds sur un plateau, sous une cloche isolante argentée. Il n'y a bien sûr jamais ni à payer ni à signer quelque facture que ce soit pour tout ce qu'on commande[6].

On ne sait pas si les Granovski eurent un pavillon entier à leur disposition : ce n'était pas le cas de la plupart des gens de leur rang. On ne

sait pas non plus s'ils se faisaient livrer à manger dans leurs chambres : la plupart des gens de leur rang utilisaient la salle à manger. Selon tous les témoignages, la nourriture était abondante : la plupart des sanatoriums du Comité exécutif central avaient leurs propres « fermes auxiliaires ». Selon un rapport de 1935 sur la station balnéaire de Foros, en Crimée, « le bétail fournissait du lait entier et des produits laitiers ; l'élevage de porcs garantissait un approvisionnement régulier en saucisses et viandes fumées ; l'élevage de moutons permettait de pallier toute rupture de l'approvisionnement en viande ; et l'élevage de poules fournissait des œufs frais, de sorte que, grâce au travail de la ferme auxiliaire, la maison de repos n'avait jamais à souffrir d'aucune rupture d'approvisionnement ». La ferme produisait également ses propres fruits et légumes, et faisait son propre vin (du mourvèdre, du madère, du muscat, de l'aligoté et du riesling, notamment)[7].

Il y avait trois catégories distinctes de convives, avec chacune une ration différente. En 1933, les hôtes appartenant à la nomenklatura et le personnel de direction de la station avaient droit (chaque jour), entre autres choses, à 50 grammes de caviar, de poisson fumé, de jambon ou de saucisse ; 400 grammes de viande (ou 500 grammes de poisson), 3 œufs, 200 grammes de lait, 40 grammes de fromage, 50 grammes de beurre, 40 grammes de beurre « de vache », 40 grammes d'autres produits laitiers, un kilo de légumes, 400 grammes de fruits, 100 grammes de céréales assorties, 300 grammes de pain blanc, 200 grammes de pain noir, 15 grammes d'huile végétale, 4 grammes de café, 2 grammes de thé et 150 grammes de sucre. Le personnel de direction de niveau intermédiaire et les travailleurs qualifiés – comme les chauffeurs – avaient droit à des repas moins abondants et moins variés ; les travailleurs non qualifiés devaient se contenter de moins encore. Seule la ration de sel – 20 grammes par jour – ne variait pas[8].

Sergueï Mironov et Agnessa Arguiropoulo avaient l'habitude de venir à Sotchi à l'automne, « lorsque tout croulait sous les fruits ».

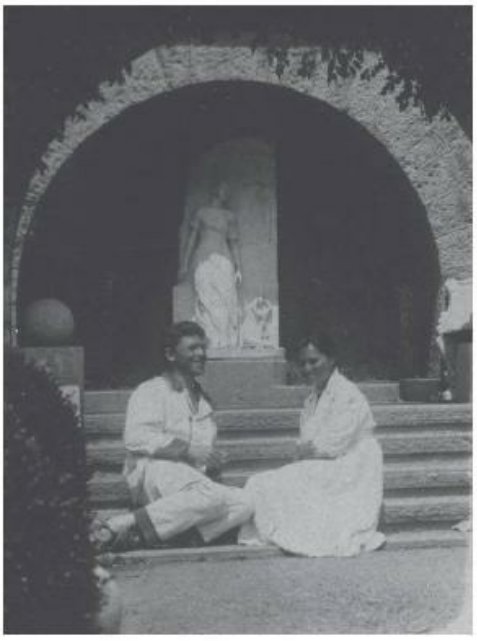
> Imaginez, c'était fin octobre, début novembre, ce moment de l'année où il ne fait plus chaud ni humide, mais où la mer est encore douce. Partout, il y a du raisin, de toutes les variétés, des kakis, des mandarines, sans parler de tous les fruits exotiques importés dont ils nous gavaient. Il y avait toujours d'énormes corbeilles de fruits sur les tables. Un jour, Mirocha et moi avions acheté des noix et des

> noisettes mais, lorsque nous sommes revenus, nous avons retrouvé exactement les mêmes sur toutes les tables. Mirocha a lancé en plaisantant au directeur : « Vous avez conscience de ce que vous venez de faire ? Vous nous privez de la dernière occasion que nous avions de dépenser notre argent ! » Le directeur s'est mis à rire : « Excusez-moi, mais le fait que vous ayez eu à dépenser votre argent montre que j'ai été négligent dans l'exécution de mes devoirs. » Ah, ces chefs qu'ils avaient, et les plats qu'ils créaient pour nous ! On aurait aimé pouvoir manger autant qu'on voulait… En plus, Mirocha avait tendance à prendre du poids, mais, suivant mon exemple, il essayait de faire attention à ce qu'il mangeait pour garder la ligne. Le médecin lui avait prescrit de ne manger certains jours que du lait et du pain sec. Chaque jour de diète, il perdait une livre. Et pas de siestes non plus ! Chaque jour, juste après le déjeuner, on allait à la salle de billard. Plusieurs heures de billard chaque jour nous permettaient de garder la ligne. C'est moi qui insistais pour que Mirocha suive ce programme d'exercice, et il était d'accord : il savait bien que j'avais raison et qu'autrement il exploserait, avec tous ces repas fabuleux du sanatorium[9].

Selon leur fille, Inna, les Gaister « faisaient beaucoup de randonnées, parce qu'ils se trouvaient trop gros et pensaient qu'ils avaient besoin de marcher ». Les Mouklevitch combinaient la marche et le jeûne. À Foros, tous les deux jours, ils partaient marcher toute la journée. Romuald prenait la tête, et sa femme, Anna, suivait. Ils n'emportaient rien à manger. Selon Irina, « ma mère était un peu inquiète de la santé de mon père parce que, malgré tout ça, il était assez épais[10] ».

Les Chvarts jouaient beaucoup au volley-ball, aux échecs et au billard. Adoratski et sa fille allaient se promener, lisaient et jouaient du piano (même si celui de Moukhalatka avait « un son métallique » et n'était « pas particulièrement agréable »). Ils n'avaient pas de problème de poids et appréciaient de bien manger (les œufs du petit déjeuner à Gourzouf étaient « délicieux et cuits à la perfection »), mais ce qu'ils préféraient, c'étaient les bains des sources thermales, qu'ils prenaient deux fois par jour, le matin et l'après-midi. « Après les bains, écrivait-il de Kislovodsk à sa femme, je m'allonge et je me repose, puis on nous ramène dans nos chambres en voiture ou à cheval, et je m'allonge de nouveau pour me reposer. Cela nous permet de passer le temps et nous donne un semblant

d’activité. » Ossinski préférait lui aussi Kislovodsk aux stations balnéaires, mais il y passait l’essentiel de son temps à étudier. En octobre 1931, cependant, il était tellement épuisé par ses voyages constants et les préoccupations liées à la collectivisation qu’il s’autorisa un peu de vacances. « Je n’ai réfléchi à rien, écrivait-il dans une lettre à Chaternikova, je n’ai rien fait, je ne t’ai même pas écrit. Je n’ai fait que dormir, manger et lire ce qui tient pour moi lieu de fiction. J’ai aussi marché, mais pas très loin : seulement jusqu’aux “Roches bleues” et à “La petite selle” (une fois). Après cinq jours à végéter comme ça, je me suis tout à coup ressaisi et j’ai pensé : “Et Hegel ?! Je viens de perdre un temps précieux ! » Alors j’ai vivement repris le harnais et je me suis attelé à lire Hegel, à une vitesse qu’il serait cependant excessif de qualifier de foudroyante. Jusqu’à maintenant, je me suis contenté de relire mes notes, de les comparer à celles de Lénine, puis de relire le texte original de Hegel. J’en suis à 105 pages pour l’instant et, à partir de demain, j’attaque du nouveau matériau. » Son but était de « tout comprendre, afin de pouvoir accéder à la maîtrise universelle de la méthode dialectique dans sa forme la plus profonde et la plus développée ». Sa première phase – sa phase hégélienne – était pour l’essentiel achevée en 1934, après plusieurs autres séjours à Kislovodsk. Lorsqu’il y était, il travaillait en règle générale l’essentiel de la journée, pendant que la plupart des autres vacanciers jouaient au billard[11].



David Chvarts et sa femme, Revekka Felinzat, dans une station balnéaire

Les Postychev dans une station

En dehors du billard, le divertissement le plus populaire des soirées dans les stations thermales était les jeux de cartes. L'une des plus anciennes membres du Parti, Elena Dmitrievna Stassova (elle était âgée de soixante-deux ans en 1935, et résidait dans l'appartement 245 de la Maison du Gouvernement), jouait chaque soir sur la terrasse jouxtant le bâtiment principal à Moukhalatka (comme ses tantes et ses grands-mères de l'aristocratie l'avaient fait avant elle, au même âge). Selon la fille d'Alexeï Rykov, Natalia :

Les Terekhov dans une station balnéaire

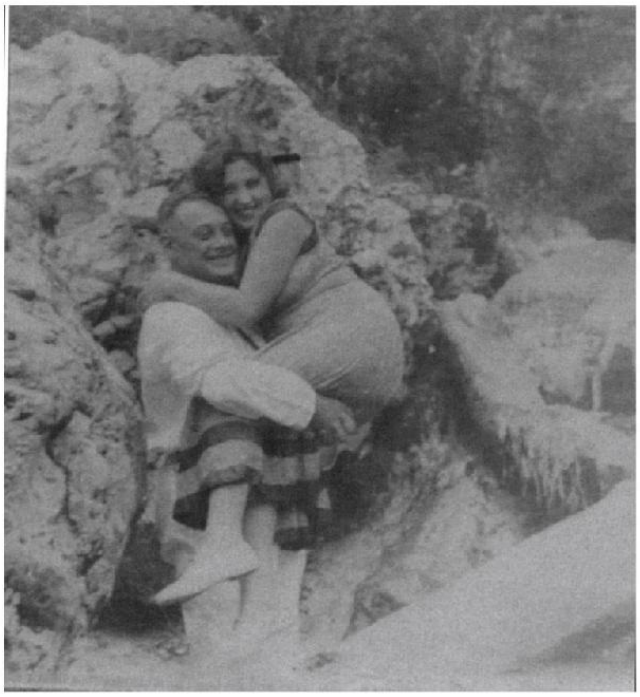
Les Gronski et les Belenki dans une station thermale à Essentouki, 1933

> Avec Elena Dmitrievna, il fallait jouer aux Trèfles. C'était un jeu de cartes assez simple, mais pas trop non plus. […] Chaque fois que mon père jouait avec elle, cela tournait à la farce, parce qu'à peine dix minutes après le début de la partie, elle lui lançait systématiquement : « Aliocha, vous trichez encore ! » Et lui : « Qui ça, moi ? Elena Dmitrievna, comment pouvez-vous imaginer une chose pareille ? » Et puis il faisait un nouveau numéro. Et la scène se répétait tous les soirs, chacun tenant son rôle. […] Mais le plus drôle, c'était de les voir tous jouer au Dourak [l'« Idiot », la carte dont il faut se débarrasser pour ne pas perdre] avec deux paquets de cartes. Ça, c'était un spectacle : c'était vraiment le cirque. Les cartes pouvaient finir sous la table, sous les joueurs, n'importe où : tout le monde trichait ! C'étaient partout des rires et des plaisanteries, c'était tellement amusant[12] !

Tandis que les personnes d'un certain âge jouaient aux cartes, les générations précédentes dansaient. En 1935, Agnessa Arguiropoulo avait trente-deux ans et son mari, Sergueï Mironov, quarante et un. Son patron, Vsevolod Apollonovitch Balitski, « un vrai Siegfried » de l'avis général, et le représentant du commissariat du peuple à l'Industrie lourde de la République socialiste d'Ukraine, Daniil Ivanovitch Petrovski, étaient de jeunes quarantenaires. À cette époque, il arriva une fois qu'ils séjournent

tous dans la maison de repos du Comité central ukrainien à Khosta, à côté de Sotchi. Au cours de ce séjour, ils eurent souvent l'occasion de danser ensemble, mais le 7 novembre fut un jour particulier.

> Le directeur nous dit : « Je vous ai commandé des voitures. Vous pouvez aller pique-niquer dans les montagnes, tout sera prêt lorsque vous reviendrez. »
> Nous sommes montés dans les voitures décapotables, dans lesquelles se trouvaient des paniers contenant toutes sortes de provisions et de vin. Nous avons d'abord roulé jusqu'au marché d'Adler, puis nous sommes allés nous baigner, et enfin nous sommes montés marcher dans les montagnes. Nous avons passé une merveilleuse journée, et nous sommes rentrés couronnés de guirlandes de cyprès.
> Les tables du banquet étaient déjà dressées. Il y avait un vase de fleurs sur chaque table, et quelques fleurs sous chaque couvert.
> Nous nous sommes reposés un moment, puis nous nous sommes changés pour le dîner. Je portais une robe blanche à petits pois bleus avec un grand nœud blanc et des chaussures blanches. À cette époque-là, personne ne portait de sandales.



Sergueï Mironov et Agnessa dans une station balnéaire
(avec l'aimable autorisation de Rose Glickman)

Postychev, Tchoubar, Balitski, Petrovski et Ouborevitch étaient tous là ce soir-là, et Mikoïan est arrivé plus tard de Zenzinovka, où Staline séjournait.
Balitski était le maître de cérémonie. Comme je l'ai déjà dit, il était mince, vivant, sympathique et très drôle. Il s'est mis à faire semblant d'être en colère, et il a crié : « Qu'est-ce qui se passe, ici ? Pourquoi les femmes sont-elles assises ensemble, et pas avec les hommes ? Debout ! Allez, tout le monde debout ! »
Il attrapait une femme par la main, puis un homme, et il les asseyait l'un à côté de l'autre, puis il passait aux deux suivants… Lorsqu'il est arrivé à moi, j'ai fait l'effarouchée : « Je ne veux pas m'asseoir à côté de n'importe qui. Je veux d'abord connaître la personne à côté de qui vous allez me mettre. »
Il s'est arrêté, a hésité un instant, a haussé un sourcil, puis m'a dit doucement : « Vous allez vous asseoir à côté de moi. »
Et puis il a couru finir de placer les autres. Il avait fait asseoir tout le monde, moi y compris, mais il ne s'était toujours pas assis lui-même. Sa femme me fixait de l'autre bout de la table, avec un regard de mépris. Tout à coup, tout le monde a explosé de rire parce que Mirocha avait apporté une chaise et s'était glissé entre Balitski et moi. Voyant son manège, Balitski a dit : « Ça, ça n'est pas possible. »
Il a glissé quelque chose à l'oreille de deux des serveurs, et ceux-ci sont allés soulever la chaise avec Mirocha dessus et l'ont ramené à côté de la dame que Balitski avait choisie pour lui. Tout le monde pleurait de rire.
Pour finir, Balitski s'est assis et a commencé à me parler et à me servir à boire et à manger, mais pas pour longtemps : en tant que maître de cérémonie, il devait constamment porter des toasts et animer la soirée… Pendant ce temps, j'essayais de ne pas faire attention aux regards pleins de haine de sa femme.
Après le dîner, on a commencé à danser. Je pense que j'ai dansé avec tous les hommes présents ! Mon premier partenaire a été Balitski, et les autres ont aussi dansé – mais lorsque Daniil Petrovski et moi avons commencé à danser le tango, un cercle s'est formé autour de nous, et tout le monde s'est reculé pour nous regarder. On leur a vraiment fait le grand jeu : il se penchait sur moi, et moi je me renversais sur son bras, puis il me relevait et on marchait de côté, joue contre joue, le bras tendu. Aujourd'hui, plus personne ne sait

vraiment danser le tango. Mais Daniil savait, et on se comprenait sans avoir à se parler. Postychev était assis sur sa chaise, suffoquant de rire, et sa femme riait elle aussi. Lorsqu'on a eu fini, ils nous ont tous applaudis jusqu'à en avoir mal aux mains[13].

*
* *

Outre les maisons de repos à la journée (fréquentées surtout en hiver) et les sanatoriums destinés à des séjours de plusieurs semaines (où l'on se rendait, à l'instar de Staline, surtout à l'automne), il y avait des maisons de campagne permanentes (les datchas) à l'extérieur de Moscou, où certaines femmes et la plupart des enfants et des personnes âgées passaient tout l'été (et, dans le cas de datchas mieux isolées et chauffées, également les vacances d'hiver). Les hommes venaient généralement pendant leurs jours de repos, ou dès qu'ils en avaient l'occasion. La plupart des datchas appartenaient à l'État et étaient attribuées selon le rang – même si, à partir du début des années 1930, les plus hauts fonctionnaires se mirent à acquérir leurs propres maisons de campagne « coopératives » (de fait privées). L'endroit où l'on trouvait le plus de datchas du Comité exécutif central était Serebrianyi Bor, à l'ouest de la ville. Les Podvoïski, les Trifonov, les Sverdlov, les Khalatov, les Mikhaïlov, les Voline, les Larine, les Moroz et les Zbarski, parmi beaucoup d'autres, y vivaient dans une grande proximité (généralement plusieurs familles par datcha), nageaient dans la Moskova, ramassaient des champignons, faisaient du vélo, jouaient au tennis et au volley, et faisaient pousser des fruits, des légumes et des fleurs. Le 6 août 1937, Youri Trifonov, qui n'avait pas tout à fait douze ans à l'époque, écrivit cette page lyrique dans son journal : « Le soleil et les arbres. L'odeur des pins. Toute la verdure. Une douce brise arrive de la fenêtre ouverte et vient soulever les pages de mon journal. […] Les phlox et les dahlias sous ma fenêtre embaument l'air. Tout autour, ce ne sont que buissons, arbres et verdure. De la verdure, partout, partout… Et le soleil transforme tout en un champ d'émeraude[14]… »

Les Trifonov à Serebrianyi Bor

Les datchas les plus recherchées étaient situées plus à l'ouest, sur la rive haute de la Moskova, en amont de la ville. Il s'agissait pour une part de maisons de repos avec des chambres réservées de façon permanente pour certaines familles. L'aviateur Iakov Smouchkevitch (qui avait commandé la défense aérienne de Madrid pendant la guerre d'Espagne et était à partir de 1937 vice-commandant de l'Armée de l'air soviétique, et résidait dans l'appartement 96 de la Maison du Gouvernement) passait ses étés avec sa famille dans l'une de ces datchas collectives, à Barvikha. Selon sa fille, Rosa :

> Il avait toujours adoré pêcher. Il s'installait à côté de l'étang avec sa canne à pêche, mais le célèbre acteur du théâtre Maly, Ostoujev, faisait les cent pas derrière lui en récitant d'une voix forte son rôle et celui d'autres personnages, pour les apprendre. (Il était un peu dur d'oreille, vous savez.) Ostoujev adorait mon père. Il aimait passer du temps auprès de lui. Alors mon père rentrait avec son seau vide et, moitié grommelant, moitié riant, il disait : « Ostoujev a fait fuir tous les poissons… » Je me souviens de beaucoup de gens à Barvikha : la

femme de Iéjov, par exemple, une rousse d'origine juive, qui l'appelait d'un bout à l'autre de la maison : « Ko-o-olia ! » Les Beria habitaient aussi là. Beria lui-même ne venait pas très souvent, mais sa femme Nina, qui était très gentille, oui, et leur fils, Sergueï, un jeune homme merveilleux, et aussi la sœur de Beria, une femme très bonne. Ils jouaient souvent avec moi. Au sanatorium à côté, séjournaient notamment [les célèbres acteurs de théâtre] Vassili Ivanovitch Katchalov, Rouben Simonov (un très beau jeune homme), Varvara Ossipovna Massalitinova, Prov Mikhaïlovitch Sadovski et Iékaterina Pavlovna Kortchaguina-Alexandrovskaïa. Ils adoraient passer du temps avec mon père. Ils étaient très affectueux avec moi et me donnaient des photographies d'eux[15]…

Les Mikhaïlov à Serebrianyi Bor

Dans une autre ancienne demeure de l'aristocratie, les Vieux Bolcheviks Feliks Kon, Piotr Krassikov, Gleb Krjikhanovski et Nadejda Kroupskaïa, la communiste allemande Clara Zetkin et l'ancienne cheffe du département des Travailleuses du Comité central du Parti, Klavdia Nikolaïeva, partageaient leurs repas dans la même salle à manger « gothique », allaient marcher dans les bois et – particulièrement Krassikov et Krjikhanovski – y chercher des champignons[16].

Mais la plupart des datchas étaient des maisons séparées construites spécialement pour des familles particulières, sur de grands terrains au sein de « hameaux de datchas ». Selon la fille d'Ossinski, Svetlana :

> Lorsque notre datcha a été construite à Barvikha (aux frais de l'État, bien sûr), mon père a fait installer une haute palissade tout autour du terrain, pour que rien ni personne ne puisse le déranger. À l'intérieur, il y avait un court de tennis, un terrain de volley et un de croquet. Il y avait un très, très long escalier de bois qui descendait du haut de la berge du fleuve jusqu'à l'eau. Il y avait toute une zone où l'on avait planté des fraises, des arbres fruitiers et des buissons de baies diverses. Il y avait aussi un petit bois où poussaient des champignons, un ravin, plein de cachettes et, à distance du bâtiment principal, un petit pavillon de bois où mon père avait l'habitude d'aller travailler. Et le bâtiment principal ! Il était tout en bois, avec deux étages et dix chambres, une terrasse, une véranda vitrée, l'eau courante, une fosse septique et une salle de bains. Et puis un piano à queue dans la salle à manger.

Ossinski dans sa datcha, à côté du maïs qu'il avait planté
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

La plupart des datchas étaient entourées de hautes palissades de bois, généralement peintes en vert. Les Ossinski avaient aussi une chienne de garde, « une féroce berger du Caucase nommée Tchoba ».

> À part mon frère Valia et [la domestique] Nastia, tout le monde en avait une peur bleue. Mon père l'avait attachée à une chaîne, et elle courait au bout de long en large devant le portail, accueillant les visiteurs par un grondement sourd et hargneux. Tchoba détestait mon père – non sans raison. Pour la dresser, pour l'habituer je crois à ne pas craindre les bruits violents ou quelque chose comme ça, il tirait des coups de pistolet dans la clôture derrière elle. Je me souviens que Valia avait un jour emmené Tchoba en laisse au court de tennis. Lorsqu'elle a vu mon père de l'autre côté du grillage, elle s'est mise à aboyer furieusement, elle s'est dressée sur ses pattes arrière et s'est jetée sur le grillage, tandis que lui se tenait de l'autre côté dans son costume blanc et ses chaussures de tennis, lui donnant pratiquement des coups de raquette sur le museau. Un peu plus tard, on a ramené la chienne au chenil[17].

Aron Gaister
(avec l'aimable autorisation
d'Inna Gaister)

La datcha des Gaister était un peu en amont du fleuve, à Nikolina Gora. Aron Gaister y faisait lui-même certains travaux : il avait planté des pommiers, des poiriers et des cerisiers, ainsi qu'un jardin potager ; il avait construit un abri spécial pour les poules Leghorn blanches qu'il avait rapportées d'un de ses voyages. Sa fille, Inna, se souvient de cette période :

> Le terrain était situé juste au-dessus du fleuve, sur la rive haute. La datcha était grande : un bâtiment de deux étages et six pièces. Il y avait trois grandes pièces au rez-de-chaussée, trois à l'étage et une énorme véranda. Le frère de ma mère, Veniamine, l'appelait – non sans une secrète jalousie – la « villa ».
> Les pièces étaient toujours pleines de gens. Certains des nombreux parents de mon père et de ma mère, surtout mes cousins Elotchka, Nina, Igor et Vitia, y venaient régulièrement. Les amis de mes parents descendaient souvent de Moscou y passer leurs jours de congé. Le poète Bezymenski, un ami proche de mon père, venait beaucoup. Juste à côté se trouvaient les datchas des parents d'Irina et Andreï Vorobiov et du grand clan Broïdo. Je traînais avec les enfants des datchas les plus proches de la nôtre : Vera Tolmatchevskaïa, Natacha Kerjentseva, les filles Broïdo. Pour aider Grand-Mère à descendre jusqu'à l'eau, mon père avait construit un escalier d'au moins cent marches ; de longues années après, les gens l'appelaient encore l'« escalier Gaister ». Il descendait en larges boucles parce que la rive était très pentue. Certaines datchas avaient des pontons de bois pour nager. Autour du nôtre, l'eau était profonde, et je n'y nageais que lorsque mon père était dans les parages. La plupart des filles aimaient se retrouver à côté du ponton des Kerjentsev, où l'eau était peu profonde et idéale pour la baignade[18].

La datcha de Platon Kerjentsev avait été construite sur des plans qu'il avait dessinés lui-même. Elle avait une véranda avec des baies vitrées avec des pans rétractables. Juste à côté se trouvait une datcha qu'Elena Oussievitch avait l'habitude de louer pour l'été – on lui en avait proposé une dans la colonie d'écrivains de Peredelkino, mais, à en croire sa fille Iskra-Marina, elle préférait ne pas avoir à se soucier de sa propre propriété « collective ». Elle venait généralement dans la voiture de son père, Feliks Kon, y passer ses jours de congé. Là, Iskra-Marina passait l'essentiel de son temps avec Inna Gaister et Natacha Kerjentseva. La datcha des Rozengolts, dans la localité voisine de Gorki-10, avait été conçue par la sœur de Rozengolts, la peintre Eva Levina-Rozengolts. Le rez-de-chaussée se composait d'une grande entrée, un bureau avec sa propre véranda, l'atelier d'Eva, une salle à manger où se trouvait une grande table capable d'accueillir jusqu'à cinquante personnes et une véranda attenante, une cuisine et, à côté, les appartements des domestiques (avec notamment une

pièce qui servait essentiellement de salle d'attente pour les chauffeurs). À l'étage, il y avait deux chambres, une salle de séjour, une salle de bains, des toilettes et une salle de billard séparée de la salle de séjour par une allée couverte. Selon le témoignage de l'ambassadeur des États-Unis, Joseph E. Davies, qui s'y rendit le 10 février 1937, « déjà, en empruntant l'allée sinueuse qui menait de la route à la datcha, on était séduit. La maison était grande et confortable, et elle offrait une vue magnifique sur le paysage enneigé tout autour. Elle était bien meublée, avec goût, bien que de façon un peu lourde, selon le style allemand moderne ». Iéfim Chtchadenko et Maria Denissova avaient une datcha de six pièces, sur deux étages, à Kraskovo-4, à l'est de Moscou. L'une des plus grandes datchas (3 150 mètres cubes, à Bakovka non loin de celle des Ossinski) appartenait à l'ancien commandant de la Cavalerie rouge de Chtchadenko, Semion Boudienny. En décembre 1937, elle comptait de grands vergers de pommiers, de poiriers, de pruniers et de cerisiers, 40 groseilliers à maquereau et 207 framboisiers ainsi que, entre autres choses, un cheval de labour nommé Marouchka, une vache noire nommée Saule, une vache rousse nommée Guerre et un cochon anonyme qui pesait plus de 250 kg[19].

Pour Arossev, rien n'était jamais simple. (Il avait dû attendre l'été 1933 pour être admis au sein de la Société des Vieux Bolcheviks, du fait des inquiétudes suscitées par sa description excessivement détaillée de son enthousiasme juvénile pour le terrorisme socialiste révolutionnaire.) En 1934, il choisit un emplacement pour sa datcha au sein de la colonie d'écrivains de Peredelkino, s'y rendit plusieurs fois pour superviser la construction et parla longuement avec l'ingénieur chargé du projet mais, en 1935, il se vit retiré de la liste par A. S. Chtcherbakov, le successeur de Gronski à la fonction de superviseur de l'Union des écrivains au Comité central. Il se fixa ensuite sur un emplacement à Troïtsé-Lykovo, juste à l'ouest de Serebrianyi Bor, mais on lui dit d'y renoncer parce qu'il s'agissait d'une zone réglementée, du fait de sa proximité avec la datcha de Kaganovitch. Il fit tout de même une demande, essuya un refus, mais la renouvela, cette fois directement auprès de Stanislav Redens (le chef du NKVD pour la province de Moscou) et, pour finir, le 28 mai 1935, il reçut l'autorisation de commencer les travaux. Avant cela, il loua divers pavillons (également dans des zones réglementées), arriva sans prévenir dans des maisons de repos à la journée et rendit fréquemment visite à son ami Molotov (« Viatcha »), dont la fille était à Sosny, près de Nikolina Gora. Le 12 juillet 1936, il était chez ses filles, Olga et Elena. Deux des

amis de Molotov et Arossev, qu'ils avaient connus dans leur ville natale de Kazan, l'Allemand Tikhomirnov (alors membre du secrétariat de Molotov) et Nikolaï Maltsev (alors chef de la direction des Archives centrales), y étaient également. Comme Arossev l'écrivit dans son journal, « Viatcha était, comme à son habitude, espiègle et d'excellente humeur. Nous sommes allés nous baigner. Il voulait me pousser dans l'eau tout habillé. J'étais le seul qui n'avait pas envie de nager, mais je n'ai pas eu le choix. Ils m'ont juste laissé me déshabiller avant[20] ».

Arossev et l'une de ses filles, dans la datcha de Molotov

Polina Semionovna Jemtchoujina, sa fille Svetlana Molotova
et Alexandre Arossev dans la datcha des Molotov

Pendant ce temps, Olga, qui avait dix ans à l'époque, jouait sur la berge de la Moskova, à côté de la femme de Molotov, Polina Semionovna Jemtchoujina :

> Au bord de la rive de la Moskova, on pouvait voir, flottant sur de larges feuilles arrondies et luisantes, des nénuphars d'une telle blancheur et d'une telle pureté qu'on aurait dit qu'ils émettaient un léger halo rosé. Je nageai jusqu'à eux et en cueillis tout un bouquet. Polina Semionovna les tressa en une couronne et me la posa sur la tête. Elle me contempla un moment puis elle me dit qu'avec ces fleurs et ces tiges j'étais l'image même d'Ondine, et elle me dit de nager jusqu'à l'endroit où les hommes se baignaient pour me montrer à mon père et aux autres invités. Je fus choquée par ce que je vis là-bas.
> Molotov avait toujours été un homme extrêmement discret et réservé. On voyait souvent sa photo dans les journaux : un pince-nez désuet sur son nez camus, l'air bienveillant, mais sans rien de saillant, il était peu expressif et avait l'air assez fermé. Mon père, en dépit de sa nervosité à la maison, passait également à l'extérieur pour un homme réservé, le modèle d'une éducation européenne. Mais là, à la baignade, ils se battaient, se coulaient et se sautaient dessus,

> s’arrachant le peu de vêtements qui leur restaient, et faisant s’élever des gerbes d’éclaboussures chaque fois qu’ils escaladaient la berge et sautaient de nouveau à l’eau. Ils étaient complètement déchaînés, on aurait dit des petits garçons – en tout cas c’est ce que je me suis dit avec mépris à l’époque. Et j’avais raison. Pour quelques instants, en ce paisible jour d’été à la datcha, ils avaient quitté leurs personnages d’hommes d’État et étaient devenus des gens normaux, spontanés. Ces anciens nageurs, ces anciens gamins bagarreurs, ces anciens athlètes se souvenaient-ils tout à coup de leur enfance auprès de la Volga[21] ?

À en croire le journal d’Arossev, ils passèrent le reste de la journée à l’intérieur. « Nous avons regardé un film et nous avons parlé littérature – de Gorki et de Dostoïevski. Viatcheslav adore la littérature et en a une compréhension profonde. Il a eu quelques remarques assassines à propos de Tchoukovski et a cité Lénine de façon très juste pour défendre l’idée que le socialisme en tant qu’idéologie pénètre la classe ouvrière de l’extérieur et peut être contaminé par des influences bourgeoises[22]. »

17. LES PROCHES

La sociabilité – particulièrement celle qui prenait des formes débridées – était confinée aux datchas, aux maisons de repos et aux sanatoriums. À Moscou, Arossev, Molotov, Maltsev et Tikhomirnov se rendaient rarement visite, alors même que tous, excepté Molotov, étaient voisins à la Maison du Gouvernement. Pour les hommes de la nomenklatura, la vie à Moscou tournait exclusivement autour du travail, et les appartements de la Maison du Gouvernement étaient faits pour dormir ou pour travailler. Si l'on met à part ceux dont la tâche était d'« orienter le travail de l'intelligentsia soviétique et étrangère » et quelques rares hommes irrépressiblement sociables, comme Radek et Kouïbychev, la plupart des gens recevaient rarement des invités en dehors des quatre jours de fête annuels – soit les anniversaires et les trois jours fériés soviétiques – et certains ne recevaient jamais. Les hommes de la nomenklatura n'avaient pas d'amis – si l'on entend par là des gens qui, au même titre que des parents, peuvent prétendre à une loyauté inconditionnelle – et ils n'avaient pas non plus de voisins – si l'on entend par là des personnes habitant à côté de vous avec qui l'on échange aussi bien des rumeurs que des objets domestiques. Ils entretenaient des relations personnelles de camaraderie, et avaient des parents plus ou moins proches.

Tous les bolcheviks appartenaient à une seule grande famille et tous s'appelaient « camarades », mais tous les bolcheviks n'étaient pas les bienvenus dans les appartements les uns des autres. Comme Solts l'écrivait en 1920, « il est bien sûr très difficile de préserver les relations étroites et intimes que nous avions lorsque nous n'étions qu'une poignée. Le sort commun et les persécutions communes des camarades qui travaillaient dans la clandestinité sous le Tsar nous rapprochaient et nous liaient davantage que ne le font les conditions actuelles. Nous sommes beaucoup plus nombreux aujourd'hui, et il est difficile d'avoir les mêmes sentiments de proximité envers chaque communiste ». Cela valait aussi à l'époque de la clandestinité (Arossev était plus proche de Molotov, de Maltsev et de Tikhomirnov que des autres sociaux-démocrates de Kazan, sans parler de ceux qu'il ne connaissait pas personnellement), mais c'était particulièrement vrai à présent, alors que les fondations économiques du

socialisme étaient posées et que la secte était devenue une Église. Ou plutôt faudrait-il dire qu'un petit groupe fraternel, lié par une foi partagée et affrontant un monde corrompu était devenu une institution bureaucratique, hiérarchique et acceptant les réalités du monde, avec des liens horizontaux fragiles et des frontières poreuses. L'Union soviétique d'après 1934 n'était plus un empire païen régi par une secte millénariste : c'était un État idéocratique (théocratique, hiérocratique) composé de croyants supposés et dirigé par un corps de prêtres. Tous les Soviétiques étaient censés être des communistes plus ou moins pratiquants (les sectateurs du christianisme, du judaïsme ou de l'islam avaient la même position que les « païens » dans les États chrétiens : il était entendu qu'ils devraient finir par se convertir, mais leur présence ne constituait pas un danger pour le monopole idéocratique). L'élite des prêtres bolcheviks était composée de deux strates : les membres ordinaires du Parti, issus de l'ensemble de la population et choisis sur la base de leur compétence scripturaire et de leur vertu personnelle, et considérés comme de potentiels membres de la nomenklatura et, au-dessus, les membres actifs de la nomenklatura, sélectionnés parmi les membres ordinaires du Parti, qui occupaient des positions de responsabilité dans les sphères administratives, judiciaires, militaires et économiques. Les membres de la nomenklatura étaient eux-mêmes divisés en deux classes : il y avait ceux qui se spécialisaient professionnellement (en particulier dans le management industriel) et ceux qui restaient des superviseurs universels interchangeables, depuis le « secrétaire général » du Parti, au centre, jusqu'aux secrétaires de républiques, de provinces ou de districts, à travers toute l'Union soviétique.

Les membres de la secte originelle devaient s'adapter socialement et émotionnellement, en même temps que politiquement. L'amitié sans lien de camaraderie était encore inconcevable, mais le fait que la plupart des camarades étaient désormais des étrangers révélait clairement que certains camarades étaient également des amis (au sens où ils entretenaient des relations de proximité et d'intimité, ancrées dans le partage d'un passé sacré). Comme l'écrivit le Vieux Bolchevik Fridrikh Lengnik (Fridrihs Lengniks, en letton) dans le questionnaire qu'il remit à la Société des Vieux Bolcheviks, « je n'ai pas de demandes. J'aimerais retrouver la chaleur des relations de camaraderie que nous avons connues, mais je suis bien conscient que, dans un parti qui compte un million de membres, la

chose est impossible ». Pour souligner ce point, il joignait une « liste d'amis personnels », en précisant chaque fois le nombre de personnes impliquées et l'origine de la relation :

1. Les Lepechinski 2 : exil et émigration
2. N. K. Kroupskaïa 1 : idem
3. M. I. Oulianova 1 : Commission centrale de contrôle
4. Les Krjijanovski 2 : exil et travail clandestin
5. A. S. Chapovalov 1 : exil et émigration
6. N. N. Panine 1 : exil
7. G. I. Okoulova 1 : Sverdlovsk
8. E. I. Okoulava 1 : exil et émigration
9. P. A. Krassikov 1 : émigration
10. Fotieva 1 : émigration
11. M. N. Liadov 1 : émigration
12. M. M. Essen 1 : idem
13. I. I. Radtchenko 1 : travail clandestin
14. Lejava 1 : commission départementale à l'Agriculture
15. Chotman
16. Enoukidzé
17. Stassova
18. Rubinstein[1]

Les relations entre camarades avaient perdu de leur chaleur même pour les membres de la secte originelle (l'une des tâches de Lengnik, en tant que vice-président de la Société des Vieux Bolcheviks, était de gérer les conflits entre membres) mais certains, particulièrement ceux qui, comme Lengnik et ses amis proches, avaient la soixantaine, se réunissaient néanmoins régulièrement lors des fêtes bolcheviques pour se remémorer les temps héroïques et chanter des chansons révolutionnaires. Leurs souvenirs favoris tournaient pour l'essentiel autour de leurs histoires d'amour, d'amitié et de raviolis faits maison pendant l'exil en Sibérie, à l'approche du printemps[2].

Mais la stratégie la plus courante pour gérer les conséquences affectives de la dissolution de la secte était de se rabattre sur le cercle familial. Aux repas de fête, les invités les plus fréquents – et souvent les seuls – étaient les membres de la famille. Certains résidents de la Maison du Gouvernement privilégiaient le côté paternel, d'autres le côté maternel, d'autres encore étaient impartiaux, mais quasiment tous les appartements

constituaient le centre d'un réseau étendu d'aide et de protection fondé sur la parenté. La charité commençait chez soi : outre la femme du locataire, ses enfants et ses domestiques, la plupart des appartements abritaient toutes sortes de parents, jeunes ou vieux, souvent dans le besoin. Comparés aux locataires de la Maison, la plupart des parents étaient pauvres : les aider à s'installer à Moscou, à y trouver du travail, un logement, une place à l'université ou dans un camp de vacances pour enfants tenait une place importante dans la vie de la plupart des résidents adultes de la Maison. Même Ossinski, pourtant célèbre pour sa misanthropie, aida son frère à obtenir des promotions et, d'après le témoignage de sa fille Svetlana, trouva une place d'actrice à sa sœur au Théâtre Vakhtangov « alors qu'elle n'avait, bien sûr, aucun talent[3] ».

Certaines familles – comme les Sverdlov, les Gaister, les Kouïbychev, les Arossev, les Podvoïski, les Lozovski, les Zelenski ou encore les Allilouïev – disposaient de plus d'un appartement au sein de la Maison. Certaines accroissaient leur influence et leur confort par des mariages à l'intérieur et à l'extérieur de la Maison – comme c'était le cas du clan des Sverdlov-Kedrov-Podvoïski-Lozobski-Krjijanovski-Iagoda-Artuzov, en expansion constante. Les camarades et voisins d'Arossev, Maltsev et Tikhomirnov, épousèrent tous deux des cousines de sa deuxième femme (avant qu'il ne se marie pour la troisième fois et ne reçoive deux appartements dans la Maison du Gouvernement). Celui qui avait imposé la collectivisation aux paysans de la Moyenne-Volga, Boris Bak, s'installa dans la Maison en mars 1935, lorsqu'il fut nommé adjoint du chef du NKVD pour la province de Moscou (sous les ordres de Redens) ; sa sœur, également cadre dans la police secrète, était mariée à Boris Berman, le frère du chef du Goulag, Matveï Berman, lui-même haut fonctionnaire de la police secrète. Le frère de Boris, Solomon, n'habitait pas dans la Maison parce qu'il était à l'époque chef du NKVD pour la province de Karaganda, au Kazakhstan[4].

*

* *

Les camarades et les parents qui ne vivaient pas à Moscou, ou étaient en voyage, gardaient le contact en écrivant des lettres. La plupart des résidents adultes – comme la plupart des Soviétiques lettrés – participaient activement à un dense réseau de correspondance qui structurait et assurait

la cohésion des cercles sociaux, des réseaux familiaux, des relations hiérarchiques et, finalement, du « peuple soviétique » (et ce d'autant plus que la correspondance avec l'étranger avait été réduite à peau de chagrin depuis l'édification de la Maison du socialisme). Dans le cadre de leur travail, les hauts responsables dirigeaient l'État par l'intermédiaire de lettres et de télégrammes (et Alexeï Rykov chapeautait toutes les lettres et télégrammes, officiels comme privés, en tant que commissaire du peuple à la Poste et au Télégraphe). Dans le cadre familial, ils entretenaient leurs liens personnels en écrivant des lettres, des télégrammes et des cartes postales – à de vieux camarades, à des obligés requérant des faveurs (d'anciens camarades, pour beaucoup), à des membres de la famille partis en vacances et à toute une palette de proches, sédentaires ou itinérants.

Si les anciens liens familiaux n'apportaient pas de « sentiments de proximité », de nouvelles amours (ou d'anciennes) pouvaient y suppléer. Une autre catégorie de correspondance personnelle était constituée de lettres à des amants plus ou moins secrets. Du fait de leur caractère censément privé, intime, immédiat et émotionnellement authentique, ces lettres se rapprochaient du journal, ou de la confession en prison (deux autres genres d'écriture très populaires chez les bolcheviks). Ossinski continua d'entretenir des relations avec Anna Chaternikova, lui écrivant régulièrement à propos de sa santé, de ses enfants, de sa vie au travail et du travail de sa vie : à savoir surtout Hegel et les mathématiques, mais aussi Gogol, Heine et l'industrie automobile soviétique. Passé les premières années de leur liaison, il cessa de lui parler de la liberté dans les relations amoureuses. Anna et lui avaient une adresse spéciale à Moscou où ils pouvaient s'écrire. Il ne cessait de lui proposer de l'argent : pour des séjours en sanatorium et – c'était là son vœu le plus cher – pour qu'elle puisse s'inscrire à l'université et entreprendre l'étude systématique du marxisme-léninisme. Elle ne cessait de refuser mais il semble qu'elle ait fini par accepter son aide, peut-être pour prendre soin de son fils, Vsemir, qui paraissait voué à mourir jeune[5].

Vers 1937, le Vieux Bolchevik Feliks Kon, qui avait alors soixante-treize ans, entama une liaison avec Maria (« Mara ») Filippovna Komarova, une employée du Comité de la radio (qu'il avait dirigé jusqu'en 1933, avant de passer la main à Kerjentsev). (Il est possible que leur liaison soit antérieure, mais la correspondance qui a survécu commence en 1937.) Ils se voyaient régulièrement, bien qu'apparemment Kon n'ait pas toujours été physiquement à la hauteur. Elle souffrait de

jalousie et le soupçonnait de ne pas lui être fidèle. Sa meilleure défense était d'invoquer sa réputation de vétéran du Parti. « Je suis désolé, ma chère Mara, mais il y a une question que je ne peux pas m'empêcher de te poser : est-il possible d'aimer quelqu'un et en même temps de ne pas lui faire confiance, de ne pas avoir confiance en lui ? Tu es une bolchevik. Tu comprends toute l'horreur de cette question. Toute ma vie, je me suis considéré, et j'ai été considéré par les autres, comme un homme honnête. Mais toi, tu mets cela en doute. […] Cela me tue. » Sa loyauté en tant que bolchevik et sa fidélité en tant qu'amant étaient une seule et même chose. Mais cela laissait entière la question de savoir ce qu'il fallait faire dans une situation que l'un et l'autre trouvaient douloureuse, en même temps que gratifiante[6].

> Tu es jeune. Tu as encore plusieurs décennies devant toi. Mais moi ?! Je sais bien qu'il serait naturel que tu te lies avec quelqu'un d'autre et que tu te mettes à vivre différemment de la façon dont tu vis actuellement, d'une de nos rencontres à l'autre. Cela serait-il douloureux pour moi ? Extrêmement, mais… Et il y a encore autre chose, outre les commérages des vieilles femmes. Il y a Khr. G. […] Depuis quarante-cinq ans, d'une façon ou d'une autre, nous vivons ensemble. Comment pourrais-je la quitter maintenant ? […] Comment pourrais-je même envisager de quitter Khr. G., une invalide de quatre-vingts ans, qui m'a donné les meilleures années de sa vie ? Elle ne serait pas jalouse, mais cela la ferait beaucoup souffrir. Tu ne cesses d'invoquer l'analogie avec A. Karenine. La situation n'a strictement rien à voir[7].

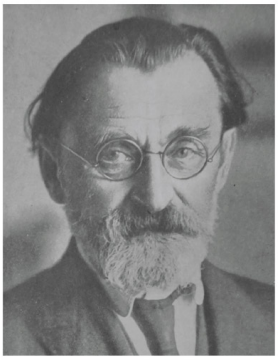
Les choses finiraient bien par changer, à présent que la Révolution avait eu lieu, mais le changement prenait du temps – sans doute plus qu'ils n'en avaient. La douleur d'Anna Karenine – et celle de Khristina Grigorievna Grinberg – n'était pas encore devenue impensable. Comme il l'écrivait à Komarova,

> la famille moderne a de très, très nombreux défauts. Mais cela n'est pas près de s'arranger. Les anciennes formes de mariage – qui impliquaient l'achat et la vente (« tu as les biens, nous avons le marchand »), un contrat commercial entre les parties concernées, l'adultère de la femme et la débauche ouverte du mari aussi bien avant qu'après le mariage (« il faut que jeunesse se passe »), ainsi

> qu’une division particulière du travail, le mari gagnant de l’argent tandis que sa femme gérait le foyer – sont pourries de part en part, mais les miasmes de cette pourriture empoisonnent encore les conjoints d’aujourd’hui[8].

Ce qui comptait cependant, c’était leur amour l’un pour l’autre. « Je ne cesse de revoir, écrivait-il dans une lettre consacrée pour l’essentiel à la maladie de Khristina Grigorievna, la première fois que j’ai embrassé ma petite fille. […] C’était tellement merveilleux, et cela nous a tellement rapprochés, pour le restant de notre vie ! » Cette proximité, comme tout véritable lien entre un homme et une femme, était spirituelle, en même temps que physique[9].

> Comme tu peux le voir, ma chère petite, nous pensons aux mêmes choses, et c’est là la meilleure part de notre relation. Quoi que je fasse, je suis en lien spirituel avec toi. Dans tout ce que j’écris, il y a une petite part de toi, et dans chacun de tes sentiments, il y a plus qu’un peu de moi. Malgré tout ce qui s’y opposait, nos vies sont aujourd’hui inextricablement liées. En écrivant ces mots, je repense à toutes les choses qui nous ont attachés si profondément l’un à l’autre. Voilà, ma très chère Mara ! Je t’en prie, souviens-toi toujours de combien tu comptes pour moi et combien je souhaite que tu sois libérée de toute cette […] anxiété, de sorte que tu puisses vivre pleinement ta vie, aussi longtemps que possible, sur les plans aussi bien personnel, spirituel que public[10].



Feliks Kon

L’âme sœur d’Alexandre Serafimovitch était Nadejda Petriaïevskaïa (Nadia). En 1931, lorsqu’ils ont commencé à correspondre, il avait

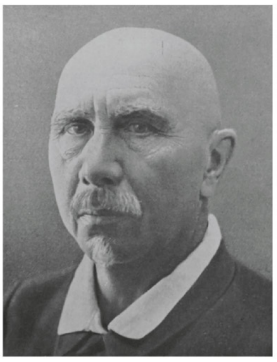
soixante-huit ans et elle vingt. Dans sa lettre du 20 août 1932, il lui écrivait de sa ville natale d'Oust-Medveditskaïa (quelques mois avant que celle-ci ne soit rebaptisée « Serafimovitch »),

> Nadia, c'est incroyable à quel point nous nous complétons l'un l'autre. Mon esprit est lent et pesant ; il se meut laborieusement, comme une lourde meule, traînant toujours en arrière. Ton esprit est exceptionnellement vif ; on le voit étinceler, se saisissant de tout ce qu'il touche. Ce qui me sauve, c'est ma capacité à atteindre une certaine profondeur, à synthétiser. Toi, c'est ta force d'analyse, ta subtilité et ton exhaustivité qui sont stupéfiantes. (Je t'écris de la steppe : sur ma droite tombe un scintillant rideau de pluie ; sur ma gauche s'élève une montagne appelée la Pyramide, sur laquelle se dresse une tour faite de poutrelles entrecroisées, un point géodésique, l'ébauche d'une voie ferrée et la tombe de Blancs tués en 1919, sur laquelle des gens ont clandestinement apporté des fleurs.) On dirait bien que je vais me faire fouetter par la pluie. Je me cache ici, je viens lire l'*Anti-Düring* [d'Engels]. À la maison, tout le monde me dérange. C'est de ta faute. Tu m'es rentrée dans la peau. Je viens juste de finir *Matérialisme et Empiriocriticisme* de Lénine[11].

Une telle intimité spirituelle à distance se payait d'une grande solitude à la maison. « Écris-moi, ma chère Nadia : je suis seul. Il n'y a personne avec qui je désire partager mes pensées ou quoi que ce soit d'autre. Lorsque je viendrai, j'apporterai toute une pile de projets de travail que je veux discuter avec toi. » Il avait besoin d'elle pour écrire : « Ton œil perçant voit des choses qui m'échappent, et ton esprit est si vif, si acéré, si actif[12]… » Il comptait le temps en comptant ses lettres ; il mesurait la distance par les kilomètres qui le séparaient d'elle. Elle étudiait les sciences à l'université de Leningrad ; pendant l'été 1932, elle effectuait un travail de terrain dans le Kazakhstan de Golochtchekine.

> Ta lettre vient juste d'arriver, où tu parles de ton voyage dans je ne sais quel lieu désert. Tu décris merveilleusement le trajet, et l'étudiant Kerbalaï. Je sais bien que c'est bête, mais je ne peux pas me défaire du sentiment profond que Kerbalaï est un agent provocateur. Je n'ai aucune idée de ce qui me fait penser cela. Ma première réaction instinctive a été : « Est-ce qu'elle a une arme ? » Je ne parviens pas à dormir. Je vais me coucher avec les poules et je sombre dans les

ténèbres et le silence. Mais deux ou trois heures plus tard, je me réveille et je ne parviens pas à me rendormir. Toute la maison est endormie tandis que, envahi par l'angoisse, je sors par la fenêtre pour ne déranger personne et vais errer dans le jardin. Je perds du poids. Je sais bien que ça n'avance à rien, mais c'est plus fort que moi[13].



Alexandre Serafimovitch

En lisant ses lettres du Kazakhstan, il découvrit qu'elle avait une vraie plume : en plus de leur lien, en plus de leur foi, ils partageaient un don. La meilleure analogie pour décrire leur relation était à chercher dans la vie de l'un des écrivains les plus populaires d'Union soviétique.

As-tu lu la biographie de Jack London ? C'est un merveilleux écrivain, qui m'est particulièrement cher. Sacha [la secrétaire de Serafimovitch, qui était également sa belle-fille] et moi l'avons lue. Eh bien, sa deuxième femme, Charmian, te ressemble énormément : c'est une excellente nageuse, plongeuse, cavalière, tireuse et alpiniste. Ils faisaient tout ensemble. Ils ont traversé l'océan dans un petit voilier de San Francisco à Hawaï en vingt-cinq jours. Il l'appelait : sa « *Mate Woman* ». Lorsqu'elle tomba malade, il dit : « Si elle meurt, je me tuerai. » Mais malgré toutes ces similitudes, il y a une différence cruciale entre vous : elle n'avait pas ton acuité et ta puissance intellectuelles, même si London et elle ont travaillé tous les deux, et même si elle a elle-même écrit un livre. Plus important encore, elle n'avait pas le sentiment du collectivisme dont tu es tout imprégnée. C'est parfaitement compréhensible : tu es plongée dans un contexte social totalement différent – le sien était profondément bourgeois, le tien est celui de la Révolution et de la construction du socialisme[14].

Il y avait encore une autre différence : Nadia et lui n'étaient pas mariés. (La femme de Serafimovitch, Fekla Rodionovna, était une paysanne réputée pour ses tourtes, qui ne manifestait aucun intérêt particulier ni pour la science ni pour la littérature.) Nadia était sa « *Mate Woman* » mais de façon en réalité incomplète ou temporellement scindée. Dans l'une de ses lettres, Alexandre Serafimovitch Serafimovitch (ou tout simplement Alexandre) écrit à la Nadejda publique à propos de la Nadia privée. Dans un contexte social totalement différent de celui des London, la « *Mate* » est devenue une « camarade ». Ou, plutôt, « Nadejda » est une camarade, tandis que « Nadia » est une « femme camarade », d'autant plus belle en tant que femme qu'elle est une vraie camarade collectiviste.

> Demande-lui [à Nadejda] de me regarder dans les yeux, avec ses yeux profonds pleins de détermination et de volonté d'être à la hauteur de la lutte. […] Dis-lui (en confidence, sinon elle se moquerait) que je n'utiliserai plus de Javel pour me soigner (ou, en tout cas, plus déraisonnablement), que je travaille à mon livre, que j'ai achevé une tâche importante, dont elle saura davantage lorsque nous nous verrons, et que j'attends ses lettres ici, dans ma maison de repos. Et dis-lui combien mon cœur s'est réjoui lorsqu'elle a dit, dans une de ses lettres, que « la vie sans *collectif* n'est tout simplement pas possible ». La matière dont elle est faite est saine, solide, capable de résister à tous les vents, d'où qu'ils viennent. Et dis-lui, oui, dis-lui bien, que je ne l'idéalise pas, que le romantisme est un mensonge, que je ne cesse de noter les crédits et les débits et que le total me regarde de ses yeux froids et me dit calmement : « Jamais, jamais tu ne rencontreras une autre Nadia comme celle-ci. – Oh, tais-toi, je n'ai pas besoin que tu me le dises. » Non, ne lui dis pas cela – je vois déjà l'ombre d'un sourire narquois au coin de sa bouche. Dis-lui seulement que je serre sa main fermement dans la mienne, et que je suis – Alexandre[15].

L'ancien tchékiste et membre de l'« opposition de droite » (et, dans les années 1930, président du Comité central de l'Union des travailleurs du commerce et de la coopération d'État), Grigori Moroz, aimait taquiner sa femme en jouant la « Chanson à propos de ma femme » d'Alexandre Vertinski (« pour pardonner mes amourachements réguliers, il faut savoir deux ou trois choses de la vie »). Elle était jalouse et faisait part de ses inquiétudes à son fils, Samouïl[16].

Roza Smouchkevitch avait onze ans en 1937 lorsque son père, le commandant de l'Armée de l'Air Iakov Smouchkevitch, revint d'Espagne (où il s'était fait connaître sous le nom de « général Douglas »). Cinquante-trois ans plus tard, elle parlait de son père dans un entretien accordé à un documentariste.

Iakov Smouchkevitch

> Un jour, je rentrais de l'école en passant par le petit parc qui se trouvait en face de chez nous… Soudain, une femme est venue vers moi et m'a demandé : « C'est toi, Roza ? » J'étais étonnée, mais j'ai répondu : « Oui, c'est moi. » Alors, elle m'a dit : « Viens, asseyons-nous sur ce banc pour discuter. » J'étais de plus en plus étonnée. On s'est assises, et elle a sorti une grande boîte de chocolats… À cette époque-là, il y avait des chocolats qui s'appelaient des « Daims ». Elle a ouvert la boîte et m'en a offert. J'en ai pris un. Elle m'a dit qu'elle s'appelait « Tante Tamara » et qu'elle avait été l'interprète de mon père en Espagne. Elle m'a dit qu'elle était follement amoureuse de lui, et lui d'elle, qu'il fallait qu'on s'installe tous ensemble, et d'autres choses du même genre… J'ai complètement paniqué, je lui ai jeté le chocolat au visage et je me suis mise à hurler. Lorsque je suis rentrée, j'ai jeté mon cartable par terre. Mon père était à la maison, il m'a demandé : « Qu'est-ce qui t'arrive ? » Et j'ai crié : « Laisse-moi tranquille ! Retourne avec ta tante Tamara ! » Mon père est sorti de la pièce, et j'entendais ma mère lui dire : « Tu vois, j'ai essayé de le cacher à Roza, mais maintenant elle sait, elle aussi. » Sans un mot, mon père est allé jusqu'au téléphone, il a composé un numéro et il a dit : « Je vous en prie, laissez-nous tranquilles, ma famille et moi. » Et puis il m'a prise sur ses genoux et il m'a dit : « Ma chère, très chère petite fille, il n'y a personne qui compte plus pour moi que ta

> mère et toi. »… Bien sûr, je la détestais. Et puis… avec les années… je me suis mise à avoir pitié d'elle. J'ai entendu dire qu'elle l'aimait vraiment énormément. Il me semble même qu'elle avait eu un fils de lui, mais je crois qu'il est mort[17].

Le bolchevisme était un mouvement d'hommes. Avant la Révolution, les femmes étaient de jeunes partenaires dans la lutte et l'incarnation d'une époque où « toute peine était légère ». Après la Révolution, elles devinrent le symbole à la fois de la vulnérabilité du rêve et de la ténacité du vieux monde. Au sein de la Maison du Gouvernement, elles incarnaient la préservation et le renouvellement des liens intimes qui avaient uni les membres de la secte.

La plupart des hauts responsables qui quittèrent leur ancienne femme camarade pour s'unir à une nouvelle le firent au cours de la Grande Déception : la jeunesse passée, leur geste exprimait une crise existentielle qui touchait à la fois la Révolution et les révolutionnaires. Dans les années 1930, même ceux qui ne se cachaient pas de leurs nouvelles liaisons se montraient réticents à abandonner la femme qui leur avait donné les meilleures années de sa vie (et avait partagé avec eux les meilleures années de la Révolution). Koltsov se mit en ménage avec Maria Osten sans rompre pour autant avec Elizaveta Ratmanova ; son frère, Boris Iéfimov, partageait ouvertement son temps entre ses deux femmes et leurs enfants ; Ivan Kraval installa sa troisième femme sans se séparer de la deuxième (qui continuait à vivre dans leur appartement de la Maison du Gouvernement avec sa sœur, le mari de sa sœur et leur fils, ainsi que la fille que Kraval avait eue d'un premier mariage). La première, la deuxième et la quatrième femme de Kouïbychev (P. A. Stiajkina, E. S. Kogan et O. A. Lejava) vivaient dans différents appartements de la Maison du Gouvernement, et coexistaient de façon apparemment harmonieuse. À sa mort, en 1935, il laissa deux veuves en droit de réclamer une part de l'héritage : O. A. Lejava et A. N. Klouchina. L'inspecteur du parc Gorki, Mikhaïl Toutchine, quitta sa femme Tatiana Tchijikova pour une autre, mais il continua de vivre dans leur appartement de la Maison du Gouvernement[18].

Ce que toutes les relations authentiquement fortes et profondes avaient en commun – qu'elles unissent des camarades amis, des hommes et des femmes camarades ou les membres d'une même famille –, c'était de participer à la construction du socialisme. Il y avait bien sûr des

exceptions, comme l'ancien contremaître Mikhaïl Toutchine, qui était souvent ivre, se montrait agressif envers sa famille et apparemment indifférent à l'égard du socialisme. Mais c'était vrai de nombreux foyers de la nomenklatura, et peut-être de la plupart. Voir s'élever les usines soviétiques était pour Ossinski source d'autant de « plaisir personnel » que de voir ses propres enfants grandir ; étudier la dialectique marxiste n'était « pas moins important que la construction de 518 usines » ; et l'un des plus grands plaisirs de sa relation avec Anna Chaternikova était l'idée qu'elle puisse se consacrer à plein-temps à l'étude de la dialectique marxiste. Feliks Kon rassurait son amante éperdue en évoquant leur commune appartenance au Parti, et Serafimovitch s'exila dans la steppe pour lire Engels et Lénine et écrire à Nadia des lettres sur le collectivisme bolchevique comme clé d'une relation réciproque exclusive (et la mettre en garde contre un rival qui pourrait être un agent provocateur). Le 22 janvier 1935, Arossev rédigea un testament à l'adresse de ses enfants, dans lequel il les enjoignait de poursuivre résolument leurs rêves. « N'ayez pas peur des critiques et n'en veuillez pas à ceux qui les formulent. Ayez confiance dans le collectif et testez-vous à travers lui. Mais, bien sûr, vous vivrez à une époque où le collectif jouera un bien plus grand rôle qu'aujourd'hui. » Cette même année, Podvoïski écrivit à ses enfants en les conjurant de ne jamais oublier tout ce que leur mère avait fait pour eux. « Souvenez-vous-en, afin d'entretenir, de développer et de renforcer le sentiment de votre devoir non seulement entre vous et envers vos proches, mais également envers ceux qui sont loin, envers toute la classe ouvrière[19]. » Izraïl Veitser avait deux amours : Natalia Sats et, fidélité première dont tout le reste découlait, le Parti. Chez Natalia Sats, cet amour était réciproque – dans les deux cas.

> Plus que tout au monde, Veitser chérissait la confiance que le Parti avait en lui. Chaque fois qu'il devait partir pour l'étranger, il me confiait les clés de notre coffre, et nous avions toujours la même conversation.
> « Je te laisse tout.
> — Mais qu'est-ce que tu dois donc laisser ?? »
> Et là, il me lançait un regard plein de reproche et de surprise.
> « Ma carte du Parti et mes médailles. »
> À l'étranger, il avait ce qu'ils appelaient un « chèque en blanc » : toutes ses dépenses étaient prises en charge par le gouvernement.

Comme cette confiance lui était chère, et combien ce chèque en blanc coûtait peu à l'État !
Pour moi, c'était le bolchevik-léniniste idéal[20].

Une amie de Serafimovitch, Sonia Gavrilova, « fallit pleurer de joie » lorsque, le 2 juillet 1936, elle reçut sa nouvelle carte du Parti (dans le cadre de la campagne de vérification et d'échange menée en 1935-1936). Une autre amie à lui, Mirra Gotfrid, lui écrivit dans une lettre privée : « Y a-t-il au monde une seule forteresse que les bolcheviks ne puissent prendre ? Non, il n'y en a aucune, et il n'y en aura jamais. Voilà le vrai bonheur. […] Une personne qui est honnête et aime sincèrement sa patrie et le parti de Lénine-Staline ne peut pas mourir. » Le jour de la « grande fête de la Révolution socialiste d'Octobre », Iéfim Chtchadenko écrivit à sa « très chère et douce petite Maria » pour la féliciter, ainsi qu'à son vieil ami Arkadi, pour lui dire où il en était de sa vie : « Pour ce qui est du travail, je n'ai rien à écrire : dans notre merveilleux pays, tout va bien : tout continue de grandir, de mûrir et de se développer dans la direction exigée par le Parti et par le peuple. Tu lis bien sûr les journaux, et je ne doute pas que tu te réjouis autant que moi de nos succès et de nos réalisations. Donc, voilà, l'essentiel est dit. » Comme Khrouchtchev se le remémorait bien des années après (à propos de sa grande amitié avec Beria, dans les années 1930) :

Au Congrès des épouses des ingénieurs et du personnel technique de l'Industrie lourde, mai 1936. Sofia Boutenko est sur la droite

À cette époque-là, j'avais une vision idéaliste du monde : si quelqu'un avait la carte du Parti et était un vrai communiste, il était pour moi comme un frère, et même plus qu'un frère. Je croyais que nous étions tous liés par les fils invisibles d'une lutte commune pour

> des idées, par les principes de la construction du socialisme, quelque chose d'élevé et de sacré. Pour parler le langage des croyants, les membres de notre mouvement étaient tous à mes yeux des sortes d'apôtres qui, au nom d'une idée, étaient prêts à tous les sacrifices[21].

Sofia Boutenko, la femme du directeur de l'aciérie de Kouznetsk, Konstantin Boutenko, et l'une des dirigeantes de l'Organisation bénévole des femmes d'Union soviétique, avait trente-trois ans lorsque Sergo Ordjonikidzé, le patron de son mari et le bienfaiteur de son organisation, mourut, le 18 février 1937. Soixante et un ans après, elle se souvenait encore de ce qu'elle avait ressenti :

> Lorsqu'ils ont emmené mon mari… j'ai sangloté et crié. Mais lorsque Ordjonikidzé est mort, j'ai pleuré comme jamais je n'avais… mes yeux étaient tout gonflés… je n'arrivais même plus à les ouvrir. Le secrétaire du Comité du Parti de la ville m'a même dit : « Il faut que ça cesse. » Il m'a mise dans une voiture et m'a dit : « Allez, je t'emmène prendre un peu d'air frais. » Vous ne pouvez pas imaginer comme j'ai sangloté. Je ne pouvais tout simplement pas m'arrêter[22].

Lorsque Sergueï Mironov déclara à Agnessa Arguiropoulo que, s'il découvrait qu'elle était une ennemie, il la ferait exécuter, mais qu'il se tuerait ensuite, elle « accept[a] le compromis ». Il l'aimait autant qu'il aimait la cause – tant que les deux n'entraient pas en conflit, la vie pouvait continuer[23].

*
* *

Si Agnessa Arguiropoulo n'était pas une ennemie cachée, Tania Miagkova l'était – ou du moins l'était-elle peut-être. Agnessa n'avait jamais été communiste ; Tania, elle, l'était profondément. Le rôle d'Agnessa dans la construction du socialisme se résumait à rendre son mari heureux, tandis que, pour Tania, le socialisme était une cause partagée avec sa famille et son pays. En posant la question d'un conflit possible entre deux types d'amour, Agnessa jouait à mettre à l'épreuve l'attachement de son mari ; l'engagement de Tania à la fois envers sa famille et envers le socialisme était quant à lui constamment mis à l'épreuve. Sa mère et son mari suivaient la ligne du Parti ; elle suivait son

cœur et sa conscience bolchevique. Lorsqu'elle quitta le Kazakhstan, ses compagnons d'exil n'étaient pas certains qu'elle soit parvenue à une réconciliation intérieure ou qu'elle soit arrivée à choisir entre les deux.

Après son retour à Moscou en 1931, elle continua à voir ses amis de l'ancienne opposition et, selon l'enquêteur de la Guépéou chargé du dossier, elle estimait apparemment que la collectivisation totale était un danger pour les forces productives du pays et que le Parti pâtissait de la faiblesse de sa base militante. En janvier 1933, deux ans après qu'elle se fut installée avec sa famille à la Maison du Gouvernement, et deux mois après son trente-cinquième anniversaire, elle fut arrêtée et jugée en tant que membre du « groupe trotskiste contre-révolutionnaire de I. N. Simonov, V. A. Ter-Vaganian, E. A. Preobrajenski et d'autres », et fut condamnée à trois ans dans l'« isolateur politique » de Verkhneouralsk, à cinquante kilomètres de Magnitogorsk[24]. Selon le témoignage d'un ancien détenu :

> L'isolateur politique de Verkhneouralsk était un gigantesque bâtiment qui se dressait au milieu de rien sur l'une des rives de l'Oural, à trois kilomètres de Verkhneouralsk. De jour, il impressionnait par sa masse énorme ; de nuit, par la lumière éblouissante qui l'éclairait au milieu du silence et des ténèbres de la steppe. Sa construction avait commencé pendant la Première Guerre mondiale – le projet était de réaliser un pénitencier militaire –, mais il n'avait pas pu être fini, et ce sont les bolcheviks qui l'avaient achevé pour y loger leurs propres opposants politiques. Le bâtiment était subdivisé en plusieurs blocs séparés, parcourus de longs couloirs interrompus par une succession de portes en fer. Les couloirs étaient larges, de façon à ce que les prisonniers ne puissent pas communiquer d'un côté à l'autre en frappant sur les cloisons. Il y avait différents types de cellules : pour quatre, trois ou deux personnes. […] Les pires étaient les cellules d'isolement de l'aile est : elles avaient un système de circulation complexe ; les cellules étaient petites ; les fenêtres étaient hautes, juste au-dessous du plafond ; et l'aile entière était isolée de toutes les autres[25].

À en juger par les lettres qu'elle envoyait chez elle, Tania avait plusieurs camarades de cellule et sa fenêtre ouvrait sur une belle vue : « les horizons lointains, le noir et le vert des champs labourés et, au loin, les montagnes ». Elle aimait rester à la fenêtre lorsque le soir tombait :

> Dans l'air du soir, j'entends parfois le grincement d'une charrette quelque part dans le lointain, ou une chanson (s'élevant probablement d'un campement de bergers du kolkhoze) : une chanson russe, triste et lente. Les chevaux paissent à proximité et, quelquefois, le troupeau s'approche. Très, très loin sur la gauche, j'entrevois quelques rayons du soleil couchant, et les couleurs vives et changeantes des nuages au-dessus de la brume légère et bleutée des montagnes. Chaque soir, un oiseau de nuit répète son appel avec monotonie[26].

Après plusieurs semaines d'incertitude et de désespoir, à attendre les paquets envoyés de chez elle, elle transforma son coin de cellule en « illusion de foyer » (avec tout ce qu'il fallait, des dictionnaires aux pincettes à sucre, en passant par des photographies de famille, un encrier, une théière, un nécessaire médical, un tablier, un couteau suisse, un calendrier, un minuscule miroir, un coussin pour le tabouret, un petit napperon pour la table de nuit, une tenture pour le mur à côté du lit et une reproduction de la *Joconde*), et s'installa dans la routine traditionnelle du prisonnier politique : étude, exercices physiques, lecture, dessin et correspondance familiale.

> À présent, nous marchons de 8 à 9 heures, puis de 12 à 13 heures. Pour commencer, j'attaque *Le Capital*. Je parviens généralement au bout de 5 à 7 pages en 2-3 heures (en comptant la prise de notes, bien sûr). Tout en lisant, je suis effrayée de constater que je comprends tout. Ne te méprends pas : ce n'est pas de la fausse modestie, mais on m'a dit (et je pense que c'est vrai) que si les premiers chapitres paraissent faciles, ça veut dire qu'on en est resté à la surface et qu'on ne comprend pas vraiment ce qu'on est en train de lire. Par ailleurs, j'ai eu très peu d'idées personnelles concernant le texte jusqu'à maintenant et, pour être tout à fait honnête, celles que j'ai eues n'étaient pas particulièrement profondes. Eh bien, disons que le premier pas est toujours le plus dur ! Tôt ou tard, il faudra bien que me viennent des pensées intelligentes ! Après *Le Capital*, le déjeuner et la marche, c'est au tour des maths. J'en ai presque terminé avec la trigonométrie. J'y ai travaillé en faisant régulièrement de longues pauses, mais je suis déterminée à poursuivre. Après le deuxième déjeuner (ou, officiellement, le dîner), je m'allonge pour me reposer, mais quelquefois des journaux arrivent, et je les parcours au lit.

> Ensuite, c'est l'anglais, suivi d'une deuxième lecture des *Éléments de machines*, de magazines, une vraie lecture des journaux, puis vient l'heure de se coucher. Le lendemain, je recommence[27].

La rigidité et l'intensité de l'emploi du temps ne variaient pas beaucoup, mais le programme d'études, si. Outre *Le Capital*, l'anglais et la trigonométrie, Tania travaillait à sa spécialité, l'économie industrielle (« en mettant l'accent sur la construction de machines et la technologie »), et elle étudiait aussi l'algèbre, le français, l'allemand, la physique, la statistique, la comptabilité, le dessin industriel, la géographie économique, la géométrie analytique (l'un de ses domaines favoris), l'histoire de la Grèce et l'histoire de la Révolution française (sur la base des textes de Mathiez et de Kropotkine, ainsi que d'un recueil de lettres de Robespierre)[28]. Elle dut en revanche renoncer à son projet d'étudier l'histoire de l'art, faute de matériel.

> Quant au *Capital* [écrivait-elle à son mari le 12 janvier 1934], il s'avère effectivement (exactement comme je l'avais pressenti, pauvre de moi !) que plusieurs points très importants m'ont échappé. J'ai donc adopté désormais une nouvelle méthode : je prends des notes abondantes, puis j'écris toutes mes questions, mes confusions et mes « révélations » (lorsqu'elles interviennent) dans la marge. Après ça, je passe mon carnet à quelqu'un de très intelligent qui connaît vraiment bien *Le Capital*. Cette personne m'écrit alors ses propres commentaires, explications et interrogations concernant mes « révélations », agrémentés de très nombreux points d'exclamation (vraiment *très* nombreux !). J'en tire énormément de profit et de plaisir (on ne peut sans doute pas en dire autant pour lui), et j'ai bon espoir que, à l'issue de ma troisième année ici, j'aurai commencé en partie à le comprendre[29].

Avant de dormir, elle lisait généralement de la fiction : Balzac, Stendhal, Zola, Flaubert, Goethe, Pouchkine, Lermontov, Tolstoï et divers écrivains soviétiques. (Elle aimait particulièrement les poèmes de Bagritski et le *Pierre le Grand* d'Alexeï Tolstoï.) Parfois, ses compagnons de cellule et elle se faisaient la lecture à voix haute : elle parle ainsi de Blok, du *Brave Soldat Chveïk* de Hašek, ou encore de *Boris Godounov* de Pouchkine. Deux livres de Voronski étaient particulièrement importants pour elle : *Le Séminaire* (où il évoque sa vie d'étudiant) et *Jeliabov* (la

biographie de l'un des dirigeants du groupe Narodnaïa Volia, exécuté en 1881 pour l'assassinat d'Alexandre II). Lorsque Tania était encore une petite fille « à l'esprit critique » et que Voronski apprenait auprès de sa mère à devenir un socialiste clandestin, elle considérait avec dédain ses récits comme des fictions. À présent, elle les lisait « avec un plaisir immense », tout en restant critique : *Le Séminaire* était un bon livre, mais n'était pas à la hauteur de *À la recherche de l'eau de la vie*, et *Jeliabov*, bien qu'il fût « très excitant », paraissait avoir été « écrit à la hâte »[30].

Jeliabov évoquait la naissance de la moralité bolchevique, selon la vision qu'en avait Voronski. Si le Raskolnikov de *Crime et châtiment* pensait que, dans un monde sans Dieu, « tout était permis », le Jeliabov de Voronski comprenait que, dans le véritable christianisme, tout était permis, mais seulement en dehors de l'armée de la lumière. Jeliabov le terroriste faisait ce que Jésus avait prêché et ce que ses successeurs bolcheviks réaliseraient finalement. « Comme le héros de la mythologie, écrit Voronski dans la conclusion du livre, Jeliabov a semé les dents du dragon. D'elles s'est élevée une forêt de guerriers puissants et casqués : les invincibles prolétaires. » Voronski ne mélangeait pas les archétypes : son Jésus, comme celui de Jeliabov, était issu de l'Apocalypse et appartenait à la même catégorie que Cadmos, Jason et d'innombrables autres tueurs de dragons. On ignore si Voronski se souvenait que les guerriers nés des dents de dragon avaient fini par s'entre-tuer. Et l'on ne sait pas non plus quelle partie de son argumentation Tania ne trouvait pas convaincante. Elle ne pouvait pas lui écrire directement, parce qu'elle n'était autorisée à écrire qu'à son mari, sa mère et sa fille (à leur adresse de la Maison du Gouvernement)[31].

La différence principale entre l'« isolement politique » de Tania en Union soviétique et l'« emprisonnement et l'exil » de Voronski dans la Russie tsariste était que Tania avait été condamnée par un État qu'elle considérait comme le sien. « Comment est-ce que je me sens ? écrivait-elle dans sa première lettre. Je ne peux pas dire que je me sens bien. Je me trouve dans une situation extrêmement difficile parce que ma position (j'ai immédiatement annoncé mon soutien inconditionnel à la ligne générale du Parti) a provoqué une certaine réaction chez mes camarades de cellule. J'ai demandé à l'administration de me transférer dans une cellule avec des camarades qui, comme moi, soutiennent la ligne du Parti, mais l'affaire n'a pas encore été résolue, et je ne sais pas si elle le sera favorablement. » Ce fut le cas. Environ deux semaines plus tard, elle fut transférée dans une

autre cellule, où elle put « se sentir apaisée » au milieu de camarades partageant son état d'esprit. Mais, malgré tout, il fallait rester vigilant. Comme elle l'écrivait à son mari, le vice-président de la commission budgétaire du Comité exécutif central, Mikhaïl (Mikhlas) Poloz : « Ne t'inquiète pas : même dans ces conditions, comme dans n'importe quelles conditions, je parviens à m'isoler politiquement de mon entourage. Tu me connais : tu sais que je ne suis ici que du fait d'un malentendu. Tout ça va être éclairci, je pense. Et en attendant, je dois attendre patiemment et consacrer mon temps à étudier[32]. »

La principale différence entre le programme d'étude de Tania et celui de Voronski en prison – outre son intérêt professionnel pour l'économie et les mathématiques – était sa lecture « approfondie et détaillée », « crayon à la main », des journaux, particulièrement la *Pravda* et *Pour l'industrialisation*, mais aussi les *Izvestia*, la *Literatournaïa Gazeta* et la *Pravda des Pionniers*. Elle lisait les discours officiels (notamment ceux de son mari), notait les chiffres de réalisation du plan, s'inquiétait du succès des récoltes, se réjouissait de la « victoire de Litvinov » (à savoir la reconnaissance de l'Union soviétique par les États-Unis) et se « passionn[ait pour] l'aventure de l'exploration arctique ». Les thèmes principaux de ses lettres étaient à l'image de ceux récemment introduits dans la vie publique soviétique : il y était question de l'amour de la vie, de la richesse de l'expérience quotidienne, de la joie d'être témoin de l'Histoire. Les journaux et les lettres qu'elle recevait de chez elle exprimaient et communiquaient le « puissant sentiment de joie physique pure » qui dominait le pays. Tania avait été particulièrement touchée par l'autobiographie de l'homme qui avait dirigé la construction du barrage hydroélectrique du Dniepr, A. V. Vinter, publiée dans l'almanach *L'Année 16*. Elle s'intitulait « Ma vie heureuse » et se concluait par cette phrase : « Ma vie a été plus heureuse qu'il n'est sans doute permis à un être humain[33]. »

Tania ne pouvait pas en dire autant, mais « son amour et [sa] curiosité pour la vie » étaient « aussi forts que jamais », et elle paraissait percevoir le bonheur d'autant plus intensément qu'elle ne pouvait pour le moment en jouir pleinement. « Je ne peux pas dire que je ne suis pas du tout triste, mais la principale raison de cette tristesse est que je me retrouve comme sur la touche, tandis qu'une vie si merveilleuse passe à côté de moi », écrivait-elle à sa mère peu après avoir entendu parler dans les journaux du lancement du ballon stratosphérique *URSS-1*, du rallye automobile

Moscou-Karakoum-Moscou et de la première conférence de physique nucléaire qui s'était tenue à Leningrad. « Mais je m'y prépare bien mieux à présent, j'étudie énormément, et j'attends… Je ne sais pas combien de temps je devrai attendre, mais le jour viendra… Le ballon, le rallye de Karakoum et le noyau de l'atome ont fait naître en moi les mêmes pensées et les mêmes sentiments que chez toi. Tu le sais peut-être déjà, par ma lettre à Mikhas. C'est bon d'être un citoyen de l'URSS, même si l'on est temporairement confiné dans un isolateur… Je suis aussi très heureuse que les enfants aient manifesté un tel intérêt pour le ballon. J'espère qu'ils développeront eux aussi un puissant sentiment de fierté pour les réalisations de l'État soviétique. Je sais que tu parviendras à le leur instiller. » Sa mère, Feoktista Iakovlevna, faisait en tout cas tout son possible pour cela. Selon la fille de Tania, Rada, sa grand-mère « se nourrissait des journaux et des dernières nouvelles à la radio », et elle les éleva, elle et son cousin Volia, en fervents patriotes soviétiques. (C'était la domestique qui se chargeait de la cuisine[34].)

Le bonheur véritable consistait à prendre un « plaisir personnel » au lancement du ballon *URSS-1*, à aimer tous les bons Soviétiques autant que ses parents les plus proches, et à aimer ses parents les plus proches dans la mesure où ceux-ci étaient de bons Soviétiques. Les adultes, accablés de péchés à la fois volontaires et involontaires, n'étaient pas susceptibles d'être sauvés, mais leurs enfants, eux, étaient nés purs et étaient élevés au sein de la secte. Le monde du bonheur soviétique était, à l'instar de sa vitrine, le parc Gorki, centré sur l'enfance, à la fois parce que le communisme futur était conçu pour les enfants d'aujourd'hui et parce que la rédemption communiste était, comme le salut chrétien avant elle, un retour à l'enfance. Comme Tania l'écrivit le 23 octobre 1933 à sa mère (en pensant à sa soeur Lelia) :

> Aujourd'hui, j'ai lu un numéro de la *Literatournaïa Gazeta* entièrement consacré aux livres pour enfants. À l'heure actuelle, les enfants sont tout en haut de l'agenda du pays, et je pense que la décision du Comité central concernant les publications destinées à la jeunesse est, à sa façon, tout aussi importante que le lancement d'un ballon stratosphérique. Je me réjouis du fait que Rada et Volia seront tous deux encore enfants lorsque ce travail aura vraiment été lancé, mais il est néanmoins absolument impératif que Lelia et moi ayons plus d'un enfant chacune : elle, une fille et moi, un garçon, de façon à

> ce qu'ils puissent tirer pleinement profit de tout (c'est l'une des raisons pour lesquelles ça ne me dérangerait pas de sortir de l'isolateur sans trop tarder). […] Je veux que nos enfants aient le sentiment d'appartenir non pas seulement à notre famille mais également à la République soviétique. La semaine dernière, c'était la semaine internationale des enfants. Est-ce qu'ils ont fait quelque chose de spécial à l'école ? (Oh, comme je serais heureuse de travailler à leur école, là tout de suite !) C'est pour cela que je voudrais que Rada passe l'été prochain dans un camp de pionniers[35].

Elle enjoignait Rada (qui avait à l'époque neuf ans) de lire le dernier appel du Comité central du Komsomol aux jeunes octobristes, de préparer sa bibliothèque personnelle pour la campagne nationale d'« inspection de l'étagère du jeune octobriste » et de travailler plus dur encore pour « rejoindre la grande arène de l'enfant soviétique organisé ». Son engagement paraît avoir été sincère, mais c'était à la Guépéou d'en juger et, début décembre 1933, celle-ci décida de ne pas réexaminer son cas (d'abord instruit par l'interrogateur Routkovski, à Moscou). Comme elle l'écrivit à Mikhaïl le 30 décembre :

> Apparemment, ils n'ont pas estimé que ma demande était sincère cette fois-ci. J'ai parfois envie d'écrire une lettre à une personne en particulier (par exemple à Routkovski), plutôt que de formuler une requête officielle. J'ai le sentiment que, si je pouvais écrire non pas dans le style officiel, mais plus librement, il me serait plus facile de faire sentir la sincérité de mes pensées et de mon attitude. J'écrirai encore, mais je pense qu'il vaut mieux attendre deux ou trois mois, pour que l'affaire puisse être réexaminée. Bien sûr, mon très cher et très tendre Mikhaïlik, il m'est très difficile d'être ainsi mise à l'écart pour un temps relativement long, et de poursuivre ma vie dans l'isolateur, séparée de la vie réelle, qui devient chaque jour meilleure et plus incroyable. Je pense que si j'étais dans un camp de concentration et que je travaillais, ma véritable attitude envers les politiques du Parti et mon propre passé deviendrait très vite évidente… Voilà donc, mon très cher, mes tristes nouvelles. Mais ne sois pas triste, mon amour. Je pense – et je veux vraiment croire – qu'avant peu mon affaire va s'améliorer. Il ne peut en être autrement.

> J’attendrai donc ce moment le cœur joyeux, tout en suivant de loin les miracles que vous réalisez en URSS. Je partirai d’ici avec une énorme réserve d’énergie et une provision de savoir un peu plus importante[36].

Il y avait d’autres mauvaises nouvelles : elle avait perdu trois dents (en plus de celles qu’elle avait déjà perdues au Kazakhstan) et avait du mal à mâcher. Les deux dents qui auraient pu être utilisées pour faire un bridge étaient elles-mêmes en mauvais état, mais de toute façon il n’y avait pas d’or dans l’isolateur et l’espoir d’être emmenée à Sverdlovsk ou à Moscou pour une opération était extrêmement mince. Par contre, ses cheveux avaient cessé d’un seul coup de tomber (au moment où elle avait « fini par accepter l’idée de devenir complètement chauve d’ici six mois »), sans doute grâce à un traitement qu’elle avait inventé, qui combinait arsenic et huile de foie de morue. Mais ce n’était pas de tout cela qu’elle voulait parler, insistait-elle, mais plutôt des « sujets joyeux » : le triomphe des communistes au procès de l’incendie du Reichstag, à Leipzig, le projet de publication d’un grand Atlas mondial soviétique, la « vernalisation » de Trofim Lyssenko – dont elle aurait aimé savoir davantage –, sa lecture du *Capital* et, sur le front familial, comment Mikhaïl avait emmené Rada patiner au parc Gorki, voir *Le Barbier de Séville* au Bolchoï, comment Mikhaïl et Rada lisaient ensemble *Le Livre de la jungle* et le fait que le nom de Mikhaïl ait été mentionné dans les journaux à propos d’une réunion du Comité exécutif central[37].

Mikhaïl était très pris par son travail et son activité au sein de sa cellule du Parti. Tania y portait le plus vif intérêt (« Dis-m’en davantage à propos de ta session de purge. Quelles questions théoriques t’ont-ils posées ? Je meurs de curiosité »), mais elle se montrait en même temps très compréhensive : « Je ne m’inquiéterai pas du tout si tu ne m’écris pas pendant quelque temps. De façon générale, j’espère qu’au cours de toutes ces réunions, tu ne me consacres aucune énergie physique ou émotionnelle. Je regrette de t’avoir parlé précédemment du rejet de ma demande. Si seulement j’avais su que tu n’en savais rien, je ne l’aurais jamais fait. Et je t’en prie, mon chéri, fais que je ne te manque pas trop – en dépit de tout, je suis vraiment parfaitement heureuse, et j’espère avec confiance que nous nous reverrons bientôt[38]. »

Mais il était difficile d’être tout à fait heureuse, particulièrement le jour de l’An.

La nuit enneigée est magnifique, sous la lumière de la lune ! Ce bleu pâle si parfait… Ah, marcher dehors par une telle nuit, et faire crisser la neige sous ses pieds… Mais plus encore, marcher avec toi, mon très cher Mikhaïlik. […] Je suis restée debout jusqu'à minuit. Pour je ne sais quelle raison, cette soirée était particulièrement triste, et pourtant elle succédait à toutes sortes de plaisirs : j'étais allée aux bains, je m'étais lavé les cheveux, je m'étais habillée de frais, mais mon parfum « Lys » ou « Acacia » me manquait, je me sentais nue ; leur odeur transporte avec elle tant de bons souvenirs. […] Et une fois tout à fait prête à « accueillir » la nouvelle année, je suis allée m'asseoir à mon bureau et j'ai lu plusieurs journaux, et puis j'ai regardé par la fenêtre les plaines bleu pâle, en pensant à vous tous et en sachant que vous deviez être en train de penser à moi… lorsque les lumières se sont éteintes, ce qui signifie qu'il était minuit. Et voilà, nous sommes en 1934… Qu'est-ce que cette année va apporter ? Je ressens une certaine curiosité, et mon cœur se serre un peu lorsque je pense à toutes les bonnes choses qu'elle pourrait apporter… C'est étrange comme en de tels moments on sent le flot du temps s'écouler si vivement, comme si le courant constant et varié de la vie vous traversait, alors qu'en réalité il passe au loin[39]…

Mikhaïl Poloz et sa fille Rada, la tête rasée pour l'été

Il était encore plus difficile de ne pas trop souffrir de son absence et de ne pas trop s'inquiéter de ne pas recevoir de nouvelles. Le 12 janvier, alors que la session du Comité exécutif central venait de se terminer, elle lui écrivit pour le taquiner à propos de son portrait dans le journal, lui demander la photographie originale et marquer le premier anniversaire de son arrestation : « Je repensais au moment où j'ai été arrêtée, à combien je voulais te voir avant d'être emmenée, et à la joie que j'ai éprouvée quand tu es finalement arrivé. Et je me souviens de comment, en prison, je lisais les rapports des réunions du Comité exécutif central. Oui, mon cher Mikhassik, ça fait déjà un an. Combien de temps encore ? Bien sûr, cela me réconforte de penser que si je ne m'étais pas retrouvée ici, je n'aurais jamais appris la trigonométrie, et ma connaissance du *Capital* serait restée aussi modeste qu'auparavant. Mais ces profits, si réels soient-ils, ne m'apportent pas beaucoup de joie. Cela fait un an que je n'ai pas vu notre petite Rada ! Elle doit avoir tellement changé[40] ! »

Cinq jours plus tard, elle écrivit encore :

17 janvier

Mikhassik, mon chéri, mon très aimé, mon très tendre Mikhassik ! Oh, comme je voudrais te voir, te serrer dans mes bras, te parler, rester en silence avec toi dans ton bureau au crépuscule. Ces derniers jours, je suis submergée par une tristesse si profonde, par un tel désir d'être avec toi et avec notre Rada, par un tel amour sans bornes pour vous deux. Oh, Mikhassik, si seulement je pouvais être sûre de vous voir cette année… Mes chers, je vous aime tous les deux de tout mon cœur, et à l'instant où je t'écris, mon cœur saigne de tout cet amour… Ma mère m'écrit que tu es très, très fatigué, mon amour, et que tu as besoin de beaucoup de soins et d'attention. Oh, comme je serais heureuse de te les donner – comme à l'époque où je venais te voir à Moscou dans ce grand appartement vide. Et comme toujours dans de tels cas, je ne peux pas m'empêcher de repenser avec les plus vifs et les plus douloureux regrets à toutes les fois où j'aurais pu te donner de la joie et où je ne l'ai pas fait, et où même peut-être je t'ai fait souffrir. Il n'est pas bon de se souvenir de telles choses dans un isolateur, parce qu'on ne peut pas exprimer activement ses sentiments et son désir de rendre heureux celui qu'on aime.

J’attends ta lettre, je l’attends patiemment… Elle arrivera peut-être bientôt : demain, ou peut-être après-demain. Hier, j’ai reçu la lettre que ma mère m’avait écrite le 1er janvier : elle a mis 17 jours à me parvenir. Le courrier ne marchait plus pendant un moment, mais à présent, on dirait que tout va bien, et la dernière lettre que je t’ai écrite est partie normalement. J’espère que tes lettres vont commencer elles aussi à arriver plus vite.
Mikhassik, mon chéri, si tu as un moment de libre, je t’en prie, souviens-toi de combien j’attends tes lettres.
Bon, je ne vais rien ajouter à ce que je viens d’écrire. Ne te tourmente pas pour moi, mon chéri : un amour aussi vaste, aussi puissant, est en lui-même et à soi seul un grand bonheur, même dans un isolateur… J’espère que tu auras pu tirer quelque plaisir de ma lettre, toi aussi. Je veux que tu sois heureux. Si vous êtes tous heureux, je suis aussi heureuse et calme, même loin de vous.

18 janvier

Cher Mikhassik, un jour est passé, mais l’intensité n’a pas diminué. Je me sens bien et je me sens triste, je t’aime, et j’aime tout le monde là-bas. Cela me rend tellement heureuse de lire les descriptions que fait ma mère de tes conversations avec Rada. Un jour viendra, n’est-ce pas, où nous serons tous réunis, et où nous pourrons discuter ainsi ensemble ? En attendant, je pense que je peux me permettre de me sentir un peu triste entre *Le Capital* et la trigonométrie.
Voilà, c’est tout pour le moment. Je t’embrasse très, très tendrement, mon amour…

Elle continua à correspondre avec sa mère, lui parlant de ses dents, de ses chaussures, de son besoin de davantage d’huile de foie de morue, de combien elle était déçue par la *Pravda des Pionniers*, de son opposition à l’idée de mettre du papier peint dans leur appartement (« ça ne fera qu’attirer les bêtes ») et de ses inquiétudes concernant les vacances d’hiver de Rada à la campagne. Le 24 janvier, elle n’avait toujours rien reçu de Mikhaïl.

24 janvier

Mikhas, mon chéri ! J'ai réfléchi longtemps pour savoir si je devais ou non t'écrire ce que je suis sur le point de t'écrire, ou si je devais me maîtriser et ne pas montrer ma faiblesse. Particulièrement dans la mesure où cette faiblesse et la façon dont je l'exprime ne vont pas t'affecter seulement toi. Pourtant, j'ai décidé de « réagir »… Je ne sais pas si ça va améliorer les choses, ou si je me sentirai mieux ensuite, mais je sais combien c'est dur pour moi en ce moment… Et donc, après cette introduction solennelle, qui pourrait te laisser imaginer d'extraordinaires révélations, ce que je vais te dire est en fait vraiment simple, et ne devrait pas être difficile à comprendre pour toi : sans tes lettres, je suis tout à fait malade, cher Mikhas. Et ce n'est pas une image. Je me suis considérablement affaiblie physiquement ces dernières semaines, du fait de l'angoisse extrême qui m'oppresse. Je ne mange pas ; je ne dors pas ; étudier est impossible. Lorsque je me réveille la nuit ou le matin, je sens un poids qui pèse sur ma poitrine et je me dis : encore une autre journée sans rien pour moi au courrier. Je ne cesse de me demander pourquoi cela arrive. Ne suis-je vraiment pas parvenue à te faire comprendre ce que tes lettres signifient pour moi ici (et pas seulement ici) ? Est-ce que toi-même tu n'as pas envie de m'écrire ? Quand je pense aux lettres que tu as reçues ces derniers temps, aux nouvelles et aux questions qu'elles contenaient (et j'ai vraiment besoin de tes réponses), je n'arrive tout simplement pas à comprendre ton silence. Peut-être as-tu écrit ? Peut-être n'ai-je simplement pas reçu ta lettre ? Ou es-tu si fatigué et épuisé que tu ne peux pas écrire une lettre sérieuse ? Mais ça ne devrait pas être si difficile d'ajouter une ligne aux lettres de ma mère (et tu pourrais le faire à n'importe quel moment, sur un bout de papier quelconque, pour ne pas avoir à t'adapter aux horaires de ma mère)… Dans l'état où je suis aujourd'hui, quel que soit l'avenir qui m'attend (moi, personnellement), il est en tout cas très sombre. Je sais que je me laisse déborder par des « émotions personnelles »… Je comprends très bien, mon cher Mikhas, que c'est là une faiblesse complètement injustifiée… Il semble que l'année écoulée ait laissé son empreinte sur moi, et que mon état émotionnel soit affecté. C'est très triste. Où en serai-je à la fin de ma troisième année ? Je t'en prie, n'oublie pas ma faiblesse, mon chéri. Personne d'autre ne m'aidera dans ce moment de faiblesse, et c'est ainsi qu'il doit en être. Mais toi, dis-moi que je peux au moins compter sur toi ! Et ce d'autant que je ne

> demande pas beaucoup : juste assez pour que je puisse sentir qu'un fil continue de nous relier continuellement. Vraiment, mon chéri, je n'ai pas besoin de beaucoup pour cela…

Elle poursuivait en parlant de l'éducation de Rada, puis, après avoir posé plusieurs questions à l'adresse de sa mère, elle ajoutait un post-scriptum :

> Mikhas, mon chéri, j'ai relu ma lettre et j'ai décidé de ne pas te l'envoyer, mais je n'avais pas le temps de t'en écrire une autre, alors j'ai juste barré un passage et je t'envoie le reste. Je ne peux pas dire que je sois calme actuellement : je ne suis calme qu'à l'extérieur, mais cela me demande beaucoup d'efforts. Je suis toujours complètement dans l'attente. S'il te plaît ne juge pas ma lettre durement, et tente de me comprendre. Tends-moi la main. Tania[41].

*
* *

Si Mikhaïl ne lui répondit pas, c'est que, le 12 janvier, le jour où Tania avait écrit la première de ses lettres « tristes », il avait été arrêté en tant que nationaliste ukrainien (il avait été membre du parti socialiste-révolutionnaire de gauche ukrainien des « borotbistes » [« Combattants »]). Selon le rapport rendu à Moltchanov, le chef du département politique secret de la Guépéou, par Edelman, l'agent chargé de son arrestation, il n'avait pas été possible de pénétrer dans l'appartement sans prévenir étant donné que les deux portes étaient verrouillées. Mikhaïl leur avait ouvert la porte en pyjama.

> Lorsque nous avons commencé la fouille, nous nous sommes immédiatement rendu compte que Poloz s'y était préparé, du fait que le contenu de ses armoires était étalé par terre dans le désordre le plus complet : ses livres, ses médicaments et ses effets personnels étaient dispersés de façon aléatoire, sans ordre apparent. Tous les tiroirs de son bureau avaient été entièrement vidés, et il ne restait sur le bureau lui-même que quelques documents portant sur le budget du Comité, qu'il avait utilisés pour préparer son rapport pour la réunion. Il n'avait pas mis de côté de vêtements ni de chaussures de rechange.

> Il a pris beaucoup de temps pour dire au revoir à sa belle-mère, la mère de la trotskiste Miagkova, en soulignant le caractère dramatique de leur séparation, mais il a cependant ressenti le besoin de dire, suffisamment fort pour être entendu : « Allons, j'espère que l'affaire va être éclaircie, et que nous nous reverrons, même si ça prend un peu de temps. »
> Il n'avait que trente roubles (ceux que nous avons trouvés dans son portefeuille), et il les a emportés. Il n'a rien laissé d'autre à Miagkova qu'un reçu pour un costume qui pouvait être vendu et un passe d'accès aux magasins spéciaux, qu'il lui a donné.
> À noter également, l'absence totale des œuvres complètes de Lénine et Staline, mis à part un exemplaire de l'édition la plus récente des *Problèmes du léninisme,* sans annotations, tandis qu'à l'inverse, il y avait d'autres œuvres, comme celles de Boukharine et des brochures écrites par Rykov qui, elles, avaient été lues attentivement.
> À noter aussi l'absence de tout portrait du camarade Staline, alors qu'il y avait de nombreuses photographies de dirigeants nationalistes ukrainiens, un portrait de Skrypnik (c'était un cadeau personnel) et plusieurs livres de Voronski dédicacés personnellement à Miagkova. Il n'y avait rien sur les murs. L'appartement donnait l'impression de n'avoir été qu'un campement provisoire[42].

Mikhaïl « s'y était préparé », en effet – de nombreux anciens « borotbistes » avaient déjà été arrêtés avant lui. Rada avait été envoyée hors de la ville afin qu'elle n'ait pas à assister à l'arrestation de son père. Tania l'apprit à la fin du mois de janvier, mais elle ne fut pas autorisée à lui écrire directement[43].

> Tu dois avoir beaucoup de soucis et d'inquiétudes, alors je t'en prie ne t'inquiète pas du tout pour moi, ma très chère maman, sinon pour m'envoyer des nouvelles aussi régulièrement que tu le peux (tu comprends, bien sûr, combien c'est important pour moi). Je suis calme, et je ne redoute rien de mauvais. Quoi qu'il en soit, tous les mauvais moments ont une fin. Essaie de ne pas t'épuiser au travail, ma chérie, et prends soin de Lelia [la sœur de Tania]. N'oublie pas de te nourrir toi aussi, et pas seulement les enfants. Lelia aussi ne doit pas oublier qu'elle doit penser à elle, pour le bien des enfants.
> […]

> Eh bien, mes chéries, je vous dis au revoir maintenant, et ne m'en veuillez pas de cette courte lettre. Quand j'aurai reçu ta lettre, ma chère maman, je vous écrirai des pages et des pages. Quant à Mikhassik, mon si cher Mikhassik, que j'aime plus que jamais, envoyez-lui de ma part un très, très tendre baiser, maman. Et embrasse aussi ma chère petite Rada. […]
> Voilà, c'est tout, mes chéries.
> Je vous embrasse tous.
> Votre Tania.
> Mon très cher, mon très aimé Mikhassik, soleil de ma vie et joie de mon cœur, je te serre très, très, très fort et je t'envoie le plus tendre des baisers.
> Ma très chère maman, je n'ai pas besoin de te dire à quel point j'attends tes lettres, n'est-ce pas ? Mes dents ne vont pas si mal, et elles peuvent patienter encore un peu, alors ne te fais pas de souci pour elles, je t'en prie, maman chérie[44].

Pendant quelques jours après avoir appris la nouvelle de l'arrestation de Mikhaïl, Tania n'était plus capable de lire que de la fiction (essentiellement *Résurrection* et *Anna Karenine*, de Tolstoï), mais, dès le 12 février, elle s'était remise à ses travaux (même si *Le Capital* restait trop difficile « peut-être parce que le travail que j'ai fait dessus, comme sur les mathématiques, est trop associé à toute une série de pensées, de sentiments et d'émotions auxquelles il m'est un peu difficile de revenir en ce moment »). Elle éprouvait également de nouveau le désir d'une vie pleine, comprise comme la fusion totale entre elle, sa famille et la construction du socialisme. « Ce qui me fait penser, écrivait-elle à sa mère le 18 février, pourquoi ne m'as-tu pas écrit que le plan avait été approuvé, et pourquoi ne m'as-tu pas parlé de la santé de Lelia ? Pour ce qui est de Rada, ce que tu m'en dis me réjouit. C'est tout à fait l'humeur que je souhaite qu'elle ait. Le mieux est qu'elle pense à moi et qu'elle rêve de notre vie ensemble moins souvent encore. Je suis absolument certaine – je ne saurais pas dire pourquoi – que je ne perdrai pas son affection. Je ne voudrais pas que son enfance finisse déjà. » Les membres de la famille qui étaient restés à Moscou – Feoktista Iakovlevna, Rada, la sœur de Tania, Lelia, et le fils de Lelia, Volia (la domestique était partie peu après l'arrestation de Mikhaïl) – furent expulsés de leur appartement de la Maison du Gouvernement et en choisirent un autre dans la ruelle de l'Orphelin, à

proximité de la station de radio du Komintern. (On leur avait donné le choix entre plusieurs appartements, et on leur avait également donné des meubles de la Maison du Gouvernement, dûment identifiés par des plaques numérotées.) Lelia devint la tutrice officielle de Rada. Lelia et Feoktista Iakovlevna firent tout ce qu'elles purent pour s'assurer que l'enfance de Rada – et, autant que possible, la leur – ne s'achève pas. À en croire les lettres de Feoktista Iakovlevna, ainsi que les souvenirs de Rada elle-même, elles y parvinrent pour l'essentiel. Tania paraissait reconnaissante et soulagée. « À propos de l'œuvre de l'un de nos poètes, écrivait-elle le 4 juin, la *Literatournaïa Gazeta* cite la description qu'il fait de jeunes pins. Ils folâtrent sous la brise, comme un cercle d'enfants qui ne savent pas ce que c'est que la peine et dont les parents sont à proximité. Si Rada "ne sait pas ce que c'est que la peine", alors même que ses parents sont, hélas, très loin, c'est grâce à toi. C'est votre œuvre, à Lelia et à toi. Parce que l'une de mes pensées les plus douloureuses lorsque j'ai appris ce qui était arrivé à Mikhaïlik était : "Voilà, l'enfance de Rada est finie"[45]. »

Volia, Lelia, Rada et Feoktista Iakovlevna. Photographie prise pour Tania Miagkova

Tania faisait de son mieux pour ajouter sa pierre à l'entreprise. Lorsqu'elle apprit que Rada et Volia s'étaient fait beaucoup de nouveaux amis dans la ruelle des Orphelins, elle écrivit : « Je suis très heureuse que les enfants aiment leur nouvel appartement. De quel type de familles viennent tous ces enfants ? Quelle est la population de l'immeuble en général ? J'espère qu'il s'agit essentiellement de familles d'ouvriers (y a-t-il des usines à proximité ?). Cela ferait du bien aux enfants de se retrouver

dans un tel environnement. » Lorsqu'elle décréta que Rada pourrait avoir des aptitudes littéraires, elle écrivit : « J'aimerais que Rada ne veuille pas simplement écrire à propos de la vie, mais, plus important, qu'elle veuille créer la vie. Mais il est encore très tôt : elle peut encore changer de direction. Tout ce qu'il faut maintenant est qu'elle marche au pas de notre vie, qu'elle sente le génie de la machine, de l'usine et de la construction (de nos machines et de nos constructions soviétiques) et qu'elle tombe amoureuse de la technologie, ou du moins s'y intéresse. » Et, lorsqu'elle apprit que Rada n'était pas à Moscou pour la fête du 1er Mai (celle qu'Hubert avait décrite), elle écrivit : « Quel dommage que Rada n'ait pas pu voir le défilé ! Si seulement j'avais pu y être avec vous tous pour voir la Cavalerie rouge de Boudienny ! Cette année, le défilé a dû être particulièrement enthousiasmant. J'ai tant de plaisir à regarder les merveilleuses photographies qui ont paru dans les *Izvestia* : le groupe de dirigeants riant sur le podium et le groupe de membres du Schutzbund, riant également, sur le même podium. Quels visages merveilleux ! Et comme c'est dommage que l'équipage du *Tcheliouskine* ne soit pas arrivé à temps[46]. »

Le *Tcheliouskine* était un vapeur qui avait tenté de parcourir la route maritime du Nord, de Mourmansk à Vladivostok, en une seule saison de navigation. Il était parvenu jusqu'au détroit de Béring, mais céda alors sous la pression de la glace en mer des Tchouktches, le 13 février 1934. Les membres de l'équipage réussirent à quitter le navire et établirent un camp sur un morceau de banquise, où ils parvinrent à construire une piste d'atterrissage et purent finalement être évacués par l'aviation polaire soviétique au cours de la deuxième semaine d'avril, dans le cadre d'une gigantesque opération de sauvetage dirigée par Kouïbychev. Tania mentionnait fréquemment l'équipage du *Tcheliouskine* au milieu de considérations sur ses propres préoccupations et de nouvelles la concernant personnellement, et elle ne cessait de demander à sa mère, qui paraissait tout aussi préoccupée par le sort des marins, ce qu'il en était de l'intérêt manifesté à ce sujet par Rada. Le défilé de bienvenue organisé sur la place Rouge pour le retour de l'équipage du *Tcheliouskine* fut le plus grand événement public en Union soviétique en 1934. Tania l'évoque dans sa lettre du 24 juin. Ou, plutôt, elle commence par parler de son propre espoir d'être libérée (tout en évoquant l'incertitude qui persistait quant au sort de Mikhaïl) : « Il ne fait pas de doute que j'ai eu amplement l'occasion d'exercer ma force d'âme et ma patience ces derniers temps.

J’ai des défaillances occasionnelles : des périodes de dépression où je n’arrive pas du tout à faire des maths et où, de façon générale, je ne me sens pas de taille à affronter le monde. Mais, tout d’abord, j’avais aussi des cycles similaires lorsque j’étais dehors et, deuxièmement, j’ai tendance à sortir assez vite de ces états (qui ne sont pas fréquents). » Au paragraphe suivant, elle passe à l’équipage du *Tcheliouskine* :

> Quel accueil vous leur avez tous organisé ! J’imagine ce que ça a dû être ! As-tu lu les articles sur l’équipage et leurs récits dans les journaux ? Si ce n’est pas le cas, achète tous les numéros de la *Pravda* et lis-les. Il y a beaucoup d’articles que les enfants devraient lire. Quel « épisode » merveilleux, qui est maintenant devenu un événement politique de première importance. Le coût du vapeur est déjà remboursé mille fois. Et ce n’est pas simplement la force d’âme bolchevique qui importe, mais que, dans les moments les plus difficiles, cette force d’âme soit toute pleine de l’étincelle joyeuse de la vie collective, du rire et de la camaraderie fraternelle. À présent, le monde voit enfin ce dont les bolcheviks sont vraiment capables[47] !

Sa lettre suivante s’ouvre encore sur l’évocation de l’aventure du *Tcheliouskine* (avant de passer à l’éducation de Rada et Volia, à son « mode de vie mathématiquement organisé », à son « jardin socialiste expérimental » et à ses combats contre l’usure des bas, des brassières et des chemises de nuit).

> Donc, résumons les leçons de la saga du *Tcheliouskine* (je compte bien écrire des lettres spéciales sur le *Tcheliouskine* aux enfants aussi). […] La saga du *Tcheliouskine* a été pour tout le pays comme une injection d’héroïsme, elle nous a tous unis autour de l’état-major (le Parti et le Politburo), et a permis à chacun de comprendre ce que cela signifie que d’être un citoyen soviétique, combien chaque être humain est précieux pour le pays et combien l’Union soviétique est précieuse pour son peuple – et tout cela empreint de l’émotion la plus vive, d’une bouffée collective et générale d’enthousiasme et du désir de devenir un héros de l’Union soviétique, ainsi que d’une aspiration à exceller dans ses tâches quotidiennes, reposant sur la compréhension que ces tâches sont toutes liées à la cause commune et à ce que les membres de l’équipage du *Tcheliouskine* et les aviateurs

> ont réalisé. […] Quelle année étourdissante ! Dimitrov (« hourra ! »), les membres du Schutzbund (« hourra ! ») et maintenant, l'équipage du *Tcheliouskine* (« hourrrrraaaaaa ! »). [...]
> Tu as raison, ma très chère maman : la saga du *Tcheliouskine* démontre tout ce qu'a réalisé la Révolution – et par-dessus tout, ce qu'elle a réalisé dans les campagnes, ce qu'elle a fait pour la renaissance du paysan. Les kolkhozes ont gagné, et l'« idiotie de la vie rurale » est en voie de disparition. La saga du *Tcheliouskine* n'a-t-elle pas démontré sa disparition ? […]
> J'ai un aveu à faire : en lisant les journaux consacrés à la parade de bienvenue (et je les ai tous lus de la première à la dernière page, bien sûr), je n'ai pas pu m'empêcher – comme ceux qui s'étaient rassemblés à la gare pour saluer leur retour – de pleurer (juste un petit peu)[48].

Les lettres de Tania n'étaient pas réellement des confessions, et elles n'avaient rien de confidentiel. Elles étaient adressées à sa mère, qui attendait d'elle une stricte orthodoxie vis-à-vis du Parti, à sa fille, dont l'enfance heureuse devait être préservée, à elle-même, qui paraissait désirer une réconciliation avec la vie (« je me discipline de toutes les manières possibles »), et à ses censeurs, qui l'encourageaient dans toutes ces entreprises et étaient sans doute chargés de déterminer dans quelle mesure elles étaient un succès. Les bolcheviks – comme la plupart des prêtres, des historiens ou des participants à la discussion concernant la production, au Nouveau Théâtre d'État, de *L'Autre Côté du cœur* – n'avaient pas de doctrine claire quant aux critères pour juger de la sincérité d'une contrition. Il était, et il est toujours, impossible de savoir avec certitude à quelles occasions Tania recourait à la *mentalis restrictio*, mais il semble tout de même que, pour l'essentiel, elle s'efforçait effectivement autant que possible d'effacer la distinction entre, d'un côté, ses aspirations et, de l'autre, les attentes de sa mère, fidèle au Parti, le droit de sa fille à une enfance heureuse et les voies impénétrables de ses censeurs. Comme le formulaient les religieuses de Dante, assignées à la sphère la plus basse du Paradis : « Si nous désirions être plus haut/seraient désaccordés nos désirs/du vouloir de celui qui ici nous place[49]. »

La plus grande épreuve que la force d'âme de Tania eut à subir – dans ses lettres sinon dans son âme – arriva fin juillet, lorsqu'elle apprit que Mikhaïl avait été condamné à dix ans de camp de travail.

> Ma petite maman chérie, tu es si merveilleuse, je ne sais vraiment pas où je serais sans toi ! Merci à toi et merci à Lelia. C'est grâce à vous deux que je parviens à être courageuse et déterminée, et capable de supporter de telles épreuves. J'ai reçu ta lettre hier et je me suis moi-même impressionnée : pas de dépression (encore moins de désespoir) et pas même beaucoup de tristesse. Qu'est-ce qui a pu me donner une telle force dans un moment aussi difficile ? C'est de savoir que Mikhaïlik a un tel enthousiasme, qu'il désire activement saisir son destin par les cornes et le remettre sur le droit chemin, c'est sa croyance inébranlable que c'est possible. Maman chérie, je connais Mikhas mieux que personne. J'ignore ce dont il a été accusé mais je connais Mikhas, et je sais qu'il peut et doit être réhabilité. Un camp de concentration ? Ainsi soit-il ! Pour plusieurs années ? Ainsi soit-il ! De longues années difficiles ? Ainsi soit-il ! Mikhas doit retrouver sa place au sein du Parti. Je ferai tout ce que je pourrai pour l'aider. Surtout, je dois être avec lui pour le restant de ma peine, où qu'il soit et quelles que soient les conditions de sa détention. J'ai déjà écrit une courte demande au département de la Police secrète, et à présent j'attends. J'ai l'espoir immense de revoir bientôt Mikhaïlik – et c'est la deuxième raison pour laquelle j'exultais presque à la lecture de ta lettre[50].

Être ensemble, même en prison, était préférable à être séparés ; être impliqué dans un travail, même forcé, était préférable à l'isolement ; et exulter de recevoir de telles nouvelles était la preuve, si besoin était, que Tania et sa mère avaient encore traversé victorieusement une nouvelle épreuve.

> Pour être honnête avec toi, je n'arrive toujours pas à savoir quelle punition est la plus dure, entre l'isolateur et le camp de concentration, mais je pense que, dans le cas d'une peine de dix ans, le camp de concentration est infiniment préférable : tout d'abord, cela signifie travailler, et par conséquent participer à la vie du pays ; ensuite, cela implique la possibilité d'un allégement de la peine. Inversement, dix ans dans un isolateur, cela a quelque chose de désespéré. L'une des nombreuses raisons pour lesquelles nous aimons l'ordre soviétique est qu'il ne fétichise pas les peines de prison : dix ans, ce n'est pas réellement dix ans, mais seulement ce qu'on parvient à en faire. Il n'y a pas de place pour le désespoir dans notre – très rude – système… Il

y a quelque chose qui continue de me réjouir dans ma réaction à tout ça. Un camarade avec qui je partageais ces nouvelles et à qui je faisais part de mes sentiments à ce propos m'a demandé à moitié sérieusement et à moitié en plaisantant : « Mais tu n'es pas en colère contre l'ordre soviétique, n'est-ce pas, Tania ? » Je suis restée silencieuse un moment, et puis j'ai donné une réponse tout à fait sérieuse à cette question qui l'était sans doute tout autant, malgré le ton de plaisanterie : « Non, je ne suis pas en colère du tout. » J'avais besoin de rester silencieuse parce que je voulais me tester encore une fois, pour voir si toutes ces difficiles expériences personnelles (et qui ne me concernent pas seulement moi, cette fois) avaient affecté ce que je pourrais appeler mes sentiments émotionnels-politiques (excuse-moi pour ce terme maladroit). Et c'est la troisième raison pour laquelle ta lettre m'a donné une telle bouffée d'énergie : ta propre réaction à ce qui se passe. J'avais peur pour toi, maman chérie. J'avais peur que ces coups inattendus, et si violents, ne te minent physiquement et moralement, et ne détruisent ta vision des choses, mais à présent je vois que ce n'est absolument pas le cas. Cela veut donc dire que, globalement, tout va bien, bien que Mikhaïlik soit dans un camp de concentration et que je sois dans un isolateur. Il n'y a rien à craindre « aussi longtemps que nous avons l'ordre soviétique et notre amour mutuel »[51].

Dans sa lettre, Feoktista Iakovlevna avait apparemment mentionné que les interrogateurs de Mikhaïl à Kiev avaient eu des remarques positives à propos des lettres de Tania. « Je ne vais pas te mentir, répondit Tania, un tel jugement, venant d'une telle institution, oui, particulièrement d'une telle institution, est loin de m'être désagréable. Mais je crains que la Guépéou de Moscou ne partage pas leur opinion concernant ma sincérité et mon honnêteté. Tu pourras dire ce que tu voudras, mais j'ai tout de même reçu trois ans en isolateur pour duplicité. » Et c'était là l'ultime et le plus important bénéfice des nouvelles concernant Mikhaïl.

Oui, l'avantage que tu évoques, ma très chère maman – le caractère « définitif et irréversible » et le fait d'être « débarrassé de toute marque de naissance » –, est quelque chose d'énorme. Ce que je t'ai dit à ce propos était bref et sec, mais j'aurais pu t'en écrire beaucoup plus, et avec bien plus de détails. Ce qui me retient, c'est l'idée que mes lettres à ce sujet puissent être considérées comme hypocrites, ce

> qui est, comme tu l'imagines, très déplaisant… J'étais autrefois extrêmement sceptique sur les conversions en prison, mais à présent je vois bien combien cette conception était inexacte et superficielle. Je ne peux pas m'empêcher de penser que, si j'avais été envoyée en exil, mon développement aurait été bien plus lent. Parfois, un grand coup de bâton sur la tête peut être une bonne chose (en tout cas, ça l'a été dans mon cas). Bien sûr, cela ne veut pas dire que je suis ravie de m'être retrouvée dans un isolateur. Pourtant, si je devais choisir entre, d'un côté, l'isolateur et une rupture réelle avec le trotskisme et, de l'autre, Moscou et mes conceptions semi-trotskistes antérieures, je n'hésiterais pas à choisir le premier[52].

Tania ne pouvait rien faire pour empêcher que ses protestations de sincérité ne soient interprétées comme une preuve de duplicité. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était attendre. « Attendre sans la moindre possibilité d'y faire quoi que ce soit aurait dû être inclus en tant que châtiment distinct des pécheurs dans l'un des cercles de l'enfer de Dante… En même temps, même dans l'enfer de Dante, la vie continue. » Elle prépara ses affaires personnelles (« comme ça, la seule chose qui me restera à faire, ce sera de les mettre dans une valise »), résolut de travailler encore plus dur et consacra désormais le reste de son temps à imaginer l'avenir. « Mon rêve, écrivait-elle à sa mère le 12 août, est que le camp de concentration se trouve dans une forêt et que j'y arrive à l'automne, au moment où les bouleaux et les trembles sont jaunes et rouges… (Mais c'est juste un rêve : je prendrai le camp de concentration avec ou sans les bouleaux et les trembles)[53]. »

> Je veux penser à notre futur [elle écrivit à Mikhaïl le même jour], d'abord rude et difficile, peut-être, mais ensuite (définitivement !) lumineux et joyeux.
> Je voudrais vraiment t'entendre dire que toi aussi, tu es sûr qu'un bel avenir nous attend tous les deux… Mais d'abord, je veux que tu te reposes auprès de moi…
> Parce que être ensemble, c'est un peu se reposer, n'est-ce pas, mon chéri ? Moi aussi, je suis fatiguée, après tout ce temps, et je veux poser ma tête sur ta poitrine…
> Oh, comme il me tarde que nous soyons réunis, Mikhassik, mon amour…
> Je t'embrasse et je t'aime.

> Ne te fâche pas si j'écris toujours la même chose, c'est juste que je ressens toujours la même chose. Et si fort[54] !

Mikhaïl lui répondit qu'il était en effet certain qu'un bel avenir les attendait tous les deux, qu'il était en route pour Kem, sur la mer Blanche, et que c'était un endroit « charmant ». Tania pouvait enfin faire des projets concrets pour leur vie ensemble. « Adoptons le slogan "Un plan décennal en quatre ans" (et si possible moins), écrivit-elle le 17 août, et travaillons-y ensemble (dans le cas où ta peine ne serait pas révoquée). Ensemble… Mon cher Mikhas, cela m'inquiète un peu d'être si certaine que je vais te rejoindre. Je ne vois aucune raison possible de refus, mais je me suis tellement habituée à l'idée de venir vivre avec toi (j'ai même prévu le moment : j'arriverai en septembre, lorsque la forêt est rouge et or) que le moindre délai me serait très pénible… » Kem lui paraissait également une bonne destination, mais elle s'inquiétait de savoir s'il était possible « d'y faire pousser des fleurs et d'y planter un jardin potager ». Par ailleurs, il n'était pas sûr que c'était effectivement à Kem qu'il allait : Kem pouvait n'être qu'une étape vers Solovki, ce qui « serait peut-être encore mieux : le camp là-bas est très bien géré, et la nature y est très belle[55] ».

Deux semaines plus tard, Tania apprit que Mikhaïl avait été envoyé dans un camp de flottage de bois au sein du complexe pénitentiaire du Canal de la mer Blanche. « Je suis contente que Mikhas soit dans le camp du Canal de la mer Blanche, écrivit-elle à sa mère le 30 août. Après tout, c'est l'un des meilleurs camps, il est très bien géré et la construction en elle-même est intéressante. En revanche, l'aspect flottage de bois m'a un peu inquiétée. Est-ce qu'au lieu de travailler comme agronome ou superviseur, Mikhas doit manœuvrer une perche ? Ce ne serait pas idéal mais, si c'était le cas, il faudrait sans doute considérer cela comme une période de "mise en route de la production". Après tout, même dans le flottage de bois, il y a beaucoup de postes adaptés à sa spécialité, et peut-être même du travail de supervision. » En attendant d'en savoir davantage, elle lisait dans les journaux les comptes rendus du I^{er} Congrès des écrivains soviétiques (« comme c'est dommage que les enfants n'aient pas envoyé de lettre à Gorki pour lui expliquer quels livres ils aiment et quelles sortes de livres ils aimeraient que les écrivains écrivent ») et elle lisait beaucoup de poésie. L'un de ses auteurs favoris de longue date était Walt Whitman. « Quelle force stupéfiante ! Quelle extraordinaire joie de vivre ! Quelle puissante

interprétation de ma citation favorite : “J’aime autant la vie quand je suis sur un cheval qu’en dessous. La vie est aussi belle dans la joie et dans la peine”[56]. »

Dix jours plus tard, Tania fut informée que sa demande avait été rejetée. « Je ne peux bien sûr pas dire que cette décision n’a pas été un coup pour moi, écrivit-elle à sa mère, mais on dirait qu’au fil des ans j’en ai pris l’habitude, alors je t’en prie ne t’inquiète pas de mon humeur. Je m’inquiète davantage pour Mikhas, je me demande comment il va prendre la nouvelle dans les premiers mois de sa “nouvelle vie”, particulièrement sans nos lettres. » Sa nouvelle vie à elle requerrait quelques ajustements, mais aucune révision majeure.

> Demain, j’établirai un emploi du temps précis pour l’année et les quatre mois qui restent. Rien n’est sorti de l’idée du camp de concentration, on va donc tenter une autre approche. Outre les mathématiques supérieures, j’ai l’intention de maîtriser la mécanique et le dessin industriel (ainsi que la géométrie descriptive). C’est le principal et, si j’y parviens, je considérerai cela comme un succès énorme. Je veux aussi finir *Le Capital* et travailler les langues. Ces dernières semaines m’ont quelque peu secouée. Ma discipline personnelle s’est un peu relâchée, même si je n’ai abandonné mes études que très brièvement. Mais à présent je vais me ressaisir… Pour ce qui est de mes sous-chemises, trois sont encore dans un état décent, et toutes les autres sont complètement usées, toutes fines, comme Lelia aime, mais elles devraient encore très bien passer l’hiver. Mes chemisiers sont aussi usés et effilochés, y compris – tu ne vas pas le croire – le chemisier bleu lilas (celui qui est exactement comme le tien). Pour l’hiver, j’ai l’intention de me faire un chemisier dans la flanelle mandarine que tu m’as envoyée. Je me demande aussi si je ne devrais pas me faire un chemisier blanc à longues manches dans ce drap de lin qui était trop large. Qu’est-ce que tu en penses ? J’ai magnifiquement réussi à laver la robe de laine noire dans la moutarde, mais les coutures se défont aux aisselles. En revanche, la dentelle, dont la couleur avait passé lorsque je l’ai lavée, a pris un ton métallisé très festif. Ce serait agréable d’avoir des gants (des gants de femme tricotés), mais seulement si tu tombes dessus. Pas besoin d’aller en chercher spécialement : je me débrouille avec mes mitaines. Pareil pour les bottes de feutre. Les miennes sont encore bonnes, mais je

> t’en parle à l’avance, au cas où. Quant aux chaussures, celles en toile grise et en cuir noir sont complètement mortes, mais les chaussures de marche jaunes et les noires sont toutes les deux en bon état. Donc, pour l’hiver et le printemps, j’ai ce qu’il faut (et l’été, ici, on peut s’en sortir avec des chaussons de toile)… Ma chère maman, peut-être que tu pourrais parfois m’envoyer des photos plutôt qu’un paquet ? Ça fait plus d’un an que je n’ai pas vu Rada (depuis sa dernière photographie)[57].

Près de deux mois plus tard (le 5 et le 10 novembre), elle reçut deux lettres de Mikhaïl. Il était aux Solovki, et les lettres avaient mis un mois pour arriver. Il n’était pas autorisé à écrire à Moscou, de sorte que Tania devenait le centre du délicat réseau épistolaire de la famille. « Il écrit que la situation là-bas est plus difficile qu’ici. Ça doit être vrai, et je n’en ai jamais douté. Par ailleurs, je pense qu’il a de façon générale beaucoup plus de mal que moi à s’adapter aux circonstances défavorables. Mais n’aie pas peur pour lui, ma chérie, et ne te fais pas trop de souci. Solovki n’est pas le pire des camps, loin de là. Mikhas a une force intérieure. Il va “s’adapter”, et nous allons l’y aider autant que nous le pourrons. » En attendant, il était surtout préoccupé par les enfants (Tania se réjouissait de voir qu’il considérait Volia comme l’un des siens)[58]. À présent qu’il n’était plus là (et qu’avec lui avaient disparu la bonne, les passes spéciaux et les services de la Maison du Gouvernement), les enfants devaient grandir – sans pour autant laisser derrière eux leur enfance heureuse.

> La méthode la plus efficace selon lui [comme Tania l’expliquait à sa mère dans une lettre] serait d’établir un contrat socialiste à l’échelle de la famille : y seraient détaillées toutes les responsabilités des enfants (nettoyer leur chambre, mettre et débarrasser la table, aider à la vaisselle, faire ses devoirs, ses exercices physiques…) et de l’autre côté les devoirs des adultes, y compris extra-familiaux. Cela ferait voir à quel point les devoirs des adultes sont plus étendus et introduirait des éléments d’égalité. Une telle institutionnalisation du « code familial » permettrait aux enfants de voir comment il s’intègre à un système plus vaste. On pourrait également envisager d’introduire certains encouragements (y compris de nature non matérielle). Le seul fait d’établir un tel contrat serait d’une très grande importance pédagogique[59].

Tania était d'avis d'introduire ce système progressivement, de façon à ne pas submerger les enfants d'informations et sa mère de travail, mais elle était globalement favorable à l'initiative. Quelques jours plus tard, elle lut un article intitulé « Nos enfants », à propos d'une école de Moscou qui avait adopté un « emploi du temps quotidien de l'élève » (« pour toute la journée, pas juste la journée d'école »). « Dans cette école, écrivait-elle à sa mère, chaque élève a repris le modèle fourni pour définir son propre emploi du temps individuel, adapté à celui de la famille. Nos enfants doivent faire de même (sous la forme d'un contrat socialiste, comme l'a suggéré Mikhas), afin de devenir, à travers l'organisation des pionniers, les initiateurs de cette campagne dans leur propre classe (mais d'abord seulement chez les pionniers)[60]. »

L'objectif était que les enfants deviennent des membres responsables de la famille, et que la famille devienne un rouage efficace de l'État. La famille devait devenir une institution formalisée liée par des obligations contractuelles, tandis qu'inversement l'État devait devenir une famille dans laquelle tous les enfants (et les usines) étaient « nos enfants ». Aucune de ces deux transformations ne devait cependant aller jusqu'à son terme : personne ne prévoyait la dissolution imminente des liens familiaux et personne n'imaginait l'État comme une institution patriarcale sans législation codifiée mise en œuvre par des inconnus. Le présupposé régissant ces transformations – qui était en même temps la condition de la victoire du socialisme – était la compatibilité inhérente et l'attraction mutuelle de ces deux systèmes.

Mais que faire si l'État se mettait à rejeter les membres d'une famille ? Était-il possible de concilier l'enfance heureuse de Rada et la possible apostasie de ses parents ? « C'est avec une tristesse immense, écrivait Mikhaïl à Tania, que je pense au moment où Rada va apprendre ce que je vis actuellement. J'aimerais que cela arrive après ta libération, de façon à ce que tu puisses lui expliquer ton passé et mon présent. Cela serait plus facile pour elle à assimiler. Ce que je demande avant tout, c'est que les enfants comprennent ce qu'il en est pour moi aussi bien que pour toi et que Rada me conserve son amour[61]. »

Rada pouvait-elle encore aimer ses parents si l'État avait raison de s'en méfier ? Tania et Mikhaïl pouvaient-ils encore s'aimer s'il s'avérait que l'un d'eux était un traître ? Tant que la réponse de Tania à cette question était « non », son amour du ballon stratosphérique devait être aussi grand que son amour pour sa mère, pour Rada et pour Mikhaïl. « Je savais que

l’accident de l’avion *Maxime Gorki* serait un choc énorme pour toi, écrivit-elle à sa mère le 30 mai 1935. Éprouver ainsi collectivement joie et peine, comme nous le faisons en URSS, est une expérience extrêmement précieuse[62]. »

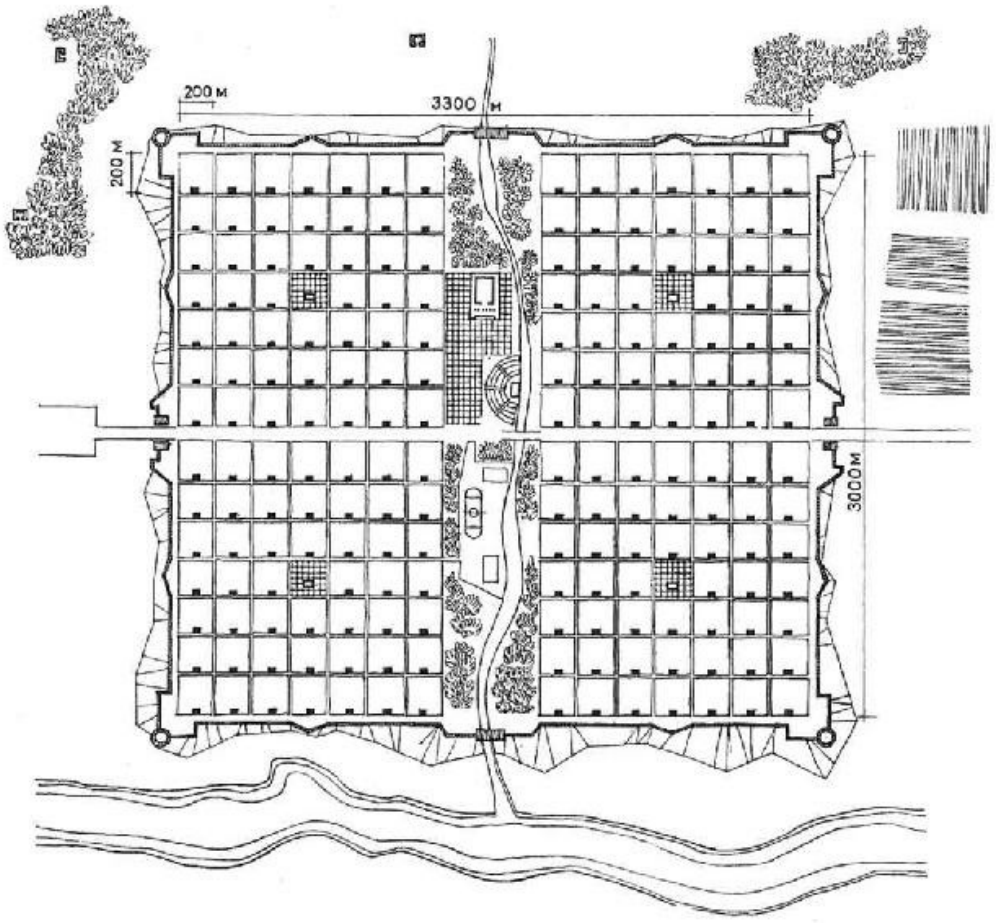
18. LE CENTRE DU MONDE

L'URSS était structurée comme un ensemble de cercles concentriques. Tania et Mikhaïl se trouvaient dans les cercles extérieurs (les anneaux du Purgatoire). La Maison du Gouvernement (d'où ils avaient été exilés) était reliée au centre sacré par le Grand Pont de pierre. Le centre sacré incluait le Kremlin, où travaillait le camarade Staline, et le mausolée de Lénine, où le corps de ce denier était exposé. Les jours de fêtes soviétiques, ces deux points coïncidaient, Staline se tenant juste au-dessus de la tombe de Lénine. Tous deux faisaient partie d'un ensemble centré sur le Palais des Soviets (avec Lénine au sommet). Le Palais des Soviets jouait le rôle d'*axis mundi*, de point de rencontre entre le Ciel et la Terre. Autour du palais, la ville de Moscou constituait le premier cercle.

Après que le Congrès des Vainqueurs et le I^er^ Congrès des écrivains, en 1934, eurent annoncé le dernier âge d'or et l'eurent inscrit dans la continuité des précédents âges d'or, on abandonna l'idée de construire une ville entièrement nouvelle, et l'on décida plutôt de reconstruire l'ancienne. Le Plan général pour la reconstruction de Moscou, adopté le 10 juillet 1935, proposait de « régulariser radicalement le réseau de rues et de places » tout en préservant la structure traditionnelle du vieux Moscou, constitué d'anneaux concentriques et de rayons transversaux. Les nouveaux « parcs, larges avenues, fontaines et statues et, dans le voisinage immédiat du Palais des Soviets, places gigantesques couvertes d'asphalte de couleur » devaient s'intégrer aux « anneaux » de la ville[1].

Dans les représentations classiques, les communautés humaines idéales sont soit champêtres, soit urbaines. Si les communautés pastorales sont peu réglées, les villes idéales sont en revanche symétriques et strictement centralisées. La Jérusalem céleste était entourée d'« une très haute muraille, avec douze portes, douze anges gardaient les portes. Sur les portes étaient inscrits les noms des douze tribus du peuple d'Israël. Il y avait trois portes de chaque côté : trois à l'est, trois au nord, trois au sud et trois à l'ouest. La muraille de la ville reposait sur douze pierres de fondation, sur lesquelles étaient inscrits les noms des douze apôtres de l'Agneau… La ville avait la forme d'un carré ; elle était aussi longue que large ». La capitale de l'Utopie de More forme elle aussi un carré. Ce carré

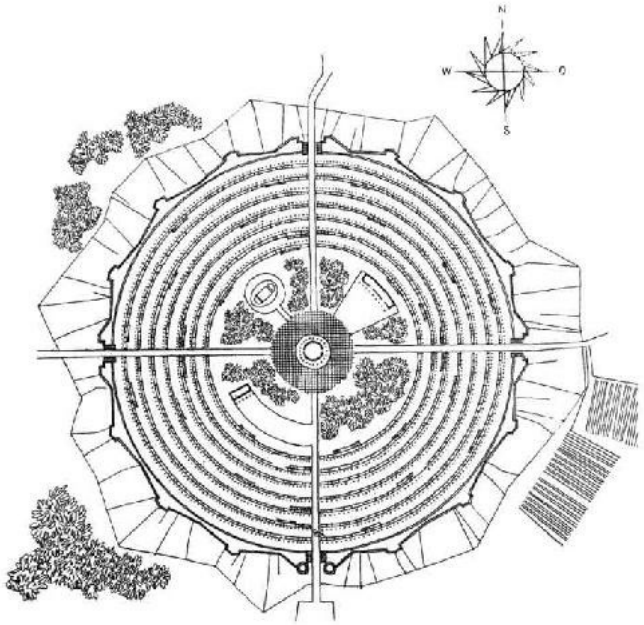
est divisé en quatre parties, avec au milieu un marché. Toutes les rues ont la même largeur, les bâtiments étant « si uniformes que chaque côté de la rue paraît ne former qu'une seule maison » ; chaque maison a deux portes, chacune divisée en deux. Toutes les autres villes sont identiques à la capitale, de sorte que « celui qui connaît une de nos villes les connaît toutes ». La ville idéale de Dürer, la Christianopolis d'Andreae, comme la colonie de Robert Owen, modèle de collaboration harmonieuse, sont toutes établies sur un plan carré ou rectangulaire[2].



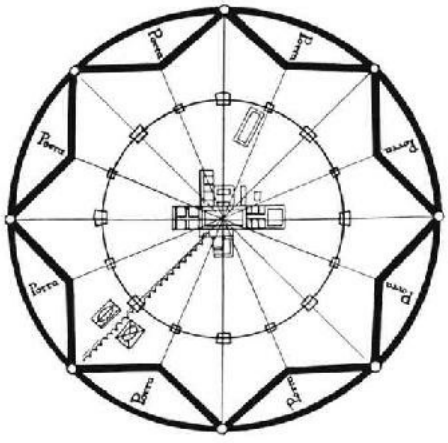
L'Amaurote de Thomas More

L'autre modèle de perfection urbaine est le cercle. L'Atlantide de Platon est constituée d'une colline entourée de cinq cercles concentriques, « deux de terre et trois d'eau » ; la ville de Vitruve est composée de rayons successifs formant un cercle (pour mieux assurer sa défense, affirmait-il). Les cités idéales de la Renaissance reprenaient le schéma classique : la Cité de la vérité de Bartolomeo Delbene avait la forme d'une roue de chariot, avec cinq rayons représentant les voies de la vertu partant de la

tour centrale et fendant les marécages du vice ; la Cité du soleil de Tommaso Campanella était « construite sur une haute colline » et « divisée en sept anneaux ou immenses cercles nommés d'après les sept planètes, et l'on [allait] de l'un à l'autre par quatre rues et quatre portails, qui regard[aient] vers les quatre points de l'horizon ». Le plan de la Cité du soleil s'inspirait du diagramme de Copernic décrivant la révolution des planètes autour du soleil (ainsi que de la Jérusalem de saint Jean) ; sa structure évoquait les représentations allégoriques du purgatoire de Dante comme une montagne divisée par des terrasses formant sept cercles concentriques. La cité-jardin d'Ebenezer Howard, en 1902, avait la forme d'un cercle divisé en six sections égales[3].



La Cité du soleil de Tommaso Campanella

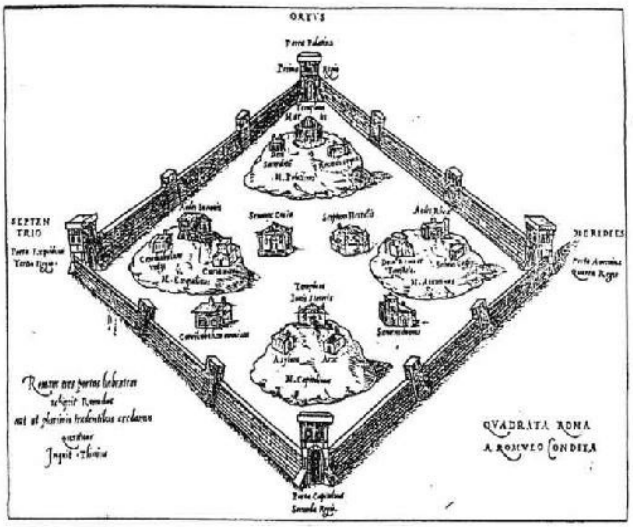


Sforzinda

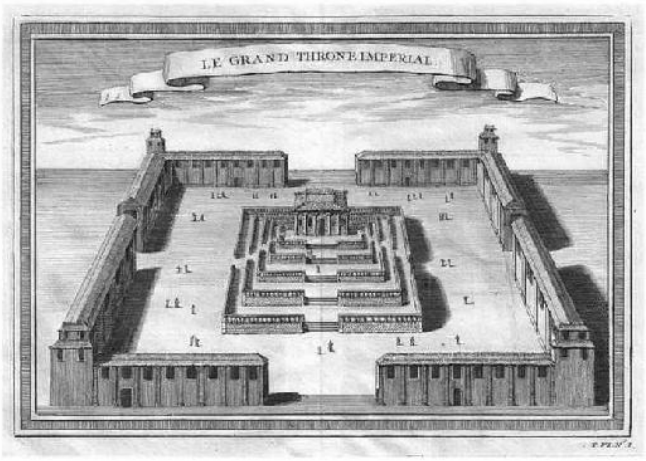
La quadrature du cercle pouvait par ailleurs être réalisée de diverses façons. La cité idéale de Filarete, Sforzinda, imaginée par Francesco Sforza en 1464, était le produit de la superposition de deux carrés, formant une étoile à huit branches inscrite dans un cercle. Son centre (une place publique ou, selon le plan originel, une tour) était relié aux extrémités de l'étoile par des canaux circulaires, tandis que des routes traversaient chacune de ses branches de part en part. Le Palais des Soviets de Iofane était un cône étagé évoquant la cité terrestre d'Augustin ou le purgatoire de Dante, qu'on aurait élevés au sommet d'un carré[4].

Les cités idéales ne sont pas simplement des représentations spatiales de l'ordre cosmique : ce sont des schémas plus ou moins élaborés des habitations humaines traditionnelles – lesquelles sont généralement des représentations spatiales de l'ordre cosmique. La plupart des habitations traditionnelles sont structurées autour de deux axes qui se rencontrent au centre pour former une croix. Les extrémités de la croix peuvent être reliées indifféremment par des lignes droites ou par un cercle : la yourte mongole comme la cabane paysanne traditionnelle russe, avec ses « coins », sont l'une et l'autre divisées en quatre quarts ayant chacun une fonction pratique et symbolique distincte. Le centre constitue l'*axis mundi* vertical, reliant ce monde au monde supérieur comme au monde inférieur[5].

Certaines implantations nouvelles reprennent ce modèle : au moment de leur fondation, elles rejouent la création du monde et le partage des eaux cosmiques, les axes de l'implantation sont déterminés par ceux de l'univers (l'un suivant le soleil, l'autre formant l'axe autour duquel tourne le monde), et le centre est marqué par une pierre, un arbre, un temple, une fontaine, une place publique ou la tombe du héros fondateur. Toutes les villes ne sont pas des réélaborations d'habitations traditionnelles ou des créations de toutes pièces, et toutes celles qui le sont ne restent pas fidèles à leur plan initial, mais aucune ville n'est tout à fait dissociée de l'ordre cosmique, et certaines s'attachent à rendre ce lien explicite. C'est le cas au tout premier chef des villes saintes (qui deviennent souvent des centres administratifs) et des centres administratifs (qui cherchent souvent à se construire une aura de sainteté), comme la *Roma quadrata* (la « Rome carrée ») et ses innombrables clones, les carrés et les rectangles des centres impériaux chinois, et les cercles parfaits des capitales des Mèdes, des Parthes et des Sassanides (et leur héritière musulmane, Bagdad)[6].



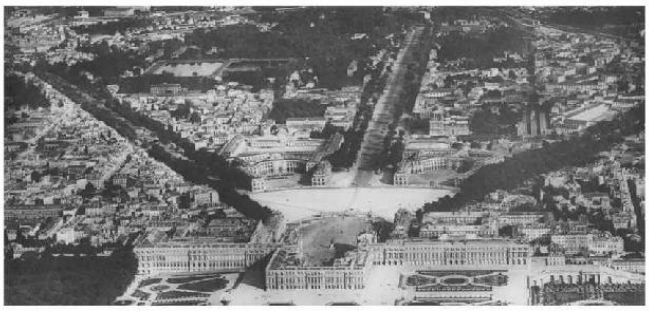
Roma quadrata



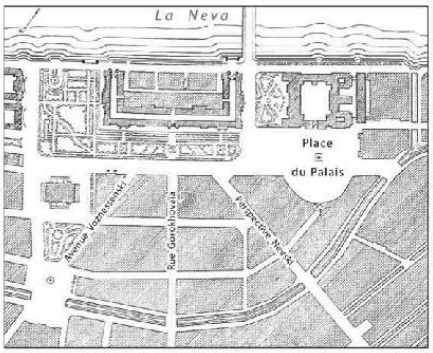
La Cité interdite, à Pékin

Les villes imposent un ordre au monde. Avec le temps, les eaux des marécages s'infiltrent, migrants et usuriers affluent, les abris et les raccourcis prolifèrent, de sorte que les cercles perdent de leur régularité et les angles droits de leur fermeté. La vision première peut être restaurée symboliquement, par des rituels, ou physiquement, par la démolition et la reconstruction. Dans l'Europe d'après la Réforme, Rome s'était fait une spécialité de trancher dans la chair urbaine, tandis que Versailles était le modèle de la construction à partir de rien. L'une comme l'autre, comme aussi l'héritière monumentale de Versailles, Saint-Pétersbourg, étaient organisées autour d'un *trivium*, c'est-à-dire de trois avenues rayonnant à partir d'un centre commun – évoquant, du moins sur le papier, les rayons du soleil. Toutes incarnaient le rétablissement de la symétrie entre pouvoir céleste et pouvoir terrestre ; toutes eurent une descendance nombreuse

(avec notamment les reproductions de la capitale impériale de la Russie qu'étaient Tver et Kostroma, construites toutes deux sur un plan en trident)[7].



Versailles



Saint-Pétersbourg

Un nouvel âge impérial s'ouvrit au milieu du XIX^e^ siècle. L'empereur Napoléon III remplaça le vieux Paris par un réseau d'avenues, de boulevards et de places en étoile centré autour de la croix formée par la rue de Rivoli et les boulevards de Sébastopol et Saint-Michel (qui laissait cependant intact le Marais, dans le quart nord-est). L'empereur François-Joseph 1^er^ ordonna le remplacement de la muraille ceignant la ville de Vienne par le boulevard le plus spectaculaire du monde. L'Empire britannique fit à New Delhi ce qu'il ne pouvait pas faire à Londres, à savoir construire une Rome « plus grande que nature ». Comme l'écrivit à l'époque un journaliste béat d'admiration, « aucun soupçon d'utilitarisme n'est venu contrecarrer l'affirmation monumentale d'un pouvoir temporel[8] ».

Au sein de l'Empire, les autres capitales coloniales s'efforçaient d'égaler ce mariage parfait de symétrie et de lisibilité. Les deux tours, les deux ailes et la colonnade semi-circulaire des Bâtiments de l'Union, à Pretoria, symbolisaient l'alliance indissoluble des deux races sud-

africaines (c'est-à-dire des Britanniques et des Boers). Canberra avait été conçue comme un « Triangle parlementaire » venant s'implanter sur une croix constituée par l'« Axe de la Terre » et l'« Axe de l'Eau ». Le secrétaire d'État aux Affaires intérieures, qui avait donné son aval au projet, racontait s'être senti comme « Moïse, il y a des milliers d'années, regardant vers la Terre promise ». Ottawa faisait exception, puisqu'elle était davantage portée vers le gothique et le pittoresque. Elle ne fut jamais tout à fait à la hauteur de la vision de John Galbraith qui, en 1897, décrivait la « ville d'Ottawa en 1999 » comme un ensemble de bâtiments monumentaux et d'« immenses tours d'acier », reliées entre elles par des « slogans en lettres électrifiées »[9].

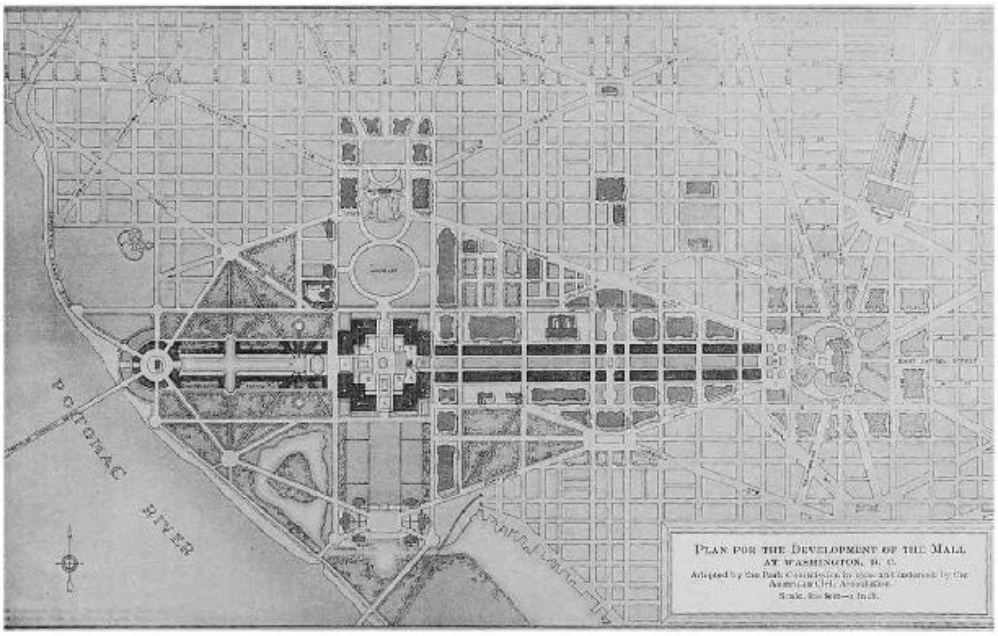
Les capitales des Empires européens récemment rétablis devaient être fermement néoclassiques. Selon le projet de reconstruction de Mussolini, annoncé pour la première fois en 1931, « Rome [devait] être pour tous les peuples du monde un objet d'émerveillement : vaste, ordonnée, puissante, comme au temps de l'Empire d'Auguste ». Le théâtre de Marcellus, la colline du Capitole et le Panthéon devaient être entourés de grands espaces et reliés par de larges avenues rectilignes : « Tout ce qui s'est développé autour d'eux au cours des siècles de décadence doit disparaître. » Hitler, qui avait lui-même étudié l'architecture, admirait Paris et Vienne et était résolu à transformer Berlin, « accumulation sans règles de bâtiments », en une capitale digne de ce nom, obéissant à deux axes cosmiques. Son projet le plus saillant était l'avenue nord-sud, deux fois et demie plus longue que les Champs-Élysées : sur l'avenue élargie seraient implantés des ministères ainsi que, selon le projet d'Albert Speer, « une luxueuse salle de cinéma d'exclusivités, un cinéma populaire de deux mille places, un nouvel Opéra, trois théâtres, une nouvelle salle de concert, un palais des congrès appelé "Maison des nations", un hôtel de 21 étages et de 1 500 lits, des music-halls, de grands restaurants et des restaurants de luxe, et même une piscine couverte de style romain ayant les dimensions des Thermes de l'époque impériale ». La « Maison des nations », ou Grande Halle du peuple, était « une gigantesque salle de réunion, au toit en coupole, pouvant contenir plusieurs fois Saint-Pierre de Rome ». Le bâtiment était inspiré, selon Speer, par les grands bâtiments de l'Antiquité grecque en Sicile et en Asie mineure. « [M]ême dans l'Athènes de Périclès, la statue d'Athéna Parthenos, sculptée par Phidias, avait douze mètres de haut. De plus, la plupart des sept merveilles du monde, symboles d'une popularité universelle, ne le sont devenues que précisément à cause

de leurs dimensions hors du commun, ainsi le temple d'Artémis à Éphèse, le mausolée d'Halicarnasse, le colosse de Rhodes ou le Zeus d'Olympie de Phidias[10]. »

D'autres capitales nationales revenues à la vie avaient leurs rêves de grandeur augustinienne ou parisienne (Athènes et Helsinki entreprirent ainsi des projets monumentaux de reconstruction), mais nul ne pouvait rivaliser avec les États-Unis, sur le plan tant de l'ambition que de l'exécution. On avait déjà eu un aperçu de ce qui était à venir avec la merveilleuse « Ville blanche » de l'Exposition internationale de Chicago, qui avait surgi d'un marais en 1893, avant de disparaître, engloutie (seul le Palais des Beaux-Arts avait survécu – transformé en musée des Sciences et de l'Industrie). En héritage, l'exposition avait laissé la chanson « America the Beautiful », et le mouvement urbanistique City Beautiful, qui acclimata aux États-Unis une version de la ville baroque inspirée par l'école des Beaux-Arts. Le mouvement pouvait se targuer d'avoir été à l'origine des dômes imposants, des points de vue spectaculaires, des centres civiques, des parcs paysagers, des grandes avenues et des esplanades monumentales de nombreuses villes et universités américaines, mais c'est la ville de Washington – la « Versailles du Potomac » – qui en bénéficia le plus. Le Grand Plan conçu en 1791 par Pierre Charles L'Enfant (digne de la « capitale d'un grand Empire ») se vit ressuscité en 1902 et fut pour l'essentiel mis en application au cours des trois décennies suivantes. Il parvenait à concilier symétrie et ouverture à des additions ultérieures sur la base de la structure existante[11].

Le centre de Washington était structuré par deux axes : l'axe est-ouest de l'Esplanade nationale et l'axe nord-sud marqué par la Maison Blanche, à l'intersection desquels se situait l'*axis mundi* constitué par le monument au fondateur. Comme l'écrivait en 1915 le *National Geographic*, « le Washington Monument paraît relier le ciel et la terre à travers les ténèbres, il semble transpercer le ciel dans la lumière et se tenir, immuable, tel un sommet montagneux, tandis que les brumes et le souffle de toutes les tempêtes passent à côté de lui sans le faire trembler ». La composition de l'ensemble formait, selon l'un de ses concepteurs, « un bouclier de croisé, marqué du signe de la croix ». La base de la croix était constituée par le Capitole, ses deux branches horizontales étaient le Jefferson Memorial et la Maison Blanche, et le Lincoln Memorial marquait son sommet. Au-delà, selon un autre membre de l'équipe originelle, s'étendait le « pont bas enjambant le Potomac (symbole de l'Union du Nord et du Sud, prédite par

Andrew Jackson et Daniel Webster), qui mène à la fois aux hauteurs d'Arlington, où les soldats de Lincoln reposent éternellement, et au Mount Vernon, sanctuaire du peuple américain. Washington, le fondateur, et Lincoln, le sauveur de la nation, se tiennent le long de l'axe du Capitole, d'où émane l'esprit de la démocratie ». Le Capitole était directement relié à la Maison Blanche par la diagonale de Pennsylvania Avenue, qui formait le Triangle fédéral et symbolisait à la fois la Déclaration d'indépendance et la Constitution. De nouveaux ministères et de nouveaux mémoriaux furent implantés symétriquement le long des axes principaux. Aucun théâtre de variétés, cinéma, restaurant, bains ou café ne fut autorisé à troubler la solennité monumentale de l'ensemble[12].



L'Esplanade nationale, à Washington

Le Plan général pour la reconstruction de Moscou n'était pas aussi ambitieux, et il ne fut pas mis en œuvre avec autant de cohérence que les plans formés pour New Delhi ou Washington. Le Palais des Soviets, l'axe vertical de la ville, prenait pour modèle les gratte-ciel américains, eux-mêmes inspirés des colonnes classiques, qui pouvaient jouer le rôle de temples pour des sociétés privées (chacune ayant son propre « Empire State ») ou de capitoles étatiques (comme ceux construits en Louisiane en 1929 ou dans le Nebraska en 1932). Aucun bâtiment public soviétique ne

pouvait rivaliser en termes d'échelle ou de lisibilité symbolique avec le Pentagone, construit en 1941-1943 à proximité du cimetière d'Arlington, où les soldats de Lincoln connaissaient la paix éternelle[13].

Le Pentagone

Il n'existe pas d'architecture « totalitaire », et encore moins d'architecture « réaliste-socialiste » : ce qui existe, ce sont des degrés d'« affirmation monumentale d'un pouvoir temporel », conçus comme le reflet d'un plan cosmique. Le Moscou de Staline et le Berlin de Hitler ressemblaient à Paris et Washington de la même façon que Paris et Washington ressemblaient à Rome et Versailles, et que la Jérusalem céleste de Jésus ressemblait à Babylone la Grande : leurs visées étaient similaires et ils s'efforçaient de supplanter leurs prédécesseurs corrompus en reprenant leur plan originel. Comme l'architecte et urbaniste Arnold W. Brunner l'a formulé en 1923 à propos des « centres civiques » néoclassiques implantés au cœur des villes américaines, « le centre civique est la manifestation la plus antibolchevique qui soit, car c'est là qu'est née la fierté civique ». Dix ans plus tard, les centres civiques bolcheviques étaient eux aussi devenus néoclassiques – parce que le néoclassicisme était « hautement rationnel » et ainsi « indépendant des époques ». Dans un article de 1936, Iofane faisait l'éloge du Lincoln Memorial (1922) et de la bibliothèque Folger Shakespeare (1932), mais il soutenait (anticipant ainsi les critiques que son propre travail susciterait pendant la guerre froide) que

la plupart des autres bâtiments publics de Washington étaient des caricatures de leurs modèles grecs et romains, démesurées jusqu'à l'absurde. Aussi pompeuses que les bâtiments de style Empire, mais bien moins réussies, « ces copies sans âme échouent à évoquer la solennité et la monumentalité auxquelles elles aspirent […]. De façon générale, l'architecture des bâtiments publics américains est une décoration monumentale destinée à persuader l'Américain moyen de la permanence de l'ordre politique existant[14] ».

La bibliothèque Folger Shakespeare, à Washington

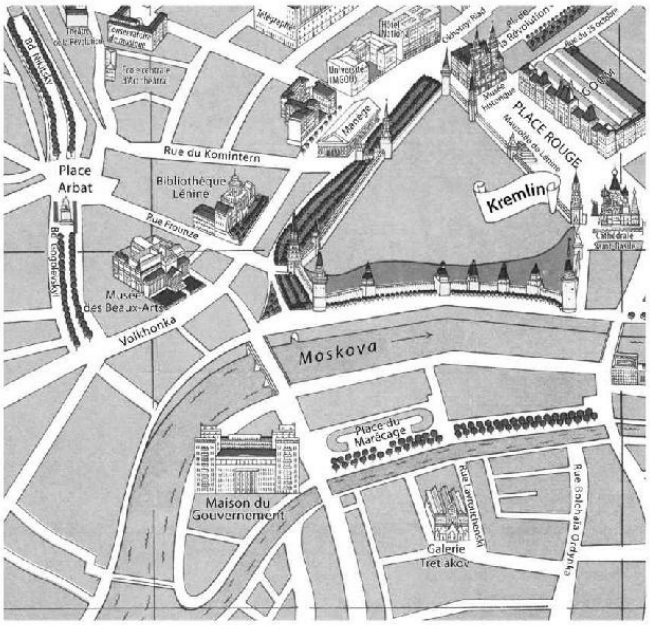
Le néoclassicisme soviétique se voulait à la fois monumental et « hautement rationnel ». Dans ce qui avait été naguère l'Empire russe, cela signifiait que la nouvelle capitale soviétique devait rivaliser avec l'ancienne capitale impériale. Selon un manuel de planification urbaine de 1940, « le plan général de Saint-Pétersbourg est bien pensé et témoigne d'une composition architecturale achevée, avec une orientation justifiée des rues et des places bien situées : une composition monumentale riche en détails et digne de la capitale d'un État immense et puissant ». Construite sur un marais et organisée autour de canaux semi-circulaires et de trois avenues rayonnant à partir de l'axe vertical de la flèche de l'Amirauté, Saint-Pétersbourg était supérieure à ses contemporaines, y compris à Paris, avec ses « amas de maisons construites sans ordre au milieu de ruelles et d'impasses étroites », et à Londres, qui, « malgré les efforts remarquables de Wren, resterait toujours une ville indisciplinée ». Le Plan général pour

la reconstruction de Moscou proposait une composition architecturale élaborée, où étaient repensées l'orientation des rues, la localisation des places et la mise en valeur des voies navigables. Grâce au nouveau canal Moscou-Volga (1933-1937), la ville était appelée à devenir un « port de cinq mers ». Selon les termes du Plan, « les quais de la Moskova, drapés de granit et soutenant de larges avenues parcourues d'une circulation continue, doivent devenir les avenues principales de la ville[15] ».

L'art réaliste-socialiste, c'était « Rembrandt, Rubens et Répine au service de la classe ouvrière et du socialisme ». La littérature réaliste-socialiste, c'était le *Faust* de Goethe pour une époque nouvelle (« mais avec le même degré extrême de généralisation »). Le nouveau Moscou était la « capitale d'un État immense et puissant », héritier de Rome et de Saint-Pétersbourg, prêt à dépasser Paris et Washington.

*
* *

Capitale de l'Union soviétique, Moscou était par définition le centre du monde. Comme tous les centres ontologiques, elle se situait à l'intersection des axes est-ouest et nord-sud, ainsi que de l'*axis mundi* vertical représentant l'arbre du temps, ses racines profondément ancrées dans le sol et son tronc s'élevant vers un futur céleste. Le présent, plein de promesses, était précédé par les épisodes mémorables de la Grande Percée du premier plan quinquennal, par la période héroïque de la Révolution et de la Guerre civile et, juste au-dessous de la surface, par l'unité sacrée de la prison et de l'exil. Ses racines les plus puissantes étaient l'histoire du marxisme et la tradition prophétique russe, culminant dans le martyre de la Narodnaïa Volia (décrit et expliqué par Voronski dans son *Jeliabov*)[16].



Carte touristique de Moscou, 1938

L’axe nord-sud n’était rien d’autre que l’axe autour duquel tournait la Terre, dont seuls les deux pôles étaient visibles. L’exploration polaire était l’un des sports les plus suivis en Union soviétique, et chaque nouveau record était inlassablement relayé par la presse et la radio. Pour la mère de Tania Miagkova, la « saga du *Tcheliouskine* » était une épreuve qui avait manifesté au grand jour les « réalisations de la Révolution » ; pour Tania elle-même, c’était le lien le plus investi affectivement entre son isolateur et la construction du socialisme. Arossev apprit le succès de l’opération le 13 avril, alors qu’il se trouvait au théâtre Nemirovitch-Dantchenko pour une représentation de *Lady Macbeth du district de Mtsensk*, de Chostakovitch. « On apprit que vingt-deux membres d’équipage du *Tcheliouskine* avaient été sauvés, et qu’il n’en restait plus que six sur la banquise, mais que ces six derniers avaient finalement pu être sauvés eux aussi. Avant l’ouverture de l’acte I, Nemirovitch-Dantchenko, qui se trouvait dans le public, annonça la nouvelle aux spectateurs et, à son invitation, toute la salle lança un touchant “hourra !”, plein d’humanité. Le public lui fit ensuite une ovation et, à travers lui, c’étaient les héroïques pilotes qu’il acclamait. » (Deux de ces héros, Nikolaï Kamanine et Mikhaïl Vodopyanov, rejoignirent peu après la Maison du Gouvernement.) Le pôle Sud était moins visible, mais il avait aussi une importance cruciale : Roald Amundsen était l’une des célébrités non soviétiques les plus appréciées en

Union soviétique ; ses livres et les récits de ses voyages faisaient l'objet de constantes réimpressions et, en 1935-1939, l'Administration centrale de la route maritime du Nord publia ses œuvres complètes en cinq volumes[17].

Entre les deux pôles, le monde s'étendait suivant l'axe est-ouest. La meilleure façon de le représenter dans son intégralité était de suivre le soleil. Au I^er^ Congrès des écrivains soviétiques, en 1934, Gorki lança ce défi aux délégués étrangers :

> Pourquoi n'essayeriez-vous pas de faire un livre qui décrirait une journée de la vie du monde bourgeois ? Peu importe le jour : cela peut être le 25 septembre, le 7 octobre ou le 5 décembre… Tout ce qu'il faut, c'est qu'il s'agisse d'un jour ordinaire, tel que le reflètent les pages de la presse internationale. Tout ce qu'il faut, c'est montrer le chaos multicolore de la vie moderne à Paris et Grenoble, Londres et Shanghaï, San Francisco, Genève, Rome, Dublin etc., dans les villes et à la campagne, sur la terre et sur la mer[18].

Les écrivains étrangers n'avaient pas les moyens de produire un tel livre, mais les Éditions de journaux et de magazines de Koltsov (« Jourgiz »), si. Par le biais de ses magazines et de ses journaux, un appel fut lancé dans le monde entier aux « amis de l'Union soviétique », leur demandant d'envoyer des articles de presse, des pages de calendrier, des annonces, des caricatures, des photographies, des affiches et, plus généralement, les « documents sociaux, culturels et humains les plus divers et les plus remarquables ». Le jour choisi était le 27 septembre 1935 : le « troisième jour de la semaine de six jours » en Union soviétique, et un « vendredi » dans la majeure partie du monde. L'entreprise avait pour but ultime, comme Gorki l'écrivit à Koltsov, de « montrer à notre lecteur de quoi est fait un jour philistin, et de juxtaposer cette image au contenu de notre jour soviétique ». La presse soviétique parlait beaucoup de la décadence du monde bourgeois. Le défi était ici de « donner une impression nette et claire » de ce déclin[19].

L'entreprise prit un temps considérable, du fait bien sûr de la difficulté inhérente à la collecte de matériaux issus de tous les endroits du globe, mais aussi en raison de la disparition de nombreux protagonistes soviétiques – lesquels furent par conséquent retirés du texte –, de l'exigence formulée au dernier moment par Gorki que les contrastes soient plus marqués (« ça doit vous sauter au visage à chaque ligne »), et enfin de

la mort de Gorki lui-même, le 18 juin 1936, à l'âge de soixante-huit ans. Le 10 août 1936, les épreuves furent envoyées à l'impression et, environ un an plus tard, *Un jour dans le monde* parut enfin. C'était un grand volume richement illustré, fort de 600 pages. Le tirage était de 20 250 exemplaires, et son prix était fixé à 50 roubles (environ 60 % du salaire mensuel de la femme de ménage Smortchkova ou du cireur de parquets Barbossov)[20].

L'ouvrage examinait successivement les « poudrières les plus inquiétantes » du monde : tout d'abord, les pays impliqués dans le conflit abyssinien, notamment l'Angleterre ; puis la visite du Premier ministre hongrois Gömbös en Prusse orientale, et les trois parties immédiatement concernées ; puis tous les pays menacés par l'Allemagne (vers l'est, le sud, l'ouest et le nord) ; le Japon et ses victimes, passées et futures ; le reste du monde colonial ; les « pays du Proche, du Moyen et de l'Extrême-Orient qui sont parvenus, au terme d'une lutte désespérée, à préserver leur indépendance vis-à-vis de la domination impérialiste » ; les « Amériques » ; et, enfin, « un monde différent, qui représente l'exact opposé des cinq autres sixièmes du monde : le monde du travail libéré et de la vie joyeusement créative, le monde du socialisme, l'URSS ».

Pour ce qui était des cinq sixièmes non soviétiques du globe, les entrées les plus importantes étaient consacrées à la France, aux États-Unis et à la Grande-Bretagne (l'« Angleterre »). Il y avait beaucoup de choses sur la préparation à la guerre, la hausse des prix, les luttes de classe et le chômage, mais l'accent était surtout mis sur le « chaos bigarré » et l'absurdité sans bornes de la vie quotidienne en régime capitaliste : les diseuses de bonne aventure, les prédicateurs et les grands rassemblements religieux, les chauffards alcoolisés, les colliers pour chats, les journaux à scandales, les concours de beauté ou de crachats et le Courrier du cœur. L'Union soviétique (qui couvrait 100 pages, soit un sixième du livre) représentait l'« exact opposé » de ce tableau. Il y avait beaucoup de choses sur la sécurité aux frontières, la productivité au travail, la réalisation du plan et le plein-emploi, mais ce qui était surtout mis en avant, c'étaient les joies et les satisfactions modestes de la vie quotidienne : l'arrivée à Moscou des participants à un marathon de kayak parti du lac Baïkal ; les premiers pas des enfants du « groupe des petits » à la crèche de l'usine Kalinine ; le chœur des femmes de la coopérative résidentielle n° 1, à Podolsk ; la croissance remarquable d'un veau dénommé Ataman qui pesait déjà 313 kg à six mois ; le travail du professeur Nevski, de

l’université d’État de Leningrad, sur un dictionnaire de la langue éteinte Si-Sia ; le travailleur de choc D. N. Antonov, de l’usine automobile Molotov, recevant une voiture gratuite ; l’arrivée de mineurs du Grand Nord au sanatorium de Krivoï-Rog à Alouchta, en Crimée ; ou encore E. M. Katolikova, de la ferme collective Molotov, déclarant lors d’une conférence de tailleurs à Kalouga : « les travailleuses du kolkhoze veulent de nouvelles robes plus à la mode ». Au cours de cette journée dans le monde, les habitants de Moscou avaient acheté 156,6 tonnes de sucre, 51 tonnes de beurre, 236 tonnes de viande et de saucisses, 137 tonnes de poisson, 96 tonnes de confiserie, 205 000 œufs, 2 709 tonnes de pain, 200 000 litres de lait, 1 700 tonnes de pommes de terre, 100 tonnes de condiments, 300 tonnes de tomates et autant de pommes et de poires. L’énumération se concluait par un commentaire des rédacteurs : « À l’avenir, Moscou prévoit de manger encore mieux[21]. »

La vie soviétique à la veille de la réalisation pleine et entière du socialisme était une vie de paix, de prospérité, de travail créatif et de « repos cultivé ». L’écrivain français André Gide avait été frappé par le fait que « l’on a[vait] persuadé [le citoyen soviétique] que tout, à l’étranger, et dans tous les domaines, allait beaucoup moins bien qu’en URSS » (une idée que, à la réflexion, il décida de contester). La conséquence la plus évidente de cette conviction était l’air de satisfaction uniformément peint sur le visage des enfants soviétiques : « Leur regard est clair, confiant ; leurs rires sont sans malignité, sans malice ; on pourrait, en tant qu’étranger, leur paraître un peu ridicule : pas un instant je n’ai surpris, chez aucun d’eux, la moindre trace de moquerie. » Plus remarquable encore : « Cette même expression de bonheur épanoui, nous la retrouverons souvent chez les aînés, également beaux, vigoureux. » Et même au parc Gorki, un lieu dédié aux jeux et aux divertissements : « Dans cette foule de jeunes gens, hommes et femmes, partout le sérieux, la décence ; pas le moindre soupçon de rigolade bête ou vulgaire, de gaudriole, de grivoiserie, ni même de flirt. On respire partout une sorte de ferveur joyeuse[22]. »

Le parc Gorki

Ce spectacle de contentement parut à Gide à la fois authentique et mis en scène, simple et artificiel, plaisant et sourdement inquiétant. Sa conclusion finale était qu'il résultait d'une propagande omniprésente et d'« une extraordinaire ignorance de l'étranger ». Lion Feuchtwanger, qui se rendit en URSS un an plus tard et entreprit de répliquer point par point à Gide dans son texte *Moscou 1937*, l'attribuait au contraire au réalisme ainsi qu'à un orgueil légitime.

> L'amour des Soviétiques pour leur pays ne dérange pas, même s'il s'exprime toujours de la même façon, dans des formes souvent très naïves. En réalité, je dois l'avouer, leur vanité patriotique enfantine me plaît plutôt. Une jeune nation a, au prix d'immenses sacrifices, accompli quelque chose de vraiment fantastique, et elle contemple désormais ce qu'elle a réussi à réaliser et n'arrive pas elle-même tout

> à fait à y croire. Elle exulte d'y être parvenue et voudrait que l'étranger, lui aussi, confirme combien tout cela est impressionnant et remarquable.

Feuchtwanger se prêtait volontiers à l'exercice, et tout porte à penser que la plupart des locataires de la Maison du Gouvernement furent aussi satisfaits de son livre – qui fut traduit et largement diffusé – qu'ils étaient mécontents de celui de Gide – auquel ils étaient seuls à avoir accès. Parmi eux, certains – tout particulièrement Koltsov et Arossev – avaient été spécifiquement chargés de courtiser des personnalités étrangères et de façonner leurs impressions, et tous, y compris Koltsov et Arossev, défendaient les principes fondamentaux du communisme, communiaient dans l'amour de l'Union soviétique et étaient convaincus que, dans un proche avenir, l'Union soviétique serait le pays le plus heureux et le plus puissant du monde[23].

Alexandre Serafimovitch se rendit à Paris un mois environ après le « jour dans le monde » qui avait été choisi et plusieurs mois avant le voyage en URSS d'André Gide. Le 6 novembre 1935, il écrivit à sa femme :

> Le temps à Paris ressemble au nôtre au début de l'automne : il fait environ 5-6 degrés, humide, le sol froid et les murs à l'intérieur aussi, bien qu'il y ait un peu de chauffage. Il fait généralement brumeux ou pluvieux. Ils ont tout de même parfois de la neige en hiver, mais elle ne tient pas et fond tout de suite. La Seine est froide et plombée, mais elle ne gèle pas. C'est comme ça tout l'hiver.
>
> Les immeubles sont hauts : de 5 à 7 étages. Ils sont sombres et sinistres. Certains ont plusieurs centaines d'années. La nuit, tout est éclairé.
>
> Il y a différents types de rues : certaines sont si larges qu'on croirait des places étirées, et certaines sont si étroites qu'on hésite à s'y engager : à tout moment, une voiture ou un bus pourrait vous renverser et vous écraser. Les trottoirs sont si minuscules et étroits qu'il faut s'écraser contre le mur (de toutes ses forces). Mais à d'autres endroits, ils sont immenses : plus larges même que nos rues.
>
> Les foules sont gigantesques. Il y a énormément de gens. Ils ne marchent pas, ils ne courent pas, ils se pressent. Vu d'en haut, depuis une fenêtre, on croirait une fourmilière. Et ces visages tendus, creusés par le manque et l'anxiété ! Les femmes sont maigres, mais toutes

> s’habillent de leur mieux, c’est-à-dire comme la bourgeoisie. La plupart ont les lèvres peintes de couleurs criardes, et le dimanche elles se badigeonnent tout le visage de maquillage.
> L’air est si détestable qu’on a peine à respirer. Lorsqu’on rentre chez soi, on retrouve de la suie au coin de ses yeux, et sur son mouchoir. Une énorme masse de voitures s’écoule en un flot ininterrompu ; l’odeur d’essence envahit tout. Les gens en meurent. La bourgeoisie va très bien, elle : ce sont des voyages à la plage, à la montagne ou dans les bois, pendant qu’à côté les ouvriers étouffent. L’exploitation est experte, impitoyable, incessante[24].

Quatre mois plus tard environ, la délégation soviétique composée d’Arossev, de Boukharine et d’Adoratski se rendit en Europe occidentale pour passer en revue et acquérir les archives Marx-Engels. Début avril, Boukharine fut rejoint à Paris par Anna Larina, qui était alors enceinte de leur fils. Selon le récit de Larina, elle fut accueillie à la gare par Boukharine et Arossev. Ce dernier lui tendit un bouquet d’œillets, en lui disant que Boukharine était trop timide pour le lui donner lui-même, sur quoi Boukharine rougit. Ils montèrent alors tous dans une voiture et parcoururent les rues de Paris un moment avant de se rendre à leur hôtel. « Les membres de la délégation vivaient dans des chambres voisines. Adoratski ne se rendait dans la chambre de Boukharine que pour le travail, mais Arossev y passait souvent. Il aimait discuter des choses, ou simplement bavarder pour le plaisir avec N. I. [Nikolaï Ivanovitch (Boukharine)]. À la différence d’Adoratski, dogmatique et sec, il était charismatique, plein de talent. » Avant l’arrivée de Larina, Boukharine et Arossev avaient « passé beaucoup de temps ensemble, à se promener dans Paris. Ils étaient allés au Louvre plus d’une fois. Ils étaient tous les deux de bonne humeur et plaisantaient beaucoup ». Un jour, alors qu’Arossev, Boukharine et Larina visitaient Montmartre, Boukharine vit des couples s’embrasser. Il leur lança alors qu’il allait leur montrer quelque chose de plus fort, et sur ce se mit « à se tenir sur les mains et à marcher ainsi, devant les passants enchantés[25] ».

Au cours de leur séjour à Paris, Larina surprit un jour une conversation entre Boukharine et Boris Nicolaïevski, un menchevik exilé (également fils de prêtre), qui gérait les archives Marx-Engels (et avait récemment écrit une biographie de Marx).

> Nicolaïevski lui demanda : « Alors, c'est comment, la vie en Union soviétique ? » « Merveilleux », lui répondit Nikolaï Ivanovitch. En ma présence, il parlait de l'Union soviétique avec une excitation sincère. Il n'y avait qu'une différence entre son discours et ses articles les plus récents dans la presse, c'est qu'il s'abstenait de mentionner à tout bout de champ le nom de Staline – ce qu'il était obligé de faire en Union soviétique. Il parlait du développement rapide de l'industrie et de l'électrification, et faisait part de ses impressions concernant le barrage hydroélectrique du Dniepr, qu'il avait visité avec Sergo Ordjonikidzé. Citant des chiffres de mémoire, il décrivait les immenses aciéries construites dans l'est du pays et le développement accéléré de la science.
>
> « Vous ne reconnaîtriez pas la Russie si vous y reveniez aujourd'hui », conclut-il[26].

Lorsque Larina n'était pas là, il avait peut-être d'autres choses à dire, mais ses craintes, ses doutes et ses critiques portaient exclusivement sur la personnalité de Staline, et non sur la croissance de l'industrie, le développement de l'électrification ou encore celui de la science, et encore moins sur la supériorité globale de l'Union soviétique sur le monde capitaliste[27].

Mais une supériorité globale ne signifiait pas une supériorité dans tous les domaines. La modernisation soviétique visait à dépasser une arriération, que Staline avait décrite comme « un retard de 50 à 100 ans par rapport aux pays avancés ». Le plus grand succès des plans quinquennaux était d'être parvenu à reproduire les réalisations de l'Occident. Les résultats étaient certes spectaculaires, mais ils n'étaient ni uniformes ni cohérents. Au moment où Boukharine parlait à Nicolaïevski, Adoratski évoquait, dans les lettres qu'il envoyait chez lui, les boiseries de chêne, les énormes penderies, les miroirs grossissants dans les salles de bains et le nouveau costume en laine Cheviot qu'il s'était fait faire sur mesure. (Selon Larina, quelques jours avant son départ, Staline lui avait dit : « Ton costume est élimé, Nikolaï. Tu ne peux pas continuer à t'habiller comme ça. Fais-t'en faire un au plus vite. Les temps ont changé. Nous devons bien nous habiller maintenant. ») Boukharine s'inquiétait de son français ; Arossev était fier du sien et se moquait de celui d'Ossinski. Les enfants de la Maison du Gouvernement apprenaient l'allemand, et les adultes qui voyageaient à l'Ouest y achetaient des habits, des appareils photo, des

radios, des gramophones, des réfrigérateurs et des magazines de mode. Le mauvais étranger en Union soviétique était généralement décrit comme arrogant et condescendant (en même temps que craintif) ; le mauvais Soviétique à l'étranger était, quant à lui, servile ou grossier (en même temps qu'agressif)[28].

Arossev, dont le travail était de gérer les « relations culturelles avec les pays étrangers », avait à souffrir à la fois des mauvais étrangers et des mauvais Soviétiques. Les diplomates occidentaux « dégageaient un mélange de suffisance et de lâcheté » ; André Gide combinait l'arrogance à la fourberie ; et les invités de Lady Astor – y compris George Bernard Shaw – portaient l'arrogance à un degré tel qu'elle devenait candeur (« je pense que si l'un d'entre eux déboutonnait son pantalon pour uriner sur le tapis, personne n'y ferait attention, et que les domestiques, sans qu'on ait besoin de le leur demander, se contenteraient de faire disparaître le tapis souillé aussi prestement que possible »). Les mauvais Soviétiques étaient plus nuisibles à la cause et ils étaient source d'une exaspération plus personnelle. Le 2 novembre 1932, alors qu'Arossev était encore ambassadeur en Tchécoslovaquie, il traversa d'abord l'Allemagne puis la Pologne pour se rendre à Moscou.

> Passé la frontière polonaise, le train devint plus sale et le personnel moins discipliné et plus confus. C'est comme si tout perdait peu à peu sens. Telle est la terrible différence entre un Européen et un habitant de la plaine russo-polonaise. Ce dernier paraît ne pas bien savoir pourquoi il est né ni quelle doit être sa place dans le monde, tandis que l'Européen le sait parfaitement, et ce dès l'âge de dix-sept ans, comme il sait quand il va mourir et combien de capital il laissera derrière lui[29].

Rien n'avait vraiment changé lorsque, en 1935, il traversa dans l'autre sens la Pologne pour se rendre à Paris depuis l'Union soviétique.

Arossev et sa femme, Gertrude Freund, à Berlin

19 juin

Impressions de voyage. Moscou-Negoreloïé. Voiture-restaurant.
Je suis entré, je me suis assis et j'ai attendu au moins une demi-heure, sans que personne ne fasse attention à moi. Les deux tables à l'entrée sont occupées : l'une, par un serveur, qui compte de l'argent en regardant d'un air abattu le boulier placé devant lui ; l'autre, par un homme en civil, qui s'étire et paraît s'ennuyer. Il pourrait lire ou écrire pour passer le temps mais, comme tous les Russes, il est paresseux et n'a pas conscience de la valeur du temps qui file si vite. Il semble être un genre de superviseur ou de commissaire.
Deux jeunes Anglais viennent d'entrer. Le serveur est venu les voir, mais il ne comprend rien à ce qu'ils disent. Un autre s'approche, mais il ne comprend pas non plus. Puis le superviseur qui s'ennuyait les rejoint. Tous trois entourent les Anglais et les regardent d'un air mélancolique, sans qu'aucun ne parvienne à comprendre le moindre mot. Enfin, d'un geste lent et réticent, le superviseur convoque un quatrième larron, qu'il présente comme parlant allemand. Celui-ci

leur demande [toujours en russe] : « Un petit pain ? Du thé ? » Reconnaissant enfin un mot qu'ils connaissent en russe, les deux Anglais s'écrient à l'unisson : « Du thé ! »[30].

Les personnalités soviétiques du monde de la culture chargées d'établir des relations avec l'étranger ne valaient pas mieux que les serveurs des wagons-restaurants, à en croire Arossev. Selon son journal, lors d'une réception donnée au Kremlin en 1932 en l'honneur de diplomates étrangers, Boris Pilniak avait « rôdé autour du buffet », tandis que Leonid Leonov s'était « comporté comme un épicier un jour de fête, tout excité par le son de l'accordéon ». Lors d'une réception organisée par la VOKS le 17 octobre 1934, les écrivains soviétiques invités s'étaient « distingués par leurs mauvaises manières et leur ignorance radicale quant à ce qu'il convenait de faire ou de dire ». En juin 1935, au Congrès pour la défense de la culture, à Paris, les délégués soviétiques avaient « fait rougir les Français ». En juillet 1935, des danseurs soviétiques en tournée en Angleterre s'étaient montrés « emportés et narcissiques à la fois ». Et en décembre 1935, à Paris, quatre poètes soviétiques invités (Kirsanov, Lougovskoï, Selvinski et Bezymenski, ce « "génie" aux oreilles décollées et au nez en trompette ») étaient arrivés avec des « visages figés par la suffisance ». Le jour de leur départ, le physiologiste A. D. Speranski, qui se trouvait alors en ville pour une visite officielle, s'était saoulé et, « à la gare, bredouillait des paroles incohérentes, en poursuivant les femmes qui passaient[31] ».

*
* *

Arossev n'aimait pas son travail. Mais, s'il ne l'aimait pas, c'était parce que la cause de la Révolution était servie par « des idiots et des ignorants complets », et non parce qu'il avait le moindre doute sur la cause elle-même. Il regrettait de devoir jouer le « maître d'hôtel » alors qu'il estimait être à l'acmé de sa créativité. Dans sa lettre à Staline du 21 juillet 1936, il l'assure de son désir de « travailler plus intensément, et avec de plus grandes responsabilités, pour le socialisme, qui se construit aujourd'hui sous votre direction ». Il aurait préféré un poste au commissariat du peuple à l'Instruction publique ou un emploi d'écrivain à plein-temps, pour avancer dans sa tétralogie « historico-psychologique » sur la Révolution russe (*Le Printemps* couvrant la période de 1905 à 1913, *L'Été* portant sur

les années précédant immédiatement la Révolution, *L'Automne* allant de la révolution d'Octobre à la mort de Lénine et *L'Hiver* traitant « du travail de notre Parti sur la construction économique du socialisme sous votre direction et [de] l'élimination spontanée des éléments *de facto* étrangers, plus intéressés par le processus de la Révolution que par ses résultats »). En fin de compte – et quoi qu'il en soit du personnel des restaurants et de qui était chargé de faire des allers-retours comme maître d'hôtel –, entrer en URSS signifiait « pénétrer dans le pays qui est à la source de toutes les impressions, des émotions et des idées humaines les plus puissantes ». À l'Ouest, les meilleurs le comprenaient, et ne s'arrêtaient pas aux idiots ou aux ignorants. « Beaucoup de gens, parmi les plus honnêtes, loyaux et héroïques, sont attirés vers nous[32]. »

C'était le cas par exemple de Senia, un ami d'enfance de Lev Kritsman, qui avait émigré en Amérique vers 1913, s'était installé à Los Angeles, y avait trouvé du travail comme cordonnier dans un magasin de chaussures et avait pris le nom de Sam Izeckman (ou encore Itzikman ou Eisman). Sa femme Betia et lui n'avaient jamais aimé l'Amérique. C'était déjà pénible d'être un immigrant « sourd et muet », écrivait-il dans ses lettres à Kritsman, mais le pire était l'« atmosphère de cupidité et d'opulence » qui régnait partout. En Amérique, les gens travaillaient nuit et jour et ne parlaient que de choses matérielles : « Ici, même une personne qui a faim pense moins à chercher à manger qu'à s'acheter sa propre maison. » Los Angeles, écrivait-il dans un russe mâtiné de yiddish, « est une petite ville ennuyeuse, sans le moindre charme, capable de faire mourir d'ennui un Européen ». Il n'y avait rien à décrire, et il y avait tant à regretter, même avant que lui fût parvenue la nouvelle de la Révolution russe. « Je n'aime absolument pas l'Amérique et je ne veux rien écrire dessus[33]. »

Lev Kritsman
(avec l'aimable autorisation
d'Irina Chtcherbakova)

En 1930, Kritsman fit un voyage aux États-Unis en tant que membre d'une délégation d'économistes agraires soviétiques et, à cette occasion, il revit Senia. Peu de temps après, Senia (qui, à ce moment-là, commençait à confondre les alphabets latin et cyrillique) lui écrivit pour décrire l'effet que lui avait fait cette rencontre. « J'envisage sérieusement de rentrer en Russie, et je te demande donc de me dire : 1) quelles pièces dois-je fournir pour pouvoir entrer en URSS en termes de paperasserie et 2) s'il est possible de rester là dès l'arrivée sans avoir de visa à l'avance ? Et aussi, si possible, me dire comment se passent les choses dans notre domaine et est-ce qu'ils ont besoin de gens de mon calibre ici ? Je sais que tu es très occupé, mais j'espère que tu ne refuseras pas. » Trois mois plus tard, il essayait encore d'obtenir un visa. « À présent que tu es rentré, tu dois être très occupé, mais au nom du bon vieux temps, je te demande de dérober quelques-uns de tes précieux moments pour m'écrire. […] Qu'en est-il du point de vue de la santé ? Ça ne doit jamais s'arrêter, j'imagine, mais, Lyonia, quelle joie suprême ce doit être de travailler dans de telles conditions pour un avenir meilleur et vers un but aussi merveilleux. Je souhaite à ce futur le plus grand succès possible. Bien amicalement, Senia. » En avril 1936, il espérait toujours partir travailler pour la cause, et avait fait beaucoup de progrès dans l'écriture. « Mon fils vous envoie ses salutations révolutionnaires. Il vit de façon permanente à San Francisco. Il a rejoint les rangs et travaille activement à l'établissement d'un gouvernement soviétique ici en Amérique. J'adhère au travail énorme qui a été accompli cette année, dont je m'informe autant que je peux, et je serais très intéressé de savoir ce qui est fait dans le domaine de la réparation mécanisée des chaussures, si tu m'écris, dis-moi quels progrès ont été faits dans ce domaine particulier de la production industrielle. Betty envoie ses amitiés à Choura. J'espère recevoir ta réponse. Bien à toi, Senia[34]. »

Senia ne parvint jamais à rejoindre l'Union soviétique, mais beaucoup d'autres y arrivèrent, et certains d'entre eux y restèrent. La plus grande communauté d'émigrés politiques venait d'Allemagne : en 1936, il y avait environ 4 600 réfugiés germanophones en Union soviétique, la plupart à Moscou. Le principal expert soviétique en matière de politique allemande était Karl Radek, l'homme responsable des manifestes officiels annonçant le ralliement de l'Union soviétique au traité de Versailles, des négociations secrètes suggérant que les Soviétiques étaient toujours prêts à coopérer et des déclarations publiques et privées adressées aux communistes en

Allemagne et aux voyageurs allemands en Union soviétique. Au cours du I^er^ Congrès des écrivains soviétiques, en 1934, il prononça deux discours : l'un était officiel – il y appelait les écrivains étrangers à trancher entre l'obéissance à la discipline du Parti et le « rejet hors de la lutte à laquelle leur âme aspire » ; l'autre improvisé, dans la datcha de Gorki, en présence de Molotov, de Boukharine et d'un groupe choisi de visiteurs étrangers. L'un de ces visiteurs était l'écrivain allemand Gustav Regler, qui décrivit la scène dans ses mémoires (écrits alors qu'il n'était plus communiste).

> Dans un premier temps, Radek parla en russe. Comme il parlait couramment plusieurs langues, je soupçonnais que ses mots étaient destinés davantage à son propre gouvernement qu'à nous. Je demandai à Koltsov de me traduire son discours, ce qu'il fit.
> C'était une tirade à la Dostoïevski, un acte de confession et d'auto-flagellation extatique. « Nous devons sonder nos cœurs plus profondément encore, et pulvériser le moindre reliquat d'auto-illusion ! s'écriait-il. Nous devons chercher notre propre paix intérieure. » […]
> Tout en parlant, il ouvrait plus largement sa chemise. Plus rien ne l'arrêterait. Je le trouvais terrifiant, avec ses yeux luisants et les quelques poils de barbe déplaisants qui couraient sur son menton, soulignant encore son absence de lèvres. À n'en pas douter, il était ivre, mais si cela avait délié sa langue, cela ne lui avait rien enlevé de son esprit. « Il parle trop ! » me murmura Koltsov, qui jetait des regards angoissés aux représentants du gouvernement. Je remarquai l'expression tendue de la bouche de Molotov et les plis qui s'accumulaient sur le front de Gorki. « Il est d'humeur à tout jeter par-dessus bord », dit Koltsov, en tendant le cou pour voir devant qui se trouvait à présent Radek. Mais qu'est-ce que Radek pouvait bien avoir à jeter par-dessus bord ? La pièce était devenue tout à fait silencieuse.
> « Nous sommes encore loin de l'objectif, scandait Radek de sa voix aiguë. Nous pensions que l'enfant était devenu adulte, et nous avons invité le monde entier à l'admirer. Mais ce dont nous avons besoin, c'est de nous connaître nous-mêmes, pas de nous faire admirer. » [...]
> La chemise sortie du pantalon, il faisait les cent pas au milieu de la fumée des cigarettes et du bruit des verres, mais en prenant soin de garder une certaine distance avec Molotov, et tout à coup il se mit à

> s’en prendre aux Allemands. Il les réprimanda, évoquant son amère déception de voir comment ils avaient si vite trahi la Révolution, comment les ouvriers s’étaient adaptés à Hitler, et de la facilité avec laquelle les écrivains avaient été *gleichgeschaltet*, mis au pas. De toutes les graines semées, bien peu avaient porté leurs fruits !
> Il parlait à présent en allemand, mais ce n’était pas par courtoisie : son but était d’insulter et d’offenser.
> Puis, foudroyé par le regard de basilic de Molotov, il reprit son autoflagellation. Bientôt son discours n’était plus qu’un murmure indistinct, et le feu d’artifice mourut au milieu du brouhaha des voix et de l’indifférence générale, qui paraissait l’avoir gagné aussi. Il vidait des verres au passage, sensible peut-être à l’aspect comique de son émotion. […]
> Enfin, il disparut dans la fumée du tabac et s’évapora comme s’il n’avait été qu’un fantôme, pour gagner une autre pièce, et Koltsov laissa échapper un soupir de soulagement.
> « La fête est finie », dit-il d’une voix lasse[35].

Koltsov était plus prudent, plus distingué, plus influent et plus directement responsable des relations avec les écrivains. Son appartement de la Maison du Gouvernement était le quartier général de la vie culturelle allemande à Moscou, et sa concubine, Maria Osten, en était la principale coordinatrice. Elle travaillait dans le principal journal de langue allemande d’Union soviétique, le *Deutsche Zentral-Zeitung ;* elle avait fondé et gérait le magazine international de littérature allemande *Das Wort* (qui était financé par l’Alliance de journaux et de magazines de Koltsov et dirigé – après qu’Osten eut échoué à recruter Heinrich et Thomas Mann – par Bertolt Brecht, Willi Bredel et Lion Feuchtwanger) ; et elle organisait des visites en Union soviétique pour les personnalités culturelles allemandes, ce qu’elle avait fait notamment pour Brecht et Feuchtwanger. Selon Bredel (qui vivait lui aussi à Moscou), « Maria Osten avait une piètre réputation chez quasiment tous les écrivains allemands de Moscou. Elle en portait l’entière responsabilité. En dépit de ses aptitudes littéraires relativement modestes, elle jouait – du fait de sa relation avec Koltsov – un rôle majeur et tout à fait immérité dans la littérature allemande, correspondant avec Heinrich Mann, Lion Feuchtwanger et Bert Brecht en même temps que –

toujours en tant qu'amie et confidente de Koltsov – elle exerçait toutes sortes de pouvoirs et se présentait comme une "grande dame" pour ainsi dire. Elle aspirait apparemment au rôle d'hôtesse d'un salon littéraire[36] ».

Karl Radek

Fille d'un propriétaire terrien de Westphalie, Maria Gresshöner (Osten) était en 1926 une figure de la vie de bohème des cafés de Berlin : embauchée à l'âge de dix-huit ans par la maison d'édition radicale Malik, elle était devenue la maîtresse de l'un de ses propriétaires, Wieland Herzfelde (qui était alors marié), et avait rejoint le Parti communiste. En 1929, elle partit pour l'Union soviétique avec le réalisateur de Léningrad Evgueni Tcherviakov, mais elle revint à Berlin lorsqu'elle apprit qu'il était également marié. Cette même année, elle écrivit sa première nouvelle et se mit à publier, dans le journal communiste *Rote Post*, des croquis mettant en scène des journaliers ruraux (sous la rubrique : « Agitation rurale »). En 1930, sa photographie parut en couverture de la traduction de *L'Amour de Jeanne Ney*, d'Ilya Ehrenbourg, publiée par les éditions Malik. En 1932, elle rencontra Koltsov et le suivit à Moscou. À l'automne 1933, Koltsov et Maria passèrent quelque temps à Paris en compagnie de Boris Iéfimov, des écrivains Ilya Ilf et Evgueni Petrov ainsi que de la compagne officielle de Koltsov, Elizaveta Ratmanova. De Paris, ils se rendirent dans la Sarre, pour y suivre et y relayer les préparatifs du référendum portant sur la réintégration ou non du territoire dans l'Allemagne. En décembre, dans la ville d'Oberlinxweiler, ils rencontrèrent Hubert L'Hoste, le fils de dix ans d'un communiste local[37]. Hubert décrit la scène dans le livre de Maria, *Hubert au Pays des merveilles*.

Maria Osten

Le temps filait très rapidement. Nous fûmes tous très tristes lorsque Mikhaïl dit qu'il ne pouvait pas rester dormir parce qu'il devait rentrer à Sarrebruck.

Mais le souvenir le plus merveilleux que je garde de cette soirée, ce sont ses mots, qui résonnent encore à mes oreilles : « Pourquoi ne l'emmènerions-nous pas avec nous ? »

Mikhaïl me fit monter sur ses genoux et me caressa la tête.

« Mais seulement à une condition », dit-il, après avoir réfléchi une minute. « Laquelle ? »

Terriblement déçu (« est-ce qu'il se moque de moi ? »), je descendis de ses genoux. J'étais sûr qu'il allait dire : « Nous t'emmènerons seulement si tu as lu le *Manifeste du Parti communiste* de Marx, ou *Le Capital*. » Intérieurement, j'en voulais à mon père de ne pas me les avoir donnés, alors même que je le lui avais souvent demandé. Il me répondait toujours qu'il fallait que j'attende un peu avant de les lire.

Mikhaïl me fit remonter sur ses genoux.

« Notre condition, dit-il, est que, chaque jour, tu écrives une page sur ce que tu as vu.

— Bien sûr, bien sûr, je le ferai ! dis-je en battant des mains, et tout le monde se mit à rire.

— Et peut-être même qu'on utilisera ce que tu as écrit pour en faire un livre destiné à tous les jeunes pionniers à travers le monde[38]. »

Hubert L'Hoste et Natalia Sats

Sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent à Paris, que Gustav Regler fit visiter à Hubert. Dans le train de Paris à Vienne, Hubert lut le roman de l'écrivain belge Charles de Coster, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Uylenspiegel au pays de Flandres et ailleurs* (à la fois parce que c'était l'un des livres pour enfants les plus populaires en Union soviétique et parce que l'histoire de la renaissance d'un voyou errant et de sa transformation en héros révolutionnaire paraissait préfigurer la vie d'Hubert). À Moscou, Hubert fut accueilli en héros, parla à la radio, rencontra le maréchal Boudienny et vit Lénine dans son mausolée. À en croire la version donnée par Maria du récit d'Hubert, Lénine lui fit une forte impression. « Il porte une veste kaki, et ses mains reposent sur un tissu rouge, qui le recouvre jusqu'à la poitrine. Je ne veux pas partir. Lénine paraît endormi. Sa petite barbe fait comme une ombre sur ses joues et anime son visage[39]. »

Hubert aimait tout en Union soviétique, particulièrement le parc Gorki et le Théâtre pour enfants de Natalia Sats. Même sa nouvelle maison était spéciale. Elle avait « non pas une, mais plusieurs cours. Une fois parcouru l'immense territoire, il apparut qu'elles étaient exactement au nombre de trois. De petites barrières indiquaient où se trouvaient les haies, à présent presque entièrement recouvertes d'une épaisse couche de neige. Seul le doux vert du sommet des sapins était encore visible au-dessus des énormes congères. Les allées menant aux nombreux halls d'entrée étaient en revanche entièrement dégagées. Dans la cour centrale se trouvait une épicerie, dont les vitrines donnaient sur la rue. C'était un immeuble coopératif pour les ouvriers ». En réalité, il s'agissait de la Maison du

Gouvernement, mais la mission d'Hubert – et de Maria – était de décrire le général, pas le particulier – ce qui était en train d'advenir, et non ce qui était[40].

À Moscou, Hubert intégra l'école allemande Karl Liebknecht (où les filles d'Arossev étaient aussi élèves). Il passa l'été au camp de pionniers Ernst Thälmann avec ses camarades. Il y apprit « à se soumettre à la discipline et à vivre au sein d'un collectif ». Lorsqu'il revint, en août, il croisa Gustav Regler, qui était venu pour le Congrès des écrivains, et cette fois ce fut lui qui lui fit visiter Moscou. Hubert était fier de pouvoir lui montrer des choses qui « n'existaient nulle part ailleurs dans le monde, ou [qui] nous étaient inaccessibles dans les pays capitalistes ». Regler apprécia particulièrement le parc Gorki. La première fois qu'il s'y rendit, il ne put pas aller voir la Station technique des enfants, où les enfants construisaient leurs propres radios, moteurs et trolleys, parce qu'il ne parvint pas à s'arracher au saut en parachute. Le fils de Thomas Mann, Klaus, était également de passage à Moscou pour le Congrès des écrivains, et il écrivit dans son journal que la « toute-puissante Maria » lui avait fait visiter un grand magasin, le métro et des boutiques spécialisées. Marianne Schwarzenbach, qui accompagnait Mann, appréciait autant Koltsov que Maria[41] :

Mikhaïl Koltsov et Maria à Moscou

> Il a tant d'esprit, il est tellement vif, et il a acquis un tel pouvoir que l'on a le sentiment qu'il peut absolument tout. Il est par ailleurs chaleureux et amical, et la sollicitude affectueuse que lui témoigne Maria tranche avec son agressivité habituelle. En sa présence, elle paraît plus petite et un peu plus calme qu'à l'ordinaire. En fait, c'est une fille extraordinaire, avec une intelligence très féminine, dont elle n'est pas entièrement consciente, extrêmement franche et ouverte, un peu perverse et affectionnée à la manière des félins : son impétuosité fait qu'on ne peut jamais tout à fait s'y fier. En un mot, il serait dangereux et douloureux de tomber amoureux d'elle, car on ne saurait jamais tout à fait la posséder ou la maîtriser[42].

En janvier 1935, le plébiscite organisé dans la Sarre décida de la réintégration de la région à l'Allemagne. Les parents d'Hubert émigrèrent en France et Hubert s'installa définitivement en Union soviétique. Au printemps 1936, Maria débuta une liaison avec le chanteur communiste allemand Ernst Busch. Un an plus tard, Koltsov et elle se séparèrent, mais ils restèrent des amis et des collaborateurs proches[43].

L'Allemagne était, de loin, le pays le plus important du monde. Mais l'Allemagne (comme Radek ne cessait de le répéter) avait trahi la Révolution. À l'opposé, un pays était récemment tombé amoureux de la Révolution, et en était aimé passionnément en retour : l'Espagne républicaine. L'Allemagne avait toujours été présente dans les appartements de la Maison du Gouvernement aussi bien à travers des livres, des précepteurs et des gadgets que des gouvernantes. En revanche, l'essentiel de ce que les habitants de la Maison savaient de l'Espagne venait des dépêches sur la guerre civile envoyées par Koltsov, rééditées en 1938 sous le titre *Journal d'Espagne*.

Le scénario général du *Journal* reflétait la politique soviétique vis-à-vis de la République espagnole, qui suivait elle-même le schéma classique des récits d'exode et de construction décrivant la transformation d'une troupe hétéroclite et désorganisée en armée sainte. Dans l'une des premières entrées du *Journal*, un groupe de paysans de l'Aragon venus assister à une projection de *Tchapaïev* dans un minuscule cinéma de campagne s'identifient au soldat de l'Armée rouge, héros de la Guerre civile. Dans une autre, les membres du gouvernement de Madrid sont en train de regarder *Nous sommes de Kronstadt*, qui retrace l'assaut du général blanc Ioudenitch contre Petrograd, lorsque quelqu'un fait irruption dans la salle :

« Mauvaise nouvelle ! Illescas a été prise ! Nos troupes battent en retraite. Seseña pourrait aussi être tombée. »
Le spectateur assis à côté de moi demande, sans quitter l'écran des yeux : « À combien de kilomètres sont-ils ?
— Qui ça ? Ioudenitch ou Franco ? Et à combien de kilomètres de quoi ? Petrograd ou Madrid[44] ? »

À l'arrière-plan, c'est encore une fois Babylone qui se dessine : essentiellement des diplomates et des espions se faisant passer pour « des représentants de fabricants d'armes, des correspondants de grandes agences télégraphiques et des producteurs de cinéma », mais aussi « des contrebandiers issus des rangs d'Al Capone, des aventuriers venus d'Indochine et un terroriste italien déçu s'essayant à la poésie ». « Dans tout l'énorme hôtel Florida, il n'y a plus qu'un seul client : l'écrivain Hemingway. Il réchauffe ses sandwiches sur une cuisinière électrique et écrit une comédie. » (Dans *Pour qui sonne le glas*, Robert Jordan dit à propos de « Karkov » qu'il « possédait plus de cervelle et plus de dignité intérieure, d'insolence et d'humour, qu'aucun homme qu'il eût jamais connu[45] »).

Au premier plan se déploie une version espagnole du melting-pot de Magnitogorsk. « Les traits rudes des Castillans et des Aragonais alternent avec les rondeurs féminines des bruns Andalous. Les Basques, trapus et robustes, suivent les minces et blonds Galiciens. Mais de tous, ce sont les paysans de l'Estramadure, sombres et émaciés, marqués par la misère, qui dominent cette longue procession bariolée. » Pris dans leur ensemble, les Espagnols sont « une nation haute en couleur, passionnée, singulière et spontanée et, ce qui particulièrement remarquable, étonnamment similaire à certains peuples d'Union soviétique ». Eux aussi parviendraient à surmonter leur spontanéité. Certains parmi eux l'avaient déjà fait :

« À présent, il n'y a plus aucun doute : ce sont là des détachements courageux, résolus, qui ont passé l'épreuve du feu. Lorsque l'on rend visite à des unités qu'on a vues auparavant, on est stupéfait de voir combien les hommes et les officiers ont changé. Un bataillon anarchiste combat courageusement à Villaverde. Au cours des quatre derniers jours, ils ont perdu vingt hommes, et quinze ont été blessés. Et c'est ce même bataillon qui a posé tellement de problèmes et a connu tant de désertions à Aranjuez, lorsque les hommes ont tenté de détourner un train pour s'enfuir du front[46] ! »

En tant qu'ambassadeur soviétique dans la Petrograd espagnole, la mission de Koltsov était de décrire et d'inspirer l'exode espagnol. En tant qu'écrivain soviétique d'après 1934, sa mission était de célébrer le pays des capes rouges, des bérets noirs, des auberges de bord de route et des noms exotiques (« avançant le long de la grand-route d'Estramadure, les rebelles prirent Navalcarnero, un carrefour important, ainsi que Quijorna et Brunete »). Ces scènes inspiraient les dessins des jeunes lecteurs de Koltsov à la Maison du Gouvernement, également imprégnés des souvenirs de livres d'aventure traduits, qui marquaient sur leurs cartes murales les lieux où se déroulait le drame. En en faisant un lieu reconnaissable malgré la distance, Koltsov rapprochait l'Espagne des lecteurs.

> Nous n'avons jamais connu cette nation : elle était éloignée et étrange ; nous n'avons jamais combattu contre elle, ni commercé avec elle ; elle n'a jamais été ni notre maître, ni notre élève.
> Seuls des solitaires, des excentriques et des amateurs d'exotisme, appréciant le piment et l'amertume, ont jamais fait le voyage de Russie jusqu'en Espagne.
> Même dans l'esprit des plus éduqués des Russes, l'étagère espagnole était poussiéreuse et quasi vide. On n'y trouvait que Don Quichotte et Don Juan (prononcés à la française), Séville et la séguedille, Carmen et son toréador, le « tapageur et vif Guadalquivir » [de Pouchkine] et peut-être encore *Les Mystères de la cour de Madrid*[47].

Mais ce n'était pas la quantité qui importait. Le réalisme socialiste descendait des « sommets du Pamir » de l'héritage classique. Et l'un de ces sommets, comme le réalise soudain le narrateur de Koltsov, se trouve encore à Tolède : « La Tolède tragique des inquisiteurs, des débauchés armés d'épées, des belles dames, des jeunes gens licencieux et des martyrs juifs ligotés, le lieu où sont conservées les œuvres d'art les plus mystérieuses qu'il connaissait : les visages magnétiques, allongés et discrètement bouffis des toiles d'El Greco[48]. »

L'autre « sommet » dominait tous les autres. Alors que Koltsov réclame une plus grande fermeté face aux rebelles terrés dans l'Alcázar de Tolède, le gouverneur prône la magnanimité. « Vous êtes en Espagne, *señor*, dit-il, au pays de Don Quichotte. » Des journalistes français, qui assistent à la scène, prennent alors la défense du gouverneur :

« Pour Koltsov, ce n'est qu'un traître. Chaque fois que quelque chose tourne mal, les bolcheviks soupçonnent immédiatement qu'il y a eu sabotage et trahison.
— Et à leurs yeux, Don Quichotte n'est rien d'autre qu'un dangereux libéral…
— Méritant d'être expulsé des rangs des marxistes conscients !... »
Je rétorquai :
« Ne me parlez pas de Don Quichotte ! Nous sommes bien plus proches de lui que vous ne l'êtes. En Union soviétique, il y a eu onze éditions de *Don Quichotte*. Combien en France ? Vous pleurez sur Don Quichotte, mais vous l'abandonnez au moment où il a le plus besoin de vous. Nous, nous le critiquons, mais nous l'aidons.
— Mais lorsque vous le critiquez, vous devez garder à l'esprit sa nature…
— Que savez-vous de sa nature ? Cervantès adorait son Don Quichotte, mais c'est Sancho Panza qu'il a fait gouverneur, pas lui. Ce bon vieux Sancho n'a jamais prétendu posséder les vertus élevées de son maître. Et quant à ce bâtard, il n'a rien à voir ni avec Don Quichotte, ni avec Sancho Panza. Après tout, le téléphone de son bureau marche encore, et une ligne directe le relie à l'Alcázar[49] ! »

Pour achever la démonstration, le narrateur raconte qu'il demande ensuite à son chauffeur, Dorado, de l'amener à El Toboso. Il y découvre une ferme collective Potemkine où une « très jeune, très grande et très triste » Dulcinée supplie l'alcade local corrompu de lui accorder une ration supplémentaire de viande pour son père malade. Lorsqu'il achève de visiter la dernière étape de son itinéraire – une écurie pleine de mules –, la nuit est déjà tombée.

À l'extérieur, il faisait nuit noire. Dans une telle obscurité, nul besoin d'être un doux rêveur ou un Quichotte pour croire entendre dans le mugissement du vent le cri de guerre d'assaillants embusqués ou prendre le fracas d'un portail pour le tir d'un ennemi perfide. Des bandes de fascistes errants hantaient les routes de l'arrière des Républicains : la journée, ils se cachaient dans des grottes et des ravins, mais la nuit, ils s'introduisaient subrepticement dans les villages pour se livrer à des actes de pillage et de vengeance. […]
L'alcade nous emmena dans une auberge. Notre voiture était déjà mise à l'abri sous un auvent, à proximité d'un abreuvoir de pierre où

> Rossinante avait sûrement autrefois étanché sa soif. À l'intérieur de la taverne, dans la faible lumière d'une lampe à huile, on distinguait Dorado, l'air affamé et amer, appuyé contre un poêle éteint. Mais l'alcade appela l'aubergiste, le prit à part et lui murmura quelque chose à l'oreille, et ce fut comme si ce taudis lugubre et froid avait été frappé par un coup de baguette magique. Un instant plus tard, un feu joyeux crépitait dans le poêle et déjà un appétissant gigot de mouton rôtissait sur les braises. Il était donc possible, même à El Toboso, de trouver de la viande sans prescription médicale, et même dans des quantités dangereuses pour la santé[50].

À ce stade du récit, le doute n'est plus permis : c'est Koltsov qui est le véritable Don Quichotte, et Dorado son Sancho Panza. Le vent qui hurle est bien un cri de guerre, le fracas du portail est une balle qui claque dans la nuit, et quant à la très grande et très triste jeune paysanne, il s'agit bien sûr de la belle Dulcinée. Comme l'avait formulé Leonid Leonov au Congrès des écrivains, « notre miroir est trop petit pour le héros fondamental de notre époque. Et pourtant, nous savons tous très bien qu'il est venu au monde ». Ce n'était pas seulement Koltsov qui était Don Quichotte, c'étaient également ses lecteurs. Tous étaient des héros, mais leur idéalisme obéissait désormais à un réalisme intransigeant, et leurs ennemis étaient bien réels. Au royaume des géants, il n'y avait pas de moulins à vent.

19. LA PETITESSE DE L'EXISTENCE

La plupart des habitants de la Maison du Gouvernement qui appartenaient à la nomenklatura lisaient Koltsov. Géants séjournant dans une maison éternelle, leur regard embrassait le Pamir, ainsi que le Kremlin et les fondations du Palais des Soviets. Tous les anciens « étudiants » (et parmi eux certains anciens étudiants prolétaires) avaient lu *Don Quichotte*, parfois plus d'une fois. Il en allait de même pour les autres sommités de la littérature mondiale qu'étaient Dante, Shakespeare et Goethe, les classiques du romantisme et du réalisme du XIX^e^ siècle, ainsi que le complément nécessaire de grands auteurs russes, avec une préférence générale pour Tolstoï plutôt que pour Dostoïevski. Peu de gens lisaient de la littérature soviétique, et ceux qui le faisaient n'étaient pas de grands lecteurs. Comme Leonov l'avait déclaré dans son discours au Congrès des écrivains, les héros de l'ère nouvelle rejoindraient un jour la « constellation internationale de types humains au nombre desquels on comptait Robinson Crusoé, Don Quichotte, Figaro, Hamlet, Pierre Bezoukhov, Œdipe, Thomas Gordeïev et Raphaël de Valentin ». Mais jusqu'à ce jour, jusqu'à ce que les artistes aient perfectionné leurs miroirs et soient capables de produire un *Robinson Crusoé* ou un *Don Quichotte* soviétiques, les héros contemporains étaient bien obligés de continuer à relire les originaux. Leurs théâtres préférés étaient le Bolchoï, où se jouaient des opéras et des ballets classiques, le Maly, décrit par Fiodor Kaverine comme « un temple de l'humanité révélant aux humains ce qu'il y a de grand en eux », et le Théâtre d'art de Moscou, dont la quête de réalisme psychologique devait culminer avec la production, en 1937, d'une adaptation pour la scène d'*Anna Karenine*. Leurs musées préférés étaient le musée des Beaux-Arts et la galerie Tretiakov (tous deux aisément accessibles à pied) ; leur compositeur favori était Beethoven ; et leur écrivain contemporain préféré était le « Tolstoï du XIX^e^ siècle » : Romain Rolland (qui avait en outre le mérite d'avoir écrit une biographie de Beethoven). L'art qui avait soutenu les premiers bolcheviks dans les catacombes était devenu l'art officiel de l'État qu'ils avaient construit. Dans la lettre que Iakov Sverdlov, prisonnier, écrivit à sa femme en mars 1911, lorsqu'il apprit qu'elle avait donné naissance à un garçon, il

évoquait Natacha Rostova, de *Guerre et Paix*. Quand, un an plus tard, Voronski se retrouva dans une « espèce de donjon » aux « recoins humides grouillant de cloportes », il abandonna ses travaux habituels pour se plonger dans Homère, Dickens, Ibsen, Tolstoï et Leskov. Dans la nouvelle « Le Conte de la lune non éteinte » de Pilniak, lorsque, à la veille d'une opération qui a toutes les chances de lui être fatale, le commandant Gavrilov demande à son ami un livre qui parle « des hommes et de leurs joies simples », celui-ci lui répond qu'il n'a malheureusement pas cela. « Toi et ta littérature révolutionnaire ! » ironise Gavrilov, ajoutant : « Eh bien, je vais lire encore une fois Tolstoï. » Lorsque, six ans après et une autre révolution plus tard, Tania Miagkova apprend que son mari a été arrêté, elle délaisse *Le Capital* pour reprendre *Anna Karenine* et *Résurrection*, puis, quand elle est informée qu'elle ne sera pas autorisée à le rejoindre aux Solovki, elle « se goinfre de poésie ». « J'ai lu Brioussov pendant un temps, puis Bagritski, puis Maïakovski et Blok…, et toute cette richesse d'harmonies prises ensemble est un véritable festin. Mais après, il suffit d'ouvrir Pouchkine, et il est évident qu'il les domine tous largement. » Le réalisme socialiste imaginé et réclamé par les héros de l'ère nouvelle n'était pas une appropriation kitsch de toutes les « plus grandes réalisations de la culture mondiale », c'était une tentative consciente de construire du nouveau sur la base des réalisations héroïques et de la maturité respectable des époques augustiniennes antérieures. Un certain degré de ferveur juvénile était acceptable ; en revanche, « faire passer du chaos pour de la musique » ne l'était pas[1].

En mars 1935, lorsque le fils adoptif de Staline, Artem Sergueïev (de l'appartement 380), fêta ses sept ans, Staline lui offrit un exemplaire de *Robinson Crusoé* avec cette dédicace : « À mon petit ami, Tomik, avec l'espoir qu'il devienne un bolchevik conscient, résolu et sans peur. » La comparaison implicite avec le héros de l'éthique puritaine de l'effort n'était sans doute pas intentionnelle. L'idée selon laquelle il fallait gravir les sommets du Pamir pour devenir un bolchevik conscient, résolu et sans peur était à la fois intentionnelle et répandue[2].

Pourtant, cette croyance avait aussi quelque chose de dangereux. En tant que géant, on pouvait avoir du mal à reconnaître en ses contemporains des égaux, et tous les moulins à vent ne faisaient pas des géants convaincants. Vus depuis le Pamir – qu'il s'agisse des sommets du socialisme ou de *Don Quichotte* –, la plupart des choses et des gens paraissaient petits. « Cervantès adorait son Don Quichotte, mais c'est Sancho Panza qu'il a

fait gouverneur, pas lui. Ce bon vieux Sancho n'a jamais prétendu posséder les vertus élevées de son maître », comme le dit le narrateur de Koltsov à des journalistes français sceptiques. Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Était-ce de l'ironie ou de la résignation ? Et Sancho Panza était-il un symbole de réalisme et de loyauté ou de philistinisme et de stupidité, comme le soupçonnait Arossev ? « Je devrais me mettre à écrire des livres sur le modèle de *Don Quichotte*, écrivait-il dans son journal à la date du 24 avril 1937, en inversant juste les choses : on aurait un Sancho Panza moderne, flanqué d'un Don Quichotte[3]. »

Les héros ne cessaient de terrasser des monstres, mais la construction du socialisme peinait cependant à dépasser le stade des « fondations économiques ». La Maison du Gouvernement était debout, mais le Palais des Soviets n'était encore qu'une fosse béante. L'ancien secrétaire du Parti du Comité de construction de la Maison du Gouvernement, Mikhaïl Toutchine, était devenu inspecteur au parc Gorki, s'était trouvé une maîtresse et s'était mis à boire ; l'homme chargé de diriger la construction du Palais des Soviets, Vassili Mikhaïlov, était un ancien oppositionnel de droite.

Du point de vue d'Arossev, les Sancho étaient partout et, sans Staline et ses plus proches collaborateurs, la construction du socialisme aurait été sabotée depuis longtemps. Kerjentsev n'était pas le seul à être « enflé de stupidité comme d'autres le sont de graisse », et les touristes soviétiques à Paris étaient loin d'être les seuls idiots incultes à la ronde. Dans son journal, Arossev rapportait que malgré « la chaleur et la passion » du discours de Molotov au XVII^{e} Congrès du Parti, en janvier 1934, peu de délégués y avaient prêté la moindre attention. Pour ne citer que lui, Nikolaï Maltsev, pourtant ami de longue date – depuis Kazan – d'Arossev et Molotov, l'avait écouté « le visage complètement crispé, réprimant désespérément un bâillement ». Trois ans plus tard, une réunion du Parti à la VOKS rassemblait plusieurs Vieux Bolcheviks qui ressassaient inlassablement les mêmes souvenirs heureux, quelques fonctionnaires qui étaient là pour faire leurs heures et des militants « qui n'avaient jamais pris part à aucun combat révolutionnaire et considéraient par conséquent la stratégie révolutionnaire comme relevant de la magie[4] ».

Le 4 avril 1935, Arossev et son adjoint, N. Kouliabko, étaient allés voir le vice-président du département de la Culture et de la Propagande du léninisme (Koultprop) du Comité central, Pavel Youdine. Plus tard dans la journée, Arossev revint sur ses impressions dans son journal.

> En quittant son bureau nous étions, comme chaque fois, complètement déprimés et, évoquant entre nous nos impressions, nous étions portés à l'humour noir. Avec son ironie habituelle, Kouliabko m'a lancé : « J'ai l'impression qu'ils ont essayé de nous faire entrer un de leurs gros encriers de bureau dans le cul. Ils étaient là, à souffler, à transpirer et à se donner du mal, sans succès, avec l'encre qui se répandait sur nos pantalons… Et nous, face à Youdine, on aurait dit qu'on les implorait : "Attendez une minute, laissez-nous baisser nos pantalons, ce sera plus facile !" Ce à quoi Youdine répondait : "Non, ne vous inquiétez pas, gardez-les, on va voir si on arrive quand même à les faire rentrer !" »
> Une seule chose nous consolait : Staline prévoyait de faire un discours et la rumeur courait que le Koultprop allait bientôt être fermé. Ce serait vraiment une bonne chose. Cette institution est ridicule, surtout lorsque l'on pense à la responsabilité qui lui incombe[5].

Cinq mois plus tard, le Koultprop était effectivement fermé. Pour Arossev, Staline restait le principal rempart contre les Sancho Panza, le dernier garant du triomphe du communisme, et c'est à lui qu'il adressait ses lettres et ses poèmes les plus intimes. Mais Staline refusait d'y répondre, et la question demeurait. Le communisme allait triompher, mais qu'adviendrait-il d'Arossev ? Que devait-il faire en attendant ? Kouliabko s'avéra vite n'être « qu'un autre démon de bas étage de nos chancelleries poussiéreuses », comme le chef de la Commission chargée des relations avec l'étranger de l'Union des écrivains, l'« eunuque » Mikhaïl Apletine. « Il me déteste, moi, ma femme et tout ce qui se rapporte à moi de près ou de loin. Ce n'est qu'un petit professeur de calligraphie. Sa tragédie, c'est que les uniformes et les messes de funérailles ont été abolis[6]. »

La tragédie d'Arossev était que lui aussi haïssait sa femme et tout ce qu'elle représentait : une certaine « atmosphère petite-bourgeoise, ce cercle conjugal où règnent l'avidité et la mesquinerie, tous ces problèmes de poulailler ».

> Pas une fois je n'ai vu ma femme satisfaite de quoi que ce soit. Dès l'instant où j'apparais, elle se jette sur moi avec ses exigences : et pourquoi n'as-tu pas encore trouvé de nouvelle domestique ? Pourquoi n'as-tu pas cherché de légumes pour notre fils Mitia ? Pourquoi n'as-tu pas récupéré un billet pour mon amie, etc., etc. ?

> Elle a aussi un talent mortel pour me harceler continuellement, toujours à propos de la même chose : combien c'est terrible de vivre ici, comment ça la met sur un pied complètement différent du mien, etc.[7].

Bien sûr, Arossev ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même : il n'avait pas écouté les avertissements de Solts, qui l'enjoignait de ne pas se marier hors de sa classe, et particulièrement pas à une étrangère, mais ce qui était effrayant, c'est que tous paraissaient souffrir des mêmes maux, être pris dans une même étreinte suffocante. « Je crois que Molotov a peur de m'inviter plus officiellement parce qu'il est sous l'influence de sa femme Polina, qui subit elle-même l'influence de mon ancienne femme Olga Viatcheslavovna, et qui de plus est jalouse de la relation que j'entretiens avec son mari, ainsi que de la relation de son mari avec ma femme, et qui de façon générale s'efforce d'avoir autant d'emprise que possible sur son mari[8]. »

Mais la plus grande tragédie d'Arossev était qu'il était excédé par sa propre vie : son « travail de maître d'hôtel », la « diminution tragique de son goût pour la vie » et la bataille perdue qu'il menait contre la « petitesse de l'existence » : « Nous sommes installés dans notre nouvel appartement et, chaque jour, les habitudes bourgeoises gagnent du terrain : aujourd'hui, c'est une plus jolie nappe ; demain, au prix des plus grands efforts, nous parviendrons à trouver une domestique, qui passera beaucoup de temps à travailler à améliorer notre appartement. » Molotov, son ami le plus proche et le plus ancien, l'avait traité de « petit-bourgeois » lorsqu'il lui avait demandé de l'aider à obtenir une chambre à la maison de repos des Pins. Staline, son sauveur et son confesseur, ne répondait pas à ses lettres. Lorsqu'il écrivait dans son journal que « toute femme est, en un certain sens, une Madame Bovary et tout homme est, d'un certain point de vue, un Don Quichotte », il ne voulait pas dire que sa femme et lui étaient des géants qu'il était impossible de représenter tellement ils étaient grands. Peut-être – c'est en tout cas ce que suggère son journal – n'était-ce pas le miroir qui était déformant, mais le visage lui-même qui était déformé[9].

En 1932, la *Pravda* publia une nouvelle d'Ilf et Petrov intitulée « Comment *Robinson* fut créé ». L'histoire commence avec la commande d'un rédacteur en chef de magazine, qui demande à un écrivain nommé Moldavantsev d'écrire un *Robinson Crusoé* soviétique. Le manuscrit que rend l'auteur décrit le triomphe sur la nature d'un jeune homme soviétique

sur une île déserte. L'histoire plaît beaucoup au rédacteur en chef, mais il objecte tout de même qu'on ne saurait concevoir un *Robinson Crusoé* soviétique sans comité syndical composé d'un président, de deux membres permanents et d'une militante chargée de collecter les cotisations. Quant au comité, il serait inconcevable qu'il ne dispose pas d'un coffre-fort, d'une clochette pour le président, d'un broc d'eau et d'une nappe (« rouge ou verte, aucune importance, je ne veux pas brider votre imagination artistique ») et qu'il ne soit pas soutenu par de larges masses de travailleurs. L'auteur rétorque alors qu'il est tout à fait impossible que tant de gens échouent sur une plage à la fois.

> « Comment ça, "échouent" ? demande le rédacteur en chef, surpris.
> — Mais comment des masses se retrouveraient-elles sur une île, autrement ? C'est une île déserte, bon sang !
> — Mais qui a dit que c'était une île déserte ? Vous m'embrouillez… Ok, il y a une île – quoiqu'il vaudrait mieux que ce soit une péninsule, ce serait plus sûr. Et c'est là que prennent place toute une série d'aventures divertissantes, originales et intéressantes. Il y aurait du travail syndical, mais pas assez sérieux. La militante pourrait dénoncer certains problèmes – dans le recueil des cotisations, par exemple. Elle serait soutenue par les masses. Et puis le président se repentirait. Et tout finirait par une grande réunion ! Ce serait assez efficace artistiquement. Voilà, je crois que c'est tout.
> — Mais… et Robinson ? bégaya Moldavantsev.
> — Ah oui, merci de m'y faire penser !... Je n'adore pas ce Robinson. On n'a qu'à le laisser tomber. C'est vraiment un personnage ridicule. Pour moi, c'est un pleurnichard qui ne sert à rien[10]. »

L'ère du réalisme socialiste était séparée de l'ère de la Grande Déception par l'époque des grands chantiers de construction. Cette dernière différait de l'ère de la Grande Déception en ce que la première étape du travail de construction était achevée. Les fondations étaient posées et les échafaudages étaient en train d'être démontés. Chacun pouvait désormais voir et admirer la silhouette de la Maison du socialisme. Ou encore, pour citer la formule de Kirov au XVII^{e} Congrès du Parti, laquelle reprenait elle-même une métaphore chère aux bolcheviks, « l'armée a remporté plusieurs batailles décisives contre l'ennemi et a pris certaines positions clés ; la guerre n'est pas terminée, loin de là, mais il y a quelque chose comme un moment de répit, si je peux l'exprimer ainsi, et la

troupe triomphante se met à entonner un puissant chant de victoire ». Au XVII[e] Congrès du Parti et au Congrès des écrivains qui le suivit, la principale mission des délégués était de composer, de répéter et de se mettre à chanter ce chant de victoire. Rentrés chez eux, ils devaient continuer à mener la guerre. Il fallait être sourd pour n'avoir pas entendu les mots de Staline, prononcés pour la première fois en 1928, puis répétés maintes fois avec force jusqu'au milieu des années 1930 :

> Plus nous avançons, plus grande est la résistance des éléments capitalistes et plus s'intensifie la lutte des classes, tandis qu'en face le gouvernement soviétique, dont la force s'accroît continuellement, poursuit sa politique d'isolement de ces éléments, de démoralisation des ennemis de la classe ouvrière, et enfin d'écrasement de la résistance des exploiteurs, créant ainsi une base pour l'avancée future de la classe ouvrière et de l'essentiel des masses paysannes.
> Il ne faut pas imaginer que les formes socialistes se développeront, éliminant les ennemis de la classe ouvrière, tandis que nos ennemis battront silencieusement en retraite et s'effaceront pour nous laisser le passage, que nous avancerons encore et qu'ils reculeront encore jusqu'à ce que, « sans qu'on y prenne garde », tous les groupes sociaux sans exception, aussi bien les koulaks que les paysans pauvres, aussi bien les ouvriers que les capitalistes, se retrouvent « soudain » et « imperceptiblement », sans lutte ni fracas, intégrés à la société socialiste. De tels contes de fées n'arrivent pas : ils sont impossibles de façon générale, et plus encore dans le contexte de la dictature du prolétariat.
> Jamais une classe en train de mourir n'a abandonné ses positions volontairement, sans opposer de résistance, et jamais elle ne le fera. Jamais la classe ouvrière n'a pu avancer vers le socialisme dans une société de classes sans lutte ni fracas, et jamais ce ne sera le cas. Au contraire, l'avancée vers le socialisme conduit nécessairement les éléments exploiteurs à résister à cette avancée, et la résistance des exploiteurs conduit nécessairement à l'aggravation de la lutte de classe[11].

Certains ennemis brayaient comme des ânes et laissaient des traces visqueuses sur le sol du salon ; certains avaient de larges narines, des lobes d'oreilles démesurés et des bouches édentées, déformées par des cris silencieux. D'autres, comme Tania Miagkova, passaient inaperçus mais

avaient été reconnus coupables de duplicité et n'étaient peut-être pas sincères dans leur repentir. D'autres encore, comme Smilga, Radek et Voronski, étaient toujours installés dans la Maison du Gouvernement, mais leur chant sonnait faux et il n'était pas impossible qu'on découvre qu'il s'agissait de traîtres. Et puis il y avait tous ceux qui résistaient à l'avancée en refusant de battre en retraite : les démons de bas étage des chancelleries poussiéreuses, les poules avec leurs problèmes de poulailler, les Sancho Panza des comités syndicaux, les auteurs et les éditeurs de l'absurde *Robinson Crusoé* pseudo-soviétique, et peut-être même Robinson Crusoé lui-même, s'il s'avérait qu'il avait effectivement passé plusieurs années sur une île déserte sans comité syndical. Les ennemis de classe surgissaient constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions. La victoire définitive sur eux était à la fois assurée et ardue : comme toutes les prophéties millénaristes, la certitude de l'avènement prochain du communisme faisait dépendre la prédestination du libre-arbitre. Comme Arossev l'écrivait dans son journal le 28 septembre 1934, moins d'un mois après le Congrès des écrivains, « Moscou connaît une transformation héroïque. De nouveaux immeubles imposants s'élèvent, de larges places surgissent. Tout cela restera-t-il socialiste ? Oui, certainement, mais il faudra le défendre ![12] ».

*

* *

Le front intérieur était le moins clairement défini, et par conséquent le plus périlleux. La Maison du Gouvernement, conçue comme un immeuble « de type transitionnel » dominé par les lignes droites, les angles droits et les larges fenêtres, était boursouflée. À de nombreuses reprises, diverses commissions et inspections avaient dénoncé son personnel surdimensionné, ses coûts excessifs, sa dette en constante augmentation et l'opacité de sa comptabilité. Les premières victimes de ces critiques furent le club Kalinine et le Nouveau Théâtre d'État. Le club fut exproprié et ses employés renvoyés, et il fut transformé en un bien plus modeste « centre culturel » destiné aux membres du syndicat du Comité exécutif central ; le court de tennis fut loué à la Coopérative des artistes de Russie (Vsekokhoudojnik). Le théâtre ne se remit jamais vraiment de l'interdiction du *Champion du monde*. La plupart des abonnés demandèrent à être remboursés ; les anciennes productions ne fonctionnaient pas sur la nouvelle scène ; les nouvelles productions étaient

un échec ; le directeur administratif, S. I. Amoglobeli, partit rejoindre le Théâtre Maly ; et l'administration de la Maison du Gouvernement se refusa toujours à baisser le loyer (qui, à 160 000 roubles, était 2 000 fois plus élevé que ce que déboursait le théâtre pour ses précédents locaux). Le théâtre parvint à gagner un peu d'argent en organisant des tournées, en vendant les costumes du *Champion du monde* et en renvoyant trente employés, mais la situation restait difficile. Au même moment, l'introduction du réalisme socialiste remettait en question les choix de Fiodor Kaverine en matière de programmation et la légitimité de son « réalisme non littéral ». Le nouveau directeur administratif, G. G. Alexandrov, déclara que la mission du théâtre était d'obéir aux directives du Parti, lesquelles reflétaient les exigences du prolétariat, et que les prolétaires demandaient « un art à la hauteur de l'époque dans laquelle nous vivons ». L'art « à la hauteur », c'étaient avant tout les classiques (représentés essentiellement « par Ostrovski, Gogol et Griboïedov pour les Russes et, pour les étrangers, notamment par Shakespeare, Schiller et Goldoni ») et par ailleurs les pièces soviétiques « de premier ordre » qui souffraient la comparaison avec les classiques. Le fait que seul Gorki puisse y prétendre n'était pas une excuse pour se dispenser de jouer ses pièces. Sur le front de la « personnalité artistique », le Nouveau Théâtre d'État devait continuer à produire « des spectacles frappants, théâtraux et rythmés, fondés sur la créativité des acteurs et l'usage des conventions scéniques », tout en combattant l'« inventivité pour l'inventivité » ainsi que les « éléments d'éclectisme »[13].

À ces critiques, Kaverine répondit en soutenant que le réalisme non littéral était parfaitement compatible avec le réalisme socialiste, et qu'il ne permettrait jamais à l'« antithéâtre du Théâtre d'art » de monter sur sa scène. Le théâtre envisagea brièvement de produire la pièce de Mikhaïl Levidov *Une maison sur la Pretchistenka* (dans laquelle, selon Alexandrov, les ennemis de classe ne suscitaient « pas de la compassion, comme dans *Les Journées des Tourbine*, de Boulgakov, mais de la haine »), mais ce fut finalement *Uriel Acosta*, la tragédie romantique de Karl Gutzkow publiée en 1847, qui fut choisie pour démontrer que le Nouveau Théâtre d'État était capable de combiner intégrité artistique et solvabilité financière, théâtralité éclatante et stricte moralité, et enfin extrême ouverture à la généralisation et remarquable richesse intérieure. Le plan faillit réussir : la première d'*Uriel Acosta* eut lieu au printemps 1934 et, les mois qui suivirent, la pièce fit salle comble, tout en rencontrant

un grand succès critique. Mais, le 3 novembre 1934, le Comité exécutif central donna l'ordre d'expulser le théâtre de la Maison du Gouvernement. À en croire son journal, ce n'est que plusieurs jours après que Kaverine parvint à joindre par téléphone le secrétaire de Staline, A. N. Poskriobychev. L'élève de Kaverine, B. G. Goloubovski, décrit ainsi ce qui se passa alors :

> Kaverine fit l'impossible : il réussit à contacter par téléphone Poskriobychev, le secrétaire de Staline, et lui dit qu'il parlait au nom du collectif du théâtre créé par la Révolution et qui avait toujours fidèlement servi la cause du Parti, et que tous étaient indignés, choqués et atterrés par cette décision catastrophique. Poskriobychev demanda à Kaverine de rester en ligne, puis il disparut pendant près d'un quart d'heure. Lorsqu'il reprit la communication, il demanda à Fiodor Nikolaïevitch de ne pas raccrocher et d'attendre, quel que soit le temps que cela devait prendre. Kaverine et les acteurs, qui avaient tous réussi à s'entasser dans son bureau, attendaient avec lui. De temps à autre, quelqu'un le remplaçait pour quelques minutes, et lui repassait le combiné dès qu'il rentrait précipitamment dans la pièce. Enfin, Poskriobychev revint au bout du fil : « L'ordre doit être exécuté. C'est une question d'intérêt national. Je suis chargé de vous transmettre l'assurance du camarade Staline que vous serez relogés sous peu dans un bâtiment au moins aussi bien que le précédent. C'est tout. » Et la communication fut coupée[14].

Ils obtinrent effectivement un magnifique nouveau bâtiment (qui appartenait auparavant à la Société des anciens prisonniers et exilés politiques, récemment dissoute), mais ils le perdirent bientôt lui aussi, en même temps que leur nom de « Nouveau Théâtre d'État ». Les espoirs de Kaverine – qui continuait de croire à une renaissance, et à de nouveaux locaux – se focalisèrent alors sur la production de *Faust*, du *Marchand de Venise* et d'un point culminant rarement mentionné parmi les sommets du Pamir de la littérature : le *Manifeste du Parti communiste*. (Selon Goloubovski, Kaverine était convaincu que la véritable raison de leur expulsion de la Maison du Gouvernement était la rumeur selon laquelle il existerait sous la scène un passage souterrain menant au Kremlin.) Après l'expulsion de la troupe, le bâtiment fut attribué au Premier Cinéma pour enfants. En février 1935, le chef du département du Logement du Comité exécutif central, N. I. Pakhomov (appartement 204), se plaignit auprès

d’Enoukidzé de ce que le théâtre n’avait pas encore récupéré du matériel, entreposé dans l’« ancienne église ». Mais en octobre suivant, lorsque le chef de la direction du théâtre demanda enfin à en reprendre possession, Pakhomov lui écrivit qu’« aucun objet appartenant au théâtre n’[était] resté dans la Maison[15] ».

Le panneau signalant le « Nouveau Théâtre » a été remplacé par un autre, annonçant le « Premier Cinéma pour enfants »

À ce moment-là, le département de Pakhomov avait d’autres préoccupations. L’expulsion du club et du théâtre, qui s’était accompagnée de plusieurs autres mesures de réduction du budget, avait permis de faire passer le personnel de la Maison du Gouvernement de 831 personnes en octobre 1934 à 612 en octobre de l’année suivante, mais une inspection spéciale du Comité exécutif central avait jugé les progrès insuffisants, voire illusoires. Le coût de l’entretien de la Maison du Gouvernement était 670 fois plus élevé que la norme à Moscou (avec un coût de 6,47 roubles par mètre carré et par mois, comparé à une moyenne de 0,84 rouble). Cela s’expliquait essentiellement, selon le rapport d’inspection, par la profusion inacceptable du personnel (il y avait un employé pour quatre habitants, et notamment 57 administrateurs et 43 plombiers et électriciens). Une autre explication tenait à l’extravagance des dépenses : l’inspection mettait en évidence que la plupart des économies étaient « non des économies mais la

différence entre les dépenses effectives et les dépenses anticipées par des estimations démesurément gonflées ». La cafétéria, qui comptait 86 employés, et la blanchisserie, qui en comptait 94, étaient utilisées par le personnel de la Maison et les employés de l'économat, mais presque jamais par les habitants de la Maison. La qualité du service était déplorable (des « déjeuners de mauvaise qualité » et du « linge déchiré et marqué de taches de rouille »). La cafétéria, en particulier, était un véritable gouffre financier. L'inspection se disait également préoccupée par le grand nombre de voitures présentes dans les cours et par la subsistance de l'ancien Marécage sous la forme de diverses « maisons en bois, qui tombaient en ruine[16] ».

Pour y remédier, il était clair qu'il fallait intensifier la supervision, la discipline financière et la productivité. Il importait aussi de relever la qualité du personnel. Selon le rapport du 4 novembre 1935, rédigé conjointement par le commandant de la Maison, le secrétaire du Comité du Parti et le président du Comité syndical, l'introduction d'une sélection plus poussée des candidats et des purges répétées parmi les employés avaient réduit le risque d'une infiltration ennemie. Les gardes étaient recrutés « exclusivement dans les rangs de l'Armée rouge, de la flotte soviétique et des gardes-frontières, avec pour objectif de maximiser le nombre de membres du Parti » ; leurs connaissances politiques et leur aptitude au combat étaient testées de façon régulière et avec « un engagement à 100 % ». L'organisation du Parti au sein du personnel comptait 64 personnes, dont 45 membres et 19 candidats à l'intégration. Tous les membres du Parti assistaient bien sûr aux réunions régulières du Parti, mais ils suivaient en outre des études spécialisées : les uns à l'extérieur de la Maison (dans des cours du soir destinés aux ouvriers, des écoles de district pour le travail soviétique, des cours sur le marxisme-léninisme, à l'École communiste supérieure de propagande et à l'École communiste supérieure pour les organisateurs du Parti) et les autres dans les groupes de lecture de la Maison consacrés à la formation des candidats au Parti, à l'éducation générale et à l'étude du léninisme et de l'histoire du Parti. L'assiduité était contrôlée par les chefs de groupe et les organisateurs du Parti ; toutes les notes de lecture étaient vérifiées à l'arrivée en classe ; les absents étaient convoqués devant le bureau du Parti ; et les étudiants les plus avancés étaient responsables d'étudiants plus faibles. Les activités du Komsomol (qui concernaient 43 membres) étaient organisées de la même façon. Pour ceux qui, au sein du personnel, n'étaient pas membres du Parti,

la lecture de journaux était organisée lors de la pause déjeuner ; il y avait des réunions régulières, des conférences sur les décisions prises par le Parti et le gouvernement, un journal interne mensuel et des cours d'éducation politique. Parmi les épouses du personnel, 30 militantes bénévoles géraient un club pour enfants, situé à l'étage de l'administration. Un jardin d'enfants accueillait 35 enfants de membres du personnel. Il disposait de son propre camp d'été, d'une bibliothèque de 320 ouvrages et de divers clubs (notamment un club théâtre et des clubs de musique, de couture et de langues étrangères). Au cours de l'année 1935, le Comité syndical avait distribué 205 bons de réduction pour des maisons de repos et organisé de nombreux pique-niques et sorties au théâtre et au musée. Les bonnes devaient être intégrées au maximum d'activités. Vingt-quatre d'entre elles avaient constitué un groupe militant[17].

Parmi toutes ces affirmations, il est difficile de savoir lesquelles étaient inexactes ou exagérées : l'inspection du Comité exécutif central ne s'était pas penchée sur ces questions, et sa seule recommandation en matière de personnel était qu'il fallait renvoyer « au moins 25 % du personnel de service » et détruire les « maisons en bois qui tombaient en ruine ». Le rapport ne précisait pas de quelles maisons il s'agissait, mais il est probable que certaines d'entre elles servaient de dortoirs aux membres du personnel de la Maison. Il y en avait trois en tout : l'une la « baraque en bois n° 17 », se trouvait dans le village de Nijnie Kotli (qui fut intégré au sud de Moscou en 1932), et les deux autres juste à côté de la Maison du Gouvernement : une maison modèle, réservée aux gardes, avec son propre frigidaire ; et, pour reprendre la description du rapport administratif, le « dortoir du n° 20 quai Bersenev, où logent les portiers, les gardiens et les ouvriers non qualifiés, avec une population changeante essentiellement constituée de travailleurs temporaires, comme les portiers, dont le nombre peut aller jusqu'à 30 en hiver et descendre jusqu'à 16 en été. Malgré ces variations, l'administration parvient à garantir l'ordre et la propreté. Une radio a été installée. Le dortoir a été peint à la peinture à l'huile et présente une apparence tout à fait civilisée. Un poêle permet de cuisiner et de faire bouillir de l'eau »[18].

*

* *

Le Marécage était toujours là : dans les baraques en bois à côté de la Maison, l'entrepôt oublié à l'intérieur de l'ancienne église Saint-Nicolas le Thaumaturge, les coulisses abandonnées (et peut-être leur passage souterrain) à l'intérieur de l'ancien théâtre, la coopérative des artistes en instance d'expulsion à l'intérieur de l'ancien club, les locaux de stockage remplis de « tuyaux de cuivre » dans les sous-sols et les bureaux bondés de l'administration au premier étage de l'entrée 1[19].

Mais les parties les plus opaques, les plus difficilement accessibles et par conséquent les plus vulnérables de la Maison étaient les appartements des résidents. La Maison du Gouvernement avait été conçue comme un lieu « de type transitionnel » : certains halls d'entrée étaient plus prestigieux que d'autres ; certains appartements étaient plus spacieux ; et certains membres de la nomenklatura avaient leur place dans certains appartements mais pas dans d'autres. Parfois, des gens s'installaient dans des appartements mais s'avéraient ensuite ne pas en être dignes, de sorte qu'ils devaient les quitter. Mais qu'en était-il de ceux qui restaient ? Combien d'entre eux n'en étaient pas dignes, et comment le savoir ? Arossev ne cessait d'affirmer avec assurance que les nouveaux bâtiments socialistes ne sauraient être affectés par les problèmes de poulailler du cercle familial mais paraissait incapable d'épargner à ses deux appartements ce genre de problème. Le camarade Staline était silencieux sur ce point, et personne d'autre ne paraissait savoir quoi faire.

L'un des principes fondamentaux du marxisme en tant que doctrine millénariste était que la clé du salut résidait dans la sphère de la production. L'un des traits fondamentaux du bolchevisme en tant que réseau d'institutions structurant la vie était que le communiste se construisait à l'école et au travail, pas à la maison. Les Comités du Parti qui supervisaient tous les aspects de la vie soviétique avaient une base territoriale (qu'il s'agisse du district ou de la république), mais les cellules du Parti les plus fondamentales étaient implantées dans les écoles et les lieux de travail. Les membres du Parti et de ses diverses institutions auxiliaires (des octobristes, pionniers et membres du Komsomol jusqu'aux Jeunes Naturalistes ou aux Tireurs d'élite de Vorochilov) étaient encouragés, évalués, récompensés et mobilisés à l'école et au travail, mais pas chez eux. La sphère familiale n'était pas évoquée dans les discussions lors des purges ni à l'occasion des admissions et des promotions, sauf si la personne dont il était question avait mentionné et reconnu des problèmes lorsqu'elle avait donné des éléments biographiques, ou si un voisin, un ami

ou un parent avait fait une dénonciation écrite. En théorie comme dans l'iconographie, la vie familiale faisait partie intégrante de la construction socialiste ; en pratique – et même dans la pratique de communistes aussi portés à l'examen de soi qu'Aron Solts et Nikolaï Podvoïski –, la famille restait pour l'essentiel autonome et inaccessible aux regards. Les expérimentations collectives des années 1920 n'avaient jamais transformé l'organisation institutionnelle du Parti ; elles n'avaient affecté que peu de familles, et s'étaient presque entièrement essoufflées au moment de la construction de la Maison du Gouvernement. Lorsque Arossev et Lydia Bogatcheva soupçonnèrent leurs domestiques de les espionner, ils les renvoyèrent et en trouvèrent d'autres sans avoir à en rendre compte devant qui que ce soit. De même, lorsque les comités d'inspection arrivèrent à la Maison du Gouvernement, ils se rendirent dans le sous-sol, la cafétéria et les bureaux de l'administration au premier étage, mais ils ne s'aventurèrent pas dans les étages supérieurs. Des groupes de militants pouvaient bien organiser l'inspection des chambres dans les dortoirs, et les instituteurs pouvaient bien envoyer des délégations d'enfants chez des élèves ayant échoué à l'examen, mais l'idée qu'un Comité du Parti pourrait se rendre dans l'appartement d'Arossev pour l'épauler dans sa lutte contre les problèmes de poulailler était radicalement étrangère au bolchevisme des années 1930. Cela s'expliquait d'une part par la centralité incontestée du lieu de travail dans les enseignements du Parti et, de l'autre, par le fait que, au milieu des années 1930, personne ne paraissait savoir à quoi devait ressembler le foyer d'un bon communiste – ni même un bon communiste tout court. Plus personne ne parlait de baptêmes ni de mariages bolcheviques, et nul n'aurait pu dire si les rideaux et les nappes étaient la marque d'une « bonne culture » ou de la persistance de « formes de vie répugnantes ». La théorie bolchevique paraissait supposer que de hauts bâtiments héroïques (la base) produiraient nécessairement des résidents héroïques (la superstructure). La famille bolchevik recevait bien moins d'instructions de la part des prêtres, et faisait l'objet d'une surveillance collective bien moindre que la plupart de ses homologues chrétiennes (particulièrement chez les puritains, qui étaient pour les bolcheviks un modèle en matière d'efficacité, d'« amour de la responsabilité » et de « sens du temps »). Le travail de culture et de politisation des masses mené dans la Maison du Gouvernement l'était exclusivement par – et pour – les membres du personnel qui y travaillaient. Le seul travail d'auto-organisation accompli par les résidents en tant que résidents était celui des

femmes au foyer qui s'occupaient de l'entretien des cours ou du travail au jardin d'enfants. Le Mouvement des femmes bénévoles allait sans doute dans le bon sens (comme l'avait confirmé, en mai 1936, le I^er^ Congrès national du mouvement, lors duquel Sofia Boutenko, la femme du directeur de l'aciérie de Kouznetsk, qui résidait à temps partiel dans l'appartement 141 de la Maison du Gouvernement, prononça l'un des principaux discours), mais le doute subsistait dans l'esprit d'Arossev : pouvait-il être certain que ce mouvement ne relevait pas de la catégorie des préoccupations de poulailler ? Et pouvait-on se fier à Sofia Boutenko ? Ses efforts pour rendre « chaleureux » le club des ingénieurs de Kouznetsk et pour encourager les jeunes travailleurs à porter des costumes concernaient essentiellement l'aciérie de son mari, mais ni l'une ni l'autre de ses deux résidences[20].

Et, pendant ce temps, la Maison du Gouvernement (où elle résidait chaque fois qu'elle venait à Moscou se faire faire des robes) s'emplissait de bureaux, de coffres, de bustes, d'épées, de tapis, de rideaux, de portraits, de peaux d'ours, d'abat-jour, d'oreillers, de nappes, de bouquets de fleurs et de volumes reliés des *Trésors de la littérature*. Les coffres regorgeaient de jouets, de draps, de pyjamas et de mouchoirs bien repassés. Les résidents ne comptaient plus leurs chemises, leurs jupes, leurs écharpes, leurs châles et leurs robes de soie noire. Les appartements croulaient sous les enfants, les parents, les descendants, les ascendants, les oncles, les tantes, les cousins, les nièces, les neveux, les beaux-parents, les enfants de précédents mariages, les enfants de parents réduits à la famine ou exilés, les anciennes épouses et les parents pauvres. Personne ne tenait le compte de ces personnes et de ces choses ; personne n'était là pour s'enquérir de leur histoire et de leur entourage. Les locataires de la Maison du Gouvernement étaient sélectionnés, transférés et expulsés en fonction de leur place dans la hiérarchie du gouvernement ; les membres du personnel de la Maison étaient soumis à une « sélection méthodique » qui comprenait à la fois une enquête approfondie sur leurs antécédents et une période d'essai d'un mois. En revanche, les gens qui vivaient avec les locataires du gouvernement dans leur appartement – et dont les exigences, étant donné qu'ils constituaient la majeure partie de la population de la Maison, pesaient le plus sur le personnel de la Maison – échappaient au contrôle du Parti et restaient absents de la plupart des discussions sur l'intensification de la lutte des classes.

Ainsi, Ossip Piatnitski et Pavel Allilouïev partageaient tous deux leurs appartements avec le père de leurs femmes, d'anciens prêtres. Serafim Bogatchev et sa femme, Lydia, se faisaient aider dans la maison par la mère de Serafim, une femme illettrée, orthodoxe dévote. La sœur de la chef de la section des femmes au Comité central, Maria Chabourova, était elle aussi illettrée (mais elle rendait tellement de services dans la maison que les Chabourov avaient décidé de ne pas prendre de bonne). Dans l'appartement de Vassili Mikhaïlov, les tâches domestiques étaient essentiellement assurées par la marraine de sa fille aînée, une vieille croyante orthodoxe qui supplia Vassili de ne pas assumer la direction de la construction de ce qui devait remplacer la cathédrale du Christ Sauveur ; la belle-mère d'Alexandre Serebrovski, qui chapeautait l'industrie aurifère soviétique, fut tellement bouleversée par la démolition de la cathédrale que toute la famille dut déménager dans la Cinquième Maison des Soviets, depuis laquelle on ne pouvait pas voir le trou laissé dans le sol après la destruction. La belle-mère d'Arkadi Rozengolts, une aristocrate russe, avait fait baptiser ses enfants ; le beau-père d'A. V. Ozerski, qui avait tenu un magasin dans la Zone de Résidence, récitait des prières en hébreu. La mère d'Aron Gaister, qui était venue leur rendre visite de Pologne, portait des perruques et mangeait cacher ; le père de Solomon Ronine, un ancien rabbin, avait fait circoncire son petit-fils ; et le beau-frère de Gronski, le poète sibérien Pavel Vassiliev, s'était fait arrêter pour « hooliganisme et antisémitisme ». Les Smilga avaient recueilli la femme de leur ami Alexandre Iosselevitch après son arrestation ; Ossinski avait adopté le fils de son beau-frère, Vladimir Smirnov, lorsque celui-ci s'était fait arrêter ; et Agnessa Arguiropoulo et Sofia Boutenko avaient toutes deux adopté les filles de leurs sœurs en proie à la famine. La plupart des résidents de la Maison qui venaient de zones rurales avaient des parents qui avaient souffert de la famine ; la plupart des résidents juifs avaient de la famille à l'étranger ; et la plupart des bonnes avaient fui la collectivisation. Au plus profond du sanctuaire des appartements, les femmes étrangères à la classe ouvrière (notamment celles d'Arossev, de Mikhaïlov, de Zbarski, de Gronski, de Kraval, d'Allilouïev et de Rozengolts) contribuaient à ce que « les habitudes bourgeoises gagnent du terrain » ; les « femmes au foyer des ingénieurs et des chefs d'industrie », avec à leur tête Sofia Boutenko, paraissaient en faire de même dans le domaine de leur mari ; tandis que les femmes qui travaillaient à plein-temps pour le Parti s'étaient « souvenues tout à coup qu'elles étaient de belles femmes ». La femme soviétique la

plus en vue, Polina Jemtchoujina (Molotova), dirigeait l’industrie du parfum et des cosmétiques soviétiques[21].

20. LA PENSÉE DE LA MORT

Le marécage était de retour. La « sève de la vie » ancienne dont parlait Arossev dans sa *Maison en ruines* était parvenue à s'infiltrer jusque dans la Maison du socialisme. Mais il n'y avait aucune raison de paniquer – d'abord parce que les bolcheviks ne paniquent pas, et ensuite parce que les nouvelles fondations d'acier garantissaient que la vie à l'intérieur du bâtiment resterait fondamentalement saine. Comme Voronski l'écrivait en 1934 (assis à son bureau dans l'appartement 357), c'est la propriété privée « qui rend les "choses matérielles" suspectes et l'esprit malade ».

> Il est bien évident qu'avec la disparition de ce type de propriété, le dualisme corps-esprit perdra de son caractère absolu.
> *La « transformation » de la chair et de l'esprit, et l'institution d'une relation plus intime – terrestre et non surnaturelle – entre eux produira non la résurrection des morts, comme l'espérait Gogol, mais une société communiste vraiment achevée.* L'homme ne verra plus dans les choses des objets de tentation, des pièges dangereux étouffant l'âme humaine en suscitant cupidité et égoïsme, mais la « sensualité délicieuse » [de Gogol] et « notre belle terre » : pas des oppresseurs mais des amis, capables de l'aider à développer et à réaliser toujours le meilleur de lui-même.
> Les choses redeviendront la source de joie qu'elles étaient dans l'*Odyssée* d'Homère, mais elles seront plus riches et plus variées ; elles ne seront plus uniquement une source de plaisir, mais également le moyen de la victoire éclatante de l'homme sur les forces de la nature et sur lui-même[1].

Était-ce de l'*hubris* ? Était-il vrai que, comme la mère confite en dévotion d'Adoratski l'écrivait à son fils, « les gens [avaient] rejeté Dieu, [s'étaient] approprié la dignité de Dieu et [s'étaient] perdus dans l'arrogance et la corruption » ? La réponse de Voronski était conforme à la doctrine du matérialisme historique. La transformation communiste n'était nullement un rejet de Dieu, si par « Dieu » l'on entendait la Loi éternelle.

C’étaient bien plutôt les disciples modernes de Gogol qui, en parlant de changer le monde par la rédemption morale, avaient rejeté la Providence en faveur d’un individualisme déraciné.

> Ceux qui se battent pour la transformation sociale de la vie ne peuvent être indifférents à l’âme humaine, et ils ne l’ont jamais été. Tout révolutionnaire, et particulièrement tout marxiste révolutionnaire, tout bolchevik, doit, au cours de sa lutte, passer par une rude école de transformation intérieure, parfois extrêmement douloureuse, et toujours très intense. Il a son propre « travail spirituel » à faire, mais les traits qu’il cultive en lui-même sont tout à fait différents – et même opposés – à ceux de l’ascète chrétien. En tout cas, on ne peut jamais dire d’un marxiste révolutionnaire qu’il est indifférent à son élévation intérieure. Ce qui le distingue des disciples de Gogol n’est pas son indifférence au travail spirituel, mais la conception qu’il se fait de ce travail, une conception fondée sur la conviction que *ce n’est pas arbitrairement que l’homme transforme le monde extérieur et lui-même, mais en obéissant à certaines lois*[2].

On pouvait donc dire aussi que la réponse de Voronski était conforme à ce qu’il avait appris au séminaire et à ce que Gogol aussi bien que la mère d’Adoratski estimaient vrai. Le salut humain dépendait de l’alliance entre prédestination et libre-arbitre ou – pour reprendre les termes de Voronski – de la conjugaison entre « inéluctabilité historique » et action humaine consciente, tant sociale que spirituelle. La différence entre le travail spirituel du bolchevik et celui du chrétien n’était pas visible extérieurement (l’accent mis sur la violence n’avait rien d’exceptionnel dans le discours apocalyptique, et il n’était pas non plus central dans l’autoportrait du bolchevik en 1934), et leur finalité ultime – à savoir la coïncidence entre les pensées et les désirs les plus intimes du sujet et la vérité éternelle – était identique. Ce travail passait notamment par l’étude des textes sacrés, la production d’un discours autobiographique exact, la pleine participation à la vie du « collectif », des confessions régulières et un auto-examen quotidien. Ce dernier, qualifié de « psychologie », supposait un « travail sur soi », qui pouvait passer par la tenue d’un journal, mais sans instructions précises ni exercices prescrits comparables aux techniques de supervision de soi caractéristiques de la vie monastique ou du puritanisme. Arossev décrivait son journal comme « un laboratoire de la pensée », « une esquisse imparfaite de l’âme humaine », « une

tentative pour continuer de vivre après la mort » et « un rapport effrayant fait à soi-même et à personne ». Son travail spirituel personnel était une série d'improvisations. Comme il l'écrivait le 12 novembre 1935, « je regardais le portrait de Lénine et je me disais : la vie humaine relève fondamentalement de la psychologie. Comprendre la psychologie, c'est comprendre l'homme. La psychologie est notre vie. Mais jusqu'à aujourd'hui, la psychologie n'est pas parvenue à se donner une base scientifique solide, de sorte que notre compréhension de l'essence de la vie est encore tout à fait insuffisante. Et par conséquent telle est également notre compréhension de la mort[3] ».

La mort – en tant que martyre et sacrifice de soi, ou en tant que « névrose traumatique » – avait toujours été centrale dans le bolchevisme. Après que les fondations de la Maison éternelle eurent été posées, elle devint un problème. Les Vieux Bolcheviks atteignaient la cinquantaine et avaient besoin de soins plus lourds, ainsi que de séjours plus longs à l'hôpital ou au sanatorium. (Au cours de l'été 1934, Iossif Khodorovski, haut fonctionnaire du Commerce et de l'Éducation, et vétéran de la campagne de décosaquisation, qui résidait dans l'appartement 365, fut nommé à la tête du département de la Santé et de l'Hygiène du Kremlin, avec pour mission d'accroître considérablement son budget et la gamme de ses services. En 1936, l'hôpital de jour de la Maison du Gouvernement, qui faisait partie du département du Kremlin, comptait environ vingt-cinq employés, avec notamment trois médecins généralistes, trois pédiatres, un neurologue, un ophtalmologue à mi-temps et un oto-rhino célèbre pour sa bonhomie, le docteur David Iakovlevitch Kouperman, qui donnait du « mon cher » à tout le monde.) Plus longue était leur convalescence, plus ces Vieux Bolcheviks avaient le temps de méditer sur leur mortalité et sur le problème central des mouvements millénaristes : celui de la succession – dès lors que la secte était devenue une Église, la question se posait de la légitimité du baptême des nourrissons, c'est-à-dire de la conversion automatique. Mais le défi était plus grand encore. Mourir sous la torture, écrasé de travail, de souffrance et de douleur psychique avait une signification claire, expliquée à l'envi par des textes et des images, mais quel sens pouvait-il y avoir à mourir paisiblement dans la Maison éternelle[4] ?

Si le journal d'Arossev était le « laboratoire de sa pensée », sa « pensée des pensées » était la « pensée de la mort ». « Elle dicte les entrées de mon journal. Elle écrit mes romans et mes nouvelles. Elle régit mon

imagination. Je veux pénétrer le mystère du non-être. Ma conscience est plus durable que mon corps. Elle s'efforce de hisser mon corps à son niveau. Mais au lieu de mener ce grand travail mental, je m'embourbe dans une multitude de petites tâches sans importance. » Une façon de s'émanciper était de vivre chaque jour comme s'il devait durer une vie. « Si chaque jour équivaut à une vie, alors seuls ceux qui meurent aujourd'hui sont mortels, et tous les autres sont immortels. Cela signifie que la mort n'est qu'un accident, et que la plupart des gens sont immortels. » Un autre moyen était de s'efforcer de surmonter la peur de la mort. « La peur transforme l'homme en bête ; l'absence de peur, en Dieu. Ma mère, qui est morte sous les balles des Blancs le 18 septembre 1918, à dix verstes de la ville de Spassk, dans la province de Kazan, […] était terrifiée par la mort. Sa devise avait toujours été : la mort est un petit mot, mais il n'y a rien de plus grand que de savoir mourir. » Le jour venu, elle avait su, ou l'avait appris. Mais les temps avaient changé. L'immortalité était à la fois plus proche et plus lointaine[5].

Dans *La Maison disparue* de Iouri Trifonov (qui n'était pas achevée au moment de sa mort, en 1981), « Nikolaï Grigorievitch » s'inspire de la figure de son père, Valentin, et « Liza » de sa mère (la seconde femme de son père), Evguenia Lourié. « Grand-mère » évoque la grand-mère de Iouri lui-même – qui était la première femme de son père, et la mère de sa mère.

> Avant d'aller se coucher, Nikolaï Grigorievitch se tint debout à la fenêtre de son bureau – c'était un moment de calme, les invités étaient partis, Liza était dans la salle de bains, Grand-mère était endormie dans sa chambre derrière le rideau. Après avoir éteint la lumière, n'ayant laissé allumée que la lampe de chevet auprès du canapé, il regarda au-delà de la cour les milliers de fenêtres encore emplies de l'agitation du soir, éclairées par des abat-jour oranges, jaunes ou rouges – les verts étaient rares et dans une fenêtre sur mille peut-être on voyait luire une lumière bleuâtre –, et il pensa confusément à plusieurs choses à la fois. Ses pensées formaient comme des strates, des couches de verre, visibles les unes à travers les autres : il pensait aux lieux où il avait habité, depuis Temernik, Saratov, Iékaterinbourg, puis Ossypki, jusqu'à la quatorzième rue, à Saint-Pétersbourg, le Metropol à Moscou, des wagons-lits, l'Albertsgatan à Helsingfors, Dairen et Dieu sait où encore. Nulle part il n'avait été chez lui, tout avait été éphémère, tout filait quelque part,

> comme un éternel compartiment couchettes. C'était seulement ici, avec Liza et les enfants, qu'était apparu le sentiment que la vie s'épuisait : cela devait bien arriver, c'était bien pour cela, pour *cela*, après tout, que l'on faisait la révolution, mais soudain il lui apparut, avec une immédiateté et une force dévastatrices, que cette pyramide de confort, brillant dans la nuit, cette tour de Babel d'abat-jour, était elle aussi temporaire, filait elle aussi, comme de la poussière dispersée par le vent : les commissaires du peuple, les présidents de conseil, les procureurs publics, les commandants militaires, les anciens prisonniers politiques, les membres de présidiums, les directeurs, les champions, tous éteindraient la lumière dans leurs chambres et jouiraient de l'obscurité, s'envolant quelque part jusque dans une obscurité plus profonde encore. Voilà ce qui traversa une seconde l'esprit de Nikolaï Grigorievitch juste avant d'aller se coucher, alors qu'il se tenait à la fenêtre[6].

*
* *

En août 1936, *Literatournyi Kritik* (« Le Critique littéraire ») publia la nouvelle d'Andreï Platonov intitulée « L'Immortalité ». Elle était introduite par un texte spécial de la rédaction du magazine (sans doute rédigé par le principal soutien de Platonov au comité de rédaction, Elena Oussievitch) : il justifiait la décision inhabituelle de publier un ouvrage de fiction en expliquant que l'auteur avait surmonté les « graves erreurs créatives » dont témoignaient « Makar pris de doute » et *À l'avance*, qu'il avait produit de nouveaux récits d'une « grande valeur artistique » et subissait un traitement injuste de la part des magazines littéraires, qui refusaient de publier ses textes par « une peur bureaucratique des conséquences » qu'ils faisaient passer pour de la vigilance bolchevique. Le personnage principal de « L'Immortalité », Emmanuel Semionovitch Levine, est chef de gare à un embranchement nommé La Ligne rouge. Il mange et dort à peine, et sa parole est rare. Sa femme et sa fille vivent au loin, et son âme, profondément marquée par l'antisémitisme, a « anticipé sa mort lointaine » lorsqu'il était encore petit garçon. « Il avait repoussé les mains de sa femme et de ses enfants, pour pouvoir partir à la gare à minuit chaque fois qu'il avait le sentiment qu'il y avait là de la souffrance ou de la préoccupation. Les wagons des trains transportaient un chargement : la chair, l'âme et le travail de millions de personnes vivant

au-delà de l'horizon. Il les ressentait plus fortement que la loyauté de ses amis ou l'amour d'une femme. L'amour devait être le premier service, le premier secours dans son anxiété concernant les personnes inconnues mais chères vivant au-delà des terminaux lointains des rails partant de la Ligne rouge[7]. »

Il ne s'épargne pas et veut « épuiser sa vie aussi vite que possible », mais, depuis qu'il a entendu, en 1935, le discours de Staline à propos des « cadres qui décident de tout », il a compris l'importance que peut avoir un être humain entier au seuil du monde nouveau. À la différence de l'ascète chrétien, il a saisi ce que sont réellement les « problèmes de poulailler » qui font souffrir les travailleurs : « non pas un dangereux piège », mais « une sensualité délicieuse », et l'amour de « notre belle terre ».

> Depuis longtemps, il lui était apparu clairement que le transport était, par essence, quelque chose de simple, sans complication particulière. Mais alors, pourquoi exigeait-il parfois non pas un travail régulier, ordinaire, mais un effort désespéré ? L'être humain mort ou hostile : c'était là la difficulté ! C'était pour cela qu'il fallait réchauffer constamment une autre personne de son souffle, sans jamais s'arrêter, et la tenir près de soi, de façon à ce qu'elle ne meure pas, pour qu'elle ressente son importance et vous rende, même si c'était seulement par honte et par gratitude, la chaleur de l'aide et du soutien qu'elle avait reçus sous la forme d'un travail et d'une vie honnêtes[8]…

Un jour, un employé nommé Poloutorni explique à Levine qu'il a besoin d'un « bon coq pour les poules spéciales de sa femme ».

> Levine regarda calmement le visage de Poloutorni : ce qui pouvait faire vivre quelqu'un… même des coqs et des poules pouvaient nourrir son âme et même un petit poulailler dans la cour pouvait apporter à son cœur une consolation !
> « Je comprends, dit Levine doucement, je connais un éleveur de poules à Izioum. C'est un ami à moi… Je vous écrirai un mot, et vous pourrez aller le voir pendant votre jour de congé. »

Il y a aussi la femme de Poloutorni, qui veut apprendre le français, un jeune employé et sa femme qui cherchent quelqu'un pour garder leur enfant, un ouvrier fatigué qui a besoin qu'on change ses horaires et divers autres « petits accidents et blessures mineures » qui requièrent de

l'attention. « Levine comprenait que les petits accrocs étaient des catastrophes majeures qui ne devaient qu'au hasard de mourir au berceau. » Il doit être là pour tout le monde, partout, à tout moment[9].

L'amour pour les autres exige un sacrifice de soi. Levine ne prêche pas l'ascétisme : il le pratique sans le clamer parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse. (Il a une bonne qui s'inquiète de son confort physique, mais elle comprend sa mission et partage sa sagesse.) Sa tâche est d'assurer le salut des autres.

> La nuit, après s'être brièvement reposé, Levine retournait à la gare. Rien de dangereux ne se passait, mais Levine s'ennuyait chez lui. Il estimait que, pour une personne transitoire, temporaire, cela n'avait aucun sens de vivre pour soi. Les personnes réelles, celles de l'avenir, étaient peut-être déjà nées, mais il ne se comptait pas parmi elles. Il avait besoin d'être loin de lui-même nuit et jour pour comprendre les autres. […] Pour entendre toutes les voix, il faut soi-même devenir presque muet[10].

Levine est « un homme solitaire », mais il n'est pas seul. Peu avant l'aube, le téléphone de la gare se met à sonner.

> « Bonjour, le chef de gare de la Ligne rouge à l'appareil.
> — Ici Kaganovitch. Comment allez-vous, camarade Levine ? Et pourquoi avez-vous décroché si vite ? Comment avez-vous fait pour vous préparer aussi rapidement ? Vous n'étiez pas couché ?
> — Non, Lazare Moïseïevitch, j'étais sur le point d'aller me coucher.
> — Sur le point d'aller vous coucher ? La plupart des gens vont se coucher le soir, pas le matin… Écoutez-moi bien, Emmanuel Semionovitch, si vous vous ruinez la santé ici, je vous poursuivrai pour la perte de mille locomotives. Dorénavant, je vais contrôler votre sommeil, mais pas question que je devienne votre nourrice… »
> La voix lointaine, douce et profonde se tut un moment. Levine ne disait rien non plus : il aimait depuis longtemps son interlocuteur de Moscou, mais il ne pouvait jamais, dans aucune circonstance, exprimer directement ses sentiments : il n'était pas possible de le faire sans se montrer grossier et indélicat.
> « Il doit faire nuit à Moscou aussi, Lazare Moïsseïevitch, dit Levine doucement, la plupart des gens ne se couchent pas non plus le matin là-bas. »

Kaganovitch comprit la remarque et éclata de rire[11].

Levine n'est pas seul. Kaganovitch est pour lui ce qu'il est pour Poloutorni ; il est pour Kaganovitch ce que sa bonne est pour lui ; et Kaganovitch est prêt, si nécessaire, à devenir sa nourrice. Telle est l'immortalité des gens que relient les rails partant de la Ligne rouge. Telle est, surtout, l'immortalité de ceux qui ne dorment pas lorsque les autres dorment. La nuit suivante, une heure après que Levine s'est couché (« pas par goût du repos, mais parce qu'il pensait au lendemain »), il est réveillé par un appel des bureaux de la gare. « Ils viennent de nous appeler de Moscou pour s'enquérir de votre santé et demander si vous dormiez. À croire que vous êtes un grand être immortel ! » Un appel de nuit pour vérifier si Levine dort n'est pas juste une idiotie, c'est un rappel, ainsi qu'une confirmation, que Levine est un grand être immortel. « Levine resta un moment assis sur son lit, s'habilla, puis retourna à la gare[12]. »

Platonov et Elena Oussievitch (dans l'appartement de qui il était souvent invité, à la Maison du Gouvernement) paraissaient croire qu'il avait finalement saisi l'esprit de la Révolution, et peut-être même résolu le mystère de l'immortalité bolchevique. Ils se trompaient. Un an plus tard, la revue *Krasnaïa Nov* publia un article de l'influent critique A. S. Gourvitch, dans lequel celui-ci soutenait que le nouvel ouvrage de Platonov était « profondément erroné », au même titre que « Makar pris de doute » et *À l'avance*. « Quoi qu'on ait pu nous dire concernant le contenu socialiste de la nouvelle "L'Immortalité", son protagoniste nous apparaît comme un pénitent ascétique enclin à la mortification. » Le bolchevik de Platonov n'était qu'un de ses mendiants et de ses idiots empreints de sainteté, et la vision qu'avait Platonov de l'immortalité était « une absurdité, une impasse et une calomnie ». « A-t-il conscience que son "amour" ne peut profiter qu'à ceux qui haïssent, et que sa triste posture de deuil ne peut attirer que ceux qui tentent de "s'acclimater au socialisme" sous l'apparence de petits Jésus ? » Selon Gourvitch, les personnages de Platonov se répartissaient en deux catégories : ceux qui voulaient abolir l'État, comme Makar, et ceux qui voulaient se fondre avec lui, comme Levine. Ils étaient soit de « pauvres Evgueni » soit le bronze dont est fait le *Cavalier au galop*. Mais, en réalité – et particulièrement dans la nouvelle réalité de l'avènement du socialisme –, le grand travail de construction et les joies humaines les plus simples étaient inséparables. « Plus encore, ils se présupposent l'un l'autre. » Le socialisme apporte la vie, et les

« sources miraculeuses » de la vie incluent, à parts égales, « le *Cavalier de bronze* et le pauvre Evgueni, le tableau d'ensemble et la personne de Makar, le rugissement du train et la douce chanson de l'oiseau »[13].

Andreï Platonov

Platonov, Oussievitch et le comité éditorial de la *Literatournaïa Gazeta* s'insurgèrent contre la rigueur de la critique de Gourvitch et soulignèrent les signes de conversion et de renaissance, mais la carrière de Platonov ne s'en remit jamais. Pour Gourvitch, le problème n'était pas ses critiques, mais la tiédeur de Platonov. « Sa popularité se limite à un cercle restreint de spécialistes littéraires » parce qu'il est « antinational », et il est antinational parce qu'il manque « de puissance, [de] profondeur et [d']ampleur dans la peinture de l'émotion humaine ». En Russie, le plus national des poètes était Pouchkine. Platonov l'avait décrit comme « notre camarade » mais, pour Gourvitch, les rapprocher suffisait à condamner Platonov.

> Platonov comprend le grand rêve de Pouchkine, qui fait de lui « notre camarade » : son rêve d'une époque où « rien n'empêchera l'homme de libérer l'énergie sacrée de son art, de ses sentiments, de son intelligence ». Platonov décrit avec extase la conviction de Pouchkine qu'« *une vie humaine ordinaire, dans sa brièveté, suffit amplement à la réalisation de tous les buts concevables et à la pleine jouissance de toutes les passions.* Ceux qui n'en sont pas capables ne le seraient pas quand bien même ils deviendraient immortels ». Ces mots ne condamnent-ils pas l'« immortel » Levine[14] ?

*

* *

Avec *La Route vers l'Océan*, de Leonid Leonov, on avait affaire à une tentative bien plus achevée d'affronter le problème de l'immortalité bolchevique. Leonov avait le même âge que Platonov (tous deux avaient trente-six ans en 1935, l'année où parut *La Route vers l'Océan*), mais sa carrière avait suivi une trajectoire inverse : à ses débuts, il était considéré comme un simple « compagnon de route » aux origines sociales peu saines (il venait d'une famille de négociants), mais il était parvenu à se hisser à l'avant-garde du réalisme socialiste grâce au succès de *La Rivière* et à l'impact de son discours au Congrès des écrivains sur le « grand planificateur » et le petit miroir. *La Route vers l'Océan* devait marquer le point culminant de son voyage professionnel et spirituel, et l'apparition du grand planificateur en tant que héros littéraire à la mesure d'un Faust (dans un miroir lui-même à la mesure du grand planificateur). Comme l'expliqua bien des années plus tard Leonov, « ce roman exprimait l'apogée de ma foi » : « J'ai écrit *La Route vers l'Océan* dans un état d'exaltation spirituelle, avec une sensation quasi physique de la grandeur de nos réalisations et de nos aspirations. » Pour Voronski, son protecteur dans les années 1920, « Leonov crée et voit des types. En ce sens, il est, plus que ses contemporains, l'héritier du feu sacré des classiques. Il est à même de rattacher la littérature moderne aux classiques par un fil solide et direct ». Après 1934, rien n'était plus important que ce fil qui reliait la littérature moderne aux classiques, et personne ne paraissait mieux à même de créer et de voir le héros nouveau que Leonid Leonov. Le défi était d'entrer dans l'ère nouvelle tout en revenant au genre le plus classique. « Seule une véritable tragédie, écrivait Leonov, peut permettre à l'homme nouveau de rejoindre la galerie des personnages de la littérature mondiale[15]. »

Leonid Leonov
(avec l'aimable autorisation
de N.A. Makarov)

La « Route vers l'Océan », c'est à la fois la ligne de chemin de fer reliant Moscou au Pacifique et « une route vers le futur, le rêve, l'idéal, le communisme ». Si *La Route vers l'Océan* est une tragédie, c'est parce que le personnage principal – le commissaire politique du chemin de fer, un Vieux Bolchevik du nom d'Alexeï Kourilov – apprend qu'il est atteint d'un cancer. Le personnage du Vieux Bolchevik mourant en temps de paix était déjà apparu, sous un jour défavorable, dans le roman de Pilniak *Le Conte de la lune non éteinte*, puis dans divers romans de construction, dans le rôle secondaire mais structurellement important de Moïse sur les rives du Jourdain. Le temps était venu de le placer au centre de l'intrigue et d'organiser le monde autour de son décès prochain et de son immortalité supposée[16].

La personne à qui Leonov pensait en écrivant son roman (« un prototype, jusqu'à un certain point »), la personne avec qui il menait des entretiens, qu'il accompagnait dans ses inspections et dont il finit par devenir proche, c'était le directeur de la ligne de chemin de fer Moscou-Kazan, Ivan Koutchmine. Né en 1891 dans une famille de paysans de la région de la Volga, Koutchmine avait intégré un collège de formation des maîtres, rejoint un groupe de lecture marxiste, découvert *La Vie de Jésus* d'Ernest Renan et enseigné deux ans dans une école de village avant de devenir révolutionnaire à plein-temps. Au cours de la Guerre civile, il s'était distingué en tant qu'organisateur de la défense de la ville d'Ouralsk en mai-juin 1919 et commissaire en Ukraine, au Turkestan et en Pologne. Pendant le premier plan quinquennal, il avait été président du Comité exécutif du district de Stalingrad puis premier secrétaire du Comité du Parti à Stalingrad. En août 1931, il avait été transféré à Moscou, d'abord comme président adjoint du Comité exécutif de la province de Moscou puis, à partir d'août 1933, en tant que commissaire politique puis directeur de la ligne de chemin de fer Moscou-Kazan. La femme de Koutchmine, Stefania Arkhipovna, qui venait elle aussi d'une famille paysanne de la Volga, enseignait la biologie à l'Institut d'ingénierie chimique, en même temps qu'elle présidait le Conseil des femmes des chemins de fer Moscou-Kazan. Les Koutchmine habitaient un appartement de cinq pièces dans la Maison du Gouvernement (l'appartement 226, auquel on accédait par le prestigieux hall n° 12, face au fleuve) avec leurs deux enfants (Oleg, né en 1922, et Elena, née en 1926) et la sœur de Stefania, Ania, qui s'occupait de tout dans la maison. Le bureau d'Ivan et la grande salle à manger étaient rarement utilisés ; parmi les autres pièces, il y avait la chambre des

parents, la chambre d'Oleg et la chambre partagée par Ania et Elena. Au cours de la famine qui toucha la région de la Volga, de nombreux parents des Koutchmine vinrent vivre avec eux pour de longues périodes ; le petit frère de Stefania (et d'Ania), Choura, vint s'installer chez eux définitivement, mais se tua accidentellement quelques mois plus tard en jouant avec le revolver d'Ivan. Elena, qui avait découvert le corps ensanglanté de Choura, passa alors quelques jours dans l'appartement des Leonov, rue Gorki. Les Koutchmine et les Leonov avaient également des datchas voisines (à Barvikha, où un petit ravin les séparait des Ossinski). C'est là que Leonid et Ivan s'étaient rencontrés. Les longues marches qu'ils avaient l'habitude d'y faire ensemble étaient l'occasion de parler de *La Route vers l'Océan*[17].

Ivan Koutchmine

Dans le roman, on reconnaît immédiatement en Alexeï Kourilov un Vieux Bolchevik et un double de Staline, fidèle à l'iconographie classique. « C'[est] un homme imposant et sombre. Il [est] rare qu'un sourire vienne troubler son épaisse moustache grisonnante. » Il a « les épaules d'un docker et le front d'un Socrate », et ses yeux paraissent, lorsqu'on les examine de plus près, « pas inamicaux ». Son apparence s'explique par son passé et les pensées qui l'occupent : deux images sacrées ont « fusionné » dans son esprit : celle de Lénine et celle de son ancien professeur, le fondeur Arsentyitch (qui évoque le « forgeron » d'Ossinski et, allusion supplémentaire à Héphaïstos, marche avec une canne). Le nom de Kourilov (« le Fumeur ») et son éternelle pipe soulignent et mêlent encore davantage les références staliniennes, prométhéennes et prolétariennes. Sa première éducation bolchevique inclut des références à la fois à Pouchkine et à Shakespeare[18].

Il vit au dernier étage de la Maison du Gouvernement. Un matin, le narrateur se rend chez lui pour l'une de leurs conversations régulières. « Nous sommes à la fenêtre, nous regardons dehors. Le bâtiment est haut. Si l'on colle son visage au bord de la fenêtre, on parvient à apercevoir un petit bout du Kremlin depuis la fenêtre de Kourilov. Aujourd'hui, on dirait qu'il est voûté et comme diminué. Le ciel est lourd, bien qu'hier soir il ait fait moins vingt. Un gigantesque panache de fumée noire s'élève de la centrale électrique à côté et vient envelopper l'or passé du Kremlin. Des flocons de neige flottent dans l'air, cherchant à tâtons un endroit où se poser[19]. »

Eva Levina-Rozengolts, *La Centrale électrique en hiver* (1930-1931), vue de l'appartement 237

Kourilov incarne le paysage – le Kremlin, la Maison du Gouvernement, le Grand Pont de pierre – en même temps qu'il le domine. C'est « un homme-montagne, du haut duquel on peut apercevoir le futur », « un pont grâce auquel les gens peuvent accéder au futur » et « une énorme planète » autour de laquelle les autres tournent, comme autant de « satellites insignifiants » dans son orbite. Parmi eux, sa femme discrète, Katerinka, liée à lui par une relation d'« amitié honnête et sobre », et dont la mort, au début du roman, présage celle de Kourilov ; sa sœur Klavdia, inquisitrice

du Parti, « sèche, volontaire, déterminée », qui n'a « aucune biographie personnelle » au-delà des « dates anniversaires publiques » ; une autre sœur, Frosia, qui épouse l'industriel Omelitchev et en est punie par la naissance d'un enfant sourd-muet ; Omelitchev lui-même, qui a pour fonction d'apporter une « critique aussi intelligente que malveillante », mais dont le miroir est « trop étroit pour refléter toute l'étendue de Kourilov » ; et la proie, le double et l'ennemi de Kourilov, Gleb Protoklitov (« le Premier Nommé »), qui a lui-même trois doubles : un double secret dans la personne de Leonid Leonov, dont il s'est partiellement approprié la biographie, et deux doubles évidents, notamment son frère, Ilya Protoklitov, son *alter ego* susceptible de rédemption. Ilya est chirurgien ; il est marié à une comédienne de théâtre nommée Liza, qui avorte de son enfant. Liza a un oncle, un ancien professeur de latin nommé Pokhvichniev, qui prophétise la fin du monde ; Pokhvichniev a lui-même un double : l'ancien directeur du lycée d'Ilya, qui vit dans les « catacombes de l'ancien régime » au milieu des vestiges pourrissants du passé humain, et ainsi de suite[20].

La planète Kourilov a bien d'autres satellites, qui ont eux-mêmes leurs propres satellites, lesquels tendent à se mouvoir par paires suivant des orbites qui se croisent, produisant çà et là des collisions, sources de catastrophes plus ou moins importantes. Mais la relation la plus importante est celle qu'entretient Kourilov avec sa propre mortalité. Le roman s'ouvre sur une scène d'accident de train. Dans la confusion qui s'ensuit, l'un des survivants, l'ancien professeur de latin Pokhvichniev, fait tomber un livre, et Kourilov le ramasse. C'est une Histoire mondiale des religions.

> Les dieux avaient été façonnés sous l'effet de la peur, de la haine, de la flatterie et du désespoir ; leur visage avait été modelé selon ce que l'on avait sous la main. Il y en avait un ailé, avec un œil derrière la tête capable de tout voir, de façon qu'aucun homme ne pouvait l'attaquer par-derrière ; un autre avait l'apparence d'une femme hautaine revêtue d'un poitrail de seins ; un autre avait la forme d'une narine poilue inhalant la fumée des sacrifices, un autre encore était une sphère de brume pleine d'yeux bridés perpétuellement en mouvement. Il y avait un dieu qui avait trente mains, chiffre qui reprenait le nombre de métiers humains, un dieu à tête de chien, un taureau, un cyclope, un éléphant marqué au front d'une tache sacrée (il sera amusant de voir la forme que prendra cette image dans l'esprit

de Kourilov au cours des prochains mois), une louve, une hydre à mille têtes, une euphorbe africaine aux feuilles piquantes et à la sève empoisonnée, et enfin un simple bloc de bois peint de sang sacrificiel avec d'étroits yeux sibériens et une bouche avide, tellement vaste qu'il pourrait s'avaler lui-même.

Puis vient la Grèce antique. « Des déesses au front ceint de myrte et de roses, des géants frustes, les jouets d'Homère, des dieux ivrognes, des dieux voleurs et les dieux de la profession militaire festoyant en compagnie de divers parents et de prolétaires en pleine ascension sociale tout en haut d'une montagne au centre du monde. » Mais c'est Charon, le nocher des Enfers, qui intéresse le plus Kourilov.

> À travers ce luxuriant chaos animal perça la première triste lueur de connaissance de soi. Ayant appris le sourire, l'humanité apprit à en redouter l'absence. Kourilov n'était pas familier des conditions de vie dans l'Antiquité, et il imaginait Charon à la mode russe. Le visage rond et grêlé, portant des bandes molletières, Charon était assis à l'arrière de sa barque disjointe sur une toile de jute qu'il avait lui-même étendue. Il y roulait des cigarettes de mauvaise qualité qui empuantissaient l'air autour de lui, une vieille gamelle militaire à ses pieds, pour rejeter l'eau s'infiltrant à travers les fentes[21].

Ce qui est arrivé à l'humanité arrive également à Kourilov. Du luxuriant chaos animal émerge la première lueur de connaissance de soi. « Je n'ai plus foi en mon corps, dit-il à un médecin, qui a une photographie de Tchekhov dans son bureau. J'ai peur que quelque chose soit rouillé à l'intérieur. » Le médecin confirme son sentiment, lui annonçant qu'il a une tumeur cancéreuse au rein. Les souffrances de Kourilov ne cessent de s'intensifier jusqu'à ce que, un jour, il perde connaissance et découvre à son réveil que sa pipe – sa virilité, son attribut divin et son essence humaine – a été volée. « "Qu'as-tu besoin d'une pipe à présent, mon frère ?!" semble dire à Kourilov le soldat Charon, sorti du livre de Pokhvichniev[22]. »

Pour atteindre l'immortalité, on peut emprunter plusieurs chemins. Le plus évident est de s'engager explicitement dans un travail de mémoire : le rédacteur en chef adjoint du journal de la ligne de chemin de fer, Aliocha Peressypkine, étudie les origines prérévolutionnaires de la route ; un « patriote régional » écrit l'histoire de la fortune familiale des Omelitchev ;

une jeune femme du nom de Marina, qui travaille pour le département de propagande des chemins de fer, écrit la biographie de Kourilov ; et le narrateur, qui est en même temps un personnage du roman, fait avec une distance amusée leur histoire à tous. Pokhvichniev, le professeur de latin, ne sort pas sans son Histoire mondiale des religions ; Ilya Protoklitov, le chirurgien, collectionne les horloges ; et son ancien professeur, l'historien professionnel, est un collectionneur universel.

Tout ce qui a été finira dans l'« Océan scintillant, toujours en éveil ». Ceux qui trouvent leur historien vivront plus longtemps, et peut-être plus pleinement. Kourilov, cette montagne, ce pont humain vers l'Océan, aura une existence posthume digne de ses dimensions. Le problème est que l'on ne peut pas se fier aux histoires, pas même à celle de Leonid Leonov, *La Route vers l'Océan*. Marina, que Kourilov appelle son « Plutarque », veut décrire des actions héroïques, pas une vie qu'il pourrait reconnaître comme sienne. Il se moque d'elle en lui récitant « un conte édifiant » en quoi il n'est pas impossible qu'elle voie une histoire sacrée : « Je suis né il y a cinquante ans de parents pieux et honnêtes[23]. »

Les anciens camarades de Kourilov sont des témoins bien plus fiables de son histoire : ils sont les monuments vivants de leur lutte commune. « Lorsque je regarde vos visages, leur dit-il lors de son cinquantième anniversaire, ces drôles de vieux visages qui me sont si chers, j'y vois mon reflet multiplié. […] Et si je venais à sortir de ce cercle, votre amitié resterait inchangée. Elle vous lie les uns aux autres par une discipline rationnelle, une discipline de fer ; elle ne peut pas s'altérer, ni pourrir. » Elle ne peut pas pourrir, mais elle peut prendre fin. L'une des difficultés que présente ce type d'immortalité est (comme l'inflexible sœur de Kourilov, Klavdia, ne cesse de le lui rappeler) qu'il n'existe aucune garantie contre la trahison. Une autre est que Kourilov et ses amis appartiennent à une même génération, et qu'aucun d'entre eux ne survivra longtemps après la mort de Kourilov. La grande question n'est donc non pas de savoir s'ils continueront à vivre dans la mémoire de leurs amis, mais si ceux qui viendront après eux ne transformeront pas leur mémoire en « récits édifiants ». Leurs successeurs auront à se soucier de leur propre mémoire. « Nous n'avons peut-être pas fait d'études, dit l'un des camarades de Kourilov, mais nous avons pourtant appris de Hegel et d'Héraclite que le fleuve ne s'arrête jamais, et qu'il emporte avec lui tout ce qui est nécessaire pour que la vie continue. » Kourilov n'est pas

convaincu par l'argument, et la conversation est interrompue par un coup de téléphone. Un accident a eu lieu, on a besoin de lui. Mais ses douleurs au dos sont si intenses qu'il est incapable de se rendre sur place[24].

Un autre chemin évident – mais trompeur – vers l'immortalité est l'amour. La plupart des lecteurs de Leonov à la Maison du Gouvernement avaient lu le *Faust* de Goethe et se souvenaient que la tentation de l'amitié est suivie de la plus grande tentation de toutes (du moins pour celles qui viennent directement du diable). Ils se souvenaient aussi qu'avant que Faust puisse rencontrer Marguerite, il doit boire la potion magique de la sorcière pour redevenir jeune. Kourilov découvre le véritable amour peu après son cinquantième anniversaire. « Là, au crépuscule de sa vie, l'amour devenait un vecteur puissant et encore inexploré de physiothérapie. À tout autre moment, il y aurait vu de la magie. Pendant deux jours d'affilée, il lui sembla qu'il avait complètement oublié ses attaques. Il comptait à présent par dizaines les symptômes de rajeunissement[25]. »

Cette sorte d'immortalité n'est bien sûr pas la bonne. Lorsque son ami le plus proche, Tiouttchev, lui dit que c'est « précisément à ce carrefour biologique entre la vieillesse et une femme » que « l'on peut voir la frontière ultime », Kourilov le conteste avec véhémence. « Faux ! Ce n'était pas de la mort qu'il avait peur, mais de mourir : de perdre la capacité d'influer sur le monde et de devenir pour ses ennemis un objet de ridicule et pour ses amis un fardeau et un objet de pitié ! » L'immortalité n'avait rien à voir avec sa propre jeunesse éternelle, mais avec le « renouveau de notre planète ». Tiouttchev (qui porte le même nom que le poète auteur de « Le Dernier Amour » et « L'Arrivée du printemps ») n'est pas de cette opinion. Directeur d'un théâtre, célèbre pour son esprit, c'est lui qui transformera la fête d'anniversaire de Kourilov en un spectacle magique (et l'appartement de Kourilov à la Maison du Gouvernement en cave d'Auerbach)[26].

Kourilov contrecarre les plans du diable en faisant un discours où il loue la « discipline de fer ». Il est interrompu au moment opportun par un appel : il doit se rendre sur la Route ; son voyage vers la Route est lui-même interrompu par une crise ; ses souffrances sont guéries par l'amour ; et l'amour paraît intrinsèquement incompatible avec une inflexible discipline rationnelle. Contraint de choisir entre deux jeunes femmes – Marina, sa biographe prolétarienne un peu simplette, et Liza, une comédienne dénuée de talent rêvant d'entrer en contact avec le tout-

puissant Tiouttchev –, Kourilov choisit la seconde. L'amour s'avère rédempteur, en même temps qu'aveugle, et Liza gagne en maturité tandis que Kourilov rajeunit. « Ce dont elle avait besoin à présent pour être heureuse n'était pas l'entretien si désiré avec Tiouttchev, mais simplement un peu d'approbation de la part de Kourilov. » Elle lui dit qu'elle voudrait avoir un fils de lui, mais, juste au moment où ils s'apprêtent à consommer leur amour, il est frappé par une nouvelle crise et perd tout à fait sa pipe. L'épreuve de l'amour s'achève comme s'était achevée l'épreuve de l'amitié[27].

Liza ne peut pas donner de fils à Kourilov, mais Marina, dont le nom suggère un lien avec l'Océan, en a déjà un, nommé Ziamka, à qui Kourilov s'est attaché. « Ziamka » est le diminutif d'« Izmaïl » (ou Ismaël), ce qui évoque l'illégitimité, mais là est peut-être justement la clé : la véritable immortalité ne concerne pas nos propres enfants, ni même les enfants que nous avons adoptés (Kourilov a recueilli deux enfants qui étaient à la rue), elle concerne tous les enfants, tous ceux qui emprunteront la Route qu'il est en train de construire.

Un jour, par une nuit de pleine lune, Kourilov ouvre la fenêtre de son bureau et, regardant vers le jardin en bas, il aperçoit un couple de jeunes gens échangeant des confidences sous une branche sinueuse évoquant un serpent. « Là, il pourrait être agréable de siffler (les doigts dans la bouche), comme l'avait fait le Seigneur confronté à deux organismes semblables. Le célèbre exil se reproduirait ; le charme du jardin serait rompu ; et ce ne sont pas eux, mais Kourilov, qui serait perdant. » Le couple ne cesse de réapparaître, sous diverses formes. Le jour précédant son opération, Kourilov se retrouve de nouveau nez-à-nez avec eux. « Chaque fois qu'il pensait à eux, il les croisait – partout : sur tous les grands chantiers de construction… ou pendant les défilés du 1er Mai (marchant main dans la main devant les stands d'exposition)… ou à la gare (peut-être en train de se rendre à la mystérieuse ville de Komsomolsk, à mi-chemin sur la route de l'Océan). Leurs apparitions avaient une régularité singulière[28]. »

Dans l'un des épisodes principaux du roman, Kourilov et l'industriel Omelitchev rejouent le dialogue entre le père Nikolaï et le jeune révolutionnaire dans le roman de Voronski *À la recherche de l'eau de la vie*. La conversation a lieu à l'époque de la Guerre civile. Omelitchev, qui est l'époux de la sœur de Kourilov, Frosia, le protège des Blancs, mais lui reproche son aveuglement.

« Tu ne comprends pas les gens. Prenez-moi tout, mais laissez-moi un petit lopin de terre, un tout petit lopin… et j'y ferai pousser un miracle. Tu verras un arbre et des oiseaux faire leur nid au milieu des pommes d'or. Mais ce lopin doit m'appartenir, à moi, mon fils, mon petit-fils et les fils de mes petits-fils…

Tu recherches l'immortalité, Omelitchev… mais la propriété est un fragile escalier pour y parvenir. Et tu n'as même pas encore de fils… »

Omelitchev ne releva pas l'ironie. « Je connais l'homme autant que toi. Il devient magicien lorsqu'il prend les rênes de sa vie. Personne ne lui donnera jamais rien, ni à lui, ni à ses chiots, s'il a faim, et il le sait, ce fils de chienne. Alors il regarde autour de lui, il se creuse la tête, il trouve des solutions et il se réjouit[29]. »

L'histoire leur donne tort à tous les deux. Omelitchev ne peut cacher sa tendresse pour les enfants des autres (même avant que son premier fils ne meure et que le second, Louka, ne s'avère sourd et muet). Kourilov perd toute foi en son corps, et finit par entendre l'appel de la famille. Lorsque Frosia lui demande la permission de rester quelques jours dans son appartement de la Maison du Gouvernement, il lui répond qu'elle devrait avoir honte de poser la question : « Tu es de la famille, après tout », dit-il. Son inflexible sœur le met en garde : le mari de Frosia, qui fuit à présent la justice soviétique, peut arriver à n'importe quel moment pour rendre visite à son enfant. « Il le peut, c'est vrai, répond Kourilov. La Révolution n'a pas aboli le droit des pères[30]. »

Effectivement, Omelitchev apparaît à l'improviste, et Kourilov et lui ont une nouvelle version de leur première conversation. Les rôles sont inversés, mais les arguments sont les mêmes. Kourilov est rattrapé par la famille, et même Klavdia, qui habite sept étages au-dessous, se met à manifester de l'amour pour son frère.

La vigueur apportée par Frosia à tout ce qui relevait de l'entretien de la maison avait transformé l'appartement de Kourilov. Les meubles se tenaient solidement chacun à leur place assignée, les fenêtres décrassées laissaient entrer deux fois plus de jour qu'auparavant et, tout en haut des armoires et des étagères, là où la maladive Katerinka n'allait jamais regarder, il ne subsistait pas un grain de poussière. Le dîner était prêt à une heure précise, et Frosia n'hésitait pas à gronder son frère chaque fois qu'il était en retard. Klavdia venait le voir plus

> souvent, mais elle faisait toujours comme s'il s'agissait d'une visite à l'improviste. Parcourant lentement les pièces, rien ne lui échappait des petits signes de ce qui se passait pendant son absence. Ouvrant le buffet, elle trouvait de la vaisselle neuve à la place des anciennes assiettes ébréchées et disparates ; jetant un œil dans la salle de bains, elle constatait que le sol, remis à neuf, brillait d'un éclat inhabituel. La vie revenait dans cette grange inhabitée[31].

Se pourrait-il que ce paradis introuvable soit en fait étalé sous les yeux de tous – dans le jardin en bas des fenêtres du bureau de Kourilov, ou même dans son propre foyer de la Maison du Gouvernement ? Ce n'est pas l'avis de Kourilov. Les jeunes couples en route vers l'Océan doivent bien passer par Komsomolsk, et son travail est de préparer les voies pour cela. La clé de la véritable immortalité est la foi dans l'avènement du communisme. À travers mille canaux différents, le flot de la Révolution se déverse dans l'Océan scintillant, toujours en éveil. La foi seule légitime Kourilov : rien au monde n'est plus fort que la mort, excepté son rêve d'Océan.

> En homme de son temps, Kourilov essayait constamment de visualiser la lointaine étoile polaire vers laquelle son parti se dirigeait. C'était son seul loisir. Bien sûr, ses rêves étaient confinés aux limites étroites des livres pour lesquels il parvenait à voler du temps à son travail ou à son sommeil. Et ce monde imaginaire, plus matériel et plus adapté aux besoins humains que le paradis chrétien, était, dans la vision qu'il en avait, couronné par la limite extérieure du savoir : la non-mort[32].

Par quatre fois au cours du roman – trois fois à la suite de crises particulièrement douloureuses, et finalement après sa mort –, Kourilov (l'« homme d'État »), accompagné de l'auteur (le « poète »), vole vers l'Océan de son imagination. La rouille qui ronge son corps peut le priver de l'amour, de l'amitié et de la paternité, mais elle ne peut lui enlever l'étoile polaire de son parti ni sa capacité à la voir. « Lorsque nos yeux ne nous étaient plus d'aucun secours, et lorsque la lucidité du poète égalait la perspicacité de l'homme d'État, nous recourions aussi à la fiction. Elle était pour nous comme un pont branlant au-dessus de l'abîme, où les torrents se précipitaient dans une direction inconnue[33]. »

Le futur est constitué de deux époques. La première est un « indescriptible massacre », emprunté à parts égales au « poète de la petite île de Patmos » et aux histoires de pirates des mers du Sud dont Kourilov raffole. « Je suivais avec intérêt l'évolution des personnages, issus d'un vieux livre pour enfants, commente le narrateur dans une note de bas de page. Je reconnaissais les mots "Pernambuco", "Fortaleza" et "Aracajú", qui évoquaient le cri d'oiseaux s'appelant d'un arbre à un autre dans la forêt tropicale sous le soleil brûlant de midi. » L'homme d'État concocte une apocalypse en reprenant les ingrédients des livres d'aventure coloniaux qu'il a lus, et le poète se la représente parfaitement parce qu'il a lu les mêmes livres. Si le chirurgien Ilya Protoklitov les rejoignait, il se sentirait également chez lui à Pernambuco. Les timbres qu'il collectionnait enfant représentaient « des girafes, des atolls de corail et des lagons en fer à cheval, des palmiers, des généraux sud-américains arborant d'imposantes moustaches noires, des pyramides et des voiliers. Toutes ces images sortaient du monde des livres pour la jeunesse de James Fenimore Cooper, Louis Jacolliot et Louis-Henri Boussenard ». La plupart des lecteurs de Leonov et des voisins de Kourilov à la Maison du Gouvernement avaient grandi dans ce monde de garçons, et c'était aussi le cas de leurs fils (et ça le serait encore des fils de leurs fils). Jacolliot passerait de mode, mais Cooper et Boussenard (qui devait sa célébrité à son *Capitaine Casse-Cou*) étaient dans tous les appartements, à côté de nouvelles éditions soviétiques de Jules Verne, Mayne Reid, Jack London, Rider Haggard, R. L. Stevenson et O. Henry[34].

Au-delà de l'Armageddon et d'Aracajú s'étend « Océan » qui, à y regarder de plus près, se révèle être une ville (ce qui n'a rien de surprenant, étant donné les plans originaux). « Nous avons donné à cette ville le nom d'Océan parce que ce vaste mot est empreint d'un sens maternel vis-à-vis des mers de tous ordres, lesquelles sont elles-mêmes unies par les liens fraternels des fleuves et des canaux. » Depuis le centre de la ville, « si vous marchez depuis le quai par les rues Staline et Yangtze, et si vous poursuivez au-delà de la place de l'Université », vous pouvez voir la colline de l'Unité, avec son immense fontaine nommée « L'Arbre de l'eau ». Le narrateur reprend quelques grands classiques de la science-fiction, comme les canoës ailés et les rues à plusieurs niveaux (« la tendance antique de l'architecture à se préoccuper de la vue depuis le ciel a enfin trouvé son expression définitive »), mais sans pour autant multiplier les exemples (« les comptes rendus des premiers explorateurs sont toujours

vagues et imprécis »). La vraie question est de savoir à quel point la vie y est différente de celle qu'on mène à la Maison du Gouvernement. Le poète y trouve la « proportion habituelle d'oisifs, d'idiots et de mécontents ». L'homme d'État « conteste avec véhémence qu'il y ait dans cette ville du futur le moindre grain de poussière, la moindre mouche, le moindre accident – ni même les divers maux mineurs inévitables dans toute communauté humaine ». La suite donne raison au poète, lorsque tous deux sont « aspirés par un gigantesque collecteur de poussière magnétique » et attaqués par un essaim de « garçons insupportables ». Kourilov prétendra ensuite que cet épisode ne s'est jamais produit, mais c'est le narrateur qui a le dernier mot. Le futur appartient au poète. La question de Maïakovski a reçu une réponse et, sans que les choses soient dites explicitement, il apparaît que Lénine avait tort. On ne pourra pas en finir avec les punaises[35].

Mais qu'en est-il de Kourilov ? Son compagnon de chambre à l'hôpital du Kremlin entend les histoires qu'il raconte à Ziamka et lui reproche de ne pas être un véritable athée. « "Être athée, c'est être indifférent à Dieu, lui dit-il, mais vous, vous le rejetez, vous cherchez la confrontation, vous essayez de lui arracher l'univers… Comment peut-on être en colère contre quelque chose qui n'existe pas ?" » Kourilov lui conseille d'en parler avec sa sœur Klavdia, qui adore ce type de conversation. Il ajoute qu'il a besoin de temps pour y réfléchir. À l'époque où il lisait des choses sur les religions dans le monde, il s'était dit qu'« un jour peut-être ce livre contiendrait des pages sur lui[36] ».

Le matin suivant, on emmène Kourilov pour l'opérer. Le chirurgien qui s'occupe de lui est le père de l'enfant dont Liza a avorté, l'ancien collectionneur d'horloges Ilya Protoklitov. L'opération paraît d'abord réussie mais, deux jours plus tard, Kourilov succombe à une hémorragie. Sa mort coïncide avec le début du printemps. « Les nuages d'orage s'accumulaient, s'épaississaient puis se dispersaient, mais chaque fois il en arrivait de nouveaux, et chaque fois ils semblaient plus sombres et plus menaçants que les précédents (de sorte que l'œil de l'esprit percevait d'autant plus aisément derrière eux le ciel bleu et serein du futur)[37]. »

Les satellites de Kourilov, rappelés à l'ordre par sa disparition physique, dérivent dans la même direction. Frosia et son enfant sourd-muet partent pour la Sibérie recommencer leur vie ; l'inflexible Klavdia ouvre son discours lors de la réunion plénière suivante par ces mots : « Nous sommes appelés à travailler dans une époque belle et joyeuse, mes chers

camarades », et Liza décline la proposition que lui a fait Tiouttchev de travailler dans le théâtre. L'un des fils adoptifs de Kourilov, le rédacteur en chef adjoint du journal ferroviaire, également historien amateur de la ligne de chemin de fer, Aliocha Peressypkine, vient voir le narrateur et part avec lui pour Océan. « En réalité, nous étions trois : Kourilov était là lui aussi parce que, une fois que nous avons quitté le présent, sa réalité est devenue égale à la nôtre… Nous avons traversé des centaines d'événements indistincts, à peine esquissés à la surface du futur ; nous avons visité des dizaines de villes, à l'histoire remarquable, qui n'existaient pas encore. Gambadant comme des enfants, Aliocha et moi nous ébattions à travers l'immense étendue de l'univers, tandis que l'ombre de Kourilov planait au-dessus de nous, telle une montagne. » Puis, la pluie arrive, et ils s'abritent sous un bosquet. Là, ils voient tout à coup un jeune couple qui se parle tout bas. Et, tout aussi soudainement, le couple disparaît. « Les amants ont toujours eu cette capacité magique de se dérober à la curiosité des étrangers en s'évanouissant dans le murmure des arbres, dans un rayon de lune ou dans le parfum nocturne des fleurs… Nos manteaux de l'usine textile de Moscou, complètement trempés, avaient beau nous glacer les épaules, nous abandonnâmes notre abri pour nous remettre sur la route que doit prendre celui qui quitte son foyer par temps d'orage. » *Fin*. Le Faust soviétique avait achevé son ascension jusqu'à un paradis dont il avait lui-même été l'artisan. « *Alles Vergängliche*/*Ist nur ein Gleichnis*/*Das Unzulängliche*/*Hier wird's Ereignis* » (« Toute chose périssable/Est un symbole seulement/L'imparfait, l'irréalisable/Ici devient événement »)[38].

La publication de *La Route vers l'Océan* fut un grand événement littéraire. À l'initiative de *Novyï Mir*, une conférence de deux jours fut organisée autour du roman en novembre 1935, alors que sa publication sous forme de feuilleton était encore en cours. En mai 1936, le comité de direction de l'Union des écrivains en fit l'objet d'une discussion officielle (la première du genre dans l'histoire du comité). À ces deux occasions, la *Literatournaïa Gazeta* proclama que *La Route vers l'Océan* était « une grande victoire, non pas seulement pour Leonov, mais pour la littérature soviétique dans son ensemble ». Beaucoup firent l'éloge de son ampleur, de son courage, de ses qualités littéraires et de son engagement sincère pour la cause du socialisme. Cependant, en définitive, la plupart des critiques convinrent que le roman n'était pas à la hauteur de ses deux ambitions monumentales : peindre un portrait fidèle du héros de l'époque et écrire un roman digne des classiques[39].

« Le thème de l'amour et de la famille, etc., etc., peut bien sûr être un thème central, et non marginal, écrivait Ivan Vinogradov, mais alors il faudrait trouver là un conflit typique et faire voir, là aussi, le thème principal de notre époque, à savoir le thème de la lutte pour une pensée et des sentiments vraiment socialistes, pour des relations humaines socialistes. » Si Kourilov était vraiment une montagne humaine, alors tout en lui devait être grand, quelle que soit sa condition physique. Son amour, soutenait Elena Oussievitch, devait être digne d'un bolchevik et de son amour pour la vie ; sa haine, affirmait Alexeï Selivanovski, devait être digne d'un bolchevik et de sa constante vigilance. Au lieu de cela, concluait V. Pertsov, « Kourilov finit sa vie en veuf désolé et esseulé, en homme mortellement malade accablé par un amour irréalisé ». Tout le monde était d'accord pour dire avec Gorki que l'« ombre lugubre et malveillante » de Dostoïevski avait assombri une bonne part du texte. Le réalisme socialiste impliquait un retour aux classiques, mais revenir aux classiques signifiait, pour reprendre les formules de Vinogradov, « aller non pas vers un art décadent, extérieurement complexe mais au fond appauvri, mais vers l'art de l'âge d'or, vers l'art classique ». En ce sens, Dostoïevski n'était pas un classique, et *La Route vers l'Océan* lui devait trop pour être vraiment faustienne[40].

En dernière analyse, le défaut irrémédiable du roman était d'avoir été conçu comme une tragédie. L'idée de Leonov selon laquelle, « dans les arts, la maturité sociale d'une classe s'exprime dans la tragédie » valait peut-être pour les autres classes dominantes, mais elle ne pouvait s'appliquer dans le cas du prolétariat. Le critique I. Grinberg concluait sa recension de *La Route vers l'Océan* en prenant le parti de Kourilov contre Leonov :

> Les œuvres d'art des siècles précédents étaient pleines de représentations de la souffrance et du malheur. Aujourd'hui, l'heure est venue d'un grand changement dans la vie de l'humanité. Nous sommes en train d'assister à la destruction de l'ordre social qui condamne le peuple à la souffrance et aux tourments. Déjà, sur un sixième de la surface de la planète, une vie belle et heureuse a été créée.
>
> Par conséquent, l'heure est venue d'un grand changement dans les arts. Les artistes soviétiques sont investis d'une noble tâche : décrire

> des gens qui sont en train d'éliminer la souffrance et le malheur, des gens qui sont des créateurs de bonheur[41].

Là gisait la clé du problème central du livre : celui de la mort et de l'immortalité. « La Révolution a transformé la question de la mort, disait Viktor Chklovski lors d'une réunion du présidium de l'Union des écrivains en mai 1936. Si le roman échoue, c'est, comme on l'a déjà dit, parce qu'il entreprend de résoudre des situations nouvelles à l'aide de vieilles méthodes. » Mikhaïl Levidov acquiesçait : « Il est donné à tout le monde de bien mourir. Mais ce n'est qu'à notre époque et dans notre environnement social qu'ont été créées les conditions objectives favorisant une bonne mort[42]. »

*
* *

L'échec de *La Route vers l'Océan* venait de son échec à représenter une bonne mort. Et cet échec était d'autant plus flagrant que, peu avant sa parution, tout le monde avait pu voir ce à quoi devait ressembler une bonne mort – et un bon livre sur la mort. Le 17 mars 1935, Koltsov avait publié dans la *Pravda* un article intitulé « Courage », à propos d'un écrivain de trente ans encore inconnu :

> Nikolaï Ostrovski est allongé sur le dos, complètement immobile. Une couverture enserre le long pilier mince et droit de son corps comme un étui permanent, inamovible. Une momie.
> Mais à l'intérieur de cette momie, quelque chose vit. Oui, ces mains étroites – seulement les mains – sont animées d'un léger mouvement. Elles sont humides au toucher. L'une d'elles serre faiblement une mince baguette au bout de laquelle est attaché un chiffon. Péniblement, les doigts dirigent la baguette vers le visage. Le chiffon chasse les mouches qui se sont audacieusement assemblées dans les plis du visage blême.
> Le visage, lui aussi, est vivant. La souffrance a asséché ses traits, elle en a éteint les couleurs et aiguisé les contours. Mais les lèvres sont ouvertes, et deux rangs de dents pleines de jeunesse donnent de la beauté à cette bouche. Les lèvres parlent, et leur voix est douce mais ferme, bien que de temps à autre elle tremble d'épuisement.

> « Bien sûr, la menace de guerre en Extrême-Orient est importante. Si nous vendons le chemin de fer de l'Est chinois, la frontière sera un peu plus calme. Mais ne comprennent-ils pas qu'il est trop tard pour nous combattre ? Nous sommes forts à présent, et nous ne cessons de l'être davantage. Chaque jour qui passe accroît notre puissance. Il y a peu, quelqu'un m'a lu un article de la *Pravda*… »
> Là, une nouvelle découverte effrayante nous attend. Il y a quelque chose dans le visage de cet homme – quelque chose qui ne vit pas ! Les deux grands yeux, éteints, vitreux, ne réagissent pas à la lumière, ni au visage d'un interlocuteur, ni à des caractères d'imprimerie. En plus de tout le reste, cet homme est aveugle[43].

Koltsov poursuit en décrivant la vie d'Ostrovski l'écrivain, en la fusionnant avec celle de la création littéraire d'Ostrovski, Pavel Kortchaguine : jeunesse insurgée, héroïsme lors de la Guerre civile, engagement dans la construction des chemins de fer, dans l'activisme au Komsomol et, pour finir, maladie, paralysie, cécité et témoignage par l'écriture. La vie d'Ostrovski – et celle de Kortchaguine – est extraordinaire, et par conséquent typique. « L'attrait de la lutte est si grand, conclut Koltsov, et le pouvoir de persuasion de notre travail commun si irrésistible que des combattants aveugles, paralysés et affectés de maladies incurables rejoignent notre cortège et rivalisent d'héroïsme pour être en première ligne[44]. »

Le roman d'Ostrovski, *Et l'acier fut trempé*, avait lentement gagné en popularité au milieu du silence des critiques littéraires et des représentants du gouvernement. (Serafimovitch, qui s'était fait un devoir de veiller sur les jeunes écrivains prolétariens, lui avait rendu visite dans sa petite chambre de Sotchi et lui avait fait quelques recommandations pour amender son manuscrit, mais il ne suggéra jamais qu'il avait découvert là quoi que ce soit d'exceptionnel.) Suite à la publication de l'article de Koltsov sur Ostrovski, *Et l'acier fut trempé* éclipsa *Le Torrent de fer* et tout ce qui avait jamais pu être écrit par des écrivains soviétiques. Ostrovski fut décoré de l'Ordre de Lénine, reçut un nouvel appartement à Moscou et une grande maison à Sotchi. Des milliers de gens lui écrivirent ; les gens venaient chez lui en pèlerinage, ils demandaient à être touchés par lui. Parmi eux, André Gide : « Si nous n'étions en URSS je dirais : c'est un saint. […] Durant toute l'heure que durera notre visite, ses maigres doigts ne cesseront point de caresser les miens, de se nouer à eux, de me

transmettre les effluves d'une sympathie frémissante. » Il mourut le 22 décembre 1936, avec tout le pays à son chevet. *Et l'acier fut trempé* était appelé à devenir l'ouvrage le plus lu, le plus traduit, le plus réédité et, autant qu'on puisse en juger, le plus aimé, écrit par un écrivain soviétique dans toute l'histoire de l'Union soviétique et du monde communiste[45].

Alexandre Serafimovitch au chevet de Nikolaï Ostrovski

L'une des raisons du succès du livre semble avoir été la fusion presque totale de l'auteur avec son personnage principal (fusion suggérée par Ostrovski lui-même, et délibérément soulignée avec force par Koltsov dans son article). Le héros mythique était là, en chair et en os, incarnant la réalité de l'époque des héros et servant de « pont grâce auquel les gens peuvent accéder au futur ». Une autre raison de son succès – et la garantie que le héros pouvait apparaître en chair et en os sans risquer d'être désacralisé – était qu'il n'avait en fait *pas* de corps : c'était une « momie », une relique vivante. Il était là *et* il n'était pas là : il incarnait la sainteté en n'apparaissant qu'en esprit.

La plus grande vertu du texte lui-même était de représenter l'histoire sacrée de la Révolution sur le modèle du plus classique des romans d'apprentissage : c'était l'éducation du bolchevik, de l'innocence à la connaissance. Chaque chapitre de l'histoire du bolchevisme correspond à une étape du voyage de Pavel (Paul) : le premier apprentissage, culminant

dans la conversion ; la « bataille d'une férocité inouïe » se concluant par l'« écrasement de la bête » ; la lutte contre les philistins à l'époque de la Grande Déception ; la construction d'un chemin de fer dans la « boue visqueuse » d'un marais sans bornes ; et, enfin, le travail de bureau en tant qu'« apparatchik » (comme Pavel se désigne lui-même avec ironie à la fin du roman). Chacun des principaux épisodes se conclut par la mort symbolique du héros, suivie de sa résurrection. (Le chapitre traitant de la construction se conclut par l'annonce officielle de la mort de Pavel et sa « résurrection dans les registres de l'organisation »). À chaque étape, Pavel perd l'usage d'une partie ou plus de son corps, de sorte qu'à la fin de l'histoire il a atteint le savoir absolu au prix d'une complète immobilité et de la cécité. Comme le dit à ses compagnons d'infortune, la veille de leur exécution, l'une des femmes du roman, qui a subi la torture et le viol aux mains des serviteurs de la bête : « Camarades, n'oubliez pas, notre mort doit être une bonne mort[46]. »

La plupart des lecteurs reconnaissaient le thème de la quête du héros (ou de la vie du guerrier-saint) s'achevant par une belle mort et l'accession à l'immortalité. Ils reconnaissaient et appréciaient également le style du roman, qui devait beaucoup aux livres qui avaient bercé l'enfance aussi bien du héros que de son créateur. Les livres préférés de Pavel étaient *Le Taon*, d'Ethel Voynich, *Spartacus* de Raffaello Giovagnoli, les romans de la Frontière de James Fenimore Cooper et, par-dessus tout, les petits ouvrages populaires anonymes où l'on pouvait suivre le feuilleton des aventures de Garibaldi. Ostrovski admirait lui-même également Jules Verne, Walter Scott, Conan Doyle, Alexandre Dumas, Robert Louis Stevenson et Edgar Alan Poe. On retrouve là bien sûr les livres que Kourilov lit sur la route vers l'Océan. Mais la différence est que Kourilov met de côté *Les Trois Mousquetaires* pour se tourner vers l'histoire des religions, et que, lorsque sa biographe prolétaire, Marina, lui demande s'il connaît personnellement l'auteur de *Spartacus*, il se contente de sourire de sa naïveté. Les romans d'aventure étaient utiles pour imaginer les guerres à venir, mais ils ne permettaient pas de saisir la « vie de Kourilov dans toute sa complexité », laquelle était à peine contenue dans l'épopée de Leonov. Nikolaï Ostrovski, Pavel Kortchaguine et la plupart des lecteurs soviétiques étaient d'une autre opinion. *Et l'acier fut trempé* donnait à voir la vie d'un Kourilov écrite par un Kourilov qui n'aurait pas subi l'influence de l'« ombre lugubre et malveillante de Dostoïevski ». C'était une autobiographie spirituelle contenue dans une brochure illustrée à cinq

kopecks. Au début du roman, Pavel tombe amoureux d'une fille nommée Tonia, qui paraît l'aimer en retour. Peu après, Victor, le fils d'un notable local, demande à Tonia si elle a fini de lire le roman d'amour qu'il lui a prêté.

> « Non, j'en ai commencé un autre, plus intéressant que celui que vous m'avez apporté.
> — Ah bon ? fit-il, vexé. Et qui en est l'auteur ?
> Elle le fixa d'un regard où pétillait une ironie moqueuse :
> — Personne[47]. »

Le roman d'amour de Tonia se passe réellement dans sa vie, ce n'est pas un roman écrit par quelqu'un d'autre. *Et l'acier fut trempé* a été écrit par son héros, et non par un auteur, et il a été lu par tous, et pas uniquement par ceux qu'enveloppe l'ombre de Dostoïevski. Samuel Johnson disait ainsi du *Voyage du pèlerin*, de John Bunyan, que « le grand mérite de ce livre est que l'homme le plus cultivé ne voit rien de plus digne de ses éloges, en même temps que l'enfant ne connaît rien de plus amusant ». Pour Johnson, deux livres seulement partageaient avec *Le Voyage du pèlerin* d'avoir été « écrits par des hommes et jugés trop courts par leurs lecteurs » : l'un était, bien sûr, *Don Quichotte*, et l'autre *Robinson Crusoé*, le successeur du *Voyage* au rang d'évangile puritain apprécié même par les enfants (y compris le jeune Staline et son fils adoptif, Artem). Le *Faust* soviétique de Leonov (ou fallait-il dire le *Hamlet* ?) avait peut-être échoué, mais le *Voyage du pèlerin* d'Ostrovski était un éclatant succès. Finalement, le rédacteur en chef mis en scène dans la nouvelle d'Ilf et Petrov parue dans la *Pravda* avait raison : il était possible d'écrire un *Robinson Crusoé* « divertissant, original et plein d'aventures intéressantes » qui se déroulerait dans une péninsule et mettrait en scène un comité syndical doté d'un coffre, d'une clochette, d'un broc d'eau, d'une nappe et de larges masses de travailleurs[48].

Dans le roman original, c'est notamment parce que Robinson Crusoé entreprend d'écrire l'histoire de ses découvertes (tant spirituelles que matérielles) qu'il parvient finalement à la connaissance vraie. Dans *Et l'acier fut trempé*, c'est là un thème central : lorsque Pavel comprend qu'il est trop faible pour être utile autrement, il décide de se consacrer à l'écriture. Sa dernière mort symbolique intervient lorsque l'unique exemplaire de son manuscrit est perdu par la poste, mais alors il s'attelle à nouveau à l'écriture, et l'histoire renaît. Le livre d'Ostrovski se conclut

lorsque le manuscrit où Pavel retrace son histoire est accepté par un éditeur. « Le cercle de fer était brisé. Avec cette fois une arme nouvelle, Kortchaguine reprenait sa place dans les rangs, dans la vie[49]. »

Mais il y a également une autre voie – qui n'a généralement pas attiré l'attention des critiques, mais qui était d'une importance cruciale pour Kon, Kourilov, Arossev, Ossinski, Serafimovitch et les autres Vieux Bolcheviks de la Maison du Gouvernement. Lorsque Pavel se voit accorder une retraite en tant qu'invalide certifié « inapte au travail », et qu'il n'est plus capable de se déplacer que sur des béquilles, il envisage brièvement de se suicider, mais rejette cette idée, la jugeant « trop lâche et trop aisée ». Au lieu de cela, il offre « son amitié et [son] amour » à Taïa Kyoutsam, la fille de dix-huit ans de son propriétaire philistin. « Nous pouvons être utiles l'un à l'autre, lui dit-il. » Elle a besoin de son aide pour devenir membre du Parti ; quant à lui, ses besoins ne sont pas explicités, mais, de Taïa, le lecteur sait depuis sa première apparition que « ses jeunes seins se sentaient à l'étroit sous sa blouse d'ouvrière[50] ».

Avant d'être frappé d'invalidité, Pavel avait toujours été célibataire. Il avait connu la tentation à plusieurs reprises, mais y avait résisté, de la même façon qu'il s'était contraint à arrêter de fumer et de jurer. Son modèle était le Taon, du roman d'Ethel Voynich – « un révolutionnaire pour qui le personnel n'était rien à côté du collectif ». Un jour, alors que la mère de Pavel lui demande s'il a trouvé une fille, il lui répond : « Je me suis juré de ne pas faire la cour aux filles avant qu'on ait, dans le monde, réglé son compte au dernier bourgeois. » Lorsqu'il rencontre Taïa, la bourgeoisie n'est pas encore exterminée, mais deux choses ont changé : sa chair n'a connu que la mortification, et le socialisme paraît plus établi. Lorsque Taïa accepte sa proposition, il la gratifie de « tendres caresses » animées d'une « profonde tendresse », et il voit « une joie mal contenue » dans ses yeux brillants. Plusieurs semaines plus tard, il perd l'usage de ses jambes et de son bras gauche puis, pour finir, la vue. Il rend sa liberté à Taïa, mais elle reste avec lui, choisissant de continuer à être sa partenaire à la maison et son égale au sein du Parti. Tous deux sont récompensés par la parution du livre et, finalement, par l'immortalité. Plus tard, la veuve d'Ostrovski, R. P. Ostrovskaïa (née Raïa Matsiouk), devait publier la biographie de son mari dans la série « Vies de gens extraordinaires » dirigée par Gorki. L'ascétisme du Levine de Platonov, du Kourilov de Leonov et du jeune Pavel Kortchaguine étaient justifiés à l'époque des guerres, des cessez-le-feu et de la construction des barrages. Mais, à

présent que les fondations du socialisme avaient été posées et que les corps des révolutionnaires avaient été domptés, ils avaient droit à un peu de tendresse et à l'immortalité apportée par la famille. Christian le pèlerin et sa femme avaient trouvé le savoir et le salut ; Robinson Crusoé avait trouvé le savoir et la richesse ; Pavel Kortchaguine avait trouvé le savoir et une femme[51].

21. L’ENFANCE HEUREUSE

La plupart des locataires de la Maison du Gouvernement étaient assurés d’accéder à une immortalité collective en tant que grands prêtres de la Révolution (statut confirmé par leur intégration à la Maison). Ils pouvaient néanmoins développer des stratégies plus personnelles, et parmi elles la plus évidente était d’attacher son nom à un objet plus durable. Serafimovitch, qui avait redoublé son nom (céleste) en reprenant pour nom de plume son nom patronymique (et en signant donc « Alexandre Serafimovitch Serafimovitch »), partageait son temps entre la rue Serafimovitch, à Moscou, et la ville de Serafimovitch, sur le Don. Une démarche similaire (centrale à l’intrigue de *La Route vers l’Océan* ainsi que de *Et l’acier fut trempé*) consistait à publier l’histoire de sa vie, soit sous la forme de mémoires, soit à travers une biographie écrite par quelqu’un d’autre. Pour ceux qui n’avaient pas la patience d’attendre (ou qui se défiaient de l’avenir), le souhait faustien – « Instant qui passe, attarde-toi » – cherchait à se réaliser par un « dernier amour », comme le propose à Kourilov son Méphistophélès. « Je revis, je rajeunis », écrivait, à soixante-quatorze ans, Feliks Kon à propos des effets que sa relation avec Maria Komarova avait eus sur sa vie et sur sa capacité à en faire le récit[1].

Arossev, dont le journal est constamment parcouru par sa « pensée des pensées », à savoir sa tentative de triompher de la mort, ne fut pas heureux dans son dernier amour, mais il se montra tenace sur les autres fronts. Il demanda à ses enfants de déposer ses cendres dans la muraille du Kremlin (en tant que « combattant des jours d’Octobre et révolutionnaire ayant consacré sa vie à la lutte pour le communisme ») ; il rédigea une série de mémoires (ainsi que quelques esquisses pour une épopée autobiographique) ; et il avait le projet d’écrire un roman peuplé d’un éventail très large de personnages (notamment un bolchevik, un trotskiste, un « honnête légaliste » et un fasciste qui s’associe au trotskiste et à « ceux qui défient Staline et notre régime »). Il faisait part de ses idées à Staline, qui incarnait la Révolution, et tenait un journal, qui était pour lui « une tentative de prolonger la vie après la mort ». À en croire un passage écrit trois semaines après le Congrès des écrivains, l’idée de noter toutes ses « rencontres, conversations et observations » lui avait été inspirée par le

Shâh Nâmeh (*Livre des Rois*) de Ferdowsî, ainsi que par « Stendhal et les chroniqueurs ». La stratégie de Stendhal était remarquable en cela qu'elle était parvenue, par la combinaison de romans historiques, de biographies héroïques, d'autobiographies multiples et de journaux privés, à immortaliser la Révolution en même temps que son chroniqueur[2].

Mais la voie principale menant au salut, c'était les enfants. Alors que le monde nouveau était encore en train de naître, Nina Podvoïskaïa avait un jour écrit dans son journal que, si le feu sacré de la Révolution ne jaillissait pas d'elle, il ne manquerait pas de le faire à travers ses enfants « qui [la] rendr[aient] immortelle ». En 1935, Nikolaï Podvoïski écrivit à leurs enfants qu'ils devaient leur appartenance à la communauté soviétique aux efforts de leur mère pour « les nourrir, [les] élever et [les] éduquer ». Au moment où les maisons éternelles étaient en construction, Ossinski écrivit à Anna Chaternikova que les usines soviétiques lui étaient aussi chères que ses propres enfants. En 1934, il écrivait que sa « meilleure création » était son plus jeune fils, Valia. Quant à Arossev, toujours en quête des clés de sa propre immortalité, il finit par conclure que « les plus authentiques et les plus belles » étaient ses enfants. « La question de la mort, qui m'a tourmenté pendant de nombreuses années et m'a empêché d'écrire, de travailler et de vivre bien, sans vaciller, me semble parvenir à une résolution. La mort est inévitable. Je ne peux en être tenu coupable, pas plus que je ne le suis d'être né. Je dois simplement la regarder en face et me préparer à partir – non pas avec faiblesse et au hasard, par mégarde, mais en y étant entièrement préparé et en ayant pris soin des enfants. […] Une fois que j'aurai pris soin d'eux, alors – bien sûr ! – je ne craindrai plus la mort ni le déclin[3]. »

Tout cela sonnait comme une défaite, un retour à la « maison en ruines » et aux « formes répugnantes de vie ». La Révolution, selon Nina Podvoïskaïa, était l'oiseau bleu du bonheur universel, mais la pièce de Maeterlinck à laquelle elle empruntait le symbole – pièce avec laquelle ses enfants, comme tous les enfants de la Maison du Gouvernement, avaient entamé leur voyage à la découverte d'eux-mêmes – parlait d'éternel retour et du chemin sinueux qui finit par nous ramener chez nous. Comme les protagonistes de l'histoire – Tyltyl et sa sœur Mytyl – le découvrent à la fin de la pièce (qui marque aussi leur accession à la conscience de soi), la vérité qu'ils cherchent est avec eux depuis le départ : ils *sont* eux-mêmes cette vérité. C'est aussi l'histoire de Peer Gynt, que Sverdlov et Voronski avaient admiré dans leur exil en Sibérie, et c'est le thème le plus constant

de la « culture mondiale » avec laquelle on en était venu à identifier le réalisme socialiste. La « création » de Saint-Pétersbourg est suivie – comme avant elle la création divine – par un déluge ; Faust gagne son pari en partie parce qu'il le perd ; Don Quichotte et Sancho Panza retournent chez eux, au moins pour un temps ; et Robinson Crusoé ne découvre rien de nouveau dans le nouveau monde. Et puis il y a *Guerre et Paix*. Si assister à la production de *L'Oiseau bleu* par le Théâtre d'art à l'âge de six ou sept ans était le rite de passage vers l'âge de raison, lire *Guerre et Paix* à la puberté était la voie d'accès à l'âge adulte. Or *Guerre et Paix* semblait suggérer que la vérité et le bonheur étaient cachés devant les yeux de tous, tandis que toute tentative pour construire ou même concevoir la maison éternelle n'était que folie, une folie illustrée par la vanité de Napoléon et la pédanterie des généraux allemands[4].

Pourtant, pour les dialecticiens de la Maison du Gouvernement, cette défaite apparente n'était que l'antithèse menant à la synthèse. À travers les enfants, il ne s'agissait pas de se reproduire ou de transmettre des richesses accumulées, qu'elles soient matérielles ou autres, il s'agissait « de nourrir, [d']élever et [d']éduquer » les citoyens d'un monde rédimé. L'ère augustinienne de l'histoire soviétique était l'« enfance heureuse » à la veille de l'éternité. Si les enfants étaient au centre de la vie, ce n'était pas parce que les enfants avaient toujours été au centre de la vie, ni parce que les bolcheviks devaient recommencer à zéro, c'était parce que l'Union soviétique était un pays où Tyltyl et Mytyl n'avaient pas à grandir. Tania Miagkova, qui avait été expulsée de la Maison du Gouvernement, découvrit que ses espoirs de retour étaient indissociables de la préservation de l'enfance de sa fille. Ceux qui continuaient à vivre dans la Maison le savaient, parce qu'ils étaient de bons citoyens soviétiques.

*
* *

Au sein de la Maison, les familles de la nomenklatura étaient issues d'une grande variété de traditions, avec des systèmes de parenté, une division du travail, des règles d'héritage et des modes de cohabitation très divers. Une fois intégrées à la Maison, toutes tendaient cependant à se conformer au modèle du XIX^{e} siècle russe tel que représenté dans la littérature russe de l'« Âge d'or » – un modèle aristocratique et non bourgeois, à la différence de ses homologues d'Europe occidentale : le

père, lointain, admiré, craint et généralement absent ; la mère, moins lointaine, moins admirée, moins crainte mais fréquemment absente ; la gouvernante allemande, objet d'une pitié plus ou moins marquée ; le plus ou moins redoutable professeur de piano ; et la nourrice paysanne adorée, qui s'occupait la plupart du temps des enfants, jusqu'à ce que l'heure soit venue d'aller voir *L'Oiseau bleu* et d'entrer à l'école.

Les pères étaient associés aux activités festives des jours de repos : sorties au théâtre et aux musées des Beaux-Arts, journées passées dans des maisons de repos, dîners du dimanche à la datcha, soirées passées à lire et à jouer aux échecs et, occasionnellement, vacances d'été dans une station de la mer Noire. (La plupart des parents se rendaient seuls dans les stations balnéaires, laissant leurs enfants à Moscou ou à la datcha, sous la responsabilité d'une nourrice ou d'une parente.) Les mères n'étaient associées à aucune activité sortant de l'ordinaire, sinon peut-être aux sorties au théâtre dans la petite enfance. Certaines familles logeaient chez elles leurs gouvernantes allemandes ; les autres les faisaient venir chaque jour pour enseigner l'allemand aux enfants. Beaucoup de petits enfants étaient membres de « groupes de jeux » supervisés par des professeures allemandes (qui pouvaient en même temps être employées comme gouvernantes dans une famille). Outre l'apprentissage de la langue, les « femmes allemandes » (pour la plupart des émigrées politiques d'âge moyen, des réfugiées des États baltes ou des gouvernantes professionnelles qui l'étaient déjà avant la Révolution) étaient chargées d'apprendre aux enfants les bonnes manières et un maintien correct. Elles n'avaient généralement pas de liens affectifs forts avec les enfants dont elles s'occupaient et elles suscitaient le ressentiment des nourrices russes, jalouses de leurs prérogatives. Les Terekhov (la famille de Roman Terekhov, l'ancien mineur du Donbass et représentant du Parti en Ukraine transféré à Moscou après que Staline l'eut qualifié d'« auteur d'un conte de fées ») licencièrent la gouvernante de leurs enfants lorsque leur nourrice se plaignit de sa cruauté. Les Koutchmine (la famille d'Ivan Koutchmine, ce fils de paysans de la Volga qui avait servi de modèle au Kourilov de Leonov) licencièrent la première de trois gouvernantes allemandes sous la pression des enfants. Les Belenki (la famille de Mark Belenki, le fils d'un industriel de Bakou, directeur de Zernotrest, l'organisation chargée de gérer l'ensemble de la production céréalière en Union soviétique) licencièrent la nourrice de leur fille après qu'elle s'en fut prise physiquement à leur gouvernante allemande. Le directeur de la maison

d’édition du Parti et du Musée Lénine (également adjoint de Kerjentsev au Comité des Arts), Naoum Rabitchev, interdit à sa mère d’apprendre l’allemand à son fils à cause de son accent yiddish[5].

La plupart des filles et certains des garçons suivaient des cours de piano : quelques-uns se rendaient dans des écoles de musique, mais la plupart recevaient des cours particuliers chez eux. Pour les enfants de moins de sept ans, il existait plusieurs « groupes de jeux » et « installations pour les enfants » au dernier étage du hall n° 7. Il y avait ainsi une nurserie pouvant accueillir de 15 à 20 enfants de moins de deux ans et un jardin d’enfants d’une capacité de 50 à 90 enfants entre deux et sept ans, qui comptait environ 25 employés, dont un médecin, une infirmière, deux « infirmières formatrices », une professeur d’allemand, un professeur de musique, huit enseignants généralistes et une « couturière/tailleuse ».

Des enfants devant le porche de la cour n° 1

Le club du hall n° 3

Tamara Matioukhina (fille du contre-maître primé G. A. Matioukhine, de l'appartement 4, où vivaient aussi les Toutchine) et Tolia Ronine (le fils de Solomon Ronine, de l'appartement 55), dans la production par le club de *La Farce de maître Pathelin*

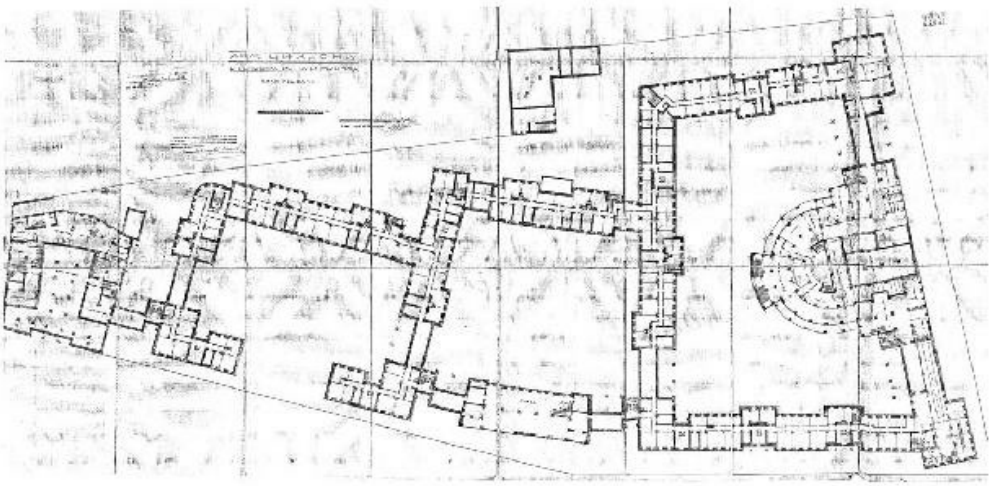
Une cour de la Maison du Gouvernement

Outre les jouets, les repas, les draps, les couches, les serviettes et les pots de chambre, le jardin d'enfants fournissait un large assortiment de vêtements pour enfants : chaussettes, caleçons, mitaines, chaussons, robes de chambre, jarretières, bottes en caoutchouc, « chemises de jour », chemises de nuit, sous-chemises, soutiens-gorge, costumes de marin, bottes en feutre, manteaux d'hiver et déguisements. Les jours où il n'y avait pas de neige ni de pluie, les enfants faisaient leur sieste sur la terrasse surplombant le hall n° 7, emmitouflés dans des couvertures de laine. Chaque été, le jardin d'enfants déménageait dans un camp (une « colonie ») à l'extérieur de Moscou. Tous les enfants y étaient envoyés avec une fiche décrivant leur caractère, leurs « habitudes de travail » et leur statut au sein du groupe (« elle est appréciée du collectif »)[6].

Les enfants en âge d'aller à l'école prenaient des cours d'échecs, de tennis et de musique au club Kalinine, au-dessus du théâtre. Après la fermeture du club, en 1934, on convertit deux appartements du rez-de-chaussée du hall n° 3 en club destiné aux enfants âgés de huit à dix-sept ans. On y trouvait des salles de billard, une petite estrade avec un piano, plusieurs salles de classe et un labo de photographie. On pouvait y suivre des cours de photographie, de chorale, de dessin, de couture, de tricot, de « danse rythmique », de théâtre et de « marine ». La plupart des

activités étaient très courues ; lorsque les classes étaient trop nombreuses, on les divisait en groupes d'âge. Les plus populaires étaient la classe de théâtre (qui organisait régulièrement des représentations, et où les premiers rôles faisaient l'objet d'une concurrence féroce) et la classe de marine, dans laquelle filles et garçons portaient des cols marins et apprenaient à ramer, à défiler, à chanter des chansons de marins, à reconnaître les signaux maritimes et à identifier les différents types de bateaux. Les adolescents organisaient régulièrement des fêtes dansantes, et de nombreux garçons savaient jouer des airs de tango et de fox-trot au piano[7].

Les enfants de la Maison aimaient également se retrouver dans le stand de tir du sous-sol et dans le terrain vague de la « Petite Église », aussi appelé le « Trou puant » (*vonioutchka*). Mais les principaux terrains de jeux, le cœur de la vie collective de la Maison, c'étaient les trois cours. Ou plutôt le cœur de la vie collective de la Maison, c'était les enfants, et c'est avant tout dans les cours que les enfants se rassemblaient. La Maison du Gouvernement avait été conçue comme un immeuble « de type transitionnel » : les appartements familiaux traditionnels y étaient conservés, mais étaient insérés dans un réseau de plus en plus dense de services collectifs innovants. En pratique, et c'était peut-être un signe de ce qui allait advenir, l'axe historique (de l'individuel au collectif) coïncidait avec l'axe générationnel (des vieux aux jeunes). Les adultes ne recouraient pour ainsi dire pas aux services collectifs (plus encore depuis la fermeture du club) ; ils se rendaient même rarement visite dans leurs appartements respectifs, et il ne leur arrivait quasiment jamais d'échanger des commérages ou de s'emprunter de menus objets domestiques, comme il est d'usage entre voisins. Les bonnes, à qui était confiée la gestion de l'économie familiale, avaient tendance à protéger leur domaine des intrusions extérieures et avaient peu d'échanges entre elles. Au sein de la Maison, étant donné que nourriture et services de réparation étaient constamment disponibles, il n'était ni nécessaire ni désirable de recourir à ses voisins en cas d'urgence. La socialisation consistait pour l'essentiel à s'échanger des salutations dans l'escalier, l'ascenseur et les allées reliant les halls d'entrée aux portails extérieurs.



Plan du sous-sol

Si la Maison du Gouvernement avait quelque chose d'un foyer commun, et si elle ne se réduisait pas à l'addition fortuite, sans la moindre cohésion, de cellules familiales individuelles, c'était uniquement du fait des enfants. Et si la Maison du Gouvernement était, comme le reste de l'Union soviétique, un monde d'enfants, c'étaient les trois cours, et non les appartements qui les entouraient, qui en constituaient le pivot. Vue du dessus ou du dessous, la Maison du Gouvernement était composée de trois espaces rectangulaires d'inégale grandeur cernés d'épais murs protecteurs. Ces frontières étaient brisées en plusieurs endroits (dans la mesure où les cours étaient reliées les unes aux autres et à la rue), mais, pour les enfants de moins de quinze ans, chacune des cours représentait un monde à part. Le collectivisme des enfants était limité par l'âge, le genre et la cour – et cette dernière barrière était presque aussi importante que les deux premières. Hors du territoire neutre du club et du terrain vague de la Petite Église (qui faisait également office de terrain de football, de volley et de patinoire), la plupart des préadolescents jouaient avec les enfants « comme eux », les « enfants de leur propre cour » (c'est-à-dire de tous les halls menant à la cour en question). Certains jeux étaient genrés : les filles jouaient à la marelle, aux osselets et à divers jeux de corde à sauter et de balle, tandis que le football et la « guerre » étaient réservés aux garçons ; d'autres jeux étaient communs aux garçons et aux filles, mais les uns et les autres y jouaient en général séparément : chat, cache-cache, *lapta* (un jeu traditionnel russe qui se joue avec une batte et une balle), « douze bâtons » (une version du cache-cache où celui qui cherche les autres doit par ailleurs protéger une « base ») et *chtander* (une version de la balle au

prisonnier). L'un des jeux les plus populaires était « Les cosaques et les voleurs », dans lequel les voleurs devaient prendre le quartier général des cosaques, tandis que le but des cosaques était de découvrir le mot de passe des voleurs en torturant leurs prisonniers, plus ou moins symboliquement. Peut-être pour cette dernière raison, filles et garçons y jouaient généralement ensemble.

Les enfants en âge d'aller à l'école (donc à partir de sept ans) avaient généralement le droit de se rendre à l'école et de circuler dans le quartier seuls. Parmi leurs destinations favorites, il y avait les cinémas (l'« Oudarnyk » puis, après 1934, le Premier Cinéma pour enfants, qui avaient tous deux des orchestres de jazz) et le parc Gorki, particulièrement en hiver, où beaucoup des allées se transformaient en patinoire labyrinthique, et où des haut-parleurs diffusaient de la musique entraînante. Les enfants aimaient aussi skier le long du Fossé et sur les pentes enneigées menant du quai de la Moskova. Les filles marchaient souvent le long du quai, en groupes, en se tenant par la main et en bavardant.

Les enfants étaient définis par leur cour d'origine et, quand ils grandissaient, par leur niveau scolaire. Les unités élémentaires de sociabilité étaient des groupes de deux à quatre amis proches, qui passaient l'essentiel de leur temps ensemble lorsqu'ils n'étaient pas à l'école. Certains enfants changeaient de groupe, mais ces groupes de base restaient généralement soudés pendant toute leur scolarité et au-delà. Ils participaient aux mêmes classes dans le club, s'associaient pour les jeux dans les cours et pour explorer la ville, s'asseyaient les uns à côté des autres à l'école (sauf si les professeurs décidaient de les séparer) et passaient une bonne partie du temps restant dans l'appartement les uns des autres (avec une préférence pour les appartements où les adultes étaient absents ou accueillants, et où l'on trouvait des jouets et des livres de standing). Ils y parlaient, dessinaient, développaient des photographies, écoutaient des disques, rejouaient livres et films populaires et faisaient leurs devoirs. Les adolescentes allaient souvent au théâtre et à l'Opéra voir les acteurs et les chanteurs les plus célèbres. Les plus appréciés étaient les ténors du Bolchoï Sergueï Lemechev et Ivan Kozlovski, dont les nombreuses admiratrices passionnées étaient très bien organisées. À quatorze ou quinze ans, Elena Kraval et ses amis avaient ainsi tenté d'apercevoir Lemechev alors qu'il quittait le théâtre après sa mort en duel au deuxième acte d'*Eugène Oneguine*[8].

L’identité liée à l’âge, au genre et à la cour d’origine pouvait être renforcée ou compliquée par les alliances formées à l’école. La plupart des groupes d’amis étaient informellement associés à un ou deux groupes du même âge de sexe opposé, généralement issus de la même cour et appartenant à la même classe. Ensemble, ils jouaient au *chtander*, aux Cosaques et aux voleurs, au volley à la Petite Église, ils faisaient du patin, participaient à des productions théâtrales au club puis, avançant dans l’adolescence, ils dansaient ou faisaient des sorties dans les musées, les cinémas, au parc Gorki et au-delà. Vers la fin du lycée, ces groupes pouvaient fusionner par deux, trois ou quatre, pour constituer une *kompania*, et finalement se fractionner en couples, mais cela n’arrivait généralement qu’à partir de l’université, au moment où de nouvelles *kompanii* se formaient. Jusqu’au mariage, les duos ou trios de « meilleurs amis » restaient la cellule fondamentale de l’organisation sociale. Les nouvelles amitiés formées à l’université pouvaient rapidement supplanter celles du lycée, comme elles pouvaient être finalement éclipsées par ces dernières, ou coexister avec elles comme deux groupes articulés l’un à l’autre, ou fusionner ensemble en groupes de trois ou de quatre.

Le ski sur le quai
(illustration extraite d'*Hubert au Pays des merveilles*)

Les enfants qui vivaient dans les divers dortoirs et baraques de l'ancien Marécage étaient collectivement appelés les « Tatars ». Les filles de ces « hôtels pouilleux » (comme Inna Gaister les appelait) pouvaient intégrer les réseaux de sociabilité de la Maison du Gouvernement par l'intermédiaire d'amitiés formées à l'école, mais elles accédaient rarement au statut de membres de plein droit : elles étaient trop visiblement impressionnées par l'opulence dont elles étaient témoin, trop réticentes à inviter les enfants de la Maison chez elles (une pièce dans des baraques, ou

dans un appartement collectif), et elles ne pouvaient pas faire oublier que les vêtements qu'elles portaient n'étaient pas de première main. Lorsqu'elles se risquaient cependant à inviter leurs amies de la Maison, celles-ci étaient généralement choquées par la misère qu'elles découvraient, et ne manifestaient aucun désir d'y être à nouveau confrontées. La séparation entre les garçons de la Maison et ceux du Marécage était plus nette encore, les uns et les autres veillant à la préservation de l'intégrité territoriale et au respect du tabou des unions entre filles et garçons de part et d'autre de la frontière. Lorsqu'ils rentraient de l'école, les garçons de la Maison couraient le risque de tomber dans une embuscade et d'être battus[9].

Dans les datchas, les réseaux de sociabilité des enfants se réorganisaient, sans pour autant être bouleversés. Les datchas de la plupart des familles de la Maison du Gouvernement étaient situées sur la rive haute (Kremlin) de la Moskova, de Serebrianyi Bor à l'est (où vivaient Iouri et Tania Trifonov, avec notamment pour voisins les Podvoïski, les Sverdlov, les Khalatov et les Moroz) à Nikolina Gora à l'ouest (où se retrouvaient l'été Inna Gaister, Natacha Kerjentseva et Marina Oussievitch, amies à la fois à la Maison et à l'école). La vie dans les datchas constituait le centre sacré de l'enfance soviétique heureuse de la Maison du Gouvernement. Comme tant d'autres choses, elle prenait plus ou moins consciemment pour modèle les descriptions bucoliques de l'âge d'or de la vie aristocratique[10]. Les enfants Ossinski – Dima, Svetlana et Valia – passaient leurs étés à Barvikha, à peu près à mi-chemin entre Serebrianyi Bor et Nikolina Gora. C'est Svetlana qui allait devenir la chroniqueuse de la famille.

Valia et Svetlana Ossinski dans leur datcha (au centre et à droite)

Les longs jours heureux de l'été. Parfois, on sortait tôt le matin, alors que tout le monde dormait encore, et l'air était vif, mais chargé de la promesse d'une journée magnifique. Tout autour de la maison poussaient des fleurs au parfum délicieux. Il m'arrivait de m'asseoir un instant sur le petit banc à l'entrée du bois, pour me demander où j'irais : est-ce que j'allais descendre l'escalier raide menant au fleuve, ou est-ce que j'irais au-delà du bosquet, tout au bout de notre terrain, à l'endroit où l'on pouvait jouer dans le sable au-dessus du ravin ? La pensée de ce long jour qui m'attendait, et que je passerais invariablement à jouer avec mes frères et mes sœurs, m'emplissait de joie. […]

On allait souvent rendre visite à nos amis dans ce qu'on appelait les « baraques en contre-plaqué » à côté de la gare de Razdory. On faisait un grand groupe et on ramassait des pommes de pin pour jouer à la guerre, en se les lançant dessus – quand le projectile touchait sa cible, c'était assez douloureux (en fait, j'avais moi-même peur de ce jeu), ou on jouait aux douze bâtons, ou à cache-cache. On jouait aussi beaucoup tous les trois, sans avoir vraiment besoin de personne d'autre. On faisait de la bicyclette, ou on jouait dans le sable au bord de l'immense ravin de l'autre côté de la barrière, à construire non pas

des châteaux mais des villes entières. Le dimanche, on allait marcher dans la forêt avec notre mère, qui adorait cueillir d'énormes bouquets de fleurs – elle n'en avait jamais assez. On montait tout en haut des pins et on jouait aux Indiens. Valia sculptait des petits bateaux, et toutes sortes de personnages dans l'écorce. Mais ce qu'il préférait, c'était lire et, la plupart du temps, on le retrouvait pelotonné dans un coin tranquille, en train de dévorer un livre[11].

Svetlana Ossinskaïa à la datcha
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

*
* *

Dans ses mémoires, Svetlana se décrit comme une enfant gâtée, à qui l'on passait absolument tout. Selon elle, c'était en partie le fruit d'une stratégie délibérée de ses parents : « Il était évident que mes parents aimaient Valia plus que moi, et ils ne pouvaient s'empêcher de le montrer, de sorte que ma mère, consciente que je le savais et sensible à l'injustice de la situation, s'efforçait de la réparer en me donnant tout ce que je voulais. » Mais, rétrospectivement, elle avait aussi pris conscience que c'était simplement ainsi qu'étaient élevés les enfants de l'élite du Parti. Elle aimait les sucreries et les jouets de luxe ; on la conduisait de Barvikha jusqu'à l'école dans la limousine de son père ; elle apportait des peintures exotiques achetées à l'étranger à son cours de dessin et « croyait, depuis toute petite, que tout le monde se déplaçait en voiture et que les transports publics n'existaient que pour le plaisir ». Inna Gaister se souvenait qu'elle exigeait des cadeaux coûteux, et insistait pour porter sa montre à l'école ; Anatoli Granovski (le fils de Mikhaïl Granovski, le directeur de l'usine

chimique de Berezniki) décrivait ses amis comme les « héritiers de l'univers », des enfants qui exsudaient, « comme s'ils l'avaient bue au sein, la conviction d'être investis d'un pouvoir personnel » ; et Irina Mouklevitch se rappelait être assise à sa table d'école en train de regarder le portrait de son père accroché au mur (tandis que sa meilleure amie, Svetlana Toukhatchevskaïa, regardait le portrait de son père à elle à côté de lui). À en croire Irina, Svetlana et elle faisaient attention à descendre de la limousine de leur père quelques rues avant l'école, mais toutes deux savaient bien que tout le monde savait : les portraits étaient là pour le prouver, et ça n'avait pas l'air de les gêner. (Leur école, l'École modèle de Moscou, était à un quart d'heure de marche de la Maison.) Certains des enfants de la Maison n'avaient aucun scrupule à étaler leur richesse : Rosa Smouchkevitch, Sonia Radek et Lelia Koboulova (la fille du représentant de la police secrète, B. Z. Koboulov, qui s'était installé dans l'appartement 8, au-dessus du hall n° 1, après son transfert de Géorgie à Moscou en septembre 1938) étaient célèbres pour leurs robes et leurs manteaux de fourrure. Selon le récit de la fille du contremaître primé, Zinaïda Toutchina, Rosa était aussi connue pour l'hospitalité de sa mère, qui offrait volontiers « les deux sortes de sandwiches au caviar [noir et rouge], toutes sortes de pirojki et de pâtisseries, et des pommes ou d'autres fruits[12] ».

Dans un commentaire ajouté au bas d'une page de son journal en 1935, Vera Chtrom, enseignante de l'École n° 19, sur le quai Sophia, notait que les enfants de la Maison du Gouvernement étaient affligés d'« un sentiment d'appartenance à l'élite doublé, étant donné l'absorption entière et irrémédiable de leurs parents dans leur travail, d'une totale négligence parentale ». Lors d'une réunion plénière du Comité du Parti du district, le 11 février 1940, le chef du département de l'Instruction publique du Comité parla à ce propos d'« un mal terrible ». « Les parents gâtent leurs enfants, les dispensent de toutes les tâches domestiques et cultivent chez eux un grand égoïsme et un grand sentiment de supériorité. Certains les vénèrent purement et simplement. Par exemple, dans l'École n° 19, un haut fonctionnaire a mis à la disposition de son enfant une voiture et d'autres produits de luxe. Il est clair que le tableau général n'a rien de réjouissant. » Au cours de cette même réunion, le directeur du Premier Cinéma pour enfants (l'héritier du Nouveau Théâtre d'État) déclara que

l'un de ses employés avait été reconnu coupable d'avoir échangé des billets contre des gants de cuir, et que certains des enfants impliqués dans le trafic « avaient des activités relevant pour une part de la criminalité[13] ».

Samouïl Moroz, le fils de l'ancien tchékiste Grigori Moroz, eut des ennuis avec la police pour avoir revendu les livres de son père et dérobé des objets chez leurs voisins. Anatoli Ivanov, le fils de Boris Ivanov, le « Boulanger », était un « hooligan », et se faisait régulièrement arrêter. Vladimir Rabitchev, le fils du directeur du Musée Lénine, se souvenait d'avoir été un enfant « négligé » et « difficile », porté à la bagarre et aux larcins, et se rappelait n'avoir pas fait le moindre devoir à la maison jusqu'aux dernières classes de l'école primaire. Le fils adoptif d'Aron Solts, Jenia, préférait la compagnie des « Tatares » à celle des enfants de la Maison et, à en croire la fille de la nièce de Solts, qui vivait dans le même appartement, il ne voyait en son père « qu'un vieil homme malade et une source de revenus[14] », et le traitait en conséquence.

Jenia abandonna l'école et disparut peu après, mais il ne s'était jamais vraiment intégré à la société de la Maison du Gouvernement. La plupart des enfants n'étaient pas aussi gâtés et difficiles, ou ils ne le restaient pas longtemps. Samouïl Moroz découvrit les joies de la lecture et des mathématiques ; Anatoli Ivanov rejoignit l'école d'ingénieurs la plus prestigieuse de Moscou (l'institut Bauman) ; et Vladimir Rabitchev se mit à faire ses devoirs, obtint son diplôme avec mention (il fut gratifié d'un « diplôme rouge ») et serait devenu historien si son père ne l'avait pas persuadé de devenir journaliste militaire. Tous les trois furent sauvés par d'autres enfants : les amis de Moroz passaient leur temps à parler « de littérature, d'histoire et de l'avenir du pays » ; et les amis de Rabitchev lui démontrèrent qu'« étudier les maths et résoudre des problèmes de géométrie pouvait être intéressant ». (Il n'avait en revanche jamais douté de l'intérêt de l'histoire et de la littérature.) L'enseignante de l'École nº 19, Vera Chtrom, disait clairement dans son journal que la plupart des enfants de la Maison du Gouvernement étaient « doués et intéressants » et que c'était « un plaisir de travailler avec eux »[15].

La plupart des enfants de la Maison du Gouvernement étaient des habitants heureux du pays de l'enfance heureuse. Ils admiraient leur père, respectaient leurs aînés, aimaient leur pays et espéraient devenir meilleurs pour servir le socialisme, et construire le socialisme afin de devenir meilleurs. Ils étaient des enfants de la Révolution parce qu'ils étaient les enfants de leurs pères, parce qu'ils étaient nés après la Révolution et parce

qu’ils étaient fiers de leur ascendance et déterminés à poursuivre ce qui était tout à la fois la « profession » de leur père, la mission de leur pays et la finalité cachée de l’Histoire. (La plupart des femmes qui s’étaient vu attribuer un appartement dans la Maison du Gouvernement à la suite des services qu’elles-mêmes, et non leur mari, avaient rendu à la Révolution, étaient sans enfants. Parmi les Vieux Bolcheviks, la plupart des femmes avaient eu à choisir entre la famille et la révolution. La plupart des familles de la Maison étaient patrilinéaires et patriarcales comme l’État soviétique dont elles faisaient partie.)

Mais, plus que tout, ils étaient des enfants de la Révolution parce qu’ils étaient des enfants de la grande construction. Nés dans les années 1920, ils avaient atteint la maturité en même temps que le réalisme socialiste et l’augustinisme soviétique. En attendant d’être aussi grands que l’époque, et en attendant que la littérature soviétique atteigne elle aussi la maturité, ils lisaient *Don Quichotte*, *Faust*, *Robinson Crusoé* et les autres « trésors de la littérature mondiale », qui combinaient lyrisme et monumentalisme, réalisme et romantisme, et la plus grande universalité avec une immense richesse intérieure. Grandissant au milieu de cette « constellation internationale de types humains », ils se mesuraient à eux et les voyaient comme leurs héroïques prédécesseurs et leurs éternels contemporains. Ce que le personnage de Faust avait été pour l’époque bourgeoise, ils le seraient, eux, la première génération consciente d’elle-même, pour l’époque du socialisme. Et le socialisme – ainsi, par extension, que le réalisme socialiste – signifiait « l’épanouissement de l’individu, l’enrichissement de son monde intérieur et le renforcement de la conscience de soi ».

Le romantisme était au cœur du réalisme socialiste, avait soutenu Boukharine lors du I^{er} Congrès des écrivains. L’« âme » de la « plupart des jeunes gens de l’époque » était en tout cas, selon Svetlana Ossinskaïa, qui fêta ses dix ans en 1935, « romantique » : exaltés, enthousiastes, pleins d’espoir et vulnérables, ils recherchaient la transcendance ici et maintenant – dans la Nature et surtout en eux-mêmes. La génération des pères avait été modelée par l’attente de l’apocalypse ; la génération des enfants avait « foi » dans la cité céleste qu’ils habitaient. Les pères avaient des camarades : des compagnons de secte liés entre eux par une cause commune. Les enfants avaient des amis et des amants : des individus uniques qu’ils aimaient pour des raisons dont ils se sentaient obligés de débattre, sans jamais épuiser le sujet. Les pères étaient fidèles avant tout au

Parti et, à travers lui, à l'Histoire ; les enfants étaient avant tout fidèles les uns aux autres et, par extension, au Parti. Les lectures « classiques » des pères étaient tempérées par le symbolisme et par la rigueur de l'étude de Marx, de Lénine et de l'économie. Les enfants n'avaient aucun goût pour le modernisme, qui les ennuyait ; ils ignoraient tout de l'économie et ne connaissaient qu'indirectement le marxisme-léninisme, par le biais de discours, de citations et de résumés de manuels d'histoire. *Et l'acier fut trempé* apparaissait comme la suite naturelle des livres d'aventure que Pavel Kortchaguine et Nikolaï Ostrovski lisaient l'un et l'autre dans leur enfance. Personne n'ouvrait jamais *Le Capital*.

Les écoles diffusaient et institutionnalisaient la foi nouvelle. À partir de 1932, et plus encore à partir de 1934, les « excès gauchistes » et les « expérimentations nocives » héritées de la période précédente furent systématiquement éliminés en faveur d'institutions éducatives lourdement renforcées et hiérarchiques, chargées d'inculquer un corpus de connaissances bien défini à des élèves classés individuellement. Au cœur du nouveau système – qui reprenait de près l'ancien système impérial –, il y avait des programmes nationaux, des manuels stables, des cours construits et des enseignants de métier – assistés et secondés par les parents. Les examens, abolis après la Révolution, revinrent sous forme d'« épreuves » puis explicitement d'« examens » ; les précepteurs de classe (responsables de la bonne conduite, du respect de la moralité et des relations parents-professeurs) refirent leur apparition sous l'appellation de « chefs de groupe » puis de « mentors de classe ». La « pédologie », une branche de la psychologie de l'enfant présente dans la plupart des écoles moscovites sous la forme de laboratoires spéciaux et essentiellement consacrée à tester l'intelligence des élèves, fut interdite en 1936 (à l'initiative de Boris Voline, récemment transféré du Bureau central de la censure au département de l'Instruction publique du Comité central) au motif qu'elle avait « abandonné l'étude de chaque enfant en tant qu'individu particulier », prêché l'idée de la « dépendance fatale du développement de l'enfant vis-à-vis de facteurs biologiques et sociaux » et propagé « des absurdités particulièrement ridicules et néfastes » concernant la disparition imminente de la famille[16].

Les matières étudiées à l'école devaient refléter les branches les plus importantes du savoir humain, en particulier l'histoire, la géographie, la physique, la chimie et la biologie. L'essentiel du temps scolaire était cependant consacré aux disciplines jugées les plus fondamentales, à savoir,

d’un côté, les mathématiques et, de l’autre, la langue et la littérature, nouvellement sacrées reines de toutes les autres matières. La plus grande campagne publique – et de loin – menée par les écoles de Moscou dans les années 1930 fut la célébration du centième anniversaire de la mort de Pouchkine. Elle culmina avec l’organisation d’une semaine d’événements à partir de la date anniversaire du 10 février 1937, où se succédèrent concerts, compétitions, lectures, rassemblements, marches, conférences, spectacles, tournées et défilés[17].

Certains enfants de la Maison du Gouvernement fréquentaient l’École modèle de Moscou, située juste de l’autre côté de la Moskova et nommée en l’honneur du Vieux Bolchevik Panteleimon Lepechinski (qui habitait l’appartement 212 avec sa femme, une spécialiste du rajeunissement humain et la principale avocate de la théorie de la génération spontanée de la vie à partir de la matière inerte). Hubert L’Hoste et les sœurs Arossev allaient à l’école allemande Karl Liebknecht ; Vladimir Ozerski, le fils de l’ancien représentant du commerce soviétique en Grande-Bretagne, A. V. Ozerski, était inscrit à l’école anglo-américaine ; mais la grande majorité des enfants de la Maison fréquentaient l’École n° 19, l’ancien collège Marie pour jeunes filles, sur le quai Sophia. Le piano de Rachmaninov (un Julius Blüthner) s’y trouvait encore ; le rez-de-chaussée abritait encore les bureaux de l’administration et le réfectoire. Selon Georgui Lesskis, qui y avait été élève au milieu des années 1930, « un escalier majestueux menait au deuxième étage et à l’immense hall de l’école, avec ses hauts plafonds. Le préau était un peu plus petit et, au mur, était accrochée une gigantesque pendule dont le balancier était presque aussi grand qu’un petit de première année. Lorsqu’elle sonnait, on l’entendait à travers toute l’école, et elle semblait faire écho au carillon de la tour Spaskaïa, au Kremlin, qu’on entendait aussi très distinctement. Des deux côtés du hall, des portes menaient à des classes spacieuses et lumineuses, hautes de plafond et dotées de grandes fenêtres donnant sur le sommet des petits arbres de la cour ». Dans le grand hall, il y avait un énorme aquarium flanqué de deux palmiers en pot. Selon Mikhaïl Korchounov (le fils du directeur d’Intourist, P. S. Korchounov, de l’appartement 445), il y avait aussi « de vieux miroirs dans lesquels les filles s’admiraient cent fois par jour », « de hautes portes blanches ornées de bas-reliefs et trouées de verre épais », des poêles émaillés dans les couloirs et, « dans les bureaux de l’administration, un énorme canapé de cuir qui ressemblait à une calèche sans toit ». Un escalier étroit menait au troisième étage et à de petites salles de classe

basses de plafond qui avaient autrefois servi de chambres pour les jeunes filles de l'institution. La plus appréciée était un petit laboratoire de physique dont les deux petites fenêtres donnaient sur le toit du bâtiment[18].

L'École n° 19

Certains des professeurs avaient enseigné dans des lycées avant la Révolution, mais la plupart appartenaient à la jeune génération qui avait bénéficié des programmes de formation accélérée de l'époque de la Reconstruction. Le département de l'Instruction publique de la Ville de Moscou s'inquiétait du degré de préparation de certaines de ces nouvelles recrues, mais aucune plainte ne semble être remontée de l'École n° 19. Les parents de la Maison du Gouvernement n'avaient ni le loisir ni l'envie de poser des questions, et les enfants eux-mêmes adoraient leur proviseur (qui fêta ses vingt-neuf ans en 1935), le successeur de leur proviseur, que Gaister décrivait comme « une personne discrète et cultivée », leur proviseur adjoint, chargé du suivi des études (qui vivait au rez-de-chaussée avec son fils, un camarade de classe de Mikhaïl Korchounov) et la plupart de leurs enseignants, qui partageaient semble-t-il leurs espoirs, leurs enthousiasmes, et leur sentiment que l'école était, au fond, une extension de la cour. Mais celui que tout le monde aimait par-dessus tout, c'était le

professeur de littérature, David Iakovlevitch Raïkhine, vingt-sept ans en 1935, qui vivait au rez-de-chaussée à côté du proviseur adjoint et était, à en croire Korchounov, « un génie et un innovateur ». « Son érudition évidente se doublait d'un extraordinaire talent pour la narration, écrivait Moroz. Ses cours de littérature étaient une expérience de joie pure. Personne ne comprenait comment quarante-cinq minutes avaient pu s'écouler, et personne ne voulait partir lorsque le cours était terminé. Mais il était en même temps strict et exigeant, il n'hésitait pas à punir les paresseux et, de temps à autre (extrêmement rarement !), il se mettait en colère et jetait quelqu'un dehors. » Alors qu'il y avait soixante élèves dans la classe de Lesskis à la fin de la huitième année, la dernière année d'école obligatoire, seuls vingt-six élèves obtinrent leur diplôme de fin d'études. « Pendant trois ans, écrit-il, nous fûmes tous les vingt-six immergés dans la littérature (même si seulement deux d'entre nous – Ira Bounina et moi – firent ensuite des études de littérature). Nous allions à la galerie Tretiakov avec David Iakovlevitch ; nous assistions aux représentations théâtrales qu'il nous avait recommandées ; nous organisions une société littéraire, et nous publiions un magazine littéraire. » Il y avait aussi des cercles de mathématiques et de physique, des « olympiades scolaires » à l'échelle de toute la ville (en mathématiques puis en physique et en chimie), des concerts, des excursions et des journaux. « Comme on habitait tout près de l'école, on y restait souvent jusque tard dans la soirée, écrit Inna Gaister. Même si l'on se précipitait à la maison pour déjeuner, on revenait souvent après. C'était intéressant, à l'école : il y avait toutes sortes de clubs et d'activités. J'adorais vraiment notre école[19]. »

Ce qui faisait l'intérêt de l'école était ce qui faisait l'intérêt de la maison et de la cour, c'est-à-dire les relations amicales et l'apprentissage. Les enfants apprenaient de leurs professeurs, les uns des autres, parfois de leurs parents et – continuellement et religieusement – des livres. Samouïl Moroz estimait n'avoir vraiment pas été précoce.

> Je savais lire avant mes cinq ans. Le premier livre que j'ai lu s'appelait : *Grandes histoires d'amour*. Tout ce qu'il m'en est resté, ce sont les noms : Abélard et Héloïse, Dante et Béatrice, Pétrarque et Laure. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris qui ils étaient : à l'époque, comme le Petrouchka de Gogol, j'étais plus intéressé par la lecture en elle-même.

À partir de là, je me suis mis à lire non-stop. À seize ans, j'avais lu quasiment tout Jules Verne, tout Mayne Reid et Cooper, et une bonne partie des œuvres de Boussenard, Jacolliot et Burroughs. J'ai lu le *Tarzan* de Burroughs plusieurs fois.
Plus tard, j'ai commencé à lire des livres sérieux. À environ douze ans, j'ai lu *Guerre et Paix* de Tolstoï, et à environ quatorze ans, *Crime et châtiment*, de Dostoïevski. À seize ans, je suis tombé amoureux de la littérature étrangère : Romain Rolland, Stefan Zweig, Maupassant. Il me serait impossible de tous les citer[20].

Inna Gaister en quatrième année d'école primaire

Elena Kraval, qui avait quatorze ans en 1935, se souvenait que son père (le successeur d'Ossinski à la tête de la Direction centrale des statistiques) était rentré un jour à la maison et l'avait surprise en train de lire Maupassant : il lui avait d'abord dit qu'elle était trop jeune, puis l'avait autorisée à poursuivre sa lecture. Enfant, ses livres préférés étaient la « merveilleuse » édition universitaire de Pouchkine, les « contes de Shéhérazade », *Robinson Crusoé*, *Le Comte de Monte-Cristo* et *Guerre et Paix*, qu'elle avait lu à l'âge de douze ans, « en sautant toutes les scènes de bataille ». Tatiana Smilga (seize ans en 1935) lisait « de façon indiscriminée, absolument tout, de Maupassant à Tourgueniev ». Elle ne se souvenait d'aucun livre soviétique. « Je me souviens surtout d'avoir lu les classiques. Balzac, Byron, Shakespeare et bien sûr les Russes : Tourgueniev, Tolstoï, Tchekhov et mon véritable amour : Pouchkine. » (En 1998, elle disait encore : « Je considère la littérature russe comme incroyablement belle et merveilleuse. Sans les classiques de la littérature russe, je pense que le monde s'effondrerait tout simplement. ») Inna Gaister (dix ans en 1935) « lisait beaucoup : à la maison, en classe, à

chaque moment de libre ; [elle] lisai[t] non-stop, de façon indiscriminée : Tourgueniev, Gogol, Pouchkine, Balzac, Zola ». Le fils de Postychev, Leonid (quinze ans en 1935), se souvenait qu'il « lisait énormément, non-stop, et sans beaucoup de discrimination ». Le cousin de Gaister, Igor, qui habitait l'appartement 98, était régulièrement fouillé lorsqu'il se rendait dans la salle d'eau, parce qu'il avait tendance à s'y enfermer pendant des heures pour lire. En 1935, Mikhaïl Koltsov enseigna pendant une semaine à des classes de première année de lycée dans l'École nº 27, à proximité de la Maison du Gouvernement. L'écrivain préféré de ses élèves était Jules Verne : sur les trente-trois élèves de la classe, pas un n'avait lu moins de trois de ses romans, et la moitié en avait lu entre huit et dix[21].

La plupart des enfants de la Maison lisaient plus ou moins « non-stop » (le terme russe est le même que celui qui désigne les excès de boissons alcoolisées), mais on ne peut pas dire qu'ils aient lu de façon tout à fait « indiscriminée ». Les « classiques » étaient par définition extraordinaires, et même les livres d'aventure constituaient un canon étroit, essentiellement confiné au XIXe siècle, que les enfants avaient hérité de leurs parents (et pouvaient explorer « de façon indiscriminée » à la maison). S'ils lisaient – et allaient au théâtre, à l'Opéra, aux concerts, dans les musées et les expositions –, c'était certes pour le plaisir, mais il s'agissait en même temps d'une obligation sociale et d'une question de formation personnelle. Ils faisaient des listes, remplissaient les trous, se fixaient des objectifs, prenaient des cours, réalisaient des projets et faisaient des présentations informelles sur toutes sortes de sujets artistiques ou scolaires. Le monde était pour eux une chose à connaître et à posséder joyeusement, et le savoir leur apparaissait comme un ensemble fini de réalisations culturelles et de disciplines scientifiques à maîtriser et à utiliser. En eux soufflait la passion de Faust de « connaître tout ce que le monde cache en lui-même » et de « voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles ». Ils adoraient les atlas et les encyclopédies, mémorisaient drapeaux et capitales, et collectionnaient les pièces et les timbres (de préférence des « colonies »). Tous avaient tremblé aux côtés de l'équipage du *Tcheliouskine* et tous étaient les « enfants du capitaine Grant » : le savoir et l'aventure étaient pour eux une seule et même chose. La chanson la plus emblématique de la décennie était issue de l'adaptation filmique des *Enfants du capitaine Grant* de Jules Verne, produite par Mosfilm en 1936. Elle s'appelait (et était adressée au) « Bon Vent » et célébrait « les montagnes sauvages, les profonds mystères de la mer, les conversations

des oiseaux, les horizons bleus et les gens courageux et admirables ». Son refrain était : « Ceux qui sont joyeux riront ; ceux qui désirent recevront ; ceux qui cherchent trouveront. » La référence biblique de la formule échappait sans doute aux enfants de la Maison du Gouvernement, mais pas ses accents prométhéens.

La véritable connaissance était inséparable de la connaissance de soi ; se rendre maître du monde, c'était indissociablement se rendre maître de soi. Pour se préparer à ce voyage, les enfants de la Maison développaient leur force corporelle (Leonid Postychev, Vladimir Kouïbychev et Vladimir Rabitchev se mirent tous les trois à la boxe, à l'instar de Jack London) et travaillaient à affermir leur volonté et à maîtriser leurs émotions à la perfection. Avec Faust, ils auraient pu dire : « Ce qui est le partage de l'humanité tout entière, je veux le concentrer dans le plus profond de mon être. » Certains écrivaient de la poésie, des romans ou des nouvelles ; beaucoup tenaient un journal, dans lequel ils sondaient leur moi le plus intime. Cet effort d'introspection scrupuleuse mis au service de l'apprentissage et de la formation personnelle, on l'appelait « travail sur soi ». Le but suprême était de parvenir à la vérité et au savoir, considérés comme une seule et même chose. La récompense suprême était le socialisme, conçu comme harmonie universelle.

Les enfants de la Maison du Gouvernement admiraient leurs pères et se considéraient comme leurs héritiers légitimes – les enfants de la Révolution – mais leurs plus grands héros étaient issus de la « constellation internationale des types humains » que leur offrait la littérature. La plupart de ces héros étaient en un sens des rebelles, mais, parmi eux, rares étaient ceux qui, comme le Taon, Spartacus ou Pavel Kortchaguine, étaient de véritables révolutionnaires. L'essentiel était qu'ils participaient tous à un mouvement plus vaste de rébellion romantique, à un défi prométhéen lancé à des dieux jaloux. Tous les grands héros n'étaient pas des solitaires (les grandes amours – celles d'Héloïse et Abélard, de Dante et Béatrice, de Pétrarque et Laure – et les grandes amitiés, de Herzen et Ogarev aux Trois Mousquetaires, jouaient un rôle central dans la quête), mais ils étaient tous des individus, pas des membres du Parti. Lorsqu'on leur demandait de nommer des héros qui ne soient pas littéraires, les enfants de la Maison citaient généralement les deux plus grandes figures officielles du panthéon des martyrs pour la vérité et la connaissance : Galilée et Giordano Bruno.

*

* *

La dernière production de Fiodor Kaverine avant que le Nouveau Théâtre d'État ne soit expulsé de la Maison du Gouvernement fut *Uriel Acosta*, qui s'appuyait sur la pièce romantique publiée en 1847 par Karl Gutzkow. Classique du théâtre russe et yiddish, la pièce avait été mise en scène par son adversaire de toujours, Konstantin Stanislavski, et par son ami proche Solomon Mikhoels (l'un et l'autre avaient joué le rôle titre). Le drame se déroule dans la communauté juive d'Amsterdam, au XVII^e^ siècle. Il s'ouvre avec l'excommunication d'Uriel Acosta, coupable d'avoir écrit un traité rationaliste dans lequel il met en question le dogme rabbinique. La seule à soutenir le proscrit est la belle Judith, qui est fiancée à un riche marchand, Ben Jochaï. Uriel et Judith refusent de se soumettre jusqu'à ce qu'Uriel, le cœur lourd, s'y résolve pour sauver Judith et sa vieille mère du déshonneur. Alors qu'il est maintenu au secret pour préparer la cérémonie de sa rétractation publique, sa mère meurt et Judith accepte d'épouser Ben Jochaï, qui la fait chanter en ruinant son père. Uriel abjure ses opinions et est sur le point, comme le veut le rituel, de se faire piétiner sur le seuil de la synagogue par les fidèles, Ben Jochaï le premier, lorsqu'il apprend que son sacrifice a été vain. Il réaffirme alors ses convictions, prononce le « Et pourtant, elle tourne » de Galilée et accuse ses juges d'aveuglement et d'hypocrisie. Judith s'empoisonne et Uriel se tue lui aussi, hors champ, laissant derrière lui son jeune disciple, Baruch Spinoza[22].

Kaverine avait enfin trouvé son héros. Pour lui, la pièce mettait en scène l'affrontement entre, d'un côté, « le pouvoir oppressif de la Torah et du Talmud, lié au pouvoir de l'argent ; les traditions pesantes, étouffantes, qui ne laissent aucune place à l'hésitation ni au doute ; la place de la mort », et, de l'autre, Uriel Acosta, « jeune, ardent, amoureux de la vie et de Judith, acceptant la vie et non la lettre de la loi, auteur d'un traité sapant les fondations de la Bourse et de la synagogue, le souffle printanier qui s'engouffre dans le sinistre caveau et disperse aux quatre vents les manuscrits millénaires d'une loi ossifiée ». Uriel et Judith incarnent la jeunesse et les bons livres : le manifeste de libre-pensée qu'Uriel a écrit et le véritable livre de l'amour – la Chanson des chansons – qu'ils se lisent l'un à l'autre. Dans la mise en scène de Kaverine, l'un des épisodes centraux est une cérémonie qui suggère à la fois la profondeur historique et l'actualité de la lutte d'Uriel. « Sur une estrade, la masse des livres

hérétiques formant la bibliothèque d'un véritable savant a été rassemblée. En vain, Uriel tente d'en sauver au moins un : les flammes s'élèvent et, au milieu des cris de joie de la foule, le feu dévore ces pages précieuses et fécondes. » Mais bien sûr elles ne disparaissent pas réellement. Comme l'avait énoncé (à peu près à la même époque) l'un des porte-parole les plus éloquents du faustisme soviétique, « les manuscrits ne brûlent pas ». Dans la scène de clôture, Spinoza s'effondre sur le corps d'Uriel et lui dit adieu. « Dans la cape de son professeur, il trouve un livre, le seul que Judith soit parvenue à sauver des flammes pour le confier à Uriel avant de mourir. Le garçon le presse contre son cœur et traverse la foule pétrifiée, pour l'emporter jusque dans la vraie vie, dans le futur[23]. »

La pièce suscita partout l'enthousiasme. Le censeur du comité chargé du répertoire principal coupa bien quelques lignes du monologue d'Uriel, dans lesquelles celui-ci faisait l'éloge du christianisme comme étape de son voyage vers la liberté intérieure, et, à la suite de la discussion préalable à l'ouverture de la pièce qui se tint au commissariat à l'Instruction publique, Kaverine s'engagea à éliminer toute suggestion qu'il pourrait y avoir quoi que ce soit de spécifiquement juif dans le « talmudisme », mais tout le monde était d'accord pour considérer globalement la production comme un triomphe. L'adjoint à la direction du département du Théâtre du commissariat à l'Instruction publique, Pavel Ivanovitch Novitski, conclut la discussion en félicitant Kaverine d'avoir magistralement saisi l'esprit du temps. La lutte opposait les dogmatismes de tous poils à la tradition de libre-pensée représentée par « toute une série de grands hommes, de Galilée, Bruno et Spinoza jusqu'à Marx, Lénine et Staline ». Cette tradition, c'était le printemps, le vent, le désir de connaître, et le trait le plus juste de l'interprétation de Kaverine était d'avoir souligné la jeunesse d'Uriel. « Acosta doit être jeune, fougueux, impétueux et, en même temps, dans son comportement de tous les jours, ce doit être quelqu'un qui aime la vie, qui est plein de joie et d'un sentiment particulier pour la vie. Il faut absolument qu'il soit jeune. » Et il l'était. « Au lieu d'un philosophe chenu, d'un scribe plein d'âge et de sagesse, écrivait Beskine dans la *Literatournaïa Gazeta*, nous avons un jeune passionné, enthousiaste et enthousiasmant, tout plein de l'explosion printanière de ses sentiments pour sa Judith bien-aimée et de sa foi en la cause sociale pour laquelle il est prêt à se battre et à mourir[24]. »

Uriel Acosta au Nouveau Théâtre d'État
(avec l'aimable autorisation du musée du Théâtre central d'État)

Uriel Acosta, dans la production du Nouveau Théâtre d'État

Un article de la *Pravda* résumait la réussite de la pièce – qui exprimait bien la mythologie des enfants de la Maison du Gouvernement :

Fiodor Kaverine, 1937

Uriel n'est pas un titan héroïque qui mettrait à bas les colonnes du Temple comme le Samson de la légende. C'est un jeune homme pur

> et fantasque qui se lance courageusement dans une lutte inégale contre la scolastique talmudique et le fanatisme religieux. […] L'Uriel historique peut bien avoir été largement plus vieux (au moment de son excommunication, il était âgé de cinquante-sept ans), mais il est bien plus convaincant de l'avoir peint jeune. Il « colle » parfaitement à ses monologues passionnés, qui expriment bien plus une rébellion romantique qu'une sagesse pleine de maturité mais aussi de froideur.

Les pères étaient des Titans, régnant pendant l'Âge d'or, et peut-être aussi des Samson, ayant succombé au charme des problèmes de poulailler. Les enfants étaient tout à la fois des Uriel romantiques et ses disciples pleins de jeunesse, emportant ses livres jusque « dans la vraie vie, dans le futur ». Kaverine l'avait compris trop tard : cinq mois après la parution de l'article de la *Pravda*, son théâtre était expulsé de la Maison du Gouvernement, accusé de n'être pas suffisamment pur et enthousiaste. L'auteur de l'enthousiaste critique de la *Pravda* était un critique dramatique éminent, Ossaf Litovski (Kagan). Son autre pseudonyme, qu'il avait pris plus de dix ans auparavant, était « Uriel »[25].

22. LES HOMMES NOUVEAUX

Les enfants de la Maison du Gouvernement étaient des Uriel purs et exubérants, dégagés de tout conflit avec l'ancien monde. Ils avaient hérité d'une enfance heureuse : ce que l'on attendait d'eux, c'est qu'ils lisent en permanence, et qu'ils « travaillent sur eux-mêmes » en entrant progressivement, comme leur pays, dans l'âge adulte – cette immortalité. Ensemble, ils faisaient spontanément ce que Tania Miagkova essayait de faire avec son « isolateur politique » (sinon qu'ils avaient davantage besoin du *Capital*).

Boris Ivanov, le « Boulanger », et son épouse, Elena Iakovlena Zlatkina, avaient trois enfants : une fille, Galina, et deux garçons, Anatoli le « voyou » et l'aîné, Volodia, décrit par Galina comme « beau garçon, intelligent, extrêmement discipliné ». Volodia aimait jouer la comédie et tenait un journal intime (une tâche qu'il considérait comme ardue, mais nécessaire). Le 14 avril 1937 – il a alors dix-sept ans –, il décrit ses activités du matin : regarder par la fenêtre l'évolution du chantier de reconstruction du Grand Pont de pierre, se « laver » dans la salle de bains (sans doute penché sur la baignoire, en s'aspergeant le dos et les épaules, avant de se frictionner avec une serviette, puisque telle était la coutume), faire son lit et lire le journal pendant le petit déjeuner, « en commençant par les événements en Espagne », qu'il résume ainsi dans son journal.

> Aujourd'hui, les Républicains ont encore repoussé les rebelles et les interventionnistes allemands et italiens sur tous les fronts. Sur le front central, dans le parc Casa de Campo, les Républicains ont repris certaines positions rebelles, et le commandant en chef de la défense de Madrid, le général Miaja, a exhorté les rebelles de la cité universitaire à se rendre. Les Républicains battent les interventionnistes, c'est formidable ! Après ça, je lis les autres articles des actualités étrangères et celles de notre pays[1].

Dessin de Volodia Ivanov représentant la vue de son appartement

Volodia Ivanov, 1936

Après son diplôme de fin d'études, Volodia travailla pour l'Institut de la pêche industrielle. Début 1938, il répondit à l'appel du Parti, qui souhaitait voir davantage de volontaires du Komsomol partir pour l'Extrême-Orient ; en juillet 1938, il se mit donc en route pour le Kamtchatka. Le voyage dura trois mois. Juste après Blagovechtchensk, la ligne du Transsibérien fut coupée quatre jours durant pour cause de crue de la Zeïa ; à Vladivostok, il fallut encore attendre un mois le bateau pour Petropavlovsk-Kamtchatski. Comme l'écrit Volodia dans une lettre à sa famille : « J'imagine que vous avez entendu parler par les journaux de la provocation des militaristes japonais ; ici, à Vladivostok, l'indignation des nôtres face à l'agresseur japonais est à son comble, et profondément perceptible. Du coup, les steamers qui doivent longer les îles du Japon sont bloqués à quai à Vladivostok jusqu'à nouvel ordre. » (Autre raison possible à ce retard : l'arrivée massive de nouveaux prisonniers en transfert vers les camps de travail de la Kolyma.) Après un nouveau mois d'attente à Petropavlovsk, il embarqua sur un steamer pour Kikhtchik, sur la côte occidentale du Kamtchatka, où il devait travailler au laboratoire de la pêcherie.

> Longtemps, très longtemps, nous avons dû voyager sans eau ni pain. Les autres passagers m'avaient élu comme représentant, ce qui signifie que m'incombaient les responsabilités suivantes : avant tout, trouver de l'eau, secundo, se procurer du pain, et, plus généralement, s'occuper de tous les problèmes possibles – et ils furent nombreux sur ce bateau, conçu pour transporter de la cargaison, pas des passagers. Mais le pire, ce fut la tempête. Vous ne pouvez pas imaginer une seconde ce que peut représenter la vue d'un bateau secoué par les

> flots, englouti sous des vagues qui emportent sur leur passage tout ce qui n'a pas été solidement arrimé ; des passagers tous malades – mais n'allez pas croire que j'étais malade, moi. Non, j'ai fait face avec courage, et la mer n'a pas eu le moindre effet sur moi. Et c'est ainsi que nous avons atteint Kikhtchik en pleine tempête[2].

À Kikhtchik, la vie était dure. « La vie n'est pas rose, ici au Kamtchatka, il fait froid et nous n'avons rien à manger, écrit-il à ses parents. La neige tombe sans discontinuer, et le vent souffle tellement fort qu'il emporte le toit de certains bâtiments. Lorsqu'on met le nez dehors, il faut une force et une énergie considérables ne serait-ce que pour avancer de quelques pas. » Il souffrit de coups de froid, de furoncles, de fièvres, de rages de dents, d'épuisement, et ses yeux supportaient très mal l'intensité du soleil. Son salaire était correct, mais il ne le percevait pas régulièrement, et tout ce qu'il touchait partait en nourriture. Ses parents lui réclamaient sans cesse de l'argent, et il leur donna sa « parole de komsomolets » qu'il allait bientôt commencer à pouvoir leur en envoyer. « Je m'en veux quand je pense que Mère et Galia n'ont pas de manteau, mais je ne peux pas encore envoyer d'argent, du fait que ma paie a été décalée ; du coup je n'ai pas de manteau non plus, et je sors en veste de cuir. » L'astuce, c'était de rester optimiste. « En ce moment, notre magasin ressemble à un désert. Ni costumes, ni manteaux, ni chaussettes, ni sous-vêtements, mais ça ne me déprime pas trop car je sais qu'on aura tout ça bientôt. » Il continua de tenir son journal, toujours dans la retenue. « Que font les gens ici ? écrit-il dans une lettre à ses parents, probablement en réponse à des questions de leur part. Les autochtones – pas tous bien sûr – passent la plupart de leur temps à boire. Ils boivent de l'alcool pur, à 50 roubles le litre, ou ils produisent leur eau-de-vie de contrebande, mais pas celle que vous avez à Moscou, c'est un breuvage nettement plus fort. Vous allez sans doute penser que j'ai appris à boire, ici, alcool pur ou de contrebande, mais je jure sur mon honneur de Komsomol que je n'ai pas bu la moindre goutte, ni de l'un ni de l'autre[3]. »

Personne n'avait dit que ce serait une partie de plaisir. « Surmonter les difficultés » et « domestiquer la nature » faisaient partie de l'*ethos* des bolcheviks et de l'éducation de Volodia, à l'école et en dehors. Ce qui comptait, « c'est que les ouvriers de la pêcherie atteignent des niveaux de productivité sans précédent, et que le Kamtchatka dans son ensemble se développe et se consolide : on construit de nouveaux campements pour les

ouvriers, on installe de nouveaux réfrigérateurs et, dans un futur proche, le Kamtchatka sera relié au “continent” par une ligne de chemin de fer entre Petropavlovsk et Khabarovsk ». Il fallait mesurer son existence, avec ou sans manteau, à l’aune de l’Union soviétique tout entière et en lien avec celle de ses compagnons volontaires, ses collègues de la pêcherie, et avec celle de sa famille, qui avait contribué à son éducation et représentait un microcosme de la société soviétique.

> Écoute, Maman (lui écrivait-il le 3 octobre 1939), Galia me dit que vous vous faites du souci pour moi. Je vous demande de ne pas vous inquiéter, je vis bien et je travaille bien, avec entrain. Je suis heureux de travailler ici, au Kamtchatka, car je sens les regards de tout le pays fixés sur l’Extrême-Orient, cela me fait plaisir et m’emplit de joie. Alors il ne faut pas vous inquiéter, au contraire : soyez fiers que votre fils vive et travaille au Kamtchatka, pour le bien de l’URSS[4].

Son jeune frère faisait aussi sa part, en tant que futur scientifique : « Qu’Anatoli fasse des études, et, lorsqu’il les aura achevées, qu’il construise des avions capables de voler de Moscou jusqu’à notre lointain mais si cher Kamtchatka ! » Sa sœur travaillait, elle, sur le front de la musique : « Désormais, Galia doit être devenue une véritable virtuose du piano, à force de jouer jour et nuit. C’est formidable ! » Sa propre contribution avait pris plusieurs voies parallèles. Il avait suivi un cours d’agitation politique de trois mois, il avait postulé à l’entrée au Parti, il avait travaillé dur à la pêcherie (même « lorsque le blizzard hurle, que la neige tombe sans cesse, et qu’il est dangereux de mettre un pied dehors ») et il avait « poursuivi avec assiduité le travail sur lui-même » en lisant le *Cours abrégé d’histoire du Parti*. Il avait aussi continué d’écrire régulièrement aux siens et de jouer au théâtre local, en espérant se qualifier pour les « olympiades de l’Art » de Petropavlovsk et de Vladivostok[5]. Sa famille était aussi fermement attachée à son pays que le Kamtchatka l’était à Moscou (malgré les huit heures de décalage horaire). Comme il l’écrit à ses parents, le 10 mars 1939 :

> Aujourd’hui, alors que le pays tout entier se réjouit de l’ouverture du XVIII^{e} Congrès du Parti, je vous écris, mes très chers […]. À titre de cadeau en l’honneur du XVIII^{e} Congrès du Parti, notre Théâtre des Jeunes Travailleurs a monté *La Mutinerie*, la pièce de Fourmanov, et,

> aujourd'hui, à 20 heures, heure locale, midi à Moscou, nous monterons donc sur scène pour faire revivre, devant les spectateurs, les combats de l'Armée rouge en 1920[6].

Volodia et sa famille n'avaient pas prévu une autre date importante de cette même année : le 17 septembre 1939, où l'on apprit que l'Armée rouge était entrée en Pologne.

> Le peuple du Kamtchatka, partie intégrante du peuple soviétique, a reçu avec un tel enthousiasme le discours du camarade Molotov que les assemblées organisées dans toutes les pêcheries ont manifesté un soutien total à notre gouvernement – les habitants du Kamtchatka ont déclaré que, si nécessaire, ils donneront leur vie pour la défense du pays, tout en réaffirmant leur soutien total à la politique du gouvernement soviétique, qui a pris sous sa protection nos frères de classe, les Ukrainiens et les Biélorusses[7].

Molotov avait parlé de « frères de sang », non de « frères de classe », mais Volodia, élevé dans la foi qui avait réuni son père le paysan russe et sa mère la couturière juive, ne semblait pas l'avoir remarqué. Peu de temps auparavant, on lui avait proposé de devenir un permanent du Komsomol (plus exactement : secrétaire politique assistant du Komsomol, à la section politique de la corporation du Kamtchatka), mais il avait un projet bien plus excitant. « Avant toute chose, je peux vous annoncer une excellente nouvelle : je vais servir dans l'Armée rouge. Le contingent de cette année m'a affecté aux troupes armées de l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans, jusqu'à plus ample information, et c'est un grand plaisir pour moi de me savoir apte et prêt à intégrer les rangs de notre glorieuse Armée rouge[8]. »

*
* *

En tant qu'aîné de trois enfants, il incombait à Volodia de lourdes responsabilités familiales. Il écrivait à Galia et à Anatoli pour prodiguer des conseils, des encouragements, parfois des réprimandes, à l'occasion, et il était conscient qu'on attendait de lui qu'il aide ses parents, qui « savaient à peine lire et écrire et étaient politiquement sous-développés », sur les questions pratiques, politiques et idéologiques. Le rôle de Valia Ossinski

au sein de sa famille était assez différent. D'après sa sœur, Svetlana, « nos parents l'adoraient, notre père surtout, qui n'a jamais fait mystère de ses préférences pour son cadet, qui n'a jamais regretté d'avoir passé du temps avec lui, qui a beaucoup fait pour son éducation et qui l'a emmené dans ses voyages à travers tout le pays ». Les Ossinski ne s'en sortaient pas seulement mieux que les Ivanov – en tant qu'anciens « étudiants », ils souscrivaient à la croyance de l'intelligentsia selon laquelle élever ses enfants consistait essentiellement en une transmission des « chefs-d'œuvre de la culture » et de passions intellectuelles (en plus de la foi, qu'ils partageaient avec les Ivanov mais que l'on confiait de plus en plus aux écoles le soin d'entretenir). En juin 1934, Ossinski emmena Valia, qui avait onze ans à l'époque, dans une maison de repos. Le 22 juin, il écrit à Anna Chaternikova :

> C'est une bonne chose d'avoir emmené Valia ici avec moi, parce que je dois me consacrer à lui plutôt que de travailler, et je peux me détendre sans jamais avoir à m'opposer à lui – c'est un petit garçon tellement adorable, instruit et intelligent. Je l'aime beaucoup. Nous avons lu Belinski ensemble, en procédant comme ceci : d'abord, je lui demande de lire un article, ensuite nous le lisons ensemble, puis il prend des notes sur le texte (elles sont naïves et un brin maladroites, mais c'est qu'il <u>apprend</u> à écrire). Après cet exercice, il lit l'article suivant. D'autre part, tous les soirs avant d'aller se coucher, je lui lis un chapitre de *Deutschland* de Heine (le seul titre de Heine qu'on trouve ici en version originale allemande) et un jour, alors que je lui racontais quelque chose sur la vieillesse et la mort de Heine, il me dit « Je crois que Heine ne sera jamais vieux », ce qui définit assez remarquablement Heine. Il avait, bien sûr, une sensibilité toute particulière pour cette revendication :
>
> *Oui, des petits pois pour tout le monde,*
> *Dès que les cosses auront éclaté !*
> *Nous abandonnons le ciel*
> *Aux moineaux, aux anges ailés.*
>
> Je pensais qu'il lisait le théâtre sans trop d'esprit critique, mais pas du tout (ici, il a lu Goethe, Schiller, Byron, Molière, Hauptmann et Ibsen, *Un Ennemi du peuple* et *Les Piliers de la société* – il lit très vite mais, et c'est assez stupéfiant, on dirait qu'il retient tout) : en

> lisant l'article de Belinski sur *Du Malheur d'avoir de l'esprit*, qui utilise Molière comme référence négative, en l'accusant d'être un auteur trop cérébral, de mettre en scène des personnages peu crédibles, terriblement caricaturaux et aux bavardages assommants, Valia s'est soudain enflammé, en abondant dans le sens de Belinski, exemples à l'appui de ses arguments. À la vérité, je n'aime pas Molière non plus, et je n'ai jamais réussi à le lire.
> Tu comprendras aisément que je fais ces lectures avec lui dans l'espoir secret qu'il devienne écrivain, ce qu'il finira par devenir d'une manière ou d'une autre, par sa seule volonté. Mais je veux qu'il prenne ma suite dans les affaires familiales, qu'il devienne un « N.O. II », puisque c'est ainsi qu'il devra signer ses œuvres. Voilà pourquoi nous avons lu Belinski, mon père spirituel, et Heinrich Heine, l'ami et camarade de mes grands-parents idéologiques, le docteur Marx et le général Engels[9].

Dans *De l'Allemagne* (*Deutschland*), de Heine, le passage favori de Valia se situait peu après la strophe où il est question de bâtir le paradis sur la Terre, ces vers qu'aimait chanter Sverdlov. Ossinski signait ses propres œuvres « N.O. ». Marx et Engels étaient les grands-parents idéologiques de Valia et de Volodia, mais on les jugeait toujours trop jeunes pour commencer à les lire. (Quelques mois plus tôt, Hubert L'Hoste, qui avait le même âge que Valia, avait fini par avouer à Maria Osten n'avoir jamais lu Marx, parce que son père le lui avait interdit. « Il avait tout à fait raison ! avait répondu Maria. Tu es bien trop jeune pour lire Marx. ») Ossinski avait en tête de présenter Valia à ses grands-parents idéologiques d'ici trois ou quatre ans. D'ici là, il se demanderait si Valia possédait assez d'intensité (« Je parle de l'intensité lyrique, d'un genre très particulier : le lyrisme de la beauté, indissociable des plus grands combats de l'homme ») et s'il était « suffisamment acerbe ». N.O. II était « bien plus facile à vivre » que N.O. I, aux dires mêmes de ce dernier. Il partageait avec son père son idéalisme romantique, mais non son sens de la justice, une justice « rouge, d'une intransigeance absolue[10] ».

Valia Ossinski à la datcha
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Svetlana, la sœur de Valia, parlait de ce dernier comme d'« une âme pure, un garçon doux et bon », « un fils et un frère plein de tendresse ». Ils avaient un frère aîné, Dima (Vadim), né en 1912, et un cousin, Rem Smirnov, du même âge que Valia, qui vivait avec eux depuis l'arrestation de son père, en 1927. D'après Svetlana :

> Toute la famille aimait Valia, et lui les aimait tous, Mamie et toutes nos tantes. Lorsqu'on était enfants, on se disputait terriblement, et il se jetait sur moi, les poings en l'air, avec des larmes d'impuissance. J'aimais le titiller sur sa distraction et sur son bégaiement. Pauvre Valia ! Son bégaiement s'était manifesté suite à une scarlatine infantile, et personne n'a jamais réussi à l'en guérir. Pour une raison ou une autre, ses bredouillements insupportables – il baissait la tête et postillonnait et gesticulait en tous sens – m'agaçaient prodigieusement, y compris plus tard, lorsque nous serions devenus amis et que nos bagarres d'enfants appartiendraient au passé.

Le passe-temps favori de Valia était la lecture. Rem et moi aimions aussi beaucoup lire, mais ça n'était pas comparable. Il s'emmitouflait dans des haillons invraisemblables – une vieille couverture toute maculée, par exemple – et se pelotonnait dans un coin isolé, et il ne faisait que lire et lire encore[11].

*

* *

Iouri Trifonov, le fils de Valentin Trifonov et d'Evguenia Lourié, était écrivain en plus d'être lecteur. Il écrivit sa première nouvelle le 11 octobre 1934, à l'âge de neuf ans.

L'Aéro-éléphant

L'histoire se passait en Amérique, dans la ville de Denver. Jim se dirigeait vers la taverne. Il rêvassait en marchant. Soudain, le sol s'ouvrit sous ses pieds, et il fut précipité dans le monde de l'aéro-éléphant.

À suivre[12].

Le style et la localisation de l'histoire venaient tout droit des romans d'aventures de la bibliothèque de Valentin Trifonov. Un éléphant volant, voilà qui semblait adapté trois mois après que le plus gros avion au monde, le *Maxime Gorki*, eut battu le record mondial pour un vol de quinze tonnes. (Il est peu probable que Iouri eût déjà lu, à neuf ans, le *Temps, en avant !* de Kataïev. Et ni *La Route vers l'Océan* ni le *Dumbo* de Disney n'étaient encore sortis.) La deuxième livraison eut lieu le 29 décembre :

Iouri Trifonov

L’Aéro-éléphant, II

… Dès qu’il sentit ses pieds toucher terre, il leva les yeux et aperçut 20 hommes autour de lui, dont l’un le menaçait d’un revolver. Jim regarda le revolver avec le plus grand calme, et l’un d’eux lui demanda :
« Qui es-tu ?
— Je m’appelle Jim, je suis de Philadelphie.
— Comment es-tu arrivé ici ?
— Je suis tombé.
— On ne te laissera pas sortir.
— Pourquoi ?
— Tu comprendras plus tard ; d’abord, suis-moi. »
Il conduisit Jim à travers de longs couloirs, pour aboutir à une pièce qui contenait un truc en métal (c’était l’aéro-éléphant)[13].

D’après l’un de ses camarades de classe, Artem Iaroslav (le neveu d’un officiel du Comité de contrôle soviétique et ancien « déviationniste », A.I. Dogadov), Iouri « faisait penser à un ourson : épais, trapu, avec des cheveux bruns hirsutes, on aurait dit un homme des bois. […] Il portait invariablement une veste en velours ou en velours côtelé, des culottes de golf et d’énormes lunettes, ce qui était plutôt inhabituel à l’époque ». Il tenait un journal, collectionnait les pièces et les timbres, il établissait des classements d’auteurs et de personnages (« D’Artagnan, c’est quand même autre chose qu’Edmond Dantès !!! »), il rêvait de s’enfuir en Amérique du Sud, il jouait dans des pièces au théâtre de l’école, il allait au cinéma (« Vu *Lénine en octobre*. Un film merveilleux ! Excellent ! Magnifique ! Parfait ! Superbe ! Génial ! Très bon ! Exceptionnel ! »), il s’entraînait à soulever les haltères de son père, et, bien entendu, « il lisait en permanence ». En janvier 1938, à l’âge de douze ans, il passa dix jours à la datcha, à skier avec ses amis (comme il l’écrira plus tard dans son journal). « À la datcha, j’ai lu *Till l’Espiègle*, *Hans d’Islande*, de Hugo, le *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, et *Le Capitaine Fracasse*, de Gautier. J’aurais adoré y passer dix jours supplémentaires. » Il ne pouvait pas rester à la datcha, car il devait reprendre l’école. Trois semaines plus tard, il écrivait :

Rien de particulier à l’école, sinon que je me suis pris un coup de poing dans l’œil au cours d’une bagarre. Il en a giclé une tonne de sang ! Je n’ai pas pu ouvrir l’œil pendant deux jours, ni aller à l’école.

Il est encore bleu et pas complètement guéri. Mais j'ai pu lire Cholokhov, *Le Don paisible* et *Terres défrichées*, *Les Misérables*, de Hugo, *Yulis*, de Daniel, *Le Nez* et *Rome*, de Gogol, ainsi que l'essai très érudit d'Ernest von Hesse, *La Chine et les Chinois*. Passionnant.
Le 23, j'ai vu *Un petit Nègre et un singe*, au théâtre pour enfants – un mélodrame ridicule ! Répugnant !
Ces temps-ci, je suis en train d'écrire *Un Icare Cro-Magnon*, une nouvelle sur la vie à la période de l'Aurignacien[14].

Iouri Trifonov

Yulis, de l'auteur yiddish Mark Daniel, se déroulait à l'époque de la Guerre civile à Vilnius. Il avait probablement été offert à Iouri par sa grand-mère, Tatiana Slovatinskaïa, qui y avait grandi et s'y était convertie au bolchevisme. *Un petit Nègre et un singe* était une pièce cosignée par Natalia Sats et son premier mari, S. G. Rozanov, qu'elle avait montée avec un grand succès dans son propre théâtre. C'est l'histoire d'un petit Africain et de son ami, un singe, qui se retrouve vendu à un cirque européen. Grâce à l'aide de marins portant l'étoile rouge sur leur casquette, ils sont enfin

réunis à Leningrad et peuvent rentrer en Afrique, où ils vont mettre en place des détachements de jeunes pionniers. L'histoire de *Cro-Magnon* fut l'une des quatre que Iouri consacra à la préhistoire ; les trois autres étaient *Diplodocus*, *Dukhalli* et *Toxodon Platensis*. Il composa aussi des rédactions d'histoire et de géographie richement illustrées (pour l'école et pour le plaisir d'apprendre). Son projet scolaire le plus ambitieux fut un album Pouchkine, qu'il avait préparé, avec l'aide de sa mère, pour les célébrations de l'anniversaire Pouchkine de janvier 1937 (il avait alors onze ans)[15]. On trouve une version de cet épisode dans le roman de Trifonov *La Maison disparue* :

> Le soir, Gorik composait un album, cadeau à l'intention d'un cercle littéraire de l'école et œuvre destinée à l'exposition Pouchkine (assorti de l'épuisant espoir de se voir décerner un prix). Dans un grand bloc à dessin, il collait des portraits, des tableaux et des illustrations découpées dans des revues, des journaux et même, en cachette de sa mère, dans certains livres ; puis en caractères d'imprimerie à l'encre de Chine, il recopiait des vers du célèbre poète. Par exemple :
> *Monument à ma gloire dressé de mains non humaines*
> Et vis-à-vis, il avait découpé dans le journal *Pour l'industrialisation*, auquel Père était abonné, une image représentant le monument à Pouchkine, boulevard de Tver. Malheureusement toutes les images découpées dans du papier journal avaient jauni aux points imbibés de colle[16].

Si l'on en croit sa sœur, Tania, l'album de Iouri remporta bien le prix de l'école, et il fut intégré à la grande exposition, répartie dans toute la ville, parmi les plus beaux travaux consacrés à Pouchkine. Dans le roman, cependant, ce qui compte le plus aux yeux du personnage principal et le rend si malheureux, c'est qu'il ne figure pas parmi les trois premiers.

> Arriva la soirée solennelle. Et Gorik entendit que l'on attribuait le premier prix à un garçon de troisième pour une statuette en Plastiline : « Le camarade Staline jeune, lisant Pouchkine » ; le second prix à une jeune fille qui avait brodé au fil de soie un coussin inspiré du Conte du tsar Saltan ; et le troisième, c'était Lionia la Carpe qui l'avait décroché – joli copain qui avait travaillé en douce, en se cachant de

tout le monde ! – pour un portrait au crayon de couleur de Küchelbecker, l'ami de Pouchkine (il faut bien dire, ce qui est vrai est vrai, que le portrait était super chouette, le meilleur de l'exposition)[17].

Iouri et Tania

Mais, la plus grande passion de Iouri était l'écriture. À l'âge de douze ans, il s'était inscrit à la Maison des Pionniers de Moscou, ouverte un an plus tôt dans l'immeuble de la Société des Vieux Bolcheviks, dissoute depuis peu. À l'entrée de son journal en date du 2 novembre 1938, il se remémore l'année écoulée : « Cette Maison a été si passionnante pour moi que j'aurais été prêt à m'y rendre tous les jours. Dans un premier temps, je me suis inscrit au club de géographie, puis j'ai opté pour le club littéraire. Que de merveilleuses soirées passées assis autour d'une grande table, à débattre de telle ou telle de nos nouvelles, véritablement transportés en extase par nos discussions. On citait des milliers d'auteurs, d'Homère à Kataïev. Notre professeur, le rédacteur en chef du magazine *Le Jeune Pionnier*, le camarade Ivanter, nous expliquait nos erreurs d'une manière tellement passionnante que ce fut une école, au vrai sens du terme, un lieu où l'on apprenait beaucoup[18]. »

Peut-être ces leçons de la Maison des Pionniers furent-elles à l'origine de la prise de distance de Iouri vis-à-vis de ses histoires préhistoriques.

« J’ai envie d’écrire une histoire simple, drôle, pas des âneries sur les diplodocus, l’homme de Cro-Magnon, Dukhalli et autres monstres. Une histoire simple – voilà mon but ! » C’est dans son journal, à la date du 2 novembre 1938, qu’apparaît sa première nouvelle de ce genre. Ses amis les plus proches à la Maison du Gouvernement étaient Liova Fedotov, Micha Korchounov et Oleg Salkovski. Oleg (qui vivait dans l’appartement 443, juste au-dessous des Korchounov) avait raconté un jour à Iouri que Micha et Liova travaillaient, dans le plus grand secret, à une nouvelle sur « un ingénieur italien qui conçoit un appareil très particulier et part pour l’Espagne rejoindre les Républicains ; mais il se laisse séduire par une cantatrice de la Scala de Milan, qui lui subtilise l’appareil ». Iouri et Oleg décidèrent de répliquer avec une nouvelle de leur cru. Iouri proposa une intrigue « d’une simplicité diabolique », à la Jules Verne, « sur un jeune garçon qui part en vacances dans une ferme collective des montagnes de l’Altaï, où il apprend l’existence d’un esprit de la forêt. Je ne vais pas rentrer dans tous les détails, mais disons qu’à la fin, il s’avère que l’esprit de la forêt n’est qu’une gigantesque chauve-souris ». Après plusieurs brouillons des premières pages, ils tombèrent à sec d’inspiration, et ils observèrent, impuissants, leurs rivaux s’enfermer tous les jours dans l’appartement de Micha jusqu’à dix ou onze heures du soir. Puis, Iouri eut une idée.

> « Oleg ! criai-je de ma voix la plus haut perchée, en l’attrapant par la manche. Eurêka ! J’ai une idée ! Transformons ça en un récit que le garçon ferait à ses collègues ingénieurs quelque temps après les faits. Ça s’appellera “Les Cheveux blancs”. Quelqu’un lui demandera : “Mais comment se fait-il que tu aies les cheveux blancs ?”, et il racontera son histoire. À la fin, personne n’aura voulu le croire, et c’est exactement à ce moment que la gigantesque chauve-souris surgira et leur frôlera le dessus du crâne. »
> « Parfait ! » s’exclama Oleg.

Ils écrivirent encore – ensemble, séparément, et à nouveau ensemble – avec un maigre succès, jusqu’à ce que, un jour, le téléphone sonne chez Iouri. C’était Liova, qui lui avoua s’être disputé avec Micha au sujet du rôle de la cantatrice italienne. Soulagé, Iouri appela Oleg, mais il n’était pas chez lui : il était chez Micha.

Ainsi prit fin cette rivalité littéraire particulière. Tout revint à la normale. Liova venait chez moi pour observer des papillons, des scarabées et des insectes, et Oleg passait chez Micha, où ils discutaient du beau temps, de deux idiots appelés Iouri et Liova, tandis que Nadia Kretova restait à sa fenêtre.

Le bureau. Dessin de Iouri Trifonov (avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Iouri avait évolué de récits d'aventures scientifiques à des récits d'aventures dans un cadre scientifique jusqu'à une histoire « simple », très savamment élaborée, sur des garçons qui écrivent des récits d'aventures scientifiques, dans le cadre ou hors cadre. Le narrateur en était Iouri Trifonov, treize ans, déjà diariste par ailleurs.

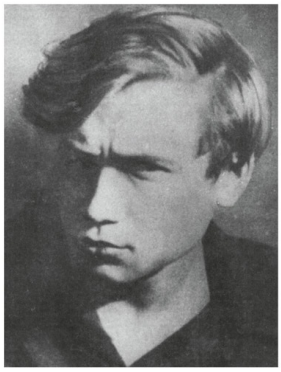
Cette histoire m'est venue comme ça, elle s'est imposée d'elle-même. J'ai décidé de l'appeler « Les Rivaux ». Si je devais la lire à ses personnages, ils y trouveraient quelques détails ajoutés par mes soins. Et ils auraient raison : j'y ai bien ajouté certains détails. Mais l'idée de base, c'est que les événements réels ont bien été vécus par quatre jeunes anonymes sur la planète Terre, système solaire, hémisphère Est, Europe, URSS, Moscou, au 2, rue Serafimovitch, qu'on appelle aussi la Maison du Gouvernement. Tous les quatre nourrissaient des ambitions littéraires, et c'est toujours le cas[19].

Tous les quatre étaient des créations littéraires à double titre – en tant que personnages de Iouri et en tant que lecteurs frénétiques de la Maison du Gouvernement, rue Serafimovitch.

*

* *

De toute évidence, le plus extraordinaire et donc le plus emblématique des contemporains de Iouri à la Maison du Gouvernement était son ami et confrère d'écriture Liova Fedotov, fils du paysan russe, ouvrier américain, détenu de la prison de Trenton, artisan de la collectivisation de l'Asie centrale, écrivain prolétarien et directeur politique d'une station de machines et de tracteurs : Fiodor Fedotov. En 1933, lorsqu'on retrouva le corps de Fiodor dans un marécage, non loin de la ferme d'État qu'il dirigeait, Liova avait dix ans. Il habitait un petit appartement au premier étage (appartement 262) avec sa mère Roza Lazarevna Markus, une costumière du Théâtre de la Jeunesse de Moscou. D'après Iouri Trifonov, Liova « était petit et mat de peau, avec un visage vaguement mongol et des cheveux d'un blond slave ».



Liova Fedotov

Dessins de Liova Fedotov

> Depuis l’enfance, il déployait des efforts ardents et passionnés pour s’améliorer de toutes les manières, ingurgitant frénétiquement tout ce qui était possible de sciences, d’art, de livres, de musique, et du monde – comme s’il craignait que son temps fût compté. À l’âge de douze ans, on aurait dit qu’il vivait avec l’idée qu’il lui restait peu de temps pour accomplir des tonnes de choses. […]
> Il s’intéressait à diverses sciences, en particulier à la minéralogie, la paléontologie et l’océanographie ; il dessinait très bien – ses aquarelles étaient exposées et publiées dans le magazine *Le Jeune Pionnier* ; il adorait la musique classique et il écrivait des romans dans de gros carnets reliés cuir. C’est à cause de Liova que je me suis lancé dans cette tâche harassante d’écrire un roman. Il a aussi essayé de s’endurcir physiquement : il sortait en short et sans manteau en plein hiver, il a appris le judo et, malgré quelques défauts congénitaux – une mauvaise vue, une surdité mineure et les pieds plats –, il travaillait dur à se préparer pour des voyages lointains et des explorations[20].

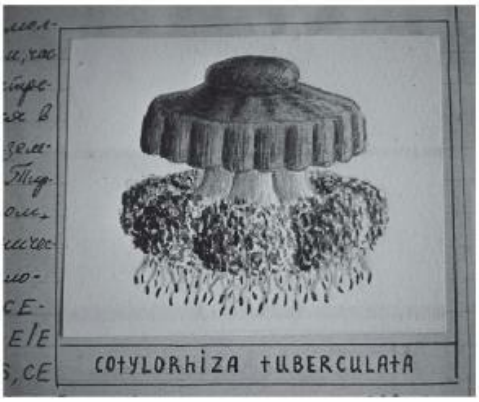
Un jour, Iouri et Liova se lancèrent un défi du plus beau dessin d’éléphant. Oleg, qui servait d’arbitre, désigna Liova vainqueur. (Iouri, cela dit, était meilleur aux échecs : « On adorait les noms invraisemblables

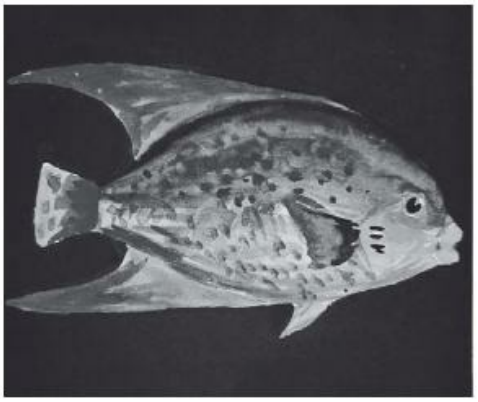
des champions, écrivait-il. Eliscases, Lilienthal, Levenfish… tout ça sonnait aussi exotique que Honduras ou Salvador, par exemple. ») À onze ans, Liova remporta le deuxième prix à l'exposition des élèves des écoles de Moscou (où il reçut un chevalet, de la peinture à l'huile et une palette). Il y rencontra une dame de la galerie Tretiakov, membre du jury, qui restera une amie toute sa vie et devint sa galeriste. Il étudia l'art à la Maison des Pionniers (là où Iouri étudiait la littérature) et à la Maison centrale pour l'éducation artistique des enfants (où il fit la connaissance de sa grande amie Zenia Gourov). Il fit des dessins pour le journal de l'école et des esquisses pour les décors du club de théâtre des enfants de la Maison du Gouvernement, mais il préférait les « séries » thématiques et les « albums » qu'il préparait pour ses devoirs d'école ou des projets personnels inspirés par ses lectures : « L'Italie », « L'Ukraine », « La zoologie », « La minéralogie », « L'océanographie », « La faune marine », « L'âge de glace », entre autres. « Un jour, écrit Mikhaïl (Micha) Korchounov, il débarqua avec un rouleau de papier peint blanc. C'était une première, pour sûr : un rouleau de papier peint au lieu du traditionnel cartable. Il le déroula entièrement dans le hall et me demanda de me mettre à une extrémité pour éviter qu'il ne s'enroule, tandis que lui maintenait l'autre côté. Il y avait peint, sur toute sa longueur, des animaux préhistoriques dans des paysages de forêts, de mer et de marécages, sous le titre "Chronique de la Terre". "Sacré monstre que j'ai créé, non ?" me dit-il avec satisfaction[21]. »

Son ensemble de « séries » (il faisait le distinguo entre les albums, avec du texte illustré, et les séries, conçues à partir de dessins autonomes) comportait celles des dinosaures, de la « petite église », de l'« édification du Palais des Soviets, en commençant par la cathédrale du Christ Sauveur qui s'élevait autrefois au même endroit, jusqu'à l'achèvement du palais » (comme l'écrit Liova dans son journal), et une série de portraits de grands musiciens. Liova avait manifesté très tôt ses dons musicaux, dès 1925, au cours des célébrations de la révolution d'Octobre, alors qu'il vivait toujours avec ses deux parents, Fiodor et Roza, dans la Première Maison des Soviets (l'hôtel National), dans une chambre face à la rue Tverskaïa. « On était assis sur le balcon, se rappelait Roza, et, en contrebas, les gens chantaient et dansaient, on entendait un accordéon… et, d'un seul coup, Liova répéta exactement les airs qu'il venait d'entendre : "C'est nous les forgerons" et "Quand ma mère m'a accompagné au départ pour l'Armée rouge". Il avait deux ans, et il n'avait pas réellement commencé à parler,

mais il chanta à la perfection. » Dix ans plus tard, elle réussit à lui acheter un piano. « Après la mort de Fiodor, les choses ont été très difficiles financièrement pour Liova et pour moi. Très difficiles. Mais j'ai décidé de lui acheter un piano, et advienne que pourra. Je me suis mise à vendre les affaires de mon mari dans un dépôt-vente et à placer cet argent sur un compte. Lorsque j'ai eu économisé cinq mille roubles, j'ai trouvé un piano à queue Rönisch, par petites annonces, pour qu'il puisse jouer à la maison. » Liova prit des cours particuliers auprès du compositeur Modest Nikolaïevitch Rober, qu'il admirait beaucoup, et qu'il appelle « mon professeur » dans son journal. Il jouait régulièrement à la maison, mais il essayait d'éviter de le faire en présence de sa mère – elle craignait qu'il ne préfère l'improvisation aux exercices imposés. Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter : c'est vrai qu'il passait du temps à reproduire ses airs d'opéra favoris, mais son but restait l'exactitude, pas l'ornementation. « Il fallait voir son bureau ! » dit-elle cinquante ans plus tard, en admettant la chose, et en abordant une autre période.

> On n'aurait jamais cru un bureau d'enfant. C'était le bureau d'une sorte de professeur. Il était toujours encombré de livres […] et chaque livre avait son marque-page. Il s'y asseyait pour écrire. Il avait un herbier […] il fallait voir ça ! […] il découpait une petite incise dans la page et il l'ouvrait délicatement vers l'arrière […] pour que la fleur puisse s'y glisser joliment, et bien à plat […] puis il écrivait son nom latin. Et les timbres ? Il ne les collait pas […] il avait une petite pince à épiler et il l'utilisait toujours […] il ne se servait jamais de ses doigts […] il attrapait chaque timbre un à un et les insérait avec toutes les précautions du monde dans un album spécial. Il collectionnait aussi les pierres. […] Il avait une boîte avec des petites niches […] dont chacune était tapissée de coton […] et réservée à une pierre particulière. Juste à côté, il y avait un cartel avec le nom de la pierre – pas seulement son nom, mais le type, le clivage et la fracture, la dureté […] il était vraiment très spécial[22].





Dessins de Liova Fedotov

Il s'astreignait à ne pas porter de gants en hiver, ni à perdre du temps à jouer aux cartes, ni à boire de vin ou de champagne (même pour le Nouvel An). Il travailla son orthographe et son style en recopiant intégralement *Guerre et Paix* à la main. Il essayait d'embrasser le monde en réglementant son existence de la manière la plus stricte possible. Dans la même entrée de journal que celle où il se plaint des attentes de sa mère, il essaye d'ordonner les siennes. « Qu'ai-je accompli cet été ? J'ai dessiné la série des petites églises, mais même celle-là, je ne l'ai pas terminée. Je n'ai pas voyagé incognito jusqu'à Zvenigorod, je n'ai pas fini mes devoirs… Quelle honte ! » Il ne détaille que des projets spécifiques (Zvenigorod était célèbre pour son monastère et sa cathédrale du XIVe siècle), pas une seule des choses qu'il faisait naturellement. Selon sa mère : « Il était capable de rester assis à son bureau du matin au soir et y trouver à faire. Écrire. Ou dessiner. Ou disposer ses timbres. Ou son herbier, ou d'autres choses encore[23]… »

> Je ne l'ai jamais vu assis à ne rien faire. Assis, il lisait. Son père était comme ça – où qu'il aille, il avait toujours un livre sur lui. Lorsqu'on l'a mis en prison à Trenton, en Amérique, en 1917 – condamnation à dix ans –, sa cellule ne recevait qu'un mince rai de lumière du soleil depuis le haut du mur. Il suivait son déplacement avec son livre pour pouvoir lire. Liova lisait tout le temps, lui aussi. Dès qu'on prenait le tramway, il lisait toujours debout. Vous voyez le petit espace à l'avant, juste derrière le conducteur ? C'est là que Liova avait l'habitude de s'installer. Il ne s'asseyait jamais. Il disait : ceux qui trouvent fatigant de rester debout n'ont qu'à s'asseoir[24].

Liova fit le vœu de faire davantage l'été suivant, et il prêta serment, en référence au *Spartacus* de Giovagnoli : « Que Jupiter m'accorde ses faveurs dans cette entreprise ! » Comme il l'écrit quelques semaines plus tard, après le dernier jour de sa dernière année d'école (1940) :

> En rentrant à la maison, je me suis tout de suite rappelé le plan d'action que j'avais défini l'année précédente, et j'ai décidé de le mettre tout de suite à jour sur papier, avec la volonté d'une mise à jour en pratique, dans l'enthousiasme, dès que possible […].
> En tête, j'inscrivis mes devoirs à la maison, puis mes promenades, la série sur la petite église, l'album sur l'Ukraine, la musique, l'écriture d'une nouvelle et mon journal. Je notai tout ça au propre sur une feuille de papier. Les devoirs, évidemment, trouveraient toujours leur place, comme les promenades, aussi souvent que possible ; je pourrais achever mes séries lorsque l'école m'aura enfin laissé un peu de temps, et quand j'aurai fini, je me mettrai à mon exposé sur l'Italie ; je travaillerai sur l'Ukraine en même temps que sur les séries ; la musique, c'était une constante, et je me remettrais à ma nouvelle une fois terminée ma lettre à Raya, que je devais écrire dès que possible (je l'aurais déjà fait si l'école ne m'empoisonnait pas l'existence) ; et, pour finir, le journal, lui aussi, mais je trouverais toujours un moment pour le compléter. Je conservai donc l'ancien projet dans le nouveau.
> Dans le but de me tester, j'ai décidé d'organiser ma journée d'aujourd'hui, celle de la rentrée des classes, exactement selon mes plans. Je m'y suis tenu. J'ai réussi à avancer sur le dessin de la petite église et à refaire la couverture de l'album « Ukraine », afin qu'elle soit plus facile à colorier par la suite. Je n'ai pas réussi à écrire une ligne de ma nouvelle aujourd'hui – je n'ai pas trouvé une minute pour y travailler, pas même une seconde. Pour écrire, il me faut à la fois l'inspiration et la concentration[25].

Dans ses récriminations antérieures quant à son manque de productivité pendant l'été, Liova ne faisait pas allusion à son journal. En fait, cette entrée (29 août 1940) ouvrait son carnet XIII (il rédigeait son journal dans des carnets numérotés). Le seul carnet précédent encore disponible, le carnet V, s'achève le 8 décembre. Ce qui signifie que, en neuf mois, dont le fameux été improductif, Liova avait noirci sept carnets (d'une écriture en pattes de mouche, sans marges ni espaces, si l'on se réfère à l'aspect des carnets V et XIII). Il écrivait en lisant, et il lisait en écrivant, il vivait

entièrement ce qu'il écrivait ou ce qu'il lisait, comme un chien se mord la queue de plus en plus frénétiquement, en quête de la plénitude du temps et d'une absolue conscience de soi. Il incarnait l'époque des « grands planificateurs » et des « futurs géomètres », celle où, comme l'avait suggéré Leonid Leonov au I^er^ Congrès des écrivains, chaque héros est en même temps son propre créateur et chaque événement, sa propre chronique.

Depuis deux ans, Liova rêvait de se rendre à Leningrad, la ville de la perfection architecturale. Le 5 décembre 1939, sa mère et lui évoquèrent enfin l'idée de prendre des billets :

> « Il faut que je conserve cette conversation dans mon journal, lui dis-je. C'est typiquement des petits détails de ce genre qui constituent un événement tel que ce voyage à Leningrad. Oui, il faut absolument que je couche ça par écrit. Et je vais aussi coucher par écrit ce que je viens de te dire à l'instant […] Ce serait original. Et je noterai aussi ce que je viens juste de dire !
> — Ça suffit, m'interrompit ma mère. On n'en finit pas.
> — Tu te trompes : on a fini », lui dis-je. Et, sur ce, cette journée a cessé d'exister[26].

Un mois plus tôt, il avait rédigé une entrée d'une centaine de pages, dans laquelle il essayait de rendre compte, de manière exhaustive, de la journée du 5 novembre 1939. Il l'avait appelée « Un jour de mon existence » et il voulut en faire la lecture à haute voix à son professeur de piano, Modest Nikolaïevitch. Mais, par manque de temps, il dut se contenter de lui lire la journée du 6 novembre. Il ne savait sans doute rien, alors, de l'entreprise similaire de Tolstoï, quatre-vingt-huit ans plus tôt (ou, sinon, il l'aurait avoué : il se pliait scrupuleusement aux règles de l'érudition) ; quoi qu'il en soit, Liova semble avoir insisté davantage sur la circularité du processus action-réflexion. D'après Zenia Gourov, son amie de la Maison centrale pour l'éducation des enfants, à chaque fois qu'ils se voyaient, Liova passait la marche triomphale d'*Aida*, de Verdi, il lisait à haute voix un nouveau chapitre de son roman *Le Trésor sous la terre* (« l'influence de Jules Verne était manifeste »), « et il finissait en lisant l'entrée de journal correspondant à notre précédente rencontre[27] ».

Ce qu'il voulait, c'était compresser la cause et son effet en un présent unique. Deux jours après la conversation avec sa mère, où il affirmait que

l'écriture naît des événements, Liova eut une discussion inverse, soutenant que les événements naissent de l'écriture.

« Salo » était le surnom d'Oleg Salkovski, et « Michka » (dit aussi « Mikhikous »), c'était Micha Korchounov.

> Aujourd'hui, pendant le cours d'histoire, dans notre petite classe surchargée, Salo s'est penché vers moi et m'a soufflé, avec un ton de conspirateur :
> « Est-ce que tu voudrais nous accompagner, Micha et moi ? Mais à une condition : tu ne dois le dire à personne.
> — D'accord, d'accord ! Qu'est-ce qui se passe ?
> — Tu vois l'église, à côté de notre immeuble ? L'église Maliouta Souratov ?
> — Oui, et alors ?
> — Micha et moi, on y a découvert une voûte qui descend vers des passages souterrains… et sacrément étroits ! On est déjà allés voir. Toi qui es en train d'écrire *Le Trésor sous la terre*, ça devrait t'intéresser[28]. »

Micha et Oleg décrivirent leur précédente visite aux catacombes, qui avait tourné court parce qu'ils n'avaient ni lampe-torche, ni vêtements adéquats.

> En les écoutant, ma curiosité grandit […] je m'imaginais des tunnels obscurs et lugubres, humides et bas de plafond, des pièces sinistres aux parois couvertes de mousse, les passages souterrains et les puits […] jusqu'à en épuiser ma patience et mon imagination. J'arrivais à peine à croire que, bientôt, j'allais aller y voir en vrai. En bref, j'avais atteint un stade d'excitation extrême. De simples mots ne peuvent exprimer ce que j'ai ressenti[29].

Mais, avant toute chose, il était d'abord un savant et un chroniqueur dans l'âme. Il se ressaisit et demanda à Micha et à Oleg de lui dessiner un plan des catacombes, chacun de son côté, pour s'assurer qu'ils lui disaient bien la vérité. Puis il prit les commandes.

> « Tu sais, Micha, lui dis-je. Je crois qu'on devrait apporter quelques modifications au projet de cette expédition souterraine. Oleg et toi, vous y êtes allés la première fois par simple curiosité, mais

maintenant, je propose d'apporter un crayon et un carnet pour dessiner quelques éléments, pour noter notre parcours et toutes nos conversations, et pour faire une carte précise des passages. Tout cela pourra s'avérer utile plus tard, d'un point de vue scientifique.

— Ça me paraît bien, admit Mikhikous. Puisque tu tiens un journal, tu peux noter toutes nos observations. Et comme tu sais dessiner, tu peux t'en charger aussi, non ?

— Oui, bien sûr, je peux m'en charger. Et tu sais quoi, dis-je. Il faudrait absolument noter nos premiers mots, lorsqu'on aura passé la voûte. Ça sera intéressant pour nous, plus tard, et très original. C'est bien compris ? Les mots exacts prononcés, disons, dès que nous aurons atteint le sous-sol ? Il faudra tous bien les retenir, ensuite, pour ne pas les oublier. On trouvera une petite pièce ou une alcôve où s'asseoir et tout écrire. Mais, probablement, j'imagine que vous me demanderez, toi ou Salo : "Alors, Liova, qu'est-ce que tu en penses ?" Et, presque à coup sûr, je vous répondrai : "Hum, pas mal du tout !"

— Tu as raison, ce serait intéressant de noter ça, dit Mikhikous. Nos premiers mots une fois descendus ! C'est parfait !

— Je noterai tout ça aussi dans mon journal, ajoutai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tout ce qu'on vient de se dire à l'instant. C'est justement de conversations de ce genre qu'est née notre expédition, donc je vais les consigner, toutes. Et ces mots, là tout de suite, je vais aussi les noter. Et ceux-là ! Et les suivants … et les suivants encore !

— Tu peux continuer comme ça éternellement, répliqua Michka. Et ceux-là, et les suivants !…

— Je ne suis pas fou, dis-je. Je vais vraiment noter dans mon journal tous les mots que tu viens de prononcer, et je ne plaisante pas, crois-moi.

— Et tu vas noter ce que tu viens de me dire ?

— Il ne faut pas abuser des bonnes choses. Les mots ne peuvent jamais faire de mal. Et ça, je vais le noter aussi[30] ! »

C'est ce qu'il fit. Le jour de l'expédition (le 8 décembre 1939), il s'était équipé de son carnet, d'un crayon, d'un compas et d'une lampe-torche. Victoria (Tora) Terekhova, la fille de Roman Terekhov, était censée fournir les piles, mais ça ne fut pas le cas, alors ils durent utiliser des bougies – bien plus appropriées à la situation, après tout. Ils emportèrent

aussi des allumettes, une corde et, sur l'insistance de Liova, un fil à plomb pour mesurer la profondeur des puits. Ils réussirent à circuler d'une voûte à l'autre à travers les passages, et à emprunter un long tunnel incurvé, mais ils durent rebrousser chemin car le boyau devenait trop étroit. Descendu le premier, parce que le plus mince et le plus déterminé, Liova dut être remonté, hissé avec la corde. Son compte rendu mètre par mètre s'arrête à l'entrée du dernier tunnel. Le carnet a été perdu[31]. Mais voici une histoire similaire :

> J'ai vu aucun diamant, et je l'ai dit à Tom Sawyer. Il a dit qu'il y en avait tout plein là-bas, en tout cas ; et il a dit qu'il y avait aussi des Arabes là-bas, et des éléphants, et plein d'autres choses. Je lui ai dit, pourquoi on les a pas vus, alors ? Il m'a dit que si j'étais pas aussi ignorant, et si j'avais lu un livre qui s'appelait *Don Quichotte*, j'aurais su sans avoir à demander[32].

Liova Fedotov. « En souvenir de Liova Fedotov et de quelques aventures souterraines communes »

Liova Fedotov. « Les murs d'entrée des catacombes étaient en briques »

Parmi les deux objets que Liova conservait pieusement en souvenir de son père, il y avait la « montre américaine » où était gravé « De Fred pour Red » (un ami de son père, le vagabond et révolutionnaire « Red » Williams). L'autre était un exemplaire des *Aventures de Huckleberry Finn*, offert par son père pour son dixième anniversaire, avec la dédicace suivante : « Pour mon bébé lion, de la part du Sauvage. F. 10.1.33. » (Liova est le diminutif de Lev, la version russe de Léo, « lion ».)

Ce que Don Quichotte était pour le roman de chevalerie, Tom Sawyer et Huckleberry Finn l'étaient pour Don Quichotte ; et ce que Tom et Huck étaient pour Don Quichotte, Liova et ses amis l'étaient pour Tom et Huck. Dans le roman de Mark Twain, c'est Sancho qui prend le relais, à la fois

en tant que narrateur et personnage principal (à un moment, il devient même Don Quichotte). Dans la parabole de Kafka *La Vérité sur Sancho Panza*, Don Quichotte naît des rêves de Sancho. Dans la pièce de 1922 de Lounatcharski, *Don Quichotte délivré*, il est banni de la « Terre promise » devant son refus de tuer pour la Révolution. Dans le roman de Platonov *Tchevengour*, il tue « avec précision, mais dans la panique », avant de trouver la mort (en chargeant les quatre cavaliers ennemis). Dans le journal de Liova, Don Quichotte revient aux affaires (parce qu'il a compris comment les rêves peuvent se réaliser), Micha Korchounov est un farceur et un escroc ; Oleg Salkovski est Salo (le « Gros Lard ») ; Liova indique le chemin, et c'est lui le narrateur de l'histoire. « Ma bougie s'alluma juste à temps : au moment même où la main de Salo tenant la bougie passait dans l'entrebâillement étroit de la porte, à travers lequel il parvint à se faufiler en grognant. Sa grande carcasse occupait presque tout l'espace de la porte, de telle sorte qu'on ne pouvait voir que le bas de son corps et ses pieds patiner, impuissants, sur le sol[33]. »

Un jour, la cousine de Liova, Raïa, lui demanda s'il savait ce qu'il voulait faire plus tard.

> Je lui dis que, à un moment donné, comme elle le savait très bien, je m'étais mis à l'histoire, à l'astronomie, à la biologie, à la géologie – que je n'oublierais jamais plus, mais que, petit à petit, certains de ces sujets commençaient à prendre le pas sur d'autres, dont deux en particulier : la géologie, sous la forme de la minéralogie et de la paléontologie, et la biologie, sous la forme de la zoologie.
> « Et, désormais, reste à savoir lequel va prendre le pas sur l'autre », lui dis-je.

La décision finale dépendait d'une combinaison de deux éléments : l'inspiration (qui ne se commande pas) et le choix rationnel. Liova avait été fortement impressionné par l'idée de son oncle Isaak selon laquelle « il n'y a pas de sournoiserie dans la nature : tout existe tel quel, pour autant qu'on sache le découvrir et en déchiffrer les lois ». De même, comme Liova l'expliqua à la mère de Zenia Gourov, « un peintre ne peut pas disposer d'un laboratoire à discrétion, simplement pour tâter un peu de science, de temps en temps ; mais, pour peindre, un scientifique n'a besoin que de feuilles de papier, de tubes de peinture et de pinceaux[34]… ».

La cousine Raïa, l'oncle Isaak et la mère de Zenia Gourov n'étaient pas les seuls adultes avec lesquels Liova discutait de son avenir et de ses sujets

d’étude. Il avait des relations très proches, personnelles et intellectuelles, avec ses professeurs (en particulier Modest Nikolaïevitch Rober, mais également David Iakovlevitch Raikhine et deux autres enseignants de l’École nº 19), avec les mères de ses camarades (en général, il ne croisait pas les pères) et, en particulier, avec les très nombreux membres de sa famille, avec lesquels il correspondait régulièrement et dont il attendait les visites avec anxiété, visites qu’il documentait ensuite religieusement. Sa décision de consigner par écrit tout ce qui avait trait à son existence lui fut inspirée par une visite de sa famille de Leningrad, en août 1939 : la cousine Raïa (Raïssa Samouïlovna Fishman), son mari Monia (Emmanuil Grigorievitch Fishman, violoncelliste et professeur au conservatoire de Leningrad) et leur fille Nora, que Liova appelait la « Trouvère », en hommage à l’opéra de Verdi.

> Ces journées ont compté parmi les plus heureuses de mon existence, mais j’avais été assez stupide pour ne pas les consigner dans mon journal. Désormais, elles s’étaient donc évanouies pour toujours. C’est cet été-là que Raïa m’avait invité à leur rendre visite à Leningrad pendant les vacances d’hiver. Comme je regrette, aujourd’hui, de n’avoir pas noté tout ce qui s’était passé pendant leur séjour à Moscou[35] !

Emmanuil lui avait demandé, à l’époque, s’il allait rendre compte de leur visite dans son journal, mais Liova lui avait répondu qu’elle n’avait pas été assez significative.

> Mais quelle erreur fatale ! Aujourd’hui, je m’en veux amèrement de n’avoir pas noté toutes ces heures merveilleuses de mon existence vécues au cours des visites de la famille de Leningrad.
> Mais, pas d’inquiétude ! Lorsque j’irai à Leningrad cet hiver, je vais raconter le voyage et le séjour dans leurs moindres détails. Je vois déjà le compartiment, les veilleuses, l’obscurité extérieure, les reflets des couchettes dans la fenêtre et le fracas des roues qui nous mènent jusqu’à Leningrad. C’est sûr, l’avenir me réserve des moments de bonheur – bien qu’on en soit encore très loin[36].

La famille juive maternelle de Liova, en pleine ascension sociale, fournissait, en même temps que des professeurs et des amis, un lien vital avec l’appartement 262 et le vaste monde de l’histoire, des découvertes, du

socialisme. Raïa, Emmanuil et la Trouvère étaient venus à Moscou pour assister à l'inauguration de l'Exposition agricole d'Union soviétique, dont le but était de démontrer les succès de l'agriculture collective et – *via* la savante mise en scène des visiteurs, des bâtiments et des statues – d'une *Gemeinschaft* soviétique. Là où Tania Miagkova voyait un espoir et un processus en cours, Liova Fedotov voyait, lui, une réalité.

> Vive l'Exposition ! écrit-il le 27 novembre. Grâce à elle, nous avons une occasion supplémentaire de voir notre famille, dispersée aux quatre coins de la partie européenne de l'URSS[37].

L'URSS était une version étendue de la Maison du Gouvernement : elle réunissait les familles. Tous les Soviétiques étaient membres d'une grande famille. L'entrée suivante du journal de Liova était datée du 29 novembre 1939 :

> Ce soir, j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt une émission de radio consacrée au musée Kirov de Leningrad. On y décrivait les objets du musée, qui racontent le destin complexe et magnifique de notre inoubliable Sergueï Mironovitch Kirov. Il est évident qu'il s'agit d'un musée de grande valeur et du plus haut intérêt. Bref, cette émission m'a donné à réfléchir, et j'ai pris la ferme décision d'aller le visiter lors de mon séjour à Leningrad. Je serai donc certain de faire partager à mon lecteur mes impressions, en suivant les traces de la vie d'un des révolutionnaires les plus considérables de notre époque[38].

Le « lecteur », tel était l'interlocuteur constant et omniprésent de Liova à cette période. Au même titre que la radio, que Liova n'éteignait jamais[39].

> Après l'émission, je suis tombé sur un bulletin d'informations consacré à une note remise par le gouvernement soviétique au gouvernement de Finlande, une protestation contre la provocation des tirs ayant visé les troupes soviétiques. J'ai trouvé l'attitude du gouvernement finlandais scandaleuse. On dirait que les Finlandais nient leur crime. A-t-on déjà vu des troupes nationales s'entraîner au tir en prenant pour cibles celles d'un État limitrophe ? Et pourtant, c'est bien ce que disent les Finlandais […]. Leur arrogance dépasse les bornes ! C'est monstrueux ! Et, en plus, ils osent menacer notre Leningrad ! Leningrad est un port majeur, qui nous a toujours

appartenu, et c’est pour ça que nous allons décider de la meilleure manière de le défendre ; on ne va pas permettre à ces balourds de Finlandais d’interférer dans nos affaires intérieures ! Qu’ils commencent par regarder leur propre pays. Ils y verront des choses vraiment affreuses. Mais ils s’y refusent. Trop préoccupés par leurs portefeuilles et par les intérêts français et anglais, ils ignorent la souffrance de leur peuple. Mais ils ne vont pas tarder à payer pour ça ! Oui, croyez-moi ! Avec leur politique bien mal avisée – et si stupide – de préparer la guerre contre l’URSS, ils ne font que hâter le Jour du Jugement. Le peuple finlandais ne leur permettra pas de menacer l’URSS – unique espoir et seul défenseur des masses exploitées à travers le monde.

J’ai été ravi d’entendre la réponse si bien pensée de notre gouvernement, qui a démasqué toute cette pathétique bande de brigands et d’assassins finlandais. Que justice soit faite !

Ensuite, j’ai commencé à travailler à mon nouveau dessin pour la série « Italie » en écoutant *Un Ballo in maschera*, l’opéra de Verdi. Impossible d’ajouter quoi que ce soit, pour l’heure, à mes commentaires antérieurs sur cet opéra, alors je vais attendre, et je le ferai la prochaine fois. Dans mon dessin, j’ai représenté les fonds marins couverts de corail de la Méditerranée, celui que les Italiens pêchent en grandes quantités pour en faire des bijoux et de petits objets décoratifs.

Ainsi s’acheva ma journée[40].

La radio allumée en permanence amenait les nouvelles, les distractions et la culture, tout en réunissant les gens. Le lendemain, Liova et Modest Nikolaïevitch eurent une longue conversation sur Verdi. Suite à quoi Liova lui lut l’entrée de la veille de son journal et lui demanda :

« Alors, que pensez-vous des dernières pitreties de la Finlande ?

— Ils ne vont pas tarder à les regretter, dit M. N. Dommage que tant de gens aient à en souffrir, mais nous devons donner une leçon à ces loups !

— Oui, c’est ce qu’ils méritent, lui dis-je.

— Ils vont en recevoir une qu’ils ne seront pas près d’oublier », ajouta M. N.

Puis je commençai à lui jouer mon morceau[41].

Le lendemain matin, l'Union soviétique attaquait la Finlande. À l'école, Liova fonça sur son ami Izia Bortian.

> « Je sais, dit-il. Nos avions ont déjà détruit deux aéroports finlandais, un à Helsinki et l'autre à Viipuri.
> — J'ai regardé la carte, ai-je ajouté. Et je me suis dit que la Finlande était bien petite et belliqueuse. Elle doit compter sur l'Angleterre.
> — Mais comment l'Angleterre pourrait-elle l'aider ? dit Izia. La meilleure route, c'est de passer par la Baltique, mais cette route est condamnée à cause de l'Allemagne. L'Angleterre est en guerre contre l'Allemagne, alors ils ne les laisseront pas passer.
> — Tu as raison, me suis-je exclamé. En réalité, l'Angleterre ne peut pas battre l'Allemagne, même avec la France pour alliée – et voilà qu'ils parlent de nous attaquer, *via* la Finlande. Ils ont les yeux plus gros que le ventre, c'est sûr. Regarde les mouvements pacifistes, chez eux. Ils vont redoubler si l'Angleterre attaque l'URSS, parce que les masses anglaises exploitées ne permettront pas que leur pays s'en prenne au seul pays socialiste du monde.
> — Tu as parfaitement raison », confirma Izia[42].

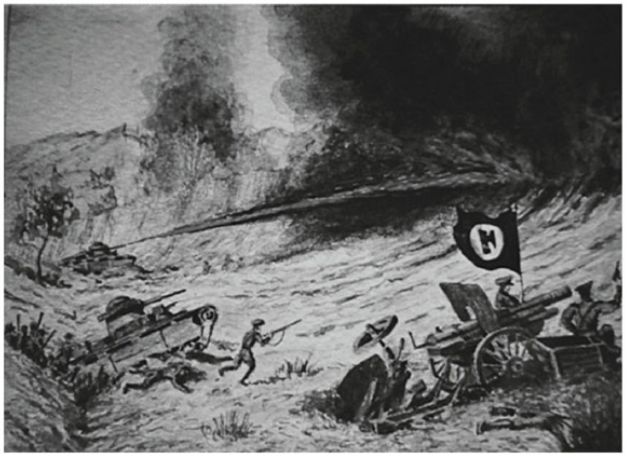
Chez lui, cet après-midi-là, Liova lut l'éditorial de la *Pravda* consacré au cinquième anniversaire de l'assassinat de S. M. Kirov.

> Cela fait maintenant cinq ans que la main d'un ennemi aussi vil que lâche a traîtreusement pointé le barillet de son arme en direction de notre camarade, avant de faire feu. Quel grand homme, ce Kirov ! Un grand homme ! Oui, c'est certain : à Leningrad, j'irai visiter son musée !
> Dans le même journal, on pouvait lire la transcription d'un message diffusé à la radio : « Appel du Parti communiste de Finlande aux travailleurs finlandais ». Je le lus d'une traite. Très bien dit ! Simple et sans détour. J'espère qu'il sera compris par chaque travailleur, chaque paysan, chaque intellectuel et chaque soldat. Je crois que, après avoir lu cet appel, les soldats finlandais se soulèveront contre leurs chefs, ces officiers butés qui les conduisent à une mort certaine dans la guerre contre l'Union soviétique[43].

Il consacra le reste de la journée à travailler sur le chapitre consacré aux colonies italiennes de son dossier « Italie ».

J’avais à peine esquissé un croquis du désert de Libye – il était exactement 18 heures – que la nouvelle tomba. Je posai la radio sur mon bureau et me mis à écouter avec ma mère. Je ne vais pas rentrer dans les détails ici, mais résumer ce que j’ai entendu. Ils ont parlé de ces ânes de la Garde blanche finlandaise qui, après avoir entendu que les troupes soviétiques avaient passé la frontière, ont paniqué, et dont tous les membres ont déserté. Ça vous apprendra, bande de canailles ! Et à qui la faute ? À vous seuls ! Qu’est-ce qui vous a donc traversé l’esprit pour vous embarquer dans une entreprise aussi funeste ? Oh, mais oui ! Les Anglais ! Mais oui, maintenant c’est aussi clair que deux et deux font quatre. Évidemment ! Et, pour couronner le tout, de nombreux soldats de l’armée finlandaise, répondant à l’appel du Parti communiste, se sont soulevés contre leur misérable gouvernement. Les ouvriers se sont soulevés, eux aussi, et ils refusent de combattre contre l’Union soviétique. Dans la ville de Terijoki, à l’est de la Finlande, le gouvernement populaire d’une nouvelle République démocratique de Finlande, dirigé par Otto Kuusinen, vient de voir le jour. La guerre contre l’URSS a pris fin ! Elle a commencé ce matin à 3 heures, et elle s’est achevée cet après-midi. Alors, maintenant, c’est la guerre en Finlande, la guerre civile, une guerre entre deux gouvernements – le nouveau gouvernement d’une Finlande libre face au sinistre et terrifiant « gouvernement » de Tanner, celui qui a succédé à Cajander et Erkko après leur fuite. On dirait bien la guerre la plus incroyablement brève de l’Histoire : elle n’aura pas duré plus d’une demi-journée[44] !

La guerre dura trois mois et demi. Après la signature du traité de paix entre l’Union soviétique et la Finlande, en mars 1940, le gouvernement d’Otto Kuusinen fut dissous, et Kuusinen désigné président de la nouvelle République socialiste soviétique de Carélie-Finlande. Son adresse permanente était sise à l’appartement 19 de la Maison du Gouvernement, au dernier étage de l’entrée 1.



Liova Fedotov.
Dessin de soldats engagés dans une bataille

Liova Fedotov. « Venise »

Pour Liova, la plus sérieuse victime de guerre fut son voyage tant espéré à Leningrad. Il y avait déjà séjourné, mais jamais seul. Il continuait d'espérer une fin des hostilités d'ici les vacances scolaires, mais ce ne fut pas le cas, et il dut reporter le voyage aux vacances d'hiver suivantes. Il passa l'année 1940 à le préparer.

Son autre passion était *Aida,* l'opéra de Verdi. Il le connaissait par cœur, il l'écoutait régulièrement et il en parlait très souvent avec sa mère, avec ses amis et ses professeurs. Le 27 août 1940, il alla le voir sur scène, dans l'annexe du Bolchoï.

> Le chef d'orchestre, Melik-Pachaïev, un petit homme aux cheveux bruns, le visage rond, le menton fuyant, louchant derrière ses lunettes, monta délicatement sur le podium et leva les bras. […]
> Dès les premières notes du violon, je fus transporté dans un rêve enfiévré. L'ouverture fut splendide. Melik tirait de son orchestre un

son riche, aux traits clairs. La prière fut remarquablement dirigée. Le chant des prêtres était tout juste audible, leurs lèvres à peine entrouvertes, ce qui donnait un caractère majestueux très impressionnant. J'ai écouté l'air de Ramfis les yeux grands ouverts, bien sûr.

Pour résumer, j'ai passé la majeure partie de la soirée à observer l'orchestre et le chef ! L'arrivée des prisonniers, l'air d'Amonasro captif et le chœur funèbre des prêtres ont exercé sur moi toute leur magie, comme à chaque fois. J'ai essayé de bien retenir le rythme et le tempo du chœur, pour réussir à mieux le jouer. […] Le chœur du peuple ne portait pas très bien son nom, dans la mesure où la mélodie fut davantage chantée par les prêtres qui entourent Radamès et Amneris, que par la foule. J'ai bien été obligé d'en convenir : ces prêtres assoiffés de sang s'arrogent tous les plus beaux chœurs[45].

Liova Fedotov. Dessins

Il avait encore beaucoup à dire – sur l'œuvre dans son ensemble et sur certaines particularités des arias, des chœurs, des duos, des instruments et des interprètes. Dans l'ensemble, il trouva la version de Melik-Pachaïev supérieure à celle de Lev Steinberg (« l'orchestre avait un son plus sensuel, et il jouait mieux ensemble »). *Aida* lui servait de conservatoire, en particulier pour les questions d'orchestration. Mais c'est l'aspect émotionnel qui comptait le plus à ses yeux.

Impossible de décrire mon état dans la soirée suivant la représentation. D'abord, pour une raison étrange, j'ai rapporté le sucrier dans la salle de bains et non dans la cuisine. Ensuite, j'ai éteint la lumière en quittant la pièce, alors que Lilya et ma mère étaient encore à table. À un moment, je suis resté très longtemps à remuer

> nerveusement mon thé, en oubliant que je n'y avais pas mis le moindre gramme de sucre. Et, pour finir, c'est le pompon, au lieu de faire mon lit comme d'habitude, j'ai tiré le paquet de draps et de couvertures jusqu'au canapé pour faire mon lit là-bas[46] !

La semaine suivante, il alla au Bolchoï voir *Rouslan et Ludmila*, de Glinka. Mais, contrairement à ce qu'avait prédit Modest Nikolaïevitch, cela ne lui fit pas oublier *Aida* pour autant, sinon « à un moment », la scène de la marche du sorcier Tchernomor. La semaine suivante, le 10 septembre, *Aida* fut retransmis à la radio. Mais la 2e chaîne ne fonctionnait pas sur le poste de Liova, alors il alla chez Micha Korchounov.

> J'ai du mal à décrire mes émotions lorsque j'écoute ou que je vois la scène du défilé des prisonniers éthiopiens. À chaque écoute, je frissonne de tout mon corps, comme un malheureux chiot perdu sous la pluie. Impossible d'écouter cette scène sereinement. Comment ne pas trouver bouleversante cette scène où les prisonniers, enchaînés et humiliés, sont présentés au pharaon, et où Aida, qui reconnaît parmi eux son père Amonasro, le roi d'Éthiopie, se précipite sur lui en pleurant sa patrie orpheline ? Et Amonasro qui la saisit brusquement, et lui murmure de ne pas l'abandonner ! C'est certainement l'une des plus belles scènes de cet opéra[47].

Liova Fedotov.
« Giuseppe Verdi »

Le 10 octobre, des mois d'étude, de réflexion et d'écoute attentive aboutirent à un triomphe inattendu.

> Il s'est passé aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire ! Je n'ai pas bien compris pourquoi mais, en rentrant de l'école, j'ai été pris d'une envie folle de jouer la marche triomphale d'*Aida*. D'habitude, je ne le fais que lorsque je me sens dans l'humeur adéquate, jamais je ne m'assieds au piano sans désir ni sentiments. Là, j'étais seul à la maison, libéré de toute inhibition. J'ai jeté toutes mes émotions dans cette marche, et je l'ai interprétée comme elle doit l'être, avec toutes ses nuances et tout ce qu'il faut. En général, je trouve que mon jeu sonne plutôt monotone et informe, mais aujourd'hui, je peux le dire en toute honnêteté : ça sonnait vraiment pas mal. J'aimerais pouvoir toujours jouer comme ça[48].

Le 3 novembre, *Aida* fut rediffusé. Le 9 novembre, Liova dit à son amie Zenia, qui partait aussi pour Leningrad, qu'il avait eu l'idée extraordinaire de réunir deux rêves en un seul : diriger la totalité de l'opéra dans sa tête au cours du voyage en train. « Retiens bien ça, lui ai-je expliqué. Quelles que soient les conditions – qu'on reste debout tout le trajet, assis ou couché –, je vais diriger mentalement *Aida* du début à la fin. Tu ne trouves pas ça intéressant ? Que c'est une idée fabuleuse[49] ? »

Il passa les six semaines suivantes à se documenter sur le « Pétersbourg d'antan », à parler à Zenia « des merveilleuses journées à venir à Leningrad » et à répéter les différentes parties de l'opéra. « Scène après scène, tout défilait dans mon esprit, et personne ne pouvait s'imaginer que j'étais en train de répéter la scène au bord du Nil, au cours de laquelle Amonasro, furieux, maudit sa fille, et où, sans le savoir, Radamès trahit son peuple – ou d'autres scènes déchirantes, alors que j'étais là tranquillement allongé sur le canapé, comme si je piquais une sieste[50]. »

Comme il l'avait expliqué à Zenia, son plan était de prendre le train de nuit et de passer les quatre premières heures du trajet à diriger *Aida*. Zenia s'inquiéta d'une telle durée, mais Liova lui expliqua qu'il voulait diriger l'opéra entier, ce qu'il n'avait jamais fait, et combiner cette première toute personnelle avec « cet événement si merveilleux du voyage à Leningrad[51] ».

> « L'essentiel, c'est que ce ne sera pas du tout difficile pour moi ! Jouer ou chanter, c'est bien plus difficile ! Il faut bouger les doigts ou tirer sur les cordes vocales. Mais, pour diriger de tête, on peut rester parfaitement immobile – rester assis sans bouger. Et, si tu la possèdes

bien, l'œuvre se déroule tout naturellement dans ta tête, tu n'as qu'à écouter. D'ailleurs, le rythme du train en marche facilitera encore la faculté d'imaginer les timbres des chanteurs ou de l'orchestre. Et personne ne pourra m'empêcher de voir l'opéra dans ma tête, de visualiser les scènes et les personnages, ce qui signifie que je vais encore pouvoir revivre *Aida* dans toute sa grandeur car, cette fois, c'est moi qui dirigerai. Et je vais enfin pouvoir corriger les défauts des productions de l'annexe du Bolchoï !
— Je vois ce que tu veux dire, dit Zenia. Ça sera passionnant pour toi[52] ! »

Liova et Zenia n'avaient pas trouvé de billets sur le même train. Liova (place 22, voiture fumeur n° 12) partirait le 31 décembre, à 1 heure du matin. Et ce jour était enfin arrivé.

Ce soir, j'ai rassemblé toutes les affaires de ma liste. À côté de ma valise, j'ai mis un paquet de feuilles à dessin blanches (je n'avais pas de cahier adéquat), quelques crayons de couleur, les carnets de mon journal contenant le récit de nos aventures sous la Petite Église et celui de mes vacances d'été, mes cours et mon livre d'allemand, les dessins achevés de la série « La Petite Église », et même ce jeu que mon lecteur connaît sous le nom de « Vers la lune », pour y jouer à l'occasion avec Nora. Et, véridique : en mon absence, ma mère a déjà trouvé le moyen de faire entrer une pile considérable de chemises et de sous-vêtements dans ma petite valise ; mais qu'importe, j'ai décidé que mon journal et mon matériel de dessin étaient prioritaires[53].

La mère de Liova rentra du travail vers 21 heures. « Le temps filait à toute allure. » Elle ferma la valise. Il raconta la journée dans son journal. Pour finir, il enfila son manteau léger d'automne (il refusa de porter des vêtements d'hiver), ses galoches et sa chapka (une concession à sa mère), puis ils quittèrent l'appartement.

J'hésite presque à décrire les sentiments qui m'agitèrent à cet instant. Mon lecteur comprendra ce que je veux dire, je l'espère. La cour était déserte et, comme minuit approchait, l'un des lampadaires de la rue avait été éteint. Toutes les fenêtres éteintes donnaient un aspect ténébreux et fantomatique aux façades de l'immeuble. C'était une superbe nuit d'hiver. Les étoiles semblaient scintiller dans un ciel

> d’un bleu très sombre. La neige avait recouvert les pelouses, et les trottoirs ressemblaient à du sucre blanc givré, brillant dans la nuit. L’air frais emplit mes poumons, et revigora mon âme[54].

Ils traversèrent le pont pour atteindre la station de métro, qu’ils prirent jusqu’à la place des Trois Gares. « Sur la place, la nuit d’hiver paraissait encore plus froide : les phares des voitures et des tramways se confondaient sur le tapis de neige, et les bâtiments de la gare ressemblaient à de grands paquebots illuminés, amarrés à quai. » Ils passèrent « devant des foules de gens se précipitant en tous sens et devant des groupes de porteurs, qui attendaient tranquillement, debout à bavarder ». Ils finirent par trouver le train et remontèrent le quai jusqu’à la bonne voiture. Il montra son billet au contrôleur, qui tenait une lampe de poche, puis il monta. « Le couloir était bondé de passagers essayant de hisser leurs bagages dans les couchettes supérieures, ce qui rendait le passage difficile. Des volutes bleutées de fumée de tabac s’enroulaient autour des plafonniers aux lueurs orangées. » Sa place était occupée, mais il en trouva une meilleure dans un angle, près de la porte, en face du compartiment de service. Il courut dire au revoir à sa mère, avant de retourner en toute hâte à sa place « qui, heureusement, était restée libre ». Il s’enfouit « dans l’ombre profonde projetée par la couchette du dessus ».

> Je restai assis tranquillement, à observer la foule des passagers chargés comme des mules – à crier, blasphémer, jurer et se traiter de tous les noms, parmi lesquels certaines pièces de choix pour le « Musée des jurons » qui, heureusement, n’existe pas, bien sûr.
> J’entendais aussi des rires étouffés, des conversations et des instructions données, une fois les gens installés à leur place avec leurs bagages. Il y avait tellement de fumeurs dans la voiture que, bientôt, tout se trouva à demi masqué derrière un voile bleuté fantomatique[55].

Soudain, « il y eut une secousse et un cliquetis, puis de légers martèlements accompagnant un mouvement lent, comme un bercement ». Quelqu’un dit que le train démarrait. « Les martèlements s’amplifièrent et, bientôt, le train prit de la vitesse. » Les contrôleurs pénétrèrent dans le compartiment de service et tirèrent la porte derrière eux.

> Je restai assis sans bouger dans mon coin d’obscurité, convaincu que c’était la meilleure place de toute la voiture. Des pensées me

> traversaient l'esprit. Difficile de dire exactement lesquelles. J'arrivais à peine à me croire en route pour Leningrad, tant j'avais pris l'habitude d'y rêver seulement. On aurait dit que le train roulait vers l'inconnu, et non vers cette ville que je désirais tant voir depuis tous ces derniers temps. Autour de moi, les passagers roulaient vers Leningrad, j'en étais convaincu, mais moi, je voyageais vers une destination différente. Mon but m'apparaissait comme divin, digne d'un autre monde. Je n'arrivais pas à réaliser que, demain, je verrais les rues de Leningrad, la Neva et la cathédrale Saint-Isaac, ainsi que ma chère famille, Raïa, Monia et la Trouvère. « Je sais bien que tous ces gens vont à Leningrad, me dis-je. Mais moi, je voyage vers l'inconnu ! » Et pourtant, une sensation étrange, nouvelle et solennelle continuait de me confirmer qu'on était bien dans la réalité. C'est vrai, je le jure ! J'avais l'impression d'être pris dans un rêve, ou une rêverie[56].

La plupart des passagers s'étaient installés. Un homme très corpulent, qui était resté debout dans le couloir pour discuter avec le voisin de Liova, regagna son siège.

> Enfin, le moment où j'allais pouvoir accomplir mon rêve était venu : j'allais pouvoir diriger *Aida*. Au début, je n'arrivais à entendre dans ma tête que la marche, puis je la répétai une fois, mais je ne me sentais pas de le faire une troisième. Dans le but de m'habituer à mon environnement, je révisai les deux marches du *Trovatore* et en restai là. Le rythme du martèlement des roues m'aidait beaucoup à tirer un son clair et correct de mes chanteurs et de mon orchestre imaginaires. Je reportai sans cesse le début de l'opéra, car je souhaitais savourer ce moment de béatitude. Je n'arrivai pas à me décider à me lancer dans le prélude d'*Aida*[57].

Ensuite, l'un de ses voisins se mit à manger, et il décida de l'imiter. Après avoir terminé, il sortit la carte postale que sa mère lui avait donnée et, utilisant sa valise comme bureau, il écrivit que le train venait de passer Kline, que tout allait bien et qu'il raconterait le reste du voyage une fois arrivé à Leningrad. Il rangea la carte dans la poche de son manteau et se prépara à commencer.

La voiture fut enfin calme. Les voix s'étaient tues, le tumulte persista longtemps et l'air n'était plus que volutes de fumée bleue.
« C'est l'heure », pensai-je. Dans ma tête, j'imaginais l'opéra, les rangées de fauteuils, le rideau… Les lumières s'éteignirent, et *Aida* commença. Les thèmes s'enchaînèrent l'un après l'autre… C'était un vrai spectacle, que même la compagnie d'aussi tristes sires ne pouvait gâcher. À la fin de l'acte I, je savais qu'environ une heure et cinq minutes étaient passées depuis le début de la représentation.
La plupart des passagers de la voiture s'étaient endormis, et la porte de service ne s'ouvrit que lors de rares arrêts. Mon voisin était déjà endormi, et je n'allais pas tarder à sombrer. Je posai ma valise contre la paroi et décidai de piquer un petit somme avant le second acte.
Je ne tardai guère à m'endormir. Je divaguais au gré des brumes de mes pensées et je ne fus réveillé que par un cahot du train. J'entendis l'employé des chemins de fer annoncer la gare de Bologoïé. Le contrôleur prit sa lampe et avança dans le vestibule. J'étais tellement épuisé que je retournai au royaume des songes avant même le départ du train. J'entendis quelqu'un dire qu'il était très tard, un autre acquiescer, une porte claquer, un voyageur siffler dans son sommeil… Le temps passa et, une fois encore, je m'endormis profondément.
À mon réveil, je constatai qu'il faisait encore nuit et que l'intérieur du train n'avait pas bougé. Tout le monde dormait autour de moi. Je réussis à percevoir les premiers rayons de l'aube d'hiver à travers les motifs dessinés par le givre sur les fenêtres. Le soleil se levait ! Avec l'arrivée du soleil, un sentiment nouveau s'éveilla en moi. Jusque-là, je m'étais habitué à la brume, aux ombres et à la petite veilleuse de la voiture, mais la percée des rayons naissants à travers les fenêtres givrées me rappela que je roulais vers Leningrad, la ville tant espérée[58].

Il dirigea le deuxième acte, avec « sa marche triomphale, ses danses et les scènes des prisonniers éthiopiens ». Il prit son petit déjeuner dans son coin ; il « observa un groupe de paysannes avec des petits de cinq ans en larmes » monter à Malaïa Vichera. Et, « accompagné par des bavardages de bonnes femmes et des enfants sautant dans tous les sens et dans les jambes des passagers », il mena l'opéra jusqu'à son terme.

Soudain, les passagers commencèrent à s’agiter. Je regardai autour de moi. Par la fenêtre, je voyais clignoter les traverses des rails, des colonnes de fumée, les murs rouge brique des hangars de trains, des wagons bleus et des wagons verts, et une file de locomotives. On approchait de Leningrad. Tout le monde était prêt et, à côté de nous, près de la porte du vestibule, s’amassait un groupe de passagers lourdement chargés. Le train commença à ralentir…

« Oh, mon Dieu ! pensai-je en me levant au milieu des bavardages. Est-ce vraiment vrai ? J’ai du mal à le croire ! » Je sentis se lever en moi une vague de bonheur phénoménale…

J’entendis les roues grincer et le son du métal ; un souffle d’air glacé me gifla le visage… et le train s’arrêta[59] !

PARTIE 5

LE JUGEMENT DERNIER

23. LE COUP DE TÉLÉPHONE

Le 1er décembre 1934, Khrouchtchev était dans son bureau du Comité du Parti communiste de la Ville de Moscou quand le téléphone sonna.

> C'était Kaganovitch. « J'appelle du Politburo. Viens tout de suite s'il te plaît. » Je suis arrivé au Kremlin et suis entré dans le hall. Kaganovitch est venu à ma rencontre. Il y avait sur son visage un air effrayant, terrible, il semblait très secoué et il avait les larmes aux yeux. Il a dit : « Il s'est passé quelque chose d'affreux. Kirov a été assassiné à Leningrad[1]. »

Vatslav Bogoutski (Vaclav Bogoucki), le directeur adjoint du combinat de chimie militaire, par ailleurs ancien représentant au Komintern du Parti communiste de Pologne, était ce soir-là dans son appartement (l'appartement 342) de la Maison du Gouvernement. Avec lui se trouvaient sa femme, une bibliothécaire de l'Institut Lénine, Mikhalina (Michalina) Iossifovna, et leur fils de neuf ans, Vladimir, qui a raconté plus tard l'épisode :

> Un soir, mon père a reçu un coup de téléphone. Il a répondu comme il faisait d'habitude. Mais, soudain, l'expression de son visage a complètement changé. La voix grosse d'émotion, il a posé très vite plusieurs questions. Nous n'entendions pas les réponses, mais le ton de la conversation et l'expression de son visage nous ont fait peur, à ma mère et à moi. Quand il a raccroché, il y avait des larmes dans ses yeux. Inquiète, ma mère lui a demandé qui c'était et ce qui se passait. Il a donné le nom de la personne qui venait d'appeler (c'était quelqu'un qu'il connaissait au Komintern ou dans l'appareil du Comité central, je ne me souviens plus) et il a dit, très calmement : « Kirov a été tué. » Je n'ai plus jamais vu pareille expression de chagrin sur le visage de mon père[2].

D'après le témoignage d'Inna Gaister, elle aussi âgée de neuf ans à l'époque, ses parents avaient trouvé curieux que leurs voisins de palier, de l'appartement 166, le directeur de la construction de l'Exposition agricole,

Isaak Korostochevski, et sa femme, ne fussent pas aussi attristés qu'ils l'étaient eux-mêmes. « Ma mère disait que s'ils n'étaient pas aussi peinés, c'est parce qu'ils n'avaient pas d'enfant. » La mort de Kirov fut pour tous les membres de la famille soviétique une tragédie personnelle que chacun vécut au mieux de ses capacités émotionnelles et de son imaginaire intérieur, mais tout le monde semblait avoir conscience, comme l'écrit Khrouchtchev, que « tout avait changé[3] ».

Agnessa Arguiropoulo et Sergueï Mironov étaient encore, à cette époque, à Dniepropetrovsk, où Mironov dirigeait le bureau du NKVD de la province. Le 1er décembre, en rentrant à la maison, Agnessa fut surprise de voir, dans l'entrée, le chapeau de Sergueï.

> J'ai couru à son bureau. Je l'ai trouvé assis, encore en pardessus, avec une expression étrange sur le visage, et des pensées lointaines. J'ai compris qu'il était arrivé quelque chose.
> « Qu'est-ce qui se passe ? » ai-je demandé, inquiète.
> Il a répondu simplement :
> « Kirov a été tué.
> — Qui est Kirov ?
> — Souviens-toi, je te l'ai présenté à la gare, à Leningrad. »
> Je m'en souvenais. J'avais une excellente mémoire visuelle. Mais il est vrai que je n'avais vu Kirov que très brièvement ce jour-là.
> Mirocha avait eu quelques jours de congé et nous avions décidé de nous offrir une escapade rapide de Moscou à Leningrad : un aller-retour par la « Flèche rouge » et un jour sur place pour « en profiter ».
> À la gare, Mirocha m'avait montré un homme et avait dit tout bas :
> « Kirov, le secrétaire du Parti de la province. »
> Pas très grand, avenant, il nous avait salués avec chaleur et avait dit :
> « Vous vous êtes donc décidés d'aller voir notre Leningrad ? »
> Le directeur du NKVD à Leningrad était Medved, que Zaporojets avait rejoint là-bas. Nous les connaissions bien tous les deux depuis le sanatorium de Sotchi. Filipp Medved était gros et costaud. Zaporojets était grand et mince ; il était devenu célèbre pendant la Guerre civile, où il avait été blessé à une jambe, et marchait en boitant. Sa femme, Roza, était une beauté. Ils n'avaient jamais pu avoir d'enfants, mais une rumeur disait qu'elle était déjà, enfin, au quatrième mois. Elle

faisait tous les jours de longues marches, dans différentes directions – sept ou huit kilomètres aller et sept ou huit retour –, pour garder la ligne et prendre des forces pour la naissance.
« Tué ? ai-je demandé étonnée. Par qui ?
— Le tueur a été arrêté. Son nom est Nikolaïev. » Puis il ajouta, avec un rire jaune : « Les tchékistes de Leningrad n'ont pas si bien fait que ça leur travail, on dirait » – comme pour sous-entendre qu'avec lui une telle chose ne serait jamais arrivée. Mais il semblait soulagé, aussi, que ça ne se soit pas passé dans sa juridiction[4].

Pour le fils adoptif de Staline, Artem Sergueïev (qui vivait avec sa mère dans l'appartement 380 et qui, en 1934, allait avoir treize ans), « rien ne fut plus jamais pareil ». Un de ses amis proches, Anatoli Granovski (le fils du directeur du combinat chimique de Berezniki, Mikhaïl Granovski), écrit :

> […] la nouvelle provoqua partout un subtil changement d'atmosphère. Les gens se comportèrent tout à coup comme si leurs médecins leur avaient dit qu'ils souffraient d'une tumeur maligne qui pouvait être cancéreuse. Opinions et spéculations furent comme suspendues. Les hommes, simplement, attendaient. Il fut bientôt établi, cependant, que c'étaient les trotskistes qui avaient fait le coup. Le mot ne m'était pas familier, mais je savais qu'il désignait quelque chose de parfaitement méprisable. J'ai cru ce qu'on me racontait et j'étais prêt à oublier totalement l'incident, comprenant bien mal ce que ce seul coup de feu avait déclenché[5].

*
* *

Le bouc émissaire est une figure centrale de l'histoire de l'humanité. Une communauté qui se sent menacée désigne les groupes ou les individus responsables de la menace, les exclut en les éliminant ou en les bannissant, se rassemble guérie et renouvelée, et s'efforce de prévenir la venue d'une nouvelle crise par la mise en scène ritualisée de l'événement originel ou en se demandant comment elle a bien pu châtier un agneau innocent (et en essayant d'identifier les groupes ou les individus responsables de l'erreur). Le terme et la pratique semblent trouver leur origine dans le sacrifice.

> Après avoir offert le taureau du sacrifice pour son propre péché et fait le rite d'expiation pour lui et pour sa maison,
> Aaron prendra ces deux boucs et les placera devant Yahvé à l'entrée de la Tente du Rendez-vous.
> Il tirera les sorts pour les deux boucs, attribuant un sort à Yahvé et l'autre à Azazel.
> Aaron offrira le bouc sur lequel est tombé le sort « À Yahvé » et en fera un sacrifice pour le péché.
> Quant au bouc sur lequel est tombé le sort « À Azazel », on le placera vivant devant Yahvé pour faire sur lui le rite d'expiation, pour l'envoyer à Azazel dans le désert[6].

Ces deux boucs sont des boucs émissaires : ils souffrent pour nos péchés et servent de rançon pour les dieux jaloux et de rédemption pour le reste de la communauté (les mots « rançon » et « rédemption » ont la même racine). Dans le rite grec du *pharmakos*, des jeunes filles, des enfants ou, plus communément, des hommes de statut inférieur étaient nourris de figues avant d'être bannis ou tués. Un grand nombre de mythes de la Création commencent par l'expulsion du diable (ou de ses acolytes malfaisants). Un grand nombre de quêtes héroïques (dont celles d'Adam, de Moïse, d'Œdipe, de Pâris) s'ouvrent sur des récits d'expulsion rituelle ou de sacrifice d'enfant. Pour que naisse l'agriculture, Abel devait mourir ; pour que Rome s'élève, Remus et Romulus devaient être abandonnés et Remus devait être tué[7].

Peu importe lequel a précédé l'autre, l'acte ou le mythe : le sacrifice humain est l'un des moteurs les plus anciens de l'Histoire. Une grande partie de la littérature parle de boucs émissaires : la comédie raconte leur exclusion du point de vue de la société ; la tragédie, du point de vue du paria. La comédie s'intéresse à la phase de réintégration sociale : elle commence généralement par l'exclusion temporaire ou illusoire des protagonistes (par des bigots, des pédants, des foules, des clowns, des monstres, des imposteurs, des lois iniques, des pairs aveugles ou des pères obstinés) et se termine par leur rédemption, accompagnée de la conversion de quelques nuisibles et de l'expulsion ou de l'élimination des autres. Pour que le jeune David Copperfield devienne un homme et que Mr. Micawber (le descendant d'auxiliaires surnaturels et de serviteurs fripons) vive « de manière entièrement nouvelle », il fallait chasser Uriah Heep. Le roman policier est une variation relativement récente, et très populaire, du thème

du bouc émissaire ; pour Northrop Frye, c'est « une sorte de drame rituel, concentré autour d'un crime, et le bras séculier de la justice sociale hésite entre les divers membres d'un groupe de suspects avant de condamner l'un d'entre eux. Le choix d'un coupable parmi un groupe de suspects suscite un très vif intérêt, car il ne résulte que de l'interprétation plausible de divers indices ». Dans la version la moins optimiste, le héros renonce à la société, renverse le sens du sacrifice et choisit lui-même de s'exiler (au sens propre, comme Tchatski dans *Le Malheur d'avoir trop d'esprit* d'Alexandre Griboïedov, ou au sens métaphorique, à l'instar du brave soldat Chveïk). Dans le cas de Noé, de Loth ou d'Énée, le renouvellement du monde exige deux sacrifices : un génocide et un exil[8].

Le motif central de la tragédie (d'un mot grec signifiant « bouc ») est l'acte du sacrifice et la figure du bouc émissaire. Certains héros tragiques – Œdipe, Macbeth, Anna Karenine – sont peut-être coupables ; d'autres – Jeanne d'Arc, Tess d'Urberville, Joseph K. – sont peut-être innocents, du moins aux yeux du lecteur ; d'autres encore – Iphigénie, Jésus, Roméo et Juliette – sont programmatiquement innocents et volontiers prêts à se sacrifier, mais là n'est pas la question (ainsi que Job se le verra confier par l'autorité la plus compétente en la matière). La tragédie s'intéresse beaucoup moins à la nature de la transgression qu'à l'inexorabilité de la chute : les boucs et les agneaux marchent ensemble à l'autel, et Jésus est crucifié aux côtés de deux voleurs, un pénitent et un impénitent. Les boucs et les agneaux sont, en définitive, interchangeables (Sophocle n'aurait guère eu de mal à dénoncer l'*hubris* de Jésus). Tous les parias sont, par définition, des rédempteurs, et réciproquement. Dans la comédie, les méchants peuvent revenir en héros tragiques, et les héros tragiques se révéler innocents. Œdipe est d'abord un enfant en danger, puis il devient un roi paria. Tout comme, à sa manière, Moïse. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, de Harper Lee, porte sur le rite traditionnel du bouc émissaire aux États-Unis : le procès d'un Noir accusé d'avoir violé une Blanche. Mais ce qui est intéressant, ici, c'est que l'autre suspect possible et le principal accusateur sont eux-mêmes des personnages traditionnels de bouc émissaire : le reclus mystérieux et l'ivrogne du village. L'homme noir reste une victime innocente, l'autre suspect possible devient un héros tueur de dragons, et l'accusateur se fait tuer en voleur impénitent. Tout paraît familier ici : l'ivrogne du village le plus célèbre aux États-Unis est le père de Huckleberry Finn[9].

Les boucs émissaires en chair et en os sont associés à des crises qui vont de la querelle de famille à la bagarre de préau d'école, de la Solution finale à la guerre mondiale contre la terreur. Les victimes tendent à être des déviants, des marginaux, tous en possession d'un savoir dangereux : jumeaux, prêtres, moines, infirmes, guérisseurs, étrangers, négociants, usuriers, aristocrates ou vieilles femmes, entre autres. Ils sont accusés de provoquer la crise en général et de commettre des actes qui menacent le cœur sacré de la vie sociale : viol, inceste, incendie, bestialité, cannibalisme, iconoclasme, infanticide, contamination, sacrifice de sang, empoisonnement de la nourriture ou meurtre gratuit. Si la crise perdure, les accusations font boule de neige, les communautés et les notables étant de plus en plus nombreux à se joindre à la recherche des coupables. Dans le cas des persécutions judiciaires, l'effet boule de neige augmente au fur et à mesure que la créativité des interrogatoires et les aveux en série contribuent à dévoiler de vastes conspirations dans lesquelles sont impliqués les parents et les relations des premiers suspects. À la fin des années 1620 et au début des années 1630, entre les mauvaises récoltes et la persistance des « guerres de religion », les procès en sorcellerie de Bamberg, en Bavière, ont mené au bûcher des centaines de personnes, issues pour l'essentiel des élites de la ville[10]. L'une d'entre elles, si l'on en croit les minutes de son procès, était même son premier édile, Johannes Junius.

> Le mercredi 28 juin 1628 fut examiné sans recours à la torture Johannes Junius, bourgmestre de Bamberg, accusé de sorcellerie : comment et de quelle manière il était tombé dans ce vice. Est âgé de cinquante-cinq ans et est né à Niederwaysich, dans le Wetterau. Dit qu'il est entièrement innocent, ne sait rien du crime, n'a jamais de sa vie renié Dieu ; dit qu'il lui est fait du tort devant Dieu et devant le monde, aimerait entendre un seul être humain l'ayant vu dans ces assemblées [les sabbats des sorcières].
> Confrontation avec le Dr Georg Adam Haan. Lui dit en face qu'il jurerait sur sa vie [*er wolle darauf Leben und Sterben*] qu'il l'a vu, Junius, il y a un an et demi, dans une assemblée de sorcières, en la salle du conseil électoral, où ils burent et mangèrent. L'accusé le nie entièrement.
> Confronté à Hopffen Elss. Elle lui dit également qu'il était dans la lande de Haupts à une danse de sorcières, mais que fut d'abord

> profanée l'hostie sacrée. Junius nie. On lui dit là-dessus que ses complices avaient avoué contre lui et du temps lui fut donné pour réfléchir.
> Le vendredi 30 juin 1628, le susdit Junius fut à nouveau, sans torture, exhorté à avouer, mais à nouveau il n'avoua rien, si bien que […] comme il n'avouait rien, il fut soumis à la torture[11].

Après cinq jours de torture et de « persuasions pressantes », Junius avouait avoir été séduit par le succube, renié Dieu, rejoint une vaste conspiration, participé à des danses de sorcières, profané une hostie sacrée et essayé de tuer son fils et sa fille (mais avoir tué à leur place son cheval brun). Le 24 juillet 1628, il écrivait une lettre secrète à sa fille :

> Cent mille souhaits de bonne nuit, Veronica, chère fille bien-aimée. Innocent je suis entré en prison, innocent j'ai été torturé, innocent je dois maintenant mourir. Car quiconque entre dans la prison des sorciers doit devenir un sorcier ou être torturé jusqu'à ce qu'il invente quelque chose dans sa tête et – Dieu ait pitié de lui – qu'il s'accuse de quelque chose. Je vais te dire comment cela s'est passé avec moi. Lorsque j'ai été soumis pour la première fois à la torture, le Dr Braun, le Dr Kotzendorffer et deux docteurs que je ne connaissais pas étaient là. Le Dr Braun m'a demandé, « Parent, comment se fait-il que tu sois ici ? ». J'ai répondu, « Par mensonge et par infortune ». « Écoute-moi, a-t-il dit, tu es un sorcier ; vas-tu avouer de ton plein gré ? Sinon, nous ferons venir les témoins et le bourreau. » J'ai dit, « Je ne suis pas un sorcier, ma conscience est pure sur ce point ; y aurait-il un millier de témoins, je ne les crains pas et je serai même heureux de les entendre ». Alors on fit venir devant moi le fils du chancelier […] puis Hoppfen Elss. Elle m'avait vu danser sur la lande de Haupts […]. J'ai répondu : « Je n'ai jamais renié Dieu et je ne le ferai jamais. Dieu par sa grâce m'en empêche. Plutôt endurer ce qui doit arriver. » Alors entra aussi – Dieu qui êtes aux Cieux, ayez pitié – le bourreau, et il me mit les poucettes, les mains liées ensemble, de sorte que le sang m'est jailli des ongles et ruisselait partout, si bien que quatre semaines durant je n'ai pu me servir de mes mains, ainsi que tu peux le voir à mon écriture. […] Après quoi ils m'ont dévêtu, m'ont attaché les mains dans le dos et m'ont hissé dans l'estrapade. J'ai cru alors que c'était la fin du ciel et de la terre ; huit fois de suite ils m'ont hissé puis fait retomber, mes souffrances étaient atroces…

Cela se passait le vendredi 30 juin, et avec l'aide de Dieu, il m'a fallu endurer la torture. […] Quand enfin le bourreau m'a ramené au cachot, il m'a dit : « Monsieur, je vous en supplie, au nom de Dieu, confessez quelque chose, que ce soit vrai ou non. Inventez quelque chose, car vous ne pourrez pas supporter la torture à laquelle vous serez soumis, et même si vous la supportiez, vous n'y échapperiez pas, fussiez-vous un comte ; une torture en suivra une autre jusqu'à ce que vous disiez que vous êtes un sorcier. Ils ne vous laisseront pas avant cela, a-t-il dit, comme vous avez dû le voir à tous leurs procès, car ils sont tous pareils… »

Alors, comme j'étais dans une situation misérable, j'ai supplié qu'on me donne une journée pour réfléchir et un prêtre. Le prêtre me fut refusé, mais le temps pour réfléchir me fut accordé. Ainsi, ma chère enfant, vois dans quel péril j'étais et me trouve encore. Je suis obligé de dire que je suis un sorcier, bien que je ne le sois pas – je dois renier Dieu, alors que je ne l'ai jamais fait. J'ai été jour et nuit profondément tourmenté, mais à la fin il m'est venu une idée. Je n'aurai pas peur, mais, comme on ne m'a pas donné de prêtre auprès de qui prendre conseil, je vais moi-même inventer quelque chose et le dire. Il vaut mieux sûrement que je le dise de ma bouche et avec des mots, même si en réalité je n'ai rien fait ; et après je le confesserai à un prêtre, et que ceux qui m'ont obligé à le dire aient à en répondre. […] J'ai ainsi fait ma confession, comme suit ; mais tout n'était que mensonge. […]

Puis il a fallu que je dise quels gens j'avais vus [au sabbat des sorcières]. J'ai dit que je ne les avais pas reconnus. « Vieux gredin – il faut que je t'envoie le bourreau. Dis-moi – le chancelier n'était-il pas présent ? » Alors j'ai dit oui. « Qui d'autre ? » Je n'avais reconnu personne. Alors il a dit : « Prends les rues l'une après l'autre ; pars du marché, sors-en par une rue et reviens-y par la suivante. » Je dus nommer plusieurs personnes habitant là. Puis vint la grande rue. Je n'y connaissais personne. J'ai dû en nommer huit. Puis le Zinkenwert – une personne encore. Puis par le pont du haut jusqu'à la Georgthor, des deux côtés. Je ne connaissais à nouveau personne. Si je connaissais quelqu'un au château, qui que ce fût, je devais le dire sans crainte. Ils n'ont cessé ainsi de m'interroger pour chaque rue, alors que je ne pouvais et ne voulais plus rien dire. Alors ils m'ont donné au bourreau, lui ont demandé de me déshabiller, de me raser le corps

> et de me mettre à la torture. « Le gredin connaît quelqu'un place du Marché, il le voit tous les jours et ne veut pas le nommer. » Par là ils entendaient Dietmeyer, et j'ai dû le nommer lui aussi.
> Puis j'ai dû dire quels crimes j'avais commis. Je n'ai rien dit.
> « Hisse cette canaille ! » Alors j'ai dit que j'avais voulu tuer mes enfants mais que j'avais tué un cheval à leur place. Cela n'a pas aidé. J'avais aussi pris une hostie sacrée et l'avais profanée. Quand j'ai eu dit cela, ils m'ont laissé en paix.
> Maintenant, chère enfant, tu as ici toute ma confession, pour laquelle je dois mourir. Ce ne sont que de purs mensonges et des choses inventées, que Dieu me vienne en aide […][12].

Dans la marge, il ajouta : « Chère enfant, six ont avoué contre moi : le chancelier, son fils, Neudecker, Zaner, Hoffmaisters Ursel et Hoppfen Elss – tout est faux, arraché sous la contrainte, comme ils me l'ont dit, et ils m'ont supplié de leur pardonner au nom de Dieu avant d'être exécutés. […] Ils ne savent rien de moi que de bon. Ils ont été forcés de le dire, comme je l'ai été moi-même[13]. »

*
* *

Dans les années 1980 et au début des années 1990, aux États-Unis, dans le cadre d'une « guerre culturelle » portant sur la procréation, l'avortement, l'homosexualité et la définition de la famille, des milliers de personnes furent accusées d'avoir violé et torturé des enfants. En 1983, dans le comté de Kern, en Californie, deux couples furent condamnés à 240 ans de prison pour avoir ligoté, enchaîné, violé et prostitué leurs enfants. L'été suivant, dans le même comté, plusieurs individus furent condamnés à des peines allant de 273 à 405 années de prison pour avoir drogué et violé leurs enfants, à plusieurs reprises, en présence de tiers. En mars 1984, plusieurs enseignants de l'école maternelle McMartin, à Manhattan Beach, dans le comté de Los Angeles, furent arrêtés pour avoir abusé sexuellement de 360 enfants sur une période de dix ans. Ils étaient accusés : d'avoir bu le sang et mangé les fèces des enfants, d'avoir découpé des enfants en morceaux et d'avoir organisé des orgies dans des tunnels souterrains, des cimetières et des montgolfières. Au cours des dix années suivantes, des centaines de crèches, dans tout le pays, furent accusées de « violences rituelles ». La plupart des affaires commençaient

par l'allégation d'un parent, puis finissaient par des campagnes mettant en cause de multiples organismes. Les seules preuves étaient les témoignages des enfants et, dans quelques cas, les aveux des accusés : ni marques, ni cicatrices, ni films, ni tombes, ni tunnels, ni corps, ni témoins ne furent jamais produits. La plupart des accusés ne virent jamais leurs accusateurs et furent présumés coupables par les juges[14].

À mesure que ladite « campagne des crèches » prenait de l'ampleur, des centaines d'adultes se sont mis à accuser leurs parents d'avoir abusé d'eux quand ils étaient enfants. En août 1988, les filles de Paul Ingram, shérif adjoint et président du Parti républicain du comté de Thurston, dans l'État de Washington, respectivement âgées de vingt et un et dix-huit ans, se sont soudain souvenues que leur père les violait régulièrement depuis leur plus jeune âge. Devant ses collègues des services de police, Ingram nia sa culpabilité mais ajouta que, puisqu'il était impossible que ses filles profèrent de pareils mensonges, il devait « y avoir en [lui] un côté sombre dont [il ignorait] tout ». Après un interrogatoire de plusieurs heures, il avoua avoir abusé sexuellement de ses deux filles pendant de nombreuses années. En mai 1989, alors que son procès était en instance, il reconnut appartenir à une importante secte satanique, dont les membres avaient l'habitude d'assassiner des bébés et de boire leur sang, et de violer des humains et des animaux. En juin 1993, plus de 4 000 parents dans tout le pays avaient été accusés par leurs enfants, devenus adultes, de les avoir violentés dans un passé plus ou moins lointain. Environ 17 % des accusations faisaient état de violences rituelles sataniques. Le rapport d'un responsable de prison de l'Idaho, qui fut diffusé dans les milieux policiers à travers tout le pays, estimait que les sectes sataniques sacrifiaient entre 50 000 et 60 000 personnes chaque année. Dans un discours prononcé en 1988, le psychiatre Benett G. Braun, qui croyait qu'environ 200 000 Américains souffraient de « troubles de la personnalité multiple », et qu'un quart d'entre eux environ étaient victimes d'abus rituels, définissait le complot satanique comme « un type d'organisation de niveau national et international qui s'était doté d'une structure pareille à celle de la cellule communiste[15] ».

La campagne judiciaire s'accompagna d'une campagne médiatique qui parlait de bonbons d'Halloween empoisonnés, de réseaux de pornographie infantile, d'asiles pour femmes battues, de sectes et de lavages de cerveau, de morceaux de rock contenant des messages codés et de milliers d'enfants disparus (dont les portraits ornaient les briques de lait de tous les

supermarchés). Les fondamentalistes chrétiens, soucieux de protéger la famille et le foyer contre le diable, et les féministes radicales, soucieuses de protéger les femmes et les enfants contre le patriarcat, unirent leurs forces contre un ennemi qui était tout à la fois possédé par le diable et responsable devant la loi[16]. Lorsque Frank Fuster, le directeur d'une crèche de la banlieue de Miami, fut condamné à 175 années de prison pour quatorze faits d'abus sexuels, l'éditorial du *Miami Herald* tenta d'exprimer les sentiments de ses lecteurs en ces termes :

> Il est peu de criminels, dans l'histoire de la Floride du Sud, qui aient davantage mérité une peine de prison à vie que Frank Fuster Escalona. L'homme rôdait dans sa garderie comme une araignée venimeuse qui a tissé sa toile pour attirer ses proies. Il commit de graves abus sexuels sur les petits enfants que des parents lui avaient confiés. Il les viola de façon systématique et sur une longue période de temps : ce ne fut pas le coup de folie d'un moment mais un véritable style de vie. […] S'il a fallu que ces horreurs s'abattent sur ces petits innocents, nous en avons tiré le maximum de résultats positifs. Les lois ont été changées, les victimes ont été consolées, les parents ont été rassurés, les procureurs ont été renforcés, la conscience publique a été réveillée. Et le monstre Fuster est justement destiné à passer le reste de sa vie contre-nature en cage[17].

La plupart des experts, des enquêteurs et des interrogateurs qui sont intervenus dans ces affaires étaient des thérapeutes qui agissaient en policiers et des policiers qui étaient devenus des thérapeutes. Il se forma ainsi un régime inquisitorial dont la finalité était de ramener à la surface les souvenirs oubliés et les ennemis cachés. Le nombre de ces souvenirs et de ces ennemis augmenta en proportion directe des efforts effectués. Un des pionniers de cette archéologie de l'abus sexuel, le psychiatre Lawrence Pazder, affirma que les auteurs de violences sexuelles s'étaient organisés en une puissante assemblée de monstres « à l'aspect normal », qui avaient infiltré toutes les couches de la société et qui se faisaient passer pour « des médecins, des pasteurs et toutes sortes de membres de professions honorables ». D'après un sondage de 1991, la moitié environ des travailleurs sociaux de Californie « étaient d'accord avec l'idée que l'abus rituel satanique (ARS) était le fruit d'un complot national de violeurs et de tueurs d'enfants de tous âges, et qu'un grand nombre de ces individus occupaient une place privilégiée dans leurs communautés et semblaient

mener une vie exemplaire. La majorité des sondés croyaient aussi que les victimes de ces abus extrêmes en avaient probablement refoulé tout souvenir[18] ».

D'après la théorie du « refoulement » qui rendit possible la terreur thérapeutique des années 1980, les victimes ne refoulaient pas des désirs interdits mais des abus réels commis par des aînés (comme l'avait dit Freud avant sa formulation de la théorie de l'Œdipe). Les souvenirs de ces événements étant refoulés dès que les actes avaient été commis, la thérapie consistait à « retrouver » ces souvenirs afin de guérir les victimes et de punir les criminels. Les thérapeutes chargés d'obtenir et d'interpréter les aveux n'étaient soumis à aucune obligation de confirmation ou de vérification. Le shérif adjoint Paul Ingram, en plus d'être un officier de police formé à des affaires impliquant de retrouver des souvenirs oubliés, était un pentecôtiste accoutumé à parler en langues. Après plusieurs heures d'interrogatoire, il déclara à ses interrogateurs : « Je crois sincèrement que les faits allégués se sont produits et que je les [ses filles] ai violées, et probablement sur une longue période de temps. Mais je l'ai refoulé. » Trois jours plus tard, il demandait au pasteur John Bratun, de l'Église de Living Water, d'exorciser le démon qui avait pris possession de lui. Les efforts combinés de l'interrogateur de la police et de l'exorciste, l'un et l'autre faisant fonction de thérapeute, produisirent immédiatement des résultats :

> Ingram commença à voir des gens en toge agenouillés autour d'un feu. Il pensait avoir vu un cadavre. Il y avait une personne à sa gauche, vêtue d'une toge rouge, qui portait sur la tête une grande coiffe de tissu. « Peut-être le Diable », dit-il. Des gens gémissaient. Ingram se rappelait s'être tenu sur une estrade et avoir regardé, en bas, le feu. On lui avait donné un grand couteau pour qu'il sacrifie, vivant, un chat noir. Il avait sorti le cœur encore battant de l'animal et l'avait brandi à la pointe du couteau[19].

L'autre méthode pour obtenir des aveux était la négociation de peine (on évitait un procès pour l'exemple en échange d'un aveu de culpabilité). À Gina Miller, âgée de vingt-cinq ans, et qui semblait la moins coupable des accusés du comté de Kern, on proposa l'immunité, une nouvelle identité, une aide financière et la garde de ses quatre enfants à condition qu'elle avouât avoir commis des abus sexuels rituels et témoignât contre ses coaccusés. Elle refusa, protesta de son innocence et fut condamnée à

405 ans de prison, soit plusieurs dizaines d'années de plus que les chefs présumés de la secte. Dans un système pénal freudianisé (inquisitorial), nier sa propre culpabilité était une preuve (un symptôme) supplémentaire de culpabilité, non pas un acte d'autodéfense mais un « mécanisme de défense ». Le 7 juillet 1995, neuf ans après sa condamnation pour abus sexuels dans un service de garderie de Pennsylvanie, où il travaillait comme remplaçant, Thomas McMeachin écrivit une lettre au journaliste Mark Pendergast : « Je fais partie des personnes qui ont été accusées à tort. […] Depuis 1992, j'ai demandé trois fois la conditionnelle et on me l'a chaque fois refusée parce que je n'avais pas terminé le programme de lutte contre la délinquance sexuelle. Et maintenant que je l'ai terminé, le psychologue me dit qu'il ne peut pas me recommander pour la libération conditionnelle parce que je suis dans le déni de mon crime, que je ne veux pas l'admettre[20]. »

Quand l'affaire Paul Ingram a commencé à s'effondrer sous le poids des détails dignes d'un tableau de Jérôme Bosch que l'accusé continuait à fournir en cascade, les enquêteurs firent venir un spécialiste des « sectes » (Richard Ofshe, de l'Université de Californie, Berkeley, département de sociologie). Il conclut que les souvenirs d'Ingram avaient été fabriqués et lui conseilla de ne plus plaider coupable. Après deux mois de réflexion (Ingram tint un journal de ses souvenirs, classés par degré de certitude), il écrivit « Mort au Moi » dans sa Bible et demanda à changer de système de défense. On rejeta sa requête. Lorsque la sentence fut prononcée, il déclara : « Je me tiens devant vous, je me tiens devant Dieu. Je n'ai jamais abusé sexuellement de mes filles. Je ne suis pas coupable de ces crimes. » Il fut condamné à vingt ans de prison, avec possibilité de libération conditionnelle au bout de douze ans. Il en effectua quinze[21].

Frank Fuster, un immigré cubain de trente-cinq ans, et son épouse hondurienne, Ileana Flores, âgée de dix-sept ans, furent arrêtés en août 1984, accusés d'avoir rituellement abusé de vingt enfants dans une banlieue « résidentielle » de Miami. Le procureur en chef du comté de Dade, Janet Reno (qui avait une élection en vue), promit de « faire tout ce qui était humainement possible pour que justice soit faite ». Ileana passa six mois à l'isolement, la lumière allumée en permanence. Comme elle le dirait plus tard dans une interview, « j'étais toute seule dans une cellule toute petite avec un lit et des toilettes. Mais ensuite on m'a passée de cellule en cellule. Il y en avait une – je n'oublierai jamais. On l'appelait 3A1. Je n'oublierai jamais parce que la plupart des gens qui étaient là,

c'était comme une grande pièce avec de petites cellules les unes contre les autres, et la plupart des gens – en fait tous les gens qui étaient là – soit avaient tenté de se suicider, soit étaient suicidaires, soit étaient fous. Ils étaient tous complètement nus ». L'avocat d'Ileana lui dit que son seul espoir était de plaider coupable et de témoigner contre son mari. Deux psychologues, qui dirigeaient une société du nom de Behavior Changers Inc., lui rendirent visite plus de trente-cinq fois. « C'était une sorte de manipulation, expliqua l'un d'eux, le docteur Michael Rappaport. On pouvait faire en sorte qu'ils soient très heureux, puis durcir progressivement. » Plusieurs fois, elle reçut la visite de Janet Reno. D'après Ileana, « elle était du genre "Salut, tu vas bien ? Je suis Janet Reno, le procureur de l'État". Moi, je lui disais : "Je suis innocente." Alors elle disait : "Désolée, mais tu n'es pas innocente. Il va falloir que tu nous aides." […] Ça faisait déjà un an ou à peu près que j'étais en prison, je ne suis pas sûre. J'avais envie qu'elle m'aide. Mais quand elle m'a dit, c'était très clair, que si je ne l'aidais pas, elle veillerait à ce que je ne sorte jamais d'ici, j'ai eu peur d'elle[22] ».

Le 22 août 1985, Ileana accepta de plaider coupable. « Votre honneur, déclara-t-elle au tribunal, je veux que vous sachiez que je ne plaide pas coupable parce que je me sens coupable mais parce que je pense – je pense que c'est ce qui est le mieux… dans mon intérêt et dans l'intérêt de mes enfants et du tribunal et de tous les gens qui travaillent sur l'affaire. Mais je ne plaide pas coupable parce que je me sens coupable. […] Je suis innocente de toutes ces accusations[23]. »

Assise entre Rappaport, qui la serrait de temps à autre dans ses bras, et Janet Reno, qui lui tenait la main, elle déclara au tribunal que Frank l'avait violée et lui avait enfoncé un crucifix dans le rectum, mis un pistolet et un serpent dans le vagin, versé sur elle de l'acide dans la douche, et qu'il l'avait forcée à avoir des pratiques sexuelles orales avec les enfants dont elle avait la garde. Comme elle était incapable de se remémorer un certain épisode, Rappaport demanda une interruption ; au bout de quelques minutes en privé, elle revint dans la salle du tribunal et reprit le fil de son témoignage. Frank écopa de six condamnations à perpétuité et de 175 années de prison. Ileana fut condamnée à dix ans de prison et dix ans de liberté surveillée, passa trois ans et demi dans un programme de lutte contre la délinquance juvénile et fut expulsée au Honduras. En mars 1993, Janet Reno fut nommée ministre de la Justice (après que les deux personnes désignées avant elle se furent retirées parce qu'elles avaient

employé des nourrices immigrées sans papiers). Un mois plus tard, elle lançait l'ordre d'attaquer le domaine des davidiens, à Waco (Texas). Les davidiens (issus des adventistes du Septième Jour) étaient une secte millénariste apocalyptique dirigée par le prophète des Derniers Jours, David Koresh (de son vrai nom Vernon Howell, il s'était rebaptisé d'après le roi David et d'après le libérateur des Juifs captifs à Babylone, Cyrus le Grand). L'attaque provoqua un incendie dans lequel soixante-seize membres de la secte, dont Koresh, trouvèrent la mort. La raison officielle pour laquelle Reno ordonna l'assaut était l'allégation que des abus sexuels étaient commis sur les enfants vivant au domaine[24].

À l'été 2001, Ileana contacta l'émission de documentaires de la chaîne PBS, « Frontline », et sollicita une interview. Le journaliste lui demanda si les événements qu'elle avait décrits dans son témoignage « s'étaient réellement passés ».

R. Non, ils n'ont jamais eu lieu.
Q. Frank Fuster – en dehors de ce que vous ressentez pour lui comme mari ou comme homme – était-il coupable des choses dont il a été accusé et pour lesquelles il a été condamné à la détention à perpétuité ?
R. Non, monsieur, il n'est pas coupable.
R. A-t-il fait toutes ces choses ? Avez-vous été témoin d'aucun des actes dont vous l'avez accusé, sur ces enfants que vous avez fait venir chez vous ?
R. Je n'en ai jamais été témoin.
Q. Ce scénario cauchemardesque que l'on a appelé l'affaire des abus sexuels sur les enfants de Country Walk – est-ce que tout cela s'est passé ?
R. Non, monsieur. Rien de tout cela ne s'est passé. […] Je n'ai jamais fait de mal à un enfant spécifiquement ni à qui que ce soit. Country Walk n'a tout simplement pas eu lieu[25].

En juillet 1998, le même journaliste interviewa Frank Fuster, qui effectuait la première de ses six condamnations à perpétuité.

Q. Frank, l'État vous a-t-il proposé de négocier ?
R. Oh oui. Ils ont insisté. Ils m'ont proposé quinze ans, quinze ans normaux. Et si j'avais accepté, je serais sorti il y a dix ans.
Q. Pourquoi n'avez-vous pas accepté ?

R. Parce que je suis innocent. Je ne suis pas allé en justice que pour moi. J'y suis aussi allé pour les enfants. J'y suis allé pour Ileana. J'y suis allé pour toutes les personnes impliquées. Quelqu'un devait dire la vérité. J'ai décidé de le faire, et je l'ai fait[26].

Au moment où j'écris ces lignes, cela fait trente ans que Frank est enfermé en prison[27].

*
* *

Des boucs émissaires sont sacrifiés partout, tout le temps. De façon symbolique (dans les mythes, les films, les contes et les temples) mais aussi en chair et en os (à l'époque où l'on faisait la chasse aux adorateurs du diable aux États-Unis, des personnes accusées de sorcellerie étaient brûlées vives en Afrique du Sud, et le « nettoyage ethnique » faisait des centaines de milliers de victimes en ex-Yougoslavie). Certaines sociétés réussissent à limiter les offrandes sacrificielles à quelques occasions spéciales ; d'autres improvisent des actes d'expiation en réponse à des catastrophes inattendues. Les sectes ou les « groupes reposant sur la foi et opposés radicalement à un monde corrompu » sont, par définition, des forteresses assiégées. Les sectes millénaristes ou qui attendent l'apocalypse sont sous l'emprise d'une panique morale permanente. Plus vives sont les attentes et plus implacables sont les ennemis ; plus implacables sont les ennemis et plus grand est le besoin de cohésion interne ; plus grand est le besoin de cohésion interne et plus la recherche de boucs émissaires se fait pressante[28].

Les anabaptistes de Münster ont commencé par s'en prendre aux catholiques et aux luthériens. Ils ont ensuite rendu obligatoire le baptême universel des adultes (l'adhésion à la secte de tous les citoyens) puis se sont rendu compte qu'aucun des fidèles, ou de ceux qui paraissaient l'être, n'était « aussi parfait que ne l'était leur Père céleste ». Il fut de plus en plus difficile pour les guerriers de Taiping de distinguer les barbares mandchous qui vivaient en dehors de la capitale céleste des ennemis qui demeuraient cachés en son sein. Robespierre affirmait que les vrais « ennemis du peuple » n'étaient pas les étrangers et les aristocrates regroupés sur les frontières, mais les citoyens qui cherchaient « à dépraver les mœurs et à corrompre la conscience publique ». Tout Armaggedon a besoin d'une chasse aux sorcières[29].

L’Égypte a peut-être été frappée par plusieurs plaies, mais, lorsque la contagion a touché le peuple élu, Moïse s’est placé à la porte du camp et a dit :

> […] « Qui est pour Yahvé, à moi ! » Tous les fils de Lévi se groupèrent autour de lui.
> Il leur dit : « Ainsi parle Yahvé, le Dieu d’Israël : ceignez chacun votre épée sur votre hanche, allez et venez dans le camp, de porte en porte, et tuez qui son frère, qui son ami, qui son proche. »
> Les fils de Lévi firent ce que Moïse avait dit, et du peuple il tomba ce jour-là environ trois mille hommes.
> Moïse dit : « Vous vous êtes aujourd’hui conféré l’investiture pour Yahvé, qui au prix de son fils, qui au prix de son frère, de sorte qu’il vous donne aujourd’hui la bénédiction[30]. »

Les apostats ne sont pas seulement des alliés de l’ennemi extérieur : ils sont pires que l’ennemi extérieur parce qu’ils ont vu la vérité. Comme l’écrit Pierre dans sa seconde épître, « mieux valait pour eux n’avoir pas connu la voie de la justice, que de l’avoir connue pour se détourner du saint commandement qui leur avait été transmis. Il leur est arrivé ce que dit le véridique proverbe : Le chien est retourné à son propre vomissement et “la truie à peine lavée se roule dans le bourbier”[31] ».

À la veille du Jugement, tous les ennemis sont liés les uns aux autres (et à des pensées impures). Ceux qui ont la liberté de choisir sont plus dangereux que ceux qui n’ont jamais entendu le commandement sacré. Les ennemis dissimulés sont plus dangereux que les ennemis déclarés. Dans une secte millénariste (et dans les États unitaires ayant de fortes aspirations sectaires, comme l’Aragon et la Castille des « Rois catholiques »), tous les ennemis sont à la fois déclarés et cachés, et il n’en est pas de plus dangereux que ceux qui sont les plus proches du saint des saints.

Satan est un ange déchu ; l’Antéchrist est un pseudo-Christ, et Jésus a eu Judas. Coré, qui a contesté le monopole de la vertu exercé par Moïse en déclarant à celui-ci : « […] c’est toute la communauté, ce sont tous ses membres qui sont consacrés […] Pourquoi vous élevez-vous au-dessus de la communauté de Yahvé ? », était elle-même une Lévite, mise par Dieu au-dessus de la communauté. Aaron, qui corrompit la conscience publique en faisant ériger le Veau d’or, était frère de Moïse et grand prêtre. Et Myriam, qui dit, avec Aaron, « Yahvé ne parlerait-il donc qu’à Moïse ? N’a-t-il pas parlé à nous aussi ? », était leur sœur aînée, et c’est elle qui

avait sauvé le nouveau-né Moïse des espions de Pharaon. Le Dieu hébreu pouvait se permettre un peu de népotisme (Coré fut engloutie par la terre, et Myriam frappée sept jours de la peste ; Aaron fut épargné à la demande de son frère), mais pas ses successeurs, qui se montrèrent plus conséquents. Comme le disait Calvin à Genève dans un sermon public sur le massacre des Lévites : « Car en cela montrerez-vous que vous êtes vrais zélateurs du service de Dieu quand vous tuerez vos propres frères, et que rien ne sera épargné ; que l'ordre de la nature sera ici mis sous le pied, pour montrer que Dieu domine par-dessus tout[32]. »

Tous les millénaristes pratiquent entre eux la surveillance et le contrôle dans le but de repérer et de punir l'hétérodoxie. Ce qui leur donne à la fois plus d'inquiétudes et plus d'espoir que d'autres forteresses assiégées, c'est que les ennemis à présent visés soient les derniers. Car, comme l'écrit Pierre dans sa seconde épître :

> Car si Dieu n'a pas épargné les anges qui avaient péché, mais les a mis dans le Tartare et livrés aux abîmes de ténèbres, où ils sont réservés pour le jugement ;
> s'il n'a pas épargné l'ancien monde, tout en préservant huit personnes dont Noé, héraut de justice, tandis qu'il amenait le Déluge sur un monde d'impies ;
> si, à titre d'exemple pour les impies à venir, il a mis en cendres et condamné à la destruction les villes de Sodome et de Gomorrhe,
> s'il a délivré Loth, le juste, qu'affligeait la conduite
> – car ce juste qui habitait au milieu d'eux torturait jour après jour son âme juste à cause des œuvres iniques qu'il voyait et entendait –,
> c'est que le Seigneur sait délivrer de l'épreuve les hommes pieux et garder les hommes impies pour être châtiés au jour du Jugement[33].

Le fait que c'était arrivé dans le passé était la meilleure garantie que ça n'arriverait plus jamais – après le Jour du Jugement. Les impies sont « comme des animaux […] voués par nature à être pris et détruits », et « de la même destruction ils seront détruits eux aussi », cette fois pour de bon[34].

*
* *

Les bolcheviks vivaient dans une forteresse assiégée. La Révolution et la Guerre civile supposaient l'emploi d'une « violence concentrée » à

l'encontre des ennemis facilement catégorisables qui se trouvaient en haut de la liste de Boukharine (« couches parasites », « aristocratie administrative improductive », « entrepreneurs, organisateurs et directeurs bourgeois », « fonctionnaires qualifiés ») et à l'encontre de leurs défenseurs, reconnaissables, comme il se devait, à leur couleur et à leur uniforme. Lors des purges des années 1920, les révolutionnaires avaient été confrontés à la « Grande Déception » (comme Pierre dans sa seconde épître, dont le sujet principal est l'inaccomplissement apparent de la prophétie). La troisième et dernière bataille fut la révolution stalinienne contre les autres cibles de la liste de Boukharine : l'« intelligentsia technique », les « paysans aisés », « la moyenne bourgeoisie et, pour partie, la petite bourgeoisie urbaines », le « clergé, y compris ses couches les plus modestes ». Puis, en 1934, le XVII^{e} Congrès du Parti avait proclamé la victoire, pardonné provisoirement aux incrédules et inauguré le règne des saints[35].

Il ne restait plus d'ennemis déclarés. Une des conséquences les plus importantes, et les moins discutées, de la proclamation victorieuse de 1934 fut l'idée ou plutôt la présomption que la plupart des Soviétiques étaient désormais des « communistes qui n'étaient pas du Parti ». Aucun acte de baptême collectif n'accompagna l'expulsion des incroyants en puissance, comme cela avait été le cas des anabaptistes de Münster ou de l'Espagne de la « Reconquista », mais le résultat était le même : tous les sujets étaient par définition des croyants et, s'il restait de la corruption, il ne pouvait s'agir que d'hérésie et d'apostasie, mais évidemment pas de résistance ennemie. Le principal instrument du Parti pour maintenir la cohésion interne n'était plus la violence concentrée mais la « coupe transversale de l'âme » (comme le disait le directeur administratif du Nouveau Théâtre d'État à propos de la pièce *L'Autre Côté du cœur*). Boukharine lui donnait le nom de « discipline coercitive » : « Moins il y a de discipline intérieure et volontaire […] plus grande doit être la coercition. Même l'avant-garde prolétaire, fondue dans le parti de l'insurrection, doit établir dans ses propres rangs *une autodiscipline coercitive* : si, parce qu'elle coïncide avec leurs motivations internes, de nombreux éléments de l'avant-garde n'en sentent pas la force, son existence n'en est pas moins réelle. » Depuis les années 1920, quand il avait écrit ces mots, Boukharine avait eu plusieurs occasions de l'éprouver ; aujourd'hui, au lendemain de la célébration

victorieuse à laquelle il avait participé comme élément du « train de ravitaillement », tout citoyen soviétique se trouvait, théoriquement, dans la même position que lui[36].

Quelle fut l'efficacité de la discipline, de l'autodiscipline coercitive ? D'un côté, les appartements familiaux se remplissaient de nappes et de neveux, les Don Quichotte étaient remplacés par des Sancho Panza, et Izraïl Veitser épousait Natalia Sats et s'achetait un costume. D'un autre côté – et cela joua un rôle bien plus important, si l'on en croit le journal d'Arossev –, le mélange d'instruction, de lecture des journaux et de « travail sur soi » produisait des « communistes qui n'étaient pas du Parti » à la Volodia Ivanov et Liova Fedotov. Le socialisme était une question de temps, et le temps, apparemment insaisissable, était en réalité, au bout du compte, prévisible. Comme l'écrit Pierre dans la même épître, « voici un point, très chers, que vous ne devez pas ignorer, c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne retarde pas l'accomplissement de ce qu'il a promis, comme certains l'accusent de retard, mais il use de patience envers vous, voulant que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir[37] ».

C'était vrai également de l'Histoire : elle prenait son temps, attendant que les conditions sociales et économiques s'arrangent d'elles-mêmes, et que les Ivanov et les Fedotov « travaillent sur eux-mêmes ». L'ennemi était toujours aux portes, et les problèmes de poulailler continuaient de former des obstacles ; mais, en cet *annus mirabilis* 1934, tous les signes ou presque paraissaient indiquer que les bolcheviks, de crainte de tomber dans l'erreur des impies, allaient enfin entendre les avertissements de Pierre et se montrer fermes et patients. C'est alors que, le 1er décembre, le téléphone sonna.

*
* *

Que l'assassinat d'un responsable important mais pas éminent du Parti ait pu provoquer une immense panique morale qui « a tout changé » s'explique par deux raisons.

La première est d'ordre intérieur. La Maison du Gouvernement était pour l'Union soviétique la forteresse assiégée que l'Union soviétique était pour le reste du monde. La présomption de conversion, qui voulait que la plupart des Soviétiques fussent désormais convertis au communisme,

qu'ils soient ou non du Parti, signifiait que certains des ennemis déclarés étaient désormais cachés, que la discipline coercitive pouvait exiger un surcroît d'examen, et que *L'Autre Côté du cœur* (une pièce qui montrait que l'ami et l'ennemi pouvaient être deux frères jumeaux) voyait peut-être juste, après tout. En même temps, les responsables du Parti, dans leurs appartements de la Maison du Gouvernement, étaient tout aussi assiégés que celle-ci l'était en Union soviétique. Pendant que Volodia Ivanov et Liova Fedotov travaillaient sur eux-mêmes, les habitants du poulailler faisaient ce qu'ils font toujours – à un rythme dont tous les bâtisseurs de maisons éternelles ne pouvaient que rêver. Les saints régnaient sur un marécage.

La seconde raison est internationale. L'URSS avait toujours été une forteresse assiégée mais, au moment où le XVII[e] Congrès du Parti proclamait la victoire, cette métaphore allait devenir une réalité géopolitique. À l'Est, le Japon occupait la Mandchourie et s'approchait de la frontière. À l'Ouest, berceau du marxisme, modèle et antipode traditionnel de la Russie, une secte apocalyptique hostile avait pris le pouvoir. Le fascisme, considéré depuis longtemps par les bolcheviks comme l'expression ultime de l'agression capitaliste, était une version moderne du ressentiment nativiste de l'Ancien Testament. Les tribus élues et méprisées d'une Europe dégénérée allaient se lever à nouveau contre Babylone et restaurer, une par une, leur unité. Certaines s'y essayèrent, avec plus ou moins de conviction, mais c'est en Allemagne que le mouvement atteignit des proportions véritablement millénaristes, s'empara de l'État, proclama le troisième et dernier Reich, et entreprit de réaliser sa propre prophétie en se préparant pour une ultime bataille. Ce qu'Édom et les « grands Sabéens » avaient été aux Hébreux bibliques, ce que l'homme blanc avait été aux Israélites d'Enoch Mgijima et de Ras Tafari, la « juiverie internationale » l'était au Führer allemand. Comme le dirait Hitler devant le Reichstag, le 30 janvier 1939, « si la juiverie internationale de la finance devait réussir, en Europe et à l'extérieur, à plonger encore une fois l'humanité dans une autre guerre mondiale, il n'en résulterait pas la bolchevisation de la Terre et la victoire de la juiverie, mais l'annihilation de la race juive en Europe[38] ».

Comme les bolcheviks (mais contrairement à la plupart des millénaristes), Hitler était en position de faire advenir ce qu'il prophétisait. Comme les bolcheviks (et beaucoup d'autres millénaristes), il conduisait son peuple contre un ennemi dont le pouvoir était largement ésotérique.

C’était le même ennemi – mais, alors que les bolcheviks le concevaient comme une classe, les nazis le concevaient comme une tribu. Chacun voyait dans l’autre un instrument aveugle au service de Babylone. Ils suivaient tous deux Marx, mais Hitler ne le savait pas (et les bolcheviks ne savaient pas que Hitler suivait Marx et ils n’avaient généralement pas lu la *Contribution à la Critique de la philosophie du droit de Hegel* ni « Sur la question juive »). Qui était la Bête et qui presserait les raisins de la colère divine ne pourrait être révélé que par la « lutte finale » (« *das Endkampf* » ou le « *poslednyï rechitelnyi boï* » de *L’Internationale*). La clef de la victoire était dans l’assèchement du marécage.

24. L’AVEU DE CULPABILITÉ

La recherche des assassins de Kirov commença au sommet et prit pour cibles les anges déchus. Le 3 décembre, le Politburo approuva le « décret du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple du 1er décembre » en vertu duquel les affaires impliquant « des organisations terroristes et des actes terroristes » devaient être réglées en dix jours, sans possibilité d’appel. Les condamnations à mort devaient être exécutées immédiatement. Comme le dirait deux ans plus tard Nikolaï Ivanovitch Iéjov, chargé de la campagne, « c’est le camarade Staline qui en a donné le départ. Je me rappelle très clairement ce qu’il nous a dit après nous avoir convoqués, Kossarev et moi : “Cherchez les meurtriers chez les zinoviévistes” ». C’est ce qu’ils firent. Le 16 décembre, Zinoviev et Kamenev (les plus proches collaborateurs de Lénine et, après l’expulsion de Trotski, les principaux représentants de l’ancienne Opposition de gauche) étaient arrêtés. Le 29 décembre, l’assassin, Leonid Nikolaïev, et treize autres individus, dont certains avaient travaillé avec Zinoviev, étaient exécutés. Le 16 janvier, dix-sept anciens membres de l’Opposition de gauche à Leningrad et dix-neuf à Moscou (dont Kamenev et Zinoviev) étaient condamnés à diverses peines de prison et d’exil. Comme l’écrit l’un des principaux enquêteurs, G. S. Liouchkov, qui échappa à l’arrestation en s’enfuyant au Japon en juin 1938 : « Je puis affirmer devant le monde entier et avec une certitude absolue qu’aucun de ces complots n’a jamais existé et qu’ils ont tous été délibérément fabriqués. Nikolaïev n’a jamais fait partie du cercle de Zinoviev. C’était une personne anormale qui souffrait de mégalomanie. Il était prêt à mourir pour entrer dans l’histoire en héros. C’est évident à la lecture de son journal[1]. »

Kamenev et Zinoviev nièrent tout d’abord leur culpabilité, puis ils comprirent que l’affaire, comme le déclara Kamenev à son procès, « n’était pas judiciaire mais politique ». On peut dire également, comme l’avait compris Zinoviev à la fin de l’enquête, qu’il n’y était pas question de politique mais d’âme. Deux jours avant le procès, il écrivit en effet aux enquêteurs (que dirigeait un vieil expert en matière d’opposition, Iakov Agranov) :

> Le camarade Agranov m’a déclaré que le témoignage que j’ai donné jusqu’à présent ne fait pas sur l’équipe chargée de l’enquête une impression aussi forte que le ferait un repentir sincère et complet, et ne révèle rien de ce qui s’est passé.
> L’enquête arrive à son terme. Les confrontations avec les témoins ont également eu un effet sur moi. Je dois tout dire aux enquêteurs, sans exception.
> Il est vrai que ce que j’ai dit dans ma précédente déposition a davantage de rapport avec ce que je pouvais dire pour ma défense qu’avec ce qu’il aurait fallu que je dise pour expier pleinement ma culpabilité. Il y a beaucoup de choses que j’ai réellement oubliées, mais il y en a aussi beaucoup auxquelles je n’ai pas voulu penser, sans même parler de les raconter aux enquêteurs.
> À présent, j’aimerais déposer complètement les armes.

L’important, avait-il enfin compris, n’était pas de savoir s’il avait quelque chose à voir avec le meurtre de Kirov, mais si l’autre côté de son cœur continuait de battre.

> J’étais sincère dans mon discours au XVII^{e} Congrès du Parti et j’ai cru, à la manière dont je me suis exprimé, que j’étais en train de « m’adapter » à la majorité. Mais, en réalité, deux âmes différentes continuaient de vivre en moi.
> Il y avait dans le principal groupe des anciens « zinoviévistes » des personnalités plus fortes que la mienne. Mais le problème, c’est que, comme nous étions incapables de nous soumettre entièrement au Parti, de nous y fondre complètement, de nous imprégner du même sentiment d’acceptation absolue de Staline dont le Parti et tout le pays étaient imprégnés, et qu’au contraire nous continuions de regarder en arrière et de mener des existences isolées et séparées – nous étions condamnés, à cause de tout cela, au dualisme politique, qui est la conséquence du double jeu.

La raison pour laquelle il n’avait pas déposé les armes plus tôt était qu’il avait eu « peur de l’Histoire », peur de se retrouver « dans la position d’un homme qui promeut, de fait, le terrorisme contre les chefs du Parti et de l’État soviétiques ». Il comprenait aujourd’hui que le seul moyen de cesser

d’encourager le terrorisme était d’avouer qu’il en avait été le chef spirituel. « Que mon triste exemple serve de leçon aux autres, qu’ils voient ce que veut dire sortir de la voie du Parti et jusqu’où cela peut mener[2]. »

Il fut condamné à dix ans de prison dans l’isolateur politique de Verkhneouralsk (cela faisait un an que Tania Miagkova y était elle-même enfermée). Dans une lettre secrète aux diverses organisations du Parti, envoyée deux jours après le procès, le Comité central affirmait que « plus l’URSS est forte et la position de ses ennemis désespérée, et plus ces ennemis – en raison même du désespoir de leur situation – risquent de sombrer rapidement dans le marécage de la terreur ». Les zinoviévistes étaient les premiers membres du Parti à avoir sombré. Ils étaient « de fait une organisation déguisée de la Garde blanche, qui méritait d’être traitée comme toute Garde blanche ». D’autres viendraient : « Les membres du Parti doivent savoir non seulement comment le Parti a combattu et vaincu les Cadets, les SR, les mencheviks et les anarchistes, mais aussi comment il a combattu et vaincu les trotskistes, les “centralistes démocratiques”, l’“Opposition ouvrière”, les zinoviévistes, les déviationnistes de droite, les monstres droitiers-gauchistes, etc.[3]. »

En conséquence, 3 447 anciens opposants furent arrêtés en 1935 et 23 279 en 1936. Entre mai et décembre 1935, une vérification des documents du Parti, conduite conjointement par la Commission de contrôle du Parti (présidée par Iéjov) et le commissariat du peuple aux Affaires intérieures (NKVD), entraîna l’exclusion d’environ 250 000 membres du Parti et l’arrestation d’environ 15 000 autres. Au printemps 1935, il ressortait d’une enquête sur les gardiens, les concierges, les secrétaires, les bibliothécaires et les opératrices téléphoniques du Kremlin que des rumeurs calomnieuses (portant, pour la plupart, sur le suicide de l’épouse de Staline, Nadejda Allilouïeva, et sur l’assassinat de Kirov) « pouvaient susciter des intentions terroristes contre les responsables du Parti et du gouvernement » ; elle aboutit finalement à la révélation d’un complot visant à assassiner Staline et plusieurs autres dirigeants du Parti et du gouvernement. Deux personnes furent condamnées à mort et 108 autres à diverses peines de prison et d’exil. Avel Enoukidzé, secrétaire du Comité exécutif central et premier responsable du système de patronage du gouvernement (et de la Maison du Gouvernement), fut accusé de corruption et exclu du Parti[4].

La « dégénérescence » et la trahison au sein du Parti étaient présumées liées à la survie de certains groupes sociaux, qui pouvaient se sentir

menacés par l'avènement du socialisme et encouragés par la perspective d'une intervention étrangère. En février et mars 1935, 11 072 « vestiges de la bourgeoisie vaincue » (4 833 chefs de famille et 6 239 membres de familles) furent déportés de Leningrad, principalement dans des « colonies spéciales » du nord de la Russie. À l'été et à l'automne, les villes soviétiques furent « nettoyées » de 122 726 « éléments criminels et déclassés » et de 160 000 enfants sans domicile. Environ 62 000 enfants furent placés dans les « points d'accueil pour enfants » du NKVD, et 10 000 transférés dans le système pénal. Le 20 avril 1935, les mineurs de plus de douze ans devinrent éligibles à la peine capitale.

Toutes ces opérations et des opérations similaires (dont le contrôle et le licenciement d'employés d'entreprise) furent menées sur la base des « listes de surveillance » du NKVD, qui recensaient les personnes ayant des liens avec les anciennes classes privilégiées, avec d'anciens membres de partis non bolcheviks et de bolcheviks oppositionnels, avec des anciens koulaks, avec des membres exclus du Parti et avec toute personne ayant des « conversations contre-révolutionnaires » et engagée dans des actes visant à « discréditer la direction du Parti »[5].

En bonne place sur ces listes figuraient les personnes ayant des relations établies ou présumées avec des pays étrangers. L'assassinat de Kirov coïncidait avec l'hostilité croissante du Japon, de l'Allemagne et, aux yeux de Staline et de ses proches collaborateurs, de tous les pays qui essayaient d'avoir des relations ne fût-ce qu'apaisées avec eux (la Pologne étant, depuis le traité de non-agression signé avec son voisin allemand, en août 1934, visée au premier chef). À l'hiver et au printemps 1935, les régions frontalières de l'Ukraine, de la Carélie et de la province de Leningrad furent « nettoyées » de milliers de personnes de souche allemande, polonaise, finnoise, lettone et estonienne. En même temps, des milliers de koulaks et d'« éléments antisoviétiques » étaient déportés d'Azerbaïdjan et des « républiques nationales » du Caucase du Nord. Au fur et à mesure que se resserrait l'étau de l'« encerclement ennemi » et que s'allongeaient les listes de suspects intérieurs, tous les citoyens étrangers (même les émigrés politiques et les membres du Komintern) devinrent des espions potentiels, et tous les citoyens soviétiques ayant des liens (« subjectifs ou objectifs ») avec des États hostiles devinrent des traîtres potentiels. Il ne fallut pas longtemps pour réaliser que tous les États frontaliers étaient hostiles à l'URSS, et que tous les espions et les traîtres potentiels étaient réels ou pouvaient rapidement le devenir. L'expérience

de la guerre d'Espagne renforça chez les bolcheviks la crainte de la dissension interne et fournit pour la décrire une nouvelle expression qui ferait florès. Une proportion importante, et en expansion constante, de Soviétiques devinrent la « Cinquième Colonne » des envahisseurs. En 1935-1936, 9 965 personnes furent ainsi arrêtées pour espionnage (3 528 pour le compte de la Pologne, 2 275 pour celui du Japon et 1 322 pour celui de l'Allemagne). Comme l'avait demandé Robespierre dans des circonstances similaires, « cette guerre terrible que soutient la liberté contre la tyrannie n'est-elle pas indivisible ? Les ennemis du dedans ne sont-ils pas les alliés des ennemis du dehors ?[6] ».

Début 1936, sur les instructions de Staline et avec l'aide d'Agranov, Iéjov établit que les zinoviévistes avaient conspiré avec les trotskistes et que les deux groupes étaient coupables de « terrorisme ». D'autres anciens zinoviévistes et 508 anciens trotskistes furent arrêtés et envoyés dans des camps au fin fond du pays, condamnés à mort ou utilisés pour produire de nouvelles révélations. Comme le rapportait à Iéjov l'interrogateur A. P. Radzivilovski, « trois semaines de travail exceptionnellement difficile avec [l'ancien trotskiste E. A.] Dreitser et [l'ancien zinoviéviste R. V.] Pickel ont produit un début de témoignage ». Ce « travail difficile » passait par la menace, la privation de sommeil et l'appel à la solidarité de parti. Comme l'écrivait à son interrogateur l'ancien trotskiste V. P. Olberg, « après votre dernier interrogatoire, le 25 janvier, j'ai été saisi, pour une raison que j'ignore, d'une peur de la mort terrible, insoutenable. Mais aujourd'hui, je suis un peu plus calme. Je suis prêt à m'incriminer et à faire tout ce qu'il faut pour mettre fin à ce tourment[7] ».

Zinoviev fut ramené pour d'autres interrogatoires. Le 14 avril 1936, il écrivait à Staline :

> Quoi qu'il arrive, il me reste très peu de temps à vivre ; je suis à un ou deux doigts de la mort, au mieux.
> Je n'ai plus qu'une seule chose à faire : m'assurer, à propos de ce peu qui me reste, que les gens disent que j'ai compris toute l'horreur de ce qui est arrivé, que je me suis finalement repenti, que j'ai dit à l'État soviétique absolument tout ce que je savais, que j'ai tourné le dos à tout ce et à tous ceux qui étaient contre le Parti, et que je suis prêt à tout faire, véritablement tout, pour prouver ma sincérité.
> Il n'y a qu'un désir dans mon âme : te prouver que je ne suis plus un ennemi. Il n'est pas d'exigence que je ne sois prêt à satisfaire pour

> cela. […] Je suis arrivé à un stade où je passe de longues périodes de temps à regarder avec attention ton portrait et les portraits des autres membres du Politburo dans les journaux, et je n'ai qu'une pensée : mes chers amis, regardez je vous prie dans mon âme, se peut-il que vous ne voyiez pas que je ne suis plus votre ennemi, que je suis à vous corps et âme, que j'ai tout compris, et que je suis prêt à tout faire pour mériter la miséricorde et le pardon[8]...

Le 29 juillet 1936, le Comité central expédiait une lettre secrète aux comités locaux du Parti. La lettre, rédigée par Iéjov et révisée par Staline, disait que le « centre contre-révolutionnaire trotskiste-zinoviéviste et ses chefs, Trotski, Zinoviev et Kamenev » avaient « sombré définitivement dans le marécage du garde-blanchisme » et « fusionné avec les ennemis les plus notoires et les plus acharnés de l'État soviétique ». Ce faisant, ils n'étaient « pas seulement devenus la force organisatrice cachée derrière ce qu'il restait des classes vaincues de l'URSS, mais aussi l'avant-garde de la bourgeoisie contre-révolutionnaire à l'extérieur de l'Union soviétique, le vecteur de ses volontés et de ses espérances ». La leçon à retenir était parfaitement claire : « Dans les conditions actuelles, la qualité la plus importante de tout bolchevik doit être sa capacité à reconnaître un ennemi du Parti, si bien déguisé soit-il[9]. »

Le procès public eut lieu trois semaines plus tard. Les seize accusés, parmi lesquels Zinoviev, Kamenev, Dreitser, Pickel et Olberg, avouèrent des activités terroristes et furent condamnés à mort. Les condamnations furent exécutées le 25 août, le lendemain de la sentence. Trotski et son fils, Lev Sedov, furent condamnés par contumace. Radek écrivit dans les *Izvestia* :

> Tirant avantage de ce qu'il restait de l'ancienne confiance que les bolcheviks avaient placée en eux, ils ont feint le remords et, comptant sur la noblesse du Parti, forgé un système de mensonge et de tromperie sans précédent dans l'histoire du monde. […] Ils sont devenus fascistes et se sont mis au service du fascisme polonais, allemand et japonais. Telle est la vérité historique. Et ce serait la vérité historique même s'il n'existait aucune preuve de leurs liens avec les services de renseignement fascistes[10].

À la suite du procès, 160 personnes furent exécutées sur la base d'accusations ayant un rapport avec le « centre antisoviétique unifié

trotskiste-zinoviéviste ». Des milliers d'autres anciens opposants furent arrêtés. Le 26 septembre 1936, Iéjov fut nommé commissaire du peuple aux Affaires intérieures. Trois jours après, le Politburo publiait un décret ordonnant l'« anéantissement des scélérats trotskistes-zinoviévistes » déjà arrêtés ou condamnés. Le 4 octobre, en présence de Kaganovitch, Molotov, Postychev, Andreïev, Vorochilov et Iéjov, il votait une « liste » (c'est-à-dire sans considération de cas individuels) de « 585 membres actifs de l'organisation terroriste contre-révolutionnaire trotskiste-zinoviéviste ». De nouvelles arrestations conduisirent à de nouveaux aveux, et ceux-ci à de nouvelles arrestations. Comme certains anciens opposants étaient des dirigeants économiques, leur arrestation entraîna celle de dirigeants économiques qui n'étaient pas d'anciens opposants[11].

*
* *

Pendant le procès du mois d'août, Kamenev et Zinoviev avaient accusé Radek et les anciens droitiers (Boukharine, Rykov et Tomski) de complicité. Tomski se donna la mort dans sa datcha le 22 août. Boukharine, parti peindre et chasser dans le Pamir, apprit la nouvelle le 24 et envoya aussitôt un télégramme à Staline : « Viens juste d'apprendre le scandaleux témoignage des scélérats. Tout à fait indigné. Quitte Tachkent par avion matin du 25. » Anna Larina, qui avait donné, il y a peu, naissance à leur fils Iouri, vint l'accueillir à l'aéroport. « N. I. [Boukharine] était assis sur un banc, blotti dans un coin. Il avait l'air malade et perdu. Il m'avait demandé de venir le chercher, craignant d'être arrêté à son arrivée. » Deux jours plus tard, il écrivait au Politburo une longue lettre dans laquelle il proclamait son innocence et discutait des motivations possibles de ses accusateurs exécutés. La lettre finit par un plaidoyer :

> Je suis ébranlé jusqu'au cœur par l'absurdité tragique de ce qui se passe. Après trente années dans le Parti, et malgré mon sincère dévouement et tant de travail accompli (j'ai fait quelques bonnes choses, après tout), je suis sur le point d'être ajouté (et suis déjà ajouté) à la liste des ennemis. Et quels ennemis ! Mettre fin à ma vie biologique, c'est commettre un crime politique. La vie après la mort politique, ce n'est pas la vie. C'est une impasse totale, à moins que le Comité central ne m'exonère. Je sais combien il est difficile de faire

confiance à autrui après l'abîme puant et sanglant qui s'est ouvert durant le procès, où les humains ont cessé d'être des humains. Mais, ici aussi, il y a une limite : tous les anciens opposants ne jouent pas un double jeu.

Je vous écris, camarades, tant qu'il me reste un peu de force intérieure. Que la méfiance ne vous fasse pas franchir la limite ! Et – je vous en prie – ne faites pas traîner le cas de l'accusé Nikolaï Boukharine. À présent, ma vie est un tourment terrible, mortel. Je ne puis supporter le fait que même les passants ont peur de moi – d'autant que je ne suis pas coupable.

Il est bon que les scélérats aient été abattus. L'air en a tout de suite été purifié. Le procès aura une importance internationale formidable. Il enfoncera un pieu de frêne dans le cadavre d'un paon ensanglanté que son arrogance a fait entrer dans la police secrète fasciste. En fait, me semble-t-il, nous avons tendance à sous-estimer son importance internationale. S'il est généralement bon d'être en vie, ça ne l'est plus dans ma situation présente. En 1928-1929 j'ai été criminellement stupide, je n'ai pas compris les conséquences de mes erreurs, ni le prix élevé qu'il me faudrait payer.

Je souhaite le meilleur à chacun d'entre vous. Souvenez-vous qu'il y a des gens qui ont vraiment laissé derrière eux leurs fautes passées et dont le cœur (tant qu'il bat) et l'âme tout entiers seront toujours, quoi qu'il arrive, avec vous[12].

Le 31 août, il écrivit une lettre séparée au commissaire du peuple à la Défense, Vorochilov, pour lui demander si lui ou d'autres croyaient vraiment qu'il n'avait pas été sincère dans ce qu'il avait écrit sur Kirov. Il s'adressait au Politburo et, enfin, au Parti tout entier (utilisant pour ce faire la deuxième personne du pluriel).

Nikolaï Boukharine rencontre des travailleurs de choc
à l'occasion d'une randonnée dans le Caucase

> Vous devez affronter la question en toute honnêteté. Si je n'étais pas sincère, il faudrait m'arrêter et m'anéantir aussitôt, car des scélérats de ce genre ne doivent pas être tolérés.
> Si vous pensez que je n'étais pas sincère, et que vous me laissez malgré cela en liberté, alors vous êtes des *lâches*, indignes de respect.
> Mais si vous-mêmes ne croyez pas aux mensonges proférés par ce meurtrier cynique, ce plus ignoble des êtres humains, cette charogne de Kamenev, pourquoi permettez-vous des résolutions (comme celle de Kiev) où il est affirmé que je « savais » le diable sait quoi ?
> À quoi servent, alors, l'enquête, la légalité, et tout ça[13] ?

Le problème, c'est que l'enquête et la légalité révolutionnaire avaient seulement pour objet de déterminer s'il était sincère. Et le seul moyen pour lui de le prouver était de continuer à répéter qu'il l'était. Comme l'avait déclaré son ami Tomski au XVI^{e} Congrès du Parti, en 1930, les repentants n'avaient pour eux que les mots, et les mots, à en croire certains camarades, étaient désormais dépourvus de sens : « Repens-toi, repens-toi sans fin, ne fais rien que te repentir. » La note du Comité central sur le suicide de Tomski, publiée dans la *Pravda* le 23 août 1936, affirmait qu'il s'était tué parce qu'il s'était retrouvé « pris au piège de ses relations avec les terroristes contre-révolutionnaires trotskistes-zinoviévistes ».

Boukharine, lui, n'avait pas l'intention de se suicider. Sa stratégie consista à produire encore plus de mots : des mots adressés aux responsables du Parti dans leur ensemble et à des individus en particulier qui étaient à la fois des responsables du Parti et des amis intimes. La seconde partie de sa lettre à Vorochilov est dans le registre intime, à la deuxième personne du singulier.

> C'était bon de voler au-dessus des nuages l'autre jour : température de moins 8 degrés, clarté cristalline, majesté sereine de l'air.
> Peut-être ce que je t'ai écrit n'a-t-il pas de sens. Ne sois pas, je t'en prie, en colère contre moi. Dans ce climat, il est peut-être désagréable pour toi de recevoir une lettre de moi – Dieu sait que tout est possible. Mais je t'assure, « au cas où » (comme à quelqu'un qui a toujours été pour moi un ami) : ta conscience est complètement pure ; je ne t'ai jamais laissé tombé en trahissant la confiance que tu avais en moi ; je ne suis vraiment coupable de rien, et tôt ou tard cela deviendra évident, malgré tous les efforts faits par certains pour salir mon nom.
> […]
> Suis mon conseil : lis un jour les pièces de Romain Rolland sur la Révolution française.
> Pardonne-moi pour cette lettre si confuse. J'ai des milliers de pensées qui galopent comme des chevaux fous, et je n'ai pas de rênes assez fortes pour les retenir.
> Je t'embrasse, car je suis pur.
>
> Nikolaï Boukharine
> 31 août 1936[14].

Trois jours plus tard, la lettre lui était retournée.

> Au camarade Boukharine
>
> Je vous renvoie votre lettre, dans laquelle vous vous permettez de viles attaques contre la direction du Parti. Si vous vouliez, en écrivant cette lettre, me convaincre de votre complète innocence, vous ne m'avez convaincu que d'une chose : que je dois me tenir éloigné de vous quels que soient les résultats de l'enquête à votre sujet. Si vous

ne rétractez pas par écrit les épithètes infectes que vous avez dirigées contre la direction du Parti, je vous considérerai moi aussi comme une canaille.

K. Vorochilov
3 septembre 1936.

Boukharine répondit immédiatement.

Au camarade Vorochilov,

J'ai reçu ta *terrible* lettre.
Ma lettre se terminait par « je t'embrasse ».
La tienne se termine par « canaille ».
Que puis-je ajouter ?
Mais j'aimerais clarifier un malentendu politique.
Ma lettre était une lettre *personnelle* (je le regrette maintenant profondément). Tourmenté et me sentant persécuté, j'écrivais simplement à un être humain généreux. Je devenais fou à l'idée que quelqu'un puisse réellement croire à ma culpabilité[15].

Boukharine commettait la même erreur qu'Ossinski, qui, en janvier 1928, avait tenté de distinguer la personne de Staline et Staline le chef du Parti. La direction du Parti – et l'appartenance au Parti en général – n'était pas une fonction que l'on quittait le soir une fois que l'on était rentré à la maison.

Moins d'une semaine plus tard, le 8 septembre, Boukharine fut convoqué dans les locaux du Comité central pour participer à une confrontation directe avec son ami d'enfance (et père de son rival pour la main d'Anna Larina), Grigori Sokolnikov. Arrêté récemment, Sokolnikov affirmait que les droitiers avaient eu des relations secrètes avec Zinoviev et Kamenev. Kaganovitch, qui était présent à la confrontation, écrivit à Staline (qui était à Sotchi) :

Après le départ de Sokolnikov, Boukharine a versé quelques larmes et continué à demander qu'on le croie. J'ai eu le sentiment que même s'ils n'ont pas eu de lien organisationnel direct avec le bloc Trotski-Zinoviev, ils étaient au courant des activités des trotskistes en 1932-1933, et peut-être plus tard. […] En tout état de cause, il est

> nécessaire de continuer à chercher une organisation droitière clandestine. Elle existe certainement. Il me semble que le rôle de Rykov, Boukharine et Tomski doit encore être mis en lumière[16].

Pendant ce temps, le bureau du procureur général annonçait qu'il n'y avait pas assez de preuves pour poursuivre l'enquête sur Rykov et sur Boukharine. Il ne mentionnait pas l'enquête sur Radek. D'après Anna Larina, Karl Radek appela Boukharine et demanda à le voir (leurs datchas étaient voisines). Boukharine refusa. Radek vint tout de même le trouver, assura Boukharine de son innocence et lui demanda d'écrire à Staline en sa faveur. « Avant de partir, il répéta : "Nikolaï, je t'en supplie, crois-moi ! Quoi qu'il arrive, je ne suis pas coupable !" Karl Bernardovitch parlait avec une grande émotion. Il marcha jusqu'à N. I. [Boukharine], lui dit adieu, l'embrassa sur le front et sortit de la pièce. » Plusieurs jours plus tard, Boukharine écrivait à Staline :

> La femme de Radek est accourue pour me dire qu'il avait été arrêté. Je t'implore, en son nom et au mien, de t'impliquer. Elle m'a demandé de te dire que Radek est prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour notre pays.
> Je suis aussi stupéfait par ce développement inattendu et, en dépit de tous les « mais », en dépit de ma confiance excessive dans les gens et de mes erreurs passées à cet égard, ma conscience de membre du Parti m'oblige à dire que *mes propres* impressions sur Radek (à propos des grandes questions, pas des petites) ne sont que positives. Je peux me tromper, bien sûr. Mais les voix intérieures de mon âme me disent toutes qu'il est de mon devoir de t'écrire à ce sujet. Quelle terrible affaire[17] !

Les garants de la sincérité de Radek étaient les voix intérieures de l'âme de Boukharine, auxquelles il n'était évidemment pas possible de se fier. Le seul garant de la propre sincérité de Boukharine était Staline, qui était à la fois l'« incarnation personnelle de l'esprit et de la volonté du Parti » (comme l'avait déclaré Boukharine au XVII^{e} Congrès du Parti) et un vieil ami surnommé « Koba » (comme Boukharine ne cessait de le répéter dans ses lettres). « Toi seul peux me guérir, écrivait-il à Staline le 24 septembre. Je ne t'ai pas demandé de me recevoir avant la fin de l'enquête parce que je pensais que ce serait politiquement embarrassant pour toi. Mais je te le demande maintenant de tout mon être. Ne refuse pas. Interroge-moi,

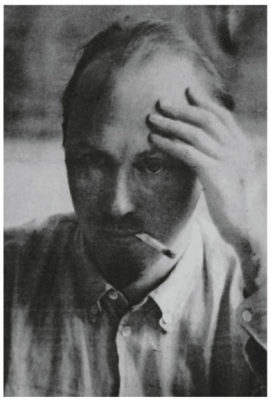
retourne-moi la peau, mais une fois pour toutes mets les points sur les “i”, et que l’on cesse de me harceler et d’empoisonner mon existence, ce qui va me mener tout droit à l’asile[18]. »

La distinction Staline-Koba était fondée sur les distinctions Lénine-Oulianov et Lénine-Ilitch, à la formulation desquelles Boukharine avait lui-même contribué. Si l’on en croit Koltsov, il y avait d’un côté Oulianov, « qui prenait soin des personnes de son entourage, qui était nourricier comme un père, tendre comme un frère, simple et joyeux comme un ami » et, d’un autre côté, Lénine, « qui provoqua des bouleversements sans précédent sur la planète Terre et qui prit la tête de la lutte la plus terrible, la plus dévastatrice et la plus sanglante de l’Histoire contre l’oppression, l’ignorance, l’arriération et la superstition ». Avec le temps, « Ilitch » avait remplacé « Oulianov » comme incarnation humaine de Lénine, mais la doctrine du deux-en-un avait subsisté. « Lénine » et « Ilitch » étaient des symboles publics qui servaient à nommer des rues, des villes et des kolkhozes, tous liés, en définitive, au mausolée. « Deux visages et un seul homme ; pas une dualité, une synthèse », résumait Koltsov.

Le fondateur du bolchevisme était un Moïse, à égale distance de Dieu (l’Histoire) et du Peuple. Staline, son successeur, était plus proche de l’Histoire, car celle-ci était désormais elle-même plus proche de son aboutissement final. Après la victoire proclamée au XVII^{e} Congrès, cet architecte de la victoire (comme l’avait appelé Radek) devint indivisible. Le nom de « Iossif Vissarionovitch Djougachvili » ne pouvait plus être donné à personne, dans aucune combinaison possible, et « Koba » (qui n’avait jamais été un nom public) n’était plus en usage. Comme toutes les oppositions disparaissaient et que tous les ennemis devenaient invisibles, l’hérésie était remplacée par l’insincérité et le chef « deux-en-un » par l’unique et l’indivisible camarade Staline. Seul Boukharine persistait à tenter de se sauver aux yeux de l’Histoire en invoquant une ancienne relation personnelle. « Cher Koba », écrivait-il ainsi le 19 octobre :

> Pardonne-moi une fois encore d’oser t’écrire. Je sais combien tu es occupé, et je sais aussi qui tu es et ce que tu es. Le Ciel sait pourtant que tu es le seul à qui je puisse écrire comme à un ami cher, le seul à qui je puisse faire appel, sachant que je ne recevrai pas pour cela un coup de poing dans les dents. Au nom de tout ce qui est sacré, ne crois pas, je t’en prie, que j’essaie d’être familier avec toi. Je crois que je comprends ton importance mieux que la plupart des gens. Mais

je t’écris de la manière que j’écrivais à Ilitch, comme à une personne très chère qu’il m’arrive même de voir dans mes rêves, ainsi que je voyais Ilitch. Cela peut sembler étrange, mais c’est ainsi. […] Si seulement tu possédais un instrument qui te permette de voir ce qui se passe à l’intérieur de ma pauvre tête[19]…



Nikolaï Boukharine

Le 4 décembre 1936, Boukharine et Rykov furent convoqués à un plénum du Comité central consacré en partie à leur affaire (l’autre partie concernait l’approbation d’une nouvelle Constitution, à la rédaction de laquelle Boukharine avait d’ailleurs participé). Iéjov prononça un discours accusant les anciens droitiers d’implication dans des activités terroristes. Boukharine réaffirma son innocence en contrant des accusations précises portées par des opposants emprisonnés et en sollicitant la confiance et la compréhension du Comité central. Staline expliqua la difficulté : « Boukharine n’a aucune idée de ce qui se passe ici. Absolument aucune. Il ne comprend pas la position dans laquelle il se trouve, ni pourquoi le plénum discute de son cas. Il ne comprend rien. Il parle de sincérité et demande qu’on lui fasse confiance. Eh bien, parlons de sincérité et de confiance. » Kamenev et Zinoviev, déclara Staline, avaient affirmé leur sincérité puis trahi la confiance du Parti. D’autres anciens opposants avaient affirmé leur sincérité puis trahi la confiance du Parti. Grigori Piatakov, le premier adjoint du commissaire du peuple à l’Industrie lourde, récemment arrêté, avait proposé de prouver sa sincérité en exécutant personnellement des terroristes condamnés, dont sa propre femme, mais il avait trahi ensuite la confiance du Parti.

> Tu vois dans quelle situation infernale nous nous trouvons. Comment croire après cela à la sincérité des anciens opposants ! Nous ne pouvons pas croire ce que disent les anciens opposants, même quand ils proposent d'exécuter eux-mêmes leurs amis.
> […] Voici donc la situation dans laquelle nous sommes, camarade Boukharine (*Boukharine* : Je n'avouerai pas, ni aujourd'hui, ni demain, ni même après-demain. *Bruit dans la salle*.) Je ne parle pas de toi personnellement. Tu as peut-être raison – ou peut-être pas. Mais tu ne peux pas te plaindre ici que les gens, Boukharine, n'ont pas confiance ou foi dans ta sincérité. C'est vieux, tout ça. Les événements des deux dernières années ont montré de façon tout à fait convaincante que la sincérité est une notion toute relative[20].

Tomski avait raison : les mots n'avaient pas de sens. Mais il en avait tiré la mauvaise conclusion : pour Staline, le suicide n'était qu'« un moyen utilisé par d'anciens opposants, des ennemis du Parti, pour déstabiliser le Parti, endormir sa vigilance, le tromper une dernière fois […] et le mettre dans une position difficile ». Le suicide était bien pire qu'une absurdité : c'était une preuve d'insincérité. « Je te conseille vivement, camarade Boukharine, de penser à la raison pour laquelle Tomski a recouru au suicide et laissé une lettre disant qu'il était "pur". On voit bien qu'il était loin d'être pur. Car si moi, j'étais pur, alors – en tant qu'homme, en tant qu'être humain, et pas comme une mauviette, et encore moins comme un communiste –, je crierais à tue-tête que j'avais raison[21]. »

Boukharine continua de crier, mais les mots n'avaient pas de sens. Et il ne resta donc plus, à la fin, que les faits. Les tentatives de Rykov et de Boukharine pour souligner les contradictions et les absurdités des accusations furent considérées par leurs camarades du Comité central comme hors de propos, et écartées en conséquence. Ce qui importait, ce n'était pas de savoir s'ils avaient fait ou s'ils avaient dit certaines choses ; ce qui importait, c'était qu'ils avaient trahi le Parti une fois par le passé, et qu'il était donc probable qu'ils le feraient à nouveau. Et s'il était probable qu'ils le feraient à nouveau, alors ils l'avaient probablement fait. Et plus Boukharine criait fort, plus il s'empêtrait. Quelle était la tâche la plus importante à la veille de l'ultime bataille ? Faire en sorte (comme il le reconnut dans son discours devant le plénum) « que tous les membres du Parti, de la base au sommet, soient pénétrés d'un profond sentiment de vigilance et qu'ils aident les services concernés à exterminer la vermine

impliquée dans des actes de sabotage, etc. ». Où était cette vermine ? Dans les neuf cibles de la « violence concentrée » que Boukharine avait identifiées seize ans auparavant, auxquelles il fallait ajouter les anciens opposants qui s'étaient révélés être, eux aussi, de la vermine. Pouvait-on faire confiance à Kamenev et à Zinoviev ? Non (leur exécution avait « purifié » l'air). Pouvait-on faire confiance à Boukharine[22] ?

Cette question était évidemment importante pour Boukharine, et peut-être était-elle intéressante également pour Koba, mais elle était hors de propos aux yeux de l'Histoire et du camarade Staline. Comme l'écrivait Boukharine dans sa lettre à Vorochilov, « il arrive parfois dans l'Histoire que des gens remarquables et d'excellents politiciens commettent, dans des "cas particuliers", des erreurs fatales : ce que je vais devenir est un coefficient mathématique de votre erreur particulière. *Sub specie historiae* (du point de vue de l'Histoire), c'est une vétille, un simple détail littéraire ». Tous partageaient le principe général : que le cas particulier de Boukharine fût ou non une erreur demeurait une question ouverte. Le plénum décida « d'accepter la suggestion du camarade Staline de considérer comme pendant le cas de Rykov et de Boukharine, de poursuivre l'enquête et d'ajourner la solution jusqu'au prochain plénum du Comité central[23] ».

*

* *

Les Rykov – Rykov lui-même et sa femme, Nina Semionovna Marchak (ex-épouse Piatnitski), leur fille de vingt ans, Natalia, qui enseignait la littérature à l'Académie des gardes-frontières, et leur amie de longue date, Glikeria Flegontovna Rodioukova, ou « Loucha » (une native de Narym, où ils avaient été exilés à l'époque de la naissance de Natalia) –, furent priés de quitter le Kremlin et d'emménager dans la Maison du Gouvernement. Ils s'installèrent dans l'appartement 18, resté vacant depuis l'arrestation de Radek (Radek et Gronski avaient récemment échangé leurs appartements : Gronski avait déménagé au onzième étage et Radek, qui n'avait pas besoin d'autant de place que lui, était descendu au dixième, à côté de Kuusinen). Cela faisait dix ans exactement que Radek avait créé la Commission pour la construction de la Maison du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple (dont il était alors président) et en avait nommé Boris Iofane architecte en chef. Selon Natalia, les seules

personnes qui lui rendirent visite à la Maison du Gouvernement furent la sœur de Nina Semionovna et l'une des nièces de Rykov. Cet isolement presque complet, écrit-elle, « brisa moralement Rykov ».

> Il se renferma, arrêta de parler, cessa pratiquement de manger, et il allait et venait silencieusement d'un coin de la chambre à un autre. Ou bien il restait au lit pendant des heures, réfléchissant avec une grande intensité. Si curieux que cela puisse paraître, il fuma moins pendant cette période. Il semblait presque avoir oublié cette vieille habitude. Il avait beaucoup vieilli, ses cheveux s'étaient dégarnis, étaient toujours ébouriffés, et son visage sous les yeux était marqué de cernes bleu-noir. Je ne crois pas qu'il dormait jamais. Il ne parlait pas. Il ne faisait que réfléchir et réfléchir encore[24].

Boukharine, Anna Larina, leur fils Iouri, le père de Boukharine, Ivan Gavrilovitch, et la première femme de Boukharine, Nadejda Mikhaïlovna Loukina, invalide, restèrent dans l'ancien appartement de Staline au Kremlin (ils avaient échangé, à la demande de Staline, après le suicide de l'épouse de celui-ci). D'après Larina :

> Les meubles de notre chambre étaient plus que modestes : deux lits avec, au milieu, une table de nuit, un divan bancal dont les ressorts perçaient à travers la garniture, et une petite table. Un poste de radio gris foncé était accroché au mur. N. I. aimait cette chambre parce qu'il y avait un lavabo avec un robinet et, à côté, une porte qui donnait sur les toilettes. N. I. s'est donc installé dans cette chambre et l'a rarement quittée. […]

> Il s’isolait même en famille. Il ne voulait pas que son père le voie souffrir. « Va-t’en papa », disait-il d’une voix faible. Un jour, Nadejda Mikhaïlovna rampa littéralement pour se rendre à l’une de ses dernières dépositions, puis réussit tout juste à regagner son lit, avec mon aide.
> N. I. maigrit et vieillit, et son bouc roux devint gris. (C’était à moi de faire le barbier ; autrement, N. I., au bout de six mois, aurait eu une barbe énorme)[25].

Le 15 décembre, la *Pravda* publia un article accusant les anciens droitiers de travailler main dans la main avec « les espions, les meurtriers et les saboteurs trotskistes-zinoviévistes, ainsi qu’avec les agents de la Gestapo ». Boukharine rédigea une lettre formelle de plainte au Politburo et une lettre personnelle à Staline.

> Que dois-je faire ? Je me cache dans ma chambre, je ne peux voir personne et je ne sors jamais. Ma famille est désespérée. Je le suis aussi, car je suis impuissant face à la calomnie qui m’étouffe. Je comptais sur le fait que tu avais l’avantage de bien me connaître. Je pensais que tu me connaissais mieux que les autres et qu’en dépit du climat de méfiance généralisée, cette circonstance aurait été un élément important de ton évaluation d’ensemble.

Staline envoya un mémo au rédacteur en chef de la *Pravda*, Lev Mekhlis : « L’examen du cas des anciens droitiers (Rykov, Boukharine) a été remis au prochain plénum du Comité central. En conséquence, les attaques contre Boukharine (et Rykov) doivent être stoppées jusqu’à ce que la question ait été résolue. Il n’est pas besoin d’être très intelligent pour comprendre une vérité aussi élémentaire[26]. »

Pendant ce temps, Iéjov, sur les instructions de Staline, travaillait à la résolution de la question. On arrêta d’anciens opposants, ainsi que des personnes qui leur étaient liées ; d’autres furent ramenés des camps et forcés d’incriminer Rykov et Boukharine (ainsi qu’eux-mêmes et d’autres encore). M. N. Rioutine écrivit à Staline : « À chaque interrogatoire, ils me menacent, me crient dessus comme sur un animal, m’insultent et ne m’autorisent même pas à soumettre un refus raisonné de témoigner. » D’après une autre lettre à Staline de L. A. Chatskine, les faux témoignages étaient exigés « dans l’intérêt du Parti ». Ceux qui écrivaient pour se plaindre choisissaient de s’adresser à Staline, qui représentait les intérêts

du Parti. Et Staline – dans l'intérêt du Parti (*sub specie historiae*) – supervisait l'opération, révisait les aveux, proposait de nouveaux noms et donnait des orientations générales[27].

Au bout de trois mois d'interrogatoire aux bons soins de Boris Berman (frère du chef du Goulag, Matveï Berman, et beau-frère de Boris Bak, qui avait présidé à la collectivisation de la Moyenne-Volga et qui était alors chef adjoint du NKVD de la province de Moscou), Radek mit Boukharine en cause. Le 13 janvier 1937, on les réunit pour une confrontation en présence de Staline, Vorochilov, Iéjov, Kaganovitch, Molotov et Ordjonikidzé. Radek accusa Boukharine d'être impliqué dans des activités terroristes. Boukharine lui demanda pourquoi il mentait. Radek dit qu'il s'expliquerait. Ce qu'il fit quelques minutes après :

> J'aimerais dire que personne ne m'a forcé physiquement à témoigner. Personne ne m'a menacé de quoi que ce soit avant que je ne commence à témoigner. Le camarade Berman m'a dit : « Je ne dis pas que tu seras abattu si tu refuses et je ne dis pas que tu ne seras pas abattu si tu fais une déposition qui nous paraît correcte. » Je suis d'ailleurs assez âgé pour ne pas croire aux promesses que l'on vous fait quand vous êtes en prison.

Il n'essayait pas de sauver sa peau, affirmait-il, parce qu'il y avait renoncé il y a déjà longtemps. Le plus difficile avait été de témoigner contre Boukharine, « comme les camarades le confirmeront ».

> Au début, je n'ai pas considéré l'importance politique globale de cette chose au procès, etc., mais je me suis dit ensuite : toute tentative de nier cette chose au procès ne servira qu'à la renforcer, il est donc nécessaire de mettre un terme à tout cela, en premier lieu parce qu'il y a une guerre en cours. Alors je me suis dit que l'amitié personnelle ne devait pas m'empêcher de révéler le fait qu'en plus de l'organisation zinoviéviste-trotskiste, il existe une organisation de droitiers.

Les déclarations de Radek ajoutaient aux nécessaires aveux une explication de la raison pour laquelle ils étaient nécessaires. Certains de ces aveux, qui semblaient préliminaires, avaient besoin d'être reformulés. Dans les minutes de la confrontation, qui furent dactylographiées, Staline raya le préambule jusqu'aux deux points, et remplaça « ne servira qu'à la renforcer » par « ne servira qu'à renforcer les organisations terroristes »[28].

Trois jours plus tard, Boukharine écrivait au « cher Koba » pour lui demander s'il était possible qu'un groupe anonyme, au sein du Parti, « comprenne le devoir du Parti de telle manière que je doive être détruit *a priori* ». Il était prêt à mourir pour le Parti, mais pas en ennemi du Parti. « Je ne puis songer à une situation plus tragique que la mienne. C'est une tragédie immense et je m'écroule d'épuisement. Le camarade Iéjov dit, en toute innocence : Radek aussi a protesté au début, et puis… etc. Mais je ne suis pas Radek : je sais que je suis innocent. Et rien ni personne ne me forcera jamais à dire "oui" si la vérité est en réalité "non". »

Mais que faire si le Parti exigeait un « oui » ? Pouvait-il encore dire « non » ? « Si je suis exclu du Comité central, il faudra donner un motif politique. Dans chaque cellule du Parti, il me faudra reconnaître ma culpabilité comme je n'ai même pas accepté de le faire devant toi. Cela est impossible. La conséquence sera l'exclusion du Parti, ce qui signifie la mort. » La seule issue était de convaincre le Parti, ou au moins Koba, que toute l'affaire était une campagne ourdie par de « proto-brutes trotskistes ». « Au moment où Radek versait des larmes et mentait à mon sujet, j'ai regardé dans ses yeux sombres et dépravés, et j'y ai vu toute la perversion et la profondeur dostoïevskienne de la vilenie humaine qui m'a laissé à moitié mort, assommé par sa calomnie[29]. »

Il n'envoya jamais cette lettre à Koba. Au lieu de cela, il en écrivit une au camarade Staline, avec copie aux autres parties présentes lors de la confrontation. Il y disait à peu près la même chose, moins sur le mode de la confession, et terminait par ces mots : « Je suis pour le Parti, pour l'URSS et pour notre victoire, quoi qu'on puisse dire de moi sur la base de calomnies répandues par des gens sournois et abjects. Ce n'est pas la chute d'un article de journal, mais ma conviction la plus profonde et le cœur même de mon existence[30]. »

Au procès du « centre trotskiste antisoviétique », qui s'ouvrit le 23 janvier (une semaine après l'envoi de cette lettre), Radek déclara qu'il lui avait fallu deux mois et demi pour comprendre ce qui était exigé de lui. « Au cas où quelqu'un demanderait si nous avons été torturés au cours de l'enquête, il me faut dire que ce ne sont pas les enquêteurs qui m'ont torturé, mais moi qui ai torturé les enquêteurs[31]. » Le passage concernant Boukharine avait été révisé conformément aux suggestions de Staline.

> Je savais que la situation de Boukharine était aussi désespérée que la mienne, parce que notre culpabilité – sinon *de jure*, du moins *de*

> *facto* – était la même. Mais lui et moi étions des amis proches, et les amitiés intellectuelles sont plus étroites que toutes les autres sortes d'amitié. Je savais que Boukharine était dans le même état de choc que moi, et j'étais convaincu qu'il fournirait un témoignage honnête à l'État soviétique. C'est pour cette raison que je n'ai pas voulu qu'il soit emmené menotté au commissariat des Affaires intérieures. Cela explique pourquoi ce n'est qu'à la toute fin, quand le procès était sur nous, que j'ai réalisé que je ne pouvais pas comparaître devant le tribunal en ayant dissimulé l'existence d'une autre organisation terroriste[32].

Il pouvait maintenant faire en public ce qu'il avait répété lors de sa confrontation avec Boukharine : s'accuser lui-même, incriminer des tiers et expliquer les raisons pour lesquelles il agissait ainsi. L'argumentation du ministère public, dit-il pour finir, était entièrement fondée sur son témoignage et sur le témoignage du coaccusé Piatakov (« le témoignage de tous les accusés repose entièrement sur notre témoignage »). Il n'était pas obligé d'avouer sa culpabilité, mais il le fit quand même :

> Je n'ai pas reconnu ma culpabilité, ni témoigné longuement à ce sujet, par simple besoin de repentir – le repentir peut être une action intérieure qui ne doit pas nécessairement être partagée ou exprimée – ni par amour général de la vérité ; la vérité dans mon cas est très cruelle et, comme je l'ai dit auparavant, j'aimerais mieux être abattu trois fois que l'admettre. Si je dois avouer ma culpabilité, c'est en raison de la manière dont je conçois le bénéfice général qui découlera de cette vérité[33].

Ce bénéfice, c'était que tous ceux dont les cœurs n'étaient pas entièrement dévoués au Parti comprendraient enfin que, à la veille de l'ultime bataille, même le doute le plus infime signifiait se ranger du côté de la Bête. Il était facile pour la police de s'occuper des terroristes actifs (« sur ce point, nous n'avons, à en juger par notre propre sort, pas le moindre doute »). Le vrai danger venait « des moitiés, des quarts, des huitièmes de trotskistes » qui, par fierté, négligence ou « libéralisme », pouvaient encourager les terroristes actifs. « Nous nous trouvons dans une période de tension extrême et au bord de la guerre. Prenant la parole devant le tribunal et faisant face à l'heure du jugement, nous disons à ces gens que s'il y a la moindre fêlure dans votre relation avec le Parti, soyez

prévenus que demain vous pouvez devenir un traître et un saboteur, à moins que vous ne répariez soigneusement cette fêlure par une sincérité totale devant le Parti[34]. »

Lion Feuchtwanger, qui était présent au procès, a écrit qu'il ne lui serait « pas facile d'oublier » la prestation de Radek :

> La manière dont il était assis là, dans son costume marron, le visage laid et décharné encadré d'une barbe démodée couleur châtain ; la manière dont il regardait les membres du public, que pour beaucoup il connaissait, ou les autres prisonniers, souriant souvent, très composé, souvent avec une ironie étudiée ; la manière dont il posait son bras d'un geste souple et léger autour des épaules de tel ou tel détenu qui venait d'entrer ; la manière dont, quand il parlait, il posait un peu, riait un peu des autres prisonniers, montrait sa supériorité, arrogant, sceptique, habile, littéraire. À un moment, il poussa brusquement Piatakov loin du microphone et y prit sa place. Souvent, il tapotait sur la cloison avec son journal ou prenait son verre de thé, y mettait un morceau de citron, le remuait, tout en prononçant les choses les plus atroces, et le buvait à petites gorgées. Cependant, il s'était presque dépouillé de toute affectation lorsqu'il prononça ses mots de conclusion, par lesquels il expliqua pourquoi il avait avoué, et malgré son impassibilité apparente et la perfection achevée de son phrasé, son aveu donna l'impression d'un homme qui ne pouvait dissimuler sa grande détresse, et ce fut très émouvant. Mais le plus stupéfiant, et qui est difficile à expliquer, ce fut le geste sur lequel Radek quitta le tribunal à la fin de sa déposition. Il était environ quatre heures du matin et tout le monde – les juges, les accusés et le public – était épuisé. Sur dix-sept prisonniers, treize, parmi lesquels des amis proches de Radek, avaient été condamnés à mort, alors que lui-même et trois autres n'avaient été condamnés qu'à de la prison. Le juge avait lu le verdict et nous l'avions tous écouté debout, les prisonniers et le public, sans un mouvement, dans un profond silence. Immédiatement après la lecture, les juges se retirèrent et les soldats entrèrent, et ils s'approchèrent d'abord des quatre accusés qui n'avaient pas été condamnés à mort. L'un d'eux posa sa main sur l'épaule de Radek, évidemment avec l'ordre de le suivre. Et Radek le

suivit. Mais avant cela, il fit demi-tour, leva la main pour saluer, haussa très légèrement les épaules, fit un signe de tête aux autres, à ses amis condamnés à mort, et sourit. Oui, il sourit[35].

Radek s'était offert – avec Boukharine, et d'autres amis – en bouc émissaire, en métaphore de la tentation sans frein, en incarnation d'une pensée interdite. Il n'avait peut-être assassiné personne ni même conspiré avec aucun assassin, mais dans le bolchevisme, comme dans le christianisme ou dans toute autre idéologie réclamant un dévouement indivisible, c'était la pensée qui comptait. « Vous savez qu'il a été dit : "Tu ne commettras point l'adultère." Or je dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » L'interchangeabilité des actes et des pensées fut le principal thème des échanges entre Radek et le procureur général, A. Ia. Vychinski. Le fait d'avoir des pensées coupables était une preuve de la réalité des actions criminelles, qu'elles se soient ou non produites. Toutes les actions criminelles étaient les émanations de pensées coupables : elles étaient donc nécessairement préméditées.

Karl Radek

Vychinski : Étiez-vous pour la défaite ou pour la victoire de l'URSS ?
Radek : Toutes mes actions pendant ces années témoignent du fait que j'ai aidé à favoriser sa défaite.
Vychinski : Ces actions étaient-elles conscientes de votre part ?
Radek : Je n'ai jamais commis un acte inconscient de ma vie, sauf pendant le sommeil (*Rire*)[36].

Boukharine, qui avait découvert le monde sans Dieu en lisant *L'Adolescent*, ne fut pas le seul à songer à Dostoïevski. Le lendemain

matin, I. Lejnev (Isaïe Altschuler), le responsable de la rubrique Arts et littérature de la *Pravda*, publiait un article intitulé « Les Smerdiakov », allusion à un personnage des *Frères Karamazov* :

> Sont assis sur le banc des accusés les rejetons monstrueux du fascisme, traîtres à la mère patrie, vermines, espions et saboteurs. Ils ont comparu devant le tribunal dans toute leur hideuse nudité, et nous avons vu apparaître une nouvelle version de Smerdiakov, une image répugnante faite chair et sang. Les Smerdiakov d'aujourd'hui suscitent des sentiments mêlés d'indignation et de révulsion. Ils ne sont pas seulement les idéologues de la restauration du capitalisme, mais l'incarnation morale de la bourgeoisie fasciste, le produit de sa démence sénile, de ses folles divagations, de sa lente putréfaction[37].

L'image de la nudité était empruntée à l'article que Radek avait écrit sur le précédent procès pour l'exemple. Comme l'avait dit Vychinski en salle d'audience, « Radek pensait qu'il écrivait sur Kamenev et Zinoviev. Mais il avait fait une légère erreur ! Ce procès va la corriger : il écrivait sur lui-même ! ». Ce que révélait la nudité, c'est que Radek, comme les traîtres qu'il avait contribué à dénoncer, était l'incarnation d'une image répugnante qui était elle-même l'incarnation des pensées d'Ivan Karamazov. Il n'était pas ce qu'il semblait être parce qu'il était une métaphore, une pensée devenue chair et sang, un Méphistophélès qui s'était trahi au moment même où il essayait de trahir les autres. Comme le disait Vychinski au procès, « il ne se contentait pas de souffler la fumée au visage de ses interlocuteurs, mais envoyait partout des bouffées de sa pipe ». Et, comme l'écrivait Lejnev dans son article de la *Pravda* :

> Comme ce jésuite, cet hypocrite chétif et moralisateur, et son personnage d'Onéguine d'opérette, devait ricaner en lui-même lorsqu'il lançait ses feux d'artifice verbaux et ferraillait bravement dans les journaux avec son épée de carton !
> Cette créature infecte et prostituée, souillée par les crachats, salie par les rebuts des cuisines impérialistes, puant l'arrière-cour diplomatique – cette courtisane mâle a eu la morgue de donner une leçon de morale et de loyauté de classe aux journalistes et aux écrivains soviétiques. Combien de millions de mots mensongers cette créature a-t-elle prononcés, combien de fois a-t-elle fulminé contre les journalistes de la bourgeoisie vénale ! Combien de fausses louanges ce plus vil des

> traîtres les plus vils a-t-il chantées en offrant au baiser sa bouche molle de prostituée ! Avant même que l'encre de ses articles n'ait eu le temps de sécher, il courait aux réceptions diplomatiques des ambassades étrangères, où l'attendait son second, son véritable métier, laquais de l'impérialisme, et il soufflait à l'oreille de ses maîtres le meilleur moyen de détruire la démocratie socialiste dont il venait, une heure plus tôt, de faire l'éloge.
> Mais si, scandalisés par tout cela, vous vous arrêtiez pour vous demander si une telle duplicité, un tel abîme de dépravation morale, était seulement possible, Dostoïevski vous répondait par la bouche de Smerdiakov :
> « Faire semblant, monsieur, n'a rien de difficile pour quelqu'un d'expérimenté »[38].

Radek faisait-il semblant à son procès ? Selon Lion Feuchtwanger, beaucoup de ses amis, à l'Ouest, l'ont pensé :

> Et à moi aussi, tant que j'ai vécu en Europe occidentale, l'acte d'accusation du procès Zinoviev a paru totalement incroyable. Les aveux hystériques des accusés semblaient avoir été extorqués par des moyens mystérieux, et toute l'entreprise ressemblait à une pièce étrange et mise en scène avec une habileté consommée.
> Mais quand j'ai assisté au second procès de Moscou, quand j'ai vu Piatakov, Radek et ses amis, quand j'ai entendu ce qu'ils ont dit et comment ils l'ont dit, j'ai été forcé d'accepter l'évidence de mes sens, et mes doutes se sont évanouis aussi naturellement que le sel se dissout dans l'eau. Si c'était un mensonge ou quelque chose d'arrangé à l'avance, alors c'est que j'ignore ce qu'est la vérité[39].

Deux jours après l'énoncé du verdict du procès de Radek, A. K. Voronski, le plus important théoricien du bolchevik en militant de la clandestinité, était arrêté dans son appartement de la Maison du Gouvernement[40].

*
* *

Le 18 février, le commissaire du peuple à l'Industrie lourde, Sergo Ordjonikidzé, se suicida (la cause de la mort fut officiellement attribuée à

un « arrêt cardiaque »). Le 20, Boukharine écrivit au Politburo qu'il entamait une grève de la faim jusqu'à ce que les accusations portées contre lui soient levées. « Je vous jure une fois encore sur le dernier soupir d'Ilitch, qui est mort dans mes bras, sur mon amour ardent pour Sergo, sur tout ce que je tiens pour sacré, que toutes ces histoires de terrorisme, de sabotage et d'alliances avec Trotski, etc., ne sont, dans mon cas, que des calomnies ignobles et sans précédent. » Le même jour, il envoyait une lettre au « cher Koba » pour lui demander de ne pas lui en vouloir et pour s'excuser d'avoir pu être, par le passé, en désaccord avec lui.

> Comme je te l'ai écrit auparavant, je suis coupable devant toi pour le passé. Mais j'ai expié ma culpabilité bien des fois. Je t'aime vraiment aujourd'hui, tardivement, mais profondément. Je sais que tu es soupçonneux et que tu as souvent bien raison de l'être. Je sais aussi que les événements ont montré que le niveau de suspicion devait être considérablement relevé. Mais moi ? Je ne suis, après tout, qu'un être de chair et de sang, inhumé vivant et sur qui l'on crache de tous côtés. Je te souhaite, avant tout, une bonne santé. Tu ne vieillis pas. Ta maîtrise de soi est de fer. Tu es un général-né, destiné à jouer le rôle du chef victorieux de nos armées. Ce seront des temps encore plus grands. Je te souhaite, cher Koba, des victoires rapides et décisives. Hegel dit quelque part que les philistins jugent les grands hommes à des trivialités. Or même leurs passions sont les instruments de ce qu'il appelle l'« Esprit du Monde ». Napoléon était l'« Esprit du Monde » à cheval. Les gens vont bientôt voir des événements mondiaux encore plus exaltants.
> Accepte mes vœux, ma poignée de main, mon « pardonne-moi ». Dans mon cœur je suis tout entier avec toi, avec le Parti, avec mes chers camarades. Dans mon esprit, je suis sur la tombe de Sergo, qui était un merveilleux, un véritable être humain[41].

Le dernier espoir de Boukharine était de réconcilier les lois de l'Histoire avec l'« être de chair et de sang » en s'adressant à l'Esprit du Monde du nom de « cher Koba ». D'après Larina, il restait assis « piégé » dans sa chambre, refusant de se laver et évitant d'être vu de son père. « Ses oiseaux – deux tourterelles d'Afrique – gisaient morts dans leur cage. Le lierre qu'il avait planté avait dépéri, les oiseaux empaillés et les tableaux sur le mur étaient recouverts de poussière. » Comme il écrivait ces deux

lettres, ou peut-être un peu après qu'il les eut terminées, trois hommes entrèrent dans l'appartement et ordonnèrent à la famille de déménager. Le téléphone sonna juste à ce moment-là. C'était Staline, qui vivait à côté :

> « Qu'est-ce qui se passe ici, Nikolaï ? demanda Koba.
> — Des gens me disent de déménager du Kremlin. Je me moque de rester ou non au Kremlin. Je veux seulement un endroit où je puisse caser ma bibliothèque.
> — Dis-leur d'aller au diable », dit Staline, et il raccrocha.
> Les trois hommes, qui étaient près du téléphone, entendirent Staline et coururent « au diable »[42].

Pendant ce temps, Rykov, d'après sa fille, « ne cessait de réfléchir et de réfléchir » :

> Un jour, je suis entrée dans la chambre et j'ai été saisie par l'apparence de mon père. Il était assis près de la fenêtre, à laquelle il tournait le dos dans une posture étrange et peu naturelle : la tête inclinée en arrière, les mains croisées et pressées entre ses jambes croisées, une larme coulant sur sa joue. Je ne pense pas qu'il m'ait vue, il était trop absorbé dans ses pensées. J'ai pu l'entendre dire, dans une sorte de long murmure : « Nikolaï n'a sûrement jamais eu partie liée avec eux ? » Je savais que « Nikolaï » était Boukharine, et « eux », ceux dont le procès s'était récemment terminé[43].

Le 21 février, Boukharine cessa de s'alimenter. D'après Larina, deux jours plus tard il était devenu « blême et décharné, ses joues s'étaient creusées et il y avait d'immenses cernes sombres sous ses yeux ».

> Finalement, il renonça et demanda une gorgée d'eau. Ce fut pour lui un grand choc moral : une grève totale de la faim signifiait se priver à la fois de nourriture et d'eau. J'étais si préoccupée par l'état de N. I. que, pour lui donner un peu de force, je pressai en cachette une orange dans l'eau. N. I. me prit le verre des mains, sentit l'odeur du jus d'orange et le jeta furieux. Le verre plein du liquide vivifiant vola dans un coin et se brisa.
> « Tu essaies de me faire tromper le plénum ! Je ne tromperai pas le Parti ! » cria-t-il furieusement. Il ne m'avait jamais parlé ainsi.

> Je lui versai un nouveau verre d'eau, cette fois sans jus, mais il refusa totalement de le boire.
> « Je veux mourir ! Laisse-moi mourir ici, à tes côtés ! » ajouta-t-il d'une voix faible[44].

Il composa une lettre intitulée « À la prochaine génération des dirigeants du Parti », demanda à Anna de la mémoriser et la testa plusieurs fois pour être sûr qu'elle la savait par cœur. Il « courbait la tête », écrivait-il, « non pas devant l'épée du prolétariat, qui doit être chaste mais sans pitié », mais devant « une machine infernale, qui, employant sans doute des méthodes médiévales, avait acquis un pouvoir énorme ». Le NKVD avait dégénéré et pouvait transformer en traître n'importe quel membre du Parti. « Si Staline doutait de lui-même ne serait-ce qu'une seconde, la confirmation suivrait immédiatement. » L'Histoire, cependant, était de son côté. Tôt ou tard, elle « nettoierait la saleté » dont son nom avait été souillé. « Sachez, camarades, que sur la bannière que vous allez brandir dans votre marche victorieuse vers le communisme, il y aura une goutte de mon sang[45] ! »

Le soir du 23 février, Boukharine et Rykov arrivèrent au plénum du Comité central, qui était consacré, en partie, à discuter de leur cas. Selon Larina, Boukharine fut pris de vertige au moment où il entra dans la salle et il dut s'asseoir sur sol dans l'allée centrale. Iéjov ouvrit la séance en annonçant que la participation de Boukharine et de Rykov au complot terroriste contre-révolutionnaire avait été confirmée. La discussion qui suivit fut un rituel de désignation d'un bouc émissaire (*pharmakos*). Il dura quatre jours, durant lesquels les participants huèrent, narguèrent et moquèrent les victimes désignées, leur crièrent dessus, les montrèrent du doigt, les traitèrent de « vermine », de « monstres », de « bêtes », de « serpents », de « vipères », de « fascistes », de « renégats », de « couards immondes », de « chats fielleux » et de « petites enflures de grenouilles », puis demandèrent leur anéantissement immédiat et l'amputation de leurs « tentacules ». (En russe, le mot *vreditel'* renvoie aux insectes nuisibles ou ravageurs, à la vermine et aux saboteurs.) Comme le disait le président du Comité du Parti bachkir, Iakov Bykine (Berkovitch), « ils doivent recevoir le même châtiment que leurs complices, leurs amis du premier et du second procès des trotskistes et des zinoviévistes, et ceux à qui la vie sera laissée, au lieu d'être envoyés en exil, doivent être enfermés dans des cages (*Voix dans l'assemblée* : Oui)[46] ».

Boukharine et Rykov réagirent de deux manières. La première fut de réfuter certaines accusations en fournissant des alibis, en relevant des incohérences, en niant avoir connaissance de certains événements et de certains individus. Ces arguments – analogues aux lettres de Boukharine au « camarade Staline » – furent jugés déplacés : le plénum du Comité central n'était pas un tribunal et un « comportement d'avocaillon » n'était pas approprié. « Mais qu'est-ce que cela veut dire : ce n'est pas un tribunal ? demanda Boukharine. Quel est le sens de cette affirmation ? N'y a-t-il pas ici des gens pour interpréter des faits ? Des récits de témoins et des témoignages factuels ne sont-ils pas mis en circulation ? La réponse est oui. Ces témoignages factuels n'ont-ils pas une influence sur l'état d'esprit des camarades auxquels a été confiée la tâche de juger et de tirer des conclusions ? Oui encore. (*Voix dans l'assemblée* : Ce n'est pas un tribunal, c'est le Comité central du Parti.) Je sais bien que c'est le Comité central du Parti et pas un tribunal révolutionnaire. Mais s'il n'y a qu'une différence de nom, alors c'est une tautologie. Quelle est la différence ? » La différence, lui répétèrent ses juges, à maintes et maintes reprises, était qu'il était présumé coupable et que son travail n'était pas d'argumenter mais d'avouer et de se repentir[47].

La seconde ligne de défense de Rykov et de Boukharine consista, comme dans les lettres au « cher Koba », à faire appel à l'humanité des accusateurs. Comme le déclarait Boukharine pour expliquer sa grève de la faim et sa lettre au Politburo :

> Bien sûr, si je ne suis pas un être humain, alors il n'y a rien à comprendre. Mais je crois que je suis un être humain, et je crois que j'ai le droit d'être dans l'état psychologique qui est le mien dans ce moment extrêmement difficile et douloureux de ma vie (*Voix dans l'assemblée* : À quoi t'attendais-tu ?), dans cette période extrêmement difficile, à propos de laquelle j'ai écrit. Il n'y avait donc de ma part aucun élément d'intimidation ou d'ultimatum. (*Staline* : Et ta grève de la faim ?) Je n'ai rien mangé depuis quatre jours. Je vous ai dit et je vous ai écrit pourquoi, désespéré, j'y avais eu recours. J'ai écrit à un petit cercle de gens parce que, avec les accusations qui sont portées contre moi, je ne peux pas continuer à vivre.
>
> Je ne peux pas me tuer avec un revolver – parce que alors les gens diront que je me suis suicidé pour nuire au Parti, mais si je meurs de quelque chose comme d'une maladie, qu'est-ce que vous aurez à

perdre ? (*Rire*. *Voix dans l'assemblée* : C'est du chantage ! *Vorochilov* : Quelle attitude répugnante ! Comment peux-tu dire une chose pareille ? C'est répugnant. Réfléchis un peu à ce que tu dis.) Mais vous devez comprendre : continuer à vivre est difficile pour moi. (*Staline* : Et pour nous, c'est facile ? C'est facile, pour nous ? *Vorochilov* : Qu'est-ce que vous pensez de ça : « Je ne vais pas me tirer une balle, mais je veux mourir. ») C'est facile pour vous de me parler ainsi. Qu'est-ce que vous avez à perdre ? Parce que, si je suis une vermine, un salopard, etc., alors pourquoi avoir pitié de moi ? Je ne demande rien : je vous donne simplement une idée de ce que je pense et de ce que je ressens. Si cela provoque des dégâts politiques, si minuscules soient-ils, je ferai, bien sûr, tout ce que vous me direz. (*Rire*.) Pourquoi riez-vous ? Il n'y a absolument rien de drôle dans tout ça[48].

D'après Larina, « il descendit de la tribune et s'assit à nouveau par terre, cette fois non pas parce qu'il se sentait faible, mais parce qu'il avait l'impression d'être un paria ». Quand il revint chez lui ce soir-là, il dîna – « par respect pour le plénum[49] ».

La session suivante s'ouvrit sur une requête spéciale de Boukharine.

Camarades, je voudrais faire une très courte déclaration de la nature suivante. J'aimerais m'excuser auprès du plénum du Comité central pour avoir commis l'acte inconsidéré et politiquement nuisible de commencer une grève de la faim.

Staline : Ce n'est pas suffisant !

Boukharine : Je peux expliquer. Je demande au plénum de Comité central d'accepter mes excuses, parce qu'il est vrai que j'ai présenté, de fait, une sorte d'ultimatum au Comité central et que cet ultimatum a pris la forme de cette mesure inhabituelle.

Kaganovitch : Une mesure antisoviétique.

Boukharine : En faisant cela, j'ai commis une erreur politique très grave, qui ne peut être que partiellement atténuée par le fait que je me trouvais dans un état d'émotion extrême. Je demande au Comité central de m'excuser, et je regrette sincèrement cet acte politique vraiment inacceptable.

Staline : De m'excuser et de me pardonner.

Boukharine : Oui, oui, et de me pardonner.

Staline : C'est mieux !

Molotov : Ne penses-tu pas que ta soi-disant grève de la faim peut être considérée par certains camarades comme un acte antisoviétique ?

Kaminski : C'est vrai, Boukharine, cela doit être dit.

Boukharine : Si certains camarades le voient de cette façon… (*Bruit dans la salle. Voix dans l'assemblée* : Comment le voir autrement ? C'est la seule façon de le voir.) Mais, camarades, ce n'était pas mon intention subjective. […].

Kaganovitch : Dans le marxisme, aucun mur ne sépare le subjectif de l'objectif[50].

Kaganovitch avait raison et Boukharine le savait (il avait, par le passé, soutenu bien des fois cette thèse). Toute pensée coupable était un acte criminel et tout acte criminel était la réalisation d'une pensée coupable. Boukharine ne le contestait pas ; ce qu'il essayait de faire (en raison de l'extrême difficulté de sa situation), c'était de préserver une distinction entre lui-même en tant qu'être humain et lui-même en tant que politicien qui avait commis des erreurs politiques très graves – une distinction qui correspondait à celle qui devait exister entre le camarade Staline et le « cher Koba ».

On m'a dit que j'ai recouru à une sorte de manœuvre rusée quand j'ai écrit au Politburo, puis au camarade Staline, pour faire appel à sa gentillesse. (*Staline* : Je ne me plains pas.) Je dis cela parce que cette question a été soulevée et parce que j'ai entendu bien des reproches ou des demi-reproches à propos du fait que j'écris au camarade Staline un peu différemment de la manière dont j'écris au Politburo. Mais, camarades, je ne crois pas que ce soit un reproche légitime et que je doive être soupçonné d'une ruse quelconque. […] Il me semble que cette pratique a commencé sous Lénine. Chaque fois que l'un d'entre nous écrivait à Ilitch, il lui posait des questions qu'il n'aurait pas adressées au Politburo, il lui faisait part de ses doutes et de ses hésitations, et ainsi de suite. Et personne n'a jamais vu là un genre de ruse habile[51].

Ils le savaient fort bien. Lénine avait été une synthèse, un « deux-en-un », et la personne avec laquelle Boukharine avait partagé ses hésitations ne s'appelait pas « Lénine » mais « Ilitch ». Le camarade Staline, lui, était indivisible, et Boukharine, en ne nommant pas publiquement le véritable

destinataire de ses lettres personnelles, le reconnaissait implicitement. De même qu'il n'y avait plus de « Koba », la « compréhension humaine » ne pouvait plus être distinguée de la vigilance du Parti. Comme le disait Kaganovitch, « cela peut paraître simple au premier abord : ce sont juste des gens qui essaient de se défendre. Boukharine et Rykov font appel à notre compréhension humaine – "en tant qu'êtres humains, vous devez comprendre la position dans laquelle nous sommes", etc., etc., mais en réalité, camarades, ce n'est là – et j'aimerais le souligner – qu'une nouvelle manœuvre de l'ennemi. (*Voix dans l'assemblée* : Exactement !)[52] ».

Le président du Comité du Parti de Sverdlovsk, Ivan Kabakov, s'adressa directement à Boukharine et à Rykov : « Vous avez commis des actes contre-révolutionnaires abominables. Il y a longtemps que vous auriez dû être sur le banc des accusés pour en répondre. Et pourtant, vous venez ici avec de petites voix douces et des larmes dans les yeux, et vous pleurnichez. Hier soir, par exemple, Boukharine n'a pas arrêté de faire des commentaires et de couiner comme une souris prise au piège. (*Rires.*) Sa voix a changé et son expression aussi a changé, comme s'il venait de sortir d'une grotte. Regardez-le bien, camarades du Comité central, et voyez à quel point il est lamentable. (*Postychev* : C'est vrai qu'ils ont vécu dans des grottes à une époque. Comme des espèces de moines !)[53]. »

Le plénum n'était pas un tribunal. C'était un spectacle rituel. Et Boukharine n'y tenait pas le beau rôle et le jouait mal. Comme le disait Molotov :

> Il sait que Tomski a joué sa dernière carte (et perdu), que tout le monde a compris la signification de son suicide, et que personne ne s'apitoie sur le sort de Tomski. Il voit que ça ne va pas marcher, alors il tente un nouveau truc. On dirait un petit Jésus. Regardez comme il hoche la tête de haut en bas, et puis il n'y pense plus et il arrête. Tant qu'il n'y pense plus, il ne hoche plus la tête et tout va bien, mais chaque fois qu'il y repense, il se remet à hocher la tête. (*Postychev* : Comme une sorte de martyr.) […].
>
> Deux jours avaient passé depuis qu'il avait déclaré une grève de la faim, mais il a fait un discours ici pour dire : « J'ai jeûné quatre jours. » N'a-t-il même pas lu sa propre lettre ? Quel comédien ! Boukharine, l'acteur. Un petit acteur de province. Qui essaie-t-il d'impressionner ? Ce n'est qu'un minable numéro d'acteur. Une

> comédie de grève de la faim. Est-ce ainsi que jeûnent les véritables révolutionnaires ? Mais, après tout, nous n'avons ici que le contre-révolutionnaire Boukharine. (*Staline* : Avons-nous une preuve de la durée de *son* jeûne ?) Ils disent qu'il a jeûné quarante jours et quarante nuits le premier jour, quarante jours et quarante nuits le deuxième jour, et après cela, encore quarante jours et quarante nuits chaque jour. C'est la comédie de la grève de la faim de Boukharine. Nous étions tous terrifiés, dans un total désespoir. Et maintenant sa grève de la faim est terminée. Ce n'est pas du tout un gréviste de la faim, ce n'est qu'un acteur, un tout petit acteur, assurément, mais un acteur quand même. (*Staline* : Pourquoi a-t-il commencé sa grève de la faim à minuit ?) Je pense que c'est parce que personne ne mange avant de se mettre au lit : les médecins ne le recommandent pas.
>
> Camarades, cette histoire de grève de la faim est un épisode comique au sein de notre Parti. Les gens vont dire après cela : « Il y a eu un épisode amusant dans le Parti, la grève de la faim de Boukharine. » Tel est le rôle de Boukharine, un rôle auquel il s'est donné tout entier. Mais ce n'est pas de l'art pour l'art : cela fait partie de la lutte contre le Parti (*Voix dans l'assemblée* : Exactement !)[54].

Tout ce que disaient ou faisaient Boukharine et Rykov, et qui ne constituait pas un aveu complet, relevait de la lutte contre le Parti. Comme le leur déclara Iagoda, qui avait mis en scène le procès de Zinoviev (et qui avait été un proche de Rykov) : « Vous n'avez pas plus de deux minutes pour réaliser que vous avez été démasqués et que la seule issue pour vous est de parler au plénum – ici, maintenant, et avec tous les détails – de l'ensemble de vos activités terroristes et criminelles contre le Parti. Mais vous ne le pouvez pas car vous continuez de nous combattre en ennemis du Parti[55]. »

Ils ne le pouvaient pas parce qu'ils ne se considéraient pas coupables d'activités terroristes contre le Parti. Ou, plutôt, ils se jugeaient coupables objectivement, au sens d'être politiquement responsables des activités terroristes criminelles menées contre le Parti, mais pas subjectivement, au sens de participer à une tentative d'attentat contre la vie du camarade Staline ou à la vente de l'Ukraine à l'Allemagne, par exemple. L'une des raisons pour lesquelles cette ligne de défense ne pouvait pas tenir, c'est qu'il n'y avait pas de mur séparant l'objectif du subjectif. L'autre raison était que, d'après la logique que tout le monde semblait avoir acceptée,

Boukharine et Rykov ne pouvaient pas ne pas mentir. Ils ne se battaient pas encore pour leur vie (cela serait le cas plus tard, dans les salles d'interrogatoire du NKVD) : ils se battaient pour leur appartenance au Parti. L'appartenance au Parti supposait l'acceptation inconditionnelle des décrets du Parti. Et le Parti avait décrété que le témoignage de terroristes condamnés était véridique.

> *Molotov* : Le témoignage des trotskistes est-il plausible ?
> *Boukharine* : S'agissant de leurs accusations contre moi, il ne l'est pas. (*Rire, bruit dans la salle.)* Pourquoi riez-vous, il n'y a rien de drôle là-dedans.
> *Molotov* : S'agissant de leur témoignage contre eux-mêmes, est-il plausible ?
> *Boukharine* : Oui, il l'est[56].

Si la totalité du témoignage était, par définition, véridique, comment Rykov et Boukharine pouvaient-ils faire exception ? Ou, comme le disait Rykov, « comment puis-je prouver quoi que ce soit ? Il est évident qu'on ne peut pas se fier à ma confession politique. Alors comment, par quels autres moyens, puis-je prouver quoi que ce soit ?[57] ».

La réponse était que le plénum n'était pas un tribunal. Le choix, tel que le présentait Staline, était simple : « Il y a des gens qui donnent un témoignage véridique, même quand c'est un témoignage terrible, afin de laver complètement la saleté qui leur colle à la peau. Et il y a des gens qui ne donnent pas un témoignage véridique parce qu'ils se sont attachés à la saleté qui leur colle à la peau et qu'ils ne veulent pas s'en défaire. »

Cela voulait-il dire que Rykov n'avait pas d'autre choix que d'avouer quelque chose qu'il n'avait pas fait ? « Il est maintenant pour moi tout à fait clair, dit-il, que je serais mieux traité si je me contentais d'avouer, c'est pour moi tout à fait clair, et que toutes mes souffrances prendraient fin, à n'importe quel prix, s'il y avait une sorte de résolution[58]. »

Non, il n'avait pas le choix. « Qu'est-ce qui est clair ? demanda Postychev. Quelles souffrances ? Il se pose en martyr maintenant. » Les vrais martyrs, c'étaient les gens qui devaient supporter l'obstination de Rykov et Boukharine. « Radek, cette lie de la Terre, déclara le président du Gosplan, Valeri Mejlaouk, avait eu le courage de dire que c'était lui qui avait torturé son interrogateur et non l'inverse. J'aimerais dire que personne ne te torture, mais que tu nous tortures, toi, de la manière la plus inacceptable et méprisable qui soit (*Voix dans l'assemblée* : Oui ! Oui !).

Cela fait des années, des années que tu tortures le Parti, et c'est uniquement grâce à la patience angélique du camarade Staline que nous ne t'avons pas politiquement mis en pièces pour ton infâme activité terroriste. » Le camarade Staline avait eu la sagesse de laisser l'enquête suivre son cours mais, maintenant qu'il n'y avait plus de doute sur la culpabilité de Rykov et de Boukharine, la seule chose que chacun des deux avait à dire était : « Je suis une vipère et je demande à l'État soviétique de m'écraser comme une vipère (*Voix dans l'assemblée* : C'est juste !)[59]. »

*
* *

Combien d'autres vipères y avait-il au Comité central ? La logique du plénum avait pour particularité de s'appliquer à tout le monde. Comme Boukharine l'avait écrit dans sa « Lettre à la prochaine génération des dirigeants du Parti », « si Staline doutait de lui-même ne serait-ce qu'une seconde, la confirmation suivrait immédiatement ». Il se trompait sur Staline. Staline était le fondement sacré sur lequel reposait la logique de l'ensemble. Il se trompait également sur « immédiatement » : il faudrait encore un an, environ, pour que Bykine, Postychev et Mejlaouk, entre autres, se révèlent être des vipères. Mais il avait raison sur le lien entre le doute de soi et la confirmation : le fait que tout le monde, sauf le camarade Staline, avait péché à un moment ou à un autre contre le Parti, en acte ou en pensée, signifiait que tout le monde, sauf le camarade Staline, était objectivement responsable des activités terroristes criminelles contre le Parti (et ne pouvait être, à l'issue d'une accusation formulée publiquement, que condamné). L'un des principaux accusateurs, l'ancien chef du NKVD, Genrikh Iagoda, prit la place de l'accusé quatre jours plus tard, dans le cadre du cinquième point de l'ordre du jour du plénum (« Les leçons de la démolition, du sabotage et de l'espionnage des agents nippo-germano-trotskistes au NKVD »). Ossinski fit partie lui aussi de ceux qui passèrent d'une catégorie à une autre. À la fin de la séance nocturne du 25 février, Molotov, qui présidait, fut subitement interrompu par le premier secrétaire de l'Ukraine, Stanislav Kossior, alors qu'il présentait l'orateur suivant.

Molotov : Le prochain orateur est le camarade Joukov.
Kossior : Ossinski ne s'est-il pas inscrit pour prendre la parole ?
Voix dans l'assemblée : Ossinski va-t-il parler ?

Kossior : Camarade Molotov, les gens voudraient savoir. Ossinski va-t-il parler ?
Molotov : Il ne s'est pas encore inscrit.
Postychev : Cela fait longtemps qu'il garde le silence.
Kossior : Oui, de nombreuses années[60].

Nikolaï Ossinski
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

Le lendemain matin, Ossinski fut le premier à prendre la parole. Il avait eu cinquante ans la veille :

Ossinski : Camarades, je ne voulais pas parler sur cette question pour les deux raisons suivantes… (*Voix dans l'assemblée* : Parle donc. Nous verrons pourquoi bien assez tôt) que j'aimerais commencer par expliquer. (*Voix dans l'assemblée* : Intéressant.) En général, j'ai tendance à parler sur les questions qui, pour ainsi dire, m'inspirent et me captivent (*Voix dans l'assemblée* : Et la lutte contre les droitiers ne te captive pas ? *Rire. Bruit*) et auxquelles je puis ajouter quelque chose qui n'a pas déjà été dit, quelque chose de nouveau pour les auditeurs et qui contient des éléments qui peuvent être importants et utiles, de mon point de vue du moins, pour le Comité central. (*Bruit. Rire.*) Mes chers camarades, vous ne me considérez tout de même pas comme un droitier ? Pourquoi m'interrompez-vous tout de suite ? (*Chkiriatov* : Ne pouvons-nous pas simplement te poser quelques questions ? *Kossior* : Nous ne t'entendons pas très souvent.) Si vous ne m'entendez pas très souvent, alors permettez-moi d'ajouter que la troisième raison pour laquelle je n'allais pas prendre la parole est qu'au dernier plénum, j'ai été la treizième personne inscrite pour parler de la question agricole, qui

m’intéresse, mais que mon tour n’est jamais venu, alors que trente personnes ont pris la parole. (*Voix dans l’assemblée* : Il s’est senti blessé, injustement traité. *Bruit. Rire.*)

Quoi qu’il en soit, cette question en particulier, en plus de ne pas m’inspirer et de ne pas me captiver, provoque en moi un profond sentiment de dégoût. (*Voix dans l’assemblée* : Envers qui ?) L’affaire qui est considérée est, c’est le moins qu’on puisse dire, extrêmement peu ragoûtante, et il est donc difficile et désagréable d’en parler, de sorte que j’ai peu de raisons subjectives pour prendre la parole sur cette question. […] Mais comme j’ai été, pour ainsi dire, appelé à la tribune à l’initiative des camarades Beria, Postychev et d’autres, et que je suis flatté d’une telle attention de la part du Comité central, j’ai décidé de parler. Peut-être cela sera-t-il de quelque utilité[61].

Ossinski avait été appelé à la tribune parce que lui et Boukharine s’étaient naguère opposés à Lénine en tant que chefs des communistes de gauche. Il avait déjà présenté ses excuses, à de nombreuses reprises, pour s’être opposé à Lénine. Il lui fallait maintenant s’excuser pour l’avoir fait conjointement avec Boukharine :

Boukharine et moi sommes devenus les chefs des communistes de gauche parce que nous étions de grands amis bien avant la Révolution. Nous avons commencé à travailler pour le Parti en même temps, nous avons beaucoup fait ensemble dans le Parti (*Voix de l’assemblée* : Était-ce la seule raison ?), nous avons été en prison ensemble et nos idées politiques étaient très proches, parce que j’étais, avant la Révolution, pour utiliser un mot qui a été récemment mis en usage, un gauchiste, et Boukharine aussi. Alors, quand il y a eu la Révolution, et après une interruption assez longue de nos relations (Boukharine avait émigré et j’avais été exilé en Russie de province en province), nous nous sommes retrouvés et avons renoué notre amitié. Au début, j’ai placé en elle de grands espoirs. Cela m’intéressait et je pensais qu’il en sortirait quelque chose de bon. Mais ce qui en est sorti, pendant la première année et demie, ce fut notre participation commune aux communistes de gauche : rien de bon, autrement dit, comme je puis aujourd’hui le dire clairement et très sincèrement. (*Rire*.) C’était, comme Lénine me l’a charitablement

> dit à l'époque, « une maladie infantile du communisme ». Pour moi, c'était la maladie infantile numéro un, et ma maladie infantile numéro deux était le centralisme démocratique.
> C'était une définition très charitable parce qu'il ne fait aucun doute que nos « maladies infantiles » ont provoqué des dégâts considérables dans la classe ouvrière. Nos « maladies infantiles » ont eu un coût immense. Elles ont aussi fourni un appui à des gens comme Trotski et renforcé et favorisé les éléments petits-bourgeois de la classe ouvrière. (*Vareïkis* : Lénine t'a traité de petit-bourgeois devenu fou.) C'est vrai, mais est-ce qu'il ne t'en a pas dit autant, camarade Vareïkis ? (*Rire*.) (*Vareïkis* : Je n'étais pas avec eux à cette époque. En tout état de cause, tout le monde sait que j'étais pour le traité de Brest-Litovsk, toute l'Ukraine le sait.) Très bien, tu es donc devenu fou un peu plus tard, pendant le centralisme démocratique (*Rire*)[62].

Chacun avait souffert d'une ou de plusieurs maladies infantiles, et chacune de ces maladies avait provoqué des dégâts considérables dans la classe ouvrière. Chacun était objectivement responsable des activités terroristes criminelles contre le Parti. Qui appartenait encore au Parti (et pourquoi) ? Ossinski avait occupé divers postes administratifs tout au long de sa carrière de bolchevik, mais son cœur « allait à l'époque, et encore aujourd'hui, à des recherches savantes, et pas à ce genre de travail (*Rire*) ». C'est pourquoi sa défense devant le plénum porta principalement sur ses désaccords avec Boukharine sur des questions d'ordre théologique. Un jour, en 1931-1932, ou peut-être en 1933, il était tombé au Kremlin sur Boukharine, qui lui avait demandé ce qu'il faisait en ce moment. Quand il avait répondu qu'il étudiait la philosophie, Boukharine lui avait dit que lui aussi étudiait la philosophie et qu'il avait de la difficulté à comprendre les concepts de « contradiction objective » et de « quantité qui devient qualité ». Ossinski avait estimé que les difficultés exprimées par Boukharine étaient de nature « positiviste-bourgeoise » et, une fois rentré chez lui, il avait écrit dans la soirée un texte sur le sujet. Il allait l'envoyer à Boukharine, puis il s'était ravisé :

> Je me suis dit : « Faut-il vraiment que je l'envoie si cet homme a tant de mal à comprendre les choses les plus élémentaires de la méthode dialectique ? Après tout, nos idées sur le sujet n'ont rien de commun, il ne sert donc à rien d'en parler, d'autant que nous n'avons rien de

commun non plus sur le plan politique. Et puis, quelqu'un aurait même pu penser : ils ont commencé à discuter de choses théoriques, et ils sont passés ensuite à des activités politiques communes[63]. »

Le discours se termina sur ces mots : « Tous les prérequis logiques et juridiques nécessaires au procès de Boukharine et de Rykov sont remplis. » Cela semblait impliquer que ce qui n'avait été au début qu'une compréhension erronée de la dialectique marxiste avait inévitablement conduit au terrorisme. Cela signifiait-il que la dialectique marxiste avait davantage d'importance que le communisme de gauche, et que les maladies infantiles d'Ossinski et de Boukharine n'étaient que des cas de rougeole au regard du cancer bourgeois-positiviste du seul Boukharine ? Ou cela signifiait-il qu'il n'était pas nécessaire d'être un opposant déclaré pour causer des dégâts significatifs au Parti, si bien que quiconque avait eu de la difficulté avec la dialectique marxiste – quiconque à l'exception du camarade Staline, bien sûr – pouvait être passible d'un procès ? Le plénum ne statua pas sur ce point.

Le 26 février, pendant la session du matin, Boukharine et Rykov furent autorisés à répondre. Tous deux affirmèrent qu'ils étaient des êtres humains, ainsi que d'anciens opposants, et qu'il y avait, en réalité, un mur de séparation entre le subjectif et l'objectif.

Rykov : Je ne sais pas – bien sûr, on peut se moquer de moi. Je suis fini, c'est certain, mais pourquoi se moquer de moi sans raison valable ? (*Postychev* : Nous ne nous moquons pas de toi, mais nous avons besoin d'établir les faits.) C'est terrible. (*Postychev* : Il est inutile de se moquer de toi. Tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même.) J'ai presque terminé et je comprends parfaitement que ce sera mon dernier discours au plénum du Comité central et peut-être même de toute ma vie. Mais je dirai encore une fois qu'avouer quelque chose que je n'ai pas fait ou me présenter comme la canaille que les gens disent que je suis, pour mon avantage ou celui de quelqu'un d'autre, cela, je ne le ferai jamais.

Staline : Qui te le demande ?

Rykov : Mais, bon sang, c'est certainement ce qui m'attend ! Je n'ai jamais appartenu à aucun bloc, je n'ai jamais appartenu à aucun centre droitier, je n'ai jamais été engagé dans la démolition, dans l'espionnage, dans le sabotage, dans la terreur, ni dans aucune autre saleté. Et je continuerai à le dire aussi longtemps que je vivrai[64].

La moquerie n'était pas gratuite. L'objet du rituel était de préparer les victimes pour le sacrifice. Le rire était le moyen le plus efficace de s'assurer que l'ancien opposant n'était plus un être humain.

> *Boukharine* : Mes fautes devant le Parti sont très graves. Mes fautes ont été particulièrement graves pendant l'offensive décisive du socialisme, quand notre groupe est devenu *de facto* un frein et a provoqué beaucoup de dégâts. J'ai avoué ces fautes : j'ai avoué qu'entre 1930 et 1932 j'avais encore des questions non résolues que j'ai, depuis, reconnues. Mais avec la même force avec laquelle j'ai admis ma culpabilité réelle, je nie la culpabilité qui m'est imposée. Je la nierai toujours, pas seulement parce que c'est important pour moi personnellement, mais aussi parce que je crois que personne ne doit assumer des responsabilités qui ne sont pas les siennes, surtout si ni le Parti, ni le pays, ni moi personnellement n'en ont besoin. (*Bruit dans la salle, rire*.) […]
>
> La tragédie de ma situation, c'est que Piatakov et les autres ont tellement empoisonné l'atmosphère que personne ne croit plus aux sentiments humains : aux émotions, aux passions, aux larmes. (*Rire*.) Les comportements humains qui servaient auparavant de preuve, et il n'y avait là rien de honteux, ont perdu leur pouvoir (*Kaganovitch* : Il y a eu trop d'hypocrisie !)[65].

Les émotions humaines avaient toujours été au cœur du bolchevisme. Pour Sverdlov, le Grand Jour était arrivé lorsqu'il avait embrassé Kira Egon-Besser ; pour Maïakovski, le monde s'était arrêté lorsqu'on lui avait volé sa Joconde ; et, pour Postychev et Voronski (comme pour Sverdlov et Maïakovski), la clé des « portes du nouveau royaume » était le pur pouvoir de la haine. Pour Ossinski, *Victoria*, le roman de Hamsun, réunissait sa foi lumineuse, son amour pour Anna Chaternikova et son amitié avec Nikolaï Boukharine. Pour Boukharine, il représentait son sacrifice pour la Révolution, son amour pour Anna Larina et son amitié avec Alexeï Rykov. Pour Rykov, la « dignité » avec laquelle il s'était conduit au XVI^{e} Congrès du Parti (où les droitiers avaient été cloués au pilori, tandis que Boukharine était en Crimée avec Anna) avait à voir avec le fait qu'il aimait Boukharine « comme aucune femme même passionnément amoureuse ne le pourrait jamais ». Le coup de téléphone du 1er décembre

1934 avait tout changé. Personne ne croyait plus aux émotions. Et les mots étaient tout aussi incapables d'exprimer des sentiments que de formuler des arguments juridiques.

De retour chez lui à la Maison du Gouvernement, Rykov cessa presque totalement de parler. Sa femme avait eu une attaque le jour de la mort d'Ordjonikidzé (qu'elle considérait comme leur protecteur) et était alitée, inerte, incapable de prononcer un mot. Natalia, chassée de son emploi à l'Académie des gardes-frontières au début du mois de janvier, quittait rarement l'appartement. Si l'on en croit ses mémoires :

> Les derniers jours du plénum, mon père rentrait à la maison et allait directement dans la chambre de ma mère, parce qu'elle était malade et alitée. Je me rappelle qu'il dit une fois (je m'en souviens très bien : il était en train d'enlever ses chaussures, son visage s'est tourné vers moi, tendu, la peau bleuâtre, aux plis flasques, ses mains tirant et défaisant les lacets) : « Ils veulent me mettre en taule. » Et, une autre fois : « Ils vont me mettre en taule. Ils vont me mettre en taule. » Il ne s'adressait pas aux personnes présentes (ma mère et moi), comme les gens parlent d'habitude, mais au vide, sans nous regarder directement. Ces jours-là, il ne semblait pas vivre sur Terre, au milieu d'autres êtres humains, mais dans un monde à lui, d'où nous parvenaient de temps en temps quelques paroles et quelques pensées[66].

Il avait cessé de voir ses deux relations les plus proches, Tomski et Boukharine, après la chute de l'opposition de droite. Dans son discours au plénum, il dit qu'il croyait désormais à la culpabilité de Tomski. Il avait demandé à son vieil ami, Boris Iofane (qui avait rénové récemment sa datcha pour lui) de ne plus l'appeler ni de passer le voir. Un autre ami, Iagoda, avait de lui-même cessé de venir[67]. Après sa dernière participation au plénum, Rykov rentra chez lui alors qu'il faisait encore jour.

> Cette fois, il marcha droit jusqu'à sa chambre sans répondre à aucune de mes questions. Je me rappelle lui avoir demandé si la session était terminée ou s'il était parti en avance, mais il ne répondit pas. Inquiète et me rendant compte qu'il n'était plus lui-même et qu'il était donc capable de faire n'importe quoi, j'appelai Poskrebychev, je lui dis que mon père était rentré à la maison et je lui demandai si on avait besoin de lui et si je devais le leur renvoyer. Poskrebychev me dit que ce n'était pas la peine pour le moment mais qu'il appellerait si

nécessaire. Il appela à la nuit tombée et dit : « Va, tu peux nous l'envoyer. » J'aidai mon père à s'habiller et je l'accompagnai à sa voiture, sans songer, à ce moment-là, qu'il ne reviendrait pas. Il n'alla pas voir ma mère dans sa chambre et ne prononça pas un son. Il s'habilla et marcha mécaniquement.

Nous avons passé plusieurs heures à attendre avec inquiétude son retour. À onze heures, la sonnette a retenti et j'ai ouvert la porte : ce n'était pas mon père mais une dizaine d'hommes du NKVD, qui se sont éparpillés dans l'appartement et ont commencé à fouiller. Nous avons compris que mon père avait été arrêté. C'était le 27 février 1937[68].

Boukharine, Anna, Iouri, leur fils de neuf mois, ainsi que le père et la première femme de Boukharine, attendaient dans leur appartement du Kremlin.

Dans la soirée, le secrétaire de Staline, Poskrebychev, appela et me dit que N. I. devait venir rendre compte devant le plénum.

Nous nous fîmes nos adieux.

Il est difficile de décrire l'état d'Ivan Gavrilovitch. Épuisé d'inquiétude pour son fils, le vieil homme avait la plupart du temps gardé le lit. Quand vint le moment de dire au revoir, il fut pris de convulsions, ses jambes, échappant à tout contrôle, s'élevaient dans les airs puis retombaient sur le lit, des secousses agitaient ses mains et son visage tourna au bleu. Il semblait au seuil de la mort. Puis l'attaque passa et il demanda d'une voix faible à son fils :

« Que se passe-t-il, Nikolaï ? Que se passe-t-il ? Explique-moi, je t'en supplie ! »

Avant que N. I. ait eu le temps de répondre, le téléphone sonna de nouveau.

« Tu mets le plénum en retard, dit Poskrebychev, sur l'ordre de son Maître. Tout le monde t'attend. »

Je ne peux pas dire que N. I. se soit particulièrement pressé. Il dit au revoir à Nadejda Mikhaïlovna. Puis ce fut mon tour.

Il est impossible de décrire le moment tragique de cet adieu terrible, ni la peine qui est encore dans mon âme. N. I. tomba à genoux devant moi et, des larmes dans les yeux, me demanda de lui pardonner d'avoir détruit sa vie, d'élever notre fils en bolchevik (un vrai bolchevik !), de se battre pour sa disculpation, de ne pas oublier une

seule ligne de sa lettre et d'en remettre le texte au Comité central quand la situation se serait arrangée. « Parce qu'elle va certainement s'arranger, dit-il. Tu es jeune et tu vivras pour voir ce jour. Jure-moi que tu le feras ! » Et je jurai.
Il se releva, m'étreignit, m'embrassa et dit, avec une grande émotion : « Quoi que tu fasses, n'aie pas de rancune, Anna chérie. L'Histoire a parfois des coquilles, mais la vérité triomphera ! »
Je me suis mise à trembler d'émotion, je sentais mes lèvres trembler. Nous savions que nous nous séparions pour toujours.
N. I. enfila sa veste de cuir et sa chapka et se dirigea vers la porte.
« Ne mens pas sur toi-même, Nikolaï ! » fut tout ce que je pus dire en guise d'adieu.
À peine l'avais-je vu partir pour le Purgatoire et m'étais-je posée un peu qu'ils arrivèrent pour fouiller l'appartement. Cela ne faisait plus de doute : N. I. avait été arrêté[69].

Les hommes du NKVD étaient dirigés par Boris Berman, qui, selon Larina, « était entré habillé, comme pour un banquet, d'une chemise blanche et d'un coûteux costume noir, son petit doigt était orné d'une bague et se terminait par un ongle très long ». La procédure, dont des fouilles au corps, dura longtemps. « À près de minuit, j'entendis du bruit dans la cuisine et j'allai voir ce qui se passait. La scène dont je fus témoin me saisit. Les agents, à qui la faim était venue, festoyaient. Comme il n'y avait pas assez de place autour de la table, ils s'étaient assis par terre. Sur le journal qui servait de nappe, je vis un énorme morceau de jambon et des saucisses. Des œufs rissolaient sur le feu. Je pouvais entendre leurs rires joyeux[70]. »

*
* *

Deux mois plus tard, Anna, Iouri, Ivan Gavrilovitch, Nadejda Mikhaïlovna et leur bonne Pacha (Praskovia Ivanovna Ivanova) quittaient le Kremlin pour la Maison du Gouvernement. Ils n'avaient pas de loyer à payer et Pacha travaillait bénévolement. Ivan Gavrilovitch, qui avait enseigné les mathématiques dans un lycée de filles avant la Révolution, passait ses journées à « remplir feuille après feuille de formules algébriques[71] ».

Natalia Rykova, sa mère, Nina Semionovna Marchak, et Glikeria Flegontovna (Loucha) Rodioukova restèrent dans leur grand appartement (le 18) au dixième étage de l'entrée 1. Depuis leur départ du Kremlin, à la fin de l'automne, elles n'avaient pas eu le temps d'accrocher des rideaux, ni de déballer la plupart de leurs livres. Après l'arrestation de Rykov, Nina Semionovna avait retrouvé la parole et demandé à Natalia de lui lire *Les Frères Karamazov*. Peu après, elle retourna travailler au commissariat du peuple à la Santé (le commissaire, Grigori Kaminski de l'appartement 225, avait été l'un des accusateurs de Rykov au plénum de février-mars). En juillet, deux agents du NKVD vinrent avec un mandat d'arrêt pour Nina Semionovna. Natalia sortit la petite valise dont elle se servait pour porter ses patins et ses chaussettes de laine jusqu'à la patinoire du parc Gorki et y rangea la chemise de nuit de sa mère, une brosse à dents, un peu de savon, une robe d'été supplémentaire (« blanche avec des points noirs ») et sans doute des sous-vêtements de rechange (plusieurs années plus tard, elle n'en était pas sûre). Avant de partir, Nina Semionovna s'arrêta à la porte « et me dit, avec beaucoup de fermeté : "Continue de vivre…" Elle voulait probablement dire "honnêtement", c'est le mot qui semblait devoir sortir, mais elle coupa court et dit "du mieux que tu peux". Nous nous dîmes adieu et nous embrassâmes. Puis elle partit. Aucune larme ne fut versée bien sûr. […] Il ne restait plus que nous deux, Loucha et moi. Nous avons parlé un peu. J'ai dit : "Qu'est-ce que nous allons faire, Glikeria Flegontovna ?" Elle a dit : "Qu'est-ce que nous allons faire ici, toutes les deux ?"[72] ».

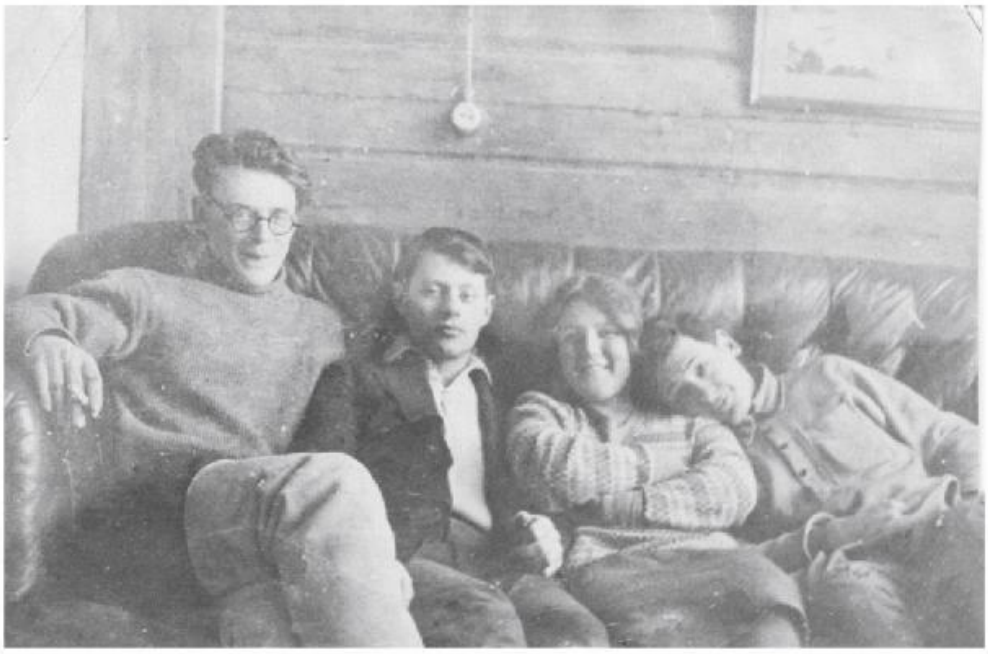
Elles demandèrent la permission de déménager et on leur donna une chambre dans un appartement au-dessus du cinéma « Oudarnyk », à l'autre extrémité du bâtiment. L'ancien locataire avait été arrêté, mais sa femme et ses deux jeunes enfants vivaient encore là. Natalia et Loucha emportèrent avec elles des draps, des oreillers, quelques assiettes et une petite armoire. Avant de quitter leur ancien appartement, Natalia cassa un buste de plâtre de son père et le brisa en mille morceaux pour qu'il ne soit pas profané par des étrangers. Le tapis avec le portrait de son père (un présent d'ouvriers du textile) était trop grand et trop lourd, alors elle le laissa[73].

L'ancien appartement des Rykov, au dixième étage, fut occupé par les Ossinski. En juin 1937, Ossinski avait été exclu du Comité central et on lui avait demandé de quitter le Kremlin pour emménager à la Maison du Gouvernement. Après l'arrestation d'un groupe de hauts responsables de

l'Armée rouge, en avril et en mai, de nombreux appartements étaient vacants. Les Ossinski s'étaient d'abord installés dans l'appartement du commandant et commissaire de l'Académie militaire, August Kork, puis, après le départ de Natalia et de Loucha, dans celui, beaucoup plus grand, de Rykov (et avant lui de Radek, et avant lui de Gronski). À leur arrivée, le bureau de Rykov était encore fermé par des scellés de cire brune. Sur la table de la cuisine se trouvait une théière qui portait l'inscription « Au cher Alexeï Ivanovitch Rykov, de la part des ouvriers de Lysva »[74].

Contrairement à Rykov, Ossinski avait déballé, trié et rangé tous ses livres. Comme il n'y avait pas assez de place pour les mettre tous, il avait fait construire des étagères supplémentaires, au milieu de la pièce, perpendiculairement à l'un des murs. Sa femme, Iékaterina Mikhaïlovna Smirnova, s'installa dans une pièce traversante. L'ancienne nounou, Anna Petrovna, eut une chambre à elle. On en donna une autre aux enfants – Svetlana, douze ans, et Valia et Rem, quatorze. Svetlana dormait dans le lit en acajou de Kork, qu'ils avaient ramené de l'ancien appartement. La bonne, Nastia, dormait dans la chambre des enfants. (Le père de Rem et frère de Iékaterina, l'ancien « centraliste démocratique » Vladimir Smirnov, avait été ramené d'exil après l'assassinat de Kirov, condamné à trois ans de prison, rejugé le 26 mai 1937, puis exécuté dans la même journée, à peu près au moment où les Ossinski s'installaient à la Maison du Gouvernement.) La sixième et dernière pièce – en comptant le bureau sous scellés de Rykov – revint au fils aîné d'Ossinski, Vadim (« Dima »), et à sa femme Dina, alors enceinte. Dima était ingénieur militaire. « Il aimait ma mère et était très proche d'elle, écrit Svetlana, qui était de treize ans sa cadette. Quant à moi, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de lui, sauf qu'il me traitait, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, de petite fille bourgeoise, qu'il me faisait sauter sur ses genoux, où je sentais la délicieuse odeur de ses bottes militaires, et qu'il me faisait peur en me disant à moi, qui adorais aller au Bolchoï, que le lustre du Bolchoï était tombé une fois sur le public et que cela se reproduirait certainement un jour[75]. »

Dima Ossinski
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)



Dima Ossinski (à gauche) et Andreï Sverdlov (à droite)
avec des amis (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Le passe-temps favori d'Ossinski, quand les amis de Dima venaient à la maison, était de les diriger pour chanter en chœur « Dans les chaînes » et « Martyrs d'une dure servitude ». Un des plus proches amis de Dima, et qui faisait partie des hôtes les plus fréquents des Ossinski, était le fils de Iakov Sverdlov, Andreï. Dima et Andreï avaient grandi en voisins de palier au Kremlin puis avaient étudié ensemble à l'Académie. En mars 1935, Dima ayant vingt et un ans et Andreï vingt-quatre, tous deux avaient été arrêtés dans le cadre de l'enquête sur l'« affaire du Kremlin » (après qu'un des suspects, D. S. Azbel, eut témoigné qu'en 1930, à la suite d'une

rencontre entre Boukharine et certains de ses jeunes partisans, Andreï avait dit, en présence de Dima et d'Azbel, « il faut mettre Koba dehors »). Ossinski avait écrit à Staline pour répondre d'Andreï (au nom de son père). Tous deux avaient été rapidement relâchés[76].

Le 2 février, trois semaines avant le plénum de février-mars, Ossinski avait envoyé son ultime lettre à Anna Mikhaïlovna Chaternikova (« A. M. »). Leurs relations s'étaient détériorées en même temps que sa position à la direction du Parti (qui avait commencé à vaciller après l'arrestation de Dima, en mars 1935). Dans les deux cas, la raison de cette détérioration était la perte apparente de l'intégrité originelle, la recherche permanente d'un coupable, l'incapacité croissante à faire confiance aux mots et aux émotions.

> Tu es vraiment quelqu'un d'étrange, A. M., au sens où nous ne pouvons pas avoir la moindre conversation. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que tu ne comprends pas que c'est en réalité la principale raison pour laquelle les choses n'ont pas marché entre nous. […]
> Toutes nos conversations tournent invariablement autour de ma culpabilité à ton égard, pour une raison ou pour une autre. Mais cette approche est totalement à côté de la question. La proximité humaine est basée et ne peut être basée que sur l'affection mutuelle, sur le fait qu'elle (la proximité humaine) donne de la joie et de la satisfaction, que les gens, ensemble, font pour les autres quelque chose de positif. C'est précisément ce qui n'a pas marché.
> Pourquoi cela n'a-t-il pas marché ? Probablement parce que toi et moi avons été gravement abîmés par l'adversité. S'agissant de moi, je peux dire que lorsqu'il s'agit de relations personnelles avec les gens, je suis devenu un reclus. Je vis par moi-même, je m'asservis à l'étude des mathématiques et je pense surtout à les terminer le plus vite possible (la fin est en vue – plus qu'un mois ou un mois et demi), puis ce sera au tour de Hegel, après quoi je me remettrai à écrire des livres. Toi aussi, tu as été abîmée, par notre relation avec moi, entre autres choses. Mais tu parais ne pas comprendre que ce n'est pas la seule raison, et que bien d'autres choses y ont contribué. Du coup, tu t'es débarrassée sur moi de toute ton amertume et tu ne cesses de me demander de rendre des comptes[77].

La proximité humaine – entre amoureux comme entre camarades du Parti – n'était pas une question de comptabilité morale. La proximité humaine était un prérequis de l'« utopie insatiable », qui, vingt ans après sa première lettre à Anna, était encore synonyme de « tendresse sans honte » et de « charité sans ornement ». Le problème, c'est que vingt ans plus tôt cela semblait venir naturellement, et que c'était désormais une question de devoir et, de plus en plus, d'innocence et de culpabilité.

> Je considère l'aide mutuelle entre amis non pas comme un devoir mais comme quelque chose de naturel. Il n'y a vraiment rien à discuter ici, c'est d'une parfaite évidence. Il n'y a pas et il ne peut y avoir de devoir psychologique ou de devoir dans le domaine des émotions, sans quoi il n'y aurait plus qu'ennui et frustration. En fait, la grande différence entre l'ancien et le nouveau type de mariage, c'est que le premier était un devoir contraignant, alors que le second est une union libre (qui s'accompagne bien sûr d'obligations matérielles liées à la naissance des enfants). Mais quand le second se ramène au premier, il est clair que les choses ne marchent pas et que la situation est vraiment mauvaise[78].

Il n'y avait qu'une solution : se retirer. Dans sa vie personnelle, il était devenu un reclus. Dans son travail pour le Parti, il avait réussi à se défaire de la plupart de ses responsabilités administratives. « Mon emploi prolongé dans une position pour laquelle je sens un dégoût profond, irrésistible et même grandissant, écrivait-il à Molotov, le 15 mai 1935, à propos de son poste de chef de la Direction principale des statistiques, pourrait avoir des conséquences non seulement personnelles pour moi, mais aussi pour les institutions pour lesquelles je travaille. » Molotov avait cédé et Ossinski avait été transféré à la direction bien moins exigeante et, pour lui, bien plus plaisante, de l'Institut d'histoire de la science et de la technologie de l'Académie des Sciences[79].

Il ne pouvait cependant pas se cacher et, semblait-il, ne le souhaitait pas. La « foi lumineuse » dont il avait parlé dans sa lettre à Anna de 1917 était toujours là, et la raison pour laquelle il étudiait Hegel et les mathématiques était le désir de comprendre la dialectique interne de l'« utopie insatiable ». Il considérait toujours les projets de construction soviétiques comme ses enfants et il essayait d'élever ses enfants en participants conscients de ce grand œuvre. Au Comité central, il prenait la parole pour défendre ses idées sur l'agriculture, sur l'industrie automobile et sur

d’autres sujets qui l’inspiraient et le captivaient. Et, si Anna lui avait demandé pourquoi il n’avait pas rompu s’il pensait que les choses ne marchaient pas (ou pourquoi il n’était pas totalement devenu un reclus), il lui aurait répondu deux choses :

> Premièrement, je continue à penser que cela finira par marcher quand les choses seront plus faciles pour toi ; deuxièmement, parce que tu es une bonne personne, comme on n’en rencontre pas souvent dans ce monde, et c’est pourquoi on essaie, malgré soi, de prolonger la relation sous une forme ou sous une autre.
> En réalité, c’est très simple. Je ne suis pas, moi non plus, une mauvaise personne ; le problème, c’est que j’ai une personnalité très difficile. Elle n’a pas toujours été difficile – avant, au contraire, elle était joyeuse, sociable et vivante. Mais à cause des circonstances, elle est devenue difficile et désagréable – moi-même je le sais. Mais n’oublie pas : ta personnalité est tout aussi mauvaise. Tu n’es sans doute pas née comme ça toi non plus, mais tu l’es devenue. C’est quelque chose que tu ferais bien de te rappeler. Et pourtant, tu es, malgré toi – je dis cela sans mentir et sincèrement – une personne honnête et intéressante.
> Et comme il est généralement naturel de vouloir maintenir une relation avec une personne bonne, même si elle est difficile, j’ai continué « à procrastiner et à faire au mieux », je suppose que c’est comme ça que tu dirais. Mais si, comme nous le voyons à présent, rien ne marche, alors, hélas, il n’y a plus rien à faire[80].

Rien ne marchait parce que leurs personnalités étaient difficiles, et leurs personnalités étaient devenues difficiles à cause de l’époque. L’époque – pour des raisons inexpliquées – était dure, et le pire en ce qui les concernait, c’est que toute conversation était devenue impossible :

> Mais dès que j’insiste là-dessus, tu demandes tout de suite : « À qui la faute ? » Pourquoi ne veux-tu pas comprendre l’évidence – à savoir que rien ne montre plus clairement que cette question même que les choses sont mauvaises et qu’elles ne fonctionnent pas ? Dans ce contexte, toute conversation devient une bataille juridique – et je préfère ne pas m’engager là-dedans. Je pourrais moi aussi, si je m’engageais dans ce contentieux, dire que c’est de ta faute, mais je ne le veux pas parce que ce n’est pas la question, et à quoi cela servirait-

> il de toute façon. Me faudrait-il alors essayer de montrer que ce n'est pas de ma faute ? Je ne le veux pas non plus parce que ce serait revenir à notre vieille routine ennuyeuse du « c'est-ton-devoir ». Tout ce qui reste, c'est d'arrêter complètement de parler[81].

Il terminait sa lettre en priant Anna de ne pas lui rendre l'argent qu'il lui avait donné pour son éducation marxiste-léniniste :

> Deviens d'abord professeur de philosophie et après tu pourras me le rendre. Et même à ce moment-là, ce ne sera pas nécessaire. J'ai toujours eu l'impression que l'argent, dès qu'il sortait de mes poches, n'était plus à moi ; je vis au jour le jour ; je n'ai pas besoin d'économies, de réserves ou d'accumulation. Je suis un vrai communiste.
> Je suppose que c'est tout. Je te souhaite le meilleur.
>
> V[82].

25. LA VALLÉE DES MORTS

La recherche des ennemis commença au sommet du Parti et s'étendit à l'extérieur, depuis les anciens chefs de la révolution mondiale jusqu'à des catégories sociales et ethniques définies de façon très vague, composées d'individus anonymes et interchangeables. Après le plénum de février-mars 1937, les commissaires du peuple eurent un mois pour élaborer des plans détaillés en vue de « liquider les conséquences du travail de destruction des espions, des saboteurs et des nuisibles ». Le commissaire du peuple au Commerce extérieur (et ancien commandant d'Arossev, de l'appartement 327), Arkadi Rozengolts, demanda un peu plus de temps pour « considérer et étudier avec soin les propositions relatives aux mesures visant à démasquer et prévenir les activités d'espionnage ». Le commissaire du peuple au Commerce intérieur (et époux de Natalia Sats, de l'appartement 159), Izraïl Veitser, estima que les ennemis du peuple étaient responsables des pénuries et des queues pour le pain, le sucre et le sel. Le président de l'Union centrale des coopératives de consommateurs (et ancien gendre de Solts, de l'appartement 54), Isaak Zelenski, découvrit que les coopératives qu'il présidait avaient provoqué des problèmes d'approvisionnement et trompaient les clients des magasins d'alimentation. Il ne pouvait plus s'agir d'erreur, d'accident ou de catastrophe naturelle. Dans la logique de la campagne, tout écart par rapport à la vertu – pas seulement en action ou en pensée, mais dans le monde en général – était le résultat d'un sabotage délibéré commis par des agents bien organisés du Mal.

C'était la logique de la magie et des « sociétés traditionnelles », dans laquelle le malheur est attribué à des esprits ou à des sorciers ; la logique des « chasses aux sorcières », qui retourne à la tradition en provoquant la guérison par le sacrifice d'un bouc émissaire. Les forces des ténèbres sont, par définition, légion, et plus noires sont les ténèbres et grande la peur, plus ces forces sont nombreuses, dangereuses et omniprésentes. Selon l'un des principaux acteurs de la propagation de la panique qui s'empara des États-Unis dans les années 1980 autour des abus rituels sur les enfants, le psychiatre Lawrence Pazder, « toute position de pouvoir ou d'influence sociale doit être considérée comme une cible susceptible d'infiltration ».

Tous ces infiltrés étaient liés les uns aux autres dans ce qu'un autre grand spécialiste de la question comparait à la « structure d'une cellule communiste ». Dans le Bamberg du XVIIe siècle, les sorcières qui avaient infiltré chaque rue et chaque institution de la ville disposaient d'une structure similaire. En avril 1937, quand la lutte contre les conséquences du travail de destruction réalisé par les espions, les saboteurs et les nuisibles commençait tout juste de prendre de l'ampleur, le directeur du Musée Lénine, par ailleurs adjoint de Kerjentsev au Comité des Arts, Naoum Rabitchev, publia un article programmatique sur la persistance du Mal : « Se retrouve mêlée dans un même fatras abject et sanglant toute la lie contre-révolutionnaire des trotskistes, des droitiers, des SR, des espions professionnels, des partisans de la Garde blanche et des koulaks en fuite. Cette bande frénétique de mercenaires du capital essaie de pénétrer les éléments les plus importants et les plus sensibles de l'organisation étatique de la terre soviétique pour espionner, détruire et salir. » Rabitchev (Zaïdenchner) vivait dans l'appartement 417 avec sa femme (la secrétaire du Parti de la maison d'édition des Izvestia), sa mère (à qui il avait interdit d'apprendre l'allemand à son fils à cause de son accent yiddish), son fils Vladimir (qui avait été « difficile » jusqu'à ce que ses amis l'aient convaincu de la valeur d'une éducation en bonne et due forme) et leur bonne. Il avait six doigts à la main gauche[1].

Les sorcières de Bamberg avaient servi le succube et ses affidés. La vermine soviétique travaillait pour les services secrets étrangers. « Ses maîtres lui ont donné la mission de se cacher jusqu'à l'heure de la bataille décisive, écrivait Rabitchev. De temps en temps, les maîtres fascistes vérifient où se trouvent leurs mercenaires et testent leur capacité de nuire en leur ordonnant de commettre des actes exploratoires de sabotage, de destruction et de meurtre, de sorte qu'ils puissent continuer, sans se faire repérer, à vivre cachés jusqu'à l'heure de la bataille décisive. » En conséquence, les principales cibles des enquêtes de la police étaient les étrangers, en particulier les Polonais, les Allemands et les Japonais, ainsi que les citoyens soviétiques qui avaient passé du temps à l'étranger, avaient des origines étrangères ou avaient des raisons d'en vouloir à l'ordre soviétique. À l'époque du plénum du Comité central du 23 au 29 juin, Iéjov avait mis au jour un vaste réseau d'espionnage qui opérait dans plusieurs organisations régionales du Parti et dans les commissariats du peuple (dont le sien) et qui était chapeauté par un « centre des centres », dirigé par Rykov, Boukharine et plusieurs autres anciens opposants.

À cette époque, Rykov, qui était en prison depuis quatre mois, avait commencé à donner des noms. Des nouvelles arrestations conduisirent à de nouveaux aveux et à d'autres arrestations. Staline lisait régulièrement les transcriptions des interrogatoires que lui envoyait Iéjov et proposait de nouvelles pistes d'investigation. Iéjov se pliait à ses demandes et produisait de nouveaux suspects et de nouvelles preuves. Staline faisait circuler certaines de ces transcriptions au sein du Comité central, y compris auprès de ses membres qui étaient accusés de trahison. Le 17 juin, le commissaire du peuple à la Santé, ancien chef de l'Union des kolkhozes, Grigori Kaminski (appartement 225), écrivit à Staline pour réfuter le nouveau témoignage fait contre lui et rapporter le comportement suspect du commissaire adjoint à la Santé de la Fédération russe, Valentin Kangelari (appartement 141). Celui-ci fut arrêté le 17 juin. Le 25, Staline entoura le nom de Kaminski (avec ceux de Khalatov et Zelenski) dans le texte de l'interrogatoire du commissaire adjoint aux Communications, Ivan Joukov (qui, au plénum de février-mars, avait réclamé l'exécution rapide de son ancien patron, Rykov). Le même jour, Kaminski prenait la parole au plénum, accusant Beria et Boudienny. Kaminski fut arrêté. Khalatov et Zelenski également (mais pas Beria et Boudienny). À la fin de l'été, la plupart des participants au plénum du Comité central de février-mars étaient en prison[2].

Le sort des hauts responsables arrêtés fut décidé par Staline et par ses proches collaborateurs. Le NKVD prépara des listes de ceux qui devaient être condamnés, en les répartissant en trois catégories : la catégorie 1 (exécution), la catégorie 2 (dix ans de prison) et la catégorie 3 (cinq à huit ans de prison). La catégorie 3 disparut à partir de juillet 1937. Les listes furent signées par une poignée de membres du Politburo (qui pouvaient faire passer des noms d'une catégorie à une autre, les rayer entièrement ou faire en marge des commentaires ou des recommandations), renvoyées au NKVD puis transmises au collège militaire de la Cour suprême, qui organisa des procès individuels de cinq à dix minutes et prononça des sentences. Cette procédure avait été utilisée pour la première fois à l'automne 1936, quand une liste de 595 personnes avait été collectivement condamnée à la suite du procès de Zinoviev, et elle ne devint une méthode régulière de condamnation qu'au premier jour du plénum de février-mars, quand 479 personnes – dont Alexandre Tivel-Levit, adjoint de Radek au Bureau international d'information du Comité central et historien officiel du Komintern – furent désignées pour être

exécutées. Au total, entre 1936 et 1938, 43 768 individus répartis sur 383 listes furent condamnés de cette façon, la plupart à la peine capitale ; 372 de ces listes furent signées par Molotov, 357 par Staline, 188 par Kaganovitch, 185 par Vorochilov, 176 par Jdanov, 8 par Mikoyan et 5 par Kossior. Kossior lui-même fut exécuté en février 1939, alors que la pratique des listes avait pour l'essentiel été interrompue.

Le président du collège militaire de la Cour suprême, Vassili Oulrikh, ne vivait pas à la Maison du Gouvernement mais connaissait un grand nombre de ceux qu'il avait condamnés. La sœur de son ancienne femme, Marta (Matla) Dimanchtein, Vieille Bolchevik et rédactrice en chef de l'antenne moscovite du Comité de la radio, vivait dans l'appartement 279, à côté des Podvoïski, avec ses deux enfants et sa bonne. Son ancien époux, Simon Dimanchtein, avait été président de la section nationalités du Comité de la radio, directeur de l'Institut des nationalités et chef du Comité pour les colonies agricoles des travailleurs juifs. Les deux couples s'étaient séparés dans les années 1920, mais étaient restés proches et se voyaient régulièrement. Simon fut arrêté le 21 février 1938 : son nom avait été intégré dans la « Liste des individus à juger par le collège militaire de la Cour suprême » (313 noms, tous en catégorie 1) par Isaak Chapiro, chef de la première section spéciale du NKVD ; son exécution fut approuvée par Staline et Molotov le 20 août ; il fut condamné par le collège d'Oulrikh le 25 et abattu le même jour[3].

*
* *

Sergueï Mironov (Korol) prit son poste de chef de la direction de la Sibérie occidentale du NKVD à la fin de décembre 1936, deux mois après la nomination de Frinovski comme adjoint de Iéjov. Lui et Agnessa étaient accompagnés d'Elena, la sœur de celle-ci, de Boria, le fils d'Elena, et d'Agoulia (la fille du frère d'Elena), que le couple avait adoptés et qu'il élevait comme ses propres enfants. Ils s'installèrent dans ce qu'Agnessa décrit comme l'ancien hôtel du gouverneur général. Leur première visite fut pour le secrétaire du Parti de Sibérie occidentale, Robert Eikhe.

> Et maintenant, imaginez la Sibérie au cœur de l'hiver, par moins quarante, et la forêt environnante – des bouleaux, des sapins, des

mélèzes. On est au milieu de nulle part, dans la taïga, et soudain, dans tout ce froid et cette neige, une clairière, un portail, et derrière, étincelant de lumières du haut jusqu'en bas – un palais !
Nous montons les escaliers, sommes accueillis par le portier, qui s'incline respectueusement et nous ouvre la porte, et plongeons directement du froid glacial dans une chaleur tropicale. Les « laquais » – pardon – les « employés » nous aident à enlever nos manteaux, et il fait chaud, aussi chaud qu'en été. Nous sommes dans une immense antichambre, brillamment éclairée. Il y a devant nous un escalier recouvert d'un tapis moelleux ; à gauche et à droite de chaque marche sont posés des vases pleins de frais lilas en fleur. Je n'ai jamais vu un luxe pareil ! Même notre hôtel du gouverneur ne souffre pas la comparaison.
Nous entrons dans la grande salle. Les murs sont couverts de soie brun rougeâtre, il y a des tentures et une table […] Exactement comme dans un conte de fées !
Eikhe lui-même est sorti pour nous saluer. Il est grand et mince, il a l'air grave, et l'on dit qu'il est honnête et bien éduqué, mais il fait trop courtisan. Il a serré la main de Mirocha mais m'a à peine regardée. J'étais habillée magnifiquement et avec goût, mais je n'ai eu droit qu'à un regard rapide et à un salut plutôt dédaigneux. J'ai tout de suite senti son mépris et ne peux toujours pas l'oublier. Dans la grande salle, la table était dressée comme elle aurait pu l'être dans un palais du tsar. Plusieurs femmes étaient là, toutes des « bas-bleus », vêtues très sombrement et sans une once de maquillage. Eikhe nous les a présentées, ainsi que sa femme, Elena Evsseïevna, qui portait un tailleur anglais classique mais de très bonne coupe. Je savais déjà que c'était une femme extrêmement éduquée, qui avait deux diplômes universitaires. Et j'étais là, dans ma robe lavande pailletée d'or, le cou et les épaules nus (j'ai toujours pensé qu'une femme ne devrait pas cacher son corps et en montrer autant que la pudeur le permet – parce que c'est magnifique !), avec mes hauts talons et mon maquillage raffiné. Mon dieu, quel contraste ! À leurs yeux, bien sûr, je n'étais qu'une jolie poupée à la tête vide. Pas étonnant qu'Eikhe m'ait regardée avec tant de dédain.
À table, il a pourtant essayé d'être gentil, m'a tendu le menu la première et m'a demandé ce que je souhaitais prendre. Je n'en avais

aucune idée, il y avait tellement de choix. J'ai avoué que je ne savais pas… Alors il m'a parlé, comme à une enfant, avec indulgence et même tendresse.
« Moi je sais. Pourquoi ne demandez-vous pas une fricassée de queue de veau ? […] »

À table, nous avons parlé de choses et d'autres – les banalités d'usage. Aimez-vous la Sibérie ? Que pensez-vous de notre hiver ? Il fait très sec ici, si bien que le froid est facile à supporter – toutes les choses que les gens disent en général à propos de la Sibérie.
Puis les hommes sont passés dans la pièce voisine pour jouer au billard. Mirocha – trapu, carré, large d'épaules, et Eikhe – grand, sec et mince[4].

Robert Eikhe

Plusieurs jours plus tard, Eikhe partit en tournée d'inspection dans la partie industrielle de la Sibérie. Le nouveau directeur de l'aciérie de Kouznetsk, Konstantin Boutenko (dont la femme, Sofia, s'était distinguée récemment lors de la première conférence nationale du Mouvement bénévole des femmes), rapporta que, « grâce à l'assistance directe du camarade Eikhe et des organes concernés », divers ennemis du peuple auparavant non identifiés avaient enfin été démasqués. Typique à cet égard était le cas du système d'alimentation en eau de Novossibirsk. Comme l'expliquait Eikhe :

Lorsque nous avons demandé aux camarades censés avoir la responsabilité de tout cela la raison pour laquelle l'alimentation en eau ne marchait pas correctement, ils nous ont envoyé des tas de paperasses avec toutes sortes d'explications générales. Je leur ai demandé de fournir des explications plus détaillées. Ils ont expliqué

> une première fois, une deuxième fois, mais cela n'avait aucun sens. Ils ont réexpliqué une troisième fois et cela ne voulait toujours rien dire. Cela ne voulait rien dire parce que les gens cherchaient des explications générales au lieu d'aller au cœur de la question. […] Et quand nous sommes allés au cœur de la question, il s'est avéré que le système d'alimentation en eau avait été infiltré par nos ennemis jurés[5].

Dans la logique magique qui domine les campagnes de désignation des boucs émissaires, le général et le particulier changent de place. Les explications détaillées concernant une pompe défectueuse ou un tuyau rouillé deviennent des explications générales, et les propos généraux concernant l'infiltration ennemie deviennent des explications spécifiques. En Sibérie occidentale, l'inquisiteur en chef chargé de l'identification des sorcières masquées était Mironov. À son arrivée à Novossibirsk, il accéléra les opérations de son prédécesseur contre les trotskistes et obtint une série d'aveux importants. Après des interrogatoires conduits par Mironov et Eikhe en personne, un ancien partisan rouge reconnut être « un scélérat » et un terroriste[6].

Ce n'était pas suffisant. Le chef du secrétariat central du NKVD, Iakov Deich, ne cessait de parler à Mironov des « cas brillants » que lui envoyaient d'autres chefs régionaux et le mit en garde contre l'impatience croissante de Iéjov. Selon Agnessa, Mironov « rentrait tard le soir, épuisé, et j'ai commencé à remarquer à quel point il était tendu. Jusqu'à présent, il avait fort bien réussi à dissimuler ses sentiments sur ses problèmes au travail, mais désormais, quelque chose avait commencé à se fissurer[7] ».

Au plénum de février-mars, Mironov, selon une déclaration qu'il a faite plus tard, se plaignit à Iéjov qu'il avait hérité de son prédécesseur, V. M. Kourski, un grand nombre d'affaires fictives. Iéjov lui recommanda d'avoir les « nerfs solides ». À cette occasion, un vieil ami de Mironov, Frinovski (et désormais premier adjoint de Iéjov), lui dit que Iéjov n'était « pas content » du faible taux de rotation des affaires, et que c'était « bien compréhensible ». À leur retour à Novossibirsk, Eikhe et Mironov prirent la parole à l'assemblée régionale du Parti, qui eut lieu du 16 au 18 mars. Eikhe dit qu'il était honteux qu'aucun responsable économique n'eût informé le NKVD d'actes précis de sabotage dans les entreprises dont il avait la responsabilité. (Konstantin Boutenko cria, depuis son siège, qu'il l'avait fait, en réalité, à plusieurs reprises.) Mironov reconnut que, pendant

les années de la collectivisation, son organisation avait pris l'habitude de méthodes générales et non particulières de répression. « En ce temps-là, nous avions le mot "tailler" et nous avons donc "taillé" dans la contre-révolution, négligeant, à l'époque déjà, ses racines profondes[8]. »

Lieu d'exil, la Sibérie occidentale était, par définition, remplie d'anciens ennemis. Au cours du printemps, Mironov mit au jour plusieurs grands réseaux terroristes, dont un complot « droitier-trotskiste » au sein de l'appareil du Parti, un complot « militaro-fasciste » à l'intérieur du district militaire sibérien, l'« Union générale des combattants russes », qui impliquait les derniers représentants des classes privilégiées tsaristes, ainsi que diverses organisations secrètes d'anciens partisans rouges, de « sectaires » chrétiens et d'exilés mencheviks et SR. Certains prisonniers furent interrogés par Mironov lui-même. L'un d'entre eux, le directeur de la construction du chemin de fer Turkestan-Sibérie, Vladimir Chatov, avait bien connu Mironov et Agnessa quand ils étaient au Kazakhstan. Selon Agnessa, « un jour, certains prisonniers sont arrivés et il a été informé que l'un d'entre eux demandait à voir "Mironov". Mironov accepta. Chatov n'a jamais dit qu'ils se connaissaient. Mirocha ne m'a pas dit de quoi ils avaient parlé, mais après, il était terriblement nerveux et bouleversé. Il ne pouvait pas dormir, passait son temps à fumer et à réfléchir, et ne répondait à aucune de mes questions ». Chatov était accusé d'être un espion japonais, mais il persista à nier et ne fut pas exécuté avant le mois d'octobre[9].

Sergueï Mironov
(avec l'aimable autorisation
de Rose Glickman)

Le 14 mai, un jour avant le lancement d'une campagne massive d'arrestations dans les rangs des commandants militaires, Mironov

s’adressa aux membres de la cinquième section (spéciale) de son département :

> Notre mission est de purger l’Armée de tous ceux sur qui nous enquêtons. Ils seront cinquante, peut-être cent à cent cinquante, ou peut-être plus […]. Ce sera un combat difficile. Vous n’aurez presque plus de temps pour déjeuner. Et quand nous arrêterons ces cinquante à cent personnes, il vous faudra rester dans vos bureaux jour et nuit. Vous devrez oublier vos familles, mettre de côté tout ce qui est personnel. Il y en a dont les nerfs seront trop fragiles. Tout le monde sera mis à l’épreuve. C’est un champ de bataille. Toute hésitation vaudra trahison […].
> Je suis sûr que nous en terminerons très vite. […] Camarades, votre vie de vrais tchékistes est sur le point de commencer[10].

Fin 1937, le nombre d’arrestations de membres « des unités contre-révolutionnaires dans le district militaire de Sibérie » dépassait 1 100. Les nerfs de certains employés de la section spéciale, y compris de son chef, se révélèrent trop fragiles, et l’essentiel du travail fut accompli par la section politique secrète. Certains enquêteurs furent exclus en raison d’origines sociales douteuses ou pour « corruption morale » (en général, l’ivrognerie) ; d’autres furent arrêtés pour espionnage et « double jeu ». Pendant ce temps, à Moscou et dans tout le pays, les hauts responsables du NKVD qui avaient travaillé sous Iagoda étaient dénoncés comme traîtres et remplacés par des personnes nommées par Iéjov. Le 6 juin, l’ancien chef de Mironov, qui avait organisé et financé son mariage, V. A. Balitski, reçut l’ordre secret d’arrêter le chef du département de contre-espionnage du NKVD, Lev Mironov (Kagan), qui faisait une tournée en Sibérie et dans l’Extrême-Orient russe. Quelques jours plus tard, Balitski et Lev Mironov étaient à Novossibirsk. Agnessa raconte l’épisode :

> Il arriva avec toute une suite : des officiers charmants qui faisaient le baisemain aux dames et qui dansaient merveilleusement. C’était l’hiver, mais nous avions des légumes frais provenant des serres spéciales de Novossibirsk. Ils n’avaient jamais assez de ces légumes – sans parler des fruits, bien sûr.
> L’invité Mironov était assis à la place d’honneur. Il aperçut notre Agoulia (elle avait quatre ans, à l’époque) et ne parvint plus à la quitter des yeux. Il la prit sur ses genoux, lui caressa doucement la

tête et lui parla doucement, tandis qu'elle se blottissait contre lui. Cela me parut un peu étrange : au lieu de flirter avec les dames, ou de boire et bavarder avec les hommes, il s'était tourné vers l'enfant pour avoir un peu de tendresse.
J'ai dit plus tard à Mirocha :
« Ton Mironov m'a paru triste. »
Mirocha a sursauté et dit avec colère :
« Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? Pourquoi serait-il triste ? Il a été reçu avec le plus grand respect[11]. »

Plusieurs jours plus tard, Lev Mironov et toute sa délégation étaient arrêtés, et expédiés par train spécial à Moscou. Balitski, qui avait présidé à toute l'opération, eut une longue conversation avec Eikhe et Sergueï Mironov (qui l'avait aidé à l'organiser). Peu après, Mironov écrivit à Iéjov qu'au cours de cette conversation Balitski s'était montré surpris de l'arrestation de l'ancien chef du district militaire de Kiev, Iona Yakir (qui avait été, en 1919, l'un des principaux partisans de l'« extermination d'un pourcentage à définir » de la population cosaque), et avait déclaré que, dans le climat actuel, tout le monde pouvait être arrêté pour n'importe quelle raison et être amené à avouer n'importe quoi. Le 19 juin, Iéjov envoya à Balitski des extraits de la lettre de Mironov et lui demanda d'en référer immédiatement à Moscou. Balitksi fit appel à Staline (« Je n'ai aucun sentiment de pitié pour l'ennemi et j'ai fait personnellement, et en plus d'une occasion, un usage efficace des formes les plus cruelles de répression »), mais il obéit à l'ordre, fut arrêté le 7 juillet et abattu quatre mois plus tard[12].

Pendant ce temps, Mironov, encouragé par Iéjov et Frinovski, avait rapidement élargi l'affaire de l'Union générale des combattants russes. Le 9 juin, il rapportait que des agents japonais en Mongolie stockaient des armes et armaient des lamas bouddhistes dans le cadre des préparatifs d'une rébellion militaire qui avait son centre en Sibérie. Le 17, trois jours après l'arrestation de Lev Mironov, il envoyait à Iéjov (avec une copie à Eikhe) un mémo décrivant un complot qui réunissait d'anciens SR, des officiers blancs, des « éléments monarchistes cadets issus des partisans de l'ancien régime et des cercles réactionnaires de l'enseignement et de la recherche ». Un réseau sophistiqué de cellules terroristes basé dans plusieurs villes de Sibérie occidentale avait été organisé, selon lui, de manière à former une gigantesque armée, commandée par des émigrés

blancs basés à Prague et à Kharbine, en Mandchourie, et par des diplomates japonais stationnés en Union soviétique. La main-d'œuvre était fournie par des koulaks exilés. « Si l'on garde à l'esprit que, sur le territoire du district de Narym et du bassin de Kouznetsk, il y a 280 400 koulaks exilés et 5 350 anciens officiers blancs, membres d'expéditions punitives et bandits actifs, on voit clairement l'étendue des fondations sur lesquelles est basé le travail des insurgés. » Jusqu'alors, l'arrestation de 382 personnes avait permis de démasquer 1 317 membres de l'organisation, mais il ne faisait pas de doute que le nombre total de cibles potentielles allait « dépasser significativement le nombre de participants identifiés jusqu'à présent ». Les prisons étaient pleines, le transport des prisonniers difficile, et l'accès par bateau à Narym impossible passé le mois de septembre. La seule solution, selon Mironov, était que Moscou envoie une délégation spéciale du tribunal militaire ou « nous donne le droit de prononcer des condamnations à mort dans les affaires de SR et de l'Union générale des combattants russes dans le cadre d'une procédure simplifiée », qui passerait par « un collège spécial du tribunal de la province ou une troïka spéciale ». (Les « troïkas » étaient des tribunaux extrajudiciaires de trois membres ; créés en 1918, ils avaient été largement utilisés durant la collectivisation pour condamner à mort des koulaks[13].)

Le 22 juin, Iéjov transmit à Staline le mémo de Mironov proposant la création, en Sibérie occidentale, d'une « troïka chargée du règlement extrajudiciaire des affaires impliquant la liquidation des organisations d'insurgés antisoviétiques ». Six jours plus tard, le Politburo publiait un décret ordonnant l'exécution de « tous les activistes de l'organisation insurgée qui faisaient partie des koulaks exilés » et annonçant la création d'une troïka composée de Mironov (président), d'Eikhe et du procureur de Sibérie occidentale, I. I. Barkov. Le lendemain, 29 juin, le chef du secrétariat du NKVD, Iakov Deich, envoyait à Mironov un télégramme l'informant de la décision du Politburo[14].

Le 2 juillet, le Politburo appliquait le modèle de Mironov pour la Sibérie occidentale à l'ensemble de l'Union soviétique (et lançait ce que l'on appellerait la « Grande Terreur ») en adoptant la résolution intitulée « Sur les éléments antisoviétiques ». Le 3, celle-ci était envoyée à tous les secrétaires de Parti et chefs de NKVD locaux.

> Il a été observé qu'un grand nombre d'anciens koulaks et d'anciens criminels qui avaient été déportés de diverses régions dans les districts du Nord et de la Sibérie, puis qui, à l'expiration de leur période d'exil, étaient rentrés dans leurs provinces natales, sont les principaux instigateurs de toutes sortes de crimes antisoviétiques, incluant le sabotage dans les kolkhozes et les sovkhozes, dans les transports et dans certaines branches de l'industrie.
> Le Comité central du Parti communiste (bolchevik) ordonne à tous les secrétaires des comités du Parti dans les provinces et les territoires, et à tous les représentants du NKVD dans les provinces et les républiques, de répertorier tous les koulaks et les criminels qui sont rentrés chez eux, de sorte que les plus hostiles d'entre eux puissent être arrêtés sans délai et exécutés en vertu d'une décision administrative prise par une troïka, pendant que les éléments restants, moins actifs mais néanmoins hostiles, seront répertoriés et exilés dans des districts comme indiqué par le NKVD[15].

Le même jour, Iéjov envoyait un télégramme aux chefs locaux du NKVD pour leur ordonner de diviser les koulaks et les criminels répertoriés en catégorie 1 (exécution) et catégorie 2 (exil), puis de soumettre les résultats d'ici le 8 juillet. Mironov était prêt. Au jour fixé, il rapportait que, dans les 110 villes et les 20 stations de son territoire, le NKVD avait répertorié 25 690 personnes, dont 6 642 « koulaks » et 4 282 criminels désignés pour l'exécution, d'une part, et 8 201 « koulaks » et 6 835 criminels désignés pour l'exil, de l'autre. « Malgré le nombre important de personnes sujettes à extraction, écrivait-il, nous garantissons le succès opérationnel et politique de l'opération. » Les préparatifs comprenaient l'ouverture de 10 nouvelles prisons pour 9 000 personnes. (Deux semaines auparavant, le chef du Goulag, Matveï Berman, avait ordonné le nettoyage des prisons au moyen du transfert des prisonniers dans des camps ; le beau-frère de Berman, son voisin à la Maison du Gouvernement et, depuis mars, le chef du NKVD de la province du Nord, Boris Bak, proposa de résoudre le problème de la disponibilité des prisons en classant un grand nombre de prisonniers comme ennemis sujets à « extraction ».) Deux jours plus tard, Mironov demanda à Iéjov la permission de prononcer des condamnations « non seulement contre les koulaks mais aussi contre les gens de l'ancien régime et les activistes de la Garde blanche et des SR[16] ».

Le 16 juillet, les chefs locaux du NKVD furent convoqués à Moscou pour recevoir des instructions. Selon Mironov, « Iéjov donna une directive politique et opérationnelle générale, et Frinovski l'expliqua en détail et travailla avec chacun des chefs sur des quotas opérationnels ». Les « quotas opérationnels » concernaient les cibles de catégorie 1 et 2 attribuées à chaque zone. Mironov affirma plus tard avoir dit à Iéjov que certains prisonniers donnaient des témoignages « très peu convaincants » sur leurs complices, et que Iéjov avait répondu en disant : « Arrête-les et vois-les ; ceux contre qui il n'y a pas de preuve pourront être éliminés plus tard. » Toujours selon Mironov, il autorisa l'usage de « techniques d'interrogatoire physiques[17] ».

De retour à Novossibirsk, Mironov réunit les commandants du NKVD de Sibérie occidentale et leur donna des instructions sur la conduite de l'opération :

> Cette opération doit être considérée comme un secret d'État, avec toutes les conséquences que cela implique. Comme je vous ai mis au courant du plan pour l'ensemble du territoire, tous les chiffres que vous entendez doivent, autant que possible, mourir dans vos crânes. Ceux qui le peuvent doivent chasser ces chiffres de leur esprit, et ceux qui ne le peuvent pas doivent s'y efforcer de toute façon, car quiconque sera trouvé coupable d'avoir divulgué ces chiffres généraux comparaîtra devant un tribunal militaire.

Il n'était pas besoin de plus de deux ou trois interrogatoires par personne. On pouvait se dispenser des confrontations avec les témoins. Tout ce qui était exigé, c'était un aveu (« une seule déclaration suffit »). L'objectif était d'« envoyer à la troïka une version prête à l'emploi de la résolution de la troïka ». Le choix des ennemis particuliers et la décision de les exécuter ou les emprisonner étaient laissés aux bureaux régionaux.

> Pour la première opération, le quota est de 11 000 personnes, ce qui signifie que d'ici le 28 juillet vous devez arrêter 11 000 individus. Mais vous pouvez en arrêter 12 000, 13 000 ou même 15 000. Ne vous inquiétez pas, je ne vous limite pas à ce chiffre. Vous pouvez même en arrêter 20 000 en catégorie 1, de sorte que vous pourrez plus tard sélectionner ceux qui conviennent pour la catégorie 1 et ceux qui doivent être passés en catégorie 2. Pour la catégorie 1, le quota que

> nous avons fixé est de 10 800. Je le répète, vous pouvez en arrêter 20 000, de sorte que vous pourrez sélectionner plus tard ceux qui présentent un intérêt particulier.

Mironov conclut par « quelques questions techniques ». Tuer un grand nombre de personnes et se débarrasser de leurs corps nécessitaient une préparation minutieuse. Certains « secteurs opérationnels » devaient être préparés à exécuter « environ 1 000 et dans certains cas 2 000 condamnations à mort chacun ».

> Que devra donc faire chaque chef de secteur opérationnel dès qu'il sera rentré ? Il devra trouver un endroit pour exécuter les condamnations à mort et un autre pour enterrer les corps. Si c'est dans la forêt, le gazon devra être arraché au préalable puis remis en place de sorte que l'endroit où les exécutions sont effectuées reste secret et ne devienne pas un lieu de culte fanatique pour des contre-révolutionnaires ou pour des prêtres[18].

D'après un agent du NKVD qui assistait à la réunion, le discours de Mironov suscita la « bruyante approbation de tous ceux qui étaient présents, car ces mesures n'avaient que trop tardé et nos organes n'avaient jusque-là rien pu faire de substantiel à cause des sabotages ennemis commis par Iagoda et ses complices ». Les conversations de couloir, après la réunion, auraient pu révéler une certaine surprise ou une certaine perplexité, « comme cela se passe en général lorsqu'on introduit quelque chose de nouveau dans les méthodes de travail, mais ces conversations n'eurent pas même lieu[19] ».

*
* *

Le 30 juillet, Iéjov signait l'« ordre opérationnel du commissaire du peuple aux Affaires intérieures de l'URSS n° 00447 concernant la répression des anciens koulaks, criminels et autres éléments antisoviétiques ». Le lendemain, l'ordre était approuvé par le Politburo et envoyé aux chefs locaux du NKVD. En réponse, en partie, au travail de responsables locaux, dont Mironov, la liste des « contingents sujets à la répression » avait été étendue au-delà des « anciens koulaks et criminels » pour inclure des membres de partis politiques non bolcheviks, des Blancs,

des prêtres et des croyants actifs. Ceux qui étaient placés dans la catégorie 1 étaient « sujets à arrestation immédiate et, après considération de leur cas par les troïkas, à exécution » ; ceux qui étaient placés dans la catégorie 2 devaient être condamnés à des peines de huit à dix ans de camp ou (« pour les plus obstinés et les plus socialement dangereux d'entre eux ») de prison. Les troïkas, sur le modèle de celle de Sibérie occidentale, étaient composées du chef local du NKVD, du secrétaire du Parti et du procureur. Les quotas les plus importants furent attribués à la province de Moscou, placée sous la responsabilité de Redens (5 000 en catégorie 1, 30 000 en catégorie 2), et au territoire de Sibérie occidentale, placé sous celle de Mironov (5 000 en catégorie 1, 12 000 en catégorie 2). Les camps du NKVD durent exécuter 10 000 détenus. Le total des arrestations se monta à 268 950 personnes, dont 75 950 en catégorie 1. L'officiel en charge de l'opération était le vieil ami de Mironov, l'ancien séminariste Mikhaïl Frinovski. Le 8 août, il compléta l'ordre n° 00447 d'un addendum spécial : « Les sentences des troïkas ne doivent être annoncées que pour les prisonniers de catégorie 2. Les condamnations des prisonniers de catégorie 1 ne doivent pas être annoncées. Je répète : ne doivent pas être annoncées[20]. »

Les quotas ne pouvaient être augmentés qu'avec l'autorisation de Iéjov. Selon un participant à la campagne, ils firent l'« objet d'une sorte de compétition entre de nombreux chefs locaux du NKVD. Le climat au sein du commissariat était tel que les commandants régionaux qui avaient été capables d'épuiser rapidement leurs quotas et d'en recevoir de nouveaux du commissaire du peuple étaient considérés comme remarquablement performants ». Mironov semble s'être montré très performant. Le 5 octobre 1937, la troïka de Sibérie occidentale avait condamné 19 421 individus, dont 13 216 à mort. L'autre champion, le chef du NKVD de la province de Moscou (et beau-frère de Staline), Stanislav Redens, rapportait à Iéjov, à la mi-août, que « l'extraction des éléments koulaks et criminels avait grandement amélioré la discipline et la productivité de la main-d'œuvre dans les districts ruraux[21] ».

Conformément à l'ordre n° 00447, le but de l'opération était « de détruire de la plus brutale des manières toute la bande des éléments antisoviétiques, de défendre le peuple ouvrier d'Union soviétique contre les menées contre-révolutionnaires, et de mettre un terme, une fois pour toutes, à leur travail infâme de sabotage des fondations de l'État soviétique ». Selon Frinovski, qui savait l'importance qu'il y avait à faire

référence à *Don Quichotte*, mais qui n'avait pas eu l'occasion de le lire, « sans une telle opération, tout discours sur la capacité à triompher de cette entreprise contre-révolutionnaire aurait été comme s'attaquer à des moulins à vent[22] ».

Les koulaks, les « gens de l'ancien régime » et les divers anciens opposants n'étaient pas les seuls saboteurs potentiels. En même temps que la campagne « antikoulak », le NKVD, suivant les ordres de Staline, conduisit une série d'« opérations nationales » visant les individus ayant des liens avec des États hostiles. Or la plupart des États voisins étaient hostiles : en conséquence – et conformément aux préoccupations de Staline en matière de politique étrangère –, les opérations nationales commencèrent le 25 juillet par l'opération allemande, se poursuivirent le 11 août par l'opération polonaise, et continuèrent, tout au long de 1937 et de 1938, par les opérations roumaine, lettone, grecque, estonienne, lituanienne, finlandaise, iranienne, bulgare, macédonienne, afghane et chinoise, sans oublier une opération apparentée contre les employés de la Société ferroviaire de Chine orientale (les « Kharbinois »), qui avaient été rapatriés en Union soviétique après la vente de la ligne au gouvernement mandchou. Les candidats à l'arrestation étaient sélectionnés sur la base de l'appartenance ethnique (déterminée, en l'absence de registre officiel, par des moyens divers) ou de tout autre signe indiquant une possible attirance pour l'étranger (la connaissance d'une langue, le fait d'avoir voyagé, une correspondance avec des étrangers). Il n'y avait pas de quotas, mais les listes des prisonniers des catégories 1 et 2 (baptisées « albums ») devaient être approuvées par Iéjov et Vychinski, ou par leurs adjoints. Le 21 mars 1938, Frinovski se plaignit au chef du NKVD de la province de Sverdlovsk que, d'après les albums reçus par Moscou, les 4 142 individus arrêtés à Sverdlovsk dans le cadre de l'opération allemande comptaient seulement parmi eux 390 Allemands, et qu'on pouvait en dire autant des autres opérations nationales : 390 Polonais sur un total de 4 218 espions polonais arrêtés ; 12 Lettons sur un total de 237 espions lettons arrêtés ; 42 individus rentrés de Kharbine sur un total de 1 249 « Kharbinois » arrêtés ; un Roumain et 96 Russes dans le cadre de l'opération roumaine ; et, « s'agissant de l'opération finlandaise, pas un seul Finlandais, mais cinq Russes, huit Juifs et deux autres ». L'opération polonaise fut la plus importante (139 835 personnes condamnées, dont 111 091 exécutées) ; la finlandaise, l'une des plus meurtrières (avec un taux d'exécutions de plus de 80 %) ; et la lettone, la plus sensible politiquement et

opérationnellement en raison de la présence d'un grand nombre de Lettons d'origine dans l'appareil de sécurité soviétique. En même temps, les populations frontalières jugées non fiables furent toutes déportées dans l'intérieur. La plus grande opération de ce type concerna 170 000 Coréens d'Extrême-Orient, envoyés au Kazakhstan et en Asie centrale en septembre et octobre 1937[23].

Au total, selon des statistiques incomplètes et qui n'ont cessé de faire l'objet de révisions, entre août 1937 et novembre 1938, quand furent arrêtées les opérations de masse, l'opération contre les éléments koulaks et antisoviétiques représentait 767 397 condamnations, dont 386 798 de catégorie 1 (à comparer aux quotas originels de 268 950 et 75 950, respectivement). Les opérations nationales comptaient 335 513 condamnations, dont 247 157 de catégorie 1[24].

Pour les responsables du NKVD, la clé du bon travail était la « cruauté envers l'ennemi ». Le prédécesseur de Mironov à la tête du NKVD de Sibérie occidentale, V. M. Kourski, déclarait que ce dont un tchékiste avait besoin, c'était la « rage bolchevique contre les scélérats zinoviévistes-kamenévistes ». Le chef du département politique secret de Mironov rapportait que chacun de ses employés était « rempli de rage et de haine pour toute la bande de contre-révolutionnaires trotskistes-zinoviévistes ». Mironov lui-même donna l'exemple en conduisant personnellement des interrogatoires, en assistant à des exécutions, en arrêtant des tchékistes non fiables, et en continuant à démasquer des ennemis dans les rangs des hauts responsables du Parti (parmi lesquels le commandant en second d'Eikhe, V. P. Choubrikov, et le président du Comité exécutif territorial de Sibérie occidentale, F. P. Griadinski). Quand, le 31 juillet 1937, le président adjoint du département politique secret fut suffisamment rempli de haine pour se tirer une balle dans la tête dans son bureau, une réunion d'urgence du Parti approuva le rapport de Mironov exprimant un total « mépris pour cet acte traître et odieux ». Et, quand l'un des interrogateurs s'avéra incapable d'obtenir le nombre d'aveux exigé, Mironov déclara (à une réunion spéciale du Parti) : « Kouznetsov a-t-il combattu les ennemis du peuple ? Oui, il l'a fait, mais dans ce combat, il avait les jambes tremblantes. Quand un ennemi se fait passer pour un agneau, Kouznetsov, qui n'est pas solide sur ses jambes, se met à trembler. » Kouznetsov reçut un blâme à cause d'« hésitations opportunistes, qui se manifestaient dans un relatif manque de foi dans la culpabilité des ennemis du peuple », et il fut prié de prendre sa retraite pour des raisons de santé[25].

La rage de Mironov s'accompagnait à l'occasion d'un autre attribut tchékiste : la « sensibilité de Parti ». Le châtiment clément infligé à Kouznetsov était le résultat de ses actions passées et d'une volonté sincère de surmonter ses hésitations. Et lorsqu'un autre employé du département politique secret, K. K. Pastanogov, fut dénoncé par ses collègues pour s'être abstenu, en 1930, de participer à l'exécution de son oncle, Mironov déclara à la réunion du Parti :

> Tous les tchékistes ne sont pas capables de mettre à exécution une condamnation à mort – parfois pour des raisons de santé, par exemple. C'est pourquoi, faire de cet épisode un motif d'accusation politique direct n'est pas tout à fait correct, me semble-t-il, surtout si l'on considère le fait que Pastanogov n'a pas été affecté au peloton d'exécution. Le camarade Pastanogov fait partie de ceux qui ont été les premiers à donner des informations sur l'activité contre-révolutionnaire de son oncle. Et même si Pastanogov avait affirmé qu'il était pour lui délicat d'exécuter son oncle, cela ne saurait constituer, me semble-t-il, une violation de l'éthique du Parti.

La réunion déclara Pastanogov « réhabilité » et nota que, dans ce cas, ses camarades avaient manqué de sensibilité de Parti[26].

Pour ce qui concerne Mironov lui-même, la seule personne en position de faire montre de sensibilité était sa femme, Agnessa.

> Il y avait à son travail une immense salle de billard. Parfois, j'allais à son bureau, et s'il avait une heure de libre, nous faisions une partie ou deux. Une fois, nous étions en train de jouer, et c'était son tour, quand il se pétrifia soudain, la queue de billard dans la main, et devint tout pâle. Je suivis son regard. Par l'énorme fenêtre de la salle, je vis trois soldats, coiffés de leurs casquettes à ruban rouge.
> « Mirocha, ai-je murmuré. Qu'est-ce qu'il y a ? »
> Et j'ai compris. « Mirocha, ce n'est que la relève de la garde. »
> Effectivement, le caporal de la garde avait amené deux soldats pour remplacer ceux de la guérite. C'est uniquement pour cela qu'ils étaient momentanément entrés dans la cour[27].

Un des soucis de Mironov était Eikhe. La conduite des opérations de masse était de leur responsabilité commune, mais les juridictions du Parti et du NKVD n'étaient pas clairement différenciées et les stratégies de

survie des deux hommes ne coïncidaient pas toujours. Mironov se plaignait des ordres d'arrestation non autorisés d'Eikhe, et Eikhe faisait du lobbying au nom de ses proches collaborateurs, dont l'arrestation par Mironov semblait mettre en évidence son manque de vigilance. Mironov contrôlait le contenu des aveux produits par son bureau (dont nombre de tentatives d'assassinat alléguées contre Eikhe), mais Eikhe avait le dernier mot sur toutes les décisions importantes et disposait d'une ligne directe avec Staline. Aux plaintes de Mironov, Iéjov répondit qu'Eikhe savait ce qu'il faisait et qu'entretenir de bonnes relations avec lui faisait partie du travail de Mironov. Eikhe semblait d'accord. Les deux hommes se voyaient régulièrement en dehors du travail, parfois en compagnie de leurs épouses[28]. Selon Agnessa, les Eikhe avaient une datcha plus petite, aussi « luxueuse que le palais dans lequel ils les avaient reçus la première fois », mais plus douillette et plus agréable.

> Une fois, Mirocha et moi y sommes allés, rien que lui et moi. Eikhe et sa femme étaient seuls à la datcha (sans compter les domestiques). Elle était habillée d'un pyjama rose vif, très décontracté. (Je portais moi aussi un pyjama à la maison, mais il était bleu clair.) Nous avons passé un très bon moment, tous les quatre. C'était un couple très uni, et Mirocha et moi nous l'étions aussi.
> Ce n'était pas du tout comme la première fois – très simple, sans prétention – même si l'attitude d'Eikhe à mon égard n'avait pas changé. Il se disait probablement : « Tout ce dont elle s'occupe, c'est de ses tenues, contrairement à ma femme, qui a deux diplômes et fait un travail important pour le Parti. » Il était très fier d'elle […].
> Ils nous donnèrent une chambre luxueuse au second étage. Il faisait un peu froid, c'est vrai, mais il y avait des peaux d'ours, que nous avons empilées sur les couvertures, et nous avons dormi merveilleusement – c'est tellement agréable de dormir dans une pièce froide sous des couvertures chaudes… Mais je me suis réveillée à l'aube en sentant que Mirocha était réveillé. J'avais raison. Il était très calme, mais j'ai écouté sa respiration, et effectivement il était réveillé.
> « Qu'est-ce qu'il y a ? »
> Il a murmuré : « Je crois que mon secrétaire m'espionne.
> — Ossipov ? C'est absurde !
> — On a dû lui demander de m'espionner…

— Oh, Mirocha, tu recommences encore, exactement comme la dernière fois avec le chef de la garde ! »
J'ai essayé de lui remonter le moral et de le distraire par des caresses[29].

Il continuait à bien faire son travail. Le 9 août, lui et Eikhe, assistés du procureur Barkov, avaient condamné 1 487 personnes, dont 1 254 à mort. À la mi-août – trois semaines après le début de l'opération –, la direction de Mironov avait arrêté 13 650 personnes. Iéjov faisait l'éloge de la Sibérie occidentale parce qu'elle était en deuxième position dans la course nationale à la destruction de l'ennemi souterrain. (La première revenait probablement à la province de Moscou et à Redens.) Le 15 août, Mironov fut nommé ambassadeur en Mongolie[30].

On ne reconnaissait plus Eikhe. Ce n'était plus l'homme qui nous avait reçus avec tant de pompe et d'apparat dans son palais à la campagne ou de façon si décontractée, avec une condescendance si affectueuse, dans l'atmosphère d'intimité de sa retraite forestière. J'ai retrouvé un homme obséquieux, doucereux, dépourvu de toute fierté. Il est devenu extrêmement courtois et attentionné avec moi. À table, il s'est assis à côté de moi et a commencé à me parler de politique, de la Chine et de Tchang Kaï-chek. Quand je lui ai avoué que tous ces noms sino-japonais se ressemblaient tous à mes yeux (reconnaissant ainsi ma totale ignorance), il n'y a pas eu sur son visage le moindre signe de condescendance ou de mépris. Il a changé immédiatement de sujet et commencé à demander mon opinion sur un film qu'il savait que j'avais vu. Il était désespéré de trouver un point de contact ou un terrain commun avec moi, et, espérant que je le dirais à Mirocha, répétait combien il regrettait de nous voir partir, comme nous étions devenus bons amis, et comme lui et Mirocha avaient fait du bon travail ensemble[31].

*

* *

Trois jours après avoir appris la nouvelle nomination, les Mironov rejoignirent Frinovski dans un train spécial à destination d'Oulan-Oudé.

(Le reste du trajet jusqu'à Oulan-Bator serait effectué en voiture.) Les Eikhe vinrent à la gare dire au revoir, mais Mironov, selon Agnessa, était occupé à parler avec Frinovski et ne se soucia même pas de leur répondre.

> Mirocha avait repris courage dès qu'il avait eu vent de sa promotion. Toute son ancienne ambition, sa confiance en lui, son maintien fier, son esprit de décision téméraire étaient revenus. Ses yeux semblaient différents : ils brillaient de la lumière du succès, comme s'il était revenu aux jours de sa jeunesse, quand il faisait un « vrai travail » dans la lutte contre les contre-révolutionnaires, à Rostov.
> Jusqu'à la Mongolie, Mirocha et Frinovski, tous deux anciens gardes-frontières, passèrent des heures penchés sur des cartes, réfléchissant et élaborant des plans. Ici se trouvait la Mongolie extérieure, et là la Mongolie intérieure, et là encore la Mandchourie, aujourd'hui occupée par les Japonais, dont l'objectif est de se jeter sur le lac Baïkal et de séparer l'Extrême-Orient du reste de l'Union soviétique. Les Japonais avaient déjà montré la couleur après l'exécution de Toukhatchevski et d'autres officiers de haut rang, ils avaient provoqué une escarmouche sur l'Amour et occupé l'île de Bolchoï.
> Pendant ce temps, j'avais complètement oublié toutes mes craintes et je commençais à respirer plus librement et à m'amuser à nouveau. J'ai étudié avec impatience les « Règles de conduite des plénipotentiaires soviétiques à l'étranger » et le code vestimentaire pour les réceptions : smoking, plastron, boutons de manchette en nacre et pas en perle d'imitation. Les diplomates étrangers portaient des diamants ; nous ne le pouvions pas, bien sûr – c'était trop cher –, mais les fausses perles étaient vulgaires et de mauvais goût, et provoquaient le ridicule. La nacre, c'est à la fois simple et élégant[32].

Lors d'un arrêt à Irkoutsk, Mironov et Frinovski se rendirent dans le bureau local du NKVD. Selon Agnessa, Mironov revint bouleversé. Elle lui demanda ce qui s'était passé :

> Voilà ce qu'il m'a dit. Lui et Frinovski étaient entrés dans le bureau du chef du NKVD local et avaient vu un homme en train d'être interrogé. Il n'a pas dit qui. On l'interrogeait mais il n'avouait pas. Soudain, Frinovski l'a brutalement frappé sur l'oreille ! Puis il a commencé à le cogner ! Il l'a cogné jusqu'à ce qu'il tombe par terre puis il a continué à le frapper et à le frapper. Mirocha n'arrivait pas à

en croire ses yeux. Quand ils sont partis, Frinovski était tout rouge et respirait lourdement, et il eut du mal à reprendre ses esprits. En voyant la stupéfaction de Mirocha, il sourit :
« Quoi, tu n'es pas au courant ? Il y a un ordre secret du camarade Staline – si le salaud n'avoue pas, frappez-le jusqu'à ce qu'il craque. »
Vous vous souvenez que je vous ai dit un jour que je me demandais si Mirocha était vraiment un tortionnaire. Bien sûr, je veux croire que non. L'incident que je viens de décrire – l'impression que ce violent passage à tabac a faite sur lui – cela parle en sa faveur, n'est-ce pas ? Cela doit vouloir dire que jusque-là, il n'a pas eu lui-même recours à la torture, non[33] ?

Il est possible que Mironov n'ait pas participé au passage à tabac de prisonniers – ou pas encore, jusque-là. L'incident d'Irkoutsk a été confirmé par l'interrogateur local, I. F. Kotine, qui a décrit la scène un an et demi plus tard. « À Irkoutsk, Frinovski a écouté les rapports des chefs de département sur les affaires sur lesquelles nous enquêtions – puis il a proposé d'interroger le prisonnier Korchounov. En ma présence et en présence de S. N. Mironov, il a commencé à le réinterroger sur son témoignage concernant Zirnis et les autres responsables du NKVD. Korchounov l'a confirmé, mais ensuite il s'est mis à hésiter. Frinovski a commencé à le frapper – et Korchounov a déclaré qu'il avait accusé à tort Zirnis et les autres responsables. » Yan (Janis) Zirnis était le chef du NKVD de Sibérie orientale et un collègue proche de Mironov. La nouvelle de son sort avait dû contribuer au désarroi de celui-ci[34].

Le même sort (à peu près au même moment) s'était abattu sur le prédécesseur de Mironov au poste d'ambassadeur en Mongolie, Vladimir Taïrov (Vagarchak Ter-Grigorian). Agnessa savait que Mironov devait sa promotion à l'arrestation de Taïrov.

Une fois, quand le train était à l'arrêt, Agoulia et moi sommes sorties marcher le long du quai. Nous portions toutes les deux nos étoles de renard bleu, et j'avais un merveilleux petit chapeau. C'était complètement vide et il n'y avait personne, à l'exception d'un petit bâtiment, sur le côté. Nous avons entendu soudain un cri à glacer le sang, un hurlement terrifiant et presque inhumain d'angoisse et de désespoir. Et, après, un profond silence.
« Agoulia, tu as entendu ? D'où cela venait-il ? »

Agoulia a commencé à imaginer qu'un avion avait dû passer tout près et que le hurlement venait sûrement de là.
Dans le train, j'ai demandé à Mirocha.
« Ce devait être Taïrov », a-t-il dit, le visage impassible[35].

Le 24 août 1937, Mironov et Frinovski arrivèrent à Oulan-Bator. Leur mission était d'obtenir une invitation officielle pour l'Armée soviétique (qui était déjà entrée dans le pays) et de superviser l'extermination des ennemis du peuple mongol. L'invitation fut publiée le lendemain. La campagne d'extermination commença le 10 septembre par l'arrestation de soixante-cinq hauts responsables de l'État, du Parti et de l'armée. Le 2 octobre, Frinovski institua une troïka, présidée par le ministre mongol des Affaires intérieures, Khorloogiin Choïbalsan. Du 18 au 20, un procès pour l'exemple de quatorze hauts responsables se tint au Théâtre central d'Oulan-Bator. Treize furent condamnés à mort. Selon l'historien Baabar, « avant l'énoncé des condamnations, on lava et on nourrit les accusés ». Au cours de cette campagne, trente-six des cinquante et un membres du Comité central élus au dernier congrès du Parti furent arrêtés. Choïbalsan est le seul membre du présidium du Comité central qui ait survécu à l'enquête de Mironov[36].

En accord avec le modèle soviétique, la purge des responsables fut suivie de deux opérations de masse : une opération nationale contre les Bouriates, les Mongols bargas, les Kazakhs et les Chinois, et une opération sociale contre les « féodaux » et, surtout, contre les « lamas bouddhistes contre-révolutionnaires ». En 1932, Fiodor Fedotov, le père de Liova Fedotov, avait écrit un livre pour enfants sur la Mongolie :

Pountsouk le chasseur mongol,
Pountsouk le chasseur mongol,
Pountsouk le chasseur mongol
A pris un fusil.
Il a bondi,
Il a poussé des cris,
Et les lamas cupides
En courant se sont enfuis.

La mission de Sergueï Mironov était de terminer ce que Pountsouk et Fedotov avaient commencé. Le 18 octobre 1937, il écrivit à Frinovski (qui

était parti pour Moscou après que Mironov se fut solidement installé et que la troïka eut commencé à fonctionner) pour lui faire part de la « découverte d'une vaste organisation contre-révolutionnaire au sein du ministère des Affaires intérieures » ; le 13 février 1938, il demanda à Iéjov la permission d'arrêter les trotskistes mongols et l'« aile nippophile des Pan mongols » (entre autres) ; le 22 février, enfin, il rapportait les aveux de « nationalistes khalkhas » haut placés impliqués dans la création d'un « État altaï nippophile ». Le 30 mars, il avait ordonné l'arrestation de 10 728 personnes (dont 7 814 lamas, 1 555 Bouriates, 408 Chinois, 322 féodaux, 200 cadres ministériels et 180 hauts commandants de l'armée) et l'exécution de 6 311 d'entre elles. Ce qui fut suivi de l'arrestation de 6 000 lamas, 900 Bouriates, 200 Chinois et 86 cadres ministériels. En avril 1939, la troïka de Choïbalsan avait condamné 20 099 personnes à mort[37].

Comme à Novossibirsk, les deux principaux responsables du territoire se fréquentaient en dehors du travail. Agnessa participait de façon régulière à ces rencontres.

> En tant que chef du gouvernement, Choïbalsan avait une maison à l'européenne, où il donnait des réceptions. Mais dans la cour il y avait deux yourtes, où il vivait avec sa femme.
> Je me souviens qu'à une réception, on servit des saucisses. J'essayais de surveiller mon poids et de ne pas manger gras, alors j'enlevais les petits bouts de gras et ne mangeais que la viande. Soudain, j'ai remarqué que toutes les femmes mongoles s'étaient mises elles aussi à enlever les bouts de gras. Mon Dieu, ai-je pensé, elles font ça parce que je le fais !
> La femme de Choïbalsan était très jeune. Je tirai un peu sur l'ourlet de sa tunique, secouai la tête et pointai le doigt sur moi, comme pour dire : pourquoi es-tu en tunique ? Tu devrais être en robe. Alors elle a relevé la manche de sa tunique et a sorti son poignet, comme pour dire : regarde comme mes bras sont fins – bien trop fins, et je lui ai dit : mais c'est bien – c'est joli !
> Mes cheveux ce soir-là étaient coupés à la dernière mode, et je portais une longue robe bleu vif. La femme de Choïbalsan avait une tresse ravissante, où étaient tissées de véritables perles.
> Puis, à la réception suivante, elle arriva les cheveux coupés comme les miens, dans une robe du soir bleue ! Et pas en crêpe Georgette –

on ne pouvait pas en trouver ici – mais en soie. Et toutes les autres femmes portaient la même robe bleue[38].

Choïbalsan dirigea personnellement les exécutions qui suivirent le procès pour l'exemple du mois d'octobre. Agnessa, qui « essayait d'introduire la culture » en promouvant l'usage de toilettes extérieures et diverses autres pratiques hygiéniques, partit en excursion dans la « Vallée des morts » locale :

> Les Mongols sont bouddhistes. Bouddha leur a interdit de creuser la terre. Ce sont des gardiens de troupeau, si bien qu'ils n'ont pas besoin de labourer le sol pour se nourrir. Le poisson et le chien sont à leurs yeux des animaux sacrés. Ils ont le droit de manger du mouton et de la vache. Ils n'enterrent pas leurs morts. Ils les enveloppent dans un linceul et les portent dans la Vallée des morts. Le soleil et le vent de la savane dessèchent les corps. J'y suis allée une fois en voiture avec Mirocha et Frinovski.
>
> C'était une grande vallée, jonchée de crânes et d'ossements. De féroces chiens sauvages, des bouts de tissus très colorés partout accrochés sur eux, vivaient au fond de la vallée. Quand les gens venaient y déposer un corps, ils appelaient ces chiens (déjà dressés pour cela) et leur accrochaient au cou des bandes de tissu. Certains en avaient tellement qu'on ne pouvait les compter – ce qui signifie qu'ils avaient mangé beaucoup de cadavres […].
>
> Les Russes avaient décrété que les morts devaient être enterrés. Ils avaient même creusé de profondes fosses dans la vallée. Mais personne ne respectait le décret[39].

Mironov n'eut pas la possibilité de mener à son terme l'arrestation des 6 000 lamas (la tâche revint à son successeur, Mikhaïl Iossifovitch Goloubtchik, qu'il ramena de Novossibirsk). Peu après qu'il eut rédigé son rapport sur les arrestations du 13 avril, il fut convoqué à Moscou. Agoulia avait la scarlatine à ce moment-là, si bien qu'Agnessa et elle devaient le rejoindre plus tard.

> Nous arrivâmes à la gare de Iaroslav, à Moscou. Agoulia vit Mirocha par la fenêtre et commença à sauter dans tous les sens et à crier

« papa, papa ». Quand il entra dans le train, elle se jeta dans ses bras. C'était une petite chose toute pâle ; sa peau, après sa maladie, était presque transparente.

Mirocha avait ces grands yeux noisette merveilleusement expressifs. J'avais appris à lire en eux la plupart de ses émotions. Alors quand nos regards se sont croisés, ce jour-là, j'ai vu qu'il était heureux, et pas seulement parce que nous étions de nouveau réunis. Je mourais de savoir de quoi il s'agissait, mais il ne dit pas un mot et continua de sourire mystérieusement. Je remarquai qu'il portait à la place de son vieil uniforme du NKVD un très beau manteau Chesterfield importé.

Il y eut beaucoup d'affairement pour décharger et livrer nos bagages, mais tout cela ne nous concernait pas : c'était le travail des « laquais ». Nous sommes sortis de la gare, et une grande voiture luxueuse nous attendait. Nous y sommes montés et avons traversé très rapidement les rues de Moscou. Après Oulan-Bator, on aurait dit la tour de Babel. Nous sommes d'abord passés rue Miasnitskaïa (déjà rebaptisée rue Kirov), puis place Dzerjinski et enfin place Sverdlov. J'étais sûre que nous irions dans un hôtel, mais non ! Nous avons continué de rouler – Okhotnyi riad, rue Mokhovaïa, l'université, le Manège, le Grand Pont de pierre… Où pouvions-nous bien aller ?

Nous sommes enfin arrivés dans la cour de la Maison du Gouvernement, où nous avons pris un ascenseur jusqu'au septième étage et un fabuleux appartement de six pièces – et quels meubles ! Des fleurs fraîches et des fruits frais ! J'ai regardé Mirocha, qui, riant et heureux de ma surprise, me serra dans ses bras et murmura à mon oreille :

« Tu es surprise ? Il ne faut pas. Je suis désormais commissaire adjoint aux Affaires étrangères pour l'Extrême-Orient. Regarde-moi de plus près ! »

Je l'ai fait, et j'ai vu – la médaille Lénine sur sa poitrine. Ses yeux brillaient. Comme je connaissais bien cet éclat du succès[40] !

26. ON FRAPPE À LA PORTE

À l'époque où Mironov et Agnessa emménageaient dans la Maison du Gouvernement, environ 400 résidents en étaient partis ou en avaient été chassés. Le premier à partir fut, début 1934, le trotskiste récemment pardonné Ivar Smilga, par ailleurs ancien haut commissaire à la Guerre civile et procureur au procès de Filipp Mironov. Il avait perdu son poste au Gosplan et l'on avait demandé à sa famille – Smilga, sa femme, Nadejda Polouïan, leurs deux filles, leur nounou et une amie de Nadejda, Nina Delibach (la femme de l'opposant exilé Alexandre Iosselevitch) – de s'installer de l'autre côté de la rivière, dans un appartement de quatre pièces, au 26 de la rue Gorki (derrière le Théâtre d'art). Smilga était encore officiellement rattaché au Comité central et travaillait pour les éditions Academia. Il avait publié, peu avant ce déménagement, une introduction à une nouvelle traduction des *Aventures de Monsieur Pickwick*, de Dickens. « La jeunesse de notre pays, écrivait-il, prendra tout ce qu'il y a d'utile et de passionnant chez Dickens, mais en critiquera les points faibles. Le rôle pédagogique de Dickens en tant qu'artiste est loin d'être épuisé. Nos descendants le liront avec plaisir et profit[1]. »

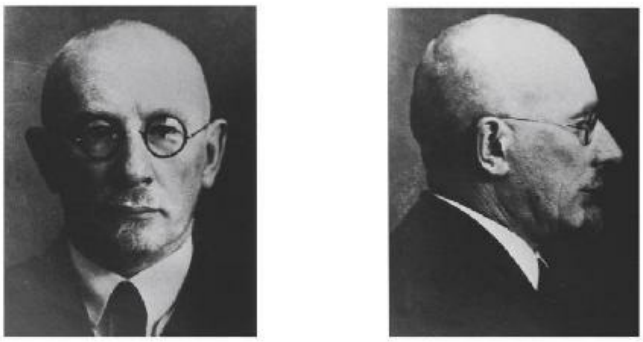
> Dans la soirée du 1er décembre 1934, au moment où Smilga, Nadejda et les filles (Tatiana, quinze ans, et Natalia, douze ans) allaient sortir pour une promenade, le téléphone sonna. Selon Tatiana, Papa décrocha […] et dit d'une voix épouvantable : « Oh non ! Bien sûr. J'arrive tout de suite. » Il vint vers nous – nous attendions toutes les trois dans nos manteaux. « Mes amies, a-t-il dit d'une voix étrange, Kirov a été assassiné à Leningrad. »

C'était Boukharine, qui appelait des *Izvestia* : il voulait, pour la cérémonie funèbre, des souvenirs de Guerre civile de Smilga sur Kirov[2].

Un mois plus tard, le soir du 1er janvier 1935, Tatiana et Natalia étaient au lit, après la nuit blanche du Nouvel An, quand Smilga entra dans leur chambre et leur dit : « Les enfants, je ne veux pas que vous vous inquiétiez, ils ne font que convoquer d'anciens opposants comme moi. » Il fut emmené dans la matinée, après une fouille qui dura plusieurs heures.

Selon Tatiana, ses mots d'adieu furent les suivants : « Vous savez que vous dites au revoir à un homme honnête, n'est-ce pas ? » Il fut condamné à cinq ans d'exil dans l'isolateur politique de Verkhneouralsk (à peu près à l'époque où Tania Miagkova allait être libérée). Là-bas, il occupa son temps à étudier la philosophie et l'économie politique et à lire Racine et Corneille afin de perfectionner son français. Nadejda fut autorisée à lui rendre visite. Elle lui demanda de jurer qu'il n'avait pris part à aucun complot mais, comme elle le dirait plus tard à Tatiana, il la regarda de telle manière qu'elle eut honte d'avoir posé la question. Elle fut arrêtée à son tour le 1er juillet 1936, peu après son retour à Moscou. Tatiana, Natalia et leur nounou gardèrent une pièce de l'appartement ; les trois autres furent occupées par d'autres familles. Nina Delibach fut elle aussi arrêtée, tout comme le frère de Smilga, Pavel, et les frères de Nadejda, Ian et Dmitri. Dmitri était le magistrat qui avait présidé le procès de Filipp Mironov.

Comme l'avait dit Smilga à l'époque, en requérant la peine capitale, les « actes terribles » commis par la Convention en Vendée étaient « terribles du point de vue d'un être humain particulier » mais « justifiés par l'Histoire ». Les autres responsables bolcheviks qui avaient été impliqués dans la campagne de dékoulakisation, mais qui servaient désormais dans divers emplois – Iona Yakir (commandant du district militaire de Kiev), Iakov Vesnik (directeur du combinat sidérurgique de Krivoï Rog), Iossif Khodorovski (directeur du département Hygiène et Santé du Kremlin), Aron Frenkel (membre de la Commission de contrôle du Comité central) et Sergueï Sirtsov (directeur de l'Usine chimique no 12, après avoir été démissionné, en 1930, de son poste de président du Conseil des commissaires du peuple de la République de Russie) – furent tous arrêtés et exécutés dans les deux années qui suivirent l'arrestation de Smilga. L'ancien commandant du train blindé de Trotski, Rudolf Peterson, qui avait perdu son titre de commandant du Kremlin après l'affaire du Kremlin de 1935 et qui était devenu l'adjoint de Yakir à l'approvisionnement, fut arrêté un mois avant celui-ci (le 27 avril 1937). Dans une note rédigée en prison à l'intention de ses enfants, il écrivait : « Pardonnez-moi pour tout » et : « Il devait en aller ainsi »[3].



Clichés anthropométriques d'Ivar Smilga

Nadejda Smilga-Polouïan et ses filles Natalia et Tatiana,
après l'arrestation de Smilga

Clichés anthropométriques de Nadejda Smilga-Polouïan

Le plus proche collaborateur de Smilga depuis l'époque de l'affaire Filipp Mironov (comme collègue au Conseil militaire révolutionnaire du groupe spécial du front Sud en 1919), Valentin Trifonov, fut arrêté le 21 juin 1937. Une des accusations portées contre lui était sa proximité avec Smilga. Depuis 1932, Trifonov était le président de la Commission centrale des concessions étrangères, mais sa première préoccupation était de préparer l'Union soviétique à une attaque imminente de l'ennemi. Peu avant son arrestation, il avait envoyé son nouveau manuscrit, « Les

contours de la guerre à venir », à Staline et à plusieurs autres membres du Politburo, mais n'avait pas reçu de réponse. Son fils Iouri avait onze ans à l'époque. Il avait passé son examen d'entrée en sixième, lisait *Le Comte de Monte-Cristo*, écrivait une nouvelle intitulée « Diplodocus » et prévoyait de fuir en Amérique du Sud. La famille vivait dans sa datcha à Serebrianyi Bor[4].

> *22 juin 1937*
>
> Ce matin, maman m'a réveillé et m'a dit :
> « Ioura, lève-toi, il faut que je te dise quelque chose. »
> Je me suis frotté les yeux. Tania était assise dans son lit.
> « Hier soir, a dit maman, la voix tremblante, il s'est passé quelque chose de terrible. Papa a été arrêté. » Et elle s'est presque mise à pleurer.
> Nous étions complètement abasourdis.
> Je ne doute pas que papa sera bientôt relâché. Papa est la personne la plus honnête du monde.
> Aujourd'hui a été le pire jour de ma vie[5].

Au cours des deux mois suivants, il joua beaucoup au tennis et lut « sans arrêt ». Début août, un nouveau quai, avec un café et un guichet, fut ouvert sur la Moskova, pas loin de leur datcha. Le 18 août, il assista à un grand meeting aérien, où il vit « des ballons arborant des portraits de Staline, de Kalinine, de Vorochilov et d'autres membres du Politburo ». Le 28 août, il fêta ses douze ans. Sa mère et sa grand-mère lui offrirent deux séries de timbres coloniaux français, un album à dessin et un grand cahier pour écrire ses nouvelles. À l'automne, il vit, au Théâtre pour enfants, *Au loin, une voile*, il fut élu président du club littéraire de l'école, termina « Diplodocus » et écrivit « Doukhalli », « Toxodon Platensis » et un « article purement académique sur la France » (pendant que Liova Fedotov travaillait sur son album « Italie »). Le 14 septembre, son oncle, Pavel Lourié, fut arrêté. Le 19 décembre, son autre oncle, Evgueni Trifonov, mourut d'une crise cardiaque. Le 1er janvier 1938, il vit *Lénine en octobre* (« Un film merveilleux ! Excellent ! Magnifique ! Idéal ! Superbe ! Formidable ! Génial ! Exceptionnel ! »). Et c'est au début du mois de février qu'il fit équipe avec Oleg Salkovski (Salo) pour défier le duo d'écrivains Liova Fedotov-Micha Korchounov, mais finit, au lieu de cela, par écrire sa première histoire réaliste, « Les rivaux ».

Les Trifonov après l'arrestation de Valentin Trifonov.
De gauche à droite : la grand-mère de Iouri,
Tatiana Slovatinskaïa, Ania Vassilieva
(la femme de l'oncle de Iouri, Pavel Lourié),
Iouri, sa mère, sa sœur et son demi-frère Oundik

3 avril 1938

Hier soir, des agents du NKVD sont venus et ont emmené maman. Ils nous ont réveillés. Maman a été très courageuse. Ils l'ont emmenée dans la matinée. Aujourd'hui, je ne suis pas allé à l'école. Maintenant, il n'y a plus que Tania et moi, avec grand-maman, Ania et Oundik.
Le 7, avec Ania, nous essaierons de trouver dans quelle prison maman se trouve. C'est affreux.

Ania, la femme de Pavel Lourié, vivait avec eux depuis l'arrestation de son mari. Oundik, âgé de vingt ans, était le frère adopté de Iouri ; il s'était récemment mis à fumer et avait commencé à travailler dans un laboratoire de chimie.

8 avril 1938

« Un malheur n'arrive jamais seul. »
Les journées sont devenues complètement vides. Mais cela finira bien un jour. Le 6, Tania, Ania et moi sommes allés au Musée des Beaux-Arts. Nous n'avons pas eu le temps de tout voir parce que Ania devait se dépêcher pour nourrir sa fille, Katia. Grand-maman a suggéré que j'écrive quelque chose, pour que maman sache comment nous nous débrouillons sans elle.

Aujourd'hui, tout de suite après l'école, Tania, Ania et moi sommes allés au pont de Kouznetski pour essayer de savoir où était maman. C'était une petite pièce où se trouvaient environ vingt personnes. Nous avons attendu à peu près trente minutes que la petite fenêtre s'ouvre. Tous les visages étaient tristes, éplorés, avec des traînées de larmes. La fenêtre s'est ouverte et je me suis mis dans la queue. Quand mon tour est venu, je leur ai montré mon numéro, 1981, et ma carte de l'école. Ils m'ont dit que maman était à la prison de la Boutyrka. Le 11, j'irai y déposer un peu d'argent pour maman et papa. À l'école, personne ne sait encore. Hier, Tania et moi sommes allés à l'anniversaire de Natacha [Natacha était la demi-sœur de Iouri, la fille que Valentin Trifonov avait eue d'un premier mariage]. Nous y avons passé environ une heure et demie et nous sommes partis. Je lis maintenant *Guerre et Paix* de Tolstoï.
J'ai fini mes devoirs pour demain. Tout mon corps est fatigué. Et ce n'est pas étonnant, après deux heures passées debout. Ania et Tania ont pu s'asseoir, même si Tania ne s'est assise qu'à la fin. Les examens vont bientôt arriver, mais j'arriverai bien à me débrouiller.
Oh, je suis si-i-i-i déprimé !!!
Maman-an-an-an-an !!!! an-an !! Je n'arrête pas de pl…

9 avril 1938

Je dois être fort et attendre.

16 avril 1938

Hier j'ai eu un C en géométrie. Ça ne suffit pas ! Je dois être un meilleur élève encore tant que maman n'est pas là. Je vais beaucoup travailler, je le jure.

21 avril 1938

C'est le soir maintenant. Grand-maman est sortie acheter du pain. Tania, Ania et moi sommes à la maison. J'ai mal au cœur. Maman ! Je t'envoie tous mes vœux, où que tu sois. Aujourd'hui nous avons reçu une lettre de Pavel. Il est à Oufa, en route pour le Camp de la Liberté. C'est tellement déprimant !

Maman-an-an-an-an-an-an-an-an[6] !!!!

*

* *

Alexandre Voronski qui, en 1927, avait rejoint Smilga et les autres oppositionnels actifs, avait continué à diriger la section classique des Éditions littéraires d'État. Entre la mi-1932 et la fin 1934 (quand Smilga travaillait à son essai sur Dickens), il publia les œuvres complètes de Goethe, Balzac, Flaubert, Griboïedov, Pouchkine, Lermontov, A. Koltsov (aucune relation), Saltykov-Chtchedrine, Tolstoï, Ostrovski et Tchekhov. Selon sa fille, il « gardait pour lui et refusait non seulement de parler publiquement de littérature, mais aussi d'assister à des réunions et à des conférences sur la littérature ». Il passait l'essentiel de son temps à lire de la philosophie et à écrire de la fiction. Comme le disait son patron lors de sa réunion de purge, le 21 octobre 1933, « Alexandre Konstantinovitch a perdu quelque chose dans sa vie de communiste, et il n'a pu le retrouver jusqu'à présent […]. La démolition de sa plume, cette arme politique que lui avait donnée le Parti, sera certainement suivie de la démolition de beaucoup d'autres armes et, en fin de compte, de lui-même[7] ».

Il fut exclu du Parti juste après la mort de Kirov – « pour avoir aidé à organiser l'aide en faveur de l'écrivain Mirov, exilé pour propagande antisoviétique », pour avoir omis de mentionner ce fait à la réunion de purge de 1933 et « pour avoir dissimulé ses liens avec Zorine, qui avait été arrêté en liaison avec le meurtre du camarade Kirov ». En mai 1935, il fit appel de la décision devant la Commission de contrôle du Comité central du Parti, affirmant que ses relations avec Sergueï Zorine (Alexandre Gombarg, l'ancien secrétaire des Comités du Parti de Petrograd et de Briansk) étaient « d'ordre purement littéraire et privé » et que sa compassion pour Mirov avait été une défaillance momentanée.

> Il est vrai qu'en 1931 j'ai apporté une aide matérielle à l'anarchiste et écrivain débutant Mirov. J'ai avoué et j'avoue encore que j'ai commis ce crime sous l'influence de rapports disant que sa famille était dans le besoin, mais je vous prie de garder à l'esprit que cette aide, apportée il y a quatre ans, fut un acte sans lendemain. Je n'ai jamais aidé aucun autre exilé. Et je réfute l'accusation selon laquelle j'aurais dissimulé délibérément mon aide à Mirov lors de ma réunion de purge. J'ai simplement oublié. Quand, en février de cette année, on

> m’a demandé s’il m’était arrivé d’apporter une aide financière à un exilé, ce n’est qu’une fois rentré chez moi que je me le suis rappelé, avec l’aide de ma famille, et je l’ai immédiatement rapporté au secrétaire du Comité du Parti[8].

La procédure inquisitoriale bolchevique, comme les procédures inquisitoriales chrétiennes, bouddhistes et postfreudiennes, supposait qu’une vie totalement vertueuse était impossible, mais qu’il était possible d’arriver à une réconciliation partielle en se confessant, et qu’un péché non avoué pouvait être pardonné s’il était omis sincèrement et s’il n’était pas délibérément dissimulé. La différence entre l’omission sincère et la dissimulation délibérée, connue seulement de Dieu, de l’Histoire et peut-être d’un interrogateur expérimenté, était, dans la plupart des relations humaines, une question de confiance. Mais, comme Staline le déclarerait à Boukharine au plénum du Comité central de décembre 1936, après l’assassinat de Kirov, on ne pouvait plus faire confiance à personne, même à ceux qui « se portaient personnellement volontaires pour exécuter leurs amis ». C’était une « situation infernale » : la sincérité, comme l’avaient montré de façon convaincante les événements des deux dernières années, était devenue un concept relatif, et donc inadapté[9].

Voronski se défendit en avouant à nouveau (il récapitula l’histoire de sa chute, formulée pour la première fois lors de sa réunion de purge) et souligna qu’il n’avait jamais commis d’« erreurs politiques » dans son travail d’éditeur de littérature classique, et que personne n’avait jamais remis en cause la sincérité du travail « très nécessaire » qu’il avait fait pour façonner la figure littéraire du bolchevik clandestin :

> J’ai rompu définitivement avec l’opposition. Le Parti m’est cher. Son passé, son présent, son futur me sont chers. Je suis certain que sous la direction du Comité central léniniste et du camarade Staline, la Terre des Soviets va poursuivre sa marche en avant vers l’établissement d’une société socialiste.
> En conclusion, j’aimerais dire que je continuerai à penser, quelle que soit la décision prise dans mon cas par la Commission de contrôle du Comité central, que ma vie est inséparable du Parti. L’obéissance inconditionnelle aux décisions du Parti et à la direction du Parti, présidée par le Comité central et par le camarade Staline, restera pour moi une exigence absolue[10].

La réponse de la Commission de contrôle du Parti ne mit pas moins d'un an à arriver. Elle était négative. Voronski fut formellement exclu du Parti et de l'Union des écrivains, et chassé des Éditions littéraires d'État. Lors d'un interrogatoire mené le 25 janvier 1935 (par le beau-frère de Boris Voline et de Boris Iéfimov, l'enquêteur Leonid Tchertok), Sergueï Zorine avait avoué que, « parce qu'il avait maintenu, en 1930, 1931 et 1932, des liens politiques avec Zinoviev et Kamenev, et qu'il était, sur certaines questions, d'accord avec leurs opinions politiques », il avait pratiqué un « double jeu ». Comme il n'était pas question, pour les membres du Parti, de distinguer les relations « littéraires et privées » des relations politiques, il s'ensuivait que, puisque Voronski avait maintenu jusqu'en décembre 1934 des liens privés et littéraires avec Sergueï Zorine, Voronski avait lui aussi pratiqué un double jeu[11].

Voronski n'était pas entièrement en désaccord. Son autobiographie fictionnelle parlait de doubles : les Brand et les Peer Gynt, les Don Quichotte et les hommes de la clandestinité, le narrateur à la première personne, qui doutait de lui-même, et le surnom qui l'incarnait dans le Parti. Le personnage littéraire du Moïse bolchevik, dont il s'était fait le héraut dans les années 1920, était soit un personnage de nature double, soit deux personnages ayant une seule et même mission. Son Lénine était en même temps un Moïse tonitruant et un artiste « d'une tendresse presque féminine à l'égard des humains ». Le « double jeu », c'était ce qui était arrivé aux « deux visages » de Koltsov, deux visages et un seul homme : pas une dualité, mais une synthèse[12].

À l'époque de l'assassinat de Kirov, Voronski avait reçu les épreuves de son nouveau livre sur Gogol. Selon sa fille Galina :

> Mon père s'absorba complètement dans ce travail. Pendant un certain temps, il fut incapable de parler d'autre chose que de Gogol. À la maison, pendant les promenades et quand nous rendions visite à des amis, il parlait avec passion des différents épisodes de la vie de Gogol et de son œuvre. Une fois, par un hiver glacial, alors que lui et moi marchions autour de l'Arbat, nous nous sommes arrêtés devant la statue de Gogol, et il a dit :
> « Gogol était un homme étrange et mystérieux. Il y avait en lui quelque chose du diable. Je pense avoir réussi à lever un peu le voile

sur son œuvre et à dire quelque chose de nouveau à son sujet. Mais je ne puis m'enlever l'impression qu'il ne me laissera pas dire ce que je voudrais dire[13]. »

La clé du génie de Gogol, selon Voronski, était sa nature double, et le plus grand tournant de la vie de Gogol était la nouvelle « Viï », dans laquelle le séminariste « philosophe » Thomas Brutus est assailli par les forces des ténèbres, alors qu'il se trouve dans une église, seul, en pleine nuit. « La porte fut arrachée de ses gonds ; une horde se rua dans le saint lieu, qu'elle emplit bientôt d'un grand bruit d'ailes, d'un long froissis de griffes : cela rampait, courait, volait, cherchait partout le philosophe. » Thomas était protégé par le cercle qu'il avait tracé autour de lui, mais il fut reconnu par le monstrueux Viï, avec son visage de fer.

> « Ne regarde pas », souffla au philosophe une voix intérieure.
> Il ne put retenir sa curiosité et regarda.
> « Le voilà ! » s'écria Viï en le désignant de son doigt de fer.
> La horde entière se rua sur le philosophe. Frappé d'épouvante, il tomba de son haut et trépassa sur le coup.
> Alors retentit le chant des coqs. C'était déjà le second ; les gnomes n'avaient pas fait attention au premier. Dans leur effroi, ils se précipitèrent confusément aux portes et aux fenêtres ; mais il n'était plus temps, et ils demeurèrent à jamais plaqués à ces fenêtres et à ces portes par où ils voulaient s'envoler.
> Le prêtre qui vint le matin pour lire l'office des morts recula à la vue de cette profanation. Depuis lors, l'église abandonnée, avec ses monstres figés à leur place, est toujours restée dans le même état, mais elle a disparu sous les ronces, les broussailles, les arbrisseaux. Personne ne pourrait aujourd'hui en retrouver le chemin[14].

Lors des batailles des années 1920 autour de la littérature, Voronski avait comparé ses adversaires prolétariens à ces « hommes vertueux et résolus » qui, comme le séminariste philosophe de Gogol, ont tracé autour d'eux un cercle magique « de peur que le bourgeois Viï ne livre la Révolution russe aux impurs et aux morts-vivants ». Ou avait-il voulu se comparer lui-même au séminariste philosophe et comparer ses adversaires prolétariens aux impurs et aux morts-vivants ? Lui aussi, après tout, était un ancien séminariste et faisait partie de ces « jeunes gens présents partout en même temps » dont « l'intelligence pouvait être parfois réellement

macabre ». Ou peut-être lui et ses critiques prolétaires étaient-ils des séminaristes condamnés, assaillis par le même monstre ? Et n'était-ce pas Boukharine qui avait d'abord brisé la plume de Voronski puis fait la chasse aux Averbakh ? Et n'était-ce pas Boukharine qui s'était révélé un adepte du double jeu[15] ?

D'après Voronski, Gogol avait une nature double et vivait dans un double monde :

> Dans l'œuvre de Gogol se combattent deux mondes, le monde réel et le monde des cauchemars terrifiants et des esprits malins, et ces deux mondes sont d'autant plus vivants qu'ils se rapprochent. Dans *Les Soirées du hameau*, la réalité l'emporte : monstres, sorciers et créatures abominables s'introduisent dans la vie ordinaire, mais ils finissent par être vaincus. Même le sorcier d'« Une terrible vengeance » meurt à la fin. Dans « Viï », les morts, les morts-vivants et l'indicible triomphent de la réalité et finissent par en faire partie intégrante. L'écrivain chrétien n'épargne même pas le « saint lieu », l'église. Les morts-vivants finissent plaqués à ses fenêtres.

Ce qui différenciait Gogol du séminariste philosophe, c'est qu'il était protégé par son cercle même quand il regardait autour de lui. Il était donc capable de rester à l'intérieur du cercle et de porter témoignage. « Les créatures abominables se précipitent et reviennent à la vie. Après cela, le regard de l'artiste s'arrête inexorablement sur elles – car il ne peut pas résister à la tentation et il regarde, il voit sa terre natale grouiller de monstres narquois, et il sait qu'il n'est pas d'endroit où le philosophe poète puisse se cacher. » Comme Thomas Brutus, il essaie de lire les psaumes, mais ne voit que l'apocalypse : « Il est comme le prêtre qui n'ose plus célébrer la messe, et quand il le fait, ses paroles sortent sans force et sans vie, et les images et les personnages censés représenter le sacré et la réconciliation paraissent artificiels et sont peu convaincants. Le pinceau de l'artiste n'a de force que pour peindre les légions de démons dans leur monstruosité hideuse et pittoresque. C'est la malédiction de l'artiste[16]. »

Dans la théorie littéraire de Voronski, les vrais artistes étaient des prophètes dotés du « don spécial de voyance ». Le don de Gogol était de vivre dans un monde dans lequel les âmes mortes avaient gagné – et de ne pas avoir cédé[17] :

> Le lecteur qui se plonge dans ces pages glorieuses et médite sur le terrible sort de leur créateur pourrait penser à toutes sortes d'images et de comparaisons. Toutefois les plus terrifiantes viennent toutes du roman inachevé de Gogol dans lequel deux prisonniers, un homme et une femme, sont enfermés dans un cachot. L'odeur de décomposition coupe la respiration, un énorme crapaud observe avec des yeux protubérants, d'épais bouquets de toiles d'araignées pendent du plafond, des ossements humains gisent ici et là. « Une chauve-souris ou une chouette serait, ici, une beauté. » Lorsque la prisonnière est soumise à la question, une voix sombre et terrifiante retentit : « Ne cède pas, Hannah ! » Soudain, un homme apparaît : « Il était vivant, mais n'avait pas de peau. Sa peau avait été arrachée de son corps. » Il n'était que sang frémissant. N'étaient visibles que les rameaux bleus des veines qui parcouraient son corps. Le sang dégouttait de lui. Une mandoline au bout d'une vieille lanière de cuir était pendue à son épaule. Ses yeux clignaient hideusement sur son visage sanguinolent. Gogol était ce barde à la mandoline, dont les yeux avaient vu trop de choses. Il était celui qui, malgré lui, criait d'une voix sombre, pour que toute la Russie entende : « Ne cède pas, Hannah ! »
> Et pour cela, ils l'avaient écorché vivant[18].

Mais qui était ce « ils » ? Et qu'était-il arrivé au « monde réel » dans lequel le prêtre était supposé célébrer sa messe ?

Voronski passa l'année 1936 dans l'attente de son arrestation. La plupart de ses amis cessèrent de lui rendre visite, sa fille Galina fut exclue de la Ligue des Jeunes communistes (Komsomol), et le manuscrit dactylographié de *Gogol* fut détruit à l'imprimerie. Il prépara tout un tas de livres de philosophie pour les emporter avec lui en prison. Comme l'écrit Galina, « mon père passa beaucoup de temps à écrire et à lire, menant une vie presque remplie, essayant de ne pas voir et de ne pas appeler même les rares amis qui ne l'avaient pas abandonné ». Les Voronski célébrèrent la soirée du Nouvel An à la maison. Galina se rappelait avoir décoré de mandarines un petit arbre du Nouvel An et avoir écouté à la radio l'*Élégie* de Jules Massenet. Fin janvier, Radek et plusieurs autres accusés au second procès pour l'exemple de Moscou avouèrent avoir mené une double vie. Selon Galina, Voronski « ne doutait pas de la véracité du témoignage des accusés ». Deux jours après l'annonce du verdict, le 1er février 1937, il passa la matinée à travailler, fit sa promenade habituelle

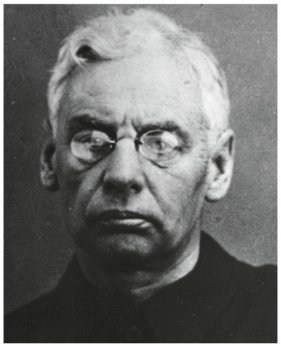
sur la place Rouge avant le déjeuner, fit une sieste dans l'après-midi, et s'assit pour se remettre au travail. Le soir, Galina et Sima Solomonovna descendirent au cinéma « Oudarnyk » pour voir la dernière projection de *La Fille sans dot,* de Protazanov. Elles furent de retour dans le hall de l'immeuble vers minuit.

> Le gardien ouvrit pour nous la porte de l'ascenseur et nous livra un long regard, étrangement sévère et pénétrant, mais il ne dit rien. Par la cage d'escalier, nous apercevions les fenêtres du bureau de mon père. Il ne laissait d'habitude allumée que sa lampe de bureau parce qu'il n'aimait pas la lumière vive. Mais, cette fois, les fenêtres étaient brillamment éclairées et cela me rendit, d'une certaine façon, nerveuse, mais je n'eus pas le temps de me demander pourquoi. Ma mère ouvrit la porte avec sa clé. Un homme gros et petit, en uniforme militaire, se tenait juste devant la porte et, pour une raison que j'ignore, tenait à la main un sabre. Cinq ou six hommes en uniforme effectuaient une fouille. Mon père était assis sur le divan. Ma mère et moi ne fûmes pas autorisées à nous asseoir à côté de lui ni à lui parler, mais nous nous parlâmes tout de même, en dépit des cris incessants des hommes du NKVD. Ce fut une fouille très minutieuse, surtout quand ils en vinrent aux livres. Nous avions une édition anniversaire des œuvres complètes de Goethe, avec des reliures en cuir gris. Ils découpèrent toutes les reliures et les examinèrent une par une, un des hommes du NKVD feignit même de nous en demander au préalable la permission […].
>
> Mon père, avec calme et réflexion, poursuivit ses préparatifs. Ignorant les objections des hommes du NKVD, il prit beaucoup de choses. […] Avant de partir, il demanda la permission de boire une tasse de thé fort et chaud.
>
> Quand nous nous dîmes au revoir, j'éclatai en sanglots.
>
> Il essaya de me consoler : « Veille à terminer l'université. S'ils m'envoient en exil, tu pourras venir me voir dans l'été. »
>
> Je n'oublierai jamais cette scène : le couloir sombre, mon père portant son pardessus et sa chapka, les rabats de cuir laissés pendants, et le gros paquet dans ses bras[19].

Ses manuscrits et ses livres, dont les épreuves de Gogol, furent emmenés avec lui. Le mandat d'arrestation était signé Iakov Agranov, qui fut lui-même arrêté cinq mois plus tard. Galina et Sima Solomonovna

furent déplacées de la Maison du Gouvernement dans un appartement collectif au 2, rue Izvoznaïa (Studencheskaïa). Galina fut arrêtée peu après, à la mi-mars, et Sima Solomonovna en août. L'un des interrogateurs de Galina était « un type très bien » :

> Ce jeune homme était en réalité un grand fan d'Essenine, et quand il découvrit – ce fut pendant l'interrogatoire – qu'Essenine faisait partie des écrivains que je connaissais personnellement, il sauta littéralement de son siège : « Non ! Vraiment ? » Après cela, notre relation (d'enquêteur à prisonnière) consista à nous réciter mutuellement les vers de ce poète séditieux et interdit (que mon père aimait lui aussi beaucoup) et à nous corriger si l'un ou l'autre se trompait, mais chaque fois qu'une tierce personne (c'est-à-dire un autre agent du NKVD) entrait dans la pièce, mon K. (désignons-le comme cela ici) rectifiait rapidement ses manières et me criait : « Voronskaïa, tu ferais mieux de te mettre à témoigner[20]. »



Cliché anthropométrique
d'Alexandre Voronski

Témoignèrent, à peu près à cette époque, l'adversaire « prolétarien » de Voronski, devenu par la suite son ami et coauteur, G. Lelevitch (un ancien trotskiste), et le chef des anti-Voronski au sein du Parti – qui était devenu l'éditeur et le défenseur de ses écrits autobiographiques –, Semion Kanatchikov (un ancien zinoviéviste). Tout comme les mémoires de Voronski représentaient la vie canonique de l'étudiant « bolchevik », celles de Kanatchikov représentaient celle de l'ouvrier bolchevik. Les deux livres furent proscrits après l'arrestation de leurs auteurs. Le critique prolétarien en chef, Leopold Averbakh, fut arrêté le 4 avril 1937. Sa sœur Ida, procureur adjoint de Moscou, fut arrêtée avec son mari, l'ancien chef du NKVD Genrikh Iagoda. (Son livre sur la « réforme des consciences »

des prisonniers employés à la construction du canal Moscou-Volga avait été publié un an auparavant.) Leur mère, Sofia, la sœur de Iakov Sverdlov, fut arrêtée elle aussi, ainsi que le frère de celui-ci, Veniamine, ancien commissaire adjoint du peuple aux Transports. Le fils de Iakov Sverdlov, Andreï, qui avait été brièvement arrêté en 1935, fut arrêté de nouveau en janvier 1938. L'interrogateur de Sergueï Zorine, Leonid Chertok, se défenestra du huitième étage quand ses collègues vinrent l'arrêter. Sa femme, Sofia Fradkina, une employée du NKVD, sœur de Boris Voline et de la femme de Boris Iéfimov, serait, selon Iéfimov, plus heureuse dans son mariage suivant[21].

*
* *

En 1936, au début du mois de février, une vieille amie de Voronski, Tania Miagkova (Poloz), qui venait de terminer sa peine de trois ans dans l'isolateur de Verkhneouralsk, fut condamnée à trois ans d'exil au Kazakhstan. Arrivée à Alma-Ata [Almaty], on l'avait dirigée sur Ouralsk. Elle écrivit à sa mère que si Alma-Ata était plus intéressante, Ouralsk était une meilleure option parce que c'était plus près de Moscou. Elle avait trouvé un emploi d'économiste dans un entrepôt de pièces détachées et louait une chambre dans une maison « quelconque » et sans toit (la propriétaire avait promis d'en poser un au printemps), dont l'entrée abritait un porcelet et des coqs (la propriétaire « avait acheté un coq et une poule, mais il s'était avéré que celle-ci était aussi un coq ») et qui était équipée de toilettes extérieures « délabrées », elles aussi sans toit. La chambre était propre et agréable, mais « très petite-bourgeoise » (avec une vitrine, des rideaux de dentelle et un tapis au mur). Les fenêtres ne s'ouvraient pas, il y avait beaucoup de cloportes. Très malade, Tania demanda à sa mère de lui envoyer davantage de vêtements[22].

> Ah oui, je voulais aussi que tu saches comment j'ai réagi à mon allure miteuse quand je suis enfin sortie de mon trou et me suis retrouvée à la lumière du jour. En général, ma réaction a été (et l'est encore, dans une certaine mesure) très mesurée, en raison de mon épuisement et de ma grippe, et aussi parce que j'avais employé toute mon énergie à réaliser des objectifs essentiels et très pratiques. Mon aspect physique m'a toutefois causé une certaine souffrance. Mon manteau d'hiver était taché et fripé, mes bottes étaient sales, et rapiécées de rapiécé, et

> mes gants étaient complètement élimés. Ma robe était elle aussi couverte de pièces et avait un trou au coude, si bien que j'ai fini par mettre un tricot en laine tout distendu et qui pendait sur moi comme un sac. C'était affreux ! Et au même moment des femmes passaient dans le train en zibelines, avec des chaussures de luxe, de jolis petits bérets inclinés sur le côté, et des flots de parfum […]. Je me suis même sentie un peu jalouse. Je n'avais qu'un petit porte-monnaie taché pour mettre mon argent et un chiffon noué pour mes pièces. Je dois avouer que la première chose que j'ai achetée, c'est un porte-monnaie. En général, je pense qu'il vaut mieux attendre et acheter des choses de bonne qualité, mais pendant une période de transition comme celle dans laquelle je suis aujourd'hui, il ne faut pas s'en tenir aux principes, alors je me suis acheté un porte-monnaie de toile cirée pour deux roubles cinq kopeks. J'ai aussi réussi à acheter une ceinture pas chère et quelques bas simples pour un peu plus de deux roubles. J'ai terminé mes courses par l'achat d'une éponge pour les bains publics, et pour le reste il faudra attendre que je trouve un emploi permanent. Je crois quand même que je suis désormais bien plus élégante[23].

Elle n'avait toujours pas fait réparer sa fausse dent de devant. « La dent est là et on ne voit que ça. Quand je parle ou que je ris, elle reste plus ou moins en place ; mais quand je mange, je dois l'enlever. En général, mes dents ont besoin de soins importants. J'ai clairement besoin de bridges à deux endroits au moins. Je ne prévois pas de faire quoi que ce soit pour l'instant, mais j'aimerais réparer ma dent de devant dès que possible. » Elle voulait « rejoindre, en ce sens, les rangs des gens normaux (et, si possible, un peu au-dessus de la moyenne) ». Elle demanda à sa mère de lui tricoter un petit béret. Il pouvait être bleu foncé, bleu clair, rouge ou noir (les « couleurs par ordre de préférence »). Fin mars, sa mère vint la voir pendant deux semaines. Après son départ, Tania eut l'impression d'avoir d'une certaine façon perdu son « goût de la solitude » (« je n'arrête pas d'essayer de me convaincre qu'un être humain véritable devrait pouvoir vivre seul, en ressortant pour m'y aider toutes sortes de citations de Herzen, mais ça ne marche pas vraiment »). Elle continuait aussi d'espérer que sa fille, Rada, pourrait lui rendre visite et peut-être même rester de façon permanente[24].

Puis, début avril, on lui ordonna de retourner à Alma-Ata. Au début, elle fut bouleversée à l'idée de devoir à nouveau trouver une chambre et un travail, mais elle décida que si Ouralsk était une meilleure option parce que c'était plus près de Moscou, Alma-Ata était une ville plus intéressante et bien plus belle. Elle s'étonnait de son entrain. « Je me suis subitement effrayée de ce trait de ma personnalité : ne va-t-il pas me conduire à me conformer aux circonstances plutôt qu'à en triompher ? J'ai décidé de me surveiller très attentivement. Mais, en réalité, quand on y pense, il n'y a pas de raison de paniquer. Je fais simplement tout ce qui est en mon pouvoir pour améliorer ma situation et pour voir le bon côté de choses sur lesquelles je n'ai aucun contrôle[25]. »

Le voyage d'Ouralsk à Alma-Ata prit une semaine, principalement dans des trains lents, à travers le désert. « Cet environnement, écrivait-elle au quatrième jour, fait son possible pour provoquer en moi un sentiment de mélancolie, mais je reste ferme et je m'accroche résolument à la règle dont je me sers dans toutes sortes d'épreuves : "À chaque jour suffit sa peine." » Elle était la petite-fille d'un prêtre. La formule venait du Sermon sur la Montagne, Matthieu 6 (dans la version de la vieille Église slave) :

> Ne vous inquiétez donc point et ne dites pas : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ?
> Car toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin.
> Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît.
> Ne vous inquiétez donc pas du lendemain ; car le lendemain aura soin de lui-même. À chaque jour suffit sa peine[26].

À Alma-Ata, après trois semaines environ de recherches, elle trouva un emploi d'économiste au département du Commerce intérieur de la province. Trouver une chambre fut plus difficile. Après plusieurs nuits dans un hôtel, elle s'installa avec un ancien condisciple de l'Université communiste de Sverdlov, exilé comme elle : « C'est quelqu'un de très bon et qui est en complet accord avec moi sur le plan politique : fermement et inconditionnellement pour la ligne du Parti et absolument impliqué dans son travail, quelque temps ou quelque effort que cela exige. » Trois semaines plus tard à peu près, il lui trouva une autre chambre provisoire avec une colocataire. La chambre était encombrée de vieux livres, de valises, de manteaux de fourrure et de bouteilles vides, mais elle se lança

dans un grand « programme de réformes » et fut contente des premiers résultats. « Ce qui est remarquable, c'est que je trouve les choses intéressantes et que, malgré les circonstances difficiles, je fais face avec enthousiasme à la vie dans toutes ses manifestations. » Elle continua à lire le journal, à s'inquiéter de la situation en Mongolie, à faire d'agréables promenades dans le Parc de la Culture et du Repos :

> Le printemps à Alma-Ata est absolument merveilleux ! Les pluies ont cessé, mais il ne fait pas encore chaud. Les prunelliers et les cerisiers sont déjà en fleurs, et les pommiers vont bientôt fleurir. L'air est aussi doux et sucré que l'air au printemps en Crimée. Nous sommes entourés de montagnes couvertes de neige et d'arbres. Même quand je courais partout pour trouver un travail, j'ai pu jouir de l'arrivée du printemps. J'ai vu le film *Nous sommes de Cronstadt*. C'est extraordinaire. Il m'a tenu en haleine jusqu'au bout. C'est excellent et très profond. Je rêve maintenant de voir *Tchapaïev*[27].

La grande question était de savoir si Rada (qui allait avoir douze ans en juin) viendrait la voir à la fin de l'année scolaire ou deux mois plus tard, après son camp de pionniers, et si Tania pourrait trouver une chambre permanente pour toutes les deux. Les perspectives n'étaient pas très bonnes, mais, comme elle l'écrivait à sa mère, « *credo* résolument *quia absurdum* [je crois parce que c'est impossible] ». Pendant ce temps, elle développait « un goût pour la vie dehors » :

> Est-ce que je t'ai dit que j'ai du parfum, maintenant ? Une bouteille de « Lila glorieux » et une autre de « Jasmin ». J'adore « Lila glorieux », même si c'est la moitié du prix, mais je ne sais pas quoi penser de « Jasmin ». Je dois avouer que ce n'est pas moi qui les ai achetés. Envoie-moi le crêpe de Chine, chère maman, avec Rada ou par courrier, même si je pense que je devrais pouvoir trouver des vêtements ici. La camarade avec qui je vis en ce moment aime faire des robes et les fait très bien. Et ma chemise ukrainienne ne devrait pas tarder à être transformée en robe[28].

Finalement, tout se mit en place. Si l'on en croit Rada, « en juin 1936, elles m'achetèrent un billet pour Alma-Ata, trouvèrent des gens pour m'accompagner, firent mes paquets et envoyèrent un télégramme avec mon itinéraire. Comme elles ne recevaient pas de réponse, elles envoyèrent

un télégramme urgent avec réponse prépayée. La réponse arriva immédiatement : “La destinataire n’habite plus à cette adresse” ». Elles eurent des nouvelles de Tania un mois plus tard environ. Rada se rappelait s’être réveillée une nuit lorsque sa tante et sa grand-mère avaient allumé la lumière pour pouvoir lire la carte de l’Union soviétique accrochée au-dessus de son lit. Elles essayaient de trouver la baie de Nagaïev[29].

Tania avait été arrêtée le 14 juin et condamnée à cinq ans de camp de travail. Elle avait été envoyée en train à Vladivostok, puis de là, par bateau, à Magadan, dans la baie de Nagaïev. Son premier télégramme arriva courant juillet.

> Mes chéries : mon voyage est terminé. On m’a dit qu’il n’aurait pu se faire par un temps plus clément. J’ai désormais navigué sur le Pacifique. Je suis restée tout le temps sur le pont, comme si je faisais une belle excursion touristique, sans un brin de mal de mer. Il y a eu des moments magiques – par exemple, la nuit au clair de lune sur une péniche dans la baie de Vladivostok (quand on nous emmenait à notre bateau). Quoi qu’il se soit passé avant et quoi qu’il arrive après cette nuit-là, je ne l’oublierai jamais. La baie de Nagaïev est immense. Elle est entourée de montagnes enveloppées de brumes. Tout va bien. J’arrive aussi à voir la ville. Je vous embrasse, mes chéries. Ne vous inquiétez pas pour moi, tout ira bien. Je vous aime, Tania[30].

La première lettre fut envoyée le 18 juillet 1936 :

> Je suis ici depuis plusieurs jours, je ne sais exactement combien : il semble que j’aie perdu la faculté de compter les jours. Tout est encore temporaire et incertain. Nous vivrons dans le bâtiment de ce qu’on appelle le « Détachement des femmes » jusqu’à ce qu’on nous mette dans les baraquements (qui ne sont pas mal et ne contiennent pas d’« éléments étrangers »). Je n’ai pas encore de travail. La nourriture n’est pas pire que ce qu’on nous donne depuis trois ans, mais très monotone : il n’y a pas de légumes du tout. Si vous voulez m’envoyer quelque chose, envoyez-moi de l’ail, des oignons et, si vous en trouvez, n’importe quelles vitamines, mais n’en envoyez pas beaucoup tant que je ne peux pas expédier de l’argent (ce que j’espère être bientôt capable de faire). Il n’y a pas de scorbut ici, les services médicaux sont bons, et l’air est merveilleux. Dans le quartier du Détachement des femmes, nous pouvons nous déplacer librement. Je

> ne suis pas encore allée dehors mais ce n'est sans doute qu'une question de temps et de travail. À ce moment, je rattrape le sommeil que j'ai en retard depuis Alma-Ata et le voyage jusqu'ici. Je dors toujours mal quand je voyage. Le trajet était bien et intéressant, et j'aurais aimé qu'il ne se termine pas aussi vite. Pour être honnête avec vous, je n'ai pas encore récupéré du choc, et l'atmosphère ici ne favorise guère la réflexion soutenue. […] Mais vous savez que je suis indestructible et que je serai bientôt en bonne forme[31].

La deuxième lettre, postée le 29 juillet, parlait d'une incertitude qui se prolongeait. Elle espérait trouver un emploi comme spécialiste de la planification dans une usine de réparation automobile. Il était probable qu'elle resterait à Magadan, « capitale » de la Kolyma. C'était une très bonne chose, car Magadan avait une meilleure liaison avec Moscou et un service postal plus fiable :

> Je ne sais pas encore grand-chose de la vie et du travail dans la Kolyma. En tout état de cause, ce n'est pas un camp ordinaire. À bien des égards, c'est mieux, et surtout plus libre – si seulement ce n'était pas si loin… Chère maman, au ton de ma lettre, si différent de mes lettres habituelles, tu vas probablement te dire que je ne suis pas encore tout à fait « revenue à la normale ». Je ne te mentirai pas : malgré le fait que ce camp est plus libre que la plupart, je ne me réjouis pas beaucoup d'être ici et ne suis pas beaucoup encline à me répéter mes vers favoris :
> *Je salue les jours qui viennent comme des coupes*
> *Remplies à ras bord de lait et de miel.*
> Pour être honnête, je ne suis pas si sûre pour ce qui est du lait et du miel. Mais je vais attendre et laisser mon optimisme naturel reprendre le dessus. Il n'a pas le choix, de toute façon, n'est-ce pas, et je serai de nouveau à flot[32]…

Les vers viennent de « Till l'Espiègle », d'Édouard Bagritski. Le poème, qui parle d'un des héros de l'enfance heureuse les plus populaires en Union soviétique, se termine par cette épitaphe : « Ici repose en paix le joyeux vagabond, qui n'avait jamais appris à pleurer. »

Dans la Kolyma, Tania retrouva Mirra Varchvaskaïa, sa camarade de chambre pendant son exil à Chalkar, en 1929. Elles avaient aussi été ensemble dans l'isolateur de Verkhneouralsk, mais elles n'y étaient pas en

très bons termes, car Mirra était restée dans l'opposition tandis que Tania avait adopté la ligne du Parti. Dans la Kolyma, ces différences perdirent leur importance[33].

*
* *

À la Maison du Gouvernement, cela faisait déjà plusieurs années que les désaccords en matière d'orthodoxie avaient perdu leur importance, quand toute opposition déclarée était devenue impossible. Tout individu se trouvant en prison était coupable sans considération de ses croyances particulières, passées ou présentes. Toute personne vivant encore dans la Maison du Gouvernement était suspecte parce qu'on ne pouvait plus se fier à personne. Les anciens opposants étaient coupables parce qu'ils avaient été, un jour, des opposants. L'arrestation de Smilga et des autres participants à la manifestation de 1927 fut suivie de l'arrestation de ceux qui avaient réprimé cette manifestation. Grigori Moroz, qui avait promis de « couper les têtes » des gauchistes avant d'être démasqué comme droitier, fut arrêté le 3 juillet 1937, dans sa datcha de Serebrianyi Bor. Selon son fils, Samouïl, qui avait dix-sept ans à l'époque, il avait dit à sa famille que c'était un malentendu et qu'il serait relâché dès que les faits auraient été établis. Deux mois plus tard, sa femme, Fanni Lvovna Kreindel, était arrêtée à son tour, et ses deux jeunes fils, Vladimir, quatorze ans, et Alexandre, huit ans, furent envoyés dans un orphelinat. Samouïl dut passer de l'appartement 39 à l'appartement 402, où il fut rejoint par Kolia Demtchenko, âgé de dix-neuf ans, le fils du commissaire du peuple aux Fermes d'État et ancien secrétaire du Parti des provinces de Kiev et de Kharkov, Nikolaï Nesterovitch Demtchenko (lequel avait été arrêté le 23 juillet). Le frère de Kolia, Félix, âgé de onze ans, avait été envoyé dans un orphelinat. Kolia et sa femme, Tatiana, fêtaient encore leur lune de miel, provoquant l'« envie désespérée » de Samouïl. Le 28 janvier 1938, Samouïl et Kolia étaient arrêtés[34].

Dix jours auparavant, Boris Choumiatski, qui avait aidé Moroz à disperser la manifestation organisée par Smilga en 1927 (et qui présidait, depuis 1930, l'industrie soviétique du cinéma), avait été arrêté dans son appartement de la Maison du Gouvernement, avec sa femme, Lea Issaïevna. Parmi la liste de ses biens, dressée par les agents venus l'arrêter, figuraient une Ford 1936 huit cylindres, un piano Schröder, un

réfrigérateur General Electric, une machine à écrire Royal (en alphabet latin), une machine à écrire Mercedes (en alphabet cyrillique), 1 040 livres et des portraits de Marx et de Lénine. Iakov Agranov, qui avait présidé aux interrogatoires des opposants de gauche et de droite, avait été exécuté dix jours auparavant[35].

Grigori Moroz et son fils Samouïl

La campagne d'« extraction » avait commencé à s'accélérer lors du plénum du Comité central de juin 1937. Le 17 juin, Sergueï Mironov avait écrit à Iéjov pour lui demander le droit de prononcer des peines capitales « au moyen d'une procédure simplifiée » et pour lui proposer la création de troïkas spéciales. Le 22, dans un mémo à Staline, Iéjov avait soutenu la proposition de Mironov. Le 23, il avait ouvert le plénum par un rapport sur l'infestation de l'ensemble des institutions soviétiques par des terroristes et des espions. Trois jours plus tard, le plénum siégeant toujours, le NKVD arrêtait le commissaire adjoint du peuple à l'Agriculture, Aron Gaister. Selon son secrétaire, il fut convoqué dans le bureau de son chef, le commissaire du peuple Mikhaïl Tchernov, et on ne le revit plus. (Tchernov vivait dans l'appartement 109, pas loin de celui de Gaister, le 167.) La femme de Gaister, Rakhil Kaplan, était au travail au commissariat du peuple à l'Industrie lourde quand la secrétaire de son mari l'appela pour lui dire que son appartement faisait l'objet d'une perquisition. Plus tard cette nuit-là, deux agents du NKVD se rendirent à la datcha des Gaister, à

Nikolina Gora, pour procéder à une autre perquisition. Rakhil les accompagnait. Inna Gaister, qui avait onze ans à l'époque, se réveilla quand deux hommes, en uniforme militaire, entrèrent dans sa chambre et se mirent à forcer la serrure de son bureau. Plusieurs jours plus tard, la datcha des Gaister et leur appartement dans la Maison du Gouvernement furent mis sous scellés. Rakhil reçut l'ordre de s'installer dans un quatre pièces au quatrième étage de l'Entrée 4, qu'elle dut partager avec la femme et les trois enfants d'un membre du Comité de contrôle soviétique récemment arrêté, Viktor Karpov. Les enfants des Gaister – Inna, Natalia (« Natalka »), sept ans, et Valia (« Valiouchka »), un an – allèrent dans la datcha de leur grand-mère. Ils revinrent à Moscou le 30 août pour la rentrée scolaire. Ils étaient accompagnés de leur nounou Natacha. Inna eut douze ans ce jour-là :

> Cette nuit, ils sont venus pour ma mère. Je me suis réveillée tout de suite. Natacha et Valioucha se sont eux aussi réveillés. Natalka a continué de dormir. Mère n'arrêtait pas de marcher d'une pièce à l'autre, et moi je la suivais, en chemise de nuit. Et Natacha suivait derrière, avec Valiouchka dans ses bras. Nous avons continué à marcher comme ça, formant une file indienne tout autour de l'appartement. À un moment, mère a eu besoin d'aller à la salle de bains. Dans l'appartement des Karpov, la porte de la salle de bains avait une vitre, et un rideau la couvrait. Quand mère est entrée dans la salle de bains, l'agent du NKVD lui a dit d'ouvrir le rideau et est resté pour l'observer. Quand elle est sortie, nous avons repris notre marche en file indienne.
>
> J'ai sangloté tout le temps. Mère n'arrêtait pas de dire : « Ne t'inquiète pas, mon amour, nous ne sommes coupables de rien. Papa et moi ne sommes coupables de rien. Je reviendrai bientôt. » Vers cinq heures, ils l'ont emmenée. Je me rappelle avoir entendu, tout le temps, des sortes de bruits dans les escaliers. Ma mère n'a pas dû être la seule à être emmenée cette nuit-là[36].

Clichés anthropométriques de Rakhil Kaplan
(avec l'aimable autorisation d'Inna Gaitser)

Inna, Valentina (Valiouchka) et Natalia (Natalka)
après l'arrestation de leurs parents (c'est la photographie
qu'ils ont faite pour l'envoyer à leur mère au camp)
(avec l'aimable autorisation d'Inna Gaitser)

L'amie d'Inna, Svletana Khalatova, revint à Moscou à peu près à ce moment-là. Son père, ancien directeur des Éditions d'État, et plus récemment président de la Société soviétique des inventeurs, Artemi Khalatov, avait été arrêté le même jour qu'Aron Gaister. Sa femme (la mère de Svetlana) fut arrêtée peu après. Svetlana était alors dans le camp de Jeunes Pionniers d'Arek, en Crimée. Quand elle revint à Moscou, sa grand-mère lui dit que ses parents étaient partis à Leningrad, mais, quand elles arrivèrent à la Maison du Gouvernement, Inna Gaister, qui jouait dehors à la marelle, courut vers Svetlana et lui dit : « Il vous est arrivé la même chose qu'à nous ! » Svetlana et sa grand-mère furent transférées dans un appartement de trois pièces, qu'elles durent partager avec le plus jeune frère et les deux enfants du chef du département Mobilisation au commissariat du peuple à l'Industrie lourde, Ivan Pavlounovski, qui avait été arrêté un jour après Khalatov et Gaister, et avec la famille de l'ancien

chef de Gaister, Mikhaïl Tchernov, arrêté le 7 novembre. Les Khalatov et les Pavlounovski avaient été voisins dans l'Entrée 12. Avant d'être nommé au commissariat du peuple à l'Industrie lourde, Pavlounovski avait été plénipotentiaire de la Guépéou en Sibérie et dans le Caucase. En Sibérie, il avait affirmé avoir découvert une organisation militaire contre-révolutionnaire composée d'officiers blancs, de SR et de koulaks. Le succès de Pavlounovski avait servi de modèle à la découverte par Sergueï Mironov de l'alliance Blancs-SR-koulaks au sein de l'« Union générale des combattants russes ». Et le succès de Mironov avait servi de modèle à la campagne de Iéjov lancée le 23 juin dans toute l'Union soviétique, quatre jours avant l'arrestation de Pavlounovski[37].

*
* *

Le jour où Gaister et Khalatov furent arrêtés, Arossev rentrait de Leningrad à Moscou. Il se sentait de plus en plus isolé et avait de plus en plus l'impression qu'on ne lui faisait plus confiance. « L'époque où nous vivons est extraordinairement terrifiante, écrivait-il dans son journal le 31 août 1936. Personne ne fait confiance à personne, et le principe même de la nécessité de la confiance est ébranlé. Ils essaient de remplacer la confiance par la fourberie. Tout le monde a peur de tout le monde, tout le monde a les sourcils froncés. Personne ne parle de ce qui compte. » La réaction d'Arossev – la même que Boukharine – fut de se dédouaner aux yeux de l'Histoire en faisant appel à des individus choisis. Il écrivit à Staline : « Je suis abattu à cause de la froideur et même de la méfiance que je sens autour de moi. Si j'ai fait quelque chose de mal, il y a deux manières de traiter avec moi : soit m'apprendre, m'élever, me donner plus de responsabilité et un travail plus intéressant et plus utile, ou bien m'écarter et me laisser chercher de nouveaux chemins dans un monde lointain » (par « monde lointain », il entendait sa vie artistique et, en particulier, sa chronique « historico-psychologique » de la Révolution). Il écrivit à Vorochilov : « En toi, et en toi seulement, j'ai toujours vu une compréhension profonde et, surtout, une humanité intelligente et bonne. Ce n'est pas seulement mon impression personnelle, mais le sentiment de quiconque a été en contact avec toi, directement ou indirectement. C'est pourquoi l'affection que j'ai et que toute la nation a pour toi est empreinte d'une profonde émotion personnelle. » Il essayait sans relâche de parler à

Molotov, dont il écrivait la biographie. Il n'arrêtait pas non plus d'appeler Iéjov, qui, si l'on en croit une entrée de son journal, le reçut au moins une fois (8 mai 1935)[38] :

> Il m'a paru totalement épuisé : échevelé, pâle, une lueur de fièvre dans les yeux, des veines gonflées sur ses mains fines. Il est évident que son travail lui demande plus qu'il ne peut donner. Sa tunique kaki était déboutonnée. Sa secrétaire n'arrêtait pas de l'appeler « Kolia ». C'est une femme ronde, gaie, vieillissante, aux manières taquines.
> Iéjov m'a regardé sévèrement. Je lui ai parlé de l'« orphelinat » de la VOKS. Il a tout de suite compris. Compris aussi pour l'Institut américain et mis immédiatement les choses en route. Sur le voyage de ma femme à l'étranger : il a tout de suite été d'accord. Il a aussi promis de m'aider pour l'appartement[39].

Arossev savait que la méfiance générale était justifiée. La dernière partie de sa tétralogie (*Hiver*) devait porter sur la « chute des éléments *de facto* étrangers, plus intéressés par le processus de la Révolution que par ses résultats. Les trotskistes, les zinoviévistes, etc. ». Le 22 août 1936, il écrivait dans son journal :

> Les 19, 20, 21 et aujourd'hui : n'arrête pas de penser au cas de Kamenev, de Zinoviev et des autres. Le mouvement révolutionnaire russe a toujours contenu des démons et des idéalistes purs. Degaïev était un démon, Netchaïev était un démon, Malinovski était un démon, Bogrov était un démon. Kamenev, Zinoviev et Trotski sont des démons. Ils sont moralement malades. Ils ont un trou en guise de fibre morale.
> La politique n'est pas l'éthique, mais tout politicien a et doit avoir des principes moraux. Les « démons » n'en ont pas ; ils n'ont que la politique.
> Envoyé une lettre à Kaganovitch l'autre jour : sur la confiance et sur l'aide, avec ma demande pour aller à l'étranger[40].

Dans sa lettre à Kaganovitch, il écrivait que lui et sa femme avaient besoin de passer un mois et demi à l'étranger pour des raisons de santé. « J'ai écrit tout cela avec la sincérité la plus grande et le laisse à ton jugement, concluait-il. Si tu crois possible et expédient de m'aider, s'il te plaît, fais-le. Avec mes respects sincères, bien à toi, fidèlement. »

Kaganovitch (qui était aux responsabilités pendant que Staline était en vacances) était occupé à déterminer le degré d'insincérité de Boukharine. Il n'avait aucun moyen de savoir si Arossev était lui aussi un démon. La permission ne fut pas accordée[41].

Le 6 novembre, le coursier d'Arossev se rendit au commissariat du peuple aux Affaires extérieures chercher des laissez-passer pour le défilé du Jour de la Révolution, mais on lui dit qu'il n'en restait plus. Arossev écrivit à Litvinov et à Iéjov pour leur rappeler qu'il avait été l'un des chefs de l'insurrection d'octobre à Moscou et leur demander d'enquêter sur les raisons de cette rebuffade. (Il regarda le défilé depuis son balcon de la Maison du Gouvernement.) Le 19 décembre, la *Pravda* publiait un court texte sur les mémoires à peine parus d'Arossev, *Octobre 1917* (écrits en 1920). Intitulé « Avertissement pour l'ennemi », l'article demandait pourquoi Arossev avait choisi de terminer son récit en parlant de Tomski. « Pourquoi une "sollicitude" aussi touchante pour un homme qui a combattu le Parti dans les rangs de ses ennemis les plus odieux ? » Dans une réponse publiée dans la *Pravda* dix jours plus tard (sans doute grâce à Molotov, à qui il avait demandé d'intercéder en sa faveur), Arossev reconnaissait que la mention de Tomski était une erreur, mais défendait le reste des mémoires, qu'il jugeait exacts et sincères[42].

Il croyait qu'il était suivi. Comme l'écrivit la fille de Voronski, Galina Voronskaïa, « un jour, pendant ces mois-là, mon père tomba sur son vieil ami, A. Arossev […] qui désignait un homme qui se tenait pas loin. Arossev et mon père étaient des anciens de la clandestinité bolchevique et étaient assez bons pour repérer des espions. Mon père dit que l'homme était sans doute en train de le surveiller et Arossev répliqua que ce n'était pas la première fois qu'il avait remarqué cette surveillance, cela faisait longtemps ». Il l'avait noté dans son journal. 20 décembre : « Suis allé me promener dans la matinée. Suivi par des espions ? Au moins un à chaque coin. » 21 décembre : « Ce matin suis sorti marcher. Des espions sur mes talons. Il doit être curieux pour eux qu'un homme sorte juste pour se promener. » Il écrivit au Politburo pour leur dire qu'il avait constamment le sentiment de subir des « attaques injustes ou erronées » et pour leur parler de son projet d'écrire un roman sur les ennemis du peuple « sous forme de transcriptions d'interrogatoires ». Il écrivit à Staline à l'occasion de la mort d'Ordjonikidzé :

> Peut-être la raison pour laquelle j'ai été si choqué par la nouvelle et qui m'a poussé à t'écrire, à toi entre tous, est que j'ai parlé à Sergo Ordjonikidzé en deux occasions, à chaque fois dans un moment de crise, et que j'ai été frappé par la compréhension profonde et, surtout, chaleureuse dont lui seul était capable – et que tu possèdes, toi, cher Iossif Vissarionovitch, à un degré immense.
> Le sentiment de perte est vif et douloureux. Il est en moi et te tend la main. Pour moi, pour nous tous, Sergo était un exemple et un objet d'admiration ; pour toi, [c'était] un camarade d'armes plus proche qu'un frère.
> Iossif Vissarionovitch, reçois je te prie ces lignes comme le son de mon cœur, un spasme dans ma gorge plutôt que des mots. Bien à toi, Alexandre Arossev[43].

Peut-être ne restait-il plus que Staline. D'après le journal d'Arossev, Vorochilov, Iéjov et Kaganovitch étaient trop affairés et sans doute incapables de compréhension profonde et chaleureuse. Molotov se faisait de plus en plus distant. Le monde de la camaraderie fraternelle s'était transformé en état de nature hobbesien. « Je n'arrive pas à me rappeler quand pour la dernière fois j'ai entendu quelqu'un dire quelque chose de bien ou, au moins, de pas entièrement mauvais à propos d'autrui. Quand les gens parlent de quelqu'un, ils ont l'air de mâcher et de ronger un cadavre sanglant. Dans ces conversations, même le mouvement de leurs bouches est répugnant, comme d'un rongeur. » Arossev fut accusé de morgue et demanda à faire son « autocritique »[44]. Le 21 mars, il prit la parole à une réunion de district des militants du Parti, puis il nota ses impressions dans son journal :

> Ils criaient de colère, montraient les dents, posaient des questions déplacées, se laissaient aller et semblaient heureux de rosser un Vieux Bolchevik.
> J'ai répondu à chaque commentaire, sans me repentir (mais j'ai assumé la responsabilité du fait que la VOKS avait employé certains trotskistes). J'ai conclu en disant que je considérais qu'il était de mon devoir de dire la vérité, que ça leur plaise ou non.
> Personne n'a applaudi. Stassova et Prokofiev, l'adjoint de Iagoda, étaient là. Il y a eu un silence de mort quand je suis descendu de la

> tribune. J'ai soudain senti un froid, comme si j'étais avec des gens d'une différente classe sociale. J'ai pensé à Essenine : « Je suis un étranger dans mon propre pays »[45].

Ses filles n'aimaient pas leur belle-mère Gertrude (« Gera »), qui ne l'aimait pas, lui, pas plus qu'elle n'aimait ses filles. « Ma femme s'est enfermée dans son appartement et dit vouloir une séparation. Pendant ce temps, nous avons à faire face à des tragédies bien plus graves que des problèmes de famille. Faut-il les laisser nous priver de la possibilité au moins de parler entre nous et de rendre peut-être plus facile de supporter le sentiment de la catastrophe à venir[46] ? » Le 15 avril, il était prêt à quitter Leningrad :

> Depuis plusieurs jours maintenant, Gera refuse de me parler et vient déjeuner à mon appartement comme si elle allait au restaurant. Hier matin j'ai rompu le silence. Elle a exprimé une indifférence complète, dit qu'elle allait bien, qu'elle se sentait bien et qu'elle ne se souciait pas du tout de ce que je pensais ou faisais. Elle parlait par phrases courtes et me regardait comme si j'étais un vieux meuble au rebut […].
> Quand je lui ai demandé : « Cela veut-il donc dire que c'est fini ? Cela veut-il dire que nous sommes libres ? », elle a répondu : « Qu'est-ce que tu crois ? Bien sûr que nous sommes libres. » […]
> Comme j'allais partir pour la gare, Gera est entrée – froide et malveillante, comme toujours, sans un mot de salutation, les yeux comme de glace. La pièce était soudainement devenue l'Arctique.
> Elle était venue chercher la clef de l'appartement. Après l'avoir trouvée, elle a disparu sans un mot. J'ai traversé l'appartement pour lui dire au revoir. Avec un sourire comme on en voit parfois aux cadavres, elle m'a tendu sa main sèche et a serré la mienne. Et je suis parti[47].

Arossev, Gertrude et leur fils Mitia, au printemps 1937

Ils continuèrent de vivre ensemble. Au début de l'été 1937, Arossev, Gera, Mitia, leur fils de deux ans, et Lena, la fille d'Arossev, âgée de quatorze ans, allèrent à Sestroretsk, sur le golfe de Finlande. (Natacha, âgée de dix-sept ans, vivait avec sa mère, et Olga, onze ans, était dans un camp de pionniers.) En chemin, ils s'arrêtèrent brièvement à Leningrad et Arossev laissa son journal chez sa sœur, Augusta, qui le cacha au fond d'un panier plein de bois de chauffage[48]. Le récit de Lena commence à Sestroretsk, le 26 juin, un jour avant les arrestations de Gaister et de Khalatov :

> Un soir, on frappa à la porte. Deux jeunes hommes en uniforme militaire entrèrent, l'un d'eux était un marin. Ils dirent qu'ils venaient pour Gertrude et qu'ils avaient un ordre d'arrestation pour elle. Gera commença à pleurer. Mon père se mit en colère et dit qu'il ne la laisserait pas partir sans lui. Ils dirent que ce n'était pas permis, alors il leur dit qu'il faudrait qu'ils attendent et il demanda une voiture du bureau de la VOKS de Leningrad.

> À ma surprise, ils acceptèrent. Il y eut ensuite une pause étrange et artificielle. On aurait dit que la vie s'était arrêtée ou plutôt qu'on avait coupé le passage d'un film. Cela dura assez longtemps. Finalement, nous entendîmes le klaxon d'une voiture. Mon père et Gera commencèrent à se dire au revoir. Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Ils ne s'étreignaient pas, mais se tenaient seulement là, sans bouger. Peut-être se disaient-ils ou se promettaient-ils quelque chose en silence… Je ne sais pas. Ils se disaient au revoir. Soudain Gera remua, se retourna et se dirigea vers la chambre pour dire au revoir à son fils. Elle s'arrêta et regarda en arrière… et je vis son visage. Jamais je n'oublierai son regard aussi longtemps que je vivrai. C'était une souffrance pure, indescriptible. Elle dit en allemand, doucement : « Non, je ne peux pas. Seigneur, pourquoi m'envoyez-vous une telle épreuve ? » Les deux hommes vinrent se poster chacun à ses côtés et l'emmenèrent, elle était déjà en état d'arrestation. Mon père sortit après eux et je demeurai seule.

Le lendemain matin, Arossev et Lena partirent pour Moscou. De la gare, ils allèrent directement à la Maison du Gouvernement :

> Mon père a passé beaucoup de temps à aller et venir de pièce en pièce, réfléchissant à quelque chose, puis il est venu vers moi et a dit : « Quand ils viendront et sonneront à la porte, ne leur ouvre pas. » J'étais surprise : « Qu'est-ce que tu veux dire ? Ils la forceront de toute façon. » « Oui, bien sûr, mais nous gagnerons un peu de temps. » Je n'avais aucune idée de ce qu'il avait en tête : je ne pouvais pas imaginer à ce moment-là, et je ne peux toujours pas, aujourd'hui. » […]
>
> Mon père continuait d'aller et venir tout autour de la pièce et essayait même de plaisanter. « Je me suis tant de fois échappé de l'exil et de la prison, mais on ne peut pas s'échapper d'ici. Pourquoi ai-je choisi un appartement au dixième étage ? Je ne peux même pas sauter par la fenêtre, c'est trop haut. » Il ne cessait pas d'essayer d'appeler Molotov, mais la personne qui répondait, quelle qu'elle soit, raccrochait aussitôt ou soufflait dans l'appareil sans dire un mot. Mon père n'arrêtait pas de dire : « Viacha, je sais que c'est toi, je t'entends respirer, s'il te plaît dis quelque chose, dis-moi ce que je dois faire ! » Enfin, après plusieurs appels, Molotov dit dans le téléphone, la respiration sifflante : « Veille à ce qu'on prenne soin de tes enfants »

et il raccrocha. Mon père dit : « C'est donc la fin », et il nous emmena, moi, Mitia et la nounou, à notre datcha, à Nikolina Gora. Là, après le déjeuner, il s'étendit sur le petit sofa de la terrasse, enleva sa veste et s'en couvrit la poitrine et le visage. Je m'assis à côté de lui et refusai de m'en aller. Peut-être avais-je l'intuition que je ne le reverrais jamais. Finalement, il se leva et se prépara au départ. Nous nous dîmes au revoir. Puis il m'embrassa et dit : « Lena chérie, ne t'inquiète pas. Je reviendrai dans la matinée. Maintenant, c'est toi la responsable. Prends soin de Mitia[49]. »

Selon la secrétaire d'Arossev, il fit venir sa limousine, alla voir Iéjov à la Loubianka et n'en revint jamais. Il fut condamné deux fois à mort : la première, le 1er novembre, par Molotov, Staline, Vorochilov, Kaganovitch et Jdanov, dans le cadre d'une liste de catégorie 1 qui contenait 292 noms d'anciens hauts responsables, et la seconde, le 22 novembre, par Staline et Molotov. La condamnation ne fut formalisée par le collège présidé par Oulrikh que le 8 février 1938. Il fut abattu deux jours plus tard. Gera avait été exécutée deux mois auparavant[50].

*
* *

Le commandant d'Arossev pendant l'insurrection d'octobre à Moscou, Arkadi Rozengolts, avait perdu, depuis, sa faculté de traverser les murs. Il fut arrêté le 7 octobre 1937. Sa femme fut arrêtée deux semaines plus tard. Leurs deux filles, de quatre et six ans, furent adoptées par leur grand-mère maternelle.

Un autre participant à l'insurrection de Moscou, Ossip Piatnitski, apprit au plénum de juin qu'il avait perdu la confiance du Parti. Ses plus proches collègues au Komintern, Wilhelm Knorine (de l'appartement 61) et Béla Kun, furent arrêtés pendant le plénum et commencèrent bientôt à témoigner contre lui. Piatnitski resta dans son bureau de la Maison du Gouvernement, faisant les cent pas, en chaussettes. Sa femme, Ioulia, tenait un journal. « J'ai vraiment voulu mourir. Je le lui ai proposé (tous les deux ensemble), sachant que c'était mal. Il a catégoriquement refusé, dit qu'il était aussi pur devant le Parti que la première neige, et qu'il ne partirait pas sans enlever la tache qui le souillait. » Il n'arrêtait pas d'appeler Iéjov pour lui demander de pouvoir voir ses accusateurs. Un soir, le 2 juillet, il fut convoqué au bureau de Frinovski pour une

confrontation formelle. « J'ai continué de penser à ses souffrances et me suis étendue dans son bureau pour l'attendre. Finalement, à trois heures du matin, il est rentré. Il était complètement épuisé et très malheureux. Tout ce qu'il a dit était "les choses vont mal, Ioulia". Il a demandé un peu d'eau et je l'ai laissé. » Le 6 juillet, Ossip et Ioulia sortirent pour une longue promenade autour de leur datcha de Serebrianyi Bor. Selon Ioulia, c'était un « jour gris, pluvieux ». Elle lui dit que la vie pour un bolchevik serait impossible après ça, même s'il était disculpé. « Il m'a demandé de ne pas parler ainsi. Il a dit, très sérieusement et après réflexion : "Après de telles paroles, Ioulia, il vaudrait mieux pour moi, en effet, me tirer une balle, mais pour le moment, c'est hors de question"[51]. » Ils passèrent voir leur voisin de datcha, Ilya (Ilko) Tsivtsivadzé, le directeur de l'Usine de technologie spéciale du commissariat à l'Industrie de la défense.

> Ilko était verdâtre, ses lèvres avaient bleui et il y avait des larmes dans ses yeux.
> D'une voix calme et tremblante, il a dit : « Hier j'ai été exclu du Parti. » Il nous a raconté comment cela s'était passé.
> Piatnitski valait vraiment la peine d'être vu. Il s'était oublié complètement et était redevenu un simple camarade : il pria Ilko de ne pas se tourmenter, le réconforta et lui donna des conseils. Leurs adieux furent magnifiques. Ilko, secoué et malheureux, lui donna la main. Piatnitski dit : « Pense aux choses que nous avons faites et que nous avons traversées pour le Parti. Si le Parti exige un sacrifice, si dur soit-il, je le supporterai gaiement. »
> Disait-il cela pour réconforter Ilko ou pour sanctifier son difficile, son ultime voyage ? Je ne sais pas… mais les larmes m'étouffaient, et personne n'aurait pour moi pu être plus saint ni plus beau, à ce moment-là, que cet homme[52]…

Ossip Piatnitski

Ioulia Piatnitskaïa

Le lendemain, 7 juillet, Ioulia se rendit à son travail. (Elle était ingénieure dans un bureau de design.) Comme elle l'écrit dans son journal, quand le chauffeur de Piatnitski la ramena à la datcha, il lui dit que la voiture ne serait pas disponible le lendemain. « C'est à ce moment-là que j'ai compris que l'arrestation aurait lieu très bientôt. Je n'en ai pas parlé à Piatnitski et nous avons dîné dans un silence oppressant. Piatnitski était devenu l'ombre de lui-même et avait perdu la moitié de son poids. Je n'ai pas du tout agi de façon sentimentale avec lui : ces derniers jours, il y avait chez lui quelque chose de spécial et de surnaturel. Lui et moi ne parlions jamais, en aucun cas, de choses triviales (les corvées quotidiennes et les sentiments ordinaires). » Igor, leur fils de seize ans, était avec eux à la datcha. Vladimir, douze ans, était au camp de Jeunes Pionniers d'Artek (avec Svetlana Khalatova, entre autres)[53].

Ce soir-là, plusieurs agents du NKVD vinrent arrêter Piatnitski. « Avant que je puisse me lever, un homme grand, pâle et coléreux se précipita dans la chambre et quand j'essayai de me lever pour prendre mon peignoir pendu dans la garde-robe, il m'attrapa brutalement par l'épaule et me repoussa vers le lit, loin de la garde-robe. Il me tendit le peignoir et me poussa dehors jusqu'au salon. J'ai dit : "Alors les corbeaux noirs sont là. Salauds." J'ai répété plusieurs fois le mot "salauds". » L'un des agents a entendu Ioulia et lui a dit que les citoyens soviétiques ne parlaient pas comme ça aux représentants de l'État. Elle n'arrêtait pas de trembler. « Il y a eu des moments ou peut-être des secondes, je ne suis pas sûre, où je n'avais plus conscience de ce qui se passait autour de moi, et puis je revenais à moi… et je pensais que je ne le reverrais plus jamais, et j'avais

le sentiment terrible de l'impuissance et de la sainteté de sa vie, de son dévouement sans relâche à la cause de la classe ouvrière, et il y avait ces types, jeunes, brutaux, qui me poussaient dans tous les sens… »

Piatnitski et son fils Vladimir (premier rang, à gauche)
avec des voisins de datcha

Piatnitski est venu vers moi et a dit : « Ioulia, il a fallu que je m'excuse pour ta conduite. S'il te plaît sois raisonnable. » J'ai décidé de ne pas le contrarier et me suis immédiatement excusée auprès de l'« homme ». Il m'a tendu la main mais je ne l'ai pas regardé. J'ai pris les deux mains de Piatnitski dans la mienne mais ne lui ai pas parlé. Ce fut tout notre adieu. J'ai voulu baiser l'empreinte de ses pas derrière lui.

J'ai décidé d'attendre… d'essayer d'être forte. Igor n'est pas encore rentré.

Igor est finalement arrivé. Il a immédiatement tout compris. Je lui ai dit que son père avait été emmené et lui ai demandé de dormir dans la

chambre de son père, mais il est monté à l'étage dans sa propre chambre. Je n'ai pas pu dormir du tout la nuit. Je ne sais pas ce que j'ai fait. Je voulais désespérément mourir[54].

La famille – Igor, Ioulia, son père (un ancien prêtre, que tout le monde appelait « papi », sa seconde femme et leur fille – dut quitter sa datcha et s'installer dans l'ancien appartement de Radek, le nº 400 de la Maison du Gouvernement. Comme il faisait très chaud, ils laissèrent les fenêtres ouvertes, si bien que leur parvenaient les coups bruyants de la pompe dans la rivière, en dessous (le Grand Pont de pierre devait être déplacé quelques centaines de mètres plus au nord). Ioulia se trouvait une drôle d'odeur :

Une voiture dans la cour nº 1

J'ai découvert que le chagrin a une odeur. Igor et moi avons la même odeur, à la fois nos corps et nos cheveux, et pourtant je prends un bain tous les jours. Hier j'ai même parfumé la chambre, mais mamie est

entrée avec sa cigarette. Elle voulait repasser les vieilles taies déchirées de papi, pendant qu'il prenait son bain. Igor repassait ses chemises[55].

*
* *

Le 3 juillet, le jour où Arossev était arrêté et où Piatnitski rentrait à la maison après sa confrontation, le Politburo envoya sa lettre intitulée « Sur les éléments antisoviétiques », qui étendait la campagne d'« extraction » des anciens opposants et responsables étatiques aux « koulaks », aux « criminels » et « autres ». Les arrestations commencèrent à passer des locataires de la Maison du Gouvernement et de leurs parents immédiats aux familles des nounous, des concierges, des blanchisseuses, des cireurs de parquet et de tous les employés chargés de la propreté des escaliers. Les opérations nationales allemande et polonaise, lancées respectivement le 25 juillet et le 11 août, ajoutèrent un contingent important et nouveau aux listes de cibles, dans et en dehors de la Maison du Gouvernement. C'est ainsi que l'ancien représentant du Parti communiste polonais au Komintern, Vatslav Bogoutski (Vaclav Bogoucki, appartement 342), dont la réaction à la nouvelle de l'assassinat de Kirov avait fait si forte impression sur son fils Vladimir, fut arrêté le 2 septembre. Vladimir fut envoyé dans un orphelinat[56].

Le 15 août, Iéjov prenait l'ordre n° 00486 ordonnant l'arrestation et l'emprisonnement des « femmes de traîtres à la mère patrie » et de « leurs enfants de quinze ans et plus qui sont socialement dangereux et susceptibles de s'engager dans des activités antisoviétiques ». Les femmes devaient être condamnées à des peines de cinq à huit ans dans des camps spéciaux ; les enfants socialement dangereux, à des peines de différentes durées dans des camps, des « colonies correctionnelles de travail » ou des « orphelinats à régime spécial » (« en fonction de l'âge, du niveau de danger et des chances de réhabilitation »). Les enfants de moins de quinze ans devaient être placés dans des orphelinats normaux ; ceux de quinze ans et plus dans des orphelinats, des écoles ou des lieux de travail. Les parents adultes qui souhaitaient « apporter un soutien aux orphelins abandonnés » ne « devaient pas être empêchés de le faire »[57].

La plupart des épouses et des enfants des locataires de la Maison du Gouvernement mis en état d'arrestation – dont celles et ceux de Moroz,

Trifonov, Gaister, Khalatov, Voronski, Choumiatski, Piatnitski et Bogoutski – furent déplacés, conformément à la loi. Anna Larina fut exilée à Astrakhan en juin 1937, puis arrêtée et envoyée dans un camp le 20 septembre. Son fils fut envoyé dans un orphelinat. La première femme de Boukharine, Nadejda Loukina, fut arrêtée dans leur appartement de la Maison du Gouvernement le 30 avril 1938 (et abattue deux ans plus tard). À Astrakhan, Larina retrouva les épouses et les enfants de Toukhatchevski et de Yakir, récemment exécutés. Elle vit aussi la femme de Radek, Roza Mavrikievna, mais refusa de lui parler à cause du témoignage de Radek contre Boukharine. Quand toutes deux furent arrêtées, un mois plus tard, Larina reçu une note de Roza, qui disait : « Crois-moi, avec N. I. ce sera la même chose – un procès et de faux aveux. » Dans le camp, Larina se lia d'amitié avec Sophia Mikhaïlovna Averbakh (la sœur de Sverdlov, la mère de Leopold Averbakh et la belle-mère de Genrikh Iagoda), qui avait obtenu la permission d'écrire à son petit-fils de huit ans, Genrikh (« Garik »), à l'orphelinat où il avait été envoyé. D'après Larina, il répondit deux fois. La première lettre disait : « Chère mamie, je ne suis pas encore mort ! Tu es la seule personne que j'aie au monde, et je suis la seule que tu aies. Si je ne meurs pas, quand je serai grand, et que tu seras déjà très, très vieille, je travaillerai et prendrai soin de toi. Ton Garik. » La seconde disait : « Chère mamie, je ne suis pas mort cette fois non plus. Il ne s'agit pas de la fois dont je t'ai déjà parlé dans une lettre. Je continue à ne pas mourir. Ton petit-fils[58]. »

Transférée à nouveau à la Loubianka fin 1938, Larina se retrouva d'abord dans la même cellule que la sténographe du Comité central et, plus récemment, chef du département politique de la Route de la mer du Nord, Valentina Ostroumova (de l'appartement 436), puis dans celle de Natalia Sats, qui « avait l'air d'une petite fille maigrichonne, mais avec des cheveux gris », et qui passait son temps à répéter : « Où est mon Veitser ? Sûrement mon Veitser ne peut pas être mort[59] ? »

Natalia Sats avait passé l'été 1937 au sanatorium du Conseil des commissaires du peuple, à Barvikha, pas loin de Moscou, à faire des promenades quotidiennes en bateau et à écouter Stanislavski lire les nouveaux chapitres de son livre *La Construction du personnage*. Le 21 août, il était prévu qu'elle voie le premier président adjoint, nouvellement nommé, du Comité des Arts, Naoum Rabitchev. Son mari lui avait envoyé sa limousine (elle avait la sienne, mais celle de Veitser

était bien mieux). D'après ses mémoires, il y avait une autre personne dans la salle d'attente de Rabitchev (« un jeune homme modeste, aux cheveux bruns »), mais elle fut reçue la première.

> J'entre. Il m'attend à la porte et me désigne la chaise en face de la sienne. Le camarade Rabitchev est petit. Il se noie presque dans son grand fauteuil surdimensionné. La conversation commence très formellement : le président me demande de lui parler de mon répertoire théâtral pour la saison. Je réponds avec empressement : nos projets ont été bien pensés et sont, je crois, intéressants.
> Il y a un cahier devant lui. Sa main droite tient un crayon. Mais il n'écrit rien. Il regarde quelque part derrière moi. D'une voix indifférente, il se force à poser encore une ou deux questions.
> Soudain je remarque sa main gauche. Elle repose sur le bureau, de l'autre côté de la droite. Elle est petite et a – six doigts. Je suis saisie par la peur. Non, ça ne se peut pas. Mais si ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six ! Six ! Est-ce possible ? Mes nerfs me jouent sûrement des tours.
> Le président n'a plus de questions à poser. Il me dit au revoir.
>
> « Profitez du reste de vos vacances. »

Dans le couloir, elle fut abordée par l'homme brun, qui attendait dehors. Il lui dit qu'il voulait l'aider à éclaircir un malentendu et la conduisit à la prison de la Loubianka. Veitser fut arrêté deux mois plus tard. Sats fut condamnée à cinq ans dans un camp réservé aux membres des familles de traîtres à la mère patrie[60].

Cela faisait cinq mois que Rabitchev avait publié son article sur la vermine contre-révolutionnaire, trois semaines que son meilleur ami, l'ancien chef de l'Académie politique militaire, Boris Ippo, avait été arrêté, et quelques jours que son fils Vladimir était parti pour l'École d'aviation d'Irkoutsk (au lieu du département d'histoire de l'université de Moscou, parce que son père pensait qu'il était gâté et qu'il avait besoin de discipline). Le principal travail de Rabitchev à l'époque, comme premier président adjoint du Comité des Arts et comme directeur du Musée Lénine, était de préparer la célébration du vingtième anniversaire de la révolution d'Octobre et de superviser l'incarnation de Lénine au cinéma et au théâtre. Les choses ne se passaient pas de la manière la plus idéale et, le 15 janvier 1938, le chef du Comité, Platon Kerjentsev, fut destitué et présumé arrêté

(en partie à cause de l'apparition épisodique et non autorisée du personnage de Staline dans *L'Homme à la carabine*, de N. F. Pogodine, au Théâtre Vakhtangov). Le 21 janvier, Rabitchev fit un discours à l'occasion du treizième anniversaire de la mort de Lénine. Le 24, il se tirait une balle dans la tête dans son bureau de la Maison du Gouvernement. Sa femme et sa belle-mère se trouvaient dans l'appartement[61].

Comme Anna Larina, Natalia, la fille de Rykov, fut d'abord exilée (dans son cas à Tomsk) avant d'être arrêtée. Elle quitta la Maison du Gouvernement le 27 septembre, quatre jours après l'arrestation d'Ivan Koutchmine que Leonid Leonov utilisa comme modèle pour le personnage d'Alexeï Kourilov dans *La Route vers l'Océan*. La famille de Koutchmine – sa femme, sa belle-sœur et ses deux enfants – fut exilée à Iaroslav, où ils dormirent dans des embrasures de porte jusqu'à ce que la femme de Koutchmine, Stefania Arkhipovna, trouve un travail au département de l'Instruction publique de la province. Le chef de Koutchmine, directeur de l'administration centrale de la construction du chemin de fer et ancien directeur du combinat chimique de Berezniki, Mikhaïl Granovski, avait été arrêté quelques heures plus tôt (peu après que la famille fut revenue d'un voyage à Sotchi). D'après son fils, Anatoli, qui avait quinze ans à l'époque :

> Le 5 novembre 1937, mon père est rentré du bureau vers onze heures du soir, plus tôt qu'il ne le faisait habituellement. Il avait avec lui nos laissez-passer pour assister aux défilés du 7, ainsi qu'une invitation aux célébrations du vingtième anniversaire de la Révolution au Théâtre du Bolchoï. Cela devait avoir lieu dans la matinée, et coïncidait avec l'anniversaire de mon père.
>
> Fatigué après une dure journée de travail, il prit un verre de vodka, et tous ensemble, avec ma mère, mon frère Valentin et moi, nous portâmes le toast traditionnel pour son anniversaire, qui devait commencer d'ici quelques minutes. Nous fêtâmes son anniversaire et allâmes tous nous coucher.
>
> À quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par des coups bruyants contre la porte de notre appartement[62].

Naoum Rabitchev

Une fois que la fouille fut terminée et que Granovski fut emmené, on demanda à la famille de descendre d'un étage pour s'installer dans l'appartement 416, où vivaient plusieurs autres familles d'officiels récemment arrêtés. Ils s'y rendirent le lendemain, au milieu des festivités du Jour de la Révolution. Selon Anatoli :

> Ma mère, qui avait toujours été belle et toujours paru jeune, vieillit d'un coup et prit un aspect pitoyable. Elle restait assise toute la journée sur une chaise dure, les mains dans son giron, sans dire un mot. Il y avait en elle quelque chose d'effrayant. Par son silence et son immobilité, comme hypnotisée, elle donnait l'impression que quelque chose se passait très lentement, comme le cocon quand la chenille devient papillon. Sauf qu'elle avait d'abord été papillon[63].

Le collègue de Koutchmine et de Granovski, le chef du département du fret au commissariat du peuple aux Transports, par ailleurs adjoint de Lazare Kaganovitch, Semion (« Siounia ») Gaister, de l'appartement 38, avait été arrêté deux mois auparavant. Selon sa nièce, Inna Gaister :

> Après l'arrestation de mon père, Siounia fut renvoyé de son travail et exclu du Parti. Il restait assis à la maison, attendant d'être arrêté. Plus tard, les enfants, dans sa cour d'immeuble, me dirent que toute l'Entrée l'avait entendu crier frénétiquement quand il avait été emmené, traîné dans les escaliers : « Lazare Moïsseïevitch ! Lazare Moïsseïevitch, ne vois-tu pas ce qui se passe ? Lazare Moïsseïevitch, je t'en prie, aide-moi[64] ! »

*

* *

La femme et les enfants d'Ossinski passèrent l'été 1937 sur le lac Valdaï, à pêcher, à jouer au cerf-volant, à faire du kayak, à dormir dans le grenier à foin d'une ferme louée par Galina, la sœur d'Ossinski. Valia avait quinze ans, Rem, quatorze, et Svetlana, douze. Dima, âgé de vingt-cinq ans, était là, avec sa femme, Dina, qui était enceinte. Soudain, à la surprise générale, Ossinski arriva. « Ce fut un événement énorme », écrit Svetlana :

> Il amenait son travail avec lui, ses travaux de mathématiques. Tout le monde s'inquiétait : où allait-il travailler ? Où allait-il dormir ? Il dormit dans le grenier à foin avec nous et, pendant la journée, surprit tout le monde en travaillant très peu et en faisant, au lieu de cela, des promenades.
> J'ai une petite photographie amateur de mon père et de moi, prise pendant notre excursion dans l'île, où il y avait encore, à cette époque, un monastère en activité. Nous étions assis, les genoux relevés. Je suis pieds nus, les bras autour des genoux, plissant les yeux à cause du soleil et regardant le photographe. Je porte un chapeau à large bord, acheté au marché de Valdaï. Mon père, comme toujours en été, est tout vêtu de blanc, y compris les chaussures. Il avait la peau très sensible et souffrait d'eczéma. Lui aussi plissait les yeux derrière son pince-nez, les oreilles légèrement décollées. Il a une petite moustache et ses mains sont jointes derrière les genoux. Il n'a pas passé son bras autour de moi et je ne suis pas penchée contre lui : nous sommes tous deux dans nos mondes séparés. Je me rappelle si bien ce moment ! J'étais heureuse d'être photographiée avec lui, ce père distant et plutôt réservé qui avait daigné venir avec nous sur cette île, et qui avait même voulu que cette photographie ne soit pas prise avec Valia mais avec moi ! Je me sentais très adulte et très proche de lui[65].

Valerian Ossinski et Svetlana sur le lac Valdaï
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Peu après leur retour à la Maison du Gouvernement, Dina, la femme de Dima, donna naissance à un petit garçon. Ils le nommèrent Ilya. Svetlana et ses deux jeunes frères retournèrent à l'école.

> Mon père fut arrêté au milieu de la nuit du 14 octobre 1937 (et Dima fut emmené avec lui la même nuit). La dernière fois que je l'ai vu, ce fut le soir avant son arrestation, quand lui et ma mère vinrent dans notre chambre nous dire bonsoir. Je me rappelle lui avoir demandé de m'acheter des sortes de chaussettes montantes comme celles qu'avait une fille de mon école. Mon père était assis au bureau et écoutait distraitement, avec un sourire ironique qui ne semblait pas convenir à l'occasion[66].

Les agents entrèrent dans l'appartement en utilisant leur propre clé. Svetlana était endormie, mais « selon Dina, au milieu de la nuit, ma mère, qui dormait dans sa propre chambre, à l'extrémité opposée du couloir par rapport au bureau de mon père, fut réveillée par une lumière brillante qui inonda l'entrée. Elle sortit en courant, à demi habillée, pour voir ce qui se passait. Mon père fut escorté jusqu'à la porte. « Adieu ! cria-t-il. Vends les livres, vends tout ! »

Svetlana se réveilla après qu'Ossinski et Dima eurent été emmenés :

> La lumière était allumée dans notre chambre et semblait inhabituellement vive et crue. Mes frères étaient assis dans leur lit, et observaient les mouvements de deux ou trois hommes qui farfouillaient dans nos livres. « Chut, dit ma mère – restez tranquilles. Votre père et Dima ont été arrêtés » – je me suis figée, effrayée par ces paroles que je ne comprenais qu'à moitié, puis je me suis assise et

me suis mise moi aussi à observer la fouille. Les agents étaient méticuleux et organisés, ils ouvraient et secouaient chaque livre l'un après l'autre et, l'air satisfait, en retiraient tous les bouts de papier sur lesquels ils tombaient – probablement des notes –, puis les entassaient sur le bureau. Leurs découvertes les rendaient heureux. Après cela, ils se mirent à tirer et enlever nos tiroirs et à fouiller dans tout ce qui s'y trouvait, puis ils terminèrent leur fouille en soulevant chacun de nos matelas aux deux extrémités – la tête et le pied –, sans nous demander de nous lever, pour voir s'il n'y avait rien de caché dessous. Ma mère était assise, impassible, un air de mépris sur le visage, et quand ils partirent, elle se leva, éteignit la lumière et sortit de la chambre. Nous restâmes là, immobiles et silencieux. Puis je me suis endormie[67].

Trois jours plus tard, les agents revinrent pour la mère de Svetlana. Et ils revinrent encore, plusieurs mois après :

Ils avaient besoin d'un costume pour mon père et de quelques livres pour lui. La liste des livres, russes et étrangers, était de son écriture. Ils cherchèrent ce dont ils avaient besoin mais ne réussirent pas à le trouver. Ils se servirent du téléphone dans le couloir pour passer un coup de fil, et j'entendis mon père parler à l'autre bout ! Il leur disait où chercher les livres. Mais ils eurent quand même besoin de nous demander de l'aide. Valia et moi nous sommes allés dans la pièce où, quelques mois plus tôt, nous étions assis sur le grand divan à côté de notre père et l'avions écouté lire *À la veille*, de Tourgueniev, et où, un soir, j'avais regardé timidement les illustrations de *La Divine Comédie* de Gustave Doré. Mon père m'avait surprise mais il ne s'était pas mis en colère (alors qu'il nous était interdit de toucher à ses livres sans permission) et il avait dit que nous lirions Dante un jour[68].

Valia, Rem et Svetlana furent emmenés dans un orphelinat. Dina fut exilée à Kharkov. Son fils, Ilya, fut élevé par sa mère.

*

* *

Svetlana Ossinskaïa (à droite) avec Dina et Ilya, peu après l'arrestation de ses parents (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Ossinski vivait en reclus – ou le croyait, pour certaines raisons – depuis le plénum de février-mars 1937, quand Postychev, entre autres, l'avait obligé à rendre compte de son silence. Postychev avait lui aussi été attaqué au plénum – pour népotisme, autoritarisme et bâillonnement de la critique –, mais on lui avait donné une seconde chance, ainsi que le poste de premier secrétaire du Comité du Parti de la province de Kouïbychev. (Sa femme, T. S. Postolovskaïa, qui avait été responsable des questions idéologiques pour l'Ukraine quand il y était en fonction, avait été exclue du Parti pour avoir joué un rôle dans le bâillonnement de la critique.) À Kouïbychev, il démarra lentement et ne tarda pas à recevoir la visite d'un membre du Politburo, A. A. Andreïev, qui lui demanda d'accélérer la lutte contre l'ennemi clandestin. Postychev répondit en faisant exclure 3 300 personnes du Parti et en démantelant 35 Comités de district du Parti – sur 65. Selon son adjoint, « le camarade Postychev a changé sa manière de faire les choses. Il a commencé à aller partout en criant qu'il ne restait plus de gens convenables et qu'il y avait beaucoup d'ennemis […]. Pendant deux semaines, tous les secrétaires de district et leur personnel ont couru partout la loupe à la main. Le camarade Postychev a donné l'exemple : il a convoqué dans son bureau tous les représentants des Comités de district, pris une loupe et commencé à examiner tout un tas de cahiers d'écolier. Plus tard, ils ont arraché toutes les couvertures de ces cahiers parce qu'ils y avaient prétendument découvert une croix gammée ou quelque chose de ce genre. C'est allé jusqu'au point où ils trouvaient des symboles fascistes dans les biscuits, les bonbons et toutes sortes d'objets[69] ».

En janvier 1938, Staline décida de ralentir la purge des responsables locaux du Parti (tout en intensifiant les « opérations de masse », auxquelles

présidaient les responsables du Parti nouvellement nommés). Accusé de mettre en scène une chasse aux sorcières contre d'honnêtes communistes, Postychev fut démis de ses fonctions à Kouïbychev et, selon la déclaration officielle, « mis à la disposition du Comité central ». Selon le fils de Postychev, Leonid, qui avait été récemment admis à l'École d'aviation militaire de Lioubertsy, à côté de Moscou (grâce à l'intercession de Vorochilov), Postychev était soulagé de ne pas recevoir une punition plus sévère. Il espérait se voir bientôt nommé à la Commission de contrôle du Parti et était heureux d'être de retour dans son appartement de la Maison du Gouvernement. Au plénum du Comité central de la mi-janvier 1938, réuni à la hâte, il s'excusa pour ses erreurs mais continua d'affirmer, en ligne avec la politique pour l'application de laquelle il avait été envoyé à Kouïbychev, que la plupart des responsables locaux étaient des ennemis. Raillé et interrompu à plusieurs reprises (« N'y avait-il pas d'honnêtes gens là-bas ? »), il plaida la sincérité, mais on lui dit que toute sincérité n'était pas digne de confiance. Quand on lui passa la parole à la fin de la discussion, il dit :

> Je ne puis dire qu'une chose, camarades, c'est que je reconnais que le discours que j'ai fait ici était complètement et totalement incorrect et incompatible avec l'esprit du Parti. Je ne comprends même pas moi-même comment j'ai pu faire ce discours. Je demande au plénum du Comité central de me pardonner. Non seulement je ne me suis jamais associé aux ennemis, mais j'ai toujours combattu les ennemis. J'ai toujours combattu les ennemis du peuple aux côtés du Parti de toute mon âme bolchevique, et je combattrai toujours les ennemis du peuple de toute mon âme soviétique. J'ai fait de nombreuses erreurs. Je ne les ai pas comprises. Il se peut que je ne les comprenne pas complètement encore maintenant. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai fait un discours incorrect incompatible avec l'esprit du Parti et que je demande au plénum du Comité central de me pardonner de l'avoir fait[70].

Pavel Postychev
et Tatiana Semionovna Postolovskaïa

Il fut démis de sa position de membre candidat au Politburo et remplacé par Khrouchtchev. Un mois plus tard, la Commission de contrôle découvrit que, si plusieurs membres du Parti qu'il avait exclus comme ennemis du peuple étaient en réalité d'honnêtes communistes, beaucoup de ceux qu'il avait regardés comme d'honnêtes communistes étaient en réalité des ennemis du peuple. Il fut exclu du Comité central et du Parti. Un ou deux jours plus tard, quand Leonid vint lui rendre visite à la maison, son père lui dit que lui et sa mère seraient bientôt arrêtés et que lui, Leonid, serait arrêté également – et que c'était probablement une bonne chose parce qu'il deviendrait ainsi à la fois plus fort et plus sage. Le lendemain, dans la nuit du 21 février, un groupe d'agents du NKVD vint arrêter Postychev. Plusieurs heures plus tard, un autre groupe d'agents du NKVD vint arrêter sa femme, T. S. Postolovskaïa. Les deux frères de Leonid furent arrêtés peu après. Leonid alla trouver un procureur public, qui lui dit qu'il ne pouvait pas l'aider parce qu'il allait lui-même être bientôt arrêté à son tour. Il le fut, selon Leonid, peu après. Leonid lui-même ne fut pas arrêté avant 1942[71].

*
* *

Sergueï Mironov rentra de Mongolie et emménagea dans la Maison du Gouvernement deux semaines environ après l'arrestation de Postychev. Un de leurs nouveaux voisins était leur hôte de Novossibirsk, Robert Eikhe, nommé depuis commissaire du peuple à l'Agriculture, et qui s'était installé dans l'appartement 234. Rien ne permet de dire qu'ils se soient fréquentés à la Maison du Gouvernement. Le 29 avril 1938, trois semaines environ après l'arrivée de Mironov, Eikhe et sa femme, Evguenia Evsseïevna Roubtsova, furent arrêtés.

Un autre haut responsable de Sibérie occidentale, et ancien proche collaborateur d'Eikhe et de Mironov, le directeur de l'aciérie de Kouznetsk, Konstantin Boutenko, arriva à peu près à la même époque que Mironov. Début janvier 1938, lui et sa femme Sofia, la militante du mouvement bénévole des femmes, étaient partis en train de Stalinsk (Novokouznetsk) à Moscou pour assister à la session du Soviet suprême. (Il avait trente-six ans, elle trente-trois, et tous deux bénéficiaient du programme de promotion des ouvriers et des paysans.) Sofia, soixante ans plus tard, se rappelait encore l'une des journées de ce voyage :

> Nous étions dans le wagon international. […] Il y avait à l'époque un train express Novokouznetsk-Moscou, et il comptait toujours un wagon international […]. Vous savez, c'est là que se trouvaient tous les officiels. Bien. Nous étions donc dans ce train, qui roulait sans s'arrêter, quand, une nuit, quelque part pas très loin d'Omsk, ou peut-être même avant Omsk (je ne suis pas sûre, mais, en tout cas, cela prenait en général quatre jours et demi parce qu'il n'y avait pas d'avions à l'époque, ou pas d'avions transportant des passagers)… quoi qu'il en soit, soudain, au milieu de la nuit, on a frappé à la porte. Mon mari dormait sur la couchette supérieure, ce qui veut dire que j'étais en bas. C'était une cabine double… J'ai ouvert la porte, c'était le conducteur. « Je suis vraiment désolé, mais j'ai un télégramme confidentiel et urgent pour votre mari. » Mais le train continuait de rouler, à pleine vitesse ! J'ai pris le morceau de papier, je l'ai déplié, puis j'ai rapidement allumé la lumière et réveillé mon Kostia. […] Il s'est assis, les pieds dans le vide, et l'a lu à voix haute : « Wagon international de la ligne Omsk-Tomsk »… Mais au-dessus il y avait écrit « Top secret ». – « À Boutenko, directeur Aciérie de Kouznetsk.

Boutenko, Konstantin Ivanovitch. Avez été nommé commissaire adjoint industrie lourde. Câbler immédiatement candidat remplacement. Kaganovitch[72]. »

On les installa dans une luxueuse suite de trois pièces à l'Hôtel de Moscou, qui venait d'être terminé, en face du Kremlin, le temps de nettoyer et de rénover leur appartement à la Maison du Gouvernement (l'appartement 141, occupé formellement par le commissaire adjoint à la Santé de la Fédération de Russie, Valentin Kangelari, qui avait été arrêté). Ils y emménagèrent début avril : Konstantin, Sofia, la nièce de Sofia, Tamara, qui vivait avec eux depuis la famine de 1932. (La famille de Sofia venait de la colonie grecque de Styla, près de Stalino. Son frère Ivan, un mineur, avait été arrêté fin décembre, une semaine environ après le lancement par Iéjov de l'« opération grecque » ; son autre frère, Nikolaï, paysan dans une ferme collective, et le père de Tamara avaient été arrêtés début janvier, à peu près quand Konstantin avait reçu sa nouvelle nomination.) L'appartement comptait quatre pièces. La plus grande fut aménagée en bureau pour Konstantin et meublée d'un grand bureau, d'un fauteuil de bureau, d'un fauteuil à bascule et de deux armoires ramenées avec eux de Stalinsk. Les autres firent une chambre pour Tamara, une chambre pour Sofia et Konstantin, et une salle à manger. Ils y vivaient depuis un mois et demi environ quand Konstantin fut arrêté. Les agents entrèrent rapidement au milieu de la nuit et encerclèrent le lit avant de le réveiller. Pendant la fouille, ils prirent à Konstantin son Ordre de Lénine, mais laissèrent à Sofia sa Médaille d'honneur. Plusieurs jours plus tard, Sofia trouva un travail dans une fabrique de chapeaux rue Bolchaïa Ordynka. Elle n'avait pas l'habitude de se lever tôt et n'avait pas de réveil, alors les gardiens, à l'entrée, qui semblaient avoir reconnu en elle une ancienne paysanne, comme eux, acceptèrent de la réveiller chaque matin en sonnant à sa porte. Un mois plus tard environ, Sofia et Tamara furent priées de s'installer dans un appartement collectif au dixième étage, puis elles en furent expulsées. Tamara retourna à Styla ; Sofia trouva une chambre dans l'allée Gorokhovski et un travail dans un laboratoire médical. L'appartement des Boutenko à la Maison du Gouvernement fut repris par l'ancien chef du Goulag, Matveï Berman, qui venait d'être nommé commissaire du peuple aux Communications[73].

Konstantin Boutenko

*

* *

Le Comité central de la Ligue des Jeunes communistes (Komsomol) fut purgé par deux fois. En août 1937, trente-cinq membres et membres candidats furent arrêtés pour avoir essayé de « corrompre des jeunes gens politiquement et moralement, en particulier avec de l'alcool », et pour être devenus de « jeunes "hommes vieux" » mariés à de « *grandes dames** ». Parmi les personnes élues pour les remplacer, il y avait Serafim Bogatchev, âgé de vingt-sept ans, qui s'installa dans la Maison du Gouvernement avec sa femme Lydia et leur fille nouvelle-née, Natacha. Au cours de l'année suivante, Serafim et Lydia s'habituèrent à la nudité de leur nouvel appartement, achetèrent deux nouveaux tapis, trouvèrent une bonne nounou et firent venir leurs mères, deux paysannes, pour les aider à la maison. Mais ils continuaient de ne pas se sentir à leur place et passaient rarement du temps chez eux : lui travaillait de longues heures au Comité central ; elle préparait les examens d'entrée à l'université et faisait du volley-ball. Du 19 au 22 novembre, Staline, Molotov, Kaganovitch et plusieurs autres dirigeants du Parti réunirent un plénum extraordinaire (le septième) du Comité central du Komsomol et annoncèrent que le travail d'autonettoyage demandé par le Parti n'avait pas été fait : de jeunes communistes honnêtes n'avaient pas été entendus et des terroristes contre-révolutionnaires n'avaient pas été démasqués. Le secrétaire général du Comité central du Komsomol, Alexandre Kossarev (appartement 209), avoua ses erreurs, mais déclara qu'il n'avait « jamais trahi le Parti et le peuple soviétique », et que sa conscience était pure. Son discours fut officiellement qualifié de « totalement fourbe et hostile au Parti ». « Es-tu vraiment un nouveau-né en politique pour ignorer que tu es supposé rapporter au plénum tout ce qui a un rapport avec le comportement du

bureau du Comité central ? » demanda Jdanov. « Peut-être est-ce un système et pas seulement des erreurs ? » demanda Staline. Kossarev fut incapable de répondre à ces questions, tout comme Bogatchev. Un aveu incomplet était de la fourberie hostile au Parti, et un aveu complet impliquait de se démasquer comme nuisible. Comme le disait A. A. Andreïev, un membre du Comité central, « il [Bogatchev] suit en tout l'ancienne direction pourrie et non bolchevique du Comité central du Komsomol. En tout ! Il n'a pas montré la moindre indépendance. Au contraire, il a adopté tous les aspects négatifs du style de direction de Kossarev[74] ».

Bogatchev fut exclu du Comité central du Komsomol avec Kossarev. Il écrivit une lettre à Staline. Le Comité central du Parti lui dit d'attendre une nouvelle mission. Il sembla soulagé. Le 27 novembre, une semaine après le plénum, lui et Lydia allèrent à pied au cinéma « Oudarnyk » pour voir le nouveau film d'Alexandre Macheret, *Les Soldats des marais* (le scénario de Iouri Olecha racontait l'arrestation, l'emprisonnement et l'évasion d'un groupe d'Allemands antifascistes). Selon Lydia, elle se rendit compte à un moment que Serafim ne regardait pas. Elle lui proposa de rentrer à la maison, mais il dit que ce ne serait pas bien de sortir avant la fin. Quand ils arrivèrent à leur appartement, il lui demanda de lui faire la lecture à voix haute. Elle lui lut *Croc-Blanc* quelque temps puis ils allèrent se coucher.

> Nous étions endormis. Mon mari était du côté du mur, plus près de la fenêtre, et j'étais du côté extérieur. Je me suis réveillée parce qu'il y avait des gens qui me regardaient. Ils étaient juste là, debout, et ils regardaient. Dans un silence total. Notre petite fille était malade, alors il avait fallu que je me lève pendant la nuit. Mais à ce moment-là, je dormais. J'étais terrifiée. Je ne pouvais pas parler. Je n'arrêtais pas de me frotter les yeux : « Est-ce un rêve ou est-ce mon imagination ? » Alors ils ont dit : « Qui dort avec toi ? » Et j'ai dit : « Mon mari. » Je leur ai dit qui nous étions. « Ne le réveillez pas. » Ils m'ont dit de sortir de la chambre. Mais d'abord ils ont demandé : « Où sont vos armes ? Mets toutes vos armes sur la table ! » Ils le lui ont demandé à lui aussi quand il s'est réveillé. Mais il était désorienté et n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Alors il a dit : « Demandez-lui où sont les armes, je ne sais pas. » Il avait une sorte de pistolet gravé, c'était un cadeau. Et il avait un fusil, mais nous l'avions laissé à Kolomna. Un fusil de chasse. Il aimait chasser. Le pistolet gravé était

> dans la malle. Je l'en ai sorti. La malle était juste à côté. Je leur ai donné le pistolet. Mais je n'avais pas les idées claires. Je ne pouvais même pas parler, et encore moins crier. J'étais complètement ahurie. C'était terrifiant. J'étais encore très jeune. Lui avait vingt-sept ans quand nous nous étions mariés, alors il devait avoir trente-huit ans à l'époque[75].

Un agent du NKVD qui resta dans l'appartement après la fouille paraissait amical. « La première chose qu'il a dite était : "Habille-toi." Je me promenais encore en chemise de nuit. Je ne comprenais absolument rien. Je comprenais les deux premières lettres, mais pas le reste. Ma mère n'arrêtait pas de me suivre partout avec mon peignoir pour que je me couvre. » Quelques jours plus tard, Lydia, sa fille et sa mère retournèrent à Kolomna, où Lydia trouva un travail de dessinatrice dans une usine.

Le 17 novembre 1938, deux jours avant le plénum du Komsomol, le Politburo avait aboli les « troïkas » extra-judicaires et interrompu les opérations de masse. Une semaine plus tard (deux jours avant l'arrestation de Bogatchev), Iéjov avait été renvoyé et remplacé par Beria[76].

Quand Anatoli Granovski, âgé maintenant de seize ans, entendit parler du renvoi de Iéjov, il se rendit au siège du NKVD pour demander si le cas de son père ne pourrait pas être révisé, mais on ne le laissa pas franchir la porte. Le lendemain, il alla sur la place Rouge et commença à faire les cent pas devant le mausolée de Lénine. Quand un agent en civil du NKVD lui demanda ce qu'il faisait, il dit qu'il voulait être arrêté afin de pouvoir parler au camarade Beria. On l'emmena à la prison de la Loubianka et il fut accusé de planifier une tentative d'assassinat sur les membres du Politburo[77].

27. LES GENS BIEN

La Maison du Gouvernement était dans la tourmente. Les résidents étaient emmenés et remplacés par de nouveaux, qui étaient à leur tour emmenés et remplacés par d'autres. Les familles des résidents arrêtés étaient concentrées dans les appartements évacués avant d'être expulsées et remplacées par les familles d'autres résidents arrêtés. On mettait des appartements sous scellés avant de les repeupler, puis de les remettre sous scellés et de les repeupler encore. Le 10 mai 1938, 68 appartements (162 pièces pour un total de 3 051,46 mètres carrés) étaient occupés par les familles de résidents arrêtés, et 142 (3 076,99 mètres carrés) étaient mis sous scellés par le NKVD. Le commandant de la Maison, V. A. Irbe, avait été arrêté comme ennemi du peuple, tout comme le chef du département du Logement du Comité exécutif central, N. I. Pakhomov. Une inspection faite à la suite de l'arrestation de Pakhomov (le 3 mai 1938) révéla que la comptabilité du département avait été systématiquement falsifiée, que des actes de sabotage avaient été délibérément ignorés et que les sanatoriums avaient été lamentablement gérés. Les complices du conspirateur Pakhomov avaient été récompensés par des montres et des automobiles, la moitié des vaches laitières de Gorki Leninskié avaient contracté la brucellose, les baraquements des ouvriers avaient été transformés en hôtels surpeuplés et les appartements de la Maison du Gouvernement avaient été peuplés de gens qui n'avaient plus le droit d'y vivre. Les hauts responsables chargés du Logement et les directeurs des maisons de repos furent renvoyés et arrêtés. La moitié environ des manutentionnaires et des comptables furent remplacés. Emelian Ivtchenko, le gardien qui avait demandé à l'employée du port de Leningrad, Anna, de l'épouser pour qu'elle puisse se faire enregistrer à Moscou, fut nommé superviseur politique de tous les gardiens de la Maison du Gouvernement. (À peu près à la même époque, on dit aux Ivtchenko que leur petit garçon Vladimir, mort de pneumonie en 1936, avait en réalité été assassiné par les médecins de l'hôpital du Kremlin.) À l'été 1938, peu après l'arrestation de Pakhomov, Ivtchenko fut nommé responsable d'un important transport de prisonniers pour les camps de travail de la Kolyma (d'abord par train jusqu'à Vladivostok, puis par bateau jusqu'à Magadan). Il y resta et servit

comme commandant des gardes armés de différents camps, y compris Iagodnoïé. Après avoir eu une fille, Elsa, ils avaient eu trois autres fils, dont l'un était mort de méningite. Les enfants survivants furent élevés par les prisonnières, qui servaient de nounous et de bonnes[1].

Emelian Ivtchenko

Tout le Marécage était dans la tourmente. D'après la secrétaire du Parti de la confiserie Octobre rouge, qui se trouvait dans le voisinage, la camarade Konstantinova, « aujourd'hui, tout le pays bout d'indignation car il reste encore de la vermine pour soutenir l'ennemi ». Le défi était de l'exterminer une bonne fois pour toutes. « Notre directrice actuelle, la camarade Chapochnikova, est pleine d'énergie et a dit qu'elle voulait s'en débarrasser, et je lui ai donné mon approbation pour que nous fassions le nettoyage nous-mêmes. Je suis d'accord que toute cette racaille, qui s'est introduite dans notre usine socialiste, doit être chassée et que notre organisation partisane doit se rassembler encore plus autour de notre Parti et de notre chef, le camarade Staline. » Plusieurs mois plus tard, la camarade Chapochnikova fut démasquée comme ennemie du peuple et la camarade Konstantinova n'était plus secrétaire du Parti (la première finit exécutée ; le sort de la seconde est inconnu). Le Comité du Parti du district municipal de Lénine, qui gouvernait le Marécage et l'essentiel de la Rive droite, poursuivit les arrestations au moyen d'expulsions massives (y compris celle de sa propre direction) et de réaffectations d'urgence. D'après le rapport du 31 juillet 1937 au plénum du district, certains des plus dangereux ennemis cachés étaient « des personnes auxquelles avait été confiée la conduite de la propagande politique ». L'homme envoyé pour expliquer aux constructeurs du métro de Moscou la nécessité de la vigilance contre les ennemis se révéla lui-même un ennemi et, dans l'usine de fourrure voisine, l'intervenant qui faisait un rapport sur « Les buts et les

méthodes du travail des services de renseignement étrangers » fut arrêté au moment où il descendait de la tribune. La nouvelle secrétaire de Parti d'Octobre rouge ne reçut aucune instruction quant à la disparition de Chapochnikova et ne sut absolument pas comment répondre aux questions des ouvriers[2].

Dans certaines écoles du quartier, les professeurs et les administrateurs durent prendre des mesures spéciales concernant les nombreux élèves dont les parents avaient été arrêtés. Une des solutions proposées consistait à impliquer les enfants des ennemis du peuple dans un travail bénévole et à vérifier périodiquement leur situation de famille. Il fallut examiner la plupart des manuels scolaires et des supports pédagogiques pour vérifier que des agents de l'étranger, se faisant passer pour des administrateurs et des théoriciens de l'éducation, n'y avaient pas glissé (souvent en code secret) de signes de propagande fasciste. Le commissaire du peuple à l'Instruction publique, Andreï Boubnov, qui avait déclaré un jour que les ennemis devaient être « écrasés comme de la vulgaire vermine », fut lui-même arrêté le 17 octobre 1937 et exécuté neuf mois plus tard. Au cours de l'année 1937, 526 maîtres d'école et 23 principaux de Moscou furent « libérés pour des raisons politiques ». Comme le disait en avril 1937 la chef du département à l'Éducation du peuple de Moscou, L. V. Doubrovina, « sur quelles bases, j'aimerais le savoir, devrions-nous permettre à la fille de Rykov, qui a vécu avec lui jusqu'à son arrestation, de travailler comme professeur ? Nous avons toutes les raisons de penser qu'elle n'a pas pris ses distances avec lui. Nous ne pouvons pas la prendre uniquement parce qu'elle est diplômée de l'Institut pédagogique A. S. Boubnov ». (Après l'arrestation de Boubnov, l'institut fut rebaptisé du nom de Lénine[3].)

Les procès publics des espions et des terroristes étaient retransmis à la radio, dans les journaux et dans les rassemblements organisés sur les lieux de travail. Pendant le procès de Radek, le premier secrétaire du Comité du Parti du district de Lénine, D. Z. Protopopov, mentionna le cas d'une femme de soixante ans qui « avait eu une réaction féminine typique et avait dit avec compassion qu'il n'était peut-être pas nécessaire de les exécuter. Mais quand on lui demanda si elle avait lu les journaux de la veille et de l'avant-veille, et qu'on lui expliqua la situation, elle dit : "Si c'est comme ça, je l'exécuterai moi-même" ». D'après un rapport de la secrétaire de Parti d'Octobre rouge, « les rassemblements dans tous les ateliers ont été menés avec une grande ferveur, tout le monde criait que

tous ces serpents devaient être écrasés. Quand les ouvrières ont écouté la transmission radiophonique, il y a eu des cris spontanés dénonçant les canailles et réclamant leur exécution ». Une femme, qui travaillait à l'usine depuis vingt ans, a dit : « Pourquoi gaspiller des balles pour cette racaille ? Il serait mieux de leur verser dessus de l'acide et d'y mettre le feu. » (On lui dit que ce genre de châtiment n'était pas en vigueur en Union soviétique.) Lors d'un rassemblement des employés de la Maison du Gouvernement, organisé à peu près au même moment, un instructeur militaire déclara : « Je serais d'accord pour prendre un congé, me rendre dans les pays capitalistes, retrouver Trotski et le tuer. » (On lui dit que cela « ne correspond[ait] pas au programme de notre Parti » et que « nous n'admett[i]ons pas la terreur individuelle »[4].)

En l'absence de Koltsov, la couverture du procès de Radek avait été une entreprise collective. En mars 1938, Koltsov était rentré d'Espagne, prêt à donner le ton, pour la *Pravda*, de la couverture du procès du « bloc droitier-trotskiste antisoviétique » de Boukharine :

> Quand les scélérats, que la langue du tribunal qualifie de « prévenus », se lèvent et se mettent à parler de leurs crimes monstrueux – certains recroquevillés sur eux-mêmes comme des pécheurs pénitents, d'autres avec l'insolence cynique des fripouilles patentées –, on a envie de bondir, de hurler, de taper du poing sur la table, de prendre à la gorge ces salopards souillés de sang et de les achever sur place. Mais non, il faut rester assis tranquillement et écouter. Écouter et comprendre. Écouter et regarder. Écouter, regarder et se rappeler cet ultime, ce terrifiant spectre du fascisme – vaincu, renvoyé dans les ténèbres du passé, anéanti au moment même où il tentait vainement de détruire le peuple soviétique et d'obscurcir le brillant soleil de la terre soviétique[5].

L'accent était mis, comme d'habitude, sur la bestialité de l'ennemi (« faits comme des rats », « prédateurs impudents », « meute de chiens », « monstres à forme humaine ») et sur le mélange démoniaque commun à tous les boucs émissaires : l'omnipotence (une « chaîne sans fin de crimes sanglants et cauchemardesques comme on n'en avait jamais vus dans l'Histoire ») et la faiblesse (des « individus insignifiants, fourbes, perfides, geignards et méchants »). Les nuisibles vivaient sous terre et, dans la tradition forgée par Boukharine et Voronski, ne pouvaient pas être mieux

décrits que comme les spectres de Dostoïevski. À commencer par Boukharine lui-même : ce « petit Jésus au milieu des pécheurs », cette « vierge de Valdaï dans un bordel droitier-trotskiste »[6].

Dans les procès ouverts, des créatures tremblantes aux yeux plissés étaient ramenées à la surface, exposées à la lumière, puis anéanties pour toujours ou renvoyées au monde des ténèbres, cette fois dans une région bien étanche et bien nettoyée. « Ce n'est qu'après avoir quitté le tribunal, après avoir balayé le réseau cauchemardesque des aveux hideux, après avoir inhalé l'air frais de la nuit sonore et bruyante de Moscou, que l'on peut respirer à nouveau librement et retrouver le sentiment de la réalité », écrivait Koltsov dans la *Pravda*[7].

La plupart des informations concernant la campagne contre les éléments antisoviétiques – à la radio, dans les journaux et dans les rassemblements organisés sur les lieux de travail – étaient des reconstitutions publiques soigneusement préparées. La campagne elle-même était menée souterrainement et devait le rester. La plupart des arrestations, des fouilles et des exécutions avaient lieu de nuit. On ne disait pas aux familles où leurs proches avaient été emmenés, et il leur fallait aller d'une prison à une autre jusqu'à ce que leurs paquets soient acceptés ; quand ceux-ci ne l'étaient plus, elles pouvaient en conclure que la personne à laquelle ils étaient destinés avait été soit transférée soit exécutée. Les exécutions étaient généralement déguisées en peines de « dix ans sans droit de correspondance ». Les lieux d'exécution étaient cachés (et, dans la juridiction de Sergueï Mironov, camouflés par du gazon qui avait été préalablement retiré). Les accusés n'étaient informés ni des « opérations de masse » ni des décisions individuelles qui avaient conduit à leur arrestation. Les interrogateurs devaient chasser de leur esprit le nombre d'accusés, « et ceux qui n'y arrivaient pas devaient s'y efforcer quand même » (comme le disait Sergueï Mironov). Les déportations à grande échelle, y compris de groupes ethniques entiers, se faisaient en secret et restaient largement ignorées du Moscou bruyant et animé.

À Moscou, le combat contre les espions et les terroristes se déroulait à la fois partout et nulle part en particulier. Tout le monde devait faire preuve d'une vigilance permanente, mais seuls les éléments officiellement reconnus de la campagne – réunions de purge, exclusions pour l'exemple, procès pour l'exemple – devaient être remarqués et peut-être commentés. Les films et les romans foisonnaient d'ennemis, et les appartements des voisins étaient remplis de pièces sous scellés. Comme Aboulkassim

Lakhouti, de l'appartement 176, l'avait écrit dans un poème intitulé « Le Jardinier » (dédié « au chef et camarade Staline »), pour que la jeune vigne pût croître, les vieux ceps devaient être arrachés. Ou, comme il l'avait écrit dans un autre poème (« Nous gagnerons »), « pourquoi ne pouvons-nous pas tous être des tchékistes, quand tous les ennemis possibles sèment partout la trahison ? ». Ce sur quoi Lakhouti ne pouvait ni écrire ni parler, c'était les anciens occupants de l'appartement de quatre pièces, escalier 9, où lui et sa famille s'étaient installés, et ses voisins qui avaient eux aussi été abattus – ou qui le seraient bientôt. À Moscou, les ennemis étaient pris et punis, et vos voisins s'évanouissaient dans le monde des ténèbres sans laisser de trace. L'espion et le terroriste étaient partout ; les noms, les visages, les corps, les histoires, les nations, les commissaires du peuple, les héros de la Guerre civile n'avaient, individuellement, jamais existé[8].

*
* *

La réaction la plus commune aux disparitions qui se multipliaient, c'était le silence. Même les procès pour l'exemple étaient peu commentés. Les résidents de la partie gouvernementale de la Maison ne paraissaient aucunement douter de la culpabilité des accusés ni de l'authenticité de leurs aveux : il semble qu'ils évitaient de les mentionner dans une sorte d'évitement rituel de l'impureté. Seuls les enfants et les très vieux Vieux Bolcheviks pouvaient poser des questions, auxquelles personne ne songeait à répondre. Même dans les parloirs des prisons, les proches des personnes arrêtées s'efforçaient, selon Irina Mouklevitch, « de ne pas se parler et de ne pas se reconnaître ». Des centaines de personnes se tenaient debout dans une pièce relativement petite, mais l'atmosphère restait silencieuse et tendue. Chacune pensait à son propre chagrin, comme à un enterrement[9].

Le dernier jour du procès de Kamenev et de Zinoviev, Arossev était encore dans la maison de repos de Sosny, sur la Moskova. Il écrivait dans son journal :

> Dans les journaux d'aujourd'hui, nous lisons que Kamenev, Zinoviev, Panaïev, Mrachkovski, Evdokimov, I. N. Smirnov, Reingold, Goltsman, M. Lourié, N. Lourié, Dreitser, Olberg et Perman-Iourguine ont tous été condamnés – à être exécutés.
> M. P. Tomski s'est tiré une balle l'autre jour.

Aujourd'hui, Aralov m'a dit que le camarade Piatakov avait essayé de s'empoisonner, mais n'y était apparemment pas arrivé et avait été emmené à l'hôpital.
Personne ne dit rien. Tout le monde parle comme si rien ne s'est passé.
« Tu es allé nager aujourd'hui ?
— Non, j'ai pris une douche. »
À l'autre bout de la table :
« Vous jouez au tennis ?
— Bien sûr. »
Quelqu'un d'autre :
« Prenez des cornichons. Ils sont délicieux[10]. »

Tout ce qu'Arossev lui-même pouvait dire, c'est que Kamenev et Zinoviev étaient des « démons ». Cinq mois plus tard, le dernier jour du procès de Radek, il dressa la liste des condamnations et recopia un long extrait de l'article de Feuchtwanger dans la *Pravda*. Il était d'accord avec l'auteur pour dire que « seule la plume d'un grand écrivain soviétique pouvait expliquer à la population d'Europe occidentale le crime et le châtiment des accusés ». Arossev avait le projet d'écrire un roman sous forme de transcriptions d'interrogatoires. Ce n'est qu'« au moyen d'impressions esthétiques », écrivait-il, que l'on pouvait expliquer les « zigzags qui avaient amené des gens de la Révolution à son contraire ». C'était vrai parce que Arossev était un auteur de fiction qui espérait représenter l'époque « de la façon la plus générale possible ». Cela était vrai également parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'expliquer ces « zigzags ». L'un des accusés au procès était Nikolaï Mouralov, qu'Arossev, à la demande de Rozengolts, avait nommé commissaire du district militaire de Moscou, le 2 novembre 1917[11].

L'autre réaction courante fut de nettoyer sa vie de tous liens avec les excommuniés. Certains résidents de la Maison du Gouvernement – pour la plupart des femmes – brûlèrent des livres et des lettres, découpèrent des visages sur les photographies, changèrent le nom de famille de leurs enfants et évitèrent leurs voisins et leurs proches contaminés. Comme dans la plupart des combats contre la saleté, c'était à la fois une précaution pratique et l'extension du silence rituel à de nouvelles sources de contagion. Certaines personnes réduisirent leurs biens au petit nombre de choses dont elles pourraient avoir besoin en prison et attendirent en silence

qu’on vienne frapper à leur porte. L’ancien chef du Bureau central de la censure, Boris Voline, avait une valise avec des vêtements chauds, rangée derrière son divan. Sa femme brûla toutes les archives familiales. À l’automne 1937, il eut une crise cardiaque et fut envoyé à l’hôpital du Kremlin, puis dans un sanatorium à Barvikha. Quand il revint, trois mois plus tard, la plupart de ses voisins et de ses collègues (il était premier adjoint du commissaire du peuple à l’Instruction publique) avaient disparu. L’ancien chef de la direction de la Librairie, David Chvarts, se levait la nuit et regardait à la fenêtre. Selon son fils, « la fenêtre donnait sur la cour. Dès qu’un “corbeau noir” [une voiture du NKVD] entrait dans la cour, mon père commençait à s’habiller[12] ».

Les tentatives d’autonettoyage et la disposition au sacrifice de soi s’accompagnaient d’une grande vigilance à l’égard des autres. Deux mois et demi après l’assassinat de Kirov, alors qu’il était encore chef de la censure, Boris Voline avait signé un ordre pour informer les bureaux locaux de la censure que le « travail expert de camouflage de l’ennemi de classe » avait été repéré « sur le front des beaux-arts ».

> Au moyen de différentes combinaisons de couleurs, d’ombre et de lumière, de coups de pinceau et de contours masqués d’après la méthode des « dessins mystérieux », les ennemis font passer clandestinement des contenus contre-révolutionnaires.
> Le tableau symbolique de l’artiste N. Mikhaïlov, *Près du cercueil de Kirov*, dans lequel une certaine combinaison d’ombre, de lumière et de couleur représente le contour d’un squelette, a été qualifié d’acte contre-révolutionnaire déguisé.
> On a repéré la même chose sur les étiquettes des boîtes de conserve imprimées par les Éditions Technologie d’approvisionnement (une tête humaine au lieu d’un morceau de viande entouré de haricots) […].
> À la lumière de tout cela, j’ordonne que :
> Tous les censeurs travaillant sur les affiches, tableaux, étiquettes, photomontages, etc., fassent l’examen le plus minutieux possible de ce matériel, sans se limiter à la signification politique superficielle et à la valeur artistique générale, mais en considérant la totalité de l’œuvre d’art, soigneusement et sous tous les angles (contours, ornements, ombres, etc.), en utilisant fréquemment une loupe[13].

À l'apogée de la campagne contre les ennemis cachés, chacun pointait sur chacun une loupe. Le 27 juillet 1937 (le jour où Piatniski fut arrêté), Alexandre Serafimovitch reçut une lettre de sa vieille amie Mirra Gotfrid, qui lui demandait le numéro de téléphone du chef de l'Union des écrivains, V. P. Stavski. Elle avait besoin de lui parler d'une nouvelle de l'écrivain yiddish David Bergelson dont elle faisait la traduction :

> En travaillant sur la traduction, j'ai dévoilé la nature petite-bourgeoise de la nouvelle, et les trois réunions de travail qui ont eu lieu ensuite ont été suffisantes pour m'apprendre quelque chose d'assez grave à propos de l'auteur et qui m'inquiète beaucoup je dois voir le camarade Stavski crois-moi je ne te dérangerais pas sans une bonne raison. Mes observations sont graves et cet écrivain doit être vérifié très scrupuleusement. Écris à Stavski et demande-lui de me recevoir. Tu sais que je ne suis pas du genre à faire du bruit pour rien. Je te souhaite le meilleur. Merci pour toutes les bonnes choses. Mes cordiales salutations à Fekola. Pourquoi ne fais-tu pas plutôt comme ça envoie-moi le numéro de téléphone du camarade Stavski et envoie-lui un mot pour lui demander d'écouter ce que j'ai à dire dis-lui aussi que je suis très observatrice et que je n'accuse pas les gens sans preuve et que je ne suis pas du genre à garder le silence sur un acte criminel et à ne pas le rapporter au président de l'Union des écrivains (qui est aussi aujourd'hui membre de la Commission de contrôle). Aide-moi. Mirra, 27 juillet 1937[14].

Platon Kerjentsev éprouvait lui aussi le besoin d'être vigilant. Début mars 1938, il était chez lui, attendant de se faire arrêter après son exclusion du Comité des Arts et le suicide de son adjoint, Naoum Rabitchev. Au deuxième jour du procès droitier-trotskiste antisoviétique, qui impliquait trois médecins du Kremlin accusés d'avoir assassiné des responsables soviétiques, il envoya une note manuscrite à Molotov, avec copie à Vychinski :

> En liaison avec les accusations contre D. Pletnev, je considère nécessaire de vous rappeler les circonstances de la mort du camarade Dzerjinski.
> Après sa crise cardiaque, il fut placé dans la pièce attenante à la salle de réunion. Plusieurs heures plus tard, les médecins l'autorisèrent à

> rentrer à son appartement. Quand il arriva chez lui et se pencha au-dessus de son lit, il tomba mort.
> Comme on le sait, après une crise cardiaque, il est absolument interdit au patient de bouger (et spécialement de marcher, de se pencher).
> Parmi les médecins s'occupant de Dzerjinski il y avait Pletnev.
> En laissant Dzerjinski partir, il l'a tué.
> Quant à Kazakov, je puis faire part de mon expérience personnelle : ma seconde crise cardiaque s'est passée exactement quatre heures après la première injection administrée par Kazakov.
> Bien à vous, Kerjentsev, 8 mars 1938[15].

Trois jours plus tard, après que chacun des accusés avait eu la possibilité de raconter son histoire, Feliks Kon écrivait à sa maîtresse, Maria Komarova, qu'il leur faudrait repousser leur prochaine rencontre à cause du mauvais temps, mais qu'il ferait de son mieux pour se rattraper quand le moment serait venu. « Pourrai-je le faire ? Le ferai-je ? Mais j'essaierai. D'accord ? » Ce nouvel amour le faisait « se sentir vivant, se sentir jeune à nouveau[16] ». Tout comme le spectacle du procès droitier-trotskiste antisoviétique :

> Tu m'as gravement manqué. Chaque fois que je lis les journaux, je suis près de perdre l'esprit. Des générations entières se sont-elles battues et n'ont-elles vu mourir des gens à la potence, dans les cachots, sur les barricades et pendant la Guerre civile que pour que ces vermines trahissent tout ? Boukharine essayant de tuer Lénine et Staline, Rozengolts avec dans sa poche une amulette de prière prêt à assassiner personnellement Staline… Iagoda, Levine… On dirait un concours d'infamie chez les canailles. Et la tentative d'empoisonnement de Iéjov ? Quand on lit des choses comme ça, on reste toute la journée comme si quelqu'un avait craché dans votre âme. Et pourtant, malgré leurs manigances et leurs conspirations fascistes, nous continuons à avancer, et maintenant que Iéjov est aux commandes, les choses vont aller encore mieux. Si je n'avais pas 74 ans, j'irais voir Iéjov et je me porterais volontaire pour être son assistant. Je ne fléchirais pas. Je tuerais ces monstres de mes propres mains. J'ai survécu à bien des attaques, mais je n'avais jamais pensé que de pareilles créatures pouvaient exister. Brrrr[17] !

Platon Kerjentsev

Pour Iéfim Chtchadenko, la lutte contre les nuisibles fut un moment de revanche sur des années d'humiliation de la part des « dégénérés névrotiques » et autres nuages en pantalon « de l'intelligentsia en général et de l'intelligentsia juive en particulier ». Il avait récemment perdu une longue bataille contre d'anciens officiers du tsar, ses supérieurs, le commandant de l'Académie militaire de Frounzé, August Kork (appartement 389), et le commissaire adjoint à la Défense, le maréchal Toukhatchevski (appartement 221). Le 17 août 1936, Kork écrivait à Toukhatchevski : « L'état de santé de mon adjoint le camarade Chtchadenko est extrêmement précaire. J'ai l'impression que le camarade Chtchadenko peut à tout moment succomber à une crise de folie délirante. Je demande que le camarade Chtchadenko soit relevé de ses fonctions à l'Académie et remis sans retard aux soins des médecins. » Toukhatchevski approuva la demande et Chtchadenko fut renvoyé (il passa trois mois et demi dans un hôpital). En mai 1937, Kork et Toukhatchevski furent arrêtés et, trois semaines plus tard, exécutés. Leur proche collègue, le commissaire adjoint du peuple à la Défense, Ian Gamarnik (Iakov Poudikovitch), se suicida. Chtchadenko fut envoyé à Kiev pour « liquider les conséquences du désastre[18] ». Le 10 juillet, il écrivait à un ancien camarade de la Guerre civile :

> Nous devons détruire sans merci ces ordures perfides, comme nous le faisions pendant la Guerre civile, de quelques couleurs qu'ils se servent pour se camoufler, et même si leur sifflement de serpent a des accents gauchistes.
> La mort sans pitié pour les laquais fascistes, les espions de l'impérialisme germano-nippon : telle est notre réponse aux sabotages et aux machinations des ennemis du peuple.

> Je suis, comme d'habitude, sans pitié pour les ennemis, je les traque à droite et à gauche, je les anéantis, eux et leurs actes infâmes[19].

Le 20 novembre, il écrivait à une autre camarade et lui rappelait sa « lutte implacable contre l'espion allemand Kork, l'infâme gouverneur Toukhatchevski, Gamarnik, et toute la bande de vendus du bloc trotskiste-boukhariniste ». Mais sa principale correspondante, confidente et camarade socialiste-réaliste, était sa femme, Maria. Le 18 juin, il lui écrivait de Kiev :

> Mon petit soleil chéri. Tu me manques tellement et je me fais tellement de souci pour toi quand, épuisé, je me suis enfin arraché à mon travail et me suis traîné – littéralement – jusqu'à mon lit de camp. Il y a tellement de travail que je ne peux pas quitter le quartier général avant deux ou trois heures du matin. L'infâme vermine a passé des années à tout paralyser, et nous n'avons que quelques semaines, ou tout au plus un mois ou deux, non seulement pour liquider toutes les conséquences du sabotage, mais aussi pour recommencer à aller de l'avant. Les lâches canailles, qui n'ont pas été repérées par nos « prévenus » joyeux et négligents, se sont introduites à des postes élevés, ont corrompu les gardes, ont rempli les sentinelles apparemment vigilantes du poison du doute, et ont ourdi un complot ignoble et inimaginable.
>
> C'est une grande chance pour nous que Staline lui-même ait très tôt remarqué et senti le danger des assassins terroristes fascistes qui s'étaient rapprochés de lui et qu'il ait commencé à prendre des mesures, sans céder aux demandes de clémence pour Enoukidzé (le plus infâme et le mieux déguisé des serpents), qu'il l'ait chassé du Kremlin avec le reste de sa bande, qu'il ait recruté de nouveaux gardes dignes de confiance et, ayant nommé le camarade Iéjov, ce travailleur modeste et diligent, qu'il ait commencé à démêler les nœuds et les fils du complot fasciste pour la restauration sanglante du capitalisme […].
>
> J'ai beaucoup de travail, mais travailler m'est facile, car je sens désormais que j'ai une immense liberté de création pour combattre avec et pour les masses, et, plus important encore, parce que le vraiment grand Staline peut, une fois encore, trouver en moi la même capacité et la même abnégation que celles qu'il avait déjà observées dans toutes mes actions pendant la Guerre civile.

> Je t’embrasse et te prends très tendrement dans mes bras, mon petit soleil chéri. Bientôt, début juillet au plus tard, je serai à Moscou et j’essaierai de ramener ma chère famille ici avec moi[20].

En novembre, il rentra à Moscou comme commissaire adjoint du peuple à la Défense, chargé de la direction du Personnel. Entre-temps, Maria elle-même semblait avoir succombé à des crises de démence. Selon Maïa Agroskina (Dementieva), qui vivait dans l’appartement 17, elle entra un jour par effraction dans un appartement, vêtue d’une chemise de nuit et brandissant un pistolet. Selon Rouslan Guelman, qui vivait dans l’appartement 13 :

> Elle vivait dans un immense appartement qui avait été converti en deux plus petits, avec quelques domestiques. De temps à autre, elle apparaissait sur le palier. Elle faisait forte impression. C’était une femme grande et corpulente, au regard perçant et menaçant. Pense au tableau de Sourikov [*sic*], *La Tsarine Sophia* : c’est tout son portrait, on dirait que c’est elle qui a posé. Ajoute à ça une longue robe noire cintrée avec une ceinture de cuir de soldat, un couteau de cuisine glissé dedans, et sa main posée sur le manche… Il fallait vraiment voir ça ! Pour s’amuser, elle avait l’habitude de laisser une chaise dans l’escalier, avec un vase rempli de fruits et un porte-monnaie de dame bien rempli, avec de gros billets qui dépassaient. Parfois, la chaise restait là plusieurs jours.
> Une fois, elle est venue chez nous. Il n’y avait à la maison à ce moment-là que moi et notre bonne, une très jeune fille, qui en avait mortellement peur. Quand j’ai ouvert la porte après le coup de sonnette, la bonne a couru dans la salle de bains et s’y est enfermée. La terrible tsarine est entrée en trombe en passant devant moi, cette fois sans son couteau, mais avec une escorte : un jeune homme en uniforme semi-militaire. Son travail était sûrement de veiller sur elle, mais il n’osait ni la contredire ni la retenir. Elle a passé un certain temps à regarder partout dans notre appartement et même à mesurer certaines choses, parlant tout le temps dans un charabia complet, et puis elle est partie, une menace en guise d’adieu[21].

Ilya Répinc, *La Tsarine Sophia*

*
* *

Maria Denissova essayait de faire à la maison ce que son mari faisait au travail. Tous deux voyaient leur santé mentale mise en cause par les gens qu'ils essayaient de démasquer, et tous deux se voyaient justifiés par la révélation quotidienne de « monstres à forme humaine ».

Après l'arrestation de son fils de dix-sept ans, Igor, Ioulia Piatnitskaïa se mit à douter de sa propre santé mentale. « Je ne puis même pas m'avouer à moi-même les pensées que j'ai à ce sujet, écrivait-elle dans son journal le 25 février 1938. Tant qu'il me reste un peu de raison et beaucoup d'amour, je continuerai à attendre. Mais je pressens pour mon cœur de terribles tourments dans les jours à venir. »

Le tourment le plus terrible de son cœur concernait l'âme de son mari, en prison depuis sept mois. « Qui est-il ? se demandait-elle dans son journal. S'il est un révolutionnaire professionnel – du genre qu'il décrit

dans son livre, du genre que j'ai vu en lui pendant dix-sept ans –, alors il a été frappé par un malheur terrible. » Mais s'il ne l'était pas ? S'il était vraiment un monstre à forme humaine ?

> Il est clair que Piatnitski n'a jamais été un révolutionnaire professionnel : c'était un scélérat professionnel, un espion ou un agent secret, comme Malinovski. C'est pourquoi il a toujours été si sombre et si retiré. Dans l'obscurité de son âme, il savait n'avoir rien d'autre à faire qu'à attendre d'être découvert ou réussir à échapper au châtiment.
> Nous, sa femme et ses enfants, n'avons jamais eu beaucoup d'importance pour lui. Maintenant, la question est : qui servait-il ? Et pourquoi ? Il a dû commencer parce que le métier de tailleur était inintéressant, alors il s'est impliqué dans un travail révolutionnaire et, d'une façon ou d'une autre, à cause de sa lâcheté naturelle, il est devenu agent secret. Quelqu'un doit avoir découvert quelque chose : comment il est devenu un traître ou quand il est devenu un traître, ensuite il y a eu la Révolution et il a compris à quel point la vraie lutte pour le socialisme était bonne, mais les espions n'ont évidemment pas voulu le laisser tranquille et il a passé toutes ces années à travailler pour la contre-révolution, et à s'entourer de gens comme lui. La vie de Piatnitski aurait pu continuer ainsi. Mais qui est-il : celui-là ou celui-ci ? Je ne sais pas, et j'ai mal. Quand je pense au premier, j'ai de la compassion pour lui et je pourrais mourir ou me battre pour lui. Mais quand je pense au second, je me sens salie et dégoûtée, et je veux vivre pour les voir tous capturés et je n'aurai pour eux aucune pitié. Je pourrais lui cracher au visage et l'appeler un « espion ». Vova doit penser comme moi[22].

Leur fils de douze ans, Vova (Vladimir), voulait être tireur d'élite ou garde-frontière. « Papa est vraiment un salaud, dit-il un jour, pour avoir détruit tous mes rêves comme ça. » Le 25 février 1938, il passa toute la journée à lire un livre sur l'Armée rouge. Quand il l'eut terminé, il dit : « C'est vraiment dommage que papa n'ait pas été abattu, car c'est un ennemi du peuple. » Ioulia n'en était pas sûre :

> Dans le tréfonds de mon âme, dans mon moi le plus secret, clairement, je n'ai aucun sentiment de méfiance pour cet homme. Il n'est pas possible qu'il soit un ennemi du Parti, qu'il a mis au-dessus

> de tout dans sa vie. Il n'est pas possible qu'il soit un ennemi du prolétariat, dont il a servi les intérêts toute sa vie, au mieux de ses capacités. Il est encore trop tôt pour parler de cela sans émotion. Mais le temps viendra et alors tu en seras certaine et ton cœur chantera parce que tu sauras que ses pensées et son cœur étaient purs devant le Parti[23].

Mais, alors, pourquoi avait-il été arrêté ? Le Parti ne faisait pas d'erreurs et l'arrestation de Piatnitski avait été autorisée par le Parti.

> Je fais confiance à Piatnitski, mais je fais encore plus confiance au travail sacré de Iéjov. « Même le soleil peut avoir une éclipse », mais rien ne peut éclipser le soleil. Le Parti est le soleil de nos vies, et rien ne peut être plus cher que sa santé, et si des sacrifices sont nécessaires (et si ta vie a été anéantie par accident), trouve la force de rester un être humain, en dépit de tout. Mon cher petit Igor, mon petit garçon sacré, je sais que tu comprendras tout si tu ne meurs pas. Tu es trop jeune pour traverser quelque chose comme cela[24].

Le seul moyen de réconcilier les deux côtés de son cœur était de penser à l'arrestation de Piatnitski comme à un sacrifice nécessaire. Cela signifiait que l'arrestation d'Igor était elle aussi un sacrifice nécessaire. Mais ça ne l'était pas. C'était un procès de rédemption. « Quant à mon Igor, je pense comme F. [Engels] : "Ce qui est authentique s'éprouve sous le feu", nous n'épargnerons pas ce qui est faux dans nos rangs […]. Le jour de la grande décision, du combat des nations, approche, et la victoire doit être nôtre. » Elle savait qu'Igor appartenait aux élus et qu'on aurait besoin de lui le jour de l'Armageddon. C'est de Piatnitski qu'elle n'était pas sûre[25].

Le procès de Boukharine, de Rykov et des autres ennemis apporta un peu de soulagement. Ils étaient ceux « qui avaient semé la méfiance, l'hostilité, la calomnie, la cruauté ». En les démasquant et en les détruisant, il serait « plus facile de respirer ». Le 3 mars, le jour où parut l'article de Koltsov sur la meute de chiens de chasse, Ioulia resta toute la journée chez elle.

> J'ai épuisé toutes mes forces physiques. Dans la journée, alors que j'étais seule dans l'appartement (mamie m'avait rapporté le journal), je me suis soudain réveillée avec une crampe d'estomac. Sans vraiment m'en rendre compte, j'avais entamé une « danse de joie » à

la déroute finale de ces « animaux ». Quand je pense que j'avais du respect pour certains d'entre eux, même si Piatnitski m'avait averti à propos de B. et dit quelle fripouille il était. Il m'a dit qu'il s'était assis par terre au milieu d'eux, pas rasé, dans un vieux costume, et que personne ne lui avait dit bonjour. Ils le regardaient déjà comme un cadavre puant. Et il s'avère maintenant encore plus terrifiant, encore plus fourbe qu'on pouvait l'imaginer. La « mort » est un châtiment trop doux pour eux, mais la classe ouvrière ne doit plus respirer l'air qu'ils respirent. Oh ! Piatnitski, il n'est pas possible que tu sois avec eux, mon cœur refuse de l'admettre.

S'il le faut, s'ils ne retirent pas leurs accusations contre toi, alors j'adopterai la vision officielle dans tous mes rapports avec toi et je ne serai plus jamais proche de toi, mais je ne peux pas voir en toi un menteur devant le Parti, ni un contre-révolutionnaire. Mais s'il se trouve malgré tout que c'est vrai, pourrai-je rester parmi les libres citoyens soviétiques ? Et mourir ? À un moment où les forces obscures se lèvent à nouveau contre nous, que la dernière bataille et peut-être la bataille décisive arrive, que des soviets se forment dans d'autres pays ? Et laisser mes enfants tout seuls ? Je sens que je ne pourrai pas dormir, je ne veux voir personne, je ne veux pas bouger. Cela m'effraie de porter les pantoufles de Piatnitski (des plates, sans talon), et j'ai vraiment mal au ventre depuis que j'ai dansé. C'était la première fois que mon corps était inspiré par quelque chose depuis l'arrestation de Piatnitski[26].

Ioulia et Vova suivirent le procès dans les journaux. Vova lisait les transcriptions tous les jours après l'école. Il demanda à sa mère comment les assassins avaient préparé le poison et dit qu'il trouvait très amusante la manière dont Koltsov avait décrit la tentative de Krestinski pour revenir sur son témoignage (« Dans un brillant contre-interrogatoire, le procureur public, le camarade Vychinski, accule dans un coin le rat galeux trotskiste. Ses glapissements se font de plus en plus confus. ») Ils passaient leurs soirées à lire à voix haute *L'Île mystérieuse*, de Jules Verne[27]. Le 13 mars, les condamnations furent prononcées.

Aujourd'hui à quatre heures de l'après-midi ils seront liquidés – ces ignobles scélérats de notre terre. Ils ont réussi à tisser un réseau si vaste et si intriqué que même ceux qui les haïssent autant que le camarade Iéjov, autant que tout citoyen honnête et consciencieux de

> notre pays, s'y sont laissé prendre. En plus d'immenses dégâts matériels, ils nous ont infligé de profondes blessures morales. Il reste tant à démêler, à peser, à détruire, à guérir et à neutraliser, et il y a parmi eux, bien sûr, un peu de la « chair vivante » du Parti de Lénine et de Staline, dont les souffrances sont incommensurables, même si je n'en ai qu'une faible compréhension. Qui paiera pour tout ça ? Qui me rendra les mois perdus de ma vie, la possibilité de travailler côte à côte avec mes camarades dans un moment pareil ? Qui réparera ma solitude sans mari ? Leur sang ignoble et honteux est un prix trop dérisoire pour le chagrin éprouvé par le Parti et par tous ceux qui ont encore des sentiments, pour les souffrances de tous les gens innocents qui ont été rejetés par la société, des gens qui ont tout donné pour la Révolution, chaque goutte de leur force, sans réaliser qu'existaient ces monstres à deux jambes, ces scélérats si habiles à dissimuler. Je ne connais pas de créature plus ignoble que Boukharine, il est difficile pour moi d'exprimer ce que je ressens. Maintenant ils vont être détruits mais ma haine n'en sera pas diminuée. Je voudrais pour eux un châtiment terrible – nous pourrions les mettre dans des cages construites spécialement pour eux dans un musée, avec l'étiquette de « contre-révolutionnaires », et les y garder comme des spécimens rares. Pour eux ce serait terrible : les citoyens iraient les voir comme on va voir des animaux. La haine contre eux ne s'éteindrait jamais, et ils seraient forcés de voir comme nous luttons pour une vie heureuse, comme nous sommes unis dans notre lutte, comme nous aimons ceux de nos dirigeants restés sincères, comme nous triomphons du fascisme pendant qu'ils restent assis sans rien faire, nourris comme des animaux, cessant d'être considérés comme des humains […]. Je vous maudis tous, je vous maudis pour l'éternité[28].

Le 9 mars, elle alla voir le procureur militaire en chef, Naoum Rozovski. Elle était nerveuse et, si l'on en croit son journal, « ne parla pas intelligemment et dit ce qu'il ne fallait pas dire ». Tout comme le procureur :

> Le camarade Rozovski est épuisé lui aussi, il m'a crié dessus avec colère et beaucoup d'émotion. J'étais même navrée pour lui, car je ne fais que subsister alors que lui travaille, et son travail est tellement difficile. Oh ! comme ils me sont chers aujourd'hui, et comme je souhaiterais qu'ils me fassent confiance ! Je donnerais ma vie avec

> bonheur pour faire quelque chose d'utile, mais venant de moi cela doit paraître faux. […] Je sais que la meilleure chose pour moi serait de mourir. Mais à nouveau, ce serait sans doute mal de ma part de me donner la mort. Qu'est-ce que j'ai ressenti dans le bureau de Rozovski ? Qu'il faudrait toujours s'élever au-dessus de son intérêt privé – toujours, mais surtout dans ma situation, alors que je n'ai rien et que je n'aurai rien, et je dois donc trouver un travail pour lequel je pourrai donner ma vie[29].

Mais elle ne réussit pas à trouver ce travail. Elle avait besoin du NKVD pour découvrir ce qui était arrivé à son mari et à son fils ; elle admirait le NKVD en raison du travail difficile qu'il accomplissait et elle avait besoin de la confiance du NKVD pour lever ses doutes. Travailler pour le NKVD aurait été la meilleure et peut-être la seule solution pour qu'elle pût redevenir elle-même. Le 14 avril, elle retourna voir Rozovski.

> Je lui ai parlé de mon intention de me mettre à la disposition du NKVD et des autorités militaires. Il m'a dit que je devais exprimer ce souhait par écrit, sans craindre d'être trop longue, pour que je puisse m'expliquer avec la plus grande clarté. Il n'a rien promis de concret, mais il a promis qu'il essaierait de m'aider. La lettre doit être remise à Medvedev. Il a été avec moi aussi humain que sa position le permettait. J'ai vu qu'il était épuisé et qu'il s'intéressait vraiment à mon cas. Je lui ai serré la main avec fermeté, mais peut-être était-ce un excès de sentimentalité, que je n'arrête pas d'essayer de surmonter, mais quand j'ai vu en lui quelqu'un qui faisait un travail difficile et si nécessaire aujourd'hui, j'ai voulu exprimer mon admiration pour tous ces camarades, et ma parenté sincère avec tous ceux qui travaillent à extirper la racaille de notre Parti[30].

Cela ne marcha pas. Quand elle revit Rozovski, il se montra froid et indifférent. Elle se mit à douter de la seule chose qui lui paraissait solide :

> Ce qu'il y a de plus effrayant en moi, c'est ma méfiance grandissante pour la qualité des gens qui dirigent les enquêtes et qui ont le pouvoir d'arrestation. Bien sûr, je réalise que Iéjov et quelques autres responsables, en haut comme en bas de l'échelle, sont des gens merveilleux et sincères qui font un travail extraordinairement difficile, mais la majorité – eux aussi font un travail difficile, mais ce

> sont des gens médiocres et stupides, capables de méchanceté. C'est honteux de penser de cette façon, mais les faits (des choses dont j'ai fait moi-même l'expérience, d'autres que j'ai vues, comme de petites touches ici et là, et des choses que j'ai entendu dire par les gens qui font la queue dans les prisons) font qu'il m'est impossible de penser autrement[31].

Elle essaya de parler à différentes personnes, mais on ne l'écouta pas. Certains se moquèrent d'elle. Avant, il y avait Piatnitski, avec qui elle pouvait parler, mais il n'était plus là, et peut-être était-il – ou non – la raison du silence qui l'entourait. On peut lire à la dernière entrée de son journal, le 28 mai 1938 : « Avant je lui parlais sans fin et je n'ai jamais eu besoin de parler à quelqu'un d'autre, et c'est toujours le cas, sauf peut-être à quelqu'un du NKVD. C'est d'eux, malgré tout, que je me sens le plus proche[32]. »

Plusieurs semaines plus tard, elle décrocha un travail d'ingénieur dans la centrale hydroélectrique de Kandalakcha, sur la mer Blanche. Elle emmena Vova avec elle. Le 27 octobre 1938, elle fut arrêtée pour avoir dit à un indicateur du KNVD que son mari était innocent. Son journal fut utilisé comme preuve contre elle. Condamnée à cinq ans de camp de travail, elle fut envoyée à Dolinski, dans le Kazakhstan, où elle vit Igor. Vova s'enfuit à Moscou et fut accueilli par la famille de son amie, Jenia Loguinov, de l'appartement 89. Après avoir vécu trois mois avec les Loguinov, Vova surprit l'un des membres de la famille disant que son séjour causait au père de Jenia des problèmes à son travail, alors il se rendit au Comité exécutif du conseil municipal de Moscou et fut envoyé dans un orphelinat[33].

*
* *

Si l'on en croit le récit qu'en fera Vladimir Piatnitski une fois adulte, le père de Jenia Loguinov travaillait au secrétariat de Staline. Le geste de Loguinov – accueillir la progéniture de l'ennemi – était rare mais pas isolé. La plupart des « membres de la famille des traîtres à la mère patrie » (tels qu'ils étaient qualifiés dans l'ordre nº 00486) étaient aidés par d'autres familles. Et, dans la plupart de ces familles, le personnage central – qui n'était pas ciblé par les opérations de masse et qui ne remettait pas en

cause le devoir d'entraide – était la grand-mère. La grand-mère maternelle de Svetlana Ossinskaïa, Iékaterina Nartsissovna Smirnova, ne fut pas un cas exceptionnel.

> Elle était calme, mais ferme et inébranlable. Petite, coiffée de souples cheveux gris doucement retenus en arrière avec des épingles à cheveux, elle portait de longues jupes sombres et des corsages boutonnés jusqu'au col, avec une cravate ou un nœud, et une petite broche ornée de perles minuscules. Plusieurs lettres de ma grand-mère à ma mère que j'ai gardées montrent que c'était une personne d'une grande intégrité. Ses lettres sont simples : elle parle sans affectation de sa santé et de tâches simples, mais sa dignité transparaît clairement. Ces traits de sa personnalité confinaient à la froideur. Elle n'était jamais ouvertement affectueuse avec nous ni particulièrement curieuse, et elle n'a jamais distingué personne. Avec le calme d'une personne réfléchie et qui avait confiance en soi, elle faisait, à la datcha, des confitures, et sa capacité à enlever les noyaux de cerise avec une épingle à cheveux suscitait en moi une grande admiration. Elle reprisait aussi les vêtements et fabriquait des jouets merveilleux pour le Nouvel An : un minuscule coffre avec une doublure de soie bleue, un petit sac de cuir bourré de bonbons, de petites poupées dans des robes de couleurs vives. Miraculeusement épargnée par les épreuves de la vie, elle est restée avec moi très longtemps. Quand mes parents ont été arrêtés, elle n'a pas pris peur mais est venue le matin, après l'arrestation de mon père, et elle est restée avec ma mère jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée. Après cela, elle est venue presque chaque jour et a fait de son mieux, avec plusieurs autres personnes, pour que nous puissions continuer à mener une vie normale[34].

Elle finit par mettre Svetlana (qui avait douze ans), Rem (quatorze) et Valia (quinze) dans un orphelinat – elle-même vivait avec sa nièce dans une pièce de douze mètres carrés, dans un appartement collectif –, mais resta le véritable centre de cette famille démembrée et continua d'envoyer régulièrement des nouvelles, de la nourriture et de l'argent à sa fille et à ses petits-enfants. On peut en dire autant de la belle-mère d'Arkadi Rozengolts, qui s'occupa de ses petits-enfants jusqu'à ce que la guerre ne le permette plus. Beaucoup d'enfants, parmi lesquels Inna, Natalia et Valentina Gaister, Iouri et Tania Trifonov, et Rada Poloz (la fille de Tania Miagkova), furent élevés par leur grand-mère, et toutes ces grands-mères

ont été dépeintes comme des femmes sèches, peu sentimentales mais d'un dévouement constant. Le fait que deux ou trois d'entre elles – Tatiana Alexandrovna Slovatinskaïa et Feoktista Iakovlevna Miagkova – étaient des bolcheviks orthodoxes et sectaires ne semble aucunement avoir entamé leur loyauté familiale. Et le fait que les familles aient été punies pour des raisons inexpliquées ne semble avoir atténué en rien cette orthodoxie. Les deux loyautés – partagées par les enfants, transmises aux petits-enfants et maintenues rigoureusement jusqu'à la fin de leur vie – étaient liées par le silence.

Iékaterina Nartsissovna Smirnova (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Pour les oncles et les tantes – les frères et les sœurs des ennemis arrêtés –, le choix était plus difficile à faire. L'arrestation n'était pas pour eux une menace théorique, et ils avaient des raisons de croire qu'avoir des liens avec un parent contaminé pouvait en accroître le risque. Certains avaient des enfants, et c'est à eux qu'allait d'abord leur loyauté. D'autres étaient membres du Parti, et c'est à lui qu'allait d'abord leur loyauté (et ils savaient qu'ils devaient en attendre une surveillance spéciale et les châtiments les plus sévères). D'autres encore avaient des enfants et étaient membres du Parti.

Les enfants du commissaire du peuple à l'Industrie alimentaire, Abram Guilinski, Nelly, douze ans, et Tania, deux ans, furent envoyés dans un orphelinat, mais Nelly refusa de coopérer (« elle cassait des fenêtres et se roulait par terre ») jusqu'à ce que le principal en informe sa tante (la sœur de sa mère, Lydia Mefodievna Stechkina). Quand la tante arriva, elle demanda au principal ce qui leur arriverait, à elle et à son mari, tous deux membres du Parti, s'ils adoptaient les deux filles. Le principal dit (avec

exactitude, conformément à l'ordre n° 00486) qu'il n'y aurait pas de conséquences négatives et que la tante pouvait les emmener avec elle. Ils furent donc six – Nelly et Tania, leur tante et leur oncle, la fille adoptive de leur tante et son mari – à se partager deux pièces dans un appartement collectif. Nelly et Tania devaient appeler leur tante et leur oncle « maman » et « papa ». Un mois plus tard, l'oncle, Vassili Stepanovitch Kraïouchkine, fut arrêté. La tante devint la mère adoptive des filles. (Leur mère mourut en exil en 1949.) Leur demi-frère David, âgé de dix-neuf ans (le fils d'un mariage précédent de Guilinski), devint pour elles « comme un père ». Et les trois frères de Guilinski, qui vivaient à Leningrad, firent leur possible pour aider[35].

Quand le commissaire adjoint du peuple à l'Industrie de la défense, Romuald Mouklevitch, rentra dans son appartement 334 après l'arrestation de sa femme, Anna (chef de l'approvisionnement à la Commission de planification d'État), il reçut la visite de son beau-frère, vieux camarade de la Guerre civile et directeur de la Maison de l'Aviation, Matveï Iakovlevitch Cheïniouk. La fille de Mouklevitch, Irina, entendit son oncle dire que si Mouklevitch était arrêté, il prendrait Irina chez lui et s'occuperait d'elle tant qu'il vivrait. Après l'arrestation de Mouklevitch, Irina vint vivre chez lui. Plusieurs mois plus tard, il fut arrêté à son tour et Irina fut élevée par sa tante et par sa grand-mère[36].

Cheïniouk fut-il arrêté à cause de sa loyauté à l'égard des Mouklevitch ? On ne peut pas le dire, mais l'hypothèse n'est pas absurde. Quand le commissaire du peuple aux Sovkhozes, N. N. Demtchenko, et sa femme, Mirra Abramovna, furent arrêtés, leur fils aîné, Kolia (dix-neuf ans), demanda à son oncle d'accueillir son frère de onze ans, Félix (nommé d'après le fondateur de la Tchéka). Quand il vint lui rendre visite, son oncle ouvrit la porte sans défaire la chaîne et lui dit à travers l'embrasure que pour couper tout lien avec les ennemis du peuple il avait mis Félix dans un orphelinat. À l'orphelinat, on dit à Félix qu'il n'était pas en situation d'adopter son frère. Pour y avoir droit, Kolia épousa sa petite amie Tatiana, provoquant « l'envie et le désespoir » de son compagnon de chambre, Samouïl Moroz. Une semaine plus tard, Kolia et Samouïl étaient tous deux arrêtés[37].

L'oncle d'Inna Gaister, Veniamine (chercheur à l'Institut d'économie mondiale et de politique internationale), tenta de cesser tout contact avec ses proches arrêtés, mais n'eut apparemment pas le choix et dut prendre chez lui sa mère, venue de Pologne en visite, après l'arrestation de trois de

ses sœurs (Lipa, Adassa et la mère d'Inna, Rakhil). Leur frère Liova, vingt ans, était à l'époque étudiant à l'Institut Bauman. Comme l'écrit Inna dans ses mémoires :

> Après l'arrestation de ma mère et de Lipa, mamie Gita est venue vivre avec Adassa. Quand Adassa a été emmenée en prison, son fils Veniamine l'a accueillie chez lui. Début décembre, un jour qu'Elochka, la fille de la tante de Lipa, revenait de l'école, elle trouva mamie Gita assise sur les escaliers devant leur appartement. Veniamine, sans prévenir Niouma (le mari de Lipa) ou Liova, l'avait ramenée là et laissée devant la porte fermée. Mamie s'installa avec eux. J'allais souvent l'y voir. Elle n'était plus la mamie heureuse et fière que j'avais vue arriver de Pologne. Je la revois encore avec sa perruque rousse toute de travers et son petit chignon tombant sur l'oreille. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi ses enfants avaient été emprisonnés. Elle n'arrêtait pas de faire les cent pas dans l'appartement, répétant : « Tout est de ma faute. J'ai porté malheur à mes enfants. Je dois rentrer immédiatement à la maison. Dès que je partirai, les choses iront mieux. » Elle disait tout cela en yiddish. Bien sûr, Elochka et moi ne comprenions pas un mot de yiddish, et Liova devait traduire pour nous[38].

La mère d'Inna, Rakhil Kaplan, avait été envoyée dans le camp d'Akmolinsk pour les membres de familles des traîtres à la mère patrie, au Kazakhstan. Une de ses lettres contenait un billet à Veniamine dans lequel elle lui demandait de prendre soin de ses enfants. « Après ce qui s'était passé avec mamie Gita, je ne voulais pas aller chez Veniamine. Mais Niouma et Liova m'ont convaincue de lui porter le billet, alors Liova et moi sommes allés à son appartement. Lui et Sarra étaient là. Ils ont pris le billet de ma mère et sont allés dans son bureau. Puis Sarra est sortie et a dit : "Allez-vous-en et ne revenez jamais." Veniamine n'est pas sorti. Liova et moi sommes parties sans dire un mot. Mais cela n'a pas sauvé Veniamine de la prison[39]. »

La femme de Dima Ossinski, Dina, fut exilée à Kharkov, ce qui voulait dire que ses plus jeunes enfants, Svetlana et Valia et leur frère adoptif, Rem Smirnov, n'ayant pas d'endroit pour vivre, seraient envoyés dans un orphelinat. D'après Svetlana :

Le problème se résolut pourtant de lui-même. Nous irions dans un orphelinat, mais pas longtemps, parce que, bien sûr, tout serait bientôt éclairci. Au cas où, cependant, Dina nous envoya chez la sœur de mon père, Galina, qui était aussi la meilleure amie de ma mère, pour lui demander conseil. Elle vivait avec son mari, le chimiste S. S. Medvedev, le futur grand scientifique et membre de l'Académie des sciences, et avec son fils, qui était un peu plus jeune que moi. J'étais déjà allée chez eux – trois petites pièces d'un appartement collectif dans un grand immeuble, avec un escalier sombre, au coin des allées Krivokolenni et Armianski – bien des fois avec ma mère. Les murs de la chambre de Galina étaient couverts de photographies, dont un grand portrait d'elle : un beau visage fin, parfaitement proportionné, des cheveux noirs et ondulés, et un corsage bleu avec un grand col blanc largement ouvert. À côté se trouvaient quelques-uns de ses propres dessins. Tante Galia était une artiste et travaillait au Théâtre Vakhtangov.

En ce jour de printemps 1938, Valia et moi sommes allés chez tante Galia pour lui demander conseil sur notre avenir, qui avait, en fait, déjà été décidé. Nous avons grimpé le grand escalier et sonné à la porte. Tante Galia a ouvert. Dieu ! ce qu'elle a eu peur ! Elle ne savait que faire. Nous sommes restés debout dans nos manteaux dans la grande entrée sombre, pendant qu'elle a disparu quelque part dans les entrailles de ses pièces. Elle est revenue bientôt et a commencé à remplir nos poches de bonbons. « Vous ne pouvez pas rester ici, a-t-elle dit rapidement tout bas. Sergueï Sergueïevitch travaille. Il ne faut pas le déranger. » Et elle nous a poussés doucement vers la porte. Quand nous sommes sortis et que nous avons atteint l'escalier, elle a paru soulagée. « Ne revenez jamais ici, d'accord ? Maintenant, partez. » Alors nous sommes partis et rentrés chez nous en silence. Une fois à la maison, Valia, qui n'avait jamais pleuré une seule fois au cours de ces six derniers mois, a enfoui son visage dans l'oreiller et a éclaté en sanglots[40]. »

Les amis proches étaient dans une situation similaire – et on les désignait souvent du nom de « tantes » et d'« oncles ». Une des tantes officielles d'Irina Mouklevitch, la sœur de sa mère, Maria, avait un ami, Anton Ionitch Chpektorov, cadre au commissariat du peuple au Commerce extérieur (dirigé, après l'arrestation de Rozengolts, par A. I. Mikoyan). Il

avait « une voiture personnelle avec chauffeur, deux secrétaires et l'usage de la cafétéria du gouvernement, de sanatoriums réservés, etc., etc. », mais « n'avait peur de rien et venait nous voir presque tous les jours » (il était peut-être amoureux de la tante d'Irina, mais le risque était le même, quelle que fût la raison d'une loyauté aussi affichée)[41]. D'autres amis, d'après Irina, agissaient différemment :

> Trois jours après l'arrestation de mon père, mes tantes Nina et Meli (les sœurs de mon père) sont entrées dans le hall d'entrée et ont vu une amie proche de mes parents, la Vieille Bolchevik Mikhalina Novitskaïa [Michalina Novicka], qui avait travaillé de nombreuses années chez TASS comme secrétaire personnelle de Doletski. Elles attendaient l'ascenseur. Lorsqu'elle vit mes tantes, Mikhalina ne dit pas bonjour et n'entra pas dans l'ascenseur. Elle s'écarta et tourna la tête. Mes tantes furent bouleversées. C'était comme si elle leur avait craché au visage.
> Bien sûr, Mikhalina ne savait pas qu'un mois plus tard son mari, Vieux Bolchevik et haut responsable du Comité exécutif du Komintern [Vaclav Bogoucki], serait arrêté à son tour ; elle-même serait envoyée dans un camp pendant huit ans, et son fils [Vladimir], placé dans un orphelinat. Ni qu'à son retour elle passerait plusieurs années à chercher son fils et ne le trouverait jamais parce qu'il avait été envoyé en prison pour dix ans pour avoir volé dans un champ une pastèque et un melon parce qu'il avait faim. Ni qu'elle viendrait me voir quand elle ne saurait plus où aller à Moscou, et que je l'accueillerais. Tout cela est arrivé. Elle a fini ses jours dans une maison de retraite, malade et seule[42].

Varslav Bogourski (Vaclav Bogoucki).
Clichés anthropométriques

Mikhalina Novitskaïa
(Michalina Novicka).
Cliché anthropométrique

Vladimir Bogoutski
(peu après l'arrestation
de ses parents)

Dans les mémoires et les souvenirs, ces actions occupent une place prédominante et sont présentées comme des actes de trahison, souvent suivis d'un châtiment providentiel. La plupart des résidents de la Maison du Gouvernement – y compris ceux qui, comme Piatnitskaïa, se considéraient comme des bolcheviks et n'étaient pas convaincus de l'innocence de leurs proches (ni même de la leur) devant le Parti – semblent avoir attendu de la fidélité de leurs amis, amants et proches, qu'ils soient ou non membres du Parti. Certains actes de sacrifice et certains individus sont parfois distingués et admirés, mais la plupart des actions et des individus sont mentionnés sans commentaire, comme si cela faisait partie du cours normal des choses. Les amis, les amants et les proches ont été dépeints, alors et plus tard, comme ayant été soumis à une épreuve d'humanité. Certains la réussissaient et se montraient « vrais » (au double sens de « loyal » et d'« authentique ») et d'autres non. Et comme l'on attendait des amis, des amants et des proches qu'ils soient vrais, par définition, c'est en fonction d'autres facteurs que l'on considérait ou non

comme des héros ceux qui se comportaient bien. Ceux qui agissaient mal étaient désignés systématiquement – et étaient souvent dénoncés – comme des traîtres et de « mauvaises gens ». S'il existait d'innombrables nuances de gris, avec chevauchements pardonnés et circonstances atténuantes, les deux extrémités, elles, étaient parfaitement claires. Les « gens bien » étaient ceux qui étaient prêts à mettre en péril leur propre sécurité et celle de leur famille immédiate pour leurs amis, leurs amants et leurs proches. Les « mauvaises gens » étaient ceux qui entendaient se protéger et protéger leur famille immédiate au détriment de tous leurs autres liens et de tous leurs autres engagements. Les bolcheviks orthodoxes qui tournaient le dos à leurs nièces et à leurs neveux parce que leur seule véritable famille était le Parti agissaient en mauvaises gens. Dans les récits écrits dans le monde postsectaire, il est impossible de distinguer les bolcheviks orthodoxes et les mauvaises gens. Les oncles de Félix Demtchenko et d'Inna Gaister étaient de mauvaises gens – à l'époque comme dans le récit que ceux-ci en ont fait –, qu'ils aient agi par égoïsme intéressé ou par sectarisme désintéressé.

La morale familiale à la Maison du Gouvernement, comme la morale sectaire des purges du Parti, reposait sur la confiance et sur la trahison. Mais, tandis que la morale des purges s'occupait des pensées secrètes et non pas des actes concrets (ou seulement des actes hypothétiques en tant qu'émanations de pensées déviantes), la morale familiale considérait les actes comme l'expression de choix moraux. Lydia Mefodievna Stechkina, Matveï Iakovlevitch Cheïniouk et Anton Ionitch Chpektorov, malgré toutes les peurs qu'ils durent peut-être surmonter, furent des gens bien. C'était d'autant plus remarquable de leur part qu'il leur fallut à la fois vaincre ces peurs et réconcilier en silence leur engagement sectaire avec leur loyauté à l'égard de leurs parents et de leurs amis (tous trois étaient membres du Parti). Le Parti lui-même n'arrivait pas toujours à se décider : il exilait des clans entiers et punissait les « membres des familles de traîtres à la mère patrie », tout en proclamant, par la bouche de Staline en personne, que « les fils ne devaient pas répondre des pères » et en encourageant, pas systématiquement mais toujours avec force, la réintégration de ces fils dans la grande famille soviétique. Dans un billet à Irina Mouklevitch, envoyé depuis la prison, sa mère écrivait : « Quoi qu'il nous arrive, reste toujours une vraie Soviétique. » Et c'est comme cela

qu’elle fut élevée par sa tante, comme quelqu’un de bien et une vraie Soviétique. La clé pour être un bon Soviétique tout en ayant une mère en prison, c’était le silence[43].

Plus la relation était intime et le réseau d’obligations mutuelles important, plus la loyauté était attendue et plus douloureuse était la trahison (très rare entre parents et enfants). Plus la relation était distante et moins la faveur était espérée, et plus grande était la vertu. Les Loguinov accueillirent le fils d’un ennemi parce qu’il était l’ami de leur fils. Irina Mouklevitch avait une amie d’école, Choura Eltchouguina, qui vivait dans le dortoir des cadets de l’Académie militaire, de l’autre côté de la rivière. (Son père était un ouvrier d’entretien à l’Académie.) Après l’arrestation des parents d’Irina, les Eltchouguine l’invitèrent à rester chez eux, et la mère de Choura lui fit une robe. Vassili Chouniakov, ancien ouvrier de Petrograd et ancien membre de la Commission centrale de contrôle, spécialisé dans les purges, ainsi que sa femme, Ioudif Charnaïa, ancienne couturière et responsable éducative spécialisée en pédologie (jusqu’à ce que la pédologie fût interdite par Voline et Rabitchev), permirent à l’amie de leur fille, Katia Douchetchkina (de l’appartement 422), de rester chez eux un certain temps après l’arrestation de ses parents. Selon leur fille Tamara, ils étaient visiblement terrifiés par ce qui se passait et brûlèrent un grand nombre de leurs livres. Et Vassili se mit à boire[44].

Boris Ivanov, le « Boulanger », sa femme, Elena Iakovlevna Zlatkina, et leurs trois enfants (Volodia, Anatoli et Galina) occupèrent deux chambres dans leur appartement de trois pièces et louèrent la troisième. Leur premier locataire, le professeur Lebedev, fut arrêté très tôt, peut-être dès 1935. Leurs locataires suivants furent un instructeur marxiste-léniniste du nom de Krastins (Krastinš, en letton), sa femme et sa fille. Une fois, au milieu de la nuit, on sonna à la porte. Anatoli, alors âgé de dix-sept ans, ouvrit, vit plusieurs agents du NKVD, alla trouver son père assis à son bureau (il travaillait tard le soir) et lui dit : « Lève-toi, papa, il se trouve que tu es un salaud. Ils viennent pour toi. » Les agents entrèrent, demandèrent à chacun son nom et allèrent à la chambre où vivaient les Krastins. Quelques jours plus tard, cette chambre était occupée par la femme et les deux filles de l’ancien chef du combinat d’achat de bétail, N. A. Bazovski, de l’appartement 377, trois étages au-dessus, qui avait été récemment arrêté. Ses filles n’étaient pas à la maison à ce moment-là, et Elena Iakovlevna dit à Anatoli et Galina (qui avait quinze ans) de sauver autant d’affaires des Bazovski qu’ils le pouvaient. Elle dit aussi à Galina de surveiller en bas

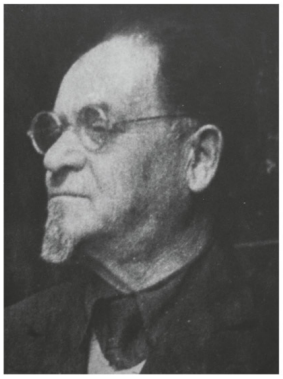
des escaliers et de dire à la fille aînée des Bazovski, Nina, de ne pas monter. (La plus jeune, Olga, était allée en ville rendre visite à sa tante.) Le gardien de service, un certain Nioura, dit à Galina de retourner chez elle et lui promit de l'appeler quand Nina arriverait. (Selon Galina, les gardiens aimaient bien sa famille et les traitaient bien.) C'est ce qu'elle fit ; Galina avertit Nina et Nina alla vivre chez des proches. Entre-temps, le mari de la sœur d'Elena Iakovlevna, un ingénieur aéronautique, avait été arrêté et la sœur s'était installée chez les Ivanov. Un jour, sur le Grand Pont de pierre, elle tomba sur Olga Bazovskaïa, quinze ans, qui lui dit que sa tante l'avait mise dehors et qu'elle n'avait nulle part où aller. La sœur d'Elena l'invita chez eux et elle finit par s'y installer. Boris Ivanov (qui avait eu pendant trois mois les Bazovski comme voisins de palier) l'enregistra dans l'une de ses deux pièces. (La troisième pièce était désormais occupée par un cadre du commissariat du peuple aux Finances, V. M. Bouzarev, et par sa famille.) Galina et Olga devinrent de bonnes amies et se traitèrent en sœurs. Selon Galina, ses parents restèrent des bolcheviks orthodoxes. Son père était récemment devenu secrétaire de l'organisation du Parti et chef du service du personnel au commissariat du peuple à l'Industrie alimentaire ; sa mère était membre du Soviet de la ville de Moscou. Ils n'ont jamais parlé de leurs proches ou voisins arrêtés, y compris les parents d'Olga. Quand Krastins revint de prison environ un an plus tard, il s'installa chez eux quelques jours. Selon Galina, il n'avait plus de dents et était vêtu de haillons ; il alla droit à la salle de bains, vit le savon et se mit à pleurer. Olga vécut avec les Ivanov pendant environ dix ans ; ils l'élevèrent comme leur fille. Quand la mère d'Olga revint des camps, elle aussi demeura quelque temps chez eux. Selon Galina, elle dit un jour : « Si j'avais été à la place d'Elena Iakovlevna, aurais-je fait ce qu'elle a fait ? Aurais-je pris Galina chez moi ? Non. » Le monde était divisé en gens bien et en mauvaises gens. Tout le monde – du Parti ou non – semblait s'accorder à penser que Boris Ivanov et sa femme, Elena Iakovlevna Zlatkina, étaient des gens très bien[45].

*
* *

Les actions des Eltchouguine, des Chouniakov et des Ivanov avaient peut-être un rapport avec le fait qu'ils n'étaient pas des « étudiants » mais d'anciens ouvriers et d'anciens paysans, et qu'ils estimaient qu'être un bon Soviétique pouvait être compatible avec le respect des obligations

anciennes à l'égard des proches et des voisins (comme c'était compatible avec le fait de ne pas célébrer le Nouvel An et les anniversaires des adultes). Peut-être trouvèrent-ils plus facile de se servir du silence comme d'un pont entre la foi et la pratique sociale. Les grands intellectuels et les grands experts en morale bolchevique qui vivaient à la Maison du Gouvernement – le spécialiste de droit de la famille soviétique Iakov Brandenbourgski et son coauteur et partenaire d'échec Aron Solts – ne furent pas, en revanche, à la hauteur de la tâche. Fin 1936, Brandenbourgski, qui était alors président du collège des affaires civiles à la Cour suprême soviétique, se mit à se comporter de manière étrange et déclara à sa famille qu'il avait peur de se rendre au travail. En décembre, sa fille de vingt-trois ans, Elsa, reçut un coup de fil de l'hôpital psychiatrique (la « datcha de Kanatchikov ») qui l'informa que son père avait été ramassé dans la rue dans un état de désorientation totale. Au bout d'un certain temps, on put le ramener à la maison, mais, comme il refusait de manger, il fut emmené à l'hôpital Pirogov. Soixante ans plus tard, sa fille racontait dans un entretien :

> Quand nous sommes allées lui rendre visite, nous avons trouvé un être totalement étranger qui souffrait d'épuisement. Sybarite de nature, il ne semblait pas du tout affecté par la compagnie des fous, qui criaient, hurlaient et rampaient sur le sol, à côté de lui. La pièce était remplie de gens très malades, mais mon père y semblait parfaitement à son aise. Il s'était même fait un ami – un nain au visage difforme – dont il semblait apprécier la compagnie. […] Il disait parfois des choses qui n'avaient pour nous aucun sens. Une fois, il est devenu très agité : « Pourquoi avez-vous écrit mon nom sur la boîte de chocolats ? Ils réussiront à me trouver, comme ça ! »



Iakov Brandenbourgski

Fin 1938, les opérations de masse étant terminées, Brandenbourgski se rétablit subitement et rentra à la maison. Il prit sa retraite de la Cour suprême et devint conférencier bénévole au Comité du Parti de Moscou. Il décéda en 1951, à l'âge de soixante-dix ans, pendant qu'il jouait aux échecs. Il n'a jamais parlé de sa maladie[46].

Aron Solts

Solts travaillait comme premier procureur général adjoint aux Affaires criminelles et vivait avec son fils adoptif, Evgueni, et sa nièce, Anna Grigorievna Zelenskaïa. Sa sœur, Esfir, était morte en 1935. Après l'arrestation de l'ex-mari d'Anna, Isaak Zelenski, leurs deux enfants, Elena (dix-huit ans) et Andreï (seize ans), rejoignirent leur mère dans l'appartement de Solts, et il les adopta eux aussi. Le 14 février 1938, il avait eu une dispute violente avec son supérieur, le procureur général A. Ya. Vychinski, sur l'affaire de son ami et disciple Valentin Trifonov, arrêté le 21 juin 1937. Selon Elena, il revint à la maison bouleversé et dit que Vychinski l'avait menacé. Il décida d'arrêter de manger dans l'espoir que Staline consentît à lui parler. Plusieurs jours plus tard, il fut emmené au service des urgences pour les déments violents de l'hôpital psycho-neurologique de Sokolniki. Selon son médecin, qui le connaissait depuis un travail de consultant qu'il avait effectué pour le Bureau des amnisties, que Solts présidait, il reprochait aux Vieux Bolcheviks de céder la place aux opportunistes. « Qui est Iéjov ? Pourquoi devrais-je croire Iéjov ? Le Parti ne connaît pas Iéjov ! lançait Solts. Vychinski, un ancien menchevik, va m'interroger, moi ? Un menchevik va s'occuper de juger des bolcheviks ?! » Il abandonna sa grève de la faim et, un mois et demi plus tard, fut autorisé à rentrer chez lui, moyennant la garantie, donnée par sa nièce Anna, qu'il ne serait un danger ni pour lui-même ni pour les autres. Deux mois et demi plus tard, Anna fut arrêtée. Solts écrivit une lettre à un

ancien collègue, le président du collège militaire de la Cour suprême, Vassili Oulrikh, mais ne reçut pas de réponse. Il fut limogé et travailla comme consultant littéraire pour les Éditions de la Jeune Garde et comme directeur des archives du Musée des peuples d'URSS, avant de prendre sa retraite en 1940, à l'âge de soixante-huit ans. « Il souffrait terriblement de cette oisiveté forcée, écrit Elena. Il passait des heures à lire couché dans son lit ou à faire les cent pas dans l'appartement, écrivant de longues colonnes de chiffres sur des bouts de papier ou dans les marges du journal[47]. »

*
* *

La production de la pièce de Iouri Smolitch *L'Autre Côté du cœur*, donnée en 1933 par Fiodor Kaverine, traitait du problème de la confiance et de la damnation bolcheviques. Klim, l'idéaliste aux yeux bleus, à qui le public était censé s'identifier, était démasqué et apparaissait comme un ennemi irréductible. Son double, le démoniaque Six-Doigts, n'était pas seulement son ombre (l'autre côté de son cœur) mais son moi véritable, le Mal inexpiable de ses origines. Au commissariat du peuple à l'Instruction publique, le principal défenseur de Kaverine contre les champions du diptyque construction/conversion toujours dominant était Sergueï Ivanovitch Amaglobeli, le directeur administratif du Nouveau Théâtre d'État, qui affirmait que personne n'avait « une âme entièrement transparente », que l'aveuglement naïf était une illusion aussi délibérée que dangereuse, et que le jeu du chat et de la souris auquel jouait le théâtre avec le public était, c'était bien compréhensible, « pénible pour ceux qui se retrouvaient dans le rôle de la souris ». Le principal critique de Kaverine – et le participant le plus âgé à la discussion – était le directeur adjoint du département Théâtre au commissariat du peuple à l'Instruction publique, Pavel Ivanovitch Novitski. Celui-ci affirmait que la possibilité de la rédemption était au cœur de la construction du socialisme et que le travail de tout citoyen soviétique était de « s'engager dans la lutte intérieure visant à rééduquer les êtres humains ». Pour Novitski, Kaverine avait trouvé le bon équilibre dans sa production suivante, *Uriel Acosta*, dans laquelle un jeune idéaliste velléitaire qui ressemblait au Klim aux yeux bleus (et que jouait le même acteur) triomphait de ses peurs, retirait ses

aveux mensongers et se levait pour défendre la tradition de l'authenticité héroïque représentée par Galilée, Bruno et Spinoza, « jusqu'à Marx, Lénine et Staline[48] ».

En mars 1936, deux ans après la discussion sur *Uriel Acosta*, Novitski s'était rendu à Sverdlovsk pour donner une série de conférences sur le réalisme socialiste. Comme il n'y avait plus de chambres dans les hôtels locaux, il avait logé dans l'appartement de son hôte, le directeur du département Théâtre et divertissement de Sverdlovsk, Ya. A. Grinberg. À la fin de sa visite, il tint une réunion confidentielle avec les directeurs des théâtres locaux. La réunion porta sur la campagne récente « contre toutes les formes de formalisme, de naturalisme, de vulgarisation et de libéralisme invertébré ». Dans son discours, il parla des raisons de la fermeture du Théâtre d'art II de Moscou et mentionna une conversation sur la politique théâtrale du Parti que Staline avait eue avec Platon Kerjentsev, le responsable du Comité des Arts, et A. S. Chtcherbakov, le directeur des Affaires culturelles au Comité central. Le camarade Vinitski, chef du Comité des Arts de Sverdlovsk, qui était présent à la discussion, accusa Novitski de calomnier le camarade Staline et rapporta le fait au Comité du Parti de la province. Novitski fut brièvement détenu et interrogé par le NKVD avant d'être autorisé à rentrer à Moscou. À son retour, il écrivit une lettre à son chef, l'adjoint de Kerjentsev pour les Affaires théâtrales, Iakov Ossipovitch Boïarski (Chimchelevitch), dans laquelle il s'excusait d'avoir exagéré les vertus du Théâtre d'art II et d'avoir révélé le contenu de la conversation de Staline avec Kerjentsev et Chtcherbakov, dont Boïarski lui avait parlé « en confidence ». Son explication de cette « énorme erreur politique » était qu'il souffrait de graves maux de dents et que le public était entièrement composé de membres du Parti. Il savait que sa conduite ne pouvait être justifiée, mais espérait mériter une seconde chance.

> Je ne me fais pas d'illusions. Je sais qu'il y a trois options : 1) une réprimande sévère du Parti et mon maintien dans le monde du théâtre soviétique ; 2) mon exclusion du Parti sans déshonneur ni diffamation, et mon maintien dans le monde du théâtre ; 3) mon exclusion du Parti avec déshonneur et diffamation, et ma ruine.
> Cher Iakov Ossipovitch, je ne crois pas qu'il vous soit possible de me défendre dans ces circonstances.

> Mais, avant de prendre une décision, il est indispensable de prendre en compte les qualités d'une personne en tant que membre du Parti et en tant qu'employée, sans oublier ses capacités créatrices. Je puis encore faire beaucoup dans cette vie. J'ai quantité d'idées et une volonté encore plus grande de travailler et de créer dans une époque comme la nôtre et dans un pays comme le nôtre. Ces trois dernières années, j'ai vécu avec un bonheur immense dans un sentiment de plénitude et de fierté pour mon pays et pour mon Parti. Ce sentiment a grandi chaque jour. Ce sentiment est une expression organique de ma personnalité, de ma sincérité, de mon honnêteté vis-à-vis de notre époque. Je ne trouve pas les mots justes, mais ce ne sont pas les mots qui importent, c'est la valeur d'une personne et la manière dont elle mène sa vie […]. Il est facile de détruire une personne et d'en faire un rebut inutile. Je sollicite toute l'attention, toute la compréhension qu'il vous sera possible de m'accorder.

L'idée que se faisait Novitski de sa situation était cohérente avec son point de vue sur *L'Autre Côté du cœur*. Le dernier paragraphe de sa lettre ne portait pas sur la rédemption, mais sur l'innocence :

> Grinberg n'a aucun lien avec moi. Il n'est coupable de rien. En organisant une réunion entre des directeurs de théâtre, tous membres du Parti, et un célèbre conférencier du Parti venu de Moscou, il n'a rien fait de mal. Même le fait de m'avoir logé dans son appartement est retenu contre lui. Je l'ai quitté dans un état de profond abattement. Lui et sa femme me regardaient avec un reproche silencieux. C'est impossible à supporter, c'est pire qu'une accusation en bonne et due forme. Je serais parti immédiatement si je l'avais pu. J'atteste que Grinberg est un honnête membre du Parti et un bon camarade, et qu'il n'a rien à voir avec le contenu de mon discours improvisé. Je vous demande de faire en sorte que le camarade Grinberg ne subisse aucune conséquence et que cet incident ne l'empêche pas d'être muté à Moscou (c'est quelque chose dont il rêve avec impatience et ferveur)[49].

Boïarski envoya la lettre de Novitski à Molotov, lui assurant qu'il n'avait jamais rien dit à Novitski « en confidence » et exprimant l'espoir que cette lettre constituerait une « preuve suffisante » de la culpabilité de Novitski. Molotov transmit les deux lettres à Staline. Boïarski fut plus tard

exécuté comme ennemi du peuple (en partie parce qu'il était le partenaire homosexuel de Iéjov). Ce fut aussi le cas de S. I. Amaglobeli, qui pensait que personne n'a l'âme entièrement transparente. Le sort des camarades Vinitski et Grinberg n'est pas connu. Novitski a survécu aux purges et est décédé en 1971, à l'âge de quatre-vingt-trois ans[50].

28. LA PEINE SUPRÊME

Le silence prenait fin en prison. Les nouveaux compagnons de cellule commençaient par s'interroger entre eux sur la raison de leur arrestation puis ne s'arrêtaient plus de parler, jour après jour, comme pour rattraper le temps perdu (« première cellule, premier amour », a écrit Soljenitsyne). Ils parlaient d'eux, des autres, des prisons, de la liberté, entre autres choses, mais surtout ils parlaient de ce qui se passait. D'après les deux anciens compagnons de cellule Konstantin F. Chteppa et Fritz Houtermans, « aucune question ne passionnait autant les prisonniers que "Pourquoi ? Pour quoi faire ?". Elle était débattue sans fin dans les cellules d'attente en bois, ces "niches à chien" où l'on mettait les détenus avant et après un interrogatoire. Sur les parois des "corbeaux noirs" et des wagons des trains de prisonniers, les mots "Pourquoi ? Pour quoi faire ?" étaient gravés avec de petits morceaux de verre passés en cachette. "Pourquoi ? Pour quoi faire ?"[1] ».

Leurs interrogateurs apportaient une réponse. Ils avaient été arrêtés parce qu'ils étaient coupables, et ils n'avaient pas d'autre choix que de signer leurs aveux. Les principaux moyens de persuasion étaient la torture (en général, la privation de sommeil, des interrogatoires 24 heures sur 24 et de violents passages à tabac) et, dans le cas des bolcheviks orthodoxes, l'appel à la logique sectaire et à la discipline du Parti. Certains bolcheviks orthodoxes résistèrent à la torture et à la persuasion et ne plaidèrent pas coupable à leur procès : Anna Mouklevitch, au bout de six mois passés en prison ; Ivan Gronski, au bout de onze mois ; Filipp Golochtchekine, au bout de vingt-deux mois. Ce dernier fut arrêté le 15 octobre 1939, dans le cadre de la rafle des proches relations de Iéjov. (Iéjov témoigna que Golochtchekine « était en désaccord avec la ligne du Parti » et qu'en 1925, au Kazakhstan, ils avaient été amants et avaient vécu ensemble.) Lors de l'interrogatoire, Golochtchekine répéta que l'idée de collectivisation n'avait pas été discréditée dans la population kazakhe à cause d'un sabotage délibéré de sa part mais du fait de l'« agitation hostile des ennemis de l'État soviétique ». Le 12 août 1941, il écrivait au « Grand Chef et Grand Instituteur » qu'il était passé par « 140-150 interrogatoires physiquement et moralement atroces », mais qu'il était innocent de toutes

les accusations, qu'il s'engageait à « vivre et combattre pour la victoire de la cause de Lénine-Staline dans notre pays et dans le monde », et qu'il était « totalement convaincu que la vérité bolchevique l'emporterait »[2].

L'ancien secrétaire du Parti de Sibérie occidentale, et collègue de troïka de Sergueï Mironov, Robert Eikhe, écrivit à Staline dix jours après Golochtchekine :

> Si j'étais coupable ne serait-ce que d'un centième d'un seul des crimes dont je suis accusé, je n'oserais jamais te solliciter par cet appel fait depuis mon lit de mort. Mais je n'ai commis aucun de ces crimes et je n'ai jamais eu dans mon cœur de pensées mauvaises. Je n'ai jamais proféré ne serait-ce qu'une moitié de mensonge contre toi, et aujourd'hui, les deux pieds dans la tombe, c'est la vérité que je te dis. Je suis un cas exemplaire de prise au piège, de calomnie, de violation des fondements élémentaires de la légalité révolutionnaire[3].

Son seul crime contre le Parti et son seul crime personnel contre le camarade Staline, écrivait-il au camarade Staline, était son faux aveu d'activité contre-révolutionnaire :

> Voici ce qui s'est passé. Incapable de supporter la torture que me faisaient subir Outchakov et Nikolaïev, en particulier le premier, qui s'est servi habilement du fait que mes vertèbres, qui ne se sont jamais remises d'une ancienne fracture, me causaient une douleur insupportable, je me suis calomnié et j'ai calomnié d'autres gens […]. Je te demande et te supplie de faire en sorte que mon cas soit réexaminé – non parce que je veux être épargné, mais pour dévoiler la conspiration diabolique qui, comme un serpent, a pris au piège beaucoup de gens, en partie du fait de ma lâcheté et de ma calomnie criminelle. Je ne vous ai jamais trahis, toi ou le Parti. Je sais que je vais mourir à cause du travail ignoble et déloyal des ennemis du Parti et de gens qui ont monté une provocation contre moi[4].

À son procès pour la forme, le 2 février 1940, Eikhe revint sur ses aveux :

> Dans tout mon prétendu témoignage, il n'y a pas un seul mot qui soit de moi, si ce n'est mon nom en bas des transcriptions, que l'on m'a forcé d'écrire. Les gens de 1918 ont été nommés sous la pression, à la

> suite des brutalités de l'enquêteur, qui a commencé à me passer à tabac dès mon arrestation. Depuis que j'ai écrit toutes ces saletés […] j'attends ma sentence, et la chose la plus importante pour moi est de dire au tribunal, au Parti et à Staline que je suis innocent. Je n'ai jamais participé à aucun complot. Je mourrai ferme dans ma foi dans le bien-fondé de la politique du Parti, comme je l'ai été tout au long de mon travail[5].

Eikhe fut condamné à mort. Quand les chefs des départements Commandement (exécution) et Archives du NKVD, V. M. Blokhine et L. F. Bachtakov, arrivèrent à la prison de Soukhanovo, le lendemain, pour emmener les détenus devant être exécutés, ils trouvèrent Eikhe et deux interrogateurs, A. A. Iéssaoulov et B. V. Rodos, dans le bureau de Beria. D'après Bachtakov :

> En ma présence, Rodos et Iéssaoulov, sur les instructions de Beria, frappèrent brutalement Eikhe avec des battes de caoutchouc. Quand Eikhe s'évanouit, ils continuèrent à le frapper jusqu'à ce qu'il s'écroule sur le sol. Puis ils le remirent debout et Beria lui demanda : « Vas-tu avouer que tu es un espion ? » Eikhe répondit : « Non, je n'avouerai pas », et Rodos et Iéssaoulov le cognèrent à nouveau. Rien que quand j'étais là, cette manière monstrueuse de traiter un homme déjà condamné à mort s'est répétée à au moins cinq reprises. À un moment, ils lui ont arraché un œil. Finalement, quand Beria a réalisé qu'il n'obtiendrait aucun aveu, il ordonna qu'on l'emmène pour l'exécuter[6].

Début février 1937, quand Voronski fut arrêté, le passage à tabac n'était pas encore d'un usage courant, et ses interrogatoires en prison se contentaient de continuer la logique des épreuves qu'avaient été sa purge et son exclusion. Comme il avait eu des relations « familiales et littéraires » avec les trotskistes, et que les relations familiales et littéraires étaient, au fond, d'ordre politique, il ne pouvait pas ne pas être politiquement allié avec les trotskistes ; et comme il était avéré que les trotskistes étaient des terroristes, il en était donc un lui aussi. Pendant plus de quatre mois, Voronski insista sur la distinction entre la dimension familiale et littéraire, d'une part, et la dimension politique, de l'autre. En juin, il admit que le « voronskisme » était l'expression du trotskisme en littérature. Peu après, quand on lui eut montré plusieurs témoignages

oculaires sur son implication dans le terrorisme, il avoua sa culpabilité. Il fut soumis toute la nuit à des interrogatoires « à la chaîne » et à des confrontations avec ses protégés en littérature, Boris Gouber, Nikolaï Zaroudine et Ivan Kataïev, qui l'accusèrent tous les trois d'avoir planifié l'assassinat de Iéjov. Face à ses accusateurs, il retira ses aveux. À son procès, le 13 août, il dit qu'il n'était pas coupable de terrorisme, mais qu'il n'était pas en mesure de prouver que ses accusateurs mentaient. Le procès dura vingt minutes. Il fut abattu quelques heures après. Gouber, Zaroudine et Kataïev le furent dans la nuit[7].

L'ennemi juré de Voronski, Leopold Averbakh, accepta la logique de ses interrogateurs dès qu'il fut arrêté. Ou, plutôt, il l'avait toujours partagée et se l'appliquait désormais à lui-même, à sa famille et à ses amis. « Je suis en prison, pas à la maison, écrit-il dans l'un de ses aveux, et j'ai besoin de papier – pas pour m'adonner à la vieille habitude de converser avec moi-même en écrivant la nuit – mais pour comprendre la raison de mon arrestation. » La raison, concluait-il, c'était le « climat d'omnipotence et de permissivité généralisée » dans lequel il avait vécu en tant que beau-frère de Genrikh Iagoda. « Je suis impliqué dans l'affaire Iagoda parce que, bien que n'étant pas un employé du NKVD, j'ai vécu plusieurs années dans les datchas du NKVD, j'ai reçu les rations du NKVD et j'ai souvent été transporté dans des voitures du NKVD. Le NKVD s'est chargé des réparations dans mon appartement et a échangé mon vieil appartement contre un appartement neuf. Mes meubles ont été retapés dans l'usine de meubles du NKVD. » D'une manière ou d'une autre, le Marécage – l'« autosatisfaction de la bourgeoisie propriétaire » – l'avait englouti alors même qu'il le combattait. Il finit par accepter la manière dont Voronski se décrivait, lui et ses collaborateurs : « de jeunes gens intelligents, brillants, irrépressibles, omniprésents, sûrs et contents d'eux-mêmes au point de s'oublier ».

> J'ai compris que le narcissisme, l'arrogance, l'intolérance à l'autocritique, l'instabilité névrotique, la désinvolture, la légèreté d'esprit et d'autres traits qui me caractérisent sont les traits d'un certain type d'individu non prolétarien. Pendant mes dix-huit ans passés dans le Parti, j'aurais pu me développer et devenir un vrai bolchevik, mais, n'ayant pas reçu d'abord une éducation prolétaire, et ayant toujours occupé des positions de pouvoir, j'avais de moi-même

une opinion trop haute et je m'étais habitué à vivre, tant politiquement que personnellement, dans un climat de permissivité généralisée[8] .

Il fut condamné à mort par Staline et Molotov dans le cadre d'une « procédure spéciale » réservée aux cadres du NKVD, sans forme de procès. Il fut abattu quelques heures plus tard, un jour après Voronski[9].

*
* *

La plupart des bolcheviks orthodoxes se sentaient coupables parce qu'ils étaient des bolcheviks. Comme le disaient Chteppa et Houtemans, « tout le monde, à un moment ou à un autre, avait eu des doutes sur le point de vue communiste et les avait exprimés. Tout le monde avait commis des bévues et des erreurs qui, du point de vue du système, pouvaient être considérées comme des crimes ». Les bolcheviks orthodoxes étaient différents des autres parce que leur point de vue était justement celui du système. L'explication de Golochtchekine à propos de ce qui lui était arrivé (« Pourquoi ? » « Comment tout cela a-t-il pu se passer, à commencer par le fait de mon arrestation, et le reste ? ») était la même que celle d'Eikhe : les ennemis s'étaient introduits à l'intérieur du sanctuaire du Parti et avaient monté une provocation ignoble qui, tel un serpent, avait pris dans ses filets quantité de gens. Mais Golochtchekine et Eikhe semblaient croire – ou le soutenaient en tout cas, contre l'évidence – que leur innocence était compatible avec l'infaillibilité du Parti (de Staline). La plupart des bolcheviks savaient ce qu'il en était. Ils comprenaient qu'à un moment ou à un autre ils avaient été ébranlés par le doute et avaient commis des bévues et des erreurs. Ils étaient tous coupables d'avoir éprouvé l'« autosatisfaction de la bourgeoisie propriétaire », d'avoir laissé le Marécage envahir la Maison du Gouvernement, de s'être entourés de meubles, de tapis, de bonnes, de neveux, de belles-mères. « Dans ce genre d'affaires, il suffit d'une bévue, écrivait Averbakh dans ses aveux, pour se retrouver à la merci d'une sorte de logique vicieuse à l'emprise de laquelle, comme dans un étau, il est très difficile d'échapper. Dans les relations des gens avec moi, j'ai vu se brouiller la ligne entre la poche des individus et l'État, et revenir l'attitude du bourgeois par rapport à son bien-être matériel[10]. »

Mais, surtout, ils étaient coupables d'avoir douté intérieurement et eu des pensées impures. Trois jours après son arrestation, avant que ne commencent les interrogatoires, Aron Gaister écrivait à Iéjov :

> Je reconnais être coupable devant le Parti d'avoir dissimulé mes hésitations trotskistes en 1923 et de ne pas avoir rapporté (ni révélé jusqu'à aujourd'hui) le fait qu'à l'époque où je travaillais à la Commission de planification d'État, plusieurs hauts responsables (Rozental, Ronine, le gén. Smirnov, Kapitonov, Kaplinski, Kraval) formaient un comité, qu'ils me convainquirent de rejoindre pendant une petite période de temps, et que Rozental, qui le présidait, mena de fait une politique de destruction droitière. En plus de cette provocation directe, il soumit traîtreusement à Kouïbychev une proposition concernant la production de soixante millions de tonnes de fonte pendant le deuxième plan quinquennal. Ce comité, qui se réunissait souvent sous le couvert de dîners informels, discutait et critiquait la ligne du Parti en matière d'industrialisation ainsi que sa politique dans les campagnes. Je reconnais que, bien que je n'aie pas assisté fréquemment à ces réunions et que j'aie même très vite été arrêté, j'aurais dû rapporter tout de suite le fait au Comité central et au NKVD ou, en tout cas, dès le démasquage de ces scélérats et ces adeptes du double jeu. Je suis profondément coupable de n'avoir fait cela qu'après mon arrestation et non quand je devais le faire. Je suis prêt à informer les enquêteurs sur tous les faits concernant l'enquête, y compris ma propre culpabilité[11].

Il en allait de même, écrivait-il, de son travail de commissaire adjoint du peuple à l'Agriculture. Il avait bien fait de renvoyer plusieurs mauvais employés, mais il avait été coupable de prendre des « faits de sabotage » pour de la négligence et de n'avoir pas rapporté ces faits au Comité central et au NKVD. Ses doutes secrets avaient conduit à une inaction criminelle, qui avait elle-même facilité le travail de sabotage. Seuls des aveux complets pouvaient permettre une réconciliation. « Je te prie instamment, Nikolaï Ivanovitch, de m'interroger personnellement, pour que je puisse te dire, sans rien enjoliver, tout ce que je sais sur tous les individus impliqués et sur moi-même[12]. »

Aron Gaister. Cliché anthropométrique
(avec l'aimable autorisation d'Inna Gaister)

Une semaine plus tard, il écrivait à Iéjov une autre lettre, dans laquelle il reconnaissait qu'il n'y avait pas de différence entre l'inaction criminelle et l'action criminelle :

> Je reconnais bien volontiers être coupable du fait que, n'ayant pas surmonté mes hésitations trotskistes de 1923, j'ai continué, dans les années suivantes, à maintenir des contacts avec les trotskistes que j'avais connus quand j'étais étudiant à l'Institut des Professeurs rouges, et qu'après avoir été nommé au commissariat du peuple à l'Agriculture, j'ai aidé *de facto* et participé aux activités de destruction contre-révolutionnaire du centre droit au sein du commissariat.
> Je suis prêt à fournir à l'enquête des aveux complets sur tous les faits d'activité de destruction contre-révolutionnaire commis par tous les individus connus de moi, et sur mes propres actions[13].

Tout ce qu'il lui fallait comprendre, au cours de ses interrogatoires, c'est qu'il n'y avait pas de différence entre contribuer *de facto* à une activité

contre-révolutionnaire et s'engager réellement dans une activité contre-révolutionnaire. La conception bolchevique du péché était identique à celle de saint Augustin (pécher « en pensée, en parole ou en acte contre la Loi éternelle »). S'agissant des crimes contre le Parti, qui représentait la Loi éternelle, les pensées n'étaient pas radicalement différentes des paroles, et les paroles n'étaient pas radicalement différentes des actes. Et, quand il s'agissait de l'Inquisition du Parti, les fautes n'étaient pas radicalement différentes des crimes. Après quatre mois d'interrogatoires, Gaister reconnut pleinement sa culpabilité, *de facto* et réelle. Il fut condamné à mort le 21 octobre 1937 par Staline, Molotov, Kaganovitch et Vorochilov, au sein d'une liste de soixante individus, dont vingt-quatre avaient été ses voisins à la Maison du Gouvernement. La sentence fut énoncée le 29 octobre, lors d'un procès présidé par Vassili Oulrikh. Les derniers mots de Gaister furent de dire que ses crimes étaient grands et de demander au tribunal de lui permettre d'expier au moyen d'un travail honnête. Il fut abattu le lendemain, 30 octobre 1937[14].

Ossinski, comme Gaister et son ancien ami Boukharine, voulut que ses aveux de culpabilité s'inscrivent dans le cadre d'un sacrement de pénitence, l'enquêteur jouant le rôle du confesseur. On ignore si la transcription de son interrogatoire a été ou non révisée et expurgée, mais sa voix est reconnaissable et tous les thèmes sont familiers :

> *Question* : Ossinski, vous avez été démasqué comme ennemi du peuple. Reconnaissez-vous votre culpabilité ?
>
> *Réponse* : Je suis surpris de seulement entendre ces accusations. D'où viennent des accusations aussi monstrueuses contre moi ? Ce n'est qu'un malentendu. Je suis une personne honnête, j'ai combattu des années pour le pouvoir soviétique.
>
> *Question* : Notre conseil en ce qui vous concerne, Ossinski, est de cesser de jongler avec des mots comme « personne honnête », qui ne peuvent pas s'appliquer à vous. Dites-nous sans équivoque : avez-vous l'intention de fournir un témoignage franc sur vos crimes ?
>
> *Réponse* : J'aimerais vous parler. Après tout, je suis Ossinski. Je suis connu à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Je pense que je n'aurais pas été arrêté sur une simple suspicion.
>
> *Question* : Il serait bon que tu commences à le comprendre.

Réponse : J'ai fait de nombreuses erreurs, mais une trahison du Parti au sens littéral, c'est hors de question. Je ne suis pas quelqu'un d'ordinaire, et cela veut dire beaucoup. Je fais partie de l'intelligentsia de la vieille école, avec tout l'individualisme caractéristique des gens de cette catégorie. Il se peut que je sois en désaccord avec beaucoup de ce qui est fait dans notre pays, mais ce désaccord est resté en moi-même. Mes idées personnelles peuvent-elles être considérées comme de la trahison ? Je n'ai jamais été un bolchevik au sens plein du mot. J'ai toujours erré d'une opposition à une autre. Ces dernières années, j'ai eu quelques pensées secrètes qui étaient par nature anti-Parti, mais cela n'a rien à voir avec une lutte. Je faisais des travaux de recherche, retiré en moi-même. J'ai voulu arrêter tout travail politique.

Question : Allons, Ossinski, assez de cabotinage ! Nous vous assurons que le contre-espionnage soviétique a les moyens de vous faire tout dire, vous, ennemi du peuple, sur les crimes que vous avez commis. Nous vous conseillons de cesser ces équivoques.

Réponse : Bien. Je vais fournir un témoignage sincère sur mon travail contre le Parti[15].

Le reste était affaire de temps et de lumière crue et aveuglante. D'après le témoignage d'un de ses compagnons de détention, un jour, après un interrogatoire, il rentra dans la cellule, « se coucha sur sa couchette, se couvrit les yeux d'un mouchoir humide, resta étendu silencieusement un certain temps, et s'écria soudain : "Qu'est-ce qu'ils font à mes yeux ? Qu'est-ce qu'ils veulent à mes yeux ?"[16] ».

Question : Ossinski, êtes-vous un traître à la mère patrie ?

Réponse : Oui, c'est vrai. Je reconnais ma culpabilité.

Question : Vous êtes-vous servi de la confiance du Parti et du gouvernement soviétique à des fins de trahison ?

Réponse : C'est vrai également. J'ai agi comme un membre d'une organisation politique qui avait pour but de prendre le pouvoir en Union soviétique.

Question : Vous n'avez pas agi comme membre d'une organisation politique mais comme traître et agent provocateur.

Réponse : Là, c'est exagéré. Vous devez comprendre que je suis quelqu'un qui a des idées politiques. J'ai exécuté les instructions de

personnes qui pensaient comme moi en tant qu'émissaire du centre droitier.

Question : Ossinski, vous n'êtes que l'émissaire d'une bande de meurtriers. N'est-ce pas vous qui avez essayé de noyer dans le sang les ouvriers de notre pays ? N'est-ce pas vous qui avez la richesse de notre pays et de notre république, en gros et en détail[17] ?

Il fut d'abord condamné à mort (par Molotov, Staline, Vorochilov, Kaganovitch et Jdanov) le 1er novembre 1937, avec 291 autres hauts responsables, mais fut laissé en vie comme participant possible au procès de Boukharine. Comme au plénum de février-mars, il n'y parut pas en prévenu mais en témoin. Le 19 avril 1938, plusieurs jours après la fin de ce procès, on l'intégra dans une autre liste de catégorie 1, mais quelqu'un (Staline, Molotov, Kaganovitch ou Jdanov) raya son nom. Quatre mois plus tard, le 20 août 1938, Staline et Molotov signèrent sa condamnation à mort (avec 311 autres personnes, dont le voisin de Boris Ivanov, N. A. Bazovski, l'ancien directeur du combinat chimique de Berezniki, M. A. Granovski, l'ancien chef de la section juive du Parti, S. M. Dimanchtein, l'ancien dirigeant de la République soviétique hongroise, Béla Kun, et un représentant de commerce du nom de Iossif-Samouïl Genrikhovitch Winzer-Weinzer-Marzelli). Ossinski fut exécuté dix jours plus tard, le 1er septembre 1938. Un de ses compagnons de cellule dit à sa fille, Svletana, qu'il était si faible à la fin qu'on lui permit d'apporter une chaise dans la cour de la prison de la Loubianka. « Je les imagine en train de le frapper – lui, grand, mince, avec son pince-nez à monture en or, toujours soigné de sa personne, rasé de près, aimant les costumes clairs… Bien sûr, c'est toujours terrible quand on frappe quelqu'un, mais lui c'était mon père[18]. »

*

* *

Boukharine avait accompli l'essentiel du travail intérieur exigé pour des aveux complets dans ses lettres à Staline de la fin 1936, mais il n'avait pas été capable de « déposer » complètement les armes. « Interroge-moi, retourne-moi la peau, mais mets les points sur les "i" de telle façon que personne n'osera plus jamais me donner des coups de pied », avait-il écrit au « cher Koba » le 24 septembre. La condition mentionnée – « mets les points sur les "i" » – montrait à l'évidence, comme Staline l'avait dit au

plénum de décembre, qu'il « n'avait aucune idée de ce qui se passait ». La tâche de Boukharine – comme d'Ossinski, de Gaister, de Voronski et de tous les autres bolcheviks, arrêtés ou non – était la même que celle de Job : elle ne consistait pas à reconnaître sa culpabilité, à clamer son innocence, à avouer telle ou telle transgression, mais à se soumettre sans condition à la Vérité éternelle. Il fallut trois mois de prison à Boukharine pour faire des aveux complets. Aucune lumière aveuglante, aucun « interrogatoire à la chaîne » ne fut, semble-t-il, nécessaire. La « vraie raison », déclara-t-il au procès dans son dernier plaidoyer, était qu'il avait enfin réussi à surmonter, dans « son âme », la « division de sa conscience ». (La transcription de son discours fut censurée avant publication ; les mots supprimés sont ici soulignés.)

> La vraie raison est qu'en prison, où l'on doit passer beaucoup de temps suspendu en permanence entre la vie et la mort, certaines questions apparaissent dans une dimension autre et sont résolues dans une dimension autre, par rapport à la manière dont elles le sont dans la vie ordinaire, pratique. Car, quand vous vous demandez est-ce qu'il faut que je meure ?, vous vous demandez pour quoi vous allez mourir, en particulier au stade actuel du développement de l'URSS, à un moment où elle avance en rangs serrés dans l'arène internationale de la lutte prolétarienne. Et tout d'un coup, si votre conscience est divisée, vous voyez avec une clarté saisissante le vide totalement noir qui s'ouvre devant vous. Il n'y a rien au nom de quoi mourir quand on veut mourir sans s'être repenti. Et, d'un autre côté, tout ce qu'il y a de positif, tout ce qui brille de façon éclatante en Union soviétique acquiert dans votre esprit une dimension nouvelle. À la fin, cela vous désarme complètement, cela vous guide et vous force à plier les genoux devant le Parti et devant le pays. Et quand vous vous demandez : très bien, si je ne meurs pas, si, par quelque miracle, on me permet de vivre, alors, une fois encore, au nom de quoi ? Comme ennemi ostracisé du peuple, dans une situation inhumaine, complètement coupé de tout ce qui donne un sens à la vie ? Et la réponse est la même. Dans de tels moments, citoyens juges, tout ce qui est personnel, superflu et trivial, tout ce qu'il reste d'amertume et d'orgueil, et bien d'autres choses, tout cela s'effondre et s'évanouit[19].

En prison, Boukharine écrivit deux ouvrages théoriques : *Arabesques philosophiques* et *Le Socialisme et sa culture*. Le premier portait sur le

vide noir de l'individualisme et le moyen d'y échapper ; le second, sur tout ce qu'il y avait de positif et qui brillait de façon éclatante. Dans *Arabesques*, le narrateur chasse Méphistophélès, le « diable du solipsisme », et lui intime de tenir sa « langue dissolue ». L'histoire de *Faust* – point culminant du Pamir et modèle du réalisme socialiste – est interprétée comme la défaite de la « folle abstraction » de l'individu solitaire et comme l'avènement de la réalité de l'« homme socialisé ». Fin 1937, à l'époque où Boukharine écrivait ces *Arabesques* dans sa cellule, cette réalité consistait dans le déroulement final des jours derniers. L'apocalypse, concédait-il, avait été prophétisée avant lui : « Diverses "sectes" et mouvements (les Taborites, les frères Moraves, la fraternité de Herrnhut, les disciples de Bogomil, les Cathares, etc.) étaient, en réalité, des factions politiques du peuple ouvrier, et leurs chefs, y compris Thomas Müntzer, Jean de Leyde et d'autres, qui avaient été exécutés, méritaient le souvenir reconnaissant de l'humanité marchant sur la voie de l'émancipation. » Les guerriers paysans avaient été suivis du « grand martyr Campanella », de Thomas More et, surtout, de Saint-Simon et de Fourier, qui avaient « désigné le socialisme comme objectif ». À présent, fin 1937, cet objectif avait été atteint. « Les principales fonctions vitales ont toutes été synthétisées dans la réalisation victorieuse des plans quinquennaux de Staline, la théorie et la pratique ne faisant plus qu'un à l'échelle de la société tout entière et dans chaque cellule de l'organisme social. » Les temps s'étaient accomplis. Le véritable Grand Jour – la « naissance du nouveau monde pour l'humanité » – était arrivé[20].

Ce nouveau monde, d'après *Le Socialisme et sa culture*, n'était pas un socialisme abstrait théorisé par des bien-pensants mal informés, mais l'État soviétique tel qu'il était désormais constitué. « C'est pourquoi la tâche historico-mondiale du moment n'est pas de prêcher l'amour universel, mais un patriotisme ardent pour l'URSS, qui représente la force la plus puissante du mouvement socialiste international. » La tâche était d'autant plus urgente que le fascisme gagnait du terrain et que le monde s'était divisé en deux camps irréconciliables (condition préalable de toute apocalypse, y compris celle dont Boukharine avait fait la chronique à l'été et au début de l'automne 1917). Les fascistes trompaient les nations en prononçant de fières paroles « sur la totalité (c'est-à-dire sur l'intégrité) », mais, au lieu de remédier « à la déchirure de l'existence humaine et au démembrement de l'Homme », ils les « renforçaient » et les « institutionnalisaient ». « D'un autre côté, *le socialisme en URSS* est un

vrai totalitarisme, c'est-à-dire une intégrité et une unité dont la dynamique est la *croissance autoproduite de cette même unité*. » L'URSS était une « mono-idéocratie », au sens où elle avait créé une « unité idéologique des masses » qui n'avait pas besoin de l'homme non socialisé. La mission du socialisme était de « surmonter la division entre la volonté et l'intelligence », et de conduire Faust dans un monde où « tout le monde comprendra les principes élémentaires de la gestion des choses et remplira toutes sortes de fonctions ».

> Les directives des organes du gouvernement central, dont le personnel aura été choisi pour ses aptitudes et sa motivation, seront obéies non pas comme des ordres donnés par des supérieurs, mais comme les recommandations du médecin ou les indications du chef d'orchestre. Les péchés et les vices du vieux monde individualiste, hiérarchique et autoritaire, disparaîtront peu à peu : l'envie, la perfidie, la trahison ne pourront plus être des désirs ou des motivations du comportement humain ; la soif du pouvoir, la vanité, l'orgueil et le désir de subordonner les gens et de régner sur eux disparaîtront totalement[21].

La « société totale » sera faite d'« être humains totaux ». Les êtres humains totaux sont inconcevables sans une société totale :

> Cette thèse n'est en aucun cas contredite par le fait de l'existence des « individus harmonieux » de la Renaissance ou de la Grèce antique, ou par des phénomènes comme *Goethe* ou notre *Pouchkine*, ces génies universels de leur temps, parce que nous parlons du type moyen, non d'un échantillon pris dans l'« élite ». Les humanistes de la Renaissance étaient la couche supérieure infime et négligeable de la société ; les « êtres humains idéaux » de la Grèce antique (plus tard extraordinairement idéalisés) s'appuyaient sur une main-d'œuvre esclave (comme le montre clairement la *République* de Platon) ; Goethe était une exception en Allemagne (et pas seulement en Allemagne)[22].

La société socialiste serait la réponse définitive à l'appel du I^er^ Congrès des écrivains soviétiques – une famille fraternelle de géants « qui pensent et agissent en même temps », une constellation internationale de Faust repentis qui referaient le monde :

> Un des plus grands génies de l'humanité, *Goethe*, disait de lui qu'il était un « être collectif » en ce qu'il exprimait dans son travail l'expérience d'un nombre immense de ses semblables [*Mitmenschen*]. Dans la société socialiste, la vie de tous les êtres humains sera incommensurablement plus riche et plus variée, et ses *génies* se tiendront sur des épaules incommensurablement plus fortes. Si *Goethe*, contrairement aux philistins modernes du capitalisme, avait un sens du lien social, les génies de la période socialiste de l'histoire trouveront totalement inconcevable l'idée *d'être en opposition* avec leurs camarades et avec leurs contemporains. Les *relations* humaines seront entièrement différentes parce que toute trace d'*individualisme* aura disparu[23].

Ce futur était proche, mais n'était pas encore advenu. Le socialisme était encore en formation et Boukharine était encore en prison, essayant de déjouer Méphistophélès. L'ultime et décisive bataille devait encore être gagnée, et la coercition violente – à la fois contre Boukharine et contre Méphistophélès – était encore nécessaire :

> Plus violente est la lutte contre l'ennemi capitaliste, qui est encore puissant, plus est nécessaire cet élément d'« autoritarisme », de discipline stricte, de promptitude, de cohésion, d'urgence, etc. D'un point de vue anhistorique, du point de vue des idéaux absolus et de la phraséologie vide, on peut s'en prendre autant qu'on le veut à l'« autoritarisme » et à la « hiérarchie » soviétiques. Mais ce point de vue est lui-même vide, abstrait, dénué de sens. La seule approche possible à cet égard est l'approche historique, qui fonde les critères de rationalité sur des circonstances historiques spécifiques et dont le but commun est défini par les « pas de géant » du processus historique[24].

Après neuf mois et demi en prison, il avait terminé ses aveux et était prêt à se sacrifier aux pas de géant du processus historique. Le 19 décembre 1937, il écrivait dans une lettre à Staline :

> Aujourd'hui se tourne la dernière page de mon drame, et, peut-être, de ma vie. J'ai longtemps hésité avant d'écrire j'en tremble d'émotion, des milliers de sentiments me submergent et je me contrôle avec grand'peine. Mais c'est précisément parce que je suis

> au bord du précipice, que je veux t’écrire cette lettre d’adieu, pendant qu’il est encore temps, tant que je suis capable d’écrire, tant que mes yeux sont encore ouverts, tant que mon cerveau fonctionne.
> Pour qu’il n’y ait pas de malentendus, je veux te dire d’emblée que pour le monde extérieur (la société) : 1. je ne retirerai rien publiquement – de ce que j’ai écrit durant l’instruction ; 2. je ne te demanderai rien concernant ceci, et tout ce qui en découle, je ne t’implorerai en rien qui puisse faire dérailler l’affaire, qui suit son cours. Mais c’est pour ton information personnelle que je t’écris. Je ne peux pas quitter cette vie sans t’avoir écrit ces quelques dernières lignes, car je suis tourmenté par plusieurs choses que tu dois savoir.

Il ne comprenait toujours pas, il faisait toujours la distinction entre son moi public et son moi privé, il croyait encore qu’il existait un Koba distinct du camarade Staline. Il était prêt à jouer son rôle dans l’éminent rituel du bouc émissaire, mais il donnait, « depuis la tombe, sa parole d’honneur » qu’il était innocent des crimes qu’il avait avoués, et que la raison pour laquelle il avait reconnu sa culpabilité était d’éviter de donner l’impression qu’il n’avait pas totalement déposé les armes. Or il ne les avait pas, en réalité, totalement déposées : comme Job devant le Seigneur, il continuait d’insister et de répéter que la culpabilité et l’innocence pour des actions spécifiques devaient avoir un rapport avec les pas de géant du processus historique.

> Il y a la grande et audacieuse idée politique de purge générale a) en relation avec la menace de guerre, b) en relation avec le passage à la démocratie. Cette purge touche a) les coupables, b) les éléments douteux, c) les potentiellement douteux. Elle ne peut évidemment pas me laisser de côté. Les uns sont mis hors d’état de nuire d’une façon, les autres d’une autre façon, les troisièmes, encore différemment. Ce qui sert de garantie à tout cela, c’est le fait que les gens parlent inévitablement entre eux et, ce faisant, éveillent une méfiance éternelle de tous et de chacun. (J’en juge d’après mon expérience. Comme j’ai enragé contre Radek, qui m’avait sali, et comme j’ai moi-même suivi son sillage…) De cette manière, la direction du Parti ne prend aucun risque, se dote d’une garantie totale.
> Je t’en prie, ne pense pas qu’en raisonnant ainsi avec moi-même, je t’adresse quelque reproche. J’ai mûri, je comprends que les grands plans, les grandes idées, les grands intérêts sont plus importants que

> tout, que ce serait mesquin de mettre la question de ma misérable personne sur le même plan que ces intérêts d'importance mondiale et historique, qui reposent avant tout sur tes épaules.

Ce dont il avait besoin, c'était un signe de reconnaissance que ce qu'il offrait n'était pas un simple avilissement, mais un acte conscient de sacrifice de soi, au nom de ces *grands* plans, de ces *grandes* idées et de ces *grands* intérêts. Ce dont il avait besoin, c'était un signe du processus historique, une bénédiction de Koba au nom du camarade Staline :

> Voici ce qui me tourmente le plus, le paradoxe le plus insupportable :
> Si j'étais absolument sûr que tu voyais les choses comme moi, alors mon âme serait délivrée d'un poids terrible. Eh, bien, que faire ? Puisqu'il le faut, il le faut ! Mais crois-moi, mon cœur saigne à la seule pensée que tu puisses croire en la réalité de mes crimes, que tu puisses croire, du fond de ton âme, que je suis vraiment coupable de ces horreurs. Si tel était le cas, qu'est-ce que cela signifierait ? Cela signifierait que moi-même je contribue à la perte de toute une série de gens (à commencer par moi-même), que je fais consciemment le Mal ! Dans ce cas, plus rien n'est justifié. Et tout se brouille dans ma tête, et j'ai envie de crier et de taper ma tête contre les murs ! En effet, dans ce cas, c'est moi qui cause la perte des autres. Que faire ? Que faire ?

Dans la suite de la lettre, il expliquait à quel point il serait difficile pour lui de supporter le procès ; demandait du poison et de pouvoir passer les derniers moments seul ; suppliait de revoir Anna et leur fils ; et détaillait en quoi il pourrait être utile s'il demeurait en vie. Il terminait par un adieu à Koba.

> Je me prépare intérieurement à quitter cette vie, et je ne ressens, envers vous tous, envers le Parti, envers notre Cause, rien d'autre qu'un sentiment d'immense amour sans bornes. Je ferai tout ce qui humainement est possible et impossible. Je t'ai écrit sur tout. Sur tout j'ai mis les points sur les i. Je l'ai fait à l'avance, car je ne sais pas dans quel état je serai demain, après-demain, etc.
> Peut-être, neurasthénique comme je le suis, serai-je pris d'une apathie totale et absolue, telle que je ne serai même pas capable de remuer le petit doigt. Alors que maintenant, la tête lourde et les larmes aux

> yeux, je suis encore capable d'écrire. Ma conscience est pure devant toi, Koba. Je te demande une dernière fois pardon (un pardon spirituel). Je te serre dans mes bras, en pensée. Adieu pour les siècles des siècles et ne garde pas rancune au malheureux que je suis.
>
> N. Boukharine
> 10 décembre 1937[25].

Koba ne répondit jamais. Quant à la réponse de Staline, ce fut le procès public du bloc droitier-trotskiste antisoviétique, qui eut lieu du 2 au 13 mars 1938. Boukharine avoua avoir « trahi la mère patrie socialiste, le plus grave des crimes, organisé des soulèvements koulaks, préparé des actes terroristes et appartenu à une organisation antisoviétique clandestine », mais il rejeta la plupart des accusations spécifiques, dont le meurtre de Kirov et de Gorki. Il pliait les genoux devant les pas de géant du processus historique, mais les résidus d'amertume et d'orgueil ne disparurent pas complètement. Ou, comme il l'aurait dit, toute son amertume et tout son orgueil ne s'étaient pas complètement évanouis mais il pliait les genoux devant les pas de géant du processus historique. À la fin de son plaidoyer, il déclara :

> Je me tiens à genoux devant le pays, devant le Parti, devant le peuple tout entier. La monstruosité de mes crimes n'a pas de bornes, surtout dans cette nouvelle étape de la lutte de l'U.R.S.S. Puisse ce procès être la dernière et pénible leçon, et que tout le monde voie que la thèse contre-révolutionnaire de l'étroitesse nationale de l'URSS demeure suspendue dans l'air, comme une misérable chiffe. Tout le monde voit la sage direction du pays, assurée par Staline.
> C'est avec ce sentiment que j'attends le verdict. La question n'est pas dans les tribulations personnelles d'un ennemi repenti, mais dans l'épanouissement de l'URSS, dans son importance internationale[26].

Alexeï Rykov et Nikolaï Boukharine au procès

Il fut condamné à mort le lendemain, avec dix-sept autres prévenus, dont Rykov, Iagoda, Zelenski et Rozengolts. La sentence fut exécutée deux jours plus tard, le 15 mars 1938. « Leur sang ignoble, abominable, écrit Ioulia Piatnitskaïa dans son journal, est un prix trop petit pour tout le mal fait au Parti. » Et, comme l'écrivait Koltsov dans son article de la *Pravda* (qui a peut-être influencé Piatnitskaïa), « la tentative pitoyable de l'infâme et fourbe assassin Boukharine de se peindre en "idéologue", en créature perdue dans des erreurs théoriques, est lamentable. Il ne réussira pas à se dissocier de la bande de ses complices. Il ne réussira pas à se dérober à l'entière responsabilité de cette série de crimes monstrueux. Il ne réussira pas à laver ses petites mains d'universitaire. Ces petites mains sont couvertes de sang. Ce sont les mains d'un meurtrier[27] ».

*

* *

Dans les mois qui suivirent le procès de Boukharine, Koltsov fut élu au Soviet suprême et à l'Académie des sciences (comme membre correspondant), reçut l'Ordre du Drapeau rouge et fut salué (par Staline et tous les autres) pour son *Journal d'Espagne*, qui venait d'être publié. Le 12 décembre, il fit au Club des écrivains une conférence intitulée « Sur la brève histoire du Parti communiste ». L'envoyé de la *Pravda*, Alexandre Avdeïenko, raconta l'événement dans le quotidien :

Mikhaïl Koltsov accueilli à la gare
de chemin de fer de Belorousski
à son retour d'Espagne, en 1937.
À côté, de lui, son neveu, Mikhaïl
(avec l'aimable autorisation de M. B. Iéfimov)

La salle aux murs plaqués de chêne était remplie de monde. Au lieu de faire un discours, Koltsov parla de façon informelle sur la manière dont le pays allait peu à peu passer du socialisme au communisme. D'abord, les transports publics deviendraient gratuits, puis ce serait le pain. Toutes les autres denrées alimentaires seraient distribuées à chacun selon ses besoins, en échange d'un travail consciencieux, et non contre de l'argent, lequel perdrait son rôle actuel et redeviendrait poussière.

Après sa présentation, Koltsov organisa un modeste dîner pour ses amis dans une pièce adjacente. Je l'y ai vu. Il était de bonne humeur, il riait et plaisantait beaucoup, il faisait des commentaires ironiques et racontait des histoires sur l'Espagne dont les journaux n'avaient pas

parlé. Le dîner se termina à minuit, sinon plus tard. Nous fûmes très nombreux à sortir pour dire au revoir à Koltsov quand il monta dans sa voiture[28].

Le lendemain matin, la secrétaire de Koltsov, Nina Gordon, se rendit à son appartement pour saisir le texte qu'il lui dicterait.

Quand je suis arrivée à la Maison du Gouvernement, vers 10 heures du matin, et que j'ai pénétré dans le hall d'entrée, j'ai noté inconsciemment que le gardien, qui avait toujours été très amical et courtois avec moi, et qui m'avait même plongée – moi qui étais une jeune fille – dans un certain embarras en me tenant la porte de l'ascenseur, ne fit pas un geste et resta assis à son bureau, au téléphone. Je lui dis bonjour, comme à mon habitude. Je fus un peu étonnée de ne pas recevoir de réponse, mais je me dis qu'il devait être de mauvaise humeur, montai tranquillement au huitième étage et sonnai à la porte.
La porte fut ouverte par la nièce d'Elizaveta Nikolaïevna, Lioulia. Elizaveta Nikolaïevna [la femme de Koltsov] était à Paris à ce moment-là.
J'entrai et je remarquai que l'entrée du bureau de Koltsov était barrée par un canapé en osier et que tous les autres meubles de l'entrée avaient été déplacés eux aussi.
« Les cireurs de parquet sont là ? demandai-je, surprise.
— Quoi, demanda Lioulia, étonnée, tu n'es pas au courant ? Micha a été arrêté cette nuit. La fouille vient juste de se terminer – regarde, les portes sont sous scellés[29]. »

Il passa deux semaines et demie dans une cellule avant que ne commencent les interrogatoires. Au début, il nia sa culpabilité, mais, au bout de vingt interrogatoires, le 21 février, il mentionna plusieurs articles antibolcheviques qu'il avait publiés dans les journaux de Kiev en 1918. Un mois plus tard, il écrivait une longue confession sur les nombreuses « perversions » provoquées par ses doutes secrets quant à la politique du Parti. La plupart des perversions concernaient son travail à la *Pravda* et à l'*Ogoniok*, mais le problème était plus profond.

J'ai aussi eu des doutes anti-Parti en 1923-1927 à propos de la lutte contre les oppositionnels, que je considérais, depuis longtemps,

> comme de simples opposants idéologiques, sans comprendre qu'ils étaient devenus un gang antisoviétique, un détachement avancé de la bourgeoisie contre-révolutionnaire.
> J'ai eu des doutes et un malheur similaires fin 1937, quand, de retour d'Espagne, je fus choqué par l'étendue de la répression contre les ennemis du peuple. J'ai trouvé cela exagéré et inutile[30].

Un malheur et des doutes similaires étaient partagés par nombre de ses amis et de ses collègues, dont il décrivait longuement les opinions et les caractéristiques dans sa déposition. (Natalia Sats, par exemple, était « une carriériste habile, qui savait comment faire avancer ses intérêts en utilisant ses relations avec de hauts responsables »). Maria Osten faisait partie des gens qu'il dénonça. Il affirmait qu'il avait entretenu avec elle « une relation intime et comme familiale » jusqu'à l'été 1937, lorsqu'il avait découvert sa liaison avec le chanteur de chants révolutionnaires Ernst Busch. Ils étaient restés proches et il avait « continué de l'aider et de la soutenir[31] ».

> À Moscou, en 1938, jusqu'au moment de mon arrestation, je suis resté en contact avec Maria Osten. Elle m'a plusieurs fois fait part, par lettre, de son désir de revenir à Moscou et de s'y installer à nouveau. J'étais favorable à un séjour temporaire, mais pas qu'elle s'installe de façon permanente, car je pensais qu'elle ne pourrait pas trouver de travail, qu'il y avait des gens qui vivaient dans son appartement, et que notre vie commune était maintenant terminée.
> Lors d'un interrogatoire, après mon arrestation, on m'a informé que M. Osten avait des liens avec des espions et faisait elle-même l'objet d'une enquête pour espionnage. Personnellement, je lui faisais confiance et la considérais comme quelqu'un d'honnête, mais je n'essaie pas de m'excuser et je reconnais ma culpabilité d'avoir poursuivi cette relation[32].

Au bout de plusieurs mois, il avait admis que lui, Maria et la plupart de ses amis et collègues avaient passé l'essentiel de leur vie à travailler pour des services de renseignement étrangers. Le 13 décembre 1939, un an après son arrestation, l'enquête arriva à son terme. « L'accusé, M. E. Koltsov, a pris connaissance des documents de l'enquête, en deux volumes, et affirmé qu'il n'avait rien à ajouter. » Le 17 janvier 1940, Staline signa sa condamnation à mort, en même temps que celle de

345 autres personnes. Au procès à huis clos, deux semaines plus tard, Koltsov plaida coupable et déclara – le propos est cité dans la transcription officielle – qu'il ne s'était jamais livré à un travail antisoviétique et que « son témoignage avait été obtenu par la force après qu'on l'avait frappé au visage, dans les dents et sur tout le corps. L'enquêteur, Kouzminov, l'avait mis dans un tel état qu'il était prêt à témoigner qu'il avait travaillé pour n'importe quel service de renseignement ». Après s'être retiré pour délibérer, le tribunal, présidé par Vassili Oulrikh, déclara le prévenu coupable et le condamna à mort. Il fut abattu le lendemain (sans doute peu après minuit, quelques heures après le jugement)[33].

Ayant appris l'arrestation de Koltsov, Maria récupéra son fils de quatorze ans, qu'elle avait adopté en Espagne à l'automne 1936, et se précipita à Moscou. Selon Boris Iéfimov, elle alla directement à son appartement, mais son autre fils adoptif, Hubert, qui venait d'avoir seize ans et qui vivait avec sa petite amie, ne la laissa pas entrer. « Hubert au Pays des merveilles, vraiment », aurait-elle dit. Elle prit une chambre à l'hôtel Metropol et déposa une demande de citoyenneté soviétique. Ses tentatives pour contacter Koltsov furent vaines. Ses amis du milieu communiste allemand de Moscou l'évitèrent. En juillet 1939, un comité spécial, présidé par Walter Ulbricht, l'exclut du Parti en raison de sa relation non autorisée avec Koltsov et de son engagement insuffisant par rapport à « la politique du Parti et la théorie marxiste-léniniste ». Le 24 juin 1941, deux jours après l'invasion allemande, elle fut arrêtée. Un mois après, elle était transférée à Saratov. Elle fut abattue le 16 septembre 1942 : deux jours plus tôt, les Allemands avaient atteint le centre de Stalingrad. Peu après l'arrestation de Maria, Hubert fut exilé au Kazakhstan dans le cadre de la déportation des Allemands ethniques hors de la Russie européenne[34].

Cliché anthropométrique
de Mikhaïl Koltsov
(avec l'aimable autorisation
de M. B. Iéfimov)

Cliché anthropométrique
de Maria Osten
(avec l'aimable autorisation
de M. B. Iéfimov)

*

* *

Tania Miagkova avait trente-neuf ans quand elle fut envoyée dans le camp de travail. « On dirait que je me suis installée, écrivait-elle à sa mère le 9 août 1936, environ un mois après son arrivée à Magadan. Et si, parfois, quand je pense à tout ce qui m'est arrivé, je me rebelle intérieurement, ce ne sont que des échos de ce que je ressens. La vie autour de moi et ses exigences commencent à m'absorber. […] Quand des gens me disent "tu oublieras que tu es une prisonnière", je souris encore prudemment, mais l'idée que les choses puissent vraiment se passer ainsi ne me semble plus complètement absurde. Et la Kolyma est en soi un endroit extrêmement intéressant, qui se développe avec des bottes de sept lieues (ah ! quelle image antédiluvienne – je te prie de l'industrialiser toi-même). » La principale source de rédemption et de désespoir était, pour elle, sa famille. Pour préserver l'enfance heureuse de sa fille, pour ne pas couper tout lien avec une mère entièrement dévouée au Parti, pour conserver l'espoir d'être un jour réunie à son mari, et peut-être pour soigner ce qu'elle appelait, comme Boukharine, sa « conscience divisée », Tania devait aimer la Kolyma et oublier qu'elle y était prisonnière. Et le seul moyen pour ce faire était de rester proche de sa famille et d'être certaine que sa fille était heureuse. « Si je continue d'entendre que tout va bien pour toi, alors je n'aurai peur de rien : je m'attacherai à bâtir la Kolyma – et même avec plaisir, et avec joie, en dépit de tout. Donc, ma chère maman, je vais devoir rassembler toute ma patience – mais pour

combien d'années ? Et je ne ferai plus une seule erreur jusqu'à la fin de ma vie. Jusque-là, je vais attendre patiemment une ligne de toi et de Mikhas[35]. »

La mère de Tania, Feoktista Iakovlevna, et sa fille, Rada, écrivaient régulièrement, mais elle ne recevait rien de son mari Mikhaïl (« Mikhas »). Peu après avoir expédié sa lettre du 9 août, Tania entama une grève partielle de la faim. Elle réclamait « un contact avec [son] mari, le droit de sortir du territoire du camp et de meilleures conditions de vie ». Tout en continuant d'évoquer une conscience divisée cherchant à toute force son unité, ses lettres ne mentionnent jamais sa grève de la faim. « Que puis-je faire ? Rien ne semble devoir s'améliorer pour moi. Je continue pourtant à croire que la question de qui va l'emporter (moi ou le destin) se résoudra finalement en ma faveur. » Les nouvelles du procès Zinoviev-Kamenev semblaient expliquer la raison de son dernier coup du sort :

> Tu peux imaginer combien le procès m'a affectée. Je n'aurais jamais cru que tout cela était possible, mais comment pourrais-je ne pas croire ce qu'ils ont dit eux-mêmes ? Ce fut un choc profond. Mais le choc est aujourd'hui passé, et j'en tire maintenant des leçons et des conclusions politiques. La nouvelle de leur exécution physique ne m'a pas fait forte impression : après tout, ce que l'on a exécuté, ce sont leurs cadavres politiques. D'une manière générale, cependant, c'est une période très difficile et très douloureuse pour moi. La vie n'a pas été facile ces dernières années, ma chère, mais ne t'inquiète pas pour moi, ma chérie : tu sais que je suis capable, comme toi, de ne pas vivre que pour moi et par mes seules émotions, et que, quelles que soient mes circonstances personnelles, je continue de m'intéresser à mon environnement, qui, s'agissant de la Kolyma, change de façon aussi rapide et passionnante que partout ailleurs en URSS[36].

L'environnement continua de changer. Magadan était assez joli le soir et vu d'en haut (« alors, les lumières sur le rivage me rappellent Yalta ») ; de plus, les collègues du département Planification et l'ambiance au travail étaient « très bons », mais l'espoir et le réconfort ne venaient pas tant de la Kolyma et de toute l'URSS que des choses simples de la vie. « Je recommence à vivre », écrivait-elle le 10 octobre 1936 :

> Je ne me débarrasserai probablement jamais de cette mauvaise habitude. Bien sûr, je ne peux pas prétendre être au « septième ciel », mais je vis sur Terre depuis déjà longtemps et j'accepte encore la vie comme elle est. Ou plutôt, je n'ai pas vraiment envie en ce moment d'accepter la vie telle qu'elle est, mais, pour être honnête avec toi, je commence à tirer du plaisir de certains processus et de certains phénomènes, parfois en des occasions les plus improbables – comme quand je coupe du bois ou même que je fais une lessive. C'est une joie de brandir la hache et de voir la bûche se fendre, ou de voir la terre couverte de gel, ou de sentir que je suis vivante et que je fais quelque chose. Tu comprends que tout va bien, n'est-ce pas, et que ce sentiment est un signe certain que je retrouve ma santé spirituelle[37] ?

Le lien avec l'URSS était encore un prérequis de la santé spirituelle, au moins dans les lettres écrites pour Rada, Feoktista Iakovlevna et les censeurs du NKVD (le 7 novembre 1936, Tania envoya à Rada un télégramme pour la féliciter en ce « jour de grande fête »), mais le lien avec sa famille – ou la partie de sa famille qu'elle pouvait encore joindre – prenait de plus en plus d'importance. Le 26 novembre, elle envoya l'une de ses lettres les plus courtes depuis son arrestation : « Ma chère petite fille : je n'ai que quelques minutes et je veux te donner un gros, gros baiser. Ma vie est toujours pareille. Je suis en bonne santé, je pense beaucoup à toi et je t'aime très fort. Embrasse tout le monde pour moi. Maman. » Sa lettre suivante, adressée à sa mère, et guère plus longue, se terminait sur ces mots : « Ma chère, pardonne-moi s'il te plaît pour ce petit billet hâtif et succinct. Oh comme j'aimerais que vous puissiez tous sentir mon amour immense, ardent, et mon incommensurable gratitude, et toi particulièrement, ma mère chérie ! Je te serre très, très fort dans mes bras. Pour me reposer un peu, je mets ma tête sur ton épaule, comme je l'avais fait dans le train à Tchelkar, tu te souviens ? C'est si bon de me reposer près de toi, maman chérie. Ta Tania[38]. »

Fin février ou début mars 1937, Tania arrêta sa grève de la faim (ses dossiers personnels ne précisent pas en quoi elle avait consisté). En août, elle fut transférée de Magadan dans un camp isolé de la colonie de Iagodnoïé (la « Ville aux baies »). Le 2 septembre 1937, elle écrivait à Rada qu'elle se sentait un peu triste. « Je ne me suis pas habituée à ce nouvel endroit et ne m'y suis pas encore installée dans une routine. Mon travail est moins intéressant, la bibliothèque est beaucoup plus petite et je

n’ai pas d’amis. D’un autre côté, la nature ici est beaucoup plus belle et le temps est chaud, alors je fais des promenades. Mais je ne suis pas tout à fait bien. Je sais que ça ira mieux bientôt mais, pour l’instant, je me languis un peu. Je ne le montre pas, bien sûr, sauf que je ris bien moins souvent et que j’ai toujours l’air sérieux. C’est un parfait moment pour se rappeler “Souris, capitaine, souris”. Bon, je commencerai demain[39]. »

L’injonction à sourire venait du film *Les Enfants du capitaine Grant*, où l’on pouvait entendre aussi « Le Joli Vent » (« ceux qui cherchent trouveront toujours »). Le refrain était : « Souris, capitaine, souris, car le sourire est le drapeau d’un navire ; sois fort, capitaine, sois fort, car seul le fort peut conquérir les mers. » Le camp de Tania était entouré d’eau.

> Ma compagne de chambre et moi faisons des promenades ensemble. Ici, quand on sort du chemin, on finit dans un marécage. Cela n’a rien d’effrayant – il ne va pas vous engloutir – mais c’est très, très humide ! On saute d’une motte d’herbe à l’autre, et, avant qu’on ne s’en soit rendu compte, on glisse et on a de l’eau plein les chaussures. Il y a partout des ruisseaux et des fossés, qu’il faut traverser sur des bûches pas très grosses. Tout autour s’élèvent d’épais buissons et des arbres. Certains sont grands et magnifiques, mais il est très difficile pour eux de pousser ici, sans doute à cause du permafrost et de la terre froide et humide. Leurs racines s’étirent à la surface et sont souvent pourries à l’intérieur. Du coup, les forêts ici sont remplies d’arbres nus et desséchés, et les regarder vous rend triste[40].

Sa lettre suivante à Rada, envoyée le 18 septembre, commençait par une description du fleuve Debine, tout proche :

> Ce fleuve, aux berges couvertes d’arbres, de buissons, de galets, et du bruit perpétuel de l’eau courante, est très bon pour mon moral. Parfois, je m’assieds ou je m’étends sur un tronc qui est tombé et je me dis : « Si ma petite Rada était là, nous traverserions ce fleuve et nous y lâcherions ensemble de petits bateaux. »
> De l’autre côté du fleuve, il y a un marais. On ne voit pas l’eau sauf ici et là, en quelques endroits. Il est complètement recouvert d’une couche extrêmement épaisse d’une mousse magnifique et aux couleurs vives. Le pied s’enfonce. C’est comme marcher sur des ressorts. Il y a des baies dans le marais. La première fois que nous les avons vues, nous ne savions pas ce que c’était : ce sont de petites

> baies rouges, accrochées à des fils très fins. En fait, les fils et les baies étaient posés sur la mousse. Il n'y avait pratiquement pas de feuilles. Nous en avons mangé et nous nous sommes demandé si elles étaient ou non empoisonnées. Elles n'avaient pas bon goût : elles étaient aigres et de toute évidence vertes. Puis nous avons trouvé : « Ce sont des canneberges ! » « Si c'en est, je vais en reprendre. Je les trouve déjà meilleures. » Mais quand on monte un peu sur les collines, on peut trouver des airelles rouges. Il n'y en a pas beaucoup, mais aujourd'hui elles étaient belles et délicieuses, bien mûres mais légèrement gelées – j'en ai fait un joli petit bouquet. J'ai voulu le ramener à la maison et te le dessiner mais on ne peut pas peindre sur ce papier : d'abord les couleurs bavent et, ensuite, je les ai mangées sans y penser sur le chemin du retour, je les ai mangées sans y penser[41].

Elle terminait sa lettre en demandant à Rada de lui écrire plus souvent et de lui envoyer de nouvelles photographies. « Ma vie n'est pas très facile en ce moment, ma chérie, parce que je suis loin de toi et toute seule[42]. »

Plusieurs jours plus tard, elle fut ramenée à Magadan. D'après son ancienne compagne de chambre à Chalkar, Sonia Smirnova, « ce fut une période de nouvelles accusations et de nouvelles condamnations pour les prisonniers politiques de la Kolyma. On les ramenait de camps lointains pour les informer d'une nouvelle mise en accusation et leur faire part d'une nouvelle condamnation dans un camp de travail sans droit de correspondance. Ceux qui faisaient l'objet d'une nouvelle condamnation étaient mis dans de grands baraquements avec deux rangées de lits. Tania et moi nous nous sommes retrouvées dans l'un d'entre eux[43] ».

Tania fut interrogée le 26 septembre 1937. D'après un gardien nommé Artemi Mikhaïlovitch Kadotchnikov, le 14 septembre, alors qu'un groupe de prisonniers escortés vers un autre camp s'était arrêté près de l'isolateur de Iagodnoïé, Tania avait engagé la conversation avec l'un d'entre eux, Mikhaïl Alexeïevitch (Moïsseïevitch) Poliakov.

> Elle n'obéit pas à mon ordre de s'éloigner. Elle voulait lui donner quelque chose. Lorsque j'ai menacé d'ouvrir le feu, elle s'est mise à hurler : « Fascistes ! Laquais fascistes ! Ils n'épargnent ni les femmes ni les enfants ! C'en sera bientôt fini de vous et de votre mépris des lois ! » À quoi Poliakov a répondu en criant : « Bien dit, Tania ! » Elle a fini par partir. Je la connaissais. En plusieurs occasions,

> pendant mon service, Miagkova avait essayé de sortir de la zone, aux heures où c'est interdit. Quand je ne la laissais pas faire, elle criait : « Fascistes ! Après ça vous nous interdirez de respirer ! Tout ce qu'ils connaissent, c'est la zone. C'est tout ce qu'ils comprennent[44]. »

À supposer que le récit de Kadotchnikov soit vrai, il est impossible de savoir si la protestation de Tania correspondait à la rébellion de Job contre Dieu ou était une autre version de la théorie du vrai croyant d'Eikhe et de Golochtchekine, selon laquelle le NKVD avait été infiltré par des saboteurs fascistes (et qui était elle-même une version de la légende de Job, puisque l'idée de mettre à l'épreuve les justes avait été suggérée à Dieu par Satan). Lors de l'interrogatoire, Tania contesta la véracité du récit de Kadotchnikov : « J'ai appris le passage du groupe de trotskistes deux minutes avant son arrivée. Je n'ai pas entendu les ordres des gardes. Parmi les nouveaux arrivants se trouvait mon ami Mikhaïl Alexeïevitch Poliakov. Je lui ai parlé exactement deux minutes. Je n'ai rien à ajouter. » Le second des deux témoins était la « compagne de chambre » de Tania à Iagodnoïé, celle peut-être avec qui elle avait cueilli des baies. Elle témoigna que T. I. Miagkova était une « trotskiste non amendée […] farouchement hostile au régime[45] ».

Le 3 novembre, la troïka du NKVD du territoire de l'Extrême-Orient la condamna à mort pour avoir « établi systématiquement, alors qu'elle résidait dans le camp, des relations avec les détenus trotskistes ; fait une grève de la faim pendant six mois ; [et] exprimé des idées défaitistes contre-révolutionnnaires ». D'après le récit de Sonia Smirnova, rapporté par la fille de Tania, Rada Poloz, « un groupe de gardes entrait souvent la nuit. Leur commandant lisait à voix haute une autre liste de condamnés, avec l'ordre de se préparer "avec vos affaires". Nous pensions à l'époque qu'ils étaient envoyés dans des camps retirés. Pendant une de ces nuits, ils ont appelé le nom de ta mère. J'ai bondi de mon lit et l'ai aidée à faire son bagage. Nous nous sommes embrassées. "Je te rejoindrai bientôt", ai-je dit au moment où elle partait. Mais je ne l'ai jamais revue[46] ».

La sentence fut exécutée le 27 novembre 1937. Le mari de Tania, Mikhaïl Poloz, avait été exécuté deux semaines plus tôt. Fin octobre, on l'avait emmené des îles Solovki à Medvejiegorsk, avec un groupe de 1 111 prisonniers condamnés à mort par la troïka du NKVD de la province de Leningrad. Il était accusé, entre autres, d'avoir « continué à correspondre avec sa femme, une trotskiste ». Le 3 novembre, lui et 264 autres

prisonniers, dont trois femmes, durent se déshabiller et furent emmenés dans les bois, en sous-vêtements, à 19 kilomètres de la ville. Là, on leur commanda de creuser des tranchées et de s'y coucher, le visage contre terre. Ils furent abattus, un par un, à bout portant, par le chef adjoint du département du Logement de la direction du NKVD de la province de Leningrad. D'après la déposition ultérieure de Matveïev, certains d'entre eux furent passés à tabac avant d'être abattus[47].

Parmi ce groupe de 1 111 condamnés se trouvaient la femme d'Ivar Smilga, Nadejda Smilga-Polouïan, et sa meilleure amie, Nina Delibach, qui avait vécu avec les Smilga à la Maison du Gouvernement. Delibach fut abattue un jour avant Poloz ; Smilga-Polouïan, un jour après[48].

*

* *

Ivar Smilga et la plupart des autres locataires de la Maison du Gouvernement qui avaient été arrêtés furent abattus à ou en dehors de Moscou, après une condamnation formelle prononcée par le collège militaire de la Cour suprême de Vassili Oulrikh. Un de ces procès a été raconté par Ivan Gronski, l'ancien guide de l'« intelligentsia soviétique et étrangère » et ancien rédacteur en chef des *Izvestia* et de *Novyï Mir* :

> Il y a trois hommes assis derrière un bureau. On vous fait entrer.
> « Nom de famille, prénom, patronyme ? Tu as reçu l'inculpation. Il y a une lettre dans le dossier ? Très bien, le tribunal la prendra en considération. »
> On vous fait sortir. Quatre ou cinq minutes plus tard, on vous fait à nouveau entrer. Ils lisent la condamnation. C'est tout !
> À mon procès, ils m'ont laissé parler (très inhabituel). J'ai parlé pendant une heure et vingt minutes. J'ai ridiculisé le témoignage utilisé contre moi, je me suis moqué de l'enquête, j'ai affirmé que j'étais complètement innocent devant mon pays et devant mon Parti. Personne n'a formulé d'accusation contre moi. Les juges sont restés totalement silencieux. Une fois seulement, un des juges a dit :
> « N'as-tu pas fait imprimer les "Notes d'un économiste" de Boukharine ? »
> Mais celui qui présidait, Oulrikh, l'a interrompu.
> « Non seulement il ne les a pas imprimées, mais il en a publié une critique dès le lendemain. »

Quand j'eus fini, on m'a escorté dehors. « Maintenant, ai-je pensé, tout va s'effondrer et on va me libérer. Après tout, personne ne m'a accusé de quoi que ce soit, et le juge président m'a même soutenu. »
On m'a ramené devant les juges. Le même Oulrikh a lu la condamnation : quinze ans dans un camp et cinq ans de privation de droits.
Bien que je fusse très faible alors, je me suis mis en rage.
« Je vous prie de me dire où je suis ! Qu'est-ce que c'est ? Un tribunal ou une comédie ? »
À ce moment-là, des soldats m'ont mis les bras dans le dos et m'ont fait descendre les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée.
« Condamnation à mort ? » a demandé quelqu'un.
« Non, quinze ans. »
« À gauche[49]. »

La plupart des locataires de la Maison du Gouvernement étaient emmenés à droite. Les quelque 29 000 personnes qui furent condamnées à mort à Moscou en 1937-1938 furent exécutées dans deux « lieux spéciaux », des bois travestis en champs de tir militaires : Boutovo, utilisé par la direction du NKVD de la région de Moscou (présidée par Stanislav Redens, qui dirigea la troïka prononçant les condamnations et signa les ordres d'exécution), et Kommounarka (l'ancienne datcha de Iagoda), utilisé par les organes centraux du NKVD pour exécuter les hauts responsables du Parti et de l'État condamnés par le collège militaire de la Cour suprême. S'agissant de Boutovo, la procédure a pu être reconstituée à partir de documents d'archive et d'entretiens avec d'anciens exécuteurs à la retraite. Elle est décrite ici par l'historienne Lydia Golovkova[50].

Les personnes condamnées à mort étaient emmenées à Boutovo sans qu'on leur dise où elles allaient ni pourquoi. […].
Des camions remplis de vingt, trente et parfois cinquante personnes s'approchaient de la zone depuis la forêt vers une ou deux heures du matin. Les barrières de bois qui sont là aujourd'hui n'existaient pas à l'époque. La zone était entourée de barbelés. Les camions s'arrêtaient devant une tour d'observation improvisée, faite dans un arbre. À côté il y avait deux bâtiments : une petite maison de pierres et un très grand baraquement, peut-être de quatre-vingts mètres de long. Les gens étaient emmenés dans le baraquement, soi-disant pour « traitement sanitaire ». Juste avant l'exécution, la décision était

annoncée et les informations personnelles étaient vérifiées. Tout cela était fait minutieusement. En plus des rapports sur les exécutions, les documents d'archive contiennent des lettres demandant confirmation du lieu de naissance et souvent du nom et du patronyme des condamnés. […]

À Boutovo, les exécutions étaient effectuées par l'une des « équipes d'exécution », lesquelles, d'après un ancien commandant par intérim, comptaient généralement trois ou quatre hommes. Les jours où le nombre d'exécutions était important, les équipes pouvaient être plus étoffées. D'après un résident local qui travaillait dans le garage du NKVD, l'« unité spéciale » comprenait en tout et pour tout douze hommes, qui travaillaient à la fois à Boutovo et à Kommounarka, mais aussi à Moscou, rue Varsonofiev et à la prison de Lefortovo.

Au début, les condamnés furent enterrés dans de petites tombes individuelles. Elles étaient dispersées sur tout le terrain. Mais à partir d'août 1937, les exécutions à Boutovo atteignirent un tel volume qu'il fallut « modifier » la procédure. Un bulldozer-excavateur creusait plusieurs grandes fosses d'environ 500 mètres de long, 3 mètres de large et 3 mètres de profondeur. […]

L'appel, la vérification d'identité et la mise à l'écart de ceux dont les dossiers soulevaient des questions se poursuivaient, semble-t-il, jusqu'à l'aube. Selon l'ancien commandant par intérim, les bourreaux ne s'occupaient pas du processus de vérification et attendaient, seuls, dans le bâtiment de pierre, à côté. […]

Les condamnés étaient conduits dehors un par un. C'est alors que les bourreaux apparaissaient. Les condamnés leur étaient remis et ils les emmenaient, chacun ayant sa victime, au fond du terrain, près de la fosse. Les condamnés étaient abattus au bord de la fosse, à l'arrière de la tête, à bout portant. Les corps étaient jetés au fond de la fosse, jusqu'à ce qu'ils le recouvrent de façon plus ou moins régulière. Les nuits avec moins de cent exécutions étaient rares. Il y avait parfois dans une seule nuit trois cents, quatre cents ou même plus de cinq cents exécutions. Le 28 février 1937, on exécuta 562 personnes. Selon le commandant par intérim, les bourreaux se servaient de leurs armes de la Guerre civile, généralement des revolvers Nagan, qu'ils trouvaient précis, commodes et fiables. Les exécutions étaient censées se dérouler sous l'œil d'un médecin et d'un procureur public, mais ce n'était pas toujours le cas. Il y avait en revanche beaucoup de vodka,

qui était amenée à Boutovo tout spécialement pour les bourreaux. Après les exécutions, des formulaires étaient remplis et signés, et les bourreaux, en général complètement saouls, étaient ramenés à Moscou. Dans la soirée, un habitant du coin – sa maison restera sur le site jusque dans les années 1950 – arrivait, démarrait le bulldozer et recouvrait les cadavres d'une fine couche de terre[51].

On ne sait pas si les voisins de la Maison du Gouvernement qui furent exécutés dans la même nuit – Kraval, Mikhaïlov et Khalatov le 26 septembre 1937 ; Gaister et Demtchenko le 30 octobre 1937 ; Mouklevitch, Kaminski et Serebrovski le 10 février 1938 ; Piatnitski et Choumiatski le 29 juillet 1938 – ou les accusés au procès Boukharine, dont les condamnations avaient été annoncées publiquement, eurent la possibilité ou le désir de se parler avant d'être abattus. Comme l'écrivait le commandant du corps des cosaques, Filipp Mironov, après sa propre condamnation par Smilga et Polouïan, « dans la bataille, la mort ne fait pas peur : un moment et c'est fini. Ce qui est terrible pour l'âme, c'est la conscience d'une mort inévitable et imminente, quand il n'y a plus aucun espoir et que l'on sait que rien au monde ne pourra arrêter la fin qui approche, quand il y a de moins en moins de temps avant le moment terrible, et quand, enfin, on vient vous dire : "ta tombe est prête" ». Pour la plupart des condamnés de la Maison du Gouvernement, ce temps de pleine conscience varia de quelques minutes à au moins deux nuits et un jour dans le cas de Boukharine et de ses coprévenus[52].

*

* *

La chasse aux sorcières commença brusquement, en réaction violente à certains événements, puis cessa peu à peu, sans raison apparente. Les participants avaient du mal à se rappeler et à expliquer ce qui s'était passé, et ils essayaient d'éviter d'en parler ou d'y penser.

Dans la seconde moitié de novembre 1938, sans annonce formelle et sans explication, les opérations de masse furent interrompues, les troïkas dissoutes et Iéjov démis de ses fonctions. Les arrestations et les exécutions se firent sporadiques et soigneusement ciblées. Certaines personnes arrêtées auparavant, dont Postychev, Eikhe et Bogatchev, furent exécutées surtout par inertie. Radek et Sokolnikov, épargnés après le procès du « centre trotskiste antisoviétique », furent assassinés en prison sur ordre de

Staline, dans le cadre d'une opération de nettoyage. Le premier assassin envoyé dans la cellule de Radek, dans l'isolateur de Verkhneouralsk, provoqua une bagarre sans réussir à éliminer sa cible. Le second fut plus efficace. D'après un rapport produit par l'administration de la prison le 19 mai 1939, « l'examen du corps du détenu K. B. Radek révélait des bleus autour du cou et des saignements dans une oreille et à la gorge, qui étaient dus à l'impact violent de la tête contre le sol. La mort était due aux coups et à l'étranglement commis par le détenu Varejnikov, un trotskiste ». Le vrai nom du tueur était I. I. Stepanov ; il avait été commandant (officier en charge des exécutions) du bureau du NKVD tchétchéno-ingouche, et avait été arrêté trois mois plus tôt pour mauvaise conduite. Six mois plus tard, il fut libéré pour avoir accompli « une mission spéciale d'importance particulière pour l'État[53] ».

Le dernier acte des opérations de masse fut la liquidation de leurs organisateurs. Ayant repris leurs esprits au lendemain de l'orgie, Staline et les survivants du premier cercle avaient besoin de se débarrasser de ceux qui l'avaient organisée.

Le chef de la première section spéciale (comptabilité) du NKVD, Isaac Chapiro, de l'appartement 453, et qui signait les « listes des individus devant être jugés par le collège militaire de la Cour suprême » avant le transfert de leur cas au Politburo, fut arrêté le 13 novembre 1938. L'ancien chef de la direction du NKVD de la province de Moscou, et champion incontesté des exterminateurs des ennemis du peuple dans cette région, Stanislas Redens, de l'appartement 200, fut arrêté le 21 novembre 1938 (un jour après avoir été convoqué d'urgence à Moscou, alors qu'il était au Kazakhstan, au titre de commissaire du peuple aux Affaires intérieures, poste qu'il occupait depuis fin janvier). L'ex-chef du Goulag, alors commissaire du peuple aux Communications, Matveï Berman, de l'appartement 141, fut arrêté le 24 décembre 1938 (dix jours après son voisin de l'appartement 143, à l'étage au-dessus, Mikhaïl Koltsov, et trois mois après son frère, Boris Berman, qui avait été l'interrogateur de Radek et de Boukharine, puis le chef du NKVD de Biélorussie). Les hommes qui avaient dirigé la conduite des opérations furent parmi les derniers à être arrêtés : Frinovski, le 6 avril 1939, et Iéjov, le 10. À son procès devant le collège présidé par Vassili Oulrikh, Iéjov déclara :

> Pendant l'enquête préliminaire, j'ai dit que je n'étais ni un espion, ni un terroriste, mais ils ne m'ont pas cru et m'ont soumis aux plus

> violentes brutalités. Au cours des vingt-cinq années pendant lesquelles j'ai travaillé pour le Parti, j'ai combattu honnêtement et exterminé nos ennemis. J'ai commis des crimes pour lesquels je mérite peut-être d'être exécuté et j'en parlerai brièvement, mais je n'ai pas commis les crimes dont la liste est dressée dans mon acte d'accusation et je n'en suis pas coupable.

Boukharine avait affirmé qu'il était innocent des crimes cités dans son inculpation, mais qu'il était coupable de leur avoir donné une légitimité morale et intellectuelle. Iéjov affirmait qu'il était innocent des crimes mentionnés dans son acte d'accusation, mais qu'il était coupable de ne pas avoir neutralisé leurs auteurs.

> J'ai purgé 14 000 tchékistes. Mais ma véritable culpabilité réside dans le fait que je n'en ai pas purgé suffisamment. Ma pratique était la suivante : quand j'ordonnais à tel ou tel chef de département d'interroger une personne arrêtée, je me disais : « Aujourd'hui, c'est toi qui fais l'interrogatoire, mais demain je te ferai arrêter. » J'étais entouré d'ennemis du peuple, de mes ennemis. Partout, j'ai purgé des tchékistes. Il n'y a qu'à Moscou, à Leningrad et dans le Caucase du Nord que je n'en ai pas purgé. J'ai cru qu'ils étaient honnêtes, mais il s'est avéré que j'avais protégé d'autres espèces de saboteurs, de nuisibles, d'espions et d'ennemis du peuple.

Comme Boukharine, Iéjov essaya de se justifier en faisant appel à Staline. Boukharine, en tant qu'idéologue de ce qu'il appelait l'« *idée politique* d'une purge générale », avait espéré que Staline reconnaîtrait qu'il n'était pas un monstre à forme humaine, mais un bouc émissaire, choisi au hasard pour un sacrifice rédempteur. Iéjov, en tant qu'exécuteur en chef, espérait que Staline reconnaîtrait que ceux qui allaient l'exécuter étaient les mêmes ennemis que ceux que lui-même aurait dû exécuter dans le cadre de la purge générale.

> Je demande que Staline soit informé que je n'ai jamais de ma vie trompé politiquement le Parti, le fait est connu de milliers de personnes qui connaissent mon honnêteté et ma modestie. Je demande que Staline soit informé que je suis victime des circonstances et qu'il

> est possible que certains ennemis que j'ai manqués puissent avoir quelque chose à voir avec tout cela. Dites à Staline que je mourrai avec son nom sur les lèvres[54].

Sergueï Mironov, qui avait été le fer de lance de l'organisation des opérations de masse et qui avait proposé la création de la première « troïka exécutrice », était heureux dans son nouvel appartement et dans son nouveau poste au commissariat du peuple aux Affaires étrangères. Comme l'écrit Agnessa :

> Les arrestations continuaient. Nous le savions, bien sûr. Dans notre Maison du Gouvernement, pas une nuit ne se passait sans que quelqu'un ne fût emmené. La nuit, les « corbeaux noirs » rôdaient encore. Mais la peur qui s'était refermée sur nous à Novossibirsk semblait reculer et nous donner un peu d'air. Non qu'elle eût complètement disparu – elle s'était juste atténuée, estompée.

Pour la première fois de leur vie, Mironov et Agnessa vivaient comme une famille au milieu d'autres familles. Comme l'écrit celle-ci, « nous avions accosté sur une île où régnaient la chance et la sécurité » :

> Nous étions si heureux ! Mirocha adorait son nouveau poste. Parfois, il me racontait des histoires drôles sur son travail : sur les « Japs », les « Chinetoques », ou d'autres encore, auxquels il avait affaire. Il était souvent de bonne humeur et passait beaucoup de temps en famille. Notre appartement était toujours rempli d'enfants et il imaginait toutes sortes de distractions pour eux, il faisait le clown et plaisantait, il les gâtait terriblement.
> Un jour il annonça :
> « Aujourd'hui, c'est la journée internationale des femmes. Je vais tout faire moi-même et les femmes pourront se reposer. »
> Et il a commencé à mettre la table, faisant tout mal exprès. La petite Agoulia dansait autour de lui, ravie, suffoquant de rire. « Non, papa, pas comme ça. Pas comme ça, papa[55]. »

Agnessa s'était trouvé un bon couturier. Lors de la première réception organisée pour les diplomates étrangers, et à laquelle Mironov fut invité, elle portait « une robe du soir de brocart sans bretelles, une jupe en A, une traîne » et des chaussures à galons d'or ; ses cheveux formaient un

empilement impressionnant sur sa tête. À l'en croire, tout le monde les remarqua : « Plus tard, on me dit que beaucoup de gens à la réception avaient demandé de quel pays étaient le nouvel ambassadeur et sa femme[56]. »

Après les transferts de Frinovski (au commissariat du peuple à la Marine) et de Iéjov (au commissariat du peuple aux Transports maritimes et fluviaux), et l'intensification de la purge du commissariat aux Affaires étrangères, le climat changea. La plupart des proches collègues de Mironov furent arrêtés. Une nuit, il sortit du lit, dit à Agnessa qu'il ne voulait pas être pris par surprise, et barricada le monte-charge de la cuisine avec une armoire. « Soudain, il commença à sangloter de manière hystérique et à crier de désespoir : "Ils arrêtent les femmes aussi. Les femmes !" » Agnessa lui donna quelques gouttes de valériane et lui parla jusqu'à ce qu'il se soit rendormi. Après cela, ils convinrent que s'il était arrêté, il essaierait de lui faire passer un message. « Je t'embrasse tendrement » voudrait dire qu'il allait bien ; « je t'embrasse », « ça va » ; et « salutations à tous », que ça se présentait mal. Quelques jours plus tard, il fut le seul cadre du commissariat aux Affaires étrangères, avec Litvinov, à être invité au banquet du Nouvel An du Kremlin. Agnessa préféra porter une « tenue de soirée sobre » plutôt que la nouvelle robe de soirée noire, avec sa traîne et sa rose à la taille, qu'elle s'était fait faire pour une autre occasion. De leur table, ils apercevaient Staline et la femme de Molotov, Polina Jemtchoujina. « Après l'invitation du Nouvel An, toutes nos craintes et nos inquiétudes se sont évanouies, et nous avons passé des jours paisibles et merveilleux, complètement rassurés[57]. »

Le 6 janvier 1939 était un jour de congé. Une fois que la bonne eut rangé la chambre et le lit, Agnessa prit le révolver de Mironov, qu'il gardait sous son oreiller, et le cacha dans son cabinet. Puis elle emmena les enfants au parc Gorki. « Mirocha chahuta avec les enfants, comme s'il était un enfant lui-même. À la grande joie d'Agoulia, il faisait semblant de trébucher sur ses patins et exprès de tomber (alors que c'était un très bon patineur), puis il se laissait glisser en bas de la pente sur une minuscule luge et se renversait sur le côté. » Après, Mironov, Agnessa et Agoulia passèrent à l'appartement d'un collègue de Mironov au commissariat aux Affaires étrangères, Anatoli Kolesnikov. Les deux familles avaient prévu d'emmener ensemble leurs enfants au cirque dans la soirée.

Nous nous amusions tous beaucoup. Soudain le téléphone a sonné. C'était pour Mirocha.
Il prit le récepteur et écouta. J'ai surpris un regard perplexe sur son visage.
« Mais tout avait été décidé », dit-il.
La personne à l'autre bout du fil semblait insister. Mirocha, l'air encore plus perplexe, dit :
« Très bien, j'arrive. »
Il reposa lentement l'appareil, mais resta debout à côté du téléphone, qu'il fixait des yeux, en réfléchissant.
Je lui ai demandé : « Mirocha, qui était-ce ? »
« On me demande de venir tout de suite au commissariat – quelque chose qui concerne les concessions de pêche avec le Japon. Il y a une sorte de problème… Je ne comprends pas, tout était réglé. »
Alors il m'a murmuré : « Peut-être est-ce une arrestation ? »
J'avais dû souvent m'occuper de sa paranoïa avant le Nouvel An, et j'y étais déjà habituée. Je l'ai repoussé joyeusement de la main et lui ai dit :
« Ne sois pas idiot, Mirocha ! Mais reviens vite, nous allons t'attendre. Et essaie de ne pas être en retard pour le cirque. »
Il a mis son manteau, le regard toujours inquiet. Il a demandé à Kolesnikov si sa voiture pouvait l'emmener là-bas et le ramener. Je l'ai accompagné jusqu'à l'escalier.
« Appelle-moi dès que tu arrives au commissariat, d'accord ? »
Il promit.
C'était une journée très froide, mais Mirocha ne portait jamais d'écharpe, même quand il gelait. J'avais une belle écharpe de laine, qui venait de l'étranger.
« Il fait si froid, lui ai-je dit. Et tu tousses. Prends mon écharpe. »
À ma grande surprise, il a accepté. Dans des circonstances normales, il ne l'aurait jamais fait, mais cette fois, il l'a prise aussitôt. Il a regardé l'écharpe, l'a caressée doucement et tendrement, et l'a mise autour de son cou. Aujourd'hui, rétrospectivement, je comprends : c'était quelque chose à *moi* – la seule chose peut-être qu'il lui resterait de moi.
Il est resté silencieux pendant quelques secondes. Puis il m'a regardée dans les yeux, m'a serrée dans ses bras, m'a embrassée très, très fort, puis m'a doucement repoussée, et, rapidement, sans un regard en

> arrière, il s’est précipité au bas des escaliers. Je suis restée à le regarder quand il apparaissait sur un niveau, puis sur un autre, de plus en plus bas. Il n’a jamais regardé en arrière. La porte de l’extérieur s’est refermée en claquant. Tout était paisible[58].

Vingt minutes plus tard, quelqu’un appela pour demander Mironov. Encore vingt minutes plus tard, la même personne rappela. Deux heures plus tard, on sonna à la porte. Un homme chaussé de bottes de feutre blanc se présenta comme un employé du commissariat aux Affaires étrangères, s’excusa pour son intrusion et demanda où était Mironov. Après son départ, Kolesnikov dit qu’il connaissait toutes les personnes qui travaillaient au commissariat et que cet homme n’en faisait pas partie. Quand le téléphone sonna à nouveau, c’était la bonne des Mironov qui demandait à Agnessa de rentrer à la maison. Celle-ci s’exécuta. Une fois arrivée, elle trouva plusieurs agents du NKVD prêts à commencer la fouille. L’homme en bottes de feutre blanc accusa Agnessa de mentir sur l’endroit où se trouvait son mari, lui demanda son carnet d’adresses et commença à appeler les proches de Mironov. Finalement, à deux heures du matin, quelqu’un appela pour dire qu’on avait trouvé Mironov et qu’il avait été emmené en prison.

Trois semaines plus tard, Agnessa fut convoquée au bureau d’accueil du NKVD. De là, on l’emmena dans le bâtiment principal, où un enquêteur du nom de Mechik lui remit un billet de Mironov. Le billet disait : « Ma femme et mon amie chérie. Je ne comprends que maintenant la profondeur de mon amour pour toi. Je n’avais jamais réalisé combien il était fort. Tout ira bien, ne t’inquiète pas. Ils vont vite tout régler et je reviendrai à la maison avec toi. Je t’embrasse tendrement. Mirocha[59]. »

La question qui préoccupa Agnessa le reste de sa vie était de savoir ce qu’avait fait Mironov, dans un Moscou bloqué par la neige, par une nuit de janvier sombre et glaciale, entre dix-sept heures, le moment où il était parti de l’appartement des Kolesnikov, et deux heures du matin, quand il était arrivé à son bureau au commissariat.

> J’ai appris du chauffeur des Kolesnikov que Mirocha ne s’était pas rendu au commissariat mais qu’il était rentré chez nous. Avant d’arriver devant les portes, il avait dit au chauffeur de s’arrêter. Il était sorti, avait remercié le chauffeur et avait disparu.
> J’ai beaucoup pensé à ce qui a pu se passer. La lettre que Micha m’a fait passer donnait de possibles indices.

Il avait dû aller à la maison d'abord pour récupérer le revolver qu'il gardait sous son oreiller. Il savait, malgré ce que j'avais dit, que cet appel étrange ne pouvait signifier qu'une chose, l'arrestation. Il avait résolu il y a longtemps de ne pas se rendre. Mais dès qu'il était entré dans la cour, son regard aiguisé avait dû repérer les agents secrets qui s'y cachaient, alors il était ressorti et avait marché dans les rues encore animées d'une soirée d'hiver à Moscou. Il n'était pas allé voir quelqu'un. Sinon, on me l'aurait dit. Qu'espérait-il ? Partir pour une destination inconnue ? S'enfuir ? S'échapper ? Mais pouvait-il vraiment s'échapper ? Ne l'auraient-ils pas trouvé tôt ou tard ? Et que me serait-il arrivé ? Et à Agoulia ?
Aurait-il dû se tuer d'une autre façon, sans son Mauser ? Se jeter dans la cage d'escalier d'un grand immeuble ou sous un bus, un trolleybus ou un tramway ?
Il y avait bien des façons d'en finir avec la vie. Et pour lui, cela aurait été plus facile que ce qui l'attendait. Il ne croyait pas qu'ils le laisseraient partir. La liste des amis et des connaissances exécutés qui était passée sous ses yeux était trop longue, tous les chefs, les sous-chefs exécutés… Balitski, qui, disaient-ils, avait crié de façon terrible quand on l'avait emmené dehors pour l'abattre ; Blioukher, abattu par Iéjov ; Ouborevitch, exécuté immédiatement après sa condamnation…
Aurait-il dû se tuer ? S'il l'avait fait, ils auraient dit : ah ah ! tu t'es tiré une balle, ou jeté dans une cage d'escalier ou sous un bus – ce qui veut dire que tu es coupable, que tu es un ennemi, que tu sais que tu as fait quelque chose de mal. Quand Gamarnik s'est tué, ils l'ont dénoncé comme « ennemi du peuple » et ont arrêté sa famille. Il nous serait arrivé la même chose, à Agoulia et à moi, s'il s'était tué.
Et ainsi, en essayant de sauver sa famille, il s'est préparé à se soumettre à la torture physique et morale, et c'est ce qu'il a voulu dire par « Je ne comprends que maintenant la profondeur de mon amour pour toi ».
Ce qu'il a dû souffrir, cette nuit, avant de se rendre !
J'ai pensé et repensé encore à la phrase qu'il a écrite sur son amour pour moi. S'est-il sacrifié pour moi ? Je ne veux pas dire qu'il ne m'aimait pas. Il m'a aimée autant qu'il était possible pour lui d'aimer un autre être humain – passionnément, farouchement. Bien sûr qu'il m'a aimée ! Mais est-ce vraiment la raison pour laquelle il ne s'est

> pas suicidé ? Je ne pense pas que ce soit la seule. Il a dû se convaincre lui-même que c'était la raison, l'unique raison. Mais, en fait, il aimait simplement trop la vie et n'a pas pu se résoudre à en finir, à en finir avec lui – il était en si bonne santé, si plein de force et de vie – à en finir avec lui, à s'arracher lui-même la vie…
> Peut-être aussi cela a-t-il aidé, quand, pour essayer de le persuader de ne pas se donner la mort, j'ai dit que même si on l'arrêtait il pourrait encore espérer prouver son innocence et que la justice triompherait. Après tout, il a eu tellement de chance toute sa vie. Espérait-il gagner cette dernière partie, elle aussi ? Les chances étaient minces, mais, malgré tout, il restait une chance[60].

On ne sait pas ce que Mironov a fait pendant ces quelques heures, dans Moscou bloqué par la neige, ni quelle était sa conception de la justice et de l'innocence. Il passa une année en prison avant d'être condamné à mort. La sentence fut signée par Staline : son nom faisait partie d'une liste, soumise la veille par Beria, de 346 « membres actifs d'une organisation d'espionnage contre-révolutionnaire, droitière-trotskiste, conspirative ». S'y trouvaient également Redens et Chapiro ; Iéjov et son frère Ivan ; Frinovski, sa femme et son fils aîné ; le collègue de Mironov à la troïka de Sibérie occidentale, Robert Eikhe ; l'adjoint de Mironov à Novossibirsk et plus tard en Mongolie, Mikhaïl Goloubtchik ; le beau-frère de Boris Berman, ex-commissaire du peuple aux Affaires intérieures de Bachkirie, Solomon Bak ; et le responsable du NKVD qui avait dirigé l'exécution d'environ 3 000 trotskistes dans la « vieille briqueterie » de Vorkouta, au printemps 1934, Iéfim Kachketine-Skomorovski. Aux côtés de ces administrateurs de la grande purge figuraient aussi l'adjoint de Kerjentsev au Comité des Arts, et ancien directeur du Théâtre d'art de Moscou, Iakov Boïarski-Chimtchelevitch ; la première femme de Boukharine (une invalide paralysée), Nadejda Loukina-Boukharina ; l'ancienne sténographe du Comité central et compagne de cellule d'Anna Larina-Boukharina, Valentina Ostroumova ; le metteur en scène Vsevolod Meyerhold, l'écrivain Isaac Babel et le principal chroniqueur de la révolution de Février, de la révolution d'Octobre et de la construction du socialisme, Mikhaïl Koltsov[61].

Voiture devant les portes de la cour n° 1

PARTIE 6

LA VIE APRÈS

29. LA FIN DE L'ENFANCE

Quand Maxime Vassilievitch Zaïtsev, le président de la section information du Comité exécutif central, et son épouse, Vera Vladimirovna Vedeniapina, membre du présidium de la Cour suprême de la Fédération russe, qui vivaient dans l'appartement 468, furent arrêtés, au printemps 1938, leur fils Igor, douze ans, écrivit un poème intitulé « Seul » :

Rien n'avait de sens pour moi.
J'errais, je ruminais, je pleurais.
Je pensai à un poney de Yalta
Qui m'avait emmené en promenade.
J'appelai maman et papa
Je fus saisi par la peur
Je me mordis les lèvres jusqu'au sang,
J'allumai une cigarette
Je dois trouver de quoi manger,
Personne ne va m'aider maintenant.
Vais-je devenir bon en grandissant ?
Puis-je devenir quelqu'un de bon[1] ?

Vladimir (Vova) Ossepian, de l'appartement 60, était lui aussi âgé de douze ans quand ses parents (Gaïk Alexandrovitch Ossepian, chef adjoint du département politique de l'Armée rouge, et Elizaveta Fadeïevna Guevorkian, agent personnel au département politique du commissariat du peuple aux Transports) furent arrêtés. Trois ans plus tard, en juin 1940, il écrivait une lettre au commandant du camp où sa mère avait été envoyée pour huit ans en tant que membre de la famille d'un traître à la mère patrie. Son père avait été exécuté (« condamné à dix ans sans droit de correspondance ») le 10 septembre 1937. Le petit Vladimir vivait depuis avec le père de sa mère et avait changé son nom de famille.

Igor Zaïtsev

Vova Guevorkian (Ossepian) avec ses parents

Requête

Cela fait trois ans que je n'ai pas vu ma mère. Je vis depuis avec des personnes qui me sont presque entièrement étrangères. Il est très difficile pour moi de vivre sans ma chère maman. Elle me manque beaucoup. Je vous demande, je vous supplie de me permettre de rendre visite à ma maman. Elle est très malade et j'ai peur de ne plus jamais la revoir. Je compte sur votre gentillesse et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Ma mère, Elizaveta Fadeïevna Guevorkian, reçoit nos lettres à l'adresse suivante : Province de Novossibirsk, Chemin de fer de Tomsk, gare de Yaya, P. O. Boîte n° 247/13.

J'attends avec inquiétude votre réponse à l'adresse 20, rue Marx, appartement 12,
Vova Guevorkian
Salutations, Vova Guevorkian

Une mention en travers de la feuille disait : « Remettre à la prisonnière Guevorkian. Rédiger une requête demandant une visite[2]. »

*
* *

Âgé de quinze ans, Volodia Moroz, dont le père était l'ancien chef du département Enquêtes de la Tchéka, Grigori Moroz, renonça, quant à lui, à essayer d'être bon. Après l'arrestation de ses parents, il fut envoyé avec son frère Alexandre, âgé de huit ans, à l'Orphelinat n° 4, dans le village d'Annenkovo, district de Kouznetsk, province de Kouïbychev. Le 7 décembre 1937, il écrivait dans son journal :

> Je me sens à nouveau seul et désespéré. Mais que puis-je faire ? Absolument rien. La même pensée ne cesse de me passer par la tête, encore et encore : « De quoi suis-je coupable ? »
> Pourquoi m'ont-ils envoyé ici, dans cet exil immérité ? […]
> J'ai pensé écrire une lettre à Staline, et puis j'ai changé d'avis : il ne me croira pas de toute façon et ne me comprendra pas, même s'il est considéré comme un génie.
> Je garde cela en dernier recours. Mes seules consolations sont la nature, les cigarettes et les livres.
> La nature ici est vraiment extraordinaire. Quelqu'un de la capitale n'en reviendrait pas, tout en n'ayant que mépris pour ce « plaisir pastoral ».
> Les prairies immenses, couvertes d'une neige cristalline, les petites cabanes des paysans, propres et confortables à l'intérieur, sans prétention à l'extérieur, la rivière, la forêt et surtout, dominant tout cela, le grand bâtiment de pierre de l'Orphelinat n° 4, où j'ai l'honneur de résider – tout cela est très beau, mais en même temps désagréable, car cela me rappelle mon exil immérité.

La plupart des professeurs de l'école locale étaient « ignorants et incultes ». La vie à l'école et dans la campagne en général était infectée par « la flagornerie, le mensonge, la calomnie, les dissensions internes et autres querelles ».

> Mais pourquoi ? Est-ce parce que les gens sont mauvais ? Non, c'est parce que quelques scélérats tenant dans leurs mains la totalité du pouvoir sont mauvais.
> Si quelqu'un tombé il y a douze ans dans un sommeil profond se réveillait aujourd'hui, il serait stupéfait par les changements qui se sont produits.
> Il ne retrouverait plus les anciens chefs. Il verrait à la place un gouvernement de crétins sans expérience, qui n'ont rien fait pour la victoire de la Révolution, ou de vieilles canailles, qui ont vendu leurs camarades pour leur intérêt personnel. Il ne retrouverait plus les « anciens » et légendaires commandants de l'Armée rouge, les bâtisseurs et les organisateurs de la Révolution, les talentueux écrivains, journalistes, ingénieurs, artistes, directeurs de théâtre, diplomates, hommes d'État, etc. Tout est nouveau : les gens, les relations humaines, les contradictions, le pays dans son entier. Tout a

> pris une apparence nouvelle. Mais les choses ont-elles changé en mieux ? En surface, oui. Dans leur essence, non. Les flagorneurs sont respectés ; condamnés en apparence, les calomniateurs sont, en réalité, redoutés, et les scélérats sont à la mode.
> Des milliers de gens sont malheureux. Des milliers de gens sont gravement, épouvantablement aigris. Cette aigreur va éclater et nettoyer toute cette saleté. Le bonheur triomphera !

Le style et l'imagerie de Volodia étaient influencés par la rhétorique politique de l'époque, mais sa principale inspiration, sur le plan du style comme du programme, venait des livres qu'il avait lus à la Maison du Gouvernement (et qu'il continuait de lire à l'école de l'orphelinat). Au milieu des neiges cristallines d'un exil lointain, l'esthétique de l'enfance soviétique heureuse s'exprimait dans les formules bien connues de l'Âge d'or. Lorsque Volodia apprit par son frère que trois autres femmes de la Maison du Gouvernement avaient « suivi leurs maris », il écrivit :

> Bêtes insatiables, tous ces sacrifices ne vous ont-ils pas suffi ? Continuez à détruire, à voler et à tuer, mais souvenez-vous que le jour du Jugement viendra. Rappelez-vous Lermontov :
> *Devant vous, tribunaux et vérité se taisent.*
> *Oui, mais le Tribunal divin, ô dépravés,*
> *Le Juge redoutable, il vous attend,*
> *Il est inaccessible au son de l'or,*
> *À l'avance il connaît les pensées et les causes.*

D'après le journal de Volodia, le règne de la terreur avait commencé le jour de l'assassinat de Kirov, et il avait désormais détruit l'État édifié par Lénine.

> Toute la couche supérieure du Parti et du gouvernement a été arrêtée. En même temps, leurs anciens amis de prison et d'exil d'avant la Révolution essaient de sauver leur peau en criant : « Mort à l'ennemi du peuple », « Mort aux espions », etc. Et ils appellent cela la justice ! C'est incroyable. Une poignée de gros types bien nourris règnent effrontément sur une population malheureuse à 90 %. Le molchalinisme et le khlestakovisme prospèrent. La façade de progrès général dissimule le déclin moral de notre pays. J'ai envie de m'écrier :

Combien de temps encore les Russes
Seront-ils la propriété muette de leurs maîtres ?
Les hommes et les femmes,
Comme du bétail,
Combien de temps encore seront-ils vendus[3] *?*

Molchaline est le flagorneur du *Malheur d'avoir trop d'esprit* (1825), d'Alexandre Griboïedov ; Khlestakov est le fanfaron du *Revizor* (1836) de Nicolas Gogol ; le poème est l'œuvre du décembriste Kondrati Ryleïev, pendu pour tentative de régicide en 1826.

Le 20 janvier 1938, Volodia écrivit une lettre à son frère de dix-sept ans, Samouïl (Moulia), qui partageait l'appartement 402 avec son ami Nikolaï Demtchenko, et qui travaillait à l'Institut d'histoire locale et des études muséales tout proche (dans la « Petite Église »)[4].

Cher Moulia : quand vas-tu enfin m'écrire ?!

Je t'en supplie : écris-moi, écris-moi encore ! Mais n'écris rien d'important dans ta lettre. Souviens-toi : absolument rien. Il est évident qu'ils ne me donnent pas tes lettres. Moulia, dès que tu auras cette lettre, envoie-moi des cigarettes. Je n'ai rien à fumer. Je n'ai pas d'argent. Je suis complètement désespéré. Bientôt je vais écrire une lettre au NKVD qui fera qu'ils m'enfermeront dans un endroit sûr. Laisse-les, j'en serai heureux !!! Ils veulent que je devienne idiot, ils veulent faire en sorte que je ne sois plus capable de lutter contre le mal, ce qui veut dire contre eux, mais cette ruse ne marchera pas. Ces messieurs du NKVD font de mauvais calculs. Je vais me battre, hurler, faire sonner les cloches ! Je parlerai partout de leur cruauté et de leur violence ! Je n'ai plus peur d'eux maintenant ! Fini la peur !
Vive la lutte !
Moulia, écris-moi, écris et écris encore. J'attends ta lettre et ton colis.

Je t'aime,
Vova[5]

Samouïl n'a jamais reçu la lettre : il fut arrêté le jour où elle fut postée. Le 18 février, ayant entendu parler de l'arrestation de Samouïl par un ami de la Maison du Gouvernement, Volodia écrivit à Staline pour lui parler de l'arrestation inexpliquée de ses parents et de son propre exil immérité :

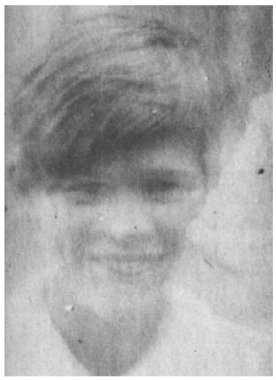
Imaginez ma situation à l'orphelinat. Je suis devenu une sorte de misanthrope. J'évite les gens, je vois partout des ennemis cachés, j'ai perdu toute foi dans l'humanité. Pourquoi suis-je si seul ? Parce que le niveau intellectuel général des enfants à l'orphelinat et à l'école locale est très inférieur au mien. Je ne me vante en rien. Et l'école ? L'école est si lamentable, et les professeurs, à l'exception de deux, sont si médiocres que je n'ai même plus envie d'y aller. J'aimerais engranger autant de connaissances que possible, et ici, je ne reçois que le strict minimum. Comment pourrai-je être satisfait dans des conditions pareilles ? Vous allez croire que je suis sentimental et faible, mais ce n'est pas vrai. Tout ce que je demande, c'est le bonheur – un bonheur vrai et durable. Lénine disait : « Dans le pays des Soviets, il ne doit pas y avoir d'enfants démunis ; que tous les jeunes citoyens soient heureux. » Suis-je heureux ? Non, je ne le suis pas. Alors, qui est heureux ? Vous avez dû entendre parler de la « jeunesse dorée » de l'époque tsariste. Si triste que cela paraisse, cette « jeunesse dorée » existe encore aujourd'hui. Ce sont pour la plupart les enfants des gens importants, estimés. Ces enfants ne respectent rien : ils boivent, mènent une vie dissolue, sont grossiers avec les autres. La plupart sont des étudiants médiocres alors qu'on leur donne toutes les chances d'étudier. Ce sont ceux-là qui sont heureux ! Cela paraît étrange, mais c'est vrai. Camarade Staline, je sombre de plus en plus profond, je coule à une vitesse étourdissante dans un abîme noir d'où on ne peut pas s'échapper. S'il vous plaît sauvez-moi, ne me laissez pas périr !

Je crois que c'est tout. J'espère que vous me répondrez bientôt et que vous m'aiderez.

J'attends votre réponse avec beaucoup d'espoir. Vl. Moroz[6].

On l'arrêta deux mois plus tard. Au début, il clama son innocence, mais, quand les interrogateurs lui montrèrent ses lettres, il admit que l'arrestation et particulièrement l'arrestation de son frère avaient fait naître en lui un sentiment de « haine contre l'État soviétique et les chefs du Parti communiste et du gouvernement soviétique ». Il fut déclaré coupable d'activité contre-révolutionnaire ; étant mineur, il ne pouvait cependant pas être accusé en vertu de l'article 58-100, partie I, du Code pénal. Après un examen spécial du bureau du procureur général, il fut condamné à trois ans dans un camp de travail[7].

Un an plus tard, le 9 septembre 1939, la mère de Volodia, Fanni Lvovna Kreindel, qui était détenue au camp de Temnikovski, réservé aux membres des familles de traîtres à la mère patrie, écrivit au nouveau commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Lavrenti Beria, que ses fils « ne pouvaient pas avoir commis eux-mêmes de crimes » et qu'ils avaient probablement été arrêtés comme « membres de famille », en violation évidente de la déclaration du camarade Staline selon laquelle les fils ne devaient pas répondre des crimes de leurs pères : « Je travaille honnêtement depuis le plus jeune âge, et même dans le camp, je travaille, depuis janvier 1938, en ma capacité professionnelle de pharmacienne. Je supporte courageusement mon emprisonnement en tant que membre de famille, mais le fait que mes enfants souffrent à un si jeune âge m'enlève toutes mes forces, et seul l'espoir de votre intervention officielle et la révision du cas de mes enfants me donnent la force de supporter aussi cette souffrance[8]. »



Volodia Moroz
peu avant l'arrestation
de ses parents

La requête de Kreindel fut examinée par un agent de la commission spéciale du NKVD, le capitaine à la Sécurité de l'État Chougounikhine, qui jugea que Samouïl avait été condamné comme membre d'une organisation antisoviétique et que Volodia s'était montré « violemment hostile aux chefs du Parti communiste et du gouvernement soviétique ». Le 25 mars 1930, Chougounikhine rejeta formellement la requête de Kreindel. Ni l'un ni l'autre ne savaient qu'un an auparavant, le 28 avril 1939, Volodia était mort en prison de « tuberculose des poumons et des intestins[9] ».

*

* *

Staline n’a sans doute jamais lu la lettre de Volodia, mais il a sûrement entendu parler de la « jeunesse dorée ». Le 3 juin 1943, sur le Grand Pont de pierre, Volodia Chakhourine, âgé de quatorze ans (le fils du commissaire du peuple à l’Industrie, Alexeï Chakhourine), abattait Nina Oumanskaïa, âgée de quinze ans (la fille du nouvel ambassadeur soviétique au Mexique, Konstantin Oumanski), puis se tuait lui-même. Nina mourut sur le coup (sur les escaliers conduisant à la Maison du Gouvernement). Volodia, qui vivait rue Granovski (l’ancienne Cinquième Maison des Soviets), mourut le lendemain à l’hôpital. L’enquête de police révéla que Volodia était déterminé à empêcher Nina de suivre son père au Mexique, qu’il avait emprunté son revolver à Vano, le fils de quinze ans de Mikoyan, qui allait toujours à l’école armé (tout comme son frère, Sergo, âgé de treize ans), et qu’il était le chef d’une société secrète à laquelle appartenaient Leonid Barabanov (quatorze ans, fils du secrétaire de Mikoyan, Alexandre Barabanov), Félix Kirpitchnikov (quatorze ans, fils du président adjoint du Gosplan, Piotr Kirpitchnikov), Artem Khmelnitski (quatorze ans, fils du directeur de l’Exposition des trophées militaires, Rafaïl Khmelnitski), Piotr Bakoulev (quinze ans, fils du chirurgien général de Moscou, Alexandre Bakoulev), Armand Hammer (neveu du « millionnaire rouge » américain du même nom), Leonid Redens (quinze ans, fils de feu Stanislas Redens et de la belle-sœur de Staline, Anna Allilouеïeva) et Sergo Mikoyan.

Contrairement à Volodia Moroz, dont le byronisme, resté fidèle au modèle romantique, était passé du mépris pour la médiocrité ambiante à la rébellion autosacrificielle contre l’injustice, Volodia Chakhourine était passé du côté du Stavroguine des *Possédés* – et même au-delà. Son rêve était de créer un gouvernement mondial qui allierait la puissance et la cruauté de l’Union soviétique et de l’Allemagne hitlérienne. Il l’appelait le Quatrième Reich et se donnait le titre de *Reichsführer*. Sur sa table de nuit se côtoyaient Nietzsche et *Mein Kampf* (dont les hauts responsables du Parti et de l’État pouvaient se procurer des traductions en russe). Les autres garçons disaient avoir toujours été indifférents à ses aspirations intellectuelles, mais semblaient avoir beaucoup apprécié les privilèges du secret et la reconstitution ésotérique du pouvoir et des privilèges de leurs pères. (Tous étaient élèves de l’École n° 175, où allaient aussi Svetlana

Molotova, qui avait le même âge, et Svetlana Stalina, de trois ans plus âgée.) Après une enquête de cinq mois, ils furent condamnés à un an d'exil dans « diverses villes de Sibérie, d'Oural et d'Asie centrale[10] ».

Anatoli Granovski (né en 1922), le fils du directeur du combinat chimique de Berezniki, Mikhaïl Granovski, appartenait à la génération précédente de la « jeunesse dorée » (tout comme le fils de Staline, Vassili, et son fils adoptif, Artem Sergueïev). D'après ses mémoires, lui et ses amis « dansaient, flirtaient avec des filles, allaient au théâtre, organisaient des fêtes et s'amusaient énormément » – du moins jusqu'au 6 novembre 1937, date à laquelle son père fut arrêté. Le 27 janvier 1938, il demanda d'être arrêté à son tour, dans l'espoir de revoir son père. Au bout de six mois passés en prison, et trois passages à tabac sévères, des conversations avec des compagnons de cellule qui lui ouvrirent les yeux, et force lectures de Goethe, Hugo, Balzac et Tolstoï, il écrivit une lettre à Beria, affirmant sa loyauté au NKVD. Le 20 juillet 1939, il fut relâché contre la promesse de servir comme agent secret. Son travail était de reprendre contact avec ses vieux amis de la Maison du Gouvernement et d'inciter les enfants des ennemis du peuple à dévoiler leur hostilité à l'État soviétique. Ses premières missions visèrent Igor Peters, le fils de Iakov (Jekabs) Peters, tchékiste éminent et agent de la Commission de contrôle du Parti, anciennement de l'appartement 181, et Alexandre Koulkov, le fils de Mikhaïl Koulkov, agent de la Commission de contrôle du Parti et du Comité du Parti de Moscou, anciennement de l'appartement 268. Anatoli Granovski a raconté la nuit blanche qu'il avait passée à l'hôpital Botkine, où l'on avait soigné les blessures qui lui avaient été infligées en prison (une hernie et la mâchoire brisée). « Il faudra que j'espionne mes amis. Et mon père assassiné, ou mon père emprisonné, ou mon père torturé, me servira d'appât pour provoquer leurs indiscrétions. » Mais avait-il le choix ? Avait-il besoin d'avoir le choix ?

Volodia Chakhourine

Nina Oumanskaïa

> Il faisait encore nuit, j'étais étendu sur le dos dans un lit confortable, et je savais qu'il me fallait réfléchir sérieusement à tout ça. Même quand on sait qu'on est pris au piège, il faut réfléchir.
> Bien sûr, c'était tout à fait logique. C'était la chose la plus logique du monde. J'appartenais à deux partis contraires, l'un qui pouvait me faire du mal et l'autre non. Il était tout à fait logique qu'on me demande de servir le premier en trahissant le second. Y avait-il une raison de penser que le sentiment pourrait ébranler le parti le plus fort, d'une manière ou d'une autre ? Aucune. Si je me sentais découragé, cela voulait dire que j'étais encore un enfant[11].

Mais il n'était plus un enfant. Il avait dix-sept ans, son père n'était plus là, et il devait veiller sur sa mère, sans ressources, et sur ses deux petits frères. Enfin, avait-il vraiment des amis ?

> Je me souviens de la prison de Boutirki, et de l'abaissement dans lequel nous avons vécu pendant un an avant cela. Quelqu'un nous avait-il aidés, à ce moment-là ? Brouskine nous avait aidés, mais Brouskine avait disparu, liquidé. Mais les autres, de notre côté de la barrière, y en eut-il un seul pour nous apporter de l'aide ? En dehors des roubles et des kopeks, l'aide d'une main pour porter une armoire trop lourde, l'aide d'une visite, d'un mot gentil ? Personne ne nous avait aidés, sauf Erik Korkmasov, qui avait posté une lettre pour ma mère. Où étaient mes amis, à ce moment-là ? Couché tranquillement, éveillé dans le noir, je me souriais à moi-même, presque soulagé. Je n'avais pas d'amis. Je ne devais de loyauté à personne, sinon à ceux qui pouvaient me l'arracher – et à moi-même[12].

Alexandre Brouskine, l'ancien directeur de l'usine de tracteurs de Tcheliabinsk et commissaire du peuple à l'Industrie de la machine-outil (de l'appartement 49), avait été un ami de son père, et lui avait donné un emploi d'assistant tourneur après l'arrestation de celui-ci. Erik (Djelal Erast) Korkmasov, fils de l'ancien président du Conseil des commissaires du peuple du Daghestan et secrétaire adjoint du Conseil des nationalités, Djelal ed-Din Korkmasov (de l'appartement 401), avait été son meilleur ami, et c'est à lui qu'il avait demandé de poster sa lettre d'adieu à sa mère avant de se rendre au quartier général du NKVD. En dehors d'eux, il n'avait pas d'ami et n'était donc en position de trahir personne. Il était devenu ce que les autres appelaient « quelqu'un de mauvais », c'est-à-dire quelqu'un qui ne devait de loyauté qu'à ceux qui pouvaient la lui arracher – et à lui-même (ainsi qu'à sa famille immédiate, ce qu'impliquait la définition de « quelqu'un de mauvais »).

Quand Igor Peters lui dit qu'il avait renié ses parents, il répondit, par provocation, qu'on ne pouvait pas espérer de quelqu'un qui trahissait aussi rapidement ses parents qu'il ne trahisse pas aussi ses amis et ses amantes. Igor le frappa au visage, mais il ne répliqua pas, bien qu'il fût le plus fort : il punirait Igor pour avoir trahi ses parents (et pour l'avoir frappé au visage) en le dénonçant à la police secrète. C'est ce qu'il fit, mais la boucle se referma quand son responsable au NKVD le pria de ne plus dénoncer Igor – parce que Igor était lui aussi devenu un agent secret. Pour Granovski, le Faust soviétique – et le culte du « travail sur soi » – devait en définitive passer un pacte avec le diable. Il était le double diabolique de Leon (Liova) Fedotov : lui aussi aspirait à une conscience sans limite de soi, à un mélange uniforme de mémoire et d'expérience ; lui aussi voulait incarner l'âge « des grands planificateurs et des géomètres de demain ». Voici ce qu'il écrivait à propos d'une de ses conversations avec Alexandre Koulkov : « Mon esprit était pleinement occupé de mémoriser sa conversation et de prendre soin de répondre d'une façon qui lui paraisse naturelle et qui ne le décourage pas de continuer. Telle est la qualité de l'acier, ai-je pensé avec plaisir. Telle doit être la maîtrise de soi, la parfaite soumission à un objectif prédéterminé. Le pouvoir sur les autres commence par le pouvoir sur soi-même[13]. »

Sa carrière d'agent fut un succès et il fut envoyé, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, à l'« École spéciale de formation au sabotage et à la reconnaissance », nouvellement créée. Là, son « travail sur soi » devint une extension du travail de l'État en vue de la victoire.

> La mémoire, la mémoire, la mémoire, et la maîtrise de l'esprit discipliné sur les sentiments et les faiblesses de la chair. Deux choses seulement doivent occuper l'esprit du véritable *tchékiste* : l'objectif et les moyens de l'atteindre. Aucune préoccupation, aucun absolu, aucun principe, aucune valeur en dehors de l'efficacité. Le *tchékiste* est un serviteur et un gardien parfait de l'État. Forme-toi, forme-toi, forme-toi pour t'améliorer, pour atteindre la perfection, pour devenir une machine humaine efficace à cent pour cent.

Il affirme avoir tiré parti de la formation et avoir accompli avec succès plusieurs missions d'assassinat derrière les lignes ennemies. « J'ai découvert que l'action rapide, précise et létale qui précède la mort délibérée m'exaltait. J'ai découvert avec satisfaction que mon corps réagissait à l'urgence avec une spontanéité propre et immédiate, et que mon esprit était aussi froid que lors d'une partie d'échecs contre un adversaire plus faible[14]. »

Entre deux missions à l'étranger, il continua de travailler comme agent secret à Moscou. Sa spécialité était la séduction et l'incrimination des jeunes femmes. D'après ses mémoires, « ce fut provocation après provocation, enquête après enquête, et je m'introduisis dans la vie privée de tant de gens, et si intimement, que, si ma mémoire n'avait pas été aussi exercée qu'elle l'est, je me perdrais aujourd'hui complètement dans la masse de mes souvenirs ». Au printemps 1944, on lui demanda d'infiltrer un autre groupe d'enfants de hauts responsables arrêtés (la plupart diplômés de l'École n° 175, et qui avaient tous une petite vingtaine d'années). Parmi eux se trouvaient son ami d'enfance, Erik Korkmasov, rentré récemment du front en raison d'une blessure à l'épaule, et la fille de Romuald Mouklevitch, Irina (anciennement de l'appartement 334)[15].

Irina se souvient d'être tombée sur Anatoli Granovski, un jour, dans le métro. C'était un « bel officier », « beau et extrêmement sûr de lui ». Il était très heureux de la voir ; plus tard, dans la journée, elle et Erik le retrouvèrent pour bavarder. Il commença par passer la prendre dans sa limousine, suscitant l'envie et l'étonnement de ses amies. Quand il Anatoli Granovskiapprit qu'Irina vivait avec sa tante parce que sa chambre avait été occupée par quelqu'un d'autre après qu'elle avait été évacuée, il l'emmena au tribunal, la pria d'attendre dehors, revint avec un juge qui lui dit de ne pas s'inquiéter, la conduisit à son ancien appartement, entra en forçant la porte, fit une liste des biens des nouveaux occupants, les fit tous

sortir et changea la serrure. Peu après, Erik dit à Irina qu'Anatoli était sur le point d'être envoyé quelque part en mission spéciale. Avant de partir, il passa la voir et lui demanda de l'épouser, mais sa tante pensait que ce n'était pas une bonne idée et Irina déclina. Elle ne revit plus jamais Anatoli. Un peu plus tard, Erik Korkmasov et douze autres personnes furent arrêtés pour avoir organisé un attentat contre Staline. Erik passa cinq ans dans une prison et dans plusieurs autres lieux d'exil au Kazakhstan. Irina apprit plus tard qu'Anatoli s'était fait tuer lors d'une mission derrière les lignes ennemies. Une autre de leurs amis, Nadia Belenkaïa (fille de l'ancien garde du corps de Lénine et cadre du NKVD Abram Belenki, de l'appartement 53, et qui avait été arrêté), lui dit un jour que, d'eux tous, c'est Anatoli qui avait eu le sort le plus tragique. D'après Irina, ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles entendirent parler du livre d'Anatoli, publié aux États-Unis, sur son travail d'agent provocateur ; et elle ne put s'empêcher de noter que, dans son chapitre sur les personnes qu'il avait trahies, il citait Erik et Nadia, mais pas elle[16].

Anatoli Granovski

*
* *

Le responsable de Granovski pour ces opérations était Andreï Sverdlov, le fils de Iakov, dont il parle comme du Méphistophélès de son *Faust* : un homme à l'ironie implacable, l'« air ennuyant et vaniteux », et qui avait le « rire mugissant de celui qui n'est pas sûr de lui » et un goût immodéré pour le « pouvoir en soi ». Après un bref emprisonnement en 1935 (pour avoir dit qu'il fallait « éjecter Koba »), il avait travaillé comme contremaître à l'usine d'automobiles Staline avant d'être arrêté à nouveau en janvier 1938. On ne sait pas s'il devint un agent après sa première ou

après sa seconde arrestation. (Selon un de ses supérieurs, il avait été utilisé en cellule comme agent provocateur durant l'affaire du « bloc droitier-trotskiste ».) En décembre 1938, après pratiquement une année de prison, il fut relâché et devint enquêteur à plein-temps. Dix mois plus tard, quand Anna Larina était assise dans le bureau de Iakov Matoussov, son interrogateur à la Loubianka, la porte s'ouvrit et Andreï Sverdlov entra. Elle avait toujours cru que sa condamnation pour appartenance à une « organisation terroriste de la jeunesse » avait un rapport avec l'arrestation des Sverdlov (et de Dima Ossinski) en 1935, et elle pensa tout de suite qu'il était lui aussi prisonnier et qu'on l'amenait pour une confrontation[17].

> Mais quand je regardai plus attentivement Andreï, je réalisai qu'il ne ressemblait pas à un prisonnier. Il portait un costume gris élégant, un pantalon bien repassé, et son visage lisse et satisfait dégageait un parfait contentement.
> Andreï s'assit sur une chaise à côté de Matoussov et m'étudia soigneusement, mais non sans quelque émotion.
> « Je vous présente votre nouvel enquêteur, dit Matoussov.
> — Qu'est-ce que vous voulez dire, "enquêteur" ? m'exclamai-je, tout à fait stupéfaite. C'est Andreï Sverdlov !
> — Oui, Andreï Iakovlevitch Sverdlov, répondit fièrement Matoussov (comme s'il voulait dire "voyez un peu les enquêteurs que nous avons ici"), le fils de Iakov Mikhaïlovitch Sverdlov. C'est lui qui va s'occuper de votre affaire. »
> L'annonce de Matoussov me terrifia et je me sentis totalement perdue. Il m'aurait été plus facile de faire face à la confrontation hostile à laquelle je m'étais attendue.
> « Comment, vous n'appréciez pas votre nouvel enquêteur ? demanda Matoussov, observant mon trouble et mon effroi.
> — Je ne le connais pas comme enquêteur, mais il est inutile de nous présenter : nous nous connaissons depuis longtemps.
> — A-t-il été de vos amis ? demanda Matoussov, me regardant curieusement.
> — Laissez Andreï Iakovlevitch répondre à cette question. »
> Je n'aurais pas appelé Andreï mon ami, mais je le connaissais depuis l'enfance. Nous avions couru et joué ensemble autour du Kremlin. Un automne, « Adka », comme nous l'appelions alors, avait fait tomber brusquement mon chapeau de ma tête et était parti en courant. Je lui

avais couru après mais n'avais pas pu le rattraper. J'étais allée chez lui. (La famille Sverdlov avait continué de vivre au Kremlin après la mort de Iakov.) Andreï prit des ciseaux, découpa la partie supérieure du chapeau (c'était un bonnet en tricot) et me le jeta au visage. Il avait environ treize ans et j'en avais dix. Ce fut peut-être son premier acte de cruauté, et peut-être était-il cruel de nature. Plus tard, nous avons passé nos vacances d'été en Crimée en même temps. Andreï venait depuis Foros me voir à Moukhalatka. C'était avant son mariage et le mien. Nous allions marcher, faire du vélo et nager dans la mer ensemble[18].

Maintenant, il avait vingt-huit ans et elle vingt-cinq. Il lui demanda pourquoi elle avait mentionné son nom lors de ses précédents interrogatoires, et elle dit qu'elle avait pensé que sa première arrestation serait utilisée à la fois contre elle et contre lui. Deux ou trois jours plus tard, on la ramena pour lui poser d'autres questions.

Cette fois, Andreï fut plus doux et me regarda avec plus de chaleur. En passant près de moi, il me mit une pomme dans la main. Mais il n'oublia pas son travail d'interrogateur. Il s'assit derrière le bureau, dans la pièce petite et étroite. Nous nous sommes regardés en silence. Mes yeux se remplirent de larmes. Il me sembla qu'Andreï, lui aussi, était troublé, mais peut-être que je voyais ce que je voulais voir.

Nous avions des biographies similaires : nous étions tous les deux des enfants de révolutionnaires professionnels. Nos pères avaient réussi à mourir à temps, nous étions également loyaux à l'égard de l'État soviétique et nous admirions tous deux Boukharine. Cela avait été le sujet d'une conversation que j'avais eue avec Andreï avant mon mariage. Enfin, nous avions tous les deux souffert d'une catastrophe, à différents degrés, mais d'une catastrophe tout de même.

Les actes d'Andreï Sverdlov ne pouvaient être considérés que comme de la trahison. C'étaient les yeux de Caïn qui me regardaient. Mais la personne responsable de la catastrophe, la sienne et la mienne, était la même – Staline.

Le silence d'Andreï était insupportable, mais j'avais perdu moi aussi, pendant un certain temps, la capacité de parler. Finalement j'éclatai :

« Sur quoi allez-vous donc m'interroger, Andreï Iakovlevitch ? Boukharine est mort, alors il est inutile d'essayer d'obtenir d'autres fausses preuves contre lui, n'est-ce pas ? Quant à ma vie, vous la

connaissez aussi bien que moi, et vous n'avez pas besoin de m'interroger à ce sujet. Et la vôtre, jusqu'à un certain point, est pour moi tout à fait limpide. C'est pourquoi je vous ai défendu en disant que vous ne pouviez avoir été impliqué dans aucune organisation contre-révolutionnaire. »

Penché sur son bureau, Andreï me regardait, une expression énigmatique sur le visage, n'ayant apparemment pas entendu ce que j'avais dit. Il lâcha soudain quelque chose qui n'avait aucun rapport avec l'enquête, ou plutôt avec la conversation que nous avions.

« Tu as vraiment un très joli corsage, Niouska ! » (« Niouska » était le surnom affectueux que me donnaient mes parents et mes amis.)

Je crois que j'ai eu pitié du traître, à ce moment-là, croyant qu'il était pris au même piège que moi, mais que lui y était entré par l'autre bout.

« Alors, comme ça, tu aimes mon corsage (avec Andreï, je n'arrêtais pas de passer du "vous" formel au "tu" informel, en fonction de ce que je ressentais), et qu'est-ce que tu n'aimes pas[19] ? »

Il répondit en disant qu'elle avait dénigré les procès pour l'exemple et nié la culpabilité de Boukharine. À la fin de la conversation, il lui dit, « au fait », que sa femme, Nina Podvoïskaïa, lui avait demandé de lui passer le bonjour.

Ce « au fait » et ce « bonjour » ne suscitèrent en moi que de l'irritation. Je doute que la femme d'Andreï ait jamais rien su de nos dramatiques rencontres.

Je ne restai cependant pas longtemps en reste et répondis à son bonjour par plusieurs bonjours de mon acabit. Je lui transmis les salutations de sa tante, la sœur de Iakov, Sofia Mikhaïlovna, que j'avais vue dans un camp à Tomsk, et celles de sa cousine, la fille de Sofia Mikhaïlovna et la femme de Iagoda, que je n'avais pas vue, ce qui ne m'empêcha pas de passer son bonjour. D'après la rumeur du camp, la femme de Iagoda avait été envoyée dans un des camps de la Kolyma avant le procès, puis transférée à Moscou et exécutée. Je lui passai ensuite le bonjour de son neveu, le fils de sa cousine, et lui parlai des lettres tragiques de Garik, écrites depuis un orphelinat, pour sa grand-mère, dans un camp : « Chère, chère mamie, je ne suis pas encore mort ! »[20].

Andreï Sverdlov (assis au premier rang, au milieu) avec des amis.
À côté de lui (au premier rang, à droite), Dima Ossinski

Mais il y avait beaucoup de choses qu'elle ignorait à propos d'Andreï Sverdlov. Elle n'était probablement pas au courant de l'exécution de son autre cousin, Leopold Averbakh, de son oncle, Veniamine Sverdlov, ou de son ami d'enfance, Dima (Vadim) Ossinski. Sans doute ignorait-elle aussi qu'Andreï avait un autre oncle, Zinovi Pechkov, qui était officier dans la Légion étrangère française, ou que sa fille, Elizaveta, la cousine d'Andreï, avait quitté l'Italie en 1937 pour rentrer à Moscou et avait été récemment arrêtée. Anna découvrit plus tard qu'Andreï avait aussi interrogé sa tante, la femme de l'ancien président adjoint du Gosplan, V. P. Milioutine (de l'appartement 163), et qu'il avait été « grossier avec elle, avait menacé de la frapper et agité son fouet devant son visage ». La sœur de Dima Ossinski, Svetlana, considérait Andreï comme « un traître et une créature ignoble », et affirmait que lorsque leur amie commune, Khanna Ganetskaïa (Hanna Hanecka, vingt et un ans, fille du cofondateur du Parti social-démocrate polonais, Jakub Hanecki, de l'appartement 10), « était entrée dans le bureau de l'enquêteur, avait vu Andreï et avait couru vers lui avec un cri de joie, pensant que désormais tout serait éclairci, il l'avait repoussée en criant "chienne !" ». D'après Elizaveta Drabkina, qu'Andreï connaissait depuis l'enfance et qu'il appelait « Tante Liza », il était venu la voir un jour dans sa cellule un peu après son arrestation et lui avait dit :

« N’as-tu pas honte ? Tu étais la secrétaire de Iakov Sverdlov et maintenant tu es une ennemie du peuple ! » Selon Ruf Valbe, Ariadna Efron (la fille de la poétesse Maria Tsvetaïeva), qui avait elle aussi connu Andreï avant son arrestation, fut choquée par son comportement « cynique et ignoble » pendant qu’il l’interrogeait. Et, si l’on en croit Roy Medvedev, les archives de la famille Petrovski contiennent des documents qui font état de la participation d’Andreï au passage à tabac répété du fils de Grigori Petrovski, Piotr Petrovski[21].

30. LA PERSISTANCE DU BONHEUR

Volodia Moroz était un rebelle solitaire. (Son frère Samouïl, qui finit lui aussi dans un camp, « se disputait furieusement » avec d'autres détenus au nom de la défense du Parti.) Volodia Chakhourine se préparait à devenir *Reichsführer*. Anatoli Granovski ne devait sa loyauté à nul autre qu'à ceux qui pouvaient la lui arracher. Andreï Sverdlov aimait soit le pouvoir en soi, soit le pouvoir soviétique dans sa lutte contre ses ennemis (dont la plupart étaient d'anciens amis à lui).

La plupart des anciens amis de Sverdlov considéraient celui-ci comme un traître, mais ne remettaient pas en question la cause qu'il servait. Ils n'avaient pas le sentiment d'avoir eu à choisir entre leur loyauté au Parti et leur loyauté à leurs amis, à leur famille ou à eux-mêmes. Quelle que fût l'ampleur de la catastrophe, ils continuaient à vivre dans un monde lumineux, prémillénariste – un monde qui avait un sens, même si leur exclusion, elle, n'en avait pas. La Grande Terreur marqua la fin de la plupart des familles et des foyers des Vieux Bolcheviks ; mais elle n'eut pas raison de la foi.

Dix jours après avoir été condamnée à huit ans de camp de travail, Anna Larina écrivit un poème dédié au dixième anniversaire de la révolution d'Octobre (un poème qui, selon ses mémoires, était un reflet fidèle de son état d'esprit de l'époque) :

Cette prison peut me faire pleurer
Et me faire sentir seule et triste,
Mais je célèbre ce jour avec ma chère,
Terre soviétique bien-aimée.
[…]
Aujourd'hui j'en suis sûre il est proche –
Le jour où je rentrerai dans les rangs
Et marcherai fièrement sur la place Rouge
Avec tous mes amis du Komsomol[1].

Le 10 juin 1940, un an après avoir été condamnée à huit ans de camp de travail, Natalia Rykova, la fille de Rykov, écrivait à Staline les mots suivants[2] :

> J'ai été accusée de mener une campagne antisoviétique, or non seulement je n'ai pas pu en mener, mais il n'était pas possible que j'en mène parce que j'ai toujours été fidèle, avant comme après mon arrestation, à l'État soviétique et au Parti. Je suis quelqu'un pour qui la vie signifie travailler pour le peuple soviétique. J'ai été élevée dans une école soviétique, dans les organisations des Pionniers et du Komsomol, et dans une université soviétique. Je n'ai que vingt-deux ans, mais je n'ai jamais pu concevoir une autre vie qu'une vie d'études et de travail pour le bien de mon pays, dans mon domaine ou à la place où le Komsomol déciderait de m'envoyer, pour travailler d'abord dans ses rangs puis dans les rangs du Parti. C'est comme ça que j'ai toujours pensé, et c'est comme ça que je pense encore aujourd'hui. […]
>
> Je sais comme mon patronyme est odieux et je comprends qu'on puisse ne pas avoir confiance en moi comme on avait confiance en moi avant que Rykov ne soit démasqué, et pourtant j'aimerais vous demander d'examiner mon affaire parce que je ne suis coupable de rien et parce que je suis capable et que je veux me donner tout entière à la grande cause de notre pays. J'étais et je reste un membre du Komsomol, pour qui la vie ne vaut la peine d'être vécue que si cela signifie travailler pour le pays soviétique[3].

Natalia Rykova,
un an et demi après
l'arrestation de son père

Le pays soviétique, conçu comme une grande famille, continua d'exister pour la plupart des anciens résidents de la Maison du Gouvernement. Il fallut quatre réunions et un discours du secrétaire du Parti pour persuader l'organisation du Komsomol de l'Institut d'aviation de Moscou d'exclure Nikolaï Demtchenko (fils du commissaire du peuple aux Sovkhozes et meilleur ami de Samouïl Moroz). Dans le cas de Leonid Postychev, quatre n'y suffirent pas. Seuls le commissaire et le secrétaire du Komsomol de son régiment à l'Académie de l'Armée de l'air votèrent l'exclusion ; tous les autres, selon Postychev, votèrent contre la motion. Après la quatrième réunion, le commissaire l'appela et lui demanda de rendre sa carte de membre du Komsomol. Il le fit, mais déclara qu'à partir de maintenant il se considérait comme un membre du Parti[4].

Quand Inna Gaister et Zaria Khatskevitch (la fille du secrétaire du Conseil des nationalités du Comité exécutif central, récemment arrêté – de l'appartement 96) voulurent entrer au Komsomol, on leur posa des questions sur leurs pères respectifs, et toutes deux déclarèrent que leur arrestation avait été une « erreur tragique ». Elles furent admises à l'unanimité. (Gaister à Moscou et Khatskevitch à Moguilev, après plusieurs mois passés dans un orphelinat). Exclus du Komsomol, les enfants d'Isaac Zelenski, Elena et Andreï, firent appel devant le Comité central, qui les réintégra[5].

Gaister, Khatskevitch, les Zelenski et la plupart de leurs amis croyaient que les ennemis étaient, en réalité, partout, et que seuls leurs parents, et peut-être leurs amis les plus proches, étaient innocents. Mais même ceux dont ils croyaient les parents coupables n'étaient pas coupables eux-mêmes – car le camarade Staline avait dit que « les fils ne devaient pas répondre pour les pères », et parce que, dans leur monde – le monde de l'enfance heureuse et des « trésors de la littérature mondiale » –, on ne trahissait pas ses amis. Il y avait de mauvaises gens, des erreurs tragiques, des moments de solitude profonde, des ennemis se faisant passer pour des commissaires, des fourbes feignant d'être des amis, mais le monde soviétique dans son ensemble était juste, transparent, et naturellement compatible avec l'amour et avec l'amitié. La plupart des enfants qui furent expulsés de la Maison du Gouvernement demeuraient des enfants de la Révolution. Les discussions inspirées de Iouri Trifonov au club littéraire de la Maison des Pionniers de Moscou, que dirigeait le rédacteur en chef de la revue *Pionnier*, le camarade Ivanter, eurent lieu après l'arrestation de leurs parents. Les parents d'Inna Gaister furent arrêtés dans l'été 1937.

Deux semaines après le début de l'année scolaire, elle et son cousin Igor (dont le père, Semion Gaister, avait également été arrêté) allèrent trouver l'« institutrice principale de sa classe », Inna Fiodorovna Grekova, pour lui dire ce qui s'était passé.

> Elle nous regarda bizarrement et dit :
> « Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? Rentrez et mettez-vous au travail. »
> Et ce fut tout. Un peu surpris, nous rentrâmes dans la classe, nous demandant pourquoi elle avait ignoré notre déclaration. Comme si rien ne s'était passé[6].

L'autre institutrice d'Inna, Anna Zinovievna Klintsova, ne manqua pas de s'occuper de Vova Piatnitski, qui dut se réinscrire à l'école après son retour de Carélie, et de son frère aîné Igor, l'une des étoiles du club de mathématiques de l'école, qu'elle présidait. Quand, à l'automne 1940, on introduisit des frais de scolarité, Anna Zinovievna paya elle-même ceux d'Inna et lui arrangea des cours particuliers. Et, lorsque la grand-mère d'Inna reçut un télégramme avec l'adresse du camp où était détenue sa mère, elle appela le principal de l'école, Valentin Nikolaïevitch, qui alla chercher Inna et l'accompagna jusqu'à son bureau. « Quand j'ai raccroché, je devais avoir l'air complètement abasourdi. Valentin Nikolaïevitch m'a seulement demandé : "Vas-tu retourner en classe ou rentrer à la maison ?" Je suis retournée en classe[7]. »

Pendant le procès de Boukharine, le père d'Inna Gaister fut cité parmi les instigateurs du meurtre de Valerian Kouïbychev (qui lui avait inspiré le nom de la sœur d'Inna, Valia), mais personne dans sa classe ne lui en tint rigueur. Quand il fallut élire un chef du « détachement de pionniers », ses camarades élurent Inna. Quand elle dit qu'elle ne pouvait pas accepter parce que son père était un ennemi du peuple, un de ses camarades compta tous les enfants de la classe qui étaient dans le même cas et produisit une liste de vingt-cinq noms (les trois quarts du total). Le reste des élèves estimèrent que ce camarade avait trahi leur confiance et remis en cause leur loyauté, et ils ne lui adressèrent plus la parole. Plus tard, quand le même camarade fit « autre chose de déshonorant », ils décidèrent de lui donner une leçon. Ils l'attrapèrent sur le quai devant l'ambassade de Grande-Bretagne. Les garçons formèrent un demi-cercle devant le parapet et les filles le frappèrent jusqu'à ce qu'un des policiers postés devant l'ambassade les chasse[8].

Inna aimait ses amis et ses maîtresses. Elle croyait que l'École nº 19 était unique et pensait avoir eu bien raison de refuser, comme élève de primaire, d'aller à l'École modèle de Moscou, où « les enfants étaient forcés de répudier et de renier publiquement leurs parents ». Quant aux élèves de l'École modèle de Moscou, ils croyaient de leur côté que c'était leur école qui était unique (et des plus distinguées sur le plan académique). Svetlana Ossinskaïa, la fille d'Ossinski, qui avait le même âge qu'Inna Gaister (douze ans en 1937), se souvenait d'avoir parlé à sa maîtresse principale, Kapitolina Gueorguievna, de l'arrestation de ses parents. « Elle tituba en arrière contre le mur et me dit : "Les tiens aussi ?" » Svetlana n'est restée que quatre ans dans cette école, mais elle se souvenait d'avoir beaucoup aimé ces années-là et avoir beaucoup admiré Kapitolina Gueorguievna (« nous l'adorions, même si nous avions peur d'elle »), son maître de chœur, Viktor Ivanovitch Pototski (qui « portait une veste de velours avec un nœud et qui n'était pas seulement maître de musique mais aussi un véritable artiste »), et son professeur d'éducation physique, Tikhon Nikolaïevitch Krassovski, un ancien officier de l'armée impériale, qui, après l'arrestation de ses parents, s'était montré avec elle particulièrement « attentif et affectionné ». Les frères de Svetlana, Valia et Rem Smirnov, qui avaient deux ans de plus qu'elle et qui étaient restés plus longtemps à l'École modèle de Moscou, « ne tarissaient pas d'éloges sur leurs maîtres ». Zaria Khatskevitch, qui était dans la même classe que Rem (et qui croyait qu'il était amoureux d'elle), ne se rappelait pas avoir subi la moindre hostilité après l'arrestation de ses parents ; et Elena Koutchmina, d'un an plus jeune que Svetlana, écrivait en 1991, dans une lettre, qu'elle avait gardé les « souvenirs les plus merveilleux » de l'École modèle de Moscou : « Je suis toujours ébahie par la noblesse d'esprit de nos maîtres : l'école était pleine d'enfants d'"ennemis du peuple", mais nous avons toujours été traités avec gentillesse et mansuétude[9]. »

École modèle de Moscou, classe de CM2. Svetlana Ossinskaïa, assise au premier rang, est la troisième à partir de la gauche (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Tatiana Smilga, qui avait cinq ans de plus, et qui était elle aussi élève à l'École modèle de Moscou, ne se souvenait d'aucune lâcheté de la part des gens qu'elle ne connaissait pas, ni d'aucune trahison de la part de ses amis ou de ses proches ; mais son premier « réconfort » et sa première « joie » furent à cette époque son premier amour : Pouchkine. Sa nounou lui fit, ainsi qu'à sa jeune sœur, de nouvelles robes pour le jubilé de l'écrivain, et quelqu'un lui donna un billet pour une série de conférences à l'université de Moscou, « données par Bondi, Brodski, Grossman, les meilleurs spécialistes de Pouchkine ». La camarade de classe de Tatiana, Lydia Libedinskaïa (de deux ans plus jeune), se souvenait d'une réunion du Komsomol où un de leurs amis, John Kouriatov, avait été exclu, mais soulignait que la réunion était présidée par quelqu'un qui n'était pas de l'école, que John (dont le nom venait de John Reed, l'auteur des *Dix Jours qui ébranlèrent le monde*) avait refusé de renier son père et de rendre sa carte du Komsomol, et que les amis de John (dont Libedinskaïa) l'avaient soutenu. L'un d'entre eux, Valentin Litovski, avait couru après un petit garçon qui avait traité John d'« ennemi », l'avait attrapé, l'avait pris par le col et avait dit, étirant désespérément ses mots pour ne pas bégayer : « Espèce de salaud, comment o-o-o-oses-tu ? Qu'est-ce que tu compre-e-

ends ? Si son père est vrai-ai-ment un ennemi du peuple, c'est une tra-a-agédie, une terrible tra-a-agédie, comme une maladie ou la mort, tu co-o-om-prends ? Et tu-u-u es là, à l'atta-a-a-quer. Il n'est co-o-oupable de ri-i-ien[10] ! »

Valentin était le fils du grand censeur et critique de théâtre, ennemi de Mikhaïl Boulgakov et champion d'*Uriel Acosta*, Ossaf (« Uriel ») Litovski. Il venait de rentrer à l'école, après une représentation de *La Jeunesse d'un poète* où il jouait le jeune Pouchkine. Lydia Libedinskaïa tomba amoureuse de lui parce qu'elle était déjà amoureuse du poète. Comme elle le disait dans ses mémoires (à son propos et à propos de sa génération) : « Puissions-nous être destinés à revivre les jours de cette fraternité lycéenne. Puisse-t-il y avoir un nouveau Pouchkine parmi nous. Nous dédiions nos poèmes, nos essais, nos espoirs à Pouchkine. Nous rêvions de Pouchkine. Nous rêvions d'un pèlerinage à son domaine de Mikhaïlovskoïé : en train jusqu'à Pskov, puis à pied, tout à pied ! En attendant, nous marchions dans Moscou et admirions tous les bâtiments qui avaient un lien avec sa vie. » L'enfance heureuse soviétique était un âge d'or édifié sur tous les âges d'or qui avaient précédé, et le plus doré de tous était la « fraternité lycéenne » de Pouchkine. Quand les filles et les garçons de la Maison du Gouvernement parlaient de leur pays bien-aimé, cela voulait certes dire le centre de la révolution mondiale, mais cela voulait aussi dire la Russie, et la Russie qu'ils aimaient avait été créée par un poète éternellement jeune, qui s'élevait plus haut que tous les sommets du Pamir. En 1937, au centième anniversaire de sa mort, Pouchkine représentait tout cela. « Nous parlions de Pouchkine comme s'il était vivant. Nous passions notre temps à nous demander si Pouchkine aurait aimé notre métro, les nouveaux ponts sur la Moskova, les lumières au néon de la rue Gorki. »

Après avoir porté un toast au Nouvel An 1937, Libedinskaïa et ses amis se rendirent au monument Pouchkine, boulevard Tverskoï, au cœur de Moscou. Cette soirée est l'un des épisodes centraux de ses mémoires.

> Les flocons de neige, légers et transparents, tombaient en voletant pour se recueillir dans les plis de son manteau de bronze et dans les boucles de sa chevelure. Les branches des arbres, couvertes de glace, étincelaient dans l'obscurité.
> Nous lui avons lu ses poèmes, l'un après l'autre, sans nous arrêter : « Eugène Onéguine », « La forêt revêt sa parure pourpre »,

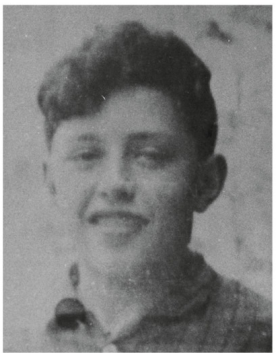
« Souvenirs à Tsarskoïé-Selo », « À la mer », « Le tsar Saltan » […] …
Soudain, dans le silence glacial de cette soirée de Nouvel An, la voix d'un garçon, tremblante d'excitation, a retenti :
Oh ! tant que pour la liberté
Et pour l'honneur le cœur palpite
À la patrie allons donner
Les beaux élans qui nous agitent.
Cela ressemblait à un vœu. C'est ainsi, dans un silence solennel, que les guerriers prêtent serment. Heureux sont ceux qui ont vécu pareils moments dans leur jeunesse…

La neige continuait de tomber, fondant sur nos visages rougis, argentant nos cheveux. Nos cœurs débordaient d'amour pour Pouchkine, pour la poésie, pour Moscou et pour notre pays. Nous aspirions à de grandes actions et en silence faisions vœu de les réaliser. Ma génération ! Les enfants des années 1920, hommes et femmes d'un âge heureux et tragique ! Vous avez grandi en participants égaux de la construction de l'Union soviétique, vous étiez fiers de vos pères, qui avaient accompli une révolution sans précédent, vous rêviez de devenir leurs dignes successeurs[11]…

Le 7 octobre 1939, ce qu'il restait de la famille Trifonov fut expulsé de la Maison du Gouvernement. Cinq semaines plus tard, Iouri, qui venait d'avoir quatorze ans, écrivit un poème qui semblait faire de son nouvel appartement le Mikhaïlovskoïé de Pouchkine et de son avenir celui d'un historien.

Fidèle Liova, es-tu là ?
Oleg, plaisantes-tu toujours ?
Insouciant Micha, redoutes-tu
Que je ne revienne pas ?
Le temps compte les heures
Les jours passent sans jamais finir
Notre vie passée n'est plus la nôtre,
Il est bien oublié, votre vieil ami.
Il est bien oublié, mon appartement
Et la timide corde de ma lyre.

Moi seul, rejeté par le sort,
me souviendrai de chaque mot[12] !



Iouri Trifonov

*

* *

Volodia Landé, de l'appartement 153, était âgé de neuf ans en décembre 1937, quand plusieurs agents du NKVD vinrent arrêter sa mère, Maria Ioussim, éditrice à la Maison d'édition du Parti. (Son père, Iéfim Landé, chef du département Planification de la Banque d'État soviétique, avait été arrêté six mois auparavant.)

> Ma mère me réveilla juste avant le moment où nous devions quitter la maison. Pendant que je m'habillais, trop somnolent encore pour comprendre ce qui se passait, elle rangea nerveusement ses affaires et les miennes dans des valises. En plus de mes vêtements, elle y mit des photos de famille et quelques livres. En l'honneur du centième anniversaire de la mort de Pouchkine, en 1937, on avait publié une édition de ses œuvres en cinq volumes. Ma mère mit ces petits volumes dans ma valise. Juste avant de quitter l'appartement, probablement avec la permission des hommes du NKVD, elle mit un peu d'argent dans la poche de mon pardessus. En surface, ma mère semblait calme, mais quand elle nous conduisit dehors, dans la rue sombre, elle se mit à sangloter, jeta ses bras autour de moi et me serra très fort. Les hommes du NKVD m'arrachèrent littéralement à ma mère en pleurs, la firent entrer de force dans une voiture, me poussèrent dans une autre et nous emmenèrent dans deux directions opposées[13].

Après un séjour bref au Centre d'accueil pour enfants Danilovski, Volodia fut conduit dans un orphelinat de la ville de Nijni Lomov, dans la province de Penza. La maîtresse d'école de l'endroit, Antonina Alexandrovna, lui souhaita la bienvenue, le présenta à ses nouveaux camarades de classe, lui parla de l'arrestation de ses proches et l'invita dans sa maison pour un dîner de pommes de terre sautées. « Je suppose que pour moi, l'école et la maison d'Antonina Alexandrovna, écrit-il dans ses mémoires, étaient de minuscules parties du petit monde que j'avais laissé derrière moi[14]. »

Son orphelinat (qui était également un ancien monastère) devint une autre partie de ce même monde. Peu après son arrivée, à la fête du Nouvel An 1938, il vit « un grand arbre du Nouvel An, des toiles cirées flambant neuves, une palissade de bouteilles de soda au citron, une cuisinière souriante, et des filles, faisant office de serveuses, qui distribuaient du gâteau de riz aux raisins et du chocolat chaud ». Très vite, ce qui ne lui était d'abord apparu que comme une imitation de son chez-lui devint son chez-lui. Volodia aimait ses nouveaux amis (qui acceptaient très vite les nouveaux venus de Moscou), le cimetière de l'église où ils se racontaient des histoires effrayantes, la rivière Lomovka, « et son tourbillon, sur l'autre rive, la rive haute », les feux de camp, le directeur de l'orphelinat, avec « sa grosse moustache et son demi-sourire taquin », et surtout son professeur de menuiserie, le flegmatique Fiodor Ivanovitch, qui, « patiemment et discrètement, enseignait aux enfants son métier ».

> Il commença par nous apprendre à utiliser les outils de menuiserie et à raboter une planche. Mince et agile, Fiodor Ivanovitch levait la planche à hauteur des yeux puis, d'un coup de crayon rapide, marquait les endroits qui nécessitaient un peu plus de travail. Après avoir appris à raboter, nous avons commencé à travailler sur une chaise. Une fois qu'il avait terminé sa première chaise, le nouveau devenait membre à part entière de l'atelier de menuiserie et pouvait aspirer à des tâches plus difficiles. Je me suis souvent rappelé par la suite cette première chaise branlante, peu engageante, que j'avais eu tant de mal à fabriquer.

Le soir, Volodia suivait un cours optionnel de photographie. « Tout se passait presque de la même manière qu'à l'époque, pas si ancienne, où mon père et moi nous enfermions dans la salle de bains pour développer des photographies. » Une fois, il tomba malade et fut emmené à l'hôpital

de la ville, où l'histoire de sa vie suscita beaucoup de curiosité. Parmi ceux qui vinrent le voir, il y eut deux jeunes hommes, « sûrs d'eux et insolents », qui le soumirent à « une sorte d'interrogatoire », mais ses camarades de classe prirent sa défense et dirent qu'il n'était pas responsable de ses parents. Personne, à l'orphelinat, ne l'avait traité différemment des autres enfants, aussi fut-il « pris complètement par surprise ». Plus tard, il découvrit que « l'épisode désagréable à l'hôpital n'était pas représentatif de la perception que les gens ordinaires avaient des événements de 1937 ». Au bout de trois ans à l'orphelinat, il partit à Leningrad vivre avec sa tante, une cadre du Parti. Dans sa valise se trouvaient des photos de famille, quelques chemises et sous-vêtements, et les œuvres de Pouchkine en cinq volumes que sa mère lui avait données le jour où elle avait été arrêtée. Après le lycée, il fut admis dans un collège militaire et devint officier de marine[15].

*

* *

Valia, Rem et Svetlana Ossinski furent envoyés dans un orphelinat de la ville de Chouya, dans la province d'Ivanovo. Si l'on en croit Svetlana, Svetlana et Valia Ossinski à l'orphelinat (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)Valia ne changea pas du tout. « Il trouvait tout intéressant, menait une vie joyeuse et pleine de distractions, et était prêt à partager sa joie avec tout le monde. Son avenir lui paraissait brillant et il était sûr que la vie ne le décevrait pas. » Il adorait l'orphelinat, l'école, ses maîtres (en particulier ses professeurs de chimie, de géographie et d'histoire) et ses nouveaux amis (en particulier Micha Kristson, qui connaissait par cœur tout *Eugène Onéguine*). Il garda le contact avec ses amis de Moscou, Sacha Kogan et Motia Epstein, qui lui envoyaient des colis remplis de livres et de « toutes sortes de choses délicieuses ». Il adorait jouer la comédie (sur scène, son bégaiement disparaissait), chanter (en particulier « Vaste est la mer », une ballade prérévolutionnaire remise au goût du jour en 1937 par Leonid Outessov) et dormir à la belle étoile (« enveloppé dans un manteau, de l'herbe pour tout matelas »). Il fut, en classe de troisième, un brillant délégué de classe ; il admirait Boris Chtchoukine qui jouait Lénine dans *Lénine en octobre* et *Lénine en 1918* ; il adorait la « Chanson sur Staline », qu'il chanta, avec le chœur de l'école, pour le troisième anniversaire de la Constitution de Staline ; il aima beaucoup une pièce qui racontait « comment une bande d'espions et de

saboteurs calomniait un honnête membre du Parti » ; il se réjouit d'être déclaré apte au service militaire (il lut Goethe en attendant la visite médicale) et travailla dur pour réussir le test d'aptitude physique. Se préparer à cela – et travailler sur soi pour se préparer à l'avenir en général – supposait une maîtrise de soi digne d'un ascète. « Rem et moi, écrivait-il à sa mère, nous ne fumons pas et nous n'en avons pas l'intention. Premièrement, c'est mauvais pour la santé ; deuxièmement, c'est un gaspillage d'argent ; troisièmement, cela rendrait les choses plus difficiles en temps de guerre ou dans des circonstances de ce type. Quant à boire, nous ne buvons pas non plus. Récemment, j'ai goûté de la bière au théâtre – j'avais soif et il n'y avait rien d'autre – et j'ai trouvé cela terriblement mauvais. Alors ne t'inquiète pas pour ça[16]. »

Svetlana et Valia Ossinski à l'orphelinat (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Mais, surtout, il lisait. Après avoir cherché pendant un an et demi où étaient leurs parents, Valia, Rem et Svetlana découvrirent que leur mère était dans un « camp pour les membres de famille » en Mordovie. Voici ce que Valia écrivait dans sa première lettre envoyée à sa mère depuis l'orphelinat :

> Maman, à Chouya il y a une bibliothèque – pas une, en fait, mais quatre. Je vais dans les quatre et j'emprunte des livres pour Svetlana, pour Rem et pour moi. J'ai lu les trois romans de Gontcharov, beaucoup de L. Tolstoï, d'A. K. Tolstoï, de « Kozma Proutkov », beaucoup de Saltykov-Chtchedrine, *Que faire ?*, de Tchernychevski, et des tas d'autres choses. Pour les Européens, j'ai lu beaucoup de Heine – les poèmes en allemand et la prose en russe – et de Goethe.

> J’ai particulièrement aimé *Faust* et lu trois fois la première partie. J’ai lu un peu de Balzac – *Le Père Goriot* et *Gobseck* –, Ibsen, beaucoup de pièces, Hoffmann et beaucoup d’autres que je ne me rappelle pas à ce moment[17].

Tout ce qui était sur la liste de Valia se trouvait sur la liste de ses parents, à l’exception – habituelle – des livres portant sur les questions socioéconomiques. Heine était, sentimentalement, toujours son préféré.

> Récemment, j’ai emprunté le cinquième numéro d’*Octobre*, dont tu m’avais parlé dans ta lettre. La biographie de Heine est très bien. Et je l’ai d’autant plus aimée que Heine est mon poète favori. Tu te rappelles, papa m’a fait un jour cadeau d’un de ses recueils de poèmes ? J’ai mis longtemps avant de les lire, mais maintenant que je les ai lus pour la plupart, je ne sais pas lesquels j’aime le mieux – les lyriques ou les satiriques. Son long poème « Atta Troll », où lyrisme et satire sont mêlés, est une œuvre merveilleuse. J’aime aussi Heine comme être humain. Gontcharov, par exemple, écrivait de façon brillante, mais je ne l’aime pas parce qu’il était très étroit d’esprit. Avec Heine, c’est complètement différent. J’ai lu au moins trois biographies de lui, mais aucune ne m’a paru vraiment bonne ou complète. J’aurais aimé que le biographe d’*Octobre* en ait écrit une plus complète[18]…

Valia Ossinski (à droite) et son ami, Motia Epstein
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

L'esprit de l'enfance soviétique heureuse impliquait un mariage du lyrisme et de la complétude. Les « plus grands combats de l'homme », tout comme les hommes qui excellaient le plus dans le combat, devaient être tendrement aimés et méthodiquement assimilés. À l'orphelinat de Chouya, le leitmotiv de Valia, de Svetlana et de Rem était : « La vie continue, le plus important c'est d'étudier ! » Tous trois furent d'excellents élèves, mais les études qui comptaient le plus se faisaient à la maison – ou, dans leur cas, à l'orphelinat. Comme l'écrivait Valia à sa mère :

> Je suis devenu assez versé en littérature – au moins du point de vue historique. Mais il y a beaucoup de choses que je ne sais pas encore. Par exemple, j'ai à peine lu les classiques français. *Le Père Goriot*, *Gobseck* et *Eugénie Grandet*, de Balzac, « Un cœur simple », de Flaubert, et rien du tout de Stendhal. Il y a encore plein de choses à lire. Je viens de commencer la littérature ancienne – les Grecs. J'ai trouvé Homère un peu ennuyeux, mais j'ai adoré Eschyle, Sophocle et surtout Aristophane[19].

Plusieurs mois plus tard, alors qu'il était désormais en seconde, il avait progressé mais travaillait encore à combler ses lacunes :

> Il y a encore beaucoup de travail. J'ai lu récemment le *Candide* de Voltaire et été très impressionné. Dommage que je ne puisse pas me procurer autre chose de Voltaire. J'aime aussi assez Anatole France et j'ai lu *Les Dieux ont soif*, *L'Île aux pingouins*, *La Révolte des anges*, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, *Les Opinions de Jérôme Coignard* et quelques nouvelles. J'ai encore sur mon étagère Lucien, Shelley et une *Histoire de la littérature occidentale*. Je lis très peu d'auteurs contemporains : je n'ai pas le temps. Je lis en ce moment un bon roman de Kaverine, *Les Deux Capitaines*, dont tous les critiques font l'éloge, à juste titre, pour sa ressemblance avec Dickens.

Il semble qu'il n'ait jamais eu le temps de lire les auteurs soviétiques contemporains : ils n'étaient pas à la hauteur des sommets du Pamir, et l'on ne pouvait pas être à la hauteur tant qu'on ne les avait pas conquis.

> J'apprivoise lentement *Don Quichotte*, qui n'est pas aussi difficile que je le craignais. Sancho Panza est merveilleux. Je lis aussi *Jean-Christophe*, de Romain Rolland, épisode par épisode, chaque fois que je réussis à m'en procurer un. Il me semble que Romain Rolland n'est pas inférieur à Dickens, ni à aucun écrivain de ce calibre. Après Léon Tolstoï, c'est mon romancier préféré. J'ai aussi lu Sophocle et il se trouve que je l'aime bien.

La « complétude » supposait une hiérarchie. Seul un monde où tout était entièrement classé pouvait être complet, abouti. Les classements littéraires s'appuyaient sur une évaluation combinée de la profondeur et de la beauté. À seize ans, Valia n'avait aucun doute sur le sommet le plus élevé :

> Je suis tombé amoureux de *Faust* pour plusieurs raisons. D'abord, j'en aime les deux principaux personnages, Faust et Méphistophélès. Leurs pensées sont très intelligentes et profondes. Gretchen est un peu bête, mais très touchante. *Faust* est bon parce qu'il est écrit dans une langue simple, claire et pourtant élégante. Shakespeare utilise beaucoup de métaphores, de comparaisons et de formules élaborées, et il n'est pas toujours facile d'en comprendre le sens. C'est pourquoi sa lecture peut être épuisante, à mon avis. Mais chez Goethe il n'y a rien de tout ça. La pièce a des vers très beaux, surtout les chansons. Dans l'ensemble, les vers de *Faust* sont rigides – ils sont écrits, comme le dit Heine, dans le mètre d'une pièce de théâtre de

> marionnettes allemand. Mais au début (dans la première partie), le chant de l'archange, le chœur des esprits et les chansons de Gretchen sont très beaux. Dans la deuxième partie, aussi, même si c'est plus difficile à comprendre. Mais les passages magnifiques y sont encore plus nombreux[20].

Grâce à ses excellentes notes, il put s'inscrire à l'université de son choix sans passer les examens d'entrée. Il hésita longtemps entre la biologie et la philologie et se décida finalement pour les lettres classiques. Sa mère voulait qu'il reste à Moscou, mais il préféra aller à l'université de Leningrad pour étudier avec la légendaire Olga Mikhaïlovna Freidenberg. Il dormit plusieurs nuits à la gare avant de demander à sa déléguée de classe, Elena Montchadskaïa, de l'aider à avoir une place dans le dortoir de l'établissement. Elle l'accueillit chez elle, et il passa plusieurs jours dans son appartement. Le père d'Elena, le zoologue Alexandre Samouïlovitch Montchadski, dont le demi-frère avait été arrêté en 1937, parla au doyen de philologie, le grand assyriologue Alexandre Pavlovitch Riftine, et Valia put s'installer dans le dortoir[21].

Selon Montchadskaïa, « c'était un élève brillant. Il avait des notes excellentes. Il se distinguait de nous par sa connaissance des langues Valia Ossinski (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)(nous savions qu'il était né à Berlin). Mais il travaillait aussi davantage ». Olga Freidenberg essaya de l'aider financièrement et lança une quête, « mais il avait sa fierté dans ce domaine et il n'accepta aucun secours ». Ainsi qu'il l'écrivait à sa mère, pendant son premier semestre à l'université, « je vais quelques fois au cinéma et j'ai le sentiment, après, que s'il n'y avait pas ces sorties de temps en temps, les choses pourraient mal tourner. J'ai tendance à travailler sans m'arrêter et sans réaliser que je suis fatigué ou sans remarquer que je ne suis pas aussi efficace. Mais je ne vais pas me pousser à l'épuisement. J'ai récemment vu *Valeri Tchkalov*, un très bon film, et *Vassilissa la Belle*, qui n'était pas mal non plus ». Membre de la Société savante des étudiants, il travaillait aussi à ses propres projets de recherche. « J'ai donné mon article sur Racine et Euripide à la présidente de notre département, Olga Mikhaïlovna Freidenberg, et elle l'a lu et, contrairement à ce à quoi je m'attendais, elle a dit que c'était très bien. Et j'étais sur le point de décider de le brûler. Je sais pourtant que j'aurais pu écrire quelque chose de mieux, de plus substantiel. Mais quand même, c'est une bonne nouvelle. Il va bientôt y avoir un séminaire de notre

Société, et Freidenberg elle-même viendra parler de mon article. Je suis sûre qu'elle fera des critiques, mais si elles sont justes, ça ne me dérange pas. » Il avait plusieurs nouveaux amis et parlait en détail de leurs qualités et de leurs centres d'intérêt. Ils parlaient d'histoire et de littérature et allaient ensemble au théâtre et au cinéma. D'après Montchadskaïa, « Valia était un membre actif du Komsomol. Notre instructeur marxiste, je crois que son nom était Safronov, avait beaucoup de respect pour lui. Lors de notre premier cours, il lui demanda s'il avait un lien avec Ossinski, et Valia répondit que oui. Je me souviens que pendant les séminaires ils avaient de longues conversations et se parlaient comme des égaux. Et que Valia gesticulait beaucoup[22] ».

Valia Ossinski
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

*
* *

Svetlana, la sœur de Valia, sa cadette de deux ans, ne se dépeint pas elle-même comme quelqu'un d'aussi facile, d'aussi sociable et d'aussi ouvert sur le monde que son frère. Ses premiers mois à l'orphelinat furent très difficiles, mais les professeurs « montrèrent beaucoup de tact » et elle finit par comprendre qu'il y avait une vie – et même une vie plus authentique – en dehors de la Maison du Gouvernement. « J'ai compris que des personnes différentes pouvaient avoir des valeurs différentes, écrit-elle dans ses mémoires, que je n'étais pas un législateur moral, et qu'à partir de maintenant j'étais l'égale de tous ceux que le destin avait conduits dans cet orphelinat[23]. »

Ses souvenirs sur sa vie à l'orphelinat, comme ceux sur sa maison natale, tournaient autour du calendrier saint, lequel était lui-même centré

sur la célébration du Nouvel An.

> Pour le Nouvel An, on faisait un arbre dans la salle commune et nous organisions un bal masqué et un concert, où nous chantions et dansions. Une fois, nous avons joué l'opéra pour enfants *Les Oies sauvages*. J'ai chanté dans le chœur, et Valia a joué le rôle muet du Lutin. Les costumes avaient été empruntés au théâtre de la ville. […] Mais dans notre club de théâtre, que nous avions monté et que nous dirigions sans l'aide d'aucun professeur, nous avons joué une pièce d'avant la Révolution, où j'étais une vieille blanchisseuse, et nous avons même monté *Timour et son équipe*, où je jouais Jenia. […] Le soir du réveillon, les professeurs de l'école venaient quelques fois nous voir et nous distribuaient des cadeaux.
>
> Nous fêtions aussi le 7 Novembre et le 1er Mai. Vêtus de nos tenues de sport – culottes courtes et t-shirts bleu clair (on appelait ça des maillots de corps), avec un col blanc et des bandes blanches sur les manches –, on faisait quelque chose qui était très populaire à l'époque : la pyramide. Nous, les filles les plus âgées, préparions aussi des danses folkloriques de différents groupes ethniques d'Union soviétique. Notre chœur chantait des chants révolutionnaires et des chansons nouvelles – soit des chants militaires, soit des chansons pour enfants comme « L'Envol des pilotes héroïques », « Le drapeau rouge flotte sur nos têtes », « Nos chevaux, chevaux d'acier », « Nos grands frères défilent en colonnes », et bien d'autres. Pour le jour de Lénine, nous faisions un feu de joie commémoratif en disposant en cercle des ampoules électriques sur le sol de la salle commune, puis en les recouvrant d'un tissu rouge qui scintillait comme des flammes. Nous éteignions la lumière et nous nous asseyions par terre autour du feu de joie, en chantant et en récitant des poèmes[24].

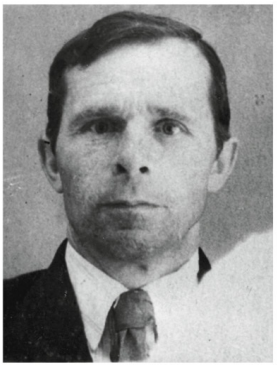
Elle se souvenait aussi, entre autres choses, des virées au cinéma « Bezbojnik » (« L'Athée »), dans une vieille église, et des danses au son de
l'accordéon, pendant les camps d'été. Mais ses souvenirs les plus chers étaient ceux de ses professeurs :

Enfants de l'orphelinat de Chouya
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Enfants de l'orphelinat portant de l'eau, 1941
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Enfants de l'orphelinat en train de défiler.
Svetlana est devant
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Nous avions un merveilleux directeur, Pavel Ivanovitch Zimine. Je crois que c'est probablement grâce à lui que nous étions toujours traités de la même manière que tous les autres enfants. Plusieurs années plus tard, il me dit qu'il devait faire un rapport sur nous et sur notre comportement, mais nous n'avons jamais eu l'impression de faire l'objet d'une attention particulière, et, bien sûr, nous n'en avons jamais rien su. Personne ne nous a jamais rien reproché par rapport à nos parents. Une fois, seulement, un nouveau chef pionnier ou un jeune professeur a commencé à me demander si je réalisais qui étaient mes parents et s'il ne valait pas mieux pour moi de les oublier. Je l'ai écouté, stupéfaite. Quelqu'un a interrompu la conversation et je n'ai plus jamais entendu ce genre de discours[25].



Pavel Ivanovitch Zimine
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

Ce que l'atelier de menuiserie était pour Volodia Landé, l'atelier de couture l'était pour Svetlana :

Le bruit dans l'atelier était facilement couvert par notre professeure de couture, Natalia Trofimova, qui, sans être elle-même bruyante, avait une manière tranquille d'être ferme et résolue. Petite et mince, elle avait un beau visage, des traits anguleux, des yeux gris, de petites mains et de petits pieds. Elle portait toujours la même blouse de satin gris clair, soigneusement repassée, de laquelle dépassait un chemisier de soie couleur crème. Elle avait toujours un mètre à ruban autour du cou et des épingles au revers de sa blouse. Elle coupait le fil d'un mouvement précis de ses petites dents, tout en nous interdisant de le faire et en nous montrant une dent du haut qui était abîmée. Pour mon premier jour, Natalia Trofimovna me donna un exercice : joindre une

> manche à une pièce de poignet – un travail de cinq minutes, tout au plus. Elle me montra comment faire. Il me fallut au moins une heure. Quand j'eus terminé, elle examina ce que j'avais fait et, pour m'encourager, le montra à la classe en exemple. Les autres filles gardèrent un silence ironique. Ce fut sans doute, hélas, le seul travail exemplaire que j'aie jamais effectué.
> Je me suis mise à aller à l'atelier de couture tous les jours, à l'heure prévue, même si j'ai quelques fois essayé de sécher. Je me suis secrètement attachée à Natalia Trofimovna et j'ai senti qu'elle aussi m'aimait bien et était triste pour moi. J'admirais l'agilité de ses mouvements et écoutais attentivement ce qu'elle avait à dire (en essayant que ça ne se voie pas trop). Elle avait quarante ans, c'était une femme âgée, pour moi, à l'époque. Elle vivait avec son fils et parlait souvent de lui[26].

La personne qui a le plus aidé Svetlana à l'orphelinat, durant ces premiers jours difficiles, fut sa « professeure principale », Tatiana Nikolaïevna Gouskova (surnommée par les enfants « Tian-Nikolavna »). « Jolie, nerveuse, mince, irascible, brusque et plutôt stricte, elle était entièrement dévouée aux enfants et à l'orphelinat. » Quand elle vit que Svetlana ne savait pas laver le sol, Tatiana Nikolaïevna prit la serpillière, s'agenouilla par terre et le fit avec elle. Mais le vrai test – pour toutes les deux – se produisit plus tard, alors que l'orphelinat était devenu pour Svetlana, en quelque sorte, sa nouvelle maison.

> Un jour, une de mes tantes décida, pour une raison ou pour une autre, de m'emmener vivre chez elle avec sa famille à Moscou. À l'orphelinat, tout le monde essaya de m'en dissuader. J'écrivis à ma mère. Je me souviens que j'étais assise dans la petite salle de classe et que j'entendis soudain des pas. La porte s'ouvrit en grand et Tatiana Nikolaïevna entra en courant, rayonnante, un télégramme de ma mère à la main (comment Mère avait-elle réussi à envoyer du camp un télégramme ?) : « Ne donne pas ton accord quoi qu'il arrive. » Comme Tatiana Nikolaïevna était heureuse[27] !

Tatiana Nikolaïevna Gouskova
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

Iékaterina Mikhaïlovna Smirnova, la mère de Svetlana et de Valia, ancienne Vieille Bolchevik et ancienne responsable des Éditions de littérature pour enfants, écrivait souvent. Un jour, Pavel Ivanovitch, qui lisait toutes les lettres arrivant à l'orphelinat, emmena Svetlana dans une chambre vide, la fit asseoir sur le lit, s'assit à côté d'elle, lui passa le bras autour des épaules et se mit, « sans se presser et avec bienveillance », à lui poser des questions sur sa mère. « Ses lettres – à propos de livres et de poésie, remplies de conseils, pas sur la vie de tous les jours mais sur la vie en général – lui avaient fait une forte impression. » Quand l'affection des amis et l'amour des soupirants commencèrent à remplacer dans la vie (et dans les lettres) de Svetlana ceux des parents et des professeurs, sa mère cita dans une lettre deux vers d'un poème d'A. K. Tolstoï : « Mon amour, immense comme la mer / Ne peut se limiter aux rivages de la vie. »

> « Souviens-toi, écrivait-elle, que l'amour entre un homme et une femme n'est qu'une partie de cet amour qui ne peut se limiter aux rivages de la vie, et qui est plus grand et plus vaste que l'amour pour une seule personne, lequel est son incarnation terrestre. Si l'amour entre deux personnes ne contient pas cette force qui englobe tout, il n'est pas aussi intéressant et n'est certainement pas complet. » Elle disait surtout qu'elle sentait la présence de ce merveilleux sentiment dans son amour pour ses enfants, mais qu'elle avait aussi connu le véritable amour pour une personne, pour un homme, et qu'elle avait toujours essayé d'en faire une partie de cet autre amour supérieur. Je ne me rappelle peut-être pas cette lettre de façon exacte, mais je suis

> sûre de son sens élevé, et c'était exactement ce dont mon âme – romantique, comme celle de la plupart des jeunes gens de cette époque – était assoiffée[28].

Le livre préféré de Svetlana – *Passé et Méditations*, de Herzen – semblait dire la même chose. « Il m'a appris, écrit-elle, à voir l'amour et l'amitié comme les deux plus grandes bénédictions de la vie. » Il lui apprit aussi – pour reprendre la citation qu'elle puisait dans ce même livre – que « l'amour est une amitié passionnée » et que « l'amitié entre deux jeunes gens a l'ardeur de l'amour et toutes ses caractéristiques »[29].

Les meilleurs souvenirs de Svetlana à Chouya sont ceux d'une amitié passionnée. Le nom de son amie était Galina Volkova. Elles se rencontrèrent à l'école de musique de Chouya. Galina avait seize ans et Svetlana quinze. Svetlana était arrivée en milieu d'année et, au début, n'avait pas eu le droit de s'inscrire ; puis un des professeurs avait appris son histoire et l'avait admise. Elle n'était pas très bonne au piano, mais elle voulait recréer la vie qui avait été la sienne chez ses parents, à Moscou, et elle venait très régulièrement. Le directeur de l'orphelinat, Pavel Ivanovitch, lui donna la clé de la salle commune où se trouvait le piano à queue, pour qu'elle puisse pratiquer « comme chez elle ». Galina et Svetlana commencèrent à faire de longues promenades ensemble le dimanche après la classe. Elles mangeaient des crèmes glacées et regardaient les couples danser au son des fanfares. « Les femmes avaient les cheveux courts, bouclés aux extrémités, comme Lioubov Orlova dans le film *Le Cirque*, et elles portaient des robes de soie qu'elles serraient vaguement en dessous du genou. Les jeunes filles avaient des corsages blancs, des gilets de tricot colorés et des chaussures de toile blanche, avec des passements bleu clair et des sangles boutonnées. Pour les garçons, la veste zippée bicolore était le nec plus ultra de la mode. » Elles parlaient parfois de la vie passée de Svetlana, du sort de ses parents, des vagues d'arrestations et de la guerre à venir. « Mais tout cela se situait dans une autre dimension. » Elles parlaient surtout de bien d'autres choses[30].

> De quoi ne parlions-nous pas ! Nous parlions ce que signifiait être un être humain digne de ce nom et de comment il fallait vivre selon sa conscience. Mais surtout nous parlions de livres. Je me souviens de nos conversations sans fin sur *L'Âme enchantée* de Romain Rolland. Je l'ai lu […] la première, puis Galina, sur mon conseil. Comme nous aimions son héroïne, la forte et magnifique Annette ; sa relation avec

> son fils nous paraissait extraordinaire, et quel beau prénom il avait : Marc ! Et Sylvie, qui, femme déjà âgée, apprenait le piano ! Marc et Assia, la mort de Marc, les larmes d'Annette… Je voulais être exactement comme elle. Dans nos conversations, il n'y avait jamais rien de matérialiste. Les robes, le succès ? Jamais ! Cela ne pouvait pas rivaliser avec la question de savoir ce que voulait dire devenir un être humain digne de ce nom. Ce devait être l'époque – ou notre romantisme juvénile[31].

C'était les deux, bien sûr. L'époque était au romantisme juvénile. La plupart des filles en corsage blanc et des garçons en veste zippée avaient des amis intimes, et plus ils étaient proches du monde artistique et professionnel urbain, lié par les livres et par la musique à la Maison du Gouvernement, plus il y avait de chances que leurs conversations portent sur la manière de devenir un être humain digne de ce nom (feu le père de Galina avait été un médecin célèbre, et elle voulait faire l'École normale de Moscou). Elles faisaient beaucoup de musique ensemble.

> Mon morceau préféré à l'époque était la *Fantasie* de Mozart, qu'elle jouait merveilleusement et avec beaucoup de sentiment, s'arrêtant de temps en temps pour me dire combien elle aimait certains passages. Je le faisais, moi aussi : nos sentiments et nos opinions coïncidaient toujours. Elle jouait beaucoup de Chopin – les valses, les mazurkas, les unes après les autres, chacune avec ses propres associations, parfois très amusantes. […] Elle jouait aussi du Mendelssohn, du Beethoven, du Schubert, du Schumann et du Tchaïkovski. Je jouais, moi aussi, mais j'étais si mauvaise que c'en était presque comique[32].

L'époque romantique exigeait une musique romantique et une littérature romantique. L'amitié entre Svetlana et Galina n'avait pas pour modèle celle qui liait Herzen et Ogarev : elles en trouvèrent le reflet, accentué, dans ce qui deviendrait leur lecture préférée à l'École normale. Galina s'était inscrite au département Histoire de l'École des professeurs de la région de Moscou, et Svetlana l'y rejoignit.

> Nous avons été inséparables pendant toutes nos années à l'école. […] C'est ensemble que nous avons « découvert » *Passé et Méditations* de Herzen, et ce fut l'une des plus fortes impressions de notre jeunesse. […] Nous étions frappées par la similitude entre notre relation et

l’amitié de Herzen et d’Ogarev. Tout paraissait identique, et même le serment qu’ils avaient fait sur les monts Vorobiev (nous avons fait exprès le voyage pour retrouver l’endroit) ressemblait au nôtre. Sauf qu’ils avaient aussi juré d’être fidèles à leur cause, et que nous, nous n’en avions pas[33].

La cause de Herzen et d’Ogarev – devenue l’utopie insatiable du Forgeron énorme et gourd – avait été réalisée par le père de Svetlana. La cause de Svetlana et de Galina était leur amitié.

*

* *

Svetlana (à gauche) et Galina,
vingt ans après leur première rencontre
(avec l’aimable autorisation d’Elena Simakova)

La plupart des enfants qui, comme Svetlana, avaient grandi à la Maison du Gouvernement partageaient sa cause. Exilés dans des camps, des orphelinats et des appartements collectifs, ou restés dans la Maison, au milieu des portes scellées et des fantômes des amis disparus, ils continuèrent de vivre dans un monde d’amour qui ne pouvait se limiter aux

rivages de la vie, dans « l'atmosphère d'une seule et même famille » (comme le dirait Svetlana Ossinskaïa des années plus tard). C'était une famille aussi vaste que l'Union soviétique, un État aussi étroitement uni qu'une secte, une prophétie qui s'était réalisée dans le corps des croyants, un monde d'illusions qui resterait réel aussi longtemps que les croyants continueraient de croire (et que Fiodor Ivanovitch et Natalia Trofimovna continueraient de le rendre possible).

Alexandre Serafimovitch avait un protégé littéraire du nom d'Alexeï Iévgrafovitch Kosterine. Il était l'auteur de récits autobiographiques sur la Guerre civile qui se passaient dans le Caucase (dont *De l'autre côté du col*, sorti en même temps que *Le Torrent de fer*, de Serafimovitch). En 1936, il se rendit à Magadan en tant que reporter pour le journal *Soviet Kolyma*. En 1938, il fut arrêté et condamné à cinq ans de camp comme « élément socialement dangereux ». Sa femme, Anna Mikhaïlovna, continua d'écrire à Serafimovitch pour lui demander de l'aide et de se porter garant de son mari (« si dans sa vie privée, K. pouvait parfois être un salaud, dans son travail et au Parti, c'était quelqu'un de pur et de loyal ») et d'elle-même (« je fais le serment terrible, sur la vie de mes trois enfants, que je ne sais rien et ne suis coupable de rien »).

Leur fille aînée, Nina, avait quinze ans quand son père quitta Moscou. Elle ne vivait pas à la Maison du Gouvernement mais appartenait au même monde de l'enfance soviétique heureuse : un milieu de cols blancs, urbain, romantique, ardemment patriote et qui aimait à réfléchir sur soi. (Son appartement était au 19 de l'allée Trounbikovski, ancienne adresse du commissariat du peuple aux Nationalités.) Elle aimait Pouchkine, Mérimée, Goethe, Heine, Rolland, Levitan et Beethoven ; paraissait en Macha (de *La Fille du capitaine*) au bal masqué Pouchkine (« dans une robe longue orange, de la dentelle blanche aux manches et au cou ») ; désapprouvait la deuxième production du *Faust* de Gounod par le Bolchoï (qui semblait banaliser le pacte de Faust et Méphistophélès) ; faisait des présentations dans les sociétés de littérature et d'histoire de son école ; travaillait inlassablement sur elle-même (et en particulier, à l'âge de dix-huit ans, sur le « sentiment abject de vanité ») ; considérait le savoir comme « une consigne à bagages » avec des étagères séparées pour chaque valise étiquetée ; s'inquiétait que des poètes aussi dissemblables que Heine, Essenine, Longfellow et Maïakovski pussent coexister en elle « comme de bons voisins dans un grand appartement » ; « forgeait un plan pour lire tout Feuchtwanger et écrire un essai sur les "romans antifascistes

de Feuchtwanger” » ; « prenait la résolution d’aller au stade chaque week-end » (pour préparer les épreuves de course, de saut, de vélo, d’aviron et de lancer de grenade du test d’aptitude physique) ; s’étonnait que l’auteur de *Victoria* ait pu « sombrer dans le fascisme » et faisait le vœu de « connaître la littérature sur Hamsun » ; croyait que la vie sans amitié était impossible et que l’amour révélait l’« essence intelligente et authentique de la vie » ; mesurait l’amour à l’aune de l’essai de Stendhal *De l’amour* ; aimait les récits de la Guerre civile de son père et aspirait à vivre un jour un moment transcendant de sacrifice de soi ; admirait *Et l’acier fut trempé* de Nikolaï Ostrovski, et « alla le voir dans son cercueil » ; s’enorgueillissait – à l’âge de quinze ans – d’être l’une des sept membres du Komsomol de sa classe (« c’est pourquoi nous avons tant de bénévolat à faire, mais le respect et l’influence sont en proportion ! ») ; aidait les jeunes pionniers dont elle avait la charge à faire un album de photos sur Khrouchtchev et la maquette d’un poste de gardes-frontières ; aidait les vieux et les infirmes pour les élections du Soviet suprême qui furent organisées le 12 décembre 1937 (« cette journée restera dans ma mémoire pour longtemps ») ; chérissait son étroite amitié avec sa « professeure principale », organisatrice du Komsomol à l’école ; combattait le « marécage de la famille bourgeoise » ; et divisait les filles des classes de son lycée en « habitantes du marécage », « jeunes demoiselles » et « militantes du Komsomol ». Les militants du Komsomol participaient à l’édification du socialisme en faisant du bénévolat, en tenant un journal, en étudiant, en allant au théâtre, en réalisant qu’il « n’est rien de plus important dans la vie que l’amitié et l’amour » et en apprenant à apprécier Pouchkine, Mérimée, Goethe, Heine, Rolland, Levitan et Beethoven[34].

Pendant ce temps, « des choses effrayantes, incompréhensibles » se passaient. Son oncle Micha, « membre du Parti depuis les premiers jours de la Révolution », et sa femme, tante Ania, furent arrêtés, et la cousine de Nina, Irma, fut envoyée dans un orphelinat. Puis, « une terrible tragédie » frappa les propriétaires de sa datcha, le père de son amie et son autre oncle. Quand son père lui envoya un télégramme où il disait qu’il risquait de perdre son travail et qu’il devrait rentrer tôt, elle écrivit dans son journal : « Je ne renierai pas mon père ! » Quand il écrivit qu’il avait été exclu du Parti et licencié de son emploi, elle écrivit, citant *Tarass Boulba*, de Gogol : « Je suis avec toi, Père ! » Quand sa professeure principale, Tatiana Alexandrovna, parut avoir des ennuis, elle écrivit : « Rien ni personne ne me fera tourner le dos à Tatiana Alexandrovna ! » Quand elle

découvrit que son père avait été arrêté, elle écrivit que ce devait être « une terrible erreur ». Et quand sa mère, sa grand-mère et ses tantes lui dirent qu'elle n'aurait pas dû dire la vérité sur son père au président de l'Institut de géologie, elle écrivit, citant Saltykov-Chtchedrine : « Ils veulent que je suive leur exemple et que j'agisse "en conformité avec la bassesse". Non, l'honneur du Komsomol a plus de valeur pour moi[35] ! »

L'« honneur du Komsomol » était un mélange de patriotisme soviétique (l'« esprit de Parti ») et d'honneur traditionnel, comme la fidélité aux parents et aux amis. Andreï Sverdlov choisit l'État (et lui-même) ; Volodia Moroz choisit sa famille (et lui-même) ; Nina et la plupart des enfants de la Révolution n'eurent pas à choisir : ils étaient tous comme Ostap Boulba, pour qui le père et le destin ne sont qu'une seule et même chose. Pour eux, les jours « effrayants, incompréhensibles » furent en même temps « une époque d'enthousiasme et de joie » (comme l'écrirait Nina plusieurs mois plus tard). Le 10 septembre 1938, elle notait dans son journal : « Mon père et oncle Micha sont supposés être des ennemis du peuple. Comment moi, leur fille, leur chair et leur sang, puis-je croire une chose pareille ? » Trois jours plus tard, elle prenait la parole à une réunion du Komsomol pour s'opposer « avec ferveur » à l'admission d'un jeune homme politiquement passif et dénoncer la médiocrité de plusieurs de ses amis. « Nos pères ont peut-être été arrêtés, écrivait-elle, s'adressant à l'un d'entre eux, mais je ne suis pas ta camarade ! » « Quand il sera avocat, écrit-elle à propos d'un autre, peut-être deviendra-t-il un dangereux ennemi de notre société socialiste. » Le 23 août 1939, elle apprit qu'elle n'avait pas été admise à l'Institut de géologie parce qu'elle avait dit au directeur la vérité sur sa famille. Elle avait rejoint, écrit-elle dans son journal, les rangs des « lépreux au nom de leur père ». Trois jours après, elle faisait le « relevé rapide » de ses plus récents ajouts à sa « réserve littéraire », qui comprenait *Les Dieux ont soif* d'Anatole France, un roman dans lequel un jeune Jacobin exécute les ennemis du peuple jusqu'à ce qu'il soit lui-même exécuté. « Un écrivain puissant, écrit-elle, mais je ne suis pas d'accord avec sa vision des Jacobins et de la Révolution française. » Six mois plus tard, elle recevait un éloge officiel pour la prestation de sa compagnie lors des jeux de stratégie militaire organisés par le Komsomol pour le jour de l'Armée rouge. « En bref, je suis prête pour la guerre. Le seul problème, c'est qu'à cause de ma mauvaise vue, je ne peux pas apprendre à tirer correctement. Je pourrais porter des lunettes, mais ça ne me va pas très bien[36]. »

Le monde autour d'elle semblait mériter toute sa confiance. Sa professeure principale, Tatiana Alexandrovna, lui donna de l'argent pour sa cousine qui était dans un orphelinat. Sa responsable du Komsomol la réconforta quand son père fut arrêté et, après la « catastrophe » de l'arrestation de son mari, lui envoya un exemplaire de *Matérialisme et Empiriocriticisme*, de Lénine, avec une dédicace dans laquelle elle la priait d'arrêter de « pleurnicher » et de rester « sincère […], active et prête pour le combat ». Aux élections d'octobre 1938 au comité du Komsomol de l'école, bien que voulant désespérément être élue, elle se crut obligée de retirer sa candidature à cause de l'arrestation de son père ; elle fut élue tout de même, par 29 voix sur 34. Après le refus de son admission à l'Institut de géologie, un jour qu'elle faisait la queue au bureau de la Commission pour l'Éducation supérieure, elle rencontra une jeune fille qui, après l'arrestation de son père, avait vécu un an dans le bureau du directeur de son école (« un directeur incroyablement courageux »). N'ayant pas réussi à Moscou, Nina s'inscrivit dans un établissement supérieur de Bakou, mais on lui refusa une bourse. Sa mère écrivit une lettre « carrée » à Staline pour lui « demander pourquoi le principe selon lequel les fils ne devaient pas répondre de leurs pères était violé », et Nina fut admise à l'Institut de géologie de Moscou. Trois semaines plus tard, elle célébrait le Nouvel An 1940. Son souhait était « d'étudier, de lire et de grandir…[37] ».

Nina Kosterina

Mais sa principale source de réconfort, de souci, d'enthousiasme, de joie et quelques fois de déception, c'était ses deux meilleurs amis, Lena Guerchman et Gricha Grinblat. Pendant ses deux dernières années de lycée, ils s'étaient vus presque chaque jour : ensemble ils faisaient leurs devoirs, allaient voir Tatiana Alexandrovna, préparaient les événements du Komsomol, se lisaient leurs journaux intimes et parlaient sans fin de

l’amour, de l’amitié, de lectures et de leurs sentiments mutuels. Gricha fut amoureux de Lena, puis de Nina, puis de Lena puis, à nouveau, de Lena. Gricha était la seule personne qui avait obtenu davantage de voix que Nina à l’élection au comité du Komsomol de 1938. Il avait fait le vœu de consacrer sa vie à la science et écrivait des poèmes dédiés d’abord à Lena, puis à Nina. Nina – « qui avait été gâtée par les poètes, de Pouchkine à nos jours » – les trouvait faibles mais les aimait parce qu’ils lui étaient dédiés. Lena pleura de bonheur quand elle fut admise au Komsomol et « manqua bien de pleurer » lorsque Gricha cessa d’être amoureux d’elle. Quand les trois amis n’étaient pas ensemble, ils s’écrivaient des lettres. La vie, « en dépit de tout, était incroyablement bonne ». La nuit du 20 janvier 1940, Nina, ne parvenant pas à trouver le sommeil, se leva à trois heures du matin et alla marcher dans Moscou bloqué par la neige. Elle éprouva, écrit-elle, « un sentiment intense et renouvelé de proximité avec la place Rouge, le Kremlin et le drapeau rouge sur le Kremlin ». Rentrée chez elle, à six heures du matin, elle prit un recueil de poèmes de Goethe, se mit au lit et lut les vers qui semblaient définir son époque :

Veux-tu toujours t’égarer plus loin ?
Vois, le bien est tout près :
Apprends seulement à saisir le bonheur,
Car le bonheur est toujours là[38].

L’année suivante, elle eut pour « cadeau de Nouvel An » une « lettre lumineuse et joyeuse » de son père, avec « des couleurs vives sur la nature et sur les gens avec lesquels il vivait et travaillait » (dans un camp de travail, avec une équipe de forage, par moins 50 degrés). « Avant de monter la tente, ils ont dû enlever la neige, qui faisait un mètre de haut… Et il y avait entre les lignes de la lettre un sourire où on lisait une ironie fugace[39] . »

*
* *

Un peu plus tôt dans la même journée, le 31 décembre 1940, Liova Fedotov descendait du train à Leningrad et se dirigeait vers le centre-ville, « marchant péniblement avec ses caoutchoucs dans la neige fondue ». Il s’installa chez sa cousine Raïa, son mari Monia (le violoncelliste Emmanouïl Fishman), leur petite fille, surnommée la « Trouvère », et leur

bonne, Polia, dans la grande pièce qu'ils occupaient dans un appartement collectif, au 95 du canal Moïka. Ils fêtèrent le Nouvel An (Liova refusa de boire de l'alcool, même « pour le Nouvel An ») avec la famille de l'« ancien baron », Boris Alexandrovitch Struve, violoncelliste et professeur au conservatoire de Leningrad. Le lendemain, son ami Jenia Gourov arriva de Moscou et ils commencèrent leur voyage au Pays des merveilles, Liova rapportant dans son journal tous les événements et toutes leurs conversations (89 pages en tout, soit sept pages et demie d'écriture serrée chaque jour). Ils virent la perspective Nevski, « tellement attendue et célébrée », le monument « enchanteur » à Catherine la Grande, la « gracieuse cathédrale de Kazan » (« chef-d'œuvre de Voronikhine »), le Théâtre national dramatique Pouchkine (que Liova appelait de son nom d'avant la Révolution, « Alexandra »), la colonne Alexandre, surmontée d'un ange crucifère, la « cathédrale Pierre-et-Paul avec son dôme ventru, sa flèche et son fin clocher », les « lourds tombeaux de marbre des tsars, pareils à des coffres, avec d'énormes croix en or sur les couvercles », « une fontaine vide entourée de sculptures représentant Glinka, Lermontov, Nekrassov et d'autres génies russes », et, bien sûr, l'Ermitage[40].

> C'était divin : l'or superbe des décorations, allié à la blancheur aveuglante du marbre, créait une vision d'harmonie stupéfiante qui provoqua des cris simultanés de ravissement de la part de Jenia et de la mienne. […] Chaque pièce offrait de nouvelles merveilles : des tables magnifiques, des fauteuils, des peintures, des colonnades, de doubles colonnes de marbre, des placages d'or, de la malachite et du verre. Tout cela brillait et étincelait devant nous – toute une ville de salles et de couloirs magnifiques[41].

Ils allèrent au Musée russe (où « les chefs-d'œuvre de nos peintres, si chers à nos cœurs, étaient rassemblés ») et à un concert de Tchaïkovski au conservatoire de Leningrad. Mais, de même qu'aucun compositeur ne pouvait être comparé à Verdi, et aucun opéra de Verdi à *Aïda*, rien dans l'incomparable ville de Leningrad ne pouvait se mesurer à la cathédrale Saint-Isaac[42].

> C'était stupéfiant. En un mot, je contemplais Saint-Isaac ! Les murs sombres, teintés de mauve dans le froid de l'hiver, les puissantes colonnades pourpres sous leurs portiques triangulaires, les

> innombrables sculptures de divinités, les quatre clochers avec leurs brillants dômes dorés et, surtout, l'énorme dôme principal, d'un jaune aveuglant, présentaient un tableau à couper le souffle. Sous son voile d'hiver, c'était même encore plus extraordinaire qu'à l'été 1937, où j'étais déjà venu ici […] L'hiver l'avait adoucie, l'enveloppant d'ornements neigeux, la colorant de bleu et de violet, ne laissant inchangés que les dômes des clochers et le dôme principal. Elle semblait si solide, si lourde et pourtant si majestueuse que j'éprouvai de la fierté pour toute cette ville[43].

Ils restèrent longtemps à explorer l'intérieur de la cathédrale, puis ils grimpèrent jusqu'au balcon, au pied du dôme central. « De là, on pouvait voir tout Leningrad : la flèche scintillante de l'Amirauté, au loin la forme rouge du fameux palais d'Hiver et, juste en dessous de nous, le *Cavalier de bronze* recouvert de neige, gravissant la corniche sur son étalon. De là-haut, la vue sur cette mine de trésors était une véritable conquête du monde. »

Puis ils allèrent tout en haut.

> Les rais brillants et dorés du soleil perçaient à travers la gaze des nuages déchirés et fantomatiques, illuminant les alentours. Vue d'en haut, la ville ressemblait à un village de conte de fées, dont les toits recouverts de neige étincelaient au soleil. D'épais nuages de fumée rose s'élevaient des maisons dans le froid diaboliquement glacial, et les couches fluorescentes et miroitantes de vapeur et de brouillard flottaient dans l'air, brouillant et obscurcissant de façon intéressante les lointains édifices et la ligne d'horizon. […] Au loin, on apercevait les silhouettes bleues des églises, la flèche de Pierre-et-Paul, et même, à mon grand plaisir, le dôme sombre de la cathédrale de Kazan. Juste en dessous de notre petit balcon s'étalaient les plaques d'or du dôme de Saint-Isaac, abruptement incurvées vers le bas, et leur contemplation, je ne sais pourquoi, me donna un peu le vertige[44].

Ils firent de leur mieux pour voir autant d'églises que possible, en suivant un itinéraire prédéterminé à travers la ville et en faisant autant de dessins qu'ils le pouvaient de ses innombrables « trésors architecturaux ». Comme Liova l'expliqua à sa cousine Raïa, il s'intéressait désormais « à la géologie, sous la forme de la minéralogie et la paléontologie, et à la biologie, sous la forme de la zoologie ». Au Musée zoologique, lui et Jenia

« contemplèrent le gigantesque squelette d'une baleine, qui prenait deux étages, des poissons, des mammifères, des oiseaux et même, au dernier niveau, des papillons d'une incroyable beauté ». Liova n'arrêtait pas de se demander s'il rêvait. À propos de sa promenade sur les berges de la Moïka, le 5 janvier, il écrit : « Je marchais à côté de la rambarde, regardant en dessous de moi la surface glacée de la rivière et fredonnant pour moi le finale du premier acte d'*Aïda*. L'idée joyeuse que j'étais à Leningrad continuait de palpiter en moi ! Je ne m'étais pas encore calmé et je n'arrivais toujours pas à croire que tout ne fût pas une chimère ou une illusion. » Le lendemain matin, ses premiers mots furent : « Cher Dieu, se peut-il que ce soit vraiment Leningrad ? » La réponse, à supposer que Dieu ait prêté l'oreille, aurait pu être : « Non, pas vraiment. » Ils n'allèrent pas voir le croiseur *Aurore*, qui avait donné le signal de la prise du palais d'Hiver ; ni l'Institut Smolny, qui avait servi de quartier général aux bolcheviks pendant la révolution d'Octobre ; ni le Musée Kirov, que Liova avait fait vœu de visiter pour le cinquième anniversaire de l'assassinat. Enfants de l'époque augustinienne soviétique, grandis et élevés au milieu des sommets du Pamir, la Petrograd révolutionnaire ne les intéressait guère, et ils ne quittèrent Saint-Pétersbourg pour Leningrad qu'en de très rares occasions – par exemple quand ils virent Hitler aux côtés de Molotov dans des actualités filmées (« le bourreau souriait et essayait de se montrer poli ») ; quand Liova dit à Jenia que s'ils étaient en Allemagne ils seraient pendus « pour être, premièrement, slaves, et, deuxièmement, juifs » ; quand ils demandèrent à un « homme barbu qui balayait furieusement le trottoir » s'il y avait un musée dans l'église du Sauveur-sur-le-Sang-Versé (bâtie sur le lieu de l'assassinat d'Alexandre II) et furent « totalement scandalisés d'entendre qu'elle était devenue un entrepôt » ; et – enfin et à jamais – quand il fut temps pour eux de rentrer à Moscou[45].

> Pour la dernière fois je balayai du regard la pièce que j'avais toujours trouvée remarquable, essayant d'en graver chaque détail dans ma mémoire (qui savait quand je reviendrais ?), et quittai ma demeure de Leningrad. Même à l'escalier il me fut difficile de dire au revoir !
> Traversant la place, je gardai les yeux fixés sur la silhouette puissante de la cathédrale, bleuie dans le gel, et, quand elle disparut derrière l'hôtel, je pensai tout haut :
> « Alors, c'est ça !!! »

> Je descendis le quai de la Moïka, passai devant le jardin d'enfants, où la Trouvère me semblait déjà bien loin, et tournai dans la perspective Nevski. Pour me donner du courage, je me mis à fredonner la marche d'*Aïda*, et ainsi accompagné, je descendis la perspective jusqu'au canal de la Fontanka, faisant mes adieux à la cathédrale de Kazan, au monument à Catherine et à plusieurs autres trésors[46].

Liova et Jenia se retrouvèrent à la gare. Leur train partait à treize heures. Ils « honorèrent le souvenir de Leningrad » en mangeant ce que chacun de leurs hôtes leur avait préparé, se désolèrent ensemble de devoir partir, grimpèrent sur leurs couchettes et s'endormirent.

> À sept heures du matin, le train s'arrêta en gare de Leningrad, à Moscou.
> Ce bon vieux Moscou nous accueillit par l'un de ses matins les plus glacials. Il faisait encore complètement nuit, et quand nous avons traversé la place, nous avons vu qu'elle était éclairée par les projecteurs des toits de la gare.
> « Ne rêve même pas, Jenia, de trouver une rue qui nous conduirait à Saint-Isaac, dis-je d'un ton tragique.
> — C'est vrai ! dit-il. En une nuit, nous avons mis tellement de distance entre nous… Et maintenant c'est fini ! »
> Nous étions tous les deux très abattus, mais le froid insidieux nous poussa dans le métro, et par ce chemin souterrain nous prîmes la direction du centre-ville.
> Nous nous sommes dit au revoir à la station Bibliothèque-Lénine.
> « Ne t'inquiète pas, dit joyeusement Jenia. Tout n'est pas perdu !
> — C'est vrai ! Nous sommes toujours en vie, après tout », dis-je gravement, en hochant la tête[47].

31. VERS LA GUERRE

L'entrée suivante du journal de Liova n'apparaît pas avant le 5 juin 1941, jour de son dix-huitième anniversaire, près de cinq mois après son retour de Leningrad. Entre-temps, il n'a cessé de penser à Leningrad, de rêver à Leningrad, de dessiner Leningrad, d'écrire des lettres à Leningrad. À l'école et à la maison, rien ne lui paraît, en comparaison, avoir d'intérêt ou de substance. Victime d'une angine, il profite de son séjour forcé d'un mois et demi chez lui pour entreprendre « un travail de création dans le domaine du dessin, de la littérature et des sciences ». Il a presque terminé son feuilleton sur la Petite Église et en a commencé un autre sur le Palais des Soviets. Il a réussi son examen de fin de troisième, il a vu *Aïda* au théâtre du Bolchoï et s'est émerveillé, une fois de plus, de la « noblesse des scènes patriotiques et très émouvantes » de l'arrivée des prisonniers et du duo d'Aïda et d'Amonasro sur les berges du Nil. Cela lui rappela son propre patriotisme et ses « idées politiques, nées des circonstances et formées peu à peu pendant toute cette période ».

> Bien que l'Allemagne soit aujourd'hui en termes amicaux avec nous, je suis absolument certain (c'est bien connu de tout le monde) que ce n'est que de la frime. Je pense qu'en faisant ça, elle essaie de nous donner un faux sentiment de sécurité pour nous poignarder dans le dos quand le temps sera venu. Ma théorie est confirmée par le fait que les forces armées allemandes sont en train d'occuper la Bulgarie et la Roumanie et y ont envoyé leurs divisions. Quand les Allemands ont débarqué en Finlande, en mai, j'ai été totalement convaincu qu'ils préparaient secrètement une attaque de notre pays, pas seulement à partir de l'ancienne Pologne, mais aussi à partir de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Finlande. […]
>
> Estimant qu'après avoir disposé ses troupes le long de notre frontière l'Allemagne ne va pas perdre de temps, je suis convaincu que l'été prochain sera un été de turbulences pour notre pays. […] Il est clair qu'à l'été la concentration des troupes sera terminée et que, n'ayant pas l'intention de nous attaquer pendant l'hiver afin d'éviter nos grands froids russes, les fascistes vont essayer de nous entraîner dans

une guerre à l'été. Je pense que la guerre commencera soit dans la seconde moitié de ce mois [c'est-à-dire juin], soit début juillet, mais pas plus tard, car il est évident que les Allemands vont essayer de terminer la guerre avant le début de l'hiver.

Personnellement, je suis tout à fait convaincu que ce sera le dernier acte d'arrogance de la part des despotes allemands, car ils ne nous déferont pas avant l'hiver, qui aura raison d'eux comme il eut raison de Bonaparte en 1812. Je suis aussi sûr qu'ils ont peur de notre hiver que je le suis que la victoire sera nôtre ! […]

Une victoire, bien sûr, serait une bonne chose, mais nous pourrions perdre beaucoup de territoire pendant la première moitié de la guerre. […]

Pour être tout à fait franc, je dois dire qu'au vu de la machine de guerre allemande, qui est alimentée depuis tant d'années par toute leur industrie, je suis sûr qu'il y aura du côté allemand des avancées territoriales majeures dans la première moitié de la guerre. Plus tard, quand ils auront été affaiblis, nous serons en mesure de les chasser des zones occupées, de passer à l'offensive et de déplacer la bataille en territoire ennemi. […]

Si difficile qu'il soit de l'envisager, il nous faudra peut-être céder des centres comme Jitomir, Vinnitsa, Vitebsk, Pskov, Gomel et quelques autres. Quant aux capitales de nos vieilles républiques, Minsk devra, en toute probabilité, être abandonnée. Kiev sera sans doute prise aussi par les Allemands, mais avec beaucoup plus de difficultés.

J'ai peur de spéculer sur le sort de Leningrad, de Novgorod, de Kalinine, de Smolensk, de Briansk, de Krivoï Rog, de Nikolaïev et d'Odessa, villes qui sont toutes relativement proches de la frontière. Les Allemands sont si forts que même ces villes seront peut-être perdues, sauf Leningrad. Je suis absolument certain que les Allemands ne prendront jamais Leningrad. Les Léningradois sont comme des aigles ! Si l'ennemi réussit à la prendre, ce ne sera que quand le dernier des Léningradois sera tombé. Mais tant qu'il y aura des Léningradois encore debout, la ville de Lénine sera à nous ! Il n'est pas impensable que nous puissions abandonner Kiev parce que nous la défendrons comme la capitale de l'Ukraine et non pas comme un centre vital. Mais Leningrad est incomparablement plus précieuse et importante pour notre État. […]

> Les fascistes pourront encercler Leningrad parce que la ville est, après tout, tout près de la frontière, mais ils ne pourront pas la prendre. Quant à Moscou, même s'ils ont la force de l'encercler, ils ne pourront pas le faire tout simplement à cause du facteur temps, car ils ne pourront pas terminer leur encerclement avant l'hiver : les distances sont trop grandes. Arrivera l'hiver, et la région autour de Moscou et au-delà sera leur tombeau ! […]
> Je ne me prends pas pour un prophète. Je me trompe peut-être dans mes théories et mes conclusions. Ces pensées me sont venues de la situation internationale : le raisonnement logique et des hypothèses m'ont aidé à les rassembler et à ajouter deux ou trois choses. Pour résumer, l'avenir révélera tout[1] !!!

Une semaine plus tard, le 12 juin, Liova et Jenia Gourov prenaient le train pour Peredelkino, traversaient « un bosquet verdoyant et des bois qui étincelaient dans le soleil brillant », et dressaient le camp en bordure d'un vaste champ. D'un côté coulait « une rivière étroite, presque entièrement engorgée d'herbes, ses berges pentues disparaissant sous des joncs luxuriants et de jeunes trembles, incurvés vers le haut, qui faisaient penser à des cordages gris et controuvés ». De l'autre, un ruisseau clair « courait sur un lit couleur rouille, recouvert de feuilles sombres de l'an passé, de rameaux gonflés et d'autres rebuts de la nature vivante ». Ils passèrent toute la journée « dans ce lieu édénique, folâtrant près de la rivière, dessinant la passerelle de bois qui passait au-dessus, puis faisant l'esquisse du pont ferré que l'on pouvait apercevoir entre les trembles dressés sur les berges, ce qui créait un effet très intéressant derrière la toile épaisse des troncs des jeunes arbres[2] ».

Neuf jours plus tard, le 21 juin, Liova écrivait : « Je sens mon cœur battre chaque fois que je pense que d'une minute à l'autre peut arriver la nouvelle de la dernière aventure de Hitler. Pour être honnête, ces jours derniers, je me suis réveillé chaque matin avec cette question : peut-être, en ce moment même, les premières salves ont-elles déjà été tirées de part et d'autre de la frontière ? » Le lendemain matin, il se réveilla tôt, « comme d'habitude », puis relut et corrigea son journal, quand le téléphone sonna. Sa tante Bouba lui demanda d'allumer la radio. « Nous sommes en guerre avec l'Allemagne ! » ajouta-t-elle.

« J'étais stupéfait que mes pensées soient aussi proches de la réalité, écrit-il. J'aurais préféré m'être trompé[3] ! »

*
* *

Le coup de téléphone ou le coup de sonnette qui interrompit et bouleversa l'existence des résidents de la Maison du Gouvernement se produisit à trois reprises : la première fois le 1er décembre 1934, pour annoncer le Jugement dernier ; la deuxième fois en 1937 ou 1938, pour sceller le sort de familles entières ; la troisième fois le 22 juin 1941, pour annoncer le début de la « Grande Guerre patriotique » et la fin de la Maison comme résidence des cadres supérieurs du gouvernement.

Les bolcheviks attendaient cette grande guerre depuis le triomphe de leur Révolution. Elle avait failli éclater pendant la Guerre civile et ne s'était jamais tout à fait éteinte. Elle avait été la cause et la conséquence du refus du Parti de devenir une véritable Église et de faire la paix avec le monde. Elle avait fait des grandes réalisations du Parti – la collectivisation, l'industrialisation et la révolution culturelle – une urgence à la fois nécessaire et inévitable. Elle avait été la raison pour laquelle l'assassinat d'un responsable politique de second plan avait conduit à la « purge générale » qui avait consumé la Maison du Gouvernement et bien d'autres demeures. L'arrivée de la guerre accomplissait une prophétie qui était bien plus large et plus ancienne que celle de Liova. Elle justifiait tous les sacrifices antérieurs, volontaires et involontaires, et offrait aux enfants des premiers révolutionnaires l'occasion de montrer, par un sacrifice de plus, que leur enfance avait été heureuse, que leurs pères étaient purs, que leur pays était leur famille et que la vie était, en effet, magnifique, même dans la mort.

Nina Kosterina n'a rien écrit non plus dans son journal durant le printemps 1941. Le 6 janvier, le jour où Liova assistait à un concert de Tchaïkovski au conservatoire de Leningrad, elle-même était à un concert de Beethoven au conservatoire de Moscou. (« *Egmont* m'a bouleversée, écrit-elle. Je ne sais pas comment en parler : j'ai soudain voulu me lever et sortir – j'avais presque la sensation physique de voler –, mon cœur battait et, anxieuse, j'avais du mal à respirer. J'ai continué à applaudir longtemps, incapable de quitter des yeux le chef, Nathan Rakhline. ») Ce propos fut suivi d'une brève entrée, le 8 février, sur le *Peer Gynt* d'Ibsen (« Je suis dans une extase totale »), d'une autre le 20 février sur *Vanity Fair*, le roman de Thackeray (« Malheureusement, dans notre société, le philistin bien nourri, bien élevé, sort aussi de l'atelier de menuiserie ») ; d'une autre

encore le 24 (elle avait reçu, mais pas encore lu, *Matérialisme et Empiriocriticisme*, de Lénine) et d'une, enfin, le 2 mars : elle était « sur le seuil du temple immense et merveilleux de la science et des arts » (« Chaque pas en avant n'apporte pas seulement un grand savoir : il ouvre aussi des horizons à couper le souffle »). Elle ne reprit son journal que trois mois et demi plus tard, le 20 juin. Elle venait d'avoir vingt ans, et vivait et travaillait dans les « forêts de Tambov », au sein d'une expédition géologique.

> J'ai résisté longtemps au besoin d'écrire – soit parce que je craignais de soumettre mes actions à un examen sérieux, soit parce que je ne souhaitais pas clarifier certaines choses dans mon esprit. C'est la même chose pour les lectures : le désir est là, mais ce que je lis entre les lignes, ce sont mes propres pensées, des choses qui me touchent plus que le plus passionnant des livres. Tout ce que je vois devant mes yeux, c'est une image, un visage chéri.
> Les images et les souvenirs des jours passés s'enfuient comme des nounous ou des gardiens ennuyeux. Des pensées légères et superficielles me traversent, puis tout redevient silencieux, et il n'y a plus que le présent et mon bonheur « du moment ».
> Il y a eu un immense changement dans ma vie. Je ne m'appartiens plus. Je suis « à quelqu'un d'autre » maintenant. Je sens que mon indépendance n'est plus, que cette fois je ne serai pas capable de la reprendre et de partir si j'y suis obligée. Un lien très fort me lie à cet homme[4].

Son nom était Sergueï. Il était comme un « frère attentionné » pour tous les membres de l'expédition et « étonnait tout le monde par sa pudeur, sa sensibilité, son attention extraordinaires ». Il lui dit un jour qu'il était trop simple pour elle, mais elle répondit, dans son journal, qu'il avait une « âme belle et sensible ». Elle savait qu'elle était « physiquement amoureuse », mais n'était pas sûre qu'il y eût entre eux une réelle affinité intellectuelle. « Cela ne veut pas dire qu'il faut qu'il soit un modèle d'intellectualisme, mais il doit satisfaire mes besoins les plus intimes. Il faut que je trouve en lui un homme qui comprenne mes émotions et mes pensées. Il n'a pas besoin d'aimer ce que j'aime et de partager chacune de mes opinions, mais nous devons être au même niveau. C'est mon rêve. » En attendant, elle était tout simplement heureuse :

J’ai envie de l’appeler par toutes sortes de noms gentils et de continuer à lui dire, encore et encore : « Mon amour, mon aimé ! Serre-moi plus fort contre ton cœur, laisse-moi m’endormir sur ta poitrine, toi, ma joie. Je t’aime, mon homme grand et tendre… » Et des centaines de mots d’amour encore plus tendres pour l’homme qui dort en ce moment si profondément…
Le vent souffle. Quelque part, au loin, j’entends le cri effrayant d’un train qui passe…
Je lui ai dit la vérité : « Je veux un enfant. » Je n’ai pas peur d’être trop jeune, ni qu’un bébé me gêne dans mes études. Je veux que notre amour laisse une trace[5]…

L’entrée suivante, dans laquelle elle s’adresse à elle-même, a été écrite trois jours plus tard : la nouvelle de la guerre était parvenue jusqu’à la forêt.

23 juin
Te souviens-tu, Nina Alexeïevna, comme tu rêvais en secret de vivre des événements grandioses, dramatiques, des tempêtes et des dangers ? Tu y es maintenant – la guerre. Un vautour noir a attaqué notre pays sans prévenir, caché derrière des nuages noirs.
Eh bien, je suis prête… Je veux être là où il y aura de l’action, je veux aller au front[6]…

Les tempêtes et les dangers qui arrivaient lui rappelaient ses anciens amis – ceux dont elle pouvait être sûre, et qui comprenaient ses pensées et ses émotions. Elle récitait des poèmes de Gricha et se rappelait qu’il lui avait donné « une bonne, une chaude émotion ». Le 28 juin, elle écrivait à Lena :

Chère Lena, je veux te dire que je n’ai jamais cessé de t’aimer, que pas un jour n’a passé sans que je pense à toi. J’ai essayé de me convaincre : « Tout va bien, il y aura de nouvelles amitiés ! » Mais je m’abusais moi-même. Il n’y avait pas de nouvelles amitiés et il ne pouvait pas y en avoir.
[…] De l’autre côté de la fenêtre, l’obscurité est épaisse, impénétrable. C’est le début de la nouvelle lune. Un petit croissant est apparu timidement puis a rapidement disparu. Mais le cercle dansant des étoiles brillantes remue et agite mon âme comme une symphonie

> silencieuse. Il fait chaud dehors et j'ai envie de sortir, d'écouter le murmure mystérieux de la forêt, de savourer la joie sans limite de vivre. Mais je n'ai personne pour le faire avec moi. Je suis triste sans mes amis. Il n'y a personne ici à qui parler de ce que je ressens… L'homme que j'aime… que je crois aimer, ne peut pas le faire pour diverses raisons. La première et la plus importante, c'est qu'il s'inquiète beaucoup trop pour moi […].
> Je dois m'en aller d'ici. Ce n'est pas ma place, en ce moment. Nos vies ont été interrompues et ont pris une nouvelle direction. Je dois prendre des décisions, mais, surtout, je dois être honnête avec moi-même et avoir de courage d'affronter les vents hostiles[7].

En l'absence de Lena et de Gricha, sa seule confidente et son seul confesseur était la forêt. « Il est difficile de dire ce qu'il y a de plus beau : les grands sapins fins, austères et pensifs, ou bien les bouleaux, joyeux et festifs comme une ronde de danseuses. Les tristes forêts de sapin sont pourtant, en esprit, plus proches de moi. » Le 3 septembre, elle se rendit dans son endroit favori, là « où les sapins s'écartent, laissant juste assez de place pour un sentier étroit », et versa « des larmes douces et amères » :

> L'automne arrive. Deux ou trois semaines encore et je te quitterai, ma chère forêt. Je vais partir, je dois partir pour l'endroit où se mène la grande bataille […]. Je suis très triste à l'idée de quitter mon bonheur ici… pour chercher ailleurs un bonheur différent. Mais je le trouverai, je sais que je le trouverai !
> Les fiers sapins semblent me dire : « Tu devrais vivre ta vie afin de gagner le droit de porter haut la tête, indépendante et fière, comme tu le fais. »
> « Mais le destin brise ce genre de gens, bruissent les bouleaux craintivement. Les tempêtes brisent les orgueilleux, les arrachent par les racines. […] Sois humble, prosterne-toi. […] »
> « C'est vrai, mais ceux qui résistent à la tempête seront encore plus forts et encore plus fiers », je peux entendre le grondement des puissants sapins : « Nous chantons notre chanson à la folie du brave[8] ! »

Un mois plus tard, elle prit la décision « soudaine et résolue » de partir pour Moscou. Sergueï était loin et préparait l'évacuation de l'expédition dans l'Oural. Les trains de voyageurs ne roulaient plus, mais un jeune

sergent d'un train de transport militaire lui permit de se joindre à eux et lui donna la main pour l'aider à monter. Le convoi mit trois semaines pour arriver à Moscou. Elle et les soldats devinrent « de bons amis dès le premier jour ». C'étaient « de beaux et charmants garçons[9] ».

Sa mère, sa grand-mère, sa tante et ses deux petites sœurs étaient parties pour l'Oural. Elle trouva un billet de sa mère qui la priait d'en faire autant :

> L'appartement vide était oppressant. J'ai cru que mes livres préférés pourraient m'aider à me distraire et chasser ma mélancolie, mais un silence de mort pesait sur moi. […] J'ai passé un doigt sur l'armoire : un trait était nettement visible dans la couche de poussière. J'écrivis : « Nina – Lena – Gricha ! » puis sentis soudain un frisson et la chair de poule, à cause du silence et de ces mots dans la poussière. J'effaçai vite l'inscription et sortis dehors[10].

Deux semaines plus tard, elle recevait une lettre de Sergueï. Il était d'accord avec sa mère et avec les bouleaux. « Je t'ai toujours dit que tu étais encore très jeune, écrivait-il, et que tu avais besoin des conseils d'amis plus âgés et plus expérimentés. Je suis de plus en plus convaincu de cela. Je déteste faire ça, mais il est de mon devoir de te rappeler notre dernière conversation dans la forêt. Je t'ai dit alors, en ami et en frère, combien la vie était dangereuse pour toi aujourd'hui. Ma chère Ninoucha je te le demande sérieusement : sois prudente !!! En ce moment, nous devons garder les yeux ouverts ! En ce moment, l'insouciance peut être fatale. Ne te mets pas en danger ! » Il la suppliait de montrer au moins de la sollicitude pour ses amis et pour ses proches, et de sauter dans le prochain train en partance pour Gorki, puis d'aller dans l'Oural.

> Telle était sa réponse à mon billet d'adieu.
> Oui, ç'avait été un été merveilleux, plein d'amour, de tendres caresses, de la magie de la forêt, de « serments éternels » et de tant d'autres souvenirs – « trop nombreux pour se les rappeler tous ». Il n'était pas là quand j'avais pris ma « folle » décision. J'avais laissé une lettre pour lui – « ne sois pas triste, pardonne-moi, et adieu », j'avais enfilé mon sac à dos et j'avais descendu le sentier forestier en direction de la gare. Je devais aller là où mon pays avait besoin de

moi et tout abandonner : les odeurs de la forêt, le murmure des sapins, les danses et les rondes joyeuses des bouleaux, les couronnes de fleurs sauvages. […]
Aujourd'hui, j'ai appris que Gricha était déjà au front – il est parti comme volontaire. Oh comme j'aimerais me tenir à ses côtés, épaule contre épaule. […]
Pendant ce temps, dans le ciel au-dessus de Moscou, mon cher Moscou adoré, les Messerschmitt rugissent et lâchent leurs bombes incendiaires sur les rêves de ma jeunesse, brûlant tout ce qui, avec le lait de ma mère, m'a nourrie et remplie depuis que je suis bébé.
Alors voilà, mon cher Sergueï. N'attends pas de réponse de moi. À des temps nouveaux il faut de nouvelles chansons. […]
Lena n'est pas à Moscou non plus, elle est partie ailleurs[11].

Elle parcourut à pied tout Moscou, observant les destructions sans faire aucunement attention aux sirènes d'alerte aérienne. « Les jours sont remplis d'une attente inquiète. Hitler rassemble ses forces, se prépare à bondir sur Moscou. Je dois prendre une décision, et le plus tôt sera le mieux. Je ne peux pas rester une observatrice extérieure. Bien sûr, on est tenté de vivre avec détachement comme le Flavius Josèphe de *La Guerre des Juifs*, mais l'avenir ne me le pardonnerait jamais ! Pendant que je suis assise dans ma chambre douillette, des gens se battent, souffrent et meurent. »

Le 6 novembre, elle entendit à la radio le discours de Staline. « Nous étions tous pétrifiés devant nos radios, à écouter le chef, pendant que les fusils tonnaient au-dehors. C'était si étrange et irréel. La voix de Staline était calme, posée, et elle ne s'est pas interrompue un instant. » Le lendemain, elle alla voir le défilé et « préféra les tanks ». Une semaine plus tard, sa décision était prise.

13 novembre

[…] Le 16 novembre, je rejoindrai un détachement de partisans. Ainsi, ma vie prendra le même chemin que celle de mon père avant moi.
Le Comité du Komsomol du district de Lénine m'a envoyée au Comité central : « Là-bas, tu trouveras ce que tu cherches. » Au Comité central, ils nous ont parlé longtemps. Plusieurs personnes ont été écartées et certaines sont parties quand elles ont réalisé le sérieux

et le danger extrême de la mission. À la fin, nous n'étions plus que trois. « Ce sera quelque chose d'effrayant et de terrible », continuait à nous dire le représentant du Comité central. Mais je n'avais peur que d'une chose : « Qu'est-ce qui se passera si, pendant l'examen et la formation, ils découvrent que je suis myope ? Ils me mettront dehors. » Ils dirent : « Il vous faudra sauter en parachute. » Mais ce sera la partie la plus facile et la moins importante. Il faudra que nous partions seuls ou, si nous avons de la chance, par deux. Oui, ce sera vraiment difficile. […] Dans les bois, dans la neige, dans l'obscurité de la nuit, derrière les lignes ennemies. […] Eh bien, tant pis, ce n'est pas comme si je cherchais à rester en lieu sûr ! Alors, au 16 novembre, à midi, devant le cinéma « Le Colisée » !

14 novembre

Bien sûr, je ne suis pas dure comme le roc ni faite de pierre. C'est pourquoi tout est si difficile pour moi à présent. Je suis toute seule ici. Crois-tu que je ne sois pas hantée par de petites pensées sournoises ou que je ne sois pas triste de quitter mon abri douillet et d'entrer dans un monde inconnu ? Oh non, ce n'est pas le cas du tout. Je me sens très seule et, surtout ces jours derniers, mes amis me manquent beaucoup. […]

Tandis que j'arpente les pièces vides, des images du passé apparaissent et s'évanouissent tout autour de moi. C'est ici que j'ai passé mon enfance et ma jeunesse, ici que mon esprit s'est formé. Affectueusement et tristement, je parcours mes livres, mes lettres, mes billets, je relis des passages de mon journal, je regarde au hasard des entrées sur des bouts de papier déchirés.

Adieu livres, journaux et toutes les babioles chéries qui font depuis l'enfance partie de ma vie : l'encrier en pierre de l'Oural, la chaise et la petite table dans l'ancien style russe, les peintures de Khoudoga et la pile de photographies – de Père, de Mère, de Lelia et de moi, enfants, et de la Volga et de Moscou.

Je dis adieu à ce journal, aussi. Depuis combien d'années est-il mon compagnon loyal et mon fidèle confident, le témoin de mes triomphes et de mes échecs, il ne m'a jamais abandonné, même dans les moments les plus difficiles. J'ai été vraie et sincère avec lui. […] Un jour viendra où, ayant survécu à l'orage, je reviendrai à ces pages

jaunies, passées. Ou peut-être… Mais non, je veux vivre ! On dirait un paradoxe mais c'est vrai : la raison pour laquelle je vais au front, c'est que j'aime tellement la vie et que je veux tellement vivre, travailler et créer… vivre, continuer à vivre !

MA VOLONTÉ ET MON TESTAMENT

Si je ne reviens pas, donnez tous mes papiers personnels à Lena. Je n'ai qu'une pensée : peut-être en faisant cela, je sauverai mon père ?

Lena ! À toi et à Gricha, mes seuls amis, je laisse tous mes biens personnels : les lettres de mes amis et mon journal. Lena, chère, douce Lena, pourquoi es-tu partie, je voulais tellement te voir.

Nina[12]

Le 16 novembre, Nina rejoignit l'Unité spéciale nº 9903, placée sous le commandement du major Arthur Sproguis, et chargée d'actions de sabotage derrière les lignes ennemies. Depuis leur lieu de rendez-vous, devant le cinéma « Le Colisée » (plus tard « Sovremennik »), elle et les autres volontaires furent emmenés en camion dans une maternelle abandonnée de Javoronki, à l'ouest de Moscou, où on leur apprit à mettre le feu à des bâtiments, miner des routes, faire sauter des ponts et couper des lignes de communication. Il y avait de nombreuses autres jeunes femmes (environ 18 % du total de ces apprentis soldats). Si l'on en croit l'un d'entre eux, on leur dit qu'un sur cent seulement reviendrait vivant. (On comptait parmi les premières victimes Zoïa Kosmodemyanskaïa, l'un des héros et martyrs soviétiques les plus largement célébrés). La formation dura plusieurs jours. Le 8 décembre, Nina écrivit à sa mère qu'elle revenait juste d'une mission et qu'elle était sur le point de partir pour une autre, qu'elle était chaudement habillée et entourée de jeunes gens, et qu'elle avait attrapé une angine parce qu'elle avait dormi dans la neige, mais que maintenant elle allait bien[13].

Nina Kosterina en uniforme

Elle fut tuée moins de deux semaines plus tard, le 19 décembre. L'avis officiel, expédié le 20 janvier 1942, dit qu'elle est morte « en combattant pour sa mère patrie socialiste, fidèle à son serment militaire, et après avoir fait montre d'héroïsme et de courage ». L'avis mit plus d'un an et demi à parvenir à sa mère (celle-ci continuait à écrire régulièrement à Alexandre Serafimovitch, qui continuait de l'aider, elle et son mari, lequel était toujours dans un camp). Valia Litovski, qui avait joué Pouchkine dans *La Mort d'un poète*, disparut en mission à peu près à la même époque. Gricha (Grigori Abramovitch Grinblat) disparut un mois plus tard. Vova Ossepian (Guevorkian), qui avait écrit au camp où était détenue sa mère pour demander à lui rendre visite, fut tué en 1943 (à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, trois ans environ après avoir écrit cette lettre)[14].

Valia Ossinski rejoignit les rangs de la Milice populaire à l'été 1941, juste après avoir présenté un article sur Euripide dans un colloque du département des Lettres classiques. Dans une lettre à sa sœur Svetlana, il écrit qu'il avait le sentiment qu'il reviendrait vivant. « Nos études – les tiennes, celles de Rem et les miennes – sont probablement terminées pour le moment. Mais souviens-toi qu'après la guerre tu retourneras à l'école, que tu feras des études supérieures et que tu deviendras un être humain vrai, bon et louable. Ce sera difficile pendant un certain temps – un an ou deux peut-être, et aussi après la guerre. Mais ensuite, quand Hitler aura été battu, et que tout aura été reconstruit, la vie sera si merveilleuse qu'il "n'y aura plus besoin de mourir", comme disait Tchapaïev. » Svetlana reçut la lettre à l'orphelinat : « Je me souviens que j'étais dans la grande salle de classe, adossée au poêle de métal noir, grand, rond et tiède. Les plus jeunes enfants étaient à leurs tables, et j'étais là, à la place de leur professeur. J'ai lu la lettre, écrite d'une écriture affreuse et minuscule, et pliée en triangle, à la faible lumière de l'ampoule nue qui pendait du plafond. » Valia

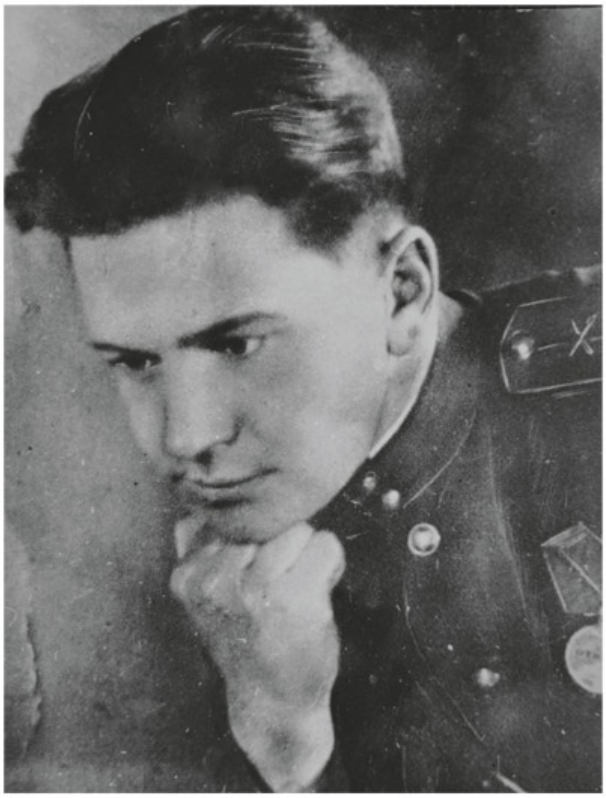
disparut peu après l'avoir postée. Svetlana demeura à l'orphelinat une année encore, jusqu'à l'automne 1942. Sa « dot » fut une robe de flanelle rouge et chaude, qu'elle avait faite avec l'aide de Natalia Trofimovna. « Elle m'a regardée avec chaleur et tristesse, comme si elle souhaitait me dire quelque chose. Mais elle n'a rien dit. Elle m'a embrassée puis gentiment repoussée : va. Je suis partie[15]. »

Anatoli Granovski, qui avait un an de moins que Nina, survécut à ses missions derrière les lignes ennemies et fut, au printemps 1944, transféré auprès d'Andreï Sverdlov pour un travail d'agent provocateur. Son frère cadet, Valentin, s'engagea volontairement dans l'armée (« pour laver la tache de notre nom », déclara-t-il à Anatoli) et succomba à de multiples blessures le 1er décembre 1942. Volodia Ivanov passa la guerre en Extrême-Orient et participa en août 1945 à la campagne contre le Japon. Le 13 mars 1946, il écrivit à ses parents depuis la ville de Bei'an, en Mandchourie. « Il y a une dizaine de jours, j'ai reçu une lettre de vous, mais je n'ai pas pu répondre tout de suite parce que j'étais en voyage en Mandchourie – dans ses villes et dans ses villages (réalisant une mission spéciale pour le gouvernement). Nous avons parcouru 2 000 kilomètres et accompli quelque chose de grand et d'important. Ce dont il s'agit, je ne puis vous le dire dans une lettre, pour des raisons évidentes. » Peu après, alors que sa division traversait la frontière avec la Mongolie pour rentrer en Russie, il fut tué accidentellement par un garde-frontière soviétique[16].

Liova Fedotov resta encore à la Maison du Gouvernement pendant au moins un an après le début de la guerre. « Des choses incroyables se passent dans nos usines et dans nos fabriques, écrivait-il le 26 juin. Les gens se sont mis à dépasser leurs objectifs de plusieurs centaines de pour cent et à obtenir des succès héroïques dont on n'aurait pu que rêver avant. Je l'ai lu dans le journal et je n'ai pu m'empêcher de m'émerveiller des sommets où pouvait s'élever l'esprit du peuple soviétique. » Il considérait la guerre comme l'ultime bataille de l'armée de la lumière contre la Bête, qui pouvait fort bien se terminer par un épilogue à la Gog et Magog[17].

> En conséquence, on peut s'attendre, dans cette guerre, à une rupture avec toutes les lois de la guerre, car ce sera la confrontation la plus monstrueuse que le monde ait connue, car c'est la rencontre de deux contraires. Il est possible qu'après notre victoire sur le fascisme, dont

je n’ai aucun doute, il nous faudra affronter nos ultimes ennemis, les capitalistes d’Amérique et d’Angleterre, avant le triomphe final du communisme sur Terre. […]
Mais quand le dernier foyer de la réaction aura été détruit, je ne peux qu’imaginer ce que sera la vie sur Terre ! Dieu, comme j’aimerais vivre jusque-là ! Le communisme est un mot magnifique ! Comme il est beau à côté du nom de Lénine. Et quand on met le bourreau Hitler à côté de l’image d’Ilitch… Mon Dieu ! Comment peut-on les comparer ? Ils sont absolument à l’opposé : l’esprit lumineux de Lénine et cet infâme et minable petit reptile qui ressemble à – mais Hitler peut-il ressembler à quoi que ce soit ? La créature la plus vile sur la Terre aurait l’air d’un ange à côté de ce déchet de la race humaine.
Comme j’aimerais que Lénine puisse être ressuscité ! Oh ! si seulement il était vivant aujourd’hui ! Comme j’aimerais que ces bêtes fascistes, dans leur guerre contre nous, sentent dans leur cou le génie lumineux de notre Ilitch ! Alors ils verraient de quoi le peuple russe est capable[18] !



Dernière photographie
de Volodia Ivanov

Liova Fedotov n’avait certainement pas lu le Livre de l’Apocalypse, mais il avait consacré sa vie à l’étude des géants du Pamir (à l’Ermitage, au conservatoire et parmi les trésors de la littérature mondiale). Il avait assimilé le vocabulaire et l’eschatologie du bolchevisme et continuait à lire les journaux, « s’émerveillant des sommets où pouvait s’élever l’esprit du peuple soviétique ». Il définissait le peuple soviétique comme « les Russes et les autres nations qui constituent la famille soviétique ». Et les autres nations, dont la grande famille juive, à laquelle il appartenait, n’étaient qu’une preuve supplémentaire de ce dont le peuple russe était capable. Le monde de Liova, comme celui dont lui parlaient les journaux, était un Saint-Pétersbourg édénique. Son incarnation terrestre était la création de Pierre le Grand ; son règne futur était l’héritage de Lénine. Lénine, qui avait été absent du Leningrad de Liova, avait ressuscité pour la bataille finale. Le travail de Staline était celui de l’archange Michel : mentionné en passant comme le « chef » de la guerre contre Satan, il secondait le peuple russe et était le prophète lumineux de son triomphe[19].

À la fin de l'été ou au début de l'automne, le théâtre où travaillait la mère de Liova fut évacué à Zelenodolsk, au Tatarstan. Pendant son séjour là-bas, Liova, si l'on en croit sa mère, « ne dessina pas, n'approcha pas du piano et n'écrivit rien dans son journal ». À l'hiver 1942-1943, il rejoignit l'armée. Sa mère essaya de dire au bureau de recrutement que sa vue et son ouïe étaient mauvaises, mais cela ne servit à rien. Le 14 juin 1943, il lui écrivit une carte postale : « Chère maman : Ton fils, le soldat du front, t'envoie ses salutations les plus chaleureuses. Je reçois les rations du front. Nous vivons en plein air. Je ne m'inquiète pas pour moi, alors s'il te plaît ne t'inquiète pas pour moi non plus. Dis à tous ceux qui t'écrivent que je suis dans une unité de combat, sur la ligne de front, et que j'en suis très heureux et très fier. À bientôt au jour de la victoire. Liova. » Il fut tué onze jours plus tard, le 25 juin, « ayant fait montre d'héroïsme et de courage », et fut enterré dans le village d'Ozerskoïé, province de Toula. Roza Lazarevna reçut l'avis officiel le 20 novembre. Quarante-cinq ans après, elle déclara à un documentariste : « J'ai connu des moments très difficiles. J'ai voulu me jeter par la fenêtre. Je suis même allée jusqu'à la fenêtre, puis je me suis dit : "Je suis membre du Parti depuis 1917, je suis une bolchevik. De quel droit puis-je faire cela ?" Et j'ai tourné les talons[20]… »

32. LE RETOUR

Cinq cents résidents environ de la Maison du Gouvernement (à peu près un par appartement) partirent à la guerre. Et 130 d'entre eux (23 %) n'en revinrent pas. Ceux qui restèrent furent évacués à la fin de l'été et durant l'automne 1941. Le 16 octobre, quand les troupes allemandes arrivèrent à 90 kilomètres de Moscou et que la plupart des organismes gouvernementaux furent évacués à Kouïbychev, la plupart des employés de la Maison étaient partis, les appartements avaient été mis sous scellés, les derniers résidents avaient été expulsés et le bâtiment avait été placé sous un « régime conservatoire ». Selon le rapport officiel de 1942, « en raison de la détonation des bombes aériennes dans le voisinage immédiat du bâtiment durant le dernier trimestre de 1941, 90 % des vitres des fenêtres et des escaliers ont été complètement détruits et en partie endommagés. Comme les dégâts ont été commis en hiver, la quasi-totalité du système de chauffage, de plomberie et d'évacuation des eaux usées est hors service. Le stuc a lui aussi subi des dégâts substantiels, et les cloisons de séparation se sont même déplacées[1] ».

En novembre 1941, une unité du NKVD composée de quarante à cinquante hommes se rendit à la Maison avec pour « mission spéciale » de fouiller les appartements. Leur quartier général fut installé dans les entrées 12 et 17 ; les membres restants de l'administration du bâtiment, les gardiens nouvellement réembauchés (trois à quatre par entrée) et un nombre inconnu d'ouvriers chargés des réparations furent installés dans les appartements des premier, deuxième et troisième étages des autres entrées. Une enquête réalisée à l'été 1942 révéla que l'unité du NKVD et 17 membres de l'administration de la Maison, dont le commandant de celle-ci et plusieurs de ses adjoints et gardiens en chef, avaient volé divers objets (avec une préférence marquée pour les montres, les rasoirs, les revolvers, les fusils de chasse, les manteaux en cuir, les disques de gramophone et les machines à coudre) dans au moins 68 appartements. En même temps, 453 638,45 roubles de meubles furent évacués des appartements des résidents et des caves (qui avaient été converties en abri antiaérien) « sans aucun inventaire ». Parmi les objets volés « sur une échelle massive et pour des destinations inconnues », on comptait, entre

autres, 32 miroirs, 126 rideaux, 10 radios, 43 bureaux, 22 tables de salle à manger, 64 tables basses/de téléphone/de bridge, 483 fauteuils, 151 chaises, 23 canapés, 79 armoires, 65 bibliothèques, 29 abat-jour en soie, 33 dressoirs, 67 portemanteaux (dont 42 en chêne), 84 draperies (dont 41 tapisseries), 28 tapis, 129 lits (85 plaqués en nickel, 38 en fer et 10 en chêne), 43 fauteuils de salon (dont 20 fauteuils d'enfant), 381 matelas (135 de crin, 34 de coton et 39 de fibre), 3 pianos, 3 pianos de concert, 17 théières, 10 horloges, 103 crachoirs en émail, une table de billard, un tambour, une figurine de « Gamin des rues », une sculpture *La Mère et l'enfant* et une peau d'ours polaire[2].

Début 1942, certains résidents évacués commencèrent à revenir et la Maison se remplit à nouveau peu à peu. À l'automne, les travaux de réparation étaient largement terminés et la plupart des appartements étaient redevenus habitables. En 1945, le théâtre avait été rouvert sous l'égide du club du département du Logement du Conseil des ministres. En 1946, la Maison du Gouvernement comptait 970 locataires officiels (270 de plus qu'avant la guerre) et 3 500 résidents (presque un millier de plus qu'avant la guerre). La proportion d'appartements collectifs avait énormément augmenté. Des centaines de résidents qui avaient emménagé illégalement ou qui avaient « perdu le droit de résider dans la Maison » furent expulsés, souvent après une longue série de requêtes et de décisions de justice ; les nouveaux responsables du département du Logement y furent logés dans le cadre du programme de « regroupement d'appartements ». Les êtres et les choses migraient continuellement – dedans, dehors, vers le haut et vers le bas. En 1942, 50 % des meubles dûment recensés passèrent d'un appartement à un autre. La veuve de Mikhaïl Koltsov fut expulsée ; la mère de Liova Fedotov emménagea avec deux autres Vieilles Bolcheviks ; et la fille de Staline emménagea d'abord dans un appartement de trois pièces puis dans un cinq pièces. Datchas, costumes et laissez-passer spéciaux étaient accordés, retirés et réattribués. La Maison du Gouvernement était bien de retour, mais elle était plus bruyante, plus affairée, plus désordonnée, et aussi moins sélective et moins directement liée au gouvernement qu'avant les arrestations de masse et l'évacuation de la guerre. Beaucoup de responsables d'après guerre (parmi lesquels Khrouchtchev, Molotov, Malenkov, Chtcherbakov et les maréchaux Konev, Rokossovski et Joukov) préféraient le baroque français de la Cinquième Maison des Soviets, rue Granovski (les anciens appartements du comte Cheremetiev) et, après le boom de la construction de la fin des

années 1940 et du début des années 1950, les bâtiments de style « Empire stalinien » le long des quais et des avenues Lénine et Koutouzov, entièrement rénovés et réaménagés (en particulier au 26, avenue Koutouzov, où vivaient Brejnev, Souslov, Andropov et Chtchelokov). À la même période, vingt-quatre coopératives spéciales d'habitation furent construites pour l'élite des acteurs, des écrivains, des médecins, des danseurs, des chanteurs, des universitaires, des musiciens et des cadres du ministère des Affaires étrangères. L'élite soviétique se régénérait, se reproduisait et s'étendait dans tout Moscou et au-delà[3].

La Cinquième Maison des Soviets

Le n° 26 de l'avenue Koutouzov est le premier bâtiment sur la gauche

Pendant ce temps, de nombreuses veuves des premiers résidents de la Maison du Gouvernement commençaient à revenir des camps. « Je n'avais pas vu Mère depuis cinq ans », écrivait Inna Gaister (qui était entrée, depuis, au département de physique de l'université de Moscou). « Elle était dans un état épouvantable. La regarder me faisait de la peine. Elle avait énormément décliné, avait le regard vide et restait prostrée[4]. »

Rakhil Kaplan (Gaister)
(avec l'aimable autorisation
d'Inna Gaister)

Maïa Peterson n'avait pas vu sa mère depuis sept ans. « Dans mon souvenir, Mère était potelée, bien habillée et toujours souriante. J'avais désormais devant moi une femme rabougrie, maigrichonne, ridée, avec de longues tresses noires. » Maïa avait passé deux ans dans un orphelinat avant de s'installer avec son demi-frère, Igor. En juillet 1941, celui-ci avait rejoint les rangs de la Milice volontaire (« Il tenait beaucoup à laver la

tache honteuse d'être le fils d'un ennemi du peuple »), avait candidaté pour être membre du Parti et avait été tué le 16 décembre, trois jours avant Nina Kosterina. Maïa avait marché plus de 300 kilomètres avec une colonne de réfugiés jusqu'à Kovrov, avait été évacuée un an dans l'Oural, affamée et sans toit, était rentrée à Moscou au printemps 1943, avait terminé le lycée avec une médaille d'or (« Le travail et mes amis à l'école étaient toute ma vie ; jamais de ma vie je n'ai autant ri »), avait été acceptée au département de Lettres classiques de l'université de Moscou et avait commencé à écrire de la poésie[5]. Maïa avait deux sœurs.

> Quand Mère fut arrêtée et disparut de notre vie, Ira avait dix-sept ans, j'en avais onze et Marina deux. Nous avons grandi et mûri sans elle. Quand nous nous sommes retrouvées, sept ans plus tard, nous étions passées par beaucoup de choses et nous avions pris l'habitude de l'indépendance. Il n'était pas toujours facile pour Mère et pour nous de nous comprendre. […] Nous n'avons jamais vraiment réussi à nous habituer à nouveau les unes aux autres.
> Ira, avec qui Mère avait vécu avant sa seconde arrestation, se disputait tout le temps avec elle. Quand Mère et moi avions vécu ensemble en exil, nous avions eu aussi de terribles disputes. Elle passa ses dernières années avec Marina, mais ça se passait aussi très mal. […] Mère en souffrait terriblement et se sentait seule et blessée[6].

En 1944, Svetlana Ossinskaïa alla rendre visite à sa mère, Iékaterina Mikhaïlovna Smirnova, dans son camp, à côté de Solikamsk, au nord de Berezniki. Elle logea chez l'amie de sa mère, Esfir, récemment relâchée.

> Quand Mère est venue me voir pour la première fois, nous nous sommes embrassées et sommes restées silencieuses pendant une longue minute. Esfir pleurait. Mais, même à ce moment-là, je sentais déjà en moi quelque chose de faux, et peut-être chez Mère également. Nous ne nous étions pas vues depuis sept ans. Je me sentais si éloignée d'elle ; tout ce qui m'intéressait était à Moscou, où j'étais étudiante à l'université : mon amitié qui me paraissait extraordinaire ; mon amour extrême et sans espoir mais qui était si intense ; les recherches passionnantes que je faisais dans le cadre du séminaire sur l'histoire antique, ma présentation sur la tyrannie de Pisistrate – quand je commençai à en parler à Mère et à Esfir, je vis sur leurs visages un regard de perplexité et Mère a prudemment demandé : « Y

> a-t-il d'autres personnes que cela intéresse ? » Je voyais bien que toutes ces choses qui m'absorbaient si entièrement ne les intéressaient pas du tout et que mon enthousiasme était pour elles incompréhensible et ne pouvait pas être compris parce qu'elles étaient liées à des événements et des émotions que je ne voulais pas – pas tout de suite – partager, car elles ne semblaient pas se soucier de moi ! J'avais mon monde, jeune, distant, égoïste, pas totalement heureux, mais néanmoins rempli. Ces deux prisonnières de camp devaient trouver complètement folles les choses que j'adorais et pour lesquelles je vivais. La tyrannie de Pisistrate[7]…

En 1945, Iékaterina Mikhaïlovna avait terminé sa peine. Elle avait soixante-cinq ans. Elle voulut rester comme employée libre dans l'hôpital du camp, mais on ferma la colonie et elle dut partir. Les anciens prisonniers n'avaient pas le droit de vivre à Moscou, et elle n'avait nulle part où aller. « Elle ne pouvait vivre à Moscou qu'illégalement. Mais où ? Dans l'appartement du frère de mon père, Pavel, où je vivais ? C'était impossible et personne ne voulait d'elle. Chez des amis ? Mais combien de temps la toléreraient-ils ? Et comment gagnerait-elle sa vie ? » N'ayant pas le droit de s'enregistrer à Moscou, elle ne pouvait pas trouver de travail. Plus important encore, selon Svetlana :

> Les huit années qu'elle avait passées là-bas [en prison et au camp] l'avaient brisée. Quand elle revint, c'était quelqu'un de tout à fait différent, et il était très rare de retrouver chez elle ne serait-ce qu'un pâle reflet de son éclat d'antan. Ceux qui croyaient qu'elle reprendrait sa vie d'avant furent déçus : il n'y avait plus de vie en elle, seulement le désir de survivre, d'une manière ou d'une autre. « Quand on est vivant, il faut continuer à vivre », avait-elle coutume de dire, et il y avait de l'amertume et du désespoir dans ces mots.

« Il devint très vite évident que personne ne voulait d'elle et qu'elle devrait partir dès que possible. » Elle trouva un travail de bibliothécaire dans une laiterie à côté d'Ouglich, et Svetlana, début 1947, alla lui rendre visite. « C'était un hiver glacial. Elle avait une petite chambre dans un grand baraquement, avec des fenêtres borgnes. On entendait tout à travers les cloisons. Dans la grande entrée obscure, des ivrognes n'arrêtaient pas d'aller et venir, de s'injurier, de se battre[8]. »

Fin 1948 et en 1949, comme l'Union soviétique renouait avec l'état de siège, certains des « membres des familles de traîtres à la mère patrie » récemment libérés, dont Maria Peterson, furent arrêtés à nouveau et renvoyés en exil. Furent arrêtés et exilés avec eux certains enfants de traîtres, devenus adultes. Maïa Peterson (vingt-deux ans), Inna Gaister (vingt-trois) et la fille de Tania Miagkova, Rada Poloz (vingt-quatre), furent arrêtées le même jour (23 avril 1949) et se retrouvèrent en prison dans la même cellule. Inna Gaister avait soutenu ce jour-là sa thèse. L'agent de la Sécurité d'État venu l'arrêter avait attendu qu'elle termine avant de l'escorter jusqu'à la Loubianka. Rada Poloz avait passé la guerre comme infirmière dans un train-hôpital et était, à l'époque de son arrestation, étudiante à l'Institut de technologie Bauman. Maïa Peterson se rappelait avoir éprouvé un « grand soulagement » à l'idée de ne plus avoir à préparer ses examens de latin, de grec et de théâtre antique, ou d'écrire sa thèse sur Aristophane. Elles furent toutes condamnées à cinq ans d'exil comme « éléments socialement dangereux ». Aucune n'était accusée d'aucun crime. Maïa fut envoyée en Sibérie ; Inna et Rada, au Kazakhstan[9].

Clichés anthropométriques d'Inna Gaister
(avec l'aimable autorisation d'Inna Gaister)

*

* *

La spécialité d'Anatoli Granovski – séduire les filles des ennemis du peuple – n'était plus aussi indispensable. Il se rappelait avoir été convoqué en décembre 1944 dans le bureau d'Andreï Sverdlov. « Il était assis avec l'immobilité rigide d'un cadavre, et seuls ses yeux brillants et fixes paraissaient vivants tandis que j'attendais, debout et raide, devant lui, attendant d'éveiller son attention. […] Ce n'aurait pas été dans son caractère de me prier de m'asseoir, et il ne le fit d'ailleurs pas de tout l'entretien. » La nouvelle mission de Granovski était de devenir prêtre et de travailler comme indicateur au sein de l'Église orthodoxe russe. Mécontent de cette perspective, fatigué de travailler comme indicateur, las de son « sujet » féminin du moment (qu'il décrivait comme une « maîtresse affamée, méprisée et haïe ») et prêt à tout pour échapper au « sadique » Sverdlov, il demanda sa réaffectation à la Quatrième Section de Pavel Soudoplatov (qui dirigeait les activités de terrorisme et de sabotage derrière les lignes ennemies), évoquant son désir de faire le « travail d'homme » pour lequel il avait été formé. Le lendemain, il fut convoqué à nouveau chez Sverdlov[10].

> Il me reçut avec une pantomime exagérée de courtoisie, s'inclina légèrement devant moi et m'indiqua un fauteuil. Mais je préférai rester debout.
> « Alors ? dit-il. Le grand capitaine Granovski considère que la Deuxième Section n'est pas un endroit pour lui ? Il estime qu'il ne fait pas un travail d'homme ? Quelle est la définition d'un travail d'homme d'ailleurs, je me le demande ? » […]
> Je restai silencieux.
> « Pardonnez s'il vous plaît au camarade Soudoplatov, camarade Granovski, car il n'a pas pu honorer votre demande. Je crains qu'il n'y ait pas d'autre solution pour vous que de continuer à obéir aux ordres, à mes ordres. » Et ses manières passèrent de la plaisanterie sarcastique à la colère froide. « Vous pouvez disposer, et si j'entends encore une fois ces absurdités, je veillerai à ce que vous soyez puni comme il se doit[11]. »

Si l'on en croit ses mémoires, Granovski partit dans la nuit même pour Minsk puis pour Kiev chercher la protection de ses anciens commandants

de la Quatrième Section. À Kiev, l'un de ses protecteurs à l'école de sabotage l'emmena voir le commissaire à la Sécurité d'État de l'Ukraine, Sergueï Savtchenko, qui l'envoya dans la ville récemment réoccupée d'Oujgorod, en Ukraine occidentale, dans une équipe chargée de recruter des « agents dormants » parmi les réfugiés sur le départ. La principale méthode était la prise d'otage et le chantage, et le taux de réussite y était, selon Granovski, très élevé. « Dans l'Ukraine transcarpatique déjà occupée par les troupes soviétiques, chez les Hongrois, les Polonais, les Tchèques, les Roumains, les Slovaques, les Juifs, les Ruthènes, les Ukrainiens et les Autrichiens qui vivaient ici, ce n'était pas le matériau qui manquait pour cela. » Granovski se débrouilla bien et le NKVD ukrainien le garda. On lui donna ensuite d'autres missions : épouser une femme riche d'Oujgorod afin de l'accompagner à l'Ouest (le projet avorta en avril 1945 parce que le « sujet » était une alcoolique chronique) ; se rendre à Berlin en mai 1945 pour récupérer les dossiers secrets volés par les nazis dans les bureaux du NKVD de Kiev ; et, à l'hiver 1945 et au début du printemps 1946, diriger un réseau d'espionnage dans la ville de Prague, nouvellement libérée. Fin avril, il fut placé comme agent secret dans un navire soviétique qui devait faire le tour de l'Europe. Le 21 septembre, il offrait ses services de transfuge à l'attaché militaire des États-Unis, à Stockholm. L'agent de renseignement venu du commandement allié à Berlin pour l'interroger trouva son histoire peu convaincante, et il fut remis aux autorités suédoises. Vers la mi-octobre, l'ambassadeur et le consul général soviétiques lui rendirent visite à la prison de Langholmen et le prièrent de rentrer au pays. Devant son refus, ils lui demandèrent s'il avait un message pour sa mère et pour son frère de vingt-deux ans, Vladimir. Il répondit de la façon suivante :

> « Dites-leur que je ne peux pas prendre part aux meurtres de masse et à l'esclavage de millions de personnes uniquement pour garantir à ma mère et mon frère adorés quelques années d'existence dans le paradis soviétique. Si vous voulez tuer mon frère, vous le tuerez, mais mieux vaut pour lui mourir comme un enfant plutôt que de subir une vie de torture sous le régime communiste. Mais je suis sûr que vous leur direz ce que vos maîtres vous ordonneront de leur dire.
> — Tu prétends ne pas t'en soucier, mais est-ce que tu réalises vraiment ce que signifiera pour eux que tu aies déserté le service de ta mère patrie ?
> — Je le réalise parfaitement.

— Et tu peux envoyer aussi facilement ta mère en Sibérie ?
— Il n’y a rien que je puisse faire pour y remédier[12]. »

Le 30 octobre 1946, le ministre soviétique des Affaires extérieures envoyait une note à l’ambassade de Suède à Moscou pour demander Anatoli Granovski, 1944l’extradition de Granovski. D’après le rapport russo-suédois, publié en 2000, sur le sort de Raoul Wallenberg, le « sauveur des Juifs hongrois », arrêté à Budapest en janvier 1945, les Soviétiques auraient suggéré un échange de Wallenberg contre Granovski. Le 8 novembre 1946, le roi de Suède décréta que Granovski ne devait pas être remis à l’Union soviétique, « ni à aucun pays où, vraisemblablement, il ne saurait avoir la garantie de ne pas être renvoyé dans son pays ». Il fut libéré de prison ce même jour. Le 15 novembre, le ministre suédois des Affaires étrangères informait l’ambassade soviétique que Granovski serait extradé dans un autre pays que l’URSS. L’ambassadeur soviétique, I. S. Tchernichev, fit plusieurs tentatives pour persuader le gouvernement de reconsidérer sa position (le Premier ministre Tage Erlander a dit d’une de ces tentatives qu’elle avait été « si crue et si brutale que nous avons été totalement déconcertés ») – en vain. Granovski quitta la Suède et semble avoir passé plusieurs années au Brésil avant de s’installer aux États-Unis. Wallenberg, d’après les sources dont nous disposons, fut exécuté en juillet 1947. Le sort de la mère et du frère de Granovski n’est pas connu[13].

Anatoli Granovski, 1944

Andreï Sverdlov fut arrêté en octobre 1951 dans le cadre de la purge des cadres juifs de la police secrète. D’après sa lettre au président du Conseil des ministres, G. Malenkov, l’enquête à son sujet dura dix-neuf mois, durant lesquels il fut « accusé, sans aucune preuve, des crimes les plus monstrueux et les plus absurdes ». Il fut libéré le 18 mai 1953, deux mois et demi après la mort de Staline, mais ne fut pas réadmis dans la police

secrète. Il obtint le diplôme de l'Académie des sciences sociales du Comité central du Parti, devint un historien du Parti, trouva un travail à l'Institut Marx-Engels-Lénine et collabora avec sa mère aux mémoires de celles-ci sur son père et, avec l'employé de son père, Pavel Malkov, à ses *Mémoires d'un commandant du Kremlin*. Dans les années 1960, lui et son ex-collègue interrogateur dans l'affaire Anna Larina-Boukharina, Iakov Naoumovitch Matoussov, écrivirent ensemble, sous les pseudonymes d'Andreï Iakovlevitch Iakovlev et de Iakov Naoumovitch Naoumov, trois romans d'espionnage pour adolescents, *Un maigre fil*, *Janus aux deux visages* et *Combat avec un loup-garou*. Dans les trois livres, le méchant, « qui en veut au système soviétique », crée, à la fin des années 1930, une société secrète antisoviétique, trahit son pays au profit des nazis pendant la guerre et fait de l'espionnage pour le compte des États-Unis pendant les années 1960. Les sociétés secrètes, qui portent le nom de « Venger nos pères », sont des répliques de celles dans lesquelles Anatoli Granovski, sur les ordres de Sverdlov, pressait d'entrer ses camarades de classe. Dans *Un maigre fil*, l'espion en herbe « devenait ami avec les élèves de l'école et essayait d'en tenter quelques-uns de rejoindre la "société" qu'il projetait de créer. Pas avec de bonnes intentions, comprenez-vous. Quant aux filles, il essayait de les corrompre, de les séduire ». Les agents du contre-espionnage soviétique finissaient par le capturer, mais pas avant que l'un d'entre eux n'ait été démis de ses fonctions pour avoir arraché de faux aveux à des innocents. Voici un exemple de ses techniques d'interrogatoire :

> Plus tu continues à nier, pire ce sera pour toi. Qu'est-ce que tu espères ? Si tu te mets à parler de ton plein gré, et que tu dis tout, cela voudra dire que tu as rendu les armes et cessé de combattre l'État soviétique. Ce sera pris en compte. Je serai le premier à demander pour toi la clémence. Mais si tu continues à nier, il n'y aura aucune pitié. De toute façon, tu parleras. Tôt ou tard. Et plus vite tu t'y mettras, mieux ça vaudra pour toi[14].

On ignore si les auteurs livraient là un récit ironique ou une confession. Andreï Sverdlov est mort en 1969. Cette même année, on pouvait lire dans la publication clandestine *Chronique des événements actuels* l'article suivant :

Il y a au moins sept individus qui vivent encore à Moscou et qu'Andreï Sverdlov a personnellement interrogés en faisant usage de la violence et de la torture. Il a participé à l'enquête sur l'affaire Elizaveta Drabkina, qui avait été la secrétaire de Iakov Sverdlov en 1918-1919, et qui, à la demande de celui-ci, avait emmené avec elle, […] quelques heures avant la mort de celui-ci, ses enfants Andreï et Vera. Andreï Sverdlov savait très bien que Drabkina n'avait pas commis les crimes dont elle était accusée, mais ça ne l'empêcha pas de lui demander d'« avouer » et de se « repentir ». […]
L'adresse d'Andreï Sverdlov est 2, rue Serafimovitch, appt. 319 (dans la même Maison du Gouvernement d'où tant de victimes ont été emmenées). Ses numéros de téléphone sont : 231-94-97 (domicile), 181-23-25 (travail)[15].

Andreï Sverdlov (à droite) avec son oncle, Guerman Mikhaïlovitch Sverdlov (le demi-frère de Iakov Sverdlov), de l'appartement 169

*

* *

Staline mourut le 5 mars 1953. Le Parti avait perdu ce que Boukharine appelait l'« incarnation personnelle de son esprit et de sa volonté ».

Maïa Peterson et sa mère, Maria, apprirent la nouvelle dans le village de Pikhtovka, dans la province de Novossibirsk, où elles avaient été exilées.

> À cette époque, ma mère et moi ne considérions pas Staline comme le responsable de la tragédie dont nous avions été les victimes et les témoins. Pour ma mère, les causes étaient dans un immense travail de démolition : un complot contre la crème du Parti bolchevik, ourdi par des ennemis qui s'étaient frayé un chemin jusqu'au sommet, y compris au ministère de la Sécurité d'État. Quand Staline est mort, nous avons éprouvé le même chagrin que tout le monde autour de nous[16].

Tout comme la grand-mère de Rada Poloz (la mère de Tania Miagkova), Feoktista Iakovlevna Miagkova, qui avait le portrait de Staline sur un mur et qui expliquait le sort de sa fille et de son gendre en disant qu'« il y avait tant d'ennemis qu'il était impossible de ne pas faire une erreur ». Au moment de la mort de Staline, Iouri Trifonov avait terminé l'école à Tachkent, avait travaillé dans une usine aéronautique de Moscou, avait obtenu le diplôme de l'Institut littéraire, s'était marié, avait publié son premier roman dans *Novyiï mir*, le journal de Tvardovski, avait reçu le prix Staline de troisième catégorie et venait d'avoir vingt-sept ans. « J'ai entendu dire que Tvardovski avait pleuré sur l'estrade pendant la réunion en mémoire de Staline à la Maison du cinéma, écrivit-il bien des années plus tard. Ces larmes étaient, bien sûr, véritables. J'ai vu le même chagrin sincère dans ma propre famille. Ma mère, qui était passée par les camps de Karaganda et d'Akmolinsk, craignait que les choses empirent. Le chagrin de ma grand-mère fut désespéré. » (Un exemplaire de *Sur Lénine et le léninisme*, de Staline, avec l'inscription « À la chère camarade Slovatinskaïa, en souvenir de notre travail clandestin commun, de l'auteur », était exposé de façon ostensible dans sa bibliothèque[17].)

Fiodor Kaverine avait été abandonné par la plupart de ses acteurs, ridiculisé par la presse, chassé d'une succession de bâtiments temporaires, puis il avait perdu son emploi de directeur artistique. Il continua de travailler dans d'autres théâtres, rêvant de mettre en scène « une dernière production qui résumerait toute [sa] vie de créateur » (il relisait *Faust*, entre autres choses, à cette fin). Pendant la guerre, il avait produit des spectacles pour les cadets de l'École d'aviation de Borissoglebsk, aspiré à

une « communion avec l'État soviétique par le sacrifice de son sang » et espéré monter une pièce dans laquelle « les âmes russes sauveraient l'univers et paraîtraient devant le monde et devant le spectateur dans toute leur majesté sacrée ». Le jour de la mort de Staline, il écrivit dans son journal : « Quel chagrin – général pour la nation tout entière et personnel pour chacun d'entre nous[18]. »

Le même jour, Boris Ivanov écrivait : « L'annonce à la radio de la mort de notre chef et instituteur, le camarade Staline, fait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Quand la voix du présentateur s'est tue, j'ai regardé par la fenêtre les murs rouge sombre du Kremlin où, dans le quadrilatère formé par ces murs, le Grand Staline avait vécu et travaillé. » Quelques jours plus tard, il prit la parole lors d'un rassemblement du souvenir à la fabrique de pain de Kalinine. « Je savais ce qu'il fallait dire, mais je n'ai pas pu prononcer un son, car les sanglots qui montaient dans ma gorge m'étouffaient et les larmes me remplissaient les yeux. »

Anatoli Ronine, le fils – circoncis en secret – de Solomon Ronine, cadre de la Planification, et l'ami du fils cadet de Boris Ivanov, Anatoli, et des fils de Staline, Vassili et Artem, mouru piétiné aux funérailles[19].

Le corps de Staline fut embaumé par l'adjoint de Boris Zbarski, S. R. Mardachev. En effet, Zbarski (qui avait réalisé l'embaumement du Premier ministre bulgare Gueorgui Dimitrov en 1949) avait été arrêté en 1952 : il était accusé d'être un nationaliste juif, d'avoir espionné pour le compte de l'Allemagne, d'avoir des liens avec Trotski et Boukharine, d'avoir appartenu au Parti socialiste-révolutionnaire et d'avoir « minimisé la grandeur de Lénine » : il avait comparé sa dépouille aux momies égyptiennes[20].

Une fois son corps au mausolée, Staline cessa d'être l'incarnation de l'esprit et de la volonté du Parti. Le Parti, séparé de Staline, avait besoin d'une nouvelle incarnation ; et Staline, séparé de son corps et du Parti, pouvait enfin être soumis à un examen critique. Si son corps était comparable à une momie égyptienne, son règne ne pouvait-il pas être comparé à celui d'un pharaon ?

Rada Poloz se rappelait avoir dit à sa grand-mère que tout était de la faute de Staline. Le jour des funérailles, Iouri Trifonov se promena avec deux amis. L'un d'eux, le futur auteur pour enfants Iossif Dik, stupéfia les deux autres en leur disant qu'ils vivraient assez longtemps pour voir le jour où le corps de Staline serait retiré du mausolée. Svetlana Ossinskaïa fut déroutée par la réaction de sa mère : « Quand Staline est mort, toute notre

école était sous le choc et moi, comme tout le monde autour de moi, je me demandais avec beaucoup d'inquiétude comment nous vivrions sans notre père chéri. Ma mère m'écouta et dit, avec une simplicité et une assurance qui me stupéfièrent : "En fait, il est merveilleux qu'il soit mort"[21]. »

Boris Ivanov avec sa fille Galina
et son petit-fils Volodia

Trois ans plus tard, le 25 février 1956, Khrouchtchev n'en disait pas moins dans son « discours secret » au XX^{e} Congrès du Parti – au nom du Parti, de l'Histoire et de la Révolution. Le lien qui avait tenu soudés les survivants de la Maison du Gouvernement était désormais rompu. Après le congrès, Boris Voline, l'ancien censeur en chef devenu le premier idéologue du nationalisme russe officiel, rentra chez lui « complètement anéanti », selon sa fille, et mourut moins d'une année plus tard, sans avoir jamais repris ses esprits. Tatiana Slovatinskaïa, la grand-mère de Iouri Trifonov, mourut six mois plus tard. Leonid Leonov, l'auteur de *La Route vers l'Océan*, « subit un profond choc spirituel » qui paralysa le côté droit

de son visage. À l'hôpital du Kremlin, il retrouva le président de l'Union des écrivains, Alexandre Fadeïev, qui se suicida quelques semaines après[22].

Fiodor Kaverine compara la nouvelle à la lecture des *Démons* de Dostoïevski. « C'est épouvantable, écrivait-il dans son journal. Quelles choses terribles nous apprenons sur le passé soviétique. » Il avait eu une attaque mais commençait à s'en remettre. Il passait beaucoup de temps dans sa datcha de Pouchkino, travaillait à plusieurs nouvelles productions et écrivait ses mémoires. Le dimanche 20 octobre 1957, il écrivait dans son journal : « Je me sens très heureux intérieurement. L'essentiel, c'est que je sais qu'on a besoin de moi. Il y a tant à faire. Et grâce à cela, je me sens bien. » Plus tard, dans la soirée, lui, sa femme et leur chien Johnny prirent le train de banlieue pour Moscou. Johnny n'avait pas de muselière et le conducteur leur dit qu'ils devaient payer une amende. À Moscou, ils furent conduits au poste de police du chemin de fer de Iaroslav. Lorsque Kaverine essaya de défendre son cas, le chef de gare le prit par le col et le poussa par terre. Il mourut sur le coup[23].

À peu près à la même époque, Boris Ivanov ajoutait une note aux entrées de son journal portant sur la mort de Staline.

Fiodor Kaverine

> Ces notes […] ont été écrites le jour de ses funérailles, elles montrent à quel point de son vivant il a su nous tromper, et si ma peine à l'époque a été grande, tout aussi grande aujourd'hui est ma haine pour cet homme qui a si bien su nous prendre au piège d'un sentiment d'amour pour sa personne, alors qu'en réalité c'était une brute et un sadique, qui a des centaines de milliers de vies détruites sur la conscience, et parmi elles des dizaines de mes amis et de mes camarades[24].

*

* *

Boris Ivanov et Elena Ivanova (Zlatkina)

Pendant ce temps, les résidents de la Maison du Gouvernement qui avaient survécu continuaient à rentrer des prisons, des camps et de l'exil. Très peu furent autorisés à s'y réinstaller. Antonina Zakharovna Peters, la veuve du tchékiste exécuté Iakov Peters (et la mère du « sujet » d'Anatoli Granovski, Igor Peters, qui était mort depuis à la guerre), emménagea chez la mère de Liova Fedotov, Roza Lazarevna Markus. L'ancien appartement de Boris Zbarski, l'un des plus grands de la Maison du Gouvernement, avait été occupé par le nouveau procureur général, ancien membre de la troïka de Donetsk et premier procureur soviétique au procès de Nuremberg, Roman Roudenko. Un nouvel appartement (le 197) fut donné à Zbarski, qui retourna à l'enseignement (mais ne reprit pas son travail au mausolée) et mourut au milieu d'un cours, le 7 octobre 1954, neuf mois après sa sortie de prison[25].

La plupart des résidents récemment libérés n'eurent pas la possibilité de retourner à la Maison du Gouvernement ni de récupérer leurs biens (malgré les tentatives acharnées de certains). Ils allèrent vivre chez leurs enfants, qui n'avaient plus grand-chose à leur dire ; ils trouvèrent une chambre dans des appartements collectifs ou un refuge au Foyer des vétérans du Parti, à Peredelkino, pas très loin de l'« endroit édénique » où Liova Fedotov et Jenia Gourov avaient passé une journée à « folâtrer près de la rivière », dix jours avant le début de la guerre. (Quand Antonina Zakharovna Peters et Roza Lazarevna Markus ne purent plus vivre de

façon autonome à la Maison du Gouvernement, elles s'installèrent ensemble à Peredelkino. Antonina mourut peu après. Roza vécut jusqu'à ses quatre-vingt-douze ans. Jenia Gourov était présent à ses funérailles.) Pour laver la « tache » – et avoir droit à de meilleures pensions, à des soins et à un lieu de vie –, les personnes qui revenaient des prisons et des camps devaient être officiellement « réhabilitées » (proclamées juridiquement innocentes) et – c'était, pour beaucoup, d'une importance cruciale – réintégrées dans le Parti. Pour sauver leur existence de l'absurdité et leurs familles de l'oubli, elles avaient également besoin de la réhabilitation posthume et de la réintégration dans le Parti de leurs parents disparus. Et ce qu'il fallait pour cela, entre autres choses, c'était des certificats de moralité de Vieux Bolcheviks éminents qui les avaient connus avant leur chute. Les trouver n'était pas chose aisée. Parmi ceux qui n'avaient pas été arrêtés, Platon Kerjentsev était mort en 1940 ; Feliks Kon, en 1941 ; Panteleïmon Lepechinski, en 1944 ; Sergueï Allilouïev, Aron Solts et Vladimir Adoratski, en 1948 ; Alexandre Serafimovitch et Gueorgui Dimitrov, en 1949 (le corps de Dimitrov avait été embaumé par Zbarski et exposé dans un mausolée, à Sofia) ; Iakov Brandenbourgski, Maxime Litvinov et Iéfim Chtchadenko, en 1951. D'autres n'avaient aucune envie de se porter garants de ceux pour qui personne ne s'était porté garant. Ceux enfin qui étaient encore au pouvoir – à l'exception d'Anastase Mikoyan – avaient bien d'autres préoccupations[26].

L'exception la plus notable était la plus âgée des Vieux Bolcheviks, Elena Dmitrievna Stassova. Née en 1873 dans une grande famille (noble) de l'intelligentsia, elle avait rencontré Nadejda Kroupskaïa à la Croix-Rouge politique, où elle travaillait, au milieu des années 1890 ; adhéré au parti de Lénine en 1898 ; travaillé comme « ouvrière technique » (sous le pseudonyme « L'Absolu ») et agent clandestin du journal *Iskra* ; connu la prison, l'exil et l'émigration ; travaillé comme secrétaire au Comité central en 1917 (avant que Sverdlov n'en prenne le contrôle) ; et tenu un poste de responsabilité au Komintern, à la Commission centrale de contrôle et au Secours rouge international (MOPR). En 1938, Staline l'en avait évincée pour des raisons qu'elle avait dit – dans une lettre qu'elle lui avait écrite – ne pas comprendre (« c'est particulièrement dur parce que je n'ai jamais vécu, je ne vis pas et je ne vivrai jamais en dehors du Parti »). De 1938 à 1946, elle fut rédactrice en chef des éditions française et anglaise de la revue *Littérature internationale*. En 1948, elle reçut un « blâme appuyé » pour avoir dit dans une conférence publique que « Lénine traitait tous les

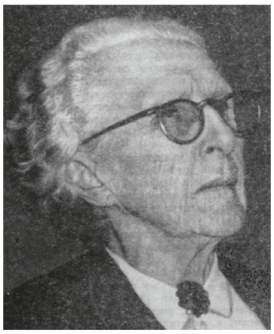
camarades de la même manière et appelait même Boukharine “Boukhartchik” ». (« Ces mots m’ont échappé, écrivait-elle à Khrouchtchev en 1953, mais bien sûr ils constituaient une grave erreur politique, car après le procès Boukharine je n’avais absolument pas le droit de dire ce que j’ai dit. ») Elle était connue pour être irritable, difficile à satisfaire et dépourvue de tout sens de l’humour. (D’après la femme de Golochtchekine, un jour que celui-ci avait commis une erreur politique grave, Staline l’avait menacé de le marier de force à Stassova.) Le 15 octobre 1953, à l’occasion de son quatre-vingtième anniversaire, elle reçut son deuxième Ordre de Lénine. Quatre ans plus tard, pour le quarantième anniversaire de la révolution d’Octobre, on lui décerna son quatrième. Célébrée comme l’exemple même du Vieux Bolchevik, elle était souvent invitée dans les événements publics à faire le discours d’ouverture, et l’on venait la consulter, comme une archive vivante, à l’Institut Marx-Engels-Lénine. Après le XX^{e} Congrès du Parti, sa principale tâche fut d’attester les références bolcheviques des anciens ennemis du peuple. Commission de réhabilitation à elle toute seule, elle était le dernier mémorial vivant des origines sacrées, l’unique lien authentique entre les vestiges d’existences amputées. Aux centaines de lettres qu’elle recevait, elle répondait avec l’aide d’une secrétaire et de plusieurs bénévoles, et signa d’innombrables appels au procureur militaire et au Comité central du Parti. « Lors de toutes nos rencontres, nos conversations ont toujours été amicales, écrivait-elle en faveur de Valentin Trifonov, et j’ai toujours considéré Valentin Andreïevitch comme un bolchevik résolu, qui a toujours suivi la ligne du Parti. Si vous avez besoin de clarifications supplémentaires concernant des aspects particuliers de l’affaire Trifonov, je serai heureuse de faire le nécessaire[27]. »

Elle écrivit des lettres de même nature pour Boukharine, Rykov, Golochtchekine et Voronski, entre autres. Elle avait besoin d’aide et était impatiente avec ses assistants. Le 17 mai 1956, elle écrivit à une vieille camarade (qu’elle avait aidée à revenir d’exil) pour lui dire à quel point l’avait choquée le suicide de l’écrivain Alexandre Fadeïev et le besoin dans lequel elle était de trouver une nouvelle secrétaire.

> En ce moment j’ai les nerfs à bout et je dois faire de grands efforts pour en garder le contrôle. Et il y a cette jeune dame, qui m’aide à lire le matin et l’après-midi et qui est si extraordinairement ignorante et stupide que sa lecture me laisse souvent perplexe et me secoue les

> nerfs. Je cherche quelqu'un qui serait pour moi une vraie secrétaire – quelqu'un qui connaisse une autre langue, qui sache taper à la machine et dont la pensée politique soit claire. Je n'ajoute pas l'appartenance au Parti, parce que si j'ai besoin qu'on m'aide à lire des documents strictement confidentiels, un camarade du Parti pourra toujours le faire pour moi[28].

Un an plus tard, la fille de Voronski, Galina, quitta Magadan et rentra à Moscou pour remercier Stassova de l'avoir aidée à réhabiliter son père et à le faire réintégrer dans le Parti. Stassova vivait dans l'appartement 291, entrée 15. « Elle ouvrit la porte elle-même. Devant moi se tenait une femme très âgée, grande, mince, légèrement voûtée, aux cheveux blancs comme la neige, au visage allongé et creusé de rides. Dans son petit bureau, dont le balcon donnait sur la cour et qui était rempli de vieux meubles et de bibliothèques, se trouvaient deux portraits de Staline. » Il y en avait un troisième, très grand, dans sa chambre, au-dessus du lit. Elle demanda à Voronskaïa si elle savait où dormir et lui proposa un lit dans son appartement. (Voronskaïa refusa.) Elle vivait à l'époque avec la première femme de Zinoviev, Sarra Ravitch, qui venait de rentrer d'exil (et qui mourut quelques semaines plus tard, avant que Stavossa n'ait eu la possibilité de la faire entrer dans le Foyer des vétérans du Parti)[29].



Elena Dmitrievna Stassova

À l'automne 1960, Voronskaïa s'installa définitivement à Moscou et devint l'une des assistantes de Stassova.

> Elena Dmitrievna s'était fait opérer des yeux et ne voyait presque plus. Elle n'était plus capable de lire. Chaque lecteur avait sa journée, une fois par semaine. Mon jour fut d'abord le vendredi, puis le lundi. Nous lisions toujours la *Pravda* et les *Izvestia*. Elena Dmitrievna

préférait les *Izvestia*. Nous lisions en général tout le journal (surtout les *Izvestia*), mais plus tard elle avait tendance à dire : « Cet article est ennuyeux, ne le lisons pas. » Ou bien elle annonçait simplement : « Je suis très fatiguée. C'est assez pour aujourd'hui. Jouons plutôt aux cartes. »

Il fallait lire le journal rapidement, « sans sentiment », et que Dieu vous protège si vous écorchiez un mot. Elena Dmitrievna vous corrigeait et parfois perdait complètement patience. […]

Quelques fois, Elena Dmitrievna devenait très irritable et sa compagnie devenait difficile. « Tu ne t'es pas assise correctement », « tu ne t'es pas levée correctement », « tu n'as pas répondu correctement ». Parfois je partais le cœur lourd : il n'était pas facile d'être l'objet de ses attaques constantes. Mais parfois elle pouvait être très accueillante, aimable et amicale[30].

Elle ne laissait aucune lettre sans réponse (et vérifiait régulièrement le travail de ses assistants), était financièrement très généreuse, aidait d'innombrables proches, et la rumeur disait qu'elle payait les frais de scolarité de deux étudiants. Aino Kuusinen, la femme du communiste finlandais Otto Kuusinen (appartement 19), lui écrivit en exil : « Vous êtes la meilleure personne au monde. Vous êtes un ange. » Galina Voronskaïa en avait trop vu pour partager totalement cette opinion. À la fin de sa vie, la Vieille Bolchevik était devenue une vieille aristocrate[31].

La bonté, le désir d'aider, un désintéressement extraordinaire et une indifférence complète pour l'argent, pour les choses et pour le côté matériel de la vie coexistaient en elle avec un traitement méprisant de ceux qui vivaient à ses côtés. Ne voulant pas qu'elle vive seule après la mort d'un proche, ses camarades avaient essayé de lui trouver une compagne. Mais il était simplement impossible de vivre avec Elena Dmitrievna. Elle n'avait de considération pour personne. Quand ils revenaient à la maison après le travail (car beaucoup d'entre eux travaillaient), elle les obligeait à jouer aux cartes avec elle pendant des heures, ne cessait de leur donner des ordres et les humiliait devant tout le monde. Personne ne supportait longtemps de vivre dans son appartement. Différentes femmes ne cessaient de venir et de s'en aller[32].

À l’approche des quatre-vingt-dix ans, elle ne pouvait plus écouter un journal en entier ni mettre la radio toute la journée. (Elle ne l’éteignait que pour lire et pour dormir.) En 1962, à l’âge de quatre-vingt-neuf ans, elle demanda que ses cendres soient inhumées dans l’ancien cimetière Tikhvine, aujourd’hui Nécropole des Artistes, à Leningrad, à côté de son oncle, le célèbre critique d’art et de musique (et des autres tombes de famille qui n’avaient pas été détruites pendant la reconstruction, après la guerre). En janvier 1966, elle rédigea son testament : elle laissait ses archives à l’Institut Marx-Engels-Lénine et ses économies à ses proches. Plusieurs mois plus tard, elle tomba malade. Fin décembre, Volonskaïa vint lui rendre visite. « Elle était inconsciente et marmonnait de manière indistincte, quelques fois en français. » Elle décéda avant le Nouvel An, à l’âge de quatre-vingt-treize ans (le même âge que la princesse Natalia Petrovna Golitsyna, le modèle de la Dame de pique de Pouchkine). Son souhait d’être inhumée avec sa famille n’était guère compréhensible pour quelqu’un qui « n’avait jamais eu de vie en dehors du Parti ». Aussi ne fut-il pas exaucé. Ses cendres furent enterrées dans le mur du Kremlin, pas loin d’Otto Kuusinen, de Grigori Petrovski, de Rozalia Zemliachka, de son amie Nadejda Kroupskaïa et de la tombe de Staline, dont la dépouille avait été retirée du mausolée cinq ans auparavant[33].

*
* *

La plupart des voisins de Stassova à la Maison du Gouvernement qui avaient survécu à la « catastrophe » moururent, eux aussi, seuls. La veuve de Stanislav Redens et belle-sœur de Staline, Anna Allilouïeva, avait été arrêtée en 1948, ainsi que plusieurs autres membres de sa famille (dont la belle-sœur d’Anna, Evguenia Allilouïeva, son second mari, N. V. Molotchnikov, et sa fille Kira). D’après la fille de Staline, Svetlana, dont l’appartement à la Maison du Gouvernement avait un balcon commun avec celui d’Anna :

> Elle est revenue six ans plus tard, au printemps 1954. Elle avait passé une partie de son temps de détention à l’isolement. Mais elle avait surtout fréquenté l’hôpital de la prison. La malédiction de l’hérédité – la schizophrénie qui ravageait la famille de sa mère – l’avait rattrapée. Même tante Anna ne réussit pas à survivre aux coups nombreux que lui assena le destin.

> Elle était dans un état terrible. Je l'ai vu le premier jour de son retour. Elle était assise dans son ancienne chambre, incapable de reconnaître ses deux fils, devenus adultes, apathique avec tout le monde. Ses yeux étaient troubles et elle regardait fixement par la fenêtre, indifférente aux nouvelles que nous essayions de lui donner sur la mort de mon père, la mort de grand-mère et la chute de notre ennemi juré, Beria. Sa seule réaction était de remuer indolemment la tête[34].

Elle finit par se remettre, « cessa de délirer et ne parlait plus toute seule que quelques fois, la nuit ». Elle redevint ce qu'elle avait toujours été (c'est ainsi que Svetlana la voyait, en 1963) : « une martyre au nom de la bonté, une véritable sainte, une chrétienne authentique[35] ».

> Elle essaya de nouveau d'aider tous ceux qu'elle avait autour d'elles. Le jour où arrive sa pension, des myriades de vieilles dames apparaissent sur le pas de sa porte et elle leur donne à toutes de l'argent, sachant parfaitement qu'aucune ne pourra le lui rendre. Des gens qu'elle n'a jamais vus de sa vie ne cessent de venir à l'appartement pour lui demander de l'aide. L'un veut un permis de séjour à Moscou, un autre cherche un emploi, une vieille institutrice a des problèmes à la maison et nulle part où aller. Tante Anna fait ce qu'elle peut pour eux. Elle va au Soviet de la Ville de Moscou. Elle attend des heures pour voir quelqu'un du présidium du Soviet suprême. Elle bombarde le Comité central d'appels, jamais pour elle, bien sûr, mais pour quelqu'un en difficulté, quelque vieille femme souffrante qui n'a pas de pension et est sans ressources.
>
> Où qu'elle aille, c'est un personnage familier. Tout le monde la respecte et est gentil avec elle, tout le monde sauf ses deux brus, jeunes et belles, qui ne se soucient que d'elles. Sa vie de famille est terrible : personne ne la consulte ou ne lui prête la moindre attention. Parfois, ils vont au cinéma et la paient pour garder les enfants. Quand ils ont des amis le soir, elle n'est plus qu'une vieille femme aux cheveux blancs, mal peignée, mal habillée, et qui fait toujours irruption au mauvais moment, une présence non désirée. Au lieu de prendre un sac à main, elle prend un vieux manchon ou un gros sac et sort se promener. Elle aura une longue discussion avec un milicien dans la rue, demandera à l'éboueur comment il se porte et fera un tour

> en bateau sur le fleuve. Avant la Révolution, les gens l'auraient traitée comme une sainte femme et se seraient inclinés devant elle dans la rue.

Ni Anna ni Svetlana ne savaient que feu le mari d'Anna avait été reconnu officiellement comme le bourreau numéro un du pays. Mais, contrairement au numéro deux, Sergueï Mironov, il avait été réhabilité depuis.

> Elle est convaincue que Redens est toujours en vie, alors même qu'elle a reçu l'avis officiel de sa réhabilitation posthume. Elle pense qu'il a une nouvelle femme et une autre famille, quelque part, dans le Grand Nord, à Kolyma ou Magadan (« Après tant d'années, pourquoi pas ? » demande-t-elle), et qu'il ne veut tout simplement pas revenir à la maison. De temps en temps, après un de ses rêves ou une de ses hallucinations, elle répète qu'elle a vu son mari et qu'elle a parlé avec lui. Elle vit dans un monde à elle, où les souvenirs et les visions et les fantômes des années passées se confondent avec ceux du présent[36].

Svetlana Stalina termina ses mémoires, *Vingt lettres à un ami*, en août 1963. Un an après, elle ajouta une note de bas de page : « Anna Redens [Allilouïeva] est morte en août 1964, dans un service de l'hôpital du Kremlin situé en dehors de Moscou. Depuis la prison, elle avait très peur des portes fermées, mais, malgré ses protestations, on l'enferma une nuit dans une chambre d'hôpital. Le lendemain matin, elle fut retrouvée morte[37]. »

La veuve d'Ossinski, Iékaterina Mikhaïlovna Smirnovna, était décédée six mois auparavant. Selon sa fille, Svetlana, personne n'aurait pu reconnaître en elle « la femme brillante qu'elle avait été il y a de nombreuses années, ou même la femme triste et intelligente des années plus récentes ».

Anna Allilouïeva

Le destin n’a pas été bon avec elle, dans ses dernières années. Sa réhabilitation, en 1955, ne lui apporta qu’un réconfort relatif, un appartement à Moscou et la possibilité de louer une datcha, ce dont elle avait toujours rêvé. Mais les gens qu’elle aimait étaient tous dans la tombe, sans parler des inconnus. Elle avait une fille, mais elle était peu affectueuse, indifférente et irritable.

Quand ma mère est devenue invalide, elle est passée d’un appartement à un autre, avec l’aide de ses amis, jusqu’à ce que l’Académie des sciences lui donne, en tant que veuve d’un académicien, une chambre dans un appartement collectif. Elle a commencé à vivre en changeant constamment de bonne, elles la volaient au mieux de leurs capacités ou de leur conscience. En 1961, les autorités de l’Académie décidèrent, pour je ne sais quelle raison, qu’elle souffrait d’une maladie mentale et lui proposèrent un appartement d’une pièce, rien que pour elle. Je m’y installai aussi, avec ma fille et contre mon gré. Elle vécut encore trois ans et fit deux autres attaques. Personne ne voulait rester avec elle de façon permanente, mais elle ne pouvait plus vivre toute seule.

E. M. Smirnovna (à gauche)
(avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)

Ainsi commencèrent nos trois années de tourments, qui ne méritent pas d'être racontées parce qu'elles ne sont que trop faciles à imaginer. Je dirai seulement quelques mots sur ma mère. Jusqu'à la toute fin, elle s'asseyait complètement droite dans un fauteuil de jardin très simple, à dix roubles, fait d'une toile tendue entre des tubes d'aluminium, que je poussais partout dans l'appartement. Avec des mouvements mal assurés, indistincts, de sa « main de garçon » (comme disait mon père), désormais complètement lisse, elle amenait la nourriture à sa bouche, en renversait en chemin et dévorait avidement le reste. Sa principale occupation était la lecture, mais seulement de livres qu'elle avait déjà lus. Quelques fois, quand je la regardais de derrière, je remarquais que son dos commençait à être pris de tremblements et de secousses. Elle éclatait subitement et violemment en larmes quand elle lisait quelque chose qui lui rappelait des souvenirs ou, plus souvent, quand elle écoutait de la musique. (Lorsque les doux accents de l'air de *Lakmé*, « Où va la jeune Hindoue/Fille des parias ? », jaillissaient de la radio, Mère, malgré tous ses efforts, ne pouvait pas retenir ses sanglots, qui se changeaient ensuite en quasi-hurlements[38].)

Un jour, pendant la guerre, Svetlana avait été contactée par Anna Chaternikova, qui lui apprit sa relation de vingt ans avec son père. Elles Anna Chaternikova (avec l'aimable autorisation d'Elena Simakova)devinrent amies. Anna vivait dans un appartement collectif avec son mari, qu'elle n'aimait pas, et son fils Vsemir, qui mourut peu après la guerre. Elle recevait une pension spéciale de Vieille Bolchevik et travaillait à temps partiel dans le Comité de district du Parti et comme bénévole pour diverses campagnes officielles. Elle était très fière d'être entrée au Parti avant la révolution d'Octobre. Après le discours secret de Khrouchtchev, elle fut contactée par un homme qui avait été enfermé dans la même cellule qu'Ossinski. Elle n'en parla pas à Svetlana parce que celle-ci n'était pas membre du Parti (mais le dit au neveu de Svetlana qui, lui, l'était). À la fin de sa vie, elle séjourna quelque temps dans un établissement psychiatrique. Elle mourut seule dans un hôpital, à la fin des années 1970, dans sa dixième décennie. Svetlana ne trouva jamais l'endroit où elle avait été enterrée. Mais elle reçut le paquet des lettres de son père qu'Anna avait conservé pendant quarante ans dans diverses cachettes[39].

Comme le christianisme, l'islam et la plupart des autres millénarismes, le bolchevisme a été, à ses débuts, un mouvement d'hommes. Les femmes n'ont représenté qu'une infime proportion des membres de la secte originelle et des résidents de la Maison du Gouvernement. Les hommes pouvaient se marier à des femmes et à la Révolution. Les femmes, elles, devaient choisir. La plupart de celles qui emménagèrent à la Maison le firent à titre de membres de famille d'un bolchevik. Beaucoup étaient de vraies croyantes bolcheviks et des professionnelles entraînées, mais elles n'avaient pas, par elles-mêmes, les qualifications requises pour habiter la Maison du Gouvernement. Celles qui étaient qualifiées avaient en général le même profil que Stassova : célibataires, sans enfants, sans poids politique et reconnues pour leurs services passés (dans des fonctions auxiliaires).

Anna Chaternikova
(avec l'aimable autorisation
d'Elena Simakova)

Contrairement au christianisme, à l'islam et à d'autres millénarismes, le bolchevisme fut le fait d'une seule génération. Quand les chefs bolcheviks étaient encore de jeunes hommes errants, les femmes incarnaient l'« utopie insatiable ». Quand ils se rangèrent et fondèrent des familles, elles représentèrent soit la « petitesse de l'existence », soit – à l'occasion et souvent en secret – le dernier espoir de foi lumineuse. Quand ils trouvèrent la mort, les femmes n'étaient pas là, sauf peut-être comme objets de leur dernier adieu. Après la disparition de leurs maris, la plupart des veuves bolcheviks ne furent accusées d'aucun crime, mais envoyées dans des camps spéciaux comme « membres de famille ». Quand elles en revinrent – vieilles, malades, brisées, indésirables –, la foi lumineuse s'était évanouie et elles n'avaient plus de chez-soi. Elles n'avaient rien à dire à leurs enfants et leurs enfants n'avaient rien à leur dire.

Les révolutions se répètent, d'abord comme tragédie, puis comme tragédie familiale. Elles commencent par une rébellion contre l'éternel retour et se terminent à la maison, au milieu des femmes et des enfants. Si elles essaient de survivre en exécutant leurs grands prêtres pour trahison, elles se terminent un peu plus tard, au milieu de familles brisées et de vieilles lettres d'amour. Quand l'immortalité se révèle impossible, certains hommes sont punis pour cela, et acquièrent en conséquence un certain degré d'immortalité (souvent avec l'aide de leurs femmes et de leurs enfants). Les femmes sont vouées à être oubliées et doivent porter sur elles une part de la faute, d'abord en général, parce qu'elles incarnent les problèmes de poulailler, puis à la maison, parce qu'elles survivent à leurs époux et à leur foi.

Valerian Ossinski avait aimé sa femme, Iékaterina Smirnovna, et sa maîtresse, Anna Chaternikova, ses trois enfants, Dima, Valia et Svetlana

(surtout les garçons), et l'utopie insatiable, qui promettait une tendresse profonde, sans honte, sans charité et sans ornements. Dima fut exécuté avec lui, Valia disparut au combat, et l'utopie s'évapora dix ou vingt ans plus tard, sans que personne n'y prêtât la moindre attention. Iékaterina et Anna moururent seules. Svetlana remit les lettres de son père aux archives de l'Académie des sciences et publia un livre de mémoires – en hommage à son père, à ses frères et à ses professeurs, et en forme de *mea culpa* envers sa mère.

La sœur d'Arkadi Rozengolts, Eva Levina-Rozengolts, fut arrêtée en août 1949, dans le cadre d'une campagne contre les proches des ennemis du peuple exécutés. Elle fut condamnée à dix ans d'exil (comme « élément socialement dangereux ») et passa cinq ans en Sibérie, où elle travailla successivement comme ouvrière dans un entrepôt de bois, femme de ménage, agent médical, infirmière, et peintre sur une péniche, puis deux ans à Karaganda, comme artiste décoratrice au Théâtre dramatique kazakh. En 1956, elle fut autorisée à rentrer à Moscou.

Eva Levina-Rozengolts, 1974
(avec l'aimable autorisation
d'E.B. Levina)

Au moment de sa mort, en 1975, à l'âge de soixante-dix-sept ans, elle avait réalisé huit cycles graphiques : *Arbres*, *Marais*, *Gens*, *Ciel*, *Portraits*, *Fresques*, *Compositions plastiques* et *Paysages*. Les personnages de ses dessins semblent surgir de limbes silencieux et désespérés pour entrer dans un purgatoire surpeuplé d'âmes anonymes, sans âge et sans sexe. Certains prient ou implorent ; la plupart, quel que soit le Jugement qui les attend, paraissent résignés[40].

Eva Levina-Rozengolts, *Gens*. « Série Rembrandt ». 1958
(avec l'aimable autorisation d'E. B. Levina)

Eva Levina-Rozengolts, *Gens*.
« Série Rembrandt ». Encre sur papier. 1960
(avec l'aimable autorisation d'E. B. Levina)

Eva Levina-Rozengolts, *Fresques*.
Pastel sur papier. 1968
(avec l'aimable autorisation d'E. B. Levina)

Eva Levina-Rozengolts, *Gens*.
Compositions plastiques. Pastel sur papier. 1972-1974
(avec l'aimable autorisation d'E. B. Levina)

33. LA FIN

Les meilleurs des enfants de la Maison du Gouvernement furent tués pendant la guerre. Ou plutôt : les enfants qui furent tués pendant la guerre devinrent les meilleurs parce qu'ils avaient réalisé le serment qu'ils avaient fait à Pouchkine et qu'ils avaient suivi le poète dans le temple de la jeunesse éternelle.

Les enfants qui ne furent pas tués revinrent à Moscou et cessèrent d'être des enfants, avec plus ou moins de réussite. Les enfants des anciens étudiants s'en tirèrent mieux que ceux des anciens ouvriers, et les premiers comme les seconds s'en tirèrent mieux que les enfants des employés de la Maison qui les avaient servis et gardés. La plupart des enfants des cadres du gouvernement, y compris les « membres des familles de traîtres à la mère patrie », allèrent dans des universités prestigieuses et trouvèrent ou retrouvèrent une place dans l'élite culturelle et professionnelle de l'Union soviétique de l'après-guerre (connue, de ses membres comme de tout le monde, sous le nom d'« intelligentsia »). Ils se marièrent, eurent des enfants, achetèrent des réfrigérateurs, s'installèrent dans de nouveaux appartements (quand ils ne restaient pas à la Maison du Gouvernement) et firent des carrières plus ou moins réussies, sans jamais se défaire du sentiment d'avoir été « choisis ». Ils furent revigorés et brièvement rajeunis par le « dégel » khrouchtchévien et peut-être amusés par la « stagnation » brejnévienne. Ils vénéraient le souvenir de leurs pères mais ne partageaient plus leur foi. Ils considéraient Roza Lazarevna Markus et ses voisins du Foyer des vétérans du Parti comme les fantômes d'ancêtres oubliés. Certains devinrent des dissidents, d'autres émigrèrent en Israël, aux États-Unis ou en Allemagne, et la plupart saluèrent la Perestroïka de Gorbatchev. Au moment de l'effondrement de l'État soviétique, plus aucun ne semblait prendre au sérieux la prophétie originelle.

Le Palais des Soviets ne fut jamais bâti. Pendant la guerre, les piliers de métal des fondations furent utilisés pour fabriquer des barrières antichars. En 1960, la fosse de ces mêmes fondations fut convertie en piscine découverte. Dans les années 1990, celle-ci fut asséchée et la cathédrale du Christ Sauveur y fut rebâtie. La place devant la Maison du Gouvernement reprit officiellement son ancien nom : la place du Marécage.

La Révolution russe se termina là où elle avait commencé : dans le marécage, à la veille de la Fin. Quand le monde soviétique a commencé à s'écrouler, d'abord ici et là, puis partout en même temps – au milieu des tremblements de terre, des explosions nucléaires, des chutes de météores, et des nations qui se levaient contre d'autres nations –, les gens devinrent de plus en plus loquaces et contemplatifs, mais aussi irascibles. Comme l'écrivait Celse à propos de temps similaires, deux mille ans plus tôt : « Beaucoup, sans aucune mission, avec une impudence inouïe, dans les temples ou hors des temples, au sein des villes comme au milieu des armées, attroup[èrent] la multitude, et se livr[èrent] à des gestes et à des mouvements qui sembl[aient] être l'effet de l'inspiration. » Ils promettaient diverses choses (la plupart désastreuses) et « ajout[èrent] à ces fastueuses promesses des paroles extravagantes, inintelligibles », certaines si sombres qu'elles ne voulaient absolument rien dire. Certains venaient de loin : Mormons, chrétiens évangéliques, Sai Baba, Baba Vanga et, avec un succès remarquable, Aum Shinrikyō (une secte qui avait ses propres émissions de radio et de télévision, et dont les cérémonies d'initiation remplissaient des stades entiers). D'autres étaient des produits locaux : Vissarion et son Église du Dernier-Testament, Maria Devi Christos et sa Fraternité blanche, Jean le Béni et son Centre de la Mère-de-Dieu prêchaient l'apocalypse à venir ; à la télévision, Anatoli Kachpirovski et Allan Tchoumak guérissaient et « énergisaient » des millions de téléspectateurs ; Pavel Globa et Mikhaïl Levine transformaient l'astrologie en science et en business ; Sergueï Mavrodi bâtissait une pyramide financière qui promettait des profits à des millions d'investisseurs ; Anatoli Fomenko découvrait que l'histoire officielle était, pour l'essentiel, une mystification[1].

Les derniers jours du XX^e^ siècle ont eu cela de différent avec ceux du XIX^e^ siècle qu'ils se terminèrent comme se terminent en général les derniers jours : la ferveur s'apaisa, les prophètes s'évanouirent, la vie dans le Marécage reprit son cours.

L'un des monuments littéraires les plus remarquables de cette époque est le roman de Leonid Leonov *La Pyramide*, qui imagine la construction du socialisme (et tout le travail de Leonov) sous la forme d'une plaisanterie mortelle de Satan. Conçu en 1940, après qu'une de ses pièces avait été interdite et que sa famille avait « passé une semaine à dormir tout habillée, attendant qu'on vienne frapper de nuit à la porte », le roman était toujours inachevé en 1994, quand en parut la première édition russe. Entre-

temps, l'auteur de *La Rivière* et de *La Route vers l'Océan* avait été acclamé puis oublié comme un classique du réalisme socialiste, élu au Soviet suprême et à l'Académie des sciences, nommé Héros du travail socialiste et Artiste distingué de la République russe, couronné par le prix Lénine, le prix Staline et le prix de l'État, et présumé mort par la plupart de ses lecteurs. En 1989, il avait interrogé, au sujet de son nouveau roman, la voyante extralucide bulgare Vanga (qu'il avait déjà consultée en plusieurs autres occasions), qui lui avait dit de le publier d'ici trois ans. Il le publia cinq ans plus tard et mourut peu après, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. « Ne comptant pas être capable de terminer son dernier livre dans le temps qui lui reste, écrivait-il dans la préface, l'auteur a suivi le conseil de ses amis de le publier dans son état actuel. L'urgence de la décision est dictée par l'imminence du cataclysme le plus terrible – religieux, ethnique et social – que nous ayons jamais connu, le dernier pour tous les Terriens. L'horreur toujours plus grande des événements du siècle finissant me conduit à l'interpréter comme le prélude à l'épilogue de l'humanité[2]. »

Mikhaïl Gorbatchev, rendant visite à Leonid Leonov
à l'occasion de son 90e anniversaire
(avec l'aimable autorisation de N.A. Makarov)

La Pyramide a été écrit comme l'épitaphe d'une fausse apocalypse, à la veille d'une apocalypse véritable. L'action se déroule à l'automne 1940 et à divers moments dans le futur, où le narrateur, du nom de « Leonid Leonov », est conduit par une succession de guides pas tous fiables. En 1935, Gorki avait écrit à Leonov à propos de *La Route vers l'Océan* : « L'ombre triste et malveillante de Dostoïevski plane sur toute l'intrigue. » En 1971, Leonov avait écrit à un ami à propos de son nouveau roman : « Dostoïevski et moi sommes sur les deux versants opposés de la montagne. Je puis voir de mes propres yeux les choses dont il avait peur. » Dans les années 1990, l'expérience ayant été qualifiée d'échec, Leonov – et l'un des principaux personnages du roman, le père Matveï – s'accordait avec Dostoïevski sur le sens de la catastrophe : « N'était-ce pas la mission historique de la Russie que de s'écraser sur le sol, devant les yeux du monde, depuis une hauteur d'un millier d'années de grandeur, afin de prévenir les générations à venir contre les tentatives répétées de créer un paradis sur la Terre[3] ? »

Dans le roman de Leonov *La Rivière*, le communisme était un ensemble de bâtiments entrevus dans le lointain par le chef de chantier. Dans *La Route vers l'Océan*, le communisme était une ville glorieuse que les voyageurs pouvaient visiter et sur laquelle ils pouvaient écrire des livres. Dans *La Pyramide*, il reste – pendant un moment – caché derrière les portes d'un chantier ultra-secret. Le fils du père Matveï, Vadim, y a été conduit par le mystérieux « camarade Virgile ».

> Tout en parlant avec lui, Vadim n'avait jamais quitté des yeux le panorama de la construction qui se déployait devant lui, et dont la grandeur effarante ne pouvait être comparée qu'à l'une des visions de l'Apocalypse. L'imagination, dérisoire, s'efforçait en vain de la ramener à quelque chose de mesurable. Le regard avait du mal à saisir les véritables dimensions ou même la forme approximative de cette masse de pierre qu'il n'était possible de deviner que par l'agitation croissante qui se faisait dans votre âme, tandis que votre esprit désorienté envisageait déjà l'ampleur de la catastrophe que pouvait provoquer la moindre erreur de calcul des ingénieurs[4].

Au début, tout ce que Vadim parvenait à distinguer, c'était un énorme édifice rectangulaire, avec des fenêtres circulaires, pareilles à des tunnels. Dans une de ces fenêtres, il y avait une locomotive minuscule et poussive, et une file de camions surchargés, qui, « à côté de ce colosse cyclopéen,

semblaient tout droit sortis de Lilliput ». Sur ces fondations rectangulaires reposaient deux piliers « dont les dimensions énormes semblaient vouloir rivaliser avec les antiques merveilles du monde. Ces deux cylindres de forme irrégulière servaient de supports jumeaux à la masse de granit, à l'architecture indéfinie, qui s'élevait au-dessus d'eux et que l'on apercevait, ici et là, à travers le brouillard protecteur ». Après un examen plus approfondi, cependant, il se trouvait que les piliers avaient la « forme familière de vulgaires talons de chaussure ».

> Et soudain, cent cinquante mètres plus haut environ, Vadim distingua la silhouette en accordéon, tout aussi impressionnante, d'une paire de bottes d'homme, que la frange déchiquetée des nuages ne lui permit pas cependant de mieux identifier. Grâce à l'éclat de l'éclairage au-dessus du bâtiment de gauche – on se serait presque cru en plein jour –, il aperçut les échafaudages suspendus, incroyablement minuscules, où les brigades avancées d'ouvriers chargés de la finition s'affairaient avec leurs polisseuses dans les plis caverneux de la botte gauche, tandis que les traînards apparents du bâtiment droit étaient encore regroupés en haut du talon. La raison hésitait encore à tirer les conclusions de l'esprit dérouté, quand, par une déchirure accidentelle des nuages, et à une hauteur effrayante, apparut pour disparaître aussitôt la forme étirée d'un huit de granit : un trench-coat militaire[5].

La Maison du socialisme, que bâtissaient des prolétaires de tous les pays, était en réalité une pyramide, et cette pyramide était une énorme statue du camarade Staline. Ou, comme le suggère un personnage de *La Pyramide*, le Nouvel Homme modelé par le camarade Staline n'était autre, en réalité, que le camarade Staline lui-même. En 1934, au I^{er} Congrès des écrivains soviétiques, Leonov avait déclaré que son miroir créateur était trop petit pour « le nouveau maître, le grand planificateur, le géomètre futur de notre planète ». En 1946, il avait écrit, avec résignation, qu'il n'était « pas une mer, pas même un doux lac du Nord qui fût en mesure de refléter la majesté du corps céleste aujourd'hui visible depuis les quatre coins de l'univers ». En 1994, le héros condamné de *La Pyramide*, l'*alter ego* de Leonov, était autorisé à voir des parties de ce gigantesque corps depuis la « hauteur étourdissante » de la plateforme de l'architecte en chef. « Au bord de la plateforme, on ne pouvait s'appuyer sur aucune rambarde en cas d'accès soudain de vertige ou de nausée, et sous vos pieds, l'abîme sans fond apparaissait à travers les fentes des planches de bois[6]. »

> À la jumelle, le romantisme de cette vision fantastique éclatait en une multitude de scènes quotidiennes. Quand on la détaillait du bas vers le haut, des parties isolées du travail de construction surgissaient à la vue. Un convoi de lourds camions grimpait peu à peu la pente raide menant au pied de la statue et disparaissait dans l'énorme tunnel, sous le talon, pour ne réapparaître qu'une centaine de mètres plus haut, sur une double voie construite dans les plis de la botte. Plus haut, sur le côté gauche, une brigade d'ouvriers suspendus sur un palan se servaient – à l'évidence parce qu'il y avait urgence – de rayons ultraviolets pour découper le coffret extérieur, pratiquement terminé, du torse de la statue. « Emportés par le tourbillon de l'histoire, il semble qu'ils aient négligé un petit détail : le cœur du géant », dit le guide, et tout en faisant cette médiocre blague, il semblait scruter l'âme de Vadim et sourire de façon diabolique. Plus haut encore, dans la brume de la distance, Vadim vit un moulage de boucles serrées qui, suspendues à des câbles, flottaient vers une rangée de porte-à-faux, sur la lèvre supérieure à demi rasée de la statue : l'assemblage de la moustache n'était pas loin d'être terminé. En même temps, par une ouverture découpée dans le petit doigt, Vadim put aussi apercevoir, malgré la différence extrême de taille, un bâtiment qui ressemblait à une gare, et où avait lieu une réunion, et l'orateur semblait découper de la main des vérités chaque fois qu'il s'en présentait une nouvelle[7].

L'essentiel de l'univers de *La Pyramide* et du monde du socialisme est contenu dans cette « idole universelle », et l'esprit désorienté de la plupart des personnages pressent l'ampleur de la catastrophe. L'action est alimentée par la rivalité entre l'ange Dimkov (« Nuage de fumée »), qui descend sur Terre pour voir ce qui a mal tourné, et le diable Chatanitski, qui représente « cette puissance, qui veut toujours le mal et fait toujours le bien ». Dimkov est peu à peu dépouillé de ses pouvoirs miraculeux ; Chatanitski travaille de concert avec les chefs du Parti, qui voient en lui un camarade « activiste du bonheur forcé ». Dimkov trouve un travail de magicien dans un cirque ; Chatanitski est le « premier praticien de la science avancée qui nie résolument sa propre existence ». Dimkov sort d'une porte peinte sur un pilier d'église et s'enfuit désespéré ; Chatanitski abandonne le projet de pyramide et va vivre dans le Marécage, dans ce qui était la Maison du Gouvernement[8].

> C’était un immeuble d’appartements collectifs, ordinaire et surpeuplé, avec des pièces qui donnaient sur de longs couloirs. Une lumière piquante sortait quelque part d’une lampe à brûler, et la foule infernale des domestiques devait être chez elle, car il était impossible d’échapper au bruit fiévreux, insupportable, qui montait au cerveau, de son activité vespérale : l’aboiement d’un chien, la sonnerie d’un téléphone, le cri peu convaincant d’un enfant douteux, une scie qui découpait du verre, un meuble qu’on déplaçait, des coups de marteau sur des clous de dix centimètres et, pour finir, une coloratur qui, avec l’aide d’un gramophone, invitait en chantant son bien-aimé à revenir dans ses bras. Ruisselant de tous côtés, ces détritus sonores tombaient avec fracas dans l’écho sans fin de la cage d’escalier[9].

*
* *

Le gouvernement soviétique resta jusqu’à la fin une idéocratie (une théocratie, une hiérocratie). Toutes les décisions jugées importantes étaient prises par le Parti, dont la légitimité était fondée sur la prophétie originelle et dont les membres étaient admis – du moins en théorie – sur la base de leur adhésion à cette prophétie (telle qu’elle avait été canonisée dans des textes sacrés, interprétés par les dirigeants du jour). La secte des origines (une communauté fraternelle de fidèles opposés au monde qui les entourait) était devenue une prêtrise (une corporation hiérarchique de médiateurs professionnels entre la prophétie des origines et la communauté des fidèles, redéfinie comme l’ensemble des citoyens), mais la foi restait intacte. La foi était intacte, mais la majorité des fidèles – y compris, le plus éloquemment, les enfants des membres « étudiants » de la secte originelle – s’en étaient détournés. On pouvait être loyal à l’État soviétique et aux différents rites, mythes, pratiques et institutions qu’il avait créés, mais personne ne semblait plus considérer que les prophètes originels étaient des prophètes, que les textes fondateurs étaient sacrés ou que l’avènement du communisme était inévitable ou même souhaitable (quelque temps qu’il fallût attendre).

Pourquoi ? Pourquoi le bolchevisme est-il mort au bout d’une génération, comme les sectes qui n’ont jamais réussi à s’institutionnaliser (et encore moins à conquérir le monde) ? Pourquoi le bolchevisme n’a-t-il pas survécu à sa propre idéocratie ? Pourquoi les enfants des croyants bolcheviks n’ont-ils pas conservé la foi de leurs pères ? Pourquoi ont-ils

rompu avec la plupart des injonctions du bolchevisme, et ignoré ses fausses prophéties et ses faux dogmes ? Pourquoi le sort du bolchevisme a-t-il été si différent de celui du christianisme, de l'islam, du mormonisme et de tant d'autres croyances millénaristes ? La plupart des « Églises » sont d'immenses structures rhétoriques et institutionnelles, bâties sur des promesses trahies. Pourquoi le bolchevisme n'a-t-il pas pu survivre à son échec ? La Maison du Gouvernement devait rester dans l'ombre du Palais des Soviets. Pourquoi l'État ne réussit-il à construire qu'une ombre ?

Répondre que la prophétie communiste avait la particularité de prétendre à une factualité et, par conséquent, d'être aisément falsifiable semble insuffisant : nombreux sont les millénaristes qui fixent des dates plus ou moins précises pour la fin du monde, se préparent en conséquence, manquent le rendez-vous, pleurent de déception, remettent l'inévitable à plus tard et continuent d'attendre, avec plus ou moins d'impatience.

Une autre explication, qui n'est pas sans lien avec la première, mais qui paraît plus convaincante, touche à la place du surnaturel dans la vision marxiste de l'histoire. Le drame de la dégradation universelle et du salut prolétarien est prédestiné et indépendant de la volonté humaine (sauf si on le conçoit dans le même sens dialectique qui fait dire aux chrétiens que l'avènement du royaume de Dieu est lié au ministère de Jésus). Le noyau du marxisme peut donc être considéré comme surnaturel, c'est-à-dire incapable de faire l'objet d'une vérification empirique, et il peut être ramené à ce qu'Ossinski appelait la « foi lumineuse » (en traduisant l'expression « lucide croyance » utilisée par Verhaeren). D'un autre côté, le vocabulaire de la doctrine est surtout d'ordre économique et sociologique, sans références explicites à la magie, au mystère ou à la transcendance. Cette stratégie – envelopper la foi dans la logique – offre, depuis la Renaissance, des avantages considérables, mais souffre aussi d'une rigidité que n'ont pas les prophéties ouvertement irrationnelles. Le chrétien qui rate une Fin du Monde peut se réfugier dans le mysticisme ou au Ciel ; un marxiste coincé dans la statue creuse du camarade Staline n'a pas cette possibilité. Le problème n'est pas tant que les prétentions originelles étaient fausses, il vient du fait qu'on ne peut pas en faire des énigmes ou des allégories.

L'autre explication possible a un rapport avec le déterminisme économique du marxisme, avec le principe selon lequel l'économie est la « base » sur laquelle est assise la « superstructure » sociale, et l'essence qui fait tourner le moteur de l'histoire. Sur cette base, il n'est possible de

changer l'économie qu'en transformant la condition humaine. Et la clé de la transformation décisive et ultime de la base économique est l'abolition de la propriété privée. La plupart des sectes millénaristes sont opposées à la propriété privée (en raison de son incompatibilité évidente avec la fraternité sectaire), mais les marxistes sont les seuls à croire que le contrôle de l'économie est la condition principale du salut universel. En marxistes engagés, les bolcheviks ont bâti le premier État du monde qui se fût donné comme premier objectif la suppression de la propriété non étatique. Après la mort de Staline, l'État promit de réaliser la promesse du socialisme en donnant « à chacun selon ses besoins ». Son incapacité à y parvenir, dans sa rivalité avec les monnayeurs de Babylone, fut difficile à justifier. Et le capitalisme s'est montré mieux à même de satisfaire les besoins qu'il avait forgés à cette fin.

Mais le déterminisme économique marxiste a eu une conséquence encore plus fatale – une conséquence particulièrement visible à la Maison du Gouvernement mais que n'ont pas vue ceux qui avaient pourtant des yeux. Focalisé sur l'économie politique et sur une sociologie dérivée de la « base » économique, le marxisme a élaboré une conception remarquablement pauvre de la nature humaine. Une révolution dans les rapports de propriété était la seule condition nécessaire à une révolution dans les cœurs humains. La dictature de prolétaires libérés de leurs chaînes devait provoquer automatiquement le dépérissement de tout ce qui faisait obstacle au communisme, de l'État à la famille. En conséquence, les bolcheviks ne se sont jamais beaucoup intéressés à la famille, ils n'ont jamais contrôlé ce qui se passait dans les foyers, ils n'ont jamais relié les rites de passage familiaux – la naissance, le mariage et la mort – à leur sociologie et à leur économie politique. Les membres du Parti, du Komsomol et des Jeunes Pionniers étaient recensés et surveillés à l'école et au travail, mais ils ne l'étaient pas chez eux, et les seuls résidents de la Maison du Gouvernement soumis à une surveillance extérieure étaient ceux qui y travaillaient. Les bolcheviks n'avaient pas de politique analogue au tutorat chrétien ou à la « protection de l'enfance » de l'État thérapeutique moderne : ils n'avaient pas de paroisses (de missions) locales. Les Comités de district du Parti supervisaient des cellules de base fondées sur le travail et coordonnaient la réalisation du plan par les entreprises locales, laissant les problèmes de poulailler et tout ce que leurs adversaires appelaient « besoins spirituels » à l'Histoire et, de temps à autre, à une campagne d'exhortation[10].

La plupart des sectes millénaristes essaient de réformer ou d'abolir la famille (en décrétant le célibat, la communauté sexuelle ou le monopole des rapports sexuels au seul bénéfice de leur chef), mais si elles veulent durer, elles doivent en faire un élément du plan providentiel. Jésus a dit : « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Paul, son disciple, a dit à ses disciples (qui étaient bien plus divers et bien plus nombreux) : « Ce que je dis là est une concession, non un ordre. Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi ; mais chacun reçoit de Dieu son don particulier, celui-ci d'une manière, celui-là de l'autre. Je dis toutefois aux célibataires et aux veuves qu'il leur est bon de demeurer comme moi. Mais s'ils ne peuvent se contenir, qu'ils se marient : mieux vaut se marier que brûler. » Cependant, après la réconciliation augustinienne avec le report indéfini du retour de Jésus sur la Terre, le mariage est devenu un sacrement imposé par l'Église et plus tard, dans la pratique protestante, l'institution servant de base à la communauté des fidèles. Les premières tentatives bolcheviques de réforme de la famille furent d'abord timides et marginales, avant d'être abandonnées en faveur d'une acceptation de la famille existante, qui ne fut jamais théorisée et qui fut considérée comme sans importance pour la construction de la communauté socialiste[11].

Le christianisme était attaché à la loi de Moïse, mais il ne cessa de concevoir de nouveaux moyens de contrôler la famille. Mahomet a codifié et réformé le droit commun arabe. Marx-Engels-Lénine-Staline n'avaient rien à dire sur la morale humaine de tous les jours et ne laissèrent à leurs disciples aucun conseil pour être un bon communiste à la maison.

Les anabaptistes de Münster autorisèrent la polygamie et brûlèrent tous les livres à l'exception de la Bible. Les bolcheviks n'ont pas compris qu'en permettant à leurs enfants de lire Tolstoï au lieu de Marx-Engels-Lénine-Staline, et qu'en ayant même des enfants, ils creusaient la tombe de leur révolution. Une Maison du socialisme – conçue comme une résidence avec des appartements familiaux – était une contradiction dans les termes. Le problème du bolchevisme est qu'il n'a pas été suffisamment totalitaire.

Les sectes qui survivent à la mort de la première génération de croyants sont celles qui préservent l'espoir du salut en maintenant une séparation stricte avec le monde extérieur (une séparation physique, rituelle et intellectuelle, qui passe par l'interdiction de l'art et de la littérature de Babylone et par l'étude continue des textes sacrés). Les bolcheviks, sûrs de

leur déterminisme économique, pensaient que le monde extérieur finirait par les rejoindre de lui-même, et adoptèrent l'art et la littérature de Babylone comme un prologue et un accompagnement à leur propre monde. Même au plus haut de la peur et de la suspicion, quand toute personne ayant un lien avec le monde extérieur était soumise au meurtre sacrificiel, les auteurs et les lecteurs soviétiques devaient encore tous connaître Shakespeare, Goethe et Cervantès. (Cela changea brièvement à la fin des années 1940, mais pour des raisons qui tenaient plus du nationalisme que du marxisme, ce qui souligne encore le paradoxe.) Les enfants des millénaristes bolcheviks n'ont jamais lu à la maison Marx-Engels-Lénine-Staline, et, une fois que le système éducatif fut rebâti autour de Pouchkine, de Gogol et de Tolstoï, tous les enfants soviétiques ont même arrêté de lire ces auteurs à l'école. À la maison, les enfants des millénaristes bolcheviks lisaient les « trésors de la littérature mondiale », et en particulier ceux de l'Âge d'or (la Renaissance, le romantisme et le réalisme, en particulier Balzac, Dickens et Tolstoï), et les romans historiques modernes (en premier lieu Romain Rolland et Lion Feuchtwanger). Ils ne lisaient pratiquement jamais, à la maison, de littérature soviétique. Les exceptions les plus courantes étaient *Et l'acier fut trempé*, d'Ostrovski, et *Les Deux Capitaines*, de Veniamine Kaverine ; cependant, *Et l'acier fut trempé* a presque la même fin que *David Copperfield*, c'est-à-dire un mariage et la publication de l'autobiographie du héros, et *Les Deux Capitaines*, d'après Valia Ossinski, furent loués par les critiques, « à juste titre, pour leur ressemblance avec Dickens ».

Ce que la plupart de ces livres avaient en commun, c'était leur humanisme antimillénariste. Certains ouvrages privilégiés, comme le *Conte de deux villes*, de Dickens, et *Les Dieux ont soif*, d'Anatole France, étaient explicitement antirévolutionnaires ; et, en faisant leur le pathos de l'existence humaine, la plupart faisaient exactement le contraire de ce que prêchaient Jésus, Bouddha, Mahomet, les Jacobins et les bolcheviks. L'Âge d'or, à la différence de celui d'argent et des nombreux modernismes, modernes ou non, se distingue par l'affirmation de l'humanité réellement existante. Les livres reconnus comme des modèles par le I^{er} Congrès des écrivains soviétiques, et assimilés religieusement par les enfants des premiers bolcheviks, étaient profondément antibolcheviques, à commencer par celui qui était souvent considéré comme le meilleur d'entre eux : *Guerre et Paix*, de Tolstoï. Toutes les

règles, tous les plans, toutes les grandes théories et les explications historiques n'étaient que vanité, bêtise ou mensonge. Natacha Rostova « ne daignait pas être intelligente ». Le sens de la vie, c'était de la vivre.

Tous ces livres avaient encore autre chose en commun : ils représentaient la vie en d'autres lieux et en d'autres temps. Les enfants des bolcheviks des origines vivaient dans la Maison du Gouvernement comme Tom Sawyer vivait à St. Petersburg, Missouri : ils étaient là sans être là, tout à la fois dans le présent et dans le passé, tout à la fois rue Serafimovitch et dans les grottes mystérieuses menant au Kremlin, en Amérique ou au centre de la Terre. Le voyage de Liova Fedotov de Moscou à Saint-Pétersbourg était la quête héroïque d'un passé vivant, dont *Aïda* de Verdi était la clé enchantée. En effet, les livres, les tableaux et les opéras que Liova et ses amis adoraient tant ne se passaient pas seulement dans d'autres lieux et en d'autres temps : ils étaient « historiques » au sens où ils étaient liés au passage du temps et reliés au passé comme à un pays étranger.

Les enfants de la Révolution ne vivaient pas seulement dans le passé : ils l'adoraient parce qu'il était passé et, comme la plupart des lecteurs et des auteurs de fiction historique, ils tendaient à préférer les causes perdues : les Écossais de Walter Scott, les Boers de Boussenard, les Mohicans de Cooper, les Polonais de Sienkiewicz, les Séminoles de Mayne Reid, les Corses de Mérimée, le Pougatchev de Pouchkine, le Tarass Boulba de Gogol, le Napoléon de Stendhal, et tout ce que les Mousquetaires de Dumas faisaient serment de sauver, depuis l'honneur de la reine jusqu'à la tête de Charles I^{er}. Même les grands classiques socialistes, *Spartacus*, de Raffaello Giovagnioli, et *Le Taon*, d'Ethel Voynich, parlaient du sacrifice romantique de soi. Et, bien sûr, personne ne doutait que le plus grand d'entre eux fût celui qui parlait de la cause la plus désespérée de toutes : la recherche de la causalité historique. Tolstoï ne daignait pas être intelligent ; Georg Lukács, qui a travaillé à l'Institut Marx-Engels-Lénine, si. Son *Roman historique*, écrit à Moscou en 1937, analysait les livres que lisaient les enfants de la Maison du Gouvernement du point de vue du matérialisme historique. Mais les enfants de la Maison du Gouvernement qui lisaient ces livres ne lurent jamais *Le Roman historique*.

Les révolutions ne dévorent pas leurs enfants : comme toutes les expériences millénaristes, elles se font dévorer par les enfants des révolutionnaires. Les bolcheviks, qui ne craignaient pas le passé, mais qui

confiaient l'éducation de leurs enfants à des paysannes dévotes, ont été particulièrement efficaces pour créer ceux qui allaient creuser leur tombe. Comme le dit Socrate dans *La République* de Platon :

> Ainsi, laisserons-nous négligemment les enfants écouter les premières fables venues, forgées par les premiers venus, et recevoir dans leurs âmes des opinions le plus souvent contraires à celles qu'ils doivent avoir, à notre avis, quand ils seront grands ?
> D'aucune manière nous ne le permettrons.
> Donc, il nous faut d'abord, ce semble, veiller sur les faiseurs de fables, choisir leurs bonnes compositions et rejeter les mauvaises. Nous engagerons ensuite les nourrices et les mères à conter aux enfants celles que nous aurons choisies, et à modeler l'âme avec leurs fables bien plus que le corps avec leurs mains ; mais de celles qu'elles racontent à présent la plupart sont à rejeter[12].

Les bolcheviks n'étaient pas d'accord avec Platon parce que Platon était un « idéaliste ». Ils rejetaient Platon et la plupart des philosophes idéalistes, mais ils ne se méfiaient pas des auteurs de fiction, et ils finirent par élever leurs enfants dans des idées qui étaient à l'opposé de celles qu'ils souhaitaient pour eux (ou croyaient souhaiter, parfois). Les parents vivaient pour l'avenir et les enfants vivaient dans le passé. Les parents avaient leur foi lumineuse, les enfants avaient leurs goûts et leur savoir. Les parents avaient des camarades (de saints compagnons avec lesquels ils partageaient leur foi), les enfants avaient des amis (de pseudo-parents qui partageaient leurs goûts et leur savoir). Les parents commencèrent en adeptes d'une secte et finirent en prêtres gouvernants ou en boucs émissaires sacrés ; les enfants commencèrent en romantiques et finirent en intellectuels et en professionnels. Les parents considéraient leur sectarisme comme la réalisation de l'humanisme – jusqu'à ce que leurs interrogateurs les forcent à choisir et à mourir, d'une manière ou d'une autre. Les enfants ne surent jamais rien de l'humanisme et ne comprirent jamais le dilemme de leurs parents.

L'une des raisons de la fragilité du marxisme russe était le marxisme. L'autre était la Russie.

La Russie tsariste était un empire multinational, et les bolcheviks des origines étaient une secte cosmopolite, au sein de laquelle les marges rebelles (en particulier les Juifs, les Lettons, les Géorgiens et les Polonais) étaient relativement surreprésentées. Sur la question millénariste centrale

de ce qui fait d'un peuple un peuple élu, ils étaient bien plus proches de l'option prolétaire de Jésus que de l'option tribale de Moïse. Mais avec le temps, et conformément à la logique des sacrifices collectifs et des petits arrangements avec la vie, la révolution mondiale devint le « socialisme dans un seul pays » avant de devenir une mère patrie au pedigree russe. Début 1931, au milieu du premier plan quinquennal, Staline ressemblait au prophète Isaïe, à Enoch Mgijima ou à n'importe quel autre chef messianique d'une nation méprisée rêvant de revanche.

> Ralentir le rythme, cela signifie retarder. Mais les retardataires se font battre. Et nous, nous ne voulons pas être battus. Non, nous ne le voulons pas ! L'histoire de l'ancienne Russie consistait, entre autres, en ce que la Russie était continuellement battue à cause de son retard. Battue par les khans mongols. Battue par les beys turcs. Battue par les féodaux suédois. Battue par les seigneurs polono-lituaniens. Battue par les capitalistes anglo-français. Battue par les barons japonais. Battue par tout le monde – pour son retard. Pour son retard militaire, pour son retard culturel, pour son retard politique, pour son retard industriel, pour son retard agricole. On la battait parce que cela rapportait et qu'on pouvait le faire impunément. […]
> Dans le passé, nous n'avions pas et ne pouvions pas avoir de patrie. Mais maintenant que nous avons renversé le capitalisme et que notre pouvoir est un pouvoir ouvrier, nous avons une patrie et nous défendrons son indépendance. Voulez-vous que notre patrie socialiste soit battue et qu'elle perde son indépendance ? Mais si vous ne le voulez pas, vous devez liquider son retard dans le plus bref délai et développer de véritables rythmes bolcheviques dans la construction de son économie socialiste. Il n'est point d'autre voie. Voilà pourquoi Lénine disait au moment d'Octobre : « Ou la mort ou rejoindre et dépasser les pays capitalistes avancés[13]. »

L'Union soviétique fut une forme de châtiment pour toutes les humiliations subies par l'Empire russe. C'était, en fin de compte, le même pays, mais ce pays était un État multinational qui n'appartenait clairement à aucun groupe ethnique. Staline aurait pu être un prophète national russe, sauf que son russe ne sonna jamais comme sa langue maternelle. Le communisme soviétique n'a jamais achevé son voyage aux antipodes de l'internationalisme de Jésus. Il est devenu, dans les dernières années du règne de Staline, délibérément russo-centrique, mais il n'a jamais prétendu

être la voix de la libération de la nation russe. Et comme la Maison du Gouvernement n'est jamais devenue le foyer de la nation russe, le communisme soviétique est devenu un communisme sans foyer – puis, à la fin, un fantôme. Dans la plupart des États-nations non russes, on proclama qu'il fut imposé par la Russie ; dans la Russie nouvelle, on dit qu'il fut un torrent qui, pour le meilleur ou pour le pire, emporta l'essentiel de la vieille Russie.

Le marxisme comme idéologie de prolétaires sans racines triompha dans l'Empire russe et prit fin avec l'Union soviétique. Ailleurs, le communisme « maison » – celui de Mao, de Tito, de Sandino, de Castro, d'Ho Chi Minh, de Kim Il-sung, de Pol Pot – fut principalement autochtone (anticolonial, israélite). Comme le furent le Sentier lumineux au Pérou et les FARC en Colombie. Les partis communistes chinois et vietnamien ont survécu à la transition capitaliste parce qu'ils étaient assis, avant tout, sur une position nationale anticoloniale. En Union soviétique, la décision d'adopter la propriété privée laissa le roi complètement nu.

L'une des raisons de la fragilité du marxisme russe est que la doctrine du Parti n'était pas suffisamment russe. L'autre est que le pays dont il s'empara ne l'était, dans son cœur, que trop.

Contrairement aux juifs russes et aux vieux-croyants, les orthodoxes russes n'avaient pas connu la Réforme ni la Contre-Réforme, et on ne leur avait jamais appris à s'accommoder d'un « Big Father » à la surveillance permanente (mais que l'on pouvait acheter, flatter ou fuir), à concevoir le salut comme un incessant mouvement de perfectionnement de soi (par opposition à un accident heureux, un repentir sur son lit de mort ou la descente soudaine de la grâce collective), à interpréter le message de Jésus comme l'exigence totalitaire qu'il était en réalité (les véritables crimes sont les crimes de la pensée et nul n'est innocent) ou à prévenir la censure par l'autocensure, la surveillance policière par la dénonciation mutuelle et la répression étatique par l'obéissance volontaire[14].

Le bolchevisme, en d'autres termes, fut la Réforme de la Russie : une tentative de transformation des paysans en Soviétiques, et des Soviétiques en sujets modernes moralement vigilants, capables d'autosurveillance. Les moyens étaient connus : la confession, la dénonciation, l'excommunication ; et des séances d'autocritique accompagnées régulièrement de brossages des dents, de curages des oreilles et de peignages des cheveux. Mais les résultats n'eurent rien de comparable. À la Maison du Gouvernement et dans certaines parties convenablement

asséchées du Marécage, il y avait quantité de gens qui se sentaient coupables et qui travaillaient inlassablement sur elles-mêmes ; mais, à l'époque où les enfants de la Révolution sont à leur tour devenus des parents, il ne faisait guère de doute que les Russes traçaient toujours une ligne étanche entre eux et l'autorité, et que la discipline restait pour eux imposée de l'extérieur. La Réforme bolchevique ne fut pas un mouvement populaire, mais une campagne missionnaire massive, menée par une secte qui s'était montrée assez puissante pour conquérir un empire, mais qui n'avait les ressources suffisantes ni pour convertir les Barbares, ni pour se reproduire sur son propre sol. Et, pendant ce temps, les enfants des fondateurs sont passés du fantasme de ceux qui s'embarquèrent vers une quête nouvelle au sarcasme de ceux qui en sont revenus. C'est vrai de toute existence humaine (le romantisme sénile est presque aussi affligeant que l'ironie infantile), mais pas de toutes les ères historiques (dont certaines durent plusieurs siècles). L'ère soviétique, elle, n'a pas duré plus longtemps qu'une existence humaine.

LA MAISON DU QUAI

Iouri Trifonov a tenu la promesse qu'il avait faite à ses amis à l'âge de quatorze ans : il devint écrivain et employa sa « lyre » à ne pas oublier. « Faut-il évoquer tout cela ? demande le narrateur de son dernier roman, *Le Temps et le Lieu*. Mon Dieu, c'est aussi bête que de se demander : faut-il vivre ? Le souvenir et la vie ne font qu'un, si l'on détruit l'un, on détruit l'autre, ils forment un tout qui n'a pas de nom. »

Trifonov consacra sa vie d'écrivain à rechercher ce tout – pour lui et pour toute la génération à laquelle il appartenait. Continuer à vivre et ne pas être oublié étaient une seule et même chose. Toutes les maisons ont leurs histoires, très peu ont leurs historiens. La Maison du Gouvernement eut Iouri Trifonov[1].

Il y a plusieurs manières de se souvenir. Dans *La Pyramide*, Leonid Leonov renversait l'esprit apocalyptique du bolchevisme (et de ses romans des années 1930) ; mais, si le Guerrier céleste se révélait sous les traits de la Bête, l'histoire d'Armaggedon restait la même ; le souvenir était l'image miroir de la prophétie. Iouri Trifonov, lui, abandonna la révélation prophétique pour l'ironie dès l'âge de douze ans (dans une nouvelle sur quatre garçons qui écrivent une histoire). Dans son dernier récit, écrit quatre mois avant sa mort, le 28 mars 1981, le narrateur, âgé d'une cinquantaine d'années, se rend en Finlande et revient sur son séjour à la fin des années 1920, à l'âge de deux ans, à l'époque où son père, « arraché à la révolution mondiale », était le chef de la mission commerciale soviétique dans ce pays. Tout ce dont il se souvient, c'est un ciel gris, quelques mâts et un cheval roux. Le ciel et les mâts lui paraissent les mêmes et il rencontre, au cours de sa dernière journée à Helsinki, une femme de quatre-vingt-dix ans qui se souvient très bien de son père et du cheval roux. Dans le train du retour, le narrateur se laisse aller à la méditation : « La chose la plus étrange, c'est que tout s'inscrit dans un cercle. D'abord, il y a eu le cheval, puis il est réapparu, de façon complètement inattendue. Et entre les deux, il y a tout le reste[2]. »

Tous les souvenirs ne sont pas identiques. Si Leonid Leonov se souvenait de la catastrophe contre laquelle Dostoïevski avait mis le monde en garde, Iouri Trifonov se souvenait de « cette chose irremplaçable qui

s’appelle la vie » : le ciel gris, les mâts, le cheval roux, son père, la femme qui se souvenait de son père, et bien d’autres gens et d’autres choses, d’importance plus ou moins grande. Les souvenirs dont il a fait des récits concernent deux générations et leurs deux univers : la génération de la Révolution et celle de ses enfants. « Mon père, dit l’un de ses narrateurs, a traversé la vie marqué par 1937. Il y a les gens de la fin des années 1920 et les gens du milieu des années 1930, les gens du début de la guerre et les gens de la fin de la guerre. Et, comme mon père, ils restent ainsi jusqu’à la fin de leur vie. » Ces moments de création sont séparés les uns des autres par « des trous, des brèches, des lacunes » sans lesquels la vie humaine et la chronique historique seraient inconcevables : « On se croirait au théâtre : scène 1, scène 2, scène 18. Chaque fois, le personnage se montre un peu différent. Entre chacune des scènes, des dizaines d’années ont passé[3]. »

Les principaux personnages de Trifonov sont ses contemporains, ce sont des gens qui ont traversé la vie, marqués par une enfance passée au milieu des années 1930. Le premier acte de leur histoire s’est passé dans la Maison du Gouvernement, que Trifonov appelle la « Maison du quai » parce que le gouvernement avait pour ces enfants moins d’importance que l’« air toujours humide des cours, cela sentait la rivière jusque dans les chambres… ». Les enfants qui grandissaient ici pouvaient quitter la Maison, mais ils ne pouvaient pas quitter la rivière. « Ils n’ont pas le temps, ils volent, ils nagent, ils filent avec le courant, ils lancent leurs bras toujours plus loin, toujours, plus vite, jour après jour, année après année, le rivage change, les montagnes reculent, les forêts se clairsèment, se dépouillent, le ciel s’obscurcit, le froid survient, il faut faire vite, vite, et l’on n’a pas la force de regarder en arrière, de regarder cette chose qui s’est arrêtée, figée comme un nuage au bord du couchant[4]. » Le courant survit au bâtiment : il n’y a plus que le quai pour faire le lien entre le lieu et le temps.

> J’ai habité cette maison, autrefois. Non – cette maison-là est morte depuis longtemps, elle a disparu, j’en habitais une autre, mais entre ces mêmes murs énormes, gris foncé, bétonnés, on aurait dit une forteresse. La maison dominait un menu fretin de pavillons de deux étages, de petites églises, de petits clochers, de vieilles fabriques, de quais aux parapets de granit, baignés sur chaque rive par le fleuve. Elle s’élevait sur une île et ressemblait à un navire, lourd et mal bâti,

sans mâture, sans gouvernail, sans cheminée, arche bourrée de gens, prête à appareiller. Pour où ? Nul ne le savait, nul ne s'en doutait. Les passants qui longeaient ses murs où scintillaient des centaines de petites fenêtres de forteresse la croyaient indestructible, éternelle tel un rocher : en trente ans, ses murs avaient conservé leur couleur gris foncé[5].

« La Maison du quai ». Dessin d'enfant de Iouri Trifonov
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Vu de l'extérieur, le bâtiment faisait penser à « une ville entière, le pays tout entier ». Vu des cours, il suggérait une hiérarchie compliquée d'entrées, d'escaliers, de résidents et d'appartements que les enfants ne pouvaient qu'imaginer. Les appartements « avaient l'odeur des tapis, des vieux livres » et de la rivière, et contenaient quantité de pièces, chacune contenant quantité de mystères. Quand passaient les oncles, les tantes et les cousins, les adultes s'asseyaient autour de la table sous un « vaste abat-jour orange » et parlaient « de guerre, de politique, de l'Antiquité hittite, des ennemis du peuple, du camp polaire de Schmidt, de Karl Radek, qui demeurait, il n'y a pas si longtemps, dans ce même immeuble, la même entrée […], de Feuchtwanger, l'écrivain, de la chute de Malaga : l'attaque avait été placée sous le commandement de l'état-major de la Marine

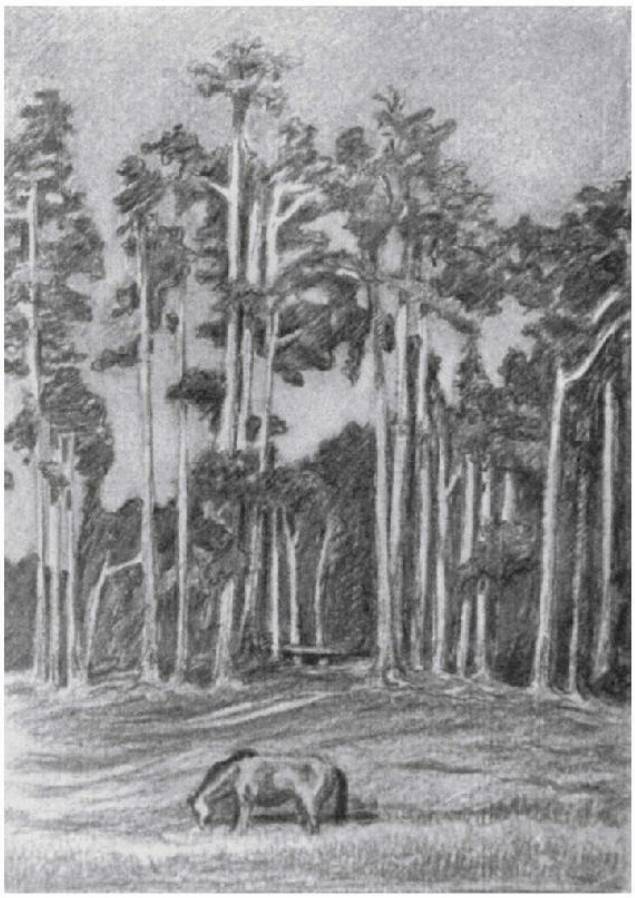
allemande installé à bord du croiseur *Graf von Speer*… ». Fin décembre, on poussait la table contre le piano pour faire de la place à l'arbre du Nouvel An et au monde de minuit qu'il promettait de révéler. Le reste de l'année, l'endroit le plus magique de l'appartement était le « bureau du père », où se trouvaient une collection d'armes et « de très belles encyclopédies reliées en cuir, dorées sur tranche, avec quantité d'images[6] ».

Mais la véritable magie de l'enfance, c'était les autres enfants, et le véritable héros de leurs aventures dans les cours était Liova Fedotov. Dans « La Maison du quai », Trifonov lui donne les traits d'Anton Ovchinnikov :

> Nous allions rendre visite à Anton dans son appartement sombre du rez-de-chaussée où l'on ne voyait jamais le soleil, aux murs ornés de portraits de compositeurs et d'aquarelles jaunâtres rehaussées de bleu – ses œuvres – où du fond d'un grand cadre de bois posé sur le piano nous considérait un jeune homme au crâne rasé, des losanges aux écussons (le père d'Anton avait été tué par les *bassmatch* en Asie centrale), où la radio était toujours branchée, où, dans un tiroir secret, il y avait une pile de gros cahiers à cinquante kopeks, couverts d'une écriture perlée, tandis que les cafards grouillaient dans la salle de bains (il y en avait dans tous les appartements de cet escalier-là), où nous allions à la cuisine manger des pommes de terre froides saupoudrées de sel, accompagnées de merveilleux pain noir coupé en grosses tranches, où nous riions, débitions des blagues, des souvenirs, rêvions et nous réjouissions de je ne sais quoi, comme des imbéciles[7].

La part la plus lumineuse de ce « monde ensoleillé, bigarré, aux multiples facettes, connu sous le nom d'enfance », c'était les étés à la datcha : « Du temps où l'on traversait encore la Moskova à gué, quand on allait de la place des Théâtres au bois d'Argent dans un long autobus rouge Leyland, où l'on portait des vestes en tussor à la Tolstoï, des pantalons de toile blanche et des souliers blancs que l'on nettoyait le soir à la poudre dentifrice afin de les trouver immaculés le lendemain matin ; alors, à chaque pas, on faisait lever un petit nuage de poussière blanche[8]. » La rivière au bord de laquelle la datcha était bâtie était la même que celle qui baignait la Maison du quai des deux côtés, mais il fallait un peu de temps pour y arriver depuis l'arrêt de car.

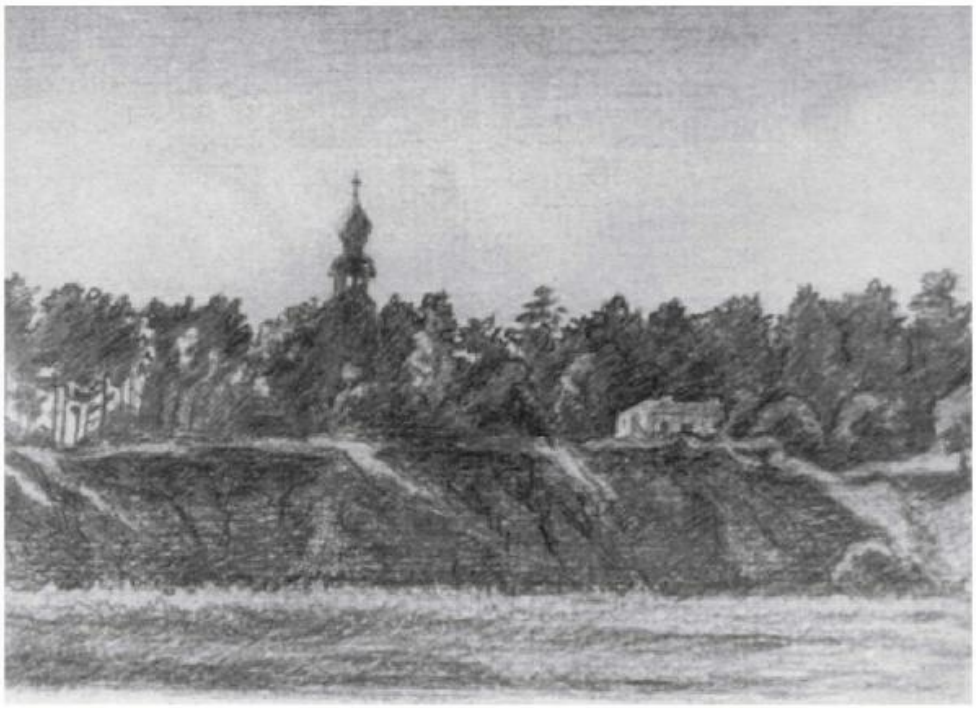
Le chemin qui conduisait de l'arrêt de car à sa maison traversait une pinède, passait entre des palissades noircies par les pluies, non repeintes depuis des années, entre des datchas tapies derrière des lilas, des églantiers, des sureaux, dont les vérandas toutes en vitres minuscules jetaient leurs feux à travers la verdure. Il fallait le suivre longtemps, ce chemin, le goudron finissait, après c'était une grande route poudreuse, à droite, sur une butte, il y avait une autre pinède coupée d'un vaste espace nu – un avion y était tombé, vers 1920, et le bois avait brûlé –, à gauche, les palissades se succédaient toujours. Par-delà l'une d'elles – et les jeunes bouleaux ne pouvaient la cacher – se dressait une maison de bois à un étage et un sous-sol qui n'avait pas du tout l'air d'une maison de campagne, mais plutôt d'une *factorerie* perdue dans la forêt canadienne ou d'une *hacienda* de la pampa argentine[9].



« Pinède ». Dessin d'enfant de Iouri Trifonov
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

L’intérieur de la maison avait peu d’intérêt. L’étape suivante du voyage était le pré qui séparait la maison de la rivière :

> Mon père aimait fabriquer des cerfs-volants de papier. Le samedi, il arrivait à la datcha, jusque tard dans la soirée nous taillions des planchettes, coupions le papier, maniions la colle, dessinions des mufles affreux. Le lendemain de bonne heure, nous passions par la porte de derrière qui donnait sur le pré, lequel s’étendait jusqu’à la rivière, mais la rivière, on ne la voyait pas, on ne voyait que la rive haute, en face, son à-pic de sable jaune, ses sapins, ses isbas, le campanile de son église, l’église Troïtsko-Lykinskaïa, qui pointait entre les sapins au plus haut de la berge. Je courais dans la prairie humide, déroulais ma corde, redoutant que mon père ne fît pas les choses exactement comme il fallait et que le cerf-volant ne s’enlevât pas, et effectivement, il ne s’enlevait pas tout de suite, il traînait d’abord dans l’herbe, tentait lourdement de prendre l’air, redescendait, brandillait comme une poule, puis soudain, lent et merveilleux, il s’élevait derrière moi et je me mettais à courir de toutes mes jambes[10].



« Berge de la rivière, avec le clocher de Likovo-Trinité ».
Dessin d’enfant de Iouri Trifonov
(avec l’aimable autorisation d’Olga Trifonova)

La destination finale était la rivière, qui réapparaissait histoire après histoire, à la fois comme un commencement et comme une fin. Aux tout débuts et en quelques occasions spéciales, les parents des protagonistes sont toujours présents. Quant aux personnages principaux, ce sont tantôt un narrateur parlant à la première personne du singulier, tantôt un individu présenté à la troisième personne, et tantôt les deux (souvent sous la forme de doubles).

> Quand Mère prenait ses vacances, généralement en août, tous trois sortaient souvent à la rame en bateau très tôt le matin et s'en allaient très loin – pour toute la journée. Les matins sur la rivière étaient froids et tranquilles, avec juste quelques pêcheurs solitaires, sous des chapeaux fripés, assis à côté de leurs cannes et lançant des regards désapprobateurs dans notre direction. Le soleil se levait et il se mettait à faire chaud. De pâles nuages clairs apparaissaient dans le ciel, les berges commençaient à se remplir de gens, et l'eau de barques. Père s'arrêtait sur un banc de sable, et tous trois restaient longtemps à nager, à frire au soleil, à regarder de jolis coquillages et des bivalves, et, s'il n'y avait personne à côté, Père faisait de drôles d'acrobaties sur le sable, se tenait sur les mains et marchait parfois comme cela dans l'eau[11].

Les Trifonov sur la rivière
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Le mercredi matin, le garçon s'y rendait tout seul en courant. Il traversait le jardin puis descendait la route pierreuse jusqu'à la grand-route :

> […] il fait ainsi cent cinquante mètres, tourne vers le petit bois de pins clairsemé qui s'étire le long de la rivière. Ici, les pieds nus se posent de nouveau avec prudence, car parmi les aiguilles, il y a parfois des pommes, des débris de verre, ou bien s'y cache perfidement quelque racine toujours prête à vous endommager un orteil. Et le voilà au bord de l'eau sur la rive haute, tandis que tous les autres sont déjà en bas : Aliocha en slip de bain rouge, le gros Coq, le petit La Gouline bronzé comme un diablotin. Il leur adresse des cris joyeux, agite les bras et prenant son élan, exécute un saut grandiose, droit en bas dans le sable[12].

Tout prit fin brutalement avec la disparition du père. De nouveaux propriétaires de datcha revendiquèrent une partie du bois. Le banc de sable et l'escarpement furent emportés après la construction du canal Moscou-Volga. « La vie d'autrefois s'était effondrée, écroulée comme une berge sablonneuse dans la rivière, avec un bruit léger. […] La berge s'est

écroulée. Avec ses arbres, ses bancs, ses sentiers semés de fin sable gris, de poussière blanche, de pommes de pin, et ses aiguilles, ses mégots, ses bouts de billets d'autobus, ses préservatifs, ses épingles à cheveux, ses kopeks tombés des poches de ceux qui, autrefois, étaient venus s'embrasser ici, par les chaudes soirées d'été. Tout a dégringolé sous la pression de l'eau[13]. »

Iouri Trifonov (au milieu) avec des amis à la datcha
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

La Maison du quai mourut, elle aussi. « Il en va ainsi des maisons : c'est nous qui les quittons et elles qui meurent. » Elle mourut parce que les garçons et les filles n'étaient plus là. « Les uns sont morts à la guerre, d'autres de maladie, d'autres encore ont disparu sans laisser de trace. D'autres enfin, toujours en vie, se sont mués en d'autres hommes. Et si ces autres hommes avaient, par quelque opération magique, pu rencontrer les premiers, les disparus, dans leur chemise de cotonnade et leurs chaussures de tennis, ils n'auraient pas su de quoi leur parler. » Les épreuves de volonté inventées par Liova Fedotov et par ses doubles fictionnels s'étaient

révélées à la fois prescientes et prématurées. « Les épreuves se sont abattues sur nous très vite, sans qu'il soit besoin de les inventer. Elles se sont précipitées sur nous en pluie dense et lourde, écrasant les uns contre le sol, trempant et épuisant les autres jusqu'aux os, tandis que d'autres perdaient haleine dans leur flux[14]. »

*

* *

Dans la chronique que fait Trifonov de sa génération, le deuxième acte se passe à la fin des années 1940 et dans les années 1950, quand ceux qui avaient survécu au torrent avaient en gros entre vingt et trente-cinq ans. Ce fut le temps « des pièces bondées et des amis accidentels », des « appartements collectifs surpeuplés et des cercles étroits », de la mort de Staline et du dégel de Khrouchtchev. C'était le printemps, « cette saison opaque et trouble qui restait à déchiffrer ». Les lilas dans le jardin de Lialia Telepnieva (« De longs adieux ») « sidéraient la rue médiocre et poussiéreuse » sur laquelle donnait sa maison : « Leurs formes opulentes, hors d'état de s'en tenir aux limites de la petite barrière, se répandaient jusque dans les rues. C'était la frénésie de leur chair. » Les cheveux d'Olga Vassilievna (« Une autre vie ») tombaient jusqu'à ses épaules : « Ce fourré luxuriant, épais, châtain foncé, et ce front entièrement découvert, rond, pur, sans une seule ride encore. Ç'avait sans doute été la meilleure année de sa vie, l'année de son épanouissement[15]. »

Iouri Trifonov (en haut à droite, avec des lunettes) avec des amis à l'Institut littéraire (avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Iouri Trifonov (à gauche) et sa sœur Tania (la deuxième à partir de la droite) avec des amis (avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Le courant qui avait emporté leur enfance continuait à les entraîner au loin. Ils tombèrent amoureux puis se relevèrent, se marièrent, eurent des enfants, fréquentèrent leur belle-famille, allèrent à l'université, eurent leur premier travail, et, s'agissant des hommes, connurent leurs premières bagarres et écrivirent leurs premiers films, romans, pièces et nouvelles. Le printemps de leur vie coïncida avec le dégel de l'histoire soviétique. « Ce qui avait transformé sa vie demeurait une énigme sur laquelle elle ne s'appesantissait guère. Étaient-ce les vents qui avaient changé de direction sous la voûte du ciel ? Des ouragans qui avaient soufflé à des milliers de miles ? Feue sa grand-mère citait volontiers le dicton : "Viendra la saison, ce sera le moment." Alors, voilà, la saison de Lialia était venue – pourquoi pas[16] ? »

Ainsi continuèrent-ils à flotter et à dériver, trop attirés par ce qui était devant eux pour se retourner et voir ce qui restait en arrière. Mais plus vite ils flottaient et dérivaient, plus il devenait difficile de regarder en arrière – du moins pour ceux qui y prêtaient attention. Les pères étaient

« réhabilités », mais on ne leur rendait pas leur histoire ; les mères revenues d'exil étaient des étrangères sans forces et pleines de reproches ; les belles-familles ne cessaient d'évoquer leur passé, mais ce passé leur était étranger ; mais les « hommes du passé » – ceux « qui avaient fait leur temps » – dirigeaient toujours les lieux de construction et les bureaux des maisons d'édition. Le dégel de Khrouchtchev était une recréation partielle mais délibérée de la révolution de Staline. *La Soif étanchée* de Trifonov (1959-1962) contient tous les éléments d'un roman faisant la promotion du plan quinquennal, mais il est aussi, notamment par rapport au dégel, un *Bildungsroman* sur un jeune homme dont l'avenir reste à déchiffrer. Ce jeune homme participe à la construction d'un canal d'irrigation dans le désert, mais il est trop engoncé dans la médiocrité de l'existence pour y participer de tout son être. Il est perdu, redoute-t-il, « complètement perdu », et plus il essaie de trouver sa voie, plus il réalise qu'il ne fait que flotter avec le courant – ce courant qu'il essaie justement de canaliser. « Il m'entraîne comme un petit bout de bois, me ballotte et me fait tournoyer, me jette sur la berge, puis m'emporte et m'entraîne à nouveau, plus loin, et plus loin encore ! » La difficulté, découvre-t-il, n'est pas de rattraper son retard, mais d'être capable de s'arrêter. Et la seule manière de s'arrêter, ou du moins de ralentir un peu, est de nager contre le courant. « Se connaître soi-même » signifie repartir en arrière.

Iouri Trifonov (à gauche) et des amis sur la berge de la rivière
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Le printemps – ce printemps-là – ne portait pas sur ce qui allait arriver, mais sur ce qui restait en arrière, comme un nuage au bord de l'horizon. Ce qui restait à déchiffrer, c'était le passé[17].

*
* *

Le troisième acte se passe à la fin des années 1960 et dans les années 1970, quand les principaux personnages ont une quarantaine ou une cinquantaine d'années. Ils sont beaucoup plus loin en aval, plus ou moins prêts à « faire le point ». Vadim Glebov, de « La Maison du quai », est « à moitié chauve, gros, la poitrine comme celle d'une femme, les cuisses énormes, la panse vaste, les épaules tombantes, ce qui l'obligeait à se faire faire des costumes sur mesure au lieu de les acheter tout faits ». Il n'est pas de la Maison du quai, mais il s'y est rendu assez souvent pour trahir ses amis, son professeur et sa fiancée. Venu du Marécage, il a fini par retourner au Marécage, et peut-être ne l'a-t-il jamais quitté. « Il n'était ni méchant ni gentil ; ni très avide ni très généreux non plus » : il était tiède, il n'était « *rien* ». Ses trahisons n'étaient pas un choix : il n'avait jamais su choisir[18].

Alexandre Antipov, le principal personnage de *Le Temps et le Lieu*, n'est sûr ni du temps ni du lieu. Lui et sa femme Tania attendent d'avoir un appartement à eux, mais il ne sait pas s'il aura jamais un foyer – ou s'il lui est jamais arrivé, une seule fois, de faire des choix.

> […] les étages de l'immeuble aux confins de la ville [Moscou] s'empilaient lentement, les enfants grandissaient lentement, s'en allaient vers une contrée inconnue ; les deux moitiés d'un îlot de glace qui venait de se fendre s'écartaient lentement : l'une des moitiés portait Antipov, l'autre Tania, et leurs visages ne reflétaient aucun signe d'horreur, ils parlaient, plaisantaient, prenaient leurs médicaments, avaient des minutes d'agacement, allaient au cinéma, mais les deux glaçons dérivaient silencieusement selon leur voie, car on ne peut rien arrêter ; tout vogue, bouge, s'éloigne de ceci, se rapproche de cela. [...] Car il n'est pas d'eau immobile et celle qui paraît morte est aussi le siège d'un mouvement : elle s'évapore ou bien croupit[19].

Antipov s'éprend de Tania au printemps 1951. Ils se séparent trente ans plus tard, peu après s'être installés dans un nouvel immeuble coopératif, à la périphérie de Moscou. Dans la plupart des derniers récits de Trifonov, on retrouve le motif de l'emménagement dans un nouvel immeuble : on pose sa candidature, on fait la queue, on achète et on recommence. Le but est de « meubler sa vie comme on meublerait un appartement », mais tout ce à quoi l'on aboutit, c'est qu'on a toujours plus de meubles. La rivière est devenue un marécage putride, mais la plupart des gens ne le savent pas parce qu'ils ont des « yeux qui ne voient pas ». Antipov écrit un livre sur la « peur de voir », et Sonia Gantchouk, de « La Maison du quai », est emmenée dans un hôpital spécial parce qu'elle a peur de la lumière. Vivre dans le noir, c'est vivre sans ombre : c'est ne pas laisser de trace et devoir compter sur la mémoire d'autrui. La Tania d'Antipov porte des lunettes et n'arrive pas à se rappeler ce qui a pu rendre leur printemps possible. Tout reste encore à déchiffrer, tout est toujours remis à plus tard, « et tout ce qui a été remis à plus tard disparaît peu à peu quelque part, s'échappant comme l'air chaud s'échappe de la maison[20] ».

Les contemporains de Trifonov, les « enfants », font face à leurs parents et à leurs grands-parents, qui se soucient comme d'une guigne des meubles, ont « une vision large des choses » et pensent qu'ils sont des « artisans de l'Histoire », et pas de simples pions emportés dans son courant. Leur temps est passé, mais ils s'attardent – comme un reproche, un rappel, une source de sagesse épuisée. Certains enfants ne sont pas tant aveugles que myopes : ils constatent que l'ascétisme de leurs parents ne les a pas empêchés de s'installer dans la Maison du Gouvernement ; qu'avoir « une vision large des choses » veut dire interpréter les conduites humaines en fonction de la « théorie des classes » ; que la théorie des classes est applicable dans tous les cas sauf dans le leur ; et que « faire l'Histoire » peut vouloir dire « taper de la paperasse dans un département politique de l'armée » ou être l'agent d'un comité de purge. Mais, surtout, « avoir une vision large des choses » semble aussi vouloir dire préférer les étrangers à sa propre famille – et plus ils sont étrangers, mieux c'est. Dans le cas d'Alexandra Prokofievna, d'« Une autre vie » (un personnage inspiré à Trifonov par sa grand-mère, Tatiana Slovatinskaïa), les étrangers semblent lui rendre la pareille avec bonheur : « Ses parents proches ne savent pas quoi faire d'elle, et pour de bonnes raisons, car ses parents proches savent exactement ce qu'elle est, mais les étrangers la respectent et la redoutent même un peu. » Il en va de même du double d'Aron Solts, David Chvarts,

méprisé et maltraité par son fils adoptif : « Quel éducateur David aurait-il pu faire, quand il s'occupait de l'éducation des autres en commission, en comité, en réunions plénières[21]. »

Iouri Trifonov, sa sœur Tania et leur grand-mère Tatiana Slovatinskaïa
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Les parents et les grands-parents n'ont pas plus de chez-soi que leurs enfants – que ce soit à la Maison du Gouvernement, chez leurs enfants ou au Foyer des vétérans du Parti, à Peredelkino. Et ils sont tout aussi aveugles. Un soir, Gorik, dans *La Maison disparue*, observe que la cousine de sa grand-mère, « Grand-mère Vera », ne voit rien « même avec une loupe ». La seule différence entre les enfants et les parents, c'est que les premiers sont myopes et les seconds hypermétropes : les premiers ne voient bien que ce qui est proche, et les seconds que ce qui est éloigné. Les uns comme les autres n'ont pas réussi l'épreuve des « gens bien » : les enfants, parce qu'ils se sont d'abord investis dans eux-mêmes et dans leur foyer ; les parents, parce que leur loyauté va d'abord à ceux qui menacent leur famille et leur foyer[22].

Les uns comme les autres sont des créatures sans ombre. Les Vieux Bolcheviks de Trifonov parlent beaucoup du passé, mais *ne se souviennent pas*. Dans « La Maison du quai », le professeur Gantchouk ne regarde pas plus en arrière que son presque gendre, Vadim Glebov. « Non que la mémoire du vénérable vieillard eût baissé. Mais il ne voulait pas se

souvenir. Cela ne l'intéressait pas. » Le grand-père de « L'Échange », par ailleurs irréprochable, « disait que tout ce qu'il laissait derrière lui, son interminable vie, ne l'intéressait pas ». Et la grand-mère d'Igor, dans *La Maison disparue*, n'évoquait jamais ses souvenirs. Un jour, elle dit quelque chose qui le médusa : « Je ne me rappelle plus mon vrai prénom ni mon vrai nom de famille. Et cela ne m'intéresse pas. » Chaque génération est aveugle à sa façon et méprise l'aveuglement de l'autre. Les parents accusent les enfants de philistinisme et d'instinct de possession bourgeois ; les enfants accusent les parents d'arrogance et d'hypocrisie. Les uns comme les autres ont raison, mais ils font montre, dans leur aveuglement, de la même injustice[23].

*
* *

La Révolution a pris fin à la maison. Les révolutionnaires survivants et leurs enfants et petits-enfants se sont fait face de part et d'autre de la table de la cuisine, incapables de voir et d'entendre. Chacun semblait d'accord pour dire qu'il ne s'agissait pas là de ces habituelles querelles de famille ou de l'inévitable amenuisement de l'idéalisme juvénile : quelque chose de beaucoup plus grand, de beaucoup plus vaste avait mal tourné. Les résidents de la Maison du Gouvernement, passés et présents, vivaient sous l'emprise d'une malédiction. Seuls ceux qui n'avaient pas peur du passé pouvaient en découvrir les origines et, peut-être, aider à en soulever et soulager le poids.

Dans chaque roman et chaque nouvelle de Trifonov, il y a quelqu'un dont le travail est de se souvenir : un historien, un romancier, un narrateur plongé dans ses souvenirs (et qui est généralement historien ou romancier), un personnage auquel un choc fait retrouver la vue et qui est contraint de regarder en arrière. Dans « La Maison du quai », récit autobiographique, le narrateur, historien de profession, se rappelle avoir vu Anton Ovchinnikov pour la dernière fois dans une boulangerie de la rue Polianka fin octobre 1941 :

> L'hiver était arrivé d'un coup, avec le froid et la neige, mais Anton allait naturellement sans bonnet ni pardessus. Il me dit qu'il partait dans deux jours en évacuation avec sa mère, dans l'Oural, et me demandait ce qu'il devait emmener : son journal, son roman de science-fiction ou ses albums de dessins ? Sa mère souffrait des

> mains. Il serait seul à porter les paquets. Ses problèmes me paraissaient bien minces. À quels albums, quels romans pouvait-on penser quand les Allemands étaient aux portes de Moscou ? Anton dessinait et écrivait chaque jour. Un cahier plié en deux dépassait de la poche de sa veste. Il dit : « Je noterai aussi notre rencontre dans cette boulangerie. Et tout ce que nous nous sommes dit. Car tout a son importance pour l'histoire »[24].

Anton est tué à la guerre. Sa mère donne ses journaux intimes au narrateur, comme Roza Lazarevna avait donné les journaux de Liova Fedotov à Iouri Trifonov. L'Histoire – à travers les journaux intimes, les bureaux des pères, les romans historiques – est au cœur de leur enfance. « Tout raconter » est le devoir de ceux qui sont restés et qui ont osé regarder en arrière. Mais qu'est-ce qui était important pour l'Histoire ? Tania, dans *Le Temps et le Lieu*, ne se souvient plus des choses les plus importantes. L'historien de « Par un midi d'été » commémore un passé qui n'a rien à voir avec la mémoire de l'unique survivant. Guena Klimouk, dans « Une autre vie », croit que le travail de l'historien est d'identifier la « nécessité historique ». Et Olga Vassilievna, qui ne peut pas supporter Guena Klimouk, imagine l'histoire comme « une file d'attente énorme, sans fin, où se pressaient nuque contre nuque les périodes, les États, les grands hommes, les rois, les capitaines, les révolutionnaires ; la tâche de l'historien ressemblait d'une certaine façon à celle du milicien qui, les jours de première, assure l'ordre devant la caisse du grand cinéma "Le Progrès", veille à ce que les périodes et les États ne se mélangent pas et n'échangent pas leurs places, à ce que les grands hommes ne se faufilent pas en avant, ne se disputent pas, ne cherchent pas à resquiller leur billet pour l'éternité[25] ».

Ceux pour qui le passé est une des clés du présent pensent que vivre et se souvenir ne sont qu'un seul et même verbe. Quand Gricha Rebrov, dans « De longs adieux », est accusé de ne pas avoir « assez d'assise, de terreau », il se met à raconter « que l'une de ses grands-mères était une Polonaise déportée, que son arrière-grand-père était un serf, que son grand-père avait été mêlé aux troubles de l'Université et envoyé en Sibérie, que son autre grand-mère avait été professeur de musique à Pétersbourg, le père de cette grand-mère-là était enfant de troupe, et que son père à lui, Gricha Rebrov, avait pris part à la Première Guerre mondiale et à la Guerre civile, bien que d'un naturel pacifique, statisticien avant la Révolution,

puis économiste, et la somme du tout, criait-il, c'est ça la Russie, allez au diable avec votre cervelle boiteuse ! ». Dans « Une autre vie », le mari d'Olga Vassilievna, Sergueï Troïtski, est un historien professionnel « qui souffre beaucoup de son travail de policier » et qui pense que l'« efficacité historique » est « quelque chose de flou et de traîtreux, quelque chose comme un marais ». Il conçoit l'histoire comme la recherche des « fibres qui unissaient le passé avec un passé encore plus lointain, et avec le futur ». Comme Gricha Rebrov et Iouri Trifonov, il avait commencé avec son propre père. « Il tenait beaucoup au souvenir estompé qu'il en gardait. Il lui semblait que son père avait été un homme merveilleux, ce qui était vraisemblablement exagéré et, d'un certain sens, fruit de l'orgueil. » Son père l'avait conduit à son grand-père, lequel l'avait conduit à son arrière-grand-père, lequel l'avait conduit partout à la fois. « Il tint des propos embrouillés sur ses propres ancêtres, serfs en fuite et schismatiques dont la descendance allait jusqu'à un prêtre défroqué de Penza, et de lui à des colons de Saratov qui avaient vécu en commune, et à l'instituteur des fins fonds marécageux de Tourinsk qui avait donné la vie à un futur étudiant de Pétersbourg avide de changements et de justice : tous ceux-là avaient bouillonné, écumé de *désaccord*[26]. »

Iouri Trifonov dans son ancienne datcha
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Quels fils fallait-il suivre ? Rebrov et Troïtski sont incapables de répondre à la question parce qu'ils sont trop investis dans le présent (et, en conséquence, trop aveugles) pour savoir ce qu'ils cherchent. Mais ils savent où chercher. Il y a des époques, selon Rebrov, où la conscience « fait irruption », comme les maladies. « Il est vrai que, selon le moment, cette force croît et décroît, en relation avec les explosions solaires, peut-être. » Et, parfois, elle submerge tout. Tous deux écrivent des livres sur les révolutionnaires clandestins qui leur sont liés par les fils d'une parenté personnelle et spirituelle : sur une époque, à la veille de la Révolution, où la conscience a pris des proportions critiques et où l'envie du désaccord est devenue irrésistible.

Le Temps de l'impatience, roman historique de Trifonov publié en 1973, est le livre que Rebrov et Troïtski n'ont pas réussi à achever. C'est une réponse à la biographie d'Andreï Jeliabov par Voronski, laquelle était une réponse à *Crime et châtiment* de Dostoïevski. Il remonte aux actions

terroristes de l'organisation anarchiste Narodnaïa Volia, dans les années 1870, pour faire l'histoire de la naissance d'un nouveau successeur apocalyptique du christianisme. Comme le dit l'un des personnages, le terroriste Alexandre Mikhaïlov : « Les récits des Évangiles n'ont pas exercé sur moi moins d'influence que l'histoire des Gracques ou de Guillaume Tell. Tiens : "La fin justifie les moyens" : sont-ce les jésuites qui l'ont inventé, ou Machiavel ? Point ! Cela se trouve implicitement dans l'enseignement du Christ comme la contrepartie de sa splendeur. » Son but est de « faire sauter la maudite Sodome » et de faire sortir le peuple de son « marécage assoupi ». Ses moyens sont la création d'une famille fraternelle de vrais croyants et l'utilisation, vis-à-vis de tous ceux qui n'en font pas partie, du principe que « tout est permis ». Cela aboutira à l'explosion de la matière solaire, qui consumera les résidents de la Maison du quai et qui aveuglera leurs successeurs[27].

*

* *

L'impatience des années 1870 a engendré la Révolution bolchevique. Et la Révolution bolchevique a engendré tout ce qui a suivi. Le roman de Trifonov *Fumées et brouillards vers le soir…* traite de la Guerre civile, le « temps où tout a commencé. Où nous avons commencé[28] ».

Le temps du récit est le même que dans « La Maison du quai » et *Le Temps de l'impatience* : le très chaud été de Moscou en 1972. Le personnage principal, le vieux Pavel Iévgrafovitch Letounov, vit dans un ensemble de datchas pour Vieux Bolcheviks. Il est entouré de ses enfants et de leurs épouses, d'ex-épouses, de maîtresses, d'enfants, de voisins, d'invités et de chiens. Il est dur d'oreille et sa vue est médiocre. Sa famille n'est pas vraiment une famille, sa maison n'est pas vraiment une maison, et ses enfants se disputent à propos d'un droit éventuel à une maison de campagne. « Ils sont toujours mal installés, s'imagine-t-il dire à sa femme, Galia, morte cinq ans auparavant, à l'étroit, sans confort ni matériel ni intellectuel, ils vivent comment ils peuvent et non comme ils voudraient. Ils ne sont pas heureux, Galia. » Lui aussi est malheureux – car Galia n'est plus là et ses forces déclinent, mais surtout parce qu'il vit dans le passé et que le passé est encore plus exigu, plus incertain que le présent. Il ne lui reste plus beaucoup de temps et il pense que la seule raison pour laquelle sa vie a été jusqu'à présent épargnée est qu'il puisse « ramasser les tessons

de la coupe que je remplirai du vin si doux qui a nom : vérité ». Il a besoin que la vérité donne un sens à sa vie et sauve la vie de ses enfants de l'absurdité. Il croit que la vérité se perd quand elle se mêle inextricablement à la foi, et que cette disparition a quelque chose à voir avec ce qui est arrivé au commandant Migouline. Le « commandant de corps Migouline » est un double de Filipp Mironov, le rebelle cosaque qui, défiant les commissaires bolcheviks, s'enfuit pour combattre au nom de son propre socialisme, fut condamné à mort comme faux prophète, passa une nuit à attendre la « mort imminente, inévitable », fut gracié pour des raisons d'opportunité politique, puis se vit confier le deuxième corps de cavalerie avant d'être abattu en secret dans une cour de prison[29].

La quête de Letounov ramène le récit en 1919, l'année de la décosaquisation, du « Dernier Combat », de la désertion et du procès de Migouline. Letounov, volontaire bolchevik âgé de dix-huit ans, est le témoin de la conflagration. « C'est l'année qui est féroce. C'est l'heure qui est féroce pour la Russie. Elle coule comme une lave, noie, engloutit dans les flammes le temps féroce. » Les temps sont accomplis, « la terre est en flammes », l'histoire a perdu toute patience, et un ouvrier du cuir aux yeux fermés par le sommeil, vêtu d'un manteau ridiculement long, promet de traiter ce village « comme Carthage » (et le fait). Le sursaut de conscience se transforme en « zèle féroce ». À qui la faute ? À tout le monde et à personne[30] :

> Mon Dieu, est-il féroce l'ouvrier du cuir au regard somnolent ? […] Étaient-ils féroces, les cosaques de Vechenskaïa, qui, ce même printemps, d'un seul coup d'un seul, pris de belle ardeur révolutionnaire, ont exterminé leurs officiers et se sont déclarés pour le nouveau pouvoir ? Et étaient-ils féroces, ces quatre ouvriers de Pétersbourg à bout de souffrance, un Hongrois comprenant à peine le russe et trois Lettons ayant presque oublié leur patrie, qui depuis des années ont tour à tour abattu des Allemands, puis des *haïdamak*, puis – au nom de la grande idée – les ennemis de la Révolution, les voilà ces ennemis, barbus, une haine animale plein les yeux, pieds nus, en chemise : l'un brandit les poings, et crie, l'autre s'est jeté à genoux, les femmes hurlent derrière la palissade. Et un autre bagnard, battu, fouetté, vieillard de trente ans, forçant ses poumons d'incurable, siffle : « Contre les ennemis de la Révolution, feu[31] ! »

Étaient-ils vraiment si féroces ? Non, affirme Letounov, plongé dans ses souvenirs, à sa datcha. Ce ne fut la faute de personne, mais de l'année 1919 : « Et tout ça parce qu'on voulait faire vite, qu'on avait peur, tout ça à cause d'une fièvre intérieure insensée (consolider, reconstruire d'un coup, pour toujours, pour l'éternité ! » Certains parlent de la « Vendée », d'autres, de l'ultime et décisive bataille de classe, et un séminariste fou marmonne quelque chose à propos d'une étoile en feu tombée du ciel (« le nom de cette étoile est : Absinthe »). Letounov lui-même – en 1919 et, bien plus tard, dans son vieil âge – ne cesse de se demander qui était le chef d'armée Migouline : « Si l'on parvenait à comprendre, ne fût-ce que pour soi-même, ce qu'il est, bien des points seraient éclaircis[32]. »

La question sera réglée à l'automne 1919 devant un tribunal révolutionnaire, avec Migouline dans le rôle de l'accusé, le jeune Letounov dans celui de greffier adjoint et le commissaire Janson dans celui de procureur. Le discours de Janson dans *Fumées et brouillards vers le soir…* est une transcription partielle de celui de Smilga au procès de Filipp Mironov : l'aigle de la Révolution s'est changé en coq, sa vision du socialisme est « un mélodrame mi-tolstoïen, mi-sentimental », une seule force sortira vainqueur « de ce terrible, de ce titanesque combat », et les « déchets de l'idéologie petite-bourgeoise » seront « balayés du chemin de la Révolution ». Letounov dépeint Janson comme un bolchevik letton dont la vie ressemble à celle de Smilga et qui a la « nécessité historique » dans le sang. « Il a vingt-huit ans. Mais je ne vois – et personne ne voit – dans ce petit homme blond filasse et trapu ni sa jeunesse, ni son passé universitaire, ni ses origines baltes : ce qui parle de cette voix glaciale, c'est la Révolution, ce sont *les choses comme elles vont*. Et votre souffle se glace à son tour, vos mains s'engourdissent. Oui, oui, je m'en souviens[33]. »

Et plus le vieux Letounov se souvient, plus il devient évident qu'il est fait du même moule que Glebov et que ses propres enfants, et que lui aussi s'est contenté de nager dans le courant, emporté par la lave, par *les choses comme elles vont* : quand l'ouvrier du cuir au regard somnolent lui a demandé de devenir président du tribunal révolutionnaire (« Je ne voulais pas. J'ai refusé autant que j'ai pu ») ; quand il accepta d'être greffier adjoint du tribunal au procès de Migouline (« beaucoup de procédure, de papiers, de noms ») ; et quand il se trahit lui-même et trahit la Révolution en acceptant le récit que fit Janson de la trahison de Migouline. Il pointe du doigt le moment, l'année et la lave, et il espère devenir plus fort en

conséquence (« saint Pierre, celui qui a renié au jardin de Gethsémani, […] plus tard, […] a mérité son nom de Petros, ce qui signifie “l’Homme de pierre”, c’est-à-dire “l’Homme ferme” »). Et peut-être a-t-il raison : parfois le courant ralentit et se transforme en processus imperceptible de suppuration et d’évaporation, et parfois il est si rapide qu’il est à peine possible de réfléchir. Bien sûr, il est vrai qu’il est différent de Glebov et de beaucoup d’autres, parce que lui – comme Rebrov et Troïtski – continue à regarder en arrière, continue à suivre les fils, continue à essayer de voir et de se souvenir[34].

Mais sait-il où chercher ? Un soir, tard, il va rendre visite à la vieille amie de sa femme, mais ne trouve chez elle que sa fille, Zina. Elle lui paraît distraite mais il insiste pour lui lire un document de ses archives personnelles. C’est la description que fait Migouline de la nuit que lui et ses camarades ont passée dans une cellule de prison avant leur exécution. (Le texte vient directement des papiers de Filipp Mironov.)

> Certains sont capables […] de la regarder [la mort] fièrement en face, d’autres bandent ce qui leur reste de courage et tentent de donner le change, mais personne ne veut paraître lâche. Par exemple, il cherche à nous tromper et à se tromper lui-même, ce camarade qui bondit soudain et se met à marteler le sol cimenté d’une danse du talon de plus en plus rapide. Mais son visage figé, ses yeux ternes font frémir les vivants.

Letounov (« Pavel Iévgrafovitch ») a oublié que le mari de Zina est mourant et que la mère de Zina, la vieille amie de sa femme, doit bientôt s’installer dans le Foyer des vétérans du Parti.

> « Pavel Iévgrafovitch… » Zina avait un air étrange, effrayant, ses yeux étaient rouges.
> « Vous savez, je voudrais vous dire, à ce propos, que dans notre vie, dépourvue de guerres et de révolutions… il arrive aussi…
> — Quoi donc ? [demanda Letounov.]
> — J’ai quelquefois besoin d’une danse du talon[35]. »

Zina se lève de son fauteuil et quitte la pièce. Letounov attend patiemment son retour, « serrant le dossier contre sa poitrine ». Peut-être que ce n’est pas l’année, après tout ? Car, en cette même année 1919, Choura, l’oncle de Letounov (inspiré par le père de Trifonov), tourna le

dos à l'« arithmétique meurtrière » et refusa de participer au procès de Migouline, parce qu'un procès doit établir les faits et non pas servir de « spectacle mis au point et répété ». Et aujourd'hui, en 1972, certaines personnes ont le temps de regarder en arrière – et de regarder autour d'elles – et d'autres non. Et la chaleur est tout aussi épouvantable, sinon pire. « C'était une chape de plomb, Moscou s'asphyxiait au milieu d'une brume bleue, cendrée, rousse, rougeâtre, noire (à chaque heure sa teinte), qui envahissait les rues et les maisons, se coulait lentement, s'étalait comme un nuage ou une nappe de gaz asphyxiant, l'odeur de brûlé pénétrait partout, pas moyen de lui échapper, les lacs étaient presque à sec, les pierres de la rivière étaient à découvert, l'eau du robinet ne coulait plus que goutte à goutte, les oiseaux s'étaient tus, la vie touchait à sa fin sur cette planète poignardée par le soleil[36]. »

Les saisons vont et viennent, et la chaleur – comme la conscience – s'embrase et refroidit, jour après jour, année après année. Letounov le sent, mais il appartient à la génération des parents et il ne peut s'empêcher de chercher des solutions définitives : un début en 1919, quand la lave inondait la région du Don, et une fin dans un futur proche, quand l'odeur de l'incendie aura disparu une fois pour toutes.

> Migouline est mort parce qu'à l'instant fatal deux courants se sont affrontés au ciel et ont donné une décharge d'une puissance colossale, deux nuages grands comme des continents – de feu et de glace, de foi et d'incroyance – l'ont emporté, entraîné dans un ouragan où tout s'est mêlé, feu glace, incroyance foi, les mutations provoquent toujours des orages, et leurs averses arrosent la terre. C'est par une telle averse que se terminera cette chaleur impitoyable. Et si je vis jusque-là, je jouirai de sa fraîcheur.

À la fin du roman, et à la fin de sa vie, Letounov rend visite à Assia, la femme de Migouline (inspirée à Trifonov par la Nadejda de Filipp Mironov). Elle n'est plus qu'une « vieille petite momie » aux « yeux luisants ». Il veut savoir où allait Migouline, en août 1919. Elle comprend que sa réponse a pour lui beaucoup d'importance, mais tout ce qu'elle trouve à dire est : « Je vais te répondre, je crois que je n'ai jamais autant aimé quelqu'un au cours de ma longue et fatigante vie[37]. »

Un an plus tard, après la mort de Letounov, son fils confie ses documents à un étudiant en histoire de Rostov qui écrit sa thèse sur Migouline. L'étudiant pense qu'il y a des époques où la foi et la vérité sont

si étroitement et inextricablement mêlées qu'il est difficile de les distinguer, mais il est convaincu qu'il en sera capable. Voulant rentrer chez lui, il rate le train en raison d'une averse torrentielle et soudaine. Ce n'est pas l'averse qu'attendait Letounov. Elle signifie la fin de la foi – de *sa* foi – et il est probable que ce ne sera pas la dernière. Le roman se termine comme *La Route vers l'Océan*, sauf qu'il n'y a pas d'océan, juste la pluie, et pas de guide pour accompagner l'historien. « La pluie tombait à seaux. Cela sentait l'ozone. Deux petites filles, s'abritant sous un plastique transparent, couraient pieds nus sur l'asphalte. »

*
* *

Dans « Une autre vie », l'historien Sergueï Troïtski a du mal à distinguer la foi de la vérité et à définir le sujet de sa thèse. Une nuit, tandis que lui et sa femme Olga Vassilievna bavardent au lit, il dit soudain :

> « Tu sais pourquoi tout ce que je fais grince tant ? – Il murmurait d'une voix à peine audible. – Parce que les fibres du passé… Tu comprends ? Elles sont grosses de conséquences… Très grosses de conséquences… Tu comprends ? »
> Elle ne comprenait pas.
> « Eh quoi ?
> — Comment, eh quoi ? – Il éclata de rire. Elle eut peur, il lui sembla qu'il devenait fou. – C'est que rien ne se rompt sans laisser de trace ! Tu comprends ? Il faut qu'il y ait une suite, ce n'est pas possible, c'est si clair[38]... »

Ce n'est qu'après la mort de Troïtski, une mort provoquée par son incapacité à nouer des relations avec autrui (dans le présent comme dans le passé), qu'elle comprend enfin :

> Une autre chose insupportable : les photos. […] L'album, n'en parlons pas. Elle l'a enfoui le plus loin possible. Rien que l'effleurer lui fait mal. Mais la vie n'est faite que de ces effleurements, car elle possède des milliers de fibres et chacune d'elles, on l'arrache à une chair vivre, à une blessure. Au début, elle avait cru que lorsque toutes les fibres, même les plus ténues, les plus minuscules, seraient

> rompues, ce serait le commencement du repos. Mais maintenant, il lui semble que cela n'arrivera jamais parce que le nombre des fibres est infini. Chaque objet, chaque personne de connaissance, chaque figure connue, chaque pensée et même chaque parole, tout ce qu'il y a au monde est relié à Serioja [Sergueï] par une fibre[39].

Dans l'une des dernières scènes de la nouvelle, Olga Vassilievna fait un rêve. Sergueï et elle ramassent des champignons dans la forêt, mais ils sont trop pris par la conversation pour en trouver, et d'ailleurs il n'y en a pas. Ils s'enfoncent de plus en plus profondément dans la forêt. Les trembles et les bouleaux cèdent la place à d'épais bosquets d'épicéas, et il fait de plus en plus sombre et humide. Ils marchent de plus en plus vite. « Quelque chose de clair se devinait devant eux derrière les troncs noirs, ils croyaient apercevoir des coupes, des clairières. Là commencerait une autre vie. » Ils continuent. « (L'humidité était suffocante, le bois mort et le ravin en contrebas dégageaient une odeur de feuilles pourries.) Par endroits ils s'embourbaient dans une fange noire, ils avançaient toujours, devisant, attirés par chaque lueur. » Ils finissent par arriver à une palissade verte, la longent quelque temps, trouvent une porte et demandent à quatre hommes assis sur un banc où se trouve l'arrêt de car. Les hommes disent qu'il n'y a pas d'arrêt de car, mais une femme assise à côté d'eux dit que les hommes sont des patients d'un asile et consent à leur montrer un raccourci qui passe par les bois. Ils marchent longtemps. L'obscurité s'accroît. La femme n'arrête pas de répéter qu'ils sont presque arrivés. Tout d'un coup elle s'écrie : « C'est ici. »

> Ils se trouvaient devant une petite mare forestière. « Qu'est-ce que c'est que cela ? » demandait Olga. « La route, répondait la femme. Et voilà votre car. » Elle tendait la main en montrant des touffes de laîche de l'autre côté de la mare[40].

Quand l'historien de la littérature Ralf Schröder a demandé à Trifonov la signification de cette scène, celui-ci a répondu qu'étant allemand il se rappelait certainement le monologue final de Faust :

> Jusqu'à ces monts lointains s'étend un marécage
> Empoisonnant tous les terrains repris ;
> Ce serait le dernier et le suprême ouvrage
> Que d'assécher tous ces marais pourris.

La vision faustienne d'une vie céleste bâtie sur une terre assainie fait écho à l'histoire de la Maison du Gouvernement, mais sa conclusion évoque « une autre vie », celle qu'Olga Vassilievna essaie d'accepter :

Oui, je suis convaincu de cette vérité
Et c'est l'ultime mot de la sagesse :
Seul mérite la vie avec la liberté
Qui doit chaque matin les conquérir sans cesse.

Aveugle et sur le point de mourir, Faust semble comprendre quelque chose que Moïse et Pavel Letounov n'ont jamais compris : que la vie ne consiste pas à passer de l'autre côté et à arrêter le temps, mais à nager dans le courant, même si cela veut dire faire du surplace. C'est en tout cas ce que disent les anges qui viennent arracher l'âme de Faust à Méphistophélès (lequel, non sans justification, crie à l'injustice) :

Du Démon il est préservé,
Cet élément de la sphère divine,
« Qui toujours à lutter s'obstine
Il peut par nous être sauvé[41]. »

C'est exactement ce dont prend conscience Olga Vassilievna à la fin d'« Une autre vie ». Elle conquiert chaque jour à nouveau et finit par trouver un nouvel amour. C'est un homme marié, la cinquantaine, souvent malade. Ils aiment se promener sur un sentier qui court entre les sapins le long du fleuve. « Depuis longtemps, Moscou avait encerclé ce coin de mi-culture mi-villégiature, le contournant, filant plus loin à l'ouest, mais ne l'avait pas tout à fait englouti : les sapins étaient toujours debout, la prairie verdoyait et très haut sur la colline, au-dessus de la rivière et des sapins, voguait bien droit le clocher de la vieille église de Spasskoïé-Lykovo, visible de toutes parts et de très loin[42]. » C'était le même clocher que le petit garçon pieds nus apercevait quand il courait dans la même prairie, pourchassant le cerf-volant de son père ; la même rivière qui coulait d'ouest en est dans Moscou et qui baignait la Maison du quai des deux côtés ; le même homme qui revenait à l'endroit qu'il n'avait jamais quitté. Comme le disait l'*alter ego* de Trifonov dans *Fumées et brouillards vers le soir…*, « la vie est un système où tout, selon quelque plan supérieur et mystérieux, ne cesse de former un cercle ».

L’histoire des enfants de la Révolution ne se termine ni par une auto-immolation ni par une exécution. Elle se termine comme *L’Oiseau bleu*, de Maeterlinck, qu’ils avaient vu au Théâtre d’art de Moscou quand ils étaient petits, comme *Faust* et *Guerre et Paix*, avec lesquels leurs parents aveugles les avaient élevés, comme *Le Maître et Marguerite*, de Boulgakov, dont ils avaient fait « leur » *Faust*. Ce qui était un marécage pour son père était pour Trifonov la vie elle-même, la seule qu’il ait. Et ce qui était, pour le père, la Maison du Gouvernement était, pour le fils, sa maison à lui, celle vers laquelle il ne cessait de revenir. Pour Trifonov, quel que fût le temps et quel que fût le lieu, sa maison serait toujours la Maison du quai, parce que la rivière continue de couler, et que les exilés de l’enfance continuent d’être emportés ou de nager contre le courant, battant l’eau de leurs mains, jour après jour, année après année.

Iouri Trifonov sur la berge de la rivière,
avec le clocher de Lykovo-Trinité à l'arrière-plan
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

Iouri Trifonov devant le clocher de Lykovo-Trinité
(avec l'aimable autorisation d'Olga Trifonova)

APPENDICE

LISTE PARTIELLE DES LOCATAIRES

Voici la liste des locataires de la Maison du Gouvernement les plus cités dans cet ouvrage. Les entrées comprennent certains de leurs postes occupés, leurs professions et les noms des personnes à leur charge ayant vécu dans la Maison.

Adoratski, Vladimir Viktorovitch (né en 1878), directeur de l'Institut Marx-Engels-Lénine au Comité central du Parti. Appartement 93.

- Sa femme, Serafima Mikhaïlovna (née en 1878).
- Leur fille, Varvara (née en 1904).

Arossev, Alexandre Iakovlevitch (né en 1890), chef militaire de l'insurrection bolchevique à Moscou en octobre 1917 ; président du Tribunal révolutionnaire suprême d'Ukraine ; directeur adjoint de l'Institut Lénine ; ambassadeur en Lituanie et en Tchécoslovaquie ; président de la Société soviétique pour les Relations culturelles avec les pays étrangers (VOKS). Chroniqueur, biographe, écrivain (notamment de nouvelles). Appartements 103 et 104.

- Ses filles, Natalia (née en 1919), Elena (née 1923) et Olga (née en 1925).
- Sa seconde femme, Gertrude Freund (née en 1909), citoyenne tchécoslovaque, professeur de danse.
- Leur fils, Dmitri (né en 1934).

Berman, Matveï Davidovitch (né en 1898), directeur du Goulag ; commissaire du peuple aux Communications. Appartement 141.

Bogatchev, Serafim Iakovlevitch (né en 1909), secrétaire du Comité central du Komsomol (Ligue des Jeunes communistes). Appartement 65.

- Sa femme, Lydia Alexandrovna Kozlova (née en 1909).
- Leur fille, Natalia (née en 1937).

Bogoutski, Vatslav Antonovitch (Waclaw Bogoucki, né en 1884), représentant du Parti communiste de Pologne au Comité exécutif du Komintern ; président du Comité central du Syndicat des travailleurs de la communication. Appartement 342.

- Sa femme, Mikhalina Iossifovna Novitskaïa (Michalina Nowicka, née en 1896), bibliothécaire à l'Institut Lénine.
- Leur fils, Vladimir (né en 1924).

Boutenko, Konstantin Ivanovitch (né en 1901), directeur de l'aciérie de Kouznetsk ; commissaire du peuple adjoint à l'Industrie lourde. Appartement 141.

- Sa femme, Sofia Alexandrovna (née en 1904), présidente du Mouvement des épouses des ingénieurs et du personnel technique dans l'Industrie lourde.
- Leur fille adoptive (la nièce de Sofia), Tamara Nikolaïevna Romanova.

Chabourova (Karabaïeva), Maria Alexandrovna (née en 1902), directrice de la section féminine du département Agitprop du Comité central ; rédactrice en chef de *Rabotnitsa* (« Femme ouvrière ») ; commissaire du peuple à l'Assistance sociale de la République de Russie. Appartements 170, 167.

- Son mari, Nikolaï Iéfimovitch Chabourov (né en 1886).
- Leurs enfants, Nelli (né en 1925) et Lev (né en 1927).

Chapiro, Isaak Ilitch (né en 1895), directeur de la Neuvième Section (codes secrets) de la Direction principale de la Sécurité d'État au commissariat du peuple aux Affaires intérieures (NKVD) ; directeur du secrétariat du NKVD ; directeur du Premier Département spécial (service secret) du NKVD. Appartements 43, 453.

Chtchadenko, Iéfim Afanassievitch (né en 1882), membre des Comités militaires révolutionnaires de la Première et Seconde Cavaleries de l'Armée rouge ; vice-président de l'Académie militaire Frounzé ; directeur du département politique du District militaire de Kiev ; commissaire du peuple adjoint à la Défense. Appartements 10, 505.

- Son fils, Guennadi (né en 1929).
- Sa femme, Maria Alexandrovna Denissova-Chtchadenko (née en 1894), sculptrice, prototype de Maria dans le poème « Le nuage en

pantalon » de Vladimir Maïakovski.

• La fille de Maria, Alissa Vassilievna Stroïeva ; son mari, Yuri Lvovitch Karpov (né en 1912) ; et leurs filles, Tatiana (née en 1937) et Olga (née en 1944).

Choumiatski, Boris Zakharovitch (né en 1886), président du Bureau d'Extrême-Orient du Comité central du Parti ; président du Conseil des commissaires du peuple de la République d'Extrême-Orient ; ambassadeur en Perse ; président de l'Association soviétique du cinéma et de la photographie. Appartement 398.

• Sa femme, Lia Issaïevna Pandré (née en 1889).

• Leurs filles, Eleonora (née en 1909) et Iékaterina (née en 1922).

Chouniakov, Vassili Petrovitch (1889), secrétaire du Comité du Parti provincial d'Arkhangelsk ; professeur au Comité du Parti à Moscou. Appartement 429.

• Sa femme, Ioudif Alexandrovna Tcharnaïa (née en 1902).

• Leur fille, Tamara (née en 1922).

• La mère de Ioudif, Elena Iossifovna Tcharnaïa (née en 1870).

• Le père de Ioudif, Zassil Ioudeleïevitch Solov (né en 1871).

Demtchenko, Nikolaï Nesterovitch (né en 1896), premier secrétaire des Comités provinciaux du Parti de Kiev et de Kharkov ; premier commissaire du peuple adjoint à l'Agriculture ; commissaire du peuple à la Production céréalière et à l'Élevage dans les fermes d'État. Appartement 349.

• Sa femme, Maria (Mirra) Abramovna Chmaïenok (née en 1900).

• Leurs fils, Nikolaï (né en 1914) et Félix (né en 1926).

Eikhe, Robert Indrikovitch (Roberts Eihe, né en 1890), premier secrétaire du Comité du Parti de Sibérie occidentale ; commissaire du peuple à l'Agriculture. Appartement 234.

• Sa femme, Evguenia Evseïevna Roubtsova (née en 1898).

Fedotov, Fiodor Kallistratovitch (né en 1897), militant syndical aux États-Unis ; détenu à la prison de Trenton dans le New Jersey ; instructeur au Comité central (Bureau d'Asie centrale). Écrivain. Appartement 262.

• Sa femme, Roza Lazarevna Markus (née en 1895), costumière au Théâtre de la Jeunesse de Moscou.

• Leur fils, Liova (né en 1923), chroniqueur, écrivain, musicien.

Gaister, Aron Izraïlevitch (né en 1899), vice-président du Comité d'État pour la planification (Gosplan) ; commissaire du peuple adjoint à l'Agriculture. Appartement 162.

- Sa femme, Rakhil Izraïlevna Kaplan (née en 1897), économiste au commissariat du peuple à l'Industrie lourde.
- Leurs filles, Inna (née en 1925), Natalia (née en 1930) et Valeria (née en 1936).

Golochtchekine, Filipp Issaïevitch (Shaïa Itskov, « Georges », né en 1876), commissaire au District fédéral de l'Oural (lui a été confiée l'exécution de la famille du tsar) ; premier secrétaire du Comité du Parti au Kazakhstan ; président du Tribunal d'arbitrage d'État. Appartement 228.

- Sa femme, Elizaveta Arsenievna (née en 1895).
- Le fils de sa femme, Nikolaï.
- Sa mère, Elizaveta Loukinitchna Vinogradova (née en 1868).

Granovski, Mikhaïl Alexandrovitch (né en 1893), responsable de la construction et directeur de l'usine chimique à Berezniki ; directeur de l'Administration centrale de la construction ferroviaire. Appartement 418.

- Sa femme, Zinaïda Kolossova.
- Leurs fils, Anatoli (né en 1922), agent du NKVD, auteur de ses mémoires en langue anglaise ; Valentin (né en 1927) ; Vladimir (né en 1934).

Gronski (Fedoulov), Ivan Mikhaïlovitch (né en 1894), rédacteur en chef du journal *Izvestia* ; directeur de publication du magazine *Novyï mir* ; président du Comité d'organisation du I^{er} Congrès des écrivains soviétiques. Appartements 144, 18.

- Sa femme, Lydia Alexandrovna (née en 1905), scénographe.
- Leurs enfants, Vadim (né en 1927) et Irina (née en 1934).
- Le fils de sa femme, Igor Levachov (né en 1924).

Iofane, Boris Mikhaïlovitch (né en 1891), architecte en chef de la Maison du Gouvernement et du Palais des Soviets. Appartement 426.

- Sa femme, Olga Fabritsievna Sasso-Ruffo (née en 1883).
- Leurs enfants, Olga Ogareva (née en 1909) et Boris Ogarev (né en 1910).
- Le fils d'Olga Ogareva, Sergueï (né en 1932).

Ivanov, Boris Ivanovitch (le « Boulanger », né en 1887), président de la Direction générale de l'Industrie meunière ; vice-président de l'Administration principale de l'Industrie du conditionnement alimentaire. Appartement 372.

- Sa femme, Elena Iakovlevna Zlatkina (née 1897), couturière, ouvrière tanneuse, membre du Soviet de la Ville de Moscou.
- Leurs enfants, Vladimir (né en 1919), chroniqueur, artiste, acteur, épistolier ; Anatoli (né en 1921) ; Galina (née en 1923).
- Leur fille adoptive, Olga Nikolaïevna Bazovskaïa (née en 1923).

Ivtchenko, Emelian Mikhaïlovitch (né en 1905), garde de la Maison du Gouvernement ; commandant des gardes armés des camps de travail de la Kolyma (Goulag). Appartement 107.

- Sa femme, Anna Vladimirovna (née en 1915), travailleuse portuaire à Leningrad ; employée au bureau de poste de la Maison du Gouvernement.
- Leurs enfants, Vladimir (né en 1935), Elsa (née en 1937), Boris (né en 1939), Viatcheslav (né en 1941) et Alexandre (né en 1943).
- La mère d'Anna, Daria Ivanovna Tchecheva (née en 1886), employée dans un bain public ; ouvrière dans une conserverie.

Kerjentsev (Lebedev), Platon Mikhaïlovitch (né en 1881), ambassadeur en Suisse et en Italie ; directeur de l'Agence télégraphique russe ; président de la Ligue du temps (Liga Vremia) ; directeur de l'Institut de littérature, des arts et des langues à l'Académie communiste ; administrateur en chef/général du Conseil des commissaires du peuple ; président du Comité de la Radio de l'Union soviétique ; directeur du Comité pour les Arts, directeur de la *Petite Encyclopédie soviétique*. Appartements 206, 197.

- Sa femme, Maria Mikhaïlovna (née en 1901).
- Leur fille, Natalia (née en 1925).

Khalatov, Artemi Bagratovitch (Artaches Bagirovitch, Bagrationovitch, né en 1896), président de la Commission pour l'amélioration des conditions de vie des universitaires ; président de la Commission sur la nutrition du peuple ; directeur de l'Association des éditeurs d'État de livres et de magazines (OGIZ). Appartement 229.

- Sa mère, Iékaterina Guerassimovna (née en 1876), responsable des collections à la Bibliothèque Lénine.

• Sa cousine, Elena Bogdanovna Khalatova, actrice au Théâtre d'art de Moscou.
• Sa femme, Tatiana Pavlovna (née en 1902), graphiste.
• Leur fille, Svetlana (née en 1926).

Khrouchtchev, Nikita Sergueïevitch (né en 1896), premier secrétaire du Comité du Parti de la Ville de Moscou. Appartements 199, 206.
• Sa femme, Nina Petrovna Koukhartchouk (née en 1900).
• Leurs enfants, Rada (née en 1929), Sergueï (né en 1935) et Elena (née en 1937).

Koltsov (Fridliand), Mikhaïl Iéfimovitch (né 1898), correspondant de la *Pravda* et essayiste ; rédacteur en chef de *Ogoniok*, *Krokodil* et *Za roulem ;* fondateur et directeur des Éditions de journaux et de magazines (« Jourgiz »), auteur du *Journal de la guerre d'Espagne*. Appartement 143.
• Sa femme, Elizaveta Nikolaïevna Ratmanova (née en 1901).
• Sa concubine, Maria Osten (Gresshöner, née en 1908), journaliste et écrivaine.
• Leur fils adoptif, Hubert L'Hoste (né en 1923).

Kon, Feliks Iakovlevitch (né en 1864), chef de la section des Arts au commissariat du peuple à l'Instruction publique ; directeur du Comité de la Radio de l'Union soviétique. Appartement 198.
• Sa femme, Khristina Grigourievna (Khassia Girchevna) Grinberg (née en 1857).
• Leur petit-fils, Grigori Grigorievitch Oussievitch (né en 1917).

Kraval, Ivan Adamovitch (Jānis Kravalis, né en 1897), commissaire du peuple adjoint au Travail ; vice-président du Comité d'État pour la planification (Gosplan) ; directeur de l'Administration centrale des statistiques. Appartement 190.
• Sa fille, Elena (née en 1921).
• Sa seconde femme, Minna Ilinitchna.
• La sœur de Minna, Polina Ilinitchna Chtykan.
• Le mari de Polina, Ilya Abramovitch/Abram Borissovitch Chtykan.

Kritsman, Lev Natanovitch (né en 1890), directeur de l'Institut agraire de l'Académie communiste, vice-président du Comité d'État pour la planification (Gosplan). Appartement 186.
• Sa femme, Sarra Lazarevna Soskina, née en 1891.

Koutchmine, Ivan Fiodorovitch (né en 1891), secrétaire du Comité du Parti de Stalingrad ; vice-président du Comité exécutif de la province de Moscou ; commissaire politique et directeur de la ligne de chemin de fer Moscou-Kazan. Il est le prototype d'Alexeï Kourilov dans le roman *La Route vers l'Océan* de Leonid Leonov. Appartement 226.

- Sa femme, Stefania Arkhipovna Revenko, professeur de biologie à l'Institut d'ingénierie chimique ; directrice du Conseil des femmes de la ligne ferroviaire Moscou-Kazan.
- Leurs enfants, Oleg (né en 1922) et Elena (née en 1926).
- La sœur de sa femme, Anna Arkhipovna Revenko (née en 1903).

Lakhouti (Lahouti), Aboulkassim (Aboulgasem, Aboulqosim, né en 1887), poète persan et tadjik ; correspondant de la *Pravda* et des *Izvestia* ; secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques. Appartements 362, 110, 176.

- Sa femme, Tsetsilia Bentsionovna Banou (Bakaleichtchik, née en 1911).
- Leurs enfants, Ateïa (née en 1931), Delir (né en 1934), Giv (né en 1937) et Leïla (née en 1947).

Landé, Iéfim Zossimovitch (né en 1898), directeur du département pour la Planification économique de la Banque d'État. Appartement 153.

- Sa femme, Maria Alexandrovna Youssim (née en 1900), éditrice à la Maison d'édition du Parti.
- Leur fils, Vladimir (né en 1927).

Lander, Karl Ivanovitch (Kārlis Landers, né en 1883), plénipotentiaire de la Tchéka dans le Nord-Caucase et dans la région du Don (1920), directeur du département Agitprop du Comité du Parti de Moscou ; représentant soviétique pour les missions étrangères du Fonds de secours contre la famine en 1922-1923 ; membre du collège du commissariat du peuple au Commerce extérieur. Appartement 307.

Larina-Boukharina, Anna Mikhaïlovna (née en 1914), femme de Nikolaï Boukharine. Appartement 470.

- Son fils, Iouri (né en 1936).
- Le père de son mari, Ivan Gavrilovitch Boukharine (né en 1862).
- La première femme de son mari, Nadejda Mikhaïlovna Loukina (née en 1887).

Mikhaïlov, Vassili Mikhaïlovitch (né en 1894), directeur du Conseil syndical de Moscou ; directeur adjoint à la construction du barrage hydroélectrique du Dniepr ; chef de la construction du Palais des Soviets. Appartement 52.

- Ses filles, Ioulia (née en 1917) et Nadejda (née en 1922).
- Sa seconde femme, Nadejda Ivanovna Ouchakova (née en 1888).
- La fille de sa seconde femme, Maria Nikolaïevna Koulman (Moussia, née en 1922).
- Leur fille, Margarita (née en 1929).

Mironov, Sergueï Naoumovitch (Miron Iossifovitch Korol, né en 1894), sous-chef de la Guépéou (police secrète) du département des Hauts-Plateaux ; chef de la Guépéou du département de la Tchétchénie-Grozny ; sous-chef plénipotentiaire de la Guépéou au Kazakhstan ; directeur du département des Opérations secrètes de la Guépéou au Kazakhstan ; chef de la direction du NKVD dans la province de Dniepropetrovsk ; chef de la direction du NKVD en Sibérie occidentale ; ambassadeur de l'Union soviétique en Mongolie ; directeur du département Extrême-Orient au commissariat du peuple aux Affaires étrangères. Appartement inconnu.

- Sa femme, Agnessa Ivanovna Arguiropoulo (née en 1902), auteure de mémoires.
- Leur fille adoptive (la nièce d'Agnessa), Agoulia (née en 1930).

Moroz, Grigori Semionovitch (né en 1893), chef du département des Enquêtes à la Tchéka ; plénipotentiaire en Territoire kirghize ; plénipotentiaire de la Tchéka dans l'Oural ; secrétaire du Comité du Parti de l'Oural ; président de la Commission de contrôle de Moscou ; président du Syndicat des employés. Appartement 39.

- Sa femme, Fanni Lvovna Kreïndel (née en 1897), pharmacienne.
- Leurs fils, Samouïl (né 1920), poète et auteur de mémoires ; Vladimir (né en 1922), auteur d'un journal ; et Alexandre (né en 1928).

Mouklevitch, Romuald Adamovitch (Romuald Mouklewicz, né en 1890), commandant des Forces navales soviétiques ; inspecteur général de la Marine ; commissaire du peuple aux Industries de défense. Appartement 334.

- Sa femme, Anna Iakovlevna (née en 1890), directrice de l'Approvisionnement au Comité d'État pour la planification

(Gosplan).
• Leur fille, Irina (née en 1923).

Mourzine, Pavel Guerassimovitch (né en 1884), inspecteur principal, commissariat du peuple aux Transports. Appartement 130.
• Sa nièce, Nina Markelovna Andreïeva.
• Sa femme, Maria Semionovna (née en 1885).
• Leurs enfants, Mikhaïl (né en 1913) et Nikolaï (né en 1915).
• La femme de Mikhaïl, Zinaïda Pavlovna (née en 1909).

Orekhov, Vassili Andreïevitch (né en 1884), membre du Tribunal révolutionnaire du Peuple ; procureur adjoint de la province de Moscou ; membre de la Cour suprême de Crimée ; président du département de l'Histoire du Parti du Comité du Parti de Crimée. Appartement 384.
• Sa femme, Elizaveta Ermolaïevna (née en 1888).
• Leurs enfants, Vladimir (né en 1912) et Tamara (née en 1923).

Ossinski (Obolensky), Valerian Valerianovitch (né en 1887), directeur de la Banque d'État ; président du Conseil suprême de l'Économie nationale (VSNKh), commissaire du peuple adjoint à l'Agriculture ; ambassadeur en Suède ; directeur de l'Institut d'économie et de politique mondiale ; chef de la Direction centrale des statistiques ; directeur adjoint du Comité d'État pour la planification (Gosplan) ; directeur de l'Institut d'Histoire de la Science et de la Technologie à l'Académie des sciences. Appartements 389, 18.
• Sa femme, Iékaterina Mikhaïlovna Smirnova (née en 1889), rédactrice en chef aux Éditions pour enfants.
• Leurs enfants, Vadim (Dima, né en 1912) ; Valerian (Valia, né en 1923), philologue de langue classique ; et Svetlana (née en 1925), historienne et auteure de mémoires.
• Leur fils adoptif (neveu de Iékaterina), Rem Vladimirovitch Smirnov (né en 1923).
• La femme de Vadim, Nadejda (Dina) Dmitrievna Filatova (née en 1912), et leur fils Ilya (né en 1937).
• La mère de Iékaterina, Iékaterina Nartsissovna Smirnova (Jourakovskaïa).

Ostroumova, Valentina Petrovna (née en 1898), sténographe au Comité central du Conseil du Parti des commissaires du peuple, au Comité

exécutif du Komitern, au collège de la Tchéka ; directrice du département politique d'Igarka de l'Administration principale de la Route de la mer du Nord ; directrice du secrétariat de la Direction centrale de l'Aviation civile. Appartement 436.

Oussievitch, Elena Felixovna (née en 1893), critique littéraire ; veuve de Grigori Alexandrovitch Oussievitch ; fille de Feliks Kon ; directrice adjointe de l'Institut de littérature et des arts à l'Académie communiste. Appartements 194, 193.

- Son second mari, Alexandre Alexandrovitch Taxer.
- Leur fille, Iskra-Marina (née en 1926).

Ozerski, Alexandre Vladimirovitch (né en 1891), représentant du commerce soviétique en Grande-Bretagne ; chef de la Direction centrale de l'Approvisionnement, commissaire du peuple aux Industries de défense. Appartement 208.

- Sa femme, Maria Iéfimovna (Mirra Khaïmovna) Kaminskaïa (née en 1907).
- Leurs enfants, Vladimir (né en 1924) et Diana (née en 1935).

Peterson, Rudolf Avgoustovitch (Rūdolfs Petersons, né en 1897), commandant du train blindé de Trotski ; commandant du Kremlin ; sous-commandant du District militaire de Kiev. Appartement inconnu.

- Sa femme, Maria Stepanovna (née en 1894).
- Leurs enfants, Irina (née en 1920), Maïa (née en 1926) et Marina (née en 1935).
- Le fils de Maria, Igor Alexandrovitch Boïarski (né en 1916).

Petrovski, Grigori Ivanovitch (né en 1878), commissaire du peuple aux Affaires intérieures ; président du Comité exécutif central d'Ukraine ; coprésident du Comité exécutif central de l'Union soviétique ; vice-président du présidium du Soviet suprême. Appartement 321.

- Sa femme, Domna (Domenika) Fedotovna Sivakova.
- Leurs enfants, Leonid (né en 1902) et Antonina (née en 1906).
- La femme de Leonid, Nadejda Vassilievna Vikoulova (née en 1902).

Piatnitski (Tarchis), Ossip (Iossif) Aronovitch (né en 1882), secrétaire du Comité exécutif du Kominterm. Appartement 400.

• Sa femme, Ioulia Iossifovna Sokolova (née en 1899), chroniqueuse.
• Leurs fils, Igor (né en 1921) et Vladimir (Vova, né en 1925), biographe, historien.
• Le père de Ioulia, Iossif Sokolov, sa seconde femme, Sofia, et leur fille, Lioudmila.

Podvoïski, Nikolaï Ilitch (né en 1880), chef de l'organisation militaire du Comité du Parti de Petrograd ; président du Comité militaire révolutionnaire et commandant de l'assaut du palais d'Hiver ; commandant du District de Petrograd ; commissaire du peuple aux Affaires militaires de la République de Russie ; commissaire du peuple aux Affaires militaires et navales d'Ukraine ; président de l'Internationale du sport et du Conseil suprême de la Culture physique ; membre du Parti central de la Commission de contrôle. Appartement 280.
• Sa femme, Nina Avgoustovna Didrikil (née en 1882), éditrice à l'Institut Marx-Engels-Lénine.
• Leurs enfants, Olga (née en 1908), Lev (né en 1911), Lydia (née en 1913), Nina (née en 1916) et Elena (née en 1925).

Poloz (Polozov), Mikhaïl Nikolaïevitch (né en 1890), ambassadeur d'Ukraine en République de Russie ; président du Comité d'État pour la planification d'Ukraine ; commissaire du peuple aux Finances d'Ukraine, vice-président du Comité du budget du Comité exécutif central de l'URSS. Appartement 199.
• Sa femme, Tatiana Ivanovna Miagkova (« Tania », née 1897).
• Leur fille, Rada Mikhaïlovna Poloz (née en 1924).
• La mère de Tatiana, Feoktista Iakovlevna Miagkova.

Postychev, Pavel Petrovitch (né en 1887), plénipotentiaire du gouvernement de la République d'Extrême-Orient ; premier secrétaire du Comité du Parti de la province de Kiev ; premier secrétaire du Comité du Parti de la province de Kharkov ; second secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine ; secrétaire du Comité central du Parti ; directeur du Bureau d'organisation et du département Agitprop du Comité central ; premier secrétaire du Comité du Parti provincial de Kouïbychev. Appartement 274.
• Sa femme, Tatiana Semionovna Postolovskaïa (née en 1899), secrétaire du Comité du Parti de l'Association ukrainienne des institutions universitaires marxistes-léninistes.

• Leurs fils, Valentin (né en 1914), Leonid (né en 1920) et Vladimir (né en 1922).
• La mère de Tatiana, Maria Ignatievna, et sa sœur, Nina Semionovna.

Rabitchev (Zeïdenchner, Zaïdenchner), Naoum Natanovitch (né en 1898), directeur de la Presse du Parti ; directeur du Musée Lénine, directeur adjoint au département de la Culture et de la Propagande du Comité central du Parti. Appartement 417.
• Sa mère, Sofia Markovna (née en 1876), chercheuse à l'Institut d'économie et de politique mondiale.
• Sa femme, Vera Semionovna Kliachko (née en 1900).
• Leur fils, Vladimir (né en 1919).

Radek, Karl Bernardovitch (Karol Sobelsohn, né en 1885), membre du Comité exécutif du Komintern, recteur de l'Université Sun Yat-sen des travailleurs chinois ; directeur du Bureau international de l'information du Comité central du Parti communiste ; directeur du département International aux *Izvestia*. Appartement 20.
• Sa femme, Roza Mavrikievna (née en 1885).
• Leur fille, Sofia (née en 1919).

Ronine, Solomon Lazarevitch (né en 1895), directeur du département des Finances du Comité d'État pour la planification (Gosplan). Appartement 55.
• Son frère, Samouïl (né en 1910).
• Sa femme, Tatiana Vladimirovna (née en 1897).
• Leurs enfants, Anatoli (né en 1921) et Galina (née en 1930).
• La mère de Tatiana, Dora Naoumovna (née en 1873).

Rozengolts, Arkadi Pavlovitch (né en 1889), secrétaire du Soviet des députés ouvriers de Moscou ; chef de la Direction principale de l'Armée de l'Air ; ambassadeur en Grande-Bretagne ; commissaire du peuple au Commerce extérieur. Appartement 237.
• Sa femme, Zoïa Alexandrovna (née en 1898).
• Leurs filles, Natalia (née en 1932) et Zoïa (née en 1934).
• La sœur d'Arkadi, Eva Pavlovna Levina-Rozengolts (née en 1898), peintre, graphiste. Sa fille, Elena (née en 1928).
• Le frère de Zoïa Alexandrovna, Evgueni Riachentsev.

Rykov, Alexeï Ivanovitch (né en 1881), commissaire du peuple aux Affaires intérieures ; président du Conseil suprême de l'Économie nationale ; président du Conseil des commissaires du peuple ; commissaire du peuple aux Communications. Appartement 18.

- Sa femme, Nina Semionovna Marchak (née en 1884), directrice de l'Administration pour la Santé des Enfants au commissariat du peuple à la Santé.
- Leur fille, Natalia (née en 1916).

Serafimovitch (Popov), Alexandre Serafimovitch (né en 1863), écrivain ; auteur du *Torrent de fer*. Appartement 82.

- Sa femme, Fekla (Fekola) Rodionovna Belooussova (née en 1892).
- Son fils, Igor Popov (né en 1903).
- La première femme d'Igor, Alexandra Vladimirovna Maniouchko (née en 1900).
- Leurs filles, Iskra (née en 1933) et Svetlana (née en 1937).
- La seconde femme d'Igor, Izabella Veniaminovna Aroutiouniants (née en 1910).

Smilga, Ivar Tenissovitch (Ivars Smilga, né en 1892), président du Comité exécutif de l'Armée, de la Marine et des Travailleurs de Finlande ; président du département politique du Conseil militaire révolutionnaire de la République (commissaire-chef de l'Armée rouge) ; Comité d'État pour la planification (Gosplan) ; membre du présidium du Conseil suprême de l'Économie nationale. Appartement 230.

- Sa femme, Nadejda Vassilievna Polouïan (née en 1895).
- Leurs filles, Tatiana (née en 1919) et Natalia (née en 1922).
- L'amie de Nadejda, Nina Zakharovna Delibach (née en 1903).

Solts, Aron Alexandrovitch (la « Conscience du Parti », né en 1872), membre du présidium de la Commission centrale de contrôle, de la Commission internationale de contrôle du Komintern, et de la Cour suprême ; adjoint au procureur général. Appartement 393.

- Sa sœur, Esfir (née en 1873).
- Son fils adoptif, Evgueni (né en 1927).
- Sa nièce, Anna Grigorievna Zelenskaïa, et leurs enfants, Elena (née en 1919) et Andreï (né en 1921).

Stassova, Elena Dmitrievna (né en 1873), secrétaire du Comité central du Parti ; présidente du Comité central du Secours rouge international (MOPR) ; membre de la Commission centrale de contrôle et de la Commission internationale de contrôle du Komintern. Appartement 245, 291.

Sverdlova-Novgorodtseva, Klavdia Timofeïevna (née en 1876), veuve du président du Comité exécutif central, Iakov Sverdlov ; employée du Bureau central de la Censure (Glavlit). Appartement 319.

- Son fils, Andreï (né en 1911), cadre du NKVD.
- La femme d'Andreï, Nina Nikolaïevna Podvoïskaïa (née en 1916), et leur fille, Elena (née en 1935).

Terekhov, Roman Iakovlevitch (né en 1890), secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine, premier secrétaire du Comité du Parti provincial de Kharkov ; second secrétaire du Comité de la province de Donetsk ; membre de la Commission de contrôle soviétique. Appartement 108, 190.

- Sa femme, Efrossinia Artemovna (née en 1901).
- Leurs enfants, Victoria (né en 1924) et Guennadi (né en 1931).

Toutchine, Mikhaïl Andreïevitch (né en 1896), contremaître, secrétaire du Parti, organisateur de la construction de la Maison du Gouvernement, inspecteur principal au parc Gorki. Appartement 4.

- Son père, Andreï Gourianovitch (né en 1870).
- Sa mère, Natalia Fiodorovna (née en 1867).
- Sa femme, Tatiana Ivanovna Tchijikova (née en 1901), vendeuse au magasin de la Maison du Gouvernement.
- Leurs enfants, Zinaïda (née en 1923) et Vladimir (né en 1925).

Trifonov, Valentin Andreïevitch (né en 1888), commissaire du Corps expéditionnaire spécial dans la région du Don en 1919 ; président du Collège militaire de Cour suprême soviétique ; attaché militaire adjoint en Chine ; représentant commercial en Finlande ; président de la Commission centrale des concessions étrangères au Conseil des commissaires du peuple. Appartement 137.

- Sa femme, Evguenia Abramovna Lourié (né en 1904).
- Leurs enfants, Iouri (né en 1925) et Tatiana (née en 1927).

• La mère d’Evguenia et ex-femme de Valentin, Tatiana Alexandrovna Slovatinskaïa (née en 1879).
• Son fils adoptif, Andreï Grigorievitch Slovatinski (Oundik, né en 1917).

Veitser, Izraïl Iakovlevitch (né en 1889), commissaire du peuple au Commerce d’Ukraine ; commissaire du peuple adjoint au Commerce extérieur ; représentant commercial en Allemagne ; commissaire du peuple au Commerce intérieur. Appartement 159.
• Sa femme, Natalia Ilinitchna Sats (née en 1903), directrice et directrice artistique du Théâtre pour enfants de Moscou.

Voline, Boris Mikhaïlovitch (Iossif Mikhaïlovitch Fradkine, né en 1886), commissaire du peuple adjoint aux Affaires intérieures d’Ukraine ; président du département de Presse du commissariat du peuple aux Affaires étrangères ; directeur de l’Administration principale pour le département de la Littérature et de la Publication (Bureau central de la Censure, Glavlit) ; directeur du département des Écoles du Comité central du Parti. Appartement 276.
• Sa femme, Dina Davidovna (née en 1888), gynécologue ; éditrice à la Presse médicale.
• Leur fille, Victoria (née en 1920).

Voronski, Alexandre Konstantinovitch (« Valentin » né en 1884), éditeur de *Krasnaïa nov* ; directeur de la section « Classiques russes et étrangers » aux Éditions littéraires d’État ; chercheur en littérature, écrivain, auteur de mémoires. Appartement 357.
• Sa femme, Sima Solomonovna (née en 1889).
• Leur fille, Galina (née en 1916).

Zbarski, Boris Ilitch (Ber Elievitch, né en 1885), directeur du Laboratoire du mausolée de Lénine. Appartement 28.
• Son fils, Ilya (né en 1913), employé du Laboratoire du mausolée de Lénine.
• Sa seconde femme, Evguenia Borissovna (née en 1900).
• Leurs fils, Lev-Félix (né en 1931) et Viktor (né en 1942).

NOTES

Notes du chapitre 1

1. *Jakimanka*, Elita, Moscou, 1998, p 24-38 ; *Po Moskve : Progulki po Moskve i eja hudožestvennym i prosvetitel'nym učreždenijam*, izd. M i S. Sabašnikovykh, Moscou, 1917, p. 301-305 ; O. Šmidt, *Zamoskvoreč'e : Jakimanskaja čast'*, Gosudarstvennaja publičnaja istoričeskaja biblioteka Rossii, Moscou, 1999, p. 5-2, 36.

2. *Jakimanka*, p. 33-38, 47 ; Šmidt, *Zamoskvoreč'e*, p. 23-24 ; E. I. Kiričenko, *Hram hrista spasitelja v Moskve : Istorija proektirovanija i sozdanija sobora 1813-1931*, Planeta, Moscou, 1992, p. 16.

3. O. N. Orobej (dir.), *Stroiteli Rossii – XX vek : Moskva načala veka*, O-Master, Moscou, 2001, p. 120-121 ; V. A. Kondrat'eva et V. I. Nevzorova (dir.), *Iz istorii fabrik i zavodov Moskvy i moskovskoj gubernii : Konec XVIII-načalo XX vv*, Central'nyj gosudarstvennyj arkhiv Moskvy, Moscou, 1968, p. 97 ; V. Ruga et A. Kokorev, *Moskva povsednevnaja : Očerki gorodskoj žizni načala XX veka*, Olma-Press, Moscou, 2005, p. 78-81 ; « History and Tradition », *Red October*, <www.redoct.msk.ru/rus/about/history. štml> ; CIAM, f. 179, op. 62, d. 17680 ; op. 63, d. 17546 ; I. Evsenin, *Ot fabrikanta k Krasnomu Oktjabrju*, Izdatel'stvo VCSPS, Moscou, 1927, p. 15-20.

4. CIAM, f. 179, op. 62, dd. 17678, 17679, 17544, 17686 ; Mikhail Korobko, « Rasstupites', dumnyj d'iak idët ! Palaty na Bersenevskoj naberežnoj », <http://testan.narod.ru/article/bersen.htm> ; Šmidt, *Zamoskvoreč'e*, p. 29-34.

5. Nikolaj Buharin, *Vremena*, Progress, Moscou, 1994, p. 23.

6. CIAM, f. 179, op. 62, dd. 17682, 17683, 17684, 17686 ; op. 63, dd. 17549, 17550 ; Semen Kanatchikov, *A Radical Worker in Tsarist Russia : The Autobiograpy of Semën Ivanovič Kanatčikov*, éd. et trad. Reginald E. Zelnik, Stanford University Press, Stanford, CA, 1986, p. 7-25, 34.

7. CIAM, f. 179, op. 62, dd. 17693, 17693a ; op. 63, dd. 17551, 17559, 17560 ; Kondrat'eva et Nevzorova, *Iz istorii fabrik i zavodov*, p. 268 ; V. V. Pohlebkin, *Istorija vodki*, Centrpoligraf, Moscou, 2007 ; Orobej, *Stroiteli Rossii*, p. 279-280.

8. Joseph Bradley, *Muzhik and Muscovite : Urbanization in Late Imperial Russia*, University of California Press, Berkeley, 1985, p. 251 ; Orobej, *Stroiteli Rossii*, p. 153. Les citations proviennent de Ruga et Kokorev, *Moskva povsednevnaja*, p. 88-90

9. CIAM, f. 179, op. 62, d. 17697, 17694, 17695, 17696 ; op. 63, d. 17563, 17561 ; Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 7-25.

10. CIAM, f. 179, op. 62, d. 17699 ; *Jakimanka*, p. 52 ; *Vospominanija o Rahmaninove*, Muzyka, vol. 1, Moscou, 1988, p. 386-389 ; S. V. Rahmaninov, *Pis'ma*, Muzykal'noe izdatel'stvo, Moscou, 1955, p. 115 ; V. Brianceva, *S. V. Rahmaninov*, Sovetskij kompozitor, Moscou, 1976, p. 206-7 ; Barrie Martyn, *Rachmaninov : Composer, Pianist, Conductor*, Scolar Press, Aldershot, UK, 1990, p. 104-106 ; Anna Gorkuškina, « Rojal' Rahmaninova », *Večernjaja Moskva*, 19 octobre 1992.

11. CIAM, f. 179, op. 62, d. 17700 ; Orobej, *Stroiteli Rossii*, p. 118W ; Kondrat'eva et Nevzorova, *Iz istorii fabrik i zavodov*, p. 93-115.

12. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 20-21

13. *Ibid.*, p. 50-51.

14. *Ibid.*, p. 10, 12-13, 21, 25, 30, 40, 60, 62.

15. *Ibid.*, p. 10, 15-17. Voir également Robert Eugene Johnson, *Peasant and Proletarian : The Working Class of Moscow in the Late Nineteenth Century*, Rutgers University Press, New

Brunswick, NJ, 1979 ; et Victoria E. Bonnell, *Roots of Rebellion : Workers' Politics and Organizations in St. Petersburg and Moscow, 1990-1914*, University of California Press, Berkeley, 1983.

16. Ruga et Kokorev, *Moskva povsednevnaja*, p. 94-98. Voir également *Jakimanka*, p. 40 ; Orobej, *Stroiteli Rossii*, p. 153-181.

17. Buharin, *Vremena*, p. 23.

18. Orobej, *Stroiteli Rossii*, p. 255-256, 261-262, 266-273, 276-280, 285-286, 293-294, 328, 360 ; Ruga et Kokorev, *Moskva povsednevnaja*, p. 225, 237-238, 244, 297-318, 339-340 (la citation sur les mauvaises odeurs se trouve p. 305) ; Robert W. Thurston, *Liberal City, Conservative State : Moscou and Russia's Urban Crisis, 1906-1914*, Oxford University Press, New York, 1987, p. 85-89, 154-159 ; Bradley, *Muzhik and Muscovite*, p. 299-337 ; Paul W. Werth, « In the State's Embrace ? Civil Acts in an Imperial Order », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History* 7, n° 3, 2006, p. 433-458 ; *Vospominanija o Rahmaninove*, vol. 1, p. 125-126 ; E. Dmitrievskaja et V. Dmitrievskij, *Rahmaninov v Moskve*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1993, p. 75-76.

19. Bradley, *Muzhik and Muscovite*, p. 4, 9-40 ; Orobej, *Stroiteli Rossii*, p. 29-30 ; *Vospominanija o Rahmaninove*, vol. 1, p. 125-126 ; Dmitrievskaja et Dmitrievskij, *Rahmaninov v Moskve*, p.75-76.

20. Thurston, *Liberal City, Conservative State*, p. 87 ; CIAM, f. 1272, op. 1, dd., p. 345-358 (la citation sur les établissements commerciaux vient de d. 358) ; f. 475, op. 19, dd., p. 167, 168 ; op. 17, d. 1312., ll., p. 3-39. Voir également Jonathan W. Daly, *The Watchful State : Security Police and Opposition in Russia, 1906-1917*, Northern Illinois University Press, DeKalb, IL, 2004.

21. I. V. Spiridonov, *Vserossijskaja političeskaja stačka v oktjabre 1905 g.*, Gospolitizdat, Moscou, 1955, p. 51-57 ; Laura Engelstein, *Moscou, 1905 : Working-Class Organization and Political Conflict*, Stanford University Press, Stanford, 1982, p. 85, 110, 206-208, 214 ; Kondrat'eva et Nevzorova, *Iz istorii fabrik i zavodov*, p. 164, 172, 176 ; Evsenin, *Ot fabrikanta k Krasnomu Oktjabrju*, p. 26-34, 38-47 (la citation sur le massacre de la Saint-Barthélemy vient de la p. 28) ; Eric Lohr, *Nationalizing the Russian Empire : The Campaign against Enemy Aliens during World War I*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 2003, p. 16, 34. Sur les inondations, voir les entrées postérieures à l'année 1908 *in* CIAM, f. 179, op. 62 et 63.

22. Christine D. Worobec, « Miraculous Healings », *in* Mark D. Stenberg et Heather D. Coleman (dir.), *Sacred Stories : Religion and Spirituality in Modern Russia*, Indiana University Press, Bloomington, 2007, p. 22-43 ; Roy R. Robson, « Transforming Solovki : Pilgrim Narratives, Modernization, and Late Imperial Monastic Life », *in* Stenberg and Coleman (dir.), *Sacred Stories*, p. 44-60 ; Mark D. Steinberg, *Proletarian Imagination : Self, Modernity, and the Sacred in Russia, 1910-1925*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 2002, p. 224-246 ; Nadieszda Kizenko, *A Prodigal Saint : Father John of Kronstadt and the Russian People*, Pennsylvania State University Press, University Park, 2000, p. 196-200 *et passim* ; Vera Shevzov, *Russian Orthodoxy on the Eve of Revolution*, Oxford University Press, Oxford, 2004 ; Gregory Freeze, « Subversive Piety : Religion and the Political Crisis in Late Imperial Russia », *Journal of Modern History*, vol. 68, n° 2, juin 1996, p. 308-350 ; Heather J. Coleman, *Russian Baptists and Spiritual Revolution, 1905-1929*, Indiana University Press, Bloomington, 2005, p. 41-60 *et passim* ; A. Etkind, *Khlyst : Sekty, literatura i revoljucija*, NLO, Moscou, 1998 ; Olga Matich, *Erotic Utopia : The Decadent Imagination in Russia's Fin de Siècle*, University of Wisconsin Press, Madison, 2005, p. 9-10 (l'expression « derniers d'une longue série » est de Viatcheslav Ivanov, cité p. 3) ; Irina Paperno, « Introduction » et « The Meaning of Art : Symbolist Theories », *in* Irina Paperno et Joan Delaney

Grossman (dir.), *Creating Life : The Aesthetic Utopia of Russian Modernism*, Stanford University Press, Stanford, CA, 1994, p. 1-23 (la citation de Soloviev vient de la p. 16). Voir également David M. Bethea, *The Shape of Apocalypse in Modern Russian Fiction*, Princeton University Press, Princeton, NJ, 1989 ; Irene Masing-Delic, *Abolishing Death : A Salvation Myth of Russian Twentieth-Century Literature*, Stanford University Press, Stanford, CA, 1992 ; Christopher Read, *Religion, Revolution and the Russian Intelligentsia 1900-1912*, Macmillan, Londres, 1979 ; Laura Engelstein, *Castration and the Heavenly Kingdom*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 1999 ; Mark D. Steinberg, *Petersburg Fin de Siècle*, Yale University Press, New Haven, CT, 2011, p. 234-267 ; et Robert C. Williams, « The Russian Revolution and the End of Time : 1900-1940 », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, vol. 43, n^{o} 3, 1995, p. 364-401.

23. Buharin, *Vremena*, p. 179-180 ; A. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, Antikva, Moscou, 2005, p. 202, 222-234, 267-268, 310. Les citations viennent des p. 267-268, 310 ; Ézéchiel, 11 : 19 ; Ézéchiel, 26 : 12-13.

24. Nikolaj Fëdorovič Fëdorov, *Sočinenija*, Mysl', Moscou, 1982, p. 90 ; Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 34 ; Polina Dimova, « The Poet of Fire : Aleksandr Skriabin's Synaesthetic Symphony *Prometheus* and the Russian Symbolist Poetics of Light » (manuscrit non publié en possession de l'auteur) ; Martyn, *Rachmaninov*, p. 94-104 ; Brianceva, *Rahmaninov*, p. 214-241. La citation de Cui provient de Ju. Keldyš, *Rahmaninov i ego vremja*, Muzyka, Moscou, 1973, p. 103.

25. Martyn, *Rachmaninov*, p. 110 ; Brianceva, *Rahmaninov*, p. 247-249. La citation sur le « symbole » (Gr. Prokof'ev, « Pevec intimnyh nastroenii », *Russkaja muzykal'naja gazeta* 7, col. 195, 1910) vient de Keldyš, *Rahmaninov i ego vremja*, p. 128.

26. Ia. M. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, Gospolitizdat, Moscou, 1957, p. 139.

Notes du chapitre 2

1. A. Etkind, *Khlyst : Sekty, literatura i revoljucija*, Moscou, NLO, 1998, en particulier p. 585-674 ; Christopher Read, *Religion, Revolution and the Russian Intelligentsia 1900-1912*, Macmillan, Londres, 1979, p. 57-94 ; Catherine Evtuhov, *The Cross and the Sickle : Sergei Bulgakov and the Fate of Russian Religious Philosophy, 1890-1920*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 1997 ; S. Bulgakov, *Dva grada : Issledovanija o prirode obščestvennykh idealov*, RGHI, Saint-Pétersbourg, 1997, en particulier p. 207-247 ; A. V. Lunačarskij, *Religija i socializm*, Šipovnik, Saint-Pétersbourg, 1908-1911, vols. 1 et 2 ; N. A. Berdjaev, « Religioznye osnovy bol'ševizma », *in* Nikolaj Berdjaev, *Sobranie sočinenij*, vol. 4, YMCA Press, Paris, 1990, p. 29-37 ; N. A. Berdjaev, *Russkaja ideia : Osnovnye napravlenija russkoj mysli XIX veka i načala XX veka*, Svarog, Moscou, 1997, p. 168-183 ; V. D. Bonč-Bruevič, *Izbrannye sočinenija*, vol. 1, AN SSSR, Moscou, 1959, p. 184 ; Roland Boer, *Lenin, Religion, and Theology*, Palgrave Macmillan, New York, 2013, p. 59-101 ; David Graeme Rowley, *Millenarian Bolshevism : Empiriomonism, God-Building, Proletarian Culture*, Garland, New York, 1987 ; Vatro Murvar, « Messianism in Russia : Religious and Revolutionary », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 10, 1971, p. 277-338 ; A. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, Antikva, Moscou, 2005, p. 137.

2. *Dejateli SSSR i revoljucionnogo dviženija Rossii*, Sovetskaja enciklopedija, Moscou, 1989, p. 688, 372, 569 ; Nikolaj Buharin, *Vremena*, Progress, Moscou, 1994, p. 27-29 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1848 (A. P. Stankevič), l. 6.

3. Feliks Kon, *Za 50 let*, vol. 1, Vsesojuznoe obščestvo politkatoržan i ssyl'no-poselencev, Moscou, 1934, p. 7, 17-18.

4. *Dejateli SSSR*, p. 593, 595. Pour les convertis non russes au bolchevisme, voir Liliana Riga, *The Bolsheviks and the Russian Empire*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

5. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 603 (Dodonova), l. 4 (pour la citation sur les « sentiments de malaise et de honte ») ; *Dejateli SSSR*, p. 701-702. Voir également *Dejateli SSSR*, p. 395 (Ganeckij) ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1114 (Lepešinskaja), l. 4 ob.

6. *Dejateli SSSR*, p. 546, 548.

7. Buharin, *Vremena*, p. 309-310.

8. Il'ia Erenburg, *Ljudi, gody, žizn'*, vol. 1, Sovetskij pisatel', Moscou, 1990, p. 73.

9. K. T. Sverdlova, *Jakov Mikhailovič Sverdlov*, Molodaja gvardija, Moscou, 1985, p. 59-63 ; S. M. Sverdlova, S. M. Averbakh-Sverdlova, V. M. Sverdlov, « Brat », in *O Jakove Sverdlove : Vospominanija, očerki, stat'i sovremennikov*, Izdatel'stvo političeskoj literatury, Moscou, 1985, p. 25-30. La longue citation vient de C. Zelikson-Borovskaja, *Professional'nyj revoljucioner : Očerk žizni i dejatel'nosti Ja. M. Sverdlova*, Staryj bol'ševik, Moscou, 1934, p. 11-12.

10. A. Arosev, *Kazanskie očerki o revoljucii 1905 goda*, Istpart otdel oblastnogo komiteta RKP(b) Tatarskoj Respubliki, Kazan, 1925, p. 16.

11. A. Arosev, « Na boevyh putjah : Vospominanija », *Novyj mir* 1, 1931, p. 87-88.

12. *Ibid*., p. 82.

13. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 16-18.

14. Arosev, « Na boevyh putjah : Vospominanija », p. 90, 88.

15. Kon, *Za 50 let*, vol. 1, p. 18, 19.

16. Arosev, « Na boevyh putjah : Vospominanija », p. 91 ; Aleksandr Arosev, *Kak my vstupali v revoliucionnuju rabotu*, Moscou, Moskovskij rabočij, 1926, p. 66-67 ; *Dejateli SSSR*, p. 569-70.

17. *Dejateli SSSR*, 570. Pour la plus vaste collection de mémoires de Vieux Bolcheviks, voir RGASPI, f. 124, op. 1 (Société des Vieux Bolcheviks). Tous les textes cités à partir de f. 124 dans ce chapitre sont de la plume de résidents de la Maison du Gouvernement.

18. Arosev, *Kak my vstupali*, p. 68-71, sauf les citations « Ce n'étaient pas des lettres » et « furent accueillies par des applaudissements », qui proviennent de A. Arosev, « Na boevyh putjah : Prodolženie », *Novyj mir* 2, 1931, p. 85, 87.

19. Traduction de la citation du *Que faire* de Lénine : <www.marxists.org/francais/lenin/works/1902/02/19020200b.htm>. Pour l'original, voir V. I. Lenin, *Polnoe sobranie sočinenij*, Poliizdat, Moscou, 1963, izd. 5, vol. 6, p. 9-10 (http://uaio.ru/vil/06.htm).

20. Buharin, *Vremena*, p. 316-337.

21. *Dejateli SSSR*, p. 569 ; A. Voronskij, *Rasskazy i povesti*, Moscou, Sovetskaja literatura, 1933, p. 30 ; Kon, *Za 50 let*, vol. 1, p. 18. Sur la culture et la mythologie du mouvement révolutionnaire, voir Marina Mogil'ner, *Mifologija 'podpol'nogo čeloveka' : Radikal'nyj mikrokosm v Rossii načala XX veka kak predmet semiotičeskogo analiza*, NLO, Moscou, 1999 ; sur la culture des étudiants radicaux, voir Susan K. Morrissey, *Heralds of Revolution : Russian Students and the Mythologies of Radicalism*, Oxford University Press, New York, 1998 ; sur le radicalisme juif, voir Inna Shtakser, *The Making of Jewish Revolutionaries in the Pale of Settlement*, Palgrave Macmillan, New York, 2014.

22. V. V. Kujbyšev, *Episody iz moej žizni*, Staryj bol'ševik, Moscou, 1935, p. 32-55. Voir également *Valerian Vladimirovič Kujbyšev : Biografija*, Politizdat, Moscou, 1988, p. 33-35.

23. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 229-230.

24. *Ibid.*, vol. 2, p. 224-225.

25. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 290 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 115.

26. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 118.

27. Lenin, *Polnoe sobranie sočinenij*, izd. 5, vol. 6, p. 79 (http://uaio.ru/vil/06.htm) ; Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 290 ; Buharin, *Vremena*, p. 336.

28. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 229 ; Kon, *Za 50 let*, p. 49. Voir également Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. xv-xxx (introduction de l'éditeur) ; et Reginald E. Zelnik, « Russian Rebels : An Introduction to the Memoirs of the Russian Workers Semen Kanatchikov and Matvei Fisher », *Russian Review*, vol. 35, n° 3, juillet 1976, p. 288-289.

29. *Dejateli SSSR*, p. 476-479.

30. *Pavel Postyšev : Vospominanija, vystuplenija, pis'ma*, Politizdat, Moscou, 1987, p. 46 ; Ju. A. Dmitriev *et al.*, *Ulicy Vladimira*, Verhne-Volžskoe knižnoe izdatel'stvo, Jaroslavl', 1989, p. 17-19.

31. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1919 (R. Ja. Terekhov), ll. 1-2ob.

32. *Ibid.*, d. 1429 (V. A. Orekhov), ll. 3-4ob.

33. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 27-34.

34. *Ibid.*, p. 100.

35. *Ibid.*, p. 27 ; *Dejateli SSSR*, 477 ; P. M. Bykov, « Moi vstreči s Ja. M. Sverdlovym », in *O Jakove Sverdlove*, p. 45 ; S. M. Sverdlova *et al.*, « Brat », in *O Jakove Sverdlove*, p. 28.

36. *Pavel Postyšev*, p. 52.

37. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 248-49.

38. S. M. Sverdlova *et al.*, « Brat », in *O Jakove Sverdlove*, p. 25-30 (citation p. 29) ; A. Voronskij, *Izbrannaja proza*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1987, p. 20-21 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 40-41 ; Kujbyšev, *Episody*, p. 30-32.

39. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 249.

40. *Ibid.*, p. 102.

41. *Ibid*., p. 130. Pour d'autres autobiographies prolétariennes par de futurs résidents de la Maison du Gouvernement, voir RGASPI, f. 124, op. 1, d. 39 (S. Ja. Alliluev) ; 40 (O. E. Allulueva) ; 119 (S. M. Balahnin) ; 273 (I. L. Bulat) ; 274 (D. A. Bulatov) ; 275 (A. S. Bulin) ; 346 (M. K. Vetoškin) ; 411 (A. A. Voronin) ; 493 (N. K. Gončarov) ; 518 (L. A. Grebnev) ; 550 (M. A. Gusev) ; 596 (K. Ja. Dirik) ; 745 (B. I. Ivanov) ; 909 (M. N. Kokovihin) ; 953 (V. E. Kosorotov) ; 1031 (M. M. Kul'kov) ; 1077 (M. A. Lebedev) ; 1159 (F. F. Ljaksutkin) ; 1542 (V. I. Polonskij) ; 1599 (S. F. Redens) ; 1683 (A. N. Rjabov) ; 1717 (P. F. Saharova) ; 1797 (M. I. Smirnov) ; 1890 (F. F. Syromolotov) ; 2018 (V. V. Fomin) ; 2083 (A. A. Čevardin) ; 2988 (A. A. Čerepanov). Sur la culture des ouvriers radicaux, y compris les cercles de lecture, voir Reginald E. Zelnik, « Russian Rebels : An Introduction to the Memoirs of Semen Kanatchikov and Matvei Fisher », 1e partie, *Russian Review*, vol. 35, no 3, juillet 1976, p. 249-289, et 2e partie, *Russian Review*, vol. 35, no 4, octobre 1976, p. 417-447 ; Reginald E. Zelnik (dir.), *Workers and Intelligentsia in Late Imperial Russia : Realities, Representations, Reflections*, University of California Press, Berkeley, 1999 ; Zelnik, « On the Eve : An Inquiry into the Life Histories and Self-Awareness of Some Worker-Revolutionaries », *in* Lewis H. Siegelbaum et Ronald Grigor Suny (dir.), *Making Workers Soviet : Power, Class, and Identity*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 1994, p. 17-65 ; Mark D. Steinberg, *Proletarian Imagination : Self, Modernity, and the Sacred in Russia, 1910-1925*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 2002 ; Michael Melancon et Alice K. Pate (dir.), *New Labor History : Worker Identity and Experience in Russia*, Slavica, Bloomington, IN, 2002 ; et Deborah Pearl, *Creating a Culture of Revolution : Workers and the Revolutionary Movement in Late Imperial Russia*, Slavica, Bloomington, IN, 2015, en particulier p. 57-239, sur ce que lisaient les membres des cercles. Pour les femmes révolutionnaires, voir Anna Hillyar et Jane McDermid (dir.), *Revolutionary Women in Russia 1870-1917 : A Study in Collective Biography*, Manchester University Press, Manchester, 2000.

42. Arosev, « Na boevyh putjah : Prodolženie », p. 93-94.

43. Bykov, « Moi vstreči s Ja. M. Sverdlovym », in *O Jakove Sverdlove*, p. 50-51.

44. Arosev, « Na boevyh putjah : Prodolženie », p. 94 ; RGASPI, f. p. 124, op. 1, d. 1429 (V. A. Orekhov), ll. 3ob., p. 4 ; E. Bražnev (Trifonov), *Stučit rabočaja krov'*, Moscou, Nedra, 1931, p. 199 ; Jurij Trifonov, « Otblesk kostra », *in Sobranie sočinenij*, vol. 4, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1987, p. 9-10, 14, 32.

45. Arosev, « Na boevyh putjah : Prodolženie », p. 94.

46. Kon, *Za 50 let*, vol. 2, p. 6 ; *Dejateli SSSR*, p. 571, 439, 582 (pour Ossinski, Boukharine, Kerjentsev et Petrovski) ; O. Pjatnickij, *Zapiski bol'ševika*, Partizdat, Moscou, 1936, p. 43 (pour Tarchis).

47. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 125-26, 250.

48. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 165 ; vol. 2, p. 5-5.

49. S. M. Sverdlova *et al.*, « Brat », in *O Jakove Sverdlove*, p. 28 ; Ja. M. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, Gospolitizdat, Moscou, 1957, vol. 1, p. 172-173, 223, 255, 256, 258-262 ; K. T. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 19, 93-94.

50. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 167, 175, 182 ; K. T. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 119-120.

51. Sur l'exil comme élément de la mythologie révolutionnaire, voir Mogil'ner, *Mifologiia « podpol'nogo čeloveka »*, p. 168-176.

52. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 367. Sur le thème « Bek »/ « Mek », voir Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 71 ; et B. I. Ivanov, *Vospominanija rabočego*

bol'ševika, Mysl', Moscou, 1972, p. 92.

53. Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 364 ; Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 124, 193-194 ; V. I. Pjatnickij, *Osip Pjatnickij i Komintern na vesah istorii*, Harvest, Minsk, 2004, p. 29 ; Pjatnickij, *Zapiski*, p. 244-251 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1308 O. N. Mickevič, l. 3 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 74, 180.

54. Trifonov, « Otblesk kostra », p. 21 ; Ivanov, *Vospominanija*, p. 101 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 85-86.

55. Pjatnickij, *Zapiski*, p. 249 ; Ivanov, *Vospominanija*, p. 95, 153.

56. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 204, 268 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 177-178 ; Kanatchikov, *Radical Worker in Tsarist Russia*, p. 367 ; *Pavel Postyšev*, p. 51.

57. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 268, 276-277, 298 ; Djougachvili cité *in* Jurij Trifonov, « Iz dnevnikov i rabočih tetradej », *Družba narodov*, 6, 1998, p. 114.

58. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 278, 298, 301 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 484 (F. I. Gološčekin), ll. 14-14 ob.

59. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 281, 214-215.

60. Ivanov, *Vospominanija*, p. 151-152, 154.

61. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 181-182.

62. Ivanov, *Vospominanija*, p. 95 ; Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, p. 208.

63. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 215 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 182 ; Pjatnickij, *Zapiski*, p. 249-250 ; Ivanov, *Vospominanija*, p. 153.

64. *Pavel Postyšev*, p. 57.

65. *Ibid.*, p. 50.

66. Ivanov, *Vospominanija*, p. 92.

67. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 194-197. Voir également Ivanov, *Vospominanija*, p. 96

68. Ivanov, *Vospominanija*, p. 107-108.

69. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 196. Sur l'exil à Narym, voir Ernst Hazjahmetov, *Bol'ševiki v Narymskoj ssylke*, Zapadno-Sibirskoe knižnoe izdatel'stvo, Novossibirsk, 1967.

70. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 7, 86, 186.

71. *Ibid.*, vol. 2, p. 268.

72. *Ibid.*, vol. 2, p. 5 ; E. A. Dinerštein, *A. K. Voronskij V poiskah živoj vody*, Rosspen, Moscou, 2001, p. 271-272.

73. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 89-90.

74. *Ibid.*, vol. 2, p. 268, 303.

75. *Ibid.*, vol. 2, p. 300-301.

76. *Ibid.*, vol. 2, p. 266-267.

77. Friedrich Engels, « Les Mouvements de 1847 », (disponible sur <www.marxists.org>). « Le bourreau se tient déjà devant la porte » est une citation de « Ritter Olaf », de Heinrich Heine.

78. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 305.

79. *Ibid.*, vol. 2, p. 305, 267, 268, 306, 309.

80. *Ibid.*, vol. 2, p. 304.

81. Max Weber, *Economy and Society*, University of California Press, Berkeley, 1978, vol. 1, p. 284.

82. Ernst Troeltsch, *The Social Teaching of the Christian Churches*, vol. 1, Macmillan, New York, 1931, p. 331-343 ; pour une reconsidération utile, voir Bryan Wilson, *Religious Sects : A Sociological Study*, McGraw Hill, New York, 1970, p. 26-28. Sur les sectes comme défi à l'État et non aux Églises, voir Bryan R. Wilson, *Magic and the Millennium : A Sociological Study of*

Religious Movements of Protest among Tribal and Third-World Peoples, Harper and Row, New York, 1973, p. 14. Sur la distinction entre culte et secte, voir Rodney Stark et William Sims Bainbridge, *The Future of Religion : Secularization, Revival, and Cult Formation*, University of California Press, Berkeley, 1985, p. 24-26. Sur le continuum entre rejet du monde et acceptation du monde, voir Benton Johnson, « On Church and Sect », *American Sociological Review*, vol. 28, n° 4, août 1963, p. 539-549 ; pour une confirmation (et la source de certaines de mes formulations), voir Stark et Bainbridge, *The Future of Religion*, p. 23-24.

83. Job 6 : 11 ; 9 : 19, 20.

84. Buharin, *Vremena*, p. 350-351.

85. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 68-69.

86. Genèse 3 : 19, 1 : 28.

87. La citation sur la « Montagne » provient de Hébreux 3 : 14.

88. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 151.

89. *Cf.* Arosev, « Na boevyh putjah : Vospominanija », en particulier p. 89 (le thème est mentionné, mais guère développé).

90. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 151-152.

91. *Ibid.*, vol. 2, p. 269-271.

92. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 185.

93. *Ibid.*, vol. 1, p. 252.

94. Archiprêtre Avvakum, *The Life Written by Himself*, trad. Kenneth N. Brostrom, University of Michigan, Michigan Slavic Publications, 1979, p. 68 ; Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 154-555 ; G. A. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », *Istoričeskij arkhiv* 1, 1997, p. 77 ; Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 185.

95. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 329, 339.

96. *Ibid.*, vol. 1, p. 302.

97. *Ibid.*, vol. 1, p. 247-248, 273.

98. *Ibid.*, vol. 1, p. 349.

99. Sverdlova, *Jakov Mikhailovič Sverdlov*, p. 217-218.

100. K. A. Egon-Besser, « Volja k žizni, k bor'be », in *O Jakove Sverdlove*, p. 104.

101. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, vol. 1, p. 208, 170, 294.

102. ARAN, razrjad 5, op. 1-0, d. 11, ll. 1-5 ob.

103. Aleksandr Mihailov, *Žizn' Majakovskogo : Ja svoe zemnoe ne dožil*, Centrpoligraf, Moscou, 2001, p. 121 ; V. V. Kamenskij, *Žizn' s Majakovskim*, Moscou, 1940 ; réimpression Wilhelm Fink Verlag, Munich, 1974, p. 83-84.

104. Mihailov, *Žizn'*, p. 125 ; Nina Zajnullina, « Kto vdohnovil Majakovskogo na 'Oblako v štanah'? » *Večernii Har'kov*, 11 janvier 2008, <www.večerniy.kharkov.ua/news/18715>.

105. Kamenskij, *Žizn'*, p. 88-89.

106. *Ibid.*, p. 97-99. Vladimir Maïakovski, « Le Nuage en pantalon », in *À pleine voix. Anthologie poétique 1915-1930*, NRF-Gallimard, trad. Christian David, coll. « Poésie », p. 13-46.

107. *Ibid.*, p. 25.

108. *Ibid.*, p. 20 ; Vladimir Majakovskij, « Oblako v štanah », Biblioteka Komarova, <http://ilibrary.ru/text/1241/p.1/index.html>.

Notes du chapitre 3

1. Steve Bruce, *Religion in the Modern World : From Cathedrals to Cults*, Oxford University Press, Oxford, 1996, p. 7. Voir également Rodney Stark et William Sims Bainbridge, *The Future of Religion : Secularization, Revival, and Cult Formation*, University of California Press, Berkeley, 1985, p. 3-14. Pour le marxisme et le bolchevisme comme religions ou « religions laïques », voir Arthur Jay Klinghoffer, *Red Apocalypse : The Religious Evolution of Soviet Communism*, University Press of America, New York, 1996 ; Mihail Ryklin, *Kommunizm kak religija : Intellektualy i Oktjabr'skaja revoljucija*, NLO, Moscou, 2009 ; Mikhail Agursky, « L'aspect millénariste de la révolution bolchevique », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1988, 29, p. 487-513 ; Mary-Barbara Zeldin, « The Religious Nature of Russian Marxism », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 8, 1969, p. 100-111 ; Klaus-Georg Riegel, « Marxism-Leninism as a Political Religion », *Totalitarian Movements and Political Religions*, vol. 6, 2005, p. 97-126.

2. Émile Durkheim, *Les Formes éléménentaires de la vie religieuse*, PUF, Paris, 2007.

3. Pour l'histoire des concepts de « religion » et de « religions mondiales », voir Talal Asad, *Genealogies of Religion : Discipline and Reasons of Power in Christianity and Islam*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, MD, 1993, p. 40-42 ; Leora Batnitzky, *How Judaism Became a Religion : An Introduction to Modern Jewish Thought*, Princeton University Press, Princeton, NJ, 2011 ; Daniel Dubuisson, *The Western Construction of Religion : Myths, Knowledge, and Ideology*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, MD, 2003 ; Timothy Fitzgerald, *Ideology of Religious Studies*, Oxford University Press, New York, 2003 ; William Herbrechtsmeier, « Buddhism and the Definition of Religion : One More Time », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 32, n° 1, mars 1993, p. 1-18 ; Jason Ananda Josephson, *The Invention of Religion in Japan*, University of Chicago Press, Chicago, 2012 ; Tomoko Masuzawa, *The Invention of World Religions, or How European Universalism Was Preserved in the Language of Pluralism*, University of Chicago Press, Chicago, 2005 ; Brian K. Pennington, *Was Hinduism Invented ? Britons, Indians, and the Colonial Construction of Religion*, Oxford University Press, New York, 2003 ; Wilfried Cantwell Smith, *The Meaning and End of Religion*, Harper and Row, New York, 1963.

4. Durkheim, *Les Formes éléménentaires de la vie religieuse* ; Thomas Luckmann, *The Invisible Religion : The Problem of Religion in Modern Society*, Macmillan, New York, 1967, p. 48-49 ; Robert N. Bellah, *Beyond Belief : Essays on Religion in a Post-Traditional World*, Harper & Row, New York, Evanston et Londres, 1970, p. 21 ; Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, New York, 1973, p. 90 ; Mircea Eliade, *The Sacred and the Profane : The Nature of Religion*, Harcourt Brace Jovanovich, New York et Londres, 1959, p. 20-21, 28, 68-69, 30. Pour un panorama général, voir Roger O'Toole, *Religion : Classic Sociological Approaches*, McGraw-Hill Ryerson Limited, Toronto, 1984, p. 10-51 ; Fitzgerald, *Ideology of Religious Studies* ; Andrew M. McKinnon, « Sociological Definitions, Language Games, and the "Essence" of Religion », *Method and Theory in the Study of Religion*, vol. 14, n° 1, 2002, p. 61-83.

5. Phillip E. Johnson, « Concepts and Compromises in First Amendment Religious Doctrine, *California Law Review*, vol. 72, 1984, p. 821, 832 ; Barbara Forrest, « The Wedge at Work : How Intelligent Design Creationism Is Wedging Its Way into the Cultural and Academic Mainstream », *in* Robert T. Pennock (dir.), *Intelligent Design Creationism and Its Critics : Philosophical, Theological, and Scientific Perspectives*, MIT Press, Cambridge, MA, 2001, p. 6-8.

6. S. N. Eisenstadt (dir.), *The Origins and Diversity of Axial Age Civilizations*, State University of New York Press, Albany, 1986, en particulier p. 1-25 (introduction de l'éditeur) ; Karl Jaspers, *The Origin and Goal of History*, Yale University Press, New Haven, CT, 1953 ; Eric Voegelin, *The New Science of Politics : An Introduction*, *in* Voegelin, *Modernity without Restraint*, University of Missouri Press, Columbia, 2000, p. 135-174 ; Robert N. Bellah, *Religion in Human Evolution : From the Paleolithic to the Axial Age*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 2011 ; Benjamin I. Schwartz, « The Age of Transcendence », *Daedalus*, vol. 104, n° 2, printemps 1975, p. 1-7, la formule sur « la prise de recul et le regard qui se porte vers l'au-delà » est citée p. 3.

7. Eisenstadt (dir.), *Origins and Diversity* ; Johann P. Arnason, S. N. Eisenstadt, et Björn Wittrock (dir.), *Axial Civilizations and World History*, Brill, Leyde, 2005, en particulier Björn Wittrock, « The Meaning of the Axial Age », p. 51-85 ; Ernest Gellner, *Plough, Sword and Book : The Structure of Human History*, University of Chicago Press, Chicago, 1988, p. 70-90 ; Peter L. Berger, *The Social Reality of Religion*, Faber and Faber, Londres, 1969, p. 65-69 ; Joseph Kitagawa, « Primitive, Classical, and Modern Religions : A Perspective on Understanding the History of Religions », *in* Joseph Kitagawa (dir.), *The History of Religions : Essays on the Problem of Understanding*, University of Chicago Press, Chicago, 1967, p. 53-54.

8. Eisenstadt (dir.), *Origins and Diversity* ; Guenter Lewy, *Religion and Revolution*, Oxford University Press, New York, 1974, p. 11-32, 59-66, 254-257 ; C. K. Yang, *Religion in Chinese Society : A Study of Contemporary Social Functions of Religion and Some of Their Historical Factors*, University of California Press, Berkeley, 1967 ; Richard Shek, « Sectarian Eschatology and Violence », *in* Jonathan N. Lipman et Stevan Harrell (dir.), *Violence in China : Essays in Culture and Counterculture*, State University of New York Press, Albany, 1990, p. 88-108 ; Susan Naquin, *Millenarian Rebellion in China : The Eight Trigrams Uprising of 1813*, Yale University Press, New Haven, CT, 1976, p. 7-66.

9. Norman Cohn, *Cosmos, Chaos, and the World to Come : The Ancient Roots of Apocalyptic Faith*, Yale University Press, New Haven, CT, 1993, p. 77-115 ; Robert Gnuse, « Ancient Near Eastern Millennialism », *in* Catherine Weissinger (dir.), *The Oxford Handbook of Millennialism*, Oxford University Press, New York, 2011, p. 246-249 ; Philip G. Kreyenbroek, « Millennialism and Eschatology in the Zoroastrian Tradition », *in* Abbas Amanat et Magnus Bernhardsson (dir.), *Imagining the End : Apocalypse from the Ancient Middle East to Modern America*, I. B. Tauris, London, 2002, p. 33-55.

10. Jan Assmann, « Axial "Breakthroughs" and Semantic "Relocations" in Ancient Egypt and Israel », *in* Arnason *et al.*, *Axial Civilizations and World History*, p. 133-156 ; Jan Assmann, *Moses the Egyptian : The Memory of Egypt in Western Monotheism*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1997 ; *Id.*, *The Price of Monotheism*, Stanford University Press, Stanford, CA, 2010 ; *Id.*, *Of God and Gods : Egypt, Israel, and the Rise of Monotheism*, University of Wisconsin Press, Madison, 2008. *Cf.* Michael Walzer, *De l'Exode à la liberté. Essai sur la sortie d'Égypte*, Calmann-Lévy, Paris, 1986 ; Paula Fredriksen, *From Jesus to Christ : The Origins of the New Testament Images of Jesus*, Yale University Press, New Haven, CT, 1988, p. 72 ; Deutéronome 30 : 11-14.

11. Exode 34 : 14.

12. Job 34 : 22 ; Deutéronome 5 : 9-10.

13. Jérémie 5 : 6 ; Deutéronome 7 : 6 ; Isaïe 49 : 10.

14. Juges 11 : 24 ; Isaïe 45 : 5, 6. Voir Cohn, *Cosmos*, p. 152. *Cf.* Michée 4 : 5.

15. Cohn, *Cosmos*, p. 143-44.

16. Deutéronome 7 : 1-2 ; Isaïe 34 : 2-3, 8-14.

17. Isaïe 49 : 22-23, 26, 41 : 11, 45 : 14 ; Ézéchiel 38 : 18-23.

18. Isaïe 65 : 17, 35 : 5-10, 11 : 6.

19. Fredriksen, *From Jesus to Christ*, p. 81-86 ; Ézéchiel. 34 : 28 ; Daniel 7 : 27.

20. Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, *Livre II*, in *Œuvres complètes*, tome 5, trad. René Harmand sous la direction de Théodore Reinach, Ernest Leroux Éditeur, Paris, 1911, (disponible sur <http://remacle.org>) ; Fredriksen, *From Jesus to Christ*, p. 79-80, 83, 91-92 ; Howard Clark Kee, *Christian Origins in Sociological Perspective : Methods and Resources*, Westminster Press, Philadelphie, 1980, p. 57-58.

21. Marc 1 : 3-6 ; la citation de Celse provient de *Origène contre Celse*, traduction française par l'abbé J.P., A. Seguin Libraire, Montpellier, 1839, p. 393-394.

22. Marc 13 : 8, 12, 24-25. Kee, *Christian Origins*, p. 54-72 ; Geza Vermes, *Jesus the Jew : A Historian's Reading of the Gospels*, Macmillan, New York, 1973, p. 58-100, 129-131 ; E. P. Sanders, *Jesus and Judaism*, SCM Press, Londres, 1985, p. 222 ; Dale C. Allison, *Jesus of Nazareth : Millenarian Prophet*, Fortress Press, Minneapolis, 1998, p. 95-171.

23. Marc 13 : 19 ; Luc 13 : 29 ; Luc 6 : 20-21 ; Christopher Rowland, *Christian Origins : An Account of the Setting and Character of the Most Important Messianic Sect of Judaism*, SPCK, Londres, 1985, p. 87-88, 109, 146.

24. Marc 1 : 15, 13 : 30 ; Luc 9 : 27 ; Fredriksen, *From Jesus to Christ*, p. 51-63, 128 ; Kee, *Christian Origins*, p. 68 ; Rowland, *Christian Origins*, p. 87-88, p. 109-33.

25. Marc 13 : 20 ; Luc 13 : 24 ; Matthieu 19 : 28-30 ; Rowland, *Christian Origins*, p. 137 ; Cohn, *Cosmos*, p. 197.

26. Marc 3 : 31-35.

27. Luc 14 : 26 (*cf.* Marc 10 : 29-31 ; Luc 9 : 59-62 ; Luc 18 : 29-30) ; Luc 10 : 27 (*cf.* Matthieu 22 : 36-40) ; Kee, *Christian Origins*, p. 77-80.

28. Matthieu 11 : 25. Sur l'idée que Jésus s'adressait exclusivement aux Juifs, voir Matthieu 7 : 6, 15 : 21-28 ; Marc 7 : 24-30.

29. Matthieu 18 : 3 (*cf.* Marc 10 : 15 ; Matthieu 10 : 42).

30. Matthieu 5 : 21-22, 27-28, 33-37.

31. Matthieu 15 : 7-11.

32. Matthieu 6 : 8 ; Fredriksen, *From Jesus to Christ*, p. 40 ; Matthieu 10 : 28, 5 : 46, 48.

33. Marc 14 : 25.

34. 1 Corinthiens 7 : 29-31 ; 1 Thessaloniens 4 : 14-18.

35. 1Thessaloniens 5 : 5-8 ; Romains 4 : 16-17 ; Romains 9 : 1-8. *Cf.* Fredriksen, *From Jesus to Christ*, p. 60-61 ; Kee, *Christian Origins*, p. 92 ; Cohn, *Cosmos*, p. 206-211.

36. Apocalypse 7 : 1-8, 13 : 15-17, 3 : 15-16.

37. Apocalypse 19 : 15 ; Apocalypse 14 : 9-11 ; Apocalypse 16 : 1-21 ; Apocalypse 20 : 4-5, 12 ; Apocalypse 21 : 1-4 ; Apocalypse 22 : 10, 20.

38. 2 Pierre 3 : 3-4 ; Rowland, *Christian Origins*, p. 276-296 ; Voegelin, *New Science of Politics*, p. 176-177.

39. 2 Pierre 3 : 8-9.

40. Coran 47 : 19, 3 : 118, 47 : 18. Voir également 54 : 1, 42 : 17, 22 : 7, 45 : 32, 12 : 107, 43 : 66.

41. Sur l'apocalyptisme islamique, voir David Cook, « Early Islamic and Classical Sunni and Shi'ite Apocalyptic Movements », *in* Weissinger, *The Oxford Handbook of Millennialism*, p. 267-283 ; Cook, « The Beginnings of Islam as an Apocalypic Movement », *in* Stephen D. O'Leary et Glen S. McGhee (dir.), *War in Heaven / Heaven on Earth : Theories of the Apocalypic*, Equinox, 2005, Londres, p. 79-93 ; Cook, *Studies in Muslim Apocalyptic*, Darwin Press, Princeton, NJ, 2002, en particulier p. 15-16, 137-188 ; Said Amir Arjomand, « Messianism, Millennialism and Revolution in Early Islamic History », *in* Amanat et Bernhardsson, *Imagining the End*, p. 106-125 ; Aziz al-Azmeh, *Islams and Modernities*, Verso, Londres, 1993, en particulier p. 89-103.

42. Al-Azmeh, *Islams and Modernities*, p. 97-98 ; Ovamir Anjum, *Politics, Law, and Community in Islamic Thought : The Taymiyyan Moment*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012, en particulier p. 1-9, 37-92, *et passim* ; A. Azfar Moin, *The Millennial Sovereign : Sacred Kingship and Sainthood in Islam*, Columbia University Press, New York, 2012, p. 1-14, 74-80, 161-166, *et passim* ; S. N. Eisenstadt, *Fundamentalism, Sectarianism, and Revolution : The Jacobin Dimension of Modernity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999, p. 19-23, 33-35, 84-89 ; Henry Munson, Jr., *Islam and Revolution in the Middle East*, Yale University Press, New Haven, CT, 1988, p. 7-38 ; S. N. Eisenstadt, *Jewish Civilization : The Jewish Historical Experience in a Comparative* Perspective, State University of New York Press, Albany, 1992, p. 35-42 ; Juan R. I. Cole, « Millennialism in Modern Iranian History », *in* Amanat and Bernhardsson, *Imagining the End*, p. 282-311 ; Stephen Sharot, *Messianism, Mysticism, and Magic : A Sociological Analysis of Jewish Religious Movements*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1982 ; Marc Saperstein (dir.), *Essential Papers on Messianic Movements and Personalities in Jewish History*, New York University Press, New York, 1992 ; Yuri Slezkine, *Le Siècle juif*, Seuil, Paris, 2012, *passim*.

43. Bruce Lawrence (dir.), *Messages to the World : The Statements of Osama bin Laden*, Verso, Londres, 2005, p. 121.

44. Norman Cohn, *The Pursuit of the Millennium : Revolutionary Millenarians and Mystical Anarchists in the Middle Ages*, Oxford University Press, New York, 1970, p. 19-204 ; Frederic J. Baumgartner, *Longing for the End : A History of Millennialism in Western Civilization*, St. Martin's, New York, 1999, p. 47-76.

45. Martin Luther, « De l'autorité temporelle et des limites de l'obéissance qu'on lui doit », *in Œuvres*, tome 4, trad. Franck D.C. Gueutal, Labor et Fides, Genève, 1958, p. 19, 31.

46. *Ibid*., p. 22.

47. Jean Calvin, « Du gouvernement civil » (bk. 4, chap. 20 *in Institutio Christianae religionis*), *in Institution de la religion chrestienne*, 2 vol., H. Champion, Paris, 1911, p. 754 (disponible sur <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:652/ATTACHMENT02>) ; Michael Walzer, *La Révolution des Saints*, Belin, Paris, 1987 ; Harro Höpfl, *The Christian Polity of John Calvin*, Cambridge University Press, Cambridge, MA, 1982, p. 193-202 (la citation sur l'« observation diligente » provient de son édit genevois de 1560, voir p. 200).

48. Calvin, « Du gouvernement civil », p. 761 ; Walzer, *La Révolution des Saints*, p. 193 (citation de Cheynell) ; Höpfl, *Christian Polity*, p. 188-192 ; Bernard Cottret, *Calvin. Biographie*, J. C. Lattès, Paris, 1995 (pour la citation de Guillaume de Trie).

49. Müntzer cité *in* Frank E. Manuel et Fritzie P. Manuel, *Utopian Thought in the Western World*, Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, MA, 1979, p. 189.

50. Matthieu 13 : 24-30, 37-43.

51. Müntzer cité *in* Cohn, *Pursuit of the Millennium*, p. 239, 242, 237, 238 ; Cohn, *Pursuit of the Millennium*, p. 249-250. La citation de Luhre provient de Manuel et Manuel, *Utopian Thought*, p. 198.

52. 1 Pierre 2 : 9 ; Martin Luther, « À la noblesse chrétienne de la nation allemande », *in Œuvres*, tome 2, Labor et Fides, Genève, 1966, p. 86 ; Martin Malia, *History's Locomotives : Revolutions and the Making of the Modern World*, Yale University Press, New Haven, CT, 2006, p. 81 ; Ernst Troeltsch, *The Social Teaching of the Christian Churches*, Macmillan, New York, 1931, vol. 1, p. 331-343.

53. Anthony Arthur, *The Tailor King : The Rise and Fall of the Anabaptist Kingdom of Münster*, St. Martin's, New York, 1999, p. 38-41, 53, 75-78, 93-102, 112, 136-138, 156-178 (« tout ce qui est

élevé sera abaissé » est cité p. 75) ; Cohn, *Pursuit of the Millennium*, p. 262-280 (« parmi nous » et « balayés de la face de la Terre » sont cités p. 266).

54. *Oliver Cromwell's Letters and Speeches, with Elucidations by Thomas Carlyle*, William H. Colyer, New York, 1846, p. 203.

55. *Ibid.* ; Rogers cité *in* B. S. Capp, *The Fifth Monarchy Men : A Study in Seventeenth-Century English Millenarianism*, Faber and Faber, Londres, 1972, p. 67, 162, 138, 132, 140-141 ; Daniel 2 et 7.

56. Sur les auto-immolations, voir M. V. Pul'kin, « Samosožženija staroobrjadcev v konce XII-XVIII vv. », *Novyj istoričeskij vestnik* 1, 2006, p. 1-14 ; et Georg B. Michels, *At War with the Church : Religious Dissent in Seventeenth-Century Russia*, Stanford University Press, Stanford, CA, 1999, p. 207-209. Sur l'apocalyptisme des vieux-croyants, voir Michael Cherniavsky, « The Old Believers and the New Religion », *Slavic Review*, vol. 25, n^{o} 1, mars 1966, p. 1-39 ; pour une vision d'ensemble, voir S. A. Zenkovskij, *Russkoe staroobrjadčestvo*, Belorusskij ekzarhat, Minsk, 2007 ; et Robert O. Crummey, *The Old Believers and the World of AntiChrist : The Vyg Community and the Russian State, 1694-1855*, University of Wisconsin Press, Madison, 1970.

57. L. Voroncova et S. Filatov, « Staroobrjadčestvo : V poiskah poterjannogo grada Kiteža », *in Religija i obščestvo : Očerki religioznoj žizni sovremennoj Rossii*, Letnij sad, Moscou, 2002, p. 247. Sur les vieux-croyants et leur « éthique protestante », voir Crummey, *Old Believers and the World of AntiChrist*, p. 135-158.

58. Voir, en particulier, Ernest Lee Tuveson, *Redeemer Nation : The Idea of America's Millennial Role*, University of Chicago Press, Chicago, 1968 ; Ruth H. Bloch, *Visionary Republic : Millennial Themes in American Thought, 1756-1800*, Cambridge University Press, Cambridge, 1985 ; Robert N. Bellah, *The Broken Covenant : American Civil Religion in Time of Trial*, Searbury Press, New York, 1975 ; William G. McLoughlin, *Revivals, Awakenings, and Reform*, University of Chicago Press, Chicago, 1978 ; Conrad Cherry, *God's New Israel : Religious Interpretations of American Destiny*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1971 ; Jon Butler, *Awash in a Sea of Faith : Christianizing the American People*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1992.

59. James West Davidson, *The Logic of Millennial Thought : Eighteenth-Century New England*, Yale University Press, New Haven, CT, 1977, p. 13-32, 269, *et passim* ; Tuveson, *Redeemer Nation*, p. 52-90 *et passim*. Les citations de Jonathan Edwards proviennent de Alan Heimert, *Religion and the American Mind : From the Great Awakening to the Revolution*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1966. Voir également Baumgartner, *Longing for the End*, p. 127-130 ; et Ernest Lee Tuveson, *Millennium and Utopia : A Study in the Background of the Idea of Progress*, University of California Press, Berkeley, 1968, p. 92-99 *et passim* ; McLoughlin, *Revivals*, p. 98-140 (Finney est cité p. 125) ; Ruth Alden Doan, *The Miller Heresy, Millennialism, and American Culture*, Temple University Press, Philadelphie, 1987, p. 75 (la dernière citation est de Henry Cowles).

60. Cité *in* McLoughlin, *Revivals*, p. 139.

61. William E. Wilson, *The Angel and the Serpent : The Story of New Harmony*, Indiana University Press, Bloomington, 1964 ; Lawrence Foster, *Women, Family, and Utopia : Communal Experiments of the Shakers, the Oneida Community, and the Mormons*, Syracuse University Press, Syracuse, NY, 1991, p. 75-120 ; John W. Friesen et Virginia Lyons Friesen, *The Palgrave Companion to North American Utopias*, Palgrave Macmillan, New York, 2004, p. 104-116 ; Robert P. Sutton, *Communal Utopias and the American Experience : Religious Communitities, 1732-2000*, Praeger, Westport, CT, 2003, p. 17-46, 67-86 ; Spencer Klaw, *Without Sin : The Life and Death of the Oneida Community*, Allen Lane, The Penguin Press, New York, 1993 ; Bryan Wilson, *Religious*

Sects : A Sociological Study, McGraw Hill, New York, 1970, p. 132-135 ; Warren Lewis, « What to Do after the Messiah Has Come Again and Gone : Shaker "Premillennial" Eschatology and Its Spiritual Aftereffects », *in* M. Darrol Bryant et Donald W. Dayton (dir.), *The Coming Kingdom : Essays in American Millennialism and Eschatology*, New Era Books, Barrytown, NY, 1983, p. 71-109.

62. « The Testimony of the Prophet Joseph Smith », *in The Book of Mormon : Another Testament of Jesus Christ*, N.p. ; 1 Nephi 13 : 37.

63. 3 Nephi 11 : 15.

64. Edson cité *in* Gordon D. Pollock, *In Search of Security : The Mormons and the Kingdom of God on Earth, 1830-1844*, Garland Publishing, New York, 1989 ; Mark P. Leone, *Roots of Modern Mormonism*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1979 ; Tuveson, *Redeemer Nation*, p. 179-84 (la citation sur le « gouvernement » de Parley Pratt, *The Angel of the Prairies*, se trouve p. 183).

65. Edson cité *in* Ronald L. Numbers et Jonathan M. Butler (dir.), *The Disappointed : Millerism and Millenarianism in the Nineteenth Century*, Indiana University Press, Bloomington, 1987, p. 215. Voir également Doan, *Miller Heresy* (la citation sur « cette doctrine » se trouve p. 74) ; et David L. Rowe, *Thunder and Trumpets : Millerites and Dissenting Religion in Upstate New York, 1800-1850*, Scholars' Press, Chicago, CA, 1985, en particulier p. 119-139. L'« intervention active de l'homme » était une formule courante promulguée par Joseph Smith et rejetée par Miller. Voir, p. ex., Doan, *Miller Heresy*, p. 74.

66. Cecil M. Robeck, Jr., *The Azusa Street Mission and Revival : The Birth of the Global Pentecostal Movement*, Thomas Nelson, Nashville, TN, 2006, p. 1-186 (le *Los Angeles Herald* est cité p. 1) ; Douglas J. Nelson, « For Such a Time as This : The Story of Bishop William J. Seymour and the Azusa Street Revival », PhD diss., University of Birmingham, UK, 1981, p. 191-245 ; Frank Bartleman, *Azusa Street : The Roots of Modern-Day Pentecost*, Bridge-Logos, Gainesville, FL, 1980, p. 49-74 ; Harvey Cox, *Fire from Heaven : The Rise of Pentecostal Spirituality and the Reshaping of Religion in the Twenty-First Century*, Addison-Wesley, Reading, MA, 1995, en particulier p. 45-66, 111-122 ; Grant Wacker, *Heaven Below : Early Pentecostals and American Culture*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 2001 ; Wilson, *Religious Sects*, p. 98-117 ; Baumgartner, *Longing for the End*, p. 175-78.

67. Actes 2 : 1-21.

68. Michael Adas, *Prophets of Rebellion : Millenarian Protest Movements against the European Colonial Order*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1979 ; Anthony F. C. Wallace, *Religion : An Anthropological View*, Random House, New York, 1966, p. 30-38, 157-166, 209-215.

69. Nathan Wachtel, « Rebeliones y milenarismo », *in* Juan M. Ossio Acuña (dir.), *Ideologia mesiánica del mundo andino*, Ignacio Prado Pastor, Lima, 1973, p. 118-123 ; Enrique Florescano, *Memoria Mexicana : Ensayo sobre la reconstrucción del pasado ; Época prehispanica-1821*, Editorial J. Mortiz, Mexico, 1987, p. 222 ; James Mooney, *The Ghost-Dance Religion and the Sioux Outbreak of 1890*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1965 ; Micheline E. Pesantubbee, « From Vision to Violence : The Wounded Knee Massacre », *in* Catherine Wessinger (dir.), *Millennialism, Persecution, and Violence : Historical Cases*, Syracuse University Press, Syracuse, NY, 2000, p. 62-81 ; Bryan R. Wilson, *Magic and the Millennium : A Sociological Study of Religious Movements of Protest among Tribal and Third-World Peoples*, Harper and Row, New York, 1973, p. 221-236, 283-308 ; Euclides da Cunha, *Os Sertões* (1902), trad. fr. J. Coli et A. Seel, *Haute Terres (la guerre de Canudos)*, Métailié, Paris, 2012 ; Robert M. Levine, *Vale of Tears : Revisiting the Canudos Massacre in Northeast Brazil, 1893-1897*, University of California Press, Berkeley, 1992.

70. Christine Steyn, « Millenarian Tragedies in South Africa : The Xhosa Cattle-Killing Movement and the Bulhoek Massacre », *in* Wessinger, *Millennialism*, p. 189-193 ; J. B. Peires, *The Dead Will Arise : Nongqawuse and the Great Xhosa Cattle-Killing Movement of 1856-7*, Ravan, Johannesbourg, 1989. Voir également Wilson, *Magic and the Millennium*, p. 238-240.

71. Steyn, « Millenarian Tragedies », p. 193-197. Voir également Robert Edgar, *Because They Chose the Plan of God : The Story of the Bulhoek Massacre*, Ravan, Johannesbourg, 1988 ; Bengt G. M. Sundkler, *Bantu Prophets in South Africa*, Lutterworth, Londres, 1948, p. 72-73 ; Wilson, *Magic and the Millennium*, p. 61-64 ; Lewy, *Religion and Revolution*, p. 203-205.

72. Leonard E. Barrett, *The Rastafarians : Sounds of Cultural Dissonance*, Beacon Press, Boston, 1977 ; Barry Chevannes, *Rastafari : Roots and Ideology*, Syracuse University Press, Syracuse, NY, 1994, p. 1. Sont citées les chansons de Bob Marley *Rasta Man Chant* et *Get up, stand up*. Voir également *Revolution*, de Bob Marley.

73. Apocalypse 18 : 3, 12-13.

74. Luc 13 : 29 ; Lewy, *Religion and Revolution*, p. 227.

75. Peter Worsley, *The Trumpet Shall Sound ; A Study of « Cargo Cults » in Melanesia*, Schocken, New York, 1968, en particulier p. 101-108, 207-219 ; Lamont Lindstrom, « Cargo Cults », *in* Richard A. Landes (dir.), *Encyclopedia of Millennialism and Millennial Movements*, Routledge, New York, 2000, p. 57-61.

76. Shek, « Sectarian Eschatology and Violence » ; Naquin, *Millenarian Rebelion in China* ; Yang, *Religion in Chinese Society* ; Lewy, *Religion and Revolution*, p. 11-32, 59-66, 254-257 ; Jonathan D. Spence, *God's Chinese Son : The Taiping Heavenly Kingdom of Hong Xiuquan*, Norton, New York, 1997. La citation provient de Franz Michael, *The Taiping Rebellion : History and Documents*, University of Washington Press, Seattle, 1971, vol. 2, p. 273.

77. Spence, *God's Chinese Son*, p. 148, 150, 173, 181 ; Michael, *Taiping Rebellion*, vol. 2, p. 298 (voir également 2, p. 139-141, 312-320).

78. Michael, *Taiping Rebellion*, vol. 2, p. 183 ; Spence, *God's Chinese Son*, p. 170, 134.

79. Spence, *God's Chinese Son*, p. 181 (la « voie du paradis »), p. 234-332 ; Michael, *Taiping Rebellion*, vol. 3, p. 15, 30-32.

80. Les classiques du débat sur la sécularisation (au-delà de Weber et Durkheim) sont entre autres Bryan Wilson, *Religion in Secular Society : A Sociological Comment*, C. A. Watts, Londres, 1966 ; Bryan Wilson, *Religion in Sociological Perspective*, Oxford University Press, Oxford, 1982, en particulier p. 148-179 ; David Martin, *A General Theory of Secularization*, Basil Blackwell, Oxford, 1978 ; David Martin, *On Secularization : Towards a Revised General Theory*, Ashgate, Farnham, UK, 2005 ; Berger, *The Social Reality of Religion* ; Bruce, *Religion in the Modern World* ; Steve Bruce, *God Is Dead : Secularization in the West*, Blackwell, Oxford, 2002 ; Stark et Bainbridge, *Future of Religion* ; Rodney Stark et Roger Finke, *Acc of Faith : Explaining the Human Side of Religion*, University of California Press, Berkeley, 2000 ; Hugh McLeod et Werner Ustorf (dir.), *The Decline of Christendom in Western Europe, 1750-2000*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003 ; José Casanova, *Public Religions in the Modern World*, University of Chicago Press, Chicago, 1994 ; Charles Taylor, *A Secular Age*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 2007.

81. Cité *in* Tuveson, *Millennium and Utopia*, p. 119, 125.

82. Turgot, « Discours sur l'histoire universelle », *in Œuvres*, Guillaumin, Paris, 1844, p. 632.

83. *Ibid.*.

84. Ruth Scurr, *Fatal Purity : Robespierre and the French Revolution*, Metropolitan Books, New York, 2006, p. 230, 232 ; Maximilien de Robespierre, « Sur les principes de morale politique qui

doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République », février 1794.

85. Robespierre, « Sur les principes de morale politique » ; Loi du 22 Prairial, An II, 10 juin 1794 (*Liberty, Equality, Fraternity : Exploring the French Revolution :* <https ://chnm. gmu.edu/revolution/d/439>) ; Scurr, *Fatal Purity*, p. 328, 262.

86. *Cf.* William Wordsworth, *The Prelude*, bk. 11, <www.bartleby.com/145/ww297.html> ; Wordsworth, *The Recluse*, bk. 1, « Home at Grasmere », <www.bartleby.com/145/ww301.html> ; M. H. Abrams, *Natural Supernaturalism : Tradition and Revolution in Romantic Literature*, Norton, New York, 1971, p. 336-38 *et passim* ; et Reinhold Niebuhr, *Faith and History : A Comparison of Christian and Modern Views of History*, Charles Scribner's Sons, New York, 1949, p. 2-5 *et passim*.

87. *Œuvres de Saint-Simon & d'Enfantin*, Otto Zeller, Aalen, DE, 1963, vol. 1, p. 121-122 ; Manuel et Manuel, *Utopian Thought*, p. 590-614.

88. Voir Gianfranco Poggi, *Forms of Power*, Polity, Cambridge, 2001, p. 58-122.

89. Pour un point de vue différent, voir Walzer, *La Révolution des Saints* ; *Id.*, *De l'Exodus à la liberté* ; J. L. Talmon, *The Origins of Totalitarian Democracy*, Secker and Warburg, Londres, 1952.

90. Apocalypse 18 : 7.

91. Robespierre, « Sur les principes de morale politique ».

92. *Cf.* Martin, *General Theory of Secularization* ; *Id.*, *On Secularization* ; Malia, *History's Locomotives* ; Slezkine, *Le Siècle juif*.

93. J. L. Talmon, *Political Messianism : The Romantic Phase*, Secker and Warburg, Londres, 1960, p. 265, 266, 269.

94. Karl Marx, *La Question juive*, 1843, disponible sur : <www.marxists.org/francais/marx/works/1843/00/km18430001d.htm>.

95. Karl Marx, Introduction à *Contribution à la critique de La philosophie du droit de Hegel*, disponible sur : <www.marxists.org/francais/marx/works/1843/00/km18430000.htm>.

96. Marx, *La Question juive*.

97. Apocalypse 7 : 3.

98. Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, 1847, chap. 1 et 2, disponible sur <www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe18470000a.htm> ; Apocalypse 18 : 12, 3.

99. Apocalypse 18 : 8, 21 ; Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, chap. 2 et 4.

100. Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, chap. 4.

101. Friedrich Engels, *The Origin of the Family, Private Property and the State*, Marxists Internet Archive Library, <www.marxists.org/archive/marx/works/1884/origin-family/ch03.htm> (« childlike simplicity »). La version française utilise la formule : « son ingénuité et sa simplicité » (<www.marxists.org/francais/engels/works/1884/00/fe18840000i.htm>) ; V. I. Lenin, « Tri istočnika I tri sostavnykh časti marksizma », Kommunističeskij universitet, <www.communi.ru/matireals/university/origins/lenin/3sources_3parc_marksizm.htm>.

102. Friedrich Engels, *Anti-Dühring. Monsieur Eugen Dühring bouleverse la science*, 1878 (<www.marxists.org/francais/engels/works/1878/06/fe18780611.htm>) ; Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, chap. 2.

103. Engels, *Anti-Dühring*, pt. 3, chap. 1.

104. Apocalypse 19 : 15, 21 : 1, 4, 7, 25-27. Voir également Erik van Ree, *Boundaries of Utopia : Imagining Communism from Plato to Stalin*, Routledge, Londres, 2015.

105. Karl Marx, « Critique du programme de Gotha », 1875 (<www.marxists.org/francais/marx/works/1875/05/18750500.htm>)

106. Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, 1845, <www.marxists.org/francais/marx/works/1845/00/kmfe18450000c.htm> ; Engels, *Anti-Dühring*, pt. 1, chap. 11.

107. Dante, *La Divine Comédie*. *Paradis*, chant 3, trad. Alexis-François Artaud de Montor, Garnier Frères, 1870. Pour une interprétation différente, voir Andrzej Walicki, *Marxism and the Leap to the Kingdom of Freedom : The Rise and Fall of the Communist Utopia*, Stanford University Press, Stanford, CA, 1995, p. 172-179 *et passim*.

108. George Orwell, *1984*, Gallimard, Paris, 2002, p. 417.

Notes du chapitre 4

1. Edmund Burke, *Thoughts on French Affairs*, « A Theory of Civilisation », <http://ourcivilisation.com/smartboard/šop/burkee/frnchaff/index.htm#Principles>. Cette partie s'appuie sur l'essai non publié de Irwin Scheiner, « The Revolution in the Restoration », et sur de nombreuses conversations avec son auteur.

2. Crane Brinton, *The Anatomy of Revolution*, Vintage Books, New York, 1965, p. 16-17, 146 ; Martin Malia, *History's Locomotives : Revolutions and the Making of the Modern World*, Yale University Press, 2006, New Haven, CT, p. 299 ; S. N. Eisenstadt, *The Great Revolutions and the Civilizations of Modernity*, Brill, Leyde, 2006, p. 4, 13, 15, 17 ; Charles Dickens, *Le Conte de deux villes*.

3. B. S. Capp, *The Fifth Monarchy Men : A Study in Seventeenth-Century English Millenarianism*, Faber and Faber, 1972, Londres, p. 162 ; Michael Walzer, *La Révolution des Saints*, Belin, Paris, 1987 ; Thomas Case, *Two Sermons Lately Preached at Westminster before Sundry of the Honourable House of Commons, Second Sermon*, Londres, 1641 ; University Microfilms, Ann Arbor, MI, 1967 ; *Early English Books, 1641-1700* ; 254 : E.165, n° 8, p. 18, 22. (*Cf.* Walzer, *La Révolution des Saints*, p. 25).

4. *Ibid.*, p. 22.

5. *Ibid.*, p. 21.

6. Boris Efimov, *Desiat' desiatiletii*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 6-29 ; Viktor Fradkin, *Delo Kol'cova*, Vagrius, Moscou, 2002, p. 24-30 ; G. Skorohodov, *Mihail Kol'cov : Kritiko-biografičeskij očerk*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1959, p. 4-17 ; A. Rubaškin, *Mihail Kol'cov : Kritiko-biografičeskij očerk*, Hudožestvennaja literatura, Leningrad, 1971, p. 5-9.

7. Mihail Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, Pravda, Moscou, 1956, p. 17-20.

8. Barrie Martyn, *Rachmaninov : Composer, Pianist, Conductor*, Scolar Press, Aldershot, UK, 1990, p. 257, 269-277 ; V. Brianceva, *S. V. Rahmaninov*, Sovetskij kompozitor, Moscou, 1976, p. 462-463, 481-489 ; Ju. Keldyš, *Rahmaninov i ego vremja*, Muzyka, Moscou, 1973, p. 419, 426-430 ; A. D. Alekseev, *Rahmaninov : Žizn' i tvorčeskaja dejatel'nost'*, Myzyka, Moscou, 1964, p. 181.

9. K. T. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, Molodaja gvardija, Moscou, 1985, p. 218-220 ; K. A. Egon-Besser, « Volja k žizni, k bor'be », *in O Jakove Sverdlove : Vospominanija, očerki, stat'i sovremennikov*, Izdatel'stvo političeskoj literatury, Moscou, 1985, p. 104 ; Vladimir Dmitrevskij, *Pjatnickij*, Molodaja Gvardija, Moscou, 1971, p. 136 ; Mikloš Kun, *Buharin : Ego druz'ia i vragi*, Respublika, Moscou, 1992, p. 66 ; Léon Trotski, *Ma vie*, trad. Maurice Parijanine, Gallimard, Paris, 1953, disponible sur <www.marxists.org/francais/trotsky/livres/mavie/mavie.pdf>, p. 168 (la pagination renvoie à la version numérique) ; *Dejateli SSSR i revoliucionnogo dviženja Rossii*, Sovetskaja enciklopedija, Moscou, 1989, p. 96 ; A. Černobaev, *V vihre veka*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1987, p. 45-47 ; Al. Arosev, *Kak eto proizošlo (Oktjabr'skie dni v Moskve)*, Krasnaja nov', Moscou, 1923, p. 16.

10. Polina Vinogradskaja, *Sobytija i pamjatnye vstreči*, Politizdat, Moscou, 1968, p. 27 ; Al. Arosev, *Moskovskij sovet v 1917 g.*, Ogonëk, Moscou, 1927, p. 16, 6.

11. Arosev, *Moskovskij sovet*, p. 17-18.

12. A. Voronskij, *Glaz uragana*, Central'no-Černozemnoe knižnoe izdatel'stvo, Voronež, 1990, p. 213-214.

13. *Ibid.*, p. 167.

14. Arosev cité *in* Černobaev, *V vihre veka*, p. 46 ; Voronskij, *Glaz uragana*, p. 179-180.

15. Trotski, *Ma vie*, p. 172-173.

16. Voronskij, *Glaz uragana*, p. 182.

17. *Ibid.*, p. 184.

18. Podvojskij, *God 1917*, Gospolitizdat, Moscou, 1958, p. 5-15 (les citations se trouvent p. 5, 14-15) ; E. D. Stasova, *Vospominanija*, Mysl', Moscou, 1969, p. 135.

19. Podvojskij, *God 1917*, p. 16-18.

20. V. I. Lénine, « Les tâches du prolétariat dans la présente révolution », *Thèses d'avril*, 1917 (disponible sur <www.marxists.org/francais/lenin/works/1917/04/vil19170407.htm>) ; Exode 32 : 9 ; Deutéronome 32 : 29.

21. Podvojskij, *God 1917*, p. 20.

22. Voronskij, *Glaz uragana*, p. 216-221.

23. Deutéronome 32 : 48, 31 : 16.

24. Stasova, *Vospominanija*, p. 137-138.

25. Vinogradskaja, *Sobytija*, p. 169-170.

26. Sverdlova, *Jakov Mikhailovič Sverdlov*, p. 223-246 ; Egon-Besser, « Volia k žizni », 104-105.

27. Arosev, *Moskovskij sovet*, p. 8-9, 14-15, 17-18.

28. N. Buharin, *Na podstupah k Oktjabrju : Stat'i i reči maj-dekabr' 1917*, Gosizdat, Moscou, 1926, p. 25, 28, 33-34.

29. *Ibid.*, p. 47, 50-51, 132 ; *Šestoi s''ezd RSDRP (bol'ševikov) : Protokoly*, Gospolitizdat, Moscou, 1958, p. 104, 107-108, 142 ; Kun, *Buharin*, p. 69-70.

30. N. N. Suhanov, *Zapiski o revoljucii*, vol. 3, Respublika, Moscou, 1992, p. 267 ; *Protokoly central'nogo komiteta RSDRP(b), avgust 1917 – fevral' 1918*, Gospolitizdat, Moscou, 1958, p. 83.

31. Suhanov, *Zapiski o revoljucii*, p. 292-293.

32. *Ibid*., p. 289-90.

33. *Ibid*., p. 260, 299.

34. A. V. Lunačarskij, *Vospominanija i vpečatlenija*, Sovetskaja Rossija, Moscou, 1968, p. 171.

35. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 74-75.

36. Podvojskij, *God 1917*, p. 144-146. Sur la formation du canon mémoriel d'Octobre (et l'évolution des mémoires de Podvoïski), voir Frederick Corney, *Telling October : Memory and the Making of the Bolshevik Revolution*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 2004, en particulier p. 90.

37. Trotski, *Ma vie*, p. 196.

38. Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 173 ; G. A.Bordiugov et E. A. Kotelenec (dir.), *Revoljucionnaja Rossija : 1917 god v pis'mah A. Lunačarskogo I Ju. Martova*, AIRO-XXI, Moscou, 2007, p. 288-290.

39. *Ibid*., p. 289 ; Arosev, *Kak eto proizošlo*, p. 7, 17-18 ; *Moskva : Oktjabr'. Revoljucija. Dokumenty i vospominanija*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1987, p. 187.

40. Arosev, *Kak eto proizošlo*, p. 7.

41. Arosev, *Moskovskij sovet*, p. 16-17, 23, 27-28.

42. Vinogradskaja, *Sobytija*, p. 49 ; Arosev, *Moskovskij sovet*, p. 32.

43. Arosev, *Kak eto proizošlo*, p. 12.

44. K. V. Ostrovitjanov (dir.), *Oktjabr' v Zamoskvoreč'e*, Goslesbumizdat, Moscou, 1957, p. 41, 112-20 (citation p. 117).

45. Arosev, *Kak eto proizošlo*, p. 14-15.

46. « Aleksandr Jakovlevič Arosev », *Istorija SSSR*, 4 (1967), p. 116 ; Černobaev, *V vihre veka*, p. 108.

47. E. Dmitrievskaja et V. Dmitrievskij, *Rahmaninov v Moskve*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1993, p. 137-139 ; Oskar von Riesemann, *Rachmaninov's Recollection*, Macmillan, New York, 1934, p. 185-187 ; Martyn, *Rachmaninov*, p. 257, 289 n. 66.

48. Léon Trotski, *Lénine*, 1924 (disponible sur <www.marxists.org/francais/trotsky/oeuvres/1924/04/lt1924042100f.htm>) ; L. G. Protasov, *Vserosssijskoe učreditel'noe sobranie : Istorija roždenija i gibeli*, Rosspen, Moscou, 1997, p. 263-307 ; *Učreditel'noe sobranie : Rossija 1918 ; Stenogramma i drugie dokumenty*, Nedra, Moscou, 1991, p. 54-64.

49. *Učreditel'noe sobranie*, p. 68.

50. Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 214-216 ; Elizaveta Drabkina, *Černye suhari*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1963, p. 97 ; Vinogradskaja, *Sobytija*, p. 176-177.

51. *Učreditel'noe sobranie*, p. 70, 87, 89, 91.

52. Protasov, *Vserosssijskoe*, p. 318-319.

53. Trotski, *Lénine* (<https://marxists.catbull.com/francais/trotsky/oeuvres/1924/04/lt1924042100g.htm>) ; Mal. 4 : 1 ; Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 214-215.

54. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 305.

55. P. Mal'kov, *Zapiski komendanta moskovskogo Kremlja***,** Molodaja gvardija, Moscou, 1961, p. 52-67 (les citations proviennent des p. 52 et 60) ; Andrew Ezergailis, *The Latvian Impact on the Bolshevik Revolution*, East European Monographs, distribué par Columbia University Press, Boulder, CO, 1983.

56. Mal'kov, *Zapiski* (1961), p. 104-139 ; Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 321-331 ; B. Z. Stankina, « O rabote sekretariata CK RKP(b) (aprel' 1918-mart 1919) », *in O Jakove Sverdlove*, p. 165-170 ; L. A. Fotieva, « Iz vospominanii o Oa. M. Sverdlove », *in O Jakove Sverdlove*, p. 180-182 ; Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 21 ; Drabkina, *Černye suhari*, p. 162 ; Trotski, *Ma vie* ; B. I. Ivanov, « Ja. M. Sverdlov v turuhanskoj ssylke », *in O Jakove Sverdlove*, p. 115 ; Vinogradskaja, *Sobytija*, p. 171.

57. Drabkina, *Černye suhari*, p. 249 ; Heinrich Heine, « Caput I », *L'Allemagne, un conte d'hiver*, trad. fr. Joseph Massaad (disponible sur <www.heinrich-heine.net/winter/winterf1.htm>). L'original allemand récité par Sverdlov est :

Ein neues Lied, ein besseres Lied,
O Freunde, will ich euch dichten !
Wir wollen hier auf Erden schon
Das Himmelreich errichten.

58. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 331-348 ; S. V. Obolenskaïa, entretien avec l'auteur, 20 octobre 2009.

59. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 334 ; V. Ja. Sverdlova, « Vsegda s tovariščami », *in O Jakove Sverdlove*, p. 211-215 ; M. Parhomovskij, *Kniga ob udivitel'noj žizni Ešua Zolomona Movševa Sverdlova, stavšego Zinoviem Alekseevičem Peškovym, I neobyknovennyh ljudiah, s kotorymi on vstrečalsja*, N.p., Jérusalem, 1999 ; Boris Bažanov, *Vospominanija byvšego sekretaria Stalina*, III tysjačeletie, Moscou, 2002, p. 93-99 ; Evgenija Sverdlova, « Slovo ob otce », *Sovetskaja Rossija*, 2 juin 1985, p. 4 ; Roj Medvedev, « Slava i tragedija odnoj sem'i », *Karetnyj rjad*, 5 novembre 1985 ; Zinovy Pechkoff, *La Légion étrangère au Maroc*, Marcel Lesage éditeur, Paris, 1929.

60. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 333-334 ; V. I. Lénine, *L'État et la Révolution*, chap. 4, <www.marxists.org/francais/lenin/works/1917/08/er4.htm>.

61. V. I. Vorobčenko, *Publicist-leninec : Revoliucionno-publicističeskaja dejatel'nost' A. K. Voronskogo (1911-1918)*, Štiinca, Kišinëv, 1986, p. 112, 131.

62. *Ibid.*, p. 132-134.

63. *Ibid.*, p. 115.

64. V. I. Lénine, *L'État et la Révolution*, chap. 3, <www.marxists.org/francais/lenin/works/1917/08/er3.htm> ; I. Evsenin, *Ot fabrikanta k Krasnomu Oktjabrju*, Izdatel'stvo VCSPS, Moscou, 1927, p. 54.

65. *Ibid.*, p. 63.

66. *Ibid.*, p. 63-73. Pour le contexte général, voir en particulier Silvana Malle, *The Economic Organization of War Communism*, Cambridge University Press, Cambridge, 1985.

67. V. I. Lénine, « Contribution à l'histoire d'une paix malheureuse », <www.marxists.org/francais/lenin/works/1918/01/vil19180107.htm> ; V. I. Lenin, « Uspehi i trudnosti Sovetskoj vlasti », *PSS*, 38, p. 55 (<http://www.leninism.su/works/tom-38/uspexi-i-trudnosti-sovetskoj-vlasti.html>) ; N. Buharin, E. Preobraženskij, *Azbuka kommunizma*, N.p., Izd. Ob'edinennoj kommunističeskoj partii Ameriki, 1921, p. 49-50.

68. N. Osinskij, *Gosudarstvennoe regulirovanie krest'janskogo hozjajstva*, Gosizdat, Moscou, 1920, p. 9-11, 24 ; N. Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, *in* N. I. Buharin, *Problemy teorii i praktiki socializma*, Politizdat, Moscou, 1989, p. 122.

69. Karl Marx, « Révélations sur le procès des communistes de Cologne » (1853), <www.marxists.org/francais/marx/works/1852/12/01.htm> ; Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, p. 95 ; V. I. Lénine, « Contribution à l'histoire d'une paix malheureuse » ; V. I. Lenin, « IV Konferencija professional'nyh sojuzov i fabrično-zavodskih komitetov Moskvy », *PSS*, 36, p. 439 (<www.leninism.su/works/tom-36/iv-konferencziya-professionalnyx-soyuzov-i-fabrichno-zavodskix-komitetov-moskvy.html>) ; V. I. Lenin, « Proročeskie slova », *PSS*, 36, p. 472-473 (<www.leninism.su/works/tom-36/prorocheskie-slova-36.html>) ; Friedrich Engels, « Zur Erinnerung fur die deutschen Mordspatrioten 1806-1807 » (traduction en anglais disponible *in* Lenin, *Collected Works*, 27, p. 494-495, <www.marxists.org/archive/lenin/works/1918/jun/29b.htm>). Sur la violence idans la pensée bolchevique, voir James Ryan, *Lenin's Terror : The Ideological Origins of Early Soviet State Violence*, Routledge, Londres, 2012.

70. V. I. Lénine, « Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets », 1918 (<www.marxists.org/francais/lenin/works/1918/04/vil19180428.htm >).

71. V. I. Lenin, « Kak organizovat' sorevnovanie », *PSS*, 35, p. 201, <www.leninism.su/works/tom-35/kak-organizovat-sorevnovanie.html> ; Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 216 ; L. Trockij, « Pamjati Sverdlova », in *Jakov Mihailovič Sverdlov : Sbornik vospominanii i statej*, Giz, Moscou, 1926, <www.magister.msk.ru/library/trocky/trotm207.htm>.

72. Egon-Besser, « Volja k žizni », p. 99-106 (la longue citation se trouve p. 106).

73. Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 226.

74. Vinogradskaja, *Sobytija*, p. 153-154.

75. Lunačarskij, *Vospominanija*, p. 216-217 ; V. I. Lénine, « Comment organiser l'émulation ? », 1917 (<www.marxists.org/francais/lenin/works/1917/12/vil19171227.htm>). Voir Victoria E. Bonnell, *Iconography of Power : Soviet Political Posters under Lenin and Stalin*, University of California Press, Berkeley, 1998, p. 187-204, en particulier p. 202-204.

76. Ja. M. Sverdlov, « Reč' na zasedanii VCIK hetvertogo sozyva, 20 maia 1918 goda », Biografiia. Ru (<www.biografia.ru/about/sverdlov27.html>).

77. Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, p. 163.

78. Apocalypse 18.

79. Cité *in* I. F. Plotnikov, *Pravda istorii : Gibel' carskoj sem'i*, Za duhovnost' i nravstvennost', Iékaterinbourg, 2003, p. 238.

80. *Ibid.*, p. 227.

81. *Ibid*., p. 226 ; Golochtchekine, cité *in* V. V. Alekseev, *Gibel' carskoj sem'i : Mify i real'nost' (novye dokumenty o tragedii na Urale)*, N. p., 1993, Iékaterinbourg, p. 126-127.

82. Pour des photographies et une analyse de cette inscription, voir N. Sokolov, *Ubijstvo carskoj sem'i*, Slovo, Berlin, 1925, p. 171-172 (fig. 53, 54). Voir également Plotnikov, *Pravda istorii*, p. 235. Pour un examen utile des sources, voir L. A. Lykova, *Sledstvie po delu ob ubijstve rosssijskoj imperatorskoj sem'i*, Rosspen, Moscou, 2007.

83. Lev Trockij, *Dnevniki i pis'ma*, éd. par Ju. G. Fel'štinskij, Hermitage, Tenafly, NJ, 1986, p. 101.

84. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 24-42.

85. Sokolov, *Ubijstvo carskoj sem'i*, p. 192-218 (sur la lame, voir p. 216) ; Alekseev, *Gibel' carskoj sem'i*, p. 139-159 ; Plotnikov, *Pravda istorii*, p. 355-373. Voir également *Sbornik dokumentov, otnosjaščihsia k ubijstvu Imperatora Nikolaja II I ego sem'i*, Rus-Sky, <http://rus-sky.com/history/library/docs.htm#1-10> ; et Viktorija Luk'ianova, *Poslednie angely na zemle*, RoyalLib.com, <http://royallib.com/book/lukyanova_viktoriya/poslednie_angeli_na_zemle.html>.

Notes du chapitre 5

1. Ja. M. Sverdlov, *Izbrannye proizvedenija*, Gospolitizdat, Moscou, 1957, vol. 3, p. 5-8. Le nom officiel de la police secrète a changé plusieurs fois : Tchéka, 1917-1922 ; GPU (Guépéou), 1922-1923 ; OGPU, 1923-1934 ; NKVD, 1934-1941.

2. Semion Lyandres, « The 1918 Attempt on the Life of Lenin : A New Look at the Evidence », *Slavic Review*, vol. 48, n° 3, automne 1989, p. 432-448 ; K. T. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, Moscou, Molodaja gvardija, 1985, p. 372-373 ; P. Mal'kov, *Zapiski komendanta moskovskogo Kremlja*, Molodaja gvardija, Moscou, 1961, p. 159-162 (le passage sur l'apparence « sévère » de Sverdlov se trouve p. 160) ; P. Mal'kov, « Zapiski komendanta Kremlja », *Moskva*, 11, 1958, p. 136. Il s'agit de la première édition des mémoires de Malkov. Les autres éditions ne contiennent pas la phrase sur l'appartement de Sverdlov.

3. Mal'kov, *Zapiski*, Moscou, Molodaja gvardija, 1959, p. 159-160. Cette épisode n'est relaté que dans l'édition de 1959. Voir également Richard Pipes, *The Russian Revolution*, Vintage Books, New York, 1990, p. 806-809.

4. Mal'kov, *Zapiski*, 1961, p. 162 ; N. Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, *in* N. I. Buharin, *Problemy teorii i praktiki socializma*, Politizdat, Moscou, 1989, p. 165-166.

5. Peter Holquist, *Making War, Forging Revolution : Russia's Continuum of Crisis, 1914-1921*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 2002, p. 7-11, 174-175, *et passim* ; I. V. Stalin, « K voennomu položeniju na juge », *Sočinenija*, vol. 4, Gospolitizdat, Moscou, 1946, Biblioteka Gračeva (<http://grachev62.narod.ru/stalin/t4/t4_68.htm>). Il est fait ici référence à Anton Denikine et Alexander Koltchak.

6. R. A. Medvedev et S. P. Starikov, *Žizn' i gibel' Filippa Kuz'miča Mironova*, Patriot, Moscou, 1989, p. 61 (citation d'Alexeïev).

7. *Filipp Mironov : Tihij Don v 1917-1921 gg.*, Demokratija, Moscou, 1997, p. 35-36.

8. Holquist, *Making War*, p. 143-165.

9. Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 112 ; V. L. Genis, « Raskazačivanie v Sovetskoj Rossii », *Voprosy istorii*, n° 1 (1994), p. 43.

10. *Filipp Mironov*, p. 137-138.

11. Holquist, *Making War*, p. 180-184 ; Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 154-158 ; *Filipp Mironov*, p. 145-146.

12. *Ibid.* ; Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 158-159 (citation sur le Donburo) ; Aleksandr Kozlov, « Tragedija Donskogo kazačestva v XX v. », *Istorija Donskogo kraja*, vol. 1, 20 janvier 2000, <www.relga.ru/Environ/WebObjects/tgu-www.woa/wa/Main?textid=1881&level1=main&level2=articles> (citation de Yakir).

13. *Filipp Mironov*, p. 230 ; Genis, « Raskazačivanie », p. 45.

14. *Filipp Mironov*, p. 224.

15. *Ibid.*, p. 224, 164.

16. Polina Vinogradskaja, *Sobytija i pamjatnye vstreči*, Politizdat, Moscou, 1968, p. 180-187 (la citation se trouve p. 183) ; Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, p. 390-395 (la citation se trouve p. 393).

17. V. I. Lenin, « Reč' pamjati Sverdlova na ekstrennom zasedanii VcIK », *in* Lenin, *Polnoe sobranie sočinenij*, Izdatel'stvo političeskoj literatury, Moscou, 1967-1970, vol. 38, p. 74-79 ;

Lenin : Revoljucioner, myslitel', čelovek (<http://leninism.su/works/77-tom-38/1302-rech-pamyati-ya-m-sverdlova-na-ekstrennom-zasedanii-vczik.html>).

18. *Ibid.* ; *Vos'moi s''ezd RKP(b), p. mart 1919 : Protokoly*, Politizdat, Moscou, 1959, p. 164 (citation d'Ossinski).

19. K. A. Egon-Besser, « Volja k žizni, k bor'be », *in O Jakove Sverdlove : Vospominanija, očerki, stat'i sovremennikov*, Izdatel'stvo političeskoj literatury, Moscou, 1985, p. 106.

20. *Filipp Mironov*, p. 163, 164-165 (citation de Trotski) ; Kozlov, « Tragedija », <www.relga.ru/Environ/WebObjects/tgu-www.woa/wa/Main?textid=1881&level1=main&level2 = articles>.

21. *Filipp Mironov*, p. 165, 185. Ma traduction s'appuie sur Holquist, *Making War*, p. 192.

22. Cité *in* Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 173.

23. *Filipp Mironov*, p. 310-311.

24. *Ibid.*, p. 204-208.

25. Jurij Trifonov, « Otblesk kostra », *in Sobranie sočinenij*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1987, p. 9-73 (la citation sur le « tourbillon » se trouve p. 46) ; Trifonov, « Iz dnevnikov i rabočih tetradej », p. 114 ; O. Trifonova-Mirošničenko, « Ženščina iz doma na naberežnoj », *Komsomol'skaja Pravda*, 3 juillet 1988 ; Olga Trifonova, lettre à l'auteur, 4 juin 2010.

26. *Filipp Mironov*, p. 152 (citation de Filipp Mironov), p. 737, 741-742.

27. Holquist, *Making War*, p. 193-194 ; Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 174-175, p. 194-206 ; *Filipp Mironov*, p. 210 ; Genis, « Raskazačivanie », p. 50 ; Trifonov, « Otblesk kostra », p. 111-117.

28. *Filipp Mironov*, p. 255-271.

29. *Ibid.*, p. 272, 277, 280-282.

30. *Ibid.*, p. 280-282.

31. *Ibid.*, p. 294-295.

32. *Ibid.*, p. 298-299.

33. *Ibid.*, p. 661.

34. *Ibid.*, p. 660-666.

35. *Ibid.*, p. 666.

36. *Ibid.*, p. 303-304.

37. *Ibid.*, p. 313-314.

38. *Ibid.*, p. 313-314, 320.

39. *Dejateli SSSR i revoljucionnogo dviženja Rossii*, Moscou, Sovetskaja enciklopedija, Moscou, 1989, p. 675-676 ; S. N. Burin, « Sud'by bezvestnye », *Nauka i žizn'*, 12, 1989, p. 57-64 ; A. P. Nenarokov, « I. T. Smilga », *in* Nenarokov (dir.), *Revvoensovet respubliki*, Politizdat, Moscou, 1991, p. 350-359 ; Tatiana Ivarovna Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998.

40. *Filipp Mironov*, p. 321-322.

41. Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 229-236 ; *Filipp Mironov*, p. 323-325, 327, 374-375, 382, 390, 392.

42. *Filipp Mironov*, p. 434.

43. *Ibid.*, p. 660, 398, 441, 437.

44. Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 246-247.

45. *Filipp Mironov*, p. 415-423.

46. *Ibid.*, p. 423-427.

47. *Ibid.*, p. 427-30 ; Medvedev et Starikov, *Žizn' i gibel'*, p. 260.

48. *Filipp Mironov*, p. 674, 677.

49. *Ibid.*, p. 433-434, 449.

50. Medvedev et Starikov, *Žizn’ i gibel’*, p. 271-280.

51. *Filipp Mironov*, p. 430, 433 ; Medvedev et Starikov, *Žizn’ i gibel’*, p. 266.

52. *Filipp Mironov*, p. 447-452.

53. *Ibid.*, p. 452, 460, 628, 651 ; Medvedev et Starikov, *Žizn’ i gibel’*, p. 289.

54. Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, p. 165-166.

55. *Filipp Mironov*, p. 498, 504, 588-620, 622 (« ce que j’ai entendu… »), p. 651 (« pèlerinages de masse ») ; Medvedev et Starikov, *Žizn’ i gibel’*, p. 300-348 ; V. G. Jaščenko, *Bol’ševisckoe povstančestvo v Nižnem Povolž’e i na Srednem Donu*, Librokom, Moscou, 2008, p. 31-46.

56. Medvedev et Starikov, *Žizn’ i gibel’*, p. 348 ; *Filipp Mironov*, p. 640-649.

57. Medvedev et Starikov, *Žizn’ i gibel’*, p. 360 ; *Filipp Mironov*, p. 657-659, 681-684, 734.

Notes du chapitre 6

1. Edward Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, Desrez, Paris, 1835-1836 ; Guenter Lewy, *Religion and Revolution*, Oxford University Press, New York, 1974, p. 23.

2. *Cf.* Max Weber, *Economy and Society*, University of California Press, Berkeley, 1978, vol. 1, p. 216, 241 ; Edward Shils, *Center and Periphery*, University of Chicago Press, Chicago, 1975, p. 256-275 ; Gianfranco Poggi, *Forms of Power*, Polity, Cambridge, 2001, p. 89.

3. Pour les « hiérocraties », voir Weber, *Economy and Society*, vol. 2, p. 1159-1163.

4. Voir en particulier Gerald M. Easter, *Reconstructing the State : Personal Networks and Elite Identity in Soviet Russia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.

5. Andreï Platonov, *La Ville de Villegrad*, Gallimard, Paris, 1971, p. 32.

6. RGASPI, f. 124, op. 1, dd. 1429, 1919, 745, 484 ; Reginald E. Zelnik, « The Fate of a Russian Bebel : Semen Ivanovich Kanatchikov, 1905-1940 », *Carl Beck Papers in Russian and East European Studies*, 1105, août 1995. Voir également *Bol'šaja sovetskaja enciklopedija* et K. A. Zalesskij, *Imperija Stalina*, Veče, Moscou, 2000.

7. E. A. Dinerštein, *A. K. Voronskij v poiskah živoj vody*, Rosspen, Moscou, 2001, p. 41-94.

8. A. Voronskij, *Literaturnye portrety*, Federacija, Moscou, 1929, p. 239 ; *Dejateli SSSR i revoljucionnogo dviženja Rossii*, Sovetskaja enciklopedija, Moscou, 1989, p. 355-356 ; RGASPI, f. 124. op. 1, dd. 80, 1582, 1526 ; A. P. Nenarokov (dir.), *Revvoensovet respubliki*, Politizdat, Moscou, 1991, p. 318-325, 276-296 (la citation sur la « poigne de fer » extraite de la lettre du 7 décembre de 1918 de Podvoïski à Lénine vient de la p. 285) ; Dinerštein, *A. K. Voronskij*, p. 44. Voir également Zalesskij, *Imperija Stalina*.

9. Nenarokov, *Revvoensovet respubliki*, p. 356-359 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1946 ; op. 2, d. 345 ; Nicolas Werth, « Un État contre son peuple : violences, répressions, terreurs en URSS de 1917 à 1953 », *in* Stéphane Courtois (dir.), *Le Livre noir du communisme*, Robert Laffont, Paris, 1998.

10. *Dejateli SSSR i revoljucionnogo dviženja Rossii*, Sovetskaja enciklopedija, Moscou, 1989, p. 573, 439, 374 (citation) ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 854, ll., p. 3-4.

11. P. Mal'kov, *Zapiski komendanta moskovskogo Kremlja***,** Molodaja gvardija, Moscou, 1961, p. 118-136 (la citation se trouve p. 136) ; A. Ja. Arosev, *Belaja lestnica*, Sovremennik, Moscou, 1989, p. 414, 416.

12. Mal'kov, *Zapiski*, *1961*, p. 121-122. Voir également K. T. Sverdlova, *Jakov Mihailovič Sverdlov*, Molodaja gvardija, Moscou, 1985, p. 337-340 ; Arosev, *Belaja lestnica*, p. 376-379.

13. GARF (Archives d'État de la Fédération de Russie), f. 551, op. 1, d. 39, ll., p. 59-108.

14. See, e.g., GARF, f. 551, op. 1, 8, 17, 20, 28, 39, 43, 46, 48, 81-84, 101 ; et GARF, f. 1235, op.70, d. 13 ; op. 133, dd. 10, 174, 175, 215, 375, 420. Les citations proviennent de GARF, f. 551, op. 1, d. 83, l. 2 ; d. 101, ll. 149-149ob. et l. 139 ; d. 84, ll. 1-3ob.

15. GARF, f. 551, op. 1, d. 1, l. 7 ; d. 17, l. 42 ; d. 50, ll. 4, 10-20.

16. GARF, f. 551, op. 1, d. 39, l. 75 ; d. 48, l. 139 ; d. 67, ll. 1, 25-26, 256 ; d. 48, ll. 33, 74, 93-100 ; f. 1235, op. 72, d. 63, ll. 7-8.

17. GARF, f. 551, op. 1, d. 20, l. 6.

18. GARF, f. 551, op. 1, d. 39, ll. 68, 67 ; d. 20, l. 2 ; d. 48, l. 139.

19. GARF, f. 551, op. 1, d. 3, d. 39, ll. 76, 95 ; GARF, f. 1235 op. 133, dd. 7 ; 10 ; 185, l. 14 ; 187 ; 194, l. 184 ; 197.

20. GARF, f. 1235, op. 133, d. 181 ; AOM, f. 2, op. 3. d. 14 (Irina Kalistratovna Gogua), ll. 39-40.

21. GARF, f. 551, op. 1, dd. 22a, 48, 55 ; f. 1235, op. 133, d. 10, l. 35 ; f. 9542, op. 1, d. 5, l. 2.

22. GARF, f. 1235, op. 133, d. 10 ; f. 5446, op. 55, d. 794 ; f. 336, op. 21, d. 711 ; f. 9542, op. 7, d. 3, ll. 105ob-106.

23. RGASPI, f. 559, op. 1, d. 132, ll. 10-14.

24. V. Keržencev, *Tvorčeskij teatr : Puti socialističeskogo teatra*, Kniga, Moscou, 1918, p. 44, 80-82.

25. *Ibid*., p. 56.

26. Vladimir Maïakovski, *Le Mystère-bouffe*, in *Théâtre*, trad. Michel Wassiltchikov, Grasset, Paris, 1989, p. 200, 270.

27. K. Lander, *Naša teatral'naja politika*, Gosizdat, Moscou, 1921, p. 9-10 ; A. Voronskij, *Literaturnye tipy*, Krug, n.d., Moscou, p. 17-20, 38.

28. Aleksandr Malyškin, *Padenie Daira*, Magister, <http://www.magister.msk.ru/library/prose/malya001.htm> ; Apocalypse 18 : 3,13 ; Vsevolod Ivanov, « Bronepoezd N° 14.69 », Lib. ru, <http://lib.ru/IWANOWWS/bronepoezd.txt>.

29. Jurij Libedinskij, *Nedelia. Komissary*, Voenizdat, Moscou, 1968, p. 8-9.

30. Platonov, *La Ville de Villegrad*, p. 11.

31. Boris Pilniak, *L'Année nue*, trad. L. L. Bernstein et L. Desormonts, Autrement, Paris, 1998, Isaak Babel', *Sočinenija*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1992, vol. 2, p. 43, 101, 70 ; Libedinskij, *Nedelia*, p. 71.

32. Apocalypse 18 : 7.

33. Malyškin, *Padenie Daira*.

34. Vsevolod Ivanov, *Cvetnye vetra*, in *Sopki*, Moscou, Gosizdat, 1927, p. 300-309.

35. Apocalypse 19 : 11-13 ; Boris Lavrenev, *Sorok pervyj*, Lib. ru, <http://lib.ru/RUSSLIT/LAWRENEW/41.txt>.

36. Pilniak, *L'Année nue*, p. 35.

37. A. Arosev, *Zapiski Terentija Zabytogo*, Russkoe tvorčestvo, Berlin, 1922, p. 102-104 ; A. Voronskij, *Iskusstvo videt' mir*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1987, p. 211-212 (l'article « Vsevolod Ivanov » fut publié initialement en 1922).

38. M. M. Bakhtine, « Récit épique et roman », *in Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978, p. 462 ; Andreï Platonov, *Tchevengour*, trad. Louis Martinez, Robert Laffont, « Pavillons », Paris, 1996, p. 142.

39. Andreï Platonov, *Tchevengour*, p. 157.

40. *Ibid.*, p. 248-251.

41. Isaak Babel, *Cavalerie rouge*, trad. Jacques Catteau, L'Âge d'homme, Lausanne, 1972, p. 38.

42. *Ibid.*, p. 79.

43. Voronsky, *Literaturnye tipy*, p. 110-115 ; *Pervyj vsesojuznyj s''ezd sovetskih pisatelej 1934 : Stenografičeskij otčet*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1934, p. 279.

44. Dm. Furmanov, *Čapaev*, Lib. ru, <http://lib.ru/RUSSLIT/FURMANOW/chapaew.txt> (Dimitri Fourmanov, *Tchapaïev*, trad. A. Oranovskaïa et A. Roudnikov, Éditions sociales internationales, Paris, 1933).

45. Libedinskij, *Nedelia*, p. 70.

46. Malyškin, *Padenie Daira*.

47. Furmanov, *Čapaev* ; Malyškin, *Padenie Daira* ; Ivanov, *Cvetnye vetra*, p. 326 ; A. Alexandre Fadeïev, *La Défaite*, trad. Maurice Parijanne, Les Éditeurs français réunis, Paris, 1950, p. 218-219.

48. Platonov, *Tchevengour*, p. 224.

49. Voronsky, *Literaturnye tipy*, p. 184-185, 189 ; Ivanov, « Bronepoezd N° 14.69 » ; Malyškin, *Padenie Daira* ; Pilniak, *L'Année nue*, p. 188, 35 ; Leonid Leonov, *Petušihinskij prolom*, Leonid Leonov. ru, <www.leonid-leonov.ru/files/petušihinskiy. txt> ; Libedinskij, *Nedelia*.

50. Ivanov, *Cvetnye vetra*, p. 267. Pour une interprétation pionnière de l'intrigue maîtresse de la littérature bolchevique, voir Katerina Clark, *The Soviet Novel : History as Ritual*, University of Chicago Press, Chicago, 1985.

51. Furmanov, *Čapaev*.

52. Babel, *Cavalerie rouge*, p. 135.

53. Lev Lunc, « V pustyne », Klassika, <http://az.lib.ru/l/lunc_l_n/text_0010.štml>.

54. A. S. Serafimovič, *Sobranie sočinenij*, vol. 6, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1959, p. 191 ; V. Čalmaev, *Aleksandr Serafimovič*, Nižne-Volžskoe knižnoe izdatel'stvo, Volgograd, 1986, p. 241-245 ; A. Volkov, *Tvorčeskij put' A. S. Serafimoviča*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1963, *passim* ; N. I. Sac, *Novelly moej žizni*, Iskusstvo, Moscou, 1984, vol. 1, p. 100-106 ; Ol'ga Garbuz, « V šestnadcat' mal'čišeskih let », *Sovetskaja Rossija*, 142 (12753), 27 octobre 2005.

55. A. Serafimovitch, *Le Torrent de fer*, Éditions du Progrès, Moscou, 1977, p. 5 et 9.

56. *Ibid.*, p. 22, 69, 70-71.

57. *Ibid.*, p. 71-72.

58. *Ibid.*, p. 82 et suiv.

59. *Ibid.*, p. 192-193.

60. *Ibid.*, p. 140.

61. *Ibid.*, p. 159.

62. *Ibid.*, p. 209-210.

63. *Ibid.*, p. 255-256, 260.

64. ARAN, f. 528, op. 2, d. 1, ll. 1-2, 16-19 ; Saul Borovoj, *Vospominanija*, Gešarim, Moscou, 1993, p. 46-53. Narodnaïa Volia (« La Volonté du peuple ») était une organisation terroriste révolutionnaire responsable de l'assassinat du tsar Alexandre II.

65. L. Kricman, *Geroičeskij period Velikoj russkoj revoljucii (opyt analiza t.n. «voennogo kommunizma»)*, Gosizdat, Moscou, 1924, p. 10-11, 75.

66. *Ibid.*, p. 77-83, 85-87.

67. *Ibid.*, p. 59, 61, 64, 127, 43, 227.

68. *Ibid.*, p. 228, 249-250.

69. Karl Radek, *Portrety i pamflety*, Sovetskaja literatura, Moscou, 1933, vol. 1, p. 36 ; sur l'iconographie de Lénine, voir Victoria E. Bonnell, *Iconography of Power : Soviet Political Posters under Lenin and Stalin*, University of California Press, Berkeley, 1998, p. 139-152.

70. Boris Volin et Mihail Kol'cov (dir.), *Umer Lenin*, Mospoligraf, Moscou, 1924, p. 7, 21.

71. *Ibid.*, p. 7, 21 ; Mihail Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, Pravda, Moscou, 1956, p. 200-201.

72. Volin et Kol'cov, *Umer Lenin*, p. 22 ; N. Osinskij, « Risunok perom », *in Lenin*, comp. V. Krainii et M. Bespalov, éd. D. Lebed', Molodoj rabočij, Harkov, 1924, p. 43 ; Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 199. Pour une analyse de cette synthèse, voir Alexei Yurčak, « Bodies of Lenin : The Hidden Science of Communist Sovereignty », *Representations*, 129, hiver 2015, p. 116-157.

73. Volin et Kol'cov, *Umer Lenin*, p. 7-8.

74. *Ibid.*, p. 8 ; A. Arosev, *Po sledam Lenina*, Gosizdat, Leningrad, 1924, p. 39, 42.

75. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 207.

76. Volin et Kol'cov, *Umer Lenin*, p. 21.

77. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 201-203.

78. Cité *in* M. Ol’minskij, « Lenin ili ne Lenin », *Proletarskaja revoljucija*, n° 1, 1931, p. 149-150 ; Nina Tumarkin, *Lenin Lives ! The Lenin Cult in Soviet Russia*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1983, p. 136-164, 181 ; Ju. M. Lopuhin, *Bolezn’, smert’ i bal’zamirovanie V. I. Lenina : Pravda i mify*, Respublika, Moscou, 1997, p. 63-68 ; B. I. Zbarskij, *Mavzolej Lenina*, OGIZ, Leningrad, 1945, p. 26-32 ; Timothy Edward O’Connor, *The Engineer of Revolution : L. B. Krasin and the Bolsheviks, 1870-1926*, Westview Press, Boulder, CO, 1992, p. 58-113, 144-147, 277-281 ; I. B. Zbarskij, « Ot Rossii do Rossii », *in Pod kryšej Mavzoleja*, Polina, Tver, 1998, p. 191-193 ; Ju. G. Fel’štinskij, *Voždi v zakone*, Terra, 1999, Moscou, chap. 1, Lib. ru, <www.lib.ru/POLITOLOG/felshtinskij.txt>. Sur l’idée d’immortalité, voir Nikolai Krementsov, *Revolutionary Experiments : The Quest for Immortality in Bolshevik Science and Fiction*, Oxford University Press, New York, 2013. Sur l’embaumement de Lénine et ses significations, voir Yurchak, « Bodies of Lenin » (pour le plan de Krassine, voir p. 125).

79. Lopuhin, *Bolezn’*, p. 67-88 ; Zbarskij, « Ot Rossii do Rossii », p. 191-222, 9-27 ; Il’ja Zbarskij, *Ob’’ekt N° 1*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 44-57.

80. Zbarskij, *Mavzolej Lenina*, p. 43-44.

81. Lopuhin, *Bolezn’*, p. 92-109 ; Zbarskij, *Ob’’ekt N° 1*, p. 80-95.

82. A. Černobaev, *V vihre veka*, Moscou, Moskovskij rabočij, 1987, p. 135-147 ; A. Arosev, *O Vladimire Il’iče*, Moscou, Priboj, 1926, p. 5-7.

83. A. Arosev, *O Vladimire Il’iče*, p. 8-13.

84. *Ibid.*, p. 19-23.

85. *Ibid.*, p. 24-31. Ce passage est extrait de Lenin, « Zamečanija na vtoroi proekt programmy Plehanova », *in* Lenin, *Polnoe sobranie sočinenij*, Izdatel’stvo političeskoj literatury, Moscou, 1967-70, vol. 6, p. 231 ; Lenin : Revoljucioner, myslitel’, čelovek (disponible sur <http://ur1.ca/qxsco>). La phrase « Rien ne sert de faire de vains discours là où c’est le recours au pouvoir qui est nécessaire » vient de la fable de I. A. Krylov, « Le chat et le cuisinier ».

86. Apocalypse 14 : 14-16.

87. Vladimir Maïakovski, « Le Nuage en pantalon », *in À pleine voix. Anthologie poétique 1915-1930*, trad. Christian David, NRF-Gallimard, coll. « Poésie », p. 294, 292, 288, 385.

88. *Marija Denisova-Ščadenko, skul’ptor*, Gosudarstvennyj muzej V. V. Majakovskogo, Moscou, 2000 ; Natal’ja Dardykina, « Džokonda, kotoruju ukrali », *Moskovskij komsomolec* n° 21608, 22 janvier 2001.

Notes du chapitre 7

1. RGASPI (Archives d'État russes d'histoire politique et sociale), f. 124, op. 1, d. 1429, l. 41.

2. Ronald L. Numbers et Jonathan M. Butler (dir.), *The Disappointed : Millerism and Millenarianism in the Nineteenth Century*, Indiana University Press, Bloomington, 1987, p. 215 ; J. B. Peires, *The Dead Will Arise. Nongqawuse and the Great Xhosa Cattle-Killing Movement of 1856-1857*, Ravan, Johannesbourg, 1989, p. 158.

3. Andreï Platonov, *Tchevengour*, p. 275.

4. Galina A. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut », *Istoričeskij arhiv*, 1 (1997), p. 80 ; entretien avec T. I. Smilga-Polouïan, 19 janvier 1998 ; Natal'ja Aroseva, *Sled na zemle. Dokumental'naja povest' ob otce*, Politizdat, Moscou, 1987, p. 147 ; entretien avec Olga Nikolaïevna Podvoïski, 27 février 1998 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1429, l. 40ob ; V. E. Barančenko, *Stojkost', neutomimost', otvaga*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1988, p. 47 ; ARAN, f. 528, op. 2, l. 4 ; A. M. Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, 1989, p. 104.

5. GARF 9542, op. 7, d. 3, ll. 45-6, 104. Pour l'histoire des sanatoriums et des maisons de repos soviétiques, voir Diane P. Koenker, *Club Red. Vacation Travel and the Soviet Dream*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 2013.

6. GARF 9542, op. 1, d. 11, l. 3.

7. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1308, l. 20.

8. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 745, l. 19.

9. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1429, ll. 40-40ob.

10. *Ibid.*, II. 47-61.

11. Andreï PLATONOV, *Tchevengour*, p. 262 ; Aron A. Sol'c, « O partetike », *in Partijnaja etika. Dokumenty i materialy diskussii 20-h godov*, Politizdat, Moscou, 1989, p. 279-280.

12. RGALI (Archives d'État de la littérature et de l'art), f. 457, d. 225, l. 3 ob.

13. Lénine, « Comment organiser l'émulation ? », 1917, <www.marxists.org/francais/lenin/works/1917/12/vil19171227.htm> et Lénine, *La Maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)*, 1920, <www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/04/gauchisme.htm>; Platonov, *Tchevengour*, p. 286

14. GARF, f. 1235, op. 133, d. 477, l. 257 ; GARF, f. 551, op. 1, d. 48, l. 82 ; GARF 155, op. 1, d. 101, l. 62 ; GARF 9542, op. 1, d. 9, l. 9 ; GARF 1235, op. 133, d. 477, l. 180.

15. RGASPI, f. 613, op. 4, d. 51, ll. p. 13-30.

16. GARF, f. 551, op. 1, d. 48, l. 7.

17. GARF, f. 1235 op. 133, d. 477, ll. 180 (pour la longue citation, p. 251-252 ; GARF, f. 551, op. 1, d. 48, l. 82 ; d. 50. ll. 4, 15, 20, 158 ; GARF, f. 551, op. 1, d. 82, l. 1 ob, 5 ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 11, l. 7.

18. GARF, f. 551, op. 1, d. 57, ll. 10-10ob ; RGASPI, f. 613, op. 4, d. 51, l. 39 (pour la citation sur les « femmes à la retraite »).

19. Nikolaj Buharin, *Kommunističeskoe vospitanie molodeži*, Molodaja gvardija, Moscou et Leningrad, 1925, p. 54-57 ; Lénine, « Les tâches des Unions de Jeunesse », 1920, <www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/10/vil19201002.htm>.

20. Aron A. Sol'c, « O partijnoj etike », *in Partijnaja etika*, p. 260.

21. *Ibid.*, p. 261.

22. « Proekt predloženii prezidiuma CKK II plenumu » CKK RKP (b), *in Partijnaja etika*, 1924, p. 154.

23. Aron A. Sol'c, « O partetike », p. 277.

24. Aron A. Sol'c, « O partijnoj etike », p. 264-265.

25. Judit Agračeva, « Člen partij s 1903 g. », *Vesti* [Israël], 1er juin 1995, p. 10 ; AMDNN, fichier Brandenburgskij.

26. Jakov N. Brandenburgskij, *Brak i ego pravovye posledstvija*, Juridičeskoe izdatelstvo, Moscou, 1926, p. 7-10.

27. Jakov N. Brandenburgskij, *Brak i sem'ja*, Iuridičeskoe izdatelstvo, Moscou, 1926, p. 5.

28. Jakov N. Brandenburgskij, Aron A. Sol'c, Nikolaj Krylenko, Semën Prušickij, *Sem'ja i novyj byt*, Gosudarstvennoe izdatelstvo, Moscou, 1926, p. 20.

29. Jakov N. Brandenburgskij, *Brak i sem'ja*, 19. Au sujet des débats sur le Code de la famille de 1926, voir Wendy Z. Goldman, *Women, the State, and Revolution. Soviet Family Policy and Social Life, 1917-1936*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, p. 185-253.

30. Aron A. Sol'c, « O partijnoj etike », p. 263 ; Sol'c, « O partetike », p. 286 ; Brandenburgskij, *Brak i ego pravovye posledstvija*, p. 5.

31. Aron A. Sol'c, « O partijnoj etike », p. 263.

32. Voir, en particulier, E. M. Jaroslavskij, « O partetike : Doklad na II plenume CKK RKP(b) », 5 octobre 1924, *in Partijnaja etika*, p. 170-219.

33. Nikolaj Buharin, *Kommunističeskoe vospitanie molodeži*, p. 43.

34. Léon Trotski, *Les Questions du mode de vie*, <www.marxists.org/francais/trotsky/livres/qmv/qmvindex.html>. Voir aussi Richard Stites, *Revolutionary Dreams : Utopian Vision and Experimental Life in the Russian Revolution*, Oxford University Press, New York, 1989, p. 109-123 *et passim* ; voir, en particulier, Victoria Smolkin, *A Sacred Place : How Soviet Atheism Was Born, Lived and Died*, Princeton University Press, Princeton, NJ, à paraître.

35. Mihail Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 105-107.

36. Boris Efimov, *Desjat' desjatiletij*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 39, 52 ; entretien avec Boris Iéfimov, 16 octobre 1997 ; *Mihail Kol'cov, Kakim on byl. Sbornik vospominanii* Sovetskij pisatel', Moscou, 1989, p. 141, 144 ; Boris Medovoj, *Mihail i Marija*, Izdatel'stvo političeskoj literatury, Moscou, 1991, p. 57-58 ; GARF 9542, op. 1, d. 111, ll. 42-48.

37. Mihail Kol'cov, p. 136-138, 144-145, *et passim* ; Natal'ja Sac, *Novelly*, Moscou, 1971, vol. 1, p. 170, 181.

38. Mihail Kol'cov, *Izbrannye sočinenija v treh tomah*, vol. 1, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1957, p. 193-203 ; Natal'ja Sac, *Novelly*, p. 108-109, 207-213, 310-314, 362-375 *et passim*.

39. *Mihail Kol'cov*, p. 205 ; entretien avec Eva B. Levine, 27 septembre 1998 ; *Eva Pavlovna Levina-Rozengol'c, 1898-1975, sbornik materialov*, Gosudarstvennaja tret'jakovskaja galerija, Moscou, 1996 ; *Eva Pavlovna Levina-Rozengol'c, živopis' i grafika*, Galart, Moscou, 2006.

40. Boris Efimov, *Desiat' desjatiletij*, p. 55, 179, 244, 614-625 ; Roj Medvedev, « Slava i tragedija odnoj sem'i ».

41. Entretien avec Elena Andreïevna Sverdlova, 26 février 1998 ; entretien avec Olga Nikolaïevna Podvoïski, 27 février 1998 ; entretien avec Milena Alexeïevna Lozovski, 4 mars 1998 (Alexeï était le pseudonyme de Solomon Lozovski au sein du Parti) ; *N. V. Petrov, K. V. Skorkin. Kto rukovodil NKVD 1934-1941. Spravočnik*, Zven'ja, Moscou, 1999, p. 93-94 ; Jurij Dojkov, « Mihail Kedrov i Revekka Plastinina », *Važskaja oblast,'* no 8, 8 septembre 1992.

42. N. Efimov, *Tovarišč Nina*, Verhne-Volžskoe knižnoe izdatel'stvo, Jaroslavl', 1969, p. 62, 115, 110-111 ; entretien avec Olga Nikolaevna Podvoïski, 27 février 1998.

43. N. Efimov, *ibid.*, p. 61, 64.

44. *Ibid.*, p. 112.

45. Nikolaj Podvojskij, *Smyčka s solncem*, Gosizdat, Leningrad, 1925 ; Nikolaj Stepanov, *Podvojskij*, Molodaja gvardija, Moscou, 1989, p. 319-341. Pour une histoire de l'hygiène soviétique, voir Tricia Starks, *Body Soviet : Propaganda, Hygiene, and the Revolutionary State*, University of Wisconsin Press, Madison, 2008.

46. Iouri Trifonov, *Fumées et brouillards vers le soir* [Starik], trad. Lily Denis, Stock, Paris, 1979, p. 188-191 ; lettre de T. I. Shmidt, 30 juin 2010 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1526, ll. 4-8.

47. Trifonov, *Sobranie sočinenij*, vol. 4, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1986, p. 99 ; Jurij Trifonov, *Isčeznovenie*, in *Otblesk kostra i Isčeznovenie*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1988, p. 242-245, p. 262, *et passim* ; Aleksander ŠITOV, *Jurij Trifonov. Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo universiteta, Iékaterinbourg 1997, p. 72 *et passim* ; Olga R. Trifonova-Mirošničenko, « Ženščina iz Doma na naberežnoj », *Moskovskaja Pravda*, 3 juin 1988.

48. Jurij Trifonov, *Sobranie sočinenij*, vol. 4, p. 21 ; E. I. Zelenskaja, « A. A. Sol'c », manuscrit inédit, AMDN, dossier Sol'c. Voir aussi Jurij Trifonov, *Isčeznovenie*, p. 192-194, p. 225 *et passim*.

49. Aron A. Sol'c, « O partetike », p. 286-287 ; *Mihail Kol'cov*, p. 142.

50. Natal'ja Aroseva, *Sled na zemle*, p. 78-79, 140-141, 148, 177-179, 184-186, 194-195, 199-200, 225-226 ; Ol'ga Aroseva, *Bez grima*, Centrpoligraf, Moscou, 1999, p. 7-8, 13-15, 20-21, 93-94 ; Anatolij Černobaev, *V vihre veka*, p. 124-125.

51. Vladimir I. Pjatnickij (dir.), *Golgofa*, Palitra, Saint-Pétersbourg, 1993, p. 6-10 ; Vladimir I. Pjatnickij, *Osip Pjatnickij i Komintern an vesah istorii*, Harvest, Minsk, 2004, p. 58-63 ; Mark Grossman, *Da svjatitsja imja tvoe!*, Južno-Ural'skoe knižnoe izdatel'stvo, Tcheliabinsk, 1983, p. 442-462.

52. Il'ja Zbarskij, *Ob''ekt N° 1*, p. 10-11, 20, 24-26, 36-38 ; Anatolij Korolev, « Vsevolodo-Vil'va na perekrestke russkoj kul'tury », *Znami*, n° 11, 2009, <http://magazines.russ.ru/znamia/2009/11/ko29.html> ; entretien avec Ilia Borissovitch Zbarski, 10 mars 1998 ; entretien avec Viktor Borissovitch Zbarski, 22 mars 1998.

53. Warren Lerner, *Karl Radek : The Last Internationalist*, Stanford University Press, Stanford, 1970, p. 4.

54. Angelina Balabanoff, *Ma vie de rebelle*, trad. Philippe Bonnet, Balland, Paris, 1981, p. 244-245.

55. Warren Lerner, *Karl Radek*, p. 17-19, 23-28, 47-48, 60, 69-71, 97, 127-128, 132 *et passim* ; Jean-François Fayet, *Karl Radek (1885-1939)*, Peter Lang, Berne, 2004, p. 11-47 *et passim* ; El'mar Gisejnov, Vladlen Sirotkin, « Lico i maski Karla Radeka », *in Arhivy raskryvajut tajny… Meždunarodnye voprosy : sobytija i ljudi*, Politizdat, Moscou, 1991, p. 343-348 ; V. A. Artemov, *Karl Radek. Ideija i sud'ba*, Voronej, CČKI, 2000 ; Valeri A. Torčinov, Alexej M. Leontjuk, *Vokrug Stalina. Istoricko-biografičeskij spravočnik*, Filologičeskij fakul'tet Sankt-Peterburgskogo gosudarstvennogo universiteta, Saint-Pétersbourg, 2000, p. 392-394.

56. Mandelstam, Koltsov, Rochal et Libedinski sont cités *in* Galina Pržiborovskaja, *Larisa Reisner*, Molodaja gvardija, Moscou, 2008, p. 87, 95, 205, 412, 414 ; Trotski, *Ma vie*, p. 241 ; Vadim Andreev, *Detstvo*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1966, p. 70-71.

57. Galina Pržiborovskaja, *Larisa Reisner*, p. 155, 165, 247, 261, 293 *et passim*.

58. Elizaveta Drabkina, *Černye suhari*, p. 213 ; Galina Pržiborovskaja, *Larisa Reisner*, p. 258.

59. Vadim Andreev, *Detstvo*, p. 70 ; Alla Zeride, « Myth as Justification for Life », *The Russian Review*, vol. 51, n° 2, avril 1992, p. 172-187.

60. Aleksander Voronskij, *Iskusstvo videt' mir*, p. 332-333.

61. Karl Radek, *Portrety i pamflety*, vol. 1, Sovetskaja literatura, Moscou, 1933, p. 66 et 69.

62. Galina Pržiborovskaja, *Larisa Reisner*, p. 410-477 ; Feliks Medvedev, « Sof'ia Radek o svoem otce i o sebe », *Ogonëk*, n° 52, 1988, p. 28-31 ; Léon Trotski, *Ma vie*, p. 240.

63. Galina Pržiborovskaja, *Larisa Reisner*, p. 471-475.

64. Il'ja Ehrenburg, *Ljudi, gody, žizn'*, vol. 1, p. 73 ; Svetlana Allilueva, *Dvadcat' pisem k drugu*, Zaharov, Moscou, 2000, p. 33 ; Anna Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 211.

65. Anna Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 211-212.

66. Mikloš Kun, *Buharin, ego druz'ja i vragi*, Respublika, Moscou, 1992, p. 28-29 ; Anna Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 119-121 ; entretien avec Svetlana Gourvitch-Boukharine, 1er mai 1998 ; Paul R. Gregory, *Politics, Murder, and Love in Stalin's Kremlin. The Story of Nikolai Buharin and Anna Larina*, Hoover Institution Press, Stanford, 2010, p. 4, p. 16-7, 58-60.

67. « No ja to znaiu, čto ja prav », *Istočnik*, n° 3, 2000, p. 49-50.

68. Knut Hamsun, *Victoria*, trad. Ingunn Galtier et Alain-Pierre Guilhon, Gaïa, Montfort-en-Chalosse, 2010, p. 38.

69. *Ibid*., p. 148-149.

70. Anna Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 80-86,106-107.

71. *Ibid*., p. 112-127, 221-223.

72. *Ibid*., p. 125-127, 119-120.

73. ARAN (Archives de l'Académie des sciences russe), Razrjad V, op. 1-0, d. 11, l. 28 ob. ; voir Knut Hamsun, *Victoria*, p. 74.

74. ARAN, Razrjad V, op. 1-0, d. 11, l. 23-4ob (pour la longue citation : ll. 24-24ob) ; *Dejateli SSSR*, p. 572-573 ; entretien avec Svetlana V. Obolenskiaïa, 20 octobre 2009.

75. Entretien avec Svetlana V. Obolenskiaïa, 20 octobre 2009.

76. Svetlana V. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, <http://zhurnal.lib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml> ; ARAN, Razrjad V, op. 1-0, d. 11, l. 28ob.

77. *Ibid.* ; entretien avec Svetlana V. Obolenskiaïa, 20 octobre 2009 ; ARAN, Razrjad V, op. 1-0, d. 11, ll. 39-39ob *et passim*.

78. RGVA, f. 37461, op. 1, d. 128. ll. 32-33ob.

79. *Ibid*., ll.58-64ob.

80. Natal'ja Dardykina, « Džokonda, kotoruju ukrali », *Moskovskij komsomolec*, n° 21608, 22 janvier 2001.

81. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa, From Paradise to Purgatory. A Voice from Stalin's Russia*, trad. Rose Glickman, Slavica, Bloomington, Indiana, 2012, p. 41 (traduction revue par l'auteur) ; M. M. Jakovenko, *Agnessa. Ustnye rasskazy Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Istoričeskie programmy, Memorial, « Naša žizn' s Mirošej », <www.memo.ru/history/agnessa>.

82. Aleksej Tepljakov, *Opričniki Stalina*, Jaouza, Moscou, 2009 ; Petrov et Skorkin (dir.), *Kto rukovodil NKVD*, p. 301 ; Mira Jakovenko, *Agnessa. Ustnye rasskazy*, p. 9-41.

83. Agnessa Mironova, *Agnessa. From Paradise to Purgatory*, p. 35 ; Mira Jakovenko, *Agnessa*, p. 41.

84. Agnessa Mironova, *Agnessa*, p. 35-36 ; Mira Jakovenko, *Agnessa*, p. 42.

85. Agnessa Mironova, *Agnessa*, p. 41-43 ; Mira Jakovenko, *Agnessa*, p. 48-50.

86. ARAN, f. 528, op. 2, d. 65, l. 4 ob.

87. Lev Kricman, *Geroičeskij period Velikoj russkoj revoljucii*, p. 79 ; Sheila Fitzpatrick, « Ascribing Class : The Construction of Social Identity in Soviet Russia », *The Journal of Modern History*, vol. 65, n° 4, décembre 1993, p. 745-770.

88. *Dejateli SSSR*, p. 688 ; E.I. Zelenskaja, « A. A. Sol'c » ; entretien avec E. B. Levine, 27 septembre 1998 ; entretien avec M. A. Lozovski, 4 mars 1998 ; Anna Larina, *Nezabyvaemoe*,

p. 194-211 ; Mira Jakovenko, *Agnessa*, p. 43-44, p. 82-83 ; ARAN, Razriad V, op. 1-0, d. 11, ll. p. 74-75 ; Nikolaj Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, p. 163 ; Lev Kricman, *Geroičeskij period Velikoj russkoj revoljucii*, p. 79 ; ARAN, f. 528, op. 2, d. 1,1.1.

89. ARAN, f. 528, op. 2, d. 80, ll. 1-2 ; Irena Vladimirski, « Evrejskaja diaspora i eë vklad v ekonomičeskoe razvitie Man'čžurii », *Zametki po evrejskoj istorii*, n° 10, octobre 2008, <http://berkovich-zametki.com/2008/Zametki/Nomer10/Vladimirski1.php> ; Lenin, « Novaja ekonomičeskaja politika i zadači politprosvetov », *PSS*, vol. 44, p. 173.

90. Archives de la famille Kritsman-Chtcherbakov (avec l'aimable autorisation d'Irina Chtcherbakov).

91. ARAN, f. 528, op. 2, d. 79 ; RGASPI, f. 329, op. 2, d. 1., l. 10.

92. Aleksandr Arosev, *Belaja lestnica*, Krug, Moscou, 1923, p. 17-30.

93. Lénine, *Que faire ?*, 1902, <www.marxists.org/francais/lenin/works/1902/02/19020200.htm>.

94. Ce passage doit beaucoup au livre d'Eric Naiman, *Sex in Public : The Incarnation of Early Soviet Ideology*, Princeton University Press, Princeton, NJ, 1997, en particulier p. 148-207.

95. Aleksandr Arosev, *Zapiski*, p. 14, p. 96-97, 106-108.

96. Aleksandr Arosev, *Belaja lestnica. Roman, povesti, rasskazy*, Sovremennik, Moscou, 1989, p. 269-307.

97. Fëdor Gladkov, *Cement*, p. 196, 229, 234, 243 (*Le Ciment*, trad. Victor Serge, Éditions sociales internationales, Paris, 1928) ; Vladimir Kiršon et Andrej Uspenskij, *Koren'kovščina*, *Molodaja gvardija*, n° 10, 1926, p. 36-79 ; Sergej Malaškin, *Luna s pravoj storony*, Molodaja gvardija, Moscou, 1928, p. 120-121.

98. Aleksandr Arosev, *Zapiski*, p. 27-33, 65-66, 100-101.

99. Aleksandr Arosev, *Nedavnie dni*, Gosizdat, Moscou, 1926, p. 28-29, 46, 48-52, 97-107, 123-128.

100. Jurij Libedinskij, *Roždenie geroja*, GIHL, Leningrad, 1931, p. 3, 17-18, 53-56, 78, citation sur le « partisan de la conciliation » p. 82, citation sur la « salope » p. 87-89, 123-124, 153, citation sur la « Cité des Enfants » p. 185-187.

101. Andreï Platonov, *Tchevengour*, p. 347.

102. Aleksander Voronskij, *Literaturnye portrety*, vol. 2, Federacija, Moscou, 1929, p. 229-239. Pour une étude complète, voir Eliot Borenstein, *Men without Women : Masculinity and Revolution in Russian Fiction, 1917-1929*, Duke University Press, Durham et Londres, 2000.

103. *Ibid.* ; Andreï Platonov, *Tchevengour*, p. 347.

104. Vladimir Maïakovski, *La Punaise*, trad. Michel Wassiltchikov, Grasset & Fasquelle, « Les Cahiers rouges », Paris, 1989, p. 119. Traduction légèrement modifiée.

105. V. V. Maiakovskii, « Idilliia », Biblioteka russkoi poezii, (<http://libverse.ru/mayakovskii/idilliya.html>) ; V. V. Maiakovskii, « Vsem », (<http://mayakovsky.narod.ru/>) ; Dardykina, « Dzhiokonda » ; La lettre d'adieu est traduite par Elsa Triolet *in Maïakovski par lui-même*, Seuil, Paris, 1961.

Notes du chapitre 8

1. Arosev, *Po sledam*, p. 42 ; Boris Schumatsky, *Silvester bei Stalin*, Philo, Berlin, 1999 ; B. Baabar, *History of Mongolia*, The White Horse Press, Cambridge, UK, 1999, p. 218-226 ; S. G. Luzjanin, *Rossija – Mongolia – Kitai v pervoj polovine XX veka. Političeskie vzaimootnošenija v 1911-1946*, Ogni, Moscou, 2003, p. 102-147.

2. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 121-124.

3. Cité *in* Walzer, *La Révolution des Saints*, Belin, Paris, 1987, p. 242.

4. Oleg Kharkhordin, *The Collective and the Individual in Russia : a Study of Practices*, University of California Press, Berkeley, 1999, en particulier ch. 3.

5. David L. Hoffmann, *Stalinist Values : The Cultural Norms of Soviet Modernity, 1917-1941*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 2003.

6. Art. Halatov, *Rabotnica i obščestvennoe pitanie*, Narpit, Moscou, 1924, p. 11 ; Art. Halatov, *Obščestvennoe pitanie k desjatiletiju Oktjabrja*, Narpit, Moscou, 1927, p. 5 ; entretien avec Svetlana Artemevna Khalatov, 6 septembre 1998.

7. N. I. Podvojskij et A. R. Orlinskij (dir.), *Massovoe deistvo. Rukovodstvo k organizacii i provedeniju prazdnovanija desjatiletija Oktjabrja i drugih revoljucionnyh prazdnikov*, Gosizdat, Moscou et Leningrad, 1927, p. 9 ; N. I. Podvojskij (dir.), *Massovoe deistvo, sceničeskie igry. Vsemirnyj Oktjabr', postavlennyj na Pervoj vsesojuznoj spartakiade, i drugie sceničeskie igry*, Teakinopečat', Moscou, 1929, p. 10-11.

8. Keržencev, *Tvorčeskij teatr*, p. 44, 46-47 ; P. M. Keržencev, *Organizuj samogo sebja*, Molodaja gvardija, Moscou, 1925, p. 7, 21.

9. P. M. Keržencev, *Bor'ba za vremja*, Krasnaja nov', Moscou, 1924, p. 8-9, 15.

10. Keržencev, *Organizuj*, p. 15-16 ; Richard Stites, *Revolutionary Dreams : Utopian Vision ad Experimental Life in the Russian Revolution*, Oxford University Press, New York, 1989, p. 145-164.

11. N. P. Kerjentsev, entretien, 12 janvier 1998 ; Charles Dickens, *L'Ami commun*, tr. H. Loreau, Paris, Hachette, 1895, ch. 11, <https ://fr.wikisource.org/wiki/L % E2 % 80 % 99Ami_commun/I/11>.

12. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, p. 107-110.

13. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », p. 76 ; Vsevolod Ivanov, *Sobranie sočinenij*, vol. 1, p. 62 (citation de Gorki).

14. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », p. 78 (citation sur l'« autodiscipline ») ; Ivanov, *Sobranie sočinenij*, vol. 1, p. 63.

15. Ivanov, *Sobranie sočinenij*, vol. 1, p. 63.

16. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 2, p. 322 ; Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », p. 77-78 ; Ivanov, *Sobranie sočinenij*, vol. 1, p. 63-64.

17. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », p. 82-84.

18. E. A. Dinerštein, *A. K. Voronskij* v *poiskah živoj vody*, Rosspen, Moscou, 2001, p. 90 (citation sur la censure) ; *Literaturnoe nasledstvo*, vol. 93, Nauka, Moscou, 1983, (« d'abord, etc. »).

19. Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj*, vol. 1, p. 165 ; vol. 2, p. 5-6 ; Voronskaïa, « Esli v serdce posylajut pulju », p. 90.

20. Dinerštein, *A. K. Voronskij*, p. 81-85, 116-123 ; Edward J. Brown, *The Proletarian Episode in Russian Literature, 1928-1932*, Columbia University Press, New York, 1953, p. 13-32 ; Evgeni

Dobrenko, *Formovka sovetskogo pisatelja*, Akademičeskij proekt, Saint-Pétersbourg, 1999, p. 42-62.

21. A. Voronskij, « Mister Britling p'et čašu do dna », *Krasnaja nov'*, n° 5, 1926, p. 195.

22. « Iskusstvo kak poznanie žizni i sovremennost' », *in* A. Voronskij, *Izbrannye stat'i o literature*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1982, p. 302. Pour une discussion, voir Dobrenko, *Formovka sovetskogo pisatelja*, p. 88-94.

23. A. Voronskij, « Ob iskusstve pisatelja », in *Kak i nad čem rabotatj pisatelju*, Molodaja gvardija, Moscou, 1927, p. 3, 15-16.

24. A. Voronskij, *Literaturnye tipy*, Krug, Moscou, 1931, p. 222 (sur « Le Prophète » de Pouchkine) ; « Iskusstvo videt' mir », *in* A. Voronskij, *Izbrannye stat'i o literature*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1982, p. 419.

25. « Iskusstvo videt' mir », p. 415.

26. *Ibid*., p. 416, 422.

27. « Ob iskusstve pisatelja », p. 21 ; A. Voronskij, *Iskusstvo i žizn'*, Krug, Moscou, 1924, p. 268-271.

28. « O hlestkoj fraze i klassikah », *in* Voronskij, *Izbrannye stat'i o literature*, p. 296-297.

29. « Iskusstvo videt' mir », p. 416. Sur la théorie de la littérature de Voronski, voir Robert E. Maguire, *Red Virgin Soil : Soviet Literature in the 1920s*, Princeton University Press, Princeton, NJ, 1968, p. 188-259.

30. Dinerštein, *A. K. Voronskij*, p. 155.

31. *Ibid*., p. 137. Les italiques sont dans le texte original. Voir aussi « Dnevnik D. A. Furmanova za 1924-1925 gg. », *Istočnik*, n° 1, 1998, p. 106-41, en particulier p. 116, 121.

32. Aleksandr Isbah, *Na literaturnyh barrikadah*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1964, p. 8-10.

33. A. S. Serafimovič, *Sobranie sočinenij*, vol. 7, GIHL, Moscou, 1960, p. 532 ; *Vospominanija sovremennikov ob A.S. Serafimoviče*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1977, p. 103, 121.

34. Isbah, *Na literaturnyh barrikadah*, p. 14.

35. *Ibid*., p. 15 ; *Vospominanija sovremennikov ob A.S. Serafimoviče*, p. 113.

36. *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, Demokratija, Moscou, 1999, p. 53-57.

37. Voronskij, « Mister Britling », p. 201.

38. Boris Pilniak, *Le Conte de la lune non éteinte*, Interférences, Paris, 2008, p. 46, 32, 49-51, 14.

39. *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, p. 66-67.

40. *Isključit' vsjakie upominanija… Očerki istorii sovetskoj cenzury*, Staryj svet-print, Minsk, 1995, p. 71-72 ; A. Voronskij, « Pis'mo v redakciju », *Novyj mir*, n° 6, 1926, p. 184.

41. Voronskij, « Mister Britling », p. 203.

42. N. I. Buharin, « Zlye zametki », *in* N. I. Buharin, *Revoljucija i kul'tura*, Fond imeni N. I. Buharina, Moscou, 1993, p. 104-110.

43. « Ob industrializacii i ob iskusstve », *in* A. Voronskij, *Iskusstvo videt' mir*, Krug, Moscou, 1928, p. 167-168.

44. P. Keržencev, « Ob ošibke tt. Trockogo, Voronskogo i dr. », *Oktjabr'*, n° 1, 1925, p. 117 ; Buharin, « Zlye zametki », p. 110.

45. Maguire, *Red Virgin Soil*, p. 177-186 ; Dinerštein, *A. K. Voronskij*, p. 175-178.

46. « Železnaja kogorta revoljucii », *in* N. I. Buharin, *Izbrannye proizvedenija*, Politizdat, Moscou, 1988, p. 35, 38 ; Buharin, *Vremena*, p. 179.

47. Sol'c, « O partetike », p. 277.

48. Igal Halfin, *Terror in My Soul : Communist Autobiographies on Trial*, Harvard University Press, Cambridge, 2003, p. 43-95 ; Charles Lloyd Cohen, *God's Caress : The Psychology of*

Puritan Religious Experience, Oxford University Press, New York, 1986, p. 137-161.

49. Walzer, *La Révolution des Saints*, p. 241. Voir aussi Philip S. Gorski, *The Disciplinary Revolution : Calvinism and the Rise of the State in Early Modern Europe*, The University of Chicago Press, Chicago, 2003, p. 19-34 ; Christopher Hill, *Society and Puritanism in Pre-Revolutionary England*, Schoken Books, New York, 1967, p. 124-32, 225-249.

50. *XIV s''ezd Vsesojuznoj Kommunističeskoj partii (b). Stenografičeskij otčet*, Gosizdat, Moscou, 1926, p. 600-601.

51. « Prostupki protiv partijnoj etiki » et « O partetike. Proekt predloženii Prezidiuma CKK II Plenumu CKK RKP(b) », *in Partijnaja etika*, p. 395-463 et 155-170 ; Kharkhordin, *The Collective and the Individual in Russia*, p. 35-74.

52. Matthieu 24 : 24.

53. « Zajavlenie 46-ti v politbjuro CK RKP(b), October 15, 1923 », *in Izvestija CK KPSS* N° 6, 1990, p. 189-94 (la citation sur les laïcs se trouve p. 190).

54. N. I. Buharin, « O Novoj ekonomičeskoj politike i naših zadačah », *in Izbrannye proizvedenija*, p. 135-137 ; « Proekt platformy bol'ševikov-lenincev (oppozicii) k XV s''ezdu VKP(b) », *in* Ju. Fel'štinskij (dir.), *Kommunističeskaja oppozicija v SSSR, 1923-1927*, vol. 4, Chalidze Publications, Benson, VT, 1988, p. 125.

55. Susan Gross Solomon, *The Soviet Agrarian Debate : A Controversy in Social Science, 1923-1929*, Westview Press, Boulder, CO, 1977 ; Terry Cox, *Peasants, Class, and Capitalism : The Rural Research of L. N. Kritsman and his School*, Clarendon Press, Oxford 1986 ; A. V. Čajanov, *Izbrannye trudy*, Kolos, Moscou, 1993. La citation de Kritsman est tirée de « Desjat' let na agrarnom fronte proletarskoj revoljucii », *in* L. Kricman, *Proletarskaja revoljucija i derevnja*, Gosizdat, Moscou-Leningrad, 1929, p. 8. Sur l'idée que les thèses des marxistes agrariens sur la différenciation de classe ne confortent pas nécessairement les vues de l'opposition au XV^{e} Congrès du Parti, voir A. Gajster, *Rassloenie derevni (dlja propagandistov)*, Moskovskij rabočij, Moscou-Leningrad, 1928. Sur les prédictions de Lénine, voir *Le Développement du capitalisme en Russie*, 1899 et *Sur la coopération*, 1923 ; voir Gross Solomon, *The Soviet Agrarian Debate*, p. 76-86.

56. Fel'štinskij (dir.), *Kommunističeskaja oppozicija*, vol. 2, p. 49-50.

57. *XIV s''ezd Vsesojuznoj Kommunističeskoj partii (b)*, p. 401.

58. *Pravda*, 13 janvier 1924, p. 4-5.

59. *XIV s''ezd Vsesojuznoj Kommunističeskoj Partii (b)*, p. 165-166. Au IV^{e} Congrès du Parti, à Stockholm, en 1906, les mencheviks avaient obtenu la majorité au Comité central. (La traduction française est tirée de *La Russie vers le socialisme. La discussion dans le Parti communiste de l'URSS*, Librairie de l'Humanité, Paris, 1926, p. 193.)

60. *Ibid*., p. 159 (trad. fr. : *ibid.*, p. 182).

61. *Ibid*., p. 152 (citation de Boukharine) ; *XV s''ezd Vsesojuznoj Kommunističeskoj Partii (b). Stenografičeskij otčet*, Partizdat, Moscou, 1935, vol. 1, p. 171

62. Buharin, *Izbrannye proizvedenija*, p. 351.

63. *XV s''ezd*, p. 170 (Golochtchekine) ; Buharin, *Izbrannye proizvedenija*, p. 363-364.

64. *XV s''ezd*, p. 248-253, 487.

65. Fel'štinskij (dir.), *Kommunističeskaja oppozicija*, vol. 4, p. 250-252 ; entretien avec T. I. Smilga-Polouïan, 19 janvier 1998.

66. Fel'štinskij (dir.), *Kommunističeskaja oppozicija*, vol. 4, p. 258-260 ; entretien avec T. I. Smilga-Polouïan, 19 janvier 1998.

67. Fel'štinskij (dir.), *Kommunističeskaja oppozicija*, vol. 4, p. 253, 258-260.

68. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 83 ; RGASPI, f. 329, op. 1, l. 45.

69. I. V. Staline, « God velikogo pereloma », *in Sočinenija*, vol. 12, <http://petrograd.biz/stalin/12-1.php> ; I. V. Staline, « Političeskij otčet central'nogo komiteta XVImu s''ezdu VKP(b) », *in Sočinenija*, vol. 12, <http://petrograd.biz/stalin/12-16.php>. Voir aussi *XVI s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii (b), stenografičeskij otčet*, vol. 1, Partizdat CK VKP(b), 1935, p. 76-77. *Cf.* V. I. Lénine, *PSS*, vol. 45, p. 78 (disponible sur : <http://ur1.ca/qxsh4>).

70. Matthieu 7 : 7 ; Vassili Lebedev-Kumač, *Veselyj veter* (chanson du film de 1937 *Les Enfants du capitaine Grant*) : « *kto hočet – tot dob'etsja, kto iščët – tot vsegda naidët* » ; I. V. Staline, « O zadačah hozjajstvennikov », *Sočinenija*, vol. 13 (version anglaise disponible sur : <www.marxists.org/russkij/stalin/t13/t13_06.htm>).

71. P. Keržencev, *Pamjatka bol'ševika*, Moskovskij rabočij, Moscou et Leningrad, 1931, p. 111 ; Staline, « O zadačah hozjajstvennikov ».

72. N. I. Buharin, « Vystuplenie na ob''edinennom plenume CK I CKK VKP(b) », *in Problemy teorii i praktiki socializma*, p. 253-254 (les italiques sont dans le texte original).

73. Ju. G. Fel'štinskij, *Razgovory s Buharinym*, New York, Teleks, 1993, p. 37-43 ; voir aussi <http://lib.ru/HISTORY/FELSHTINSKY/Buharin.txt>.

74. *Ibid*., p. 14.

75. Voir en particulier Staline, « God velikogo pereloma » et N. I. Buharin, « Političeskoe zaveščanie Lenina », *in Ibzrannye proizvedenija*, p. 437-448. La rétractation fut publiée dans la *Pravda* ; cité *in* Kun, *Buharin*, p. 295-296.

76. *XVI s''ezd*, vol. 1, p. 203, 273 ; Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 86.

77. *XVI s''ezd*, vol. 1, p. 262, 266, 270.

78. *Ibid*., p. 286.

79. Léon Trotski, « Quelle est la voie du Leninbund ? », 1929, <www.marxists.org/francais/trotsky/oeuvres/1929/09/ldt19290907.htm>. La correspondance entre Ossinski et Staline est reproduite *in* V. M. Sojma, *Zapreščennyj Stalin*, Olma Press, Moscou, 2005, p. 10-12 (APRF, op. 1, d. 780, ll. 12-13, 14, 16).

80. *XVI s''ezd*, vol. 1, p. 262, l'accentuation est dans le texte original.

81. « Protokol doprosa D. S. Azbelja », *in Dokumenty po « Kremlevskomu delu »* (APRF, f. 3, op. 58, d. 233, ll. 80-87), <http://perpetrator2004.narod.ru/Kremlin_Affair.htm> ; Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 67-69, 234-236.

82. Entretien avec T. I. Smilga, 19 janvier 1998 ; *Pravda*, 13 juillet 1929.

83. Voronskaïa, « Esli v serdce », p. 90-97 ; Dinerštein, *A. K. Voronsky*, p. 270-282 ; Zelnik, « The Fate of a Russian Bebel », p. 7-9, 28-30.

84. Buharin, *Kommunističeskoe vospitanie molodeži*, p. 54-57 ; Lenin, « Zadači sojuzov molodeži », *PSS*, vol. 41, p. 309-311.

85. N. I. Buharin, « Finansovyj kapital v mantii papy », *in Etjudy*, Gosudarstvennoe tehniko-teoretičeskoe izdatel'stvo, Moscou, 1932, p. 338, l'accentuation est dans le texte original.

86. *Ibid*., p. 335-338, italiques dans le texte original.

87. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 96-97 ; Dinerštein, *A. K. Voronskij*, p. 272 ; ARAN, Razriad V, op. 1-0, d. 11, l. 32, 42.

88. ARAN, Razrjad V, op. 1-0, d. 11, l. 41ob.

89. *Ibid*., ll. 31-31ob., 39-39ob.

90. *Socialist Planned Economy in the Soviet Union*, International Publishers, New York, 1932, p. 17, 47.

91. *Ibid*., p. 80, 81, 98, 100 ; A. Gajster, *Dostiženija i trudnosti kolhoznogo stroitel'stva. Diskussija v Agrarnom institute Kommunističeskoj Akademii*, Izdatel'stvo Kommunističeskoj Akademii, Moscou, 1929, p. 100 *et passim* ; Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja*

hronika vremen kul'ta ličnosti 1925-1953, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 16-34 ; « I. A. Kraval' », *Vestnik statistiki*, n° 3, 1975, p. 60-61 ; entretien avec E. I. Grouzinov (Kraval), 16 janvier 1998 ; RGASPI, f. 17, op. 8, d. 393, l. 92-94 ; entretien avec G. S. Ronine, 1er octobre 1997.

92. AMDNN, f. Poloz, « Vospominanija Mirry Varšavskoj », l. 3 ; « Astrahan » ; « Čelkar », l. 1.
93. *Ibid*., « Vospominanija Mirry Varšavskoj », l. 1 ; « Čelkar », ll. 1, 4, 8 *et passim*.
94. *Ibid*., « Čelkar », ll. 2, 6, 8, 10.
95. *Ibid*., « Čelkar », ll. 9, 7.
96. *Ibid*., « Vospominanija Mirry Varšavskoj », ll. 3-4.

Notes du chapitre 9

1. Andreï Platonov, « Makar pris de doute », *in Djann suivi de Makar pris de doute*, trad. Lucile Nivat et Annie Epelboin, L'Âge d'homme, Lausanne, 1972, p. 146-148.

2. GARF, f. 3316, op. 21, d. 717, I. 9.

3. I. Ju. Eigel', *Boris Iofan*, Strojizdat, Moscou, 1978, p. 19-37 ; Mihail Koršunov et Viktorija Terehova, *Tajny i legendy Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 239-247.

4. CAFSB, f. 2, op. 6, d. 230, ll. 34-35.

5. GARF, f. 5446, op. 55, d. 1519, ll. 1, 3-5 ; CAFSB, f. 2, op. 6, d. 230, l. 40.

6. CANTDM f. 2, op. 1, d. 448, ll. 12ob. and 13 ob. ; GARF, f. 5446, op. 82, d. 2, l. 328 ; CGAMO, f. 66, op. 14, d. 69, ll. 200–203 ; CGAMO, f. 66, op. 14, d. 124, ll. 10, 16 ; CAFSB, f. 2, op. 6, d. 230, ll. 91–93 ; GARF, f. 5446, op. 38, d. 10, ll. p. 228-230 ; GARF, f. 1235, op. 72, d. 62, ll. 1–8 ; GARF, f. 3316, op. 24, d. 517, ll. 2–96 (la citation: l. 12ob.) ; T. Šmidt, « Stroitel'stvo Doma CIK I SNK », *Vestnik arhivista*, n° 1, 2002, p. 195–202.

7. CANTDM, f. 2, op. 1, d. 448, ll. 12ob., 13ob., 26 ; Eigel', *Boris Iofan*, p. 42 ; Šmidt, « Stroitel'stvo ».

8. CANTDM, f. 2, op. 1, d. 448, ll. 12ob., 13ob., 26 ; Eigel', *Boris Iofan*, p. 42 ; Šmidt, « Stroitel'stvo ».

9. B. Iofan, « Postrojka doma CIK I SNK », *Stroitel'stvo Moskvy*, n° 10, 1928, p. 8-10 ; CAFSB, f. 2, op. 6, d. 230, l. 71 ; CMAM, f. 589, op. 1, d. 29. L. 337.

10. Platonov, « Makar pris de doute », p. 148.

11. CGAMO, f. 268, op. 1, d. 175, l. 19 ; d. 31, l. 35 ; CAODM, f. 67, op. 1, d. 625, ll. 43-44.

12. GARF, f. 5446, op. 38, d. 10, l. 230 ; CMAM, f. 1474, op. 7, d. 50, l. 21 ; CAODM, f. 67, op. 1, d. 665, l. 4 ; CGAMO, f. 268, op. 1, d. 179, l. 1 ; CMAM, f. 1474, op. 7, d. 102, l. 137 (citation de l'« arme puissante ») ; CGAMO, f. 268, op. 1, d. 175, l. 10 (citation du militant). Voir : « Nos services, c'est de la merde, nos décrets, c'est de la merde... Se méfier des décrets, des institutions, des "réorganisations" et des bureaucrates pompeux, surtout parmi les communistes ; lutter contre le marécage du bureaucratisme et de la paperasse en supervisant les gens et en vérifiant le travail qu'ils font vraiment ; expulser sans pitié tous les officiels inutiles ; réduire le personnel ; et renvoyer les communistes qui ne veulent pas apprendre l'art de gouverner sérieusement – telle devrait être la politique des commissaires du peuple et du Conseil des commissaires du peuple, de son président et de ses adjoints. » V.I. Lenin, « O perestrojke raboty SNK.STO i malogo SNK », *Polnoe sobranie sočinenii*, Izdatel'stvo političeskoj literatury, Moscou, 1967-1970, vol. 44, p. 369-370 (Lenin : Revoljucioner, myslitel', čelovek, <http://leninism.su>) ; Platonov, « Makar pris de doute », p. 159-160.

13. CAODM, f. 67, op. 1, d. 591, l. 32 ; d. 815, ll. 65-66 ; CMAM, f. 1474, op. 7, d. 104, l. 122 ; CGAMO, f. 268, op. 1, d. 175, l. 11.

14. CGAMO, f. 268, op. 1, d. 31, l. 60 ; Platonov, « Makar pris de doute », p. 155, 150, 160-161.

15. CAODM, f. 67, op. 1, d. 735, ll. 9-75 *et passim* ; d. 746, l. 150 ; d. 755, l. 49 ; d. 759, l. 96 ; d. 770, l. 78ob. ; CMAM, f. 1474, op. 7, d. 50, l. 29a ; d. 102, l. 242 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1298, l. 3ob. ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998 ; CANTDM, f. 2, op. 1, d. 448, ll. 121-131.

16. Platonov, « Makar pris de doute », p. 161.

17. CAODM, f. 67, op. 1, d. 663, l. 110 ; d. 733, ll. 93, 185 ; d. 746, l. 150 ; *Postrojka*, n° 40, 5 avril 1928 (copie *in* CAFSB, f. 2, op. 6, d. 230, l. 89 ; *Stroitel'stvo Moskvy*, n° 7 (1928), p. 13-14 ;

n° 8 (1928), p. 23.

18. GARF, f. 5446, op. 11a, d. 554, ll. 1-64 (citations ll. 49 et 64) ; op. 1, d. 37, l. 45 ; op. 9, d. 413, ll. 1-15 ; op. 10, d. 2021, ll. 1-5 ; op. 13a, d. 981, ll. 1-29 ; CAFSB, f. 2, op. 6, d. 230, l. 93.

19. GARF, f. 5446, op. 82, d. 2, ll. 327-328.

20. GARF, f. 5446, op. 11a, d. 554, l. 53 ; op. 82, d. 2, ll. 26-29, 328ob. ; op. 13a, d. 981, ll. 13-18 ; op. 38, d. 10, ll. 226-34 ; Šmidt, « Stroitel'stvo ».

21. N.K. Krupskaja, *O bytovyh voprosah*, Gosizdat, Moscou, 1930, p. 16 ; V. Voejkov, *in* « Prenija po dokladu M. Ja. Ginzburga », *Sovremennaja arhitektura*, n° 1, 1929, p. 22. Voir également V. E. Hazanova, *Sovetskaja arhitektura pervoj pjatiletki. Problemy goroda buduščego*, Nauka, Moscou, 1980, p. 170-171.

22. M. Ohitovič, « K probleme goroda », *Sovremennaja arhitektura*, n° 4, 1929, p. 130-134 ; Karl Radek, *Portrety i pamflety*, vol. 2, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1934, p. 5.

23. A. Zelenko, « Gorod bližajših let », *in Goroda socializma i socialističeskaja rekonstrukcija byta. Sbornik statej*, Rabotnik prosveščenija, Moscou, 1930, p. 59-60. Voir également « Ispol'zovat' proekty utopistov », *Pravda*, 2 décembre 1929, et L. M. Sabsovič, *Socialističeskie goroda*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1930.

24. A. Lunačarskij, « Arhitekturnoe oformlenie socialističeskih gorodov », *in Goroda socializma*, p. 70.

25. Krupskaja, *O bytovyh voprosah*, p. 30-31.

26. Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, <www.marxists.org>.

27. N. A. Miljutin, *Problema stroitel'stva socialističeskih gorodov*, Gosizdat, Moscou, 1930, p. 34-35, 39

28. L. Sabsovič, *Socialističeskie goroda*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1930, p. 75, 48-49.

29. L. Sabsovič, « O proektirovanii žilyh kombinatov », *Sovremennaja arhitektura*, n° 3, 1930, p. 7-8

30. *Ibid*.

31. Sabsovič, *Socialističeskie goroda*, p. 73 ; L. M. Sabsovič, *Goroda buduščego i organizacija socialistčeskogo byta*, Gosudarstvennoe tehničeskoe izdatel'stvo, Moscou, 1929, p. 35-41 (la citation se trouve p. 35).

32. A. Pasternak, « Spory o buduščem goroda », *Sovremennaja arhitektura*, n° 1-2, 1930, p. 58 ; Aleksandr Pasternak, *Vospominanija*, Progress-Tradicija, Moscou, 2002, 5 ; Alexander Pasternak, *A Vanished Present*, Cornell University Press, Ithaca, 1984, p. xviii. Voir aussi M. Ohitovič, « Ne gorod, a novyj tip rasselenija », *in Goroda socializma*, p. 153-155.

33. Sabsovič, *Socialističeskie goroda*, p. 20 ; Pasternak, « Spory o buduščem goroda », p. 60 ; M. Ohitovič, « K probleme goroda », *Sovremennaja arhitektura*, n° 4 1929, p. 130, 133 ; M. Ohitovič, « Zametki po teorii rasselenija », *Sovremennaja arhitektura*, n° 1-2, 1930, p. 10, 14.

34. Ohitovič, « Zametki po teorii rasselenija », p. 7-9 ; Pasternak, « Spory o buduščem goroda », p. 58.

35. Ohitovič, « Zametki po teorii rasselenija », p. 12.

36. *Ibid*., p. 12-13.

37. *Ibid*., p. 15 ; Pasternak, « Spory o buduščem goroda », p. 60.

38. Ju. Larin, *Žilišče i byt*, Vlast' sovetov, Moscou, 1931, p. 4-5

39. S. Frederick Starr, *Melnikov : Solo Architect in a Mass Society*, Princeton University Press, Princeton, 1978, p. 178-179 ; N. Kuz'min, « Problema naučnoj organizacii byta », *Sovremennaja arhitektura*, n° 3, 1930, p. 15.

40. Okhitovič, « Zametki », p. 13 ; A. Lunačarskij, « Kul'tura v socialističeskih gorodah », *in Goroda socializma*, p. 82 ; Kuz'min, « Problema naučnoj organizacii byta », p. 15.

41. M. M. Zarina, *Domovodstvo. Pišča, žilišče, odežda*, Gosizdat, Moscou, 1928, p. 70. La citation sur les « albums recouverts de velours » est extraite de Iurij Libedinskij, *Nedelja Komissary*, Voenizdat, Moscow 1968, 2e partie, chap. 2 ; voir aussi le commentaire de V. Bazarov pendant la présentation d'A. Zelenko le 26 novembre 1929, cité *in* Hazanova, *Sovetskaja arhitektura pervoj pjatiletki*, p. 68 (voir aussi p. 63-68 et p. 160-161, 203) ; Victor Buchli, *An Archaeology of Socialism*, Berg, Oxford, 1999, p. 44-45 ; « Prenija po dokladu M. Ja. Ginzburga », p. 16-17 ; Miljutin, *Problema stroitel'stva*, p. 39-40.

42. Hazanova, *Sovetskaja arhitektura pervoj pjatiletki*, p. 194-195, p. 186-187 ; Milka Blizniakov, « Soviet Housing during the Experimental Years, 1918 to 1933 », *in* William Craft Brumfield et Blair A. Ruble (dir.), *Russian Housing in the Modern Age* Cambridge University Press, Cambridge, 1993, p. 120-125 ; Anatole Kopp, *Town and Revolution : Soviet Architecture and City Planning, 1917-1935*, George Braziller, New York, 1970, p. 179-184 ; A. M. Žuravlev, A. V. Ikonnikov et A. G. Rošegov, *Arhitektura sovetskoj Rossii*, Strojizdat, Moscou, 1987, p. 87-8 ; A. V. Ikonnikov, *Arhitektura Moskvy, XX vek*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1984, p. 71-72 ; A. V. Ikonnikov, *Arhitektura XX veka. Utopii i real'nost'*, Progress-Tradicija, Moscou 2001, p. 3-8-9, p. 311-312 ; Ekaterina Sevrjukova, « Vozroždenie kommuny », *Rossijskaja gazeta*, 23 april 2007 (no 4348, y compris la citation de Nikolaïev).

43. P. Golubkov, « V novom dome (na postrojke opytnogo doma-kommuny na Novinskom bul'vare v Moskve) », *in* Goroda socializma, p. 139-140. Voir également Buchli, *An Archaeology of Socialism*, p. 67-76 ; Hazanova, *Sovetskaja arhitektura pervoj pjatiletki*, p. 171-173 ; Ikonnikov, *Arhitektura Moskvy*, p. 72.

44. Hazanova, *Sovetskaja arhitektura pervoj pjatiletki*, p. 107-108, 176-179, 191-192, 191-193, 201 (la citation sur le « puritanisme plastique » est de Novitski et se trouve p. 193).

45. Kuz'min, « Problema naučnoj organizacii byta », p. 14-15 et p. 15-16 ; A. Kurella *in* « Prenija po dokladu M. Ja. Ginzburga », p. 12.

46. M. Kol'cov, « Na poroge svoego doma », *Pravda*, 1er mai 1930.

47. « Postanovlenie CK VKP(b) o rabote po perestrojke byta », *Sovremennaja arhitektura*, no 1-2, 1930, p. 3.

48. Arh. Pasternak, « Problema doma-kommuny », *in Goroda socializma*, p. 135 (souligné dans l'original).

49. G. M. Kržižanovskij, « K diskussii o genplane », *Planovoe hozjajstvo*, no 2, 1930, p. 7-8, 18-9.

50. Gwendolyn Wright, *Building the Dream: A Social History of Housing in America*, The MIT Press, Cambridge, MA 1983, p. 139-144 ; Norbert Schoenauer, *6,000 Years of Housing*, Norton, New York, 2000, p. 335-337.

51. Eigel', *Boris Iofan*, p. 37-43, 53-56 ; Ikonnikov, *Arhitektura Moskvy*, p. 74-77.

52. Lunačarskij, « Arhitekturnoe oformlenie », p. 67-68.

53. A. V. Ikonnikov, *Arhitektura i istorija*, Architectura, Moscou, 1993, p. 137-138.

54. GARF, f. 5446, op. 1, d. 67 ; f. 3316, op. 24, d. 517, ll., 32, 95 ; op. 29, d. 496 ; Šmidt, « Stroitel'stvo » ; M. Kol'cov, « Moskva-matuška », *in* Mihail Kol'cov, *Vostorg i jarost'*, Pravda, Moscou, 1990, p. 209-212.

55. B. Strogova, « Moskva. Gorod – sprut ili sojuz gorodov ? », *in Goroda socializma*, p. 143-144.

56. GARF, f. 3316, op. 24, d. 517, ll. 3-7, 53-55 ; CMAM, f. 694, op. 1, d. 3, ll. 65-66 ; *Dvorec sovetov. Vsesoiznyj konkurs 1932 g*, Vsekohudožnik, Moscou, 1933, p. 6-8 ; Sona Stephan Hoisington. « “Ever Higher” : The Evolution of the Project for the Palace of Soviets », *Slavic Review*, vol. 62, n° 1, 2003, p. 41-68 ; Richard Anderson, *The Future of History: The Cultural Politics of Soviet architecture, 1928-1941*, thèse (Ph.D), Columbia University Graduate School of Arts and Sciences, 2010, p. 67-71 ; Karine N. Ter-Akopyan, « The Design and Construction of the Palace of Soviets of the USSSR in Moscow », *in Naum Gabo and the Competition for the Palace of Soviets, Moscow 1931-1933*, Berlinische Galerie, Berlin, 1993, p. 185-196. Je remercie Katherine Zoubovitch pour l’aide qu’elle m’a apportée sur ce passage.

57. *Dvorec sovetov*, p. 76, 55-56, 101-103, 106-107.

58. Hoisington, « “Ever Higher” », p. 57-62 ; Eigel’, *Boris Iofan*, p. 87-93 (la citation de Lounatcharski est p. 93) ; *Dvorec sovetov*, p. 59-60 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1298, l. 3ob. ; Anderson, « The Future of History », p. 71-4 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l’auteur, 3 décembre 1997.

59. N. Atarov, *Dvorec sovetov*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1940, p. 11, 17-18.

60. *Ibid*., p. 19, 109-110.

61. *Ibid*., p. 18-19.

62. *Ibid*., p. 12.

63. *Ibid*., p. 14-15.

64. *Ibid*., p. 18 ; RGASPI, f. 81, op. 3, d. 184, l. 124.

65. Voir Mary A. Nicholas, *Writers at Work: Russian Production Novels and the Construction of Soviet Culture*, Bucknell University Press, Lewisburg, 2010 ; et Andreas Guski, *Literatur und Arbeit: Produktionsskizze und Produktionsroman im Russland des 1. Fünfjahrplans (1928–1932)*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1995.

66. Bruno Iasenskij, *Čelovek menjaet*, GIHL, Moscou, 1960, p. 425.

67. Valentin Kataev, *Vremja, vpered !*, *in* Sobranie sočinenii, vol. 2, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1983, p. 302 ; Il’ja Erenburg, *Den’ vtoroj*, Sovetskij pisatel’, Moscou, 1935, p. 9 ; Leonid Leonov, *Sot’*, Sovetskij pisatel’, Moscou, 1968, p. 97-98.

68. Andreï Platonov, *Le Chantier*, trad. Louis Martinez, Robert Laffont, Paris, 1997, p. 130, 37-38.

69. Erenburg, *Den’ vtoroj ;* Platonov, *Le Chantier ;* Kataev, *Vremia, vpered !*, p. 281 ; Fëdor Gladkov, *Energija*, Sovetskij pisatel’, Moscou, 1952, p. 85, 18

70. Jasenskij, *Čelovek menjaet kožu*, p. 26, 33.

71. A. S. Puškin, *Mednyj vsadnik*, Biblioteka Komarova, (<http://ilibrary.ru/text/451/p.1/index.html>) ; Gladkov, *Energija*, p. 40, 19 ; Erenburg, *Den’ vtoroj*, p. 99 ; *Belomorsko-Baltijskij kanal imeni Stalina*, OGIZ, Moscou, 1934, p. 93 ; Leonov, *Sot’*, p. 48, 7.

72. Kataev, *Vremia, vpered !*, p. 460.

73. Platonov, *Le Chantier*, p. 64 ; Kataev, *Vremia, vpered !*, p. 359.

74. Kataev, *Vremia, vpered !*, p. 251.

75. Iouri Olecha, *L’Envie*, trad. Irène Sokologorski, L’Âge d’homme, Lausanne, 1978, p. 108, 139, 38, 42.

76. Marietta Šaginjan, *Gidrocentral’*, Izdatel’stvo pisatelej, Leningrad, 1933, p. 39-40 (traduit en français sous le titre *Hydrocentrale*).

77. Leonov, *Sot’*, p. 20, 31.

78. Boris Pilniak, *Volga vpadaet v Kaspijskoe more*, Russian Language Specialities, Pullman, 1973, p. 68, 62 (traduction française : *La Volga se jette dans la Caspienne*, Éditions du Carrefour,

Paris, 1931).

79. *Ibid.*, p. 62 ; Gladkov, *Energija*, p. 126, 184.

80. Gladkov, *Energija*, p. 55.

81. Leonov, *Sot’*, p. 280-281, 178, 262.

82. Pilniak, *La Volga se jette dans la Caspienne*, p. 215.

83. Gladkov, *Energija*, p. 164 ; Platonov, *Le Chantier*, p. 77.

84. Erenburg, *Den’ vtoroj*, p. 80-98, 246-52.

85. Pilniak, *La Volga se jette dans la Caspienne*, p. 162, 165, 216.

86. Gladkov, *Energija*, p. 165, 167, 172.

87. Pilniak, *La Volga se jette dans la Caspienne*, p. 356-357.

88. Leonov, *Sot’*, p. 80 ; Šaginjan, *Gidrocentral’*, p. 41-42.

89. Erenburg, *Den’ vtoroj*, p. 208-209.

90. *Belomorsko-Baltijskij kanal*, p. 339-340.

91. Erenburg, *Den’ vtoroj*, p. 45.

92. Gladkov, *Energija*, p. 68-9 ; Leonov, *Sot’*, p. 267 ; Šaginjan, *Gidrocentral’*, p. 173.

93. Erenburg, *Den’ vtoroj*, p. 116.

94. Kataev, *Vremia, vpered !*, p. 404-405.

95. Ilya Ilf et Evgeny Petrov, *Le Veau d’Or*, trad. Alain Préchac, Éditions Parangon L’Aventurine, Paris, 2002, p. 299.

96. *Ibid*., p. 301.

97. *Ibid*., p. 379.

98. Olecha, *L’Envie*, p. 119.

99. Platonov, *Le Chantier ;* XVI s’’ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii (b), Stenografičeskij otčet, Partizdat, Moscou, 1935, p. 500 ; Leonov, *Sot’*, p. 175-176.

100. Leonov, *Sot’*, p. 176, 288.

101. Platonov, *Le Chantier*, p. 80-81.

Notes du chapitre 10

1. GARF, f. 5446, op. 82, d. 13, ll. 218-217 ; GARF 3316, op. 25, d. 987, ll. 3-5ob, 8-8ob ; GARF, f. 1235, op. 70, d. 13, ll. 5, 14-16ob ; T. I. Šmidt, *Dom na naberežnoj : Ljudi i sud'by*, Vozvraščenie, Moscou, 2009, p. 14-15, 25-6, 45-7, et *passim*.

2. E. B. Levine-Rozengolts, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998.

3. RGVA, f. 37461, op. 1, d. 149, l. 93 ; AMDNN, questionnaire du Musée, réponses de R. N. Gel'man et A. N. Léouchine ; Natalia Dardykina, « ''Džokonda'', kotoruju ukrali, » *Moskovskij komsomolec*, n° 21608 (22 janvier 2001).

4. Olga Aroseva, *Bez grima*, Centrpoligraf, Moscou, 1999, p. 20-21 ; Natal'ja Aroseva, *Sled na zemle, Dokumental'naja povest' ob otce*, Politizdat, Moscou, 1987, p. 225-227 ; O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; RGASPI, f. 124, op. 11, d. 80, ll. 4-14 ; A. Arosev, *Korni*, OGIZ – GIHL, Moscou, 1933, p. 21.

5. V.I. Pjatnickij, *Golgofa*, Palitra, Saint Petersbourg, 1993, p. 18 ; A. Šitov et Jurij Trifonov, *Hronika žizni I tvorčestva*, 1925-1985, Izdatel'stvo Ural'skogo universiteta, Iékaterinbourg, 1997, p. 74-79.

6. E. I. Zelenskaja, « A. A. Sol'c » (manuscrit non publié), *in* AMDNN, dossier « Sol'c », p. 68-70.

7. AMDNN, dossier « Brandenburgskij » (KP – 371/17, KP 3771/18).

8. Volkov, *Tvorčeskij put' A.S. Serafimoviča*, p. 301, 342-348 ; Eršov, *Serafimovič, Stranicy žizni, bor'by i tvorčestva, Sovremennik*, Moscou, 1982, p. 304-308 ; A. S. Serafimovič, *Sbornik neopublikovannyh proizvedenii i materialov*, Gosudarstvennoe izdatel'stvo hudožestvennoj literatury, Moscou, 1958, p. 48-78.

9. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 854, ll. 2-5 ; entretien avec N.P. Kerjentseva, 12 janvier 1998.

10. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 924, ll. 11-12 ; entretien avec N.P. Kerjentseva, 12 janvier 1998.

11. M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998 ; ARAN, f. 358, op. 3, d. 22 ; E. Usievič, « Novye formy klassovoj bor'by v sovetskoj literature », *in Sovetskaja literatura na novom etape. Sbornik kritičeskih statej*, GIHL, Moscou, 1934, p. 3-32.

12. *Mihail Kol'cov, kakim on byl, Sbornik vospominanii*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1989, p. 384-385 ; Reinhard Müller, « Exil im 'Wunderland Sowjetunion — Maria Osten (1908-1942) », *Exil : Forschung, Erkenntnisse, Ergebnisse*, vol. 27, n° 1, 2007, p. 73-95 ; Ursula El-Akramy, *Transit Moskau : Margarete Steffin und Maria Osten*, Europäische Verlangsanstalt, Hambourg, 1998, p. 79, 94 ; Viktor Fradkin, *Delo Kol'cova*, Vagrius, Moscou, 2002, p. 95, 99, 176 ; Boris Medovoj, *Mihail i Marija*, Gospolitizdat, Moscou, 1991, p. 73-86, 150 ; Boris Iéfimov, entretien avec l'auteur, 16 octobre 1997.

13. R. Lavrov, « Vidnyj gosudarstvennyj dejatel' », *Sovetskaja kul'tura*, 21 mai 1964 ; « Papaha Halatova », *Sovetskaja torgovlja*, 1er mai 1990 ; *Dejateli SSSR*, Sovetskaja enciklopedija, Moscou, 1989, p. 742-743 ; *Gosudarstvennyj teatr detskoj knigi imeni A. B. Halatova, 1930-1934*, Izdanie Teatra detskoj knigi, Moscou, p. 30 ; Art. Halatov, *Rabotnica i obščestvennoe pitanie*, Narpit, Moscou, 1924, p. 11 ; S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998.

14. Evgenii Žirnov, « Vsë proishodiaščee so mnoj ložitsja ten'ju na imja otca », *Vlast'*, vol. 44, n° 647, 7 novembre 2005 ; Roj Medvedev, « Slava i tragedija odnoj sem'i », *Karetnyj rjad*, n° 5, novembre 1989, p. 1-6 ; O.N. Podvoïskaïa, 27 février 1998 ; M.A. Lozovskaja, entretien avec l'auteur, 4 mars 1998 ; E. S. Sverdlova, entretien avec l'auteur, 26 évrier 1998.

15. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 745, l. 20.

16. GARF, f. 5449, op. 1, d. 1, l. 1 ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 745, ll. 25, 27 (citation : l. 27) ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; GARF, f. P-7013, op. 1 (« Commentaire historique ») ; RGASPI, f. 124, op. 1, d. 745, ll. 29-42 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998.

17. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1429, ll. 63-77 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998.

18. RGASPI, f. 559, op. 1, d. 141, ll. 18-19ob., 33 ; RGASPI, f. 559, op. 1, d. 132, l. 55.

19. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1308, ll. 6–6ob., 25–36 ; RGASPI, f. 124, op. 2, d. 345, l. 2 ; V. E. Barančenko, *Stojkost', neutomimost', otvaga*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1988, p. 48 ; ARAN, f. 528, op. 2, d. 1, l. 4 ; op. 4, d. 86, ll. 11, 15.

20. Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda*, *Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 16-17 ; entretien avec I.A. Gaister, 30 septembre 1997 ; E. I. Gruzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; G.S. Ronina, entretien avec l'auteur, 1er octobre1997.

21. ARAN, f. 528, op. 4, d. 86, l. 19 ; AMDNN, dossier « Kisis », lettre de E. R. Kisis, p. 10 ; Warren Lerner, *Karl Radek. The Last Internationalist*, Stanford University Press, Stanford, CA, 1970, p. 156-157 ; V. A Artemov, *Karl Radek. Ideija i sud'ba*, CŠKI, Voronej, 2000, p. 161–163 ; Karl Radek, *Portrety vreditelej*, OGIZ, Moscou, 1931, p. 29.

22. T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998.

23. G. A. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 98-101 ; E. A. Dinerštein, *A. K. Voronskij v poiskah živoj vody*, Rosspen, Moscou, 2001, p. 302-310.

24. R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998 ; AMDNN, dossier « Poloz ».

25. RGASPI, f. 613, op. 3, d. 193, ll. 1-5, 9 ; entretien avec V. B. Volina, 18 septembre 1997).

26. S. Moroz, « Minuvšee », p. 2-4, et S. Moroz, « V dome tom… », p. 5, *in* AMDNN, dossier « Moroz ».

27. AMDNN, dossier « Podvojskij » ; Mihail Koršunov et Viktorija Terehova, *Tajny i legendy Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 9-27 ; entretiens de l'auteur avec O. A. Arosseva (15 janvier 1998), V. B. Volina (18 septembre 1997), S. A. Khalatova (6 septembre 1998), O. N. Podvoïskaïa (27 février 1998), N. P. Kerjentseva (12 janvier 1998) et G. B. Ivanova (13 mars 1998).

28. Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 10 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 23 ; entretiens de l'auteur avec Z. M. Toutchine (8 septembre 1998), V. N. Rabitchev (14 avril 1998), G. S. Ronina (1er octobre 1997), et G. B. Ivanova (13 mars 1998).

29. GARF, f. 3316, op. 24, d. 517, ll. 2-96.

30. O. Šmidt, Zamoskvoreč'e, *Jakimanskaja čast'*, Gosudarstvennaja publičnaja istoričeskaja biblioteka Rossii, Moscou, 1999, p. 31-44 ; I. Evsenin, *Ot fabrikanta k Krasnomu Oktjabrju*, Izdatel'stvo VCSPS, Moscou, 1927, p. 80 ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 289 ; E. R. Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 5, *in* AMDNN, dossier « Kisis » ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998.

31. Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 291 ; RGASPI, f. 559, op. 1, d. 132, l. 45. Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 24.

32. GARF, f. 3316, op. 43, d. 593, l. 8 ; d. 911, ll. 5-7, 20ob-22ob.

33. E. E. Ivtchenko, entretien avec l'auteur, 23 septembre 1998. L'auteur possède des exemplaires des biographies officielles d'Emelian et d'Anna Ivtchenko.

34. GARF, f. 3316, op. 43, d. 911, l. 19ob ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 18 ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998.

35. GARF, f. 3316, op. 43, d. 911, l. 20ob-34ob ; f. 9542, op. 1, d. 19, l. 61 ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 291.

36. GARF, f. 3316, op. 43, d. 593, ll. 9ob, 23-24, 33 ; d. 801, ll. 6, 33-35 ; 40-41 ; f. 9542, op. 1, d. 19, ll. 58-63.

37. GARF, f. 3316, op. 25, d. 686, ll. 12-162 ; RGASPI, f. 559. op. 1, d. 132, l. 39ob.

38. RGALI, f. 2310, op.1, d. 19, ll. 10, 15. Voir également AGCTM, f. 454, d. 90 ; GARF, f. 3316, op. 25, dd. 690, 1038.

39. F. N. Kaverin, *Vospominanija i teatral'nye rasskazy*, VTO, Moscou, 1964, p. 19-20.

40. *Ibid*., 81 (citation sur l'« inondation »), p. 20-21.

41. Aleksandr Kron, *Večnaja problema*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1969, p. 259-265. La citation de Ruben Simonov est tirée de B. G. Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, Izdatel'stvo imeni Sabašnikovyh, Moscou, 1998, p. 97.

42. AGCTM, f. 454, d. 446, ll. 9, 14, 18, 20 ; Kaverine, *Vospominanija*, p. 221.

43. Kaverin, *Vospominanija*, p. 38.

44. *Ibid*., p. 117.

45. *Ibid*., p. 39, 37.

46. *Ibid*., p. 266-274. Voir également Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, p. 99 ; N. A. Smirnova, *Vospominanija*, VTO, Moscou, 1947, p. 405-409 ; RGALI, f. 645, op. 1, d. 267, l. 13b ; RGALI, f. 649, op. 1, d. 530, l. 7 ; AGCTM, f. 454, d. 1283, l. 2.

47. L. D. Snežnickij, « Režisserskie iskanija F. N. Kaverina », *in* Kaverine, *Vospominanija*, p. 369-370, 374-377 ; Smirnova, *Vospominanija*, 407-412 (la citation se trouve p. 411) ; RGALI, f. 656, op. 1, d. 3134, l. 68 (les commentaires du censeur).

48. RGALI f. 645, op. 1, d. 267, ll. 13a ; AGCTM, f. 454, d. 1379, l. 2 ; d. 1285, ll. 6-8 ; Snežnickij, « Režisserskie iskanija », p. 380-382.

49. AGCTM, f. 454, d. 447, l. 4.

50. *Ibid*., ll. 5,7 10-11.

51. *Ibid*., ll. 4-5, 11 ; d. 1285, l. 5.

52. A. Artizov et Oleg Naumov, eds., *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, Fond « Demokratija », Moscou, 1999, p. 173 ; GARF, f. 3316, op. 25, d. 690, ll. 12-14 ; RGALI, f. 645, op.1. d. 299, l. 6 ; AGCTM, f. 454, d. 1285, l. 16 ; d. 1292, pas de numéros de liste (*Sovetskoe iskusstvo*, n^{o} 52, 15 novembre 1932).

53. AGCTM, f. 454, d. 512, ll. 22-25, 58-62, 66, 113.

54. Smirnova, *Vospominanija*, p. 424-425 ; Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, p. 104.

55. RGALI, f. 656, op.1. d. 2693, ll. 8, 67, 73-9 et *passim ;* f. 2310, op. 1, d. 19l. 27

56. RGALI, f. 656, op.1. d. 2693, l. 79.

57. *Ibid*., l. 2 ; RGALI, f. 2310, op.1. d. 19, ll. 12, 30, 44, 39-40.

58. RGALI, f. 2310, op.1. d. 19, ll. 64-65, 25-26.

59. *Ibid*., ll. 5, 80, 8.

60. RGALI, f. 2310, op.1. d. 19, l. 3a.

61. *Ibid*., ll. 59-60, 62-63, 50, 55 ; RGALI, f. 649, op.2. d. 498, l. 1 (sur Boïchevskaïa).

62. Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, *in* Bukharin, *Problemy teorii i praktiki socializma*, Politizdat, Moscou, 1989, p. 165-166 (disponible en français sur <www.marxists.org> : Nikolaï Boukharine, « Économique de la période de transition », 1920]

63. *Ibid*., p. 70.

64. *Ibid*., p. 71-72.

Notes du chapitre 11

1. J. V. Stalin, *Problems of Leninism*, Foreign Languages Publishing House, Moscou 1953, p. 528-529. Voir I. V. Stalin, *Sočinenija*, vol. 13, Gospolitizdat, Moscou 1951, p. 37-38. Voir aussi : David R. Shearer, *Industry, State, and Society in Stalin's Russia, 1926–1934*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 1996) ; et Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain : Stalinism as Civilization*, University of California Press, Berkeley, 1995.

2. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1298, ll. 3-5 ; d. 1301, ll. 4-4ob. ; AMDNN, dossier « Mihajlov » (lettres de M. N. Koul'man) ; Anne D. Rassweiler, *The Generation of Power : The History of Dneprostroi*, Oxford University Press, New York, 1988, p. 128 ; M. V. Mihailova, « Marija Nikolaevna Kul'man », Muzej « Dom na naberežnoj », (<http://museumdom.narod.ru>) ; M.V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997.

3. N. S. Hruščëv, *Vremja, ljudi, vlast' (vospominanija)*, vol. 1, Moskovskie novosti, Moscou, 1999, p. 38-91 ; William Taubman, *Hrushchev : The Man and His Era*, W.W. Norton, New York, 2003, p. 72-113.

4. Il'ja Zbarski, *Ob''ekt No. 1*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 60, 122, 126, 128-130.

5. K. Paustovskij, *Velikan na Kame. Na strojke Bereznikovskogo kombinata*, Gosudarstvennoe himiko – tehničeskoe izdatel'stvo, Moscou, 1934 ; O. D. Gajsin, « Opyt proektirovanija socgoroda Berezniki (1930-40 gg.) », Nasledie.perm.ru (<http://nasledie.perm.ru>) ; I. T. Sidorova, « Stroitel'stvo predprijatii himičeskoj promyšlennosti v SSSR na etape industrializacii 1928-1932 gg. (na primere Bereznikovskogo himičeskogo kombinata) », PhD diss., Perm': Permskij gosudarstvennyj tehničeskij universitet, 2011), p. 28-42, 54 (citation tirée de la p. 42) ; «Bereznikovskij himkombinat,» *SSSR na strojke*, n^{o} 5 (1932).

6. Z. H. Cukerman, « Vospominanija », *in Istoričeskij očerk o Bereznikovskom azotno – tukovom zavode im. K. E. Vorošilova* (Arhiv muzeja trudovoj slavy filjala « Azot » OAO « OkhK » « Uralhim » *in* Berezniki, manuscrit), p. 214-215, 238. Tous les documents non publiés sur l'usine chimique de Berezniki m'ont été envoyés par I. T. Sidorova. Je lui suis très reconnaissant pour sa générosité et son avis d'experte.

7. *Verhnekam'e: istorija v licah. Konovalovskie čtenija*, vyp. 4 (Berezniki, 2001), p. 204 ; Anatoly Granovsky, *I was an NKVD Agent*, The Devin-Adair Company, New York, 1962, p. 3-13 (citation p. 12-13).

8. Varlam Šalamov, « Vizit mistera Poppa », *in* Šalamov, *Sobranie sočinenii v četyreh tomah*, vol. 2, Hudožestvennaja literatura, Vagrius, Moscou, 1998, p. 255 (<http://shalamov.ru/library/5/27.html>) ; Sidorova, « Stroitel'stvo predprijatii », p. 93-106 ; M.M. Fëdorovič, *in Istoričeskij očerk*, p. 174.

9. Sidorova, « Stroitel'stvo predprijatii », p. 54-82 (citations p. 79-80).

10. *Ibid*., p. 78, 107-108 ; A. B. Suslov, *Speckontingent v Permskoj oblasti : 1929-1953 gg.*, Ural'skij gosudarstvennyj universitet et Permskij gosudarstvennyj pedagogičeskij universitet, Ekaterinbourg et Perm, 2003, p. 126-130.

11. Sidorova, « Stroitel'stvo predprijatii », p. 77, 109-113, 208 ; Suslov, *Speckontingent*, p. 64-66 ; M. B. Smirnov (dir.), *Sistema ispravitel'no – trudovyh lagerej v SSSR, 1923-1960*, Zven'ja, Moscou, 1998, p. 25-27, 184-185 ; V. Šmyrov, « K probleme stanovlenija GULAGa (Višlag) », in *Gody terrora. Kniga pamjati žertv političeskih repressii* (Izdatel'stvo Zdravstvui, Perm, 1998, p. 75-77.

12. Varlam Chalamov, *Vichéra*, trad. Sophie Benech, Verdier, coll. « Slovo », p. 72.

13. *Ibid*., p. 90-91.

14. *Ibid*., p. 28-29.

15. Smirnov (dir.), *Sistema ispravitel'no – trudovyh lagerej*, p. 27 ; A. I. Kokurin et N. V. Petrov (dir.), *GULAG (Glavnoe upravlenie lagerej), 1918-1960*, Fond « Demokratija », Moscou, 2000), p. 222-226.

16. Chalamov, *Vichéra* , p. 124-125.

17. *Ibid*., p. 125-126.

18. *Belomorsko-Baltijskij kanal*, p. 70-75 ; N. V. Petrov et K. V. Skorkin (dir.), *Kto rukovodil NKVD 1934-1941*, Zven'ja, Moscou, 1999, p. 108-109.

19. Chalamov, *Vichéra*, p. 93-94.

20. *Ibid*., p. 95.

21. Sidorova, « Stroitel'stvo predprijatii », p. 58-60.

22. S. I. Jur'ev, « Vospominanija », *in Istoričeskij očerk*, 1–2 (également appelé Arhiv muzeja trudovoj slavy filjala « Azot » OAO « OkhK » « Uralhim ») *in* Berezniki, op. 1, d. 102, ll. 1-2 ; *Nemcy v Prikam'e. XX v.: Sbornik dokumentov i materialov v 2x tomah, vol.* 1, bk. 1: Arhivnye dokumenty, Puška, Perm, 2006, p. 155 ; Fëdorovič, *in Istoričeskij očerk*, p. 169, 174 ; Chalamov, *Vichéra* ; Cukerman, in *Istoričeskij očerk*, p. 241.

23. *Verhnekam'e : istorija v licah*, p. 204 ; Smirnov (dir.), *Sistema ispravitel'no – trudovyh lagerei*, p. 27, 184 ; Šmyrov, « K probleme stanovlenija GULAGa », p. 85 ; Sidorova, « Stroitel'stvo predprijatii », p. 120 ; Granovsky, *I was an NKVD Agent*, p. 21-23.

24. G. P. Sidegova (Arhiv muzeja trudovoj slavy filjala « Azot » OAO « OkhK » « Uralhim ») *in* Berezniki, archives audio ; Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, p. 8.

25. Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, p. 24.

26. Fëdorovič, *in Istoričeskij očerk*, p. 178.

Notes du chapitre 12

1. I. V. Stalin, « God velikogo pereloma », 1929 (« L'année du Grand Tournant. Discours pour le XII^{e} anniversaire de la Révolution d'Octobre », disponible en version française sur <http://marxiste.fr/staline/t1.pdf>).

2. I. V. Stalin, « K voprosam agrarnoj politiki v SSSR. Reč' na Konferencii agrarnikov-marksistov » (« Questions de politique agraire en URSS. Discours prononcé à la conférence des marxistes spécialistes de la question agraire », 27 décembre 1929, p. 25 et suiv., disponible sur <http://ur1.ca/r5shf>) ; V. Danilov, R. Manning et L. Viola (dir.), *Tragedija sovetskoj derevni. Kollektivizacija i raskulačivanie*, vol. 2, Rosspen, Moscou, 2000, p. 126-130.

3. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 2, p. 126-30, 163-167 et vol. 1, p. 727-729 ; N. A. Ivnickij, *Repressivnaja politika sovetskoj vlasti v derevne, 1928-1933 gg.*, Institut istorii RAN, Moscou, p. 131 ; Lynne Viola, *The Unknown Gulag : The Lost World of Stalin's Special Settlements*, Oxford University Press, New York, 2007, p. 32 et *passim ;* Viktor Kondrašin, *Golod 1932-1933 godov : Tragedija rossijskoj derevni*, Rosspen, Moscou, 2008, p. 76.

4. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni*, vol. 2, 299.

5. Sur les statistiques agricoles, voir Stephen G. Wheatcroft, « O zernovyh balansah i ocenkah urožajnosti v SSSR v 1931-1933 », *in Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 842-865 ; Stephen G. Wheatcroft, « O demografičeskih svidetel'stvah tragedii sovetskoj derevni v 1931-1933 gg », *in* Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 866-867 ; V.P. Danilov, « Vvedenie », *in* Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 1, p. 17 ; R. W. Davies et Stephen G. Wheatcroft, *The Years of Hunger : Soviet Agriculture, 1931-33*, Palgrave Macmillan, New York, 2004, p. 123-136, 239-249 et *passim ;* les citations de Bak sont tirées de *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 394-397 ; le décret du 7 août 1932 se trouve dans *Tragedija sovetskoj derevni*, vol. 3, p. 453-454. Pour une discussion sur les « morts excessives » pendant la famine, voir Davies and Wheatcroft, *The Years of Hunger*, p. 412-420. L'estimation de Wheatcroft (p. 415) est d'environ 5,7 millions de morts.

6. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 588-597 ; *Kollektivizacija i golod na ukrajni, 1929-1933*, Naukova dumka, Kiev, 1993, p. 573-576.

7. I. E. Zelenin, *Stalinskaja « revoljucija sverhu » posle « Velikogo pereloma » 1930-1939. Politika, osuščestvlenie, rezul'taty*, Nauka, Moscou, 2006, p. 95 ; *Pravda*, 26 mai 1964.

8. N. S. Hruščëv, *Vremia, ljudi, vlast', vol.* 1, p. 32, 71.

9. Davies et Wheatcroft, *The Years of Hunger*, p. 113-114, 118, 145 ; S. Kul'čickij, « Obščij i regional'nyj podhody k istorii velikoj tragedii narodov Rossii i Ukrajny », *in* Sovremennaja rossijsko-ukrajnskaja istoriografija goloda 1932-1933 gg. v SSSR, Rosspen, Moscou, 2011, p. 160 ; Oleg Hlevnjuk, *Hozjajn. Stalin i utverždenie stalinskoj diktatury*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 186-187 ; Nikolai Zen'kovič, *Elita. Samye sekretnye rodstvenniki*, Ol'ma-Press, Moscou, 2005, p. 305.

10. Davies et Wheatcroft, *The Years of Hunger*, p. 91, 147, 325. Voir aussi Gerald Easter, *Reconstructing the State : Personal Networks and Elite Identity in Soviet Russia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000, p. 117-132 ; Kondrašin, *Golod 1932-1933 godov*, p. 83-84.

11. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 1, p. 699, et vol. 2, p. 137-138 ; Judit Agraševa, « Člen partii s 1903 goda », Vesti–2 [Israel], 1er juin 1995, p. 10 ; G. S. Ronina, entretien

avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, p. 268 ; ARAN, razrjad V, op. 1–0, d. 11, l. 54 ob. ; Oleg Hlevnjuk, *Hozjajn : Stalin i utverždenie stalinskoj diktatury*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 57-72 (citations tirées des p. 60 à 70).

12. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 12, 575 ; Kondrašin, *Golod 1932-1933 godov*, p. 154-62.

13. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 598-601 ; Kondrašin, *Golod 1932-1933 godov*, 154-162 ; Zelenin, *Stalinskaja « revoljucija sverhu »*, p. 92-94, 100-101 ; V. Kondrašin, « Golod 1932-1933 v sovremennoj rossijskoj i zarubežnoj istoriografii : vzgljad iz Rossii », *in* Kondrašin (dir.), *Sovremennaja rossijsko-ukrajnskaja istoriografija*, p. 68 ; L.P. Postychev, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1998.

14. Isabelle Ohayon, *La Sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline : Collectivisation et changement social (1928-1945)*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2006, p. 235-240. Voir également Niccolò Pianciola, « The Collectivization Famine in Kazakhstan, 1931-1933 », *in* Halyna Hryn (dir.), *Hunger by Design : The Great Ukrainian Famine and Its Soviet Context*, Harvard University Press, Cambridge, 2008, p. 103, 108 ; Niccolò Pianciola, « Famine in the Steppe : The Collectivization of Agriculture and the Kazak Herdsmen, 1928-1934 », *Cahiers du monde russe*, vol. 45, no 1-2 (janvier-juin 2004), p. 137 ; Zelenin, *Stalinskaja « revoljucija sverhu »*, p. 107 ; Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, 688.

15. L. S. Ahmetova et V. K. Grigor'ev, *Pervye lica Kazahstana v Stalinskuju epohu*, Kazahskij nacional'nyj universitet im. Al-Farabi, Almaty, 2010, p. 26, 44.

16. *XVI s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskčoj partii, (b): Stenografičeskij otčet*, vol. 1, Partizdat, Moscou, 1935, p. 232-233.

17. Valerij Mihailov, *Hronika Velikogo Džuta*, Žalyn, Almaty, 1996, p. 149-150 (citation de Golochtchekine) ; Ahmetova et Grigor'ev, *Pervye lica*, p. 41 (voir aussi p. 29-31) ; *XVI s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii*, vol. 1, p. 233.

18. Mihailov, *Hronika Velikogo Džuta*, p. 264-265, 295.

19. Zelenin, *Stalinskaja « revoljucija sverhu »*, p. 106.

20. N. A. Ivnickij, *Golod 1932-1933 godov v SSSR*, Sobranie, Moscou, 2009, p. 120-121 ; Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 335.

21. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa : From Paradise to Purgatory*. *A Voice from Stalin's Russia*, trans. Rose Glickman, Slavica, Bloomington, 2012, p. 48 ; M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy, Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej », Memorial <www.memo.ru/history/agnessa>, p. 55.

22. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 49-51 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 56-57.

23. *Nasil'stvennaja kollektivizacija i golod v Kazahstane v 1931-33 gg. Sbornik dokumentov i materialov*, Fond « XXI vek », Almaty, 1998, p. 88.

24. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 51 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 57-58.

25. *Nasil'stvennaja kollektivizacija*, p. 98.

26. *Ibid*., p. 99-105, 165.

27. Mihailov, *Hronika Velikogo Džuta*, p. 9-11.

28. Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni, vol.* 3, p. 89 ; *Nasil'stvennaja kollektivizacija*, p. 107-109, 111-114, 117-118 ; 122-125 ; Ohayon, *La Sédentarisation*, p. 271-272 ; Mihailov, *Hronika Velikogo Džuta*, p. 311-317.

29. *Nasil'stvennaja kollektivizacija*, p. 153-162.

30. Mihailov, *Hronika Velikogo Džuta*, p. 317-318 ; Danilov *et al.*, *Nasil'stvennaja kollektivizacija*, p. 194-197 ; *Tragedija sovetskoj derevni*, vol. 3, p. 548-549, 628 ; Zelenin, *Stalinskaja « revoljucija sverhu »*, p. 85.

31. G. A. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », *Istoričeskij arhiv*, tome 1, 1997, p. 82.

32. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 62 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 68-69.

33. Mironova, *Agnessa: From Paradise to Purgatory*, p. 62, 61 ; Jakovenko, *Agnessa: Ustnye rasskazy*, p. 69, 66-67

34. Liova cité *in* Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 58 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 64.

35. Aleksej Tepljakov, *Opričniki Stalina*, Jauza, Moscou, 2009, p. 215 ; V. Kondrašin, « Golod 1932-33 gg. v Rossijskoj Federacii (RSFSR) », *in* Kondrašin (dir.), *Sovremennaja rossijsko-ukrajnskaja istoriografija*, p. 278.

36. Mironova, *Agnessa: From Paradise to Purgatory*, p. 70 ; Jakovenko, *Agnessa: Ustnye rasskazy*, p. 77.

37. Mironova, *Agnessa: From Paradise to Purgatory*, p. 62-63 ; Jakovenko, *Agnessa: Ustnye rasskazy*, p. 69-70.

38. Voir en particulier Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni*, *vol.* 1, p. 111, 236, 685, 715, 744, 746-758 ; vol. 2, p. 17, 35-37, 39-47, 61-66, 75, 131, 544, 548, 613-632 ; vol. 3, p. 217 ; I. S. Sobol', « Narkom zdravoohranenija bol'ševik Grigorij Kaminskij », *Za medicinskie kadry*, n^{o} 4, 6 février 1989 ; entretien avec T. M. Belen'kaïa-Rybakova, 1er octobre 1997.

39. GARF, f. 9542, op. 1, d. 17, ll. 158-160.

40. CAODM, f. 75, op. 1, d. 69, l. 325.

41. RGASPI, f. 613, op. 3, d. 156, l. 6 ; Il'ja Zbarskij, *Ob''ekt No. 1*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 125-126.

42. RGASPI, f. 214, op. 1, d. 853, ll. 30-49.

43. RGASPI, f. 146, op. 1, d. 24, ll. 7-8 ; d. 211, ll. 3-11, 18-22.

44. RGVA, f. 37461, op. 1, d. 149, ll. 136-136 ob.

45. A. S. Serafimovič, *Sobranie sočinenii*, vol. 7, GIHL, Moscou, 1960, p. 570.

46. RGALI, f. 457, d. 390, ll. 81, 81ob., 110.

47. *Ibid*., ll. 17-23.

48. Serafimovič, *Sobranie sočinenii*, vol. 7, p. 573.

49. Tat'jana Rybakova, *Sčastlivaja ty, Tanja*, Vagrius, Moscou, 2005, p. 12 ; Elina Robertovna Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 6, *in* AMDNN, dossier « Kisis ».

50. Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 9. La citation sur les « bricoles infortunées » est extraite du roman de Platonov, *Le Chantier*.

51. *Ibid*., p. 7 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998.

52. Serafimovič, *Sobranie sočinenii*, vol. 7, p. 575-576, 574.

53. M. Kol'cov, « Černaja zemlja, » *in Fel'etony i očerki*, *Pravda*, Moscou, 1956, 133-134.

54. Andreï Platonov, *À l'avance. Chronique du paysan pauvre*, trad. Nicolas Berg, L'Âge d'homme, Lausanne, 1980, p. 21, 43, 41, 83.

55. N. V. Kornienko et E. D. Šubina (dir.), *Andrej Platonov. Vospominanija sovremennikov. Materialy k biografii*, Sovremennyj pisatel', Moscou, 1994, p. 268-288 (citations p. 282-283, 278, 274) ; Artizov et Naumov (dir.), *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, p. 150.

56. Kornienko et Šubina, p. 279 ; Platonov, *À l'avance*, p. 92.

57. M. Šolohov, *Podnjataja celina* (<http://lib.ru/proza/sholohow/celina.txt>).

58. Serafimovič, *Sobranie sočinenii*, vol. 7, p. 70-72.

59. Yuri Slezkine, *Arctic Mirrors: Russia and the Small People of the North*, Cornell University Press, Ithaca, 1994, p. 292-9, 323-335.

60. A. L. Isbah, *Bol'šaja žizn'*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1936, p. 282 ; *Solo truby*, Moscow, 1986 (film documentaire, réalisé par A. Ivankin, scénario de Lev Rochal'). Voir également L. Rošal', *Piramida. Solo truby. Kinoscenarii*, Iskusstvo, Moscou, 1989, p. 63-68.

61. *Ibid*., p. 266-268.

62. *Ibid*., p. 284.

63. Voir F. Fedotov, *Bezrabotnye*, Bibliotečka batraka, Moscou, 1930 ; Isbah, *Bol'šaja žizn'*, p. 167-261 ; Mihail Koršunov et Viktorija Terehova, *Tajny i legendy Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 168. Les citations sont d'Isbah, *Bol'šaia žizn'*, p. 167-168, 262.

64. Isbah, *Bol'šaja žizn'*, p. 285-286.

65. F. Fedotov, *Mongolija*, OGIZ Molodaja gvardija, Moscou, 1932.

66. F. Fedotov, *Pahta*, OGIZ Molodaja gvardija, Moscou, 1933.

67. I. E. Zelenin, « Politotdely MTS – proloženie politiki 'črezvyčajščiny' (1933-1934 gg.), » *Otečestvennaja istorija*, n° 6, 1992, p. 42-61 ; Danilov *et al.*, *Tragedija sovetskoj derevni*, vol. 3, p. 678-697.

68. Isbah, *Bol'šaja žizn'*, p. 299-302.

69. *Ibid*., p. 301.

70. *Ibid*., p. 305-306.

Notes du chapitre 13

1. Andreï Platonov, *À l'avance*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1980, p. 111, 114.

2. Il'ja Zbarskij, *Ob''ekt No. 1*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 98-99.

3. L'ouvrage pionnier sur le sujet est celui de Sheila Fitzpatrick (dir.), *Cultural Revolution in Russia, 1928-1931*, Indiana University Press, Bloomington, 1978.

4. Susan Gross Solomon, *The Soviet Agrarian Debate*, Westview Press, Boulder, 1977, p. 148-170 ; Terry Cox, *Peasants, Class, and Capitalism*, Clarendon Press, Boulder, 1977, p. 201-219 ; E. A. Tonču, « Sol' zemli », *in Ekonomičeskoe nasledie Čajanova*, Izdatel'skij dom Tonču, Moscou, 2006, p. 658-659 ; I. V. Stalin, « K voprosam agrarnoj politiki v SSSR. Reč' na Konferencii agrarnikov-marksistov », *in Sočinenija*, vol. 12, Marxists Internet Archive Library (<www.marxists.org>) ; ARAN, f. 528, op. 4, d. 10, l. 3.

5. Tonču, « Sol' zemli », 659 ; A. V. Cajanov, *Putešestvie moego brata*, Klassika (<http://az.lib.ru/c/chajanow_a_w/text_0020.shtml>) ; V. Gončarov et V. Nehoti., *Prosim osvobodit' iz tjuremnogo zaključenija: Pis'ma v zaščitu repressirovannyh*, Sovremennyj pisatel', Moscou, 1998, p. 176-177 ; *Pis'ma I. V. Stalina V. M. Molotovu, 1925-1936 gg. Sbornik dokumentov*, Rossija molodaja, Moscou, 1995, p. 211, 224.

6. ARAN, f. 528, op. 4, d. 86, ll. 2-5, 14.

7. L. Averbah, « O celostnyh masštabah i častnyh Makarah », *in* Kornienko et Šubina (dir.), *Andrej Platonov : Vospominanija sovremennikov ; Materialy k biografii*, Sovremennyj pisatel', Moscou, 1994, p. 258.

8. *Ibid*., p. 265.

9. *Vospominanija sovremennikov ob A. S. Serafimoviče*, Sovetskij pisatel', 1977, p. 188-189.

10. A. Artizov et Oleg Naumov (dir.), *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, Fonds « Demokratija », Moscou, 1999, p. 196 ; G. V. Žirkov, *Istorija cenzury v Rossii XIX-XX vv.*, Aspekt Press, Moscou, 2001, p. 314-315.

11. Ivan Gronskij, *Iz prologo*, Izvestija, Moscou, 1991, p. 153.

12. *Ibid.*, p. 146 ; Brian Evan Kassof, *The Knowledge Front : Politics, Ideology, and Economics in the Soviet Book Publishing Industry, 1925-1935*, Ph.D. dissertation, University of California, Berkeley, History Department, Automne 2000, p. 461-506 ; L. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, Flinta, Moscou, 2004, p. 55.

13. CAOPIM, f. 78, op. 1a, d. 176, ll. 55, 50, 51.

14. *Ibid*., l. 49.

15. *Ibid*., ll. 62, 67-8.

16. *Ibid*., ll. 65, 74-77ob.

17. *Ibid*., ll. 77-77ob. Voir également Varlam Šalamov, « Aleksandr Konstantinovič Voronskij », *in Sobranie sočinenii*, vol. 4, p. 577-587 (<http://shalamov.ru/library/32/4.html>).

18. AGCTM, f. 454, d. 512, l. 12 ; d. 90, l. 1.

19. Mihail Romm, *Ja boleju za « Spartak »*, Žazushi, Alma-Ata, 1965 ; RGALI, f. 656, op.1. d. 2505, l. 3.

20. AGCTM, f. 454, d. 512, ll. 12-38 ; M. Romm, *Čempion mira. Režisserskij kommentarii F. N. Kaverina*, GIHL, Moscou, 1933, p. 95-104.

21. AGCTM, f. 454, d. 158, ll. 1-2 ; AGCTM, f. 454, d. 90, l. 1.

22. AGCTM, f. 454, d. 448, ll. 1-2.

23. Aleksandr Kron, *Večnaja problema*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1969, p. 266-268. Voir également B. G. Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, Izdatel'stvo imeni Sabašnikovyh, Moscou, 1998, p. 106.

24. Oleg Hlevnjuk, *Hozjajn : Stalin i utverždenie stalinskoj diktatury*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 183.

25. *XVII s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii (b). Stenografičeskij otčet*, Partizdat, Moscou, 1934, p. 261.

26. *Ibid*., p. 252.

27. *Ibid*., p. 67, 351.

28. *Ibid*., p. 516.

29. *Ibid*., p. 237-238.

30. *Ibid*., p. 238.

31. *Ibid*., p. 212.

32. *Ibid*., p. 125, 496.

33. Sur le culte de Staline, voir Jan Plamper, *The Stalin Cult : A Study in the Alchemy of Power*, Yale University Press, New Haven, 2012. Voir également Sarah Davies et James Harris, *Stalin's World : Dictating the Soviet Order*, Yale University Press, New Haven, 2014, p. 133-182.

34. *XVII s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii*, p. 250, 209, 129.

35. *Ibid*., p. 238-239.

36. *Ibid*., p. 239, 245.

37. *Ibid*., p. 627.

38. *Ibid*., p. 500, 253.

39. *Izvestija*, 24 avril, 1931, p. 2. Voir aussi Grigorij Besedovskij, *Na putjah k Termidoru*, Sovremennik, Moscou, 1997, p. 338-344.

40. *XVII s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii*, p. 501, 252-253.

41. Artizov et Naumov (dir.), *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, p. 175, 184, 190-191, 214 ; Gronskij, *Iz prošlogo*, 16-154 *et passim* ; Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, p. 14-57 *et passim*.

42. *Pavel, Vasil'ev, materialy i issledovanija. Sbornik statej*, OmGU, Omsk, 2002, p. 66-67 ; Gronskij, *Iz prošlogo*, p. 149, 234 ; Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, p. 42-57 ; K. Zelinskij, « Odna vstrecha u Gor'kogo (Zapis' iz dnevnika) », *Voprosy literatury*, mai 1991, p. 153.

43. Gronskij, *Iz prošlogo*, p. 153-154 ; Zelinskij, « Odna vstreča », p.167.

44. *Pervyj vsesojuznyj s''ezd sovetskih pisatelej 1934. Stenografičeskij otčet* (Moscow: Sovetskij pisatel', 1990, réimpression de l'édition de 1934 de Hudožestvennaja literatura), p. 2, 210-211, 279, 151-153.

45. *Ibid*., 152-153. Sur Leonov, voir Zahar Prilepin, *Leonid Leonov*, Molodaja gvardija, Moscou, 2010, p. 11-271.

46. *Pervyj vsesojuznyj*, p. 153.

47. *Ibid*., p. 279.

48. *Ibid*., p. 280.

49. *Ibid*., p. 501-502.

50. *Ibid*., p. 502.

51. *Ibid*., p. 20, 233, 152, 142. Thomas Gordeïev est le personnage principal du roman éponyme de Gorki ; Raphaël de Valentin est un personnage de *La Peau de chagrin* de Balzac.

52. *Pervyj vsesojuznyj*, p. 185.

53. *Ibid*., p. 498, 502 ; Gronskij, *Iz prošlogo*, p. 141.

54. *Pervyj vsesojuznyj*, p. 498, 306 ; Zelinskij, « Odna vstrecha », p. 165. Sur Shakespeare dans les années 1930, voir Arkady Ostrovsky, « Shakespeare as a Founding Father of Socialist Realism:

The Soviet Affair with Shakespeare », *in* Irena K. Makaryk et Joseph G. Price (dir.), *Shakespeare in the Worlds of Communism and Socialism*, University of Toronto Press, Toronto, 2006, p. 56-83. Sur les classiques russes, voir David Brandenberger, *National Bolshevism : Stalinist Mass Culture and the Formation of Modern Russian National Identity, 1931–1956*, Harvard University Press, Cambridge, 2002, p. 63-112 ; et David Brandenberger et Kevin M. F. Platt (dir.), *Epic Revisionism: Russian History and Literature as Stalinist Propaganda*, University of Wisconsin Press, Madison, 2006.

55. A. Lunačarskij, « Arhitekturnoe oformlenie socialističeskih gorodov », *in Goroda socializma i socialističeskaja rekonstrukcija byta : Sbornik statej*, Rabotnik prosveščenija, Moscou, 1930, p. 67-68 ; *Dvorec sovetov : Vsesojuznyj konkurs 1932 g.*, Vsekohudožnik, Moscou, 1933, p. 103. La citation finale reprend la dernière phrase de *Faust* (revue *Temporel*, 2012, traduction de Nicolas Class).

Notes du chapitre 14

1. *XVII s''ezd Vsesojuznoj kommunističeskoj partii (b): Stenografočeskij otčet*, Partizdat, Moscou, 1934, p. 252.

2. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1429, ll. 77-90.

3. GARF, f. 3316, op. 43, d. 1190, l. 112 ; f. 9542, op. 7, d. 34, l. 111 ; f. 3316, op. 28, d. 590, l. 17.

4. GARF, f. 9542, op. 7, d. 14, ll. 6-7. Voir aussi d. 13, ll. 46, 69 ; and op. 1, d. 28, ll. 132, 141.

5. AMDNN, dossier « Lahuti » ; G.G. Lakhouti, entretien avec l'auteur, 14 septembre 1998 ; GARF, f. 5446, op. 82, d. 27, l. 164 ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 28, ll. 132, 141 ; L. V. Maksimenkov (dir.), *Bol'šaja cenzura : Pisateli i žurnalisty v Strane Sovetov 1917-1956* (Fond « Demokratija », izdatel'stvo « Materik », Moscou, 2005), docs. 271, 272, 302 ; Abul'gasem Lahuti, *Dva ordena*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1936, p. 7.

6. Selon un rapport de 1938, 257 appartements sur les 420 mentionnés par le rapport appartenaient, ou avaient appartenu, à des membres de la nomenklatura. Quarante-trois appartements (en plus des 257 évoqués plus haut) étaient occupés par des « retraités à titre exceptionnel ». Voir GARF, f. 9542, op. 7, d. 14, l. 6.

7. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 1346, ll. 2-4ob., 71, 82, 85, 89, 91-92, 99, 103, 115, 118–120ob., 122, 132, 143-152.

8. *Ibid*., ll. 93-94 ob.

9. RGVA, f. 37461, op. 1, d. 129, ll. 4, 8 ob. ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; Zelinskij, « Odna vstreča u Gor'kogo (Zapis' iz dnevnika) », *Voprosy literatury* (mai 1991) », p. 168 ; *Pavel Postyšev : Vospominanija, vystuplenija, pis'ma*, Politizdat, Moscou, 1987, p. 52.

10. Yuri Slezkine, *Le Siècle juif*, trad. de M. Saint-Upéry, La Découverte, Paris, 2009, p. 445-461et *passim*. Le registre des appartements de 1935 compte 506 locataires, dont 116 Juifs « de nationalité ». Sur les questions liées à l'ethnicité au sein de l'élite soviétique, voir Liliana Riga, *The Bolsheviks and the Russian Empire*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012. Sur les Lettons au sein l'armée soviétique et parmi les cadres de la sécurité d'État, voir Ēriks Jēkabsons, « Latyši v rukovodstve krasnoj armii i Narodnogo komissariata vnutrennih del SSSR », *in* A. A. Komarov (dir.), *Baltijskoe sosedstvo : Rossija, Švecija, strany Baltii na fone epoh i sobytii XIX – XXI vv.*, Lenand, Moscou, 2014, p. 105-147. Je suis reconnaissant à l'auteur pour son aide.

11. Olga Aroseva, *Bez grima*, Centrpoligraf, Moscou, 1999, p. 21-22 ; O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; Boris Iéfimov, entretien avec l'auteur, 16 octobre 1997 ; S. V. Obolenskaïa (Osinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; V. E. Youssim, entretien avec l'auteur, 5 décembre 1998 ; Z. A. Khatskevitch, entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997.

12. O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; S. V. Obolenskaïa (Osinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; entretien avec M. V. Mikhaïlova, 3 décembre 1997 ; entretien avec S. A. Khalatova, 6 septembre 1998 ; entretien avec V. A. Ozerski, 26 juin 1999.

13. K. P. Politkovskaïa (Allilouïeva), entretien avec l'auteur, 1er avril 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; Vladimir Alliluev, *Khronika odnoj sem'i*, Molodaja gvardija, Moscou, 2002, p. 100-101 ; Aroseva,

Bez grima, p. 22 ; I. K. Gronski, entretien avec l'auteur, 9 octobre 1998 ; Ivan Gronskij, *Iz prošlogo*, Izvestija, Moscou, 1991, p. 141 ; S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; M. R. Peterson, « O nas », l. 1, *in* AMDNN, dossier « Peterson » ; Iouri Trifonov, *La Maison disparue*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1990 (voir Ju. Trifonov, *Ischeznovenie* sur <http://royallib.ru>).

14. Kisis, « Pis'mo v muzej », *in* AMDNN, dossier « Kisis », p. 3-4.

15. M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997.

16. S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; N. A. Ioureva, entretien avec l'auteur, 21 août 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; G. S. Ronina, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; L. N. Chabourov, entretien avec l'auteur, 25 septembre 1997 ; S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998 ; E. B. Levine, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; Z. A. Khatskevitch, entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; V. E. Ioussim, entretien avec l'auteur, 5 décembre 1998 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; M. A. Tsiouroupa, entretien avec l'auteur, 8 janvier 1998.

17. O. N. Podvoïskaïa, entretien avec l'auteur, 27 février 1998 ; M.R. Peterson, « O nas », ll. 22 ; S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997.

18. Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998.

19. L. A. Kozlova (Bogatcheva), entretien avec l'auteur, 24 septembre 1997.

20. M.R. Peterson, « O nas », ll. 22-3 ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998 ; Z. A. Khatskevitch, entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998 ; T. M. Rybakova (Belenkaïa), entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; Kira Allilueva, *Plemjannica Stalina*, Vagrius, Moscou, 2006, p. 84 ; K. P. Politkovskaïa (Allilouïeva), entretien avec l'auteur, 1er avril 1998.

21. N. A. Guilinskaïa, entretien avec l'auteur, 2 mars 1998 ; E. I. Grouzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998.

22. RGASPI, f. 559, op. 1, d. 142, ll. 8, 13, 29-30.

23. GARF, f. 9542, op. 1, d. 30, ll. 2-3 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; M. P. Korchounov, entretien avec l'auteur, 11 novembre 1997 ; L. N. Chabourov, entretien avec l'auteur, 25 septembre 1997 ; L. P. Postychev, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1998 ; T. V. Ignatachvili (Chouniakova), entretien avec l'auteur, 22 avril 1998 ; M. A. Tsiouroupa, entretien avec l'auteur, 8 janvier 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; K. P. Politkovskaïa (Allilouïeva), entretien avec l'auteur, 1er avril 1998 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; Allilueva, *Plemjannica Stalina*, p. 85 ; M. N. Kul'man, « Pis'mo v muzej », p. 11, *in* AMDNN, dossier « Mihailov » ; GARF, f. 9542, op. 7, d. 90, l. 39.

24. M. N. Kul'man, « Pis'mo v muzej », p. 11.

25. Hruščëv, *Vospominanija*, vol. 1, p. 81 ; Sac, *Žizn' javlenie polosatoe*, Novosti, Moscou, 1991, p. 260, 263, 270-271.

26. Sac, *Žizn'*, p. 270-271.

27. N. S. Hruščëv, *Vospominanija*, vol. 1, p. 81 ; Artem Sergeev et Ekaterina Glušik, *Kak žil, rabotal i vospityval detej I. V. Stalin: Svidetel'stva očevidca*, Forum, Moscou, 2011, p. 44-45 ; M.

Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998 ; entretien avec T. M. Rybakova (Belenkaïa), 1er octobre 1997 ; Tat'jana Rybakova, *Sčastlivaia ty, Tanja*, Vagrius, Moscou, 2005, p. 14 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998 ; E. I. Grouzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; V. A. Ozerski, entretien avec l'auteur, 26 juin 1999 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; Gronskij, *Iz prošlogo*, p. 135-136.

28. N. Beliaev, *in Mihail Kol'cov : Kakim on byl : Sbornik vospominanii*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1989, p. 193 ; S. V. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998.

29. N. Gordon (née Prokof'eva), *in Mihail Kol'cov: kakim on byl*, p. 384-385.

30. Sof'ja Vinogradskaja, in *Mihail Kol'cov: kakim on byl*, p. 136 ; Sac, *Žizn'*, p. 260 et 265 ; E. B. Levine, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998 ; Olga Aroseva, *Bez grima*, p. 22 ; M. A. Lozovskaïa, entretien avec l'auteur, 4 mars 1998 ; Lidija Šatunovskaja, *Žizn' v Kremle*, Chalidze, New York, 1982, p. 21-22.

31. I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; M. A. Ousievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998.

32. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, Flinta, Moscou, 2004, p. 68 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; Z. A. Khatskevitch, entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998 ; V. A. Ozerski, entretien avec l'auteur, 26 juin 1999 ; M.R. Peterson, « O nas », ll. 14-15.

33. K. P. Politkovskaïa (Allilouïeva), entretien avec l'auteur, 1er avril 1998 ; Allilueva, *Plemjannica Stalina*, p. 84 et 137-138.

34. Allilueva, *Plemjannica Stalina*, p. 138.

35. *Ibid*., p. 133-135.

36. Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 8 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; I. K. Gronski, entretien avec l'auteur, 9 octobre 1998 ; Allilueva, *Plemjannica Stalina*, p. 137.

37. S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998.

38. Natalija Sac, *Put' k sebe* : *O mame Natalii Sac, ljubvi, iskanijah, teatre*, Voskresen'e, Moscou, 1998, p. 7-9.

39. M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy, Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial : Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej, » **(**<www.memo.ru/history/agnessa>), p. 64-65.

40. *Ibid*.

41. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa: From Paradise to Purgatory. A Voice from Stalin's Russia*, Slavica, Bloomington, 2012, p. 64-65 ; Jakovenko, *Agnessa: Ustnye rasskazy*, p. 71.

42. Mironova, *Agnessa: From Paradise to Purgatory*, p. 74 ; Jakovenko, *Agnessa: Ustnye rasskazy*, p. 81.

Notes du chapitre 15

1. Eviatar Zerubavel, *The Seven Day Circle : The History and Meaning of the Week*, The Free Press, New York, 1985, p. 35-41 ; Larin, *Žiliše i byt*, p. 4-5.

2. Eviatar Zerubavel, *Seven Day Circle*, *op. cit.*, p. 41-43.

3. Sauf mention contraire, les descriptions de la vie dans la Maison reposent sur des entretiens avec des habitants.

4. N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998.

5. Judit Agraševa, « Člen partii s 1903 goda », p. 10 ; I. R. Muklevič, « Dorogoj drug », manuscrit dans le dossier « Muklevič » (AMDNN) ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; L. A. Kozlova (Bogatcheva), entretien avec l'auteur, 24 septembre 1997.

6. Maria Osten, *Gubert v strane čudes*, Žurgaz, Moscou, 1935, p. 115-116. Voir aussi *Teatral'naja Moskva, sezon 1935*, Izdanie UTZP Narkomprosa RSFSR, Moscou, 1935, p. 264.

7. Osten, *Gubert v strane čudes*, 4 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; *Teatral'naja Moskva, sezon 1935*, p. 263-264. Voir aussi Katharina Kucher, *Der Gorki-Park : Freizeitkultur im Stalinismus 1928-1941*, Böhlau, Cologne, 2007, particulièrement les p. 109-113.

8. Olga Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, AST, Moscou, 2012 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>).

9. Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, chapitre 4 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; entretien avec S. V. Obolenskaïa (Osinskaïa), 26 mars 1998.

10. Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, chapitre 4.

11. S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998.

12. S. V. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaia_s_w/01.shtml>). En fait, « WOT LARX » est une expression utilisée par Pip dans une lettre à Joe.

13. N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, 29 mai 1935 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>) ; N. A. Issoureva, entretien avec l'auteur, 21 août 1998.

14. Charles Dickens, *L'Ami commun*, trad. Henriette Loraux, tome I, chap. 5, p. 50.

15. N. A. Guilinskaïa, entretien avec l'auteur, 2 mars 1998 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; Tepljakov, *Opričniki Stalina*, Jauza, Moscou, p. 216.

16. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa : From Paradise to Purgatory. A Voice from Stalin's Russia*, Slavica, Bloomington, 2012), p. 68-69 ; M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy. Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial : Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej », p. 75.

17. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 76-77 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 83-84.

18. Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 10 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925-1953*, *Vozvraščenie*, Moscou, 2012, p. 34-35.

19. Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, 24 octobre 1934 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>).

20. Ivo Banac (dir.), *The Diary of Georgi Dimitrov, 1933-1949*, Yale University Press, New Hampshire, 2003, p. xliii et p. 9-23 (la citation se trouve à la p. 23) ; Sophie Cœurée et Rachel

Mazuy (dir.), *Cousu de fil rouge : Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, CNRS Éditions, Paris, 2012, p. 181-182, 250-254 et 316-317 ; Henri Barbusse, *Staline, un monde nouveau vu à travers un homme*, Flammarion, Paris, 1935.

21. Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, 10 mars 1937 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>).

22. *Vospominanija sovremenikov ob A.S. Serafimoviče*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1977, p. 116-117 ; Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, Flinta, Moscou, 2004, p. 45.

23. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, p. 49-50.

24. L. V. Maksimenkov (dir.), *Bol'šaja cenzura : Pisateli i žurnalisty v Strane Sovetov, 1917-1956*, Fonds « Demokratija », Moscou, 2005, p. 292-393.

25. *Ibid.*

26. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, p. 56-57. Voir aussi A. Konovalov, « Vinovnym sebja ne priznal », *Leninskoe znamja*, 10 juillet 1988.

27. Maksimenkov (dir.), *Bol'šaja cenzura*, p. 292 ; S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998 ; Richard F. Staar, « The Polish Communist Party, 1918-1948 », *Polish Review*, vol. 1, n° 2/3, 1956, p. 43 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998.

28. Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 34 ; Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 59-60 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 64-65.

29. E. Dušečkina, « Tri veka russkoj elki », *Nauka i žizn'*, n° 12 (2007) et n° 1 (2008): (disponible sur <www.nkj.ru>) ; Elena Dušečkina, « Legenda o čeloveke, podarivšem elku sovetskim detjam », *Otečestvennye zapiski*, n° 1, 2003 (disponible sur <http://magazines.russ.ru>) ; Hruščëv, *Vremia, ljudi, vlast' (vospominanija)*, vol. 1, Moskovskie novosti, Moscou, 1999, p. 119-120. À ce moment-là, Stanislav Kossior était le premier secrétaire du Comité central ukrainien ; Postychev en était le second secrétaire, et dirigeait le Comité du Parti à Kiev, tandis qu'A. P. Lioubtchenko était le président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine.

30. *Pravda*, 28 décembre 1935 ; L.P. Postyšev, « Ob otce », *in* Pavel Postyšev, *Vospominanija, vystuplenija, pis'ma*, Politizdat, Moscou, 1987, p. 304-305 ; Dušečkina, « Legenda » (<http://magazines.russ.ru>).

31. M. R. Peterson, « O nas », ll. 25-26, *in* AMDNN, dosier « Peterson ».

32. Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998. Voir aussi Karen Petrone, *Life Has Become More Joyous, Comrades : Celebrations in the Time of Stalin*, Indiana University Press, Bloomington, 2000, p. 85-109.

33. Natalija Sac, *Žizn' – javlenie polosatoe*, Novosti, Moscou, 1991, p. 266.

34. *Ibid*., p. 243-250 ; Miron Petrovskij, *Knigi našego detstva*, Izdatel'stvo Ivana Limbaha, Saint-Pétersbourg, 2006, p. 217-324 (la référence à Hubert est p. 318) ; E. D. Tolstaja, « Buratino i podteksty Alekseja Tolstogo », *Izvestija AN, serija literatury i jazyka*, vol. 56, n° 2, 1997, p. 28-39 ; A. N. Gozenpud, *Central'nyj detskij teatr, 1936-1961*, Nauka, Moscou, 1967, p. 34-44.

35. Sac, *Žizn'*, p. 270.

36. RGASPI, f. 559, op. 1, d. 132, ll. 119-119 ob.

37. CAODM, f. 75, op. 1, d. 72, l. 76 ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 25, ll. 39, 43-44.

38. GARF, f. 9542, op. 1, d. 26, ll. 28-33 ; E. E. Ivtchenko, entretien avec l'auteur, 23 septembre 1998.

39. Osten, *Gubert v strane čudes*, p. 118.

40. RGASPI, f. 559, op. 1, d. 132, ll. 118-118 ob.

41. L. Podvojskij, « Krasnoe solnyško sem'i – mama », *Sem'ja i škola*, n° 3, 1965, p. 10.

42. Entretien avec S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), 26 mars 1998 ; entretien avec Z. M. Toutchine, 8 septembre 1998.

43. N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998.

44. Kira Allilueva, *Plemjannica Stalina*, Vagrius, Moscou, 2006, p. 145-146.

45. Vladimir Alliluev, *Hronika odnoj sem'i*, Molodaja gvardija, Moscou, 2002, p. 84.

46. S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; E. I. Grouzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; I. R. Muklevič, « Dorogoj drug », l. 58, manuscrit dans le dossier « Muklevič » (AMDNN) ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; Samuil Moroz, « Člen kollegii VČK », l. 6 manuscrit dans le dossier « Moroz » (AMDNN) ; N. Stepanov, *Podvojskij*, Molodaja gvardija, Moscou, 1989, p. 11-23.

47. M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; E. B. Levine, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998 ; S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; Obolenskaja, « Iz vospominanii », p. 10 (<http://zhurnal.lib.ru>) ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; Peterson, « O nas », l. 25 ; Moroz, « Člen kollegii », l. 6 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, chapitre 4 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>) ; O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; O. N. Podvoïskaïa, entretien avec l'auteur, 27 février 1998 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998.

Notes du chapitre 16

1. GARF, f. 9542, op. 7, d. 34, ll. 65-75 (la citation est tirée de la l. 75).

2. GARF, f. 9542, op. 1, d. 16, ll. 30-38 ; op. 7, d. 34, ll. 65-75 ; f. 3316, op. 28, d. 1033, 1-2, 17-18 ; GARF, f. R-5283, op. 1, d. 283, ll. 197-198 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, AST, Moscou, 18 mai 1935 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>).

3. RGASPI, f. 559, op. 1, d 141, l. 66 ; L. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, Flinta, Moscou, p. 53 ; entretien avec L. A. Kozlova (Bogatcheva), 24 septembre 1997 ; L. P. Postychev, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1998 ; M. P. Korchounov, entretien avec l'auteur, 11 novembre 1997 ; E. I. Grouzinova (Kraval), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 75, l. 2 ; Mihail Koršunov et Viktorija Terehova, *Tajny i legendy*, *Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 107-108.

4. GARF, f. 9542, op. 1, d. 17, ll. 96-96ob.

5. *Ibid*., ll. 98-98 ob.

6. Anatoly Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, Slovo, p. 18.

7. GARF, f. 3316, op. 43, d. 1194, ll. 2-4 ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 19, ll. 71-72ob.

8. GARF, f. 9542, op. 1, d. 19, ll. 83-84.

9. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa : From Paradise to Purgatory : A Voice from Stalin's Russia*, Slavica, Bloomington, 2012, p. 64 ; M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, *Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial : Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej » (<www.memo.ru/history/agnessa>), p. 71.

10. I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997.

11. V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 septembre 1998 ; RGASPI, f. 559, op. 1, d. 141, ll. 55 ob., 19, 33 ; ARAN, razrjad 5, op. 1-0, d. 11, ll. 41-42, 51-52 ob., 57-58 ob., 74-75 ob.

12. N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998.

13. Agnessa Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 65-66 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy*, p. 72-73 ; N. V. Petrov et K. V. Skorkin (dir.), *Kto rukovodil NKVD 1934–1941 : Spravočnik*, Zven'ja, Moscou, 1999, p. 99-100 ; « Petrovskij, Danil Ivanovič », *Spravočnik po istorii Kommunističeskoj partii i Sovetskogo sojuza 1898-1991* (<www.knowbysight.info/PPP/04888.asp>).

14. O. N. Podvoïskaïa, entretien avec l'auteur, 27 février 1998 ; I. B. Zbarski, entretien avec l'auteur, 22 avril 1998 ; S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; Samuil Moroz, « Člen kollegii VČK », l. 12, manuscrit dans le dossier « Moroz » (AMDNN) ; A. Šitov, *Jurij Trifonov* : *Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo universiteta, Iékaterinbourg, 1997, p. 104. Sur les datchas soviétiques, voir Stephen Lovell, *Summerfolk : A History of the Dacha, 1710–2000*, Cornell University Press, Ithaca, 2003, p. 136-162.

15. Rosa citée *in* Lev Rošal', *Vzlety i posadki. Šest' novell iz žizni rasstreljannogo generala. Scenarii polnometražnogo dokumental'nogo fil'ma* (manuscrit en possession de l'auteur), p. 16-17.

16. M. A. Lozovskaïa, entretien avec l'auteur, 4 mars 1998.

17. S. V. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru>)

18. Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 25-27.

19. N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998 ; E. B. Levine, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998 ; Joseph E. Davies, *Mission to Moscow*, Simon and Schuster, New York, 1941, p. 66 ; GARF, f. 9542, op. 7, d. 18, ll. 18, 44-70.

20. RGASPI, f. 124, op. 1, d. 80, ll. 34-42 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>), voir les entrées pour le 15 juin 1934, 21 septembre 1934, 12 et 13 octobre 1934, 23-28 mai 1935, 26 mai 1936 et 12 juillet 1936.

21. Olga Aroseva, *Bez grima*, Centrpoligraf, Moscou, 1999, p. 32-33.

22. Aroseva, *Proživšaja dvaždy* (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>), voir l'entrée du 12 juillet 1936.

Notes du chapitre 17

1. RGASPI, f. 124, op.1, d. 1105, ll. 3, 18.
2. N. A. Ioureva, entretien avec l'auteur, 21 août 1998.
3. S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998. Sur la place des relations de parenté dans l'idéologie stalinienne, voir Golfo Alexopoulos, « Stalin and the Politics of Kinship: Practices of Collective Punishment, 1920s–1940s », *Comparative Studies in Society and History*, *vol.* 50, n° 1 (janvier 2008), p. 91'117.
4. O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; N. V. Petrov et K. V. Skorkin (dir.), *Kto rukovodil, NKVD 1934–1941 : Spravočnik*, Zven'ja, Moscou, 1999, p. 98-99 et 107-108 ; G. Tepliakov, *Mašina terrora : OGPU-NKVD Sibiri v 1929–41 gg.*, Novyj hronograf, Moscou, 2008, p. 498-500.
5. ARAN, razrjad 5, op. 1-0, d. 11 ; lettre à Chaternikova, 31 janvier 1937 (reproduction de l'original conservé dans les archives personnelles de S. V. Obolenskaïa) ; S. V. Obolenskaïa, entretein avec l'auteur, 20 octobre 2009.
6. RGASPI, f. 135, op. 2, d. 10, ll. 56, 4, 33, 33 ob., 22.
7. *Ibid.*, l. 23.
8. *Ibid*., l. 62.
9. *Ibid*., l. 58.
10. *Ibid*., l. 24.
11. A. S. Serafimovič, *Sobranie sočinenii*, GIHL, Moscou, 1960, vol. 7, p. 569.
12. *Ibid*., p. 561, 563.
13. *Ibid*., p. 568.
14. *Ibid*., p. 564.
15. *Ibid*., p. 556.
16. Samuil Moroz, « V Dome tom », p. 4, manuscrit dans le dossier « Moroz », AMDNN.
17. Lev Rošal', « Vzlety i posadki : Šest' novell iz žizni rasstreljannogo generala ; Scenarii polnometražnogo dokumental'nogo fil'ma » (manuscrit en possession de l'auteur), p. 32-33.
18. Boris Efimov, *Desjat' desjatiletii*, Valgrius, Moscou, 2000, p. 55, 179, 244, 614-625 ; E. I. Grouzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; V. V. Kouïbychev, entretien avec l'auteur, 18 février 1998 ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 75, ll. 2-3 ; Nikolaj Zen'kovič, *Elita : Samye sekretnye*, 205-12 ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998.
19. Olga Arosseva, *Proživšaja dvaždy*, AST, Moscou, 2012 (*in* « Zaveščanie moim detjam », dans la postface [Posleslovie]) ; Podvojskij, « Krasnoe solnyško », p. 10 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>)
20. Natalija Sac, *Žizn' – javlenie polosatoe*, Novosti, Moscou, 1991, p. 272.
21. RGALI, f. 457, d. 390, l. 110 ; d. 391, ll. 203-4 ; RGVA, f. 37461, op. 1., d. 128, ll. 15, 29 ; Hruščëv, *Vremia, ljudi, vlast' (vospominanija)*, Moskovskie novosti, Moscou, 1999, p. 140.
22. S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998.
23. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa : From Paradise to Purgatory : A Voice from Stalin's Russia*, Slavica, Bloomington, 2012, p. 41 ; Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy. Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial: Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej » (<www.memo.ru/history/agnessa>), p. 47-48.
24. AMDNN, dossier « Poloz », « Moskva, 1933, delo n° 1244 » ; *Reabilitacija : Kak eto bylo, ser. 1980kh – 1991*, razdel, 4, Doc. 13, <www.alexanderyakovlev.org/fond/issues-doc/67974>.

25. A. M. Garaseva, *Ja žila v samoj besčelovečnoj strane*, Intergraf-Servis, Moscou, 1997 (<www.sakharov-center.ru>).

26. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », VU–8 (18 mai 1933), VU–10 (18 mai 1933).

27. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », VU-1-VU-2 (2 mai 1933) ; VU-8 (18 mai 1933) ; VU-18 (12 juillet 1933), Vu-29-9 (30 août 1933), VU–55 (31 décembre 1933).

28. *Ibid*., VU-15 (12 juin 1933), VU-41 (12 novembre 1933), VU-49 (12 décembre 1933) et *passim*.

29. *Ibid*., n.p. (12 janvier 1934).

30. *Ibid*., VU-30 (18 septembre 1933) ; VU-34 (17 octobre 1933) ; n.p. (12 octobre 1934 ; 18 novembre 1934 ; 29 novembre 1934 ; 24 décembre 1934 ; 30 mai 1935) et *passim ;* Voronskij, *Za živoj i mertvoj vodoj, vol.* 2, Antikva, Moscou, 2005, p. 269-271.

31. A. Voronskij, *Željabov*, Žurnal'no-gazetnoe ib''edinenie, Moscou, 1934, p. 207, 384 et 391-392.

32. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator, » VU-1 (2 mai 1933), 6 (12 mai 1933), 10 (18 mai 1933), 15 (12 juin 1933).

33. *Ibid*., VU-12 (12 juin 1933), 22 (30 juillet 1933), 33-34 (17 octobre 1933), 35 (23 octobre 1933), 43 (30 novembre 1933), 51 (30 décembre 1933), 47 (12 décembre 1933).

34. *Ibid*., VU-32 (17 octobre 1933) ; R. M. Poloz, avec l'auteur, 28 juin 1998.

35. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », VU-36-7 (23 octobre 1933)

36. *Ibid*., VU-34 (17 octobre 1933), 39 (23 octobre 1933), 42 (12 novembre 1933), 50 (30 décembre 1933).

37. *Ibid*., VU-45 (13 novembre 1933), 50-1 (30 décembre 1933).

38. *Ibid*., VU-46 (30 novembre 1933), 51 (30 décembre 1933).

39. *Ibid*., VU-54 (31 décembre 1933)

40. *Ibid*., n.p. (12 janvier 1934).

41. *Ibid*., n.p. (24 janvier 1934).

42. AMDNN, dossier « Poloz », « Raport Načal'niku SPO OGPU tov. Molčanovu ».

43. R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998.

44. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », n.p. (30 janvier 1934).

45. *Ibid*., n.p. (18 février 1934, 4 juin 1934) ; R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998.

46. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », n.p. (29 mars 1934, 17 avril 1934, 11 mai 1934).

47. *Ibid*., n. p., 24 juin 1934.

48. *Ibid*., n. p., 28 juin 1934.

49. *Ibid*., n. p., 1er mars 1934. Voir Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind : Writing a Diary under Stalin*, Harvard University Press, Boston, 2009. Dante, *La Divine Comédie*, trad. Lucienne Portier, Les Éditions du Cerf, Paris, 1987, p. 375.

50. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », n.p. (27 juillet 1934).

51. *Ibid*.

52. *Ibid*.

53. *Ibid*., n. p., 30 août 1934 ; 6 août 1934 ; 12 août 1934.

54. *Ibid*., n. p., 12 août 1934.

55. *Ibid*., n. p., 17 août 1934.

56. *Ibid*., n. p., 30 août 1934.

57. *Ibid*., n.p. (12 septembre 1934).

58. *Ibid*., 7 novembre 1934.

59. *Ibid*., 18 novembre 1934.

60. *Ibid*., 29 novembre 1934.
61. *Ibid*., n.p., n.d. dernière lettre de 1934.
62. *Ibid.*, VU-35, l. 1 (30 mai 1935).

Notes du chapitre 18

1. *General'nyj plan rekonstrukcii goroda Moskvy*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1935, p. 1-8 et *passim* ; A. V. Ikonnikov, *Arhitektura XX veka : Utopii i real'nost'*, Progress-Tradicija, Moscou, 2001, p. 83-89 ; N. Atarov, *Dvorec sovetov*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1940, p. 18 (la citation sur les « parcs »).

2. Apocalypse 21: 9-16 ; S. Lang, « The Ideal City from Plato to Howard », *The Architectural Review*, vol. 112, n° 668, août 1952, p. 98 et 100 ; Georg Münter, « Die Geschichte der Idealstadt », *Städtebau*, vol. 12, 1929, p. 326-327 ; Ikonnikov, *Arhitektura XX veka*, p. 193.

3. Platon, *Le Timée*, c. 428 à c. 347 ; Spiro Kostof, *The City Shaped : Urban Patterns and Meanings through History*, Little, Brown, Boston, 1991, p. 185-186, 163, 194, 202 ; « Campanella's City of the Sun », The Alchemy (<www.levity.com/alchemy/citysun.html>) ; S. Lang, « The Ideal City », p. 98-100

4. S. Lang, « The Ideal City », p. 95-97 ; Spiro Kostof, *The City Shaped*, p. 186-187.

5. Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 32-62 ; Norbert Schoenauer, *6,000 Years of Housing*, Norton, New York, 2000, p. 14-93 ; Joseph Rykwert, *The Idea of a Town : The Anthropology of Urban Form in Rome, Italy and the Ancient World*, Princeton University Press, Princeton, 1976, p. 179.

6. Joseph Rykwert, *The Idea of a Town*, p. 28-29, 34-35, 68, 98, 163-195, et *passim ;* Spiro Kostof, *The City Shaped*, p. 47-52 et 164-165.

7. Spiro Kostof, *The City Shaped*, p. 209-77.

8. Peter Hall, *Cities of Tomorrow : An Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Blackwell, Oxford, 2002, p. 189 et 198-206 ; Wolfgang Sonne, *Representing the State : Capital City Planning in the Twentieth Century*, Prestel, Munich, 2003, p. 194-199 et 201-240 (citations aux p. 230 et 240).

9. Wolfgang Sonne, *Representing the State*, p. 199-201, 153-88 et 94-100 (citations aux p. 152 et 95) ; Peter Proudfoot, *The Secret Plan of Canberra*, University of New South Wales, Kensington, 1994 ; John Galbraith, *In the New Capital ; or, The City of Ottawa in 1999*, The Toronto News Company Limited, Toronto, 1897, p. 139-140.

10. Peter Hall, *Cities of Tomorrow*, p. 210-215 (citation de Mussolini à la p. 211) ; Ikonnikov, *Arhitektura XX veka*, 367-96 ; Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, trad. M. Brottier, Fayard/Pluriel, Paris, 2010, p. 98-101, 106-114, 139, 191-194 (citations p.101, 107 et 191-192).

11. Wolfgang Sonne, *Representing the State*, p. 140-148 et 150 ; Peter Hall, *Cities of Tomorrow*, p. 189-197 ; *The Chicago World's Fair of 1893 : A Photographic Record*, texte de Stanley Appelbaum, Dover, New York, 1980.

12. Wolfgang Sonne, *Representing the State*, p. 50-88 (citations tirées des p. 60, 59 et 57).

13. *Ibid*., p. 65.

14. Bunner cité *in ibid.*, p. 69 ; B. M. Iofan, « Materialy o sovremennoj arhitekture SŠA i Italii », *Akademija arhitektury*, n° 4, 1936, p. 27. Je remercie Katherine Zoubovitch d'avoir attiré mon attention sur cet article. *Cf.* Mark Gelernter, *A History of American Architecture : Buildings in Their Cultural and Technological Context*, University Press of New England, Hanovre, 1999, p. 247-248.

15. A. V. Bunin et M. G. Kruglova, *Arhitekturnaja kompozicija gorodov*, Akademija arhitektury SSSR, Kabinet gradostroitel'stva, Moscou, 1940, p. 48-50 ; *General'nyj plan*, p. 6 ; RGASPI, f. 81, op. 3, d. 184, l. 124.

16. Voir Karl Schlögel, *Moscow, 1937*, Polity Press, Cambridge, 2012.

17. Olga Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, AST, Moscou, 2012, à la date du 13 avril 1934 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>) ; R. Amundsen, *Sobranie sočinenii*, Izdatel'stvo Glavsevmorputi, Leningrad).

18. *Pervyj vsesojuznyj, s''ezd sovetskih pisatelej 193 4: Stenografičeskij otčet*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1934, p. 677.

19. M. Gor'kij et M. Kol'cov (dir.), *Den' mira*, Žurgaz, Moscou, 1937, documents introductifs (pas de pagination).

20. *Mihail Kol'cov, kakim on byl : Sbornik vospominanii*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1989, p. 283-284 et 391-392 (la citation est tirée de la p. 283).

21. Gor'kij et Kol'cov (dir.), *Den' mira*, p. 506, 508, 510, 511, 517, 540 et 584.

22. André Gide, *Retour de l'URSS*, Gallimard, Paris, 1936, p. 23 et 48.

23. Lion Feuchtwanger, *Moscow 1937 : My Visit Described for My Friends*, Victor Gollancz, Londres, 1937, p. 54-55 ; Michael David-Fox, *Showcasing the Great Experiment : Cultural Diplomacy and Western Visitors to the Soviet Union, 1921-1941*, Oxford University Press, New York, 2012, p. 207-311 ; Boris Frezinskij, *Pisateli i sovetskie voždi. Izbrannye sjužety 1919-1960 gg.*, Ellis Lak, Moscou, 2008, p. 421-434 ; Schlögel, *Moscow 1937*, p. 81-94.

24. A. S. Serafimovič, *Sobranie sočinenii*, vol. 7, GIHL, Moscou, 1960, p. 586.

25. A. M. Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, 1989, p. 248-250.

26. *Ibid*., p. 256-257.

27. Ju. G. Fel'štinskij, *Razgovory s Buharinym*, Teleks, New York, p. 19-35 et 61-109 ; Vadim Rogovin, 1937 (Moscou : n.p., 1996), p. 217-224.

28. Stalin, « O zadačah hozjajstvennikov », in *Sočinenija*, vol. 13, (<http://petrograd.biz/stalin/13-18.php>) ; Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 244 ; Kira Allilueva, *Plemjannica Stalina*, Vagrius, Moscou, 2006, p. 137.

29. Aroseva, *Proživšaja dvaždy* (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>), voir les entrées aux dates du 7 novembre 1932, 13 octobre 1934 et 17 juillet 1935 ; RGASPI, f. 559, op. 1, d. 142, ll. 8, 13, 29-30 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, voir l'entrée à la date du 2 novembre 1932.

30. *Ibid.*, voir l'entrée à la date du 19 juin 1935.

31. *Ibid.*, voir les entrées aux dates du 7 novembre 1932, 25 novembre 1935, 17 juillet 1935, 7 décembre 1935, 3 décembre 1935, 4 décembre 1935 et 5 décembre 1935.

32. *Ibid.*, voir les entrées aux dates du 25 novembre 1935, 16 décembre 1934, 4 octobre 1935, 21 juillet 1936, 2 novembre 1932 et 17 juillet 1935.

33. ARAN, f. 528, op. 4, d. 1, pas de pagination, lettres datées du 10 février 1914 et simplement de l'année 1914.

34. *Ibid*., 2 novembre 1931 et 30 avril 1936.

35. Katerina Clark, *Moscow, the Fourth Rome : Stalinism, Cosmopolitanism, and the Evolution of Soviet Culture, 1931-1941*, Harvard University Press, Cambridge, 2011, p. 156 et 179-180 ; David Pike, *German Writers in Soviet Exile, 1933-1945*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1982, p. 51-57 ; Michael David-Fox, *Showcasing the Soviet Experiment*, p. 252-259 ; Eva Oberloskamp, *Fremde neue Welten : Reisen deutscher und französischer Linksintellektueller in die Sowjetunion 1917–1939*, Oldenbourg, Munich, 2011 ; Jean-François Fayet, *Karl Radek (1885-1939) : biographie politique*, p. Lang, Bern, 2004, p. 661-690 ; Warren Lerner, *Karl Radek : The Last Internationalist*, Stanford University Press, Stanford, 1970, p. 156-165 ; Karl Radek, *Podgotovka bor'by za novyj peredel mira*, Partijnoe izdatel'stvo, Moscou, 1934, p. 39-76 ; *Pervyj vsesojuznyj s''ezd*, p. 313 ; Gustav Regler, *The Owl of Minerva*, Farrar, Straus and Cudahy, New York, 1959, p. 211-213.

36. Reinhard Müller, « Exil im “Wunderland Sowjetunion”. Maria Osten (1908–1942) », *Exil : Forschung, Erkenntnisse, Ergebnisse* 27, n° 1, 2007, p. 73-95 (la citation se trouve à la p. 78) ; Ursula El-Akramy, *Transit Moskau : Margarete Steffin und Maria Osten*, Europäische Verlangsanstalt, Hambourg, 1998, p. 131 et 202-210 ; Viktor Fradkin, *Delo Kol’cova*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 91-92 et 99.

37. Müller, « Exil im “Wunderland Sowjetunion” », p. 73-79 ; Ursula El-Akramy, *Transit Moskau*, p. 79-97 ; Fradkin, *Delo Kol’cova*, p. 95, 99, 173 et 176-184 ; Efimov, *Desjat’ desjatiletii*, Vagrius, 2000, p. 180-209.

38. Maria Osten, *Gubert v strane čudes*, Žurgas, Moscou, 1935, p. 43.

39. *Ibid*., p. 52, 58 et 90.

40. *Ibid*., p. 75.

41. *Ibid*., p. 93-115, 147-61 et 176-177 ; le journal de Klaus Mann est cité *in* Müller, « Exil im “Wunderland Sowjetunion” », p. 80.

42. Marianne Schwarzenbach citée *in* Müller, « Exil im “Wunderland Sowjetunion” », p. 80.

43. Fradkin, *Delo Kol’cova*, p. 95-96, 176 et 183 ; Müller, « Exil im “Wunderland Sowjetunion” », p. 79 ; Ursula El-Akramy, *Transit Moskau*, p. 136-139.

44. Mihail Kol’cov, *Ispanskij dnevnik*, Sovetskij pisatel’, Moscou, 1957, p. 41-42 et 189.

45. *Ibid*., p. 124-125 ; Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas*, trad. Denise Van Moppès, Gallimard, coll. « Folio », Paris.

46. Mihail Kol’cov, *Ispanskij dnevnik*, p. 193, 234 et 323.

47. *Ibid*., p. 197, 161 et 234. « Les mystères de la cour de Madrid » est une traduction russe courante du titre de la pièce d’Eugène Scribe, *Les Contes de la reine de Navarre*.

48. *Ibid*., p. 100-101.

49. *Ibid*., p. 113-114.

50. *Ibid*., p. 406-411.

Notes du chapitre 19

1. AMDNN, dossier « Poloz », « Verhneural'skij izoljator », VU-16 (24 juin 1933) ; n.p. (6 février 1934, 24 décembre 1934) ; Obolenskaja, Iz vospominanii, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; Voronskaja, « Esli v serdce », p. 90 ; S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; V. V. Kouïbychev, entretien avec l'auteur, 18 février 1998 ; Samuil Moroz, « Člen kollegii VČK », p. 6 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; E. B. Levina, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998 ; N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998 ; RGASPI, f. 559 (Adorackij), op. 1, d. 132, ll. 39, 45 ; K. P. Politkovskaïa (Allilouïeva), entretien avec l'auteur, 1er avril 1998 ; N. A. Ioureva, entretien avec l'auteur, 21 août 1998 ; T. M. Rybakova (Belenkaïa), entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998 ; Z. A. Khatskevitch, entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998 ; M. P. Korchounov, entretien avec l'auteur, 11 novembre 1997 ; E. I. Grouzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; M. A. Lozovskaïa, entretien avec l'auteur, 4 mars 1998 ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997.

2. Artem Sergeev et Ekaterina Glušik, *Kak žil, rabotal i vospityval detej I. V. Stalin : Svidetel'stva očevidca*, Forum, Moscou, 2011, p. 18.

3. Olga Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, AST, Moscou, 2012 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>), entrée du 24 avril 1937.

4. Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, entrée des 10 mars 1936, 3 février 1934 et 21 avril 1937.

5. *Ibid*., 4 avril 1935.

6. *Ibid*., 25 mai 1935 ; 21 septembre 1934.

7. *Ibid*., 19 mai 1935 ; 6 septembre 1934.

8. *Ibid*., 6 septembre 1934.

9. *Ibid*., 20 octobre 1934 ; 28 septembre 1934 ; 22 octobre 1934 ; 3 octobre 1934 ; 19 novembre 1933 ; 27 février 1935 ; 16 octobre 1934.

10. *Pravda*, 27 octobre 1932 (<http://lib.babr.ru/?book=4652>).

11. J. V. Staline, « L'industrialisation et le problème céréalier », discours prononcé le 9 juillet 1928, *in Works*, vol. 11, Foreign Languages Publishing House, Moscou, 1954 (disponible sur <www.marxists.org>).

12. Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, 28 septembre 1934.

13. GARF, f. 3316, op. 43, d. 911, ll. 19-57 ; op. 28, d. 621, ll. 8-12, 14-14ob., 19 ; GARF, f. 9542, op. 1a, d. 15, l. 107 ; RGALI, f. 645, op. 1, d. 299, ll. 1-2, 40-46 ; RGALI, f. 2310, op. 1, d. 79. ll. 1-32 (citations tirées de ll. 31-32 ; RGALI, f. 2310, op. 1, d. 76 ll. 54-54ob (citation à propos d'Ostrovski, etc.) ; RGALI, f. 2310, op. 1, d. 41, ll. 13ob.-14 ; AGCTM, f. 454, d. 7, d. 16.

14. AGCTM, f. 454, d. 1004, l. 2 [sur Levidov] ; RGALI, f. 656, op. 1, d. 954, l. 1, 3, 24 [censor on UA] ; RGALI, f. 2310, op. 1, d. 41, ll. 13a ob ; AGCTM, f. 454, d. 460, ll. 12-19 ; B. G. Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, Izdatel'stvo imeni Sabašnikovyh, Moscou, 1998, p. 104-106 et 107-108.

15. Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, p. 108-110 ; AGCTM, f. 454, d. 453, l. 21 ; RGALI, f. 2310, op. 1, d. 121, l. 2 ; CALIM, f. 2007, op. 1, d. 1, ll. 31, 60, 69 ; GARF, f. 3316, op. 28,

d. 621, ll. 6-14ob, 29-29ob (citation à la p. 29) ; GARF, f. 9542, op. 1, d. 25, ll. 60-71.

16. GARF, f. 9542, op. 1, d. 26, l. 30 ; f. 3316, op. 28, d. 590, ll. 18-19, 22, 27ob.

17. GARF, f. 9542, op. 1, d. 30, ll. 4, 4 ob., 6, 6ob, 7, 7 ob., 8 ob., 9, 9 ob.

18. *Ibid*., l. 4 ob.

19. GARF, f. 3316, op. 28, d. 590, l. 18.

20. « Reč' Sof'i Aleksdandrovny Butenko », *Sovetskaja Sibir'*, 16 mai 1936.

21. GARF, f. 9542, op. 1, d. 30, l. 6 ; L. A. Kozlova (Bogatcheva), entretien avec l'auteur, 24 septembre 1997 ; L. N. Chabourov, entretien avec l'auteur, 25 septembre 1997 ; E. E. Ivtchenko, entretien avec l'auteur, 23 septembre 1998 ; l'autobiographie d'Anna Ivtchenko (y compris les documents concernant la carrière de sa mère) sont en possession de l'auteur ; M. V. Mikhaïlova, entretien avec l'auteur, 3 décembre 1997 ; I. A. Serebrovskaïa, entretien avec l'auteur, 15 juin 1999 ; E. B. Levina, entretien avec l'auteur, 27 septembre 1998 ; V. A. Ozerski, entretien avec l'auteur, 26 juin 1999 ; Chikheïeva-Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, *Vozvraščenie*, Moscou, 2012, p. 41-42 ; L. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, Flinta, Moscou, 2004, p. 68-69 ; A. Artizov et Oleg Naumov (dir.), *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, Fonds « Demokratija », Moscou, 1999, p. 255-256 et 763-764 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; S. V. Obolenskaïa (Osinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial: Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej », **(<**www.memo.ru/history/agnessa>), p. 83 et *passim ;* S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998.

Notes du chapitre 20

1. Aleksandr Voronskij, *Gogol'*, Molodaja gvardija, Moscou, 2009, p. 414-415.

2. *Ibid*., 415-16 ; RGASPI, f. 559, op. 1, d. 152, l. 31.

3. Olga Aroseva, *Proživšaja dvaždy* (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>) : 13 août 1936, 6 mars 1934, prologue au Tetrad' [cahier] n° 7, janvier 1937, 7 novembre 1936). Voir aussi Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind. Writing a Diary under Stalin*, Harvard University Press, Cambridge M.A., 2009, p. 37-114 ; Igal Halfin, *Terror in My Soul : Communist Autobiographies on Trial*, Harvard University Press, Cambridge M.A., 2003 ; Halfin, *Stalinist Confessions : Messianism and Terror at the Leningrad Communist University*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 2009.

4. GARF, f. 5446, op. 16a, d. 617, ll. 2-2ob., 5-6 ; V. M. Mihailova, « Pis'mo Marii Nikolaevny Kul'man ot 7 sentjabrja 1992 g. », *in* AMDNN, dossier « Mihailov ».

5. Aroseva, *Proživšaja dvaždy* : 13 août 1936 ; 17 mars 1937 ; 23 février 1935.

6. Trifonov, *La Maison disparue*. Voir Jurij Trifonov, *Isčeznovenie*, in *Otblesk kostra. Isčeznovenie*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1988, p. 203 (<http://royallib.com/book/trifonov_yuriy/ischeznovenie.html>).

7. « O horoših rasskazah i redaktorskoj rutine », *Literaturnyj kritik*, n° 8, 1936, p. 106-113 ; Andrej Platonov, « Bessmertie », *Literaturnyj kritik*, n° 8, 1936, p. 123-124 et 127. Voir également Aleksandr Galuškin, « Andrej Platonov – Stalin, "Literaturnyj kritik" », in *« Strana filosofov » Andreja Platonova : Problemy tvorčestva*, vol. 4, IMLI RAN, « Nasledie », Moscou, 2000, p. 816-817.

8. Platonov, « Bessmertie », p. 118.

9. *Ibid*., p. 117p. 121.

10. *Ibid*., p. 127.

11. *Ibid*., p. 125.

12. *Ibid*., p. 128.

13. A. Gurvič, « Andrej Platonov », *Krasnaja nov'*, n° 10, 1937, repris dans N. V. Kornienko et E. D. Šubina (dir.), *Andrej Platonov : Vospominanija sovremennikov ; Materialy k biografii*, Sovremennyj pisatel', Mocou, 1994, p. 358-413 (citations tirées des p. 362, 381, 388, 382 et 396) ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998.

14. A. Platonov, « Vozraženie bez samozaščity », *Literaturnaja gazeta*, 20 décembre 1937 ; A. Gurvič, « Otvet tov. Platonovu » et « Ot redakcii », *Literaturnaja gazeta*, 26 décembre 1937 (tous republiés dans N. V. Kornienko et E. D. Šubina (dir.), *Andrej Platonov*, p. 414-418) ; E. Usievič, « Razgovor o geroe », *Literaturnyj kritik*, n° 9-10, 1938, p. 171-184.

15. Aleksandr Ovčarenko, *V krugu Leonida Leonova. Iz zapisok 1968-1988 godov*, Moskovskij intellektual'no-delovoj klub, Moscou, 2002, p. 171 et 189 ; A Voronskij, Literaturnye tipy, Krug, Moscou, 1931, p. 143 ; L. Leonov, « Prizyv k mužestvu », *Literaturnaja gazeta*, 16 avril 1934.

16. Ovčarenko, *V krugu Leonida Leonova*, p. 182.

17. Lettre de L. M. Leonov à A. Z. Goloborodko, 10 août 1955, *in* AMDNN, fond « Kučmin » ; O.I. Kučmin et E. I. Kučmina, « Sud'ba soldata revoljucii », manuscrit *in* fond « Kučmin » ; lettres de E. I. Koutchmina au Musée, vers août-septembre 1991 et 17 mars 2003 ; E. I. Koutchmina, entretiens avec l'auteur, 6 avril et 25 juillet 2008.

18. Leonid Leonov, *Doroga na Okean*, GIHL, Moscou, 1936, p. 6-7, 124, 38 ; sur le lien avec les figures de Prométhée et Héphaïstos, voir Eduard Nadtočij, « Tipologičeskaja problematizacija svjazi sub''ekta i affekta v russkoj literature », *Logos*, n° 2, 1999 (<www.ruthenia.ru>).

19. Leonov, *Doroga na Okean*, p. 128.

20. *Ibid.*, p. 550, 442, 547, 35, 33, 43-44, 511, et 75 ; Zahar Prilepin, *Leonid Leonov*, Molodaja gvardija, Moscou, 2010, p. 273-279 ; Boris Thomson, *The Art of Compromise : The Life and Work of Leonid Leonov*, University of Toronto Press, Toronto, 2001, p. 160.

21. Leonov, *Doroga na Okean*, p. 45-46..

22. *Ibid.*, p. 460 ; Nadtočij, « Tipologičeskaja problematizacija ».

23. Leonov, *Doroga na Okean*, p. 213 ; Thomson, *The Art of Compromise*, p. 153-155 ; Leonov, *Doroga na Okean*, p. 144.

24. Leonov, *Doroga na Okean*, p. 119-123.

25. *Ibid.*, p. 438.

26. *Ibid.*, p. 38 et 122.

27. *Ibid.*, p. 438.

28. *Ibid.*, p. 32-33, 513.

29. *Ibid.*, p. 287-288.

30. *Ibid.*, p. 289, 237 et 300

31. *Ibid.*, p. 297.

32. *Ibid.*, p. 29 ; Thomson, *The Art of Compromise*, p. 152.

33. *Ibid.*, p. 130.

34. *Ibid.*, p. 130, 450, 138, 134, 322 et 74. Voir aussi S. G. Semënova, « Romany Leonida Leonova 20-30kh godov v filosofskom rakurse », *in Vek Leonida Leonova. Problemy tvorčestva. Vospominanija*, OMLI RAN, Moscou, 2001, p. 49-53.

35. Leonov, *Doroga na Okean*, p. 139-141, 450 et 444-445.

36. *Ibid.*, p. 553, 557-561 et 46.

37. *Ibid.*, p. 598-599.

38. *Ibid.*, p. 615-616. Goethe, *Faust II*, trad. de Jean Malaplate, fin de l'acte V, p. 497, Paris, Flammarion, 1984.

39. « 'Doroga na Okean' L. Leonova », *Literaturnaja gazeta*, 5 novembre 1935 ; « Obsuždenie romana L. Leonova "Doroga na Okean" », *Literaturnaja gazeta*, 10 mai 1936 ; I. Vinogradov, « Za sovetskuju klassiku », *Literaturnyj sovremennik*, n° 5, 1936, p. 149-150 ; B. Jasenskij, « Idejnyj rost hudožnika », *Literaturnaja gazeta*, 10 mai 1936 ; M. Levidov, « Tvorčeskaja vzvolnovannost' i disciplina », *Literaturnaja gazeta*, 10 mai 1936 ; M. Gor'kij, *Sobranie sočinenii v tridcati tomah*, vol. 30, GIHL, Moscou, 1955, p. 399.

40. « 'Doroga na Okean' L. Leonova » ; « Obsuždenie romana L. Leonova 'Doroga na Okean' » ; Vinogradov, « Za sovetskuju klassiku », p. 145, 149-150 ; Jasenskij, « Idejnyj rost hudožnika » ; Levidov, « Tvorčeskaja vzvolnovannost' i disciplina » ; M. Gor'kij, *Sobranie sočinenii v tridcati tomah*, p. 399-400 ; E. Usievich, « Pisateli i dejstvitelnost' », Goslitizdat, Moscou, 1936, p. 36 ; A. Selivanovskij, « "Doroga na Okean" Leonida Leonova », *Literaturnyj kritik*, n° 3, 1936, p. 101 ; V. Petrsov, *Pisatel' i novaja dejstvitel'nost'* Sovetskij pisatel', Moscou, 1961, p. 159.

41. I. Grinberg, « Geroj sovetskogo romana », *in Obraz bol'ševika. Sbornik kritičeskih statej*, Hudožestvennaja literatura, Leningrad, 1938, p. 18-19.

42. V. Šklovskij, « Manevry, a ne vojny za buduščee », *Literaturnaja gazeta*, 10 mai 1936 ; Levidov, « Tvorčeskaja vzvolnovannost' i disciplina ».

43. Mihail Kol’cov, *Vostorg i jarost’*, Pravda, Moscou, 1990, p. 159.

44. *Ibid*., p. 164.

45. L. A. Anninskij, « Obručennyj s ideej. Sud’ba romana “Kak zakaljalas” stal’ N. A. Ostrovskogo’ », *in* L. A. Anninskij et E. L. Cejtlin (dir.), *Vehi pamjati*, Kniga, Moscou, 1987, p. 6-33 ; R. Ostrovskaja, *Nikolaj Ostrovskij*, Molodaja gvardija, Moscou, 1974, p. 134-229 ; S. Tregub, *Žizn’ i tvorčestvo Nikolaja Ostrovskogo*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1964, p. 98-117 et 167-243 ; André Gide, *Retour de l’URSS*, Gallimard, Paris, 1936, p. 83-84 ; Anatolij Osipov, *Korčagincy pjati kontinentov*, Permskoe knižnoe izdatel’stvo, Perm’, 1973 ; A. Karavaeva, *Kniga, kotoraja obošla ves’mir*, Kniga, Moscou, 1970 ; Donghui He, « The Coming of Age in the Brave New World : The Changing Reception of the Soviet Novel, *How the Steel Was Tempered,* in the PRC », *in* Thomas Bernstein et Hua-Yu Li (dir.), *China Learns from the Soviet Union,1949-Present,* Rowman & Littlefield, Lanham, MD, 2010, p. 393-420.

46. Nikolaj Ostrovskij, *Kak zakaljalas’ stal’*, Lenizdat, Leningrad, 1967, p. 169, 198, 312, 159, 233 et 152 ; Lilya Kaganovski, *How the Soviet Man Was Unmade : Cultural Fantasy and Male Subjectivity under Stalin*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 2008, p. 19-41.

47. Anninskij, « Obručennyj s ideej », p. 48-49 ; Leonov, *Doroga na Okean*, p. 34 et 149 ; Nicolaï Ostrovski, *Et l’acier fut trempé*, trad. V. Feldman et P. Kolodkine, Le Temps des cerises, Paris, 2012, p. 81.

48. A. W. Ward & W. P. Trent *et al*., *The Cambridge History of English and American Literature*, G.P. Putnam’s Sons, New York, 1907-1921 ; New York, Bartleby.com, 2000 (<www.bartleby.com/cambridge>), vol. 7, pt. 6, p. 18 (<www.bartleby.com/217/0706.html>) ; James Boswell, *Life of Johnson: Including Boswell’s « Journal of a Tour to the Hebrides » and Johnson’s « Diary of a Journey into North Wales »*, Bigelow, Brown, and Co, Google eBook, New York, p. 82 (disponible sur : http://ur1.ca/r62zm).

49. Ostrovski, *Et l’acier fut trempé*, p. 453.

50. *Ibid*., p. 437 et 429.

51. *Ibid*., p. 306 et 438.

Notes du chapitre 21

1. RGASPI, f. 135, op. 1, d. 10, l. 57.

2. Olga Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, AST, Moscou, 2012, *in* « Zaveščanie moim detjam » (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>), dans la postface (Posleslovie), entrées des 9 juillet 1936, 21 juillet 1936, 30 janvier 1937, non daté, première entrée sous « 1937 », 20 septembre 1934.

3. N. Efimov, *Tovarišč Nina*, Verhne-Volžskoe knižnoe izdatel'stvo, Iaroslavl', 1969, p. 110 ; L. Podvojskij, « Krasnoe solnyško », p. 10 ; ARAN, razrjad 5, op. 1-0, d. 11, l. 75 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, entrées aux dates du 30 avril 1933 et 24 octobre 1933.

4. Voir Gary Saul Morson, *Hidden in Plain View: Narrative and Creative Potentials in War and Peace*, Stanford University Press, Stanford, 1988.

5. M. A. Tsiouroupa, entretien avec l'auteur, 8 janvier 1998 ; S. V. Obolenskaïa (Osinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; N. A. Rykova , entretien avec l'auteur, 12 février 1998 ; T. M. Rybakova (Belenkaïa), entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; Tat'jana Rybakova, *Sčastlivaja ty, Tanja*, Vagrius, Moscou, 2005, p. 16-17 ; M. P. Korchounov, entretien avec l'auteur, 11 novembre 1997 ; E. I. Koutchmina, entretien avec l'auteur, 25 juillet 2008 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; T. A. Ter-Egizarian, entretien avec l'auteur, 8 octobre 1997 ; M. V. Mikhaïlova, lettre au Musée, septembre 1992, p. 2, in AMDNN, dossier « Mihailov ».

6. GARF, f. 9542, op. 7, d. 14, ll. 59 ob.-65 ob., 78-80 ob. ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; N. A. Guilinskaïa, entretien avec l'auteur, 2 mars 1998 ; M. A. Tsiouroupa, entretien avec l'auteur, 8 janvier 1998 ; E. E. Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 5 in AMDNN, dossier « Kisis » ; Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 17-18.

7. O. A. Arosseva, entretien avec l'auteur, 15 janvier 1998 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; M. P. Korchounov, entretien avec l'auteur, 11 novembre 1997 ; T.V. Chouniakova, entretien avec l'auteur, 22 avril 1998 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 16-17 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 21.

8. S. V. Obolenskaïa (Ossinskaïa), entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; Maria Osten, *Gubert v strane chudes*, Žurgaz, Moscou, 1935, p. 105-109 et 169-170 ; T. M. Rybakova (Belenkaïa), entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; G. S. Ronina, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; L. N. Chabourov, entretien avec l'auteur, 25 septembre 1997 ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998 ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998 ; V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; E. I. Grouzinova (Kraval), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998.

9. N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; K. P. Politkovskaïa (Allilouïeva), entretien avec l'auteur, 1er avril 1998 ; L. N. Chabourov, entretien avec l'auteur, 25 septembre 1997 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 24 ; Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 7.

10. Samuil Moroz, « Člen kollegii VČK », l. 12, manuscrit dans le dossier « Moroz », AMDNN ; A. Šitov, *Jurij Trifonov : Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo Universiteta, Iékaterinbourg, 1997, p. 104 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 25-27 ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998. Sur l'enfance soviétique, voir Catriona Kelly, *Children's World: Growing Up in Russia, 1890–1991*, Yale University Press, New Haven, CT 2007), en particulier p. 93-102.

11. S. V. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>).

12. S. V. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 28-29 ; Anatoli Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, p. 28-29 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 10 et 14 ; Mihail Koršunov et Viktorija Terehova, *Tajny i legendy Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 76 ; G. S. Ronina, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; Z. M. Toutchina, entretien avec l'auteur, 8 septembre 1998 ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998.

13. CDNA, f. 336 (Pavlovyj-Štrom), op. 1, d. 32 (dnevnikovye zapisi Very Pavlovoj–Štrom), ll. 137-138 (Je remercie Jochen Hellbeck de m'avoir permis de consulter ce document) ; CAODM, f. 75, op. 1, d. 310, ll. 16, 22.

14. Moroz, « Minuvšee », p. 8, *in* dossier « Moroz », AMDNN ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; Zelenskaja, « A. A. Sol'c », manuscrit non publié, *in* dossier « Sol'c », AMDNN, p. 85. Voir aussi Jurij Trifonov, *Isčeznovenie*, (<http://royallib.ru/read/trifonov_yuriy/ischeznovenie.html#0, traduit en anglais par David Lowe, *cf. Disappearance*, Ardis Publishers, Ann Arbor, 1991, p. 62).

15. Zelenskaja, « A. A. Sol'c », p. 85 ; Moroz, « Minuvšee », p. 11-13 ; Moroz, « V Dome tom », p. 6 (AMDNN, dossier « Moroz ») ; G.B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; CDNA, f. 336 (Pavlovyj-Štrom), op. 1, d. 32 (dnevnikovye zapisi Very Pavlovoj–Štrom), ll. 137-138.

16. CMAM, f. r-528 (MONO), op. 1, dd. 13, 16 ; f. 528 (MONO), op. 1, dd. 43, 106, 161, 165, 352 (la citation est à l. 3), 353 (les citations sont à partir de la l. 6), 379.

17. CMAM, f. 528, op. 1, dd. 41, 486, 519.

18. G. Lesskis, « Škola na Sofijskoj naberežnoj », *Russkij jazyk*, vol. 32, no 152, août 1998, p. 2 ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 109-124 et 64 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 20.

19. CMAM, f. 528, op. 1, d. 150 ; Kisis, « Pis'mo v muzej », p. 11-12 ; Lesskis, « Škola na Sofijskoj naberežnoj », p. 2 ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 109-124, 64 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov*, p. 20 ; I. A. Gaister, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; N. P. Kerjentseva, entretien avec l'auteur, 12 janvier 1998 ; Z. A. Khatskevitch, 4 septembre 1998 ; T. V. Ignatachvili (Chouniakova), entretien avec l'auteur, 22 avril 1998 ; M. A. Oussievitch, entretien avec l'auteur, 30 janvier 1998. Également entretien avec T. I. Smilga, 19 janvier 1998 ; Aroseva, *Proživšaja dvaždy*, ch. 5 ; V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; V. D. Chvarts, entretien avec l'auteur, 10 décembre 1998.

20. Moroz, « Minuvšee », p. 11.

21. E. I. Grouzinova (Kraval'), entretien avec l'auteur, 16 janvier 1998 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; Šiheeva-Gaister, *Deti vragov naroda*, p. 20 ; L. P. Postyshev, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1998 ; M. Kol'cov, *Fel'etony i očerki*, Pravda, Moscou, 1956, p. 150-163.

22. Osaf Litovskij, « Uriel’ Akosta » (Novyj teatr), *Pravda*, 23 mai 1934 ; Aleksandr Lejzerovič, « Gore razumu : ‘Uriel’ Akosta’ Karla Gutskova », *Sem’ iskusstv*, vol. 5, n° 18, mai 2011 (<http://7iskusstv.com/2011/Nomer5/Leizerovich1.php>).

23. AGCTM, f. 454, d. 736, ll. 10-24.

24. RGALI, f. 656, op. 1, d. 954, ll. 1-3, 24 ; f. 2310, op. 1, d. 78, ll. 13-15 ; Em. Beskin, « Novyj Gutskov », *Literaturnaja gazeta*, 6 août 1934.

25. Litovskij, « Uriel’ Akosta » ; *MKhAT vtoroj. Opyt vosstanovlenija biografii*, Moskovskij hudožestvennyj teatr, Moscou, 2010, p. 190, 300 et 611.

Notes du chapitre 22

1. G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998 ; Journal de Volodia Ivanov, AMDNN, dossier « B. Ivanova », 14 avril 1937.

2. Correspondance de Volodia Ivanov, AMDNN, dossier « B. Ivanova », lettres du 11 août et du 20 octobre 1938.

3. *Ibid.*, lettres du 15 avril et du 7 février 1939, et non datée.

4. *Ibid.*, lettre du 10 mars 1939.

5. *Ibid.*, lettre non datée et lettre du 15 avril 1939.

6. *Ibid.*, lettre du 10 mars 1939.

7. *Ibid.*, lettre non datée.

8. *Ibid.*, lettres du 25 septembre 1939 et non datées.

9. Svetlana Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora. Vospominanija*, AGRAF, Moscou, 2013, p. 88 ; ARAN, Razrjad 5, op. 1-0, d. 11, ll. 74-74ob.

La lettre cite l'original allemand :

Ja, Zuckererbsen für jedermann,
Sobald die Schoten platzen !
Den Himmel überlassen wir
Den Engeln und den Spatzen

10. ARAN, Razrjad 5, op. 1-0, d. 11, l. 75 ; Maria Osten, *Gubert v strane chudes*, Žurgaz, Moscou, 1935, p. 54.

11. Obolenskaja, Iz vospominanii, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 87-88.

12. Iurij Trifonov, « Iz dnevnikov i rabočih tetradej. Publikacija i kommentarii Ol'gi Trifonovoj », entrée du 11 octobre 1934, *Družba narodov*, n° 5, 1998 (<http://magazines.russ.ru/druzhba/1998/5/trif.html>).

13. *Ibid.*, entrée du 29 décembre 1934.

14. A. Šitov, *Jurij Trifonov : Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo Universiteta, Iékaterinbourg 1997, p. 102 (citation de Iaroslav), p. 78 ; Trifonov, « Iz dnevnikov », *Družba narodov*, n° 5, 1998, entrées des 2 juin 1937, 1er janvier 1938, 31 janvier 1938 (<http://magazines.russ.ru/druzhba/1998/5/trif.html>).

15. M. Daniel, « Četyre dnja (Julis) », *in* Teatr narodov SSSR. Al'manah p'es N°1, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1934, p. 113-166 ; S. Rozanov et N. Sac, *Negritenok i obez'jana*, Gosizdat, Moscou, 1930 ; Šitov, *Jurij Trifonov*, p. 86.

16. I. Trifonov, *La Maison disparue*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1978, p. 54.

17. *Ibid.*, p. 56 ; Šitov, *Jurij Trifonov*, p. 89.

18. Trifonov, « Iz dnevnikov », *Družba narodov*, n° 5, 1998, 2 novembre 1938.

19. *Ibid.*, 9 février 1938.

20. Jurij Trifonov, « Dobro, čelovečnost', talant » et « Istorija bolezni » *in* Trifonov, *Kak slovo naše otzovetsja*, Sovetskaja Rossija, Moscou, 1985, p. 187-188, p. 200.

21. Mihail Koršunov et Viktorija Terehova, *Tajny i legendy: Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 48, 47, 51, 45 ; Trifonov, *Kak slovo naše*, p. 200 ; L. Rošal', *Piramida. Solo truby. Kinoscenarii*, Iskusstvo, Moscou, 1989, p. 58, 70 ; Journal de Liova Fedotov, Cahier XIII, 27 décembre 1940, p. [41]. À l'heure où j'écris ce livre, le journal de Liova ne figure pas encore au catalogue des RGALI. J'utilise donc la numérotation de ses cahiers (dont quatre ont survécu : les numéros V, XIII, XIV et XV) et leur pagination, lorsqu'elle est indiquée (entre [] signifie « douteux »), ainsi que leur datation (entre [] signifie « incertain »). Depuis l'achèvement de ce manuscrit, le journal de Liova a été publié sous le titre : Lev Fedotov, *Dnevnik sovetskogo škol'nika*, éd. I. V. Volkova, AST, Moscou, 2015. J'ajoute donc, entre crochets, les références à cette édition après la citation originale [154].

22. Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 45 ; Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV, [5] juin 1941, p. 72 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 284-285] ; Cahier XIII, 29 août 1940, p. 5 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 113] ; Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 58, 60-61, 70.

23. Journal de Liova Fedotov, Cahier V, 23 novembre 1939, p. [10] [Lev Fedotov, Dnevnik, 60] ; Cahier XIII, 29 août 1940, p. 5 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 113] ; Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 53.

24. Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 53-54.

25. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIII, [2 septembre] 1940, p. 9 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 118].

26. *Ibid*., Cahier V, 5 décembre 1939, p. 59 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 87-88].

27. *Ibid.*, Cahier V, 23 novembre 1939, p. 9-11 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 60-61] ; Evgenii Gurov, « Čego ne znali Stalin i Gitler, znal Lëva Fedotov », *Prezent (besplatnoe priloženie k gazete Moskovskie vedomosti)*, n° 37, décembre 1993, p. 1-2. Voir Irina Paperno, « Tolstoy's Diaries : The Inaccessible Self », *in* Laura Engelstein et Stephanie Sandler (dir.), *Self and Story in Russian History*, Cornell University Press, Ithaca, 2000, p. 242-265. L'entrée du journal de Liova intitulée « Un jour de mon existence » a été perdue.

28. Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 129-130 ; Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 53-55. Mon exemplaire personnel de ces pages étant illisible, j'utilise les transcriptions de Korchounov et de Rochal'. [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 89.]

29. Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 130. [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 90.]

30. Journal de Liova Fedotov, Cahier V, 7 décembre 1939, p. 66-67 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 91-92].

31. *Ibid.*, 8 décembre 1939, p. 72 et suivantes ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 129-142 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 93-107].

32. Mark Twain, *Aventures de Huckleberry Finn*, trad. Bernard Hoepffner, Tristram, Auch, 2008, p. 26.

33. Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 169 ; Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 69 ; Journal de Liova Fedotov, Cahier V, 8 décembre 1939, pagination illisible [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 104].

34. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV, 4 janvier 1941, p. 6 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 221] ; Cahier XIII, [8 décembre] 1940, p. 33 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 146] ; Gurov, « Chego ne znali », p. 2.

35. Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 77-79 ; Journal de Liova Fedotov, Cahier V, 23 novembre 1939, p. 16 [Lev Fedotov, *Dnevnik*, p. 64].

36. *Ibid.*, p. 16-17 [*Dnevnik*, p. 64].

37. *Ibid.*, 27 novembre 1939, p. 20 [*Dnevnik*, p. 66].

38. *Ibid.*, 28 novembre 1939, p. 20 [*Dnevnik*, p. 66].

39. Rošal', *Piramida : Solo truby*, p. 59.

40. Journal de Liova Fedotov, Cahier V, 28 novembre 1939, p. 20-22 [Dnevnik, p. 66-68].
41. *Ibid.*, 29 novembre, p. 28 [*Dnevnik*, p. 71].
42. *Ibid.*, 1er décembre, p. 35-36 [*Dnevnik*, p. 75].
43. *Ibid.*, 1er décembre, p. 36-37 [*Dnevnik*, p. 76].
44. *Ibid.*, 30 novembre, p. 39-40 [*Dnevnik*, p. 77-78].
45. *Ibid.*, Cahier XIII, 27 août 1940, p. 3 [*Dnevnik*, p. 110-111].
46. *Ibid.*, p. 4-5 [*Dnevnik*, p. 112].
47. *Ibid.*, Cahier XIII, 2 septembre 1940, p. 10 [*Dnevnik*, p. 119] ; 10 septembre 1940, p. 16 [*Dnevnik*, p. 126].
48. *Ibid.*, 10 octobre 1940, p. 21 [*Dnevnik*, p. 131].
49. *Ibid.*, 9 novembre 1940, p. 28 [*Dnevnik*, p. 140].
50. *Ibid.*, 25 décembre 1940, p. 40 [*Dnevnik*, p. 153].
51. *Ibid.*, 29 décembre 1940, p. 45 [*Dnevnik*, p. 159].
52. *Ibid.*, 27 décembre 1940, p. 41-42 [*Dnevnik*, p. 155].
53. *Ibid.*, 30 décembre 1940, p. 47 [*Dnevnik*, p. 161].
54. *Ibid.*, 30 décembre 1940, p. 48-49 [*Dnevnik*, p. 163-164].
55. *Ibid.*, 30 décembre 1940, p. 50-51 [*Dnevnik*, p. 165-166].
56. *Ibid.*, p. 52 [*Dnevnik*, p. 167].
57. *Ibid.*, [*Dnevnik*, p. 168].
58. *Ibid.*, p. 53-54 [*Dnevnik*, p. 169-170].
59. *Ibid.*, p. 55 [*Dnevnik*, p. 171].

Notes du chapitre 23

1. N. S. Hruščëv, *Vremja, ljudi, vlast' (vospominanija)*, vol. 1, Moskovskie novosti, Moscou, 1999, p. 91.

2. AOM, fonds 2 (collection « Mémoire »), V. V. Boguckij, *Vospominanija*, p. 2.

3. I. A. Gajster, entretien avec l'auteur, 30 septembre 1997 ; Hruščëv, *Vremja, ljudi, vlast' (vospominanija)*, vol. 1, p. 84.

4. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa : From Paradise to Purgatory : A Voice from Stalin's Russia*, Slavica, Bloomington 2012, p. 71 ; M. M. Jakovenko, *Agnessa* : *Ustnye rasskazy Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial : Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej » **(**<www.memo.ru/history/agnessa>).

5. Simon Sebag Montefiore, *Stalin : The Court of the Red Tsar*, Weidenfeld and Nicolson, Londres, 2003, p. 603, n. 13 [*Staline. La Cour du tsar rouge*, trad. Florence La Bruyère, Éditions des Syrtes, Paris, 2005] ; Anatoly Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, 1962, p. 24. Sur l'assassinat de Kirov et le commencement de la Grande Terreur, voir Matthew E. Lenoe, *The Kirov Murder and Soviet History*, Yale University Press, New Haven, 2010.

6. Lévitique 16:6-10.

7. Walter Burkert, *Greek Religion : Archaic and Classical*, Blackwell, Oxford, 1885, p. 82-84 ; René Girard, *Le Bouc émissaire*, Grasset, Paris, 1982 ; Robert G. Hamerton-Kelly (dir.), *Violent Origins*, Stanford University Press, Stanford, 1987 ; Walter Burkert, *Homo Necans : Interpretationen altgriechischer Opferriten und Mythen*, Walter de Gruyter, Berlin, 1972, en part. p. 60-85.

8. Northrop Frye, *Anatomy of Criticism : Four Essays*, Princeton University Press, Princeton, 1957, p. 43-49, 163-186, et *passim* (citation p. 46) [*Anatomie de la critique*, trad. Guy Durand, Gallimard, Paris, 1969, p. 64].

9. *Ibid*., p. 35-43, 206-223.

10. Erich Goode et Nachman Ben-Yehuda, *Moral Panics : The Social Construction of Deviance*, Blackwell, Cambridge, MA, et Oxford, UK, 1994, en part. p. 144-184 ; Wolfgang Behringer, *Witches and Witch-Hunts : A Global History*, Polity Press, Cambridge, UK, 2004, p. 4-5, 12-13, 113-131 et *passim ;* David Frankfurter, *Evil Incarnate : Rumors of Demonic Conspiracy and Ritual Abuse in History*, Princeton University Press, Princeton, 2006.

11. George L. Burr (dir.), *The Witch Persecutions in Translations and Reprints from the Original Sources of European History*, 6 vol., University of Pennsylvania History Department, Philadelphie, 1898-1912, vol. 3, n^{o} 4, p. 23-24 (< http://history.hanover.edu/texts/bamberg.html >, scanné par Mike Anderson, mai 1998. Révision et pages ajoutées par Jonathan Perry, mars 2001).

12. *Ibid*., p. 26-28.

13. *Ibid*., p. 28.

14. James Davidson Hunter, *Culture Wars : The Struggle for America*, Basic Books, New York, 1990 ; Debbie Nathan et Michael Snedeker, *Satan's Silence : Ritual Abuse and the Making of a Modern American Witch Hunt*, Basic Books, New York, 1995, p. 2-3, 53-103 ; Lawrence Wright, *Remembering Satan*, Knopf, New York, 1994, p. 73-75 ; Mary de Young, *The Day Care Ritual Abuse Moral Panic*, McFarland, 2004, Jefferson, NC, p. 152. Voir aussi Sex Offender Laws Research : <www.solresearch.org/~SOLR/rprt/bkgrd/FalsAcCases.htm>.

15. Wright, *Remembering Satan*, p. 3-11, 23-27, 37, 48, 59-62, 75-76, 163-164, 186 et *passim* (la citation d'Ingram est p. 7, celle de Braun, p. 83) ; Jeffrey S. Victor, *Satanic Panic : The Creation of a Contemporary Legend*, Open Court, Chicago, 1993, p. 104 et *passim ;* Apocalypse 16:19-20.

16. Wright, *Remembering Satan*, p. 74 ; Nathan et Snedeker, *Satan's Silence*, p. 11-50 ; Frankfurter, *Evil Incarnate*, p. 58 ; Victor, *Satanic Panic ;* Philip Jenkins et Daniel Maier-Katkin, « Occult Survivors : The Making of a Myth », *in* James T. Richardson *et al*. (dir.), *The Satanism Scare*, Aldine de Gruyter, New York, 1991, p. 127-144.

17. Cité *in* de Young, *The Day Care Ritual Abuse Moral Panic*, p. 80-81.

18. Frederick Crews, *The Memory Wars : Freud's Legacy in Dispute*, New York Review of Books, New York, 1995, p. 18-23, 185-187, 219-222 ; Sherrill Mulhern, « Satanism and Psychotherapy : A Rumor in Search of an Inquisition », *in* Richardson *et al*, *The Satanism Scare*, p. 145-172 ; Victor, *Satanic Panic*, p. 104 ; Wright, *Remembering Satan*, p. 78 (le sondage en Californie). Le *Malleus Maleficarum* de la campagne était le livre d'Ellen Bass et Laura Davis, *The Courage to Heal : A Guide for Women Survivors of Child Sexual Abuse* (première édition, HarperCollins, 1988).

19. Wright, *Remembering Satan*, p. 8, 58, 59.

20. Nathan et Snedeker, *Satan's Silence*, p. 160-161 ; Mark Pendergrast, *Victims of Memory : Sex Abuse Accusations and Shattered Lives*, Upper Access, Hinesburg, VT, 1996, p. 367. Pour Thomas McEachin's « Pennsylvania Sex Offender Archive Record », voir <http://www.sexoffendersarchive.com/citydirectory/PA/Brookhaven/Thomas_Mceachin_536231>.

21. Wright, *Remembering Satan*, p. 134-192 (citation p. 188). Voir aussi « Listing of information on 159 cases », *in Sex Offender Laws Research* (<www.solresearch.org/~SOLR/rprt/bkgrd/FalsAcCases.htm>).

22. De Young, *The Day Care Ritual Abuse Moral Panic*, p. 71 ; Ileana Flores, entretien avec *Frontline*, juillet 2001, *in* « Did Daddy Do It ? », PBS Frontline Documentary, (<www.pbs.org>) ; Nathan et Snedeker, *Satan's Silence*, p. 173-174 (citation Rappaport).

23. Nathan et Snedeker, *Satan's Silence*, p. 175.

24. *Ibid*., p. 175-177.

25. « Ileana Flores's 1994 deposition », *in* « Did Daddy Do It? », PBS Frontline Documentary ; Ileana Flores, entretien avec *Frontline* (<www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/fuster/etc/script.html>).

26. Frank Fuster, entretien avec *Frontline*, « Did Daddy Do It ? ».

27. Florida Department of Law Enforcement, Sexual offender/predator flyer (<http://offender.fdle.state.fl.us/offender/flyer.do?personId=58857>).

28. Behringer, *Witches and Witch-Hunts*, p. 213-214 ; Joanna Ball, « The Ritual of the Necklace », publication du Centre for the Study of Violence and Reconciliation, mars 1994, (<www.csvr.org.za/index.php/publications/1632-the-ritual-of-the-necklace.html>) ; Philip S. Gorski, *The Disciplinary Revolution, Calvinism and the Rise of the State in Early Modern Europe*, University of Chicago Press, Chicago, 2003, p. 121.

29. Ruth Scurr, *Fatal Purity* : *Robespierre and the French Revolution*, Metropolitan Books, New York, 2006, p. 182.

30. Exode 32:26-29.

31. Pierre 2:20-22.

32. Livre des Nombres 16:3, 19 ; 12:2, 10 ; 16: 32 ; Michael Walzer, *La Révolution des saints*, Belin, Paris, 1988, p. 65.

33. Pierre 2:4-9.

34. Pierre 2:12.

35. N. I. Buharin, *Ekonomika perehodnogo perioda*, *in* Buharin, *Problemy teorii i praktiki socializma*, Politizdat, Moscou, 1989, p. 163.

36. *Ibid*., p. 165-166.

37. Pierre 3: 8-9.

38. Max Domarus (dir.), *Hitler : Speeches and Proclamations, 1932-1945*, vol. 3 : 1939-1940, Domarus Verlag, Würzburg, 1997, p. 1449. Voir Max Domarus, *Hitler. Reden und Proklamationen, 1932-1945*, vol. 2 : 1939-1945, Domarus Verlag, Würzburg, 1963, p. 1057-1058. David Regles, *Hitler's Millennial Reich*, New York University Press, New York, 2005, p. 166 et *passim*. Sur l'État bolchevik comme citadelle assiégée, voir Sarah Davies et James Harris, *Stalin's World : Dictating the Soviet Order*, Yale University Press, New Haven, 2014, p. 59-130 ; James Harris, *The Great Fear : Stalin's Terror of the 1930s*, Oxford University Press, Oxford, 2016.

Notes du chapitre 24

1. « Postanovlenie CIK i SNK SSSR ot 1 dekabrja 1934 g » (<http://stalin.memo.ru/images/1934.htm>) ; Matthew E. Lenoe, *The Kirov Murder and Soviet History*, Yale University Press, New Haven, 2010, p. 251-388 *et passim* ; Oleg Hlevnjuk, *Hozjajn : Stalin i utverždenie stalinskoj diktatury*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 232-234 ; A. N. Jakovlev (dir.), *Reabilitacija. Političeskie processy 30-50 – h godov*, Moscou, Izdatel'stvo političeskoj literatury, 1991, p. 123-170 (la citation de Iéjov est p. 153), 183 (citation de Liouchkov).

2. Jakovlev (dir.), *Reabilitacija*, p. 159-164.

3. *Ibid*., p. 191-195.

4. Vladimir Haustov et Lennart Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii 1936-1938 gg.*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 87, 93 ; Hlevnjuk, *Hozjajn*, p. 235-36, 252-56 ; Lenoe, *The Kirov Murder*, 454-455 ; J. Arch Getty et Oleg V. Naumov, *The Road to Terror : Stalin and thr Self-Destruction of the Bolsheviks, 1932-1939*, Yale University Press, New Haven, 1999, p. 140-218 ; Dokumenty po « Kremlevskomu delu » (<http://perpetrator2004.narod.ru/Kremlin_Affair.htm>).

5. Hlevnjuk, *Hozjajn*, p. 236-239, 302 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, 62-69, 80-83 ; Lenoe, *The Kirov Murder*, p. 455-7 ; V. N. Haustov *et al*. (dir.), *Lubjanka. Stalin i VČK-GPU-OGPU-NKVD, janvar' 1922 – dekabr' 1936*, Demokratija, Moscou, 2003, p. 613-616, 654-657, 670-671 ; A. G. Tepljakov, *Mašina terrora. OGPU-NKVD Sibiri v 1929-41 gg.*, Novyj hronograf, Moscou, 2008, p. 206-227.

6. Hlevnjuk, *Hozjajn*, p. 291-298, 240-221 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 26-56 ; Robespierre, « Sur les principes de morale politique qui doivent gouverner la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République » (17 pluviôse an II, 5 février 1794).

7. Jakovlev (dir.), *Reabilitacija*, p. 171-184 ; Aleksandr Orlov, *Tajnaja istorija stalinskih prestuplenii*, Vsemirnoe slovo, Moscou, 1991, p. 94-98.

8. Jakovlev (dir.), *Reabilitacija*, p. 184.

9. *Ibid*., p. 196-210.

10. *Sudebnyj otčet po delu trockistsko-zinov'evskogo terrorističeskogo centra*, Narodnyj kommissariat justicii SSSR, Moscou, 1936 ; Karl Radek, « Trockistsko-zinov'evskaja fašistskaja banda », *Izvestija*, 21 août 1936.

11. Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 91-99 ; Getty et Naumov, *The Road to Terror*, p. 255-282 ; « Stalinskie spiski » (<http://stalin.memo.ru/images/intro.htm>).

12. « Pis'ma Buharina » (<perpetrator2004.narod.ru/.../Buharin_Letters.doc>) ; Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 294.

13. « Pis'ma Buharina. »

14. *Pravda*, 23 août 1936.

15. « Pis'ma Buharina. »

16. V. M. Sojma, *Zapreščennyj Stalin*, Olma Press, Moscou, 2005, p. 186.

17. Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 93 ; A. M. Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, 1989, p. 305, 310-311 ; « U menja odna nadežda na tebja », *Istoričeskij arhiv*, n° 3, 2001, p. 69.

18. « U menja odna nadežda na tebja », p. 70.

19. *Ibid*., p. 71-72.

20. « Fragmenty stenogrammy dekabr'skogo plenuma CK BKP(b) 1936 goda », *Voprosy istorii*, n° 1, 1995, p. 2-9.

21. *Ibid*., p. 10.

22. Vadim Rogovin, *1937* (<http://trst.narod.ru/rogovin/t4/xiv.htm>).

23. « Pis'ma Buharina ». Voir aussi Getty et Naumov, *The Road to Terror*, p. 300-330. Sur la « subjectivité » bolchevique et les aveux rituels, voir, en part., J. Arch Getty, « *Samokritika* Rituals in the Stalinist Central Committee, 1933-1938 », *The Russian Review*, janvier 1999, p. 49-70 ; Igal Halfin, *Terror in My Soul : Communist Autobiographies on Trial*, Harvard University Press, Cambridge, 2003 ; Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind: Writing a Diary under Stalin*, Harvard University Press, Cambridge, 2006 ; et Nancy Adler, *Keeping Faith with the Party : Communist Believers Return from the Gulag*, Indiana University Press, Bloomington, 2012.

24. Dmitrij Šelestov, *Vremja Alekseja Rykova*, Progress, Moscou, 1990, p. 286-287 ; N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998 ; L. Gronskaja, *Nabroski po pamjati*, Flinta, Moscou, 2004, p. 77.

25. Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 317, 326.

26. *Pravda*, 15 décembre 1936, « U menja odna nadežda na tebja », p. 76-77 ; « Stenogrammy očnyh stavok v CK VKP(b). Dekabr' 1936 », *Voprosy istorii*, n° 4, 2002, p. 7-11.

27. « O partijnosti lic, prohodivših po delu tak nazyvaemogo ''antisovetskogo pravotrockistskogo bloka'' », *Izvestija CK KPSS*, n° 5, 1989, p. 72-75.

28. « ''Vsë, čto govorit Radek, eto absoljutno zlostnaja kleveta…'', Očnaja stavka K. Radeka i N. Buharina v CK VKP(b) 13 ianvaria 1937 », *Istočnik*, n° 1, 2001, p. 67.

29. « Ja ih, eti navety, otvergaju i budu otvergat' », *Istočnik*, n° 3, 2001, p. 32-37.

30. *Ibid*., p. 31-32.

31. *Sudebnyj otčet po delu antisovetskogo trockistkogo centra*, Juridičeskoe izdatel'stvo, Moscou, 1937, p. 230.

32. *Ibid*., p. 231.

33. *Ibid*., p. 225.

34. *Ibid*., p. 231.

35. Lion Feuchtwanger, *Moscow 1937*, Victor Gollancz, Londres, 1937, p. 147-149.

36. *Sudebnyj otčet po delu antisovetskogo trockistskogo centra*, p. 58.

37. *Pravda*, 25 janvier 1937.

38. *Sudebnyj otčet po delu antisovetskogo trockistskogo centra*, p. 187 ; *Pravda*, 25 janvier 1937.

39. Feuchtwanger, *Moscow 1937*, p. 135.

40. G. A. Voronskaja, « Esli v serdce posylaiut puliu, » *Istoričeskij arhiv* 1, 1997, p. 109.

41. « Materialy fevral'sko-martovskogo plenuma CK VKP(b) 1937 g. » ; *Voprosy istorii*, n° 2-3 (1992), p. 4-43 ; « U menja odna nadežda na tebja », p. 77-78.

42. Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 332, 341-342.

43. Šelestov, *Vremja Alekseja Rykova*, p. 287.

44. Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 333-334.

45. *Ibid*., p. 363-4.

46. « Materialy fevral'sko-martovskogo plenuma CK VKP(b) 1937 goda »,*Voprosy istorii*, n° 10 (1992), p. 4-5, voir aussi *in* <www.memo.ru/history/1937>.

47. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 2 (1993), p. 7 (<www.memo.ru/history/1937>).

48. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 4-5 (1992), p. 23 (<www.memo.ru/history/1937>).

49. Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 349.

50. « Materialy fevral'sko-martovskogo plenuma CK VKP(b) 1937 goda », *Voprosy istorii*, n° 6-7, 1992, p. 2.

51. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 2, 1993, p. 3.

52. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 10, 1992, p. 25.

53. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 8-9, 1992, p. 10.

54. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 8-9, 1992, p. 24.

55. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 10, 1992, p. 7.

56. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 2, 1993, p. 5-6.

57. *Ibid*., p. 17.

58. *Ibid*., p. 19.

59. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 10, 1992, p. 20-22.

60. *Ibid*., p. 15.

61. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 11-12, 1992, p. 2-3.

62. *Ibid*., p. 3.

63. *Ibid*., p. 5.

64. *Ibid*., *Voprosy istorii*, n° 2, 1993, p. 25.

65. *Ibid*., p. 16. Pour d'autres extraits et d'autres discussions du plénum, voir Getty et Naumov, *The Road to Terror*, p. 364-419.

66. Šelestov, *Vremja Alekseja Rykova*, p. 289.

67. N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998.

68. Šelestov, *Vremja Alekseja Rykova*, p. 290.

69. Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 352-353.

70. *Ibid*., p. 354-355.

71. *Ibid*., p. 151.

72. N. A. Perli-Rykova, entretien avec l'auteur, 12 février 1998.

73. *Ibid*.

74. *Ibid. ;* S. V. Obolenskaïa, entretien avec l'auteur, 26 mars 1998 ; Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.štml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 36-37.

75. Obolenskaja, *Iz vospominanii* (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora : Vospominanija*, AGRAF, Moscou, 2013, p. 26-27, 36-37 ; Vladimir Volkov, « Portrety liderov revoljucii i bor'by protiv stalinizma 20x i 30x godov. V. M. Smirnov i gruppa demokratičeskogo centralizma », World Socialist Website (<www.wsws.org/ru/2000/mai2000/smir-m25.shtml) ; <http://lists.memo.ru/index18.htm>.

76. Obolenskaja, *Iz vospominanii* ; « Protokol doprosa D. S. Azbelja », *in Dokumenty po « Kremlevskomu delu »* (APRF, f. 3, op. 58, d. 233, ll., p. 80-87), <http://perpetrator2004.narod.ru/Kremlin_Affair.htm> ; Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 67-69, 234-236.

77. La lettre d'Ossinski à Anna Chaternikova, datée du 31 janvier 1937 et postée le 2 février 1937, se trouve dans les archives familiales de Svetlana Obolenskaïa (Ossinskaïa) ; j'en ai un exemplaire dactylographié en ma possession (citation p. 1).

78. *Ibid*., p. 2.

79. GARF, f. 5446, op. 82, d. 36, l. p. 126.

80. Ossinski, lettre à Anna Chaternikova, 31 janvier 1937, p. 3.

81. *Ibid*., p. 2.

82. *Ibid*., p. 6.

Notes du chapitre 25

1. Vladimir Haustov et Lennart Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii 1936–1938 gg.*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 73-74 ; Jeffrey S. Victor, *Satanic Panic : The Creation of a Contemporary Legend*, Open Court, Chicago, 1993, p. 104 ; N. Rabičev, « Gnilaja i opasnaja teorija prevraščenija klassovyh vragov v ručnyh », *Bol'ševik*, n° 7, 1er avril 1937, p. 55 ; V. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998.

2. Rabičev, « Gnilaja i opasnaja teorija », p. 56 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 77, 130-141 ; « Materialy fevral'sko-martovskogo plenuma CK VKP(b) 1937 goda », *Voprosy istorii*, n° 10, 1992, p. 18.

3. « Stalinskie spiski », Database de « Memorial » (<http://stalin.memo.ru/images/intro.htm>, <http://stalin.memo.ru/spiski/index.htm>, <http://stalin.memo.ru/images/gb537.htm>) ; J. Arch Getty et Oleg V. Naumov, *The Road to Terror : Stalin and the Self-Destruction of the Bolsheviks, 1932–1939*, Yale University Press, New Haven, CT, 1999, p. 1-5 ; « Rasstreljannye v Moskve » (<http://mos.memo.ru>) ; « Dimanštejn Semën Markovič », Spravočnik po istorii Kommunističeskoj partii i Sovetskogo Sojuza (<www.knowbysight.info/DDD/02430.asp>) ; « Repressii učenyh. Biografičeskie materialy », Institut istorii estestvoznanija i tehniki im. S. I. Vavilova RAN (<www.ihst.ru/projects/sohist/repress/kom/1938/dimanshtein.htm>).

4. Agnessa Mironova-Korol', *Agnessa : From Paradise to Purgatory* : *A Voice from Stalin's Russia*, Slavica, Bloomington, 2012, p. 77-8. M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol'*, Memorial : Istoričeskie programmy, « Naša žizn' s Mirošej » (<www.memo.ru/history/agnessa>). Le nom de la femme d'Eikhe était Evguenia Evsseïevna Roubtsova.

5. S. A. Papkov, *Stalinskij terror v Sibiri 1928-1941*, Izdatelstvo Novosibirskogo otdelenija RAN, Novossibirsk, 1997, p. 184-185.

6. *Ibid*., p. 189-191.

7. Aleksej Tepljakov, *Opričniki Stalina*, Jauza, Moscou, p. 228 ; A. G. Tepljakov, *Mašina terrora. OGPU-NKVD Sibiri v 1929-1941 gg.*, Novyj Hhronograf, Moscou, 2008, p. 477 ; Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 79 ; Jakovenko, *Agnessa*, (<www.memo.ru/history/agnessa>).

8. Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 229-30 ; Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 478 ; Papkov, *Stalinskij terror v Sibiri*, p. 203-205.

9. Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 226-230, 247-248 ; Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 356-363 ; Papkov, *Stalinskij terror v Sibiri*, p. 187-207 ; Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 80 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

10. Papkov, *Stalinskij terror v Sibiri*, p. 196.

11. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 85 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

12. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 200 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>) ; Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 233-243 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 127 ; N. V. Petrov et K.V. Skorkin (dir.), *Kto rukovodil, NKVD 1934–1941 : Spravočnik*, Zven'ia, Moscou, 1999, p. 99-100, 300-301.

13. Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 262-263 ; V. Danilov, R. Manning, l. Viola (dir.), *Tragedija sovetskoj derevni : Kollektivizacija i raskulačivanie*, vol. 5, n° 1, Rosspen,

Moscou, 2004, p. 256-257, p. 601-602 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 332-335.

14. Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 332 ; *Tragedija sovetskoj derevni*, vol. 5, p. 258.

15. Marc Junge, Gennadi Bordjugov et Rolf Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora. Istorija operacii po prikazu NKVD No. 00447*, Novyj Hronograf, Moscou, 2008, p. 57.

16. Junge, Bordjugov et Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora*, p. 58 ; M. Vilcan et V. Danilov, « Primenenie VMN ''nami garantiruetsja'' », *Nauka i žizn'*, n° 9, 1997, p. 70 ; Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 273-274, 347-348 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 265.

17. *Tragedija sovetskoj derevni*, vol. 5, p. 602 ; Junge, Bordjugov et Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora*, p. 32-33 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 264 ; Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 253-254.

18. Junge, Bordjugov et Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora*, p. 94-96.

19. *Ibid*., p. 451.

20. *Ibid*., p. 98-114, 176, 597.

21. *Reabilitacija : Kak eto bylo*, vol. 1, Demokratija, Moscou, 2000, p. 319 ; Junge, Bordjugov et Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora*, p. 48, 149, 214, 187.

22. Junge, Bordjugov et Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora*, p. 100 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 267.

23. Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 286-304 ; Viktor Dönninghaus [Deninghaus], *V teni 'Bol'šogo brata'. Zapadnye nacional'nye menšinstva v SSSR, 1917-1938 gg*., Rosspen, Moscou, 2011, p. 587-628 ; Oleg Hlevnjuk, *Hozjajn : Stalin i utverždenie stalinskoj diktatury*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 315-322 ; Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 365-388 ; N. V. Petrov et A. B. Roginskij, « Pol'skaja operacija NKVD 1937-1938 gg. », *in* A. E. Gurianov (dir.), *Repressii protiv poljakov i pol'skih graždan*, Zven'ja, Moscou, 1997, p. 22-43 ; Marc Jensen et Nikita Petrov, *Stalin's Loyal Executioner : People's Commissar Nikolai Ežov, 1895-1940*, Hoover Institution Press, Stanford, 2002, p. 93-100.

24. junge, Bordjugov et Binner, *Vertikal' bol'šogo terrora*, p. 598, 622-623 ; Petrov et Roginskij, « Pol'skaja operacija NKVD 1937-1938 gg. », p. 33 ; Hlevnjuk, *Hozjajn*, p. 320 ; Jensen et Petrov, *Stalin's Loyal Executioner*, p. 205-206.

25. Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 484, 518 ; Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 263-264, 238.

26. Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 496.

27. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 85-86 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

28. Jensen et Petrov, *Stalin's Loyal Executioner*, p. 91-92 ; Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 217-218, 229-231, 242-243, 264-265.

29. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 86 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

30. A. G. Tepljakov, « Personal i povsednevost- Novosibirskogo NKVD v 1936-1946 », *in Minuvšee. Istoričeskij al'manah*, vol. 21, Atheneum-Feniks, Moscou, 1997, p. 254 ; Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 263-265.

31. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 87 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

32. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 89 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

33. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 90 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

34. Tepljakov, *Opričniki Stalina*, p. 266 ; Papkov, *Stalinskij terror v Sibiri*, p. 269 ; Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 92.

35. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 90 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

36. Baabar, *From World Power to Soviet Satellite : History of Mongolia*, White Horse Press, Winwick, 1999, p. 356-363 ; S. G. Luzjanin, *Rossija-Mongolija-Kitaj v pervoj polovine XX veka*, Ogni, Moscou, 2003, p. 229-241 ; Shagdarin Sandag et Harry H. Kendall, *Poisoned Arrows : The Stalin-Choibalsan Mongolian Massacres, 1921-1941*, Westview, Boulder, 2000, p. 84, 95, 104.

37. Baabar, *From World Power to Soviet Satellite*, p. 361-365 ; Sandag et Kendall, *Poisoned Arrows*, p. 119-132 ; I. I. Kudrjavcev (dir.), *Arhivy Kremlja i Staroj ploščadi. Dokumenty po « Delu KPSS »*, Sibirskij Hronograf, Novossibirsk, 1995, p. 20.

38. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 93 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

39. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 95 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

40. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 98-99 ; Jakovenko, *Agnessa* (<www.memo.ru/history/agnessa>).

Notes du chapitre 26

1. T. I. Šmidt, *Dom na naberežnoj* : *Ljudi i sud'by*, Vozvraščenie, Moscou, 2009, p. 21-34 ; T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998 ; I. Smilga, « Čarl'z Dikens (ličnost' i tvorčestvo) », *in Čarl'z Dikkens* [*Charles Dickens*], *Posmertnye zapiski Pikvikskogo kluba*, introduction par I. T. Smilga, Academia, Moscou, 1933, p. xiii.

2. T. I. Smilga, entretien avec l'auteur, 19 janvier 1998.

3. *Ibid.* ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », Database de « Memorial » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>) ; « Spravočnik po istorii Kommunističeskoj partii Sovetskogo Sojuza » (<www.knowbysight.info/FFF/06548.asp>) ; « Stalinskie spiski », Database de « Memorial », (<http://stalin.memo.ru/names/index.htm>) ; M. R. Peterson, « O nas », p. 11a-12, 26-27, *in* AMDNN, dossier « Peterson ».

4. A. Šitov, *Jurij Trifonov : Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo Universiteta, Iékaterinbourg, 1997, p. 98-99 ; Trifonov, « Otblesk kostra », p. 143-144 [et <http://lib.misto.kiev.ua/TRIFONOW/campfire.txt>] ; Jurij Trifonov, « Iz dnevnikov i rabočih tetradej : Publikacija i kommentarii Ol'gi Trifonovoj », *Družba narodov*, n° 5, 1998, p. 1037 (<http://magazines.russ.ru/družba/1998/5/trif.html>).

5. « Pervyj predsedatel' voennoj kollegii Verhovnogo suda SSSR », *Socialističeskaja zakonnost'*, n° 11 (1988), p. 59-60 ; Trifonov, « Iz dnevnikov », 22 juin 1937.

6. Trifonov, « Iz dnevnikov » ; Šitov, *Jurij Trifonov*, p. 102-127.

7. E. A. Dinerštejn, *A. K. Voronskij v poiskah živoj vody*, Rosspen, Moscou, 2001, p. 310-311 ; G. A. Voronskaja, « Esli v serdce posylajut pulju », *Istoričeskij arhiv*, n° 1, 1997, p. 102 ; CAOPIM, f. 78, op. 1a, d. 176, ll. 67-68.

8. « Možet byt', pozže mnogoe stanet bolee očevidnym i jasnym » (Iz dokumentov « Partijnogo dela' A. K. Voronskogo »), *Voprosy literatury*, n° 3, 1995, p. 274-275, 288-289.

9. « Fragmenty stenogrammy dekabr'skogo plenuma CK BKP(b) 1936 goda », *Voprosy istorii*, n° 1, 1995, p. 2-9.

10. « Možet byt' », p. 289-290.

11. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 107 ; « Protokol doprosa Zorina (Gombarga) Sergeja Semënoviča ot 21 janvarja 1935 goda », *in Spravočnik po istorii Kommunističeskoj partii i Sovetskogo sojuza 1898-1991* (<www.knowbysight.info/5_DOC/08413.asp>).

12. A. Voronskij, *Iskusstvo i žizn'*, Krug, Moscou, 1924, p. 71.

13. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 102.

14. « Viï », trad. H. Mongault, *in* Nicolas Gogol, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1966, p. 321-322.

15. A. Voronskij, « Mister Britling p'et čašu do dna », *Krasnaja nov'*, n° 5 (1926), p. 195, 201 ; Voronskij, *Iskusstvo i žizn'*, p. 268-271.

16. Aleksandre Voronskij, *Gogol'*, Molodaja gvardija, Moscou, 2009, p. 119-120.

17. A. Voronskij, « Ob iskusstve pisatelja », *in Kak i nad čem rabotat' pisatelju*, Molodaja gvardija, Moscou, 1927, p. 15.

18. Voronskij, *Gogol'*, p. 439.

19. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 109-110.

20. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 111 ; G. Nourmina, *Na dal'nem priiske*, Gobi, Magadan, 1992, p. 8-9 (<www.sakharov-center.ru/asfcd/auth/?t=page&num=8718>).

21. M. V. Zelenov, « Glavlit i istoričeskaja nauka v 20-30-e gody », *Voprosy istorii*, n° 3, 1997, p. 30 ; « Stalinskie spiski » (<http://stalin.memo.ru/names/index.htm>) ; I. L. Averbah, *Ot prestuplenija k trudu*, OGIZ, Moscou, 1936 ; Roj Medvedev, « Slava i tragedija odnoj sem'i », *Karetnyj rjad*, n° 5, novembre 1989 ; Evgenij Žirnov, « Vsë proishodjaščee so mnoj ložitsja ten'ju na imja otca », *Kommersant-Vlast'*, 7 novembre 2005 (<www.kommersant.ru/doc/624225>) ; Boris Efimov, *Desjat' desjatiletii*, Vagrius, Moscou, p. 621-623 ; Mihail Šrajder, « NKVD iznutri. Zapiski čekista », Urnatia-s.com (<www.urantia-s.com/library/shreider/nkvd/3>).

22. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, K-1 – K-11 (18 février 1936 ; 27 février 1936 ; 28 février 1936) ; AMDNN, dossier « Poloz », lettre de R. M. Poloz au Musée, 7 octobre 2000.

23. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, K-10-K-11 (28 février 1936).

24. *Ibid*., K-11 (29 février 1936) ; K-7 (27 février 1936) ; K-3 (n.d., entre le 21 et le 27 février 1936) ; K-15 (25 mars 1936) ; K-16 (30 mars 1936).

25. *Ibid*., K-17-K-19 (1 avril, 1936 ; 5 avril, 1936).

26. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, K-25 (10 avril 1936) ; Matthieu 6:31-34.

27. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, K-29 (30 avril 1936) ; K-32, K-30 (20 mai 1936) ; R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998 ; AMDNN, dossier « Poloz », lettres, K-31 (9 avril, 1936 [il y a une erreur dans le tapuscrit, ce devrait être le 9 mai 1936]).

28. *Ibid*., AMDNN, dossier « Poloz », lettres, K-32-33 (20 mai 1936) ; K-34-K-35 (31 mai 1936).

29. AMDNN, dossier « Poloz », lettre de R. M. Poloz au Musée, 7 octobre 2000 ; R. M. Poloz, entretien, 28 juin 1998.

30. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, M-1, juillet 1936.

31. *Ibid*., M-1-2 (18 juillet 1936).

32. *Ibid*., M-3 (29 juillet 1936).

33. AMDNN, dossier « Poloz », « Vospominanija Mirry Varšavskoj », ll. 3-4.

34. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », Database de « Memorial » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>) ; Moroz, « Minuvšee », p. 16-20, *in* AMDNN, dossier « Poloz » ; Demčenko, « Kanikuly dlinoj v 18 let », *Mendeleevec* 36, n° 1799, 30 novembre 1988.

35. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>) ; Schumatsky, *Silvester bei Stalin*, p. 21-22 ; Petrov et Skorkin, *Kto rukovodil, NKVD 1934–1941: Spravočnik*, Zven'ia, Moscou, 1999, p. 82-83.

36. Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 43-49 (la citation est p. 47-48) ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>).

37. S. A. Khalatova, entretien avec l'auteur, 6 septembre 1998 ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>) ; A. G. Tepljakov, *« Nepronicaemye nedra » : VČK-OGPU v Sibiri, 1918-29 gg.*, AIRO-XXI, Moscou, 2007, p. 137-147 ; Tepljakov, *Mašina terrora*, p. 356.

38. Olga Aroseva, *Proživšaia dvaždy*, <http://royallib.com/book/aroseva_olga/progivshaya_dvagdi.html>, entrées des 24 août 1936, 21 juillet 1936 et 31 juillet 1936.

39. *Ibid*., 8 mai 1935.

40. *Ibid*., 21 juillet 1936 ; 22 août 1936.

41. *Ibid*., 22 août 1936.

42. *Ibid*., 25 octobre 1936 ; 7 novembre 1936 ; *Pravda*, 19 décembre et 29 décembre 1936 ; GARF, f. 5446, op. 82, d. 49, ll. 60-62.

43. Voronskaja, « Esli v serdce », p. 106 ; Arosseva, *Proživshaia dvaždy*, <http://royallib.com/book/aroseva_olga/progivšaya_dvagdi.html>, 20 décembre 1936 ; 21 décembre 1936 ; 6 janvier 1937 ; 30 janvier 1937 ; 19 février 1937.

44. Aroseva, *Proživšaia dvaždy*, <http://royallib.com/book/aroseva_olga/progivshaya_dvagdi.html>, 9 février 1937.

45. *Ibid*., 21 mars 1937.

46. *Ibid*., 19 février 1937.

47. *Ibid*., 16 avril 1937.

48. *Ibid*., chapitres 6 et 7 ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », <http://lists.memo.ru/index1.htm>.

49. Aroseva, *Proživšaia dvaždy*, chapitre 7 (<http://royallib.com/book/aroseva_olga/progivshaya_dvagdi.html>).

50. *Ibid*. ; « Stalinskie spiski », <http://stalin.memo.ru/names/index.htm> ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », <http://lists.memo. ; ru/index1.htm>.

51. Pjatnickij, *Golgofa*, p. 18-24 ; Pjatnickij, *Komintern na vesah istorii*, p. 452-472.

52. Pjatnickij, *Golgofa*, p. 25.

53. *Ibid*., p. 25.

54. *Ibid*., p. 25-27.

55. *Ibid*., p. 32.

56. Vladimir Haustov et Lennart Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii 1936–1938 gg.*, Rosspen, Moscou, 2010, p. 265 ; Petrov et Skorkin, *Kto rukovodil*, p. 97-98 ; AOM, fonds 2 (collection mémoires), V. V. Boguckij, *Vospominanija*, p. 7-9.

57. « Operativnyj prikaz Narodnogo kommissara vnutrennih del Sojuza SSR No. 00486 », <http://www.memo.ru/history/document/00486.htm>.

58. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », <http://lists.memo. ; ru/index1.htm> ; A. M. Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, 1989, p. 28-32, 70-71, 151, 167.

59. Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 224-227.

60. Saz, *Žizn' – iavlenie polosatoe*, Novosti, Moscou, 1991, p. 273-286.

61. V. N. Rabitchev, entretien avec l'auteur, 14 avril 1998 ; L. V. Maksimenkov, *Sumbur vmesto muzyki : Stalinskaja kul'turnaja revoljuciia 1936–1938*, Iuridičeskaja kniga, Moscou, 1997, p. 283-298.

62. N. A. Perli (Rykova), entretien avec l'auteur, 12 février 1998 ; AMDNN, Fonds « Kučmin », O. I. Kučmin et E. I. Kučmina, « Sud'ba soldata revoljucii », manuscrit ; lettres au Musée d'E. I. Koutchmina, approx. août-septembre 1991, et 17 mars 2003 ; E. I. Koutchmina, entretiens avec l'auteur, 6 avril et 25 juillet 2008 ; Anatoly Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, 1962, p. 36-37.

63. Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, p. 40-41.

64. Gajster, *Deti vragov naroda*, p. 52.

65. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora : Vospominanija*, AGRAF, Moscou, 2013, p. 31-33.

66. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 33.

67. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 38-39.

68. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 33.

69. O. V. Hlevnjuk, *1937oj : Stalin, NKVD i sovetskoe obščestvo*, Respublika, Moscou, 1992, p. 100-111 (la citation est p. 110) ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 170-171.

70. Hlevnjuk, *1937*, p. 110-114 (la citation est p. 113) ; Getty, *The Road to Terror*, p. 493-512 (la citation est p. 510).

71. Getty, *The Road to Terror*, p. 514-516 ; L. P. Postychev, entretien, 1er octobre 1998.

72. S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998.

73. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », <http://lists.memo.ru/index1.htm> ; <http://ru.rodovid.org/wk/Запись:798224> ; Ivan Džuha, *Grečeskaja operacija. Istorija repressii protiv grekov v SSSR*, Aleteja, Saint-Pétersbourg, 2006 ; S. A. Boutenko, entretien avec l'auteur, 24 septembre 1998.

74. RGASPI (molodežnye organizacii), f. M-1, op. 2, d. 133, ll. 13, 53, 61-66 ; d. 157, l. 147 ; d. 161, l. 110 ; d. 156, l. 67 ; d. 161, l. 101, 63.

75. L. A. Kozlova (Bogacheva), entretien avec l'auteur, 24 septembre 1927.

76. Hlevnjuk, *Hozjajn*, p. 345-359 ; Haustov et Samuelson, *Stalin, NKVD i repressii*, p. 304-324.

77. Granovsky, *I Was an NKVD Agent an NKVD Agent*, p. 51-77.

Notes du chapitre 27

1. GARF, f. 9542, op. 7, d. 13, ll. 43-47 ; d. 14, ll. 1, 1 ob., 6-7, 96-96ob., 150b-150v ; d. 34, ll. 27-54 ; E. E. Ivtchenko, entretien avec l'auteur, 23 septembre 1998 ; autobiographie d'E. I. Ivtchenko (en possession de l'auteur).

2. CAODM, f. 75, op. 1, dd. 176, 177 (cita ll. 6, 14, 41), 196 (citation l. 12), 200 ; 225, ll. 3-4 ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », Database de « Memorial » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>) ; RGASPI f. 124, op. 1, d. 264, ll. 7, 8 ; Nikolai Zen'kovič, *Elita : Samye sekretnye rodstvenniki*, Ol'ma-Press, Moscou, 2005, p. 53-54.

3. CMAM, f. 528, op. 1, dd. 493, 499 (citation l. 4), 504 (citation de Doubrovina l. 15), 528, 575 (information sur les chiffres ll. 26 et 59).

4. CAODM, f. 75, op. 1, d. 196, ll. 9-10, 30-32, 35.

5. Mihail Kol'cov, « Svora krovavyh sobak », *Pravda*, 3 mars 1938.

6. *Ibid.* ; Mihail Kol'cov, « Ubijca s pretenzijami », *Pravda*, 7 mars 1938.

7. Kol'cov, « Svora krovavyh sobak ».

8. A. Lahuti, *Izbrannye poemy*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1936, p. 29, 63-67.

9. I. R. Muklevič, « Dorogoj drug », manuscript, *in* AMDNN, dossier « Muklevič », p. 28.

10. Olga Aroseva, *Proživšaia dvaždy*, AST, Moscou, 2012 (<http://royallib.com/book/aroseva_olga/progivshaya_dvagdi.html>), V. M. Sojma, *Zapreščennyj Stalin*, Olma Press, Moscou, 2005 (<http://lib.rus.ec/b/387149/read>), entrée 24 août 1936.

11. *Ibid*., 30 janvier 1937.

12. V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; V. D. Chvartz, entretien avec l'auteur, 10 septembre 1998. Le « corbeau noir » était une expression familière pour désigner le fourgon de police.

13. V. M. Sojma, *Zapreščennyj Stalin*, Olma Press, Moscou, 2005, p. 97-98.

14. RGALI, f. 457, d. 391, ll. 199-199 ob.

15. GARF, f. 5446, op. 82, d. 65, ll. 182-184.

16. RGASPI, f. 135, op. 2, d. 19, l. 57.

17. *Ibid*., ll. 56-56ob.

18. RGASPI, f. 74, op. 2, d. 105, ll. 41-2, 47, 51, 55, 59-60 (cité *in* Boris Sokolov, « Dva marsala : Tragičeskij roman v pis'mah », *Grani.ru*, 21 février 2003, <http://grani.ru/Society/History/m.23664.html> ; RGVA, f. 37461, op. 1, d. 134, l. 25.

19. RGVA, f. 37461, op. 1, d. 134, ll. 15-15ob.

20. *Ibid*., l. 25 ; d. 128, ll. 7-9.

21. AMDNN, dossier « Ankety », « Otvety M. I. Dement'evoj (Agroskinoj) » ; AMDNN, dossier « Ankety », Rouslan Nikolaïevitch Gelman, lettre au Musée.

22. V. I. Pjatnickij, *Golgofa*, Palitra, Saint-Pétersbourg, 1993, p. 46, 41-42.

23. *Ibid*., p. 56, 46.

24. *Ibid*., p. 62-64.

25. *Ibid*., p. 61 (pour la citation d'Engels, voir : *Anti-Schelling*, tr. Ph. Lewandowski, rév. H. Bailly, La Phocide, Paris, 2011, p. 35 et 120).

26. *Ibid*., p. 51-53.

27. *Ibid*., p. 57 ; Kol'cov, « Svora krovavyh sobak ».

28. Pjatnickij, *Golgofa*, p. 57, 60-61.

29. *Ibid*., p. 79.

30. *Ibid*., p. 82-83.

31. *Ibid*., p. 103.

32. *Ibid*.

33. *Ibid*., p. 13-16, 104-120 ; Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda: Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 55-57.

34. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>).

35. N. A. Gilinskaïa, entretien avec l'auteur, 2 mars 1998.

36. Muklevič, « Dorogoj drug », p. 12 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997.

37. N. N. Demčenko, « Kanikuly dlinoj v 18 let », *Mendeleevec* 36, n° 1799, 30 novembre, 1988, p. 3.

38. Gajster, *Deti vragov*, p. 57-58.

39. *Ibid*., p. 66.

40. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora* : *Vospominanija*, AGRAF, Moscou, 2013, p. 55-56.

41. Muklevič, « Dorogoj drug », p. 62-63.

42. *Ibid*., p. 24-25. *Voir* AOM, fond. 2 (collection « Mémoires »), V. V. Boguckij, *Vospominanija*, p. 7-8.

43. Voir Golfo Alexopoulos, « Stalin and the Politics of Kinship: Practices of Collective Punishment, 1920s-1940s », *Comparative Studies in Society and History*, n° 1, 2008, p. 91-117 ; Cynthia Hooper, « Terror of intimacy: family politics in the 1930s Soviet Union », *in* Christina Kiaer et Eric Naiman (dir.), *Everyday Life in Early Soviet Russia: Taking the Revolution Inside*, Indiana University Press, Bloomington, 2006 ; « Nature, nurture, and memory in a socialist utopia: delineating the socio-ethnic body in the age of socialism », *American Historical Review*, vol. 104, n° 4 (octobre 1999), p. 1114-1155.

44. Muklevič, « Dorogoj drug », p. 30-31 ; I. R. Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 7 novembre 1997 ; T. V. Chouniakova (Ignatachvili), entretien avec l'auteur, 22 avril 1998.

45. G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998.

46. Iudit Agračeva, « Člen partii s 1903 goda », *Vesti-2*, 1er juin 1995 ; « Biografiia » et « Avtobiografiïa », *in* AMDNN, dossier « Brandenbourgski » (KP – 371/17, KP 3771/18).

47. E. I. Zelenskaja, « A. A. Sol'v », p. 68-92, manuscrit non publié, *in* AMDNN, dossier « Sol'c ». Voir Iouri Trifonov, *La Maison disparue*, trad. Lily Denis, Paris, Gallimard, 1989, p. 112 (version russe disponible sur: <http://royallib.ru/read/trifonov_yuriy/ischeznovenie.html#0>).

48. RGALI, f. 2310, op.1. d. 19, ll. 55, 70-72 ; d. 78, ll. 13-15. Sur la similitude entre Uriel Acosta et « Kim-les-Yeux-bleus », voir Iakov Grinvald, « Peresmotrennyj Guckov. ''Uriel' Akost'' v Novom teatra », *Večernjaja Moskva*, 7 mai 1934.

49. GARF, f. 5446, op. 82, d. 51, ll. 121-125.

50. GARF, f. 5446, op. 82, d. 51, ll. 126 ; Nikita Petrov et Mark Iansen [Jansen], *« Stalinskij pitomec » – Nikolaj Ejov*, Moscou, Rossijskaja političeskaja enciklopedija, 2008, p. 29, 204, 366 ; « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », Database de « Memorial » (<http://lists.memo.ru/index1.htm>) ; « Teatral'nye dejateli » (<http://www.kino-teatr.ru/teatr/activist/m/283730/bio/>) ; Alexander Yakolev.org <http://www.alexanderyakovlev.org/almanah/almanah-dict-bio/1021729/0> ; *Stalin's Lists on Georgia*, à paraître, voir Heinrich Böll Stiftung (<http://ge.boell.org/en/2014/01/20/stalins-lists-georgia> et <https://idfi.ge/en/stalins-lists-on-georgia>).

Notes du chapitre 28

1. F. Beck et W. Godine [Konstantin Shteppa et Fritz Houtermans], *Russian Purge and the Extraction of Confession*, Viking Press, New York, 1951, p. 215.

2. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », Database « Memorial » (<http://lists.memo. ; ru/index1.htm>) ; « Teatral'nye dejateli » (<http://www.kino-teatr.ru/teatr/activist/m/283730/bio>) ; Al'manah « Rossija: XX vek », Alexander Yakolev.org (<www.alexanderyakovlev.org/almanah/almanah-dict-bio/1021729/0>) ; Gronskij, *Iz prošlogo*, Ivestija, Moscou, 1991, p. 162-169 ; Igor' Nepejn, « Careubijca v rukah NKVD », *Čeljabinskij rabočij*, 17 juillet 2004 (<http://www.chelpress.ru/newspapers/chelrab/archive/17-07-2004/2/A121270.DOC.shtml.ru>) et 21 juillet 2004 (<http://mediazavod.ru/articles/15797>).

3. Eikhe cité *in* N. S. Hruščëv, « O kul'te ličnosti i ego posledstvijah », Wikisource (<http://ru.wikisource.org/wiki/
О_культе_личности_и_его_последствиях._Доклад_XX_съезду_КПСС_(Н.С._Хрущев>).

4. *Ibid.* ; voir aussi *Reabilitacija: Kak eto bylo. Dokumenty prezidiuma CK KPSS i drugie materialy*, vol. 2, MFD, Moscou, 2003, p. 646-647.

5. *Reabilitacija: Kak eto bylo, vol.* 2, p. 647.

6. *Ibid*., p. 647-648.

7. Vitalii Šentalinskij, « Rasstrel'nye noči », *Zvezda*, n° 5, 2007, p. 67-78.

8. *Ibid*., p. 83-84.

9. « Stalinskie spiski », Database « Memorial » (<http://stalin.memo.ru/names/index.htm>).

10. Beck et Godin, *Russian Purge and the Extraction of Confession*, p. 215 ; Šentalinskij, « Rasstrel'nye noči », p. 82.

11. Inna Šiheeva-Gajster, *Deti vragov naroda: Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 234-235.

12. *Ibid*., p. 235.

13. *Ibid*., p. 236.

14. *Ibid*., 236-244 ; « Stalinskie spiski » (<http://stalin.memo.ru/names/index.htm>).

15. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora* : *Vospominanija*, AGRAF, Moscou, 2013, p. 15-16.

16. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 20.

17. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 16-17.

18. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora*, p. 20 ; « Stalinskie spiski » (<http://stalin.memo.ru/names/index.htm>).

19. « Moe poslednee slovo na sude, verojatno, budet moim poslednim slovom voobšče », *Istočnik*, n° 4, 1996, p. 89-90 (les phrases soulignées sont celles qui avaient été barrées par le censeur) ; Jochen Hellbeck, « With Hegel to Salvation : Bukharin's Other Trial », *Representations*, n° 107, été 2009, p. 67-68.

20. Gennadij Bordjugov (dir.), *Tjuremnye rukopisi N. I. Buharina*, vol. 2, AIRO-XX, Moscou, 1996, p. 34, 37, 39, 321, 324, 333, 30. Je dois beaucoup ici à Jochen Hellbeck, « With Hegel to

Salvation », p. 56-90.

21. Bordjugov (dir.), *Tjuremnye rukopisi N. I. Buharina*, vol. 2, p. 63, 80, 216, 175, 82, 159.

22. *Ibid*., vol. 2, p. 92.

23. *Ibid*., vol. 2, p. 131.

24. *Ibid*., vol. 2, p. 157-158.

25. N. Boukharine, « Lettre à Staline », 10 décembre 1937 (disponible sur <www.marxists.org>).

26. « Moe poslednee slovo na sude », p. 90-91. Traduction française *in* Yannick Blanc et David Kaisergruber, *L'Affaire Boukarine*, Maspero/La Découverte, Paris, 1979, p. 168.

27. V. I. Pjatnickij, *Golgofa*, Palitra, Saint-Pétersbourg, 1993, p. 60-61 ; Mihail Kol'cov, « Ubijca s pretenzijami », *Pravda*, 7 mars 1938.

28. Aleksandr Avdeenko, « Otlučenie », *Znamia*, n° 4, avril 1989, p. 91-92.

29. Gordon, *in Mihail Kol'cov, kakim on byl : Sbornik vospominanii*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1989, p. 400-401.

30. Viktor Fradkin, *Delo Kol'cova*, Vagrius, Moscou, 2002, p. 19-31, 74-94 (citation p. 86).

31. *Ibid*., p. 247, 95 ; Boris Sopel'njak, *Smert' v rassročku*, Olma-Press, Moscou, 2004, p. 141.

32. Fradkin, *Delo Kol'cova*, p. 95-96.

33. *Ibid*., p. 95-119, 321-329 ; Sopel'njak, *Smert' v rassročku*, p. 129-159.

34. Ursula El-Akramy, *Transit Moskau : Margarete Steffin und Maria Osten*, Europäische Verlagsanstalt, Hambourg, 1998, p. 13, 229-233, 262-272 ; Boris Efimov, *Desjat' desjatiletii*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 320-322 ; V. F. Koliazin (dir.), *Vernite mne svobodu ! : Dejateli literatury i iskusstva Rossii i Germanii – žertvy stalinskogo terrora*, Medium, Moscou, 1997, p. 284-302 ; Fradkin, *Delo Kol'cova*, p. 171-194.

35. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, M-4-5, 9 août 1936, M-9, 9 octobre 1936.

36. *Ibid*., M-8 (25 septembre 1936) ; AMDNN, f. Poloz, « Ličnoe delo No. 90365 ».

37. AMDNN, dossier « Poloz », lettres, M-7 (31 août 1936) ; M-12 (17 novembre 1936) ; M-9 (10 octobre 1936).

38. *Ibid*., M-13 (26 novembre 1936) ; M-13 (décembre 1936).

39. *Ibid*., M-14 (2 septembre 1937).

40. *Ibid*.

41. *Ibid*., M-15-6 (18 septembre 1937).

42. *Ibid*.

43. T. I. Miagkova, « Poslednee pis'mo k dočeri », introdcution par R. M. Poloz, *in* S. S. Vilenski (dir.), *Dodnes' tiagoteet*, vol. 2, Vozvraščenie, Moscou, 2004, p. 139-142.

44. AMDNN, dossier « Poloz », « Ličnoe delo No. 90365 ».

45. *Ibid*.

46. *Ibid. ;* Miagkova, « Poslednee pis'mo », p. 142-145.

47. *Solovki-enCIKlopediia*, livre 10, chap. 4, « Rasstrel solovetskogo etapa v uročišče Sandarmoh (Sandormoh) », <http://www.solovki.ca/camp_20/sandarmoh.php> ; AMDNN, dossier « Poloz », R. M. Poloz, « lettre au Musée », 7 octobre 2000, l. 9 ; *Memorial'noe kladbišče Sandormoh, 1937, 27 oktjabrja – 4 nojabria* (Soloveckij etap), Memorial, Saint-Pétersbourg, 1997, p. 87-124, 160-171.

48. *Memorial'noe kladbišče Sandormoh*, p. 69, 150.

49. Gronskij, *Iz prošlogo*, p. 168-169.

50. « Zahoronenie v Kommunarke, spisok po godam. Posleslovie », Database « Memorial » (<http://www.memo.ru/memory/communarka/index.htm>).

51. L. Golovkova, « Specob''ekt Butovskij poligon' in *Butovskij polygon* (istorija, dokumenty, vospominanija) », *in Butovskij poligon, 1937-38: Kniga pamjati žertv političeskih repressii*, Institut

eksperimental’noj sociologii, Moscou, 1997, p. 24-26.

52. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », <http://lists.memo.ru/index1.htm>.

53. N. V. Petrov, « Stalinskij zakaz. Kak ubivali Sokol’nikova i Radeka », *Novaja gazeta*, 5 juin 2008.

54. L. S. Redens (Alliluev), entretien avec l’auteur, 24 juin 1999 ; Vladimir Alliluev, *Hronika odnoj sem’i*, Molodaja gvardija, Moscou, 2002, p. 97 ; « Poslednee slovo N. I. Ežova », Dokumenty o dejatel’nosti N. I. Ežova (<http://perpetrator2004.narod.ru/documents/Yezhov/Yezhov.htm>).

55. Agnessa Mironova-Korol’, *Agnessa : From Paradise to Purgatory : A Voice from Stalin’s Russia*, Slavica, Bloomington, 2012, p. 101-102, 103 ; M. M. Jakovenko, *Agnessa : Ustnye rasskazy Agnessy Ivanovny Mironovoj-Korol’*, Memorial : Istoričeskie programmy, « Naša žizn’ s Mirošej » (<http://www.memo.ru/history/agnessa>).

56. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 100-101 ; Jakovenko, *Agnessa* <www.memo.ru/history/agnessa>.

57. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 114-117 ; Jakovenko, *Agnessa* <www.memo.ru/history/agnessa>.

58. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 117-118 ; Jakovenko, *Agnessa* <www.memo.ru/history/agnessa>.

59. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 122 ; Jakovenko, *Agnessa* <www.memo.ru/history/agnessa>.

60. Mironova, *Agnessa : From Paradise to Purgatory*, p. 123-125 ; Jakovenko, *Agnessa* <www.memo.ru/history/agnessa>.

61. « Stalinskie spiski », <http://stalin.memo.ru/names/index.htm>. Sur les « exécutions de Katchketine », voir Vadim Rogovine, *Partija rasstreljannyh*, n. p., Moscou, 1997, p. 299-305 (<http://trst.narod.ru/rogovin/t5/xxxiv.htm>) ; Ja. I. Kaminskij, *« Minuvšee prohodit predo mnoju… »: Izbrannoe iz ličnogo arhiva*, Aspekt, Odessa, 1995, p. 95-98 ; A. V. Antonov-Ovseenko, *Vragi naroda*, Intellekt, Moscou, 1996, p. 98-102. Quand Agnessa Arguiropoulo a appris que Mironov avait été condamné à dix ans « sans droit de correspondance », elle se maria avec le cousin de Mironov, Mikhaïl Davydovitch Korol (qui était récement rentré en Union soviétique après avoir servi comme agent infiltré aux États-Unis). En 1942, elle fut arrêtée pour « conversations antisoviétiques » et condamnée à cinq ans de camp de travail. Après avoir été libérée en 1947, elle travailla comme infirmière. Elle est morte à Moscou en 1981, à l’âge de soixante-dix-huit ans.

Notes du chapitre 29

1. AMDNN, dossier « Zajcev » ; T. I. Schmidt, *Dom na naberežnoj : Ljudi i sud'by*, Vozvraščenie, Moscou, 2009, p. 24-27 ; Database « Memorial » (<http://lists.memo.ru/index3.htm>). Voir aussi Cathy A. Frierson et Semion S. Vilenski, *Children of the Gulag*, Yale University Press, New Haven, 2010, en part. p. 136-232.

2. AMDNN, dossier « Ovsepjan » ; Šmidt, *Dom na naberežnoj*, p. 62-63 ; Database « Memorial » (<http://lists.memo.ru/index3.htm>) ; Gamlet Mirzojan, « Ovsepjan, A. A. », *Noev kovčeg*, vol. 11, n° 134, novembre 2008 (<http://www.noev-kovcheg.ru/mag/2008-11/1432.html.>).

3. AMDNN, dossier « Moroz » ; S. S. Vilenskij *et al*. (dir.), *Deti Gulaga, 1918-1956*, Demokratija, Moscou, 2002, p. 291-293 (www.alexanderyakovlev.org/almanah/inside/almanah-doc/129) ; Mihail Koršunov et Viktoria Terehova, *Tajny i legendy Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 355-358. Mikhaïl Lermontov, « La mort d'un poète », *in Anthologie de la poésie russe*, choix, traduction et commentaires de Jacques David, Stock, Paris, 1947.

4. Moroz, « Minuvšee », p. 16-20, *in* AMDNN, dossier « Moroz ».

5. Vilenskij *et al*. (dir.), *Deti Gulaga*, p. 291 ; Koršunov et Terehova, *Tajny i legendy*, p. 359.

6. AMDNN, dossier « Moroz » ; Vilenskij *et al*. (dir.), *Deti Gulaga*, p. 290.

7. AMDNN, dossier « Moroz » ; Vilenskij *et al*., (dir.), *Deti Gulaga*, p. 285-286.

8. AMDNN, dossier « Moroz » ; Vilenskij *et al*. (dir.), *Deti Gulaga*, p. 287-288.

9. AMDNN, dossier « Moroz ».

10. Lettre du directeur adjoint des Archives centrales de la Sécurité de l'État, V. P. Goussatchenko, au Musée populaire de la Maison du quai, 31 août 1993, copie ; « Spravka Central'nogo arhiva FSB Rossii », n.d. (fonds de l'auteur) ; Leonid Redens, entretien avec l'auteur, 24 juin 1999. Aleksej Kirpičnikov, *Stalin''jugend*, Veče, Moscou, 2010 (<http://lib.rin.ru/doc/i/221529p19.html>), est un récit fictionnel basé sur des entretiens et des documents, dont le texte, reproduit dans son intégralité, de l'accusation.

11. Anatoly Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, 1962, p. 31, 51-96, 107-111, 116-134 (la citation est p. 111).

12. *Ibid*., p. 111.

13. *Ibid*., p. 46-47, 51, 130.

14. *Ibid*., p. 161 ; 190. Voir aussi O. B. Mozohin, *Organy gosudarstvennoj bezopasnosti SSSR v gody Velikoj otečestvennoj vojny*, vol. 2., livre 2 (1er septembre au 31 décembre 1941), doc. n° 564 (<http://mozohin.ru/article/a-114.html>). La présence de Granovski à l'école est confirmée par Pavel Soudoplatov, *in* P. A. Sudoplatov, *Raznye dni tajnoj vojny i diplomatii. 1941 god*, Olma Press, Moscou, 2001, p. 270, voir aussi ; <www.pseudology.org/Abel/Sudoplatov1941/12.htm>.

15. Granovski, *I Was an NKVD Agent*, p. 194-206.

16. *Ibid.*, Irina Mouklevitch, entretien avec l'auteur, 4 décembre 1997 ; Valerij Frid, *58 1/2. Zapiski lagernogo pridurka*, Izdatel'skij dom Roussanova, Moscou, 1996, p. 7-40 ; Viktor Levenštejn, « Za Butyrskoj kamennoj stenoj », *Kontinent*, n° 132, 2007 (<http://magazines.russ.ru/continent/2007/132/le14.html>) ; Anatoli Korkmassov, « Korkmasov Dželal-Erast (Erik) Dželal-Ed-Dinovič » (<www.gazavat.ru/history3.php?rub=31&art=411>). Les récits de l'affaire de Fried et de Levenstein diffèrent considérablement de celui de Granovski.

17. Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, p. 145, 214, 223 ; Evgenij Žirov, « Vsë proishodjaščee so mnoj ložitsja ten'ju na moego otca », *Kommersant-Vlast'*, 7 novembre 2005

(<www.kommersant.ru/doc/624225>) ; Roj Medvedev, « Slava i tragedija odnoj sem'i », *Karetnyj rjad*, n° 5, novembre 1989 ; R. I. Medvedev, *Oni okružali Stalina*, Vremja, Moscou, 2012, p. 407-410.

18. A. M. Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, 1989, p. 234-236.

19. *Ibid*., p. 237-238.

20. *Ibid*., p. 239-240.

21. « Žertvy političeskogo terrora v SSSR », <http://lists.memo.ru/index18.htm> ; M. Parhomovskij, *Ob udivitel'noj žizni, Ešua Zolomona Movševa Sverdlova, stavšego Zinoviem Alekseevičem Peškovym, I neobyknovennyh ljudjah, s kotorymi on vstrečalsja*, n.p., Jérusalem, 1999p. 198-209, 222 ; Larina, *Nezabyvaemoe*, p. 240 (note de bas de page) ; Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Irina Čaikovskaja, « Vgljadet'sja v postup' roka. Interv'ju s Ruf'ju Val'be », *Čajka*, vol. 17, n° 148, 1er septembre 2009 (<www.chayka.org/node/2464>) ; Nadejda Katajeva-Lytkina, « 145 dnej posle Pariža », *Vestnik*, vol. 1, n° 312, 8 janvier 2003, (<www.vestnik.com/issues/2003/0108/win/lytkina.htm>) ; Irma Kudrova, *Gibel' Mariny Cvetaevoj*, Nezavisimaja gazeta, Moscou, 1995 (<http://tsvetaeva.synnegoria.com/WIN/about/kudrovG3.html>) ; Medvedev, « Slava i tragedija », p. 6 ; Medvedev, *Oni okružali Stalina*, p. 408-409.

Notes du chapitre 30

1. A. M. Larina, *Nezabyvaemoe*, APN, Moscou, p. 140-141.

2. Moroz, « Minuvšee », p. 43, *in* AMDNN, dossier « Moroz ».

3. B. H. Uimanov, *Repressii : Kak eto bylo (Zapadnaja Sibir'v konce 20h-načale 50h godov)*, Izdatel'stva Tomskogo universiteta, Tomsk, 1995, p. 288-291.

4. N. N. Demčenko, « Kanikuly dlinoj v 18 let », *Mendeleevec* 36, n° 1799, 30 novembre 1988 ; L. P. Postychev, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1998.

5. Inna Šiheevva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925–1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 73-74 ; Z. A. Khatskevitch (Volkova), entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998.

6. Gajster, *Deti vragov naroda*, p. 54.

7. *Ibid*., p. 55, 62-63, 72-73.

8. *Ibid*., p. 56, 59.

9. *Ibid*., p. 54 ; Obolenskaïa, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/01.shtml>) ; Z.A. Khatskevitch (Volkova), entretien avec l'auteur, 4 septembre 1998 ; E. I. Koutchmina, « Lettre au Musée », août-septembre 1991, *in* AMDNN, fonds « Kuchmina ». Pour une histoire de l'École modèle de Moscou, voir Larry E. Holmes, *Stalin's School: Moscow's Model Schoool No. 25, 1931-1937*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1999.

10. Lidiia Libedinskaja, *Zelenaja lampa* (<www.litres.ru/lidiya-libedinskaya/zelenaya-lampa-2/chitat-onlayn/page-7>).

11. *Ibid*. Pour la traduction du poème de Pouchkine : « Pour Tchaadaïev », trad. Nina Nassakina, *in Œuvres poétiques*, sous la direction d'Efim Etkind, vol. I, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1981. Sur le jubilé Pouchkine, voir Karen Petrone, *Life Has Become More Joyous, Comrades: Celebrations in the Time of Stalin*, Indiana University Press, Bloomington, 2000, p. 113-148.

12. A. Šitov, *Jurij Trifonov : Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo Universiteta, Iékaterinbourg, 1997, p. 144-145.

13. V. E. Jusim, « Detskie gody », p. 12-13, *in* AMDNN, dossier « Efima Lande ».

14. *Ibid*., p. 24.

15. *Ibid*., p. 20-38 (la longue citation se trouve p. 28) ; V. E. Ioussim, entretien avec l'auteur, 5 décembre 1998.

16. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti bol'šogo terrora* : *Vospominanija*, AGRAF, Moscou, 2013, p. 89-90.

17. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>).

18. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml.

19. Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 90 ; Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>).

20. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml.

21. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>). ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 91.

22. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 91-93.

23. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 64, 72.

24. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 73.

25. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 72.

26. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 75.

27. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 69-70.

28. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat », (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 78-79.

29. Obolenskaja, « Vspominaju o družbe », Lib.ru (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/03b.shtml>).

30. Obolenskaja, « Vspominaju o družbe », Lib.ru (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/03b.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 81-82.

31. Obolenskaja, « Vspominaju o družbe », Lib.ru (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/03b.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 83.

32. Obolenskaja, « Vspominaju o družbe », Lib.ru (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/03b.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 82-83.

33. Obolenskaja, « Vspominaju o družbe », Lib.ru (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/03b.shtml>) ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 83-84.

34. A. Kosterin, « Za pereval », *in V potoke dnej*, Sovetskij pisatel', Moscou, 1958, p. 223-49 ; RGALI, f. 457, d. 392, ll. 54, 57 ; *Dnevnik Niny Kosterinoj*, Moscou, Detskaja literatura, 1964, p. 21-22, 67-68, 83, 77-78, 71, 58, 91, 89, 105, 12, 20, 19, 32-34, 33, 60, 68, 63, 88-89 et *passim*. Pour les versions non censurées, voir <http://gendirector1.blogspot.com/p/blog-page_4833.html>. Voir aussi Il'ja Okunev, « Dom, v kotorom prošli moe detstvo i junost' », (<www.liveinternet.ru/showjournal.php?journalid=4298821&jday=14&jyear=2012&jmonth=8>).

35. *Dnevnik Niny Kosterinoj*, p. 23, 49, 28, 30, 34, 53, 77, 81. *Cf.* <http://gendirector1.blogspot.com/p/blog-page_4833.html>.

36. *Ibid*., p. 31, 56-57, 59, 81-83, 94.

37. *Ibid*., p. 36, 54, 102, 104, 62-63, 83, 86-87, 93.

38. *Ibid*., p. 37, 41-47, 72-73, 76, 84, 88-89, 94, et *passim*. Le titre original du poème de Goethe est « Erinnerung » [« Réminiscence »] : « Willst du immer weiter schweifen?/Sieh, das Gute liegt so nah./Lerne nur das Glück ergreifen,/Denn das Glück ist immer da. » Trad. française : Goethe, « Chansons », *in Poésies diverses. Pensées. Divan oriental-occidental*, trad. Jacques Porchat, Hachette, Paris, 1871, p. 27.

39. *Ibid*., p. 103 ; *Cf.* <http://gendirector1.blogspot.com/p/blog-page_4833.html>.

40. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIII, p. 56-58, 89-90 ; Cahier XIV, p. 7, 13-14 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 171-192, 211-215]. Pour l'explication des références sur ce document, voir chapitre 22.

41. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIII (3 janvier 1941), p. 92 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 214].

42. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV (6 janvier 1941), p. 16, (8 janvier 1941) p. 27 ; [Fedotov, *Dnevnik*, p. 231-232, 242.

43. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIII (31 décembre 1940), p. 59 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 176].

44. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIII (2 janvier 1940), p. 86-87 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 207].

45. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV (5-9 janvier 1940), p. 8, 11-12, 39, 25-6, 14 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 223, 226-227, 240, 253, 230].

46. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV (12 janvier 1940), p. 50 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 264].

47. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV (12 janvier 1940), p. 52 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 266].

Notes du chapitre 31

1. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV (5 juin), p. 77-83 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 289-295]. Pour l'explication des références sur ce document, voir chapitre 22.

2. Journal de Liova Fedotov, Cahier XIV (12 juin), p. 96 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 306-307] ; Evgenij Gurov, « Čego ne znali Stalin i Gitler, znal Lëva Fedotov », *Prezent* (supplément du *Moskovskie vedomosti*), n°37, décembre 1993, p. 6, 8.

3. Journal de Liova Fedotov, Cahier XV (22 juin 1941), p. 4-5 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 311-313].

4. *Dnevnik Niny Kosterinoj*, Detskaja literatura, Moscou, 1964, p. 103-105 (<http://gendirector1.blogspot.com/p/blog-page_4833.html>).

5. *Ibid*., p. 105-107 (non expurgé).

6. *Ibid*., p. 105-107.

7. *Ibid*., p. 107-108.

8. *Ibid*., p. 109-110. La dernière phrase vient du « Chant du pétrel tempête », de Gorki.

9. *Ibid*., p. 112.

10. *Ibid*., p. 113.

11. *Ibid*., p. 114-115. La formule « trop nombreux pour se les rappeler tous » vient du *Démon*, de Mikhaïl Lermontov.

12. *Ibid*., p. 115, 118-119. *La Guerre de Judée* est un roman de Lion Feuchtwanger.

13. *Ibid*., p. 119-120 ; Viačeslav Bojarskij, *Diversanty zapadnogo fronta. Artur Sprogis i drugie*, Krasnaja zvezda, Moscou, 2007, p. 77, 96-97, 107-161, 232-234, 297-355, et *passim ;* A. K. Megera, « V tylu vraga (o boevoj dejatel'nosti razvedyvatel'no-podryvnyh grupp na vremenno okkupirovannoj territorii Podmoskov'ja », *in Kljatvu vernosti sderžali. Partizanskoe Podmoskov'ie v dokumentah i materialah*, Moskovskij rabočij, Moscou, 1982, p. 297-306 ; F. S. Fazljahmetov, « Rejdy komsomol'cev-razvedčikov po tylam vraga », *in Kljatvu vernosti*, p. 307-316 ; Nadežda Arabkina, « Krestnyj put' Zoj », *Moskovskij komsomolec*, 8 décembre 2001 (<www.mk.ru/editions/daily/article/2001/12/08/100549-krestnyiy-put-zoi.html>) ; « Legendy Velikoj otečestvennoj. Zoja Kosmodem'janskaja », Rossija v kraskah (<http://ricolor.org/history/rsv/ist/7/3>, et Russkaja narodnaja linija (<http://ruskline.ru/monitoring_smi/2005/04/13/legendy_velikoj_otechestvennoj_zoya_kosmodem_

14. *Dnevnik Niny Kosterinoj*, p. 120 ; Viačeslav Otšel'nik, « Tvoj ličnyj dnevnik : Interv'iu Eleny Alekseevny Kosterinoj », Tvoj ličnyj dnevnik : Proekt Viačeslava Otšel'nika (<http://subscribe.ru/archive/lit.graph.dnevnikovedenie/200902/05065454.html>) ; RGALI, f. 457, d. 392, ll. 65-66 ; *Memorial : Obobščennyj bank dannyh o zaščitnikah otečestva, pogibših ili propavših bez vesti v period Velikoj otečestvennoj vojny i poslevoennyj period* (<www.obd-memorial.ru/html/default.htm>) ; Gamlet Mirzoyan, « Ovsepian, A. A. », *Noev kovčeg*, vol. 11, n° 134, novembre 2008 (<http://www.noev-kovcheg.ru/mag/2008-11/1432.html>).

15. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora : Vospominanija*, AGRAF, Moscou, p. 93-95, 77.

16. P. A. Sudoplatov, *Raznye dni tajnoj vojny i diplomatii. 1941 god*, Olma Press, Moscou, 2001, ch. 12 (<www.pseudology.org/Abel/Sudoplatov1941/12.htm>) ; Anatoly Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, p. 142, 165-168 ; *Memorial : Obobščennyj bank dannyh o*

zaščitnikah otečestva, http://www.obd-memorial.ru/html/info.htm?id=53081753 ; lettres de Volodia Ivanov, AMDNN, dossier « B. Ivanova », lettre du 13 mars 1946 ; G. B. Ivanova, entretien avec l'auteur, 13 mars 1998.

17. Journal de Liova Fedotov, Cahier XV (26 juin), p. 8 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 320].

18. *Ibid.*, p. 10 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 321-322].

19. *Ibid.*, p. 8 et (11 juillet 1941), p. 19 [Fedotov, *Dnevnik*, p. 320, 334].

20. L. Rošal', *Piramida. Solo trub ; Kinoscenarii*, Iskusstvo, Moscou, 1989, p. 87-89 ; Gurov, « Čego ne znali Stalin i Gitler », p. 8 ; Mihail Koršunov et Viktoria Terehova, *Tajny i legendy : Doma na naberežnoj*, Slovo, Moscou, 2002, p. 184-190 ; *Memorial : Obobščennyj bank dannyh o zaščitnikah otečestva* (<www.obd-memorial.ru/html/info.htm?id=87025470>).

Notes du chapitre 32

1. GARF, f. 9542, op. 7, d. 216, ll. 2-9 ; d. 265, l. 1.

2. GARF, f. 9542, op. 7, d. 565, l. 3 ; d. 263, ll. 5-119 ; op. 1, d. 82, ll. 2-28.

3. GARF, f. 9542, op. 7, d. 263, l. 5 ; d. 265, ll. 1-2 ; d. 565, l. 3 ; d. 374, l. 4 ; d. 427, l. 1 ; d. 243, ll. 5-6 ; d. 462, l. 3 ob. ; d. 485, ll. 4, 81-93 ; op. 1a, d. 28, l. 186 ; d. 32, ll. 153-63 ; op. 1, d. 53, ll. 11-63 ; d. 18, ll. 105-8 ; d. 92, ll. 1-5 ob ; d. 83, ll. 11-29 ; d. 96, ll. 16-7, 31 ; d. 102, ll. 1-2 ; d. 103 ; d. 107, l. 1 ; d. 108, ll. 1-7 ; d. 111, ll. 40-41 ; d. 112 ; d. 113, ll. 1-2 ; d. 135, 1-4 ; d. 139, ll. 1-2 ; d. 145, ll. 1-4 ; Viktoria Ilinitchna Vakhroucheva, entretien avec l'auteur, 9 janvier 1998 ; Timothy J. Colton, *Moscow : Governing the Socialist Metropolis*, Harvard University Press, Cambridge, 1995, p. 502-510 ; Steven E. Harris, *Communism on Tomorrow Street : Mass Housing and Everyday Life after Stalin*, Woodrow Wilson Center Press, Washington, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 2013, p. 178-180, 336.

4. Inna Šiheevva-Gajster, *Deti vragov naroda : Semejnaja hronika vremen kul'ta ličnosti 1925-1953*, Vozvraščenie, Moscou, 2012, p. 102. Sur les réunions post-Goulag, voir Cathy A. Frierson et Semyon S. Vilensky, *Children of the Gulag*, Yale University Press, New Haven, 2010, p. 301-351.

5. M. R. Peterson, « O nas », ll. 17, 19-20, 27-34, *in* AMDNN, dossier « Peterson ».

6. *Ibid*., l. 17.

7. Obolenskaja, *Iz vospominanii*, « Samizdat » (<http://samlib.ru/o/obolenskaja_s_w/02.shtml>) ; Svetlana Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terror : Vospominanija*, AGRAF, Moscou, p. p. 47.

8. Obolenskaja, *Iz vozpominanii* ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 48, 49.

9. T. I. Šmidt, *Dom na naberežnoj : Ljudi i sud'by*, Vozvraščenie, Moscou, 2009, p. 80-81 ; Inna Šiheevva-Gajster, *Deti vragov naroda*, p. 113-164 ; Peterson, « O nas », ll. 33-35, 53.

10. Anatoly Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, Devin-Adair, New York, 1962, p. 214, 222-224.

11. *Ibid*., p. 223-224.

12. *Ibid*., p. 178, 225-341.

13. *Raoul Wallenberg : Report of the Swedish-Russian Working Group*, ministère des Affaires étrangères, Département Europe centrale et orientale, Stockholm, 2000, p. 68-69, 92, 129-149, 177, 188 (<www.raoulwallenberg.net/wp-content/files_mf/2836.pdf>) ; Granovsky, *I Was an NKVD Agent*, extrait p. 179-180.

14. Evgenij Žirnov, « Vsë proishodjaščee so mnoj ložitsja ten'ju na imja otca », *Kommersant-Vlast'*, 7 novembre 2005 (<www.kommersant.ru/doc/624225>) ; Roj Medvedev, « Slava i tragedija odnoj sem'i », *Karetnyj rjad* 5, novembre 1989, p. 6 ; Ja. N. Naumov et A. Ja. Jakovlev, *Tonkaja nit'*, Detskaja literatura, Moscou, 1965, p. 71-72, 342, 77-93 (la citation sur les techniques d'interrogatoire est p. 82). Voir aussi Ja. N. Naumov et A. Ja. Jakovlev, *Dvulikij Ianus*, Detskaja literatura, Moscou, 1967 ; et Ja. Naumov et A. Jakovlev, *Shvatka s oborotnem*, Veče, Moscou, 2008 (publié la première fois en 1969).

15. *Hronika tekuščih sobytii*, n° 7 (<www.memo.ru/history/diss/chr/chr7.htm>).

16. Peterson, « O nas », l. 20.

17. R. M. Poloz, entretien avec l'auteur, 28 juin 1998 ; Jurij Trifonov, « Zapiski soseda », *in Jurij i Ol'ga Trifonovy vspominajut*, Soveršenno sekretno, Moscou, 2003, p. 180

18. B. G. Golubovskij, *Bol'šie malen'kie teatry*, Izdatel'stvo imeni Sabašnikovyh, Moscou, 1998, p. 108-123 ; AGCTM, f. 454, d. 1294, l. 3 ; d. 4, l. 1 ; d. 455, ll. 106-7 ; d. 1377, n.p.

19. GARF, f. R-5449, op. 1, d. 63, ll. 33, 52 ; G. S. Ronina, entretien avec l'auteur, 1er octobre 1997.

20. Il'ja Zbarskij, *Ob''ekt No. 1*, Vagrius, Moscou, 2000, p. 233-236 ; V. I. Zbarski, entretien avec l'auteur, 10 mars 1998.

21. R. M. Poloz, entretien aevc l'auteur, 28 juin 1998 ; A. Šitov, *Jurij Trifonov : Hronika žizni i tvorčestva*, Izdatel'stvo Ural'skogo Universiteta, Iékaterinbourg, 1997, p. 249-250 ; Obolenskaja, *Iz vozpominanii*.

22. V. B. Volina, entretien avec l'auteur, 18 septembre 1997 ; Šitov, *Jurij Trifonov*, p. 271 ; Prilepin, *Leonid Leonov*, p. 409.

23. Golubovski, *Bol'šie malen'kie teatry*, p. 119-120 ; AGCTM, f. 454, d. 1377, l. 128.

24. GARF, f. R-5449, op. 1, d. 63, ll. 31-32.

25. Evgenij Gurov, « Čego ne znali Stalin i Gitler, znal Lëva Fedotov », *Prezent* (supplément du *Moskovskie vedomosti*), no 37, décembre 1993, p. 8 ; Šmidt, *Dom na naberežnoj*, p. 90-93 ; Zbarski, *Ob''ekt No. 1*, p. 233-236 ; V. B. Zbarski, entretien avec l'auteur, 10 mars 1998.

26. Gurov, « Čego ne znali Stalin i Gitler », p. 8 ; Šmidt, *Dom na naberežnoj*, p. 91-92. Sur les réhabilitations, voir N. F. Bugaj, *Reabilitacija repressirovannyh graždan Rossii (XX-načalo XXI veka)*, MSNK-Press, Moscou, 2005 ; A. G. Petrov, *Reabilitacija žertv političeskih repressii : Opyt istoriko-pravovogo analiza*, INION RAN, Moscou, 2005 ; A. Artizov *et al*. (dir.), *Reabilitacija : Kak eto bylo*, vol. 1-3, Demokratija, Moscou, 2000 ; et, en part., Nanci Adler, *Keeping Faith with the Party : Communist Believers Return from the Gulag*, Indiana University Press, Bloomington, 2012.

27. E. D. Stasova, *Stranicy žizni i bor'by*, Gospolitizdat, Moscou, 1960 ; RGASPI, f. 356, op. 2, d. 32, l. 1 ; d. ll. 1-3 ; G. A. Voronskaja, *Vospominanija*, Moscou, Protej, 2002, p. 70 ; RGASPI, f. 356, op. 2, d. 24, l. 160.

28. RGASPI, f. 356, op. 2, d. 34, l. 48ob.

29. Voronskaja, *Vospominanija*, p. 64, 68.

30. *Ibid*., p. 66-67.

31. *Ibid*., p. 64-65, 69 ; RGASPI, f. 356, op. 2, d. 6, l. 113.

32. Voronskaja, *Vospominanija*, p. 69.

33. *Ibid*., 71-72 ; RGASPI, f. 356, op. 1, d. 19, ll. 1-3.

34. Svetlana Alliluéva, *Dvadcat' pisem k drugu*, Zaharov, Moscou, 2000, p. 59-60 (*in* Svetlana Alliluéva, *Twenty Letters to a Friend*, Harper and Row, New York, 1967, p. 61-62).

35. Alliluéva, *Dvadcat' pisem*, p. 60-61.

36. *Ibid*., p. 62-46. Voir aussi Vladimir Alliluev, *Hronika odnoj sem'i*, Molodaja gvardija, Moscou, 2002, p. 225-261, 274, 281 ; Kira Alliluéva, *Plemjannica Stalina*, Vagrius, Moscou, 2006, p. 210-252.

37. Alliluéva, *Dvadcat' pisem*, p. 62. Voir aussi Alliluev, *Hronika odnoj sem'i*, p. 281.

38. Obolenskaja, *Iz vospominanii* ; Obolenskaja, *Deti Bol'šogo terrora*, p. 52-53.

39. S. V. Obolenskaïa, entretien avec l'auteur, 20 octobre 2009.

40. Pour le catalogue, voir *Eva Pavlovna Levina-Rozengol'c, 1898-1975. Sbornik materialov. Katalog vystavki proizvedenii*, Gosudarstvennaja Tret'i-jakovskaja galereja, Gosudarstvennyj muzej izobrazitel'nyh iskusstv im. A. S. Puškina, Moscou, 1996. Voir aussi E. B. Levina, *Eva Pavlovna Levina-Rozengol'c. Živopis' i grafika*, Galart, Moscou, 2006 ; *Eva Levina-Rozengolts : Her Life and Work*, The National Museum of Women in the Arts, Washington, D. C., 1999.

Notes du chapitre 33

1. Joseph Kellner, « The End of History: Radical Responses to the Soviet Collapse », thèse de Ph.D., University of California, Berkeley, 2017 (à paraître).

2. Aleksandr Ovčarenko, *V krugu Leonida Leonova. Iz zapisok 1968-1988 gg.*, Moskovskij intellektual'no-delovoj klub, Moscou, 2002, p. 158 ; M. A. Kanazirska, « Zagadka Leonova (Iz besed s pisatelem) », *in Vek Leonida Leonova. Problemy tvorčestva. Vospominanija*, IMLI RAN, Moscou, 2001, p. 347-8 ; Zahar Prilepin, *Leonid Leonov*, Molodaja gvardija, Moscou, 2010, p. 328-337, 485-500, 507-508 ; Leonid Leonov, *Piramida*, tome 1, Naš sovremennik, Moscou, 1994, p. 6.

3. Leonov, *Piramida*, tome 3, p. 72 ; M. Gorki, *Sobranie sočinenii*, vol. 30, GiHL, Moscou, 1955, p. 400 ; *Leonid Leonov v vospominanijah, dnevnikah, interv'ju*, Golos, Moscou, 1999, p. 223 ; Leonov, *Piramida*, I, p. 32.

4. *Ibid*., tome 2, p. 252.

5. *Ibid*.

6. Leonid Leonov, « Slovo o pervom deputate », <www.leonid-leonov.ru/slovo-o-pervom-deputate.htm> ; Leonov, *Piramida*, tome 3, p. 6.

7. Leonov, *Piramida*, tome 3, p. 8-9.

8. *Ibid*., tome 2, p. 254 ; I, p. 14, 19.

9. *Ibid*., tome 1, p. 67-68.

10. Victoria Smolkin-Rothrock, *A Sacred Space : How Soviet Atheism Was Born, Lived, and Died*, Princeton University Press, Princeton, à paraître.

11. Luc 14:26 ; Corinthiens 7:6-8.

12. Platon, *La République*, Livre II, 377 b-c, trad. Robert Baccou, Garnier, Paris, p. 68.

13. Joseph Staline, *Les Questions du léninisme*, tome 3, Éditions Naïm Frashëri, Tirana, p. 57 (<www.communisme-bolchevisme.net/download/Staline_Les_questions_du_leninisme_Tome_III.pdf>). *Cf.* I. V. Stalin, *Sočinenija*, vol. 13, Gospolitizdat, Moscou, 1951, p. 37-38.

14. Philip S. Gorski, *The Disciplinary Revolution : Calvinism and the Rise of the State in Early Modern Europe*, University of Chicago Press, Chicago, 2003 ; Viktor Živov, « Osobyj put' i puti spasenija v Rossii », documentation personnelle de l'auteur.

Notes de l’épilogue

1. Jurij Trifonov, *Vremja i mesto*, in *Sobranie sočinenii*, vol. 4, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1985, p. 260 [*Le Temps et le Lieu*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1987, p. 18].

2. Ju. Trifonov, « Seroe nebo, mačty i ryžaia lošad’ », *in Sobranie sočinenii*, vol. 4, p. 260 [« Ciel gris, mâts et cheval roux »].

3. Trifonov, *Utolenie žaždy*, in *Sobranie sočinenii*, vol. 1, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1985, p. 715-716 ; Trifonov, « Pravda i krasota », *in* Ju. Trifonov, *Stat’i*, <www.litmir.co/br/?b=71204&p=1> ; Ju. Trifonov, « Dom na naberežnoj », *in Sobranie sočinenii*, vol. 2, p. 370 [« La Maison du quai », *in La Maison du quai*, trad. Lily Denis, Paris, Gallimard, 1978, p. 19].

4. Trifonov, « La Maison du quai », *in La Maison du quai*, p. 46 et p. 9.

5. I. Trifonov, *La Maison disparue*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, p. 11.

6. Trifonov, « La Maison du quai », p. 22 ; *La Maison disparue*, p. 20, 89.

7. Trifonov, « La Maison du quai », p. 50-51.

8. I. Trifonov, « Igry v sumerkah » [« Les jeux du crépuscule », *in Mise à mort d’un pigeon*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1981, p. 101].

9. Ju. Trifonov, « Obmen » [« L’Échange », *in Bilan préalable*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1975, p. 152].

10. Ju. Trifonov, *Otblesk kostra*, in *Sobranie sočinenii*, Hudožestvennaja literatura, Moscou, 1987, vol. 4, p. 7 [*Le Reflet du brasier*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1980, p. 9].

11. Ju. Trifonov, « Studenty », *in Sobranie sočinenii*, vol. 1, p. 238 [*Les Étudiants*, non traduit].

12. Trifonov, *Le Temps et le Lieu*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1987, p. 11-12.

13. I. Trifonov, *Fumées et brouillards vers le soir…*, trad. Lily Denis, Stock, Paris, 1979, p. 195.

14. Trifonov, *La Maison disparue*, p. 11 ; « La Maison du quai », p. 9 et 110.

15. Ju. Trifonov, *Drugaja žizn’*, *Dom na naberežnoj*, *Predvaritel’nye itogi*, *Vremja i mesto*. [« De longs adieux », *in Bilan préalable*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1975, p. 205 ; « Une autre vie », *in La Maison du quai*, trad. Lily Denis, Gallimard, Paris, 1978, p. 211].

16. Trifonov, « De longs adieux », p. 233.

17. Ju. Trifonov, *Utolenie žaždy* [*La Soif étanchée*, non disponible].

18. Trifonov, « La Maison du quai », p. 17, 102-103.

19. Trifonov, *Le Temps et le Lieu*, p. 315.

20. Ju. Trifomov, *Vremja i mesto*, *Dom na Naberežnoj*, *Predvaritel’nye itogi*, *Starik*. [*Le Temps et le Lieu* ; « La Maison du quai » ; *Bilan préalable* ; *Fumées et brouillards vers le soir…*]. Sur la cécité, voir Natalia Ivanova, *Proza Jurija Trifonova*, Sovetskij pisatel’, Moscou, 1984, p. 258.

21. La citation sur David Chvarts est de *La Maison disparue*, p. 66-67.

22. Trifonov, *La Maison disparue*, p. 83 ; « La Maison du quai », p. 182.

23. Trifonov, « L’Échange », p. 175. La citation de la grand-mère vient de *La Maison disparue*, p. 128. Voir Ivanova, *Proza*, p. 227.

24. I. Trifonov, « La Maison du quai », p. 167.

25. I. Trifonov, « De longs adieux », p. 273-274 ; « Une autre vie », p. 295.

26. Trifonov, « Une autre vie », p. 282, 298, 300, 317.

27. Trifonov, *Fumées et brouillards vers le soir…* ; « De longs adieux », p. 310-311 ; Ju. Trifonov, *Neterpenie* [*Le Temps de l’impatience*, tr. Daria Olivier, Robert Laffont, Paris, 1974, p. 144-145].

28. La citation vient du *Reflet du brasier*, p. 131.

29. Trifonov, *Fumées et brouillards vers le soir…*, p. 148, 311.

30. *Ibid*., p. 118, 120. Pour le rapport original contenant la citation sur « Carthage », voir *Le Dernier Combat* (chapitre 5) (basé sur Filipp Mironov, p. 224, repr. de GARF, f.1235, op. 83, d.8, ll. 43-52).

31. Trifonov, *Fumées et brouillards vers le soir…*, p. 120-121.

32. *Ibid.*, p. 101, 217, 96 ; *cf.* Apocalypse 8:10-11.

33. *Ibid*., p. 288, 286, 282. L'original est dans Filipp Mironov, p. 415-423 (voir *Le Dernier Combat*, chapitre 5).

34. *Ibid*., p. 122, 273, 54.

35. *Ibid*., p. 305, 306.

36. *Ibid*., p. 272, 211.

37. *Ibid*., p. 235, 326.

38. *Ibid*., p. 327 ; « Une autre vie », p. 317.

39. *Ibid*., « Une autre vie », p. 262.

40. *Ibid*., p. 375-376, 377-378.

41. Johann Wolfgang von Goethe, *Faust I et II*, trad. Jean Malaplate, GF Flammarion, Paris, 1984, p. 479 et 492.

42. Trifonov, « Une autre vie », p. 378.